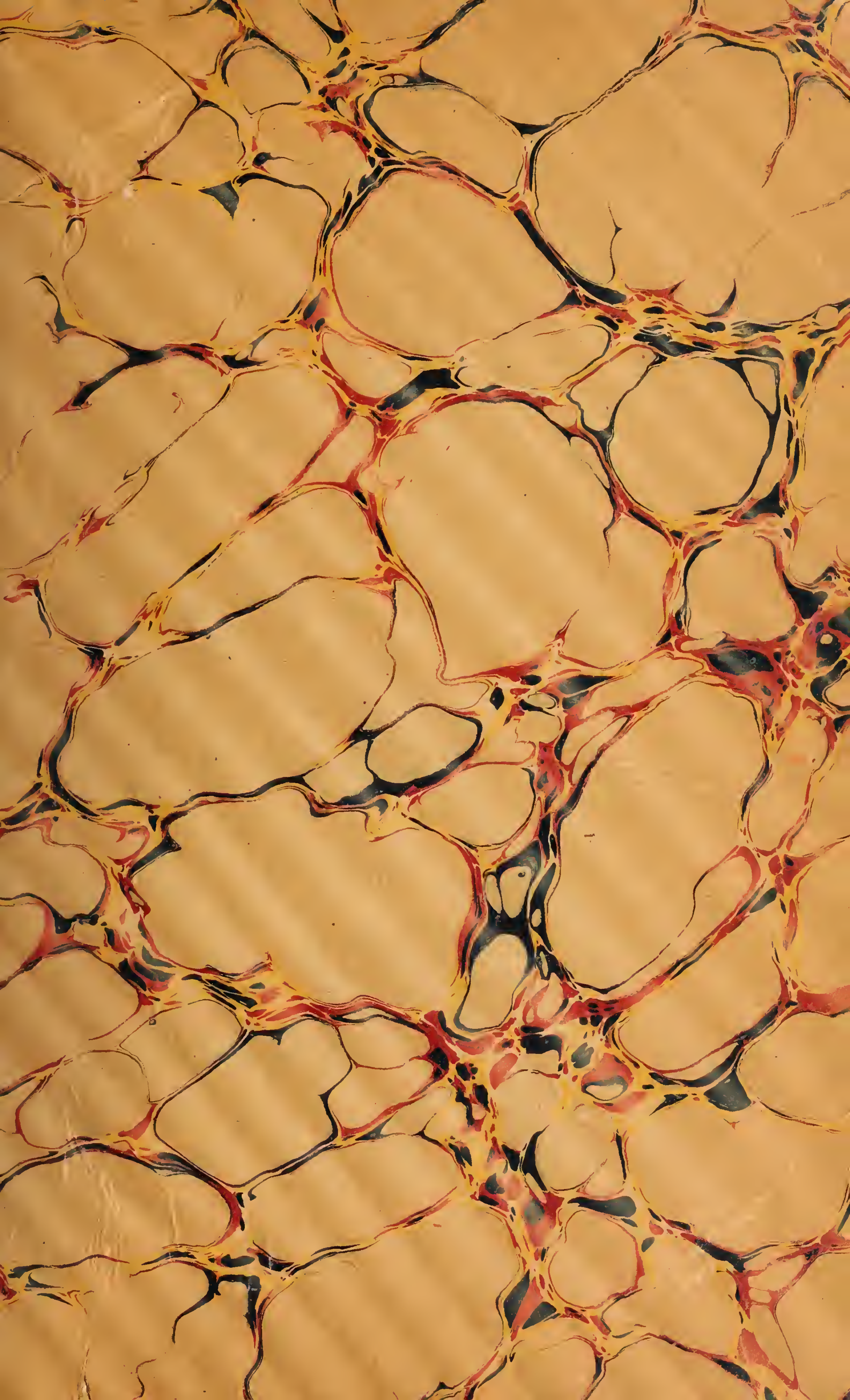




COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTE-TROISIÈME,

CONTENANT LES SERMONS DU P. AUGUSTIN DE NARBONNE, DU P. SÉRAPHIN DE PARIS, LES ORAISONS FUNÈBRES ET PANÉGYRIQUES DU P. HONORÉ GAILLARD, DU P. POISSON ET DE QUIQUERAN DE BEAUJEU.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1853.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

AUGUSTIN DE NARBONNE.

SÉRAPHIN DE PARIS.

HONORÉ GAILLARD.

POISSON.

QUIQUERAN DE BEAUJEU.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. AUGUSTIN, DE NARBONNE.

Augustin de Narbonne (le P.), capucin, fut un des plus grands prédicateurs de son ordre dans le XVIIe siècle. On lui doit les *Panégyriques des saints de l'ordre de Saint-François*, qu'il avait prêchés dans plusieurs églises de France, 1698, in-12; ainsi que des *sermons* pour l'octave du saint Sacrement, le carême et les dominicales. Tous ces panégyriques et ces sermons ne peuvent plus aujourd'hui être consultés avec fruit. Aussi nous bornons-nous à publier son chef-d'œuvre, *Saint Jérôme ou la Science du très-grand docteur de l'Eglise;* Toulouse, 1695, in-8°.

SAINT JÉROME

OU

LA SCIENCE DU TRÈS-GRAND DOCTEUR DE L'EGLISE,

PAR

LE P. AUGUSTIN DE NARBONNE.

PRÉFACE.

J'avoue, chrétiens, que le titre de cette octave condamne ma témérité. Saint Jérôme a été un homme si extroardinaire qu'il n'a pas fallu un auteur moins célèbre que lui pour écrire son histoire avec exactitude. La noblesse de sa naissance, la politesse de son éducation et la grandeur de la science l'ont fait connaître dans tout le monde. La sainteté de sa vie a été égale à la pureté de sa doctrine, et son mérite a été si universellement reconnu dans toute l'Église, que ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher de lui donner des louanges. Il a été un excellent prêtre, qui a toujours porté Dieu dans sa main et dans son cœur comme un trésor précieux, un docteur que le Saint-Esprit, dont il était tout rempli, a éclairé de ses lumières et embrasé de ses ardeurs; un orateur catholique, dont on ne peut assez relever la force et la constance invincible avec laquelle il a soutenu les dogmes de la religion et de la piété chrétienne; un défenseur de la foi contre la violence et la malignité de toutes les hérésies; une lumière qui a éclairé toutes les contrées de l'Orient et de l'Occident par la parfaite connaissance qu'il avait des langues et la facilité avec laquelle il a traduit les Ecritures saintes; et un solitaire fidèle à sa vocation, ennemi des relâchements et séparé du monde plus par son cœur et par son esprit que par sa retraite.

Toutes ces rares qualités m'ont bientôt fait connaître qu'il n'y avait point de proportion entre l'un et l'autre, et j'ai été moi-même très-persuadé que je ne méritais nulle excuse, lorsque connaissant, comme je faisais, la bassesse de mon esprit, je ne laissais pas d'entreprendre un ouvrage qui surpassait mes forces. Néanmoins, il me semble que je puis justifier en quelque sorte mon projet, quelque grand qu'il soit, satisfaire mon lecteur et me mettre à couvert du blâme que j'ai pu encourir par ma hardiesse, si l'on considère que je mets au jour l'octave de saint Jérôme par saint Jérôme même Ce n'est pas moi qui l'ai écrite, c'est lui qui me l'a dictée; ses disciples ne me l'ont point enseignée, je l'ai apprise dans les écrits de leur maître, prenant plus de soin de consulter la source que les ruisseaux pour acquérir la connaissance d'un homme si admirable. J'ai fait réflexion que tous ceux qui ont entrepris de faire quelque relation de la vie de ce grand homme ont tiré de ses livres les pures lumières dont ils ont eu besoin pour faire un juste corps de son histoire. Qui ne sait que dans le dernier siècle le cardinal Moron, si illustre par sa piété et par sa science, ayant fait ramasser tous les écrits de saint Jérôme, les fit remettre entre les mains des religieux qui étaient sous sa protection, pour les conférer avec les exemplaires d'Erasme, et qu'après qu'ils furent ainsi conférés, il les donna à Marian Victori, évêque de Rieti, pour les examiner et les réduire en un ouvrage. Cet homme versé dans toute sorte de sciences connut par là saint Jérôme, et comme la connaissance fit croître l'estime, il s'affectionna à sa réputation et à sa gloire, et se détermina à écrire sa Vie d'autant plus volontiers qu'il trouva dans tous ses écrits des vertus sublimes et édifiantes.

J'ai profité des lumières de cet auteur pour réussir dans la composition de cette octave. Voyant qu'il a joint à la prudence du choix la gravité du style, et la politesse à l'érudition, je l'ai pris pour mon guide, et

comme j'ai marché sur ses pas, j'ai reconnu avec lui que, par le catalogue que saint Jérôme a fait des auteurs ecclésiastiques, il est né dans la ville de Stridon sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. J'ai conçu que par son commentaire sur Ezéchiel il a été élevé dans Rome où il a appris les langues grecque et latine, les sciences humaines et la piété chrétienne ; visitant avec les compagnons de son âge et de ses études les tombeaux des apôtres, et entrant dans les voûtes des martyrs, où il a appliqué lui-même ce vers de Virgile : *Le silence et l'horreur frappent de peur les âmes*. Et j'ai compris que par sa lettre au Pape Damase, étant devenu grand, il a été baptisé dans cette capitale de l'empire ; si bien que par ce seul titre, Rome a un juste droit de s'approprier un homme si saint et si illustre. Un chrétien appartient plutôt au lieu où il renaît en Jésus-Christ et y est revêtu de son habit qu'à celui où il naît dans la nature. C'est pour cela peut-être que le plus saint des rois de France se faisait appeler Louis de Poissy, parce qu'il avait été baptisé dans cette ville-là. Dans Paris, il était né comme un enfant ; dans Poissy, il était rené en Jésus-Christ : dans cette grande cité, il avait été fait homme, dans cette petite ville, il était devenu chrétien ; enfin, dans le lieu de sa naissance il avait reçu de ses parents la nature et le droit à la royauté, et dans celui de son baptême il avait eu, par les mains des prêtres, la grâce et la foi, à qui tous les avantages du monde ne sont pas comparables.

Comme la foi est liée avec la théologie, dès que saint Jérôme eut reçu cette vertu par le baptême, il se détermina de voyager en France pour apprendre cette science, qui y fleurissait dans un grand éclat. Il y vint avec Bonose, avec qui il avait été élevé dès sa plus tendre jeunesse et avait étudié à Rome. Il passa par Trèves, où saint Athanase avait été banni pour la consubstantialité du Verbe divin, et fut par tout le royaume, comme il témoigne par les noms des villes qu'il cite dans sa lettre à Ageruquie, en ces termes. Une infinité de nations barbares, les Quades, les Vandales, les Sarmates, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons, les Bourguignons et les Allemands se répandirent comme une rivière débordée dans le pays qui est renfermé entre l'Océan et le Rhin, les Alpes et les Pyrenées. Ils prirent la noble ville de Mayence, la pillèrent et tuèrent dans l'église les habitants qui s'y étaient réfugiés. Ils forcèrent les Vormiens après un long siége et les firent passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Ils brûlèrent la puissante ville de Reims ; ils saccagèrent les villes de Tournay, d'Arras, d'Amiens, de Strasbourg, et après avoir fait un butin très-considérable, ils emmenèrent un grand nombre d'esclaves. Ils ravagèrent les provinces de Lyon et de Narbonne, la Novempopulanie et la Guyenne ; et ce que je ne puis dire sans pleurer, Toulouse aurait été détruite dans cette irruption, si le mérite de son saint évêque Exupère ne l'eût délivrée de la fureur de ces peuples, qui étaient plutôt des loups ravissants que des hommes raisonnables.

Voilà la connaissance qu'il avait de la France par le voyage et le séjour qu'il y avait fait pour étudier la science de Dieu, et il en sortit pour aller dans son pays, où il reçut du ciel les premiers présages de sa sainteté. Ce fut là qu'au milieu de tant d'avantages que son mérite lui attirait, ou que le crédit de ses parents lui pouvait faire espérer, il renonça à toute sorte d'ambition. L'embarras des affaires et le bruit du monde lui devinrent insupportables. Son esprit accoutumé à l'étude et à la prière ne pouvait s'abaisser à des occupations tumultueuses et souvent frivoles. Il soupirait sans cesse après la retraite, et cherchait les moyens de rompre ses engagements avec quelque bienséance. Dans cette agitation de pensées il résolut de quitter le monde et de se retirer dans le désert de Syrie. Il communiqua son dessein à son ami Héliodore, qui au lieu de l'en détourner s'y rendit, et reconnaissant que sa vocation venait de Dieu, il voulut bien l'accompagner à Jérusalem et demeurer quelque temps avec lui dans la solitude. Il y vécut dans une grande régularité. Son humilité, son austérité et sa patience édifièrent tous les solitaires, et il servit beaucoup par sa ferveur et par ses exemples à maintenir la discipline de cet institut dans sa pureté. A peine eut-il passé quelques années dans cette profession que le bruit de sa piété et de sa doctrine s'étant répandu dans le monde, plusieurs personnes envoyèrent le consulter sur les difficultés de l'Ecriture sainte, ou sur les doutes de leur conscience et la conduite de leur vie : ce qui était une prédiction assurée de sa sainteté, et une marque de la pureté de sa foi et de sa religion.

En quoi on peut admirer la conduite de la Providence qui allumait la lumière de la croyance catholique parmi des solitaires qui faisaient des conspirations pour l'éteindre. L'Eglise d'Antioche était infectée de l'arianisme, le démon avait séduit les anachorètes parmi lesquels saint Jérôme vivait, et les avait fait tomber dans cette hérésie. Ce grand docteur ne pouvait avoir pour l'Eglise l'amour très-ardent et le zèle dont il était plein sans être extraordinairement touché d'une prévarication si étrange. Ce fut en vain qu'il employa les exhortations et les remontrances, et même qu'il eut recours aux réprimandes et aux corrections pour les obliger à se réunir : ces ariens, au lieu de céder à ces instances qui leur étaient si avantageuses, s'emportèrent plus que jamais à le rechercher lui-même pour l'attirer dans leur secte : ces malades s'irritèrent contre la charité du médecin, qui tâchait de les guérir, et leur obstination fut la cause que le zèle de notre saint ne fut récompensé que par les traverses, les persécutions et les mauvais traitements qu'ils lui firent souffrir, et qui l'obligèrent enfin à

quitter le désert. Du moins la foi de l'Eglise romaine fut invariable dans son cœur, comme il l'écrivit au Pape Damase ; il la fit triompher au milieu de ses ennemis, et il crut invinciblement l'unité de l'essence divine, la consubstantialité du Fils de Dieu et du mystère de l'adorable et très-sainte Trinité. Bien qu'il ne fût capable ni de se laisser corrompre par ces antagonistes de la vérité, ni de rien relâcher de sa croyance par la crainte des plus grands périls ; et quoiqu'il prévît, par la lumière de sa sagesse, qu'il était en butte à toute la haine des ariens, il aima mieux néanmoins éprouver toutes sortes de persécutions que de se rendre imitateur de la trahison de Judas.

Mais s'il fut un docteur si éclairé par les lumières de la foi qu'il crut fermement un Dieu, qu'il défendit courageusement les trois personnes divines, et qu'il crut parfaitement Jésus-Christ, il ne fut pas moins encore un docteur affermi dans l'espérance. Il se confia que sa subsistance dans le désert serait un ouvrage de la Providence divine. Il savait que le Père céleste connaît, veut et pourvoit aux nécessités de toutes ses créatures, et qu'il a ses yeux toujours ouverts, un cœur tendre, une volonté sincère et des mains toujours étendues pour secourir les hommes dans le besoin. C'est pour cela qu'il crut que sa puissance emploierait les voies extraordinaires pour subvenir à ses nécessités lorsque les ordinaires manqueraient; que non content de tirer de l'eau d'un rocher pour lui donner à boire, il ferait encore descendre le pain du ciel pour le nourrir, comme il fit pour faire subsister les Israélites durant quarante ans dans le désert. Il n'espéra pas moins en la miséricorde de Dieu pour obtenir le pardon de ses péchés, quelque énormes qu'ils fussent. Il reconnaissait que la miséricode était si naturelle à Jésus-Christ qu'on pouvait dire qu'elle était sa seconde mère qui l'avait conçu dans son sein et nourri de son lait. Ainsi il s'attendait que le cœur de ce divin Seigneur serait touché de quelque mouvement de tendresse pour ses péchés, et qu'il lui ferait sentir quelque effet de sa compassion en lui accordant le pardon. Et il crut que la justice de Dieu lui donnerait la gloire, pourvu que, comme le diable faisait de son côté tout ce qu'il pouvait pour le perdre, il tâchât aussi de faire du sien tout ce qui pouvait contribuer à son salut. Voilà pourquoi il priait avec assiduité pour mettre les démons en fuite, il persévérait dans le bien pour remporter la victoire, et il combattait généreusement pour être couronné dans le ciel.

Qui pourrait exprimer de quelles flammes de charité son cœur était embrasé ? Dieu lui fut toujours plus que suffisant. Son âme étant unie inséparablement à Jésus-Christ, il trouva toujours en lui toutes les richesses, tous les honneurs et toutes les délices imaginables. Et comme il était tellement pénétré de ces divins sentiments, il tâchait de les faire passer de la plénitude de son cœur dans l'âme de tout le monde. Nous possédons, disait-il, toutes choses en Jésus-Christ; que toutes les personnes qui sont engagées dans l'amour du siècle s'approchent de lui, et quoiqu'elles y soient attachées par leurs désirs comme par des clous perçants, il leur tiendra lieu de toutes choses. Quelles assistances ne donna-t-il pas à son prochain ? Il ne se contentait pas d'avoir donné son bien aux pauvres avant d'embrasser la profession de solitaire, il leur distribuait encore, par un excès de charité chrétienne, tout ce qu'il pouvait avoir, ou par le travail de ses mains, ou par les livres qu'il composait ou qu'il traduisait, ou par les libéralités qu'on lui faisait, ou par les choses qu'il mendiait pour l'amour de Jésus-Christ, qu'il regardait comme le Père, le Seigneur et le Dieu de tous les hommes. Et avec quelle ardeur ne tâcha-t-il pas de se réconcilier avec ses ennemis ? Cette loi le faisait trembler : il considérait que Dieu étant infiniment sage ne commandait rien d'impossible, et que des païens, sans avoir été éclairés d'autre lumière que celle de la philosophie et sans avoir reçu d'autre loi que celle de la nature, avaient souffert et pardonné les injures ; il demandait pardon à ceux qu'il avait offensés, il priait Dieu pour ceux qui le persécutaient, et par un nouveau genre de vengeance, en faisant du bien à ceux qui lui avaient fait du mal, il se vengeait par des offices d'humanité de l'inhumanité de ses ennemis.

A-t-on jamais vu un docteur plus rabaissé par l'humilité que saint Jérôme? Encore bien que la science enfle le cœur, que l'orgueil soit d'ordinaire le caractère des savants, et qu'un esprit élevé par ses grandes connaissances ait bien de la peine de se soumettre aux abaissements de l'humilité chrétienne, néanmoins, son grand savoir ne lui renversa pas l'esprit, il méprisa tous les honneurs que les lettrés s'attirent par l'éminence de leur doctrine. Il avait une basse opinion de lui-même, en se mettant sans cesse devant les yeux la fragilité et la misère de son origine ; et parce qu'il considérait tout ce qui était en lui comme un don qu'il avait reçu de Dieu, il ne se vanta jamais ni de ce qu'il savait, ni de qu'il avait été dans le siècle. En effet, disait-il dans sa lettre à Népotien, qu'y a-t-il qui convienne moins à un solitaire que de tirer vanité de sa science ou de sa noblesse et du rang que ses parents tiennent dans le monde ; car la lumière de la science, l'éclat de la naissance, qu'est-ce autre chose qu'un peu de vent et de fumée? Savez-vous à quoi la science est bonne ? A la mépriser comme la noblesse. Pour moi, je préférerai toujours une ignorance humble à une éloquence orgueilleuse. Et lorsqu'il pensait que s'étant rendu désagréable aux yeux de Dieu par l'énormité de ses fautes, le Seigneur ne le regardait que comme son ennemi, comme un enfant de colère, comme un criminel dévoué aux feux éternels, cela le remplissait de confusion et l'abaissait le plus pro-

fondément qu'il pouvait, croyant que dans quelque profond abaissement qu'il se mît il n'irait jamais jusqu'à l'excès du mépris que méritait celui qui avait offensé Dieu.

Combien se sanctifia-t-il dans le désert ! C'est dans ce lieu de recueillement et de retraite, éloigné des compagnies mondaines, qu'il pratiqua des austérités extraordinaires, nourrissant son esprit de prières et de lectures continuelles. Aidé du silence et de la solitude, il vaquait à la contemplation des mystères divins, en tournant vers Jésus-Christ tous les désirs et tous les mouvements de son cœur. Après les exercices de sa profession, il passait une partie de la journée dans le bois avec un livre de l'Ecriture, qu'il étudiait ou qu'il méditait, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Etant encore jeune, il voulut surmonter les tentations de la chair par une laborieuse occupation, et il le fit en apprenant la langue hébraïque d'un de ses confrères. Car l'étude mortifie le corps peut-être autant que le travail corporel, et, outre cela, nourrit l'esprit du pain céleste. Lorsqu'il copiait des livres il le faisait dans cette même vue : car on ne peut guère étudier sans écrire, et l'application même que l'étude demande est un travail plus grand et plus épuisant que l'écriture ; c'est pour cela que, quelques éloges que ce Père ait donnés au travail corporel, il n'a nullement douté que celui de l'esprit ne soit préférable, lorsqu'il s'est plaint avec tant de raison de l'injustice de ceux qui n'agréaient pas sa traduction des Ecritures, et qui eussent loué des nattes et des paniers de jonc. Mais la postérité lui a fait justice, et son travail a été non-seulement éternisé, mais en quelque façon déifié dans les divines Ecritures.

Où pouvait-on voir une pénitence plus austère que celle de saint Jérôme? Il affligeait son corps par la discipline, par le cilice et par un jeûne perpétuel, et ne dormait qu'autant qu'il fallait pour soutenir ce peu de vie que sa pénitence lui laissait. Il battait sans cesse sa poitrine avec un caillou pour marquer la contrition de ses péchés. Ses habits étaient tout déchirés, et comme il était exposé presque tout nu aux ardeurs du soleil durant le jour, et au serein de la lune durant la nuit, son corps était tout brûlé, sa peau était devenue aussi noire que celle d'un Ethiopien et aussi dure que le cuir d'un chameau. Quoique sa complexion fût robuste et vigoureuse, néanmoins ses grandes austérités et pénitences le rendirent sujet à diverses maladies, qu'il endurait avec une patience extrême et une constance inébranlable, sans rien relâcher d'une vie si austère et si rigide. C'est aussi par là qu'il combattait, avec la force de l'esprit et de la grâce, la mollesse et la délicatesse qui auraient pu s'introduire parmi les solitaires, par le trop grand amour de soi-même et de la santé du corps, qui fait rechercher, avec une curiosité superstitieuse, les différentes qualités des viandes, et rejeter souvent les plus communes et les plus grossières, qui sont les plus conformes à l'état de la pauvreté et de la simplicité monastique, sous prétexte qu'elles ne le sont pas assez aux règles de la médecine.

Ah ! je ne puis vous représenter la frayeur du jugement dernier dont son âme était frappée. Il lui semblait entendre sans cesse le bruit de la trompette qui devait le citer devant le tribunal de Jésus-Christ pour répondre aux interrogations de ce juge redoutable. Il considérait que l'amour qu'on peut appeler la passion dominante du cœur du Seigneur qui apaise sa colère, qui désarme ses mains, qui reforme ses arrêts et qui pardonne maintenant à tous les coupables, ne s'opposera plus à la condamnation des pécheurs, ni ne suspendra plus les foudres de sa justice ; qu'au contraire, il animera ce grand Juge à venger les outrages qu'ils auront faits à ses divines perfections. Il se représentait que Jésus-Christ appellera la justice à son secours pour l'aider à tirer vengeance de sa miséricorde méprisée et de ses commandements violés. Car, si un prince a osé se vanter qu'il était magnifique dans l'amour qu'il avait pour la juste vengeance, parce qu'il ne laissait jamais aucun crime impuni, on peut dire avec plus de justice que Jésus-Christ au jour du jugement sera aussi magnifique à punir les crimes des réprouvés qu'à récompenser la vertu des élus : et il tremblait de tout son corps en s'imaginant entendre déjà Jésus-Christ prononcer la dernière sentence : Allez, maudits, au feu éternel ; sentence dont il n'y aura point d'appel, où la rage même des réprouvés ne trouvera rien à réformer, et que toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers, assemblées à ce grand spectacle, approuveront par leurs applaudissements.

Ce fut cette crainte des jugements de Dieu, dont il était si touché, qui le fit sortir de la cour romaine, où Paulin, patriarche d'Antioche l'avait envoyé comme son agent. Car ce prélat, voyant que tout l'Orient était éclairé des rayons de ce grand docteur, l'avait obligé de sortir de sa solitude pour l'exposer sur le chandelier en le faisant prêtre ; et ayant reconnu sa sagesse et sa profonde érudition, il l'envoya auprès du Pape Damase pour négocier une affaire très-importante au bien de son Eglise. Et c'est alors qu'on a cru que saint Jérôme fut fait cardinal. Mais, quoi qu'il en soit, la frayeur de la justice de Dieu l'obligea de quitter le Pape qu'il assistait de ses conseils, Rome qu'il édifiait par ses exemples, et l'Eglise d'Occident qu'il éclairait de ses lumières. De quelle allégresse ne tressaillit-il pas de se voir dans la retraite que sainte Paule lui avait fait préparer à la crèche du Sauveur ! Ce fut là qu'il fit paraître une constance invincible dans ses maladies presque continuelles, un empressement ingénieux à joindre à ses infirmités les travaux de la pénitence et les larmes abondantes qu'il versait continuellement sur ses propres faiblesses ; ces productions sublimes de son

esprit, ces chefs-d'œuvre de piété, où il a su allier l'éloquence des plus grands orateurs avec le zèle des prophètes et des apôtres, ces lettres admirables qu'il écrivait à tous les endroits de la terre, soit pour répondre à tous ceux qui le consultaient sur les endroits les plus difficiles de l'Ecriture, soit pour réprimer l'orgueil des hérétiques, en combattant leurs erreurs, soit pour redresser les pécheurs par ses corrections, ou pour diriger les personnes du sexe dans le chemin de la piété par la sainteté de ses avis.

Voilà bien des prodiges inouïs qu'il opéra dans la solitude ; mais celui qui me paraît plus admirable, est son application constante à la version des livres saints, que l'Eglise a canonisée en la préférant à toutes les autres, comme la plus exacte, la plus correcte et la plus fidèle, par où il s'est acquis la qualité de très-grand docteur. Rien ne peut lui être plus glorieux que les éloges que les Pères lui donnent dans la préface de la Bible. Saint Augustin l'appelle un homme très-docte, versé dans les trois langues, hébraïque, grecque et latine, et dont la traduction qu'il a faite des livres sacrés est, selon le témoignage des Juifs mêmes, très-véritable. Saint Grégoire a remarqué qu'il a très-véritablement traduit de l'hébreu l'Ecriture sainte, et que sa version est très-digne qu'on y ajoute foi en toutes choses. Saint Isidore la préfère, en plusieurs endroits de ses ouvrages, à toutes les autres versions, et assure qu'elle est communément reçue dans les Églises chrétiennes, parce qu'elle est plus claire dans les paroles et plus véritable dans les sentences. Sophrone, qui a été un personnage très-savant, considérant que la traduction de saint Jérôme était approuvée, non-seulement des Latins, mais encore des Grecs, l'a si fort estimée qu'il en a traduit le Psautier et les Prophètes en un langage grec, élégant et fleuri. Enfin, les hommes les plus doctes, qui sont venus après saint Jérôme, les Remi, les Bède, les Raban, les Haimon, les Anselme, les Pierre Damien, les Richard, les Hugo, les Bernard, les Rupert, les Pierre Lombard, les Alexandre de Hales, les Albert, les Thomas, les Bonaventure et tous les autres qui ont fleuri dans l'Eglise depuis neuf cents ans se sont si bien servis de sa traduction que les autres, qui étaient innombrables, étant comme tombées des mains des théologiens, ne sont point d'usage et ne paraissent plus.

Et je ne m'étonne pas si saint Jérôme a passé pour le plus excellent traducteur de la Bible; il a toujours été le grand promoteur de la vérité évangélique, le professeur incomparable de la foi orthodoxe et catholique et le défenseur invincible de la doctrine de l'Eglise romaine. Il a toujours révéré les lois de cette maîtresse des Eglises, pratiqué les sacrements et reconnu l'autorité, en lui soumettant tous ses écrits avec un dévouement profond et respectueux; voilà pourquoi, bien que mes ouvrages ne soient pas du prix des siens, et que je doive craindre de mêler du plomb avec de l'or, je ne laisserai pas de prier ce très-grand docteur de me permettre de me servir, dans ma soumission, des paroles dont il se sert dans le premier livre qu'il a fait contre Pélage à la prière de Ctésiphon, et que je vais proférer pour lui et pour moi. Il y a plusieurs années que, depuis ma jeunesse jusqu'à cet âge, j'ai écrit divers opuscules; j'ai toujours affecté d'enseigner à mes auditeurs ce que j'ai appris publiquement dans l'Eglise, et j'ai toujours mieux aimé acquiescer à la simplicité des apôtres que de suivre les arguments des philosophes, sachant qu'il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et j'abolirai la science des savants : et que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes. Ainsi je défie mes adversaires, qu'ils fassent une exacte discussion de toutes mes œuvres. S'ils y trouvent quelque chose de mon esprit, qu'ils la produisent en public ; ou elle sera bonne, je confondrai par là leur calomnie; ou elle sera répréhensible, et pour lors je confesserai mon erreur, aimant mieux m'amender que de soutenir avec opiniâtreté la dépravation de mon sentiment. *Multi anni sunt quod ab adolescentia usque ad hanc ætatem diversa scripsi opuscula ; semperque habui studio audientibus loqui quod publice in Ecclesia didiceram : nec philosophorum argumenta sectari, sed apostolorum simplicitati acquiescere, sciens illud scriptum : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. Et : Fatuum Dei sapientius est hominibus. Cum hæc se ita habeant provoco adversarios, ut omnes retro chartulas ex integro discutiant, et si quid in meo ingeniolo vitii repererint, proferant in medium ; aut enim bona erunt et contradicam eorum calumniæ ; aut reprehensibilia, et confitebor errorem, malens emendare quam perseverare in pravitate sententiæ.*

SERMON I.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR ÉCLAIRÉ PAR LA FOI.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, XII).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Je vous prêche, chrétiens, saint Jérôme. Je vous annonce le très-grand docteur que Jésus-Christ a établi lui-même dans son royaume comme son officier et son ministre. Je vous débite cet homme évangélique, à qui Dieu a donné la vraie intelligence de sa parole pour l'annoncer aux étrangers de l'Eglise, et pour la dispenser aux domestiques de la foi. *Virum evangelicum.* Il me paraît un sujet si grand et si auguste, que je n'espère presque point de répondre à la haute idée que j'en ai conçue, et je n'ai jamais plus d'occasion d'être convaincu de ma faiblesse, que quand je m'engage à exposer à vos yeux les lumières et les opérations plus qu'admirables du docteur le plus étendu que Dieu ait donné aux hommes depuis les apôtres. Je sais bien que Jésus-Christ rend tous les docteurs admirables par la distribution des dons qu'il leur fait, mais comme la dispensa-

tion de Dieu n'a jamais éclaté plus visiblement que dans les notions universelles et toutes miraculeuses de saint Jérôme, il y a lieu de croire qu'il vous sera très-agréable pendant cette octave, où je prétends vous le distribuer. Dans le premier sermon, je le ferai voir un docteur éclairé par la foi, et dans le second, un docteur affermi par l'espérance. Dans le troisième, je le montrerai un docteur embrasé par la charité, et dans le quatrième, un docteur rabaissé par l'humilité. Dans le cinquième, je le représenterai un docteur sanctifié par la solitude, et dans le sixième, un docteur mortifié par la pénitence. Dans le septième, je le dépeindrai un docteur effrayé par le jugement, et dans le huitième, un docteur ardent par le zèle. Voilà, messieurs les pénitents, comme saint Jérôme est un très-grand docteur par l'éclat de ses lumières et par la sainteté de ses vertus. Sa science est si utile à l'Eglise, que c'est par elle que les infidèles peuvent dissiper les ténèbres de l'infidélité, que les désespérés apprennent à se confier en Dieu, que les amateurs du siècle s'enflamment en l'amour de Jésus-Christ, que les superbes s'humilient pour recevoir les grâces du ciel, que les mondains cherchent la retraite, que les pécheurs pensent sérieusement à faire pénitence, que les libertins sont effrayés de la mémoire du jugement dernier, que les pasteurs brûlent de zèle pour le salut des âmes, et que les hommes pratiquent toutes les vertus chrétiennes. Commençons donc à le voir comme un docteur éclairé par la foi, après avoir invoqué le Saint-Esprit par l'entremise de la Vierge. *Ave, Maria.*

Entre tous les dons spirituels qui composent les richesses de l'Eglise, il est aisé de juger que la foi en est un des plus rares et des plus précieux. Comme Dieu en est l'auteur, elle est une grâce excellente et un don parfait qui descend du Père des lumières pour nous faire connaître les desseins et les merveilles de sa divinité. La raison est, qu'encore bien que la lumière naturelle de notre esprit soit une lampe qui nous éclaire dans la nuit obscure de cette vie, néanmoins elle n'est pas assez éclatante pour dissiper les ténèbres qui nous environnent au dedans et au dehors, si Dieu ne nous envoie une autre lumière qui nous ouvre l'esprit pour entendre ses révélations et nous appliquer continuellement à l'intelligence de ses mystères. Isaïe nous apprend cette vérité par ces paroles : *Populus qui habitabat in tenebris vidit lucem magnam* (*Isa.*, IX, 2). Un peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. Véritablement la lumière de la foi est grande; elle éclaire notre esprit avec tant de pénétration, que nous ne devons apprendre d'autre science que celle que nous apprenons de Dieu par son effusion. *Quid jucundius quam Dei scire prudentiam* (HIER., ep. 155, ad Pau. Urb.). Rien, s'écrie saint Jérôme, plus glorieux aux hommes que de savoir par la révélation du ciel la sagesse de Dieu, que d'entrer dans ses conseils et que de connaître ses desseins. C'est aussi dans la foi, comme dans une source divine, que ce grand docteur a puisé la connaissance des mystères divins. Les oracles sacrés sont enveloppés, comme dans des énigmes, et il ne les aurait jamais découverts, si le Fils unique, qui est dans le sein du Père des lumières, ne les lui eût fait connaître. Voilà comment le Saint-Esprit, qui l'avait choisi pour être le protecteur de son épouse dans les besoins les plus pressants, l'a mis en état de tenir un des premiers rangs parmi les docteurs, de recevoir la foi et d'en être éclairé d'une lumière assez vive pour être récompensée par une infinité d'opérations miraculeuses. O foi de saint Jérôme, plus riche que tous les trésors du monde! c'est en elle qu'il a trouvé les règles et les maximes de sa conduite, et c'est par elle qu'il n'a voulu pratiquer lui-même, ni enseigner à tous les fidèles que ce qu'il avait appris dans l'école du Fils de Dieu. Heureux d'avoir reçu la foi dans l'Eglise, et plus heureux encore d'en avoir été éclairé de trois lumières, savoir : de croyance, de défense et de connaissance : 1° de croyance d'un Dieu; 2° de défense des trois personnes divines; 3° de connaissance de Jésus-Christ. Si bien que saint Jérôme croyant, saint Jérôme défendant, saint Jérôme connaissant par les lumières de la foi, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les hommes, chrétiens, peuvent connaître l'existence de Dieu par la lumière naturelle de leur esprit. Comme il s'est rendu visible dans les créatures, et qu'il s'est dépeint dans l'ordre du monde, on l'y peut voir comme des yeux, puisqu'il y est comme un soleil. Le Sage n'ignore pas cette vérité, car, après avoir regardé le monde comme un miroir où l'on voit le Créateur dans les créatures, il dit : La grandeur et la beauté de la créature peut faire connaître et rendre en quelque sorte visible le Créateur : *A magnitudine speciei et creaturæ cognoscibiliter poterit Creator horum videri* (*Sap.*, XIII, 5). Saint Antoine n'était pas éloigné de ce sentiment lorsqu'il regardait tout l'univers comme un livre qu'il lisait et relisait sans cesse, et où il trouvait toujours un nouveau goût, parce qu'il y découvrait l'unité de Dieu. Etant interrogé comment il pouvait demeurer dans le désert sans avoir des livres pour s'appliquer à la lecture spirituelle, qui purifie l'âme et lui apprend à connaître la Divinité, il répondit : Toute la nature est un livre dans lequel je lis l'excellence de Dieu; et parce qu'il s'est vivement dépeint dans les créatures, elles me représentent l'ouvrier qui les a faites. Et saint Augustin avoue que la beauté visible des créatures l'a conduit à connaître la beauté invisible de Dieu comme les rayons mènent au soleil et les ruisseaux à la source. Seigneur, lui dit-il, loin de prendre les créatures pour le Créateur, je vous cherche parmi les créatures. J'interroge la

terre si elle est mon Dieu, elle me répond avec toutes les créatures qu'elle porte : Ce n'est pas moi qui suis votre Dieu. J'interroge les abîmes de la mer et tous les poissons qu'elle renferme, et ils me répondent tous d'une commune voix : Nous ne sommes point votre Dieu. J'interroge l'élément de l'air avec tous les oiseaux qu'il fait vivre, et ils me répondent: Anasimène s'est trompé, nous ne sommes point ce que vous cherchez. J'interroge le ciel et les étoiles, et ils confessent qu'ils ne sont pas mon Dieu. J'interroge enfin toutes les créatures, et je leur dis : Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-m'en du moins quelque chose, et elles s'écrient toutes d'une voix : C'est Dieu qui nous a faites, nous sommes les ouvrages de sa puissance, ne le cherchez pas en nous, mais servez-vous de nous comme des échelles pour monter à lui. *Fulgurat Dei notitia, dum er creaturis Creator agnoscitur*, dit saint Jérôme (*in Ezech.*, c. 2).

Ces paroles marquent l'excellence et la grandeur d'âme de celui qui les a proférées, aussi bien que la justice et la beauté de son esprit. Il a connu ce qui pouvait se découvrir de Dieu par les créatures ; mais comme cette connaissance est imparfaite, il a eu recours à la foi pour croire fermement l'unité de sa nature. En quoi il semble qu'il a imité la piété de David qui, parlant de l'abondance de son cœur et dans la vue de ses dispositions intérieures, disait à Dieu : Seigneur, qui nous fera voir les merveilles de votre divinité? Et ce prophète répondait : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* (*Ps.* IV, 7). Ce sera la foi, qui est une participation de la lumière de votre visage. Ce don éclatera sur nous comme le soleil de notre âme. Et comme nous serons tout pénétrés de ses rayons, nous pourrons reconnaître la grandeur de votre majesté. En effet, saint Jérôme a bien reconnu ce divin effet de la foi. S'étant rempli de ses divines lumières, il a confessé Dieu, et adorant sa majesté suprême, il a hautement expliqué l'unité de son essence. Voici comme il en a parlé dans la lettre qu'il écrivit au Pape Damase : *Una est Dei et sola natura quæ vere est* (ep. 57). Il n'y a qu'une essence dans Dieu, dont l'existence est véritablement et sans aucun secours étranger. Car quoique les créatures semblent en avoir une, elles n'en ont point effectivement. Comme elles n'ont pas toujours été, et que ce qui est sorti du néant y peut rentrer, le mot d'essence ne convient qu'à Dieu qui est seul éternel, n'ayant point de commencement. C'est en ce sens que Dieu parlant à Moïse dans un buisson, lui dit : Je suis celui qui suis souverainement. Encore bien qu'il y eût alors des anges, des hommes et des astres, Dieu ne laissa pas de s'attribuer à lui seul le nom d'essence, parce que la nature divine est parfaite, et qu'elle existe par elle-même. *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14). Comme s'il voulait dire : L'être actuel ou l'existence n'est point un attribut qui m'arrive, mais c'est mon essence même qui renferme toutes les perfections imaginables, séparées de toutes les imperfections de la créature dans mon ineffable simplicité et dans mon immuable éternité. Je suis grand, je suis bon, je suis juste, je suis sage et suis moi-même ma grandeur, ma bonté, ma justice et ma sagesse. Mon seul être enferme toutes ces choses, et généralement tout ce qui peut se concevoir de plus grand et de plus parfait. Voilà les pensées de la foi de saint Jérôme sur l'existence d'un être nécessaire, indépendant, qui a toutes les perfections possibles sans aucune imperfection, que tous les peuples entendent par le mot de Dieu, et qu'ils confessent naturellement en plusieurs rencontres lorsque l'âme se porte comme par instinct vers son principe et son auteur.

Ne vous semble-t-il pas que ce grand saint ait eu le bonheur d'apprendre de Dieu même, comme les Israélites, l'unité de son essence? Ce ne fut pas Moïse, fils d'Amran et de Jocabel, qui donna à ce peuple les admirables préceptes de la loi. Ce fut le Dieu tout-puissant qui, pour les affranchir de captivité, avait abattu l'orgueil des Egyptiens en les frappant de diverses plaies. Il leur fit entendre sa voix immortelle, et leur apprit de sa propre bouche ses commandements afin de n'en affaiblir pas l'autorité s'ils ne les recevaient que par le ministère d'un homme Ainsi ils ouïrent tous que Dieu leur disait : Ecoutez, Israël, il n'y a qu'un Dieu, et lui seul doit être adoré. *Audi, Israel, ego Dominus Deus tuus* (*Deut.*, V, 6). C'est pour cela que ce peuple, après avoir reçu les commandements de la loi de la propre bouche de Dieu, se retira avec joie, et ne douta plus qu'il ne les aimât et qu'il ne voulût prendre soin de leur postérité. Or saint Jérôme a parlé avec tant de fermeté de l'unité de Dieu, qu'il semble qu'il ait vu Dieu comme Moïse, ouï sa voix, et conversé bouche à bouche avec lui. Si celui, continue-t-il de dire au Pape Damase, qui prend l'hypostase pour l'essence ne se trompe point en admettant trois natures, pourquoi n'est-il pas au nombre des ariens, puisqu'il est dans l'erreur? Pourquoi Ursicin n'est-il pas uni avec votre sainteté, et Auxence avec Ambroise? Mais le ciel préserve de cette opinion la foi de l'Eglise romaine, et que l'âme des fidèles ne soit jamais infectée de cette pernicieuse doctrine. *Sufficiat nobis dicere unam substantiam* (Hier., ep. 57). Croyons seulement une seule nature, un Seigneur et un Dieu, parce qu'étant tout-puissant, il ne peut avoir de compagnon de sa puissance. Où a-t-on vu deux rois sur un même trône vivre longtemps en bonne intelligence et sans qu'il n'y ait eu bientôt du sang répandu? César et Pompée étaient alliés, et néanmoins ils ne purent s'accorder pour la puissance. Et il ne faut pas s'étonner que cela arrive parmi les hommes, puisqu'il semble que ce soit comme un consentement général de toute la nature. Les abeilles n'ont qu'une reine, les troupeaux n'ont qu'un conducteur; à plus forte raison il n'y a qu'un maître de l'univers qui a fait tout ce que nous voyons par sa parole,

le gouverne par sa sagesse et l'entretient par sa vertu.

A qui puis-je mieux comparer saint Jérôme, par rapport à l'unité de Dieu qu'il a connue par les lumières de la foi, qu'à cet ange qui vint du ciel pour présenter à Valérien un papier sur lequel il était écrit en caractère d'or : un Dieu, une foi, un baptême, comme dit saint Paul, *unus Dominus, una fides, unum baptisma* (*Eph.*, IV, 5). Ce fait est reconnu de plusieurs graves auteurs, et il est trop rare pour n'être pas prêché comme un trait qui doit donner de la force et de l'ornement à ce discours. Ce jeune homme fut une heureuse conquête que sainte Cécile remporta sur le démon. Il était l'époux de cette vierge, et lorsque par la contrainte de ses parents elle eut été obligée de l'épouser, elle lui dit qu'elle avait un ange qui veillait à la conservation de son corps, et qu'elle le lui ferait voir, s'il voulait bien être instruit à fond des mystères de la religion chrétienne et baptisé par le Pape Urbain. Ce que Valérien ayant fait, il vit l'ange brillant de lumière, qui lui présenta un papier où ces mots étaient écrits en lettres d'or : *Un Dieu, une foi, un baptême.* Comme s'il lui eût voulu dire : Quittez, Valérien, le culte des idoles, il n'y a qu'un Dieu, qui est le Père de tous les hommes, qu'une foi dont ils doivent tous faire profession, et qu'un baptême, qui leur donne à tous une nouvelle naissance. Ne semble-t-il pas que saint Jérôme a été un ange dans son espèce? Il parut à tous les hommes, et leur présentant la lettre qu'il écrivit au Pape Damase, il leur dit : Voilà le premier article de votre croyance. Il n'y a qu'un Dieu, je ne vous parle pas de trois hypostases, c'est-à-dire de trois essences, selon les termes dont usent les ariens, il n'y en a qu'une dans Dieu. *Taceantur tres hypostases et una teneatur* (HIER., ep. 57). Voilà l'unité du Créateur qui vous a tirés du néant par sa puissance. Voilà l'unité du Père céleste qui vous régit par la même autorité, vous remplit par sa présence et vous unit à lui par son amour. Voilà l'unité du maître à qui vous appartenez, et de l'être divin dans lequel vous devez tous être consommés dans l'éternité. Voilà l'unité de la foi que vous devez tous confesser durant votre vie; voilà l'unité du sacrement qui est le premier mystère de l'Eglise chrétienne, la source de toutes bénédictions et la porte du ciel.

Et non-seulement la foi de saint Jérôme a été bien éclairée, mais aussi elle a été très-ardente. Il ne faut pas croire que ce grand docteur ait été si éclairé dans la connaissance de la divinité par une foi stérile. Non, il n'a pas reçu en vain les lumières du ciel. Ayant connu Dieu il l'a adoré, en mettant uniquement en lui sa confiance, et lui rapportant tout bien par l'action de grâce, de sorte qu'il a eu une science pleine par les bonnes œuvres de la foi. Ce n'est pas la seule connaissance de Dieu qui doit sauver les hommes, Dieu ne se contente pas de la seule pensée ni de ces faibles désirs qui vont à rien; il veut des actions solides, des raisons pures et des louanges sincères. Il ne veut pas même des victimes charnelles des corps morts des bêtes, incapables de donner ni de recevoir la sanctification, ni de rendre honneur ou plaire à Dieu; mais il veut que nous fassions de nos propres corps vivants, sanctifiés et consacrés à Dieu par son esprit, des victimes chrétiennes et spirituelles que la foi vivante lui sacrifie par le bon usage et la mortification des sens. Aussi le prophète Isaïe ne disait pas seulement aux Juifs de bien savoir les mystères de la foi, pour en avoir une connaissance purement spéculative; mais il voulait qu'ils cessassent de faire le mal et qu'ils apprissent à faire le bien : *Quiescite agere perverse, et discite bene facere* (*Isa.*, I, 16, 17). C'est-à-dire que Dieu, comme remarque saint Jérôme, demandait aux Juifs de dignes fruits de pénitence. Il voulait qu'ils quittassent le mal et qu'ils pratiquassent le bien, qu'ils fissent en sorte que chez eux la vertu prît la place du vice, comme la santé succède à la maladie, et qu'ils s'appliquassent avec grand soin à vivre de la vie de Dieu, et à l'adorer en esprit et en vérité. C'est à quoi tendait saint Paul, lorsqu'après sa conversion il s'écria vers Dieu : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Je ne me contente pas d'avoir reçu la foi pour croire en l'unité de votre essence, je prétends, après vous avoir connu, de vous glorifier comme Dieu par les bonnes œuvres. Je vous offre mon corps pour le mortifier par un jeûne rigoureux, je vous offre mon âme pour l'appliquer à une prière continuelle, et je vous offre moi-même tout entièrement pour passer le reste de ma vie dans un état d'humiliation et de pénitence, afin de souffrir pour votre nom, de satisfaire à votre justice et de me réconcilier avec vous. Telle a été la pratique de saint Jérôme : ayant connu Dieu, il l'a glorifié par les actions d'une vie pénitente : *Pro facinoribus meis ad solitudinem commigravi* (HIER., ep. 57). Je me suis retiré, disait-il, à cause de mes péchés, dans un désert limitrophe de la Syrie et joignant à la Barbarie. C'est là qu'il a loué Dieu, en lui rendant la reconnaissance qu'il lui devait, comme à l'Être souverain et à l'Auteur de tous les biens; qu'il s'est élevé par la foi au-dessus des faiblesses de la nature et qu'il a consacré ses vertus chrétiennes et religieuses par une piété simple et sincère. Ou bien disons encore, c'est là qu'il a été semblable aux disciples d'Emmaüs : ceux-ci étaient savants dans la loi de Dieu, mais ils n'avaient pas reçu leurs lumières en écoutant seulement les préceptes de la loi, mais en les observant, car il est écrit : Ceux qui écoutent la loi ne seront pas pour cela justes devant Dieu; mais ce sont ceux qui gardent et pratiquent la loi qui seront justifiés; et le très-grand docteur s'est hâté de pratiquer ce qu'il avait écouté et appris de l'essence de Dieu. Il a joint la science avec la vertu, la connaissance avec l'exemple, et la foi avec les œuvres. Si bien qu'il est devenu un homme éloquent en paroles et puissant en œuvres,

et que tous les hommes qui ont vu la conduite de sa sainte vie, ont loué Dieu et l'ont glorifié par lui.

O chrétiens! que je souhaiterais que vous fussiez aussi bien éclairés des lumières de la foi que saint Jérôme; on ne pourrait pas dire de vous que vous êtes des hommes du monde qui avez le plus d'esprit et qui vous en servez le plus mal. Est-ce avoir de la bonne foi que de ne vouloir pas connaître l'unité de Dieu dans les créatures, qui sont comme des échelles par lesquelles vous pouvez vous élever à lui; comme des miroirs qui vous le représentent, et comme des livres où vous pouvez lire toutes les perfections de sa Divinité? Est-ce avoir de la bonne foi que de boucher vos oreilles pour n'entendre pas la voix de Dieu, qui vous dit hautement dans le Décalogue qu'il n'y a qu'un Dieu, et que c'est lui seul qu'il faut adorer? Est-ce avoir de la bonne foi que de fermer vos yeux pour ne pas voir dans la lettre que le grand docteur a écrite à saint Damase, combien ayant connu Dieu il l'a glorifié par les exercices d'une solide et laborieuse pénitence? Faut-il que vous connaissiez la vérité, et que non-seulement vous la reteniez dans l'injustice en la dissimulant et en faisant semblant de l'ignorer; mais que vous vous efforciez encore de l'obscurcir et de la détruire pour établir le mensonge et donner vogue à l'impiété? Loin de faire mourir vos inclinations vicieuses pour faire vivre et régner la foi dans votre cœur, vous la tenez captive de vos passions et de vos caprices, et vous l'éteignez tout à fait. Faut-il s'étonner, si n'ayant qu'une foi morte chez vous, vous blasphémez souvent contre la divine Majesté; si vous ne craignez point de dire qu'il n'y a point de Dieu, et si vous le dites d'un ton et d'un air assuré? *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* XIII, 1). Quoi! voulez-vous qu'on dise que de tant de millions d'hommes qui sont d'accord du principe certain et infaillible de la Divinité, vous êtes de ceux qui font gloire de n'avoir point de religion, qui ne croient pas en Dieu et dont le diable aveugle le cœur, afin que vous ne soyez point éclairés par la lumière de la foi? J'avoue que la religion mahométane est une des plus singulières productions de l'esprit humain ; néanmoins elle a cela de bon et de raisonnable en soi, qu'elle fait profession de croire un seul Dieu. Oui, parmi les Turcs l'unique article qu'il faut croire, c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Ils vont même si avant dans cette croyance, qu'ils établissent des religieux qui honorent particulièrement son unité, qu'ils font exécuter tous ceux qui profèrent insolemment des blasphèmes contre son existence, et qu'ils obligent leurs prêtres de crier dans l'oreille du corps mort, qu'il se souvienne qu'il n'y a qu'un Dieu. Pourquoi voulez-vous qu'on vous publie pour des hommes plus fidèles que les mahométans lorsque vous ne confessez pas l'unité de Dieu, que vous combattez son existence et que vous déshonorez sa Divinité ? N'est-ce pas par le défaut de votre culte que ses grandeurs ne sont pas connues des hommes ; et que sa bonté, sa sagesse, son amour, sa puissance, sa justice, sa miséricorde et ses autres perfections divines, ne recevant pas de vous les hommages qui leur sont dus, vous faites, dit saint Jérôme, voir par une impiété si insolente, que vous ne voulez ni le glorifier ni le craindre? *Ex quo apparet nec honorari ab eis Dominum nec timeri* (Hier., ep. 14, ad Cel.).

Quelle folie, chrétiens, de connaître Dieu, et de vivre comme s'il n'y en avait point! Ce péché serait tolérable s'il n'était que parmi les païens; mais comme vous les imitez dans leur infidélité, faut-il s'étonner si vous perdez comme eux la lumière dont vous abusez, et si vous tombez dans les ténèbres et dans l'aveuglement du cœur jusqu'à ne connaître plus Dieu? Faut-il s'étonner si vous ne vous connaissez plus vous-mêmes, et si vous vous croyez d'autant plus sages que vous êtes plus insensés, ce qui n'est qu'une vanité et qu'une enflure ridicule de la philosophie humaine? Et faut-il s'étonner, je ne dis pas si vous ne connaissez plus les autres créatures, jusqu'à prendre leurs images pour des dieux, et jusqu'à rendre aux bêtes les plus ennemies des hommes l'honneur dû à Dieu seul; mais si vos imaginations sont vos idoles, si vous donnez de l'encens à vos songes, et si vous appelez Dieu tout ce que vous pensez? Jusqu'à quand n'éviterez-vous pas cette idolâtrie subtile et spirituelle, qui consacre vos pensées et qui déifie en quelque sorte les désirs de votre cœur; si bien que vous ne voulez servir Dieu qu'en la manière qu'il vous plaît, et que vous vous efforcez de mettre votre volonté à la place de la sienne? Pouvez-vous ignorer que ce ne soit cette espèce d'idolâtrie que Samuel reprocha à Saül lorsqu'il épargna les Amalécites contre l'ordre exprès de Dieu, qui lui avait commandé de perdre ce peuple? Et ne devez-vous pas détester l'orgueil qui vous rend les adorateurs de votre volonté propre par une idolâtrie d'autant plus dangereuse qu'elle est plus intérieure et plus inconnue? Oh! que vous êtes insensibles dans votre impiété si vous n'appréhendez la punition que Dieu a faite de ces idolâtres, qui ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible à l'image d'un homme corruptible. *Propter quod*, dit saint Paul, *tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* (*Rom.*, I, 24). Ne voyons-nous pas même qu'il vous a déjà livrés aux désirs de votre cœur par le refus de ses grâces, à des passions honteuses, qui sont la peine des péchés de votre cœur déréglé, et à un sens dépravé, ou à un renversement de la raison qui fait que vous estimez et que vous appelez le bien mal et le mal bien; de sorte que vous tombez dans une plénitude d'injustice, dans une malice consommée et dans un tel débordement de crimes que rien n'échappe à votre malignité? Jugez donc, hommes impies, qui ne croyez pas les vérités de la foi, si, comme dit saint

Jérôme, vous pouvez appeler un petit péché ce que vous faites contre l'unité de Dieu : *An possimus leve aliquod peccatum dicere quod in Dei contemptum admittitur* (Hier., ep. 14. ad Cel.). Ah! malheur à vous si, comme le saint docteur, vous n'êtes pas éclairés des lumières de la foi! Ça été par elles qu'il a cru l'unité de Dieu et défendu la Trinité des personnes divines. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme la raison naturelle ne peut connaître un Dieu en trois personnes si elle n'est éclairée des lumières de la foi, il y a bien des Juifs qui n'ont pas connu dans l'ancienne Loi le mystère de la Trinité. Ils n'étaient pas même obligés de le croire d'une foi parfaite et développée. Ils le croyaient seulement d'une manière obscure et confuse, et se contentaient de figures et de cérémonies légales ; néanmoins les prophètes l'ont insinué dans leurs prophéties. David l'a marqué par ces paroles : Que Dieu, que notre Dieu nous bénisse, que Dieu nous comble de ses biens, et que toutes les extrémités de la terre le craignent, *Benedicat nos Deus, Deus noster, benedicat nos Deus* (*Ps.* LXVI, 6). Le nom de Dieu répété trois fois dans ce verset nous représente admirablement la Trinité, dit Euthymius. Et le *Deus noster*, mis la seconde fois, indique que c'est la seconde personne de la Trinité qui s'est faite *nôtre* en se faisant homme. Lorsque Abraham était assis durant la chaleur du jour à l'entrée de sa tente, il vit trois personnes assez près de lui, et comme sa foi lui fit connaître que c'était la figure de la Trinité, il n'en adora qu'une, qu'il appela *Seigneur*, pour faire connaître qu'il croyait un Dieu en trois personnes. Dans la loi nouvelle, les apôtres ont hautement prêché le mystère de l'unité de la nature de Dieu subsistante en trois personnes. Il y en a trois, disait saint Jean divinement inspiré, qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. On trouve dans l'homme l'image de la Trinité. Son âme a trois puissances : l'entendement, la volonté et la mémoire ; et cette trinité créée n'est jamais satisfaite que lorsqu'elle est unie à la Trinité incréée : l'entendement par la vue de Dieu, la volonté par la jouissance de sa gloire, et la mémoire par la félicité éternelle. Et lorsque le prophète Isaïe raconte que les Séraphins chantent sans cesse devant Dieu ce cantique divin : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées*, ce n'est pas tant, dit saint Jérôme, pour marquer la frayeur respectueuse avec laquelle ils assistent devant le trône de la majesté de Dieu, que pour représenter excellemment le mystère de l'adorable Trinité. *Ut mysterium Trinitatis in una Divinitate demonstrent* (Hier., *in Isa.*, c. 6). C'est pour cela que saint Augustin s'écrie : Je vous adore, je vous loue et je vous bénis de tout mon cœur par mes paroles, ô sainte et indivisible Trinité! Vous, Père éternel, qui n'êtes né de personne, vous, Fils unique, et vous, Esprit-Saint, qui êtes la communication ineffable et le lien sacré du Père éternel et de son Fils bien-aimé, à vous soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles.

Cela supposé, saint Jérôme a été si délicat sur la foi de la Trinité des personnes divines qu'il n'a jamais voulu ni se déclarer du parti des ariens, qui lui étaient contraires, quoiqu'il en ait été fortement recherché, ni avouer trois hypostases, de peur qu'on ne le soupçonnât de croire trois natures divines aussi bien que trois personnes. Il a toujours conservé inviolablement la doctrine qu'il avait apprise dans Rome. Rien n'a été capable de l'ébranler ni de le faire renoncer à la croyance qu'il avait reçue de saint Damase. Voici de quelle sorte il parlait à ce Pape : « Comme je me suis retiré dans un désert de la Palestine, la distance des lieux m'empêche d'entendre les oracles que vous prononcez ; mais j'écoute les anachorètes de cette solitude dont la foi est semblable à la vôtre. Je ne connais point Vital, Mélece ni Paulin ; car quiconque ne moissonne pas avec vous perd son grain, c'est-à-dire, celui qui n'est pas du parti de Jésus-Christ est de celui de Satan. Or, après le concile de Nicée et celui d'Alexandrie, que les Pères d'Occident ont approuvé, les Mélétiens me parlent aujourd'hui de trois hypostases, termes que ne comprend pas une personne élevée dans la foi de Rome. Quel apôtre, ou quel nouveau saint Paul les a enseignés? Si je leur demande ce qu'ils veulent dire, ils répondent qu'ils entendent parler de trois subsistances personnelles. Si je leur dis que nous sommes là-dessus de leur sentiment, le sens des mots ne leur plaît point, ils en cherchent l'étymologie, et il semble qu'il y ait là-dessous quelque venin caché. *Clamamus si quis tres subsistentes personas non confitetur anathema sit* (Hier., ep. 57, ad Dam.). En vain je crie, que quiconque ne croit pas trois personnalités soit anathème ; parce que je ne me sers pas des mêmes mots qu'eux, ils m'appellent hérétique. » Voilà comme notre saint ne voulut point adhérer au sentiment de l'évêque d'Antioche, qui le pressait d'avouer trois hypostases ou plutôt trois essences en Dieu, comme l'entendait ce prélat arien. Et je ne m'étonne pas de la résistance de ce grand docteur ; il a été éclairé de l'Ecriture, selon laquelle Jésus-Christ avait ordonné à ses apôtres de baptiser tous les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti* (*Matth.*, XXVIII, 19). Comme par cette lumière il a découvert les artifices des ariens, il a demeuré dans la foi de l'Eglise catholique et a reconnu trois personnes divines dans la sainte et parfaite Trinité, dans laquelle il avait reçu le baptême, et par laquelle il avait eu l'avantage de contracter une alliance toute sainte dans la Divinité.

Il n'appartient qu'aux Septante de pousser

si loin leur complaisance pour le roi Ptolémée, que de déguiser ou de passer sous silence les témoignages que l'Écriture rend à la sainte Trinité. Comme ce prince ne reconnaissait qu'un Dieu, ces interprètes, voulant flatter sa croyance, obscurcirent ou turent les passages de la Bible qui pouvaient lui faire connaître ce mystère de la foi et l'établir dans le monde ! Adulation sacrilége ! qui ruina la foi et qui soumit la majesté de nos mystères à l'erreur de Ptolémée. Saint Jérôme n'a pas été capable d'une complaisance si criminelle : après avoir conjuré le Pape Damase par la croix du Seigneur, qui a racheté le monde, de lui apprendre ce qu'il devait croire du mystère de la Trinité, puisque c'est dans le Siége de Rome que la foi se conserve pure, entière et invariable, exempte d'erreur et d'infidélité, il a demeuré ferme et inébranlable dans la croyance de l'unité de Dieu et des trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, subsistantes dans l'essence divine. C'est alors qu'il a reconnu, par la lumière du ciel, leurs émanations, leurs notions, leurs propriétés personnelles, leurs circumincessions et leurs missions, et qu'il a cru, avec une soumission aveugle de son esprit, comme saint Paul, que le Père était une fontaine de la Divinité et le principe des autres personnes, n'étant pas fait, ni créé, ni engendré d'aucune autre et qu'il a créé tout par sa sagesse, qui est son Fils, et se rapporte tout à lui-même par sa charité, qui est son Esprit : *Unus Deus Pater ex quo omnia* (I *Cor.*, VIII, 6). On sait bien que ceux qui étaient accablés par la doctrine si authentique de saint Jérôme n'en ont pu souffrir la clarté, trop contraire à leurs ténèbres, qu'ils lui ont déclaré une cruelle guerre pour le faire renoncer à sa profession de foi, qui était conforme à celle de l'Église de Rome et d'Alexandrie, et qu'ils l'appelaient, comme il dit lui-même, hérétique : parce qu'il soutenait que la sainte Trinité est consubstantielle, et fauteur de Sabellicus, parce qu'il publiait trois personnes subsistantes, véritables, entières et parfaites : *Hæreticus vocor homousion prædicans Trinitatem, Sabellianæ impietatis arguor tres subsistentes personas indefessa voce pronuntians* (Hier., ep. 57, ad Marc.). Néanmoins il ne s'est point plaint de la condamation des ariens. Il savait qu'ils ne l'accusaient d'hérésie que parce qu'il ne suivait pas leur sentiment et qu'il rejetait tous les mauvais sens que ces ennemis de la divinité du Verbe s'efforçaient d'y donner. Mais il s'est défendu contre les attaques des catholiques, qui lui objectaient de n'être pas orthodoxe et leur disait : Ou il faut que vous ayez cessé vous-mêmes d'être orthodoxes, ou que vous accusiez l'Église d'Orient et d'Occident. Pourquoi attaquer un coupable sans rien dire aux autres : *Quid unum hominem exceptis sociis criminantur ?*

Avec quelle fermeté saint Jérôme n'a-t-il pas ensuite soutenu le point solide de la confession du Verbe et de sa divinité ! Qui ne sait qu'Arius, ayant puisé un esprit d'erreur dans les livres d'Origène, publia dans l'Orient que le Fils de Dieu n'était pas de la substance de son Père, mais une créature ? A qui n'est pas connu que ce grand docteur a employé les premières paroles de l'évangile de saint Jean comme un des plus solides fondements de la foi et de la doctrine de l'Église pour établir la divinité du Verbe, qui est une vérité capitale de notre religion ? Ce qu'il faut, a-t-il dit dans sa lettre à Paulin, examiner avant tout le reste, est si le Verbe est le Fils de Dieu ; et c'est sur ce sujet principalement qu'il faut consulter les Écritures. Les pharisiens étaient surpris des lumières de saint Jean, et les connaissances de cet apôtre, qui n'avait jamais étudié, leur paraissaient des prodiges. En effet, le Saint-Esprit lui inspirait ce que les autres n'apprennent que par de longues lectures et par une continuelle application à la loi de Dieu. Et, outre cela, il voyait et entendait le Sauveur du monde, dont il avait l'honneur d'être le disciple. Saint Jean donc était-il un homme stupide et ignorant ? Jugez-en par ces paroles : *Et unde vox illa, obsecro : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* (*Joan.*, I, 1) ? Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Car le mot λόγος, qui se trouve dans le texte grec, peut avoir un sens élevé en l'entendant du Père éternel qui engendre son Fils unique consubstantiel à lui. En Dieu parler, c'est proprement engendrer le Verbe et n'avoir point d'autre Verbe que son Fils unique. Platon, avec toute son étude, et Démosthène avec toute son éloquence, n'ont jamais pu comprendre le sens de ces paroles. De là vient que Dieu assure qu'il confondra la sagesse des sages et la prudence des prudents ; c'est-à-dire que la véritable sagesse confondra la fausse. De là vient que David donne pour titre à son neuvième psaume les mystères du Fils de Dieu, dans lequel tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont renfermés. Et de là vient que saint Jérôme avertit Avite de lire le *Périarchon* d'Origène, comme un livre rempli d'erreurs, dont la première était que le Fils de Dieu n'était pas engendré de son Père, mais créé ; et qu'il félicite les évêques Chromace, Jovin et Eusèbe, *quod per vos ab urbe vestra Ariani dogmatis virus exclusum est* (Hier., ep. 43, ad Chr., Jov. et Eus.), de ce qu'ils avaient purgé leur ville du venin de l'arianisme. Ce qu'il n'aurait pas fait s'il n'avait lui-même combattu toute sa vie pour la défense de la divinité du Fils de Dieu ; et si le Verbe, dont il soutenait les droits divins, ne lui avait communiqué une lumière pure et féconde pour le rendre victorieux de toutes les subtilités des ariens par la simplicité de la foi chrétienne et catholique.

Mais ne différons plus à montrer quel sentiment la foi a inspiré à saint Jérôme touchant la divinité du Saint-Esprit, qui est la troisième personne de l'adorable Trinité. Comme il rapporte lui-même dans ses Annales, que les eunoméens faisaient le Saint-Esprit non semblable au Père, en ce qu'ils confessaient que le Père était Dieu, et qu'ils

mettaient le Saint-Esprit au nombre des créatures, ça été ce qui l'a obligé de condamner cette nouvelle impiété avec une lumière pure et un zèle infatigable pour la cause de la foi. Il a cru qu'ayant utilement écrit pour la fécondité divine du Père éternel et pour la divinité de son Fils, Dieu lui réservait encore la gloire et la consolation de soutenir la personne adorable du Saint-Esprit contre ces nouveaux ennemis de la Trinité. Pour cet effet, il montra la divinité de cette personne par ces paroles que saint Pierre dit à Ananie : Comment Satan vous a-t-il tenté de mentir au Saint-Esprit et de détourner une partie du prix de ce fonds de terre que vous avez vendu? C'est à Dieu que vous avez menti et non pas aux hommes. Et parlant ensuite à sa femme, il lui dit : Comment vous êtes-vous ainsi accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? *Quid vobis convenit tentare Spiritum Domini?* (*Act.*, V, 9.) D'où ce docteur, pour réprimer le blasphème et la malice des eunoméens, a conclu que le Saint-Esprit est Dieu, parce qu'il est appelé l'Esprit du Seigneur. Car nulle créature n'a jamais été appelée l'Esprit du Seigneur. C'est ce qu'il a répondu à la noble Hébidie, qui de l'extrémité des Gaules lui envoya à Bethléem Apodémion, pour le prier de lui expliquer douze questions, dont la neuvième regarde la divinité du Saint-Esprit, sa procession du Père et du Fils, et sa mission sur les apôtres. Voici ce qu'il lui dit avec autant de piété que de doctrine : « Je veux bien, Madame, éclaircir en votre faveur l'opinion de la consubstantialité du Saint-Esprit. D'une part, je justifie ma foi et ôte tous les prétextes que l'on pourrait avoir de la soupçonner; mais en même temps, je vous apprends aussi que tout ce qui est du Père et du Fils, cela est du Saint-Esprit. Ainsi c'est une impiété et une entreprise intolérable de le mettre au rang des créatures. *Quidquid Patris et Filii est, hoc idem et Spiritus sanctus est* (Hier., ep. 150, ad Heb., q. 9). Lorsqu'il a été envoyé sur les apôtres par le Père, il a été envoyé par le Fils; si bien que je ne m'arrête pas à rejeter l'extravagance de ceux qui se sont imaginé qu'il soit descendu sur Montan, qui a été un homme estropié et un demi-homme, et sur Prisque, et sur Marcelle, qui ont été deux femmes sans jugement. Ces erreurs ne méritent pas d'être réfutées, le seul récit qu'on en fait suffit pour en montrer l'absurdité : *Cum mittitur, a Patre et Filio mittitur.* Et en plusieurs endroits de l'Ecriture sainte il est appelé l'Esprit de Dieu le Père, et l'Esprit de Jésus-Christ, qui est son Fils, pour marquer sa divinité, et qu'il n'est pas dissemblable en essence au Père et au Fils. De là vient que dans les Actes des apôtres il est rapporté que saint Pierre dit à Ananie et à Saphyre, qu'en mentant au Saint-Esprit ils n'avaient point menti aux hommes, mais à Dieu. *In alio, atque alio loco Spiritus Dei Patris et Christi Spiritus appellatur.* »

Voilà les divines merveilles que saint Jérôme a découvertes dans la Trinité par les lumières de la foi, quoique les hommes ne puissent dignement exprimer ce mystère, tant il est inestimable et surpasse toutes les pensées de nos esprits. Néanmoins, comme ce grand docteur a eu la gloire de posséder la véritable foi, il a confessé hautement de bouche, pour le salut, ce qu'il a cru dans le cœur pour la justice, et a vérifié sa croyance dans un grand nombre de ses écrits et par les saintes actions de sa vie. Mais hélas! que nos yeux sont misérables de voir des hommes qui ignorent la Trinité, et de regarder des chrétiens qui renoncent à ce mystère par leurs mauvaises œuvres! Votre grande gloire, chrétiens, que les anges admirent et qui leur donne tant de vénération pour vous, qu'ils tiennent à honneur de vous servir, c'est qu'à l'instant que vous entrez dans la société des fidèles, et que vous portez le sceau du baptême, vous êtes associés, comme dit saint Jean, à la sainte Trinité. Notre société, dit-il, est avec le Père, avec son Fils Jésus-Christ, et avec le Saint-Esprit, qui est le nœud de cette sainte société : *Societas nostra cum Patre et cum Filio ejus* (I *Joan.*, I, 3). Pourquoi vous séparez-vous des trois personnes divines qui, par des communications amoureuses et toutes extraordinaires, vous regardent comme des personnes qui les touchent et qui leur appartiennent? Quoi! le baptême vous associe avec le Père pour être remplis de lui comme ses temples, participants de sa nature divine comme ses enfants, reçus dans sa gloire, retirés et réunis dans l'unité, nourris de sa vérité, consommés dans sa charité comme les membres de son Fils; la religion chrétienne vous associe avec son Fils Jésus-Christ, vous faisant entrer en communauté d'actions, de souffrances et de mystères, en société de mérites, de grâces et de gloire, en unité de corps, d'esprit et de cœur; la foi vous associe au Saint-Esprit, qui établit sa demeure dans votre âme au moment que vous recevez l'onction de la charité, avec laquelle il vous fait marcher dans la voie de Dieu, et vivre saintement et chrétiennement, ce que vous ne pourriez de vous-mêmes faire, comment ne renoncez-vous au monde et à vous-mêmes pour vous donner à Dieu, afin que vous deveniez la possession des trois divines personnes? C'est par là que d'une manière toute merveilleuse et incompréhensible vous serez à elles et elles seront à vous; que le Père vous regardera comme ses enfants, le Fils comme ses frères, et le Saint-Esprit comme ses intimes amis; et que, selon saint Jérôme, vous n'aurez qu'une foi, en croyant également au Père, au Fils et au Saint Esprit : *Fides una dicitur quia similiter in Patrem et Filium, et Spiritum sanctum credimus* (Hier., ep. ad Eph., c. 4).

Ne devez-vous pas craindre que les trois divines personnes ne vous traitent comme vous les traitez? Quelles promesses ne leur avez-vous pas faites lorsque vous avez reçu le sacrement de la foi? Si vous ne vous en souvenez pas, vous n'avez qu'à écouter saint

Jérôme, qui vous en instruira en peu de mots dans le commentaire qu'il a fait sur le prophète Amos. « Lors, dit-il, que nous sommes initiés aux premiers mystères de notre religion, nous faisons deux choses. Premièrement, nous nous tournons du côté du soleil couchant, et nous renonçons au prince des ténèbres, qui meurt à nous à l'instant que nous mourons au péché. Puis nous nous tournons du côté du levant, et, traitant avec le Soleil de justice, nous lui promettons d'être à lui et de le servir le reste de nos jours. *Versus orientem pactum inimus cum Sole justitiæ, et sic nos ei servituros esse promittimus* (Hier., *in Amos*, c. 6). » Voilà la profession de foi que vous avez faite au baptême. Vous avez renoncé de tout votre cœur à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, pour servir le Père, le Fils et le Saint-Esprit : et nonobstant les vœux et les promesses que vous avez faites en présence du saint autel, à la vue des anges et de toute l'Eglise, vous renoncez la sainte Trinité pour servir le démon et pour aimer ses œuvres et ses pompes. Ou, si vous logez les trois personnes dans votre cœur, vous vous réservez encore quelque coin pour y placer quelque autre amour concurrent avec le sien. Eh ! n'y a-t-il personne d'entre vous qui ne crût avoir un juste sujet de se plaindre de la Trinité, si elle vous traitait comme vous la traitez? On voudrait bien savoir si, lorsque vous lui demandez qu'elle vous rende bienheureux par la possession d'elle-même, vous vous contenteriez qu'elle vous fît voir le Père et vous cachât le Fils et le Saint-Esprit? Nullement, votre cœur ne serait pas satisfait, et vous seriez malheureux. Quoi ! vous voulez, pour être parfaitement heureux, que les trois divines personnes se donnent à vous totalement, et vous ne voulez vous donner à elles qu'à demi ! Vous n'êtes pas contents si vous ne les possédez entièrement, et vous voulez qu'elles soient satisfaites en ne possédant votre cœur qu'en partie? Oh ! vous ne verrez point du tout la sainte Trinité, et vous serez pour jamais privés de sa possession. Ainsi, donnez-vous vous-mêmes, dit saint Jérôme, aux trois personnes divines comme des hosties vivantes : *Te ipsum vult Dominus hostiam viventem; ut Dominum mundi possessionem habeas* (Hier., ep. 34, ad Jul.). Elles deviendront votre possession par la grâce; vous défendrez leur consubstantialité comme ce grand docteur, et vous connaîtrez encore Jésus-Christ. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Jésus-Christ, chrétiens, est un des plus solides fondements de la foi chrétienne, une vérité capitale de notre religion, l'auteur de l'Evangile, et le maître de la doctrine et de la piété de l'Eglise. C'est pour lui que les chrétiens doivent principalement consulter les Ecritures, afin de le connaître et devenir ses véritables et fidèles adorateurs. Comme il est un Dieu parfait, je ne trouve rien qui lui soit mieux approprié que la confession que saint Pierre fit du Verbe et de sa divinité, lorsque, Jésus-Christ interrogeant ses apôtres, il lui dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* (*Matth.*, XVI, 16). Le diable même, qui est le père de l'hérésie arienne, s'en douta lorsqu'il lui demanda s'il était le Fils de Dieu : car il savait que c'était en cela que consistaient la vérité et la force la plus solide de notre foi, et que s'il était le Fils de Dieu la tyrannie de l'enfer allait cesser. C'est pour cela que les Juifs s'offensaient de la vérité de ses paroles, et disaient avec murmure qu'il s'était appelé Fils de Dieu et qu'il avait dit que Dieu était son Père. C'est pour cela que Caïphe, ce malheureux pontife, ne jugea Jésus-Christ digne de mort qu'à cause qu'il s'était dit Fils de Dieu, en quoi il a été un déicide avec tous les partisans de sa malice. Et c'est pour cela que les Pères de l'Eglise ont dit : La parole éternelle, le Fils de Dieu, dont tous les prophètes ont parlé comme du maître du genre humain, a été envoyé au monde pour être l'arbitre et le dispensateur des grâces de Dieu. C'est lui qui est sa vertu, sa raison, sa sagesse et sa gloire. Il est descendu dans le sein d'une vierge, et s'est revêtu d'un corps par l'opération du Saint-Esprit. Dieu s'est uni à l'homme, et par là cet homme est devenu notre Dieu, notre Christ et notre médiateur pour nous conduire en lui à son Père. Jésus-Christ a voulu être homme afin que l'homme pût être ce qu'est Jésus-Christ. Et certes les Juifs savaient bien que Jésus-Christ devait venir, car leurs prophètes ne faisaient autre chose que le leur annoncer. Il sortira, leur disait Isaïe, un rejeton de la tige de Jessé, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui, sortant comme une fleur de la tige de David et naissant d'une vierge pure, a paru dans le monde revêtu d'un corps comme d'un nuage clair et épais. De sorte, dit saint Jérôme, que le Sauveur s'est élevé comme un rejeton d'une terre sèche, parce qu'il est né d'une vierge qui devait être toujours stérile, à moins qu'elle ne devînt féconde par le plus grand de tous les miracles. *Ut assumptum ostenderet hominem qui processit de utero virginali* (Hier., *in Isa.*, c. 53).

Or il fallait bien que la foi, comme une lumière divine, eût merveilleusement purifié les yeux de l'âme de saint Jérôme : il a connu que Jésus-Christ est Dieu, et que c'est lui qui est l'auteur de notre salut. Son commentaire sur Isaïe est le garant de sa connaissance. Il a eu, dit-il lui-même, un soin très-particulier d'expliquer les prédictions de ce prophète : *Cum universa Domini sacramenta præsens scriptura contineat* (Hier., *in proœm. in Isaiam*), parce qu'il a renfermé dans son livre tous les mystères du Sauveur : sa naissance d'une vierge, les merveilles de sa vie, l'ignominie de sa mort, la gloire de sa résurrection, l'étendue de son Eglise dans toute la terre ; enfin, tout ce qui est contenu dans l'Ecriture, et tout ce qui peut être dit par une langue humaine et compris par l'esprit humain. Ah ! que ce grand docteur a été bien éclairé, considérant qu'Isaïe a été

comme une lampe brillante pendant la nuit qui a précédé le jour auquel le véritable soleil devait se lever dans le monde ; il a connu dans ces prophéties la grandeur de Jésus-Christ, la réprobation des Juifs et le choix que Dieu a fait du peuple gentil. Les Juifs étaient d'abord chéris de Dieu et grands observateurs de leur religion, et leur état fut florissant et leur peuple nombreux ; mais depuis, enorgueillis de la gloire de leurs ancêtres, ils méprisèrent les commandements de Dieu et perdirent la grâce qu'ils avaient reçue. Sur quoi Dieu prédit que sur la fin du monde il rassemblerait de tous les endroits de la terre des gens qui le serviraient bien plus fidèlement que les Juifs, qui auraient plus de connaissance de ses mystères et qui feraient un meilleur usage de ses faveurs. Tel a été saint Jérôme, ayant considéré qu'Isaïe a marqué très-clairement dans ses prédictions les grandes merveilles que le Fils de Dieu devait faire sur la terre, après qu'il se serait revêtu d'une chair mortelle ; il l'a connu et lui a dit avec larmes : Je vous connais, Seigneur ; suppléez par votre bonté à ce qui manque à ma connaissance. Il l'a servi avec une inviolable fidélité ; et, parlant comme les apôtres avec grande liberté pour sa gloire, Jésus-Christ a rendu témoignage à la parole de sa grâce en faisant faire à ce grand saint des prodiges et des miracles. *Fiducialiter agentes in Domino testimonium perhibente gratiæ suæ, dante signa et prodigia* (*Act.*, XIV, 3).

Qui peut douter de la connaissance que saint Jérôme a eue de la personne de Jésus-Christ? Quel homme l'a mieux connu que lui, par la pauvreté des lieux de sa naissance, de sa vie et de sa mort? Voici ce qu'il en a écrit à Marcelle : « Avec quelle langue, lui disait-il, et avec quelle voix vous représenterai-je la crèche du Sauveur, l'étable où on a entendu les cris et les gémissements d'un Dieu naissant? Il serait plus honoré par un silence respectueux que par un discours qui sera beaucoup au-dessous de tout ce qu'on en peut dire. Le Créateur du monde est né à Bethléem, qui n'est qu'un petit coin de terre. *Ecce in hoc parvo terræ foramine cœlorum conditor natus est* (Hier., ep 18, *ad Marc.*). C'est là qu'il a été annoncé aux pasteurs, montré par une étoile aux rois mages, qui vinrent l'adorer quoiqu'il fût enveloppé de langes et couché dans une crèche. Ce lieu, sans doute, est plus saint que le mont Tarpéien, qui a été si souvent foudroyé et l'objet de la colère de Dieu. Lisez l'Apocalyse, et voyez ce qui est dit de la sortie de Babylone : Sortez, mon peuple, de cette maudite ville, dit le Seigneur. Car la grande Babylone est déchue et n'est plus que la retraite des esprits impurs. Mais l'Eglise sainte est à Bethléem : là sont les trophées des apôtres et des martyrs, la vraie confession de Jésus-Christ, la foi prêchée par saint Paul, et la gloire du nom chrétien, à la honte du paganisme. Quand verrons-nous venir un messager pour nous apprendre que vous êtes arrivée dans la Palestine? Nous irons en la ville de Nazareth, où Jésus-Christ a demeuré; nous visiterons tous les lieux que le Sauveur a sanctifiés dans la Galilée; nous passerons par Silo et par Bethel, où l'on a bâti des églises qui sont autant d'illustres monuments élevés à la gloire de Jésus-Christ. Enfin, quand est-ce que nous serons assez heureux d'entrer ensemble dans le sépulcre de Jésus-Christ, d'y pleurer de joie, de baiser sa croix et de le suivre en esprit sur la montagne des Olives? C'est de ce saint lieu que Jésus-Christ s'est élevé à la droite de son Père, où toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, afin que celui qui régnait avant son incarnation dans le ciel règne aussi sur la terre par la foi des peuples qui croient en lui. *Ut qui ante incarnationem regnabat in cœlo, per fidem credentium regnet in terris* (Hier., *in Matth.*, c. 48). »

Et la foi n'a pas moins éclairé saint Jérôme pour connaître la divinité de Jésus-Christ par les choses merveilleuses qu'il a faites dans le monde. Les miracles sont une grande preuve de la toute-puissance de Dieu. Il s'en servit pour faire connaître à Moïse que c'était lui qui l'envoyait vers Pharaon. Il lui commanda de jeter à terre une baguette qu'il avait en main. Moïse obéit, et elle fut changée à l'instant en un serpent qui rampait sur le ventre, faisait divers replis de sa queue, et levait sa tête comme pour se défendre si on voulait l'attaquer; et soudain, ce serpent ne paraissant plus, la baguette se trouva telle qu'auparavant. Jésus-Christ a fait ainsi des choses prodigieuses pour faire paraître sa divinité et condamner l'opiniâtreté des Juifs, qui demeuraient toujours incrédules après lui avoir vu faire de si grands miracles. Saint Jérôme s'est bien aperçu de la pensée du Sauveur. Ecrivant à Marcelle pour l'attirer à Bethléem, il ne se contente pas de lui marquer les lieux que le Sauveur a sanctifiés par sa présence : il lui fait encore un long récit des actions merveilleuses qu'il y a faites pour faire connaître sa divinité. « Si jamais, lui dit-il, vous venez en ce pays, nous irons voir Cana, où Jésus-Christ, étant appelé à des noces, changea l'eau en vin par les intercessions de la sainte Vierge. Ce fut le premier miracle par lequel il manifesta sa gloire, et ses disciples commencèrent de croire en lui. Ensuite nous irons à Naïm, où Jésus-Christ a fait encore quelque chose de plus surprenant que dans Cana : à savoir, le miracle de la résurrection d'un jeune homme, auquel il commanda de se lever du cercueil, ce qu'il fit, et le rendit à sa mère. De là nous descendrons sur le rivage de la mer de Galilée, et passerons par le désert où Jésus-Christ nourrit cinq mille hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons. » Et comme ce grand docteur savait que les pharisiens disaient que Jésus-Christ ne chassait les maladies et les démons des corps que par la vertu du prince des démons, il a combattu ce blasphème par cette excellente remarque qu'il fit faire à cette dame, en lui disant qu'après avoir vu tous ces lieux ils

verraient encore Capharnaüm, qui était une ville qu'il avait honorée de tant de miracles, que ceux de Nazareth, les ayant connus, en avaient conçu une extrême jalousie, ce qui marquait que les actions miraculeuses de Jésus-Christ étaient plutôt un effet de sa puissance toute divine qu'un artifice diabolique. *Capharnaum quoque signorum Domini familiaris cernetur* (Hier., ep. 17, *ad Marc.*).

Enfin, saint Jérôme a connu parfaitement Jésus-Christ, l'ayant pris pour le modèle de toutes ses actions. Comme on trouve en lui la patience, la douceur, la bonté, la force, la miséricorde et la justice, en un mot, toutes les perfections imaginables, un homme qui jette la vue sur la vie humaine de Notre-Seigneur, n'a pas besoin de chercher ailleurs des modèles de vertu. Saint Paul en était persuadé quand il disait : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I *Cor.*, XI, 1). Et au lieu que les législateurs ne portent pas leur vertu plus loin que jusqu'où peuvent s'étendre leurs paroles, Jésus-Christ étant véritablement Seigneur de toutes choses, et prenant le soin de ses ouvrages, ne s'est pas contenté de faire des lois, mais il s'est donné lui-même pour modèle, afin que ceux qui voudraient pratiquer ses commandements apprissent les moyens de s'en pouvoir acquitter. Ainsi, saint Jérôme étant devenu l'imitateur de Jésus-Christ, a fait voir en lui-même un homme céleste et parfait. Il a pris de lui les mouvements et les dispositions de son âme, et y a trouvé le moyen de guérir et de corriger chaque passion ; et, s'il m'est permis de dire ce qui paraît plus véritable, il en a reçu les dogmes divins de la foi et les vertus de la religion chrétienne. Où trouve-t-on une foi plus pure? Le désert de Syrie qu'il a quitté, de peur qu'elle n'y fût exposée à quelque péril; les hérétiques contre lesquels il l'a défendue avec tant de zèle et de lumières, et le pape Damase qui l'a consulté, sont des preuves invincibles de sa pureté. Où voit-on une humilité plus profonde? N'est-ce pas une chose surprenante que celui qui était regardé comme le plus savant homme de son siècle ait quitté la solitude, et soit allé en Egypte, de monastère en monastère, pour se faire enseigner par de simples anachorètes? Où peut-on faire paraître un mépris plus généreux des choses de la terre pour posséder Jésus-Christ? L'amour de la pauvreté a été en lui si extrême, que l'or n'a pas été capable de l'ébranler dans ses bonnes résolutions, qu'il a méprisé les richesses, et qu'il a regardé de haut en bas toutes les passions humaines; si bien qu'il a pratiqué les sages avis qu'il a donnés lui-même à Héliodore en ces termes : « C'est être assez riche que d'être pauvre avec Jésus-Christ. Le parfait serviteur de Jésus-Christ ne possède rien que Jésus-Christ, et celui qui croit en Jésus-Christ doit imiter ses actions : *Qui dicit se in Christum credere, debet quomodo ille ambulavit, et ipse ambulare* (Hier., ep. I, *ad Hel.*). »

C'est ce que vous ne faites pas, chrétiens ; votre foi est altérée sur le point solide de la divinité de Jésus-Christ; vous profanez ses lieux en profanant par vos immodesties les églises où il renaît et meurt tous les jours sur les autels dans le sacrifice de la messe ; vous ne croyez pas en ses miracles, vous méprisez ses vertus, et comme vous ne vous ménagez pas avec lui, vous rejetez absolument tous les mystères qu'il débite dans l'Evangile. C'est de là que vous voulez qu'on vous publie pour des hommes qui doutez, ou qui voulez douter que vous ayez une âme, et qui n'avez pas honte de dire que si vous en avez une, elle doit mourir comme celle des bêtes. Vous voulez qu'on fasse connaître que vous êtes des hommes qui n'avez pas plus de respect pour la sainte Ecriture que pour l'alcoran, qui n'avez que du mépris pour les saints Pères, pour les martyrs, pour les apôtres, pour les prophètes, et qui les regardez tous comme des bonnes gens qui se sont laissés tromper, ou comme des imposteurs qui ont trompé eux-mêmes le monde. Vous voulez qu'on vous fasse passer pour des hommes, qui étant venus au fond de l'abîme des péchés, vous moquez de tout, refusez de vous soumettre aux saints docteurs, aux bulles des Souverains Pontifes, aux canons ou aux décrets des conciles, à la tradition même de l'Eglise, et tournez en raillerie tout ce que les prédicateurs, les confesseurs, les plus savants hommes et vos meilleurs amis peuvent vous dire ; et vous voulez enfin qu'on sache que si les vues que vous avez encore sont un reste de foi, ce n'est plus qu'une foi semblable à celle des démons, et que c'est même une foi pire que celle des démons. Ces misérables esprits croient et tremblent en croyant; s'ils n'aiment point ils craignent, et vous ne faites que vous railler de tout ce que vous croyez; vous n'avez ni affection pour le ciel ni crainte de l'enfer, ni respect pour les anges, ni horreur des démons, ni connaissance de Dieu, ni amour pour Jésus-Christ, ni désir de lui plaire, ni de le publier, ni de le servir, ni de l'imiter, ni de le posséder. Si bien que *Deum ventrem vis habere pro Christo, servis libidini, gloriaris in carne, imitarisque eorum vitam quorum tormenta non metuis* (Hier., ep. 48, *ad Sab.*). Vous faites, dit saint Jérôme, votre Dieu de votre ventre, vous faites gloire des crimes les plus honteux, vous vivez comme les pécheurs qui ont été damnés, sans craindre un châtiment semblable, et vous ne songez non plus à Jésus-Christ que s'il n'y en avait point.

Ah ! infidèles, athées, antéchrists, hommes qu'il faut fuir, et qui êtes corrompus et condamnés par vous-mêmes, comment, du libertinage des mœurs, êtes-vous passés peu à peu dans le libertinage de l'esprit? Que dites-vous à saint Jérôme, qui vous fait connaître votre impiété par le rapport qu'elle a avec le désordre de vos mœurs! Que pensez-vous, dit-il, de votre incrédulité : vous n'imitez pas la conduite du serpent, en prenant un soin tout particulier de la conserva-

tion de votre tête, c'est-à-dire de Jésus-Christ, qui est le chef de tous les chrétiens. Vous voulez douter de sa divinité, parce que vous êtes débauchés, et que ses exemples vous inquiètent dans vos débauches, et vous vous abandonnez ensuite brutalement à vos débauches, parce que vous ne croyez pas les vérités de la foi de Jésus-Christ : *O miserabilis humana conditio! sine Christo vanum omne quod vivimus* (Hier., ep. 1, *ad Hel.*). O malheureuse condition des hommes impies et sans religion! toute votre vie est inutile, puisque vous ne vivez pas pour Jésus-Christ. Sa divinité ne vous plaît point, vous avez conçu un extrême dégoût de ses miracles, et vous méprisez ses exemples pour devenir les adorateurs de vos passions criminelles. Jusques à quand vous révolterez-vous contre Dieu? Pourquoi insultez-vous le Seigneur? Et comment blasphémez-vous et élevez-vous votre voix et vos yeux contre Jésus-Christ? Vous l'osez faire contre lui. Vous, contre lui? vous, abominables pécheurs, contre le Saint d'Israël? Jugez de quel œil Dieu vous regarde dans l'infidélité où vous êtes, et quels châtiments sa justice vous prépare. Vous savez que vous êtes l'objet de sa haine, que son cœur vous déteste, que sa puissance est sur le point d'abréger vos années, que dans le peu de temps qu'il a résolu de vous laisser vivre, il a aussi fait dessein de vous remplir le corps de misères et l'âme de trouble, et que, comme vous êtes des impies, il n'y a point de paix pour vous. Quelle funeste scène ne donnez-vous au monde? Après avoir vécu misérables, vous mourrez encore plus misérables. Si vous ne vous convertissez de bonne heure, vous mourrez dans votre impiété, et après votre mort il n'y aura plus rien à espérer pour vous, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer.

Revenons, chrétiens, de notre impiété, et imitons la foi de saint Jérôme. Elle a été si pure que si, comme il l'a dit lui-même, l'eunuque de la reine Candace mérita, par la force de sa foi, qu'on lui donnât, dans les Actes des apôtres, le nom d'homme : *Ob robur fidei viri nomen obtinuit* (Hier., l. I *ad Jovin.*, c. 7), il mérite aussi par cette vertu que nous lui donnions le titre d'un très-grand docteur de l'Eglise, éclairé par la foi. O illustre et fidèle Jérôme! nous vous congratulons des lumières de votre foi. C'est par votre éclat que vous avez cru l'unité de Dieu, défendu la Trinité des personnes et connu Jésus-Christ. Nous sommes des infidèles, qui nions ces mystères par nos œuvres. Nous voulons renoncer à notre infidélité. *Adauge nobis fidem* (Luc., XVII, 5). Priez Dieu qu'il nous augmente la foi, afin qu'après avoir connu sa divinité sur la terre, nous puissions la voir et la posséder dans le ciel et qu'il nous y conduise.

SERMON II.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR AFFERMI PAR L'ESPÉRANCE.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, XII).

Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Il est impossible, chrétiens, de considérer les qualités d'un grand docteur de l'Eglise sans admirer l'espérance ferme et immobile qui l'anime dans toutes ses actions. C'est elle qui lui fait concevoir la confiance que la Providence pourvoira aux besoins de son corps lorsqu'il manquera d'aliments. C'est elle qui lui fait attendre que sa miséricorde lui pardonnera ses péchés, lorsqu'il lui présentera un cœur contrit et humilié. Et c'est elle qui lui fait espérer que sa puissance le mettra à couvert de l'oppression de ses ennemis lorsqu'il souffrira persécution pour la justice. C'est ainsi qu'on peut dire de lui avec raison, qu'il croit et qu'il espère fermement contre l'espérance même, et que les promesses que Dieu a faites à son Eglise, de ne l'abandonner jamais, lui inspirent cette assurance inébranlable. L'ancienne loi fait voir une figure de cette espérance. Dès que Moïse fut établi le législateur des Juifs et assuré du secours de Dieu, il commença d'espérer que lorsque dans le désert il serait pressé de la faim et de la soif, Dieu ferait tomber dans son camp des cailles et de la manne pour le nourrir, et qu'il ferait sortir une source d'eau vive d'une roche pour le désaltérer. Il s'attendit que s'il commettait quelque péché, Dieu le lui pardonnerait par une grâce particulière, et il se confia, que si les Amalécites lui déclaraient la guerre, Dieu se déclarerait son protecteur et lui donnerait la victoire sur ses ennemis. Tel a été saint Jérôme. Aussitôt qu'il est devenu le très-grand docteur de l'Eglise, il a espéré si fortement en l'assistance de Dieu, que rien n'a jamais été capable d'affaiblir ou d'ébranler son espérance : *Certa spes rem vincit instantem* (Hier., ep. 5, *ad virg.*). Il savait que Dieu pouvait le nourrir dans la solitude de Syrie avec autant d'abondance qu'il avait nourri cinq mille hommes dans le désert de Bethsaïde. Il savait que comme Dieu avait absous la Madeleine et exaucé le bon larron, il pouvait aussi lui pardonner ses péchés, et il savait que comme il avait protégé saint Athanase contre les ariens, qui avaient sollicité son bannissement et conspiré sa ruine, il pouvait le défendre contre ces mêmes hérétiques qui le persécutaient. Etant donc pénétré de ces sentiments si chrétiens, il a été assuré que dans quelque nécessité qu'il se trouvât, quelque péché qu'il eût commis et quelque oppression qu'on lui fît, il devait espérer au Seigneur. Voilà l'espérance de saint Jérôme dont je vais faire le discours, par les lumières que je demande au Saint-Esprit avec la Vierge. *Ave, Maria.*

L'espérance est une douce vertu, qui flatte

les hommes, les réjouit et les remplit d'une consolation ineffable. Comme les peines et les travaux les exercent et les fatiguent souvent, ils tomberaient nécessairement dans la confusion et dans le trouble, si l'espérance ne les soutenait. Quand même il se trouverait quelques personnes qui s'endurciraient aux travaux les plus pénibles et qui s'affermiraient dans la souffrance des injures, leur patience ne pourrait toujours durer, si on leur ôtait l'espérance de voir un jour la fin de leurs peines. L'unique ressource des misérables est l'espoir de sortir de leurs afflictions, sans cela ils seraient aussi malheureux que les damnés, qui sont dans un désespoir éternel de trouver la fin de leurs tourments. Voilà pourquoi un ancien a dit que ce monde était un magasin rempli de pauvretés et de misères, d'afflictions et de tristesses, de douleurs et de maladies, et que Dieu y avait mis l'espérance comme la consolatrice des hommes et le remède qui pouvait adoucir la rigueur de tant de maux effroyables. Saint Jérôme a possédé l'espérance dans les conjonctures les plus difficiles. Les vertus chrétiennes sont unies entre elles par un enchaînement si merveilleux, qu'il n'est pas possible qu'une foi vive ne soit point accompagnée d'une espérance ferme et inébranlable. Et c'est ce qui a paru dans toute la conduite de ce grand docteur Il a été suscité de Dieu comme un défenseur de la foi pour maintenir dans l'Eglise les mystères de l'unité de Dieu, de la sainte Trinité et de la divinité de Jésus-Christ; et il en a aussi reçu l'espérance, par laquelle il n'a point été accablé par ses faiblesses, il n'a point succombé aux tentations, il n'a point été abattu par les orages et par les tempêtes qui l'ont exercé et mis sa patience à l'épreuve. C'est ainsi que lorsque saint Jérôme explique ces paroles de Salomon: Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur, et ne vous appuyez point sur votre prudence; pensez à lui dans toutes vos voies, et il conduira lui-même vos pas. Entendez, dit-il, ce que le Sage dit : Il ne faut pas se confier dans votre sagesse, ni dans aucune vertu, mais en Dieu seul, qui dirige les pas des hommes. *Intellige quid Salomon loquitur : Non in sapientia vestra, nec in ullis virtutibus confidendum, sed in solo Domino a quo gressus hominis diriguntur* (Hier., l. III *ad Hel.*). C'est ce que ce grand docteur a pratiqué; il a espéré en Dieu seul, et par son espérance il a fait voir trois affermissements : savoir, de provision, de pardon, et de gloire : 1° de provision, par sa providence; 2° de pardon, par sa miséricorde; 3° de gloire, par sa justice. Si bien que saint Jérôme pourvu, saint Jérôme pardonné, saint Jérôme glorieux par les affermissements de son espérance, feront le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les docteurs de l'Eglise, chrétiens, doivent être libres de tous les soins de la terre, dégagés des affections des choses sensibles, et élevés dans le ciel pour contempler les mystère divins, en remplir leur âme et en instruire les fidèles. Bien qu'ils doivent pourvoir à la sustentation de la nature, ils ne doivent pas pour cela être dans l'inquiétude comme des païens. Dieu veut qu'ils se reposent en sa providence comme les enfants sont en repos dans le sein de leur nourrice. C'est ce qu'il leur ait témoigner par l'apôtre saint Pierre : Jetez, dit-il, dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'il a soin de vous, *Projicientes in Deum omnem sollicitudinem vestram, quoniam ipsi cura est de vobis* (I *Pet.*, V, 7). Comme s'il leur disait: Hommes doctes, qui travillez pour la gloire de Dieu à l'édification de l'Eglise, soumettez votre esprit à sa lumière, votre volonté à la sienne, et votre vie à la disposition adorable de sa providence. Croyez qu'il fait bon mettre toute sa confiance en lui; sa bonté ne méprise personne, personne n'échappe à sa lumière, sa providence embrasse tout, et comme il prend à votre égard le nom et la qualité de père, ne soyez pas dans l'inquiétude pour les choses de cette vie. Jetez votre pensée dans le Seigneur, et il vous nourrira. Véritablement les docteurs doivent conserver la liberté de leur esprit pour l'élever à la contemplation de Dieu, dégager leur âme de toutes les choses de cette vie pour comprendre les vérités de la foi, et maintenir la pureté de leur cœur pour recevoir les grâces de Jésus-Christ. Il faut qu'ils dépendent tellement en tout ce qui les regarde de la volonté de Dieu, qu'ils ne perdent jamais la paix ni la confiance qu'ils doivent avoir en sa providence, et l'on doit dire d'eux ce que Moïse disait des lévites, et saint Paul des prêtres : Que Dieu les a choisis d'entre le peuple pour les employer à son service; de sorte que le vrai moyen qu'ils ont de remplir les fonctions de leur ministère est de se dégager de tous les soins de ce monde, d'où la grâce les a tirés, de converser avec les anges et de s'élever à Dieu, qui nourrit toujours ceux qui ont confiance en lui. C'est pour cela que saint Jérôme expliquant ces paroles que Jésus-Christ dit dans l'Evangile : Ne vous mettez point en peine où vous trouverez de quoi boire et de quoi manger pour le soutien de votre vie, dit que les docteurs de l'Eglise ne doivent point avoir le cœur lâche et abattu par les soins des choses nécessaires à la sustentation de la nature. *Hoc quod dicitur. Ne solliciti simus, de carnali cibo et vestimento accipiamus* (Hier., *in Matth.* c. VI). Mais il faut qu'ils se confient en Dieu, et qu'ils reçoivent de la main de leur Père, avec action de grâces, tout ce qu'il leur donne pour les nourrir, sinon en la manière qu'ils le désirent, au moins en la manière qu'il juge la meilleure.

Combien ce saint a-t-il fait paraître sa confiance en la providence de Dieu ! Comme Jésus-Christ l'avait choisi pour être un docteur de son Eglise, il s'est senti obligé de de conserver la liberté de son esprit et le dégagement de son cœur pour recevoir ses grâces, avec une âme exempte d'inquié-

tude pour les choses de cette vie. Il manquait de tout dans le désert de Syrie où ses péchés l'avaient confiné, mais il s'est mis entre les mains de Dieu, et déclarant hautement qu'il était à lui, il s'est affermi dans l'espérance que comme il lui communiquerait, comme son soleil, ses lumières pour pénétrer la profondeur des mystères divins, il lui donnerait aussi, comme son provéditeur, tout ce qui était nécessaire pour sa subsistance. Prévenu de cette pensée, il disait à à lui-même ce que Jésus-Christ avait dit à ses disciples. *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini* (*Matth.*, VI, 26). Pourquoi, Jérôme, vous mettez-vous en peine où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie et d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps? La vie que vous avez reçue de Dieu, et l'âme qui en est le principe, n'est-elle pas plus que la nourriture? Et le corps que les mains de Dieu ont formé n'est-il pas plus que le vêtement? Quoi! le Seigneur qui vous a donné les grandes choses vous refusera-t-il les petites, si vous espérez en sa providence? *Qui majora præstitit, ubique et minora præstabit* (HIER. *in Matth.* c. VI). Eh! qui est-ce, sinon le Seigneur, qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits crient à Dieu, voltigeant çà et là, à cause qu'ils n'ont pas de quoi se repaître? Eh! de quelle manière croissent les lys? Ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant Salomon, même dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Quel ouvrage de soie, quelle pourpre des rois, quelle brillante peinture peut être comparée à la beauté des fleurs? Y a-t-il rien de plus rouge que la rose, plus blanc que le lys? Et l'écarlate peut-elle être plus éclatante que la pourpre de la violette? Que si Dieu a soin de revêtir de la sorte une herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il soin de mon vêtement, si je suis un homme de grande foi? Et s'il pourvoit les animaux, qui n'ont qu'une âme mortelle et qui ne sont plus lorsqu'ils cessent de vivre, combien me pourvoira-t-il, moi qui suis un homme à qui l'éternité est promise? *Quanto magis homines quibus æternitas promittitur Dei reguntur arbitrio?*

Ce n'est pas que l'intention de saint Jérôme ait été de se défendre du soin raisonnable qu'il devait avoir de pourvoir à ses besoins par son travail, mais seulement des chagrins et des peines d'esprit, dont ceux qui se défient de la divine providence se tourmentent mal à propos, s'imaginant que toutes choses leur manqueront. Ces gens-là ont trop de confiance en eux-mêmes et trop peu en Dieu : Il faut travailler, disent-ils, pour pourvoir aux nécessités de la vie, *Labor exercendus est, sollicitudo tollenda* (HIER., *in Matth.* c. VI). Mais il faut se défendre de ces inquiétudes, qui dissipent et divisent l'esprit, qui déchirent le cœur et troublent la paix et le repos de l'âme et l'empêchent de vaquer à Dieu. Ce sentiment était gravé dans le cœur de saint Jérôme, il travaillait pour pourvoir aux besoins de son corps, non comme un avare, mais comme un laboureur. Que fait cet homme? Après avoir pris la peine de préparer et façonner la terre, après y avoir jeté la semence, il dort paisiblement et passe l'année sans inquiétude, en attendant que la chaleur du soleil et les pluies du ciel la rendent fertile et lui fassent produire les fruits qu'il espère de recueillir au temps de la moisson. Il a fait de son côté ce qu'il a pu par son travail et il s'est reposé pour le reste en la providence de son Père céleste; ainsi il ne s'est pas affligé ni inquiété pour préparer ce qui lui était nécessaire, mais il a travaillé sans se laisser abattre et vaincre par la tristesse et par le chagrin que cela lui manquât; il savait que Dieu parlant à Adam ne lui avait pas dit: Vous aurez soin de pourvoir avec inquiétude aux commodités de votre vie, mais seulement: Vous mangerez votre pain avec travail et à la sueur de votre visage; c'est pour cela qu'il travaillait de ses mains et qu'il mangeait son pain avec le travail de son corps, non par les soucis affligeants de son esprit. Que s'il avait soin de faire quelques provisions pour l'avenir, ce n'était pas qu'il attachât son affection aux choses temporelles, ni qu'il craignît que les choses nécessaires à l'entretien de sa vie et de sa santé lui manquassent, mais c'était une pensée raisonnable qui appartenait au temps présent. Tel fut le soin que prit le patriarche Joseph durant les années d'abondance, de remplir de grain les greniers de l'Egypte pour les sept années de famine qui devaient arriver, et que Dieu lui fit prévoir. Voilà comment saint Jérôme a pris le boire, le manger et le vêtement, quand la nécessité l'y a obligé, sans s'affliger de ce qui arriverait ensuite; et qu'il a dit fort bien, que Jésus-Christ a défendu dans l'Evangile l'inquiétude, non le travail, en disant: Ne vous mettez point en peine pour le lendemain, et non: Ne veuillez pas travailler pour avoir de quoi boire, de quoi manger, de quoi vous vêtir. *Ait Christus: Nolite solliciti esse, non autem: Nolite laborare.*

C'est cette confiance en la providence de Dieu que saint Jérôme a remarquée en saint Paul, premier ermite, qu'il a admirée en saint Antoine, le père de tant de solitaires, et qu'il a louée en Bonose, qui avait été enfant avec lui et le compagnon de ses études et de ses voyages. Ecoutez ce qu'il rapporte de saint Paul lorsque saint Antoine le visita. Pendant qu'ils s'entretenaient, dit-il, ils aperçurent un corbeau qui vint s'asseoir sur une branche d'arbre, et de là volant doucement à terre il apporta un pain tout entier. Ce qui les ayant remplis d'étonnement, saint Paul s'écria tout d'un coup: *Eia, Dominus prandium misit* (HIER., *in Vit. Paul*). Hélas! le Seigneur tout bon et tout miséricordieux nous a envoyé à dîner. Il y a soixante ans que je reçois chaque jour la moitié d'un pain, mais Jésus-Christ à votre arrivée a redoublé ma portion. N'est-ce pas une confiance bien

remarquable que celle de ce père des anachorètes : Mais celle de saint Antoine n'a pas moins paru admirable à saint Jérôme. Comme Dieu lui révéla qu'il y avait dans le désert un solitaire meilleur que lui, et qu'il devait l'aller visiter, dès le point du jour, ce vénérable vieillard se mit en chemin, et quoique son corps fût exténué, qu'il ne sût où il allait et que sur le midi les ardeurs du soleil fussent excessives, rien ne put le divertir de son dessein : *Credo in Deum meum*, Je me confie en mon Dieu, disait-il en lui-même ; il me pourvoira de tout et il me fera voir son serviteur comme il m'a promis ; ce qui arriva, car un monstre lui présenta des dattes pour le nourrir pendant son voyage, et il eut la consolation de voir saint Paul, de lui donner le baiser de paix, et de passer avec lui toute la nuit en prières. Quels éloges n'a-t-il pas donnés à la confiance de Bonose dans la lettre qu'il écrivit à Rufin : *Bonosus portat crucem, nec de crastino cogitat, nec post tergum respicit* (Hier., ep. 41) ; votre Bonose, lui dit-il, ou plutôt le mien, et pour parler plus véritablement le nôtre, monte déjà sur cette échelle mystérieuse où Dieu apparut à Jacob en songe. Il porte sa croix, il n'a plus de soin du lendemain, il ne regarde plus derrière lui, il sème avec larmes, afin de moissonner avec joie. Que tous les faux miracles écrits par les Grecs et par les Romains cèdent à cette vérité. Nous voyons en sa personne un jeune garçon élevé avec nous dans les belles-lettres, si estimées dans le siècle, qui avait beaucoup de bien et qui était des plus considérés entre les personnes de sa condition, abandonner sa mère, ses sœurs et un frère qu'il aimait si fort, pour aller, comme un nouveau citoyen du paradis, chercher une île qui ne semble être destinée que pour des naufrages, dont les rochers sont autant de précipices, et dont la solitude donne de l'effroi. C'est là que Bonose est seul ; mais je me trompe : il n'y est pas seul, puisque Jésus-Christ y est avec lui, qu'il voit la gloire de Dieu, que les apôtres, non plus que lui, n'ont vue que dans le désert, et qu'il y boit de cette eau vivifiante qui sort du côté de notre Sauveur, et qui rassasie son âme. *Nulla euriporum amœnitate perfruitur, sed de latere Domini aquam vitæ bibit.*

C'est aussi cette confiance que saint Jérôme conseille à Héliodore, qui était son ami intime. Ce docteur s'étant retiré dans le désert, ce jeune homme l'y avait accompagné par la seule affection qu'il avait pour lui ; il fit tous ses efforts pour l'y retenir, mais n'ayant pu en venir à bout, il l'exhorte, par une lettre, à embrasser la vie solitaire, le conjure de se confier en la providence de Dieu, en ces termes : Mon affection méprisée n'ayant pas eu le pouvoir de vous arrêter lorsque vous étiez présent, que peut-elle faire autre chose que vous chercher lorsque vous êtes absent, et parce que vous me priâtes en partant de vous écrire quand je serais dans le désert, afin de vous convier d'y venir, et que je vous le promis, je m'acquitte de ma parole et vous y convie ; hâtez-vous donc et ne différez pas davantage. Ne pensez pas aux incommodités que nous y avons souffertes, le désert aime ceux qui sont dépouillés de toutes choses. Et que les difficultés que nous y rencontrâmes en notre premier voyage ne vous étonnent point : puisque vous croyez en Jésus-Christ, vous devez aussi croire en ses paroles, lorsqu'il dit : *Non pera tibi sumenda, non virga est. Affatim dives est qui cum Christo pauper est* (Hier., ep. 1 *ad Hel.*). Ne prenez ni besace, ni bâton, et ne vous inquiétez pas pour les besoins de cette vie. Celui-là est assez riche qui est pauvre avec Jésus-Christ. C'est lui qui vous pourvoira de toutes choses, pourvu que vous cherchiez premièrement sa grâce, qui vous rendra juste. Eh quoi ! la pauvreté vous fait-elle peur? Mais Jésus-Christ nomme les pauvres bienheureux. Appréhendez-vous le travail? Mais nul athlète n'est couronné qu'après avoir été couvert de sueur et de poussière. Craignez-vous de meurtrir votre corps, affaibli de jeûnes en couchant sur la terre dure? Mais Notre-Seigneur y est avec vous. Une tête mal peignée et pleine de crasse vous donne-t-elle de l'horreur? Mais Jésus-Christ est votre tête. La vaste étendue du désert vous épouvante-t-elle? Mais promenez-vous en esprit dans le paradis, et toutes les fois que vous vous y élèverez par vos pensées, vous ne serez plus dans le désert. Vous fâchez-vous de voir que faute d'aller au bain votre peau se sèche et devient rude? Mais celui qui a été une fois purifié par la grâce de Jésus-Christ dans l'eau du baptême n'a plus besoin de se laver. Etes-vous en peine de votre nourriture et de votre vêtement? La foi ne craint point la faim, et ne doutez pas que Dieu, qui vous tient lieu de père et de mère, ne pense assez à vous pourvoir comme ses enfants. *De cibo cogitas? Sed fides famem non timet.*

Que vous seriez heureux, chrétiens, si vous considériez avec un peu d'attention ce que vous êtes en qualité de chrétiens, ce que vous êtes à l'égard de Dieu, et ce que Dieu est à votre égard ! *Victus et vestitus divitiæ Christianorum sunt* (Hier., ep. 103 *ad Paul.*). Combien grand est votre bonheur d'être les enfants de Dieu et d'avoir Dieu pour père ! En vérité, votre vie en ce monde serait une imitation de celle des bienheureux si vous pouviez vivre sous la providence de Dieu, comme les enfants se laissent conduire à leurs pères, ne pensent qu'à les servir et à leur plaire, sans se tant inquiéter pour les choses de la vie présente. C'est à quoi toutefois vous ne pensez pas. Vous nourrissez dans vos cœurs un esprit d'avarice sous le spécieux prétexte de pourvoir à vos nécessités ; vous occupez toutes vos pensées et tous vos soins aux choses basses, comme si vous étiez des païens ; ne devez-vous pas considérer que cette attache de votre cœur aux richesses de la terre, ce chagrin et cette forte passion que vous témoignez pour les nécessités corporelles, est indigne de votre condition et du caractère

que vous portez? Y a-t-il rien que le Fils de Dieu reprenne avec plus de force dans l'Evangile? Y a-t-il rien qui soit plus capable de ruiner en votre âme l'esprit de la religion qu'il y veut établir? Il prétend vous inspirer un entier détachement de toutes les créatures pour n'être qu'à Dieu seul par une pure et parfaite confiance, comme dit saint Jérôme. *Benedictus vir confidit in Domino, ut a Domino accipiat ubertatem* (*in Jer.* c. XVII). Pourquoi donc ne concevez-vous pas les puissantes raisons par lesquelles il vous montre l'indignité de votre inquiétude pour avoir de quoi manger, de quoi boire et de quoi vous vêtir? Comment ne laissez-vous aux infidèles la recherche indiscrète de toutes ces choses? Pourquoi n'espérez-vous pas en la providence de Dieu, qui est votre père, qui sait que vous en avez besoin, et qui veut vous les donner par surcroît? Elles ne sont pas vos propres biens, bien qu'elles vous soient nécessaires. La justice de Dieu est votre propre bien, celui que vous devez désirer et lequel vous devez vous proposer comme la fin à laquelle vous devez rapporter tout ce que vous faites. Que si vous ne pouvez l'acquérir sans les choses qui vous font subsister et qui entretiennent la vie corporelle, vous ne devez pas être en inquiétude pour les avoir, ni craindre qu'elles vous manquent; car Dieu voit bien que sans elles vous ne pouvez chercher sa justice. On vous les fournira, dit-il, et elles vous suivront, travaillez seulement à vous rendre justes.

Cependant, chrétiens infidèles, païens déguisés, hommes de peu d'espérance en Dieu, jusqu'à quand désirerez-vous et rechercherez-vous les choses nécessaires à la vie comme vos propres biens, y mettrez-vous votre cœur, et ferez-vous le principal de ce qui ne doit être que l'accessoire? *Convertimini et recedite ab idolis vestris* (*Ezech.*, XIV, 6). Convertissez-vous et ne faites pas vos idoles des biens de la terre, en croyant les acquérir par vos industries. Jusqu'à quand ne les attendrez-vous pas de la providence de Dieu, et ne croirez-vous pas qu'il vous les fournira et que vous n'en manquerez pas lorsque vous travaillerez à les acquérir sans inquiétude et sans empressement? Et jusqu'à quand les rechercherez-vous par trop de soin et avec trop d'avidité, sans faire réflexion que cette recherche vous ôte la pensée du bien principal que vous devez avoir en vue, qui est la justice de Dieu, dont vous devez vous rendre dignes par une vie sainte et par toutes sortes de bonnes œuvres. Eh! ne considérez-vous pas que pour la nourriture et les vêtements, Dieu se comporte en votre endroit comme font les pères et les mères envers leurs enfants? Ceux-ci n'exigent point ce soin d'eux, et s'ils en parlent, ils leur disent : Ce n'est pas votre affaire, mais pensez seulement à devenir savants et vertueux. Nous ne demandons de vous autre chose, sinon que vous appreniez à aimer et à servir Dieu, que vous craigniez de l'offenser, que vous soyez sages, modestes et obéissants, humbles, respectueux et affables à tout le monde, que vous soyez assidus à l'étude et que vous employiez utilement votre temps, afin de vous rendre capables de servir Dieu et le public dans la profession que vous embrasserez et à laquelle vous connaîtrez que Dieu vous appellera. Quant à ce qui est des biens et des charges, reposez-vous en sur nous, et nous ne manquerons pas de vous en pourvoir lorsque vous vous en serez rendus dignes. Dieu tient la même conduite à votre égard; vivez en bons chrétiens et ne vous méfiez pas de sa providence. *Futurorum curam quæ incerta est relinquamus* (HIER., *in Matth.* VI). Ne vous laissez pas abattre par un chagrin mortel, et ne vous abandonnez pas, dit saint Jérôme, à la défiance, à la crainte, ni à aucun de ces soins inquiets des choses temporelles qui troublent la sérénité de vos âmes et qui vous empêchent de recourir au Seigneur. N'appréhendez pas de manquer du nécessaire si vous jetez votre pensée en lui. Eh! quand est-il arrivé que ceux qui se sont confiés en Dieu ont manqué du secours, lui qui a dit qu'il ne laisserait jamais périr de faim l'âme du juste? Il a assisté Daniel dans la fosse aux lions, il a fait apporter à manger à Elie dans le désert, et il a nourri saint Jérôme dans une vaste solitude, parce qu'il a eu recours à sa providence. Et il lui a pardonné ses péchés, parce qu'il en a espéré le pardon de sa miséricorde. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand on demande aux Pères de l'Eglise quelle est la plus grande miséricorde de Dieu envers les hommes, ils répondent que c'est celle pour laquelle les hommes lui disent : O Dieu! ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde, c'est-à-dire le pardon de leurs offenses. C'est la plus grande miséricorde de Dieu, parce que l'état du péché est la grande misère. C'est pour l'obtenir qu'ils prient. Ils ne travaillent que pour cela à accomplir la loi de Dieu et les préceptes de l'Evangile, et ils ne s'affermissent dans l'espérance du pardon que par la grandeur de sa miséricorde. Ainsi le Sage appelle heureux celui qui, après avoir humilié son âme dans la vue de son péché et des suites effroyables qu'il pouvait avoir, la relève par la confiance de Dieu, qui lui a touché le cœur par l'infusion de sa grâce et de son amour. *Felix qui non excidit a spe sua* (*Eccli.*, XIV, 2). Dieu même nous fait connaître ce grand avantage par ces paroles de Jérémie : Si une femme répudiée par son mari en épouse un autre, son mari la reprendra-t-il? Mais pour vous, ô filles d'Israël! vous vous êtes corrompues avec plusieurs qui vous aimaient; et néanmoins retournez à moi, dit le Seigneur, et je vous recevrai. C'est dans cette figure dont Dieu se sert, qu'on voit son amour incomparable pour les hommes; car, si un homme pécheur en use si rigoureusement envers celle que Dieu lui avait donnée, et s'il se trouve obligé

par la loi même de n'avoir en cette rencontre aucune considération pour la faiblesse de son sexe, combien le Seigneur, qui est par lui-même la souveraine pureté, devrait-il traiter avec encore plus de rigueur l'âme pécheresse qu'il a honorée de la qualité de son épouse, lorsqu'elle s'est prostituée à l'impiété ou à l'amour des créatures ! Cependant il dit à cet âme : Quoique vous vous soyez corrompue avec plusieurs, vous que j'avais prise pour mon épouse, pourvu que vous reveniez à moi, je suis prêt de vous recevoir. Que personne ne s'étonne, dit saint Jérôme, dans la lettre qu'il écrit à Læta, si les plus indignes pécheurs peuvent être rétablis par la pénitence ; cela est impossible aux hommes, mais non pas à Dieu, qui fait miséricorde à ceux qui sont tombés dans le dernier excès de la malice. Voilà pourquoi, *Nunquam sera est conversio : Latro de cruce transiit in paradisum* (HIER., ep. 7). On ne se convertit jamais trop tard : Un larron alla de la croix au ciel, et Nabuchodonosor, roi de Babylone, après avoir perdu la figure d'un homme, et avoir vécu dans les bois comme les bêtes, fut rétabli dans son premier état par la miséricorde de Dieu. *Nabuchodonosor post efferationem corporis et cordis mentem recepit humanam.*

Voilà l'espoir que saint Jérôme a conçu pour le pardon de ses péchés bien représenté. Quelque grand pécheur qu'il fût, il n'a pas désespéré de la miséricorde de Dieu. Il n'a pas dit : Je suis un blasphémateur, je suis un persécuteur, je suis un pécheur abominable ; non, il n'a pas allégué des excuses si impies, et n'est pas tombé dans une extrémité qui ne lui aurait pas moins été fatale, et qui aurait fait autant d'outrage à Jésus-Christ. Il avait péché, il a fait pénitence ; il avait mille fois péché, il a fait mille fois pénitence ; il ne s'est pas tellement confié en la miséricorde de Dieu qu'il ait prétendu que Dieu fît seul la justification de son âme. Il savait qu'attendre l'heureux moment auquel il appelle les pécheurs, et qu'il les touche sans qu'ils répondent de leur côté, c'est le tenter, c'est l'offenser. La vraie et la solide espérance n'est qu'un engagement à la conversion. *Derelinquat impius viam suam et revertetur ad Dominum, et miserebitur ejus, quoniam multus est ad ignoscendum* (*Isa.*, LV, 7). Quittez, pécheurs, la voie que vous tenez, quittez les injustes pensées que vous avez de la miséricorde de Dieu, retournez au Seigneur, et il aura pitié de vous. Encore une fois, retournez à votre Dieu, car il ne demande qu'à pardonner. Vous devez tout craindre de sa justice si vous n'espérez en sa miséricorde ; mais si vous pouvez espérer ne craignez point. Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, il est bon aux âmes qui le cherchent, il est surtout bon aux âmes qui le cherchent par le travail de la pénitence. Saint Jérôme l'y a cherché ; ce travail a fait son espérance, et cette espérance a produit sa confiance, confiance d'autant mieux fondée qu'il a eu à faire à un Dieu juste, généreux et qui n'abandonne jamais les siens ; à un Dieu qui ne veut pas qu'on ait une espérance orgueilleuse, parce que l'on est sa créature et son vassal, mais qui souffre et qui souhaite qu'on se repose sur lui, et qu'on lui demande, comme par une espèce d'autorité, ses grâces quand on a le témoignage d'une conscience pure. Ce grand docteur a fait ce qu'il écrivit au diacre Sabinien en ces termes : *Si ei ignoscitur post peccatum quia peccare desistit, et ille flectit judicem qui rogat* (HIER., ep. 48). Comme les prières d'un criminel fléchissent son juge, et qu'on pardonne à celui qui ne persévère pas dans sa faute, il faut que je renonce à ma vie criminelle, que je réponde aux grâces de Jésus-Christ, et que je travaille sérieusement aux moyens de ma conversion. Dieu, me voyant dans une disposition si heureuse, prendra son temps ; il en usera, non pas selon mes péchés, mais selon la multitude de ses miséricordes.

Qui est l'athlète qui veuille descendre au champ de bataille s'il désespère de remporter la couronne ? Et qui est le prince qui veuille la lui donner s'il n'y descend ? Comment saint Jérôme aurait-il prétendu recevoir le pardon de ses péchés, s'il n'eût cherché Dieu que par ses désirs ; s'il se fût contenté de vouloir qu'il l'assistât sans triompher de ses passions, sans s'éloigner des occasions qui avaient coutume de les réveiller, sans s'appliquer à connaître Dieu et à l'aimer de tout son cœur. Aussi il a pensé sans cesse à l'extrême amour que le Père éternel lui avait fait paraître, d'avoir envoyé son Fils unique dans le monde afin qu'il crût en lui et qu'il eût la vie éternelle. Il a considéré à loisir combien le Fils de Dieu l'avait aimé, que de descendre du ciel pour prendre la forme d'un serviteur et se faire homme pour le délivrer du péché et de la damnation de l'enfer. Et il a fait réflexion qu'encore qu'une seule des gouttes de son sang eût pû suffire pour racheter ses péchés, quelques énormes et quelques innombrables qu'ils pussent être, il avait voulu donner libéralement pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il avait eu tant de charité que de s'être fait homme et d'être mort pour lui, comme s'il eût été le seul pécheur qu'il dût racheter dans le monde. Voilà pourquoi il disait ensuite : J'ai péché, mon péché est grand, ma conscience est troublée, mais ce trouble ne tiendra pas mon âme abbattue et sans espérance, parce que je me souviendrai des plaies du Seigneur, qui a été blessé pour mes iniquités. Qu'y a-t-il de si mortel qui ne puisse être guéri par le sang de Jésus-Christ ? Si donc je me sers d'un remède si puissant et si efficace, je ne dois pas désespérer de la guérison des maladies les plus incurables, et celui-là s'est trompé, lorsqu'il a dit : Mon iniquité est si grande qu'elle ne mérite point de pardon. Je puis comprendre la grandeur et le nombre de mes péchés ; mais je ne puis comprendre la grandeur et le nombre des miséricordes de Dieu. Ainsi je

ne dois point entrer dans le désespoir, mais reconnaître l'amour de Jésus-Christ envers moi, et détester mes péchés. *Nihil tam offendit Deum quam desperatione meliorum hærere prioribus* (Hier., ep. 46, *ad Rust.*), rien n'irrite davantage le ciel que de continuer à être méchant, sous prétexte qu'on désespère de devenir meilleur; c'est pour cela que, quoique je sois un indigne criminel, je ne dois pas me désespérer; si je fais pénitence de mes péchés, Dieu me purifiera de toutes mes taches par les eaux de sa grâce; il me sera facile de sortir du plus profond abîme de l'iniquité, rien ne m'empêchera de devenir grand et admirable par la miséricorde du Père éternel.

Comment saint Jérôme n'aurait-il pas espéré de la miséricorde de Dieu le pardon de ses péchés? Il a vaincu le démon qui le tentait de désespoir. David étant combattu de ce malin esprit implora l'assistance de Dieu, et, s'étant revêtu de ses armes, il espéra de se défendre des embûches et des artifices de cet ennemi. Quelle confiance ne devait pas avoir celui qui pouvait dire : Le Seigneur est le protecteur de ma vie : qui pourra me faire trembler? Les ennemis qui me persécutent sont eux-mêmes affaiblis et tombent par terre. Un prince ayant ses gardes armés auprès de lui ne craint point; un homme mortel se tient en assurance étant gardé par d'autres hommes mortels comme lui: comment donc, moi David, étant gardé par mon Dieu, pourrai-je trembler, et pourrai-je craindre que les démons puissent exécuter leurs injustes desseins? Mais considérez combien grande a été la confiance de saint Jérôme, lorsque, étant tout revêtu de Jésus-Christ pour combattre les ennemis de son âme, il a dit : Si les armées de l'enfer sont campées pour me faire la guerre, mon cœur ne craindra point. Ces armées sont fortes et redoutables, mais qu'y a-t-il de plus fort et de plus redoutable que Dieu, qui me fortifie de sa grâce? Si l'on s'élève contre moi pour me faire la guerre, quel dommage cette guerre me pourra-t-elle apporter? Peut-elle me faire perdre l'espérance de mon salut? *In Domino sperans non infirmabor* (*Psal.* XXV, 1). Tous ceux qui espèrent en Dieu ne tombent point dans la faiblesse. Et c'est ici où je veux devant vous appliquer à saint Jérôme ce qu'il a dit lui-même que son cher ami Bonose faisait lorsqu'il était tenté du démon. Quelles embuscades croyez-vous que le diable a dressées pour surprendre ce grand docteur? Peut-être que, se souvenant de l'artifice dont il se servit pour tromper notre Seigneur, il a tâché de lui persuader qu'il avait faim ; mais il lui a répondu que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui plaît à Dieu lui donner pour sa nourriture. Peut-être qu'il lui a mis devant les yeux les richesses et la gloire ; mais il lui a dit que ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et que toute sa gloire est Jésus-Christ. Il a abattu peut-être par quelque fâcheuse maladie son corps, qui était déjà exténué de jeûnes et d'abstinences; mais il s'est défendu avec ces paroles de l'Apôtre : Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Il l'a menacé de la mort ; mais il lui a reparti : Je désire d'être dégagé des liens du corps et d'être avec Jésus-Christ; ce qui est sans comparaison le meilleur pour moi. Il a lancé sur lui des traits enflammés; mais il les a repoussés avec le bouclier de la foi. En un mot, le démon a pu l'attaquer fortement, mais Jésus-Christ l'a puissamment défendu, et par une défense si vigoureuse, il a demeuré ferme et inébranlable dans l'espérance de son salut. *Et impugnabit Satanas, sed tutabitur Christus* (Hier., *loc. sup. cit.*).

Que reste-t-il pour mettre dans son comble la confiance de saint Jérôme en la miséricorde de Dieu, sinon à vous dire qu'il a suivi l'exemple des plus indignes pécheurs? Car encore bien qu'il semblait que leurs gros crimes devraient les jeter dans le désespoir, néanmoins étant fortifiés par la grâce de Dieu, ils ont été rétablis par la pénitence et sont arrivés au salut éternel. *Omnia possum in eo qui me confortat* (*Philip.*, IV, 13). Il a considéré de quelle manière Adam, qui était le plus malheureux de tous les hommes de la terre, est devenu le plus pieux et le plus saint du monde par un changement de la droite du Très-Haut. Il a admiré le grand courage de David et sa grande confiance en Dieu, lorsqu'après avoir reconnu sa perte, il travailla à la réparer par une pénitence qui dura autant que sa vie. Il s'est représenté que si l'orgueil a changé Nabuchodonosor en bête et lui a fait perdre tous ses Etats, la pénitence aussi l'a rétabli, non-seulement dans la forme d'homme, mais encore dans son royaume. Il a fait réflexion que l'enfant prodigue est retourné à son père après l'avoir quitté; que le publicain a frappé sa poitrine; que saint Matthieu a abandonné le bureau des impôts pour suivre Jésus-Christ; que Madeleine a obtenu la rémission de ses péchés ; que saint Pierre, qui avait renoncé son maître, a pleuré amèrement son péché; que le bon larron s'était converti sur la croix; que saint Paul, qui avait persécuté l'Eglise, était devenu un apôtre et un prédicateur sans pareil de l'Evangile. Et pour ajouter des exemples de son temps à ceux de l'ancienne loi et de la nouvelle, il a remarqué qu'un païen, qui était sorti de la noble famille des Gracques, parent de Læta et gouverneur de la ville de Rome, avait ruiné l'autel consacré à Cybèle, rompu et fait brûler tout ce qui servait au culte des faux dieux, et que par ces gages qu'il avait donnés de sa foi il avait reçu le baptême. C'est pour cela qu'il n'a pas demeuré dans l'impénitence par le désespoir de son salut. Il a plutôt dit dans son cœur : Si ces pécheurs, après avoir commis des crimes énormes, s'étant convertis par la pénitence, sont devenus de grands saints et des hommes ardents et zélés pour la gloire de Dieu et le service de Jésus-Christ, suis-je plus criminel que saint Matthieu, plus malheureux que saint Pierre, plus méchant que saint Paul? Ah! quoique je sois le plus

grand pécheur de tous, je ne dois pas désespérer de mon pardon. O mon âme! retourne à Dieu par la pénitence, et prie-le que la miséricorde et la vérité se rencontrent en toi, et que la justice et la paix s'y baisent mutuellement; afin que si la justice et la vérité te donnent de la crainte pour tes péchés, la miséricorde et la paix te défendent du désespoir et t'animent à faire ton salut: *Ut si te justitia et veritas terruerint, misericordia et pax te provocent ad salutem* (Hier., ep. 46, *ad Rust.*).

Mais, chrétiens, après vous avoir prêché de ne désespérer pas de votre salut, mais de vous confier en la miséricorde de Dieu à l'exemple de saint Jérôme, ne puis-je pas vous dire ce que ce grand docteur disait au diacre Sabinien (ep. 48), qui, étant tombé dans un crime énorme, méprisait encore tous les avis qu'il lui avait donnés dans un esprit de charité pour le salut de son âme: Je vous exhortai, c'est ainsi qu'il lui parlait, à faire pénitence, à vivre sous le cilice et dans la cendre, à vous retirer dans un cloître et à apaiser la colère du ciel par un déluge continuel de larmes: *Hortatus sum ut ageres pœnitentiam.* Mais que devint mon espérance? que devint mon travail? que devint le fruit de mon exhortation? Vous vous irritâtes contre moi comme une couleuvre, vous me couvrîtes d'injures, et vous devîntes mon ennemi, parce que je vous avais dit la vérité. Ce n'est pas que je me plaigne de vos calomnies, car on sait que vous ne louez que les méchants. Je me plains seulement de ce que vous ne vous plaignez pas vous-même, de ce que vous ne vous apercevez pas de votre mort, et de ce que vous vous parez pour la recevoir ainsi qu'un athlète qui va être tué dans le combat. Vous portez de beau linge, vos doigts sont couverts de bagues, vous frisez ce qui vous reste de cheveux sur votre tête chauve, vous la baissez et ne pouvez la soutenir à cause de la graisse dont elle est chargée, vous sentez les parfums, vous allez aux bains, vous marchez dans les rues propre et ajusté; vous êtes effronté comme une femme débauchée, et vous n'êtes point susceptible de honte. *Convertere, miser, ad Dominum, ut ad te Dominus convertatur*: Revenez à Dieu, misérable, afin qu'il revienne à vous, faites pénitence et détournez par là le châtiment qu'il vous prépare. N'est-ce pas, chrétiens, votre crime? vous avez passé votre vie dans le péché, et au lieu de retourner à Dieu par l'ardeur de votre amour, de percer votre cœur de sa crainte et de vous confier en sa miséricorde, vous vous révoltez contre lui, vous méprisez la pénitence, et vous tombez dans l'endurcissement et dans le désespoir

Ah! sachez, chrétiens, que saint Jérôme considère votre désespoir comme la marque de votre incrédulité. *Ipsa desperatio incredulitatis indicium est* (Hier., ep. 46, *ad Rust.*). Pourquoi ne songez-vous pas à votre sûreté et à votre salut tandis que vous le pouvez encore faire? vos directeurs vous offrent pour cela leurs services et leurs conseils, puisqu'ils sont responsables de vos âmes devant Dieu, et qu'ils doivent avoir soin de votre conversion. Ils vous exhortent pendant que vous êtes encore en ce monde à satisfaire à Dieu et à sortir de cette nuit profonde de votre infidélité, pour entrer dans la pure et éclatante lumière de la véritable pénitence. Ils n'envient point vos avantages et ils ne vous cachent point les bienfaits de Dieu. Ils paient votre froideur d'amitié et de bienveillance, et pour les rebuts que vous leur faites souffrir, ils vous montrent le chemin du salut. Croyez et vivez, et au lieu de vivre dans le péché, tâchez de l'effacer par les larmes. Après cette vie, il n'y a plus lieu à la pénitence, et la satisfaction est inutile. C'est ici que la grâce se perd ou s'acquiert. C'est ici que l'on mérite le salut par la foi et par le culte du vrai Dieu. Que l'âge et les péchés ne vous empêchent pas de vous convertir. Tant que vous êtes en ce monde, vous avez toujours du temps pour faire pénitence, la porte de la miséricorde divine vous est toujours ouverte et donne une entrée libre et facile à votre âme lorsqu'elle cherche la vérité. Oui, quand vous seriez sur le point de mourir, si vous priez pour vos péchés, et que vous imploriez la bonté de Dieu unique et véritable, en le confessant et croyant en lui, vous obtiendrez de lui le pardon de vos crimes et passerez de la mort à l'immortalité. C'est à Jésus-Christ que vous êtes redevables de cette grâce, et il vous l'a obtenue en domptant la mort par le trophée de la croix, en rachetant votre âme par le prix de son sang, en vous réconciliant avec Dieu son Père et en vous communiquant la vie par une renaissance toute céleste. Ne désespérez donc pas de votre salut; tous ceux, dit saint Jérôme, qui se laissent aller au désespoir ne croient pas le jugement dernier: *Qui desperat salutem, non putat futurum esse judicium* (Hier., *in Ezech.* c. XI). Si vous l'appréhendiez, vous vous y prépareriez par des saintes actions, vous espéreriez le pardon de vos péchés par la miséricorde de Dieu et la gloire du ciel par sa justice. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je m'applaudis, chrétiens, de l'opinion que j'ai conçue de la gloire du ciel, et je remarque avec un grand plaisir que ce n'est pas l'hyperbole qui me prévient en sa faveur. Je ne reconnais point de bonheur sur la terre qui l'égale. Elle est l'assemblage de tous les biens, et pour dire tout, Dieu même. C'est là que les saints sont moindres seulement que Jésus-Christ, leur esprit est plein de belles connaissances, les désirs de leur volonté sont accomplis, leur cœur est tranquille, leurs sens goûtent des plaisirs inimaginables; et pour comble de grandeur, ils reçoivent la puissance souveraine. Si les saints ne sont pas glorieux dans le ciel, qui le sera et sur quel fondement peut-on asseoir les jugements qu'on fait de leur gloire? Il est vrai pourtant que, quelque grande que soit la gloire du ciel dans son essence, je ne

la considère comme un grand avantage, que parce qu'elle est sûre dans sa possession. Que sert aux hommes de s'élever au-dessus des hommes en montant aux premières charges d'un Etat, si, ce comble d'honneur n'étant pas assuré, ils font des chutes d'autant plus déplorables que leur élévation a été grande? Que servit à Séjan de trancher du grand ministre de Tibère et de porter la qualité de favori, si bien qu'il régnait sur les sujets et sur les désirs de l'empereur romain aussi absolument que lui-même, si, cette heureuse condition n'étant pas fixe, on le vit déchoir de la faveur de son maître, être conduit en prison et porter sa tête sur un échafaud? Que serait-ce que les saints fussent entrés dans le ciel en un corps glorieux, si vous voulez, et au milieu des applaudissements de la cour céleste, que ces grands aigles aient volé par-dessus les cieux, et qu'ils soient placés dans le sein de Dieu, si, leur gloire n'étant pas assurée, ils peuvent déchoir de ce bienheureux état? Il est hors de doute qu'ils seraient mal dans le ciel, et que ce serait détruire la félicité des anges et des hommes. C'est pour cela que les théologiens enseignent que la gloire du ciel doit être éternelle pour être véritable, et que saint Thomas remarque, qu'entre les grandes erreurs d'Origène, il a cru que la béatitude céleste devait finir; parce qu'il s'imaginait que la volonté des anges et des bienheureux pouvait se porter au bien et au mal, à cause de la faculté du libre arbitre. L'Ecriture sainte appelle même cette félicité la vie éternelle. Et saint Jérôme témoigne que Dieu, qui est le créateur de l'univers, est éternel, qu'il connaît toutes choses par sa science, qu'il les contient par sa grandeur, qu'il les gouverne par sa puissance; et qu'enfin, le ciel est une habitation sainte et la maison de sa gloire immuable: *Æternus Deus est, omnia sua majestate dispensat. Cœlum autem dicitur habitaculum sanctum et domus gloriæ ejus* (Hier., *in Isai.* c. XL et LXIII).

Or, quelle était l'espérance de saint Jérôme? C'était de s'attendre à la possession de ce solide et de ce véritable bien; c'était de se dire au fond de son cœur, que c'était pour le ciel qu'il était créé, et non pas pour la terre; c'était de porter ses désirs vers sa chère Sion, et de demander à Dieu que sa volonté se fît et que son royaume lui arrivât. Qui pourrait expliquer l'ennui qu'il avait d'être hors de sa patrie? Avec quel excès il s'affligeait lorsqu'il considérait le danger où il était exposé de ne voir jamais Dieu? Et combien il se glorifiait, avec saint Paul, dans l'espérance de posséder la gloire des enfants de Dieu? *Gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei* (*Rom.*, V, 2). Les enfants du siècle mettent leur gloire à posséder les biens du siècle présent; mais saint Jérôme, qui était un enfant de Dieu, a mis la sienne à attendre ceux du siècle à venir. C'est pour cela qu'il a détaché son cœur des biens de la terre, et qu'il l'a attaché par l'espérance aux seuls biens du ciel; qu'il a estimé uniquement son adoption en Jésus-Christ et l'héritage auquel elle lui a donné droit; et que la fidélité avec laquelle Dieu accomplit ses promesses a été le motif et le principe du désir sincère qu'il a conçu de posséder la vie éternelle. Les plus grands hommes de l'Ancien Testament, qui ont eu le malheur de naître dans l'infamie, ont aussi eu l'avantage de vivre dans l'honneur parmi les hommes et dans le crédit envers Dieu. Salomon vint dans le monde avec cette tache, et néanmoins il fut l'objet des libéralités de Dieu, l'objet de ses grâces et de ses faveurs. Jephté, ce grand capitaine, ne fut pas plus heureux dans sa naissance, et néanmoins ce fut lui sur qui Dieu se reposa dans la conduite de son peuple, et à qui il confia le soin de sa plus chère nation. Je puis encore enchérir sur toutes ces choses en faveur de saint Jérôme, et dire par cette raison, que comme Jésus-Christ lui a donné le pouvoir d'être fait enfant de Dieu, qu'il a cru en son nom, et qu'il n'est pas né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté des hommes, mais de Dieu même, il a aspiré à l'héritage des enfants de Dieu. Oh! que ce grand docteur a eu bonne raison de dire qu'il faut honorer les rois, mais n'espérer par sur eux, parce que l'espérance des hommes est vaine, mais celle de Dieu est certaine: *Quia spes hominis vana, et certa est in Domino* (Hier., *in Mich.* c. VII); comme s'il voulait dire que l'espérance de Dieu est assurée, parce qu'elle dissipe les doutes de l'esprit sur le salut, apaise les troubles de la conscience, remplit le cœur d'une douce confiance et flatte l'âme de la possession de la gloire. Car l'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise et le concile de Trente ont décidé qu'aucune personne, quelque éminente qu'elle soit en sainteté, ne peut être certaine de sa prédestination de certitude de foi.

Cette doctrine n'était pas inconnue à saint Jérôme; toutes les fois qu'il rappelait dans sa mémoire les œuvres de sa vie passée, la connaissance et l'intelligence qu'il avait de ces choses excitait dans son âme le sentiment d'une véritable espérance de la gloire. Les témoignages sacrés de l'Ecriture et les exemples des saints le confirmaient dans cette sainte confiance. Saint Paul écrit aux Hébreux: Vous avez compati à ceux qui étaient dans les chaînes, et vous avez vu avec joie tous vos biens pillés, sachant que vous aviez d'autres biens plus excellents, et qui ne périront jamais: *Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem* (*Hebr.*, X, 34); ne perdez donc pas la confiance que vous avez, qui doit être récompensée d'un grand prix. Et la prière d'Ezéchias ne fit-elle pas voir combien l'espérance du salut animait le cœur de ce prince? Dieu, voulant l'éprouver pour relever sa foi et faire voir les effets de sa puissance, permit qu'il tombât dans une maladie mortelle, qui est l'état où la tentation du désespoir presse plus vivement les hommes. Il se tourna vers la muraille, et

pria Dieu d'une manière toute pleine de confiance. Seigneur, je vous supplie de vous souvenir de quelle sorte j'ai marché devant vous dans la vérité et dans un cœur parfait, et comme j'ai toujours fait des bonnes œuvres devant vous durant le cours de ma vie. Ezéchias accompagna sa prière de tant de larmes, que comme elle fut agréable à Dieu, il rétracta la sentence qu'il avait prononcée contre lui, et le guérit sur-le-champ d'une si grande maladie. Or, la lettre de l'Apôtre et la prière de ce prince a fait comprendre à saint Jérôme que le mépris qu'on fait des biens présents par la foi des biens invisibles du siècle à venir rend témoignage que celui qui possède Dieu par une espérance vive ne compte pour rien tout le reste, que c'est une folie de perdre en un moment, par son infidélité, les trésors qu'on a acquis durant tant d'années, et que lorsqu'un homme travaille, comme saint Paul, toute sa vie à acquérir une bonne conscience, il demande avec confiance à la mort la couronne de justice, puisqu'elle est due au mérite du travail de son combat en vertu de la promesse de Dieu. C'est ce qu'il a loué en saint Hilarion par ces paroles. Il ne lui restait rien d'un homme vivant que le sentiment; mais comme le paradis était déjà dans son cœur, il ne laissa pas de dire : Sors, mon âme, que crains-tu? *Egredère, quid times? Egredere, anima mea, quid dubitas? Septuaginta prope annis servisti Christo et mortem times?* (Hier., *in Vit. Hilar.*) Sors, mon âme, de quoi as-tu peur? Tu as servi Jésus-Christ près de soixante-dix ans, et tu crains la mort?

C'est l'espérance de la gloire qui a rendu saint Jérôme infatigable et invincible dans les travaux, vigoureux pour s'exposer aux périls, austère pour réprimer les voluptés, dur pour repousser les tentations les plus violentes, et fort pour souffrir avec une patience inébranlable les maux de cette vie. *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion* (*Ps.* CXXIV, 1). Ceux qui se confient au Seigneur sont aussi fermes que la montagne de Sion au milieu des afflictions de ce monde. Ils souffrent et persévèrent à souffrir afin de pouvoir parvenir à la liberté des enfants de Dieu. Comme il ne sont chrétiens que par la foi et par l'espérance, ils ont besoin de patience pour recueillir les dignes fruits de leur espérance et de leur foi; parce que c'est à la gloire du ciel et non à celle d'ici-bas qu'ils aspirent. Nous sommes sauvés par l'espérance, dit l'apôtre saint Paul, et c'est par la patience que nous attendons le salut; voilà pourquoi la patience nous est nécessaire pour arriver à la perfection de notre état, et recevoir de la bonté de Dieu les biens que nous avons crus et espérés. On peut donc juger de la générosité chrétienne de saint Jérôme par ces grands principes; il n'a rien craint dans le monde, parce qu'il n'y espérait rien, et il n'a point cru qu'il pût souffrir de trop grands maux en cette vie pour acquérir une éternité de gloire, parce qu'il en reconnaissait le prix. N'étant armé que de sa foi et de sa confiance en Dieu, il a persévéré constamment et généreusement dans les austérités de la pénitence, afin de ne pas perdre la couronne qu'il était près de remporter; il a fait paraître une patience merveilleuse dans la pratique des bonnes œuvres pour s'amasser des trésors dans le ciel; et après avoir surmonté les plus grandes difficultés avec une grandeur d'âme qui a fait l'admiration de ses plus grands ennemis, il s'est signalé par une victoire encore plus importante qu'il a remportée sur lui-même et sur ses propres ressentiments. C'est par l'espérance de la gloire que Moïse renonça à toutes les grandeurs de Pharaon. Moïse, dit saint Paul, étant devenu grand et ayant une foi vive, ne voulut point passer pour le fils de Pharaon, il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir pour un temps d'un bonheur que le péché lui aurait procuré, croyant que l'ignominie de Jésus-Christ était une richesse plus grande et plus estimable que tous les trésors de l'Egypte, parce qu'il envisageait les récompenses à venir. Et c'est par la confiance en Jésus-Christ que saint Jérôme n'a jamais été ébranlé; parce que, comme il dit lui-même, il a été conforme au corps de sa gloire. *Qui in Christum spem ponunt non commoventur in perpetuum, quia conformes efficiuntur corpori gloriæ ejus* (Hier., *in ps.* CXXIV).

O douces paroles, qui remplissez les chrétiens d'une suavité ineffable. Cette grande confiance que saint Jérôme avait pour Jésus-Christ lui faisait trouver sa consolation et sa joie dans les souffrances; et les plus grands maux de cette vie lui paraissaient des avantages très-considérables par l'espérance qu'il avait de la résurrection et de la gloire que Dieu prépare en l'autre vie pour ceux qui auront été conformes à l'image de son Fils. *Lætentur omnes qui sperant in te, Domine* (*Ps.* V, 13). O Seigneur! s'écriait le prophète, que tous ceux qui espèrent en vous se réjouissent; ils seront dans une joie continuelle, et vous demeurerez avec eux. Véritablement celui qui ne met point sa consolation dans la douceur de l'amitié ni des biens de cette vie, mais dans l'espérance des biens futurs, est à l'épreuve de toutes les fatigues, traverses et souffrances. Leurs travaux même ne sont pas sans plaisirs; et les peines qu'ils prennent leur sont agréables à cause de l'attente de la gloire qui leur est promise. C'est par cette espérance que Job s'encourageait et se consolait au plus fort de ses souffrances, quand il disait : Qui me fera la grâce que mes discours soient écrits? qui m'accordera qu'ils soient tracés dans un livre avec un style de fer et sur une lame de plomb, ou que du moins ils soient gravés sur une pierre? Pourquoi croyez-vous qu'il désirait que ses discours durassent à perpétuité? C'est afin que ceux qui viendraient après lui en reçussent dans leurs douleurs la même consolation qu'il en avait reçue dans les siennes. Et quelles étaient donc ces paroles si pleines de consolation? C'est que je sais, ajoutait-il, que mon rédempteur est vi-

vant, que je ressusciterai de la poussière dans le dernier jour, que je serai encore une fois revêtu de ma peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair. C'est là l'espérance que Job conservait dans son cœur; et c'est de là que, comme d'un trésor inépuisable de consolations, il tirait du soulagement dans ses souffrances. C'est par cette espérance que saint Jérôme s'est encouragé et consolé dans l'extrémité de sa maladie. Eusèbe rapporte que comme il se sentit mourir, il fit appeler ses disciples, qu'il avait élevés dès leur jeunesse comme de nouvelles plantes, et que comme ils étaient à l'entour de son lit tout accablés de douleur et tout baignés de pleurs, il les regarda avec un visage gai, serein et tranquille, et leur dit : Faites cesser votre tristesse, arrêtez vos larmes, et qu'on n'entende de vous tous qu'une voix de réjouissance : *Ecce tempus acceptabile, ecce dies jubilationis et lætitiæ* (Eusèbe., *De mort. Hier.*). Voici le temps favorable, voici le jour de la joie et de l'allégresse. C'est aujourd'hui que Dieu me tend la main pour retirer mon âme, exilée dans la prison de la mort pour le péché d'Adam mon premier père, et la conduire dans la patrie céleste, qui m'a été acquise par le précieux sang de son Fils mon rédempteur. Ne veuillez pas, mes bien-aimés enfants, que j'ai toujours portés dans les entrailles de la charité, troubler ma joie, n'empêchez pas de rendre à la terre ce qui lui appartient, et ne me pleurez pas comme un homme mourant; mais réjouissez-vous avec moi de ce que je touche le port de salut, et que je vais recevoir la couronne de gloire que Dieu a promise à ceux qui l'aiment et qui espèrent en lui.

Avez-vous entendu, chrétiens, le discours de saint Jérôme? Avez-vous compris la grandeur de son espérance, la consolation de son âme, le transport de son cœur, sa victoire sur le démon, sa patience dans les maux de cette vie, sa générosité dans les injures, sa foi et sa confiance en Dieu, son attente pour l'héritage du Seigneur, et sa joie et son allégresse dans le lit de la mort? Il est bien à craindre que vous ne receviez pas ces grâces à l'heure de votre mort, vous qui n'espérez pas la gloire de Dieu, mais des hommes, qui consiste dans les honneurs, les richesses et les plaisirs du siècle. Espérance vaine, qui fait que je ne puis vous regarder que comme des hommes qui sont esclaves du péché, ni toute votre gloire que comme du fumier et la pourriture des vers. C'est l'idée que tous les vrais serviteurs de Dieu doivent avoir de vous, au milieu même de tout l'éclat de la gloire passagère qui vous environne. Vous vous élevez aujourd'hui et vous disparaîtrez demain; et cependant vous entreprenez de mépriser la félicité du ciel. Vous êtes des rejetons de la terre qui doivent bientôt y rentrer, et vous osez vous élever contre Dieu, refuser son héritage et rejeter la gloire et les richesses de sa maison. Vous êtes destinés à être la pâture des vers, et vous formez de vains projets pour établir votre trône sur la terre avec les grands du siècle. Ne savez-vous pas que, selon le Sage, *Vana est spes illorum* (*Sap.*, III, 11), leur espérance est vaine, leurs travaux sont sans fruit, leurs combats sans couronne, et leurs œuvres inutiles? Pourquoi, étant chrétiens, avez-vous si peu de courage que de ne détacher pas votre cœur de la gloire du monde? Ne voyez-vous pas que saint Pierre abandonna ses filets, et que saint Matthieu n'eut pas plutôt quitté sa banque, que de publicain qu'il était il devint apôtre; le Fils de l'homme n'a pas eu où pouvoir reposer sa tête, et vous voulez avoir de grands palais et de grandes galeries pour vous promener! Quelle folie! vous dit saint Jérôme. *Hæreditatem exspectas sæculi, cohæres Christi esse non poteris* (Hier., ep. 1, *ad Hel.*). Ne considérez-vous pas que vous ne pouvez être cohéritiers de Jésus-Christ et héritiers d'une grande succession dans le siècle?

Oh! si vous aviez continuellement devant les yeux l'espérance de la gloire, cette vue vous humilierait l'esprit; elle vous tiendrait le cœur dans la componction, elle vous mettrait incessamment les armes à la main pour venger sur vous la divine majesté que vous avez offensée. Ni les pénitences que vos confesseurs vous ordonneraient, ni celles qu'ils vous permettraient ne seraient jamais assez rudes. La douleur que vous auriez d'avoir déplu à Dieu ferait que vous ne trouveriez aucun plaisir dans les plaisirs de la vie, que vous n'en chercheriez aucun, et qu'il semblerait que vous fussiez déjà morts. Le mépris et l'horreur que vos péchés vous donneraient de vous-mêmes vous ferait mettre sous les pieds de tout le monde, vous souffririez avec patience toutes les railleries qu'on ferait de votre changement, vous ne trouveriez rien à redire dans la conduite de personne, vous auriez de l'estime et de la vénération pour les gens de bien, vous n'auriez que des sentiments de compassion pour les pécheurs, vous parleriez peu aux hommes, mais vous vous entretiendriez souvent avec Dieu; et quoique vous fussiez presque toujours intérieurement recueillis, vous auriez néanmoins tous les jours vos heures réglées pour la prière vocale, pour la méditation, pour la lecture des bons livres, pour l'examen de votre conscience; vous ne manqueriez jamais à ces exercices, et lorsque vous les feriez, ce serait toujours avec application, avec joie et avec utilité. Mais, terrible vengeance! comme vous ne faites pas des bonnes œuvres, et que vous mettez votre espérance dans les richesses et la consolation de la terre, à l'heure de votre mort, dit saint Jérôme, vous ne devez pas attendre la récompense de la gloire : *Non speret mercedem qui non laborat* (Euseb., *in Vit. Hier.*). Ces richesses passeront bientôt; cette consolation, dans laquelle vous vivez, passera bientôt, votre vie passera; quand elle sera sur sa fin vous aurez l'enfer dans le cœur, et vous serez si fort endurcis dans votre malice et dans votre impiété que vous direz comme des gens désespérés : *Desperavimus* (*Jer.*, XVIII, 12). Nous désespérons de notre salut.

Et quand vous serez morts, vous vous trouverez dans un dépouillement universel, dans le besoin de toutes choses et hors d'espérance de goûter jamais aucun bien. Votre gloire sera suivie de confusion, vous serez humiliés à proportion de votre vanité présente, vos plaisirs seront changés en douleurs, vos joies en rage, vos ris en pleurs, vous pleurerez et vous pleurerez éternellement.

N'espérons plus, chrétiens, dans les hommes, ni dans les choses de la terre, mais en Dieu seul, comme saint Jérôme nous conseille. *Quod si in aliquo fiducia est, in solo Domino confidamus* (Hier., *in Ezech.* c. XIV). C'est par là qu'il pourvoira à nos besoins, qu'il nous pardonnera nos péchés et qu'il nous donnera sa gloire. O saint et confiant Jérôme! nous vous félicitons des affermissements de votre espérance; c'est à la faveur de cette vertu que vous avez reçu les aliments de la vie, le pardon de vos péchés et la gloire du ciel. Nous sommes des méfiants qui n'espérons pas en Dieu. Nous voulons renoncer à notre défiance; assistez-nous, afin que chacun de nous puisse dire à Dieu : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* (*Ps.* XXXI, 1). Seigneur, je mets toute ma confiance en vous, ne permettez pas, je vous prie, que, frustré de mes espérances, je sois couvert de confusion; mais faites que l'équité avec laquelle vous accomplissez toutes vos promesses pourvoie à mes besoins, me pardonne mes péchés et me donne la gloire éternelle, ou nous y conduise.

SERMON III.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR ENFLAMMÉ PAR LA CHARITÉ.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (*I Cor.*, II).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Une foi vive, chrétiens, et une espérance ferme ne peuvent produire dans le cœur d'un très-grand docteur de l'Église qu'une charité très-pure et tout à fait désintéressée. La vivacité de l'une et la fermeté de l'autre sont en lui le principe d'une ardeur qui le sépare de l'affection de toutes les choses du monde pour l'unir étroitement à Jésus-Christ, dans lequel seul il trouve tous les biens imaginables. Aussi il ne désire que la charité et ce qu'elle enferme, comme le seul objet digne de son ambition et de sa recherche. Il estime les autres dons, mais autant qu'ils servent à la charité, puisque sans la charité nulle foi n'est parfaite, toute espérance est vaine. Que si la foi est le fondement de la bonne œuvre, l'espérance en élève l'édifice, la charité le perfectionne, l'achève et le couronne dans l'éternité bienheureuse. Ainsi le docteur, qui est enflammé par la charité, profère sans cesse ces paroles de David : Seigneur, que désirai-je au ciel, sinon vous, et qu'aimai-je sur la terre que vous seul? Ma chair et mon cœur languissent et tombent en défaillance pour vous, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais. Voilà le portrait de saint Jérôme. Dès que Dieu l'a établi le très-grand docteur de son Église, sa foi a été si éclairée et son espérance si forte qu'elles ont produit en lui une charité si ardente, que, comme il dit lui-même, elle a été la mère de toutes ses vertus. *Cunctarum virtutum mater est charitas* (Hier., ep. 82, *ad Theophil.*, *adv. Joan. Hierosol.*). C'est cette excellente vertu qu'il a recherchée avec toute l'ardeur imaginable, et qui, à ce qu'on peut dire, a occupé et rempli dès cette vie son cœur. Il savait que la foi, l'espérance et la charité sont les seuls dons nécessaires à l'Église, dont elles font toute la piété, la prière et la religion; néanmoins, comme la foi et l'espérance ne sont que des vertus de voyageurs qui conduisent les hommes au ciel sans y entrer, il n'y a que la charité qui, seule, y entre pour y voir ce qu'elle a cru par la foi et jouir de ce qu'elle a désiré par l'espérance. C'est pour cela qu'il a aspiré sans cesse à la charité pour connaître Dieu, espérer en sa miséricorde, l'aimer parfaitement, assister son prochain et se réconcilier avec ses ennemis. O grand Jérôme! n'ai-je pas sujet de dire que vous avez été au commencement de l'Église un flambeau ardent et luisant, comme saint Jean-Baptiste l'a été sur la fin de la Synagogue. Vous avez éclairé tout le monde par la lumière de votre doctrine; et par l'ardeur de votre charité vous avez échauffé l'Église et embrasé le cœur des fidèles. C'est la disposition de ce sermon Implorons le Saint-Esprit par l'intercession de la Vierge. *Ave, Maria.*

La charité, chrétiens, n'est pas seulement la reine de toutes les vertus, elle en est encore la forme et la vie. Sans cette excellente qualité tout est éteint dans l'Église, la foi est morte, et l'espérance est une lampe sans huile. Otez l'huile, la lampe n'éclaire point, ôtez la charité, l'espérance n'a point d'éclat et ne peut plaire aux yeux de Dieu. On la compare à un or purifié par le feu qui enrichit les fidèles et avec lequel ils achètent le ciel et la gloire éternelle. C'est un beau diamant que ni la force des coups, ni la violence des tourments ne peut briser. C'est une pierre précieuse pour laquelle les âmes justes donnent tout, et leur sang même pour l'acquérir. C'est un soleil illuminant et qui, par l'effusion de ses lumières, vivifie et rend féconde la terre sèche de notre cœur. Quel bonheur quand on renonce à l'amour des créatures pour n'aimer que Dieu! Quel trésor que cet amour épuré et éprouvé par les souffrances! Quelle vertu plus ardente que la charité de Jésus-Christ, qui nous presse vivement de nous consacrer à son service! O heureuse charité! d'où sort la bonté des mœurs, la pureté des affections, la subtilité des esprits, la sainteté des désirs, la gloire des actions, la fécondité des vertus, la dignité des mérites et la grandeur des récompenses. Dans l'Ancien Testament le prophète Isaïe rend cette vertu semblable à un charbon de feu qu'un Séraphin prit avec des pincettes de dessus l'autel, et avec lequel lui ayant touché la bouche, il lui dit : Ce charbon a touché vos lèvres, votre iniquité

sera effacée et vous serez purifié. Et, dans le Nouveau, Jésus-Christ même lui rend témoignage en la faisant ressembler à un feu qu'il est venu jeter dans la terre. Eh ! que désire-t-il, sinon qu'il s'allume dans les âmes, puisque, comme le buisson de Moïse, elles en sont plutôt sanctifiées que consumées ? C'est ainsi que saint Jérôme interprète la pensée de Jésus-Christ. *Charitas, quæ Deus est, cum in aliquo fuerit, nihil terrenum nihil materiale diligit* (Hier. *præf. in Cant.*). La charité, disait-il, est une excellente vertu qui a des ailes d'un feu tout brûlant. Elle s'en sert pour prendre son vol dans le cœur des hommes, elle y consume tout ce qu'il y a de matériel et de terrestre ; elle y éprouve tout ce qui s'y rencontre de pur et de sincère, et l'attouchement de ce feu divin y augmente les vertus. Saint Jérôme est lui-même l'exemple de cette vérité. La charité a produit dans son âme trois flammes, savoir : d'attachement, d'assistance, et de réconciliation : 1° d'attachement à Dieu ; 2° d'assistance pour le prochain ; 3° de réconciliation avec ses ennemis ; si bien que saint Jérôme attaché, saint Jérôme assistant, saint Jérôme réconcilié, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Un docteur chrétien doit mettre son attachement en Dieu de tout son cœur, et ne point s'appuyer sur l'affection des créatures, ni de lui-même. Comme Dieu l'a mis dans l'Eglise pour porter les pécheurs à la pénitence, exciter les tièdes à son service, et animer les parfaits à son amour, il doit connaître la douceur et la force de la charité chrétienne par une sainte expérience. C'est le moyen qui peut l'aider extrêmement pour parvenir à son but, qui est d'être aimé de Dieu, et d'inspirer à tout le monde le désir de le connaître et de l'aimer. Dieu le lui propose par le Sage dans ces paroles courtes et énergiques : *Ego diligentes me diligo* (*Prov.*, VIII, 17). J'aime, dit Dieu, ceux qui m'aiment. Et comme il les choisit afin qu'ils l'aiment, il leur inspire un amour qui réponde au sien ; et il est lui-même l'amour qu'il leur inspire. Oh ! que cette charité est excellente pour attacher les cœurs à Dieu. C'est la meilleure disposition où un ouvrier du Seigneur puisse être pour insinuer les grandes choses de l'amour divin. Aussi c'est ordinairement celui qui est dans ces attachements qu'il choisit pour être l'instrument des merveilles qu'il a dessein d'opérer par la charité. L'Apôtre nous le marque, quand il dit : C'est par Jésus-Christ que nous avons une grande confiance en Dieu ; non que nous soyons capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée comme de nous-mêmes ; mais c'est Dieu qui nous en rend capables, et qui fait que nous sommes les ministres de la nouvelle alliance. Comme s'il voulait dire : Le papier de Dieu c'est le chœur de l'homme ; ce qu'il y écrit c'est son amour, son doigt c'est son esprit, et son encre c'est sa grâce ; prenez garde que votre cœur ne s'endurcisse sous le doigt de Dieu, que la crainte n'efface la charité, et que le diable n'y grave l'amour des plaisirs et des pompes du siècle. C'est tout ce que vous avez de vous-mêmes, et ce n'est que par Jésus-Christ que vous pouvez recevoir les impressions de l'esprit de Dieu et l'amour de sa loi dans vos cœurs ; c'est par lui qu'un ouvrier de l'Evangile coopère à cette œuvre ; c'est par sa grâce qu'il fuit le mal et qu'il pratique le bien, et c'est par sa charité qu'il s'attache à Dieu comme à son souverain bien. Je sais bien que toutes les vertus sont des voies sûres pour aller à Dieu, et que Dieu a fait plusieurs dons à son Eglise ; comme le talent de la prédication, la puissance de faire des miracles, et la grâce de guérir les maladies, de parler de plusieurs langues et de les interpréter ; néanmoins saint Jérôme ne veut pas, après saint Paul, qu'un docteur recherche les dons plus éclatants, plus honorés et plus élevés, mais les meilleurs et les plus utiles à son âme, car les autres dons viennent du ciel, et souvent laissent le docteur sur la terre. La charité seule l'élève, le consacre et l'unit à Dieu et le consomme en lui : *Excellentiorem viam vobis demonstro, charitatem per quam pervenitur ad Deum* (Hier., *in Ep.* I *ad Cor.*, c. 12).

Or, c'est par la charité que saint Jérôme s'est attaché à Dieu ; c'est par cette excellente vertu qu'il s'est tellement transformé en lui, qu'il est devenu une même chose avec lui. En vérité, ce grand docteur s'est fait bien justice ; tout ce qu'il a vu au travers de la charité lui a paru légitime et d'une grande conséquence, il a cherché mille artifices de l'amour divin pour s'attacher à Dieu, et il a regardé toujours cet attachement comme favorable à sa transformation en lui. Je comprends cet admirable changement par cette raison. La volonté qui aime quelque chose reçoit aussitôt sa ressemblance, comme une cire molle prend la figure de ce à quoi elle est appliquée ; de là vient qu'on est terre si l'on aime la terre, et que, s'il est permis de le dire, on est Dieu si l'on aime Dieu. O l'heureuse métamorphose ! Ce n'est pas que la nature de l'homme qui aime une personne se change par la véhémence de son amour, mais bien son cœur, c'est-à-dire, ses affections et ses désirs, ses mœurs et sa vie ; de sorte que, comme l'ombre imite les mouvements et les postures du corps, ainsi cet homme goûte les plaisirs et les enjouements de la personne aimée, ou ressent ses douleurs et ses tristesses. O amour saint et chaste de saint Jérôme ! ô douce et tendre affection ! ô sainte et divine charité de ce grand docteur ! Charité d'autant plus sainte et plus divine qu'il n'y a plus aucun mélange d'intérêt propre. Comme il a aimé Dieu véritablement, il a été si heureux que de pouvoir gagner sur lui de mettre toute sa joie dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, et de pouvoir parvenir à n'avoir plus en toutes choses d'autre volonté que la sienne ; il ne s'est compté pour rien, il s'est oublié tout à fait, il n'a

pas cherché ses propres intérêts, mais ceux de Dieu. Et de même qu'un fer rougi dans la fournaise ne paraît plus du fer, mais du feu, ainsi saint Jérôme enflammé de la charité a perdu entièrement ses qualités humaines, il s'est déifié et transformé en Dieu, et il n'a aimé rien que lui et en lui : *Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Gal.*, II, 20), je vis, disait ce docteur déifié par la charité, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi par l'ardeur de son amour qui embrase mon cœur. C'est pour cela qu'il dit lui-même sur ce passage de saint Paul : Jésus-Christ vit en celui dans lequel il anime par sa charité, les actions et la vie; de sorte que saint Jérôme s'est uni tout à fait à Jésus-Christ, et transformé en lui par amour, qu'il s'est entièrement détaché de lui-même, et qu'il n'a aimé plus rien en lui, ni pour lui, mais qu'il a aimé tout en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : *In illo vivit Christus in quo Christus vegetat actus et vitam* (Hier., *in Gal.* c. II).

Ne semble-t-il pas que l'attachement que saint Jérôme avait pour Dieu était plutôt un effet de la charité des bienheureux, que non pas le partage d'une affection humaine? Que font les saints dans la gloire? Ils ne se cherchent, et ne se trouvent non plus à tout ce qu'ils font que s'ils s'étaient perdus eux-mêmes, pour ainsi dire, ou qu'ils ne fussent plus du tout. C'est pour cela que le prophète royal dit pour chacun d'eux : J'entrerai dans la gloire et dans la puissance du Seigneur, et alors, Seigneur, ne me sentant moi-même en nulle façon, et m'anéantissant enfin moi-même, je ne me souviendrai plus de rien que de votre justice. Comme s'ils avaient voulu dire : Lorsqu'après nous être comportés comme des serviteurs fidèles, nous entrerons dans la joie du Seigneur, et que nous serons enivrés de l'abondance de son amour, alors nous serons tellement absorbés et transformés en lui, que nous ne nous souviendrons plus de nous-mêmes. Alors nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est. Alors, comme ses créatures, nous nous conformerons entièrement à notre créateur; et parce qu'il a fait toutes choses pour lui-même, selon le témoignage de l'Écriture, aussi n'aimerons-nous rien que lui, et nous-mêmes ne nous aimerons qu'en lui et pour lui. Voilà de quelle sorte il semble que saint Jérôme s'est attaché à Dieu sur la terre, par le moyen de la charité. Ce qui a fait toute sa joie, n'a pas tant été la considération de la misère dont il s'est dégagé en retirant son cœur de la créature, ou de la félicité qu'il a obtenue en le mettant en Dieu, que ç'a été de voir que sa volonté sur lui était accomplie en lui. Faites, Seigneur, lui devait-il dire, que je sache vouloir ou ne vouloir pas que ce que vous voulez ou ne voulez point. Faites que ce soit là toute ma douceur et toute ma consolation. Car il m'est avantageux de m'attacher de telle sorte à mon Dieu, que je ne fonde mon espérance qu'en lui : *Mihi autem adhærere Deo bonum est et ponere in Domino spem meam* (*Ps.* LXXII, 27). Oh! que ce grand docteur était heureux! De même qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin perd toutes ses propriétés, et prend la couleur et le goût de vin, ainsi quand il brûlait des flammes de la charité, il perdait toutes ses affections terrestres, il était déifié et transfiguré en Dieu, et il n'aimait rien que lui et en lui. Si bien que, selon le conseil qu'il avait lui-même donné à la vierge Demétrie, son esprit était toujours si attaché à Dieu, *Animus Deo semper adhærens* (Hier., ep. VIII, *ad Demet*), que dans toutes ses actions et dans toutes ses afflictions et ses souffrances, il n'avait rien en vue que l'accomplissement de sa volonté sur lui.

C'est par ce divin attachement que saint Jérôme n'a pas seulement fait concevoir l'étendue de sa charité envers Dieu, mais encore sa force à souffrir tout à cause de Dieu. Car quand on demande quel est l'amour de Dieu, et par quelles marques le reconnaît-on? C'est un amour, répond-on en premier lieu, inséparable, qui ne s'attache qu'à Dieu, et qui rompt toutes les liaisons qui lui sont opposées. Et l'on ajoute ensuite : C'est un amour invincible qui surmonte toutes les difficultés qui l'empêchent d'aller à Dieu; dès qu'un homme aime Dieu, rien ne le trouble et ne lui fait de la peine, ou bien il soumet et sacrifie cette peine à son amour. Mon travail, disait un saint, n'est pas d'une heure, et s'il dure davantage, l'amour fait que je ne le sens point. C'est aussi pour cette raison que Jésus-Christ dit : *Jugum meum suave est, et onus meum leve* (*Matth.*, XI, 30). Mon joug est doux et mon fardeau est léger. Son fardeau et son joug, c'est la loi et l'accomplissement de la loi, c'est l'amour qui adoucit ce joug comme une huile sacrée, et qui fait ressembler ce fardeau aux ailes des oiseaux qui les rendent plus légers pour voler et s'élever vers le ciel. Or, toute la vie de ce grand docteur qui s'est passée dans la solitude, dans la mortification et dans la souffrance, est une preuve de sa parfaite charité, et un droit qu'il a eu de pouvoir dire après l'Apôtre : Nous trouvons notre gloire dans les afflictions qui nous arrivent, parce que nous savons que l'affliction opère la patience, que la patience est suivie de l'épreuve de notre foi, que cette foi produit l'espérance, et que l'espérance ne nous donne point de confusion, à cause que la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. Considérez, disait-il à Eustochius, ce que souffrit Jacob pour épouser Rachel : Jacob, dit l'Écriture, servit Laban pendant sept ans pour épouser Rachel; et bien qu'il fût brûlé du chaud durant le jour, et glacé du froid durant la nuit, il ne compta rien son travail parce qu'il l'aimait : *Amemus et nos Christum et facile videbitur omne difficile* (Hier., ep. 22, *ad Eust.*). Aimons-nous aussi Jésus-Christ d'un amour fort et invincible, et nul ne pourra nous résister, nous aurons la force de résister à

toutes choses, et, blessés de ses traits languissants, nous dirons : Hélas ! nous sommes malheureux de ce que notre exil est si long; quand est-ce que sera découverte en nous cette gloire, avec laquelle nous sommes persuadés que les souffrances de cette vie présente n'ont point de proportion?

Que ceci a été admirable dans saint Jérôme! C'est à cause de l'amour qu'il avait pour Dieu qu'il s'est excité à en produire des actes en tout temps et en tous lieux; dans le désert et dans le monastère de Bethléhem, de jour, de nuit; dans le repos, dans le travail; dans la santé, dans la maladie; dans les honneurs et dans les affronts. *Felix conscientia in cujus corde præter amorem Christi nullus alius versatur amor* (Hier., ep. 130, *ad Demetr.*). Oh! que sa conscience était heureuse, puisque son cœur n'était point possédé d'autre amour que de celui de Jésus-Christ. Combien de fois, embrasé du feu divin de la charité, a-t-il dit à Dieu : Ne permettez-pas, Seigneur, que rien me sépare jamais de vous. Qu'ai-je à faire de la vie, si ce n'est pour vous servir? je n'en veux que pour cela seul; retirez-moi à vous, mon Dieu, avant qu'il arrive que je vous offense. Combien de fois a-t-il tout entrepris et tout souffert pour témoigner son amour à Jésus-Christ, et désirer qu'il fût aimé de tout le monde? Tantôt épris d'un zèle tout brûlant, il s'est écrié : Oh! si je pouvais réduire tous les hérétiques, convertir tous les fidèles et éclairer tout le monde, afin que tous les hommes aiment Dieu! Tantôt tout ému d'un sentiment de compassion : Hélas! que ne puis-je, disait-il, racheter tous les captifs, vêtir tous les pauvres, consoler tous les affligés, pour faire que mon Dieu soit chéri et honoré de tout le monde! Une fois, enflammé du désir de souffrir pour son bien-aimé, il a fait entendre ces paroles : Oh! si j'étais souffleté, flagellé, décapité, crucifié, brûlé à petit feu pour son amour! Une autre fois, il s'est réjoui que Dieu fût ce qu'il est, infiniment sage, infiniment puissant, infiniment grand, bon, juste, glorieux et magnifique. Voilà pourquoi il s'efforçait de l'aimer plutôt par la considération de ses perfections que par le sentiment des bienfaits qu'il en avait reçus. Il savait qu'encore bien que Dieu agréât le sacrifice que les Juifs lui faisaient pour le péché, et l'hostie qu'ils lui offraient pour l'action de grâces, néanmoins l'holocauste qu'ils immolaient pour honorer la grandeur de sa majesté lui était plus agréable. Ainsi, comme il désirait ardemment de plaire à Dieu, il s'exerçait aux sentiments de son amour, non pour le contentement qu'il y trouvait ni pour la récompense qu'il en attendait, mais comme il dit lui-même : *Ab anima nihil materiale requirente, sed solo amore flagrante* (Hier., *in præf. in Cant.*), pour satisfaire l'ardeur de son âme, qui brûlait du désir d'aimer Dieu, seulement à cause de ses divines perfections. Aussi la seule chose qu'il demandait à Dieu, c'était un amour insatiable qui ne voulût voir que Dieu, et qui ne se proposât que lui pour objet et pour fin. Ce qu'il en avait obtenu sans doute, puisqu'il est aisé de voir, par toute la conduite de sa vie, que la charité a régné dans son cœur sur toutes ses autres affections, qu'elle a gouverné toutes les puissances de son âme, et qu'elle a rendu toutes ses actions saintes et dignes du paradis.

Où est maintenant, chrétiens, l'amour que vous devez avoir pour Dieu, afin d'imiter la charité de saint Jérôme? Vous tournez les affections de votre cœur vers la créature qui est la Babylone du monde. C'est en vain que le Sage vous exhorte à ne point vous laisser séduire par cette étrangère; c'est inutilement qu'il vous avertit de tous ses piéges et qu'il vous fortifie contre ses violences; et c'est perdre son temps que de vous dégoûter des faux plaisirs que la volupté vous promet, et de vous conseiller de trouver votre joie dans l'amour et dans le sein de Dieu : *In amore ejus delectare jugiter* (*Prov.*, V, 19). Vous aimez les richesses, la bonne table, la joie, les louanges humaines, et un état de vie commode et tranquille. La réputation et le crédit que vous avez dans le monde vous flatte et vous éblouit; vous vous endormez dans le repos d'une longue prospérité, vous ne voulez du bien et de la santé que pour vous attacher au siècle et aux choses qui font plaisir. Si vous êtes des jeunes personnes pleines de charmes et d'agréments, que tout le monde admire pour votre mérite, qui êtes en position de plaire au monde, d'y faire fortune et d'y être agréablement, il est fort difficile que des personnes de votre caractère ne s'attachent pas au monde. Et quand vous avez tout à souhait, vous faites fond sur les choses humaines, vous cherchez la grandeur et vous aimez la consolation, l'abondance, la gloire, la douceur et la magnificence. Est-ce Dieu que vous cherchez dans la conduite d'une vie si opposée à la charité de Dieu? Où est cet amour qui ne doit avoir des complaisances que pour ne vouloir plaire qu'à Dieu? Où est cet amour qui ne doit avoir des desseins que pour ne regarder que le bien de Dieu? Où est cet amour qui ne doit avoir des épreuves et des combats que pour entreprendre et souffrir tout à cause de Dieu? Est-ce pour Dieu et pour son amour que vous ne voulez pas que sa volonté s'accomplisse en vous, que vous ne voulez pas vous transformer en lui, que vous ne voulez souffrir, que vous ne voulez pas quitter les attachements que vous avez au monde, et que vous ne voulez pas renoncer à la vie douce et commode, ni vous séparer du plaisir défendu, ni supporter avec constance un fâcheux accident, ni quitter une mauvaise habitude, ni fuir l'injustice, ni abandonner le parti d'un libertin, parce que sa protection vous est avantageuse selon le siècle? Ne savez-vous pas, dit saint Jérôme, que rien n'est nullement comparable à la charité? *Charitas non potest comparari.* Pourquoi donc cherchez-vous la volupté, murmurez-vous contre l'affliction, renoncez-vous à la solitude,

commettez-vous l'injustice et préférez-vous l'amitié d'un libertin aux intérêts de votre salut et à l'amour que vous êtes obligé d'avoir pour Jésus-Christ?

Où pensez-vous, chrétiens? Il n'y a rien, dit ce grand docteur, qu'une femme ne puisse faire quand elle aime un homme, et qu'elle désire avec ardeur de s'allier avec lui. Elle n'a des complaisances que pour vouloir lui plaire, elle lui sacrifie tous les mouvements de son âme par un effort de l'amour qui l'embrase, elle se met dans une disposition intérieure d'endurer plutôt tous les supplices imaginables que de perdre son affection et son alliance. Tant il est vrai qu'on a un esprit de force pour tout entreprendre et tout souffrir quand on aime parfaitement. *Nihil ergo est quod non toleret qui perfecte diligit* (Hier., *præf. in Cant.*). Si une femme entre dans ces sentiments par un faux amour, ou si elle vous donne en idée des règles d'un parfait amour, qui se résout à tout souffrir pour l'objet de sa passion, que ne doit pas faire la grâce de Jésus-Christ, et, comme dit saint Paul, sa charité qui vous presse? Comment donc n'aimez-vous pas Dieu qui mérite uniquement d'être aimé? ne vous attachez-vous par de spirituels embrassements à celui dont les doux baisers sont toujours chastes et purs? n'entrez-vous par de saintes affections dans l'alliance de Dieu, dont le mariage fait les vierges? ne soumettez-vous toutes vos pensées et tous vos désirs à Dieu, qui élève au-dessus du monde ceux qui n'aiment le monde que pour lui? et s'il vous faut souffrir quelque chose pour lui témoigner votre amour, ne mourrez-vous généreusement pour Dieu, dans lequel vous retrouverez votre vie? Voulez-vous que saint Jérôme vous dise franchement d'où vient votre mollesse et votre lâcheté? C'est que vous n'avez pas la charité de Dieu: *Plura non toleramus, quia charitatem quæ omnia tolerat non habemus.* Si vous aviez renoncé à la vanité du siècle, et à tout ce qui est dans le monde pour gagner Jésus-Christ; si vous étiez morts et ressuscités en lui, et si vous aviez crucifié votre corps et vos passions, vous diriez comme saint Jérôme: Qui nous séparera de l'amour de Dieu? Qui d'entre les saints est couronné sans avoir combattu et sans avoir souffert? Salomon seul a vécu dans les délices, et ce fut peut-être la cause de sa chute. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime et qu'il veut attirer à lui. Il vaut mieux acheter la victoire par un léger combat, et par les fatigues d'une guerre d'un moment, que d'être éternellement esclave. On ne trouve rien pénible quand on aime, ni rien difficile quand on veut travailler. Le ciel se prend par violence, ce sont les violents qui l'emportent, et les grandes eaux ne peuvent éteindre la charité. *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem* (*Cant.*, VIII, 7). Travaillons donc pour acquérir cette excellente vertu. C'est par elle que nous nous attacherons à Dieu comme saint Jérôme, et que nous assisterons le prochain. C'est la secon le partie.

SECONDE PARTIE.

C'est, chrétiens, un souhait bien chimérique de vouloir passer la vie sans rien souffrir, la condition humaine est exposée à toute sorte de maux. Il ne faut pas, disait un philosophe, que nous disputions avec Dieu, et que nous prétendions de lui ressembler; car il n'y a que lui d'heureux. Pour nous, *Est homo laborans* (*Eccli.*, II, 11), il suffit que nous soyons hommes pour être misérables. Dans quelque état, chrétiens, que nous soyons nés, quelque heureux que nous paraissions aux yeux des hommes, il est impossible de nous mettre à couvert de mille accidents divers qui se succèdent les uns aux autres, et qui empoisonnent notre vie. Les uns trouvent chez eux un fonds inépuisable de chagrins qui les rongent sourdement et qui durent jusqu'au tombeau. Deux humeurs, qui ne sont point faites l'une pour l'autre, se font dans le mariage un cruel supplice par une éternelle antipathie. Des enfants d'un naturel bizarre et impétueux, qui n'ont ni soumission, ni respect pour des parents infortunés qui les ont nourris avec tant de soins, paient d'ingratitude toutes les tendresses qu'on leur témoigne. Les misères domestiques se joignent encore à tout cela: de méchantes affaires auxquelles on ne trouve point de jours favorables; des ennemis puissants qui vous tiennent le pied sur la gorge et qui vous arrachent votre bien par leurs cabales et par leurs injustices; des amis perfides après mille vaines offres de service vous trahissent à la première occasion, et vous apprennent à ne faire guère de fond sur tous ces faux semblants d'amitié; des peuples cruels et barbares vous mettent en captivité et ont soin de vous procurer tous les désagréments qu'on peut imaginer, une affreuse solitude, des traitements rudes, une prison obscure et des chaînes accablantes. Et ce qui nous chagrine le plus dans la vie, ce sont les maladies continuelles qui nous affligent, et qui, nous privant des innocents plaisirs que l'on goûte quelquefois, nous font encore sentir des douleurs si vives et si insupportables qu'on regarde la mort comme une faveur, parce qu'on espère qu'elle sera la fin de tant de maux. Je sais bien qu'on dit que Dieu permet que ces misères accablent les hommes, ou pour faire paraître sa gloire, lorsqu'il les soulage par sa toute-puissance, ou qu'elles sont des punitions de nos péchés, ou des épreuves de la vertu, ou des gages de l'amitié de Dieu et de la récompense qu'il nous prépare. Mais il est plus approprié à ce sujet de dire qu'elles sont des motifs aux chrétiens d'exercer leurs assistances charitables les uns envers les autres. Ce pauvre que nous méprisons, dit saint Jérôme, que nous ne daignons pas regarder, et dont la vue nous fait mal au cœur, est semblable à nous, est formé du même limon, est composé des mêmes éléments, et nous pouvons souffrir tout ce qu'il souffre. Considérons donc ses maux comme si c'é-

taient les nôtres propres, et lors toute cette dureté que nous avons pour lui sera amortie par ces sentiments si favorables que nous avons toujours pour nous-mêmes. *Quidquid patitur et nos pati possumus. Vulnera ejus existimemus propria, et omnis animi in alterum duritia clementi in nosmetipsos cogitatione frangetur.*

C'est ce qu'a fait saint Jérôme. Il était né d'une illustre famille sur les confins de Dalmatie, il avait des biens proportionnés à sa naissance; mais après qu'il a eu rompu tout commerce avec le monde pour se consacrer au service de Dieu, il les a vendus; et joignant la pratique des conseils à l'observation des préceptes, il les a donnés aux pauvres. *Vende omnia quæ habes et da pauperibus* (*Matth.*, XIX, 21). Comme il a fui l'avarice, qui est une idolâtrie, et qu'il a désiré d'être parfait pour avoir un trésor dans le ciel, il a distribué ses biens; non aux riches ni à ses parents, qui les auraient fait servir au luxe, mais à ceux qui en avaient besoin. Qu'un homme ait été prêtre, qu'il ait été son parent ou son allié, il n'a considéré en lui que la qualité de pauvre; si bien que les entrailles des personnes affamées qu'il a rassasiées à sa table l'ont plutôt loué que les superbes festins qu'il aurait pu faire aux ivrognes et aux gourmands. Je ne vous cite que ses paroles. L'Ecriture, disait-il, nous apprend que dans les premiers temps de l'Église les fidèles vendaient leurs biens, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres; ce qui marque le mépris qu'on doit avoir des richesses. Ces sages économes les distribuaient au peuple, selon la nécessité de chacun, et condamnèrent Ananie et Saphyre, qui avaient menti et offert l'argent du fonds d'une terre qu'ils avaient voué à Dieu, comme s'il eût été encore à eux, en retenant une partie; aussi ils en furent châtiés sur-le-champ, moins cependant afin qu'ils portassent la peine de leur crime, qu'afin que leur châtiment fût un exemple pour les autres. Ainsi, depuis que saint Jérôme a eu formé ce dessein d'être charitable, son bien n'a plus été à lui; ou plutôt, il a été entièrement à lui, puisqu'il a commencé d'être à Jésus-Christ, et il a dû le distribuer selon les commandements de Dieu; se souvenant qu'il ne lui demeurerait rien que ce qu'il aurait amassé par ses bonnes œuvres. Que les autres aient bâti des églises de marbre, et qu'ils aient enrichi les autels de ce qu'il y a eu de plus précieux, saint Jérôme ne les a point blâmés; car chacun abondait en son sens, et il valait mieux consumer ses richesses de cette sorte. Il s'est imaginé que sa charité demandait de lui de vêtir Jésus-Christ dans la personne des pauvres, de repaître ceux qui avaient faim, de faire subsister des communautés religieuses, de prendre un soin continuel des serviteurs de Dieu, et de nourrir les pauvres d'esprit qui louaient Dieu de jour et de nuit, et qui faisaient sur la terre la vie que les anges font dans le ciel : *Christum vestire in pauperibus, pascere in esurientibus, virginum alere monasteria, servorum Dei et pauperum spiritu habere curam* (Hier., ep. CXXX, *ad Demet.*).

Dirai-je qu'il était si charitable qu'il distribuait aux pauvres quasi toutes les aumônes qu'on lui faisait, et que sa bonté était telle qu'elle se répandait même sur ceux qu'il n'avait jamais vus. Quel pauvre étant affamé n'a pas été nourri de son pain? quel nu transi de froid n'a pas été vêtu de ses habits? ne les cherchait-il pas avec très-grand soin par tous les lieux saints? Et ne croyait-il pas avoir beaucoup perdu lorsque quelqu'un pressé de faim et de misère était secouru et nourri par d'autres? Nul pauvre ne s'en est jamais retourné d'auprès de lui les mains vides; et ce n'était pas la grandeur de ses richesses, mais sa prudence à bien distribuer ses aumônes, qui lui donnait moyen de faire ainsi du bien à tous. Il avait presque toujours ces mots à la bouche : Bienheureux sont les miséricordieux, parce que Dieu leur fera miséricorde. Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché. Donnez l'aumône et toutes choses vous seront pures. Vous dirai-je l'hospitalité de saint Jérôme? Tout pauvre qu'il était, il était tel qu'il faut que, selon saint Paul, soit un docteur chrétien, charitable pour soulager les nécessités des saints, prompt à exercer l'hospitalité : *Oportet esse hospitalem doctorem* (I *Tim.*, III, 2). L'hospitalité chrétienne et l'hospitalité civile et mondaine sont bien différentes. Celle-ci murmure dans le cœur d'une profusion dont elle fait vanité au dehors. Celle-là donne tout avec joie, parce qu'elle donne tout par charité, et qu'elle le donne à Jésus-Christ. Ainsi saint Jérôme, qui conservait toujours la charité pour son prochain, ne négligeait pas d'exercer l'hospitalité envers les voyageurs; il traitait en frères les plus inconnus comme enfants du même Père céleste et membres du même corps; et il ne pouvait regarder personne comme étranger, parce qu'il savait que tous les hommes le sont. Cet admirable docteur prenait un tel soin de tous, qu'il paraissait un autre Abraham à l'égard des frères par la manière dont il pourvoyait à leurs besoins; un autre Loth à l'égard des survenants par les services qu'il leur rendait; et un autre Tobie à l'égard des pauvres par le soulagement qu'il leur donnait. C'est pour cela que tout rempli de l'esprit de l'hospitalité, il écrit à Démétrie : *Tibi propositum est Christum suscipere, in his qui tecto indigent* (*loc.*, *sup. cit.*). Je vous exhorte à ne point laisser éteindre la charité envers ceux qui n'ont point de maison, et je vous conjure d'exercer l'hospitalité à leur égard. Point de charité plus agréable à Dieu et moins suspecte à nous-mêmes que celle que nous exerçons envers des étrangers et des inconnus. Nous serions ravis de recevoir chez nous des anges; nous y pouvons recevoir, non-seulement des anges, mais Jésus-Christ dans ses membres.

Il faut encore prêcher que comme saint Jérôme, dont les pensées étaient plus sublimes et plus tendres que les nôtres, savait

fort bien que les pauvres et les malades sont les amis les plus puissants de Jésus-Christ, ses images les plus achevées, et ses membres les plus chers : il reconnaissait que ce divin Sauveur se transforme en eux, et qu'il les transforme en lui. Voilà pourquoi il découvrait au travers de leurs infirmités et de leurs faiblesses un caractère de grandeur et de divinité, et dans cette vue il les honorait, il les aimait, il les consolait, il les soulageait, il les servait de ses propres mains, et il exerçait en leur endroit les plus vils et les plus pénibles ministères. Les personnes mondaines ont naturellement de l'horreur des tristes lieux où la pauvreté et la maladie concourent à la destruction des hommes. A peine peuvent-elles se résoudre d'y entrer. Elles ont toujours des raisons, toujours des prétextes, qui les en détournent. Elles appréhendent un air infecté, elles craignent d'entendre des cris lamentables, et de voir des plaies horribles. Elles ont peur qu'en voyant des mourants elles ne soient contraintes de penser qu'elles sont mortelles; et pour se justifier à elles-mêmes leur propre lâcheté, elles s'excusent sur la délicatesse de leur tempérament, et se sauvent sur le genre de leur éducation; mais ce docteur charitable ne s'est jamais trompé lui-même sur de si faibles artifices. Semblable aux gens du monde selon la nature, mais plus généreux qu'eux selon la grâce, il s'est élevé au-dessus des répugnances naturelles, suivant ce conseil que Jésus-Christ avait donné à ses apôtres : *Curate infirmos qui in ea sunt* (*Luc.*, X, 9). En quelque ville que vous vous trouverez et où l'on vous aura reçus, servez les malades qui s'y trouveront, et tâchez de leur procurer la santé par vos charitables assistances. C'est pour cela que saint Jérôme croyait que son office consistait à visiter les malades, à les secourir de toutes ses forces, et à vivre et à mourir à leur service. Si Hippocrate, disait-il, avant de recevoir un écolier, l'engageait par un serment à garder le silence, et lui prescrivait une manière de marcher, de s'habiller et de vivre, ne devons-nous pas avoir autant de soin de la maison des chrétiens que des nôtres, nous qui sommes préposés à la conduite des âmes, et les aller plutôt consoler pendant leur affliction que chercher une place dans leurs festins lorsqu'ils sont dans la prospérité? *Consolatores potius nos in mœroribus suis quam convivas in prosperis noverint.*

Enfin, il ne fit pas moins éclater sa charité par les assistances qu'il donna aux chrétiens qui gémissaient dans la captivité. L'année passée, disait-il, les loups du septentrion, au lieu de ceux d'Arabie, vinrent tout d'un coup fondre sur nous des extrémités du mont Caucase, et coururent par toutes nos provinces. Combien ont-ils ruiné de monastères, et combien ont-ils rougi de rivières de sang humain : Antioche et les villes qui sont sur l'Euphrate, sur l'Hélis, sur l'Oronte et sur le Cydnus, ont été assiégées, et on y a fait des armées d'esclaves. L'Arabie même, la Phénicie, la Palestine et l'Egypte ont été captives de frayeur: *Cuncti greges captivorum, Arabia, Phenice, Palestina, Ægyptus timore captivæ.* Or ces malheurs publics n'ont servi qu'à faire éclater la piété de saint Jérôme. La désolation de ces provinces est devenue la matière de sa charité, et il s'est cru obligé de faire des efforts extraordinaires de miséricorde et de libéralité chrétienne dans cette grande affliction de tant de peuples ravagés. Les barbares avaient fait une infinité de prisonniers dans l'Orient, on ne voyait de toutes parts que des captifs exposés en vente, et il y avait parmi eux quantité de femmes illustres et de vierges consacrées à Dieu. Comme les fidèles en ont racheté plusieurs, saint Jérôme, qui avait au fond de son cœur une source de charité inépuisable, s'est signalé entre les autres chrétiens dans cette libéralité, qu'il considérait avec raison comme la plus grande et la plus importante qu'on puisse faire à des domestiques de la foi. Il est aisé de concevoir qu'il n'y a rien de plus dur que de tomber entre les mains des ennemis et d'être réduit à leur seule discrétion, particulièrement lorsqu'ils sont des barbares qui ne donnent rien aux sentiments de l'humanité et qui ne sont touchés de compassion qu'autant que l'avarice et le désir de s'enrichir par une grande rançon les rend capables d'en conserver quelques misérables restes, dans le seul dessein de s'assurer de leur proie. Ainsi notre saint docteur a cru qu'en cette rencontre il fallait faire tout ce qu'il pouvait pour la délivrance de tant d'esclaves, afin, dit-il lui-même, de glorifier Dieu par cette assistance charitable, de consoler les captifs qui le servaient dans les chaînes et de leur causer une extrême joie en les tirant d'une servitude si cruelle : *Ut Deus glorificaretur et captivorum Deoque in captivitate servientium sit grande solatium.*

Maintenant, chrétiens, je dois vous exhortnr d'aimer le prochain, et pour vous porter à cet amour, je vous recommande nos frères les pauvres qui sont dans la nécessité, afin que vous les receviez au nom du Seigneur, comme on doit recevoir les saints; et que vous les assistiez dans toutes les choses où ils peuvent avoir besoin de vous ; car c'est par là que vous imiterez la charité de saint Jérôme et les grandes assistances qu'il a données au prochain; mais j'ai beau parler : *Circumspexi et non erat auxiliator* (*Isai.*, LXIII, 5). Il n'y a personne qui l'aide; les pauvres cherchent de tous côtés et ils ne trouvent point de secours; les voyageurs courent les terres et les mers, et ils ne trouvent point de logement et personne n'exerce envers eux l'hospitalité ; les misérables tombent malades, et dans les maux qui leur arrive personne ne les assiste. Tombent-ils dans l'esclavage, personne ne les rachète? Sont-ils réduits dans la nécessité, exposés aux injures du temps, sans toit, sans vêtements, sans nourriture, sans consolation, sans remède, sans liberté et sans assistance? c'est le malheur que saint Jérôme déplorait dans sa préface sur Ezé-

chiel : *Cadit mundus, et cervix erecta non flectitur.* Le monde tombe, et les hommes portent la tête élevée sans l'abaisser. Les richesses périssent, et leur avarice ne cesse point de s'emparer du bien d'autrui, si bien qu'ils se hâtent d'amasser ce que les autres possèdent ensuite. Les larmes se sèchent, la piété se perd; il y a beaucoup de gens qui demandent l'aumône, et peu qui la donnent : *Multi qui petunt, pauci qui tribuunt.* On n'a pas honte de refuser un vieux manteau aux pauvres, on travaille pour amasser les richesses de Crésus, on conserve ses trésors sans se soucier de soulager la faim des personnes affamées, ni de les garantir de la mort, comme le riche qui était vêtu de pourpre; car l'Ecriture ne l'accuse point de concussion, ni de rapine, ni d'injustice : mais sa cruauté et son orgueil furent extraordinaires. Il ne commanda pas à ses serviteurs de donner à Lazare, qui était couché à sa porte et demi-mort, ce qu'ils jetaient aux chiens. *Quanti nunc Lazari jacent!* Combien y a-t-il maintenant de Lazares qui demandent l'aumône? Combien y a-t-il de riches vêtus de pourpre qui la leur refusent et qui conservent leurs richesses périssables sans les employer à soulager leurs propres nécessités! *Quanti purpurati, ne in usum quidem proprium vertentes quæ peritura conservant!*

Ah! chrétiens, l'aumône efface vos péchés, elle vous purifie, elle vous obtient la grâce, elle vous ouvre le ciel, elle est plus agréable à Dieu que le sacrifice, pourquoi ne la pratiquez-vous pas? Jusques à quand ne retrancherez-vous de votre nécessaire pour soulager les misérables, auxquels vous devez déjà votre superflu, ou plutôt jusques à quand ne confondrez-vous votre nécessaire avec votre superflu pour vous dispenser de subvenir à leur misère? Jusques à quand votre abondance ne suppléera-t-elle à la disette des autres, ou plutôt, jusques à quand n'ajouterez-vous à votre abondance le peu qui reste aux pauvres pour adoucir leur disette? Jusques à quand n'engagerez-vous les nécessiteux par vos libéralités à regarder Dieu comme un père amoureux qui les nourrit par sa providence, ou plutôt, jusques à quand ne les engagerez-vous pas par vos duretés à considérer Dieu comme un père injuste qui abandonne ses enfants par son indolence, comme dit Isaïe, *Rogant Deum non salvantem* (*Isai.*, LXV, 20). Faut-il que dans vos superbes palais vous trouviez un asile commode contre toutes les saisons, et que les pauvres voyageurs ne trouvent pas un petit espace où se retirer pour se défendre du mauvais temps? Faut-il que vous ayez tant de vases précieux qui ne servent qu'à nourrir votre vanité, et que les pauvres malades n'aient pas un vaisseau d'argile pour mettre ce qu'ils peuvent arracher à votre avarice? Faut-il que vous reposiez sur des lits magnifiques, où vous entretenez la paresse et la volupté, et que les pauvres captifs couchent sur la terre dure, où ils ne peuvent se délasser de leurs peines et de leurs fatigues? Hélas! les animaux qui sont destinés à vos usages et qui servent à vos plaisirs sont entretenus dans vos maisons; et les pauvres que le froid saisit, que la faim dévore, sont exposés à tous les frimas. Les chiens du mauvais riche ont adouci les plaies du pauvre Lazare par leur langue, et vous irritez les ulcères de vos frères par vos reproches. Les corbeaux, malgré leur avidité naturelle, ont porté les aliments nécessaires au prophète Elie; et vous, malgré l'engagement de votre condition, refusez la même grâce à vos semblables. O cruauté prodigieuse! saint Jérôme vous dit que le premier soin des chrétiens doit être, comme celui de Népotien, de secourir les pauvres, de visiter les malades, d'exercer l'hospitalité et de pleurer avec ceux qui pleurent. *Primam curam habuit subvenire pauperibus, visitare languentes, provocare hospitio, flere cum flentibus.* Cependant, qui de vous entrant dans vos maisons se demande : Que deviendront ces pauvres que j'ai aperçus dans les rues? qu'ont-ils mangé en ce jour? où se reposeront-ils pendant la nuit? Allez, pauvres du christianisme, cherchez d'autres libérateurs, traversez les mers, souhaitez d'autres climats, votre pauvreté trouvera plus de zèle dans le cœur des barbares que dans celui des chrétiens. Ah! laissez-vous embraser au feu de la charité comme saint Jérôme. C'est par les ardeurs de cette vertu qu'il a assisté son prochain et qu'il s'est réconcilié avec ses ennemis. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La réconciliation des ennemis est une réunion des cœurs divisés, un radoucissement des âmes aigries et une rémission cordiale, sincère et généreuse des offenses. C'est le caractère le plus auguste de la religion chrétienne, le plus haut comble de la charité du prochain, le triomphe le plus glorieux de l'amitié fraternelle, le fruit de l'humilité, de la douceur et de la patience, et la plus grande efficacité de l'opération de Dieu dans les hommes. Saint Jean nous apprend ce divin amour par ces paroles : *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate* (*I Joan.*, III, 18). Mes petits enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais par œuvres et en vérité. Les fruits de la charité ne sont pas de vains compliments, ni une affection de parole, mais des œuvres, et si chacun de nous remet à son frère du fond du cœur les fautes qu'il aura commises contre lui. Voilà ce qui sanctifie les réconciliés et qui glorifie Dieu de la grâce qu'il leur fait. Car la réconciliation n'est pas seulement l'ouvrage des hommes; comme ils sont enclins au mal, ils se portent aisément à la vengeance; et ils ne pourraient jamais vaincre cette passion si Dieu ne leur donnait un puissant secours pour gagner la victoire. Qu'on pense ce qu'on voudra, la réconciliation est un chef-d'œuvre de la grâce. C'est elle qui soutient par sa

force la faiblesse des hommes. C'est elle qui amollit par sa douceur la dureté de leur âme; c'est elle qui consume par son ardeur toutes les froideurs que la haine nourrit dans leur cœur. Aussi, où est-ce qu'on voit d'inimitiés éteintes, de querelles étouffées, d'ennemis réconciliés, qu'on entende de personnes qui donnent à Dieu la gloire de ces triomphes, en s'écriant : Seigneur, béni soit votre nom. Tant que la vengeance a possédé notre cœur, tout a été dans la confusion parmi nous, ce n'a été qu'inimitiés, que querelles, qu'injures et outrages. Nous n'avons point eu du respect, ni pour le ciel, ni pour la terre, ni pour la nature; la passion de la colère a rompu tous les nœuds de la plus étroite charité, et nous avons eu contre nos ennemis une inimitié irréconciliable. Mais depuis que votre grâce a brisé les chaînes de la haine, qui liaient nos âmes, nous bannissons de nous cette fureur et cette manie, nous sommes doux et indulgents envers ceux qui ont été cruels et inhumains envers nous, et nous témoignons envers nos ennemis la douceur que Jésus-Christ nous commande; afin qu'oubliant nos vieilles inimitiés, nous vous préparions, ô Dieu! une demeure nette dans notre cœur. *Ut, veteri rancore deposito, mundum pectoris Deo parcemus habitaculum*, disait saint Jérôme dans la lettre qu'il écrivait à Castorine, sa tante, pour lui demander à se réconcilier avec elle.

O réconciliation, combien avez-vous été précieuse au grand docteur! Il ne faut que transcrire cette lettre pour reconnaître qu'il a été sensible à cette vertu et délicat sur l'amour des ennemis. Je ne sais par quel différend il avait rompu la paix et la concorde avec cette femme. Mais considérant les désordres que cause de l'inimitié, il fit tous les efforts possibles pour se réconcilier avec elle, en lui disant : Saint Jean, apôtre et évangéliste, dit que celui qui hait son frère est un homicide; certes il a raison. Comme le meurtre est souvent un effet de la haine, celui qui en a est déjà meurtrier de son âme, quoiqu'il ne se soit pas encore servi de l'épée. Mettez-vous en colère, dit David, et ne péchez pas; et l'apôtre rend cette pensée plus intelligible par ces mots : Que le soleil ne se couche point sur votre colère. Que ferons-nous nous au jour du jugement, nous dont cet astre a vu durer la haine, non pas un jour, mais plusieurs années? Si lorsque vous apportez votre don à l'autel, dit l'Evangile, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. *Vade reconciliari prius fratri tuo* (*Matth.*, V, 24). Ah! malheureux que je suis, pour ne pas en dire autant de vous; je n'ai porté aucun don à Dieu depuis longtemps, ou du moins, en l'état où sont les choses, j'en ai porté inutilement. Pourquoi avons-nous dit tous les jours dans nos prières : Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? Pourquoi notre intention n'a-t-elle pas été d'accord avec nos paroles, et nos actions avec nos prières? *Precor ut pacem quam nobis reliquit Dominus habeamus*. Je vous demande donc encore aujourd'hui ce que je vous demande depuis un an, de garder entre nous la paix que le Sauveur nous a laissée. C'est tout le désir de mon cœur, et je conjure Jésus-Christ d'inspirer la réconciliation à votre âme. Soit que vous vouliez rompre la concorde ou l'entretenir, vous en recevrez bientôt la récompense ou le châtiment devant son tribunal. Que si vous ne m'accordez rien, ce que Dieu ne permette pas, la lecture de cette lettre me fera renvoyer absous. Voilà comment saint Jérôme devait se réconcilier avec sa tante. Car celui qui ne sait pas aimer son ennemi d'un parfait amour n'est pas capable de rien de grand et d'illustre selon Dieu; et comme l'amitié chrétienne et spirituelle est l'instrument le plus propre pour les grands biens et pour les saintes actions, c'est par elle qu'on accomplit les préceptes de la loi et les enseignements de Jésus-Christ : c'est pour cela que ce docteur aimait Castorine d'une véritable et parfaite amitié; il n'avait dans son âme ni haine ni envie, ni aucune mauvaise passion contre elle; tout y était doux, tout y était facile, tout y était aimable; on n'y voyait pas la moindre trace de contention, et le calme et la paix y régnaient souverainement.

La calomnie atroce que Vigilance proféra sur saint Jérôme ne fit pas moins paraître la charité de son âme réconciliée. Ce prêtre était Français de nation, et curé d'une paroisse de Barcelone en Espagne; il avait auparavant demeuré en Egypte, et il avait été même ami de notre saint docteur; mais comme il s'était joint à Rufin, qui était son ennemi, il l'accusa d'être origéniste, et fit contre lui quelques livres calomnieux, où entre autres blasphèmes qu'il y inséra, il dit : Que la montagne d'où une pierre se détacha d'elle-même et sans la main d'aucun homme, était le diable, et la pierre Jésus-Christ; parce que comme le Seigneur avait pris son corps d'Adam, qui s'était joint au démon par son péché, il était né de la Vierge pour séparer l'homme de la montagne, c'est-à-dire du diable. *O præscindendam linguam!* O langue qui mérite d'être arrachée et coupée en petits morceaux! Quel chrétien s'est jamais imaginé d'interpréter Dieu le Père tout-puissant en la personne du diable, et de souiller les oreilles de tous les hommes d'un sacrilége si horrible? Si quelqu'un, je ne dis pas des catholiques, mais des hérétiques, reçoit jamais votre interprétation, je veux que tout ce que vous avez dit passe pour une doctrine orthodoxe; mais si l'Eglise de Jésus-Christ n'a jamais ouï un si grand blasphème, et si vous êtes le premier qui ait interprété la montagne de celui qui a dit : Je serai semblable au Très-Haut, faites pénitence, roulez-vous dans le sac et dans la cendre, et effacez un crime si énorme par des larmes continuelles. Si

votre impiété vous est remise, vous en recevrez le pardon, lorsque, selon l'erreur d'Origène, le diable doit le recevoir, puisqu'on ne sait pas qu'il ait plus horriblement blasphémé contre Dieu que par votre bouche. *Meam injuriam patienter tuli, impietatem contra Deum ferre non potui*, j'ai souffert avec patience l'injure que vous m'avez faite, mais je n'ai pu souffrir l'impiété que vous avez proférée contre Dieu. Voilà pourquoi si sur la fin de cette lettre il semble que je sois plus mordant que je n'avais promis, c'est qu'après vous avoir une fois accordé le pardon que vous m'avez demandé de votre emportement, vous avez cru que votre repentir était une lâcheté, et que, vous prévalant de ma bonté, vous pouviez encore vous déchaîner contre moi et m'outrager avec plus d'insolence. Je prie néanmoins Jésus-Christ de vous faire entendre la voix de sa grâce, afin que vous l'écoutiez avec attention et vous vous taisiez avec respect, ou que du moins si vous parlez vous parliez comme il faut. C'est ainsi que saint Jérôme aimait mieux chercher la gloire de Dieu que d'assouvir le ressentiment de son cœur, et qu'il souhaitait plutôt à ses ennemis le pardon de leurs péchés et l'intelligence des mystères divins que la vengeance de ses affronts et le châtiment de leurs calomnies.

Mais si la grandeur de sa science lui attira l'aversion des hérétiques, sa sévérité à reprendre le vice, sans avoir égard à la qualité de qui que ce fût, lui fit autant d'ennemis qu'il avait auparavant d'admirateurs. C'est de quoi on ne peut s'étonner, car la doctrine et la probité des gens de bien les exposent à la censure des méchants ; les Esaü ne cesseront jamais de haïr les Jacob, ni les Juifs de persécuter les disciples, et tant qu'il y aura des Paul il se trouvera de faux frères. Quand on n'aime point la vérité, on ne peut souffrir ceux qui l'annoncent ; témoin le diacre Sabinien : il avait commis à Bethléem un crime énorme, et au lieu de profiter de la correction de saint Jérôme, auquel son évêque l'avait recommandé, il le quitta et commença de médire de lui, afin de flétrir l'intégrité de sa vie. Quelle constance ne se fût ébranlée ? quel zèle ne se fût ralenti ? quelle patience ne se fût lassée? Saint Jérôme se vit persécuté par un homme qui déchirait sa réputation, bien loin de reconnaître ses bontés. Extrémité fâcheuse, capable d'abattre un courage moins grand que le sien ; cependant il fut à l'épreuve de cette tentation, et son âme affermie en Dieu ne put être ébranlée par la persécution de ce diacre. Il se contenta de lui représenter sa conduite et de l'exhorter à faire pénitence. Vous vous laissez aller, lui dit-il, au torrent de vos passions déréglées, et afin qu'il ne semble pas que vous soyez sans compagnon dans vos désordres, vous imputez des crimes atroces aux serviteurs de Dieu. Il est vrai que vous êtes venu vous jeter à mes pieds et me demander une miséricorde de sang, pour parler comme vous ; car vous appréhendiez ma vengeance, et vous ne craigniez pas les jugements d'un Dieu irrité. Je vous pardonnai, je l'avoue, et que devait-on attendre autre chose d'un chrétien ? *Ignovi, fateor, quid enim aliud possum tibi facere Christianus* ? Ne faut-il pas que l'Evangile soit plus parfait que le Koran, que la loi de Jésus-Christ soit plus excellente que celle de Mahomet, et qu'un prêtre soit distingué d'un infidèle par l'exercice de quelque vertu héroïque ? Cependant vous vous allumez contre moi comme une vipère ; vous me traitez injurieusement et, sans respecter le caractère de ma prêtrise, vous m'insultez avec insolence. Ce n'est pas que je me plaigne de vos outrages, *non doleo de maledictis*, on sait que vous ne louez que les pécheurs ; je me plains seulement de ce que votre cœur est inflexible, de ce que vous conservez les sentiments de votre colère et de ce que vous avez résolu de faire éclater les desseins de votre vengeance. Revenez à Dieu, vindicatif, afin qu'il vous pardonne, quittez l'inimitié et détournez par là l'emportement de sa colère.

Mais rien ne fit tant éclater l'amour de saint Jérôme envers ses ennemis que la haine cruelle que les Romains conçurent contre lui après qu'il eut obligé Paule, Eustoquie et Mélanie, qui étaient les trois principales dames de la ville de Rome, à s'enfermer dans un cloître. Ceux qui avaient baisé le bas de sa robe, qui l'avaient regardé comme un saint et qui l'avaient trouvé digne du pontificat, se déchaînèrent effroyablement contre lui et le noircirent de calomnies, en l'appelant séducteur et hypocrite. Ils attentèrent même à sa pureté et l'accusèrent d'être impudique ; en quoi on peut dire qu'ils l'attaquèrent par l'endroit où il était le plus sensible. La patience du saint surmonta la malice de ses ennemis ; mais comme elle augmentait de jour en jour et qu'elle se flattait de l'impunité, saint Jérôme crut que les lieux où un Dieu rédempteur avait porté la peine des crimes de son peuple lui seraient un asile assuré contre la persécution de ses ennemis ; c'est pour cela qu'en partant il écrivit à la dame Azèle : Je suis ce pécheur et ce dissimulé qui se sert de charmes pour séduire; quelques-uns m'ont déchiré et ont pris part de la bouche à ma douleur pendant que leur cœur en était ravi de joie, mais le Seigneur, qui a connu leurs sentiments, s'est moqué d'eux et les a remis à son jugement dernier, ainsi que son serviteur. Avant que j'allasse chez Paule et Mélanie, j'avais les suffrages de toute la ville, tout le monde me jugeait digne de la tiare, en un mot, je passais pour saint ; mais depuis que j'ai commencé d'honorer leur mérite, on m'a noirci de toutes sortes de crimes. *Hæc flens dolensque conscripsi, et gratias ago Deo meo quod dignus sim quem mundus oderit*. Voilà, Madame, la lettre d'un homme qui vous écrit les larmes aux yeux et qui remercie Dieu d'être digne que le monde le haïsse. Priez-le que je puisse aller de Babylone à Jérusalem, que je sorte des terres de Nabuchodonosor pour entrer dans celles de Jésus-

Christ, et qu'Esdras me reconnaisse en mon pays. Que j'étais fou de vouloir chanter les cantiques du Sauveur dans une terre étrangère, et de chercher du secours en Egypte après avoir quitté la Syrie! A son exemple, je ne désavoue pas la croix, je la regarde comme l'étendard de ma foi pendant qu'on m'appelle pécheur. On dit que je suis magicien, les Juifs en dirent autant de mon Seigneur, et saint Paul passa pour un séducteur. Eh! qu'ai-je souffert, moi qui combats sous les drapeaux de Jésus-Christ? *Infamiam falsi criminis imputarunt, sed scio per bonam et malam famam perveniri ad regna cœlorum.* On me calomnie, mais la bonne et la mauvaise réputation servent également à gagner le ciel, et lorsque nous serons devant le tribunal de Dieu, on verra quelles auront été les intentions de chacun.

Voilà, chrétiens, la charité de saint Jérôme envers ses ennemis, voilà saint Jérôme haï de Castorine, voilà saint Jérôme réconcilié avec sa tante. Voilà saint Jérôme outragé par Vigilance, voilà saint Jérôme souffrant avec patience cet outrage; voilà saint Jérôme maudit et décrié par Sabinien, voilà saint Jérôme bénissant ce diacre qui l'a maudit; voilà saint Jérôme calomnié et persécuté par les Romains, voilà saint Jérôme priant pour ceux qui le persécutent et le calomnient Quel exemple plus édifiant de réconciliation! ne doit-il pas vous faire rougir? Vous n'aimez pas vos frères, vous ne supportez pas leurs faiblesses, vous ne leur faites pas du bien, vous ne pardonnez pas à vos ennemis, vous ne priez pas pour eux. Si bien que, *Charitas Patris non est in eo* (I *Joan.*, II, 15), vous n'avez pas dans le cœur la charité du Père éternel. Comme elle est un amour opposé à celui du monde, elle vainc les ennemis, non par la rigueur et par la violence, mais par la douceur et par la patience. De là vient que vous croyez avoir droit de les haïr, et que vous faites même une loi de les persécuter, de leur faire tout le mal que vous êtes capables de leur faire, de les traverser dans leurs desseins, de ruiner leurs affaires, de leur ôter l'honneur, la réputation et la vie même, ou du moins de leur souhaiter la mort. Il ne faut pas même que les injures soient atroces pour en venir à ces extrémités. La moindre infidélité, la moindre injustice, la plus petite médisance, une parole mal entendue, un certain ton de voix qui ne signifie rien, un simple regard, un geste, une action qui est échappée sans réflexion et sans égard suffit très-souvent, comme une étincelle, pour allumer un grand feu et pour causer des inimitiés qui durent toute votre vie, et qui se perpétuent dans vos familles. C'est aussi ce qui choque cette belle sentence de saint Jérôme : *Irasci hominis est, et injuriam non facere Christiani.* Les hommes peuvent se mettre en colère pourvu qu'ils ne pèchent pas, mais il est défendu aux chrétiens de se venger de leurs ennemis et de leur faire de mal.

Ah! chrétiens, jusques à quand ne vous réconcilierez-vous pas avec vos ennemis; jusques à quand ne serez-vous pas touchés de la réconciliation de saint Jérôme; jusques à quand voudrez-vous tirer vengeance de vos outrages? Quoi! la haine qu'on vous porte est-elle aussi opiniâtre que l'inimitié que Castorine avait conçue contre lui? l'injure qu'on vous a faite est-elle aussi maligne que l'envie que Vigilance lui a portée? la médisance qu'on a débitée vous est-elle aussi atroce que la calomnie que Sabinien sema contre lui dans la Palestine? la persécution que vous souffrez pour la justice est-elle aussi cruelle que l'insolence des Romains, qui le noircirent de crimes énormes par des motifs d'une mortelle jalousie? Je sais bien que vous vous réconciliez quelquefois, mais ce n'est pas parce que Jésus-Christ le veut, mais parce que le monde le veut; vous faites seulement cette réconciliation pour sauver les dehors, non pour étouffer la vengeance sincèrement et de bonne foi; vous vous réconciliez par des considérations purement humaines, vous donnez cela à la prière de vos amis, à l'autorité des puissants, à l'autorité du prince, qui veut que vous viviez bien ensemble. Vous le faites par des raisons d'intérêt, pour ne pas désobliger ceux qui s'en mêlent, de peur quelquefois d'irriter davantage vos ennemis et de vous attirer sur les bras des affaires encore plus fâcheuses, mais vous ne le faites jamais dans la vue de Dieu, ni par la considération de sa loi, ni par la représentation que vous fait saint Jérôme, lorsqu'il vous dit : *Apud Christianos, non qui patitur, sed qui facit contumeliam, miser est.* Parmi les chrétiens ce n'est pas celui qui reçoit une injure qui est à plaindre, mais celui qui la fait. Ainsi, lorsque vous outragez vos ennemis, ils méritent par leurs souffrances les louanges des hommes, les grâces de Jésus-Christ et les biens du royaume du ciel; et vous vous attirez par votre injustice les mépris des hommes, la haine de Dieu et tous les supplices de l'enfer.

Soyons, chrétiens, enflammés par la charité comme saint Jérôme, qui a toujours brûlé de ce feu céleste. Cette vertu n'a point de prix, dit ce grand docteur; parce qu'elle est le principe de toutes les vertus, et la perfection, le mérite et la couronne. *Dilectio pretium non habet.* O grand et charitable Jérôme! nous vous applaudissons d'avoir été embrasés des flammes de la charité divine. C'est par cette vertu que vous avez aimé Dieu, assisté le prochain et recherché vos ennemis pour vous réconcilier avec eux. Notre charité est refroidie, et nous désirons renoncer à cette froideur; assistez-nous, afin que chacun de nous puisse dire à Dieu : *Domine, tu scis quia amo te* (*Joan.*, XXI, 15). Nous vous aimons, Seigneur, de tout notre cœur. Ne permettez pas que la charité s'éteigne dans notre âme, mais faites que comme cette vertu ne finira jamais, après vous avoir aimé sur la terre, assisté notre prochain et recherché nos ennemis pour l'amour de vous, nous vous aimions éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

SERMON IV.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR RABAISSÉ PAR L'HUMILITÉ.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, XII).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Comme l'humilité, chrétiens, est le fondement de toutes les vertus chrétiennes, il ne faut pas s'étonner que la science d'un docteur de l'Église soit pure, universelle et infatigable, quand on remarque par toute la suite de ses actions qu'il prend un soin particulier de la soutenir par une humilité profonde. Il ne fuit pas la science, mais il lui préfère la charité. La science sans charité est vaine et orgueilleuse ; la charité sans la science est aveugle et dangereuse. Ainsi il tempère la science qui enfle par la charité qui édifie; et comme la charité est fondée sur l'humilité, il tâche d'acquérir cette vertu et de la faire paraître dans ses actions, puisque sans elle les plus belles connaissances de la science ne sont que des occasions de chute et de ruine pour les plus illustres docteurs. Pourquoi doit-on croire que Moïse s'excusa lorsque Dieu le voulut envoyer pour tirer son peuple de l'Egypte, et qu'il demanda que Dieu en envoyât un autre qui s'en pût mieux acquitter que lui? C'est que Moïse était humble, il ne s'appuyait pas sur sa science ni sur sa prudence, mais il se défiait de lui-même, de ses propres forces, de ses propres lumières, de sa propre habileté, et enfin de toute sorte de moyens humains. Et comme c'est une très-bonne chose que l'humilité et la connaissance qu'on a, que de soi-même on n'est propre à rien, Moïse entra dans un bas sentiment de lui-même, en considérant que le grand ministère où Dieu l'appelait avait besoin d'être soutenu par une profonde humilité, et que sans cette vertu il ne serait qu'une occasion d'orgueil et de présomption pour son âme. Tel a été saint Jérôme. Il est aisé de juger, par toutes les actions de ce grand docteur, qu'il n'a pu se sanctifier dans la réputation qu'il s'est acquise par ses écrits, à moins que d'avoir été aussi humble dans son cœur qu'il a paru élevé par la grandeur de sa science. Un homme de cette pénétration, dont l'esprit tenait du prodige, et qui avait de si grandes connaissances que, selon saint Augustin, elles n'avaient d'autres bornes que celles de la vérité connue , *Quæ Hieronimus ignoravit in natura nullus hominum scivit*, ne pouvait subsister longtemps dans un état si dangereux, si son humilité n'eût été si solide que ses qualités étaient éclatantes. Les plus hauts arbres cachent d'autant plus leurs racines dans la terre que leurs branches sont plus élevées ; ainsi saint Jérôme, qui a été élevé par la grandeur de sa science, a été d'autant plus humble qu'il l'a paru moins. C'est donc de l'humilité de ce grand docteur que je vais faire ce discours , après avoir demandé les lumières du Saint-Esprit par les intercessions de la Vierge. *Ave, Maria.*

Rien, chrétiens, dans le sens de saint Jérôme, plus excellent, rien plus aimable que l'humilité; elle est la première vertu du christianisme, la gardienne de toutes les vertus, et c'est une chose extrêmement agréable, lorsqu'étant élevés par le mérite et par la sainteté de notre vie nous nous abaissons par l'humilité. De là vient que l'Ecriture nous dit : *Quanto magnus es humilia te in omnibus* (*Eccli.*, III, 20). Plus vous êtes grands, plus humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu; car plus l'édifice de l'âme est élevé, plus l'humilité, qui en est le fondement, doit être profonde. Comme toute la vertu chrétienne n'est qu'humilité , l'humilité doit croître à proportion que la vertu croît, comme une plante pousse en bas ses racines plus profondément à mesure qu'elle étend ses feuilles en haut. Dieu n'est honoré que par les humbles, soit dans le ciel par les anges, qui ne se considèrent devant lui que comme un néant, soit dans la terre par les hommes, qui sont persuadés qu'ils ne sont que ténèbres et que péché devant ses yeux. C'est pour cela que quand notre grand docteur nous exhorte à la pratique de l'humilité, il ne parle pas d'une humilité feinte et que l'on fait paraître par une affectation de gestes étudiés, en parlant du bout des dents. Il y a beaucoup de différence entre la vertu et les apparences de la vertu, entre le corps et l'ombre de ce corps. L'orgueil qui se cache sous les apparences de la vertu en est d'autant plus criminel : et je ne sais comment il arrive que le vice devient plus noir et plus honteux quand il se couvre du voile de la vertu. Voilà les sentiments de l'humilité de saint Jérôme bien énoncés. Il n'a jamais affecté une humilité apparente, qui est un véritable orgueil, il a toujours fait paraître dans ses actions une humilité solide. En quoi il a vérifié ces paroles qu'il a écrites à Célantie : Rien ne nous rend plus agréables à Dieu et aux hommes que, si nous sommes grands par le mérite d'une vie sainte, nous demeurons petits par les abaissements de l'humilité chétienne : *Nihil est quod nos tam hominibus gratos et Deo faciat, quam si vitæ merito magni, humilitate infimi simus.* Il est vrai que son humilité a été beaucoup plus connue de Dieu que des hommes; néanmoins il n'a pas laissé d'en donner des marques publiques dans ses écrits; et il l'a fait avec une liberté d'autant plus grande qu'il ne croyait point que ce qu'il écrivait à ses amis pour leur instruction et pour sa propre consolation dût venir jusqu'à nous. C'est là que son humilité a fait paraître trois rabaissements, savoir de mépris, de reconnaissance, et de crainte : 1° de mépris des honneurs; 2° de reconnaissance des bienfaits; 3° de crainte des châtiments. Si bien que saint Jérôme méprisant, saint Jérôme reconnaissant, et saint Jérôme craintif, par les rabaissements de l'humilité, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour bien comprendre que le mépris de

l'honneur est un abaissement de l'humilité, il ne faut que considérer que l'honneur est la récompense de la vertu, l'âme des belles actions, le désir des grands, la passion des rois, et l'unique bien qui accompagne les hommes après leur mort. Prévenus de ces fausses raisons, ils conservent l'amour de la gloire jusqu'à la fin de leur vie; c'est la dernière passion dont ils se dépouillent, c'est la dernière tentation qui les attaque; et souvent elle triomphe d'eux après qu'ils ont triomphé de l'avarice et de l'impudicité. C'est la première qui les a séparés de Dieu, et c'est la dernière qui les empêche d'y retourner. C'est la passion où se retranche l'amour-propre quand il est abandonné de toutes les autres. Si bien qu'on peut dire qu'un homme n'a plus d'amour-propre quand il n'a plus de passion pour l'honneur. O le grand mal! s'écrie saint Jérôme dans la lettre qu'il écrit à Eustoquie : *Illud vitandum est, ne inanis gloriæ ardore capiaris*, prenez garde de ne vous laisser emporter à l'ardeur de la vaine gloire. C'est une passion bien difficile à arracher du cœur humain. Il y a des personnes qui, étant très-persuadées que dans le haut comble des honneurs qu'elles possèdent, elles ne sont que poudre et que cendre, n'ont pas de peine à concevoir dans le secret de leurs cœurs d'humbles sentiments d'eux-mêmes, et qui cependant seraient bien marries de passer pour méprisables devant les hommes.. Elles ont un soin excessif de tout ce qui peut les rendre recommandables, et elles sont bien aises que leur extérieur démente en quelque sorte le jugement si raisonnable qu'elles font d'elles-mêmes de ce qu'elles sont. Il y en a d'autres, au contraire, qui veulent bien paraître viles et abjectes devant les hommes, et qui méprisent tout ce qu'ils font en s'humiliant à l'extérieur, mais qui en même temps s'enflent au dedans d'un orgueil secret par la vue de cette même humilité qu'elles font paraître. De sorte que leur cœur s'élève d'autant plus de vaine gloire qu'elles s'efforcent davantage de la réprimer à l'extérieur. C'est pour cela que notre saint docteur dit encore à cette sainte vierge : Ne faites point paraître plus de retenue ni d'humilité qu'il ne faut, de peur que vous ne tombiez dans les piéges de la vanité en les évitant : *Ne velis videri plus humilis quam necesse est, ne gloriam fugiendo quæras*. Plusieurs cachent leur pauvreté et leur charité de telle manière qu'ils cherchent à être estimés par ce qu'ils font pour ne l'être point, et c'est aimer extraordinairement la louange qu'on demande en la fuyant; mais, pour vous, dites avec le Prophète ; *Tu autem, Domine, gloria mea es* (*Ps.* III, 4). Seigneur, je renonce à l'honneur du siècle, vous êtes seul ma gloire et ma louange.

Et saint Jérôme a fort bien pratiqué ce sage conseil; il a découvert avec une grande circonspection et surmonté avec une force admirable toutes les tentations de l'honneur mondain ; car pour montrer qu'ayant dans le cœur d'humbles sentiments de lui-même, il ne cherchait pas à être honoré au dehors, il disait ces paroles de David : Je me mépriserai et je me rendrai encore devant les hommes plus vil et plus méprisable : *Ludam et vilior fiam plusquam factus sum* (II *Reg.*, VI, 22). Et pour faire voir qu'en paraissant vil et abject à l'extérieur il ne s'en élevait point de vanité au dedans du cœur, il ajoutait : Et je deviendrai bas et humble à mes propres yeux. *Et ero humilis in oculis meis*, comme s'il disait en d'autres termes : Je me considère dans mon âme tel que je me fais voir à l'extérieur en m'humiliant. Mais pour bien comprendre combien merveilleux a été le mépris que saint Jérôme a fait des honneurs, il faut considérer combien d'excellentes qualités il avait reçues de Dieu, et avec quel soin parmi tant de grâces il s'est conservé dans l'humilité. Et en effet, il y avait danger qu'il ne s'élevât de vanité. Toute la terre avait recours à lui comme à l'oracle de la vérité. Saint Augustin se faisait un honneur de se rendre son disciple, les Papes le consultaient dans leurs doutes; quoiqu'il ne fût qu'un simple solitaire, les évêques orthodoxes le regardaient comme le défenseur de la foi. Jamais homme ne fut tout ensemble, ni plus retiré dans la solitude, ni plus autorisé dans le monde, ni plus habile dans les sciences, ni plus expérimenté dans les vertus. On ne peut rien imaginer de convenable à un solitaire, ni d'utile à un docteur, que ce grand personnage n'ait appris, n'ai su et n'ait enseigné. Cependant quel mépris n'a-t-il pas fait de l'honneur que sa science lui attirait, jusqu'à dire à ses amis Domnion et Rogatien : *Fateor me in divinis voluminibus propriis viribus non credidisse.* Je me fie si peu à mes forces et à mes propres sentiments, dans ce qui regarde l'Ecriture sainte, que je consulte les autres, même sur ce que je crois bien savoir; et parce que vous m'avez prié de traduire en latin les livres des Paralipomènes, j'ai fait venir de Tabérie un homme dont la science est en admiration parmi les Hébreux ; et ayant conféré avec lui sur ce livre depuis le commencement jusqu'à la fin, j'ai entrepris avec ce secours ce que vous m'avez commandé d'exécuter. *Contuli cum eo a vertice usque ad extremum unguem, et sic confirmatus ausus sum facere quod jubebatis.*

On a toujours loué le mépris de la vaine gloire que David fit lorsqu'il dansa devant l'arche du Seigneur. Il avait sujet de s'élever de vanité. Il avait brisé la gueule des lions, rompu la patte des ours, été élu de Dieu préférablement à ses frères, plus âgés que lui, été sacré pour gouverner un royaume après la réprobation du roi Saül. Il avait renversé mort d'un seul coup de pierre un Goliath formidable à tout Israël, et rapporté les marques sanglantes de la défaite des Philistins à son roi qui les avait exigées. Il était entré en possession d'un royaume qui lui avait été promis, et il avait commandé sans aucune contradiction à tout le peuple d'Israël; et néanmoins après tout cela, lorsqu'il fit revenir l'arche du Seigneur en Jérusalem, il oublia presque qu'il fût

élevé au-dessus de tous les autres pour leur commander, et se mêlant parmi le peuple, il dansa devant l'arche pour l'honorer. *Et David saltabat totis viribus ante Dominum* (II *Reg.*, VI, 14). Voilà comment David, que Dieu par un choix particulier avait colloqué au-dessus des autres, se soumit à lui en s'égalant au moindre du peuple et l'imitant dans les actions les plus basses et les plus abjectes. Il ne fit point de réflexion sur ce qu'il était élevé à la puissance de la royauté, il ne craignit point de se déhonorer devant ses sujets en sautant ainsi à leurs yeux, et il oublia l'honneur qu'il avait de leur commander, quand il assista devant l'arche de celui qui lui avait conféré cet honneur suprême. Enfin, il pratiqua devant Dieu les actions les plus basses et les plus abjectes, afin d'affermir par cette extrême humilité les actions grandes et fortes qu'il avait faites devant les hommes. Eh! combien devons-nous admirer saint Jérôme du peu de cas qu'il a fait des honneurs du monde. Il avait joint la pratique des vertus à l'étude des livres sacrés, il avait également instruit et édifié toute l'Eglise. Quels volumes pourraient contenir les questions qu'il avait expliquées, les doutes qu'il avait levés, les difficultés qu'il avait aplanies, les erreurs qu'il avait dissipées, les hérésies qu'il avait confondues? Et qui pourrait raconter le nombre des hérétiques qu'il avait ramenés et des pécheurs qu'il avait convertis autant par la vertu de ses exemples que par la force de ses discours? Les siècles passés ont admiré ses ouvrages, la postérité sera instruite par les belles leçons qu'il a faites à des particuliers dans ses belles lettres, et l'Eglise sera sanctifiée par la grandeur de ses vertus. Cependant comme il s'est humilié pour sa science il s'est encore plus rabaissé pour sa vertu lorsqu'il écrit à son cher ami Florence : Ne jugez pas de moi par le mérite de notre frère Rufin. *Noli nos ejus æstimare virtutibus.* Vous verrez dans ce grand personnage des marques évidentes de sainteté; et moi, de quelque côté que l'on me regarde, je ne suis que de la cendre et de la boue; et je m'estimerais heureux si mes yeux pouvaient supporter l'éclat de ses vertus. Il s'est lavé, et il est purifié comme la neige; et moi, souillé de tous mes péchés, j'attends en tremblant qu'on vienne me faire payer jusqu'à la dernière obole. Cependant, comme le Seigneur brise les liens des captifs et qu'il pense aux humbles et à ceux qui le craignent, il me dira peut-être aussi dans le tombeau où je suis : Jérôme, lève-toi, *Hieronyme, veni foras.*

Quelle humilité plus suprenante! Saint Jérôme était rempli de lumières, il instruisait l'Eglise par l'éclat de sa doctrine et par la pureté de ses versions; il avait du feu pour l'invention, de l'abondance pour l'élocution, de la fermeté pour la mémoire, les mouvements prompts, faciles et justes, et une pénétration d'esprit qui était prodigieuse, et il n'a pas estimé des qualités si éclatantes et leur a préféré la science des autres. Voici ce qu'il écrivit à Fabiole, qui l'avait prié avec instance dans ses lettres qu'il l'entretînt d'Aaron et des habillements du grand prêtre : On dit, Madame, qu'il paraît sous le nom de Tertullien un livre des vêtements d'Aaron. S'il tombait entre vos mains, parce que vous êtes à Rome où toutes choses se rencontrent, y étant apportées avec diligence, je vous prie de ne pas comparer la petite goutte d'eau que je vous envoie à cette grande rivière. Car on doit juger de moi par la médiocrité de mon esprit, et non pas par la beauté de celui des grands hommes : *Non magnorum virorum ingeniis, sed meis sum viribus æstimandus.* Ecoutez ce qu'il manda au solitaire Rustique. Après quantité d'avis salutaires qu'il lui donna pour vivre dans le désert, il conclut : Vous avez auprès de vous le saint évêque Procule; c'est un personnage d'une éminente érudition, il peut de vive voix vous en dire plus que mes lettres. Les avis que vous en recevrez à toute heure vous empêcheront de quitter le chemin par où le peuple d'Israël allant à la terre de promission était assuré de passer. Et ce qu'il envoya à Didier ne venait pas d'un moindre fonds d'humilité, lorsqu'il lui disait : Après avoir lu la lettre dont vous m'avez honoré quand je l'attendais le moins, j'ai été bien-aise, à la vérité, de savoir le sentiment d'un homme sincère et éloquent; mais étant rentré en moi-même, j'en ai plutôt été accablé sous le poids, que soulagé par la douceur. Ignorez-vous que je fais profession de l'humilité, et que je travaille à gagner le ciel par des bassesses : *Scis enim dogma nostrum humilitatis tenere vexillum, et per ima gradientes ad summa nos scandere.* Tant ce grand docteur a aimé l'abaissement de cette vertu dont il écrit : Aimez-la et elle vous conservera; faites effort pour atteindre jusqu'à elle, et elle vous exaltera et deviendra votre gloire lorsque vous l'aurez embrassée.

Mais, pour mettre le comble à l'humilité de saint Jérôme, je dois vous dire qu'il était un homme rempli de mérites et édifiant le monde par ses exemples. Souvent éprouvé par la tentation, mais toujours fidèle et tirant avantage de ses épreuves; tantôt favorisé du ciel, tantôt affligé sur la terre, mais jamais enflé de son bonheur, ni vaincu par l'affliction, et joignant tous les jours de sa vie la pratique des conseils à l'observation des préceptes, il s'était rendu digne de l'admiration des fidèles par l'ardeur de sa charité et par la véhémence de ses désirs, par l'austérité de sa pénitence et par la force de ses corrections, par la sagesse de ses avis et par la sainteté de sa vie. Cependant il a compté si peu sur des vertus si éminentes, qu'il a conjuré le Pape Damase, par la passion du Sauveur, d'imiter en son endroit la charité de ceux dont il avait la dignité, de lui apprendre avec qui il devait converser en Syrie, et de ne pas rejeter un malheureux pour qui le Sauveur avait bien voulu mourir. Cependant il a très-humblement prié Azelle de se souvenir de lui dans ses priè-

res, elle qui était un modèle de vertu et de chasteté, et qu'elle lui rendît, par leur moyen, la mer calme, afin qu'il arrivât heureusement à Bethléem. Cependant il a imploré le secours de Théodose et de quelques autres solitaires, pour obtenir de Dieu le salut de ses péchés, et leur a écrit en ces termes : Que je désirerais être à cette heure avec vous et vous embrasser avec toute la joie de mon âme! Quoique je sois indigne de vous regarder, je verrais un désert plus charmant que les villes, et une solitude habitée comme le paradis par un peuple de saints. Mais puisque les péchés dont je me suis noirci m'éloignent de votre compagnie, et que vous pouvez obtenir cette grâce pour moi, je vous conjure de me délivrer par vos prières des ténèbres de ce monde : *Obsecro quia vos impetrare posse non ambigo, ut me ex istius tenebris sæculi vestro liberetis oratu.* Je vous importune encore dans une lettre d'une chose que je vous ai déjà demandée de vive voix, parce que je la souhaite de tout mon cœur; c'est à vous à faire en sorte que mon désir soit accompli, et à vos prières d'obtenir que je puisse faire ce que je veux. Je suis comme une brebis malade et séparée du troupeau; si le bon pasteur ne me rapporte sur ses épaules, mes pas chancèleront et je retomberai en tâchant de me relever. Je suis cet enfant prodigue qui, après avoir dépensé ce que son père lui a donné, ne suis pas encore venu me jeter à ses pieds; je ne me suis pas encore éloigné de l'occasion du péché; et parce que je n'y ai point renoncé, comme j'ai eu dessein de le faire, le diable me surprend dans des nouvelles embuscades. Je suis environné d'une mer dans laquelle je ne puis ni avancer ni aller en arrière; j'attends de vos prières que le Saint-Esprit me donne un vent favorable qui me conduise au port : *Superest ut oratu vestro sancti Spiritus aura me provehat et ad portum optatum optati littoris prosequatur.*

Mais, chrétiens, bien que saint Jérôme ait triomphé de la passion des honneurs pour pratiquer l'humilité, on ne peut voir qu'avec chagrin que vous méprisez cette vertu pour aimer la gloire du monde. Quel malheur! vous êtes sensibles à la vanité, c'est votre tentation, c'est l'affaire que le diable vous suscite pour s'emparer de votre âme. Au lieu de vous exciter à l'humilité en méditant que c'est la racine et le fondement de toutes les autres vertus, que c'est le moyen de les acquérir, de les conserver et de les enseigner aux fidèles, et que vous les aurez toutes, pourvu que vous ayez l'humilité, vous ne voulez rien établir sur des raisons tirées de la spiritualité. Vous dites même qu'il est beau d'être estimé des hommes, que cela est important pour l'édification du prochain, et que le Sage vous conseille d'avoir soin de votre réputation. Hélas! avez-vous bien examiné avec soin ce que c'est véritablement que l'opinion des hommes qui vous donne tant d'inquiétude et tant d'affaires? Envisagez-la, je vous prie, de tous côtés, afin que, venant à en juger sainement, vous vous encouragiez à la mépriser, et que vous ne demeuriez pas davantage dans l'erreur. Vous estimez grands les honneurs que vous tirez de votre science, non parce qu'ils le sont en effet, mais parce que votre vanité vous les fait paraître tels : où je vous puis alléguer l'exemple des fourmis, qui portent des fardeaux qui sont véritablement très-pesants, eu égard à leur petit corps, mais ne laissent pas néanmoins d'être très-légers. Il en est de même de l'opinion et de l'estime du monde. Qu'ainsi ne soit. Je vous demande, l'opinion bonne ou mauvaise que l'on a de vous vous fait-elle meilleurs ou pires? Non, assurément; car ni la louange ne rend point saine une conscience malade, ni la calomnie ne rend point malade une conscience saine. C'est l'amour que vous avez pour les honneurs qui gâte votre âme; c'est la gloire que vous cherchez dans la science qui vous enfle : *Scientia inflat* (I *Cor.*, VIII, 1). C'est de là qu'on peut dire que votre orgueil n'est qu'une enflure, non pas une véritable grandeur. Or, ce qui est enflé semble grand au dehors, mais n'est pas sain au dedans : ainsi vous que la louange des honneurs rend orgueilleux paraissez grands, mais vous ne l'êtes pas en effet; l'orgueil qu'elle vous donne n'est pas une grandeur véritable, c'est une enflure dangereuse. Vous seriez véritablement grands si, pour parvenir à cette grandeur, vous pratiquiez la vertu de l'humilité. Rien, dit saint Jérôme, de plus grand devant Dieu que l'humilité : *Apud Deum non est quidquam humilitate sublimius.* Si bien que comme ce n'est pas, ajoute l'Apôtre, celui qui s'estime lui-même qui est estimable, mais celui que Dieu estime, vous vous trompez si vous espérez de pouvoir arriver à la véritable grandeur par l'estime des hommes. Non, non, le chemin infaillible pour vous élever en honneur, c'est celui de la vertu et de l'humilité. Tâchez de devenir un bon chrétien, tâchez de paraître le plus humble de tous, et faites en sorte que ce ne soit pas inutilement que vous êtes appelés dans l'Évangile la lumière du monde.

C'est là en quoi consiste l'honneur d'un docteur qui a renoncé véritablement au siècle; il vous sied mal, au contraire, d'aimer et de chercher l'estime des hommes. La charité avec laquelle vous devez étaler votre science n'est point ambitieuse, elle n'est point vaine : *Charitas non est ambitiosa, non inflatur* (I *Cor.*, XIII, 5). Autrement on peut s'écrier contre vous : Jusques à quand jetterez-vous plus de fumée que de clarté? Jusques à quand répandrez-vous plus de ténèbres que de lumières? Et jusques à quand n'entreprendrez-vous le ministère de la parole que pour vous rendre recommandables devant les hommes? Faut-il s'étonner si vous exercez un saint emploi d'une manière profane, si vous travaillez plus pour votre réputation que pour le salut des âmes, si vous préférez l'admiration des auditeurs aux larmes des pénitents, et si vous vous souciez si peu de toucher les cœurs, pourvu que vous puissiez charmer les esprits? Faut-il s'étonner si l'on

ne remarque dans vos prédications que des expressions affectées, si l'on s'aperçoit d'un défaut d'onction dans vos paroles, si vos manières étudiées tiennent plus du théâtre que de la chaire, si le front avec lequel vous invectivez contre les vices dont vous êtes infectés vous-mêmes est une preuve manifeste que, comme c'est l'ambition qui vous rend savants, c'est la vanité qui vous fait débiter tout ce que vous savez? Enfin, faut-il s'étonner si vos prédications font tant d'éclat et si peu d'effet? Vous y parlez plus pour votre réputation que pour l'édification de vos auditeurs; on y court plus par une vaine curiosité que par un désir sincère de s'instruire, et l'on en sort plus dégoûté des pensées délicates que touché des raisonnements solides. Oh! que le grand Jérôme condamne votre vaine gloire! Il ne tomba jamais dans ce grand désordre. Comme ce fut le pur amour de la vérité qui le fit disciple, ce fut aussi l'unique motif de la charité qui le rendit maître; et en cette qualité il ne se contenta pas d'instruire l'Eglise par sa doctrine : il l'édifia encore par ses exemples. Véritablement, nous ne voyons rien de semblable parmi vous. Vous n'apportez à l'ordination que de l'ignorance et de la faiblesse; vous entreprenez le sacré ministère sans avoir ni capacité, ni doctrine. La liaison des sciences et des vertus ne subsiste plus en vous que dans votre idée; loin de les unir ensemble, vous les avilissez, vous les négligez, et vous vous imaginez que l'éloquence ne consiste qu'à crier bien haut et qu'à parler beaucoup. Cela vous perdra, chrétiens. Car saint Jérôme, sur ces paroles des Proverbes : Que ses actions la louent dans les places, vous avertit que ce ne seront pas les vaines louanges des hommes, mais vos actions, qui feront votre éloge et qui rendront témoignage de vous quand il faudra que vous paraissiez en jugement devant Dieu : *Laudent eam in judicio, non hominum supervacui favores, sed opera ipsa quæ fecit.* Ah! imitez saint Jérôme : il s'est humilié par le mépris des honneurs et par la reconnaissance des bienfaits. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La reconnaissance est un rabaissement de l'humilité chrétienne. Ceux qui reçoivent les dons de Dieu s'humilient devant lui, ils se confessent ses débiteurs; et malgré l'orgueil de leur cœur, ils proportionnent leurs actions de grâces à la libéralité du Seigneur. Elle est le premier acte de notre religion, une vertu générale qui donne des noms particuliers à chaque vertu particulière, et la voie la plus sûre pour nous approcher de Dieu et en attirer les bénédictions. De là vient que, comme l'humilité est le principe, le motif et la perfection de la reconnaissance, l'Ecriture sainte met l'action de grâces entre les sacrifices qu'on rend à Dieu. Le Seigneur, dit Isaïe, consolera Sion; il la consolera de toutes ses ruines; il changera ses déserts en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur; on y verra partout la joie et l'allégresse, on y entendra les actions de grâces et les cantiques de louanges : *Consolabitur Dominus Sion, et ponet desertum ejus quasi delicias, et invenietur in ea gratiarum actio et vox laudis* (*Isa.*, LI, 3). Dieu fera des grands biens aux hommes : il leur donnera une naissance illustre, un génie transcendant, des maîtres très-savants, une science extraordinaire; et parce qu'ils seront parfaits dans les pratiques de la vertu, ils sauront conserver leur humilité au milieu des faveurs signalées que Dieu leur aura faites, si bien qu'ils lui en rendront des actions de grâces et qu'ils lui en attribueront toute la gloire. Qui n'est ravi de la libéralité de Dieu, qui donne des talents extraordinaires aux hommes qu'il veut élever dans les grandes charges et dans les fonctions éclatantes des ministères les plus sublimes? Et qui ne demeure satisfait de l'humilité avec laquelle ces grands hommes témoignent à Dieu leur reconnaissance des honneurs et des applaudissements que leur attirent les belles qualités dont ils sont doués? Car être regardés comme des hommes parfaits, qui est le plus grand honneur qu'ils puissent jamais recevoir, et n'en rien attribuer à eux-mêmes; n'en retenir pas la moindre chose pour eux, et ne se laisser aller à aucune sorte de complaisance, mais référer à Dieu la gloire de tout; se renfermer dans leur bassesse comme si de rien n'était, et comme si c'était un honneur qui fût rendu à quelques autres, c'est assurément une reconnaissance très-sublime et une humilité très-profonde. Ce qui fait dire à saint Jérôme que dans le ciel les saints loueront éternellement Dieu avec les anges, et sur la terre ils méditent continuellement ses louanges en formant des actions de grâces, dans le souvenir de ses bienfaits et dans la vue de la grandeur de sa bonté et de sa magnificence : *Et in terra sancti jugi in Domini laude meditantur.*

Or, la bonté de Dieu a départi de grandes faveurs à saint Jérôme : la première a été de le faire naître, dans le IVᵉ siècle, d'une famille illustre sur les confins de Dalmatie. La noblesse est une insigne prérogative que les pères communiquent à leurs enfants en leur donnant la vie; c'est un rayon de gloire qui des ancêtres rejaillit sur les descendants, et un honneur qui compense la lâcheté des successeurs par la valeur de leurs prédécesseurs. Le monde distingue les hommes nobles d'avec les roturiers; mais comme la religion chrétienne ne fait acception de personne, qu'elle ne met point de différence dans les conditions, et qu'elle juge de la liberté ou de l'esclavage d'un homme sur la vie qu'il mène, c'est pour cela que notre saint n'a considéré en lui que la sagesse de l'homme, qu'il a méprisé la distinction que le siècle met dans les conditions, et que, sans avoir égard à la noblesse dont il a été issu, il s'est humilié devant Dieu pour le remercier de sa naissance. Cette sorte d'humilité est en usage dans le ciel, et cela paraît par la vision que saint Jean eut des vingt-quatre vieillards qui se prosternaient devant celui qui était

assis sur le trône, et qui mettaient leurs couronnes aux pieds du trône en l'adorant : *Mittebant coronas suas ante thronum* (*Apoc.*, IV, 10). Comme la couronne est la marque de la noblesse, mettre la couronne aux pieds du trône de Dieu n'est point attribuer sa grandeur à soi-même : c'est reconnaître qu'on la tient entièrement de Dieu, et lui en donner toute la gloire, comme les vieillards faisaient, en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir toute sorte de gloire, d'honneur et de puissance, car vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté que tout a été fait. Ainsi il a été juste que saint Jérôme ait mis sa couronne, c'est-à-dire sa noblesse, aux pieds de Dieu, puisque tout ce qu'il avait venait de lui, et que tout ce qu'il y avait de grand dans sa naissance était l'ouvrage de sa bonté et de sa puissance. C'est pour cela qu'il disait à Célantie : Ne vous préférez jamais à personne à cause de la noblesse de votre maison, et ne croyez pas que les autres soient au-dessous de vous, parce que vous êtes formée d'un sang plus illustre qu'eux. Y eut-il un homme devant Dieu plus grand et plus illustre que saint Pierre, qui fut un pauvre pêcheur? une femme plus noble que Marie, qui fut la femme d'un charpentier? Cependant Jésus-Christ a confié les clefs du ciel à ce pauvre pêcheur; et la femme de ce simple charpentier a mérité d'être la mère de celui qui confia les clefs du ciel à ce pauvre pêcheur. Car Dieu a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était rien pour détruire ce qui était de plus grand. Et il a pratiqué sa lettre, puisque, pour remercier Dieu de sa noblesse, il s'est humilié devant lui; et, se méprisant soi-même, il a cru que sa plus grande gloire consistait à être orné de vertus : *Summa apud Deum est nobilitas, clarum esse virtutibus.*

La seconde faveur que saint Jérôme a reçue a été des biens de la terre. Car il est à croire que l'opulence de sa maison répondait à la noblesse de sa naissance. L'argent qu'il employa à Rome à faire une bibliothèque, ce que lui coûta son transport de Rome à Jérusalem, et d'autres dépenses que l'on voit dans ses écrits qu'il fit en diverses occasions, marquent qu'il était de bonne famille, et qu'il avait beaucoup de bien. Mais comme les richesses enflent le cœur et qu'elles inspirent aux riches des sentiments superbes et fastueux, il s'en est dégagé pour s'humilier devant Dieu dans les pratiques de la pauvreté volontaire. Il a cru que pour témoigner à Jésus-Christ une parfaite reconnaissance de ses biens il devait les distribuer selon ses paroles : Allez, vendez, non pas une partie de votre bien, mais tout ce que vous avez. Ne le donnez pas à vos amis, à vos parents, à votre femme ou à vos enfants ; n'en réservez rien, même pour votre nécessité particulière, de peur que vous ne soyez punis comme Ananie et Saphire, mais donnez tout aux pauvres. Employez les richesses injustes à vous faire des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. En un mot, si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Et moi, disait-il à Héliodore, je me serais imaginé de pouvoir suivre le Sauveur étant accablé sous le poids de l'or ? *Et ego onustus auro arbitror me Christum sequi?* Ah ! si j'eusse eu de l'or, de l'argent, des biens et des meubles précieux, je n'aurais pu être son partage ; c'est pour cela que je me suis contenté d'avoir de quoi me vêtir et de quoi me nourrir, et je me suis dépouillé de tout pour suivre Jésus-Christ attaché nu à la croix. O humilité merveilleuse de saint Jérôme ! ô admirable reconnaisance de ce grand docteur ! Il a cru qu'il n'était pas de sa condition comme de celle des soldats, c'est-à-dire qu'il ne devait pas chercher son intérêt sous les étendards du Fils de Dieu, et qu'il ne devait pas devenir plus riche qu'il n'était quand il avait commencé à le suivre. Il voyait des solitaires plus opulents dans le désert qu'ils n'étaient dans le monde. Il ne pouvait souffrir les clercs qui avaient embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, et qui cependant avaient plus de richesses que quand ils vivaient dans le siècle sous les lois du démon ; et il soupirait avec l'Eglise en regardant dans l'abondance des gens que le monde avait vus dans la mendicité : *Ut suspiret eos Ecclesia divites quos mundus tenuit ante mendicos.* Sa table était frugale, et les pauvres et les pèlerins y trouvaient place en la compagnie de Jésus-Christ. Il fuyait comme des pestiférés les ecclésiastiques qui se mêlaient d'affaires, qui de pauvres étaient devenus riches, et qui faisaient les vains, quoiqu'ils fussent sans naissance. Et bien qu'il ait expliqué l'Ecriture à des personnes riches et de grande qualité, il les a défiées de pouvoir dire s'il avait pris de l'argent d'elles, s'il en avait reçu des présents petits ou grands, et s'il s'était enrichi de leurs biens : *Pecuniam cujusquam accepi? munera vel parva, vel magna non sprevi ? In manu mea æs alicujus insonuit?*

La troisième faveur qu'il a reçue de Dieu a été la science. Ses parents, servant aux desseins de Dieu sans le savoir, n'oublièrent rien pour son éducation. Il l'envoyèrent à Rome sous la discipline de Donat et de Victorin, les plus excellents maîtres de leur siècle, l'un dans les règles de la grammaire, l'autre dans les préceptes de l'éloquence. Saint Jérôme apporta de son fonds, aux soins assidus que prenaient ces deux grands génies de ses études, d'excellentes dispositions. Une imagination prompte, un esprit avide de tout savoir, et capable de tout apprendre, un jugement solide et pénétrant, une mémoire ferme et sans relâche, soutenue d'une complexion robuste ; ses maîtres, excités par de si belles dispositions lui découvraient toutes les richesses de leur esprit. Le disciple, attiré par les beautés des arts, n'oubliait rien pour en pénétrer tous les mystères. De Rome il partit pour la France, non pour y apprendre par curio-

sité ce qu'on n'enseigne ensuite que par orgueil, mais pour s'instruire lui-même des maximes humiliantes de l'Evangile auprès des pieux et des savants personnages qui y florissaient alors. De la France il passa dans la Grèce, de la Grèce dans la Palestine, s'arrêtant partout où il y avait des hommes célèbres en doctrine, et les allant trouver jusqu'aux extrémités du monde pour apprendre d'eux quelque nouvelle connaissance. C'est cela qu'il prenait plus de soin de recueillir dans son esprit et de conserver dans sa mémoire que l'abeille n'est soigneuse de ramasser les fleurs dans les parterres et de les ranger dans ses rayons pour en faire le miel. En quoi il voulut accomplir à la lettre cet avis de l'apôtre saint Jacques : *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum* (*Jacob.*, I, 19), afin de se rendre semblable à une source, qui, étant abondante en elle-même et libérale envers les autres, répand de sa plénitude sans souffrir aucune diminution. Que ne puis-je vous le représenter aux pieds de saint Grégoire de Nazianze, profond et habile théologien ! C'est là qu'il recueillait avec respect tous les oracles de sa bouche, et qu'il ne laissait tomber par terre aucune de ses paroles. Vous admireriez son affection, et je suis surpris de son progrès. Avec quelle adresse ne savait-il pas engager les savants dans des conférences particulières, non pas pour faire paraître la vivacité de ses lumières, la pénétration de son esprit, la solidité de son jugement, mais pour donner occasion de dire tout ce qu'ils savaient, afin de profiter de leurs connaissances ? Ce qui lui a fait écrire à Licinius : L'abondance qui nourrit les pauvres est bonne, mais comme Jésus-Christ aime plus les âmes que les richesses, l'intelligence est meilleure pour reconnaître les trésors cachés de la science que les voleurs ne peuvent découvrir par leurs artifices, ni les larrons enlever par leurs violences : *Sed melior intelligentia, ut agnoscamus thesauros absconditos quos nec fur possit suffodere, nec latro violentus eripere.*

Mais peut-on s'étonner si la science de saint Jérôme a été si éminente ? Il l'a reçue comme un don de Dieu, et il était véritablement humble. Quelque estime qu'elle lui ait attirée, il ne s'en est pas estimé davantage, mais il a demeuré aussi ferme dans le sentiment de sa bassesse que s'il n'avait rien reçu, il a su faire distinction entre ce qui lui était étranger et ce qui lui était propre, et attribuer à un chacun ce qui lui appartenait. Ainsi regardant la science qu'il avait reçue de Dieu comme un bien étranger et d'emprunt, il ne détournait jamais les yeux de dessus sa propre bassesse et de l'état où il aurait été si Dieu l'eût abandonné un moment et ne l'eût continuellement éclairé de ses lumières. Mais plus il était éclairé de Dieu, plus il s'abaissait devant lui pour reconnaître son don. Quand un arbre est fort chargé de fruits, la quantité de fruit fait courber les branches jusqu'à les rompre même quelquefois, au lieu que celles qui n'en sont point chargées demeurent droites et élevées. Il en est de même dans les hommes spirituels ; l'orgueilleux qui ne porte point de fruit s'élève toujours en haut ; mais l'humble, qui est chargé du fruit de la science et de la sagesse divine, est toujours dans l'abaissement et dans l'humilité. Les connaissances qu'il a reçues de Dieu sont pour lui un sujet de s'humilier davantage et de vivre dans une plus grande reconnaissance. C'est pour cela que saint Jérôme, se sentant appelé de Dieu, non pas pour être caché sous le boisseau, mais pour être exposé à la vue de toute la terre comme une ville sur une montagne, et pour éclairer comme un flambeau sur un chandelier, a conçu un bas sentiment de lui-même, et ce bas sentiment partait d'une profonde connaissance de son néant. Si bien qu'il a reconnu que toute la science venait de Dieu, et qu'en lui en attribuant toute la gloire il la lui a restituée tout entière sans en rien retenir pour lui. Il avait appris cette reconnaissance de cet enseignement que Dieu donna au peuple d'Israël dans le Deutéronome lorsque lui parlant par la bouche de Moïse : Prenez garde, lui disait-il, d'oublier jamais le Seigneur votre Dieu, *Cave nequando obliviscaris Domini Dei tui* (*Deut.*, III, 11). C'est oublier Dieu que de s'attribuer à soi-même les dons qu'on a reçus. Mais c'est lui rendre les véritables actions de grâces qu'il demande de nous pour les bienfaits, que de reconnaître que nous les tenons de sa libéralité. C'est ce qu'a fait saint Jérôme. Comme il savait que, selon ce qu'il a dit lui-même, *Illos cœlestis sapientiæ secretis illustrat quos terreni fastus nihil habere considerat*, Dieu ne révèle pas les mystères de sa sagesse céleste à ceux qui recherchent avec faste la gloire de la terre, mais à ceux qui veulent que tout l'honneur soit réservé pour lui seul, il s'est humilié devant Dieu, et pour lui rendre une véritable reconnaissance de ses dons, il lui en a attribué la louange et la gloire.

Vous n'êtes pas si reconnaissants, chrétiens, vous qui vous vantez sans cesse de la noblesse de vos ancêtres, de la grandeur de vos richesses, de la profondeur de votre science, de la beauté de votre corps, de la pénétration de votre esprit et de tous les dons que vous avez reçus de Dieu. Est-ce ainsi que vous vous humiliez devant Dieu et que vous reconnaissez son admirable bonté ? Quel plus grand bonheur pour vous, si vous vous connaissiez vous-mêmes, et si lorsque vous vous glorifiez, vous vous glorifiassiez en Dieu ? Si Dieu dissipant les ténèbres de votre esprit par un rayon de lumière vous faisait connaître clairement que tout ce que vous êtes vous le tenez de lui, que vous ne subsistez que par lui et que vous n'avez aucun bien en vous que celui qu'il plaît à la miséricorde divine d'y répandre et d'y conserver, vous ne vous enfleriez pas de votre naissance et vous écouteriez avec respect

saint Jérôme qui vous dit : *Frustra sibi aliquis de nobilitate generis applaudit*, il est inutile à une personne de s'applaudir elle-même à cause de sa noblesse. Comme tous les hommes ont été rachetés par le sang du Sauveur, ils sont également précieux et illustres devant Dieu. Et il n'importe point d'où l'on tire sa naissance, puisque nous sommes tous également régénérés en Jésus-Christ. C'est pour cela que si nous oublions que nous sommes tous engendrés d'un même homme, souvenons-nous au moins que nous avons été aussi tous régénérés d'un même Jésus-Christ. Vous ne vous flatteriez pas de vos richesses, puisque, selon les oracles de toute l'Écriture, l'impiété, l'orgueil, la noblesse, la bonne chère, l'injustice et quantité d'autres péchés sont toujours joints avec les grandes richesses, qu'elles vous font oublier Dieu, qu'elles vous rendent abominables à ses yeux quand vous en faites un mauvais usage, et qu'il est très-difficile que vous entriez dans le royaume des cieux, qui, comme dit saint Jérôme, ne sont habités que par des gens dégagés de tout et qui semblent être portés sur des ailes : *Regna cœlorum expeditos et alarum levitate subnixos habitatores desiderant*. Et vous ne vous vanteriez pas de votre science. Vous ne seriez pas si inquiets que de faire paraître ce que vous savez sans vous donner le temps de bien apprendre; vous ne seriez pas si négligents pour vous-mêmes, ni trop zélés pour les autres; il ne vous tarderait pas de répandre ce qu'à peine vous avez recueilli; vous seriez convaincus, comme saint Jérôme, qu'il faut écouter Dieu pendant longtemps avant que de parler aux hommes. Vous penseriez que, pour devenir éloquents en paroles, il faut vous rendre puissants en œuvres, comme Jésus-Christ. Et vous croiriez qu'il est dangereux de vous vider avant de vous remplir ; et que d'entreprendre les fonctions des maîtres sans avoir exercé tous les devoirs des disciples, c'est aimer mieux mépriser les bonnes choses que les apprendre, selon ces paroles de ce grand docteur : *Optima quæque malunt contemnere plerique quam discere*.

Ah ! chrétiens ! où est la sainteté de votre religion ? où est l'action de grâces que vous devez à Dieu ? où est l'humilité de votre cœur ? Ne savez-vous pas que le vieux Tobie donnait ce conseil à son fils : Ne souffrez pas que l'orgueil domine dans votre cœur ou dans vos paroles? *Superbiam nunquam in tuo sensu, aut in tuo verbo dominari permittas* (*Tob.*, IV, 14). Saint Jérôme l'a bien suivi. Il est marqué dans sa Vie qu'il était de très-grande qualité, et néanmoins il n'y a aucun endroit dans tous ses ouvrages où il en ait rien insinué. Pourquoi vous vantez-vous de ce que vous êtes dans le siècle ? Qu'y a-t-il qui vous convienne moins que de tirer vanité de votre noblesse et du rang que vos parents tiennent dans le monde ? Car l'éclat de la naissance, des grandeurs et des dignités, qu'est-ce autre chose qu'un peu de vent et de fumée ? Savez-vous à quoi les richesses sont bonnes en vous ? à vous élever et à éteindre la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la douceur, l'esprit de pénitence, les larmes et le gémissement intérieur. Si bien que, comme vous vous contentez des choses présentes, vous ne vous mettez jamais en peine de ce qu'on vous dit sur l'autre vie, vous en doutez même ; et on trouve parmi vous beaucoup plus d'impies et de libertins que parmi les pauvres. Ce que l'on estime en vous c'est la vertu, c'est l'humilité. Quant à ce que vous êtes savants sans être humbles, on compte cela pour rien, et lorsque dans le siècle vous faites cas de la science, et que vous vous en faites un sujet d'élévation, vous montrez bien votre vanité et le peu de goût que vous avez pour la reconnaissance. Vous montrez bien que vous méprisez les dons que vous avez reçus de Dieu et que même vous y renoncez. Car ceux, dit saint Jérôme, à qui Notre-Seigneur, par une bonté toute gratuite, a donné de beaux talents de la nature pour les employer à son service se laissent aller à l'orgueil de leur esprit, et tirent vanité de leurs connaissances, oublient leur Créateur, se forment des idoles et reconnaissent des dieux étrangers : *Qui propter mentis superbiam et dogmatum vanitatem obliti sunt Dei sui et finxerunt idola*. Ah ! suivez l'exemple de ce grand docteur. Il s'est humilié par la reconnaissance des bienfaits et par la crainte des châtiments. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La crainte est la compagne de l'humilité. Quand on craint la puissance de Dieu, on s'humilie devant lui, de peur qu'il ne nous accable ; et dès qu'on est humble on devient, comme Job, des hommes simples et droits de cœur ; nous craignons Dieu, nous nous retirons du mal et nous méritons que le Seigneur nous regarde avec complaisance. Sur qui, dit-il par Isaïe, jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé d'humilité et qui écoute mes paroles avec tremblement? *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu et trementem sermones meos?* (*Isai.*, LXVI, 1.) C'est par ce don qu'on appelle heureux les humbles qui craignent Dieu ; heureux, dit le Psalmiste, l'homme qui craint le Seigneur, il aura une grande volonté pour ses commandements. Sa postérité sera puissante sur la terre, la race des justes sera bénie, la gloire et les richesses seront dans sa maison et sa justice demeurera jusqu'au siècle des siècles. Et le Sage ne dit pas moins : Heureux est celui qui a reçu le don de la crainte de Dieu. Ce don s'élève au-dessus de tous, parce qu'il est le principe de l'amour de Dieu, qui est le degré le plus éminent du bonheur des hommes et le comble des dons du ciel, sans lequel tous les autres seraient inutiles. Car, quand on aurait toute la sagesse et toute la science des prophètes, comme dit saint Paul, on ne serait rien sans la charité, et il ne servirait pas même de donner sans elle tout son bien aux pauvres, et de livrer son corps

aux flammes, puisque c'est la foi animée par l'amour de Dieu qui sanctifie toutes les œuvres des saints et qui couronne tous les martyrs. C'est pour cela que Job dit que la souveraine sagesse est de craindre le Seigneur, et que la vraie intellligence est de se retirer du mal. Par où il fait voir en quoi consiste la vraie sagesse des hommes. C'est-à-dire, il nous fait entendre que le Seigneur s'est réservé à lui seul cette suprême sagesse avec laquelle il connaît qu'il a créé et qu'il gouverne le monde, mais qu'il a communiqué aux hommes une autre espèce de sagesse, qui consiste à craindre Dieu, et une autre espèce d'intelligence, qui nous apprend à nous retirer du mal. C'est là le partage des hommes humbles. Dieu adresse donc, dit saint Jérôme, son discours aux hommes, et il les exhorte à rentrer en eux et à sonder le fond de leur cœur. Si vous reconnaissez, leur dit-il, que vous avez la crainte de Dieu, il est certain que vous possédez la vraie sagesse, et que, ne pouvant pas encore la connaître en elle-même, vous la connaissez telle qu'elle peut être en vous. Car cette sagesse qui, telle qu'elle est dans son essence, cause une sainte frayeur aux anges mêmes, se fait sentir au-dedans de vous par ses effets, qui s'appellent la crainte de Dieu sainte et louable. *Ille timor est sanctus et laudabilis ne quisquam Deum offendat.* Elle vous empêche d'abuser de ses dons et de l'offenser par un abus si criminel.

Voilà la crainte qui a saisi le cœur de l'humble Jérôme, et qui l'a toujours tenu dans l'abaissement et dans l'humilité. Tous les biens me sont venus avec elle, disait Salomon en parlant de la sagesse, et je puis appliquer ces paroles à l'humilité de notre saint, et dire aussi que tous les biens lui sont venus avec elle, puisque le même Salomon dit que là où est l'humilité, là est la sagesse, et que David nous apprend que Dieu donne de la sagesse aux petits, c'est-à-dire à ceux qui deviennent petits par l'humilité. Oui, les pluies de la grâce de Dieu ont coulé sur l'humble Jérôme comme les eaux coulent dans les vallons; et comme l'abondance des eaux rend les vallons fértiles, ainsi l'abondance de Dieu a fait que ce grand docteur a produit plus de fruit que les autres. La raison est que les bienfaits qu'il a reçus de Dieu ont été pour lui un sujet de s'humilier davantage et de vivre dans une plus grande crainte. Il disait sans cesse avec Job: *Si vidi solem cum fulgeret et lætatum est in abscondito cor meum* (*Job*, III, 27). Je n'ai point regardé le soleil lorsqu'il brillait avec éclat, et mon cœur ne s'est point flatté d'une joie secrète, afin de marquer qu'il veillait avec beaucoup de circonspection sur lui-même, de crainte que son cœur ne s'enflât de vanité même en secret pour les grandes qualités qu'il avait reçues de Dieu. Il ressemblait à un marchand. Quand celui-ci a emprunté une grande somme d'argent, la joie qu'il a de voir cet argent en ses mains est modérée par l'obligation qu'il a de le rendre, et par l'inquiétude de savoir s'il la pourra payer plus tard. De même plus l'humble Jérôme a reçu de dons de Dieu, plus il a reconnu qu'il était redevable à Dieu et qu'il avait une plus étroite obligation de le servir, et s'imaginant toujours que sa reconnaissance et ses services ne répondaient point comme il fallait à la grandeur des grâces et des faveurs qu'il avait reçues, il croyait en même temps que tout autre que lui en ferait un meilleur usage. C'est ce qui a rendu ce grand docteur plus humble et plus abaissé. Il savait que Dieu lui demanderait compte, non-seulement des péchés qu'il avait commis, mais aussi des bienfaits qu'il avait reçus. Voilà pourquoi pour éviter le reproche qu'il a mis lui-même dans la bouche d'un maître, qui parlant dans l'Evangile à son économe qui l'avait calomnié, l'accusant de dureté, et qui avait négligé de faire valoir son argent en le cachant dans la terre, lui dit: Serviteur méchant et paresseux, vous savez bien que je moissonne où je n'ai point semé, et que je recueille où je n'ai rien mis, pourquoi cette considération ne vous a t-elle pas du moins donné de la crainte de mes châtiments? *Quare non tibi istiusmodi cogitatio incussit timorem?* Il a regardé en lui les dons de Dieu comme des talents dont il devait lui rendre compte, et il a craint que s'il venait à les perdre par sa faute, la perte ne retombât sur lui, et que Dieu même ne les lui ôtât pendant sa vie.

C'est la punition dont Dieu frappe sur l'heure les grands excès et les impiétés extraordinaires de ces hommes détestables dont saint Paul dit que Dieu les a abandonnés à leurs passions honteuses et en un sens réprouvé, qui est la plus grande et la plus sévère de toutes les punitions de Dieu. Car c'est d'eux que parle David. Ils ne sont point dans les travaux comme les autres hommes, et les plaies dont le commun du monde est frappé ne les frappe pas, parce qu'ils ne méritent pas que Dieu leur ouvre les yeux par sa visite salutaire, et qu'il guérisse leurs maux par des plaies temporelles et passagères; eux qui se laissant aller au désespoir se sont abandonnés à toutes sortes d'impuretés et de déréglements, et qui, par une longue habitude de pécher, étant tombés dans l'endurcissement du cœur, ne sont plus en état de satisfaire à la justice de Dieu dans le temps, et se purifier de leurs taches dans la brièveté de cette vie. Cette sévère vengeance et ce châtiment terrible que Dieu exerça contre ceux qui étaient tombés dans de grands excès a été l'exemple qui retenait saint Jérôme dans la vertu, et qui lui donnait de la terreur. Il appréhendait que Dieu ne le traitât comme un habile médecin traite les malades. Comme celui-ci après avoir en vain épuisé tous ses remèdes pour les guérir, et ne lui en restant plus qui soient proportionnés à l'excès de leur maladie, est comme obligé de céder à la grandeur de leurs maux : de même il craignait que Dieu tâchant de purifier en cette vie par des afflictions salutaires son âme que le péché avait trop souillée dans sa jeunesse, il n'usât plus

à son égard de ces châtiments, qui ne sont que des effets de sa miséricorde et de son amour, il craignait que le Seigneur ne lui déclarât lui-même sa perte par ces paroles d'Ezéchiel : *Quiescere faciam indignationem meam in te, ecce tollo a te desiderabile in plaga* (*Ezech.*, XXIV, 13), je ne me mettrai plus en colère contre vous, et mon zèle s'est retiré de dessus vous. Si bien qu'après avoir beaucoup travaillé et sué, votre rouille n'aura pu s'en aller, non pas même par le feu, et votre impureté sera exécrable. Il craignait enfin que Dieu ne le livrât aux désirs de son cœur par le refus de ses grâces, et qu'il ne le rendît semblable à ceux auxquels Dieu ôte tous les biens qu'il leur a donnés, afin qu'ils le reconnaissent pour leur vengeur dans la disette, puisqu'ils n'ont pas voulu le reconnaître pour leur bienfaiteur dans l'abondance. *Omnia auferet Deus, ut qui in copia datorem non senserant, sentiant ex penuria*, dit notre docteur.

Il avait bien sujet de craindre en considérant la chute de Lucifer. Il était le plus élevé de tous les anges, mais comme il faut avoir la tête bonne pour être élevé bien haut sans qu'elle tourne, et que tout le monde ne l'a pas assez bien faite pour cela, elle tourna dans le ciel à Lucifer quand il se vit dans ce haut degré de gloire où le Créateur l'avait établi, et il tomba aussitôt dans l'abîme. Saint Jean remarque que ce qui perdit ce prince des anges, c'est qu'ayant été créé si parfait, et ne voyant rien en lui que de haut et de sublime, il ne demeura pas dans la vérité, c'est-à-dire, il ne demeura pas dans la reconnaissance de ce qu'il devait à Dieu, mais s'arrêtant dans la complaisance de ses propres perfections, ses pensées ne furent que des pensées d'orgueil, et c'est cet orgueil inconcevable qui lui fit proférer ce blasphème : J'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, c'est-à-dire au-dessus des anges et de ces créatures si nobles qui sont éclairées de Dieu comme les étoiles le sont du soleil; et c'est par là qu'il croyait être semblable au Très-Haut. Que si le premier ange n'a pu se voir si élevé sans tomber en voulant s'établir en la gloire de Dieu même, et se regardant comme le principe de son bonheur et de sa grandeur, combien plus de sujet avait saint Jérôme de craindre, lui qui n'était qu'un homme misérable, à qui on pouvait appliquer avec raison ces paroles du prophète : Assurément l'homme passe en figure. Car comme la figure se dissipe et se perd en un moment, de même saint Jérôme a passé et s'est évanoui en un instant. C'est pour cela que ce grand docteur demande : Pourquoi pensons-nous que Dieu, prononçant à Lucifer la sentence de sa condamnation, lui dit : Vous avez péché, parce que la considération de votre propre beauté vous a enflé le cœur, et que la vue de votre beauté vous a fait perdre votre sagesse, mais je vous ai chassé de la montagne de Dieu, et vous ai précipité dans l'abîme. *Peccasti et ejeci te de monte Dei* (*Ezech.*, XXVIII, 16); sinon qu'afin que nous la lisions, et qu'en la lisant nous soyons obligés de craindre sa justice. *Quod legentes timere compellimur.* Car si elle n'a pas épargné les anges, qui se sont faits des dons de Dieu un sujet d'orgueil comme s'ils ne les eussent pas reçus, *Quid de nobis existimandum est?* Combien devons-nous craindre et nous humilier, de peur qu'au lieu de lui attribuer tout l'honneur et toute la gloire de ces belles qualités qu'il nous a données, nous nous en glorifiions en nous-mêmes, comme si nous ne les tenions que de nous.

Et ne peut-on pas dire que la crainte qui était le principe de son humilité était un reste de cette sévérité avec laquelle Dieu l'avait fait traiter par les anges pour châtier l'attachement qu'il avait à lire les auteurs profanes? L'histoire de sa Vie rapporte qu'il passait les jours et les nuits dans la lecture des poëtes et des orateurs. Car les expressions des uns et les figures des autres avaient pour lui tant de charmes qu'il ne pouvait s'appliquer à autre chose. Cela l'aurait peut-être gâté si Dieu, qui le destinait à une science plus simple en apparence, mais plus sublime en effet, ne l'eût redressé dans une maladie par une vision terrible. Il lui sembla d'être cité au jugement de Dieu, et que Jésus-Christ ne voulut pas le reconnaître pour son disciple, à cause du mépris qu'il faisait de la simplicité de son Evangile, mais bien pour celui de Cicéron, dont il avait toujours les ouvrages entre les mains. *Ciceronianus es, non christianus.* Vous avez dit, lui repartit le Seigneur qui l'avait interrogé de sa profession, que vous êtes chrétien; vous mentez, vous êtes cicéronien, non chrétien : car où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Et après lui avoir reproché cet égarement d'esprit, il le fit châtier si sévèrement qu'il en porta longtemps les marques sur les épaules. Or, soit que la crainte des jugements de Dieu, dont il était vivement pénétré, eût fait cette impression sur lui, soit que son imagination, qui était vive, lui représentât comme une vérité ce qui peut être n'était qu'une simple vision, soit enfin que Dieu voulant rectifier ses études l'eût fait châtier véritablement, quoi qu'il en soit, il est certain que dès ce moment il renonça pour jamais à l'étude des sciences profanes pour ne s'appliquer qu'à l'étude des livres saints. C'est alors qu'il travailla à sanctifier son âme par l'exercice des vertus, que la crainte du châtiment l'humilia sous la main toute-puissante de Dieu. Lors, dit notre saint docteur, que saint Paul traita rudement son corps, et qu'il le réduisit en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres il ne fût pas réprouvé lui-même, il ne faut pas croire que ce vase d'élection en ait usé de la sorte pour acquérir seulement la chasteté. Non, en cela il travaillait aussi à sanctifier son âme par la crainte des châtiments éternels. Voilà pourquoi la crainte de saint Paul a épouvanté saint Jérôme. Sa présomption et sa délicatesse n'a pu tenir contre un tel exemple d'humilité et de pénitence dans un si grand apôtre; et il s'est humilié devant Dieu par la

crainte que la grâce du Sauveur a répandue dans son âme, comme il dit dans son interprétation sur Jérémie : *Ut ipse timor qui tribuitur, gratia permaneat Salvatoris.*

C'est, chrétiens, ce que vous ne faites pas, comme si vous prétendiez vous sauver sans humilité et sans pénitence; vous renoncez à Dieu, et parce que vous vous endurcissez dans le péché, vous n'avez pour lui ni amour, ni crainte, ni révérence. Jusqu'à quand mépriserez-vous votre Créateur? comment ne craignez-vous pas votre Seigneur? Et pourquoi vous glorifiez-vous des dons que vous avez reçus de sa libéralité? N'est-il pas vrai que lorsque vous voyez le soleil de justice et la lumière de sa vérité et de sa grâce éclater en vous par les vertus excellentes que vous pratiquez, vous en avez dans les replis cachés de votre cœur une joie et une complaisance secrète, qui vous porte insensiblement à regarder et à louer votre piété comme l'ouvrage de vos mains. Ne savez-vous pas que quiconque s'attribue le bien qu'il fait se convainc lui-même de renoncer à la grâce du Créateur; que c'est une ingratitude qu'on peut appeler un renoncement du Dieu très-haut, parce que celui-là renonce à Dieu effectivement, qui en méprisant sa grâce, ose s'attribuer le pouvoir d'une bonne œuvre; et que c'est la plus grande iniquité, puisque tout péché qui procède de l'infirmité humaine n'est point sans pardon lorsqu'on le demande au souverain juge. Mais la présomption par laquelle vous vous attribuez votre propre vertu vous éloigne d'autant plus de l'espérance du pardon qu'elle vous éloigne davantage de l'humilité qui pourrait vous en rendre dignes. Vous êtes aussi malheureux que les Juifs qui, comme dit saint Jérôme, ont seulement été châtiés rigoureusement, parce qu'ils n'ont point craint le Seigneur : *Suffecisse eis solum crimen ad pœnam quod non timuerint Dominum.* Et certes vous méritez bien cette peine, et il est bien raisonnable que Dieu éclate contre vous. Quand tout le monde conspirerait ensemble pour vous porter à outrager la majesté royale, vous devriez craindre Dieu et ne pas offenser le roi qu'il a établi : vous n'attendez pas que tout le monde vous presse à offenser Dieu, il ne faut qu'une chétive créature pour vous obliger à insulter le roi du ciel. Vous l'offensez pour un peu d'argent, pour un honneur imaginaire, pour une volupté passagère : faut-il s'étonner si vous tombez dans le malheur de Sodome ou de Gomorrhe, et si vous êtes exposés aux supplices de Tyr et de Sidon?

Du moins, chrétiens, vous devez craindre que Dieu ne vous refuse ses grâces, qu'il ne s'éloigne de vous et qu'il ne vous abandonne aux désirs de votre cœur. Terrible vengeance, que vous pouvez éviter par la crainte du châtiment. Pourquoi donc ne conservez-vous pas les précieuses craintes que Dieu vous donne? pourquoi ne le priez-vous pas de les augmenter? pourquoi ne travaillez-vous vous-mêmes à les augmenter par la méditation de ses jugements et par de fréquentes réflexions sur les déréglements de votre vie? Plus vous craindrez, plus vous aurez d'horreur de votre état, plus vous vous trouverez de force pour en sortir, pour vous humilier devant Dieu, et pour éviter le malheur d'être livrés aux désirs de votre cœur. Que vous seriez heureux, si la chute du démon vous faisait sages et craintifs! Vous savez qu'encore que par l'entendement il connût que la gloire appartenait toute à Dieu, il ne laissa pas néanmoins de la lui dérober et de se l'attribuer par la volonté. Il conçut une vaine complaisance de lui-même en se voyant si parfait; et au lieu d'attribuer à Dieu la gloire des dons qu'il en avait reçus, il en fit une matière d'orgueil et un sujet de révolte. Garde qu'il ne vous en arrive autant, garde que vos propres perfections ne vous remplissent d'une vaine joie et ne vous fassent oublier ce que vous êtes. Craignez que Dieu ne vous punisse, même en ce monde, et que pour ne savoir pas vous maintenir dans l'humilité, vous ne soyez déchus de l'élévation où Dieu vous a mis. Que si vous n'êtes pas encore capables de crainte, je crains pour vous, et j'appréhende que votre orgueil ne soit puni de l'abaissement, et que vous ne soyez humiliés à proportion de votre vanité présente. Et je tremble de frayeur de ce que vos honneurs seront changés en opprobres, vos vaines joies en douleurs, vos complaisances en peines. Vous souffrirez, et vous souffrirez éternellement. Je vous prie, chrétiens, avec saint Jérôme, de ne prendre pas ce discours comme la prédiction d'un malheur que je souhaite qu'il vous arrive; mais comme un avertissement de ce que vous avez à appréhender, et comme le meilleur office que vous puisse rendre un admoniteur prévoyant et zélé, qui appréhende tout pour vous, et qui ne commence à espérer que parce que vous commencez vous-mêmes à craindre. *Hæc dicta sint non infausto contra te vaticinio, sed pavidi cautique monitoris officio ea quoque in te quæ tuta sunt formidantis.*

Soyons, chrétiens, rabaissés par l'humilité, comme saint Jérôme, qui a toujours aimé l'abaissement. Ce n'est pas, dit ce grand docteur, par l'élévation, mais par l'humilité qu'on s'élève au comble de toutes les vertus. *Ad summitatem virtutum non potentia, sed humilitate venitur.* O pieux et humble Jérôme! c'est par l'humilité que vous avez méprisé les honneurs de la terre, reconnu les dons de Dieu et craint les châtiments de sa justice, fortifiez-nous de vos assistances, afin que chacun de nous puisse dire à Dieu : *Vide, Domine, humilitatem meam* (*Ps.* XXIV, 18). Seigneur, regardez l'humilité de notre cœur : nous voulons mépriser les honneurs, reconnaître vos grâces et craindre vos châtiments; ne permettez pas que l'orgueil s'empare de nos âmes, mais faites que nous nous humilions sans cesse dans ce monde, afin que vous nous éleviez sur le trône de la gloire, où nous conduise, etc.

SERMON V.

LE TRÈS GRAND DOCTEUR SANCTIFIÉ PAR LA SOLITUDE.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, XII).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

La solitude, chrétiens, est non-seulement si nécessaire, mais encore si essentielle au docteur de l'Eglise, que de demander si un docteur doit aimer et rechercher la solitude, c'est demander si un docteur doit être docteur, et si ayant le caractère du doctorat, il en doit avoir l'esprit. Il n'est plus du monde depuis que Jésus-Christ l'en a retiré, il y renonce lui-même volontairement quand il reçoit ce grade illustre. Sa réception est un mystère de consécration et de séparation tout ensemble. Il y reçoit un caractère qui le consacre à Dieu, il y fait un divorce qui le sépare du monde; et comme pour me servir des termes de l'Ecriture, il entreprend de travailler à l'édifice du corps mystique de Jésus-Christ, et qu'il se fait un des architectes de la sainte cité de Dieu, de l'Eglise qu'il a sur terre et de la céleste Jérusalem, il doit se mettre en solitude pour savoir ce que lui doit coûter cette entreprise, pour examiner son fonds et ses talents, et pour penser où il va s'engager et ce qu'il va faire. Dès que Dieu eut fait naître saint Jean-Baptiste pour réformer la Judée par sa prédication, il alla dans le désert, tant pour se sanctifier par la pénitence que pour étudier les maximes qu'il devait prêcher aux Juifs. Là il vainquit le monde par l'amour de la solitude, le plaisir des sens par les austérités de la pénitence, et les démons et l'enfer par la sainteté de sa vie; là, rempli de l'esprit et de la vertu d'Elie, il convertit plusieurs enfants d'Israël au Seigneur par ses corrections; la il fit connaître Jésus-Christ au monde en le montrant avec le doigt, et fut grand devant Dieu. C'est l'éloge que je veux donner présentement à saint Jérôme. Dieu s'étant associé ce docteur, pour être, selon la parole de saint Paul, son coopérateur dans le soin qu'il prend du salut des âmes; et l'ayant ordonné pour être l'interprète de ses mystères et le dispensateur de sa doctrine, il lui inspira l'amour de la solitude afin de lui mettre la vérité dans le cœur pour s'en nourrir avant qu'il l'eût dans la bouche pour l'enseigner. Et notre saint alla dans le désert avec tant d'ardeur, qu'après avoir dit que les enfants de Jonadab, qui ne buvaient point d'une liqueur qui pût enivrer, vivaient sous de simples tentes comme des anachorètes et des ermites, il ajoute : Pour moi, les villes me paraissent une prison et le désert un paradis, *Mihi oppidum carcer et solitudo paradisus est*. Voilà comment saint Jérôme s'est sanctifié dans la solitude, plaise au Saint-Esprit que je puisse vous représenter sa sanctification, après avoir salué la Vierge. *Ave, Maria.*

La solitude où Dieu appelle les docteurs est une agréable demeure et le lieu d'un charmant repos. On y goûte un air plus pur, le ciel y paraît plus serein, et Dieu s'y communique plus familièrement; et c'est le Carmel d'Elie, le désert de saint Jean et la montagne de Jésus-Christ. Elle a été le témoin des veilles du Seigneur, elle a ouï ses prières et ses oraisons, elle l'a vu naître, elle l'a vu prêcher et repaître les troupes; en un mot, elle a été le témoin de la gloire de sa résurrection, elle l'a vu ressusciter, elle l'a vu monter dans le ciel. C'est en faveur de la solitude que le prophète Isaïe dit : Le Seigneur consolera Sion, il la consolera de toutes ses ruines, il changera ses déserts en un lieu de délices et sa solitude en un jardin du Seigneur, on y goûtera la joie et l'allégresse; et on y entendra les actions de grâces et les cantiques de louanges, si bien qu'elle fleurira comme le lis, qu'elle germera de toutes parts, et qu'on y verra la gloire du Seigneur et l'éclat de la magnificence de Dieu. O désert! s'écrie saint Jérôme dans sa lettre à Héliodore, que les fleurs de Jésus-Christ remplissent d'un émail si agréable, *O desertum! Christi fl ribus vernans, o solitudo! in qua nascuntur lapides, de quibus civitas magni Regis exstruitur, o eremus familiarius Deo gaudens;* ô solitude! qui produit des pierres précieuses, dont nous voyons dans l'Apocalypse que la ville du grand Roi est bâtie; ô pays inhabité où Dieu habite plus qu'en nul autre! que faites-vous, mon cher frère, dans le monde, vous qui êtes plus grand que le monde? L'ombre des maisons vous couvrira-t-elle encore longtemps? Et demeurerez-vous encore longtemps enfermé dans la prison de ces villes toutes noires de fumée? Qu'il me soit permis, Seigneur, de vivre en silence sous les douces lois des solitaires et dans les déserts fertiles de la solitude; ô désert terrible aux malins esprits! où les cellules des solitaires ont été comme les tentes d'une armée de soldats invincibles, et ce qu'ont été les tours de Sion et de Jérusalem contre les Assyriens! Qui me mènera dans la solitude, afin que Dieu parle à mon cœur? Qui me donnera des ailes comme la colombe, et je m'envolerai en un lieu sûr, et j'y reposerai en paix? Voilà comme notre saint Docteur a rompu tout commerce avec le monde, qu'il s'est renfermé dans la solitude pour demeurer caché en Jésus-Christ, et qu'il s'est enseveli tout vivant dans les deserts affreux de la Syrie. C'est là qu'étant solitaire il a demeuré dans le repos et dans le silence, qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même, et qu'il a fait paraître trois sanctifications, savoir, d'éloignement, de contemplation et d'étude : 1° d'éloignement des compagnies; 2° de contemplation des mystères; 3° d'étude des Ecritures. Si bien que saint Jérôme éloigné, saint Jérôme contemplatif, saint Jérôme étudiant, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'éloignement des compagnies est un si grand bien, qu'on peut le regarder comme un principe de notre sanctification. Il nous préserve du vice, il nous avance dans la vertu, il nous unit à Jésus-Christ en nous détachant des créatures qui nous détournaient de la voie de Dieu, et qui nous empêchaient de faire notre salut. Un philosophe dit très-bien : Que lorsqu'on a conversé avec les hommes on s'en retourne moins homme

qu'on n'était auparavant. Nous ne fréquentons que ceux que nous aimons, et nous devenons semblables à ceux que nous fréquentons. *Omnis homo simili sui sociabitur. Si communicabit lupus agno aliquando, sic peccator justo* (*Eccli.* XIII, 20). Néanmoins, bien que nous devions aimer tous les hommes par une affection de charité qui fait que nous prions pour ceux mêmes qui sont les plus abandonnés au péché, afin que Dieu leur touche le cœur et leur fasse la même grâce qu'il nous a faite, nous ne devons pas avoir avec eux une liaison de société et de commerce. La raison est que souvent elle leur serait inutile, et qu'elle pourrait nous nuire beaucoup et même nous perdre, car le pécheur, tant qu'il est dans le péché, est comme le loup, et le juste comme l'agneau; ainsi ils sont à l'égard l'un de l'autre, aussi bien que ces deux animaux, entièrement incompatibles et inalliables. On ne voit presque dans les compagnies que de mauvais exemples, on n'y entend que de mauvais discours. Que gagnet-on à visiter ces compagnies ? Peut-on toucher une personne sale sans se salir ? Peut-on manier du feu sans se brûler ? Et cependant cela est plus facile que d'être bon parmi les méchants et de conserver son innocence parmi les occasions du vice. L'exemple est puissant, la nature fragile, l'amour vient de la ressemblance, la conversation vient de l'amour. Si nous fréquentons les gens du monde, ou nous sommes mondains, ou nous le devenons bientôt. Comment résister au torrent de la coutume ou de l'exemple. C'est pour cela que saint Jérôme interprétant ces paroles d'Isaïe : Malheur à moi, qui habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées de péché, dit Isaïe, qui a été touché de componction en son cœur, et qui s'est estimé misérable, a été purifié de ses péchés; et le peuple qui n'a pas non-seulement fait pénitence, mais qui n'a pas su que ses lèvres étaient impures, n'a pas reçu la grâce de la purification : *Providendum igitur sub hoc exemplo.* Profitons donc de cet exemple, ne travaillons pas seulement à devenir justes, mais aussi songeons à fuir la compagnie des méchants. Le prophète a cru que c'était le parti des pécheurs et des misérables, non celui des fidèles et des saints. *Non solum ut ipsi simus justi, sed ne cum peccatoribus moremur, hoc in peccati ac miseriæ parte ducit, ait propheta.*

Ce que saint Jérôme a écrit au Pape Damase, il l'a fait. Il s'est séparé des pécheurs de peur qu'ils ne lui fussent un sujet de chute et de ruine, ou qu'il ne leur fût une occasion de scandale. C'est le conseil que le Saint-Esprit donne aux bons en ces termes : Celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum peribit in illo* (*Eccli.*, III, 27). La foi apprend que le monde est plein de piéges et de la malignité du démon ; on ne croit pas cette vérité, on s'imagine avoir assez de résolution pour empêcher les médisances, pour arrêter les mauvais discours et pour les surmonter par des actions éclatantes ; ainsi on veut se jeter au milieu d'un feu sans se brûler, au milieu d'une rivière sans se noyer; mais enfin Dieu se trouve véritable, et l'homme menteur. Il aime et il cherche le péril au lieu de le craindre, il s'y abandonne et il y périt. Voilà ce qui a rebuté saint Jérôme de la conversation des hommes vicieux. Il avait attiré, par sa grande réputation, plusieurs dames de la première qualité, de la direction desquelles il s'était chargé; mais ayant appris les médisances que ses ennemis vomissaient contre lui, de peur que lui ou eux ne périssent dans ce péril, il se résolut de rompre ce commerce, de quitter la ville de Rome et de se retirer dans le monastère que sainte Paule avait fait bâtir depuis peu à la crèche du Sauveur. Quand j'étais venu à Rome, disait-il, j'étais dans quelque estime parmi les honnêtes gens. Je passais pour avoir de l'esprit et même de la vertu, et parce que je demeurais caché, on louait, sans appréhender de commettre sa réputation avec la mienne, ma simplicité et mon éloquence. Dès que j'ai commencé d'être connu et qu'on a vu des dames considérables par leur naissance et par leurs richesses m'écouter avec assiduité dans l'explication que je leur faisais de l'Ecriture sainte, on a changé de sentiment à mon égard, je n'ai plus été cet homme sincère et désintéressé, j'ai passé pour un imposteur, qui me servais de charmes afin d'attirer auprès de moi des personnes de qualité. On me louait avant que je me fusse chargé de la conduite de Paule et de Mélanie, qui à ma persuasion sont sorties de Rome pour aller à Jérusalem ; et quoique je n'aie reçu d'elles ni argent ni présent, quoique, après les avoir fréquentées, on ne m'ait vu ni habillé de soie ni couvert de pierreries, quoique l'on sache qu'elles ont une vertu solide et exemplaire; cependant, parce que j'ai donné quelque ombrage à certains esprits orgueilleux auxquels ma conduite a déplu, ils ont trouvé à redire à ma façon de vivre, mon éloquence leur a paru suspecte, ils ont même critiqué et contrôlé la simplicité de mon visage. C'est ce qui obligea saint Jérôme de s'éloigner du monde, de monter sur un vaisseau et d'aller dans la solitude pour travailler à la sanctification de son âme. *Hæc cum jam navem conscenderem raptim conscripsi.*

Il est vrai que notre docteur s'étant auparavant retiré dans un désert de Syrie, il a été obligé de vivre en la compagnie des solitaires ariens, comme les premiers chrétiens ne purent éviter de demeurer avec les gentils; mais aussi il y a mené une vie si pure et si divine, que non-seulement il n'a scandalisé personne, mais encore il a donné de grands exemples de sainteté. Il a été devant Dieu une bonne odeur de Jésus-Christ, et comme il a été à Dieu du fond du cœur et de bonne foi, il a mérité de lui être fidèle au milieu de la corruption de l'arianisme. Un astre ne paraît jamais plus lumineux que durant la nuit, ni saint Jérôme n'a été plus fidèle que dans le temps ténébreux de l'affliction et de la persécution de ces hérétiques. Il n'y a pas, disait-il à Marc, un petit

coin dans le désert où l'on ne m'interroge tous les jours de ma croyance, comme si je n'avais pas été baptisé. Si je fais, pour leur obéir, une confession de foi, elle ne leur plaît point; que je la signe, ils ne me croient pas pour cela. Ils veulent sans doute que je quitte ma solitude, j'y consens; aussi bien ils m'ont déjà enlevé la moitié de moi-même, puisque mes frères sont prêts à m'abandonner, ou, pour mieux dire, ils m'abandonnent déjà, en disant qu'il vaut mieux être parmi des bêtes féroces qu'en la compagnie de semblables chrétiens : *Melius esse dicentes inter feras, quam cum talibus Christianis.* Pour moi, je m'enfuirais comme eux si la rigueur de l'hiver et ma santé me le permettaient, et je prie qu'on me permette seulement de demeurer où je suis jusqu'au printemps, si non je pars tout à l'heure, si ce terme semble trop long. Car la terre et tout ce qu'elle contient appartient à Dieu. Sur quoi il semble qu'il voulait imiter l'exemple de deux grands prophètes, savoir Moïse et Ezéchiel. Moïse, est-il écrit, ne pouvant souffrir les désordres des Juifs, fit planter sa tente loin du camp où l'armée était postée ; et il est dit d'Ezéchiel qu'au temps de la transmigration, où les Israélites étaient méchants, il habitait le long du fleuve Chobar. L'habitation de ce prophète était séparée de ce peuple criminel ; il craignait que sa mauvaise compagnie ne souillât son âme par une funeste contagion. Ainsi saint Jérôme se résolut de choisir une demeure éloignée des ariens, de peur que son esprit ne fût infecté de la peste de l'hérésie. Il vaut mieux, ajoute-t-il à Géronce, renoncer au plaisir d'habiter un lieu agréable que de perdre le salut de son âme : *Melius est rem familiarem minui, quam salutem animæ perire.*

Oh! combien est excellente la vertu de ceux qui vivent parmi les méchants! Il y avait un homme, dit l'Ecriture, dans la terre de Hus qui s'appelait Job. Elle marque le lieu où ce saint homme habitait, afin de faire éclater davantage l'excellence de sa vertu. *Vir erat in terra Hus nomine Job* (*Job*, I, 1). Car personne n'ignore que le pays de Hus ne fût habité par des païens ; et il est certain que ces infidèles, étant privés de la connaissance de leur Créateur, étaient engagés dans toutes sortes de vices ; ainsi le lieu de sa demeure est exprimé, afin que ce lui fût un plus grand sujet de louange d'avoir été bon parmi les méchants. Car il n'y a pas grand mérite à être bon parmi les bons, mais bien à l'être parmi les méchants ; parce qu'ainsi que l'on est beaucoup plus digne, de blâme de n'être pas bon parmi les bons ; de même l'on est beaucoup plus digne de gloire d'être bon même parmi des pécheurs et des scélérats. C'est pour cela que saint Jérôme est digne de louange d'avoir conservé sa foi parmi les hérétiques. On peut le comparer à Loth, dont saint Pierre a d'autant plus relevé le mérite, qu'il a pratiqué la vertu parmi des méchants et des réprouvés. Dieu a retiré le juste Loth, dit cet apôtre, de la vie corrompue de ces infâmes qui le voulaient opprimer. Car il était juste et par ses regards et par ses oreilles au milieu de ceux qui affligeaient et tourmentaient tous les jours de plus en plus par leurs actions vicieuses cette âme juste. Et saint Jérôme n'eût pas ressenti la peine et la douleur qu'il ressentit dans le désert, s'il n'eût vu les actions dépravées et entendu les mauvais discours de ceux avec qui il habitait : *Ita me incessabilis inimicus post tergum secutus ut majora in solitudine bella patiar.* On ne change point d'humeur, dit-il, en changeant de climat, pour parler avec un poëte profane. Mon ennemi m'a suivi de si près, que je suis exposé à de plus grands combats dans la solitude. D'un côté, je suis attaqué par les ariens, qui sont appuyés des puissances du monde ; et de l'autre les trois partis, en quoi l'Eglise se trouve divisée, tâchent de m'attirer à eux ; et enfin, les anachorètes, auprès de qui je suis, veulent se prévaloir de l'autorité qu'ils ont sur moi. Cependant on peut assurer que ce grand docteur était juste et par ses regards et par ses oreilles, parce que les erreurs de ces hérétiques ne le touchaient que par un sentiment d'affliction, et non pas de complaisance. Il n'avait dans le cœur que la solitude. Il la regardait comme un lieu de délices, où son âme goûtait une douceur intérieure et inépuisable, où toutes les vertus chrétiennes répandaient une odeur aussi douce que dans un parterre bien émaillé. Là, le vif coloris de sa charité y éclatait, la blancheur des lis de sa chasteté y charmait, et les violettes de son humilité, qui se contentaient du plus bas lieu, n'y étaient jamais agitées d'aucun vent, et où enfin, donnant la mort aux vices et la vie aux vertus, il donnait des combats, gagnait des victoires et faisait des triomphes sur le monde et sur l'enfer.

Mais cette lumière était trop éclatante pour demeurer longtemps sous le boisseau, quelque soin que prît saint Jérôme de se cacher, tout l'Orient fut éclairé de ses rayons ; ce qui obligea Paulin, patriarche d'Antioche, de le faire sortir de la solitude et de l'exposer sur le chandelier en le faisant prêtre. Quelque temps après, ce prélat, ayant reconnu la sagesse et la profonde érudition de ce grand docteur, l'envoya à Rome pour terminer auprès du Pape le différend qu'il avait touchant son élection avec les évêques orientaux. C'est là que saint Jérôme fit paraître tant de prudence, d'habileté et de fermeté dans le maniement d'une affaire si délicate, que le Souverain Pontife, le jugeant digne des plus grands emplois de la cour de Rome, se déchargea sur lui d'une partie des soins de sa charge pastorale. Toute la chrétienté se ressentit de son élévation, il était l'asile des pauvres, le père des orphelins, le protecteur des persécutés, le défenseur des faibles, le conseil des fidèles et le modèle de tout le monde. Il n'y avait que lui qui souffrait dans ce rang honorable, où la Providence semble ne l'avoir élevé que pour apprendre aux ecclésiastiques le mépris qu'ils doivent faire des honneurs. Attiré par les douceurs de la solitude et rebuté d'une

charge qu'il ne pouvoit exercer avec exactitude sans exciter l'envie des principaux officiers du Souverain Pontife, il résolut de rompre ses chaînes, de quitter la cour de Rome et de se retirer dans le monastère que sainte Paule avait fait bâtir à la crèche de Bethléem ; il se disait à lui-même les paroles qu'il avait autrefois écrites à Héliodore pour l'exhorter à embrasser la vie solitaire : Souvenez-vous du temps que vous étiez enrôlé sous les enseignes de Jésus-Christ, et que vous étant enseveli avec lui dans le baptême, vous vous êtes obligé par un serment solennel de ne considérer ni père ni mère, lorsqu'il s'agira de sa gloire. *Ecce adversarius in pectore tuo Christum conatur occidere*, voici le démon qui s'efforce d'étouffer dans votre cœur cet auteur de notre salut; voici des armées ennemies qui viennent pour vous ravir le don que vous avez reçu en vous enrôlant, afin de vous engager encore davantage à bien combattre; mais quoique votre neveu soit encore entre les bras de sa nourrice, quoique votre mère, avec ses cheveux épars et des habits déchirés, vous montre les mamelles dont elle vous a nourri, et que votre père, pour vous empêcher de sortir, se jette contre terre sur le seuil de votre porte, passez pardessus lui pour passer outre avec des yeux secs, et volez plutôt que de courir, pour vous ranger sous l'étendard de la croix, puisqu'en semblables rencontres la piété consiste à être cruel. Je ne sais quels empêchements vous pouvez alléguer qui vous arrêtent. Je n'ai pas, non plus que vous, un cœur de fer, ni des entrailles de bronze; je n'ai pas été enfanté par un rocher, je n'ai pas été sucer le lait des tigresses d'Hircanie, et j'ai passé par toutes les difficultés qui vous donnent peine : *Non est nobis ferreum pectus nec dura præcordia, et nos per ista transivimus.*

Mais, chrétiens, qui peut douter que vous n'aimiez les compagnies plus que la solitude, votre goût est tout à fait changé, et l'on ne remarque plus en vous que d'empressement pour les visites et pour les nouvelles connaissances, les cercles et les grandes conversations des créatures. Vous ne pouvez vivre que dans le grand monde et dans les grandes compagnies, et les attraits de la retraite vous charment si peu, que vous ne vous souciez point de ses douceurs ni de ses délices. Comment pouvez-vous répondre de vous et de votre vertu quand vous avez quelque liaison avec des gens sans probité? Vous vous rendez complices de leurs passions, de leurs querelles et de leurs injustices; c'est par ce dévouement bizarre qu'on vous voit exposés à commettre toute sorte de crimes. *Amicus stultorum similis efficitur* (*Prov.*, XIII, 20). Vous n'avez pas besoin de maître pour faire le mal, la nature même vous y porte par toute la pente de ses inclinations et de ses désirs. Que si vous vous liez encore d'amitié avec ceux que l'Ecriture appelle insensés, parce qu'ils ne connaissent point Dieu et qu'ils ne suivent que les égarements de leur esprit, cette mollesse et ce relâchement, qui se fait sentir dans leurs actions et dans leurs paroles, et qui flatte la nature corrompue, s'insinue dans votre esprit d'une manière agréable et imperceptible. Et quand même vous auriez d'abord quelque peine à approuver ce que vous leur voyez faire; néanmoins peu à peu vos pensées se tournent du côté où leur exemple vous porte, et vous vous accoutumez à les imiter dans leurs vices. C'est dans la compagnie que vous vous laissez brûler de l'impureté, que vous vous enflez de superbe, et que vous recherchez la gloire du siècle C'est dans la compagnie que vous voulez toujours briller, toujours parler, toujours régenter les autres, ou les effacer et dire malicieusement de certaines choses qui fassent paraître leur ignorance. Ce qui est une affectation ridicule et qui marque une sale vanité. C'est dans la compagnie que vous êtes pressés de vous habiller d'une manière toute vaine et toute galante, que vous n'apportez aucune précaution pour vous accommoder aux humeurs des gens que vous fréquentez, que vous affectez de faire les savants, quoique vous ne le soyez pas effectivement; que vous vous en faites accroire, que vous regardez tout le monde avec mépris, quoique vous n'ayez point de mérite; que vous vous étudiez à avoir des sentiments superbes et fastueux; que vous vous examinez dédaigneusement les uns et les autres depuis les pieds jusqu'à la tête avec des yeux pleins de dépit et de jalousie; que vous vous faites des civilités avec une froideur et une contrainte qui ont quelque chose de glaçant et qui vous déconcertent vous-mêmes, et que vous en venez jusqu'aux paroles d'aigreur, aux reproches et aux injures. Ce qui fait dire à saint Jérôme à l'article de la mort: Rien plus nuisible aux hommes que la mauvaise compagnie. *Nihil tam nocet homini quam mala societas* (EUSEB., *in Vit. Hier.*).

Eh! Chrétiens, jusques à quand rechercherez-vous les compagnies dangereuses et qui vous font offenser Dieu? Jusques à quand votre esprit se gâtera-t-il tous les jours de plus en plus dans les conversations du monde? Jusques à quand votre cœur achèvera-t-il très-probablement de se corrompre dans la fréquentation des hommes vicieux? Comme vous n'avez pas assez de résolution pour empêcher les médisances et pour arrêter les mauvais discours qu'on fait dans les compagnies, en quelle conscience pouvez-vous souffrir que Dieu soit offensé en votre présence, la vertu décriée, le vice autorisé, l'honneur et la réputation de votre prochain déchirée? Comment visitez-vous de certaines personnes sans y être appelé par la charité ou par le devoir de votre charge, et pourquoi en voyez-vous d'autres sans que rien vous y porte que la vanité, que la curiosité, que le plaisir, que la sympathie, que l'humeur, que le désir de voir et d'être vus, d'aimer et d'être aimés, de consoler et d'être consolés, d'entretenir et d'être entretenus? N'entendez-vous pas le prophète qui vous crie : *Recedite, recedite* (*Isai.*, LII, 12). Retirez-vous et retire-

vous au plus tôt, le délai ne peut que vous être dangereux, rompez cette conversation, fuyez ces commerces et ces visites, ne vous fiez point à votre vertu, c'est une cire molle qui se fondra auprès du feu, c'est un bouclier de verre que le premier trait de tentation mettra en pièces. Le démon est puissant dans la foule, la grâce y est faible, le cœur lâche, les passions furieuses, les objets attrayants, l'inclination au mal forte et violente; sans miracle vous y périrez. Quel moyen de n'être point frappés de peste en conversant avec des pestiférés? Tout est à craindre pour vous qui faites gloire de ne craindre rien. L'air du monde est contagieux, vous devez le fuir pour converser avec Dieu. Quelle alliance peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre la vertu et le vice, entre Jésus-Christ et Bélial? Pouvez-vous être chrétiens sans haïr le monde? Pouvez-vous être aimés de Dieu et du monde? Et comment pouvez-vous converser avec des gens qui sont vos ennemis? Quelque bonne, quelque innocente que soit votre conversation, aussitôt qu'elle est fréquente, elle devient suspecte, et je crains qu'elle ne vous soit nuisible. O ciel! que vous êtes dissipés quand vous sortez de cette compagnie; que vous avez de peine à vous recueillir, que d'empêchements, que de complaisances, que de vanités secrètes, que de tendresses de cœur, que de témoignages d'affection, que d'images et que de sottes idées remportez-vous de ces visites! On ne donne rien sans recevoir, et que peuvent donner les gens du monde, sinon des sentiments de vanité et de sensualité, qui sont les deux démons qui ne les quittent presque jamais? Je prie mille fois Dieu qu'il vous inspire le dessein de vous retirer du milieu des mondains pour vous retirer dans le fond de votre âme et dans la solitude de votre cœur. Je loue mille fois saint Jérôme de ce qu'il vous dit comme à Héliodore : *Cur timido animo Christianus es? Quid facis in turba qui solus es?* Pourquoi, étant chrétiens, avez-vous si peu de courage que de ne fuir pas le monde? Pourquoi demeurez-vous dans la foule, vous qui êtes obligés par le nom que vous portez, à vous retirer dans le secret de votre cœur? Et je vous loue mille fois lorsque vous renoncez aux flatteries, aux services et aux manières aimables des personnes qui ont beaucoup de mérite, qui s'étudient à vous plaire, qui vous aiment et qui connaissent vos passions par l'application qu'elles ont à examiner les replis de votre âme, ou par les confidences que vous lui en avez faites. Vous imitez saint Jérôme qui est allé dans la solitude pour s'éloigner des compagnies et pour méditer les mystères. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est constant, chrétiens, que comme après la mort des apôtres les fidèles commencèrent à se relâcher, ceux qui étaient encore dans la ferveur apostolique s'enfuirent hors des villes, dans des lieux reculés, pour y pratiquer en particulier les règles que ces hommes divins avaient établies par toute l'Eglise. C'est de là que sortirent les anachorètes, dont les premiers furent l'abbé Paul et le grand Antoine. Ces deux saints ne se jetèrent point dans le fond d'une solitude par impatience ou par découragement; mais par un désir brûlant de se perfectionner dans la vertu, et de s'appliquer à la contemplation de Dieu. Ils imitèrent en cela le grand précurseur de Jésus-Christ, qui demeura toute sa vie dans les déserts, et retracèrent la vie de ces saints prophètes Elie et Elisée et d'autres semblables dont l'apôtre saint Paul parle de la sorte : Ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés et persécutés, eux dont le monde n'était pas digne, errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre : *In solitudinibus errantes, in montibus et speluncis, et in cavernis terræ* (*Heb.*, XI, 38). C'est donc la fin d'un solitaire d'avoir l'esprit dégagé de toutes les choses de la terre, et de se tenir autant uni à Jésus-Christ que la faiblesse de l'homme le peut permettre. Saint Jérôme cite Bonose pour l'exemple de cette perfection érémitique. Nous voyons, dit-il, en sa personne un jeune garçon élevé avec nous dans les belles-lettres si estimées dans le siècle, qui avait beaucoup de bien et qui était des plus considérés entre les personnes de sa condition. Il a abandonné sa mère, ses sœurs et ce frère qu'il aimait si fort pour aller, comme un nouveau citoyen du paradis, chercher une île si battue de tous côtés par la mer, qu'elle ne semble être destinée que pour des naufrages, dont les rochers sont autant de précipices, dont les côtes sont toutes nues et dont la solitude donne de l'effroi. Il n'y a là un seul habitant, il n'y a un seul solitaire; Bonose y est seul, mais je me trompe, il n'y est pas seul, Jésus-Christ y est avec lui, il y voit la gloire de Dieu, que les apôtres, non plus que lui, n'ont vue que dans le désert. Et il y demeure en assurance, parce qu'il parle à Dieu par ses prières, et qu'étant ravi dans la contemplation de ses mystères, il voit peut-être quelque chose de semblable à ce que voyait saint Jean, lorsque comme lui il demeurait dans une île : *Cum Deo Bonosus loquitur cum Dominum rogat, et fortasse ad exemplum Joannis aliquid videt dum in insula commoratur.*

Voilà comment saint Jérôme rapporte les avantages qui se trouvent en la vie des anachorètes, la haute perfection de cet état, et de quelle manière son ami Bonose vivait dans le désert, contemplant sans cesse les mystères divins par une extraordinaire application à Dieu. Mais pourquoi alléguer d'autre solitaire que saint Jérôme, qui s'est signalé dans une si haute profession. S'il y a jamais eu personne au monde qui se soit plu dans le secret de la solitude, où il ait pu oublier tout le commerce des hom-

mes et dire avec Jérémie : Vous savez, Seigneur, que je n'ai point désiré le jour de l'homme, je puis dire que Dieu a fait cette grâce à ce docteur. Ce n'a pas été ni le travail ni la disgrâce qui l'a rebuté de sa patrie ; ce n'a pas été ni le repos ni les commodités de la vie d'anachorète qui l'ont attiré dans le désert. Tout le monde jetait les yeux sur lui pour l'élever aux premières dignités de l'Eglise, et il était le seul qui s'en estimait indigne, les grands l'honoraient de leur faveur, mais saint Jérôme méprisa tous ces avantages et leur préféra la solitude ; il y courut, il y vola avec les ailes de la colombe pour y entendre la voix de la sagesse qui s'y explique à cœur ouvert. Ce fut là que, débarrassé du soin des affaires temporelles, il s'appliqua tout entier à la contemplation de la vie éternelle. Oh ! que c'était un spectacle bien charmant de voir notre saint qui chantait de cœur et d'action ces paroles de David : Je suis semblable au pélican qui ne cherche que les déserts ; j'ai veillé et je suis devenu comme un passereau qui se trouve seul sur un toit à la pointe du jour, et qui perce l'air de ses cris : *Similis factus sum pelicano. Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in tecto.* (*Psal.* CI, 7, 8.) Comme s'il eût voulu dire : Ayant passé dans la retraite du désert pour y embrasser une profession parfaite et relevée, j'y suis rentré en moi-même, et j'ai repassé en mon esprit les mystères ineffables de la religion et les bontés infinies de Dieu ; et Dieu m'y a favorisé de telle sorte que me trouvant quelquefois tout transporté en lui, je ne me souvenais plus si j'avais un corps. Mon âme dédaignait de s'assujettir aux sens extérieurs, et se séparait tellement de toutes les choses de la terre, que ni mes yeux ni mes oreilles n'agissaient. J'étais si absorbé dans la méditation des choses de Dieu, que je ne savais au soir si j'avais mangé durant le jour, et que je ne pouvais me souvenir le lendemain si j'avais mangé le jour auparavant, tant la perfection de la vie solitaire avait dégagé son âme de toutes les nécessités de son corps, afin de l'unir à Jésus-Christ par la méditation continuelle de ses mystères : *Perfectio militum Christi est, ut mentem exutam negotiis sæcularibus sinat et festinet unire cum Christo*, dit notre saint sur les Lamentations de Jérémie.

Cette méditation est extraordinaire et sublime, et ceux qui sont les plus versés témoignent que nous la formons moins en nous-mêmes qu'elle n'y est formée par le Saint-Esprit. C'est de celle-ci que l'Epouse dit : *Osculetur me osculo oris sui* (*Cant.* I, 1). Comme si elle voulait dire : Pour moi, je ne saurais par mes propres forces m'élever à une si grande perfection d'amour, à une union si glorieuse et à une contemplation si sublime, si Dieu même ne m'en fait la grâce en me donnant un baiser de sa bouche. Néanmoins, comme Dieu accorde quelquefois ce don en récompense des services qu'on lui a rendus, et des mortifications que l'on a souffertes pour l'amour de lui, on peut dire que saint Jérôme l'a reçu pour récompense de sa vertu, de son zèle et de ses souffrances. Combien de fois, dit-il lui-même, tout irrité contre mon corps, suis-je allé dans les endroits les plus retirés du désert pour y observer la rigueur ordinaire de la vie érémitique. C'est là que le fond des vallées, ou le sommet des montagnes, ou les antres des rochers, étaient les lieux de mon oraison et la prison de ma misérable chair : *Ibi meæ orationis locus, ibi illud miserrimæ carnis ergastulum.* Le Seigneur m'est témoin qu'après avoir versé beaucoup de larmes et tenu durant longtemps mes yeux attachés au ciel, je sentais naître en moi de certains mouvements de tendresse si extraordinaire, et je ne sais quelle douceur, qu'il me semblait que j'étais parmi les hiérarchies des anges, et que tout ravi de joie je m'écriais vers Dieu : C'est de vous et de votre pure libéralité que vous communiquez intérieurement à mon âme les choses les plus sublimes ; c'est votre bonté seule qui m'élève jusqu'à l'honneur de vous baiser à la bouche, jusqu'à un si haut degré de contemplation, que ce n'est pas une chose que je sois capable d'acquérir de moi-même ; ainsi je m'abandonne à votre grâce, et pour acquérir la perfection dans la solitude, je suis prêt à courir après vous en l'odeur de vos onguents.

C'est dans une oraison si relevée que saint Jérôme a bien voulu imiter saint Antoine et les plus parfaits anachorètes, qui, comme autant de fleurs et de fruits célestes, sont sortis de ce grand homme, qui a été leur premier fondateur ; c'est de ces personnes que Dieu parle à Job sous un discours figuré : *Quis dimisit onagrum liberum et vincula ejus quis solvit?* (*Job*, XXXIX, 5.) Qui est celui, dit-il, qui a laissé libre l'âne sauvage et qui a rompu ses liens ? J'ai établi sa demeure dans le désert et ses tentes dans les lieux marécageux. Il se rit de la multitude qui est dans les villes, et il n'entend point les cris des publicains et des exacteurs, il considère les montagnes où il peut repaître, et il cherche l'herbe verte de toutes parts. Ce discours marque ceux qui cherchent la tranquillité d'une vie calme et retirée, et comme ils n'obtiennent ce heureux repos que par la miséricorde de Dieu, et non par leurs propres forces, leurs liens ne sont véritablement brisés que quand les secrètes attaches de leurs désirs charnels étant rompues par le divin secours de la grâce, ils s'adonnent uniquement à la prière et à tous les exercices de la vie spirituelle. C'est ainsi que le bienheureux Antoine, ayant foulé aux pieds tous les désirs de la terre, et s'étant déchargé du fardeau de la convoitise des choses du monde, avait mis son âme en un état de repos et d'assurance ; et c'est par là qu'on le vit souvent si appliqué à la prière, qu'il arrivait quelquefois que le ravissement où il avait passé la nuit, et cette grande ferveur où il se trouvait, lui faisait dire au soleil levant : Soleil, que tu m'es importun ? Pourquoi me gênes-tu ? Il sem-

ble que tu ne te lèves que pour me dérober les véritables lumières que Dieu me communique intérieurement. Or, saint Jérôme a imité ce parfait modèle des anachorètes. Tous les arts ont des modèles qu'ils suivent fidèlement : *Romani duces imitentur Camillos*, que les capitaines Romains fassent gloire d'imiter les Camille ; que les philosophes se mettent devant les yeux les Aristote; que les orateurs se proposent les Cicéron ; *nos autem habeamus propositi nostri principes Antonios*, mais comme je suis solitaire, je veux que saint Antoine me serve d'exemple. Comme ce saint homme avait secoué le pesant joug de tous les désirs temporels, il jouissait dès cette vie de la liberté, qui consiste à ne plus être pressé du désir d'une félicité terrestre, ni de la crainte de quelque malheur temporel. C'est pour cela qu'il vaquait à la prière avec tant d'attention, que s'y mettant le soir, il y demeurait jusqu'au lendemain, et qu'alors le jour venant à lui donner dans les yeux, il se plaignait que le soleil ne se levait de si bonne heure que pour le priver de sa véritable lumière; et saint Jérôme étant parfaitement libre, parce qu'il ne désirait rien en ce monde, était tellement absorbé dans la contemplation, qu'il ne se souvenait plus de lui-même, et ne connaissait ni les choses qui se passaient dans son cœur, ni de quelle sorte elles s'y passaient.

Anges du ciel qui régliez les prières de notre docteur! faites paraître l'encens de ses oraisons que vous aviez soin de recueillir pour en parfumer le trône du Tout-Puissant. Qui pourrait exprimer les extases de son âme et les ravissements de son esprit? Eloigné du tumulte du siècle, au milieu d'une agréable solitude, où tout respire le silence et le repos, plus dans le ciel par ses désirs que sur la terre par sa présence, il ne conversait qu'avec Jésus-Christ, ne cherchait que lui et priait seul avec lui sur la montagne, selon le conseil qu'il avait donné à Paulin : *Si frequentia urbium derelicta Christum quæras in solitudine, ores solus in monte cum Jesu*. De là lui venait cet éclat de majesté, cette gloire extérieure qui lui attirait la vénération et le respect de tout le monde. On l'a vu plus d'une fois sortir de son oratoire comme Moïse du tabernacle, couvert des rayons de lumière qui lui restaient des entretiens qu'ils avait eus avec Dieu. Je sais que la dévotion sensible est quelquefois le partage des vertus naissantes; que Dieu a coutume de soutenir les faibles par le lait des douceurs spirituelles, et de réserver aux parfaits la nourriture solide des mortifications; qu'il console les uns sur le Thabor pendant qu'il éprouve les autres sur le Calvaire; que quand il fait descendre les premiers de cette montagne de consolation pour les mener dans le désert de la pénitence, il leur aplanit le chemin de peur de les rebuter, et les conduit comme les enfants d'Israël, de l'Egypte dans la terre promise à la faveur d'une nuée rafraîchissante pendant le jour et d'une colonne brillante pendant la nuit. Mais je sais aussi que Dieu accorde volontiers ces faveurs aux personnes vertueuses; et qu'ainsi, bien que saint Jérôme n'eût pas besoin de ces consolations pour être attiré dans la solitude, Dieu n'a pas laissé de lui en faire goûter toutes les douceurs, et de l'en combler avec tant d'abondance, qu'il s'écriait au milieu même de ses peines, comme saint Paul dans ses tribulations : O Seigneur! *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, VII, 4). J'ai grand sujet de me glorifier; si j'endure beaucoup de travaux dans la solitude, du moins vous me faites goûter dans la prière les douceurs de votre grâce, je suis rempli de consolation dans les austérités de la vie érémitique, et parce que votre charité est répandue par le Saint-Esprit dans mon cœur, je suis comblé de joie parmi toutes mes souffrances.

Voilà, chrétiens, qui est touchant et plein d'édification et de grand exemple, mais, comme un homme du caractère de saint Jérôme n'est pas capable de vous gagner à Jésus-Christ, je suis obligé de pleurer votre désordre. Loin que vous pratiquiez la contemplation de cet illustre docteur, et que vous méditiez comme lui les mystères de Jésus-Christ, vous n'aimez pas la contemplation, et vous ne méditez que les choses du siècle. Votre cœur ne s'attache pas à Dieu, votre esprit ne s'élève pas dans le ciel, et votre âme rampe sur la terre et ne se remplit la mémoire que des spectacles, des plaisirs, des modes, des affaires, des divertissements, des intrigues, des conversations, des pompes, des sottises et des badineries du monde, sans prendre soin d'éloigner d'elle, par un recueillement intérieur et assidu, ces vagues et ridicules images. *Iniquitatem meditatus est in cubili suo* (*Ps.* XXXV, 4), vous méditez d'injustes projets dans votre lit, c'est-à-dire dans le plus secret de votre cœur où vous devriez vous en repentir, comme dit saint Jérôme. Je ne dis pas que mille vaines et inutiles images ne puissent entrer chez vous dans la retraite et dans le temps de l'oraison; mais je vous reproche que vous voulez bien aller d'objets en objets, d'amusements en amusements, sous prétexte qu'ils vous divertissent. Ne devez-vous pas craindre qu'ils ne vous corrompent? Comment ferez-vous une exacte discussion de vos devoirs, si vous ne vous examinez vous-mêmes, si vous ne possédez votre cœur et si vous ne faites de fréquents retours sur vous-mêmes quand il s'agira de prier ou de méditer? Comment rentrerez-vous tout d'un coup en vous-mêmes? Pourrez-vous bien vous débarrasser à telle heure qu'il vous plaira de ces fréquentes et importunes images, dont vous vous êtes confusément et indiscrètement remplis? Pourrez-vous faire revenir sans peine la sérénité et le calme qui attirent l'Esprit de Dieu, après les troubles et les orages que les mystères d'iniquité excitent dans votre cœur? Que si vous n'êtes dans un état tranquille, comment connaîtrez-vous Dieu, et pour me servir de

l'expression de l'Ecriture et des Pères, comment le savourerez-vous? Je veux même que vous ayez quelque goût des choses célestes; mais, méditant sans cesse les choses du monde, ne vous mettez-vous pas en danger d'être surpris et de tomber de ces fréquentes distractions dans des fautes mortelles? Quoiqu'il fût permis aux juifs de donner passage aux idolâtres et aux peuples incirconcis, il n'était pas permis de se marier avec eux, ni de leur donner le droit de citoyen, de peur qu'ils ne les pervertissent à la fin et ne les portassent à quitter Dieu pour servir les dieux étrangers qu'ils adoraient. Vous ne pouvez vous défendre d'avoir des pensées du monde, mais il vous est défendu de vous allier avec elles par une longue et assidue méditation. Elles peuvent entrer dans votre cœur, mais elles n'y doivent avoir qu'un droit de passage; autrement elles vous surprendront; et soit par impétuosité ou par ruse, si elles vous trouvent toujours dissipés, elles vous empêcheront, comme dit saint Jérôme, ou de parler à Dieu par la prière, ou de l'entendre parler dans la lecture, et vous porteront au mal : *Semper tecum sponsus laudat intrinsecus, oras, loqueris ad sponsum; legis et ille tibi loquitur.*

Ah! chrétiens, pensez-vous que Dieu se contente de votre conduite? il veut entrer chez vous pour occuper toutes les pensées de votre cœur, et vous vous remplissez de pensées criminelles, ou bien vous voulez qu'il attende que vous soyez purifiés de celles qui sont mondaines et inutiles, qui occupent votre âme. Jusques à quand ne bannirez-vous pas de votre esprit, je ne dis pas les mouvements criminels, mais ceux qui vous dissipent et qui vous embarrassent : *Væ qui cogitatis inutile et operamini malum in cubilibus vestris* (*Mich.*, II, 1). Si dans une profession sainte, si dans des emplois chrétiens et des exercices spirituels, vous songez avec plaisir aux amusements, aux joies, au faste, aux grandeurs et aux puérilités du monde, ne devez-vous pas craindre que vous ne rebutiez Dieu, qui veut que vous lui ouvriez votre cœur quand il y frappe, et que soit par ignorance, soit par surprise, soit par relâchement et négligence, vous ne puissiez pas contempler ses mystères et méditer ses lois? Si, lorsque vous avez une affaire, il arrive quelquefois que vous y avez l'esprit tellement absorbé que, vous oubliant vous-mêmes, vous ne savez plus où vous êtes, ni à quoi vous pensez, ou de quelle sorte vous y pensez, croyez-vous que Dieu ne veuille pas que vous en usiez de la sorte dans l'oraison lorsque vous contemplez ses merveilles? Pourquoi donc vous occupez-vous à des divertissements ridicules et à des badineries d'enfants qui aveuglent votre âme, qui la portent à satisfaire les désirs de la chair, et qui la privent de la connaissance des mystères divins. J'avoue que vous avez d'excellentes qualités, vous ne manquez point de lumière, vous avez de la crainte de Dieu, beaucoup de bonne volonté et de la force même en bien des occasions, mais vous ne pouvez pas vous flatter d'en avoir plus que l'admirable saint Jérôme. Il avait reçu la science de Dieu, son esprit était dans les splendeurs des saints, sa volonté était constamment attachée au bien, son cœur était embrasé des ardeurs de la charité, sa mémoire était remplie de pensées utiles et célestes, son âme était comblée de la multitude et de la grandeur des mérites qu'il avait acquis par la pratique des vertus chrétiennes et religieuses; et néanmoins cet homme si éclairé et si fort, cet homme si saint et si élevé et qui semblait être déjà dans le ciel, ne se trouva pas en assurance de méditer les mystères divins dans le commerce du monde. Il alla dans la solitude, le diable eut permission de l'attaquer, il le poursuivit, il le persécuta; ce grand docteur eût eu bien de la peine à lui résister, et il aurait été vaincu si Dieu n'eût eu la bonté de lui donner deux grandes ailes : un grand dégoût pour toutes les pensées du monde, et une grande ardeur pour l'oraison, où il trouva l'unique asile d'élever son âme à Dieu, qui sera aussi l'unique que vous trouverez, si, comme dit saint Jérôme de la sœur de Furie : *Orationem pro deliciis habet*, l'oraison vous tient lieu de délices. Voilà comment ce grand saint s'est élevé à la contemplation des mystères divins, et qu'il s'est appliqué à l'étude des Ecritures saintes. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si les esséniens, qui ont été comme les religieux de l'ancienne Loi, s'appliquaient sans cesse à l'étude de la sainte Ecriture, dont les paroles sont esprit et vie, comment les docteurs pourraient-ils négliger de lire cet ouvrage, qui n'est pas seulement très-considérable par le caractère de sainteté et de vérité qui lui est propre, mais encore parce qu'il est une des preuves plus constantes de la certitude de notre religion? C'est de là que ces hommes divins se sont appliqués avec un zèle merveilleux à lire, à étudier et à interpréter l'Ecriture sainte pour remporter le salut des âmes, comme la fin et le prix de leur foi et de leur travail. Surtout ils ont cherché, comme dit saint Pierre, dans les prophètes, ce que les prophètes ont cherché dans Jésus-Christ et dans son Eglise, puisque Dieu n'a voulu qu'un grand nombre de prophètes précédât l'avénement de son Fils qu'afin qu'ils représentassent par avance les mystères du Sauveur du monde : *De qua salute exquisierunt atque scrutati sunt prophetæ* (*I Petr.*, I, 10). En effet, le Saint-Esprit, qui, en éclairant les prophètes, ne les dispensait pas du travail de l'étude, apprend aux docteurs à ne s'épargner pas quelques lumières dont il les éclaire; car attendre tout de lui par l'intelligence des Ecritures, sans application et sans étude, c'est tenter Dieu, et attendre tout de l'étude sans le secours de Dieu, c'est une présomption du démon. Il faut donc que le Saint-Esprit éclaire les docteurs, et qu'à l'aide de ses lumières ils tra-

vaillent par l'étude à faire entrer les hommes dans l'intelligence des secrets de Dieu. Le Seigneur, dit saint Jérôme, a commandé aux apôtres et à tous les docteurs de l'Eglise d'éclaircir par leurs interprétations ce qu'il y a d'obscur dans l'Ecriture sainte, afin qu'ils ôtent du monde tous les sujets de schisme et de scandale, et que le peuple comprenne facilement ce qu'il lit et qu'il s'avance dans la crainte de Dieu : *Dominus præcepit apostolis et Ecclesiæ doctoribus, ut quidquid videretur difficile sua interpretatione dissolvant; et populus Domini quod legit intelligat.*

Voilà la cause des grandes études de saint Jérôme ; après avoir étudié sous des maîtres les plus habiles de son siècle, il eut des habitudes avec les plus savants des juifs, pour apprendre d'eux les endroits de l'Ecriture dont il n'avait pu s'instruire à fond avec les Grecs. Il ne sortit de l'école des théologiens que pour entrer dans celle des rabbins, où il se rendit aussi intelligent dans les langues hébraïque et syriaque qu'il l'était déjà dans la grecque et dans la latine, qui lui étaient naturelles. Et ces études lui furent très-utiles dans la version des livres saints, et pour s'élever à la connaissance parfaite des mystères les plus cachés de l'Ecriture. Il l'a écrit lui-même à Rustique, en ces mots : Lorsque j'entrai dans le désert de Syrie, je devins l'écolier d'un solitaire hébreu, *fratri qui ex Hebræis crediderat me in disciplinam dedi;* et quoique je fusse accoutumé à la beauté et à la douceur des auteurs profanes, je résolus d'étudier l'alphabet d'un langage qui se prononce en grinçant des dents et avec beaucoup de peine. Ceux qui étaient alors avec moi et ma propre conscience sont témoins des difficultés que je rencontrai dans cette entreprise. Ils savent combien de fois je désespérai d'y réussir, combien de fois j'y renonçai, et combien de fois enfin le désir de devenir savant m'y rappela. Cependant je rends grâces à Dieu de ce que je goûte aujourd'hui les fruits d'une étude qui m'a tant coûté : *Et gratias ago Domino quod de amaro semine litterarum dulces fructus carpo.* Qui a jamais mieux pénétré le secret de l'Ecriture que ce grand docteur? Il y a remarqué trois sens, selon ces paroles que Dieu nous dit par le Sage : Appliquez votre cœur à la doctrine que je vous enseigne, vous en reconnaîtrez la beauté lorsque vous la garderez au fond de votre cœur, et elle se répandra sur vos lèvres et vous servira à mettre votre confiance dans le Seigneur. Je vous l'ai représentée aujourd'hui; je vous l'ai décrite triplement avec méditation et avec science pour faire voir la certitude des paroles de la vérité : *Appone cor ad doctrinam meam, ecce descripsi eam tibi tripliciter* (*Prov.*, XXII, 20). Quelque obscur que soit cet endroit, notre saint a reconnu que Dieu, qui est l'auteur de l'Ecriture sainte, lui avait décrit sa doctrine en plusieurs manières, dans cette multitude de sentences et d'instructions saintes dont le livre de la Bible est rempli; savoir, dans le sens littéral, dans le sens figuré et dans le sens mystique. Comme il a eu une foi assez ferme, il a compris assez la certitude des paroles et des promesses de Dieu, qui subsisteront quoique le ciel et la terre passent. Il savait qu'il était fidèle et qu'il devait croire plus du cœur que de l'esprit; et parce qu'il n'a pas hésité à confesser Dieu dans les plus fortes tentations, l'Eglise l'a révéré comme son Père et son docteur, le Saint-Esprit a possédé son âme, et son onction s'est répandue sur ses lèvres. Il s'est toujours nourri de ces mêmes vérités qu'il a représentées si excellemment dans ses écrits, et il est devenu ainsi une source de science et de grâce qui a inondé toute la terre.

Or, le sens littéral de l'Ecriture sainte n'est autre chose que la signification immédiate de chaque mot de ce livre et l'intelligence des histoires qu'il contient. Il y a des lieux qui expliquent d'une manière si claire et si nette les préceptes divins, que si on s'efforçait d'y rechercher un sens plus subtil et plus spirituel, non-seulement on n'y trouverait rien de solide, mais on se cacherait à soi-même le sens si intelligible et si salutaire qu'il nous présente à l'extérieur. On dit que c'est le livre écrit dehors, que saint Jean vit dans l'Apocalypse, et à qui Dieu rapporte la disposition extérieure de sa providence dans le monde. On le compare au corps, qui montre la beauté naturelle des hommes, et l'on dit que comme le Verbe de Dieu incarné a une nature humaine et visible, ainsi la parole de Dieu écrite a un sens littéral et historique, où l'on trouve à l'extérieur d'utiles instructions qui nous forment dans la vertu. Témoin saint Jérôme, qui, suivant le sens de la lettre et la vérité de l'histoire, nous porte à fuir l'impureté et le murmure par la terrible punition que Dieu fit des Juifs qui tombèrent dans ces crimes. Ne commettons point, nous dit-il avec saint Paul, de fornication, comme quelques-uns des Hébreux commirent ce crime, pour lequel il y en eut vingt-trois mille qui furent frappés de mort en un seul jour, et ne murmurez point comme murmurèrent quelques-uns des Israélites qui furent frappés de mort par l'ange exterminateur : *Ne murmuraveritis sicut quidam eorum murmuraverunt et perierunt ab exterminatore* (I *Cor.*, X, 10). Voilà, comme dans l'Ecriture sainte il y a des endroits très-clairs et très-intelligibles par eux-mêmes. La lettre n'y a rien d'obscur, le sens qu'elle contient paraît tout d'un coup et sans avoir besoin d'aucune autre explication ; elle a dans le seul son de ses paroles de quoi édifier suffisamment ceux qui la lisent. C'est pour cela que saint Jérôme, considérant que toute parole de Dieu est purifiée comme l'or qui passe par le feu, et qu'elle est un bouclier pour ceux qui espèrent en lui, conseillait à Salvine de s'en servir pour repousser les tentations du démon : *Semper in manibus tuis sit divina lectio, ut omnes cogitationum sagittæ quibus adolescentia percuti solet hujusmodi clypeo repellantur.* Lisez souvent, lui disait-il, l'Ecriture sainte, et fortifiez-vous de la vérité de ces histoires. Elle vous servira d'un bouclier pour repousser les mau-

vaises pensées qui attaquent ordinairement la jeunesse. Il est impossible d'être exempt de ces premiers mouvements, qui sont comme les avant-coureurs de la passion, et qui, chatouillant notre esprit de l'amorce du plaisir, nous mettent dans l'irrésolution de rejeter la pensée ou de nous y arrêter. Ainsi lisez sans cesse l'Ecriture divine; et comme la vertu de Dieu, qui la sanctifie, est un bouclier inexpugnable, vous ne craindrez point les flèches que le démon voudra vous lancer pendant le jour, et vous ne redouterez pas les embûches que ce prince furieux pourra vous dresser dans les ténèbres.

Ensuite saint Jérôme s'est fait une nécessité d'allier, dans ses études de l'Ecriture, le sens de la lettre avec le sens spirituel. Après avoir reconnu que les prophètes, qui avaient précédé l'avénement du Fils de Dieu, n'avaient pour fin dans leurs prophéties que Jésus-Christ et son Eglise, il s'est imaginé qu'ayant appris le sens de la lettre, qu'il devait toujours révérer comme le fondement de l'autre, et qui souvent est clair par lui-même, il devait encore rechercher le sens spirituel, qui est caché sous ces expressions figurées. C'est la manière dont Jésus-Christ même et les apôtres ont entendu les prophètes. Nous voyons dans l'Evangile que le Sauveur étant entré dans la synagogue de Nazareth, il se présenta pour lire, et que le prophète Isaïe lui ayant été mis entre les mains, il y trouva ces paroles à l'ouverture du livre : l'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, c'est pourquoi il m'a sacré par son onction, il m'a envoyé prêcher l'Evangile aux pauvres, et il ajoute : Ce que vous entendez aujourd'hui de vos oreilles est l'accomplissement de mes paroles. Saint Jean, après avoir témoigné que cette parole du prophète Isaïe : Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, s'était accomplie en la personne des Juifs, ajoute : Isaïe a dit ces choses lorsqu'il a vu la gloire de Jésus-Christ et qu'il a parlé de lui. C'est ce qui a fait qu'après le sens de la lettre saint Jérôme a tiré ensuite le sens spirituel, qui semble naître naturellement des paroles de l'Ecriture, et l'applique à tout autre sujet qu'à celui que n'exprime leur signification immédiate. Voici l'exemple qu'il a tiré avec saint Paul de la loi et du droit divin, car tout est figuré dans l'Ancien Testament, jusqu'aux choses les plus basses; et comme le Saint-Esprit sait bien expliquer lui-même dans le Nouveau ce qu'il a dicté dans le Vieux : Il est écrit, dit ce grand docteur, dans la loi de Moïse : vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule les grains : *Non alligabis os bovi trituranti* (I *Cor.*, IX, 9). Voilà le sens littéral, et voici le sens figuré qu'il en tire. Dieu se met-il en peine de ce qui regarde les bœufs; et n'est-ce pas plutôt pour les pasteurs de l'Eglise qu'il a fait cette ordonnance? Si les maîtres ne sont pas assez durs que de refuser la nourriture aux animaux qui battent leurs grains, ce serait une ingratitude cruelle à des chrétiens que de refuser le nécessaire aux ouvriers évangéliques qui leur annoncent la parole de Dieu. Ce qui fait dire au grand docteur que l'Ecriture sainte est un pommier dont les fruits peuvent servir de viande, et les feuilles de médecine. Cet arbre, dit-il, marque les mystères qui sont contenus dans les livres divins, dont l'un appartient à la lettre, l'autre à l'esprit; de sorte que par les feuilles, nous entendons la simple parole, et par le fruit, le sens caché dans la parole : *Lignum pomiferum divinorum librorum sacramenta demonstrat, ut verba simplicia intelligamus in foliis, in fructibus vero sensum latentem.*

Enfin, saint Jérôme a compris par ses études le sens mystique qui rapporte à la vie éternelle, la lettre de l'Ecriture et les mystères qu'elle renferme. On l'aperçoit dans ses paroles, où Dieu jure dans sa colère que les Juifs n'entreront point dans son repos : *Quibus juravi in ira mea; si introibunt in requiem meam* (*Ps.* XCIV, 11). On entend dans le sens littéral la terre de promission, mais dans le sens spirituel on comprend la vie éternelle. En effet, la vie et la gloire éternelle sont le repos de Dieu. C'est entrer dans son repos que d'entrer dans sa gloire et dans sa béatitude. Repos de Dieu, principe, cause et modèle du repos de l'homme, qui le cherche ailleurs ne trouvera qu'inquiétude et que travail; qui le trouvera n'aura plus d'autre occupation que de voir Dieu sans fin, l'aimer sans dégoût et le louer sans fatigue. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme, dans la réponse qu'il fait à la douzième question d'Hédibie : Il y a dans notre cœur une triple description de l'Ecriture, la première nous fait comprendre l'histoire, la seconde la figure, et la troisième l'intelligence spirituelle; dans l'histoire, on garde l'ordre des choses qui sont écrites; dans la figure, on monte de la lettre à des choses plus grandes, et nous interprétons en un sens moral les actions qu'un peuple charnel a faites, et nous les tournons à l'avantage de nos âmes; mais dans le sens spirituel, nous nous élevons aux choses plus sublimes, nous quittons la terre, et nous disputons de la béatitude future et céleste, si bien que la méditation de la vie présente est l'ombre de la béatitude future : *In spirituali ad sublimiora transimus, terrena dimittimus, de futurorum beatitudine et cœlestibus prædicamus.* Et en un autre endroit il écrit à sainte Eustochie ; le Seigneur, qui regarde la terre et la fait trembler, m'ayant frappé tout d'un coup d'une manière violente, m'a rendu la santé aussitôt après, comme s'il eût eu dessein, non de m'affliger, mais de m'avertir et de me corriger plutôt que de me punir. Aussi comme je sais à qui je suis redevable de ce peu de vie qui me reste, et que ma mort n'a peut-être été différée qu'afin que j'achève cet ouvrage que j'ai commencé par les prophètes, je me donne tout entier au travail, et me tiens dans ma retraite comme dans un lieu élevé, d'où je considère avec douleur et avec gémissement les tempêtes et les naufrages

de la vie du siècle, ayant dans l'esprit, non les choses présentes, mais les futures; ni le jugement des hommes, mais celui de Dieu : *Nequaquam præsentia cogitans, sed futura; nec hominum famam, sed Dei judicium pertimescens.*

Mais, chrétiens, je ne fais jamais une sérieuse réflexion sur le peu de connaissance de Dieu que vous avez dans le siècle, et sur le peu de zèle que vous témoignez pour étudier l'Ecriture sainte, sans sentir mon cœur vivement touché de votre aveuglement et de votre insensibilité. Est-il possible que l'Ecriture sainte, étant le livre de Dieu, qui doit vous instruire de la foi et de la religion chrétienne, vous fassiez aussi peu d'estime d'elle, que vous ne la lisez jamais pour apprendre les devoirs de votre profession? N'est-ce pas de vous qu'on doit dire : *Dabitur liber nescienti litteras* (*Isai.*, XXIX, 12). Comme vous ne confessez Dieu que de bouche, au même temps que votre cœur en est éloigné, et que vous ne le glorifiez que des lèvres, sans vous mettre en peine de pénétrer les sens de l'Ecriture sainte pour le connaître et pour l'aimer, il condamne votre culte tout humain, il se cache à vous comme vous vous cachez à lui, il met un voile sur vos yeux, il permet que l'Ecriture, où il a renfermé les oracles de sa vérité, soit un livre que vous ne puissiez lire, parce qu'il est fermé pour vous comme avec des sceaux. De là vient que ne pouvant avoir de lumière par vous-mêmes, vous vous égarez, ou en abandonnant entièrement l'étude de la science, ou en suivant seulement le sens de la lettre, qui tue vos âmes, comme dit saint Paul, ou en interprétant faussement le texte sacré, ou en le condamnant comme si c'était un livre de magie et de sorcellerie. Si bien que, selon saint Jérôme, vous faites de l'Evangile de Jésus-Christ l'Evangile des hommes et du diable, ce qui est encore plus détestable : *Grande periculum, ne interpretatione perversa de Evangelio Christi fiat hominis Evangelium et, quod pejus est, diaboli.*

Ah! chrétiens, que faites-vous? Saint Jérôme ne recommande rien tant que l'étude de l'Ecriture sainte pour entrer dans l'intelligence des mystères sacrés, et vous aimez mieux savoir les secrets de la nature, ce qui n'est qu'une science qui enfle. Ne faut-il pas dire, en pleurant, avec le prophète Osée, qu'il n'y a point de science de Dieu sur la terre, *Non est scientia Dei in terra* (*Osee*, IV, 1). Jusques à quand vous tuerez-vous à vous remplir l'esprit de toutes sortes de vaines connaissances à la réserve de celle de Dieu que vous négligez absolument? N'est-ce pas apprendre à être durant toute l'éternité comme les démons, qui savent tout, excepté Dieu seul? Les saints s'étudient surtout à pénétrer les sens de l'Ecriture sainte pour connaître Dieu; pourquoi faites-vous état des sciences humaines, qui ne peuvent vous apprendre que le mensonge et la vanité? C'est en vain que Dieu vous crie d'entrer dans la solitude de votre cœur, où il veut être votre docteur, vous vous jetez dans le grand monde et vous ne voulez pas recevoir sa doctrine. Le grand saint Antoine entra dans le désert sans nulle teinture des lettres humaines; mais en étudiant la science de Dieu, il devint si savant sous la discipline de ce divin maître, qu'il entendit parfaitement l'Ecriture sainte, et il n'y eut secret si profond et si sublime dans ses mystères qu'il ne pénétrât. Comment ne suivez-vous pas l'exemple de ce solitaire pour devenir savants comme lui dans la connaissance de Dieu? Eh! le moyen que saint Jérôme ne fît ses délices de l'Ecriture sainte; il était un homme séparé de la société des hommes, privé de toutes les consolations qu'on peut goûter dans le monde, exposé à toutes les persécutions de l'enfer qui ne cessait de le tourmenter, et accablé de toutes les austérités les plus affreuses où il se condamna lui-même. Le moyen qu'un tel homme eût persévéré si longtemps toujours content et toujours infatigable dans les pratiques de la vertu s'il n'eût trouvé dans l'étude de l'Ecriture sainte des consolations si abondantes qu'elles lui ont fait aisément oublier toutes les douceurs de la vie humaine. Comment donc n'imitez-vous pas ce grand docteur et n'aimez-vous pas, comme il dit à Rustique, la science de l'Ecriture sainte, afin que vous n'aimiez pas les dissolutions, les ivrogneries, les bonnes chères, les plaisirs, les voluptés et les vices de la chair : *Ama scientiam Scripturarum, et carnis vitia non amabis.*

Fuyons, chrétiens, la foule comme saint Jérôme, qui a toujours recherché la solitude pour y sanctifier son âme. Souvenons-nous que ceux qui sont dans les villes ne sont pas chrétiens s'ils ne sont solitaires dans leur cœur : *Quicunque in civitate sunt, Christiani non sunt.* O saint et retiré Jérôme, nous sommes tout ravis de ce que vous avez sanctifié votre âme dans le désert; c'est dans la solitude que vous avez fui les mauvaises compagnies, contemplé les mystères divins et pénétré les sens des Ecritures saintes; donnez-nous votre secours pour vous imiter : *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* (*Ps.* LIV, 8.) O Seigneur! nous voulons nous éloigner des pécheurs, contempler vos mystères et étudier vos Ecritures; ne permettez pas que nous retournions dans la compagnie des méchants, faites que nous soyons solitaires pour être toujours avec vous sur la terre, et vous posséder dans le ciel.

SERMON VI.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR AUSTÈRE PAR LA PÉNITENCE.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, XII).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Un docteur, chrétiens, étant le plus illustre ministre de l'Eglise de Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner si, plus il est savant et

célèbre dans son siècle, plus il prend un soin particulier de mortifier son corps par les plus grandes austérités d'une vie pénitente. Il se propose premièrement dans ses macérations continuelles la gloire de Dieu et le bonheur de lui plaire après l'avoir offensé, et ensuite il prétend édifier l'Eglise qu'il a quelquefois scandalisée par le désordre de ses passions charnelles, et abattre la vigueur et la force de la chair, qui se révolte sans cesse contre son esprit. Oh! quel spectacle plus merveilleux de voir un docteur qui, pour entretenir les bonnes affections de son âme, combat par la mortification la volonté de la chair et ses désirs déréglés! D'un côté la concupiscence de la chair, qui se porte toujours vers le mal, trouve sa joie dans les délices de la terre; et de l'autre, l'esprit résistant à la chair désire de s'appliquer si entièrement aux exercices spirituels, qu'il souhaiterait s'interdire pour toujours les usages les plus nécessaires du corps. Voilà, dit saint Jérôme, comme un docteur qui méprise les plaisirs de la chair ne cherche par les austérités de la pénitence que la gloire de Dieu et le salut de son âme. *Sicut sui in carne contemptor est, ita totum animæ investigat ornatum.* C'est ce qu'il a fait lui-même, car depuis qu'il eut le mouvement de se consacrer à Dieu, jamais les plus riches habillements ne purent plaire à cet admirable docteur, jamais l'éclat des pierreries ne put éblouir ses yeux, jamais la musique la plus agréable ne put charmer ses oreilles, jamais toutes les autres délices ne purent amollir son esprit, jamais les pleurs de sa sœur ne le purent vaincre, et jamais les larmes de ses proches ne lui purent faire changer de résolution. Son âme, aussi ferme qu'un diamant, détournait ses sens de tous ses objets, et, en leur fermant ainsi la porte, s'entretenait en secret avec Jésus-Christ, qu'elle avait choisi pour son partage. Ce n'était néanmoins que des essais de sa piété et ses premiers exercices. Mais ayant donné tous ses biens aux pauvres, il se retira dans le désert. Là il vivait de légumes, ne buvait que de l'eau, couchait sur la terre. Que si le démon venait pour le combattre, les moyens dont il se servait pour lui résister étaient de s'armer de la foi et de prendre un caillou dans sa main pour frapper sa poitrine, afin de marquer la douleur intérieure qu'il avait conçue de ses crimes. Peut-on pratiquer des austérités plus louables? Je vais les étaler après avoir invoqué le Saint-Esprit par les médiations de la Vierge. *Ave, Maria.*

Tous les saints docteurs de l'Eglise conviennent dans ce sentiment qu'il ne suffit pas aux pénitents de pleurer leurs péchés pour en effacer la malice par leurs larmes, il faut encore qu'ils supportent avec courage toutes les austérités de la pénitence. Comme leurs péchés sont des outrages qu'ils ont faits à Dieu, ils doivent satisfaire à sa justice par une pénitence qui leur soit en quelque façon proportionnée. Ainsi il leur sied bien de se juger eux-mêmes afin que Dieu ne les juge point, se persuader que plus ils useront de sévérité contre eux-mêmes, plus Dieu leur témoignera sa miséricorde, et qu'autant qu'ils ne se seront point épargnés, autant Dieu les épargnera. Ceux qui ont trahi leur roi et qui ont commis quelque outrage contre sa personne royale, s'imaginent que, quoi qu'ils puissent faire pour l'apaiser, toute leur vie ne suffit pas pour expier une action si criminelle; et les pénitents faisant réflexion qu'ils ont offensé, non un prince de la terre, mais le Dieu du ciel, qu'ils ont violé ce pacte si divin et cette alliance si sainte qu'ils avaient contractée dans leur baptême, qu'ils ont foulé Jésus-Christ aux pieds, et qu'ils l'ont crucifié une seconde fois dans eux-mêmes, tâchent de satisfaire à Dieu en quelque chose et de pratiquer les exercices laborieux d'une sincère et solide pénitence. Vers le IVe siècle de l'Eglise, Dieu suscita les anciens solitaires et les premiers ermites des déserts de l'Asie et de l'Afrique. Ils firent fleurir la pénitence par leurs austérités et par leurs souffrances incroyables, et ils déployèrent l'étendard de cette guerre dans toutes les provinces chrétiennes de l'Orient au nom de Jésus-Christ, qui est le prince de la pénitence et le chef de tous ceux qui se sauvent par la pénitence, comme l'appelle excellemment saint Jérôme: *Princeps pœnitentiæ et caput eorum qui salvantur per pœnitentiam Christus est.* Ç'a été parmi des hommes si extraordinaires en piété et si remplis des grâces du ciel, que ce saint docteur a passé saintement sa vie, qu'il a éclaté dans la solitude comme une lumière de l'Eglise, et qu'il y est devenu un parfait modèle des pratiques les plus austères de la mortification. Il a considéré les péchés qu'il avait commis contre Jésus-Christ, et il n'a pas voulu modérer les travaux de la pénitence qu'il a voulu soutenir pour les expier. Il ne s'est éloigné du tumulte du siècle que pour être moins détourné de ses occupations toutes saintes, et il ne s'est mis au nombre des pénitents que pour faire paraître trois austérités, savoir, de battement, de nudité et d'abstinence: 1° de battement de sa poitrine; 2° de nudité dans son corps; 3° d'abstinence de sa bouche; si bien que saint Jérôme se battant, saint Jérôme nu, saint Jérôme abstinent, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Le battement de la poitrine est la marque visible du regret intérieur qu'un véritable pénitent a de ses fautes. Qu'est-ce que battre la poitrine, disent les Pères, sinon condamner les fautes secrètes de l'âme et châtier par un battement sensible le péché qui est caché dans le fond du cœur. De là vient que lorsque le pénitent dit à Dieu, tout mouillé de larmes: Je vous confesse, Seigneur, il bat son estomac, si bien qu'on entend en même temps le son de sa voix qui confesse ses péchés, et le bruit des coups dont il frappe sa poitrine pour la faire résoudre en pleurs, afin de les effacer. En effet, si après que Moïse eut frappé une roche avec sa verge, à l'instant même elle se fendit en deux, et il en sortit en très-grande abondance une eau

très-claire dont les Israélites burent avec plaisir et trouvèrent qu'elle avait une douceur très-agréable pour éteindre leur soif et les tirer de la nécessité où ils étaient, nous voyons que lorsqu'un pénitent bat sa poitrine que le péché avait rendue aussi dure qu'une roche, elle s'ouvre en même temps, et il en sort une eau céleste qui éteint la soif dont il brûlait pour les choses de la terre et pour toutes les fautes de sa vie criminelle. Ainsi, lorsque saint Jérôme explique ces paroles que Dieu dit par le prophète Joël : Déchirez vos cœurs, non pas vos vêtements, et convertissez-vous à Dieu dans les pleurs et dans les gémissements : *Scindite corda vestra, non vestimenta vestra, et convertimini ad Deum in fletu et planctu* (*Joel*, II, 12), il assure que Dieu ne veut pas qu'on déchire les vêtements comme l'on a coutume de faire quand on entend des choses tristes et désagréables, ce que l'Evangile rapporte que le pontife fit pour accroître le crime prétendu de Jésus-Christ, et que nous lisons que les apôtres Barnabé et Paul firent aussi ayant entendu des paroles de blasphème; mais il ordonne de déchirer nos cœurs qui sont pleins de péchés, à force de les battre, et qu'il en sortira une eau qui les effacera par sa miséricorde : *Scindite corda quæ plena sunt peccatis, et magna peccata magna delebit misericordia.* A son rapport, sainte Paule en usa de la sorte : cette illustre Romaine, qui n'avait été toute sa vie qu'un exemplaire de chasteté, ne laissait pas de se traiter avec autant de rigueur que si elle eût été la plus criminelle du monde. Elle étendait des cilices sur la terre et dormait dessus, si toutefois on peut dire qu'elle dormait, puisqu'elle passait presque toutes les nuits entières à prier Dieu, accomplissant ce que dit David : Je laverai mon lit de mes pleurs toutes les nuits, je le tremperai de mes larmes. Il semblait qu'il y en eût une source dans ses yeux, elle pleurait avec tant d'abondance pour de légères fautes, que l'on eût cru qu'elle avait commis les plus grands crimes; et lorsque nous la prions d'épargner un peu sa vue et de la conserver pour lire l'Ecriture sainte, elle nous répondait : Il faut que je défigure à force de coups ce visage que j'ai peint autrefois avec le blanc et le rouge contre le commandement de Dieu. Il faut que j'afflige ce corps qui a joui de tant de délices, il faut que je batte cette poitrine qui a couvert tant de péchés, et que je récompense la longueur des divertissements et des ris par des pleurs continuels.

Mais que tardé-je à dire la sévérité dont saint Jérôme a usé envers lui-même? Pourquoi ne dis-je au plus tôt que ce saint docteur n'a pas épargné son corps afin que Dieu l'épargnât? Et comment ne le représenté-je pas battant sa poitrine pour en faire sortir un torrent de larmes, afin d'effacer les péchés de sa vie criminelle? Si l'on ne juge digne du nom de pénitent que celui qui pleure les péchés qu'il a commis, qui prie le Seigneur qu'il lui donne la grâce de ne plus les commettre, et qui jour et nuit est dans les gémissements, ne puis-je pas donner à saint Jérôme la qualité de véritable pénitent? Il a détesté le mal qu'il avait fait et imploré le Seigneur, afin qu'il lui pardonnât ses péchés; il n'a plus suivi sa concupiscence et ses passions, et s'est privé de ses plaisirs, et il a enfin aimé ce qu'il avait méprisé auparavant, et abandonné le mal qu'il avait pratiqué. Les coups qu'il donne sans cesse à sa poitrine sont les témoins de son repentir. Son estomac meurtri marque la contrition de son âme, et les contusions et les plaies qui paraissent sur son corps font voir l'affliction de sa pénitence, les humbles gémissements et la douleur de son cœur contrit et humilié. Ce fut un témoignage bien sensible du repentir du publicain qui, lorsque le pharisien offrait à Dieu ses prières présomptueuses, se tenait dans un esprit bien différent au bas du temple, et rougissant de ce qu'il sentait dans son cœur, témoignait au dehors la confusion du dedans. Il n'osait lever les yeux, il frappait sa poitrine, et n'ouvrait la bouche que pour dire ces paroles : O Dieu! ayez pitié de moi qui suis un si grand pécheur : *Publicanus a longe stans percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori* (*Luc*, XVIII, 13). Voilà le modèle de la pénitence de saint Jérôme. Son âme, connaissant qu'elle avait péché et qu'elle était coupable d'un grand nombre de crimes, se tenait bien loin de Jésus-Christ; ne se croyant pas capable de se réconcilier avec lui par ses propres mérites, ni digne de recevoir sa grâce, il était confus et il rougissait de honte, parce que l'opprobre de sa jeunesse tombait sur lui, si bien qu'il n'osait lever les yeux vers le ciel. Il les tournait vers ses péchés en considérant leur laideur, leur énormité, leur nombre, la majesté de Dieu qu'ils avaient offensé, et les châtiments éternels qu'ils avaient mérités. Accablé de douleur, il pleurait avec amertume ses égarements passés, et frappait sa poitrine pour frapper ses péchés, les punir sur lui-même, et en porter la peine qui leur était due : *Non erubesco confiteri meæ infelicitatis memoriam.* Quand je péchais, disait-il, contre le Seigneur, la confusion même ne pouvait me confondre, et je ne savais ce que c'était que de rougir. Dieu m'a converti par sa grâce, je fais pénitence, je n'ai pas honte de confesser la misère de ma vie criminelle. Je pleure même de ce que je ne suis pas tel que j'ai été au commencement de ma conversion. Je me souviens qu'alors je criais nuit et jour pour satisfaire à Dieu pour mes péchés par l'affliction de la pénitence et par d'humbles gémissements, et que prenant une pierre dans la main, je ne cessais de frapper ma poitrine jusqu'à ce que le Seigneur parlant avec menace au démon qui me tentait, remettait mon cœur dans sa première tranquillité. *Nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret Domino increpante tranquillitas..*

Il faut remarquer que saint Jérôme frappa plutôt sa poitrine que toute autre partie de son corps pour donner des marques de sa

contrition, ce que ne fit pas le peuple d'Ephraïm, lorsque s'étant converti à Dieu, il voulut faire voir un témoignage de la douleur de ses péchés. Voici comment le prophète Jérémie raconte ce fait: Ephraïm, c'est-à-dire les dix tribus s'étant laissé séduire par Jéroboam, s'engagèrent les premières dans l'idolâtrie, et furent punies aussi les premières, ayant été enlevées avant les deux autres hors de leur pays. Les grands châtiments que Dieu exerça contre elles pour les porter à la pénitence leur furent d'abord inutiles, et elles parurent comme un jeune taureau qui est indompté. Mais elles reconnurent leur misère. Convertissez-moi, dirent-elles au Seigneur, et je me convertirai à vous, parce que je ne puis sans votre secours faire pénitence, et ma conversion étant un effet de votre grâce me fait connaître que vous êtes mon libérateur et mon Dieu; c'est pour cela qu'après que vous m'avez converti j'ai fait pénitence, et qu'après que vous m'avez ouvert les yeux j'ai frappé ma cuisse: ***Postquam convertisti me, egi pænitentiam, et postquam ostendisti mihi, percussi femur meum*** (*Jer.*, XXXI, 19). Abraham, voulant marier son fils Isaac, fit jurer son intendant Eliézer sur sa cuisse de ne lui pas donner pour femme une fille des Chananéens. Et le peuple d'Ephraïm a frappé sa cuisse comme pour témoigner par serment, qu'il considérait combien le secours de son Dieu est puissant, et combien est faible et fragile sa nature. En quoi il reconnaissait qu'il n'a fait pénitence qu'après que le Seigneur l'a converti, et qu'il lui a ouvert les yeux, afin qu'il eût une vraie douleur et une confusion salutaire de l'opprobre de sa jeunesse, qui marquait l'idolâtrie à laquelle il s'était abandonné dès le règne de Jéroboam. Mais saint Jérôme frappe sa poitrine comme la source de tous les péchés. C'est dans la poitrine que loge le cœur, d'où partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages et les médisances qui rendent les hommes impurs devant Dieu. Voilà pourquoi ce docteur a écrit: *Ad orationem assisto si vere crederem, manibus tunderem pectus.* Si lorsque je fais à Dieu ma prière, je croyais véritablement en lui, je purifierais le cœur par lequel je vois sa divinité, je frapperais la poitrine de mes mains. Je mouillerais mes joues des larmes, je ferais horreur par les austérités dont j'accablerais mon corps, j'aurais le visage pâle; je me jetterais aux pieds de Jésus-Christ, je les arroserais de mes pleurs, je les essuierais de mes cheveux, je demeurerais couché au trône de la croix, et je ne m'en lèverais pas que je n'eusse obtenu de sa miséricorde le pardon de mes offenses.

Je vous loue, chrétiens, lorsque vous comparez saint Jérôme se battant l'estomac au peuple de Jérusalem qui, après avoir mis à mort Jésus-Christ sur le Calvaire et considéré l'énormité de leur déicide, s'en retournaient en se frappant la poitrine: *Omnis turba eorum qui aderant ad spectaculum istud percutientes pectora sua* (*Luc.*, XXIII, 48). Ils avaient bien sujet de témoigner le repentir de leur âme, ils venaient de crucifier le Seigneur et de commettre par conséquent le crime le plus détestable du monde, selon le raisonnement de Cicéron, lequel exagérant le supplice d'un citoyen de Rome, qui avait été condamné à la croix, disait: C'est un grand outrage de lier un citoyen romain, c'est un horrible crime de le fouetter, c'est un parricide exécrable de le tuer; que dirai-je de le crucifier? c'est un attentat si injuste et si inhumain, que les paroles ne sont pas capables de l'exprimer. Quel plus grand crime pouvaient commettre les Juifs que de crucifier leur Dieu, lui qui s'était dépouillé de la gloire qu'il possédait dans le ciel pour descendre en la terre, lui qui n'avait point fait difficulté de se revêtir de la chair de l'homme et de porter les péchés d'autrui, quoiqu'il fût exempt de tout péché, lui enfin qui avait quitté l'immortalité pour devenir mortel et mourir innocent pour sauver des coupables. C'est cela qu'ils pleuraient, qu'ils gémissaient, qu'ils frappaient leur poitrine pour se repentir du crucifiement d'un Homme-Dieu, qui n'avait rien oublié pour vaincre leur incrédulité et leur ingratitude, qui avait répondu doucement lorsqu'ils le contredisaient, qui avait souffert leur orgueil, cédé à leurs persécutions et employé jusqu'aux dernières heures de sa vie pour tâcher de ramener leurs âmes sanguinaires, opiniâtres et rebelles. Et saint Jérôme n'a pas moins pleuré, gémi et frappé sa poitrine que ces déicides, voyant qu'en péchant mortellement il avait crucifié de nouveau Jésus-Christ en lui-même, et qu'il s'était rendu autant de fois coupable de sa mort qu'il s'était engagé dans le péché mortel. O combien de fois, selon Eusèbe, son disciple, s'écria-t-il, étant à l'article de la mort, dans de grands soupirs et dans de grandes larmes en battant sa poitrine. O bon Jésus! vous êtes mon Dieu et mon Seigneur: *Quam pluries percutiens pectus suum dixit: O bone Jesu, tu es Deus meus* (Eusèbe, *De mort. Hier.*). C'est vous qui, étant le Verbe fait chair, êtes devenu mon frère, qui avez souffert la faim, la soif, et pris les faiblesses de ma nature pour racheter mes péchés. Qu'aviez-vous fait, ô très-doux Sauveur! pour être jugé avec tant d'injustice? Quelle faute aviez-vous commise? Quel est votre crime! Quelle est la cause de votre condamnation? Quel est le sujet de votre mort? Ah! c'est moi, qui suis la cause de vos douleurs, l'occasion de votre crucifiement, et j'ai commis les iniquités pour lesquelles le Père éternel vous a si rigoureusement frappé. O misérable jugement! ô mystère ineffable! l'injuste pèche, et le juste est puni, le coupable fait la faute, et l'innocence la paye. Le bon endure ce que le méchant mérite, le Seigneur expie le crime que l'esclave ose bien faire, et Dieu porte la peine des péchés que l'homme a commis. O Seigneur! vous avez souffert dans votre corps le cruel supplice de la croix

pour faire mourir la mort que j'avais encourue par les déréglements de ma vie criminelle : *Tu crucis tam grande in tuo corpore subiisti supplicium, ut mortem quam meis incurreram flagitiis interimeres.*

O puissant motif de la juste douleur de saint Jérôme! ô sacré brisement de sa poitrine! ô regret amer de ses péchés! Il conçoit une profonde douleur, il s'afflige avec excès, d'avoir été la cause de la mort de Jésus-Christ, et ses yeux versent des ruisseaux de larmes, parce qu'il considère le Seigneur comme un lépreux et comme un homme frappé de Dieu et humilié : *Nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo, et humiliatum* (*Isa.*, LIII, 4). Pour quel sujet aurait-il pleuré, s'il n'avait pleuré pour la mort de son Sauveur? Et quel accident imaginable peut-être digne de ses soupirs et du battement de sa poitrine avec un caillou? Comme il avait laissé endurcir son cœur dans le péché, il a eu recours à une pierre pour briser sa dureté. Oh! que ce caillou sied bien dans la main de notre saint; il lui est plus doux qu'un rayon de miel, plus brillant qu'une pierre précieuse, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants. Marques livides, contusions, meurtrissures, plaies, effusion de sang qui avez paru sur l'estomac de saint Jérôme, vous lui avez été glorieuses. C'est par vous qu'il a triomphé du ciel, ravi les anges et apaisé la colère de Dieu. C'est par vous qu'il a vaincu le monde, étouffé la concupiscence et triomphé du démon, et c'est par vous que je puis dire de lui, ce qu'il dit lui même de la vaillante Judith, en ces termes. Cette veuve exténuée de jeûnes et vêtue d'un habit de deuil ne pleurait pas la mort de son mari, mais elle attendait, dans les mortifications, dont elle châtiait son corps, l'arrivée du véritable époux. Il me semble que je la vois l'épée à la main et couverte de sang. Je connais la tête d'Holopherne qu'elle rapporte à travers les ennemis; une femme vainc les hommes, et la chasteté triomphe de l'incontinence : *Video armatam gladio manum, cruentam dexteram, recognosco caput Holophernis de mediis hostibus reportatum, vincit viros femina, et castitas truncat libidinem.* Il me semble que je vois la main de saint Jérôme armée d'un caillou comme d'une épée toute couverte du sang qui rejaillit des coups qu'il se donne sur la poitrine; que je connais la tête du démon qu'il brise par les meurtrissures qu'il se fait. Quel homme a été plus courageux que ce saint docteur? Comme Judith coupa la tête du général de la plus redoutable armée qui fût dans le monde, qu'elle sauva sa ville assiégée, et qu'elle surprit ce prince par sa beauté, le trompa par sa sagesse, et lui ôta la vie par son courage. Ainsi saint Jérôme a abattu l'orgueil du démon, ce fier ennemi qui ne craint personne et qui est redouté de tout le monde, et il l'a dompté par l'assujettissement de sa chair, par les jeûnes, par les veilles, par les mortifications et par le repentir et la contrition de son cœur.

Mais, chrétiens, quel malheur déplorable! Vous admirez l'austérité de saint Jérôme et vous louez la contrition de son cœur et le repentir intérieur de son âme, et vous ne l'imitez pas; vous ne frappez pas votre poitrine pour donner des marques de la douleur que vous sentez de vos péchés! Quoi! pensez-vous avoir changé de vie sans vous repentir de celle que vous avez passée dans le désordre du vice et du péché? Vous avez été des chrétiens sans religion, vos mœurs ont été corrompues, et vous avez été des avares, des ambitieux, enflés d'orgueil, attachés à vos plaisirs, à l'incontinence, à l'ivrognerie, des fourbes, des perfides, des médisants, des blasphémateurs; et, pour prendre les choses à la racine, d'où les prend saint Paul, des amateurs du monde et de vous-mêmes : *Et non percusserunt eos* (*Josue*, IX, 18). Et vous ne frappez pas ces crimes avec la pierre de la contrition; vous ne les écrasez pas contre votre poitrine, vous ne les meurtrissez pas sur votre estomac; on ne vous voit pas l'épée à la main pour tuer ces ennemis; et comme vous êtes des impénitents, vous ne pouvez vaincre le monde ni mortifier la chair, ni triompher du démon, ni apaiser Dieu, qui est prêt à lancer sur vous les traits les plus enflammés de sa justice vengeresse! Avez-vous oublié que saint Jérôme vous dit : Les justes conçoivent des sentiments douloureux qui brisent leur cœur; comme ils s'examinent avec rigueur, ils se jugent selon la justice, et par un grand nombre de coups dont ils meurtrissent leur poitrine, ils condamnent dans une sérieuse pénitence les fautes les plus légères : *Afflictione se conterunt justi et magnis cruciatibus minima in se prava dijudicant, et per pœnitentiam damnant.* Cependant, quoique vous soyez pleinement instruits par ces excellentes paroles de toutes les conditions qui doivent accompagner une véritable pénitence, selon l'esprit de Jésus-Christ et de l'Église, vous méprisez les règles que vous devez suivre pour faire une confession de vos péchés qui soit agréable à Dieu et recevable de ses ministres, vous négligez la conversion du cœur, et vous ne frappez pas votre poitrine comme saint Jérôme, pour marquer le repentir intérieur de votre âme.

Ah! chrétiens, Fabiole a mieux reçu que vous les instructions de ce grand docteur : elle se couvrit d'un sac, elle se mit dans l'ordre des pénitents, et, à la vue de Rome, le Pape, les prêtres et tout le peuple pleurant avec elle, elle se prosterna contre terre, ayant les cheveux épars, le visage plombé, les mains sales, et la tête pleine de poudre et de cendre. Elle ne rougit point de Dieu dans la terre, et Dieu ne rougit point d'elle dans le ciel. Elle découvrit sa blessure à tout le monde, et Rome, voyant la plaie qui l'avait défigurée, pleurait son malheur. Elle parut avec des habits déchirés, la tête nue et la bouche fermée; elle n'entra point dans l'église du Seigneur, mais demeura hors du camp, séparée des autres, comme Marie, sœur de Moïse, attendant que le prêtre, qui

l'avait mise dehors, la fit revenir. Elle descendit du trône de ses délices, elle tourna la meule pour moudre le blé, selon le langage figuré de l'Écriture; elle passa courageusement, et les pieds nus, le torrent de larmes, elle s'assit sur les charbons de feu dont le prophète parle, et ils lui servirent à consumer son péché. Elle se frappait le visage, à cause qu'il avait plu à son second mari; elle n'était pas moins affligée que si elle eût commis un adultère; elle se servait de plusieurs remèdes pour guérir une seule plaie: *Faciem per quam secundo viro placuerat verberabat.* Considérez cet exemple, et jugez si vous n'avez pas besoin de vous frapper la poitrine pour faire connaître votre contrition, de peur que, quand Jésus-Christ viendra pour juger le monde, vous ne soyez obligés, dit saint Jérôme, de jeter inutilement des cris effroyables avec les pécheurs, de vous noircir en vain l'estomac de coups avec tous les peuples: *Tribus ad tribum pectora ferient*, et de vous plaindre les uns aux autres dans l'horreur de votre misère. Ah! imitez saint Jérôme, tout nu, qui fait pénitence en battant sa poitrine. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La nudité du corps a toujours été une marque de l'austérité des solitaires. Comme ils avaient offensé Dieu par le luxe des habits, ils lui offraient un sacrifice de justice, c'est-à-dire, ils mortifiaient leurs propres vices en s'affligeant autant pour chaque péché qu'il était requis, pour garder la proportion d'une satisfaction convenable. C'est de là qu'ils ont demeuré tout nus dans les déserts, ou, s'ils ont été obligés de prendre des vêtements, ils ont changé, comme Dieu dit par Isaïe, leur parfum en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice: *Et erit pro suavi odore fetor, pro zona funiculus, pro crispanti crine calvitium, et pro fascia cilicium* (*Isa.*, III, 24). Je sais bien que les pécheurs qui languissent dans les ténèbres d'une nuit profonde, et qui, flottant sur la mer orageuse du siècle, sont incertains de ce qu'ils doivent faire, rebelles à la lumière et à la vérité, trouvent extrêmement dur ce qu'on leur promet de la bonté de Dieu pour être sauvés. Comment, disent-ils, peut-on naître encore une fois, en sorte que recevant une nouvelle vie par la grâce de la conversion, on se dépouille de ce qu'on était auparavant, et qu'un homme change entièrement d'esprit, son corps demeurant toujours le même? Peut-on croire qu'une personne qui s'est toujours superbement vêtue, et qui a porté jusqu'ici des habits d'or et de soie, se puisse résoudre à s'habiller simplement et modestement? Une autre qui aura revêtu sa chair de beau linge et de robes magnifiques, se réduira-t-elle à un rude cilice? Et celui qui s'est toujours vu accompagné d'une foule de personnes qui dépendaient de lui, ne regarde-t-il pas la solitude comme un supplice? Mais lorsque la lumière se répand d'en haut dans le cœur des pénitents, lorsque, ayant reçu la grâce du Saint-Esprit, une seconde naissance les fait devenir des hommes nouveaux, aussitôt leurs doutes s'éclaircissent, leur esprit s'ouvre, leurs ténèbres se dissipent; ce qu'ils trouvaient difficile leur semble facile, et ils croient qu'ils peuvent faire ce qu'ils ont estimé jusqu'alors impossible. Témoin en soit le bienheureux Paul, le père des solitaires. Du temps de la persécution de Dèce et de Valère, il alla dans le désert, où il passa toute sa vie en oraison, et un palmier lui fournit tout ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture et pour son vêtement. Ce qui fait dire à saint Jérôme: Si Dieu m'en donnait le choix, j'aimerais mieux la tunique de Paul, avec ses mérites, que la pourpre des rois avec toute leur puissance: *Hieronymus magis eligeret tunicam Pauli cum meritis ejus, quam regum purpuram cum pœnis suis.*

Ce fut sans doute sur ce grand modèle que ce grand docteur se forma à l'austérité du vêtement. Comme ce saint vieillard demeura tout nu dans le désert, ou du moins il n'y porta qu'une tunique qu'il avait tissue de ses propres mains avec des feuilles de palmier, saint Jérôme a demeuré tout nu dans la solitude, où il accoutuma son corps aux austérités qui lui paraissaient les plus opposées à ses inclinations. Que si en cet affreux désert il fut obligé de prendre un habit, il se servit d'une grosse haire pour expier ses péchés par une satisfaction salutaire. Adam entra tout nu dans le paradis terrestre, mais ayant offensé Dieu il se fit un habit de feuilles de figuier pour se dérober, s'il eût pu, aux yeux de sa justice et couvrir la honte de son crime. Mais ce grand docteur a aimé la nudité dans la solitude pour mortifier ses péchés par la mortification de sa chair; et tout nu qu'il était, il a conservé cette robe blanche dont Jésus-Christ l'avait revêtu au baptême: *O quoties ego ipse constitutus in illa vasta solitudine quæ exusta solis ardoribus horridum monachis præbet habitaculum.* Oh! combien de fois, dit-il, me trouvant dans cette vaste solitude qui, étant brûlée par les ardeurs du soleil, n'est pour des solitaires qu'une horrible demeure, je pensais être dans les délices de Rome. J'étais seul dans ce grand désert, rempli de l'amertume de mes péchés, les membres de mon corps étaient tout défigurés par l'horreur du sac où ils étaient renfermés, et ma peau était devenue aussi noire que la chair d'un Ethiopien: *Horrebant sacco membra deformia, et squalida cutis situm Æthiopicæ carnis obduxerat.* Je pleurais tous les jours, je gémissais tous les jours, tant pour pratiquer les austérités de la vie solitaire, que pour arracher le pardon de Dieu par les gémissements et les soupirs. Mettez-vous devant les yeux, chrétiens, et par une entière attention de tout votre esprit, considérez en cela ce qui s'est passé dans notre saint,

vous ne sauriez bien connaître quelle a été la grandeur de cette austérité qu'en connaissant quels ont été les travaux de cet illustre pénitent. Il n'était revêtu que d'un sac que l'on ne pouvait voir sans quelque frayeur, il avait le corps tout brûlé des ardeurs du soleil, ses yeux versaient des larmes, son cœur poussait des soupirs, son esprit était élevé dans le ciel, et demeurant ferme dans sa grotte, il attendait la venue de Jésus-Christ, comme un enfant celle d'un bon père, comme un soldat tout prêt à combattre, celle de son général, ou comme un serviteur fidèle celle de son maître, qui doit lui donner tout ensemble et la liberté et la récompense.

Il faut, disait-il, que je haïsse les diamants et les perles dont j'ai couvert mes habits ; je ne puis plus voir mon beau linge, je rejette toutes les choses dont je me suis servi dans le siècle pour me parer, et je veux que la rudesse et la dureté du cilice succède à la mollesse des toiles fines et à la magnificence des belles soies. Je voulais plaire autrefois aux hommes et au monde, je veux plaire maintenant à Jésus-Christ. Comme il a dit lui-même de sainte Paule : *Mollia linteamina et serica pretiosissima asperitate cilicii commutanda*, c'est de là que tant qu'il a demeuré dans le désert, nulle inquiétude pour ses habits n'a troublé le repos de son silence, ni la ferveur de ses méditations. Il savait qu'il est écrit que ces inquiétudes sont des inquiétudes des païens, mais il recherchait avec passion la justice et le royaume de Dieu, et les choses nécessaires au vêtir lui étaient encore données au-dessus, selon la promesse du Sauveur du monde. A quoi bon donner tant d'avis aux autres pour leur inspirer l'amour des habits rudes et grossiers, s'il n'eût aimé lui-même cette austérité. Comme il a fait avant que d'enseigner, il a pu dire à Rustique : Pour vous, mon cher enfant, si vous ne vous contentez pas de paraître solitaire et que vous vouliez l'être effectivement, ayez soin de votre âme et ne songez plus à posséder des richesses, auxquelles vous avez dû renoncer en embrassant le parti où vous êtes. Que la pauvreté de vos habits soit une marque de l'excellence de votre cœur : *Sordidæ vestes, candidæ mentis indicia sunt, vilis tunica contemptum sæculi probet, ne habitus sermoque dissentiant*. Montrez, par un méchant manteau, le mépris que vous faites du monde, mais n'en tirez pas de vanité, et que vos discours s'accordent avec votre habit. Non, non, celui qui éteint les ardeurs du corps par des haires et des cilices ne cherche point les vêtements du siècle. L'âpreté pourtant de votre sac doit être modérée de peur qu'elle ne soit préjudiciable à votre santé en devenant excessive. Des paroles si enflammées ne pouvaient partir que d'un cœur embrasé de l'amour du cilice et couvert d'une rude haire. C'est alors que se trouvant obligé d'instruire les Solitaires des exercices laborieux de la pénitence, il se trouvait lui-même si touché d'un véritable repentir, que revenant à soi, il disait dans son âme : Comment se peut-il faire que j'enseigne à autrui les austérités de la vie pénitente et que je me laisse aller à la sensualité de la chair ? Et comment me mêlerai-je de corriger les autres en ne me corrigeant pas le premier ? Va, misérable, commence par pratiquer ce que tu enseignes, et prends un cilice pour ton vêtement : *Posui vestimentum meum cilicium* (*Ps.* LXVIII, 12).

Usant de cette rigueur contre lui-même, il reconnaissait que le luxe des habits était opposé à la doctrine et à l'exemple de Jésus-Christ. Le Seigneur ne nous recommande rien tant dans l'Evangile que la pauvreté, l'humilité et le mépris de la vaine gloire. Bienheureux, dit-il, les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Et prenez bien garde de ne faire pas votre justice devant les hommes pour en être regardés. Que si le serviteur n'est pas plus grand que son maître, et si celui qui a été délivré doit honneur et obéissance à son libérateur, saint Jérôme, qui désirait être un véritable chrétien, devait imiter Jésus-Christ. Or, il était écrit et on le lisait et on l'entendait, et l'Eglise ne le lui prêchait qu'afin qu'il le pratiquât. Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché : *Qui dicit se in Christo manere, debet quomodo ille ambulavit et ipse ambulare* (I *Joan.*, II, 6). Il fallait donc que ce grand docteur marchât d'un pas égal à lui, et qu'il s'efforçât de le suivre dans la fuite du luxe et dans la vileté des habits ? Ça été alors que sa vie a répondu au nom qu'il portait, quand il a embrassé l'austérité du vêtir, et que sa foi a été récompensée quand elle a été accompagnée de la rudesse de la haire. Si la pompe des habits n'eût pas été condamnable, jamais Jésus-Christ n'eût dit que le riche, qui souffrait d'extrêmes tourments dans l'enfer, s'était vêtu de pourpre et de fin lin. Personne ne porte de riches étoffes que par vaine gloire, et la curiosité des vêtements précieux est une marque de la corruption des mœurs et de la laideur des âmes. Et c'est ce qui faisait naître dans le cœur de saint Jérôme l'horreur extrême qu'il en avait ; il se souvenait qu'après qu'Adam et Eve eurent péché, Dieu leur donna des habits de peaux de bêtes, bien qu'il pût les habiller d'étoffes plus précieuses, pour marquer que le temps de cette vie n'est pas le temps de rire et de se réjouir, mais de pleurer et de s'affliger. Voilà pourquoi, enfoncé dans le désert, il y demeurait dans la cendre et dans le cilice, en pleurant, en soupirant et en priant. Combien prenait-il plaisir à demeurer dans le silence et dans le repos ? combien travaillait-il à la connaissance de la piété ? combien s'occupait-il aux exercices de l'esprit, et cultivait-il dans lui-même des sentiments tout divins et tout célestes ? Que les hommes du monde se glorifiassent des ouvrages des vers et des étoffes de soie, selon l'exhortation qu'il

avait faite à Népotien, il n'aimait pas ces ornements superflus et même criminels aux solitaires : *Vestes pullas æque devita, ut candidas.* Et faisant réflexion qu'au commencement du monde Dieu avait donné aux premiers hommes des habits de peaux de bêtes pour confondre leur orgueil et leur mollesse, il s'animait à fuir le luxe et la magnificence des vêtements pour mener une vie austère et pénitente.

Ce fut une réponse admirable et digne de l'empereur Sévère : il parut en public avec un habit vil et abject, et comme tout le monde en était dans l'admiration, il répondit à ceux qui prirent la confiance de lui demander le sujet qui l'avait obligé à s'habiller d'une manière si peu convenable à sa grande dignité : Ne soyez pas surpris de la pauvreté de mon habit ; la majesté impériale doit plutôt briller par l'éclat de la vertu que par l'ornement du corps : *Imperatoria majestas virtute constat, non corporis cultu.* Et il est à croire que saint Jérôme n'eût pas fait une réponse moins pleine de bon sens et de piété chrétienne. Si quelqu'un le voyant porter dans le désert une robe de lin et un manteau de poil de chèvre, il lui eût demandé pourquoi il était revêtu d'un habit si rude et si grossier ? Il lui aurait répondu avec une gaieté douce et agréable ces belles paroles qu'il a écrites à Furie : *Nobis non corporis cultus, sed animæ vigor quæritur quæ carnis infirmitate fit fortior.* Je suis habillé d'une manière pauvre et mortifiante, mais conforme aux solitaires. Que ceux qui sont dans les maisons des rois s'habillent avec luxe et avec mollesse pour soutenir la grandeur de leur condition et faire la cour à leurs princes ; pour nous, nous devons être vêtus d'habits pauvres et durs. Nous ne cherchons pas dans notre vêtir la beauté du corps, mais la force de l'âme, qui augmente à proportion que le corps s'affaiblit par la rudesse et la dureté du cilice. C'est pour cela qu'il ne pouvait regarder les personnes mondaines frisées, poudrées, mouchetées et ajustées d'une manière toute riche et toute précieuse, et que, faisant l'éloge de Marcelle, il la loua principalement de ce qu'elle avait condamné le luxe du siècle par la simplicité de son habit : Marcelle, disait-il, a été la première qui a confondu le paganisme en faisant voir à tout le monde quelle doit être la vertu d'une veuve chrétienne, qu'elle portait dans le cœur et qui paraissait en ses habits. Les veuves païennes ont coutume de se peindre le visage de blanc et de rouge, d'être très-richement vêtues, d'éclater de pierreries, de tresser leurs cheveux avec de l'or, de porter à leurs oreilles des perles sans prix, d'être parfumées et de pleurer de telle sorte la mort de leurs maris, qu'elles ne peuvent ensuite cacher leur joie, d'être affranchies de leur domination. Mais la sainte veuve dont je parle portait des robes pour se défendre seulement du froid, et non pas pour montrer à découvert une partie de son corps ; elle ne gardait rien qui fût d'or, non pas même son cachet, aimant mieux employer toutes ces superfluités à nourrir les pauvres que de les enfermer dans ses coffres : *Nostra vidua talibus usa est vestibus quibus arceret frigus, non membra nudaret ; aurum usque ad annuli signaculum repudians, et magis in ventribus egenorum quam in marsupiis recondens.*

Chacun étant dans l'admiration de la passion que saint Jérôme a eue pour l'austérité des habits, et de l'horreur qu'il avait conçue pour le luxe ; que pensez-vous qu'il dirait, s'il voyait maintenant les personnes du monde par les rues avec une si grande pompe et si richement parées, que ce n'est qu'or, que perles et que pierres précieuses. Elles ne se contentent pas d'enrichir leurs habillements de toutes sortes d'ornements ; leurs brodequins mêmes en sont couverts. Elles sont accompagnées d'une très-grande troupe de jeunes garçons et de jeunes filles magnifiquement vêtues, dont les uns marchent devant elles, les autres les suivent. Leur beauté est si bien plâtrée que les hommes du siècle ne peuvent se lasser de la voir, et quoiqu'elles ne fassent que passer, tout l'air est rempli de l'odeur du musc et de tant d'excellentes senteurs dont elles sont parfumées. Tous ceux qui les voient marcher avec un tel appareil, sans avoir seulement un voile sur la tête qui est toute nue, et avec une contenance si peu modeste, gémissent en leur cœur sans dire mot, et détournent les yeux d'elles comme des grands objets de péchés : *De vestimentis enim procedit tinea et a muliere iniquitas viri* (*Eccli.*, XLII, 13). Comme le ver se forme dans le vêtement sans qu'on s'en aperçoive que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier, ainsi l'iniquité des hommes vient de la femme, et cette peste passe de l'œil dans la pensée et gagne le cœur insensiblement si l'on n'y prend garde. Mais le bienheureux Jérôme mettant sa tête sur ses genoux tout trempés de ses larmes, et jetant de profonds soupirs, s'écrierait : Pour moi, je prends un très-grand plaisir à voir l'extrême beauté de ces personnes mondaines. Dieu les mettra un jour devant son trône redoutable pour s'en servir à juger, et nos personnes, et les manquements que nous aurons commis. Combien pensez-vous qu'elles aient employé d'heures dans leur chambre à se laver le visage, à se coiffer et à se parer avec un soin tout extraordinaire, afin que, ne manquant rien ni à leur beauté, ni à leur habit, elles puissent plaire aux hommes, qui, étant aujourd'hui en vie, n'y seront pas peut-être demain ? Au lieu que nous, qui avons un père tout-puissant dans le ciel, et une épouse immortelle qui comble ceux qui la servent fidèlement des richesses incorruptibles et de récompenses éternelles, nous n'avons point de soin de purifier nos âmes, ni de les parer, mais nous souffrons qu'elles demeurent toujours dans leurs défauts par une malheureuse négligence. O Jésus, mon Seigneur, *miserere mei quia miser sum.* Ayez pitié de moi, pauvre pécheur, qui suis si misérable que de n'avoir pas en toute ma vie pris autant de soin de parer mon âme que les personnes du monde en prennent dans un jour

de parer leur corps. De quels yeux osé-je vous regarder? Ou avec quelles paroles me justifié-je en votre présence? Connaissant comme vous faites le fond de mon cœur, il n'est pas en mon pouvoir de vous le cacher. Malheureux pécheur que je suis, j'ai l'honneur de servir à votre autel, et je ne m'en approche pas avec la pureté de conscience que vous désirez de moi. Les personnes du monde s'engagent à plaire aux hommes, et elles s'en acquittent très-bien; et moi je me suis engagé à vous plaire, je vous l'ai promis, et par une lâche négligence je vous manque de parole. O Seigneur, comme je n'observe pas vos commandements, je me trouve dénué de toutes bonnes œuvres; quelle espérance me reste-t-il sinon votre miséricorde par laquelle je crois fermement que vous me sauverez.

Voilà comment parlerait saint Jérôme en se jetant contre terre et en se frappant et se relevant, et jetant feux et flammes contre la mollesse des habits. Il dirait aux personnes du monde : *Ornatus iste non Domini est, sed antichristi.* Pourquoi ne détestez-vous pas le luxe qui combat l'Évangile de Jésus-Christ, qui choque les femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui est même opposé aux sentiments des païens? Ne savez-vous pas que les habits sont la marque honteuse de la prévarication et de la désobéissance d'Adam? Pourquoi vous glorifiez-vous de leur richesse, puisque les larrons ne peuvent tirer vanité d'une marque honteuse qu'on leur imprime sur le front? Jusques à quand ne connaîtrez-vous pas la misère de votre corps : il est un sac d'ordures et la pâture des vers? Pourquoi vous amusez-vous à le parer avec tant de magnificence? Quel malheur! vous passez tout le matin à vous ajuster d'une manière toute vaine et toute galante; comment employez-vous un temps si précieux à vous orner, à vous coiffer et à vous ajuster, au lieu de l'employer à la prière, au recueillement et à la piété pour vous sanctifier? Après tout, pouvez-vous ignorer que le luxe ne soit l'étendard de la vaine gloire, de la superbe et de l'impureté, et une cause de scandale et de péché? Lorsque vous vous coiffez superbement et que, paraissant ainsi en public, vous attirez sur vous les yeux et les soupirs de toute la jeunesse, et que vous allumez dans leur cœur le feu de l'amour, que faites-vous? Vous ne vous perdez pas vous-mêmes, mais vous perdez les autres, à qui vous êtes plus dangereuses que le fer et le poison? Pouvez-vous vous excuser en aucune sorte et prétendre que vous êtes chastes d'esprit? Vos ornements lascifs et impudiques vous convainquent du contraire, et vous ne sauriez plus être mises au rang des vierges de Jésus-Christ. Ah! craignez les châtiments dont la justice de Dieu a toujours puni ceux qui ont aimé le luxe : *Vis scire quales Dominus quærit ornatus? Habeto prudentiam, fortitudinem, temperantiam.* Voulez-vous savoir les ornements que Dieu désire que vous portiez, ayez de la prudence, de la justice, de la force et de la tempérance; il n'est rien de plus précieux que ce collier, ni de plus beau que ces perles, ni rien de meilleur que le jeûne, dont saint Jérôme a encore aimé l'austérité. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le jeûne a toujours été une austérité des solitaires; comme ils avaient offensé Dieu par l'excès des viandes, ils lui ont offert leur chair comme une hostie vivante pour expier leurs crimes. Aussi, quand on demande aux Pères de l'Eglise, si c'est assez pour faire pénitence de confesser ses péchés, et même de ne les plus commettre à l'avenir, sans se mettre en peine de les expier par une pleine satisfaction? Ils répondent que pour les seuls péchés véniels, il faut que nous visitions les malades, que nous allions chercher à voir les prisonniers, que nous remettions dans l'union ceux qui sont divisés, que nous jeûnions les jours que l'Eglise commande, que nous lavions les pieds de nos hôtes, que nous veillions souvent durant la nuit, que nous donnions l'aumône aux pauvres, que nous pardonnions à nos ennemis toutes les fois qu'ils nous offensent; mais que tout cela ne suffit pas pour les péchés mortels, qu'il faut y ajouter les larmes, les gémissements, de grandes aumônes, de ferventes prières et de longs et de continuels jeûnes. Eve fut chassée du paradis terrestre pour avoir mangé, au lieu qu'Elie fut enlevé au ciel dans un char de feu après avoir vaqué au jeûne l'espace de quarante jours. Osée rapporte que tous les adultères ont le cœur embrasé comme une fournaise: *Omnes adulterantes quasi clibanus succensus a coquente* (*Osee*, VII, 4). Mais par un effet de la bonté de Dieu, on éteint cette fournaise avec le jeûne. On dit que la force du dragon consiste dans ses reins, et le diable se sert de celle des solitaires pour les perdre et les enflammer durant tout le cours de leur vie. Elle est même représentée par la fournaise de quarante-neuf coudées que le roi de Babylone fit allumer pour les trois enfants; mais on sait comment il en survint un quatrième qui semblait être un homme comme les autres, qui ôta au feu sa chaleur et la vertu de brûler, ne lui laissant que celle d'effrayer par l'ardeur apparente des flammes. C'est ainsi qu'un solitaire éteint la force et l'ardeur de la concupiscence par le jeûne comme avec une rosée du ciel. Ce qui fait dire à saint Jérôme que son exercice dans le désert doit être de pleurer, soit pour ses propres péchés ou pour ceux des autres, et de châtier son corps de telle sorte que la mortification des sens paraisse sur son visage, et que travaillant à éteindre les ardeurs de sa concupiscence par les jeûnes et les abstinences, il ne cherche point les rafraîchissements des bains. C'est de là que les anciens solitaires ne buvaient jamais de vin, ni de quelque autre liqueur qui pût enivrer, quelque avancés qu'ils fussent dans l'âge, et bien qu'ils fussent ma-

lades, ils croyaient bien que c'était une volupté indigne des personnes qui avaient renoncé au siècle pour se consacrer au service de Dieu, de manger de la chair et de quelque autre viande cuite : *Monachus plangentis habet officium qui vel se vel mundum lugeat, et castigator est sui.*

Le grand docteur a bien compris les obligations essentielles des solitaires lorsqu'il a gourmandé son corps par des macérations extraordinaires ; il a châtié sa chair à l'exemple de saint Paul, ce vaisseau d'élection. En quoi on voit la patience qu'il a pratiquée par un jeûne continuel, l'amour de la vie pénitente par des austérités surprenantes, et le mépris qu'il a fait de son corps par la vertu de l'abstinence. Je passe, dit-il, sous silence mon manger et mon boire. Lorsque j'étais dans le désert parmi les scorpions et les bêtes sauvages, mon visage était devenu pâle par la rigueur des jeûnes, et mon cœur brûlait de désirs dans un corps froid; et bien que je fusse comme un homme qui était déjà mort dans sa chair, les brasiers de la volupté avaient allumé un incendie qui consumait presque mon âme : *Pallebant ora jejuniis et mens desideriis æstuabat in frigido corpore; et ante hominem sua jam carne præmortuum, sola libidinum incendia bulliebant.* Que faire dans une tentation si pressante? Comment arrêter la violence de cet ennemi domestique, et le moyen d'étouffer cette guerre intestine qui était encore fomentée par le démon, cet insidiateur et ce cruel ennemi de mon salut? Je me jetais aux pieds de Jésus-Christ. Là tout prosterné contre terre, je lui demandais son secours; et passant les semaines entières sans rien manger, je tâchais par la faim d'apaiser la révolte de ma chair contre mon esprit, et de la soumettre à son empire. *Ad Jesu pedes jacebam et repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugabam.* Que ç'ait été par le jeûne, comme par une préparation sainte que Moïse se soit rendu digne de parler à Dieu; que ç'ait été par le jeûne que les Ninivites aient évité l'effet des menaces que Jonas leur avait faites, et qu'ils aient changé la colère de Dieu en une sentence pleine de miséricorde et de douceur ; et que ç'ait été par le jeûne que Mardochée ait fait pendre le cruel Aman à une potence qui avait été préparée pour lui-même, et qu'il ait fait tourner sur la tête de ce superbe le supplice qui lui était destiné, saint Jérôme peut se vanter que ç'a été par le jeûne qu'étant tenté dans sa chair, il a repoussé les suggestions du diable, et qu'en passant, avec un visage gai, les semaines tout entières sans manger, il a réprimé tous les mouvements de la concupiscence, si bien qu'il a pu dire à Dieu : *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea* (*Ps.* XXIV, 19). Voyez, Seigneur, mon humiliation et mon travail en considérant l'austérité de mes jeûnes, et remettez-moi tous les péchés que j'ai commis par les passions voluptueuses où je me suis abandonné.

Vous savez mieux que moi que la terre dure qui lui servait de lit lui avait froissé le corps, que sa peau était devenue sèche et rude par l'âpreté du cilice dont il était revêtu, qu'il avait sur ses genoux des calus semblables à ceux des chameaux, que son assiduité à prier avait formés, que la pâleur qui paraissait sur son visage était telle qu'elle faisait connaître jusqu'à quel point allait son extrême abstinence, et que son jeûne consistant dans le pain et dans l'eau, comme il le dit lui-même à Népotien : *Fortissimum jejunium est aqua et panis.* Il était aisé de juger quel pouvait être son sentiment touchant le vin, les autres liqueurs délicates, le poisson, le lait, le miel, les œufs et autres choses semblables qui sont agréables au goût, et dans l'usage desquelles quelques-uns s'estiment être fort sobres et s'en pouvoir soûler sans avoir sujet de craindre que cela fasse tort à leur continence. C'est à ce jeune homme que pour le porter dans une manière de jeûner, que tout le monde pratiquait en ce temps-là, il continuait de dire : Votre haleine ne sentira jamais le vin, de peur qu'on ne vous dise comme au philosophe : Ce n'est pas là baiser, mais donner à à boire. Saint Paul condamne les prêtres qui aiment le vin ; l'ancienne Loi les rejetait. Que ceux qui servent à l'autel, dit-elle, ne boivent point de vin, ni d'autre liqueur qui puisse enivrer. *Qui altario deserviunt vinum et siceram non bibant* (*Deut.*, XIV, 26). Le texte hébreu se sert de *sicera*, qui signifie liqueur qui enivre, soit qu'elle soit faite de blé, de pommes, de miel ou de dattes; car ce qui peut altérer la raison est autant à appréhender que le vin. Ce n'est pas, ajoutait-il, que je défende absolument l'usage de ce que Dieu a créé, Jésus-Christ même en a bu, et on permit à Timothée d'en boire lorsqu'il était malade ; mais je voudrais qu'on en usât avec modération, et que l'on considérât son âge, sa santé et son tempérament. En effet, si mon sang est échauffé, et si je me porte bien sans boire de vin, pourquoi m'empoisonner de ce breuvage? Surtout ses austérités n'avaient rien de vain, ni d'affecté. Elles étaient proportionnées à ses forces simples, modérées, sans superstition et selon une grande sagesse et une grande discrétion. Comme Salomon, ce roi si sage lui avait appris d'honorer Dieu de ses justes travaux, il avait grand soin de veiller toujours sur lui, afin que sa raison et son jugement ne s'égarât point, de peur qu'étant emporté par le désir d'une abstinence indiscrète ou d'un trop grand relâchement, il ne fût ensuite trop mauvais juge de ses forces. C'est pour cela qu'il mit dans un côté de la balance la pureté de son âme, et dans l'autre la force de son corps, et comparant ensuite tellement l'un avec l'autre au poids du jugement et de la conscience, que sans se laisser corrompre par aucune inclination secrète, il résistait également, ou à une rigueur excessive, ou à une indulgence immodérée.

Non, non, il ne jeûnait pas avec excès ; bien que sa vie fût un jeûne continuel, il ne faisait pas de ces abstinences qui abattent par

des maladies une personne avant qu'elle ait posé les fondements de la sainteté. Comme les philosophes mêmes lui avaient enseigné que la vertu consiste dans la médiocrité, et qu'ils mettaient l'excès au rang des vices, il se gardait que le jeûne ne l'accablât jusqu'à n'avoir pas la force de respirer et à se faire traîner sous les bras par ses compagnons. Il jeûnait de telle sorte, qu'il mortifiait ses sens, et qu'il ne vaquait pas moins à la lecture et aux veilles : *Alioquin cellula monasterii, vilis cibus, vestisque contempta et ætas vicina jam morti.* Voilà les austérités de sa vieillesse, une cellule, des légumes, un habit de peu de valeur, un âge avancé mortifiait le corps de saint Jérôme. Les légumes surtout contribuèrent à sa pureté. Autrefois le chef des eunuques de Nabuchodonosor craignit que s'il donnait des légumes aux trois enfants que le roi lui avait donnés en garde, une nourriture si commune ne pût produire en eux cet embonpoint qu'il cherchait, mais la foi de ceux que Dieu éclairait par une lumière surnaturelle les porta à le rassurer en lui témoignant avec une fermeté admirable qu'une vie sobre et frugale produirait en eux d'une manière plus avantageuse ce qu'il désirait que tous les mets les plus délicieux de la table du roi même. Ce qui fait dire à notre saint que ce ne fut point par témérité, mais par une foi vraiment grande et presque incroyable, que ces trois jeunes hommes ayant méprisé les mets du roi, osèrent encore assurer son officier de l'effet que devait produire en eux l'abstinence, et lui limitèrent même un temps, afin qu'il en fît l'épreuve : *Non est temeritatis, sed fidei ob quam regias dapes contempserunt. Incredibilis fidei magnitudo non solum sibi corpulentiam polliceri esu vilioris cibi, sed et tempus statuere.* Or, disons sans hésiter que l'embonpoint et beauté extérieure du visage, qui fut dans ces trois Hébreux un effet miraculeux de leur foi extraordinaire, a marqué admirablement le grand effet que l'abstinence et la pénitence ont produit dans l'âme de saint Jérôme. Car ce ne sont pas les mets délicieux qu'on sert sur la table des rois de la terre qui ont contribué à la rendre digne de paraître devant Dieu, mais ç'a été le jeûne et l'éloignement de toutes les choses qui plaisaient davantage à ses sens. Comme ce qui engraisse le corps rend très-souvent l'âme difforme, notre grand docteur travailla particulièrement à se rendre par le jeûne agréable à Dieu. De sorte que comme ce fut par l'abstinence que Dieu donna à ces jenes hommes la science et la connaissance de tous les biens et de toute la sagesse : *Pueris dedit Deus scientiam et disciplinam in omni libro et sapientia* (*Dan.*, I, 17). Il a aussi communiqué par le jeûne à saint Jérôme la pureté du cœur et la sainteté de l'âme.

Véritablement le jeûne n'a pas seulement contribué à éclairer l'esprit de saint Jérôme, mais encore à purifier son cœur, et à lui procurer la sainteté à laquelle les prêtres sont obligés. L'Ecriture remarque que la sainteté est un titre que Dieu exige nécessairement pour le sacerdoce, le défaut de sainteté est une espèce d'irrégularité dont il ne saurait se résoudre de dispenser personne. Allez, Moïse, disait-il, parlez aux prêtres, enfants d'Aaron, dites-leur de ma part que je les regarde comme des hommes qui sont à moi, depuis qu'ils ont été consacrés à mon service. Il faut qu'ils me fassent honneur, et que devant me présenter de l'encens et les pains de proposition, ils doivent être saints, parce que je suis saint et le Seigneur qui sanctifie ceux qui me servent. Que s'ils n'ont pas le courage de s'appliquer à se faire des saints, il ne faut pas qu'ils aient la témérité de se faire prêtres. S'ils le font, je les suspends, je leur défends de faire aucune fonction sacerdotale, à moins qu'ils ne tâchent de m'apaiser par des jeûnes, des larmes et des gémissements, et par tous les moyens propres pour me fléchir, comme je leur fais dire par Joël, mon prophète : *Plangite, sacerdotes, sanctificate jejunium, vocate cœtum* (*Joel*, I, 14) ; où saint Jérôme témoigne que, lorsque les prêtres ont souillé la sainteté qu'ils doivent avoir par des raisons qui sont prises, et de la consécration, et des fonctions des prêtres, et de la sainteté de Dieu auquel ils sont consacrés, et à l'honneur duquel toutes leurs fonctions doivent tendre, il ne suffit pas de pleurer, de soupirer et de prendre un habit de deuil, ils doivent encore se sanctifier par le jeûne, et recevoir la guérison de leurs péchés par les exercices d'une sérieuse pénitence : *Nec sufficit flere, vel plangere et habitum lugentis assumere, nisi sanctificent jejunium et vocent cœtum.* Oh ! que saint Jérôme a bien compris que le jeûne est nécessaire aux prêtres, pour acquérir la sainteté lorsqu'ils ont fait injure à Dieu, qu'ils ont flétri la gloire de son nom, qu'ils ont souillé son temple, ses autels, son sacrifice. Il a cru qu'il ne pouvait mieux faire que de retourner à Dieu par les larmes et par les soupirs, et de travailler à se faire un saint par le fréquent usage de l'abstinence. Il a jeûné, non pas à la manière des hypocrites, qui affectent d'avoir un visage pâle et défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent ; ni comme les méchants qui, dans le temps de leur jeûne, frappent leurs frères avec une violence impitoyable, et les oppriment par les procès et par la servitude ; ni comme les manichéens et les encratistes dont Tatien était le chef, et le jeûne pire que la bonne chère et l'ivrognerie, mais comme les saints, pour procurer à son corps et à son âme ce qui leur est le plus avantageux selon Dieu. Voilà pourquoi, si, comme il dit lui-même, le jeûne est le fondement de la vertu, on peut dire qu'il a jeûné pour s'élever au comble de la sainteté.

Mais quoique notre docteur ait jeûné rigoureusement, et que son corps ait été comme tout abattu et tout épuisé par une longue suite de jeûnes qu'il a pratiqués dans le désir de la perfection et pour acquérir la pureté inviolable de l'esprit, vous êtes relâchés dans vos jeûnes, et vous ne traitez pas votre corps avec une austérité rigoureuse

pour étouffer l'ardeur de la concupiscence. *Nunquid tale est jejunium?* (*Isa.*, LVIII, 5.) Est-ce là le jeûne que vous avez choisi pour imiter saint Jérôme. Il a réduit son corps dans le dernier abattement par l'austérité de ses jeûnes, et vous donnez indiscrètement toutes choses à votre corps avec trop d'abondance. Il a passé des semaines presque entières sans rien manger, et vous vous rassasiez tous les jours dans les délices. Il s'est abstenu non-seulement des viandes délicates, mais il a encore usé des plus viles avec modération et avec une tempérance uniforme; vous, gourmands, vous aimez les mets les plus somptueux, et vous vous jetez sur les plus grossiers avec une avidité insatiable. Il a évité de prendre autant de pain et d'eau que son appétit en désirait, afin que la pureté du corps qu'il avait une fois acquise fût stable dans lui, et vous mangez sans cesse pour contenter votre sensualité. C'est pour cela que vous êtes tourmentés de mouvements fâcheux qui viennent de votre intempérance. Il n'a point bu de vin dans son extrême vieillesse, ni d'aucune liqueur qui peut enivrer, et cette rude abstinence a été le fruit de ses travaux et le prix de ses victoires sur ses appétits, et vous aimez les excès des viandes et des vins; si bien que vous ne pouvez vous soutenir, que vous êtes sans connaissance dans l'ivresse qui vous possède, que vous êtes absorbés dans cette liqueur, qui est une funeste source d'impureté. Enfin, saint Jérôme connaissant que son âme avait péché et qu'elle était percée par les blessures de ses crimes; que la chair qui l'environnait était toute morte et toute pourrie, et qu'elle avait besoin qu'on lui appliquât le fer et le feu pour la guérir, dit constamment à son médecin: *Mei vitii fuit ut vulnerarer, mei doloris sit, ut tot tormenta sustineam et postea sanitatem recipiam.* Brûlez ma chair, ouvrez mes plaies, arrêtez par des breuvages amers toutes les mauvaises humeurs qui causent mes maux. C'est moi qui me suis blessé par mes désordres, c'est donc à moi maintenant à souffrir tant de tourments pour recevoir ensuite la guérison; et vous, quoique vous ayez commis toute sorte de crimes pour satisfaire votre corps, vous ne voulez pas le châtier par une sévérité rigoureuse dans la sagesse et dans la discrétion.

Ah! chrétiens, la force de saint Jérôme, qui a terrassé les vices charnels par la vertu du jeûne, passe dans mon esprit pour un prodige et pour un miracle, au lieu que votre lâcheté, qui est un effet de votre tempérament, et qui vous entretient dans la langueur et dans la paresse, me paraît digne de blâme et de censure. Il a acquis une chasteté inviolable par une abstinence réglée, et il s'est élevé au plus haut degré de la vertu par l'austérité du jeûne, qui est la base de la piété et une disposition à la sainteté. Pourquoi ne vous appliquez-vous pas sérieusement à mortifier votre chair pour acquérir la pureté de votre corps par cette austérité pénible? Comment n'êtes-vous pas attentifs et vigilants à vous abstenir des vins et des viandes plus délicates pour servir Dieu avec plus d'ardeur? Et jusques à quand ne regarderez-vous que comme votre ennemie cette abstinence rigoureuse, qui est la mère et la nourrice de la sainteté? Croyez-vous qu'en usant des mets délicieux vous puissiez arriver au plus haut période de la vertu où les saints ne parviennent qu'en mangeant de la cendre au lieu de pain, et qu'en buvant des larmes au lieu d'eau: *Cinerem tanquam panem manducabam et potum meum cum fletu miscebam* (*Ps.* CI, 10). C'est par là que vous tombez dans l'abîme de tous les vices. Le démon ne se contente pas de régner sur vous par la bonne chère seule; il s'en sert pour faire entrer dans votre cœur tous les autres vices, et il tâche de perdre entièrement votre âme en multipliant ses chaînes et ses tyrans. N'est-il pas vrai que non-seulement la gourmandise vous infecte en vous chargeant de viande, ou allumant en vous le feu de la concupiscence, mais encore parce qu'elle vous rend les esclaves de la colère, de la fureur, de la tristesse et de toutes les autres passions. Si vous êtes dominés par l'intempérance, vous vous trouvez émus de colère lorsqu'on vous donne ou moins, ou plus tard à manger qu'à l'ordinaire, ou que ce qu'on vous donne n'est pas bien apprêté. Vous ne savez de même aimer les viandes délicates sans être aussitôt gâtés par l'avarice et la passion de l'argent, puisque ces superfluités et ce luxe de table a besoin de grande dépense. Cet amour de l'argent est uni de même très-étroitement avec la vaine gloire et l'orgueil; ainsi, lorsque le vice de la gourmandise commence à se fortifier en vous, il y nourrit en même temps et y fortifie tous les autres: *Si quis existimat versari in deliciis et deliciarum vitiis non teneri, seipsum decipit.* Folie, aveuglement, extravagance, s'écrie saint Jérôme, vous vous trompez si vous croyez parvenir à la sainteté par l'abondance des viandes et des liqueurs les plus agréables. Si vous aimez les délices de l'intempérance, vous ne pouvez être qu'infectés des vices qui en sont les suites déplorables, que tomber dans le comble de l'iniquité, et que vous précipiter dans l'abîme de l'enfer.

Evitons, chrétiens, la mollesse comme saint Jérôme, qui a toujours aimé l'austérité de la pénitence pour expier la peine de ses péchés. Prions, veillons, jeûnons, couchons dans le sac, non sur la plume, ni dans la soie, puisque la pénitence est austère et qu'elle n'aime pas les délices. *Qui vult consequi regna cœlorum oret, vigilet, jejunet, pœnitentia non amat delicias.* O saint et pénitent Jérôme! nous sommes tous consolés de ce que vous avez purifié votre âme dans la pénitence. C'est par ces austérités que vous avez battu votre poitrine, dépouillé votre corps et mortifié votre bouche. Priez Dieu qu'il nous donne la grâce de la pénitence: *Ut det gentibus pœnitentiam* (*Eccli.*, XLIV, 16). Seigneur, nous avons résolu de nous repentir de nos péchés pour obtenir

votre grâce. Regardez notre pénitence. Nous voulons frapper nos poitrines, quitter nos habits et pratiquer le jeûne. Ne permettez pas que nous retombions dans nos péchés, faites que nous soyons pénitents pour être justes sur la terre, afin qu'après nous être purifiés par les austérités de la pénitence, nous puissions entrer dans le ciel et jouir éternellement de votre gloire.

SERMON VII.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR EFFRAYÉ PAR LE JUGEMENT.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, II).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Un docteur, chrétiens, qui est éclairé des lumières de la foi, est tout effrayé des circonstances du jugement dernier. Comme il veille sur ses actions, il tremble en pensant à la destinée des pécheurs et dans l'appréhension d'être le compagnon de leurs misères; étant assis dans son oratoire, il rappelle ses péchés et se met devant les yeux le jour de la mort; il considère en quel état il sera réduit alors, et les douleurs qu'il souffrira; il songe quel est l'horrible malheur des damnés, il se représente cet insupportable silence, ces profonds gémissements, ces craintes continuelles, ces combats intérieurs qui leur déchirent le cœur, ces douleurs présentes, cette cruelle attente d'être encore plus malheureux à l'avenir, et ces larmes amères qui ne diminueront ni ne finiront jamais. Il se souvient aussi de la résurrection, il s'imagine ce terrible jugement; il songe quelle sera la confusion que les pécheurs recevront à la vue de Dieu et de Jésus-Christ, en présence de tous les anges et de tous les hommes. Enfin, il considère que cette confusion sera suivie du feu éternel, d'un remords de conscience, qui, comme un ver immortel, ne cessera jamais de les ronger, des ténèbres de l'enfer, d'une frayeur épouvantable et de tous les autres supplices qu'il se peut imaginer. C'est alors que comme un criminel qui est en prison, lequel demande quand le juge doit venir, et gémit dans l'appréhension de souffrir les peines qu'il a méritées, il appréhende de même pour ses péchés, et en se mettant en colère contre lui-même, il dit en son cœur : Misérable que je suis, que ferai-je quand il me faudra comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ? Comment lui rendrai-je raison de mes actions? Tel a été saint Jérôme, il a toujours tremblé dans l'attente de la venue de Jésus-Christ, qui doit juger tout le monde avec équité; et soit qu'il ait été dans sa cellule ou dehors, il a pris garde de n'oublier jamais ce jugement, mais l'a toujours eu présent afin d'éviter au moins par ce moyen de tomber en de mauvaises pensées et dans la négligence de son salut. Ce qu'il a écrit dans la lettre à Florence marque bien la grande impression que ce mystère faisait sur son esprit; c'est là que plein de repentir d'avoir offensé Dieu, il a dit : Moi, Jérôme, souillé de tous mes péchés, j'attends en tremblant qu'on me vienne faire payer jusqu'à la dernière obole : *Ego cunctis peccatorum sordibus inquinatus, diebus ac noctibus operior cum tremore reddere novissimum quadrantem.* Voilà la cause des frayeurs qui ont troublé l'esprit et le cœur de ce grand docteur. Je souhaite que le Saint-Esprit les imprime si profondément dans mon âme, que je pleure sans cesse mes péchés, et qu'il me donne ses lumières par la Vierge. *Ave, Maria.*

Dieu, chrétiens, ne parle jamais dans l'Ecriture du jugement dernier qu'il ne l'appelle un jour horriblement effroyable. Je ferai, disait Dieu à Moïse, des signes qui n'auront jamais été vus sur la terre ni dans les pays étrangers, et les Israélites qui les verront en seront tout tremblants et tout effrayés, tant ce qui leur paraîtra sera terrible. Peuple, s'écrie-t-il par Habacuc, admirez et soyez étonné, parce que je dois faire une action si surprenante, que personne ne voudra presque la croire lorsqu'on la racontera. Et dans le dernier temps, le Seigneur dit ailleurs : Je ferai paraître des prodiges dans le ciel en haut, et des signes extraordinaires sur la terre, en bas du sang, du feu et une vapeur de fumée, le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang avant que le grand et terrible jour arrive : *Antequam veniat dies Domini magnus et horribilis* (*Joel*, II, 31). Et véritablement le jour du jugement sera si horrible par des circonstances effrayantes, qu'il mettra les hommes hors d'eux, et les fera mourir de peur, de sorte qu'ils ne voudront pas ouvrir les yeux pour regarder un spectacle si tragique. Il sera grand et, selon les Septante, illustre, parce qu'il sera recommandable dans tout le monde et célébré avec une solennité tout éclatante. Et il sera notoire et connu de tous les peuples, parce que Jésus-Christ y viendra visiblement dans sa gloire, accompagné de tous les saints anges, que tous les hommes le verront assis sur le trône de sa majesté, et que personne ne pourra ignorer qu'il ne soit établi le juge des vivants et des morts. C'est pour cela que saint Jérôme ajoute : *Veniet, veniet illa dies, tunc judicaturo Domino lugubre mundus immugiet.* Le grand jour viendra auquel Jésus-Christ jugera le monde dans la justice. Alors les pécheurs jetteront des cris effroyables; les peuples, en se noircissant l'estomac de coups, se plaindront les uns aux autres dans l'horreur de leur misère; ceux qui étaient autrefois les plus puissants d'entre les rois se verront sans suite et sans gardes, exposés aux yeux de tout le monde, et pourront à peine respirer. Le fabuleux Jupiter, au lieu de lancer la foudre, sera véritablement enseveli avec toute sa race dans les flammes éternelles. L'insensé Platon paraîtra avec ses malheureux disciples, et tous les arguments d'Aristote seront muets. Saint Jérôme même avoue qu'il n'a pu méditer un jugement si épouvantable qu'il n'ait été alors tout abattu de son esprit dans cette effroyable méditation. Il a été effrayé d'un côté par les choses terribles que son entendement lui représentait,

et de l'autre par la défaillance même de son cœur par une crainte soudaine et hors d'attente dont il s'est trouvé surpris. Enfin, il a fait paraître trois frayeurs; savoir, de citation, de présentation, d'interrogation; 1° de citation de la trompette; 2° de présentation devant Jésus-Christ; 3° d'interrogation du juge; si bien que saint Jérôme cité, saint Jérôme présenté, saint Jérôme interrogé, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

La citation, chrétiens, est une assignation que le juge fait donner aux prévenus pour leur indiquer le jour auquel il veut juger leur cause. Un ordre qu'il leur fait intimer de se rendre dans sa cour, pour entendre dire droit sur leur différend, et un commandement qu'il leur envoie signifier par les suppôts de la justice de venir reconnaître son autorité, et de se soumettre à l'arrêt qu'il doit prononcer, ou pour les déclarer innocents, ou pour les punir, s'ils sont coupables des faits dont ils sont accusés. Elle est toujours fâcheuse, soit qu'on regarde le juge, qui se fait violence d'être obligé de citer les prévenus qui sont des hommes comme lui, ou qui commet une injustice lorsqu'il les cite légèrement et sans juste raison; soit du côté des suppôts qui les citent avec une extrême douleur de savoir qu'ils seront bientôt misérables; soit du côté des prévenus, qu'on charge quelquefois d'une infinité d'atroces calomnies, et qu'on estime toujours malheureux, de ce que la citation leur est un sujet d'infamie ou d'affliction, ou de trouble. Voyez ce que dit le prophète Ezéchiel sur la citation que Nabuchodonosor fit faire aux Egyptiens de venir à Babylone reconnaître sa puissance et se soumettre à son empire : *Egredientur nuntii a facie mea, et erit pavor in eis in die Ægypti* (*Ezech.*, XXX, 9). Je ferai, disait ce prince, partir incessamment des courriers pour aller par toute l'Egypte ordonner à ce peuple de venir à ma cour, afin de me rendre hommage comme à leur souverain, mais comme ils ne voudront point perdre la liberté de leurs ancêtres, cet ordre les étonnera et remplira leur cœur de frayeur et de crainte. En effet, quelle agitation ne causa dans les enfants de Jacob, l'ordre que Joseph leur donna de lui amener Benjamin en Egypte ? Car, leur dit-il, pour m'assurer que vous n'êtes pas venus ici avec aucun mauvais dessein contre le service du roi, et que vous êtes tous frères et enfants d'un même père, je veux que vous laissiez l'un d'entre vous qui sera en toute sûreté auprès de moi; et qu'après être retournés vers votre père avec le blé que vous demandez, vous reveniez me trouver et ameniez votre jeune frère que vous avez laissé auprès de lui. Ce commandement les surprit de telle sorte que, déplorant leur malheur, ils avouèrent que Dieu les châtiait avec justice de leur extrême inhumanité envers Joseph. De quelle violente affliction ne fut point percé Jacob par cette citation qui le mettait en danger de perdre Benjamin ? Et quelle douleur ne ressentit pas cet enfant de ce qu'elle l'éloignait de son père qui l'aimait avec tendresse, et qu'elle l'obligeait d'aller à la cour d'un prince dont il avait tout à craindre ? Nul, dit saint Jérôme, quelque intrépide qu'il soit, étant incertain de la sentence d'un juge, ne va de bon gré à sa cour pour attendre sa venue et se soumettre à sa justice. La crainte que sa citation inspire aux prévenus, fait qu'ils éludent son tribunal et qu'ils prennent la fuite : *Nullus intrepidus incertusque de sententia absque pavore judicem præstolatur.*

Par cette pratique, de quelle frayeur n'a été saisi saint Jérôme lui-même lorsqu'il a pensé qu'il serait un jour cité au jugement dernier. Comme la foi lui apprenait qu'il faut craindre la sévérité de la justice de Jésus-Christ en ce dernier jour où il paraîtra tout Dieu, employant tous ses attributs à l'examen, à la condamnation et au châtiment des pécheurs, cette fréquente réflexion produisait un admirable effet dans son âme, tel que la crainte du jugement dernier. Il y allait de son intérêt d'entrer dans des sentiments de frayeur de peur de tomber dans les grands malheurs, dont la sévérité de la justice divine le menaçait; et c'est pour cela que cette crainte faisait une si forte impression sur son esprit, qu'il ne pensait jamais à ce terrible mystère qu'il ne se sentît extraordinairement effrayé. N'est-ce pas saint Jérôme qui a protesté que, soit qu'il fût seul ou en compagnie, dans les villes ou dans les déserts, à table ou dans le lit, il lui semblait entendre partout l'ange du Seigneur s'écrier : Levez-vous, morts, venez au jugement; que cette voix pénétrait jusque dans le fond de la grotte, et que tous les échos d'alentour se renvoyaient ces tristes et désolantes paroles : Levez-vous, morts, venez au jugement: *Surgite, mortui, venite ad judicium?* Encore bien que cette sentence ne se trouve pas maintenant dans ses ouvrages, on lit néanmoins quelque chose de semblable dans la règle des moines, qui a été recueillie de tous ses écrits par le général de son ordre, et approuvée par la bulle de Martin V. C'est là qu'on trouve ces paroles : Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous veilliez, soit que vous dormiez, pensez que la trompette vous crie : Levez-vous, morts, venez au jugement; ce qui marque la crainte qui avait saisi l'âme de notre docteur en pensant à ce jour terrible, où le Seigneur chassera du monde les hommes qui seront alors en vie, et forcera les morts de sortir de leurs tombeaux, afin qu'ils paraissent tous devant lui, et qu'ils reçoivent de sa bouche leur dernier arrêt. Que ne puis-je, ou par la force de mon discours, ou par quelque marque sensible, vous faire connaître le trouble intérieur de son âme, et la triste matière qui en a été la cause ? Heureux, disait David; celui qui craint le Seigneur, et qui se sent troublé par la terreur de ses jugements : *Beatus vir qui timet Dominum* (*Ps.* CXI, 1). Heureux et prudent, ajoute saint Luc, qu'une émotion si salutaire oblige de

veiller et de se tenir sans cesse sur ses gardes. Mais heureux, prudent et saint tout à la fois, Jérôme, que la crainte a mis en état d'avoir part à la résurrection première, et qui, disposant ses comptes de bonne heure, a attendu avec impatience ce dernier jour, qui, tout mauvais qu'il doit être aux autres, a été le commencement de son innocence et de sa liberté.

Je ne doute pas que la crainte de la citation au jugement dernier ne fût extrême dans le cœur de saint Jérôme quand il considérait qu'elle se devait faire, *in voce archangeli* (I *Thess.*, IV, 15), par la voix de l'archange. Ce bienheureux esprit élèvera sa voix comme une trompette, et par un bruit sensible qu'il formera par la collision de l'air, ou bien par une véritable trompette, il citera tous les hommes devant le tribunal de Jésus-Christ. Ce sera saint Michel qui aura été le prince de l'Eglise, comme il fut le gardien et le protecteur de la Synagogue, ou du moins Gabriel qui préside au second ordre de la première hiérarchie, qui est celle des archanges, qui criera hautement au milieu des airs pour se faire entendre des morts et des vivants. Qui ne reconnaît une figure de ce divin mystère en cet ange qui annonça le Décalogue au peuple juif? L'Exode rapporte que cet esprit vint du ciel, tout rempli de majesté et tout éclatant de gloire, qu'il choisit un lieu élevé d'où chacun le pouvait entendre, et que tous ouïrent une voix en l'air qui leur parlait très-distinctement, et qu'ils entendirent les préceptes que Moïse leur donna depuis écrits dans les deux tables de la Loi. Or, si la parole d'un ange étonne et interdit de telle sorte les hommes, qu'ils sont saisis d'horreur et d'épouvante, et qu'ils se couchent sur le visage dans une extrême frayeur, ou qu'ils se tiennent debout étant tout tremblants (c'est ce qui arriva à Daniel : il vit un ange sous la figure d'un homme qui était vêtu de lin, dont les reins étaint ceints d'une ceinture d'or très-pur, son corps était comme la pierre de chrysolite, son visage brillait comme des étoiles, et ses yeux paraissaient une lampe ardente, ses bras et tout le reste du corps jusqu'aux pieds était comme d'un airain étincelant, et le son de sa voix était comme le bruit d'une multitude d'hommes; et la vigueur de son corps l'abandonna, son visage fut tout changé, il tomba en faiblesse, et il ne lui demeura aucune force); combien saint Jérôme a-t-il été épouvanté par la méditation continuelle des choses qui doivent arriver dans le dernier temps? Combien son esprit a-t-il été saisi d'étonnement par la pensée de la citation au jugement dernier, et combien la voix des anges qu'il entendait déjà par révélation le devait-elle humilier et le remplir de frayeur? On peut juger quel était l'état pitoyable de ce grand saint lorsqu'il se représentait que, sur le minuit, lorsque les hommes croiront être en sûreté et qu'ils seront ensevelis dans un profond sommeil, l'avénement de Jésus-Christ sera annoncé par les grands cris des anges et des puissances qui précéderont la venue d'un juge si redoutable : *Intempesta nocte, securis omnibus, per clamorem angelorum et tubas præcedentium fortitudinum Christi resonabit adventus.*

En effet, c'était un surcroît de crainte pour saint Jérôme lorsqu'il se représentait le bruit de la trompette qui doit citer les hommes au jugement dernier. Car encore bien qu'on puisse se servir de la trompette pour publier les louanges de Dieu selon ce verset du Psalmiste : Louez le Seigneur au son des trompettes, à cause du pouvoir qu'il a fait éclater à notre avantage : tout le monde sait que la trompette est un instrument dont on se sert pour déclarer la guerre. Elle annonce le combat, elle anime les soldats à la bataille, et comme dit un ancien, elle menace les ennemis de toute sorte de malheurs, de sang, de meurtres et de carnage : *Lituique minaci murmure* (Ovid., l. II, *Eleg.*). L'Ecriture sainte rapporte même les divers usages qu'en faisaient les Juifs dans leurs guerres. Josué s'en servit pour prendre Jéricho. Comme les sacrificateurs, accompagnés du sénat, marchèrent vers cette ville au milieu des bataillons, portant l'arche sur leurs épaules et sonnant avec sept trompettes afin d'animer les troupes, les murailles tombèrent d'elles-mêmes pour leur en ouvrir l'entrée. Séba, qui était un séditieux et très-méchant esprit, fit sonner de la trompette pour témoigner par ce signal qu'il déclarait la guerre à David, et aussitôt toutes les tribus abandonnèrent ce prince, excepté celle de Juda, qui le conduisit à Jérusalem. Et les Machabées, voyant les lieux saints déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux, comme on en voit dans un bois et sur les montagnes, se prosternèrent le visage contre terre, firent retentir les trompettes, dont on donnait le signal, et poussèrent leurs cris jusqu'au ciel, pour marquer leur consternation. C'est ainsi que saint Jérôme effrayé, s'imaginant entendre la trompette dont le bruit retentissant dans les sépulcres doit citer tous les hommes au jugement dernier, appeler les bons aux fêtes du ciel, comme ces cors qui appelaient le peuple hébreu aux solennités de l'ancienne Loi, et épouvanter les méchants et les précipiter dans l'abîme de l'enfer. Car si, comme il dit lui-même, tous les peuples de terre doivent au son de la trompette trembler d'effroi, déchirer leurs vêtements, faire un grand deuil, mettre de la cendre sur leur tête et frémir d'horreur et d'épouvante, *Tunc ad vocem tubæ pavebit terra cum populis*, il est à croire que notre saint a devancé l'abattement et la frayeur des derniers hommes, et que par le tremblement de son corps, le déchirement de sa chair, le deuil extraordinaire, les cendres qu'il a jetées sur sa tête, les prosternements contre terre, les cris de douleur qu'il a poussés jusqu'au ciel, il a marqué l'extrême crainte qu'il doit ressentir lorsque la trompette le citera au jugement final.

Qui n'entre dans ce sentiment envers saint Jérôme, s'il considère que la trompette que ce grand docteur a redoutée n'était autre que la voix de la trompette de Dieu, qui poussant un grand cri se fera entendre par tout le monde : *Et in tuba Dei* (*I Thess.*, IV, 15), dit saint Paul : premièrement, comme toutes les choses de Dieu sont grandes, et que les montagnes et les cèdres sont élevés, ainsi la trompette sera extrêmement retentissante, et les hommes l'entendront dans toutes les parties du monde; en second lieu, elle est appelée la trompette de Dieu, en ce que comme la trompette précède les rois et les empereurs lorsqu'ils marchent au milieu de leur peuple et dans leur ville royale, ainsi elle précédera Jésus-Christ lorsqu'il viendra à la fin du monde dans tout l'éclat de sa majesté pour juger les hommes selon toute la rigueur de sa justice; enfin, on l'appelle la voix de Dieu, parce qu'elle sera éclatante, digne de la majesté de Dieu, et aussi effroyable que le grand bruit de foudres, d'éclairs et de tonnerres qu'on entendait de toutes parts du haut de la montagne de Sinaï, lorsque Dieu déclara au peuple juif ses ordonnances. Saint Paul l'appelle la dernière trompette. Car après que les sept trompettes des anges par lesquelles Dieu, après avoir retenu longtemps sa vengeance et que les prières des saints et le zèle des prédicateurs auront été inutiles aux pécheurs, fera éclater contre eux sa fureur, auront sonné pour les avertir des grands fléaux dont Dieu les punira, celle-ci sonnera la dernière pour les faire sortir du tombeau et les citer au jugement. Véritablement le son de cette trompette se formera par le ministère des anges, mais il recevra du Fils de Dieu la puissance de ressusciter les morts. Le temps viendra, dit saint Jean, que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie, mais ceux qui auront fait de mauvaises œuvres en sortiront pour ressusciter à leur condamnation. Et ce fut la représentation du bruit de cette horrible trompette, qui imprima dans le cœur de saint Jérôme un grand respect pour la majesté de Dieu, et qui lui fit concevoir des sentiments capables de l'humilier et de le remplir de frayeur. Si, comme dit ce grand docteur, tous les malheurs qui sont rapportés dans les anciennes histoires et qui sont arrivés dans le monde, ou par les inondations de la mer, ou par les débordements des rivières, ou par les pestes, les maladies, la famine, la cruauté des bêtes sauvages, ou la malignité des hommes pleins de fureur, ne sont pas comparables aux supplices auxquels Dieu condamnera les méchants dans le jour du jugement, il avait sujet de ne penser jamais au son de la trompette de l'ange : *Quin in se præbeat materiam sæviendi*, qu'il ne s'éveillât à cet épouvantable tonnerre, qu'il ne tremblât de crainte, et qu'il ne fût réduit à la dernière frayeur.

Oh! qu'il serait à souhaiter, chrétiens, que vous fussiez capables d'une si sainte frayeur: la foi vous apprend que les anges feront un jour sonner la trompette dans votre tombeau, que la voix du Fils de Dieu vous commandera de vous lever, de reprendre votre corps et de sortir de ce lieu de mort, et que Jésus-Christ vous citera dans le jugement dernier, pour répondre à lui de tout le bien ou de tout le mal que vous aurez fait. Et vous ne craignez pas cette effroyable citation, vous ne voulez pas même y penser, et vous l'effacez de votre mémoire par un oubli stupide et malin, après avoir gravé dans votre cœur sa croyance par le baptême. Quand on sonne la trompette, dit le prophète Ezéchiel, tout le monde, ajoute saint Jérôme, se prépare à la guerre : *Canite tuba, præparentur omnes ad bella* (*Ezech.*, VII, 14). On vous dit que la trompette de l'ange doit sonner au dernier temps pour vous citer au combat que vous devez donner contre le démon; et vous êtes aussi lâches que le peuple juif, qui entendant sonner la trompette, au lieu de prendre les armes pour combattre les Babyloniens qui venaient les attaquer, refusèrent d'aller à la guerre, et n'eurent pas le courage de leur résister, parce qu'ils avaient attiré sur eux la colère de Dieu : *Sed nihil profuit imperasse, enervatus est populus et caret viribus præliandi.* A vous qui demeurez dans un aveuglement volontaire, qui vivez comme s'il n'y avait point de jugement, comme si vous n'aviez ni récompense à attendre, ni châtiment à craindre, je vous représente que la trompette doit sonner à la fin des siècles pour vous faire appréhender cette terrible citation, et vous préparer au combat contre les ennemis de votre salut. *Et non est qui vadat ad prælium* (*Ibid.*). Et au lieu de vous revêtir des cilices de la pénitence, de craindre cet effroyable jugement, et de vous préparer à combattre les puissances de l'enfer, vous n'avez pas le cœur de résister au démon, qui emploie tout ce qu'il peut pour vous ravir la crainte du jugement dernier lorsque je fais tous mes efforts pour vous l'inspirer, parce que vos péchés ont mérité que Dieu vous prive de ses grâces pour vous faire ressentir tous les emportements de sa colère. *Cum nulla sit in populo fortitudo, quia iram Dei præsentia meruere peccata.*

Quelle étrange confusion, chrétiens! Je ne vous propose la citation terrible du jugement, que saint Jérôme repassait sans cesse dans son esprit, qu'afin d'arrêter votre entendement à la considération de cette triste et affligeante circonstance; pourquoi permettez-vous que l'esprit de malice, qui est aguerri depuis tant de siècles, travaille à vous ôter peu à peu la frayeur, persuadé qu'il vous rendra aisément prévaricateurs de la loi s'il peut par ses artifices vous enlever cette vertu qui vous y assujettit? L'Evangile vous dit : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, les flots de la mer s'entrechoquant feront un bruit terrible, les vertus des cieux s'ébranleront, et alors le Fils de l'homme paraîtra sur une

nuée avec tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté. Eh, bon Dieu! en faut-il davantage pour vous faire sécher de crainte aussi bien que saint Jérôme, qui s'est trouvé presque réduit dans l'agonie, attendant avec tremblement les tristes choses qui arriveront au monde : Quoi, dit Isaïe, *in illa die clangetur in tuba magna, et venient qui perditi fuerant de terra Assyriorum, et adorabunt Dominum* (*Isa.*, XXVII, 13), en ce temps-là la trompette retentira avec grand bruit, les fugitifs reviendront de la terre des Assyriens pour adorer le Seigneur avec une frayeur toute respectueuse; comment ne craignez-vous pas Jésus-Christ en vous représentant le son de la trompette avec laquelle il vous citera devant son trône? Si le bruit de cette trompette, qui fera sortir les morts de leurs tombeaux ne vous éveille, qui vous éveillera? Si la mémoire de tant de malheurs ne vous épouvante et ne vous trouble, qui vous épouvantera et qui vous troublera? Qu'y a-t-il dans cette citation que vous ne deviez craindre? Croyez-vous que ce n'est peut-être qu'une fable inventée exprès pour nous effrayer? Vous le voudriez bien, mais c'est un article de foi. Pensez-vous que cette citation, quoique certaine, ne sera pas sévère? Vous devez en être désabusés par la colère du juge? Vous imaginez-vous que quelque certaine et sévère qu'elle soit, elle est encore éloignée de vous? Erreur! Sachez qu'elle est à votre porte. La première maladie mortelle qui vous arrivera sera comme la trompette de l'ange, qui vous appellera au jugement particulier, où vous répondrez à Dieu de tout le bien ou de tout le mal que vous aurez fait. Ah! pécheurs! s'écrie saint Jérôme, puisque la trompette évangélique résonne à vos oreilles : *Omnes qui perierant veniant ad fidem Christi et adorent eum in Ecclesia*, venez à la foi de Jésus-Christ, et prévenez par de salutaires adorations, non-seulement les malheurs d'une citation terrible, mais encore les accidents d'une présentation effroyable. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La présentation devant les tribunaux de la justice a quelque chose de si dur, qu'on ne peut se résoudre d'y venir que par force. On voit quelquefois dans la manière d'agir de ceux qui y dominent tant de violence et tant de mépris de l'équité naturelle et de toutes les règles de la judicature, que les prévenus qui y sont cités refusent de s'y présenter pour n'y voir que du trouble et du désordre. Outre que ceux qui voient leur vie dépendre de la volonté d'autrui se mettent plutôt devant les yeux ce que leurs juges peuvent que ce qu'ils doivent, les innocents mêmes appréhendent la justice, parce que les hommes qui la rendent peuvent être trompés. C'est pour cela qu'ils évitent le jugement, comme semble dire le prophète : *Ut declinaret judicium viri* (*Thren.*, III, 35). Démosthène accusé, s'étant sauvé de prison et retiré de son pays, écrit aux Athéniens que sa retraite ne vient pas du mépris de la république ni des reproches de sa conscience, mais de ce qu'il n'a pu se résoudre à souffrir davantage l'ignominie de la prison, et d'autres, au rapport de Plutarque, ont écrit qu'il ne voulut point s'exposer à l'incertitude du jugement de l'Aréopage. L'Histoire ecclésiastique nous apprend que saint Athanase, cette grande lumière de l'Eglise, ayant été faussement accusé de meurtre et d'adultère, aima mieux se laisser condamner par contumace que se présenter devant des évêques assemblés; saint Chrysostome fit la même chose. Ces grands personnages, dont la vertu éclairait toute la terre, craignaient plus les calomnies de leurs ennemis qu'ils n'espéraient en leur innocence. Ces raisons portèrent le Pape Libère à refuser à l'empereur Constance de juger un prélat absent, et firent faire à Charlemagne une loi par laquelle il défend absolument de condamner par contumace, lorsque les crimes sont capitaux. Bien que l'évasion fortifie les soupçons que l'on a contre les accusés, néanmoins ils aiment mieux se sauver, ou pour éviter l'infamie de la prison, ou l'injustice des juges, ou la malignité des témoins, qui n'épargnent rien, jusqu'à croire faire une œuvre agréable à Dieu en leur imputant de faux crimes pour les jeter dans une ruine véritable. Ainsi, saint Jérôme voulant persuader aux filles de Géronce de répudier son héritage qui était litigieux, leur écrit : Je vous conseille de ne pas plaider et de n'avoir rien à faire avec les juges de la terre. *Quomodo vobis illos adire licet qui veritatem nesciunt?* Comment vous est-il permis de vous présenter devant le tribunal de ceux qui par leur aveu même ne savent ce que c'est que la vérité? La demande que Pilate fit à Jésus-Christ, en lui disant au nom de tous les juges du siècle : Qu'est-ce que la vérité? fait bien voir la fausseté des jugements des hommes. *Ibi vera judicia non esse judicat, ubi sunt mentita negotia.* Il fit juger que les hommes ne peuvent donner des arrêts véritables sur des faits supposés, et que des procès qui manquent de vérité manquent aussi des jugements véritables.

Il est vrai que, comme il n'y a point d'injustice en Dieu, on ne doit pas craindre de se présenter devant son tribunal pour y recevoir une sentence inique. Ce n'est pas aussi ce qui a fait trembler saint Jérôme, en pensant qu'un jour il serait obligé d'y comparaître, bon gré malgré qu'il en eût pour essuyer les rigueurs de sa justice. Il a vivement appréhendé l'éclat éblouissant de ce trône, la majesté souveraine du juge, la qualité des ses assesseurs et l'état incertain de sa conscience. Hélas! disait-il : *Stabimus ante tribunal Christi* (*Rom.*, XIV, 10). Je dois paraître avec tous les hommes devant le tribunal de Jésus-Christ; si je ne crois pas cette vérité, je suis un infidèle; si je la crois, je suis un fou de n'en pas faire un bon usage par la frayeur qu'elle inspire de toutes

parts. David reconnaissait bien la nécessité de cette terrible présentation, quand il demandait à Dieu qu'il perçât sa chair de crainte, parce qu'il avait appréhendé les jugements qu'il doit rendre sur son trône. Et saint Jérôme, se sentant obligé de s'attacher au service du Seigneur et à la pratique de ses commandements, ne s'y est pas tenu d'abord par les clous d'or qui se fabriquent dans la fournaise de l'amour, mais par les clous de fer qu'a forgés en lui la crainte du châtiment. Trop heureux encore si, blessé de ce trait, il s'est senti retenu dans son devoir, jusqu'à ce que la charité parfaite l'ait poussé dehors pour l'y attacher d'une manière et plus ferme et plus honorable. De là vient qu'il appelle la crainte la gardienne des vertus, et la sûreté une occasion de chute. Car la paix est ruineuse et la sûreté imaginaire, si elles ne naissent d'une bonne conscience et de l'amour de la loi de Dieu. Comme, au contraire, la crainte est utile et le trouble salutaire lorsqu'ils sont excités en nous par la foi des jugements de Dieu et par la connaissance de notre corruption. Ainsi, ce grand docteur remarque que lorsque le Prophète royal dit dans un psaume : Le Seigneur me conduit, et rien ne me manquera dans le lieu des pâturages où il m'a mis; il ajoute : la crainte est comme la gardienne de la félicité, et dit : Votre verge et votre bâton m'ont consolé ; comme s'il voulait dire : Tant que je craindrai les tourments, où je serai peut-être condamné, lorsque je me présenterai devant le tribunal de Jésus-Christ, je conserverai la grâce que j'ai reçue pour aimer Dieu : *Dum tormenta formidavi, servavi gratiam quam acceperam.*

Qui ne trouve la crainte de saint Jérôme raisonnable, à proprement parler, elle a eu pour objet un Dieu dans l'exercice de ses plus terribles vengeances. Lorsque notre saint n'a craint que les hommes, sa crainte a été partagée, car leur pouvoir ne s'étend que sur le corps, Jésus-Christ défend de les appréhender. Lorsqu'il a craint Dieu, sa crainte a eu plus d'étendue, puisqu'il peut perdre le corps et l'âme, et envoyer les hommes dans la gêne du feu; mais lorsqu'il a craint de tomber entre les mains du Dieu vivant, qui se satisferait par lui-même des pécheurs au jugement dernier, et qu'il l'a craint revêtu de sa justice et assis sur son tribunal au jour de sa colère; sa crainte a été parfaite, parce qu'elle a eu pour objet un mal très-grand, pressant et inévitable. Il s'est même fortifié dans sa crainte par la considération que les plus grands rois trembleront un jour devant ce juge redoutable. *Judicaturo Domino potentissimi quondam reges nudo latere palpitabunt.* Quand j'examine de près la constitution du gouvernement des rois, et que je vois que leur puissance est absolue, que leurs commandements sont des lois, leurs actions des exemples et leurs jugements dans les affaires d'Etat des résolutions auxquelles on ne se peut opposer; quand je considère que ce sont eux qui élèvent tout d'un coup leurs sujets aux plus grandes, aux plus importantes et aux plus honorables charges de l'empire, et qu'ils les abattent de ces postes éminents, et les font mourir d'un seul coup d'œil; quand je considère enfin la longue durée de leur royaume, sa fermeté inébranlable au dedans, et l'heureux succès de ses armes au dehors, je ne puis qu'admirer la grandeur, la sagesse et la puissance des rois que Dieu suscite, élève et soutient pour gouverner et faire trembler les hommes qui leur sont soumis et qui sont leurs ennemis. Mais à cela près, comme l'élévation de la divinité de Jésus-Christ se découvrira et se déploiera, pour ainsi dire, dans le jugement final par la manifestation de sa puissance, il y paraîtra plus puissant que les rois. C'est là qu'il ressuscitera tous les hommes, ceux dont les ossements seront pourris et les membres rongés des vers depuis plus de cinq mille ans, comme ceux qui ne viendront que de mourir; c'est là que tous, depuis Adam jusqu'au dernier homme, verront en sa personne leur commun juge; c'est là que son indépendance commandera à toute la nature sans obéir à personne, que sa colère se vengera des méchants, et que sa justice inexorable ne souffrira rien d'impuni. Si donc lorsque le roi Balthasar vit paraître comme la main d'un homme qui écrivait sur la muraille de la salle l'arrêt de sa condamnation, son visage fut changé, son esprit fut saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchèrent, et dans son tremblement ses genoux se choquaient l'un l'autre : *Rex aspiciebat articulos manus scribentis, tunc facies regis commutata est et cogitationes ejus turbabant eum* (*Dan.*, V, 5); quel a été le saisissement et l'étourdissement de saint Jérôme lorsque son esprit lui a représenté les foudres de la divine justice que le Seigneur fera dans le jugement paraître à ses yeux, avec tout ce qu'ils auront de chagrinant et de plus redoutable?

Pour être innocent dans sa conscience il n'était pas moins rempli d'horreur et de crainte dans son cœur pour le jugement dernier. Saint Pierre se disait souvent : Si le juste se sauve avec peine, que deviendront les impies et les pécheurs? *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt?* (I *Petr.*, IV, 18.) Ne nous flattons point, il faut qu'il en coûte pour se sauver, qui n'y trouve point de peine fait voir qu'il ne connaît pas encore le tribunal de Jésus-Christ. C'est un grand sujet de craindre que de ne craindre point quand on voit les saints trembler. Ils tremblent pour l'instant de la mort; et, à la vérité, ce dernier moment est terrible. Dieu, par l'application de ses attributs rigoureux et par le refus de ses qualités bienfaisantes, fait quelquefois ressentir aux mourants ce qu'il est et ce qu'il sera à leur égard pendant une éternité entière. Mais après tout, c'est un jugement qui se passe en secret entre le Créateur qui juge, et la conscience des créatures qui sont jugées. Ceux qui le souffrent connaissent seuls celui qui le rend, le reste des êtres semble n'y avoir point de part; mais dans le jugement

final les choses se passeront avec plus de pompe. Comme Dieu aura choisi exprès ce jour pour se satisfaire, ce sera un jugement digne de lui, jugement plein et parfait, où il sera connu de toutes les créatures par la manifestation des attributs que nous distinguons dans la simplicité de sa nature divine. Sa puissance y paraîtra, son immensité, son éternité, son indépendance, sa sainteté, sa colère, sa vérité, sa sagesse et sa justice, y éclateront d'une manière toute glorieuse. Voilà pourquoi saint Jérôme, tout effrayé d'une si grande majesté, écrit à Célantie : *Illi serviant vitiis qui non sperant futura prœmia virtutum*, que ceux à qui les plaisirs du ciel n'ont point été promis s'attachent aux choses de la terre : que ceux qui ignorent la douceur des biens infinis se donnent tout entiers aux soins et aux embarras de cette vie passagère, qu'ils pèchent hardiment puisqu'ils croient que les crimes demeurent impunis, et qu'ils s'abandonnent aux vices, puisqu'ils ne sont point persuadés de la récompense destinée à la vertu. *Nos vero, qui purissima confitemur fide omnem hominem manifestandum esse ante tribunal Christi, procul esse debemus a vitiis*, pour nous, qui croyons avec une foi très-pure que nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, nous devons être fort éloignés du vice. Car les justes se sauveront avec beaucoup de peine, et bien que David fût un homme selon le cœur de Dieu, il ne laissa pas de lui dire : N'entrez point, Seigneur, au jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera justifié devant vous.

Et saint Jérôme ne s'arrêtait pas là, il séchait encore de frayeur dans l'attente des maux dont il était menacé devant le tribunal de Jésus-Christ, en se représentant que les anges trembleront en la présence de ce juge redoutable. *Nam virtutes cœlorum movebuntur* (*Luc.*, XXI, 26). Saint Luc appelle ces bienheureux esprits, les vertus des cieux, parce qu'ils sont des substances spirituelles qui n'ont point de masse, mais de vertu ; comme nous appelons les anges des intelligences séparées, parce qu'ils sont de purs esprits, qui ne sont pas unis à la matière comme l'âme ; ou bien, on peut encore entendre par les vertus du ciel un des neuf chœurs des anges ; ils agissent maintenant d'une manière ordinaire et naturelle ; mais à la fin des siècles ils feront des opérations extraordinaires et des mouvements incroyables. Ils éclipseront le soleil, ils couvriront la lune de sang, ils détacheront les étoiles du firmament, ils mettront les éléments en confusion, ils feront descendre le feu du ciel, ils corrompront l'air, ils dessécheront la mer, ils ouvriront les abîmes de la terre, ils fendront les montagnes, ils bouleverseront tout le monde et feront un fracas épouvantable dans toutes les créatures ; ou bien enfin, les vertus du ciel seront ébranlées, étant tout étonnées et tout effrayées de voir la grande colère qui allumera Jésus-Christ contre les pécheurs. Or, de l'ébranlement des anges, il est aisé de juger du frémissement et du trouble où se trouvait saint Jérôme quand il méditait sa présentation au jugement universel ; il disait en lui-même : Les anges paraîtront au jugement dernier, ils seront des esprits bienheureux, agiles, glorieux, immortels et impassibles ; ils auront persévéré dans la vérité, ils auront été fidèles à Dieu ; le témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes de la grâce qu'ils auront reçue de leur Créateur et de l'innocence de leur vie angélique les remplira de joie ; et d'autant plus qu'ils n'auront rien à craindre, d'autant plus que tout ce qu'ils verront autour d'eux leur paraîtra favorable, appuyés sur la fidélité de leurs services et sur l'équité de Jésus-Christ, à qui il appartiendra de la décider. Et cependant l'Evangile dit qu'ils trembleront en la présence de ce juge souverain. Et toi, Jérôme, ne trembleras-tu pas en ce triste jour ? Ta conscience qui t'accusera ne te fera-t-elle pas tout appréhender ? La sévérité qui paraîtra sur la face de ce Dieu terrible ne te fera-t-elle pas sécher de frayeur ? Et la colère qui éclatera dans ses yeux ne te fera-t-elle pas mourir de crainte, si ton âme était mortelle ? Ah ! il fallait bien que saint Jérôme fût pénétré d'une vive pensée de cette présentation, il prend sans cesse à témoin de la vérité de ses écrits Jésus-Christ, en se représentant qu'il est déjà devant son tribunal quand il fera entr'ouvrir les cieux et qu'il paraîtra dans sa fureur accompagné d'une infinité de légions d'anges : *Mihi testis est Dominus quasi ante tribunal ejus assistens.*

Mais, chrétiens, nonobstant des choses si affligeantes, vous ne craignez pas une présentation si terrible ; êtes-vous plus saints que le grand Jérôme, plus puissants que les rois, plus justes que saint Pierre, plus innocents que les anges et plus fidèles que ces ministres de la justice de Dieu ? Vous craignez de paraître devant le tribunal d'un juge de la terre, vous fuyez sa face, vous éludez sa justice, vous empêchez son jugement bien qu'il ne puisse que perdre votre corps, raison principale pour laquelle vous ne devez pas craindre ; et vous n'appréhendez pas de vous présenter devant le trône de Jésus-Christ lorsqu'il viendra vous juger, vous n'appréhendez pas l'emportement de sa colère, vous n'appréhendez pas la sévérité de sa justice. O crainte déraisonnable ! ô intrépidité injuste et criminelle ! Il faut craindre les choses terribles comme la présentation au jugement. On peut juger des maux qui fondront sur vous en ce temps-là par les misères et les travaux que les justes endurent dans ce monde ; car si les justes, comme les apôtres, les martyrs et les amis de Dieu, ont été accablés d'outrages devant les tribunaux des tyrans, persécutés par les princes des nations et abattus par une foule innombrable de calamités dans les prisons et dans les cachots, à quels malheurs ne serez-vous pas exposés, vous qui êtes criminels, lorsque vous serez obligés de vous présenter devant le tribunal de Jésus-Christ : *Ecce quibus non erat judicium, ut biberent calicem bibentes bibent* (*Jer.*, XLIX, 12). Quoi ! dit

Dieu par Jérémie, ceux qui ne semblaient pas devoir être jugés à la rigueur pour boire du calice de l'affliction, seront néanmoins contraints d'en boire : *Et tu quasi innocens relinqueris? Non eris innocens, sed bibens bibes.* Et vous, pécheurs, demeurerez-vous impunis comme si vous étiez innocents? Ah! vous ne serez pas traités comme innocents, mais vous boirez certainement de ce calice. Votre insolence et l'orgueil de votre cœur vous a séduit, vous qui avez tâché de monter jusqu'au sommet des charges les plus éminentes; mais bien que vous ayez élevé votre nid aussi haut que l'aigle, je vous arracherai et vous renverserai comme Sodome et Gomorrhe. Votre âme sera éternellement comme une ville désolée et déserte; elle deviendra l'objet de mes insultes et de ma malédiction; elle sera réduite en une solitude éternelle, et quiconque la verra dans cet état infortuné sera frappé d'étonnement et se rira de ses plaies. Qu'elle soit grande, qu'elle soit petite, qu'elle soit riche, qu'elle soit pauvre, qu'elle soit savante, qu'elle soit ignorante, elle paraîtra devant moi; je n'aurai point d'égard ni d'acception de personne, je vous jugerai tous et vous condamnerai à des mêmes peines si vous êtes coupables des mêmes crimes : *Ante tribunal Christi major et minor absque ulla personarum acceptatione judicabitur.*

Ah! chrétiens, si David, qui était un fidèle serviteur de Dieu, craignait d'entrer en jugement avec lui, que ferez-vous, vous qui n'êtes que des pécheurs pleins de vices et chargés de crimes? Si les frères de Joseph furent épouvantés lorsqu'il leur dit : Je suis Joseph, se souvenant de la cruauté avec laquelle ils l'avaient traité et dont ils s'étaient déjà repentis; que ferez-vous, vous qui avez si souvent vendu Dieu, lorsque vous verrez que Jésus-Christ ne règnera pas seulement dans le royaume de l'Egypte, mais dans tout le monde, avec une grande majesté et une grande puissance; vous qui êtes souillés des péchés dont vous ne faites jamais pénitence? Si Esther tomba comme morte en voyant la majesté d'Assuérus, si Daniel trembla en voyant un ange, si les soldats qui gardaient le sépulcre de Jésus-Christ furent tellement saisis de frayeur qu'ils devinrent comme morts, et si ceux qui voulurent le prendre dans le jardin furent renversés et tombèrent tous par terre lorsque Jésus-Christ leur dit: C'est moi, bien qu'ils fussent armés d'épées et de bâtons, et qu'il dût bientôt mourir sur la croix; que ferez-vous, pécheurs, lorsque vous le verrez venir dans sa gloire accompagné de ses anges, et qu'il sera assis sur son tribunal pour vous juger et pour vous punir? Croyez-vous que dans le jugement il vous donne le temps de faire pénitence? Il ne viendra pas en se promenant comme dans le paradis terrestre, il viendra tout d'un coup et comme une foudre; que ferez-vous? Dans le déluge Dieu submergea tout le monde dans les eaux, mais huit personnes se réfugièrent dans l'arche; mais dans le jugement vous n'aurez point de lieu de refuge. Lorsque Dieu renversa Sodome et Gomorrhe, tous les habitants n'y périrent pas, Loth se sauva sur la montagne; mais dans le jugement vous direz : *Montes, cadite super nos et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni* (*Apoc.*, VI, 16). Montagnes et rochers, tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau. Quelle extinction de foi en vous, si vous vous imaginez pouvoir alors vous cacher et vous dérober à la justice de Jésus-Christ? Que demeurez-vous, qu'espérez-vous, qu'attendez-vous de recourir à la miséricorde et à la douceur de l'Agneau avant qu'elles se changent en colère? Ce sont les plaies et la croix de Jésus-Christ qui sont votre asile. O trop heureux si par une retraite volontaire dont la prière, la pénitence et les bonnes œuvres soient l'occupation, vous prévenez ces désirs inutiles et insensés! *Unusquisque enim non hominum, sed rerum pondere judicandus est;* Jésus-Christ, dit saint Jérôme, doit juger les actions par elles-mêmes, non par la qualité de ceux qui les auront faites. Les richesses ne nuiront point aux riches, s'ils en ont su bien user; la pauvreté ne rendra point les pauvres plus recommandables, s'ils n'ont pris garde de ne point offenser Dieu dans leur misère. Le patriarche Abraham et l'exemple d'une infinité d'autres seront des témoignages assurés de cette vérité. Comme l'un au milieu de ses richesses aura été ami de Dieu, il sera jugé favorablement, comme les autres auront été surpris en commettant des crimes, ils ressentiront les frayeurs, non-seulement d'une présentation redoutable, mais encore les horreurs d'une interrogation rigoureuse. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'interrogation est une formalité nécessaire pour juger les affaires criminelles, sans cette circonstance, le jugement est informe et la majesté de la justice n'a pas tout ce qu'elle doit avoir d'éclat, si l'on ne donne aux prévenus le temps de se justifier des crimes dont on les accuse. C'est de là que les juges travaillent à l'examen des procès, qu'ils dressent les informations qu'il faut faire contre les criminels, et que leur sagesse ne précipite rien, mais attend tous les éclaircissements dont ils ont besoin, et traite humainement ceux contre qui il n'y a point encore de preuves. Néanmoins cet interrogatoire est toujours honteux aux prisonniers dès qu'ils sont entrés dans la salle des audiences, où ils sont amenés par le commandement des présidents: on les oblige à demeurer debout ou à s'asseoir sur la scabelette comme des criminels devant leurs accusateurs et leurs juges, et quelque innocents qu'ils soient en eux-mêmes, il arrive quelquefois qu'ils sont déjà convaincus et condamnés dans l'esprit de ces magistrats corrompus. Quelle misérable disposition pour des chefs de justice que de ne penser qu'à perdre des innocents! C'est où peut

conduire l'entrée illégitime dans la magistrature, et l'avarice, l'envie, l'orgueil, l'injustice, la violence et la trahison, sont les œuvres par lesquelles on peut juger sans témérité, du cœur de ces juges. C'est ce que Festus condamna dans les Juifs, lorsque les princes des prêtres et les sénateurs vinrent accuser saint Paul devant lui, et lui demandèrent qu'il le condamnât à la mort. Ce gouverneur condamna un jugement si précipité, il voulut suivre exactement la loi et leur répondit que ce n'était pas la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait ses accusateurs présents devant lui, et qu'on lui ait donné la liberté de se justifier des crimes dont on l'accuse : *Qui accusatur præsentes habeat accusatores, locumque defendendi accipiat ad abluenda crimina* (*Act.*, XXV, 26). Et l'Histoire ecclésiastique nous apprend que lorsque saint Athanase fut entré dans le concile de Tyr, ses ennemis l'obligèrent de demeurer debout comme un criminel devant ses accusateurs et devant ses juges. Le fameux confesseur Potamon, évêque d'Héraclée, voyant Eusèbe de Césarée, qui était assis comme juge, éleva sa voix contre cet évêque, et lui dit : Comment, Eusèbe, vous êtes assis pendant qu'Athanase, tout innocent qu'il est, demeure debout devant vous comme un criminel devant son juge; ah ! cela n'est pas supportable ! Un chrétien, dit saint Jérôme, doit suivre les règles de la vérité, de la justice et de la charité, quand il est question de juger son frère, et il ne doit jamais juger ce qui est injuste sous prétexte de piété, de religion et de miséricorde. *Ne sub prætextu misericordiæ quod injustum est judicemus.*

Mais quelque grande que soit la honte et la frayeur que les interrogations des juges de la terre jettent dans l'âme des accusés, qui sont amenés devant leurs trônes, ce n'est rien en comparaison de la crainte qui doit saisir les pécheurs, soit au dehors, quand le juge éternel se fera voir à eux dans tout l'éclat de sa majesté pour les interroger avec rigueur, soit au dedans, quand l'image de tous leurs péchés contribuera à la terreur et à la punition de leur âme. Bien que son interrogation soit terrible, néanmoins elle sera sage, et l'on n'en pourra pas dire comme l'Ecclésiaste dit de celle des méchants juges, qu'il appelle folle : *Stulta hujuscemodi interrogatio* (*Eccle.*, VII, 11). C'est aussi ce qui a fait appréhender à saint Jérôme le jugement dernier. Il s'est appliqué sans relâche ces horribles informations que Jésus-Christ fera contre les pécheurs ; et en cet état, qui peut exprimer combien grande a été sa confusion quand il se représentait qu'au dehors ils verront un Homme-Dieu déterminé à les punir sans miséricorde, et qu'au dedans ils sentiront les remords d'une conscience qui leur mettra devant les yeux tant de détestables actions qu'ils auront faites et qu'ils ne pourront s'empêcher de voir? Il ne craignait pas Minos ni Radamanthe avec ses arrêts. Ces divinités ridicules qu'il avait en horreur, n'étaient que des hommes, non pas des dieux. Ce n'étaient que des idoles qui avaient des yeux, mais ils ne s'ouvraient jamais; une bouche, mais elle ne parlait jamais ; des oreilles, mais elles n'entendaient jamais ; des mains, mais elles ne frappaient jamais; également insensibles aux mépris et aux prières, aux adorations et aux outrages. Non, non, il ne craignait pas les faux dieux que le paganisme avait adorés ; il savait que Neptune avec son trident, que Jupiter avec ses foudres, que Pluton avec son enfer étaient véritablement ensevelis dans les flammes éternelles : *Exhibebitur cum prole sua vere tunc ignitus Jupiter.* Il craignait le Fils de Dieu, qui, s'étant fait homme, est le seul Dieu terrible, parce qu'il trouve dans son humanité la matière de ses redoutables vengeances : *Ecce crucifixus Deus meus, ecce judex qui obvolutus pannis in præsepio vagiit.* Voilà mon Dieu qui, étant né dans une étable, a été emmaillotté et a jeté des cris comme les autres enfants. Voilà le juge dont je crains extrêmement la sévérité de ses interrogations et la rigueur de ses châtiments.

Saint Jérôme n'était pas de l'humeur de ceux qui font de Jésus-Christ un Dieu monstrueux, sans science, sans justice et sans puissance. Il reconnaissait sa science, qui connaît les péchés des hommes, sa justice qui doit les condamner ; sa puissance qui les punira dans le jugement; il craignait sa colère, qui doit venger le tort que sa patience lui fait, en les attendant longtemps à la conversion, et il appréhendait les interrogations qu'il doit faire aux pécheurs de l'usage qu'ils auront fait de sa passion et de son sang : *Sanguine judicium facere metuebat* (*II Mach.*, XIV, 18). Comme le Seigneur a porté la peine de leurs péchés, qu'il les a prévenus de ses grâces, rachetés de son sang, nourris de sa chair et comblés de biens par son incarnation, par son Evangile, par ses exemples, par ses travaux et par sa mort, il les interrogera des avantages qu'ils auront tirés d'une rédemption si abondante. Il ne faut pas croire qu'après que Jésus-Christ a consacré au salut des hommes sa personne, ses deux natures, divine et humaine, sa grandeur, son abaissement, sa puissance, sa faiblesse, sa gloire, son ignominie, sa vie et sa mort, il ne les oblige à répondre devant son tribunal de l'usage qu'ils auront fait de ses grâces et de l'application de ses mérites. Oh ! que cet interrogatoire sera terrible ! oserai-je dire qu'il eût mieux valu pour Saül que David n'eût rien fait pour lui. David n'aurait pas trouvé dans la grandeur de ses services de quoi ouvrir sa bouche pour se plaindre des persécutions de ce prince; mais comme il l'avait utilement servi, il régla ses plaintes sur ses services, il proportionna la sévérité de ses reproches au mérite de ses actions, et pour donner toute l'étendue à sa juste indignation, il ne fit qu'imiter sa générosité. Voilà une expression de ce que Jésus-Christ fera dans le jugement universel. Il a dissimulé les péchés des hommes, il les a soufferts avec

patience, il a paru insensible à leurs outrages. Que dis-je, c'est pour eux que les soldats ont flétri son visage de crachats, que les Juifs ont crié : Crucifiez-le ; que les bourreaux l'ont abreuvé de fiel, qu'ils ont mis une couronne d'épines sur sa tête, qu'ils ont cramponné ses mains et ses pieds à la croix, qu'ils ont percé son côté d'une lance. C'est pour cela que Jésus-Christ leur demandera compte d'une si cruelle passion, et qu'après que saint Jérôme avait tourné ses yeux vers un objet si sanglant, cette vue jetait un frisson mortel dans tous ses membres et un trouble général dans toutes les puissances de son âme, qui le faisant sécher de crainte, l'obligeait à dire : *Cerne manus, Judæe, quas fixeras ; cerne latus, Romane, quod foderas ; videte corpus an idem sit quod dicebatis clam nocte sustulisse discipulos.* Considère, Juif, les mains que tu as attachées à une croix ; regarde, Romain, le côté que tu as percé, et voyez si c'est le même corps que vous disiez que ses disciples avaient enlevé de nuit.

O ciel ! disait saint Jérôme tout effrayé, comment ces malheureux pourront-ils porter tout le poids de la fureur d'un Dieu qui sera en même temps juge, témoin, accusateur, partie et vengeur? Avec quelle assurance des criminels comparaîtront-ils devant le juge? Comment ces misérables, qui se seront perdus par leur faute, pourront-ils espérer le prix de leur rançon? Et avec quel front oseront-ils demander miséricorde, eux qui seront jugés sur le mépris qu'ils en auront fait durant tout le cours de leur vie? *Intelligite insipientes in populo* (*Ps.* XCIII 8). O vous, qui vous exposez à être rigoureusement interrogés dans le jugement dernier, comprenez-vous bien ces effroyables demandes auxquelles vous ne répondrez que par le silence? David, étant persécuté par Saül, alla trouver à Nobé le grand sacrificateur Achimélech, qui lui prédit ce qui lui devait arriver, lui donna l'épée de Goliath, et l'assista de ce dont il avait besoin pour continuer son voyage. Saül manda aussitôt Achimélech, et lui dit : Comment avez-vous si bien reçu David, quoiqu'il soit mon ennemi et qu'il conspire contre mon service? Pourquoi lui avez-vous donné des armes? Et pour quelle raison lui avez-vous même prédit ce qui lui devait arriver? Pouvez-vous ignorer qu'il n'est en fuite qu'à cause de la haine qu'il me porte et à la maison royale? Achimélech lui répondit : Sire, j'ai reçu David, non pas comme votre ennemi, mais comme votre fidèle serviteur, comme l'un des principaux officiers de votre armée, et comme ayant l'honneur d'être votre gendre. Cette réponse était trop puissante pour n'être pas reçue, si Achimélech eût eu affaire avec un autre homme que Saül. Mais ce prince, dans la croyance que ce n'était que la crainte qui faisait parler le grand sacrificateur de la sorte, n'ajouta point de foi à ses justifications, et commanda à ses gardes de le tuer. Quelque irrité que soit Jésus-Christ contre les pécheurs dans le jugement dernier, il serait bien plus modéré envers eux que Saül ne le fut envers Achimélech, si leurs réponses étaient plus fortes que les articles de leurs interrogatoires ; il ajouterait foi à leurs justifications et commanderait à ses anges de les porter dans le sein de Dieu ; mais, parce qu'ils n'auront pas une seule chose à répondre contre mille qu'il leur demandera, ils trembleront de tout leur corps, quelque grands, quelque puissants qu'ils soient par la gloire de leurs mérites, quand ils seraient des colonnes du ciel, voyant que Dieu leur déclarera la guerre : *Columnæ cœli intremiscunt ac pavent ad nutum ejus*, dit saint Jérôme sur le texte de Job. Qui est-ce qui a voulu contester contre Dieu et ne s'est attiré les rigueurs de sa justice? Que si Dathan ayant voulu lui résister, Dieu fit ouvrir la terre pour l'engloutir tout vivant, il arrivera au jugement que comme les pécheurs se seront élevés contre Jésus-Christ, il les jugera avec rigueur et les précipitera dans l'enfer.

C'est la crainte de ces tristes et affligeantes interrogations qui obligea saint Jérôme à se défier de ses vertus et à se confier aux bonnes œuvres de son ami Bonose. Je sais bien, disait-il, que si Jésus-Christ m'interroge tout d'un coup dans le jugement, je ne pourrai pas y répondre et je n'oserai pas même lui dire : Pourquoi agissez-vous ainsi? C'est un Dieu au courroux duquel nul ne sera capable de résister, et sous qui seront courbés les anges qui supportent le monde. Que ferai-je pour lui répondre et lui adresser mes paroles? Et quand même il y aurait en moi quelque chose de juste, je ne lui répondrai pas, mais j'aurai seulement recours à mon juge par mes prières ; et quand il aura exaucé mes demandes, je croirai encore qu'il ne les aura pas écoutées. Il m'accablera par un tourbillon, et il multipliera mes plaies ; il ne laissera point prendre de repos à mon esprit, et il me comblera d'amertume. Si j'en veux venir à la force, c'est le Tout-Puissant, et si j'ai recours à la justice, personne n'osera rendre aucun témoignage en ma faveur. Quand je voudrai me justifier, ma propre bouche me condamnera ; quand je voudrai paraître innocent, mes paroles feront bien voir que je suis coupable : *Si justificare me voluero, os meum condemnabit me ; si innocentem ostendero, pravum me comprobabit* (*Job*, IX, 20). Ainsi ce saint docteur, considérant dans ses méditations que si Jésus-Christ l'interroge tout d'un coup, quand il l'appellera à l'examen sévère de son jugement, il sera incapable de répondre à cette interrogation soudaine, il dit : Je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que j'ai en mon ami Bonose une personne qui pourra vous prier pour moi en ce grand jour auquel vous jugerez tous les hommes : *Gratias tibi, Domine Jesu, quod in die tua habeo qui pro me te possit rogare..* Car vous qui connaissez toutes les pensées et qui lisez dans les replis du cœur les plus cachés, vous savez que Bonose et moi avons toujours été nourris ensemble depuis notre plus tendre jeunesse jusqu'à un âge parfait, avons sucé un même

lait et été portés entre les bras des mêmes personnes, et qu'après avoir achevé nos études à Rome, nous avons fait notre apprentissage dans votre milice sainte. *Fruatur ille virtutis corona.* Que Bonose reçoive de votre main la couronne que sa vertu a méritée. Je vous demande seulement qu'étant aux pieds des saints je puisse lever la tête, et que, n'ayant fait que vouloir ce que mon ami a accompli, vous me pardonniez de ce que je n'ai pu comme lui égaler mes actions à mes désirs; mais, quant à lui, accordez-lui la récompense dont il s'est rendu si digne: *Mihi ignoscas qui implere non potui, illi tribuas præmium quod meretur.*

Que ferez-vous, chrétiens ambitieux, avares, médisants, vindicatifs, téméraires et présomptueux, lorsque Jésus-Christ se confrontera lui-même à vous avec ses plaies; qu'il vous fera voir sa croix, sa tête blessée, son côté percé d'une lance; qu'il apportera en témoignage contre vous la couronne d'épines, le roseau, ses vêtements encore teints de son sang, pour vous ôter toute espérance et toute excuse? Que deviendrez-vous, vous impitoyables, lorsqu'il vous assemblera, vous pécheurs, vous qui l'avez cruellement blessé par vos crimes; qu'il vous fera voir les marques de votre cruauté, et que son corps étant exposé devant vous, qui en avez été les assassins, ses plaies se rouvriront comme pour demander à Dieu vengeance, et vous dire par autant de bouches: C'est vous, barbares, qui m'avez donné le coup de la mort, ce sont vos péchés qui m'ont crucifié; il faut que vous soyez abandonnés à la sévérité des lois divines? Que direz-vous, vous dont les mérites de votre vertu ne sont que souillure et qu'iniquité, si Jésus-Christ les examine et les juge dans toute l'étendue de sa rigueur? Si vous voulez contester contre Dieu dans le jugement, vous n'aurez pas une seule chose à répondre contre mille qu'il vous demandera: *Si voluerit contendere cum eo, non poterit respondere ei unum pro mille* (*Job*, IX, 3). Pourquoi n'êtes-vous pas sensiblement persuadés de votre faiblesse quand vous venez à considérer la souveraine puissance et l'immense grandeur de votre juge? Il est très-sage, ainsi vous ne pourrez le tromper, vous qui, sous des apparences de dévotion, de charité et de zèle, couvrez vos abominations, qui ne parlez que de Dieu afin qu'on se défie moins de tant de péchés honteux que vous commettez en secret, et qui assaisonnez de vos soupirs ou de vos larmes les médisances les plus atroces, afin qu'elles soient mieux goûtées. Ne vous flattez pas, dit saint Jérôme: *Quos putamus justos sæpe peccatores apud scientiam Dei inveniuntur.* Vous vous faites, par une piété pharisaïque, les réformateurs des autres, et Dieu voit que vous vivez dans des désordres. Vous plaignez par une compassion feinte votre frère d'une disgrâce, et Dieu voit que vous en avez une joie réelle. Vous imposez par un extérieur mortifié aux juges et aux grands de la terre, et Dieu connaît que c'est pour autoriser vos usures, dépouiller votre prochain en le baisant, et piller avec honneur la veuve et l'orphelin. C'est alors que, comme il connaîtra ce qu'il y aura de plus impénétrable dans votre âme et de plus caché dans votre corps, il exposera à la face du ciel et de la terre vos parjures, vos impuretés et vos sacriléges, et que, comme il sera fort et puissant, il vous punira sans que rien l'en puisse empêcher après vous avoir condamnés.

Que direz-vous, chrétiens, quand Jésus-Christ vous produira tant de crimes horribles que vous aurez commis, qu'il découvrira vos commerces infâmes, vos envies, vos trahisons secrètes, et que, jetant de grands cris, il vous reprochera vos fausses justices et vos vraies injustices, votre orgueil, vos médisances, vos fourberies, vos simonies et vos violences? Les Israélites entendirent de loin les dix commandements que Dieu leur donna de sa propre bouche, et comme la frayeur les saisissait à la vue des éclairs, dont le mont Sinaï était tout brillant, ils prièrent Moïse qu'il leur parlât plutôt lui-même, et qu'il leur dît de la part de Dieu tout ce qu'il plairait au Seigneur de leur ordonner, plutôt que d'être ainsi en danger de perdre la vie si Dieu leur parlait davantage. Que ferez-vous, pécheurs, lorsque Jésus-Christ viendra, non pour publier la loi, mais pour en punir les transgresseurs comme vous, qui êtes gros et lourds d'iniquité, et autant attachés à vos vices que les mères le sont à leurs enfants? Si Jérusalem, qui est la sainte cité, est alors visitée avec des lampes allumées, que sera-ce de Babylone, c'est-à-dire de votre âme, qui vit dans le désordre du vice et du péché? Ni la philosophie d'Aristote, ni l'éloquence de Cicéron, ni la rhétorique de Quintilien, ne vous serviront de rien en ce dernier jour. La science, les richesses, la faveur du monde, la puissance, ou l'hypocrisie, vous seront là inutiles, il n'y a que la bonne conscience qui profitera de quelque chose. Vous ne pourrez fuir, vous serez arrêtés de toutes parts, et vous serez amenés devant le juge pour être jugés. Adam se cacha dans le paradis terrestre lorsque Dieu l'appelait au jugement; mais alors vous ne trouverez pas une forêt pour vous cacher, mais pour vous tourmenter et pour être brûlés. *Semper quasi tumentes super me fluctus Deum timui* (*Job*, XXXI, 23). Pourquoi ne craignez-vous Dieu avec Job, comme les flots d'une mer irritée? Pourquoi ne méprisez-vous tout ce qu'on possède en ce monde dans le désir de la vraie vie? Et pourquoi ne dépouillez-vous votre esprit des désirs terrestres, afin qu'il s'élève d'autant plus légèrement au-dessus des flots du siècle qu'il sera plus vide de soins et d'inquiétudes? Ah! dit saint Jérôme: *Debet amor læsus irasci, qui rogantem contempseras audies objurgantem.* L'amour blessé, comme celui de Jésus, doit se mettre en colère contre vous, et possible qu'après l'avoir méprisé, lorsqu'il vous a prié de prévenir son jugement, vous l'écouterez tout tremblant de crainte lorsqu'il vous fera des reproches.

Ah! craignons, chrétiens, le jugement dernier comme saint Jérôme, qui a été toujours effrayé de la rigueur de ce jour épouvantable : *Ecce de cœlo tuba canit, ecce cum nubibus debellaturus orbem imperator armatus egreditur.* Représentons-nous la trompette qui sonne du haut du ciel, et le grand monarque qui, marchant sur les nuées, vient pour juger tous les hommes. O saint et effrayé Jérôme! nous sommes tout épouvantés de ce que vous avez craint le jugement universel ; demandez à Dieu pour nous cette crainte salutaire. Nous voulons avoir sans cesse devant nos yeux toutes les circonstances du jugement : *Omnia judicia ejus in conspectu meo* (*Ps.* XVII, 23). O Seigneur! votre citation nous étonne, la présentation devant votre trône nous épouvante, et votre examen nous jette dans le dernier abattement ; donnez-nous votre grâce, afin que nous lévions nos têtes lorsque le jour de notre rédemption sera proche, et qu'étant détachés du siècle, vous nous jugiez dignes d'être reçus dans votre sein par une pleine jouissance de la gloire éternelle.

SERMON VIII.

LE TRÈS-GRAND DOCTEUR ARDENT PAR LE ZÈLE.

Posuit Deus in Ecclesia doctores (I *Cor.*, II).
Dieu a établi dans son Eglise des docteurs.

Un docteur, chrétiens, qui brûle d'une grande charité pour le service de Dieu, croit n'être rien s'il n'a un grand amour pour son Eglise. Comme il ne cherche que la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes, il montre à tout le monde que son cœur est dévoré d'un zèle tout divin, qui lui fait préférer à ses propres intérêts les avantages de cette sainte mère de tous les fidèles. Etant son fils par le baptême et son maître par le doctorat, il se consacre à son ministère avec autant de chaleur que de tendresse ; et comme les nécessités extraordinaires des mères demandent des efforts extraordinaires de piété de la part de leurs enfants, Dieu le suscitant dans les besoins les plus pressants où l'Eglise se trouve, il s'acquitte de son devoir avec tant de soin et de fidélité, que ceux qui font ou souffrent les plus grandes choses pour l'honneur de cette épouse du Dieu vivant, le proposent toujours à leur esprit comme le plus digne modèle. Tel était saint Paul. Comme il était zélé pour la gloire de Jésus-Christ, il appréhendait continuellement que comme le serpent trompa Eve par sa finesse, ainsi les faux apôtres, qui étaient parmi les Corinthiens, ne corrompissent leurs bons sentiments, et ne les fissent déchoir de l'innocente simplicité de leur foi. Et c'est pour cela que saint Jérôme, qui voyait Satan faire de violents efforts pour entrer dans l'Eglise par le moyen des hérétiques et des pécheurs, était comme un chérubin à la porte de ce paradis terrestre, pour lui en défendre l'entrée par l'ardeur du zèle, qui est une épée toute de flamme. C'est une chose toute évidente, que les hérétiques étant sortis d'avec les fidèles pour suivre l'esprit d'erreur et de mensonge, notre grand docteur les a fait rentrer dans la voie de la vérité en les combattant par la force de la doctrine, et parce que les pécheurs étaient sortis de la voie de la piété, et qu'ils étaient tombés dans le péché, il les a ramenés dans la voie de la justice, en les avertissant charitablement de leur chute. Vous dirai-je que si l'on vit autrefois David, cet homme juste aux yeux de Dieu, tomber tout d'un coup dans un grand crime, et se convertir ensuite très-sincèrement par un effet de la sévérité charitable de Nathan, qui sauva l'âme de ce prince en lui disant librement la vérité, on a vu aussi des hérétiques et des pécheurs convertis par le zèle de saint Jérôme, qui, comme un docteur éclairé, les avait instruits par sa doctrine et retirés de l'erreur et du péché : *Notandum est quod possit justus cadere, et si habuerit magistrum ad meliora converti*, dit-il lui-même. Je vais continuer de vous le montrer dans ce discours. Invoquons le Saint-Esprit par la Vierge. *Ave, Maria.*

Le zèle est une jalousie qu'on peut prendre en bonne et en mauvaise part. Il peut être mauvais lorsqu'il signifie une envie ou une fureur impétueuse. C'est ainsi qu'on lit dans les Actes : Alors le grand prêtre et tous ceux qui étaient comme lui de la secte des saducéens furent remplis de colère, et ayant fait prendre les apôtres, ils les mirent dans la prison publique. Ce qui était un effet funeste de leur cupidité et de leur envie, étant irrités du progrès que la doctrine de Jésus-Christ faisait parmi les Juifs, auxquels ces hommes divins l'annonçaient. Et il est bon lorsqu'il est un empressement pour les bonnes choses, selon ces paroles de saint Paul : *Æmulamini charismata meliora* (I *Cor.*, XII, 31). Entre les dons ne vous empressez pas pour les plus éclatants, mais pour les meilleurs et les plus utiles à l'Eglise. Il est la force de l'âme et une vertu qui défend la gloire des autres vertus; c'est lui qui fait la décision du combat que l'on livre à tous les vices. Il est infatigable dans les travaux, vigoureux pour s'exposer aux périls, austère pour réprimer les voluptés, dur pour repousser les tentations les plus agréables. Il méprise l'argent et fuit l'avarice; la crainte n'a pas le pouvoir de l'abattre, et il fait éviter la colère comme une funeste maladie, et renoncer au vain désir de la gloire, qui est souvent nuisible à ceux qui la souhaitent avec excès et toujours à ceux qui l'usurpent. On peut juger du zèle chrétien et ardent de saint Jérôme par ces grands principes. Ç'a été un homme élevé au-dessus de toutes les considérations humaines, qui ne regardait que Dieu, et n'a point craint de parler à toute sorte de personnes, afin qu'elles vinssent à la connaissance de la vérité. Comme il dit lui-même que la charité n'a point de mesure quand il s'agit de travailler à la conversion des âmes : *Mensuram charitas non habet, et impatientia nescit modum et desiderium non sustinet*, on peut dire que cette perfection a été comme la vertu particulière, qui l'a

rehaussé au-dessus de tous les autres docteurs. La fermeté avec laquelle il a réfuté les erreurs des hérétiques; l'onction qu'il a répandue dans les avis qu'il a donnés aux grands et aux petits, et la douceur dont il a assaisonné les instructions qu'il a faites aux vierges, aux veuves et aux personnes mariées, ont été l'admiration de tous les savants de son siècle, et seront le modèle de tous les hommes apostoliques jusqu'à la fin des siècles. Enfin, son zèle a fait paraître trois ardeurs, savoir : de dogme, d'exhortation, et de direction; 1° de dogme pour les hérétiques; 2° d'exhortation pour les hommes; 3° de direction pour les femmes. Si bien que saint Jérôme dogmatisant, saint Jérôme exhortant, saint Jérôme dirigeant, fera le sujet et les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hérétiques sont, chrétiens, les enfants du diable; cet ange apostat les remplit d'un esprit d'erreur et de mensonge, il les rend de faux prophètes, qui ne cessent de ravager et de déchirer le troupeau de Jésus-Christ, et des déserteurs qui sortent de l'Eglise, selon ces paroles de saint Jean : Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas avec nous; car s'ils eussent été avec nous, ils fussent demeurés avec nous : *Ex nobis prodierunt, sed non erant ex nobis* (I *Joan.*, II, 19). Mais les docteurs sont des hommes choisis de Dieu, qui sont établis dans l'Eglise pour redresser l'ignorance des autres, et leur enseigner la bonne doctrine. C'est à quoi s'appliqua saint Jérôme; il sema partout les paroles de la vérité évangélique, et son zèle le porta à combattre les hérétiques qui voulaient altérer la doctrine catholique par des faussetés et des mensonges. Ce fut de son temps qu'Helvidius, qui était disciple d'Auxence, arien et homme sans doctrine et sans éloquence, fit un livre où par des passages de l'Ecriture mal expliqués, et par l'autorité de deux anciens Pères de l'Eglise mal entendus, il s'efforça de prouver qu'après que la vierge Marie eut engendré Jésus-Christ par l'opération du Saint-Esprit, elle avait encore engendré de Joseph, son mari, d'autres enfants, qui sont appelés les frères du Seigneur. Quelque extravagant que fût cet hérétique, il eut des sectateurs qui furent encore plus extravagants que lui, et qu'on appela tantôt helvidiens, du nom de cet auteur, et tantôt antidicomariens ou les adversaires de la vierge Marie; mais saint Jérôme a réfuté cette erreur avec autant de force que de science. Il a fait voir que comme dans les divines Ecritures les frères sont pris en quatre sortes : ou par la nature, comme Esaü et Jacob; ou par la nation, comme les Juifs; ou par la parenté, comme Abraham et Loth; ou par l'affection, comme tous les chrétiens s'appellent frères : ainsi, les parents de Jésus-Christ ont été honorés de ce nom. Quant à Tertullien, que cet hérétique a pris pour témoin, il se contente de dire qu'il n'a pas été un homme de l'Eglise : et pour Victorin, évêque de Poitiers, il assure qu'il a dit seulement que les évangélistes ont appelé les parents de Jésus-Christ ses frères, mais non pas les enfants de Marie; et ça été par leur parenté, non par leur nature. Voilà pourquoi il conclut que comme saint Joseph a eté plutôt estimé être le gardien que le mari de Marie, il a demeuré vierge avec elle, afin qu'il eût l'honneur d'être appelé le père du Seigneur : *Cum Joseph Mariæ custos potius fuit quam maritus, relinquitur virginem eum mansisse cum Maria qui pater Domini meruit appellari.*

Les joviniens furent les seconds hérétiques que saint Jérôme terrassa; leur chef avait été moine, et ensuite il devint un clerc fort riche. Il n'était ni docte, ni éloquent, il tâcha de faire revivre l'hérésie de Basilide, qui était déjà éteinte. C'est pour cela que dans les commentaires qu'il fit sur les erreurs de cet hérésiarque, il assurait que les vierges, les veuves et les personnes mariées étaient d'un mérite égal, pourvu qu'elles ne fussent pas dissemblables dans les autres œuvres de leur vie; que ceux qui étaient véritablement baptisés ne pouvaient retomber dans le péché; qu'il n'y avait aucune différence entre ceux qui jeûnaient et ceux qui mangeaient des viandes, pourvu qu'on les prît avec action de grâces; que dans le ciel la récompense de tous les bienheureux était égale. Et saint Augustin ajoute qu'il tenait encore que tous les péchés étaient égaux, et que la vierge Marie, mère de Jésus-Christ, avait perdu sa virginité dans son enfantement. Il ne put dans Rome infecter du venin de son hérésie que quelques femmes. Néanmoins, il eut d'ailleurs des disciples dignes d'un tel maître, savoir, Auxence, Marcion et plusieurs autres, que le Pape Sirice condamna par les soins de Pammaque et de Victorin, avant que saint Jérôme eût écrit contre cette hérésie, saint Augustin étant encore jeune. Or, comme cette dispute était trop longue, notre docteur l'a partagée en deux livres, dans lesquels il a fait paraître toutes les forces de son esprit et de son éloquence. Si bien que par ce seul ouvrage il est aisé de connaître combien saint Jérôme a excellé en jugement, en éloquence, en doctrine et en la connaissance de toutes choses. C'est là qu'il s'est acquis de la gloire et de la réputation devant Dieu et devant les hommes, qu'il a brisé, comme il dit lui-même, par la vigueur évangélique et apostolique l'Epicure des chrétiens. *Epicurum Christianorum evangelico atque apostolico vigore contererem;* qu'il a traité le mariage avec honnêteté, et qu'il a cru que le lit nuptial était sans tache, mais qu'il lui a préféré la virginité; qu'il a assuré qu'après le baptême nous pouvons pécher, puisque c'est en vain que Jésus-Christ est notre avocat si nous ne pouvons pécher après avoir reçu ce sacrement; que le jeûne des chrétiens est meilleur que l'abondance des viandes, depuis que Jésus-Christ l'a sanctifié durant quarante jours; et que dans le ciel il y a plusieurs demeures que son

Père a préparées, non selon la différence des personnes, mais selon la diversité de leurs œuvres. Après quoi il avertit Jovinien qu'il peut éviter la malédiction dont le Sauveur le menace dans l'Apocalypse, en faisant pénitence à l'exemple des Ninivites; qu'il doit prendre garde à son nom qui est tiré d'une idole; et qu'après que le Capitole est démoli, que les temples de Jupiter sont tombés et que les cérémonies de sa religion sont abolies, il ne doit point porter son nom, ni pratiquer ses vices · *Templa Jovis et ceremoniæ conciderunt; cur vocabulum ejus et vitia apud te vigeant?*

En troisième lieu, comme Vigilance, qui était Français de nation et prêtre de l'Eglise de Barcelonne en Espagne, infectait de la puanteur de son haleine les reliques des martyrs (il appelait les chrétiens des hommes de cendres, parce qu'ils les conservaient, et des idolâtres, parce qu'ils avaient de la vénération pour les corps des morts, qu'ils veillaient la nuit à leurs sépulcres, et qu'ils y allumaient des cierges en plein jour), saint Jérôme s'éleva contre cet hérésiarque, et répondit à ses impertinences, pour satisfaire au désir de deux hommes de bien qui l'en avaient prié dans leurs lettres. Que ce malheureux est à plaindre! disait-il, il est semblable aux Juifs et aux Samaritains, qui croient que les corps des morts sont impurs. Nous n'adorons ni les reliques des martyrs, ni le soleil, ni la lune, ni les anges, de peur de rendre à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur. Nous respectons seulement les reliques des martyrs, pour adorer en elles Jésus-Christ, dont ils ont été les martyrs. Nous honorons les serviteurs, afin que la gloire de cet honneur retombe sur le maître, qui a dit: Celui qui vous reçoit me reçoit, *Qui vos suscipit me suscipit* (*Matth.*, X, 40). S'il ne faut point honorer les reliques des saints, pourquoi trouve-t-on écrit que la mort des saints est précieuse devant les yeux du Seigneur? Et si les corps des morts souillent ceux qui les touchent, comment celui d'Elisée en a-t-il pu ressusciter un autre? et les armées du peuple de Dieu ont donc été souillées, puisque le corps de Joseph et ceux des patriarches y étaient, et que l'on porta jusqu'à la terre de promission ces cendres impures. A l'égard des veilles, il semble que Vigilance veuille dormir, et qu'il n'entende pas le Sauveur, qui dit: Quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi; veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul marque que ses veilles étaient fréquentes; mais que Vigilance dorme et qu'il soit étouffé en dormant par l'ange exterminateur avec les Egyptiens, pendant que nous chanterons avec David: Voilà que celui qui garde Israël ne s'éveillera ni ne dormira point. Que si nous allumons des cierges en plein midi, c'est par un mouvement de notre foi; car l'Apôtre dit que chacun agit selon qu'il est pleinement persuadé en son esprit. Après cela nous appellerez-vous idolâtres? J'avoue que tous les fidèles sortent de l'idolâtrie, puisque nous ne naissons pas Chrétiens, et que nous ne le devenons qu'en renaissant à Jésus-Christ par le baptême; mais sous prétexte que nous avons autrefois adoré les idoles n'adorerons-nous pas aujourd'hui le Sauveur, de peur qu'il ne semble que nous lui rendions le même honneur que nous avons rendu aux idoles? Une chose était exécrable à cause qu'elle se faisait pour les idoles; et elle est aujourd'hui approuvée, parce qu'elle se fait pour les martyrs: *Illud fiebat idolis, et idcirco detestandum est; hoc fit martyribus, et ideo recipiendum est.*

Il ne combattit pas moins heureusement les lucifériens, qui étaient les disciples de Lucifer, évêque de Cagliari, en Sardaigne. Quelques-uns leur attribuaient de croire que l'âme était engendrée par transfusion, qu'elle était née de la chair et était une substance charnelle. Mais saint Augustin n'en a voulu rien assurer. Il les a crus simplement schismatiques, parce qu'ils faisaient profession de ne point communiquer avec les évêques qui étant tombés dans l'arianisme revenaient dans l'Eglise en faisant pénitence de leur désertion, ni avec ceux qui avaient été baptisés par les ariens. C'est pour cela que saint Ambroise les a condamnés très-fortement; que Rufin a qualifié leur parti de schisme, et que saint Jérôme ne pouvait pas se déclarer plus ouvertement contre eux, qu'en publiant un traité exprès pour les réfuter. Il est vrai qu'il y ménage autant qu'il lui est possible l'honneur de Lucifer en excusant ses intentions, et le qualifiant de bienheureux. Nous voici, dit-il, arrivés en un endroit très-difficile, et je suis contraint, malgré moi et contre ma résolution, de parler du bienheureux Lucifer autrement que ne requièrent son mérite et l'affection que j'ai pour lui; mais qu'y ferais-je? La vérité ouvre ma bouche, et ma propre conscience presse ma langue de déclarer malgré elle les sentiments que j'ai dans le cœur. Dans cette conjoncture si importante des affaires de l'Eglise, dans une si grande fureur des loups, qui y faisaient tant de ravage, ce prélat, ayant joint avec lui un petit nombre de brebis, abandonna tout le reste du troupeau, et quoiqu'on ne lui puisse disputer la qualité de bon pasteur à ne considérer que sa personne, il faut avouer néanmoins qu'il abandonna une très-nombreuse troupe à la merci des bêtes sauvages: ainsi saint Jérôme a reconnu le schisme de Lucifer comme une chose incontestable, et il a confondu les lucifériens, en leur disant qu'ils devaient recevoir en leur communion les évêques qui avaient été ariens, et ceux qu'ils avaient baptisés, parce que *Qui pœnitentiam agit priora condemnat*, comme ils avaient fait pénitence de leurs péchés passés, ils avaient condamné leurs erreurs, et que quelque pécheurs que fussent ces prélats, ils pouvaient dans l'Eglise remettre des péchés; puisqu'ils sont remis par la vertu du Saint-Esprit, non par le mérite du prêtre. Voilà pourquoi, conclut ce grand docteur, si vous

recevez les laïques qui viennent des ariens, parce qu'ils confessent qu'ils ont erré *Recipe et episcopum qui errasse se confitetur*, recevez aussi les évêques qui ont rétracté leurs erreurs par la pénitence qu'ils en ont faite en condamnant ce qu'ils avaient cru effectivement.

Que dirai-je des triomphes sur les origénistes? N'est-ce pas lui qui se plaignit à Théophile, archevêque d'Alexandrie, de ce qu'il n'usait pas d'assez de sévérité avec ces hérétiques? Sachez, lui disait-il, que je n'ai jamais rien eu plus à cœur que de conserver les droits à Jésus-Christ, de ne point aller au delà de ce qui a été établi par nos anciens. Je me souviens toujours que la foi de Rome est l'ouvrage des apôtres, et que l'Eglise d'Alexandrie s'estime glorieuse de participer à ses mystères. A l'égard des origénistes, des personnes d'une sainteté éminente trouvent à dire que vous ayez tant de patience, et que vous espériez de réduire ces rebelles par la douceur. Elles appréhendent que pendant que vous attendez la pénitence de quelques-uns, l'orgueil des autres n'augmente, et que le parti ne devienne plus fort : *Multis sanctis displicet, ne dum paucorum pœnitentiam præstolaris, nutrias audaciam perditorum, et factio robustior fiat.* Et quand Théophile eut écrit à saint Jérôme qu'il était venu à bout, avec la faux du prophète, de quelques insensés qui voulaient infecter les monastères de Nitrie de la doctrine d'Origène, ce saint docteur approuva son zèle, et se réjouit avec lui de la victoire que Dieu avait remportée sur ces hérétiques. Tout le monde, lui disait-il, prenant part à votre victoire, regarde avec beaucoup de plaisir l'étendard de la croix, et des trophées élevés des dépouilles des origénistes arborés dans Alexandrie : *Macte virtute, macte zelo fidei, ostendisti quod hucusque taciturnitas dispensatio fuit, non consensus*, vous avez montré, par une action si glorieuse, que si vous avez différé à faire réussir votre dessein, c'était par un effet de votre prudence, et non pas faute de charité; car pour vous parler franchement, nous étions surpris de tant de lenteur, et nous attendions avec impatience la défaite des rebelles. Mais, à ce que je vois, vous n'avez eu longtemps le bras levé que pour donner un plus grand coup. Enfin, comme il se souvenait toujours de l'avis de saint Paul, qui commande de reprendre fortement ces sortes de gens, il travaillait de son côté et désabusait par ses instructions ceux qu'il rencontrait dans ces erreurs, ayant fait dessein de conserver, s'il se pouvait, la foi des apôtres et les constitutions de l'Eglise et d'éteindre toutes sortes de nouveautés. Pour moi, écrivait-il à Théophile, ayant appris avec quel zèle vous avez combattu contre les origénistes, je répandrai cette nouvelle en Occident, et je ferai savoir cette victoire à ceux qui parlent ma langue. Je travaillerai avec plus d'ardeur à remettre les simples au bon chemin, soit qu'ils soient près ou loin de moi, et je ne craindrai point de me mettre mal avec quelques-uns, car on doit plutôt plaire à Dieu qu'aux hommes; quoique ceux-ci défendent les hérésies avec plus d'opiniâtreté que nous ne les combattons avec de force : *Nec timeamus subire odia quorumdam, quamquam ardentius ab illis defendatur hæresis quam a nobis oppugnetur.*

Mais c'est une chose étrange, docteurs, que vous, dont le principal soin doit être de conserver la pureté de la foi et d'empêcher le progrès des hérésies, ne cessiez pas, depuis que vous avez reçu ce grade, d'entretenir commerce avec tous ceux qui se déclarent publiquement disciples de Calvin, dont vos prédécesseurs ont condamné la doctrine; vous les comblez de vos grâces, vous faites leurs éloges, vous vous déclarez leurs protecteurs, et cette secte dangereuse, qui n'a rien oublié depuis un siècle pour diminuer l'autorité de toutes les puissances ecclésiastiques, vous érige aujourd'hui des autels, parce que vous appuyez et fomentez leur secte, qui troublerait de nouveau la paix de l'Eglise, si la prévoyance et les soins infatigables d'un prince que le ciel a fait naître pour être le bouclier et le défenseur de la foi n'en avait arrêté le cours. Où est votre zèle pour la maison d'Israël, qui est l'Eglise? Il est vrai que Dieu ne vous parle pas sensiblement comme à Moïse et à Jérémie, mais il vous parle par son Verbe, dont la parole est encore comme vivante dans l'Evangile, il vous parle par les apôtres, dont les lettres sont les premiers commentaires de l'Evangile de Jésus-Christ. Il vous parle par les conciles, dont les canons sont comme des voix très-éclatantes qui vous font connaître sa vérité et sa volonté ; il vous parle par les saints Pères, dont les écrits admirables forment cette sainte tradition, qui est révérée comme la doctrine véritable de l'Eglise. Pourquoi donc cessez-vous par paresse d'annoncer aux hérétiques la sainte parole, qui est sortie de la bouche de Dieu même, et que vous avez reçue de lui par les différents canaux dont je viens de parler? Ne savez-vous pas que, comme dit saint Jérôme, *Magnum discrimen est tacere sermonem propter pigritiam*, c'est un fort grand péril pour vous de taire la parole de Dieu par paresse? Vous écouterez, vous dit Dieu, la parole de ma bouche, et vous annoncerez aux hérétiques ce que vous aurez reçu de moi; comme s'il vous disait : Vous ne direz rien que vous ne l'ayez entendu; et vous vous rendrez attentifs à m'écouter et fidèles à rapporter à mon peuple ce que je vous aurai dit; comment donc ne vous appliquez-vous pas tout entiers à étouffer les erreurs des hérétiques et demeurez-vous à cet égard dans une espèce d'assoupissement et de léthargie? Ne devez-vous pas craindre qu'infailliblement vous ne tombiez dans le défaut que Jésus-Christ a reproché aux pharisiens et aux docteurs de la loi des Juifs, lorsque les nommant des hypocrites, il leur dit que c'était en vain qu'ils l'honoraient dans le temps même qu'ils enseignaient des doctrines et des ordonnances humaines : *Sine causa colunt me docentes doctrinas et mandata hominum* (*Matth.*, XV, 9).

Où est la charité de saint Jérôme ? Est-ce ainsi que vous imitez son zèle à instruire les hérétiques pour les ramener dans le giron de l'Eglise? Il a employé ses dogmes pour convaincre les helvidiens, les joviniens, les vigilanciens, les lucifériens, les origénistes, les manichéens, les ariens, les montanistes, les marcionistes et une quantité d'autres hérétiques qu'il a convertis avec un zèle merveilleux et une application infatigable; et vous êtes des lâches, qui n'osez pas dogmatiser dans l'Eglise pour instruire les errants, pendant que vous employez votre science sur des matières et des incidents qui ne sont pas assurément si importants à la religion, et que vous vous donnez tant de mouvements et que vous faites paraître tant de doctrines, qui excitent tant de vanité dans votre cœur. Avez-vous ignoré à quoi vous avez été appelés? Ne considérez-vous pas que c'est par la volonté de Dieu, non par la vôtre, ni par celle de vos parents que vous êtes dans le sacré ministère? Jusques à quand ne ferez-vous pas réflexion que la conversion des hérétiques est le plus noble de tous les emplois, et que celui qui garde les commandements de Jésus-Christ, et qui enseigne aux autres de les pratiquer, sera grand dans le royaume des cieux: *Qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum* (*Matth.*, V, 19)? Certes il n'y a rien de si admirable dans les hérétiques que lorsqu'ils aiment la liberté dont usent les docteurs qui les instruisent, et qui après avoir dissipé les ténèbres de leurs erreurs les font entrer dans l'Eglise et les unissent à Jésus-Christ; mais il n'y a rien aussi de plus dangereux devant Dieu, ni de plus honteux devant les hommes, pour des docteurs catholiques, que lorsqu'ils ne veulent pas travailler à la vigne du Seigneur, qu'ils enfouissent leur talent, qu'ils appréhendent la peine, qu'ils méprisent la simplicité de la parole et l'humilité de la doctrine évangélique, et qu'ils comptent pour quelque chose la sagesse humaine, l'éloquence et la science du siècle. Caractère de réprobation, abus déplorable dans la prédication, d'avoir plus d'égard au goût et à la disposition d'un petit nombre de gens du monde qui n'en profitera point, qu'à l'utilité de ceux que Dieu veut sauver. Dieu ne vous déclare-t-il pas docteurs infidèles? Je détruirai la sagesse des sages et rejetterai la science des hommes. Que deviendrez-vous, vous qui êtes sages? Que deviendrez-vous, vous qui êtes docteurs de la Loi? Que deviendrez-vous, vous qui êtes des esprits curieux des sciences de ce siècle? Jésus-Christ, qui a déjà convaincu de folie la sagesse du monde, mettra au décri la vanité de votre éloquence, de votre science et de votre esprit. Ah! puisque selon saint Jérôme, *opus magistri salus discipuli est*, le salut du disciple est l'ouvrage du maître, employez comme lui vos dogmes pour instruire les hérétiques, et vos lumières pour faire des exhortations aux hommes. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelque penchant que les hommes aient pour la pratique des bonnes œuvres, le zèle sollicite encore les docteurs à les y animer par des exhortations puissantes et pathétiques. Si les uns sont obligés à faire de saintes actions pour sauver leurs âmes, les autres ne sont pas moins tenus de les y porter par la force de leurs instructions. Comme Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu que le zèle du salut des âmes. Aussi la plus grande de toutes les actions de saint Jérôme a été de seconder Dieu dans le désir qu'il a que toutes les créatures parviennent à la connaissance de la vérité, et par elle au salut éternel. Il s'est imaginé qu'il ne pouvait rendre un service plus grand à Dieu et qui lui plût davantage, que de s'employer avec beaucoup de zèle à lui gagner des âmes : *Zelus domus tuæ comedit me* (*Ps.* LXVIII, 10), le zèle de la maison de Dieu l'a dévoré, et lorsque par la sainteté de ses instructions il a inspiré aux élus du mépris pour les choses temporelles, et de l'amour pour celles de l'éternité, sa bouche a été comme l'organe par lequel Dieu leur a parlé. Ecoutez avec quelle force de discours il a exhorté Héliodore à embrasser la vie solitaire qu'il avait quittée : Hâtez-vous, lui disait-il, et ne différez pas davantage à venir dans le désert. Ne pensez plus aux incommodités que nous y avons souffertes, le désert aime ceux qui sont dépouillés de toutes choses, et l'amour de Dieu et la crainte de l'enfer peuvent aisément rompre toutes vos chaînes. Que si vous m'alléguez que l'Ecriture vous ordonne d'obéir à ceux qui vous ont donné la vie, je vous répondrai que cette même Ecriture nous apprend que celui qui les aime plus que Jésus-Christ perd son âme. Lorsque l'ennemi de mon salut me porte l'épée à la gorge pour me tuer, m'amuserai-je à penser aux pleurs de ma mère? Et la considération de mon père me fera-t-elle abandonner le service de Jésus-Christ; moi qui ne dois pas m'arrêter à ensevelir mon père lorsqu'il s'agit des intérêts de Jésus-Christ, pour l'amour duquel je ne dois refuser la sépulture à personne? Mais cela est bon, dites-vous, lorsqu'il s'agit du martyre? Vous vous trompez si vous croyez qu'en quelque temps que ce puisse être, un chrétien soit exempt de persécution. Notre ennemi, ainsi qu'un lion rugissant, tourne de tous côtés afin d'enlever quelqu'un pour le dévorer; et lorsque vous êtes prêt de lui servir de proie vous dormez à votre aise sous l'ombre des rameaux épais et touffus d'un arbre. Ah! souvenez-vous que vous avez promis d'être parfait, puisqu'abandonnant la malice du siècle et renonçant au mariage, pour gagner le ciel, vous avez embrassé une vie parfaite. *Quid agis in sæculo qui major es mundo?* Que faites-vous dans le monde, vous qui êtes plus grand que le monde? L'ombre des maisons vous couvrira-t-elle encore longtemps? Et demeure-

rez-vous encore longtemps enfermé dans la prison de ces villes toutes noires de fumée et de corruption ?

Il considérait que Dieu l'avait rendu l'interprète de ses volontés, en mettant dans sa bouche les vérités qu'il fallait annoncer aux hommes : c'est pour cela qu'il a instruit Népotien comment devait vivre un chrétien qui s'est consacré à Dieu dans le clergé. Il faut, disait-il, qu'un clerc qui s'est destiné au service de l'Eglise sache l'étymologie de son nom, afin qu'en connaissant la dignité il tâche d'y répondre par sa vie. Un clerc est le partage de Dieu : de là vient qu'il ne peut posséder que Dieu, et dire avec David : *Dominus pars hæreditatis meæ* (*Ps.* XV, 5), le Seigneur est la portion de mon héritage. Que s'il retient quelqu'autre chose en sa possession, le Seigneur ne peut être son partage. Il doit vivre des dîmes en prêtre et en lévite servant à l'autel, recevoir les offrandes qui y sont présentées, se contenter de quoi se vêtir et de quoi se nourrir, et se dépouiller de tout pour suivre Jésus-Christ attaché nu à la croix. Croyez qu'il n'est pas de la condition d'un clerc comme de celle d'un soldat. Il ne doit pas chercher son intérêt sous les étendards du Fils de Dieu, et il ne doit pas devenir plus riche qu'il était quand il a commencé à le suivre. Que votre table soit frugale, et que les pauvres et les pèlerins y trouvent place et en la compagnie de Jésus-Christ. Fuyez comme des pestiférés les ecclésiastiques qui se mêlent d'affaires, qui de pauvres sont devenus riches, et qui font les vains quoiqu'ils soient sans naissance. Que les femmes viennent peu chez vous, ou, s'il se peut faire, point du tout. Vous n'êtes pas plus saint que David, plus fort que Samson, ni plus sage que Salomon, et souvenez-vous qu'une femme fut cause qu'Adam fut chassé du paradis terrestre. Lisez souvent l'Ecriture, ou, pour mieux dire, ayez-la toujours entre les mains ; puisez-y un discours fidèle et conforme à ses maximes, afin d'enseigner une doctrine orthodoxe et de confondre ceux qui seront d'un sentiment contraire. Soyez soumis à votre évêque, et regardez-le comme le père de votre âme. Que vos abstinences soient proportionnées à vos forces, et qu'elles soient simples, modérées et sans superstition. Je vous défends de prier au coin des rues, et je ne veux point que, par une affectation pharisaïque, vous faisiez voir vos habits, il vaut mieux avoir du zèle dans le cœur qu'en porter les marques au dehors, et Dieu en doit être plutôt le témoin que les hommes. Enfin, voulez-vous savoir ce que Dieu vous demande, ayez de la prudence, de la justice, de la tempérance et de la force, c'est par là que vous arriverez au ciel : *His cœli plagis includere, hæc te quadriga velut aurigam Christi ad metam concita ferat.*

Peut-on voir une plus forte lettre que celle que son zèle lui fit écrire au diacre Sabinien, où, après lui avoir reproché l'énormité de son crime, il l'exhorte à faire pénitence en lui disant : Quel peut être le crime auprès duquel l'adultère et la fornication paraissent peu de chose ? Misérable que vous êtes, vous avez négocié vos saletés dans l'antre sacré où le Fils de Dieu est né. Je ne puis en dire davantage, mes larmes préviennent mes paroles que la douleur et la colère étouffent sur ma langue. Cicéron et Démosthène seraient muets en cette matière, et vous avez commis des actions que l'éloquence la plus accomplie, les postures des plus excellents comédiens, et les grimaces des plus achevés bateleurs ne sauraient égaler. Revenez à Dieu, misérable, afin qu'il revienne à vous, faites pénitence et détournez par là le châtiment qu'il vous prépare : *Age pœnitentiam, miser, fluant paululum de oculis lacrymæ, nunquam est sera pœnitentia.* Qu'il tombe quelques gouttes d'eau de vos yeux parmi ces étoffes de prix dont vous êtes paré, persuadez-vous que vous êtes nu comme un ver, et réduit à la dernière pauvreté. On ne fait jamais pénitence trop tard. Quoique vous soyez sortis de Jérusalem et que vous ayez été blessé par le chemin, le Samaritain vous amènera sur son cheval et vous fera guérir chez lui. Vous êtes dans le tombeau, le Seigneur vous en retirera, sentissiez-vous déjà mauvais. Couvrez-vous donc d'un sac, et ployez un peu sous le joug de la pénitence, afin que Dieu parle de vous en ces termes : Voyez-vous comme Achab me redoute ? Je ne me vengerai point de lui pendant sa vie. Au reste, je vous fais ici la peinture de votre vie, de peur que la miséricorde de Dieu ne vous serve de prétexte à de nouveaux crimes, que vous ne crucifiiez encore son Fils, et que vous ne vous moquiez de sa passion. Je finis et vous prie de lire ces paroles. Lorsqu'une terre, étant souvent abreuvée des eaux de la pluie qui y tombe, produit des herbages propres à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu. Mais quand une terre ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître, elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu : *Terra proferens spinas et tribulos reprobata est, et maledictio proxima, cujus consummatio erit in combustionem* (*Heb.*, VI, 8).

De quelle charité n'a pas brûlé le puissant discours que saint Jérôme a fait à Rustique pour lui enseigner comment devait vivre un solitaire ! Je vous avertis, mon cher enfant, lui disait-il, de la grandeur de votre entreprise et de la gloire que vous en devez attendre. Vous triomphez des plaisirs que vous pouviez goûter dans la jeunesse où vous êtes ; mais le chemin que vous tenez est glissant, et il semble qu'il y aurait plus de honte à le quitter que de gloire à continuer à le suivre. Si les marchands du siècle vont dans les Indes et courent tant de périls pour trouver des trésors périssables, et qu'ils ne conservent qu'en mettant leur salut dans un danger évident, que doit faire un marchand de Jésus-Christ qui vend tout ce qu'il a pour acheter une perle de grand

prix et un champ où il a trouvé un trésor que les larrons ne lui peuvent enlever? J'ai appris que vous aviez une mère vertueuse, qui est veuve depuis longtemps, et qui vous a nourri et élevé avec beaucoup de soin pendant votre enfance, vous devez donc la considérer comme votre mère, la chérir comme votre nourrice et la respecter comme une femme vertueuse. Si vous ne vous contentez pas de paraître solitaire, et que vous vouliez l'être effectivement, ayez soin de votre âme et ne songez plus à des richesses auxquelles vous avez dû renoncer en embrassant le parti où vous êtes. Que la pauvreté de vos habits soit une marque de l'excellence de votre cœur, montrez par un méchant manteau le mépris que vous faites du monde; mais n'en tirez pas de vanité, et que vos discours s'accordent avec votre habit. Vos jeûnes doivent être modérés, de peur qu'ils ne soient préjudiciables à votre santé en devenant excessifs. Soyez attentif à l'étude de l'Ecriture sainte, les plaisirs déshonnêtes ne feront point d'impression sur votre esprit. En un mot, que votre âme ne soit point ouverte aux passions; car si elles y entrent une fois elles y deviendront souveraines et y causeront un désordre surprenant. Travaillez à quelque ouvrage, de peur que le diable ne vous surprenne oisif, et que les mauvaises pensées n'aient accès en votre cœur. *Hæc expressus loquor*, je vous marque tout cela en termes exprès, mon cher enfant, afin que vous vous présentiez à Dieu sans tache et semblable à une vierge, aussi chaste du corps que de l'esprit, et qu'ayant plus que le nom de solitaire vous ne soyez pas banni de la compagnie de l'époux, votre lampe s'étant éteinte pour n'avoir pas été entretenue de l'huile des bonnes œuvres : *Ut adolescentem meum.... renatum in Christo sine macula, sicut pudicam virginem exhibeam; ne solo nomine glorietur, et absque oleo bonorum operum exstincta lampade excludatur a sponso.*

Enfin, Julien, qui était un homme riche, et de grande autorité, ayant perdu deux filles en moins de vingt jours, et ensuite la mort ayant enlevé sa femme Faustine, saint Jérôme lui écrivit une lettre, où il l'exhorta à se consacrer lui-même à Dieu. Que les autres vous louent, lui disait-il avec des paroles pleines d'ardeur et de zèle, et publient par leurs éloges les victoires que vous avez remportées sur le diable; qu'ils disent que vous avez vu avec un visage serein la mort de vos filles; qu'ils ajoutent que vous n'avez pas rendu à votre illustre femme les derniers devoirs comme à une morte, mais qu'il a semblé que vous l'avez conduite en un lieu où vous devez la suivre, et où elle est allée la première, pour moi, je ne vous surprendrai point par des louanges trompeuses; au contraire, mon fils, je vous dirai ce qu'il est bon que vous sachiez en vous soumettant au joug du Seigneur. Préparez votre cœur aux tentations, et dites : Mon Dieu, vous m'avez ôté des enfants que vous m'aviez donnés, vous avez repris une servante que vous m'aviez prêtée pour me soulager pendant un peu de temps; bien loin d'être fâché de ce que vous l'avez reprise, je vous rends grâces de me l'avoir prêtée, je veux même me consacrer à votre service et n'avoir rien de la terre, comme un véritable lévite. Vous direz peut-être que ces avis ne sont bons que pour ceux qui aspirent au souverain degré de la perfection; mais pourquoi n'y aspirez-vous pas? Pourquoi ne serez-vous pas le premier dans l'Eglise comme vous l'êtes dans le monde? Est-ce parce que vous avez été marié? Saint Pierre l'avait été comme vous, et il quitta sa femme aussi bien que ses filets et son petit bateau; ou bien parce que vous êtes riche et d'une famille ilustre? Jetez les yeux sur le saint homme Pammaque et sur le prêtre Paulin, dont la foi est très-fervente; non-seulement ils ont offert à Dieu leurs richesses, mais leurs propres personnes; ils n'ont pas donné une vie pour en conserver une autre, comme le diable le reprochait à Job; ils ont immolé au Sauveur leur chair et leurs os, et ils peuvent vous conduire bien loin par leur exemple. Si vous êtes noble, ils le sont aussi, même ils le sont plus que vous, s'étant sacrifiés à Jésus-Christ. Si vous êtes riche, si vous avez été élevé aux honneurs, ils ne vous cèdent point en cela; au contraire, ils l'emportent sur vous, parce qu'ils sont devenus pauvres et tombés dans le mépris pour l'intérêt de Dieu. Cependant j'avoue que vous faites bien d'assister les saints, de soulager les solitaires et d'enrichir les églises, mais croyez que ce n'est là que votre apprentissage : *Sed hæc rudimenta sunt militiæ tuæ.* Le Seigneur vous demande vous-même, non pas votre bien. Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, que l'on soit heureux en ce monde et en l'autre, que l'on passe de la volupté aux plaisirs et que l'on soit couvert de gloire sur la terre et dans le ciel : *Difficile, imo impossibile est, ut quis de deliciis transeat ad delicias, et in utroque sæculo primus sit.*

Que dites-vous là, docteurs lâches et timides, qui n'osez pas exhorter les pécheurs à la pénitence et à la pratique des vertus pour sauver leur âme? Où est l'ardeur de votre zèle? Votre condition vous oblige d'être des hommes élevés au-dessus de toutes les considérations humaines, de ne regarder que Dieu, et de ne craindre point de parler aux hommes lorsqu'ils sont tombés dans quelque faute, ou qu'ils se relâchent des exercices de la piété; cependant vous n'avez pas assez de cœur pour les reprendre de leurs défauts, ni pour les animer aux bonnes œuvres. Il est vrai que, dans la liberté que vous devez avoir pour reprendre les péchés des peuples, il doit y avoir un sage discernement pour parler avec plus ou moins de sévérité, selon les dispositions et les qualités différentes des esprits. Il pourrait peut-être arriver que vous jetteriez les faibles dans le désespoir par une trop grande rigueur, ou que vous précipiteriez au con-

traire dans de plus grands crimes les esprits naturellement audacieux par une répréhension trop modérée. Mais, à cela près, vous devez avec la grâce de Dieu non-seulement travailler à votre propre salut et à votre propre perfection, mais encore vous appliquer fortement au salut et à la perfection du prochain. Et vous n'avez pas le courage de vous y appliquer avec ardeur, ni de faire tous vos efforts pour cet effet. Où êtes-vous, saint Paul, lorsque vous disiez à Timothée, et en lui à tous les docteurs de l'Eglise : *Attende tibi et doctrinæ* (I *Tim.*, IV, 16) ? Ayez soin de votre conduite et de l'instruction des autres; appliquez-vous soigneusement à ces deux choses, et de cette sorte vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écouteront; vous n'avez pas la hardiesse d'exhorter le prochain à se corriger et à s'avancer dans la perfection. Quoi! vous devez savoir lui parler comme saint Paul parla autrefois à saint Pierre même, lorsqu'il jugea, comme il dit, qu'il était répréhensible à cause de la dissimulation dont il usait dans sa conduite envers les gentils de peur de blesser les Juifs, et vous n'osez ouvrir la bouche pour reprendre les pécheurs de leurs déréglements ! Vous devez savoir parler comme saint Ambroise parla au grand Théodose, qui avait commis une insigne cruauté à l'égard de la ville de Thessalonique, lorsqu'il lui dit qu'ayant imité David dans son crime il devait l'imiter aussi dans sa pénitence; mais un certain respect que vous avez pour les grands du siècle arrête et empêche que vous ne les repreniez lorsqu'ils tombent dans quelque faute. D'où vient, dit saint Jérôme, que c'est un fort grand péril pour vous de taire la parole de Dieu par une crainte purement humaine : *Magnum discrimen est tacere sermonem propter timorem?* O crainte frivole et indigne des ouvriers apostoliques! Toutes choses tournent à bien à ceux qui aiment Dieu, tout leur réussit à bien dans leur ministère. C'est l'amour de Dieu qui les y engage; l'huile et le miel coulent pour eux de la pierre. Si vous avez le cœur vivement touché du désir de servir Dieu, si vous ne vous êtes point appelés vous-mêmes au doctorat que vous exercez, si vous y avez été appelés de Dieu, pourquoi perdez-vous courage? Pourquoi au contraire n'espérez-vous pas que Dieu, qui vous y a appelés, vous le rendra utile pour sa gloire et pour le salut des âmes? *Qui idoneos nos fecit ministros Novi Testamenti, non littera, sed spiritu* (II *Cor.*, III, 6). N'est-ce pas Dieu qui vous donne toutes les lumières pour vous occuper dans les emplois de la charité? Ce n'est que pour vous unir davantage à lui que vous exhortez le prochain à la vertu; vous allez à Jésus-Christ par cette voie, il vous y amène avec lui, et il marche toujours avec vous. Avez-vous ainsi rien à craindre pour vous? Au contraire, n'avez-vous pas sujet de vous remplir de confiance et de courage, et d'espérer que par vos discours vous ferez de grands progrès sur les hommes? Oh ! que vous seriez puissants dans vos remontrances si vous vous imaginiez pour cet effet que Dieu vous dît ces paroles d'Absalon à ses serviteurs : Ne craignez rien, car c'est moi qui vous l'ordonne; prenez courage et soyez gens de résolution ! Quel sujet d'appréhension pouvez-vous avoir, si c'est le Seigneur qui vous ordonne de vous occuper au service du prochain, et qui vous engage dans le commerce des gens du siècle pour les exhorter à la pénitence et aux pratiques de la dévotion chrétienne? Quelque dangereux qu'il puisse être, vous y êtes plus en sûreté lorsque vous y êtes par l'ordre de Dieu que si de votre propre choix vous vous enfermiez dans votre cabinet pour étudier l'Ecriture sainte. Quand vous marcheriez au milieu des ombres de la mort, vous ne craindriez rien, puisque vous êtes avec Jésus-Christ. C'est lui enfin qui vous promet une éloquence victorieuse à laquelle rien ne peut résister. Ainsi, après que vous avez exhorté les hommes à garder les commandements de Dieu, à secourir les pauvres, à régler leur vie et les mouvements de leur cœur, à réduire leur chair sous l'obéissance de l'esprit et à marcher dans les voies du salut qui conduisent à la jouissance de Dieu, vous devez leur dire ces paroles de saint Jérôme à Héliodore : *Dilectio tua me compulit ut hæc tibi, frater, dicerem; ut iis tum interesse contingat pro quibus nunc labor durus est.* L'amitié que je vous porte, mes chers frères en Jésus-Christ, m'oblige à vous faire ces exhortations, afin que vous puissiez un jour goûter cette félicité qu'il faut acheter par des travaux qui vous semblent aujourd'hui si rudes. Alors vous imiterez le zèle de ce grand docteur, qui a fait de puissantes exhortations aux hommes et donné des avis salutaires aux femmes. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Comme le zèle applique fortement les docteurs à la conversion des âmes, tantôt ils exhortent les hommes à se convertir à Dieu, et tantôt ils donnent des avis salutaires aux femmes pour faire leur salut. Jésus-Christ en usa de la sorte. Après avoir exhorté les scribes et les pharisiens à quitter leurs péchés, il prêcha à la Samaritaine. S'étant assis sur le puits de Jacob, et ayant converti cette femme, il lui donna tous les conseils nécessaires pour se perfectionner : *Mulier, crede mihi. Ego sum Christus qui loquor tecum* (*Joan.*, IV, 21, 26). Saint Paul, étant devenu le docteur des gentils, a imité la charité du Seigneur, il a tantôt exhorté les hommes à se sanctifier; tantôt il a donné une infinité d'avis aux femmes pour se signaler dans les pratiques de la religion chrétienne. Saint Jérôme a suivi ces grands exemples. Après avoir instruit les hommes de leurs devoirs envers Dieu, il a proposé aux femmes tous les moyens imaginables pour faire le salut de leur âme. Voici ce qu'il a écrit à Gaudence pour l'éducation de Pacatule que ses parents avaient destinée dès son enfance pour être vierge : Que la petite Pacatule, di-

sait-il, cherche la compagnie des filles, qu'elle n'entende rien qui choque la pudeur; et s'il échappait dans la famille quelque mot un peu libre, qu'elle n'en comprenne point le sens. Que le moindre signe de sa mère lui tienne lieu de parole et de commandement, qu'elle l'aime comme sa mère, et qu'elle lui soit soumise comme à sa maîtresse. Lorsqu'elle aura atteint l'âge de douze ans, qu'elle n'affecte point de paraître en public et de se trouver dans les grandes assemblées, mais que ses délices soient de demeurer dans sa chambre pour y travailler et y faire dans son cœur un trésor de piété et de dévotion. Ne souffrez point auprès d'elle des jeunes hommes frisés et parfumés, et qu'elle n'entende point de douces paroles qui blessent l'âme par les oreilles. Qu'elle s'éloigne autant qu'elle pourra de la galanterie et de la lasciveté des autres filles, dont la fréquentation est d'autant plus dangereuse qu'elle semble être plutôt permise que celle des garçons. Que la gouvernante qui l'accompagnera soit sobre, prudente et laborieuse, et qu'elle ne parle que de ce qui peut édifier une fille et la porter à la vertu. Comme l'eau suit sur le sable le doigt qui lui fraye le chemin, ainsi l'enfance, qui est un âge propre à être entraîné d'un côté et d'autre, se laisse conduire où l'on veut. Pacatule est née en un temps malheureux, et en son enfance, qui est un âge destiné aux jeux, elle connaîtra plus tôt les larmes que les ris, la douleur que la joie, et apprendra que l'heure de la mort ne sera peut-être guère éloignée de celle de sa naissance; qu'elle croie que le monde a toujours été en l'état qu'elle le voit aujourd'hui, qu'elle ignore le passé, qu'elle ait du dégoût pour ce qui est présent, et qu'elle ne désire que l'avenir : *His Pacatula nostra nata est temporibus, nesciat præterita, fugiat præsentia, futura desideret.*

Ce fut l'ardeur de son zèle qui l'obligea d'écrire à Læta en ces termes : Travaillez, Madame, à donner à votre fille une éducation digne de sa naissance. Choisissez-lui un maître de bonnes mœurs, qui ne lui apprenne que ce qui regarde la crainte de Dieu, et qu'elle ait de petites compagnes afin que, les regardant avec émulation, elle soit excitée à étudier par l'estime qu'on fera d'elles. Qu'elle connaisse par ses habits Jésus-Christ, à qui elle est consacrée. Ne lui percez point les oreilles, ne lui mettez point de blanc ni de vermillon sur le visage; car il est destiné aux caresses d'un Dieu très-pur, et ne lui chargez point le cou ni la tête de diamants ou de perles. Si l'on impute aux parents les fautes que leurs enfants commettent dans un âge avancé, ne leur imputera-t-on pas aussi celles de l'enfance, où ils ne connaissent pas la différence du bien et du mal? En effet, vous prenez garde qu'un serpent ne morde votre fille, et vous n'empêchez pas qu'elle ne tombe dans les piéges du diable. C'était autrefois un sacrilége que de présenter à Dieu une victime défectueuse ou impure; quel sera donc aujourd'hui le châtiment de ceux qui négligeront la pureté d'une personne qu'ils ont consacrée à Jésus-Christ? Lorsqu'elle sera devenue un peu plus grande, et qu'à l'exemple de son Epoux elle croîtra en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, qu'elle aille avec ses parents au temple de son vrai père, qu'on ne la trouve que dans sa retraite, et qu'elle imite la Vierge que l'ange trouva seule dans sa chambre, et qui fut troublée à son arrivée, peut-être parce qu'elle voyait un homme contre sa coutume. Servez-lui seule de maîtresse et de modèle; et surtout qu'elle ne remarque rien en vous ni en son père qu'elle ne puisse imiter sans péché. Instruisez-la l'un et l'autre plutôt par votre exemple que par vos discours, et qu'elle n'aille pas même aux églises ni aux tombeaux des martyrs sans vous. Que si vous ne pouvez exécuter ces choses parmi la foule et l'embarras dans Rome, qu'elle soit élevée dans un cloître parmi des vierges, où elle ne jurera point, où elle prendra le mensonge pour un sacrilége, où elle ne connaîtra point le siècle, où elle vivra comme un ange, ayant un corps comme si elle n'en avait point. Que si vous voulez envoyer Paule en Bethléem, je m'oblige à être son maître, plus glorieux que ce philosophe qui fut le précepteur d'Alexandre. Je n'instruirai pas un roi mortel et périssable, mais une épouse immortelle du Roi céleste : *Non regem Macedonum Babylonio periturum veneno, sed sponsam Christi erudiam regnis cœlestibus offerendam.*

Ce que ce grand docteur écrivit à Eustochie est tout à fait admirable. Si je puis, lui disait-il, vous donner un avis, et si vous avez quelque confiance en mon expérience, je vous avertit que, sortant de Sodome comme la femme de Loth, vous devez craindre une disgrâce pareille à la sienne, et que l'état que vous avez choisi doit plutôt vous donner de l'appréhension que de l'orgueil. On ne marche point en sûreté parmi les serpents, l'ennemi nous investit de tous côtés pendant que nous avons un corps, et que ce faible vaisseau est le dépositaire de la virginité; pendant que l'esprit se soulève contre la chair, et que la chair gourmande l'esprit, la victoire est toujours incertaine. Le diable, notre ancien ennemi, rôde sans cesse comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un pour le dévorer. Que si saint Paul parmi les jeûnes et les abstinences s'est écrié : Qui me tirera du corps de cette mort, croyez-vous être en sûreté? Prenez garde que Dieu ne dise un jour de vous : La fille d'Israël est tombée, et il n'y a personne pour la relever. En effet, quoique Dieu soit tout-puissant, je ne craindrai point d'assurer qu'il ne peut relever une vierge après sa chute; il peut bien lui pardonner son crime, mais il ne la couronne jamais après sa faute. N'ayez point de commerce avec les femmes; n'allez point aux maisons des gens de qualité; ne voyez point ce que vous avez méprisé; l'épouse d'un Dieu peut-elle rendre visite aux femmes des hommes?

Lisez sans cesse et instruisez-vous dans la lecture des mystères sacrés. Marie prit le meilleur parti et celui qu'on ne peut lui ôter. Soyez une autre Marie, et préférez votre perfection à tout. Que vos sœurs courent d'un côté et d'autre, et qu'elles se chargent de recevoir Jésus-Christ; pour vous, ne songez plus à l'embarras du siècle, et dites aux pieds de votre époux : J'ai trouvé celui que mon âme cherchait, je le tiendrai et je ne le laisserai point aller. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* (*Cant.* III, 4). En un mot, prenez pour modèle la sainte Vierge, dont la pureté a été si grande qu'elle a mérité d'être la mère du Sauveur. Vous pouvez comme elle être la mère de Jésus-Christ. Enfantez-le dans votre cœur par une forte résolution d'être toujours à lui et de ne vous séparer jamais de son amour. Que si vous vous sentez flattée par les charmes de la volupté et de l'ambition, allez d'esprit dans le ciel, et commencez d'être ce que vous serez dans l'éternité : *Quotiescunque te vana sæculi delectaverit ambitio, ad paradisum mente transgredere et esse incipe quod futura es.*

Et les instructions que notre saint a données à Célantie, qui était une femme mariée, ne sont pas moins dignes de votre attention. Voici ses propres termes : Pour ce qui regarde le mariage, qui est exempt d'impureté et un sacrement digne de respect parmi les chrétiens, vous devez y garder exactement les règles que les apôtres en ont données. Il faut que l'autorité tout entière demeure à votre mari, et que toute votre famille apprenne ce qui lui est dû par le respect que vous lui rendrez, et par la complaisance que vous aurez pour lui. Vous devez faire paraître par votre déférence qu'il est le maître, vous devez le retenir par votre obéissance, et lui attirer la vénération des autres par les soumissions que vous lui rendrez la première; car vous serez d'autant plus honorée que vous lui porterez d'honneur. A l'égard de l'ornement des femmes, saint Jérôme marquait que saint Pierre leur apprend de quelle manière elles doivent être parées. Ne mettez point, leur disait-il, votre ornement à vous parer au dehors par la frisure des cheveux, par les ornements d'or et par la beauté des habits; mais à parer l'homme invisible, caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix; ce qui est une riche et magnifique parure aux yeux de Dieu. C'est ainsi que les saintes femmes, qui ont espéré en Dieu, se paraient autrefois, étant soumises à leurs maris, comme faisait Sara, qui obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur : *Inchoasse non sufficit; sed perfecisse justitia est*; en un mot, réglez de telle sorte le reste de votre vie, que vous la passiez sans offenser Dieu, et que vous puissiez chanter hardiment avec David : Je marchais avec un cœur parfait au milieu de ma maison; car il ne suffit pas de commencer, la justice ne s'accomplit que par la persévérance. Ce n'est pas que l'Apôtre veuille par ces préceptes les obliger à être sales et malpropres, et à ne porter que des habits déchirés; il veut seulement retrancher l'excès et la superfluité de leurs parures, en leur recommandant la simplicité et la modestie dans leurs habits.

Enfin, comme saint Jérôme était convaincu que l'état des veuves approchait de près de la perfection des vierges, il a voulu les instruire de leurs obligations ; et il a commencé par dire que leurs exemples dans la pratique de la continence sont en quelque manière des leçons qu'elles donnent aux vierges pour les affermir dans leur résolution sainte, et que, par le soin qu'elles prennent de garder à leurs maris une chasteté inviolable après leur mort, elles enseignent aux vierges la parfaite pureté qu'elles doivent conserver à l'égard de Dieu. Lisez, disait-il à Furie, les ouvrages des savants hommes dont la foi est sans reproche, et ne cherchez point de pierre précieuse dans la boue. Au contraire, vendez-en plusieurs pour acheter celle de l'Évangile. Que la passion que vous pouvez avoir pour les perles et les habits somptueux cède à l'amour des livres sacrés. Entrez dans la terre de promission, où le miel et le lait se trouvent en abondance. Vêtissez-vous comme Joseph de différents habits, percez vos oreilles, comme Jérusalem, de la parole de Dieu, afin que l'on y voie pendre les grains précieux d'une moisson nouvelle. Faites part de votre bien à ceux qui ont besoin de pain, et non pas à ceux qui vivent dans l'opulence, afin de rassasier les uns et de ne pas augmenter le luxe des autres. Soyez touchée de compassion pour les pauvres ; donnez à tous ceux qui vous demanderont, mais particulièrement aux fidèles ; et quand vous étendrez la main pour donner quelque chose, mettez-vous Jésus-Christ devant les yeux et prenez garde d'enrichir les autres pendant qu'il mendiera un morceau de pain. N'ayez point de commerce avec les jeunes gens, ni avec ceux qui sont poudrés et frisés. Bannissez de votre maison les musiciens et les joueurs d'instruments comme des suppôts de Satan : recherchez la compagnie des vierges saintes et des veuves. Retirez les uns de l'esclavage du siècle et les conduisez dans l'appartement du roi, rachetez les autres et les mêlez comme de belles violettes parmi les lis des vierges et les roses des martyrs. Voilà en peu de mots les devoirs d'une veuve chrétienne, la retraite, la prière, le travail, le jeûne, les bonnes œuvres. Et je finis en vous avertissant que si vous pensez sans cesse à mourir un jour, vous ne songerez jamais à vous remarier : *Cogita quotidie te esse morituram et nunquam de secundis nuptiis cogitabis.*

Que dire après cela, sinon crier contre les directeurs qui flattent les femmes au lieu de les reprendre lorsqu'elles tombent dans quelque faute ; qui leur donnent plutôt des avis conformes à leur humeur voluptueuse que proportionnés à la loi évangélique, et qui les conduisent avec une douceur indiscrète, au lieu de les diriger avec une juste sévérité?

Ne vous souvenez-vous pas, directeurs lâches et complaisants, que saint Jérôme vous dit : *Magnum discrimen est tacere sermonem propter adulationem?* C'est un fort grand péril pour les pasteurs de taire la parole de Dieu par complaisance. Vous avez droit d'avertir avec une sainte liberté les femmes que vous conduisez, si vous ne le faites pas vous flattez leur mollesse, et il arrive que de cette première chute elles tombent enfin dans la mort. Cela vous rend devant Dieu coupables du sang de ces justes devenues pécheresses, comme ayant manqué à faire ce que vous deviez pour les empêcher de mourir ; si bien que la mémoire de toutes les actions de justice qu'elles avaient faites est effacée. Quel malheur pour elles et pour vous ! Pour elles, parce que comme toutes les iniquités des personnes impies ne leur nuisent plus devant Dieu lorsqu'elles ont quitté leur impiété et embrassé une vie nouvelle, aussi toutes les anciennes œuvres de justice qu'elles ont pratiquées ne leur servent plus lorsqu'elles s'abandonnent à l'injustice, et elles meurent, parce que Dieu, dont les jugements sont terribles, ayant longtemps attendu leur retour, lorsqu'il voit qu'au lieu de se convertir, elles méprisent sa patience, il leur présente une occasion de tomber encore d'une chute plus mortelle. *Ponam offendiculum coram eo, ipse morietur*, dit Ézéchiel (III, 20). Et c'est aussi un malheur pour vous, pasteurs flatteurs, qui déguisez ou tolérez les péchés qui donnent la mort aux personnes que vous conduisez. Dieu vous demandera compte de leur mort et vous fera porter la peine de vos flatteries. Saint Augustin n'a pas été coupable de cette complaisance ; il s'excuse en quelque sorte envers son peuple de ce qu'il leur représentait souvent le jour terrible du jugement du Seigneur, et leur fait comprendre ce qui l'y portait par ces paroles : S'il y a quelqu'un à qui je déplaise en en usant ainsi, je le prie de considérer le grand péché que je commettrais par mon silence, et d'écouter cette effroyable menace que Dieu fait par son prophète aux prêtres qui se sont tus : Je vous redemanderai le sang de ceux à qui vous n'avez pas parlé. Saint Ambroise ne fut pas susceptible de cette adulation, lorsqu'écrivant à l'empereur Théodose pour l'obliger à révoquer un édit, qui, sous prétexte d'une justice apparente, était préjudiciable à la gloire de l'Église, lui dit ces belles paroles : Il n'y a rien de si admirable dans les princes que lorsqu'ils aiment la liberté dont usent ceux qui leur sont le plus soumis ; mais il n'y a rien aussi de plus dangereux devant Dieu, ni de plus honteux devant les hommes, pour un prêtre de Jésus-Christ, que lorsqu'il n'ose dire avec liberté ce qu'il pense ; puisqu'il déclare à Ézéchiel qu'il lui redemanderait le sang du juste s'il manquait à l'avertir lorsqu'il s'éloignerait de la justice. Et c'est pour cela que saint Jérôme a été l'ennemi de cette flatterie, en représentant autrement aux femmes les devoirs de leur condition. Il savait que Dieu lui disant, en la personne du prophète, que ces justes mourraient, parce qu'il ne les aurait pas averties, donnait à entendre qu'il leur serait responsable de leur mort, à cause qu'elles auraient pu vivre si celui qui leur avait été donné pour sentinelle et pour maître avait eu soin de les instruire, de les avertir et de les reprendre : *Quod intulit : ipse morietur quia non annuntiasti ei, subauditur potuisse eum vivere si speculator magisterque docuisset.*

Voilà le portrait des vertus de saint Jérôme, je vous les ai représentées pendant le cours de cette octave, et vous avez admiré les lumières de sa foi, la fermeté de son espérance, les flammes de sa charité, les abaissements de son humilité, sa sanctification dans la solitude, les austérités de sa pénitence, sa crainte du jugement, l'ardeur de son zèle et la force de ses remontrances et de ses corrections. Vous ne pouvez plus rien, messieurs les pénitents, attendre de moi, sinon que je fasse l'éloge de votre pénitence ; mais de quoi vous serviront mes louanges, si sous ces apparence extérieures de pénitence vous portez un cœur impénitent, et si vous n'êtes véritablement contrits et humiliés ; Dieu laissera-t-il de vous condamner, quelque louange que je vous donne ? Je laisse donc au divin scrutateur des cœurs et des consciences le soin de faire l'éloge de chacun de vous en particulier. Comme il connaît à fond votre mérite, ce sac qui vous cache à la connaissance des hommes ne vous dérobera pas à ses lumières ; ainsi si votre pénitence est feinte et superficielle, il la réprouvera ; si au contraire, elle est sincère et véritable, il les récompensera d'une gloire immortelle. Et certes le pénitent mate son corps par la rudesse du cilice ; il passe les nuits entières sans fermer l'œil dans la prière ; il édifie beaucoup plus ses confrères par son exemple que par ses paroles ; son humilité est si extrême, qu'encore qu'il soit le maître d'une maison pleine d'un grand nombre de serviteurs, on le prend pour le serviteur de tous les autres ; son habit est très-modeste, sa chevelure très-négligée et son manger très-simple, parce qu'il ne craint rien tant que de recevoir sa récompense dès ce monde. Mais après sa mort, au lieu de ces travaux passagers il jouit d'une félicité éternelle, il est reçu entre les chœurs des anges, et il est heureux dans le sein d'Abraham, où il voit avec Lazare ce riche vêtu de pourpre, non pas couvert de gloire, mais couvert de deuil, lui demander une goutte d'eau. *Quapropter moneo et flens gemensque contestor*, c'est pour cela que je finis par ces admirables paroles de saint Jérôme : *Ut dum hujus mundi viam currimus non duplici vestiamur fide, non mortuis operibus prægravemur, non divitiarum nos pera ad terram premat, non potentiæ sæcularis quæratur auxilium, non pariter et Christum velimus habere et sæculum.* Tandis que nous courons dans la carrière de cette vie mortelle, je vous exhorte les larmes aux yeux et les gémissements dans le cœur, que nous ne

nous revêtions point d'une foi double, que nous ne nous couvrions point d'œuvres mortes, que le poids des richesses ne nous fasse point pencher vers la terre, que nous ne cherchions point l'appui des puissances séculières, et que nous ne nous imaginions point de pouvoir nous attacher en même temps et à Jésus-Christ et au monde; *sed pro brevibus æterna succedant, et cum quotidie secundum corpus præmoriamur, in cæteris non nos perpetuos existimamus, ut possimus esse perpetui,* mais que des biens éternels succèdent à des biens passagers et périssables, et que, commençant à mourir selon le corps, nous ne nous persuadions pas d'être immortels, afin que nous le puissions être dans une meilleure vie. C'est là que nous vous invoquons, ô saint Jérôme! très-grand docteur de l'Eglise. Faites que par vos intercessions nous puissions pratiquer vos vertus sur la terre, y recevoir comme vous la grâce de Jésus-Christ et posséder avec vous sa gloire dans le ciel.

NOTICE SUR LE P. SERAPHIN DE PARIS.

Claude-Robert Hurtault, gardien du couvent de Meudon, connu sous le nom de P. Séraphin de Paris, célèbre capucin du XVIIe siècle, né avec de grandes dispositions pour l'éloquence, déploya son talent dans les principales églises de Paris et prêcha devant le roi les carêmes de 1696 et 1698; il mourut quelque temps après. Voici comment La Bruyère s'exprime au sujet de ce grand prédicateur : « Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis..... Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées ont fini; les portraits finiront et feront place à une simple exposition de l'Evangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion. *Cet homme que je souhaitais impatiemment, et que je ne daignais pas attendre de notre siècle, est enfin venu.* Les courtisans, à force de goût et de connaître les bienséances, ont applaudi. Ils ont, chose incroyable! abandonné la chapelle du roi pour entendre avec le peuple la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique. »

Le P. Séraphin a laissé un grand nombre d'*Homélies* sur les évangiles et les dimanches de l'année; Paris, 1694, 6 vol. in-12; sur les Evangiles et Epîtres des mystères et des fêtes des mois de novembre et de décembre; Paris, 1697, 2 vol. in-12; sur les Evangiles et les Epîtres des mystères et fêtes des mois de janvier, février, mars et avril; Paris, 4 vol. in-12, 1703. Nous publions les six derniers volumes d'homélies que nous venons d'énoncer, qui forment un tout complet et remarquable, en leur restituant le nom de *sermons* qu'ils méritent à juste titre, et en renvoyant nos lecteurs à ce que nous avons dit dans notre notice sur messire Claude Joly, évêque d'Agen, reproduit dans notre XXXIIe volume de la *Collection des orateurs.* Nous réservons pour la publication du *Cours complet de prônes* les *Homélies* du P. Séraphin sur les évangiles de l'année, prêchées devant le roi peu de temps avant la mort de l'orateur, mais nous tenons à faire observer à nos lecteurs que le P. Séraphin n'a pas continué son année ecclésiastique dont les six premiers mois seuls ont vu le jour. Tous les critiques sont unanimes pour reconnaître au P. Séraphin les qualités les plus essentielles de l'orateur sacré, la force, l'onction, l'esprit évangélique, et un style généralement pur. M. Quérard, dans la *France littéraire*, lui attribue une part aux *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques.*

SERMONS
SUR LES ÉVANGILES OU LES ÉPITRES DES MYSTÈRES ET DES FÊTES
DES MOIS DE NOVEMBRE, DÉCEMBRE, JANVIER, FÉVRIER, MARS ET AVRIL,
DU P. SÉRAPHIN DE PARIS.

SERMON Ier

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

(*Ier Novembre.*)

Videns autem Jesus turbas ascendit in montem; et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus, etc. (*Matth.*, V, 1-11).

Jésus, voyant tout ce peuple, monta sur une montagne, où s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui.

L'Eglise se sert aujourd'hui de cet évangile, parce que nous solennisons la fête de tous les saints qui l'ont pratiqué, cherchant la vraie félicité, non point dans les objets dans lesquels le monde la met, mais dans ceux dans lesquels le Seigneur nous a enseigné qu'elle se trouvait. L'Eglise, comme une bonne mère, souhaite que tous ses enfants soient heureux, elle les exhorte aujourd'hui à y travailler, elle emploie pour cela tout ce qu'il y a de plus puissant, la parole et l'exemple; mais la parole de Jésus-Christ et l'exemple de tous les saints : rien ne doit être plus capable de faire impression sur nos

esprits ; c'est ce qui m'oblige de vous expliquer cette divine parole, que vous ne doutez point que les saints n'aient suivie, puisqu'ils ne seraient pas saints s'ils ne l'avaient suivie ; ce qui vous animera à la suivre de même pour être saints comme eux : que le Saint-Esprit nous en fasse la grâce, que la sainte Vierge nous l'obtienne. Disons-lui pour cela dans le sentiment de l'Eglise, *Ave*, etc.

Jésus, voyant tout ce peuple, monta sur une montagne. Saint Augustin prétend (*De serm. Domini in monte*, lib. I, cap. 1, n. 2) qu'il y ait du mystère dans la conduite du Seigneur, de ne point descendre dans une vallée, de ne point demeurer dans une campagne, mais de monter sur une montagne, qui signifie, selon notre grand docteur, les préceptes de la justice les plus considérables et les plus élevés. Il parle de la sorte, parce qu'il distingue le peuple juif d'avec le peuple chrétien : il dit que Dieu s'est servi de ses prophètes et de ses serviteurs, pour donner les moindres préceptes au peuple juif, parce qu'il était à propos de les tenir comme attachés par la crainte au joug de la Loi (Id., *ibid.*) ; et il a envoyé son Fils pour donner au peuple chrétien les plus grands préceptes, parce qu'il était expédient de les délivrer par la charité (Id., *ibid.*). Vous voyez la différence de ces deux peuples, l'un est conduit par la crainte, et l'autre par l'amour : la crainte n'a que les moindres préceptes, et l'amour a les plus élevés. Saint Augustin donne une belle raison de cette différence : c'est qu'on ne parlait au peuple juif que d'un royaume temporel et terrestre ; et on propose au peuple chrétien un royaume éternel et céleste : et il ne faut que les moindres préceptes, quand il n'est question que d'un royaume terrestre ; mais les préceptes les plus élevés sont nécessaires, lorsqu'il faut chercher un royaume céleste. Le Seigneur monte donc sur une montagne, pour nous donner ces grands préceptes conformément à ce que nous dit le Prophète royal : Votre justice est comme les montagnes de Dieu : *Justitia tua sicut montes Dei* (*Psal.* XXXV, 7). Le Seigneur s'assied, ce qui est le propre d'un maître ; *et ses disciples s'approchèrent de lui*, non-seulement pour le mieux entendre, mais pour marquer, en s'approchant d'une manière corporelle, qu'ils devaient être unis d'esprit avec lui, en accomplissant les préceptes qu'il leur donnait. Mais considérez que l'Evangile dit qu'il *ouvrit la bouche ;* celui qui avait ouvert la bouche des prophètes pour apprendre au peuple juif ce qu'il devait faire, ouvre lui-même sa bouche quand il faut enseigner les chrétiens. Soyons du nombre des disciples, approchons du Seigneur, notre divin Maître, pour apprendre de lui en quoi consiste la vraie béatitude. Mais ne nous contentons point d'en approcher corporellement, et de l'écouter d'une manière sensible ; approchons-en d'esprit et de cœur pour exécuter ce qu'il nous apprend, et pour chercher la béatitude où il nous assure qu'elle se trouve. Il nous en propose huit selon les différents états dans lesquels on peut se rencontrer.

I. La première est dans la pauvreté d'esprit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux !* Cette parole du Seigneur, *pauvres d'esprit*, nous fait connaître qu'il y a deux sortes de pauvres : les uns le sont de nécessité, ou parce qu'ils n'ont rien hérité de leurs parents, ou parce qu'ils ont perdu tout ce qu'ils en avaient hérité, ou tout ce qu'ils avaient gagné ; les autres le sont de bonne volonté. Ceux-là sont encore de deux sortes : les premiers ont renoncé à tout ce qu'ils possédaient légitimement, et à tout ce qu'ils pouvaient justement espérer ; et ils ont imité les apôtres, qui abandonnèrent leur barque, leurs filets et leurs parents, et qui ont dit par la bouche de saint Pierre : *Seigneur, nous avons quitté toutes choses, et nous vous avons suivi :* les seconds n'ont point renoncé à la possession de leurs biens, ils en ont seulement dégagé leurs cœurs, s'en servant avec modération, en faisant part aux pauvres, étant prêts de les perdre, quand il plairait à Dieu de les en dépouiller. Les pauvres de nécessité ne peuvent point espérer le royaume du ciel, et par conséquent ne seront jamais du nombre des bienheureux, s'ils ne sont *pauvres d'esprit ;* car, si étant pauvres par la privation des biens temporels, ils souffrent cette privation avec impatience, avec murmure, avec envie contre les riches ; s'ils sont inquiétés de mille désirs nuisibles et inutiles, s'ils s'abandonnent à la débauche dès qu'ils ont reçu quelque aumône, s'ils vivent dans l'oisiveté, s'ils n'observent ni loi de Dieu ni préceptes de l'Eglise, s'ils ne pratiquent aucune vertu, et s'ils ne suivent aucune règle d'honnêteté : *Propter inopiam multi deliquerunt* (*Eccli.*, XXVII, 1) ; ces pauvres, dont je viens de faire le portrait, quoique pauvres ne seront jamais bienheureux, et n'auront jamais aucune place dans le royaume du ciel ; au contraire, ils seront éternellement malheureux abîmés dans les enfers. Ils ne sauraient donc éviter ce malheur et jouir de ce bonheur, si étant pauvres ils ne sont *pauvres d'esprit*, contents dans leur pauvreté, bénissant Dieu, louant Dieu, observant sa divine Loi dans la pauvreté, remerciant Dieu de les avoir rendus pauvres pour avoir droit au royaume de Dieu ; je dis droit, ce terme ne m'est pas échappé. Le Seigneur me fait parler de la sorte, puisqu'il ne dit point : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel* sera à eux, mais parce *que le royaume du ciel est à eux*, ce qui marque le droit que leur pauvreté leur donne à ce royaume. Mais il ne faut pas mettre au nombre des *pauvres d'esprit* ces philosophes païens qui ont volontairement renoncé à tous leurs biens, qui cependant ne sont point des *pauvres d'esprit*, parce que ce n'a été que par des motifs purement humains et naturels qu'ils se sont rendus pauvres. Je ne sais encore ce qu'on pourrait dire de tant de *pauvres d'esprit* qui, ayant fait vœu de pauvreté, veulent avoir toutes choses commodément,

inventent mille moyens de thésauriser, plaident continuellement. Je ne sais si le droit qu'ils prétendent avoir au royaume du ciel est bien établi : car pour être de ces *pauvres d'esprit* dont parle le Seigneur, il faut être dans un si grand dégagement, non-seulement pour ce qui est de l'affection des biens temporels, mais encore pour ce qui regarde l'amour de soi-même, qu'on peut dire que si le nombre des élus est très-petit, aussi *les pauvres d'esprit* sont très-rares. Car si, sans vouloir flatter aucun des hommes, nous considérons ce qu'ils craignent le plus et ce qu'ils aiment davantage, nous remarquerons qu'ils ne craignent rien davantage que la pauvreté, et qu'ils n'aiment rien plus que les richesses. C'est pourquoi, si vous voyez des hommes qui s'inquiètent, qui s'affligent, qui gémissent, qui pleurent, la pauvreté ou la crainte de la pauvreté en est la cause. Si vous en voyez, tout au contraire, qui sont en assurance, qui se réjouissent, qui se donnent du plaisir, qui sont dans la joie, les richesses en sont la cause. Mais que peuvent espérer ces riches? Ou ils ne pensent point qu'il y ait une autre vie que celle dont ils cherchent les richesses, ou, en qualité de chrétiens, ils croient qu'il y en a une autre, dont ils souhaitent les biens. S'ils se regardent comme des brutes dont l'âme périt avec le corps, je ne m'oppose point à la recherche des biens du monde, et je consens qu'ils s'établissent un royaume sur la terre, s'ils peuvent. Mais peuvent-ils vivre de telle sorte qu'ils n'aient aucune idée de l'immortalité de leur âme, aucune pensée de l'éternité, aucun désir du royaume du ciel? Cela ne se peut autrement; mais s'ils aiment les richesses du monde, s'ils les recherchent avec empressement, s'ils les amassent avec avidité, s'ils font toute leur joie de les posséder, ils pourront avoir part au royaume de la terre, mais le royaume du ciel ne sera jamais pour eux, puisqu'il n'est que pour *les pauvres d'esprit*. En peut-on douter, le Seigneur ayant dit : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation* en ce monde? (*Luc.*, VI, 24.) La pauvreté est cause que l'on souffre un grand nombre de mortifications, et les richesses sont des moyens de satisfaire les sens et les passions dans toutes les occasions, ce qui les expose aux vengeances de Dieu. Qu'elles sont bien exprimées dans le sixième chapitre du prophète Amos! *Malheur à vous qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses, qui dormez sur des lits d'ivoire, et qui employez le temps du sommeil pour satisfaire votre mollesse, qui mangez les agneaux les plus excellents et des veaux choisis de tout le troupeau, qui buvez le vin à pleines coupes et vous parfumez des huiles de senteur les plus précieuses, et qui êtes insensibles à l'affliction de Joseph* (*Amos*, 1, 4, 6)! Les riches ne pensent point aux malédictions fulminées contre eux et à la plus terrible de toutes, quand le Seigneur a dit avec serment : *Je vous le dis en vérité, il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel* (*Matth.*, XIX, 23). Je ne m'étonne pas de cette difficulté, puisque le royaume du ciel n'appartient de droit qu'aux *pauvres d'esprit*, qui, n'ayant ni chagrin ni mauvaise humeur à cause de leur pauvreté, puisqu'elle leur plaît, ont une douceur perpétuelle, ce qui confirme leur bonheur, conformément à ce que nous dit le Seigneur :

II. *Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.* La différence est grande entre l'humeur et la vertu : ce qui se fait par humeur ne se fait pas toujours, ni à l'égard de toutes sortes de personnes; ce qui se fait par vertu est égal et constant. La douceur dont le divin Sauveur nous parle, et qu'il nous dit être absolument nécessaire pour être heureux et posséder une terre qui ne sera sujette à aucune inconstance ni à aucun changement, est une vertu : c'est pourquoi elle est incapable d'aucune inégalité. Cette douceur est celle dont Jésus-Christ nous a parlé lui-même, quand il nous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il ne se contente point de nous le dire; comme il veut que nous l'apprenions de lui-même, il ne prétend point que ce soit seulement par les paroles qu'il nous a dites, mais encore plus par les exemples qu'il nous en a donnés au milieu des outrages, des calomnies, des tourments : c'est pourquoi il entre dans Jérusalem six jours avant sa mort, pour accomplir cette parole du prophète, comme nous le rapporte saint Matthieu : *Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur.* Il prétend que vous soyez comme lui et que vous l'imitiez pour être heureux, et non-seulement à l'égard de quelques personnes pour lesquelles vous avez de l'amour et de la complaisance, mais à l'égard de celles pour qui vous avez de l'antipathie et de l'aversion; non-seulement pour les personnes qui vous font du bien et qui ont de la complaisance pour vous, mais encore pour celles qui vous font du mal et qui vous sont toujours opposées, parce que ce sera le moyen de rendre votre douceur une vertu chrétienne. Car si vous demandez en quoi cette vertu consiste, on vous répondra que c'est à souffrir tout le mal que les autres nous veulent faire et à n'en jamais faire à personne, ce qui est cause qu'on ne commet point de péchés et qu'on n'en fait point commettre aux autres. Si vous vous irritez quand on vous offense, vous péchez; si vous offensez les autres, vous leur donnez sujet de s'irriter, et vous leur êtes par conséquent une occasion de péché : mais si vous êtes dans une douceur perpétuelle, vous ne péchez point quand les autres vous offensent, parce que vous ne vous irritez point, et vous ne vous aigrissez point contre eux; et vous ne leur donnez point occasion de pécher, puisque, ne les offensant jamais, vous n'êtes point cause qu'ils s'irritent et qu'ils s'aigrissent contre vous. Celui-là donc est véritablement doux qui ne fait point de mal, et qui ne pense point à en faire lors même qu'il est le plus outragé; mais il est à propos que vous sachiez qu'il y a de la différence entre la sévérité et la colère, entre

l'aigreur et la fermeté : un chrétien qui aime son Dieu et le salut de ses frères a de l'aversion pour tous les vices; il reprend avec fermeté, il condamne avec sévérité tous les désordres qui sont contraires au christianisme; il ne faut pas croire qu'il manque pour cela de douceur. On nous propose David pour le modèle de cette vertu, il dit lui-même à son Dieu : *Souvenez-vous, Seigneur, de David, et de toute sa douceur* (*Psal.* CXXXVII, 1). Cependant il proteste qu'il a eu autant de haine pour lés pécheurs que d'amour pour la loi de son Dieu; il assure que dès le matin il s'appliquait à donner la mort à tous les pécheurs; et Jésus-Christ qui nous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* n'a-t-il pas fait paraître de la sévérité et de la fermeté dans plusieurs occasions? Quand il fait la description des désordres des pharisiens et des docteurs de la loi, quand il multiplie les malédictions dont il les accable, quand il chasse les vendeurs et les acheteurs hors du temple, il n'y avait en tout cela aucune aigreur; c'est qu'il ne faut pas donner le nom de la vertu au vice, ni le nom du vice à la vertu. Vous avez une lâche complaisance pour des personnes qui sont dans le désordre; vous ne vous opposez point à leurs mauvaises pratiques; vous ne les condamnez point, vous ne leur résistez point, vous les laissez périr tranquillement; et vous direz que c'est par un esprit de douceur que vous vous comportez de la sorte; vous donnez le nom de la vertu au vice; cette lâche complaisance, ce mol accommodement est un vice et des plus dangereux et qui en fait mourir davantage, et vous l'appelez douceur, qui est une vertu divine; c'est appeler le vice vertu : vous corrigez, vous condamnez avec fermeté, avec sévérité tous les désordres contraires à l'Evangile, opposés au christianisme; on appellera cela de l'aigreur, de l'emportement, c'est donner le nom du vice à la vertu; l'aigreur, l'emportement, c'est un vice; la sévérité, la fermeté, c'est une vertu : vous dites que la sévérité, que la fermeté est une aigreur et un emportement, c'est donner le nom de vice à la vertu, et ce n'est pas connaître la douceur qui doit nous rendre heureux, et nous mettre en possession de la terre. Pourquoi, demande saint Augustin (*Serm. Domin. in mont.*, lib., I, cap. 1, n. 4), appeler le séjour de la béatitude une terre? C'est pour signifier, dit-il, la solidité et la stabilité de l'héritage éternel; mais quelle est cette terre que posséderont ceux qui auront de la douceur, et dans laquelle ils seront heureux, sinon celle dont parle le prophète royal, quand il dit : *Vous êtes mon espérance et ma portion dans la terre des vivants?* (*Psal.* CLXI, 6.) Cette terre est la terre des vivants, et non point celle des morts : celle qui nous porte et sur laquelle nous vivons présentement est la terre des morts; il faut que nous la quittions : celle qui nous sera donnée pour récompense de notre douceur est celle des vivants; parce que, comme dit saint Augustin, les bienheureux n'en pourront jamais être chassés. Pour acquérir cette félicité, il faut que nous ayons de la douceur pour notre prochain, et de la sévérité pour nous-mêmes; que nous pleurions les péchés que nous avons commis et que les autres commettent : c'est la troisième béatitude que le Seigneur nous propose.

III. *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés.* Il semble qu'il n'y ait rien de plus opposé à la beatitude que les larmes, parce qu'elles supposent la douleur de quelque mal qu'on souffre, de quelque perte qu'on a faite; et la béatitude suppose la joie qu'on ressent de la possession d'un bien qu'on croit capable de nous rendre heureux. Considérez que le Seigneur ne dit point que la béatitude se trouve dans les larmes, puisqu'il ajoute : *Ils seront consolés*, et non pas ils sont consolés; c'est-à-dire, que les larmes sont un moyen très-assuré pour acquérir la béatitude. Mais ne nous flattons point que toutes sortes de larmes aient la force de nous conduire à la béatitude. Vous avez perdu un procès, on vous a enlevé de l'argent, la mort vous a ravi une personne qui vous était chère et nécessaire; on vous a retiré un emploi de conséquence; vous pleurez, ces larmes ne sont point propres à vous rendre heureux : vous savez que l'Apôtre distingue deux sortes de tristesses, l'une qui est selon le monde, et l'autre qui est selon Dieu; la tristesse du monde ne produit que la mort, la tristesse de Dieu nous porte à une véritable pénitence, qui est la cause de notre salut. C'est pourquoi il vous dit : Je me réjouis, de ce que vous êtes tristes, non pas de ce que vous avez une tristesse naturelle; mais de ce que votre tristesse vous porte à la pénitence. C'est donc la douleur d'avoir offensé Dieu, ce sont les larmes qu'on répand à cause des péchés qu'on a commis qui nous rendront heureux : n'est-ce pas par ce moyen que David s'est réconcilié avec son Dieu, après avoir avoué au prophète Nathan, qu'il avait péché contre le Seigneur? Il s'humilie, il jeûne, il veille, il prie, et il proteste qu'*il lavera toutes les nuits son lit de ses larmes*, et même qu'elles lui serviront de nourriture, elles seront comme son pain le jour et la nuit, quand on lui dira, Où est votre Dieu? Hélas! si nous pleurons pour avoir perdu quelque argent, ne devrions-nous pas pleurer quand nous perdons la grâce, qui est tout notre trésor? Si nous pleurons quand un parent ou un ami meurt, ne devrions-nous pas pleurer bien plus amèrement quand le péché fait mourir notre âme? Si nous pleurons pour une charge, pour un emploi, qui nous est ôté, n'avons-nous pas bien plus sujet de pleurer quand nous nous voyons en danger d'être privés éternellement de la gloire céleste? Si enfin, la douleur que nous souffrons tire des larmes de nos yeux, les tourments de l'enfer que nous avons mérités ne doivent-ils pas nous faire pleurer avec abondance? Mais si nous joignons à nos péchés les crimes de nos

parents, de nos amis, de nos citoyens, de tous les chrétiens, de tous les hommes du monde, trouverons-nous jamais un moment pour essuyer nos larmes? car pour être du nombre des bienheureux, il faut prendre le parti de Dieu, entrer dans les sentiments du roi pénitent, qui pleurait sur lui et qui pleurait encore sur tous les pécheurs : *J'ai vu*, dit-il, *ceux qui méprisent votre loi, et j'en séchais de douleur, à cause qu'ils n'ont point gardé vos paroles* (*Psal.* CXVIII). Qu'un homme est heureux, qui, ayant longtemps pleuré pour ses propres péchés, pleure encore pour ceux de ses frères! ce sont ceux-là, qui sont marqués de ce signe admirable, qui les met à couvert des vengeances divines ; lisons ce qui est écrit dans le chapitre IX du prophète Ezéchiel, lorsque Dieu veut exterminer les idolâtres : *Il commande à un de ses ministres de passer au travers de la ville, par le milieu de Jérusalem, et d'imprimer le signe Thau sur le front des hommes qui pleurent et qui s'affligent à cause de toutes les abominations qui se commettent au milieu de la ville* (*Ezech.*, IX, 4); ce qui nous apprend qu'au jour du jugement on distinguera ceux qui ont pleuré pour leurs propres péchés, et pour les péchés des autres; qu'ils porteront sur le front le signe de la croix, qui est le signe de celui qui a pleuré pour nos propres péchés, qui s'est chargé de nos péchés, et qui a satisfait pour eux; ce qui les exemptera des funestes effets de sa colère. Mais nous pouvons dire qu'il y aura peu d'hommes qui porteront ce divin signe, puisqu'il y en a si peu qui pleurent et sur eux et sur les autres; non-seulement on ne s'afflige point des péchés de son prochain, mais souvent on contribue à lui en faire commettre ; non-seulement on ne pleure point ses propres péchés, mais on ne s'applique qu'à les multiplier, parce qu'on ne pense qu'à se divertir, et l'on n'épargne rien pour être dans une joie perpétuelle ; l'on sacrifie tout à son plaisir, l'argent dont on devrait assister les pauvres, le temps qu'il faudrait employer à ce qui est de son devoir, et même les dimanches et les fêtes consacrés à des œuvres saintes, servent d'occasion au plaisir; les chrétiens passeraient-ils de la sorte leur vie, s'ils lisaient dans l'évangile de saint Luc : *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes!* (*Luc.*, VI, 25.) Que ces paroles condamnent de chrétiens! Le Seigneur dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, et malheur à vous qui riez maintenant; bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés; malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes.* Mes frères, n'est-ce pas vous dire qu'il faut choisir, ou de pleurer présentement, pour être consolés éternellement, ou de rire présentement pour pleurer éternellement? je vous dis qu'il faut choisir, parce qu'on ne saurait point avoir la joie du monde et la joie du ciel; on ne veut point de la tristesse et des larmes présentes, et pour ne point s'effrayer de la vue de ce lieu ténébreux, où il n'y aura que des larmes et des grincements de dents, on prend le parti de n'y songer jamais, et d'étouffer toutes les idées qu'on en pourrait avoir dans l'agitation et le trouble d'un divertissement continuel, ne cherchant qu'à se rassasier des délices de la terre et de se soûler des plaisirs, ce qui est opposé à la vraie félicité, comme le Seigneur nous le dit, en parlant de la quatrième béatitude.

IV. *Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* Que cette expression est admirable! Le Prophète royal parlant à tous les Israëlites, leur disait : Bienheureux ceux qui pratiquent la justice en tout temps! Il ne faut point prendre ici la justice pour une vertu particulière, qui rend à un chacun ce qu'on lui doit, mais pour toute bonne œuvre conforme à son état. De sorte que celui-là pratique la justice en tout temps, qui fait toujours tout ce qui est de son devoir ; mais le Seigneur nous appelant à une plus haute perfection, il ne se contente pas que les chrétiens fassent la justice, il veut qu'ils en aient faim et soif, c'est-à-dire qu'ils aient un ardent désir et un empressement extrême d'avancer dans la perfection, et que l'on soit à l'égard de la vertu comme l'on est quand on a faim et soif. On a de l'empressement de manger et de boire, on en parle, on y pense, on le recherche; parlons de la vertu, pensons à la vertu, recherchons la vertu, et ne soyons jamais contents de celle que nous avons pratiquée, ou que nous pouvons avoir acquise, pour empêcher cet état qui conduit à la tiédeur et au dégoût. Le Seigneur dit : *Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice!* Un homme qui a fait bonne chère, qui a beaucoup mangé et beaucoup bu, perd l'appétit, et dans cet état il a de l'indifférence et même du dégoût pour les meilleures viandes. Ne soyons jamais pour le spirituel comme on se trouve dans le naturel ; n'ayons jamais d'indifférence, jamais de dégoût, au contraire soyons toujours dans la faim, toujours dans la soif. Vous avez pardonné une injure, n'en demeurez pas là, dites du bien de celui qui vous l'avait dite; vous l'avez dit, ne vous arrêtez point, regardez-le avec complaisance, parlez-lui obligemment; vous l'avez regardé, vous lui avez parlé, ne soyez pas rassasié, rendez-lui service, faites-lui du bien. Je dis de même de toutes les autres vertus : il faut avoir une avidité continuelle de les pratiquer, dans cette pensée, que rien de tout ce qui est au monde ne saurait jamais ni vous rassasier, ni vous désaltérer; car si quelqu'un se trouvait tellement rassasié qu'il ne désirât plus rien, il serait dans l'état de ce pharisien qui disait : *Je vous remercie, Seigneur, de ce que je ne suis point comme les autres hommes*; je ne commets point les crimes qu'ils commettent, et je pratique les vertus qu'ils ne pratiquent point. Voilà un homme rassasié, voilà un homme désaltéré ; il se croit tellement parfait, qu'il se persuade qu'il n'y a plus rien à ajouter à sa perfection. Cet état

est suivi de la réprobation, puisque le bonheur consiste à avoir toujours faim et toujours soif de la justice: *Celui qui est juste doit travailler à se justifier davantage.* Je trouve dans un autre sens la comparaison du Seigneur admirable : quoiqu'on ait fait bonne chère un jour, on ne laisse pas d'avoir faim ou soif le lendemain; et si on ne voulait ni manger ni boire, pour la raison qu'on aurait fait un bon repas, on deviendrait faible ; et si on s'opiniâtrait à ne point manger et à ne point boire, parce qu'il y a quatre ou cinq jours qu'on a beaucoup mangé et beaucoup bu, on s'exposerait à la mort. Il en est de même de l'âme que du corps, selon la pensée du Seigneur; vous avez pratiqué des actes de vertu un tel jour, vous avez nourri votre âme; les lectures spirituelles, la parole de Dieu, les sacrements, les actes de mortification, les œuvres de miséricorde sont des nourritures excellentes pour votre âme; mais parce que vous avez fait cela pendant quelques jours, vous en demeurerez là, vous ne ferez plus rien, vous laisserez languir et affaiblir votre âme, et si vous continuez elle mourra de faim. Donnez-lui donc à manger et à boire plusieurs fois le jour ; mais souvenez-vous, qu'étant un être spirituel, il n'y a que des nourritures spirituelles qui puissent la rassasier et la désaltérer. Tout ce qui est sensible, tout ce qui est naturel, tout ce qui est corruptible ne la nourrira jamais; c'est pourquoi il faut qu'elle dise comme notre divin maître : *J'ai une viande à manger que vous ne connaissez point; ma viande est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé sur la terre.* Pensons, je vous prie, que tant que nous ne donnerons à notre âme que les faux plaisirs des sens, que les vains amusements de la terre, que les inutiles curiosités du monde, elle sera toujours affamée et altérée, et jamais elle ne sera rassasiée. Elle ne le peut être que comme celle de David, qui disait parlant à Dieu : *Je serai rassasié, lorsque je contemplerai votre gloire.* Ce qui nous apprend que la seule possession de Dieu est capable de nous remplir, comme lui seul est capable de nous désaltérer. C'est pourquoi il dit : *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive.* Ce n'était que cela que le Prophète royal désirait; il se regardait comme un cerf fort altéré, qui désire de rencontrer une fontaine; il avoue que son âme désirait son Dieu avec la même ardeur ; il n'y aura que ceux qui l'ont désiré qui seront assez heureux pour le posséder. Ne désirons point les biens de la terre, n'ayons point d'ardeur pour les honneurs, point d'avidité ni d'empressement pour les plaisirs ; au contraire, renonçons à tout, jeûnons des biens, des honneurs, des plaisirs, afin que, selon ce que la sainte Vierge nous a promis, nous trouvant vides de tout ce qu'il y a de sensible, affamés de tout ce qu'il y a de spirituel, nous soyons remplis des vrais biens, nous soyons rassasiés de la possession de Dieu même, nous soyons désaltérés par l'augmentation de sa grâce ; ce qui nous rendra éternellement heureux, parce que c'est un moyen de pratiquer les œuvres de miséricorde ; ce qui établit la cinquième béatitude dont le Seigneur nous instruit.

V. *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde.* Je ne sache point de meilleur moyen pour nous rendre éternellement heureux, que de se rendre semblable au divin Sauveur, qui est l'auteur de la félicité. Nous savons qu'il n'y a rien qui lui convienne mieux que la miséricorde ; la terre en est toute remplie, elle est au-dessus de toutes ses œuvres ; et nous ne saurions jamais mieux lui ressembler, que lorsque nous exerçons la miséricorde à l'égard de notre prochain. Mais pour empêcher que ceux qui sont sans pouvoir, sans crédit, sans argent, ne s'affligent dans la pensée qu'ils ne pourraient avoir part à la béatitude, se trouvant dans l'impossibilité d'exercer la miséricorde envers le prochain affligé, le Seigneur n'a point dit : bienheureux ceux qui exercent la miséricorde, mais *bienheureux les miséricordieux ;* car, pour exercer la miséricorde, il faut assister ceux qui sont dans le besoin, il faut soulager ceux qui sont opprimés, il faut consoler ceux qui sont affligés ; et il se trouve un grand nombre de personnes qui sont dans l'impossibilité d'exercer ces œuvres de miséricorde. Mais quand il est question seulement d'être *miséricordieux*, les faibles comme les puissants, les pauvres comme les riches, les malades comme les sains, en sont capables. Il n'est question que d'une bonne et sincère volonté d'assister et de soulager son prochain dans tous ses besoins ; et sur le sujet de la bonne volonté, personne ne saurait se plaindre ; car si on ne peut rien donner, on peut prier Dieu qu'il inspire aux riches de donner, on peut solliciter ceux auprès de qui on a quelque accès de donner, on peut enfin témoigner à Dieu qu'on ferait la charité du meilleur de son cœur, si on en avait le pouvoir. Je voudrais que les chrétiens fussent fortement persuadés de quelle importance il est pour eux d'être *miséricordieux ;* s'ils lisaient l'Evangile, ils seraient convaincus qu'ils ne seront jamais du nombre des bienheureux sans cette vertu. Pouvons-nous jamais être sauvés, si Dieu ne nous traite avec miséricorde ? Il est constant, saint Augustin nous en assure, que si Dieu nous traite avec justice, que notre damnation est immanquable ; mais qui l'engagera de n'avoir pour nous que des sentiments de compassion et de miséricorde, si nous-mêmes nous n'avons de la compassion et de la miséricorde pour notre prochain? Le Saint-Esprit ne nous assure-t-il pas qu'on exercera *un jugement sans miséricorde contre celui qui n'a point fait miséricorde?* Dites-moi en vérité que ne feriez-vous point, que ne donneriez-vous point au moment de votre mort, afin qu'on vous jugeât avec toute la compassion et toute la miséricorde dont vous avez besoin pour être sauvés ? Le Seigneur vous donne présentement un moyen immanqua-

ble pour rendre votre jugement accompagné de miséricorde. Il vous dit que vous n'avez qu'à être miséricordieux, et qu'on vous traitera avec miséricorde ; c'est-à-dire que vous serez à la droite de votre divin juge avec les brebis, avec les élus, et qu'il vous dira avec beaucoup de douceur : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été preparé dès le commencement du monde ; j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade et en prison, et vous m'avez visité.* Que ce sera une grande consolation pour les bons chrétiens, de se voir dans ce moment associés avec tous les saints, et être les objets de la complaisance de leur juge qui leur parlera de ce qu'ils ont fait en faveur des pauvres et des affligés, comme s'ils l'avaient fait en sa faveur, leur protestant que ce qu'ils ont fait au moindre des hommes, ils l'ont fait lui-même : *Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux ;* car il bon aux ingrats mêmes et aux méchants. Il faut de même que votre miséricorde s'étende sur ceux qui vous ont fait du bien, comme sur ceux de qui vous avez reçu du mal ; sur ceux qui vous aiment, et sur ceux qui vous haïssent. *Alors*, dit le Seigneur, *votre récompense sera très-grande, et vous serez les enfants du Très-Haut.* Que je plains ceux qui par avarice ne voulant faire aucune dépense ni pour eux-mêmes ni pour les autres ; ceux qui par gourmandise, par volupté, par sensualité, par luxe et par vanité, voulant employer tout leur bien à satisfaire leurs passions ; ceux qui par haine, par vengeance, sont insensibles à la misère de leur prochain, refusent de contribuer en quelque chose à son soulagement. Le divin Juge n'aura pour eux que de la rigueur, que de la colère, et je puis dire, que de la fureur. Il les placera à sa gauche, il les regardera comme des boucs, et il leur dira : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges ;* et si on demande à ce divin Sauveur pourquoi il oublie toute sa miséricorde en parlant à ces malheureux, il répondra : *J'ai eu faim et soif, et ils ne m'ont point donné à manger et à boire ; j'étais nu, et ils ne m'ont point vêtu ; j'étais malade et en prison, et ils ne m'ont point visité.* Puis donc qu'ils n'ont eu aucune miséricorde pour moi, il est juste que je n'en aie aucune pour eux, parce que tout ce qu'ils ont refusé au moindre des miens, ils l'ont refusé à moi-même ; et puisqu'ils ne m'ont point voulu voir dans la personne des pauvres et des affligés, il ne me verront jamais : ce sont ceux qui ont le cœur pur qui me verront, c'est la sixime béatitude.

VI. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* Rien n'est plus rare que la pureté du cœur ; il ne faut ni attachement à la créature, ni amour de soi-même, ni affection au plus léger péché ; mais qui est celui qui se trouve sans tache ? nous le louerons comme comme une merveille. Ce ne sont pas les yeux du corps qui nous feront voir Dieu, ce sont les yeux du cœur ; mais les uns et les autres ont beaucoup de rapport pour voir leurs objets, selon ce que nous lisons dans l'Evangile, où il nous est dit : *si votre œil est simple*, c'est-à-dire s'il est net, s'il est sain, *tout votre corps sera éclairé ;* parce que ce sont les yeux qui éclairent le corps, qui le conduisent où il doit aller, qui le détournent des mauvais pas, qui l'empêchent de s'égarer ; mais si votre œil est troublé, s'il est couvert de taies, tout votre corps est dans les ténèbres, parce que, ne pouvant plus discerner les objets, il se trouve comme dans une nuit perpétuelle. Il en est de même de notre cœur ; s'il est simple, s'il est pur, il sera dans la lumière, et il pourra voir Dieu. C'est le premier avis que le Sage nous donne : *Ayez*, dit-il, *des sentiments du Seigneur dignes de sa bonté, et cherchez-le avec un cœur simple.* Pouvez-vous ignorer en quoi consiste la simplicité du cœur ? Vous savez ce qui en fait le mélange, c'est lorsqu'il aime, qu'il désire plusieurs objets différents, le ciel et la terre, le monde et Dieu ; par conséquent la simplicité consiste à n'aimer que Dieu, à ne désirer que le ciel. Quand il aime le monde, qu'il désire les biens de la terre, il est impur, il se trouve enveloppé de ténèbres, il ne saurait voir Dieu. Quand il n'aime que Dieu, qu'il ne désire que le ciel, il est simple, il peut chercher le Seigneur, il est pur, il le peut voir ; ce qui fait dire à saint Augustin que nous ne devons point avoir d'autre occupation pendant notre vie que de guérir l'œil de notre cœur, afin de pouvoir voir Dieu, puisque c'est par son moyen que nous le verrons. On guérit l'œil du cœur en ôtant ce qui le rend malade ; l'amour du monde, l'attachement à la créature, voilà ce qui le rend malade : qu'il haïsse le monde, qu'il se dégage de la créature, qu'il donne tout son amour à son Dieu qui est son Créateur, le voilà guéri, le voilà sain et pur ; et par conséquent en état de voir son Dieu, selon la promesse que notre divin Sauveur nous en fait, parce que celui qui a le cœur pur fait tout pour Dieu : quelque pensée qu'il ait, quelque désir qu'il forme, quelque résolution qu'il prenne, quelques paroles qu'il dise, quelques actions qu'il fasse, il rapporte tout cela à son Dieu, il ne cherche qu'à lui procurer de la gloire et à lui donner des marques de son amour ; et vivant toujours de la sorte, ne cherchant point à plaire aux créatures, ne leur donnant point son amour, son cœur se conserve dans une grande pureté, dans une parfaite simplicité qui le met au nombre des bienheureux, comme le Seigneur nous le dit, et qui le rend digne de voir son Dieu. Mais j'ai eu raison de dire qu'il y avait très-peu de ces cœurs purs ; car il est rare d'en trouver où il n'y ait aucun mélange du monde de la créature, de soi-même, et si quelquefois ce n'est point par affection, ce sera par aversion ; ce qui est opposé à la béatitude pour laquelle il faut être continuellement dans la paix, comme nous l'apprenons dans la septième béatitude

VII. *Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.* L'on est pacifique ou à l'égard de Dieu, ou à l'égard de soi-même, ou à l'égard de son prochain : à l'égard de Dieu quand on est conforme à sa volonté, qu'on ne veut que ce qu'il veut, et qu'on ne s'entretient jamais dans une volonté opposée à la sienne, et qu'on lui dit toujours ce que le Seigneur dit à son Père dans le jardin des Oliviers : *Ce n'est point comme je le veux, mais c'est selon que vous le voulez,* que je souhaite que la chose arrive; que l'on est soumis à ses ordres, observant tout ce qu'il ordonne dans sa loi; car il est impossible de lui être opposé, de lui résister et d'avoir la paix; c'est le saint homme Job qui le dit; c'est pourquoi *les pacifiques sont enfants de Dieu.* Car le propre d'un enfant c'est d'obéir à son père : un enfant ne résiste point à la volonté de son père, il ne s'oppose point à ses ordres, il ne méprise point ses commandements; et s'il le faisait, la paix ne serait point dans la maison : le père s'irriterait contre le fils, et le fils résisterait à son père. Il en est de même à l'égard de Dieu. Si nous ne vivons comme de vrais enfants, nous n'aurons pas la paix ; le Prophète ne nous assure-t-il pas qu'il *n'y a point de paix pour les impies ;* ils s'élèvent contre Dieu, ils veulent le contraire de ce qu'il veut. Dieu s'oppose à leurs entreprises et ruine leurs desseins; car *il résiste aux superbes,* comme nous le dit l'apôtre saint Jacques. Les superbes de leur part résistent à Dieu autant qu'ils peuvent; ils veulent élever la tour de Babel, et ils se trouvent dans un désordre et une confusion perpétuelle. Il n'y a donc que ceux qui disent à Dieu : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel,* qui soient en paix, parce qu'ils le sont encore à l'égard d'eux-mêmes, soumettant la chair à l'esprit, comme l'esprit l'est à Dieu ; car la chair et l'esprit sont deux opposés qui ne s'accordent jamais, leurs désirs sont toujours contraires. Si vous prenez le parti de la chair, vous nourrissez sa rébellion et vous augmentez le désordre. Si vous prenez le parti de l'esprit, vous humiliez la chair, et vous la contraignez malgré elle à demeurer dans son devoir, et vous devenez les enfants de Dieu, puisque, selon l'Apôtre, *ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec tous ses désirs déréglés.* Enfin, il faut conserver la paix avec son prochain, sacrifiant pour cela son intérêt et son plaisir; et non-seulement la conservant, mais la procurant, n'y ayant rien que Dieu abhorre davantage que *celui qui sème la discorde entre les frères.* Celui-là est un enfant du diable qui est un esprit de guerre et de division. Les apôtres, comme disciples de Jésus-Christ et enfants de Dieu, avaient ordre de porter la paix partout, et de dire en entrant dans les maisons : La paix du Seigneur soit avec vous; aussi l'ont-ils conservée au milieu des plus cruelles persécutions; ce qui est la consommation de toutes les béatitudes.

VIII. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* La première et la dernière béatitude ont un grand rapport : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* Les uns et les autres ont droit à ce royaume céleste, parce qu'ils ne sont point distingués : vous ne sauriez être *pauvres d'esprit*, n'avoir ni ambition, ni cupidité, qu'en même temps on ne soit exposé à un grand nombre d'injustices, de persécutions, d'oppressions, de violences. Car les hommes ont ordinairement autant de lâcheté que de malice. Ils n'attaquent pas si volontiers ceux qu'ils connaissent d'humeur à opposer la force à la force, la violence à la violence; mais ils s'adressent à ceux qui étant doux et pacifiques, et qui d'ailleurs n'étant point attachés à ce qu'ils possèdent, sont comme des brebis qu'on peut aisément tondre et même écorcher. C'est pourquoi on se donne de grandes libertés de les persécuter, on invente toutes sortes de moyens contre eux que l'on couvre même du nom de justice. Ceux qui les oppriment et qui les dépouillent, les insultent, et se moquent de leur simplicité; tout innocents qu'ils sont, ils sont chargés d'injures et de reproches ; on dit toute sorte de mal contre eux, pendant que leurs persécuteurs sont dans l'abondance des biens, goûtent toutes les délices de la terre, se font craindre des uns et rechercher des autres. On leur fait honneur, on leur rend de profonds respects, ils ont les premières places dans les assemblées, on compose des livres et on prononce des panégyriques pour les louer comme des héros et même comme des saints. Cela nous paraîtrait surprenant, si le Seigneur ne nous en avait point averti dans son Evangile, en nous disant : *Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous chargeront d'injures et de reproches, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous. A cause de moi*, ce mot est essentiel ; à cause que vous avez dit la vérité, c'est *à cause de moi;* à cause que vous ne suivez point les maximes du monde, c'est *à cause de moi;* à cause que vous ne flattez point ceux qui veulent être flattés, que vous ne louez point ceux qui veulent être loués; quoiqu'ils n'aient aucune véritable vertu, et qu'ils vivent d'une manière opposée au christianisme, c'est *à cause de moi;* à cause que vous vous conformez aux maximes de l'Evangile, que vous avez de la simplicité, de la modestie, de la sincérité, de la douceur, c'est *à cause de moi ;* mais *réjouissez-vous alors, et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.* Que les voies de Dieu sont opposées à celles des hommes! Le monde, dit : Réjouissez-vous quand vous serez dans l'honneur, que chacun vous applaudira, qu'on s'empressera de vous louer; le Seigneur dit: *Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous* (*Luc*, VI, 26). Le monde vous

dit que c'est un grand sujet de tristesse de se voir persécuté, humilié, opprimé. Le Seigneur dit : *Vous êtes heureux quand on vous accable d'injures et de reproches, et qu'on dit toute sorte de mal contre vous.* Quel parti prendrez-vous, celui de Jésus-Christ ou celui du monde? voyez si vous voulez être du nombre des prophètes de Dieu et de tous ses élus avec lesquels nous nous unissons aujourd'hui, ou du nombre des faux prophètes et de tous les réprouvés avec qui nous souhaitons n'avoir jamais de société. Le Seigneur vous donne l'exemple des uns et des autres, quand il vous dit dans le dernier verset de notre évangile : *Réjouissez-vous et soyez ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel;* il ajoute dans ce même verset : *Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous;* et nous pouvons dire assurément, c'est ainsi qu'ils ont persécuté les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges qui sont en possession de la gloire; de sorte que bien loin de vous attrister, de vous plaindre de ce qu'on vous charge d'injures et de reproches, de ce qu'on vous persécute, de ce qu'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, vous en devez avoir de la joie, puisque c'est par là que vous vous trouvez associés à ce nombre presque infini de saints de toutes conditions, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament; et il vous dit au contraire que vous devez regarder comme un vrai malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous; car c'est ce que leurs pères, parlant aux juifs, faisaient à l'égard des faux prophètes; et on peut dire à l'égard de tous les tyrans, de tous les ambitieux, de tous les voluptueux, de tous les scélérats, ils ont trouvé des hommes qui ont dit du bien d'eux. Si donc vous souhaitez que jamais personne ne vous persécute, et au contraire que chacun dise du bien de vous, vous vous exposez à ce malheur, vous entrez dans la compagnie des faux prophètes et de tous les pécheurs. Cherchons donc la béatitude dans les objets dans lesquels notre maître nous enseigne qu'elle se trouve, dans la pauvreté d'esprit, dans la douceur, dans les pleurs, dans la faim et la soif de la justice, dans la miséricorde, dans la pureté du cœur, dans la paix et dans la persécution soufferte pour la justice. Voilà ce qui vous rendra les compagnons des saints, et ce qui vous fera jouir d'une félicité éternelle que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LES AMES DES DÉFUNTS.

(2 *novembre.*)

Amem, amen dico vobis, quia venit hora et nunc est quando mortui audient vocem Filii Dei, etc. (*Joann.*, V, 25-29).

En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et qu'elle est déjà venue, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront vivront.

Toutes ces paroles sont mystérieuses et conviennent parfaitement à la solennité de ce jour. L'Eglise nous engage à nous souvenir des âmes des fidèles, non-seulement de celles de nos parents et de nos amis, mais encore plus de celles d'un grand nombre de chrétiens sans parents et sans amis, ou qui en ont de si pauvres ou de si mal instruits, qu'ils ne pensent point à elles. Ç'a été le sentiment de tous les Pères de l'Eglise que nous devons prier pour les défunts, et nous n'avons qu'à lire ce que saint Augustin a écrit du soin que l'on doit avoir des morts. Il nous apprend que les aumônes, que les prières, que le saint sacrifice de la messe sont des moyens très-propres pour contribuer à leur soulagement. Les autres ont parlé de la sorte, parce qu'étant tous membres d'un même corps, soit dans le ciel, soit sur la terre, soit dans le purgatoire, dont Jésus-Christ est le chef, si nous prenons part à la joie et à l'honneur des membres glorieux dans le ciel, si ces membres glorieux prennent part aux fatigues des membres qui combattent sur la terre, il faut que les uns et les autres prennent part aux peines des membres souffrants dans le purgatoire, et que nous employions tout ce qui peut dépendre de nous pour leur procurer du soulagement. Mais pour nous mettre en état de rendre nos sacrifices, nos aumônes et nos prières très-efficaces, et pour ne nous pas oublier nous-mêmes, considérons ce que le Seigneur nous dit dans son Evangile; demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit et la protection de la sainte Vierge, que nous saluerons en lui disant : *Ave*, etc.

DIVISION.

Le Seigneur ayant guéri ce paralytique malade depuis trente-huit années, qui se plaignait que, quoiqu'il eût un désir extrême de la santé, il ne trouvait personne qui eût la charité de le jeter dans la piscine; ce qui peut représenter une âme du purgatoire qui, souhaitant avec ardeur d'aller dans le ciel, qui est le lieu de son repos et de son rafraîchissement, ne trouve pas un parent, ni un ami, ni un chrétien qui ait la charité de lui procurer quelque soulagement. Ce paralytique étant guéri un jour de sabbat, les Juifs conçurent beaucoup de haine contre le divin Sauveur, et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il faisait ces choses un jour de sabbat. Mais le Seigneur leur ayant parlé d'une manière qui faisait connaître qu'il se déclarait Fils de Dieu, ils augmentèrent leur haine, et cherchaient encore avec plus de fureur à le faire mourir. Ce que Jésus-Christ connaissant, il leur dit pour lors : *Le Père aime le Fils, et il lui montre tout ce qu'il fait, et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci; en sorte que vous en serez vous-mêmes remplis d'admiration* (*Joan.*, VII, 20). Et ce divin Fils de Dieu leur fait connaître quelles sont ces œuvres si prodigieuses : c'est de ressusciter les hommes ; *car, comme le Père ressuscite les morts*, leur dit-il, *et leur rend la vie, aussi le Fils donne la vie à qui il lui plaît.* Mais il nous veut faire connaître qu'il y a plus d'une sorte de vie,

comme il y a plus d'une sorte de résurrection, afin que nous sachions par là jusqu'où va son pouvoir. Il nous parle donc de deux sortes de morts, les uns qui ressuscitent présentement, et d'autres qui ressusciteront à la fin du monde. Ceux qui ressuscitent présentement ne ressuscitent que pour la vie. Parmi ceux qui ressusciteront à la fin du monde, les uns seront pour la vie et les autres pour la mort, selon les bonnes ou les mauvaises œuvres qu'ils auront faites. Tous ne ressuscitent pas présentement, et tous ressusciteront à la fin du monde; ceux qui ressuscitent présentement sont en état de ressusciter heureusement à la fin du monde, ceux qui ne ressuscitent pas présentement ne ressusciteront que pour leur condamnation. Voilà ce que le Seigneur nous veut apprendre dans les deux parties de son évangile. Considérons dans la première ceux qui ressuscitent présentement. Examinons dans la seconde ceux qui ressusciteront à la fin du monde, afin que nous travaillions à ressusciter heureusement, et que nous contribuions à la résurrection spirituelle.

PREMIÈRE PARTIE.

En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et qu'elle est déjà venue, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront vivront. Il nous paraît d'abord que notre divin maître nous veut parler de la résurrection que nous attendons tous à la fin du monde, à cause qu'il nous dit : *l'heure vient*. Il n'y a rien de plus vrai que comme nous approchons tous les jours de notre fin, et que chacun peut dire *mon heure vient*, puisque tous les moments de la vie qui se passent sont autant de pas que la mort fait pour s'avancer jusqu'à nous. Il en est de même de la fin du monde : *son heure vient* toujours, cette heure qui n'est connue que de Dieu seul; tous les jours qui s'écoulent approchent ce terme inconnu aux hommes et aux anges mêmes. Cette première parole : *En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient*, a fait de fortes impressions sur l'esprit et sur le cœur de plusieurs saints personnages; nous jurer que *l'heure vient*, c'est nous assurer que *nous mourons tous les jours, et que nous sommes comme des eaux répandues sur la terre, nous nous écoulons de même et nous ne revenons plus.* C'est de la manière que la sage Thécua parle à David; elle ne dit pas nous mourrons tous, mais *nous mourons* (II *Reg.*, XIV, 14). Tout ce qui est passé de notre vie n'est-il pas mort? Quelle différence y a-t-il entre toute la vie d'un homme enfermé dans son tombeau et une partie de la vie d'un autre qui est encore sur la terre? Tout est également passé et pour l'un et pour l'autre, et il n'y a point de retour pour la partie non plus que pour le tout; c'est pourquoi la comparaison de Thécua est fort juste: *Nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus;* qu'il pleuve en abondance, que cette pluie forme des ruisseaux et des torrents, ces eaux s'écoulent, elles se dessèchent et elles ne paraissent plus. Voilà le portrait de la vie des hommes: ils s'écoulent sur la terre, les uns plus doucement, les autres avec plus de bruit et d'impétuosité; ceux-ci sont comme des ruisseaux cachés parmi les herbes et les bois, ceux-là sont comme des rivières qui portent l'abondance par tout où elles passent, et d'autres sont comme des torrents qui font le dégât partout, qui déracinent les arbres, qui renversent les maisons, qui noyent les hommes et les animaux, et qui ne laissent que de la boue et du limon sur les terres par où elles ont passé. Mais toutes ces eaux, de quelque manière qu'elles se soient écoulées, *ne retournent plus*, elles se dessèchent. Tous les hommes depuis Adam ont coulé comme des eaux: le cours des uns a été plus long que celui des autres; mais tous ont passé: les uns ont fait du bien pendant leur cours et les autres du mal; mais tous ont passé. On peut se souvenir du bien de ceux-ci et du mal de ceux-là; mais il n'y a point de retour pour les hommes, ils ne recommenceront point un second cours. Mais la prudente Thécua nous a dit une parole de grande conséquence, *nous mourons tous; tous*, ce ne sont pas seulement les pauvres, les riches meurent; ce ne sont pas seulement les petits, les grands meurent; ce ne sont pas seulement les faibles, les puissants meurent, les nobles meurent, les jeunes meurent: *nous mourons tous.* Dieu l'a ainsi ordonné, comme l'Apôtre nous le dit: *Il est arrêté que les hommes meurent une fois;* c'est un décret de la divine justice, il n'y a ni puissance, ni richesses, ni beauté, ni science, qui puissent exempter les hommes de le subir. Ayez auprès de vous les médecins les plus expérimentés, servez-vous des secrets et des remèdes les plus avantageux, usez de toutes les précautions que l'amour de vous-mêmes peut vous inspirer, vous mourrez; vos médecins meurent, et nous serons obligés de dire avec la sage Thécua, *nous mourons tous*, parce que Dieu l'a ainsi ordonné; l'arrêt en a été porté dans le paradis terrestre contre notre père : *Dès le moment que vous mangerez de ce fruit vous mourrez;* il en a mangé, il est mort; ses enfants sont morts aussi, nous les suivrons, et nous mourrons comme eux. Comprenons bien cette vérité, je vous le dis: *l'heure vient;* à chaque heure du jour que vous entendez sonner, vous pouvez dire: *l'heure vient;* et peut-être que la première qui sonnera sera la dernière de ma vie. Je sais qu'il en sonnera une qui sera la dernière, je sais qu'elle vient, je sais encore que ce sera plutôt que je ne pense; car on se flatte toujours qu'elle ne viendra pas sitôt. Hélas! c'est ce qui nous perd, que de nous flatter que notre heure est encore fort éloignée; cela est cause que l'on ne s'occupe que de la vie présente. On aime le monde et tout ce qui est dans le monde, contre les vœux de notre baptême et la défense de l'apôtre saint Jean; on croit qu'il y a quelque chose de solide dans le monde, et l'on cherche et l'on travaille à y faire un

établissement, quoique saint Paul nous ait dit, que *la figure du monde passe;* il en parle comme d'une figure et non pas comme de quelque chose de réel ; il prétend qu'il n'y a que de l'apparence ; et nous en devrions bien être persuadés, puisque la plupart des choses du monde, même de celles que l'on estime le plus, que l'on recherche avec plus d'empressement, que l'on aime avec plus d'attachement, n'ont leur prix et leur beauté que de l'opinion des hommes ; c'est pourquoi les uns méprisent ce que les autres estiment ; ceux-ci fuient ce que ceux-là recherchent ; il y en a qui haïssent, et il s'en trouve qui aiment un même objet, qui est difforme pour les uns et agréable pour les autres. D'où vient cette variété, sinon que tout ce qui est dans le monde n'est précieux ou vil, n'est beau ou laid que selon l'opinion des hommes ? ce n'est donc qu'une figure, et une figure qui ne subsiste pas : *Le monde passe, et la concupiscence du monde passe aussi*, nous dit un autre apôtre. Si les chrétiens étaient sages, ne feraient-ils pas cette réflexion : *l'heure vient;* pourquoi penser à m'établir sur la terre ? il faudra que j'en sorte bientôt : *l'heure vient;* pourquoi vouloir les biens du monde, qui n'est qu'une figure ? les honneurs, les richesses, les plaisirs du monde ne sont que des figures, et des figures qui passent ; et cependant que je cherche ces figures, *l'heure vient;* et lorsque je me flatte d'avoir acquis quelqu'une de ces figures, et que je me console en moi-même de les posséder, *l'heure vient.* La mort ne me donne pas le temps de me délasser des fatigues que j'ai été obligé de souffrir pour acquérir ces figures ; la mort ne me donne pas le temps de jouir de mon travail : *l'heure vient.* Si les hommes raisonnaient de la sorte, ils vivraient en véritables chrétiens, ils se conserveraient dans une grande innocence, comme l'Ecclésiastique nous le dit : *Souvenez-vous dans toutes vos actions de votre dernière fin, et vous ne pécherez jamais;* serait-on avare si on pensait que *l'heure vient* où je serai obligé d'abandonner tout ce que j'aurai amassé ? serait-on orgueilleux, si on méditait sur cette heure qui vient, dans laquelle vous commencerez à n'être plus que poussière et que cendre ? serait-on sensuel et voluptueux, si on réfléchissait *l'heure vient*, et mon corps sera la proie des vers, on le regardera avec horreur comme une charogne puante ; enfin pourrait-on commettre quelque péché, si on se souvenait dans toutes ses actions de cette dernière heure ? Que nous serions humbles, que nous nous soucierions peu de ce que le monde a de plus grand, de plus précieux, de plus délicieux, si nous n'effacions jamais de notre esprit la pensée de notre dernière heure, et si nous écoutions attentivement le divin Sauveur du monde qui nous dit : *En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient.* Les âmes du purgatoire l'ont entendu, elles y ont pensé, elles se sont préparées à cette dernière heure ; mais quelquefois aussi s'en sont-elles oubliées, ou la pensée qu'elles en ont eue a été si légère, qu'elle n'a pas été assez forte pour les préserver du péché dont ils souffrent présentement la peine. Mais en pensant que *l'heure vient*, n'oublions pas que le Seigneur nous dit qu'*elle est déjà venue.* Cette parole a fait d'abord de la peine à saint Augustin : Nous ne nous attendions, dit-il, à voir la résurrection des morts qu'à la fin du monde, et même nous nous y attendons encore, et c'est un des articles de notre foi. Il semble néanmoins que le Seigneur ait dessein de nous préparer à une certaine résurrection qui précède la résurrection générale des morts ; dirons-nous qu'il a voulu parler de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, de la fille du chef de la synagogue, de Lazare ? Ces résurrections ont précédé celle qui sera à la fin du monde. Cependant si nous considérons les paroles de l'évangile, on ne pourra pas dire que notre divin maître ait voulu parler de ces résurrections, puisqu'il dit dans le verset qui précède n on évangile : *En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et il ne tombe point dans la condamnation, mais il est déjà passé de la mort à la vie.* De quelle mort, de quelle vie nous parle-t-il ? si c'est d'une mort temporelle, sera-ce d'une vie éternelle ? cela ne regardera ni Lazare, ni les autres, parce qu'ils ont été ressuscités, non pas pour vivre éternellement, mais pour mourir encore. Ils sont sortis de leurs sépulcres pour vivre avec les hommes, pour mourir avec eux et pour ressusciter avec eux ; cette première résurrection est donc distinguée de la seconde et n'empêche point que ceux qui seront assez heureux pour ressusciter présentement ne ressuscitent encore à la fin du monde et ne ressuscitent même heureusement, cette première résurrection étant une disposition pour ressusciter glorieusement. Pour bien comprendre cette vérité, nous n'avons qu'à suivre les paroles de notre divin maître : il dit que *les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'entendront vivront ;* pourquoi ajoute-t-il, *ceux qui l'entendront vivront*, puisqu'ils ne pourraient pas l'entendre s'ils ne vivaient. Il semble qu'il suffisait de dire : *les morts entendront la voix du Fils de Dieu*, puisque c'était assez pour nous faire connaître qu'ils vivaient, étant impossible d'entendre cette divine voix, si l'on n'est vivant. Saint Augustin nous apprend (*in Joan. Evang.*, cap. 5. tract. 19, n° 10) que cette répétition était absolument nécessaire, parce que ce n'est pas à cause que les morts vivent qu'ils entendront la voix du Fils de Dieu, mais c'est parce qu'ils entendront cette voix qu'ils vivront : *Les morts*, dit-il, *entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront ;* tous l'entendront, car ces morts ce sont les pécheurs, et tous ne ressusciteront pas et ne recevront pas la vie, puisqu'il dit qu'il n'y a que *ceux qui l'entendront qui vivront ;* c'est une conséquence que quoique tous les morts entendent cette divine voix, qu'ils ne vivront pas tous, parce qu'ils ne l'entendront pas tous d'une manière

à mériter de recevoir la vie. Si Lazare, si le fils de la veuve, si la fille du chef de la synagogue n'avaient pas entendu la voix du Fils de Dieu, auraient-ils reçu la vie? Ce divin Seigneur crie : *Lazare, sortez dehors*, il faut qu'il entende pour sortir. Il dit au fils de la veuve : *Jeune homme, levez-vous, je vous le commande.* Comment se serait-il levé en son séant, s'il ne l'avait pas entendu? mais il y y a deux manières d'entendre la voix du Fils de Dieu : il y en a une par laquelle nous comprenons bien ce qu'il nous dit, nous savons ce qu'il nous ordonne et ce qu'il nous défend; et une par laquelle nous obéissons à sa voix, exécutant sa volonté. Par la première les morts entendent, par la seconde ceux qui ont entendu vivent; la première ne donne pas la vie, c'est la seconde seulement; c'est pourquoi ce divin Seigneur dit, que *celui qui a des oreilles pour m'entendre m'écoute.* Il est donc certain, dit saint Augustin (*In Joan.* tr. 19, c. 5, n. 10), que ces paroles : *Ceux qui entendront la voix du Fils de Dieu vivront*, ne regardent que ceux qui ayant entendu ont cru, et, ayant cru, ont agi conformément à leur foi. Que ceux qui ont l'avantage de se trouver en cet état soient en assurance, ils vivent et ils vivront. On vous prêche Jésus-Christ Verbe de Dieu, Fils de Dieu, par lequel toutes choses ont été faites; on vous le prêche incarné dans le sein de Marie, on vous le prêche naissant, vivant, mourant, ressuscitant, montant au ciel, promettant aux hommes qu'ils ressusciteront tous; mais on vous le prêche, dit saint Augustin (*ibid.*), vous promettant la résurrection de l'esprit avant la résurrection de la chair, et la résurrection de la chair après la résurrection de l'esprit.

Celui qui entend et qui obéit vivra, celui qui entend et qui n'obéit pas, c'est-à-dire celui qui entend et qui méprise celui qu'il a entendu, celui qui entend et qui ne croit pas ce qu'il a entendu ne vivra pas. Pourquoi ne vivra-t-il pas? demande saint Augustin (*ibid.*); parce qu'il n'entend pas, et que veut dire qu'il n'entend pas? c'est qu'il n'obéit pas. C'est de cette manière, selon ce grand docteur, que nous devons comprendre les paroles de l'Évangile : *Ceux qui entendront la voix du Fils de Dieu vivront.* De là nous devons conclure que le nombre de ceux qui reçoivent une vie divine, et qui ressuscitent spirituellement, est fort petit; cela demande trois choses : la première, que l'on entende la voix du Fils de Dieu, car celui qui est de Dieu, qui est né de Dieu, entend la parole de Dieu; la seconde, c'est de croire que ce que l'on a entendu est la vérité; c'est donc ce qui fait vivre, parce que *le juste vit de la foi;* et, de plus, c'est ce qui lui conserve cette divine vie, puisque, selon le Seigneur même : *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu;* la troisième, c'est d'obéir à cette voix et de faire tout ce qu'elle ordonne : *Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent!* entendre n'est que le commencement de la béatitude; vivre conformément à ce que l'on a entendu, c'en est la consommation.

Selon ces trois vérités, chacun peut connaître s'il jouit de cette vie spirituelle, s'il est ressuscité selon l'esprit; regardez d'abord si vous entendez la voix du Fils de Dieu; elle se manifeste de trois manières : par la bouche des prédicateurs, par les livres sacrés de l'Évangile, par les inspirations intérieures; entendez-vous cette voix en écoutant les prédicateurs, en lisant les saints livres, en réfléchissant sur les mouvements de la grâce? Quelques-uns n'entendent point les prédicateurs, ou si rarement, ou avec tant de négligence et d'indifférence, que cela peut passer pour ne les point entendre; et le Fils de Dieu déclare à ceux-là qu'ils ne sont point de Dieu; car ce ne sont pas les prédicateurs qu'ils refusent d'entendre, c'est le Seigneur lui-même, puisque ce ne sont pas eux qui parlent, mais l'esprit de Dieu qui parle par eux. Quelques autres ne lisent jamais ni l'Évangile, ni les Épîtres des apôtres, ni aucun bon livre; cependant, tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction et pour notre consolation; ne lisant point ils ne sont ni instruits, ni consolés. Plusieurs ne font aucune réflexion sur toutes les inspirations du Saint-Esprit; ils étouffent tous les bons mouvements que Dieu leur donne, parce qu'ils sont contraires à leurs intérêts ou à leurs plaisirs; voilà des chrétiens morts, et qui ne ressuscitent point selon l'esprit. Si vous entendez de toutes les manières, considérez en second lieu si vous croyez ce que vous avez entendu; si vous êtes persuadés que c'est la vérité, qu'étant la vérité il faut la suivre, parce que c'est la voie par laquelle il faut aller à Dieu afin de posséder la vie. Le nombre est encore grand de ceux qui entendent, et qui ne croient point que ce qu'ils ont entendu soit vrai, et qu'ils y soient obligés. Ils disent que tout est outré, que tout est impossible; ils parlent comme les juifs : ce discours n'a rien que de rude, il est dur; le moyen de le pouvoir entendre! ils voudraient qu'on ne leur dît que des choses agréables et capables de leur plaire; c'est encore ce que les juifs demandaient à leurs prophètes, et ils les maltraitaient, ils les outrageaient, ils les faisaient mourir, parce qu'ils ne voulaient pas avoir cette complaisance pour eux; tous ceux-là sont aussi au rang des morts. Si vous êtes assez heureux pour croire ce que vous entendez, si vous êtes persuadés que c'est la vérité, examinez si vous l'observez, si vous vivez selon que la voix du Fils de Dieu vous fait connaître que vous êtes obligés de vivre; car si vous vous contentez d'entendre et de croire, et que vous ne viviez pas conformément à ce que vous avez entendu et que vous avez cru, vous êtes semblables au fou qui a bâti sa maison sur le sable; la pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé, l'édifice a été ruiné. Ce qui a donné sujet à l'apôtre saint Jacques de dire que ce n'est pas celui qui entend qui est justifié, mais celui qui fait ce qu'il a entendu; et

ceux-ci encore sont du nombre des morts : le nombre en est donc bien prodigieux, et c'est ce qui nous doit affliger, c'est ce qui mérite nos larmes et nos gémissements.

Le Sage nous dit que nous devons pleurer toute notre vie la mort d'un fou; hélas! quelle folie de ne point entendre la voix du Fils de Dieu, de n'y point croire et de n'y point obéir! Les âmes du purgatoire ne demandent pas que nous pleurions sur elles; elles sont conformes à la volonté de Dieu qui les punit; elles adorent sa justice et sa miséricorde: sa justice, qui leur fait payer ce qu'elles lui doivent, sa miséricorde, qui veut bien leur donner une place dans son royaume. Ce que nous devons faire, c'est d'offrir le divin sacrifice, afin que ce royaume leur soit donné plus tôt. Mais si nous voulons que nos prières soient agréables à Dieu, travaillons pour être du nombre des vivants: *Car comme le Père a la vie en lui-même, il a aussi donné au Fils d'avoir la vie en lui-même.* Le Fils n'a pas une vie empruntée qui lui vienne du dehors, il l'a en lui-même; et ces paroles servent à nous faire connaître la différence qu'il y a entre la vie que Dieu nous communique, en nous ressuscitant par sa grâce, et la vie naturelle dont nous vivons. C'est saint Augustin qui nous explique cette vérité, quand il dit que Dieu est vivant, l'âme est vivante; la vie de Dieu n'est sujette à aucun changement, la vie de l'âme y est fort sujette; Dieu n'est point capable d'augmenter ni de diminuer: il est toujours le même en lui-même; il n'était point autrement auparavant, il n'est point autrement présentement, il ne sera point autrement après; mais la vie de l'âme est tantôt d'une façon et tantôt d'une autre: elle vivait folle, elle vit sage; elle vivait criminelle, elle vit juste; tantôt elle se souvient de ce qu'elle doit faire, et tantôt elle l'oublie; tantôt elle apprend facilement ce qui est de son devoir, et tantôt elle a beaucoup de peine à l'apprendre; tantôt ce qu'elle avait appris s'efface de sa mémoire, et tantôt elle retrouve ce qui s'était perdu; rien de plus changeant que la vie de l'âme! se récrie saint Augustin (*loc. cit.*, n. 11); mais ces changements mettent une grande différence en elle, car, lorsqu'elle vit dans l'iniquité, c'est la mort, et lorsqu'elle devient juste, elle est participante d'une autre vie qui ne lui appartient pas essentiellement (*ibid.*); car s'élevant à Dieu et s'unissant à Dieu, elle est justifiée par lui; car s'élevant jusqu'à ce qui est au-dessus d'elle, c'est-à-dire jusqu'à son principe, elle reçoit la sagesse, la piété, la justice, et c'est ce qui la fait vivre; car si elle est la vie du corps, et si elle le fait vivre (*loc. cit.*, n. 12), Dieu est sa vie, et c'est Dieu qui la fait vivre; et de même qu'étant unie au corps, elle lui communique la force, la beauté, l'action, aussi, Dieu étant uni à elle comme sa vie, il lui communique la sagesse, la piété, la justice, la charité, et il la fait vivre. Que l'on est heureux quand on passe toute sa vie en vivant de la sorte: cela nous met en état de vivre de cette vie de gloire que les âmes attendent dans le purgatoire, après laquelle elles soupirent, comme l'on soupire après sa dernière fin. Soupirons de même après cette vie de gloire, mais si nous voulons qu'elle ne nous soit pas retardée un seul moment, ne nous séparons jamais de Dieu, vivons de telle sorte que ce soit Jésus-Christ qui vive en nous, comme saint Paul le dit de lui-même; cela sera cause que la résurrection générale, qui se fera à la fin du monde, nous sera très-avantageuse; c'est d'elle dont le Seigneur parle dans la seconde partie de mon évangile, qui sera la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le Père a donné au Fils le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Notre divin maître voulant nous parler de la résurrection générale qui se fera à la fin du monde, et cette résurrection devant être suivie du jugement, il nous apprend que ce sera lui qui sera le juge, et qu'il a reçu cette autorité de son Père; et il l'a reçue parce qu'il est Fils de l'homme. Jésus-Christ a deux filiations; il est Fils de Dieu, et il est Fils de l'homme; comme Fils de Dieu, il a eu de son Père d'avoir la vie en lui-même, étant engendré de toute éternité; comme Fils de l'homme, il a reçu de son Père la puissance de juger les hommes; de sorte que si Dieu ressuscite les âmes par la vertu et la grâce de Jésus-Christ, il juge les hommes par l'autorité qu'il a donnée au même Jésus-Christ, parce que c'est aussi par lui qu'ils sont ressuscités corporellement. Admirons la justice qui se trouve dans le pouvoir du Fils de l'homme: il a été envoyé au monde pour sauver le monde, il ne s'est occupé pendant toute sa vie qu'à travailler à sauver; il a travaillé par ses prières, par l'exemple de ses vertus, par ses exhortations, par ses miracles, par ses souffrances et par sa mort, à ce grand ouvrage, et il n'a voulu mourir qu'après avoir consommé ce grand ouvrage, en faisant tout ce qu'il devait faire pour cela; ce qui lui donne sujet de dire: *Mon peuple, ai-je dû faire autre chose que ce que j'ai fait?* Tout étant accompli de la sorte, qui devait être le juge des hommes, sinon celui qui n'avait rien épargné pour en être le sauveur; de plus, c'est qu'en travaillant à leur salut, ils l'avaient chargé de calomnies, ils l'avaient faussement accusé devant des juges, et des juges prévenus d'envie et de haine contre lui, des juges déterminés à le faire mourir, et qui pour cela ne cherchaient que de faux témoins. Il ne faut pas vous étonner si des juges, tels que je viens de vous les représenter, ont l'injustice et la malice de le condamner à la mort la plus honteuse et la plus cruelle. Dieu qui est très-juste voulait rendre au Fils de l'homme, qui est son Fils, ce que les les hommes avaient tâché de lui ôter, en l'accusant, en le jugeant et en le condamnant; et pour cela il l'établit le juge des vivants et des morts, avec une souveraine autorité d'absoudre et de con-

damner; c'est donc parce qu'il est le Fils de l'homme, qu'il lui a donné ce pouvoir; c'est lui qui retient les âmes jusqu'à ce qu'elles aient payé jusqu'au dernier double tout ce qu'elles lui doivent, à moins que des âmes charitables n'offrent des satisfactions pour elles; c'est lui seul qui les en retire, pour leur donner une place dans le ciel, telles qu'elles en sont dignes : *Ne vous étonnez pas de ceci*, vous dit-il, ne vous étonnez pas si je vous dis que j'ai reçu le pouvoir de juger; *car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu.*

Le temps viendra, et il ne dit pas présentement il est déjà venu; car il ne parle pas ici de la résurrection de l'âme, mais de la résurrection de la chair; c'est pourquoi il dit simplement *le temps viendra*; quand il a été question de la résurrection de l'esprit, il a dit: *Le temps est déjà venu;* mais quand il a voulu nous parler de la résurrection de la chair, il a dit: *le temps viendra*, parce qu'elle ne se fera qu'à la fin du monde, et ne voulant pas que nous ayons aucun doute de ce changement admirable, et que quelques-uns ne croient pas qu'il ne se fera que d'une manière spirituelle. Il parle de tous ceux qui sont dans les sépulcres; les âmes ni des pécheurs ni des justes ne sont pas dans les sépulcres; il n'y a que les corps qui y sont; ce ne seront donc pas seulement les âmes qui entendront la voix du Fils de Dieu pour vivre, ce sont aussi les corps qui l'entendront. Mais notre divin maître ne parle pas des corps comme des âmes : quand il a parlé des âmes il a dit: *Ceux qui entendront la voix du Fils de Dieu vivront;* ce qui est une marque que tous ne l'entendront pas, parce que tous n'obéissent pas à l'Evangile; mais quand il parle de ceux qui sont dans les sépulcres, il ne dit pas que ceux qui entendront la voix du Fils de Dieu vivront ; il dit absolument que *tous l'entendront*, parce que tous ressusciteront; ce ne sont pas seulement les bons, mais les méchants et les plus scélérats. Ils l'entendront tous, par quelque genre de mort qu'ils aient fini leur vie et quelque sépulcre qu'ils aient eu, soit le ventre d'une bête, d'un poisson, d'un oiseau; soit dans la terre, dans l'eau, dans le feu ou dans l'air; comme ils sont aussi bien réduits en poudre et consumés d'une façon comme d'une autre, il n'y en aura pas un dont la résurrection soit plus facile ou plus difficile que celle d'un autre. Ils entendront tous la voix du Fils de Dieu, qui commandera aux anges de crier : *Levez-vous, morts, venez au jugement.*

C'est cette voix que les plus grands saints entendaient souvent, pour n'être pas effrayés, lorsqu'ils l'entendront à la fin du monde; ils voulaient se préparer à l'entendre pendant leur vie, ils se persuadaient qu'on leur disait souvent : *Levez-vous, morts.* Ils y pensaient dans leurs repas, dans leurs travaux, dans leurs prières et leurs méditations ; cette pensée interrompait leur repos : *Levez-vous, morts, venez au jugement. Levez-vous*, rois, princes, grands seigneurs, venez paraître devant le roi des rois. *Levez-vous*, riches, avares, usuriers, venez tout nus devant celui qui est le maître de tous les biens, et qui les distribue à qui il veut, et qui les reprend à sa volonté. *Levez-vous*, femmes mondaines qui avez été idolâtres de votre chair, et qui l'avez traitée avec tant de délicatesse; qui avez aimé le monde, son luxe et sa vanité, ses pompes et ses spectacles; venez paraître devant celui qui a été haï du monde, et qui s'en va condamner le monde et tous ceux qui l'ont aimé, et qui ont cherché à lui plaire. *Levez-vous*, hommes paresseux et oisifs, hommes qui avez passé une vie molle et voluptueuse, qui avez fait un Dieu de votre ventre, et dont la fin de cette vie sensuelle a été une triste mort; venez paraître devant celui qui a été dans les travaux dès la plus grande jeunesse. *Levez-vous*, chrétiens, qui avez été consacrés à Dieu pour lui offrir son adorable sacrifice, pour entendre les confessions des pénitents, pour prêcher sa parole; venez devant ce juge que vous avez offert à l'autel, devant ce juge dont vous avez tenu la place dans les tribunaux, dont vous avez prêché la parole; venez pour être jugés sur la pureté de cœur avec laquelle vous avez offert ce redoutable sacrifice; sur la charité et l'équité avec laquelle vous avez jugé les pénitents; sur le zèle et la simplicité avec laquelle vous avez prêché sa parole. *Levez-vous*, chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui avez fait profession de dévotion, et qui comme tels avez médité sa parole, avez entendu son Evangile, avez reçu l'application des mérites de son sang dans le sacrement de pénitence, et vous êtes nourris de son corps dans le sacrement de l'eucharistie; *venez au jugement*, car ce divin juge jugera les justices aussi bien que les injustices; venez lui rendre compte de la disposition avec laquelle vous avez reçu les sacrements, et du profit que vous en avez fait; enfin vous tous qui êtes dans les sépulcres, entendez la voix du Fils de Dieu. Mais hélas! avec quel effroi ces morts entendront-ils cette terrible voix, eux qui ne l'ont jamais voulu entendre pendant leur vie, ou qui ne l'ont entendue que pour s'en moquer ou pour la mépriser; avec quelle épouvante et quelle palpitation de cœur ces morts entendront-ils la voix de ce lion de la tribu de Juda, n'ayant jamais voulu s'y soumettre lorsqu'il n'avait que la voix d'un agneau! Ce sera pour lors que cette voix brisera les cèdres du Liban, que cette voix fera trembler tout le désert du monde, que cette voix brisera les rochers; enfin, ce sera pour lors que cette voix divisera la flamme du feu. Ah! Seigneur, que cette voix est terrible! elle brise comme un vent impétueux les plus hauts cèdres du Liban; et j'entends bien par là, mon Dieu, que votre voix abat et renverse les impies les plus orgueilleux, et les soumet à vos pieds. Ah! que j'ai besoin, mon Dieu, de cette voix toute-puissante, pour abattre mon orgueil, pour humilier mon âme et pour la mettre

sous votre empire! Brisez, Seigneur, et mettez en pièces mon cœur vain et orgueilleux. Il vous sera aussi facile que de briser et mettre en pièces les plus hauts cèdres du Liban; rendez-le, mon Dieu, contrit et humilié; faites qu'il se rompe et qu'il perde sa dureté; faites-le mourir au monde et à toutes ses pompes; que votre divine voix tonne sur lui, avant qu'il soit enfermé dans son sépulcre, afin qu'il se reconnaisse, afin qu'il gémisse devant vous, afin qu'il s'abandonne et se soumette à vous. Si votre voix, Seigneur, ébranle le désert avec tous les animaux sauvages qui s'y trouvent, faites, mon Dieu, trembler mon âme par votre voix, par vos menaces; renversez-la avec tous les monstres des péchés qu'elle a enfantés; et de déserte, affreuse, aride et sèche qu'elle est, rendez-la par votre sainte voix agréable à vos yeux, rendez-la fertile en bonnes œuvres, rendez-la abondante en grâces et en faveurs de votre main. Ce qui sera cause que je dormirai tranquillement dans mon sépulcre et que votre voix ne m'épouvantera point en m'éveillant. Mais si votre voix, Seigneur, divise la flamme du feu, faites aujourd'hui ce miracle en faveur des âmes que votre justice retient dans les prisons du purgatoire; éteignez le feu qui les brûle en les purifiant, ne leur laissez que la flamme de la charité dont elles brûlent pour vous, et dont elles brûleront pendant toute l'éternité. Satisfaites leur amour en les unissant à vous, dont elles ne pourront jamais être séparées; mais, Seigneur, faites encore ce miracle en faveur de nos cœurs, divisez la flamme du feu. Nous vous aimons, mon Dieu, mais par malheur nous aimons encore le monde, et nous nous aimons aussi nous-mêmes; nous aimons les biens et les plaisirs de votre paradis, et nous avons de l'affection pour les biens et les plaisirs de la terre. Voix adorable, voix puissante, divisez la flamme du feu, laissez la flamme par laquelle nous vous aimons; éteignez le feu avec lequel nous aimons le monde, et nous nous aimons nous-mêmes; laissez la flamme par laquelle nous soupirons après les biens et les plaisirs de votre paradis, éteignez le feu par lequel nous avons de l'affection pour les biens et les plaisirs de la terre; cela nous mettra en état d'entendre avec plaisir votre divine voix au jour du jugement, puisque, selon ce que vous dites dans le dernier verset de votre évangile : *Ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront des tombeaux pour ressusciter à la vie; comme ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront pour ressusciter à leur condamnation.*

Dans la première résurrection il n'y a point de distinction : tous ceux qui entendront la voix du Fils de Dieu pour croire et pour obéir, recevront la vie. Mais il y a une grande distinction dans la résurrection des corps : ils sortiront tous de leurs sépulcres; mais *les uns pour la vie et les autres pour leur condamnation;* ce sera donc dans ce moment que se fera la séparation des bons et des méchants, du bon grain et de l'ivraie, du blé et de la paille; présentement tout est mêlé, ceux qui font de bonnes œuvres et ceux qui en font de mauvaises; Dieu le permet de la sorte, à l'avantage des uns et des autres. Les bons sont obligés de demeurer avec les méchants, afin qu'ils soient éprouvés, purifiés, perfectionnés, avec les pécheurs qui se moqueront d'eux, qui les mépriseront, qui les outrageront et qui leur feront toutes sortes de peines, ce qui leur donnera occasion de pratiquer la vertu. Les méchants sont soufferts parmi les bons, afin qu'aidés par les prières, excités par les bons exemples des vertueux, ils soient plus disposés à quitter le péché et à pratiquer la vertu; mais au jour du jugement le partage se fera pour toute l'éternité; car ceux qui seront séparés comme Lazare et le mauvais riche, ne se réuniront jamais; on leur dira toujours qu'il y a un trop grand éloignement entre les uns et les autres. Il ne faut pas que vous vous en étonniez, l'éloignement a toujours été fort grand pendant la vie des uns et des autres. Les uns ont fait de bonnes œuvres et les autres de mauvaises; les uns ont souffert tout le mal qu'on a voulu leur faire et ils n'ont rendu que du bien, les autres se sont appliqués à se venger, à humilier ceux-là, à dépouiller ceux-ci, à se moquer des autres; les bons ont mortifié leurs sens et fait violence à leurs passions, les méchants se sont donnés une pleine liberté de dire et de faire tout ce qui était capable de les satisfaire. Une si grande différence pendant la vie demandait qu'ils eussent des places différentes en l'autre, et qu'ils sortissent de leurs sépulcres pour être traités différemment : les uns pour jouir de la vie, les autres pour être condamnés à la mort. C'est pourquoi le Prophète royal dit que *le juste est semblable à un arbre planté sur le torrent des eaux, qui portera son fruit en son temps;* quel est ce temps, sinon celui de la résurrection ? Ce sera pour lors qu'ils porteront un fruit de vie; *il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi, mais ils sont semblables à la poussière que le vent emporte de dessus la terre;* tous les hommes sont faits de la poussière, et tous les hommes retourneront en poussière; mais avec cette différence que la poussière des hommes justes sera conservée, sera purifiée; elle sera revêtue de gloire, d'agilité, d'incorruptibilité, d'immortalité; mais la poussière, la terre dont les impies ont été formés se dissipera, sera jetée et dispersée, elle sera sèche et infructueuse, et elle n'aura rien que de fort désagréable. C'est pour cela, dit David, que *les impies ne ressusciteront pas dans le jugement des justes, et que les pécheurs seront exclus de leurs assemblées.* Ils sortiront de leurs sépulcres, mais ils ne ressusciteront pas avec les justes, parce que le jugement qu'ils recevront sera différent d'eux. Le jugement des impies sera pour la mort, le jugement des justes pour la vie; c'est pourquoi les pécheurs seront exclus de leurs assemblées. Comme il y a deux sortes de

personnes qui ressuscitent, il doit y avoir deux sortes d'assemblées: la première, de ceux qui doivent vivre éternellement, la seconde, de ceux qui doivent être condamnés. Il est donc vrai que les pécheurs seront exclus de l'assemblée des justes. Les âmes du purgatoire auront l'avantage d'être du nombre de ces bienheureux; l'état où elles se trouvent n'est pas un état de mort, elles sont vivantes par la grâce et non pas par la charité; cependant elles ne jouissent pas de la vie, parce qu'elles ne sont pas assez belles ni assez pures pour être unies à Dieu qui est la vie. Ayons compassion de la peine qu'elles souffrent dans le retardement de leur bonheur; leur martyre est d'autant plus affligeant que leur désir est extrême, parce qu'elles connaissent et qu'elles aiment celui qui doit faire leur gloire et leur félicité. Il y a encore une autre connaissance qui augmente leur martyre, c'est qu'elles savent que ce ne sont que de vains amusements, que des affections à des choses inutiles et passagères, à des créatures légères et inconstantes, qui leur retardent la possession de Dieu qui est leur dernière fin. Mais ayant compassion d'elles, ne nous oublions pas nous-mêmes; n'aimons que Dieu et ne désirons que Dieu; entendons la voix du Fils de Dieu et vivons conformément à sa parole, afin que pendant notre vie nous jouissions d'une vie spirituelle et divine, et qu'après notre mort nous ressuscitions pour la vie éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARCEL.

(3 *novembre.*)

Dixit Jesus Discipulis suis, sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris (*Luc.*, XII, 35-40).

Jésus dit à ses disciples, que vos reins soient ceints, et ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes.

DIVISION.

L'Eglise de Paris, voulant honorer aujourd'hui un de ses premiers évêques, se sert des mêmes paroles que le Seigneur a dites à ses disciples. Si cette Eglise se trouve honorée d'avoir pour pasteur un saint si fameux par ses miracles, si recommandable par ses vertus, si zélé pour son instruction et pour sa défense, ce saint n'a point d'autre gloire que d'avoir été un parfait observateur de l'Evangile et un fidèle serviteur de Jésus-Christ. La Providence a voulu que les deux plus puissants protecteurs de Paris, la première ville du monde, saint Marcel et sainte Geneviève, n'aient point été considérables par leur naissance ni par les richesses ou le crédit de leurs parents, parce qu'elle a voulu tirer la force de la faiblesse, la grandeur de la bassesse, la gloire de l'obscurité, et les vrais biens de la pauvreté. Il est donc vrai que ces deux colonnes, saint Marcel et sainte Geneviève, sur lesquelles Paris se soutient, ont des fondements très-bas, très-vils, très-méprisables aux yeux du monde, et c'est ce qui les rend inébranlables. Nous aurons occasion avant de vous quitter de vous parler de sainte Geneviève; arrêtons-nous aujourd'hui à considérer les vertus de saint Marcel, et considérons-les selon l'évangile que je viens de vous réciter. Le Seigneur nous y apprend les dispositions dans lesquelles ses disciples doivent être; que ces dispositions les rendent heureux, leur procurant les faveurs de leur maître; enfin ces dispositions leur font éviter les malheurs d'être surpris par leur juge. Saint Marcel s'est trouvé dans les dispositions d'un fidèle disciple du Seigneur; ces dispositions l'ont rendu heureux, et ces dispositions lui ont fait éviter le malheur que si peu de chrétiens évitent. Demandons au Saint-Esprit les grâces dont nous avons besoin pour tirer de ces vérités et de l'exemple de notre saint les instructions qui nous sont nécessaires; prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet: *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus dit à ses disciples : Que vos reins soient ceints, et ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes. Et soyez semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces, afin que lorsqu'il sera venu, et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Nous voyons dans ces deux versets toutes les dispositions que Dieu demande à ses disciples, et en même temps celles dans lesquelles saint Marcel a été toute sa vie: la première, d'avoir les reins ceints; la seconde, d'avoir toujours dans les mains des lampes ardentes; la troisième, d'être semblables à ceux qui attendent que leur maître retourne des noces.

Que vos reins soient ceints. Le Seigneur a prétendu, par les paroles de son évangile, nous rendre attentifs à notre dernière fin et nous engager à nous y préparer; saint Augustin (serm. 108, n. 1, cap. 1) disait à son peuple que le dessein du Seigneur était de nous rendre prévoyants, voulant que nous fussions débarrassés de toutes affaires et préparés, en attendant notre dernière fin. Remarquez, je vous prie, ces trois termes de saint Augustin: être prévoyants, être débarrassés, être prêts. Ces trois termes ont de la subordination et se trouvent dans toutes les grandes affaires. Premièrement, on a de la prévoyance, on considère de quelle importance est l'affaire, quels sont les moyens les plus propres pour la faire réussir à son avantage, et quelles peuvent être les choses qui seraient capables d'y mettre obstacle; voilà ce que demande la prévoyance, c'est particulièrement pour notre dernière fin que nous devons en avoir; considérez que de toutes les affaires du monde c'est la plus, ou, pour mieux dire, c'est la seule nécessaire. Il faut donc regarder avec beaucoup d'attention quels sont les moyens les plus propres et les plus avantageux pour la terminer heureusement, et ce qui serait capable de l'empêcher; c'est pour cette raison que saint Augustin dit

que le Seigneur veut que nous soyons débarrassés. Un homme qui a dessein de faire un grand voyage qui lui est de conséquence, se débarrasse le plus promptement qu'il peut de toutes les affaires qui pourraient ou empêcher, ou même retarder son voyage. Y a-t-il un plus grand voyage que celui de la vie à la mort, et de la mort à l'éternité? Toute la question est de se rendre heureux : il faut donc le débarrasser de tout ce qui le pourrait empêcher. C'est un voyage que nous ne faisons pas à notre volonté; nous n'avons pas le pouvoir de le retarder; il se terminera au moment que Dieu l'a résolu. Tous les saints ont connu combien il était nécessaire de se débarrasser, premièrement, de toutes les occupations qui pouvaient être mauvaises, et saint Grégoire dit (lib. I, hom. 13) que c'est ce que le Seigneur nous a voulu apprendre en nous disant : Que vos reins soient ceints. Nous serrons nos reins, dit ce saint pontife, lorsque par une exacte continence nous mortifions et nous réprimons tous les mouvements déréglés de la chair. Saint Grégoire nous a enseigné ce qu'il avait lui-même appris de son maître saint Augustin, qui avait dit (serm. 108, n. 1, cap. 1) : N'aimons point ce monde, puisque nous sommes appelés au christianisme pour renoncer à ce monde, afin que nous espérions et que nous aimions un autre monde. Pendant que nous sommes en celui-ci nous devons nous abstenir de tout ce qui est défendu, c'est-à-dire avoir les reins serrés; et demandant ensuite ce que signifie avoir les reins ceints, c'est accomplir ce que le Seigneur nous ordonne quand il dit : Evitez le mal. Et qu'est-ce qu'éviter le mal? C'est de vivre dans la continence. Saint Marcel a toujours eu les reins ceints, n'ayant jamais donné aucune liberté à ses sens, s'étant déclaré l'ennemi de sa chair pour la mortifier dans toutes les occasions, et pour cela il s'était consacré au Seigneur dès sa plus grande jeunesse ; sa pureté paraissait dans l'innocence de ses mœurs, dans la simplicité de ses paroles, dans la modestie qui accompagnait toutes ses actions, ce qui lui mérita d'être élevé au degré de lecteur ; je dis élevé, je ne parle pas selon le sentiment de la plus grande partie des ecclésiastiques, qui regardent ce degré comme très-bas, sur lequel ils ne veulent point s'arrêter, comme étant indigne d'eux, et s'ils y passent, c'est le plus légèrement qu'ils peuvent, pour monter promptement à un autre plus élevé et qu'ils croient plus conforme à leurs mérites. J'ai donc dit élevé, parlant selon le sentiment de saint Marcel, qui se regardait comme très-indigne d'avoir aucune place dans l'Eglise et d'y faire aucune fonction ; et c'était encore en cela que ses reins étaient toujours ceints, réprimant tous les mouvements de vaine gloire, de bonne opinion de soi-même, et ne recherchant jamais l'estime des hommes. Ce n'était pas seulement en se débarrassant de ce qu'il y avait de mauvais qu'il tenait ses reins serrés, c'était, secondement, en renonçant à tout ce qui pouvait être inutile et superflu. Il pouvait dire avec les apôtres : *Nous avons quitté toutes choses et nous vous avons suivi;* ni les honneurs, ni les richesses, ni les plaisirs, ni les créatures, ni lui-même, n'étaient pas capables de l'empêcher de suivre le Seigneur.

Saint Jérôme écrit à saint Paulin que celui-là méprise facilement toutes choses, qui pense toujours qu'il doit bientôt mourir. Rien n'est plus vrai ; nous ne voyons pas que ceux qui ont l'esprit occupé de leur dernière fin s'embarrassent dans un grand nombre d'affaires inutiles, et se chargent de choses superflues. Les pèlerins ne prennent que le simple nécessaire pour marcher plus à leur aise; les disciples du Seigneur se regardent toujours comme des pèlerins qui vont à leur patrie, dans laquelle ils entrent par la mort ; pour faire ce voyage plus sûrement, ils aiment mieux manquer de beaucoup de choses nécessaires, que d'en avoir quelqu'une de superflue. Ce n'est donc pas être disciple du Seigneur que de s'embarrasser dans tant de commerces, dans tant d'intrigues et dans tant d'affaires de toute espèce ; ce n'est donc pas être disciples que de se charger pour les nourritures, pour les meubles, pour les ornements des chambres et des cabinets, pour les vêtements, de tant de choses superflues et inutiles, parce que ce n'est pas avoir les reins ceints. Ceux qui veulent marcher plus promptement et travailler plus commodément, troussent leurs robes et les attachent, parce que si on les laissait traîner, elles embarrasseraient. Elisée dit à son serviteur Giési: *Ceignez-vous les reins ;* c'est-à-dire, mettez-vous en état de faire promptement ce que je vous ordonne ; et Job dit : *Serrez-vous les reins comme un homme* (Job, XL), c'est-à-dire, appliquez-vous à votre travail d'une manière généreuse. Que nous trouvons peu de ces chrétiens qui font ce que le Seigneur leur ordonne, et qui aient cette première disposition des disciples, que vos reins soient ceints ! L'on donne une pleine liberté à ses sens, l'on satisfait ses passions et l'on ne refuse rien à ses désirs. Cela est fort opposé aux maximes de saint Paul qui vous dit : *Mortifiez vos membres qui sont sur la terre;* accomplissez ce que Josué a fait et ce qui est une figure pour vous ; il a fait pendre cinq rois à l'opposite du soleil; crucifiez tous vos sens, et de cette manière vous vous rendrez dignes du Seigneur. Si vous ne le faites pas, votre voyage ne sera pas heureux. Vous serez emportés dans mille objets différents par la vanité de vos pensées, comme des vêtements que le vent enlève, quand on ne les arrête pas avec une ceinture. Que de désirs inutiles, que de pensées oisives que l'on cherche à satisfaire ! et on ne le peut que par des moyens opposés aux maximes de l'Evangile, et contraires aux engagements de la religion Ce qui est cause que l'on ne fait point ce que le Seigneur commande, qui est de se tenir prêt pour la dernière fin, pour laquelle il faut que vous *ayez toujours dans vos mains des lampes ardentes.* C'est la se-

conde disposition dans laquelle les disciples doivent être.

C'est peu de chose de s'abstenir des mauvaises actions, nous dit le pape saint Grégoire, il faut que chacun s'applique avec soin à faire de bonnes œuvres; c'est pourquoi le Seigneur ayant dit à ses disciples : *Que vos reins soient ceints*, il ajoute aussitôt, *ayez toujours dans les mains des lampes ardentes.* Il est certain que nous portons dans les mains des lampes ardentes, lorsque par les bonnes œuvres que nous faisons nous servons de lumière à notre prochain, en lui donnant l'exemple des vertus qu'il est obligé de suivre. Nous sommes obligés de contribuer en tout ce qui dépendra de nous à la perfection et au salut de notre prochain; nous ne le pouvons pas toujours par nos paroles; souvent elles ont peu de pouvoir sur l'esprit de ceux à qui nous parlons. Il faut nous servir de nos bonnes œuvres, elles ont plus de force; ce sont des lampes qui ont de la lumière et de l'ardeur : par leur lumière, elles découvrent aux autres les précipices qu'ils doivent éviter, elles leur montrent le chemin qu'ils doivent tenir; de sorte que ces lumières sont des instructions admirables; par leur ardeur elles animent les autres à renoncer au monde, à fuir le péché, à pratiquer la vertu; et l'on peut dire que rien n'a plus de pouvoir sur les esprits que l'exemple. C'est pourquoi le Seigneur ne veut pas que toutes nos bonnes œuvres soient cachées, parce que les regardant comme des lampes ardentes, il dit : *Personne n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison* (*Matth.*, V, 15); c'est pourquoi, ajoute-t-il : *Que votre lumière éclaire devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.*

Ce n'est donc pas assez aux disciples du Seigneur d'avoir les reins ceints, c'est-à-dire d'éviter le mal. Il faut de plus, selon saint Augustin, qu'ils aient des lampes ardentes dans les mains, c'est-à-dire qu'ils fassent le bien. Sur cela, saint Grégoire nous assure, que le dessein du Seigneur a été de nous apprendre deux vérités : la première, que la pureté paraisse dans toutes nos actions corporelles; la seconde, que la lumière de la vérité soit dans toutes nos œuvres; et ce qui est à remarquer, c'est que l'un sans l'autre ne saurait plaire à notre Sauveur. Car, de quoi servira à une personne de faire plusieurs bonnes œuvres, si elle n'a pas une grande pureté de corps; ou de quoi lui servira d'être très-exacte à conserver la pureté de son corps, si elle ne s'applique pas à de bonnes œuvres? La chasteté est donc inutile sans les bonnes œuvres, et les bonnes œuvres ne servent de rien sans la chasteté; mais quoique l'une et l'autre soient pour celui qui les possède, elles sont néanmoins fort avantageuses pour le prochain; elles sont utiles pour le disciple du Seigneur, qui ne se contente pas que ceux qui sont dans sa maison n'y fassent point de mal; il veut de plus qu'ils y fassent du bien, rien n'est plus juste. Vous ne seriez pas satisfait d'un serviteur, parce qu'il ne vous ferait aucun tort, si d'ailleurs il ne vous rendait aucun service, vous le renverriez; le père de famille ne commande-t-il pas de jeter dehors le serviteur inutile? Il est précipité dans un lieu fort obscur, parce qu'il n'a point eu de lampes ardentes dans les mains. Les bonnes œuvres sont appelées de la sorte, parce que si la lumière sert à nous éclairer et à nous faire connaître le chemin que nous devons tenir, pour aller dans notre patrie et pour ne nous pas égarer, c'est par le moyen des bonnes œuvres que nous marchons sûrement et que nous pouvons arriver à notre fin; ce qui fait dire au Prophète royal, que *le précepte du Seigneur est tout éclatant de lumières; il éclaire les yeux de notre esprit, et il donne de l'intelligence aux petits.*

N'est-ce pas nous dire, que lorsque nous sommes assez heureux pour observer la loi de Dieu, notre esprit se trouve parfaitement éclairé? Non-seulement il marche, mais il est si assuré de sa route, qu'il court avec beaucoup de promptitude dans la voie des commandements. C'est tout le contraire de ceux qui s'abandonnent à faire ce qui est défendu par la loi. Ils se trouvent comme des Egyptiens environnés de ténèbres fort épaisses, ils marchent comme des aveugles, et tout ce malheur ne leur vient que d'avoir offensé leur Dieu. Saint Marcel est ce fidèle serviteur qui a toujours eu des lampes dans les mains; il a rendu des services considérables dans la maison de son Seigneur. Toute sa vie s'est passée à faire de bonnes œuvres. Elles n'avaient pas seulement de l'éclat par le grand nombre des miracles qui les accompagnaient, par le changement de l'eau en vin, et de l'eau en huile; mais elles avaient de l'ardeur, parce qu'elles étaient accompagnées d'une parfaite charité, soit par rapport à Dieu, soit par rapport au prochain; sans cela quelque éclat que les actions puissent avoir, quand même elles auraient la force de transporter les montagnes, elles seraient semblables à une cloche qui fait beaucoup de bruit et qui ne produit rien davantage; mais quand elles sont accompagnées de la charité, elles sont avantageuses à celui qui les fait et profitables à ceux qui les voient. C'est pourquoi le Seigneur veut que ces lampes ardentes soient dans les mains, il ne suffit pas qu'elles soient dans le cœur; que l'on forme de bons desseins, que l'on prenne de saintes résolutions, il faut exécuter tout cela. Le paresseux veut et par après il ne veut plus; n'ayant pas le courage de travailler pour faire ce qu'il a voulu, tout reste dans son cœur et rien ne se trouve dans ses mains. Le cœur de saint Marcel était tout rempli de bons désirs et tout embrasé d'amour; mais ses mains exécutaient ce qu'il avait résolu, et ses actions étaient conformes à ses désirs; et c'est principalement en cela qu'il était semblable à

ceux qui attendent que leur maître retourne de la noce.

Cette parole, retourner de la noce, nous apprend que le divin Seigneur y était allé ; ce qui s'est fait, lorsqu'étant ressuscité des morts, il est monté au ciel; c'est dans ce moment que ce nouvel homme a fait une nouvelle union avec la nature angélique. Il retournera de la noce à la fin du monde, quand il viendra juger les vivants et les morts ; il en retourne encore tous les jours, quand il vient juger quelque âme que la mort sépare de son corps; mais nous ne savons point dans quel temps il viendra. Les serviteurs qui sont destinés pour attendre leur maître qui est hors de la maison occupé à quelques affaires, ne sachant point quand il reviendra, ne sortent pas de la maison; ils ne s'endorment pas, afin que dès que leur maître *sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.*

Voilà ce que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ doivent faire; c'est en cela qu'ils font connaître leur prudence et qu'ils donnent à leur maître des preuves de leur amour et de leur fidélité. Ceux qui en usent autrement sont de vrais fous ; car, que diriez-vous d'un homme qui, n'ayant d'argent que ce qu'il lui en faut pour vivre, voyant les maisons magnifiques d'une grande ville, entreprendrait d'en faire bâtir une semblable? On lui dirait avec raison qu'il est un insensé et qu'il doit garder son argent pour avoir du pain. En vérité presque tous les chrétiens, et même ceux qui passent pour les plus sages et les plus prudents, sont encore plus insensés. Ils n'ont du temps que ce qu'il leur en faut pour se préparer à recevoir leur juge; cependant ils agissent et ils font des projets, comme s'ils avaient des siècles dont ils pussent disposer : l'un médite un voyage, l'autre un bâtiment, celui-là une charge, celui-ci un mariage. Il faut du temps pour réussir dans tous ces desseins : on croit que l'on en aura non-seulement pour exécuter ce que l'on a entrepris, mais de plus pour jouir de longues années de l'exécution de son dessein; voilà la folie ; car pendant qu'ils travaillent à satifaire leur passion, le temps se passe, le maître retourne des noces et les serviteurs ne sont point prêts à le recevoir. Quand on attend un maître qui doit revenir fort tard, tout est prêt, son souper et sa chambre; car il n'est pas temps de préparer cela quand le maître est arrivé. Un chrétien qui attend son juge prépare son cœur et son âme; il fait en sorte par une pénitence continuelle que tout soit très-propre au dedans de lui-même ; que par les pratiques de la vertu tout soit bien orné; que par la foi et la charité il y ait des lampes qui aient de la lumière et de l'ardeur. Que fait-on ordinairement quand on attend une personne pour qui on a de l'estime et de l'amour? On parle de lui et cet entretien empêche que l'on ne s'ennuie à l'attendre ; voilà ce que font les fidèles serviteurs de Dieu : ils l'attendent toute leur vie, et comme ils ne savent point quand il a résolu de venir pour eux, de crainte que la nature ne se fatigue à persévérer dans cette attente, ils parlent de leur divin maître, ils s'entretiennent de ses perfections, ils récitent ses paroles et ses actions, ils réfléchissent sur tout ce qu'il a fait et sur tout ce qu'il a dit pour le salut des hommes. Ces sortes d'entretiens les consolent dans toutes les peines de cette vie, les fortifient pour soutenir toutes les contradictions et les persécutions des hommes opposés à l'Evangile ; ceux qui sont dans cet état sont toujours prêts à recevoir leur maître dès qu'il viendra à frapper. Saint Grégoire dit (hom. 13) qu'il frappe quand il nous envoie quelque maladie, et qu'il nous fait connaître, par les douleurs que nous souffrons, par les affaiblissements de notre corps, que la mort est proche. Cette expression du Seigneur est admirable; il nous représente cela sous la figure d'un homme qui, voulant entrer dans une maison, frappe à la porte; que s'il redouble les coups, c'est une marque qu'il est pressé et qu'il veut entrer promptement. Pensons que toutes les fois que Dieu nous envoie des maladies, ce sont autant de coups par lesquels il frappe à notre maison, pour nous avertir que nous sommes mortels, et que bientôt il nous fera paraître devant lui et que nous devons nous disposer ; mais lorsqu'il nous envoie une violente maladie, c'est pour lors qu'il redouble les coups et qu'il dit qu'il veut entrer. Celui-là lui ouvre promptement et avec joie qui le reçoit avec amour, et qui a de la consolation de quitter le monde pour s'unir à lui (Id., *ibid.*). Voilà un fidèle portrait de saint Marcel : il a toujours attendu son Seigneur, ne s'occupant qu'à ce qu'il lui avait donné à faire, et parlant de lui à tous ceux qu'il trouvait disposés à l'entendre, soit en public dans ses prédications, soit en particulier dans toutes ses conférences; les mortifications, les contradictions, les persécutions lui étaient agréables ; les maladies lui donnaient de la joie, parce qu'il avait un amoureux empressement d'ouvrir à son Seigneur et de le recevoir. Il y a peu de ces fidèles serviteurs qui attendent leur maître, il y en a peu qui lui ouvrent avec empressement; on aime le monde, et on ne saurait se résoudre à le quitter ; on aime sa chair, et on ne peut s'en séparer. Ajoutez ce que dit saint Grégoire (Id., *ibid.*): On craint son juge, mais on le craint parce qu'on sait qu'on l'a offensé; on le craint parce qu'on connaît qu'on l'a méprisé. Cela est cause qu'une âme tremble, quand elle s'aperçoit qu'il faut qu'elle sorte de ce corps, pour qui tant de fois elle a offensé son Seigneur. C'est tout le contraire de celui qui est assuré que toute son espérance a été en Dieu et que toutes ses actions ont été faites pour lui. Il reçoit son juge avec joie (Id., *ibid.*), et il paraît devant lui avec une grande fermeté d'esprit, parce qu'il ne regarde pas le moment de la mort comme la fin de ses plaisirs et le commencement de ses peines. C'est de cette manière que les pécheurs le regardent. Notre saint et les

vrais chrétiens le considèrent comme la fin de leurs travaux, et pour lors chacun d'eux se réjouit de se voir proche de posséder la gloire et la récompense que Dieu lui a promise (S. Greg., hom. 13). Nous ne saurions douter de cette vérité, puisque le Seigneur nous assure dans son Evangile, que ceux qui sont dans ces dispositions sont heureux, parce que cela leur procure les faveurs de leur maître ; c'est le sujet de la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillants! Notre divin maître voulant nous faire connaître l'avantage des serviteurs fidèles, s'exprime comme en se récriant, et comme s'il admirait lui-même la grandeur de leur félicité : Heureux ces serviteurs! Saint Augustin (serm. 103, n. 1), voulant imiter le Seigneur, se récrie à son exemple : Heureux ceux qui seront faits participants de la gloire! parce que pour lors ceux qui ne se trouvent pas présentement en assurance seront dans une grande assurance (Id., *ibid.*). Qu'il y a de différence entre les saints et les pécheurs! Les saints, suivant les maximes de l'Apôtre, travaillent à leur salut avec crainte et tremblement; quoiqu'ils soient debout, ils appréhendent de tomber; et après avoir exécuté tout ce qu'on leur a commandé, ils se disent des serviteurs inutiles. Les pécheurs au contraire nous paraissent ici dans une grande assurance, ils ne s'inquiètent ni de la loi de Dieu ni de l'Evangile de Jésus-Christ; ils satisfont leurs sens, ils contentent leurs passions, et il semble qu'il n'y a ni jugement à subir, ni châtiment à craindre. La différence sera plus grande au moment de la mort : les saints qui ont toujours tremblé pendant leur vie se trouveront en assurance, et les pécheurs qui ont vécu sans crainte seront pour lors dans une alarme terrible (Id., *ibid.*). Souvenons-nous donc, dit saint Augustin (Id., *ibid.*), que nous ne sommes chrétiens que pour l'attente et l'espérance de ce bonheur. Croyez-vous, dit-il (Id., *ibid*), que notre espérance soit en ce monde? Ce n'est pas en qualité d'esclaves du monde que nous serons heureux, c'est en qualité de serviteurs de Jésus-Christ ; mais en quoi consiste ce bonheur? que le maître nous trouve veillants ; apprenons comment on veille. Saint Grégoire (lib. I, hom. 17) sera notre maître. Il nous dira que celui-là veille, qui tient les yeux de l'esprit ouverts pour contempler la véritable lumière; un homme qui s'endort sur son cheval est en danger de s'égarer ou de tomber; celui qui est bien éveillé conduit l'animal qui le porte, et va sûrement. C'est à l'âme à conduire le corps. Si elle est assoupie par la violence de quelque passion, par la volupté, par la vanité, par l'avarice, elle est en danger de s'égarer, et elle dira avec ceux qui lui ressemblent : *Nous nous sommes donc bien égarés du chemin de la vérité! ce n'a pas été la lumière de la justice qui nous a éclairés.* Saint Marcel a toujours veillé ; son esprit ayant toujours contemplé la véritable lumière, les erreurs, les mensonges, les fausses maximes, les dangereuses opinions, tout ce qui est capable de corrompre, de relâcher la morale de l'Evangile, n'a jamais eu d'entrée dans son esprit. Il lisait et il méditait l'Evangile, il l'expliquait à son peuple, et il suivait toutes les maximes qu'il renferme, conformément à ce que dit saint Grégoire (Id., *ibid.*) : celui-là veille qui observe dans toutes ses actions ce qu'il croit, c'est-à-dire qui vit selon la foi. Saint Marcel avait une foi très-vive; tant de surprenants miracles qu'il a faits en sont une preuve; mais elle paraissait encore plus par la sainteté de toutes ses actions. Enfin, selon notre saint pape (Id., *ibid.*), celui-là veille qui a soin d'éloigner de lui toutes les ténèbres de l'engourdissement et de la négligence; c'est nous dire que celui-là veille qui ne se contente point de ne pas faire du mal, ni de faire un peu de bien, mais qui le fait avec toute la ferveur de son esprit et de son cœur. C'est en cela encore que saint Marcel a toujours veillé, s'étant toujours acquitté de tout ce qui était de son devoir avec une ferveur digne d'une âme remplie de l'Esprit de Dieu.

Remarquez que saint Grégoire nous apprend trois manières de veiller : la première, en regardant toujours la lumière de la vérité; la seconde, en rendant toutes nos actions conformes à notre foi; la troisième, en chassant de nos cœurs toutes les ténèbres de l'engourdissement et de la négligence. Il faut donc la foi, les bonnes œuvres, la ferveur, afin que le maître nous trouve veillants ; ce qui peut faire connaître à tous les chrétiens, s'ils sont veillants, ou s'ils sont endormis. Si l'erreur et le mensonge offusquent leur esprit, et qu'ils aiment tout ce qui est contraire à la pure doctrine de l'Evangile, ils dorment. Si, connaissant la vérité, leurs actions n'ont point de rapport à ce qu'ils croient, ils dorment; si enfin leurs œuvres sont conformes à leur foi, mais qu'ils n'agissent qu'avec langueur et négligence, ils dorment. Concluez de là que la plupart des chrétiens sont dans l'assoupissement, puisque presque tous se détournent de la vérité, haïssent la vérité, et la haïssent à ne pouvoir souffrir ceux qui la disent. Parmi ceux qui semblent aimer la vérité, il y en a un grand nombre qui ne la suivent pas. Ils ont du plaisir à lire les livres dans lesquels elle se trouve, à entendre les prédicateurs qui la disent plus nettement; mais c'est tout, ils ne l'observent pas; et parmi ceux qui suivent la vérité dans leurs actions, plusieurs ont tant de langueur et de négligence, qu'ils n'ont rien d'agréable à Dieu. Heureux donc ces serviteurs, qui comme saint Marcel sont veillants! mais ne passons point légèrement sur la manière dont le Seigneur s'exprime ; il dit : *Heureux ces serviteurs que le maître à son arrivée trouvera veillants;* remarquez ces termes (qu'il trouvera à son arrivée) pour nous dire, qu'il ne suffit pas d'avoir veillé au commencement ou à la fin de notre vie, qu'il faut être trouvé veillant à la mort. Quelques-uns ont veillé

au commencement, et se sont endormis ensuite; le maître les a trouvés dormant, ils sont damnés; quelques autres ont dormi au commencement, ensuite ils se sont éveillés; le maître à son arrivée les a trouvés veillant, ils sont sauvés; c'est ce qui oblige l'Apôtre de nous dire : *Veillez, justes, et ne péchez jamais*; comme s'il nous disait : Veillez et ne vous endormez pas. Car notre âme ne dort que lorsqu'elle s'abandonne au péché; tant qu'elle se conserve dans la grâce et dans la charité, elle veille. Cette persévérance est si nécessaire, que le Seigneur a voulu nous la marquer, en nous disant : *Que s'il arrive à la seconde ou la troisième veille, et qu'il les trouve en cet état, bienheureux seront ces serviteurs.*

Comme il y a eu des ouvriers qui ont été travailler à la vigne à la première, à la troisième, à la sixième, à la neuvième et à la dernière heure, et que le Père de famille a eu la bonté de payer aussi abondamment ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, comme ceux qui avaient porté le fardeau de la chaleur pendant tout le jour, aussi il y en a qui commencent à veiller dès la première veille, et ce sont ceux qui se donnent à Dieu dès leur plus grande jeunesse; d'autres veillent à la seconde, ce sont ceux qui pratiquent la vertu dans l'âge viril; d'autres enfin veillent à la troisième, et ce sont ceux qui font pénitence lorsqu'ils sont déjà dans la vieillesse. Je sais ce que des hommes peu chrétiens, et qui ne font pas réflexion sur les paroles de l'Evangile, me diront là-dessus, voilà leur raisonnement : Pourvu que le Seigneur nous trouve veillant, lorsqu'il arrivera, nous serons heureux; nous pouvons donc sans crainte attendre à veiller à la troisième veille, c'est-à-dire à la fin de notre vie, puisqu'il nous suffit d'être trouvés veillant pour être heureux. Que voilà un mauvais raisonnement ! Je vous avoue que si le Seigneur à son arrivée vous trouve veillant, votre bonheur est immanquable; mais que savez-vous quand il arrivera ? Si pour vous qui attendez à veiller à la troisième veille, il vient à la seconde, ne vous trouvera-t-il pas endormis ? Et par conséquent vous serez damnés. Si pour vous qui retardez à veiller à la seconde veille, il vient à la première, ne vous trouvera-t-il pas endormis ? Et par conséquent vous serez damnés. Mais je veux que vous ne soyez pas surpris; qu'il vienne, comme vous l'avez pensé, à la seconde et même à la troisième veille. Quelle assurance avez-vous qu'il vous trouvera veillant de la manière qu'il faut veiller pour être heureux? Vous serez tellement assoupis par l'habitude que vous aurez contractée de vous laisser aller à vos passions, qu'il vous sera très-difficile de vous éveiller : vous aurez quelque lueur de foi, quelque connaissance de la vérité; mais cela sera si faible, que vous n'ouvrirez pas les yeux, outre que ce que vous connaîtrez vous paraîtra si opposé à vos inclinations et à vos intérêts, que vous chercherez mille prétextes pour ne vous y pas soumettre. C'est pourquoi il est plus sûr et plus avantageux pour vous d'imiter saint Marcel et de veiller dès la première veille, de veiller jusqu'à la troisième, afin que vous soyez trouvés veillant, lorsque le Seigneur viendra : *Je vous dis en vérité que s'étant ceint il les fera mettre à table et viendra les servir.*

S'étant ceint, c'est-à-dire s'étant mis en état de les récompenser selon leur mérite et leur fidélité, il les fera mettre à table; c'est une manière de s'exprimer qui signifie le repos et le plaisir éternel dont il fera jouir ceux qui l'ont bien servi, nous dit saint Grégoire (*loc. cit.*). Le Seigneur parle de la même manière dans une autre rencontre, quand il dit : *Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et ils se mettront à table avec Abraham, Isaac et Jacob*, et notre divin Maître se sert du terme de reposer, non-seulement parce que les anciens étaient autour des tables couchés sur des lits, mais pour nous apprendre que nous reposerons éternellement, après avoir travaillé pendant notre vie. Ceux qui veillent fatiguent, ceux qui dorment se reposent; les bons serviteurs veillent, et ils sont exposés à des fatigues continuelles. Les mondains dorment, et ils sont toute leur vie dans le repos et dans l'oisiveté; mais après la mort les bons serviteurs se reposeront, il n'y aura plus ni tourment, ni travail : les mondains travailleront, ils seront jetés dans les ténèbres extérieures; c'est là où pendant toute l'éternité ils pleureront et grinceront les dents. Heureux par conséquent les serviteurs qui ont été trouvés veillant ! En passant il viendra les servir, il passera, et ses élus passeront. Il passera, parce que du jugement il retournera dans sa gloire, comme nous dit saint Grégoire (*loc. cit.*); il passe pour nous à cause que de la vue de son humanité il nous élève à la contemplation de sa divinité; c'est un passage qui n'est que pour ses élus. Tous, et prédestinés et réprouvés, le verront au jour du jugement sous la forme de serviteur, parce que tous verront son humanité. *Ils verront*, dit saint Jean, *celui qu'ils ont méprisé, qu'ils ont condamné, qu'ils ont crucifié* (*Joan.*, XIX); mais tous ne le verront pas dans l'éclat de sa divinité. Il ne passera point pour les réprouvés, ils seront précipités dans le lieu de leur supplice; il passera pour les élus, ils se verront dans la gloire de sa divinité. Craignons d'être du nombre de ceux qui ne passeront point et en faveur de qui le Seigneur ne passera pas; de ceux qui n'auront jamais l'avantage de voir le Seigneur dans sa gloire, parce qu'ils n'ont point été dans la disposition des serviteurs fidèles. C'est le moyen d'éviter un malheur que saint Marcel a évité, et que si peu de chrétiens évitent, comme nous verrons en expliquant la dernière partie de mon évangile.

TROISIÈME PARTIE.

Or, sachez que si le père de famille était averti de l'heure que le voleur doit venir, il veillerait sans doute et ne laisserait pas percer

sa maison. C'est nous vouloir animer par la considération de tout ce que les hommes font pour conserver les biens de la terre; il n'y a point de fatigues qu'ils ne prennent pour les amasser, et quand ils ont amassé quelque chose, ils se savent bon gré de toutes les peines qu'ils ont prises. Ces travaux leur donnent encore plus d'amour et plus d'attachement pour leurs richesses, qui leur sont chères à proportion de ce qu'elles leur ont coûté à acquérir. Si les hommes travaillent le jour et la nuit pour amasser de l'argent, que ne feront-ils point pour le conserver? Quels soins ne prennent-ils point, soit pour le lieu où ils le mettent, soit pour les coffres dans lesquels ils les enferment, soit pour les personnes qui les approchent! A plus forte raison devez-vous avoir soin des richesses spirituelles; on peut perdre les biens temporels sans que cela cause aucun préjudice à votre âme, et sans que votre bonheur y soit en aucune façon intéressé. Il n'en est pas de même des biens spirituels, la félicité d'une âme y est attachée : si elle les conserve, elle est heureuse; si elle les perd, elle est malheureuse. Quoi! le père de famille ne voudrait pas avoir donné lieu à un voleur de percer sa maison et d'enlever ce qu'il a de meilleur; et vous, par votre négligence, vous donnerez lieu au diable de vous faire perdre ce que vous avez de meilleur? Le Saint-Esprit vous fait dire : Ne donnez point occasion au diable d'entrer dans votre cœur, et de s'en rendre maître, veillez comme le père de famille. Satan peut être considéré comme un voleur; il est toujours à épier le moment de nous appauvrir, de nous dépouiller, de nous blesser, de nous donner la mort. Si nous nous endormons, il fera son coup, et nous serons sans excuse. Le Seigneur dit : Si le père de famille était averti de l'heure que le voleur doit venir; s'il arrive souvent que les pères de famille sont volés, c'est qu'ils ne sont point avertis. Les voleurs n'avertissent pas ceux qu'ils ont dessein de voler : si donc les pères de famille laissent percer leur maison, c'est qu'ils dorment, et ils dorment parce qu'ils ne sont pas avertis. Il n'en est pas de même des chrétiens : s'ils sont volés ou tués, c'est leur seule négligence qui en est la cause; ils ne sauraient pas dire qu'ils n'ont pas été avertis. Que de paraboles dans l'Evangile qui ne se terminent qu'à leur donner des avis! Que lisent-ils dans les écrits des saints? qu'entendent-ils de la bouche des prédicateurs? que leur disent les confesseurs dans le secret du tribunal? Ne vous laissez point surprendre par le voleur. Saint Jérôme vous donne un moyen admirable pour éviter ce malheur : Occupez-vous toujours à faire de bonnes actions, afin que le diable, vous trouvant occupé, ne puisse entrer chez vous. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que ce n'est pas seulement Satan que l'on doit regarder comme un voleur qui cherche à percer votre maison. Jésus-Christ nous a parlé de lui-même sous la figure d'un larron : n'est-ce pas de cette manière que saint Paul nous en parle? *Le jour du Seigneur*, dit-il aux Thessaloniciens, *est comme le jour d'un larron, il ne viendra qu'au milieu de la nuit.* C'est nous dire qu'il viendra lorsque vous n'y pensez pas, comme un larron vient, lorsque l'on s'y attend le moins. Saint Jean nous le dit de sa part dans son Apocalypse : *Si vous ne veillez, je viendrai à vous comme un larron*, je vous surprendrai, je vous enlèverai tout ce que vous aviez de meilleur.

Il faut que vous sachiez que l'arrivée du Seigneur est comparée au voleur pour plusieurs raisons : la première à cause qu'il n'y a rien de plus incertain : on est toujours surpris, parce que le voleur surprend toutes les fois qu'il vole, et s'il ne surprenait pas, jamais il ne volerait. Y aurait-il des chrétiens damnés, si l'avénement du Seigneur ne les surprenait pas. Comment nous en parle-t-il lui-même? Ne dit-il pas : Au temps de Noé les hommes mangeaient et buvaient, ils trafiquaient, ils mariaient leurs enfants jusqu'au jour que le déluge vint, qui les fit tous périr. Il en sera de même à la fin du monde, ils mangeront, ils boiront, ils trafiqueront, ils se marieront, jusqu'à ce que le Fils de l'homme vienne qui les perde tous. Ils seront donc surpris par ce juge terrible, comme on est surpris par les voleurs. La seconde raison, c'est que si un voleur ne se dispose pas à voler une maison, lorsqu'il croit que le père de famille veille, mais lorsqu'il est persuadé qu'il est profondément endormi, il en est de même de plusieurs chrétiens, qui sont surpris de la mort, lorsqu'ils sont profondément endormis, et par conséquent tout à fait indignes du ciel : ce qui est opposé à une certaine maxime qui court parmi ceux qui ne savent point leur religion, que Dieu nous prend toujours dans notre meilleur état. Y aurait-il des chrétiens damnés, après qu'ils ont été baptisés? N'étaient-ils pas dans un état très-digne du ciel? Ils ont perdu la grâce de l'innocence, et ils sont morts dans le crime. La troisième raison, c'est que si le voleur ne vient que pour enlever et que pour perdre, pourquoi notre divin juge fait-il mourir les impies, sinon pour les condamner aux peines que leurs crimes ont méritées, et leur enlever tous les biens qu'il leur avait donnés. Ce sont donc ces hommes endormis dans la volupté et dans toutes leurs autres passions, qui laissent percer leur maison; les justes ne permettent pas qu'on perce leur maison, ils l'ouvrent de bon cœur et avec joie à leur juge, ils ont de la complaisance de les recevoir. Il y a longtemps qu'ils souhaitent de se voir en liberté, pour le posséder sans le pouvoir perdre; ils sont dans les mêmes sentiments du vieillard Siméon : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre serviteur en paix.* Voilà l'état de saint Marcel, la mort ne l'a jamais pu surprendre : il a toujours été au-devant d'elle, il n'a point laissé percer sa maison, il en a ouvert la porte. L'amour qu'il avait pour son Dieu lui faisait souhaiter avec ardeur de le posséder. Ce sont les impies, ce sont les mon-

dains qui laissent percer leur maison. Il faut les arracher du monde, et les contraindre comme par force d'en sortir ; ils ne meurent qu'avec répugnance et malgré eux; ils voudraient qu'il n'y eût ni Dieu ni paradis; leur chair est leur Dieu, le monde est leur paradis : avoir des richesses, jouir des plaisirs, voilà leur félicité. Cependant il faut qu'ils meurent : il est vrai que la mort n'a rien que d'amer pour eux, comme elle n'a rien que d'agréable pour les justes. Il faut les imiter pour éviter le malheur des impies; et pour cela suivons le conseil que le Seigneur nous donne dans le dernier verset de mon évangile : *Tenez-vous donc aussi toujours prêts, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.*

Le Seigneur a voulu que le moment de la mort nous fût inconnu, afin que nous fussions toujours occupés à le prévoir, toujours éveillés, toujours sur nos gardes. Ce qui produit deux effets admirables : le premier, de nous abstenir de commettre le péché, de crainte que la mort ne nous y surprenne; le second, de nous engager à pratiquer la vertu, afin que la mort nous trouve faisant des bonnes œuvres. Ce n'est point à la vie à laquelle il faut penser, nous dit saint Grégoire; nos prévoyances ne doivent point être pour elle. Occupons-nous de la pensée de la mort; soyons prêts, comme nous le dit l'Evangile; soyons prêts, saint Marcel nous le dit encore par son exemple ; il nous le dit par le miracle de ce furieux dragon qui sortait tous les jours de la forêt, et qui venait dans le tombeau d'une femme adultère ronger son cadavre. Cette infidèle n'avait point prévu sa mort, elle en avait été surprise, elle n'avait pensé qu'à satisfaire une passion criminelle, elle devint la proie du démon; et ce juge terrible veut nous en donner quelque connaissance, en permettant qu'un dragon se nourrisse de son cadavre ; mais comme il donne le pouvoir à saint Marcel de le lier et de le faire disparaître, si nous veillons par la pureté de notre vie, par l'ardeur de notre charité, par la lumière de notre foi, nous éviterons le malheur de ceux qui laissent percer leur maison, qui sont volés et qui perdent la vie, et nous jouirons avec tous ses fidèles serviteurs d'un bonheur éternel; je vous le souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON IV.

POUR LA FÊTE DE SAINT EUSTACHE.

(3 *novembre.*)

Fratres, Sancti per fidem vicerunt regna, etc. (*Heb.*, II, 33-40).

Mes frères, les saints par la foi ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu; ont reçu l'effet des promesses : ont fermé la gueule des Lions.

L'apotre saint Paul nous voulant faire le portrait des justes qui se sont sanctifiés devant l'Evangile, vivant selon la loi de Dieu, et souvent selon les maximes de ce même Evangile, nous a représenté un grand nombre de saints qui se sont sanctifiés depuis l'Evangile ; il nous a fait voir leurs combats et leurs victoires; il nous les a exposés comme des modèles que l'on propose à des peintres et à des sculpteurs pour les imiter et pour se perfectionner en les imitant. C'est dans ce même esprit qu'il nous donne le portrait de saint Eustache et de toute sa famille, afin que nous ayons de quoi imiter et nous perfectionner, et même nous sanctifier en les imitant. Pour réussir dans ce dessein, il faut vous expliquer toutes les paroles de mon Epître : demandons les lumières du Saint-Esprit et la protection de la sainte Vierge, que nous saluerons en lui disant : *Ave*, etc.

DIVISION.

L'apôtre a cru qu'il ne pouvait mieux louer les saints de l'Ancien Testament, qu'en faisant les éloges de leur foi. Selon cette même pensée, nous ne saurions rien dire qui soit plus à la gloire de saint Eustache et de ses compagnons, que de publier leur foi. Ils se sont trouvés dans des états fort différents, ils ont eu grand nombre d'ennemis, ils ont souffert diverses sortes de peines; et c'est dans toutes ces occasions et à l'égard de tous ces objets que leur foi a le plus éclaté, parce que c'est en tout cela qu'ils ont fait paraître combien ils étaient fidèles à leur religion, et combien ils aimaient leur Dieu. Ils l'ont servi exactement, quelque chose qui leur soit arrivé, pour nous apprendre qu'il n'y a rien de plus glorieux à chacun que d'être à Dieu, même dans les états les plus fâcheux; c'est le regarder comme l'auteur de tout ce qui arrive. Le saint homme Tobie était dans ce sentiment et dans cette pratique ; c'est pourquoi il dit à Dieu : *Quiconque vous rend le culte qui vous est dû se tient assuré que, si vous l'éprouvez pendant sa vie, il sera couronné; si vous l'affligez, il sera délivré, et si vous le châtiez, il pourra obtenir miséricorde* (*Tob.*, III, 21). Saint Eustache a donc rendu à Dieu un culte parfait, parce qu'il n'a regardé que Dieu dans tous les états où il s'est trouvé. Il n'a point eu de retour sur pas une créature du monde, et il n'a jamais eu aucune crainte que celle de déplaire à son Dieu, qui a toujours été le maître de son esprit et de son cœur. Parce que toute autre crainte pour ce qui regarde les choses temporelles est une preuve de la faiblesse de notre foi qui nous empêche d'envisager, dans les misères de la vie que nous souffrons, les desseins de la Providence, qui, en détachant notre cœur des commodités de la terre, nous rend dignes de posséder Dieu même. Cette foi, qui a élevé l'âme de saint Eustache, et qui l'a rendu si généreux, est cause qu'il n'a rien fait d'inutile pendant sa vie. Job parle de certaines gens qui le méprisaient dans son affliction, *dont la force et le travail des mains*, leur dit-il, *était moins que rien à mon égard.* Hélas ! que de chrétiens qui, manquant de foi, ne sont rien à l'égard de Dieu ! Ils travaillent, et leurs travaux ne sont d'aucun profit; ils

agissent, et leurs travaux ne sont point méritoires. Considérons la foi de saint Eustache, par rapport à ce que saint Paul nous écrit de la foi des saints; il nous fait voir dans mon épître quelle a été la vertu de la foi des saints, quelle en a été la force, et quel en a été le mérite. Saint Eustache par la vertu de sa foi a fait un grand nombre d'actions prodigieuses. Par la force de sa foi, il a souffert les travaux les plus rudes et les tourments les plus cruels; par le mérite de sa foi il a reçu un témoignage avantageux de Dieu et des hommes. Voilà ce que nous trouvons dans tous les différents états, par lesquels il a plu à Dieu de le faire passer, comme nous le connaîtrons en vous expliquant les trois parties de mon Epître, qui feront les trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les saints, qui par leur foi ont surmonté les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule des lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers. Les femmes ont recouvré leurs enfants, ayant été ressuscités après leur mort. Les paroles de ces trois versets nous font connaître combien nous avons de vertus à pratiquer, combien de périls à éviter, combien d'ennemis à combattre, pour vivre selon les règles du Christianisme. Et que saint Augustin a eu bonne raison de dire que toute la vie d'un chrétien, s'il vit selon l'Evangile, est une croix et un martyre. Les vertus ne se pratiquent point sans se faire violence, les périls ne s'évitent point sans veiller sur soi-même, les ennemis ne se combattent point sans beaucoup de travail. La foi est donc absolument nécessaire, puisque sans elle on ne pratiquera point la vertu, on n'évitera point les périls, on ne combattra point les ennemis. Saint Eustache excité, animé, soutenu par la foi, a commencé à pratiquer les vertus les plus nobles et les plus avantageuses.

Les saints qui par leur foi ont accompli les devoirs de la justice. La vertu de justice a une juridiction fort étendue, parce qu'elle s'étend sur tout ce qui regarde Dieu et le prochain, sans s'oublier soi-même. Est-il question d'accomplir la loi de Dieu, soit en faisant ce qu'il commande, soit en s'abstenant de ce qu'il défend? on vous dira aussitôt qu'il n'y a rien de plus juste. S'agit-il de louer Dieu, de le prier, de le remercier et d'engager un chacun à lui rendre ce qu'on lui doit d'honneur et de gloire, et d'empêcher que son saint nom ne soit blasphémé, que ce qui lui est consacré ne soit déshonoré? il n'y a rien de plus juste. Si nous jetons les yeux sur notre prochain, ne trouverons-nous pas que la justice s'étend sur ce qui regarde son corps, son esprit et son âme? Pour le premier, lui rendre ce que nous pouvons avoir à lui; lui payer ce que nous lui devons, le servir, l'assister, le soulager dans tous les besoins, autant qu'il est en notre pouvoir. Cela est de justice : ne point faire tort à sa réputation, et empêcher que d'autres ne lui en fassent, cela est de justice. Pour le second, l'instruire dans son ignorance, le conseiller dans ses doutes, le fortifier dans ses incertitudes, le consoler dans ses afflictions; cela est de justice. Pour le troisième, le porter à la pratique de la vertu, le retirer du vice, procurer son salut, empêcher sa damnation, rien de plus juste. Mais il ne faut pas s'oublier soi-même. Si on prend soin de procurer aux autres ce qui leur est nécessaire pour le temps et pour l'éternité, il est juste que nous nous appliquions avec soin à nous donner ce qui nous est nécessaire en cette vie, et ce qui nous sera avantageux en l'autre. Voilà les devoirs de la justice qui s'étendent fort loin, comme vous voyez, et qui sont observés de fort peu, parce qu'il y en a peu qui aient la foi nécessaire pour les remplir et pour bien connaître ce que l'on doit à Dieu, ce que l'on doit au prochain, et ce que l'on se doit à soi-même. Et pour cela il ne faut ni trop d'attachement à la créature, ni trop d'amour pour soi-même. Car si l'on est trop attaché à la créature, l'on oubliera souvent de rendre à Dieu ce qu'on lui doit, et l'on préférera la créature que l'on aime trop, à d'autres que l'on n'aime pas assez, et en l'un et en l'autre on fera de grandes injustices. Que si l'on s'aime trop, on préférera son intérêt et son plaisir à ce que l'on doit à Dieu et au prochain, et cela augmentera les injustices. Mais qui n'est point attaché à la créature, ou qui ne s'aime point trop soi-même? Ce qui me ferait dire : Qui n'est point injuste? C'est celui qui est juste et qui comme tel vit de la foi, ne s'appliquant qu'à imiter le Seigneur, qui n'est pas seulement juste, comme dit le prophète royal, mais de plus qui aime la justice : il aime à la faire; c'est pourquoi tous ses jugements sont équitables, et toute sa conduite est selon la justice. Mais non-seulement il aime à la faire, mais de plus il se plaît à la voir faire aux hommes, parce que ce leur est un moyen de se rendre semblables à lui, puisque, selon saint Jean : *Celui qui fait la justice est juste,* et celui qui est juste est semblable au *Seigneur qui est juste et qui aime la justice* (*Joan.*, III). Il l'aime en lui-même et dans toutes ses œuvres, il l'aime dans les hommes et dans toutes leurs pratiques, ce que le prophète Isaïe nous représente quand il dit : *Vous êtes allé au-devant de ceux qui étaient dans la joie, et qui vivaient dans la justice;* ce qui marque combien ceux qui ont rempli tous les devoirs de la justice, sont agréables à Dieu. Concluez de là que saint Eustache a eu une foi qui le justifiait et qui le rendait agréable à Dieu. Car il a su ce qu'il lui devait, comme au souverain de l'univers; il a su ce qu'il devait à son prince; enfin il a su ce qu'il devait à ceux qui lui étaient soumis. Quand il a été question de rendre à Dieu ce qu'il lui devait, il n'a connu ni princes, ni égaux,

ni inférieurs, ni soi-même. Quand son devoir l'a engagé à servir ses supérieurs, il n'a point considéré l'amour de ses égaux, l'affection de ses inférieurs, ni son propre intérêt. Quand son devoir a exigé qu'il travaillât pour seségaux ou pour ses inférieurs, il ne s'est point épargné lui-même; enfin il a rempli les devoirs de la justice, et partout et à l'égard de tous. Ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'avait été animé d'une foi vive, par le secours de laquelle il a évité tous les périls dans lesquels il s'est trouvé.

Saint Paul nous en marque de trois sortes : la première de fermer la gueule des lions, la seconde d'arrêter la violence du feu, la troisième d'éviter le tranchant des épées.

Ne nous arrêtons point à la lettre : ne disons point que la foi de saint Eustache a fermé la gueule de ces bêtes féroces, que l'on dit avoir enlevé ses enfants; qu'il a arrêté la violence du feu déshonnête dont ce capitaine de navire brûlait pour sa femme; qu'il a évité le tranchant des épées de ses ennemis : entendons tout cela d'une manière plus spirituelle; disons que ce *lion rugissant* est le diable. C'est ainsi que saint Pierre nous le représente, toujours occupé à chercher quelqu'un pour le dévorer; cet apôtre dit que le diable tourne en cherchant. Quand les bêtes carnassières veulent dévorer une brebis, elles ne vont pas de front se jeter sur le troupeau, parce qu'elles craignent les chiens et le berger; mais elles tournent autour pour voir si les chiens veillent, si le berger est en sentinelle, s'il n'y a point quelque brebis qui s'écarte, et pour épier l'occasion de se jeter sur la proie et la pouvoir emporter. Le diable fait de même : c'est un lion, il tourne en cherchant, il examine si nous sommes occupés à ce qui est de notre devoir, ou si nous sommes dans l'assoupissement et la paresse; si notre esprit est recueilli et en la présence de Dieu, ou s'il est dissipé : il tourne encore pour nous représenter un objet qui flatte nos sens, qui excite quelqu'une de nos passions; enfin ce lion tourne pour nous faire tourner. Le Prophète royal dit que *les impies marchent en tournant;* ils vont toujours comme sur un cercle, parce qu'ils finissent ordinairement où ils ont commencé; ils pèchent, ils se repentent d'avoir péché; ils vont à confesse, ils retournent à leur péché; en péchant ils commencent le cercle, en se repentant ils avancent, en s'accusant ils le continuent, en récidivant ils l'achèvent et ils se trouvent au premier point d'où ils sont sortis. Ils n'ont fait que tourner; le diable tourne aussi pour les dévorer : comment résister à ce lion furieux? Saint Paul dit que les saints qui ont la foi lui ferment la gueule ; et saint Pierre nous avertit que c'est par la foi que nous devons résister à ce lion; lui résister, lui fermer la gueule, l'empêcher de nous mordre et de nous dévorer, c'est la même chose à laquelle la seconde sorte de périls a beaucoup de rapport, c'est d'arrêter *la violence du feu.*

La foi des jeunes Hébreux jetés dans la fournaise de Babylone par le commandement de Nabuchodonosor eut la vertu d'arrêter la violence du feu, *qui ne les toucha en aucune façon, et qui ne leur fit aucune peine.* Mais ce n'est pas en cela que consiste la plus grande vertu de la foi, c'est d'arrêter la violence du feu qui brûle le cœur, ou le feu de l'avarice, ou le feu d'un amour déréglé, ou le feu de la colère, ou le feu de l'ambition, car c'est ce qui nous expose au plus dangereux péril de brûler éternellement. Ce feu violent n'en demeure pas au cœur, il passe jusqu'à l'âme et il l'embrase, et ce qu'il y a de funeste, c'est que ce feu ne s'éteint point à la mort, il sert à entretenir celui de l'enfer. Saint Eustache avant sa conversion était brûlé du feu de l'ambition : mais la foi qu'il reçut, en devenant serviteur de Jésus-Christ, eut la vertu d'arrêter la violence de ce feu, et même de l'éteindre, pour ne lui donner que des sentiments d'humilité, et le feu de la charité s'empara de son cœur et y causa un violent embrasement. Nous lisons dans les livres de Moïse que le feu de la colère de Dieu s'alluma un jour avec tant de violence, que se répandant sur les coupables il les consumait. Aaron animé et embrasé du feu de la charité, prend du feu sacré qui brûlait sur l'autel, en met dans son encensoir, et s'en va s'opposer à ce feu vengeur qui faisait périr tant de personnes, et le feu sacré de l'autel, joint au feu de la charité de ce pontife, arrête la violence du feu de la colère de Dieu, et le fait cesser. Un chrétien qui a de la foi ne se laisse point aller au feu de sa passion, il connaît que cela est contraire à la raison et opposé à la religion chrétienne. Que si en qualité d'homme il doit en arrêter la violence, à plus forte raison est-il obligé de le faire en qualité de chrétien. Les réflexions qu'il fait lui donnent lieu d'arrêter la violence de ce feu, et d'éviter le tranchant des épées, qui est la troisième sorte de périls qu'il faut éviter, et pour lequel on a besoin de la foi.

Les justes dont saint Paul parle ont souvent évité le tranchant de l'épée de leurs ennemis : Josué, Gédéon, David, n'ont-ils pas vu des hommes l'épée à la main, qui les poursuivaient? Leur foi leur a fait éviter ce péril. Saint Eustache n'a-t-il pas vu des ennemis l'épée à la main contre lui, il a évité cela. Mais il y a une sorte d'épées plus dangereuses, ce sont les mauvaises langues: le Prophète royal les appelle *des épées fort pointues*, parce qu'elles percent aisément, et qu'elles font des plaies fort profondes et qu'il est difficile de guérir. Saint Augustin, voulant nous faire connaître la mauvaise foi des Juifs, qui disaient à Pilate qu'il ne leur était pas permis de faire mourir personne, leur dit : Vous avez tué Jésus-Christ, vous en êtes les assassins, et vous l'avez tué avec vos langues qui vous ont servi d'épées, et vous les avez aiguisées, lorsque vous avez crié : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* Nous devons donc regarder toutes les mauvaises langues comme des épées, et il faut que nous tâchions d'en éviter le tran-

chant, et cela de deux manières : ou en ne donnant pas occasion aux médisants de porter quelques coups à notre réputation, ou en n'ayant jamais la complaisance d'écouter ce qu'ils diront contre la réputation du prochain, et pour cela il faut de la foi. Si vous vivez selon les règles de la foi chrétienne, vous ne donnerez aucune prise à la langue, cette épée tranchante de vos ennemis, et vous n'aurez jamais la complaisance d'écouter ce qu'elles diront contre le prochain, ce qui vous empêchera d'en être blessés, ni de contracter aucune maladie, en ne communiquant point avec eux. Car rien ne rend une âme malade que le péché, qui est même capable de la faire mourir. Si les corps deviennent malades avec les malades, les âmes devenant mauvaises avec les méchants, elles ne sauraient éviter ce péril qu'en les fuyant: et si un malade ne saurait recouvrer la santé qu'en quittant le mauvais air pour en respirer un plus pur, une âme qui est devenue malade en fréquentant les pécheurs doit dire à Dieu : *Ayez pitié de moi*, *Seigneur, parce que je suis malade*, et s'éloigner de tous ceux qui sont corrompus. Cela ne suffit pas encore, nous ne sommes jamais en repos pendant cette vie; tantôt il faut fuir et tantôt il faut demeurer fermes; il y a des occasions qu'il faut éviter, et il y a des ennemis à combattre.

Saint Paul nous représente la foi, tantôt comme un bouclier sur lequel nous recevons tous les traits que nos ennemis nous lancent, et ils ne peuvent venir jusqu'à nous; tantôt il nous en parle comme d'une cuirasse, dont il souhaite que nous soyons revêtus, puisqu'il est question de surmonter les royaumes, de soutenir des combats, et de mettre en fuite les armées des étrangers. C'est à la lettre ce que les saints dont l'Apôtre parle ont fait; Josué, Barac, Gédéon, Samson, Samuel, David, ont vaincu les rois et surmonté les royaumes. C'est aussi ce que saint Eustache a fait; il a surmonté, il a combattu, il a défait les étrangers, les ennemis de son prince et de sa patrie. Il l'a fait comme les capitaines de l'Ancien Testament avec la foi; mais il avait le royaume de Satan à surmonter, le monde à combattre, la chair à vaincre. Que d'ennemis, et des ennemis puissants, et des ennemis qui ne peuvent être dissipés ni détruits en un jour, ni en une année, ni même en plusieurs années! mais des ennemis qui se renouvellent et qui sont aussi dangereux, après avoir été défaits mille fois, que la première. Que le royaume de Dieu soit donc toujours au milieu de vous, afin que le royaume de Satan ne puisse s'y étendre. Job disait de ce malheureux esprit, que *c'est un roi qui a son autorité sur tous les enfants de superbe* (*Job.*, IV.) Puisque Dieu ne se repose et n'établit son trône que sur les humbles, il est convenable que Satan ne se repose et n'établisse son trône que sur les superbes. C'est donc par une foi qui nous humilie, nous faisant connaître d'une part la grandeur de Dieu, et nous découvrant de l'autre notre néant; et cette foi nous met en état de surmonter les royaumes de Satan et du monde, et même celui de la chair, parce qu'elle empêche que *le péché ne règne dans votre corps mortel* (*Rom.*, VI), comme l'Apôtre vous le recommande. Il faut pour cela avoir toujours les armes à la main, ne pas permettre que notre foi s'affaiblisse, mais demander tous les jours à Dieu qu'il l'augmente, afin que nous soyons continuellement victorieux. Que le monde avec toutes ses beautés, avec ses pompes et ses spectacles, avec ses richesses et ses honneurs, ne prenne jamais aucune autorité sur nos cœurs, et que son royaume ne s'étende point sur vous. Qu'une âme est heureuse qui vit de la foi! elle est toujours victorieuse du monde, n'ayant aucun amour pour lui, ni pour tout ce qu'il contient. Les idolâtres sont esclaves du monde, ils cherchent avec empressement les biens du monde, et ils mettent tout leur bonheur à le posséder. Il ne faut pas vous en étonner, ils n'ont pas de foi; les vrais chrétiens, les compagnons de saint Eustache regardent le monde avec mépris; ils n'ont que de la haine pour lui, et ils peuvent dire avec saint Jean : *Cette victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est l'effet de notre foi; car qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est le Fils de Dieu?* (*I Joan.*, V, 4.) J'ai donc eu raison de dire que celui-là était heureux, qui conservait sa foi et qui vivait de la foi, parce que cela était cause qu'il était toujours victorieux de tous les ennemis de son salut, et que même il avait une force héroïque pour soutenir les travaux les plus rudes et pour souffrir les tourments les plus cruels : c'est la force de la foi de saint Eustache, comme nous verrons en vous expliquant la seconde partie de mon Epître.

SECONDE PARTIE.

Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection, v. 35. *Ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toute manière; ils sont morts par le tranchant de l'épée, ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant destitués de tout, abandonnés, affligés, persécutés et maltraités. Les autres ont passé par l'épreuve des moqueries et des fouets, et même des chaînes et des prisons*, v. 36. *Et ceux dont le monde n'était pas digne, ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre.* L'Apôtre a cru qu'il ne pouvait mieux nous faire l'éloge de la foi des saints martyrs qu'en nous faisant le détail de tous les travaux qu'ils ont soufferts, de tous les tourments qu'ils ont endurés, parce que c'était nous apprendre combien cette foi leur a donné de force. Tous n'ont pas été exposés aux mêmes peines, comme saint Paul nous le fait connaître. Saint Eustache et ses com-

pagnons ont soutenu presque tous les différents tourments dont l'Apôtre nous vient de faire la description. Ce qui n'a servi qu'à faire éclater leur foi, qui leur a donné la force de souffrir avec courage et même avec joie tant d'outrages et tant de maux différents. Saint Paul commence par les railleries, les fouets, les chaînes et les prisons, parce que c'était par où les idolâtres et les Juifs opiniâtres commençaient à tourmenter les chrétiens. D'abord ils se moquaient d'eux, de ce qu'ils adoraient pour leur Dieu celui qui avait été crucifié avec les scélérats; de ce qu'ils reconnaissaient pour le Messie et le Fils de Dieu celui qu'ils avaient condamné comme un séducteur. Mais le disciple ne devant pas être mieux traité que le maître, et le maître ayant été exposé aux insultes et aux moqueries de ses ennemis, il fallait que ses disciples fussent préparés aux mêmes mépris. Le prophète Isaïe, qui a prédit tout ce que le Seigneur devait souffrir, dit : *Je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats ;* et il n'était traité de la sorte que parce qu'il avait prêché la vérité, sans avoir égard à personne, et qu'il avait confessé qu'il était Fils de Dieu. Jérémie, parlant de sa personne, dit que *la parole du Seigneur a été cause de toutes les moqueries et de toutes les railleries que l'on a faites de lui* (*Jerem.*, XX). Les mondains, qui sont plus idolâtres de leurs intérêts que les païens, qui sont plus opposés à l'Evangile que les Juifs, que ne disent-ils point d'un homme de qualité qui aime mieux perdre son bien, ses charges, sa patrie, sa vie même, que de rien faire contre sa religion? Combien est-il moqué? Après les moqueries ils se servaient des fouets, ce qui a toujours été regardé de toutes les nations comme un supplice honteux; c'est pourquoi il n'était pas permis de fouetter un citoyen romain; mais on ne gardait aucune mesure pour les chrétiens, et l'on n'observait aucune loi à leur égard, comme les Juifs et les gentils n'en avaient point gardé à l'égard de Jésus-Christ, qu'ils avaient fouetté si longtemps et d'une manière si cruelle. Ensuite ils les enchaînaient et les mettaient en prison. Saint Paul suit pas à pas la conduite des ennemis des serviteurs de Jésus-Christ, dont il a fait l'épreuve lui-même : après les moqueries, les fouets, après les fouets, les chaînes et la prison. C'est ce que l'on a exercé contre les prophètes avant l'Evangile, et contre les apôtres depuis Jésus-Christ. C'est même ce que les martyrs ont souffert, et tout cela n'a été que le commencement des douleurs que les idolâtres et les Juifs ont eu dessein de leur faire sentir, se persuadant que cela serait propre à les ébranler, et que prévoyant qu'après ces affronts on ne les mettrait pas en liberté sans les tourmenter cruellement, cela les engageât à renoncer leur religion. Rarement ces ennemis de Jésus-Christ réussissaient-ils dans leur conduite ; ce qui était cause que leur haine et leur fureur augmentait contre les saints. Ils ne les retiraient de la prison que pour les faire mourir par quelque cruel tourment : *les uns ont été lapidés,* ce qui est arrivé à plusieurs depuis Naboth jusques à saint Etienne ; *ils ont été sciés*, comme Isaïe par le commandement du roi Manassès, selon la tradition des Juifs que les Pères ont suivie ; *ils ont été éprouvés en toute manière,* c'est-à-dire par toutes sortes de raisonnements, de promesses, de tourments et de tortures, pour les faire renoncer à la foi. Comment ont-ils éprouvé Matthatias et ses enfants, Eléazar, ce vieillard de quatre-vingt-dix ans, les sept frères Machabées et leur mère? Tout ce qu'une fausse douceur a de plus agréable, tout ce qu'une vraie cruauté a de plus barbare a été été employé. Mais la foi les a fait triompher, et des promesses, et des maux, comme saint Eustache et ses compagnons : ils ont même souffert qu'on les fît mourir; car ils auraient pu s'exempter de ces cruels tourments. Mais ils n'ont rien fait pour cela, comme nous dit saint Paul, *ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection.* Et comment la racheter? En renonçant à leur religion, en consentant à ce que leurs ennemis demandaient d'eux, en donnant de l'encens aux idoles, en offrant des sacrifices aux démons, en blasphémant le seul vrai Dieu et son Fils unique Jésus-Christ.

Saint Eustache aurait pu de cette manière racheter sa vie, et avoir des charges et des revenus considérables, s'il avait voulu plaire à son prince, qui était idolâtre, et dans des choses qui étaient directement contraires à la religion chrétienne. Saint Augustin a été bien aise que l'ont connût la conduite des chrétiens qui avaient des maîtres idolâtres. Dans tout ce qu'ils commandaient, qui n'était point contraire au christianisme, ils obéissaient promptement et ponctuellement; ils exposaient même leur vie, quand il y allait du service de leurs maîtres; que s'ils leur commandaient ce que Dieu leur défendait, ils se retiraient, ils se laissaient tuer, ils ne se défendaient pas. Car ils savaient que leur religion ne leur permettait pas de tirer l'épée contre leur prince ; ils ne cabalaient point contre lui, ils n'excitaient point à la révolte ceux qu'ils savaient être mécontents; ils ne faisaient point de traités avec les étrangers pour les attirer dans l'empire. Ils priaient, ils souffraient, ils se laissaient tuer, parce que la religion chrétienne ne leur enseignait et ne leur permettait point autre chose: Tous ceux de quelque nation ou de quelque condition qu'ils soient, qui ne sont point dans ces sentiments, ne sont point chrétiens, ne sont d'aucune religion, et on peut les regarder et les traiter comme des athées, n'y ayant jamais eu de religion qui ait permis le parricide; c'est une espèce de parricide que de se révolter et de porter les armes contre son prince. Saint Eustache et ses compagnons n'ont jamais voulu rien faire contre Dieu; mais jamais aussi ils n'ont rien voulu faire contre leur prince. Ils ont prié, ils se sont laissé tuer, n'ayant point voulu rache-

ter leur vie présente, ni par des actions contraires à ce qu'ils devaient à leur Dieu, ni par des révoltes et des séditions; ils se sont comportés de la sorte, afin de trouver une meilleure vie dans la résurrection. Ces paroles nous font connaître que si tous les hommes ressuscitent, la résurrection ne sera pas égale pour tous; les uns ressusciteront pour la mort, et les autres pour la vie. Voilà déjà une grande différence: et parmi ceux qui ressusciteront pour la vie, il y aura encore une grande différence, et saint Paul nous le dit et nous le veut faire connaître par une comparaison: *Le soleil*, dit-il, *a son éclat, la lune le sien, et les étoiles le leur, et entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre; il en arrivera de même dans la résurrection des morts* (I *Cor.*, XV, 41, 42).

N'est-ce pas nous dire que ceux qui ont servi Dieu sur la terre avec plus de fidélité et d'amour; que ceux qui ont renoncé généreusement aux honneurs, aux plaisirs et aux richesses du monde, pour vivre selon les maximes de l'Evangile; que ceux qui ont souffert toutes les injustices et toutes les cruautés et la mort même, plutôt que de rien faire contre ce qu'ils devaient à leur Dieu; que ceux-là auront dans la résurrection une vie plus glorieuse, et qu'ils paraîtront comme ces étoiles de la première grandeur, parce que plus il y aura de mérite dans une âme, et plus il y aura de récompense; plus il y aura de charité, et plus il y aura de mérites. Mais la charité, selon le Seigneur lui-même, ne saurait aller plus loin que de donner sa vie pour ce que l'on aime: nos saints ont aimé Dieu, ils lui ont donné l'honneur qu'ils avaient acquis, et qu'ils pouvaient encore acquérir selon le monde. Ils lui ont donné toutes les richesses qu'ils possédaient et celles qu'ils pouvaient amasser; ils lui ont donné tous les plaisirs qui se présentaient à eux; et par-dessus tout cela voulant porter leur amour aussi loin qu'il pouvait aller, ils ont donné leur propre vie, n'ayant rien voulu faire pour la racheter, *afin d'en avoir une meilleure dans la résurrection.* La vie qu'ils recevront sera donc autant précieuse, autant glorieuse que celle qu'ils ont passée sur la terre a été pauvre, souffrante et méprisée. Lisez ce que saint Paul nous en dit: *Ils étaient vagabonds*, c'est-à-dire, ou qu'ils n'avaient pas le moyen de demeurer dans une même maison, ou qu'ils ne s'y trouvaient pas en assurance; ce qui les obligeait d'aller d'un lieu en un autre, comme le Seigneur leur dit: *S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre.*

Leurs habits étaient conformes à leur état: comme ils n'avaient point de demeure assurée, ils n'avaient point aussi de vêtements commodes. C'est de cette manière qu'Elie, Elisée, les fils des prophètes, Ezéchiel, Jean-Baptiste, ont été vêtus; ces habits de peaux étaient les précieux vêtements de ces fameux prédicateurs de la pénitence, de ces grands ennemis du luxe, de la mollesse, de la sensualité de la vie. C'est de cette manière que ceux qui n'avaient que du mépris et de la haine pour le monde, qui le condamnaient et qui en étaient persécutés, et qui étaient à tout moment prêts à le quitter, même par la mort la plus cruelle, étaient vêtus. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'exciter à la pénitence, et de ne faire voir à l'extérieur que ce qui est plus capable de flatter les sens, et ce qui sent le luxe et la vanité du monde: de plus les chrétiens peuvent-ils dire qu'ils sont disposés au martyre, et qu'ils souffriraient plutôt les tourments et la mort, que de renoncer leur religion, lorsqu'ils font autant de dépense, qu'ils emploient un temps si considérable, et qu'ils apportent tant de soins et d'affectations? Je conçois bien et je suis très-persuadé que les prophètes et les confesseurs, que saint Paul nous représente vêtus de peaux de brebis et de chèvres, sont disposés au martyre; et je puis dire de même que ces chrétiens, qui ont si grand soin de parer leurs corps, ne pensent qu'à la vie présente, et sont prêts à tout sacrifier pour se la conserver, fuyant même tous les exercices de la pénitence, ne voulant que la joie, ne cherchant que les compagnies agréables, et souhaitant d'avoir toutes choses en abondance. Que ces chrétiens sont opposés à ces saints dont saint Paul nous fait le portrait! des saints *qui étaient abandonnés, destitués de tout, affligés, persécutés!* Que tout cela paraît triste, et particulièrement quand on a été quelque chose de considérable, comme notre saint Eustache; qu'ayant été très-riche, on se trouve si pauvre, que l'on est destitué de tout, et que l'on n'a pas même ce qui est absolument nécessaire pour vivre; quand on a été suivi d'un grand nombre de personnes, et que l'on se voit abandonné de tout le monde; que tous ceux qui s'empressaient de vous donner des marques de leur estime et de leur respect vous fuient comme si vous étiez capable de les gâter; et que non-seulement ils vous fuient, mais au lieu qu'autrefois ils ne pensaient qu'à vous réjouir et à vous procurer du plaisir, qu'il semblait qu'ils devaient se déclarer les ennemis de tous ceux qui s'opposaient à vous; présentement ils ne sont appliqués qu'à persécuter et à vous affliger, comme faisaient les amis de Job.

Un si surprenant changement ne peut-il pas être regardé comme un fâcheux martyre; et n'est-ce pas dans un semblable changement que l'on a besoin de la foi pour se fortifier et pour soutenir ces abandons et ces persécutions? Comme Dieu prend sous sa protection ceux que les hommes abandonnent, comme le Prophète royal nous l'assure, quand il dit: *Parce que mon père et ma mère m'ont abandonné, le Seigneur a eu soin de moi;* et il a eu la bonté de me fournir tout ce qui m'était nécessaire, lorsque j'étais destitué de tout, me consolant dans mes afflictions, et me soutenant dans les persécutions que l'on me faisait: une âme, qui animée d'une foi vive

se trouve pénétrée de ces vérités, ne ressent aucune peine de ce que les créatures l'abandonnent. C'est même une joie pour elle, parce que cela lui donne plus de temps pour s'occuper à tout ce qui regarde le Créateur. La pauvreté, l'affliction, la persécution, ne blessent point son cœur ; elle pense que les biens et les joies du monde ne doivent point être pour elle, puisqu'elle fait profession de ne vouloir que les biens et les joies du paradis, et qu'elle ne voit rien dans tout le monde qui soit digne d'appliquer son esprit et de remplir son cœur. C'est pourquoi l'Apôtre parlant de ces âmes fortes et généreuses dit : *Et ceux dont le monde n'était pas digne ont passé leur vie errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre.*

Remarquez que l'Apôtre ne dit pas : Ceux qui n'étaient pas dignes du monde ; mais, *Ceux dont le monde n'était pas digne.* Ils étaient d'un prix trop considérable pour faire alliance avec le monde, qui n'a rien que de l'apparence et de la figure, n'étant que *concupiscence de la chair, que concupiscence des yeux et superbe de la vie ;* et quoiqu'il soit si peu de chose, il passe vite, et sa concupiscence passe avec lui. Il n'est donc pas digne de posséder le cœur de ces saints qui ne voulaient que Dieu, parce qu'ils ne trouvaient que Dieu qui fût digne d'eux ; ceci n'est point une ambition, mais une justice. Le monde ne nous a pas faits, c'est Dieu qui nous a créés ; nous ne sommes pas faits ni pour servir, ni pour posséder le monde, mais pour servir et pour posséder Dieu. Enfin nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, au contraire nous y avons renoncé, et nous avons reçu l'Esprit de Dieu, et un esprit qui nous donne droit de l'appeler notre Père. Si le monde ne nous a point faits, si nous ne sommes pas faits pour le monde, le monde n'est pas digne de nous. Si Dieu seul est notre principe, si Dieu seul est notre fin, si Dieu est notre original, étant faits à son image ; si Dieu est notre Père, ayant reçu son Esprit, il n'y a que Dieu qui soit digne de nous ; c'est pourquoi l'Apôtre *vous conjure de marcher dignement, selon la vocation à laquelle il vous a appelés.* Et qu'est-ce que marcher dignement, sinon ne regarder que Dieu seul digne de vous, et regarder le monde comme indigne de vous. C'était selon ce sentiment que saint Eustache avait abandonné toutes choses ; qu'il était errant dans les déserts et dans les montagnes, n'ayant pas une retraite assurée ; et c'était dans cet état qu'il se trouvait semblable au Fils de l'Homme, qui n'avait pas une place pour reposer sa tête ; il se retirait dans les antres et dans les cavernes de la terre. Que les saints dont le monde n'était pas digne ont goûté de douceurs dans ces antres ! qu'ils ont joui d'un délicieux repos dans ces cavernes de la terre ! Les mondains ont regardé ces retraites comme quelque chose d'affreux ; ils ont cru qu'elles ne pouvaient servir qu'aux bêtes de la terre : c'est qu'ils n'avaient point de foi. Mais nos saints, qui regardaient le monde avec mépris, et qui ne voulaient que Dieu seul, s'estimaient heureux dès qu'ils étaient dans un endroit où ils n'étaient point obligés d'avoir aucun commerce avec le monde, et où ils pouvaient posséder Dieu. C'était là où, se dégageant des créatures, et renonçant à eux-mêmes, ils augmentaient en vertu ; leur foi croissait toujours et leur méritait un témoignage avantageux devant Dieu et devant les hommes ; c'est ce que nous trouvons dans la dernière partie de mon Epître.

TROISIÈME PARTIE.

Cependant toutes ces personnes à qui l'Ecriture rend un témoignage si avantageux à cause de leur foi n'ont point reçu la récompense promise, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur. Tous les saints ont reçu un témoignage avantageux, et de Dieu, et des hommes ; ils ont été faits spectacle et à l'un et aux autres. Leur lumière n'a point été cachée sous le boisseau ni sous le lit, on l'a vue et Dieu en a été glorifié. Voilà le mérite de la foi ; celui qui la possède ne peut être tellement caché, qu'il n'éclate quelque jour ; toute la malice des hommes, toute leur cruauté, toutes leurs calomnies ; qu'ils exilent, qu'ils emprisonnent, qu'ils vous enterrent dans un cachot, qu'ils vous brûlent, la foi vous fera rendre le témoignage qui vous est dû ; et plus les hommes se seront acharnés contre vous, comme ils ont été contre saint Eustache, plus ils vous auront dépouillés, humiliés, persécutés, tourmentés, et plus la foi avec laquelle vous aurez souffert ces injustices, ces violences, ces cruautés, vous rendra témoignage, et fera que vous serez approuvés de Dieu et des hommes, et même de ceux qui ont été longtemps vos ennemis. Vous savez que les évangélistes rapportent que plusieurs de ceux qui avaient assisté à la mort du Seigneur, voyant avec quelle constance et quelle générosité il avait souffert le supplice de la croix, *s'en retournaient frappant leur poitrine, et disaient : Celui-là était véritablement Fils de Dieu.* Qui est-ce qui peut donner une certaine fermeté, qui, sans rien avoir de l'orgueil et de la témérité des stoïciens, a la douceur et l'humilité de l'Evangile, et ne laisse pas de faire paraître une grandeur et une générosité extraordinaire qui oblige de dire : Celui-là que l'on persécute si cruellement est en vérité homme de bien et un digne enfant de Dieu ! *Ce n'est donc pas celui qui se rend témoignage à soi-même qui est vraiment recommandable : mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage.* Mais à qui rendra-t-il un témoignage plus avantageux, sinon à ceux qui ont souffert avec joie qu'on les ait dépouillés de leurs biens, qu'on les ait diffamés par les plus noires calomnies, qu'on leur ait ôté la liberté, et qu'on les ait fait mourir, en les

tourmentant par les supplices les plus affreux. La cruauté des idolâtres a été aussi loin qu'elle pouvait aller contre les chrétiens ; il est étonnant que des hommes aient pu inventer contre des hommes tant de différents supplices. Que de tortures, que de roues, que de chevalets ! Les cuves bouillantes, l'huile, la poix, le plomb fondu, le vinaigre, le feu, la fumée, les bêtes féroces, les insectes ! je ne sache point de créature qui ait eu quelque chose d'incommode dans un certain degré, dont les idolâtres ne se soient servi pour affliger et pour tourmenter les chrétiens ; et tout cela n'a servi qu'à faire éclater leur foi et à les rendre plus recommandables, après avoir été éprouvés comme l'or dans un fourneau, ainsi que nous lisons dans la Sagesse.

Toutes les persécutions, tous les tourments, sont un feu qui éprouve, parce que cela fait connaître si on a de la foi, de l'espérance et de la charité. Ces vertus paraissent peu dans l'abondance des richesses, dans la jouissance des plaisirs. Croire un Dieu, et se voir abandonné à la malice et à la fureur de ses ennemis ; croire si fortement les vérités de la religion, qu'on lui sacrifie sa propre vie ; perdre les biens que l'on possède, et ne conserver que l'espérance de ceux que l'on ne voit et que l'on ne possède pas ; aimer un Dieu qui permet que nous soyons en butte à la cruauté des hommes ; aimer ces mêmes hommes qui nous tourmentent et qui nous font mourir ; voilà jusqu'où la foi, l'espérance et la charité peuvent aller. C'est dans ces occasions qu'elles éclatent et qu'elles nous rendent dignes de recevoir un témoignage avantageux. Hélas ! où trouverons-nous des chrétiens qui soient dignes d'être approuvés de Dieu, et de qui on puisse rendre un témoignage avantageux ? Selon mon Epître, ce sont ceux qui ont vaincu par la foi, qui ont rempli tous les devoirs de la justice par la foi, qui ont souffert joyeusement et constamment toutes les persécutions par la foi. Combien en trouve-t-on ? Presque tous ne sont-ils pas injustes ? Presque tous ne sont-ils pas lâches et faibles, et par conséquent presque tous indignes que l'on rende un témoignage avantageux d'eux, et indignes d'être approuvés ni de Dieu, ni des hommes. Les chrétiens sont présentement beaucoup plus coupables que les anciens, qui n'avaient point reçu la récompense promise : tout était en figure, tout consistait en promesses, et même ceux qui mouraient ne recevaient point la gloire, étant obligés d'attendre que le Fils de Dieu, Sauveur du monde, eût ouvert la porte du ciel. Cependant leur foi était grande, et ils n'avaient pas le moindre doute que les promesses de Dieu ne s'accomplissent, quoique l'exécution en fût retardée fort longtemps, pour nous apprendre que si Dieu retarde à nous défendre quand nous sommes persécutés, à nous consoler quand nous sommes affligés, à nous récompenser quand nous avons fait ce qu'il a souhaité de nous, notre foi ne doit pas en être ébranlée, il faut qu'elle demeure ferme et que nous soyons persuadés que Dieu ne retarde que pour notre avantage, dans le dessein de nous récompenser avec plus de gloire et d'abondance, après que nous aurons été bien éprouvés, et pour l'avantage de notre prochain ; afin que notre fidélité dans l'observance de la loi et dans la pratique de la vertu, et que notre constance et notre fermeté dans les persécutions servent à les animer et à les fortifier dans de semblables pratiques et dans de pareilles occasions ; et c'est ce que l'Apôtre nous apprend dans le dernier verset de mon Epître, *Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur.*

L'accomplissement du bonheur doit arriver au jour de la résurrection générale, où les âmes qui ont joui de la félicité, entrant dans le ciel avec Jésus-Christ, se réuniront à leurs corps tout éclatants de gloire. C'est pourquoi les âmes de ceux qui avaient été massacrés, ayant demandé à Dieu jusques à quand il tarderait à leur faire justice, reçurent cette divine réponse : Demeurez en repos jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit accompli. Et se ne sera qu'à la fin du monde, que le nombre des élus sera rempli : et pour lors ceux qui auront reçu la première robe, en jouissance de la félicité du ciel, recevront la seconde, en ressuscitant glorieusement. La première est pour les âmes, la seconde est pour les corps ; la première se donne dans les temps différents, selon la mort des élus ; la seconde se donnera à tous les élus en même temps. Saint Eustache et ses compagnons possèdent la première, et ils attendent tranquillement la seconde. Nous n'avons ni l'une ni l'autre : travaillons pour nous en rendre dignes ; croyons, et que notre foi, animée de la charité, accompagnée des bonnes œuvres, ait la vertu de nous faire remplir tous les devoirs de la justice, de nous faire surmonter nos ennemis, et de nous faire éviter les périls ; que notre foi nous donne la force de souffrir avec joie et avec constance tout ce qui contrarie, tout ce qui humilie, tout ce qui afflige, tout ce qui tourmente et même tout ce qui nous pourrait faire mourir ; enfin que notre foi nous mérite d'être approuvés de Dieu, de donner un grand exemple au prochain, et de recevoir avec tous les saints la couronne de gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON V.

POUR LA FÊTE DE SAINT CHARLES.

(*4 novembre.*)

Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israel, etc. (*Ezech.*, III).

Le Seigneur dit au Prophète : Fils de l'Homme, je vous ai choisi pour être la sentinelle de la maison d'Israël, vous apprendrez de ma bouche la parole, et vous la leur annoncerez de ma part.

Ces paroles que l'Eglise parisienne a choisies pour en faire l'épître de la messe que

l'on offre à Dieu en l'honneur de saint Charles, me paraissent d'un si grand poids, et renferment quelque chose de si terrible et de si effrayant pour tous les pasteurs, pour tous les supérieurs, pour tous les maîtres, de quelque dignité, de quelque condition qu'ils soient, que je puis dire qu'il y en a très-peu qui les aient lues; et que si quelques-uns les ont lues, ç'a été si légèrement et si superficiellement, qu'ils n'y ont point fait toute l'attention qu'ils devaient. Je loue Dieu de ce que me trouvant aujourd'hui obligé à faire les éloges de saint Charles, j'ai occasion d'expliquer les paroles du prophète Ezéchiel. Rien n'est plus juste que l'application que l'on en peut faire à ce grand saint, et rien ne lui convient mieux : nous n'avons besoin que des lumières et des grâces du Saint-Esprit; prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet avec l'Ange, *Ave*, etc.

DIVISION.

Dieu ayant toujours eu soin de son troupeau, quoique petit en comparaison de cette multitude qui a suivi le monde et Satan; le troupeau du Seigneur n'étant composé que de ceux qui croient et qui espèrent en lui, et ceux-là sont peu en comparaison de ces infidèles qui n'espèrent que les biens du monde, et qui n'en aiment que les avantages, le Seigneur a eu un très-grand soin de ce troupeau, lui fournissant de temps en temps des pasteurs pour le conduire, pour le nourrir et pour le défendre. Au commencement les patriarches, les pères de famille, étaient les pasteurs de ceux qui dépendaient d'eux; Moïse, Aaron, Josué et les autres juges, leur ont succédé et sont devenus les pasteurs du peuple. Sous le règne des rois la plupart étant idolâtres et scélérats, Dieu envoyait des prophètes. Jésus-Christ est venu au milieu des temps pour être le Pasteur souverain et universel de toutes les âmes; il nous a laissé ses apôtres et ses disciples qui lui ont succédé dans cet emploi, et après eux les hommes apostoliques et tous ceux à qui l'on a confié le gouvernement des âmes. Mais s'il nous assure qu'il nous donnera des rois dans sa fureur et des princes dans sa colère, nous pouvons dire aussi qu'il peut donner des pasteurs dans son indignation; mais il arrive souvent qu'il en donne qui sont selon son cœur. C'est la grâce qu'il a faite à l'Eglise de Milan, lorsqu'il lui a donné saint Charles; jamais pasteur n'a été plus selon le cœur de Dieu que ce saint archevêque, et jamais troupeau n'a été plus heureux que d'avoir ce saint pour le conduire. L'Eglise universelle a eu part à ce bonheur, son zèle s'étant répandu bien au delà de l'Eglise de Milan, et ses règlements pour la parole de Dieu, pour l'administration des sacrements, pour la vie cléricale, ayant été reçus de tous les évêques. Il est donc le modèle d'un vrai pasteur et d'un parfait supérieur; il a fait tout ce que Dieu commande aux pasteurs dans mon Epître; il a évité tous les malheurs dont ils les menace, il a reçu tous les avantages qu'il leur promet. Selon cette Epître, un pasteur est la sentinelle de son troupeau, mais une sentinelle qui doit avertir ses brebis : s'il ne les avertit pas, il sera responsable de leur perte, et se trouvera engagé dans leur même malheur : s'il les avertit, soit qu'elles l'écoutent ou qu'elles ne l'écoutent pas, son âme est en assurance : mais remarquez que c'est le Seigneur qui établit le pasteur pour être la sentinelle du son peuple, que c'est Dieu qui lui apprend ce qu'il doit dire à son peuple, que s'il ne lui dit pas, il sera puni, que s'il lui dit, il sera sauvé. Ces quatre vérités de mon Epître conviennent très-justement à saint Charles. Dieu l'a établi la sentinelle de son Eglise, Dieu lui a mis dans la bouche les paroles qu'il devait dire à son peuple. Rien ne l'a jamais empêché de lui dire la vérité, il a travaillé jusques à la mort au salut des fidèles et des infidèles; voilà ce que vous connaîtrez en vous expliquant mon Epître.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur dit au prophète : Fils de l'homme, je vous ai choisi pour être la sentinelle de la maison d'Israël. Il nous paraît que Dieu fait beaucoup d'honneur à ce prophète, que de l'appeler Fils de l'homme, puisque c'est lui donner le même nom que son divin Fils devait prendre, lorsqu'il serait sur la terre. Sans doute que Dieu le traite de la sorte, parce qu'il l'avait choisi pour faire par avance ce que le Messie ferait. Etre la sentinelle de la maison d'Israël, c'est un emploi plus important que l'on ne pense. Si dans les armées, si dans les villes exposées aux ennemis, rien n'est plus nécessaire ni de plus grande conséquence que les sentinelles, parce que c'est sur leur vigilance et sur leur fidélité qu'une armée et qu'une ville se reposent, disons de même dans l'Eglise que les sentinelles doivent être regardées comme les anges gardiens du troupeau de Jésus-Christ; c'est pourquoi ils ne doivent pas se choisir eux-mêmes cet emploi. Dans la guerre, ce sont les officiers qui posent et qui relèvent les sentinelles, ce ne sont pas les soldats qui choisissent eux-mêmes cet emploi, ni le poste qu'ils doivent garder, ni le temps qu'ils y doivent être; cela paraîtrait suspect. A plus forte raison dans l'Eglise, ce n'est pas à un homme à choisir à être la sentinelle de la maison d'Israël, il n'appartient qu'à Dieu à le choisir pour cet emploi. Fils de l'homme, dit Dieu au prophète Ezéchiel, c'est moi qui vous ai mis en sentinelle sur la maison d'Israël. Il parle de même à saint Charles : Fils de l'homme, c'est moi qui vous ai choisi pour veiller sur mon Eglise. Ce n'a pas été l'intérêt, puisqu'étant très-jeune, il ne voulait pas que son père prît un sol du revenu de son bénéfice pour les affaires domestiques, disant que c'était le patrimoine des pauvres. Ce n'a pas été la sensualité et la volupté, puisqu'il n'y a rien eu de plus austère et de plus mortifié que sa vie; cela même a abrégé ses jours. Ce n'a

pas été la vanité, ayant toujours été si humble, qu'il s'estimait très-indigne des bénéfices et des dignités qu'il possédait, ne croyant point avoir les vertus nécessaires pour s'en acquitter dignement. Il savait ce que c'était que d'être posé en sentinelle : elle est ordinairement sur le lieu le plus élevé; afin qu'elle puisse découvrir tout ce qui peut nuire à la ville ou à l'armée (Greg., lib. I, hom. 11, *in Ezech.*). Il en doit être de même du prédicateur, du pasteur qui est la sentinelle : il doit être élevé; mais son élévation ne doit pas consister dans le lieu sur lequel il sera posé, mais dans une vie pure, sainte, édifiante, afin que sa sagesse et sa prévoyance puissent profiter à tous les autres. Et n'entendez-vous pas ce que vous dit une autre sentinelle, c'est le prophète Isaïe : *Montez sur une montagne fort élevée, vous qui annoncez l'Evangile à Sion* (*Isa.*, XL, 9).

Remarquez donc que la première chose que Dieu ordonne à celui qui doit annoncer l'Evangile est de s'élever sur une haute montagne; pour lui apprendre, dit saint Grégoire, combien il doit s'élever dans la vertu, avant que d'y exhorter les autres, et combien il doit être dégagé des affections de la terre, pour apprendre aux hommes le chemin du ciel. Car la vie instruit toujours beaucoup mieux que la parole, et en vain un homme crie aux autres qu'ils entendent la voix de Dieu, lorsque lui-même ne l'écoute pas. Je voudrais que tous les supérieurs, que tous ceux que Dieu a destinés à conduire et à instruire les autres, voulussent concevoir la force du mot dont Dieu se sert : *Je vous ai mis en sentinelle.* Une sentinelle observe tout ce qui se passe, et la nuit comme le jour. Voilà quelle doit être l'occupation d'un supérieur, observer ce que font ceux que l'on a mis sous sa conduite : mais comment les observera-t-il, demande saint Grégoire (*loc. sup. cit.*), s'il ne se trouve au-dessus des actions des autres, et s'il n'a une vue subtile et pénétrante, pour remarquer ce qui se passe? Qui l'élèvera, qui lui donnera ce discernement? Le mépris des choses terrestres, qui sera cause que son esprit ne s'abaissera jamais jusqu'à les aimer et à les rechercher, ce qui fait conclure à saint Grégoire que la vie de celui que Dieu a choisi pour être une sentinelle doit être élevée et circonspecte. Mais ce grand Pape prétend qu'elle soit toujours de la sorte, afin que, prenant garde à sa conduite et ne donnant point de prise à ses ennemis, il soit en état d'élever les autres, de les dégager de la terre, et de leur donner de l'amour pour tout ce qui est spirituel et divin. Car une sentinelle est comme une lampe, qui doit avoir de la lumière et de l'ardeur, comme l'on dit de saint Jean-Baptiste qu'il était *une lampe ardente et lumineuse.* Elle est ardente par le désir des biens célestes, elle est lumineuse par la parole. C'est ce que l'on a toujours remarqué dans saint Charles : il était élevé au-dessus de tout son peuple; ce n'était ni sa noblesse temporelle, ni sa dignité de cardinal, ni son caractère d'évêque qui l'élevait : mais sa vertu, le mépris qu'il faisait de tous les avantages de la terre, le désir ardent de plaire à Dieu et de lui procurer de la gloire, la charité dont il brûlait pour le salut du prochain; et par ce moyen, il était toujours en état d'éclairer et d'embraser les âmes, il en connaissait tous les besoins, il en prévoyait tous les périls, il en écartait tous les ennemis, et il faisait jour et nuit l'office d'une sentinelle vigilante; cependant il s'estimait toujours fort indigne d'un emploi si considérable, et d'autant plus qu'il savait parfaitement quelles en étaient les obligations, et quelles qualités devait avoir celui qui était chargé de cet emploi.

Il nous a bien fait connaître qu'il avait les sentiments de saint Grégoire, qui, ayant dit quel devait être et ce que devait faire celui que Dieu avait choisi pour être la sentinelle de la maison d'Israel, fait un retour sur lui-même : Ah! dit-il, que tout ce discours est fâcheux pour moi! je m'attaque et je me blesse moi-même en parlant; car je ne prêche point de la manière que je devrais, et ma vie n'est point conforme à cette manière dont je devrais prêcher. Je me laisse aller souvent à dire un grand nombre de paroles oisives; et quand il est question d'exhorter ou d'édifier le prochain, je n'ai que de la langueur et de la négligence, ce qui est cause que je me trouve en même temps devant Dieu et muet et grand parleur, muet pour tout ce qui est nécessaire, grand parleur pour tout ce qui est inutile (Greg., *loc. sup. cit.*). Cependant mon office de sentinelle m'oblige à parler. Il ne m'est point permis de demeurer dans le silence, et je ne saurais parler, que je ne parle contre moi-même, que je ne m'attaque et que je ne me blesse de mes propres paroles. Qu'il y a de satisfaction à lire les sentiments de ces saints pasteurs, qui se croyaient fort éloignés d'avoir les qualités nécessaires pour être les sentinelles d'Israël! Ils écoutaient ce qu'ils disaient à leur peuple comme leur propre condamnation, ils prenaient pour eux toutes les morales qu'ils prêchaient, ils se croyaient coupables de tous les défauts qu'ils reprenaient dans les autres; ils ne pensaient pas avoir aucune des vertus auxquelles ils exhortaient; ils se regardaient donc toujours comme des hommes qui n'ont des armes que pour se blesser.

Ces sentinelles étaient fort éloignées de s'endormir ou d'être offusquées par ces nuages épais qui dérobent la connaissance des objets : tous les pasteurs et les prédicateurs qui cherchent leur intérêt, leur honneur, leur plaisir, s'endorment; tous les pasteurs et les prédicateurs qui sont tout remplis de bonne estime d'eux-mêmes, qui croient n'avoir point de défauts, et être fort vertueux, qui souhaitent d'être applaudis, d'être loués, qui ne sentent point la pointe des corrections qu'ils font et des avis qu'ils donnent, ne s'appliquant rien et ne prenant rien pour eux, sont toujours environnés de nuages et de brouillards. Saint Charles était dans un état d'une si profonde humilité, que souvent il a admiré comment Dieu voulait se servir de lui pour travailler au salut des hommes,

et il disait comme saint Grégoire (*loc. sup. cit.*): Qui suis-je, moi, et quelle qualité ai-je pour être une sentinelle, ne demeurant point sur la montagne de la vertu, mais étant toujours couché dans la vallée de ma faiblesse! Je sais les raisons que l'on allègue pour se justifier, en ne suivant pas de semblables pratiques: on dit que d'avoir de si bas sentiments de soi-même, cela rend timide, cela abaisse le cœur et cela est cause que l'on n'ose plus se mêler d'aucune affaire pour le salut du prochain, parce que l'on se persuade que l'on ne saurait y réussir; l'on n'ose plus parler en public, parce que l'on s'en croit indigne: ayez une parfaite humilité, et vous n'aurez ni timidité, ni lâcheté. La vertu n'a rien de lâche ni de bas: celui qui est vraiment humble attend tout de Dieu, si, retournant sur lui-même, il ne voit que misères et que faiblesses, retournant du côté de Dieu, il n'y aperçoit que de la miséricorde et de la force. C'est de cette manière que saint Charles s'est regardé lui-même et a regardé son Dieu: en se regardant il a cru qu'il était indigne de faire l'office de sentinelle; en regardant son Dieu, il a été persuadé qu'il lui donnerait toute la lumière et toute la force dont il avait besoin. Ce qui lui faisait dire comme saint Grégoire : Celui qui est créateur et rédempteur du genre humain est assez puissant pour me donner, tout indigne que je suis, et la hauteur de la vie, et l'efficacité de la langue, puisque c'est pour l'amour de lui qu'en parlant je ne m'épargne point moi-même. Animé de cette espérance, ce fidèle pasteur prenait une généreuse résolution. Je parlerai donc, disait-il, je parlerai, afin que l'épée de la parole de Dieu, passant au travers de moi-même, aille percer le cœur de mon prochain. Je parlerai donc, je parlerai, afin que la parole de Dieu qui est contre moi se fasse entendre par moi ; je ne nie pas que je ne sois coupable, je connais et ma langueur et ma négligence ; mais cette connaissance et cet aveu de ma faute seront peut-être assez puissants auprès de mon juge miséricordieux, pour en obtenir le pardon. Vous pourriez me demander comment saint Charles aurait pu parler de la sorte, lui qui avait tant d'exactitude pour tout ce qui était de son devoir. Je vous répondrai que les saints ne croient jamais avoir assez fait, pour s'acquitter de leur devoir, ils ne sont point contents du jugement que les hommes portent, ni de celui qu'ils peuvent porter d'eux-mêmes. Ils attendent leur jugement de Dieu seul, comme c'est lui qui leur a donné de l'emploi, et qui de plus leur apprend ce qu'ils doivent dire au peuple; c'est ce que nous verrons dans la seconde partie de mon Épître.

SECONDE PARTIE.

Vous apprendrez de ma bouche la parole, et vous leur annoncerez de ma part. Le Seigneur est tellement le maître de son Eglise, qu'il ne prétend pas que qui que ce soit entreprenne d'y rien faire ni d'y rien dire de son autorité : c'est lui qui veut destiner tels et tels pour être les sentinelles; c'est lui qui les pose pour veiller en tel et tel endroit, et c'est lui qui les relève pour les aller poser autre part; c'est lui qui les fait parler et qui leur donne les paroles qu'ils doivent dire. Vous serez persuadés de cette vérité en lisant ce que ce divin Seigneur dit par notre prophète : *Vous apprendrez de ma bouche la parole;* comme s'il vous disait : Ne prenez pas la liberté de prêcher ce que vous avez inventé, ce que vous vous êtes imaginé être beau, avoir de l'éclat et du brillant, vous devoir faire estimer : apprenez auparavant. Je ne dis pas seulement que vous fréquentiez les écoles, que vous consultiez les maîtres les plus fameux, que vous lisiez les livres écrits le plus délicatement et remplis de plus belles pensées : je vous dis que vous appreniez de moi la parole, et, comme vous dit saint Grégoire (lib. I, hom. 11, *in Ezech.*), il faut que vous ouvriez premièrement l'oreille de votre cœur, pour entendre la voix de votre Créateur. C'est donc, selon ce saint Pape, l'oreille du cœur qui doit écouter Dieu, pour apprendre de lui sa parole. Que cette vérité est de conséquence! et qu'il serait nécessaire que tous ceux à qui Dieu a donné de l'autorité dans son Eglise la voulussent pratiquer : lire la sainte Écriture et la méditer sérieusement; la lire avec beaucoup de respect, comme saint Charles, qui la lisait à genoux et tête nue, persuadé que c'était Dieu lui-même qui lui parlait dans le moment qu'il la lisait! On ne distingue point assez ce livre parmi les chrétiens : plusieurs ont le livre des saints Evangiles, mais ils le lisent comme un autre livre, et quelquefois ils auront plus de considération pour un autre livre, parce qu'il aura été composé par un homme pour qui on a de l'estime et de l'affection. Voyez le respect que l'Eglise rend au livre de l'Evangile : dans les conciles, il tient la place la plus honorable, parce qu'il représente Jésus-Christ; au saint sacrifice de la messe, on le porte élevé, il est accompagné de lumières, il est encensé, parce qu'il représente Jésus-Christ, et que c'est sa parole; c'est elle qui apprend à chacun ce qu'il doit faire, ce qu'il doit dire : chacun y trouve la règle qu'il doit suivre, selon les différentes occasions qui se présentent.

Que nous serions heureux, si nous consultions ce divin Maître avec la simplicité et la docilité d'un enfant et d'un disciple qui se fait instruire par son père et par son maître! Que les pasteurs, que les prédicateurs, que les confesseurs seraient capables d'instruire et de conduire les peuples, s'ils voulaient apprendre de Dieu la parole! C'est de lui que les pères et mères, que les maîtres et maîtresses devraient apprendre à gouverner leur famille. Mais comme il faut avoir des oreilles pour entendre, et que c'est ce que le Seigneur nous demande, c'est-à-dire que les oreilles de la chair ne suffisent pas, que ce sont les oreilles du cœur qu'il faut ouvrir, parce que ce n'est pas assez d'entendre un prédicateur, ni de lire un évangile ou une épître, il faut méditer cela sérieusement, se remplir, se nourrir de ces divines

vérités, les faire passer comme dans la substance de notre âme. C'est à quoi saint Charles s'occupait; il passait plusieurs heures du jour et de la nuit dans la méditation de la parole de Dieu : il avait appris cela des apôtres, des hommes apostoliques et de tous les saints docteurs de l'Eglise, qui n'étaient devenus savants, mais savants en possédant une science qui avait autant de lumière que d'ardeur, qu'en méditant la parole de Dieu. Et n'est-ce pas ce que le Prophète royal dit à notre âme? *Ecoutez, ma fille, et voyez et prêtez l'oreille, et oubliez votre nation et la maison de votre père* (*Psal.* XLIV).

Que cet avis est admirable, et qu'il nous est souvent répété! Dieu veut que nous l'écoutions, parce que tout notre bonheur et notre perfection consistent en cela, étant impossible que nous sachions aucune des vérités que nous devons pratiquer, si nous n'écoutons. Pour croire et pour faire, il faut écouter : de sorte que tous ceux qui n'écoutent pas ne croiront point et ne feront rien, puisqu'ils ne sauront pas ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent faire. Mais Dieu, voulant que ce soit avec réflexion que nous écoutions sa parole, ajoute : *Voyez, écoutez et voyez;* comme s'il disait : Ecoutez de telle manière que votre âme devienne toute éclairée, que vous connaissiez la vérité, et que vous sachiez tout ce qui est de votre devoir. Mais pourquoi, après lui avoir dit *écoutez*, ajoute-t-il encore *prêtez l'oreille*, puisqu'il semble que ce soit la même chose que d'écouter et de prêter l'oreille, puisqu'on ne saurait écouter si on ne prête l'oreille? Le respect que nous avons pour le Saint-Esprit nous doit persuader qu'il n'a pas dit une seule parole inutile : si donc, ayant dit *écoutez*, il ajoute *prêtez l'oreille*, c'est parce que cette seconde parole signifie beaucoup plus que la première, et qu'elle nous apprend que nous devons écouter Dieu avec une si grande attention, que nous soyons toujours comme en crainte d'en perdre la moindre parole. Voyez un homme qui est un peu sourd : lorsqu'on lui fait un récit qui lui plaît, il n'écoute pas simplement; mais, comme il sait qu'il a de la difficulté à entendre, il prête l'oreille, afin de ne rien perdre de ce que l'on dit. Faisons de même : le monde nous a tant parlé, il a crié si haut autour de nous, et nous l'avons écouté avec tant de complaisance, qu'il nous a rendus comme sourds. N'écoutons pas seulement la parole de Dieu, mais prêtons l'oreille; donnons-y une attention si grande, que nous n'en perdions pas une seule syllabe, afin que nous voyions tout ce que nous sommes obligés de faire pour nous et pour les autres, afin que nous sachions ce que nous devons croire et ce que nous devons apprendre aux autres. Saint Charles ne s'est pas instruit, ne s'est pas éclairé pour lui seul, mais pour instruire et pour éclairer les autres.

Le Seigneur ayant dit à notre prophète : *Vous apprendrez la parole de ma bouche*, il n'en demeure pas là, mais il ajoute, *et vous leur annoncerez de ma part.* La parole que nous apprenons de Dieu étant le plus précieux de tous les biens, puisque c'est de lui que notre salut dépend, il faut le communiquer, afin de contribuer aussi au salut des autres. Ne sommes-nous pas persuadés que Dieu n'a pas donné de la lumière au soleil afin qu'il s'éclaire lui-même, ni de l'eau à une source pour la garder? Le soleil a de la lumière afin qu'il éclaire le monde; la source a de l'eau afin qu'elle rafraîchisse et qu'elle désaltère. Disons de même de tous les pasteurs et de tous les supérieurs : Dieu leur a donné de la science, de l'autorité, du bien; c'est afin qu'ils instruisent, qu'ils défendent, qu'ils soulagent ceux que Dieu a mis sous leur conduite; ce qui faisait dire à saint Augustin, étant bien persuadé de cette vérité : Nous ne sommes pas évêques pour nous, mais pour ceux à qui nous devons annoncer la parole de Dieu.

Saint Charles a fait connaître clairement par toute la conduite de sa vie qu'il n'était point évêque pour lui. Si Dieu lui avait donné du crédit et de l'autorité par sa naissance, par son alliance avec le souverain Pontife, dont il était neveu, par son épiscopat, ce n'était point pour lui, il n'en a point paru dans le monde avec plus de faste, plus de fierté, plus de grandeur; mais il s'en est servi pour détruire le vice, pour abolir les mauvaises coutumes, pour réformer les mœurs; 1° parmi ses domestiques; 2° parmi le clergé; 3° parmi le peuple; enfin, il s'en est servi pour introduire la piété dans son diocèse, et tâcher de la répandre dans tout le monde chrétien. Si Dieu lui avait donné de la science, ce n'était pas pour lui, mais pour instruire les plus ignorants, les plus grossiers, les plus abandonnés. C'est pourquoi il prêchait continuellement, non-seulement dans sa ville de Milan, mais dans les campagnes, dans les moindres villages, annonçant à tous ce qu'il avait appris de la bouche de Dieu, s'accommodant à la capacité de l'esprit de chacun, il se regardait comme le père de tous, et il les aimait tous; comme le pasteur de tous, il les conduisait tous et il les nourrissait tous. On pouvait le considérer comme le soleil de son diocèse; il le visitait souvent, afin qu'il n'y eût pas un endroit qui fût privé de la lumière et de l'influence favorable de ses rayons. Enfin, si Dieu lui avait donné des richesses, ce n'était pas pour lui, c'était pour nourrir, pour vêtir et pour loger tous les pauvres de son diocèse, sans se réserver souvent ce qui lui était nécessaire. Ses revenus ne rendaient point ses meubles plus magnifiques, ni sa table plus délicieuse : tout prêchait la modération, la tempérance, l'austérité de la vie cl ricale et de la vie chrétienne. On ne pouvait donc pas lui dire : *Les petits ont demandé du pain, et personne ne s'est présenté pour leur en rompre;* il leur a rompu le pain de la parole de Dieu, qui est le pain supersubstantiel; il les a préparés à recevoir les sacrements, qui est une autre nourriture pour les âmes; il leur a fourni le pain nécessaire à conserver la vie de leurs corps, et il faisait en tout l'office d'un véritable père

et d'un charitable pasteur, donnant à ses enfants et à ses brebis tout ce qu'il avait reçu de Dieu, rien ne l'ayant jamais empêché de leur dire la vérité, et l'on n'a jamais eu sujet de lui faire aucun reproche sur cela, comme nous verrons dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Si lorsque je dis à l'impie : Vous mourrez, vous ne lui annoncez pas et vous ne lui dites rien pour le détourner de la voie impie dans laquelle il marche, et pour le faire revivre, cet impie mourra dans son iniquité, mais je vous ferai rendre compte de son âme. Ces paroles sont terribles, et si elles étaient bien méditées, je ne sais qui voudrait être pasteur, être supérieur, être maître ; et je crois que l'on déférerait au conseil de saint Jacques qui dit : *Ne souhaitez point de devenir le maître de plusieurs, sachant que cela rendra votre jugement plus rigoureux.* Selon ces vérités, on trouverait plus de sûreté à être brebis qu'à être pasteur, à être sujet qu'à être supérieur, à être disciple et serviteur qu'à être maître. Notre prophète nous apprend que l'impie mourra ; mais il ne mourra pas et il ne sera pas puni pour la faute de son supérieur, mais à cause de son iniquité. Pour ce qui est du pasteur et du supérieur, la perte de l'impie, quoiqu'il soit perdu à cause de son iniquité, sera souvent la cause de sa perte : c'est que celui qui avait été posé en sentinelle devait avertir l'impie et lui montrer le chemin de la vie qu'il était obligé de tenir pour marcher sûrement et se sauver, et le reprendre de son impiété pour tâcher de l'en détourner ; car la sentinelle nous doit avertir que nous ne sommes pas dans le bon chemin ; que celui que nous tenons nous égare, et que si nous continuons à y marcher, notre perte est immanquable ; de plus, il faut qu'elle nous montre le bon chemin que nous devons prendre pour aller à la vie.

Que tous ceux qui ont quelques personnes sous leur conduite, soit brebis, soit auditeurs, soit pénitents, soit disciples, soit enfants, soit serviteurs, que tous ceux-là pensent à ces deux obligations, sans pouvoir s'en dispenser, sans s'exposer à une damnation éternelle : la première, de détourner du péché ceux sur qui Dieu les a établis pour faire la sentinelle, quand ils connaissent qu'ils sont engagés dans quelque crime, qu'ils ont quelque mauvais commerce, qu'ils fréquentent quelque méchante compagnie ; ne rien épargner, et par prières et par menaces, et par promesses et par corrections, pour les retirer de ce désordre. La seconde obligation est de leur montrer le bon chemin qu'ils doivent tenir, les exhorter à la pratique de la vertu, à faire de bonnes œuvres, à vivre chrétiennement, les animer à cela par les paroles les plus tendres, les plus fortes, les plus persuasives, et surtout les y porter par le bon exemple qu'ils leur donneront, parce que ordinairement l'exemple a plus de force que la parole. Que tous ceux qui ont quelqu'un sous leur conduite voient s'ils se sont acquittés de ces deux devoirs, s'ils ont détourné du mal, et s'ils ont porté au bien, c'est-à-dire, s'ils ont fait tout ce qui a dépendu d'eux et tout ce qui a été en leur pouvoir pour cela. Que de sentinelles muettes ! que de supérieurs qui n'ont rien dit ! qui n'ont point imité saint Charles, qui n'a pas passé un seul jour de sa vie sans s'opposer de tout son pouvoir au vice, souhaitant de le détruire entièrement de sa ville et de son diocèse. Il priait, il pleurait, il jeûnait, il se mortifiait pour demander à Dieu les grâces nécessaires pour la conversion des pécheurs ; il les prêchait en public, il les exhortait en particulier, il leur apprenait, par son exemple, ce qu'ils étaient obligés de faire. Que ce charitable pasteur a peu de disciples ! On voit des chrétiens qui se damnent, on les voit courir à leur perte, et on ne leur dit rien. On les aime, et on ne leur dit rien de peur de les contrister ; et saint Paul se réjouissait quand il voyait ses disciples contristés par un motif de pénitence. On les craint et on ne leur dit rien de peur de les irriter, et saint Charles, comme Moïse et saint Paul, aurait voulu être anathème pour ses frères. Mais qu'arrivera-t-il à ceux qui, par un amour aveugle, par une crainte basse, par un mépris scandaleux, auront été des sentinelles muettes, et n'auront point voulu avertir le pécheur ? Il arrivera premièrement que l'impie mourra dans son iniquité, parce que son impiété a été telle, dit saint Grégoire (*loc. sup. cit.*), qu'elle l'a rendu indigne que la sentinelle lui parlât et qu'elle lui donnât aucun avis. Mais que fera-t-on à la sentinelle qui n'a point voulu parler ? On lui fera rendre compte de l'âme de l'impie mort dans son iniquité. Il faut que vous remarquiez que Dieu parle dans cette occasion comme d'un homicide commis : je vous ferai rendre compte du sang que votre main a répandu. De sorte que de laisser mourir un pécheur dans son crime c'est un homicide, et le supérieur qui l'aura fait sera condamné et puni comme un homicide, parce que celui-là, dit saint Grégoire (*loc. sup. cit.*), est réputé l'avoir fait mourir, qui par son silence l'a exposé à la mort. Ce qui nous fait connaître, dit ce grand Pape, combien les péchés des inférieurs et des supérieurs ont d'union et de rapport entre eux ; car, quoique l'inférieur meure par sa propre faute, cependant le supérieur meurt aussi parce qu'il ne l'a point averti.

Que des inférieurs sont donc à plaindre ! qui ont des sentinelles muettes, ou par trop de complaisance, ou par trop de timidité, ou par trop de négligence ; parce que n'ayant personne qui les avertisse de leur devoir, ou qui les reprenne de leur faute, leur perte est immanquable ; et, cependant, dit saint Grégoire (lib. XXV *Mor.*, *cap.* 14), il ne faut pas que celui qui a un supérieur qui le laisse vivre dans le désordre se plaigne d'avoir un tel supérieur, mais qu'il se plaigne de lui-

même, et qu'il considère que c'est le déréglement de sa vie qui lui a mérité d'avoir un semblable conducteur. Qu'il accuse donc son crime d'être cause de ce qu'on l'abandonne : pour nous, qui avons droit de plaindre tous les malheureux, nous devons avoir compassion de tous les supérieurs qui se damnent, ou par complaisance, ou par timidité, ou par négligence. Saint Grégoire, épouvanté des paroles de notre prophète, s'adressait à tout son peuple, et lui disait : Mes frères, vous avez compassion et de vous et de nous, si vous vous abstenez de commettre le péché ; et nous avons compassion et de vous et de nous, lorsque nous parlons librement contre tout ce qui peut déplaire à Dieu (lib. I, *hom.* 11, *in Ezech.*). Saint Charles souhaitait, aussi bien que saint Grégoire, que son peuple fût en état de ne lui jamais faire aucun reproche devant Dieu, et que lui réciproquement ne fît jamais rien qui pût donner sujet à son peuple de lui rien reprocher. Il pouvait donc leur parler comme saint Paul parle aux prêtres d'Éphèse, qu'il avait fait venir à Milet : *Vous savez*, leur dit-il, *que je ne vous ai rien caché de tout ce qui vous pouvait être utile, rien ne m'ayant empêché de vous l'annoncer et de vous en instruire en public et en particulier. Je vous déclare donc aujourd'hui que je suis pur et innocent du sang de vous tous, parce que je n'ai point fui de vous annoncer toutes les volontés de Dieu.*

Voilà ce que saint Charles a pu dire avec raison, aussi bien que saint Paul, puisqu'il est vrai qu'il n'a rien caché à son peuple de tout ce qui lui pouvait être utile ; qu'il n'y a jamais eu de considération au monde qui ait pu l'empêcher de leur annoncer la vérité, ce qu'il a fait en public comme en particulier, ce qui lui donne la confiance de dire qu'il est pur et innocent du sang de tous, c'est-à-dire que non-seulement il n'a pas contribué à la mort spirituelle de personne, mais que même il a fait ce qu'il a pu pour faire revivre ceux qui étaient morts. Mais si saint Charles a pu parler comme l'Apôtre, tous les supérieurs ecclésiastiques et séculiers parleront-ils comme saint Charles? Diront-ils : Nous sommes purs et innocents du sang de chacun de vous ? Il n'y en aura jamais aucun qui puisse dire que je l'aie laissé mourir, faute d'instruction, de correction, de quelque secours ; car il y a des secours temporels qui contribuent quelquefois à empêcher la mort d'une âme ; et quand nous connaissons cela, nous sommes obligés de donner et de procurer ces secours temporels ; que si notre conscience nous reproche que nous ayons manqué en quelque chose, et que Dieu et le prochain ont quelque reproche à nous faire, récrions-nous avec David : *O Dieu, Dieu de mon salut, délivrez-moi de mes actions sanguinaires.* David, en disant ces paroles, demandait le pardon des péchés qu'il avait commis en faisant mourir Urie, et de toutes ses actions qui avaient été cause de cette mort. Mais, hélas ! mon Dieu, Dieu de mon salut, mes complaisances, mes timidités, mes négligences, mes mauvais exemples, mes méchants conseils, mes dangereuses opinions, mes entêtements n'ont-ils pas été la cause de la mort de quelque âme ? Mes négligences n'ont-elles point été couvertes de quelque faux prétexte, me disant que ceux dont je devais avoir soin faisaient profession de dévotion, que je n'avais que faire de veiller sur eux, et que je pouvais les abandonner à leur propre conduite. Mais avez-vous lu ce qui est dans mon Épître : *Si le juste abandonnant sa justice commet l'iniquité, je lui mettrai devant lui une occasion de chute. Il mourra dans son péché, parce que vous ne l'avez pas averti ; il mourra dans son péché, et l'on ne se souviendra plus de toutes les justices qu'il a faites, mais je vous ferai rendre compte de son âme.*

Toutes ces paroles font trembler et les justes et les supérieurs des justes, les justes leur apprenant que s'ils sont debout, ils doivent prendre garde à ne pas tomber ; que si malheureusement le juste tombe, l'on ne se souviendra plus de toutes ses justices ; que toutes ses bonnes œuvres lui deviendront inutiles, et que, mourant dans le péché, l'on n'aura aucun égard à tout ce qu'il aura fait de meilleur. Il sera puni du mal dont il se trouvera coupable à la mort, sans avoir aucune récompense de tout le bien qu'il a fait pendant sa vie. Ce qui nous fait connaître combien il est nécessaire que les justes aient soin de persévérer dans leurs bonnes œuvres, et que les supérieurs des justes doivent aussi veiller sur eux, comme faisait saint Charles, qui avait tant de soin de son clergé, des communautés de l'un et de l'autre sexe, de tous les hôpitaux, travaillant jusques à la mort au salut des fidèles, pour mettre son salut en assurance, comme nous verrons dans la dernière partie de mon Épître.

QUATRIÈME PARTIE.

Mais si vous avertissez l'impie et qu'il ne se convertisse pas de son impiété, et qu'il ne se retire pas de sa voie impie, pour lui il mourra dans son impiété ; pour vous, vous avez sauvé votre âme. Dieu ne demande de nous que ce qui est en notre pouvoir, et jamais ce qui nous est impossible. Obliger un impie à changer de vie, cela ne dépend point de nous ; c'est pourquoi Dieu ne nous le demande pas ; mais avertir un pécheur, le menacer de la part de Dieu, le conjurer, cela est en notre pouvoir. C'est pourquoi il punit si on ne le fait pas, il récompense si on s'en acquitte ; celui qui n'avertit pas le pécheur meurt avec lui, celui qui l'avertit délivre son âme du malheur dans lequel le pécheur s'est engagé. C'est ce qui oblige le Sage de vous dire dans ses Proverbes : *Courez de tous côtés, hâtez-vous et réveillez votre ami. Ne laissez point aller vos yeux au sommeil, et que vos paupières ne s'assoupissent point* (*Prov.*, VI, 3). Saint Charles n'a-t-il pas exécuté ponctuellement ce conseil du Sage ? N'a-t-il pas couru de tous côtés pour chercher des brebis égarées ; la charité qui étendait son cœur le faisait courir dans la voie de Dieu

et lui donnait un parfait désir d'y entraîner les autres après lui. Il se hâtait pour la même raison, non point par une activité humaine et précipitée, mais par une ardeur pleine de lumière et de sagesse, n'agissant que par les mouvements du Saint-Esprit qui sont toujours prompts et qui ne laissent point l'âme dans l'indifférence et dans la lenteur : mais ses courses et ses promptitudes n'étaient que pour réveiller son ami, qui est la troisième chose que le Sage demande, et qui est proprement l'office d'un pasteur. Car les âmes ne veillent que par l'exercice de la foi, comme dit saint Augustin (*in psal.* XXXIV) ; elles s'assoupissent lorsque la foi dort en elles, ce qui arrive aisément, ou par la surprise des passions, ou par les tentations de l'ennemi, ou par la fragilité même de l'esprit humain. Le pasteur les réveille, en leur remettant devant les yeux le péril extrême où elles se trouvent, et la parfaite confiance avec laquelle elles se doivent jeter à tout moment entre les bras de Jésus-Christ, pour être plus en état de réveiller les autres. Il veillait continuellement lui-même, il ne laissait point aller ses yeux au sommeil, comme dit le Sage, et ses paupières ne s'assoupissaient point ; sa foi veillait, sa charité veillait, ses bonnes œuvres veillaient, comme dit saint Augustin. Saint Grégoire dit (*Pastor.*, p. III) que les yeux du pasteur s'abandonnent au sommeil, lorsqu'oubliant ce que Dieu lui commande et ce que son devoir lui prescrit, il se laisse aller à des pensées et à des affections toutes humaines, sans se mettre en peine de connaître ou d'assister les âmes qui lui ont été confiées. Ses paupières s'assoupissent, lorsqu'encore qu'il connaisse l'état des âmes et qu'il sache le besoin qu'elles auraient d'être secourues, il le dissimule néanmoins par l'appréhension du travail et par le désir qu'il a de vivre en repos. Saint Charles s'est appliqué à connaître tous les besoins de son troupeau, il ne s'est pas contenté de connaître, il l'a soulagé ; c'est le devoir de tous les supérieurs qui veulent s'acquitter de leur emploi, connaître et soulager. Mais remarquez que cela ne doit pas seulement se pratiquer, quand le mal est venu ; il faut connaître, pour prévenir le mal, et c'est à quoi saint Charles s'appliquait davantage, sachant que c'est la première obligation d'un pasteur ; et Dieu ne lui dit-il pas par notre prophète : *Si vous avertissez le juste, afin qu'il ne pèche pas, et que le juste vous écoutant, il ne pèche point, il vivra parce que vous l'avez averti, et vous avez délivré votre âme.*

Si donc le pasteur délivre son âme de la mort, parce qu'ayant averti le juste, il l'a empêché de pécher; par conséquent il perd son âme, parce que n'ayant pas averti le juste, il a commis le péché ; par conséquent la première obligation du pasteur est de prévenir le mal, et d'empêcher qu'il n'arrive. Si malgré tous ses soins ceux qui sont soumis à sa conduite tombent dans le péché, sa seconde obligation est de travailler à les en retirer. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre qu'il était redevable aux sages et aux fous. Les sages, ce sont ceux qui sont justes ; il leur est redevable, parce qu'il faut qu'il leur aide à persévérer, et même à s'avancer dans la justice ; les fous, ce sont ceux qui ont perdu la justice et qui ont commis le péché ; il leur est redevable, parce qu'il faut qu'il les exhorte avec ferveur à sortir de ce misérable état et à faire pénitence. Qu'un chrétien de quelque condition qu'il soit, est heureux, quand il rend à tous ceux qui lui sont soumis, soit sages, soit fous, tout ce qu'il leur doit de secours ! Mais que l'on trouve peu de ces supérieurs ! on ne peut bien trouver cela que dans saint Charles, et dans un petit nombre qui l'ont suivi, et qui, souhaitant de se sauver, ont désiré avec ardeur de sauver les autres. Il y a plaisir à lire ce que saint Augustin prêchait autrefois à son peuple sur ce sujet (serm. 17, n. 2) : Je vous déclare, leur dit-il, que je veux sauver mon âme ; car je me trouve engagé non pas seulement dans un grand péril, mais dans un malheur évident, si je demeure dans le silence; mais si je parle, et que je remplisse parfaitement tous les devoirs de ma charge, prenez garde à vous autres, et considérez le péril auquel vous êtes exposés. Car qu'est-ce que je veux ? qu'est-ce que je souhaite ? qu'est-ce que je désire ? Pourquoi est-ce que je vous prêche? pourquoi suis-je assis ici ? pourquoi même est-ce que je vis ? sinon dans la seule intention de faire en sorte, que nous vivions tous ensemble avec notre Seigneur Jésus-Christ ? Y a-t-il rien au monde de plus noble, de plus glorieux, de plus divin, que de ne vouloir, de ne souhaiter, de ne désirer, de ne parler, de ne vivre que pour unir tous les fidèles avec Dieu ?

Saint Charles a-t-il eu une autre intention que saint Augustin? Toutes les opérations de son esprit, tous les mouvements de son cœur, toutes ses actions n'allaient que là, à se sauver et à sauver les autres. Il pouvait donc dire avec saint Augustin (Id., *ibid.*) : C'est là mon plus ardent désir, c'est là mon honneur, c'est là ma joie, c'est là mon bien ; mais si vous ne m'écoutez pas, et que je ne demeure pas dans le silence, je sauverai mon âme; cependant cela ne me contente pas, car je ne me veux pas sauver sans vous (Id., *ib.*). Que cette charité est généreuse, qu'elle est désintéressée ! Vouloir absolument se sauver, et ne vouloir point se sauver sans être accompagné de ceux dont on a eu la conduite. Les saints qui ont eu ces sentiments n'ont-il pas été animés du même esprit de Jésus-Christ, qui est venu au monde, qui a travaillé, qui a souffert, qui est mort pour sauver les hommes ; ces saints n'ont eu que des récompenses à attendre, et point de reproches à craindre. Saint Charles a pu dire avec saint Augustin (serm. 137, c. 12, n. 13) : Vous savez, Seigneur, que j'ai parlé, vous savez que je ne me suis point tu, vous savez dans quel esprit j'ai parlé, vous savez que j'ai pleuré devant vous, lorsque je parlais et que je n'étais point écouté. Vous savez donc, Seigneur,

que je me suis fidèlement acquitté de la charge que vous m'avez donnée, de faire la sentinelle sur la maison d'Israël. Je ne me suis ni endormi ni assoupi; vous savez que dans cet emploi je n'ai dit que ce que j'avais appris de votre bouche, ne cherchant point à faire parade d'une vaine éloquence, qui applique l'esprit et dissipe le cœur. Vous savez que rien ne m'a jamais empêché de dire la vérité au pécheur et au juste, pour tâcher de convertir l'un, et pour contribuer à faire persévérer l'autre; enfin, Seigneur, vous savez que pour votre amour et votre gloire j'ai travaillé toute ma vie au salut des âmes que vous m'aviez confiées. Fasse le ciel que tous les pasteurs, que tous les confesseurs, que tous les prédicateurs, que tous les supérieurs puissent parler de la sorte au moment de leur mort! afin que leurs âmes et les âmes dont ils ont eu soin se trouvent toutes ensemble en état d'être sauvées, et que toutes ensemble elles vivent avec Jésus-Christ pendant une heureuse éternité : c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON VI.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN.

(11 *novembre.*)

Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio sed supra candelabrum, etc. (*Luc.*, XI, 33).

Il n'y a personne qui, ayant allumé une lampe, la mette en un lieu caché, ou sous un boisseau : mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière.

L'Eglise applique cet évangile aux saints pontifes et particulièrement à saint Martin, à cause qu'il a été une lampe que Dieu avait allumée pour éclairer son Eglise, non-seulement dans la ville et le diocèse de Tours, mais dans la France et dans une grande partie de l'Europe. Rien ne lui convient donc mieux que ce que le Seigneur nous dit dans son Evangile : Il est une lampe, mais qui n'est pas semblable à celle des vierges folles, qui étaient ornées à l'extérieur, mais qui ne donnaient point de lumière, parce qu'elles étaient vides d'huile. Saint Martin est une lampe qui éclaire si parfaitement, que pas un de ceux qui voudra la regarder et la suivre ne marchera dans les ténèbres, parce qu'il n'a pas une lumière extérieure, il en a de plus une intérieure. Car selon notre évangile un pasteur saint doit être en même temps la lumière des autres et la lumière de soi-même; parce que s'il est obligé d'enseigner la voie de Dieu dans la vérité, il est encore plus obligé de pratiquer ce qu'il enseigne; s'il faut qu'il conduise son peuple dans cette même voie, à plus forte raison faut-il qu'il y marche lui-même; et par conséquent il se trouve dans l'obligation d'éclairer et d'être éclairé. Ce sont deux qualités que nous trouvons dans saint Martin : il est la lumière de son peuple, il l'éclaire et il le conduit; il est sa propre lumière, il est éclairé et il marche dans la voie de Dieu. Nous trouverons ces deux qualités de saint Martin en expliquant les quatre versets de notre évangile : prions le Saint-Esprit de nous communiquer ses lumières, et la sainte Vierge de nous les obtenir, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a personne qui, ayant allumé une lampe, la mette en un lieu caché ou sous un boisseau, mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière; et saint Matthieu dit : *afin qu'elle éclaire tous ceux de la maison* (*Matth.*, V, 15). Nous avons ici trois choses à considérer : la première, qu'il faut que la lampe soit allumée; la seconde, qu'étant allumée elle ne doit pas être cachée; la troisième, qu'elle est allumée pour éclairer ceux qui sont dans la maison et ceux qui y entrent. Sur cela nous avons trois réflexions à faire : la première, qu'il n'y a que Dieu seul qui allume la lampe; la seconde, qu'il n'y a que Dieu seul qui la retire du lieu où elle était cachée, pour la mettre sur le chandelier; la troisième, qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse qui de ceux qui demeurent dans la maison ou qui y entrent, doivent être éclairés. Saint Martin est une lampe, c'est Dieu qui l'allume, c'est Dieu qui la met sur le chandelier, c'est Dieu qui s'en sert pour éclairer ceux qui demeurent dans sa maison, ou ceux qui y entrent.

Premier point.

Chaque créature a une fin pour laquelle Dieu lui a donné l'être, et à laquelle elle est destinée : ce qui est tellement imprimé dans l'esprit des hommes, que les plus stupides et les plus grossiers ne demandent point pourquoi telles et telles choses sont faites. Qui s'avise de demander pourquoi on bâtit une maison? chacun sait que c'est pour se loger; pourquoi on taille un habit? que c'est pour se vêtir : de même on ne demande point pourquoi on prépare une lampe? chacun sait que c'est pour éclairer. Mais il n'appartient pas à tout le monde de faire des maisons, il faut être architecte; aussi pensez-vous qu'il appartienne à chacun de disposer des lampes, quand il est question d'éclairer les âmes? Celui-là seul qui les a créées à son image les peut éclairer; c'est ce que nous dit l'évangeliste saint Jean : *Il éclaire tous les hommes qui vivent dans le monde*, et il nous a dit lui-même : *Je suis la lumière du monde* (*Joan.*, I) : de sorte qu'il parle à l'égard de nos âmes comme le soleil pourrait parler à l'égard de nos corps. Car si le Verbe incarné, qui est le soleil de justice, dit absolument : *Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres;* le soleil corporel peut dire : Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres. Il y a cette différence, que le soleil de justice est la lumière du monde invisible, composé de nos âmes, et que le soleil corporel est la lumière du monde visible, composé de nos corps et de tous les corps des animaux. Il y a cette ressemblance, que le

soleil de justice n'éclaire pas toujours immédiatement lui-même le monde invisible; il l'a fait lorsqu'il était sur la terre, il a prêché, il a enseigné, il a repris, il a condamné, il a favorisé plusieurs personnes de grâces extraordinaires, de miracles surprenants, tout cela était pour les éclairer. Le soleil corporel nous communique lui-même sa lumière: mais quand il se retire pour aller porter cette même lumière sous notre hémisphère, il nous laisse la lune, les planètes, les étoiles pour nous éclairer à sa place. Le soleil de justice fait la même chose; il monte au ciel et il nous laisse à sa place ses apôtres et ses disciples, des hommes apostoliques et des disciples des apôtres, qui se répandent par le monde et qui vont porter partout la lumière de l'Evangile. Pour achever notre comparaison, il n'y a pas une planète, quelque excellence et quelque grandeur qu'elle ait, qui ait de la lumière par soi-même; elles ne reçoivent que du soleil toute celle qu'elles ont; de sorte que les hommes ne sauraient allumer ces admirables flambeaux destinés à nous éclairer la nuit, et elles ne sauraient s'allumer elles-mêmes. Voilà ce que nous pouvons dire des serviteurs de Dieu, des ministres de Jésus-Christ; mais s'ils sont des lampes, les hommes ne les sauraient allumer et ils ne se peuvent allumer eux-mêmes. Il n'y a que le soleil de justice qui puisse leur communiquer la lumière et l'ardeur nécessaires pour aller éclairer et échauffer les hommes; parce que si le soleil corporel est la source de la lumière visible, le soleil de justice est la source de la lumière invisible et intérieure : c'est pourquoi l'évangéliste, dit de saint Jean, qu'il *n'était pas la lumière; mais qu'il était envoyé pour rendre témoignage de la lumière :* on dit néanmoins de lui, qu'il *était une lampe qui avait autant de lumière que d'ardeur.* Il n'y a point de contradiction dans ces paroles; il est vrai qu'il n'était point ce soleil de justice, qui est la source de la lumière, mais il était une lampe que ce divin soleil avait allumée, à laquelle il avait communiqué de sa lumière et de son ardeur. C'est dans ce même sentiment que ce divin Seigneur dit à tous ses disciples : *Vous êtes la lumière du monde;* comme s'il leur disait : Je vous laisse sur la terre pour tenir ma place et pour éclairer les hommes. C'est pour ce sujet que l'Eglise regarde aujourd'hui saint Martin comme une des lampes que son divin Epoux lui a laissées pour l'éclairer; c'est lui qui a allumé cette lampe; il l'avait destiné à cela dès sa plus grande jeunesse, il l'avait prévenu de ses bénédictions; il n'avait pas permis qu'il se corrompît dans le commerce du monde, quoiqu'il eût consenti qu'il s'engageât dans un emploi où il semble que le libertinage, que l'impiété, que la débauche, règnent insolemment. Mais Dieu nous voulait faire connaître qu'on peut être soldat et honnête homme; soldat, et avoir de la compassion de la misère du prochain; être soldat, et être charitable; être soldat, et non-seulement ne rien prendre à personne, mais de plus, donner aux pauvres une partie de ce que l'on a, et même de ce qui est nécessaire; enfin, qu'on peut être soldat et vrai chrétien. Mais le Seigneur, qui avait destiné saint Martin pour être la lampe de son Eglise, l'obligea de quitter cet emploi. Le monde n'a aucune part aux emplois dans lesquels il s'engage, à ceux qu'il quitte et aux nouveaux qu'il prend; Dieu seul le conduit, et il peut dire avec le Prophète royal : *C'est vous, Seigneur, qui faites luire ma lampe; mon Dieu, éclairez mes ténèbres.* Je voudrais que tous les hommes fussent fortement persuadés de ces vérités de l'Evangile; la première, que tous les chrétiens sont des lampes, non point pour eux, mais pour les autres. Un évêque est la lampe de son Eglise, un pasteur est la lampe de sa paroisse, un confesseur est la lampe de tous ses pénitents, un prédicateur est la lampe de ses auditeurs, un père et une mère sont la lampe de leurs enfants, un maître et une maîtresse sont la lampe de leurs domestiques; enfin tous les chrétiens sont des lampes les uns à l'égard des autres. Mais qui allumera toutes ces lampes? Où prendront-elles de la lumière? Sera-ce la sagesse du monde, la prudence de la chair, la science des hommes qui les éclairera? Tout cela n'est capable que d'offusquer et d'aveugler; et si cela donne quelques lumières, elles sont semblables à ces feux follets qui trompent les passants et qui les conduisent dans les précipices. Il faut donc que chacun soit persuadé, qu'il n'y a que Dieu seul qui le puisse allumer et l'éclairer, et chaque chrétien doit dire avec le prophète royal : *Le Seigneur est ma lumière* (*Psal.* XXVI, 1). Saint Augustin expliquant ces paroles à son peuple (*in ps.* XXVI, n. 3), il dit : C'est lui qui m'éclaire, que les ténèbres s'éloignent de moi; marchant dans la lumière, je marcherai avec assurance, et que craindrai-je? Saint Augustin nous donne en même temps la raison de ce qui le fait parler avec tant de fermeté : C'est, dit-il, que la lumière que Dieu nous donne est de telle nature qu'elle ne peut être obscurcie par aucune créature du monde; de sorte que le Seigneur nous éclairant, nous sommes éclairés; mais si le Seigneur nous éclairant, nous sommes éclairés, poursuit ce grand docteur (*ibid.*), hors de lui nous ne sommes plus que ténèbres : c'est la seconde vérité, dont je voudrais que les chrétiens fussent persuadés, que si chacun dans son état est une lampe par rapport à quelque autre, il ne peut avoir de lumière que de Dieu seul. Vous me direz : Est-ce que les hommes ne nous éclairent pas? Oui, quand ils nous communiquent les lumières qu'ils ont reçues de Dieu : mais s'ils veulent nous donner leurs propres lumières, ils nous aveuglent et nous jettent dans des ténèbres fort épaisses. Où saint Martin va-t-il allumer sa lampe? Parce qu'il savait fort bien ce que saint Augustin a dit (*in psal.* CIX, n. 1), que de même qu'une lampe ne s'allume point d'elle-même, aussi l'âme de l'homme ne se donne point à elle-même la

lumière dont elle a besoin; il la faut demander à Dieu, et se servir de ceux que le Seigneur a destinés à éclairer les autres; et pour appliquer à saint Augustin les mêmes paroles qu'il a dites pour les autres, Dieu l'ayant destiné à être une lampe de l'Eglise, il ne s'est point allumé de lui-même, mais il s'est approché de saint Ambroise qui, n'ayant que des lumières divines, les a communiquées à ce grand homme. Saint Martin s'approche de saint Hilaire, cette lampe de Poitiers, et c'est de lui qu'il reçoit les lumières qu'il communique ensuite aux autres. Ce qui nous fait connaître, combien il est avantageux de communiquer avec ceux qui ont la science des saints, qui peuvent avoir pour vous une condescendance de charité, mais qui n'auront jamais la lâche complaisance de vous flatter dans vos désordres, de vous entretenir dans vos défauts; mais qui vous donneront toujours les lumières pour vous conduire dans la voie étroite du ciel. Chacun sait combien le fameux saint Hilaire était austère, combien il était ennemi de tout ce qui flatte les sens et les passions, combien il était opposé aux maximes du monde. Martin, devenu disciple d'un maître si fameux, si saint, si éclairé, ne pouvait recevoir que des lumières très-avantageuses. Tous ceux qui ne voudront point imiter notre saint, et qui ne s'adresseront point à Dieu ni à ses plus fidèles serviteurs, pour être éclairés, mais qui croiront avoir assez de lumières pour conduire les autres, et pour se conduire eux-mêmes, n'auront jamais que des ténèbres dans l'esprit, et se trouveront dans une nuit perpétuelle. C'est ce que saint Augustin a voulu apprendre à son peuple, quand il lui explique ces paroles : *En vain vous vous lèverez avant le jour* (*Psal.* CXXVI, n. 3). Qui sont ceux, demande notre docteur, qui se lèvent avant le jour? Ce sont ceux, dit-il, qui se lèvent avant Jésus-Christ, qui est notre lumière. Si vous vous levez après lui, il vous éclairera, si vous vous levez avant lui, ce sera vous-mêmes qui vous éclairerez : si Jésus-Christ vous éclaire, vous avez la vraie lumière; si vous vous éclairez vous-mêmes, c'est une nécessité que vous soyez dans les ténèbres, parce qu'il n'y aura rien que de vain en vous, comme dit saint Augustin (*in ps.* CXXVI, n. 4). Il est donc avantageux et même très-nécessaire que vous suiviez Jésus-Christ et ceux qui l'ont suivi et qui le suivent, afin que vous vous trouviez dans la lumière, et qu'ayant été éclairés, vous puissiez éclairer les autres; car selon notre évangile, celui qui allume une lampe a quelque dessein : on nous dit que ce n'est pas pour la mettre *en un lieu caché ou sous un boisseau*, ou *sous le lit*, comme nous lisons dans saint Marc, mais pour la mettre *sur un chandelier* (*Marc.* IV, 21).

Second point.

Cette seconde partie de notre premier verset nous fait connaître la conduite que Dieu observe à l'égard de tous ses serviteurs. Il y en a qu'il tient cachés, comme s'il les avait mis dans un coin ou sous un boisseau; ce sont des lampes qui ne brûlent et qui ne se consument que pour lui. Combien de solitaires qui ont été inconnus aux hommes, et *de qui* on peut dire, que *le monde n'était pas digne* de les connaître et de les posséder! Le monde était mort pour eux, et ils étaient morts pour le monde : le monde ne les connaissait pas, et ils ne connaissaient point le monde : le monde ne pensait point à eux, et ils ne pensaient point au monde. Tous les saints ont soupiré après cet état, qu'ils ont regardé comme le paradis de la terre : être sur la terre comme un habitant du ciel, ne s'occuper que de Dieu seul. Combien de fois saint Martin a-t-il souhaité d'être dans la plus affreuse de toutes les solitudes, dans le plus caché de tous les déserts, pour être absolument inconnu aux hommes, et n'être connu que de Dieu seul! Mais comme le point essentiel de la sainteté consiste à faire la volonté de Dieu, et que c'est ce que nous demandons plusieurs fois le jour à notre Père céleste, les saints ne se sont cachés que pour obéir à la voix de Dieu, et ils ont paru dès que Dieu les a retirés du coin où il les avait laissés; de dessous le boisseau, c'est-à-dire de l'obscurité; de dessous le lit, c'est-à-dire du repos où il les avait mis. Il faut pour être saint que nous n'ayons aucune volonté et que Dieu soit absolument le maître de notre conduite; il faut quitter sa retraite, il faut abandonner son repos dès que Dieu nous l'ordonne. Saint Jean-Baptiste, comme nous le dirons le quatrième dimanche de l'Avent, entend la voix de Dieu dans le désert, qui lui ordonne d'en sortir pour aller prêcher la pénitence et préparer les hommes à recevoir le Messie. Il y a près de trente années qu'il goûte les douceurs de la retraite et le repos de la solitude; sans hésiter, sans raisonner, il quitte ce coin du désert où il était caché, il sort de dessous ce boisseau où Dieu l'avait mis, et il paraît comme une lumière qui vient apprendre aux hommes tout ce qui est de leur devoir. Dieu s'est conduit de la même manière à l'égard de tous ses serviteurs; il les a tenus cachés aussi longtemps qu'il a voulu, et il les a exposés quand il l'a jugé à propos. Cela se voit dans les prophètes de l'Ancien Testament, qui ne sortaient de leur retraite que lorsque Dieu leur commandait d'aller faire la correction à quelque pécheur, d'aller apprendre sa volonté à son peuple; et quand ils s'étaient acquittés de leur commission, ils allaient, pour ainsi dire, se remettre sous le boisseau. Il serait à souhaiter que tous les ministres du Seigneur suivissent cette pratique, qu'ils se cachassent, et qu'ils parussent selon les ordres de Dieu; qu'ils ne suivissent jamais ni leur inclination, ni leur intérêt, ni la maxime du monde. Si cela était, chacun travaillerait selon son talent, chacun profiterait et pour la gloire de Dieu, et pour le salut du prochain, et pour sa perfection. Mais en vérité, qui est-ce qui se conforme aux saints de l'Ancien et

du Nouveau Testament? qui est-ce qui demeure caché aussi longtemps que Dieu lui ordonne? Qui est-ce qui paraît, quand Dieu le commande, de la manière, et où Dieu commande de paraître, qui sont des circonstances pour observer l'Evangile? J'en vois qui se cachent, mais pourquoi se cachent-ils? Est-ce par humilité? est-ce par amour de la retraite? est-ce dans la vue de leur incapacité? Non. Ce prédicateur se cache, c'est qu'il croit qu'en devenant plus rare, il se rendra plus précieux et se fera plus estimer, et que l'on aurait moins d'empressement de l'entendre, s'il se communiquait trop. Ce motif n'est pas conforme à Jésus-Christ qui a prêché continuellement; les apôtres l'ont imité, les saints prédicateurs ont fait de même. Qu'ont-ils consulté en cela la gloire de Dieu et le salut du prochain. Des prédicateurs se cachent, quel est leur motif? On ne leur présente pas une chaire assez considérable, ce n'est qu'un hôpital, ce n'est qu'une maison de religion, ce n'est qu'une paroisse médiocre ; ce sont des sermons ordinaires; il vaut mieux, disent-ils, qu'ils ne paraissent pas, que de prendre ces sortes d'emplois qui pourraient faire tort à leur réputation ; encore une fois cela n'est point évangélique. Jésus-Christ n'a-t-il pas prêché dans les bourgs et dans les villages, dans les synagogues particulières, aussi bien que dans le temple de Jérusalem? Les apôtres et tous les saints prédicateurs ont fait de même. De sorte que ce n'est souvent que par vanité, que par intérêt qu'on se met sous le boisseau ; ce n'est pas Dieu qui y met ces personnes, comme il y a mis les prophètes et les saints : mais quand est-ce qu'ils sortent de dessous le boisseau pour se mettre sur le chandelier? Cet homme vient d'hériter d'un parent, il a gagné de l'argent, il a acheté une charge de conseiller, de magistrature ; le voilà sur le chandelier; qui l'a placé là? et qui l'y aurait placé? Ce n'est ni sa science, ni sa vertu, ni sa qualité, ni les services qu'il a rendus à l'Etat ; car tant qu'il n'a point eu d'argent, il a toujours été dans un coin et sous le boisseau, c'est donc son argent qui l'a mis sur le chandelier ; c'est donc quelque chose de bien avantageux parmi les chrétiens, que d'avoir de l'argent puisque cela tient lieu de vertu, de science, de services rendus et de qualité ; et que dès que l'on a de l'argent, on est élevé, comme si on avait toutes les perfections propres à faire un homme considérable et à devenir le maître et le juge des autres. Mais y a-t-il rien de plus opposé à l'Evangile, à l'esprit du christianisme, aux canons des conciles, que de se placer sur le chandelier? Vous cherchez un bénéfice, vous le briguez, vous le sollicitez, vous faites votre cour à ceux qui peuvent vous en faire donner. Et que vous dit l'Evangile? De prendre la dernière place, lorsque vous êtes invité à la noce ; s'engager dans l'état ecclésiastique, c'est être invité à la noce ; c'est donc là, plus que dans pas un autre état, où il faut prendre la dernière place ; et vous cherchez la première. L'esprit du christianisme est un esprit d'humilité, de dégagement, de renoncement à soi-même ; et vous ne cherchez qu'à satisfaire et l'ambition, et l'intérêt, et l'amour de vous-même. Enfin les canons défendent de demander et de briguer des bénéfices, et déclarent indignes d'en recevoir tous ceux qui les cherchent et qui les sollicitent; et cependant vous ne vous occupez que de cela. N'est-ce pas une chose digne de compassion, que chacun veut se mettre soi-même sur le chandelier, et personne ne veut attendre que Dieu l'y mette? Que saint Martin a peu d'imitateurs ! il ne pense qu'à se cacher : saint Hilaire le met au nombre des acolytes ; cet ordre, qui est méprisé par un si grand nombre d'ecclésiastiques qui ne peuvent demeurer dans ce degré, mais qui aspirent d'eux-mêmes à monter plus haut, était regardé de notre saint comme étant beaucoup au-dessus de son mérite, et il se croyait très-honoré de ce que son maître avait voulu l'y élever. Mais Dieu qui voulait qu'il fût une des plus éclatantes lumières de l'Eglise l'éleva à l'épiscopat, afin qu'élevé de la sorte il pût être vu d'un chacun.

Troisième point.

Notre Evangile dit que *la lampe est mise sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière;* et saint Matthieu dit, *afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison* (*Matth.*, V, 15) ; suivant la concorde de ces deux évangélistes, nous trouvons que la lampe posée sur le chandelier éclaire tous les hommes du monde ; car ou ils sont dans l'Eglise, ou ils sont dehors. Les fidèles sont dans l'Eglise, les païens, les juifs, les hérétiques sont hors de l'Eglise, qui est la maison de notre Père. Notre saint évêque est sur le chandelier ; il y est pour ceux qui sont dans la maison, pour les domestiques de la foi; c'est à eux comme à des enfants que le pain doit être donné ; car nous devons être persuadés que personne n'est sur le chandelier pour soi-même. Tous les Pères de l'Eglise nous l'ont dit, nous ne sommes pas évêques pour nous, nous ne sommes point la lumière du monde pour nous ; ce n'est point pour nous que nous avons reçu l'ordre et le caractère sacerdotal. Un roi n'est point roi pour lui, il est roi pour son peuple, qu'il doit gouverner selon les lois de la justice ; un maître n'est point maître pour lui, il est maître pour les domestiques qu'il doit conduire selon les règles de la charité; un père n'est point père pour lui, il est père pour ses enfants qu'il doit élever selon les maximes de la religion chrétienne. Disons de même qu'un pasteur n'est pasteur que pour ses brebis, il leur doit la nourriture, en leur donnant la parole de Dieu, laquelle les fortifie, et les éclaire ; ce qui fait dire à saint Augustin (*in psal.* LI) que nous marchons dans les ténèbres du monde à la faveur des Ecritures. Ce qui est conforme à ce que nous a dit le prince des apôtres : *Nous avons les oracles des prophè*

tes, *dont la certitude est plus affermie*, *auxquels vous faites bien de vous arrêter*, *comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur*. Cette comparaison de saint Pierre est très-juste : il est certain que nous sommes dans le monde comme dans une nuit perpétuelle ; nos sens, nos passions, les hommes, les démons contribuent à rendre notre demeure très-obscure ; et par conséquent nous avons besoin de lumière à tout moment, pour nous éclairer dans tout ce que nous avons à faire. Ce qui nous oblige de dire à Dieu tous les jours avec le Prophète royal : *Faites-moi connaître la voie par laquelle je dois marcher* (*Psal.* CXLII, 10). Voulez-vous connaître cette voie, nous dit saint Augustin (*loc. cit.*); marchez selon les paroles de Dieu : voilà donc ce que fait notre saint élevé sur le chandelier, il éclaire tous ceux qui sont dans la maison, en leur lisant, en leur expliquant les saintes Ecritures : qu'ont fait autrefois les Chrysostome, les Ambroise, les Augustin et ceux qui les ont suivi comme le grand saint Grégoire ? Ils ont expliqué les saintes Ecritures à leur peuple ; quel était le sujet de toutes les prédications qu'ils faisaient ? Les prophètes, les psaumes, les évangiles, les épîtres des apôtres, parce qu'ils étaient persuadés que c'était cela seulement qui pouvait nourrir fortifier, éclairer les domestiques et les enfants de la maison ; puisque, selon saint Augustin (*in psal.* LV), la lumière des vivants, c'est la sagesse, et les ténèbres des fous, c'est la folie. On peut dire que ceux qui sont dant la maison sont vivants, et ceux qui sont dehors sont morts ; ces vivants ont besoin d'être éclairés, et ils ne le peuvent être que par la sagesse de Dieu, qui est répandue dans toutes les saintes Ecritures. Mais il ne suffit pas que la lampe qui est sur le chandelier soit favorable à ceux de la maison, elle le doit encore être à ceux de dehors, afin qu'ils soient invités d'entrer, et que voyant cette maison éclairée, ils n'aient point de répugnance de se joindre avec les enfants et les domestiques, pour se servir avec eux de la lumière qui les éclaire. N'est-il pas vrai qu'on est frappé d'une certaine crainte et d'une secrète horreur, lorsqu'on se trouve plusieurs dans un chambre au milieu d'une nuit fort obscure sans aucune lumière ? On ne saurait se défendre de mille vains fantômes qui vous remplissent l'imagination ; à plus forte raison cela serait-il pour des étrangers ; et ils ne pourraient se résoudre d'entrer dans une maison, s'ils ne voyaient aucune lumière. Saint Martin n'a pas seulement été la lumière des fidèles, il a voulu l'être encore des infidèles ; il les a cherchés, il a ruiné ce qui les entretenait dans l'idolâtrie, et afin de ne laisser dans la maison aucune obscurité ni aucun sujet de scandale, il fit encore ruiner l'objet d'une fausse dévotion ; enfin il n'épargna rien par ses visites, par ses exhortations et par ses prières, pour fortifier et perfectionner ceux qui étaient dans la maison, et pour y attirer ceux qui étaient dehors. Faisons la même chose ; que tous ceux qui sont des lampes allumées, qui ne sont plus sous le boisseau, qui par leurs charges, leurs emplois, leurs caractères, leurs bénéfices se trouvent sur le chandelier, qu'ils aient de la charité et pour ceux du dedans et pour ceux qui sont encore dehors ; qu'ils fortifient les uns, et qu'ils attirent les autres ; qu'ils se servent de tout ce que la parole de Dieu a de plus puissant et de plus attirant ; qu'ils se fassent tout à tous, autant que la foi et la religion le peuvent permettre, pour les gagner tous à Jésus-Christ ; qu'ils ôtent toutes les ténèbres, toutes les obscurités, tous les sujets de scandale ; qu'ils n'entretiennent dans la maison de Jésus-Christ qu'une lumière pure qui soit agréable aux enfants, et qui par ses charmes ait encore la force d'attirer les étrangers. Que si l'on remarque dans ceux qui entrent quelques faiblesses et quelques répugnances, qu'on les supporte avec charité, afin de leur faire trouver le joug du Seigneur aussi délicieux que nous le trouvons. Mais souvenons-nous que le plus sûr moyen pour gagner les autres, c'est que nous vivions en vrais chrétiens, c'est qu'en montrant le chemin, nous marchions par la voie que nous enseignons aux autres ; c'est-à-dire qu'en éclairant les autres, nous soyons nous-mêmes éclairés. C'est ce que l'Évangile nous demande, c'est ce que nous remarquons dans saint Martin ; ce sera la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Pour être capable de conduire les autres, il faut être une lampe allumée, posée sur le chandelier, qui puisse être aperçue de ceux de la maison, et de ceux qui sont dehors. Pour se conduire soi-même, il faut avoir de bons yeux, qu'ils soient ouverts et qu'ils soient éclairés. C'est ce que notre évangile nous apprend : *Votre œil est la lampe de votre corps*, dit-il, *si votre œil est simple et pur, tout votre corps sera éclairé; que s'il est mauvais, votre corps sera aussi ténébreux*. Ce verset nous apprend que nous devons avoir de bons yeux pour nous conduire. Le suivant nous dit, qu'il faut qu'ils soient ouverts : *Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même que ténèbres*. Il est certain que si vous fermiez les yeux, vous seriez comme dans les ténèbres : mais quoique vos yeux soient bons et qu'ils soient ouverts, il faut encore, pour vous conduire, qu'ils soient éclairés; c'est ce que nous dit notre dernier verset : *Si donc votre corps est tout éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, tout sera éclairé, comme lorsqu'une lampe vous éclaire par sa lumière*. Saint Martin a été éclairé pour conduire les autres : mais il a encore été éclairé pour se conduire soi-même, ayant de bons yeux, les ayant ouverts, les ayant éclairés, selon que nous l'apprend notre évangile.

Premier point.

Il nous fait ici la comparaison de notre œil à l'égard du corps, avec notre entende-

ment à l'égard de notre âme. L'œil est la lampe du corps, c'est-à-dire il l'éclaire, il le conduit; l'entendement est de même la lampe de notre âme, il lui fait connaître la bonté ou la beauté des objets, leur malice, ou leur laideur. Mais l'œil ne saurait être la lampe du corps, s'il n'est bon, ou si, comme dit l'Evangile, il n'est simple et pur. L'entendement aussi doit avoir cette simplicité et cette pureté, pour être la lampe de l'âme ; et quand aura-t-il ces avantages? sinon lorsqu'il pratiquera ce que l'Apôtre écrit aux Colossiens : *Quoi que vous fassiez ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* (*Coloss.*, III, 17). N'est-il pas vrai qu'un œil est bon, quand il ne voit que ce qu'il doit voir, et qu'il le voit de la manière qu'il est, sans prendre une couleur pour une autre, ni une figure pour une autre, sans confusion ni mélange? Dites de même, qu'un entendement est bon, qu'il est pur, qu'il est simple, quand il ne voit que ce qu'il doit voir; et que doit-il regarder dans ses paroles et dans ses actions? Dieu seul; faire tout au nom du Seigneur, sans se détourner sur ses créatures, sans se retourner sur lui-même. Notre entendement ne doit point regarder d'autre objet sur la terre que celui qu'il doit contempler dans le ciel. Or il est créé pour contempler Dieu pendant toute l'éternité; il faut donc qu'il le regarde toujours dans le temps : c'est pourquoi l'Apôtre n'exclut rien, il dit, *quoi que vous fassiez;* c'est-à-dire, que vos actions soient corporelles, ou qu'elles soient spirituelles, qu'elles soient secrètes ou qu'elles soient publiques, elles ne doivent point avoir d'autre objet que Dieu seul, parce qu'étant le principe de vos actions, vous donnant le pouvoir et la grâce de les faire, il doit aussi en être la fin; et il est si vrai, que c'est en cela que consiste la pureté et la simplicité de l'œil de votre âme, que notre évangile disant de l'œil du corps : *S'il est mauvais, votre corps aussi sera ténébreux*, il nous fait connaître que les méchantes qualités de l'œil se communiquent au corps : cet œil a une taie, il est enflammé, il est chargé d'une grosse fluxion; le corps s'en ressent, il participe à la douleur, il se trouve dans les ténèbres, il ne saurait travailler, il ne peut marcher, il est contraint, à cause de ses mauvais yeux, de demeurer enfermé dans une chambre obscure, ne pouvant même souffrir ni la lueur du feu, ni la lumière d'une bougie. Que les paroles de l'Evangile sont admirables, et qu'elles nous expriment bien sensiblement ce qui se passe dans notre âme! Dès que notre entendement est corrompu, qu'il est mauvais, tout est corrompu, tout est obscur dans notre âme. La corruption de notre entendement consiste à ne regarder que les créatures, à ne penser qu'aux créatures, et à n'agir que pour leur plaire, ou à ne regarder que soi-même, et à ne penser qu'à soi-même. Cette corruption est si grande, qu'elle se répand sur toute l'âme et sur toutes ses actions; tout ce qu'elle fait dans cette vue basse et corrompue est désagréable, odieux et digne de punition; de sorte que cet entendement corrompu appauvrit une âme, étant cause qu'elle n'acquiert aucun mérite; et non-seulement il la dépouille des biens, mais de plus il l'engage dans les maux que Dieu fera souffrir à ceux qui n'ont point parlé, ou qui n'ont point agi pour l'amour de lui, et qui lui ont préféré les créatures, ou qui se sont préférés eux-mêmes, ne parlant ou n'agissant que pour l'amour des créatures, ou pour l'amour d'eux-mêmes. C'est pour éviter ce malheur que Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Prenez bien garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés, autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est dans le ciel* (*Matth.*, VI, 1). Il n'est donc point question de ce que vous faites; si vous donnez l'aumône, si vous priez, si vous jeûnez, ce n'est pas de cela seulement que vous devez attendre votre récompense. Les pharisiens ont fait tout cela, et le Seigneur proteste avec serment *qu'ils ont déjà reçu leur récompense.* Il est question de l'état ou se trouve l'œil de votre âme; s'il est pur et simple, s'il est corrompu et mauvais : s'il est simple et qu'il ne regarde que Dieu, tout ce que vous faites, quelque bas, quelque petit, quelque naturel qu'il soit, comme boire et manger; un morceau de pain, un verre d'eau qu'on donne aux pauvres, les deux deniers de la pauvre veuve, tout cela trouvera des récompenses infinies, quand l'œil de votre âme est bon, et qu'il ne regarde que Dieu : si au contraire l'œil de votre âme est mauvais, donnez tout votre bien aux pauvres, livrez votre corps aux bourreaux pour qu'il soit brûlé, faites les actions les plus héroïques et les plus éclatantes; si votre œil est corrompu et qu'il ne regarde que les créatures, tout vous sera inutile; et quand vous demanderez des récompenses au Seigneur, il vous dira qu'il ne vous connaît point, que vous avez déjà été payés, que vous n'avez qu'à vous retirer de sa présence, et que vous êtes des ouvriers d'iniquité. C'est pour ce sujet que tous les saints ont eu tant de délicatesse dans leurs intentions ; qu'ils se sont toujours regardés comme des serviteurs de Dieu qui ne devaient travailler que pour leur maître et ne s'appliquer qu'à plaire à lui seul. Saint Martin aurait cru dérober quelque chose à la gloire de son Dieu, s'il avait eu d'autre vue que de l'honorer par ses pensées, par ses paroles et par ses actions; il se serait regardé comme un serviteur infidèle qui ne rend rien à son maître pour le talent qu'il en a reçu. Cependant il y en a peu qui soient les imitateurs des saints, de ces fidèles serviteurs qui ne se regardaient jamais, et qui n'avaient, comme l'Apôtre, aucune pensée de plaire aux hommes. Il faut voir notre saint avec les princes du monde, avec les grands de la terre, et considérer s'il les flatte, s'il avilit sa dignité épiscopale, s'il rabaisse son caractère ni celui du clerc qui l'accompagne. Il sait que son ordre, que son

caractère, que celui des prêtres est divin : et il veut faire connaître combien il l'estime, pour rendre honneur à son Dieu qui lui a communiqué son pouvoir. Que les hommes ont de mauvais yeux et qu'ils sont aveugles ! cela se trouve parmi ceux qui sont élevés dans l'Eglise et dans la magistrature : ils croient qu'ayant de grands égards pour les grands et pour les puissants de la terre, faisant toutes choses pour leur plaire, s'abaissant et s'avilissant devant eux, ils se rendront considérables auprès d'eux et qu'ils s'en feront estimer : c'est une erreur, ils n'en attireront que le mépris. Tous ceux qui, sans orgueil et sans fierté, dans le dessein de plaire à Dieu et de faire leur devoir, soutiendront le caractère de leur charge, de leur ministère, de leur ordre, se feront honorer et estimer de leurs plus grands ennemis mêmes, parce que ne recherchant que la gloire de Dieu, Dieu aura soin de leur propre gloire, comme le Seigneur nous le dit de sa propre personne. J'ai raison de dire qu'il y a peu d'hommes qui aient de bons yeux. *Tous*, comme saint Paul écrit aux Philippiens, *tous cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ* (*Philip.*, II, 21) ; en les cherchant ils ne les trouvent pas, s'ils ne les cherchaient pas et qu'ils ne cherchassent que ceux du Seigneur, il les trouveraient. Y a-t-il jamais eu un homme, un prélat plus simple dans ses manières, dans ses habits, dans ses meubles, dans sa table, que saint Martin ? jusque-là qu'il a été quelquefois maltraité par des hommes qui ne le connaissaient point, qui avaient ouï parler de ses mérites, mais qui, ne voyant dans celui qu'ils rencontraient que des choses dignes de mépris selon eux, perdaient le respect ; cependant ce saint a été honoré des souverains, Dieu lui a procuré une gloire, sur la terre, plus éclatante qu'à pas un autre. Que de cathédrales, que d'abbayes, que de monastères, que de paroisses, que de chapelles consacrées à Dieu sous l'invocation de saint Martin ! C'est la récompense d'un serviteur qui n'a recherché que la gloire de son maître, sans penser jamais à la sienne ; au contraire de ceux qui ont voulu plaire aux hommes, ils ont cessé dès ce moment d'être les serviteurs de Jésus-Christ. Ils sont tombés dans la honte et dans la confusion, et ils seront obligés de dire pendant toute l'éternité : *Quel avantage avons-nous retiré de notre orgueil ?* Nous n'avons eu des yeux que pour nous-mêmes, nous n'avons cherché qu'à nous rendre considérables sur la terre, qu'à nous faire estimer et honorer des hommes : et cependant nous voilà chargés d'opprobres. Ayons donc des yeux comme les saints en ont eu, ne regardons que Dieu ; mais prenons garde qu'ils ne se ferment. Il ne suffit pas que les yeux soient bons pour éviter de tomber, de se détourner, et même de faire quelques faux pas ; il faut qu'ils soient toujours ouverts. C'est pourquoi le Seigneur nous dit : *Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit elle-même que ténèbres.*

Second point.

Comment est-ce qu'une lumière peut devenir ténèbres dans la nature ? Ce changement ne saurait se faire, la lumière peut bien prendre la place des ténèbres et les ténèbres succéder à la lumière, comme il arrive devant nous : la nuit finit, le jour commence ; le jour finit, la nuit commence ; et la nuit ne finit que parce que le jour commence, et le jour ne finit que parce que la nuit commence ; mais que ce qui est ténèbres devienne lumière, et que ce qui est lumière devienne ténèbres, cela paraît impossible ; apparemment que cela ne l'est pas dans une âme, puisque le Seigneur nous avertit de prendre garde que cela n'arrive. Mais comment se fait-il que ce qui est lumière en nous devienne ténèbres ? C'est par notre négligence que ce changement se fait, c'est parce que nous ne tenons pas toujours les yeux ouverts sur notre conduite. Nous avons contracté une bonne habitude de regarder Dieu dans toutes nos paroles et dans toutes nos actions ; nous nous relâchons à cause de cette habitude, nous négligeons de rapporter actuellement à Dieu un grand nombre de nos actions, nous flattant que cette habitude continue toujours de la même force, et qu'elle suffit. Nous ne pensons plus à faire réflexion sur nos intentions, parce qu'on croit que cela n'est pas assez spirituel de faire ces sortes de retours ; cependant comme il n'y a rien de plus insinuant que l'amour-propre, et qu'il passe par des endroits que l'on croit très-bien fermés, il se trouve souvent qu'on fait pour soi-même ce qu'on croit faire pour Dieu, qu'on se regarde soi-même lorsqu'on se disait qu'on ne regardait que Dieu ; et de cette sorte ce qu'on avait de lumières quand on rapportait tout à Dieu, se change en ténèbres quand on rapporte tout à soi-même. Pour empêcher ce désordre qui ruine la vertu et qui rend nos bonnes œuvres inutiles, il faut avoir toujours les yeux ouverts, faire ce que le Seigneur nous recommande si souvent dans l'Evangile, veiller ; ce que saint Pierre nous répète à la fin de sa première Epître : *Soyez sobres et veillez, car le démon, votre ennemi, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer* (I *Petr.*, V, 8). La tempérance n'est pas seulement pour le boire et le manger, elle est encore pour l'amour de nous-mêmes et pour l'affection des créatures ; il faut que nous soyons encore plus sobres à l'égard de ces objets qu'à l'égard des nourritures les plus délicates. Il n'y a rien de plus aisé que d'y commettre quelque excès, et le moindre excès est toujours très-dangereux. Saint Pierre voulant nous engager de veiller, il nous représente le démon comme un lion rugissant, qui tourne continuellement pour tâcher de surprendre quelqu'un pour le dévorer. Il ne saurait surprendre que ceux qui ferment les yeux et qui s'endorment : veillons donc, et surtout veillons sur toutes nos affections, veillons sur

tous les mouvements de notre cœur, veillons sur toutes les intention avec lesquelles nous parlons et nous agissons. Ce sera le moyen d'empêcher que le démon ne trouve aucune prise sur nous; il ne saura pas où entrer, parce que ce prince du monde ne trouvera rien en lui qui lui appartienne, comme le Seigneur l'a dit de lui-même. Mais ce qui nous doit encore obliger davantage de veiller, d'avoir les yeux ouverts sur notre conduite, c'est que nous ne sommes pas seulement responsables à Dieu de toutes nos actions, mais nous le sommes encore à notre prochain. Nous satisfaisons à Dieu par notre intérieur, parce que c'est lui seulement qui juge du cœur, et que les hommes ne voient que ce qui paraît au dehors. Ce qui a donné sujet à saint Augustin de condamner ceux qui, se fiant trop au témoignage de leur bonne conscience, ne se souciaient pas de ce que l'on pensait et de ce que l'on disait d'eux. Il leur répond : La conscience et la réputation dans laquelle vous vous mettez, sont deux choses différentes; la conscience vous regarde, et la réputation regarde votre prochain : il ne suffit pas que votre conscience ne vous reproche rien, il faut encore prendre garde si votre prochain a sujet de vous estimer, et si vous ne lui donnez point sujet de vous condamner. C'est pour ce sujet que nos bonnes œuvres sont appelées des lumières ; ce n'est pas seulement parce qu'elles sont faites à la faveur de la lumière de la grâce, mais encore parce qu'elles doivent servir à éclairer ceux qui les voient. C'est ce que le Seigneur dit à ses disciples : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans le ciel. Que votre lumière luise devant les hommes* (*Matth.*, V, 16), c'est-à-dire que toutes vos actions soient lumineuses, qu'elles n'aient rien d'obscur et qu'elles puissent servir d'exemple à tous ceux qui les verront. Que c'est une belle vertu que de ne jamais rien dire ni rien faire qui puisse être le plus petit sujet de scandale et de chute aux autres. C'est à quoi saint Paul s'appliquait, et il protestait qu'il aimerait mieux se priver toute la vie de manger de la viande que de scandaliser le plus petit esprit lorsqu'il en mangerait, quoiqu'il sût fort bien qu'il lui était permis d'en manger. Il disait encore : Nous aimons mieux souffrir plusieurs incommodités que d'être cause que l'Évangile du Seigneur soit blâmé. Tous les saints ont eu cette délicatesse, ils n'ont regardé ni leur intérêt ni leur plaisir, mais ils ont eu les yeux ouverts pour observer toutes leurs actions, afin qu'il n'y en eût pas une qui ne fût capable d'édifier le prochain. C'est pour cela que saint Martin souffre toutes les injures qu'on lui dit, toutes les médisances qu'on dit de lui, toutes les calomnies qu'on lui impose, sans en témoigner aucun ressentiment; au contraire, il prie pour ses persécuteurs, et il obtient de Dieu pour eux des grâces toutes singulières. C'est encore en ela que tous les saints ont été si attentifs à s'acquiter de toutes les obligations de leur charge; ils croyaient que c'était à eux que l'Ecclésiastique disait : *Excellez dans toutes vos œuvres* (*Eccli.*, XXXIII, 23); ils étaient persuadés que la perfection d'un homme consistait à s'acquitter dignement, ou pour mieux dire à exceller dans tous les emplois, dans toutes les charges, dans toutes les œuvres que Dieu leur avait donné à faire, et ils avaient appris cela du Seigneur lui-même. Il faut, disait-il, que pendant qu'il est jour je fasse les œuvres, que celui qui m'a envoyé dans le monde m'a donné à faire. Remarquez cette parole : *pendant qu'il est jour*, pendant qu'on a les yeux attachés sur moi; il faut du jour, il faut de la lumière : ce n'est pas assez pour se conduire que les yeux soient bons, qu'ils soient ouverts, il faut de la lumière; c'est ce que nous apprenons du dernier verset de notre évangile

Troisième point.

Si votre corps est tout éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, tout sera éclairé, comme lorsqu'une lampe vous éclaire par sa lumière. Ces dernières paroles nous apprennent que la lumière est d'une nécessité indispensable pour voir; que celui qui a de très-beaux yeux n'est pas plus favorisé qu'un aveugle, s'ils se trouvent l'un et l'autre enfermés dans un cachot obscur. Notre âme est de même, elle a besoin de lumière : car si le corps avait seulement une partie ténébreuse, il ne serait pas tout éclairé; à plus forte raison de l'âme, elle a besoin d'une lumière qui éclaire toutes ses puissances; et qui peut être cette lumière, sinon Dieu? Ce qui fait dire à saint Augustin que les yeux de la chair recherchent une lumière visible, parce qu'ils ne sauraient rien voir si elle n'éclaire l'objet qu'ils veulent considérer. Les yeux du cœur recherchent la lumière invisible, parce qu'ils ne sauraient voir ce qu'ils doivent faire s'ils ne sont éclairés; et cette lumière, c'est Dieu, qui est incapable de ténèbres, comme nous le dit saint Jean. Il est cette lumière qui éclaire les bons et les méchants : les bons la reçoivent, ils la regardent et ils s'en servent pour se conduire; les méchants n'en veulent point et elle leur est inutile. Saint Augustin nous dit de même (*in psal.* XXV, n. 14) qu'il ne nous sert de rien d'ouvrir les yeux, si nous sommes dans les ténèbres; de même, il ne nous sert de rien d'être dans la lumière, si nous voulons fermer les yeux. Les païens, dit-il, ouvrent les yeux, ils raisonnent, ils font des questions, ils proposent des difficultés, ils ne voient rien, parce qu'ils sont dans les ténèbres. Un mauvais chrétien qui vit dans le désordre est en quelque façon dans la lumière de Dieu, parce qu'il a été instruit, parce qu'il a l'habitude de la foi; mais il y est les yeux fermés, il ne veut point voir la lumière qui lui montre la difformité du vice et la suite funeste du péché; qui lui fait voir la beauté de la vertu et la récompense du bien Que peuvent attendre ces chrétiens, qui n'ont pas seulement une partie ténébreuse, mais

qui sont comme abîmés dans les ténèbres ; qui peuvent être comparés à ces Egyptiens qui étaient environnés de ténèbres si épaisses, qu'ils ne se pouvaient voir les uns les autres. Mais il y a cette différence entre les mauvais chrétiens et les Egyptiens, que ces idolâtres souffraient d'être dans les ténèbres, et qu'ils auraient voulu jouir de la lumière ; mais les mauvais chrétiens aiment les ténèbres et ils haïssent la lumière; ils seront plus rigoureusement condamnés que les païens : *Et le sujet de cette condamnation est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises* (*Joan.*, III, 19). C'est le Seigneur qui parle de la sorte, pour nous apprendre que la damnation est immanquable de ces chrétiens qui n'ont eu que de méchants yeux, ne s'arrêtant qu'à regarder le monde et tout ce qu'il y a d'agréable; des yeux toujours fermés pour ne jamais voir toutes les lumières que Dieu leur présente. Car c'est inutilement que les plus grands saints sont sur le chandelier, ils ne veulent point en être éclairés; jamais ils ne font aucune réflexion sur les paroles qu'ils ont dites, ne voulant point suivre leurs conseils; jamais ils ne pensent aux bonnes œuvres qu'ils ont faites, refusant de les imiter. Notre divin Sauveur nous dit la raison de ce refus : c'est que leurs œuvres étant mauvaises, les ténèbres leur sont plus agréables que la lumière. Il en est de cela comme d'un homme fort endormi ; vous faites ce que vous pouvez pour l'éveiller, vous lui présentez un flambeau, vous l'incommodez beaucoup, il détourne la tête, il ferme les yeux, et il aime mieux qu'on le laisse dans les ténèbres que de lui présenter la lumière. Il en est de même des pécheurs : vous voulez qu'ils ouvrent les yeux, et que verront-ils? Mille et mille désordres dont ils se trouveront coupables; et s'ils voient cela, à quoi seront-ils obligés? A une longue et sévère pénitence, à ne plus faire que des œuvres de lumière, pour satisfaire aux œuvres de ténèbres auxquelles ils se sont abandonnés ; mais cette pénitence les effraye, ces œuvres de lumière les incommodent, ils ne veulent point se connaître si coupables qu'ils sont en effet. C'est pourquoi ils ferment les yeux, ils rebutent la lumière, résolus de persévérer jusqu'à la mort dans les œuvres de ténèbres; ils y persévéreront aussi pour leur damnation, Dieu n'allumera plus la lampe pour eux, il ne la mettra pas sur le chandelier pour eux ; elle sera toujours à leur égard comme sous un boisseau, c'est-à-dire qu'en voyant ils ne verront point; leur cœur sera aveuglé, en écoutant ils ne comprendront point, leurs oreilles seront bouchées. Evitez ce malheur, mes frères, le plus funeste de tous les malheurs; ayez un œil pur et simple, qui aille de bon cœur à Dieu, et qui se fasse un plaisir de le voir en toutes choses; ayez un œil toujours ouvert, qui fasse attention sur toutes vos actions, sur toutes vos démarches; enfin aimez la lumière que Dieu vous présente, soit dans les inspirations, soit dans sa parole, soit dans l'exemple de notre saint, afin que voyant cette lumière et la suivant, vous demeuriez dans l'Eglise, qui est la maison de votre Dieu, et que vous y soyez comme un de ses plus fidèles enfants; et qu'à la mort vous entriez dans le ciel, qui est encore la maison de Dieu, et que vous y demeuriez pendant toute l'éternité. Je vous la souhaite. *Ainsi-soit-il.*

SERMON VII.

POUR LA FÊTE DES SAINTS MOINES BÉNÉDICTINS

(13 *novembre.*)

Dixit Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te, etc. (*Matth.*, XIX, 27).

Pierre dit à Jésus : Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi : quelle récompense donc en recevrons-nous?

Pour bien entendre les trois versets dont votre ordre N. se sert pour honorer la mémoire des bienheureux enfants de saint Benoît, votre père, il faut remarquer à quel sujet saint Pierre a parlé au Seigneur comme il a fait. Un jeune homme s'étant approché de Jésus-Christ pour savoir de lui ce qu'il devait faire pour acquérir la vie éternelle, et ayant appris de ce divin maître qu'il fallait garder les commandements, il lui répondit: Je les ai gardés tous dès ma jeunesse. Que me reste-t-il encore à faire? Jésus lui dit: Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel: puis, venez et me suivez. Ce jeune homme, entendant ces paroles, s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens. Le départ de ce jeune homme, qui aimait mieux renoncer à sa perfection qu'à son argent, donna sujet au Seigneur de dire qu'un riche entrerait difficilement dans le ciel, et qu'un chameau passerait plus aisément par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrerait dans le royaume du ciel. Les disciples furent étonnés de ce discours, ils se récrièrent : Qui donc pourra être sauvé? Jésus les regardant leur dit: Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. Ce fut donc à ce sujet que saint Pierre dit ce que l'on fait dire à tous les hommes apostoliques et à tous les saints religieux : Prions le Saint-Esprit de nous donner l'intelligence de ces paroles; que la sainte Vierge nous en obtienne la grâce, disons-lui, pour ce sujet, *Ave*, etc.

Nous voyons dans les trois versets de mon évangile le véritable caractère des apôtres et de tous les hommes apostoliques. Nous ne saurions pas douter que saint Benoît et tous ses bienheureux enfants n'aient été apostoliques, c'est-à-dire, qu'ils n'aient vécu comme les premiers chrétiens, de qui l'on dit qu'ils persévéraient dans la doctrine des apôtres et par conséquent leur caractère se trouv dans les trois versets de mon évangile Nor y voyons ce que les apôtres ont quitté, et (qu'ils ont fait après ce qu'ils avaient qu tt

la récompense qu'on leur promet pour ce qu'ils ont fait, et celle dont on les assure pour ce qu'ils ont quitté. Si vous voulez savoir à quoi les apôtres ont renoncé, je vous dirai qu'il n'y a point d'exception dans ce qu'ils ont quitté, puisqu'ils ont tout abandonné. Si vous souhaitez d'apprendre ce qu'ils ont fait, l'Evangile vous dira qu'ils ont suivi leur divin Maître. Vous demanderez premièrement quelle récompense ils ont eu pour avoir suivi le Seigneur; je vous répondrai qu'ils ont été établis les juges de tous les hommes; secondement, quelle récompense pour avoir tout quitté? je vous dirai qu'on leur a donné le centuple et la vie éternelle. Abandonner tout, voilà la première action des hommes spirituels; suivre le Seigneur, voilà la seconde. Etre établis les juges des douze tribus d'Israël, c'est la récompense de l'avoir suivi; avoir le centuple et la vie éternelle, c'est la récompense d'avoir tout quitté. Voilà, dans ces quatre considérations, le portrait des bienheureux enfants de saint Benoît, comme nous verrons dans les quatre parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Pierre dit à Jésus: Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté. C'est comme si ce prince des apôtres disait: Pour nous, nous ne sommes point semblables à ce jeune homme qui s'en va triste à cause que vous lui dites qu'il ne saurait être parfait s'il ne renonce à tout ce qu'il possède, nous avons tout quitté. La parole du Seigneur et l'action du jeune homme nous font connaître que l'amour des richesses est un empêchement à la vertu, parce que c'est un moyen dont le diable se sert pour retenir les hommes dans l'esclavage du monde et du péché. Dieu ayant commandé au prophète Jérémie de chercher dans toutes les places, pour voir et pour considérer s'il trouverait un seul homme qui agirait selon la justice, et qui chercherait la vérité; nous ayant fait connaître qu'il n'en avait point trouvé, il nous apprend la réflexion qu'il a faite: *Pour moi, je disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui sont sans sagesse, qui ignorent la voie du Seigneur et les ordonnances de leur Dieu; j'irai donc trouver les princes du peuple, et je leur parlerai. Car ce sont ceux-là qui connaissent la voie du Seigneur et les ordonnances de leur Dieu: mais j'ai trouvé que ceux-là ont conspiré tous ensemble avec plus de hardiesse à briser le joug du Seigneur, et à rompre ses liens* (*Jer.*, V, 4, 5). N'est-ce pas nous dire, selon la pensée de saint Jérôme, que plus les hommes ont été riches, puissants et élevés en autorité, et plus ils ont été insolents dans leurs désordres. Ce que nous pouvons connaître par les reproches que Dieu leur fait: *Je les ai rassasiés, et ils sont devenus des adultères; ils ont été satisfaire leur passion honteuse dans la maison d'une prostituée* (*Jer.*, V, 7). Ecoutez ceci, dit saint Jérôme, vous tous qui avez reçu du Seigneur de grandes richesses, qui êtes remplis et comme rassasiés des biens de la terre, et qui vous abandonnez ensuite au déréglement. Que souhaitent donc tous les hommes, lorsqu'ils désirent de devenir riches et de rassasier leur cupidité, sinon de tomber, comme dit saint Paul, dans les piéges du démon et dans l'abîme du péché? Nous devons donc regarder tous ceux qui sont attachés aux richesses comme les ennemis et comme les bourreaux d'eux-mêmes. Ils se crèvent les yeux et se privent de la lumière qui est nécessaire pour les conduire. *L'œil de l'avare*, dit l'Ecclésiastique, *est insatiable dans son iniquité; il ne sera point satisfait qu'il ne dessèche son âme, et qu'il ne la consume entièrement* (*Eccli.*, XIV, 3).

Toutes ces paroles qui représentent si bien l'injustice, l'extravagance et la malignité de ceux qui sont idolâtres de l'argent, sont très-claires, et elles ne sont incompréhensibles qu'aux avares; car ce vice aveugle tellement le cœur et les yeux de ceux qui le possède, qu'ils ne s'en aperçoivent en aucune façon; qu'ils donnent le nom de prudence ou de quelque autre vertu à cette passion, qui les rend ennemis de Dieu, des hommes et d'eux-mêmes. Eliphas, un des amis de Job, nous faisant le portrait d'un impie, dit que *la graisse a couvert tout son visage et qu'elle lui pend de tous côtés* (*Job*, XV, 27). Saint Grégoire, expliquant ces paroles, dit que cette graisse figure l'abondance qui cause l'orgueil de l'impie. Il marchait, dit-il, contre Dieu la tête levée, parce qu'étant tout rempli et comme enflé des biens temporels dont il jouissait, il s'est élevé, pour le dire ainsi, à cause de la plénitude de sa chair contre les préceptes de la vérité. Car qu'est-ce que la pauvreté, sinon une espèce de maigreur? et qu'est-ce que l'abondance, sinon la graisse de la vie présente? Isaac ayant établi Jacob le maître du blé et du vin, n'ayant plus rien à donner à Esaü, ayant néanmoins compassion d'un enfant qui avait perdu son droit d'aînesse, il lui donne pour son partage la graisse de la terre. Jacob est la figure des prédestinés qui ont droit à l'héritage de leur Père; Esaü représente les réprouvés, pour qui il n'y a plus de bénédiction. Les prédestinés ont le blé et le vin, c'est-à-dire, les sacrements et tous les biens spirituels; les réprouvés n'ont pour eux que les biens de la terre, qui ne servent qu'à les aveugler: C'est ce qui a fait dire au roi-prophète cette excellente parole: *Leur iniquité est née comme de leur graisse et de leur abondance* (*Psal.* LXXII, 7); et comme le visage peut bien figurer l'âme de l'homme qui est l'image de Dieu, et que la graisse couvre ce visage, lorsque l'abondance des biens temporels auxquels on s'attache couvre et offusque les yeux tout spirituels de cette âme, et les empêche de connaître et de désirer les vraies richesses de Dieu, il n'y a donc rien de plus dangereux que de s'attacher à l'argent et d'aimer mieux le posséder superbement et inutilement que d'y renoncer généreusement. Cette passion est détestable dans tous les fidèles; rien n'est plus honteux à un

chrétien que d'avoir une âme vénale comme Judas; cependant saint Augustin remarque avec raison que ce vice se trouve aisément, non-seulement dans les ministres de l'Eglise, mais que les vierges consacrées à Dieu ont sujet de l'appréhender. Car lors, dit ce Père, que ces personnes n'ont pas soin de combattre la concupiscence dans sa racine, et de l'étouffer par un amour sincère de Dieu, et par un détachement d'elles-mêmes et des créatures: cette source impure qui est retenue en elles du côté des objets des sens et de la vanité extérieure, les porte avec d'autant plus de violence à l'amour du bien, comme un torrent retenu par force d'un côté, se jette de l'autre. C'est pourquoi ces personnes doivent écouter avec grand soin cet avis du Fils de Dieu : Gardez-vous de toute avarice, non-seulement de celle qui est visible, mais même de celle qui est cachée dans le fond du cœur; non-seulement de celle qui porte sur le front une marque honteuse, mais même de celle que l'on déguise sous des noms spécieux, et que l'on colore d'un prétexte de piété. C'est pourquoi la condition du pauvre qui a tout quitté pour l'amour de Dieu est beaucoup plus avantageuse que celle du riche, quelques biens qu'il possède.

Salomon dit dans ses Proverbes : *Le riche et le pauvre se sont rencontrés, le Seigneur est le Créateur de l'un et de l'autre, il a créé l'un et l'autre* (*Prov.*, XXII, 2); et je puis dire l'un pour l'autre : il a créé le riche, afin qu'il rachète ses péchés en secourant le pauvre; il a créé le pauvre, afin qu'il s'humilie par le secours qu'il reçoit du riche; ainsi ils se rencontrent et ils s'entr'aident mutuellement. Mais le pauvre a un grand avantage sur le riche; car il n'a besoin du riche que pour cette vie qui passe, au lieu que le riche a besoin du pauvre pour être éternellement heureux. Le royaume du ciel appartient à ceux qui ne possèdent rien sur la terre : Les amis des pauvres, dit saint Bernard, sont amis des rois, et les pauvres sont rois eux-mêmes; non-seulement ils sont rois, mais ils font des rois; et comme les riches se seront acquis leur amitié en ce monde par les services qu'ils leur auront rendus, les pauvres aussi leur mettront la couronne sur la tête, en les recevant selon la parole de Jésus-Christ dans les tabernacles éternels. C'est un avantage si considérable qui a engagé saint Benoît à préférer la pauvreté à toutes les richesses de la terre; c'est ce même avantage qui a engagé tous les enfants de ce saint patriarche à renoncer à tout ce qu'ils possédaient; ce qu'ils n'ont pu faire sans renoncer à eux-mêmes. Car on ne saurait mépriser les richesses, si auparavant on ne se méprise soi-même; car les richesses, comme dit saint Augustin, sont l'instrument de toutes les passions, et elles donnent comme un pouvoir général à l'homme de faire tout ce qu'il lui plaît; celui qui les possède en est plus honoré, en est plus aimé des hommes; il a tout ce que le monde souhaite d'avoir : ainsi le mépris d'un avantage qui semble le plus grand de tous ceux de cette vie, puisqu'il les procure et les facilite tous, ne peut naître dans l'âme que d'un grand mépris de soi-même et de tout ce qui est périssable, et d'un amour qui la tient uniquement attachée à Dieu. Voilà le portrait des enfants de saint Benoît : ils se haïssaient eux-mêmes et ils n'aimaient que Dieu. Cette haine d'eux-mêmes leur faisait mépriser tout ce que le monde a de plus éclatant et de plus précieux; cet amour de Dieu était cause qu'ils ne voulaient que lui; l'expérience nous fait assez connaître cette vérité : pendant que l'on s'aime soi-même, on cherche avec empressement tout ce qui peut contribuer à nous mettre à notre aise, à nous donner du plaisir; et à proportion que cet amour-propre augmente, l'amour et le désir des biens du monde augmentent aussi; et dès que par la force de la grâce nous commençons à nous haïr, nous sentons dans notre cœur non-seulement de l'indifférence, mais du mépris pour toutes les richesses; et plus nous nous haïssons nous-mêmes, et plus nous méprisons ces sortes de biens. Car plus nous nous haïssons, et plus nous aimons Dieu : plus nous aimons Dieu, et plus nous avons de mépris pour le monde et pour tout ce qui est dans le monde; et l'on n'a point de repos que l'on n'ait tout abandonné, pour être en état d'exécuter ce que Dieu voudra nous commander. Les apôtres et tous les hommes apostoliques ont été destinés par Dieu, pour publier l'Evangile et pour travailler à la conversion des hommes : il fallait pour cela qu'ils fussent de fidèles observateurs des maximes évangéliques, et qu'ils n'eussent ni fardeau qui les chargeât, ni chaîne qui les retînt; écoutez ce que Dieu dit par la bouche de Zacharie : *Voici la parole que le Seigneur adresse à Zorobabel : Vous n'espérerez ni en une armée, ni en aucune force humaine, mais en mon esprit, dit le Seigneur des armées. Qui êtes-vous, ô grande montagne, devant Zorobabel? Vous serez aplanie* (*Zachar.*, IV, 6, 7).

La grandeur de la religion chrétienne consiste principalement en ce qu'elle a été établie d'une manière toute divine; ce n'a été ni par la force des armes, ni par l'esprit, ni par l'éloquence, ou par la sagesse et la science des hommes qu'elle a été fondée, mais par la vertu de l'esprit de Dieu. Ce n'est point par des orateurs que Jésus-Christ a fait prêcher aux hommes les choses du monde les plus incroyables, mais par des pêcheurs, par des hommes sans nom, sans naissance, sans science, sans autorité et sans argent, à qui il a fait faire en même temps des prodiges inouïs, et qu'il a rendus eux-mêmes de plus grands miracles que tous ceux qu'ils ont faits. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si le prophète ajoute : Qui êtes-vous, ô grande montagne! devant Zorobabel, c'est-à-dire devant Jésus-Christ? vous serez aplanie : les montagnes en effet, c'est-à-dire l'orgueil des démons, et tout le faste et le pouvoir des grands du monde, ont

été aplanies sous la main puissante de Jésus-Christ, par le ministère des apôtres et des hommes apostoliques. Combien de fameux prédicateurs dans l'ordre de Saint-Benoît, qui, après s'être humiliés eux-mêmes en renonçant à toutes choses, ont contribué à l'humiliation des plus puissants, les engageant à renoncer comme eux à tout ce qu'ils possédaient? Il n'y a que de semblables prédicateurs qui puissent aplanir les montagnes. Tous ceux qui aiment et qui désirent les biens de la terre ne sauraient prêcher l'Evangile, parce qu'ils craignent ou de perdre ce qu'ils aiment, ou de ne pas obtenir ce qu'ils désirent : c'est pourquoi et par charité pour le prochain, et par amour pour Dieu, il faut renoncer à tout, et ensuite suivre le Seigneur; c'est ce que saint Pierre et les apôtres ont fait, et aussi tous les hommes apostoliques que nous devons imiter, comme nous verrons dans la seconde partie de mon évangile.

SECONDE PARTIE.

Nous vous avons suivi. Ce serait peu de chose que d'abandonner tous ses biens, et de renoncer à tout ce que l'on possède, si l'on ne suivait le Seigneur : ce renoncement ne serait pas plus agréable au Seigneur, et n'aurait pas plus de mérite que celui d'un Cratès et de plusieurs autres philosophes, qui ont méprisé les honneurs du monde et abandonné les richesses; ce n'est même que pour être plus en état de suivre ce divin Maître, qu'il faut renoncer à tout. Et cet attachement à ce divin Fils de Dieu doit faire toute la gloire d'un chrétien, parce que c'est le caractère d'un serviteur que de suivre fidèlement son maître. Ce qui ne peut être, si l'on n'a cette droiture de cœur que Dieu a louée dans ces grands saints qu'il nous a donnés pour exemple dans l'Ancien Testament. Quand il console le patriarche Jacob, il lui dit, comme nous le rapporte le prophète Isaïe : *Ne craignez point, ô Jacob mon serviteur, vous qui marchez dans la droiture du cœur, et que j'ai choisi* (*Isa.*, XLIV, 2); il lui dit même qu'il a le cœur parfaitement droit. Saint Augustin dit que le cœur de l'homme est comme tortu et déréglé de lui-même : mais il devient droit lorsqu'il s'unit à l'ordre de Dieu, et qu'il prend la volonté du Créateur pour la règle de la sienne. C'est la disposition d'un vrai chrétien, qui consiste à suivre Dieu, sans se détourner ni à droite ni à gauche; c'est de ceux-là que le prophète Isaïe a dit : *L'un dira, Je suis au Seigneur, l'autre se glorifiera du nom de Jacob : un autre écrira de sa main, Je suis au Seigneur, et il fera gloire de porter le nom d'Israël* (*Isa.*, XLIV, 5).

C'était le sentiment de saint Paul, lorsqu'il se plaignait de ce que les chrétiens se divisaient, que les uns disaient : Je suis à Céphas, et les autres : Je suis à Apollon; et pour moi, disait-il, je ne suis qu'à Jésus-Christ. Voilà le sentiment d'un apôtre et d'un homme apostolique, et ç'a été celui de saint Benoît et de tous ses bienheureux enfants; chacun d'eux n'a été qu'à Jésus-Christ; ils n'étaient point au monde; ils n'en voulaient ni les honneurs ni les richesses; ils n'étaient point aux créatures; ils n'en souhaitaient ni la protection ni le plaisir; ils n'étaient qu'à ce divin Maître qui est seul capable d'honorer et d'enrichir, de protéger et de consoler; ce qui fait dire à l'Ecclésiastique, que *c'est une grande gloire que de suivre le Seigneur; car c'est lui qui donne des jours sans fin* (*Eccli.*, XXIII, 38).

Que nous serions heureux si nous étions bien pénétrés de cette vérité, que toute la joie et la gloire d'un homme sage est de suivre le Seigneur, de s'abandonner à sa volonté, et de mettre son souverain bonheur dans le soutien de sa grâce et dans la certitude de ses promesses! Notre vie se passerait dans un repos délicieux et un repos que toute la malice des hommes ne serait pas capable de troubler; l'expérience ne nous fait-elle pas connaître que ce qui trouble, ce qui chagrine et tourmente vos esprits et vos cœurs, ne vient que de ce que tantôt vous suivez une créature, parce que vous en attendez du crédit et de la protection, ou parce que vous l'aimez et vous en espérez du plaisir; tantôt vous suivez le monde pour en acquérir les honneurs, pour en amasser les richesses; et comme il arrive souvent que ces poursuites, quoique fatigantes, sont inutiles, n'obtenant rien des créatures infidèles, ni d'un monde trompeur, si l'on s'est troublé et tourmenté en les suivant, on se chagrine et on s'afflige en n'obtenant rien; mais quand on ne suit que le Seigneur, il n'y a que de la gloire et du plaisir, parce que cette suite est très-avantageuse. Mais pensons qu'elle ne peut être telle, si nous ne suivons le Seigneur comme les apôtres l'ont suivi. Pour le savoir, nous n'avons qu'à considérer le renoncement qu'ils ont fait; ils ont tout quitté, nous dit saint Pierre, ensuite ils ont suivi. Ils ont donc suivi comme ils ont quitté; ils ont tout quitté sans se rien réserver ils ont donc suivi uniquement le Seigneur sans se détourner. Voilà ce que tous les hommes apostoliques ont fait parce qu'ils ont bien connu que Dieu ne pouvait être suivi que par l'amour, et qu'il voulait être suivi comme il voulait être aimé; et comme il nous commande de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, il veut aussi que nous le suivions de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces. Il ne veut point de partage dans ceux qui l'aiment, il n'en veut point aussi dans ceux qui le suivent; c'est en cela que nous connaissons qu'il y a une grande différence entre Dieu et le démon. Dieu veut tout, et le démon se contente que nous lui accordions seulement quelque chose : par exemple, Dieu ne se contente pas que vous vous absteniez avec soin de toutes les actions qui sont mauvaises, il veut encore que vous évitiez avec soin de donner consentement à aucune mauvaise pensée, à aucun désir déréglé. Le diable, au contraire,

voyant que vous ne voulez pas consentir à faire aucune méchante action, parce que vous craignez de donner scandale: il se contente que vous péchiez au-dedans de vous-mêmes, en prenant plaisir aux pensées qu'il vous suggère Il est satisfait pourvu que vous preniez quelque liberté, et que vous disiez quelque parole à double sens : c'est comme s'il vous disait : Vous ne voulez pas vous baigner dans ce poison que je vous ai préparé, du moins avalez-en quelques gouttes. Mais si vous voulez savoir pourquoi Dieu paraît si exact, et même si rigoureux dans tout ce qu'il demande à l'homme, et que le diable est si complaisant, c'est que Dieu est le maître de tout, et comme maître il a droit de tout demander. Le diable n'est qu'un larron, il se contente de faire à moitié, et le partage le satisfait; de plus, c'est que Dieu veut que ses serviteurs soient bons, et le diable se contente pourvu qu'il puisse les rendre mauvais. Or, pour être bon, il faut que tout ce qui est commandé soit exécuté, et que tout ce qui est défendu soit évité. Et pour être mauvais, il suffit que nous manquions à une des choses commandées, ou que nous en fassions une seule de celles qui sont défendues; voilà pourquoi Dieu veut tout, et que le diable se contente d'une partie.

Disons encore que le diable ne nous demande pas au commencement que nous abandonnions Dieu tout à fait; il souhaite seulement que nous nous en écartions un peu dans quelques occasions, et que nous ne le suivions pas toujours avec une si grande exactitude. C'est, dit saint François, comme s'il ne vous demandait qu'un cheveu; mais si vous le lui accordez, il en fera une corde, il en fera un câble, il en fera une chaîne. Il ne vous porte qu'à dire quelques paroles dans le temps du silence, ce ne sont que des cheveux; elles paraissent de simples complaisances pour les personnes qui nous engagent à parler; mais de ces paroles qui n'ont rien de mauvais, sinon qu'elles sont dites dans un temps qui les défend, on va à faire des railleries et des plaisanteries du prochain : voilà les petites cordes; après avoir raillé et plaisanté, on murmure de la conduite de celui-là et de celle-ci : voilà des câbles; ensuite on médit du prochain : voilà les chaînes. Il ne faut pas donner un seul cheveu au diable; prenez garde de lui accorder la moindre petite place, regardez-le toujours comme votre ennemi, et suivez le Seigneur sans l'abandonner d'un seul moment, sans vous écarter de lui d'un seul pas, parce que vous ne sauriez le suivre, si vous ne le préférez à toutes les créatures et à vous-mêmes; car il faut que vous l'aimiez de cet amour d'élection qui est l'amour de préférence. L'Epouse dit qu'elle a choisi son Epoux entre mille; ce qui donne sujet à l'ange de l'école de nous apprendre (1-2, q. 26, art. 3), qu'il y a de la différence entre la dilection et l'amour, et que la dilection est quelque chose de plus que l'amour, parce qu'elle met l'élection avec l'amour, faisant connaître que l'on a choisi parmi toutes les créatures celui que l'on aime; ce que nous pouvons connaître par la demande que le Seigneur fit après sa résurrection à saint Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-là ? Il n'osa pas répondre : Je vous aime plus qu'eux, il se contenta de dire : Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus-Christ se sert en interrogeant du mot de dilection, et Pierre répond avec le terme d'amour qui est moindre, parce qu'il peut y avoir du naturel et du sensible dans l'amour; on y peut suivre son humeur; ce qui ne peut être dans la dilection, parce qu'elle vient d'un choix qui est fondé sur la connaissance que l'on a des mérites de celui à qui on donne son amour, et par conséquent elle ne vient que de l'estime que l'on a pour lui. C'est ce que le Seigneur demande de nous, il prétend que nous l'aimions, en connaissant qu'il est plus digne d'amour que pas une créature, et par conséquent que nous devons lui donner la préférence et l'aimer plus que pas une. N'est-ce pas ce qu'il exige de nous, quand il dit : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ? Il n'en est pas digne, puisqu'il me préfère la créature, et qu'il croit qu'elle est plus digne d'être aimée que moi. C'est l'injustice que commettent tous ceux qui suivent le monde, ses maximes et ses modes; qui courent après ses pompes et ses spectacles, qui cherchent ses plaisirs, ses honneurs et ses richesses; qui s'attachent à quelque créature et qui négligent la Loi de Dieu, son service et son amour, ceux-là sont indignes de Dieu; ceux au contraire qui méprisent le monde et qui s'éloignent de toutes les créatures pour n'aimer que Dieu, pour s'attacher au Créateur, pour observer sa loi, pour conformer toutes leurs actions aux conseils de son Evangile; ceux-là sont dignes de lui, parce que ce sont ceux qui le suivent; c'est ce que vous voyez dans les saints de votre ordre : Qu'ont-ils aimé? Dieu seul. Quelle Loi ont-ils gardée? Celle de Dieu. Sur quoi ont-ils réglé toutes leurs actions? Sur les conseils de l'Evangile. Ils ont donc été trouvés dignes de Dieu, puisqu'ils l'ont toujours suivi; quelle récompense en recevront-ils ? Elle est au-dessus de ce que les hommes auraient pu espérer; le Seigneur nous l'apprendra dans la troisième partie de mon évangile

TROISIEME PARTIE.

Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité, que pour vous qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israel. La justice de Dieu est admirable, dans l'exactitude avec laquelle elle punit et elle récompense; Salomon a voulu nous en donner une preuve dans les Egyptiens. Il a dit dans son livre de la Sagesse (XI, 12), qu'ils étaient même

également tourmentés, soit dans l'absence, soit dans la présence des Hébreux. *Car, en se souvenant du passé, ils trouvaient pour eux un double sujet de peine et de larmes; et ayant appris que ce qui avait fait leur tourment, était devenu un bien pour les autres, ils commencèrent à reconnaître le Seigneur, étant surpris de l'événement des choses; et ils admirèrent enfin celui-là même qui avait été le sujet de leur raillerie, dans cette cruelle exposition à laquelle il avait été abandonné, voyant la différence qu'il y avait entre leur soif et celle des justes* (*Sap.*, XI, 13-15). Disons encore que Dieu est admirable dans la conduite qu'il tient à l'égard des saints, de ses plus fidèles serviteurs, de ceux qui l'aiment davantage; il les tient comme cachés, il prend plaisir à les abaisser et à les humilier, parce qu'il veut les rendre dignes des biens inestimables qu'il leur a préparés; et ces biens sont le prix de cet amour humble qui les unit à lui, et de ce mépris sincère qu'ils ont pour eux-mêmes. Vous le voyez dans les Israélites, qu'il abandonne à la persécution des Egyptiens; mais il leur rend justice, en persécutant leurs persécuteurs; ils étaient tourmentés, dit Salomon, non-seulement lorsque les Hébreux étaient en Egypte, mais après même qu'ils en furent délivrés. Car, lorsqu'ils comparaient la manière dont Dieu les avait tourmentés dans leur pays, et celle dont il traitait son peuple dans le désert, ils trouvaient pour eux un double sujet de larmes. Ils admiraient que ce même Moïse qui avait été autrefois le sujet de leurs railleries, qui avait été exposé sur l'eau par l'ordre cruel que Pharaon avait donné, et qui pour cette raison avait été appelé Moïse, c'est-à-dire tiré de l'eau, était devenu ensuite le dominateur de la nature et le Dieu de son persécuteur; et qu'au lieu que leur soif dans le changement des eaux en sang avait été leur supplice et leur honte, celle des Hébreux au contraire, après le miracle de la pierre qui répandit une grande abondance d'eau, devint le sujet de leur joie et de leur gloire. C'est la justice de Dieu qui conduit tout cela, qui permet que les saints soient opprimés, et qui ensuite humilie ceux dont il s'est servi pour les opprimer; c'est ce que l'Ecclésiastique nous apprend quand il dit, que les outrages et les violences dissiperont les richesses: *La maison la plus riche se ruinera par l'orgueil, et le bien du superbe sera détruit jusqu'à la racine* (*Eccli.*, XXI, 5). Ces paroles ont un sens clair; on voit tous les jours que ceux qui ont ruiné les autres, sont ruinés ensuite, et que les biens malheureusement acquis périssent de même. Car, comme dit ce divin prédicateur, *celui qui bâtit sa maison aux dépens des autres, est comme celui qui amasse ses pierres pour bâtir durant l'hiver;* c'est nous dire que l'édifice tombera en ruine, parce que Dieu se plaît à perdre ceux qui ont perdu les autres, et que les biens mal acquis portent avec eux une malédiction, qui accable ceux qui en sont chargés. C'est dans ce sentiment et selon cette justice, que ceux qui ont suivi le Seigneur seront établis les juges des autres, parce que, pour vivre selon l'Evangile, il a été nécessaire qu'ils souffrissent d'être jugés et condamnés par les autres, et qu'ils se jugeassent et se condamnassent eux-mêmes.

Ce qui fait dire à Salomon: *Les pensées des justes sont des jugements* (*Prov.*, XII, 5); saint Grégoire cite cette même sentence du Sage, et il l'explique en ces termes (*in Job*, lib. V). Les pensées des justes sont des jugements; le juste, dit ce saint Pape, établit un tribunal dans le fond de son cœur, et il se présente devant Jésus-Christ comme un criminel devant son juge. Il considère combien sa justice sera sévère envers ceux que sa patience aura attendus en vain si longtemps; il regarde avec frayeur ses péchés passés, il pleure ceux qu'il commet tous les jours, et il appréhende ceux mêmes qu'il ne connaît pas, mais que Dieu découvre au fond de son cœur; cet examen intérieur est un véritable jugement. L'homme y assiste comme coupable, sa sentence se prononce et est exécutée en même temps; la conscience l'accuse, la raison le juge, la crainte le lie et la douleur le tourmente. Pourquoi les plus saints religieux, les plus saints solitaires en ont-ils usé de la sorte? C'est que quelques bonnes œuvres qu'ils aient faite, ils ne se sont jamais assurés sur leur justice, ne sachant jamais s'ils étaient dignes d'amour ou de haine, travaillant toujours à leur salut avec crainte et tremblement, et appréhendant de tomber, lors même qu'il y a plus longtemps qu'ils sont debout. Ajoutons que les plus justes se comparant à la justice du Seigneur, se reconnaissent pécheurs, et ils ne voient en eux que des taches et des obscurités, lorsqu'ils se regardent auprès de ce divin Soleil. Ces vérités servent à nous faire connaître que le nombre de ceux qui seront assis pour juger les autres ne sera pas grand, parce qu'il y en a peu qui aient servi le Seigneur, en ne jugeant point les autres et en se jugeant eux-mêmes. Le divin juge des vivants et des morts, étant sur la terre, a protesté qu'il ne jugeait personne, quoiqu'il n'y eût rien de plus équitable que le jugement qu'il porterait; il a souffert que les hommes le jugeassent et le condamnassent, et son Père l'a établi le juge de tous les hommes. Il n'y a donc que ceux qui se sont jugés eux-mêmes, et qui ont souffert que les hommes les jugeassent, qui seront les juges des douze tribus d'Israël. C'est pourquoi l'Ecclésiastique nous donne un admirable conseil, quand il nous dit: *Ne disputez point des choses qui ne vous regardent point, et ne vous asseyez point pour juger avec les méchants* (*Eccli.*, XI, 9).

Rien n'est plus doux, ni plus ordinaire aux hommes, dit saint Grégoire de Nazianze, que de s'entremêler et de disputer les choses qui ne les regardent point, et de s'ériger ensuite en censeurs de ceux qui ne leur

sont point soumis et en juges de ce qu'ils ignorent. Dieu nous commande de nous juger nous-mêmes, et il nous défend de juger les autres; et cependant nous faisons sans cesse tout le contraire. Nous ne nous mettons point en peine ni de nous connaître ni de nous juger; mais nous ne pensons qu'à juger les autres sans les connaître. C'est pourquoi le sage appelle des méchants ceux qui jugent de la sorte, parce qu'ils témoignent en cela une légèreté pleine de présomption et d'injustice. C'est la vue de ce défaut si important et si ordinaire aux hommes, qui a fait dire à saint Augustin que tout le monde est plein de jugements téméraires. Heureux par conséquent ceux qui ont passé leur vie dans la famille de saint Benoît, famille dont tous les enfants s'occupent à se juger eux-mêmes sans se flatter, et ont un grand soin de ne jamais juger personne, souffrant avec douceur et patience que chacun les juge; c'est pourquoi ils sont du nombre de ceux dont le sage a dit : *Ils jugeront les nations et ils domineront les peuples* (*Sap.*, III, 8). C'est ce que l'on peut dire des martyrs de votre ordre; lorsqu'ils semblaient périr malheureusement aux yeux des hommes, ils regardaient comme déjà morts ceux qui les faisaient mourir, et ils se considéraient déjà comme ressuscités et comme pleins d'une gloire immortelle après leur mort. Lorsqu'ils voyaient les feux où ils allaient être consumés, ils se regardaient comme brillants de lumière au milieu de ces flammes qui embraseront le monde; et lorsqu'ils étaient foulés aux pieds des bourreaux et déchirés par des ongles de fer, ils se considéraient comme assis sur des trônes avec Jésus-Christ, pour juger avec lui les peuples et les nations, et pour condamner ces princes mêmes qui les sacrifiaient alors à leur impiété par des arrêts si injustes et si inhumains; ce qui était la récompense d'avoir suivi Jésus-Christ jusqu'à la mort. Ils en auront encore une autre pour avoir tout quitté pour l'amour de lui; c'est ce que nous verrons dans la dernière partie de mon évangile.

QUATRIÈME PARTIE.

Quiconque abandonnera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. Voilà une vérité que le monde n'a jamais pu comprendre : quitter tout dans l'espérance d'avoir cent fois plus que l'on n'a quitté; cependant il n'y a point d'homme au monde qui ne se mît volontiers dans le commerce, s'il savait gagner cent pour un. On s'engage dans mille difficultés, on s'expose à un grand nombre de fatigues, on court beaucoup de risques dans l'espérance d'un bien plus petit gain : voilà l'aveuglement des hommes qui est d'autant plus déplorable, que c'est le monde qui promet le petit gain, que c'est le Fils de Dieu qui promet cent pour un. On se fie aux hommes et on s'engage sur leur parole, et on ne veut pas se fier au Seigneur du monde; il promet un trésor à ce jeune homme, s'il vend tout ce qu'il possède; la tristesse s'empare de son cœur, il n'a point de joie de ce qu'on lui promet un trésor, il est triste à cause qu'on lui dit de renoncer à tout ce qu'il possède. Les apôtres ont été sages d'avoir tout quitté pour leur maître, puisqu'ils ont tout trouvé. Les enfants de saint Benoît ont été heureux d'avoir hérité de la sagesse des apôtres, ils ont paru dans le monde comme n'ayant rien, et néanmois ils possédaient toutes choses. Les riches qui se sont rendus les esclaves du monde, et qui, se fiant à ses promesses, ont travaillé avec empressement à augmenter leurs richesses, sont quelquefois devenus pauvres quant aux biens extérieurs, et toujours quant aux biens intérieurs. Le Seigneur, parlant des Moabites et des Ammonites, dit : *Leur terre ne sera qu'un amas d'épines sèches, que des monceaux de sel et une solitude éternelle. C'est pour leur orgueil que ces maux leur arriveront, parce qu'ils se sont élevés d'une manière insolente et pleine de blasphèmes sur le peuple du Dieu des armées* (*Sophon.*, II, 9, 10). Ce qui nous représente une image terrible d'une âme abandonnée de Dieu et livrée à sa passion, qui devient comme un désert affreux dont la terre n'est jamais ni cultivée, ni arrosée d'eau, où il ne croît que des épines, par où il ne passe que des bêtes farouches, et qui n'est habitée que par des serpents; c'est pourquoi ils sont pauvres pour eux-mêmes, et ils le sont encore pour les autres. Un désert ne fournit rien qui soit avantageux aux hommes, parce qu'il ne possède rien en lui-même; un esclave des richesses ne sait ce que c'est de charité, ni de compassion pour les autres, parce qu'il n'en a pas pour lui-même. Les pauvres évangéliques qui ont tout quitté pour le nom de Jésus-Christ, sont riches pour les autres, n'épargnant rien pour leur procurer les biens spirituels, et les soulageant dans les nécessités corporelles. Tous ces fameux monastères de saint Benoît ayant été des écoles où l'on enseignait la vertu aux chrétiens, des retraites où les pécheurs venaient faire pénitence, et des asiles où les affligés trouvaient leur consolation, les nécessiteux le soulagement de leurs misères. L'abondance n'est point incompatible avec la pauvreté évangélique, parce que cette pauvreté est unie avec une parfaite charité. Nous lisons dans Baruch (I, 6, 7), que les Juifs captifs dans Babylone amassèrent de l'argent selon que chacun d'eux le put faire, et ils l'envoyèrent à Jérusalem, à Joachim, aux autres prêtres et à tout le peuple qui se trouva avec lui dans Jérusalem; on a peine à concevoir comment des captifs, dépouillés de tous leurs biens, et réduits à vivre en un pays étranger, purent amasser de l'argent pour l'envoyer à Jérusalem. Mais que ne

peut point un cœur embrasé d'amour? Et si les apôtres, étant pauvres et n'ayant rien, ont été en état de gagner par le travail de leurs mains, sans interrompre leurs autres travaux apostoliques, de quoi se nourrir eux-mêmes et les pauvres avec eux, pourquoi regarderait-on comme une chose impossible, que ce peuple, touché de Dieu et humilié sous sa main toute-puissante, ait trouvé moyen, quoique captif, d'amasser quelque somme d'argent, soit par le travail de ses mains, soit par d'autres voies semblables à celles par lesquelles nous voyons que le saint homme Tobie et d'autres captifs devinrent riches et en état d'assister leurs frères. Nous avons toujours remarqué que les vrais pauvres, ceux qui le sont d'esprit et de volonté, ont été plus en état de faire du bien aux autres, et en ont effectivement fait davantage que les vrais riches qui, étant attachés à leur or et à leur argent, croient n'en avoir jamais assez pour eux, et n'en veulent point faire part à personne. N'est-ce pas là un centuple, avoir suffisamment pour soi ; car celui-là en a suffisamment qui est content de ce qu'il possède, qui ne voudrait pas en avoir davantage. Les pauvres évangéliques sont dans cet état, ils en ont donc suffisamment; et de plus en avoir pour en donner aux pauvres, c'est en avoir abondamment. Mais les pauvres volontaires ont su trouver les moyens de secourir les pauvres nécessiteux, ils en ont eu pour eux et pour les autres ; s'ils avaient conservé leurs richesses, ils n'en auraient pas eu assez pour satisfaire au luxe et à la vanité de la mode, aux jeux et à la bonne chère, aux spectacles et aux divertissements ; car il n'y en a jamais assez pour cela, ce qui est cause que l'on abandonne les pauvres; et quand on a tout quitté pour l'amour de Dieu, on en a suffisamment pour soi, et on en trouve encore pour son prochain. Mais ce qui fait le centuple ce sont les biens spirituels que ce dépouillement volontaire et généreux procure à tous les saints enfants du patriarche saint Benoît. Que l'ecclésiastique est admirable, quand il nous veut faire connaître que les biens spirituels sont infiniment plus précieux que les temporels : *L'or et l'argent affermissent l'état de l'homme, mais un conseil sage passe l'un et l'autre. Le bien et la force du corps élèvent le cœur, mais la crainte du Seigneur passe l'un et l'autre. Rien ne manque à qui a la crainte du Seigneur, et il n'a pas besoin de chercher d'autres secours. La crainte du Seigneur lui est comme un paradis de bénédiction, et il est revêtu de gloire au-dessus de toute gloire* (*Eccli.*, XL, 25, 27, 28). Y a-t-il rien de plus clair? Toutes ces paroles ne nous apprennent-elles pas à préférer toujours les biens de l'âme à ceux des sens, et la crainte de Dieu à toutes choses ? Ne nous apprenent-elles pas que la sagesse est infiniment plus précieuse que l'or et que l'argent ; que la beauté, la santé, la force du corps, ne sont rien en comparaison de la crainte du Seigneur, et que cette crainte est quelque chose de si avantageux, que celui qui la possède n'a plus besoin d'aucun autre bien. Il se trouve comme dans le paradis, parce que c'est par le moyen de cette crainte filiale et amoureuse qu'il jouit d'un véritable bonheur ; c'est pouquoi l'Ecclésiastique dit qu'il se trouve revêtu de la souveraine gloire ; et c'est en cela que consiste cette vie éternelle que le Seigneur promet à ceux qui ont renoncé à toutes choses pour l'amour de lui. Des promesses si avantageuses nous doivent engager à imiter les bienheureux enfants de saint Benoît : comme eux renonçons de cœur et d'affection à tous les biens de la terre, comme eux suivons le Seigneur avec autant de constance que de fidélité, afin que nous jugions avec eux les douze tribus d'Israël, que nous ayons le centuple et que nous jouissions de la vie éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON VIII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ÉLISABETH, DUCHESSE DE THURINGE.

(19 *novembre.*)

Mulierem fortem quis inveniet? (*Prov.*, XXXI, 10-31.)

Qui trouvera une femme forte? elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l extrémité du monde.

Nous sommes ici assemblés pour solenniser la fête de sainte Élisabeth ; la Providence m'engage à en faire les éloges, et vous désirez de les entendre. Mais n'ai-je pas satisfait à mon devoir et à vos inclinations, en vous récitant tout ce que Salomon dit à l'avantage de la femme forte ? Il me paraît que ce grand roi a fait un portrait fort juste de notre sainte princesse ; nous n'avons qu'à le suivre et demander au Saint-Esprit les lumières qui nous sont nécessaires, et prier la sainte Vierge de nous les obtenir. *Ave*, etc.

Qui trouvera une femme forte? Les saints Pères ont expliqué diversement ces paroles. Saint Augustin regarde la femme forte comme l'image de toute l'Église. Saint Bernard la propose comme la figure de la sainte Vierge, qui a surpassé par sa sainteté non-seulement tous les hommes, mais les anges mêmes. Quelques-uns soutiennent avec raison que la femme forte représente la vertu des pasteurs, parce qu'ils doivent être les plus parfaits d'entre les fidèles. Mais toute la suite des paroles du Sage se peut appliquer en général aux âmes les plus éminentes en vertu, sans y faire distinction de sexe ou d'état, puisqu'il s'est trouvé des vierges et des femmes engagées dans le mariage, qui n'ont paru inférieures ni en courage ni en sainteté à beaucoup de saints que Dieu avait appelés au gouvernement de son Église. Qui trouvera cette femme, qui est toute singulière dans ses dons, et qui les cache avec soin pour les conserver? Sa vertu *est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde :* c'est-à-dire que des perles et des diamants, parce qu'elle est l'ouvrage de Jésus-Christ qui la sanctifie et le fruit de son sang qui n'a point de prix.

C'est dans ce sens que nous avons droit de dire que sainte Élisabeth est cette femme forte que Salomon souhaitait avec tant d'ardeur et qui lui paraissait si rare. Oui, mes sœurs, c'est elle, et je désirerais avec autant d'empressement que ce roi sage, de trouver un grand nombre de copies de cet admirable modèle qui a toutes les perfections que l'on peut demander à des filles et à des femmes. Elle est parfaite par rapport à son mari, à ses enfants, à ses domestiques et à elle-même ; c'est-à-dire qu'elle est sainte comme épouse, comme mère, comme maîtresse et comme chrétienne.

Elle est parfaite par rapport à son mari, et elle est une sainte épouse, puisqu'elle en fait la joie, la gloire et la richesse.

Elle est parfaite par rapport à ses enfants, et elle est une sainte mère, puisqu'elle les instruit, elle les aime et elle les établit.

Elle est parfaite par rapport à ses domestiques, et elle est une sainte maîtresse, ayant soin de les vêtir, de les nourrir et de les bien payer.

Enfin elle est sainte par rapport à elle-même, et elle est une sainte chrétienne, faisant sa gloire, son plaisir, sa vertu d'être dans des pratiques toutes contraires à celles des femmes du monde. Elles font leur gloire de passer leur vie dans l'oisiveté, sous prétexte qu'elles sont de qualité et qu'elles ont des richesses, et notre sainte a fait sa gloire de n'être jamais oisive. Elles mettent leur plaisir à avoir grand soin d'elles-mêmes pour se rendre agréables au monde ; notre sainte a mis son plaisir à mépriser ces vains avantages. Elles n'ont que de fausses dévotions qui n'ont qu'une faible apparence et un petit extérieur ; mais sainte Élisabeth a voulu une vertu héroïque, qui la pût mettre en assurance au moment de sa mort et au jour du jugement. C'est pourquoi elle a été aimée de son mari, estimée de ses enfants, respectée de ses domestiques et honorée de toute l'Église ; c'est ce que nous connaîtrons clairement en suivant le portrait que Salomon en a fait.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu qui tient des voies différentes à l'égard des saints, dans le dessein qu'il a qu'ils servent de modèle aux fidèles, a voulu qu'il y en ait eu de toutes les conditions honnêtes et utiles, pour faire connaître aux hommes que l'on se pouvait sanctifier dans tous les états. Mais cette divine providence, qui veille toujours au salut de tous les hommes, a choisi des saints qu'il a fait passer dans tous les états différents, et qu'il a tellement prévenus de sa grâce, qu'ils peuvent servir de modèle à tous. C'est ce que nous remarquons dans sainte Élisabeth : elle est fille, elle est femme, elle est veuve, elle est religieuse, et l'on remarque dans tous ces états une grande sainteté. Elle est une sainte fille, une sainte femme, une sainte veuve et une sainte religieuse ; de sorte qu'elle peut servir de modèle aux filles, aux femmes, aux veuves et aux religieuses ; c'est ce qui est rare, les dons étant ordinairement partagés selon que l'esprit de Dieu trouve à propos de les communiquer, et quand on se trouve dans la jeunesse prévenu d'un grand amour pour Dieu, animé d'un zèle ardent pour sa gloire, que l'on fait son plaisir de lire les livres qui parlent de lui, de méditer les mystères qu'il a accomplis, les vérités qu'il a prêchées, de passer une partie du jour et de la nuit à le prier ; que l'on fait toute sa joie à observer les commandements de sa loi et les maximes de son Évangile, soit dans le renoncement des pompes et des spectacles du monde, soit à pardonner à ses ennemis, soit à nourrir et à soulager les pauvres, l'on se trouve peu disposé à s'engager dans le mariage.

Vous auriez donc sujet d'être surpris de voir que sainte Élisabeth, ayant passé sa jeunesse dans les sentiments et dans les pratiques que je viens de vous dire, ait voulu prendre un époux sur la terre, étant si attachée à celui qui est dans le ciel. Si nous voulons savoir en quoi consiste la perfection, nous apprendrons que c'est à faire la volonté de Dieu, sans aucun retour sur la sienne. Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous en a donné l'exemple, protestant qu'il n'était pas descendu du ciel pour faire sa volonté, mais seulement pour accomplir celle de son Père. Les anges imitent ce divin Sauveur, qu'ils ont fait gloire de servir pendant sa vie mortelle, et ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres. C'est pourquoi ce même Seigneur nous apprend à demander à son Père que nous fassions sa volonté sur la terre de la même manière qu'elle se fait dans le ciel, c'est-à-dire avec la même promptitude, avec la même ardeur et le même amour. Ce fut dans ce sentiment que sainte Élisabeth prit pour son époux Louis, landgrave de Thuringe. Si jamais on a eu sujet de dire qu'un mariage a été fait dans le ciel avant que d'être accompli sur la terre, ç'a été celui de ce vertueux prince avec cette sainte princesse ; tous les courtisans s'y opposaient, et, pour l'empêcher, ils employaient tout ce que la fausse prudence du monde a de vains prétextes et de spécieuses raisons, qui se réduisaient presque toutes à dire que cette princesse n'avait pas apporté une dot égale à sa qualité et digne de l'alliance du prince. Ces hommes de terre et de chair ne savaient pas ce que Salomon avait dit : *Les parents donnent des maisons et des richesses, mais c'est le Seigneur lui-même qui donne une femme prudente* (*Prov.*, XV, 14). Le prince, qui avait la sagesse de Salomon, le savait fort bien, et, de plus, il était persuadé que ce divin Seigneur dont les bontés sont infinies, donne toujours ce qui est le plus avantageux, et par conséquent qu'une femme prudente est le plus précieux de tous les dons. Persuadé de cette vérité il répondit avec la fermeté qu'un prince doit avoir : Quand toute cette montagne que vous voyez se transformerait en or, je n'en voudrais point, et je préférerais l'avantage d'avoir une femme aussi sage, aussi vertueuse et aussi accomplie qu'est la princesse Élisabeth, à tout le

bonheur imaginable. Je l'estime beaucoup plus que toutes les richesses du monde, et j'ai grande compassion de tous ceux qui me détournent de son alliance ; ce sont des ignorants qui ne connaissent nullement la grandeur de son mérite extraordinaire ; la passion les aveugle, l'envie les trouble, mais ils tomberont dans la confusion. Vous ne doutez pas que le landgrave ne trouvât dans Élisabeth cette *femme forte, plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde ;* c'est pourquoi il met tout son bonheur à la posséder, la regardant comme une compagne qui ferait sa joie, sa gloire et sa richesse.

Le contentement d'un époux est d'avoir une épouse qui lui puisse donner de bons conseils dans ses desseins, le fortifier dans ses doutes, l'animer dans ses bonnes entreprises ; il faut pour cela qu'elle ait la sagesse, la discrétion et les autres qualités propres à se fier en elle. C'est ce que le Sage dit de la femme forte : *Le cœur de son mari met sa confiance en elle ;* deux cœurs parfaitement unis se fient réciproquement l'un à l'autre, et rien n'est plus capable d'engager un ami à avoir de la confiance en son ami, que la confiance réciproque qu'il sait qu'il a en lui. Nous en avons l'exemple dans Jésus-Christ et l'âme fidèle, entre lesquels nous voyons le modèle de l'alliance la plus sainte et la plus parfaite ; ce divin époux communique à son épouse ses grâces, ses lumières et ses vérités, et elle réciproquement proteste qu'elle met toute sa confiance en lui, sans attendre ni force, ni secours de la part des créatures. Il en était de même du prince et de la princesse ; quoique tout occupée dans les exercices spirituels, quoique très-austère et toujours dans les pratiques de la pénitence, elle ne laissait pas d'avoir un amour fort tendre pour le prince, son époux ; elle ne s'en séparait jamais, elle l'accompagnait partout, même dans les voyages les plus fatigants et les plus pénibles, ce qu'elle faisait sans craindre qu'il lui arrivât ce que saint Paul prédit aux personnes engagées dans le mariage, lorsqu'il fait voir combien il est plus avantageux de passer la vie sans aucun engagement avec la créature, que d'en contracter un. *Pour moi*, dit ce saint apôtre, *je désire de vous voir dégagés de soins et d'inquiétudes ; celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu. Mais celui qui est marié s'occupe du soin des choses du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme ; et ainsi il se trouve partagé. De même une femme qui n'est point mariée et une vierge s'occupe du soin du Seigneur, afin d'être sainte du corps et de l'esprit ; mais celle qui est mariée s'occupe du soin des choses du monde et de ce qu'elle doit faire pour plaire à son mari* (I *Cor.*, VII, 32, 33, 34). Malheureuse nécessité de partager un cœur que Dieu veut tout entier ; ce partage est d'autant plus désavantageux, que c'est ordinairement Dieu qui est le plus mal partagé, pourvu qu'il ne soit pas tout à fait oublié. C'est qu'il est bien plus aisé de donner tout son cœur, tout son soin, toute son application sans réserve, que de les partager sans injustice. Mais notre sainte n'a jamais été exposée à ce partage du cœur, parce qu'elle honorait et aimait Jésus-Christ en la personne de son époux, et n'ayant pour lui qu'un amour saint et spirituel, elle n'en était pas moins fervente dans les exercices de la dévotion et de la pénitence ; et quoiqu'elle ne se séparât que rarement de lui, sa présence n'interrompait point ses prières ni toutes ses autres pratiques ; de sorte que le mariage ne l'empêchait pas de jouir de l'avantage des vierges ; et elle avait cela par-dessus elles, qu'elle contribuait à unir son époux avec Dieu, bien loin de l'en séparer. Nous avons donc droit de dire de cette princesse : *Elle lui rendra le bien et non le mal pendant tous les jours de sa vie.*

Si toute notre piété envers Dieu consiste en deux choses, à recevoir ses grâces et à les lui rendre, nous les recevons par humilité, puisqu'il ne les donne qu'aux humbles ; nous les lui rendons par la reconnaissance, puisqu'il n'y a que les âmes reconnaissantes qui se dépouillent volontairement de tous ses dons, pour les lui remettre entre les mains, et pour lui en rendre toute la gloire. C'est ce que fait une âme chrétienne, non-seulement *tous les jours de sa vie*, mais à toutes les heures et à tous les moments du jour. C'est pourquoi saint Paul dit souvent qu'il ne cesse point de rendre grâces à Dieu, et pour lui-même et pour les âmes que Dieu lui avait données ; ç'a été la pratique de notre sainte, elle remerciait Dieu de lui avoir donné un époux si sage et si vertueux ; et bien loin de se servir de la confiance qu'il avait en elle, pour satisfaire tout son cœur, et l'éloigner de Dieu ; au contraire elle ne s'en servait que pour l'attacher davantage à Dieu, et l'engager à l'aimer avec plus d'ardeur; aussi le portait-elle aux actions les plus saintes, les plus justes et les plus héroïques; c'est pourquoi elle faisait toute sa gloire, comme nous l'apprenons de Salomon.

Son mari éclatera de gloire dans l'assemblée des juges, lorsqu'il sera assis avec les sénateurs de la terre. Quelle est cette assemblée, sinon celle qui se fera au jour du jugement? Ce sera pour lors que tous les vrais chrétiens éclateront de gloire ; ce sera pour lors que tous ceux qui ont renoncé à toutes choses pour l'amour du Seigneur, et qui l'auront suivi, seront assis sur des trônes et jugeront les tribus d'Israël. Voilà ce que notre sainte a procuré à son époux ; c'est par son conseil qu'il s'est engagé dans la guerre sainte contre les infidèles ; c'est par son conseil, qu'il a quitté sa femme, ses enfants, sa principauté ; qu'il s'est exposé à toutes les fatigues d'un long voyage, aux dangers de la guerre et à la mort qu'il trouva loin de son pays, éloigné de son épouse, dans la vue de tous les maux dont elle et ses enfants et ses Etats allaient être accablés par la malice de ces politiques du monde, qui ne consultent que leurs passions et qui n'agissent que pour leur intérêt. Cependant sa volonté était

si parfaitement résignée à la volonté de Dieu, que, dans un moment qui fait trembler les plus hardis, il jouissait d'une tranquillité admirable. Il consolait ceux qu'il voyait affligés de sa mort, il animait ceux qui commençaient à perdre le courage, que son exemple leur donnait; il les exhortait à poursuivre généreusement leur entreprise, et l'on peut dire que l'âme de ce prince était dans la main de Dieu, et que le tourment de la mort ne le touchait point; c'était l'effet des entretiens, des exemples et des prières de sa sainte épouse, qui avait toujours un fort grand soin de cultiver en lui les sentiments de piété qu'elle avait remarqués. Car si l'épouse fidèle contribue à sanctifier l'époux infidèle, à plus forte raison l'épouse fidèle contribue à augmenter la perfection de l'époux fidèle; car il est plus aisé de perfectionner un bien qui est déjà établi, que d'en établir un où il n'y a que du mal. Dans le premier il n'y a rien à changer, il faut seulement ajouter quelque perfection à ce qui est déjà; dans le second il y a deux choses à faire également difficiles, la première d'arracher un mal qui a déjà jeté de profondes racides; la seconde de planter un bien dans un lieu où il n'y en avait point auparavant, ce qui est comme changer de nature; ce qui ne se peut faire qu'avec beaucoup de peine, puisqu'il est nécessaire pour cela de se renouveler entièrement, en cessant d'être mauvais et en commençant d'être bon; et c'est en cela plus qu'en toute autre chose qu'elle a enrichi son mari.

Nous trouvons une grande différence entre une femme sage et une imprudente; la sage amasse, l'imprudente dissipe; la sage édifie, l'imprudente ruine. Salomon nous l'a dit d'une manière fort claire : *La femme sage établit sa maison, et l'imprudente ruine celle qui était déjà établie* (*Prov.*, XIV, 1). C'est ce qui fait connaître combien le raisonnement des hommes est faux, quand ils veulent s'engager dans un mariage, ou y engager ceux dont ils ont soin; la première chose qu'ils considèrent, c'est l'argent, et ils préfèrent toujours celle qui en a le plus, à celle qui en a le moins, quoique la moins riche soit la plus prudente. Mais ils ne font que de fort légères réflexions sur la prudence, et au contraire ils considèrent beaucoup l'argent; c'était là le sentiment des courtisans du landgrave, et ne voyons-nous pas tous les jours combien ceux qui raisonnent de la sorte et qui préfèrent l'argent à la prudence sont trompés? Que sont devenus ces cent mille livres, ces cent mille écus, ces millions que des femmes vaines, superbes, joueuses, ont apportés en mariage? tout cela s'est consumé en folles dépenses, au jeu, à un mauvais ménage; le bien du mari a suivi celui de la femme, et outre la dissipation de ce que l'on possédait légitimement, on se trouve encore accablé de dettes. Une femme prudente et vertueuse aura moins de bien; mais sa sagesse, son économie, son travail, son soin, sont des trésors qui non-seulement ne se perdent jamais, mais qui s'augmentent toujours. C'est ce que le Sage nous apprend, quand il dit que le mari de la femme forte *ne manquera jamais de dépouilles*, c'est-à-dire qu'il en remportera beaucoup; car c'est une victoire autant avantageuse qu'elle est glorieuse, que de savoir triompher du luxe, de la mode, de l'opinion et de la vanité du monde, avoir la force de vaincre la passion du jeu ou celle d'un fol amour. Le Sage a bien voulu nous apprendre pourquoi la femme forte enrichit son mari d'une manière extraordinaire, c'est qu'elle ne perd jamais l'occasion de faire quelque trafic qui lui soit avantageux. *Elle a considéré un champ*, dit-il, *et l'a acheté; elle a planté une vigne du fruit de ses mains, elle a goûté et elle a vu que son trafic est bon. Elle a fait un linceul, et elle l'a vendu, et elle a donné une ceinture au Chananéen. De sorte qu'elle est comme le vaisseau d'un marchand qui apporte son pain de loin.*

Tout cela se peut dire à la lettre de notre sainte, n'ayant jamais fait aucune dépense inutile, au contraire ayant conservé avec beaucoup de soin les trésors de son époux; mais comme elle savait que les richesses spirituelles sont infiniment plus précieuses que les temporelles, elle n'épargnait rien pour les augmenter; elle considérait le royaume de Dieu, comme un champ où elle trouvait un trésor caché, qui est Jésus-Christ. Elle contemplait ce champ par l'œil de la foi; elle y découvrait les richesses de la grâce qui nous est donnée en cette vie, et de la gloire qui nous est promise. C'est poure quoi elle vendait tout ce qu'elle avait pou- l'acheter, elle se dépouillait du soin d'eller même, de sa propre estime et de l'attach- à sa volonté; elle se donnait à Dieu comme une servante, pour devenir vraiment libre. Après que cette sainte épouse du Seigneur a acheté ce champ, elle ne fait pas comme quelques-uns qui demeurent oisifs aussitôt qu'ils ont commencé à servir Dieu, comme s'ils n'avaient plus rien à attendre de lui; elle travaille avec plus d'assiduité, elle plante une vigne, elle s'attache à Jésus-Christ comme à sa racine; elle est comme entée sur cette tige céleste, elle prend sa nourriture de ce suc divin; enfin, elle se cache dans la terre, parce qu'elle s'humilie au-dessous de tous, et il est vrai que sa vigne est le fruit de ses mains, sa vertu s'étant affermie dans son cœur par un exercice continuel de prières, d'actions saintes et d'une patience héroïque. Elle ne s'est donc point trompée, lorsqu'*elle a goûté et* qu'*elle a vu que son trafic est bon.*

Il y en a plusieurs qui goûtent leur trafic et qui le croient bon; mais ce n'est que par un funeste aveuglement qu'ils en jugent de la sorte. Sainte Elisabeth, au contraire, le goûte, mais en même temps elle voit qu'il est bon; elle ne voit même qu'autant qu'elle goûte conformément à ce que dit le Prophète royal : *Goûtez et voyez*, parce que l'intelligence d'une âme est l'effet et la récompense de sa foi et de son amour. Ce trafic, qui est si utile et même si glorieux à l'épouse de Jésus-Christ, se fait avec Dieu et avec le prochain. A l'é-

gard de Dieu, il consiste à reconnaître qu'elle ne reçoit de lui que des grâces, et qu'elle ne lui peut rendre d'elle-même que le péché; car lorsqu'elle est le plus occupée à lui témoigner sa reconnaissance, ce n'est que par un nouveau don qu'elle lui rend grâces de ces dons. Ce trafic avec son prochain consiste en ce que, ne s'étant engagée à le servir que par un ordre de Dieu, elle le fortifie sans s'affaiblir elle-même, et elle l'enrichit sans s'appauvrir, ce qui nous est marqué par les paroles du Sage : *Elle a fait un linceul, et elle l'a vendu, et elle a donné une ceinture au Chananéen.*

Comment ne ferait-elle pas la richesse temporelle et spirituelle de son mari, ayant toujours de quoi vendre et de quoi donner? Le grand saint Grégoire explique ces paroles d'une manière admirable, nous disant que l'Eglise fait de la prédication de l'Evangile, qui est comme un tissu admirable des actions, des paroles et des souffrances du Fils de Dieu, un linceul très-fin et d'une incomparable blancheur, qu'elle offre aux hommes malades, afin qu'ils y trouvent le repos de leurs âmes et la guérison de toutes leurs plaies. Mais elle leur offre ce présent, de telle sorte qu'elle le leur veut vendre : elle leur prêche la pénitence et la justice, et elle leur en redemande les fruits; elle les exhorte à croire en Jésus-Christ, et elle veut que leurs œuvres soutiennent leur foi, et que leur vie soit aussi pure que leur créance. Cette sorte de vente est avantageuse, même à celui de qui on exige le prix de ce qu'on lui donne. Mais après avoir vendu ce linceul, *elle donne une ceinture au Chananéen.* C'était un peuple ennemi de Dieu, qui marque tous ceux que l'on veut convertir en les retirant de la corruption de la vie du siècle. Cette ceinture fait voir la pureté incorruptible de la doctrine de l'Evangile, qui veut que nos reins soient ceints, selon la parole du Fils de Dieu; c'est-à-dire que nous arrêtions en nous, par la vertu de la continence, tout ce qui naît de la révolte de la chair, du déréglement des sens et du libertinage de l'esprit humain. Notre sainte n'a jamais laissé son époux sans ce linceul et sans cette ceinture, se servant de tout ce que la charité a de prudence et de zèle pour le porter à vivre selon la parole de Jésus-Christ et selon l'exemple qu'il nous a donné. Il n'y a donc rien de plus vrai, qu'*elle est comme le vaisseau d'un marchand, qui apporte son pain de loin.*

Le Seigneur n'a-t-il pas dit à toutes les âmes : *Trafiquez jusqu'à mon retour.* Pour trafiquer dans ce monde, qui est une mer, il faut un vaisseau, afin que l'on soit tellement dans le monde, que l'on soit aussi au-dessus du monde, comme celui qui est dans un vaisseau est tellement dans la mer, qu'il est au-dessus de la mer. C'est l'état de notre sainte : elle n'était pas du monde, quoiqu'elle fût dans le monde. Ce n'était point aussi du monde qu'elle prenait son pain; car tout ce qui sert au monde de nourriture n'était que du poison pour elle. Elle faisait venir son pain de fort loin, parce qu'il lui venait du ciel même, n'y ayant que le pain de Dieu qui pût nourrir l'épouse d'un Dieu. Elle ne se contentait pas de s'en rassasier : elle voulait en faire part à celui qu'elle aimait le plus, le mettant en état de faire sa nourriture et ses délices de tout ce qui est de Dieu. Il était donc bien juste qu'un époux qui avait tant d'obligation à son épouse lui en témoignât sa reconnaissance; c'est ce que le Sage nous apprend quand il dit : *Son mari s'est levé, il l'a louée.*

Cela est très-vrai à la lettre, n'y ayant jamais eu de mari qui ait tant estimé et aimé une femme que le landgrave avait estimé et aimé sainte Elisabeth. Comme il l'avait épousée malgré les principaux de sa cour, et cela par l'estime qu'il faisait de sa vertu, cette estime et cet amour se sont conservés jusqu'à la mort. Mais, selon l'esprit, nous pouvons dire que le Seigneur, qui est l'époux de notre sainte, l'a louée en lui persuadant plus que jamais de n'attendre sa louange que de lui seul et non des hommes. Il la loue en se déclarant son protecteur; il la loue enfin en se servant d'elle, pour affermir dans son amour les âmes qui étaient déjà ses épouses, ou pour lui en acquérir de nouvelles. C'est ce qui augmente sa perfection, à laquelle rien ne manque par rapport à ses enfants. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie des éloges que Salomon en a faits.

SECONDE PARTIE.

L'obligation des pères et mères est grande à l'égard de leurs enfants, et si grande, que leur salut en dépend : ils leur doivent l'instruction, de l'amour et un bon établissement, et ils ne doivent rien épargner pendant leur vie pour se bien acquitter de ces trois devoirs, auxquels sainte Elisabeth a parfaitement satisfait.

Elle a ouvert sa bouche à la sagesse. L'épouse de Jésus-Christ ouvre la bouche de son cœur devant Dieu, afin qu'il la remplisse de sa sagesse, et elle dit comme le Roi-Prophète : *J'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré l'Esprit* (*Psal.* CXVIII). Mais elle ne s'en remplissait pas pour elle seule : ses prières continuelles, soit vocales, soit mentales, mais des prières faites avec toute la ferveur dont un cœur est capable, lui attiraient l'Esprit de Dieu, et elle en était remplie comme ces bassins qui, recevant l'eau d'une source avec trop d'abondance, et ne pouvant la contenir, sont obligés de la répandre. Notre sainte était de même : ayant ouvert sa bouche devant Dieu pour se remplir, elle l'ouvrait ensuite devant les hommes pour répandre sur eux la sagesse dont Dieu l'avait remplie, ce qui faisait qu'elle ne parlait jamais qu'avec une admirable circonspection, pratiquant cette parole de saint Pierre : *Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche* (I *Petr.*, IV, 11), comme si le prince des apôtres nous disait, que ce ne soit ni l'humeur, ni la passion, ni l'intérêt qui vous fasse parler, mais la seule charité dans le désir que l'on a de la perfection de ceux dont on est chargé. C'était

particulièrement à l'égard de ses enfants qu'elle ouvrait sa bouche à la sagesse, ne leur remplissant pas l'esprit de ces dangereuses maximes du monde, si opposées au christianisme, si contraires à l'Evangile, qui ne donnent que des idées de grandeur et d'ambition, et qui n'échauffent les cœurs qu'à l'amour et à la recherche des biens de la terre. C'est le crime le plus ordinaire des parents, qui se flattent que pourvu que leurs enfants sachent bien le monde ils auront toute la science que l'on peut désirer; et ils ne se mettent point en peine de leur apprendre leur religion, comme si cette ignorance ne leur était d'aucun préjudice. Si des parents sont criminels de ne donner que de semblables instructions à leurs enfants, des enfants sont bien malheureux de n'être point instruits autrement, puisque cela est cause que, s'ils sont de parfaits mondains, ils sont de forts mauvais chrétiens; et s'il arrive qu'en suivant les instructions qu'on leur a données dans leur jeunesse ils s'élèvent dans les honneurs, ils acquièrent des richesses et ils se rendent considérables devant les hommes, ils n'ont ni grâces, ni vertus, et ils sont condamnés de Dieu. Les trois enfants de notre sainte n'ont point été exposés à ce malheur, n'ayant reçu de leur vertueuse mère que des instructions propres à en faire des saints et à les rendre éternellement heureux; elle ne pouvait leur marquer un plus parfait amour, et on a raison de dire de cette sainte mère : *La loi de clémence est sur sa langue.* On se trompe quand on se persuade que c'est aimer des enfants que de les caresser toujours, de n'avoir que de la complaisance pour eux, ne les chagriner en rien, ne les contraindre jamais à ce qui n'est pas selon leur humeur, ne leur rien refuser de tout ce qu'ils demandent; disons que c'est vraiment les haïr que de les élever de la sorte, puisque c'est leur donner une éducation molle et lâche, c'est en faire des paresseux et les exposer à toutes sortes de malheurs. Considérons Jésus-Christ comme notre père, mais un père tout plein d'amour, puisqu'il donne sa vie pour ses enfants. Il est venu au monde pour nous apporter une loi de clémence et de douceur; et néanmoins il a commencé d'abord par prêcher la pénitence comme son saint précurseur, et il a commandé à ses apôtres de la prêcher comme lui. Mais il a rendu la loi de la pénitence, qui nous est prêchée par ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire et pour nous instruire, une loi de clémence et de douceur; parce qu'il nous donne sa grâce qui en adoucit l'amertume, et qui nous la fait aimer. C'est cette grâce qui nous persuade, que c'est par une bonté ineffable que Dieu nous porte à punir nous-mêmes nos péchés en cette vie, afin qu'il use un jour d'une clémence d'autant plus grande envers nous, que nous aurons été plus sévères envers nous-mêmes. Si donc nous devons être persuadés que le Seigneur a de la clémence pour nous, quand il nous engage à faire violence à nos passions, à renoncer à notre propre volonté, à nous haïr nous-mêmes, nous devons croire aussi que nos parents et nos supérieurs nous aiment, quand ils nous empêchent de nous laisser aller aux désordres auxquels la nature humaine n'est que trop sujette, et quand ils nous obligent de vivre selon les règles de l'honnêteté, de la vertu et du christianisme, quelque violence qu'ils nous fassent. Pourquoi les parents et les supérieurs ne feront-ils pas pour l'esprit et l'âme des enfants ce qu'ils font pour leur corps? ils les aiment, et pour cela ils craignent que leurs petits membres faibles, délicats et sans aucune consistance, ne se gâtent, si on les laisse croître dans une trop grande liberté; c'est pourquoi ils les bandent, ils les lient, ils les contraignent jusqu'à ce qu'ayant plus de force, il n'y ait plus rien à craindre. Si vous les aimez, vous ferez la même chose pour leur esprit et pour leur âme; vous leur ferez de charitables contraintes, pour empêcher qu'ils ne se dérèglent, qu'ils ne contractent de mauvaises habitudes, et pour les engager à vivre selon les règles de la vertu. C'est principalement en cela que consistait l'amour que sainte Elisabeth avait pour ses enfants; elle savait que c'était l'établissement le plus avantageux qu'elle pût leur procurer, puisque c'était leur procurer un bien éternel; c'est pourquoi le Sage dit d'elle : *Elle a considéré le sentier de sa maison, et elle n'a point mangé son pain étant oisive.* Quoique l'épouse s'occupe sans cesse, ou à bien élever ses enfants, ou à assister ses frères, ou à gagner des âmes à Dieu, elle ne se dissipe pas néanmoins dans cette action extérieure; en travaillant pour les autres, elle ne se néglige pas elle-même. C'est ce qui arrive à la plus grande partie des parents; ils abandonnent, et souvent même ils ruinent leur édifice spirituel, cependant qu'ils sont tout occupés à bien établir leur maison temporelle et celle de leurs enfants. J'avoue qu'il s'en trouve plusieurs qui ne voudraient pas pour cela faire aucune injustice, mais ils ne comptent pour rien une dissipation d'esprit continuelle et un attachement de cœur, qui ne leur laisse jamais ni le temps, ni la liberté de penser sérieusement à l'affaire de leur salut. Les dimanches et les fêtes se passent sans aucun exercice du christianisme, excepté une messe basse qu'ils entendent; si quelquefois ils lisent un bon livre, ils n'y prennent aucun goût; s'ils se trouvent à une prédication, ils n'y font aucune réflexion, s'ils prient c'est sans attention. *Leur cœur est là où est leur trésor;* leur trésor c'est l'établissement de leur famille; ils en ont l'esprit tout rempli, ils y pensent le jour et la nuit, et l'on peut dire que c'est et leur religion et leur divinité; l'on ne saurait donc dire de pas un d'eux en particulier, ce que l'on dit de notre sainte; elle considère les sentiers de sa maison, c'est-à-dire qu'elle est toujours fort attentive sur elle-même, lors même qu'elle est le plus occupée à travailler à l'avantage des autres, et en cela elle suit le conseil que saint Paul

donne à son disciple Timothée : *Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres ; demeurez ferme dans ces exercices ; car agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent.*

C'est paroles nous font connaître qu'il est toujours nécessaire de joindre les devoirs d'un chrétien à ceux d'un supérieur, à ceux d'un pasteur, à ceux d'un père ou d'une mère, parce qu'il ne faut pas prétendre pouvoir établir le royaume de Dieu dans les autres, si on néglige de l'établir en soi-même ; et au contraire que ne doit point espérer pour son salut celui qui, comme sainte Elisabeth, se sacrifie dans un esprit de charité pour le temporel et le spirituel des autres ? Mais pour cela il faut examiner sérieusement ce qu'il y a de plus caché dans les affections de son âme, qui sont comme les sentiers secrets que l'on tâche de découvrir, pour voir s'il ne se mêle point quelque sentiment trop humain et trop sensible dans le fond de son cœur, et si l'œil de l'intention demeure toujours pur, afin que se reconnaissant elle-même elle soit plus capable de discerner ce qu'il y a de plus secret dans son cœur à l'égard des personnes qu'il lui est permis d'aimer ; c'était-là l'occupation intérieure et extérieure de notre sainte, et c'est ainsi qu'*elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté.* Ce pain est la parole de Dieu qu'elle méditait et qu'elle pratiquait sans cesse ; c'est aussi le pain vivant et céleste que Jésus-Christ nous donne sur son autel, par lequel il nous nourrit de la substance même de son corps et de son sang, et de son esprit. C'est ce sacrement que sainte Elisabeth recevait souvent avec respect, avec humilité, avec amour, parce qu'elle était très-pénétrée de la foi de ce divin mystère ; et c'est dans ce sacrement où elle trouvait toute la lumière et toute la force nécessaires, pour se conduire selon toutes les règles de la charité : C'est donc avec justice que *ses enfants se sont levés et qu'ils ont publié qu'elle était très-heureuse.* Nous ne voyons rien que de spirituel et de saint dans l'amour que la mère a pour ses enfants, et que réciproquement les enfants ont pour leur mère : elle ne veut pas en être louée humainement ; c'est pourquoi on dit que *ses enfants se sont levés ;* comme si l'on disait que l'amour qu'ils avaient pour leur sainte mère leur servait d'un degré pour s'élever jusqu'à Dieu. Ce n'était pas un amour purement de la nature et plein d'attache, qui serait plus propre à faire tomber l'âme qu'à la relever ; cet amour était formé dans leur cœur par le Saint-Esprit, parce qu'ils louaient leur mère en reconnaissant en elle les dons de Dieu et en s'appliquant à l'imiter.

Mais il y en a eu plusieurs autres qui se sont élevés contre elle, qui l'ont outragée, qui l'ont noircie de calomnies, qui ont décrié sa conduite ; de sorte qu'elle pouvait dire avec l'épouse des cantiques . *Je suis noire, mais je suis belle.* Elle était noire par les fausses accusations dont on la chargeait, mais elle était belle par la simplicité de son cœur et par la pureté de sa foi, de son intention et de sa conduite. C'est pourquoi lorsque plusieurs s'efforçaient de la déshonorer, d'autres se levaient pour la louer, et s'ils la croyaient heureuse pendant la paix, ils la croyaient très-heureuse pendant l'affliction, parce qu'ils connaissaient quelle devait être sa couronne. Ses fidèles domestiques ont été de ce nombre, ayant parfaitement rempli à leur égard tous les devoirs d'une maîtresse très-chrétienne ; c'est sa troisième perfection et le sujet de la troisième partie de ses éloges.

L'apôtre saint Jacques n'a pas cru que ce fût un bonheur d'avoir grand nombre de domestiques, parce que cela était cause que le jugement que l'on subirait au moment de la mort en serait plus rigoureux, parce que les maîtres et maîtresses doivent plusieurs choses à leurs domestiques, et s'ils n'y satisfont pas, ils en seront punis. Nous apprenons aujourd'hui qu'on leur doit trois choses, les nourrir, les vêtir et les bien payer ; la femme forte, sainte Elisabeth, s'en est parfaitement acquittée selon le temporel et selon le spirituel.

Elle les nourrit, Salomon disant d'elle : *Elle a partagé la nourriture à ses servantes.* Si c'est une obligation d'occuper des domestiques, de les faire travailler, l'expérience nous faisant connaître que l'oisiveté est la cause la plus ordinaire de leurs désordres, et que c'est ce qui les engage dans la débauche ; il est de la même obligation de les nourrir, évitant deux excès : le premier est dans la délicatesse et l'abondance qui ne leur conviennent pas ; le second est dans une épargne basse et honteuse, qui est la fille de l'avarice. Mais pensons que les domestiques, que les inférieurs, que les plus petits, que les derniers d'une maison ont des âmes créées à l'image de Dieu, comme celles de tous les maîtres et de tous les supérieurs ; qu'ils ont des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, comme celles des plus puissants ; qu'ils ont des âmes qui ont autant de droit à tous les sacrements, comme celles des plus riches ; enfin, qu'ils ont des âmes capables de voir Dieu, et de jouir de la félicité éternelle, comme celles des plus nobles. Cela étant, il faut avoir encore plus de soin de ces âmes que des corps qu'elles animent ; si l'on doit des nourritures à ce qui est mortel et corruptible, à plus forte raison en doit-on à celle qui est immortelle ; et ces viandes ce sont des exhortations, des catéchismes, des avis charitables, des corrections fraternelles, et cela conformément à leurs besoins et à la capacité de leur esprit. Il semble que ce soit la pensée de Salomon, quand il a dit de notre femme forte : *Elle a partagé la nourriture avec ses servantes ;* elle a eu égard à la faiblesse de quelques âmes, elle n'a pas voulu les exposer aux épreuves les plus rudes ; elle s'est contentée de leur donner une nourriture qui leur fût proportionnée, afin que, se fortifiant peu à peu, elles pussent devenir capables des pra-

tiques les plus élevées et même des plus grandes souffrances; ce qui ne s'acquiert que par les meilleures nourritures et les bons vêtements, qui est le second devoir dont on doit s'acquitter envers les domestiques, comme sainte Elisabeth a fait parfaitement; ce qui nous donne sujet de lui appliquer ces paroles : *Elle ne craindra point pour sa maison le froid de la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement.*

Il faut nous élever à quelque chose de plus spirituel que ce que la lettre sonne; il est certain que ceux qui ont un double vêtement sont moins exposés à ressentir le froid de l'hiver dans sa plus grande rigueur que ceux qui n'en ont qu'un simple; c'est pourquoi on doit mieux vêtir en hiver ceux dont on doit avoir soin, qu'en été. La Providence en use de la sorte, et vous en donne l'exemple : Voyez les animaux de la terre, ils ont beaucoup plus de plumes, de poils et de laine en hiver que dans les autres saisons. Nous ne sommes que très-persuadés que sainte Elisabeth a eu cette sage et charitable prévoyance, puisque même elle donnait ses propres habits, et qu'elle aimait mieux n'en pas avoir qui fussent conformes à la dignité de sa condition que de laisser souffrir du froid aux pauvres, qu'elle regardait comme ses domestiques; c'est qu'elle savait qu'il était moins dangereux pour elle de recevoir quelque confusion de la part des hommes, qui ne jugent des choses que selon les apparences, que de s'exposer aux reproches que le Seigneur pouvait lui faire en lui disant : *J'ai été nu et vous ne m'avez pas revêtu.*

Mais nous avons encore plus besoin d'un vêtement intérieur que d'un extérieur, le froid du cœur étant plus à craindre que celui du corps, puisque vous savez le malheur d'une âme qui veut avoir place au festin de l'Epoux, sans avoir la robe nuptiale ; il faut donc avoir un grand soin de la conserver pour soi-même, et encore de la procurer à ceux qui dépendent de nous. Les domestiques de la femme forte avaient *un double vêtement*, c'est-à-dire de la charité et de l'humilité ; ces deux vertus étaient leur exercice pendant le temps de la paix, qui est marqué par l'été, et elles devenaient leur force pendant le temps de l'affliction, figuré par l'hiver; il faut que ce vêtement soit double; l'une de ces vertus serait inutile sans l'autre, et l'on peut dire même qu'elles sont inséparables. Car la charité n'est autre que l'amour de Dieu et du prochain; on ne peut les aimer qu'à proportion qu'on cesse de s'aimer soi-même, et moins on s'aime soi-même, et plus on est humble. Notre sainte a toujours été revêtue de ce double vêtement, et elle en a fait part à tous ceux qui dépendaient d'elle, ne voulant à sa suite que de vrais chrétiens, qui eussent comme elle autant d'humilité que de charité; ces vertus éclataient dans la justice qu'elle rendait à ses domestiques.

Elle a partagé le butin à ses domestiques. Tous les biens de la terre sont des dépouilles que l'on enlève à ses plus grands ennemis, lorsque l'on sait en faire un bon usage ; le diable et le monde ne s'appliquant qu'à porter les chrétiens à employer leurs richesses au luxe, à la vanité et à la volupté, ou à les retenir par avarice ; ou s'ils en donnent quelque partie aux pauvres, ils refusent de satisfaire ceux à qui ils se trouvent redevables, ou pour les services qu'ils leur ont rendus, ou pour les ouvrages qu'ils leur ont faits, ou pour les marchandises qu'ils leur ont vendues ; de sorte qu'ils ne partagent jamais rien, soit par justice, soit par charité, ils gardent tout pour eux, comme s'ils ne devaient rien à personne. Sainte Elisabeth partageait tellement ce qu'elle avait, qu'elle ne se réservait presque rien pour elle ; c'est donc de cette religieuse princesse que l'on peut dire qu'*elle a ouvert sa main à l'indigent, et qu'elle a étendu le bras vers le pauvre.*

Le soin des pauvres est essentiel à tous les chrétiens ; mais plus la femme forte est élevée en dignité et en mérite au-dessus de tous les autres, et plus elle excelle en cette vertu. Elle ouvre sa main au pauvre, à qui elle a déjà ouvert son cœur et ses entrailles. Elle lui donnait librement et abondamment autant qu'elle pouvait, et quelquefois même au delà de ce qu'elle pouvait, parce qu'elle l'aimait; elle regardait Jésus-Christ en la personne du pauvre, elle était persuadée qu'elle l'honorait dans l'honneur qu'elle lui rendait, et qu'elle recevait elle-même beaucoup plus qu'elle ne lui donnait. Sa charité ne regardait pas seulement les besoins du corps de ses domestiques et des étrangers, mais encore ceux de l'âme, parce qu'elle croyait que ce serait une folie et un grand manquement de foi d'avoir de la joie de donner à des pauvres le pain qu'ils demandent, et de n'en avoir pas de dispenser le pain du ciel à des âmes qui, étant l'image de Dieu, ne se nourrissent que de sa parole et ne vivent que de son esprit; c'est pourquoi on dit de notre sainte, qu'*elle a étendu ses bras au pauvre.*

Comme si l'on disait d'elle, qu'ayant soin des enfants de Dieu qui sont pauvres, elle ne les a pas seulement assistés lorsqu'ils ont eu recours à elle, mais son zèle souvent l'a fait aller au-devant de tous leurs besoins, comme une mère qui prévient les nécessités de ses enfants ; et en cela elle travaillait encore plus pour son avantage que pour celui des autres ; ce qui la rendait parfaite par rapport à elle-même, c'est la consommation de sa perfection et la dernière partie de ses éloges.

La perfection du christianisme est tellement opposée aux maximes du monde, qu'une âme vraiment chrétienne ne saurait se sanctifier, à moins qu'elle ne mette sa gloire, son plaisir, sa vertu dans des pratiques toutes contraires à celles des femmes du monde. Elles font leur gloire de passer leur vie dans l'oisiveté, sous prétexte qu'elles ont des richesses et qu'elles sont de qualité;

sainte Elisabeth a fait sa gloire de n'être jamais oisive. Elles font leur plaisir d'avoir grand soin d'elles-mêmes, pour se rendre agréables au monde ; notre sainte a fait son plaisir de mépriser tous ces avantages. Enfin elles n'ont que de fausses dévotions, qui n'ont qu'une faible apparence et un petit extérieur ; et notre sainte a voulu une vertu héroïque qui la pût mettre en assurance au moment de la mort et au jour du jugement. Nous n'avons qu'à consulter le Sage, pour être persuadés de cette vérité ; il nous dit d'abord, en parlant de la femme forte : *Elle se lève lorsqu'il est encore nuit.* La paresse, l'amour du sommeil, l'oisiveté, sont des vices inséparables ; mais ce ne sont pas des vices stériles, ils portent partout avec eux une funeste fécondité en multipliant les crimes. La diligence, la vigilance, l'amour du travail, sont des vertus qui font avancer une âme dans la perfection en multipliant ses richesses spirituelles ; celle qui dort est comme morte, et celle qui est paresseuse et oisive n'est guère différente de celle qui est morte. *Les morts ne vous loueront point, Seigneur ;* ils ne travaillent point, ils n'amassent rien, et ils se trouvent réduits à une honteuse pauvreté. Que de morts sur la terre ! J'appelle morts ceux qui passent la plus grande partie du jour à dormir ; j'appelle morts ceux qui passent leur vie dans l'oisiveté. Ils paraîtront devant Dieu vides de toutes sortes de bonnes œuvres, sans grâces et sans mérites, et comme des arbres stériles sans aucun fruit, qui ne seront propres qu'à être jetés au feu. Notre sainte, toujours diligente, vigilante et active, se levait la nuit pour prier, pour méditer et pour travailler ; et pour être plus en état de cela, on lui peut appliquer ces paroles du Sage : *Sa lampe ne s'éteindra point durant la nuit.* Ces paroles, prises à la lettre, nous représentent quelque chose de fort agréable : une femme de qualité qui ne veut point que les ténèbres soient dans sa chambre, parce que n'étant point esclave du sommeil, elle veut toujours être en état de s'occuper à quelque action sainte et utile : c'est pourquoi elle a toujours de la lumière, et, semblable aux vierges sages, sa lampe ne s'éteint point, ni par les vents de l'orgueil, en s'élevant des grâces qu'elle a reçues, ni par l'eau d'une complaisance lâche et humaine, en mêlant des règles fausses avec la pureté de la parole de Dieu ; et cela ne s'est pu faire sans une force et un courage au-dessus de la nature ; aussi le Sage dit d'elle : *Elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras.*

Le Sage a marqué d'abord que cette femme était forte, et il en montre ici deux grands effets, dont l'un consiste à réprimer le mal et l'autre à faire le bien. *Elle a revêtu ses reins de force,* en assujettissant la chair à l'esprit ; *elle a affermi son bras,* parce que lorsque la volonté est demeurée victorieuse des sens, et de ce qu'il y a de déréglé dans l'esprit même, elle devient d'autant plus ferme qu'elle est pure, et que, se détachant plus d'elle-même, elle s'attache plus à Dieu. C'est pourquoi on peut rappeler toutes les vertus à la continence et à la charité : la continence ceint nos reins, c'est-à-dire purifie tout ce qu'il y a d'humain et de sensuel dans les âmes et dans les corps ; la charité affermit notre bras, parce que le cœur, n'étant plus partagé entre l'amour de nous-mêmes et celui de Dieu, se trouve fortifié et affermi dans le bien, et par ce moyen il ne s'applique qu'aux ouvrages les plus utiles et les plus avantageux. Il y en a qui travaillent et qui ne laissent pas d'être oisives, parce que tout ce qu'elles font est inutile ; sainte Elisabeth n'a jamais voulu perdre ni son temps ni son travail ; elle est cette femme forte qui *a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau.* C'est nous dire qu'elle s'est disposée à la guerre pendant qu'elle jouissait de la paix ; elle était courageuse dans l'affliction ; elle se préparait, par l'humble souffrance des maux ordinaires, à souffrir les plus grands lorsque Dieu l'en jugerait digne, comme sont la perte non-seulement des biens, mais de l'honneur, de la liberté et de la vie. Dans toutes les injustices et les violences que les hommes les plus passionnés contre elle lui pouvaient faire, elle n'était touchée que du mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes, et de ce qu'elle n'était pas assez favorisée de Dieu pour pouvoir attirer sur eux toutes les grâces qu'elle leur désirait Mais en même temps qu'elle entreprenait les choses les plus fortes, elle ne méprisait pas les plus petites ; elle s'y appliquait, au contraire, avec toute l'étendue de sa piété, parce qu'elle savait qu'encore que tout ce qui se passe dans la vie ne soit pas également important, c'est néanmoins une grande chose que d'être fidèle dans les plus petites ; de sorte que si sa main combattait en un temps, ses doigts filaient en l'autre. Ce qui donne sujet à Salomon de dire d'elle qu'*elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses.* Et ensuite il nous apprend à quoi elle employait cette laine et ce lin ; c'était pour se meubler, pour habiller son mari et ses domestiques, comme nous avons déjà dit, et pour se vêtir elle-même. *Elle s'est fait des meubles de tapisserie,* dit le Sage, *elle se revêt de lin et de pourpre.*

Sainte Elisabeth enchérissait sur la vertu de la femme forte, puisque si, comme elle, ses mains étaient occupées à travailler, c'était pour orner les autels et pour vêtir les pauvres ; pour elle, rarement se servait-elle d'habits précieux, ce n'était que dans les cérémonies où elle était obligée de paraître, ce qu'elle faisait dans les mêmes sentiments de la reine Esther ; mais ordinairement elle n'avait que des habits fort communs. Si nous avions le temps de vous découvrir le sens spirituel caché sous la lettre que vous venez d'entendre, que vous en retireriez d'avantage ! car cela vous apprendrait que ces meubles et ces vêtements précieux que la femme forte se fait à elle-même, et dont elle est parée aux yeux de son époux, peuvent marquer toutes les vertus particulières qui naissent de la charité, selon que saint Paul nous le représente lorsqu'il dit : que *la cha-*

rité est patiente, qu'*elle est bienfaisante*, et le reste. Ce qui nous fait voir que, selon l'Apôtre, toutes les vertus ne sont qu'une vertu, parce qu'elles ne sont que des branches différentes, qui naissent toutes d'une même tige. Le fin lin dont elle se revêtait, étant le vêtement intérieur et le plus précieux, marquait une intention pure et un désir sincère de ne plaire qu'à Dieu seul, et qui est comme l'âme de la véritable piété. La pourpre est le vêtement extérieur qui jette un grand éclat, et qui, par là, marque la charité la plus forte et la plus ardente, qui est aussi prête à mourir pour le dernier des fidèles comme pour le premier, et pour la moindre des vérités de l'Évangile comme pour la plus importante. Car sainte Elisabeth était revêtue de Jésus-Christ même selon saint Paul; les vertus qu'il lui communiquait étant les ornements dont il la paraît, et il lui inspirait un désir continuel de vivre et de mourir pour lui, comme il a vécu et est mort pour elle ; ne vous étonnez pas si, étant ornée de la sorte, elle mettait son plaisir à mépriser tous ces vains avantages que les femmes du monde ont tant de soin de se procurer ; pour elle on nous la représente *revêtue de force et de beauté.*

Comment cela serait-il autrement, étant revêtue de Jésus-Christ qui est notre force? Elle ne désire que de se rendre agréable aux yeux de Dieu, elle ne craint que de lui déplaire; c'est ce qui la rend forte et invincible dans tous les maux ; elle n'est pas seulement *revêtue de force*, elle l'est encore *de beauté*, et d'une beauté dont cette force est comme l'âme et le principe ; car lorsqu'une sainte épouse est ainsi établie en Jésus-Christ, la gloire qui est renfermée au dedans d'elle éclate au dehors. Nous pouvons dire que cette beauté dont Salomon parle consiste principalement dans la vertu de modestie, qui fait que tout ce qui paraît dans la conduite extérieure de l'épouse est accompagné de sagesse, de douceur, de gravité ; s'il y a donc plusieurs filles et femmes qui ont de l'agrément aux yeux des hommes, il y en a peu qui plaisent à Dieu et qui pensent même à lui plaire, n'ayant soin que du dehors, ne voulant point imiter toutes ces saintes vierges et toutes ces vertueuses femmes, qui ont été et qui sont encore les dignes épouses du Seigneur, et ne faisant pas réflexion sur la parole du Sage qui dit : *La grâce est trompeuse et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur est celle qui sera louée.* Voilà à quoi ni les hommes ni les femmes ne pensent point; les uns se laissent tromper, et les autres s'appliquent à tromper par de vains et de faux agréments qui n'ont rien de solide. Quel aveuglement, quelle folie! se faire un plaisir d'être trompé, se faire une occupation de tromper! Il n'y a que Dieu seul que vous ne sauriez tromper, il ne juge pas de votre mérite, et il ne vous récompense pas par tout ce qui paraît à l'extérieur; c'est pourquoi toutes celles qui paraissent épouses du Seigneur ne le sont pas. On dit de la sainte épouse qu'elle s'est trouvée au milieu des filles, comme un lis au milieu des épines ; ce qui nous fait voir des lis, c'est-à-dire des vierges et des femmes dévotes qui sont des lis aux yeux des hommes, et qui sont des épines aux yeux de Dieu. Les vierges folles nous en servent d'exemple ; elles ont eu des lampes comme les vierges sages, leur vie a éclaté par tout ce qu'il y a de brillant dans le dehors des vertus ; outre la gloire de la chasteté qui a été commune aux unes et aux autres, il a paru souvent en elles de la douceur dans la conversation, de la circonspection dans les paroles, de l'inclination pour faire l'aumône, de la tempérance pour fuir les plaisirs, de la patience même pour souffrir les maux. Ces vertus et ces bonnes qualités sont cette *grâce*, qui, selon le Sage, est trompeuse, sont cette *beauté* qui est vaine ; parce que l'onction intérieure manquait à ce grand éclat du dehors, et c'est elle qui fait que l'âme est véritablement l'épouse de Dieu, qu'elle l'aime avec une crainte respectueuse, quelle rejette toute l'estime que ses vertus lui peuvent donner, et qu'elle ne veut ni gloire ni louange que celles qu'elle reçoit de Dieu même, renonçant à toutes ces fausses dévotions qui n'ont qu'une faible apparence et un petit extérieur, voulant une vertu héroïque qui la pût mettre en assurance au moment de la mort et au jour du jugement.

Elle rira au dernier jour. Peut-on une marque d'une plus grande assurance que d'avoir sujet de rire, et rire dans ce *dernier jour* si redoutable à ceux qui aiment le monde ? Il sera au contraire la joie d'une âme sainte, comme il a été celle de notre vertueuse princesse, qui était toute pénétrée d'une consolation inexplicable au moment de sa mort; c'est pourquoi elle ne voulait pas que l'on pleurât sur elle, mais que chacun pleurât sur soi-même ; elle ne ressentait aucune douleur, elle confessait que la joie qu'elle ressentait de se voir à la porte du ciel avait dissipé toutes ses peines; ne nous en étonnons pas, elle mourait pleine de grâces et de mérites, et plus que beaucoup d'autres ; c'est pourquoi nous lui avons dit : *Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.*

Comme si nous lui disions que dans ce grand nombre d'âmes vraiment chrétiennes qui se peuvent trouver dans l'Eglise, il n'y en a point de comparable à celle qui est représentée ici, comme une âme parfaitement forte ; le Sage nous la faisant voir si amoureusement unie à Dieu par une charité consommée, qu'elle est l'épouse de Jésus-Christ d'une manière toute particulière et beaucoup plus que toutes les autres, ayant toujours été remplie *du fruit de ses mains*, *et que* ce sont *ses propres œuvres* qui *la louent dans l'assemblée des justes.*

On peut dire que c'est Jésus-Christ qui parle ici, et qui déclare quelle sera la récompense qu'il veut donner non-seulement en l'autre vie, mais même en celle-ci, à l'obéissance et à la fidélité de son épouse :

Donnez lui, dit-il, *du fruit de ses mains;* comme les fruits de la terre ont en eux une semence qui produit des fruits, ainsi la grâce par laquelle nous avons une bonne œuvre en attire une autre. Dieu console une âme qui lui est si chère, parce qu'elle n'a cherché qu'en lui sa consolation; il fait qu'elle croît toujours en vertu, et il veut qu'elle mange, selon l'expression de David, des travaux de ses mains, et qu'elle soit nourrie du fruit de ses œuvres, et que ce soient *ces mêmes œuvres* qui la louent dans les assemblées; parce que Dieu ne considère point les louanges des hommes, et une âme parfaite n'en a que de l'aversion et du mépris. Dieu veut que son épouse soit reconnue par ses fruits, et que ses propres œuvres fassent sa louange; une âme fidèle de son côté doit rendre à son Dieu tout ce qu'il semble lui donner, et il faut qu'elle se rabaisse autant qu'il l'élève, parce qu'elle sait que ses bonnes œuvres sont les fruits de la grâce de celui qui lui a donné le vouloir et l'action; elle les lui rapporte toutes, et elle désire qu'il en reçoive seul toute la gloire. Soyons dans les mêmes sentiments, mes sœurs; acquittons-nous avec toute la perfection possible de tout ce que nous devons à Dieu, à notre prochain et à nous-mêmes; faisons de dignes fruits de pénitence, n'attendons notre louange que des bonnes œuvres que Dieu nous donnera la grâce de faire; envisageons ces récompenses éternelles qui nous sont promises, espérons avec une joie humble la gloire qui nous est réservée. La mort n'aura rien de triste pour nous, le jugement n'aura rien de funeste; nous aurons sujet de rire, lorsque tous les amateurs du monde gémiront, pleureront, grinceront des dents et sécheront de frayeur; et nous aurons l'avantage de nous trouver dans la compagnie des saints, pour jouir avec eux de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON IX

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

(21 *novembre.*)

Cum adhuc junior essem, priusquam oberrarem, quæsivi sapientiam, etc. (*Eccli.* LI, 18-21).

Lorsque j'étais encore jeune, avant que de m'écarter bien loin, j'ai recherché la sagesse dans ma prière avec grande instance.

Ces paroles dont l'Eglise de Paris se sert aujourd'hui dans l'épître de la messe, pour honorer la sainte Vierge, conviennent parfaitement à la fête que nous solennisons; c'est la première après sa nativité, et on peut dire qu'elle commence à se faire voir dans le monde, mais elle ne paraît que pour s'aller cacher; elle sort de la maison de ses parents pour aller au temple s'y consacrer à Dieu, s'y enfermer et ne s'y occuper qu'à ce qui regarde le service de sa divine majesté. Ce qu'il faut remarquer, c'est que, selon le sentiment de l'Eglise, Marie s'offre elle-même à Dieu, et y est présentée par ses parents dès son enfance, c'est-à-dire peu de jours après avoir été sevrée, la coutume des Juifs étant de sevrer leurs enfants à trois ans. Elle ne fait donc qu'un pas de la maison de ses parents, dans laquelle elle est demeurée cachée depuis sa naissance, jusque dans le temple où elle se retire, et d'où elle ne sortira point que l'esprit de Dieu, qui la conduit comme il la remplit, ne l'en retire. Nous avons donc à considérer pourquoi la sainte Vierge va aujourd'hui dans le temple: notre épître nous l'apprend, c'est pour y chercher la sagesse; c'est pourquoi elle y va promptement, elle travaille avec ferveur pour l'acquérir, et elle persévère jusqu'à la mort pour l'augmenter en elle. Apprenons aujourd'hui de l'exemple de la sainte Vierge et des paroles de mon épître, que nous devons aimer la sagesse, qu'elle consiste à nous perfectionner; que pour acquérir la perfection, il faut la rechercher avec empressement, il faut y travailler avec ferveur, et il faut s'y appliquer avec constance; voilà trois instructions que la sainte Vierge nous donne aujourd'hui pour acquérir la perfection qui est la sagesse du chrétien; commencer de bonne heure, continuer avec ferveur, achever avec persévérance: prions-la de nous obtenir du Saint-Esprit les grâces nécessaires pour bien entendre ces vérités; disons-lui pour ce sujet, *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque j'étais encore jeune, avant que de m'écarter bien loin, j'ai recherché la sagesse dans ma prière avec grande instance. Je l'ai demandée à Dieu dans le temple. Dieu n'a rien plus recommandé dans l'Ancien Testament que de lui offrir les prémices des fruits, des animaux et des enfants, et généralement de toutes choses. *Tous les premiers-nés des enfants d'Israël, tant des hommes que des bêtes, sont à moi; je les ai consacrés pour moi au jour que je frappai dans l'Egypte tous les premiers-nés* (*Numer.*, VIII, 17).

Et dans le Deutéronome il dit: *Lorsque vous serez entrés dans la terre que le Seigneur votre Dieu vous doit donner, que vous en serez devenus les maîtres, et que vous y aurez établi votre demeure, vous prendrez les prémices de tous les fruits de la terre; vous approchant du prêtre qui sera en ce temps-là, vous lui direz: Je reconnais aujourd'hui publiquement devant le Seigneur votre Dieu, que je suis entré dans la terre qu'il avait promis avec serment à nos pères de nous donner.* Toute l'Ecriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ne nous recommande rien avec plus de soin que la reconnaissance; c'est la moindre chose que l'on doit à Dieu, lorsqu'il fait sur nous tant de profusions différentes de ses grâces, de lui témoigner une parfaite reconnaissance; et si un ingrat passe pour un lâche parmi les

hommes, e est même regardé en quelque façon comme un infâme, on ne doit pas s'étonner si ce vice est si fort haï de Dieu, qui étant infiniment élevé au-dessus des hommes, et leur faisant tous les jours des dons d'un prix infini, mérite sans doute une reconnaissance d'autant plus grande, et punit aussi d'autant plus sévèrement l'indifférence où ils tombent en ce point. L'ingratitude a été le plus grand de tous les crimes des Israélites, et elle fut même comme la source de tous les autres; c'est pourquoi Dieu leur ordonna comme une chose importante de faire alors une publique protestation devant le prêtre, en lui présentant les prémices de tous les fruits de la terre; que c'était par le secours tout-puissant de leur Seigneur qu'ils étaient enfin entrés dans la jouissance et dans l'effet des promesses qu'il avait faites avec serment à leurs pères. C'est ainsi, dit saint Jérôme (*in Ezech.*, cap. 46), que nous pouvons attirer sur nous une bénédiction plus abondante, en reconnaissant sincèrement que tout ce que nous possédons au dedans et au dehors est l'effet non de notre propre vertu, mais de la miséricorde de celui qui a daigné nous combler de biens; c'est dans ce même sentiment que le Sage vous dit : *Honorez de votre bien le Seigneur, et donnez-lui les prémices de tous vos fruits* (*Prov.*, III, 9). C'est nous dire que la manière la plus solide dont nous puissions honorer Dieu est de lui rendre exactement les prémices de tous les fruits, non-seulement de la terre, mais beaucoup plus du cœur, par une reconnaissance qui dépouille l'âme de tout l'amour-propre qui pourrait lui persuader que c'est d'elle-même qu'elle produit ses bonnes œuvres. Vous savez que l'on n'attendait pas que des fruits fussent pourris pour les présenter au Seigneur; si quelqu'un avait entrepris de le faire, il aurait été traité comme un homme sans respect pour son Dieu et même sans religion. La promptitude était donc une condition qui devait accompagner l'offrande des prémices, y ayant beaucoup de fruits qui ne peuvent se garder du temps sans se corrompre. La sainte Vierge, prévenue de la grâce et remplie du Saint-Esprit, avait plus de lumière dans son enfance que les hommes n'en ont dans un âge plus avancé; elle se regardait comme un fruit qui n'avait été donné à ses parents que pour être offert au Seigneur; c'est pourquoi elle marque l'empressement qu'elle a de se donner à lui; elle ne veut pas être un moment au monde conformément à ce qu'elle dit dans la leçon : *Lorsque j'étais encore jeune, avant que de m'écarter bien loin*, etc.

Tout ce qui nous approche du monde nous écarte de Dieu, car ce sont deux opposés; quand on va à l'un on s'éloigne de l'autre, selon ce que nous a dit le Seigneur; quand on aime l'un, on hait l'autre. Une âme est donc heureuse, quand elle s'est donnée à Dieu dès sa plus grande jeunesse, parce qu'elle ne s'en est jamais écartée. *Il est bon à l'homme*, dit Jérémie, *de porter le joug dès sa jeunesse, il s'assiéra, il se tiendra solitaire et il se taira, parce qu'il a mis ce joug sur lui* (*Thren.*, III, 27, 28). Jérémie ne parlait pas de la sorte sans expérience, puisqu'il avait commencé étant encore tout jeune à porter le joug du Seigneur; et qu'ayant été exposé à mille contradictions et à mille peines, pour avoir prédit de la part de Dieu à son peuple tous les malheurs qui lui devaient arriver, il ne laissait pas de dire ce qu'il avait éprouvé, qu'il est bon et avantageux à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse. Mais comment ce joug lui devient-il bon? lorsqu'il reconnaît comme le prophète, que c'est Dieu même qui a mis ce joug sur lui, et qu'il l'a mis dès sa jeunesse. Car nous devons considérer que Jérémie ne donne pas tout l'avantage à celui qui porte le joug, mais à celui qui le porte dès sa jeunesse. Saint Ambroise nous en donne d'excellentes raisons : Si, dit-il (*in psal.* CXVIII, serm. 2), nous attendons à le porter lorsqu'il se fait déjà tard, c'est plutôt pour faire pénitence des péchés que nous avons commis autrefois que pour conserver la grâce que nous avons reçue. Saint Ambroise distingue deux personnes, des innocents et des pénitents; les innocents conservent la grâce, les pénitents travaillent à réparer le mal qu'ils ont commis; ceux qui portent le joug du Seigneur dès leur jeunesse sont du premier ordre, toute l'occupation de leur vie est de conserver la grâce et de persévérer dans l'innocence. Ceux qui portent ce joug étant déjà avancés en âge, travaillent par leur pénitence à réparer tout le mal qu'ils ont fait dans leurs premières années; qui n'est pas persuadé qu'il est beaucoup plus avantageux de se donner à Dieu, quand on est encore dans son innocence, que de se présenter à lui après que l'on a été souillé de l'ordure des péchés? et par conséquent il est beaucoup plus avantageux de porter ce joug dès sa jeunesse que dans un âge plus avancé. Prévenons donc tous les déréglements de notre jeunesse par une vie bien réglée, nous dit saint Ambroise (*Ibid.*); il parlait sans doute à des personnes qui étaient encore fort jeunes; il les avertissait que la jeunesse était exposée à un grand nombre de péchés, soit de la part des sens et des passions, soit à cause de la malice du monde et de la tentation de Satan; il souhaitait qu'ils corrigeassent par avance le mal que les autres sont obligés de corriger après l'avoir commis. Ceux qui le préviennent et qui le corrigent par avance, peuvent dire avec le patriarche Jacob : *C'est Dieu qui me nourrit depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour* (*Gen.*, XLVIII, 15).

N'est-ce pas la sainte Vierge qui peut dire que Dieu la nourrit dès son enfance? N'est-ce pas celle qui l'a imité en se donnant de bonne heure à lui, qui peut dire la même chose? Qu'une âme est heureuse, qui ne s'est jamais nourrie de tout ce qui est dans le monde! Car de quoi se nourrissent ceux qui sont malheureusement engagés avec lui? Qu'ils me disent, s'ils veulent, qu'ils nourrissent leurs yeux de tout ce qu'il y a de

plus agréable dans les pompes, dans les spectacles, dans les beautés des créatures; qu'ils nourrissent leurs oreilles des musiques les plus mélodieuses, qu'ils nourrissent leur chair des voluptés les plus délicieuses, et qu'ils donnent à leur goût tout ce qu'il y a de plus délicat dans les viandes et dans les liqueurs. Qu'est-ce que tout cela? des fumées que le vent emporte, des vapeurs qui se dissipent en un moment, des songes dont il ne reste qu'une légère idée. Cependant, quand on s'est entêté de ces fumées, qu'on s'est rempli de ces vapeurs, qu'on s'est nourri de ces songes, l'on se trouve obligé de dire à Dieu : Seigneur, perdez le souvenir de tous les crimes que j'ai commis dans ma jeunesse et de tout ce que j'ai fait par ignorance.

Saint Ambroise (*loc. cit.*) nous donne sujet de raisonner sur Jacob et sur David, dont il nous rapporte les paroles; tous deux ont été les aïeux de la sainte Vierge; le patriarche remerciait Dieu de l'avoir nourri dès sa jeunesse; le roi le priait d'oublier les péchés de sa jeunesse : le premier témoigne sa reconnaissance, le second demande miséricorde; la reconnaissance de Jacob est la force de son salut, la prière de David est le remède de sa faiblesse. Ce roi cherchait une médecine salutaire pour guérir la plaie qu'il s'était faite; ce patriarche souhaitait une grâce, qui le conservât toujours dans la santé dont il jouissait; et par conséquent, reprend saint Ambroise (*loc. cit.*), il est très-avantageux de porter le joug du Seigneur dès sa plus grande jeunesse; comme s'il nous disait : Il vaut beaucoup mieux pour nous que notre âme soit toujours dans la vigueur que d'être obligée d'aller chercher de la force, après qu'elle s'est affaiblie. Il lui est plus avantageux de jouir continuellement d'une bonne santé que d'avoir besoin de chercher des remèdes, pour guérir des plaies et des maladies; outre qu'il est plus aisé et particulièrement à l'égard des âmes, de les conserver dans la santé spirituelle, que de les guérir après que le péché les a rendues malades. C'est le sentiment de saint Ambroise: Quand, dit-il, on a passé sa jeunesse dans les plaisirs du monde, on a contracté de mauvaises habitudes, dont on a beaucoup de peine à se défaire; la chair est plus insolente, la mémoire conserve de fâcheuses idées; l'imagination est toute remplie de fantômes incommodes; l'on se trouve dans une dure nécessité de combattre toujours soit en attaquant, soit en résistant. C'est un état dans lequel ceux qui se sont donnés à Dieu, comme la sainte Vierge, ne se trouvent point : les uns sont dans un péril continuel, tandis qu'ils sont obligés de combattre fort longtemps, pour détruire en eux le mal qui s'y est enraciné depuis tant d'années, pendant que les autres jouissent en repos du bien de la paix qu'ils se sont procurée par leur empressement à se donner à Dieu; mais comme cette grâce de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse, est toute singulière, elle engage l'homme qui l'a reçue à demeurer seul et dans le silence. Cette solitude ne consiste pas à être séparé de corps de la compagnie des hommes; mais selon saint Ambroise (*loc. sup. cit.*) à s'éloigner de tous les commerces, de tous les soins et de tous les plaisirs du monde, qui ne sont propres qu'à dissiper l'esprit et à corrompre le cœur; et pour être dans le silence, ce n'est pas assez de ne point parler aux hommes, il faut s'entretenir avec Dieu, se mettre en état de l'entendre, comprendre ses vérités.

Voilà ce que fait la sainte Vierge; elle se consacre au Seigneur dès son enfance, elle entre dans le temple comme dans une solitude, c'est là où elle demeure dans le silence, pendant lequel elle recherche la sagesse, et la demande à Dieu avec beaucoup d'instance. C'est ce que saint Ambroise (*loc. sup. cit.*) nous recommande d'imiter, après nous avoir fait connaître combien il nous est avantageux de nous donner à Dieu dès notre jeunesse; il ajoute en suivant ce que dit Jérémie, qu'il faut se retirer et se taire, parce que si on voulait avoir commerce et s'entretenir avec les jeunes gens, quoiqu'on se fût donné à Dieu jeune, on participerait aux désordres des jeunes gens; et par conséquent celui qui veut éviter la contagion de ceux qui pèchent, doit aimer la solitude et le silence, de crainte que l'on ne tombe, se trouvant encore dans un âge où l'on manque de connaissance et d'expérience, ce qui est cause que l'on peut être aisément surpris. Il faut donc ne rechercher et ne demander que la sagesse, comme la sainte Vierge qui dans le temple écoutait avec soumission ce que les supérieurs lui disaient et méditait avec attention les paroles de la sainte Ecriture.

La plupart de vous autres, mes sœurs, êtes entrées jeunes dans la maison de Dieu ; mais savez-vous qu'elle doit être une solitude pour vous? une solitude dans laquelle vous demeuriez dans le silence, occupées à écouter ce que vous disent vos supérieurs, à méditer les oracles des prophètes, les instructions des apôtres et toutes les pratiques de l'Evangile. Saint Ambroise dit (*loc. sup. cit.*) qu'il faut louer celui qui veut avoir une parfaite connaissance des sujets dont on doit parler avant que d'en dire son sentiment; qu'il s'instruise donc avant que de parler, afin qu'il ne commette point de péché en parlant. Ce saint docteur nous donne l'exemple du prophète Isaïe, à qui Dieu dit: *Criez*, et il répondit aussitôt : *Que crierai-je?* on lui répliqua : *Toute chair est comme de l'herbe, et sa gloire est comme la fleur de l'herbe ; l'herbe se dessèche et la fleur tombe, mais la parole du Seigneur demeure éternellement* (*Isa.*, XL, 6). Soyons dans la maison de Dieu pour apprendre à parler aux hommes et pour entendre parler Dieu, afin que nous possédions la sagesse; car c'est en cela principalement qu'elle consiste, puisque nous ne sommes jamais plus sages que lorsque nous sommes parfaits. Il paraît que notre sagesse consiste dans notre perfection, et nous nous mettons en état de l'acquérir, quand nous nous donnons à Dieu promptement ; regardons-nous donc non-seulement

comme des personnes qui doivent demeurer dans la maison de Dieu, mais de plus qui doivent être elles-mêmes le temple du Dieu vivant. Nous lisons dans l'histoire de Salomon que ce prince, fils de David, eut l'avantage de bâtir le temple de Dieu, et de se bâtir aussi un palais ; sur quoi il faut remarquer deux choses: la première qu'il bâtit le temple de Dieu avant que de faire travailler à son palais, la seconde qu'il employa beaucoup plus de temps pour achever son palais que pour finir le temple ; le bâtiment de son palais ayant duré treize ans, et celui du temple sept seulement. Que tous les chrétiens sachent qu'ils sont indispensablement obligés de bâtir un temple à Dieu dans leurs âmes, et pour y réussir, imiter ces anciens Israélites, qui tenaient l'épée d'une main et la truelle de l'autre, parce que nous ne saurions bâtir ce temple qu'en combattant tous nos ennemis, et que ce temple spirituel ne se bâtit que par la charité, par l'humilité et par toutes les autres vertus. Le moyen de les acquérir, si l'on n'affaiblit tellement leurs ennemis qu'ils ne puissent plus s'y opposer? Mais comme nous devons avoir de l'empressement pour cet édifice spirituel dans lequel le Saint-Esprit doit faire sa demeure, il faut en jeter les fondements de bonne heure ; ne laissons point endurcir nos cœurs. Si la superbe de la vie s'en rend une fois la maîtresse, ils deviendront comme ces pierres dures que l'on a peine à briser ; et la difficulté que l'on trouvera à creuser les fondements de ce divin temple, sera cause que l'on se rebutera et que l'on abandonnera un ouvrage si saint et si nécessaire. L'expérience nous fait connaître que les personnes avancées en âge ont peine à se soumettre ; elles ont beaucoup d'esprit, elles raisonnent trop, la plupart des choses qu'on leur commande leur paraissent des bagatelles ; c'est un miracle quand elles peuvent creuser les fondements du temple. Il faut pour cela qu'elles deviennent des enfants, et qu'il se fasse un parfait changement en elles, afin qu'elles puissent imiter la sainte Vierge qui se consacre à Dieu dès son enfance, et qui continue à le servir avec beaucoup de ferveur. C'est la seconde instruction qu'elle nous donne dans la fête que nous célébrons aujourd'hui, de continuer avec ferveur dans le service de Dieu ; c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous remarquons dans notre leçon que la sainte Vierge a employé tous ses sens extérieurs et intérieurs pour acquérir et posséder la divine sagesse qui faisait toute sa perfection ; elle a une bouche, c'est pour la demander à Dieu dans le temple ; elle a des oreilles, c'est pour écouter ce que Dieu lui répondra sur sa prière : *J'ai prêté humblement l'oreille pendant quelque temps*, dit-elle, *et elle m'a été donnée.* Elle a des pieds, c'est pour courir dans le chemin qu'elle lui découvre : *Mes pieds*, dit-elle, *ont marché dans un chemin droit.* Enfin si elle a un cœur, c'est pour se réjouir de ce qu'elle la possède plus tôt qu'elle n'aurait dû l'espérer, ce qui lui fait dire : *Elle a fleuri en moi comme un raisin mûr avant le temps, et mon cœur a trouvé sa joie en elle.*

N'est-ce pas nous dire que nous ne devons rien négliger pour avancer dans la perfection, et que tout ce que nous avons doit être employé à cela, comme Salomon à bâtir le temple du Seigneur ? Si ce prince n'a employé que sept années à ce merveilleux édifice, et treize pour son palais, ce n'est pas qu'il ait bâti avec plus de magnificence sa propre maison que celle de Dieu, puisque le contraire se peut remarquer dans la description particulière de l'une et de l'autre ; mais c'est que ce prince et tout son peuple firent paraître une ardeur extraordinaire pour achever cet édifice admirable, qu'on élevait à la gloire du Seigneur. Cet exemple de la conduite de Salomon, qui préféra ce qui regardait le culte de Dieu à ce qui devait procurer sa propre commodité, et qui travailla avec plus de zèle à la construction du temple qu'à celle de son palais, est avantageux pour réveiller quelques chrétiens assoupis, qui paraissent aussi froids et aussi lents pour contribuer à toutes les œuvres de piété, qu'ils sont prodigues et magnifiques pour ce qui regarde leurs propres maisons, traitant Dieu d'une manière toute différente à celle de Salomon, et lui donnant aussi peu la préférence dans toutes les choses extérieures que dans leur cœur. La sainte Vierge est véritablement fille de Salomon, mais beaucoup plus parfaite que lui ; elle donne à Dieu tout son extérieur et tout son intérieur ; sa bouche n'est employée qu'à parler de lui, qu'à chanter ses louanges et à le prier ; ses oreilles ne sont occupées qu'à écouter tout ce qu'on lui dit de sa part et tout ce qu'il lui dit lui-même ; toutes ses actions sont conformes à sa divine volonté, et c'est ce qu'elle appelle marcher dans un chemin droit, et son cœur ne saurait avoir de la joie qu'en le possédant. Vous êtes consacrées à Dieu, mes sœurs ; employez-vous tout ce que vous avez pour avancer l'édifice spirituel du Saint-Esprit, pour vous élever dans la perfection, pour acquérir cette divine sagesse ? appliquez-vous à cet ouvrage si nécessaire tout ce que Dieu vous a donné à l'extérieur et dans l'intérieur ? vos bouches ne sont-elles que pour cela, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain ? Toutes vos paroles doivent être autant de matériaux propres pour cet édifice ; il est tout spirituel, il ne peut être formé de ce qui est matériel, il n'y faut rien que de spirituel ; il ne doit donc sortir de vos bouches que des paroles bonnes à louer, à glorifier et à prier Dieu ; que des paroles bonnes à instruire, à consoler, à édifier le prochain. C'est de cette manière que vos bouches contribueront à l'avancement de ce divin édifice ; mais vos oreilles ne sont point exemptes d'y prendre part : les oreilles du corps écouteront ce que les supérieurs commanderont pour l'exécu-

ter, ce que les maîtres enseigneront pour l'apprendre ; les oreilles du cœur seront attentives à la voix de Dieu pour la suivre ; et ce sera par ce moyen que vos pieds marcheront dans un chemin droit, parce que toutes vos actions seront conformes à la loi de Dieu. Vous n'aurez point d'autres pratiques que celles de l'Evangile, et comme tout ce que vous ferez sera saint, tout entrera dans cet édifice spirituel. C'est cela seul qui doit donner de la joie à votre cœur, et rien autre chose ne lui en peut procurer de véritable ; il n'en peut recevoir de tout ce que le monde a de plus précieux et de plus agréable. Ce n'est donc que de ce que la divine sagesse se communique à lui, ce n'est que de ce qu'elle fleurit en lui, comme un raisin mûr avant le temps, parce que vous vous êtes données dès votre jeunesse à Dieu, parce que vous avez voulu être toujours à lui et devenir son temple, afin qu'il demeurât en vous. La sagesse vous a été donnée plus tôt que vous ne l'auriez reçue, elle a fait toute votre consolation et toute votre joie ; mais si le cœur, par sa joie, contribue à l'avancement de ce temple spirituel, cela nous marque que la charité en doit faire l'ornement et la solidité, parce qu'il faut que chaque personne d'une communauté travaille à sa propre perfection, et contribue autant qu'elle peut à la perfection des autres, puisque ce n'est pas seulement votre âme en particulier qui doit être le temple vivant du Saint-Esprit ; mais toutes ensemble vous devez composer cet édifice spirituel. Il n'est donc pas question ni de l'âge, ni de l'humeur, ni de la condition, il faut que tout s'unisse ; et comme vous voyez que dans un temple matériel, la pierre, le plâtre, la chaux, le bois et le fer s'unissent de telle sorte qu'il n'y a rien de difforme et rien qui choque les yeux, et que cette union fait la solidité du bâtiment, il en doit être de même dans l'édifice spirituel que vous composez toutes ensemble ; chacune doit tellement occuper sa place, chacune doit tellement supporter et soutenir celle qui lui est proche, enfin chacune doit se trouver dans une si parfaite union avec les autres, qu'il n'y ait que de la beauté et de la solidité dans cet édifice spirituel. Ces vérités nous sont représentées dans les livres des Rois, où l'on nous fait voir les Juifs et les gentils unis ensemble, pour bâtir le temple de Jérusalem. Salomon ayant envoyé vers Hiram, roi de Tyr, il lui fit dire : *Ordonnez à vos serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban, et mes serviteurs seront avec les vôtres, et je donnerai à vos serviteurs telle récompense que vous me demanderez; car vous savez que je n'ai personne parmi mon peuple qui sache couper le bois comme les Sidoniens* (III *Reg.*, V, 6).

Ce roi de Tyr était idolâtre, et néanmoins il est dit dans l'Ecriture qu'il avait toujours été ami de David ; mais cette amitié consistait en une alliance extérieure, qu'il avait avec ce prince comme avec un voisin, sans approuver en aucune sorte sa religion ; et Dieu même l'avait destiné pour contribuer particulièrement à la construction du temple, pour laquelle il envoya à David une grande quantité de cèdres et d'autres arbres qu'il avait dans ses Etats. On pourrait demander pourquoi Salomon, à qui David avait eu soin de préparer avant sa mort, ainsi qu'il le dit lui-même, un nombre prodigieux de bois de cèdres, et tous les bois nécessaires pour bâtir le temple, en demande de nouveau au roi Hiram ; sur quoi on peut dire qu'il eut de plus grands desseins que le roi son père. C'est ce que nous devons remarquer dans toutes les communautés ; qu'ont fait vos ancêtres, qu'ont fait toutes celles qui vous ont précédées ? elles ont été persuadées qu'elles devaient bâtir un temple au Seigneur, elles ont amassé des matériaux : les instructions qu'elles vous ont laissées par écrit, les saintes maximes qu'elles ont établies, les vertus qu'elles ont pratiquées, les bons exemples qu'elles vous ont laissés, ce sont autant de matériaux qu'elles ont amassés pour le temple de Dieu. Vous me direz, il ne faut rien davantage ; vous devez avoir de plus grands desseins que toutes vos mères et que toutes vos sœurs qui vous ont précédées, parce qu'il en est de la communauté pour la perfection comme de chaque particulière : il faut avancer et croître toujours dans la perfection ; dès qu'on n'avance plus on recule, dès qu'on ne croît plus on diminue. Et pourquoi tant de communautés sont-elles tombées dans le relâchement et ont-elles été enfin détruites ? c'est qu'elles ont cessé de croître et d'avancer dans la perfection. Vous devez donc avoir de plus grands desseins pour l'édifice de la maison de Dieu que toutes celles qui vous ont précédées n'en ont eu, et par conséquent vous devez comme Salomon faire de plus abondantes provisions. Mais il semble surprenant que ce prince, si religieux observateur de la loi de Dieu, se serve d'idolâtres pour fournir les bois les plus précieux du temple et pour les préparer.

Nous devons remarquer que cette union des Tyriens, qui étaient gentils, avec les Hébreux pour la construction du temple de Jérusalem, nous figurait d'une manière admirable deux grands mystères : l'une, que le peuple gentil servirait principalement à bâtir l'Eglise de Jésus-Christ, dont ce temple de Salomon était la figure, puisque la plupart des docteurs et des pasteurs de l'Eglise, qui sont venus depuis les apôtres, ont été pris des gentils, et que c'est aussi du paganisme que sont sortis presque tous les autres fidèles, qui ont travaillé par leurs bonnes œuvres et par leur patience dans les persécutions, à se rendre dignes eux-mêmes, et à rendre par leur exemple plusieurs autres dignes de devenir aussi bien qu'eux des pierres vivantes, propres à entrer dans l'édifice de ce temple tout spirituel de Jésus-Christ. C'est ce que nous voyons dans les communautés les plus réglées et les plus saintes ; elles sont composées de personnes qui viennent du monde, pour qui quelques-

unes avaient de l'attachement ; elles l'ont abandonné fort généreusement ; elles ont soutenu constamment toutes les persécutions que l'on fait quelquefois à celles qui forment le dessein de l'abandonner de la sorte ; elles ne se sont pas contentées d'y renoncer, elles n'ont épargné ni leurs conseils, ni leurs bons exemples, pour engager leurs parentes et leurs amies à le quitter aussi, afin d'être comme elles les pierres vivantes de ce temple spirituel. L'autre mystère, qui nous paraît dans l'union des Tyriens et des Hébreux, est qu'on ne doit pas mépriser, mais faire servir à un usage de piété ce qui se trouve d'utile et de louable dans les actions et dans les ouvrages des païens mêmes, selon que plusieurs grands saints l'ont pratiqué pour l'avantage et la gloire de l'Eglise ; et entre les autres saint Cyprien, saint Jérôme et saint Augustin, qui ont ainsi dépouillé les Egyptiens pour en faire l'ornement du tabernacle de Dieu. Cela vous regarde, mes sœurs ; vous devez tirer avantage de tout ce que vous apprenez qui se passe dans le monde ; quand vous savez qu'il y en a un très-grand nombre qui travaillent avec tant de soins et de fatigues pour amasser des richesses, pour acquérir de l'honneur, pour jouir de quelques plaisirs, jusqu'à exposer pour cela leur vie temporelle et leur salut éternel, servez-vous de cela pour l'avancement de votre perfection, comme Salomon se sert de l'ouvrage et de l'industrie des Tyriens pour le temple du vrai Dieu. Vous direz : Quoi ! les mondains travaillent la nuit et le jour ; ils se fatiguent, ils suent pour amasser de l'argent qui n'est que de la terre, et je craindrais de me fatiguer, moi qui ne prétends que les biens éternels ! Vous direz encore : Quoi ! les amateurs du monde, ceux mêmes qui sont les plus riches et le plus de qualité, et qui par conséquent pourraient passer leur vie dans un plus grand repos, vont à la guerre où il y a tant de fatigues à essuyer, où ils sont dans un continuel danger de perdre la vie ; ils s'exposent de gaieté de cœur à tous ces périls, pour acquérir de l'honneur qui n'est que de la fumée, et j'aurais peur d'incommoder mon corps par les mortifications et les observances régulières, moi qui prétends à une couronne de gloire dans le paradis ! Vous direz encore : Quoi ! les personnes du monde ont tant de soin de se parer pour se rendre agréables ; c'est pour cela qu'ils inventent tant de modes différentes, qu'ils recherchent avec soin tant d'ornements, qu'ils se contraignent en tant d'occasions, et après tout à qui prétendent-ils plaire ? à des hommes sujets au caprice de leurs passions, à la bizarrerie de leur humeur, à l'inconstance de leur esprit; ils leur plaisent un jour, et ils leur déplaisent un autre. Mais moi, je ne dois plaire qu'à Jésus-Christ, mon époux et l'unique objet de mon amour. Je sais qu'on lui peut plaire toujours, y ayant en lui une parfaite égalité et une véritable constance ; je ne dois donc rien épargner pour lui plaire ; il faut que je m'applique à donner à mon âme tous les ornements et toutes les beautés qui me peuvent rendre agréable à ses yeux ; voilà ce qu'on appelle se servir des ouvrages des Tyriens, c'est-à-dire des mondains, pour bâtir le temple du vrai Salomon.

Disons encore que l'union des Tyriens avec les Hébreux, dans ce qui regarde la construction du temple, nous représente toutes les personnes d'une communauté, qui étant d'humeurs, d'âges, de conditions et de provinces différentes, ne laissent pas d'être parfaitement unies, et de travailler toutes ensemble à l'avancement de cet édifice spirituel. Soyons persuadés que cette union est absolument nécessaire ; si elle n'y était pas, vous ne bâtiriez qu'une tour de Babel et qu'une ville de Babylone, vous ne feriez qu'un édifice de trouble et de confusion, qui demeurerait imparfait et qui serait bientôt détruit ; parce que s'il faut de la ferveur pour avancer un ouvrage de si grande conséquence, il n'y a point de ferveur là où il n'y a point de charité. Mais prenez garde que cette union n'ait rien de sensible ni d'intéressé, qu'elle n'ait aucune de ces vues basses et rampantes indignes d'une épouse de Jésus-Christ ; ayez les mêmes intentions que la sainte Vierge, qui ne regardait que Dieu seul en se consacrant à lui, et soyez persuadées qu'il y a beaucoup de différence entre Hiram, roi des Tyriens, et Salomon roi des Hébreux, quoiqu'ils contribuent l'un et l'autre à la construction du temple de Jérusalem. Le premier y contribue comme un mercenaire, lorsqu'il aurait pu avoir la gloire de le faire gratuitement ; ce qui nous donne lieu de faire une sérieuse réflexion sur notre propre conduite dans ce qui regarde le culte de Dieu. Tous les exercices d'un chrétien et encore plus toutes les fonctions d'une religieuse sont comme autant de travaux qui regardent l'édifice de la maison du Seigneur, soit dans nous-mêmes, soit dans les autres. Si les ecclésiastiques, les religieux, les religieuses dans leurs travaux envisagent, comme saint Paul, non leurs propres intérêts, mais uniquement ceux de Jésus-Christ ; s'ils sont comme lui dans la pureté de cette disposition intérieure, qui le portait à travailler gratuitement et dans la vue de Dieu seul pour la gloire de sa religion ; ils contribueront comme le roi Salomon d'une manière généreuse au temple de Dieu. Et de même si tous les fidèles, chacun selon son état, s'emploient avec une charité vraiment pure à ce qui regarde l'édifice de la maison du Seigneur dans eux-mêmes ; s'ils n'y regardent que la gloire de celui en l'honneur duquel toutes les créatures, figurées par tant de victimes que l'on offrait dans le temple, doivent être immolées, ils imiteront la conduite désintéressée des Israélites, qui contribuèrent par de généreuses profusions de leurs richesses à la construction de ce premier temple ; mais si au contraire les uns et les autres ont des vues intéressées d'amour-propre dans cet ouvrage, qui est

tout de Dieu ; lorsqu'un jour ils considéreront sérieusement à leur mort ces récompenses sensibles et terrestres, que leur amour-propre leur proposait, ils ne les regarderont que comme un néant, ils diront alors, ainsi que le roi Hiram, mais avec un sentiment de douleur bien différent de celui de ce prince païen, qui n'en était qu'une très-faible figure : Etait-ce donc là ce qu'on voulait nous donner ? était-ce à ces villes de boue et de sable que nous aspirions? combien l'or du vrai Salomon, c'est-à-dire et sa charité et sa justice, nous serait-il plus avantageux ! Hélas ! que nous connaissons bien maintenant que nos travaux sont mal récompensés, parce que nous n'avons pas travaillé pour Dieu. Evitons ce malheur, donnons-nous à Dieu par amour, unissons-nous à notre prochain par charité ; il n'y aura que de la ferveur dans toutes nos pratiques, tant que cet amour et cette charité dureront, notre ferveur ne sera point interrompue. C'est ce qui se doit trouver dans tous les cœurs qui se donnent à lui, parce qu'ils doivent achever l'ouvrage de leur perfection par la persévérance ; c'est la troisième vérité que nous trouvons dans la leçon que je vous explique, et dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, comme nous verrons dans la dernière partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Je rechercherai la sagesse jusqu'à la fin de ma vie. La sainte Vierge ne se contente pas de s'être consacrée à Dieu dès son enfance, et avant qu'elle eût fait encore un seul pas pour s'en écarter. Il ne lui suffit pas de s'être donnée à lui pour le servir avec ferveur et avec un saint empressement, elle proteste que toute l'occupation de sa vie sera de le chercher conformément à ce que dit le Prophète royal : *Cherchez le Seigneur, et cherchez-le toujours*, parce qu'il faut nous attacher à Dieu d'une manière qui nous rende dignes de le posséder, et le chercher jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé. Nous ne le trouverons et nous ne le posséderons qu'à la fin de notre vie ; ce ne sera qu'après la mort que nous aurons une pleine et parfaite jouissance de Dieu ; recherchons-le donc, comme la sainte Vierge, jusqu'à la fin de la vie ; ne nous rebutons point, comme ces Israélites, qui, lassés d'aller du côté de la terre promise, voulaient retourner en Egypte. L'Ecriture nous fait remarquer qu'ils furent près d'un an autour du mont Sinaï ; ils furent quarante années dans le désert, retournant souvent sur leurs pas ; et de toute cette prodigieuse multitude sortie des terres de Pharaon, il n'y en eut que deux qui passèrent le Jourdain, et tout cela pour les punir de leurs murmures, dont le travail, la lassitude, les incommodités d'un chemin de sable et de rochers, n'étaient point le véritable sujet, ce n'en était que le prétexte ; mais étant tout charnels et pleins de l'amour d'eux-mêmes, ils ne se conduisaient que par les sens comme des bêtes, sans être touchés en quelque sorte ni du souvenir de la dure servitude dont Dieu les avait tirés, ni des merveilles et des prodiges qu'il avait faits en leur faveur, ni de la providence paternelle et singulière avec laquelle il les conduisait, ni de la beauté de cette terre qu'il leur avait promise et qu'il était prêt à leur donner ; et ils portent si loin cet excès d'ingratitude et d'infidélité, qu'ils témoignent n'avoir que du dégoût et du mépris pour une viande aussi délicieuse qu'était la manne que Dieu leur faisait tomber du ciel.

Que de chrétiens, et je n'ose dire, que de religieux et de religieuses semblables à ces Israélites, qui tournent pendant un an autour du mont Sinaï ! Ils voient la perfection, ils en connaissent l'avantage, ils en savent la nécessité ; cependant ils se contentent de la regarder ; ils veulent bien en entendre parler, ils en discourent souvent eux-mêmes, mais c'est tout, ils ne travaillent point pour s'y élever, souvent même ils s'en rebutent; ils jettent les yeux du côté du monde, ils souhaitent les biens et les plaisirs, les aises et les commodités qu'ils ont quittés ; ils ne pensent point qu'ils ne les possédaient que comme des esclaves. Ils oublient toutes les grâces que Dieu leur a faites, pour les retirer de cette servitude dans laquelle leur salut était en danger. Ils se dégoûtent de la fréquentation des sacrements, de la lecture des livres spirituels, d'entendre la parole de Dieu, et de toutes les pratiques d'une vie chrétienne et religieuse. Que ces âmes lâches et inconstantes sont à plaindre ! ne craignent-elles point de périr comme les Israélites, avant que d'entrer dans la terre promise ? combattons sans cesse cette inclination déréglée, qui demeure toujours dans le fond du cœur et qui nous entraîne vers ce qui est sensuel et terrestre, nous faisant oublier les biens intérieurs et spirituels, par lesquels Dieu nous rend justes sur la terre, et qui nous doivent rendre éternellement heureux dans le ciel. Ne désirons jamais ces oignons d'Egypte, c'est-à-dire, selon les saints, ne nous laissons jamais aller à l'amour de nous-mêmes et du siècle, qui n'est autre chose que la concupiscence et une source de mauvais désirs, que nous porterons avec nous jusqu'à la mort. Souvenons-nous de la femme de Lot, le Seigneur lui-même nous exhorte à n'en pas perdre le souvenir : elle tourna les yeux vers Sodome par un attachement secret qu'elle conservait pour cette ville abominable, elle fut arrêtée dans le même endroit. Avançons toujours, mes sœurs, avançons, il ne nous est pas permis de retourner la tête, oublions entièrement tout ce que nous avons laissé derrière nous. Quoi ! nous voudrions concevoir de l'estime pour des choses que nous avons méprisées pour l'amour de Dieu ! Quoi ! nous voudrions aimer ce que nous avons haï, et reprendre ce que nous avons laissé, et ne savons-nous pas que dès ce moment nous portons sentence contre nous, et nous nous déclarons indignes du royaume du ciel ? Le Seigneur

commande aux Israélites d'aller leur chemin droit sans se détourner, ni à droite, ni à gauche ; et ce même Seigneur nous proteste dans l'Evangile, que *quiconque ayant mis la main à la charrue retourne la tête pour regarder derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu.*

Remarquez cette parole, *n'est pas propre ;* pour nous apprendre, qu'on ne reçoit dans ce royaume que des âmes constantes et généreuses, qui combattent jusqu'à ce qu'ils aient remporté la victoire ; qui courent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au but, qui travaillent jusqu'à ce que la nuit soit venue; toutes les autres n'y sont pas propres ; imitons saint Paul, avançons toujours vers ce qui est devant nous ; et comme la sainte Vierge, travaillons jusqu'à la fin de la vie, pour acquérir la sagesse ; ne nous laissons point refroidir, de crainte que lorsque nous serons plus avancés en âge, nous ne puissions plus nous réchauffer. Nous lisons au commencement du troisième livre des Rois, que *David était vieux et dans un âge fort avancé, et quoiqu'on le couvrît beaucoup étant dans le lit, il ne pouvait se réchauffer.* Que ce prince est peu reconnaissable, et qu'il est différent de ce qu'il était dans sa jeunesse, lorsqu'il étouffait les lions, qu'il étranglait les ours, qu'il renversait les géants armés et qu'il sortait victorieux de tous les combats !

L'Eglise subsistera jusqu'à la fin du monde, et toutes les forces de l'enfer n'auront aucun pouvoir contre elle ; on peut dire néanmoins qu'elle a quelque peine à se reconnaître elle-même, lorsqu'elle regarde d'une part le relâchement de tant de fidèles, et qu'elle jette d'autre part les yeux sur les premiers siècles qui ont suivi sa naissance, où elle triomphait de toutes les forces des démons en la personne des martyrs et de tant d'autres grands saints qui paraissaient des images vivantes de la charité de Jésus-Christ, et maintenant elle voit plusieurs de ses membres affaiblis et sans vigueur, qui ont peine à s'échauffer, et qui vérifient tous les jours cette prophétie du Seigneur, que *la charité se refroidira à la fin des temps.*

N'en soyons pas du nombre, mes sœurs, conservons-nous dans toute la ferveur de l'esprit, augmentons en ardeur, en faisant croître le feu de notre amour pour Dieu et de notre charité pour le prochain ; ne nous relâchons jamais dans la moindre des observances régulières, ni dans aucune des pratiques de la vie spirituelle ; afin qu'ayant eu de l'empressement à nous donner à Dieu, l'ayant servi avec ferveur, nous persévérions à son service jusqu'à la fin, ce qui nous rendra dignes de jouir, avec Jésus-Christ et la sainte Vierge, sa mère, de la gloire éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON X.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE.

(23 *novembre.*

Domine Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam. (*Eccli.*, LI, 13-17)

Seigneur, mon Dieu, vous avez élevé ma demeure sur la terre, et je vous ai prié de me défendre contre la mort passagère.

Ces paroles sont la fin d'une action de grâces que le fils de Sirach rend à Dieu, pour l'avoir délivré de quelque grand malheur. L'Eglise a jugé que toute cette prière était très-propre pour être appliquée aux saintes martyres ; c'est pour cela qu'elle l'a partagée pour en faire deux épîtres, qu'elle fait lire le jour de leur fête. Dans celle qui regarde sainte Cécile, nous apprenons quelles sont les pratiques des dignes épouses de Jésus-Christ, à quoi elles s'occupent pendant toute leur vie, et à quoi elles s'occuperont pendant l'éternité. Sainte Cécile, selon les paroles de l'Ecclésiastique qui ont servi d'épître aujourd'hui à la messe, a fait tout ce qu'une âme qui aime véritablement Dieu, et qui sait parfaitement sa religion, doit faire.

Elle a prié, elle a loué, elle a remercié : elle a prié Dieu de la délivrer de la mort, et de l'assister dans son oppression ; elle a loué, mais c'est le nom de Dieu qu'elle a loué, et elle le loue sans cesse; enfin elle l'a remercié, mais de telle manière qu'elle l'a glorifié par ses actions de grâces, et des actions de grâces qui tombent sur la prière qu'elle a faite qui a été exaucée, sur les faveurs qu'elle a reçues. Voilà quelles ont été les pratiques de notre sainte et quelles doivent être par conséquent les pratiques des vrais chrétiens ; prier Dieu, louer Dieu, remercier Dieu. Commençons par lui demander la grâce de bien entendre sa parole, afin de pouvoir imiter sainte Cécile; prions la sainte Vierge de nous obtenir cet avantage, et disons-lui pour ce sujet, *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Seigneur, mon Dieu, vous avez élevé ma demeure sur la terre. La prière doit être appuyée sur la confiance qu'une âme a en Dieu, connaissant sa bonté, ressentant tous les jours les effets de sa miséricorde; c'est ce dont sainte Cécile est persuadée; elle prie avec confiance, parce qu'elle connaît combien Dieu lui a déjà fait de grâces : *Vous avez élevé ma demeure*, vous m'avez dégagée de ce qui était sensible et matériel, je me trouve par vôtre grâce au-dessus de la terre où je ne souhaite pas faire ma demeure. Le ciel est la patrie des épouses du Seigneur, elles souhaitent avec ardeur d'y arriver, parce qu'elles n'ont que du mépris pour tous les biens, aussi bien que pour tous les maux de ce monde, elles disent avec l'Apôtre : *Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous don-*

vera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite par les mains des hommes, mais qui durera éternellement (II *Cor.*, V, 1). Voilà ce que nous savons et même ce que nous croyons; car qui est-ce qui ne sait pas et qui ne croit pas que son corps, qui est cette maison de terre, doit se dissoudre et retourner en poudre : cette vérité est souvent prêchée par ceux qui sont engagés dans le ministère de la parole de Dieu; cependant très-peu pensent, et le nombre est encore plus petit de ceux qui font de cette science, de cette foi, de cette pensée, l'usage qu'ils en devraient faire, c'est-à-dire qui se détachent de l'amour de leur corps. Sainte Cécile et les chastes épouses du Verbe avaient vraiment leur demeure élevée au-dessus de la terre; et c'était le Seigneur qui les avait ainsi élevées, en détachant par sa grâce leur cœur de toutes les choses d'ici-bas. Qui avait mis dans l'âme de notre sainte cette indifférence, cet éloignement pour toutes les créatures qui avaient plus d'estime et plus d'amour pour elle? Le Seigneur lui seul était capable de la disposer de la sorte, il voulait qu'elle fût toute à lui, qu'elle ne pensât qu'à lui, et qu'elle n'aimât que lui; c'est pourquoi il lui donne du dégoût pour toutes les alliances les plus considérables, il n'y a que les biens invisibles qui aient la force de l'attirer; elle méprise ceux qui tombent sous les sens, étant très-persuadée que ce qu'on voit peut être bientôt dissipé, et qu'il n'y a que ce qu'on ne voit pas qui soit éternel. Dieu fait donc une très-grande grâce à une âme quand il la met en état de regarder toujours son corps comme une maison de boue qui menace de ruine à tout moment, afin qu'elle n'ait pour lui que du mépris et de l'aversion, et que toute son estime et tout son amour soient pour un Dieu qui veut bien être lui-même sa patrie, son ciel et sa maison pour l'éternité. Voilà l'état où se trouvait saint Paul : *C'est*, dit-il, *ce qui nous fait soupirer dans le désir que nous avons d'être revêtus de la gloire, qui est cette maison céleste* (II *Cor.*, V, 2). Il y a deux choses inséparables de tous les hommes, quels qu'ils puissent être, la misère et le bannissement; tant que nous serons sur la terre, nous serons toujours misérables, toujours exilés. L'Apôtre a donc raison de dire qu'il soupire et qu'il désire; qu'y a-t-il de plus convenable à des misérables que le gémissement, et qu'y a-t-il de plus propre à des exilés que de soupirer vers la patrie? Cela étant, tous les hommes devraient donc, comme saint Paul, et gémir et désirer; cependant le nombre en est fort petit, presque tous aiment le plaisir de la terre, le recherchent et ne désirent rien autre chose; ne nous en étonnons pas : pour gémir et désirer comme saint Paul, il faut sentir sa misère et son exil; et combien de chrétiens qui ne sentent ni l'un ni l'autre? Ils se croient heureux dans le monde et ne pensent pas qu'il y ait d'autre bonheur que celui qu'ils se flattent de pouvoir y trouver; ils regardent ce monde comme leur vraie patrie, et ils craignent d'en sortir; ils sont donc bien éloignés de ces gémissements et de ces désirs que le divin amour causait à saint Paul. Sainte Cécile pouvait être regardée comme la fille de ce grand apôtre, elle en savait parfaitement toutes les maximes, elle s'en était remplie par la lecture continuelle de ses Epîtres, elle sentait donc la misère de son corps, qui n'était pour elle qu'une maison de terre, elle connaissait son exil; c'est ce qui l'a fait soupirer dans le désir qu'elle avait d'être revêtue de la gloire qui est cette maison céleste. Des sentiments si généreux devraient nous encourager tous à désirer de mourir, afin de nous rejoindre avec Dieu, et de voir bientôt terminer cette longue séparation qui les en a divisés pendant la vie. Je puis dire que saint Paul et sainte Cécile voudraient que nous eussions comme eux une sainte hardiesse dans les maux qui peuvent abréger la vie, comme dans ce qui peut contribuer à les faire plutôt jouir de leur bonheur; apprenons à avoir la vie à charge et à la souffrir avec patience comme un mal pénible et nécessaire, afin de nous réjouir de tout ce qui la peut raccourcir; écoutez comment saint Paul a parlé en la personne des élus : *Pendant*, dit-il, *que nous sommes dans ce corps, comme dans une tente, nous soupirons sous sa pesanteur* (II *Cor.*, V, 4). L'âme qui est étrangère sur la terre loge dans son corps comme des soldats dans leurs tentes; la comparaison est juste, le soldat ne demeure dans sa tente qu'autant de temps que son général trouve à propos qu'il campe en cet endroit; dès qu'il reçoit l'ordre de marcher, il plie sa tente et l'emporte; elle lui est commode dans le camp, mais elle le charge et l'incommode dans la marche. Nos âmes sont obligées à faire toujours la guerre, parce qu'elles ont un grand nombre d'ennemis, elles sont logées dans leur corps; mais quoiqu'il leur soit nécessaire pour leurs opérations et qu'il leur paraisse avantageux, il ne laisse pas de leur être fort à charge et de les incommoder beaucoup. Mais si nous y prenons garde, nous entendrons en nous deux voix différentes, une de l'esprit et une de la chair. La voix de l'esprit nous fait gémir de notre captivité, et nous porte à désirer notre délivrance; la chair qui craint de se séparer de son âme, parce que sans elle elle ne sera plus rien, crie en nous pour nous exciter à ne rien épargner pour conserver avec soin cettte vie corruptible. Sainte Cécile a toujours méprisé la voix de la chair, et n'a jamais écouté que la voix de l'esprit; je sais qu'elle a peu d'imitateurs, et que presque tous les hommes écoutent la chair et ne font pas réflexion si l'esprit leur parle, je vous en dirai la raison. Sainte Cécile sentait la pesanteur de son corps, et la plus grande partie des hommes ne la sentent pas. Car pour sentir la pesanteur du corps, il faut sentir le poids de la cupidité; mais une chose que très-peu de personnes remarquent et qui est néanmoins de très-grande conséquence, c'est que cette cupidité ne pèse qu'à ceux qui ont la charité; ceux qui n'aiment que le monde et tout ce qui est dans le monde ressemblent à

ces hommes qui plongent dans la mer pour aller pêcher des perles; quoiqu'ils aient vingt piques d'eau et plus sur la tête, ils n'en sentent point la pesanteur, par la raison que les éléments ne pèsent point dans leur centre, et un seau d'eau pèse plus sur la tête que tout ce qu'il y avait, quand il était au fond. Le monde est l'élément des mondains, ils ne sentent point le poids de sa vanité, de sa cupidité quoiqu'ils en soient comme accablés; mais pour un homme qui aime Dieu, qui ne se conduit que par la charité, tout ce qui vient du monde et qui a, en quelque façon, le caractère du monde, est un fardeau très-insupportable. Que cela représente bien sainte Cécile pour qui le monde n'avait rien d'agréable! c'est pourquoi elle souhaitait avec ardeur une demeure élevée au-dessus de la terre; cependant il nous paraît difficile d'accommoder ces sentiments avec la prière que notre sainte fait au Seigneur son Dieu : *Je vous ai prié de me délivrer d'une mort passagère.* Si sainte Cécile et ses bienheureuses compagnes gémissent sous la pesanteur de leur corps, si elles désirent avec ardeur la fin de leur exil; si elles ont de la joie de voir leurs corps, qui, comme une muraille de terre, se ruine peu à peu jusqu'à ce qu'elle soit entièrement détruite, d'où vient qu'elles prient Dieu que la mort s'écoule d'eux? Nous savons que cette généreuse vierge a reçu la mort avec beaucoup de complaisance, que même elle a couru au-devant d'elle, préférant la pureté de son corps à sa propre vie, aimant mieux perdre cette chair dont elle savait qu'elle serait nécessairement dépouillée que de risquer cette habitation céleste où l'on demeure éternellement. Cette sainte et tous les autres n'ont pas laissé d'imiter Jésus-Christ; pas un ne doute qu'il n'ait été à la mort avec beaucoup de générosité; il est mort parce qu'il a bien voulu mourir, et il est mort de la manière qu'il a voulu mourir. Il regardait comme son ennemi, comme un Satan, comme un homme de scandale, celui qui entreprenait de s'opposer à sa mort; cependant il prie avec ferveur et avec humilité, il prie avec des larmes et des soupirs, et il ne demande rien autre chose, sinon que ce calice s'éloigne de lui. Les saints ont pu de même demander à Dieu qu'il les délivrât de la mort, mais toujours en imitant ce divin Maître de tous les hommes, et en disant comme lui : Que ce ne soit pas notre volonté qui se fasse, mais que la vôtre s'accomplisse. C'est dans ce sentiment que sainte Cécile a prié Dieu de lui accorder encore trois jours de vie, afin d'avoir le temps de consacrer sa maison à Dieu, et d'en faire une église, dans laquelle les fidèles s'assembleraient pour y célébrer les divins offices, y chanter les louanges de Dieu, y entendre sa parole, et y offrir le redoutable sacrifice. Vous pourriez être surpris que notre sainte, qui avait tant de crédit auprès du Seigneur, se soit contentée de lui demander seulement trois jours, elle qui pouvait facilement obtenir un bien plus long terme. Nous trouvons deux raisons de ce qu'elle a prié pour avoir un terme si court : la première est par rapport à l'usage qu'elle voulait faire de ce temps; la seconde était par rapport à la disposition de son cœur. Pour la première, trois jours lui suffisaient, puisqu'elle ne voulait les employer qu'à faire de sa maison une église. Ne l'était-elle pas déjà par le pureté, la modestie, la piété de celle qui y demeurait? Il n'y avait rien que le simple nécessaire; on ne s'y appliquait qu'à des actions de sainteté et de charité; l'on n'y voyait, l'on n'y entendait, l'on n'y faisait rien de profane; le monde n'y pouvait entrer et il n'y trouvait aucune place; on y lisait la sainte Ecriture, on y chantait les psaumes, on y méditait les vérités de notre religion; on y travaillait pour les pauvres et on s'y disposait au martyre; il était aisé de faire de cette maison une église. Saint Jean Chrysostome fait une remarque qui lui cause de la douleur : il dit que dans les premiers temps du christianisme toutes les maisons étaient autant d'églises, et que maintenant les églises sont devenues des maisons profanes. La seconde raison c'était la disposition de son cœur, qui avait une extrême ardeur de s'unir avec son Dieu, qui ne souffrait d'en être séparée que parce qu'elle connaissait que c'était sa volonté; mais elle n'avait garde de demander que son exil se prolongeât, puisque, au contraire, elle se plaignait de ce qu'il durait trop longtemps. Pour s'en consoler elle tâchait d'en rendre tous les moments agréables à son divin époux, afin d'amasser des trésors que la rouille ne saurait gâter, et que les voleurs ne sauraient enlever. Sa fidélité, son attention sur elle-même, la pratique de toutes les vertus n'empêchaient pas qu'elle ne fût toujours dans une grande défiance d'elle-même; c'est pourquoi elle s'adresse au Père éternel, pour lui demander les grâces et les secours qui lui sont nécessaires : *J'ai invoqué le Seigneur, Père de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction et pendant le règne des superbes.* Ces paroles que l'Eglise met dans la bouche de sainte Cécile sont admirables, quand elle dit : *J'ai invoqué le Seigneur, Père de mon Seigneur;* elle parle comme David, qui commence un de ses psaumes en disant : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur;* elle traite le Fils comme le Père et le Père comme le Fils; elle appelle l'un et l'autre son Seigneur, parce qu'ils sont égaux en puissance, en bonté, en miséricorde; et dans le dessein qu'elle a d'obtenir ce qu'elle sait lui être nécessaire, elle s'adresse au Père et au Fils, afin d'être assistée contre ceux qui se sont déclarés ses ennemis. Les termes dont elle se sert sont fort propres à nous instruire et même à nous consoler; elle appelle la persécution qu'on lui fait le temps des superbes. Les idolâtres, les tyrans, les impies, les violents, les injustes ont leur temps; le Seigneur ne le dit-il pas à ceux qui vinrent pour se saisir de lui : *Vous venez avec des armes et des bâtons pour me prendre, et j'étais tous les jours dans le*

temple occupé, seulement à vous instruire, et pas un n'a osé mettre la main sur moi; mais c'est que votre heure n'était pas encore venue. Présentement c'est votre heure; quand vous n'auriez ni armes, ni bâtons vous me prendriez aussi facilement que vous faites, parce que voilà le temps que les ténèbres ont tout le pouvoir qu'elles souhaitent d'avoir; de sorte que les superbes n'ont point eu leur temps pendant la vie du Seigneur, au contraire, ils ont été confondus. L'orgueil d'Hérode n'est-il pas confondu quand il entreprend de faire mourir Jésus-Christ, en commandant que l'on massacre tous les innocents? L'orgueil des pharisiens, des docteurs et des prêtres n'a-t-il pas été souvent confondu, quand ils ont fait tant de questions au Seigneur pour le surprendre, et qu'eux-mêmes ont été réduits à garder le silence? Mais dès qu'il entre dans le jardin des Oliviers, il donne aux superbes un plein pouvoir de faire de lui tout ce qu'ils voudront. Il y a donc deux temps : le temps de l'homme et le temps de Dieu; il y a deux jours : le jour de l'homme et le jour de Dieu. Il n'y a rien de plus fier, de plus cruel, de plus insupportable que l'homme quand il est dans son jour, quand il se trouve en pouvoir de donner à sa passion ce qu'elle demande, et qu'il a l'autorité de satisfaire son humeur. Il n'a aucun égard à ce qui est le plus saint, il ne respecte point ce qu'il y a de plus sacré, il emploie l'injustice et la violence pour réussir dans ses mauvais desseins, et il croit qu'il lui suffit de pouvoir faire une chose afin d'avoir droit de l'entreprendre; voilà ce qu'on appelle le temps des superbes. Mais pendant ce temps, en quel état sont les justes? Qu'ils paraissent faibles, qu'ils sont petits! on les déchire, on les noircit, on les calomnie, on les dépouille, il n'y a point de maux qu'on ne leur fasse. Mais que souhaitent-ils pendant ce temps-là? que Dieu ne les abandonne point sans assistance; car ils ne désirent pas d'être à la place de ceux qui les tourmentent; ils disent, avec le prophète Jérémie : *Je n'ai point désiré le jour de l'homme, vous le savez, Seigneur* (*Jerem.*, XVII, 6); c'est comme s'il disait : Je n'ai point souhaité d'être en état de me venger de mes ennemis, ou d'avoir la liberté de vivre selon mes sens et mes passions; mais tout ce que j'ai demandé c'est d'avoir la force de souffrir avec patience et même avec joie tous les maux que l'on voudra me faire, sans avoir aucun ressentiment. Car voilà tout ce que sainte Cécile désirait, que Dieu ne l'abandonnât pas, qu'il l'assistât toujours, afin que par la force de ce secours, elle fût toujours victorieuse de ses ennemis. Les saints triomphent, non pas en humiliant les superbes qui les persécutent, mais en s'humiliant eux-mêmes dans la persécution; et la grâce par laquelle ils soutiennent généreusement les peines qu'ils endurent n'est pas moindre que la grâce qui les délivre de leurs maux. Ce courage avec lequel sainte Cécile s'élève au-dessus de la faiblesse de son sexe, et souvent encore au-dessus de son âge, et avec lequel elle a méprisé les plaisirs et les maux de ce monde, les caresses et les menaces des tyrans, et a enduré les plus cruels supplices, n'était-il pas un effet de la grâce et de la protection de celui pour qui elle souffrait? Et c'est ce qu'elle lui demandait dans ses prières, persuadée qu'elle aurait succombé sous la puissance des superbes sans cette divine assistance, ce qui l'oblige à louer Dieu à qui elle est si redevable; c'est la seconde pratique de sainte Cécile, comme nous verrons dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Je louerai sans cesse votre nom. Nous trouvons dans ce peu de paroles tout ce qui regarde une louange parfaite, l'objet de la louange et la persévérance; c'est le nom de Dieu que sainte Cécile loue et elle le loue sans cesse.

Je louerai votre nom. C'est à quoi les sages, les prophètes, les apôtres nous ont excités, c'est ce que l'Ecclésiastique nous exhorte si souvent de faire, quand il nous dit : *Portez des fleurs comme le lis, jetez une odeur douce, poussez des branches de grâce, chantez des cantiques et bénissez le Seigneur dans ses ouvrages; relevez son nom par de magnifiques éloges; louez-le par les paroles de vos lèvres, par le chant de vos cantiques, et par le son de vos harpes, vous direz ceci dans les bénédictions que vous donnerez : Les ouvrages du Seigneur sont tous universellement bons* (*Eccli.*, XXXIX, 19, 20, 21). Les ouvrages des hommes ne méritent pas d'être loués, parce qu'ils sont mélangés de bon et de mauvais; ce qu'il y a de bon ne vient pas d'eux, ce qu'il y a de mauvais est de leur propre fonds. Si donc vous voulez louer ce qu'il y a de bon, c'est Dieu, qui en est l'auteur, qu'il faut louer; si vous entrepreniez de louer ce qu'il y a de mauvais, vous seriez injustes et participants du crime; de sorte que pour dire le vrai, ce n'est que le nom de Dieu que nous avons droit de relever par de magnifiques éloges. Voilà quelle a été la principale occupation de notre sainte : pendant que tous les autres se réjouissaient dans des concerts et des symphonies, elle chantait les louanges de son Dieu. L'Ecclésiastique voudrait que tous les hommes fussent unis ensemble pour une si sainte pratique : *Allez prendre part au siècle saint*, leur dit-il, *avec ceux qui vivent et qui rendent gloire à Dieu.* L'Eglise est le siècle saint opposé au siècle corrompu, c'est la terre des vivants et de ceux qui ne cherchent pas leur propre gloire, mais celle de Dieu. Le Sage nous exhorte de nous unir de bonne heure avec elle, comme étant cette colombe dont les soupirs vont jusqu'au ciel, pour en faire descendre la grâce de Dieu qui convertit les pécheurs; que si c'est un très-grand avantage pour nous que de nous unir avec sainte Cécile et les autres épouses du Seigneur, comme elle a trouvé elle-même, que son plus grand bonheur était de s'associer avec les fidèles de son temps; le Sage nous dit de nous éloigner des

pécheurs, parce que leur esprit est corrompu et que leurs maximes sont dangereuses. *Ne demeurez point dans l'erreur des méchants, louez Dieu avant la mort* (*Eccli.*, XXXIX, 26), la louange n'est plus pour les morts, parce qu'ils sont comme s'ils n'étaient plus. L'erreur des méchants est de se flatter qu'avec une seule parole, ils apaiseront Dieu à la mort, après qu'ils l'auront déshonoré de la manière du monde la plus outrageuse pendant leur vie. Louez Dieu avant la mort, car le temps de la mort n'est pas propre à louer Dieu; c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : Nous donnons l'absolution à ceux qui ne nous la demandent qu'à la mort, parce que nous ne pouvons pas la leur refuser ; mais je crains que la pénitence d'un homme malade ne soit aussi malade que lui, je crains que la pénitence d'un homme mourant ne meure avec lui. Si donc vous voulez que nous vous donnions tout ensemble et la pénitence et l'assurance, faites pénitence pendant que vous êtes en santé, et alors vous aurez sujet d'espérer tout de la bonté de Dieu, et de rendre gloire à sa miséricorde. N'est-ce pas vous dire comme l'Ecclésiastique : Louez Dieu étant en vie, louez-le étant vivants et sains, louez Dieu et glorifiez-vous dans ses miséricordes. La vie est donc le temps propre à louer le nom de Dieu, le Prophète royal nous le dit formellement : *Les morts, Seigneur, ne vous loueront point, ni tous ceux qui descendent dans le sépulcre ou dans l'enfer; mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur dès maintenant et dans tous les siècles* (*Psal.* CXIII, 26, 27). N'est-ce pas nous apprendre que notre première obligation étant d'imiter sainte Cécile, et comme elle, louer le nom de Dieu, il faut que les hommes pensent que s'ils ne s'acquittent de ce devoir pendant leur vie mortelle, ils se verront hors d'état de le faire après la mort? Les saints Pères ont entendu principalement par ces morts et par ces vivants, ceux qui sont morts à l'égard de Dieu par le péché, et ceux qui vivent de la vie de la grâce ; comme David dans ce psaume parle des idoles et des idolâtres, on peut dire qu'il entend par ces morts ceux qui adoraient des idoles inanimées, et par ces hommes vivants ceux qui adoraient le Dieu véritable, et voilà quel peut être le raisonnement de David : Quoique le Seigneur soit invisible à nos yeux et infiniment élevé au-dessus de nous, ayant établi son trône au-dessus des cieux, souvenons-nous que c'est lui qui a donné la terre en partage aux enfants des hommes, afin de ne pas manquer à lui rendre nos hommages comme à notre Dieu. Car ceux qui sont morts, c'est-à-dire qui préfèrent des idoles mortes, ou l'amour des créatures, au Dieu vivant et à l'amour souverain qu'ils lui doivent, et qui se rendent par là dignes de l'enfer, ne le loueront point dans l'éternité, comme ils ne l'ont point loué dans le temps présent. Mais ceux, au contraire, qui sont vivants comme était David, qui ont consacré leur vie comme lui à l'adoration du vrai Dieu et à l'exercice de la piété, le bénissent dès à présent par l'exemple de leur vertu et le béniront éternellement dans l'autre vie. Que cet emploi est digne d'une âme juste, d'une âme fidèle, d'une âme qui aime Dieu ! Il me semble que j'entends sainte Cécile et toutes les chastes épouses de Jésus-Christ qui nous disent avec le saint roi : *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle : qui racontera les puissances du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges?* (*Psal.* CV, 1, 2.) On peut dire qu'il y a deux bontés en Jésus-Christ : il y a une bonté essentielle qui est le principe de tout ce qui est bon, et il y a une bonté qui se répand et qui se communique aux hommes lorsqu'il leur fait sentir les effets de sa miséricorde infinie, de cette miséricorde qui est éternelle. Il y a une miséricorde temporelle qui se borne au temps de la vie présente, et qui n'est capable de remplir le cœur que des Israélites charnels qui se contentent des biens passagers; il y a une miséricorde qui s'étend dans tous les siècles, qui ne s'épuise point et qui ne se lasse point, mais qui est prête en tout temps à recevoir les pécheurs qui se convertissent véritablement, et qui font de dignes fruits de pénitence. Mais qui est celui qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur? c'est-à-dire, qui pourra ou qui sera digne de les raconter et de faire entendre aux hommes toutes ses louanges? Car pour louer le Seigneur autant qu'il mérite d'être loué dans les œuvres de sa puissance, il faudrait pouvoir comprendre cette sagesse infinie qui les lui fait faire, il faudrait entrer dans ses conseils éternels. Or, *qui est celui*, dit saint Paul, *qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils? et par conséquent, qui peut dire qu'il fera entendre toutes ses louanges?* puisque tout ce que les hommes pourront dire pour le louer n'approchera pas des louanges qu'il mérite, outre que tous ne sont pas capables de faire entendre ses louanges. Car ceux-là seuls en sont dignes dont la vie même est une louange continuelle de sa miséricorde, de sorte que pour pouvoir dire avec sainte Cécile : *Je louerai votre nom*, il faut deux choses que cette sainte possédait excellemment : la première de bien connaître toutes les perfections de Dieu et tous les effets de ses perfections; la seconde de vivre d'une manière si pure et si chrétienne, que nous fassions voir en nous combien Dieu est digne de louange. Notre sainte, méditant jour et nuit les vérités de notre religion, li sant ordinairement le saint Evangile qu'elle portait dans son sein comme elle l'avait dans l'esprit et dans le cœur, ne perdant point d'occasion de le pratiquer, de le confesser, de le publier, avait autant de connaissance des grandeurs de Dieu qu'une créature en peut avoir; les connaissant si parfaitement elle les aimait, et toutes ses paroles aussi bien que ses actions étaient conformes à cette connaissance et à cet amour; elle pouvait donc faire entendre ses louanges à tous ceux qui la voulaient bien écouter

car elle le louait pour elle, et le louait pour les autres; elle se récriait dans les transports que lui causaient sa connaissance et son amour : *Le Seigneur est grand, il est infiniment louable, il est sans comparaison plus redoutable que tous les dieux, parce que tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur est le créateur des cieux* (*Psal.* XCV, 4, 5). C'est ce que sainte Cécile chantait parmi les idolâtres, pour les confondre de ce qu'ils adoraient les démons, pour consoler les fidèles qui n'adoraient que le vrai Dieu; et elle les animait à louer ce Dieu si grand et si digne de louanges, et en même temps elle s'animait elle-même à une pratique si juste et si sainte; elle leur disait avec David : *Chantez au Seigneur un cantique nouveau, chantez au Seigneur dans toute la terre; annoncez sa gloire parmi les nations et ses merveilles au milieu de tous les peuples* (*Psal.* XCV, 1, 2). Si le Roi-Prophète répète trois fois de suite : *Chantez au Seigneur*, c'est pour exciter plus vivement les peuples à qui il parlait, et leur faire mieux comprendre combien ils étaient redevables à sa divine majesté. C'est pourquoi ce prince invite non pas seulement le pays de la Palestine, mais toute la terre à chanter un cantique nouveau, c'est-à-dire à chanter avec un esprit et un cœur nouveaux un cantique qui fût digne de la loi nouvelle et qui eût la charité pour principe; à bénir le nom adorable de celui qui devait sauver tout l'univers, et à reconnaître dans ces effets éclatants de sa gloire et de sa puissance, qu'il est le Seigneur souverainement grand par lui-même, qu'il est au-dessous des louanges de tous les hommes, et qu'il mérite lui seul d'être craint plus que tous les dieux des nations. Notre sainte avait cet esprit et ce cœur nouveaux qui n'avaient rien du vieil homme, et à qui pas une créature n'avait jamais eu de part; et quoiqu'elle chantât tous les jours les louanges de son Créateur, de son Sauveur et de son Epoux, ce cantique lui était tout nouveau; elle se persuadait n'avoir jamais dignement chanté les louanges de son Seigneur. C'est pourquoi elle disait comme dans l'Ecclésiastique : *Je louerai sans cesse votre nom.* Les séraphins et tous les esprits bienheureux associés avec les saints n'ont point d'autre occupation dans le ciel que de chanter : *Il est saint, il est saint, il est saint le Seigneur Dieu très-haut, toute la terre est remplie de sa gloire.* Sainte Cécile, qui était un ange de l'Eglise militante, et qui vivait dans la société et dans la familiarité avec les anges de l'Eglise triomphante, était unie avec eux pour chanter les louanges de leur commun Seigneur, et comme eux elle le louait sans cesse. *Je vous bénirai chaque jour*, disait-elle, *je bénirai le Seigneur en tout temps* (*Psal.* CXLIV, 2), *sa louange sera toujours dans ma bouche, mon âme ne mettra sa gloire que dans le Seigneur; que ceux qui sont doux et humbles écoutent ceci et qu'ils se réjouissent* (*Psal.* XXXIII, 1, 2). Que ces paroles conviennent bien à un juste qui aime Dieu, qui est persuadé que tous les périls qu'il évite, que tous les biens qui lui arrivent, sont un effet de la bonté de Dieu! il ne s'attribue rien à lui-même, c'est pourquoi il ne se glorifie jamais, même de tout ce qu'il a fait de meilleur, mais il met toute sa gloire en Dieu. Il faut remarquer ce que dit le Roi-Prophète : *Que ceux qui sont doux et humbles écoutent ceci;* comme s'il nous disait qu'il n'y a que ceux qui sont doux et humbles qui aient des oreilles pour bien entendre ces vérités et pour les suivre; c'est pourquoi ils se réjouissent en les écoutant. Les colères et les superbes peuvent bien entendre, parce qu'ils ne sont pas sourds : mais ils entendent d'une manière qui ne leur donne pas de joie, n'ayant pas dessein de mettre toute leur gloire dans le Seigneur; ce qui est cause que s'ils bénissent le Seigneur, ce n'est que dans quelques moments. Il n'y a point de chrétien à qui cela n'arrive; car je ne crois pas que l'on trouve des chrétiens, quoique dans le désordre, qui passent une année sans bénir et sans louer Dieu. Mais Dieu n'a pas de complaisance pour les bénédictions qu'ils lui donnent, et il n'écoute pas avec joie les louanges qu'ils chantent à son honneur, parce que cela est accompagné de tant d'inégalité et de tant d'inconstance, qu'il ne leur en tient aucun compte. Sainte Cécile a toutes les qualités propres pour bien entendre ce que le Saint-Esprit lui fait dire par la bouche des prophètes; il n'y a rien de plus doux, ni rien de plus humble, elle se réjouit à proportion que le nom de Dieu est sanctifié, qu'il est béni et qu'il est loué par toutes les nations; c'est pour leur en donner l'exemple, aussi bien que pour satisfaire à son amour, qu'elle proteste qu'elle bénira le Seigneur en tout temps, et que sa louange sera toujours dans sa bouche. Que notre sainte a peu d'imitateurs! qu'il y en a peu qui bénissent Dieu et qui le louent en tout temps, en tout lieu, dans toutes les occasions! qu'il y en a peu qui connaissent même combien ils sont obligés de le bénir et de le louer, ne pensant ni aux obligations dans lesquelles ils se trouvent de porter les autres à chanter les louanges du souverain Seigneur, ni combien ils sont engagés eux-mêmes par tous les biens qu'ils en ont reçu et qu'ils en reçoivent tous les jours, à avoir toujours sa louange dans la bouche. Sainte Cécile sait parfaitement tout ce qu'elle doit à son Seigneur, elle le loue pour le remercier, elle le remercie pour le glorifier par ses actions de grâces, et des actions de grâces qui tombent sur tous les biens que Dieu lui a faits, comme nous verrons en vous expliquant la dernière partie de cette épître.

TROISIÈME PARTIE.

Je glorifierai votre nom dans mes actions de grâces, parce que vous avez exaucé ma prière. Dieu n'ayant rien au-dessus de lui, il a juré par lui-même, parce que l'on ne saurait jurer que par ce qui est plus grand que nous; pour la même raison qu'il n'y a rien

de plus élevé que lui, il a agi pour lui-même, et sa propre gloire a été la fin de toutes ses œuvres. Pour qui l'homme agira-t-il, s'il ne jure pas par lui-même? et un semblable serment ne serait pas assez considérable pour être reçu par les juges de la terre. Il ne doit pas aussi agir pour lui-même, et sa gloire ne peut être la fin de ses actions; c'est Dieu seul, et il ne doit point avoir d'autre vue que de glorifier son saint nom. Il le glorifie de deux manières: la première en faisant un bon usage de tous les biens qu'il reçoit de lui, les employant selon l'intention du Seigneur de qui il les a reçus; la seconde en lui rendant des actions de grâces. Celui-là est un ingrat qui, ayant reçu beaucoup de biens de Dieu, ne les emploie que pour la vanité, pour la volupté ou pour la cupidité; et il est d'autant plus ingrat, que souvent il est cause que Dieu est offensé et que son divin nom est blasphémé parmi les nations, lui qui devrait faire tous ses efforts pour le faire adorer. Mais quelque modération qu'un homme puisse avoir dans l'usage de ses biens, si comme les sages païens il s'attribue tout à lui-même, il est encore très-ingrat, puisqu'il ne glorifie pas Dieu. Une âme comme sainte Cécile peut dire à Dieu: *Je glorifierai votre nom dans mes actions de grâces*, parce que je me servirai de tous les dons que vous m'avez communiqués pour exciter chacun à vous glorifier, comme notre sainte excite ces deux généreux frères Tiburce et Valérien à renoncer aux idoles et à reconnaître le vai Dieu; et l'on peut dire que c'était pour cela que le souverain Seigneur lui avait communiqué tant de biens naturels et spirituels; elle peut dire encore: *Je glorifierai votre nom dans mes actions de grâces*, parce que je vous regarderai comme la source et comme l'auteur de tous les biens que je possède. La parole qu'elle ajoute fait bien connaître qu'elle est toute pénétrée de cette vérité: *Parce que vous avez exaucé ma prière.* Je vous ai demandé avec la ferveur et l'humilité dont j'étais capable de ne me point abandonner sans assistance au jour de mon affliction et pendant le règne des superbes, et vous avez bien voulu être vous-même ma force et ma consolation; de sorte que les tyrans les plus inhumains, les menaces les plus terribles, les tourments les plus cruels n'ont fait aucune impression sur mon cœur; et je puis vous dire, mon Dieu, que vous avez eu plus de compassion de moi que vous n'en avez eu de votre propre Fils. Vous avez voulu qu'il ait bu toute l'amertume du calice de sa passion, et quoiqu'il vous ait prié fort longtemps prosterné sur la terre et tout baigné de son sang, vous ne l'avez pas exaucé, vous l'avez abandonné au pouvoir de ses plus cruels ennemis; vous avez consenti qu'il ait bu le fiel et le vinaigre, étant attaché à la croix, et cela sans lui faire goûter aucune consolation; ce qui lui donne sujet de dire: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Je serais une ingrate si je parlais de la sorte: il est vrai que vous m'avez livrée aux ennemis de votre religion, que vous avez permis qu'ils aient conspiré contre ma vie, en me condamnant à mourir étouffée par un excès de chaleur et ensuite par l'épée du bourreau. Mais, au milieu de tout cela, vous m'avez assistée d'une manière si extraordinaire, que malgré la faiblesse de mon sexe, la cruauté des idolâtres, l'horreur de la mort, les bourreaux qui tourmentaient mon corps n'ont eu aucun pouvoir sur mon esprit. Vous avez donc exaucé la prière que je vous avais faite de conserver mon corps et mon cœur dans une pureté qui les rendît dignes de vous; c'est pourquoi sainte Cécile ajoute: *Vous m'avez délivrée de la perdition, et vous m'avez tirée du péril dans un temps d'injustice et de violence.* Notre sainte ne se contente pas de dire qu'elle glorifiera Dieu dans ses actions de grâces, elle veut encore nous apprendre pourquoi elle est obligée de glorifier Dieu de la sorte, afin que nous sachions combien elle y était obligée; ce n'est donc pas seulement en général parce que Dieu avait exaucé sa prière, c'est principalement parce qu'il l'a délivrée de la perdition. Il ne faut pas que nous entendions cette perdition d'une manière humaine, comme s'il s'agissait de perdre les biens du monde, le crédit et la noblesse d'une famille, ou la vie même; pour estimer la perte de ces avantages terrestres et naturels une vraie perdition, il faut croire auparavant que ce sont de vrais biens et les regarder comme tels. Mais les vrais chrétiens n'ont jamais regardé les richesses, la noblesse de la chair et du sang, la vie même, comme de vrais biens, et par conséquent leur perte, qui les expose à la pauvreté, au mépris, à la mort, n'a pas été jugée d'eux une perdition; demandons à sainte Cécile, si lorsque le préfet Almachius se saisit de ce qu'il peut trouver de ses richesses, qu'il fait de ses bains le lieu de sa prison et de son supplice, si elle croit perdre quelque chose; Dieu est son unique bien, la grâce est tout son trésor, la foi fait sa noblesse, l'amour de son divin époux Jésus-Christ est sa vie; ayant toujours possédé son Dieu, la grâce étant demeurée dans son âme, la foi ayant fait l'ornement de son esprit, et l'adorable Sauveur des hommes ayant toujours été le maître de son cœur, quelque chose qu'elle ait perdue sur la terre, il n'y a point eu de perte pour elle; et connaissant que ce n'est point par ses propres forces, mais par le soin que Dieu a toujours eu d'elle, qu'elle a conservé des avantages si précieux, elle remercie cette divine miséricorde de l'avoir délivrée de la perdition; ce qu'elle ajoute encore est digne d'être considéré: *Vous m'avez tirée du péril dans un temps d'injustice et de violence.* Les justes, et particulièrement les filles, et encore plus celles qui ont les avantages du bien, de la naissance et de la nature, sont toujours exposées à quelques dangers, à cause du grand nombre de ceux qui les recherchent et qui tâchent de les gagner; mais dans les temps où la justice est observée, où les bonnes lois sont gardées, où l'on ne souffre pas les entreprises violentes, pour lors les périls sont moins dange-

reux. Mais dans les temps où l'on se fait un point de religion de persécuter les plus honnêtes gens, et principalement les filles jeunes, riches et nobles, et que les injustices les plus criantes et les violences les plus brutales passent pour des actes de piété, c'est pour lors que les périls sont continuels et très-dangereux. C'est ce qui se passait pendant la vie de sainte Cécile ; par tout l'empire romain la persécution était allumée contre les chrétiens ; les gouverneurs des provinces, les juges des villes, les prêtres des idoles se faisaient les uns un point d'honneur, les autres un point de religion, de les tourmenter, et c'était à qui leur ferait et plus de honte et plus de mal ; on ne connaissait aucune loi à leur égard, ni loi de pudeur, ni loi d'humanité ; tout ce qu'on entreprenait, tout ce qu'on inventait contre eux était permis et même était juste ; voilà tout ce que nos fameux apologistes ont si fortement et si éloquemment reproché aux idolâtres. Le temps de notre sainte était donc un temps d'injustice et de violence, elle était donc exposée à de grands périls, et particulièrement en ce qui regarde la chasteté, parce que les idolâtres connaissant que les vierges chrétiennes aimaient mieux mourir que de consentir à la moindre chose qui fût capable de souiller leur pureté, ils les exposaient à la brutalité des plus insolents, ne sachant pas qu'il n'y a que ce qui est volontaire qui soit capable de souiller le cœur et l'âme ; mais quand Dieu préservait ses fidèles épouses de ces dissolutions pour qui elles avaient tant d'horreur, elles estimaient cela une très-grande faveur et elles l'en remerciaient comme d'une grâce toute particulière. Imitons cette sainte, mes frères et mes sœurs ; comme elle prions Dieu afin qu'il ne nous abandonne pas sans assistance ; comme elle louons le nom de Dieu et louons-le sans cesse ; enfin comme elle remercions Dieu des grâces qu'il nous a faites, des biens qu'il nous a donnés, des périls dont il nous a préservés, et disons avec cette sainte : *C'est pourquoi je vous rendrai grâces, je chanterai vos louanges et je bénirai le nom du Seigneur.* Voilà ce que nous devons faire toute notre vie, et le faire non-seulement par des paroles, mais encore plus par des œuvres. C'est ce que l'Apôtre nous recommande, quand il nous dit : *Quoi que vous fassiez, ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* (*Coloss.*, III, 17). Comme s'il nous disait que de nous-mêmes nous n'avons rien qui soit digne d'être offert à Dieu, pour reconnaissance de tous les biens que nous en avons reçus, et que nous serions toujours des ingrats, si Jésus-Christ, qui a bien voulu être notre médiateur, ne servait encore à remercier son Père et à lui rendre ce que nous lui devons. Ce qui ne se peut mieux faire, que lorsque nous faisons tout en son nom ; une fin si élevée donne un prix à des paroles et à des actions qui sans cela ne seraient que de peu de considération et qui par là deviennent agréables à Dieu le Père, et sont des sacrifices et des actions de grâces qu'il reçoit avec complaisance. Si nous sommes assez heureux pour imiter sainte Cécile, nous nous associerons avec elle, et avec elle nous rendrons grâces à Dieu, nous chanterons ses louanges, et nous bénirons le nom du Seigneur pendant une heureuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XI.

POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE PASCAL, ÉVÊQUE ET MARTYR DE L'ORDRE DE LA MERCY.

(24 *novembre.*)

Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult post me venire abneget semetipsum et tollat crucem suam. (*Matth.*, XVI. 25-28).

Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même et qu'il se charge de sa croix et me suive.

Pour peu que vous ayez l'idée des vertus du saint dont nous solennisons aujourd'hui la fête, et dont j'entreprends de faire les éloges, vous connaîtrez que saint Pierre Pascal, qui est celui dont je parle, doit être honoré et loué avec d'autant plus de vérité et de solidité, que l'on trouve le fondement de ses éloges dans les quatre versets de l'évangile dont on s'est servi aujourd'hui dans le sacrifice que l'on a offert à Dieu en son honneur. Le premier verset nous dit qu'il faut suivre le Seigneur ; et qui l'a mieux suivi que notre saint, puisqu'il a observé toutes les circonstances nécessaires pour le suivre dignement ? Le deuxième et le troisième verset nous disent qu'il faut nous perdre nous-mêmes pour nous sauver ; qui s'est jamais perdu plus volontairement et plus joyeusement que saint Pierre Pascal ? Il s'est donc sauvé d'une manière très-avantageuse. Le quatrième verset nous apprend la gloire que recevront ceux qui ont suivi le Seigneur et qui se sont perdus pour l'amour de lui ; et c'est nous marquer la gloire que ce saint possède dans le ciel. Il mérite donc d'être honoré et loué, puisqu'il a suivi le Seigneur, puisqu'il s'est perdu lui-même, puisqu'il possède une gloire éclatante dans le ciel. Voilà ce que nous verrons en vous expliquant les trois parties de mon évangile ; nous avons besoin pour cela des lumières du Saint-Esprit et de la protection de la sainte Vierge, que nous la prions de nous accorder, et pour cela nous lui disons *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Alors Jésus dit à ses disciples. Saint Jean Chrysostome demande (hom. 56 *ex cap.* XVI *Matth.*) à quel temps il faut rapporter cette parole *alors.* Il répond que c'est à celui auquel saint Pierre ayant tiré Jésus à part, commença à le reprendre, en lui disant : *Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera point. Mais Jésus se retournant dit à Pierre : Retirez-vous de moi, Satan, vous*

m'êtes à scandale, parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre. Le Seigneur parle de la sorte parce que voulant faire connaître de plus en plus l'absurdité des paroles de Pierre et l'utilité de sa passion, il ne se contente pas de la réprimande qu'il lui fait; mais comme s'il ajoutait : Vous osez me dire, à Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera point, mais moi je vous réponds que non-seulement c'est un fort grand malheur pour vous que de souffrir avec peine ma passion et de vouloir l'empêcher, mais de plus qu'il ne vous restera jamais aucune espérance de salut, si vous n'êtes vous-même très-disposé à souffrir le martyre. Voilà donc le sens de ces paroles : Pierre voulant s'opposer à la passion de son maître, alors il lui répondit que non-seulement il ne devait pas s'y opposer, mais que lui-même et tous ses compagnons devaient être toujours prêts à souffrir la mort. Saint Matthieu nous dit que le Seigneur adressa la parole à ses disciples, et saint Luc dit qu'il l'adressa à tout le monde, c'est-à-dire qu'il parla et aux uns et aux autres. Il y a de certains mystères dont les seuls disciples sont capables, et dont on ne fait confidence qu'à eux seuls; mais ce qui est absolument nécessaire au salut doit être enseigné à tout le monde. Voilà pourquoi saint Pierre Pascal, ayant reçu une éducation très-sainte et telle qu'un père et une mère vraiment chrétiens la pouvaient donner à un enfant qu'ils avaient reçu du ciel, commença à être pénétré de cette vérité, qu'il fallait être martyr de Jésus-Christ pour en être le disciple et pour le suivre; il semblait que ce fût plus à lui qu'à Pierre, qu'aux disciples, qu'à tous les hommes, que le Seigneur eût dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.*

Voilà trois circonstances qui doivent être nécessairement observées pour aller après le Seigneur: se renoncer soi-même, se charger de sa croix et suivre; et ces trois circonstances ont été si exactement observées par notre saint, que nous ne devons pas nous étonner s'il a toujours été un parfait disciple du Seigneur, qui ne s'est jamais éloigné de lui; rien de tout ce qu'il y a de plus délicieux et de plus cruel n'ayant été capable de l'en séparer, ayant commencé d'abord par renoncer à soi-même, qui est la première circonstance nécessaire pour venir après le Seigneur.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même. Remarquez que le Seigneur ne souhaite que des disciples volontaires, qui se donnent de bon cœur à lui, et qui font leur honneur et leur joie d'être avec lui; c'est pourquoi il dit : Si quelqu'un veut, je ne contrains et je ne force personne; je ne vous appelle point pour être exposés à des afflictions sensibles et pour porter des fardeaux très-pesants, ni pour souffrir des supplices cruels ou des peines honteuses. Si cela était, je serais obligé de vous contraindre, mais comme je ne vous appelle qu'à posséder des biens dont on ne saurait exprimer ni la grandeur, ni la richesse, ni la douceur, ils sont assez capables d'eux-mêmes de vous attirer, sans que l'on soit obligé d'employer la force. Si quelqu'un vous présentait de l'or et de l'argent, il ne lui serait pas nécessaire de vous faire aucune violence pour vous obliger à prendre ce qu'on vous offrirait; a plus forte raison des biens célestes étant infiniment plus précieux que tous les biens de la terre, il ne faut point vous forcer pour vous les faire recevoir, il n'y a qu'à vous les offrir; c'est pourquoi je vous dis : Si quelqu'un veut. C'est de cette manière que saint Jean Chrysostome fait parler le Seigneur, et il ajoute (*loc. sup. cit.*) que si ces biens ne sont pas capables d'eux-mêmes de vous engager à les désirer et à les rechercher volontairement, vous n'êtes pas dignes de les recevoir. C'est pourquoi le Seigneur ne nous contraint pas, il nous exhorte seulement à venir après lui, si quelqu'un veut; et ce n'est pas en ce monde, ce n'est pas sur la terre qu'il nous promet de nous couronner de gloire et d'honneur ; c'est pourquoi les moyens qu'il nous propose pour avoir l'avantage de venir après lui dans le ciel, sont rudes à la nature. Que de travaux il faudra soutenir ! que de périls il faudra essuyer ! Il ne suffit pas à Pierre d'avoir confessé que son maître était le Fils de Dieu, cela ne suffit pas pour mériter une couronne et pour consommer l'affaire de son salut, comme s'il n'avait plus qu'à passer sa vie dans l'oisiveté et dans le plaisir; et quand même cela se pourrait, il ne lui serait pas si glorieux de mériter le ciel par les plaisirs que par les peines. Les couronnes que l'on gagne par de rudes combats et par des victoires difficiles sont beaucoup plus glorieuses que celles que l'on voudrait bien nous donner sans avoir rien souffert. On peut dire que saint Pierre Pascal était persuadé de cette vérité dès sa plus grande jeunesse ; il pouvait passer doucement et tranquillement sa vie dans la maison de ses parents ; il y aurait vécu en chrétien, puisqu'ils y vivaient eux-mêmes, et que leur plus grande joie était d'avoir un fils qui fût un vrai serviteur de Dieu. Mais cette vie douce et tranquille n'avait pas assez de rapport avec la grandeur de l'âme de notre saint, avec la générosité de son cœur, et ne convenait pas assez à l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ. Il semblait qu'il avait de quoi se satisfaire étant prêtre, docteur, professeur en théologie et chanoine de l'Église de Valence ; que toutes ces qualités lui donnaient de quoi contenter son amour et faire éclater le zèle qu'il avait de procurer de la gloire à Jésus-Christ et de travailler au salut des âmes. Il lui fallait encore quelque chose de plus, c'était de renoncer à soi-même. C'est sur ce sujet qu'il consulte saint Pierre Nolasque, ce sage et vertueux directeur de son âme, qui, l'ayant éprouvé pendant un an, lui permet d'entrer dans le saint ordre de la Merci pour s'associer avec ces généreux religieux qui renon-

cent véritablement à eux-mêmes, puisqu'ils renoncent à leur patrie pour aller parmi des barbares, comme des brebis parmi les loups, chercher de pauvres esclaves et travailler à ouvrir leurs prisons et à rompre leurs fers ; c'est là où ils renoncent souvent à leur liberté, prenant la place des esclaves, entrant dans leurs cachots et se chargeant de leurs chaînes ; c'est là enfin où quequefois ils renoncent à leur propre vie. Ce qui est conforme à la pensée de saint Jean Chrysostome, qui expliquant à son peuple les paroles du Seigneur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même*, demande ce que c'est que de renoncer à soi-même. Vous savez, dit-il, ce que c'est que de renoncer à quelqu'un, à un parent, à un serviteur, à qui vous voudrez ; qu'on lui ôte sa charge, qu'il perde un procès, qu'on le mette en prison, qu'on lui dise des injures, qu'il soit malade, cela ne vous fait aucune peine, vous n'y prenez aucun intérêt, parce que vous y avez renoncé. Voilà, dit ce grand docteur, ce que c'est que de renoncer à vous-mêmes ; vous perdez votre crédit par des calomnies, votre honneur par des médisances, votre bien par des injustices ; on vous outrage, on vous injurie, on vous méprise ; votre corps est dans la faiblesse, dans la langueur, dans la douleur de la maladie, cela ne vous donne aucune inquiétude, vous avez même de la joie de ce que l'on ne vous épargne en rien, parce que vous avez renoncé à vous-même, ce qui est cause que vous n'avez pas seulement de l'indifférence pour vous, vous avez même du mépris et de la haine. C'est ce que le Seigneur nous a voulu apprendre par le terme dont il s'est servi, que nous ne saurions bien tourner en notre langue : car il ne dit pas seulement *neget*, qui ne signifie autre chose qu'il renonce, mais il dit *abneget ;* et saint Jean Chrysostome assure (*loc. sup. cit.*) que cette particule *ab* signifie beaucoup, parce que cela nous porte jusqu'à la division de nous-mêmes ; c'est le véritable renoncement, mais le plus difficile et le plus rare. C'est pourquoi je ne vous parle point des honneurs, des dignités, des richesses, des plaisirs auxquels saint Pascal a renoncé, parce qu'on peut abandonner toutes ces choses sans être saint, puisque des philosophes païens l'ont fait pour le seul amour de la sagesse et de la science humaines ; mais il a renoncé à l'amour de soi-même, à sa propre volonté, à ses sentiments ; voilà ce qui l'a fait un saint, parce que c'est ce qui l'a élevé au-dessus de lui-même. C'est la pensée du grand saint Grégoire, qui dit (*in Evang.*, lib. I, hom. 32) que si quelqu'un ne s'éloigne de soi-même, il ne pourra jamais s'approcher de celui qui est au-dessus de soi-même, et il n'a pas la force d'obtenir ce qui est hors de soi, s'il n'a pas la force de sacrifier ce qui est en soi. Je souhaiterais que tous les chrétiens, — je parle à ceux qui ont de l'inclination pour la piété, car pour ce qui est des mondains et des libertins ils n'entendent rien aux maximes de l'Évangile, elles sont trop spirituelles et ils sont trop charnels ; — je dis donc que je souhaiterais que ceux qui font profession de dévotion suivissent cette parole du Seigneur : *Qu'il renonce à soi-même*, avec autant d'exactitude que notre saint l'a suivie ; on ne ferait jamais sa propre volonté, on dirait toujours : *Seigneur, que votre volonté se fasse et non pas la mienne*, et l'on parlerait de la sorte à tous ceux que Dieu nous a donnés pour supérieurs. On ne serait jamais opiniâtre dans ses sentiments, on ne serait point attaché à ses propres lumières, on ne disputerait point avec aigreur pour soutenir son opinion, on croirait que les autres voient plus clair et ont meilleure raison que nous, et on leur céderait, ce qui conserverait la paix. Enfin on ne se laisserait point aller à son humeur, on la retiendrait, on la réprimerait en se faisant pour cela toute la violence nécessaire ; et par ce moyen il n'y aurait que du silence dans celles qui sont d'humeur à beaucoup parler ; il n'y aurait que de la retraite pour celles qui aiment à courir ; il n'y aurait que de la douceur et de la patience dans celles qui sont aigres, promptes et emportées ; et chacun renonçant à ce qu'il y a de mauvais dans son humeur, et pratiquant la vertu qui y est opposée, on aurait une véritable dévotion, parce que celui qui renonce à ses défauts, nous dit saint Grégoire (*loc. cit.*), est obligé de travailler à acquérir les vertus dans lesquelles il doit se perfectionner ; c'est pourquoi ce n'est pas assez de renoncer à soi-même, il faut encore qu'il se charge de sa croix ; c'est la seconde circonstance nécessaire pour aller après le Seigneur, que saint Pierre Pascal a ponctuellement observée.

Qu'il se charge de sa croix ; cette parole est grande, nous dit saint Jean Chrysostome ; elle est une suite de la première ; mais elle dit beaucoup plus ; car elle nous prépare à la mort, et à la mort la plus cruelle et la plus honteuse, le Seigneur n'ayant pas dit seulement *qu'il renonce à soi-même jusqu'à la mort*, mais qu'il renonce à soi-même et qu'il se charge de sa croix ; comme s'il disait, je veux que mes soldats soient toujours disposés à combattre, jusqu'à répandre leur sang pour la vérité de mon Évangile et pour les lois de ma religion. Mais si, reprend saint Jean Chrysostome (hom. 56, ex cap. XVI *Matth.*), le disciple du Seigneur doit être dans la disposition de souffrir la mort et même la plus cruelle et la plus honteuse, selon la pensée des hommes, à plus forte raison doit-il être disposé à souffrir tous les maux du monde avec courage et même avec joie ; car c'est proprement ce qu'on appelle porter sa croix. Nous en avons un exemple bien admirable dans Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde, dont l'Apôtre nous dit que, s'étant proposé la joie qu'il aurait de faire la volonté de son Père et de travailler au salut des hommes, il a supporté les tourments de la croix, méprisant la confusion qui s'y trouvait attachée. Si nous voulons une parfaite copie de ce divin original, regardons saint Pierre Pascal : il s'est fait un plaisir de toutes les croix qu'il trouvait dans ses voyages,

dans ses prédications, dans ses entreprises pour la réforme des mœurs, pour la conversion des pécheurs, pour la consolation des affligés, pour la liberté des esclaves; car il ne faut pas se persuader que ce que les serviteurs de Dieu entreprennent, quoique ce soit purement pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, que cela soit sans croix; au contraire, c'est dans ces sortes d'entreprises où l'on en trouve de plus lourdes et de plus affligeantes, parce que le diable et le monde, voulant empêcher qu'elles ne réussissent, y mettent tous les obstacles et ils y apportent toutes les difficultés possibles. Aussi saint Grégoire dit (*in Evang.*, lib. I, hom. 32) que les serviteurs de Dieu ont deux croix différentes à porter : la première par les peines dont ils mortifient leur corps; la seconde par la compassion qu'ils ont de la perte de leur prochain, ce qui afflige leur esprit. Saint Paul avait porté cette double croix, ce qui lui faisait dire : *Je traite rudement mon corps et je le réduis en servitude, de peur que, ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (I *Cor.*, IX, 17). C'est la première croix que saint Pascal a porté toute sa vie, ayant été dans toutes les occasions l'ennemi de son corps, ne lui accordant que ce qui était absolument nécessaire pour lui conserver la vie, et le chargeant d'austérités, de mortifications et de jeûnes; encore plus pendant qu'il a été évêque que lorsqu'il était religieux; car étant religieux il avait pour la conversion et le salut des âmes le zèle que les évêques doivent avoir; étant évêque il avait la mortification qui est essentielle aux religieux, et de cette sorte son corps était toujours mortifié; son esprit ne l'était pas moins par la compassion qu'il avait de toutes les âmes qui se perdaient; il pouvait donc dire avec saint Paul : *J'ai souffert toutes sortes de maux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité; outre ces maux extérieurs, le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi une foule d'affaires qui m'assiégent tous les jours. Qui est faible sans que je m'affaiblisse avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle?* (II *Cor.*, XI, 27, 28, 29.) Voilà, dit saint Grégoire (*loc. sup. cit.*), l'image d'un parfait prédicateur, qui, pour donner l'exemple de la mortification, porte la croix dans son corps, et qui, ressentant en soi les périls où le prochain se trouvait pour son salut, portait la croix dans son cœur; voilà le portrait de notre saint : c'était un parfait prédicateur, et comme tel il crucifiait lui-même son corps, et le danger où son prochain se trouvait de perdre son âme crucifiait son cœur. C'est ce qui me donne sujet de dire qu'il ne portait pas seulement la croix, mais il portait sa croix; ce pronom *sa* est de conséquence, il ne doit pas être lu superficiellement ni passé légèrement. Le chrétien, quelque courage, quelque vertu qu'il ait, ne saurait porter la croix de Jésus-Christ, elle est trop pesante pour lui, il succomberait sous ce lourd fardeau; il doit se contenter de porter sa croix, ce que la grâce lui rendra facile et même agréable. Dieu qui ne nous éprouve pas au-dessus de nos forces ne nous donne pas de croix plus lourdes que nous n'en pouvons porter; c'est pourquoi il y en a qui en ont de plus pesantes les uns que les autres, parce que Dieu leur donne plus de grâces et de force. Que chacun donc porte sa croix; chaque condition a la sienne : il y a la croix des rois, la croix des courtisans, la croix des juges, la croix des soldats, la croix des marchands, la croix des ouvriers; il y a la croix des pasteurs, la croix des prêtres, la croix des religieux; il y a la croix des mariés, la croix des veuves, la croix des garçons et des filles; de sorte que personne ne se trouve sans croix, quelque soin que l'on prenne pour les éviter. On peut changer d'état, pour lors on ne se défera pas de la croix, mais on en changera; la vertu consiste donc à bien porter la croix qu'il plaît à Dieu de nous donner; que notre zèle n'aille pas plus loin, et ne nous chargeons point de la croix des autres. C'est ce qui arrive souvent : une personne mariée aura du dégoût pour sa croix, elle voudra celle des religieux et des religieuses; elle voudra être continuellement à l'église, faire de longues prières, pratiquer des mortifications; laissez là ces croix, elles ne sont pas pour vous; ayez de la complaisance pour un mari de mauvaise humeur, obéissez-lui malgré la répugnance que vous y avez, ayez grand soin de vos enfants, contentez-vous de cette croix, n'en cherchez point d'autre. Un ecclésiastique ne pensera point à sa croix, il voudra celle des laïques; de sorte qu'il s'embarrassera de procès, de papiers, de sollicitations, de mariages, de domestiques et de plusieurs autres affaires; laissez ces croix pour ceux à qui Dieu les a données et portez bien la vôtre. Voilà ce que les saints ont fait, voilà ce que saint Pierre Pascal a pratiqué. Dieu a voulu qu'il ait trouvé des croix dans tous les états où il a passé. Plus il l'a élevé, plus ses croix sont devenues pesantes, et il les a portées d'une manière généreuse; il ne les a pas portées comme Simon le Cyrénéen, que les juifs contraignirent de porter la croix du Sauveur; il la porta, dit saint Grégoire, mais il n'y fut pas attaché et il n'y mourut pas. Notre saint les a portées volontairement, de bon cœur, avec joie, parce qu'il était mort à lui-même et qu'il ne vivait qu'en Jésus-Christ, comme Jésus-Christ ne vivait qu'en lui. Cela ne pouvait être autrement dans un saint qui était chargé de sa croix, non point par intervalles et dans de certains moments, mais tous les jours, comme dit saint Luc, non-seulement parce que son esprit était disposé à souffrir toutes sortes de maux pour la gloire de son Dieu et pour le salut du prochain; mais parce que, selon saint Paul (II *Cor.*, IV, 10), il portait toujours en son corps la mortification du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus parût aussi dans son corps. Voilà ce que nous devrions être, de vrais crucifiés, et même nous devrions paraître crucifiés, des yeux crucifiés, une langue, une bouche, des oreilles crucifiées, des mains, des pieds, tout

un corps crucifié, ce serait le moyen de suivre notre divin Seigneur, comme notre saint l'a suivi ; c'est la troisième circonstance à laquelle le Seigneur nous engage pour aller après lui.

Qu'il me suive. Sans cette dernière circonstance ce serait inutilement que vous vous abstiendriez de tous les vices, que vous souffririez les peines les plus cruelles ; cela ne vous serait d'aucun mérite ; des philosophes se sont abstenus des vices pour acquérir la réputation d'être sages, et pour faire connaître qu'ils étaient les maîtres d'eux-mêmes. Ce qui faisait dire à l'un d'eux qu'il y avait en lui quelque chose de trop noble, et qu'il se sentait destiné à des entreprises trop élevées pour s'abaisser jusqu'à devenir l'esclave de son corps. Et il y a tous les jours des scélérats, dit saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*), qui sont condamnés aux supplices les plus honteux et les plus cruels ; cependant Dieu ne leur en tiendra pas compte, parce qu'ils ne suivent pas le Seigneur. Ce n'est donc pas ce que l'on souffre qui vous met en état d'aller après le Seigneur, c'est la cause pour laquelle on souffre. Car celui-là suit Jésus-Christ, dit cet éloquent docteur, qui non-seulement fait paraître beaucoup de courage dans tous les périls, mais qui de plus y pratique la modestie, l'humilité et toutes les vertus de la plus sublime philosophie ; car c'est suivre parfaitement le Seigneur et le suivre comme il faut, si vous souffrez constamment toutes choses pour l'amour de lui, et qu'avec cela vous ne négligiez pas la pratique des autres vertus. Plusieurs souffrent beaucoup en suivant le diable, et ils perdent pour lui la vie que nous perdons pour Jésus-Christ et même que nous perdons pour notre profit et pour notre gloire. Ces malheureux en suivant le diable deviennent leurs ennemis et en cette vie et en l'autre ; mais afin que nous jouissions de l'une et de l'autre vie, suivons le Seigneur, je vous en conjure ; car ce serait une grande lâcheté à nous de ne pas faire paraître autant de grandeur d'âme pour Dieu que les réprouvés en font paraître pour le monde ; d'autant plus que l'on nous fait espérer des couronnes très-éclatantes, et que Jésus-Christ, qui nous est présent, nous fortifie de son secours, et qu'on ne leur promet rien et que personne ne les assiste. Ne suivons donc ni le diable, ni le monde ; le Seigneur le dit à ses disciples : Ne marchez point dans la voie des gentils, c'est-à-dire n'en suivez point ni les maximes, ni les coutumes ; et puis il leur dit : Suivez moi. Il leur a parlé de la sorte en particulier, quand il les a appelés pour être ses disciples ; ne dit-il pas à saint Matthieu assis dans son bureau : Suivez-moi? il dit la même chose aux deux frères Pierre et André, et aux deux fils de Zébédée ; aujourd'hui il parle à tous les chrétiens ; heureux ceux qui entendent sa voix comme notre saint, homme vraiment apostolique, l'a entendue, car je puis dire qu'il l'a entendue avec le même esprit que les apôtres ; elle a fait la même impression sur son cœur, aussi il lui a obéi avec la même promptitude, avec la même joie, avec la même persévérance. Ce saint a suivi promptement le Seigneur ; car dans tous ces différents états auxquels Dieu l'a voulu appeler, il n'a pas retardé un moment de mettre en exécution ce que la voix de Dieu lui commandait de faire ; et quoique dans ces emplois il y eût souvent des choses très-difficiles, très-rudes et très-fâcheuses, il avait une si grande joie d'obéir à son Dieu, que l'on peut dire que c'était le seul plaisir qu'il goûtait dans le monde ; enfin ce n'était pas dans une seule occasion ni pour quelque pratique, mais il obéissait toujours, en tout temps, dans toutes ses actions, ne faisant que celles qu'il connaissait que Dieu voulait qu'il fît. Imitons notre saint, mes frères, suivons promptement Jésus-Christ comme lui, nous estimant heureux de ce qu'il nous fait la grâce de nous appeler pour être à sa suite. Si le roi nous commandait de le suivre, nous quitterions tout pour obéir, parce que nous regarderions cet ordre comme une faveur particulière de laquelle dépendrait notre bonheur. Le Roi des rois nous appelle pour être à sa suite, courons avec précipitation, quittons tout, abandonnons tout ; notre bonheur dépend de notre obéissance, faisons donc notre joie d'être à la suite de ce divin Fils de Dieu. N'écoutons point les ennemis de l'Evangile comme saint Pascal ne les a jamais voulu écouter, étant persuadés que les ennemis de l'Evangile sont nos plus grands ennemis, puisqu'ils veulent nous empêcher d'être éternellement heureux, en travaillant à nous empêcher de suivre notre divin maître. Mais suivons-le toujours, ne soyons point comme ces juifs qui suivaient tantôt le Seigneur et tantôt Baal, et à qui un prophète reproche qu'ils clochent des deux côtés ; ne soyez pas de même, ne suivez pas tantôt Dieu et tantôt le monde ; Dieu seul est votre Seigneur, Dieu seul peut vous punir, Dieu seul peut vous récompenser, et par conséquent c'est lui seul qu'il faut suivre quand vous devriez pour cela perdre votre propre vie, comme saint Pierre Pascal l'a perdue ; c'est ce que nous verrons, en vous expliquant la seconde partie de l'évangile.

SECONDE PARTIE.

Car celui qui se voudra sauver se perdra, et celui qui se perdra pour l'amour de moi se sauvera. Nous pourrions dire que le Seigneur n'a pas dessein de nous épargner en nous parlant de la sorte ; au contraire, il établit des maximes qui paraissent dures ; ce n'est que pour nous épargner. Il nous traite comme un père qui a un véritable amour pour ses enfants, il en confie l'instruction et l'éducation à un excellent maître, et il le prie de ne les pas épargner. Ce père, en faisant cette prière, a-t-il de la dureté ou de l'aversion pour ses enfants? au contraire, c'est parce qu'il les aime et qu'il s'aime soi-même qu'il ne veut pas qu'on les épargne, afin de leur

épargner la honte de n'avoir ni sagesse, ni science, ni vertu et peut-être de très-grands malheurs, et pour s'épargner à soi-même la douleur d'avoir des enfants mal nés. Ce qui a fait dire si souvent au Sage qu'un enfant vertueux est la gloire de son père, et qu'un fils insensé est la confusion de sa mère; et il dit dans une autre occasion : Si vous corrigez votre fils il ne mourra pas, mais vous le délivrerez de la mort. Nous ne saurions douter que Dieu soit notre père; il veut que nous lui donnions cette qualité, parce qu'il a créé les âmes qui nous font vivre; qu'il a soin de nous fournir tout ce qui nous est nécessaire et qu'il nous conserve la vie qu'il nous a donnée; non-seulement il est notre père, mais il est un bon père, qui désire la gloire et le bonheur de ses enfants, qui ne veut point leur mort; c'est donc pour leur épargner la honte et la douleur d'être privés de la vie éternelle qu'il ne les épargne pas en cette vie, et qu'il ne veut pas qu'ils s'épargnent eux-mêmes. Voilà ce qui lui fait dire : *Celui qui se voudra sauver se perdra*, comme s'il disait : Celui qui voudra épargner à son corps les jeûnes et les abstinences, les mortifications et les austérités, qui voudra épargner à son esprit les humiliations, les contradictions, les afflictions, se perdra, parce que cela sera cause que son corps sera lâche, paresseux, sensuel, voluptueux; comme un capitaine qui, pour épargner ses soldats, les tient toujours enfermés dans une bonne ville, sans les mener à la campagne, sans leur faire voir l'ennemi, il n'en ferait que des lâches et des débauchés qui tourneraient le dos dès la première occasion. Il ne faut pas que vous ayez une semblable complaisance pour vous-mêmes; vous avez des ennemis à combattre et des ennemis dangereux; que c'est une nécessité que vous en remportiez la victoire ou que vous en soyez vaincus. Il n'y a ni paix ni accommodement à faire avec eux; la paix serait votre défaite, l'accommodement serait votre esclavage; il faut donc combattre toujours afin de vaincre toujours, et par conséquent vous ne devez pas épargner les peines et les fatigues et tout ce qui mortifie le corps et l'esprit, parce que c'est ce qui les mettra en état de vaincre leurs ennemis et leur donnera le moyen de se sauver. Ne croyons pas que l'on acquière des couronnes sans qu'il en coûte : on ne saurait vaincre des ennemis sans se mettre en danger de perdre la vie. Vous voyez cela dans la conduite de saint Pierre Pascal; il n'avait pas d'autre désir que de se sauver; il sait l'Evangile, il le prêche et il le pratique; connaissant donc qu'on ne saurait se sauver si l'on ne se perd, il ne veut pas conserver sa vie aux dépens de son salut. Il semble qu'il le pouvait sans rien risquer du côté de Dieu, il n'avait qu'à demeurer dans son évêché, y travailler à la conversion des pécheurs et à la perfection des pénitents; mais la compassion qu'il avait d'un grand nombre de chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage des mahométans, qui étaient eux-mêmes les esclaves de Satan, en suivant les rêveries de Mahomet; il souhaite de délivrer les fidèles, parce qu'il craignait qu'ils ne cherchassent à se décharger de la pesanteur de leurs fers en renonçant à leur religion, et il désire avec ardeur de convertir les infidèles afin de leur procurer la liberté des enfants de Dieu; c'est pour cela qu'il va à Grenade, et que par l'exemple d'une vie très-sainte, par la douceur de sa conversation et par la force de ses raisonnements, il fait de merveilleux progrès sur l'esprit des mahométans. Une entreprise si généreuse et si charitable n'était pas sans un grand péril; c'était risquer sa vie que de travailler à sauver ces hommes; mais il savait que son divin maître avait dit : *Celui qui se perdra pour l'amour de moi se sauvera ;* c'était donc avec joie qu'il s'exposait à se perdre pour se sauver et pour sauver les autres; ce n'était que pour l'amour de Jésus-Christ qui avait bien voulu se perdre lui-même pour sauver les hommes. Il ne cherchait pas les biens de la terre, au contraire il donnait tout ce qu'il avait, afin qu'en satisfaisant l'avarice des barbares il pût procurer la liberté aux chrétiens esclaves; il ne cherchait pas l'honneur et l'estime des hommes, au contraire il perd son crédit. Les sages et les politiques du monde apprenant qu'on l'avait mis dans un cachot blâmaient sa conduite et la condamnaient comme si elle avait été une témérité et une folie; ne nous en étonnons pas: les sages du monde ne cherchent qu'à conserver leurs richesses, leur honneur et leur vie, et ils ont le malheur de se perdre pour toute l'éternité. Les sages selon Dieu sacrifient de bon cœur tout ce qu'ils ont et eux-mêmes pour la gloire de leur Sauveur, pour lui donner des preuves de leur amour et pour travailler au salut de leurs frères, parce qu'ils savent qu'il est écrit dans l'Evangile : *Que servirait à un homme de gagner tout le monde et de se perdre soi-même?* et s'étant perdu une fois, par quel échange se pourra-t-il racheter ?

Qu'il serait avantageux pour tous les chrétiens que cette maxime du Seigneur s'imprimât profondément dans leurs cœurs ! ils connaîtraient que la plus grande perte qu'ils puissent faire, c'est de comparer leur âme avec un bien qui est tout à fait indigne d'elle, et qui encore est infiniment au-dessous; et cette perte est d'autant plus considérable, qu'il n'y a point de remède, et que l'on ne saurait la compenser, pas même par tout ce qu'il y a de plus précieux au monde, quand ce serait la monarchie universelle et avec elle toutes les richesses que l'on se peut imaginer. Saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*) se sert d'une comparaison fort simple, pour nous faire connaître que nous n'en serions pas plus heureux, quand nous posséderions toute sorte de biens en perdant notre âme. Il dit : Quel avantage recevriez-vous, si en voyant vos serviteurs qui mangent les viandes les plus délicates, vous languissiez de faim par l'extrême dégoût que la maladie vous causerait? peut-être c'est parce que vous êtes le maître que

vous vous flattez gagner beaucoup ; il n'y a rien moins de cela ; appliquez cela à votre âme, quel gain ferez-vous, lorsque votre corps sera nourri délicieusement, vêtu magnifiquement, qu'il aura de l'or et de l'argent en abondance, pendant que votre âme languira de faim, qu'elle sera toute nue, et privée des vrais biens qui sont capables de l'enrichir et par conséquent perdue pour toute l'éternité ? et s'étant perdue une fois, par quel échange pourrez-vous la racheter? Avez-vous une autre âme, dit saint Jean Chrysostome (*loc. cit. sup.*), que vous puissiez donner pour celle que vous avez perdue? Car celui qui a perdu de l'argent, une maison, un cheval, peut donner autre chose pour recouvrer sa perte ; mais si vous perdez votre âme, vous ne pourrez jamais en donner une autre. Je vous dis plus, ajoute saint Jean Chrysostome, si vous étiez le maître et le roi absolu de tout le monde, et que vous offrissiez tout ce qui est dans le monde et le monde même, vous ne pourriez pas avec tout cela racheter votre âme. Ne vous en étonnez pas ; car si cela est de même à l'égard du corps, à plus forte raison cela est-il à l'égard de l'âme : si le plus riche et le plus puissant des rois a un corps infirme et sujet à plusieurs maladies, quand il donnerait mille corps, mille villes, des sommes extraordinaires d'argent, il ne pourrait pas changer son corps et en avoir un robuste et bien sain. Vous avez encore plus sujet de dire cela de l'âme ; c'est pourquoi regardez avec mépris ou avec indifférence toutes les choses du monde, et que tout votre soin, que toute votre étude, tout votre travail soient pour le salut de votre âme. C'est ce que saint Pierre Pascal a fait; il était si fortement persuadé qu'il n'y avait rien de précieux pour lui sur la terre que son âme, qu'il lui a sacrifié les biens, les honneurs, les plaisirs, ses parents et ses amis, sa patrie et son repos, et sur la fin de ses jours il lui sacrifie sa liberté et sa vie. Car les brebis de ce charitable pasteur, étant sensiblement affligées de sa captivité, donnèrent une partie de leurs biens pour le racheter d'entre les mains du roi de Grenade, mais ce généreux confesseur de Jésus-Christ aima mieux employer cette somme d'argent à procurer la liberté à un grand nombre de femmes et d'enfants, dont la faiblesse donnait lieu de craindre qu'ils ne fussent aisément séduits, ou par la crainte des tourments, ou par l'espérance des biens, et qu'ils ne perdissent leurs âmes en perdant leur foi. Il resta esclave en leur procurant la liberté ; il continua dans son esclavage à écrire et à prêcher contre la secte de Mahomet, ce qui lui mérita la couronne du martyre. Il ne pouvait pas mieux nous faire connaître qu'il n'estimait rien au prix de son âme, et qu'il se faisait un plaisir de sacrifier tout pour la sauver. Voilà un exemple que vous devez suivre, renoncer à tout ce qui peut être un obstacle au salut de votre âme, et faire tout ce qui peut contribuer à son salut ; et pour cela dit saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*), ne vous occupez point si fort des affaires étrangères que vous vous négligiez vous-mêmes, et tout ce qui vous est le plus important et le plus nécessaire ; c'est néanmoins ce que plusieurs font présentement, et plus encore présentement que du temps de ce saint docteur ; car vous ne voyez que des chrétiens qui s'occupent d'affaires étrangères, pendant qu'ils ne pensent en aucune façon à leurs âmes ; savez-vous à qui saint Jean Chrysostome les compare ? à ces hommes que la justice humaine a condamnés à fouiller les mines ; ils creusent la terre, ils cherchent l'or, ils le nettoient et ce n'est point pour eux ; ils se fatiguent avec des peines inconcevables pour enrichir les autres, et qu'ont-ils pour leur part ? la fatigue, la sueur, les veilles et souvent la mort, se trouvant ensevelis tout vivants sous des monceaux de terre. Voilà le portrait de la plus grande partie des hommes, ils travaillent nuit et jour pour procurer du plaisir, de l'honneur, des richesses aux autres, et ils n'ont pour leur part que la fatigue et le chagrin. Ils sont même plus dignes de compassion que ceux qui fouillent les mines ; car la mort finira les peines de ces malheureux, mais ces imprudents chrétiens qui ont sacrifié leurs âmes aux créatures, ne trouveront pas de repos à la mort ; au contraire, ce sera le commencement d'une véritable affliction ; car dans ce triste moment ils seront privés de tout ce qui les a occupés pendant leur vie, ils seront condamnés à de cruelles peines, sans aucune espérance d'avoir part à la gloire éclatante que notre saint possède dans le ciel ; c'est ce que nous verrons dans le dernier verset de mon évangile.

TROISIÈME PARTIE.

Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à un chacun selon ses œuvres. Le Fils de Dieu a parlé de la sorte, pour nous faire connaître que sa gloire était égale à la gloire de son Père, et même qu'il n'avait pas d'autre gloire que celle de son Père ; que si la gloire est égale, l'essence est égale ; ce qui donne sujet à saint Jean Chrysostome de faire cette remarque, que le Seigneur n'a pas dit, que le Fils de l'homme doit venir dans une gloire qui est telle que celle que son Père possède, de crainte que cela ne donnât lieu de soupçonner qu'il n'y eût quelque différence, mais il a dit absolument qu'il viendrait dans la gloire de son Père. Mais si je suis, moi, dans la gloire de mon Père, vous y serez encore, vous autres ; c'est ce que saint Jean Chrysostome fait encore dire au Seigneur ; mais cette gloire des hommes ne sera pas égale, quoique leurs âmes soient de même substance, saint Paul nous disant : *Le soleil a son éclat, la lune le sien et les étoiles le leur, et entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre; il en arrivera de même dans la résurrection des morts* (I *Cor.*, XV, 41-42). Les hommes auront des degrés de gloire fort différents les uns des

autres, puisque dans la maison de notre père il y a des demeures différentes ; ils seront tous bien placés, ils seront tous glorieux, ils seront même si absolument satisfaits et si parfaitement remplis, que rien ne manquera à leur bonheur ; ce qui n'empêchera pas que d'autres ne soient encore mieux placés et plus glorieux qu'eux ; cela viendra de la différence de leurs mérites, puisqu'il nous dit lui-même qu'il rendra à chacun selon ses œuvres.

C'est nous faire en deux mots le portrait de ce jugement terrible, dans lequel on fera rendre compte à tous les hommes ; on portera une sentence qui ne pourra être évitée, et il paraîtra un juge que rien ne pourra fléchir et que personne ne pourra surprendre. Son discours néanmoins nous laisse une bonne espérance ; car il ne dit pas qu'il viendra pour punir les pécheurs, mais qu'il rendra à chacun selon ses œuvres ; et il parle de la sorte, dit saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*), afin que les pécheurs ne perdent jamais le souvenir des peines qui sont inévitables à ceux qui meurent dans le péché, et que les justes pensent souvent aux couronnes qui sont promises à ceux qui persévèrent dans le bien, et que cela les anime à pratiquer la vertu d'une manière héroïque, et à souffrir généreusement tous les effets de la malice des hommes, toutes les peines de cette vie, et toutes les violences que l'Evangile veut qu'ils se fassent. C'est ce qui a fortifié saint Pierre Pascal dans toutes ses généreuses entreprises ; c'est ce qui lui a fait sacrifier son bien et sa vie pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes ; et c'est aussi ce qui lui a mérité une gloire si éclatante, que ses propres meurtriers n'ont pu se dispenser de lui rendre de grands honneurs ; mais celle qu'il reçoit sur la terre n'est qu'un faible crayon de celle qu'il possède dans le ciel à laquelle il nous invite par son exemple, et qu'il souhaite de nous procurer par ses prières, qui ne nous seront utiles qu'autant que nous nous appliquerons à l'imiter. Allons donc, comme ce saint, après Jésus-Christ, en renonçant à nous-mêmes, en nous chargeant de notre croix et en le suivant. Aimons comme lui à nous perdre pour l'amour de ce divin Sauveur, afin que nous soyons assez heureux pour nous sauver ; méprisons comme lui tout ce que le monde a de plus riche, de plus éclatant et de plus délicieux, afin que nous puissions procurer à notre âme une gloire éclatante, lorsque le Fils de l'homme rendra à chacun selon ses œuvres. Mais que chacun de nous dise avec autant d'humilité et de contrition que saint Jean Chrysostome : Pour moi, je frémis d'horreur, entendant ces choses, connaissant que je ne suis pas du nombre de ceux qui sont dignes d'être couronnés, et je crois que j'ai parmi ceux qui m'écoutent des compagnons de ma crainte et de mon affliction. Car qui est-ce qui pourrait s'empêcher de frémir d'horreur, entendant les paroles de l'Evangile, connaissant ce que les saints ont fait pour les observer, et sentant les reproches que sa conscience lui fait d'être fort éloigné d'une semblable pratique ? Mais qui est-ce qui, connaissant ces vérités, ne demeure pas persuadé, continue cet humble prédicateur, que nous avons plus besoin d'un cilice et d'un long jeûne que les habitants de Ninive ; car on ne nous parle pas de la ruine d'une ville et d'une mort commune, mais on nous menace d'un supplice éternel et d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Pensons donc souvent et très-souvent que le Fils de l'homme rendra à chacun selon ses œuvres ; c'est-à-dire qu'il punira rigoureusement les mauvaises, et qu'il récompensera abondamment les bonnes ; n'oublions point une vérité de si grande importance, afin qu'évitant avec soin tout ce qui est mauvais, nous ne fassions rien que de bon, et rien qui ne soit digne des récompenses éternelles, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE.

(25 *novembre.*)

Confitebor tibi Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum, etc. (*Eccli.*, LI, 1-12).

Je vous rendrai des actions de grâces, ô Seigneur mon roi, et je vous louerai, vous qui êtes mon Dieu et m.n Sauveur.

Le livre d'où ces paroles sont tirees est appelé Ecclésiastique, comme qui dirait le livre qui prêche, étant rempli de sentences et d'instructions très-propres à réformer les mœurs, à les régler et à les perfectionner. C'est un des livres sapientiaux écrit par Jésus, fils de Sirach ; nous n'avons plus l'original hébreu, mais le grec seulement traduit par un de ses descendants, qui portait son même nom. L'Eglise applique toutes ces paroles à une sainte vierge martyre, et elle la fait parler comme ce sage Israélite. Rien n'est plus consolant que d'entendre sainte Catherine parler à Dieu, comme le fils de Sirach lui a parlé autrefois, et rien n'est plus propre à nous instruire. Prions le Saint-Esprit de nous communiquer ses lumières, et demandons à la sainte Vierge qu'elle nous les obtienne. *Ave*, etc.

Il nous paraît par les paroles du fils de Sirach, qu'il avait été faussement accusé par ses ennemis devant le roi ; que les calomnies dont on l'avait noirci avaient fait impression sur l'esprit du prince, et qu'il s'était trouvé dans un grand danger de souffrir beaucoup de maux et même de perdre la vie ; mais Dieu lui ayant fait la grâce de l'en délivrer, il lui en témoigne sa reconnaissance ; c'est pourquoi ce chapitre commence par ces paroles : *Prière de Jésus, fils de Sirach.* C'est aussi la prière que sainte Catherine a eu sujet de faire à son divin époux, sauveur de son âme, ayant reçu dans un sens spirituel les mêmes grâces que l'Ecclésiastique, dans un sens plus littéral

quoique par des métaphores, avoue avoir reçues. C'est pourquoi sainte Catherine, ayant été avantagée du don de la sagesse, ne s'est occupée toute sa vie qu'à témoigner à Dieu sa reconnaissance, pour tous les biens qu'il a eu la bonté de lui communiquer ; et comme le moyen d'être parfaitement reconnaissant consiste à conserver la mémoire des grâces que l'on a reçues, elle nous en fait la description et elle proteste qu'elle ne cessera jamais de remercier son Dieu, parce qu'elle sentira toujours les obligations qu'elle a à sa divine majesté, étant certain que les saints dans le ciel remercient Dieu d'une manière plus excellente que sur la terre, parce qu'ils connaissent plus parfaitement les obligations qu'ils lui ont qu'ils ne pouvaient faire étant au monde, et ils jouissent avec avantage de toutes les grâces qui leur ont été faites. C'est pourquoi l'Eglise nous représente aujourd'hui sainte Catherine témoignant à Dieu sa reconnaissance de toutes les manières qu'une âme le peut faire, conservant le souvenir des biens qu'elle a reçus, et protestant qu'elle ne cessera jamais de remercier Dieu. Voilà ce que nous trouvons dans les paroles de l'Ecclésiastique qui ont servi d'épître aujourd'hui à la messe, desquelles il faut que nous tirions trois instructions. La première, que nous devons nous appliquer à remercier Dieu de toutes les manières dont nous sommes le plus capables de le faire; la seconde, que nous devons avec beaucoup de soin conserver la mémoire de toutes les grâces que Dieu nous a faites; la troisième, que nous devons être dans la disposition de louer Dieu pendant toute notre vie. Voilà ce que nous apprendrons aujourd'hui en vous expliquant les paroles de l'Ecclésiastique, qui serviront de fondement aux éloges de sainte Catherine, comme nous verrons dans les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a trois manières pour témoigner à Dieu sa reconnaissance : la première de lui rendre des actions de grâces; la seconde de le louer; la troisième de lui procurer de la gloire. C'est ce que le fils de Sirach nous apprend dans sa prière, et c'est ce que sainte Catherine a fait; elle a rendu des actions de grâces à son Dieu, elle l'a loué, elle lui a procuré de la gloire.

Je vous rendrai des actions de grâces, ô Seigneur, mon roi. Si vous me demandez quelle est la première obligation d'un chrétien, je vous répondrai, c'est de rendre des actions de grâces à Dieu. Si vous me demandez quelle est la principale obligation d'un chrétien, je vous répondrai, c'est de rendre des actions de grâces à Dieu ; si vous me demandez encore quelle doit être la plus ordinaire occupation d'un chrétien, je vous dirai encore, c'est de rendre des actions de grâces à Dieu. C'est notre première obligation, puisque, commençant à vivre selon la nature et selon l'esprit par l'ordre de Dieu et par la communication de sa grâce, les premières lumières de notre raison et les premiers actes de notre esprit doivent être des actions de grâces; c'est ce que l'Apôtre vous recommande, écrivant aux Colossiens : *Quoi que vous fassiez ou en parlant, ou en agissant, faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père* (*Coloss.*, III, 27). Voilà l'obligation des chrétiens, que toutes leurs paroles, que toutes leurs actions soient un sacrifice de reconnaissance et un sacrifice offert à Dieu par Jésus-Christ, comme leur prêtre, leur pontife et leur médiateur. Ce sacrifice ne doit pas seulement être offert par ce divin Fils de Dieu, mais avec lui, comme la vraie victime de Dieu; mais en lui, comme son temple; mais sur lui, comme son autel, l'offrant lui-même à son Père, comme renfermant toute la reconnaissane que nous lui devons pour nous l'avoir donné et nous avoir tout donné en lui. C'est pourquoi il serait très-avantageux de commencer la vie, les années, les mois, les semaines, les jours et même toutes les actions par rendre grâces à Dieu; c'est par où Noé a commencé en sortant de l'arche ; c'est par où les patriarches et les saints rois commençaient leurs plus importantes actions; c'est par où Jésus-Christ lui-même a commencé le mystère adorable de l'eucharistie et ses plus fameux miracles. Disons de même que c'est par où sainte Catherine a commencé sa vie spirituelle. Elle n'avait pas encore pris naissance dans les eaux salutaires du baptême, qui donnent la vie à toutes les âmes que le péché d'Adam avait fait mourir; mais ayant eu le bonheur d'être régénérée, et se trouvant éclairée d'une lumière que la sagesse du monde ne saurait donner, elle se trouva dans les mêmes sentiments que saint Paul, ayant son même esprit et disant avec lui : *Je rends grâces à Dieu le Père, qui, en nous éclairant de sa lumière, nous a rendus dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints; qui nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé* (*Coloss.*, I, 12, 13). Que ces paroles se trouvent justement dans la bouche de sainte Catherine, ayant été dans les ténèbres avant que d'être baptisée; la science du monde n'étant qu'une obscurité, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la science des saints ! La grâce du Seigneur est seule capable de dissiper ces ténèbres; on reçoit cette grâce dans le baptême, et ce sacrement est un passage de la tyrannie de l'enfer et du péché à la liberté des enfants de Dieu, et au sein de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ. C'est ce qui demande de nous une parfaite reconnaissance, qui doit être la principale de nos obligations, parce qu'il faut qu'elle soit conforme aux grâces que l'on a reçues; mais comme la vocation au christianisme est la plus importante de toutes les grâces, la reconnaissance que nous en témoignons à Dieu doit être la principale de toutes nos

vertus, de peur qu'on ne nous fasse le même reproche que saint Paul fait aux philosophes et aux sages du monde à qui il dit, écrivant aux Romains, qu'*ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces, mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres* (*Rom.*, I, 21). Quel malheur de connaître Dieu et ne pas l'adorer, et ne pas mettre en lui toute sa confiance, et ne lui pas rapporter tout ce qu'il y a de bon par une véritable reconnaissance! Ce crime serait plus tolérable dans les païens que dans les chrétiens; mais ceux qui les imitent dans leur ingratitude ne pensent pas qu'ils seront punis comme eux et même plus qu'eux. Saint Paul nous parle de quatre degrés de punition: le premier, perdre la lumière dont on a abusé, et tomber dans les ténèbres et dans l'aveuglement du cœur, jusqu'à ne connaître plus Dieu: *Leur cœur insensé a été rempli de ténèbres;* le second degré, ne se connaître plus soi-même et se croire d'autant plus sage que l'on est plus insensé; ce qui est la vanité et l'enflure ridicule de la philosophie purement humaine: *Ils sont devenus fous en s'attribuant le nom de sages* (*Ibid.*, 22); le troisième degré, ne plus connaître les autres créatures, jusqu'à prendre leurs images pour des dieux; et le quatrième rendre aux bêtes les plus ennemies de l'homme l'honneur dû à Dieu seul; ce qui fait dire à l'Apôtre: *Ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible et à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de serpents* (*Ibid.*, 23). Que l'on est heureux quand on ne tombe point dans ce malheur, et que l'on a des lumières qui, nous découvrant ce que nous sommes, nous font connaître le vrai Dieu, et nous portent à lui rendre tout ce que nous lui devons! C'est ce que sainte Catherine a fait très-exactement, son occupation ordinaire étant de rendre des actions de grâces à un Dieu qui avait eu la bonté de la rendre ce qu'elle était, et elle a suivi le conseil que l'ange Raphaël a donné aux deux Tobies, en leur disant: *Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui grâces devant tous les hommes, parce qu'il vous a fait ressentir les effets de sa miséricorde; car il est bon de tenir caché le secret du roi, mais il y a de l'honneur à découvrir et à publier les œuvres de Dieu* (*Tob.*, XII, 6, 7). C'est ce que notre sainte faisait, se regardant comme l'ouvrage des mains de Dieu; c'est pourquoi elle ne se contentait pas de lui témoigner sa reconnaissance par des remercîements et des actions de grâces, elle y joignait les louanges, disant avec l'Ecclésiastique: *Je vous louerai, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur.*

Nous devons être persuadés qu'il n'y a point d'homme au monde, quel qu'il puisse être, qui ne doive louer Dieu, parce qu'il n'y en a point qui ne lui ait de très-grandes obligations; mais plus les grâces qu'ils en ont reçues sont considérables, et plus augmente en eux l'obligation de louer la divine majesté. Le prophète royal ayant dit: *Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle;* il ajoute: *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges?* il conclut en disant: *Heureux ceux qui gardent l'équité et qui pratiquent la justice en tout temps* (*Psal.* CV, 1, 2, 3). Ces trois versets ont beaucoup de rapport: dans le premier, David nous invite à louer le Seigneur, et il nous apprend ce qui nous y oblige, sa souveraine bonté et son éternelle miséricorde; car il n'est pas seulement bon en lui-même, il l'est encore à cause de tous les effets différents qu'il fait sentir aux hommes, lorsqu'il les comble de biens par son infinie miséricorde, et une miséricorde qui est éternelle. Car c'est cette miséricorde de Dieu qui s'étend dans toute l'éternité, qui est proprement l'objet de nos louanges; celle qui se borne au temps de la vie présente n'étant capable que de remplir le cœur des Israélites charnels, qui bornent leurs espérances aux biens passagers. Mais qui est celui, dit le prophète, qui fera entendre toutes les louanges du Seigneur? Car pour louer le Seigneur autant qu'il mérite d'être loué dans les œuvres même extérieures de sa puissance, il faudrait comprendre cette sagesse infinie qui les lui fait faire, et de plus il faudrait avoir une parfaite connaissance de tous les biens que nous avons reçus de Dieu. Qui est-ce qui comprend la sagesse de Dieu, et qui est-ce qui conserve la mémoire des grâces de Dieu? Tous ne sont donc pas capables de faire entendre ses louanges, et ceux-là seuls en sont dignes dont la vie même est une louange continuelle de sa miséricorde; c'est pourquoi David dit encore: *Heureux ceux qui gardent l'équité et qui pratiquent la justice en tout temps.* Ce qui est de même que s'il nous disait que ce sont ceux-là qu'il juge dignes de faire entendre les louanges du Seigneur, quoiqu'il ne soit pas en leur pouvoir de les faire entendre telles qu'elles sont. Mais remarquez que c'est pour deux raisons qu'il faut garder l'équité et pratiquer la justice pour louer dignement le Seigneur: la première, c'est qu'il n'y a que les justes qui le puissent louer d'une manière qui lui soit agréable. *Les morts ne vous loueront pas*, dit le prophète royal, *ni tous ceux qui descendent en enfer;* il ne parle pas de ceux qui sont morts, parce que leur âme est séparée de leur corps, mais de ceux dont l'âme est privée de la grâce, et qui pour cette raison sont dignes de l'enfer. Ceux-là ne gardant point d'équité à l'égard de leur prochain, et ne pratiquant point la justice à l'égard de Dieu, ne sont pas dignes de le louer: *Mais nous qui vivons, nous bénissons présentement le Seigneur, et nous le bénirons pendant toute l'éternité.* C'est ce que le roi-prophète ajoute encore, et pour marque qu'il ne parle pas ici d'une vie naturelle, il dit: Nous le bénirons jusqu'à la fin du monde et pendant l'éternité. Il est

donc question d'une vie de grâce qui donne la vie spirituelle et qui procure la vie éternelle : et ce sont ceux-là qui sont en état de louer Dieu, parce qu'ils lui rendent et à leur prochain tout ce qu'ils lui doivent. La seconde raison, c'est que pour bien louer Dieu, il faut le faire d'une manière que l'équité soit gardée et que la justice soit pratiquée, en le louant de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces, c'est-à-dire qu'autant qu'il est en nous, nous le louions d'une manière qui ait quelque rapport à ses perfections. Sainte Catherine a donc raison de dire : *Je vous louerai, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur;* car je connais par les lumières de votre sagesse les effets admirables de votre puissance et de votre amour. Par votre grâce, je ne suis plus dans un état de mort, mais je me trouve vivante dans la foi et dans la charité; je garde l'équité et je pratique la justice, je vous louerai pendant toute ma vie et j'espère vous louer pendant l'éternité. Elle le loue comme son Dieu, à cause de sa puissance; elle le loue comme son Sauveur, à cause de son amour, et elle souhaite que tous les autres le louent avec elle ; c'est pourquoi elle fait tout ce qu'elle peut pour le glorifier, qui est la troisième manière de remercier Dieu. *Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui m'avez assistée et qui m'avez protégée.* Celui-là glorifie Dieu, qui le regarde comme l'auteur de tous les biens qu'il possède, de toutes les vertus qu'il pratique ; qui est persuadé qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu de sa bonté, et par conséquent qu'il ne doit pas se glorifier de ce qu'il a ou de ce qu'il fait, comme si cela venait de lui-même, de sa propre sagesse, de sa propre force, et qu'il eût tiré de son fonds de quoi se rendre tel qu'il est. Si donc le Seigneur a dit aux juifs : *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien, c'est mon Père qui me glorifie* (*Joan.*, VIII, 54) : qui osera se glorifier soi-même, Jésus-Christ ne se glorifiant pas, n'ayant aucune estime de cette gloire humaine qui pourrait se trouver en lui, et ne comptant que celle qu'il a reçue de son Père et par la bouche de saint Jean, et par la voix du ciel, et par ses miracles ? Ce divin Sauveur nous apprend que la créature a deux choses à faire : la première de s'abaisser le plus profondément qu'il lui est possible, attendant que Dieu l'élève ; de s'humilier jusque dans le néant, laissant à Dieu à la glorifier, conformément à ce qu'il a dit : *Quiconque s'abaissera sera élevé.* Voilà l'abaissement et l'élévation, mais ils ne viennent pas du même principe; l'abaissement vient de la créature, *celui qui s'abaissera ;* l'élévation vient de Dieu, *il sera élevé ;* il ne dit pas qu'elle s'élèvera elle-même après s'être abaissée, mais qu'elle sera élevée. C'est de cette manière que saint Paul parle de notre divin Sauveur, Fils de Dieu : *Il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; c'est pour cela que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms.* Vous voyez que c'est le Seigneur qui s'humilie lui-même, et que c'est Dieu son Père qui l'élève et qui le glorifie, parce qu'il s'est humilié. La seconde chose que la créature doit faire, c'est de glorifier son Dieu ; et elle le fait de trois manières. La première, en confessant partout sa grandeur et se récriant avec le Prophète royal : *O Seigneur qui est notre Seigneur, que votre nom est admirable dans toute l'étendue de la terre, car votre magnificence est élevée au-dessus des cieux !* (*Psal.* VIII, 1, 2.) C'est comme si une âme disait : Seigneur, qui êtes doublement mon Seigneur, m'ayant tiré du premier néant par la création, et du second néant du péché par la grâce de la Rédemption, combien votre nom sacré est-il devenu admirable dans toute la terre, lorsqu'il a vaincu la mort et enchaîné le démon ; et lorsqu'après vous être rabaissé d'une manière si prodigieuse, vous avez été ensuite élevé si magnifiquement au-dessus de tous les cieux ! La seconde, en publiant les obligations que l'on a à Dieu, comme dit l'Ecclésiastique : *C'est vous qui m'avez assisté et qui m'avez protégé ;* je n'aurais pû recevoir de secours et de protection d'autre que de vous. C'était la pratique du prophète royal, ce qui lui faisait dire : *J'ai levé mes yeux vers les montagnes, d'où me doit venir du secours ; mon secours me doit venir du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre* (*Psal.* CXX, 1, 2). Si les juifs en usaient ainsi, eux dont le cœur était tout charnel, s'ils savaient que le secours qu'ils pouvaient attendre dans tous leurs besoins, devait leur venir de cet endroit, d'où Dieu faisait éclater ordinairement les effets de sa protection en leur faveur, à plus forte raison les chrétiens doivent élever leurs yeux vers le ciel, puisqu'ils sont obligés à une justice beaucoup plus parfaite. Publions donc à un chacun que ce n'est ni des hommes, ni de notre sagesse et de notre travail, ni de l'or et de l'argent, que nous avons reçu du secours, mais de Dieu seul et de ce Dieu qui a fait le ciel et la terre. C'est ce qui a fixé tout d'un coup notre espérance et notre foi, étant persuadés que tout était possible à celui qui avait fait le ciel et la terre, et ce pouvoir souverain du Créateur de l'univers nous avait assurés contre la crainte que les plus méchants hommes du monde nous auraient donnée. La troisième, en engageant tous les autres fidèles à glorifier le Seigneur ; c'est le moyen le plus excellent pour rendre gloire à la dignité et à la sainteté du nom de Dieu, que d'exhorter et d'animer tous les autres à le glorifier. On exhorte par les paroles et on anime par l'exemple. Le second a ordinairement plus de vertu que le premier ; c'est pourquoi le Seigneur ne se contente pas de dire à ses disciples : *Allez par le monde, prêchez l'Evangile à toutes les créatures ;* il leur dit encore : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père, qui est dans le ciel* (*Matth.*, V, 16). La sain-

teté des actions engage donc ceux qui en sont témoins à rendre gloire au Seigneur. C'est selon toutes ces manières que sainte Catherine a glorifié le nom de Dieu ; elle a soutenu sa grandeur, sa puissance, son éternité, tous ses attributs devant les païens et en présence des fidèles ; elle a publié que c'était à lui seul qu'elle avait obligation, protestant que, n'ayant été secourue que de lui, elle n'attendait de l'assistance que de lui ; et elle n'a rien épargné pour engager tous ceux à qui elle pouvait parler, et ceux qui la voyaient, à glorifier le seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; et par conséquent elle l'a parfaitement remercié, lui rendant des actions de grâces comme à son Seigneur et à son roi, le louant comme son Dieu et son Sauveur, le glorifiant comme celui seul de qui elle a été assistée et protégée. Voyez dans cette sainte si l'on ne peut point vous accuser d'être des ingrats ; ce que vous connaîtrez si vous considérez quelles sont les reconnaissances que vous témoignez à Dieu pour tous les biens que vous en avez reçus ; si elles ont du rapport avec celles de sainte Catherine ; si comme elle vous rendez des actions de grâces à Dieu comme à votre Seigneur et à votre roi, à qui vous devez tout respect, tout honneur et toute obéissance ; si comme elle vous le louez à cause de tout ce qu'il a fait et de tout ce que vous espérez qu'il fera pour vous sauver ; si enfin vous rendez et vous procurez de la gloire à son divin nom, parce que c'est lui qui vous a assistés, et que c'est lui qui vous protége. Mais savez-vous que pour cela il faut conserver le souvenir de tous les biens que vous avez reçus de sa divine majesté. C'est ce que l'Ecclésiastique vous apprend, c'est ce que sainte Catherine a fait, comme nous verrons dans la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Nous ne saurions douter que ce ne soit un crime de manquer de reconnaissance, et particulièrement quand c'est à l'égard de Dieu, qui est notre souverain bienfaiteur, et il leur témoigne lui-même son indignation, quand il leur fait dire par son serviteur Moïse: ***Est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance envers votre Seigneur, ô peuple fou et insensé! n'est-ce pas lui qui est votre Père, qui vous a possédés, qui vous a faits et qui vous a créés?*** (*Deuter.*, XXXII, 6.) ***Est-ce qu'un enfant n'est pas obligé d'honorer son père, et un serviteur ne doit-il pas craindre son maître? Si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous me rendez? Si je suis votre maître, où est la crainte que vous avez de moi? C'est ce que dit le Seigneur des armées***, comme nous lisons dans le prophète Malachie (I, 6). Mais la consommation de l'ingratitude, c'est d'oublier les grâces qu'on leur a faites, car pour lors ils sont dans l'impossibilité d'être reconnaissants, puisqu'ils ne se souviennent plus des obligations qu'ils ont · ce qui les met au-dessous des animaux les plus stupides, comme le Seigneur le dit lui-même par son prophète Isaïe : *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfants et je les ai élevés, et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement* (*Isa.*, I, 2, 3). Pour éviter ces reproches, qui sont honteux à un homme raisonnable et à un chrétien, il faut conserver la mémoire de tous les biens que nous avons reçus de Dieu, y penser souvent, afin que les repassant dans sa mémoire l'on en conserve le souvenir, et que l'on en témoigne sa reconnaissance dans le temps. L'Eglise nous apprend aujourd'hui que sainte Catherine a suivi cette pratique ; c'est pourquoi elle nous fait le récit de tous les dangers dont il a plu à Dieu de la délivrer : dangers de la part des mauvaises langues, dangers de la part des hommes les plus méchants, dangers de la part des tourments les plus cruels.

Vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste. Rien n'est plus capable de perdre une personne que la mauvaise langue, n'y ayant rien qu'elle ne détruise, et l'honneur par des médisances et des calomnies, et le bien par des tromperies et des parjures, et la vie même par de fausses accusations et de faux témoignages. Notre sainte a donc raison de dire : Seigneur, *vous avez délivré mon corps de la perdition*, de la perte de ma réputation, de la perte de mon bien, de la perte de ma vie, parce que vous m'avez délivrée des piéges des langues injustes. La langue est injuste, ou lorsqu'elle ment, ou lorsqu'elle accuse faussement, ou lorsqu'elle parle contre Dieu et contre la religion, ou enfin lorsqu'elle attaque la réputation ; sainte Catherine a ressenti l'injustice de toutes ces mauvaises langues, selon l'Ecclésiastique.

Les idolâtres et, depuis eux, tous les hérétiques et tous les ennemis des fidèles observateurs de l'Evangile, se sont toujours appliqués à inventer des mensonges, ou pour retenir dans leur parti ceux qui s'y trouvaient malheureusement engagés, ou pour y attirer ceux qui n'y étaient pas. Cela ne doit pas nous surprendre : puisque la vérité n'était pas dans leur cœur, elle ne pouvait pas se trouver dans leur bouche. C'est ce que le Seigneur a dit lui-même aux Juifs, se servant pour cela des termes les plus forts, comme nous le rapporte saint Jean : *Vous êtes les enfants du diable*, leur dit-il, *et vous ne voulez qu'accomplir les désirs de votre père; il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui ; lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qu'il trouve en lui-même, car il est menteur et père du mensonge* (*Joan.*, VIII, 44). Voilà le portrait des idolâtres, des hérétiques et des libertins ; enfants et disciples du diable, ils ne veulent qu'accomplir les désirs de leur père, qui sont de surprendre les simples, de tromper les ignorants et les engager à suivre une mauvaise doctrine contraire à la vérité. La

vérité n'est pas en eux, la grâce de Jésus-Christ, qui est la vérité, n'y étant point, de sorte qu'ils parlent naturellement en débitant le mensonge. Mais si le diable est l'objet de l'aversion de Dieu, toutes les langues ouvrières de mensonges sont en abomination devant sa divine majesté. Salomon nous en assure dans ses Proverbes, quand il dit que *les lèvres menteuses sont en abomination au Seigneur* (*Prov.*, XII, 22); mais cette horreur qu'il en a est cause de leur perte, David lui disant : *Vous perdrez tous ceux qui ne parlent que pour mentir* (*Psal.* III, 7); et, Salomon, animé du même esprit que son père, dit que *celui qui dit des mensonges périra* (*Prov.*, XIX, 9). Dieu nous fait donc une grande grâce, non pas de nous préserver de la malice des menteurs, empêchant que nous n'en soyons trompés, mais nous délivrant des piéges qu'ils nous tendent, lorsqu'ils tâchent de nous porter à mentir comme eux, et qu'ils travaillent à nous faire trouver de la douceur dans le pain de mensonge; conservant toujours dans notre cœur l'amour de la vérité. C'est la grâce que Dieu a faite à sainte Catherine; elle n'était environnée que de menteurs qui tâchaient de la surprendre; cependant elle disait toujours la vérité, parce qu'elle l'aimait toujours ; les mauvaises langues s'en irritaient davantage et formaient de fausses accusations contre elle ; mais son divin époux ne l'abandonnait pas, et elle en conserve le souvenir quand elle dit : *Vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient.*

Celui qui a fait la loi a promis de récompenser ceux qui l'observeraient et de punir ceux qui la violeraient; il dit dans le Lévitique : *Vous ne calomnierez point votre prochain, et vous ne l'opprimerez point par violence* (*Levit.*, XIX, 13). C'est nous dire : Vous n'accuserez pas faussement votre prochain, car les fausses accusations sont de vraies calomnies, et ces calomnies ne sont imposées que pour avoir lieu d'opprimer avec plus de violence ceux que l'on accuse faussement. Les idolâtres, qui ne cherchaient que des moyens d'opprimer les chrétiens, avaient coutume de leur imputer tous les malheurs qui arrivaient : si le feu prenait à une ville, c'étaient les chrétiens qui l'y avaient mis ; si les fruits de la terre étaient gâtés par les grêles, par les pluies, par les sécheresses, c'étaient les chrétiens qui en étaient la cause ; si les ennemis entraient dans les provinces, s'ils désolaient les campagnes, s'ils pillaient les bourgs, s'ils prenaient les villes, c'étaient les chrétiens qui les attiraient; ils les accusaient d'être les auteurs de tous les maux ; c'était à eux à soutenir ces fausses accusations et à se consoler d'être traités comme leur maître, que les Juifs avaient accusé faussement de tant de différents crimes ; il était leur défenseur contre ceux qui les accusaient, en ce qu'il ne permettait pas que toutes ces fausses accusations fissent aucune impression sur leur esprit, non plus que *les paroles des lèvres souillées*, dont sainte Catherine a été délivrée.

Nous appelons *lèvres souillées* celles qui mangent la chair offerte aux idoles et qui boivent le vin qui leur a été présenté, croyant par là faire honneur à leurs prétendues divinités, et se persuadant qu'ils en retireront un grand avantage ; mais ces lèvres ne se contentant pas d'être souillées pour elles-mêmes, elles veulent encore souiller ceux à qui elles parlent. Les lèvres des empereurs païens et de tous les juges étaient souillées ; mais à quoi s'appliquaient-ils davantage, sinon à souiller les autres, tâchant par leurs douceurs, par leurs flatteries, par leurs belles promesses, à porter les fidèles, et particulièrement ceux qui avaient plus de jeunesse et de qualité, comme sainte Catherine, à rendre au démon le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. C'est pourquoi elle pouvait dire avec le prophète royal : *Ils me parlaient en apparence avec un esprit de paix, mais lorsqu'ils parlaient au milieu des peuples émus de colère contre moi, ils ne pensaient qu'à des tromperies.* Les tyrans se conduisaient de la sorte; leurs premiers discours étaient très-pacifiques, il ne parlaient que d'honneurs, que de richesses, que de plaisirs qu'ils devaient attendre, s'ils obéissaient à leurs édits. Le peuple idolâtre qui environnait leur tribunal les excitait encore à ne rien épargner pour les surprendre par leurs belles paroles ; mais Dieu, qui les assistait toujours, leur donnait un fort grand mépris de tous les avantages qu'on leur faisait espérer sur la terre, et leur découvrait la haine cachée sous les lèvres trompeuses, et par ce moyen il empêchait qu'ils n'en fussent souillés, ni que les médisances que l'on faisait d'eux fissent quelque impression sur leur esprit.

Vous m'avez délivrée des langues médisantes. Ce n'étaient pas les moins dangereuses, puisque le Saint-Esprit les compare tantôt à des serpents qui vous mordent en secret, tantôt à des aspics dont les lèvres sont pleines de venin, tantôt à plusieurs autres animaux qui n'ont que du fiel à donner ; l'on a besoin d'une puissante protection de Dieu, pour n'être pas intimidé de se voir environné de tant d'ennemis si cruels, qui en veulent à ce que l'homme a de plus cher et de plus précieux, qui est son honneur. N'est-ce pas ce que les idolâtres ont attaqué dans notre sainte et dans toutes celles qui ont imité son courage, les faisant passer pour des sorcières et des magiciennes ? ils ne faisaient en cela qu'imiter la médisance des Juifs, qui imposaient au Seigneur de chasser les démons au nom de Béelzébuth. Mais comme le Fils de Dieu ne s'arrêtait pas pour ces calomnies, et qu'il continuait toujours de prêcher la vérité, et de faire des miracles pour la soutenir, notre sainte de même ne laissait pas de condamner le culte des faux dieux comme une impiété, de reconnaître Jésus-Christ pour son Seigneur et son Sauveur, et de faire une profession publique de vivre selon son Évan-

gile. Cette fermeté avait multiplié le nombre de ses ennemis et les avait irrités contre elle ; de sorte que plus elle avait de courage, et plus ils étaient méchants ; mais elle se fait un plaisir de penser que Dieu l'a délivrée de tous ses persécuteurs.

Quand une fois la haine s'est emparée d'un cœur, sous prétexte d'un faux zèle de religion, il n'y a point de violence à laquelle on ne se porte : tantôt on est comme un lion rugissant qui ne respire que la vengeance, tantôt comme un bourreau impitoyable qui est tout prêt à donner la mort, et dans cet état on ne trouve personne qui vous rende justice. Voilà le péril où sainte Catherine s'est trouvée et où se trouvent souvent des serviteurs de Dieu ; des lions rugissants la veulent dévorer, des mains lui veulent ôter la vie, et le roi n'a que de l'injustice pour elle.

Il ne faut pas entendre par les paroles de l'Ecclésiastique : *Vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants qui étaient prêts à me dévorer*, ces animaux cruels et féroces qui ne se nourrissent que de carnage ; car si le prince des apôtres donne au diable le nom de lion, qui cherche de tous les côtés quelqu'un qu'il puisse dévorer, on peut aussi donner le nom de lion à ces hommes d'une humeur féroce qui nourrissent la haine dans leur cœur, qui la font paraître sur leur visage, dans leurs yeux, par leurs gestes et par toutes leurs paroles, parce qu'ils ne parlent que pour menacer, ne respirant que la vengeance. Aman, le premier ministre d'Assuérus, n'était-il pas un lion pour le peuple juif, et ne fut-ce pas la miséricorde de Dieu qui le délivra de ce lion rugissant qui était prêt à le dévorer, et qui se servit d'Esther, qui, voyant le roi en disposition de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait, lui dit : *O roi ! si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, je vous conjure de m'accorder, s'il vous plaît, ma propre vie et celle de mon peuple, pour lequel j'implore votre clémence ; car nous avons été livrés moi et mon peuple pour être foulés aux pieds, pour être égorgés et exterminés; et plût à Dieu qu'on nous vendît au moins, et hommes et femmes comme des esclaves ! Ce mal serait supportable en quelque sorte, et je me tairais en me contentant de gémir ; mais maintenant nous avons un ennemi impitoyable, dont la cruauté retombe sur le roi même. C'est cet Aman que vous voyez qui est notre cruel adversaire et notre ennemi mortel* (*Esther*, VII, 3, 4, 5). Si Aman était un lion rugissant pour Esther et pour son peuple, l'empereur païen en était aussi un pour sainte Catherine et pour tous les fidèles ; et si la miséricorde de Dieu a délivré Esther et les Juifs, cette même miséricorde a délivré Catherine et les chrétiens ; et quoique la haine de ses ennemis ait augmenté, elle n'a pas eu sujet de les craindre, puisque la protection de Dieu a augmenté aussi, l'ayant délivrée, comme elle dit, *des mains de ceux qui cherchaient à m'ôter la vie*. Selon la lettre, cela ne paraît pas vrai de notre sainte et de la plus grande partie des martyrs ; les païens, les juifs, les hérétiques se sont saisis d'eux ; ils les ont emprisonnés, ils les ont enchaînés, et jamais ils n'ont été un moment hors de leur pouvoir ; ils les ont tenus enfermés aussi longtemps qu'ils ont voulu, ils les ont exilés où ils ont trouvé bon ; enfin à leur égard ils ont pleinement satisfait leur malice, sans que Dieu les ait délivrés des mains de ceux qui cherchaient à leur ôter la vie. Si l'homme n'avait qu'une vie qui consiste dans l'union de l'âme et du corps, les paroles de l'Ecclésiastique ne conviendraient pas à notre sainte ; mais comme il en a une autre beaucoup plus précieuse et plus excellente, qui consiste dans l'union de Dieu avec l'âme par la foi et la charité ; que ce n'est que pour cette seule vie qu'il doit avoir quelque appréhension, le Seigneur lui ayant dit dans son Evangile de ne point craindre ceux qui ayant fait mourir le corps, ne peuvent rien faire davantage, il ne craint que ce qui est capable de faire mourir l'âme : c'est l'infidélité, c'est l'idolâtrie, c'est le péché mortel qui donnent la mort à l'âme. Les païens ne sauraient engager à renoncer à Jésus-Christ qu'en même temps ils n'ôtent la vie à cette principale partie de nous-mêmes ; et quand ce divin Sauveur a fortifié notre sainte pour l'empêcher de tomber dans la persécution, il est vrai de dire qu'il l'a délivrée des mains de ceux qui cherchaient à lui ôter la vie, plus celle de l'âme que celle du corps ; et c'est en quoi l'obligation qu'elle lui a est beaucoup plus grande, et s'augmente de qu'il a encore eu la bonté de la délivrer *d'un roi injuste*.

L'injustice que les empereurs, leurs gouverneurs et leurs juges exerçaient contre les chrétiens était d'autant plus injuste, qu'elle n'avait point de bornes ; s'ils avaient des richesses, ils se servaient du prétexte de la religion pour s'en saisir ; si c'étaient des filles de qualité qui eussent des avantages de la nature, c'était encore un prétexte pour les contraindre à les épouser. On se servait du même prétexte pour dépouiller les hommes de qualité de leurs charges et de leurs emplois ; de sorte que sous ce prétexte chacun se donnait la liberté de les attaquer dans leurs biens, dans leur honneur et dans leurs personnes, sans qu'ils sussent à qui demander justice ; car il suffisait qu'ils fussent chrétiens, pour croire que l'on avait droit de la leur refuser ; et les souverains étaient si injustes à leur égard qu'ils écoutaient avec complaisance toutes les dépositions que l'on faisait contre eux, quelque fausses qu'elles pussent être. Il n'est pas étonnant que des idolâtres qui ne connaissaient ni l'Evangile de Jésus-Christ, ni la loi de Dieu, aient été si injustes envers les chrétiens. Mais il est surprenant que des chrétiens qui disent connaître Dieu et sa loi, Jésus-Christ et son Evangile, fassent les mêmes injustices à des hommes qui n'ont point d'autre crime, sinon que sachant mieux la religion que les autres ils l'ob-

servent avec plus d'exactitude, et ils travaillent avec plus de fermeté à la faire observer aux autres. Mais ce Dieu très-injuste qui a dit *Il n'est pas bon de faire tort au juste* (*Prov.*, XVII, 26), rendra justice à un chacun, délivrant ses serviteurs, et punissant leurs ennemis ; et sa miséricorde, qui a toujours les yeux ouverts sur ceux qui sont à lui, a soin de les délivrer des tourments les plus cruels. C'est le troisième danger dont sainte Catherine se souvient avoir été délivrée par la bonté de son divin époux. *Vous m'avez délivrée des afflictions différentes, qui m'assiégeaient de toutes parts, de la violence de la flamme dont j'étais environnée, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu, de la profondeur des entrailles de l'enfer.* Une âme qui fait sa joie de témoigner à Dieu sa reconnaissance a beaucoup de plaisir de penser à tous les biens qu'elle a reçus de Dieu, et à tous les dangers dont il l'a préservée, parce qu'elle multiplie ses actions de grâces à proportion qu'elle repasse en elle-même ou quelque bien reçu, ou quelque péril évité. Ce n'est pas toujours parce que les bêtes féroces n'ont osé les approcher, ou parce que les machines préparées pour les tourmenter se sont brisées, ou parce que les bras des bourreaux se sont engourdis quand ils ont voulu les déchirer, ou parce qu'une lumière très-claire a dissipé les ténèbres de leurs cachots, ou enfin parce que le feu n'a eu que de la fraîcheur pour eux. Quelques-uns, depuis les jeunes Israélites jetés dans la fournaise de Babylone, ont éprouvé ce secours. Plusieurs autres ont été dévorés, déchirés, étouffés, brûlés, qui ne laissent pas néanmoins de chanter des cantiques de reconnaissance ; parce qu'ils appellent avoir été délivrés de ces tourments, lorsque toute leur cruauté n'a pas eu la force d'abattre leur courage, ou leur faire dire ou faire la moindre chose contre la pureté de leur religion. Celui-là est vaincu par les tourments qui fait ce que celui qui le tourmente souhaite de lui ; et celui-ci en est victorieux, qui demeure ferme dans sa foi ; c'est ce que nous remarquons dans sainte Catherine, et c'est pour cela qu'elle proteste qu'elle ne cessera jamais de louer Dieu.

TROISIÈME PARTIE

Mon âme louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous tirez du péril, ô Seigneur, ceux qui vous attendent et que vous les délivrez de la puissance des nations. Des biens continuels demandent des remerciements continuels, les grâces que Dieu nous a faites sur la terre ne devaient pas se terminer avec notre vie ; elles étaient pour nous préparer le bonheur du ciel, elles regardaient l'éternité ; et par conséquent nous en devons bénir et louer Dieu présentement et toute l'éternité : c'est ce que sainte Catherine proteste qu'elle fera. *Mon âme louera le Seigneur jusqu'à la mort* ; je ne mourrai jamais et par conséquent je le louerai toujours ; que mon corps soit mis en pièces, que ma tête soit séparée de mon corps, cela ne m'empêchera pas de bénir et de louer mon Dieu, parce que ce ne sera pas une mort pour moi, elle n'en paraîtra une qu'aux yeux des fous ; mais les sages sauront bien que je continue à vivre, ou plutôt que je commence une vie infiniment plus parfaite que celle dont je jouissais ; c'est pourquoi ils appellent naissance ce jour que les fous nomment mort. Que toutes les nations s'élèvent donc contre moi, que les empereurs assemblent leurs juges et leurs bourreaux, que les prêtres des idoles s'unissent avec les plus savants de leurs philosophes, je ne crains ni leur puissance, ni leurs entreprises : j'ai mis toute mon espérance au Seigneur, il me délivrera de tout ce qui peut être contraire au bonheur de mon âme. Soyons dans les mêmes sentiments que sainte Catherine ; disons avec elle : *Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur, je raconterai toutes vos merveilles* (*Psal.* IX, 1). Remercions Dieu de toutes les manières dont nous sommes capables de le faire, conservons avec soin le souvenir de toutes les grâces que Dieu nous a faites, pensons-y souvent, et faisons-en le sujet le plus ordinaire de nos méditations ; et nous aurons l'avantage de louer Dieu jusqu'à la mort et de le louer pendant une heureuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ.

(30 *novembre.*)

Ambulans autem Jesus juxta mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus, etc. (*Matth.*, IV, 18-21).

Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs.

Si nous considérons le Seigneur comme un homme, nous ne trouverons rien de mystérieux dans sa marche le long de la mer de Galilée, parce que c'était un pays très-abondant, où il y avait plusieurs villes et où l'on pouvait avoir continuellement à faire ; mais si nous le regardons comme un Dieu, Sauveur des hommes, nous connaîtrons que cette marche est toute mystérieuse. Il n'y avait pas longtemps que Jésus était sorti du désert, après s'y être retiré et avoir jeûné quarante jours. Il ne faisait que commencer à prêcher la pénitence, il voulait avoir des disciples ; c'est pour ce sujet qu'il marche le long de la mer de Galilée, comme un capitaine qui, ayant formé le dessein de faire des conquêtes, va dans les provinces où il sait qu'il y a plus d'hommes généreux pour y lever des soldats. Notre divin Sauveur est venu dans le monde non point pour le condamner, mais pour le sauver ; son dessein par conséquent est de faire la conquête des âmes, il veut des pêcheurs pour les occuper à pêcher des hommes. Il marche pour cela le long de la mer de Galilée, parce qu'il sait qu'il doit y en trouver quatre, qu'il a résolu

de prendre. Nous avons donc à considérer aujourd'hui la conduite du Seigneur à l'égard de saint André, dont nous solennisons la fête; nous ne saurions mieux en faire les éloges que de suivre ce que l'Evangile nous en dit. Prions le Saint-Esprit de nous éclairer, et la Vierge de nous obtenir les grâces qui nous sont nécessaires. *Ave*, etc.

DIVISION.

Plusieurs prétendent que l'évangile de ce jour ne nous marque que la seconde vocation de saint André, qui avait selon eux été déjà appelé du Seigneur, lorsqu'ayant entendu dire à son maître saint Jean-Baptiste : *Voilà l'Agneau de Dieu* (*Joan.*, I, 36), il suivit Jésus-Christ, qui, s'étant retourné et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : *Que cherchez-vous?* (*Ibid.*, 38.) Ils lui répondirent : *Rabbi*, c'est-à-dire maître, *où demeurez-vous?* Il leur dit : *Venez et voyez* (*Ibid.*, 39); ils vinrent et virent où il demeurait. Saint André était accompagné pour lors d'un autre disciple de saint Jean, dont on ne dit point le nom. Voilà cette première vocation de notre apôtre, le divin Sauveur lui ayant dit : *Venez et voyez;* cependant il n'est point dit qu'il lui ait rien ordonné dans cette rencontre; aussi continua-t-il d'être disciple de saint Jean, et ce ne fut qu'après que ce généreux précurseur eut été mis en prison par le commandement d'Hérode et par la suggestion d'Hérodias sa concubine, que le divin Sauveur l'appela formellement et qu'il parut disciple du Messie. C'est pourquoi nous devons dire que c'est aujourd'hui la vraie vocation de saint André à l'apostolat. Mais si d'une part nous considérons la force et la bonté avec laquelle le Seigneur l'appelle, de l'autre nous devons considérer avec quelle soumission il répond à cette divine vocation. Ce sont deux circonstances essentielles de notre évangile : la première de quelle manière saint André est appelé; la seconde de quelle manière cet apôtre répond, et de ces deux circonstances nous tirerons deux instructions très-importantes : la première en voyant comment Dieu nous appelle, la seconde en considérant comment nous répondons. Voilà ce qui sera le sujet des deux parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leur filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs; et il leur dit : Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Nous devons remarquer dans ces deux versets tout ce que le Seigneur fait pour appeler notre apôtre : 1° il le voit, 2° il lui parle, 3° il lui apprend ce qu'il a dessein de faire de lui. Il le voit occupé à ce qui était de son emploi, *car il était pêcheur*, et il le voit jetant son filet dans la mer; il lui parle, lui disant : *Suivez-moi;* il lui apprend ce qu'il a dessein de faire de lui : *Je vous ferai pêcheur d'hommes.*

Jésus voit ces deux frères : il n'y a rien de caché à Dieu; que nous passions les mers les plus vastes et les plus étendues, que nous nous enfoncions dans les abîmes les plus profonds, que nous nous couvrions des ténèbres les plus épaisses et des nuits les plus sombres; que les portes, que les fenêtres soient fermées avec toute l'exactitude imaginable, l'œil de Dieu s'étendra partout, pénétrera tout, découvrira tout, verra tout; il ne faut donc point que nous disions : Qui est-ce qui nous voit? en quelque état et en quelque endroit que nous soyons. Cependant nous sommes obligés de dire que le Seigneur ne voit pas tout de la même manière et avec les mêmes sentiments; il y a des objets qu'il regarde avec complaisance; ces âmes, soumises à ses ordres, conformes à sa volonté, fidèles à l'exécution de ses lois, sont regardées de Dieu avec une complaisance amoureuse; ce qui fait dire au prophète royal que *les yeux du Seigneur sont attachés sur les justes, et que ses oreilles sont attentives à leurs prières.* Il y en a d'autres qu'il regarde avec compassion, comme la veuve de Naïm qui pleurait amèrement la mort de son fils unique; d'autres qu'il regarde avec miséricorde, comme saint Pierre après qu'il l'eut renoncé trois fois; d'autres enfin qu'il regarde avec colère, comme les pharisiens qui l'observaient pour le surprendre dans ses paroles et dans ses actions de charité. Le Seigneur regarde aujourd'hui saint André et son frère d'un œil d'amour, mais d'un amour de préférence, comme un homme qui serait dans un cabinet rempli d'un grand nombre de pièces rares, curieuses et précieuses; il regarderait tout cela, mais il le regarderait d'une manière bien différente; il y en a qu'il regarderait avec mépris comme étant fort mal faites; d'autres qu'il regarderait avec horreur, représentant des postures et des nudités honteuses et scandaleuses, qui sont la cause de la damnation du maître qui les possède et de ceux qui les regardent avec plaisir; d'autres qu'il regarderait avec une certaine indifférence, n'ayant pour elles ni estime, ni mépris; d'autres enfin qu'il regarderait avec estime et avec complaisance; mais on pourrait dire que parmi celles qui l'arrêteraient davantage, s'il y en avait quelqu'une qu'il choisît pour lui, ce serait celle-là qu'il estimerait le plus et pour qui il aurait plus d'inclination. Disons la même chose du Seigneur; il marche le long de la mer de Galilée, il rencontre un grand nombre de personnes de tout état, de toute condition; il ne s'arrête point à cela, il passe ou il les laisse passer; mais quand il est à l'endroit où est notre apôtre, il s'arrête, il le regarde, et, par une préférence amoureuse, il le choisit pour lui; de sorte qu'on peut dire de saint André et des autres apôtres ce que le Seigneur a dit du souverain pontife Aaron : *Je l'ai choisi de toutes les tribus d'Israël, pour me servir de prêtre, pour monter à mon autel, pour m'offrir des parfums* (I *Reg.* II, 28). *Ah! Seigneur, que celui-là est heureux que vous avez choisi!* (*Psal.* LXIV, 5.) C'est le prophète royal qui se récrie de la

sorte, et il parlait de son propre bonheur, parce qu'il savait que Dieu avait eu la bonté de le choisir, non-seulement pour en faire un roi, mais, ce qui est plus glorieux et plus avantageux, pour en faire son serviteur. Car cette élection du Seigneur est une preuve de son amour; et pouvait-il aimer davantage saint André que de le distinguer de tant d'autres Juifs pour lesquels il semble qu'il n'a pas d'yeux? Mais il ne faut point que nous nous persuadions que Jésus-Christ n'ait regardé notre apôtre que d'une manière sensible et corporelle, et qu'il ne se soit arrêté qu'à ce qui en paraissait à l'extérieur. Il le regarde d'une manière spirituelle, pénétrant jusque dans son cœur; et ne savez-vous pas ce que Dieu dit à son prophète Samuël, en lui apprenant qu'il avait choisi un des enfants d'Isaïe pour en faire le roi de son peuple. Il l'avertit en même temps de ne pas considérer sa bonne mine, ni la grandeur de sa taille, parce que je l'ai abaissé et que je ne juge pas des choses comme les hommes les voient, *car l'homme ne voit que ce qui paraît au dehors, mais le Seigneur regarde le fond du cœur* (I *Reg.*, XVI, 7); c est de cette manière qu'il juge de saint André et qu'il le regarde, non point par ce qu'il est, mais par ce qu'il en peut faire. Un lapidaire voit des diamants bruts; il en choisit quelques-uns, non point à cause de ce qu'ils sont actuellement, mais à cause de ce qu'il en peut faire, et qu'il connaît que, les ayant taillés et polis, il en fera des diamants d'un fort grand prix. Le Seigneur fait de même à l'égard de saint André; il le choisit, connaissant ce que par sa grâce il en peut faire; c'est pourquoi l'Evangile remarque qu'*il le vit jetant son filet dans la mer, car il était pêcheur;* il le vit par conséquent occupé à faire ce qui était de son devoir. Car que doit faire un pêcheur? Jeter des filets dans la mer, raccommoder des filets quand ils sont rompus. Que font Jacques et Jean, son frère? Ils raccommodent leurs filets. Que font André et Pierre, son frère? Ils jettent les filets. Il ne les trouve pas occupés à peindre, à s'entretenir de nouvelles, à lire les histoires du temps; ils étaient pêcheurs, et ce n'étaient point là les occupations des pêcheurs Qu'il serait avantageux pour nous, mes frères, que Dieu nous trouvât et nous vît toujours faisant les actions qui sont de notre état et de notre condition! c'est à quoi on ne pense point autant qu'on le devrait. Le Seigneur a dit: *Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour, la nuit viendra, dans laquelle personne ne peut agir* (*Isa.*, IX, 4). Si le Fils de Dieu a cru être obligé de faire tout ce que son Père, qui l'avait envoyé au monde, lui avait commandé de faire; s'il regardait le temps de sa vie comme un jour pendant lequel il devait accomplir l'ouvrage qui lui avait été donné à faire, et le temps de sa mort comme une nuit pendant laquelle on ne travaille plus, mais on se repose, tous les chrétiens doivent être dans ce même sentiment et suivre cette pratique; faire ce que Dieu, qui les a envoyés au monde, leur a donné à faire pendant qu'il est jour, c'est-à-dire pendant leur vie, parce que dès que la nuit sera venue, ou, si vous voulez, après leur mort, ce ne sera plus le temps de s'acquitter de son devoir. Mais faisons une petite réflexion, et pensons, si le Seigneur venait présentement, combien trouverait-il de chrétiens dans tous les états, dans toutes les conditions, depuis les prêtres et les religieux, jusqu'aux moindres personnes du monde, occupés à ce qui est de leur obligation? on peut dire très-peu; chacun s'applique à savoir et à faire ce qui est du devoir des autres, et très-peu pensent à ce qui est de leur engagement. Vous trouverez des prêtres et des religieux qui ne s'appliquent, les uns qu'à savoir et à pratiquer parfaitement ce qui regarde les avocats, les notaires, les procureurs, les sergents; les autres qu'à ce qui appartient aux médecins, aux apothicaires et aux chirurgiens, et ils ne s'occupent point à savoir la sainte Ecriture, les conciles et les Pères; et quand Dieu trouvera ces prêtres et ces religieux occupés aux affaires du barreau ou de la médecine, quel jugement en fera-t-il? jettera-t-il sur eux des regards favorables? Vous trouverez des présidents, des conseillers qui se rapportent de toutes les affaires à leurs secrétaires, et ils passent leurs temps avec des femmes, ils jouent et ils se divertissent; et quand ces juges auront passé toute leur vie dans de vains amusements avec des femmes oisives, et qu'ils auront appris toutes les finesses et les délicatesses de l'hombre et de la bête, pour qui passeront-ils devant Dieu? Vous trouverez des filles et des femmes qui ne se sont appliquées qu'à jouer, qu'à danser, qu'à chanter, qui n'ont lu que des historiettes et des satires, qui n'ont étudié que l'air et la mode du monde; que deviendront toutes ces personnes que Dieu ne trouvera point, comme saint André jetant son filet dans la mer, *parce qu'il était pêcheur?* Hélas! il ne pensera point à eux, il ne leur parlera point obligeamment, comme il parle à notre saint apôtre, à qui il dit: *Suivez-moi.*

Ce n est pas aujourd'hui la première fois que le divin Sauveur parle à notre apôtre; il avait déjà demeuré quelque temps avec lui, comme nous l'apprenons de l'évangéliste saint Jean, qui nous dit qu'André, frère de Simon Pierre, avait passé tout un jour avec lui; ce n'était point dans le dessein de s'attacher à lui, mais seulement d'en être instruit, et connaître où il demeurait, afin de le pouvoir consulter quand il en aurait besoin, comme si lui et l'autre disciple avaient voulu observer ce que l'Ecclésiastique conseille à tous les hommes, quand il leur dit: *Si vous voyez un homme sensé, allez le trouver dès le point du jour, et que votre pied presse souvent le seuil de sa porte* (*Eccli.*, VI, 36). Le Saint-Esprit se sert de cette expression pour nous marquer que, n'y ayant rien de plus grande conséquence que la conversation avec un homme sage, nous devons aller le voir si souvent que nos pieds, pour ainsi dire, usent le seuil de sa

porte. Saint André avait connu qu'il n'y avait rien de plus sensé que celui dont son maître saint Jean avait rendu témoignage; c'est pourquoi il souhaitait de savoir sa demeure, afin de lui pouvoir rendre de fréquentes visites. Voilà un avis qui serait de grande conséquence pour les chrétiens; s'ils ne savaient jamais où demeurent les personnes libertines, mondaines, débauchées, qui vivent comme les païens; s'ils n'avaient aucun commerce avec eux, et qu'ils ne leur rendissent aucune visite et qu'ils ne les attirassent point chez eux, ils se conserveraient exempts d'un grand nombre de péchés que la seule compagnie des pécheurs leur fait commettre, puisque, selon le prophète royal, *on se pervertit avec ceux qui sont déjà pervertis*, et qu'il est très-aisé de se revêtir des mauvaises qualités de ceux que l'on fréquente, comme on se noircit en demeurant exposé au soleil; et l'Ecclésiastique nous confirme dans cette pensée, quand il dit : *Celui qui touche la poix en sera gâté, et celui qui se joint au superbe deviendra superbe* (*Eccli.*, XIII, 1); dites de même : Celui qui se joindra au médisant deviendra médisant; celui qui se joindra à l'impudique deviendra impudique; celui qui se joindra à l'impie deviendra impie. C'est pourquoi il est très-nécessaire d'en éviter toutes les approches, d'en ignorer même la demeure, si cela se peut, comme on évite de toucher la poix, l'huile, la boue, parce que, quelque légèrement qu'on les touche, on se gâte toujours. Mais aussi il est très-important de connaître les personnes sages et vertueuses, d'en savoir la demeure et de les visiter souvent; c'est un conseil que l'Ecclésiastique nous donne : *Trouvez-vous*, dit-il, *dans l'assemblée des vieillards, et unissez-vous de cœur à leur sagesse, afin que vous puissiez écouter tout ce qu'ils vous diront de Dieu, et que vous ne laissiez perdre aucune de leurs excellentes maximes* (*Eccli.*, VI, 35). C'est une semblable pratique qui a disposé saint André à ce haut degré de sainteté où il est parvenu depuis, n'ayant eu commerce qu'avec ce qu'il y a eu de plus saint dans Israël: d'abord avec saint Jean-Baptiste, qui n'avait point son semblable parmi tous les enfants des femmes; ensuite avec Jésus-Christ, la source de la grâce et la sainteté même. Saint Augustin (tract. 7. *in c. I Joan.*, num. 9), parle avec une espèce de ravissement du bonheur de saint André, d'avoir passé un jour et une nuit avec le divin Sauveur. Quel heureux jour, quelle heureuse nuit! s'écrie-t-il; qui est-ce qui nous fera la grâce de nous apprendre ce qu'ils ont entendu dire au Seigneur pendant ce jour et cette nuit? Saint André et son compagnon n'en ont fait aucune confidence à personne; ce n'est point à nous à deviner, et sous prétexte de je ne sais quelle spiritualité, ce n'est point à nous à vouloir révéler des mystères que le Seigneur n'a point voulu nous découvrir. Mais suivons le conseil de saint Augustin, qui dit (*loc. cit.*) que nous nous préparions nous-mêmes une maison dans notre cœur dans laquelle le Seigneur puisse venir, afin qu'il nous instruise et qu'il s'entretienne avec nous. Saint André a été chercher le Seigneur, et il faut que le Seigneur nous cherche; saint André est entré dans la maison du Seigneur, et il faut que le Seigneur entre dans notre cœur comme dans sa maison; saint André a demeuré avec le Seigneur dans sa maison, il s'est entretenu avec lui, il en a été instruit; il faut que le Seigneur demeure avec nous dans notre cœur, qu'il nous parle et qu'il nous instruise. Mais pour mériter cet avantage, il est absolument nécessaire que nous suivions le conseil de saint Augustin, que nous préparions tellement notre cœur, qu'il puisse servir de demeure à notre adorable Sauveur. Mais comment y pourra-t-il demeurer, si ce cœur n'est vide du monde, de la créature et de nous-mêmes? s'il n'y demeure pas, il ne nous parlera point, il ne nous instruira point. Il ne faut pas seulement qu'il soit vide de ce qui déplaît au Seigneur, il faut encore qu'il soit orné de ce qui lui est le plus agréable; ce sera pour lors qu'il demeurera dans ce cœur, non pas un jour, non pas une nuit, mais tout le temps de notre vie; qu'il nous parlera, qu'il nous instruira, comme il parle à notre apôtre. On peut assurer que ce qu'il lui dit aujourd'hui n'est qu'une suite de ce divin entretien, parce qu'il lui dit très-peu de chose, *Suivez-moi*; cependant il est entendu, comme s'il avait fait un long discours. Nous voyons ordinairement que des personnes qui ont eu de longs entretiens ensemble sur des affaires qu'ils ont dessein d'entreprendre, lorsqu'ils se rencontrent, se disent peu de paroles, et cependant comprennent des choses de très-grande conséquence. Notre divin Sauveur avait entretenu saint André, qui n'avait pas manqué de faire confidence à son frère Simon Pierre du bonheur qu'il avait eu de trouver le Messie, c'est-à-dire le Christ, et ensuite de l'amener à Jésus; je puis dire qu'il ne pouvait jamais témoigner à son frère un amour plus parfait qu'en lui faisant part de son bonheur et en l'amenant à Jésus. Nous voyons que les meilleurs frères du monde tâchent de faire part à leurs frères des avantages qu'ils possèdent : si ce sont de riches marchands, ils les associent avec eux; si ce sont des financiers, ils les font entrer dans leurs traités; si ce sont des évêques, des abbés, ils nomment leurs enfants à des bénéfices; s'ils ont du crédit à la cour, ils leur procurent des emplois où il y a de l'honneur et de l'argent à gagner, et ils croient par ce moyen s'acquitter de tout ce qu'ils doivent à la nature. Mais où en trouvez-vous qui se mettent en peine de mener leurs frères, leurs parents, leurs amis à Jésus-Christ, qui travaillent à les rendre de vrais chrétiens, afin de leur procurer un bonheur éternel? Il y en a peu, et c'est à quoi les parents ne pensent point; et ils y pensent si peu, qu'ils ne considèrent pas seulement s'ils sont dignes de l'emploi, de la charge, du bénéfice qu'ils

leur procurent, pourvu qu'ils les élèvent et qu'ils les enrichissent, ils sont contents; et les uns et les autres se rendent indignes d'entendre la voix de Dieu et d'apprendre sa volonté, comme saint André a mérité de l'apprendre; le Seigneur lui ayant fait connaître à quoi il avait dessein de l'employer, lui disant : *Je vous ferai pêcheur d'hommes.*

Le Seigneur a voulu choisir des apôtres dès le commencement de sa mission, afin qu'ayant été témoins de toutes ses actions et ayant entendu toutes ses paroles, ils pussent dire, après son ascension, avec une parfaite assurance : *Nous ne pouvons point nous dispenser de parler de ce que nous avons vu et entendu* (*Act.*, IV, 20). Il était donc leur maître, les enseignant, non-seulement par ce qu'il leur disait, mais encore par ce qu'il faisait en leur présence, afin qu'ils fussent les maîtres des hommes et qu'ils les instruisissent par leurs paroles et par leurs actions; c'est pourquoi en leur commandant de le suivre, il leur apprend à quoi il les destine. Vous vous êtes occupés depuis que vous êtes au monde à pêcher des poissons, votre emploi dorénavant jusqu'à la fin de votre vie sera de pêcher des hommes; vous prenez des poissons dans vos filets, vous les retirez de la mer; la parole de Dieu, accompagnée de vos prières et de vos bonnes œuvres, soutenue de vos miracles, sera un filet dans lequel vous prendrez les hommes pour les retirer de cette mer orageuse du monde, dans laquelle ils sont continuellement en danger de faire naufrage, à cause des différentes passions qui s'élèvent dans le cœur, à cause de tant d'objets qui se présentent pour solliciter la chair et les sens, à cause de la malice des démons et du mauvais exemple des libertins. Mais quand vous retirez les poissons de la mer, c'est pour les faire mourir sans espérance de vie; et quand vous retirerez les hommes du monde, vous les ferez mourir à eux-mêmes, afin qu'ils vivent éternellement avec Dieu. Mais pour consommer le parallèle qui se trouve entre la pêche des poissons et la pêche des hommes, il faut que nous remarquions que les pêcheurs, en jetant leurs filets, ne savent point ni combien de poissons ils prendront, ni de quelle espèce : cela est réservé à la Providence. Car si elle dit qu'il ne tombe point un oiseau du ciel sans sa permission, il n'entre pas aussi un seul poisson dans le filet, sans sa même permission. Les prédicateurs sont les pêcheurs des âmes, ils jettent le filet de la parole de Dieu quand ils pêchent; mais ils ne savent point ce qu'ils prendront, combien d'âmes ils gagneront au Seigneur; Dieu seul en a la connaissance, car c'est lui seul qui peut convertir les âmes. Tout ce que doivent faire les pêcheurs de poissons, c'est d'avoir de bons filets, de les laver et de les raccommoder souvent, et de ne pas souffrir qu'il y ait des mailles rompues, par lesquelles les poissons pourraient s'échapper, enfin de ne pas s'épargner pour jeter le filet. Je dis la même chose à tous ceux qui font le métier des apôtres, et qui sont destinés de Dieu pour pêcher des âmes; tout ce qu'on demande d'eux, c'est qu'ils sachent et qu'ils méditent la sainte Ecriture, qu'ils prient et qu'ils s'exercent dans les bonnes œuvres, pour avoir toujours de bons filets; qu'ils les lavent par la pénitence qu'ils feront pour eux et pour leurs auditeurs; qu'ils les raccommodent, ne permettant point que le désir de plaire, de se faire estimer, d'acquérir quelque avantage temporel, que la crainte de quelque disgrâce de la part du monde ne rompent leurs filets, et ne soient cause que les poissons n'échappent et n'empêchent même de les prendre. Le Seigneur appelle donc André et Simon Pierre, son frère, et les avertit en même temps qu'il ne leur commande point de le suivre pour vivre dans l'oisiveté, ne se fatiguant plus pour gagner de quoi se donner tout ce qui est nécessaire. Ce serait un grand abus de s'engager dans l'état ecclésiastique ou dans le cloître, pour n'être occupé d'aucun soin, pour se décharger de toutes sortes d'emplois, et passer ses jours dans un repos, qui est une vraie oisiveté et qui est la racine d'un grand nombre de maux. Le prophète royal nous dit, parce qu'*ils ne se trouvent point obligés à travailler comme les autres hommes*, pour avoir de quoi se nourrir, de quoi se loger, de quoi se vêtir; ils ne sont pas même exposés à tous les différents accidents de la vie; ils ne sont tourmentés ni de chagrins, ni d'inquiétudes. Une vie si douce, si tranquille, si assurée dans la jouissance de toutes les commodités de la terre, est sujette à l'orgueil, comme nous dit le prophète royal, et à un grand nombre d'autres désordres. Le Seigneur ne nous appelle donc pas à sa suite pour ne rien faire, mais pour travailler. Mais quoique l'emploi de pêcher des âmes soit le plus noble et le plus avantageux de tous les emplois, il n'est pas permis à chaque particulier, sous prétexte de zèle, de se donner à lui-même cet emploi, de jeter le filet de son autorité; il n'appartient qu'au Seigneur de faire des pêcheurs d'hommes. Il le dit à notre apôtre et à son frère : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes;* remarquez cette parole, *je vous ferai :* c'est moi seul qui ai droit de vous appeler; c'est moi seul qui donne l'emploi que vous devez avoir; c'est moi seul qui vous dis ce que vous devez faire. Que tous ceux qui briguent et qui sollicitent des bénéfices; que tous ceux qui briguent et qui sollicitent des chaires dans Paris, qui n'en veulent point dans de petites églises, qui n'en veulent point dans les provinces, qui n'en veulent point dans les villages et dans les hôpitaux; que tous ceux-là pensent si le Seigneur leur a dit : *Venez après moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes;* qu'ils pensent s'ils se sont occupés à bien préparer des filets; je ne dis pas de ces filets qui ne prennent que les oreilles, et qui ne prennent pas les cœurs; qu'ils pensent s'ils ont attendu dans la retraite, dans la prière, dans la méditation des saintes Ecritures, que les pasteurs et les évêques

qui tiennent la place de Jésus-Christ leur aient dit: *Venez après moi*, allez dans un tel endroit pêcher des âmes; ils n'ont écouté que leurs inclinations ou leurs intérêts; ils ont jeté des filets, mais si fins et si délicats, des filets de soie, d'or et d'argent, et des filets qui n'ont amassé que des herbes, de l'écume et du limon. Ce ne sont pas là les filets de notre apôtre, qui entend la voix de Jésus-Christ, qui l'appelle et qui y répond d'une manière très-édifiante pour nous. C'est ce qu'il faut que nous considérions dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Aussitôt André et Simon Pierre quittèrent leurs filets et suivirent Jésus. Nous voyons dans ce verset toutes les qualités d'une parfaite correspondance, et toutes les paroles sont essentielles, il n'y en a pas une qu'on puisse passer: *aussitôt*, c'est la première; *ils quittent leurs filets*, c'est la seconde; *et le suivirent*, c'est la troisième. La première marque la promptitude, *aussitôt;* la seconde marque la générosité, *ils quittèrent leurs filets;* la troisième marque la constance, *ils le suivirent;* ce qui nous apprend qu'il faut correspondre à notre vocation promptement, généreusement et constamment.

La vie des saints est pleine de plusieurs actions, qui sont d'une grande édification pour ceux qui les considèrent; et c'est principalement pour cela que l'Eglise en solennise la fête, pour nous les proposer comme des modèles et pour nous exhorter à les imiter. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, dans le second sermon qu'il a fait de saint André, que si nous considérons tout ce que cet apôtre a fait, nous trouverons un grand nombre de choses capables d'édifier nos âmes, et que dès le premier moment de sa conversion il nous a donné un grand exemple d'une parfaite obéissance, que tous les chrétiens sont obligés d'imiter, n'y ayant point de christianisme sans une vraie obéissance, et l'obéissance n'est jamais vraie que lorsqu'elle est prompte. Car tous ceux qui tardent à obéir, parce qu'ils veulent examiner ce qu'on leur ordonne, ils veulent juger, ils veulent prendre leur temps, tous ceux-là suivent leurs inclinations et font leur propre volonté; ils obéissent volontiers quand, dans ce qu'on leur ordonne, il n'y a rien qui choque leur esprit, qui s'oppose à leur inclination, qui soit contraire à leur intérêt. Si ces oppositions et ces contrariétés s'y trouvent, ils refusent d'obéir, ils chercheront toutes sortes de raisons pour vous prouver qu'ils n'y sont point obligés; ces chrétiens ne sont jamais obéissants, ils ne le sont pas même dans le temps qu'ils obéissent, parce qu'ils n'obéissent qu'à cause qu'ils n'ont aucune répugnance à faire ce qu'on leur ordonne; et ils sont résolus de ne point obéir dès que ce qu'on leur commandera sera opposé à leur plaisir ou à leur intérêt. Ce qui donne sujet de dire que la promptitude est comme l'âme de l'obéissance; c'est ce que nous voyons dans saint André; le Seigneur lui commande, et aussitôt il écoute ce qui lui est ordonné; il ne raisonne point, il ne juge point, il ne se met point en peine où il prendra de quoi vivre; il ne s'embarrasse point comment il pourra travailler au salut des âmes, n'ayant aucune science; il ne s'arrête à aucun des raisonnements que la sagesse du monde et la prudence de la chair auraient été capables de faire; et c'est par cette pratique que ce que nous faisons est agréable à Dieu, parce qu'*il aime ceux qui donnent avec plaisir.* Comment peut-on mieux faire connaître que l'on obéit avec joie, que lorsqu'on obéit promptement? Vous dites, vous autres, que celui qui donne promptement donne deux fois; c'est-à-dire qu'on lui a une double obligation, et de ce qu'il a donné, et de la promptitude avec laquelle il l'a donné; vous dites au contraire de ceux qui ne donnent qu'après avoir épuisé la patience de ceux à qui ils donnent, qu'après les avoir lassés et mortifiés par des rebuts insupportables, l'on n'a aucune obligation à ceux qui donnent de la sorte, parce qu'ils n'ont aucun dessein de nous faire plaisir, ils ne pensent qu'à suivre leur humeur. Pourquoi n'en userez-vous pas à l'égard de Dieu comme vous voulez que les hommes en usent à votre égard? Vous voulez qu'ils vous donnent promptement quand vous leur demandez quelque chose qui vous est nécessaire, vous voulez qu'ils vous servent promptement quand vous exigez d'eux quelque service; un valet paresseux, qui a de la lenteur, qui ne fait point les choses que vous lui prescrivez, au temps que vous le souhaitez, qui s'amuse à tout ce qu'il trouve dans les rues, et qui retarde à vous venir rendre compte d'une commission, ce valet vous est insupportable, vous le querellez, vous le chassez de votre maison; rendez-vous justice, donnez à Dieu de la manière que vous voulez que les hommes vous donnent; obéissez à Dieu comme vous voulez que les créatures qui vous sont soumises vous obéissent. Quoi! vous prétendez qu'on vous donne dès que vous avez demandé, qu'on vous obéisse dès que vous avez parlé, pendant qu'il y a peut-être plusieurs années que vous refusez à Dieu ce qu'il vous demande, et que vous tardez de lui obéir! Dieu ne vous jugera-t-il pas de la même manière que vous jugez vos serviteurs? vous les appelez paresseux, vous dites qu'ils ne valent rien; ne vous appellera-t-il pas *un serviteur méchant et paresseux?* Ne vous traitera-t-il pas comme vous traitez vos serviteurs? Vous les chassez de vos maisons, ne voulant pas loger, nourrir et donner des gages à des serviteurs paresseux: Dieu ne vous chassera-t-il pas de sa maison? voudra-t-il vous loger dans son royaume, vous nourrir de ses viandes célestes avec les patriarches, et vous donner des récompenses éternelles, quand vous aurez retardé jusqu'à la mort à lui obéir? Souvenons-nous, dit saint Jean Chrysostome (*in cap. IV Matth.*)

que Dieu demande que nous lui obéissions comme saint André lui a obéi ; il est appelé au plus fort de son ouvrage, il ne demande point d'achever sa pêche, de retourner à sa maison pour y donner quelque ordre ; il obéit aussitôt, il quitte tout, *il laisse là ses filets ;* peut-on répondre à la voix de Dieu avec plus de dégagement et plus de générosité ?

Il faut une grâce puissante dans un cœur généreux, pour obliger à renoncer à ce que l'on a le plus aimé, à quitter ce qu'on a cru le plus nécessaire ; on peut avoir de la piété sans être encore capable de ce renoncement, qui demande quelque chose de plus élevé dans une âme qu'une dévotion ordinaire. Nous en avons un exemple dans l'Evangile, dans la personne de ce jeune homme, qui vient trouver le Seigneur pour savoir de lui quel bien il faut qu'il fasse pour avoir la vie éternelle ; Jésus lui répondit : ***Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements ;*** ce jeune homme répliqua : ***Je les ai gardés dès ma jeunesse***, que me reste-t-il donc à faire ? Jésus lui dit : ***Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, puis venez et me suivez*** ; ce jeune homme entendant ces paroles ***s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens*** (***Matth.***, XIX, 16 et seq.). Voilà un exemple admirable et que nous ne saurions révoquer en doute, puisque c'est le Seigneur lui-même qui nous le donne ; nous ne saurions douter que ce jeune homme n'eût de la piété, puisqu'il dit que dès sa jeunesse il avait observé les commandements de la loi, et le Seigneur ne lui demandait rien davantage pour avoir la vie éternelle. Mais pour arriver à la perfection, il était question d'un parfait renoncement à tout ce qu'il possédait, et c'est ce qu'il n'eut pas la générosité de faire. Le Seigneur lui parle comme à saint André, et lui dit même beaucoup plus qu'à cet apôtre à qui il dit seulement : ***Venez après moi, et je vous ferai pêcheur d'hommes ;*** mais il raisonne avec ce jeune homme, il lui fait le dénombrement de tous les commandements de la loi, il lui apprend en quoi consiste la perfection ; et il ajoute qu'il n'a qu'à venir et le suivre, quand il aura tout vendu, et qu'il en aura distribué le prix aux pauvres. Il était trop attaché à ses richesses pour se résoudre à ce renoncement ; il craignait que, ne les ayant plus, il ne manquât de toutes les choses nécessaires à la vie sans les pouvoir trouver. D'où vient que nous voyons une si grande différence entre saint André et ce jeune homme ? C'est que le premier n'avait point de cupidité, et le second en avait beaucoup. Si saint André en avait eu, il aurait eu autant de peine à quitter ses filets que ce jeune homme ses grandes richesses ; si ce jeune homme n'en avait point eu, il aurait quitté toutes ses richesses avec autant de promptitude que saint André quitta ses filets. Qu'il y en a peu qui imitent notre apôtre ! qu'il y en a qui ressemblent à ce jeune homme ! On veut être chrétien, avoir de la dévotion, se rendre digne de la vie éternelle ; mais on ne veut renoncer à quoi que ce soit, on prétend avoir toutes les choses de la vie commodément, agréablement et même abondamment ; on est triste comme ce jeune homme dès que, je ne dis point que l'on manque, mais seulement qu'on appréhende de manquer de ce qu'on souhaiterait pour se loger, pour se meubler, pour se vêtir, pour se nourrir, pour s'assister dans la maladie ; c'est qu'on se flatte que ce renoncement n'est point du tout d'obligation, qu'il n'est que pour les personnes qui veulent arriver à la plus haute perfection, et qu'on peut être vrai chrétien et se sauver sans cela. On raisonne de la sorte pour flatter la cupidité, qui est la maîtresse du cœur, quoiqu'on tâche de ne la pas voir et de se la cacher à soi-même, et on ne pense point qu'il y a des occasions où c'est une obligation de tout quitter, car c'est une obligation pour ceux que Dieu appelle ; et combien y en a-t-il qui ne pensent jamais si Dieu les appelle ? Cet homme, qui ne se sert de son argent que pour le luxe et la vanité des meubles, des bâtiments, des équipages, des habits, n'est-ce pas à lui une obligation de quitter ce qui lui est une occasion de fournir à son luxe et à sa vanité ? Cet homme qui n'emploie son argent que pour vivre d'une manière toute sensuelle, soit dans la nourriture, soit pour se vêtir, soit pour se coucher, soit pour se loger ; ne lui est-ce pas une obligation de quitter ce qui lui est une occasion d'entretenir sa sensualité ? Qui dira que ce n'était pas une obligation à ce riche de l'Evangile, qui était vêtu de lin et de pourpre, et qui faisait tous les jours des festins, de quitter ses richesses ? S'il les avait quittées, il se serait sauvé ; parce qu'il ne les a pas quittées, il est damné. N'est-ce pas assez que l'argent soit une occasion à ce particulier de ce damner, pour dire que Dieu l'appelle à le quitter ? Un ecclésiastique qui est entré dans un bénéfice par des voies défendues par les canons ; un officier qui a acheté une charge sans avoir aucune des qualités nécessaires pour s'en acquitter ; un homme qui est dans un commerce et dans un emploi où il ne fait que des gains injustes : je demande à ce bénéficier s'il peut douter que Dieu l'appelle à quitter son bénéfice, cet officier sa charge, cet homme son commerce et son emploi. Dieu ne vous appelle-t-il pas à vous sauver ? Il vous appelle donc à quitter ce qui est un obstacle à votre salut. Mais ce bénéfice est un obstacle au salut de ce bénéficier ; cette charge est un obstacle au salut de cet officier ; ce commerce, cet emploi est un obstacle au salut de ce partilier. Dieu les appelle donc à les quitter, puisqu'ils ne sauraient être sauvés s'ils ne les quittent ; voilà des réflexions que les hommes ne veulent point faire ; voilà cette voix de Dieu que les hommes ne veulent point entendre, parce qu'ils ne veulent rien quitter de ce qu'ils possèdent, quoique leur conscience leur dicte qu'ils ne le peuvent conserver sans se perdre. Surprenant aveuglement

des hommes! aimer mieux perdre son âme, qui doit vivre éternellement, que de quitter des biens qui doivent bientôt périr pour nous, puisqu'on sera obligé de les quitter à la mort! Ce qui oblige saint Grégoire de dire, dans une homélie qu'il a prêchée dans l'église de Saint-André le jour de sa fête (lib. I., hom., 5), que cet apôtre et son frère n'avaient vu aucun miracle qui pût les engager. Le Seigneur ne leur avait point encore parlé des récompenses éternelles qu'il préparait à ceux qui quitteraient toutes choses pour l'amour de lui; cependant à la première parole qu'il leur dit, ils quittent tout ce qu'ils avaient : et nous qui savons tous les miracles qu'il a faits, qui avons appris les récompenses qu'il nous promet, qui entendons les menaces qu'il nous fait, notre esprit orgueilleux ne saurait se résoudre à quitter volontairement ce que nous perdons tous les jours malgré nous! Que répondrons-nous au Seigneur, lorsqu'il nous jugera de ce que ni ses promesses, ni ses menaces, n'ont pu nous engager à quitter de faux biens, que nous ne pouvons retenir? Vous me direz peut-être : Qu'a donc quitté saint André, pour tant exalter la générosité avec laquelle il a abandonné tout ce qu'il possédait? Il n'avait presque rien, son frère et lui n'avaient pour toutes richesses que des filets et une barque. Saint Grégoire répond à cela (*loc. cit.*), qu'il ne faut pas considérer le bien qu'on a quitté, mais l'affection avec laquelle on l'a quitté ; celui-là, dit ce grand Pape, a beaucoup quitté, qui ne s'est rien réservé de tout ce qu'il possédait; celui-là encore une fois a beaucoup quitté, qui ayant peu a tout abandonné. Ce saint Pontife parlait de la sorte, parce qu'il savait que le Seigneur regarde plus à notre cœur qu'à nos mains; il n'a que faire de nos biens, mais il demande notre cœur. Vous savez ce qu'il dit en faveur de la pauvre veuve qui n'avait donné que deux deniers; cependant il proteste qu'elle a plus donné que pas un de ceux qui avaient fait des présents très-considérables, parce que les riches ne s'étaient incommodés en aucune façon par leurs offrandes, et la veuve, au contraire, avait renoncé à ce qui lui était absolument nécessaire. C'est pourquoi ne dites point : Je ne saurais imiter saint André, je n'ai rien à quitter; vous avez un cœur; qu'il n'ait aucun attachement à tout ce qu'il y a de temporel, qu'il n'aime que Dieu, et qu'il ne désire pas même les biens de la terre, et vous suivrez la doctrine des apôtres. Souvenez-vous de ce que dit saint Grégoire (*loc. sup. cit.*), que le royaume de Dieu vaut autant que vous avez à donner ; il a valu à Zachée la moitié de son bien, parce qu'il avait cela à donner; il a valu deux deniers à la veuve ; il a valu un verre d'eau à celui-ci, un morceau de pain à celui-là , les filets à saint André, parce qu'il n'avait que cela; quittez ce que vous avez, et Dieu sera satisfait, pourvu que vous le suiviez.

Remarquez qu'on ne dit point qu'il a suivi le Seigneur, et qu'après il a renoncé à tout ce qu'il possédait; mais il a tout quitté et il l'a suivi. C'est que nous devons considérer que s'il n'y a point d'union entre le ciel et la terre, parce que l'air se trouve entre deux, et qu'il est impossible que la terre s'élève jusqu'au ciel, et que le ciel descende jusqu'à la terre, parce que le ciel étant léger, il s'élève toujours, la terre étant pesante, elle s'abaisse toujours; ainsi ce qui est spirituel et ce qui est matériel ne pouvant s'unir ensemble, il faut qu'un cœur qui n'a point d'autre empressement que de posséder les biens spirituels renonce aux biens matériels. Il faut que celui qui veut suivre un Dieu quitte auparavant tout ce qu'il a de terrestre; car si celui qui est chargé d'un fardeau très-pesant ne saurait marcher, un chrétien chargé de l'affection du monde et de ses biens ne marchera point dans la voie de Dieu ; il n'y a qu'une seule chose dont il nous est permis de nous charger, c'est la croix. Le Seigneur dit à saint André : *Venez après moi;* et il dit après : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive.* Conformément à ces paroles, nous pouvons dire que, pour peu que nous possédions avec attache quelque chose des biens de la terre, nous sommes trop chargés et nous ne saurions plus suivre le Seigneur, qui va bien vite et qui court comme un géant ; et que quelques croix que nous ayons, quoique multipliées, quoique lourdes, quoique fâcheuses, nous ne sommes point chargés, et nous sommes en état de suivre le Seigneur. Nous voyons cela dans saint André; il a suivi le Seigneur, c'est-à-dire qu'il l'a imité parfaitement, c'est-à-dire qu'il s'est rendu semblable à lui dans ce qui est le plus opposé à la nature, dans ce qui est le plus contraire aux sens. On dit du Sauveur qu'*il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix;* voilà le plus profond de tous les abaissements. Que dit-on de saint André? qu'il a désiré la croix avec ardeur, qu'il l'a recherchée avec empressement, qu'il y est demeuré attaché avec joie. On dit que le Seigneur a refusé de descendre de la croix, quoique les prêtres, les pharisiens et les docteurs lui promissent de le reconnaître pour Fils de Dieu, s'il faisait ce miracle. On dit de saint André, qu'étant attaché à la croix, il se servit de tout le crédit qu'il avait sur le peuple pour arrêter son zèle, connaissant qu'il avait dessein de le détacher de la croix. Enfin le Seigneur, s'étant abaissé jusqu'à la mort de la croix, a mérité que Dieu l'élevât et lui donnât un nom qui est en gloire et en puissance au-dessus de tous les noms. Saint André est de même: pour avoir aimé la croix, pour l'avoir désirée, pour avoir eu de la joie de s'y voir attaché, le Seigneur l'a couronné de gloire et d'honneur devant Dieu et devant les hommes. Remarquez l'heureux sort des deux premiers disciples que Jésus-Christ a choisis pour en faire des apôtres, saint André et son frère Simon Pierre; ce sont eux qui ont cet avantage,

que le Seigneur les appelle les premiers; et à quoi se termine cette préférence? à la croix; ils meurent l'un et l'autre attachés à une croix. Que Dieu est admirable dans les marques d'amour qu'il donne à ses élus! Les rois du monde donnent des richesses, des honneurs, des plaisirs à leurs favoris; et le roi des rois donne sa croix à ceux qu'il aime. Un roi ne saurait plus favoriser son confident que de le faire asseoir dans son trône. La croix est le trône de Jésus-Christ, c'est de là qu'il attire toutes choses à lui, comme il le dit lui-même; peut-il plus favoriser ses élus que de les placer sur ce trône, qui n'est ignominieux que pour les juifs et pour les païens, et qui est glorieux pour les vrais chrétiens? Si nous sommes tels, nous imiterons notre apôtre, nous ferons notre joie et notre gloire de la croix, nous obéirons promptement à la voix de notre divin maître; nous dégagerons notre cœur et nous suivrons cet adorable guide par les sentiers les plus difficiles, par la voie la plus étroite, afin que nous ayons l'avantage de participer à son bonheur et à sa gloire; je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XIV.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

(3 *décembre.*)

Fratres, corde enim creditur ad justitiam, ore autem sit confessio ad salutem, etc (*Rom*, X, 10-18).

Mes frères, on croit de cœur pour obtenir la justice, et on confesse de bouche pour obtenir le salut.

L'Eglise s'étant servie de ces paroles le jour qu'elle a solennisé la fête de saint André, a cru qu'elles conviendraient encore très-justement à la fête de saint François Xavier. Le premier est un apôtre, le second est un homme vraiment apostolique; l'un et l'autre sont appelés à travailler à la conversion des âmes, quoique d'une manière différente. Jésus-Christ vivant commande à saint André de le suivre, parce qu'il l'a choisi pour le faire pêcheur d'homme; ce divin Seigneur, assis à la droite de son Père, appelle saint François pour se servir de lui dans la conversion des Indiens, et il l'appelle par des inspirations très-fortes et très-puissantes; de sorte que, comme les apôtres, il renonce à toutes choses, il abandonne tout, et se met en devoir de suivre le Seigneur partout où il voudra le conduire. Nous avons de quoi faire les éloges de notre saint François dans les paroles de saint Paul, qui ont servi aujourd'hui d'épître à la messe; nous n'avons qu'à les suivre. Demandons au Saint-Esprit qu'il nous en donne l'intelligence, et prions la sainte Vierge de nous l'obtenir. *Ave*, etc.

Non-seulement toute l'Ecriture divinement inspirée est très-utile pour nous apprendre toutes les vérités que nous devons savoir, et pour nous corriger de toutes les fautes dans lesquelles nous pouvons tomber, comme saint Paul nous le dit lui-même; mais de plus chaque partie de l'Ecriture nous est très-avantageuse, puisqu'elle renferme en soi des instructions très-importantes. Nous voyons cela dans cette petite partie de l'épître aux Romains, dont l'Eglise se sert aujourd'hui dans le divin sacrifice qu'elle offre à Dieu en l'honneur de saint François Xavier, puisque nous y trouvons tout ce que les hommes doivent faire pour être justifiés et sauvés, et tout ce que les apôtres et leurs disciples ont fait pour contribuer à leur justification et à leur salut. La première obligation des hommes est de croire et de confesser leur foi, croire de cœur et confesser de bouche; en croyant de cœur, ils obtiennent la justice; en confessant de bouche, ils obtiennent leur salut. Mais comme il est impossible qu'ils confessent de bouche, s'ils ne croient de cœur, ils ne croiront jamais de cœur, s'ils ne savent ce qu'ils doivent croire; ils ont besoin que Dieu leur envoie des ministres pour les instruire, leur apprenant toutes les vérités qu'ils doivent croire: ce qui les met dans l'obligation d'écouter les maîtres que Dieu leur donne, et de se soumettre à la doctrine qu'ils leur prêchent, soit pour la croire, soit pour la suivre dans la conduite de leur vie.

Dieu, par un effet de sa bonne volonté, avait résolu de donner aux Indiens la connaissance des vérités de sa religion, afin qu'ils fussent en état de croire de cœur et de confesser de bouche, et que par ce moyen ils fussent justifiés et sauvés. Pour cela un ministre zélé, fervent et éclairé, leur était nécessaire; Dieu leur envoie saint François Xavier, qui, comme un vrai apôtre oubliant la maison de son père et sa patrie, s'en va instruire ces nations nouvellement découvertes et leur apprend les vérités de l'Evangile; ce qui les met dans l'obligation de l'écouter et de lui obéir. Disons donc, en suivant les paroles de saint Paul, que les Indiens sont appelés de Dieu pour croire et confesser la religion chrétienne; que saint François est choisi de Dieu pour aller les instruire, en leur apprenant tout ce qu'ils doivent croire et confesser; que les Indiens, ayant été instruits, se sont trouvés obligés de vivre en vrais chrétiens. Voilà ce que nous trouvons dans l'épître de ce jour, et ce qui nous donnera sujet de faire les éloges de l'apôtre des Indes.

PREMIÈRE PARTIE.

On croit de cœur pour obtenir la justice, et on confesse de bouche pour obtenir le salut.

Remarquez deux engagements que les hommes contractent en devenant chrétiens: le premier, celui de croire, car il est impossible d'être au nombre des enfants de Dieu et d'avoir un rang parmi les justes sans la foi; parce que c'est par cette première vertu que nous entrons en société avec Dieu, que nous sommes réconciliés avec lui, et que nous jouissons de cette paix qui est le partage de ses enfants. Ce qui oblige l'Apôtre de nous dire : *Puisque nous sommes justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur* (*Rom.*, V, 1).

C'est en renonçant à la vanité des idoles, au dérèglement des passions, aux abominations du paganisme que nous avons la paix avec Dieu, car il est impossible de s'abandonner au péché et de jouir de la paix. C'est notre divin Sauveur qui nous a procuré cette paix, en nous communiquant sa grâce et en nous éclairant des lumières de sa foi, mais des lumières qui nous persuadent des vérités qui sont tout à fait au-dessus de l'expérience de nos sens et des lumières de notre raison. On nous donne pour cela l'exemple du patriarche Abraham, dont il est dit : *Abraham crut* ce que *Dieu* lui dit, *et cela lui fut imputé à justice* (*Rom.*, IV, 3).

Mais ce patriarche crut d'une manière si parfaite, que saint Paul nous assure qu'il n'y avait aucun défaut dans sa foi; il ne fut point faible dans sa foi, et il ne considéra point qu'étant âgé de près de cent ans, son corps était déjà comme mort, et que la vertu de concevoir était éteinte dans celui de Sara. Ce père des vrais fidèles ne s'arrêta point à considérer ni son état, ni celui de Sara, il n'avait point l'exemple d'un autre Abraham qui l'eût précédé cependant; quoiqu'il ne vît que des paroles, il n'hésita point dans la foi, mais il s'y fortifia; montrant ainsi que la foi est l'ouvrage d'une âme forte et généreuse, et que celui qui croit fait beaucoup plus qu'un autre qui agit. Il faut de la force à un homme qui depuis plusieurs années est devenu l'esclave de sa chair pour la soumettre en repoussant tous les mouvements contraires à la pureté; mais il en faut beaucoup plus à celui qui croit, pour repousser tous les doutes et pour bannir de son âme tous les raisonnements et toutes les apparences humaines; ce qui nous fait connaître que la foi n'appartient qu'aux âmes grandes et héroïques, et que l'incrédulité est le propre des esprits faibles et petits. Si l'Ancien Testament nous propose la foi d'Abraham comme un modèle que nous devons imiter, le Nouveau nous exhorte à imiter la foi des apôtres, qui a été celle de notre saint Xavier. Il était si pénétré de toutes les vérités de la religion, que tout ce qu'il y a de plus riche et de plus délicieux, et aussi tout ce que l'on peut s'imaginer de plus cruel et de plus humiliant dans le monde, n'aurait jamais été capable de l'ébranler; je ne dis pas de le faire changer de sentiment, mais de produire en lui quelque doute. Aussi la promesse du Seigneur s'est-elle accomplie à son égard, au sujet des prodiges qui doivent accompagner ceux qui croiront; il a chassé les démons au nom de son Seigneur, et souvent des démons beaucoup plus dangereux et plus opiniâtres que ceux qui possèdent les corps; les démons de l'avarice, de la volupté, de la haine, de l'orgueil, qui s'emparent des cœurs et qui ne les quittent point qu'ils n'aient rendu les âmes les malheureuses compagnes de leur supplice éternel. Il a parlé des langues nouvelles, se faisant entendre à des étrangers et trouvant le moyen de les entendre; et, ce qui est le plus miraculeux, les engageant à prier, à louer et à bénir un Dieu qui jusque-là leur avait été inconnu. Ces prières, ces louanges et ces bénédictions étaient une langue nouvelle pour eux, et ils entendaient parler avec joie de tous les mystères de la religion chrétienne, qui était une surprenante nouveauté pour un peuple qui ne suivait qu'une idolâtrie fort grossière. Il imposait les mains sur les malades, et ils étaient guéris; c'est ce qu'il a fait plusieurs fois; mais des âmes malades étaient plus difficiles à guérir, puisque souvent leurs maladies étaient mortelles, et que par la force de sa foi il contribuait à leur rendre la santé et à les faire vivre. Il croyait donc comme les apôtres, et les mêmes prodiges qui avaient accompagné la foi des apôtres accompagnaient la sienne; ne nous en étonnons pas, il croyait de cœur.

L'Ange de l'école dit (*ad Rom.*, cap. 10, lect. 2) que celui-là croit de cœur, qui croit volontairement sans aucune contrainte, et sans en demeurer aux simples apparences et aux actes extérieurs; il y a une grande différence entre les actes intérieurs et les extérieurs : l'homme peut être contraint, peut être forcé aux actes extérieurs de la religion; mais lorsqu'il faut croire tous les mystères du christianisme, la volonté est absolument nécessaire; et ce maître des théologiens nous en donne la raison, en nous disant que l'entendement de celui qui croit ne peut être obligé à donner son consentement à la vérité qui lui est proposée par la force du raisonnement, comme il arrive à l'entendement de celui qui se contente de savoir; c'est volontairement que le fidèle se soumet à croire les vérités de la religion; c est pourquoi la connaissance ne suffit pas pour justifier un homme, parce que la justice étant dans la volonté, elle ne peut venir que de la foi qui est dans le cœur (*loc. cit.*).

Saint François nous a fait connaître, par toute la conduite de sa vie, que c'était là sa foi; elle était plus ferme et plus assurée en lui que tous les raisonnements des plus savants, que toute la sagesse et la prudence des plus sages et des plus prudents du siècle. Il le fait bien connaître quand il entreprend de grands voyages, quand il s'expose à tant de périls sur la mer et sur la terre, au milieu des habitations d'ennemis, au travers des plus affreuses solitudes, mettant toute sa confiance dans les soins amoureux de cette divine Providence qui a toujours les yeux attachés sur les justes, pour leur donner tous les secours et tous les soulagements qui leur sont nécessaires, selon les diverses occasions et leurs différents besoins. Animé de cette foi, il fermait les yeux à toutes les considérations humaines qui s'opposaient à de si difficiles et de si périlleuses entreprises; c'est principalement ce que Dieu demande de nous, et en quoi nous lui pouvons rendre la plus grande gloire; tout ce que nous lui présenterons sans cette entière soumission de notre esprit, et ce sacrifice de notre propre raison, ne lui sera point agréable. C'est une réflexion que

les chrétiens devraient faire, et ils connaîtraient que la plus grande partie des sacrifices qu'ils offrent à Dieu sont très-imparfaits. Les uns sont peut-être prêts de lui donner leurs biens, mais en même temps ils se livrent ou au monde ou au démon. D'autres lui offrent leur honneur aussi bien que leurs richesses; mais ils ne peuvent se résoudre de lui offrir leur propre corps, ni de sortir d'une vie molle pour se faire quelque violence et souffrir quelque légère incommodité; d'autres offrent peut-être de bon cœur à Dieu leurs biens, leur honneur et leur corps; mais ils ne peuvent se résoudre de lui offrir leur propre raison pour vivre dans une entière soumission et dans une parfaite dépendance. C'est pourquoi la foi de saint François Xavier et cette profonde obéissance qu'il rend aux ordres de Dieu, manifestés par saint Ignace, doit faire rougir la plus grande partie des chrétiens, par ce peu de ressemblance qu'ils ont avec ce grand saint, ne connaissant point qu'ils ne doivent pas avoir de plus grand désir que d'imiter notre saint, rendant à Dieu, comme lui, le plus grand honneur qu'ils lui peuvent rendre, en lui soumettant toujours leur esprit et en se tenant inséparablement attachés à la solidité de sa parole, pour croire de cœur tout ce que l'on est obligé de croire, et dans toutes les occasions confesser de bouche ce que l'on croit de cœur.

Si la foi intérieure est absolument nécessaire pour acquérir la justice, et si celle qui ne serait pas établie sur cette première vertu aurait un vide qui la rendrait désagréable à Dieu et inutile à celui qui la posséderait, la confession extérieure de cette même foi est d'une égale nécessité pour le salut, car il est impossible d'être sauvés si nous ne sommes disposés à confesser de bouche que nous sommes chrétiens, quand même nous serions exposés pour cela à perdre tous nos biens et la vie même. Il faut que vous sachiez qu'il y a trois sortes de confessions que notre bouche est obligée de faire pour nous sauver.

La première, c'est lorsque prosternés devant le sacré ministre qui tient la place de Jésus-Christ, nous confessons humblement nos propres iniquités; David, ce roi pénitent, nous en donne l'exemple quand il dit à Dieu : Je vous ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon injustice; j'ai dit : Je déclarerai au Seigneur et confesserai contre moi-même mon injustice. Cette confession est celle d'un homme contrit et humilié. La seconde est celle qui nous engage à confesser cette infinie bonté de Dieu, qui répand à tout moment sur nous toutes les grâces qui nous sont nécessaires, et qui nous communique avec profusion tous les biens dont nous avons besoin; et c'est à quoi le même roi nous invite, quand il dit: *Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle* (*Ps.* CV, 11). Le roi-prophète exhorte les peuples à confesser le nom du Seigneur et à le louer, non-seulement à cause de cette bonté essentielle qu'il possède en un souverain degré comme Dieu, mais encore à cause de tous les effets différents qu'il en fait sentir aux hommes, lorsqu'il les comble par son infinie miséricorde, et une miséricorde qui est éternelle : car c'est cette miséricorde de Dieu qui s'étend dans toute l'éternité, qui est proprement l'objet des louanges et des actions de grâce de ses serviteurs, celle qui se borne au temps de la vie présente n'étant capable de remplir le cœur que des Israélites charnels, qui bornent leur espérance aux biens passagers. On peut néanmoins entendre encore par cette miséricorde du Seigneur, qui s'étend dans tous les siècles, l'infinie bonté de Dieu qui ne peut point, pour le dire ainsi, ni s'épuiser, ni se lasser, mais qui est prête en tout temps à recevoir les pécheurs qui se convertissent véritablement, et qui font de dignes fruits d'une sincère pénitence.

La troisième confession est celle par laquelle nous faisons hautement et publiquement profession de croire toutes les divines vérités de la religion de Jésus-Christ; elle est si agréable à ce divin Seigneur, qu'il a voulu nous assurer qu'elle ne serait pas sans récompense. C'est ce que nous lisons dans saint Matthieu, quand il dit : *Quiconque donc me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi moi-même devant mon Père, qui est dans le ciel* (*Matth.*, X, 32). Jésus-Christ avait choisi ses apôtres pour prêcher l'Evangile à toute la terre, et pour rendre gloire à son saint nom devant tous les peuples, autant par la sainteté de leur vie que par la vérité de leur doctrine. Ainsi ils auraient trahi leur ministère, si la crainte des persécuteurs ou quelques autres considérations humaines leur avaient lié la langue, pour les empêcher de rendre à la vérité et au nom de Jésus-Christ le témoignage qu'ils lui doivent. Ces paroles du Fils de Dieu ne sont pas seulement pour les apôtres, elles s'adressent encore à tous les fidèles ; il prétend que tous ses disciples soient courageux; il ne veut point que ceux qui sont enrôlés dans sa sainte milice soient des hommes lâches et timides; il souhaite au contraire qu'ils tiennent à gloire de vivre comme il a fait, de souffrir comme il a souffert, et de confesser de bouche ce qu'ils croient dans le cœur; et leur déclarer que c'est le moyen de l'engager à les reconnaître pour ses disciples devant son Père, c'est leur dire qu'ils ne sauraient obtenir leur salut que par cette confession de foi. C'est elle qui a rendu saint François Xavier si célèbre dans tout l'univers; c'est elle qui nous engage à lui rendre un honneur particulier et à chanter ses louanges : et tous ceux qui, comme ce saint, croiront de cœur et confesseront de bouche, jouiront du même avantage; nous n'en saurions douter, puisque, selon saint Paul, l'Ecriture dit : *Tous ceux qui croient en lui ne seront point confondus.*

La plus grande confusion qui puisse arriver à un homme, c'est d'être rejeté de Dieu en présence des anges et des hommes, qu'il

proteste qu'il ne vous connaît point et même qu'il ne vous a jamais connu; et cela avec justice, puisque cet homme lâche et timide n'a osé connaître son Dieu en présence des hommes, ni déclarer qu'il était chrétien, ni faire publiquement profession de l'Evangile. Saint Marc nous sert de témoin de cette vérité, quand il nous répète les paroles de ce divin Seigneur : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra accompagné des saints anges dans la gloire de son Père* (*Marc.*, VIII, 38). C'est une dangereuse tentation pour les justes que d'être exposés aux insultes et aux moqueries des méchants, lorsqu'ils ne pensent qu'à plaire à Dieu; car le diable, ne pouvant les détourner de la voie de la justice dans laquelle ils ont commencé de marcher avec courage, a recours à ce moyen comme au plus puissant qu'il ait pour ébranler ou pour renverser leur piété, s'ils ne sont pas, comme dit saint Paul, enracinés très-fortement dans l'amour de Jésus-Christ; et comme il est assez ordinaire qu'une mauvaise honte l'emporte enfin sur ce que l'on doit à Dieu et à sa conscience, et que l'on se lasse de résister aux moqueries de ceux qui foulent aux pieds les saintes maximes de l'Evangile, Jésus-Christ oppose ici à cette confusion criminelle dont on est touché à son égard, lorsque par des considérations humaines on s'écarte de la piété, une autre sorte de confusion bien plus redoutable et qui doit servir à affermir dans la vertu ceux que cette autre honte aurait eu la force d'ébranler. Il ne faut pas se persuader que cela soit pour quelques particuliers ou seulement pour quelque nation : l'Apôtre vous dit que cela est vrai *sans distinction, tant des juifs que des gentils, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent.*

Saint Paul veut vous prouver qu'il n'y aura point de confusion pour tous ceux qui croiront en lui, et pour empêcher l'orgueil des Juifs qui se vantaient que Dieu n'avait pas fait les mêmes grâces aux autres nations qu'il leur avait faites; il leur dit plusieurs fois que Dieu n'a point d'acception de personne, soit Juifs ou gentils, soit circoncis ou incirconcis, que, pourvu qu'ils croient en lui, ils seront sauvés. Le salut est donc aussi bien pour les Indiens que pour les Français et pour les Espagnols : l'Apôtre en donne la raison : Dieu est le Seigneur de tous, il n'est pas seulement le Seigneur des Juifs, il l'est encore des gentils, il est le roi de toute la terre; et par conséquent c'est à lui à qui il appartient de pourvoir à un chacun ce qui lui est nécessaire pour son salut, et de leur donner les grâces nécessaires pour savoir ce qu'ils doivent croire de cœur et confesser de bouche. Si pendant sa vie il a choisi douze apôtres parmi ses disciples, pour les envoyer par le monde prêcher l'Evangile à toutes les créatures, il continue ce même soin; présentement qu'il est assis à la droite de son Père, il envoie des prédicateurs dans les provinces et dans les villes. Mais de toutes les missions qui se sont faites depuis l'établissement de l'Evangile, il n'y en a point eu de plus fameuse que celle de notre saint François dans les Indes; elle n'avait pas d'autre principe que les mouvements de la grâce, point d'autre motif que la gloire de Dieu et d'étendre son royaume, que la charité du prochain et de contribuer au salut de tous ces peuples; ni l'intérêt, ni l'estime des hommes, ni l'amour de soi-même n'y avaient aucune part; il ne se souciait ni des richesses de ce pays, ni des honneurs que les hommes lui rendraient, le regardant comme leur apôtre, ni des satisfactions particulières qu'il pouvait y avoir. Il voulait des âmes, et tout le reste lui était indifférent; il souhaitait avec ardeur d'établir la foi dans les Indes; il entreprend donc ce grand voyage avec autant de courage que de joie, étant persuadé que l'on ne saurait croire si l'on n'est instruit. Notre saint va donc aux Indes pour instruire les Indiens, parce que l'on ne saurait croire si l'on n'est instruit. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie de notre Epître, qui servira de matière à la seconde partie des éloges de saint François.

SECONDE PARTIE.

Car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. ℣ 13.

Je ne sais pas si cette parole de saint Paul vous paraît de peu de conséquence, parce qu'il ne nous prescrit qu'une pratique très-commune et fort ordinaire; cependant il n'y en a point de plus importante; car si vous croyez que c'est une chose commune que d'invoquer le nom de Dieu, je vous dirai qu'il n'y a rien de plus rare que de l'invoquer comme il faut. Pour être persuadés de cette vérité, il faut que vous considériez que saint Paul, réduisant toute la religion chrétienne à l'invocation de Dieu, nous apprend qu'on peut l'invoquer en des manières bien différentes, et comme il est peu utile de l'invoquer avec peu de foi, peu de respect et d'attention, il est aussi tellement avantageux de l'invoquer d'une manière digne de lui, que cela seul suffit pour sauver une âme. Car cette invocation n'est pas seulement des lèvres ou par coutume, une invocation qui ne fait que passer et qui se perd en l'air avec la parole qui l'a formée; c'est l'invocation d'une âme qui connaît le besoin continuel qu'elle a de la grâce et qui espère de la recevoir. Ainsi elle rend la prière aussi continuelle que son indigence; et quand une âme est assez heureuse pour connaître son besoin, elle ne cesse pas d'invoquer Dieu, c'est-à-dire, selon la force du mot, l'appeler en soi, afin qu'il lui donne tous les secours dont elle a besoin; et par conséquent cela se doit entendre d'une invocation qui se fait avec une plénitude de volonté, lorsque l'âme appelle Dieu dans son cœur, afin qu'il y habite et qu'il y règne par son esprit et par son amour. Cela est si vrai que saint Paul leur dit que les hommes, quel

que sages et savants qu'ils soient dans le monde, ne sauraient jamais invoquer Dieu de cette manière qui leur est si avantageuse, à moins qu'ils n'aient une aussi parfaite connaissance de Dieu qu'ils en peuvent avoir par la foi. Ecoutez ce qu'il dit :

Mais comment invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas, et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler; et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche? Ces paroles ne doivent pas être séparées de celles qui les précèdent, l'Apôtre repétant ce que le prophète Joël a dit : *Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés*, ensuite il ajoute : *Mais comment invoqueront-ils celui auquel ils ne croient pas?* Comme s'il voulait dire : Il est donc nécessaire qu'ils croient en Dieu pour l'invoquer, car personne ne peut invoquer Dieu, s'il ne croit pas en lui. Si donc l'invocation de Dieu est une pratique qui est commune à tous les hommes, de quelque nation et de quelque condition qu'ils soient, par conséquent la foi de Dieu et de son fils Jésus-Christ leur doit être commune, et pour la même raison ils doivent tous entendre la prédication de l'Evangile. Ce qui est vrai, vous dit saint Paul, *sans distinction, tant des Juifs que des gentils, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent.*

L'Apôtre condamne ici l'erreur des Juifs, qui se vantaient que la grâce de Dieu et la justice, la foi et la prédication de l'Evangile, ne devaient être que pour eux. Saint Paul les veut instruire en les humiliant; il les humilie en leur disant que Dieu ne fait aucune distinction des Juifs et des gentils; il les instruit quand il leur dit : Dieu n'est-il pas autant le Seigneur des gentils que des Juifs, et par conséquent il répand ses richesses sur les uns comme sur les autres; mais c'est sur ceux qui l'invoquent qu'il répand ses richesses, et par conséquent tous ont droit de l'invoquer. Ce qui nous donne sujet de dire que tous ont besoin de la foi, car il leur est impossible d'invoquer le nom de Dieu, s'ils ne croient en lui; et pour dernière conclusion, disons que tous ont droit d'entendre la prédication de l'Evangile, qu'elle est nécessaire à tous; c'est pour cette raison que Dieu inspire à saint François Xavier d'aller prêcher l'Evangile aux Indiens, comme il avait commandé à ses apôtres d'aller par tout le monde prêcher l'Evangile à toutes les créatures. Dieu voulait que les Indiens fussent en état de l'invoquer, que pour l'invoquer ils crussent en lui, et que pour croire en lui, ils fussent instruits de toutes les vérités de la religion chrétienne. Ils ne pouvaient être instruits, si des ministres fervents et zélés n'allaient leur prêcher et leur apprendre tout ce qu'ils étaient obligés de croire; et ces ministres ne pouvaient pas entreprendre de prêcher ces peuples s'ils n'étaient envoyés. Cette gradation de saint Paul est admirable, pour nous faire connaître que Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, ne manque pas de leur donner les secours nécessaires pour être sauvés, et que le principal c'est la prédication de la parole de Dieu, dont le ministère est divin, parce qu'il doit venir de Dieu même, à qui seul il appartient d'envoyer des prédicateurs par les voies ordinaires des Souverains Pontifes, des archevêques et des évêques, qui ont droit d'envoyer des prédicateurs dans les lieux de leur juridiction, et ceux qui reçoivent la mission d'eux peuvent dire être envoyés de Dieu.

Concluez que personne n'a droit de s'envoyer soi-même; que ceux qui se vantent d'être envoyés de Dieu par des voies extraordinaires sont sujets à se tromper; que ces sortes de missions sont très-rares, et que l'on ne saurait en connaître la certitude que par des signes et des miracles qui sont encore plus rares, et nous ne savons que trop le mal que les hérésiarques ont fait dans l'Eglise sous ce faux prétexte de missions extraordinaires. Ce que Dieu dit lui-même, par son prophète Jérémie, de ceux qui s'envoient eux-mêmes, et de ceux qui les écoutent et qui les reçoivent, doit faire trembler et ces prétendus envoyés et tous ceux qui ont de la complaisance pour eux : écoutez-le.

J'ai entendu ce qu'ont dit ces prophètes, qui prophétisent le mensonge en mon nom, en disant : J'ai songé, j'ai songé. Jusqu'à quand cette imagination sera-t-elle dans le cœur des prophètes qui devinent le mensonge, et dont les prophéties ne sont que les séductions de leur cœur; qui veulent faire que mon peuple oublie mon nom à cause de leurs songes qu'ils débitent à quiconque les consulte, comme leurs pères ont oublié mon nom à cause de Baal (*Jer.*, XXIII, 25, 26, 27). Peut-on mieux nous faire le portrait de tous les hérésiarques et anciens et modernes? Toutes leurs opinions contraires à la foi ont-elles été autre chose que les songes d'une imagination déréglée et que les séductions d'un cœur corrompu? Et qu'ont prétendu ces hérétiques, en débitant leurs songes et leurs imaginations et en publiant des prophéties qui n'étaient que les mauvais effets de la séduction de leur cœur? Rien autre chose qu'à engager le peuple à oublier le nom de Dieu en renonçant à leur foi, en s'éloignant de la pureté des maximes de l'Evangile et en méprisant les lois de l'Eglise. Il est donc très-dangereux de les écouter avec complaisance, et encore plus de les suivre : qu'ils apprennent comment Dieu leur parle.

Je viens aux prophètes, dit le Seigneur, qui n'ont que la douceur sur la langue et qui disent : Voici ce que dit le Seigneur : Je viens aux prophètes, dit le Seigneur, qui dérobent mes paroles chacun à leurs frères; je viens aux prophètes, dit le Seigneur, qui ont des visions de mensonge, qui les racontent à mon peuple et qui le séduisent par leurs mensonges, quoique je ne les aie point envoyés et que je ne leur aie donné aucun ordre, et qui n'ont servi de rien à ce peuple, dit le Sei-

gneur (*Jer.*, XXXIII, 30, 31). Jérémie nous représente ici trois espèces de ces faux prophètes qui s'envoyaient eux-mêmes : les uns altéraient les paroles des vrais prophètes, ou par le mensonge qu'ils y ajoutaient, ou par un faux sens qu'ils y donnaient : quelques-uns usaient d'un discours flatteur et d'une douceur mortelle, pour empoisonner les âmes ; d'autres étaient plus hardis, et inventant des visions et des fables, ils les débitaient avec impudence comme de grandes vérités, et s'efforçaient de leur donner plus de poids par des miracles prétendus, en feignant des ravissements et des extases. Le Seigneur menace tous ces docteurs du mensonge, qui enseignent par vanité, par ressentiment, par intérêt, tout le contraire de ce qu'ils doivent, et qui prédisent également faux, soit qu'ils promettent des biens aux méchants, ou qu'ils menacent les bons de plusieurs maux

Que les Indiens ont été heureux de ce que Dieu, par un pur effet de sa bonne volonté, leur a envoyé un prophète selon son cœur, un prophète qui n'était animé que du Saint-Esprit, un prophète qui n'avait que la vérité dans la bouche, qui ne disait que ce qu'il savait qu'il devait dire pour instruire les ignorants et pour convertir les pécheurs, et qui disait tout ce qu'il connaissait être obligé de dire ; de sorte que notre saint envoyé de Dieu n'a jamais dérobé les paroles du Seigneur à son prochain ; ce qui se doit entendre de deux manières différentes.

La première est selon la pensée de saint Augustin, qui dit que ceux-là dérobent les paroles du Seigneur, dont les mœurs sont contraires à l'Evangile et dont la vie est opposée à ce qu'ils prêchent. La pensée de ce grand docteur est très-juste : car ceux-là dérobent qui prennent ce qui ne leur appartient pas ; celui-là donc prêche des paroles qu'il a dérobées, qui vit mal lorsqu'il prêche bien, parce que tout le bien qu'il dit en prêchant, quoiqu'il paraisse lui être propre, est néanmoins étranger à son égard et ne lui appartient point ; ainsi Dieu appelle des voleurs de sa parole et des larrons de sa vérité ceux qui veulent paraître bons en prêchant des vérités qui appartiennent à Dieu, et qui sont effectivement méchants en faisant des œuvres qui leur sont propres, c'est-à-dire en produisant de leur fonds des fruits et des œuvres de mensonge. Jamais saint François n'a été de ces sortes de voleurs, il en était même l'ennemi ; ses paroles, ses actions, les pensées de son esprit et les mouvements de son cœur étaient toujours parfaitement d'accord ; il évitait avec soin toutes les fautes qu'il condamnait, il pratiquait excellemment toutes les vertus auxquelles il exhortait les autres ; il allait même beaucoup au delà des pénitences qu'il demandait de tous les pécheurs, de sorte qu'il faisait beaucoup plus qu'il ne voulait que les autres fissent.

Il y a une seconde manière de dérober les paroles du Seigneur que notre saint a évitée : elle est pour ceux qui étant engagés par leur état d'instruire les peuples et de leur annoncer la vérité, ne le font pas néanmoins, soit par amour de leur propre repos, ne voulant pas s'en donner la peine, et préférant une vie molle aux fatigues de la prédication ; soit par lâcheté, craignant de choquer la délicatesse de ceux à qui ils auraient à parler, ou de s'attirer quelques maux de la part des libertins et des amateurs du monde, ayant plus de soin de plaire aux hommes qu'à Dieu, et plus de crainte de leur déplaire que de l'offenser ; soit enfin par malice et par un effet de la corruption de leur cœur, ne voulant pas que leurs peuples fussent meilleurs qu'eux. Cette sorte de larcin les rendait très-criminels devant Dieu, puisqu'ils retenaient doublement la vérité dans l'injustice, en faisant outrage à la parole de Dieu par le déréglement de leur conduite, et en la cachant à ceux à qui ils auraient été obligés de l'annoncer dans la vérité et dans toute la sincérité. Que saint François Xavier a eu horreur de ce larcin ! La bonté et la pureté de son âme lui faisaient souhaiter que tous les hommes du monde fussent bons et saints, et il aurait donné mille fois sa vie pour cela ; c'est pourquoi il ne comptait pour rien les travaux les plus fatigants ; les soins continuels, la faim et la soif, et tout ce qu'il y a de plus pénible sur la terre lui était agréable dès que cela pouvait contribuer à étendre le royaume de Dieu et à le faire connaître à ceux qui l'ignoraient, afin de contribuer à les en rendre dignes : c'est pour cela seulement qu'il travaillait dans toutes ses missions ; ce n'était ni l'estime, ni l'amour des peuples qu'il instruisait, qu'il recherchait, il ne voulait que leur salut ; et si en les instruisant des vérités de l'Evangile il choquait leurs intérêts, il troublait leurs plaisirs, il s'attirait leur mépris, il s'exposait à leur haine, il ne cessait pas pour cela de leur prêcher la vérité avec toute la simplicité et la sincérité qui doit être dans la bouche d'un homme apostolique.

Voilà le prédicateur que Dieu avait envoyé aux Indiens ; c'est de lui et de tous ceux qui ont l'avantage de lui ressembler parfaitement que l'on peut dire avec l'Apôtre : *Que les pieds de ceux qui annoncent l'Evangile de paix sont beaux, de ceux qui annoncent les vrais biens !* Pourquoi parle-t-il ici des pieds et non pas de la bouche, sinon pour nous apprendre que les premiers prédicateurs de l'Evangile, qui seul est capable de mettre la paix dans une âme et qui communique les vrais biens à ceux qui le pratiquent, ceux qui annonçaient cet évangile de paix ne craignaient point de se fatiguer, quoiqu'ils allassent toujours à pied, jusque-là même que Dieu leur ordonne de secouer la poussière qui s'est attachée à leurs pieds sur les habitants des villes qui n'ont pas voulu les recevoir quand ils ont été les trouver pour leur annoncer l'évangile de paix, et en même temps leur annoncer les moyens d'acquérir les vrais biens ; ce qui fait connaître que les pieds de ces prédica-

teurs envoyés de Dieu, quoique poudreux, ne laissent pas d'être très-avantageux pour ceux qui les reçoivent favorablement et qui les écoutent avec respect et avec attention ; comme ils sont aussi terribles pour ceux qui les méprisent, qui ne veulent ni les recevoir, ni les écouter, ni faire ce qu'ils enseignent. Ce qui nous fait connaître que ceux qui sont instruits sont obligés de vivre selon les instructions qu'ils ont reçues. C'est ce que nous verrons en vous expliquant les derniers versets de l'Evangile, qui serviront de sujet à la troisième partie des éloges de saint François Xavier.

TROISIÈME PARTIE.

Mais tous n'obéissent pas à l'Evangile; ce qui fait dire à Isaïe : Seigneur, qui a cru ce qu'il nous a ouï prêcher? Tout ce que saint Paul dit ici rend les Juifs inexcusables : Jésus-Christ leur a été annoncé par les apôtres et les prophètes, et ce n'est que par leur faute qu'ils n'ont pas cru, puisque nous sommes autant obligés de croire à Dieu quand il parle, aussi bien que lorsqu'il fait des miracles; mais il le faut croire et entendre en cette manière relevée dont parle saint Paul, c'est-à-dire en se soumettant aux paroles de son Evangile, comme à des oracles que Dieu même a prononcés. La plus grande partie des Juifs ont refusé d'entendre la parole de Dieu, et souvent il leur en a fait des reproches par les mêmes prophètes et les mêmes apôtres dont il s'était servi pour les instruire; plusieurs de ceux qui l'ont entendue n'ont pas voulu s'y soumettre, et ils ont rejeté toutes les lumières qui leur étaient présentées, de sorte qu'ils se sont eux-mêmes jugés indignes du royaume de Dieu, comme les apôtres leur ont dit, et les ayant abandonnés ils sont venus prêcher l'Evangile aux gentils.

Je crains que le même malheur ne soit arrivé à un grand nombre de chrétiens qui sont retombés volontairement dans le même état des Juifs, les uns par le mépris qu'ils ont fait de la parole de Dieu, les autres par la négligence qu'ils ont eue à l'entendre, et plusieurs par le mauvais usage qu'ils ont fait de cette divine parole, n'ayant pas voulu obéir à tout ce qu'elle leur prescrivait. Car comment peuvent-ils être chrétiens, s'ils ne vivent pas comme Jésus-Christ? Comment vivront-ils comme Jésus-Christ, s'ils ne savent pas comment ce divin Sauveur a vécu? et comment le pourront-ils savoir, s'ils ne lisent point, ou s'ils n'entendent point ce que la sainte Ecriture nous a laissé de sa vie? Saint Paul n'aurait-il pas encore plus de sujet de dire aujourd'hui des chrétiens ce qu'il a écrit autrefois aux Romains, en voyant le peu de soin que la plupart d'entre eux ont de connaître Dieu, de se faire instruire des vérités de la religion et de vivre conformément aux règles que leurs pasteurs et leurs prédicateurs leur prescrivent? C'est à eux que ce grand apôtre dirait avec beaucoup de justice : Comment invoqueront-ils Dieu, s'ils ne croient point en lui ; et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en entendent point parler? C'est pour un semblable sujet que les ministres de Jésus-Christ et les fidèles serviteurs de Dieu sont pénétrés de douleur de voir présentement l'indifférence et l'insensibilité des chrétiens pour la parole de Dieu et pour le salut attaché à cettte divine parole.

En vérité, en vérité, je vous le dis, il est très-honteux aux chrétiens que les Juifs eussent tant de soin de l'ancienne loi, et que la plus grande partie des chrétiens aient tant d'insensibilité pour la loi nouvelle ; les Juifs avaient la loi ancienne toujours présente devant leurs yeux, les chrétiens ne se soucient pas de savoir la loi nouvelle, et ils refusent de s'en faire instruire, perdant volontairement les occasions d'apprendre ce qu'ils devraient savoir. Cependant les paroles de l'Evangile sont pleines maintenant de grâce et de vérité, au lieu que les paroles de Moïse n'en étaient que les figures, qui n'avaient pas la force de porter la lumière et la vie dans l'âme et dans le cœur des hommes ; et je ne doute pas que cette froideur de la plupart des chrétiens pour tout ce qui est de la religion n'ait mis dans le cœur de ces ministres de Jésus-Christ, zélés pour sa gloire, d'aller porter l'Evangile aux nations étrangères, dans l'espérance qu'ils en seraient mieux écoutés que de ceux de leur pays. C'est ce même zèle et cette même espérance qui engage saint François Xavier à passer dans les Indes, et qui en même temps oblige les Indiens à vivre selon les lois et les maximes que cet homme apostolique leur a enseignées. Ils seraient heureux, s'ils n'étaient pas du nombre de ceux à qui on reproche qu'ils n'obéissent pas à l'Evangile : je ne parle pas ici des idolâtres, des Turcs et des Juifs, mais des chrétiens ; non-seulement tous n'obéissent pas à l'Evangile ; je puis dire qu'il y en a peu qui y obéissent, puisque le nombre est très-petit de ceux qui vivent conformément à l'Evangile, et qui règlent leur vie selon ses maximes. Le prophète Isaïe parlait d'eux aussi bien que des Juifs, quand il disait: *Seigneur, qui a cru ce qu'il nous a ouï prêcher?*

Le Saint-Esprit a voulu marquer, par cette exclamation du prophète, combien grande devait être la dureté du cœur des Juifs, qui sont demeurés toujours incrédules après tant de merveilles par lesquelles Jésus-Christ leur avait fait voir qu'il était le Messie qu'ils attendaient depuis si longtemps. Saint Jean explique lui-même cet endroit du prophète Isaïe dans son Evangile, quand il reproche aux Juifs que, quoique le Seigneur *eût fait tant de miracles devant eux, ils ne croyaient point en lui, afin que cette prophétie d'Isaïe fût accomplie : Seigneur, qui est-ce qui a cru à la parole qu'il a entendue de nous?* (*Joan.*, XII, 37, 38.)

Il n'y a rien de si horrible que la dureté du cœur humain, nul ne la connaît moins que celui qui en est frappé ; car il est vraiment aveugle, quelques lumières d'esprit

qu'il ait d'ailleurs, qui souvent ne lui restent que pour l'aveugler encore davantage. Tremblons, dans la crainte de tomber dans cet état ; écoutons la voix de Dieu et ceux qui nous parlent de sa part ; ne craignons rien tant que de ne pas craindre assez tout ce qu'il nous dit ; et prévenons par une sainte frayeur les maux dont les incrédules seront punis. Pensez-vous que Dieu ne demandera pas compte aux Indiens de la grâce qu'il leur a faite en leur envoyant saint François Xavier? Pensez-vous qu'ils ne seront pas plus coupables devant Dieu, après avoir été instruits de toutes les vérités chrétiennes par un si saint prédicateur, qu'ils n'auraient été dans leur ignorance. Si le Seigneur dit en parlant des Juifs : Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils ne seraient pas coupables de péché; mais maintenant ils n'ont aucune excuse de leur péché : ce serait du péché d'incrédulité dont ils ne seraient pas coupables, puisque, selon saint Paul, *la foi vient de ce qu'on a ouï ; et on a ouï, parce que la parole de Dieu a été prêchée.*

Les Indiens ont entendu cette divine parole, elle leur a été prêchée par un des plus saints et un des plus zélés ministres de Jésus-Christ ; si malheureusement ils sont retombés dans l'incrédulité, ils n'ont aucune excuse de leur péché. Mais vous, chrétiens, ne serez-vous pas encore moins excusables que les Indiens, si vous manquez de foi, si vous vivez comme les païens, comme les Turcs, ou comme les Juifs, si vous n'observez pas la loi de Dieu, si la conduite de votre vie n'est pas conforme aux maximes de l'Evangile? Direz-vous que *la foi vient de ce qu'on a ouï, et on a ouï, parce que la parole de Dieu* a été prêchée; mais que cette divine parole ne vous ayant point été prêchée, la foi ne vous est point venue, n'ayant point entendu ce que vous étiez obligés de croire? Saint Paul vous dit nettement que votre excuse est vaine, en vous disant : *Mais je vous demande si on ne l'a pas déjà entendue;* il parle de cette divine parole qui a été prêchée, et, prévenant toutes vos méchantes raisons et toutes vos fausses excuses, il répond lui-même : *Oui, certes, le son de la voix des prédicateurs a retenti par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde.* Israël a été le premier qui en a eu connaissance, les gentils ont été instruits ensuite, et successivement, selon l'ordre de Dieu, les différentes nations en ont entendu les vérités ; remerciez Dieu de vous avoir envoyé des hommes apostoliques pour vous instruire, craignez de ne pas suivre les instructions qu'on vous a données, retenez-les dans votre esprit, méditez-les dans votre cœur, pratiquez-les dans toute la conduite de votre vie; afin qu'ayant la science des apôtres, vous viviez et vous persévériez le reste de vos jours dans la doctrine des apôtres, afin qu'imitant la foi et la sainteté des hommes apostoliques, vous jouissiez avec eux d'un bonheur éternel que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XV.

POUR LA FÊTE DE SAINT NICOLAS

6 *décembre*

Homo peregre proficiscens vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua, etc. (*Matth.*, XXV, 14-23).

Un homme, devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains.

Cette parabole regarde tous les hommes en général, et le Seigneur a eu dessein de parler à nous tous, dit saint Jean Chrysostome (*in c.* XXV *Matth.*), parce que nous sommes tous des ouvriers employés par le maître du monde à de différents ouvrages. Il parle donc à ceux qui ont le gouvernement, et à ceux qui obéissent, aux maîtres et aux serviteurs, aux savants et aux ignorants; il a par conséquent parlé à saint Nicolas, lorsqu'il était homme privé et lorsqu'il était évêque : mais notre saint s'est acquitté dignement de tous les ouvrages que le Seigneur lui a donné à faire ; c'est ce que nous verrons clairement en vous expliquant cet évangile; que le Saint-Esprit nous en fasse la grâce, que la sainte Vierge nous l'obtienne, disons pour cela *Ave*, etc.

Il faut que nous remarquions, mes frères, que la parabole de l'Evangile suit immédiatement la parabole des dix vierges; mais n'oublions point qu'entre ces deux paraboles il y a un verset de très-grande conséquence, le divin Epoux ayant répondu aux cinq vierges folles : *Je vous dis, en vérité, que je ne vous connais point;* il ajoute, *veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure*, et l'original grec ajoute *que le Fils de l'homme doit venir; car il agit comme un homme qui, devant faire un long voyage hors de son pays, appela ses serviteurs.* Joignant ces deux versets ensemble, vous connaissez de qui l'on veut parler : quand on dit, *il agit comme un homme*, c'est de Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, et qui a toujours pris la qualité de Fils de l'homme, et qui a toujours agi en homme; car il a eu faim, il a eu soif, il s'est lassé, il s'est reposé, il a dormi, il a mangé, il a pleuré; de sorte qu'on l'a toujours vu agir comme un homme. Mais il se représente aujourd'hui comme un homme qui doit faire un long voyage; où ira-t-il? Dans le ciel; voilà le terme de son voyage, nous dit saint Grégoire. Mais d'où vient qu'il dit que ce sera hors de son pays qu'il fera ce voyage? C'est, dit saint Grégoire, que devant aller dans le ciel avec la chair qu'il a prise, la terre étant le lieu naturel et la demeure propre de la chair, c'est la conduire hors de son pays que de la mener au ciel; mais cet homme, devant faire ce voyage, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains, c'est-à dire qu'il accorda des dons spirituels à tous les fidèles; il en a donné plus aux uns et moins aux autres. Mais il a ordonné à tous de travailler de telle sorte, qu'ils fissent profiter les biens qu'ils avaient reçus de lui. Nous savons qu'il a été fort libéral envers saint Nicolas, qu'il lui a fait part de ses biens en abondance; mais nous savons aussi que ce saint les a fait profiter au

double, ce qui lui a mérité l'amour de son maître et une place avantageuse dans son royaume. Ce qui condamne un grand nombre de chrétiens, qui ayant reçu de leur divin Maître des biens considérables, n'en ont fait aucun profit; ce qui a été cause qu'ils ont été traités comme de mauvais serviteurs et condamnés à des peines cruelles. Considérons aujourd'hui le serviteur fidèle dans la personne de saint Nicolas, à qui nous opposerons le serviteur infidèle dans la personne d'un mondain; considérons la récompense glorieuse de saint Nicolas serviteur fidèle : à quoi nous opposerons la punition honteuse du serviteur infidèle. Ces deux considérations et ces deux oppositions nous sont marquées dans notre évangile, que je m'en vais vous expliquer en faisant les éloges de notre saint dans les deux parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Ayant donné cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un à l'autre, selon la capacité différente de chacun d'eux, il partit aussitôt. Il faut que nous connaissions ce que signifient ces talents, que le Seigneur distribue à ses serviteurs. Saint Grégoire dit que les cinq talents sont les cinq sens de notre corps, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, et le toucher; de sorte que celui-là reçoit cinq talents, à qui Dieu accorde la faculté des cinq sens; et par l'usage des cinq sens, l'on marque la science de toutes les choses extérieures et sensibles. Il dit que les deux talents signifient la connaissance et l'action, et le seul talent ne signifie que la connaissance. Saint Jean Chrysostome entend par le mot de talent tous les biens que nous avons reçus de Dieu, soit naturels, soit temporels, soit spirituels; c'est-à-dire, tout ce qui regarde les biens extérieurs, comme l'argent et la puissance; tout ce qui regarde les biens du corps, comme la santé, la beauté; tout ce qui regarde les biens de l'esprit, comme la science, l'éloquence; tout ce qui regarde les biens de l'âme, comme la grâce, la vertu. Cela étant établi comme une vérité incontestable, il n'y a pas une personne au monde, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque condition qu'elle soit, qui puisse dire : Je n'ai reçu de Dieu aucun talent. Cherchez parmi les plus pauvres, allez dans les lieux les plus déserts, vous ne trouverez qui que ce soit parmi les plus stupides, parmi les plus ignorants, qui que ce soit qui n'ait reçu quelque talent, et par conséquent il n'y a personne au monde qui ne soit obligé de travailler et de le faire profiter, puisque nous appelons talent, dit saint Jean Chrysostome (*loc. cit.*), tout ce que chacun peut faire dans son état, selon sa connaissance, sa force, son pouvoir, son bien.

Vous avez de l'autorité, protégez les faibles, les abandonnés, ceux que le Seigneur appelle les plus petits; vous avez du crédit auprès des puissants et vous n'avez que cela; servez-vous de cela en faveur de ceux que l'on néglige, ne pensant point à leur rendre justice; servez-vous de cela pour leur procurer le soulagement que vous voudriez bien leur donner, mais que la Providence n'a pas permis que vous fussiez en état d'exécuter par vous-même; portez ceux auprès de qui vous avez du crédit à les soulager; vous n'avez ni puissance, ni crédit, mais vous avez de l'argent, c'est un beau talent, puisque vous pouvez en acheter le ciel. Vous n'avez rien de tout cela, mais vous avez de la science; instruisez les ignorants, donnez de bons conseils, animez à la pratique de la vertu, inspirez de l'horreur pour le vice, imprimez de la crainte des jugements de Dieu; vous ne possédez rien de tout cela, tout votre bien consiste dans la santé de votre corps, dans la force de vos bras, dans l'industrie de votre esprit pour faire quelques ouvrages; et c'est avec cela que vous gagnez de quoi vous nourrir, de quoi vous vêtir, de quoi vous loger. Cette santé, cette force, cette industrie, cet art, dit le grand saint Grégoire, ne doit-il pas être compté pour un talent que vous avez reçu de Dieu? Remerciez Dieu de vous l'avoir donné, travaillez au nom et pour l'amour de Dieu, bénissez Dieu en travaillant, servez-vous de ce que vous gagnez pour les choses nécessaires à la vie, donnez en la dixième partie aux pauvres, pour mieux marquer à Dieu votre reconnaissance; ne dissipez jamais ce que vous aurez gagné, ni au jeu, ni à la débauche, ni au cabaret; ne perdez point de temps les jours qu'il est permis de travailler; ne travaillez jamais les dimanches et les fêtes; ne les passez point dans l'oisiveté; mais employez-les à des actions saintes; entendez la messe de paroisse et le prône; assistez au service divin; écoutez la parole de Dieu. Vous êtes en service, n'est-ce pas un talent que de vous avoir fait trouver un maître, une maîtresse qui vous loge, qui vous nourrit, qui vous donne des gages? Servez-les fidèlement, ne vous attribuant jamais la moindre chose de tout ce qui leur appartient; servez-les exactement, faisant toute chose dans le temps et de la manière qu'ils le souhaitent, pour ne leur donner aucun sujet d'impatience; servez-les respectueusement, parlant bien d'eux à toutes sortes de personnes, et ne révélant point au dehors ce qui se passe dans le secret de leur famille. Si vous me dites que vous n'avez rien de toutes les choses dont je viens de faire le détail, vous n'êtes pas sans talents pour cela; vous me dites que vous êtes pauvres, que vous êtes malades, que vous êtes accablés de toutes sortes de maux; eh! mon frère! hé! ma sœur! ne comptez-vous point votre pauvreté pour un talent, ne comptez-vous point votre maladie pour un talent? votre peine, votre affliction, votre croix, n'est-ce pas un talent que vous devez faire profiter en aimant votre pauvreté, parce qu'elle vous rend semblable à Jésus-Christ, qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir de sa pauvreté, et faisant votre gloire de la pauvreté qui vous met en état de posséder le royaume du ciel, aimant d'être rebutés, d'être méprisés parce que vous êtes pauvres, vous regardant comme membres de Jésus-

Christ; et par conséquent n'ayant jamais ni murmure ni envie, souffrant avec patience toutes vos maladies, demeurant attachés sur votre lit comme sur une croix, ne vous ennuyant point de souffrir, pensant au Fils de Dieu qui a souffert beaucoup plus pour vos péchés que vous ne souffrez pour l'amour de lui.

Vous êtes-vous appliqués à ce que je viens de vous dire, à connaître les talents que Dieu vous a donnés depuis que vous êtes au monde, et à les faire profiter soit en faveur de votre prochain, soit en faveur de vous-mêmes? Et ce sera toujours en faveur de vous-mêmes quand vous travaillerez pour votre prochain ; comme ce sera toujours en faveur de votre prochain, quand vous travaillerez pour vous-mêmes par le bon exemple que votre mortification, que votre patience, que votre humilité, que votre charité, que toutes vos vertus lui donneront. C'est de cette manière que saint Nicolas a fait profiter les talents qu'il a reçus de Dieu ; il semblait que le Créateur ne lui eût donné des sens que pour les mortifier, et il s'était tellement accoutumé au jeûne, à l'abstinence et à la mortification, dont il avait commencé les pratiques dès son enfance, qu'il a été toute sa vie un modèle de pénitence. Combien pensez-vous que ce saint a profité pour lui et pour les autres, commençant sa vie, la continuant et la finissant par la pénitence? N'a-t-il pas appris à tous les hommes qu'elle était absolument nécessaire, et que leur innocence ne les en dispensait pas? que s'ils n'avaient point de crimes à punir, ils en avaient à prévenir ; qu'ils avaient un esprit à soumettre, une chair à dompter, des passions à régler, des sens à mortifier, et que tout cela ne se faisait que par la pénitence. N'a-t-il pas appris à tous les pasteurs que leur vie devait être d'autant plus austère et mortifiée, qu'ils étaient le modèle sur lequel leur troupeau devait se former, qu'ils étaient la victime qui devait s'offrir à Dieu pour les péchés de leurs brebis? Saint Grégoire nous dit que les sens du corps sont des talents qu'on a reçus de Dieu, et qu'on les fait profiter en faveur du prochain quand on les mortifie : C'est, dit-il, parce que, se conservant purs contre les déréglements de la chair, se défendant des désirs déréglés des biens de la terre et ne cherchant point à goûter la volupté des créatures visibles, leur exemple est un avis continuel et une prédication éloquente, qui retient les autres et les empêche de devenir les esclaves de la chair et du monde.

On peut dire encore que la providence ne l'avait rendu riche que pour assister les pauvres ; s'il a de l'argent, c'est pour marier des filles dont la vertu est en danger, parce que leur père n'a pas de quoi les entretenir selon leur état. Peut-on mieux faire profiter son argent que de l'employer de la sorte? Ce n'est pas seulement gagner cent pour un, c'est gagner le ciel pour un peu de terre et s'assurer une heureuse éternité, pour ce qu'on peut perdre en un moment ; et notre saint veut tellement assurer son profit, qu'il ne veut pas que les hommes aient connaissance du bien qu'il leur fait. Il cache l'aumône dans le sein du pauvre, il se couvre des ténèbres de la nuit, il ne veut que Dieu, pour l'amour de qui il agit, pour témoin de sa charité. Mais cette action profite-t-elle seulement au père et aux filles qui reçoivent l'aumône, ou au saint qui l'a faite? Riches de la terre qui entendez réciter l'action de ce saint ou qui la lisez, son exemple est un talent que Dieu vous donne, et qui vous doit profiter en l'imitant, en donnant de l'argent pour marier une pauvre fille, et la retirer par ce moyen du péril dans lequel sa pauvreté la peut engager ; en délivrant un pauvre prisonnier, payant sa dette, lui procurant la liberté, le rendant à sa famille ; relevant un pauvre ménage, en donnant à cet artisan de quoi travailler et gagner sa vie ; ce serait par des actions semblables à celles de saint Nicolas que vous feriez profiter votre argent plus que dans toutes les banques, plus que dans tous les commerces, plus que par tous les contrats. Les vertus de notre saint lui donnant du crédit auprès des princes du monde et du Roi des rois, il regarde ce crédit comme un talent, et il le fait profiter en faveur de tous ceux qui se trouvent en quelque danger et qui ont besoin d'un prompt secours. Mais que fait-il en qualité d'évêque? Plus qu'il n'a fait en qualité d'homme privé ; il sait que le caractère épiscopal est un grand talent, mais il sait qu'il ne l'a pas reçu de Dieu pour lui, comme nous a dit saint Augustin : Nous ne sommes pas évêques pour nous, mais pour ceux à qui nous devons prêcher la parole de Dieu. Saint Nicolas n'a donc jamais été évêque pour lui ; c'est pourquoi on l'a vu plus humble, plus mortifié, plus pénitent, plus pauvre et plus aimant les pauvres étant évêque qu'il avait été avant son épiscopat. Il veillait sur son troupeau, parce qu'il savait bien ce que saint Paul avait dit, qu'il était obligé d'en rendre compte à Dieu ; il le nourrissait par son exemple et par sa parole, et par ce moyen il faisait profiter ses talents. Saint Grégoire dit que ceux qui joignent les bonnes œuvres à la science gagnent deux talents, parce que, prêchant par leur exemple et par leur parole, ils profitent beaucoup au peuple. Après des exemples si admirables et des preuves si convaincantes du profit considérable que notre saint a fait de tous les talents qu'il avait reçus de son divin Maître, pouvons-nous ne pas dire qu'il a été un serviteur fidèle, que l'Église nous propose aujourd'hui pour un exemple de fidélité, mais un exemple qui par malheur n'est suivi que de très-peu de personnes. La plus grande partie des maîtres se plaignent de ce qu'ils ne sauraient trouver des serviteurs fidèles ; c'est Dieu qui peut justement faire cette plainte : nous connaîtrons mieux cette vérité en opposant le serviteur infidèle à saint Nicolas, ce serviteur si fidèle, et en les comparant l'un à l'autre ; c'est le sujet de la seconde partie de ce sermon

SECONDE PARTIE.

Celui qui n'avait reçu qu'un talent alla faire un trou dans la terre, et y cacha l'argent de son maître. Si vous demandez pourquoi celui-là n'a qu'un talent, et que l'autre en a deux et l'autre cinq; premièrement on peut répondre à cela, que Dieu est le maître de ses dons et de ses grâces, qu'il les distribue à qui il veut, quand il veut et autant qu'il veut; mais notre évangile nous fait connaître que cette différence vient de la sagesse du maître, qui distribue ses biens selon la capacité différente de chacun. Le Seigneur connaît qu'il y a plus de capacité dans celui-ci que dans celui-là; il donne plus à celui qui a plus de capacité, il donne moins à celui qui en a moins. Ce n'est pas pour avoir moins reçu qu'on est infidèle, c'est pour n'avoir pas fait un bon usage du peu qu'on a reçu et pour ne l'avoir pas fait profiter. Ce serviteur à qui le maître n'a donné qu'un talent n'est pas infidèle pour n'avoir eu qu'un talent, mais pour ne l'avoir pas fait profiter: il avait obligation à son maître de ne lui en avoir donné qu'un, puisqu'il n'était pas capable d'en faire profiter davantage; et s'il en avait reçu deux, cela l'aurait encore rendu plus coupable, puisqu'il se rend déjà très-criminel, quoiqu'il n'en ait qu'un.

Je voudrais que les chrétiens fissent réflexion à cette importante vérité, que le Seigneur donne à chacun selon sa capacité; chacun demeurerait content dans son état. Vous avez peu de bien, il faut que vous usiez d'une grande économie et que vous travailliez même pour avoir tout ce qui est nécessaire à la vie; vous vous inquiétez, vous formez mille vains désirs, et vous croyez que, si vous étiez plus riche, vous auriez plus de vertu. Que vous vous trompez! Dieu veut que vous n'ayez que ce peu, et que vous soyez obligé de travailler, parce que vous n'avez pas la capacité d'en faire profiter davantage, et si vous deveniez plus riche, vous seriez orgueilleux, sensuel, paresseux. Tel fait parfaitement son devoir dans une charge médiocre, qui, dès que l'ambition s'empare de son cœur et qu'il veut s'élever dans une charge plus considérable, aussitôt la tête lui tourne, et il fait de grandes fautes; ne vous en étonnez point, il avait de la capacité pour une charge médiocre et il n'en avait point pour une plus considérable. Pendant que ce marchand s'est contenté d'un négoce ordinaire, d'avoir un fonds proportionné à son négoce, tout était parfaitement réglé chez lui; il faisait bien ses affaires, il entretenait honnêtement sa famille; dès qu'il a voulu faire davantage et avoir un plus gros fonds, il s'est ruiné et a fait banqueroute. Pourquoi cela? C'est que Dieu l'avait mis d'abord dans un négoce conforme à sa capacité, il en a voulu sortir et il s'est mis lui-même dans un autre pour lequel il n'en avait point assez; c'est ce qui me donne de la compassion de tant de chrétiens, d'ailleurs gens de bien, qui néanmoins se perdent dans la suite et deviennent des serviteurs infidèles, parce qu'ils ne demeurent point dans l'état dans lequel Dieu les a mis et qui était conforme à leur capacité. Que d'ecclésiastiques qui auraient été des saints, s'ils s'étaient contentés de l'emploi et du bénéfice qu'ils avaient d'abord! Ils l'avaient reçu par les voies les plus légitimes, c'était Dieu qui les y avait appelés, parce que cela était conforme à leur capacité; mais celui-là a voulu faire davantage, il s'est chargé d'une plus grosse paroisse, il s'est engagé dans plusieurs bénéfices, il a voulu être plus élevé dans l'Eglise; d'abord il s'est caché à lui-même tous les motifs de vanité ou de cupidité: ce n'a point été pour être plus considérable devant les hommes; ce n'a point été pour avoir un plus gros revenu. Il a tâché de se persuader et de le faire croire aux autres, que ce n'a été que par le zèle du salut des âmes et de la gloire de Dieu, que pour avoir plus de crédit et d'autorité de faire le bien, que pour être plus en état d'assister les pauvres et de soulager les misérables. Cependant ce qu'on cachait aux autres et ce qu'on se déguisait à soi-même était vrai, l'ambition et l'intérêt ont eu la meilleure part à ce changement, et l'on est devenu un serviteur infidèle.

Il faut que nous disions pourquoi les chrétiens ont tant d'empressement de changer d'état et de passer dans un autre qui est au-dessus de leur capacité; c'est que pendant qu'ils sont demeurés dans l'état dans lequel Dieu les appelait, ils y faisaient leur devoir, parce qu'ils étaient capables de cet emploi, et ils y réussissaient parfaitement. Cela leur a donné de l'orgueil, ils ont eu de l'estime d'eux-mêmes; ils se sont crus capables de quelque chose de plus considérable; ils ont voulu l'entreprendre et ils sont tombés dans la confusion. Voilà le premier ordre des serviteurs inutiles, vouloir plus faire que ce dont on est capable. Le second ordre est composé de ceux qui ne veulent pas même faire ce qui est selon leur capacité; s'ils s'aiment eux-mêmes, ils veulent vivre dans le repos et dans le plaisir sans se donner aucune inquiétude et sans prendre aucune peine. Ce sont ceux-là qui font un trou dans la terre et y cachent le talent de leur maître, c'est-à-dire, selon saint Grégoire, qu'ils n'emploient l'esprit qu'ils ont reçu de Dieu que pour faire des actions terrestres; ils ne s'en servent jamais pour faire quelque profit spirituel, ils n'élèvent jamais leur cœur de la terre, ils ne pensent point à autre chose, ils ne désirent point autre chose; il semble que tout leur malheur consiste à être privés de la terre, et qu'ils ne sauraient être heureux qu'en la possédant; c'est pourquoi ils lui donnent toutes leurs pensées, tous leurs désirs, toutes leurs affections et toutes leurs applications. Saint Grégoire dit que le prophète Jérémie a parlé de ces mauvais serviteurs, quand il a dit: *Ils ne sont savants que pour faire le mal, et ils sont ignorants quand il est question de faire le bien* (*Jerem.*, IV, 22).

En vérité, peut-on plus enfouir son talent que de ne se servir de tout ce que l'on a de bon et de beau, de tout ce que l'on possède de richesses et de crédit que pour acquérir ce qui est terrestre et corruptible? C'est faire de son talent ce que le Seigneur dit arriver à la parole de Dieu, qui, comme une semence précieuse tombe parmi les épines, où elle est étouffée; ces épines signifient tous les soins, toutes les inquiétudes des affaires du monde. Celui donc qui reçoit la parole de Dieu dans un cœur tout rempli d'épines, et celui qui cache son talent dans la terre, sont semblables l'un à l'autre, puisque tous deux ne pensent qu'à ce qui est terrestre et ne travaillent que pour cela; puisque tous deux rendent inutile ce qu'ils ont reçu de Dieu, l'un ne fait point profiter la divine parole, ni l'autre son talent: nous pouvons encore dire qu'ils sont semblables aux vierges folles qui avaient des lampes très-propres et bien ornées, mais elles n'avaient point d'huile. C'est le portrait des serviteurs infidèles, ils ont de l'esprit, de la science, de l'éloquence; ils ont du pouvoir, du crédit, de l'argent: voilà des lampes bien ornées, mais point de bonnes œuvres, voilà l'huile qui manque. Cette comparaison est juste; car si la vierge folle n'a ni cassé, ni gâté la lampe, le serviteur infidèle n'a point dissipé le talent que son maître lui a confié, il l'a conservé. Mais ce n'est point assez de ne point perdre, il faut faire profiter, comme il ne suffit pas de ne point faire du mal, il faut faire le bien. Commettre un péché, c'est perdre son talent, comme celui qui s'abandonne au jeu et à la débauche perd son argent. Pratiquer la vertu, c'est faire profiter son talent: comme celui qui met son argent dans le négoce, il le fait profiter; ne rien faire, vivre dans la négligence et dans l'oisiveté, c'est cacher son talent, comme celui qui laisse son argent dans son coffre.

Souvenez-vous, je vous prie, que ce n'est pas le scélérat, le libertin, le débauché qui est condamné, c'est le paresseux. Cela vous dit que ce n'est point assez d'avoir le caractère de chrétien, d'avoir de la foi, il faut vivre en chrétien, il faut faire de bonnes œuvres: cet homme a de l'argent, il paye tout ce qu'il achète, il ne corrompt et il ne débauche personne; mais il ne donne point l'aumône, employant tout son argent à se nourrir délicieusement, à se vêtir et à se meubler magnifiquement; il est un serviteur inutile, il n'a point fait de mal, mais il n'a point fait de bien. Un officier de justice, un procureur, un avocat, un rapporteur, a de la science, de l'éloquence, de la droiture, il ne se charge jamais d'aucune méchante affaire, pas même d'une douteuse. Il ne fait point de mal, il conserve son talent, mais jamais il ne prend la cause des pauvres, des faibles, des abandonnés; il ne fait pas de bien, son talent ne profite pas. Mettez-donc cela dans votre cœur, qu'il ne suffit pas à un chrétien de ne point faire de mal, qu'il faut de nécessité qu'il fasse du bien; ce n'est point assez de conserver le talent, il faut le faire profiter.

Je veux vous prouver cette vérité par une comparaison bien simple; car on ne saurait parler trop simplement, quand on explique l'Evangile. Un maître a une terre qu'il a eu soin de faire fumer et labourer et lui donner toutes les façons nécessaires; quand le temps de semer est venu, il dit à son serviteur: Voilà un sac de beau froment, prenez-le et allez le semer dans ma terre; le serviteur prend le sac sur ses épaules et va le serrer dans un grenier; l'année suivante le temps de la moisson étant venu, le maître va pour faire la récolte de son blé; il ne trouve rien sur sa terre; il demande à son serviteur ce qu'il a fait de son blé, il dit qu'il l'a porté dans son grenier, qu'il en a eu grand soin, qu'il l'a souvent remué, qu'il n'est point gâté, et il le rapporte à son maître. Je vous demande si ce n'est pas là un méchant serviteur et s'il ne fait pas tort à son maître de tout le profit que lui aurait rapporté son blé, s'il l'avait semé dans le temps. Tous les dons naturels et spirituels, toutes les grâces que le Seigneur vous accorde, ce sont des semences précieuses qu'il vous donne; et il prétend que vous les semiez, afin qu'elles profitent, et il vous le dit par la bouche de l'Ecclésiaste: *Semez votre grain dès le matin, et que le soir votre main ne cesse point de semer, parce que vous ne savez lequel des deux lèvera plutôt, ou celui-ci ou celui-là, et si l'un et l'autre lève, ce sera encore mieux* (*Eccle.*, II, 6). Je voudrais que tant de serviteurs infidèles qui déshonorent le christianisme voulussent jeter les yeux sur saint Nicolas; ils verraient qu'il n'y a jamais eu en lui la moindre infidélité, n'ayant jamais eu d'autre emploi que celui que Dieu lui a donné; que s'il a passé d'un état à un autre, de laïque à celui de clerc et d'évêque, c'est Dieu qui l'a fait passer; mais dans tous ces différents emplois il ne s'est jamais regardé lui-même, il n'a jamais recherché ni sa gloire, ni son intérêt, mais la gloire de son Dieu et l'intérêt du salut de son prochain; par conséquent il n'a point mis en terre aucun des talents que le Seigneur lui a confiés; c'est ce qui lui a mérité l'amour et la complaisance de son divin Maître, et c'est ce qui l'a rendu digne d'une récompense glorieuse et abondante, comme nous verrons dans la troisième partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Longtemps après, le maître de ces serviteurs étant revenu leur fit rendre compte. Notre divin Seigneur ne se retire que pour nous laisser dans une pleine liberté d'agir comme nous voudrons, afin que notre foi soit plus épurée, notre vertu plus solide, et que par ce moyen nous soyons dignes d'une plus grande récompense. Vous entendez aussi comment le Sauveur parle à ses disciples: *Il est à propos que je m'en aille, parce que si je ne m'en vais point, le consolateur ne vien-*

dra point à vous. C'est que tant que l'humanité de Jésus-Christ eût été présente aux apôtres, il y aurait eu toujours du sensible et du naturel dans leur conduite; leur bon maître se retire pour les spiritualiser; il fait la même chose à notre égard, quoique d'une manière invisible; il nous donne des grâces, et il nous fait part de plusieurs biens, aux uns d'une façon, aux autres d'une autre, aux uns plus, aux autres davantage, et il nous laisse agir; au moment de la mort il revient pour nous en faire rendre compte, il n'y en a pas un qui puisse s'exempter de ce compte; ce qui est très-juste, puisqu'il n'y en a pas un qui n'ait reçu plusieurs dons. Ce qui fait dire à saint Grégoire (*in Evang.*, lib. I, hom. 9), que nous devons méditer sérieusement le saint Evangile qui nous est proposé aujourd'hui, de crainte que nous, qui connaissons avoir plus reçu dans le monde que les autres, nous ne soyons jugés plus rigoureusement par l'auteur du monde; car à proportion, dit-il, que les dons de Dieu augmentent, à proportion aussi les comptes qu'il en faudra rendre augmenteront; ce qui doit tenir les chrétiens dans une profonde humilité, connaissant que la profusion des grâces de Dieu ne servira qu'à rendre leur jugement plus rigoureux. Ç'a été le sentiment et la pratique de saint Nicolas; plus Dieu l'a élevé, plus il s'est abaissé devant Dieu et devant les hommes, s'estimant indigne de tant de biens, et ne s'en regardant point comme le maître, mais comme l'économe qui devait en rendre compte au maître du monde. C'est pourquoi, pour être un économe fidèle, il ne prenait presque rien pour lui, soit pour se nourrir, soit pour se vêtir, soit pour se loger, soit pour se meubler; il ne prenait que le simple nécessaire; tout le reste était aux pauvres, persuadé qu'il leur appartenait et qu'il ne l'avait que pour le leur donner; pour toutes les pratiques des vertus, il les attribuait à la grâce de son Dieu; c'est pourquoi l'Eglise, qui l'honore comme un serviteur fidèle, lui fait dire ces paroles : *Seigneur, vous m'aviez mis cinq talents entre les mains, en voici cinq autres que j'ai gagnés par-dessus.*

Il fait connaître, dit saint Jean Chrysostome, qu'il regarde les cinq talents qu'il a reçus comme la cause des bonnes œuvres qu'il a faites. C'est à eux à qui il proteste en avoir l'obligation, et il rapporte tout le gain qu'il a fait à la libéralité de son Seigneur, qui lui ayant mis cinq talents entre les mains, il en a gagné cinq autres par-dessus ; comme s'il disait : Il est vrai que j'en ai gagné cinq autres, mais c'est parce que le Seigneur a eu la bonté de m'en donner cinq; celui qui en avait reçu deux parle de la même manière : *Seigneur, vous m'avez mis deux talents entre les mains, en voici deux autres que j'ai gagnés par dessus.* Il n'appartient qu'à des serviteurs fidèles de parler de la sorte, de ne se point glorifier de ce qu'ils ont fait, mais d'en rapporter la gloire à celui qui leur a donné la grâce de le faire ; c'est pourquoi ils parlent de ce qu'ils ont reçu avant que de parler de ce qu'ils ont gagné, comme on doit mettre la cause avant l'effet, et la source avant le ruisseau ; et ils regardent ce qu'ils ont gagné comme un effet dont les talents du Seigneur sont la cause, et comme un ruisseau dont ses divines grâces sont la source, demeurant persuadés qu'ils n'auraient jamais rien gagné, si Dieu n'avait eu la bonté de les prévenir de sa grâce et de leur faire part de ses dons. Saint Paul n'a-t-il pas été dans cette pratique, quand il a dit : *J'ai travaillé plus que les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi;* des sentiments si humbles, si respectueux, si pleins de reconnaissance, ne pouvaient attirer que la complaisance du Seigneur du monde.

Nous n'avons qu'à lire dans notre évangile comment il parle à ces serviteurs fidèles, c'est-à-dire à saint Nicolas et à tous ceux qui ont vécu comme lui : *O bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup; entrez dans la joie de votre Seigneur.* Ce terme latin *euge* est une particule d'approbation et de congratulation qui n'en a point de semblable en notre langue. Il faut donc que nous nous contentions de dire : *O bon et fidèle serviteur.* Y a-t-il rien de plus consolant pour un chrétien, que d'entendre son Seigneur et son Dieu l'appeler un bon et fidèle serviteur, comme il dira au jour du jugement : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde?* Je vous avoue que de semblables paroles tiennent lieu par elles-mêmes d'une grande récompense. Nous pouvons être persuadés de cette vérité, quand nous pensons au contentement que reçoivent des soldats quand ils sont loués de leur général ; des courtisans quand ils sont applaudis de leur roi ; c'est pour eux un honneur qui les comble de joie, et tous les parents et les amis leur en font compliment ; cependant ce ne sont que des paroles qui n'ont point d'effet.

Il n'en est pas de même des paroles du Seigneur, elles sont suivies d'une grande récompense, quoique, selon la Vérité même, la fidélité du bon serviteur n'ait consisté qu'en peu de chose. Et de vrai, qu'est-ce que tous les hommes du monde peuvent faire ? Qu'est-ce que toutes les richesses de la terre quand on les donnerait aux pauvres? Qu'est-ce que toutes les souffrances du monde quand elles iraient jusqu'à la mort la plus cruelle ? Enfin, qu'est-ce que toutes les actions de notre vie quand elles seraient les plus saintes, en comparaison de la gloire du ciel, des biens éternels, des délices du paradis ? Tout ce qui vient de nous est donc peu, dit saint Grégoire, quoiqu'il paraisse quelque chose. Cependant notre divin Maître a tant de bonté pour nous, qu'il se contente de ce peu, pourvu que nous soyons persuadés que c'est peu

de chose tout ce que nous faisons, et que nous y soyons fidèles.

Saint Nicolas a travaillé toute sa vie pour la gloire de son Dieu, pour le bien de l'Eglise, pour le salut du prochain; cependant il a regardé tous ses travaux comme peu de chose, et il a reçu de son Dieu des récompenses très-abondantes, et on l'a fait entrer dans la joie de son Seigneur. Remarquez que c'est entrer *dans la joie* et non point à la joie, c'est-à-dire que c'est pour être possesseur et non point seulement spectateur. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que le Seigneur parle à celui qui n'a gagné que deux talents de la même manière qu'à celui qui en a gagné cinq. Il l'appelle un serviteur bon et fidèle, il lui dit que parce qu'il a été fidèle en peu de chose, qu'il l'établit sur beaucoup, qu'il entre dans la joie de son Seigneur. Cela vient de ce que notre divin maître ne regarde point seulece que nous faisons, mais ce que nous avons la volonté de faire : souvent nous faisons moins qu'un autre, parce que nous avons moins de pouvoir, ou moins d'occasion, ou moins de temps de faire; mais nous n'avons pas moins de volonté, nous aurons autant de récompense. La pauvre veuve ne donnait que deux deniers, elle aurait bien voulu donner davantage, elle a eu même plus de volonté que ceux qui ont donné beaucoup; c'est pourquoi le Seigneur dit qu'elle a plus donné qu'eux; si elle a plus donné, ce n'est point en argent, puisqu'elle n'a donné que deux deniers, c'est donc en volonté. Mais si elle a plus donné, elle a été plus récompensée, puisque notre divin Maître récompense les serviteurs à proportion qu'ils donnent, soit en effet, soit en désirs et en volonté. Si le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent en eût gagné un autre, il aurait été aussi favorablement traité que celui qui en avait gagné cinq, et que celui qui en avait gagné deux; mais parce qu'il n'a rien gagné, il a été rigoureusement puni. C'est ce qui nous reste à considérer pour achever l'explication de la parabole de notre évangile.

QUATRIÈME PARTIE.

Celui qui n'avait reçu qu'un talent commence par s'excuser : *Seigneur*, dit-il, *je sais que vous êtes un homme rude et sévère, que vous moissonnez où vous n'avez point semé, et que vous recueillez où vous n'avez rien mis. C'est pourquoi comme je vous appréhendais, j'ai été cacher votre talent dans la terre; le voici, je vous rends ce qui est à vous.* Ce méchant serviteur se rend encore plus coupable par son excuse qu'il ne l'était par sa négligence; au lieu de s'accuser humblement, de tâcher d'apaiser la colère de son maître, de le prier de lui faire miséricorde, de lui promettre qu'il va faire tous ses efforts pour le satisfaire et pour recouvrer le temps et l'argent qu'il a perdus, il prétend au contraire justifier sa conduite; il semble, à l'entendre, qu'il ait eu raison de se conduire comme il a fait, et qu'il en ait agi fort prudemment; en s'excusant même, il accuse son maître, et il lui reproche qu'il est rude et sévère, et de plus injuste, voulant avoir ce qui ne lui appartient pas; de sorte que pour un péché il en fait trois : le premier, de n'avoir pas fait profiter le talent qu'il a reçu de son maître; le second, d'excuser son péché; le troisième, de dire des injures à son maître. N'est-ce pas la conduite des pécheurs, qui s'excusent de leurs désordres et qui accusent Dieu de n'avoir point d'amour pour eux, de les traiter avec trop de rigueur. Cette conduite paraissait si horrible à David, qu'il demandait à Dieu qu'il lui fît la grâce de ne la jamais suivre : *Seigneur*, disait-il, *mettez une sûre garde à ma bouche et une porte à mes lèvres, ne permettez point que mon cœur se détourne en des paroles malignes, pour chercher des excuses dans mes péchés, comme font ceux qui commettent l'iniquité.*

Que vous auriez besoin de faire cette prière à Dieu! car il n'y a rien qui vous soit plus nécessaire qu'une garde à votre bouche et une sûre garde; qu'une porte à vos lèvres, et une porte bien forte, afin que vous ne vous excusiez pas. Mais hélas! qu'il y en a peu dont les bouches soient bien gardées, dont les lèvres soient bien fermées; car il y en a peu qui ne s'excusent pas : le riche s'excuse de ne point faire profiter son argent en le donnant au pauvre; le savant s'excuse de ne point faire profiter sa science en instruisant l'ignorant; le puissant s'excuse de ne point faire profiter sa puissance et son crédit en défendant le faible et l'abandonné; enfin vous ne trouvez partout que des serviteurs infidèles, qui s'excusent et qui s'attirent toute la colère et toute l'indignation de leur maître. *Serviteur méchant, paresseux et inutile*, lui dit-il dans un autre verset. Voilà trois qualités du serviteur infidèle, il est méchant parce qu'il s'excuse, et c'est son plus grand crime et qui le rend indigne de toute miséricorde; il est paresseux, puisqu'il n'a pas voulu travailler; il est inutile, puisqu'il n'apporte aucun profit à son maître. Que ces honteuses qualités sont opposées à celles de saint Nicolas! Il est bon, il est diligent, et il est utile; il est bon, ayant toujours loué, toujours béni, toujours remercié son Dieu, et s'étant confessé avec humilité de ses moindres fautes. Il est diligent, ayant travaillé le jour et la nuit à s'acquitter dignement de tout ce qui était de son devoir; il est utile, ayant rendu de très-grands services à l'Eglise, ayant contribué au salut de plusieurs, ayant soulagé grand nombre de misérables. Mais que de chrétiens que le divin juge des vivants et des morts appellera des serviteurs méchants, paresseux et inutiles! des chrétiens qui se sont toujours excusés de faire le bien, et qui ont cru n'être point obligés à le faire; des chrétiens qui ont passé leur vie dans l'oisiveté, ne s'occupant qu'à ce qui était de leur intérêt ou de leur plaisir; des chrétiens enfin qui n'ont rendu aucun service ni à

Dieu, ni au prochain, ne pensant qu'à eux-mêmes. Que ces chrétiens pensent de quelle manière le serviteur infidèle est traité! on lui ôte le talent qu'il a, et on le donne à celui qui avait dix talents (v. 28), et de plus on le jette dans les ténèbres extérieures: *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.* Voilà deux punitions différentes, l'une qui s'exécute dès cette vie, l'autre qui s'exécute après la mort; on ôte le talent qu'on avait donné à ce serviteur méchant, paresseux et inutile; il est abandonné à un sens réprouvé, son entendement est perverti, sa volonté est de glace, son cœur forme mille désirs, et prend mille résolutions, dont il n'accomplit pas une. Il se trouve dans l'endurcissement, il n'a plus cette délicatesse de conscience qui lui donnait de l'horreur des moindres fautes; il avale l'iniquité comme l'eau, les plus grands crimes lui paraissent petits et de nulle conséquence; l'habitude qu'il en a contractée lui rend tout facile et léger, et il est devenu l'esclave de cette méchante habitude. Voilà ce talent qui lui est ôté, il ne pense plus à la pratique de la vertu, à la nécessité de faire pénitence. Il ne lit plus aucun bon livre, il n'entend plus de prédication, il ne converse plus avec les gens de bien, il ne réfléchit plus sur l'affaire de son salut; voilà ce talent qui lui est ôté. Mais comment est-il donné à celui qui en a déjà dix? C'est qu'un serviteur fidèle comme saint Nicolas augmente toujours en grâces et en mérites; ses lumières sont plus pénétrantes, son amour plus ardent, son humilité plus profonde, sa foi plus vive, sa charité plus empressée; de sorte qu'il semble qu'il fasse lui seul ce que plusieurs autres devraient faire, comme s'il avait reçu les talents que plusieurs avaient laissés inutiles; ce qui est conforme à ce que le Seigneur nous dit dans notre évangile, qu'on donnera à tous ceux qui ont déjà, et ils seront comblés de biens; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. Saint Nicolas a toujours été dans l'abondance de tous les biens spirituels, parce qu'il a toujours été un serviteur très-fidèle; et la plupart des chrétiens perdent ce qu'ils avaient reçu dans le baptême, ce qu'ils avaient reçu dans le sacrement de pénitence, parce qu'ils sont devenus de méchants serviteurs, et ils auront le malheur de se voir précipités dans les ténèbres extérieures; c'est-à-dire dans l'enfer, où ils pleureront éternellement d'avoir passé toute leur vie dans la paresse, où ils grinceront éternellement des dents, de n'avoir suivi ni Dieu, ni l'Eglise, ni leur prochain. Pensons donc qu'au moment de notre mort, Dieu nous fera rendre compte de tous les biens temporels, comme de l'argent, de la puissance, du crédit; de tous les biens naturels comme de la science, du jugement, de l'esprit, de la mémoire, de la santé, de la beauté; de tous les biens spirituels comme de tous les mouvements et de toutes les bonnes inspirations, des lectures spirituelles et des prédications et des sacrements; c'est pourquoi si nous sommes sages, nous préviendrons notre juge, chacun de nous s'occupera à faire profiter le talent qu'il a reçu. Nous renoncerons à toutes les vaines excuses et à toutes les fausses raisons du monde, nous nous déferons de notre paresse, nous aurons honte d'être comme des arbres qui occupent inutilement la terre; enfin, nous tâcherons que le gain que nous aurons fait nous fasse recevoir de notre juge avec complaisance et amour, et l'engage à nous parler, comme il a parlé à saint Nicolas et à tous ses fidèles serviteurs, et à nous dire d'entrer dans la joie de Notre-Seigneur, où nous posséderons une félicité éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XVI.

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA VIERGE.

(8 *décembre.*)

Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio, etc. (*Prov.*, VIII, 22-35.)

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose, j'étais dès lors.

La fête que nous solennisons aujourd'hui doit remplir l'Eglise de joie; elle la témoigne dans son office, lorsque s'adressant à la sainte Vierge elle lui dit que sa conception a réjoui tout le monde, à cause que c'est d'elle que le Soleil de justice doit prendre naissance; mais un soleil qui, dissipant les malédictions, nous comblera de bénédictions; qui, confondant la mort, nous donnera une vie éternelle. Pour participer à cette joie, nous n'avons qu'à suivre les conseils qui nous sont donnés dans la leçon que je viens de réciter: je laisse l'évangile qui renferme la généalogie de Jésus-Christ, et par conséquent celle de sa mère, pour le jour de la Nativité de cette sainte Vierge. Demandons au Saint-Esprit les lumières dont nous avons besoin et prions Marie de nous les obtenir, disons-lui pour ce sujet, avec l'archange, *Ave Maria*, etc.

Nous regardons ce jour comme celui dans lequel Dieu commence à répandre ses premières grâces sur les hommes; car si nous nous représentons l'état où était le monde avant la sainte Vierge, nous le verrons comme couvert et environné des ténèbres épaisses du péché, il nous paraîtra comme plongé dans une nuit obscure. Tous les plus grands saints, tous les patriarches, tous les prophètes gémissaient, ils répandaient des larmes, ils offraient des sacrifices, ils faisaient des prières ferventes pour demander à Dieu ce soleil qui devait dissiper ces ténèbres, éclaircir cette nuit, et l'on ne voyait encore rien paraître de ce nouveau jour; mais aujourd'hui l'aurore commence à se lever, c'est le nom que l'Eglise donne à la sainte Vierge dans un sens allégorique. Car de même que l'aurore précède le soleil, et que les hommes qui ont besoin de lumière pour marcher ou pour travailler, et qui s'impatientent de la longueur de la nuit, commencent à se réjouir lorsqu'ils aperçoivent les faibles lueurs de

l'aurore, parce que c'est une assurance que le soleil ne tardera pas à paraître, nous pouvous dire la même chose de la sainte Vierge : sa conception est cette faible lueur qui console les hommes et qui leur apprend que le Soleil de justice ne tardera point à paraître ; et nous pouvons dire aujourd'hui avec l'Apôtre : *La nuit est passée et le jour s'est approché* ; mais faisons ce que nous dit l'Apôtre : *Renonçons aux œuvres de ténèbres et revêtons-nous d'armes de lumières* ; et pour cela nous n'avons qu'à faire tout ce que la Sagesse nous dit dans notre leçon. Mais pour le faire exactement il faut que nous considérions ce qu'elle nous dit : elle se représente à nous comme étant éternelle, comme contribuant à la création du monde, comme exhortant les hommes ; méditons son éternité, réfléchissons sur son ouvrage, soyons attentifs à son exhortation ; ce sera le moyen de rendre à la Sagesse incarnée et incréée ce que nous lui devons, et d'avoir pour la sainte Vierge le respect et la dévotion que l'on attend de nous : soyez donc attentifs à l'explication de notre leçon.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant qu'il créât aucune chose, j'étais alors. J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement. Les abîmes n'étaient point encore, lorsque j'étais déjà conçue. J'étais enfantée avant les collines. Qui est l'homme dans tout le monde, quelque savant, quelque éloquent qu'il pût être, qui serait capable de faire une si admirable description de la Sagesse ? Vous n'en sauriez trouver, elle seule peut faire son portrait, car elle seule se connaît ; c'est pourquoi elle se représente elle-même comme jouissant de l'éternité et de la toute-puissance du Père ; le peut-elle dire d'une manière plus noble et plus forte tout ensemble, que de nous assurer que *le Seigneur l'a possédée au commencement de ses voies? J'ai été établie dès l'éternité et dès le commencement.* Il ne faut pas que cette parole, au commencement, vous fasse croire que la Sagesse a commencé, de telle sorte qu'il y a eu un temps où elle n'était point, et que par après il y a eu un temps où elle a été. Nous lisons plusieurs fois cette parole, *commencement*, dans la sainte Ecriture; Moïse la met à la tête de ses livres, *au commencement Dieu créa le ciel et la terre;* saint Jean la met à la tête de son évangile, *au commencement était le Verbe;* ces deux commencements doivent être entendus d'une manière différente, quoiqu'ils aient du rapport. Quand Moïse parle, il nous apprend, dit saint Augustin (*De civ. Dei*), que Dieu a commencé la création du monde par celle du ciel et de la terre, et qu'il n'a rien fait auparavant. Quand saint Jean parle, il nous apprend que le Verbe était éternel, c'est pourquoi il ne s'exprime point de la même manière ; Moïse dit, *au commencement Dieu créa* ; voilà une façon de parler qui signifie que le monde n'est pas éternel, contre ce que quelques philosophes ont parlé. Saint Jean dit : *Au commencement était le Verbe*, en voilà une autre qui signifie l'éternité du Verbe ; car on ne dit point : Il a été au commencement, mais il était ; ces deux termes, dans leurs différentes significations, ne laissent point d'avoir du rapport. Moïse nous disant : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre*, il nous apprend qu'il n'y avait aucune créature avant qu'il créât le ciel et la terre, et que c'est par là qu'il a commencé la création du monde ; quand saint Jean nous dit : *Au commencement était le Verbe*, il nous apprend qu'il n'y a rien eu avant le Verbe, et qu'il est engendré de toute éternité. C'est de cette même manière qu'il faut entendre ce que la Sagesse dit d'elle-même, que Dieu l'a possédée au commencement ; c'est-à-dire qu'il n'a rien possédé avant elle. Vous voyez aussi qu'elle joint l'éternité avec le commencement, quand elle dit qu'elle a été établie *dès l'éternité et dès le commencement* ; c'est nous dire qu'elle a toujours été et qu'elle n'a point commencé d'être d'une manière qu'il y aurait eu un temps pendant lequel elle n'aurait pas été. Saint Augustin nous apprend que ces vérités ne peuvent être comprises que par des personnes spirituelles, puisque, selon ce que nous dit saint Paul, l'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu ; elles lui paraissent une folie et il ne les peut comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on en doit juger. Saint Augustin commence par cette réflexion à expliquer à son peuple l'évangile de saint Jean ; il dit à ses auditeurs qu'il faut qu'il y ait parmi eux un grand nombre de ces hommes animaux et charnels, parce qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas capables des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu ; mais, à cause de cela, ajoute-t-il, demeurerons-nous dans le silence? Pourquoi lit-on ces paroles dans l'Eglise, si on garde le silence? pourquoi le peuple est-il obligé de les écouter, si on ne les lui explique point? Mais à quoi servira-t-il de les lui expliquer, si plusieurs ne comprennent point ce qu'on leur dira ? Cependant, dit-il, comme je suis persuadé qu'il s'en trouve plusieurs dans votre assemblée qui comprennent bien ce qu'on leur explique, je ne veux point les priver de l'avantage qu'ils en peuvent recevoir, outre que j'espère que la miséricorde de Dieu se communiquera à nous ; de sorte que chacun pourra être satisfait, et celui qui vous parle et ceux qui écoutent, et chacun comprendra ce qu'il pourra. Remarquez donc que saint Augustin (tract. 1 *in I c. Joan. Evang., num.* 1) était persuadé qu'on ne pouvait concevoir que fort difficilement l'éternité du Verbe qui était en Dieu et qui était Dieu ; il regardait ce qu'il disait sur ce sujet comme perdu, à cause que plusieurs de ses auditeurs étaient animaux et charnels, et il ne parlait qu'en faveur des spirituels ; du reste attendant de la miséricorde de Dieu qu'elle donnât de l'intelligence aux uns et aux autres, et qu'elle lui fît la grâce de s'expliquer

de telle sorte qu'il se pût faire entendre à un chacun. Il me semble qu'il n'y a rien de plus naturel à mon sujet que ce que saint Augustin vient de dire. Quand je parle de l'éternité de la Sagesse divine, qui est-ce qui m'entend ? N'y a-t-il point ici un grand nombre de ces hommes animaux et charnels qui ne sont point capables des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu ? Il faut néanmoins, en faveur des personnes spirituelles, que je vous dise ce que c'est que la Sagesse éternelle : c'est la seconde personne de la sainte Trinité, le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu, dont l'Ecclésiastique nous a parlé au commencement de son livre : *Le Verbe de Dieu au plus haut des cieux est la source de la Sagesse* (*Eccli.*, XIX, 5). Il faut donc que nous regardions tout ce qu'il y a de sagesse sur la terre dans les hommes les plus sages, comme des ruisseaux et des écoulements de cette divine sagesse qui en est la source, mais une source qui ne tarit point et qui ne diminue point ; une source toujours pleine de la plénitude de laquelle nous recevons tout ce que nous avons de lumière et de connaissance. Mais il ne faut pas que nous regardions la sagesse mondaine et la prudence de la chair comme un ruisseau de cette divine source, elles sont trop différentes l'une de l'autre ; un effet a la même qualité que sa cause, un ruisseau a la même propriété que sa source. Si votre sagesse prenait sa source de la sagesse éternelle, elle participerait à ses divines qualités ; si elle en a de tout opposées, c'est une preuve qu'elle n'en vient point. Pour être persuadés de cette vérité, il faut consulter l'apôtre saint Jacques, qui distingue deux sagesses, une qui vient d'en haut, comme il le dit, et une qui vient d'en bas : *Celle qui vient d'en haut est premièrement chaste, puis amie de la paix et modérée, équitable, susceptible de tout le bien, docile, pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres ; elle ne juge point, elle n'est point double ni dissimulée* (*Jac.*, III, 17). C'est nous dire qu'elle a toutes les bonnes qualités que la Sagesse divine possède, et qu'elle n'a pas une des mauvaises qualités que la sagesse d'en bas possède. Quelles sont les bonnes ? Etre chaste, pacifique, modérée, équitable, susceptible de tout le bien, docile, pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres. Quelles sont les mauvaises ? Juger son prochain, être double, être dissimulée ; cette sagesse d'en haut, qui est une participation de la sagesse éternelle, a les premières et n'a pas les secondes ; la sagesse d'en bas, qui n'a aucun rapport avec la sagesse éternelle, a les secondes et n'a point les premières ; c'est pourquoi saint Jacques l'appelle une sagesse *terrestre, animale, diabolique* (*Jac.*, III, 15). Nous trouvons un assez grand nombre de chrétiens qui passent pour sages, pour prudents, dont on dit, C'est un honnête homme, c'est une femme d'honneur, elle est sage. Mais comment le sont-ils ? L'un et l'autre à la manière des païens ; en apparence, il ne semble pas qu'on puisse leur rien reprocher ; rien de plus intéressé, ils ne prennent rien, mais ils ne donnent jamais rien ; ils n'offensent personne, mais ils ne pardonnent jamais à personne ; ils ne se laissent jamais aller aux excès et aux débauches, mais ils vivent avec toute la sensualité possible. Cette prétendue sagesse n'est-elle pas terrestre, animale, diabolique ? Elle est toute d'en bas ; car elle n'est que pour la chair, que pour le monde, que pour le diable. Ces personnes de l'un et de l'autre sexe, si pleines d'amour pour eux-mêmes, qui ne s'étudient qu'à plaire et à se faire estimer, qui pour cela sont dans des déguisements et des dissimulations perpétuelles, peuvent-elles se dire être du nombre des chrétiens, c'est-à-dire disciples de Jésus-Christ, qui en qualité de Dieu est la sagesse incréée, en qualité d'homme est la sagesse incarnée ? Mais la sainte Vierge est conçue aujourd'hui pour être la mère de la sagesse incréée et de la sagesse incarnée, puisque, selon le sentiment de l'Eglise, elle est véritablement mère de Jésus-Christ Dieu-homme ; c'est pourquoi elle participe plus à cette divine sagesse que pas une créature n'y a participé. C'est pour cette raison que l'Eglise lui applique les paroles de notre Epître, et qu'on lui fait dire : *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies*, lui appropriant ce qu'on fait dire à son divin Fils, pour la raison que Jésus-Christ ayant été prédestiné de toute éternité, ce qui le fait appeler le premier-né des élus, il a été d'une nécessité absolue qu'elle fût prédestinée en même temps, puisqu'on ne pouvait penser au Fils qu'on ne pensât aussi à la mère ; de sorte que, dans l'ordre de la prédestination, elle est après son Fils la première de tous les élus ; elle est aussi la plus excellente et la plus remplie de grâces, ayant été la plus favorisée du Seigneur, qui l'a *possédée dès le commencement de ses voies*. Il en a pris possession comme devant être toute pour lui, devant fournir la matière de son humanité, le porter dans ses entrailles, le nourrir de son lait. Que nous serions heureux, mes frères, si nous pouvions nous appliquer ces paroles de la sagesse : Le Seigneur m'a possédé dès le commencement de ses voies ! Cela se peut dire de la part de Dieu, les voies de Dieu sont les décrets de Dieu, il nous a choisis pour être ses enfants, il nous à préférés à tant d'idolâtres, à tant de Turcs, à tant de Juifs qui n'auront point l'avantage d'être baptisés, et qui ne pourront entrer dans le ciel. Il nous a donc possédés dès le commencement de ses voies par le choix amoureux qu'il a fait de nous ; et c'est nous qui devons dire que *toutes les voies du Seigneur sont la miséricorde et la vérité*. Il a eu pour nous des voies de miséricorde, en nous faisant naître de parents chrétiens et en nous faisant recevoir le baptême ; il a eu des voies de vérité, en nous faisant instruire de toutes les règles de la religion et de toutes les maximes du christianisme. Mais le Seigneur n'a-t-il point cessé de vous posséder, ne vous êtes-vous point donnés au diable ? Si vous en aimez les pompes, il vous pos-

sède, et le Seigneur ne vous possède plus. Ne vous êtes vous point donnés à la chair ? Si vous en aimez les sensualités et les voluptés, elle vous possède, et le Seigneur ne vous possède plus. Ne vous êtes vous point donnés au monde? Si vous en aimez les richesses et les vanités, si vous en suivez les modes et les maximes, il vous possède, et le Seigneur ne vous possède plus. Ah ! mes frères, que de chrétiens que le diable possède, que le monde possède, que la chair possède ! Qu'il y a peu de chrétiens que le Seigneur possède ! il est vrai qu'il les a possédés dès le commencement de ses voies, les choisissant pour en faire des chrétiens. Il les a possédés dès le commencement de leur vie, leur faisant recevoir le baptême ; mais dès qu'ils ont eu l'usage de raison, il a cessé de les posséder, parce que malicieusement et volontairement ils se sont soustraits à son empire pour se donner au diable, à la chair et au monde ; et peut-être ne les possédera-t-il jamais, mourant esclaves de ses tyrans. Car, mes frères, il faut, pour éviter ce malheur, que nous disions comme la sainte Vierge dans le sens de l'Eglise : *Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies*, et que nous le remerciions de ce qu'il nous a choisis pour être ses enfants et ses disciples ; il faut que nous disions encore : Le Seigneur me possède présentement, je ne veux servir que lui, je ne veux aimer que lui, parce que je ne veux être qu'à lui ; et cela vous donnera une sainte confiance de dire : J'espère que le Seigneur me possédera pendant toute l'éternité. Pensons que c'est pour cela que nous avons été créés ; nous pourrons le connaître si, conformément à notre leçon, nous regardons la sagesse comme contribuant à la création du monde : c'est le sujet de la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

La Sagesse continue de parler d'elle-même d'une manière toute magnifique : *Lorsqu'il préparait les cieux j'étais présente, lorsqu'il environnait les abîmes de leurs bornes et qu'il leur prescrivait une loi inviolable, lorsqu'il posait les fondements de la terre, j'étais avec lui et je réglais toutes choses.* La Sagesse nous trace ici une image vive de la création du monde, à laquelle elle témoigne qu'elle était présente, non comme spectatrice, mais comme étant elle-même l'art ineffable de l'artisan souverain de toutes choses. Ce qui est conforme à ce que saint Jean nous dit dans le premier chapitre de son Evangile, en nous parlant du Verbe divin, cette Sagesse incréée : *Toutes choses ont été faites par lui et rien n'a été fait sans lui.* Saint Augustin ne saurait souffrir la pensée de quelques interprètes qui veulent que ce rien soit quelque chose, à la création duquel le Verbe divin a contribué. *Rien n'a été fait sans lui;* s'il n'a pas été fait sans lui, donc il a fait ce rien ; c'est de la manière qu'ils raisonnent et fort mal, comme saint Augustin le leur fait voir (tract. 1, *in c. I Evang. Joa.*, n. 13). Car il n'a point fait le péché, et il est clair que le péché est ce rien que les hommes font quand ils pèchent. Saint Augustin veut donc que le Verbe divin a créé tout ce qui a été fait. C'est pourquoi il dit en parlant de son Père, dont il est la sagesse : *J'étais avec lui et je réglais toutes choses.* Un ouvrier qui est sage, qui est expérimenté, fait toutes choses selon les règles de son art : quelle peut-être la règle du Père éternel, sinon sa Sagesse, qui est son Verbe? Elle a donc raison de dire qu'elle réglait toutes choses avec lui; mais ce qu'elle ajoute est admirable : *J'étais chaque jour dans les délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans le monde.*

Ce qui nous marque la promptitude et la facilité avec laquelle la sagesse de Dieu a tout fait; de sorte que ce grand univers, avec tout ce qu'il renferme, depuis le plus haut des cieux jusqu'au plus profond des abîmes, n'a été qu'un jeu pour elle. Et en vérité n'est-ce pas créer le monde comme en se jouant, que de dire que la lumière soit faite, et aussitôt elle a été faite. Cela ne paraît qu'un simple divertissement; mais cette règle, ce jeu, ce divertissement nous donnent de belles instructions ; elles nous apprennent que toutes nos actions doivent être faites selon les règles de la sagesse de Dieu, car c'est le seul moyen de les rendre droites, comme saint Jean nous l'a prêché.

Nous trouvons trois sortes de personnes dans le monde ; il y a des stupides et des brutaux, il y a de sages mondains, il y a de vrais chrétiens : les premiers ne suivent aucune règle ni humaine ni divine; ils se laissent emporter à la passion qui domine actuellement dans leur cœur, et ils vont pour satisfaire le sens qui les sollicite, de sorte qu'ils ne suivent point les règles de l'honnêteté; il ne faut point vous en étonner, puisqu'ils ne consultent point la raison. Les sages mondains paraissent beaucoup plus éclairés; aussi sont-ils plus modérés, plus retenus et plus circonspects dans tout ce qu'ils entreprennent; mais comme ils ne suivent que les règles d'une sagesse mondaine, que saint Jacques appelle *diabolique*, toutes leurs actions sont mauvaises et toutes leurs voies sont tortues. On dit dans la sainte Ecriture que le serpent dont le diable se servit pour tenter nos premiers parents était le plus rusé, et d'autres expliquent le plus sage des animaux de la terre; et le Seigneur nous apprend que les enfants du monde sont plus prudents et plus sages que les enfants de lumière. Ils n'en sont pas mieux réglés pour cela, car si la ruse et la sagesse du serpent n'ont servi qu'à tromper Adam et Eve, la sagesse des mondains ne sert ordinairement qu'à tromper les plus simples et les plus ignorants, et à s'emparer adroitement de leurs biens; la ruse du serpent a paru en ce qu'il n'a proposé à la première femme de manger du fruit auquel Dieu lui avait défendu de toucher, qu'en lui

faisant connaître qu'elle en recevrait un avantage considérable, puisqu'elle deviendrait semblable à Dieu, sachant le bien et le mal. Les sages du monde ne trompent ordinairement les simples que sous l'apparence de quelque avantage dont ils les flattent; de sorte que comme Eve ne connut la malice du serpent que lorsque Dieu la condamna et qu'il la chassa du paradis terrestre; aussi les simples ne connaissent la malice des sages du monde, que lorsqu'ils sont dépouillés, qu'ils ont perdu le bien, l'honneur et la vertu, sans pouvoir rien recouvrer.

Les vrais chrétiens ne suivent que les règles d'une divine sagesse; aussi toutes leurs actions sont justes et toutes leurs voies sont droites, parce qu'ils ne font rien que selon les commandements de Dieu et les maximes du christianisme. C'est pourquoi il faut que nous soyons persuadés de ce que nous dit saint Augustin (*De cons. evang.*, lib. I, cap. 23, n. 35), que personne ne peut être vraiment sage, quand il n'aura que la sagesse du monde ou la sagesse de l'homme qui passerait pour le plus sage : mais seulement quand il participera à la souveraine et à l'éternelle sagesse de Dieu, et par cette communication toutes ses actions sont parfaitement bien réglées. C'est selon ce sentiment que nous regardons Marie comme la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, parce qu'étant remplie de l'Esprit de Dieu, elle a fait toutes choses selon les règles de la divine Sagesse, et elle les a faites avec plaisir. C'est l'avantage que reçoivent ceux qui n'agissent que selon la sagesse de Dieu, c'est qu'ils ne trouvent aucune difficulté à ce qui paraît le plus difficile aux mondains; ils soumettent leur chair à l'esprit, et leur esprit à Dieu; ils mortifient leurs sens, ils modèrent leurs passions, ils observent la loi de Dieu, et tout cela avec plaisir; il semble qu'ils en fassent leur jeu et leur divertissement, et vous ne les voyez point aussi chercher d'autres récréations que dans les choses qui sont de Dieu et qui les conduisent à Dieu.

Ces vrais chrétiens composent un monde nouveau auquel on peut appliquer tout ce qui est dit ici du monde visible. Qui sont ces cieux? Demandez-le à saint Augustin, il vous répétera : Qui sont ces cieux qui servent de trône à la majesté de Dieu? Qui sont ces cieux qui ont annoncé sa justice, comme dit le Prophète royal? Notre grand docteur répond (*in ps.* XCVI, n. 10) que Dieu est assis dans les apôtres, qu'il est assis dans les prédicateurs de l'Evangile, comme il est assis dans le ciel, et il ajoute que si vous voulez vous serez un ciel, mais que si vous voulez être un ciel; il faut purger votre cœur de tout ce qu'il y a de terrestre. Si donc votre cœur ne désire point les choses de la terre, si vous ne mentez point quand vous répondez que vous avez le cœur élevé en haut, vous serez un ciel. La sainte Vierge était donc un véritable ciel, puisque rien de tout ce qui est sur la terre ne l'occupait, et qu'elle ne pensait qu'à ce qui est dans le ciel. Qui sont ces montagnes et ces collines, sinon les âmes saintes dont la vertu est plus élevée que celle des autres, mais une vertu si solide qu'elles sont comme immobiles dans la pratique du bien? C'est ce que nous apprenons de saint Augustin qui dit : Nous entendons par les montagnes ces illustres et ces grands hommes spirituels de l'Eglise, qui sont grands par la solidité de leur vertu et non par l'enflure de la superbe (*in ps.* XXXIX, n. 6). Ce grand docteur ajoute que toute la sainte Ecriture est descendue jusqu'à nous de ces montagnes, parce que ces grands hommes qu'elles figurent sont des prophètes, sont des évangélistes, sont des bons docteurs; c'est du côté de ces montagnes que j'ai levé les yeux, parce que c'est de là que j'ai attendu le secours dont j'avais besoin. Il est vrai que les saints de ce nouveau monde, qui est l'Eglise, sont d'un grand secours pour les fidèles; ils instruisent ceux qui sont ignorants, ils consolent ceux qui sont affligés, ils animent ceux qui sont lâches, ils fortifient ceux qui sont faibles, ils échauffent ceux qui sont froids, enfin ils remettent dans le bon chemin ceux qui s'égarent. Voilà les secours que l'on reçoit de ces montagnes; mais de peur que vous ne croyiez que ces secours sont tout humains, le Prophète royal ajoute : ***Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre;*** c'est-à-dire que comme ces montagnes n'ont été élevées que par la grâce du Seigneur, nous n'en recevons du secours que par la même grâce du Seigneur; c'est pourquoi ils sont encore, avec la sainte Vierge, les fleuves et les fontaines que Dieu dispense dans un certain équilibre, parce qu'ils font couler dans les âmes les eaux de la grâce, selon qu'il plaît au Saint-Esprit de régler leurs cours et de conduire leurs eaux plutôt en un endroit qu'en un autre. Ce qui nous est très-bien exprimé dans le chapitre XVI des Actes des apôtres, où il est dit que lorsque saint Paul et ses compagnons eurent traversé la Phrygie et la Galatie, *le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu en Asie* (*Act.*, XVI, 6); et étant venus en Mysie, ils se disposaient à passer en Bythinie, *mais l'esprit de Jésus ne le leur permit pas* (*Ibid.*, 7). Ils passèrent ensuite la Mysie et descendirent à Troade, où Paul eut la nuit cette vision : Un homme de Macédoine se présenta devant lui et lui fit cette prière : Passez en Macédoine et venez nous secourir. Aussitôt qu'il eut eu cette vision, nous nous disposâmes, dit saint Luc, à passer en Macédoine, *ne doutant point que Dieu ne nous y appelât pour y prêcher l'Evangile* (*Ibid.*, 10). Vous ne doutez point que saint Paul et ses compagnons ne fussent des rivières remplies de la grâce et de l'Esprit de Dieu, comme nous l'apprend saint Augustin qui, expliquant ces paroles du Prophète royal : *Le fleuve de Dieu est rempli d'eau* (*Psal.* XLIV, 10), demande : Qui est le fleuve de Dieu? Il répond (*in ps.* LXIV, n. 14) : C'est le peuple de Dieu; et il ajoute que le premier peuple a été rempli, afin que tout le reste de la terre fût arrosé. Mais vous voyez,

par ce que je viens de vous réciter des Actes des apôtres, qu'il fait couler ces rivières où il veut, puisqu'il défend à saint Paul de prêcher en Asie et en Bythinie, et qu'il lui ordonne d'aller en Macédoine.

Mais il faut, selon la Sagesse, affermir le monde sur ses pôles; le monde nouveau doit être affermi aussi bien que l'ancien. Quels seront les pôles de ce monde nouveau? La charité et l'humilité, parce qu'elles sont, selon les saints, comme la base et le soutien de l'homme spirituel, et que tout ce qui est compris dans l'Ecriture se rapporte à ces deux vertus. Enfin ce qui reste pour la perfection du monde, est que la mer soit enfermée dans ses limites, et que les eaux aient une loi afin qu'elles ne passent point leurs bornes. Cela est aussi nécessaire pour la perfection du monde nouveau composé des fidèles; le vieux monde est représenté par la mer, et il ne doit avoir de puissance contre les justes, qu'autant que Dieu, qui en est le maître souverain, lui en voudra donner. C'est pourquoi le grand saint Grégoire expliquant ces paroles de Job, où Dieu dit à la mer: *Vous ne passerez point les bornes que je vous ai marquées; vous viendrez jusque-là, et vous briserez là l'orgueil de vos flots* (*Job*, XXXVIII, 11): Dieu, dit ce saint Pontife (*in c.* XXXVIII *Job*, c. 9), donne des limites à la fureur des méchants; et, selon l'ordre de sa sagesse et de sa justice, la tempête de la persécution s'élève ou se calme quand il lui plaît: de peur que la vertu de ses serviteurs ne se relachât, si elle n'était point exercée par les souffrances, ou qu'elle ne succombât sous le poids des maux, s'il n'en réglait la qualité et la durée, selon la faiblesse ou la force de ceux qui souffrent.

Enfin disons que la différence qu'il y a entre la création de l'ancien monde et du nouveau, c'est que le Verbe divin a fait l'ancien comme en se jouant, et il a fait le second qui est l'Eglise, en souffrant et en mourant d'une mort cruelle. C'est pourquoi cette divine Sagesse ajoute que *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*; et ne faut-il pas qu'elle les ait aimés jusque dans l'excès, pour avoir bien voulu se revêtir de leur nature mortelle, et préférer leur salut à sa propre vie. La sainte Vierge est assurément la plus belle partie de ce monde nouveau, la plus remplie de grâces, la plus ornée de vertus, et dans laquelle la Sagesse divine s'étant incarnée a fait ses plus chères délices de demeurer: si nous avons l'avantage d'être de ce monde nouveau, et que nous n'appartenions point à l'ancien, il faut que nous fassions nos délices de demeurer avec Jésus-Christ, comme il a fait ses délices de demeurer avec nous. Pourquoi fait-il ses délices de demeurer avec les enfants des hommes? C'est 1° parce que l'homme est la plus parfaite et la plus excellente image de Dieu; 2° parce que l'homme porte en lui l'abrégé de tout le monde; 3° parce qu'il se plaît à régner et à reposer dans le cœur de l'homme; 4° enfin parce qu'il a créé l'homme pour jouir de la gloire. C'est pourquoi faisant ses délices d'être avec eux, il leur communique les lumières et les ardeurs de sa grâce. Cela ne nous dit-il pas que nous devons faire nos délices d'être avec Dieu? Un enfant de l'Eglise, qui est ce nouveau monde que la Sagesse incarnée a eu la bonté de faire en notre faveur, ne doit plus faire ses délices d'être l'esclave d'une créature, de posséder les richesses et les honneurs du monde, mais d'être tout à son Dieu, de rechercher et de posséder son Dieu; et c'est en cela seulement que tous les saints, et, plus que tous, la sainte Vierge ont mis leurs délices: son esprit tressaille de joie, mais c'est en Dieu, qui est son salutaire. C'est pour cela que tous les saints et la sainte Vierge ont renoncé à toutes les délices de la terre et à toutes les joies du monde, ne voulant point d'autre consolation que celle que l'on goûte dans l'union avec Dieu. Quand on en a fait l'expérience, on connaît qu'il n'y a point de plaisir au monde qui puisse être comparé avec les douceurs dont Dieu remplit l'âme de ceux qui demeurent avec lui; c'est un torrent de volupté, comme l'appelle le Prophète royal: le monde ne donne que de petites gouttes, qui échauffent et qui ne rafraîchissent point, qui augmentent la soif et qui ne l'apaisent point. Vous voyez aussi que tous les mondains sont altérés de plaisirs, parce qu'ils font leurs délices d'être avec le monde: s'ils faisaient leurs délices d'être avec Dieu, qui les invite amoureusement et qui leur dit: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*, ils seraient parfaitement désaltérés. S'ils veulent jouir de cet avantage, qu'ils écoutent ce que la Sagesse leur dit; elle nous exhorte d'une manière très-avantageuse c'est la troisième partie de notre leçon, et la dernière de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Maintenant donc, ô mes enfants, écoutez-moi; heureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes instructions, soyez sages et ne les rejetez point. Heureux celui qui m'écoute, qui veille toujours à l'entrée de ma maison et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut de la bonté du Seigneur. Peut-on parler d'une manière plus tendre et plus amoureuse? Cette divine Sagesse nous appelle ses enfants, elle n'a pour nous que les sentiments d'une mère qui aime tendrement ceux à qui elle a donné la vie. La Sagesse incréée nous a donné la vie en nous créant; la Sagesse incarnée nous a donné la vie, en nous rachetant; et la sainte Vierge, à qui l'Eglise parle comme à la Sagesse, nous a donné la vie en nous donnant celui par qui nous vivons. Cette amoureuse Sagesse veut que nous agissions avec elle en véritables enfants, que nous l'écoutions, que nous lui obéissions, et que nous la recherchions toujours.

La première chose que la Sagesse demande de nous comme de ses enfants, c'est

que nous l'ecoutions : c'est par là que les enfants commencent; ils ne commencent point par parler, parce qu'ils ne sauraient rien dire que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce qu'ils ont entendu. Ce qui fait dire à saint Paul que *la foi vient de l'ouïe* (*Rom.*, X, 17); et par conséquent ceux-là ne croient point qui n'ont rien voulu entendre; comme nous voyons que ceux-là ne parlent point qui sont sourds de naissance. Il nous est donc de nécessité indispensable d'écouter; si cela n'était pas, la Sagesse répéterait-elle tant de fois la même chose, et nous dirait-elle : *Mes enfants, écoutez-moi, écoutez mes instructions, heureux celui qui m'écoute?* Pourquoi nous répéter trois fois la même chose, sinon parce que notre bonheur dépend de la fidélité avec laquelle nous écouterons la Sagesse? Et en vérité comment pouvons-nous savoir les lois que nous sommes obligés de garder, les vertus que nous devons pratiquer, les vices qu'il faut éviter, si nous n'écoutons la Sagesse? Mais qui est-ce qui l'écoute? Ce sont ses enfants, puisqu'elle dit : *O mes enfants, écoutez-moi.*

Mais où trouve-t-on des enfants de la Sagesse, s'il n'y a que ceux qui l'écoutent qui méritent cette qualité? Les prophètes ont écouté la Sagesse, ils en étaient les enfants, ils n'ont rien su, ils n'ont rien écrit, ils n'ont rien dit que ce qu'ils en avaient entendu : de sorte que c'était la Sagesse qui parlait aux Israélites, lorsque les prophètes les exhortaient à faire le bien et à fuir le mal. Combien y avait-il d'enfants de la Sagesse parmi les Israélites? Très-peu, parce qu'il y en avait très-peu qui voulussent écouter les prophètes. Isaïe ne s'en plaint-il pas, quand il dit : *Qui est-ce qui a cru à notre parole?* (*Isa.*, LIII), et combien de fois Dieu s'est-il plaint de ce peuple, qui ne voulait point écouter ceux qui leur parlaient de sa part? Le Fils de Dieu est venu, ont-ils voulu l'écouter? Combien de fois l'ont-ils regardé comme un insensé, comme un furieux, comme un démoniaque? Il a envoyé ses apôtres et ses disciples après lui, les ont-ils voulu écouter? Ne les ont-ils pas emprisonnés, outragés, maltraités, leur défendant de plus prêcher le nom et la doctrine de Jésus-Christ? Cela n'a-t-il pas continué de la sorte pendant toute la vie des apôtres? les disciples et les successeurs des apôtres ont-ils été écoutés? Ecoute-t-on présentement ceux qui vous parlent de la part de la Sagesse? La prophétie de saint Paul se vérifie tous les jours; après avoir conjuré son disciple Timothée d'annoncer la parole, et lui avoir dit : *Pressez les hommes à temps, à contre-temps; reprenez, suppliez, menacez avec toute sorte de patience et de doctrine* (II *Tim.*, IV, 2), il ajoute : *Car il viendra un temps que les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine, et qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des contes et à des fables* (*Ibid.*, 3, 4). Ah! mes frères, nous ne voyons que trop l'accomplissement de cette prophétie! La plus grande partie des chrétiens veulent des prédicateurs qui disent de belles paroles, et ils fuient ceux qui disent de bonnes choses solides et profitables; on ne veut point écouter la vérité, on n'est donc point enfant de la Sagesse : j'ai donc raison de dire que le nombre en est très-petit, parce que plusieurs de ceux qui l'écoutent ne lui obéissent pas; et c'est la seconde chose que la Sagesse, comme votre mère et votre maîtresse, demande de vous.

C'est pourquoi elle ne se contente point de dire : *Ecoutez-moi*, elle ajoute : *Heureux ceux qui gardent mes voies!* L'ordre des paroles est à remarquer. Premièrement elle dit : *Ecoutez-moi*, ensuite elle ajoute : *Heureux ceux qui gardent mes voies;* comme si elle disait à ses enfants : Vous ne pensez peut-être qu'à ouvrir l'oreille pour écouter mes préceptes; mais il faut en même temps ouvrir le cœur et les mains pour les garder. Cette divine Sagesse, s'étant incarnée, nous a répété la même chose à l'occasion de cette femme qui se récria du milieu du peuple : *Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées. Dites plutôt*, reprit le Seigneur, *heureux ceux qui écoutent la parole du Seigneur!* nous apprenant par là que la gloire et le bonheur de sa sainte mère ne consistait pas à l'avoir porté dans son sein et à l'avoir nourri de ses mamelles, mais à avoir écouté sa parole et à l'avoir gardée. Ce fut conformément à cela que sa parente, sainte Elisabeth, lui dit : *Vous êtes heureuse, vous qui avez cru.* Cette divine Sagesse parle encore à tous les hommes et leur dit qu'ils seront heureux s'ils écoutent sa parole et s'ils la gardent; ou, comme elle parle dans notre leçon, s'ils gardent ses voies, et si ayant écouté ses instructions, ils ne les rejettent point.

Je vous avoue qu'il faudrait être impie pour rejeter les instructions de Dieu comme par mépris; mais il suffit d'être tiède et négligent pour les rejeter en un véritable sens, lorsque nous ne les pratiquons pas après les avoir connues, et que nous rendons cette lumière de Dieu inutile en nous. Le vrai sage ne rejette point ainsi les instructions de Dieu; c'est pourquoi la divine Sagesse vous dit : *Soyez sages, et ne rejetez point mes instructions;* n'est-ce pas une grande folie que de ne point garder ce qui peut être la nourriture et la vie de votre âme? Que diriez-vous d'un homme qui, toutes les fois qu'il aurait fait un bon repas, prendrait aussitôt des remèdes violents pour rejeter tout ce qu'il aurait mangé? Il tomberait en langueur et s'exposerait à la mort. La parole de Dieu est votre nourriture; mais pour qu'elle nourrisse votre âme il faut que vous la gardiez. C'est ce qu'on dit de la sainte Vierge : elle retenait tout ce qu'elle entendait dire de son divin Fils, et dans son cœur elle méditait dessus. Imitez cette sage mère de la Sagesse incarnée; retenez tout ce qu'on vous dit propre à pratiquer la vertu

à fuir le vice, méditez dessus, faites de sérieuses réflexions sur toutes les instructions qu'on vous a données ; on connaîtra par là que vous êtes enfants de la Sagesse, que vous l'écoutez et que vous lui obéissez ; et même dans le désir que vous avez de lui marquer combien vous l'aimez, vous la recherchez avec empressement et avec ardeur.

Heureux, dit-elle, *celui qui veille tous les jours à l'entrée de ma maison et qui se tient à ma porte. Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie et il puisera le salut.* Quand la Sagesse nous parle de veiller à l'entrée de sa maison et de se tenir à sa porte, il semble qu'elle ait dessein de nous faire souvenir de tout ce que nous faisons en faveur des hommes de qui nous espérons ou de qui nous craignons quelque chose : nous les allons voir souvent, nous leur faisons de profondes révérences, nous leur offrons notre service; s'ils n'y sont point, nous attendons qu'ils soient de retour, et nous prenons garde quand ils rentrent; s'ils sont occupés, nous demeurons dans une antichambre, jusqu'à ce qu'ils aient la commodité de nous parler ; enfin nous souffrons tout, nous ne nous rebutons point quand nous voulons obtenir une faveur ou éviter un mal. La Sagesse nous dit qu'elle souhaite que nous en usions avec elle de la même manière ; elle nous dit que nous veillions à l'entrée de sa maison et que nous nous tenions à sa porte ; mais pourquoi nous parle-t-elle de la sorte, sinon parce que la vie et la mort sont entre ses mains ; celui qui l'aura trouvée trouvera la vie, et tous ceux qui la haïssent aiment la mort. Peut-elle nous parler d'une manière plus claire et plus intelligible ? Il n'est pas question ici d'un conseil, puisqu'il y va de la vie ou de la mort. C'est une obligation de ne rien épargner pour trouver la Sagesse, puisque c'est d'elle que dépend ou le salut ou la damnation éternelle. Si nous la trouvons, nous puisons le salut du Seigneur ; le Seigneur est la source de notre salut : il faut puiser dans cette source, elle est profonde, nous avons besoin de toutes nos forces, mais nous ne devons rien épargner ; car si nous avions de l'indifférence ou de la négligence, nous pécherions contre la Sagesse.

Peut-on plus offenser une personne très-puissante, de qui notre bonheur ou notre malheur dépendent, qui, par conséquent, nous est très-nécessaire, parce que ce n'est que par son moyen que nous pouvons être ou heureux ou malheureux, et qui, de plus, a de l'amour pour nous, et qui est toute disposée à nous rendre heureux, que de la négliger, et jusqu'au point de ne vouloir rien faire pour la trouver et pour la posséder. C'est de cette manière que la plupart des hommes se comportent à l'égard de la Sagesse ; il semble qu'ils n'aient rien ni à en espérer, ni à en craindre; les uns ne pensent qu'à satisfaire leurs passions, les autres ne s'occupent qu'à rechercher la science et la sagesse du monde, et rien n'est plus négligé que la divine Sagesse; on ne l'écoute point, on ne lui obéit point, on ne l'aime point, et par conséquent on ne s'empresse point de la rechercher, de la trouver et de la posséder; par cette conduite on pèche contre elle, péchant contre elle, on blesse son âme, et ces blessures lui causent la mort. La sainte Vierge, dont nous solennisons l'entrée dans le monde, s'est toute consacrée à la divine Sagesse dès le commencement de sa vie ; elle a été l'objet de ses méditations, de ses réflexions, de ses désirs et de ses amours, elle l'a recherchée par toutes ses paroles et par toutes ses actions. Nous pouvons même la regarder comme la porte de cette divine Sagesse, puisque c'est par elle qu'elle est entrée au monde; nous pouvons la considérer comme sa maison, puisque c'est en elle qu'elle a demeuré pendant neuf mois, s'étant incarnée dans son sein. Qui doute que nous ne puissions aller à la divine Sagesse par le secours de celle qui en est la porte et la maison ? Et en suivant l'exemple qu'elle nous a donné, recherchant comme elle par nos réflexions à connaître la divine Sagesse, écoutant comme elle tout ce qu'elle nous dit dans le secret du cœur, dans les saintes Ecritures, et par la bouche de ses ministres, enfin, obéissant à sa voix comme elle lui a toujours obéi, et lui disant : Nous sommes ses serviteurs et ses servantes, qu'elle dispose de nous à sa volonté. Prions-la qu'elle nous obtienne de Dieu la grâce de la pouvoir imiter, en recherchant, en écoutant et en suivant la Sagesse, mettons en cela toute la dévotion que nous avons pour cette sainte mère de Dieu, et demandons à cette divine Sagesse, qu'après avoir eu la bonté de mettre en nous tout ce qu'il y a eu de bon, et avoir eu la complaisance de faire ses délices de demeurer avec nous, elle nous fasse la grâce de ne désirer qu'elle, afin que nous soyons assez heureux de la posséder pendant une délicieuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XVII.

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA VIERGE.

(8 *décembre.*)

In diebus illis, vocavit Dominus Deus Adam, et dixit ei : Ubi es? etc. (*Gen.*, III, 9-15).

***Alors le Seigneur Dieu appela Adam et lui dit : Où êtes vous ?* etc.**

Demandons au Saint-Esprit les lumières nécessaires pour avoir l'intelligence de ces paroles ; prions la sainte Vierge, dont la conception réjouit aujourd'hui l'Eglise, de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet: *Ave*, etc.

Ne nous étonnons plus de l'inconstance de l'homme, puisque nos premiers parents ont conservé si peu de temps la grâce dont Dieu les avait ornés dans le moment de leur création. Cet homme qui est né d'une femme, dont la vie est si courte et dont les misères sont si abondantes, n'est jamais dans un même état; c'est Job qui en parle de la sorte, et il semble qu'il veuille attribuer la fragilité de l'homme à son origine Mais qu'Adam et Eve

qui ont été formés des propres mains de Dieu, et qui n'ont point eu d'autre principe que celui qui est toujours le même et qui n'est sujet à aucun changement, que néanmoins ils aient si peu conservé la grâce, et qu'ils aient sitôt perdu cette droiture dans laquelle Dieu les avait créés; c'est ce qui paraît de plus surprenant : nous avions besoin d'un puissant réparateur, pour empêcher les suites funestes de cette inconstance. La femme, qui avait été formée de l'homme, lui avait communiqué sa légèreté, en le portant à manger du fruit que Dieu lui avait défendu. Le nouvel homme, le nouvel Adam devait sortir d'une femme, pour empêcher les effets de cette légèreté et pour arrêter cette inconstance. Marie avait été choisie de toute éternité pour être la mère de ce divin réparateur; c'était de cette sainte vierge dont il devait prendre naissance, selon la promesse que Dieu en avait faite à son peuple par ses prophètes, qui ont dit : *Une vierge concevra et enfantera un fils.* C'est aujourd'hui la première marque de l'accomplissement de cette divine promesse, puisque c'est la conception de cette sainte vierge qui doit être mère, sans cesser d'être vierge. L'Eglise a cru être obligée de célébrer une fête en ce jour, pour remercier Dieu de lui avoir donné une si puissante protectrice, et un si parfait modèle de toutes les vertus dans la personne de Marie. Cette fête a premièrement commencé dans Constantinople au milieu du XIIe siècle, et presque dans le même temps dans Lyon; quelques-uns croient qu'elle a été connue en Angleterre avant de l'être à Constantinople, et que saint Anselme l'avait trouvée établie dans quelques églises particulières. Le concile de Londres, au commencement du XIVe siècle, en fit une fête d'obligation; le premier décret de l'Eglise romaine sur cette fête est de Sixte IV, sur la fin du XVe siècle; elle est reçue présentement de toutes les Eglises, et il n'y a point de fidèle qui n'ait de l'empressement de rendre ses respects à celle qui est conçue aujourd'hui pour être la mère de Jésus-Christ. C'est pour vous y engager davantage que je m'en vais vous expliquer les paroles qui servent aujourd'hui d'Epître dans l'Eglise de Paris; dans lesquelles nous connaissons les funestes effets du péché originel, en ce qu'il a rendu nos premiers parents timides, superbes et malheureux; leur timidité consiste à se cacher quand ils entendent la voix de Dieu; leur superbe paraît en ce qu'ils ne veulent pas avouer qu'ils ont péché; leur malheur est dans les peines que Dieu leur impose; voilà ce que nous verrons dans les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Alors le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où êtes-vous? Pour bien entendre ces paroles, il faut reprendre le verset précédent dans lequel Moïse nous dit : que *comme Adam et Eve eurent entendu la voix du Seigneur Dieu, qui se promenait dans le Paradis après-midi, lorsqu'il se lève un vent doux, ils se retirèrent entre les arbres du paradis, pour se cacher de devant sa face.* Quelle est cette promenade de Dieu qui est toujours partout? demande saint Ambroise (*De paradiso*, cap. 14, n. 68). Il répond, je crois, que cette promenade est une certaine suite des ouvrages de Dieu, qui nous sont rapportés dans les divines Ecritures, et dans lesquels Dieu est présent; comme lorsque nous entendons qu'il voit tout, et que *les yeux du Seigneur sont toujours ouverts sur les justes;* comme lorsque nous lisons que Jésus-Christ connaissait les pensées de ceux qui l'environnaient, ce qui lui donnait sujet de leur dire : *Pourquoi pensez-vous de si mauvaises choses dans vos cœurs?* Lors donc que nous réfléchissons sur ces vérités, dit saint Ambroise (*loc. sup. cit.*), on peut dire que nous entendons Dieu qui se promène : ne nous arrêtons donc pas à la simple lettre en lisant ces paroles. Dieu a voulu que Moïse nous ait parlé comme il a fait, pour s'accommoder à la capacité de notre esprit, qui a beaucoup de faiblesse. Car si nous nous arrêtions à la lettre, cela serait cause, nous dit saint Jean Chrysostome (hom. 18, *in cap.* III *Gen.*), que nous n'aurions pas des sentiments dignes de la majesté de Dieu; nous croirions qu'il a des pieds et qu'il se peut promener comme les hommes se promènent. Il faut donc prendre cela dans un sens tout spirituel, et il n'y en a point de plus spirituel que celui de saint Ambroise, qui dit que lorsqu'un pécheur lit les divines Ecritures, il entend la voix de Dieu qui se promène sur le soir : Pourquoi après midi et sur le soir, et pourquoi n'entend-il pas cette adorable voix dès le matin? C'est, dit ce saint docteur (*loc. cit.*), qu'il ne reconnaît sa faute que fort tard, et que la honte qui devait prévenir son péché ne vient que fort longtemps après qu'il l'a commis. Quand la passion est violente et qu'elle s'est rendue maîtresse de l'âme, elle n'est point en état de penser à Dieu, elle n'entend point sa voix dans les divines Ecritures; mais dès qu'elle commence à rentrer en elle-même, pour lors elle est dans la honte et dans la crainte, elle cherche à se cacher, étant épouvantée d'entendre cette voix terrible du Seigneur Dieu, qui appelle Adam, et qui lui dit : *Où êtes-vous?*

Saint Ambroise dit que Dieu ne se sert pas d'une voix corporelle pour se faire entendre, mais d'une parole qui a infiniment plus de vertu que toutes les voix des hommes. C'est cette voix que les prophètes ont entendue, que les fidèles entendent tous les jours et que les impies n'entendent jamais. C'est ce que saint Jean nous apprend dans son évangile, quand il dit que le Seigneur ayant assuré que son Père le glorifierait, *on entendit une voix du ciel qui cria : Je l'ai déjà glorifié et je le glorifierai encore.* Les disciples entendirent bien cette voix, mais les Juifs ne l'entendirent pas; ils la prirent pour un coup de tonnerre. Adam et Eve l'entendirent, elle les effraya et ils se cachèrent : *J'ai*

entendu votre voix dans le paradis, lui dit Adam, *et ayant eu peur parce que j'étais nu, je me suis caché.*

Saint Augustin dit (*De Gen. ad litt.*, lib. XI, cap. 34, n. 45), que cette voix de Dieu, qui demande à Adam où il est, n'est pas la parole de celui qui ignore, mais de celui qui a dessein de faire des reproches; et saint Ambroise tire un bon augure de ce que nos premiers parents ont entendu la voix de Dieu ; c'est une marque qu'ils sont en état de guérir de la plaie que le serpent leur a faite. C'est la différence qu'il y a entre ceux qui entendent la parole de Dieu, et ceux qui ne l'entendent pas. Les premiers ont encore en eux le remède pour recouvrer la santé ; les seconds, qui sont comme les Juifs qui se bouchent les oreilles de peur d'entendre, sont toujours en danger de mort : c'est pourquoi saint Jean Chrysostome trouve dans ces paroles, Adam, où êtes-vous? une grande preuve de la miséricorde de Dieu, d'appeler ce premier pécheur et de l'appeler lui-même. Les juges, dit cet éloquent docteur, ne traitent pas de même les criminels, ils leur font lire leur sentence par un greffier, les jugeant indignes, à cause de leurs crimes, d'entendre leur voix. Dieu ne traite pas Adam avec tant de mépris, il lui parle lui-même, il l'appelle lui-même : Adam, où êtes-vous? Que de force, que de vertu dans ces petites paroles! se récrie saint Jean Chrysostome (hom. 18, *in cap.* III *Gen.*) ; elles sont la marque d'une grande et d'une ineffable miséricorde; en lui disant: Où êtes-vous? c'est comme s'il lui disait : Je vous ai laissé dans un autre état que celui dans lequel je vous trouve; je vous ai laissé tout revêtu de gloire, et je vous trouve dans une honteuse nudité : Où êtes-vous? d'où vous est venu ce malheur? qui a été la cause d'un si surprenant changement? Quel est le voleur qui a pu tout d'un coup enlever toutes vos richesses, et vous réduire à une si grande pauvreté; vous arracher ces vêtements précieux dont vous étiez couverts et qui faisaient votre ornement et votre beauté, et vous exposer tout nu, de telle sorte que vous avez honte de vous-même et que vous êtes contraint de vous cacher? Saint Ambroise a encore de la joie de ce que nos premiers parents se vont cacher, quand ils ont entendu la voix de Dieu. Il dit (*De parad.*, c. 14, n. 70) que c'est encore une marque qu'ils ont en eux un remède pour recouvrer la santé : car celui qui se cache fait connaître qu'il a honte de son péché, et celui qui en a de la honte est en état de se convertir, conformément à ce que dit le Prophète royal : *Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de trouble : qu'ils se retirent très-promptement, et qu'ils soient couverts de confusion.* Ces paroles, prises dans un sens spirituel, se peuvent entendre de deux manières : soit des impies qui ayant longtemps insulté à la piété des justes, tomberont enfin dans une confusion éternelle avec une vitesse prodigieuse, parce qu'il est incroyable quelle est la surprise d'une âme plongée dans le crime, qui se trouve en un instant accablée par tout le poids de la divine justice; soit de ceux qui, ayant paru durant quelque temps les plus opposés au salut des justes, qu'ils ne persécutaient qu'à cause de leur piété, ont le bonheur d'avoir enfin ces justes mêmes pour intercesseurs auprès de Dieu, lui disant dans la ferveur de leur charité : Qu'ils rougissent donc maintenant, qu'ils soient troublés et bouleversés comme l'a été saint Paul ; et que se convertissant à Dieu par une vraie pénitence, ils soient couverts d'une confusion salutaire dans la vue de leurs désordres, sans différer d'un moment. C'est selon ce sentiment que saint Ambroise se réjouit, quand il voit un pécheur qui, comme nos premiers parents, a de la honte de son péché, qui va se cacher, ne voulant pas exposer aux yeux de Dieu ce qu'il a peine à regarder lui-même, nous dit saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, lib XI, cap. 34, n. 46). Un pécheur est donc heureux quand il se fait peur à soi-même, parce que cette honte qu'il a de soi-même est une preuve que le péché lui déplaît, et qu'il a dessein de se convertir. Mais n'admirez-vous pas que notre premier père n'ait point connu sa nudité pendant que son âme était ornée de la justice originelle, et qu'il a commencé à y faire réflexion dès le moment qu'il a eu commis le péché? *En même temps leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient nus.*

Il ne faut pas se persuader qu'Adam et Ève aient été comme des aveugles dans le paradis terrestre, marchant à tâtons, et qu'ils n'aient commencé à avoir des yeux qu'après avoir mangé du fruit auquel ils ne devaient pas toucher; ils voyaient auparavant, mais ils ne prévoyaient pas. Ils virent après avoir désobéi que c'était un grand péché que d'avoir mangé de ce fruit que Dieu leur avait interdit; ils virent que ce péché les exposait à la mort, ce qu'ils n'avaient pas prévu. Car il arrive souvent, dit saint Ambroise, que nous connaissons mieux nos péchés après les avoir commis qu'avant de les commettre : c'est que, avant que de faire l'action, nous nous flattions qu'elle n'était pas mauvaise, qu'elle ne nous était pas défendue, qu'il ne nous arriverait aucun mal de la faire ; mais dès que nous avons contenté la passion, nos yeux s'ouvrent, nous ne saurions nous déguiser à nous-mêmes la faute que nous avons commise, et nous connaissons pour lors ce que nous ne voyions pas auparavant. Ce nous serait un grand bonheur si nous avions cette parfaite connaissance : connaître l'énormité de son péché, la cause, l'effet de son péché, craindre son Dieu, mais un Dieu juste et vengeur, et qui punit avec autant de justice que de sévérité, chercher à se cacher, jusqu'à ce que la fureur soit passée. Saint Ambroise dit (*De parad.*, c. 1, n. 70) que cette crainte est un aveu de sa faute : car si la conscience ne faisait aucun reproche, et si l'on ne se trouvait pas convaincu que l'on a désobéi à Dieu, on ne tremblerait pas de cette sorte. C'est ce que le Seigneur repartit à Adam :

D'où vous est venue cette pensée que vous étiez nu, sinon de ce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger?

Pendant que l'homme a été dans l'honneur, il n'a point connu la gloire de son état, et il connaît sa honte quand il est dans l'infamie : rien de plus honorable pour l'homme que d'être dans la justice originelle; c'était pour lui le plus précieux de tous les vêtements, il était le maître de ses passions, qui lui obéissaient comme des esclaves, et qui n'osaient rien entreprendre contre ses ordres; son appétit lui était entièrement soumis; dans cet état il ne connaissait point sa nudité, il n'y faisait aucune réflexion, parce que sa chair ne suivait que les lois de l'esprit, et elle n'agissait que selon ses ordres. Mais dès le moment qu'il a péché, son esprit ayant eu la témérité de se révolter contre Dieu en lui désobéissant, sa chair se révolta aussitôt contre l'esprit; elle forma des désirs contraires aux siens, elle eut des mouvements contraires à ses opérations, et elle lui déclara une guerre qui dura jusqu'à la mort; ce fut par cette révolte qu'il commença à connaître qu'il était nu. Que l'homme serait heureux, s'il connaissait parfaitement la nudité de son âme, afin que cette connaissance l'engageât à détester le péché qui l'avait dépouillé! Adam connaît sa nudité, mais il semble qu'il n'en connaisse pas la cause; et c'est ce qu'un pécheur doit considérer, afin que détestant son crime, il forme le dessein de retourner à son Père, et qu'attirant sa miséricorde, il l'engage à lui rendre sa première robe, comme elle fut rendue à l'enfant prodigue par la bonté de son père. Ce jeune homme avait usé ses habits dans la débauche, et ayant dépensé tout son argent, il n'avait pas de quoi s'en donner un autre; il connaît sa nudité lorsqu'il est réduit à garder les pourceaux, et il voit qu'il n'y a pas d'autre moyen pour lui avoir de quoi se nourrir et se vêtir que de retourner à son père. L'Eglise nous présente aujourd'hui une vierge revêtue de la grâce dans le sein de sa mère; ce vêtement précieux lui a toujours été conservé dans toute sa beauté et dans toute son intégrité; jamais de tache, jamais de déchirure; elle a été remplie du Saint-Esprit, qui l'a couverte de son ombre; elle a été revêtue de Jésus-Christ, dans le moment qu'elle est devenue sa mère, et elle est cette femme revêtue du soleil, mais de ce soleil qui, venant éclairer tous les hommes, les revêt tous de sa grâce. Nous naissons tous dans une honteuse nudité, puisque nous naissons privés de la grâce; si on nous demande d'où nous est venue cette pensée que nous étions nus, nous répondrons que c'est que notre premier père a mangé du fruit qui lui était défendu. Pour lors on nous a portés à l'église, et c'est dans la maison de notre Père que nous avons été revêtus de notre première robe par le sacrement de baptême. Que nous aurions été heureux, si nous avions conservé ce précieux vêtement! mais oubliant que par ce sacrement nous étions devenus les enfants du nouvel Adam, nous avons imité le vieil homme, et, comme lui, nous avons mangé du fruit dont on nous avait interdit l'usage. Pour lors nous avons perdu par la malice de notre propre volonté cette première robe dont nous avions été dépouillés par la volonté d'un autre; et de cette sorte nous devenons beaucoup plus criminels dans le cours de notre vie que nous n'étions en naissant. C'est ce qui doit augmenter notre crainte, et nous ne saurions faire réflexion sur l'état déplorable dans lequel nos âmes se trouvent par la multitude des péchés actuels que nous avons commis, que nous ne soyons dans de continuelles alarmes. Ces craintes iraient jusque dans l'excès, elles nous porteraient jusque dans le désespoir, si nous n'espérions dans la miséricorde d'un médiateur si bon et si puissant, qu'il peut satisfaire pour nous et nous réconcilier avec son Père. C'est aujourd'hui le premier degré de cette espérance : car la conception de la mère est pour nous un solide fondement pour espérer la conception du Fils, qui sera le commencement de notre rédemption. Mais que cette espérance ne soit pas présomptueuse; n'imitons pas le vieil Adam, qui quoique timide dans la vue de sa nudité, ne laisse pas d'être superbe, ne voulant pas se reconnaître pécheur, ni confesser son péché. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Adam lui répondit : C'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne qui m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Il est si honteux à l'homme de commettre le péché qu'il a peine à se résouare de confesser qu'il est pécheur, parce que c'est avouer ou qu'il a été aveugle en se laissant aller à sa passion, ou qu'il a été faible en consentant malgré son esprit à ce que demandait sa chair. Voilà pourquoi l'homme aime mieux s'appliquer à connaître quelle a été la cause de l'action qu'il a commise que de considérer les qualités de son péché. C'est ce que fait Adam : Dieu lui reproche qu'il a mangé d'un fruit dont il lui avait défendu l'usage; il ne considère point quel est le péché qu'il a commis, mais il cherche la personne qui le lui a fait commettre. Plût à Dieu que ce premier homme eût examiné son crime, comme saint Augustin (*Enchirid.*, cap. 45) l'a examiné depuis! Bien loin de chercher à s'excuser, il l'aurait confessé avec tant d'humilité que sur l'heure même il en aurait reçu le pardon, puisqu'il aurait connu qu'il est d'autant plus grand, qu'il renferme seul tous les autres péchés, puisque c'est une orgueilleuse révolte, l'homme aimant mieux être son maître que de se soumettre au pouvoir de Dieu. C'est une profanation et un sacrilége, l'homme ayant préféré de croire à ce que le diable lui disait, qu'à la parole qu'il avait entendue de Dieu. C'est un homicide et le plus grand de tous les homicides, puisque non-seulement l'homme s'est précipité lui-même dans

la mort, mais il a étendu ce meurtre jusqu'à cette multitude innombrable d'hommes, qui devaient sortir de sa race dans la suite de tous les siècles. C'est un adultère et une corruption qu'on ne peut assez exagérer; puisque l'âme de l'homme, qui était l'épouse de Dieu, s'est corrompue elle-même en se prostituant au démon qui en a été comme l'adultère; et que sa corruption, qui a commencé par son orgueil, a passé de son cœur dans toutes les puissances de son âme et de son corps. C'est un larcin, l'homme ayant eu la hardiesse de s'emparer d'un fruit que Dieu s'était réservé et qu'il lui avait interdit; enfin c'est une avarice, ne s'étant pas contenté de ce qui lui pouvait suffire, mais ayant désiré beaucoup plus que ce qui lui était nécessaire. On trouve tous ces péchés dans ce seul péché, et on en pourrait encore trouver d'autres que ceux que je viens de marquer, si on l'examinait avec plus de soin et de lumière, conclut saint Augustin. Si notre premier père avait fait ces réflexions, il ne se serait pas excusé en disant : C'est la femme que vous m'avez donnée; mais comme il s'était contenté de feuilles de figuier pour couvrir cette nudité dont il avait honte lui-même, il se contente d'une vaine excuse pour couvrir son péché. Le Seigneur se plaint qu'il y a plusieurs années qu'il cherche des figues sur un figuier, et qu'il n'y trouve que des feuilles. Voilà le portrait des enfants d'Adam, le portrait des pécheurs : ils se contentent d'avoir des feuilles, quelques belles apparences, quelques bonnes résolutions, et ils n'ont point de fruits; les fruits sont la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la modestie, la chasteté, l'amour. Adam n'avait pas ces fruits, sa désobéissance l'en ayant rendu indigne; il avait seulement des feuilles, c'est-à-dire, selon saint Ambroise (*De parad.*, c. 13, n. 63), de vaines excuses, de belles paroles, qui étant attachées les unes aux autres, faisaient comme un tissu de mensonges, dont il tâchait de couvrir sa conscience. Car celui-là met sur lui des feuilles qui tâche à cacher son péché, soit en accusant le diable, comme s'il en était l'auteur, soit en s'excusant sur les sollicitations de la chair, soit enfin en rejetant la faute sur quelque autre qui lui a persuadé cette action. Il y en a d'autres qui se couvrent de feuilles de figuier, et ce sont ceux qui cherchent parmi les justes des exemples des fautes qu'ils ont faites, et qui pour cela lisent les saintes Ecritures; comme si l'intempérance de Loth, l'adultère de David, le reniement de saint Pierre, étaient capables d'empêcher que leurs intempérances, leurs adultères et leurs reniements ne fussent des péchés. Saint Ambroise ajoute que les Juifs se couvraient de feuilles, lorsqu'ils interprétaient d'une manière sensible et corporelle les paroles de la Loi, qui est spirituelle. Adam est donc couvert de feuilles, lorsqu'il dit à Dieu : *C'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne, qui m'a présenté du fruit de cet arbre.* Voilà la superbe, se récrie saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, lib. XI, cap. 35, n. 47), remarquez qu'il n'a pas dit : J'ai péché; il a en lui la difformité de sa confusion, et il n'a pas l'humilité de la confession. Dieu a voulu que toutes ces circonstances de son entretien avec Adam aient été écrites pour nous instruire, et afin que nous remarquions que les hommes d'à présent sont fort tourmentés de la maladie de la superbe, et qu'elle va jusqu'à un tel point de vouloir rejeter sur le Créateur tout le mal qu'ils commettent, et s'attribuer à eux-mêmes tout le bien qu'ils font. Cet orgueil a son principe dans Adam; il avoue qu'il a mangé du fruit qui lui était défendu : mais ce n'est pas sa faute, c'est la femme que Dieu lui a donnée; qui l'a engagé à cela. Si jamais Dieu ne lui avait donné de femme, il n'aurait jamais été coupable, parce qu'il n'aurait jamais eu la pensée de manger de ce fruit, dont il n'a mangé que par complaisance pour celle qui le lui présentait; comme si Dieu avait donné une femme pour solliciter au mal et pour engager dans le péché; mais afin qu'elle fût soumise à son mari, et que l'un et l'autre fussent soumis à Dieu, nous dit saint Augustin (*loc. cit.*). Que d'enfants d'Adam parmi les hommes mariés! Les uns sont colères, les autres sont avares; ceux-ci font de grandes dépenses en meubles, en équipages, en bâtiments; ceux-là commettent des injustices notables dans l'exercice de leurs charges, exigeant ce qui ne leur est point dû, recevant ce qu'ils ne devraient point accepter. Dites à cet homme colère : Pourquoi êtes-vous toujours dans la mauvaise humeur et dans l'emportement? pourquoi ne sort-il de votre bouche que des injures, que des jurements, que des malédictions? Il vous répondra : C'est la femme que l'on m'a donnée qui en est la cause; elle me contrarie dans toutes les occasions, elle fait tout le contraire de ce que je souhaite, et ne fait rien de tout ce que je désire; c'est ce qui m'irrite. Dites à cet homme avare : Pourquoi avez-vous tant de répugnance à dépenser de l'argent, que l'on a beaucoup de peine à tirer de vous même ce qui est le plus nécessaire pour l'entretien d'une famille, et qu'il vous faut demander plusieurs fois pour obtenir la moindre partie? Il vous répondra : C'est la femme que l'on m'a donnée qui en est la cause, elle n'a ni prudence, ni économie; elle dépense tout ce qu'elle a fort inutilement, et si je lui abandonnais mon argent, je serais bientôt ruiné; c'est ce qui m'oblige à le garder avec soin. Le prodigue dit la même chose : il avoue qu'il fait beaucoup de dépenses qui ne sont que pour le luxe et pour la vanité, mais que cela n'est ni de son goût, ni de son humeur, et qu'il ne le fait que pour satisfaire la vanité de sa femme. Celui qui fait tant d'injustices dans sa charge, vous dira la même chose; que son revenu et un gain légitime ne sauraient donner à sa femme tout ce qu'elle souhaite pour se vêtir, pour se coiffer et pour s'orner; que s'il ne lui donnait pas ce qu'elle souhaite, sa maison serait un

véritable enfer, et qu'il faut qu'il achète la paix aux dépens de sa conscience et de son honneur. Comme vous voyez, tous les hommes sont aussi innocents qu'Adam, et ils ne sont criminels que parce qu'on leur a donné une femme. Vous n'en êtes pas plus innocents, reprend saint Jean Chrysostome; on vous avait donné une femme pour la conduire et pour la régler, vous en deviez être le chef. Il est du bon ordre que le chef conduise le reste du corps, et c'est un désordre notable lorsque le corps entreprend de conduire la tête; mais vous, que Dieu avait établi le chef de la femme, vous avez renversé ce bon ordre; au lieu de conduire et de régler votre femme, elle vous a conduit et en vous conduisant elle vous a égaré; elle a prétendu vous régler, et elle vous a jeté dans le désordre. Mais ce renversement est cause que la femme paraît très-criminelle devant Dieu, et qu'il lui dit : ***Pourquoi avez-vous fait cette faute? Elle lui répondit : Le serpent m'a trompée et l'ayant cru, j'ai mangé de ce fruit.***

La femme n'est pas plus humble que le mari : elle ne sait non plus que lui, ce que c'est que de confesser son péché, mais elle sait bien comme lui le rejeter sur un autre; de sorte, dit saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, lib. XI, cap. 35), que si elle diffère de sexe avec son mari, elle ne diffère pas d'orgueil. Saint Jean Chrysostome, expliquant ces paroles à son peuple, leur dit qu'elles sont très-importantes, et que l'on en peut retirer des instructions considérables, c'est pourquoi nous ne devons pas les passer légèrement. Adam dit que sa femme lui a donné du fruit, et qu'il en a mangé. Eve dit que le serpent l'a trompée et qu'elle a mangé. Vous ne voyez là aucune nécessité, dit cet éloquent docteur (Hom. 15 *in cap.* III *Genes.*), vous n'y voyez aucune violence, mais un choix et une volonté libre. On lui a donné de ce fruit sans la contraindre, sans la forcer à en manger. Aussi la femme ne dit pas : Le serpent m'a fait violence, mais : Il m'a trompée; car cet ennemi de notre salut peut bien nous solliciter au mal, nous donner de mauvais conseils, tâcher de nous surprendre; mais il ne saurait nous contraindre, ni nous faire aucune violence; et c'est toujours notre faute, quand nous nous laissons tromper par ses artifices, et nous n'avons pas droit de nous excuser, en disant : Le diable m'a séduit. Quoique nous soyons enfants d'Adam et d'Eve, ne les imitons pas, suivons le roi David; saint Augustin dit : Il est né de ces premiers hommes, et cependant il ne les a pas imités, puisqu'il a dit et qu'il dira jusqu'à la fin du monde : *Je l'ai dit, Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous* (*Psal.* XL, 5). Cette manière de parler est infiniment plus agréable à Dieu que celle d'Adam et de sa femme; et c'est de cette manière que nous devons toujours parler à Dieu, nous accusant simplement et humblement sans aucune excuse; c'est ce qui nous rendra dignes de recevoir ce divin fruit, qui nous préservant de la mort éternelle nous rendra dignes d'une vie toute sainte et toute spirituelle. Que nous serions heureux, si nous pouvions dire dans un sens tout spirituel ce qu'Adam n'a dit que dans un sens naturel : ***Seigneur, la femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé.*** La sainte Vierge est la femme que Dieu nous a donnée, elle est un présent de la divine Majesté; c'est aujourd'hui qu'il nous la donne, et il nous la donne, afin qu'elle soit notre compagne dans notre voyage; qu'elle nous anime à la pratique d'une solide piété et d'une véritable vertu par l'exemple de sa piété et de sa vertu; qu'elle nous fortifie en priant pour nous, et se rendant notre protectrice auprès de la divine Majesté. J'ai raison de l'appeler femme, puisqu'elle était épouse de saint Joseph, lorsqu'elle nous a présenté le fruit béni de son sein, comme l'appelle sa parente Elisabeth : ce fruit dont il nous est permis de manger, et que nous mangeons effectivement dans le saint sacrement de l'autel; c'est un fruit qui, bien loin de nous exposer à des malédictions, ne nous attire que des bénédictions, et qui a la vertu d'éloigner de nous cet ancien serpent, et d'empêcher que nous n'en soyons trompés; de sorte que celui qui aura Marie pour compagne, la suivant dans toutes les actions de sa vie, et qui recevra d'elle ce divin fruit, n'aura jamais sujet de dire : *Le serpent m'a trompé;* car il aura des lumières pour découvrir sa malice, et des forces pour l'éviter. Mais hélas! que de chrétiens qui peuvent dire avec Eve : *Le serpent m'a trompé*, et j'ai mangé de cette viande défendue, et j'ai pris ce plaisir qui m'était interdit, et j'ai satisfait ma passion; ce sont des chrétiens qui n'ont point Marie pour leur compagne. Ils se vantent d'avoir une grande dévotion pour elle; ils se fient avec excès à ses mérites; ils croient que par cette dévotion et cette confiance leur salut est immanquable, et cependant ils ne l'accompagnent pas, ils ne la suivent point ni dans sa foi, ni dans sa pureté, ni dans son humilité, ni dans son amour, ni dans sa retraite et son silence, ni dans ses vertus. Le moyen que le serpent ne les trompe, et qu'ils ne deviennent ses malheureux compagnons; c'est-à-dire qu'ils ne ressentent après leur mort les peines de leurs péchés, comme nous ressentons en cette vie les peines du péché originel : c'en est le troisième effet, et le sujet de la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que vous avez fait cela, vous serez maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre, vous ramperez sur le ventre et vous mangerez la terre tous les jours de votre vie. Le serpent n'était coupable que parce qu'il avait servi d'instrument au diable pour séduire la femme; c'est le sentiment de saint Augustin (*De Gen. ad litt.*, lib XI, cap. 36,

n. 46), qui dit que cet animal n'avait point suivi en cela, ni l'instinct de sa nature, ni aucun mouvement d'une volonté qu'il n'avait pas, mais que le diable s'est servi de lui pour agir en lui et par lui; et comme ce malheureux esprit se trouvait pour son impiété et son orgueil condamné au feu éternel, il souhaitait de rendre les hommes compagnons de son malheur; ce qu'il ne pouvait, qu'en les rendant complice de son impiété et de son orgueil; et il croit que le serpent peut lui être propre à réussir dans son mauvais dessein. Il semble que selon les règles de la divine justice, toute la colère de Dieu devait tomber sur le diable, qui avait été l'auteur de tout le mal que le serpent avait fait; mais la divine Majesté a voulu nous apprendre combien il est dangereux de servir à la vengeance, à la volupté, à l'injustice, à l'ambition des autres, puisque cela nous attirera toute la colère de Dieu; puisque le vindicatif, le voluptueux, l'injuste, l'ambitieux, n'auraient pas réussi dans leurs mauvais desseins, s'ils n'avaient trouvés des hommes disposés à les aider et à les soutenir. C'est pour cela que les juges de la terre les condamnent aux mêmes supplices que les auteurs du crime; c'est pour cela que l'Eglise les oblige aux réparations et aux restitutions, comme ceux qu'ils ont favorisés; c'est pour cela enfin que Dieu les condamne aux peines éternelles, comme ceux qui les ont employés. Voilà ce que la punition du serpent nous doit apprendre, afin que nous ayons horreur de tous ceux qui nous proposent de les servir dans leurs mauvais desseins et dans leurs injustes entreprises, et que nous les regardions comme des démons; et nous avons droit de le faire, puisqu'ils nous regardent comme des serpents, nous jugeant propres à séduire ceux qu'ils veulent opprimer. Mais si nous ne devons pas être favorables aux pécheurs, devons-nous être les organes et les instruments du démon? Quel crime est-ce de servir à l'égard de ses frères et de ses sœurs de serpent pour les tromper? Que font tous les impies, tous les libertins, qui par leurs mauvais exemples, qui par leurs dangereuses maximes détournent les chrétiens de leur devoir, et les empêchent de satisfaire aux obligations de leur religion? Ne sont-ils pas les serpents du diable? Que font ces voluptueux qui tâchent par des flatteries, par des louanges, par des présents, de débaucher des filles et des femmes? Ne sont-ils pas les serpents du diable? Que font un grand nombre de filles et de femmes qui s'étudient avec tant de soin à plaire aux hommes, qui se coiffent et qui se vêtent d'une manière si voluptueuse; qui emploient le rouge et les mouches pour mieux réussir dans leur dessein? ne sont-elles pas les serpents du diable, puisque les uns et les autres ne cherchent qu'à tromper les esprits et à séduire les cœurs? Ils doivent tous être persuadés qu'ils auront part à la sentence de condamnation portée contre le serpent; il est maudit entre tous les animaux, ils seront maudits de même, et à la fin du monde le Seigneur leur dira : *Retirez-vous de moi, maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges.* La malédiction que Dieu avait fulminée contre le serpent n'aurait pas été sensible, et on n'aurait pu la discerner, si Dieu n'y avait ajouté une peine qui se voit tous les jours : *Vous marcherez sur votre poitrine;* c'est-à-dire : vous ramperez sur le ventre. Cela se voit dans ces animaux vénéneux; mais ne le remarquez-vous pas dans tous ceux qui ont servi d'instrument au diable? Ne rampent-ils pas sur leur poitrine? C'est ce que nous apprenons de saint Ambroise, qui dit que ceux-là marchent sur leur poitrine, qui ne vivent que pour leur ventre et pour leur bouche, qui n'ont pas d'autre Dieu que leur ventre et qui font leur gloire des actions les plus honteuses, qui n'aiment et ne désirent que les choses terrestres, et qui étant appesantis par la débauche, penchent toujours du côté de ce qui est terrestre. Ce saint docteur s'est servi des paroles de saint Paul pour exprimer sa pensée, et pour nous faire connaître que le nombre est très-grand de ceux qui étant maudits comme le serpent, marchent sur leur poitrine; et comme le diable du plus haut du ciel a été précipité dans le centre de la terre, aussi l'homme, qui était presque semblable aux anges, est devenu semblable aux animaux, qui ne se nourrissent que des choses terrestres, comme l'on dit du serpent : *Vous mangerez la terre tous les jours de votre vie;* cette punition regarde le diable, au sentiment de saint Augustin, lequel fait sa nourriture des pécheurs, qu'il dévore comme un lion rugissant dévore la proie qu'il a surprise. Les pécheurs ne sont que de la terre, étant devenus semblables à ce qu'ils aiment; et comme ils n'aiment que ce qui est terrestre, ils deviennent terrestres, et de cette manière ils peuvent servir de nourriture au serpent. Cette punition regarde les pécheurs eux-mêmes : on peut dire qu'ils ne vivent que de terre et selon l'esprit et selon le corps; ils ne pensent, ils ne désirent, ils ne cherchent que la terre, c'est tout ce qu'ils aiment, et ils ne parlent que de cela; l'on ne connaît point assez la honte et la bassesse de cet état, ramper toujours sur sa poitrine; elle enferme le cœur, et marque par conséquent l'audace et l'orgueil du démon, qui étant si élevé par sa présomption rampe en même temps sur la terre, et n'inspire aux hommes que l'amour des choses les plus basses. C'est pourquoi l'on peut dire véritablement d'un homme superbe et en même temps esclave de ses passions : Rien n'est plus bas que ses pensées, rien n'est plus haut que son orgueil. Dieu a eu la bonté d'entreprendre deux choses; la première, d'humilier l'orgueil du démon; la seconde, d'élever la bassesse de l'homme; c'est pour cela qu'il dit au serpent qui représentait le diable : *Je mettrai une inimitié entre vous et la femme, entre sa postérité et*

la vôtre; elle vous brisera la tête et vous dresserez des piéges à son talon.

Le serpent n'est pas moins ennemi de l'homme que de la femme, et si le Saint-Esprit parle ici principalement de la femme, c'est pour deux raisons : 1° c'est parce qu'elle a été trompée par le serpent, qui l'avait assurée qu'elle ne mourrait pas; au contraire, qu'elle aurait une parfaite connaissance du bien et du mal, et qu'elle deviendrait semblable à Dieu; 2° c'est que le mystère de l'Incarnation nous est marqué par ces paroles, comme il paraît par ce qui suit : *Elle vous brisera la tête;* ce pronom *elle* se peut rapporter ou à la postérité de la femme, ou à la femme même; s'il se rapporte à la postérité, c'est Jésus-Christ, fils de la sainte Vierge : s'il se rapporte à la femme, c'est la sainte Vierge; de sorte que nous pouvons dire que le fils de la femme, Jésus-Christ, fils de Dieu et fils d'une vierge, vous brisera la tête, ô démon! et établissant le règne de Dieu sur la terre, y détruira le vôtre. Nous pouvons dire encore : La femme, ô démon! par laquelle vous avez vaincu l'homme, vous brisera la tête, non par elle-même, mais par Jésus-Christ. De sorte que Dieu, pour humilier davantage le démon, qui s'est prévalu de la faiblesse de la première femme pour l'attaquer et pour la vaincre, au milieu des siècles, a fait naître une autre femme qui est conçue aujourd'hui, et il lui a donné tant de force, qu'elle attaque elle-même le serpent; elle l'attaque par la tête, afin de la lui briser. C'est la pensée de saint Jean Chrysostome (Hom. 5, *in c.* III *Gen.*), et elle se communique à tous les vrais chrétiens qui ont été adoptés enfants de la Vierge sur le Calvaire en la personne de saint Jean, et qui sont devenus les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, qui leur a dit *qu'ils prendraient les serpents avec la main* sans en recevoir aucun dommage, conformément à la prédiction de David, qui dit : *Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.* Et c'est en cela qu'il est autant humilié qu'il le peut être, et que nous devenons ses supérieurs, étant toujours capables de le vaincre, pourvu que nous soyons les enfants de Marie, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Car nous devons nous attendre que le diable ne nous laissera jamais en repos. Il y aura une haine perpétuelle entre le diable et la femme, entre tous les diables et tous les enfants de la femme, qui sont, comme je vous ai déjà dit, les chrétiens; c'est Dieu qui a fait cette haine. Le diable haïra donc toujours les enfants de Marie; les enfants de Marie haïront toujours le diable; le diable fera toujours la guerre aux enfants de Marie, les enfants de Marie feront toujours la guerre au diable. Mais, selon la parole de Dieu, ces ennemis s'attaqueront de manières fort différentes; les enfants de la sainte Vierge doivent attaquer le serpent par la tête, c'est pour rendre leur victoire plus certaine. Quand on a coupé la queue du serpent, il est encore en état de vivre, et en pouvoir de mordre et d'empoisonner : mais quand on lui brise la tête, sa mort est inévitable. La tête du serpent, les premières sollicitations au péché, les premiers mouvements qui s'élèvent en nous, il faut briser tout cela dès que nous nous en apercevons; car si nous laissons entrer cette tête, il nous sera très-difficile de la vaincre, et nous en serons aisément vaincus; c'est pourquoi le Sage vous dit : *Fuyez le péché comme l'on fuit la vue d'un serpent.* Celui qui fuit dès qu'il voit un serpent, il n'en est jamais mordu; celui aussi qui s'oppose aux premières approches du démon, il en est toujours le maître : cela n'empêche pas que cet ennemi ne vous attaque, mais c'est par le talon qu'il tâche de vous mordre.

La femme vous brisera la tête, et vous dresserez des piéges à son talon. Je vous avoue que rien n'est plus incommode que d'avoir toujours une guerre à soutenir de la part de ses sens, de ses passions, de sa chair, de la part des hommes impies et libertins et de la part des diables, qui ne pouvant vous faire consentir à leurs sollicitations, tâchent que toutes vos bonnes œuvres se fassent par des vues humaines, dans le dessein de vous plaire à vous-même, par le désir d'acquérir l'estime des hommes, ou par quelque intérêt temporel. Voilà ce qu'on appelle dresser des piéges au talon, corrompre, empoisonner la fin de l'action, empêcher qu'elle ne se termine par Jésus-Christ; mais les enfants de la sainte Vierge ne se laissent pas surprendre de la sorte : ils se présentent de bon cœur devant Dieu, écoutant sa parole et se soumettant à ses ordres, ils confessent humblement leurs péchés, ils souffrent avec patience toutes les peines que le péché originel leur a attirées, ils font généreusement la guerre au serpent infernal, ils lui brisent la tête, et ils rendent inutiles tous les piéges qu'il dresse à leur talon; ce qui les rend les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ et dignes par conséquent d'avoir part à son royaume; c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XVIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT THOMAS.

(21 *décembre.*)

Thomas autem unus ex duodecim, qui dicitur Dydimus, non erat cum eis, quando venit Jesus, etc. (*Joan.*, X, 24-29).

Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Dydime, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint.

Il est avantageux de faire les éloges d'un saint, quand on trouve les matières de son panégyrique ou dans l'Evangile, ou dans les Actes et les Epîtres des apôtres.; on n'a qu'à suivre ce que l'Esprit de Dieu nous a déjà tracé. Je me suis dit plusieurs fois que ce serait une témérité que de vouloir mêler quelque chose du sien avec ce que le Fils de Dieu nous a dit; ce divin Maître nous défend de mettre le vin nouveau dans de vieux muids, car il pourrait arriver que le

vin nouveau, venant à bouillir, romprait ce vieux muid, et il se répandrait et serait perdu. Toute la sainte Ecriture est regardée comme un vin qui est toujours nouveau, parce qu'elle conserve toujours toute sa force; ce qui vient de nous ne peut être regardé que comme de vieux vaisseaux chancis et pourris, n'étant que l'ouvrage du vieil homme; ce qui ne sert souvent qu'à rendre la parole de Dieu inutile. Suivons donc aujourd'hui notre évangile, demandons les lumières du Saint-Esprit, etc.

Le Seigneur n'a pas donné à saint Thomas le surnom de Didyme, comme il a donné celui de Pierre à Simon. Didyme signifie *jumeau.* Il se peut faire que saint Thomas le fût, ce qui aura donné occasion de le surnommer Didyme; et il se pourrait faire encore que l'évangéliste aurait marqué ce surnom, pour empêcher qu'on ne le confondît avec quelque autre, qui était aussi nommé Thomas. Il était apôtre, voilà sa plus glorieuse qualité : avoir été choisi du Seigneur préférablement à tant d'autres, pour être un des ministres de Jésus-Christ et un des dispensateurs de ses mystères; mais saint Paul dit que la principale qualité d'un dispensateur, c'est la fidélité, et c'est premièrement ce qu'on exige de lui. Notre saint a eu des inégalités comme ses autres compagnons; il n'a pas toujours fait paraître la fidélité qu'il devait à son maître; au contraire, il nous a montré les faiblesses dont l'homme est capable, avant qu'il soit rempli du Saint-Esprit : mais toutes les fautes des grands hommes nous sont avantageuses : elles nous instruisent, elles nous fortifient; car si d'une part elles nous font voir que nous ne sommes que misère, de l'autre elles nous montrent la bonté infinie de Dieu, qui se sert de ses grâces pour nous relever et pour nous fortifier. Nous pouvons remarquer tout cela dans ce que l'Évangile nous dit de saint Thomas; il nous propose quatre sujets à considérer : le premier, c'est l'incrédulité de saint Thomas; le second, c'est la complaisance de Jésus-Christ pour cet apôtre; le troisième, c'est la conversion de saint Thomas; le dernier, c'est la réplique de Jésus-Christ, pour instruire parfaitement cet apôtre. De ces quatre vérités, il y en a deux qui regardent saint Thomas, et deux qui regardent le Seigneur; à l'égard de saint Thomas il y a son incrédulité et sa conversion; à l'égard de Jésus-Christ il y a sa complaisance et son instruction : l'incrédulité va la première, la complaisance suit, la conversion vient après, et l'instruction se donne. Considérons ces quatre vérités selon l'ordre de mon évangile, et prenons-en tout ce qui nous peut être plus avantageux.

PREMIÈRE PARTIE.

Thomas, l'un des douze apôtres, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint; les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Que l'homme est différent de soi-même, selon les occasions qui se présentent! Que d'inconstances, que d'inégalités dans son esprit! la ferveur et la paresse, la hardiesse et la crainte, l'amour et la haine, le courage et la lâcheté se succèdent les unes aux autres, conformément à ce que nous dit le saint homme Job, que l'*homme n'est jamais dans un même état.* Cela se voit même dans les plus grands saints et dans notre apôtre; peut-on faire voir un plus généreux empressement de suivre son divin maître, un zèle plus ardent pour l'accompagner jusqu'à la mort, que dans le moment qu'il proposa à tous ses disciples de retourner en Judée? Ils tâchèrent de l'en détourner, en lui disant qu'il savait bien que les Juifs cherchaient à le faire mourir, cependant qu'il voulait aller parmi eux. Saint Thomas voyant qu'on ne pouvait point le faire changer de sentiment, prit en quelque sorte la place de saint Pierre, et il dit à ses compagnons : *Allons-y aussi nous autres, afin que nous mourions avec lui* (*Joan.*, XI, 16). Peut-on aimer davantage un maître, que d'être disposé à le suivre en quelque endroit qu'il aille, malgré tous les périls qui se trouveraient à sa suite, quand même il faudrait mourir avec lui? Voilà la disposition de saint Thomas, qui sans doute était fort agréable à son divin Maître, qui se plaint de ce qu'on ne le suivait que pour des biens temporels et des grâces sensibles; que pour être guéri des maladies, ou parce qu'on avait été rassasié en mangeant des pains miraculeusement multipliés; ce qui l'oblige de leur dire : *Travaillez pour avoir une nourriture qui ne périsse point;* et connaissant que le docteur qui lui disait : *Maître, je vous suivrai partout où vous irez*, n'avait que des sentiments humains et naturels; il lui répond : *Les renards ont leurs terriers et les oiseaux du ciel leurs nids : mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête;* voulant lui apprendre que la plupart des hommes le suivaient comme des renards, pour avoir les biens de la terre, ou comme des oiseaux, pour se rendre considérables parmi les hommes; mais qu'il n'y en avait que très-peu qui le voulussent suivre dans sa pauvreté, dans ses humiliations, dans ses souffrances et dans sa mort. C'est pourquoi cette parole de saint Thomas ne pouvait être que l'effet d'un cœur généreux, et qui aimait aussi son maître : *Allons-y aussi nous autres, afin que nous mourrions avec lui.* Il ne dit pas : suivons-le, afin que nous régnions avec lui, afin que nous ayons les biens, les honneurs, les plaisirs avec lui, afin que nous passions une vie agréable avec lui, mais afin que nous mourions avec lui. Voilà les sentiments que les chrétiens devraient avoir; être toujours disposés à suivre Jésus-Christ, non point pour recevoir de lui des biens corporels et des grâces sensibles : mais pour obéir à sa loi, pour se conformer à sa volonté, pour

exécuter ses conseils et être prêts à mourir plutôt avec lui, que de rien penser, que de rien dire, que de rien faire qui pût lui déplaire. Mais un chrétien devrait être plus ferme dans cette disposition que saint Thomas, qui l'abandonna au temps de sa mort comme ses autres compagnons; et quand l'Evangile nous dit *qu'il n'était pas avec les autres apôtres lorsque Jésus vint*, les Pères disent qu'il n'était pas encore revenu du lieu où il était allé se cacher pendant la passion de son maître. Cette absence lui fut très-préjudiciable, et on doit la regarder comme la première cause de son incrédulité, parce qu'elle le priva des bénédictions, des grâces et des consolations que les autres apôtres reçurent en voyant leur divin Maître, qui leur donna sa paix, qui leur montra ses plaies et qui les assura de sa résurrection. Il est souvent très-désavantageux de se séparer de la compagnie des fidèles : *Malheur à celui qui est seul;* s'il tombe, qui est-ce qui le relèvera? S'il a froid, qui l'échauffera? S'il est attaqué, qui le défendra? Que de chrétiens qui se sont privés des bénédictions et des grâces de Dieu, pour ne s'être pas trouvés avec les autres fidèles dans les temps et dans les lieux destinés à s'assembler; le Seigneur nous ayant dit : *En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'elles* (*Matth.*, XVIII, 20). Quand des chrétiens se trouvent à la messe de paroisse, à la prédication, au reste du service, au nom de qui sont-ils assemblés? Je ne parle point de ces personnes sans foi et sans religion qui se trouvent dans les églises pour voir et pour être vues; je parle aux vrais chrétiens : ils sont assemblés au nom de Dieu, cela est certain. Le Seigneur se trouve donc au milieu d'eux, comme il se trouva au milieu de ses apôtres; la présence de ce divin Fils de Dieu n'est point inefficace et stérile; elle produit des grâces dont ceux qui ne veulent point se trouver dans ces saintes assemblées sont privés : les uns ne s'y trouvent point, par un esprit de division et de schisme, à cause que ce qui se fait dans ces sortes d'assemblées ne leur plaît pas, et est opposé à leurs opinions; les autres ne s'y trouvent point par libertinage, aimant mieux le jeu, la bonne chère, la promenade, la débauche, que de se trouver les dimanches et les fêtes dans les assemblées des chrétiens; les autres ne s'y trouvent point par intérêt, par cupidité, préférant gagner un peu d'argent à tous les profits spirituels qu'ils pourraient faire dans ces sortes d'assemblées; de sorte qu'on pourrait dire d'un très-grand nombre de chrétiens en particulier ce que l'Evangile dit de saint Thomas: *Il n'était point avec eux, quand Jésus est venu.* Cette fille s'est perdue, parce qu'elle n'était point avec ses parents au service divin; une visite, une promenade qu'on a faite pendant la messe de paroisse, la prédication, le service divin, a donné occasion à sa perte : *Elle n'était point avec eux, quand Jésus est venu;* elle a été privée de ses grâces, elle n'a point eu la force de résister, elle a commis le péché. Cet homme s'est engagé dans le jeu, dans la débauche, il a perdu son argent, on s'est querellé, on s'est battu; le voilà embarrassé dans une mauvaise affaire, pourquoi? C'est *qu'il n'était pas avec eux, quand Jésus est venu.* Il n'était point dans l'assemblée des autres fidèles, il n'a point eu part aux bénédictions et aux grâces qui ont été répandues sur les autres; c'est pourquoi il a consenti aux sollicitations des libertins et aux tentations des démons. L'on ne conçoit point assez de quelle importance il est de se trouver avec les autres fidèles, jusque-là même qu'il ne faut point s'en séparer sous prétexte de dévotion, et que la dévotion est fausse et déréglée quand elle vous sépare des assemblées dans lesquelles vous devriez être, pour vous engager dans des assemblées qui ne vous regardent en aucune façon. Ce qui fait que des personnes qui fréquentent les sacrements, et qui sont presque toujours dans des pratiques qui paraissent de dévotion, n'ont point cependant de véritable dévotion et n'avancent point dans la perfection, sont toujours attachées à la créature, esclaves de l'amour-propre, opiniâtres dans leurs sentiments, délicates pour avoir leurs aises et leurs commodités, ne recherchant que leur intérêt : Il n'y en a point d'autre raison, sinon qu'elles ne se trouvent point avec les personnes qui sont assemblées au nom du Seigneur, mais seulement avec celles qui se sont assemblées en leur propre nom, ou au nom de quelque créature; ce qui ne se faisant point dans l'esprit de la foi, l'incrédulité est à craindre; on n'a point de soumission pour tout ce que les pasteurs et les prédicateurs, comme disciples et serviteurs du Seigneur, nous disent de la solide piété et de la véritable dévotion; on se persuade qu'ils parlent par intérêt ou par opinion. *Les autres disciples dirent à Thomas : Nous avons vu le Seigneur; il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans le trou des clous et ma main dans la place de son côté, je ne le croirai point.* Saint Thomas ne veut point croire à la parole des autres apôtres, il veut voir, il veut toucher, et toucher tout autant que cela se peut. Le divin Sauveur avait reçu plus d'une plaie, ses mains et ses pieds avaient été percés de clous, son côté avait été ouvert par le fer d'une lance; les ouvertures des mains et des pieds étaient petites, il n'y avait au plus que le doigt qui pût y entrer; mais celle du côté était si large, qu'on pouvait y mettre toute la main. Thomas le savait; il veut, avant que de croire, fourrer le doigt dans les trous des clous et mettre la main dans le côté, afin de connaître par ses yeux, par ses doigts et par ses mains, que son maître était ressuscité. Voilà le portrait d'un grand nombre de chrétiens, qui ne règlent leur foi que par leurs sens; ils ne croient que ce qu'ils voient, ce qu'ils goûtent, ce qu'ils flairent, que ce qu'ils touchent, et ils refusent de croire ce qu'ils entendent : cependant il n'y a que l'ouïe de fidèle, tous les autres sens sont trompeurs,

Nous pouvons remarquer cela dans Isaac, qui se trouvant dans une extrême vieillesse et sur la fin de ses jours, voulut selon la coutume des saints patriarches, donner la bénédiction à son aîné. Vous savez ce que fit Jacob pour supplanter Esaü : mais vous n'avez pas fait réflexion sur ce qui trompa Isaac. Il était aveugle de vieillesse et par conséquent ses yeux ne pouvaient ni lui aider, ni lui nuire; ses mains le trompent, il dit : *Approchez, mon fils, afin que que je vous touche et que je connaisse si vous êtes mon fils Esaü.* La mère de Jacob avait eu la précaution de couvrir le col et les mains de son fils avec des peaux de chevreaux; Isaac, en les touchant, crut que c'était la peau naturelle de son fils Esaü; le goût le trompa, en mangeant de ces animaux domestiques, accommodés selon que sa femme savait qu'il les aimait, il crut manger de la venaison; son odorat le trompa : en baisant Jacob et sentant la délicieuse odeur des habits de son fils, il fut confirmé dans la pensée que c'était son Esaü, qui avait pris ses habits les plus précieux pour recevoir sa bénédiction avec plus de respect; il n'y eut que l'ouïe qui ne le trompa point et qui lui dit que *la voix qu'il entendait était la voix de Jacob.* Tous ceux qui voudront se conduire comme Isaac et ne rien croire que sur le rapport des sens, seront toujours trompés; dans l'adorable sacrement de l'autel, tous les sens nous trompent, l'œil dit : C'est du pain, j'en vois la figure; le goût dit : C'est du pain, j'en goûte la saveur; la main dit : C'est du pain, j'en touche la qualité; l'odorat dit : C'est du pain, j'en flaire l'odeur; il n'y a que l'oreille qui ne nous trompe point, elle entend la voix du vrai Jacob, qui lui dit : *Ceci est mon corps.* Nous serons donc toujours infidèles et incrédules, tant que nous voudrons nous en rapporter à nos sens; il faut nous soumettre à ce qui a été révélé à l'Eglise et à ce qu'elle nous propose de croire, et demander à Dieu qu'il ait pour nous la même complaisance qu'il a eue pour saint Thomas; c'est ce qu'il faut que nous considérions dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Huit jours après les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes fermées, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. La bonté du Seigneur est inconcevable, et elle n'a point de bornes : il veut faire deux choses aujourd'hui, confirmer ses apôtres qui le croyaient ressuscité, et relever Thomas, que son incrédulité avait fait tomber. C'est pourquoi il vient où ils sont, de la même manière qu'il était venu la première fois; il pénètre les portes et les murailles, ce qui leur fait connaître qu'il n'a plus un corps matériel et passible; mais qu'étant vraiment ressuscité, il a un corps glorieux, subtil, agile, incorruptible, immortel; il se met au milieu d'eux, afin qu'il n'y en ait pas un d'eux qui ne le puisse voir, et il leur fait en même temps le plus précieux et le plus considérable de tous les présents, en leur donnant la paix. La mort de l'adorable Sauveur avait troublé les apôtres; ils avaient oublié que leur bon maître leur avait dit : *Que votre cœur ne se trouble point*, et ne soyez point épouvantés. Ils avaient tellement été effrayés de la manière dont les Juifs l'avaient traité, qu'ils avaient peine à revenir du trouble dans lequel ils étaient; ils ont besoin que le Seigneur leur dise plusieurs fois : *La paix soit avec vous.* Ce n'est qu'avec Dieu seul que nous pouvons goûter la paix; le monde n'a point le pouvoir de nous la faire goûter : il en parle souvent, il semble qu'il l'aime, qu'il la désire et qu'il ait dessein de la procurer aux autres; mais tout cela n'est qu'apparence et qu'illusion, et quand on n'a que la paix du monde, il se trouve qu'on n'a rien et qu'on est toujours exposé au trouble et à l'inquiétude; mais quand on a la paix de Dieu, l'on jouit d'un parfait repos et on se trouve en assurance; c'est pourquoi la paix est un des fruits du Saint-Esprit, selon que saint Paul l'écrit aux Galates : *Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix* (*Galat.*, V, 12). Il a raison de joindre la joie et la paix ensemble, parce que dès le moment que l'âme est tranquille elle est consolée; ce sont de ces fruits dont parle l'épouse, quand elle dit que *les fruits sont délicieux à son goût* (*Cantic.*, II); et en vérité une âme pourrait-elle goûter quelque chose de plus agréable, que de jouir de la paix? C'est pourquoi le Prophète royal vous dit de chercher la paix, et de ne vous point lasser dans cette poursuite; mais pour vous apprendre que cette paix ne se trouve qu'avec Dieu, il vous a dit auparavant : *Eloignez-vous du mal et faites le bien* (*Psal.* XXXIII, 14). C'est pour vous persuader que c'est inutilement que vous cherchez la paix et que vous prétendez l'obtenir si vous ne renoncez de cœur et d'effet à tout ce qui peut être mauvais, puisque le Saint-Esprit vous assure *qu'il n'y a point de paix pour les impies.* Que les avares amassent autant d'argent qu'ils en ont souhaité, que les ambitieux s'élèvent aussi haut que leur superbe le demande, que les sensuels goûtent tous les plaisirs qu'ils désirent; ils ne goûteront point la paix, parce que c'est un bien qui, ne se donnant point aux pécheurs, surpasse tout ce qu'il y a de sensible, comme nous dit l'Apôtre. Rien de plus vrai, puisque cette paix de Dieu, c'est Dieu même. Le divin Sauveur donne donc son esprit et se donne lui-même à ses disciples, quand il leur donne sa paix. Mais pour saint Thomas, il fallait quelque chose de plus particulier, c'est pourquoi l'Evangile nous rapporte qu'*il dit ensuite à Thomas : Portez ici votre doigt et considérez mes mains, approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.*

La conduite du Seigneur à l'égard de saint Thomas est assurément celle d'un bon maître à l'égard d'un disciple ignorant, et celle d'un charitable pasteur à l'égard d'une bre-

bis égarée. Peut-on être dans une plus grande ignorance que de faire une résolution aussi méchante, que celle que notre apôtre fait de ne point croire, s'il ne voit et s'il ne touche? Mais peut-on être dans un plus dangereux égarement, que de ne vouloir point d'autre guide que les sens? Le Seigneur a compassion de ce disciple ignorant, de cette brebis égarée; il la prévient, il la cherche, il fait pour elle en particulier ce qu'il a fait pour tous les autres apôtres, il revient dans le même lieu où il s'est déjà fait voir, il y entre les portes fermées, comme il y était déjà entré, il donne la paix comme il l'a déjà donnée, tout cela en faveur de Thomas; cela nous fait connaître combien une seule âme est chère à Jésus-Christ, et qu'il ferait pour elle, en particulier, ce qu'il a fait pour les autres. Saint Paul en était persuadé pour lui-même, quand il écrit aux Galates : *Je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi* (*Galat.*, II, 20); l'Apôtre ne parle-t-il pas de lui-même comme s'il était seul au monde, et que le Fils de Dieu l'eût seul aimé et ne fût mort que pour lui? C'est qu'il sent lui être aussi redevable et lui avoir autant d'obligation que s'il n'avait fait que pour lui ce qu'il a fait pour les autres. Saint Thomas devait avoir les mêmes sentiments, puisque son bon maître lui donne à lui seul en particulier les mêmes marques d'amour qu'il a données en général à tous les autres. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est la complaisance avec laquelle le divin Fils de Dieu traite son apôtre; il avait dit : *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et que je ne mette mon doigt dans le trou des clous, et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai pas;* et ce charitable médecin connaissant que tout cela était nécessaire pour sa guérison, lui accorde ce qu'il demande : *Portez ici votre doigt*, lui dit-il, *et considérez mes mains; approchez aussi votre main et mettez la dans mon côté.* Cela nous apprend avec combien de condescendance nous devons travailler au salut de notre prochain, que nous devons relâcher beaucoup de nos droits et de nos prétentions, quand il est question de sauver une âme. Ce que saint Thomas demandait était contraire à la foi, était opposé au respect qu'il devait à son maître, mais cela était nécessaire pour le guérir de son incrédulité; le divin Sauveur, tout plein de miséricorde et de bonté, lui accorde avec complaisance ce qu'il souhaite. Que cet amoureux procédé du Seigneur condamne bien la fermeté, qu'on appellerait mieux la dureté de certains supérieurs et directeurs qui ne veulent jamais rien relâcher de ce qu'ils croient qu'on doit faire! Cela vient de ce qu'on est plus amoureux de ses propres sentiments que du salut d'une âme, de ce qu'on est plus attaché à ses règles qu'aux maximes de la charité, qui ne cherche point ce qui lui appartient, et qui ne regarde que ce qui peut être avantageux aux autres. Ne nous a-t-on pas dit mille et mille fois qu'il fallait se baisser, quand il était nécessaire de relever celui qui était tombé? Il n'y a point de bassesse à se baisser dans cette occasion, c'est une grandeur d'âme. Saint Thomas est tombé, le Seigneur se baisse en lui permettant de toucher ses plaies et de les regarder, et il n'y a rien que de grand dans cette condescendance. Nous voyons beaucoup de différence entre un juge et un médecin : un juge est ferme, il est droit, il faut qu'il punisse les coupables et qu'il récompense les innocents; les médecins sont souvent obligés de se relâcher de leurs maximes et de donner quelque chose aux inclinations, aux appétits, aux aversions des malades, quand ils jugent que cela peut contribuer à leur santé. Les supérieurs ecclésiastiques sont juges, mais qu'ils se souviennent aussi qu'ils sont médecins; si quelquefois ils doivent avoir la fermeté des juges, il y a des occasions où il faut qu'ils usent de la condescendance des médecins, parce qu'on a toujours fort bien réussi quand on a gagné une âme. C'est un gain si précieux, que nous ne devons rien omettre pour l'acquérir, et particulièrement ayant l'exemple de tout ce que le divin Fils de Dieu a fait pour sauver les âmes. Voyons avec quelle différence il en use, tantôt avec les docteurs de la Loi et les pharisiens, tantôt avec des publicains et des pécheurs: avec les premiers il est inflexible, ils lui demandent des miracles, et il ne veut point leur accorder ce que leur curiosité souhaite; comme il ne veut point satisfaire Hérode, quoiqu'il sût fort bien qu'il serait traité comme un fou; comme il ne veut point descendre de la croix, quoique ceux qui l'y avaient attaché lui promettent de le croire s'il en descend; il n'a point de complaisance pour eux, parce qu'il connaît la malice de leur esprit et qu'ils ne se convertiraient point quand il leur accorderait ce qu'ils souhaitent. Il n'en est pas de même des pécheurs; il va dans leurs maisons, il mange avec eux, il souffre qu'ils le suivent partout, il prend leur parti contre ceux qui les accusent et qui demandent leur condamnation; et, pour comble de complaisance, il permet à saint Thomas de fourrer son doigt dans les trous des clous, et de mettre toute sa main dans la plaie de son côté. Que cette action du Seigneur nous doit bien apprendre à distinguer les pécheurs, qui n'ont eu que de la faiblesse et qui n'ont point d'opiniâtreté, d'avec les libertins qui sont malicieux et opiniâtres; une condescendance charitable pour les premiers, de la fermeté pour les seconds. Je souhaite que la charité que les pasteurs, les confesseurs, les directeurs ont pour ceux qui sont sous leur conduite leur profite autant que celle de Jésus-Christ a profité à saint Thomas, dont la conversion est admirable; il faut que nous la considérions dans la troisième partie de notre sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Jésus dit à Thomas : Ne soyez pas incrédule, mais fidèle; Thomas répondit et lui dit : Mon

Seigneur et mon Dieu. L'Evangile ne nous dit pas que saint Thomas ait mis son doigt dans les trous des clous, ni sa main dans la plaie du côté du Seigneur, mais seulement qu'il eut la bonté de le lui permettre; cependant à peine a-t-il eu cette permission, qu'il est tout changé, il n'y a plus d'incrédulité chez lui, il n'y a plus même de doute: il reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur, avec lequel il avait demeuré pendant trois années, qu'il avait entendu prêcher, dont il avait vu les miracles et qui avait été attaché à une croix sur laquelle il était mort; mais il le reconnaît encore pour son Dieu : c'est la première fois que les apôtres ont donné le nom de Dieu à leur maître : cette parole est une preuve de sa foi, il voit l'humanité; mais il ne voit pas la divinité : il croit ce qu'il voit, en disant : *Mon Seigneur;* il croit ce qu'il ne voit pas, en disant : *Mon Dieu.* Qu'un chrétien serait heureux, s'il pouvait dire comme saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* mais s'il pouvait le dire avec la même foi, le même respect, le même amour que saint Thomas l'a dit : *Mon Seigneur*, duquel je dépends et pour le temporel, et pour l'éternel, pour le naturel et pour le spirituel, pour la vie et pour la mort : *Mon Dieu*, en qui je mets toute ma confiance, de qui j'espère tout, parce que lui seul est le principe et le fondement de mon salut. Qui est-ce qui peut dire comme saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu?* Celui qui observe la loi de Dieu, qui vit conformément aux règles du christianisme, qui suit les maximes de l'Evangile; c'est celui-là qui peut dire : *Mon Seigneur.* Car celui-là seul le peut dire, qui reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur, et celui-là seul le reconnaît pour son Seigneur, qui lui obéit en toute chose. Ce qui fait connaître qu'il y a peu de chrétiens qui puissent dire : *Mon Seigneur*, parce qu'il y en a peu qui obéissent à la loi, qui vivent selon les règles du christianisme, et qui suivent les maximes de l'Evangile; il y en a peu aussi qui puissent dire : *Mon Dieu*, parce que celui-là seul peut dire : *Mon Dieu*, qui met toute sa confiance en Jésus-Christ, comme la source de la grâce et le fondement de notre salut. Mais celui-là seul met toute sa confiance en Jésus-Christ, qui n'aime que lui et qui ne veut point d'autre bien que celui qu'il en peut recevoir. Qui est-ce qui aime Jésus-Christ? Celui qui attend tout de lui. Et qui est-ce qui attend tout de lui? Celui qui ne met point sa confiance dans les créatures et qui n'a que de l'indifférence pour tous les biens du monde; c'est celui-là qui peut dire : *Mon Seigneur et mon Dieu.* Mais où est-il celui-là, qui n'a de l'amour que pour Jésus-Christ? Où est-il celui-là, qui ne met point sa confiance dans les créatures, mais dans Jésus-Christ seul? Où est-il enfin celui-là qui ne se soucie point de tous les biens du monde, et qui ne désire que les biens spirituels et éternels? Avouons qu'il est difficile à trouver, et confessons que ce que j'ai dit est très-véritable, qu'il y a peu de chrétiens qui puissent dire comme saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu.* Mais pourquoi ne le disons-nous pas? Le Seigneur n'a-t-il pas eu pour nous encore plus de complaisance qu'il n'en a eu pour notre apôtre? Nous n'avons pas seulement vu et touché sa chair, mais nous l'avons mangée dans l'adorable sacrement de l'autel. Saint Thomas ne le touche que du bout du doigt, ou tout au plus de la main : et il est enlevé, il est transporté comme hors de lui, il est tout changé; il a des sentiments tout différents de ceux qu'il avait auparavant : et nous qui recevons Jésus-Christ tout entier, nous ne sentons point ces transports, nous ne sommes point enlevés, nous demeurons toujours esclaves de nous-mêmes, de la créature, du monde, toujours attachés à nos sentiments, à nos passions, à nos intérêts; et la communication de Jésus-Christ, qui devrait faire des impressions si admirables sur notre esprit et sur notre cœur, nous laisse tels que nous étions; et nous en voyons plusieurs dans qui le moindre désordre n'est pas réformé. Nous devrions sortir de cette table animés comme des lions, dont le feu paraît dans les yeux, de sorte que nous serions terribles aux démons mêmes. C'est de la manière que s'exprime saint Jean Chrysostome : mais, hélas! bien loin de jeter le feu de toutes parts, nous ne sommes que de glace; quoique nous ayons reçu notre Dieu, qui est un feu consumant, bien loin d'être terribles aux démons et de les mettre en fuite, les démons nous font toujours peur, et souvent triomphent de nous. Que ne sommes-nous, après avoir mangé la divine chair de Jésus-Christ, comme ces généreux confesseurs, qui ayant participé à ces divins mystères étaient emportés au martyre sans que l'horreur des supplices, ni la cruauté des bourreaux pût les effrayer; sans que les larmes des enfants et des femmes pussent retenir les pères, ni arrêter les maris? Que nous sommes différents de ces confesseurs! Nous nous disons chrétiens comme eux, et nous n'avons que de la lâcheté; nous recevons le même corps de Jésus-Christ qu'ils ont reçu, et nous ne sommes que de glace. Il faut qu'il y ait d'étranges misères dans notre cœur, pour demeurer insensibles à tant de marques de bonté que nous recevons de notre divin Sauveur, pour n'être ni touchés, ni échauffés, quoique nous recevions si souvent son corps adorable. Sera-t-il possible que saint Thomas, en voyant et en touchant du bout du doigt les plaies de Jésus-Christ, se récrie avec un transport de foi et d'amour : *Mon Seigneur et mon Dieu!* et que nous, en recevant ce sang sorti de ces divines plaies, en mangeant cette chair blessée et crucifiée pour nous, nous demeurions sans foi et sans amour, et que nous ne nous récriions pas avec notre apôtre : *Mon Seigneur et mon Dieu*, ou avec David : *Mon Dieu, ma miséricorde* (*Psal.* LVIII). Ce prince parlait de la sorte dans le transport de son esprit, parce qu'il ne voyait rien en lui qui ne fût un effet de sa divine miséricorde; de sorte qu'il ne pouvait donner d'autre nom à Dieu dans la

connaissance de tant de biens qu'il en avait reçus, que de l'appeler sa miséricorde, comme s'il avait voulu dire : Je suis tout ce que je suis par votre miséricorde. Saint Paul ne s'est-il pas exprimé de la même manière, quand il a dit : *Je suis ce que je suis par la grâce de mon Dieu?* David nous a voulu dire, selon saint Augustin (*in psal.* LVIII), qu'il ne serait rien sans la miséricorde de Dieu; saint Paul nous a voulu dire qu'il ne serait rien sans la grâce de Dieu; saint François nous a voulu dire que sans Dieu il n'y avait rien, quand il a passé toute une nuit à répéter avec un transport de foi et d'amour : Mon Dieu m'est toute chose; et le Prophète royal, l'Apôtre des gentils, le pauvre François, ne nous disent que ce que nous entendons dire à saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu;* comme s'il nous disait : Hors de Jésus-Christ point de miséricorde, point de grâce, point de salut; hors de Jésus-Christ, vrai Seigneur pour nous commander, vrai Dieu pour nous sauver, il n'y a rien. Qu'il serait avantageux que nous fussions fortement persuadés de cette vérité, et que nous demeurassions dans une continuelle reconnaissance des obligations que nous avons au Seigneur pour ses bontés et ses miséricordes! Combien de fois notre apôtre a-t-il pensé à l'état dangereux dans lequel il avait été par son incrédulité? Combien de fois a-t-il repassé dans son esprit cette apparition particulière, que le Seigneur avait faite en sa faveur? et il n'y pensait que pour admirer la bonté de son Dieu, qui ne l'avait point abandonné, la condescendance charitable qu'il avait eue pour lui; ce qui l'engageait à lui en rendre de continuelles actions de grâces, qui n'ont point consisté en paroles, mais en actions. Il a entrepris de longs et de difficiles voyages pour prêcher le nom, la divinité, l'Evangile de son maître; il a été parmi les nations les plus barbares, il s'est exposé à leur haine et à leur fureur, et il a donné son sang et sa vie; il a reçu des plaies pour l'amour de celui qui lui avait montré ses plaies, il a répandu son sang pour la gloire de celui qui lui avait donné son sang, et il a voulu mourir pour la divinité de celui qui lui avait donné la grâce de croire sa divinité; de sorte que, pendant toute sa vie et au moment de sa mort, il a toujours confessé que Jésus-Christ était son Seigneur et son Dieu. Il nous apprend quelle doit être notre reconnaissance pour tant de grâces que nous avons reçues de notre divin Sauveur; n'a-t-il pas eu pitié de nos faiblesses? n'a-t-il pas eu compassion de nos misères? ne nous a-t-il pas prévenus de ses grâces? ne nous a-t-il pas remplis de ses miséricordes? ne nous a-t-il pas pardonné nos péchés? faisons-nous souvent réflexion sur les obligations que nous lui avons? repassons-nous par notre esprit les périls dans lesquels nous nous étions témérairement engagés, et dont il nous a retirés? lui rendons-nous des actions de grâces telles que nous lui devons? Souvenons-vous qu'elles ne consistent pas seulement à dire : Seigneur, Seigneur, puisqu'il nous assure lui-même, que tous ceux qui diront : Seigneur, Seigneur, n'entreront point dans le royaume du ciel; mais qu'il est réservé pour ceux qui feront la volonté de Dieu. Notre reconnaissance consiste donc à faire la volonté de celui que nous appelons notre Seigneur et notre Dieu, et à la faire toute notre vie de la manière et dans le temps qu'il souhaite que nous la fassions, comme l'a fait saint Thomas; que nous ne reconnaissions point d'autre maître, ni d'autre seigneur que Jésus-Christ, que le diable avec toutes ses pompes, que le monde avec toutes ses richesses, que la chair avec tous ses plaisirs ne soient jamais nos maîtres, n'aient aucun pouvoir, ni aucune autorité sur nous; que nous ne reconnaissions point d'autre Dieu que Jésus-Christ, Fils de Dieu, son Père éternel et son divin Esprit; que nous écoutions et que nous recevions les instructions qu'il nous donne, et particulièrement celle qui fait la conclusion de notre évangile, et qui est le sujet de la dernière partie de notre sermon.

QUATRIÈME PARTIE.

Jésus lui dit : Vous m'avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru! Ces paroles, selon saint Augustin et saint Grégoire, ont été dites à l'avantage des gentils; ils n'ont point vu le Seigneur dans sa chair mortelle, comme les Juifs, qui ont vu sa sainte humanité, qui l'ont pu toucher, qui l'ont entendu parler, qui même ont mangé avec lui, ni comme les apôtres qui l'ont vu ressuscité. Cependant ils ont cru à la parole de Dieu annoncée par les apôtres, qu'il avait pris naissance, qu'il avait vécu, qu'il était mort attaché à une croix, qu'il était ressuscité. C'est ce qui donne sujet au prince des apôtres de leur dire dans le commencement de sa première épître : *Vous aimez Jésus-Christ, quoique vous ne l'ayez point vu, et vous croyez en lui, quoique vous ne le voyiez point encore maintenant; ce qui vous fait tressaillir d'une joie ineffable et pleine de gloire* (I *Petr.*, I, 8). Voulez-vous rien de plus conforme à la parole de notre évangile? Le Seigneur dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru;* l'Apôtre dit aux fidèles dispersés dans les provinces : *Vous l'aimez, quoique vous ne l'ayez point vu; vous croyez en lui, quoique vous ne le voyiez point encore.* Voilà donc ceux qui ont cru et qui n'ont point vu; voilà ceux, selon Jésus-Christ, qui sont heureux, et saint Pierre dit : *C'est ce qui vous fait tressaillir d'une joie ineffable et pleine de gloire.* Il n'y a donc que du bonheur, il n'y a que de la joie, et une joie qui ne se peut exprimer; il n'y a que de la gloire pour ceux qui croient sans avoir vu. Mais remarquez, je vous prie, ce que dit saint Pierre, l'interprète des sentiments de son divin Maître; il ne se contente point de dire, Vous croyez, quoique vous ne le voyiez point; mais il dit de plus, vous aimez; car pour être heureux, pour jouir de cette joie

ineffable et pleine de gloire, il ne suffit point de croire, il faut encore aimer, parce que la foi sans la charité est un corps sans âme; c'est une vierge folle qui a une lampe et qui n'a point d'huile dans son vase, à laquelle le Seigneur dira : *Je ne vous connais point.* Le Seigneur ne connaît point ceux qui ont cru en lui et qui ne l'ont point aimé; car il ne tient point compte de tout ce qui est fait sans amour; cela est devant lui, comme si cela n'était point, puisque, selon l'Apôtre, tout ce qui est sans charité n'est rien. Une foi n'est donc rien, lorsqu'elle n'est point accompagnée d'amour : il ne faut donc pas que nous nous persuadions que notre foi soit plus excellente que celle de saint Thomas, parce que cet apôtre a cru ce qu'il a vu et que nous croyons, quoique nous n'ayons rien vu. La foi de notre apôtre n'était pas seulement dans la lumière de l'esprit, elle était encore avec l'ardeur de la charité; il l'a fait connaître par toutes les actions et les souffrances de sa vie; au contraire, notre foi, quoique nous n'ayons rien vu de ce que nous croyons, est dans une langueur et une froideur insupportables, et la plupart des chrétiens voudraient avoir vu et avoir touché, c'est-à-dire qu'ils ne déférent qu'à ce qui est sensible et matériel. Ne trouvez-vous point tous les jours un grand nombre de chrétiens qui se raillent de toutes les pratiques de dévotion et qui méprisent toutes les maximes de la vie spirituelle? Ne vous en étonnez pas, lisez ce que l'Apôtre des gentils écrit pour la première fois aux fidèles de Corinthe : *L'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu; elles lui paraissent une folie, et il ne les peut comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'on en peut juger* (*I Cor.*, II, 14). Voilà le portrait de tous ces chrétiens, qui n'estiment et qui ne croient véritable que ce qu'ils voient, que ce qu'ils touchent, et ce dont ils sont persuadés par une expérience sensible; mais les choses que l'Esprit de Dieu enseigne ne peuvent être connues d'une manière sensible; ce n'est que par une lumière spirituelle qu'on en peut juger, et par conséquent ils ne sauraient jamais y rien comprendre, ce qui est cause qu'ils se déclarent contre; ils les méprisent, ils en raillent, semblables à ceux qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et qui regardent tout ce qu'on leur dit de la vie spirituelle comme des illusions et des folies. Le monde sera toujours opposé à Dieu, et par conséquent, les maximes du monde seront toujours contraires aux maximes de l'Evangile; le monde ne veut que ce qu'il voit, que ce qu'il touche, que ce qu'il goûte, et il croit être heureux quand il possède ces biens visibles et invisibles, comme s'il possédait des biens solides et qui sont par conséquent capables de faire sa félicité. C'est pourquoi les mondains ont compassion de tous les spirituels, *leur vie ne leur paraît qu'une folie,* à cause qu'ils mettent leur félicité dans des biens qui ne se voient point, qui ne se sentent point, qui ne se goûtent point, et qu'ils croient par conséquent n'avoir rien de réel ni de solide et par conséquent incapables de procurer aucun bonheur. Saint Paul ne veut point disputer avec les mondains, il parle pour lui et pour tous ceux qui sont dans les mêmes sentiments. Nous vous avouons que nous nous sommes faits insensés pour l'amour de Jésus-Christ, parce que nous avons renoncé à des richesses, à des honneurs, à des plaisirs qui paraissent réels, puisqu'on les voit, qu'on les touche, qu'on les goûte; et nous soupirons après des biens, des honneurs et des plaisirs qu'on ne voit point, qu'on ne touche point et qu'on ne goûte point sensiblement. Cependant, les vrais chrétiens sont si persuadés que tout ce qui fait le bonheur du monde est faux et imaginaire, tout sensible qu'il paraisse, et que tout ce qui fait le bonheur d'une âme est réel et véritable, quoiqu'on ne le voie point et qu'il ne tombe sous pas un des sens, qu'ils sont prêts à donner leur propre vie pour jouir de ce bonheur, qu'ils croient plus fortement que s'ils le voyaient, parce que les objets de la foi sont plus certains quoiqu'on n'en ait aucune expérience sensible que tous les objets des sens, par la raison que la foi ne saurait nous tromper, et que les sens nous trompent. Et n'entendez-vous pas ce que vous disent les saints en possédant ce qu'ils ont cru? Nous avons vu dans la maison du Seigneur les choses de la même manière que nous avions ouï dire qu'elles étaient; ceux qui ont cru sans voir ne sont point trompés. Il n'en sera pas de même des autres, ils se sont persuadés être heureux parce qu'ils possédaient ce qu'ils croyaient être un vrai bien à cause qu'ils le voyaient; et au moment de la mort ils connaîtront que ce n'a été qu'un bien imaginaire; ils ne trouveront rien dans leurs mains, non plus que s'ils n'avaient jamais rien possédé; leur superbe ne leur a servi de rien, ils se sont lassés dans la voie de l'iniquité, et ils croyaient goûter un agréable repos. Ils ont marché dans des chemins très-difficiles, et ils se flattaient que leur vie était fort agréable; ils ont accusé tous les spirituels d'être fous, et il faut qu'ils avouent qu'ils sont des insensés. La parole du Seigneur s'accomplira jusqu'à la fin du monde: *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru!* c'est-à-dire qui n'ont recherché que les biens de l'autre vie, qui n'ont travaillé que pour les acquérir, et qui n'ont eu que de l'indifférence pour tout ce qui se voit et pour tout ce qui tombe sous les sens. Ils ne recherchent pas une consolation sensible dans la pratique des œuvres spirituelles et dans la recherche des biens de l'autre vie; il faut pour cela être parfaitement spirituel et avoir une dévotion très-solide, pour être ce juste qui ne vit que de la foi. Plusieurs de ceux qui font profession de dévotion ont peine à ne vivre que de la foi; ils souhaitent autre chose qui soit plus sensible, des douceurs, des consolations, cela est cause de l'inégalité qui se trouve dans leur conduite. Vous les voyez un jour en état de tout

entreprendre, et un autre jour ils ont une timidité qui donne de la compassion; quelquefois rien ne leur paraît difficile, une autre fois tout leur est insupportable; ils courent avec ferveur dans de certains moments, dans d'autres, ils se reposent comme s'ils étaient fort fatigués : pourquoi ces inégalités, sinon parce que ces personnes ne se conduisent que par ce qu'il y a de sensible dans la dévotion? Ils croient en avoir, et ils en suivent les pratiques; lorsqu'ils goûtent cette sensibilité, ils ne pensent plus s'ils en ont, et ils n'en font aucun acte lorsqu'ils ne sentent plus rien. Le moyen de remédier à ces inégalités, c'est de se conduire par la foi, qui, étant toujours la même, mène une âme d'un même pas vers son Dieu, qui est le seul objet de son entendement et de sa volonté; ce qui est cause qu'elle est dégagée du monde et de la créature, et encore plus d'elle-même, ce qui la rend digne de cette béatitude que le Seigneur promet à ceux qui ne se conduisent point selon les sens. Vivez donc en disciples des apôtres et en véritables chrétiens; vivez de la foi, mais d'une foi animée de la charité; croyez ce que vous ne voyez pas, aimez ce que vous croyez, et vous jouirez d'un bonheur éternel, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XIX.

POUR LA FÊTE DE NOEL.

(25 *décembre.*)

PREMIÈRE MESSE.

Charissime, apparuit gratia Dei Salvatoris nostri, etc. (*Tit.*, II, 11-15).

Mon très-cher, la grâce de Dieu notre Sauveur a paru à tous les hommes.

L'Apôtre venait d'instruire les esclaves, leur apprenant à être soumis et obéissants à leurs maîtres; à ne répondre et à ne murmurer jamais, quand ils leur commandent quelque chose; à ne détourner rien du bien de leurs maîtres, mais à leur garder en tout une inviolable fidélité; enfin à faire honneur en toute occasion à la doctrine de Dieu notre Sauveur. Mais parce qu'il aurait paru à quelques-uns que les esclaves, qui sont la dernière condition du monde, ne méritaient pas que saint Paul s'abaissât jusqu'à eux dans le règlement des devoirs des fidèles, il déclare que *la grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru à tous les hommes*, aux esclaves aussi bien qu'aux maîtres, aux petits aussi bien qu'aux grands, aux pauvres comme aux riches. L'Apôtre marque ensuite toutes les démarches de la grâce, qui consistent à nous instruire, pour nous obliger à nous éloigner du péché, et pour nous engager à pratiquer la vertu, nous proposant pour cela des motifs très-avantageux. Jésus-Christ vient donc au monde pour nous communiquer sa grâce, afin que par elle nous renoncions à tout ce qu'il y a de mauvais, et que nous pratiquions tout ce qu'il y a de bon dans toute l'étendue de nos obligations, et pour nous engager à nous acquitter de ces devoirs d'une manière très-parfaite. On nous fait connaître quel est le motif qui nous y doit porter : ce que nous dit l'Apôtre est très-conforme à la grandeur du mystère, dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire : Jésus-Christ vient au monde, et il y vient pour nous y communiquer sa grâce, afin que par elle nous puissions renoncer à tout ce qu'il y a de mauvais et pratiquer tout ce qu'il y a de bon, selon le motif que l'on nous propose. Nous trouvons ces quatre vérités dans les cinq versets qui ont servi d'Epître à la première messe : la première, c'est la nécessité de la grâce; la seconde, c'est de renoncer à tout ce qu'il y a de mauvais, qui est le premier effet de la grâce; la troisième, c'est de pratiquer tout le bien, qui est le second effet de la grâce; la quatrième, c'est le motif qui nous doit engager à nous acquitter de ces devoirs. Suivons ces quatre instructions : demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce de Dieu, notre Sauveur, a paru à tous les hommes. Cette grâce n'est autre chose dans l'esprit de l'Apôtre qui parle, que la naissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu selon la divinité, fils de l'homme selon l'humanité, Fils de Dieu dans l'éternité, fils de l'homme dans le temps; c'est ce que saint Paul a voulu dire, écrivant à son disciple Timothée : *Sans doute ce mystère de la piété est grand, qui a paru revêtu de chair.* Il est aisé d'entendre qu'il parle du mystère de l'Incarnation, qui est l'abrégé de la doctrine et le fondement de la piété de l'Eglise; car si la loi a été donnée par Moïse, la grâce a été faite par Jésus-Christ, qui est lui-même la grâce substantielle, essentielle et divine, comme il est la splendeur de son Père et son image éternelle. Cette grâce, c'est-à-dire ce divin Fils de Dieu, est le premier don gratuit que le Père éternel ait fait aux pécheurs; il comprend tous les autres qu'on leur a faits depuis, et c'est de celui-là, comme d'une source toujours pleine et très-abondante, que coulent toutes les grâces, par la vertu desquelles tout ce que nous faisons d'agréable à Dieu lui est agréable, et par lesquelles tout ce qui est digne de récompense trouve son mérite.

Cette grâce est *de Dieu, notre Sauveur* ; il ne faut pas séparer ces deux paroles, *Dieu, Sauveur*, comme si l'on voulait parler du Père et du Fils, elles servent à nous confirmer dans cet article de notre foi; que celui qui est Sauveur, est aussi Dieu; il est notre Dieu, comme il est notre Sauveur, parce qu'il est vrai Dieu, Dieu de Dieu consubstantiel à son Père. Saint Paul a voulu faire une distinction de la grâce de Dieu Créateur, d'avec la grâce de Dieu notre Sauveur : la première a été donnée à Adam, et il l'a perdue en se perdant lui-même; la seconde est une grâce de rédemption, de reparation,

de guérison et de salut, elle se conserve et se soutient elle-même, en nous soutenant et nous sauvant, nous ne pouvons rien sans elle, nous pouvons tout avec elle; c'est pourquoi nous sommes très-redevables à ce divin Sauveur, d'avoir voulu se faire homme pour nous mériter sa grâce et nous en faire part, pour nous éclairer dans nos ténèbres, pour nous fortifier dans nos faiblesses, et pour purifier nos cœurs souillés de tant de péchés. C'est aujourd'hui que cette grâce de Dieu Sauveur *a paru :* saint Paul en parle comme d'un soleil qui avait été éclipsé depuis le péché du premier homme; tous ses enfants avaient été au milieu des ténèbres, une lumière toute divine paraît au milieu de cette nuit. Cette lumière, c'est le Sauveur, si longtemps désiré, si longtemps attendu; c'est elle qui éclaire tout homme qui vient dans le monde; cette lumière de la grâce a été cachée sous les ombres de la loi et dans le cœur d'un petit nombre d'Elus dans l'Ancien Testament, et cela pendant quatre mille ans, pendant lesquels la loi n'était, pour ainsi dire, qu'une loi fausse, qu'une loi funeste, une loi de mort et de condamnation, n'étant point accompagnée de l'abondance de la grâce du Dieu Sauveur, qui nous est donnée pour opérer notre salut. C'est aujourd'hui que cette grâce s'est manifestée, et qu'elle commence à se faire voir en Jésus-Christ; c'est l'accomplissement de la promesse que Dieu nous a faite par la bouche de son prophète Isaïe : *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort* (*Isa.*, IX, 2). Cette région est véritablement grande, parce qu'elle n'éclaire pas seulement l'esprit, mais qu'elle embrase le cœur; elle vient trouver ceux qui sont assis dans les ténèbres, parce que jusqu'à ce qu'elle soit venue à eux, ils la fuient, et que c'est elle-même qui doit conduire ceux qui viennent à elle. Une preuve très-forte que ce prophète nous a parlé de notre divin Sauveur, c'est ce qu'il ajoute ensuite : *Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il portera sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix.* Le Père nous a donné son Fils, et il a bien voulu être enfant pour nous; il portera sa croix sur son épaule, comme la marque de sa principauté, parce qu'il n'a voulu entrer dans sa gloire que par la souffrance. Ces noms que le prophète attribue ici à Jésus-Christ, se vérifient en nous par les effets de sa grâce; il est *admirable*, dit saint Bernard, par les changements qu'il fait en nos cœurs, et par l'empire qu'il s'est acquis sur la volonté des hommes; il est *conseiller*, parce que c'est sa sagesse qui nous donne ce conseil divin, de préférer la rigueur salutaire de la voie étroite à la facilité mortelle de la voie large. Il est *Dieu*, parce qu'il a le pouvoir de remettre nos péchés, ce qui n'appartient qu'à Dieu seul; il est *fort*, parce qu'il soutient sans cesse notre faiblesse contre les efforts de la chair et du démon, qui ne cèdent qu'à lui seul; il est le *Père du siècle futur*, ou le père de l'éternité, parce que c'est lui qui nous fait vivre de la foi, qui n'aime et qui ne regarde que ce qui est éternel; il est *le Prince de la paix*, parce qu'il imprime sa grâce dans notre cœur, laquelle sert à nous réconcilier avec Dieu.

Pour augmenter notre consolation, il faut que nous remarquions que c'est *à tous les hommes* que cette grâce de Dieu Sauveur a paru; c'est la différence qui se trouve entre la loi de Moïse et la grâce du Nouveau Testament. La première n'était que pour une nation et pour un temps; la seconde est pour tous les hommes et pour tous les siècles, sans exception de sexe, d'âge et de conditions. Il n'y a donc point un autre Evangile pour les riches et les grands du monde, et un autre pour les pauvres et la lie du peuple, tous ont la même foi, tous le même Evangile, tous les mêmes lois de religion; comme tous ont le même Dieu, le même Jésus-Christ et les mêmes promesses, ce qui nous fait connaître les grandes obligations que nous avons à ce divin Fils de Dieu, de se faire homme pour communiquer sa grâce à tous les hommes, et c'est ce qui oblige tous les fidèles d'avoir un ardent désir, et de travailler avec un grand empressement à s'élever au plus haut degré de la vertu, auquel ils pourront atteindre, surtout en considérant combien Dieu leur a remis de péchés par cette grâce qu'il leur a communiquée; car, ignore-t-on qu'un des motifs les plus puissants, pour humilier l'âme et la faire rentrer en elle-même, est de considérer, qu'étant redevable à Dieu d'une infinité de péchés, non-seulement elle n'a pas été châtiée selon ses mérites, mais qu'outre le pardon qu'elle en a reçu, elle a encore été comblée d'une infinité de biens. C'est ce qui devrait toucher le cœur des hommes, et les obliger à faire cette réflexion : Nous étions des esclaves de la divine justice, nous méritions qu'elle nous traitât avec beaucoup de rigueur, et dans les plus grandes il n'y aurait point eu d'excès. Cependant, bien loin d'avoir cette juste sévérité pour nous, il n'a eu que de l'amour et un amour de tendresse, accompagnée de miséricorde; il nous a traités en père et non pas en juge. Serions-nous assez ingrats pour n'être pas touchés d'une bonté si excessive? Quand David faisait réflexion sur toutes les grâces que Dieu lui avait faites, il se récriait : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé?* J'étais un petit berger, méprisé de mon père et de mes frères, il m'a rendu un des plus considérables rois de la terre, voulant que je fusse le chef de sa famille; il m'a rendu victorieux de Goliath et des Philistins, il m'a délivré des persécutions de Saül; enfin il m'a choisi pour être le roi de son peuple. Ayant fait ces réflexions, n'a-t-il pas raison de se récrier : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ?*

Le mystère dont nous solennisons aujourd'hui la mémoire nous engage à faire de semblables réflexions : Mon orgueil m'aveuglait et me persuadait que je devais être beaucoup plus élevé que je n'étais ; et le Fils de Dieu se fait voir à moi plus humble et plus petit que pas une créature. Il se fait voir dans une étable, enveloppé de pauvres langes, couché dans une crèche, dépendant de toutes les créatures. Mon avarice me perdait; car dans l'avidité où j'étais d'amasser des richesses, je ne comptais pour rien ce que j'avais déjà amassé, et ne pensais qu'à celles que je désirais avoir, qui ne me satisfaisaient pas encore quand je les avais acquises. Et le Roi des rois se fait voir couché sur un peu de paille, dans le lieu le plus pauvre ; et cela pour me donner du dégoût de toutes les richesses de la terre et me faire soupirer après celles du ciel, parce qu'il s'était fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté. Enfin l'amour de moi-même et la complaisance que j'avais pour ma chair m'exposait à être dans l'enfer le compagnon du mauvais riche. Le Fils de Dieu, dont les délices sont éternelles dans le sein de son Père, a bien voulu devenir fils de l'homme, afin de souffrir pour nous les tourments les plus honteux et les plus cruels, et nous dire ensuite en parlant à ses disciples : N'a-t-il pas fallu que le Christ ait souffert et qu'ainsi il soit entré dans son royaume; pour nous dire : Ne faut-il pas que vous souffriez comme moi la faim, le froid, la nudité, la soif, la fatigue des voyages et plusieurs autres incommodités, pour vous rendre dignes du bonheur éternel? Voilà à quoi se termine la grâce de Dieu, Sauveur, qui s'est fait voir à tous les hommes; ce qui est une preuve très-convaincante de sa nécessité. Ce que saint Paul nous apprend quand il dit premièrement qu'elle sert à nous instruire, pour éviter tout ce qu'il y a de mauvais ; c'est ce que nous verrons dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Elle nous a appris que renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, etc. C'est cette grâce qui nous a appris ce que nous devons savoir, et cette grâce, c'est Jésus-Christ lui-même qui s'est fait homme pour être plus en état de devenir notre maître. Tout est nouveau dans ce divin maître. Les anges, dans quelques rencontres, ont été envoyés de Dieu pour instruire les hommes ; les patriarches et les prophètes ont été ordinairement destinés à cet office. Les païens avaient leurs philosophes, qui les instruisaient avec plus de dessein de se faire estimer d'eux que de les rendre savants. Il n'y avait rien de nouveau, ni dans les anges, ni dans les patriarches, ni dans les prophètes, ni même encore dans les philosophes ; chacun de ces maîtres agissait selon sa nature et suivait le mouvement de son esprit. C'est Jésus-Christ qui est un maître nouveau : il est vrai homme, afin que nous puissions entendre ce qu'il nous dira et qu'il y ait quelque rapport entre celui qui enseigne et qui est enseigné ; mais il est Dieu. Il est vrai Dieu, afin que les préceptes qu'il nous donne soient accompagnés de sa grâce, et que dans le moment qu'il nous éclaire en nous apprenant ce que nous sommes obligés de faire, il nous excite à pratiquer les instructions qu'il vient de nous donner. Jamais les hommes n'avaient eu un semblable maître, qui fût Dieu et homme tout ensemble, un maître qui a autant de science que de bonté et de sainteté ; par sa science, il sait parfaitement tout ce que nous devons savoir ; par sa bonté, il veut bien s'assujettir à instruire les hommes ignorants ; par sa sainteté, il est incapable de les tromper et leur apprendre ce qu'ils ne doivent pas savoir.

Ce nouveau maître a une nouvelle école (on n'en avait jamais vu une semblable), une étable ruinée dans laquelle les bergers mettaient leurs animaux quand ils étaient surpris de la nuit et du mauvais temps; de sorte que ce lieu, qui est la retraite des animaux, dans lequel par conséquent il n'y a que de l'ordure et du fumier, a été choisi de ce divin Maître pour lui servir d'école, où il commence à instruire les hommes. Cette école est conforme aux maximes qu'il est venu pour nous donner, et aux vérités qu'il a voulu établir dans le monde, et encore à ceux qu'il a entrepris d'instruire. Ces maximes sont qu'il faut être pauvre d'esprit pour avoir droit au royaume du ciel; qu'il faut être humble et petit pour mériter une place dans le paradis; qu'il faut s'estimer heureux quand les hommes vous maudissent, qu'ils vous persécutent et qu'ils disent toute sorte de mal contre vous, parce que c'est ce qui vous mérite une récompense très-abondante dans le ciel. Mais dans quel lieu peut-on mieux apprendre des maximes de pauvreté, d'humilité, d'amour de la souffrance, que dans une étable? Ses vérités sont que ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu ; qu'il est plus difficile que les riches entrent par la porte étroite du ciel qu'un câble ne passe par le trou d'une aiguille ; qu'il ne faut pas aimer le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que celui qui aime le monde est ennemi de Dieu : une étable est très-propre pour y établir de semblables vérités. Enfin ceux que ce divin Maître voulait instruire, ce sont des hommes qui, ayant eu l'honneur d'avoir des âmes raisonnables créées à l'image de Dieu, se sont tellement assujettis à leur chair, à leurs sens et à leurs passions, qu'ils ont donné sujet de les comparer aux bêtes de charge les plus folles, et ils sont devenus semblables à elles. Il était donc à propos que ce fût dans une étable où l'on commençât à les instruire, et où on leur donnât des leçons propres à les rendre des hommes raisonnables et de vrais chrétiens ; c'est ce qui me donne sujet de dire que ces leçons sont nouvelles.

Aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui vous haïssent, prier pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, ne sont-ce pas là des leçons nouvelles ? On disait autre-

fois : Vous aimerez votre ami et vous haïrez votre ennemi ; voilà les anciennes leçons. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; voilà les nouvelles. Quand on donnait l'aumône, on faisait sonner la trompette devant soi dans les synagogues ; quand on jeûnait, on montrait un visage défiguré ; quand on faisait quelques bonnes œuvres, on cherchait à se faire voir des hommes afin d'être estimé d'eux ; voilà des anciennes leçons. Notre divin Maître vient nous en apprendre de toutes contraires : Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite ; quand vous priez, entrez dans votre chambre et fermez la porte sur vous ; ne cherchez qu'à vous faire voir de celui qui est seul capable de vous récompenser ; ces leçons sont toutes nouvelles. Ce qui nous fait connaître que tout est nouveau dans ce divin Maître, qui est né aujourd'hui ; il frappe les sens par sa parole et par son exemple ; il touche et il enlève le cœur par sa grâce, parce qu'il n'appartient qu'à celui qui est lui-même la parole et la vérité, la lumière et la science, et qui, avec son Père, ne respire éternellement que charité, de parler à des cœurs qui ne sont faits que pour la vérité et la charité. C'est la différence qu'il y a entre les maîtres que Dieu a établis dans le monde pour nous enseigner, et ce divin Sauveur que Dieu son Père a envoyé dans le monde pour nous instruire. Moïse, les prophètes et les apôtres mêmes n'ont pu enseigner les hommes que par le son ou l'écriture extérieure des paroles ; pour ce qui est du Sauveur, sa manière d'enseigner est de porter la lumière de la vérité dans les esprits et d'en répandre l'amour dans le cœur, en y écrivant sa loi avec le doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit.

Prenons garde, mes frères, que lorsque nous lisons ces paroles de saint Paul : *La grâce de Dieu Sauveur nous a apparu*, de ne pas donner dans le sens de Pélage, qui voulait que la grâce de Jésus-Christ consistât dans la doctrine ; mais nous devons savoir que la manifestation de la grâce de Dieu nous doit tenir lieu d'une instruction, pour vivre d'une manière toute sainte ; que cependant, ni cette instruction, ni toute autre doctrine que nous recevons par les oreilles, quoique très-capable de nous persuader les plus saintes vérités, n'aura pas néanmoins d'elle-même la force de nous engager à vivre saintement, si Dieu par sa grâce ne nous aide à faire un bon usage de sa doctrine, et à la mettre en pratique. L'instruction chrétienne n'est donc pas la grâce de Dieu ; mais c'est par cette grâce que l'instruction devient efficace ; pour la rendre telle, il est nécessaire que nous sachions ce qu'elle vient nous apprendre : *Elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines.*

Ces trois paroles sont dignes d'être remarquées : *renoncer*, c'est la première ; *à l'impiété*, c'est la seconde ; *aux passions mondaines*, c'est la troisième. *Renonçant*, c'est nous apprendre que la première leçon de Jésus-Christ et la grâce propre du christianisme sont une leçon et une grâce d'abnégation et de renoncement, pour faire en nous un renouvellement en Jésus-Christ ; et souvenons-nous toujours que nous ne sommes entrés dans la famille et dans le corps de Jésus-Christ qu'à cette condition, qui est l'abrégé de la vertu. Car ce renoncement dont saint Paul parle, marque une extrême aversion et un grand éloignement qui aille jusqu'à l'horreur et à l'exécration ; en sorte que nous ne détestions pas moins tout ce qui est du monde que nous détestons le culte impie des idoles ; l'Apôtre ayant donné le nom d'idoles à toutes ces affections mondaines, déclarant que l'avarice était une idolâtrie et par conséquent très-opposée au culte de Dieu ; c'est pourquoi l'Apôtre nous dit de renoncer *à l'impiété.*

C'est un grand malheur pour l'homme que l'on puisse dire qu'il naît dans l'impiété, puisqu'il naît ennemi de Dieu attaché à la créature comme des idolâtres, et dans l'oubli et l'ignorance de son devoir envers son Créateur ; et ce qu'il y a encore de plus funeste, c'est que tout péché plonge de nouveau l'homme dans l'impiété, puisque le pécheur en méprisant la loi, les menaces et les promesses de son Dieu, ne cherche qu'en lui-même, et comme sans y penser, la règle de sa vie, le principe du bien et la source de son bonheur ; ce qui est une impiété. Si vous voulez savoir ce que c'est que la piété, saint Thomas vous dira (*ad Tit.*, c. 2, lect. 3, v. 12) que c'est une vertu par laquelle nous rendons à nos parents et à notre patrie le respect, l'amour et le service que nous leur devons ; et comme Dieu est notre premier et notre principal père, c'est à son égard que nous devons avoir plus de piété, et par conséquent toutes les impiétés sont directement contre Dieu, et il les punit avec beaucoup de rigueur, comme saint Paul le dit aux Romains. Quand il leur parle de l'Evangile, il dit : on y découvre aussi la colère de Dieu qui éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes. Cela en doit faire trembler un fort grand nombre, qui se trouvent coupables de cette impiété, ne rendant ni à Dieu et à Jésus-Christ, ni à l'Eglise et à toute la religion, ce qu'ils lui doivent de respect et d'obéissance, étant impossible de nous éloigner de toute impiété, qu'en obéissant à la loi de Dieu et de l'Eglise, en suivant les maximes de l'Evangile et toutes les règles de la religion : et nous pouvons dire que c'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde, afin que nous renoncions à l'impiété, c'est-à-dire aux erreurs impies et sacriléges, nous souvenant de ce que nous avons promis à Dieu dans notre baptême. Car le renoncement que l'Apôtre nous demande doit avoir du rapport à celui auquel nous nous sommes si solennellement engagés, dans le moment que nous sommes devenus chrétiens. C'est pourquoi il ne doit pas seulement consister en paroles, mais il doit être du cœur, renonçant à notre propre volonté, comme le Seigneur nous l'a appris lui-même, quand

il dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* Vous connaissez par là que ce renoncement doit être plus intérieur qu'extérieur, la piété avec laquelle nous servons Dieu, ne consistant pas seulement dans des cérémonies apparentes, mais devant être dans le cœur ; et ce sera un moyen très-propre pour faire le second renoncement que Jésus-Christ demande de nous, qui est de renoncer *aux passions mondaines.*

Il ne faut pas que ces grands mots vous effraient, je vous avoue que qui dit passions mondaines, dit beaucoup, et qu'il y a peu de chose dans le monde qui ne se trouve renfermé dans ces termes, ce qui semblerait nous engager à un renoncement général. Vous devez savoir que l'Apôtre n'entend pas par ce renoncement aux passions mondaines que vous renonciez à l'usage modéré, mais à l'usage et aux désirs déréglés des choses du monde. Comprenez donc bien à quoi le Seigneur vient vous engager ; car il est très-important que tous les chrétiens sachent quelle est leur obligation, et jusqu'où va le renoncement que la grâce du christianisme exige de vous : ce n'est pas seulement de renoncer à la cruauté, à l'impiété, à l'orgueil, à l'envie et aux vices honteux ou grossiers, mais à ce qu'on appelle passions du siècle ; dans les uns, luxe des habits et des ameublements, dans les autres excès et délices de la table ; dans ceux-ci magnificence des maisons, ajustements superflus, ornements de vanité ; dans ceux-là amour de cette vie mortelle, d'une vaine réputation, d'un faux honneur. Enfin Jésus-Christ vient nous apprendre de renoncer à tout attachement pour les choses du siècle, quand on en jouit, non par nécessité et par rapport au siècle à venir, ce qui est permis, mais par le seul amour du plaisir présent en quoi consiste la cupidité ; ce qui nous fait connaître que ces passions mondaines sont d'une grande étendue, et qu'il y a peu de chrétiens qui n'en soient esclaves ; les uns de telle passion et les autres de celle-là, selon le détail que je viens de vous en faire. Mais ce qui trompe la plupart des chrétiens et ceux mêmes qui paraissent les plus réguliers, c'est qu'il y en a peu qui n'aient de l'indifférence, ou même du dégoût pour quelqu'une de ces passions ; cela donne sujet de se flatter que l'on fait ce que la grâce du Seigneur demande, et que l'on renonce aux passions mondaines. Ne vous trompez pas, votre renoncement n'est point un acte de religion, ni une marque de l'amour que vous avez pour Dieu, c'est un effet de votre humeur et une secrète recherche de vous-mêmes. Vous méprisez le luxe et la vanité des habits, et vous êtes toujours vêtus simplement ; voilà une passion mondaine à laquelle vous renoncez ; mais vous aimez à être magnifiquement meublés, vous vous plaisez à mille ornements de vanité pour lesquels vous faites des dépenses qui serviraient à payer des dettes, ou à soulager les pauvres ; voilà une passion mondaine dont vous êtes esclaves. En vérité pouvez-vous vous flatter que l'indifférence que vous avez pour des habits précieux et pour tout le luxe des vêtements, soit une vertu ? examinez-vous bien, et vous trouverez qu'il y a beaucoup de l'humeur, pourvu qu'il n'y ait pas encore beaucoup d'affection : quand c'est par un principe de religion, pour l'amour de Dieu et pour faire ce que Jésus-Christ est venu nous apprendre, on ne se dégage pas seulement d'une passion mondaine, on renonce à toutes, de quelque espèce qu'elles puissent être, pour la raison que nous sommes chrétiens, et que comme tels, nous avons renoncé au monde et au prince du monde et à tout ce qu'il renferme ; et il n'a rien à quoi nous n'ayons renoncé, ou à quoi nous ne soyons obligés de renoncer, puisque *tout ce qui est dans le monde est la concupiscence de la chair et la concupiscence des yeux et la superbe de la vie* (I *Joan.*, II) ; et ce sont toutes choses auxquelles nous devons renoncer, puisqu'elles contiennent toutes les passions mondaines. Cela ne suffit pas encore, le christianisme ne consiste pas seulement à s'éloigner du mal, nous nous trouvons obligés à faire le bien ; c'est ce que la grâce du Seigneur vient encore nous apprendre, comme nous verrons dans la troisième partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

La grâce nous trouvant engagés dans l'impiété et dans les passions du siècle nous instruit d'abord à y renoncer ; ensuite elle nous apprend à mener dans ce monde une vie de sagesse et de tempérance à l'égard de nous-mêmes, de justice et d'équité envers le prochain, de piété et de religion envers Dieu ; c'est ce que saint Paul nous marque quand il dit : *Nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété.*

L'Apôtre veut que nous vivions dans le siècle, il ne prétend pas que nous nous y attachions, comme si nous en étions les habitants et les propriétaires ; mais comme des voyageurs et des étrangers qui vivent dans le pays, au travers duquel ils passent, qui ne prennent que ce qui leur est nécessaire pour continuer leur chemin et aller dans leur patrie. Il ne faut donc pas s'attacher à la vie, par l'empressement d'en amasser les biens temporels ou de jouir des plaisirs, mais il faut la supporter avec patience ; car la vie présente ne peut être que fort incommode et très-ennuyeuse à un vrai chrétien, et c'est ce que nous remarquons dans tous les saints. Comment cela ne serait-il pas ? cette sujétion à fournir à un corps tout ce qui lui est nécessaire, toutes les infirmités de ce même corps, le désordre continuel des passions, une révolte perpétuelle de la chair contre l'esprit et de l'esprit contre la chair ; la malice, la perfidie, l'injustice des hommes, qui ne vous laissent jamais en repos, tant qu'il y a quelque chose en vous qui les accommode, et dont ils

croient se pouvoir saisir ; c'est pourquoi on a juste sujet de dire, que c'est une imprudence de vouloir passer cette vie à se divertir ; peut-on se divertir au milieu de tant de périls, et de périls qui sont tels, qu'ils nous peuvent conduire à un malheur éternel ? C'est donc une sagesse que de passer cette vie dans la pénitence, l'employer à s'acquitter des devoirs de son état, et à se rendre digne d'une vie meilleure et éternelle, et pour cela il faut commencer par soi-même, ce qui ne se peut que par la tempérance.

Cette vertu nous est très-nécessaire, parce que notre corps est disposé de telle manière qu'il y a un grand nombre de secours qui lui sont nécessaires : il ne saurait vivre si vous ne lui donnez des nourritures, des vêtements, du repos et quelques divertissements ; mais depuis le péché originel la corruption s'est tellement glissée dans sa chair et ses sens, que ce corps a peine à se contenter de peu ; plus vous lui accordez et plus il vous demande ; car plus vous lui accordez et plus il devient délicat, ses prétendus besoins augmentent, et ils viennent par après à un tel point que l'on ne saurait plus le contenter. C'est ce que nous avons pu remarquer dans le monde ; c'est un grand livre dans lequel on apprend de grandes vérités. Nous avons vu des hommes qui au commencement se trouvaient trop heureux de gagner du pain, et du plus commun, et de le gagner en travaillant beaucoup, et malgré ce travail, ils ne buvaient que de l'eau ; ayant gagné quelque chose, leur corps a demandé quelque morceau de viande et un peu de vin, qu'il serait plus en état de soutenir le travail et qu'il gagnerait davantage. Ils ont gagné effectivement ; aussitôt les besoins du corps ont augmenté, il ne s'est plus contenté des viandes communes et d'un vin médiocre, il lui a fallu des nourritures beaucoup plus délicates, sans quoi, disait-il, il ne pouvait plus rien faire ; enfin, ayant augmenté en richesses, le corps n'a plus voulu travailler, son repos et son plaisir partageaient sa vie ; il n'a plus voulu marcher, il lui a fallu un équipage, et il trouvait toujours quelque chose à redire dans les viandes et les vins les plus délicieux. Ce qui nous fait connaître de quelle importance il est de retenir le corps dans une juste tempérance, afin qu'il demeure toujours dans sa qualité d'esclave de l'esprit, et qu'il n'entreprenne pas d'en devenir le maître ; car si vous entreprenez de le satisfaire, vous connaîtrez à votre confusion qu'il ne gardera plus de mesures.

Vivez avec tempérance, vous dit l'Apôtre, c'est-à-dire sobrement, avec mesure, en vous renfermant dans les bornes de la nécessité, dans les règles de l'utilité, et dans la fin de la charité, considérant que le péché nous a privés de tous les droits que nous avions aux créatures, dont nous pouvions nous servir avec une pleine autorité ; mais Dieu chassant l'homme du paradis terrestre, l'a privé de cette liberté. Le divin Sauveur, ayant compassion de notre état, s'est fait homme ; il est venu au monde pour nous rétablir dans le droit de nous servir des créatures ; hors cela je puis dire que tous les excès, toutes ces recherches de délicatesse et de sensualité sont des usurpations du pécheur et une espèce de révolte contre la justice de Dieu. L'homme est donc vraiment sage quand il sait donner à son corps simplement ce qui lui est nécessaire. Salomon, parlant de l'avantage de la sagesse dit : *C'est elle qui enseigne la tempérance, la prudence, la justice et la force, qui sont les choses du monde les plus utiles à l'homme dans cette vie* (*Sap.*, VIII, 7). Remarquez les paroles de Salomon : il vous dit que rien n'est plus utile à l'homme dans cette vie que de posséder ces quatre vertus, dont la tempérance est la première ; c'est parce qu'elles ne sont pas distinguées de l'amour de Dieu, qui est le trésor et la vie de l'âme. C'est ce que saint Augustin nous apprend (*De morib. Eccles. cath.*, lib. I, cap. 15, n. 25) : Si la vertu, dit-il, nous conduit à une vie heureuse, je puis assurer que la vertu ne consiste que dans le souverain amour de Dieu, et lorsqu'on la divise en ces quatre branches : la tempérance, la force, la justice et la prudence, c'est pour marquer les divers mouvements et les différentes impressions de cet amour. Ainsi l'on peut dire que la tempérance est un amour qui se conserve incorruptible pour Dieu qu'il aime ; la force est un amour qui souffre tout pour ne point déplaire à ce qu'il aime ; la justice est un amour qui ne sert que ce qu'il aime, et qui ne commande aux hommes que selon ce qu'il y a de plus équitable ; la prudence est un amour qui sait discerner ce qui peut ou l'approcher ou l'éloigner de Dieu, qu'il aime, pour faire ce qu'il ordonne et pour fuir ce qu'il défend. Mais cette tempérance, selon saint Jean Chrysostome, ne regarde pas seulement l'abstinence des plaisirs illicites, mais en général l'abstinence de tous les autres vices. Un homme donc qui aime l'argent et qui est frappé d'avarice, n'a point de tempérance ; il y en a qui ne sont pas moins passionnés pour les richesses que les autres le sont pour les corps ; l'amour même de l'argent est plus criminel, parce qu'il n'est pas si violent, et qu'on pourrait y résister avec plus de facilité : un cocher est bien plus mal habile en ne pouvant dompter un cheval qui de soi-même est doux et obéissant, qu'un autre qui est furieux et indomptable. Il est constant que l'amour de l'argent est bien plus impuissant dans l'homme que l'amour des corps, puisque ce dernier est naturel, et tout le monde demeure d'accord que l'on corrige bien plus difficilement ce qui est entré dans la nature même que ce qui en est étranger. Travaillons donc à avoir cette tempérance à l'égard de tous les vices, de toutes les passions, de tous les besoins de la vie ; cela servira même à nous faire rendre justice à notre prochain : c'est la seconde vertu que le Seigneur vient nous apprendre.

Avec justice, nous dit l'Apôtre : pour peu que nous ayons d'expérience de ce qui se

passe dans le monde, nous saurons que cette vertu est très-nécessaire pour ne nous pas laisser emporter aux désirs du siècle ; car quiconque en devient l'esclave et s'en laisse dominer, est toujours prêt à commettre toutes sortes d'injustices contre son prochain. Il y en a de trois sortes : la première, en déchirant sa réputation; la seconde, en usurpant ses biens; la troisième, en outrageant son corps. Que de médisances, que de calomnies, que de fausses suppositions pour humilier ceux dont l'on ne peut supporter l'élévation, pour éloigner le plus loin que l'on peut ceux dont la présence choque, enfin pour chasser de leur poste ceux dont l'on veut remplir la place, ou que l'on veut faire remplir par d'autres à qui l'on prend beaucoup d'intérêt. Que de crimes qui se commettent sur ce sujet! Combien de fois répète-t-on ces médisances et ces calomnies? autant de fois et à autant de personnes que l'on juge que cela pourra servir à faire réussir son juste dessein; et quelle satisfaction de cette injustice? pas une; car, bien loin de se repentir de toutes ces fausses et malicieuses suppositions, on s'en applaudit quand on a eu le malheur de réussir, et jamais de satisfaction. On ne répare point le tort que l'on a fait à sa réputation, on ne travaille point à relever celui que l'on a abaissé, et l'on ne fait point tous ses efforts pour remettre en sa place celui que l'on en a fait sortir avec tant d'injustice, ou du moins le satisfaire pour ce qu'on lui a fait perdre ; ce qui est d'une obligation indispensable, puisque sans cela l'on ne saurait éviter sa damnation.

Que d'injustices encore au sujet du bien du prochain. Qui est-ce qui paye exactement ce qu'il doit? qui est-ce qui restitue fidèlement ce qui ne lui appartient pas ? qui est-ce, enfin, qui satisfait entièrement au tort qu'il a fait, ou qu'il a conseillé de faire, ou qu'il a aidé à faire à son frère? Où sont les juges et les officiers de justice qui jugent avec l'équité et avec la promptitude nécessaires? où sont les marchands qui vendent et qui achètent avec la sincérité et la bonne foi qu'ils doivent? où sont les artisans qui travaillent avec la fidélité que l'on a droit d'attendre d'eux? faites la revue de toutes les conditions, et trouvez de la justice à l'égard du bien du prochain, c'est ce que vous ne pourrez rencontrer. On emprunte quand on trouve des gens assez simples pour prêter, et on ne paye jamais; on se sert de mille adresses, de faux serments, de violences pour se saisir du bien des autres, et on ne restitue point. On juge après que ceux qui demandent justice sont épuisés, et l'on juge souvent en faveur du plus riche et du plus puissant. On vend le plus cher que l'on peut ce qui est vieux comme ce qui est neuf, et ce qui a de mauvaises qualités comme s'il n'en avait que de bonnes. On travaille et l'on emploie mal son temps, et l'on met dans les ouvrages des matières beaucoup moindres que celles dont l'on est convenu. Toute la terre est pleine de ces injustices, et personne ne pense à les réparer, et c'est inutilement que Jésus-Christ vient au monde. Il vient pour satisfaire à la justice de son Père pour les péchés des hommes, il vient exposer son corps aux plaies et aux meurtrissures que nos crimes avaient méritées, et l'on trouve un grand nombre d'hommes qui veulent faire souffrir le corps de leurs frères.

Que d'injustices sur ce troisième sujet, c'est-à-dire sur la vengeance! combien d'homicides volontaires en désirant la mort de ceux de qui on prétend avoir reçu quelque tort! combien de joies secrètes, quand il leur arrive quelque mal! que de dépits et de chagrins, quand on voit prospérer ceux que l'on voudrait avoir fait périr! Tous ceux qui commettent ces injustices ne pensent pas qu'il y a dans le ciel un juge très-juste, dont les jugements sont équitables, qui les punira rigoureusement. Ils n'en seront que trop persuadés, quand ils liront ce que le Roi-Prophète en a dit : *Le Seigneur interroge le juste et l'impie; or celui qui aime l'iniquité hait son âme* (*Psal.* X, 6). Le Seigneur *interroge*, c'est-à-dire il éprouve *le juste et l'impie*: car l'épreuve sert à Dieu pour interroger et connaître, ou pour mieux dire, afin de faire connaître la vertu des justes et l'injustice des méchants; et il prononce cet arrêt divin, mais terrible, que celui qui aime l'iniquité et la violence, et qui opprime le juste, ne nuit pas seulement à cet homme juste, qui n'en devient que plus saint et plus digne de l'amour de son Dieu, mais à lui-même et à son âme qu'il hait véritablement, lorsqu'il lui donne la mort en persécutant son frère. Si vous voulez avoir une preuve convaincante de cette haine, continuez de lire le même psaume : *Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs : le feu et le soufre et le vent impétueux des tempêtes sont le calice* qui leur sera présenté *pour leur partage* (*Psal.* X, 7). Cette expression métaphorique nous marque une terrible vengeance de Dieu, qui doit fondre ainsi qu'un orage de feu et d'éclairs sur ceux qui ont méprisé leurs frères, qui les ont calomniés, humiliés, dépouillés, outragés. Qu'ils conçoivent donc dès maintenant quel est l'horrible partage, et le calice de fureur que la justice divine leur réserve en l'autre monde, afin qu'ils travaillent à prévenir un malheur si épouvantable, qui sera comme un filet où les injustes seront pris sans qu'ils y pensent et qu'ils le puissent éviter. Mais que les justes au contraire se consolent et s'affermissent dans la patience au milieu des persécutions que l'on fait à leur honneur, à leur bien et à leur personne; qu'ils comparent le calice, que la fureur d'un Dieu irrité réserve à leurs persécuteurs, avec celui que ces ennemis de la justice leur présentent durant cette vie, pour éprouver et purifier leur vertu, et qui leur doit procurer une éternelle félicité que ce juste juge leur donnera. David nous en assure, en disant : *Parce que le Seigneur est juste et qu'il aime la justice, son visage est appliqué à regarder l'équité* (*Ibid.*, 8).

C'est la raison pour laquelle le Seigneur

fera fondre toutes sortes de malheurs sur les impies et sur les persécuteurs des justes ; car comme il est la souveraine justice, et qu'il n'aime et ne regarde que cette justice dans les hommes, il doit nécessairement haïr et punir tous ceux qui la persécutent dans ses serviteurs : que si Dieu est appliqué à regarder l'équité, nous devons bien la regarder aussi nous-mêmes, et avoir soin de ne la pas perdre de vue, autant qu'il nous est possible, puisqu'elle est notre lumière et notre règle, et que nous nous égarons toutes les fois que nous cessons de regarder ce divin flambeau, qui doit éclairer toute la conduite de nos âmes. Par ce moyen, nous n'aurons pas seulement de la justice à l'égard de notre prochain, mais une parfaite piété envers Dieu ; c'est la troisième vertu que notre divin Maître nous apprend aujourd'hui.

Saint Paul a donné cet avis à son disciple Timothée, quand il lui dit : *Fuyez les fables impertinentes et puériles, et exercez-vous à la piété; car les exercices corporels servent à peu de chose, mais la piété est utile à tout; et c'est à elle que les biens de la vie présente et ceux de la vie future ont été promis.* N'est-ce pas nous dire qu'un homme prétend injustement avoir de la religion et de la piété, quand il en fait exactement les exercices extérieurs? c'est une illusion, cela sert à peu de chose, quand il n'y a que du sensible et du corporel, comme nous dit saint Paul ; il faut de nécessité qu'il regarde la loi et la justice éternelle comme la règle sur laquelle il doit former ses désirs, ses mœurs et ses actions, s'il n'adore et n'aime Dieu comme le principe de sa justice et de son bonheur, si enfin il ne reconnaît que Jésus-Christ est son unique Sauveur, et que non-seulement il lui est redevable des lumières qu'il a eu, la bonté de lui communiquer, par lesquelles il a eu une parfaite connaissance du bien qu'il devait faire, et des obligations auxquelles la religion l'engageait : mais encore que c'est lui qui par sa grâce lui donne le vouloir, lui donne le pouvoir et lui communique la force de faire tout ce qu'il fait de bien. Exercez-vous donc à la piété, mais à une piété solide et chrétienne ; et pour bien savoir en quoi elle consiste, apprenez que rien n'est capable de vous détourner autant de ce que vous devez à Dieu, que la cupidité des choses que sa loi vous interdit; mais que plus l'homme est fidèle à retirer son cœur des affections de la terre, et plus il est embrasé de l'amour de la vraie justice, en quoi consiste la véritable piété. Car n'est-ce pas une illusion de s'imaginer que l'on est impie et idolâtre, quand on adore l'or et l'argent sous la figure d'une statue, et qu'on ne l'est pas quoiqu'on livre son cœur à l'amour de l'or et de l'argent monnayé? N'est-ce pas une illusion de se persuader que l'on est impie, de voler l'or et l'argent consacré au culte de Dieu, destiné au service des autels; et qu'on ne l'est pas, en réservant tout son or et son argent, sans en vouloir faire aucune part aux pauvres, qui sont les membres vivants de Jésus-Christ. Que d'illusions parmi les hommes, qu'ils connaissent mal la piété et qu'ils en ont peu ! Mais remarquons que ces trois vertus que la grâce de Dieu Sauveur nous vient apprendre ont beaucoup de rapport à la pratique de trois bonnes œuvres, que l'ange conducteur du jeune Tobie a la charité de lui apprendre, à savoir le jeûne, l'aumône et la prière : par le jeûne nous acquérons l'habitude de la tempérance; par l'aumône nous rendons justice aux pauvres, à qui nous devons du soulagement ; par la prière fervente et continuelle, nous servons Dieu avec piété : et comme c'est de l'intention que dépend tout le mérite de ceux qui renoncent à ce qu'il y a de mauvais, et qui pratiquent ce qui est bon, ce divin Seigneur nous apprend aujourd'hui quel doit être notre motif; c'est la dernière instruction qu'il nous donne dans la dernière partie de ce sermon.

QUATRIÈME PARTIE.

Etant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ. Il n'y a pas de bien qui soit sans récompense devant Dieu ; il veut nous le faire connaître par la parole de son Apôtre qui dit que pour le prix de ces vertus il faut que nous attendions deux grands avantages; le premier, c'est la félicité à venir, qui est l'objet de notre espérance; le second, c'est l'avénement glorieux de Jésus-Christ notre grand Dieu et notre Sauveur. Voilà tout ce que l'on doit attendre, et c'est pour cela seul que les chrétiens doivent travailler : car de mettre toute sa félicité dans la seule satisfaction de vivre selon les règles de la vertu, ce serait une vanité de philosophes. Il y en a parmi les chrétiens qui sont tempérants, pour le seul plaisir de dire : Je suis le maître de moi-même, et je ne me donne que ce que je connais m'être nécessaire ; qui sont justes, pour se pouvoir vanter : Personne ne me saurait rien reprocher ; enfin qui ont de la piété, pour faire connaître qu'ils ont de la religion. Que ces esprits qui se croient si élevés sachent qu'il n'y a rien de bas à attendre la béatitude éternelle ; que les plus grands saints de l'Ancien et du Nouveau Testament ont fait leur gloire de se regarder à l'égard de Dieu comme des mercenaires, qui attendent la récompense de leurs travaux : c'est ce qui fait le bonheur des chrétiens. Ils doivent donc être dans une attente perpétuelle de la félicité éternelle; et cette attente même avant la possession de la béatitude contribuera à les rendre heureux dès cette vie. Cependant à voir la plupart des chrétiens travailler à se faire une béatitude sur la terre, dirait-on qu'ils en attendent une autre dans le ciel? Il faut renoncer à celle-là, si nous prétendons à celle-ci ; mais soyons bien persuadés que ce n'est pas une espérance chrétienne, que c'est seulement une présomption aveugle et téméraire, que de s'attendre à recevoir l'effet de ses promesses, sans le vouloir mériter par l'accomplissement de la loi, qui consiste à s'éloigner du

mal et à pratiquer le bien. C'est alors qu'on peut attendre la félicité avec confiance, si, renonçant à toute impiété et à toutes convoitises pour l'amour de Dieu, on vit avec retenue et mortification en soi-même, avec équité de bonne foi envers le prochain, avec religion et amour à l'égard de Dieu ; mais ce qui relève l'espérance des fidèles et qui en augmente le bonheur, c'est qu'ils attendent un *avénement glorieux*.

Les Juifs n'attendaient qu'un roi temporel, ou un Dieu humilié et souffrant ; et les chrétiens attendent un Dieu glorieux et triomphant, et c'est avec un cœur contrit et humilié, qu'ils se doivent disposer à l'avénement d'un Dieu dans l'éclat et la splendeur de sa gloire. Mais sachons tous, et ne l'oublions jamais, que cette gloire sera terrible et accablante pour les superbes qui, ayant vécu dans l'oubli de cet avénement, n'ont rien fait pour s'y préparer ; et au contraire cette gloire n'aura rien que d'aimable pour les humbles, qui n'auront fait que gémir et soupirer dans cette attente. C'est ce qui a obligé le Seigneur à comparer ses disciples à des serviteurs fidèles, qui veillent en attendant le retour de leur maître, ce maître que saint Paul appelle le *grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ*.

Où sont ici les ariens et les sociniens ? où sont tous ceux qui disent que le Fils est moins que le Père, que le Fils n'est pas Dieu ? l'Apôtre dit formellement *du grand Dieu notre Sauveur* qui a sauvé ses ennemis mêmes ; quand on attribue à Dieu ce nom de grand, ce n'est pas par rapport à quelque autre chose, mais c'est en parlant absolument. On dit qu'il est grand, et après lui il n'y en a point à qui l'on puisse justement appliquer ce nom ; car si Dieu n'était grand qu'en le comparant à autre chose, il ne serait pas grand par sa nature. Nous avons donc droit de dire avec beaucoup de fermeté, que celui qui ne se rend pas à l'évidence de cette preuve de la divinité de Jésus-Christ est, ou un juif qui a le bandeau sur les yeux, ou un impie que la corruption de son cœur aveugle ; cela vient de ce que l'on ne réfléchit point assez sur les paroles de saint Paul ; les vrais chrétiens ne pensent pas à l'union qu'elles ont entre elles, il parle *de l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ*.

Voilà trois noms, Jésus, Sauveur, Dieu ; l'union aimable de ces trois noms fait toute notre espérance et est le fondement de notre bonheur ; car il n'est Jésus, que parce qu'il est Sauveur ; il n'est Sauveur, que parce qu'il est Dieu, et il est dans la gloire de Dieu par le mérite de son abaissement dans la chair. C'est dans cet état qu'*il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres*.

La bonté de Dieu peut-elle aller plus loin ? S'il s'était donné à nous, en s'incarnant, pour demeurer avec nous, pour nous consoler, pour nous instruire, pour nous animer par son exemple, cela serait prodigieux ; mais se livrer pour nous en se sacrifiant, c'est ce que l'on ne saurait trop admirer. Mais remarquez qu'il s'est livré et sacrifié pour nous, afin de nous procurer deux effets de la grâce, qui répondent aux deux instructions qu'il est venu nous donner. 1° Il est venu nous racheter et nous purifier de toute iniquité, ce qui comprend le renoncement à l'impiété et aux passions du siècle ; 2° afin de nous posséder comme un peuple qui lui est particulièrement acquis, et qui doit être plein de zèle pour pratiquer les bonnes œuvres ; ce qui enferme la vie de tempérance, de justice et de piété, que nous devons mener en ce monde. Souvenons-nous néanmoins qu'en qualité de peuple consacré à Dieu, nous ne devons point faire de bonnes œuvres avec indifférence, mais d'une manière très-fervente, c'est-à-dire avec joie et avec zèle ; ce qui ne se peut sans une violence, louable à la vérité, mais sévère néanmoins ; car si ce divin Sauveur veut bien se sacrifier pour nous, ne devons-nous pas aussi nous autres nous sacrifier pour lui, pour conserver ce glorieux avantage de lui être un peuple particulièrement consacré, ce n'est pas au monde, ni au diable, ni à la chair que nous sommes consacrés, nous avons dit anathème à Satan, anathème au prince du monde, anathème à ses œuvres, anathème à ses pompes, et nous nous sommes engagés à vivre selon les maximes de son Evangile, et selon les lois de sa religion. Ne faisons donc aucune action, ne prononçons aucune parole, n'ayons pas même aucune pensée qui soit indigne de cette consécration : demandons à Dieu la grâce de bien connaître, d'estimer, d'aimer et de conserver fidèlement la gloire de cette consécration, mais de la conserver aux dépens de ses plaisirs, de ses richesses, de son honneur et de sa propre vie. Mais c'est à Jésus-Christ, comme prêtre et victime de Dieu son Père, de conserver votre consécration, puisque c'est par lui et en lui que vous êtes consacrés. Malheur donc à vous, mes frères, si, par une lâche complaisance pour le monde et la chair, vous ôtez votre cœur à Dieu pour le donner au monde et au péché.

Saint Paul a jugé ces maximes si importantes et si nécessaires, qu'il commande à son disciple Titus d'en faire souvent le sujet de ses instructions : *Prêchez ces vérités*, lui dit-il, *exhortez et reprenez avec une pleine autorité*.

Que tous les pasteurs, que tous les prédicateurs écoutent ce que l'Apôtre dit à son disciple, comme s'il parlait à eux-mêmes ; qu'ils prêchent ces vérités, qu'ils exhortent les fidèles à les mettre en pratique, et qu'ils convainquent ceux qui les combattent avec une autorité qui les empêche d'en être méprisés ; la nécessité de la grâce de Jésus-Christ notre libérateur et notre Sauveur, la servitude du péché dans la complaisance pour les passions et pour les maximes du

monde, l'obligation de faire de bonnes œuvres dans tout état, dans toute condition, à l'égard de tous les différents objets ; l'espérance des récompenses, l'attente de la félicité éternelle, la crainte du dernier jugement ; ce sont des vérités qu'il faut prêcher, qu'on ne prêche point assez, et qu'on ne saurait trop prêcher, puisque le Seigneur est venu lui-même dans le monde pour nous les apprendre ; qu'il nous a envoyé ses apôtres et ses disciples pour nous les enseigner ; que le malheur des hommes consiste à les ignorer, et qu'ils seront heureux à proportion qu'ils les sauront mieux et qu'ils les pratiqueront plus parfaitement, parce qu'ils vivront comme un peuple consacré à Dieu, ils le serviront avec zèle et avec ferveur, ce qui les rendra participants de l'avénement glorieux de Jésus-Christ, et les mettra en possession de cette félicité éternelle qu'ils auront attendue : je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XX..

POUR LA FÊTE DE NOEL.

(25 *décembre.*)

SECONDE MESSE.

Apparuit autem benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei, etc. (*Tit.*, III, 4-7).

Mais la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour pour les hommes a paru dans le monde.

Saint Paul apprend à son disciple Titus quels doivent être les sujets des exhortations que son caractère l'oblige de faire au peuple dont il doit avoir soin : 1° de rendre à leurs supérieurs la soumission, l'obéissance et le respect qu'ils leur doivent ; 2° de fuir les médisances, les contestations, les excès et les emportements ; et il lui dit que, pour les engager à suivre la règle qu'il leur prescrit, il faut qu'ils fassent réflexion sur deux vérités importantes. La première qu'ils étaient autrefois insensés, incrédules, égarés, parce qu'ils s'étaient rendus esclaves d'une infinité de passions et de voluptés ; que la vie qu'ils menaient était toute pleine de malignité et d'envie. La seconde que tant de désordres les rendaient dignes d'être haïs de Dieu et des hommes, et d'autant plus qu'ils se haïssaient les uns les autres ; et ce grand apôtre craignant que ceux à qui son disciple parlerait de la sorte ne fussent trop mortifiés et trop humiliés, en leur reprochant leurs anciens déréglements, il se met du nombre de ces insensés, de ces incrédules, de ces égarés, en disant : Nous étions aussi nous-même autrefois tout ce qu'il vient de reprocher aux fidèles ; et il prétend que son disciple s'en mette aussi, et qu'il se regarde et qu'il parle de lui, comme étant du nombre des pécheurs.

Le dessein de l'Apôtre en faisant le détail de tous les crimes auxquels les païens convertis étaient sujets, est de leur faire connaître l'obligation qu'ils ont à Dieu de leur avoir donné son Fils, afin que par sa miséricorde, là où il y avait eu abondance de péché, il y eût une surabondance de grâce. Considérez donc ce que saint Paul vous dit dans les quatre versets qui ont servi aujourd'hui d'Epître à la seconde messe, et qui renferment tous les avantages du mystère que nous solennisons. Le premier, c'est la bonté et l'amour de Jésus-Christ, qui paraît aujourd'hui ; le second, c'est que cette bonté et cet amour consiste à nous vouloir sauver par la renaissance et par le renouvellement du Saint-Esprit ; le troisième, c'est afin qu'étant renouvelés de la sorte, nous espérions de jouir de la vie éternelle. Prions ce divin Sauveur de nous faire part de cette grâce qu'il vient nous communiquer, et adressons-nous à la sainte Vierge, afin qu'elle ait la bonté de nous l'obtenir, c'est pour cela que nous lui disons : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La bonté de Dieu, notre Sauveur, et son amour pour les hommes a paru dans le monde. Saint Paul nous a fait connaître ce que nous étions avant la naissance de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur des hommes, et il nous apprend ensuite ce que nous devons être maintenant, que Dieu l'a envoyé dans le monde. Il dit que dans ce mystère la bénignité de Dieu, notre Sauveur, a paru pour les hommes ; il ne dit pas seulement la bonté, mais la bénignité qui est comme la cause de la bonté ; la bénignité étant une vertu intérieure et une disposition de cœur, par laquelle nous nous sentons portés à faire du bien à un chacun, et par laquelle nous évitons avec soin de leur faire aucun mal, souhaitant même d'empêcher qu'il ne leur en arrive. C'est la pensée de saint Thomas (lib. I *in c.* III *ad Tit.*) qui, nous donnant la définition de la bénignité, dit que c'est un amour intérieur qui nous porte à communiquer à l'extérieur tout le bien qui dépend de nous : cet amour est en Dieu dès le commencement, parce que c'est cet amour qui est la cause de tous les biens qu'il nous a fait ; c'est pourquoi lorsqu'il nous exhorte lui-même par son prophète Joël à nous convertir au Seigneur, notre Dieu, la meilleure et la plus forte raison qu'il nous puisse donner, pour nous engager à nous convertir à lui de tout notre cœur, c'est de nous dire : *qu'il est bénin et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde* (*Joel*, II, 13). Mais cela ne paraissait pas toujours dans l'Ancien Testament, il arrivait même souvent que sa colère éclatait avec fureur, et qu'il abandonnait son peuple au pouvoir de ses plus grands ennemis ; c'est ce qui l'oblige de dire par le prophète Isaïe : *Seigneur, regardez-nous du ciel, jetez les yeux sur nous de votre demeure sainte et du trône de votre gloire : Où est maintenant votre zèle et votre force ? où est la tendresse de vos entrailles et de vos miséricordes ? elle ne se répand plus sur moi* (*Isa.*, LXIII, 15). Voilà un peuple sensiblement affligé de ne plus éprouver les effets de cette bénignité, qui est si essentielle à Dieu et qui était comme cachée dans un temps où il y avait beaucoup de ri-

gueur. Elle a paru avec tout son éclat dans la naissance de ce divin Sauveur ; c'est pourquoi saint Paul joint à cette bénignité l'humanité de Dieu, notre Sauveur. C'est pourquoi saint Bernard nous dit dans le premier sermon qu'il a fait sur la fête d'aujourd'hui : La puissance de Dieu avait paru dès le commencement du monde dans la création de tout ce qui est dans le monde ; sa sagesse paraissait tous les jours dans le gouvernement de toutes les créatures : mais maintenant la bénignité de sa miséricorde paraît avec éclat dans son humanité. Ce dévot abbé prétend que cette vertu de Dieu nous est d'autant plus avantageuse, que c'est la seule que nous puissions imiter. Nous ne pouvons pas avoir en nous sa majesté, ni sa puissance, ni sa sagesse, mais nous pouvons nous conformer à sa bonté ; jusqu'à présent sa miséricorde avait été très-resserrée, elle ne se faisait sentir qu'aux anges, tout le genre humain était l'objet de sa justice ; ses limites ont présentement une bien plus grande étendue, il n'y a pas d'homme qui ne soit en état d'en ressentir les effets et qui ne puisse y participer.

Saint Thomas, ayant dit que l'on peut prendre ce mot *humanité* pour la nature humaine, à laquelle la divinité s'était unie par un excès de bonté, ajoute que l'on peut le prendre encore pour cette vertu, qui nous porte à avoir compassion des faiblesses et des imperfections des autres. Saint Paul, ayant fait naufrage et s'étant sauvé avec ceux qui étaient avec lui dans l'île de Malte, dit (*Act.*, XXVIII, 1) que les barbares les traitèrent avec beaucoup d'humanité ; à plus forte raison cela se doit-il dire de Dieu qui est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Il y a plaisir de lire ce que le Prophète royal nous en dit : *De même qu'un Père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfants, aussi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent, parce qu'il connaît lui-même la fragilité de notre origine ; il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière* (*Psal.* CII, 13-14). Voilà le portrait de l'amour de Dieu, notre Sauveur, il est comparé à un père qui aime ses enfants d'un amour solide et en même temps plein de tendresse ; quelques sujets qu'ils lui donnent de s'affliger, et quelque obligé qu'il soit quelquefois de les punir, il ne cesse point de les aimer, il les supporte dans leurs défauts, et il use d'une bonté compatissante pour les corriger peu à peu, comme des personnes que leur âge même expose à plusieurs faiblesses. Quelle est donc pour nous cette consolation, de voir que Dieu daigne prendre à notre égard cette qualité de Père, et qu'il nous aime effectivement comme ses enfants ? Mais ce que le Prophète royal nous dit est digne de réflexion, que le Seigneur a d'autant plus de compassion et de tendresse pour les hommes comme leur Père, qu'étant lui-même leur Créateur, il connaît parfaitement la fragilité de la matière de laquelle il les a formés, et l'infirmité de leur nature ; il s'est souvenu, c'est-à-dire, il a eu égard à leur origine qui est la terre et la poussière d'où ils ont été tirés ; et c'est ce qui l'a porté après leur péché à se rendre, comme dit saint Paul, le libérateur de la race d'Abraham plutôt que des anges, qui étant de purs esprits ne se trouvaient pas exposés à la même fragilité que les hommes formés de terre et de boue. Il a donc égard à la faiblesse de leur origine et à cette extrême brièveté de leur vie, qui passe presque comme une fleur, et où mille obstacles, tant du côté de l'enfance et de la jeunesse que de la vieillesse, qui se succèdent très-promptement, semblent s'opposer à ses devoirs. Mais puisque son amour pour les hommes paraît aujourd'hui dans le monde, il est nécessaire que nous ayons une parfaite connaissance de cet amour, et que nous sachions en quoi il consiste. 1° Qui est celui qui nous aime ? un Dieu d'une souveraine majesté, qui jouit d'une félicité infinie, qui renferme en soi tout le bien imaginable ; de sorte qu'il n'a besoin ni de nous, ni de tout ce qui peut être dans le monde : ce Dieu étant éternel, nous aime de toute éternité. 2° Quoique nécessairement le Père aime son Fils, et que le Fils aime son Père, que le Père et le Fils aiment le Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit aime le Père et le Fils ; il n'en est pas de même des hommes, Dieu les aime librement, et l'amour qu'il a pour eux est très-libre. 3° Ce n'est ni pour son utilité, ni pour son avantage, que Dieu nous aime, la création des hommes n'augmente rien ni à sa perfection ni à sa félicité : Dieu était avant que nous fussions créés ce qu'il est présentement, sans qu'il y ait eu aucune augmentation en lui, depuis que nous avons été tirés du néant, comme il n'y aurait rien de diminué, quand nous retournerions tous dans le néant.

C'est un amour si admirable, qui oblige Jésus-Christ lui-même de dire à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (*Joan.*, III, 16). Vous entendez que ce divin Sauveur vous dit lui-même, que sa naissance sur la terre est la plus grande marque d'amour que Dieu nous pouvait donner. Rougissons donc de répondre si mal à un amour si ardent. Dieu n'attendait rien de nous, et cependant par sa seule tendresse il nous donne son propre Fils ; et nous, pour lui témoigner que nous l'aimons, nous ne voulons pas renoncer à la moindre chose. Si nous avions de la raison, si nous avions de la religion, que conclurions-nous de cette bonté extrême et de cet amour infini que Dieu a pour nous ? demeurerions-nous dans notre poussière ? abuserions-nous de cette patience de notre Dieu, et serions-nous d'autant plus méchants, qu'il est lui-même plus rempli de bonté : ce n'est pas la conséquence que nous en devons tirer. Dieu est bon et compatissant, il est plein de miséricorde et d'amour, mais pour ceux qui sont pénétrés de sa crainte, non d'une crainte

servile ; mais de celle qui convient à des enfants qui le reconnaissent pour leur père. C'est à ces personnes qu'il est indulgent, pour supporter leurs faiblesses et pour excuser toutes les fautes qui sont presque inséparables de la fragilité de notre nature. Il ne laisse pas néanmoins d'avoir un amour plein de miséricorde et de patience envers les pécheurs, en ce qu'il ne les punit pas promptement, mais qu'il les attend et les invite à la pénitence : il ne faut pas vous en étonner, puisque ce Dieu dont la bonté et l'amour ont paru aujourd'hui dans le monde, est un Dieu Sauveur ; les prophètes et les apôtres nous l'ont représenté tel, nous assurant que c'est par lui seul que nous devons tous être sauvés, soit justes soit pécheurs.

A l'égard des premiers le Propnete royal nous assure que *c'est du Seigneur que vient le salut des justes* (*Psal.* XXXVI, 41). Le saint roi voulant inspirer l'humilité à ceux qu'il a si fort élevés au-dessus de toute la gloire des méchants, leur fait cette déclaration, que le salut des justes vient du Seigneur, et que c'est à lui qu'ils doivent tout le mérite de leurs bonnes œuvres et de leur patience dans les différentes afflictions où ils se trouvent ; de peur qu'insensiblement se laissant aller à mépriser ceux qui les persécutent et qui les affligent, ils ne perdent à la fin de vue cette ancre assurée de leur salut, qui est la divine protection de celui qui, en éclairant leur foi, anime leur espérance. Qu'ils travaillent donc à vaincre tous les ennemis de leur salut et qu'ils ne négligent rien de ce qui peut leur procurer la victoire ; mais qu'ils n'attendent leur salut que du Seigneur, en se tenant assurés que s'ils espèrent en lui, il les aidera dans leurs travaux et les délivrera de leurs persécuteurs, et que, quelque forts que soient les méchants qui les tentent et qui les affligent, ils ne pourront résister à la force de son bras puissant qui les arrachera d'entre leurs mains et les sauvera.

A l'égard des seconds, l'évangéliste saint Matthieu nous ayant fait la description de tout ce qui s'était passé dans le temps de sa conversion et de sa vocation à l'apostolat, et que dans le festin qu'il fit à celui qui avait eu la bonté de le prévenir de sa grâce et de l'appeler à son service, il s'y était trouvé un grand nombre de publicains et de gens de mauvaise vie ; ce qui avait été un sujet de murmure aux pharisiens et aux docteurs de la Loi, de voir que Jésus-Christ mangeait avec des hommes avec qui ils n'auraient pas voulu eux-mêmes aucun commerce ; ce divin Sauveur les ayant entendus, leur dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin : c'est pourquoi allez et apprenez ce que veut dire* cette parole : *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* à la pénitence (*Matth.* IX, 12, 13).

Vous voyez cet extrême amour de Dieu Sauveur qui, pour confondre les pharisiens, se sert de cette comparaison sensible d'un médecin, qui ne va chercher que les malades et non les sains. Car, comme il était venu dans le monde en qualité de médecin, il devait nécessairement se trouver parmi les pécheurs pour les traiter comme des malades et pour les guérir. Il pousse encore ces prêtres, ces pharisiens, ces docteurs de la loi qui se regardaient comme saints et justes, quoiqu'ils fussent pleins d'orgueil et d'hypocrisie : ce qui donne sujet à saint Augustin (*in ps.* LVIII) de les comparer à des frénétiques qui paraissent forts, mais dont la force ne consiste que dans la grandeur de la fièvre qui les agite. Le Seigneur leur fait voir qu'ils n'entendaient pas l'Ecriture, et que la conduite qu'il tenait envers les pécheurs était très-conforme à ce que Dieu y avait marqué en ces termes : *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice.* Ces paroles sont dans le prophète Osée, qui ajoute : *J'aime mieux la connaissance de Dieu que les holocaustes* (*Osee*, VI, 6) ; comme si le Seigneur leur disait : Vous avez cru que je ne demandais qu'un culte extérieur, comme un corps sans âme ; mais c'est la charité envers vos frères que je demande de vous et non une multitude de sacrifices ; et j'aime mieux que vous ayez une connaissance de Dieu pleine de respect, d'obéissance et d'amour, que tous les holocaustes qu'on me peut offrir. Ce miséricordieux Sauveur condamne ici la pratique de ces prêtres et de ces docteurs juifs, qui croyaient qu'en observant extérieurement ce que la loi prescrit, ils étaient très-justes, quoiqu'avec cela ils n'eussent ni miséricorde ni charité pour leurs frères, et qu'ils ne pussent pas même souffrir que l'on en eût pour eux.

Notre Dieu Sauveur paraît aujourd'hui dans le monde, pour confondre la fausse dévotion des pharisiens, qui se contentaient d'un culte extérieur et qui mettaient en cela toute leur dévotion ; et pour condamner la dureté de leur cœur, ne voulant pas que l'on eût aucune compassion des pécheurs. Il leur a fait connaître par son exemple et par sa parole, qu'il y a un sacrifice qui doit être préféré à un autre sacrifice ; et c'est la miséricorde qui est ce sacrifice véritable, qui doit être préféré aux autres : ce que Jésus-Christ nous a voulu faire connaître, en nous disant qu'il n'était pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs à pénitence ; c'est-à-dire que bien éloigné d'avoir de l'aversion pour les pécheurs, il n'était venu que pour eux seuls et non pas pour les justes, qu'il appelle ainsi, dit saint Jean Chrysostome, par ironie, et dans le même sens qu'il a dit autrefois d'Adam après son péché : Voilà Adam devenu comme l'un de nous. Car ces faux justes se rendaient indignes de la miséricorde de Jésus-Christ, en cela même qu'ils voulaient que ce divin Sauveur la refusât aux pécheurs, puisqu'ils s'excluaient par là les premiers de cette divine miséricorde, dont ils avaient d'autant plus de besoin, qu'étant chargés de péchés, ils voulaient être regardés comme justes, et étant malades, ils prétendaient passer pour sains ; de sorte que

demeurant toujours les enfants du vieil Adam et de la Synagogue, ils n'ont point voulu avoir de part aux mérites de la naissance de ce nouvel homme créé dans la justice et dans une sainteté véritable : ce Dieu Sauveur n'étant né aujourd'hui que pour nous sauver par la renaissance et par le renouvellement du Saint-Esprit; c'est le second avantage du mystère que l'Eglise solennise aujourd'hui, et la seconde partie des vérités renfermées dans l'Epître que je vous explique.

SECONDE PARTIE.

Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde, par l'eau de la renaissance et par le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous abondamment par Jésus-Christ notre Sauveur. L'Apôtre qui avait dit aux Romains qu'ils ne devaient pas vivre selon la chair, parce qu'ils n'étaient redevables en rien à la chair, nous a souvent répété que nous devions tout à la grâce et à la miséricorde de Jésus-Christ; ce qui nous engage à vivre d'une manière toute spirituelle, conformément à celui qui est la cause et le principe de notre salut. C'est ce que saint Paul nous veut faire connaître, quand raisonnant sur la réponse que Dieu fit au prophète Elie, qui croyant être demeuré seul de tous ses serviteurs, il lui dit : *Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant* l'Idole de *Baal. Il en est donc de même en ce temps : Dieu a sauvé selon l'élection de sa grâce* un petit nombre d'entre les Juifs, les appelant à la foi. *Or si c'est par grâce, ce n'est donc pas par les œuvres, autrement la grâce ne serait plus grâce* (*Rom.*, XI, 4, 5, 6). C'est nous faire connaître que la divine miséricorde a des réserves qui sont tout à fait inconnues aux hommes qui en ignorent les mystères et les desseins; car il faut premièrement que Dieu retienne dans quelques-uns d'eux cette pente effroyable que l'homme a au mal, et que nous voyions ce qui se passe au temps d'Elie, que si Dieu ne l'arrêtait dans nous-mêmes, pas un de nous ne serait sauvé. Lors donc que nous voyons aujourd'hui dans l'Eglise un si grand nombre de chrétiens qui adorent, pour ainsi dire, les idoles dont tout le monde est idolâtre, disons-nous à nous-mêmes : Si nous sommes assez heureux d'avoir horreur de ce culte impie, cela ne vient point de nous; car ce n'est point nous qui nous sommes séparés de cette foule de chrétiens corrompus; mais c'est Dieu qui par un effet de sa bonté nous en a séparés, pour nous mettre au nombre de ceux qu'il s'est réservés. Et dans cet humble sentiment ne disons point que nous sommes les seuls qui adorent Dieu en esprit et en vérité; mais reconnaissons au contraire qu'il y en a des milliers qui le font peut-être mieux que nous; mais tous tant qu'ils sont, et eux et nous, ne sont que ce que Dieu a la bonté de les vouloir rendre; car c'est par lui et pour lui qu'ils font des actions qui les rendent dignes du salut éternel. Il le dit lui-même par son prophète Isaïe : *Car c'est moi qui ai créé pour ma gloire tous ceux qui invoquent mon nom, c'est moi qui les ai formés et qui les ai faits* (*Isa.*, XLIII, 7).

Toutes ces divines paroles ont deux motifs : le premier c'est de nous humilier, en nous persuadant que nous n'avons rien de nous-mêmes; car si nous avions quelque vertu de nous-mêmes, nous aurions droit de nous glorifier; mais n'y ayant point d'autre bien en nous que celui que Dieu a eu la bonté d'y mettre, il faut que nous demeurions dans la soumission et dans la dépendance; persuadés que nous ne saurions ni conserver, ni augmenter ce bien que par le secours de celui qui a eu la bonté de le mettre en nous. Le second motif est pour nous engager à louer et à glorifier Dieu, et à lui rendre des actions de grâces perpétuelles; et vous n'en sauriez douter, puisqu'il vous dit : *C'est moi qui ai créé pour ma gloire tous ceux qui invoquent mon nom.* Vous pourriez me demander si Dieu n'est pas le Créateur de ceux qui sont assez malheureux de blasphémer son saint nom ? nous n'en saurions douter; mais parce que c'est principalement dans la miséricorde qu'il fait aux pécheurs qu'il donne des marques de sa puissance, c'est aussi principalement du salut des justes qu'il tire sa plus grande gloire; et il veut que ces justes soient entièrement persuadés que c'est à sa miséricorde qu'ils sont redevables de leur salut.

Ecoutez comment il parle aux Israélites le jour qu'ils devaient passer le Jourdain pour entrer dans la terre que Dieu avait promise à leurs pères : *Ne dites pas en vous-mêmes : Le Seigneur m'a mis en possession de cette terre à cause de la justice qu'il a trouvée en moi. Car ce n'est ni votre justice, ni la droiture de votre cœur, qui est cause que vous entrez dans cette terre pour la posséder;* et il leur répète encore : *Sachez donc que ce n'est point pour votre justice que le Seigneur votre Dieu vous fait posséder cette terre si excellente, puisque vous êtes au contraire un peuple inflexible et d'une tête très-dure* (*Deuter.*, IX, 4, 5, 6). Pouvez-vous douter après cela que Dieu n'ait dessein de tenir tous les hommes dans une grande soumission et dans une parfaite dépendance à son égard. Il ne veut pas qu'ils se glorifient de pas un des biens que Dieu leur a faits; et afin qu'ils ne s'en glorifient pas, il leur défend non-seulement de dire que c'est en vue de leur justice qu'il leur a fait ce bien, il ne veut pas même qu'ils en aient la pensée, et il fait deux choses à leur égard pour les préserver d'avoir ces sentiments d'orgueil : la première, c'est de leur protester que ce n'a été ni leur justice, ni la droiture de leur cœur qui a obligé Dieu de les mettre en possession de cette terre; la seconde, que bien loin que ce fût leur justice, qu'il ne voyait en eux que des choses capables de l'irriter et propres à l'engager à les punir, puisqu'ils avaient été un peuple inflexible et d'une tête très-dure; et c'est dans ce senti-

ment que Moïse leur dit de la part de Dieu : *Souvenez-vous et n'oubliez jamais de quelle manière vous avez excité contre vous la colère du Seigneur votre Dieu dans le désert. Depuis le jour que vous êtes sortis de l'Egypte jusqu'à ce que nous soyons venus au lieu où nous sommes; vous avez toujours été rebelles au Seigneur; car vous l'avez irrité lorsque nous étions à Horeb, et dès ce temps-là s'étant mis en colère contre vous, il vous voulut perdre* (*Deut.*, IX, 8, 9).

En vérité les hommes doivent être bien éloignés d'avoir de bons sentiments d'eux-mêmes et de se flatter que si Dieu leur fait du bien, que c'est en vue de leurs bonnes œuvres et de la justice qui est en eux ; puisqu'au contraire s'ils veulent s'examiner sérieusement et rentrer en eux-mêmes, ils seront persuadés qu'ils sont bien éloignés que Dieu récompense leurs propres mérites, puisqu'ils se sont rendus dignes de ses vengeances. Il n'y a donc rien de plus clair par l'Ecriture que ce n'est point par notre propre justice, mais par la miséricorde de Dieu que nous espérons d'être sauvés; et saint Jérôme, écrivant contre Pélage et voulant prouver cette vérité, se sert des paroles de Moïse que je viens de vous réciter. C'est pourquoi toutes les fois que la miséricorde de Dieu nous communiquera quelque bien, et que par le secours de sa grâce nous ferons quelques bonnes œuvres, disons avec le Prophète royal : *Ce n'est point à nous, Seigneur, ce n'est point à nous, c'est à vous seul qu'appartient la gloire* (*Psal.* CXIII, 1).

C'est un hommage que le Roi-Prophète rend à Dieu, et qu'il oblige tout son peuple de lui rendre en même temps. Il reconnaît sincèrement et il engage tout Israël à reconnaître avec lui, qu'ils ne prétendaient aucune gloire de tous ces prodiges que le Seigneur avait faits et des autres qu'il ferait à l'avenir en leur faveur, mais que toute gloire lui était due et à son nom tout-puissant : qu'ainsi ces effets anciens de sa bonté envers eux, et tous ceux encore qu'ils osaient en espérer de nouveau, ne marquaient point de leur part qu'ils s'en fussent rendus dignes, mais qu'ils étaient seulement autant de preuves de son infinie miséricorde et de l'infaillible vérité de ses promesses.

Soyons donc toujours persuadés que si Dieu nous a voulu sauver, c'est *à cause de sa miséricorde*. C'est de là que saint Augustin et, plusieurs siècles après lui, saint Thomas, ont conclu que la prédestination à la grâce du salut n'est point en vue de nos mérites, mais de la seule miséricorde de Dieu. Car de même qu'il nous a sauvés, dit l'Ange de l'école, aussi nous a-t-il prédestinés pour être sauvés. Si donc il nous a voulu sauver non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde, il nous a de même prédestinés au salut, non en vue de nos mérites, mais par un pur effet de sa bonté. C'est pourquoi ayons les mêmes sentiments que Jérémie : ce prophète ayant fait réflexion sur toutes les misères dont il se trouve accablé, il proteste qu'il ne trouve rien dans les hommes qui le puisse consoler, il met toute sa confiance en Dieu, et il se récrie avec autant d'humilité que de reconnaissance : *Si nous n'avons pas été perdus entièrement, c'est l'effet des miséricordes du Seigneur, c'est parce que nous avons trouvé en lui un fonds de bonté inépuisable. Vous me faites tous les jours de nouvelles* grâces (*Thren.*, III, 22, 23), ô Seigneur, *que vous êtes fidèle* dans vos promesses! Vous voulez que nous devenions vos enfants et que nous cessions d'être les enfants du vieil Adam ; et pour cela sa grâce et sa miséricorde nous font renaître de nouveau par le baptême, qu'il appelle *l'eau de la renaissance*, et cette renaissance nous renouvelle *par le renouvellement du Saint-Esprit.*

Il est à propos de savoir pourquoi saint Paul appelle le sacrement de baptême l'eau de la renaissance . c'est, dit-il, parce que ceux qui sont lavés extérieurement des eaux du baptême sont intérieurement régénérés les enfants de Dieu par la grâce de l'adoption; ce que Jésus-Christ a institué lui-même, quand il a dit : *En vérité, en vérité, si quelqu'un ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu* (*Joan.*, III, 5). Il avait dit auparavant : *Personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau* (*Joan.* III, 3).

Notre divin Sauveur qui est la lumière du monde et qui est venu pour éclairer tous les hommes, a la bonté d'instruire Nicodème, qui était *un homme d'entre les Pharisiens et des principaux d'entre les Juifs*, qui ne pouvant concevoir comment un homme déjà vieux peut renaître de nouveau, notre bon Maître lui apprend qu'il ne parle pas d'une naissance charnelle, comme il l'entendait, mais d'une naissance spirituelle qui est absolument nécessaire pour voir le royaume de Dieu et pour entrer dans ce royaume; ce qui est la même chose, étant impossible de voir le royaume de Dieu si l'on n'est assez heureux pour entrer dans ce royaume, et on le voit d'autant plus parfaitement, que l'on entre, pour ainsi dire, plus avant; c'est-à-dire que l'on jouit d'un degré de gloire plus excellent. Mais que cette nouvelle régénération se fasse par le renouvellement du Saint-Esprit, il n'y a rien de plus juste ; car il est nécessaire que celui qui reçoit une nouvelle naissance la reçoive pour devenir semblable à celui par la vertu de qui il renaît; mais nous renaissons pour devenir les enfants de Dieu, et par conséquent nous devons être semblables au vrai Fils de Dieu. Il faut donc que notre renaissance spirituelle se fasse par celui qui nous communique la vertu de devenir semblables au vrai Fils de Dieu. Mais comme nous ne saurions lui ressembler si nous ne sommes animés, conduits et poussés par son même esprit, c'est par la vertu du Saint-Esprit que nous recevons l'Esprit de Jésus-Christ. C'est donc par ce même Esprit que nous devenons semblables au vrai Fils de Dieu ; c'est pourquoi ce divin Fils de Dieu ayant été envoyé dans

le monde pour sauver les hommes, saint Paul nous dit qu'il les a sauvés *par l'eau de la renaissance*, c'est-à-dire par le baptême *et par le renouvellement du Saint-Esprit*, qui en se communiquant à nous nous donne l'Esprit de Jésus-Christ et nous rend semblables à lui. Il ne suffit donc pas d'être baptisé pour être sauvé ; tous ceux qui ont été lavés de l'eau de la renaissance ne seront pas du nombre des enfants de Dieu; il n'y a que ceux qui conservent l'esprit par lequel ils ont été renouvelés. Voilà donc deux choses que tous les chrétiens doivent distinguer, pour ne se pas flatter par la mauvaise conséquence d'un faux argument. Le Seigneur dit : Celui qui ne renaît point par l'eau et par l'esprit ne saurait entrer dans le royaume de Dieu; de là vous prétendez conclure que vous entrerez dans le royaume de Dieu, parce qu'ayant été baptisés vous êtes renés par l'eau et par l'esprit; je vous dis que ces deux choses se doivent distinguer : *l'eau de la renaissance et le renouvellement du Saint-Esprit*. La première imprime un caractère qui ne s'efface jamais ; et dans toute l'éternité, soit heureuse ou malheureuse, vous porterez ce caractère du baptême sans le pouvoir jamais perdre. Il sera votre gloire et votre bonheur, si vous avez vécu comme des enfants de Dieu ; il sera votre honte et votre malheur, si vous avez vécu comme des enfants du diable ; et il sera vrai que vous aurez vécu tels que les premiers, si vous avez conservé le Saint-Esprit. Mais ce renouvellement du Saint-Esprit est une seconde chose différente de la première, en ce qu'elle se peut perdre; ce bien si précieux se perd lorsqu'on est rempli de son propre esprit, qui est l'esprit de la chair, ou de l'esprit du monde, qui est l'esprit de Satan, qui s'en dit le prince. C'est pourquoi saint Paul écrivant aux Romains leur dit et en même temps à tous les fidèles : *Mais pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'esprit, si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous ; que si quelqu'un n'a point l'Esprit de Jésus-Christ, il n'appartient point à Jésus-Christ* (*Rom.*, VIII, 9).

Remarquez la conduite de l'Apôtre : Il parle à des hommes qui ayant de la sagesse et de la prudence, et qui de plus ayant renoncé aux idoles pour embrasser la foi, croyaient n'être plus esclaves de la chair, et se flattaient de vivre selon l'esprit. Il semble qu'il leur dise : Je veux avec vous que vous ne viviez plus selon la chair, mais selon l'esprit : *Car ceux qui vivent selon la chair aiment les choses de la chair* (*Rom.* VIII, 5); je crois que tous les excès, les intempérances, les voluptés de la chair ne sont point de votre goût; vous vivez selon l'esprit, parce que vous aimez les choses de l'esprit. C'est sur cela que saint Paul veut que ceux qui passent pour les plus sages, les mieux réglés et les plus spirituels, et qui par conséquent croient ne point vivre selon la chair, mais selon l'esprit; qu'ils examinent bien si l'Esprit de Dieu habite en eux; un esprit de soumission, d'obéissance et d'humilité, un esprit de dégagement et de pauvreté, un esprit de mortification et de pénitence, un esprit de douceur et de bonté, enfin un esprit de miséricorde et de charité, c'est ce que l'on appelle l'Esprit de Dieu. Car l'esprit d'indépendance et de bonne estime de soi-même, cet esprit de cupidité, de volupté, d'amour de soi-même, enfin cet esprit d'aigreur et de dureté, sont l'esprit de la chair et du monde et du prince du monde. Il vous est donc facile de connaître, si vous avez l'esprit de Jésus-Christ; en cela on ne saurait se tromper : voyez quel est l'esprit qui anime, qui remue, qui pousse votre cœur; voyez, mais voyez sans vous flatter et sans vous déguiser à vous-mêmes, quel est l'esprit qui vous conduit dans toutes vos affaires, dans vos commerces, dans vos entreprises, et généralement dans toutes vos actions; si c'est l'Esprit de Dieu, vous avez droit d'espérer que vous serez du nombre de ceux qui seront sauvés par l'eau de la renaissance et par le renouvellement de l'esprit, parce que pour lors vous êtes semblables au vrai Fils de Dieu ; mais si dans toute la conduite de votre vie l'on n'y voit que l'esprit de la chair ou l'esprit du monde, vous ne serez pas sauvés, quoique vous ayez été baptisés, parce qu'il n'y a point en vous de renouvellement de l'esprit, et par conséquent vous n'appartenez point à Jésus-Christ, n'ayant point l'esprit de Jésus-Christ; et par conséquent ceux-là sont heureux, qui se trouvent remplis de ce divin Esprit que Dieu *a répandu sur nous abondamment, par Jésus-Christ notre sauveur*. Cette abondance nous a été très-nécessaire, à cause de la corruption dans laquelle nous étions; de sorte qu'étant comme impossible de réparer cette première naissance si gâtée, si corrompue par le péché d'Adam, il a été nécessaire de nous en donner une toute nouvelle; de sorte que la grâce du Seigneur venant se communiquer à nous, il a fallu qu'elle ait fait en nous un renouvellement entier, comme un architecte qui verrait une maison tomber en ruine et qui en ferait une toute nouvelle. Cela ne s'est pu faire sans une abondante communication du Saint-Esprit, comme parle saint Paul, afin que d'abord il détruisît en nous ce qu'il y avait de corrompu, et qui a ensuite bâti un nouvel édifice sur la pierre ferme, qui est Jésus-Christ. Ce renouvellement, qui d'une part nous doit humilier, dans la vue de l'état horrible où nous étions, et qui avait besoin d'un si grand remède, nous doit consoler de l'autre dans l'espérance du second avénement, qui se fera au dernier avénement du Fils de Dieu, qui produira encore un aussi grand changement qu'en a produit le renouvellement du premier avénement de Jésus-Christ; c'est ce que saint Paul nous apprend dans le dernier verset de notre Epître, qui fera la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Afin qu'étant justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers de la vie éternelle, selon

l'espérance que nous en avons. L'Apôtre revient à son principe, que nous ne sommes point prédestinés au salut en vue de nos mérites, puisque nous étions aussi nous-mêmes autrefois dignes d'être haïs; nous n'avons point été appelés au salut à cause des œuvres de justice que nous eussions faites; et nous n'avons point été justifiés par nos bonnes actions, mais par la grâce de Dieu et de Jésus-Christ son Fils : ce qui nous fait connaître combien nous sommes redevables à Dieu le Père de nous avoir donné son Fils pour nous justifier.

Considérez que la justification a deux termes : ce que vous étiez avant que d'être justifiés, ce que vous devez être après avoir été justifiés : avant notre justification, *nous étions insensés, incrédules, égarés, asservis à une infinité de passions et de voluptés, menant une vie toute pleine de malignité et d'envie, dignes d'être haïs et nous haïssant les uns les autres.* Peut-on faire un portrait plus désagréable, et que peuvent espérer des hommes qui se trouvent souillés de tant de désordres, desquels même ils n'ont pas dessein de se corriger, puisqu'ils ne veulent ni écouter toutes les instructions qu'on leur donne, ni croire toutes les vérités qu'on leur prêche; ce qui est cause que toute leur vie est un égarement continuel qu'ils ne connaîtront qu'après leur mort. Ce sera dans ce temps qu'ils seront obligés d'avouer qu'ils ont été des insensés et qu'ils se sont égarés comme des aveugles; mais leur aveu sera l'effet de leur désespoir et ne pourra rien contribuer ni à leur conversion ni à leur justification. La grâce de Jésus-Christ ne sera avantageuse qu'à ceux qui se sont convertis au pasteur et à l'évêque de vos âmes; et c'est ce que vous devez être après votre justification: des brebis dociles, des enfants obéissants, des serviteurs fidèles, puisque auparavant vous étiez asservis à une infinité de passions et de voluptés; on vous regardait comme des esclaves dont la servitude n'avait rien que de honteux, et présentement vous aurez la gloire de ne servir que Dieu seul. Ce changement est un puissant effet de la grâce de Jésus-Christ et le plus grand bonheur qui vous puisse arriver. Car étant asservis à une infinité de passions, vous ne pouviez attendre que la mort éternelle; mais devenant les serviteurs de Dieu, vous devenez en même temps ses enfants, et comme tels vous avez droit à son héritage. Récrions-nous donc avec saint Pierre : *Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui selon la grandeur de sa miséricorde nous a régénérés par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour nous donner une vive espérance*, et pour nous faire arriver *à cet héritage incorruptible, qui ne se souille ni ne se flétrit point, et qui nous est réservé dans les cieux* (*I Petr.*, I, 3, 4).

Vous voyez que l'on n'a pas droit d'espérer cet héritage, si auparavant l'on n'a été régénéré par l'eau et par le Saint-Esprit. Que cet héritage est glorieux, qu'il est précieux, qu'il est avantageux! il ne s'obtient ni par la mort du père, ni par le droit que des enfants ont de succéder à leur père; il ne se partage point entre les frères et les sœurs; la multitude des héritiers ne diminue rien de la part que l'on espère, parce que chacun des héritiers se trouve si pleinement satisfait et si parfaitement rempli des biens qu'il hérite, qu'il ne souhaite rien davantage; il est toujours content et il ne ressent jamais le moindre dégoût. Le prince des apôtres a eu deux raisons en nous faisant la peinture de cet héritage : la première, d'encourager les fidèles contre les persécutions des hommes et les peines de ce monde, en leur représentant aussi vivement qu'il le fait la grandeur des biens qu'ils espèrent recevoir un jour; la seconde, de rehausser leur courage et de leur donner de l'affection pour tout ce qui est au-dessus de ce qui pourrait leur plaire sur la terre, afin de les détacher davantage de ses faux biens, en leur faisant voir que ce n'est pas à un bonheur si méprisable qu'ils ont été appelés, et que l'héritage auquel ils prétendent ne consiste pas en si peu de chose; et par conséquent que ce n'est pas ici le lieu où ils doivent chercher leur repos et leur plaisir, puisque notre Père, et celui à qui comme tel nous adressons toutes nos prières, ne nous a rien promis en ce monde; c'est pourquoi l'Apôtre nous dit que ce n'est que *de la vie éternelle* que nous devons être héritiers.

Les martyrs n'auraient pas soutenu les tourments les plus cruels avec tant de courage, les solitaires ne se seraient pas fait un plaisir des solitudes les plus éloignées du commerce des hommes et des pénitences les plus austères; les vierges et les veuves n'auraient pas été si exactes à garder la chasteté et à vivre dans la continence, jusqu'à se refuser les plaisirs même permis, si tous n'avaient pas été persuadés que la vie que Dieu leur promettait pour récompense de leurs combats et de leurs travaux devait être éternelle; car tout ce qui passe avec la vie présente ne doit pas être l'objet de nos amours et de nos désirs, ni la fin de nos actions. C'est une semblable espérance qui oblige le Roi-Prophète de dire : *Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée; c'est vous, Seigneur, qui me rendrez l'héritage qui m'est propre; le sort m'est échu d'une manière très-avantageuse, car mon héritage est excellent* (*Ps.* XV, 6, 7). Il semble que ce saint roi veuille dire : Que les autres choisissent le monde pour leur partage; ni moi ni les miens n'auront point d'autre partage que le Seigneur; que les autres boivent dans la coupe des plaisirs mortels qui enivrent les gens du siècle; mais pour mes serviteurs, ils ne boiront qu'un breuvage salutaire, qui est celui des biens célestes que leur présente le Seigneur; car c'est lui qui leur donne lieu d'espérer une si grande récompense, aussi sont-ils héritiers de la vie éternelle, *selon l'espérance* qu'ils en ont.

Cela est fondé sur la différence qu'il y a entre être héritier de son père ou être héri-

tier du bien de son père : un enfant est dès à présent, et pendant la vie même de son père, établi son héritier; mais il n'est héritier du bien que dans l'espérance, puisque ce ne sera qu'après la mort de son père qu'il entrera en possession de cet héritage. Voilà ce qui regarde les fidèles; dans le moment qu'étant lavés des eaux du baptême, ils sont justifiés, ils sont pour lors établis héritiers de la vie éternelle; mais ce n'est que dans l'espérance, parce qu'ils ne possèdent pas encore ce céleste héritage, et qu'ils n'en jouiront qu'après leur mort. Cette espérance est la principale vertu des voyageurs; les saints qui sont arrivés dans la céleste patrie n'en ont plus besoin, parce qu'ils jouissent du bien qu'ils ont espéré. La jouissance et l'espérance sont incompatibles : celui qui espère ne jouit pas, et celui qui jouit n'espère plus; c'est ce que saint Paul nous a appris. *Car nous sommes sauvés en espérance; or, quand on voit ce qu'on avait espéré, ce n'est plus une espérance, puisque nul n'espère ce qu'il voit déjà; que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons avec patience* (*Rom.*, VIII, 24, 25).

Cette parole de l'Apôtre n'est-elle pas bien consolante pour nous? Nous sommes sauvés en espérance : cette vertu nous sauve en quelque sorte par avance, puisqu'elle nous fait voir avec joie que, malgré notre misère présente et malgré encore l'envie et la malice de tous nos ennemis, nous ne laisserons pas d'entrer un jour dans la gloire, et que tous ceux qui nous ont haïs jusqu'à vouloir nous ôter la vie ne pourront pas nous empêcher de jouir d'une vie éternelle. Cette espérance des biens que nous ne voyons pas est ce qui nous doit soutenir dans tous les maux de la vie présente. C'est pourquoi l'espérance n'est pas moins nécessaire à un chrétien que la foi, pour le soutenir dans toutes les peines auxquelles il se trouve tous les jours exposé; c'est pourquoi l'Apôtre a joint ensemble deux choses qui ne doivent jamais se séparer : la joie que nous cause l'espérance de la vie éternelle, et la patience que nous devons témoigner dans toutes les afflictions de la vie présente. Le premier est la cause de l'autre, et le second est la suite du premier : de sorte que l'on est ferme et courageux dans les maux, à proportion que l'on a peu ou beaucoup d'espérance. Car celui qui se prépare à jouir d'un royaume dans le ciel ne craint rien de tout ce qu'il voit de pénible sur la terre; et non-seulement il ne craint pas les maux, mais il en fait sa gloire, comme nous dit saint Paul : *Nous nous glorifions aussi dans nos afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or, cette espérance ne nous confond point* (*Rom.*, V, 3, 4, 5)... Qu'il y a peu d'hommes qui comprennent ces vérités! Ce n'est que parmi les vrais chrétiens et les fidèles serviteurs de Jésus-Christ qu'il s'en trouve qui fassent de leurs maux un sujet de joie. C'est pourquoi parmi les vrais chrétiens j'en distingue de trois sortes : les premiers désirent de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, mais ils n'ont pas encore assez de vertu et de courage pour aimer à souffrir et pour faire leur joie des souffrances; les seconds, non-seulement désirent de souffrir quand ils ne souffrent pas, afin que ce leur soit une occasion de marquer qu'ils aiment vraiment leur Dieu, mais de plus ils aiment les souffrances et ils goûtent une joie intérieure qui entretient la paix et la tranquillité dans leurs cœurs, au milieu même des tourments les plus cruels; les troisièmes sont beaucoup plus élevés que les autres : ils veulent bien souffrir, ils souffrent avec amour, ils en recherchent les occasions, et de plus ils se glorifient de leurs souffrances.

Saint Bernard (*serm. De sancto Andrea*), faisant réflexion sur les sentiments de saint Paul, qui veut que dans l'espérance de la vie éternelle les chrétiens fassent leur joie et leur gloire de tout ce qu'ils peuvent souffrir en cette vie, se récrie : Que dirons-nous ici, nous autres, qui n'aimons point à souffrir pour Jésu -Christ, et qui n'avons point de goût pour cette manne cachée? C'est ainsi qu'il appelle les souffrances. Hélas! dit-il, saint Paul aime les souffrances, saint André la croix, saint Laurent les feux. Que n'avons-nous quelque chose de cet amour! Si nous trouvions ainsi notre joie dans l'affliction, ajoute ce saint abbé, le démon ne pourrait plus nous surprendre par les attraits de cette vie, comme par autant de filets dont il nous embarrasse. Jouissons donc des avantages que la naissance de Jésus-Christ nous procure : prions-le que les effets de sa bonté et de son amour, qui paraissent aujourd'hui dans le monde, nous soient communiqués, et que, comme il est né pour nous sauver par la renaissance de l'eau et par le renouvellement de l'esprit, nous renaissions et nous soyons renouvelés, afin que nous ayons un solide et un juste fondement d'espérer la vie éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXI.

POUR LA FÊTE DE NOEL.

(25 *décembre.*)

TROISIÈME MESSE.

Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio, etc. (*Hebr.*, I, 1-13).

Dieu, ayant parlé autrefois à nos pères en diverses occasions, et en diverses manières par les prophètes, etc.

Nous avons besoin, pour entendre ces paroles, du même esprit qui avait été communiqué à saint Paul dans une si grande plénitude. Prions la sainte Vierge de nous l'obtenir, et disons-lui pour cela : *Ave, Maria*, etc.

Ce premier chapitre de l'Epître que saint Paul adresse aux Hébreux est très-propre pour la solennité qui nous assemble, et convient parfaitement à la troisième messe que l'on offre aujourd'hui à la divine Majesté. La première, qui se célèbre à minuit, au milieu

des plus épaisses ténèbres, nous représente Jésus-Christ comme homme; et c'est pour lors qu'il est un Dieu caché et anéanti, comme s'il était à notre égard dans une nuit fort noire. La seconde, qui est celle de l'aurore, se célèbre dans une heure qui est entre les ténèbres et la lumière, étant la fin de la nuit et le commencement du jour; et elle nous représente Jésus-Christ Dieu-homme : il est dans les lumières de la divinité, ne laissant pas d'être environné des ténèbres de son humanité. La troisième, qui est celle du jour; comme elle ne se célèbre que lorsque le soleil est déjà fort avancé dans sa course, elle nous signifie Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est dans tout l'éclat de sa gloire. Saint Paul nous le représente dans cet état, nous faisant un portrait de ce divin Sauveur qui n'a rien que de beau, et il l'élève au-dessus des prophètes les plus éclairés, au-dessus des créatures les plus parfaites, au-dessus des anges mêmes. C'est pour nous engager à lui rendre ce que nous lui devons d'honneur, et à l'aimer autant qu'il est aimable, qu'il nous le représente si parfait. Considérons tous les avantages de ce divin Fils de Dieu, qui naît aujourd'hui pour être au-dessus des prophètes les plus éclairés, des créatures les plus parfaites et des anges mêmes, comme nous verrons en vous expliquant ce premier chapitre de l'Epître de saint Paul aux Hébreux.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, ayant parlé autrefois à nos peres en diverses occasions et en diverses manières par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils. C'est de cette manière que l'Apôtre des gentils commence les éloges magnifiques de notre divin Sauveur, et il le fait d'abord par comparaison aux patriarches et aux prophètes, qui avaient été envoyés de Dieu pour instruire ceux qui étaient de leur dépendance et même ceux qui devaient venir après eux, et qui comme eux devaient entrer en possession des biens qui leur avaient été promis. Mais notre divin Seigneur ne devait pas être héritier comme eux, et seulement pour un temps, d'un morceau de terre et des promesses charnelles : c'était pour l'éternité qu'il était héritier de tout l'univers, d'un ciel nouveau, d'une terre nouvelle et de la vérité, dont ils n'avaient que la figure. L'Eglise faisait son héritage, dans lequel tous les élus se trouvaient renfermés, et dans les élus toutes les nations s'y rencontraient; et c'est de cette manière que Dieu, envoyant son Fils dans le monde, *il l'a fait héritier de toutes choses.*

C'était en qualité de Fils de Dieu qu'il était un héritier éternel et universel, et comme tel, il était ce prophète par excellence dont Moïse nous a parlé, rapportant ce que Dieu lui avait dit : c'est dans le Deutéronome qu'il parle. *Le Seigneur me dit : Tout ce que ce peuple vient de dire est très-raisonnable; je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai* (*Deut.*, XVIII, 17, 18). Moïse a parlé de la sorte aux Israélites par inspiration divine, pour les empêcher d'imiter les peuples idolâtres, qui ne connaissaient point le vrai Dieu, qui s'adressaient aux augures et aux devins; il les assure donc que le Seigneur suscitera du milieu d'eux un prophète semblable à lui, qu'ils seront tous obligés de l'écouter avec respect, s'ils ne veulent s'exposer à la divine vengeance. Nous ne saurions douter que ces paroles ne s'entendent de notre divin Jésus-Christ, puisque l'Esprit-Saint, parlant par la bouche du premier des apôtres, a expliqué cette prédiction du Fils de Dieu, faisant entendre qu'il était véritablement ce prophète que le Seigneur Dieu devait susciter du milieu des Israélites, et qu'ils devaient écouter en tout ce qu'il leur dirait ; et saint Étienne, dans ce long et admirable discours qu'il fit aux prêtres et aux Juifs assemblés, se sert de ce même passage pour prouver à ceux qui l'écoutaient que Jésus-Christ était le véritable Messie.

Ce premier martyr leur dit une chose qui convient très-justement à tout ce que nous disons : il souhaite qu'ils remarquent que ce Moïse qu'ils avaient rejeté, en disant : Qui vous a établi prince et juge? fut celui-là même que Dieu leur envoya pour prince et pour libérateur; il leur parle de la sorte, afin qu'ils pensent que si les Juifs d'autrefois ont rejeté Moïse (et c'est ce Moïse qui les délivre), les Juifs d'à présent ont rejeté Jésus-Christ, ne voulant point d'autre roi que César, et c'est ce divin Seigneur qui les sauvera. Car c'est lui qui est le prophète que Moïse a promis et qui devait être semblable à lui, c'est-à-dire persécuté et rebuté comme lui, et exposé dès son enfance à la fureur d'Hérode, comme Moïse le fut à celle de Pharaon. Saint Etienne faisant donc voir, qu'encore que Dieu eût choisi Moïse pour sauver son peuple, son peuple néanmoins ne voulut pas le recevoir; il en est de même de la plus grande partie des chrétiens. Dieu leur envoie son Fils pour les tirer de l'Egypte de ce monde, et souvent ils se rendent rebelles à sa voix et à celle de ses ministres.

Saint Jean Chrysostome voulant nous prouver que le Fils de Dieu est plus que tous les prophètes, et que c'est lui principalement que nous devons écouter, s'applique à nous faire connaître qu'il est si bien le prophète dont Moïse a parlé, que les paroles de ce conducteur des Israélites ne peuvent pas s'entendre d'un autre prophète, parce que Moïse ayant dit : *Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en ferai la vengeance* (*Deut.*, VIII, 19); et nous ne voyons pas dans les saintes Ecritures des vengeances semblables à celle que Dieu a exercée contre les Juifs, auxquels il avait envoyé son Fils pour leur parler par lui, et ils n'ont pas voulu l'écouter. Plusieurs prophètes ont été envoyés aux Israélites, qui ne les ont point écoutés, qui les ont même maltraités jusqu'à les faire mourir cruellement. Cependant ceux qui les rebutaient et qui les

maltraitaient n'ont pas été punis, ou les punitions n'ont été que passagères. Il n'en est pas de même des Juifs, qui sont devenus fugitifs et vagabonds, errants en tous lieux, couverts d'infamie et accablés par les fléaux de la divine justice ; c'est donc lui que vous devez écouter, si vous ne voulez pas être l'objet des plus cruelles vengeances de Dieu. C'est pourquoi le Père éternel, qui n'a jamais tant aimé le monde que lorsqu'il nous a donné son Fils, nous commande par deux fois de l'écouter : la première, lorsqu'étant sur le Thabor tout éclatant de lumière, il s'entretint avec Moïse et Elie ; la seconde, lorsqu'il parlait au peuple, tout d'un coup l'on entendit une voix qui dit : *Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore.* Il voulait engager les Juifs opiniâtres et rebelles à le reconnaître pour son Fils, et par conséquent à l'écouter ; et nous pouvons dire que nous sommes d'autant plus obligés de l'écouter, qu'il n'y a même que lui seul qui pour lui-même mérite d'être écouté et révéré par les hommes, et que nul autre n'est digne de lui être comparé, comme étant le Fils de Dieu et le chef de toute principauté, dont l'Evangile a été prêché dans toute la terre.

Vous pourriez me dire : Mais ce grand prophète que Moïse a promis à son peuple a eu lui-même des compagnons qui participaient avec lui à l'esprit de prophétie ; il est vrai ; néanmoins lui seul est le vrai prophète, qui sans l'aide d'aucun autre connaît l'avenir ; qui a parlé par la bouche de tous les prophètes, lorsqu'ils ont prédit les choses futures ; qui leur a communiqué cet esprit de prophétie qu'ils avaient, et que l'on écoute avec respect comme la loi de Dieu même, parce qu'il est lui-même le Dieu et l'auteur de cette loi ; et c'est comme je vous ai dit, parce que le peuple juif n'a point voulu écouter ce grand prophète, qu'il a été exterminé et a cessé d'être regardé comme le peuple de Dieu.

L'Apôtre ne pouvait donc pas nous donner une plus noble et plus grande idée du Fils de Dieu, qui veut bien paraître aujourd'hui un vrai homme, que de nous dire que c'est par lui que Dieu parle présentement aux hommes. Il a autrefois *parlé à nos pères* : par ce mot de *pères*, saint Paul n'entend pas seulement parler d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui étaient les premiers pères de la nation juive, mais aussi de tout le corps de l'Eglise, depuis Adam jusqu'à Abraham, puisqu'il est certain que Dieu a toujours gouverné l'Eglise et qu'il lui a toujours fait savoir ses volontés ; car c'était des connaissances que les fidèles ne pouvaient pas avoir d'eux-mêmes, et qu'il était absolument nécessaire qu'ils eussent, pour s'acquitter de leur devoir, et pour se rendre agréable à Dieu leur souverain Seigneur ; et comme ces fidèles serviteurs de la divine Majesté se succédaient les uns aux autres, Dieu, dont les bontés sont infinies, a eu soin de leur parler à diverses fois, à diverses occasions, comme qui dirait en divers temps ; comme au temps d'Enoch, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Moïse, de Josué, des Juges, de David, de Salomon, et de suite jusqu'à saint Jean-Baptiste ; ce qu'il a fait même par divers degrés et diverses parties, tantôt plus, tantôt moins ; tantôt une chose, tantôt une autre, selon les divers âges de l'Eglise, Dieu ne lui ayant pas donné la connaissance de sa religion et de son Evangile tout à la fois, mais ayant réservé cette plénitude de connaissance jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ.

Il faut que vous remarquiez que si Dieu avait soin de faire connaître ses volontés à ses serviteurs de l'Ancien Testament, il ne leur parlait pas d'une même manière. Saint Paul vous l'apprend, en vous disant qu'il a parlé à diverses fois et *en diverses manières ;* tantôt par des apparitions de jour et de nuit, quelquefois par des énigmes et des figures, d'autres fois par des paroles sensibles, ou par des inspirations et des mouvements intérieurs et surnaturels, tantôt clairement, tantôt avec obscurité. Les paroles de saint Paul nous font connaître qu'il y a beaucoup de différence entre l'Ancien Testament et le Nouveau, dans lequel, au lieu de cette grande diversité de manières de parler aux hommes, Dieu n'en emploie plus qu'une seule très-simple et très-claire, qui est la prédication de sa parole ; ce qui fait voir combien le Nouveau Testament est au-dessus de l'Ancien ; et c'est ce que l'Apôtre prétend faire connaître à tous les fidèles et particulièrement aux Juifs convertis, afin qu'ils ne suivent pas les erreurs de ceux qui voulaient mêler les cérémonies légales avec les maximes de l'Evangile, et qui soutenaient que l'on ne pouvait être sauvé qu'en observant exactement toutes ces anciennes cérémonies ; ce qui était très-faux, puisque nous ne pouvons plus être sauvés que par Jésus-Christ, et nous en devons être persuadés, puisque Dieu *nous a parlé en ces derniers temps par son Fils.*

Ce n'est plus à diverses fois, ni en diverses manières, ni par degrés, comme il avait parlé à nos pères, ni par des figures et des prophéties, mais en nous déclarant toutes ses volontés, et en nous faisant connaître le mystère de notre rédemption et de notre salut ; ce qu'il a fait comme à découvert, en accomplissant visiblement les figures et les prophéties, et cela par la simple prédication de l'Evangile, qui sera jusqu'à la fin des siècles le moyen dont l'Eglise se servira pour instruire et pour corriger les fidèles ; et on pourra toujours leur dire que dans ces derniers temps Dieu nous parle par son Fils ; les temps de saint Paul étaient aussi bien des derniers temps que ceux d'à présent et que ceux qui suivront dans les siècles à venir.

Ne croyez pas que l'Apôtre, parlant de *ces derniers temps*, crut que la fin du monde arriverait pendant sa vie ; il se sert de ce terme, parce que son temps était la fin de l'Ancien Testament et l'accomplissement des promesses, des figures et des prophéties, et que le Nouveau Testament, qui succédait à

l'Ancien, était le dernier et ne serait plus suivi d'aucun autre jusqu'à la fin des siècles: ce qui ne diminue rien de l'autorité et de la sainteté de l'Ancien Testament. Ici l'Apôtre nous donne de quoi combattre l'hérésie des manichéens, qui ne voulaient pas recevoir l'Ancien Testament, disant que Dieu n'en était pas l'auteur ; c'est néanmoins Dieu qui a parlé en ces temps anciens qui ont été les premiers, comme il a parlé dans les nouveaux et dans les derniers, avec cette seule différence que dans les premiers il parlait par les anges et par les prophètes, et que dans les derniers il nous a parlé par son Fils.

C'était une grande consolation pour les Hébreux, à qui saint Paul écrivait, et même un bonheur inconcevable dont Dieu les avait favorisés, d'avoir réservé à leur temps l'avénement de son Fils, et d'avoir voulu qu'ils le vissent de leurs propres yeux et qu'ils l'entendissent de leurs propres oreilles, par un privilége tout particulier qui n'a point été accordé au reste des hommes. Je puis vous dire néanmoins que vous avez la même consolation présentement que les Juifs ont eue autrefois, que Dieu vous parle par son Fils comme il leur a parlé. N'avez-vous pas son Evangile? ne vous l'explique-t-on pas? ne pouvez-vous pas le lire? Et qu'est-ce que l'Evangile, sinon la parole de Dieu et de Dieu qui vous parle par son Fils? Dans les livres de l'Ancien Testament c'est Dieu qui vous parle, il est vrai ; mais il vous y parle par ses prophètes. Dans l'Evangile c'est le même Dieu qui vous parle, et il vous y parle par son Fils, dans lequel sont renfermés tous les trésors de sa sagesse et de sa science.

Que cette remarque donc que saint Paul fait à l'entrée de cette Epître nous fasse comprendre avec une admiration pleine de reconnaissance, que Dieu nous parle aujourd'hui d'une manière bien élevée au-dessus de celle dont il parlait autrefois aux Juifs. Son esprit est joint à sa parole, et c'est le Fils de Dieu même que nous devons écouter dans ceux qui nous parlent. C'est la voix de ce pasteur souverain qui nous instruit encore aujourd'hui dans qui que ce soit qui nous enseigne de sa part ; et depuis qu'il a paru visiblement dans le monde pour annoncer lui-même sa parole et non plus par ses ministres, c'est lui seul que nous devons regarder en eux, et nous devons écouter leur voix non comme la parole des hommes, mais comme la parole de Dieu et de son Fils, comme elle l'est effectivement.

Une preuve convaincante que cette parole est vraiment divine et qu'elle est la parole de Dieu, c'est qu'elle a la vertu de nous rendre des dieux et les fils du Très-Haut. Nous n'en saurions douter, puisque le Seigneur lui-même, voulant se justifier du crime que les Juifs lui imputaient d'être un blasphémateur, parce qu'il avait dit qu'il était Fils de Dieu, il leur répond : *N'est-il pas écrit dans votre loi?* Il appelle loi la parole de Dieu, parce qu'elle est effectivement la loi que tous les hommes doivent suivre, et il y a dans cette loi : *Je l'ai dit : Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut*, sur quoi le Seigneur lui-même fait cette réflexion : *Si l'on appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu est adressée, et que l'Ecriture ne puisse être changée, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit que je suis le Fils de Dieu?* Concluez du raisonnement du Seigneur que la parole de Dieu a la vertu de nous rendre ses enfants, et que ce n'est pas un péché que de se dire fils de Dieu quand on vit conformément à sa parole. Si la vie était opposée à celle d'un chrétien, ce serait prendre le nom de Dieu en vain que de se dire fils de Dieu et vivre comme des esclaves de Satan et du monde, puisque ce serait confesser le nom de Dieu par sa bouche et le renoncer par ses paroles: ce qui ne peut être sans crime.

Souvenons-nous donc que Dieu contracte aujourd'hui avec nous une nouvelle alliance en nous donnant son Fils ; mais qu'en même temps il nous engage à l'écouter et à ne plus écouter que lui, c'est-à-dire ceux qui nous parlent de sa part et qui nous font connaître ses volontés en nous expliquant sa parole. C'est pourquoi remercions Dieu de ce qu'il a toujours eu la bonté de parler aux hommes, parce qu'en les instruisant il nous a aussi instruits, nous autres ; et quoique ce n'ait été que par les prophètes, qui étaient des hommes comme nous, c'étaient des hommes qui ne parlaient que selon les mouvements et les inspirations du Saint-Esprit. Mais nous lui sommes beaucoup plus redevables en notre particulier de ce que, par un effet tout singulier de son amour, il veut bien nous parler par son Fils. Une grâce si considérable demande une grande reconnaissance, qui consiste à écouter avec respect et attention ce divin Fils, qui, étant beaucoup au-dessus de tous les prophètes et autant que Dieu est au-dessus des hommes, mérite d'être écouté préférablement à tous les hommes, quels qu'ils soient. Si donc Dieu parlant à un prophète, lui dit : Les Juifs ne veulent pas vous entendre parce qu'ils ne veulent pas m'entendre ; c'est donc ne vouloir pas entendre Dieu que de refuser d'entendre les prophètes qui nous sont envoyés de sa part pour nous apprendre ses volontés : à plus forte raison c'est ne vouloir pas entendre Dieu que de ne vouloir pas entendre Jésus-Christ, qui nous parle lui-même dans son Evangile ; ce qui nous attirera toutes ses malédictions et nous rendra indignes d'être ses cohéritiers, comme il est lui-même héritier de toutes choses. Mais il ne le veut pas être seul, il souhaite que nous le soyons avec lui ; c'est un bonheur dont nous ne saurions jouir si nous ne nous dégageons de tout ce qu'il y a de matériel et de corruptible, comme il est lui-même élevé au-dessus de toutes les créatures : c'est sa seconde perfection, comme saint Paul nous le représente.

SECONDE PARTIE.

C'est par lui que Dieu *a créé les siècles*,

c'est-à-dire que c'est par lui que Dieu *a fait le monde.*

Nous pouvons dire que par ces paroles l'Apôtre prétend faire voir que Jésus-Christ n'est pas seulement le plus excellent de tous les hommes et de toutes les créatures, quelque parfaites qu'elles puissent être, mais qu'il est même plus qu'homme et qu'il est égal à Dieu son Père. Saint Paul a donc deux choses à faire : la première, nous prouver l'excellence de l'humanité de notre divin Seigneur; la seconde, nous montrer la vérité de sa divinité. Quand il dit que Dieu *l'a fait héritier de toutes choses*, il prouve l'excellence de son humanité; quand il dit *par lequel il a fait le monde*, il montre la vérité de sa divinité. Car il est vrai que c'est à l'égard de sa nature humaine et selon sa qualité de médiateur qu'il a été établi héritier, c'est-à-dire Seigneur, possesseur de toutes choses. Mais n'allez pas vous imaginer que le Fils de Dieu soit comme les hommes mortels, qui entrent en possession d'un bien par droit de succession. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ : il est héritier de toutes choses par la donation que le Père éternel lui a faite, pour en disposer avec un pouvoir aussi absolu que le sien. Je sais que ce pouvoir s'étend sur les choses visibles comme sur les invisibles. Il est vrai que c'est principalement ce qui est invisible et spirituel qui fait la souveraineté du règne de Jésus-Christ, et cette souveraineté paraît surtout dans le pouvoir qu'il a d'appeler ou de rejeter, de sauver ou de condamner ceux qu'il lui plaira.

Comme il est son Verbe, c'est par lui qu'il a fait le monde, étant son idée et son exemplaire, qui a toute la perfection que l'on peut désirer; et ce Verbe est éternel, étant devant tous les siècles et devant toutes les choses temporelles, puisque c'est par lui que ce monde et tous les siècles ont été faits. Ce qui est conforme à ce que saint Jean nous dit dans le premier chapitre de l'Evangile, où, parlant du Verbe, Fils de Dieu, il dit : *Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui* (*Joan.*, I, 3). Voilà une grande preuve de la toute-puissance du Fils de Dieu; que les sociniens l'écoutent et qu'ils l'apprennent de saint Thomas, qui dit (*in c. Joan.*, lect. 2) que d'être le principe de tout ce qui a été fait, c'est le propre d'un Dieu grand et tout-puissant; et l'ange de l'école voulant nous faire connaître qu'il ne parle pas de lui-même, comme les plus savants et les plus saints docteurs de l'Eglise ont toujours fait, il cite le Roi-Prophète, qui dit : *J'ai reconnu que le Seigneur est grand, et que notre Dieu est élevé au-dessus de tous les dieux* (*Ps.* CXXXIV, 5). A quoi est-ce que David a reconnu cette grandeur et cette sublime élévation de Dieu? A cela particulièrement qu'il est le principe de toutes choses, et il le dit : *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel, dans la terre, dans la mer et dans tous les abîmes* (*Ibid.*, 6).

Il semble que les autres hommes ne connaissent pas Dieu, ou du moins qu'ils ignorent combien il est grand; et s'ils en ont quelque connaissance, elle est fort éloignée de celle de ce saint roi, parce que c'est principalement aux hommes éminents en sainteté qu'il appartient de connaître la grandeur de Dieu. Plus ils connaissent la petitesse et la misère de l'homme, plus Dieu leur donne sa lumière pour connaître sa grandeur, parce que c'est par l'humilité que l'homme s'élève vers Dieu; ainsi cette connaissance qu'il a de la grandeur infinie du Dieu d'Israël élevé au-dessus de tous les dieux, c'est-à-dire élevé au-dessus de ceux à qui l'ignorance des peuples attribuait faussement la divinité, lui fait souhaiter que ses serviteurs le louent tous ensemble d'une manière digne de lui. Pour les en convaincre, il leur représente la toute-puissance de la volonté de Dieu, qui produit avec une souveraine facilité tout ce qui lui plaît, soit dans le ciel, soit dans la terre, soit dans la mer et dans les abîmes. Non-seulement sa grandeur et sa toute-puissance paraissent en ce qu'il est le principe de toutes choses, mais encore son éternité; et quand on dit : Toutes choses ont été faites par lui, on dit en même temps qu'il est coéternel à son Père ; c'est ce que saint Thomas nous prouve par un raisonnement fort clair.

Si toutes choses ont été faites par le Verbe, nous dit l'Ange de l'école, par conséquent le temps même a été fait par lui ; mais si le temps a été fait par lui, c'est une conséquence infaillible que le temps n'est pas avant lui, ni même avec lui. Il est donc avant tous les temps, et par conséquent il est éternel et coéternel à son Père; s'il est donc aussi puissant que son Père, s'il est éternel comme son Père (c'est un raisonnement de saint Augustin que saint Thomas nous rapporte tout entier), si toutes choses ont été faites par le Verbe, on ne saurait pas dire que le Verbe ait été fait; car s'il a été fait, il faut qu'il ait été fait par quelque Verbe, puisque toutes choses ont été faites par le Verbe ; il faut donc qu'il y ait un autre Verbe par lequel le Verbe dont l'Evangéliste nous parle soit fait; et ce Verbe, nous l'appelons le Fils unique de Dieu, par lequel toutes choses ont été faites, parce qu'il n'a point été fait et qu'il n'est point une créature; et s'il n'est point une créature, il est nécessaire de dire qu'il est de même substance que le Père, puisque toute substance, excepté l'essence divine, a été faite, et une substance qui n'est pas créature est Dieu ; et par conséquent le Verbe, par lequel toutes choses ont été faites, est consubstantiel à son Père, puisqu'il n'a point été fait et qu'il n'est point une créature. Voilà le raisonnement de saint Thomas qu'il a tiré de saint Augustin; ce qui nous prouve manifestement que Jésus-Christ, Fils de Dieu, est infiniment au-dessus de toutes les créatures les plus parfaites, ce que saint Paul continue à nous prouver, en nous disant : *Et comme il est la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance et qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés par lui-même de nos péchés, il*

est assis au plus haut du ciel à la droite de la souveraine Majesté.

Nous voulons dire que le Fils de Dieu a voulu faire son propre portrait, en inspirant à son apôtre de nous écrire les paroles que je viens de réciter : un homme ne pouvait pas de lui-même parler de la sorte, car il lui était impossible de connaître assez parfaitement le Fils de Dieu pour nous en décrire les perfections ; lui seul étant capable de se bien connaître, lui seul par conséquent peut apprendre à son apôtre ce qu'il faut qu'il dise pour le faire connaître aux hommes ; et il nous en assure lui-même, quand, ayant rendu gloire à son Père de ce qu'il avait caché les mystères de sa religion aux anges et aux prudents du monde, il les avait révélés aux simples et aux petits. Ensuite, voulant nous faire connaître que ces révélations étaient absolument nécessaires, il nous dit : *Nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler* (*Matth*., XI, 27). Il a donc été nécessaire que Dieu fît connaître à saint Paul qui était ce Fils dont il nous voulait donner quelque connaissance, et que ce même Fils lui apprît qu'il était la *splendeur de la gloire* de son Père *et le caractère de sa substance.*

C'est nous dire qu'il procède de Dieu son Père sans corruption, sans division, sans succession de temps et sans différence de nature : de même que le rayon procède du soleil visible sans corruption, sans division, sans succession de temps et sans différence de nature, et qu'ainsi il est vrai Dieu comme lui, et égal en toutes choses à lui, étant une lumière qui est produite de la lumière, comme l'Église le chante si souvent quand elle chante sa profession de foi au commencement du sacrifice de la messe. Le Sage nous en a parlé de la même manière, quand parlant de la sagesse il dit . Qu'*elle est la vapeur de la vertu de Dieu et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant ; c'est pourquoi elle ne peut être susceptible de la moindre impureté, parce qu'elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté* (*Sap.*, VII, 25, 26), ou, comme dit saint Paul, *le caractère de sa substance.*

Ces paroles expliquent excellemment la génération éternelle du Verbe ; elles peuvent s'expliquer aussi de la sagesse incarnée. Le premier sens est celui qui regarde le Verbe divin ; car, comme la vapeur qui sort de l'eau est la substance de cette même eau ; ainsi le Verbe procède du Père comme étant sa propre substance ; mais parce que cette expression, qui marque la consubstantialité du Père et du Fils, ne semble pas exprimer si clairement leur parfaite ressemblance, la vapeur ayant souvent des qualités différentes du corps d'où elle naît, il ajoute quelque chose de plus fort, qui est que la sagesse est l'effusion toute pure de la clarté de Dieu ; cette effusion de lumière marque que le Verbe est tellement produit du Père de toute éternité, qu'il demeure dans le Père, et le Père dans lui, comme il dit lui-même, et qu'ainsi il lui est parfaitement semblable et égal en tout, comme étant Dieu de Dieu et l'éclat du soleil éternel. Le second sens regarde Jésus-Christ comme homme, étant vraiment l'éclat de la lumière éternelle, lorsqu'il répand ses grâces et ses lumières sur les hommes, en les éclairant par sa parole et en les sanctifiant par son esprit ; et il a fait voir qu'il était *le miroir sans tache de la majesté de Dieu* par ses actions toutes divines et par ce grand nombre de miracles, qui étaient des preuves de sa puissance et de sa divinité ; enfin il a paru comme l'image de la bonté du Père, par cet amour infini qu'il a témoigné aux hommes, en mourant pour ceux-là même qui l'ont fait mourir. Et c'est par son sang et par sa mort qu'il nous a purifiés de nos péchés, afin que, comme il est le caractère de la substance de son Père, nous le regardions comme notre original et que nous devenions ses copies, le faisant connaître au monde, et exprimant ses divines perfections dans toute la conduite de notre vie, et dans nos mœurs et dans nos actions.

Nous devons dire que c'est notre obligation en qualité de chrétiens, et c'est pour cela que Dieu nous a fait la grâce de nous appeler à sa religion. Saint Paul nous en assure, quand il écrit aux Romains : *Ceux qu'il a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (*Rom.*, VIII, 29). Qui pourra douter, après ces paroles, que nous ne soyons dans une obligation indispensable d'imiter Jésus-Christ aussi parfaitement que nous en sommes capables ? Combien de fois nous a-t-il fait connaître que c'était sa volonté ? Ne nous dit-il pas : *Soyez saints, parce que je suis saint*, moi qui vous sanctifie. *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;* et après qu'il s'est abaissé jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, ne leur dit-il pas : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire.* Si donc notre divin Sauveur soutient tout par la puissance de sa parole, parce que si le monde a été créé par lui, le monde se conserve aussi par lui, concourant avec toutes les créatures à chacune de leurs actions, les gouvernant et les conduisant toutes à la fin pour laquelle il les destine par sa providence ; nous devons vivre conformément à sa parole, puisque c'est le seul moyen de nous rendre conformes à son image.

Saint Thomas expliquant ces admirables paroles de l'Apôtre, qui nous prouvent si parfaitement l'excellence de la dignité de Jésus-Christ au-dessus même infiniment des créatures les plus dignes, l'Ange de l'école nous apprend en quoi consiste cette sublime dignité du Fils de Dieu ; il dit qu'elle vient de trois qualités qu'il possède éminemment La première, c'est la sagesse avec laquelle il gouverne le monde, et une sagesse si nécessaire, que sans elle l'on est incapable de gouverner ; c'est ce que l'Ecclésiastique

nous dit : *Il y a un mal que j'ai vu sous le soleil, qui semble venir de l'erreur du prince; l'imprudent élevé dans une dignité sublime, et les riches assis en bas; j'ai vu les esclaves à cheval, et les princes marcher à pied comme des esclaves* (*Eccle.*, X, 6). Il est vrai que c'est un grand mal pour des peuples que d'être conduits et gouvernés par des ignorants, des imprudents et des lâches; mais que ce mal vienne de l'erreur du prince, c'est ce qu'il faut examiner. Si par le prince vous entendez le souverain de l'Etat, à qui il appartient de donner les charges et les emplois, il se peut tromper dans le choix qu'il fait de ceux qu'il destine à telles charges et tels emplois; mais, si par ce prince vous entendez, comme saint Jérôme, celui que Judas Machabée appelle *le grand prince du monde* (II *Machab.*, XII, 5), et dont il invoque le pouvoir contre la force de ses ennemis, il est incapable d'erreur, et c'est par une sagesse accompagnée de justice qu'il dispense aux peuples ceux qui les doivent gouverner, ou dans sa miséricorde, ou dans sa colère, pour leur faire grâce ou pour les punir. Mais, pour rendre la sagesse de celui qui gouverne plus puissante, il est nécessaire qu'il ait encore de la noblesse; c'est la seconde qualité de ce grand prince du monde.

Cette seconde qualité est nécessaire, dit saint Thomas (*in cap.* I *ad Hebr.*, lect. 2), pour empêcher que les commandements de celui qui gouverne ne soient méprisés. C'est pourquoi Salomon, parlant du mari de la femme forte, dit : *Il éclatera de gloire dans l'assemblée des juges, lorsqu'il sera assis avec les sénateurs de la terre* (*Prov.*, XXXI, 23). Vous voyez qu'il éclate de gloire, parce qu'il a droit de prendre place avec les sénateurs; mais peut-on avoir une naissance plus glorieuse que d'être Fils de Dieu dans l'éternité et de la famille royale dans le temps? Il n'y a donc point de noblesse semblable à celle de Jésus-Christ? Ce qui le rend très-recommandable parmi les hommes, et d'autant plus qu'il a une fermeté invincible pour faire exécuter ce qu'il a commandé.

Cette troisième qualité est la consommation de l'excellente dignité du Fils de Dieu : qu'un homme [ait toute la sagesse de Salomon, pour savoir ce qu'il doit commander, ou ce qu'il doit défendre pour faire des lois très-justes; qu'avec cela il soit de la plus noble et de la plus illustre famille du monde; si néanmoins il est mou, il est faible et qu'il n'ait pas la fermeté de faire exécuter ce qu'il a si sagement ordonné, sa science, sa prudence, sa noblesse, ne seront qu'à sa confusion, ses sujets et ses inférieurs le mépriseront. C'est ce qui oblige l'Ecclésiastique de nous dire : *Ne cherchez point à devenir juge, si vous n'avez assez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité, de peur que vous ne soyez intimidé par la considération des hommes puissants, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard de se corrompre* (*Eccli.*, VII, 6). L'Ecclésiastique nous fait voir que la fermeté et le courage est la qualité la plus essentielle d'un prince et d'un supérieur, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat; s'il a moins de lumière, il peut s'aider de celle des autres, mais s'il n'a point de cœur, il n'en empruntera point de ceux qui en ont, et rien ne peut suppléer à ce manquement.

L'Apôtre a voulu nous apprendre qu'il n'y avait aucun défaut dans Jésus-Christ et qu'il possédait en perfection les qualités les plus excellentes : il est sage et la sagesse même, et il est la splendeur de la gloire de son Père; il est noble et la source de la vraie noblesse, et il est le caractère de la substance de Dieu; il est ferme et d'une fermeté invincible, et il soutient tout par la puissance de sa parole. Voulez-vous être conformes à l'image du Fils de Dieu? Soyez sages comme lui et n'ordonnez rien que de juste; ayez une noblesse approchant de la sienne, et ne vous abaissez jamais à devenir l'esclave de la chair, ou du monde, ou de Satan. Enfin soyez fermes, et que l'intérêt ou le plaisir, la crainte de la peine ou l'espérance de quelques avantages temporels, ne vous fassent jamais rien faire contre la loi de Dieu; c'est le moyen de devenir les copies de Jésus-Christ, de participer à l'excellence de sa dignité, de vous élever au-dessus des créatures, et de vous rendre semblables aux anges, au-dessus desquels le Seigneur est élevé, comme saint Paul nous l'apprend dans la dernière partie de l'Epître.

TROISIÈME PARTIE

Considérez, mes frères, comment saint Paul poursuit le portrait de ce divin Sauveur, dont nous solennisons aujourd'hui la naissance; il dit de lui qu'il est *aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.* Quel est ce nom infiniment plus glorieux que celui des anges? Ce ne peut-être celui d'un homme, puisque la nature angélique est beaucoup élevée au-dessus de la nature humaine; c'est donc le nom de Fils naturel de Dieu, nom qui ne peut-être communiqué ni aux anges, quelque élevés qu'ils soient, ni aux hommes, quelque mérite qu'ils possèdent. Ce divin Seigneur est donc Fils de Dieu, Fils du Très-Haut, Créateur du monde avec son Père, sauveur des hommes par les mérites infinis de ses actions et de ses souffrances, de son sang et de sa mort; et rien de tout cela ne peut être communiqué aux anges; et nous devons dire que l'Apôtre n'a pas eu d'autre dessein dans tout ce chapitre que de nous faire connaître combien Jésus-Christ est élevé au-dessus des anges; ce qu'il nous sera aisé de connaître, si nous faisons réflexion sur toutes les paroles de saint Paul, qui nous fait connaître quatre différentes manières, selon lesquelles le divin Fils de Dieu est élevé au-dessus des esprits immortels : la première regarde son origine; la seconde, son pouvoir; la troisième, son action, et la quatrième, sa gloire.

Si vous voulez savoir quelle est son origine, l'Apôtre vous dira : *Qui est l'ange à*

qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : je serai son Père et il sera mon fils. Ces paroles sont tirées du Prophète royal dans son second psaume où nous lisons : *Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui* (*Psal.* II, 7). Cette génération du Fils de Dieu peut s'entendre en trois différentes manières : ou de celle qu'il a eue de toute éternité dans le sein de son Père, selon que saint Paul l'a entendue dans cet endroit, et ce terme d'aujourd'hui marque très-bien l'éternité dans laquelle toutes choses sont présentes ; ou de celle qu'il a tirée dans le temps du sein sacré de la Vierge, ou de celle enfin par laquelle il est rené du tombeau comme homme, pour vivre éternellement d'une vie de gloire ; ce qui ne convient pas à un ange, quelque élevé qu'il soit en gloire au-dessus des autres. Si dans quelques endroits de l'Ecriture on donne aux anges la qualité de fils de Dieu, c'est comme enfants adoptifs et par grâce, comme sont tous les saints et tous les fidèles régénérés, à pas un desquels Dieu n'a jamais dit : Je vous ai engendré de ma propre substance, d'une manière toute pure et toute spirituelle, en vous communiquant toute ma nature divine : ce qui ne se peut dire des enfants adoptifs. Et c'est *aujourd'hui* que je vous ai engendré. Toute la durée de l'éternité s'exprime par ce mot *aujourd'hui*, parce que l'éternité n'a ni succession, ni variation, ni vicissitude de temps.

Pour ce qui est de l'étendue de son pouvoir, elle consiste en ce qu'il est héritier de Dieu : *Demandez-moi*, lui dit son Père, *et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et j'étendrai votre possession jusqu'aux extrémités de la terre ; vous les gouvernerez avec une verge de fer, et les briserez comme le vaisseau du potier* (*Ps.* II, 8, 9). Cette demande du Fils de Dieu se doit entendre de tous les moyens qu'il a pris pour se mettre en état de demander efficacement à son Père la réconciliation des hommes, c'est-à-dire de son incarnation, de ses souffrances et de sa mort, le sang de Jésus-Christ répandu sur la croix ayant été la voix la plus forte qui se soit élevée jusqu'au trône de Dieu. Un héritage ne nous vient jamais qu'après la mort de celui qui le possédait, mais les nations sont devenues l'héritage de Jésus-Christ par la mort même de Jésus-Christ. Ainsi, lui ayant été acquis par le prix de son propre sang, nous ne sommes plus à nous, mais à lui entièrement, et il peut nous gouverner comme il voudra, et le Roi-Prophète nous assure que ce sera avec une verge de fer. Plusieurs s'imaginent qu'il est contraire à la bonté de Dieu que son Fils conduise avec une verge de fer, et brise ainsi qu'un vaisseau de terre les nations qu'il a demandées et reçues pour son héritage ; mais on peut entendre par cette verge de fer sa vérité, qui est la règle inflexible sur laquelle la volonté du pécheur doit se réformer, et qui ne doit pas elle-même se conformer à la volonté corrompue de l'homme. Aussi, quoique cette vérité de Dieu soit comparée à une verge de fer à cause de son inflexibilité, il paraît que Jésus-Christ devait s'en servir pour nous conduire, comme un bon pasteur qui ne témoigne de la fermeté que par un esprit de charité ; que s'il ajoute qu'il les brisera comme le vaisseau du potier, c'est afin de les réformer, ainsi que Dieu même le fit entendre à un de ses saints prophètes, qui avait vu un vaisseau d'argile tomber des mains du potier, lequel dans l'instant en fit un autre, tel qu'il voulut : Ne puis-je pas faire de vous, ô maison d'Israël, dit le Seigneur, la même chose que vous avez vu faire à ce potier ? Vous êtes comme un vase d'argile entre mes mains. Mais il est encore très-vrai de dire que le Fils de Dieu brisera avec une facilité admirable tous les impies qui refuseront de se soumettre à ses lois et de relever de son empire ; nous n'en saurions douter, puisqu'il en est le maître absolu, les ayant tous créés, ce qui est son principal ouvrage et sa troisième qualité.

Ce que l'on ne saurait dire d'une manière plus affirmative que saint Paul ne l'écrit aux Hébreux : *Seigneur, vous avez créé la terre dès le commencement du monde, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains : ils périront, mais vous demeurerez; ils vieilliront tous comme un vêtement, et vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés. Mais pour vous, vous serez toujours le même et vos années ne finiront point.*

Jésus-Christ n'est donc pas seulement le maître du monde comme héritier de Dieu, il l'est encore comme Créateur ; et par conséquent il est autant au-dessus des anges qu'un ouvrier est au-dessus de son ouvrage, et un créateur au-dessus de la créature qu'il a tirée du néant. Car si les cieux sont l'ouvrage des mains du Seigneur, toutes les choses célestes sont de même ses ouvrages, et l'on doit mettre les esprits immortels au nombre de ces choses célestes. Si donc on admire ce vaste corps et cette étendue infinie des cieux, combien celui même qui l'a fondée est-il plus digne de nos admirations ? Car il est le même dans tous les siècles et immuable dans toute l'éternité ; au lieu qu'il a le pouvoir de changer ces cieux avec la même facilité qu'on change un habit. En effet, comme dit saint Pierre, *à l'avénement du jour du Seigneur, l'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments ; et nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habitera* (II *Petr.*, III, 12, 13). Quels devons-nous être donc dans l'attente de ce jour, et avec quel soin devons-nous nous détacher de toutes les créatures, puisque les cieux mêmes, qui paraissent entre tous les autres un ouvrage si parfait, seront changés et renouvelés ? Prévenons ce changement si général de la nature par le changement et le renouvellement de notre cœur ; attachons-nous, non à des choses qui doivent périr, de peur que nous ne périssions avec elles, mais à celui qui est immuable dans son être, et dont les années ne peuvent

jamais passer ; c'est le moyen de rendre tout l'honneur que nous devons à celui dont la gloire est au-dessus de toutes les créatures. Saint Paul lui donne cette quatrième qualité, pour nous faire connaître que Jésus-Christ, dont il vient de nous faire un portrait si naturel, est au-dessus de tous les prophètes, de toutes les créatures les plus excellentes et de tous les anges.

Ecoutez comment saint Paul parle : *Lorsque* Dieu *introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Aussi l'Ecriture dit touchant les anges : Dieu se sert des esprits pour en faire ses ambassadeurs et ses anges, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres. Mais il dit à son fils : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel; le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité.*

Il ne faut pas prendre cette adoration pour de simples témoignages de respect, mais pour un culte religieux et divin, l'Ecriture ne se servant jamais du mot d'adorer, quand elle parle en la personne de Dieu, comme elle fait en cet endroit, que pour signifier un culte religieux, quoiqu'elle se serve souvent de ce mot pour marquer le respect qu'un homme rend à un autre homme, ou qu'un homme rend à un ange. Le Roi-Prophète, de qui saint Paul a tiré ces paroles, a eu égard en ce passage à la coutume qui s'observe encore aujourd'hui en beaucoup de lieux, où les sujets rendent hommage à leurs seigneurs, lorsqu'ils prennent possession des terres qui leur appartiennent. C'est pourquoi saint Paul dit : *Lorsque* Dieu *introduit* de nouveau son premier-né dans le monde ; et c'est aujourd'hui que cette cérémonie s'est accomplie ; mais si les anges ont été et sont encore dans une adoration continuelle en la présence de Dieu et de son Fils, si prodigieusement anéanti dans son incarnation et dans sa naissance, l'homme, pour lequel Dieu a fait tant de prodiges, sera-t-il le seul qui ne l'adorera pas d'une adoration spirituelle et digne de lui, et qui ne prendra point de part à la grâce salutaire et à la joie de Sion et des filles de Juda parmi lesquelles Jésus-Christ est né pour le salut de toutes les nations ? Unissons-nous donc avec les anges, mêlons-nous dans la multitude de ces bienheureux esprits ; devenons comme eux les ambassadeurs et les ministres du Seigneur ; soyons ses anges en pureté, en amour, en obéissance et dans l'empressement de le servir. Mais vous, Seigneur, qui rendez vos anges aussi prompts que les vents, et vos ministres aussi ardents que les flammes, comme nous dit votre Roi-Prophète : donnez-nous cette promptitude et cette ardeur, qu'étant vos ministres et vos vrais anges, nous approchions de votre trône et nous participions à votre gloire ; je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXII.

POUR LA FÊTE DE SAINT ETIENNE.

(26 *décembre.*)

Ecce ego mitto ad vos prophetas et sapientes, et scribas : et ex illis occidetis et crucifigetis, et ex eis flagellabitis in synagogis vestris, etc. (*Matth.*, XXIII, 34-39).

Jésus disait au peuple juif et aux princes des prêtres : Je m'en vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs, et vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville.

Ces six versets de notre évangile doivent être regardés comme la conclusion de tout ce que le Seigneur a dit aux pharisiens et aux docteurs; il les a accusés d'hypocrisie, de superbe et d'avarice ; il leur a reproché qu'ils n'avaient de l'exactitude que pour s'acquitter des petites choses et qu'ils négligeaient les plus importantes ; qu'ils étaient curieux que tout ce qu'ils faisaient devant les hommes fût réglé, et qu'ils ne se souciaient point de l'intérieur; qu'ils ressemblaient à des sépulcres beaux au dehors, et au dedans pleins d'ossements et de pourriture; enfin il leur dit qu'ils vont achever de combler la mesure des crimes de leurs pères ; c'est pourquoi il les appelle des serpents et une race de vipères, qui ne pourront point éviter d'être condamnés au feu de l'enfer, et toutes ces accusations et ces reproches ont été accompagnés d'un grand nombre de malédictions. Voilà le portrait des meurtriers de saint Etienne : considérons ce que le Seigneur leur dit dans mon évangile ; demandons au Saint-Esprit, etc.

Les docteurs et les pharisiens voulaient faire croire qu'ils étaient meilleurs que leurs pères, et pour cela ils disaient : Si nous eussions été de leur temps, nous ne nous fussions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Le divin Seigneur, voulant les convaincre qu'ils étaient encore plus méchants que leurs ancêtres, et par conséquent qu'ils seraient plus rigoureusement punis qu'eux, leur dit qu'il leur va envoyer des prophètes, pour lesquels ils auront la même cruauté que leurs pères ont eue pour ceux de leur temps ; et c'est en cela qu'ils vont combler la mesure des péchés de leurs pères. L'Eglise vérifie la prédiction du Seigneur par l'exemple de saint Etienne, pour qui ils n'ont eu que de l'injustice, de la violence et de la cruauté ; ce que nous connaîtrons clairement en expliquant les six versets de notre évangile, dans lesquels le Seigneur nous parle d'abord d'envoyer ses serviteurs ; après il prédit de quelle manière ils seront traités, ensuite il nous apprend la vengeance qu'il prendra des mauvais traitements qu'on leur aura faits. Pensons, je vous prie, à ces trois vérités dans lesquelles nous trouverons de quoi nous instruire : la première est que Dieu vous envoie des ministres de tout état et de toute condition, ne voulant rien oublier de tout ce qui peut contribuer à votre instruction et à votre conversion ; la seconde, que ce soin de Dieu n'a

servi qu'à faire éclater votre malice. Vous maltraitez les ministres du Seigneur, vous les rebutez, ou vous les écoutez inutilement. La troisième est que votre malice sera le sujet de votre condamnation, des reproches que le Seigneur vous fera et de la vengeance qu'il prendra de vous. Voilà donc trois grandes vérités à considérer dans mon évangile à l'occasion de saint Etienne : le soin de Dieu pour le salut des hommes, la malice des hommes qui abusent de ce soin, la vengeance que Dieu prend des hommes pour avoir abusé de ce soin.

PREMIÈRE PARTIE.

Je m'en vais vous envoyer des prophètes, des sages et des docteurs. Voilà le soin de Dieu ; il ne dit pas qu'il vous en a envoyé : avant que le Fils de Dieu vînt sur la terre, Dieu avait eu soin des hommes, leur envoyant de saints patriarches, de zélés prophètes, pour les instruire à fuir le vice, et particulièrement l'idolâtrie à laquelle ils étaient fort attachés, et à servir fidèlement le Dieu du ciel et de la terre. Le divin Sauveur assure les Juifs qu'il ne les veut pas abandonner, qu'il aura encore soin d'eux et qu'il leur enverra ses serviteurs; mais qui sont ces prophètes, ces sages et ces docteurs qu'il promet de leur envoyer? Ce sont les apôtres, les disciples, les diacres et les disciples des apôtres. Ils étaient prophètes, puisque plusieurs d'entre eux avaient le don de prophétie. Ils étaient sages, non pas de cette sagesse du monde que Dieu regarde comme une folie, mais de cette sagesse divine qui sait préférer les biens du ciel aux biens de la terre, la félicité éternelle au bonheur temporel; ils étaient docteurs, tirant de leur trésor les choses anciennes et les nouvelles, sachant toutes les vérités de l'Ancien Testament, et de plus ayant la science de l'Evangile, et possédant toutes les maximes que le Sauveur des hommes avait établies sur la terre. Pouvons-nous douter de la sagesse de ceux que Dieu a eu la bonté de nous envoyer? Leur sagesse, dit l'auteur incertain sur saint Matthieu, était à l'égard de la crainte de Dieu, et à l'égard de sa connaissance, de sorte qu'elle était dans l'esprit et non pas dans le corps ; dans le cœur et non pas dans la bouche, dans la foi et non pas dans les paroles. C'est avec raison que cet auteur incertain a parlé de la sorte pour nous apprendre qu'il y avait une grande différence entre les sages envoyés de la part du monde et les sages envoyés de la part de Dieu. Les sages du monde n'ont que de l'extérieur, leur bouche parle de la sagesse, mais ils n'en ont qu'en paroles ; la folie est dans leur cœur où les passions dominent, et ils sont les esclaves de tout ce qu'ils croient que le monde a de beau, d'agréable et d'avantageux, et ils ne se servent de leur prétendue sagesse que pour en jouir et les posséder. Mais admirez la conduite de Dieu et le soin qu'il a du salut des hommes : il souhaite qu'ils aient de la prévoyance, pour éviter tous les malheurs dont ils sont menacés et pour se disposer à tout ce qu'il y a de plus à craindre à la fin de leurs jours, comme la mort et le jugement. Il se plaint par la bouche de Moïse que *son peuple n'a point de sens, qu'il n'a point de prudence* (*Deut.*, XXXI, 28) : *Je voudrais*, ajoute-t-il, *qu'ils eussent de la sagesse et de l'intelligence, et qu'ils prévissent tout ce qui leur doit arriver à la fin de leurs jours* (*Ibid.*, 29). Que ce souhait de Dieu est admirable! que sa bonté, que sa charité sont surprenantes! Nous sommes des serviteurs non-seulement inutiles, mais très-méchants, qui par nos crimes nous sommes rendus dignes de la mort; mais celui-là même, qui est tout-puissant pour nous pardonner et nous remplir de sa grâce, nous invite à notre salut par ce souhait si digne de sa clémence : Que n'ont-ils de la sagesse et de l'intelligence! Dieu ne parle de la sorte que parce que les hommes ne sauraient se sauver sans cette sagesse ; parce que pour se sauver il faut éviter le péché, et pour éviter le péché il faut prévoir l'avenir; mais pour procurer aux hommes cette sagesse, cette intelligence et cette prévoyance, il leur envoie des sages qui leur communiqueront leur sagesse, des docteurs qui leur donneront de l'intelligence, des prophètes qui leur apprendront à prévoir l'avenir; et par conséquent les uns et les autres contribueront à les mettre en état de faire heureusement leur salut. Cette conduite de Dieu toute bonne et toute miséricordieuse n'est point autant remarquée qu'elle le devrait être : si le Seigneur nous envoyait des corbeaux, nous apportant du pain et de la viande quand nous avons faim, comme il en a envoyé au prophète Elie, cela nous toucherait le cœur, et nous admirerions ce soin paternel; comme ces Juifs qui furent plus touchés d'avoir été nourris et rassasiés avec cinq pains et quelques poissons, quoiqu'ils fussent plusieurs milliers, que de plusieurs autres miracles que le divin Messie avait faits en guérissant leurs malades. Mais les soins qu'il prend de vos âmes ne vous touchent que médiocrement, cela est digne de compassion. Si Dieu vous envoyait des hommes qui vous donnassent de l'argent, des meubles, des maisons, qui vous guérissent de vos maladies et qui vous conservassent dans une bonne santé, vous penseriez à cela, vous en auriez de la joie; mais de vous envoyer des hommes pour vous rendre sages, pour vous apprendre les plus importantes vérités, pour vous faire prévoir la mort, le jugement, l'enfer, le paradis, vous n'y pensez pas et vous n'en avez pas de joie. C'est néanmoins Dieu qui vous envoie ces pasteurs charitables, ces prédicateurs zélés, ces confesseurs éclairés; car si Dieu ne les envoyait pas, ils ne seraient pas capables de vous rendre service, et ils ne feraient rien pour eux-mêmes. C'est pourquoi le Seigneur dit dans son Evangile : *Je m'en vais vous envoyer.* C'est une vérité incontestable, qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'envoyer des ministres à son

Eglise. Vous savez qu'il est dit dans l'Evangile de saint Luc que *le Seigneur s'en étant allé sur une montagne pour prier, il y passa toute la nuit à prier Dieu, et quand il fut jour, il appela ses disciples et en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres* (*Luc.*, VI, 12, 13). Quand après l'Ascension du Seigneur il fut question de remplir la place de Judas, les apôtres et les disciples s'assemblèrent, et se mettant en prières, ils dirent : *Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel vous avez choisi, afin qu'il entre dans ce ministère et dans l'apostolat, dont Judas est déchu par son crime* (*Act.*, I, 25). Ce qui nous fait connaître qu'il n'appartient pas aux hommes de choisir des apôtres, cela ne regarde que Dieu seul. A l'égard des ministres du second ordre comme les diacres, saint Augustin nous dit que nous n'avons qu'à lire le livre canonique des Actes des apôtres, qui se lisait publiquement dans l'église depuis le dimanche de Pâques, et c'était, dit-il, la coutume ; dans ce livre nous y apprenons comment les sept diacres, parmi lesquels saint Etienne avait la première place, ont été élus et comment ils ont été ordonnés. Qu'y a-t-il donc dans ce divin livre? *En ce temps-là le nombre des disciples se multipliant, il s'éleva un murmure des Juifs grecs contre les Juifs hébreux, de ce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour. C'est pourquoi les douze apôtres ayant assemblé tous les disciples leur dirent : Il n'est pas juste que nous quittions la prédication de la parole de Dieu pour avoir soin des tables; choisissez donc, mes frères, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, à qui nous commettions ce ministère; et pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. Ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Etienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit*, et six autres, *et les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir fait des prières, leur imposèrent les mains* (*Act.*, VI, 1-6). Peut-on mieux nous marquer la conduite que Dieu veut que l'on garde dans le choix des ministres? Quand il est question des apôtres, c'est à Dieu seul à les choisir; quand il est question de diacres, les fidèles disciples les choisissent, et les apôtres leur donnent leur juridiction et leur imposent les mains; il n'y a rien d'humain dans toute cette conduite. Jésus-Christ prie avant que d'élire ses apôtres; les apôtres prient avant que de demander à Dieu qu'il leur fasse connaître celui qu'il avait élu ; les disciples prient avant que d'élire les diacres, pour nous apprendre que dans toutes les élections c'est la seule volonté de Dieu qu'il faut consulter. Je sais bien qu'on me dira qu'on ne fait point d'élection sans que quelques prières les précèdent: on célèbre la messe du Saint-Esprit, on lui chante quelques hymnes; mais de qui prétend-on se moquer, ou de Dieu ou des hommes? Que demandez-vous au Saint-Esprit par l'adorable sacrifice de la messe, par ces hymnes et par ces prières? Qu'il vous donne des lumières pour vous faire connaître ceux qu'il veut que vous élisiez. Cela suppose donc que vous ne voulez élire que celui que Dieu voudra, sans consulter ni la chair, ni le sang, ni l'intérêt, ni les brigues, ni les sollicitations, ni les présents, ni la crainte d'avoir un ennemi dans celui que vous n'élirez pas, ni l'espérance d'avoir un patron dans celui que vous élirez : si cela est, comme cela doit être, il est très-bon, il est même nécessaire d'offrir l'adorable sacrifice de la messe et de faire des prières. Mais si vous ne vous laissez conduire que par les mouvements de ceux qui vous ont sollicité pour eux ou pour d'autres; si vous ne regardez que les présents que vous avez reçus, si vous ne suivez que l'amour, la crainte et l'espérance, n'est-ce pas se moquer de Dieu, d'offrir l'adorable sacrifice de la messe, de chanter des hymnes et de faire des prières, ayant déjà mis dans votre tête, écrit dans vos scrutins et vos billets, les noms de ceux que vous prétendez élire, opiniâtrément résolus à ne point changer de sentiment; ce qui rendrait toutes les inspirations du Saint-Esprit fort inutiles? Voilà cependant comme se font presque toutes les élections : on prie, mais ce n'est ni comme Jésus-Christ ni comme les apôtres, ni comme les disciples, parce que l'on n'a pas le cœur disposé comme eux. Il arrive de ce désordre qu'il y a très-peu de vrais prophètes et un grand nombre de faux; du temps du roi Achab il y en avait quatre cents faux qui ne prophétisaient que des mensonges, et un seul qui disait la vérité. Qu'il y a peu de sages selon Dieu, presque tous se contentant d'être sages selon le monde! qu'il y a peu de savants dans l'école de Jésus-Christ, presque tous ne voulant que la science de la terre! Ces faux prophètes, ces sages du monde, ces savants de la terre ne sont point envoyés de Dieu ; ils s'envoient eux-mêmes, ils s'ingèrent d'eux-mêmes dans les charges et dans les emplois; ils briguent, ils sollicitent des bénéfices, des chaires, des tribunaux, ils n'attendent point, comme saint Etienne, qu'ils soient choisis par ceux qui ont droit de le faire; aussi il y a grand sujet de craindre qu'on ne puisse jamais dire d'eux comme de saint Etienne, qu'ils sont des hommes pleins de foi et du Saint-Esprit. Ils ne suivent que leurs propres lumières, ils ne sont remplis que de l'esprit du monde; la foi et l'Esprit de Dieu sont incompatibles avec cela; et quel profit peuvent-ils faire et pour eux et pour les autres, n'ayant qu'une foi morte et l'esprit du monde? N'étant point envoyés de Dieu, il ne leur donne point les lumières et les forces pour instruire et pour convertir les autres, ce qu'il accorde abondamment à ceux qu'il envoie. Nous lisons dans le dernier verset du chapitre VI des Actes des apôtres : *Que tous ceux qui étaient assis dans le conseil, ayant les yeux sur saint Etienne, son visage leur parut comme le vi-*

sage d'un ange. Saint Jean Chrysostome nous dit (*Hom.* 15 *in cap.* VI *Act. apost.*, v. 15), qu'il croit que Dieu ne lui avait donné cet agrément extraordinaire qui le rendait si aimable que pour épouvanter ses ennemis, ce qui arriva; car *ayant les yeux sur lui, son visage leur parut comme le visage d'un ange;* ce qui les épouvanta; car il se peut faire, dit saint Jean Chrysostome, qu'il y ait tant d'agréments spirituels sur un visage que ceux qui l'aiment aient une très-grande joie de le voir, et que ceux qui le haïssent n'y remarquent rien que de terrible : et Dieu le permet de la sorte, afin que les paroles des serviteurs qu'il envoie aient plus d'effet sur l'esprit de ses amis et sur l'esprit de ses ennemis; parce que la divine Majesté ne manque point de donner de la force, de l'agrément, de l'autorité à la parole de ceux qu'il a destinés pour instruire et pour convertir les hommes; il les envoie même quelquefois d'une manière tout à fait imprévue à la sagesse humaine. La mort de saint Etienne avait tellement animé tous les Juifs ennemis de Jésus-Christ, qu'ils ne cherchaient plus qu'à faire périr tous ceux qui s'étaient déclarés ses disciples. C'est pourquoi nous lisons au commencement du chapitre VIII des Actes des apôtres : *Au même temps il s'éleva une grande persécution contre l'Eglise de Jérusalem, et tous les fidèles, excepté les apôtres, furent dispersés en divers endroits de la Judée et de la Samarie ; mais ceux qui étaient dispersés annonçaient la parole de Dieu dans tous les lieux où ils passaient.* Admirez la conduite de Dieu : il veut envoyer des prophètes, des sages, des docteurs aux villes de Judée et de Samarie pour leur prêcher l'Evangile; il permet une persécution qui disperse ses disciples, et leur donne occasion de prêcher partout où ils passent; ce qui fait dire à saint Jean Chrysostome (*Hom.* 18 *in cap.* VIII *Act. apost.*, v. 1) que cette persécution n'est point arrivée par hasard, mais par une singulière disposition de Dieu. On peut dire la même chose des pasteurs qui vous gouvernent, des prédicateurs qui vous prêchent, des confesseurs qui vous conduisent; ce n'est point par hasard que vous en trouvez qui vous disent la vérité, qui vous pressent, qui vous exhortent à la suivre, qui font impression sur vos esprits, qui gagnent vos cœurs. Dieu vous a donné ce pasteur, ce prédicateur, ce confesseur, par une singulière providence et par un soin amoureux qu'il a eu de votre salut; mais prenez garde que votre malice ne s'oppose à cette miséricorde de Dieu qui a tant de soin de votre salut; c'est ce que font les Juifs, comme nous le verrons dans la seconde partie de notre évangile.

SECONDE PARTIE.

Vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville. Il est surprenant que les hommes ne soient méchants que parce que Dieu est très-bon : voulez-vous une plus grande bonté en Dieu que d'envoyer ses meilleurs serviteurs aux hommes pour les instruire ; et voulez-vous une plus grande malice aux hommes que de n'avoir que des mépris, que des outrages, que des cruautés pour ces bons serviteurs ? Il est vrai de dire que, dans cette occasion, la bonté de Dieu est une occasion aux hommes d'être méchants ; mais il ne faut pas penser que Dieu veuille être bon afin qu'ils soient méchants ; au contraire, il n'a de la bonté pour eux, que pour leur donner occasion d'être bons : un maître se fie à son valet, il le laisse entrer dans son cabinet, son argent n'est point enfermé, cette confiance donne occasion à ce valet de voler son maître ; il ne faut pas dire que le maître se soit fié à son valet afin qu'il le volât; au contraire, il prétendait par cette confiance l'engager à le servir plus fidèlement ; toute la malice est donc du côté de l'homme, qui fait un mauvais usage du soin que Dieu a de son salut, il tue les prophètes et les apôtres qui leur sont envoyés. Pourrait-on faire présentement ce reproche aux chrétiens, et les accuser d'une si grande malice, qu'ils tuent les prédicateurs et les confesseurs qui leur sont envoyés, ou même les apôtres, les évangélistes que le Seigneur leur a envoyés de son temps ? Pour entendre cette vérité et connaître que vous êtes beaucoup plus coupables que vous ne pensez, que font vos pasteurs et vos prédicateurs ? Ils vous récitent et ils vous expliquent les évangiles, les Actes et les Epîtres des apôtres ; et que faites-vous ? Ou vous ne voulez point écouter ce qu'ils vous disent, ou vous ne les entendez que pour vous en divertir et vous en moquer, ou vous méprisez les avis et les instructions qu'ils vous donnent, ne voulant point vous soumettre à ce qu'ils vous disent ; et de cette sorte les paroles des évangélistes, des apôtres, des disciples, sont étouffées en vous et meurent en vous, ce qui est comme si vous outragiez et vous tuiez les prophètes et les apôtres. Vous comprendrez aisément cette vérité, lorsque je vous dirai comment Jésus-Christ prend naissance en vous et comment il y meurt : lorsque vous croyez en Jésus-Christ, il est engendré dans vos cœurs, et c'est ce que nous a voulu dire l'Apôtre, quand il écrit aux Galates : *Mes petits enfants pour qui je sens de nouveau la douleur de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous* (*Galat.*, IV, 19). Saint Paul travaillait à faire naître le divin Fils de Dieu dans le cœur des hommes; et comme ce n'était pas assez qu'il y prît naissance, il fallait encore qu'il y crût et qu'il s'y perfectionnât ; mais si la foi l'y fait naître, les bonnes œuvres l'y font croître ; mais dès que vous commettez un péché mortel, la charité meurt en vous, la foi meurt en vous, et Jésus-Christ par conséquent meurt en vous. Disons la même chose des prophètes, des apôtres, des évangélistes et des disciples du Seigneur : ils vivent en vous, lors-

que vous suivez toutes leurs maximes, que vous évitez de faire ce qu'ils vous disent être un mal, que vous vous appliquez à pratiquer ce qu'ils vous disent être un bien ; et ils meurent en vous lorsque vous vous abandonnez aux désordres qu'ils condamnent, et que vous ne voulez point pratiquer les vertus qu'ils prêchent. Puis donc que les pécheurs crucifient de rechef le Fils de Dieu par les crimes qu'ils commettent, il est constant qu'ils crucifient les prophètes et les apôtres par le mépris qu'ils font de leur parole. Ce qui me donne sujet de dire que les chrétiens sont beaucoup plus criminels que les Juifs qui vivaient du temps du Seigneur : comme ces Juifs étaient beaucoup plus coupables que leurs pères, quoique ceux-ci le fussent beaucoup. Il est vrai qu'il n'y avait pas un prophète qu'ils n'eussent fait mourir, comme le Seigneur le dit lui-même ; mais si leurs enfants avaient fait mourir comme eux les prophètes et les apôtres, ils ont de plus donné la mort au Fils de Dieu, le maître des prophètes et des apôtres. Cependant leur crime n'a pas empêché le Fils de Dieu de les excuser en demandant miséricorde pour eux à son Père, le priant de leur pardonner parce qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Saint Paul les a excusés, nous assurant qu'ils ne l'auraient pas crucifié s'ils l'avaient connu pour le roi de gloire ; mais que peut-on dire pour excuser les chrétiens, et particulièrement les chrétiens de cette ville, de cette paroisse ? Dira-t-on, quand ils méprisent la parole de Dieu, quand ils ne veulent pas l'entendre, quand ils ne veulent rien faire de ce qu'elle leur ordonne, qu'ils s'en raillent, qu'ils s'en divertissent ; dira-t-on qu'ils ne savent ce qu'ils font ? Dira-t-on que s'ils savaient que la parole de l'Ancien et du Nouveau Testament n'est pas seulement la parole des prophètes, des évangélistes, des apôtres, mais de plus que c'est la parole de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, qu'ils ne la mépriseraient pas ? Peuvent-ils ignorer des vérités avec lesquelles ils ont été élevés, qui leur ont été répétées tant de fois ? Ils sont donc plus coupables que les plus criminels de tous les Juifs, et par conséquent c'est plus à ces chrétiens qu'aux Juifs que saint Etienne peut dire : *Têtes dures et inflexibles, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit !* (*Act.*, VII, 51.) Que de chrétiens que l'on peut justement traiter de la sorte, sans qu'ils aient sujet de se plaindre ni de nous accuser qu'on les traite avec aigreur et colère ! Quand saint Etienne traite de la sorte les Juifs, il semble, dit saint Augustin (serm. 316, serm. 2 *in solemnitate S. Steph.*), qu'il soit en colère, sa langue paraît cruelle, mais son cœur n'a que de la douceur. C'est de cette même manière que tous les prédicateurs les plus zélés doivent parler aux chrétiens, qui assurément sont des têtes dures et inflexibles. Combien y a-t-il de temps qu'on leur prêche les plus importantes vérités ? Combien y a-t-il de temps qu'on leur fait connaître que cette vie molle et oisive qu'ils mènent est opposée aux maximes de l'Evangile, que ce soin de plaire au monde selon le luxe et la vanité est contraire à la modestie chrétienne et aux ordonnances des apôtres ? C'est à ce sujet que les évangélistes peuvent dire : *Têtes dures et inflexibles*, vous ne voulez point suivre ce que votre maître et votre Sauveur vous a laissé par écrit de ses actions et de ses paroles ; c'est à ce sujet que les apôtres vous pourraient dire : *Têtes dures et inflexibles*, vous ne voulez suivre pas une des instructions que nous vous avons données dans nos Epîtres ; c'est à ce sujet que tous vos pasteurs et vos prédicateurs vous peuvent dire : *Têtes dures et inflexibles*, tous nos avis, toutes nos corrections, toutes nos morales ne vous ont point servi jusqu'à présent, cela n'a pu entrer dans vos têtes, vous avez toujours résisté au Saint-Esprit. Comme on ne se conduit que par son propre esprit, comme on ne veut suivre que l'esprit du monde, on se trouve toujours opposé au Saint-Esprit ; je vous demande si cette dureté de tête et de cœur ne cause pas une sensible affliction à ceux que Dieu vous envoie ; si ce n'est pas une grande douleur de voir que tous les soins qu'ils prennent de vous sont inutiles. Et pouvez-vous les tourmenter plus cruellement que de ne rien faire de tout ce qu'ils vous disent, et de vivre d'une manière tout opposée à celle qu'ils souhaiteraient de vous ; bien loin d'avoir de la complaisance pour eux, vous ne voulez pas même les écouter, et, comme les Juifs, vous vous bouchez les oreilles de peur de les entendre. Vous êtes à leur égard comme des aspics qui se bouchent les oreilles pour ne point entendre la voix de l'enchanteur ; ceux qui, selon saint Augustin, se mêlaient d'enchanter les aspics, ne le faisaient que pour obliger ces animaux à sortir de leurs trous et à venir à la lumière ; mais ils résistaient et ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour ne point entendre la voix de l'enchanteur, afin de n'être point contraints à quitter leur retraite. C'est ce que les Juifs ont fait quand saint Etienne leur a parlé ; ce généreux diacre voulait les enchanter pour leur faire reconnaître Jésus-Christ pour Fils de Dieu, pour Messie et Sauveur du monde, pour leur faire recevoir l'Evangile ; mais ils n'ont point voulu se laisser gagner à ses divins enchantements, ils ont bouché leurs oreilles. Les paroles de notre saint, quoique tout embrasées d'amour, n'ont servi qu'à irriter les principaux des Juifs et à les animer contre lui. Nous lisons dans les Actes des apôtres, que l'*ayant entendu parler, ils entrèrent dans une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient les dents contre lui* (*Act.*, VII, 54) ; ce qui se termina à l'entraîner hors de la ville et à le lapider. Ces actions de saint Etienne et de ses ennemis nous ont été conservées dans les livres sacrés, par une particulière providence du Saint-Esprit, afin de nous instruire. Plusieurs chrétiens peuvent connaître combien de fois ils se sont bouché les oreilles pour ne pas

entendre la voix de ceux qui voulaient rompre leurs enchantements ; ils étaient enchantés des plaisirs, des spectacles et des pompes du monde ; ils ont bouché leurs oreilles pour ne point entendre ce qu'on leur disait contre ; ils étaient enchantés des richesses de la terre, ils ont bouché leurs oreilles pour ne point entendre leur condamnation. Si quelquefois ceux que Dieu leur envoyait les pressaient trop de renoncer à des pratiques contraires aux maximes de la religion et à ce qu'ils avaient promis dans leur baptême, ils s'irritaient contre eux. Mais ce ne sera pas une excuse aux chrétiens de dire : Nous n'avons pas entendu la vérité ; ils seront punis de ne l'avoir point voulu entendre, et les pasteurs et les prédicateurs ne doivent point se rebuter, quoiqu'ils sachent que leur parole donne du chagrin et irrite contre eux, quand ils savent que leur doctrine n'est plus leur doctrine, mais la doctrine de celui qui les a envoyés. Il faut qu'ils persévèrent à reprendre, à conjurer, à censurer, comme saint Paul leur commande, et selon l'exemple que saint Etienne leur en donne ; car il fait paraître une force extraordinaire, lorsqu'il se voit environné de ses ennemis qui ne cherchent qu'à le perdre ; une fausse prudence ne lui suggéra point qu'il pouvait se taire, puisqu'il était en péril de la vie. C'est un grand exemple pour les prédicateurs de la vérité, dont saint Grégoire dit (lib. VIII, cap. 18) que dans la persécution même ils aiment mieux mourir que de se taire ; mais par malheur saint Etienne a peu d'imitateurs, et dans les prédicateurs et dans les chrétiens, pendant que les Juifs en ont un grand nombre ; ceux qui devraient parler se taisent par complaisance ou par intérêt ; ceux qui devraient écouter bouchent leurs oreilles et se déclarent les ennemis de ceux qui leur disent la vérité. Dieu, qui voit tout cela, prend le parti de ses serviteurs et punit leurs ennemis ; c'est ce que nous verrons dans la dernière partie de notre évangile.

TROISIÈME PARTIE.

Afin que tout le sang innocent qui a été repandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. Je vous dis, en vérité, que tout cela viendra fondre sur cette race qui est aujourd'hui. Ces paroles sont terribles : tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombera sur vous, c'est-à-dire vous serez punis comme si vous l'aviez répandu ; c'est-à-dire vous souffrirez les peines que tous les bourreaux, que tous les meurtriers des justes ont méritées depuis Caïn, qui a été le premier meurtrier, jusqu'à vous. Qui doute que la justice de Dieu ne soit souverainement irritée, et avec beaucoup d'équité ? Je sais que vous me direz : Quelle part avaient les Juifs, à qui le Seigneur parlait, au crime de Caïn, qui vivait quatre mille ans avant eux ? quelle part avaient-ils aux crimes de ces rois idolâtres qui persécutaient, qui tourmentaient, qui faisaient mourir les prophètes du vrai Dieu ? quelle part avaient-ils enfin aux crimes de leurs ancêtres, qui avaient tué ceux qui leur prédisaient l'avénement du juste, comme leur dit saint Etienne ? Il faut que vous sachiez que si les Juifs dont nous parlons eussent reconnu le Messie, qu'ils eussent écouté sa parole et qu'ils eussent obéi à sa loi, ils n'auraient eu aucune part aux crimes de leurs pères, et le sang innocent ne serait pas retombé sur eux. Mais comme ils ont imité les crimes de ceux qui les ont précédés, et que non-seulement ils ont persécuté les serviteurs de Dieu, mais que de plus ils ont fait mourir le Fils de Dieu ; ils ont mis le comble à la mesure des péchés de leurs pères, et toute la vengeance que la divine justice aurait voulu prendre de toutes les persécutions, de toutes les cruautés, de tous les assassinats commis depuis le commencement du monde, est comme amassée, et Dieu la prend de ce peuple quand tous les crimes sont consommés. Vous savez ce qui arrive à un homme : Dieu a souvent des sentiments de miséricorde et de compassion pour lui, il ne le punit pas pour les premiers péchés mortels qu'il commet ; il attend avec patience ; mais cet homme, abusant de la bonté de son Dieu, retombe souvent dans ses péchés ; il les multiplie tellement qu'enfin il met le comble à la mesure de ses crimes, et Dieu le condamne à des peines proportionnées à l'énormité de tous les crimes qu'il a commis depuis qu'il est au monde ; et on peut dire de ce criminel que la vengeance de Dieu tombera sur lui pour le punir de tous ses péchés, depuis le premier jusqu'au dernier. La vengeance que Dieu a prise de Jérusalem et de tous les Juifs, soixante-dix années après que le Seigneur leur en a parlé, est terrible. Josèphe nous dit que onze cent mille périrent pendant le siége de cette capitale, que deux cent trente-sept mille moururent hors de la ville pendant cette guerre, sans ceux qui furent vendus aux étrangers. Mes frères, cette vengeance de Dieu ne devrait-elle pas faire trembler tous les chrétiens de tout état et toute condition ? Chacun ne devrait-il pas craindre de mettre le comble à la mesure des crimes de ses pères ? Il y a des familles où l'on ne vit que de rapines, que de chicanes, que d'injustices ; les derniers de ces familles doivent craindre de mettre le comble à la mesure des injustices de leurs pères, et qu'ils ne soient punis de toutes les rapines qui se sont faites depuis la première jusqu'à la dernière. Il y a des familles où l'usure est comme héréditaire : le grand-père était usurier, le fils a vu que c'était un bon métier, qu'on y gagnait beaucoup avec peu de peine ; il a renchéri sur les usures de son père. Que le petit-fils prenne garde de ne pas mettre le comble à la mesure des usures de ses pères. Il y a d'autres familles où l'ambition est héréditaire ; d'autres où la sensualité, la débauche, le li-

bertinage, l'impureté règnent ; d'autres où l'avarice, la dureté pour les pauvres, l'insensibilité pour les misérables, où les pères n'ont pensé qu'à dépouiller les autres pour s'enrichir. Si les enfants continuent, s'ils mettent le comble à la mesure de la cruauté de leurs pères, s'ils ont des entrailles de fer comme eux, la vengeance de Dieu tombera sur leurs têtes. Cela n'arrive-t-il pas, et très-souvent? mais l'on n'y fait aucune réflexion, on voit une famille qui tombe tout d'un coup, qui de l'éclat passe dans l'obscurité, des richesses dans la pauvreté, du crédit et de l'autorité dans la dépendance et la soumission ; on attribue cela ou à la jalousie, ou à la politique, ou à l'ingratitude, ou à l'imprudence, ou à l'ambition ; mais il ne faut point s'arrêter à tout cela, mais aller droit à Dieu et lui dire : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables.* Le comble est mis à la mesure des crimes, la vengeance ne saurait plus être retardée. Ce que je dis des familles, que chacun le pense encore de soi en particulier, et qu'il prenne garde que le péché mortel qu'il va commettre ne soit le dernier que Dieu a résolu de lui pardonner. Il proteste que s'il a eu patience pendant que Damas a commis trois crimes, il n'aura plus de compassion d'elle, si elle s'abandonne au quatrième. C'est donc un grand aveuglement à des chrétiens de ne se point mettre en peine de multiplier leurs crimes ; ils pensent qu'ils n'auront pas plus de peine à dire vingt fois qu'une, ils ne pensent qu'à la honte qu'il y a de confesser l'espèce du péché, et ils ne font pas réflexion que Dieu les compte, et que si nous sommes assez malheureux pour mettre le comble à la mesure de nos crimes, notre damnation est immanquable ; que dans l'enfer il y en a plusieurs qui n'ont commis qu'un péché mortel, d'autres deux, d'autres trois, sans que Dieu nous doive rendre compte de sa conduite ; ce sera pour lors qu'il fera aux âmes les reproches qu'il fait à Jérusalem. *Jérusalem Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu?*

Jérusalem, Jérusalem, que cette répétition nous marque bien l'amour que Dieu avait pour cette ville, et la compassion qu'il a de tous les maux qu'elle va souffrir ! c'est comme s'il lui disait : Jérusalem, pour qui j'ai eu tant d'amour, que j'ai préférée à tant d'autres villes ; Jérusalem, non pas les murailles ni les maisons, mais les habitants ; Jérusalem, qui tant de fois avez entendu ma parole et qui avez été témoin d'un grand nombre de miracles que j'ai faits, mon amour, ma parole, mes miracles ont été inutiles pour votre conversion ; et ce qui aurait été très-avantageux à plusieurs autres villes, ne vous a été d'aucun profit ; Jérusalem, tu vas devenir la proie de tes ennemis, et tu seras plus abaissée, plus dépouillée, plus détruite que pas une autre ville qui l'ait été autrefois. Jérusalem, *combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants*, c'est-à-dire les habitants des autres villes qui dépendaient de sa juridiction, comme étant la capitale de la Judée ! Cependant Jérusalem s'est toujours opposée aux desseins que j'avais de la sauver et ses enfants ; elle a même fait tout ce qu'elle a pu pour empêcher ses habitants et ceux des autres villes de me reconnaître pour leur Sauveur et de se soumettre à moi. Ce que le Seigneur dit à Jérusalem, il le dit à toutes les âmes, et il a de grands sujets de leur faire des reproches ; tantôt il peut les regarder comme sa vigne qu'il a plantée, qu'il a enfermée d'une haie, et en faveur de laquelle il a fait tout ce qu'il devait faire, attendant après cela qu'elle portât des fruits, et elle n'a porté que des épines ; tantôt il peut la regarder comme sa ville, dans laquelle il a fait sa demeure, il a prêché, il a opéré un grand nombre de miracles et dont il n'a reçu que de l'ingratitude, n'ayant point voulu se soumettre à ses ordres ni se conformer à sa volonté ; non-seulement cette âme ne l'a pas voulu, mais elle a empêché les autres de s'y soumettre, comme Jérusalem qui empêchait ses enfants de se rassembler auprès du Seigneur. La comparaison de notre adorable Sauveur est toute pleine de miséricorde et de douceur, *comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes.* Vous savez pourquoi une poule rassemble ses petits, c'est ou pour les réchauffer, ou pour les défendre contre les autres animaux qui voudraient les attaquer. Le Seigneur dit qu'il a voulu rassembler les juifs, il a voulu aussi nous rassembler sous ses ailes, pour nous échauffer de son amour ; l'amour des biens et des plaisirs du monde, l'amour des créatures et de nous-mêmes nous rend tout de glace, rien n'est plus froid pour des âmes que ces sortes d'amours, et ce n'est que dans l'union avec Jésus-Christ qu'on trouve ce feu divin qu'il est venu apporter du ciel. Il nous rassemble encore sous ses ailes pour nous défendre, comme le dit le Prophète royal. Nous avons des ennemis de toutes parts, nous en portons au dedans de nous-mêmes et nous en avons au dehors ; nous en trouvons dans la plus grande partie des créatures qui nous approchent, sans les démons qui se servent encore de tout cela pour nous attaquer et pour nous vaincre. Il est impossible que nous puissions résister à tant d'ennemis, si le Seigneur n'a la bonté de nous couvrir de ses ailes et de nous défendre ; il est disposé à faire l'un et l'autre, puisqu'il nous assure qu'il veut nous rassembler comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes ; et nous ne l'avons pas voulu. Cette parole n'est-elle pas notre condamnation ? J'ai voulu et vous ne l'avez pas voulu ; j'ai voulu, voilà l'amour et la miséricorde du Seigneur ; vous n'avez pas voulu, voilà la malice de l'homme. *Combien de fois ai-je voulu!* c'est-à-dire, je l'ai voulu un grand nombre de fois, et un si grand nombre que vous ne le sauriez compter, parce que je l'ai voulu tout autant

de fois que vous en avez eu besoin ; ce qui marque la grandeur de l'amour de Notre-Seigneur à notre égard. *Et vous ne l'avez pas voulu*, comme s'il lui disait : Vous vous êtes toujours opposé aux desseins de mon amour, et vous en avez sans cesse empêché les effets. Pour peu que nous réfléchissions sur notre conduite, nous connaîtrons que la plus grande partie de notre vie s'est passée dans une opposition formelle à la volonté du Seigneur, nous n'avons point voulu ce qu'il voulait, et nous avons voulu ce qu'il ne voulait point. Et comme les reproches du Seigneur à Jérusalem regardent aussi ses enfants, on peut dire que les chrétiens ne se contentent pas d'avoir une volonté opposée à celle de Dieu, ils empêchent encore autant qu'ils peuvent tous ceux qui ont commerce avec eux, de se soumettre à cette divine volonté. Ils les retirent des pratiques de piété, ils les détournent d'entendre ou de lire la parole de Dieu, ils travaillent à dissiper leur esprit en les engageant dans les plaisirs et les commerces du monde, et ils font si bien que le Seigneur ne rassemble ni les uns ni les autres, ce qui sera cause de leur perte éternelle.

Le temps s'approche que vos maisons demeureront désertes. Je ne vous protégerai plus, je ne vous donnerai plus de lumières, je vous laisserai sans nourriture, vos ennemis seront les maîtres, vos maisons seront désertes ; car les sages, les prophètes, les docteurs ne vous rendront plus de visites, il n'y aura chez vous que des mondains, des libertins, des joueurs, des fous, des ignorants, vos maisons seront désertes. Les saintes Ecritures, les livres spirituels ne s'y trouveront plus, on n'y verra que des romans et des comédies ; vos maisons seront désertes, on n'y apercevra aucune marque de piété ; mais on remarquera de toutes parts que le christianisme en est banni, par les tableaux et les tapisseries contraires à la modestie, à l'honnêteté, à la pureté de l'Evangile. Vos maisons seront désertes, l'on ne fera plus des prières ni le soir ni le matin, ni avant ni après le repas ; l'on n'y dira jamais aucune parole de dévotion, l'on n'y entendra que des médisances du prochain, que des railleries de la dévotion et des personnes consacrées à Dieu, que des chansons et des entretiens contraires à la chasteté. Voilà ce qu'on appelle des maisons désertes, dans lesquelles Dieu ne se trouve point, dans lesquelles il n'y a ni pratiques de vertus ni exercices de religion. Mais pensons, je vous prie, combien de maisons désertes dans Paris, combien de maisons semblables à celles dont je viens de faire le portrait, combien de maisons qui sont le portrait d'une vengeance divine qui est tombée sur elles, le nombre de celles où Dieu n'est point adoré, servi, honoré, où l'on ne fait aucun exercice de la religion chrétienne étant très-grand ! Mais d'où vient ce funeste abandon, sinon du mépris que l'on a fait de tous les soins que Dieu a pris de votre salut, de toutes les grâces qu'il vous a données, de tous ses serviteurs qu'il vous a envoyés? Dieu se retire de ces chrétiens comme il s'est retiré de Babylone : *Nous avons tâché de guérir Babylone, nous avons eu soin d'elle, et Babylone n'a pas été guérie, abandonnons-la* (*Jerem.*, III, 9) ; Babylone ne sera plus qu'un désert, Jérusalem ne sera plus qu'un désert, il ne restera pas une pierre sur une pierre qui ne soit renversée. Que de villes chrétiennes dans l'Afrique qui ne sont plus que des déserts ! que de villes chrétiennes dans l'Asie qui ne sont plus que des déserts, et dans l'Europe, particulièrement du côté où le Turc a étendu son empire, que de villes qui ne sont plus que des déserts ! On ne regarde point cela de l'œil dont on devrait le regarder, on croit que cela vient de la nature des choses du monde, qui ne subsistent qu'un certain temps. Si on était chrétien, on élèverait son esprit jusqu'à Dieu ; si on savait l'Evangile comme on devrait le savoir, on penserait que s'il ne tombe point un oiseau du ciel sans la permission de Dieu, à plus forte raison ne tombe-t-il pas une maison, une ville n'est-elle pas ruinée sans sa permission. Que de saints, que de sages, que de zélés docteurs il a envoyés dans l'Asie, dans l'Afrique, dans l'Europe pour travailler à la guérison des âmes des habitants de ces villes ! Combien de persécutions leur a-t-on faites, combien de mépris a-t-on eus de tous leurs soins, combien qui sont morts ou dans l'exil, ou dans les prisons, ou dans les tourments ! Dieu a abandonné toutes ces villes et les a rendues comme des déserts ; mais prenez garde qu'il n'abandonne vos âmes et qu'il ne les laisse comme un désert affreux ; prenez garde qu'il n'abandonne vos maisons et qu'elles ne deviennent comme celles dont je viens de vous parler ; pour lors vous ne verrez plus votre Seigneur, comme il vous le dit lui-même dans le dernier verset de notre évangile : *Je vous dis en vérité que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ;* comme s'il vous disait : Vous ne me verrez plus qu'au jour du jugement, lorsque je paraîtrai sur les nues accompagné des anges et dans tout l'éclat de ma majesté ; ce sera pour lors que vous direz : *Seigneur, Seigneur*, et il vous répondra : *Je ne vous connais point, retirez-vous de moi.* Vous ne m'avez pas voulu connaître pendant votre vie, je ne vous connaîtrai pas au jour du jugement ; vous n'avez pas voulu écouter ceux qui vous parlaient de ma part, je ne vous écouterai pas quand vous me parlerez vous-mêmes. Bénissons présentement le Seigneur, si nous voulons être du nombre des bénis de son Père ; recevons ceux qu'il nous envoie, si nous voulons qu'il nous reçoive ; servons-nous des moyens qu'il nous donne de faire notre salut, si nous voulons qu'il nous sauve ; pensons que l'Eglise nous présente aujourd'hui saint Etienne, Jésus-Christ nous l'envoie, recevons-le mieux que les Juifs ne l'ont reçu. Que sa parole, que son exemple, que son sang nous soient du moins aussi favorables qu'à Saul, son persé-

cuteur. Que la conduite de Dieu est surprenante, que ses jugements sont impénétrables, et que les vues des hommes sont courtes! Qui aurait cru, en voyant Saul garder les habits de ceux qui lapidaient saint Etienne, qu'il serait un jour un apôtre aussi zélé pour la gloire de Jésus-Christ, que le saint diacre à la mort duquel il contribuait; qu'il travaillerait plus pour établir l'Evangile qu'il n'avait travaillé pour le détruire; qu'il ferait sa gloire d'être disciple de celui dont il persécutait les disciples, et d'être professeur d'un Evangile dont il se déclarait l'ennemi? ce qui serait cause, dit saint Grégoire, qu'il serait plus élevé dans la gloire que celui à la mort duquel il avait contribué. Ces réflexions doivent servir à humilier le cœur de l'homme, nous dit saint Grégoire (*in Job.*, lib. VII, cap. 17). Que personne donc ne se glorifie de ses œuvres, poursuit ce grand pape, puisque si notre saint diacre est précédé par un de ses persécuteurs, ceux qui nous paraissent froids, lâches et pécheurs dans le christianisme, peuvent, animés de la grâce, nous précéder dans la vertu et dans la gloire. Enfin, dit notre saint pontife, que personne ne désespère de ceux que l'on voit encore tout de glace; car si Saul, animé de fureur contre les disciples de Jésus-Christ, lapidant saint Etienne par les mains de tous ceux qui lui jetaient des pierres, devient un apôtre et un saint, prions pour tous les pécheurs, quand même ils seraient nos plus grands ennemis, prions pour ceux qui sont encore de glace, prions pour ceux qui sont tièdes; mais prions avec le zèle, la ferveur, la charité dont saint Etienne était embrasé, quand il a prié pour ses persécuteurs; rendons-nous dignes que les prières que les saints font pour nous aient leur effet, afin que nous devenions des saints comme eux; que le ciel s'ouvre pour nous comme il s'est ouvert pour saint Etienne, puisque celui-là est heureux selon la vérité même, à qui le ciel est ouvert, enfin que nous nous endormions au Seigneur comme saint Etienne s'y est endormi, et que nous vivions éternellement dans le ciel, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

(27 *décembre.*)

Dixit Jesus ad Petrum : Sequere me (*Joan.*, XXI, 19-24).

Jésus dit à Pierre : Suivez moi.

Jésus dit à Pierre : Suivez-moi. L'Eglise nous donne aujourd'hui cet évangile, qui, dans cinq versets, renferme tout ce qu'on peut dire de plus glorieux pour le saint apôtre dont nous solennisons la fête. Il n'est pas seulement apôtre, il est encore évangéliste, nous ayant donné un évangile qui n'a rien que de très-élevé; il est de plus prophète, ayant composé son Apocalypse, dans lequel il a mis les choses les plus considérables qui devaient arriver à l'Eglise. Il est donc apôtre, évangéliste et prophète; mais comme ces qualités ont été accompagnées d'une vertu très-sublime, il a été plus chéri de son maître que tous les autres apôtres et que tous les disciples. Mais comme cet amour de préférence est ce qui a fait sa plus grande gloire, il fallait que l'Evangile nous en parlât et qu'il nous apprît les moyens d'imiter ce saint et de mériter comme lui l'amour de notre divin Sauveur; c'est un bonheur qui ne saurait nous manquer, si nous suivons les instructions que notre évangile nous donne. Il nous dit 1° qu'il faut suivre le Seigneur, et il nous en fait lui-même un commandement dans la personne de saint Pierre; 2° il nous apprend quels ont été les avantages de saint Jean; 3° il nous avertit de ne nous mêler que de ce qui nous regarde. Pensez donc à ces trois vérités : la première, que la perfection de cette vie consiste à suivre le Seigneur; la seconde, quelle est la récompense de ceux qui suivent le Seigneur; la troisième, que nous devons suivre le Seigneur avec tant de soumission, que nous ne nous embarrassions point de ce qui regarde les autres : nous trouverons dans ces trois vérités que mon évangile vous présente, de quoi faire les éloges de saint Jean et de quoi vous instruire. Que l'esprit de Dieu, qui a conduit notre saint apôtre, nous communique ses lumières et ses ardeurs; que la sainte Vierge dont il a eu tant de soin prie pour nous et nous les obtienne, c'est pour ce sujet que nous lui disons, *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus dit à Pierre : Suivez-moi. Pour bien entendre la force de ces paroles, qui renferment un précepte positif pour celui à qui le Seigneur parle, il faut considérer ce qu'il lui dit auparavant, et dans quelle occasion; c'était dans une de ces visites qu'il rendait de temps en temps à ses disciples depuis sa résurrection, et saint Jean remarque que c'était la troisième. Il mangea avec eux; après le dîner il demanda à Simon Pierre s'il l'aimait plus que les autres; cet apôtre protesta qu'il l'aimait, et comme son Seigneur lui avait fait la demande jusqu'à trois fois, et que saint Pierre, affligé de cette répétition, qui semblait être un doute, fondé sur ce qu'après lui avait protesté qu'il ne l'abandonnerait jamais et qu'il irait avec lui dans la prison, cependant il l'avait renoncé trois fois; c'est pourquoi cet apôtre lui dit : *Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime;* comme s'il lui eût dit : Quand je vous protestais que j'étais prêt à vous accompagner à la prison et à la mort, vous saviez bien que je n'en ferais rien et que je vous renoncerais; vous savez de même présentement que je vous aime. Le Seigneur, content des trois protestations de son apôtre, qui servaient à réparer ces trois renoncements, lui donna le gouvernement de son Eglise, en lui disant : *Paissez mes agneaux*, qui sont tous les fidèles; *paissez mes brebis*, qui sont les pasteurs. Ensuite il lui apprit de

quelle mort il devait finir sa vie pour glorifier Dieu. Ce fut après ces protestations d'amour, après l'avoir établi le pasteur universel des âmes, après l'avoir averti de sa mort, qu'il lui dit: *Suivez-moi.* Que cette parole est admirable! *suivez-moi;* qu'elle renferme d'obligations! car c'est dire: Vous accomplirez toutes mes paroles, et vous imiterez toutes mes actions, vous vivrez comme j'ai vécu, vous mourrez comme je suis mort, ce qui paraît dans tout ce qui précède ce commandement, *suivez-moi.* Il lui demande par trois fois s'il l'aime, et après il lui dit: *suivez-moi,* parce qu'il est impossible de suivre Dieu, si l'on ne l'aime plus que tout le monde, plus que soi-même. Il lui ordonne de paître ses agneaux et ses brebis, et après il lui dit: *suivez-moi;* j'ai eu soin de vous nourrir de ma parole, de mes prières, de mes exemples; vous ne me suivrez pas, si vous n'avez soin de fortifier tous vos frères, de les instruire, de les animer à la pratique de la vertu; il l'avertit que sa mort doit glorifier Dieu comme lui-même a glorifié son Père en mourant, et que, pour le suivre, il doit mourir du même genre de mort et pour le même motif. Il y a de certaines paroles dans l'Evangile sur lesquelles on fait peu d'attention; on les lit d'une manière naturelle et dans un sens naturel, comme celles-ci: *Suivez-moi;* on pense que c'est un maître qui parle à son serviteur, et on en demeure là, au lieu qu'on devrait considérer que toute la perfection de la vie chrétienne, et que l'assurance de notre salut se trouvent dans l'accomplissement de ces paroles, qui ne sont point un simple conseil aux chrétiens, mais un commandement. Le Seigneur l'a dit aux apôtres, il l'a dit à saint Jean et à saint Jacques, son frère, comme à saint Pierre et à saint André; de sorte qu'il ne dépendait pas d'eux de suivre un autre maître que celui qui se présentait à eux et qui voulait l'être; ce n'étaient pas eux qui le choisissaient et qui lui disaient: Seigneur, nous vous suivrons; c'est lui qui les a choisis et qui leur a dit: *Suivez-moi.* Ce docteur qui lui vient dire: *Maître, je vous suivrai partout où vous irez,* est rebuté, parce que ce n'était qu'un hypocrite qui ne recherchait que son intérêt et sa propre satisfaction; qui l'aurait suivi comme un oiseau pour avoir son nid, ou comme un renard pour avoir un terrier, mais qui ne l'aurait pas voulu suivre jusqu'à la croix, où le Fils de l'homme n'a pas de qui reposer sa tête. Ce jeune homme, qui avait observé la loi de Dieu dès sa jeunesse, mérita que le Seigneur lui dît: *Venez, suivez-moi;* mais il avait de grandes richesses, il fallait y renoncer, c'était une condition sans laquelle il lui était impossible de suivre le Seigneur; mais il était trop attaché à ses biens temporels, il ne put se résoudre à les distribuer aux pauvres, il s'en alla fort triste, car son cœur était partagé. Il désirait la perfection, et pour l'acquérir il aurait voulu suivre le Seigneur; mais ne pouvant jouir de cet avantage sans vendre tous ses biens et en distribuer le prix aux pauvres, cette condition lui parut si dure et si insupportable, qu'il ne put l'exécuter, et il s'en retourna accablé de tristesse; ce qui nous fait connaître que nous ne saurions suivre le Seigneur qu'à de certaines conditions, qui sont dures à la nature et fâcheuses aux sens, et qui sont néanmoins d'une nécessité indispensable. A quelles conditions saint Jean suit-il le Seigneur? Il faut qu'il abandonne sa barque, ses filets, son père, et qu'il s'expose à toutes les suites d'une vie pauvre, humble, mortifiée; qu'il vive et qu'il meure de la sorte. A quelles conditions saint Pierre suit-il le Seigneur? Je viens de vous le dire, et cela se termine qu'il doit mourir attaché à une croix. Mes frères, soyons persuadés que Dieu nous dit à tous ce qu'il a dit à ses apôtres: *Suivez-moi;* c'est un commandement qu'il nous fait, et en qualité de chrétiens, nous sommes obligés de lui obéir. Mais il nous dit ce que nous devons faire pour le suivre: chacun, dans son état, suivra le Seigneur, s'il s'acquitte dignement des obligations de son état, et s'il vit conformément à ses engagements; et c'est à quoi chacun devrait bien penser: les ecclésiastiques, suivre le Seigneur en ecclésiastiques; les juges, le suivre en bons juges; les marchands, le suivre en bons marchands; les artisans, en bons artisans; que chacun fît réflexion à quoi est-ce que Dieu m'oblige dans ma condition, outre ce qui est particulier pour chaque chrétien selon son état. Il y a des engagements généraux pour tous les chrétiens, dont il faut qu'ils s'acquittent pour suivre le Seigneur, et ces engagements sont d'entendre sa parole, d'observer ses commandements, d'imiter son exemple; nous le suivons donc en nous appliquant à connaître sa volonté et en nous y conformant, en ne faisant que ce qui lui est le plus agréable et en fuyant tout ce qui lui peut déplaire, en souffrant avec patience tous les maux de la vie, et les recevant comme venant de lui; c'est ce que saint Augustin nous dit (*in Evang. Joan.*), quand il explique ces paroles, *suivez-moi.* Que cela signifie-t-il: Suivez-moi? autant que je le puis savoir, autant que je le puis comprendre, cela signifie, suivez-moi, en souffrant les maux de cette vie de la manière que je les ai soufferts. Il faut être parfaitement chrétien et bien savoir sa religion pour comprendre cette vérité; suivre le Seigneur, c'est s'attacher à lui, c'est lui obéir, c'est l'aimer, c'est se rendre semblable à lui, c'est travailler à le posséder pendant toute l'éternité; tout cela ne se peut faire sans la croix, il faut boire le calice comme le Seigneur le dit à notre apôtre; car le moyen de nous unir avec ce divin chef couronné d'épines, si nous voulons être couronnés de roses? toute sa vie est souffrante, comment nous attacherons-nous à lui, si toute notre vie est délicieuse? Pour faire une union, il faut qu'il y ait de la conformité entre les parties qui s'unissent; regardez Jésus-Christ et regardez-vous, hommes sensuels et voluptueux; regardez Jésus-Christ et regardez-vous, hommes de plaisirs et de délices. Quel rapport y a-t-il entre ce

divin Sauveur et vous, entre sa vie et la vôtre? Il est comme un lépreux, il est comme un ver, il est rassasié d'opprobres; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui; et vous, vous flattez votre chair, vous la délicatez, vous l'engraissez, vous lui accordez tout ce qui lui peut donner du plaisir, éloignez d'elle tout ce qui la peut mortifier. Il n'y a donc point de rapport entre vous et ce divin Sauveur; s'il n'y a point de rapport, vous ne sauriez ni vous unir, ni vous attacher à lui; si vous ne vous y unissez pas, si vous ne vous y attachez pas, vous ne le suivrez pas, le Seigneur nous le dit formellement: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive.* Encore une fois, hommes sensuels et voluptueux, avez-vous entendu ce que votre divin maître vient de vous dire? il demande que vous renonciez à vous-mêmes, pour être en état d'aller après lui, et vous êtes idolâtres de vous-mêmes. Encore une fois, hommes de plaisirs et de délices, avez-vous entendu ce que votre Sauveur vous dit? il vous ordonne de vous charger de votre croix pour le suivre, et vous le fuyez et vous le haïssez. Vous ne le suivrez donc jamais, puisque vous ne voulez pas lui obéir. Jusqu'où a-t-il obéi? *jusqu'à la mort et à la mort de la croix;* est-ce jusque-là que vous lui obéissez? vous en êtes fort éloignés, puisque même vous refusez de lui obéir non-seulement dans la crainte d'aller jusque-là, mais même dans l'appréhension d'en approcher. Pour observer la loi de Dieu, il faut retenir ses passions et empêcher qu'elles ne se dérèglent; il faut mortifier ses sens et ne leur rien accorder de ce qui peut être défendu, et souvent même ne leur pas donner tout ce qui est permis; il faut soumettre son esprit. Tout cela paraît une croix insupportable aux hommes, qui ne veulent point contraindre leurs passions, qui ne peuvent mortifier leurs sens, et qui prétendent donner une entière liberté à leur esprit; c'est pourquoi ils n'obéissent point au Seigneur, et souvent ils s'abandonnent à tout ce que sa loi leur défend, ou ils négligent ce qu'elle leur ordonne; ce qui est une preuve qu'ils n'aiment point le Seigneur. Il le dit lui-même: *Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles;* mais le moyen de suivre ce que l'on n'aime point? Il n'y a eu que l'amour qui a attaché notre apôtre à la suite du Seigneur, et c'est l'amour qui lui a fait dire avec son frère: Nous pouvons boire le calice; car il n'y a rien de dur, rien de fâcheux quand on aime; le joug le plus incommode devient délicieux, le fardeau le plus pesant devient léger, dès que l'on aime; ce qui paraît en ce que malgré ce que ce joug a d'incommode à la nature, ce que ce fardeau a de pesant à la chair, on court après le Seigneur et on le suit avec beaucoup d'exactitude, ce qui rend digne de le posséder. Il faut que nous pensions que ce ne sera qu'en sortant de ce monde que nous entrerons en possession de ce divin Fils de Dieu; ce monde est comme une mer orageuse sujette à de cruelles tempêtes, toute semée d'écueils, toute couverte de pirates, toute pleine de monstres; il faut passer cette mer et faire en sorte que les tempêtes ne nous perdent, que les écueils ne nous brisent, que les pirates ne nous enlèvent et que les monstres ne nous dévorent. Saint Augustin nous donne le moyen d'éviter tous ces périls : il dit que la croix n'a qu'à nous servir de vaisseau, que nous ferons notre navigation avec beaucoup de sûreté, que nous l'achèverons heureusement, et que nous arriverons au port, où nous posséderons celui que nous aurons suivi; et il prétend que cet avantage soit égal aux petits et aux simples, qui ne pénètrent point dans la profondeur de nos mystères, et qui ne sont point assez éclairés pour comprendre ce qu'on leur dit de la divinité. Cependant, dit saint Augustin (*loc sup. cit.*), si ces petits qui n'ont point d'intelligence ne s'éloignent point de la croix, de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, ils sont portés dans ce navire à la possession de ce qu'ils n'ont point compris: comme c'est dans ce même navire qu'y sont arrivés aussi ceux qui en ont eu l'intelligence. Nous n'arriverons donc à notre terme que par le même moyen dont nous devons nous servir, pour suivre celui qui est notre terme Où allons-nous, sinon à celui où les apôtres, où tous les saints ont souhaité d'aller? à Jésus-Christ qui est, comme il le dit, le principe et la fin, ou pour parler comme notre saint Jean, l'*alpha* et l'*oméga*. Il est la première lettre du livre de vie et il en est la dernière, c'est-à-dire que comme nous commençons par lui, nous devons continuer par lui, afin de finir par lui; mais nous ne pouvons ni continuer, ni finir, si nous le suivons. C'est donc une grande folie aux chrétiens qui souhaitent d'être éternellement heureux avec Jésus-Christ, de ne vouloir pas vivre avec lui. Il faut passer la mer, leur dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*), et vous méprisez le seul vaisseau avec lequel vous pouvez la passer en assurance. Que votre sagesse est orgueilleuse! vous vous moquez de Jésus-Christ crucifié, et vous voulez être avec Jésus-Christ glorieux, comme si l'on pouvait régner avec Jésus-Christ glorieux, sans suivre Jésus-Christ crucifié; ce qui me donne sujet de dire qu'il y a peu de chrétiens qui pensent à suivre le Seigneur; quoiqu'ils y soient obligés depuis le moment de leur baptême, c'est de quoi leur esprit s'occupe le moins. Ils pensent à suivre le monde, à lui plaire, à chercher les moyens d'en acquérir les richesses et les honneurs, d'en goûter les plaisirs; ils en étudient toutes les maximes, ils en copient toutes les modes, ils ne réfléchissent point si elles déplaisent à Dieu, si elles sont contraires aux maximes de l'Evangile, si elles blessent la modestie de la religion chrétienne, si elles sont défendues par les apôtres; ils ne s'arrêtent point à tout cela, mais seulement si c'est un moyen de se rendre agréables au monde. Vous voyez que la plus grosse partie des chrétiens ne veut

point suivre Jésus-Christ, mais le monde; c'est pour cette raison qu'il y en aura si peu de sauvés, puisqu'il n'y en aura de sauvés que ceux qui ont suivi Jésus-Christ, et que tous ceux qui ont suivi le monde seront perdus, puisqu'ils n'auront aucune part aux avantages que reçoivent ceux qui ont suivi le Seigneur. C'est ce que nous dit notre évangile, en nous parlant des belles qualités de saint Jean, c'est ce que nous verrons dans la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Pierre se retournant vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, qui pendant la cène s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, qui est celui qui vous trahira? Nous voyons dans ce verset les trois plus grands avantages de saint Jean : il est le disciple que Jésus aimait, c'est lui qui pendant la cène s'était reposé sur son sein, c'est lui enfin qui avait pris la liberté de lui demander qui le devait trahir, pour nous dire que quand on suit le Seigneur on est aimé de lui, on se repose en lui, et on a part à ses secrets.

Nous remarquons dans notre évangile que les deux principaux apôtres sont traités fort différemment : le Seigneur demande à saint Pierre s'il l'aime, il le lui demande par trois fois, et ce prince des apôtres répond par trois fois qu'il l'aime. On ne demande point à saint Jean s'il l'aime, mais on dit qu'il est aimé. Il est question de savoir s'il est plus avantageux d'être aimé que d'aimer; aimer sans être aimé c'est un supplice; être aimé et ne point aimer, cela est fort indifférent. Mais si cela se trouve parmi les créatures, s'il y en a qui aiment et qui ne sont point aimées, s'il y en a qui sont aimées et qui n'aiment point, cela ne se trouve point en Dieu. La divine Sagesse nous assure qu'il y a toujours du réciproque : *J'aime*, dit-elle, *ceux qui m'aiment;* quand nous aimons Dieu, Dieu nous aime : *Je suis tout à mon bien-aimé, et il est réciproquement tout à moi* (*Cant.*, VII, 10) ; rien n'est plus solide que ce commerce, de la part de celui qu'on aime, rien n'est plus égal, rien n'est plus constant, et il proteste qu'en qualité de Dieu il n'est sujet à aucun changement; il communique même sa constance et son égalité à celui qui l'aime, il le rend semblable au soleil et il empêche qu'il n'imite les inconstances de la lune ; c'est l'état avantageux où il a mis saint Jean. C'est pourquoi il se distingue toujours lui-même par ce caractère. *Le disciple que Jésus aimait:* Peut-on rien dire de plus glorieux et de plus avantageux pour un homme, que de le distinguer par l'amour que le Fils de Dieu avait pour lui? Combien un homme de cour se trouverait-il heureux, combien s'estimerait-t-il glorieux, si en le montrant on disait : Voilà celui que le roi aime; si en parlant de lui on le distinguait par : C'est celui que le roi aime? et combien voyons-nous d'emportements de joie qui vont jusqu'à l'extravagance, quand des hommes savent qu'ils sont aimés d'une femme qui a un mérite naturel? Si nous avions de la foi, si nous connaissions Dieu, si nous savions ce que c'est que Dieu, nous connaîtrions, nous saurions que rien au monde ne peut être si avantageux, ne peut être si glorieux à un homme que d'être aimé de Dieu ; mais pourquoi ne connaissons-nous point une vérité si importante? Saint Jean nous le dit : c'est que nous n'aimons point Dieu; *celui qui n'aime point ne connaît point Dieu, car Dieu est amour* (I *Joan.*, IV, 8). Il n'y a point d'homme ambitieux ou intéressé, qui ne connaisse combien il est avantageux d'être aimé de son prince ; on aime la gloire et l'argent, on sait que le prince est le dispensateur des plus belles charges, des emplois les plus éclatants ou les plus profitables, des pensions et des libéralités. Mais pourquoi ces ambitieux et ces intéressés savent-ils si bien cela? c'est qu'ils aiment la gloire et l'argent. Voilà ce qui leur donne la connaissance de ce qui en est la source ; apprenez de là que si on ne connaît point combien il est avantageux, combien il est glorieux d'être aimé de Dieu, c'est qu'on n'aime point la grâce, on n'aime point la vertu, on n'aime point le ciel. Car si on aimait ces biens qui sont les véritables et les solides, on connaîtrait que Dieu seul en est la source, que Dieu seul en est le dispensateur; et par conséquent on serait persuadé que tout le bonheur d'un chrétien consiste à être aimé de Dieu. Mais qui en est persuadé? c'est celui qui connaît; mais qui est-ce qui connaît? c'est celui qui aime; et qui est-ce qui aime? Il est aisé de trouver qui aime l'honneur, qui aime l'argent, qui aime le plaisir; mais qui aime Dieu, rien de plus rare. En vérité, mes frères, tous les serviteurs de Dieu n'ont-ils pas sujet de gémir, de voir qu'il y ait si peu de chrétiens de qui on puisse dire, ce chrétien est le disciple que Jésus aimait; et ce qu'il y a de plus désolant, de voir qu'il y en ait si peu qui se soucient que l'on puisse dire cela d'eux. Ne se point soucier que l'on dise de vous, que vous êtes aimés de Dieu, cela fait horreur ; demandez à chaque particulier, il vous dira qu'il n'est point coupable d'un si grand crime, et qu'on n'a point sujet de lui faire un reproche si honteux. On n'a point sujet de vous reprocher cela; et que faites-vous pour mériter que Dieu vous aime? *Il nous a aimés le premier*, comme nous dit notre saint, *et il nous a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés* (I *Joan.*, IV, 10). Quelle reconnaissance lui avez-vous témoignée de cet amour, quelle preuve lui avez-vous donnée d'un amour réciproque? si on demandait cela à saint Jean, il vous dirait : J'avoue que Dieu m'a prévenu de son amour, il m'a envoyé son Fils, ce divin Fils m'a appelé; suivant la grâce de ma vocation, j'ai quitté ma barque, mes filets et mon père, et je me suis attaché à lui; j'ai écouté sa parole, j'ai observé sa loi, j'ai suivi ses conseils; répondrez-vous quelque chose de semblable à cela? Pouvez-vous nier que Dieu ne vous ait prévenus de son amour, qu'il ne vous ait donné son Fils? Il n'y a que deux jours que l'Église vous en a renouvelé la mémoire; que

ce divin Fils ne vous ait appelés au christianisme? Quelle reconnaissance, quelle réciprocité avez-vous fait voir? qu'avez-vous quitté? à quoi avez-vous renoncé pour lui? vous êtes-vous attachés à lui? avez-vous écouté sa parole? avez-vous observé sa loi? avez-vous suivi ses conseils? vous n'oseriez répondre, lorsque juridiquement vous serez interrogés; car toutes vos manières, toutes vos pratiques, toute votre vie vous démentiraient. De plus, saint Jean pourrait dire qu'il avait travaillé à la gloire de son Dieu et au salut de son prochain, par ses prédications, par ses écrits et par ses exemples, et qu'il avait souffert la persécution pour soutenir ce qu'il avait prêché, ce qu'il avait écrit et ce qu'il avait fait; de quoi avez-vous contribué à la gloire de Dieu et au salut du prochain, soit de vos paroles ou de vos actions? Qu'avez-vous souffert pour soutenir la vérité de l'Evangile? vous sentez bien que vous n'avez rien de bon à répondre, et que vous ne méritez point qu'on dise de vous que vous êtes le disciple que Jésus aimait. Mais si vous êtes indignes d'être aimés de lui, par conséquent vous êtes indignes de vous reposer en lui; c'est le second avantage que reçoivent ceux qui ont suivi Jésus-Christ.

Notre évangile dit de saint Jean que c'était lui qui pendant la cène s'était reposé sur le sein de Jésus-Christ; ce sein adorable peut être regardé ou comme une fournaise ardente, ou comme une source féconde de lumières et de grâces. Nous avons vu que dès le moment que saint Thomas eut vu ce sein adorable, et qu'il eut considéré la plaie de son côté, il fut si transporté d'amour et si parfaitement éclairé, qu'il se récria : *Mon Seigneur et mon Dieu!* à plus forte raison celui qui se repose et qui s'endort sur le sein de ce divin Sauveur, doit-il ressentir les ardeurs de cette fournaise et les lumières de ce soleil; ce bienheureux apôtre ne nous assure-t-il pas que *Dieu est la lumière même, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres?* (I *Joan.*, I, 5.) Que peut devenir un homme qui s'unit et qui se repose dans la lumière, sinon qu'il sera lui-même une lumière capable d'éclairer les hommes du monde? Le Seigneur le dit à tous ses disciples : *Vous êtes la lumière du monde.* Mais depuis quand sont-ils devenus la lumière du monde, eux qui, selon saint Paul, n'étaient auparavant que ténèbres? ce ne peut être que depuis qu'ils ont suivi le Seigneur, qu'ils se sont unis avec lui. Saint Jean n'était que ténèbres et qu'ignorance: il ne savait que conduire une barque, prendre des poissons et raccommoder des filets; et le voilà le plus savant, le plus spirituel et le plus profond des docteurs; il est cet aigle qui s'élève au-dessus du monde et de toutes les créatures, pour nous parler de la génération du Verbe et des plus sublimes mystères de la religion chrétienne. Où ce pauvre pêcheur a-t-il puisé une science qui surpasse la science de tous les hommes? Ce n'a pas été dans l'école de la terre, mais dans le sein de Jésus-Christ. C'est la pensée de saint Augustin (*in evang. Joan.*) qui dit que, se reposant sur ce sein adorable, il buvait ce que par après il devait répandre sur nous. Mais qu'a-t-il répandu sur nous dans son Evangile, dans ses Epîtres, dans son Apocalypse et dans ses prédications? Il est certain, dit saint Augustin, qu'il n'a répandu que des paroles; mais nous avons besoin d'intelligence, afin que les entendant nous croyions ce qu'elles nous disent, et nous pratiquions ce qu'elles nous enseignent; où prendrons-nous cette intelligence? Saint Augustin nous dit (*loc. cit.*) que ce ne peut être que dans le même endroit où saint Jean a bu toutes les paroles qu'il a répandues sur nous; c'est-à-dire que nous n'aurons jamais une parfaite intelligence de ce que les évangélistes et les apôtres ont écrit, si nous ne nous reposons sur le sein de Notre-Seigneur. Car nos cœurs, dit saint Augustin (*ibid.*), ne peuvent être remplis que des mêmes vérités que celui de saint Jean; et ils ne peuvent puiser ces vérités que dans la même source que ce saint apôtre. Oui, mes frères, le sein de Jésus-Christ est le lieu de notre repos et la source de nos lumières et de nos ardeurs; car que devons-nous faire pendant cette vie, sinon nous reposer en Dieu, afin que dans le silence de notre repos nous écoutions tout ce que le Seigneur a la bonté de nous dire, afin que chacun de nous puisse dire : *J'écouterai ce que le Seigneur me dira dans le secret de mon cœur.* C'est de la manière que parlait le Prophète royal; mais comment écouter ce que le Seigneur nous dit, si nous ne nous reposons en lui? pendant que nous chercherons notre repos au milieu du monde et parmi les créatures, ou Dieu ne nous parlera pas, ou il nous parlera inutilement, parce que ce repos ne sera jamais véritable. Il sera toujours accompagné de bruit, d'inquiétude et de confusion, et par conséquent il vous met dans l'impossibilité d'entendre la voix de Dieu; comme il n'y a que le repos que nous prenons en Dieu, qui soit accompagné de tranquillité, il n'y a que celui-là qui soit véritable : c'est pourquoi tous ceux qui depuis saint Jean ont voulu être instruits, soit pour leurs propres besoins, soit pour ceux de la conduite et de l'instruction desquels ils se trouvaient chargés, n'ont point tant eu recours aux savants du monde et à leurs livres qu'à Dieu et à sa parole. Ce n'est donc point par vanité que le Prophète royal nous dit, qu'il a eu plus d'intelligence que tous ceux qui l'ont enseigné, puisqu'il avoue qu'il n'a eu cet avantage, que pour avoir médité la loi de Dieu. Je dis donc à tous les pasteurs, aux prédicateurs et aux confesseurs, je dis à tous les magistrats, à tous les maîtres, je dis à tous ceux qui sont obligés d'instruire, de conduire, de juger, de gouverner les autres, qu'ils doivent quelquefois interrompre leurs meilleures actions, pour se reposer sur le sein du Seigneur, pour le consulter, pour l'écouter, pour reprendre dans cette retraite de nouvelles forces, c'est-à-dire une lumière plus vive et une charité plus

ardente. C'est après ce repos pris sur le sein de Jésus-Christ, que l'on dit la vérité avec plus de sincérité, que l'on exhorte à la pratique de la vertu avec plus de ferveur, que l'on condamne le vice avec plus de liberté, enfin que l'on porte avec plus de fermeté chacun à faire son devoir. Le corps, quelque bien composé qu'il puisse être, et de quelque bon tempérament qu'un homme soit, a besoin de nourriture et de sommeil, pour réparer en mangeant et en se reposant ce qu'il a perdu dans l'action. Les emplois, quelque bons et quelque justes qu'ils soient, dissipent insensiblement l'esprit; certains mouvements d'amour-propre, de complaisance pour la créature, de secrète vanité, de recherche de ses intérêts et de ses commodités, se glissent dans une âme, l'affaiblissent et la gâtent; elle ne peut se décharger de ces ordures que dans la retraite et en prenant son repos sur le sein de Jésus-Christ. C'est là où une âme se purifie, c'est là où elle se fortifie, c'est là où elle prend de nouvelles armes pour rentrer dans le combat contre le diable, le monde et la chair; parce que toutes les fois qu'elle prend ce délicieux repos, elle s'instruit de quelque vérité qui lui avait été cachée, et comme saint Jean elle entre dans une plus secrète confidence du Seigneur.

C'est après s'être reposé sur le sein de Jésus-Christ, que notre apôtre lui dit : *Seigneur, qui est celui qui vous trahira?* Saint Jean lui-même nous apprend comment cela se passa; il dit que Jésus-Christ leur ayant dit : *L'un de vous me trahira*, Simon Pierre fit signe à celui qui était couché sur le sein du Seigneur de s'enquérir de lui qui était celui dont il parlait, et qu'il lui demanda : *Seigneur, qui est-ce?* La manière dont le Seigneur répondit, la marque qu'il donna pour désigner le traître, ce qu'il lui dit ensuite ne fut point compris d'aucun de ceux qui étaient à table, et on ne nous dit point si notre saint apôtre le comprit en son particulier. Ce qu'il y a de certain, c'est que Jésus-Christ nous apprit à ne lui pas demander ce qui ne nous est pas avantageux pour notre salut, ou ce qui peut faire tort à notre prochain; de savoir qui devait trahir le Fils de Dieu, cela n'était d'aucune utilité à tous les apôtres; ils auraient voulu le savoir pour se délivrer de l'inquiétude dans laquelle chacun d'eux se trouvait, ne sachant point s'il ne serait point capable de faire une si mauvaise action, comme ils le dirent simplement à leur maître, qui avait de la joie de les voir dans un sentiment qui les humiliait, dans lequel les plus vertueux doivent être quand on leur parle des plus énormes crimes qui ont été commis, penser en même temps qu'ils sont capables de les commettre comme les autres, et de plus énormes encore, s'il y en avait, n'y ayant que la seule grâce de Dieu qui les retient et qui les en préserve. De plus il aurait été fort désavantageux à Judas, que Jésus-Christ l'eût désigné si clairement, que chaque apôtre eût connu qu'il était le traître; car ils l'auraient maltraité, ils lui auraient fait violence; et au lieu que le Seigneur lui dit de faire promptement ce qu'il doit faire, ils l'auraient empêché d'exécuter son mauvais dessein, ce qui aurait été désavantageux au salut des hommes. Demandons à Dieu ce qui est pour notre instruction et pour notre perfection, et ce qui peut contribuer au salut de notre prochain; nous serons mieux persuadés de cette vérité en expliquant le reste de notre évangile, qui nous apprend avec quelle soumission nous devons suivre le Seigneur. C'est le sujet de la dernière partie de notre sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Pierre donc l'ayant vu, dit à Jésus : Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il? Jésus lui dit : Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. Nous lisons dans le grec : *Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que vous importe?* Le Seigneur n'a parlé de la sorte que pour réprimer la curiosité de son apôtre, parce qu'il ne veut point que ses disciples en aient. Il exige d'eux la simplicité des enfants, et il condamne le désir de savoir ce qui ne nous regarde point; il nous en fait avertir par son Ecclésiastique, qui nous dit : *Ne recherchez point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces. Mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages* (*Eccli.*, III. 22). Le Sage pense, en nous donnant cet avis, à établir l'humilité de l'esprit, qui consiste à vaincre la curiosité et un désir déréglé de savoir, qui est très-opposé à l'esprit de Jésus-Christ. Notre saint évangéliste nous assure, au commencement de son Evangile, que le Verbe divin s'étant fait homme, éclaire tous les hommes qui viennent dans le monde; mais pensez-vous qu'il soit venu pour éclairer nos esprits de ces sublimes connaissances? Non : son dessein est de les assujettir à l'obéissance de la foi. Il y a beaucoup de différence entre la curiosité et la simplicité. Rien ne suffit à l'avidité d'une science curieuse, parce que rien n'est capable de la satisfaire; un esprit curieux est toujours vide, toujours affamé, il donne dans toutes les nouveautés, il lit tous les livres, il écoute tous les rapports, il s'informe de tout, il reçoit toutes les opinions, et rien de tout cela ne le satisfait, parce qu'il n'y a pas de solidité; au contraire, une âme humble et simple se contente d'une science médiocre, parce qu'elle ne désire connaître Dieu que pour l'aimer; elle ne demande des lumières qu'autant qu'il lui en faut pour discerner le bien d'avec le mal et pour conduire ses pas dans la voie de Dieu. C'est pourquoi elle ne recherche point ce qui est trop élevé, et elle ne tâche point de pénétrer ce qui est au-dessus de ses forces; mais, comme l'Ecclésiastique lui dit, elle pense toujours à ce que Dieu lui commande, et c'est ce que le Seigneur dit à saint Pierre : *Que*

vous importe de savoir ce que je veux faire du disciple que j'aime, si je veux qu'il demeure ou qu'il ne demeure pas? Ce n'est pas de cela que vous devez vous informer, mais de connaître ma volonté et de vous y conformer. Je vous dis : *Suivez-moi;* il faut que vous me suiviez avec soumission, sans vous informer et vous embarrasser de ce que les autres deviendront. Que de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, faisant profession de dévotion, qui ont besoin de méditer sérieusement ces paroles du Seigneur à saint Pierre : *Que vous importe?* Je parle, dans cette occasion, à ceux qui n'ont point la charge de veiller sur la conduite des autres, et qui, étant personnes particulières, ne doivent avoir des yeux que pour voir leurs pas, pour prendre garde à leurs propres actions. Cependant, c'est ce qui se pratique rarement. On veut savoir pourquoi ceci et pourquoi cela? pourquoi parle-t-on à telle personne? pourquoi a-t-on pris un tel confesseur et non pas un autre? pourquoi va-t-on si souvent à confesse et qu'on y est si longtemps? pourquoi y va-t-on si rarement et qu'on y est si peu? pourquoi celui-ci communie-t-il si rarement? pourquoi cet autre communie-t-il si fréquemment? pourquoi celui-ci lit-il tels livres? pourquoi cet autre ne les lit-il pas? On veut tout savoir, on veut tout approfondir, on s'inquiète de tout, on s'embarrasse de tout; écoutez le Seigneur, qui vous dit : *Que vous importe* que cela soit de cette manière ou que cela soit d'une autre? Qu'est-ce que cela fait à votre dévotion, à votre perfection, à votre salut, que celui-ci ait une telle pratique et que celui-là en ait une autre. *Suivez-moi;* faites ce que je vous dis, sans vous mettre en peine de la voie que les autres tiennent. Dieu en a de différentes à l'égard de ses disciples; ce n'est pas à nous à nous informer pourquoi celui-là suit-il cette voie et non pas cette autre? pourquoi s'engage-t-il dans le mariage, pourquoi demeure-t-il dans le célibat? pourquoi entre-t-il en religion, pourquoi se fait-il ecclésiastique? ce ne doit point être là votre étude, mais seulement être attentif aux inspirations que Dieu vous donne et les exécuter; demander au Seigneur qu'il vous fasse connaître sa volonté, qu'il vous apprenne de quelle manière et dans quel état il veut que vous le serviez et quand vous avez connu cela, vous appliquer à faire ce qui est de votre état et à remplir parfaitement tous les devoirs de votre emploi. On se moquerait d'un peintre qui, laissant sa toile, ses couleurs et ses pinceaux, irait critiquer les souliers d'un cordonnier, les clefs et les serrures d'un serrurier, les armoires d'un menuisier; on lui dirait : Mon ami, de quoi vous embarrassez-vous? Pensez à peindre vos tableaux selon les règles de la peinture, à bien mélanger vos couleurs, et laissez aux autres le soin de leurs ouvrages. Saint Paul vous dit : *Pourquoi jugez-vous le serviteur d'un autre? S'il demeure debout ou s'il tombe, cela ne regarde que son maître.* Je vous dis de même : Pourquoi vous informez-vous si curieusement de la conduite des autres? Dieu n'est-il pas le maître? Souvenez-vous de ce qu'il a dit aux ouvriers qui murmuraient de ce que le père de famille donnait un denier à ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, et qu'eux, qui avaient travaillé depuis le matin jusqu'au soir, n'en avaient pas davantage. Il leur répond : Ne suis-je pas le maître? ne m'est-il pas permis de faire ce que je voudrai, et de donner à ceux-là autant qu'à vous? Il vous dira la même chose quand vous vous embarrasserez de ce que les uns sont dans un état, dans un emploi, dans une pratique dans lesquelles vous ne voudriez pas qu'ils fussent; le Seigneur vous dira : Je suis le maître; je veux conduire celui-là par la voie de l'affliction et de la persécution, et celui-ci par une voie plus douce et plus tranquille; je veux que celui-ci soit pauvre et celui-là riche, que celui-ci soit élevé et celui-là abaissé. Dieu a des desseins sur les hommes dans lesquels il ne veut pas que nous pénétrions, et auxquels nous ne devons pas nous opposer. L'esprit de l'homme est tel qu'il n'estime que ce qu'il pratique; il croit que sa conduite est plus juste, plus raisonnable, plus vertueuse que celle des autres; cela est cause qu'il se persuade qu'il faut qu'un chacun l'imite pour être parfait, et dans cet entêtement il condamne toutes les voies qui ne sont point conformes à celle dans laquelle il marche. Il n'y a là que de l'amour-propre, que de l'estime de soi-même, que de l'orgueil; point de dévotion, point de vertu quand on est dans de semblables sentiments; on applique toutes les réflexions de son esprit à raisonner sur ce que les autres font, comme notre évangile dit des apôtres : *Il courut sur cela un bruit parmi les frères, que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait pas dit : Il ne mourra point, mais seulement : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe?* Les paroles du Seigneur ont donné occasion à un grand nombre de sentiments sur la mort de notre saint apôtre, les uns soutenant qu'il avait été transporté dans le paradis terrestre avec Enoch et Elie, pour venir avec eux s'opposer à l'Antechrist, et mourir avec eux par ordre de cet ennemi de Dieu et de son Fils; les autres, qu'il dormait dans son tombeau, et saint Augustin rapporte cette imagination dans laquelle il ne donne en aucune façon. Saint Jean détruit lui-même ces sentiments; car dans son Apocalypse il ne parle que des deux témoins qui doivent mourir pour la vérité; s'il avait dû faire le troisième, il nous en aurait dit quelque chose, ayant parlé de lui dans les occasions où cela était nécessaire. Pour ce qui est de son sommeil dans le tombeau, saint Augustin dit qu'il n'aurait point été convenable à un disciple que le Seigneur aimait et qui s'était reposé sur son sein, d'être chargé de son corps jusqu'à la fin du monde, pendant que saint Pierre en aurait été délivré par une mort glorieuse, et qu'il aurait eu le bonheur que saint Paul souhaitait, qui con-

sistait à se voir en liberté et à vivre avec Jésus-Christ; de plus, cet apôtre n'a-t-il pas parlé assez clairement quand il explique lui-même les paroles de son bon maître, et qu'il nous assure qu'il n'a pas dit : Il ne mourra point? outre que l'Eglise en solennise la fête comme d'un saint qui est en possession de la gloire, ce qui ne peut arriver que par la mort. Il est donc certain que tous les raisonnements sur cela sont inutiles; que le Seigneur n'a parlé comme il a fait, que pour l'instruction de saint Pierre et pour la nôtre, que ce n'a point été pour nous parler ni de la vie, ni de la mort de saint Jean, mais seulement pour réprimer et pour condamner la curiosité des hommes, comme je vous ai dit, pour nous obliger à louer et à bénir Dieu dans la conduite qu'il tient à l'égard des autres; s'ils y pratiquent la vertu, remercions-en Dieu et faisons ce que nous pourrons pour les engager à persévérer; s'ils y commettent des péchés, gémissons-en, prions pour leur conversion et faisons en sorte par nos avis, si nous pouvons en donner, et par notre exemple, de les retirer du vice, et pour nous d'être fidèles à suivre Dieu dans l'observance de sa loi et dans l'exécution de toutes ses volontés. Voilà ce que le Seigneur prétend; c'est pour cela que saint Jean vous a écrit son Evangile, ses Epîtres et son Apocalypse, et qu'il vous dit : *C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable.* Notre saint apôtre et évangéliste parle de la sorte, pour donner de l'autorité à son Evangile; il avait vu, il avait entendu ce qu'il avait écrit, il était le disciple que Jésus aimait, il s'était reposé sur son sein; la sainte Vierge avait demeuré avec lui; de plus il n'avait écrit que par le mouvement du Saint-Esprit. C'est ce que saint Augustin nous dit (*loc. sup. cit.*), et ce grand docteur nous assure que cet admirable disciple ne nous aurait jamais rien dit, si Dieu ne lui avait pas inspiré, ce qu'il a fait connaître en écrivant que sur la fin de ses jours et dans une extrême vieillesse, pressé par les besoins des chrétiens qui demandaient des armes pour confondre les hérétiques, pour défendre la vérité. Ce qui nous apprend que nous ne devons rien dire ni rien faire que par l'inspiration de Dieu et que pour obéir aux mouvements du Saint-Esprit, et que pour procurer à Dieu toute la gloire que nous pourrons, et contribuer autant qu'il sera en nous au salut du prochain. Si cela se pratiquait, tous ceux qui composent des livres, tous ceux qui prêchent, tous ceux qui reprennent, qui corrigent, qui instruisent, qui donnent des avis, ne rechercheraient ni leur propre gloire, ni leur intérêt; ils diraient la vérité, ils condamneraient le vice, ils loueraient la vertu, et le témoignage qu'ils porteraient ou contre le vice, ou pour la vertu, serait un témoignage véritable. Mais par malheur, il y a peu de ces généreux disciples de saint Jean, peu qui ne parlent et qui n'écrivent que selon les mouvements et les inspirations du Saint-Esprit, peu qui ne regardent que la gloire de Dieu et le salut du prochain, et par conséquent très-peu dont le témoignage soit véritable. Je ne m'en étonne point, nous voyons beaucoup plus de corbeaux que d'aigles, c'est le symbole de notre évangéliste; il s'élève jusque dans le sein du Père éternel; il le contemple engendrant son Fils; il s'élève au-dessus de toutes les créatures pour s'attacher à celui qui est la lumière du monde. Tout ce qu'il nous dit est très-véritable, parce qu'il n'a été instruit que de celui qui est la vérité, et il ne veut point d'autre récompense que la possession de celui dont il nous a décrit les paroles et les actions; voilà notre aigle, peu lui ressemblent; la terre plaît et on se réjouit d'en posséder et d'en manger les biens; on travaille pour cela, on est content de soi quand on a réussi, et l'on n'en craint que la perte. Voilà des corbeaux qui n'aiment que ce qui est déjà corrompu, ou ce qui peut se corrompre; ces corbeaux ne disent point la vérité, ou s'ils la disent, ils la diminuent et ils l'affaiblissent si fort, qu'elle est inconnue ou inutile; de sorte qu'on ne saurait dire d'eux comme de saint Jean, que leur témoignage est véritable. Appliquons-nous à imiter ce saint apôtre, suivons Jésus-Christ, afin que nous en soyons aimés et que nous nous reposions en lui, pour apprendre tout ce que nous devons savoir pour notre sainteté, sans nous embarrasser de ce qui ne nous regarde pas; contentons-nous de savoir ce qui est de notre devoir et de nous en acquitter, afin que nous élevant jusqu'à Dieu, nous le possédions pendant toute l'éternité, c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXIV.

POUR LA FÊTE DES INNOCENTS.

(28 *décembre.*)

Ecce Angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum (*Matth.*, II, 13-18).

Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir, car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir.

Il faut que vous considériez que chaque évangéliste n'ayant pas écrit tout ce qui regardait la vie de Jésus-Christ, ne nous ayant pas fait le récit de toutes ses paroles, de toutes ses actions, dans les choses qu'ils n'ont point rapportées, ils ont uni ce qui s'est passé auparavant avec ce qu'ils disent après, comme si cela s'était fait de suite, afin de ne point interrompre le cours de leur narration. Nous voyons cela aujourd'hui dans notre évangéliste saint Matthieu; il dit qu'après que les mages furent partis, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, comme s'il ne s'était rien passé entre ce départ des mages et cette apparition de l'ange; cependant, selon saint Luc, il y a la présen-

tation du Seigneur au temple et la purification de la Vierge, dont cet évangéliste nous fait le récit, et dont saint Matthieu ne nous a point parlé. Ce ne fut donc qu'après que la mère et l'enfant eurent satisfait à la loi de Moïse, que l'ange apparut à Joseph. Considérons toutes les circonstances de la fuite du Seigneur et du massacre des Innocents, demandons les lumières du Saint-Esprit et la protection, etc.

Nous voyons dans la fête que nous solennisons aujourd'hui, et dans l'évangile que l'Eglise nous propose, et qui n'est que le récit de ce qui s'est passé dans la fuite du Seigneur et dans le massacre des Innocents, nous y voyons une conduite extraordinaire et surprenante de la Providence, soit à l'égard du Fils de Dieu, soit à l'égard de saint Joseph, soit à l'égard des jeunes enfants juifs. A l'égard du Fils de Dieu, de l'obliger de fuir, pour éviter la persécution d'Hérode; à l'égard de saint Joseph, de lui commander de se retirer en Egypte; à l'égard des petits enfants hébreux, de permettre qu'ils soient massacrés par Hérode. Dans cette conduite de Dieu il y a des instructions admirables pour nous, et nous y trouverons de quoi nous consoler et de quoi nous fortifier dans les états les plus dangereux de la vie, et dans les accidents les plus fâcheux et les plus incommodes. Nous avons donc à considérer une innocence persécutée, une obéissance aveugle, une vengeance cruelle : une innocence persécutée dans Jésus-Christ enfant, une obéissance aveugle dans la prompte soumission de saint Joseph, une vengeance cruelle dans le massacre qu'Hérode fait des petits enfants hébreux; nous trouverons cette innocence persécutée, cette obéissance aveugle, cette vengeance cruelle en expliquant les versets de mon évangile.

PREMIÈRE PARTIE.

Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Egypte et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir; car Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir. On ne saurait méditer ce verset sans être surpris de voir le Fils de Dieu réduit à fuir pour sauver sa vie, après ce que les anges ont dit de lui, après que les mages sont venus l'adorer, après toutes les merveilles qui se sont passées au moment qu'il a été présenté dans le temple. Dieu veut qu'il fuie : il pouvait anéantir Hérode et toute son armée, comme il a fait celle de Sennachérib; il pouvait lui ôter la pensée de tuer ce divin enfant; il avait mille moyens de détourner son mauvais dessein. Dieu n'exécute rien de tout cela, il ordonne à son Fils de fuir en Egypte, et cela pour établir davantage la foi de son humanité, parce, que si dès son enfance il eût fait de si grands miracles pour éviter la fureur d'Hérode, ceux qui ont dit depuis qu'il n'avait qu'une chair apparente et imaginaire l'auraient soutenu encore plus fortement. Mais il fait paraître qu'il est véritablement homme lorsqu'il fuit la persécution, et il fait lui-même ce qu'il a conseillé à ses disciples, quand il leur a dit : S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre. On le persécute dans la Judée, il fuit dans l'Egypte. Il commence à éprouver que son royaume n'est pas de ce monde, et que son Père ne lui a donné la vie que pour être exposé à toutes sortes de peines et de persécutions et finir de même. Cela n'est-il pas d'une grande instruction pour tous les chrétiens? cela ne leur dit-il pas qu'ils ne doivent point chercher de bonheur sur la terre, qu'il n'y en aura jamais pour les enfants de Dieu? que notre royaume n'est non plus de ce monde pour nous que pour Jésus-Christ notre Sauveur et notre maître? de sorte que si nous lui demandons plusieurs fois le jour d'avoir part à son royaume, c'est à celui du ciel et non point à celui de la terre, puisque la vie que nous aurons sur la terre ne doit être qu'un combat perpétuel, selon le sentiment de Job, qui en avait fait l'expérience. Mais faisons, je vous prie, cette importante réflexion : Jésus-Christ est persécuté aussitôt qu'il est né; il fuit la colère d'un prince qui le veut perdre; devons-nous nous étonner si dès que nous nous donnons à Dieu pour le servir et pour l'aimer, si dès que nous entrons dans la vie chrétienne et spirituelle, Dieu nous éprouve et permet que nous soyons persécutés; n'a-t-il pas engagé l'Ecclésiastique de nous en avertir? *Mon fils*, dit-il à chacun de nous autres, *lorsque vous entrez dans le service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez-vous à la tentation* (*Eccli.*, II, 1).

L'Ecclésiastique, dès notre entrée dans la dévotion, nous demande deux vertus qui semblent n'être que pour ceux qui sont consommés dans le service de Dieu : la justice et la crainte. La justice est d'une très-grande étendue, puisqu'elle renferme tout ce que nous devons à Dieu et à notre prochain; la crainte nous apprend à ne nous jamais appuyer sur notre justice, mais à travailler à notre salut avec ce tremblement que l'Apôtre nous conseille. L'Ecclésiastique nous en donne la raison : c'est, dit-il, que nous devons nous attendre d'être éprouvés par les tentations intérieures et par les maux extérieurs. Il faut nous préparer à cela; sans les lumières de la foi qui nous conduisent dans ce qui paraît le plus obscur, une âme aurait sujet de s'étonner de ce qu'étant dans le monde dont elle suivait les maximes, se laissant aller à ce que les sens et les passions demandaient, elle était en repos sans peine ni contradiction, et que depuis qu'elle a renoncé au monde pour vivre en véritable chrétienne, par la mortification des sens et par la modération des passions, suivant les règles de l'Evangile, elle s'est trouvée attaquée de toutes parts. Que cela ne vous surprenne point; mais apprenez que pour être serviteurs et enfants de Dieu, vous avez besoin d'être éprouvés et d'être purifiés; l'épreuve est la première chose nécessaire pour connaître si c'est de bon cœur que vous

vous donnez à Dieu, que vous renoncez à Satan et à ses pompes, au monde et à ses maximes. Ce n'est pas dans les douceurs et les consolations, ce n'est pas dans la possession de toutes les choses nécessaires pour passer agréablement la vie que cette épreuve se peut faire; car il est aisé de servir Dieu et de lui dire qu'on l'aime quand personne ne vous contrarie et ne vous persécute, et qu'on a toutes choses en abondance; mais dans cet état il est difficile de connaître si c'est Dieu qu'on aime ou les biens qui viennent de Dieu; si on sert Dieu pour lui-même ou pour les avantages qu'on en retire. Pour connaître cela Dieu permet que des hommes malins, envieux, jaloux vous persécutent, que l'on vous attaque dans votre honneur, dans votre bien, et quelquefois dans votre personne; que l'on vous fasse des injustices, qu'il vous manque une bonne partie des choses nécessaires à la vie, que de fâcheuses maladies tourmentent votre corps, que des peines, des troubles, des sécheresses, des obscurités intérieures affligent votre âme. Si dans ces maux, si parmi ces persécutions vous êtes fidèles à Dieu, si vous ne vous repentez point de vous être donnés à lui, si vous lui protestez sincèrement et de bon cœur que quand il vous donnerait la mort vous ne l'abandonneriez pas, et que quand vous sauriez qu'en vivant selon le monde vous n'auriez aucune de ces peines, et qu'outre cela vous auriez tous les plaisirs et tous les biens en abondance, vous ne vous donneriez pas à lui, on connaîtra que vous êtes serviteurs et enfants de Dieu; et pour être persuadés que je vous dis la vérité quand je vous assure qu'il faut être éprouvés dans le service de Dieu, écoutez ce que l'ange Raphaël dit à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât* (*Tob.*, XI, 13). Que ces paroles sont dignes de réflexion : *parce que vous étiez agréable à Dieu!* comme s'il disait : Parce qu'il vous regardait comme un serviteur fidèle et un enfant respectueux, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Quelle tentation? l'exil parmi des barbares et des idolâtres. Quelle tentation? le mauvais exemple de ceux de sa nation, qui renonçaient à leur religion. Quelle tentation? la pauvreté, qui est souvent cause de beaucoup de désordres. Quelle tentation? les contradictions de sa femme. Enfin, quelle tentation? l'aveuglement. En voilà de bien des sortes et de fort dures à supporter, et elles ne lui arrivent que parce qu'il est agréable à Dieu. Que les amis de Job se trompaient, lorsqu'ils voulaient lui persuader que l'affliction qu'il souffrait était une preuve de l'impiété de sa conduite! Je ne m'étonne point de ce qu'ils raisonnaient si mal : les gens attachés au monde sont fort éloignés de pouvoir comprendre cette nécessité qu'il y a d'être éprouvé lorsqu'on est agréable à Dieu; c'est qu'ils ne pensent pas que les disciples d'un homme Dieu qui a été persécuté dès qu'il a commencé de vivre, doivent s'attendre à être conformes à leur divin chef comme étant ses membres. Je dois vous dire ici, pour votre consolation et votre instruction, que c'est sur ce modèle vraiment adorable que tous les serviteurs de Dieu, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ont été formés; examinez la vie des saints patriarches, Abraham, Isaac, Jacob et Joseph; jetez les yeux sur l'histoire des saints rois comme David, vous remarquerez des épreuves continuelles; les uns ont renoncé à leur patrie et ont été disposés à sacrifier à Dieu ce qu'ils avaient de plus cher; les autres ont bien voulu lui donner leur vie lorsqu'il la leur demandait; ceux-ci ont été affligés par leur beau-père et persécutés par leur propre frère, et accablés d'afflictions par la perte qu'ils croyaient avoir faite de ceux de leurs enfants qu'ils aimaient le plus tendrement. Celui-là a été vendu par ses frères et enfermé comme un criminel dans un cachot pour n'avoir pas voulu consentir à la méchante volonté d'une maîtresse impudique; on trouvera encore, parmi ces justes, un David exposé à toutes les persécutions de Saül, qui voulait à tous moments lui ôter la vie; et ce qui est plus remarquable, c'est que le temps de l'ancienne loi, qui semblait ne proposer aux Israélites qu'une félicité temporelle, ne laisse pas de nous fournir mille exemples de justes persécutés par les méchants, Dieu le permettant ainsi pour éprouver ses serviteurs; ce qui ne suffit pas encore, quoiqu'ils se soient engagés dans le service de Dieu et qu'ils souhaitent effectivement de lui plaire. Cela n'empêche pas que leurs âmes, par l'union qu'elles ont avec leurs corps et par la nécessité dans laquelle elles se trouvent de se servir de leurs sens pour voir, pour entendre, pour parler, pour toucher, pour manger, ne contractent des taches qui les souillent, ce qui les met dans un besoin indispensable d'être purifiées; c'est pourquoi Dieu permet qu'ils soient persécutés, *parce que l'or et l'argent s'épurent par le feu*, nous dit l'Ecclésiastique, *et les hommes que Dieu met au nombre des siens s'éprouvent dans la fournaise de l'humiliation* (*Eccli.*, II, 7). Cette expression du Sage nous fait connaître que Dieu ôte comme la rouille de l'âme dans la fournaise de l'affliction, qu'il appelle humiliation; parce que si l'affliction ne nous humilie, au lieu de nous guérir et de nous purifier, elle nous rendra pires que nous n'étions. C'est pourquoi le Prophète royal nous dit dans le psaume CXVIII : *Il est avantageux pour moi que vous m'ayez humilié;* comme s'il disait : Il m'est avantageux que vous m'ayez affligé d'une manière que j'en aie été humilié. Nous devons donc nous consoler et même nous réjouir quand cela nous arrive, et en remercier le Seigneur, puisque c'est une marque qu'il nous traite comme ses favoris et même comme son propre Fils, comme Marie, comme Joseph, qui composaient la famille qui lui était la plus chère et la plus précieuse; nous montrant par là que ce ne sont pas ceux qu'il aime le plus qu'il épargne davantage, qu'il laisse agir les méchants contre les bons, comme

Hérode contre Jésus-Christ. Il pouvait briser son sceptre comme une houlette, il ne lui aurait pas plus résisté que le moindre de son peuple ; cependant il lui laisse toute sa méchante volonté, afin que nous ne murmurions pas de ce que l'innocence n'est point en sûreté dans le monde et qu'elle n'y trouve point de repos, et qu'elle n'est pas plutôt née qu'elle a des persécuteurs, quoiqu'elle n'ait offensé personne. Si vous voyez cela dans Jésus-Christ, aurez-vous sujet de vous plaindre si la même chose vous arrive? si, n'ayant dessein que de bien faire à tout le monde, vous n'en recevez que du mal, si vos bonnes intentions sont malignement interprétées, si on vous parle avec mépris ou avec menaces, lorsque votre conduite mérite des applaudissements et des louanges? Le seul exemple de Jésus-Christ nous doit apprendre que les plus grandes tribulations sont les compagnes inséparables des plus grandes vertus, et que les plus grandes consolations dont Dieu favorise les âmes de ses élus se trouvent souvent suivies de peines très-sensibles. Nous le voyons dans Marie et Joseph ; à peine ont-ils la consolation de voir le Fils de Dieu, de le porter entre leurs bras, qu'ils craignent de le perdre et qu'ils sont obligés de fuir pour aller le cacher et se cacher avec lui. Ce qui nous apprend que, dès le moment que nous serons en possession de quelque bien spirituel, le monde travaillera à nous le faire perdre, et si nous souhaitons de le conserver, nous serons obligés de nous cacher. Je vous demande si vous ne croiriez pas qu'un homme, qui aurait eu Jésus-Christ en dépôt pour le conserver, aurait été le plus impie et le plus cruel de tous les scélérats, si au lieu de le cacher, il l'avait exposé à la fureur d'Hérode pour lui donner la mort? Cette pensée fait horreur : livrer l'enfant Jésus à Hérode ! N'êtes-vous point coupables de ce crime? Quand vous vous abandonnez au péché mortel, ne livrez-vous pas ce divin Fils de Dieu à ses ennemis, à ses bourreaux? Vous le crucifiez vous-mêmes, comme vous dit l'Apôtre, vous êtes coupables de la mort de son corps et de l'épanchement de son sang. Un chrétien qui fuit l'occasion de commettre le péché, qui fuit tous les emplois dangereux pour la pureté de la conscience, toutes les compagnies scandaleuses, imite les saints parents de notre divin enfant, qui, pour le conserver en le dérobant à la cruauté d'Hérode, le vont cacher en Egypte ; faisons de même, je vous en conjure, malgré toute la malice des hommes, malgré toutes les persécutions du monde, malgré nos intérêts et nos plaisirs ; conservons Jésus-Christ, et sachons que quelque peine qu'il nous en coûte, nous gagnons toujours beaucoup quand le monde ne saurait nous enlever notre Dieu. Il ne faut pas seulement que nous travaillions à conserver la grâce et la charité dans nos cœurs, il faut encore que nous apprenions de saint Joseph et de la sainte Vierge qu'il faut que nous le conservions et que nous le fassions croître dans le cœur de tous les autres, et particulièrement de ceux dont nous devons avoir soin ; ce doit être l'application des pères et mères de faire en sorte que Jésus-Christ soit toujours dans le cœur de leurs enfants et qu'il y croisse ; les entretenant dans le désir de lui plaire, les échauffant de son amour, leur faisant connaître qu'il n'y a rien de plus délicieux que son joug, les portant à être fidèles à l'observance de la loi, leur apprenant pour cela les figures et les histoires de la sainte Ecriture, afin que leur mémoire n'étant cultivée que de choses bonnes et saintes, ils se conservent dans la pureté et l'innocence, qui seront cause que Jésus-Christ sera toujours dans leurs cœurs ; qu'ils travaillent avec tout le soin possible pour empêcher que le monde ne les corrompe, que l'on éloigne d'eux les livres, les tableaux, les personnes qui pourraient souiller leurs âmes, et que les parents sachent que leur première obligation est de faire en sorte que leurs enfants soient de vrais chrétiens. Je dis que c'est leur première obligation ; ce n'est point de leur amasser de l'argent, ce n'est point de leur acquérir de l'honneur selon le monde, ce n'est point de leur procurer des emplois et des alliances considérables, mais c'est que Jésus-Christ soit toujours avec eux. Pères et mères, n'ai-je pas raison de dire que c'est votre première obligation, puisque c'est de cela que dépend votre salut et le salut de vos enfants? puisque plusieurs parents ne seront damnés que pour avoir négligé l'éducation chrétienne de leurs enfants, les avoir élevés pour le monde, ne leur avoir donné que des sentiments de vanité ou d'intérêt, et ne leur avoir proposé que l'acquisition des honneurs et des richesses ; ce qui aura été cause que des enfants devenus tout mondains, n'auront aucune pratique de piété ni aucun sentiment de leur religion, dont ils ne sauront que le moins important et qu'ils oublieront bientôt, personne ne se mettant en peine de ce qui regarde leurs âmes. La conduite de nos saints parents, Marie et Joseph, est bien opposée à cela ; on peut dire qu'ils n'ont qu'un seul soin, qui est de conserver Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Joseph obéit à l'ange avec une soumission parfaite ; c'est la seconde partie de notre évangile et la seconde instruction que nous devons recevoir.

SECONDE PARTIE.

Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère durant la nuit et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par le Prophète fût accomplie : j'ai rappelé mon Fils de l'Egypte. L'obéissance du saint protecteur du divin enfant est admirable ; il fait ponctuellement et promptement tout ce que l'ange lui ordonne, parce qu'il sait qu'il ne parle point de lui-même, mais de la part de Dieu dont il est le ministre. Il lui dit de se lever, il se lève ; de se lever la nuit, il se lève la nuit ; de prendre l'enfant et sa mère,

il prend l'enfant et sa mère; de se retirer en Egypte, il se retire en Egypte; d'y demeurer jusqu'à ce qu'il l'avertisse d'en sortir, il y demeure jusqu'à nouvel ordre. Voilà ce qu'on appelle une obéissance aveugle et une soumission parfaite; et cette vertu doit être regardée comme le fondement du christianisme, de la vertu, de la dévotion, du salut; ayez tant de belles pratiques que vous voudrez, des prières, des méditations, des mortifications, des œuvres de miséricorde; si tout cela n'est établi sur l'obéissance, l'on n'en doit attendre que ce que l'on attendrait d'un magnifique palais bâti sur le sable, les premiers orages le renverseront. Il en sera de même de toutes ces belles actions qui ont tant d'éclat, mais qui ne sont faites et conduites que par la propre volonté, elles subsisteront peu de temps; une contradiction, une affliction, une tentation les renversera bientôt; mais quand les pratiques de piété sont fondées sur l'obéissance, toutes les tentations des démons, toutes les sollicitations des hommes, toute la malice des plus cruels ennemis ne seront jamais capables de les détruire. Jésus-Christ ne vient au monde que pour nous donner ce grand exemple d'une obéissance parfaite; sa première démarche est pour obéir à son Père. Je suis descendu du ciel, voilà sa première démarche; non point pour faire ma volonté, mais pour accomplir celle de mon Père qui m'a envoyé; dès qu'il est né, il continue cette même pratique d'obéissance, et c'est lui qui porte son nourricier à se soumettre aussi parfaitement qu'il fait, parce qu'il obéit en sa personne. Le cours de sa vie est une suite d'obéissances, et comme il n'est point venu de lui-même, il n'agit point de lui-même et il ne parle point de lui-même, il proteste qu'il n'est venu que de la part de son Père, qu'il n'agit que pour la gloire de son Père et qu'il ne dit que ce que son Père lui a ordonné de dire, jusque-là qu'il assure que sa doctrine n'est point la sienne, mais la doctrine de celui qui l'a envoyé. Il meurt comme il est né et comme il a vécu, quelque horreur qu'il ait des affronts, des outrages, des tourments et de la mort qu'on lui prépare; quelque inclination que sa chair eût d'en être déchargée, il assure son Père qu'il n'a point d'autre règle à suivre que celle de sa volonté, et qu'il ne prétend point que la sienne soit considérée; il meurt donc en se soumettant à la volonté de son Père; ce qui donne sujet à saint Paul de dire qu'*il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix*. Voilà, mes frères, votre original, dont nous voyons aujourd'hui une copie très-parfaite dans saint Joseph; j'ajoute, et dont je souhaiterais que vous fussiez tous les imitateurs; et je le souhaite avec d'autant plus de raison, qu'il faudrait que votre dévotion et votre salut me fussent indifférents, étant impossible que vous ayez jamais de la dévotion et que vous fassiez votre salut, si vou. n'avez de l'obéissance. Mais qui a une véritable dévotion? qui s'applique sérieusement à son salut? je vous dirai encore, c'est le parfait obéissant; mais qui est un parfait obéissant? celui qui se conforme au divin enfant Jésus et qui se rend l'imitateur de saint Joseph. Si vous m'interrogez encore, si vous me demandez, qui est celui-là? où se trouve-t-il? je serai fort embarrassé de vous répondre, car il y a peu de ces vrais obéissants parmi les chrétiens. Je dis de vrais et de parfaits; on ne doit point mettre de ce nombre tous ceux qui n'agissent que par humeur; ils sont chagrins et mélancoliques, ils se cachent, ils ne veulent parler à personne, et ils disent que c'est pour obéir à Dieu qui ordonne la retraite. Ils sont dans la joie, ils se montrent. ils rendent des visites, ils font des offres de service, et ils disent que c'est pour suivre les ordres de la charité, qui veut que l'on entretienne une société chrétienne les uns avec les autres. Ils sont en colère, ils parlent avec dureté, avec aigreur, et ils disent que l'Evangile veut que l'on fasse la correction à ceux qui pèchent et qu'il faut leur donner de l'horreur des moindres fautes. Ils sont satisfaits, ils ont de la douceur, ils ne font aucune réflexion sur ce que l'on dit ou ce que l'on fait de mal; et ils disent qu'il ne faut pas toujours corriger, de peur de rebuter les esprits, et qu'il y a des occasions où il ne faut pas faire semblant de voir ce qui se passe. En vérité ces personnes peuvent-elles se vanter d'obéir à la loi de Dieu, aux maximes de l'Evangile, aux règles de la piété? ou c'est une témérité, ou c'est un aveuglement que de se flatter de cela. Peut-on ne pas connaître qu'on ne se conduit que par humeur, qu'on se cache ou qu'on se montre par humeur, qu'on est aigre ou qu'on est doux par humeur? si on le connaît, peut-on se flatter que l'on ne se conduit de la manière que l'on fait, que pour obéir à Dieu? Cela fait néanmoins une grosse partie des chrétiens; ceux qui se conduisent par humeur ne sont point obéissants; je dis point absolument, car s'ils obéissent quelquefois et s'ils exécutent ce qu'on leur ordonne, c'est parce qu'ils sont d'humeur complaisante. Ils font tout ce qu'on souhaite avec agrément et complaisance; dans ce moment, il n'y a point de vertu; car dès que l'humeur change, ils ne veulent plus faire la même chose, ou s'ils la font, c'est avec chagrin et avec répugnance, et le plus tard qu'ils peuvent. Il y a une autre partie de personnes qui n'obéissent point, ce sont celles qui se conduisent par leur propre volonté, elles croient savoir mieux toutes les routes de la vie spirituelle, que les maîtres les plus savants, les plus sages et les plus éclairés. Il est inutile qu'un confesseur leur ordonne ou leur défende quelque chose, elles ont arrangé dans leur tête tout ce qu'elles ont dessein de faire pendant une semaine, pendant un mois, pendant un Avent, pendant un Carême; qui que ce soit au monde ne sera capable de les déranger; elles communieront si elles ont résolu de communier, quoiqu'on leur dise de ne point communier; et elles ne communieront point, quoiqu'on le leur ordonne, si elles ne l'ont point résolu; dé-

fendez-leur les mortifications, il faut qu'elles les fassent, cela est résolu, ces personnes n'ont point de piété, parce qu'elles n'ont point d'obéissance; vous me direz : Mais elles ne font que de bonnes actions. Ce n'est point assez que les actions soient bonnes, il faut de plus qu'elles soient bien faites; et elles ne sont point bien faites, lorsqu'elles ne sont conduites que par la propre volonté : l'obéissance n'en étant point le fondement, l'édifice n'en vaudra jamais rien. Ajoutons un troisième parti qui paraît avoir plus de dévotion et de vertu et être plus spirituel, qui cependant n'est point encore dans l'ordre des obéissants; ce sont ceux qui sont résolus d'obéir en toutes choses, excepté en un seul point pour lequel ils ont une répugnance insurmontable, et sur cela ils sont d'une opiniâtreté à rompre plutôt qu'à se soumettre; de sorte que ces personnes vous peuvent surprendre comme ces insensés que l'on entretient longtemps et l'on n'y reconnaît que de la sagesse et du bon sens, parce que l'on n'a point approché du sujet de leur folie; mais dès qu'on parle de cela, vous voyez aussitôt leur extravagance. Nous avons un bon nombre de chrétiens de l'un et l'autre sexe qui leur ressemblent : vous serez trois mois à les conduire sans reconnaître qu'ils aient aucune répugnance, on se persuaderait même qu'ils ne sont point capables de vous résister; c'est que vous n'avez point encore approché du point de leur répugnance; mais dès qu'il arrivera que vous leur commanderez ce qu'ils ne sont point résolus à faire, ou que vous leur défendrez ce qu'ils veulent absolument exécuter, vous connaîtrez leur désobéissance, car ils vous résisteront avec toute la fermeté dont ils sont capables; et par conséquent ils ne sont point obéissants, parce que pour l'être il faut être disposé de faire tout ce que l'on vous ordonne, qui vous peut être avantageux pour votre profit spirituel. J'ajoute une quatrième espèce de désobéissants : ce sont ceux qui font effectivement ce qu'on leur ordonne, et qui s'abstiennent de ce qu'on leur défend; mais ce n'est point dans le temps qu'on leur ordonne, il faut qu'ils disent auparavant toutes leurs raisons, qu'ils témoignent leurs répugnances, qu'ils sachent pourquoi on leur commande ou pourquoi on leur défend telle chose; pourquoi plutôt à eux qu'à d'autres? Il faut qu'ils fassent encore cela auparavant, qu'ils achèvent encore tel ouvrage, qu'ils aillent encore en un tel endroit; et après toutes ces remises ils obéissent. Cela ne plaît point à Dieu, puisqu'ils sont désobéissants, non pas à l'égard de la chose commandée ou défendue, puisqu'ils la font ou qu'ils s'en abstiennent; mais à l'égard du temps dans lequel la chose est commandée ou défendue. Mettons encore une cinquième classe de désobéissants et ce sera la dernière : ce sont ceux qui obéissent dans le temps, mais c'est avec chagrin, avec dépit, avec murmure, et contre celui qui commande et contre la chose commandée; et le murmure ne cesse point tant que l'occupation qu'on leur a donnée dure. Ces chrétiens doivent être regardés comme des galériens qui ne rament que dans la crainte des coups; ce sont des âmes basses et mercenaires, qui ne se conduisent que par une crainte servile; rien n'est plus opposé à Dieu, qui aime ceux qui le servent avec joie, et qui se font un plaisir de lui sacrifier leur volonté. Nous voyons dans l'obéissance de saint Joseph la condamnation de tous ces désobéissants : des premiers qui n'obéissent que par humeur. Joseph se lève au milieu de la nuit, sans avoir été préparé auparavant; il va avec une femme fort jeune et un enfant nouveau-né dans un pays inconnu, il n'y avait rien là qui pût satisfaire son humeur et c'est comme il faut obéir. Vous êtes dans la mélancolie, on vous commande de paraître en public pour y faire ce qui est de votre devoir : paraissez-y; vous êtes dans la joie, on vous ordonne de demeurer dans la retraite, pour vous préparer à vous acquitter de vos obligations : demeurez-y; vous êtes émus, il faut parler avec douceur et complaisance : parlez. Vous êtes dans une disposition de douceur, on vous oblige de faire la correction avec fermeté, avec sévérité : faites-la; c'est ce qu'on appelle une solide vertu. Saint Joseph condamne ceux qui se conduisent par leur propre volonté, qui sont les seconds désobéissants; puisqu'il ne forme point de lui-même le dessein de se retirer, quand même il aurait su quelque chose de la mauvaise volonté d'Hérode contre l'enfant. Il ne choisit point de lui-même l'Egypte pour le lieu de sa retraite, ce n'est point de lui-même qu'il demeure dans ce pays un certain espace de temps et qu'il en sort pour revenir. Il exécute dans toutes ces circonstances la volonté de Dieu, qui lui est manifestée par l'ange; cela ne condamne-t-il pas tous ceux qui se veulent conduire eux-mêmes, et ce saint conducteur du divin enfant ne nous apprend-il pas que nous ne devons jamais faire notre propre volonté, soit le jour, soit la nuit, soit pour aller, soit pour revenir, soit pour les sacrements, soit pour les mortifications, soit pour toutes les pratiques de piété? Ne faites que ce que votre ange vous dira de la part de Dieu; quel est cet ange? votre pasteur; voilà votre premier ange que Dieu a établi pour vous conduire; votre confesseur, votre directeur connu et approuvé de votre premier ange, c'est encore l'ange de Dieu pour vous; votre prédicateur choisi, envoyé de la part de votre premier ange, c'est l'ange de Dieu pour vous. Faites ce que ces anges vous disent de la part de Dieu, obéissez à leur voix, abstenez-vous de ce qu'ils vous défendent, soumettez-vous à ce qu'ils vous ordonnent, mais en toutes choses. Saint Joseph vous en donne l'exemple, condamnant ceux qui sont résolus de ne point obéir en un certain point; cependant il n'y a pas une circonstance de tout ce que l'ange lui ordonne qu'il n'exécute fidèlement. Il se lève au milieu de la nuit, il prend l'enfant et sa mère, il s'en va en Egypte il y demeure jusqu'à ce que l'ange

lui dise de revenir; pour vous dire que la parfaite obéissance consiste à faire tout ce que l'on vous commande, et à être disposé de faire tout ce que l'on vous commandera, et de plus à obéir dans une occasion particulière, selon toutes les circonstances du commandement que l'on vous fait, et même exécuter cela avec promptitude; c'est la quatrième perfection de l'obéissance de saint Joseph. L'ange lui apparaît en songe, et dès la même nuit il se lève et il obéit; ne pouvait-il pas raisonner et dire : L'ange qui m'a donné la nouvelle de la naissance de cet enfant m'a ordonné de l'appeler Jésus, m'assurant qu'on lui donnait ce nom, parce qu'il devait être le sauveur de son peuple. Cependant à peine est-il né, qu'il faut s'enfuir la nuit et se retirer en Egypte, pour le sauver lui-même de la fureur d'Hérode. Ces raisonnements pouvaient entrer dans l'esprit d'un homme qui n'aurait point été éclairé des lumières de la foi. Saint Joseph a une soumission qui ne lui permet point de faire ces réflexions, pour dire aux chrétiens que lorsqu'il est question d'obéir à Dieu, il ne faut point de retardement. Mais savez-vous ce qui contribue à la promptitude de l'obéissance de ce saint? c'est sa pauvreté; ils avaient si peu de hardes, que tout fût bientôt ramassé; ajoutez qu'ils ne se mettent point en peine de se charger de provisions, se confiant à la Providence qui aurait soin d'eux pendant leur voyage, et qui leur ferait trouver ce qui leur serait nécessaire. Selon ces pensées nous pouvons dire que les causes pour lesquelles les chrétiens retardent continuellement d'obéir à Dieu dans tout ce qu'il leur commande pour leur perfection, et dans tout ce qu'il commande à ses anges et à ses ministres de leur ordonner, c'est qu'ils sont tellement chargés des biens du monde, ils y sont si fortement attachés, ils croient en avoir si grand besoin, qu'ils ne sont jamais prêts à obéir à Dieu, et à ceux qui leur parlent de sa part; et s'ils le font c'est avec chagrin, se plaignant que les fardeaux qu'on leur impose, sont trop pesants; au contraire de saint Joseph et de son aimable épouse, c'est avec joie qu'ils obéissent à la voix de l'ange qui leur parle de la part de Dieu. Nous devons aussi être persuadés que le divin enfant avait un grand contentement d'aller dans un pays où il allait jeter, pour ainsi dire, les premières semences de l'Evangile. L'Egypte a eu cet avantage, qu'elle a servi de retraite aux saints patriarches; c'est là où Jacob et ses enfants vont habiter, pour y trouver de quoi vivre pendant une famine qui désolait toute la terre; c'est là où le sauveur des patriarches se retire, quand Hérode le cherche pour le faire mourir; c'est là aussi où l'on a vu des peuples de martyrs et de vierges, où les villes et les campagnes ont été remplies de soldats de Jésus-Christ, où les déserts ont été peuplés de saints solitaires, où les apôtres avaient un si grand nombre de disciples, où l'Evangile était suivi avec tant de fidélité, où la loi de Dieu était observée avec tant d'exactitude; c'était dans l'Egypte où les plus orgueilleux devenaient humbles, où les plus riches se faisaient pauvres, où les plus sensuels étaient mortifiés; enfin c'était dans l'Egypte, où les pécheurs devenaient des saints par les pénitences austères qu'ils faisaient. Mais le Seigneur n'a pas toujours été dans l'Egypte, il l'a quittée; nous voyons aussi que la foi et la vraie religion ne s'y trouvent plus. Prenons garde que ce même malheur ne nous arrive, que le divin Fils de Dieu ne nous abandonne; recevons-le quand il vient chez nous, conservons-le avec soin, soumettons-nous à sa divine volonté, obéissons à sa loi; mais obéissons par vertu, obéissons dans tout ce qu'il nous ordonne promptement et joyeusement, afin que cela l'engage à demeurer continuellement avec nous, afin qu'il nous défende contre la malice de nos ennemis, ou du moins qu'il tourne à notre avantage le mal qu'ils nous pourraient faire. C'est ce qui arrive à nos saints innocents. Hérode se laisse aller à une furieuse colère, il se venge d'une manière cruelle, mais cela est avantageux à ces petites créatures; c'est le sujet de la dernière partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Alors Hérode voyant que les mages s'étaient moqués de lui, entra en une extrême colère, et ayant envoyé des gens armés, il fit tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et en tout le pays d'alentour, âgés de deux ans et au-dessous, selon le temps qu'il avait appris des mages, s'en étant enquis très-exactement. La colère est par elle-même la plus violente et la plus dangereuse de toutes les passions; c'est une bête féroce qui ne connaît ni parents, ni alliés, ni voisins, qui ne peut être retenue ni par la crainte des peines, ni par l'espérance des récompenses, parce qu'elle ne respecte ni les lois humaines, ni les lois divines. Mais quand cette colère se trouve dans un homme puissant, qui a de l'autorité pour se faire obéir dans les choses les plus injustes; c'est pour lors qu'elle est capable de faire couler des ruisseaux de sang et de mettre le feu partout. Cela se voit dans Hérode, et cela se remarque dans tous ceux qui se laissent transporter à la colère; ce qui fait dire au Sage dans ses Proverbes : *Qui sera capable de soutenir l'impétuosité d'un esprit irrité?* (*Prov.*, XVIII, 14.) Je vous avoue que cela est très-difficile, que ceux qui sont obligés de vivre avec des personnes colères et emportées, sont extrêmement à plaindre; ils sont toujours comme sur la mer : s'ils ont quelques moments de calme, ils sont dans une crainte perpétuelle de l'orage, et souvent ils voient la tempête s'exciter pour des sujets qui ne devaient jamais la faire naître. Mais si l'on est malheureux d'être soumis à des hommes colères, ils le sont encore beaucoup plus eux-mêmes d'être les esclaves d'une passion si furieuse, qui leur enlève les trois plus grands biens, la paix de leur cœur, la paix avec leur prochain, la paix avec Dieu. La mer n'attaque les navires et ne les met en danger de faire

naufrage qu'après s'être troublée elle-même; le colère se trouble, se tourmente, se déchire avant que d'attaquer les autres; ce qui oblige le saint homme Job de vous dire : *Ne permettez point que la colère vous surmonte jusque-là que de vous porter à opprimer quelqu'un* (*Job*, XXXVI, 18). Pourquoi vous donne-t-il cet avis, sinon parce que celui qui étant emporté de colère opprime quelqu'un, fait une injustice? Il agit contre la raison, il n'est donc plus un homme parfait, il devient semblable à la brute. C'est pourquoi le Sage vous dit : *Ne soyez point comme un lion dans votre maison, renversant vos domestiques, opprimant ceux qui sont à vous* (*Prov.*, XXX, 13). Y a-t-il rien de plus honteux que d'être la bête féroce de sa maison et par conséquent n'être jamais en paix avec personne, la discorde étant la fille de la colère? Et il est très-difficile que la paix soit dans une maison dont le maître ou la maîtresse, dont le père ou la mère sont sujets à se laisser transporter à la colère. Mais il est impossible que l'on soit en paix avec Dieu, qui ne reçoit pour ses enfants que des cœurs pacifiques, et qui veut que nous apprenions de lui qu'il est doux et humble de cœur. Cependant Hérode a un grand nombre de disciples, car il n'y a rien de plus fréquent que des hommes et des femmes esclaves de la colère. Mais que produit la colère d'Hérode? Il envoie des gens armés avec ordre de tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient dans Bethléem et en tout le pays d'alentour. Pourrait-on s'imaginer qu'une colère pût aller si loin, de faire massacrer tant de milliers d'enfants pour ôter la vie à un seul, dont la naissance cause de l'inquiétude? L'ambition dans un homme colère est capable de tout. Ce crime d'Hérode fait horreur, on ne prononce le nom de ce tyran qu'avec peine, on ne pourrait point dire une injure plus outrageante à un homme que de l'appeler un Hérode : sa mémoire sera en exécration jusqu'à la fin du monde. Cependant que d'Hérodes parmi les chrétiens, parmi des chrétiens qui paraissent doux et modérés, qui passent pour gens d'honneur, et qui cependant sont coupables du crime d'Hérode, et qui comme lui font périr les innocents. Je ne m'exprime pas bien, ces chrétiens dont je parle sont plus criminels qu'Hérode; le crime qu'ils commettent est plus énorme que celui de ce tyran. Qu'a fait ce prince colère, cruel, ambitieux? Il a fait mourir les corps des innocents, il leur a fait perdre une vie qu'ils n'avaient reçue que pour la perdre. Hérode est de ceux que le Seigneur nous dit, dans l'Evangile, de ne pas craindre, parce que toute leur puissance se termine à faire mourir les corps, et après cela ils ne peuvent rien faire davantage, parce qu'ils n'ont aucun pouvoir sur les âmes. Ceux qui font périr les âmes sont donc plus à craindre que le tyran Hérode : ils sont plus criminels, parce qu'ils font mourir Jésus-Christ dans le cœur de ces innocents; et ce sont tous ceux qui leur sont occasion de chute et de scandale, tous ceux qui leur font perdre leur simplicité, leur dévotion et leur innocence, qui par leurs paroles et leurs exemples leur apprennent à pécher et les engagent à pécher. Que d'Hérodes parmi les pères et mères, qui ont élevé leurs garçons et leurs filles dans le luxe et la vanité, dans l'esprit du monde, et qui par ce moyen leur ont fait perdre leur innocence et ont donné la mort à leurs âmes! Que d'Hérodes parmi les serviteurs et les servantes, qui apprennent aux enfants de l'un et de l'autre sexe à commettre le péché! Enfin que d'Hérodes répandus parmi les chrétiens dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les emplois, s'en trouvant partout qui engagent les jeunes personnes à pécher! J'ai dit qu'ils étaient beaucoup plus criminels, plus haïs de Dieu, et qu'ils devaient être plus en exécration au monde qu'Hérode. Ce tyran n'a pas réussi dans son malheureux dessein de faire mourir Jésus-Christ : mais ces malheureux chrétiens ne réussissent que trop à faire mourir Jésus-Christ dans le cœur de ces innocents; Hérode donnant la mort à ces enfants contribue à leur gloire, il assure leur salut, il les délivre de tous les malheurs auxquels la vie des hommes est sujette, et de la fâcheuse incertitude dans laquelle nous sommes tous de ce qui nous arrivera après notre mort; et de cette sorte la cruauté d'Hérode est très-avantageuse aux petits enfants hébreux. La Providence est admirable d'avoir permis qu'ils trouvassent un persécuteur en entrant dans le monde, afin d'assurer leur bonheur en sortant de ce même monde. Que la sagesse de Dieu est admirable! que la Providence des hommes est aveugle! Hérode croit avoir trouvé un moyen immanquable de faire périr l'enfant nouveau-né dont les mages lui ont parlé; il n'en vient point à bout et il sauve tous ceux qu'il veut faire mourir. C'est ainsi que les méchants servent souvent à la gloire et à la félicité de ceux qu'ils veulent opprimer. Il n'en est pas de même de ceux qui détournent les enfants de la vertu et qui les portent au libertinage, au jeu et à la débauche : ils contribuent à la honte des parents de ces enfants, à leur confusion, et sont ordinairement la cause de leur damnation éternelle. Nous en voyons beaucoup qui, ayant été débauchés par d'autres dans leur plus grande jeunesse, ont persévéré toute leur vie dans la débauche, et sont morts comme ils avaient vécu; et nous en voyons peu qui se remettent parfaitement dans leur devoir, qui renoncent absolument à toutes les méchantes maximes dont leurs esprits ont été empoisonnés dans leur jeunesse. Et vous, misérables empoisonneurs des cœurs et des âmes des enfants, si les hommes n'ont point établi de chambre de justice pour faire votre procès, et vous condamner au feu que vous avez mérité, Dieu en a déjà établi une dont les flammes ne s'éteindront jamais; misérables empoisonneurs, je parle à vous, femmes, filles, hommes, garçons; je parle à vous qui débauchez, qui corrompez le cœur, l'esprit des jeunes gens; il vaudrait mieux pour vous

que les hommes vous eussent condamnés au feu, ou, selon l'Evangile, qu'ils vous eussent jetés dans la mer, dans la rivière, une meule de moulin à votre cou, que de tomber entre les mains d'un Dieu vivant. Ce sera pour lors que vous connaîtrez combien il est horrible d'être exposé à la vengeance de Dieu, et avec quelles rigueurs Dieu punira ceux qui ont fait mourir Jésus-Christ dans le cœur des enfants, ceux qui ont fait périr les âmes des jeunes gens. Mais pourquoi les hommes ne les puniront-ils pas? Pourquoi souffrira-t-on ces chansons qui se chantent et qui se débitent au coin des rues, qui sont pleines d'ordures et qui sont des poisons pour des enfants, et particulièrement pour ceux qui, étant mal élevés, en sont encore plus disposés à la débauche? Pourquoi les magistrats, les commissaires ne les feront-ils pas brûler, et ne puniront-ils pas ceux qui les chantent et qui les débitent? Pourquoi ne feront-ils pas la même chose de toutes ces vilaines images que l'on étale les fêtes et dimanches, ne sont-ce pas des poisons? Pourquoi souffre-t-on tant de lieux de débauche? On a trop de complaisance pour ces empoisonneurs, parce qu'ils n'empoisonnent que les âmes, parce qu'ils ne font perdre que la vie spirituelle et la vie éternelle; et c'est pour cela qu'il faudrait les traiter avec plus de rigueur; tout ce que les gens de bien peuvent faire, c'est de gémir, c'est de pleurer conformément à ce qui est sur la fin de notre évangile: *Ce fut alors qu'on vit accomplir ce qui avait été dit par le prophète Jérémie; un grand bruit a été entendu dans Rama, on y a ouï des plaintes et des cris lamentables; Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point recevoir de consolation de leur perte.* Ces paroles nous font connaître que, s'il n'arrive rien dans tous les accidents de la vie que par l'ordre de Dieu, les pères et mères ne doivent point s'affliger, se désoler comme ils font quelquefois à la mort de leurs enfants; au contraire ils doivent s'en consoler et en remercier Dieu, qui a fait une très-grande grâce à leurs enfants, que de les prendre avant que la malice du monde et de la nature ne pervertît leur entendement. Ce n'est donc point pour un semblable sujet qu'il faut pousser des soupirs et répandre des larmes; c'est pour la mort spirituelle des enfants, c'est pour les péchés qu'ils commettent, c'est lorsqu'ils suivent les dangereuses maximes du monde et qu'ils s'abandonnent au libertinage; c'est pour lors qu'il faut s'affliger et suivre l'avis que nous donne le prophète Jérémie: *Fille de mon peuple, revêtez-vous d'un cilice et couvrez votre tête de cendre, pleurez aussi amèrement que pleure une mère qui a perdu son fils unique* (*Jerem.*, VI, 26). C'est l'état dans lequel l'Eglise se trouve: elle gémit de voir la mort d'un si grand nombre de ses enfants, il semble qu'elle ne voie partout que carnage et que sang répandu; et cela lui paraît d'autant plus funeste, que c'est le meurtre et le carnage des âmes qui la font pleurer; et ce qui l'oblige de pousser des cris si aigus et si perçants, c'est que plusieurs de ceux qui devraient la consoler sont les auteurs de ses maux. Ah! mon Dieu, quelle douleur pour l'Eglise, quelle horreur pour Jésus-Christ son époux, quand ils voient que ceux qui devraient, par leurs exemples, par leurs paroles et par leurs biens, contribuer à la vie spirituelle des chrétiens, contribuent à leur mort en les scandalisant et en les corrompant! Ne soyons pas de ce malheureux nombre, ne devenons pas les complices d'Hérode et les persécuteurs du Fils de Dieu; souffrons que les autres nous persécutent, et souffrons avec joie, avec patience et avec soumission aux ordres de Dieu; obéissons à sa voix, faisant exactement et promptement tout ce qu'il nous ordonne par ses inspirations intérieures et par la voix de ses ministres qui sont ses anges. Donnons bon exemple à tous les enfants de l'Eglise; travaillons à conserver Jésus-Christ dans leurs cœurs, s'il y est, ou tâchons de l'y mettre et de l'y faire entrer, s'il n'y est pas. Prions, gémissons, pleurons pour les pécheurs, ne nous oublions pas nous-mêmes; que Jésus-Christ soit toujours dans nos cœurs, qu'il y vive, qu'il y croisse jusqu'à ce que nous soyons dignes de le posséder pendant une heureuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXV.

POUR LA FÊTE DE SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

(29 *décembre.*)

Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur, etc. (*Hebr.*, V, 1-4).

Tout pontife étant pris d'entre les hommes est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés.

Nous trouvons dans ces quatre versets un fidèle portrait d'un saint évêque, et par conséquent c'est avec juste raison que l'Eglise les applique à saint Thomas, archevêque de Cantorbéry et martyr. Il a fait connaître pendant toute sa vie qu'il était un fidèle serviteur de Dieu, un enfant de l'Eglise, très-soumis aux ordres de sa mère; un sujet très-zélé de la gloire de son roi et pour le bien des peuples; un pontife saint, innocent et sans aucune de ces taches dont l'ambition ou la cupidité souillent ordinairement l'âme des plus grands hommes. Mais quelque soin que les plus saints et les plus savants aient pris pour établir une union parfaite entre le sacerdoce et la royauté, il leur arrive souvent de se brouiller ensemble, parce que leurs intérêts sont quelquefois opposés. C'est dans de semblables occasions où l'on connaît la vérité de la parole du Seigneur, qui nous dit que personne ne saurait servir deux maîtres, suivre exactement la règle et la discipline de l'Eglise, entrer dans les desseins et consentir aux entreprises d'un roi. Il est souvent difficile d'accommoder ces deux choses: c'est l'embarras où notre saint Thomas s'est trouvé: il aimait son roi, il était plein des reconnaissances qu'il avait à

toutes ses bontés, dont il avait eu beaucoup de marques; mais il aimait encore davantage son Dieu, et il savait qu'il lui avait des obligations infinies; c'est pourquoi il ne balance point sur le parti qu'il doit prendre. Il conclut avec saint Pierre qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et il aime mieux paraître un bon pontife qu'un sage politique. Notre saint s'est donc parfaitement acquitté de toutes les obligations d'un parfait pontife, il a offert des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes, il a eu de justes compassions pour tous ceux qui s'abandonnaient au péché. Mais pour rendre ces sacrifices agréables à Dieu et pour avoir une vraie compassion de son prochain, il a été choisi de Dieu. Voilà les règles que saint Paul prescrit aux pontifes, et que le saint archevêque de Cantorbéry a suivi très-exactement, ayant offert des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes, ayant eu de justes compassions des hommes qui s'égaraient, ayant été choisi de Dieu pour offrir de dignes sacrifices et avoir une vraie compassion. Ce sont les éloges du glorieux martyr saint Thomas, comme nous verrons en vous expliquant les trois parties de notre épître. Demandons à Dieu les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout pontife étant pris d'entre les hommes. L'Apôtre nous ayant fait connaître que Jésus-Christ, Sauveur des hommes, était infiniment au-dessus des hommes les plus considérables et les plus parfaits, et au-dessus des anges mêmes, il nous le fait voir ensuite au-dessus de tous les pontifes, puisque son sacerdoce est éternel, et qu'il n'a pas une de toutes les faiblesses qui sont inséparables des autres pontifes; de sorte qu'il est tel que par lui nous pouvons approcher du trône de la miséricorde de Dieu avec une pleine confiance, comme il a été dit ci-dessus, ayant en lui toutes les qualités que la loi demande en un pontife, mais en un degré et en une manière sans comparaison plus éminente, puisque le pontificat de la loi n'était qu'une faible figure du souverain pontificat de Jésus-Christ. Nous ne saurions donc bien entendre les paroles de saint Paul, si nous n'entrons dans son esprit, et si nous ne sommes persuadés qu'il n'a pas d'autre intention dans cette épître, que de montrer aux Juifs l'excellence de la nouvelle alliance par dessus l'ancienne, et ne le pouvant faire, leur montrant extérieurement des temples, des cérémonies, des prêtres magnifiquement ornés, parce que pour lors tout était spirituel dans l'Eglise, n'ayant pas encore eu le temps d'établir le culte extérieur dans cette magnificence où il a paru depuis. Il s'applique donc à leur faire comprendre que les chrétiens ont beaucoup plus invisiblement dans l'Eglise que les Juifs n'avaient visiblement dans leurs cérémonies légales. Il commence par la dignité de Pontife, qui est la chose la plus considérable et la plus importante de la religion, et il fait voir l'avantage que nous possédons d'avoir Jésus-Christ pour grand prêtre, qui avait en éminence et dans le souverain degré tout ce qu'avaient les grands prêtres de l'ancienne loi. Mais nous pouvons dire que saint Paul avait encore une autre vue, qui était de faire voir aux pontifes de la loi nouvelle quelles étaient leurs obligations et les sentiments qu'ils devaient avoir d'eux-mêmes; c'est pourquoi en disant : *Tout pontife étant pris d'entre les hommes*, il leur enseigne trois vérités : la première, que Jésus-Christ notre souverain prêtre n'est pas seulement Dieu, qu'il est homme; et il était nécessaire, pour être notre médiateur, qu'il fût Dieu et homme. Il est donc pris d'entre les hommes, afin que nous eussions un homme semblable à nous, à qui nous pussions avoir recours dans tous nos besoins; et cela est conforme à la parole de Dieu publiée par Moïse dans le Deutéronome : *Vous établirez celui que le Seigneur votre Dieu aura choisi d'entre vos frères; vous ne pourrez prendre pour roi un homme d'une autre nation et qui ne soit point votre frère* (*Deuter.*, XVII, 15). Ces paroles sont des preuves de la bonté de Dieu pour les Israélites, qui s'en étaient rendus indignes et qui avaient mérité d'en être abandonnés et rejetés, pour avoir demandé un roi qui les gouvernât comme les autres nations en étaient gouvernés, et par conséquent n'avaient plus voulu que Dieu régnât sur eux. Cependant il veut bien lui-même leur choisir ce roi, et la défense qu'il leur fait de n'en pas prendre un d'une autre nation et qui ne fût pas leur frère, était encore un effet de sa miséricorde pour ce peuple; puisqu'un prince qui serait choisi du milieu d'entre eux ne pourrait pas oublier sitôt ce qu'il leur devait comme à ses frères, au lieu qu'un prince étranger se porterait plus facilement à les traiter avec dureté; et d'ailleurs il leur était d'une extrême conséquence que leur roi ne suivît pas des dieux étrangers, puisque la religion des princes est suivie ordinairement des peuples.

Les paroles de Moïse étaient une figure du Messie qui venait au monde pour être un roi souverain et un prêtre éternel. Il était né au milieu des Juifs, dont il était le frère selon la chair, étant fils de Marie qui était de la tribu de Juda et de la famille de David. Il a toujours suivi leur religion, protestant qu'il n'était pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir. Les apôtres qui ont été les premiers prêtres de la loi nouvelle ont aussi été choisis du milieu des Juifs, selon la promesse que Dieu en avait faite à son Eglise par son prophète Osée, où, après lui avoir reproché ses infidélités, ses perfidies et tous ses désordres, il lui promet néanmoins de l'attirer doucement à lui, et pour l'aider à revenir, il lui dit : *Je lui donnerai des vignerons du même lieu* (*Osee*, II, 15). Les apôtres étaient de la Judée, et ils avaient été choisis du Seigneur pour la cultiver, comme étant la vigne spirituelle du Sei-

gneur. Disons aussi que la Providence a permis que saint Thomas fût choisi par son roi pour être le premier archevêque d'Angleterre, et pour être de ces vignerons expérimentés qui savent si parfaitement cultiver la vigne qu'on leur a confiée, qu'ils lui font porter de bons fruits, malgré ce qu'ils peuvent y trouver d'oppositions. Ne croyez pas que ce soit sans de justes et de très-fortes raisons que Dieu ait dit à son Eglise qu'il lui donnerait des vignerons du même lieu : dès le moment qu'il regarde son Eglise comme une vigne, toutes les bonnes œuvres de ses enfants comme des fruits, et les ministres destinés à instruire, à corriger, à planter et à arracher, enfin à faire tout ce qui est nécessaire pour engager les âmes qui sont sous leur conduite, à faire toutes sortes de bonnes œuvres, et que pour cela il les appelle des vignerons. L'expérience nous fait assez connaître que les vignes des différentes provinces ne se cultivent pas de la même manière, et les vignerons qui les cultivent ont des pratiques différentes, et si ceux d'une province voulaient imiter ceux d'une autre, souvent leur vigne ne porterait pas de fruit; c'est pourquoi les vignerons du même lieu sont plus propres que des étrangers.

Disons la même chose des différentes nations qui composent l'Eglise que le Seigneur appelle sa vigne; elles ne se conduisent pas toutes de la même manière, leurs génies et leurs goûts sont différents, il faut connaître ce qui est propre à les rebuter, à les éloigner, ou ce qui peut les gagner et les attirer. C'est pourquoi les vignerons du même lieu font souvent plus de fruit que les étrangers, pourvu qu'ils aient les qualités propres pour être un bon pontife; c'est la seconde vérité que saint Paul nous veut apprendre, quand il dit que tout pontife est pris d'entre les hommes.

Il est pris, c'est-à-dire il est choisi d'entre les hommes ; c'est la première et la principale obligation de ceux qui ont droit de présenter pour tels ou tels bénéfices, de choisir ceux qui sont les plus propres à remplir dignement les bénéfices dont ils sont les patrons, sans consulter ni la chair, ni le sang, sans écouter les recommandations et les sollicitations des puissants, sans se laisser aller ni à la crainte, ni à l'espérance; et ce n'est que la science, la vertu, les bonnes qualités qui doivent déterminer à prendre plutôt celui-là qu'un autre, après avoir demandé à Dieu les lumières nécessaires pour connaître, entre plusieurs sur qui l'on jette les yeux, celui qui est le plus propre à ce bénéfice que l'on doit remplir. Demandez à Samuel pourquoi il choisit Saül et ensuite David pour être le roi de son peuple, il vous répondra qu'il n'a suivi dans ces deux élections que ce que l'Esprit de Dieu lui a suggéré. C'est pourquoi il dit à Saül : *C'est le Seigneur qui par cette onction vous sacre pour prince sur son héritage* (I *Reg.* X, 1); et ensuite voulant justifier son choix, *il dit à tout le peuple : Vous voyez quel est celui que le Seigneur a choisi, et qu'il n'y en a point dans tout le peuple qui lui soit semblable* (*Ibid.*, 24). Ce sont des paroles que l'Eglise applique à tous les saints évêques; car celui qui gouverne les autres devrait exceller au-dessus de tous et tenir le même rang parmi ceux qu'il gouverne, que tient la tête dans les membres de notre corps. Vous savez aussi que le divin Pasteur de nos âmes, voulant laisser saint Pierre pour être son vicaire sur la terre et l'établir le chef visible de son Eglise, lui demande auparavant par trois fois : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-là?* pour nous dire que ceux qui sont pris d'entre les hommes pour conduire et pour gouverner les hommes, doivent avoir plus de foi et plus de charité que ceux dont ils sont établis les pasteurs. Henri, roi d'Angleterre, n'avait rien à se reprocher dans le choix qu'il avait fait de saint Thomas pour être le pasteur de l'Eglise de Cantorbéry ; il lui aurait été très-avantageux et très-glorieux de ne s'en être jamais repenti ; il trouva dans le saint qu'il avait choisi autant de zèle pour la discipline de l'Eglise, autant de fermeté pour en soutenir tous les droits, autant de désintéressement pour renoncer à sa patrie, à ses biens, à sa propre vie, que le grand Théodose en trouva dans saint Ambroise. Mais ce roi n'eut pas autant de respect pour l'héroïque vertu de l'archevêque de Cantorbéry que ce pieux empereur en eut pour les oppositions de l'archevêque de Milan ; ces deux prélats ne manquaient pas d'humilité, ils savaient l'un et l'autre qu'ils avaient été pris d'entre les hommes. C'est la troisième vérité que saint Paul veut apprendre à tous les pontifes, quand il leur fait souvenir qu'ils n'ont pas été choisis parmi les anges, mais qu'ils ont été pris d'entre les hommes.

Qu'un prêtre, qu'un pasteur, qu'un pontife se souvienne toujours qu'il est homme, et par conséquent pécheur, comme ceux sur la tête desquels il se trouve établi ; que sa dignité ne change point sa nature ; qu'il n'est devenu ni un ange, ni encore moins un Dieu, ayant été placé sur un siége au-dessus de tous ceux dont il a été établi le supérieur et le pasteur, et qu'il est toujours demeuré homme comme ceux d'entre lesquels il a été choisi. Cette pensée n'est jamais sortie du cœur et de l'esprit de notre saint pasteur, il s'est abaissé à proportion que Dieu a permis qu'il ait été élevé, parce qu'il savait que ce n'était point pour lui qu'il avait été choisi pour être le pasteur de l'Eglise de Cantorbéry, mais pour ceux dont il était devenu l'archevêque; c'est ce que saint Paul apprend à tous les pontifes, quand il leur dit que celui qui est élevé dans cette dignité *est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu.*

Un pasteur n'est donc point pasteur pour lui, un évêque, un pape n'est point évêque, n'est point pape pour lui ; ce n'est point pour acquérir plus d'honneur devant les hommes, ni pour amasser des richesses; ce n'est ni pour élever, ni pour enrichir ses parents,

mais pour rendre aux hommes les services qui leur sont nécessaires. C'est ce que saint Paul dit aux Corinthiens : *Nous ne prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ comme Notre-Seigneur; et pour nous, nous ne nous regardons que comme vos serviteurs par Jésus-Christ* (II *Cor.*, IV, 5). Il serait nécessaire que tous les pasteurs fissent souvent réflexion sur les paroles de l'Apôtre et qu'elles fussent bien imprimées dans leur cœur; ils ne donneraient ni leur temps, ni leurs soins, ni leurs affections à s'élever et à s'enrichir, ou à élever et enrichir leur famille; ils sauraient qu'à quelque dignité que Dieu permît qu'ils fussent élevés, qu'ils n'y sont établis de Dieu que pour être les serviteurs de ses élus. Ils se souviendraient qu'il n'y a point de plus grande servitude que la leur, quoique néanmoins elle soit très-libre et très-heureuse, puisqu'elle est toute d'amour, et qu'ils tâchent, à l'imitation de saint Paul, de s'accommoder aux besoins de ceux qu'ils conduisent et de se rendre tout à tous, et par conséquent qu'ils sont obligés de s'oublier en quelque sorte eux-mêmes et de ne penser qu'à ces âmes, s'ils ont un véritable désir de les gagner à Dieu. Que les sentiments de l'Apôtre sont admirables, et qu'il les exprime bien à la fin de la seconde Epître qu'il adresse aux Corinthiens quand il leur dit : *Pour moi, je donnerai très-volontiers tout ce que j'ai, ma personne même pour le salut de vos âmes* (II *Cor.*, XII, 15) !

Voilà un pasteur qui n'est point pour lui-même, mais qui est tout ce qu'il est pour ses brebis, et qui toutefois n'est à elles que pour les affaires de Dieu et en tout ce qui regarde le service de sa divine majesté, n'étant point pour les hommes dans le dessein de se mêler de leurs affaires temporelles, de procès, de mariages et de toute autre intrigue du monde qui ne conviennent en aucune façon aux ministres de Jésus-Christ, qui, étant les dispensateurs des mystères de Dieu, ne peuvent avoir la fidélité qui est essentielle à un dispensateur, sinon lorsqu'ils ne s'appliqueront qu'à conduire les âmes dans le chemin du ciel et qu'ils leur apprendront que Dieu étant Esprit, il veut des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité, sans se mêler de ce qui est purement temporel; et ne dit-il pas à son disciple Timothée : *Quiconque est enrôlé au service de Dieu, ne s'embarrasse point dans les emplois de la vie civile, pour ne s'occuper qu'à satisfaire celui qui l'a enrôlé* (II *Tim.*, II, 4). Car étant des soldats ils doivent suivre les règles de la milice dans laquelle ils se sont engagés : mais cette milice est toute spirituelle, et par conséquent leurs exercices, leurs combats, leurs armes mêmes doivent être spirituelles ; et saint Paul l'écrit aux Corinthiens : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les remparts* qu'on lui oppose, *et pour détruire les desseins* des ennemis de l'Evangile (II *Cor.*, X, 4). Ce n'est donc point avec la politique des prudents du monde, ni avec la science des sages de la terre que l'on établit les maximes de l'Evangile, que l'on fait observer les lois de Dieu et de l'Eglise, et que l'on soutient les obligations de la religion chrétienne contre les modes et les opinions du monde, et que l'on renverse toutes les dangereuses maximes des libertins; de sorte que les pasteurs et tous les ministres sacrés ne paraissent jamais plus forts ni plus puissants que lorsqu'ils ne servent les hommes que pour ce qui regarde le culte de Dieu.

A quoi s'est appliqué saint Thomas pendant toute sa vie? On peut dire qu'il ne s'est occupé que de ce qui regarde le culte de Dieu. Car dans les conseils qu'il donnait à son roi, dans la justice qu'il rendait au peuple et dans tous ses exercices particuliers, il ne pensait qu'à rendre à Dieu ce qu'il lui devait et à le faire rendre aux autres. Ce zèle du culte de Dieu a beaucoup augmenté quand il a été élevé à la dignité d'archevêque : c'était pour lors qu'il ne se mêlait plus d'aucune affaire temporelle; le service de Dieu, la prédication de l'Evangile, l'administration des sacrements, la conservation de la discipline de l'Eglise partageaient et occupaient tout son temps; il paraissait qu'il n'avait plus ni parents, ni amis; son Eglise, qui était son épouse, ses diocésains, qui étaient ses enfants, possédaient toutes ses affections, et il ne travaillait qu'à leur salut, étant très-persuadé de ce que dit saint Paul, qu'un pontife n'est pris d'entre les hommes que pour les aider à s'acquitter de tout ce qu'ils doivent à Dieu, et il est établi *afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés.*

Un pasteur n'est donc point honoré de ce ministère divin pour vivre dans l'éclat du luxe, dans la mollesse des plaisirs, dans la paresse et l'oisiveté; il est obligé de remplir toutes les fonctions de son ministère, dont il y en a deux principales et essentielles : la première, c'est d'offrir Jésus-Christ à Dieu son Père dans le saint sacrifice de la messe et avec lui son Eglise, les vœux et les besoins de son peuple, afin d'apaiser la justice de Dieu irrité des péchés de ses brebis, et pour cela se servir des moyens qu'il connaît être les plus propres, et surtout le grand sacrifice d'expiation du corps et du sang de Jésus-Christ. Saint Paul semble mettre une différence entre les dons et les sacrifices pour les péchés que les pontifes offrent; c'est pourquoi l'Ange de l'école (*in Ep. ad Hebr.*, V, 1) appelle dons ce qui est volontairement offert et à quoi l'on ne se trouve point obligé pour quelque péché que l'on ait commis, ou pour quelque vœu que l'on ait fait; et cela se trouve conforme à ce que Dieu ordonna à Moïse pour faire le tabernacle; voici ce qu'il lui dit : *Ordonnez aux enfants d'Israël de mettre à part pour moi ce qu'ils m'offriront comme des prémices, et vous les recevrez de tous ceux qui me les présenteront de bonne volonté* (*Exod.*, XXV, 1). Car Dieu ne veut point qu'on lui donne avec tristesse ou comme par force, et il n'aime que celui qui donne avec joie, c'est-à-dire il n'aime que celui qui se

réjouit quand il donne à Dieu, parce qu'il est persuadé qu'il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne, et que ce qu'il lui offre, bien loin de l'appauvrir, le rend riche pour jamais. C'est pour cette raison que saint Paul, exhortant les Corinthiens à être libéraux envers les pauvres de l'Eglise de Jérusalem, veut que ce qu'ils leur enverront soit comme un don offert par la charité et non arraché à l'avarice; il leur dit : *Qu'ils fassent préparer la charité que vous avez promis de faire, en telle sorte que rien n'y sente l'avarice, mais* une libéralité qui vous attire *des bénédictions* (II *Cor.*, IX, 5).

Pour ce qui est des sacrifices, ils ne sont pas si volontaires, puisqu'ils sont absolument nécessaires pour expier ses péchés. Ceux donc qui avaient péché étaient obligés d'offrir des victimes, et le prêtre priant pour eux, le Seigneur leur pardonnera leur péché; mais quoi que l'on offre au Seigneur, soit un don volontaire, soit un sacrifice nécessaire, il faut que ce soit toujours selon l'ordre de son pasteur. Notre saint archevêque ne s'est pas contenté d'offrir ses dons et ses sacrifices pour son peuple, il s'offrait encore volontairement lui-même, et il était toujours disposé de lui sacrifier ses biens et sa vie, dont il n'a pas eu seulement la volonté, mais il a effectivement tout sacrifié par un effet de son zèle et de sa charité, prenant un fort grand intérêt à tout ce qui regardait le salut et la perfection des fidèles, et ayant une vraie compassion de ceux qui s'abandonnaient au péché.

SECONDE PARTIE.

Et afin qu'il puisse être touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur. Les noms de père et de pasteur ne signifient que de la tendresse et de l'amour. Tous les chrétiens n'auront jamais l'avantage d'être du nombre des élus de Dieu, saints et bien-aimés, à moins qu'ils ne soient revêtus d'entrailles de miséricorde; ce terme de l'Apôtre, *revêtez-vous*, est un terme fort expressif. On ne voit rien plus d'un homme que son habit, et ceux qui en portent, dont la figure et la couleur servent à les distinguer, sont ordinairement mieux et plus connus par ces sortes de vêtements que par toutes les autres marques. Il faut connaître un élu de Dieu, il doit être revêtu afin de le pouvoir distinguer. Saint Paul vous dit qu'il soit revêtu d'entrailles de miséricorde, et pour lors on connaîtra que c'est un élu de Dieu, saint et bien-aimé. Mais si tous les chrétiens en doivent être revêtus, à plus forte raison un pontife, qui doit être tel qu'il puisse être touché, c'est-à-dire qu'il ait un cœur capable d'être touché d'une juste compassion; concluez que tous ceux qui ont le cœur dur, dont les entrailles sont cruelles, ne sont point du tout propres à être pasteurs et pontifes, ils doivent être rejetés du saint ministère. Si Dieu les rejette du nombre de ses élus, et s'il les regarde comme des impies dont le propre est d'avoir des entrailles cruelles, à plus forte raison doivent-ils être exclus du nombre des pasteurs; mais il faut que leur compassion soit juste, c'est-à-dire modérée, en sorte qu'ils n'en soient point si fort touchés qu'ils usent d'une trop grande indulgence envers les pécheurs, comme ils n'en doivent pas être si absolument destitués qu'ils les jettent dans le désespoir par une trop grande rigueur.

Ces supérieurs durs et impitoyables seraient assurément touchés de la crainte du Seigneur, s'ils lisaient ce qu'il leur fait dire par le prophète Amos : *Malheur à vous qui vivez en Sion dans l'abondance de toutes choses; grands, qui êtes les chefs des peuples, et qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël, et qui êtes insensibles à l'affliction de Joseph* (*Amos*, VI, 1-6). Tout le chapitre n'est qu'un long reproche accompagné de menaces que Dieu fait à ceux qui, ayant été établis pour être les conducteurs de son peuple, n'ont pensé qu'à se donner du plaisir en toutes manières, sans avoir aucune compassion des maux que souffraient ceux dont ils devaient avoir soin. Saint Paul, qui est le modèle des vrais pasteurs, leur apprend, par les dispositions de son cœur et par tout ce qu'il a souffert, ce qu'ils doivent être et ce qu'ils doivent endurer : *Outre les afflictions extérieures*, leur dit-il, et dont il vient de leur faire le détail, *le soin que j'ai de toutes les Eglises attire sur moi tous les jours une foule d'affaires. Qui est infirme, que je ne sois infirme avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle de zèle pour le relever?* (II *Cor.*, XI, 28, 29.)

Il est étonnant que saint Paul soit déchiré du soin des Eglises, lorsqu'il est lui-même si affligé dans sa personne; il est plus aisé de penser au salut des autres quand on ne souffre rien : mais c'est le zèle d'un apôtre et d'un homme vraiment apostolique, lorsqu'étant actuellement dans les maux, on a néanmoins de l'inquiétude pour les autres, pendant que l'on n'a que de l'indifférence pour soi. C'est la plus haute imitation de Jésus-Christ, qui, allant à sa passion, n'était touché que du trouble de ses apôtres, et leur disait : Que votre cœur ne se trouble point et n'ayez aucune crainte. Voilà le portrait de notre saint archevêque ; il avait toute l'Angleterre contre lui. Quand on a le roi contre soi, on a en même temps tous les habitants du royaume, les uns par crainte, les autres par complaisance; et s'il y a quelques gens de bien qui admirent votre zèle et votre fermeté, ils se contentent de les admirer en secret sans oser les louer en public, de sorte que l'on se trouve abandonné de tous sans être assisté de pas un; et dans de semblables rencontres on ne peut compter pour ses amis que ceux qui ne vous font point de mal, pas un n'osant vous assister ni vous faire du bien. Cela paraît triste, mais un pasteur généreux ne se laisse point abattre. Saint Thomas soutient généreusement une si violente et si puissante persécution; on le dépouille de ses biens, on le chasse de son Eglise, on le bannit de tout le royaume d'Angleterre, on défend de le retirer et de le sou-

lager; ses parents, ses amis ont part à la persécution qu'on lui fait, on les dépouille de leurs biens, on les exile et on leur commande d'aller trouver le saint archevêque pour lui reprocher qu'il est la seule cause de leur malheur. Il le sait bien, mais quel remède y peut-il apporter? Deviendra-t-il lâche et flatteur, condamnera-t-il ce qu'il a approuvé, approuvera-t-il ce qu'il a condamné, abandonnera-t-il le parti de l'Eglise pour consentir à ce qu'il sait être injuste? Ce serait devenir un mercenaire et cesser d'être un digne ministre de Jésus-Christ.

Saint Thomas n'est pas capable d'une semblable lâcheté; tout ce qu'il peut faire, c'est d'avoir compassion et de ses ennemis et de ses amis. Voilà tout ce qui convient à son caractère; il les regarde différemment, selon la différence que saint Paul met entre les pécheurs : les uns sont dans l'ignorance, et les autres dans l'erreur. Il faut qu'un saint pontife ait compassion des uns et des autres, et *pour ceux* qui pèchent par ignorance et par erreur; comme si saint Paul lui disait: Votre compassion doit être telle qu'elle vous fasse traiter différemment les pécheurs : à l'égard de ceux qui pèchent par ignorance, il faut les instruire avec douceur; à l'égard de ceux qui s'égarent en s'abandonnant au péché, il faut employer toute la vigueur de son esprit pour les retirer de leur égarement. Si vous voulez savoir ce que l'Apôtre entend par l'ignorance et par l'erreur, je vous dirai qu'il semble que par l'ignorance il veuille nous marquer le défaut de lumière dans l'esprit; et par l'erreur, le choix que la volonté fait d'un certain mal qu'elle regarde comme lui étant ou agréable, ou avantageux, ou nécessaire, et qu'elle tâche comme tel de se persuader lui être permis, ce qui est cause qu'elle aime mieux pécher que suivre la loi de Dieu; et ceux qui se conduisent de la sorte sont du nombre de ceux qui aiment mieux les ténèbres que la lumière : ce qui est l'effet d'un jugement faux et corrompu, quoique celui qui s'y laisse conduire paraisse d'ailleurs fort éclairé.

Les amis de saint Thomas péchaient par ignorance en le sollicitant de consentir à ce que le roi souhaitait de lui, croyant que c'étaient des choses sur lesquelles il se pouvait relâcher sans engager sa conscience. Les ennemis du saint archevêque péchaient par erreur, préférant leurs intérêts particuliers à la justice de la cause que ce généreux prélat défendait et à l'innocence de sa vie. Il avait une juste compassion pour les uns et pour les autres, ayant pour eux les mêmes sentiments qu'il aurait voulu que l'on eût pour lui, et les traitant comme il aurait souhaité qu'on le traitât, sachant que Dieu le mesurerait de la même mesure qu'il aurait mesuré les autres; et comme il le priait tous les jours de lui faire miséricorde, il la faisait aussi à ses plus grands ennemis, et même il la demandait pour eux. Un saint pontife ne s'éloigne jamais de ces sentiments, il ne se sépare jamais des pécheurs, il sait qu'il a besoin que l'on ait quelque compassion pour lui et qu'on lui fasse miséricorde, *comme étant lui-même environné de faiblesse,* nous dit saint Paul.

Que c'est une pratique avantageuse pour tous les chrétiens, et principalement pour ceux qui font profession d'une dévotion plus régulière, et surtout pour les supérieurs, de ne jamais perdre de vue leur propre faiblesse! Car non-seulement cela les entretiendra dans une profonde humilité et dans de bas sentiments d'eux-mêmes, mais de plus cela est cause qu'ils n'ont jamais ni mépris, ni dureté pour les pécheurs, et quand ils apprennent que quelqu'un est tombé dans une faute considérable, au lieu de s'élever au-dessus de lui, et de dire comme le pharisien : Je ne suis pas comme cela, je ne commettrais pas un tel crime, ils s'humilient avec le publicain, ils frappent leur poitrine, et ils disent : Seigneur, ayez pitié d'un pauvre pécheur, comme s'ils disaient : Ne m'abandonnez pas à la faiblesse dont je suis environné, je tomberai si vous ne me soutenez: car je suis capable de moi-même de tomber dans les plus grands désordres, et il n'y a que votre grâce qui puisse m'en préserver. C'était pour donner de semblables sentiments au premier pasteur de son Eglise qu'il permet qu'il tombe dans la plus grande de toutes les faiblesses, de renoncer son maître à la voix d'une servante; aussi lui dit-il : Lorsque vous serez converti, fortifiez vos frères. Le péché du prince des apôtres l'a conservé dans l'humilité, l'a entretenu toute sa vie dans la pénitence, et lui a donné une grande compassion pour ses frères, n'oubliant jamais sa propre faiblesse. Saint Paul a été dans les mêmes sentiments : il se disait le premier, c'est-à-dire le plus criminel de tous les pécheurs; et quand il parle de la lumière dont Dieu a éclairé son cœur pour éclairer les autres, il appelle cette lumière un trésor, et il dit : *Or nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin qu'on reconnaisse que ce qu'il y a de grand et de fort en nous vient de Dieu et non pas de nous* (II *Cor.*, IV, 7).

Il me semble que j'entends ce grand Apôtre qui dit aux fidèles : Nous ne nous élevons point de la dignité de notre ministère; nous nous regardons toujours comme vos serviteurs, sans vouloir rien affecter qui sente l'autorité de maître; et quelque gloire que Dieu fasse éclater dans nos âmes, nous nous souvenons toujours de la fragilité de nos corps, qui ne sont que des vases de terre; mais c'est par cette faiblesse extérieure, comme dit saint Paul, que Dieu signale davantage sa gloire. Il a, par douze hommes faibles, converti toute la terre et aboli le culte impie des idoles, comme autrefois il a renversé des armées entières par des mouches, et comme il a jeté par terre les plus solides murailles par le bruit des trompettes et l'éclat des lampes. C'est ce qui doit nous porter à admirer toujours le changement qui s'est fait dans tout le monde par des hommes ignorants, pécheurs et méprisables en apparence. Confessons que c'est là le plus grand

effet de la puissance et de la miséricorde de Dieu.

Il est à propos que nous remarquions que l'Apôtre ne dit pas qu'un saint pontife est pénétré et rempli de faiblesse, mais seulement qu'il en est environné. L'Ange de l'école dit (*in c. V ad Hebr.*, ℣. 2) qu'il y a une grande différence entre les hommes charnels et les spirituels; que les charnels ont la faiblesse du péché au dedans d'eux-mêmes, car leur raison et leur volonté sont entièrement soumises au péché; mais les Saints ne l'ont qu'au dehors, n'étant point esclaves du péché; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient environnés de la faiblesse de la chair. Ce que saint Paul exprime si bien, quand il dit aux Romains : *Je me plais dans la Loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres* (*Rom.*, VII, 22-23).

Voilà le portrait que l'Apôtre fait de lui-même et dans l'intérieur et dans l'extérieur; pour ce qui est de son intérieur, il proteste qu'il est tout occupé de la Loi de Dieu, et que rien ne lui plaît autant que de la méditer et de tâcher de l'observer, cherchant en lui-même les moyens les plus propres pour cela. Mais quant à l'extérieur la guerre est perpétuelle, il sent à tout moment des membres qui se révoltent contre l'esprit, de sorte qu'il est au dehors comme environné de la faiblesse du péché, quoiqu'au dedans il le déteste et le condamne. Cette expérience journalière que les plus grands saints font de la faiblesse de leur chair, les porte à avoir une juste compassion pour ceux qui pèchent, ayant compassion d'eux-mêmes, se voyant dans un danger continuel de commettre le péché. *Et c'est ce qui l'oblige à offrir le sacrifice de l'expiation des péchés, aussi bien pour lui-même que pour le peuple.*

Dieu l'avait ordonné de la sorte à Moïse et à Aaron, et il le leur répète souvent dans le Lévitique, voulant que le grand prêtre prie et offre des sacrifices pour lui, pour sa maison et pour tout le peuple; car, quoique pontife, il était capable de péché, il avait donc besoin de chercher des remèdes pour se purifier et pour satisfaire la divine justice; c'est pourquoi les prêtres étaient quelquefois obligés d'offrir des sacrifices pour eux, avant que d'en offrir pour le peuple. Vous voyez que l'Eglise a conservé cette discipline. Quoique les prêtres de la Loi nouvelle doivent être beaucoup plus parfaits et plus saints que ceux de l'ancienne, et que le sacrifice que nous offrons présentement soit infiniment au-dessus de celui de la Synagogue, cependant elle veut que le prêtre n'approche de l'autel que comme un pécheur, et que se tenant au bas il fasse une confession générale de tous ses péchés, et qu'il prie Dieu de lui en donner l'absolution; et lorsque dans le milieu du sacrifice il prie pour les âmes des défunts, l'Eglise ne veut pas qu'il s'oublie; c'est pourquoi elle lui ordonne de frapper sa poitrine et de dire : *Nobis quoque peccatoribus*, ayez aussi pitié de nous autres qui sommes de pauvres pécheurs, et faites-nous sentir les effets de votre divine miséricorde.

Nous connaissons en cela quelles ont été les pratiques du généreux martyr saint Thomas : prier pour lui, pour son roi et pour son peuple; faire pénitence pour lui et pour tous ses persécuteurs, offrir le divin sacrifice pour lui et pour son Eglise, et s'offrir lui-même comme une victime pour les péchés du peuple. Car ce n'est pas assez qu'un pasteur prie et qu'il offre le divin sacrifice, il faut que ses prières et que ses sacrifices soient soutenus de la pénitence, et être toujours disposé à donner sa vie pour ses frères. C'est le moyen de devenir l'imitateur de Jésus-Christ, qui est le souverain Pasteur de nos âmes et qui a dit de lui-même : Je suis le bon Pasteur; le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. L'Eglise a jugé que ces paroles convenaient si justement au saint archevêque de Cantorbéry, qu'elle a voulu se servir de ces mêmes paroles dans l'évangile de la messe qu'elle offre à Dieu en l'honneur de ce généreux martyr, qui mérite avec d'autant plus de justice la qualité de bon pasteur, qu'il n'a été élevé à la dignité de ce ministère que par celui qui seul a droit de dire : Montez plus haut; c'est le troisième caractère d'un bon pontife, comme saint Paul nous l'apprend dans le dernier verset de notre épître, qui servira pour faire la dernière partie des éloges de saint Thomas martyr.

TROISIÈME PARTIE.

Or nul ne s'attribue à soi-même cet honneur, mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron. Il serait bien à souhaiter que les paroles de l'Apôtre se pussent prendre à la lettre dans leur signification simple et naturelle : *Nul ne s'attribue;* que pas un pontife, pas un pasteur, pas un ecclésiastique ne se fût jamais ingéré de lui-même d'entrer dans le divin ministère, et ne se fût attribué l'honneur qui est attaché aux dignités de l'Eglise. Nous ne sommes néanmoins que trop persuadé que cela n'est pas de la sorte, puisque nous savons que depuis l'établissement de l'Eglise plusieurs se sont intrus d'eux-mêmes dans les dignités de l'Eglise, dans les premières comme dans les médiocres et dans les dernières : le Seigneur lui-même nous l'a prédit, quand il a dit qu'il y avait une grande différence entre les pasteurs : les uns étaient de vrais pasteurs, qui n'avaient que de la bonté et de la charité pour leurs brebis; qui avaient soin de les conduire dans de bons paturages, qui se sacrifiaient tous les jours pour le bien de leurs brebis, et qui étaient toujours disposés à donner leur propre vie pour les sauver; les autres sont des mercenaires, qui ne sont pasteurs que pour s'enrichir et qui se soucient peu du bien de leurs brebis, pourvu qu'ils satisfassent leur avarice. Il y en a même qui sont des voleurs, qui ont une conduite si violente et si scandaleuse,

qu'ils égorgent et qu'ils perdent les brebis de leur troupeau; ni les mercenaires, ni les voleurs n'entrent point par la porte; tout endroit leur est bon, pourvu qu'ils puissent se glisser dans la bergerie; ce sont ceux-là qui s'attribuent à eux-mêmes cet honneur. Si donc l'Apôtre nous dit : *Nul ne s'attribue cet honneur*, c'est comme s'il nous disait : Nul ne doit s'attribuer à soi-même cet honneur, ne point entrer dans le ministère par l'amour de l'élévation, des richesses, du repos, ni par son propre choix, mais par la vocation divine figurée dans celle d'Aaron, comme dit l'Apôtre: *Mais il faut y être appelé de Dieu comme Aaron.*

Il y a deux sortes de vocations, l'une qui vient immédiatement de Dieu, comme celle d'Aaron, d'Eléazar et de son fils Phinées; l'autre qui vient par une voie légitime ordonnée de Dieu, telle qu'était parmi les Juifs l'autorité qu'avait le sénat ou le roi de nommer à cette dignité, ou telle qu'est présentement parmi les chrétiens l'autorité du souverain pontife, des évêques, des rois, des patrons, de nommer aux bénéfices. Il n'est donc pas absolument nécessaire que le pasteur ou tel autre bénéficier que vous voudrez soit appelé à cette fonction en la même manière qu'Aaron y fut appelé; mais seulement que comme Aaron ne s'y ingéra pas de lui-même et qu'il y fut appelé de Dieu; que le bénéficier aussi n'entre pas sans vocation dans le ministère et sans avoir toutes les conditions prescrites par les canons, pour connaître la vérité de la vocation; qu'il n'y ait nulle de ses vues basses que la chair et le monde inspirent et qui sont si indignes d'un ministre de Jésus-Christ; qu'il n'y ait ni brigues, ni sollicitations, ni rien de tout ce qui peut en avoir le nom, ni même l'apparence.

Qu'une vocation soit semblable à celle de saint Thomas, qui non-seulement ne fait rien auprès de son roi pour être nommé à l'archevêché de Cantorbéry, qui même ne désire pas cette dignité, et ce qui l'en rend encore plus digne, qui fait tout ce qu'il peut pour ne pas se soumettre à la nomination de son roi. Nous pouvons juger de ce que ce saint archevêque a fait pour être élevé à cette dignité, par ce qu'il a fait pour s'y conserver. Où sont les présents, les louanges, les complaisances, les flatteries? Rien de tout cela; un désintéressement généreux, une fermeté inébranlable, un zèle tout divin pour la discipline de l'Eglise, et une vérité qui n'a jamais pu être ni affaiblie, ni altérée. Voilà ce qu'il a fait étant archevêque; il s'est conduit de la même manière avant sa nomination; il rendait la justice avec une exactitude qui consolait les gens de bien et qui faisait trembler les scélérats; les présents, les sollicitations, les recommandations des plus puissants n'avaient aucun pouvoir auprès de lui; les pauvres et les petits en approchaient aussi librement que les riches et les grands; la justice, la charité, la piété éclataient dans toutes ses actions : une semblable conduite avait engagé son roi à le nommer à l'archevêché de Cantorbéry. Comme il n'y avait donc rien eu d'humain, ni dans tout ce qui a précédé sa nomination, ni dans tout ce qui a accompagné l'exercice de ce glorieux ministère, nous pouvons dire assurément qu'il ne s'est point attribué à soi-même cet honneur, mais qu'il y a été appelé de Dieu comme Aaron.

Il serait à souhaiter que tous les pontifes et tous les pasteurs, et même tous les ecclésiastiques, quelque rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, voulussent imiter l'exemple de saint Thomas, n'entrer dans l'état ecclésiastique que par une vocation divine, sans que le monde y eût aucune part; qu'étant engagés dans cet état par les premiers ordres, ils ne montassent aux ordres supérieurs qu'après avoir longtemps prié pour connaître la volonté de Dieu; et qu'après s'être rendus dignes de cette élévation par de continuels exercices de piété et par une science nécessaire à cet état, ils ne fissent rien ni directement ni indirectement pour engager les princes, les évêques et les autres patrons des bénéfices à les nommer à ceux qui dépendent d'eux, mais qu'ils s'appliquassent seulement à se rendre dignes de servir l'Eglise dans tous les degrés où Dieu voudrait les appeler; et de cette manière ils seraient de dignes ministres de Jésus-Christ, et on ne leur reprocherait pas ce que l'on a sujet de reprocher à plusieurs, qu'ils se sont attribués l'honneur de la dignité dont ils jouissent, mais qu'ils ont été appelés de Dieu comme Aaron. Saint Paul a jugé que cette conduite était si nécessaire à tous les ecclésiastiques, quelque rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, que craignant que l'exemple d'Aaron ne soit pas assez fort, comme je crains que celui de saint Thomas ne soit pas assez puissant, il nous donne l'exemple de Jésus-Christ même. *Ainsi Jésus-Christ n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de pontife, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit: Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Ce que l'Apôtre dit ici me paraît terrible, et si l'on y faisait quelque réflexion, ceux qui ont la témérité de s'ingérer d'eux-mêmes dans le ministère sacré, se trouveraient couverts de confusion; car ils ont assez de présomption pour s'estimer plus saints qu'Aaron, qui ne fut fait prêtre que par une vocation particulière. Auront-ils assez d'impiété pour penser qu'ils soient aussi saints que Jésus-Christ même? Cependant ce n'est pas lui qui s'élève à la divine prêtrise, il attend que son Père l'y élève, et souvent les hommes s'y portent d'eux-mêmes, comme si elle leur était aussi légitimement due qu'à ce divin pontife, dans lequel tous les hommes doivent étudier les règles de leur vocation, comme dans le modèle et la source de la puissance de la grâce et de l'esprit du christianisme ; et que si c'est Dieu qui établit son Fils dans le sacerdoce, et si quoique Fils de Dieu il ne s'y établit pas de lui-même, pas un homme du monde, quelque noblesse, quelque science, quelque vertu qu'il ait, ne doit pas de lui-même s'établir dans une dignité, soit de l'Eglise, soit de

l'Etat, mais attendre toujours que Dieu l'y établisse, et penser souvent à ce que nous dit saint Paul en parlant de Jésus-Christ : *Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert.*

N'avons-nous pas sujet d'être extrêmement surpris, quand nous voyons à quelle école le Fils de Dieu est réduit? Il apprend l'obéissance, et il l'apprend par les souffrances les plus cruelles et les plus honteuses. C'est ici où il faut que nous nous récriions : Ecole de Jésus-Christ, école de souffrance, d'humilité et d'obéissance de mon divin Sauveur, que vous êtes peu fréquentée des enfants des hommes! Tous briguent et sollicitent les dignités de l'Eglise et de l'Etat pour vivre dans l'indépendance, pour avoir droit de commander aux uns et de gouverner les autres, pour s'exempter de souffrir aucune peine de la part des créatures, étant en état de posséder de grandes richesses, de jouir des plus délicieux plaisirs et de se faire respecter et honorer de tous, les uns par crainte, les autres par l'espérance; de sorte qu'ils se prévalent de leurs dignités pour se dispenser de s'assujettir aux lois de Dieu, aux maximes de l'Evangile et aux règlements de l'Eglise, et d'éloigner d'eux toutes les occasions de souffrir et de s'humilier.

C'est ce qui fera la condamnation et la réprobation des plus grands et des plus puissants, qui seront puissamment tourmentés pour n'avoir rien en eux qui ressemble à Jésus-Christ. Ils ne sont point appelés de Dieu aux dignités qu'ils possèdent; comme ils ne les ont recherchées que pour eux-mêmes, ils n'en jouissent que pour satisfaire leur vanité, leur cupidité, leur volupté, et nullement pour la gloire de Dieu, pour le salut du prochain et pour leur propre sainteté. Cela convient à saint Thomas; sa nomination à l'archevêché de Cantorbéry l'a conduit à la gloire du martyre. Il a eu toutes les qualités d'un bon pontife, offrant tous les jours à Dieu des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes, ayant compassion de tous ceux qui s'abandonnaient au péché, et ne s'étant point attribué l'honneur du pontificat, mais y ayant été appelé de Dieu; c'est en cela qu'il est une parfaite copie de Jésus-Christ, et que comme tel il a été couronné de gloire et d'honneur dans le royaume du ciel; c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXVI.

POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

(1er *janvier.*)

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer (*Luc.*, II, 21).

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

Que de mystères dans ce verset! L'évangile est court, il n'en est pas moins abondant; il contient peu de paroles, il renferme beaucoup de vérités, et il ne sera pas moins capable de nous instruire que s'il était plus long. La circoncision de ce divin enfant n'a rien que de surprenant, à cause que cet enfant est Dieu; le nom qu'on lui donne n'a rien que d'adorable, cependant il est donné dans l'action la plus douloureuse et la plus humiliante : c'est qu'il veut nous apprendre aujourd'hui que la circoncision nous est absolument nécessaire; qu'elle n'est pas seulement pour les Juifs, mais encore pour les gentils et pour tous les serviteurs de Jésus-Christ, ce qui nous avait été marqué dans la Genèse, où Dieu dit à son peuple : *L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous, et, dans la suite de toutes les générations, tous les enfants mâles, tant les esclaves qui sont nés en votre maison que tous ceux que vous aurez achetés, et qui seront nés en des nations étrangères* (*Gen.*, XVII, 12). Cela nous fait connaître que Dieu n'exclut personne de la circoncision, puisqu'il commande à Abraham de circoncire non-seulement son fils Ismaël, mais tous ses serviteurs et ses esclaves, et généralement tous ceux de sa maison, de quelque pays qu'ils fussent, pour montrer que la seconde alliance, qui se fait par le baptême, ne serait point un signe particulier propre au peuple juif seulement, mais que ce serait une grâce qui se répandrait dans tous les peuples du monde. Mais si le baptême nous exempte de la circoncision de la chair, il nous engage à la circoncision de l'esprit, que les chrétiens ne doivent point regarder comme une perfection conseillée qu'on puisse suivre ou laisser, mais comme un moyen indispensable de faire son salut, parce que les hommes ne sauraient être sauvés s'ils n'entrent dans l'alliance de Dieu, s'ils ne vivent spirituellement, s'ils ne se rendent dignes de la vie éternelle. Mais ils ne peuvent contracter d'alliance avec Dieu, ils ne sauraient vivre spirituellement, et ils ne seront jamais dignes de la vie éternelle que par la circoncision spirituelle : elle leur est donc absolument nécessaire. Vous en serez plus fortement persuadés par les lumières et les grâces du Saint-Esprit que par mes simples paroles; prions-le de nous les donner, et engageons la sainte Vierge de les demander pour nous; disons-lui pour ce sujet : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est impossible que les hommes vivent dans une si grande indépendance les uns des autres, qu'ils soient tout pour eux-mêmes, sans avoir aucun besoin de tout le reste du monde : c'est pourquoi nous voyons que la plupart des hommes sont dans des engagements qui les attachent ou à ceux-ci ou à ceux-là. Nous en savons la raison : c'est qu'il n'y a point d'homme qui puisse se donner à lui-même tout ce qui lui est nécessaire à la vie. Si cela est de la sorte des hommes à l'égard des autres hommes, à plus forte raison cela sera-t-il des hommes à l'égard de Dieu, n'y en ayant pas un qui puisse s'en passer, puisque c'est de sa libéralité qu'ils ont reçu

tout ce qu'ils possèdent, et que c'est encore de lui seul qu'ils peuvent attendre tout ce qu'ils espèrent. Il n'y a donc pas un homme qui ne se trouve dans l'obligation de s'engager avec Dieu et de contracter une alliance avec sa divine majesté; mais comme tous les engagements des hommes paraissent par des contrats, par des conventions, par quelques marques extérieures, il faut aussi que l'alliance que nous contractons avec Dieu paraisse dans quelque marque qui en soit comme le sceau. A l'égard des Israélites, c'était la circoncision de la chair; nous n'avons pour cela qu'à lire ce qui est écrit dans la Genèse. Dieu dit à Abraham : *Vous garderez mon alliance, et votre postérité la gardera après vous de race en race. Voici le pacte que je ferai avec vous et que vous observerez, et votre postérité après vous : tous les mâles d'entre vous seront circoncis; vous circoncirez votre chair, afin que cette circoncision soit la marque de l'alliance que je fais avec vous* (*Gen.*, XVII, 9, 10, 11). Dieu pouvait-il parler plus formellement et s'expliquer plus clairement? Mais cette circoncision, qui est la marque de la divine aliance, est la figure du baptême, par lequel nous devenons les enfants et les serviteurs de Dieu. Ceux qui sont circoncis sont le peuple de Dieu, ceux qui sont baptisés sont le peuple de Dieu; le Seigneur est le Dieu des circoncis, le Seigneur est le Dieu des baptisés, et les uns comme les autres peuvent dire : *Nous sommes votre peuple et les brebis de votre pâturage;* et Dieu leur dira : *Vous serez mon peuple, et moi je serai votre Dieu.* Rien n'est plus glorieux qu'une alliance si considérable. Que ne doit-on point faire pour s'en rendre digne! que ne doit-on point souffrir! que ne doit-on point donner! Vous savez à quoi Sichem se soumit pour épouser Dina, fille de Jacob : *Que je trouve grâce devant vous,* leur disait-il, *et je vous donnerai tout ce que vous désirerez; augmentez le douaire, demandez des présents, et je vous donnerai de tout mon cœur ce que vous voudrez : donnez-moi seulement cette fille, afin que je l'épouse* (*Gen.*, XXXIV, 11, 12). Et les enfants de Jacob leur ayant proposé la circoncision comme une condition essentielle sans laquelle ils ne pouvaient faire alliance avec le père ni avec le fils, ils y consentirent; tout le peuple s'y accorda, et les mâles furent circoncis. Voilà une chose étonnante! quand il est question de faire alliance avec le monde, rien ne coûte : on dépense son argent, et on ruine sa famille par les dettes qu'on contracte; on se prive de ses plaisirs, on travaille le jour et la nuit, on renonce à son repos, et souvent, après beaucoup de peines, après des complaisances qui ont été jusque dans l'excès, on a le malheur de Sichem : ce pauvre prince est massacré avec toute sa famille et son peuple, les enfants de Jacob ne l'ayant engagé à se faire circoncire que pour le faire périr plus aisément. Voilà une figure de ce qui arrive à ceux qui veulent posséder ce que le monde a de plus avantageux : un père a travaillé, il a beaucoup gagné, il veut que ses enfants soient capables des plus grandes alliances du monde; il achète une charge considérable à son fils, il marie sa fille à un homme de qualité; il faut pour cela une dot extraordinaire; cette charge et le mariage le ruinent, et il devient le sujet de la raillerie des uns et du mépris des autres. Voilà des Sichems qui se soumettent à tout ce que l'on veut, jusqu'à se circoncire, jusqu'à se priver de ce qu'ils ont amassé avec plus de peine, de ce qu'ils conservaient avec plus de soin, de ce qui leur était plus nécessaire, voulant bien sacrifier tout pour faire alliance avec le monde, et un monde ingrat, et un monde trompeur, et un monde perfide. Quelles ingratitudes, quelles tromperies, quelles perfidies n'a point trouvées Jacob quand il a voulu faire alliance avec Laban, en épousant sa fille Rachel! Non-seulement il a été obligé de le servir pendant quatorze années, avec des fatigues dont il nous fait lui-même le récit, jusqu'à nous dire qu'il était brûlé pendant le jour et gelé pendant la nuit, et que le sommeil fuyait de ses yeux : disons encore qu'il était en danger, après tout cela, de n'avoir aucun bien, et même de perdre la vie, si Dieu ne s'était sensiblement déclaré son protecteur. Mais quelles ingratitudes, quelles tromperies, quelles perfidies n'a point éprouvées David quand il a voulu faire alliance avec Saül, en épousant sa fille Michol! Il a été obligé de se battre en duel contre le géant Goliath, et de le tuer; il s'est trouvé engagé de combattre les Philistins et de les vaincre, et d'en remporter les dépouilles, et après cela Saül l'a persécuté comme son plus grand ennemi; il l'a cherché, il l'a poursuivi pour le faire mourir; ce jeune capitaine a été obligé de fuir par les montagnes, et de se cacher dans les cavernes pour éviter la fureur de Saül. Mes frères, c'est ici que je puis vous dire que tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction. Ces exemples de Jacob, de Sichem, de David, nous apprennent deux grandes vérités : la première, que les plus grands hommes n'épargnent rien, sacrifient tout, jusqu'à leur propre vie, pour faire une alliance avantageuse dans le monde; la seconde, que la plus grande partie des hommes ont été trompés dans ces sortes d'alliances, qui plus, qui moins; mais il s'en trouve très-peu qui ne l'aient point été absolument. Cela ne nous devrait-il pas engager à nous tourner du côté de Dieu? Nous savons qu'il est juste, sincère et véritable; que le ciel et la terre passeront, malgré ce qu'ils paraissent avoir de solidité et de stabilité, et que ses paroles ne passeront jamais, mais qu'elles s'accompliront avec beaucoup d'exactitude. Il vous propose aujourd'hui une alliance, mais je dois dire la plus glorieuse, la plus avantageuse et la plus constante de toutes les alliances, puisqu'elle consiste en ce que vous serez son peuple et qu'il sera votre Dieu, comme s'il vous promettait que vos âmes seront ses épouses. En vérité, mes frères, que ne devons-nous point faire pour la gloire et l'avantage d'une alliance si considérable? Il faut que nous l'apprenions par ce qui est écrit dans le

Deutéronome. Le Seigneur dit aux Israélites, par la bouche de Moïse : *Si, ayant été combattre vos ennemis, le Seigneur votre Dieu vous les livre entre les mains, et que, les emmenant captifs, vous trouviez parmi les prisonniers de guerre une femme qui soit belle, pour qui vous conceviez de l'affection, et que vous vouliez l'épouser, vous la ferez entrer dans votre maison, où elle rasera ses cheveux et coupera ses ongles, et elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise; et, se tenant assise en votre maison, elle pleurera son père et sa mère un mois durant, et après cela vous la prendrez pour vous, et elle sera votre femme* (*Deut.*, XXI, 10-13). Toutes ces cérémonies sont mystérieuses; elles nous représentent tout ce qui se doit passer dans l'alliance de Jésus-Christ et de nos âmes; elles sont des captives. Le Seigneur a fait la guerre au diable; il a vaincu celui qui se disait le prince du monde, il l'a chassé dehors, le reléguant dans l'enfer; il s'est saisi des âmes qui avaient été sous la tyrannie de Satan : leur ancienne beauté a eu des charmes pour lui. Il est vrai qu'elles étaient gâtées et souillées par les crimes qu'elles avaient commis; mais, ayant été créées à l'image de Dieu, cette ancienne beauté n'était point tellement effacée, qu'il n'en restât encore quelques traits, et cela était capable de lui toucher le cœur. Il veut donc les avoir pour ses épouses; mais il faut que la loi soit observée : elles doivent premièrement entrer dans la maison de celui qui doit être leur époux. Cette maison, c'est son Eglise, pour nous dire qu'il ne fera point alliance avec celles qui veulent demeurer dehors, avec des idolâtres, avec des Turcs, avec des Juifs, avec des hérétiques, avec des schismatiques. Toutes ces âmes, étant hors de l'Eglise, ne sont point dans la maison de Jésus-Christ, et par conséquent n'en peuvent pas être les épouses. Etant dans cette maison toute sainte, il faut commencer une circoncision toute spirituelle, dont la seconde circonstance est de raser les cheveux qui signifient les affections de notre âme. Il ne lui en faut laisser aucune, ni pour le monde, ni pour la créature, ni pour nous-mêmes; mais que toute notre affection soit pour Dieu, dans le dessein de lui obéir et de lui plaire. Ecoutez ce que le Seigneur de l'univers dit au prophète Ezéchiel : *Fils de l'homme, prenez un rasoir bien affilé, et rasez-vous les cheveux et la barbe; étant rasés faites-en trois parts : la première, vous la brûlerez au milieu de la ville; la seconde, vous la couperez par petites parties; et la troisième, vous la jetterez au vent* (*Ezech.*, V, 1, 2). Il semble que Dieu ait voulu partager les cheveux du prophète selon les trois différents objets de nos affections sensibles : le monde, la créature et nous-mêmes. A l'égard du monde, il faut que cela soit brûlé, parce qu'il ne nous est permis en aucune façon d'en avoir; à l'égard de la créature, il faut que cela soit coupé par petites parties, afin que nous n'en ayons qu'autant que la charité veut que nous en ayons, et qu'il n'y ait rien de grossier ni de sensuel dans l'affection que nous avons pour notre prochain; à l'égard de nous-mêmes, il faut que cela soit jeté au vent, parce que l'amour-propre venant de l'orgueil secret qui vient de l'estime que nous faisons de notre propre excellence, il est à propos que le vent emporte ce qui n'est qu'un effet de notre vanité. Il est bien juste que pour contracter une alliance divine nous renoncions à des affections vaines et dangereuses, parce qu'une âme n'est pas digne d'être l'épouse du Verbe incarné si elle n'a de l'amour pour lui; et elle n'en saurait avoir si auparavant elle n'a enlevé celui qu'elle avait pour le monde, pour la créature, ou pour elle-même. La troisième chose qu'elle doit faire, c'est de couper ses ongles : les personnes propres en usent de la sorte, afin que la terre et l'ordure ne s'amassent point, ce qui est fort dégoûtant. Un cœur attaché aux biens du monde est fort désagréable à Dieu, parce que cela est cause ou qu'il amasse des richesses contre la justice, ou qu'il les conserve contre la charité; de sorte que ce sont des ordures, ou, comme dit l'apôtre saint Jacques, c'est une rouille qui s'élèvera en témoignage contre eux. Il faut donc couper les ongles, ce qui consiste à restituer ce qui est mal acquis, à payer ce que l'on doit, à faire part aux pauvres de ce que l'on possède légitimement, afin de n'avoir plus aucune ordure. Mais ce qui n'est pas assez pour la perfection de la circoncision, et pour être digne de notre divine alliance, il ne faut pas permettre que les ongles croissent, afin de ne plus amasser d'ordure, renoncer à tous les commerces par lesquels on pourrait acquérir de l'argent injustement. Les cheveux étant rasés, les ongles étant coupés, on doit quitter la robe que l'on portait dans le temps qu'on a été pris. Pendant qu'une âme a été l'esclave de Satan ou du monde, elle était revêtue du vieil homme, et par conséquent indigne de s'approcher de Dieu; c'est pourquoi l'Apôtre vous dit : *Revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité.* Nous voyons que plus un époux est considérable par sa naissance, par ses richesses et par sa dignité, et plus son épouse est magnifiquement vêtue, particulièrement le jour de ses noces; et quand elle ne serait pas égale à lui en qualité, elle n'aurait point les habits simples qu'elle portait dans son état médiocre, mais elle en aurait qui seraient conformes à la condition de son époux. Le Roi des rois veut faire alliance avec nos âmes; elles n'ont ni ses richesses, ni sa naissance, ni sa dignité : il veut néanmoins qu'elles soient revêtues d'une manière qui lui soit proportionnée, et qu'elles n'aient plus rien, ni du monde, ni de la chair, mais qu'elles aient les ornements de la grâce et de la charité, qui sont les vêtements de salut et de joie qui conviennent à une âme destinée pour être l'épouse du Seigneur. Ce sera dans cet état, vêtue et ornée de la sorte, qu'elle pleurera son père et sa mère, c'est-à-dire tous ceux qui l'auront engagée à commettre le péché. Le diable est

votre père, disait le Seigneur aux Juifs, parce que, si un enfant fait les œuvres de son père, vous faites les œuvres de Satan, et par conséquent vous en êtes les enfants. C'est un juste sujet de gémir non-seulement comme font la plupart des chrétiens, mais un mois, c'est-à-dire un temps qui ait du rapport avec celui dans lequel vous avez été enfants de Satan. Si toutes ces cérémonies s'accomplissent fidèlement, vous deviendrez les épouses du Verbe incarné; mais faites en sorte qu'elles s'accomplissent le plus tôt que vous pourrez. Le divin enfant est circoncis au bout des huit jours, pour nous dire que dès que nous avons l'usage de raison, et que nous sommes capables de discerner entre le vrai et le faux, entre le bon et le mauvais, nous devons nous donner à Dieu; et si nous y manquons, nous commettons un péché de conséquence, parce que le premier devoir de la créature est de s'offrir au Créateur, lui protestant qu'on veut lui obéir en tout ce qu'il commande, qu'on ne veut plaire qu'à lui et n'aimer que lui. Et si la créature ne s'acquitte point de ce devoir dès qu'elle est capable de se servir des lumières de sa raison, elle tombe dans un désordre considérable, donnant à la créature ce qu'elle doit absolument au Créateur. Cette obligation a été pour les anges dès le premier moment de leur création, parce que dès lors ils ont été éclairés d'une lumière d'intelligence très-parfaite; et une partie de ces esprits ne s'étant point servis de cette lumière pour se donner à Dieu, pour l'adorer et pour se soumettre à sa divine volonté, ils ont été perdus. C'est pour cette raison que les chrétiens doivent contracter une alliance toute sainte et toute divine avec Jésus-Christ, dès le commencement de leur vie, afin que, renonçant au monde et à Satan, comme ils y ont renoncé par le baptême, ils puissent vivre spirituellement, ce qui ne se peut que par une circoncision spirituelle, comme je vous ferai voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous lisons dans l'Exode que Moïse étant en chemin pour aller exécuter ce que Dieu lui avait commandé, *le Seigneur se présenta à lui à l'hôtellerie, et il lui voulait ôter la vie; en même temps Séphora prit une pierre très-aiguë et circoncit la chair de son fils, et touchant les pieds de Moïse, elle lui dit : Vous m'êtes un époux de sang* (*Exod.*, IV, 24-26). Alors le Seigneur laissa Moïse, après que Séphora eut dit sur le sujet de la circoncision : Vous m'êtes un époux de sang. Considérons que Séphora représente l'âme d'un chrétien, mais d'un chrétien généreux et craignant Dieu. Cette âme, pour éviter la mort et pour conserver la vie, circoncit son cœur, et elle le circoncit avec une pierre, c'est-à-dire, comme saint Augustin l'explique, par la vertu du sang de Jésus-Christ, figuré par la pierre. Cette circoncision nous unit donc au Seigneur et nous donne la vie; il nous devient un époux de sang, et de sa part et de la nôtre : de sa part, en circoncisant sa chair, comme il a fait aujourd'hui; de notre part, en nous demandant la circoncision de notre cœur; la pierre est très-aiguë quand nous avons une douleur véritable des péchés commis, et que cette douleur n'a point d'autre vue que Dieu à qui nous avons des obligations infinies, qui est souverainement aimable, et que nous devons aimer plus que nous-mêmes, plus que toutes les créatures; cette pierre devient encore plus aiguë quand nous joignons à la contrition une déclaration sincère de nos péchés, et que nous les soumettons avec humilité aux clefs de l'Eglise; enfin cette pierre est dans toute sa perfection quand nous ajoutons à la contrition et à la déclaration cette satisfaction entière et équitable autant qu'il est en nous, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain; par le moyen de cette pénitence nous enlevons tout ce qui peut y avoir de grossier et de vicieux dans nôtre intérieur, et tout ce qui peut être superflu dans l'extérieur; si cela était ainsi ordonné dans l'Ancien Testament, à plus forte raison le sera-t-il dans le Nouveau; Dieu ne se contentait pas que les Israélites fussent seulement circoncis selon la chair, il voulait encore qu'ils le fussent selon le cœur; il y a plaisir de lire ce que Moïse a écrit et a dit aux Israélites sur ce sujet : *Maintenant donc, ô Israël, que demande de vous votre Seigneur et votre Dieu, sinon que vous craigniez le Seigneur vôtre Dieu, que vous marchiez dans ses voies, que vous l'aimiez, que vous serviez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et que vous observiez les commandements et les cérémonies du Seigneur que je vous ordonne aujourd'hui, afin que vous soyez heureux ; vous voyez que le ciel et le ciel des cieux, que la terre et tout ce qui est dans la terre appartient au Seigneur votre Dieu; cependant le Seigneur s'est uni très-étroitement avec vos pères, il les a aimés, et il vous a choisis d'entre toutes les nations, vous qui êtes leur postérité; il vous a pris après eux, comme il paraît visiblement en ce jour. Ayez donc soin de circoncire la chair de votre cœur, et ne rendez pas davantage votre tête dure et inflexible* (*Deut.*, X, 12-16). Que nous devrions bien faire réflexion sur ces paroles de Moïse qui nous regardent encore plus que les Israélites! Maintenant donc, ô Israël, que vous avez désobéi tant de fois à Dieu, que vous avez commis tant de crimes contre lui, et qu'il n'a pas laissé de vous donner des marques de sa bonté, que peut-il moins exiger de vous, sinon que vous le craigniez et que vous l'aimiez, et que vous lui donniez des preuves de votre crainte et de votre amour en observant ses préceptes? Y a-t-il rien en effet de plus juste que de craindre un Dieu si puissant et si jaloux de sa gloire; mais y a-t-il rien de plus facile que d'aimer un Dieu si rempli d'amour? Ensuite Moïse, par un admirable raisonnement, veut prouver aux Israélites d'une manière très-touchante l'obligation indispensable qu'ils avaient d'aimer Dieu de tout leur cœur; car c'est comme

s'il leur disait : Vous voyez que Dieu étant le maître souverain de la terre et de tous les cieux, a jeté ses yeux sur vous seuls, et vous a choisis volontairement par un pur effet de son amour entre ce grand nombre d'autres nations qu'il eût pu vous préférer, qu'il vous a comblés de ses faveurs depuis tant d'années, et qu'en considération de l'alliance si étroite qu'il fit autrefois avec vos pères, il est sur le point de vous faire entrer dans la terre qu'il leur a promise, quoique vous vous en soyez rendus indignes par vos murmures continuels et par votre ingratitude. Comment donc ne seriez-vous pas obligés de craindre et d'aimer un Dieu qui ne demande de vous, pour toute reconnaissance de ses grâces, que cet amour et ce respect sincère que vous lui devez d'ailleurs comme étant ses créatures? Vous vous étonnez, en lisant cela, que les Israélites aient été capables de continuer leur révolte et leurs désobéissances contre Dieu, qu'ils aient adoré des dieux étrangers et qu'ils aient fait alliance avec les gentils contre l'ordre exprès du Seigneur; et vous ne vous étonnez pas de ce que vous, chrétiens, faites paraître une dureté sans comparaison plus criminelle contre un Dieu qui est mort pour vous, et qui ne demande pour reconnaissance de sa mort, sinon qu'ils vivent pour lui, et qu'ils l'aiment ainsi qu'ils les a aimés. C'est donc aux Israélites, c'est aux chrétiens à qui Moïse parle quand il dit : *Ayez soin de circoncire la chair de votre cœur*, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de sensuel, de charnel, de déréglé dans votre cœur, mais ne croyez pas que cette circoncision du cœur ne soit que de conseil et pour une plus grande perfection, je vous dis qu'elle est tellement d'obligation que si vous ne vous y soumettez pas, vous êtes dans un état de péché, et par conséquent dans un état de mort, exposés à la colère de Dieu. Vous n'en douteriez pas si vous saviez ce que dit le prophète Jérémie : *Hommes de Juda et habitants de Jérusalem, circoncisez-vous au Seigneur, et enlevez la chair de vos cœurs, de peur que mon indignation n'éclate comme un feu et qu'elle ne s'allume avec tant de violence qu'il n'y aura personne au monde capable de l'éteindre à cause de la malice de vos pensées* (*Jerem.*, IV, 4). Avez-vous entendu comment Dieu s'exprime par la bouche de son prophète? Direz-vous après cela que la circoncision du cœur n'est que de conseil quand vous entendez qu'un cœur incirconcis irrite tellement Dieu, que sa colère est comme un feu qu'il est impossible d'éteindre. Il vous en donne la raison, c'est que dans ce cœur incirconcis il n'y a que des mauvaises pensées et en grand nombre, il n'y a que des désirs inutiles, il n'y a que des affections déréglées, et par conséquent toutes choses désagréables à Dieu et qui l'irritent : mais s'il en voit tant dans notre cœur, en voit-il moins dans tous les sens extérieurs, et particulièrement dans les yeux, tant de regards libres, déshonnêtes, curieux, tant de manières affectées pour attirer les regards des autres, ne sont-ce pas des preuves d'une incirconcision toute charnelle? David ne demande-t-il pas à Dieu qu'il circoncise ses yeux, quand il le prie de les détourner, de peur qu'ils ne prissent plaisir à voir la vanité? Job n'avait-il pas circoncis ses yeux quand il protestait qu'il avait fait un pacte avec eux, qu'ils ne regarderaient jamais une fille, afin de ne pas se mettre dans l'occasion d'y penser? Ce qui fait dire à saint Grégoire qu'il faut réprimer les regards trop libres des yeux qui entraînent aisément le cœur dans le crime, si nous prétendons conserver notre âme dans la pureté, et ce grand Pape apporte l'exemple d'Eve, qui n'aurait point touché au fruit défendu, si elle ne l'avait auparavant regardé d'un œil inconsidéré; on ne saurait donc conserver son cœur pur si on ne veille sur la garde de ses yeux; et il y en a peu qui aient cette pureté, le nombre étant très-petit de ceux qui circoncisent leurs yeux, c'est-à-dire qui retranchent tous les regards dangereux, et ils ne pensent point à ce qu'a dit le prophète Jérémie, que la mort entre par les fenêtres.

Elle entre aussi par les oreilles, et saint Etienne aurait un juste sujet de reprocher à la plus grande partie des chrétiens ce qu'il a reproché aux Juifs, qu'ils avaient des oreilles incirconcises toujours ouvertes pour entendre toutes les paroles contraires à la charité, à la pureté, à la religion, et toujours fermées aux bons avis, aux conseils salutaires, aux corrections charitables. Que de chrétiens dans cet état, qui n'écoutent avec plaisir et avec attention que ce qui est mauvais, que ce qui est capable de corrompre et d'empoisonner leur cœurs, et qui ne veulent jamais entendre ce qui les pourrait instruire et les convertir; ce sont de ces hommes dont parle saint Paul en écrivant à Timothée, qui ont une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, qui ferment l'oreille à la vérité pour l'ouvrir à des contes et à des fables; le Prophète royal demandait à Dieu une oreille circoncise, quand il lui disait : *Vous me ferez entendre une parole de consolation et de joie* (*Psal.* L, 9), comme s'il lui disait : Vous me rendrez capable de l'entendre. Qu'un homme est heureux quand il a l'oreille circoncise, qu'il a de l'horreur d'entendre tout ce qui est mauvais, et qu'il se fait un plaisir d'entendre tout ce qui est bon! C'est de celui-là dont l'Ecclésiastique nous parle quand il dit que *l'oreille de l'homme de bien écoutera la sagesse avec une extrême ardeur* (*Eccli.*, III, 31); et cet empressement est une preuve que le monde et la chair n'ont point de place dans un cœur, et par conséquent il ne parle que de ce qu'il a de la joie d'entendre.

Il a les lèvres circoncises, ce qui est encore de très-grande conséquence. Moïse disait au Seigneur : *Vous voyez que je suis incirconcis des lèvres, comment Pharaon m'écoutera-t-il?* (*Exod.* VI, 30.) Non-seulement ce serviteur de Dieu signifiait la difficulté qu'il avait de s'exprimer, mais de plus il prétendait dire que ses lèvres n'étaient pas assez pures pour être le messager et l'ambassadeur de Dieu. Ah! mes frères, qui de nous autres

n'a pas les lèvres incirconcises! Que de difficulté de parler de Dieu, de la vertu, de l'Evangile, de la vie spirituelle; que de facilité à parler contre Dieu et contre le prochain; que de lèvres souillées par des paroles de médisance, par des paroles de mensonge, par des paroles impures, par des paroles de faux serment et de blasphème, et par des paroles oisives; et par conséquent, que de lèvres incirconcises qui en parlant excitent un feu, comme dit l'apôtre saint Jacques, dont une seule étincelle cause des embrasements qu'il est presque impossible d'éteindre, qui en parlant jettent un poison qui donne la mort et à celui qui parle et à ceux qui l'écoutent! Celui-là donc est heureux qui a les lèvres circoncises, parce que ne commettant point de péché par ses paroles, il est dans la perfection qu'un homme peut avoir; le nombre de ces parfaits est très-petit, y en ayant très-peu qui retranchent de leurs paroles les inutiles et les criminelles, mais ne vous flattez pas qu'il suffise de régler ses sens, la circoncision spirituelle demande le retranchement de tout ce qui est superflu, et non pas de ce qui est superflu selon le monde et la chair, car le monde et la chair ne disent jamais : C'est assez; ils ne trouvent rien de superflu, au contraire ils se plaignent toujours dans quelque abondance qu'ils soient, comme s'il leur manquait quelque chose; le superflu doit donc se regarder par rapport aux règles du christianisme et aux maximes de l'Evangile, parce que c'est dans le baptême que nous sommes circoncis spirituellement; écoutez comment l'Apôtre écrit aux Colossiens sur ce sujet : *C'est en lui*, dit-il parlant du Seigneur, *que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite par la main des hommes, mais qui consiste dans le dépouillement du corps des péchés, c'est-à-dire de la circoncision du corps de Jésus-Christ, ayant été ensevelis avec lui par le baptême* (*Coloss.*, II, 11, 12).

Le premier des sacrements nous met donc dans le même état dans lequel notre divin Sauveur s'est trouvé après sa mort; nous devons donc être morts à toutes les pompes de Satan, à toutes les grandeurs du monde, à toutes les délices de la chair, et nous y renonçons, parce que nous ne devons non plus y avoir part que si nous étions morts. Hélas! qu'est-ce qui s'est encore appliqué sérieusement à penser jusqu'où allaient les engagements de son baptême, et quelles étaient les obligations de sa religion? Vous ne trouvez presque point de chrétiens qui pensent à cela; ils croient que pour les meubles et les habits, tous les ornements et tous les ajustements qui accompagnent les meubles et les habits, qu'ils peuvent se donner cela selon leur humeur et selon ce qu'ils appellent la mode du monde, et que pour cela ils n'ont point d'autre règle à se prescrire que celle de leur bourse, encore plusieurs ne la consultent-ils pas; ils empruntent, sans par après penser à payer, ne croyant pas que ce soit une obligation que de chercher les moyens de satisfaire avec équité à ses dettes, ce qui est cause que vous ne voyez que du superflu dans les meubles, dans les habits, dans les tables, dans les divertissements, et toute l'épargne est pour ce qui regarde Dieu et les pauvres; jugez de là combien il y a peu de chrétiens ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, et par conséquent combien il y en a peu qui soient spirituellement circoncis, presque tous ne vivant que selon la chair et le monde, presque tous étant semblables aux païens que nous appelons les incirconcis; c'est dans ce sentiment que l'Apôtre écrivant aux Romains leur disait : *La circoncision vous est utile si vous accomplissez la loi; mais si vous la violez, tout circoncis que vous êtes, vous devenez comme un homme incirconcis* (*Rom.*, II, 25). Si donc les Juifs ne trouvaient aucun avantage dans la circoncision de la chair; si devant Dieu elle ne les distinguait pas des gentils, quoiqu'elle ne leur fût donnée que pour marquer cette distinction : mais leur vie étant semblable à celle des païens, Dieu n'avait aucun égard à leur circoncision, il les traitait comme des païens; que doivent attendre des chrétiens qui n'ont point d'autre avantage que le caractère de leur baptême, et qui vivent selon le monde? Pensez-vous que Dieu les distingue des incirconcis, c'est-à-dire des païens, qui n'étant point baptisés, n'ont point la circoncision spirituelle? Soyons persuadés que comme la circoncision dans les Juifs qui ont vécu comme les gentils n'a servi qu'à les rendre plus abominables devant Dieu, de même le baptême, dans les chrétiens qui ont suivi les maximes du monde et les sensualités de la chair, ne servira qu'à les faire haïr davantage; je voudrais que les chrétiens pensassent bien à cette vérité, qu'ils n'oubliassent jamais qu'ils sont obligés de vivre spirituellement, qu'ils fissent réflexion que le monde et la chair sont les ennemis de la circoncision spirituelle, parce qu'ils ne peuvent souffrir ni retranchement, ni mortification; ils nous sont représentés par Antiochus, qui défendit aux Juifs de circoncire leurs enfants, et qui fit mourir deux femmes qui avaient mieux aimé obéir à la loi de Dieu que d'observer les commandements injustes du tyran; aurons-nous moins de courage que ces femmes? Craindrons-nous quelques railleries, quelques mépris que le monde fera de nous, parce que nous ne serons pas conformes à ses modes, et que nous ne suivrons pas toutes ses maximes? Pensons qu'il n'y va pas ici d'un supplice et d'une mort temporelle auxquels ces saintes femmes se sont exposées, mais il y va d'une mort éternelle que vous ne sauriez éviter que par la circoncision spirituelle, qui est absolument nécessaire pour mériter la vie éternelle, comme je vous ferai voir dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Il était d'une si grande obligation aux Juifs de se faire circoncire, que la mort était

inévitable à celui qui aurait méprisé cette loi : *Tout mâle dont la chair n'aura point été circoncise*, nous dit Moïse, *sera exterminé du milieu de son peuple* (*Gen.*, XVII, 14), c'est-à-dire ne sera point considéré comme étant du peuple de Dieu, et sera puni de mort; ce que les saints Pères après saint Augustin entendent de la mort éternelle, parce que ce sacrement ayant été institué pour effacer le péché originel, a été aussi nécessaire pour le salut dans la loi ancienne, qu'est le baptême dans la loi nouvelle; et voilà comme il raisonne : Il ne faut pas que vous disiez, mais quel crime a commis cet enfant pour le punir de mort ? Il n'a point eu de mépris pour la loi, il lui était impossible de l'observer, c'était à ses parents à le circoncire; il est enfant d'Adam, il a péché dans ce premier homme, il est né pécheur, et par conséquent digne de mort, à moins qu'il ne prenne un remède qui l'en exempte, et ne prenant point ce remède, la mort lui est inévitable, il périra par sa génération si une régénération ne le délivre, nous dit saint Augustin (*De civ. Dei*, lib. XVII, cap. 27); il faut donc, ajoute-t-il, que nous entendions de la sorte les paroles de Dieu : tout mâle dont la chair n'aura point été circoncise, c'est-à-dire tout mâle qui n'aura point été régénéré, sera exterminé du milieu de son peuple. Si Dieu ne fait point de grâce à un enfant, et si pour n'avoir point été circoncis dans sa chair il est condamné à une mort éternelle, que peuvent attendre ceux qui, étant parvenus à l'usage de raison, négligent volontairement de circoncire leur cœur? la mort et la mort éternelle ne leur est-elle pas inévitable? L'Ange veut tuer le fils de Moïse ou Moïse même, parce qu'il avait différé de circoncire cet enfant, quoiqu'il eût différé pour des raisons qu'il croyait fort justes; pourquoi différez-vous depuis si longtemps de vous séparer d'une créature avec laquelle vous avez un commerce qui sera la cause de votre mort éternelle? Voilà le retranchement que Dieu vous demande; vous avez été malades et en danger de mort, on ne vous a donné les sacrements que parce que vous avez juré et protesté que cette séparation se ferait; vous avez recouvré la santé et vous êtes demeurés dans votre premier engagement; vous avez été à confesse à Pâques, on ne vous a donné l'absolution, et on ne vous a permis de communier que parce que vous avez promis avec serment que vous vous éviteriez l'un l'autre, y a-t-il rien de retranché dans vos visites, dans vos libertés, dans vos engagements? Il n'y a donc point de circoncision, et par conséquent la mort est inévitable. Avez-vous retranché quelque chose de votre argent pour payer cette dette? Vous inventez mille subtilités, mille chicanes, mille malices, pour ne point satisfaire à cette dette, pour ne point restituer ce que vous savez ne vous point appartenir légitimement; vous avez été à confesse, vous avez dit : Je payeraï, je restituerai; qu'avez-vous retranché de votre table, de votre jeu, de votre luxe, de vos spectacles, pour vous mettre en état de payer et de restituer? Quoi ! vous ne retranchez aucune de vos dépenses, quelque folles, quelque inutiles qu'elles soient, et vous croyez que parce que vous dites de temps en temps : Je payerai, je restituerai, que cela suffira pour vous rendre dignes de la vie éternelle; vous employez tout ce qui vous vient d'argent à donner des repas excessifs à vos amis, à mener des femmes à l'opéra et à la comédie, à jouer et même aux jeux défendus par le roi, et vous en serez quittes pour dire : Je payerai, je restituerai; ce pauvre artisan, ce pauvre ouvrier viennent vous demander le payement d'un ouvrage qu'ils ont fait pour vous, ils prient instamment d'avoir compassion d'eux, qu'ils n'ont que ce qu'ils gagnent; vous les méprisez, vous les rebutez, vous les traitez d'importuns; la nécessité les contraint de vous conjurer avec larmes et soupirs de leur donner au moins un écu, du moins trente sous, pour porter du pain à leur famille, et vous leur dites et quelquefois en les injuriant et en jurant que vous n'avez rien et qu'ils reviennent une autre fois; et de ce pas vous montez en carrosse, vous menez des femmes à l'Opéra, et trois ou quatre pistoles ne vous coûtent rien pour une loge, et de ce moment vous vous engagez au jeu, où vous perdez plusieurs pistoles, dont une seule aurait mis la joie dans le cœur de cet ouvrier, il vous aurait donné mille bénédictions; pensez-vous que ces injustices et ces duretés pour ceux à qui vous devez, que cet amour du monde et du plaisir qui sont cause que vous ne voulez rien retrancher, ne vous extermineront pas du milieu du peuple de Dieu, et ne vous feront pas périr? Vive Dieu ! vous serez exterminés et vous périrez, si vous n'avez rien voulu retrancher de vos affections, de vos plaisirs, de vos vanités, de vos voluptés; Dieu vous retranchera, et par une sentence terrible il vous condamnera à une mort éternelle, et il semble que Dieu au jour du jugement ne distinguera les élus d'avec les réprouvés qu'à la circoncision spirituelle; écoutons comment il parle à la fin du chapitre IX du prophète Jérémie : *Le temps est proche*, *dit le Seigneur. Je ferai la visite pour connaître ceux qui sont circoncis* (*Jer.*, IX, 25), et il proteste qu'il visitera les Juifs comme les gentils, et il donne la raison d'une visite si exacte, c'est que *tous les gentils n'ont point circoncis leur chair, et que la maison d'Israël n'a point circoncis son cœur* (*Ibid.*, 26); comme s'il nous disait : Tous les gentils vivent charnellement, et les Israélites ne vivent point spirituellement; si cela est, comme nous n'en saurions douter, qui évitera donc sa colère, et qui est-ce qui sera trouvé digne d'une vie éternelle? Il ne faut point vivre selon la chair, et il faut vivre selon l'esprit; les deux tiers des chrétiens vivent selon la chair; l'expérience nous le fait connaître, il n'y a qu'à les voir, il n'y a qu'à les entendre pour en être persuadé; à quoi se termine l'or et l'argent, les meubles et les habits, les bâtiments, les jeux,

les spectacles, les festins, les promenades, les longs sommeils? A la chair tout cela. A quoi s'appliquent les deux tiers des chrétiens? Au moins à amasser de l'or et de l'argent, à se meubler et à se vêtir, à bâtir, à jouer, à se trouver aux spectacles, à faire bonne chère, se promener, dormir longtemps et à son aise. De quoi parlent-ils? De ces mêmes choses. Que désirent-ils ? Ces mêmes choses. Ils ne s'appliquent donc qu'à ce qui regarde la chair; ils ne parlent et ils ne désirent que ce qui est de la chair; tout cela n'est donc point circoncis, et par conséquent cela doit être mis au nombre des gentils. Et l'autre tiers des chrétiens, vit-il spirituellement ? Ne sont-ils animés que d'un motif de plaire à Dieu, le regardent-ils dans toutes leurs actions, est-ce la charité qui les fait agir dans tout ce qu'ils font à l'égard du prochain ; l'humeur, l'amour-propre, la propre volonté n'y ont-ils pas beaucoup de part? Et par conséquent on peut dire que la maison d'Israël a le cœur incirconcis, et ceux qui vivent selon la chair, et ceux qui ne vivent pas selon l'esprit, n'auront pas de part à la vie éternelle; car vous devez remarquer que c'est dans la circoncision que le divin Messie a reçu le nom de Jésus, *nom qui lui avait été donné de l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère;* puisque c'est dans le moment qu'il se soumet à la circoncision qu'il reçoit ce divin nom de Sauveur; il ne sauvera que ceux qu'il trouvera circoncis de cœur lorsqu'il viendra faire la visite de tous les hommes. Concluez de là que le nombre de ceux qu'il sauvera est très-petit, parce qu'il en trouvera peu qui soient circoncis; chacun n'a qu'à voir ce qu'il a retranché. Que l'on s'examine sérieusement, et on connaîtra si celui qui a prit le nom de Sauveur dans la circoncision trouvera en nous de justes sujets pour nous sauver. Il est donc vrai que si nous ne mourons avec ce divin Jésus dans la circoncision, nous ne pourrons pas ressusciter avec lui dans la gloire; cette glorieuse résurrection nous est signifiée par la Pâque, qu'il n'était pas permis à tous de manger; les esclaves, les étrangers, les mercenaires en étaient exclus, à moins qu'ils ne se soumissent à la circoncision; c'est ce que nous lisons dans l'Exode : *Tous les esclaves que l'on aura achetés seront circoncis, et après cela ils en mangeront. Que si quelqu'un des étrangers veut être associé à vous et faire la Pâque du Seigneur, tout ce qu'il y aura de mâle avec lui sera circoncis auparavant, et alors il la pourra célébrer, et il sera comme un habitant de votre terre; mais celui qui ne sera point circoncis n'en mangera point* (*Exod.*, XII, 44, 48). Ceci n'est qu'une figure : la Pâque, qui est le passage du Seigneur de la mort à la vie, de l'esclavage à la liberté, et qui ne se peut célébrer que par ceux qui sont circoncis, nous apprend que nous ne saurions espérer de passer d'une mort spirituelle à une vie éternelle que par la circoncision. Il faut de nécessité que vous retranchiez tout ce qui est contraire au christianisme, tout ce qui peut déplaire à Dieu; il n'y a point ici d'accommodement à faire, il n'y a point de distinction favorable à inventer. Un étranger, parmi les Juifs, aurait inutilement fait des promesses, offert de l'argent, donné des vases et des ornements au temple, fondé des sacrifices, on ne lui aurait jamais permis de célébrer la Pâque s'il ne s'était fait circoncire. Je dis la même chose à tous les chrétiens : Promettez tout ce que vous voudrez, donnez quelques aumônes aux pauvres, quelques ornements aux églises, faites des fondations, cela ne sera pas capable de vous ouvrir le passage de la mort à la vie; il faut de nécessité se soumettre à la circoncision, il faut arracher cet œil, couper ce pied et cette main, il faut éloigner de soi tout ce qui vous engage au péché, tout ce qui vous empêche de faire pénitence et de pratiquer la vertu. Pensez à cela, mes frères, mais pensez-y sérieusement, car il est question ici de la chose la plus importante, qui est de s'exempter d'une mort éternelle, et de se rendre digne d'entrer dans la vie; souvenez-vous que les Israélites furent obligés de se circoncire avant que de se mettre en possession de la terre que Dieu avait promise à leurs pères : ils étaient nés dans le désert, et ils n'avaient point été circoncis; Dieu commande à Josué de faire cette cérémonie qui fut exécutée sur la colline de la circoncision. Vous avez passé dans le monde comme dans un désert, vous vous êtes chargés d'un grand nombre de choses, non-seulement inutiles et superflues, mais encore mauvaises; il est question d'aller dans cette terre, qui est la demeure des vivants comme l'enfer est la région des morts, dans cette terre que Dieu a promise à ceux qui sont doux; mais ce ne sera qu'à la faveur de la circoncision que vous serez introduits dans cette délicieuse demeure : les serviteurs de Dieu ont eu un si ardent désir d'avoir place dans ce royaume céleste, qu'ils ont renoncé à tout ce qu'ils possédaient sur la terre et à tout ce qu'ils auraient pu posséder; ils ont de plus renoncé à eux-mêmes, se soumettant en cela au conseil et à l'exemple que le Seigneur leur a donné en se faisant circoncire, et en leur disant depuis : *Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même, qu'il se charge de la croix et qu'il me suive.* Si nous sommes chrétiens, mes frères, nous ne refuserons pas de suivre notre maître et notre Sauveur, nous retrancherons tout ce que nous avons à l'extérieur et dans l'intérieur qui peut nous empêcher d'être à sa suite. Demandons à Dieu qu'il nous en donne la force et le courage; prions-le instamment qu'il accomplisse en nous ce que Moïse a promis aux Israélites : Divin Jésus, qui voyez le cœur de mes auditeurs et qui en connaissez les dispositions, permettez-moi de leur dire de votre part ce que votre serviteur a dit autrefois à votre peuple : *Le Seigneur votre Dieu circoncira votre cœur et le cœur de vos enfants, afin que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme* (*Deuter.*, XXX, 16), et que vous puissiez vivre avec lui pendant

une heureuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXVII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE.

(3 *janvier.*)

Simile erit regnum cœlorum decem virginibus, quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ (*Matth.*, XXV, 1-13).

Le royaume du ciel sera semblable à dix vierges, qui ayant pris leurs lampes s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse.

Le Seigneur parle de la sorte à ses disciples, parce que lui ayant demandé le temps de son retour glorieux sur la terre, il ne veut point satisfaire leur curiosité; il leur apprend seulement à se préparer pour ce jour et à veiller pour n'en être point surpris. L'Eglise se sert de cet évangile pour la fête de sainte Geneviève, parce qu'elle est une de ces vierges sages, qui a veillé et qui a mérité d'entrer dans le ciel avec son époux, afin que nous puissions l'imiter. Considérons tous les versets de notre évangile, demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit et la protection de la sainte Vierge, que nous saluerons en lui disant, *Ave, gratia*, etc.

Le royaume du ciel sera semblable à dix vierges. Qui est ce royaume du ciel? Ce ne peut être le paradis, qui est le séjour des bienheureux, puisqu'on dit que de ces dix vierges auxquelles on compare ce royaume, il y en a cinq qui sont folles; la folie, le péché, les réprouvés n'auront jamais d'entrée dans le paradis; le royaume du ciel est donc l'Eglise, qui est véritablement le royaume de Dieu, maître du ciel et de la terre; mais dans ce royaume tout n'y est point si pur, que l'ivraie ne se trouve avec le bon grain, qu'il n'y ait du levain parmi la plus fine farine, qu'il n'y ait des méchants poissons parmi les bons; enfin tout n'y est point si saint qu'il n'y ait des occasions de chute et de scandale. C'est pourquoi le Seigneur dit qu'à la fin du monde le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront et enlèveront hors de son royaume tous ceux qui sont des occasions de chute et de scandale, et ceux qui commettent l'iniquité; ce sera pour lors que l'ivraie sera arrachée et mise en botte pour être brûlée, que les méchants poissons seront jetés dehors, et que comme on séparera les boucs d'avec les brebis, aussi on séparera les vierges folles d'avec les sages, parce que pour lors il sera question de prendre ce qui sera propre pour le royaume du ciel, qui est le paradis; et l'on ne prendra que ce qu'il y aura de pur, de saint, et de sage; jusqu'à ce qu'on fasse cette séparation, tout sera dans le mélange dans ce royaume du ciel qui est l'Eglise; la paille sera avec le bon grain, et même parmi les personnes qui se sont unies et assemblées pour vivre selon les règles de la piété chrétienne, s'il y a de chastes abeilles qui ne présentent à leurs frères et à leurs sœurs que la douceur de leur miel par les services qu'elles leur rendent et par le bon exemple qu'elles leur donnent, il y a aussi des guêpes importunes et fâcheuses qui les piquent souvent de leurs aiguillons; mais pour apprendre à quoi se terminera ce mélange, il faut examiner notre évangile dans lequel il y a trois personnes à considérer, une vierge sage, une vierge folle et un époux: la vierge sage va au-devant de l'époux et entre avec lui dans le ciel; la vierge folle va au-devant de l'époux et n'entre point avec lui; l'époux reçoit la vierge sage et rebute la vierge folle. La vierge sage, c'est sainte Geneviève; la vierge folle, c'est l'âme mondaine, opposée à notre sainte; l'époux, c'est Jésus-Christ, qui séparera ses vraies épouses d'avec celles qui n'en ont eu que le nom. Voilà ce que nous avons à considérer dans les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Le royaume du ciel sera semblable à dix vierges, qui ayant pris leurs lampes s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse; il y en avait cinq d'entre elles qui étaient sages, et cinq qui étaient folles; les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Voilà trois choses à considérer dans une vierge sage: elle va au-devant de l'époux, elle y va avec la lampe allumée, elle y va avec un vase plein d'huile.

On nous représente le serviteur fidèle, demeurant dans la maison, attendant son maître; il ne se donne point la liberté de s'aller promener, ni de jouer, ni de boire, ni de quereller; mais il attend, afin que dès le moment que son maître frappera il lui ouvre sans aucun retardement: ici on représente la vierge sage allant au-devant de l'époux. Ne vous étonnez pas de cette différence, qui semble contraire à ce qu'on dit ordinairement, que les vierges doivent demeurer enfermées, et on leur donne pour partage la retraite et le silence, et au contraire des hommes qui sont pour les emplois extérieurs; et ici on met le serviteur fidèle dans la maison en attendant son maître, et on fait sortir l'épouse pour aller au-devant de l'époux. Cette conduite me paraît fort juste: le propre d'un serviteur, c'est de garder la maison, pour empêcher que les étrangers n'y entrent et ne prennent quelque chose; une vierge, épouse de l'époux de toutes les vierges sages, doit avoir de l'empressement de donner des marques de son amour à son époux; c'est pourquoi elle sort pour faire paraître à son époux combien elle a d'ardeur de le voir et de le posséder; c'est pour ce sujet qu'elle va au-devant de lui. Ce qui se passe entre Dieu et une âme est digne de réflexion; il faut de nécessité que Dieu aille au-devant d'elle, il faut qu'il la prévienne de ses grâces, qu'il lui communique des lumières pour lui faire connaître la beauté de la vertu et la difformité du vice, qu'il lui donne des forces pour aimer et rechercher cette vertu qu'elle connaît être belle, pour haïr et pour fuir ce vice qu'elle

sait être difforme ; mais Dieu ayant fait la grâce à l'âme de la prévenir, et d'aller au-devant d'elle, il faut qu'elle en témoigne sa reconnaissance, si toute l'Eglise le fait pour les saints, si pour remercier son divin époux des grâces qu'il a faites à ses enfants, elle lui dit : *Vous l'avez prévenu par les bénédictions de votre douceur, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses* (*Psal.* XX, 3.)

Si toute l'Eglise témoigne la part qu'elle prend à l'avantage d'un de ses enfants, d'avoir été prévenu des grâces de Dieu, à plus forte raison cet enfant de l'Eglise, cette épouse du Seigneur doit-elle rendre ses actions de grâces; mais comment fera-t-elle? Le Prophète royal le lui apprend dans le psaume LVIII, par lequel il implore le secours de Dieu; il rapporte toute sa force à lui seul, et il espère qu'il le préviendra de ses grâces, c'est dans ce sentiment qu'il lui dit : *Levez-vous pour venir au-devant de moi, et voyez l'état où je suis, ô vous, qui êtes le Dieu des armées, qui êtes le Dieu d'Israël!* (*Psal.* LVIII, 5.) Et comme ce prince était fort persuadé que le Seigneur ne lui refuserait point ce qu'il lui demandait, il lui dit : Je rapporterai à vous toute ma force, parce que vous êtes mon protecteur : *Dieu est mon Dieu, sa miséricorde me préviendra* (*Ibid.*, 10). Sainte Geneviève est un de ses saints enfants, pour qui toute l'Eglise rend aujourd'hui des actions de grâces à son divin époux, pour l'avoir prévenue dès son enfance par les bénédictions de sa douceur ; elle-même a connu que Dieu était venu au-devant d'elle ; que malgré les incommodités de la pauvreté, malgré les fatigues de son emploi, elle était contente de son état, qu'elle n'en souhaitait point d'autre. Ces sentiments ne venaient point d'elle ; cet amour pour la pauvreté, pour la retraite, pour le silence, pour la virginité, pour la prière, venait de Dieu seul, qui l'avait prévenue de sa miséricorde ; c'est pourquoi, comme David, qui avait été un petit berger comme elle était une petite bergère, elle rapportait toute sa force à son Dieu; elle était donc une vierge sage qui allait au-devant de l'époux, c'est ce qui fait la perfection de sa reconnaissance. L'époux avait été au-devant d'elle, pour lui communiquer sa grâce et sa force, pour la prévenir par ses lumières et par les bénédictions de sa douceur, pour la remplir de sa miséricorde; et elle à son tour ira au-devant de l'époux, elle le bénira, elle souhaitera que toutes les créatures le bénissent; elle chantera ses louanges, et elle lui rendra de perpétuelles actions de grâces; car ce n'est pas des pieds, ce n'est pas par un mouvement de corps et en changeant de place, qu'on va au-devant de l'époux, c'est du cœur qu'on y va, nous dit saint Augustin (serm. 93, *in cap.* XXV *Matth.*, cap. 5, n. 6), ayant de l'empressement de le voir. C'est de cette manière que les saints ont été au-devant de notre divin Sauveur; ce qui faisait dire à l'Apôtre des gentils : *Je désire d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ* (*Philip.*, I, 23); n'était-ce pas aller de cœur au-devant du Seigneur? Que souhaitait notre sainte, sinon de s'unir avec son divin époux? Elle allait donc continuellement au-devant de lui; mais sommes-nous dans les mêmes pratiques? En vérité, y sommes-nous? Pensons-nous combien de fois Dieu nous a prévenus de ses inspirations et de ses grâces et de ses miséricordes? combien de fois il nous a prévenus par les bénédictions de ses douceurs? lui en avons-nous rendu nos actions de grâces? Avons-nous été au-devant de lui par les mouvements de notre cœur, par le bon usage de ses grâces, par le désir d'être tout à lui, par l'empressement de le posséder. Si nous ne trouvons rien de tout cela en nous, quelle en peut être la cause? C'est que nous n'avons point de foi : les vierges sages vont au-devant de l'époux, elles portent des lampes allumées ; c'est la seconde circonstance que nous trouvons en elles.

L'on ne va point au-devant de l'époux les mains vides, et l'on n'y va point dans l'obscurité. Il y a des rois dans le monde que l'on n'oserait aborder sans leur faire des présents, et si l'on se présentait devant eux les mains vides, on en serait maltraité, bien loin d'en recevoir quelque grâce. Nous sommes persuadés que Dieu n'a que faire de tous nos biens; le Prophète royal nous en assure ; c'est en cela qu'il est notre Dieu : il n'a que faire de tous les hommes, et tous les hommes ont besoin de lui ; il donne aux hommes tout ce qu'ils ont, et pas un n'a quoi que ce soit qu'il ne l'ait reçu de lui, c'est ce que saint Paul nous dit : *Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu?* (*I Cor.*, IV, 7.) Et tous les hommes ensemble ne sauraient rien donner à Dieu qu'il ne possède, parce qu'il est le maître de tout; il a tout fait et il conserve tout, cependant il veut nous voir en sa présence les mains pleines ; c'est pourquoi la vierge sage y paraît avec une lampe allumée, qui est le symbole de la foi. L'Eglise est si persuadée que nous ne devons paraître que de la sorte devant Dieu, qu'elle nous met un cierge allumé à la main quand nous naissons et quand nous mourons. Nous naissons quand nous recevons le sacrement de baptême; dans ce moment Dieu nous donne l'habitude de la foi, et pour marquer cette lumière intérieure qui vient éclairer notre âme par la communication du Saint-Esprit, l'Eglise nous donne un cierge allumé, et elle prie que nous conservions cette lumière, et qu'elle serve à nous conduire jusqu'à la mort, et lorsque nous en sommes proche, et que nous avons reçu le dernier sacrement ; elle nous donne encore un cierge bénit, pour nous marquer que si, en devenant les enfants de Dieu par le baptême, nous avons été éclairés de la lumière de la foi, il faut que nous allions nous présenter devant Dieu avec cette même lumière, et c'est avec raison que cette lampe représente la foi; car de même qu'une lampe allumée éclaire toute une maison, aussi la foi éclaire une âme. Si une lampe était éteinte, on se trouverait dans une espèce d'horreur, parce que l'on

ne pourrait rien distinguer ; de même si la foi se trouvait éteinte dans une âme, ou qu'elle n'y eût point encore été allumée, il n'y aurait que de la confusion, parce que tout y serait dans les ténèbres ; il faut donc pour aller au-devant de l'époux que la lampe soit allumée, puisqu'il faut le connaître, et nous ne saurions connaître ses perfections, et savoir le besoin que nous avons de lui, les qualités qu'il possède à notre égard de maître, de sauveur et de juge, si notre entendement n'est éclairé par la lumière de la foi, et une lumière qui subsiste, c'est une circonstance essentielle. Il ne suffit pas d'allumer un feu ou une lampe, il faut donner du bois à ce feu et de l'huile à cette lampe ; sainte Geneviève avait une lumière si vive, elle était si persuadée de tous les mystères de la religion chrétienne, qu'elle était capable de faire les plus surprenants miracles, et le grand nombre qu'elle en a fait est une preuve convaincante de sa foi, et comme cela a duré toute sa vie, on connaît qu'elle a eu la prudence des vierges sages, qu'elle a fait une bonne provision d'huile, pour entretenir la lumière de sa lampe, c'est la preuve la plus convaincante et la marque la plus essentielle de sa sagesse.

Les sages prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Il ne suffit donc pas, selon mon évangile, d'être vierge, d'aller au-devant de l'époux, de porter une lampe fort propre et dont la lumière se fasse voir de fort loin; il faut encore quelque chose; et que voudriez-vous de plus? Quoi! une vierge qui va au-devant de l'époux, et qui porte une lampe fort propre et fort éclatante, n'est pas capable de vous satisfaire? Non, il vous faut quelque chose de plus, et je vous dirai avec l'Apôtre : *Je m'en vais vous montrer encore une voie plus excellente* (I *Cor.*, XII, 31); mais quelle est cette voie plus excellente? Continuez à lire saint Paul : *Quand je parlerais le langage de tous les hommes et des anges même, si je n'avais point la charité, je ne serais que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante; et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite science de toutes choses; et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'avais point la charité, je ne serais rien; et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'avais point la charité, tout cela ne me servirait de rien* (I *Cor.*, XII, 1, 3).

La charité est donc cette voie plus excellente dont saint Paul nous parle, plus excellente que l'éloquence, plus excellente que la prophétie, plus excellente que la théologie, plus excellente que la foi, plus excellente que le don des miracles, plus excellente que la distribution de tout son bien en faveur des pauvres, enfin plus excellente que le martyre, puisque tout ce que je viens de dire n'est rien et ne sert de rien, selon saint Paul ; il n'est donc rien, il ne sert donc de rien d'être vierge, d'aller au-devant de l'époux, d'avoir de la foi, si par-dessus tout cela l'on n'a de l'huile dans son vase, c'est-à-dire, de la charité dans son cœur; cette circonstance est un des points des plus importants de notre religion; et on ne saurait assez recommander aux personnes qui font profession de servir Dieu solidement, de prendre garde à ce point, car Dieu qui juge du cœur y doit voir plus d'ardeur que les hommes ne remarquent de lumières dans les actions qui éclatent au dehors; il faut que la charité excelle. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'elle est comparée à de l'huile, qui est toujours au-dessus de toutes les liqueurs; il faut aussi que la charité soit au-dessus de toutes vos pratiques, de toutes vos actions, de toutes vos qualités, de toutes vos vertus; cette huile est donc nécessaire pour entretenir la lumière de la lampe, comme les bonnes œuvres sont nécessaires pour faire vivre la foi qui est morte sans elle; c'est pourquoi la sagesse d'une âme épouse du Seigneur consiste à faire une bonne provision d'huile; il ne faut pas se contenter de peu, il ne suffit pas d'en avoir assez pour mettre une fois ou deux dans notre lampe. Il y a des chrétiens qui font quelquefois des bonnes œuvres, mais il y a un si long intervalle entre les premières et les secondes, et pendant cet intervalle ils s'abandonnent tellement à leurs humeurs et à leurs passions, qu'ils ont consumé toute leur huile avant d'en amasser d'autre ; ce n'est pas être sage. Une vierge sage comme notre sainte est continuellement occupée à faire sa provision : tantôt elle mortifie son corps par toutes sortes d'austérités; tantôt elle soumet son esprit à tout ce que ses supérieurs lui ordonnent; tantôt elle souffre avec une patience héroïque les mépris les plus offensants, les calomnies les plus outrageantes, les persécutions les plus cruelles; tantôt elle procure tout le bien qu'elle peut à ses plus grands ennemis, et en tout cela elle ne cherche que la gloire de son Dieu, et elle n'a point d'autre vue que de lui plaire; car, selon saint Grégoire (hom. 12), c'est le caractère des vierges sages de ne point attendre la gloire de leurs bonnes œuvres de la bouche des hommes, mais de cacher dans le secret de leur conscience tout ce qu'elles font de meilleur, ne voulant en être récompensées que de Dieu seul, comme elles ne souhaitent de plaire qu'à lui, et elles se contentent du témoignage de leur conscience sans rechercher l'applaudissement des hommes, et de cette sorte elles font une abondante provision d'huile.

Je voudrais que tous les chrétiens eussent cette même prudence, qu'ils pensassent combien je suis redevable à la divine justice pour toutes les pensées de mon esprit, pour tous les désirs de mon cœur, pour toutes les paroles de ma langue, pour tous les discours que j'ai écoutés avec complaisance, pour toutes les sensualités de ma bouche, pour mes vanités, pour mes paresses, et généralement pour tous les crimes que j'ai

commis contre Dieu, contre mon prochain et contre moi-même ; je ne puis satisfaire à tout cela que par la charité, elle doit donc être très-abondante puisque mes iniquités sont plus multipliées que les cheveux de ma tête, comme disait David. C'est pourquoi si vous êtes sages vous imiterez sainte Geneviève, vous ne perdrez pas une seule occasion d'amasser l'huile de la charité; mais sur cela vous pourriez me demander comment il se peut faire que les vierges sages étant si charitables, ayant de l'huile en abondance, elles ne veulent point en donner à leurs compagnes; c'est pour nous dire que les bonnes œuvres des justes ne serviront de rien aux réprouvés après leur mort, que si nous voulons en retirer quelque profit, il faut que nous amassions nous-mêmes de l'huile, que nous pratiquions la charité, que nous mortifiions nos sens, que nous humiliions notre esprit, et que nous fassions des bonnes œuvres; mais si nous sortons de ce monde sans charité, la charité des saints ne nous profitera de rien, et elle ne nous sera point communiquée, outre que dans ce moment chacun n'aura que ce qui lui est nécessaire, et on craindra même de n'en avoir pas suffisamment; c'est pourquoi ce n'est pas une dureté aux vierges saintes de refuser les réprouvées, elles sont sages et elles donnent par ce refus une marque de leur prudence, à cause que le jugement de Dieu sera si terrible qu'il n'y a point de juste qui s'appuie avec trop de confiance sur ses bonnes œuvres, bien loin de penser à faire part de son bien aux autres; il attendra avec crainte que Dieu lui fasse part de sa miséricorde. N'ayons donc point une téméraire confiance en nos bonnes œuvres, ni en celles des saints ; faisons le plus de bien que nous pouvons pour imiter notre sainte ; mais soyons persuadés que si, par notre folie et notre peu de prévoyance, nous nous perdons, que quelque prière qu'on lui fasse pour nous elle ne nous sauvera jamais. Je voudrais bien que nous fissions encore une réflexion sur ce refus des vierges sages. Il y a des personnes qui sous prétexte de charité prennent un grand nombre d'emplois qui ne leur conviennent point, se chargent de toutes sortes de commissions qui ne sont point conformes à leur état; on sollicitera des procès, on ira chez les officiers de justice, on courra les rues, on se mêlera des mariages, et quand on dira à ces ecclésiastiques et à ces religieux : De quoi vous embarrassez-vous, cela est-il de votre profession? ils croient en être quittes pour dire : Ce sont des personnes qui me prient de leur faire cette charité. Répondez-leur comme les apôtres : Il n'est pas juste que nous quittions la prière et le ministère de la parole de Dieu pour nous occuper du soin de vous procurer des nourritures; dites-leur comme les vierges sages : Nous n'avons pas trop d'huile pour nous, il faut que nous demeurions dans la retraite, pour nous appliquer à la prière, à l'étude de la sainte Ecriture et des Pères de l'Eglise; c'est pourquoi nous prierons pour vous, c'est toute l'huile que nous avons à vous donner. Si toutes les personnes consacrées à Dieu, si tous ceux et celles qui font une profession particulière de piété en usaient de la sorte, le nombre des âmes et des vierges sages serait plus grand que celui des folles ; mais j'ai peur que celui des folles ne l'emporte; elles doivent, selon mon évangile, faire la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Celles qui étaient folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; et comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent ; mais sur le minuit on entendit un grand cri : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. Toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes, mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. Considérons, je vous prie, les caractères d'une vierge folle, d'une âme mondaine que l'on peut dire l'antipode de sainte Geneviève : son premier caractère est de ne point prendre d'huile en prenant la lampe ; le second, qui lui est commun avec les vierges sages, est de s'assoupir et de s'endormir; le troisième, qui lui est particulier, est de ne s'apercevoir que sa lampe s'éteint que lorsque l'époux est proche.

Je vous ai déjà dit la différence qu'il y a entre la lampe et l'huile; la lampe est ce qui éclate au dehors, l'huile est ce qui est caché dans le vase. La vierge folle a une lampe et une lampe aussi propre, aussi bien ornée que celles des sages, mais elle se contente de cela; elle a un très-grand soin de conserver la pureté de son corps, elle évite avec exactitude tout ce qui serait capable de la souiller; la moindre faute sur ce sujet lui donne des embarras de conscience terribles, elle ne sait à qui se confier; elle ne sait comment s'expliquer, il faut un confesseur inconnu; mais voilà tout. Quelle folie de croire qu'il n'y a qu'une vertu et qu'un vice! Je suis persuadé qu'il y aura plus d'âmes damnées dans les communautés, dans les sociétés, dans les familles, sur le sujet de la charité que sur le sujet de la pureté. Agir contre la pureté ou de pensées, ou de désirs, ou de paroles, ou d'actions, cela fait horreur, et si par malheur on y tombe, on s'en relève promptement; il n'en est pas de même des péchés qu'on commet contre la charité, ils ne font point la même peine, on nourrit des aversions secrètes, on conserve des mépris et des froideurs ; ces aversions, ces mépris, ces froideurs sont cause qu'on raille, qu'on censure, qu'on condamne; si on dit du bien, on ne l'entend qu'avec peine, et on tâche de le diminuer; si on dit du mal, on l'écoute avec complaisance, et on en rit le plus haut qu'on peut; si quelqu'un rend quelque desservice à ces personnes pour qui on a ces mépris, on lui applaudit comme s'il avait fait une action de justice; si quelqu'autre les estime et les aime, on le

regarde avec compassion, et on croit qu'il a le goût dépravé. De tout cela point de scrupule, on regarde ces péchés contre la charité comme des bagatelles; si on s'en confesse, c'est seulement pour remplir sa confession, on n'en a point de douleur, point de dessein de s'en corriger; on ne s'en corrige point effectivement. On communie néanmoins fréquemment, parce qu'on n'a rien à se reprocher sur le sujet de la chasteté; voilà une folie dont il sera difficile de guérir un grand nombre de prétendus dévots et dévotes qui se contentent d'avoir des lampes, et qui par conséquent sont comme ces pharisiens qui avaient soin de tenir les dehors des vases fort nets, et qui laissaient le dedans tout plein d'ordures; aussi grand nombre de filles et de femmes sont de même : elles croient que parce qu'elles sont honnêtes, elles sont dispensées d'avoir de l'humilité, de la patience, de la douceur, de l'obéissance et de la charité; c'est une folie, l'orgueil damne, la colère, la désobéissance damnent, la haine autant et encore plus que l'impureté. Ayons donc pitié de ces vierges qui n'ont que des lampes, et qui n'ont point d'huile; ayons compassion de celles qui n'ont que de l'extérieur et qui négligent l'intérieur; elles cherchent à se plaire à soi-même et à se faire estimer des créatures, et par conséquent elles n'ont point d'huile dans leurs vases. Celui-là, dit saint Augustin (sermon. 93, *in cap.* XXIII *Matth.*, cap. 8, n. 10), qui se conduit sagement pour être estimé des hommes, ne porte point d'huile avec lui, ce qui oblige saint Augustin de nous dire : Portez-en avec vous, portez-en au dedans de vous-mêmes où Dieu seul pénètre. Voilà où notre sainte en a porté; elle a eu une lampe pour édifier le prochain par ses paroles et par ses actions, et pour les porter à glorifier son Père qui est dans le ciel; mais elle a eu de l'huile, pratiquant toutes les vertus de son état et de sa condition, aimant Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, veillant continuellement pour attendre son époux. On dit de nos vierges que *l'époux tardant à venir elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.*

C'est une chose digne de compassion que la bonté de notre divin Sauveur ne serve qu'à nous rendre plus coupables. L'époux tarde, et pourquoi tarde-t-il, sinon pour retarder notre malheur, pour nous donner du temps à nous préparer pour le bien recevoir, afin que nous fassions provision d'huile par notre pénitence, notre charité, toutes nos bonnes œuvres; et l'on fait tout le contraire, on perd un temps si précieux : les uns l'emploient à satisfaire leurs sens et à contenter leurs passions, les autres le perdent dans la négligence et l'oisiveté; tantôt on s'assoupit par la tiédeur, comme David le confesse de lui-même, tantôt on s'endort par la paresse, et en cela on se trouve directement opposé au divin Epoux de qui le prophète royal dit : *Celui qui a la garde d'Israël ne s'assoupira pas et ne s'endormira pas* (*Psal.* CXX, 4); il nous est nécessaire qu'il veille continuellement, car nous avons vu que, pour peu qu'il s'endorme dans la barque, la tempête s'élève et les disciples sont en danger de faire naufrage, et il nous est d'autant plus nécessaire qu'il veille, que nous avons un ennemi qui ne dort jamais. Saint Pierre nous le représente comme un lion rugissant qui cherche partout qui il dévorera; si notre divin protecteur veille pour nous defendre, si le démon veille pour nous perdre, il faut que nous prenions garde à ne nous point endormir, ni même à ne nous pas assoupir; cela arrive quelquefois aux âmes les plus saintes, l'œil de leurs âmes se ferme : elles ne font point assez d'attention sur elles-mêmes; elles ne réfléchissent point assez sur leurs intentions, elles se laissent surprendre ou à leurs inclinations ou à leurs aversions; la maladie, la contradiction, les peines intérieures ou extérieures les abattent; la joie, la santé, l'estime des créatures, les consolations les dissipent, tout ce qui nous détourne de Dieu est un assoupissement; ce qui nous attache à la créature est un sommeil. Celui qui est assoupi ouvre quelquefois les yeux, et il les referme aussitôt; il entend quelques paroles sans comprendre le sens de ce qu'on dit; c'est de cette sorte qu'on entend la parole de Dieu, qu'on fait des lectures spirituelles, qu'on est à l'oraison, c'est-à-dire qu'on s'acquitte de tous ses exercices avec beaucoup de négligence. Mais vous savez que toutes les actions qu'on fait pendant le sommeil ne sont dignes ni de récompense ni de châtiment, parce qu'il est de l'essence d'une bonne ou d'une mauvaise action qu'elles soient volontaires, et tout ce qui se fait pendant le sommeil n'est point volontaire; mais pensez-vous que deviendront toutes les actions que vous faites pendant votre sommeil et votre assoupissement? Dans l'état de votre négligence, vous flatterez-vous de dire qu'elles ne seront ni punies ni récompensées? Quand cela serait, vous devriez compter pour une grande peine la perte des récompenses divines, puisque la moindre vaut infiniment mieux que tous les biens de la terre; mais vous n'en demeurerez point là, vous serez rigoureusement punies de tout ce que vous avez fait avec négligence, et si la mort vous surprend en cet état, que l'époux vienne à paraître, et que vous remarquiez que vos lampes s'éteignent, quel sera votre malheur?

Sur le minuit on entendit un grand bruit. Le Seigneur a voulu s'exprimer de la sorte pour nous marquer dans quelle surprise les âmes folles, les âmes mondaines, les âmes qui ont négligé l'affaire de leur salut se trouveront à l'heure de la mort. Lorsque dans le plus profond du sommeil, au milieu de la nuit, on entend des voix confuses qui crient au feu, on est tout effrayé, on se lève le cœur tout palpitant; si on sent la fumée, si en ouvrant les yeux on aperçoit la flamme, l'effroi augmente; on ne sait ce qu'on emportera avec soi, ni par où on se

sauvera. Voilà le portrait de la surprise des âmes mondaines et négligentes au moment de la mort; c'est au milieu de la nuit que cela arrive, c'est-à-dire, selon saint Augustin (serm. 93, *in cap.* XXV *Matth.*, n. 8, cap. 7.), lorsqu'on ne s'y attendait pas, lorsqu'on ne croyait pas que cela dût arriver. La nuit représente l'ignorance, c'est pourquoi le jour est une nuit pour ceux qui n'ont point pensé à la mort; ils en sont surpris comme au milieu de la nuit, ils entendent un grand cri, et quel est ce cri, sinon celui de la mort? Quel trouble, quelle épouvante pour cette âme qui n'a point disposé les affaires de sa conscience; elle n'y voit qu'un désordre et qu'une confusion extrême; on lui dit que l'époux va paraître, mais un époux qui va lui faire rendre compte de toutes les marques d'amour qu'elle a reçues de lui, de toutes les paroles qu'il lui a dites, de toutes les consolations qu'il lui a fait goûter, de tous les sacrements qu'il lui a fait recevoir; cet époux, tout plein de douceur et de miséricorde, deviendra un juge sévère et rigoureux pour cette âme négligente, pour cette âme infidèle, pour cette âme folle, qui ne s'apercevra que dans ce moment que sa lampe s'éteint. Les bonnes œuvres de ces personnes prétendues dévotes ont eu un certain éclat devant les hommes, leur amour en était fort satisfait: on donnait des avis à celui-ci, on faisait des corrections à celles-là, on consultait les plus habiles directeurs, on écoutait les plus fameux prédicateurs, on allait dans les hôpitaux, on se mêlait de la distribution des aumônes; tout cela avait un bel extérieur et un grand éclat; mais toutes ces actions qui au dehors ont paru si éclatantes aux yeux des hommes, à l'approche du Juge paraissent au dedans très-obscures. Saint Augustin, de qui le grand saint Grégoire s'est déclaré le disciple en suivant ses sentiments, dit qu'il ne faut pas que nous nous étonnions si les lampes des vierges folles paraissent allumées pendant leur vie, et qu'elles s'éteignent à leur mort: C'est, dit-il, que pendant leur vie elles étaient applaudies et louées des hommes, et ces louanges étaient comme une huile qui entretenait la lumière de leurs lampes; mais à la mort on ne pense point à se louer l'un l'autre, chacun pense à soi, et comme il n'y a plus personne qui donne de l'huile, les lampes s'éteignent. Les lampes peuvent s'éteindre de plusieurs manières, ou par la violence du vent, ou par l'eau que l'on jette dessus, ou par le défaut d'huile; l'orgueil est un vent dangereux qui éteint la lampe de notre âme; la complaisance humaine est une eau froide, comme lorsque l'on mêle de méchantes maximes avec la parole de Dieu, pour favoriser les sens et les passions; mais nous voyons ici que le seul défaut d'huile fait éteindre les lampes. Il n'est donc pas question d'être vierge, de se trouver dans un état qui de soi-même est très-excellent, d'en suivre extérieurement les pratiques; il faut, outre cela, de la charité, prendre garde que nous ayons de quoi entretenir la lumière et l'ardeur de notre âme; c'est à quoi notre sainte s'est occupée toute sa vie; aussi a-t-elle mérité d'être reçue de son divin époux, au contraire des vierges folles qui en ont été rebutées; c'est la dernière chose que nous avons à considérer dans l'explication de mon évangile.

TROISIÈME PARTIE.

Pendant que les vierges folles étaient allées acheter de l'huile, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin, les autres vierges vinrent aussi et lui dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ; mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. Vous voyez dans ce reste de notre évangile avec quelle complaisance les vierges sages sont reçues, avec quelle dureté les vierges folles sont rebutées, et l'instruction que le Seigneur prétend que nous retirions de là.

L'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces. Saint Grégoire expliquant (hom. 12) ces paroles à son peuple dans l'église de Sainte-Agnès, à l'occasion de la fête de cette sainte, il se récrie : Si quelqu'un pouvait goûter dans son cœur combien ces paroles sont admirables, *l'époux vint*, celui qui a contracté une alliance admirable avec toutes nos âmes par son incarnation, par sa mort, par ses sacrements, il vient pour nous faire goûter les délicieux plaisirs de cette divine alliance, nous donnant une place dans son paradis, et nous mettant en possession de sa divinité; mais si l'on était capable de goûter combien il y a de douceur dans les paroles suivantes : *Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces.* Que l'on a lu! que l'on a répété ces paroles sans y faire aucune réflexion! Celles qui étaient prêtes, on ne vous dit pas celles qui étaient allées se préparer, mais celles qui étaient prêtes; il y a beaucoup de différence entre se préparer et être prêtes; le premier est incertain, le second est assuré; le premier est pour les vierges folles, elles avaient demandé de l'huile, elles faisaient ce qu'on leur avaient conseillé, elles étaient parties pour aller trouver ceux qui en vendent, c'est-à-dire, qu'elles se préparaient. Sainte Geneviève, comme une vierge sage, s'était tenue prête dès le commencement de sa vie, elle attendait que l'époux vînt pour entrer avec lui aux noces; il y en a peu qui lui ressemblent, presque tous les chrétiens attendent pour se préparer qu'on leur dise : *Voilà l'époux qui vient;* ce sera pour lors qu'ils demanderont de l'huile, qu'ils enverront chercher ceux qui en vendent; ils se recommanderont aux prières des uns et des autres, ils ordonneront de faire des aumônes, ils prieront les prêtres de venir les trouver, ils demanderont les sacrements; mais souvent, pendant qu'ils se prépareront de la sorte, l'époux viendra, et ceux qui seront prêts entreront; mais ceux qui ne se-

ront occupés qu'à se préparer n'entreront pas. Mais qui est-ce qui ne s'attend pas à se préparer? Lorsqu'on sera bien malade, la mort sera prête à nous surprendre, et le mourant ne sera pas prêt à paraître devant son juge. Ils ne sauraient nier cette vérité; mais ils se flattent toujours qu'ils auront le temps de se préparer. Mais pourquoi parlent-ils de la sorte? C'est qu'ils ne savent point l'Evangile, c'est qu'ils ignorent leur religion; pour vous l'apprendre, retenez qu'il y a trois différents états de chrétiens au temps de la mort : les premiers n'ont pas le temps de se préparer, les seconds se préparent, les troisièmes sont prêts. Les premiers sont surpris d'une mort subite, les seconds sont attaqués d'une maladie qui n'est point si prompte, les troisièmes se sont préparés pendant leur bonne santé. Les premiers sont damnés, les seconds sont dans le péril, les troisièmes sont sauvés. Les premiers sont damnés, parce que n'étant point prêts et n'ayant point le temps de se préparer, ils ne reçoivent point les sacrements, et ils ne satisfont ni à Dieu ni à leur prochain; les seconds sont dans l'incertitude, parce qu'ayant attendu à la mort à se préparer, il y a fort à craindre que l'époux ne vienne avant qu'ils soient prêts, et que la porte ne se ferme pendant qu'ils se prépareront, comme elle s'est fermée pendant que les vierges folles étaient allées acheter de l'huile. Que cette parole a d'amertume, dit saint Grégoire, *et la porte fut fermée*. Je voudrais que l'on méditât, mais que l'on méditât sérieusement des vérités si importantes, et que l'on pensât quelle douleur on ressentira si la porte se ferme pour nous, comme elle s'est fermée pour les vierges folles, que le divin époux rebuta durement.

Les autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Elles font ce que le Seigneur a ordonné de faire dans son Evangile : *Demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira;* elles demandent et elles frappent : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous*, et elles ne reçoivent rien, et on ne leur ouvre point. D'où leur vient ce malheur, que ce que le Seigneur a promis dans son Evangile ne s'exécute point à leur égard? C'est, dit saint Augustin (serm. 93, *in cap.* XXVII *Matth.*, cap. 10, n. 16), parce qu'elles ont demandé et qu'elles ont frappé trop tard. On vous a dit : *Frappez et l'on vous ouvrira*, pourvu que vous frappiez pendant le temps de la miséricorde, et non point pendant le temps de la justice; ces deux temps ne sauraient point se confondre; vous ne trouverez point la miséricorde lorsque le temps de la justice sera venu; mais ne font-elles pas assez paraître qu'elles condamnent leur négligence : elles demandent de l'huile à celles qui en ont; on leur dit d'aller chez ceux qui en vendent et d'en acheter; elles y vont, à leur retour elles prient avec respect, avec douleur, avec amour, *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* De quoi leur a servi une pénitence si longtemps retardée : elles ont trouvé la porte fermée, la divine Sagesse s'est moquée d'elles, elle leur a dit qu'elle ne les connaissait point : *Je vous dis en vérité que je ne vous connais point.* Quoi! celui qui connaît toutes choses ne connaît point des vierges! Que signifie cela, je ne vous connais point? C'est-à-dire, selon saint Augustin (*loc. sup. cit.*), je vous condamne, je vous réprouve; vous n'avez point suivi mes règles et mes maximes, et selon mes règles et mes maxi- je ne vous connais point. Que cette parole est terrible! Dans quel état se trouveront des vierges malheureuses, lorsqu'elles seront contraintes de les entendre! Que leur servira pour lors toute la gloire qu'elles s'étaient acquise dans le monde, toute l'estime que les hommes ont eue pour elles à cause de leur pureté; quelle douleur pour des âmes qui, après s'être privées de tant de plaisirs, après avoir fait tant de violence aux mouvements de la nature, après tant de mortifications et de peines, n'entendront autre chose sinon, *je ne vous connais point!* Quoi, mon Dieu, vous ne me connaissez point? J'ai renoncé au mariage, j'ai abandonné le monde, j'ai quitté mes biens, je me suis privé des plaisirs des sens, j'ai pris une manière de vie fâcheuse à la nature, incommode aux sens, et vous ne me connaissez point? D'où vient que le Seigneur ne connaît point ces âmes vierges, malheureuses? C'est qu'il ne connaît que ce qui est à lui, et l'on n'est à lui que lorsqu'on travaille pour lui, qu'on recherche sa gloire, et qu'on lui veut donner des marques de son amour, et par conséquent une âme qui n'a travaillé que pour plaire au monde et pour se satisfaire elle-même, qui n'a recherché que sa propre gloire, et qui n'a point eu de charité dans le cœur; quelque bel extérieur qu'il y ait eu dans cette personne, Dieu ne la connaît point; car, il est vrai de dire qu'elle n'a rien qui soit à lui. Mais si Dieu ne connaît point cette âme, ne sera-t-elle pas la plus malheureuse de toutes les créatures? Quelles douceurs, quelles complaisances, quels biens espérer d'un Dieu qui ne la connaît point? Toutes les portes seront fermées pour elle, la porte de la miséricorde, la porte du ciel, la porte des noces; il n'y aura que la porte d'une justice rigoureuse, que la porte d'un enfer effroyable, qui seront ouvertes pour elle; et ce qu'il y a de cruel et d'insupportable, c'est que le divin époux se moquera d'elle en lui disant qu'il ne la connaît point. Pensez, mes très-chers frères, nous dit saint Grégoire (hom. 12), sur ce même sujet, quelle crainte ce sera de paraître en la présence d'un juge si terrible, et d'y paraître lorsqu'il n'y aura plus de remède à la peine qu'on souffrira, quelle confusion pour une âme qui a passé pour vertueuse d'être condamnée avec tous les scélérats. Craignons ce malheur, évitons cette confusion, faisons en sorte que Dieu nous connaisse comme il a connu notre sainte, ce qui la rendait méconnaissable aux hommes; cette vie humble, pauvre, retirée,

mortifiée, pour laquelle ils n'avaient que du mépris, était cause que le Seigneur l'a reconnue pour son épouse, et qu'il l'a fait entrer avec lui aux noces, où elle goûte éternellement les douceurs du paradis. Soupirons après les mêmes douceurs, mais pour les mériter il faut que le Seigneur nous connaisse, et afin qu'il nous connaisse, portons son image gravée dans notre cœur, rendons-nous semblables à lui, n'ayons point les caractères du monde, c'est ce qui nous ferait méconnaître; ne cherchons point à plaire aux créatures, et n'agissons point par amour-propre ; n'ayons point d'autres vues que la gloire de notre Dieu, point d'autre objet que son amour; mais souvenons-nous qu'il faut persévérer dans cette pratique, puisqu'on ne distingue les vierges sages d'avec les folles qu'à la mort; tout en est semblable pendant la vie à l'extérieur : elles sont vierges, elles vont au-devant de l'époux, elles prennent leurs lampes, ces lampes brûlent, elles s'assoupissent, elles s'endorment, elles se lèvent toutes, elles préparent leurs lampes; jusque-là il n'y paraît aucune différence. Mais au moment de la mort, quand l'époux vient, les lampes s'éteignent, il n'y a point d'huile; voilà le point décisif. *Veillons donc*, conclut le divin Sauveur, *parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure;* et l'original grec ajoute, *que le Fils de l'homme doit venir.*

C'est à quoi se termine cette parabole, et plusieurs autres dont le Seigneur s'est servi pour nous instruire; c'est ce qu'il nous recommande souvent dans son évangile : *Veillez*, dit-il, *je vous le dis encore une fois, veillez;* il nous en donne la raison, *c'est que nous ne savons ni l'heure ni le temps que le Fils de l'homme doit venir;* nous savons bien qu'il viendra, que s'il ne nous trouve prêts, il nous fermera la porte, et que nous ne pourrons jamais la faire ouvrir ; mais nous ne savons pas quand il viendra, c'est pourquoi il faut toujours veiller, veiller sur les pensées de notre esprit et sur les désirs de notre cœur, veiller sur les mouvements de nos passions, veiller sur toutes les opérations de nos sens, enfin veiller sur toutes nos actions afin qu'il n'y ait rien de déréglé, rien de corrompu, rien de contraire à la loi de Dieu, rien d'opposé à la vertu. Mais demandons souvent à Dieu qu'il ne nous surprenne pas, demandons-lui cet esprit de pénitence, conjurons-le d'allumer notre lampe, et de la faire brûler du feu de son amour, puisque tout autre feu lui déplaît : mais, Seigneur, nous pouvons bien nous échauffer d'un feu étranger et profane, mais nous ne saurions nous embraser d'un feu divin ; éclairez-nous donc, Seigneur, de la lumière de votre vérité, afin qu'elle conduise nos pas, et que nous la communiquions aux autres; embrasez-nous du feu de votre charité, afin que nous vous aimions et que nous aimions notre prochain ; et nos lampes ayant autant de lumière que d'ardeur, nous serons dignes de paraître devant le divin époux, d'entrer avec lui aux noces, d'y goûter les délices éternelles, que je vous souhaite. — *Ainsi soit-il*

SERMON XXVIII.

POUR LA VEILLE DE L'ÉPIPHANIE

(5 *janvier.*)

Defuncto autem Herode, ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph in Ægypto, etc. (*Matth.*, II, 19-23).

Aussitôt qu'Hérode fut mort, un ange du Seigneur apparut en song à Joseph qui était en Égypte.

Nous avons vu il y a huit jours jusqu'à quel excès de cruauté un ambitieux peut aller, quand il voit que ses finesses, ses artifices, ses hypocrisies ont été inutiles. Hérode avait fait semblant de vouloir adorer celui qui était né roi des Juifs; mais ayant été trompé par les mages, ou plutôt Dieu, à qui ses mauvais desseins étaient connus, ayant fait défense à ces étrangers de retourner voir Hérode, ce prince superbe et furieux aima mieux faire mourir un grand nombre d'innocents que de laisser vivre celui qu'il regardait comme devant lui ôter la couronne; mais la Providence, qui veille sur les méchants et sur les bons, pour punir les uns et empêcher qu'ils ne réussissent dans leurs mauvais desseins, et pour récompenser les autres, et les préserver des dangereux effets de la malice de leurs ennemis, renverse toutes les entreprises de ce tyran. C'est ce que nous voyons plus particulièrement dans l'évangile dont l'Eglise se sert la veille de l'Epiphanie, dans laquelle on nous fait connaître combien Dieu se venge des méchants, et le soin qu'il prend des bons, et quelle doit être la pratique des justes. Voilà trois instructions que nous retirons de notre évangile : la première, dans la vengeance que Dieu prend des pécheurs qui abusent de leur pouvoir ; la seconde, dans la perfection que Dieu donne aux justes qui se soumettent à ses ordres ; la troisième, dans l'avantage des justes qui se tiennent dans la retraite pour connaître les desseins de Dieu. Ces trois instructions feront les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, qui s'est déclaré souvent le père de tous les hommes, a voulu que ceux qu'il regardait comme ses enfants fussent unis par les liens de la charité, et que s'il y avait de la différence entre eux par les richesses ou par la pauvreté, par la science ou par l'ignorance, par la grandeur ou par la bassesse, par la puissance ou par la faiblesse, que cela ne fût pas capable de les diviser en aucune façon; mais comme il arrive souvent que les riches, les grands et les puissants, abusant de ces avantages du monde, traitent avec mépris les pauvres, les petits et les faibles, les rebutent, les oppriment et les dépouillent, Dieu a voulu prévenir ces méchants effets si contraires à l'union et à la charité qui doit être entre les hommes, en défendant absolument à ceux qui avaient plus de pouvoir et d'autorité de faire violence à qui que ce soit. C'est ce qui a obligé Dieu à faire cette loi : *Si la pauvreté oblige votre*

frère à se rendre à vous, vous ne l'opprimerez point en le traitant comme les esclaves; car ils sont mes esclaves, c'est moi qui les ai tirés de l'Egypte, ainsi qu'on ne les rende point comme les autres esclaves; n'accablez point votre frère par votre puissance, mais craignez Dieu; et il dit encore: *n'opprimez point par votre puissance les enfants d'Israël qui sont vos frères* (*Lévit.*, XXV, 39, 42, 43, 46). Vous devez connaître par ces paroles combien Dieu est ennemi de l'oppression, et combien tous ceux qui abusent de leur pouvoir lui sont insupportables; il permet que la pauvreté contraigne un Israélite, un chrétien à se vendre, à s'engager au service d'un homme riche; mais il ne veut pas que ce riche le traite comme un esclave; il nous en donne deux raisons : la première regarde Dieu, et la seconde nous regarde. Dieu dit : *Ils sont mes esclaves;* je les ai retirés de la servitude d'Egypte, afin qu'ils fussent à moi, comme s'il leur disait, on ne saurait servir deux maîtres; s'ils sont mes esclaves, ils ne sauraient pas être les vôtres; s'ils sont à moi, ils ne sauraient pas être à vous. Ce serait donc vouloir prendre ce qui est à Dieu que de vouloir engager les pauvres dans l'esclavage, eux, non plus que vous, ne devant être que les esclaves du Seigneur. La seconde raison vous regarde; c'est que ces pauvres, ces petits, ces faibles, sont vos frères, et il vous serait honteux de traiter comme des esclaves ceux que vous devez aimer et respecter commes vos frères; ne les accablez donc point et ne les opprimez point par votre puissance, mais craignez votre Dieu. Cette parole est digne de remarque; c'est vous dire : Ne vous regardez pas comme si vous étiez si fort au-dessus des autres, que vous ne considériez que Dieu est infiniment au-dessus de vous; et si les autres dépendent en quelque façon de vous, vous dépendez de Dieu de toutes les manières; ne pensez donç pas à vous faire craindre des hommes, mais appliquez-vous à craindre Dieu, car c'est celui-là seul que nous devons craindre. Que vos ennemis aient autant d'ambition, de puissance, de colère, de cruauté qu'Hérode, ils ne sont pas à craindre pour cela, parce qu'ils n'ont pas une véritable puissance; elle passe, elle s'affaiblit, elle finit tout à fait, et quand elle est dans sa plus grande force, elle ne peut s'exercer que sur des choses qui passent et qui finissent comme elle; c'est pourquoi le Seigneur vous dit : *Ne craignez point ceux qui font mourir le corps, et qui après cela ne peuvent plus rien faire; mais craignez celui qui peut envoyer le corps et l'âme dans le feu de l'enfer; je vous le dis encore, c'est celui-là que vous devez craindre*, parce que c'est lui seul qui a une véritable puissance; c'est ce que l'Ecclésiastique nous dit, qu'*il n'y a que Dieu dont la puissance soit grande* (*Eccli.*, III, 21), elle seule est universelle, est infinie, est éternelle. Que sont tous les rois de la terre en comparaison de cela? Ils ont du pouvoir, je vous l'avoue, mais il ne passe point les terres de leur juridiction, et il est borné par les frontières de leur royaume; mais comme le ciel, la terre et l'enfer relèvent de l'empire de celui que l'on appelle roi immortel et invisible, sa puissance n'a point de bornes de plus; quoique les rois aient un souverain pouvoir dans leur empire, néanmoins ils trouvent souvent de grandes difficultés à se faire obéir, et quelquefois ils y rencontrent des obstacles qu'ils n'oseraient forcer, de crainte de s'attirer quelque révolte. Il n'en est pas de même de Dieu, nous dit l'Ecclésiastique (XV, 19) : sa sagesse est grande, il est invincible dans la puissance, et il voit tous les hommes à tous moments. Par sa sagesse il sait ce qu'il doit commander, et les moyens dont il faut se servir pour se faire obéir; et par sa force il se rend invincible, pas une créature du monde, les plus insensibles mêmes, et celles dont la volonté est très-rebelle, comme les démons, ne sauraient lui résister; l'Ecclésiastique nous en donne la raison : c'est, dit-il, qu'il voit tous les hommes à tous moments, non-seulement il les voit tous, mais toujours, il en pénètre les intentions, il en découvre les desseins, il va au-devant de la fin qu'ils se sont proposée, il change les moyens qu'ils ont résolu de prendre; de sorte qu'il perfectionne ce qu'il a dessein qui s'achève, et il ruine ce qu'il a résolu de détruire; mais comme roi immortel sa puissance est éternelle, et l'on ne dira jamais de lui comme d'Hérode : Il est mort étant très-juste; il peut tout ce qu'il veut d'une volonté conforme à son infinie bonté et à sa parfaite justice, et il le pourra toujours de même. C'est cette justice si exacte et si parfaite qui donne sujet à l'Ecclésiastique (XV, 21, 22) de dire de ce souverain Seigneur qu'il n'a commandé à personne de faire le mal, et qu'il n'a donné à personne la permission de pécher; car il ne se plaît point d'avoir un grand nombre d'enfants infidèles et inutiles; au contraire, il les a en horreur; il ne commande donc que le bien, et il ne donne permission que de pratiquer la vertu; car il ne commande et il ne permet que ce qu'il récompense, et comme il ne récompense que la vertu, il ne commande donc et il ne donne permission que de faire le bien; c'est pourquoi il punit le mal. Les enfants fidèles et utiles lui plaisent, il les regarde avec complaisance, et il leur fait part de ses richesses; mais les infidèles et les inutiles sont les objets de son abomination, et particulièrement quand leur infidélité et leur inutilité ne viennent que du pouvoir qu'il leur a donné dont ils abusent. Salomon souhaiterait que tous les rois, tous les princes, tous les juges fussent persuadés de cette vérité, afin que cela les empêchât d'être les imitateurs d'Hérode, et d'abuser comme lui de leur puissance; c'est pourquoi il leur dit dans son livre de la Sagesse : *Prêtez l'oreille, vous qui gouvernez les peuples, et qui vous glorifiez de voir sous vous un grand nombre de nations. Considérez que vous avez reçu cette puissance du Seigneur, et cette domination du Très Haut, qui interrogera vos œuvres et qui sondera le fond de*

vos pensées; parce qu'étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement, que vous n'avez pas gardé la loi de la justice, et que vous n'avez point marché selon la volonté de Dieu. Il se fera voir à vous d'une manière effroyable, et dans peu de temps, parce que ceux qui commandent les autres seront jugés avec une extrême rigueur; car on a plus de compassion pour les petits, et on leur pardonne plus aisément, mais les puissants seront tourmentés puissamment (*Sap.*, VI, 3-7). Dieu n'exceptera personne, et il ne respectera la grandeur de qui que ce soit, parce qu'il a fait les grands comme les petits, et qu'il a également soin de tous; c'est un roi qui parle aux grands du monde, et c'est Dieu même qui les instruit par la bouche de ce prince; il serait à souhaiter qu'ils voulussent l'écouter, il n'y aurait pas un maître, pas un juge, pas un supérieur qui abusât de son pouvoir, de crainte de ressentir en sa personne les terribles effets des menaces de Dieu, ils penseraient qu'ils ne sont que ce que Dieu les a faits, qu'ils n'ont que ce qu'il leur a donné, et qu'ils n'occupent que la place dans laquelle il a bien voulu les mettre, et par conséquent qu'ils ne doivent pas s'en enorgueillir, comme s'ils avaient cela d'eux-mêmes; ils penseraient encore que Dieu est le Créateur des petits comme des grands, que Jésus-Christ est le Sauveur des uns et des autres, et qu'ayant également soin de tous, et pour le temporel et pour le spirituel, qu'il ne manquera pas de prendre le parti de ces petits et de ces faibles, quand il arrivera que les puissants et les forts voudront les opprimer; c'est ce que nous avons sujet de remarquer souvent dans les saintes Ecritures, où nous voyons comment Dieu traite les plus puissants d'entre les rois et d'entre les princes. Souvenons-nous de ce qui est arrivé à Pharaon et à Nabuchodonosor: l'on ne pouvait rien ajouter à leurs richesses, à leur grandeur et à leur puissance; mais l'on ne pouvait pas en abuser avec plus de tyrannie, particulièrement contre les Juifs, qu'ils traitaient comme de misérables esclaves, les contraignant de travailler sans aucun repos, ne leur voulant pas donner la liberté de prier leur Dieu et de lui offrir des sacrifices, et leur faisant un crime capital de tous les exercices de leur religion, voulant eux-mêmes passer pour des dieux que l'on devait eux seuls adorer et prier. Mais si cet abus ne saurait aller plus loin, la vengeance de Dieu ne saurait être plus terrible: elle attaque Pharaon par la grêle, par les insectes, par le sang, par le meurtre de tous les aînés de son royaume, enfin par sa propre mort; elle humilie Nabuchodonosor en le privant de l'usage de la raison et en le réduisant à la condition des brutes. N'oublions pas encore comment Holopherne et Aman ont fini leur vie; ces deux ministres, l'un de Nabuchodonosor, et l'autre d'Assuérus, s'étaient élevés à un si haut point de crédit, que, tout enflés de leur propre gloire, ils ne sauraient souffrir que rien leur résiste; ils croient pouvoir aisément tout ce qu'ils voudront entreprendre: le premier veut se soumettre la ville de Béthulie; le second veut exterminer tous les Juifs qui se trouvent dans l'empire d'Assuérus. Dieu veut humilier l'insolence de ces orgueilleux, il fait périr l'un et l'autre par la sage conduite de deux femmes. Judith coupa la tête à Holopherne, Esther engage le roi son époux à faire pendre Aman au même gibet qu'il avait fait préparer à son oncle Mardochée. Vous savez tous les crimes que l'ambition a fait commettre à Hérode, que de sang il a répandu, que d'innocents il a massacrés, que de mères il a affligées, et toute sa vie n'a été qu'une suite d'injustices, de violences et de meurtres. Mais que le Seigneur est juste, et que son jugement est équitable! Il se trouve accablé des plus cruelles maladies, et il finit sa vie dans les plus insupportables douleurs. Nous pouvons attribuer l'humiliation des superbes aux gémissements, aux larmes, aux prières de ceux qu'ils ont opprimés. L'Ecclésiastique (XLVI, 6-8) nous dit que Josué *invoqua le Très-Haut et le Tout-Puissant lorsque ses ennemis l'attaquaient de toutes parts, et le Dieu grand et saint l'écouta, et fit tomber sur ses ennemis une grêle de grosses pierres. Il fondit avec impétuosité sur les troupes ennemies, et les perdit à la descente de la vallée, afin que les nations reconnussent la puissance du Seigneur, et qu'ils apprissent qu'il n'est pas aisé de combattre contre Dieu.* C'est ce que l'armée d'Holopherne a dû reconnaître après la prière de Judith; c'est ce que la famille d'Aman et tous ses serviteurs ont dû remarquer après les vœux d'Esther, et nous devons attribuer la mort honteuse et cruelle d'Hérode à la persécution qu'il a faite au divin enfant Jésus, à sa sainte mère, à saint Joseph et aux larmes de toutes les mères dont il avait fait massacrer les enfants. Disons donc à Jésus-Christ, à Marie et à Joseph ce que l'Ecclésiastique dit à Elie: *Vous qui avez fait tomber les rois dans le précipice, qui avez brisé sans peine toute leur puissance, et qui dans leur gloire les avez réduits au lit de la mort* (*Eccli.*, XLVIII, 6). Le Prophète a traité de la sorte Achab, Ochosias et Joram, rois d'Israël, et les justes ont exercé leur pouvoir contre Hérode; c'est ce qui fut représenté au prophète Daniel, quand il rapporte qu'il y aura un roi *qui parlera insolemment contre le Très-Haut, qui foulera aux pieds les saints du Très-Haut, et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Le jugement se tiendra ensuite, afin que la puissance soit ôtée à cet homme, qu'elle soit entièrement détruite, et qu'il périsse pour jamais, et qu'en même temps le royaume, la puissance et l'étendue de l'empire de tout ce qui est sous le ciel, soit donné aux peuples des saints du Très-Haut* (*Dan.*, VII, 25-27). Les uns expliquent ceci d'Antiochus, et les autres de l'Antechrist, mais on le peut entendre de l'un et de l'autre, puisque le premier est la figure du second; ce sera à la fin du monde que l'Antechrist, ap-

pelé par saint Paul l'homme de péché et l'enfant de perdition, et figuré, comme dit saint Jérôme, par cette corne qui proférait des paroles si superbes et si insolentes, ayant foulé aux pieds les saints du Très-Haut durant un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire durant trois ans et demi, qui fut aussi le temps que dura le fort de la persécution d'Antiochus; la puissance lui sera ôtée ensuite, ainsi qu'elle fut ôtée à ce prince, afin qu'il périsse pour toujours, et le royaume éternel sera donné aux saints du Très-Haut. Nous avons donc droit de demander à Dieu qu'il humilie ceux qui abusent de leur pouvoir pour humilier ses serviteurs, afin qu'ils connaissent qu'il n'y a que le Seigneur seul qui soit vraiment puissant; c'est ce que font les trois jeunes hommes dans la fournaise de Babylone : *Ne nous confondez pas, Seigneur, mais traitez-nous selon votre douceur et selon la multitude de vos miséricordes. Délivrez-nous par les merveilles de votre puissance, et donnez, Seigneur, gloire à votre nom. Que tous ceux qui font souffrir des maux à vos serviteurs soient confondus; qu'ils soient confondus par votre toute-puissance; que leur force soit réduite en poudre, et qu'ils sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur, le Dieu et le Roi de gloire sur toute la terre* (*Dan.*, III, 42-45). Remarquez que ces fidèles observateurs de la loi de Dieu demandent la confusion et l'humiliation de leurs persécuteurs, mais d'une manière qui leur soit avantageuse; c'est pourquoi ils ne souhaitent pas que ce soient les hommes qui les confondent, ils prient qu'ils soient confondus par la toute-puissance de Dieu, et pour marquer que ce n'est point leur intérêt ni un esprit de vengeance qui les porte à faire cette prière; ils ajoutent que s'ils demandent leur confusion et leur humiliation, ce n'est qu'afin qu'ils sachent que c'est vous seul, mon Dieu, qui êtes le Seigneur, le Dieu et le Roi de gloire, et que par cette connaissance ils renoncent à leur orgueil, à leur ambition, et à toutes les injustices et les violences qui en sont les suites; ce qui nous fait connaître que si les persécuteurs des gens de bien doivent craindre à tout moment la vengeance de celui qui a dit à ses serviteurs : Celui qui vous touche me touche la prunelle de l'œil; ceux qui sont persécutés doivent toujours conserver la patience et la charité : la patience pour soi-même, souffrant avec douceur tous les maux qu'on leur suscite; la charité pour leurs persécuteurs, ne désirant que leur conversion, et priant Dieu de les humilier, afin qu'ils soient plus en état de le connaître, de l'adorer et de lui obéir; sachant fort bien que pour eux ils n'avaient rien à craindre, la divine protection ne pouvant pas leur manquer, Dieu étant toujours le protecteur des justes qui se soumettent à ses ordres, comme nous verrons dans la seconde partie de notre évangile.

SECONDE PARTIE.

Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph qui était en Egypte. Ces paroles nous font connaître avec combien de confiance nous devons nous abandonner aux soins amoureux et à la bonté paternelle de notre Dieu, et être assurés qu'il nous donnera dans les occasions tous les secours qui nous seront nécessaires. Voyons comment il se conduit à l'égard de son propre Fils : il ne veut point faire de miracle en sa faveur; il se conduit d'une manière qui paraît naturelle; il fait qu'il se retire en Egypte lorsqu'Hérode forme le dessein de surprendre l'enfant et de le faire mourir. La vengeance divine ayant puni ce tyran, Dieu rappelle son Fils de l'Egypte, il ne paraît en cela rien d'extraordinaire; la sagesse divine l'ordonne de la sorte, afin que celui qui était vraiment Dieu parût vraiment homme. Mais le soin que Dieu prend de son Fils, de Marie et de Joseph, ne laisse pas d'être tout miraculeux; connaissons en cela que quoique les desseins de Dieu sur ses élus, sur son Eglise, sur sa vérité, semblent dépendre des événements humains et naturels, comme le retour de Jésus-Christ en Israël dépendait en apparence de la mort d'Hérode, nous ne prenons pas garde que ce sont des événements que Dieu règle et dispose selon ses desseins, et c'est ce que nous n'admirons point assez. Nous ne sommes point surpris que Dieu se rabaisse à rendre raison de sa conduite sur son Fils; s'il l'envoie en Egypte, c'est qu'il arrivera bientôt qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir; s'il ordonne qu'on le ramène dans la terre d'Israël, c'est parce que ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie sont morts. Mais si Dieu se rabaisse à rendre compte de sa conduite, il rabaisse aussi son Fils à paraître ne pouvoir sauver sa vie que comme les autres hommes; nous devons être persuadés que Dieu se conduit de la sorte, afin d'augmenter en nous la confiance que nous avons en sa protection, et que, par ce moyen, nous n'ayons aucune crainte de nos persécuteurs. David était tellement pénétré de cette vérité qu'il disait : *Le Seigneur est le défenseur de ma vie; qui pourra me faire trembler? Lorsque ceux qui me veulent perdre sont près de fondre sur moi comme pour dévorer ma chair, ces mêmes ennemis qui me persécutent le plus ont été affaiblis et sont tombés. Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé. Quand on me livrerait un combat, je ne laisserai pas encore de mettre en cela mon espérance* (*Psal.* XXVI, 1-3). En cela, en ce que je viens de dire que Dieu est ma lumière et mon salut, David a parlé de la sorte lorsqu'il était comme assiégé par les troupes de Saül dans le désert de Ziph; il les alla chercher pendant la nuit au camp et jusque dans la tente du prince; il s'anime donc et s'encourage lorsqu'il pense que Dieu même est sa lumière et son salut, et que si un roi environné de ses troupes se tient assuré, celui qui se sent couvert du bouclier de la divine protection a beaucoup moins de sujet de craindre. Ceux qui le persécutaient étaient près de fondre sur lui, sem-

blables à des bêtes carnassières qui n'aspiraient qu'à le dévorer; mais le Saint-Esprit lui faisait prévoir la chute effroyable de ses ennemis dans le temps même qu'ils l'affligeaient si cruellement. Ce que David disait de lui-même dans cette rencontre se peut appliquer d'une manière très-juste à Jésus-Christ, fils de David, dont il était la figure, puisque ceux qui l'ont approché pour l'insulter et le tourmenter, et comme pour le dévorer, ont été vaincus et sont tombés lorsqu'ils s'imaginaient avoir prévalu sur lui. La même chose est arrivée à l'égard des saints martyrs et des généreux confesseurs disciples de Jésus-Christ, dont la mort est devenue leur propre gloire et la ruine du paganisme, et elle arrive encore tous les jours à l'égard de ceux dont le Seigneur est la lumière, pour leur faire voir la vérité des choses telles qu'elles sont, et les assurer que s'ils sont persécutés par les hommes, il est leur salut, et que bien loin de trembler ayant un tel protecteur, ils doivent voir par la foi la chute et la honte de leurs ennemis dans le temps même de leur force et de l'avantage qu'ils s'imaginent avoir sur eux. Cela vient de ce qu'il fait, par sa sagesse à l'égard de ses serviteurs, ce qu'il fait par un ange à l'égard de son divin Fils et de ceux qui l'accompagnaient. Cet ange qui apparut en songe à Joseph, lui dit : *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez en la terre d'Israël.*

Salomon parlant de la sagesse dit : C'est elle qui a délivré de tous les maux ceux qui ont eu soin de la révérer (*Sap.*, X, 9); c'est elle qui a conduit par des voies droites le Juste (*Ibid.*, 10), c'est-à-dire Jacob, lorsqu'il fuyait la colère de son frère Esaü; qui lui a fait voir le royaume de Dieu, lorsqu'il vit cette échelle mystérieuse sur le haut de laquelle le Seigneur était appuyé, et qui servait aux anges pour monter et pour descendre; qui lui a donné la science des saints, qui l'a enrichi dans ses travaux, et qui lui en a fait recueillir le fruit; c'est elle qui l'a aidé contre ceux qui voulaient le surprendre par leurs tromperies, c'est-à-dire contre son beau-père Laban, et qui l'a fait devenir riche (*Ibid.*, 11, 12). Elle l'a protégé contre ses ennemis; elle l'a défendu des séducteurs, et elle l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux; ce combat fut celui qu'il soutint contre l'ange qui lui dit qu'il avait prévalu contre Dieu, ce qui est marqué par le nom d'Israël qu'il reçut alors, et il a su que la sagesse est plus puissante que toutes choses. Salomon, voulant que nous ayons une grande confiance en la Providence, nous fait le portrait du juste Jacob, et il nous décrit tous les secours qu'il a reçus de Dieu dans les différentes occasions où il s'est trouvé, afin que, nous appliquant cela, nous nous attendions à être secourus de la même manière; mais il faut que nous apprenions ce que nous sommes obligés de faire pour mériter une si favorable et si puissante protection; il faut pour cela que nous imitions saint Joseph, que comme lui nous soyons entièrement soumis aux ordres de Dieu, et que nous ne nous en écartions jamais dans aucune circonstance; que comme lui nous n'espérions rien des créatures, même de celles qui ont plus de pouvoir; enfin, que comme lui nous ne nous arrêtions pas à notre lumière et à notre propre sagesse. L'Ange lui dit : *Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez en la terre d'Israël. Joseph s'étant levé prit l'enfant et sa mère, et s'en vint en la terre d'Israël.*

Voulez-vous une soumission plus parfaite et une obéissance plus exacte? L'obéissance doit avoir trois caractères, être prompte, infatigable et persévérante; la promptitude paraît en cela : Levez-vous; c'est ce que l'on commande à Joseph; il se lève aussitôt sans retarder un seul moment : Prenez l'enfant et sa mère (la fatigue du voyage n'est pas capable de le rebuter), et allez en la terre d'Israël; il ne s'arrête point qu'il ne soit arrivé en ce pays; il s'en vient en la terre d'Israël. Si nous obéissions de la sorte, le Seigneur Dieu ne nous abandonnerait jamais et il aurait un soin très-particulier de nous; c'est à quoi Salomon nous exhorte dans ses Proverbes : *Mon fils, que toutes les choses que je vous ai dites ne partent jamais de devant vos yeux : gardez la loi et le conseil que je vous donne, et ils seront la vie de votre âme, et comme un ornement à votre cou. Vous marcherez alors avec confiance dans votre voie, et votre pied ne se heurtera point. Si vous dormez, vous ne craindrez point; vous reposerez et votre sommeil sera tranquille. Vous ne serez point saisi d'une frayeur soudaine, et vous ne craindrez point la puissance des impies qui viendront vous accabler* (*Prov.*, III, 21-26). Car le Seigneur sera à votre côté et il gardera vos pieds, afin que vous ne soyez point surpris. Rien n'est plus propre à nous consoler que ce détail que Salomon nous fait de tous les différents secours que nous devons attendre de Dieu; mais il ne faut pas que nous oubliions jamais que c'est dans la pratique des commandements de Dieu que se trouve la vraie confiance; on peut bien s'en donner une en ne les gardant pas, mais elle est fausse et présomptueuse; cette confiance qui est humble et qui vient de Dieu ne se donne qu'à ceux qui marchent dans la voie de la vérité, sans se détourner et sans s'arrêter; ce sont ceux-là qui dorment d'un sommeil tranquille et qui ne craignent point la puissance des impies qui viendraient pour accabler; c'est nous dire que le fruit de ce repos que l'on trouve en Dieu est de ne point craindre tous les efforts des hommes, lors même qu'ils ont résolu de nous perdre; car la véritable foi n'est pas timide, et celui qui craint Dieu ne craint que lui seul. Voulez-vous donc passer votre vie dans ce tranquille repos et dans cette délicieuse confiance? Abandonnez-vous à la conduite de Dieu, comme saint Joseph s'y est abandonné; suivez ses ordres avec une soumission très-exacte; levez-vous quand le Seigneur vous dit de vous lever, marchez quand il vous ordonne de marcher,

arrêtez-vous quand il veut que vous vous arrêtiez et demeurez en ce même endroit aussi longtemps qu'il vous fera connaître qu'il a dessein que vous vous y arrêtiez; et si quelque temps après Dieu vous commande de vous lever encore, de marcher encore et de retourner au même lieu d'où il vous a fait sortir, obéissez promptement; que les fatigues ne vous retiennent point et ne vous contentez point d'avoir obéi la première fois; soyez dans la résolution d'obéir jusqu'à la mort: quand même vous devriez mourir dans le supplice honteux et cruel de la croix, vous ne feriez en cela qu'imiter le Fils de Dieu notre Sauveur. La raison qui nous oblige à vivre et à mourir en obéissant, c'est que ce n'est point à nous à nous placer, mais à Dieu seul; ce n'est point à un étranger à prendre la liberté de planter des arbres dans le jardin du père de famille; il n'y a que le maître du jardin qui ait ce droit-là, et le Seigneur nous proteste dans son Evangile que tout arbre que son père n'aura point planté sera déraciné et jeté au feu; je dis la même chose de ceux que Dieu n'a point placés, ils ne trouveront point de place dans le royaume du ciel; c'est pourquoi nous ne saurions rien demander à Dieu qui nous soit d'une plus grande importance, sinon qu'il nous fasse connaître la place qu'il veut que nous occupions; mais la seconde chose que nous avons à faire, et qui nous est d'une égale conséquence, c'est de demeurer dans la place dans laquelle il aura plu à Dieu de nous mettre aussi longtemps qu'il voudra que nous y demeurions, et que nous n'entreprenions jamais de nous déplacer par nous-mêmes, soit pour monter, soit pour descendre, sans connaître sa volonté. Saint Joseph nous en donne l'exemple: il était en Judée, Dieu lui commande de s'en aller en Egypte et d'y demeurer jusqu'à la mort d'Hérode; il le place dans ce pays idolâtre, et ce saint n'en sort pas de lui-même, et quand il aurait su par les nouvelles publiques que ce tyran était mort, il ne se serait pas déplacé pour cela, il aurait attendu l'ordre du ciel, qui ne lui manqua pas; ce qui nous fait connaître que les saints n'ont rien plus appréhendé que de faire leur propre volonté, toute leur application étant de connaître la volonté de Dieu et de l'exécuter; c'est pourquoi ils demandaient dans leurs prières ce que David demandait: Enseignez-moi, Seigneur, à faire votre volonté; ils voulaient que Dieu fût leur maître, parce qu'ils craignaient de suivre leurs propres lumières, comme nous lisons de saint Joseph dans l'Evangile: *Mais ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il appréhenda d'y aller, et ayant reçu en songe un avertissement du ciel il se retira dans la Galilée.*

C'est une chose admirable que Dieu ne veut pas que la vie de ses élus se passe toute dans la joie; il les console quelquefois, mais ces consolations sont entrecoupées d'amertumes, parce qu'il n'a pas coutume de décharger les siens de toutes les peines et de toutes les croix: ils auront toujours des persécuteurs et des ennemis à combattre et à craindre. Ce fut une affliction pour Joseph d'être obligé de se lever la nuit, de prendre l'enfant et sa mère et de fuir en Egypte; ce fut un sujet de consolation pour ce saint de recevoir l'ordre de retourner dans la terre d'Israël. Une nouvelle crainte diminue sa joie, il appréhende que le fils d'Hérode ne soit dans les mêmes sentiments que son père; cependant il ne veut pas suivre ses propres lumières, ou plutôt Jésus-Christ, qui est la lumière même, veut bien agir comme s'il ne l'était point, parce que c'est plus ce divin Seigneur qui se laisse conduire pas à pas par son Père que saint Joseph même, pour nous dire que nous avons grand tort, nous qui ne sommes que ténèbres, de vouloir être notre propre lumière, pendant que celui qui est la lumière même, et qui vient au monde pour éclairer tous les hommes, agit comme s'il ne l'était point. Imitons Jésus-Christ, qui nous est donné pour être notre original, et comme lui soumettons-nous aux ordres de Dieu notre Père, et laissons-nous conduire par ceux qu'il a établis pour être nos guides; imitons saint Joseph, appréhendons toujours de faire notre propre volonté, craignons de trouver quelque Hérode ou quelque successeur d'Hérode dans toutes nos entreprises, c'est-à-dire quelqu'un qui entreprenne de nous enlever notre Dieu; consultons le ciel dans tout ce que nous voudrons entreprendre, et suivons les lumières que nous en recevrons, la protection de Dieu ne nous abandonnera jamais, et pour la mériter aimons à nous séparer du monde; c'est la conduite que Jésus-Christ a tenue, c'est l'exemple qu'il nous donne, comme nous verrons dans la dernière partie de son évangile.

TROISIÈME PARTIE.

Il vint demeurer en une ville appelée Nazareth, afin que cette prédiction des prophètes fût accomplie: Il sera appelé Nazaréen. On peut dire, selon la lettre, que ce fut Joseph qui vint demeurer à Nazareth, parce que ce fut lui qui apprit qu'Archélaüs y régnait à la place de son père, et ce fut lui qui se retira en Galilée, ayant reçu en songe un avertissement du ciel; mais ce n'était pas de lui dont les prophètes ont prédit qu'il sera appelé Nazaréen, c'est de Jésus-Christ dont ces hommes inspirés du Saint-Esprit ont parlé; de sorte que c'est en sa faveur que Joseph reçoit en songe un avertissement du ciel; c'est en sa faveur qu'il se retire en Galilée et qu'il vient demeurer en une ville appelée Nazareth, parce que c'est ce divin Seigneur qui doit être appelé Nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu. Samson parle de la sorte quand il eut la faiblesse de découvrir son secret à la perfide Dalila, *Je suis nazaréen* (*Judic.*, XVI, 17), lui dit-il, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le ventre de ma mère. Nazaréen signifie encore saint et séparé de toute impureté, ce qui fait dire à

saint Paul qu'*il était bien raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, qui ne fût point obligé comme les autres pontifes à offrir tous les jours des victimes; premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple, ce qu'il a fait une fois en s'offrant lui-même* (*Hebr.*, VII, 26, 27). Voilà les qualités de ce divin nazaréen : il est saint, n'étant sujet à aucun péché et ne pouvant point pécher; il est innocent, n'ayant jamais pu contracter aucune impureté de la loi, à laquelle il n'était pas soumis, quoiqu'elle eût la force d'assujettir les prêtres mêmes de la race d'Aaron ; étant saint et innocent, c'était une conséquence qu'il était sans tache; enfin il est séparé des pécheurs par sa qualité de Fils de Dieu, qui l'élevait au-dessus de tous les cieux, et par l'exemple qu'il nous voulait donner. Car tous les chrétiens se doivent regarder comme des nazaréens, étant consacrés à Dieu par le baptême; mais comme tels ils doivent être séparés de tout commerce avec les pécheurs, afin de conserver la sainteté et l'innocence de leur caractère, ce qui ne se peut sans la séparation; car ceux qui aiment le commerce et la société des pécheurs perdent bientôt leur pureté : ce que nous comprendrons aisément dans deux portraits que Jérémie nous fait des nazaréens: le premier n'a rien que de fort agréable; le second est très-difforme; il dit en parlant de Jérusalem : *Ces nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus rouges que l'ancien ivoire, et plus beaux que le saphir; et maintenant leur visage est devenu plus noir que les charbons; ils ne sont plus connaissables dans les rues, leur peau est collée sur leurs os, elle est toute desséchée, et elle est devenue comme du bois* (*Thren.*, IV, 7, 8). Voilà deux portraits bien différents l'un de l'autre; les premiers, quoique séparés du commun des hommes, pour vivre plus austèrement et se consacrer à Dieu d'une manière plus particulière; et quoique cette austérité de vie semble plus capable de défigurer que d'embellir un visage, on peut dire que Dieu leur donnait une bénédiction semblable à celle qu'il donna au prophète Daniel et à ses compagnons, lorsque, refusant de manger des mets de la table du roi de Babylone, ne vivant que de légumes et ne buvant que de l'eau, ils avaient encore un meilleur visage que tous les autres. Mais lorsque d'une parfaite santé et de l'embonpoint qui paraissait sur leur visage ils tombèrent, par les suites si funestes du siége de Jérusalem, dans une langueur et dans une sécheresse qui les rendit tout défigurés ; ce qui marquait dans un sens spirituel l'horrible difformité que produit la corruption du péché, en effaçant dans les âmes l'image très-pure et très-blanche du Créateur qui y éclatait, lorsqu'embrasées du feu de la charité elles étaient, aux yeux de Dieu, plus belles que tous les saphirs et que les pierres les plus précieuses, c'est alors véritablement qu'elles ne sont plus connaissables à l'ouvrier tout-puissant qui les a formées, étant devenues comme un bois sec et infructueux, qui n'est plus propre, selon la parole de l'Evangile, qu'à être jeté au feu. Si vous voulez savoir pourquoi les nazaréens avaient cette agréable beauté que le prophète leur donne dans le premier portrait qu'il en a fait, on vous dit qu'elle venait de ce que, suivant leur obligation, ils se tenaient toujours séparés de tout commerce avec les pécheurs, et demeuraient parfaitement unis avec Dieu, qui est la source de toute la beauté des âmes; ce qui, par opposition, vous apprend pourquoi ces mêmes nazaréens avaient cette difformité horrible selon laquelle Jérémie les représente dans le second portrait : c'est parce que, ayant oublié leur devoir, ils se sont éloignés de Dieu pour s'attacher à la créature, ils sont entrés en commerce avec les pécheurs, ils se sont souillés avec eux, prenant plaisir à leurs divertissements; ce qui les a rendus abominables comme les choses qu'ils ont aimées, ce qui arrive ou par la propre inclination du chrétien qui se porte aisément à ce qui est charnel et sensible, ou par l'engagement de ceux avec qui il entre en commerce; mais que tous ceux qui contribuent à corrompre le cœur et à souiller l'âme de ceux qui vivaient dans l'innocence, ne s'appliquant qu'à ce qu'ils croyaient être agréable à Dieu; que ceux-là qui s'appliquent à les détourner de cette voie droite dans laquelle ils marchaient pour les engager dans ce grand chemin du monde, qu'ils sachent que Dieu les punira avec toute sa sévérité ; qu'ils écoutent ce que Dieu leur dit par son prophète Amos : *De vos enfants je me suis fait des prophètes, et de vos jeunes hommes des nazaréens. Enfants d'Israël, ce que je dis n'est-il pas vrai? dit le Seigneur; et après cela vous avez présenté du vin aux nazaréens, et vous avez dit hardiment aux prophètes : Ne prophétisez point* (*Amos*, II, 11, 12). C'est un grand crime de violer la loi du Seigneur et de ne pas garder le pacte que l'on a fait avec lui ; mais on peut dire qu'il est encore plus grand quand on excite les autres à mépriser cette divine loi, et qu'on les engage à des actions contraires à leurs vœux. Celui qui pèche par lui-même est coupable du péché qu'il commet; mais celui qui en porte un autre au péché est coupable du crime qu'il fait commettre. Voilà le crime des Juifs : ils présentaient du vin aux nazaréens, ce qui était les exciter à violer le vœu qu'ils avaient fait de n'en pas boire. Qu'il y a de ces scélérats parmi les chrétiens ! Ils ne se contentent pas de mépriser la loi de Dieu et celle de son Eglise, ils ne sauraient souffrir que d'autres l'observent; ils se font un malin plaisir de les porter à la mépriser ; ils n'ont pas assez de joie d'être criminels, il faut qu'ils en associent d'autres à leurs déréglements; ce sont des Juifs qui présentent du vin aux nazaréens. Vous conduisez cette jeune personne au bal, à l'opéra, à la comédie, c'est du vin que vous présentez à un nazaréen ; vous l'engagez au jeu, vous lui faites lire des livres du monde, vous la parez selon la mode, c'est-à-dire selon la vanité du

siècle, c'est du vin que vous présentez à un nazaréen : car toutes ces choses sont autant défendues à un chrétien et aussi contraires aux engagements de son baptême que le vin était défendu à un nazaréen, parce qu'il était contre son vœu ; mais que ces corrupteurs apprennent du prophète Amos comment Dieu les traitera : *Ma colère, dit le Seigneur, va éclater avec grand bruit, étant pressée du poids de vos crimes; en vain celui qui court le mieux prendra la fuite, le plus vaillant ne sera plus maître de son cœur* (*Amos*, II, 13, 14) ; le plus fort ne pourra sauver sa vie; c'est nous dire que cette colère sera si terrible, que personne n'en pourra éviter les funestes effets. Dieu même semble comme emporté par cette colère quand il dit : Ma colère étant pressée du poids de vos crimes, comme les roues d'un chariot crient sous la pesanteur d'une grande charge de foin. Cette comparaison est surprenante; l'on ne saurait empêcher que des roues ne crient quand la charge est extraordinaire; de même je ne saurais retenir ma colère quand elle est pressée d'agir par le poids de vos crimes, qui ont de la pesanteur, parce que vous avez présenté du vin aux nazaréens, et que vous avez sollicité ceux qui étaient consacrés à Dieu d'agir contre leur vœu. Apprenons de Jésus-Christ à nous séparer de toute impureté, et à nous éloigner de tout ce qui pourrait nous souiller; imitons notre divin original; cachons-nous et gardons le silence quand le temps d'agir et de parler n'est pas venu. Jésus-Christ n'ira à Jérusalem avec sa mère et saint Joseph que pour adorer Dieu selon la Loi, que pour travailler à l'œuvre que son Père céleste lui a donné à faire et pour consommer son sacrifice ; hors cela il demeurera toujours caché dans la maison de ses parents, où il leur sera parfaitement soumis ; il sera toujours éloigné du grand monde, se tenant enfermé dans la solitude de Nazareth. Ce sera dans une semblable retraite où nous craindrons cette vengeance de Dieu qui se fait ressentir si rigoureusement à ceux qui abusent de leur pouvoir ; que si c'est à notre égard qu'ils en abusent, nous nous soumettons aux ordres de Dieu, et nous attendons de sa bonté toute la protection qui nous est nécessaire, et par ce moyen nous vivrons comme des enfants de Dieu, et nous nous rendrons dignes de son royaume ; je vous le souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXIX.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

(6 *janvier.*)

Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda in diebus Herodis regis, ecce Magi ab oriente venerunt Jerosolymam (*Matth.*, II, 1-12).

Jésus étant né dans Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

Après avoir entendu toutes les circonstances du voyage et de l'adoration des mages, vous n'avez plus besoin, mes frères, que de prier le Saint-Esprit qu'il vous donne les lumières nécessaires pour en retirer des instructions avantageuses à votre salut. Prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet *Ave*, etc.

La fête que nous solennisons aujourd'hui est communément appelée par tous les chrétiens *Epiphanie;* cependant la plus grande partie de ceux qui se servent de ce terme ne l'entendent pas, il est néanmoins nécessaire d'en avoir l'intelligence pour dignement célébrer la mémoire d'un si grand mystère ; Epiphanie veut donc dire *manifestation*, parce que c'est le jour que Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde, a commencé de se manifester aux gentils, c'est aujourd'hui qu'ils ont été appelés au christianisme ; c'est pourquoi ce jour nous doit être un des plus considérables de l'année, et on le doit célébrer avec plus de solennité que pas un autre, comme nous dit saint Fulgence (*De Epiph.*, serm. 4, n. 1), et nous voyons bien que c'est l'intention de l'Eglise par l'office qu'elle a établi, ne permettant pas de faire une autre fête pendant toute l'octave, voulant que ses enfants soient occupés pendant neuf jours, c'est-à-dire depuis la veille de cette fête jusqu'au dernier jour de l'octave, à connaître la grâce que Dieu leur a faite de leur avoir manifesté son Fils, à remercier Dieu d'une faveur si importante, et à penser ce qu'ils doivent faire pour remplir dignement leur vocation. Mais le diable, qui ne s'applique qu'à nous empêcher de vivre en vrais chrétiens, a fait en sorte de nous ôter toute l'idée du christianisme, et de nous faire oublier notre première vocation ; et pour cela, de la solennité la plus sainte et la plus vénérable, que les fidèles célébraient autrefois avec plus de respect, de ferveur et de piété, il a porté les chrétiens à en faire un jour de débauche; et comme les premiers chrétiens commençaient cette solennité dès le jour précédent, et qu'ils passaient la nuit à chanter des psaumes et des hymnes à la gloire de Dieu et à le prier, les chrétiens d'à présent ont commencé dès hier la débauche, ils l'ont continuée une partie de la nuit et plusieurs ne l'achèveront pas ce soir, ils la pousseront encore plus loin. C'est de cette manière que les sentiments du christianisme s'effacent du cœur des hommes, et que l'on oublie sa religion ; c'est pour vous l'imprimer dans le cœur qu'il est à propos que nous considérions toutes les circonstances du voyage de nos mages. Ils sortent de leur pays, ils entrent dans Jérusalem, ils vont à Bethléem, et ils retournent dans leur pays; mais ils sortent de leur pays éclairés par une lumière céleste, ils entrent dans Jérusalem pour s'informer du roi des Juifs nouvellement né; ils vont à Bethléem pour l'adorer, ils s'en retournent selon l'ordre qu'ils en reçoivent du ciel ; voilà ce que nous devons considérer dans les quatre parties de ce sermon, selon les quatre différentes parties de mon évangile.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus étant né dans Bethléem ville de la tribu de Juda au temps du roi Hérode. L'évangéliste rapporte ces deux circonstances de la naissance du Messie, la ville et le roi, pour faire connaître qu'il est né dans le lieu et au temps prédit par les prophètes; il devait naître dans Bethléem; mais parce qu'il y avait encore une ville qui portait ce même nom dans la tribu de Zabulon, comme nous l'apprenons de Josué, on marque que Bethléem, lieu de la naissance du Sauveur, était de la tribu de Juda, parce qu'il était écrit de la sorte; de plus, le Messie ne devant naître que lorsqu'il n'y aurait plus de roi de la famille de Juda; on nous apprend qu'Hérode régnait pour lors en Judée; qu'il était Iduméen de nation, prosélyte de religion; et de cette manière, l'évangéliste nous fait connaître que la prophétie de Michée, qui a prédit le lieu de la naissance du Messie a été accomplie, puisqu'il est né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, ainsi que la prophétie de Jacob qui a prédit le temps où il devait naître, lorsque le sceptre serait ôté de Juda, Hérode Iduméen étant roi lorsqu'il est né. Ayant établi ces deux vérités très-importantes pour notre religion, il dit : *Voici que des mages vinrent d'Orient;* ce mot latin *ecce* signifie le peu d'intervalle qu'il y eut entre la naissance du Sauveur et l'adoration des mages; et l'évangéliste nous ayant parlé du lieu et du temps de cette divine naissance, nous disant tout d'un coup : *Voici des mages qui vinrent d'Orient*, cela nous fait connaître qu'ils arrivèrent peu de jours après que le Messie fut né; que si Hérode fit tuer les enfants âgés de deux ans et au-dessous, ce n'est pas une preuve que le Sauveur eût près de deux ans; mais sa colère et son ambition lui fit étendre beaucoup le temps, afin de faire périr plus certainement celui à qui il voulait ôter la vie. Les mages vinrent d'Orient; si l'Evangile les appelle mages, il ne prétend pas nous dire pour cela qu'ils fussent magiciens, mais nous marquer que c'étaient des hommes qui s'appliquaient à l'étude de la philosophie et de l'astronomie; ces mages vinrent d'Orient, et ils disent eux-mêmes ce qui les engagea à entreprendre ce voyage : *Nous avons vu son étoile en Orient.* La conduite de Dieu est admirable, il veut faire savoir la naissance de son Fils à tous les hommes, aux pauvres et aux riches, aux ignorants et aux savants, aux citoyens et aux étrangers, aux Juifs et aux gentils. Les bergers étaient près de là qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Les mages étaient fort éloignés de là qui consultaient les astres pour s'instruire et pour satisfaire leur curiosité; il envoie un ange aux bergers, qui leur dit : *Je vous annonce une bonne nouvelle, il vous est né aujourd'hui dans Bethléem un Sauveur;* il fait paraître une nouvelle étoile aux yeux des mages.

Dieu dont les bontés sont infinies et dont la miséricorde est toute remplie de complaisance pour les hommes, les appelle ordinairement d'une manière proportionnée à leur état et à leur condition, afin qu'ils soient plus facilement attirés à faire ce qu'il souhaite d'eux; car Dieu qui connaît parfaitement le cœur de l'homme, et qui en voit toutes les dispositions leur donne des grâces auxquelles ils se soumettent pour lors avec plaisir et avec empressement; si Dieu avait mis devant les yeux des bergers une nouvelle étoile, ils n'y auraient peut-être fait aucune réflexion, ils n'y auraient rien connu, et cela n'aurait point fait d'impression sur leurs esprits; et si un ange avait parlé aux mages, eux qui étaient gentils et qui ne connaissaient point les anges, ils auraient pris cela pour quelque fantôme ou pour quelque fausse divinité; mais les bergers étant Juifs savaient bien qu'il y avait des anges dont Dieu se servait comme de ses ministres pour exécuter ses ordres, et pour apprendre ses volontés aux hommes; de plus, se voyant environnés d'une lumière toute divine, et entendant cette armée céleste qui chantait : *Gloire à Dieu dans le plus haut des cieux, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté,* ils ne purent résister à cela, et ils se disaient les uns aux autres, passons jusque dans Bethléem, et voyons l'accomplissement de la parole que nous avons entendue; je dis de même des mages, qui étaient des hommes savants, qui s'appliquaient à la connaissance des astres, ayant vu cette nouvelle étoile que Dieu créa exprès pour l'instruction de ces hommes, et pour les engager à lui venir rendre leurs respects et à le reconnaître pour le Dieu et Sauveur du monde; ils s'y laissèrent conduire. Que Dieu est bon! qu'il est admirable! il se sert de la vigilance des bergers, de la science et de la curiosité des mages pour les instruire et pour les attirer à lui : faisons-nous réflexion combien de fois Dieu en a usé de même à notre égard? Il s'est servi de la mort, de l'ingratitude, de l'inconstance, de la perfidie d'une personne que nous aimions afin de nous engager à n'aimer que lui; il s'est servi d'une injustice, d'une disgrâce, d'une perte considérable de biens, du crédit, de l'honneur, afin que vous ne recherchiez point d'autre bien que celui de la grâce, point d'autre crédit que celui de Dieu, point d'autre gloire que celle du ciel. Il s'est servi de la voix d'un prédicateur, de la parole d'un livre, pour vous faire connaître sa volonté; mais ce qui est encore admirable et que nous ne remarquons point assez, ce sont les dispositions dans lesquelles nous étions lorsque Dieu nous a voulu appeler; il a bien voulu prendre le temps où nous étions rebutés du monde, où nous avions été maltraités d'une créature de laquelle nous attendions ou de l'amour ou de la reconnaissance, où nous étions encore tout effrayés d'un dangereux accident que nous venions d'éviter; c'est dans ces dispositions que Dieu nous a parlé, que sa voix a pénétré jusque dans le fond

de notre cœur, et que, comme les mages, nous sommes venus pour nous soumettre à lui; que de chrétiens dans les solitudes les plus affreuses, dans les monastères les plus cachés, dans les pratiques les plus austères, qui me seraient de bons garants de cette vérité ! Ils ont été à Dieu, le Seigneur les ayant attirés comme les mages, qui ne sont pas seulement éclairés à l'extérieur par la lumière d'une nouvelle étoile, mais qui le sont encore dans l'intérieur par la lumière de la grâce, qui fut cause qu'ils ne retardèrent point à se mettre en chemin, qu'ils n'écoutèrent ni la sagesse du monde, ni la prudence de la chair; qu'ils ne considérèrent ni les périls, ni les hasards du voyage; mais éclairés plus intérieurement qu'extérieurement, ils partirent pour Jérusalem. Qu'une âme est heureuse quand Dieu lui fait part de ses lumières ! mais elle est encore plus heureuse quand elle les suit.

Plusieurs chrétiens vous diront que Dieu ne leur donne point de ces sortes de lumières, ce qui est cause qu'ils ne le cherchent pas, ne pouvant pas le chercher s'ils ne sont attirés; il est vrai que personne ne peut aller à Jésus-Christ s'il n'y est attiré par le Père, c'est le Seigneur qui le dit lui-même; mais comme nos mages ont eu deux lumières, une extérieure dans l'étoile qui leur parut, et une intérieure dans le mouvement de la grâce qui les portait à faire ce que l'étoile signifiait; la lumière extérieure de l'étoile était pour eux une disposition pour recevoir la lumière intérieure; car, étant étonnés de cette étoile qui leur était toute nouvelle, la considérant avec attention, Dieu dans ce moment, dit saint Léon (*in solemn. Epiph.*, serm. 1, c. 1), leur donna de l'intelligence; ils connurent ce qu'elle signifiait; Dieu ajouta à cette connaissance un mouvement intérieur qui les porta à aller chercher ce qu'ils connaissaient que l'étoile signifiait; mais si les mages n'eussent pas voulu regarder l'étoile, ou que l'ayant aperçue ils l'eussent négligée, cette lumière extérieure n'aurait point été suivie d'une lumière intérieure, ils n'auraient point connu ce que signifiait l'étoile, et ils ne l'auraient point cherché. C'est ce qui arrive à tous ces chrétiens qui disent qu'ils ne sont point éclairés, qu'ils ne se sentent point attirés à la dévotion, à la pratique de la vertu; ce sont des hommes qui négligent, pour ainsi dire, toutes les étoiles qui se présentent à eux, ils ne veulent point se servir d'aucun des secours généraux, de pas une lumière extérieure; ils ne veulent point entendre la parole de Dieu, ils ne lisent aucun bon livre, ils n'assistent point au service divin, ils fuient tous les gens de bien dont l'exemple et la conversation leur pourraient être très-utiles, et ils prétendent que méprisant et que refusant toutes les lumières extérieures, ils auront des lumières intérieures et des mouvements qui les porteront à la piété, ils en sont absolument indignes. Ce chrétien qui est fidèle à entendre la parole de Dieu, se met en état que Dieu lui parle au cœur; ce chrétien qui lit un bon livre, se met en état que Dieu éclaire son cœur; ce chrétien qui assiste au service divin, qui prie, qui offre le divin sacrifice, qui chante les louanges de Dieu avec tous les fidèles, qui fréquente les gens de bien, se met en état que Dieu le fortifie et qu'il l'anime à la pratique de la vertu. Il faut donc nous servir de tous les secours généraux et de toutes les lumières extérieures, afin que, comme les mages, nous puissions nous mettre en chemin et aller à Dieu; c'est pour cela qu'ils entrent dans Jérusalem; apprenons ce qu'ils y ont fait, nous n'avons pour cela qu'à consulter la seconde partie de mon evangile

SECONDE PARTIE.

Ils demandèrent : Où est celui qui est né roi des Juifs? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Cette manière de parler des mages est fort surprenante, il y a peu de politique et peu de respect humain, et point de vue de leur propre intérêt; pouvaient-ils ignorer que les Juifs n'eussent un roi? qu'Hérode l'était pour lors, qu'il avait des enfants? Cependant ce n'est point Hérode ni son fils qu'ils cherchent, car Hérode n'était point né roi des Juifs, c'était un étranger que les Juifs regardaient comme un usurpateur et un tyran; celui qu'ils cherchent doit être né roi des Juifs, il ne doit point être roi par l'élection et le consentement des peuples, ni par droit de conquête, et encore moins par usurpation; mais il doit être tel par sa naissance. Qu'il y a de différence entre agir par la lumière du ciel, ou de suivre la lumière du monde! Rien de plus généreux, rien de plus désintéressé, rien de plus zélé qu'une âme qui se laisse conduire à la lumière du ciel; si elle regarde Dieu, c'est pour lui procurer de la gloire; si elle considère son prochain, c'est pour le tirer du vice et le porter à la vertu; si elle réfléchit sur elle-même, c'est pour travailler à son salut, elle n'a jamais d'autres motifs, parce qu'elle ne cherche Dieu que pour Dieu, elle ne cherche Dieu que pour son prochain, elle ne cherche Dieu que pour elle-même; de sorte que comme les mages, elle demande partout : Où est celui qui est né mon Sauveur? où est celui qui est né mon roi? où est celui qui est né mon Dieu et qui est le Sauveur, le roi et le Dieu de tous les hommes? Mais dans cette recherche, elle ne plaît pas à chacun, elle s'expose à des railleries et à des mépris, elle se prive des plaisirs des sens, son bien et son crédit peuvent diminuer; elle ne pense point à tout cela, elle n'y fait aucune réflexion, elle n'est occupée que du désir de posséder Dieu, et de le faire posséder à chacun, c'est uniquement ce qu'elle cherche. Qu'une âme est heureuse qui ne désire que Dieu et qui ne cherche que Dieu! Mais pour jouir de ce bonheur, il ne faut avoir ni amour du monde, ni amour de nous-mêmes; il faut, comme les mages, ne penser ni à Hérode, ni à ces courtisans, ni à

tous les habitants de Jérusalem ; il faut penser à chercher Jésus-Christ, et à faire tout son bien de le trouver et de le posséder; c'est ce que l'épouse faisait, elle le cherchait de tous côtés, elle le cherchait hors d'elle-même et en elle-même, parmi les créatures et dans son cœur, parce que Dieu est partout pour nous, et nous l'y trouverons si nous le cherchons; mais qu'il y en a peu qui cherchent Dieu! On aime le monde et on s'aime beaucoup soi-même, on ne veut point déplaire au monde, on souhaite même de lui plaire; on ne veut souffrir aucune peine, on travaille même pour se procurer toutes sortes de satisfactions, cela ne s'accommode point avec la recherche de Dieu ; c'est pourquoi on l'abandonne, et les esclaves du monde croient selon leur mauvaise politique avoir raison; ils vous disent dès que les mages entrent dans Jérusalem, et qu'ils demandent où est le roi des Juifs nouvellement né, en même temps tout est en désordre; *ce que le roi Hérode ayant entendu, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.*

Hérode se trouble, parce qu'il croit que ce nouveau roi vient pour le détrôner : il avait une ambition extrême de laisser le royaume dans sa famille; il avait pour cela fait périr tous ceux qui étaient restés de la race des Machabées; il savait que la plus grande partie des Juifs ne le regardait que comme un tyran et un usurpateur, et il ne savait pas que celui qui venait de naître ne voulait point d'un royaume de ce monde. C'est plutôt Satan qui se trouble dans Hérode, qu'Hérode lui-même ; il commence à connaître que celui qui est né est le Sauveur, il a pu l'entendre chanter aux anges, il prévoit qu'il va être chassé du monde, et que son empire va finir; c'est ainsi qu'un chrétien se trouble, ou si vous voulez, que le diable se trouble dans un chrétien quand on travaille à l'en chasser : il est le maître de son cœur par le péché dans lequel il l'entretient. On presse cet homme de quitter le péché et de faire pénitence, le diable se trouble de ce qu'on entreprend de le déposséder de son royaume; ce chrétien se trouble de ce qu'on veut le priver de son plaisir, diminuer son gain, faire violence à sa passion, et l'engager dans des pratiques tout opposées à celles qu'il a suivies jusqu'à présent. N'est-ce pas une chose digne de compassion, qu'on ne saurait parler contre le vice, ou exhorter à la vertu, que quelqu'un ne se trouble? Parlez de restituer, de payer, de donner l'aumône, tous les avares se troublent; parlez de pardon, de réconciliation, d'aimer et de servir ses ennemis, tous ceux qui ont de la haine se troublent. Parlez de la modestie dans les habits, dans les meubles, tous ceux qui aiment le luxe et la vanité du monde se troublent; et ce qui est étonnant, c'est que d'autres se troublent avec eux, ils prennent parti pour eux, comme toute la ville de Jérusalem se troubla avec Hérode. Quel sujet avaient les Juifs de se troubler quand on leur demande : Où est le roi des Juifs nouvellement né? Eux qui l'attendaient depuis si longtemps, qui le demandaient avec tant d'empressement, ne devaient-ils pas être dans la joie d'apprendre qu'il est né? Voilà ce que fait la complaisance charnelle, une flatterie basse et honteuse; on s'afflige de ce qui devrait donner de la joie; on se réjouit de ce qui devrait affliger; on rit de ce qui est digne de larmes; on pleure de ce qui n'est propre qu'à faire rire; on condamne dans le cœur ce qu'on approuve des lèvres; on approuve dans le cœur ce que l'on condamne de la bouche; de sorte que la vie est une comédie perpétuelle; chacun se déguise pour faire le personnage que l'on croit devoir être plus agréable à celui de qui on espère ou de qui on craint. Hérode se trouble, toute la ville de Jérusalem, c'est-à-dire les principaux, la plus grosse partie se trouble avec lui, et ils continueront leur complaisance jusqu'à abuser des paroles de la sainte Ecriture : *Hérode ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent que c'était dans Bethléem de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le prophète: Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda; car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.*

Quelques-uns ont voulu condamner nos mages d'être entrés dans Jérusalem pour s'informer plus exactement du lieu où ils pourraient trouver le roi des Juifs nouvellement né, comme s'ils n'avaient pas eu assez de confiance à l'étoile qui les conduisait, et que ce fût pour les punir qu'elle disparut pendant qu'ils y demeurèrent; il est bien plus probable que l'étoile ne disparut, lorsqu'ils étaient près de cette grande ville, que pour les obliger d'y entrer, Dieu les conduisant de la sorte, afin qu'ils allassent publier la naissance du Messie, que l'on consultât les saintes Ecritures, que tout se trouvât conforme à ce que les prophètes avaient annoncé, à ce que l'ange avait dit, à ce que les mages publiaient. C'est ici que nous voyons l'aveuglement, la malice et la dureté du cœur des Juifs, ils savent les Ecritures et ils ne les suivent pas, ils apprennent où est le Messie et ils ne vont pas lui rendre leurs hommages, ils sont, dit saint Augustin, comme ces pierres que l'on mettait de mille pas en mille pas sur les grands chemins, pour enseigner aux passants les routes qu'ils devaient tenir; ces pierres servaient pour instruire, et elles ne sortaient point de leur place; les princes des prêtres et les docteurs du peuple juif sont de même, ils savent les Ecritures, ils apprennent où il faut aller pour trouver celui qui doit conduire le peuple d'Israël; mais pour eux, ils ne sortent point de leur place, soit qu'ils craignent Hérode, qui pourrait traiter comme des séditieux tous ceux qui auraient de l'empressement d'aller voir ce roi des Juifs nouvellement né, soit qu'ils n'ajoutent pas beaucoup de foi aux Ecritures, ce qu'ils ont fait connaître par toute leur conduite, n'ayant eu

que du mépris et de la haine pour ce divin Messie, malgré l'accomplissement des Ecritures et de tous les miracles qu'il a faits; de cette sorte, ils ont fait connaître combien ce que le Seigneur a dit d'eux depuis était véritable : *Ils enseignent et ils ne font rien de ce qu'ils enseignent.* Je voudrais bien qu'on ne pût point faire ce reproche à tous les maîtres chrétiens, de quelque condition qu'ils soient, qu'ils savent où est Jésus-Christ, qu'ils l'enseignent aux autres, qu'ils leur apprennent ce qu'ils doivent faire pour le trouver; souvent même ils exhortent à le chercher, pendant qu'ils demeurent là occupés, ou à ce qui regarde leur intérêt, ou à se procurer de l'honneur, et par cette conduite, ils se trouvent associés aux princes des prêtres et aux docteurs de la loi, qui savent où le Messie doit naître, et qui refusent d'aller l'adorer; ils doivent même prendre garde de n'avoir pas l'hypocrisie d'Hérode et sa perfidie; il fait semblant d'avoir dessein d'aller adorer le divin enfant, que les mages cherchent, quoiqu'il n'ait pas d'autre pensée que de lui donner la mort; ce que l'Evangile nous fait connaître en nous rapportant le trouble dans lequel il se trouva quand on lui parla d'un roi des Juifs nouvellement né; le soin qu'il eut de s'informer des prêtres et des docteurs, dans quel lieu le Christ devait naître, et l'ordre qu'il donna aux mages en les congédiant, *les ayant appelés en secret,* comme dit mon évangile, *il s'enquit d'eux avec grand soin du temps que l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.*

Celui qui a entrepris de faire mourir des milliers d'innocents pour faire périr le nouveau roi était fort éloigné d'avoir dessein de l'adorer; il y a longtemps que les hommes ont appris à cacher les plus criminels desseins sous les apparences de l'amitié et de la vertu ; cette perfidie a commencé avec les premiers habitants du monde : Caïn propose une promenade à son frère Abel, et quand ils sont au milieu de la campagne, il s'élève contre lui et il le tue. Absalon prépare un festin pour tous les enfants du roi, son père, et au milieu du repas, il fait assassiner son frère Ammon. Judas couvre son avarice d'un prétexte de donner l'aumône aux pauvres; et nous voyons aujourd'hui Hérode qui cache le dessein d'assassiner l'enfant sous l'apparence de la piété, disant qu'il veut aussi aller l'adorer; les Juifs ont ensuite crucifié ce divin Messie, sous le prétexte d'être fidèles à César, criant qu'ils ne voulaient point d'autre roi que lui. Que le cœur de l'homme est profond, et qu'il est impénétrable aux autres hommes! que de trompeurs! que de dissimulés! que d'Hérodes parmi les hommes! Tel vous loue, qui cherche l'occasion de médire de vous, et de vous imposer une calomnie; tel vous offre son service, qui vous dessert actuellement; tel vous fait amitié, qui vous hait dans le cœur. Et comment ne s'appliquerait-on pas à tromper les hommes, quand on travaille à tromper Dieu, et qu'il semble qu'on se flatte d'y pouvoir réussir? Cette personne fréquente les sacrements, et elle entretient une haine dans son cœur, cette personne fait des présents à l'Eglise, et des aumônes aux pauvres, et elle ne veut ni restituer ce qui ne lui appartient pas, ni payer ce qu'elle doit; cette personne est réglée dans ses prières et dans ses lectures, et elle nourit un amour illégitime; cela ne s'appelle-t-il pas travailler à tromper Dieu? Mais comme Hérode n'a pu y réussir, vous n'y réussirez pas aussi; Dieu a connu la perfidie de ce tyran, et il en a préservé son Fils et ses parents; Dieu connaîtra aussi la perfidie de tous les hommes. Que Jérusalem était dans un pitoyable état quand les mages y entrèrent! Ils n'y trouvèrent que du trouble et de la confusion; le roi est un perfide, les prêtres sont impies, les docteurs sont malicieux, toute la ville est dans le désordre, ils sont heureux d'en sortir. Quittons comme eux tous les lieux qui ne sont propres qu'à troubler le cœur et l'esprit; fuyons la compagnie des perfides, des impies et des méchants; allons à Bethléem pour y trouver notre Sauveur; considérons ce qu'ils y ont fait, afin que nous instruisant par leur exemple, nous apprenions ce que nous devons à Dieu, c'est le sujet de la troisième partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Les mages ayant ouï ces paroles du roi Hérode, ils partirent de Jérusalem, et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient parut, et elle allait devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une extrême joie. Cette étoile miraculeuse s'éclipse pendant que les mages sont dans Jérusalem; il semble qu'il s'élevait de cette misérable ville des vapeurs si épaisses et si malignes qu'il était impossible de voir la lumière du ciel. Que d'âmes qui sont dans le corps comme les mages dans Jérusalem, sans être éclairées d'aucune lumière : celle de la raison est souvent rebutée, celle de la grâce n'y entre point; ces âmes ne sont point différentes d'un criminel enfermé dans un cachot fort obscur, ayant des menottes aux mains et des entraves aux pieds; saint Augustin m'a donné cette pensée, confessant avoir été dans cet état quand il dit : Je soupirais étant lié, non par la chaîne d'un ennemi étranger, mais par ma propre volonté qui était toute de fer. Que d'âmes qui ont sujet de soupirer de la sorte, esclaves d'une passion violente, contraintes de servir à tous les déréglements, à tous les excès, à toutes les iniquités que la passion fait commettre! dans cette honteuse servitude, elles ne voient plus la lumière. Cet homme perd son bien, diminue son crédit, affaiblit sa santé, ruine sa famille, cause du déplaisir à tous ceux qui lui sont plus proches, risque son salut, et il ne voit point tout cela, plus de lumière,

il est dans les ténèbres, et il marche comme les aveugles; mais comme des aveugles malicieux qui aiment leur aveuglement, ou comme des aveugles orgueilleux qui se vantent d'être fort éclairés, et qui disent qu'on leur fait tort de les appeler des aveugles; ou enfin comme des aveugles insensés, qui refusent opiniâtrément tous les guides qui se présentent à eux pour les conduire, ne voulant suivre que leur fantaisie; mais disons encore, que de chrétiens qui sont dans le monde comme les mages dans Jérusalem, sans voir la lumière du ciel, toujours dans le trouble, dans l'agitation, dans l'embarras; tantôt une affaire agréable, tantôt une autre affligeante, tantôt un ami qu'il faut servir, tantôt un ennemi dont il se faut défendre! La crainte, l'espérance, la tristesse, la joie, l'amour, la haine se poussent, se pressent, se succèdent; et le moyen dans toutes ces différentes vicissitudes de voir la lumière? il faut sortir au moins de cœur et d'affection du monde pour en pouvoir jouir, comme les mages sortant de Jérusalem, voient leur étoile; la remarque de mon évangile est belle, que ces hommes eurent une joie extrême quand ils la virent; il était impossible qu'ils n'eussent quelque inquiétude de tout ce qu'ils avaient remarqué dans Jérusalem; et se voyant dans un pays étranger sans trouver aucun des habitants qui se joignît à eux pour aller chercher ce nouveau roi qui était autant inconnu dans Bethléem qu'à Jérusalem, ce fut pour eux une consolation extraordinaire de se voir conduits par la même étoile qu'ils avaient vue en Orient. Quelle consolation ressentit le saint homme Tobie, quand il recouvra la vue! lui qui auparavant avait dit qu'il était incapable de joie, parce qu'il ne voyait point la lumière du ciel, s'en trouve rempli dès le moment qu'il en jouit; c'est pourquoi cet aveugle qui conjurait le Seigneur d'avoir compassion de lui, ne lui demandait autre chose que la vue. Que voulez-vous que je vous fasse? lui disait le Messie : *Seigneur, que je voie la lumière*, lui répond l'aveugle. Je voudrais bien, mes frères, que vous fussiez tous capables de cette consolation, qu'après avoir été longtemps dans l'aveuglement de vos passions, après vous être trouvés enveloppés dans les ténèbres du monde, Dieu vous fît la grâce de vous communiquer ses divines lumières. Qu'une âme est heureuse! qu'elle a de consolation, quand dégoûtée des faux plaisirs des sens, quand revenue de la mode et de la vanité du monde, maîtresse de son cœur et de son esprit, contente de Dieu seul, elle suit la lumière de la raison, conduite par la lumière de la grâce! Mais pour cela il faut, comme les mages, être hors de Jérusalem, et aller trouver Dieu dans Bethléem, qui est une maison de pain, c'est-à-dire qu'il ne faut plus que le cœur ait de l'attache au monde : mais il doit faire sa nourriture et son plaisir de la parole Dieu, afin de le posséder sans le perdre jamais; voilà le bonheur de nos mages. Mon évangile dit, qu'*entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et se prosternant en terre, ils l'adorèrent, puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent des présents.* Nos mages font trois choses; ils trouvent le divin enfant, ils l'adorent et ils lui donnent.

C'est un grand bonheur que de trouver son Sauveur; mais cette félicité n'est que pour ceux qui l'ont cherché de la manière qu'il veut qu'on le cherche; plusieurs ne le cherchent point, ils passent toute leur vie à chercher des richesses, d'autres à chercher des plaisirs, d'autres à chercher des honneurs, ceux-ci à chercher une créature, et ils ne pensent point à chercher Dieu, c'est pourquoi ils ne le trouveront jamais, et ils en seront privés pendant toute l'éternité; d'autres le cherchent, mais c'est avec tant d'inconstance et d'inégalité, que s'ils le cherchent un jour, ils sont un mois sans penser à lui, ou c'est avec tant de froideur et de lâcheté qu'ils ne veulent ni quitter le monde, ni renoncer à soi-même, ou c'est avec tant d'intérêt qu'ils ne cherchent Dieu que pour en recevoir des biens temporels; tous ceux-là sont dans un grand danger de ne le point trouver; il faut donc le chercher comme nos mages, ils quittent leur pays, ils marchent à grandes journées, ils s'exposent à toutes les fatigues d'un long voyage; ils demeurent peu de temps dans Jérusalem, ils suivent l'étoile qui les conduit, et ils entrent dans la maison où il demeure. Voulez-vous trouver Dieu? que votre cœur sorte du monde, qu'il s'éloigne de la créature, qu'il se sépare de vous-même; marchez vite, allez avec ferveur malgré toutes les répugnances de la chair et des sens, malgré les oppositions et les railleries du monde; n'écoutez point cela, que rien ne vous arrête, suivez la lumière de la grâce, laissez-vous conduire aux saintes instructions qu'on vous donne, et vous le trouverez. Les mages, l'ayant trouvé, l'adorèrent; ils ont été à Jérusalem, ils sont entrés dans le palais d'Hérode, ils ne l'ont point adoré, ni son fils Archélaüs, qui a été son successeur; ce n'est point un roi terrestre et mondain, c'est un roi céleste et divin. Je trouve que les Juifs ont été beaucoup plus injustes et plus cruels à l'égard de Jésus-Christ que les gentils, quoique les Juifs fussent plus obligés de lui faire honneur, puisqu'il était de leur nation, et qu'il était venu particulièrement pour les sauver; cependant nous voyons que les mages qui étaient gentils l'adorent et le reconnaissent pour roi dès le commencement de sa vie; et que Pilate, quoique forcé de l'abandonner à la volonté de ceux qui demandaient sa mort, le reconnaît pour roi par le titre qu'il fit mettre au-dessus de sa croix, qu'il ne voulut jamais changer, quelque instance que lui en fissent les princes des prêtres et les pharisiens; vous voyez que les gentils le reconnaissent pour roi et en naissant et en mourant, et que les Juifs ne le veulent jamais reconnaître; ils ne vont point l'adorer dans Bethléem, ils crient qu'ils ne veulent point qu'il règne sur eux, ils voudraient que Pilate

changeât le titre qu'il a mis sur la croix, et partout ils donnent des marques qu'ils ne veulent point lui être soumis. Quelle douleur pour moi, et quelle confusion pour un grand nombre de chrétiens qu'ils soient à l'égard de ce divin Sauveur comme les Juifs, et non pas comme les gentils! ils ne pensent point à adorer ce divin Fils de Dieu, et à le reconnaître pour leur roi, qu'il y en a qui ni le matin ni le soir ne l'adorent, qui passent la semaine sans l'adorer, qui même entrent et passent dans sa maison pour abréger le chemin sans l'adorer, qui même assistent au divin service et au saint sacrifice de la messe sans l'adorer; ils sont donc comme les Juifs, ils ne veulent point reconnaître Jésus-Christ pour leur roi; ils ne prétendent point qu'il règne sur eux, et ils vous disent par toutes leurs manières qu'ils n'ont point d'autre roi que César, que le monde, et ils font assez connaître que c'est là leur sentiment, puisqu'ils n'obéissent qu'au monde; et qu'ils ne s'appliquent qu'à plaire au monde; aussi ils donnent et ils sacrifient tout ce qu'ils ont pour le monde, et ils ne donnent rien à Dieu.

Les mages l'ayant adoré, *lui offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.* Tous les Pères de l'Eglise s'accordent ensemble dans l'explication de ces présents; ils disent que les mages éclairés de la lumière de la foi, connurent que l'enfant qu'ils adoraient était roi, était Dieu, était homme; comme roi il lui fallait de l'or, comme Dieu de l'encens, comme homme de la myrrhe; on doit le tribut aux rois, et on le paye en or; on doit des prières, des louanges, des sacrifices à Dieu, et cela se fait par l'encens; il faut préparer ce qui est nécessaire pour embaumer un homme mortel, et c'est avec de la myrrhe. Ouvrons nos trésors comme ces généreux étrangers; n'ayons pas moins de libéralité à l'égard de notre divin Sauveur qu'ils n'en ont eu; s'ils l'ont regardé comme roi, comme Dieu et comme homme, si, selon ces trois qualités, ils lui ont donné de l'or, de l'encens et de la myrrhe, regardons-le par rapport aux pauvres, par rapport à lui-même et par rapport à nous: il est dans la personne des pauvres; il vous proteste qu'il a faim, quand ils ont faim, qu'il a soif quand ils ont soif, qu'il est nu et sans logement, quand ils sont nus et sans logement; qu'il est malade et prisonnier, quand ils sont malades et prisonniers; il vous assure que ce que vous faites en faveur des plus petits, des plus misérables, des plus abandonnés, vous le faites en sa faveur; il vous parle comme s'il avait mangé le pain, comme s'il avait bu l'eau, comme s'il était revêtu de la chemise et de l'habit, comme s'il avait logé dans la maison que vous avez donnés aux pauvres, comme s'il avait reçu les visites que vous avez rendues aux prisonniers. Ouvrez donc vos bourses chacun selon son pouvoir, donnez aux pauvres, et vous donnez à Jésus-Christ. Qui a peu, qu'il lui donne peu; qui a médiocrement, qu'il donne médiocrement; qui a beaucoup qu'il donne beaucoup. Après avoir donné de l'or, il faut donner de l'encens, ayant regardé Jésus-Christ dans les pauvres, regardez-le en lui-même comme votre Sauveur et votre Dieu, vous le priez, vous chantez ses louanges, vous lui rendez des actions de grâces, vous lui offrez le saint sacrifice de la messe; voilà de l'encens que vous lui présentez; le Prophète ne lui dit-il pas : *Seigneur, que ma prière s'élève jusqu'à vous comme un encens de bonne odeur.* Si dans les cérémonies de l'Eglise vous voyez brûler de l'encens, c'est pour vous dire que vos prières sortant d'un cœur tout embrasé d'amour s'élèvent devant Dieu comme la fumée d'un encens qui fond sur les charbons allumés. Que doivent faire tous les chrétiens assemblés dans le temple? présenter à Dieu un encens très-pur : que doivent faire tous ceux qui composent une famille, le maître et la maîtresse, les enfants les domestiques avant que chacun aille prendre son repos? se trouver tous ensemble, et présenter à Dieu de l'encens, par leurs prières, et chaque particulier doit plusieurs fois le jour offrir à Dieu de l'encens. Si vous regardez le divin Seigneur par rapport à lui-même, il lui faut de la myrrhe; nous sommes tous les membres de Jésus-Christ, et il est notre chef : l'Apôtre nous assure que notre obligation est de mortifier nos membres qui sont sur la terre; mais que faisons-nous quand nous mortifions nos sens? nous offrons de la myrrhe au Seigneur, vous ne vous servez de vos yeux que pour travailler et pour vous conduire, vous ne voulez entendre que ce qui vous est utile, vous ne parlez que par nécessité, ou par charité, vous mangez avec tempérance en bénissant et en louant Dieu; la sensualité n'a point de part à votre repas, vous ne vous plaignez point avec aigreur et méchante humeur quand les viandes ne sont point selon votre goût, vous n'avez point non plus de sensualité pour le froid et pour le chaud, pour vous vêtir ou pour dormir; si cela est vous offrez continuellement de la myrrhe au divin Seigneur; mais remarquez que ces trois présents ne doivent point être séparés; il ne suffirait pas d'avoir compassion des pauvres, et ne point prier dans sa maison, et ne point se trouver dans les assemblées des fidèles pour y chanter les louanges de Dieu. Ne rien refuser à ses sens, ne les jamais mortifier, ce serait donner de l'or, et ne point donner ni de l'encens ni de la myrrhe; si vous priez, si vous vous mortifiez, et que vous ne donniez pas l'aumône, vous donnez de l'encens et de la myrrhe et vous ne donnez pas de l'or; vous ne reconnaissez pas le Seigneur pour votre roi, si vous donnez l'aumône; si vous priez et que vous ne mortifiiez pas vos sens, vous ne donnez point de myrrhe, et vous ne reconnaissez point le Seigneur comme un homme qui doit mourir attaché à une croix, et par conséquent vous ne sauriez vous dispenser de donner de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Mais il est question de persévérer dans ces saintes pratiques, suivez l'instruction que vous donnent les ma-

ges lorsqu'ils retournent dans leurs pays, c'est le dernier verset de mon évangile.

QUATRIÈME PARTIE.

Ayant reçu en songe un avertissement du ciel, de n'aller point trouver Hérode, ils s'en retournèrent en leur pays par un autre chemin. Les paroles de mon évangile marquent que les mages étaient en doute du chemin qu'ils prendraient; ils avaient un juste soupçon d'Hérode, c'est pourquoi ils consultèrent le ciel, et la réponse qu'ils en reçurent fut de ne point aller retrouver Hérode, ils obéirent à cette voix, et ils s'en retournèrent par un autre chemin, pour nous apprendre que dès le moment que nous nous sommes donnés au Seigneur, il faut nous éloigner de tout ce qui pourrait nous en détourner. Les mages ont passé chez Hérode, et sont venus trouver Jésus-Christ, mais ils ne doivent plus retourner à Hérode ; notre pays c'est le ciel, mais l'on n'y va point par les mêmes routes par lesquelles tous les hommes passent ordinairement ; la superbe, l'avarice, l'ambition, la volupté sont des voies communes ; la tromperie , la dissimulation, l'hypocrisie sont des voies ordinaires; mais il faut renoncer à cela pour aller au ciel, c'est Dieu lui-même qui nous le commande. On ne parle plus aux chrétiens comme on a parlé aux mages et à saint Joseph , ce n'est plus en songe; les avis qu'on nous donne, les commandements qu'on nous fait sont exprimés d'une manière si claire et si intelligible que nous ne saurions en douter; cependant nous n'obéissons point comme les mages ont obéi , quoiqu'on ne leur ait parlé qu'en songe : que de chrétiens qui viennent trouver Jésus-Christ, et qui retournent par le même chemin qu'ils sont venus ! Cet homme vient de la colère, de l'emportement, du jurement, il retourne à la colère et à l'emportement et au jurement ; cet autre vient de l'impureté, il retourne à l'impureté ; celui-ci vient de la haine et de la vengeance, il retourne à la haine et à la vengeance ; celle-là vient de la vanité et du luxe, elle retourne à la vanité et au luxe , c'est-à-dire qu'ils reprennent la même route qu'ils tenaient auparavant; c'est ce que font la plupart des chrétiens : vous les voyez toujours dans les mêmes pratiques, dans les mêmes désordres, dans les mêmes habitudes, ce qui continue jusqu'à la vieillesse , et souvent jusqu'à la mort ; ce qui est cause qu'ils ne retournent jamais dans leur patrie, étant exclus de la terre des vivants pour toute l'éternité ; ils font peu de réflexion sur ce malheur qui est le seul que les chrétiens doivent craindre, ils tâchent de se flatter que la voie qu'ils tiennent est bonne et sure, et ils abusent pour cela de la parole de Dieu.

Nous trouvons dans mon évangile trois sortes de personnes qui consultent les saintes Ecritures, les docteurs de la loi, Hérode et les mages; les docteurs les consultent pour les apprendre, pour les enseigner aux autres sans aucun dessein de les suivre; Hérode les consulte, c'est effectivement pour connaître la vérité, pour la persécuter; les mages les consultent pour savoir cette même vérité, mais pour l'embrasser et pour la suivre. Ne trouvons-nous pas dans l'Eglise ces trois sortes de personnages? les premiers qui apprennent les saintes Ecritures seulement pour les savoir et pour les enseigner aux autres, sans penser à régler leurs mœurs selon leurs divines maximes; les seconds les apprennent pour y trouver de quoi se fortifier dans leurs erreurs, pour avoir plus d'autorité de faire mourir Jésus-Christ dans le cœur de ceux qu'ils tâchent de corrompre par leur doctrine corrompue et relâchée; les troisièmes les lisent, les écoutent, les méditent; c'est pour y connaître la vérité et pour la suivre ; ils savent qu'elles nous sont données comme une lampe qui éclaire nos pas, et que sa lumière est si avantageuse, que ceux qui s'en servent ne sont jamais dans les ténèbres, et ne craignent point de s'égarer : c'est pourquoi ils la consultent dans toutes les occasions, et avec d'autant plus de soin, qu'elle ne sert pas seulement à éclairer et à faire connaître le chemin que l'on doit tenir, mais de plus elle échauffe et elle anime à marcher constamment dans ce chemin, quelque fâcheux, quelque difficile, quelque étroit qu'il puisse être. De sorte que ceux qui, comme les mages, cherchent Dieu pour le trouver, et qui ne le cherchent pas comme Hérode pour le faire mourir, ceux-là savent qu'ils ont absolument besoin de sa divine parole ; ils la consultent donc, ils l'écoutent avec attention, ils la conservent dans leur cœur, et ils la pratiquent dans toutes les occasions différentes ; c'est-à-dire qu'ayant quitté Hérode pour aller adorer Jésus-Christ et pour le reconnaître pour leur roi en lui offrant de l'or, et pour leur Dieu en lui présentant de l'encens, et pour un Homme-Dieu, qui devait mourir pour eux, en lui donnant de la myrrhe; ils ne retournent plus à Hérode. Le monde n'a rien qui soit capable de les attirer, ils vont par un autre chemin que celui qu'ils ont tenu; leur conduite est toute différente de celle qu'ils avaient auparavant, parce qu'ils sont fortement résolus de retourner en leur pays; ils savent que le roi Hérode et tous ses courtisans, que les prêtres et les docteurs de la loi, que les sénateurs et tout le peuple juif ont résolu de les arrêter en chemin, c'est pourquoi ils prennent une voie toute opposée à celle par laquelle leurs ennemis croyaient qu'ils passeraient.

Le monde et le diable ne sauraient souffrir la sincère conversion d'un pécheur, ils n'épargnent rien pour l'empêcher d'aller à Dieu; quand ils s'aperçoivent que malgré leurs tentations et leurs sollicitations, il n'a pas laissé d'y aller, de s'en approcher, de l'adorer, de lui faire des présents; ils ne sauraient se persuader que la conversion soit véritable, ils se flattent qu'il y a du déguisement, de l'intérêt, quelques considérations humaines; s'ils ne remarquent rien de tout cela,

ils espèrent que ce changement ne durera pas, et que celui qui a paru les quitter retournera bientôt par le même chemin par où il marchait auparavant, c'est-à-dire que l'on verra l'orgueilleux avec son même orgueil, le colère avec son même emportement, l'avare avec la même cupidité, le voluptueux avec la même sensualité; mais un chrétien vraiment converti fera mentir le diable et le monde; il les trompera, et malgré leurs suggestions, il reprendra un autre chemin, l'humilité tiendra lieu de l'orgueil, la douceur de la colère, la miséricorde de l'avarice, et la mortification de la volupté, et par ce moyen malgré les hommes les plus impies et les plus cruels, malgré les démons les plus dangereux, il ira dans sa patrie qui est la terre des vivants, dans laquelle nous devons naître tous, afin d'y jouir de la vie éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXX.

POUR L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

(13 *janvier.*)

Altera die vidit Joannes Jesum venientem ad se, etc. (*Joann.* I, 19).

Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui, et lui dit : voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde... Voilà celui duquel je disais : il viendra après moi un homme qui est au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi.

Vous avez ouï parler le troisième dimanche de l'Avent de l'ambassade que les principaux d'entre les Juifs envoyèrent à saint Jean pour savoir de lui qui il était; vous avez lu qu'il répondit qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni un prophète, qu'il n'avait pas d'autre qualité que d'être la voix de celui qui crie dans le désert; et ayant dit encore que pour lui il ne baptisait que dans l'eau, il ajouta : Il y en a un autre au milieu de vous que vous ne connaissez pas, c'est lui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Le lendemain de cette ambassade des Juifs et de cette réponse de saint Jean, ce divin précurseur connaissant que le peuple avait une très-grande curiosité de connaître celui dont il avait parlé d'une manière si avantageuse, et qu'il prétendait lui devoir être préféré, ayant une juste crainte que les Juifs n'attribuassent cela à quelque particulier qui s'en serait fait honneur, ce qui aurait causé du trouble et de la division parmi le peuple; voyant Jésus-Christ qui venait à lui, il fait l'office de précurseur et de prédicateur de la vérité, il rend deux témoignages à cette divine vérité; le premier regarde Jésus-Christ, le second le regarde lui-même, mais toujours par rapport à ce divin Sauveur; par le premier témoignage il nous enseigne tout ce que Jésus-Christ est, par le second il nous apprend comment il a connu ce qu'il était, ces deux témoignages nous instruisent; le premier nous enseigne les obligations que nous avons à Jésus-Christ; le second nous apprend comment nous devons connaître ce divin Sauveur. Voilà les instructions que saint Jean nous donne dans les deux témoignages qu'il rend aujourd'hui, qui feront les deux applications de l'Evangile; demandons les lumières, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. Voilà celui duquel je disais : Il viendra après moi un homme qui a été préféré à moi, parce qu'il était fait avant moi. C'est une chose très-avantageuse, dit saint Jean-Chrysostome (hom. 5 *in Joan.*), que cette fermeté d'esprit qui donne la liberté de parler; car de préférer la confession de Jésus-Christ à tous les honneurs et à toutes les richesses du monde; c'est quelque chose de si grand et de si admirable, que le Fils unique de Dieu loue en présence de son Père celui qui a de si généreux sentiments; vous voyez, dit saint Jean-Chrysostome, qu'il n'y a point de comparaison entre ce que vous faites pour le Seigneur, et ce que le Seigneur fait pour vous; vous le connaissez sur la terre, et il vous reconnaît dans le ciel, ce n'est que devant les hommes que vous le louez, c'est en présence de son Père et de tous ses anges qu'il vous loue, voilà ce que l'Evangile nous apprend de saint Jean sans être animé ni par le grand nombre de ceux qui l'écoutaient, ni par le désir d'acquérir de la gloire, ni par aucun autre motif humain, il méprise toutes choses, et il prêche librement à tous les mystères de Jésus-Christ, ne pensant qu'à s'acquitter de son devoir; c'est pour cela que ce généreux précurseur rend trois témoignages du Fils de Dieu, le premier de sa qualité : *Voici l'Agneau de Dieu;* le second de son emploi : *Voici celui qui ôte le péché du monde;* le troisième de son origine : *Voilà celui duquel je disais : Il viendra après moi un homme, qui est au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi.*

Voici l'Agneau de Dieu. Saint Jean rendant ce premier témoignage à la principale qualité du Seigneur, pensait aux agneaux que l'on offrait tous les jours dans le temple pour les péchés des hommes : et quoique l'on offrit plusieurs autres animaux, comme des bœufs, des chèvres, des boucs, qui tous étaient la figure de Jésus-Christ, il l'appelle plutôt agneau, à cause que les propriétés de cet animal conviennent mieux au Seigneur, et nous le représentent plus parfaitement; car si les Juifs étaient obligés d'offrir tous les jours un agneau sans tache et de l'offrir le matin et le soir. Le divin Fils de Dieu, non-seulement n'a aucune tache, mais de plus, il a toutes les perfections que l'on peut désirer, étant une source pleine et abondante de toutes sortes de grâces; et c'est cette plénitude que nous avons tous reçue, ce que nous en possédons étant sans tache. Il a été offert dès le grand matin, c'est-à-dire dès le premier temps de sa vie; ne commence-t-on pas dès le huitième jour à sacrifier cette divine victime, et ne lui tire-t-on pas du sang, et le quarantième jour n'est-il pas présenté

au temple? on n'offre point d'agneau matériel avec lui, le signe n'étant pas nécessaire quand on possède la chose signifiée ; de plus, il est offert le soir dans le dernier temps de sa vie ; les prophètes ont parlé de lui de la sorte quand ils ont dit : *Il sera conduit à la mort comme une brebis, et il demeurera dans le silence, comme un agneau entre les mains de celui qui le tond* (*Isai.*, XXXIII) ; c'est ce que nous dit Isaïe, et il dit lui-même par le prophète Jérémie : *Je suis comme un agneau que l'on porte pour être offert en sacrifice* (*Jerem.*, II). N'est-ce pas sur la croix qu'il s'offre lui-même, et n'est-ce pas sur la croix qu'il est immolé? Saint Jean avait donc égard aux paroles de ces prophètes, quand il a dit : *Voici l'Agneau de Dieu;* mais si ce divin Sauveur était agneau à cause de son innocence, Jean-Baptiste était très-innocent, et par conséquent il pouvait être aussi l'agneau de Dieu.

Il y a une grande différence entre l'innocence du précurseur et celle du Messie ; nous tirons tous notre origine, et nous sortons de cette race, qui oblige David de dire en gémissant : J'ai été conçu dans le péché, et j'étais souillé du péché lorsque ma mère me nourrissait encore dans son sein ; celui-là seul mérite donc la qualité d'agneau, qui n'est pas venu de la sorte au monde ; car celui-là n'a pas été conçu dans l'iniquité qui n'a pas été conçu par un homme mortel, et il n'était pas souillé de péché lorsque sa mère le nourrissait dans son sein, puisque c'est une Vierge qui l'a enfanté ; parce qu'elle l'a conçu par la foi, et qu'elle l'a reçu par la foi, il est donc le véritable agneau de Dieu, qui est conçu et qui est né, qui a vécu et qui est mort dans l'innocence. Mais pensez-vous qu'il faut faire en sorte que l'on puisse dire de nous autres chrétiens ce que saint Jean dit de notre divin Sauveur ? *Voici l'Agneau de Dieu;* n'est-ce pas le nom que Jésus-Christ lui-même nous a donné, quand il dit à saint Pierre que, pour lui prouver qu'il a un parfait amour pour lui, il faut qu'il ait soin de paître ses agneaux, c'est-à-dire tous ceux qui font profession de suivre son Evangile ; et quand il parle de son jugement universel, dans lequel il séparera ses élus d'avec les réprouvés, il se compare à un berger, les élus à des brebis, et les réprouvés à des boucs ; et la principale raison pour laquelle il faut que nous soyons les agneaux de Dieu, c'est que si nous ne ressemblons à celui que le Père éternel nous a donné pour être notre original, il n'y aura point de place pour nous dans le ciel, puisqu'il faut que nous soyons conformes à l'image du Fils de Dieu, il est lui-même un agneau ; nous devons aussi être nous autres des agneaux par notre douceur, par notre patience, par notre simplicité ; mais pensons que si le Seigneur est l'Agneau de Dieu et non pas l'Agneau du monde, parce que tout est divin en lui, et que le prince du monde n'a pu y rien trouver qui lui appartînt, nous devons aussi nous autres être des agneaux de Dieu, c'est-à-dire que la douceur, la patience, la simplicité, qui sont les caractères des agneaux ne doivent pas être des vertus toutes naturelles, et seulement de l'humeur, ni par une complaisance humaine, ou par une crainte servile, mais des vertus divines qui n'ont point d'autre objet que Dieu, et qui ne sont que pour l'imiter

Si nous consultons l'Apocalypse de saint Jean, il nous apprendra ce qui fait le bonheur des prédestinés, et le malheur des réprouvés ; il dit des premiers, que *la multitude en est si grande, que personne ne la peut compter; qu'elle est composée de personnes de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes dans leurs mains; ils chantaient à haute voix : Grâces à notre Dieu qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui nous ont sauvés. Alors un des vieillards s'adressant à moi me dit : Qui sont ceux-ci qui sont vêtus de robes blanches, et d'où sont-ils venus ? Je lui répondis : Seigneur, vous le savez; et il me dit : Ce sont ceux qui sont venus ici après avoir passé par de grandes afflictions, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau; c'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent jour et nuit dans son temple; et celui qui est sur le trône, leur servira lui-même de tente pour les couvrir; ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ni les vents brûlants ne les incommoderont plus, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône leur servira de pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes* (*Apoc.*, VII, 9-17). Voilà le portrait de ceux qui ont suivi l'Agneau, qui se sont rendus semblables à lui ; il n'y a rien que de pur et que d'éclatant en eux, leur joie est parfaite et leur bonheur est accompli, il sera éternel et sans aucun mélange de la moindre peine, parce qu'ils ont été pendant leur vie de vrais agneaux de Dieu ; mais quel sera le malheur de ces hommes, qui n'ayant ni suivi, ni imité ce divin Agneau, se sont rendus de vrais boucs ; vous le pouvez apprendre dans le même Apocalypse, où il est dit, que *lorsque l'Agneau eut ouvert le quatrième sceau, il se fit tout à coup un grand tremblement de terre, le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre, comme lorsque le figuier étant agité par un grand vent, laisse tomber ses figues vertes; le ciel se retira comme un livre que l'on roule, et toutes les montagnes et les îles furent ébranlées de leur place. Et les rois de la terre, les grands du monde, les officiers de guerre, les riches, les puissants, et tous les hommes, esclaves ou libres, se cachèrent dans les cavernes, et dans les roches des montagnes; et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de la colère de l'Agneau, parce que le grand jour de leur colère est arrivé, et qui pourra subsister en leur présence ?* (*Apoc.*, VI, 12-17). Il est étonnant qu'un agneau se mette en colère ; la douceur lui est si naturelle qu'il se laisse tondre et égorger sans s'irriter contre celui

qui le dépouille ou qui lui donne la mort; nous devons donc être bien surpris de ce qu'on nous parle de la colère du divin Agneau, et de ce qu'on nous en parle comme d'une colère la plus terrible et la plus capable d'effrayer qu'il y ait jamais eu, jusqu'à souhaiter d'être caché sous les montagnes les plus hautes, et sous les rochers les plus épais. Mais qui sont ces hommes que la colère de l'Agneau effraie de la sorte? Ce sont ceux qui ayant eu beaucoup de pouvoir et d'autorité sur la terre en ont abusé pour satisfaire leur orgueil, leur cupidité, leur volupté, leur vengeance et leur haine; de sorte que si Jésus-Christ a été un agneau pour eux dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort. Ils ont été des lions pour leur prochain pendant toute leur vie, mais à leur mort et au jour du jugement, ce divin Sauveur sera pour eux un lion rugissant, et il continuera à être un agneau plein de douceur pour ceux qui ont été des agneaux, et qui par leur miséricorde ont rendu témoignage à sa clémence; ils ne se trouveront coupables d'aucun péché, ce divin Sauveur leur aura ôté, comme nous l'apprenons de saint Jean dans le second témoignage qu'il rend à l'emploi de Jésus-Christ.

Voici celui qui ôte le péché du monde. Ces paroles sont encore tirées du prophète Isaïe, qui dit dans le même chapitre, le Seigneur a mis sur lui toutes nos iniquités, et plus bas il ajoute, il s'est chargé volontairement des péchés de plusieurs; car nous devons entendre de deux manières cette parole de saint Jean : *Ecce qui tollit peccatum mundi*, ou pour dire : Voici celui qui se charge du péché du monde, ce qui est conforme à ce que dit Isaïe dans l'Ancien Testament : *Il s'est chargé de nos langueurs, et il a porté nos douleurs* (*Isa.*, LIII); et encore à ce que dit saint Pierre dans le Nouveau Testament : *C'est lui qui a porté nos péchés sur sa chair;* car c'était bien se charger de nos péchés que de se soumettre aux peines qu'ils avaient méritées, et dont ils se trouvaient redevables à la divine justice; la seconde manière, c'est de dire : Celui qui ôte, qui enlève le péché du monde; les apôtres nous ont appris cette vérité, quand ils nous ont dit qu'il n'y avait pas d'autre nom sur la terre par la vertu duquel nous puissions être sauvés que par le nom de Jésus-Christ, et que c'est par la vertu de ce même nom que nous devons recevoir le pardon de nos fautes; mais il faut que nous remarquions que ces deux significations ont beaucoup de rapport l'une à l'autre, et sont même inséparables, puisque le Seigneur ne se charge de nos péchés que pour nous en décharger, et il ne pourrait pas nous en décharger s'il ne s'en chargeait lui-même; de sorte qu'il ne les a ôtés que parce qu'il les a portés; c'est pourquoi saint Jean ne dit pas : Voici celui qui remet les péchés, mais voici celui qui les ôte, ayant résolu de les ôter par un sacrifice d'expiation avant que de les remettre par sa grâce; c'est en cela que ce divin Agneau a beaucoup plus de pouvoir que les agneaux que l'on offrait en sacrifice dans le temple qui n'avaient pas le pouvoir d'ôter les péchés des Juifs, ni même de ceux qui les présentaient; mais l'Agneau dont nous parlons a la vertu d'ôter tous les péchés de tout le monde, et cette vertu lui est tellement essentielle que l'on ne dit pas qu'il ôtera le péché, mais qu'il l'ôte, parce qu'il est toujours capable d'ôter quand il ne trouve point d'obstacle dans le sujet; si on dit le péché, et non pas les péchés, ce n'est pas par quelque diminution de pouvoir, comme s'il n'y avait qu'une sorte de péché que ce divin Sauveur eût la puissance et la volonté d'ôter; au contraire par ce singulier, *le péché*, l'on nous fait entendre tout ce qui généralement est péché, comme qui dirait le corps du péché; ce ne sont donc pas les hommes les plus saints qui ôtent les péchés du monde; ce n'est pas celui qui vous a baptisé qui a enlevé le péché originel de votre âme, c'est Jésus-Christ; ce n'est pas le confesseur qui vous donnant l'absolution ôte les péchés actuels de votre âme. C'est Jésus-Christ qui les ôte. C'est pourquoi il n'y a qu'un seul baptême, qu'un seul sacrement de pénitence, quoiqu'il y ait une grande différence entre les ministres qui les confèrent, que les uns soient saints, que les autres soient pécheurs; que les uns soient spirituels, que les autres soient grossiers et charnels; que les uns soient savants, que les autres soient ignorants; de sorte que Pierre baptise, que Judas baptise; que Pierre donne l'absolution, que Judas donne l'absolution, cela ne met aucune différence dans les sacrements.

Saint Augustin nous en donne la raison; c'est que lorsque Pierre baptise, c'est Jésus-Christ qui baptise, et lorsque Judas baptise, c'est Jésus-Chrsit qui baptise; disons la même chose des autres sacrements, les hommes ne sont que les dispensateurs des mystères de Dieu. Le Fils de Dieu qui en est l'auteur en est aussi le premier et le principal ministre, et toute leur vertu vient de lui sur cela; vous me pourriez dire : Si Jésus-Christ ôte le péché du monde, d'où vient que le nombre en est encore presque infini? d'où vient même qu'il se multiplie tous les jours, et qu'il augmente non-seulement dans la multitude, mais encore dans l'énormité. Il est aisé de répondre à cette question, que quelques impies, que quelques libertins, font tous les jours, en leur disant : D'où vient qu'il y a tant de personnes qui sont cruellement tourmentées de la goutte, de la colique, de la gravelle, et qui en meurent? Cependant Dieu a créé des plantes, des minéraux, des animaux, qui ont une vertu admirable pour soulager, et même pour guérir ces maux; vous me direz que c'est que l'on n'a pas la connaissance des plus importants remèdes, et que souvent l'on ne se sert pas de ceux que l'on connaît. Voilà justement la réponse que j'ai à faire à ceux qui me demandent pourquoi il y a encore tant de crimes sur la terre, et que tant de personnes sont damnées, Jésus-Christ étant l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés

du monde, c'est qu'il y en a très-peu qui rendent témoignage à la vertu et au pouvoir de Jésus-Christ, parce qu'ils n'en ont aucune connaissance; ils ne se font pas instruire de ces divins mystères; ils ne veulent point écouter les personnes qui les enseignent; ils ne veulent point lire les livres qui en parlent, d'autres connaissent la vertu et le pouvoir de notre divin Sauveur, ils se contentent de cela, ne voulant jamais s'appliquer ce remède tout céleste, ce qui se fait par la prière, par les bonnes œuvres, par les aumônes, par les mortifications, et par les sacrements, ce qui est cause que jamais les péchés ne sont ôtés de leur cœur : non-seulement ils n'en sont pas ôtés, mais ils s'y multiplient, ils s'y enracinent plus profondément, et ils y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient fait périr une âme qui sera d'autant plus damnée qu'elle a eu un remède très-efficace, dont malicieusement elle a refusé la connaissance, ou dont elle n'a pas voulu se servir, c'est pour prévenir un si grand malheur, que saint Jean rend témoignage à l'excellence de l'origine de Jésus-Christ, en nous disant : *Voilà celui duquel je disais : Il viendra après moi un homme qui est élevé au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi.*

C'est ici que nous avons encore sujet d'admirer l'humilité de saint Jean-Baptiste, il craint toujours que les Juifs ne le prennent pour le Messie, qu'ils n'attribuent plus de vertu à son baptême qu'il n'en a; voilà pourquoi il prend tant de soin de leur faire connaître qu'il n'est rien en comparaison de lui, qu'il n'est pas digne de lui rendre le plus petit service, qu'il n'est que sa voix, que quoiqu'il soit venu devant lui sur la terre, il était néanmoins avant qu'il fût né; c'est pourquoi saint Jean-Chysostome (hom. 16 *in Joan.*) fait dire à ce saint précurseur, mon avénement dans le monde n'a point eu d'autre avantage que de prêcher à tous les hommes la grâce que Dieu leur avait faite de leur donner son Fils unique, et avec cela il les avait baptisés avec de l'eau, son baptême n'étant qu'extérieur et n'ayant pas la vertu de purifier l'âme; pour ce qui est de celui dont il était le précurseur, son avénement était pour purifier les âmes des hommes, et leur communiquer la grâce du Saint-Esprit, et tous ces dons différents, c'est la preuve de ce que saint Jean dit, que Jésus-Christ était élevé au-dessus de lui, parce qu'il était avant lui; il faut que nous considérions l'ordre que le précurseur tient pour donner aux Juifs une parfaite connaissance du Christ, du Messie.

1° Il leur dit : Il en viendra un autre après moi qui aura plus de vertu et plus de pouvoir que moi. 2° Il leur dit qu'il est venu, et qu'il est au milieu d'eux. 3° Il leur montre du doigt celui dont il leur a parlé; voilà l'ordre qu'il tient pour leur donner la connaissance du Christ, Fils de Dieu, il l'appelle un homme non-seulement à raison de son âge, ayant déjà trente ans, mais beaucoup plus à cause de sa perfection, étant orné de toutes les vertus, qui peuvent rendre un homme accompli : c'est pour cette même raison que le prophète l'appelle un homme, lorsqu'il est encore dans le sein de sa mère; nous pouvons dire encore qu'on lui donne le nom d'homme, à cause qu'il avait commencé de prendre l'Eglise pour son épouse, conformément à ce que dit saint Paul, écrivant aux fidèles qui composaient l'Eglise de Corinthe : *Je vous ai fiancés à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure* (II *Cor.*, II, 2); mais quoique le Sauveur fût un vrai homme, il ne laissait pas d'être vrai Dieu, en qualité d'homme, il était venu après son précurseur, en qualité de Dieu il était avant lui, parce qu'au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, il était donc avant toutes choses, et par conséquent avant son précurseur; car dire qu'il était au commencement, ce n'est pas dire qu'il ait commencé, mais c'est nous apprendre qu'il n'y a rien eu devant lui, et qu'il est éternel; c'est cette double génération de notre Sauveur qui nous engage à le respecter, à l'aimer et à le craindre ; car puisqu'il est Fils de Dieu, coéternel et consubstantiel à son Père, nous sommes obligés d'avoir pour lui les sentiments que nous devons avoir pour Dieu. Mais à quoi nous oblige la qualité de Dieu, sinon à un profond respect, à adorer ses volontés, à nous soumettre à ses ordres, à obéir à ses lois? Que devons-nous encore à un Dieu? l'aimer à cause de toutes les perfections qu'il possède, à cause de tous les biens qu'il nous a donnés, qu'il nous donne tous les jours, et qu'il promet de nous donner. Enfin, nous devons encore craindre un Dieu, parce qu'il nous peut anéantir en un moment, parce qu'il voit nos actions les plus secrètes, parce qu'il pénètre jusque dans le plus profond de nos cœurs, parce qu'il peut condamner nos âmes à des peines éternelles.

Mais en qualité d'homme vous lui devez encore ce respect, cet amour et cette crainte; pourriez-vous vous dispenser de respecter envers celui qui est le plus sage, le plus savant, le plus saint de tous les hommes? celui qui, par sa douceur, par sa patience, par son humilité, est l'agneau de Dieu? Pourriez-vous vous exempter d'aimer celui qui n'a rien que d'aimable, qui ne se sert de sa vertu et de son pouvoir que pour faire du bien à tous ceux qu'il rencontre? S'ils sont malades, il les guérit; s'ils sont lépreux, il les nettoie; s'ils sont possédés, il les délivre; s'ils ont faim, il les nourrit; s'ils sont morts, il les ressuscite. Enfin, pourriez-vous vous empêcher de craindre celui qui a fait peur aux vents et à la mer, qui a fait trembler la terre, qui a éclipsé le soleil, qui a fendu les rochers, qui a ouvert les tombeaux; celui qui, en qualité d'homme, est le juge des vivants et des morts, qui viendra sur les nuées accompagné des anges avec toute la puissance et la majesté que l'on saurait désirer; si nous le respectons, si nous l'aimons, si nous le craignons, nous imiterons saint Jean, nous rendrons témoignage à sa

qualité d'Agneau de Dieu, à son emploi d'ôter le péché du monde, à son origine d'être avant toutes les créatures, et d'être éternel comme Fils et Verbe de Dieu, ce que nous ferons encore plus parfaitement si nous nous appliquons à bien apprendre comment nous devons connaître cet adorable Sauveur; c'est ce que saint Jean est venu nous enseigner en nous apprenant comment il a connu lui-même ce que Jésus-Christ était, c'est la seconde instruction que ce saint précurseur nous donne, comme nous verrons en vous expliquant la seconde partie de mon évangile.

SECONDE PARTIE.

Pour moi, je ne le connaissais pas, mais je suis venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Israël. L'humilité de saint Jean continue toujours, il ne se vante point d'avoir plus de lumières et plus de connaissance qu'il n'en a; au contraire, comme il a dit simplement qu'il n'était ni le Christ, ni Elie, ni un prophète, il dit avec la même simplicité qu'il ne connaissait pas le Christ; et il parle de la sorte pour rendre son témoignage plus authentique; car s'il y avait eu beaucoup de commerce et de familiarité entre eux, l'on aurait eu sujet de croire que ce qu'il en disait d'avantageux était un effet de cette amitié, mais en disant : *Je ne le connaissais pas*, il donne lieu par là de bien recevoir tout ce qu'il dira à son avantage; mais afin de ne pas donner lieu au reproche qu'on pourrait lui faire, en disant qu'il ne le connaît pas, pouvant lui dire, comment donc rendez-vous témoignage de lui si vous n'avez aucune connaissance de son mérite? Il ne dit pas, pour moi, je ne le connais pas, mais je ne le connaissais pas, car effectivement il le connaissait fort bien quand il l'a montré à tout le peuple qui l'environnait, et qu'il a dit : *Voici l'Agneau de Dieu;* mais auparavant il ne le connaissait pas, et il a commencé à le connaître lorsqu'il est venu baptiser dans l'eau; et il assure que ce n'est que pour cela qu'il est venu baptiser dans l'eau, afin qu'il soit connu dans Israël; car le Messie devant venir avec les autres pour se faire baptiser, pour lors il en devait avoir une parfaite connaissance; et comme il y avait un très-grand nombre de personnes de tout état, de toute condition, de tout âge qui venaient pour se faire baptiser, il rend témoignage devant eux que Jésus est le Christ et le Messie; ce qui nous fait connaître que l'Esprit de Dieu avait envoyé saint Jean pour baptiser dans l'eau, et cela pour deux raisons : la première, afin que lui-même eût connaissance de celui dont il devait être le précurseur; la seconde, afin que le connaissant il eût lieu de le faire connaître à tous ceux qui venaient à lui pour recevoir le baptême. Ce fut dans ce moment qu'il apprit à connaître le Christ : 1° en voyant descendre le Saint-Esprit sur lui; 2° en le voyant demeurer sur lui; et ensuite il confesse hautement et il déclare qu'il est Fils de Dieu. Mais si saint Jean a connu le Christ à la descente et à la demeure du Saint-Esprit, et si l'ayant connu il l'a confessé publiquement; nous connaîtrons de même que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire enfants et disciples de ce divin Christ, si le Saint-Esprit descend sur nous, s'il y demeure, et si nous confessons publiquement que Jésus est Fils de Dieu.

Jean rendit alors ce témoignage en disant : J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe, et il est demeuré sur lui; pour moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit, est celui qui baptise par le Saint-Esprit. Tous les autres évangélistes ont parlé du baptême que Jésus-Christ a voulu recevoir par les mains de son précurseur, ce qui surprit ce plus saint de tous les hommes et l'obligea de dire avec un profond respect : Quoi! vous venez à moi afin que je vous baptise! et ce serait moi qui devrais vous conjurer de me faire cette faveur; ce qui est une preuve qu'il connaissait celui qui s'approchait de lui; si donc il répète encore : *Je ne le connais pas*, cela se doit entendre d'un commerce extérieur qu'ils n'avaient jamais eu ensemble, saint Jean s'étant retiré dans le désert dès sa plus grande jeunesse, y étant demeuré jusqu'à l'âge de trente ans, et n'en étant sorti que par un ordre exprès de Dieu. Saint Luc nous dit que *pendant que Jean baptisait tout le peuple, Jésus fut aussi baptisé par lui, et comme il faisait sa prière le ciel s'ouvrit, et le Saint-Esprit descendit sur lui en forme corporelle d'une colombe, et on entendit une voix du ciel: Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que j'ai mis toute mon affection* (*Luc.*, III, 21, 22). Ce que saint Luc ajoute à saint Jean nous est d'une très-grande édification, le Seigneur est la source de la grâce, et il n'a aucun besoin d'être lavé, d'être purifié; mais étant envoyé sur la terre pour être le modèle de tous les hommes, il dit à son précurseur qu'il est à propos qu'il accomplisse toute justice; cela était à propos pour lui faire connaître qu'il était Fils de Dieu; cela était à propos pour nous, afin de nous apprendre que nous devons avoir de l'empressement pour nous laver et pour nous purifier par le baptême de la pénitence; car si celui qui purifie tous les autres est venu de Galilée en Judée pour se faire baptiser par saint Jean, à plus forte raison nous, qui sommes souillés, avons un fort grand besoin de nous purifier. Mais parce que ce n'est pas assez que nos âmes acquièrent par le baptême et par la pénitence une beauté et une pureté qu'elles n'avaient pas, qu'il leur est absolument nécessaire de la conserver, ce qu'elles ne sauraient faire que par la prier; le Seigneur leur en donne l'exemple; ayant été baptisé, il se met en prières.

Ce divin Sauveur n'avait aucun besoin de prier; il le fait pour demander à son Père les grâces qui nous étaient nécessaires, et pour nous donner l'exemple de ce que nous avons à faire, qui est de prier, et nous le devons faire continuellement; car ayant tou-

jours besoin des secours de Dieu, il faut que nous les demandions toujours, mais c'est particulièrement après que nous avons été lavés par le baptême de la pénitence, parce que dans cet état nous sommes bien plus agréables à Dieu, et plus en état par conséquent d'obtenir de lui ce que nous demandons; mais la prière du Seigneur après son baptême nous dit que nous ne saurions conserver la grâce de notre baptême, ni la recouvrer parfaitement après avoir été assez malheureux de la perdre, ni persévérer dans la grâce de la pénitence que par la prière. La raison pour laquelle si peu de chrétiens ont persévéré dans l'innocence obtenue par le sacrement de baptême, et que si peu ont conservé la grâce recouvrée par le sacrement de pénitence, c'est que très-peu ont prié comme il faut, ne pensant pas que si le péché originel dans le baptême, et les péchés actuels dans la pénitence sont effacés, il reste toujours au dedans de nous-mêmes un certain foyer de péché, qui nous livre une guerre perpétuelle avec le monde et les démons, qui nous attaquent à l'extérieur dans mille et mille occasions; ce qui fait dire à l'Apôtre que nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais encore contre les princes et les puissances des ténèbres; veillons donc et prions, afin que nous méritions que le ciel s'ouvre pour nous, comme il s'est ouvert sur ce divin Seigneur après son baptême, pour nous dire que le péché originel nous avait fermé le ciel, que tous ceux qui meurent souillés de ce péché n'y entreront jamais, que c'est le baptême qui nous ouvre le ciel, et que nous avons droit d'y entrer dès le moment que nous avons été baptisés, parce que dès ce moment nous devenons les enfants de Dieu, des enfants dans lesquels il met toute son affection, et cette glorieuse adoption se fait par la communication du Saint-Esprit, dont ils se trouvent remplis; il descendit sur le Seigneur comme une colombe.

Il ne faut pas croire que la colombe fût le Saint-Esprit, comme les langues de feu qui descendirent sur les apôtres n'étaient pas le Saint-Esprit; mais la colombe et les langues de feu étaient le signe de la présence du Saint-Esprit; il descend sur les apôtres en forme de langues de feu, parce qu'il venait pour éclairer leurs esprits et purifier leurs cœurs; mais il descend sur Jésus-Christ en forme de colombe, pour marquer la pureté et l'innocence de ce divin Messie, dont nous avons vu la figure dans cette colombe, qui, étant sortie de l'arche, revint sur le soir, portant dans son bec un rameau d'olivier, ce qui était joindre ensemble l'innocence de la douceur et la grâce de l'onction; il ne faut pas que nous croyions que le Saint-Esprit soit descendu sur Jésus-Christ, pour lui communiquer la grâce, puisqu'il la possédait dans toute la perfection et toute la plénitude; mais pour nous faire connaître l'excellence, la dignité, la gloire de cet adorable Sauveur, et pour nous apprendre qu'il ne venait pas détruire le péché avec un zèle amer, qui le portât à la destruction des pecheurs, mais qu'il venait s'en charger lui-même avec la douceur d'une colombe; c'est pourquoi deux de ses apôtres, Jacques et Jean, lui demandant permission de faire descendre le feu du ciel sur ceux qui avaient refusé de le recevoir dans leur ville, il leur dit avec quelque sorte d'indignation : Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous pousse, c'est un esprit de rigueur, et je viens vous donner un esprit de douceur; car le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes. mais pour les sauver.

C'est l'esprit des chrétiens; la colombe se communique à eux dans le baptême; ce n'est point un oiseau de chasse, de combat, de rapine, qu'on leur présente; c'est un oiseau familier, doux, simple, pour leur dire que si saint Jean a reconnu le Christ et le Sauveur à la colombe qui est descendue sur lui, on connaîtra de même que vous êtes chrétiens, c'est-à-dire les disciples du Christ, si vous avez les caractères de la colombe; si vous avez pour votre prochain une bonté compatissante, un amour de frères; si dans vos commerces, il n'y a que de l'équité, que de la droiture, que de la sincérité; si à l'égard de Dieu vous avez une intention pure et simple, parce que c'est une marque que l'esprit de Dieu est en vous, et que l'esprit du monde n'y a aucune part; je ne m'étonne pas que celui qui est animé de l'esprit de Dieu, soit l'objet de ses complaisances et de ses affections, puisque même il est agréable aux hommes, n'y en ayant point qui n'aime mieux avoir commerce avec des cœurs de colombe qu'avec des cœurs de vautour. Mais par malheur ces cœurs de colombes sont rares, peu de droiture et de sincérité, peu de douceur et de charité, peu de bonne foi et de simplicité parmi ceux qui se disent chrétiens, et par conséquent peu de vrais chrétiens, puisque l'esprit de Dieu en forme de colombe n'est point sur eux, ou, s'il y est descendu, il n'y est pas demeuré, qui est la seconde manière de connaître Jésus-Christ et les chrétiens.

J'ai vu le Saint-Esprit descendre sur lui comme une colombe, et il est demeuré sur lui. Ce n'est pas assez de recevoir le Saint-Esprit, il faut le conserver; ce n'est pas assez que la colombe se soit reposée sur vous, il faut qu'elle y demeure. Vous avez été baptisé, dans le baptême vous avez renoncé au monde en renonçant à Satan, qui est le prince du monde, et par conséquent vous avez renoncé à l'esprit du monde; il ne vous est jamais permis de reprendre ce à quoi vous avez renoncé d'une manière si solennelle, parce que ce serait vouloir rompre le pacte que vous avez fait avec Dieu. Il vous a promis qu'il vous regarderait comme son enfant, qu'il vous aimerait, qu'il vous assisterait dans tous vos besoins, et qu'après votre mort il vous donnerait part à son royaume; vous lui avez promis que vous n'aimeriez que lui, que vous ne serviriez que lui, et que vous mettriez toute votre confiance en lui; que pour cela vous renon-

ciez au prince du monde, et à ses pompes ; c'est donc une obligation à vous que vous ne viviez que selon l'esprit de Dieu, et que vous ne vous laissiez conduire que par l'esprit de Dieu, puisque selon l'Apôtre c'est le caractère des enfants de Dieu ; et selon cette maxime, ceux qui se laissent conduire à l'esprit du monde, et qui n'agissent que selon l'esprit du monde sont les enfants du diable ; ce qui oblige les apôtres de vous dire que vous devez avoir grand soin de ne pas laisser éteindre l'esprit de Dieu; on en parle comme d'un flambeau qui nous éclaire dans les ténèbres les plus épaisses de ce monde, et quand il est éteint nous demeurons comme des aveugles qui s'égarent et qui vont se précipiter ; nous cessons même en quelque façon d'être de vrais hommes, et nous devenons semblables aux animaux les plus grossiers et les plus stupides; c'est ce que nous apprenons de Dieu, même dès le commencement du monde il dit, que son esprit ne demeurera pas dans l'homme, parce qu'il n'est que chair; rien n'est plus incompatible que la chair et l'esprit.

Si l'homme trouve dans ces deux parties de lui-même une si grande contrariété, que les désirs de l'un sont toujours opposés à ceux de l'autre, à plus forte raison y aura-t-il toujours une fort grande opposition entre l'esprit de Dieu et l'homme charnel, opposition dans les affections, opposition dans les désirs, opposition dans les volontés, opposition dans les opérations; et comme le caractère de l'esprit de Dieu, c'est la liberté, et qu'il ne sait ce que c'est de forcer une âme, il se retire d'elle dès le moment qu'elle s'abandonne au déréglement de ses passions ; de sorte qu'un homme charnel selon Moïse, un homme animal selon saint Jude, ce sont des hommes en qui l'esprit de Dieu ne saurait subsister. Mais que trouvons-nous parmi les chrétiens? ou des sages mondains qui ne pensent qu'à s'établir sur la terre, soit en acquérant beaucoup d'honneur, soit en amassant des richesses considérables, ou des esclaves de la mode, du luxe, de la vanité du monde, aimant avec ardeur, recherchant avec empressement toutes les pompes de Satan, prince du monde, ou des charnels qui ne pensent qu'à satisfaire leurs sens, ne pensant qu'aux plaisirs et aux voluptés de la chair ; ou enfin des animaux, qui bien loin d'écouter les mouvements de la grâce, ne suivent pas même les lumières de la raison, mais se laissent aller aux déréglements de leurs passions comme les brutes à leurs appétits ; voilà ce qui compose la plus grande partie de ceux qui se disent chrétiens, en qui par conséquent l'esprit de Dieu ne se trouve pas, qui n'ont donc par conséquent que le nom de chrétiens, sans que l'on puisse voir en eux aucune marque de la religion dont ils disent faire profession, puisque le Saint-Esprit qui est descendu sur eux dans le moment qu'ils ont été baptisés, ne demeure plus en eux, ce qui est essentiel au vrai chrétien, afin que par la vertu de ce divin Esprit, il puisse confesser publiquement Jésus-Christ, et rendre témoignage qu'il est le Fils de Dieu ; c'est ce que saint Jean a fait après en avoir eu une parfaite connaissance.

Je l'ai vu, dit-il, *et j'ai rendu témoignage qu'il est le Fils de Dieu.* Saint Jean-Chrysostome demande dans quelle occasion ce saint précurseur a rendu témoignage à Jésus-Christ, qu'il est le Fils de Dieu; nous savons que dans deux rencontres il a dit : *Voici l'Agneau de Dieu*, qu'il a dit encore : *Voici celui qui ôte le péché du monde;* enfin nous savons qu'il y ajoute, *c'est lui qui baptise dans l'esprit;* mais nous ne savons pas qu'il l'ait appelé le Fils de Dieu ; et depuis la prison de saint Jean, les évangélistes ne nous apprennent plus rien des paroles de ce généreux précurseur; il est certain qu'il y a un grand nombre d'actions miraculeuses, et de belles paroles dont il ne nous ont rien dit, les uns en ont rapporté quelques-unes, et les autres quelques autres ; et il y en a, dont pas un des quatre ne nous a parlé ; saint Jean le dit lui-même à la fin de son Evangile, et il nous assure que si l'on avait écrit tout ce que le Seigneur a fait, et tout ce qu'il a dit, et par conséquent tout ce qu'il fait faire à d'autres, et tout ce qu'on lui a répondu, qu'il aurait fallu pour cela un si grand nombre de livres, que le monde en aurait été rempli ; l'on ne nous a donc point dit dans quelle rencontre, et de quelle manière saint Jean-Baptiste a rendu témoignage que Jésus-Christ était Fils de Dieu, ce qui nous apprend que cela se peut faire d'une autre manière que par des paroles, quand nous croyons que tout ce que cet adorable Seigneur nous a commandé de croire, sa conception, sa naissance sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, ses sacrements, et que nous croyons tous ces mystères de la manière qu'ils ont été accomplis, ne lui rendons-nous pas témoignage qu'il est Fils de Dieu ? car si nous n'en étions pas pleinement persuadés, nous ne soumettrions pas notre esprit à croire toutes ces choses ; quand nous nous appliquons à suivre ce divin Sauveur, et que nous tâchons de l'imiter dans les actions qu'il a faites pour nous donner l'exemple, ne lui rendons-nous pas témoignage qu'il est Fils de Dieu ; car si nous n'étions persuadés qu'il est Fils de Dieu, nous ne croirions pas que la perfection consiste à l'imiter; enfin quand nous réglons notre vie selon les maximes de l'Evangile, nous rendons témoignage à l'auteur de l'Evangile, et nous confessons qu'il est Fils de Dieu, car si nous n'en étions pas persuadés, nous ne serions pas aussi convaincus que notre salut dépend de vivre selon les règles de l'Evangile; de sorte que croire tout ce qui regarde Jésus-Christ, tâcher de l'imiter dans les actions où il se propose comme notre original, vivre selon les règles de son Evangile, c'est rendre témoignage à tout le monde qu'il est Fils de Dieu, sur quoi chacun peut s'examiner, pour voir s'il rend ce témoignage; car il n'est pas question ici de paroles, sur quoi nous pouvons dire,

voyant la conduite des chrétiens, qu'il y en a très-peu qui rendent ce témoignage, qui est si conforme à la justice et à la vérité, et qui est si nécessaire au salut, que pas un de tous ceux qui ne rendra pas témoignage à Jésus-Christ, qu'il est le Fils de Dieu, ne sera sauvé ; mais tous ceux qui ne croient point tout ce qui le regarde, qui ne l'imitent point, qui ne vivent point selon son Evangile, ne lui rendent point ce témoignage, et par conséquent ils ne seront point sauvés ; mais très-peu croient en Jésus-Christ, très-peu l'imitent, très-peu vivent selon son Evangile, et par conséquent très-peu seront sauvés, puisque très-peu lui rendent témoignage qu'il est Fils de Dieu. Que le Saint-Esprit vienne donc sur vous, qu'il y demeure, afin que confessant que Jésus est le Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu, vous viviez avec lui pendant une heureuse éternité que je vous souhaite. Ainsi soit-il

SERMON XXXI.

POUR LA FÊTE DE SAINT HILAIRE.

(13 *janvier.*)

Filioli, novissima hora est (I *Joan.*, I, 18-24).

Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure ; et comme vous avez ouï dire que l'Antechrist doit venir, il y a déjà plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que nous sommes à la dernière heure.

En lisant ces paroles de la première Epître de saint Jean, on se persuade aisément qu'on lit un morceau de quelque lettre que saint Hilaire a écrit aux fidèles. L'apôtre et l'homme apostolique étaient éclairés des mêmes lumières, animés du même esprit, échauffés du même zèle ; ils possédaient la même science, et ils agissaient pour la même fin; c'est pour cette raison qu'ils parlent et qu'ils écrivent de même; et quand on lit les paroles de l'apôtre saint Jean, on croit lire les paroles de l'évêque saint Hilaire; c'est pourquoi nous avons grand sujet de nous servir de ce morceau de l'Epître de saint Jean, pour faire les éloges de votre saint patron, demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, etc.

Rien n'est plus propre pour nous donner une juste idée des mérites de saint Hilaire, et pour servir de fondement à ses éloges, que ce morceau de l'Epître de saint Jean, que l'Eglise de Paris a choisi pour servir à la messe que l'on offre à Dieu en l'honneur de ce saint évêque. Saint Jean nous parle des antechrists et des vrais chrétiens ; à l'égard des premiers, il nous dit que la dernière heure est venue, parce qu'il y a déjà des antechrists, et il nous fait connaître les qualités des antechrists; et à l'égard des seconds, il nous fait connaître que leurs caractères sont directement opposées aux qualités des antechrists. Saint Hilaire a toute sa vie combattu les ariens, qui étaient les vrais antechrists, puisqu'ils voulaient ôter la divinité à Jésus-Christ, en lui ôtant la consubstantialité, ce qui est conforme au portrait que saint Jean nous fait des ennemis du Fils de Dieu ; mais en combattant les antechrists ariens, notre généreux évêque a travaillé à faire de vrais chrétiens; c'est ce que nous pouvons dire de plus glorieux pour lui, parce que c'est ce qui l'a rendu plus considérable, il a travaillé à détruire les antechrists, et quelles sont leurs qualités? Il s'est occupé à faire de vrais chrétiens, et quels sont leurs caractères? voilà ce que nous trouvons dans les deux parties de l'épître, qui serviront à faire les deux parties des éloges de notre saint.

PREMIÈRE PARTIE

Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure. On nous parle souvent de la dernière heure dans les saintes Ecritures. Le Seigneur s'est servi de ce terme, et pour lui et pour ses serviteurs, il dit pour lui : *L'heure est venue, mon Père, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* Remarquez, dit saint Hilaire (lib. III *De Trin.*), que le Sauveur ne dit pas le jour est venu, le temps est venu, mais l'heure qui n'est qu'une partie du jour; si vous demandez, quelle est cette heure, je vous répondrai que c'est celle de la passion du Seigneur, de laquelle il dit à ses disciples : *L'heure est venue que le Fils doit être glorifié, afin qu'il glorifie son Père ;* mais comment pouvait-il être glorifié dans cette dernière heure, demande notre saint, puisqu'étant né d'une vierge depuis son enfance, il a crû jusqu'à l'âge viril en passant par la faim, par la soif, par la lassitude, par les larmes; et présentement on va lui cracher au visage, le fouetter, et le crucifier ; cela ne nous empêche pas de le reconnaître pour le Christ, Fils de Dieu. Nous ne recevons point de confusion de sa croix, nous ne sommes point condamnés à cause de ses fouets, et nous ne sommes pas souillés par les crachats. L'heure est venue que le Père glorifie son Fils, et de quelle manière? en permettant qu'il soit attaché à la croix. Quand ce divin Seigneur parle de récompenser ses serviteurs, c'est la dernière heure, il les fait tous venir devant lui, et donne à chacun son salaire par un effet de sa miséricorde et de sa justice ; le salaire n'est pas un don, dit saint Hilaire (*in Matth.*, canon 20), parce qu'il est dû au travail; mais il a donné gratuitement sa grâce à tous, les ayant justifiés par la foi; les derniers qui sont les gentils, et qui donnent sujet de murmurer aux Juifs qui sont les premiers, ont reçu cette grâce gratuite; Dieu les ayant justifiés par la foi. C'est dans le même sentiment que saint Jean appelle tout le temps qui est depuis la naissance du Seigneur jusqu'à la fin du monde, la dernière heure ; mais il prétend que ce nom est fondé sur une très-bonne raison, et de laquelle personne ne saurait douter; vous avez ouï dire, leur dit-il, que l'Antechrist doit venir ; *il y a déjà aussi plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que nous sommes dans la dernière heure.*

Vous voyez combien le raisonnement de

cet apôtre est juste ; on vous a dit que l'Antechrist viendrait à la dernière heure du monde; mais nous voyons présentement plusieurs antechrists, et par conséquent nous nous trouvons déjà à la dernière heure; nous pouvons dire que le règne de l'Antechrist commence à se former dans le sein du monde, par ses cupidités et par son esprit; c'est pourquoi on nous dit de ne pas aimer le monde, ni tout ce qui est dans le monde, et saint Jean qui nous donne cet avis ajoute . *Car tout ce qui est dans le monde, est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou l'orgueil de la vie, ce qui ne vient point du Père, mais du monde.* Voilà deux amours et deux principes bien opposés l'amour divin, le principe de tout le bien; l'amour du monde, le principe de tout le mal; l'amour divin et le principe du bien, c'est ce qui établit le règne de Jésus-Christ; l'amour du monde, le principe du mal, c'est ce qui établit le règne de l'Antechrist. Ceux qui aiment le monde, sont eux-mêmes le monde, parce qu'on devient le monde dès le moment qu'on en veut jouir par les plaisirs des sens, par la cupidité des richesses, et de toutes les curiosités vaines ou criminelles, et par l'orgueil et l'amour des honneurs, et de la grandeur humaine; mais dès ce moment l'Antechrist commence à se former en nous; car comme Jésus-Christ a eu des membres dès le commencement du monde, l'Antechrist, en a dès la naissance de l'Eglise; un hérétique, un libertin, quiconque dogmatise contre la foi, ou contre la sainteté des principes de l'Evangile de Jésus-Christ, est un antechrist quelque profession extérieure qu'il fasse de croire en Jésus-Christ.

Saint Hilaire nous fait bien connaître cette vérité dans le livre qu'il a écrit contre l'arien Auxence, évêque de Milan. C'est un beau nom que celui de la paix, nous dit-il, c'est une agréable opinion que celle de l'unité ; mais qui peut douter que cette paix, qui est Jésus-Christ même, ne consiste que dans l'unité de l'Eglise et des Evangiles ? C'est cette paix que ce divin Seigneur a laissée à ses apôtres après le triomphe de sa passion ; c'est le gage qu'il leur a donné, pour les assurer qu'il ne les abandonnerait jamais ; c'est cette paix, mes très-chers frères, continue saint Hilaire, que nous devons chercher avec beaucoup d'empressement, quand nous avons été assez malheureux de la perdre ; c'est cette paix qu'il faut rétablir où nous la voyons troublée ; c'est enfin cette paix qu'il faut conserver avec beaucoup de soin, quand on a été assez heureux de la recouvrer. Après que notre saint évêque nous a fait connaître quelle est la paix que nous devons aimer, rechercher, conserver comme le plus grand et le plus précieux de tous les biens, il s'afflige, il gémit de ce que l'Eglise s'en trouve privée, et il nous fait connaître par sa douleur qu'il y a déjà plusieurs antechrists. Les péchés de notre siècle n'ont pas mérité, dit-il, et les ministres de l'Antechrist qui va bientôt venir, n'ont pas souffert, ni que nous puissions jouir de cette paix, ni que nous la puissions établir ; ils se vantent qu'ils possèdent la paix, et elle ne subsiste que parce qu'ils sont parfaitement unis dans l'impiété, se comportant non pas comme des évêques de Jésus-Christ, mais comme des prêtres de l'Antechrist; mais de crainte qu'on nous reproche que nous nous servons de termes trop forts et trop durs, on doit savoir que si nous ne gardons pas le silence, c'est afin que personne n'ignore la cause de la ruine publique. Nous connaissons donc qu'il y a déjà plusieurs antechrists, comme l'apôtre saint Jean nous l'a dit. Mais afin que nous connaissions plus parfaitement le zèle de notre généreux évêque, il faut que nous examinions les qualités des antechrists; saint Jean nous les apprendra ; cet aigle des évangélistes leur en donne trois : la première de n'être pas dans la communion des fidèles, la seconde d'être des menteurs, la troisième de nier Jésus-Christ.

Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas d'avec nous ; car s'ils eussent été d'avec nous, ils fussent demeurés avec nous, mais ils en sont sortis afin qu'ils fussent reconnus, parce que tous ne sont pas d'avec nous. Nous connaissons dans l'Evangile, que notre divin Sauveur n'a rien désiré avec plus d'ardeur que l'union, et c'est ce qu'il nous a plus fortement recommandé; mais comme ce n'était pas une union qui n'eût que de l'apparence, il nous fait dire par saint Paul que c'est en Jésus-Christ que nous sommes tous unis, remarquez cette parole ; n'est-ce pas nous dire que ce ne sont pas les mêmes habits, les mêmes cérémonies, les mêmes prières, la participation aux mêmes sacrements, qui fait la vraie union ; saint Jean nous le prouve en disant : *Ils sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas d'avec nous.* Ils étaient donc avec nous, afin qu'ils en sortissent pendant qu'ils y étaient, ils disaient les mêmes prières, ils suivaient les mêmes cérémonies, ils recevaient les mêmes sacrements, ils écoutaient la même parole ; cependant ils n'étaient pas d'avec nous, n'étant pas unis par la foi et par la charité ; ce qui les rendaient indignes que le Seigneur se trouvât au milieu d'eux ; car c'est lui qui est la paix et la charité, nous dit saint Hilaire (*in Matth.*, cap. 18), et il établit son siége et sa demeure dans les cœurs des bons et des pacifiques. Il ne se trouve donc pas dans les criminels et dans les séditieux, et par conséquent ils ne sont pas dans cette parfaite unité qui ne se trouve qu'avec Jésus-Christ, et tous ceux qui s'en séparent sont privés de cette unité; il y a donc une grande différence à faire entre ceux qui paraissent enfants de l'Eglise et ceux qui le sont effectivement ; car quoique tous ceux qui sont dans l'Eglise instituée par Jésus-Christ, confirmée par les apôtres, et qui n'est qu'une, comme nous dit saint Hilaire (lib. VII *de Trin.*), soient tous de l'Eglise visible, ils ne sont pas pour cela du nombre des saints et des élus ; elle a ses membres vivants, mais elle a aussi des membres pourris et des mauvaises humeurs ; ce bras, ce

pied gangrené est membre du corps comme ceux qui jouissent d'une parfaite santé et qui font parfaitement leurs fonctions ; mais ils n'y demeureront pas toujours, on les retranchera bientôt pour empêcher la perte des autres, et quand ils auront été séparés, les autres membres pourront dire : Ils sont sortis d'avec nous, puisqu'ils étaient comme nous membres d'un même corps, mais ils n'étaient pas d'avec nous, puisqu'ils ne participaient pas aux mêmes esprits.

On se sert de plusieurs sortes d'instruments pour retrancher un membre pourri et gangrené. Dieu a aussi des moyens avec lesquels ceux qui ne sont pas dans une parfaite union avec lui sont séparés et retranchés de l'Eglise, et ces moyens sont les différentes tentations de la vie. Nous voyons les élus et les réprouvés, les fidèles et les infidèles mêlés ensemble comme les boucs et les brebis dans un même troupeau, comme les bons et les méchants poissons dans un même filet, comme la paille et le froment dans un même champ. Il plaît quelquefois à Dieu de découvrir ce mélange par la séparation de quelques-uns : l'ambition, l'orgueil, l'opiniâtreté, séparent ceux-ci ; la sensualité, la volupté, la gourmandise, séparent ceux-là ; la cupidité, l'intérêt, l'avarice, séparent ces autres, et l'on est surpris tout d'un coup d'apprendre de lâches désertions, de honteuses apostasies, des retraites scandaleuses. Combien saint Hilaire a-t-il vu d'évêques, de prêtres, de moines, de laïques de l'un et de l'autre sexe, de tout état et de toute condition, abandonner le parti de la vérité, se séparer de la communion des fidèles pour s'unir avec les hérétiques ennemis de Dieu, de Jésus-Christ et de son Eglise ; qui était la cause de cette sacrilége séparation, je l'ai dit, ou l'ambition, ou la volupté, ou l'avarice. Ils n'étaient donc pas d'avec nous, c'est-à-dire du nombre des élus de Dieu, dont le propre est de persévérer dans la charité, *car s'ils eussent été d'avec nous, ils fussent demeurés avec nous*, comme un saint Hilaire, que rien ne saurait séparer de la communion des fidèles : la malice de ses ennemis, les menaces de l'empereur, l'autorité de ses persécuteurs, les maux qu'on lui prépare, l'exil dans un pays barbare et très-éloigné de sa patrie et de son Eglise, le dépouillement de ses biens, la privation de ses parents et de ses amis, tout cela n'est point capable de faire aucune impression sur son esprit ; il est animé de ce même courage qui faisait dire à saint Paul : Qui est-ce qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? et qui lui donnait l'assurance de répondre : Je suis certain que rien ne m'en saurait séparer. Il n'y a que les élus de Dieu comme un saint Paul, un saint Hilaire, ceux qui les ont imités, qui puissent parler de la sorte ; tous les ambitieux, tous les voluptueux, tous les avares seront séparés ; ils sortiront d'avec les fidèles pour les faire reconnaître, parce que tous ne sont pas d'avec nous, et Dieu permet cette séparation de quelques-uns, afin que les élus se gardent de leur corruption, et qu'ils se souviennent de s'humilier, de craindre, de prier, de soupirer après la délivrance et la séparation générale, et par ce moyen ne se pas éloigner de la vérité dont les antechrists se trouvent malheureusement privés, étant tous menteurs ; c'est leur seconde qualité.

Qui est menteur, si ce n'est celui qui nie que Jésus soit le Christ? Cette expression de l'apôtre saint Jean n'est pas connue, elle a une force extraordinaire qu'il faut tâcher de comprendre ; et tous ceux qui lisent sa lettre ne la comprennent pas. *Qui est menteur?* c'est comme s'il disait : Nier que Jésus soit le Christ, c'est le plus dangereux, le plus pernicieux et le plus criminel de tous les mensonges, et tous les autres hommes, quelque fausseté qu'ils avancent et qu'ils soutiennent, ne sont pas menteurs en comparaison des hérétiques et des Juifs qui nient que Jésus soit le Christ. Les ariens, ces ennemis irréconciliables de saint Hilaire, ces ennemis qui n'ont jamais pu engager notre généreux prélat à entrer dans aucun accommodement avec eux et à avoir aucune complaisance pour eux, ces hérétiques étaient plus menteurs que tous les autres hommes ; il ne faut pas vous étonner que notre saint n'ait jamais fait ni paix ni trêve avec eux ; il n'y a point de société entre la lumière et les ténèbres, la vérité est toute lumineuse, parce qu'elle vient de celui qui est la lumière du monde, et qui a dit même qu'il était la vérité ; le mensonge est tout obscur, parce qu'il tire son origine de celui qui est appelé le prince des ténèbres, et par conséquent le père du mensonge ; ce qui oblige le Seigneur de dire aux Juifs : *Vous êtes les enfants du diable, et vous ne voulez qu'accomplir les désirs de votre père ; il a été dès le commencement et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui ; lorsqu'il dit des mensonges, il dit ce qu'il trouve en lui-même, car il est menteur et père du mensonge* (*Joan.*, II, 44).

N'est-ce pas là le portrait d'un antechrist ? il imite le diable dans sa malice, dans son orgueil, dans son erreur ; il entre dans ses desseins qui sont d'humilier Jésus-Christ au-dessous de lui, et de s'élever au-dessus ; il lui sert d'instrument pour ses desseins, qui sont de perdre tous les hommes, en les engageant ou dans l'idolâtrie, ou dans l'hérésie, ou dans le dérèglement ; il est homicide en combattant la vérité qui est la vie de l'âme, et travaillant à l'arracher du cœur des fidèles ; ce que Jésus-Christ est à l'égard de la vérité, le diable l'est à l'égard du mensonge ; le fonds de Jésus-Christ c'est la vérité, et quand il l'enseigne il la trouve en lui-même ; car il est la vérité même, et il en est la source et le père. A notre égard, quand un antechrist dit des mensonges, il dit ce qu'il trouve en lui-même ; car il est menteur étant enfant du diable, qui est père du mensonge. Ah ! mes frères, qu'est-ce qu'un esprit et un cœur livré au mensonge ! N'est-ce pas un misérable esclave de Satan, et qui est encore plus à plaindre

quand il a été nourri et qu'il a vécu de la vérité? Ne nous étonnons donc pas si saint Hilaire n'a jamais voulu avoir aucun commerce avec les hérétiques. Jésus-Christ et Bélial n'ont point de communication ensemble ; ce zélé pasteur était tout revêtu de Jésus-Christ, il en portait l'image, ayant travaillé toute sa vie à se rendre une copie parfaite de ce divin original. Les antechrists étaient de vrais Bélials, aimant comme lui tout ce qu'il y a de plus obscur, l'erreur et le mensonge. Nous pouvons connaître cette opposition que notre saint avait contre les ariens et contre les autres hérétiques, par cette aversion que Jésus-Christ avait pour les Juifs ; il les repoussait en leur disant : *Si je vous disais que je ne connais pas Dieu, je serais comme vous un menteur.* Si notre divin Sauveur n'a point épargné l'orgueil des Juifs, prêtres, docteurs, pharisiens, en qui la lumière des Ecritures, la connaissance de Dieu et tous les secours de la loi étaient devenus une source d'aveuglement, saint Hilaire n'a jamais épargné ces antechrists imposteurs et menteurs, quels qu'ils fussent, empereurs, évêques, prêtres, moines ; et il exhorte un chacun à s'opposer généreusement à leurs mensonges ; c'est pourquoi il commence de la sorte ce livre admirable qu'il adressait à l'empereur Constance, ce grand protecteur des ariens.

Il est temps de parler, parce que le temps de se taire est passé ; que Jésus-Christ soit attendu, puisque l'Antechrist a commencé de paraître. Que les pasteurs crient, parce que les mercenaires ont pris la fuite ; donnons nos âmes pour nos brebis, parce que les voleurs sont entrés dans la bergerie, et que le lion rugissant cherche à dévorer ; que notre voix nous fraye le chemin au martyre, parce que l'ange de Satan s'est transformé en ange de lumière ; que la persécution soit soutenue avec beaucoup de fermeté, quoiqu'elle soit telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement ; mais les jours de l'Antechrist seront abrégés en faveur des élus de Dieu ; la prophétie de l'Apôtre se trouve accomplie : *Il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la sainte doctrine, et qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des fables* (II *Tim.*, IV, 3, 4). Mais attendons la promesse de celui qui nous a dit : Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront, et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront toute sorte de mal contre vous, à cause de la justice ; réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une récompense fort abondante vous est réservée dans le ciel. C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui étaient avant vous. Demeurons fermes en présence des juges et des puissants de la terre ; soutenons devant eux la gloire du nom de Jésus-Christ, parce que celui-là est heureux qui persévèrera jusqu'à la fin. Ne craignons point celui qui peut faire mourir le corps et qui n'a aucun pouvoir sur l'âme, mais craignons celui qui peut faire périr le corps et l'âme en les envoyant dans l'enfer ; n'ayons point d'inquiétude pour tout ce qui nous regarde, parce que tous les cheveux de notre tête sont comptés ; suivons la vérité, étant éclairés des lumières du Saint-Esprit, de peur que nous n'ajoutions foi au mensonge en nous laissant aller à l'esprit d'erreur ; enfin, mourons avec Jésus-Christ, pour être dignes de régner avec Jésus-Christ. Ce ne serait pas un effet de modestie de demeurer plus longtemps dans le silence, mais une marque de lâcheté, n'étant pas moins dangereux de ne parler jamais que de parler toujours. Voilà ce que notre saint avait dessein de faire entendre à l'empereur Constance, et ce qu'il aurait effectivement entendu s'il n'avait été prévenu de la mort, et peut-être que des paroles si fortes et pleines d'un feu tout divin auraient fait quelque impression sur son esprit ; mais il y a de l'apparence qu'il s'était rendu indigne de recevoir de si charitables avis, qui lui auraient donné de l'horreur des mensonges de ces malheureux antechrists dont il était toujours environné, à la ruine desquels notre saint travaillait incessamment, d'autant plus qu'ils s'étaient déclarés les ennemis irréconciliables du Sauveur de nos âmes, en niant sa divinité ; c'est leur troisième qualité.

Celui-là est antechrist, qui nie le Père et le Fils. Notre saint était tellement persuadé de cette vérité, que, dans le livre qu'il écrivit contre les ariens et particulièrement contre Auxence, évêque de Milan, et qu'il adresse à tous ses chers frères qui persévèrent dans la foi de leurs pères, à tous les évêques et à tous les fidèles qui détestent l'hérésie arienne ; il dit : Quiconque n'a pas de Jésus-Christ les mêmes sentiments que les apôtres nous ont enseignés, est un antechrist. La propriété du nom d'antechrist consiste à être contraire à Jésus-Christ ; mais peut-on lui être plus opposé que de nier qu'il soit Fils de Dieu, consubstantiel à son père ; c'est ce terme que les ariens ont toujours eu en horreur, comme celui qui détruisait entièrement leur hérésie, et qui leur ôtait tout lieu de se maintenir dans leur erreur par de frauduleuses distinctions et par de subtiles explications, et tout ce qu'ils disaient pour rejeter ce terme qui renfermait parfaitement la foi de l'Eglise, c'est qu'il était nouveau ; c'est sur cette prétendue raison que saint Hilaire dit à Constance : Dites donc auparavant si vous croyez dire avec vérité : Je ne veux pas me servir de nouveaux remèdes contre les nouveaux venins dont je pourrais être empoisonné ; je ne veux pas entreprendre une nouvelle manière de faire la guerre contre de nouveaux ennemis ; je ne veux pas prendre de nouveaux conseils contre les nouvelles entreprises que l'on forme contre moi et mon empire ; ce ne sont pas des paroles nouvelles que l'apôtre nous commande d'éviter, mais des paroles profanes ; pourquoi donc reje-

tez-vous celles qui ne renferment que de la piété et qui sont telles que l'on n'en saurait pas trouver de meilleures pour apprendre aux fidèles ce qu'ils doivent croire de Jésus-Christ? Ce terme de consubstantiel confond tous les antechrists et les réduit à se cacher et à garder le silence; car dire de notre adorable Sauveur qu'il est consubstantiel à son Père, c'est dire qu'il est Dieu de Dieu, qu'il est éternel, infini, immense, puissant, et qu'il possède tous les autres attributs de la divinité comme son Père. Voilà ce que les antechrists ne veulent pas croire, et ce que saint Hilaire trouve de plus déplorable, et ce qui le fait gémir plus amèrement, c'est qu'ils font cela sous le prétexte d'une fausse piété et qu'ils travaillent à soutenir leur erreur sous l'apparence de prêcher selon l'Evangile, afin d'engager chacun à nier le Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il semble qu'on le prêche, et voulant faire connaître à tous ces antechrists combien leur doctrine, leurs mœurs et toute leur conduite étaient éloignées et contraires à Jésus-Christ, il s'adresse à ceux qui briguent la faveur des grands, qui tâchent de se mettre en crédit auprès de l'empereur, et qui sollicitent les charges et les emplois les plus considérables de la cour, disant que c'est pour donner plus de crédit à la prédication de l'Evangile. Cela n'est-il pas digne de compassion et cela ne nous donne-t-il pas sujet de gémir? dit notre saint.

Quoi! selon vous, Dieu a besoin du secours et de la protection des choses humaines, et ce n'est que par les travaux de l'ambition du monde que l'on défend l'Eglise de Jésus-Christ! Puis s'adressant aux prélats qui sont dans ces mauvaises pratiques, il leur dit : Je vous prie, évêques, qui avez de semblables sentiments, de me dire de quelle faveur les apôtres se sont servis pour prêcher l'Evangile; de quelles puissances ont ils été soutenus quand ils ont prêché Jésus-Christ, et qu'ils ont fait passer presque toutes les nations de l'idolâtrie à la connaissance du vrai Dieu? Tâchaient-ils de se revêtir de quelque dignité de la maison impériale? On les entendait chanter les louanges de Dieu dans les prisons les plus obscures, chargés de chaînes et déchirés de fouets; c'est par leur patience dans les tourments, c'est par leur joie dans l'humiliation et la pauvreté, c'est par leurs fatigues dans les voyages, dans la faim et la soif, dans la lassitude et le travail, qu'ils ont fait écouter l'Evangile et reconnaître Jésus-Christ. Ah! mes chers frères, disons une grande vérité, et disons-la avec douleur! que selon saint Jean et selon saint Hilaire le nombre des antechrists est très-grand, et prenons garde que nous-mêmes nous n'en soyons du nombre. Sommes-nous dans la communion des fidèles comme des membres vivant par la foi et par la charité? car si nous n'y sommes unis que comme des membres morts, nous avons la première qualité des antechrists. Ne sommes-nous point de ces menteurs à qui la vérité est insupportable, et qui trouvent de grandes délices à se nourrir du pain de mensonge, et qui pour cela sont les enfants de celui qui est le père du mensonge? et c'est la seconde qualité des antechrists. Enfin, ne nions-nous point le Père et le Fils, ne rendant point à notre Créateur le respect et l'obéissance que nous lui devons, comme si nous n'avions rien à craindre de sa justice, ou à espérer de sa miséricorde, et n'ayant point pour notre Sauveur l'amour et la reconnaissance que nous devons à ce qu'il a dit, à ce qu'il a fait, et à ce qu'il a souffert pour l'amour de nous, suivant les maximes du monde, nous conformant à ses modes, aimant ses pompes, recherchant ses richesses, ses honneurs et ses plaisirs, ce qui achève en nous les qualités d'antechrists. Si saint Hilaire a travaillé à leur ruine, et s'il a souhaité avec tant d'ardeur leur conversion, détruisons en nous tout ce qui peut avoir quelque rapport à ces ennemis du Fils de Dieu, afin que nous soyons de vrais chrétiens : c'est à quoi saint Hilaire a travaillé toute sa vie; c'est ce qui fait la seconde partie de ses éloges, conformément à ce qui nous reste à expliquer dans la seconde partie de notre épître.

SECONDE PARTIE.

L'antechrist est celui qui est entièrement opposé à Jésus-Christ; les vrais chrétiens ce sont ceux qui sont en tout contraires aux antechrists : ce que saint Jean nous apprend dans son Epître, nous enseignant quels sont les vrais caractères des fidèles disciples du Seigneur. Le premier, c'est d'être animés du Saint-Esprit; le second, c'est de connaître la vérité; le troisième, c'est de conserver la vérité. On connaît donc les vrais chrétiens à l'onction du Saint-Esprit qu'ils ont reçu, à la connaissance qu'ils ont de la vérité, et et au soin qu'ils ont de conserver cette vérité.

Mais quant à vous, vous avez reçu l'onction du Saint-Esprit. Quand est-ce que nous avons reçu cette onction, sinon dans le baptême, dans la confirmation et dans l'ordre pour ceux qui sont engagés dans l'Eglise. Cette onction visible que nous avons reçue dans les sacrements est la marque de l'onction spirituelle dont nos âmes ont été avantagées, et cette onction spirituelle, nous dit saint Augustin (*in* I *Ep. Joan.*, c. 2, tract. 3, n. 5), n'est autre chose que le Saint-Esprit, et c'est Jésus-Christ qui par excellence est appelé le Saint, selon que saint Pierre le nomme, quand il dit aux Juifs : *Vous avez nié le Saint et le Juste* (*Act.*, III); celui qui étant la sainteté et la justice même, sanctifie et justifie tous les hommes : c'est ce divin Seigneur qui nous communique cette onction dont il est la source, étant le Christ de Dieu préférablement à tous les hommes; et comme les rois et les prêtres reçoivent une onction pour s'acquitter dignement et saintement de leur office, les chrétiens de même qui sont appelés rois et prêtres par saint Pierre, participent à la divine onction

du Seigneur pour remplir parfaitement tous les devoirs du christianisme ; c'est en cela que la dignité du chrétien est beaucoup plus grande que nous ne pensons ; et plût à Dieu que l'on en fût bien persuadé, l'on ne pourrait jamais se résoudre à se souiller par la corruption du monde et du péché, parce que l'on se regarderait comme consacré à Dieu et membre de son Fils par la même onction du Saint-Esprit. C'est pourquoi saint Jean faisait bien connaître qu'il distingue les vrais chrétiens d'avec les antechrists dont il vient de parler, quand il dit : *Quant à vous, vous avez reçu l'onction du Saint.*

Ceux de qui je viens de parler, qui nient que Jésus soit le Christ, et qui pour cela sont des antechrists, sont entièrement privés de la grâce spirituelle, et ils n'ont aucun rapport avec celui qui est appelé le Saint dans les Ecritures, mais plutôt ils sont en union avec celui qui est l'ennemi déclaré de toute sainteté; ce sont ceux à qui la bonne odeur des vrais chrétiens et des parfaits catholiques donne la mort, conformément à ce que nous dit l'Apôtre ; nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ, et pour ceux qui se sauvent, et pour ceux qui se perdent : pour les uns, c'est une odeur de vie qui leur donne la vie, et pour les autres, c'est une odeur de mort qui les fait mourir. Cela nous fait connaître que l'onction du Saint que nous avons eu le bonheur de recevoir, nous doit mettre en bonne odeur à tous autant qu'il dépend de nous; c'est la pensée de saint Hilaire, qui dit qu'il en doit être de cette onction comme d'un parfum très-délicieux qui dissipe la mauvaise odeur, et qui empêche les malins effets d'un air corrompu, fortifiant le cœur et récréant le cerveau. On peut appliquer à notre saint ce qu'il souhaite dans les autres ; il a reçu l'onction du Saint, non-seulement comme prêtre et comme évêque, mais comme un vrai et parfait chrétien; car n'étant point évêque pour lui, mais pour ceux qu'il devait nourrir de la parole de Dieu, il savait qu'il n'était pas seulement chrétien pour lui, comme tous ne le sont pas pour eux, puisque l'Apôtre nous assure que personne ne vit et ne meurt pour soi. Il se croyait obligé d'édifier tous ceux qui le voyaient et qui avaient quelque commerce avec lui; de sorte qu'il était persuadé qu'il avait reçu l'onction du Saint pour être en bonne odeur à tout le monde. Il est vrai que cette odeur a eu le même sort que celle de saint Paul, puisqu'elle a été pour quelques-uns une odeur de mort, qui les a fait mourir. Les hérétiques n'ont pu souffrir la bonne odeur de son zèle, de sa force, de sa foi, de sa charité; ils s'en sont éloignés autant qu'ils ont pu, parce que cette odeur les faisait mourir; mais elle a été pour plusieurs autres une odeur de vie qui les a fait vivre. Combien d'hérétiques qui ont renoncé à leurs erreurs; combien de pécheurs qui se sont soumis à la pénitence ; combien de chrétiens qui ont travaillé à la perfection, attirés par l'exemple et par la parole de saint Hilaire. Saint Martin même, ce fameux évêque de Tours, n'a-t-il pas senti augmenter en lui ce désir de la vie spirituelle en respirant cette odeur de vie; mais s'il n'y a de vrais chrétiens que ceux qui conservent cette bonne odeur de l'onction du Saint, qu'ils ont reçue afin de la communiquer dans les occasions, on a sujet de dire que le nombre des vrais chrétiens est très-petit, puisqu'il y en a si peu qui travaillent à édifier les autres et par leurs paroles et par leurs actions, et par tout ce qui paraît d'eux à l'extérieur; car ceux qui conservent avec soin cette onction du Saint comme une essence très-précieuse, s'appliquent à édifier dans tout ce qui se peut remarquer. C'est ce que saint Hilaire souhaite de vous, et c'est à quoi il vous exhorte en vous faisant connaître la vérité; c'est le second caractère des vrais chrétiens.

Vous connaissez toutes choses. Il parle à ceux qui ont reçu l'onction du Saint, ils ont la connaissance de tout ce qu'ils doivent savoir ; car c'est cette même onction, c'est ce divin esprit qui leur enseigne toutes choses, et particulièrement à bien connaître Dieu, qui est la connaissance la plus excellente, la plus nécessaire et la plus avantageuse. Saint Hilaire dit (*De Trinit.*, lib. I) que nous ne saurions rendre à Dieu de service plus considérable, ni lui faire de présent qui lui soit plus agréable et qu'il reçoive avec plus de complaisance, que de le bien connaître, et en même temps être persuadés qu'on ne saurait le bien connaître. Ce grand saint avait raison de parler de la sorte. Quel culte pourrait-on rendre à Dieu, si on ne le connaissait pas? On ignorerait ce qu'il commande ou ce qu'il défend, ce qui lui plaît ou ce qu'il rejette ; il n'y aurait pas même de religion dans ceux qui ne connaîtraient pas Dieu. Il est vrai, dit saint Hilaire (*loc. cit.*), que l'on ne saurait pas acquérir cette divine connaissance par ses seules lumières et par ses propres forces : Personne, dit-il, ne doit douter que l'on a besoin d'une doctrine divine pour acquérir la connaissance des choses divines, la faiblesse humaine ne pouvant pas s'élever de soi-même jusqu'à la science de ce qui est céleste, et nos sens corporels ne peuvent pas acquérir l'intelligence de ce qui est tout spirituel et invisible. C'est de cette manière que notre saint docteur a parlé; il veut donc que nous ayons recours à Dieu pour avoir connaissance de Dieu même, parce que c'est de lui seul que nous pouvons avoir la connaissance de la vérité; c'est dans la lumière de Jésus-Christ que la science universelle et la connaissance abrégée de toutes choses se trouve. Les premiers chrétiens étaient persuadés de cette vérité ; c'est pourquoi saint Jean leur dit : *Je ne vous ai pas écrit comme à des personnes qui ne connaissent pas la vérité, mais comme à ceux qui la connaissent et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité.*

Il est avantageux à un maître de n'avoir à instruire que des âmes dociles, puisqu'elles l'écoutent avec attention, et qu'elles sont

disposées à recevoir les vérités et à les suivre, et ensuite on n'a pas de peine à leur donner de l'horreur des hérésies et des vices, à cause qu'ils connaissent la vérité et l'excellence de la religion de Jésus-Christ, et ils savent que nul mensonge ne vient de la vérité. Saint Augustin (tract. 3, *in cap.* II *Epist.* I *Joan.*, n. 6) veut que l'on pèse sur cette parole, nul mensonge; saint Jean n'a pas dit quelque mensonge vient de la vérité, et quelque mensonge ne vient pas de la vérité, mais nul mensonge ne vient de la vérité; n'ayez donc pas de fausses complaisances pour vous; ne vous flattez pas, ne vous trompez pas, ne vous jouez pas de vous-mêmes, mais soyez bien persuadés que nul mensonge ne vient de la vérité. Voilà ce que saint Hilaire a voulu insinuer dans le cœur de tous les chrétiens, afin qu'ils fassent de vrais et de parfaits disciples de Jésus-Christ, qui est la vérité même, et en qui le plus léger mensonge n'a jamais trouvé place; c'est pourquoi notre saint exhorte tous les fidèles à prêcher hautement et généreusement l'Evangile; c'est lorsqu'il explique ces paroles du Seigneur, rapportées par saint Matthieu : *Dites dans la lumière ce que je vous dis dans l'obscurité, et prêchez sur le haut des maisons ce qui vous aura été dit à l'oreille* (*Matth.*, X, 27).

Notre saint docteur dit : Nous ne lisons pas dans l'Evangile que le Seigneur ait ordinairement prêché la nuit, et qu'il ait pris le temps des ténèbres pour annoncer sa doctrine; mais parce que tous ces discours étaient pour les charnels, comme des ténèbres, et que sa parole était une nuit pour les infidèles; c'est pourquoi il veut que tout ce qu'il a dit soit publié avec la liberté que la foi et que la confession de son nom peut donner; car, dit-il, il faut imprimer dans l'esprit des hommes la connaissance de Dieu, avec une grande fermeté, et tirer de l'obscurité le secret de la doctrine évangélique, et l'exposer à la lumière par une prédication tout apostolique; c'est pour lors, ajoute notre saint (*in Matth.*, *cap.* X), qu'il ne faut pas craindre ceux dont tout le pouvoir se termine à tourmenter les corps, et qui n'ont aucun droit sur les âmes, mais seulement craindre celui qui a tout pouvoir sur le corps et sur l'âme, et qui peut envoyer l'une et l'autre dans l'enfer; c'est en écrivant et en prêchant de la sorte que saint Hilaire s'appliquait à faire de vrais chrétiens, leur donnant la connaissance de la vérité qu'il possédait, et les exhortant à la retenir; c'est le dernier caractère des vrais chrétiens.

Faites donc en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous. N'est-ce pas nous dire qu'il ne faut pas ajouter foi à toutes les nouvelles doctrines qui relâchent la morale de Jésus-Christ, qui en corrompent la pureté, qui en ternissent le lustre et la beauté, en cherchant par de subtiles distinctions et de dangereuses explications à faire quelque accommodement entre l'Evangile et le monde; ce n'est point cela que nous avons appris dès le commencement, c'est la doctrine des apôtres, dans laquelle les vrais chrétiens ont toujours persévéré, cette doctrine tout opposée au monde, à Satan et à la chair, et on cesse d'être vrai chrétien, dès que l'on n'y persévère pas. Il faut donc renoncer à toutes les maximes qui sont contraires à ce que Jésus-Christ dans son Evangile, à ce que les apôtres dans leurs Epîtres, et dans les traditions qu'ils nous ont laissées, nous ont appris dès le commencement; c'est à quoi saint Hilaire nous exhorte tant de fois dans ses écrits, et saint Jean nous apprend l'avantage que nous en retirerons.

Que si ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père. Peut-être, dit saint Augustin (*loc. sup. cit.*), me demanderez-vous quelle récompense recevrai-je? Je garde fidèlement tout ce que j'ai appris dès le commencement, je l'observe avec beaucoup d'exactitude, malgré les périls auxquels je me trouve exposé, malgré les travaux qu'il faut que j'endure, et toutes les épreuves par lesquelles je suis obligé de passer pour conserver cette doctrine; quelle récompense, quel fruit en retirerai-je, puisque je souffre toutes ces choses afin que ce que j'ai appris dès le commencement demeure en moi, et que j'aie droit de dire à Dieu : j'ai eu soin à cause des paroles qui sont sorties de vos lèvres, de garder exactement des voies dures et pénibles, quelle récompense m'en donnerez-vous? Ce ne sera point l'or que les avares recherchent avec tant d'empressement, ce ne sera point tout ce qui peut flatter l'ambition, ou satisfaire le plaisir; *mais ce sera la vie éternelle, et c'est ce que lui-même nous a promis*, comme saint Jean nous l'assure.

Vivre éternellement dans Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, comme un de ses membres, c'est la récompense qui est destinée à un chrétien fidèle; que l'attente de cette promesse remplisse et occupe tout notre cœur, et l'amour du monde n'y entrera point, parce que nulle douceur de cette vie ne peut corrompre, nuls travaux ne sauraient abattre, et nul dégoût ne peut refroidir celui qui a une foi vive d'une telle récompense; c'est dans cet état qu'il n'a rien des antechrists, mais qu'il est un véritable chrétien, semblable à saint Hilaire, et digne de jouir avec lui de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXIII.

PANÉGYRIQUE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

(*24 janvier.*)

Confiteantur nomini tuo magno, quoniam terribile et sanctum est (*Psal.* XCIII, 1-5).

Qu'ils glorifient votre grand nom, parce qu'il est terrible et saint.

Le premier des hommes ayant été créé dans l'innocence et dans une parfaite droiture d'esprit, il avait assez de lumière pour connaître la nature de tous les êtres, et donner à chacun des animaux le nom qui lui

convenait plus justement; ce qui s'est trouvé si bien appliqué que pas un ne s'est encore avisé de les changer, et chaque animal a conservé jusqu'à présent le nom qui lui a été donné quelques jours après sa création; pour ce qui est de toutes les autres créatures, elles ont reçu des noms particuliers selon la volonté de ceux qui les ont nommés; c'est le sentiment de saint Augustin (lib. III *De musica*, cap. 2, p. 3), qui dit : Si on demande pourquoi cela s'appelle plutôt d'un nom que d'un autre, je répondrai que les noms ont été donnés à la volonté d'un chacun, et qu'il n'y en a pas d'autre raison que la liberté de celui qui a nommé. Il n'en est pas de même de notre divin Messie; son nom n'a pas dépendu des hommes, il n'a pas été en leur disposition de le donner à celui-ci, ou à celui-là, mais il vient de Dieu, qui ordonne à saint Joseph d'appeler Jésus l'enfant que son épouse enfantera; et il en donne la raison, *parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés* (*Matth.*, I, 21) ; ce que saint Joseph ne manqua pas d'exécuter, comme l'Evangile nous l'apprend, nous disant : *Il lui donna le nom de* Jésus (*Ibid.*, 25). Vous remarquerez qu'il ne le lui donna que parce que l'ange lui avait commandé de la part de Dieu, étant juste que celui qui était son Fils eût un nom divin; c'est ce nom adorable, à qui nous rendons aujourd'hui nos respects, que nous révérons pour lui témoigner notre reconnaissance des grâces que nous avons reçues par son mérite; nous en avons encore besoin pour parler dignement de ces grandes qualités; demandons-les au Saint-Esprit, et prions la divine Marie de nous les obtenir.

Je ne trouve rien de plus juste que de glorifier le nom adorable de Jésus, que de lui rendre tout l'honneur dont nous sommes capables; ce n'est pas seulement parce qu'en qualité de Dieu il est le roi des siècles, mais un roi immortel et invisible, à qui seul appartient l'honneur et la gloire; mais c'est particulièrement parce que ce divin nom a été méprisé des Juifs, qui regardaient celui qui le portait comme le fils d'un artisan, et par conséquent qui n'était nullement considérable de sa personne. Il a été méprisé des gentils, qui l'ayant en leur pouvoir lui ont fait tous les affronts dont ils se sont imaginés; ce qui donne sujet à saint Augustin (*in ps.* XCVIII) de s'adresser à ce divin Sauveur, et de lui dire : Votre nom a été petit autrefois, lorsque tant de peuples se mettaient en colère dès qu'ils l'entendaient nommer, mais étant devenu grand il doit être glorifié; si donc nous avons établi une fête pour célébrer la sainteté du nom de Jésus, il ne faut pas que l'on croie que notre culte va trop loin. Si les Juifs et les gentils ont fait des lois, s'ils se sont assemblés dans de certains temps pour attaquer un nom qu'ils ne voulaient pas reconnaître, il est juste que nous composions des hymnes, et que nous établissions des jours pour honorer ce divin nom; c'est la pensée de saint Augustin, qui parlant au Seigneur dit (*loc cit.*) : Que tous les peuples parmi lesquels votre grandeur est reconnue, glorifient votre nom! ne vous semble-t-il pas que ce grand docteur dit : S'il y a des peuples qui ne reconnaissent point ce nom adorable, et qui pour cela le méprisent, n'est-il pas juste que ceux qui le reconnaissent, le louent et l'honorent. Nous sommes donc assemblés ici pour rendre justice au divin nom de notre Sauveur; nous sommes assemblés pour faire ce que saint Augustin nous ordonne; mais pour bien nous acquitter de ce que nous devons à ce grand nom, il faut que nous en considérions toutes les qualités. Les livres sacrés nous apprennent qu'il est puissant, qu'il est terrible, et qu'il est glorieux : il est puissant, puisque tout se fait et tout s'obtient par la vertu du nom de Jésus; il est terrible, puisqu'il sera la condamnation de ceux qui l'ont prononcé en vain; il est glorieux, puisqu'il sera la félicité de ceux qui l'ont honoré par leurs paroles et par leurs actions; afin donc qu'un chacun lui rende ce qu'il lui doit d'honneur et de gloire : que toutes les nations apprennent combien il est puissant; que tous les faux chrétiens sachent combien il est terrible; que tous les justes soient persuadés combien il est glorieux; c'est le sujet des trois parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble qu'il soit beaucoup plus aisé de trouver de la faiblesse dans le nom de Jésus, que d'y remarquer de la puissance. Je sais que ce nom veut dire Sauveur; que si pour délivrer un seul homme de quelque péril, il faut du pouvoir, quand il est question de sauver tous les peuples, il est absolument nécessaire d'avoir une puissance extraordinaire. J'avoue que porter le nom de Jésus, et avoir la qualité de Sauveur, c'est la même chose; et c'est ce que saint Pierre apprend aux princes du peuple juif et aux sénateurs d'Israël. *Il n'y a point de salut par aucun autre; car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés*, et par conséquent il n'y a pas de nom qui ait plus de puissance. Mais il faut que nous considérions de quels moyens notre divin Sauveur doit se servir pour sauver les hommes; il ne faut que lire ce qu'il a dit lui-même à ses apôtres : *Nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux gentils; ils se moqueront de lui, ils lui cracheront au visage, ils le fouetteront, ils le crucifieront;* n'est-ce pas dire qu'ils feront de lui ce qu'ils voudront? et il nous en assure encore lui-même quand il dit : Le temps est venu que le Fils de l'homme sera abandonné au pouvoir des pécheurs; et dès qu'il leur a dit dans le jardin des Olives : Je suis Jésus que vous cherchez, ils se saisirent de lui, ils le lièrent et le conduisirent devant les juges, où il fut traité de la manière la plus honteuse et la plus cruelle. Il n'y avait donc pour lors que de la faiblesse dans ce divin nom. Saint Augustin (*in Joan. Evang.*, *cap.* IV, tract. 15, n. 6) a très-bien distingué

ces deux qualités de fort et de faible, quand il explique ces paroles de saint Jean : *Jésus était fatigué du chemin.* Nous trouvons, dit-il, que Jésus est puissant et nous trouvons qu'il est faible; ce même Jésus est puissant et faible, sa puissance consiste en ce qui est écrit : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* Voulez-vous encore connaître sa puissance, continuez de lire : *Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* Peut-on s'imaginer rien de plus puissant que celui qui fait toutes choses sans aucune fatigue. Mais voulez-vous connaître sa faiblesse, nous dit notre saint docteur, pensez que *le Verbe a été fait chair, et qu'il a habité parmi nous.*

Jésus est donc et puissant et faible, mais ces deux qualités vous sont très-avantageuses selon saint Augustin (*loc. cit.*) : sa force vous a créés, sa faiblesse vous a réparés, sa puissance a donné l'être à ce qui n'était pas encore, sa faiblesse a empêché que ce qui était ne pérît; il nous a donc créés par sa puissance, et il nous a cherchés par sa faiblesse; ce qui nous oblige de reconnaître une puissance extraordinaire dans ce que le divin Seigneur a voulu avoir de faiblesse, puisqu'elle a servi à nous fortifier, et que nous ne saurions avoir de force que ce que nous en recevons de lui; que les Juifs et les gentils s'unissent ensemble pour se saisir de Jésus, qu'ils le lient, qu'ils le traînent en prison, qu'ils se moquent de lui, qu'ils l'outragent; cela n'empêchera pas qu'il ne fasse paraître la puissance de son divin nom. Ceux mêmes au pouvoir desquels il s'abandonne le reconnaissent, puisque leur ayant demandé : *Qui cherchez-vous?* et lui ayant répondu qu'ils cherchaient Jésus, à peine eurent-ils prononcé ce nom adorable, qu'ils tombèrent tous à la renverse; ils ne purent soutenir la force de la réponse du Seigneur, qui leur dit : *C'est moi* qui me nomme Jésus. Tous les Israélites furent extrêmement surpris et même épouvantés, lorsqu'ils virent Osa renversé contre terre pour avoir seulement voulu porter la main pour soutenir l'arche qui penchait; les Philistins n'avaient pas moins sujet de l'être, quand ils virent Dagon renversé pour la seconde fois la tête et les mains séparés, quoiqu'ils n'eussent rien épargné pour le faire demeurer ferme sur sa base; les uns et les autres devaient reconnaître la puissance de Dieu, qui voulait être respecté dans son arche. Les Juifs et les gentils ne devaient-ils pas être persuadés combien il y avait de puissance dans le nom de Jésus, puisqu'ils ne peuvent demeurer debout dès qu'il leur a dit : Je suis ce Jésus que vous cherchez. Saul persécuteur ne saurait se tenir à cheval, il tombe à terre dès que le Seigneur lui a dit : *Je suis Jésus que vous persécutez;* c'est cette grande puissance que saint Paul a reconnue, quand il a dit qu'il était au-dessus de toutes les principautés, et de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations, et de tous les noms de dignités qui peuvent être, non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir. Ce même Apôtre a voulu nous apprendre (*Ephes.*, II, 21) que ce n'a pas été sans fondement que le nom de Jésus est devenu si considérable; cette grande puissance, cette sublime élévation est la récompense de l'infirmité à laquelle il a bien voulu se soumettre : *Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, c'est pourquoi Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, dans la terre et dans les enfers* (*Philip.*, II, 9, 10).

Nous devons donc être persuadés que la volonté de Dieu est que nous honorions le nom adorable de Jésus, et que nous lui rendions nos hommages, le regardant comme la source de tous les biens que nous possédons, et comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde à l'avantage des hommes. Si les apôtres, si les disciples font un grand nombre de miracles, ce n'est que par la vertu du nom de leur divin maître; il les en assure lui-même un moment avant de monter au ciel : *Ces miracles,* leur dit-il, *accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront diverses langues, ils prendront les serpents avec la main, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris* (*Marc.*, XVI, 17, 18). Remarquez, je vous prie, que tous ces miracles se font au nom de Jésus, c'est-à-dire par la vertu de ce divin nom; c'est lui qui rend la santé aux malades; c'est lui qui empêche que les bêtes venimeuses et féroces ne nuisent aux hommes; c'est lui qui chasse les démons et qui les relègue en enfer. Saint Pierre a prêché hautement cette vérité dans les synagogues, devant les princes du peuple et les sénateurs; cet apôtre ayant compassion de ce boiteux que l'on mettait tous les jours à la belle porte du temple, afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui y entraient, et voyant qu'il espérait quelque chose de lui : *Je n'ai ni or ni argent,* lui dit saint Pierre, *mais ce que j'ai je vous le donne : levez-vous au nom de Jésus-Christ de Nazareth et marchez; et l'ayant pris par la main droite il se leva aussitôt, les plantes et les os de ses pieds devinrent fermes* (*Act.*, III, 6, 7). Ce miracle surprit toute la ville de Jérusalem; les nouveaux fidèles en étaient consolés et fortifiés; cela contribuait à la conversion d'un grand nombre de Juifs, ce que les prêtres et les sénateurs ne pouvaient souffrir; ils citent les apôtres devant eux; ils leur font un grand nombre de questions sur cette guérison si miraculeuse; saint Pierre prend de là occasion de leur reprocher toutes les injustices qu'ils ont commises contre Jésus-Christ; mais que malgré eux il est ressuscité d'entre les morts, dont lui et ses compagnons sont témoins, et il ajoute : *C'est la puissance qui, par la foi en son nom, a raffermi les pieds de cet homme que vous voyez et que vous con*

naissez (*Act.*, III, 16); et la foi qui vient de lui a fait devant tous le miracle d'une si parfaite guérison.

Une protestation si sincère et si généreuse devait les satisfaire, ils ne le furent pas néanmoins; ils s'assemblèrent encore pour interroger les apôtres, et pour savoir d'eux par quelle puissance, au nom de qui ils avaient fait cette action. *Dans ce moment, Pierre se trouvant rempli du Saint-Esprit, leur dit : Puisqu'aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme perclu de l'usage de ses membres, et qu'on veut s'informer de quelle sorte il a été guéri, nous vous déclarons à vous tous, et à tout le peuple d'Israël, que ça été par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, lequel vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; que cet homme est maintenant guéri, comme vous le voyez devant vous* (*Act.*, IV, 10). Il faut que nous remarquions avec quelle fermeté ce prince des apôtres prêche la puissance du nom de son divin maître. les pontifes, les prêtres, les sénateurs, tout le peuple assemblé, ne sont pas capables de lui faire changer de sentiment; il leur reproche toujours qu'ils l'ont crucifié; il leur répète dans toutes les occasions qu'il est ressuscité d'entre les morts; et il leur jure que le boiteux n'a été guéri que par la vertu du nom de Jésus-Christ. Si du vivant de ce divin Sauveur plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait, ses disciples en ayant fait un plus grand nombre, comme il le leur avait promis, ont aussi averti plusieurs milliers de Juifs et de gentils, portant ce divin nom dans les royaumes les plus éloignés, nous devons être persuadés que sa puissance n'est pas affaiblie, nous pouvons en ressentir tous les jours la vertu. Nous avons des ennemis dangereux qui nous attaquent, nous pouvons dire que notre salut est toujours exposé à quelque péril : si le démon ne nous tente pas, la chair nous sollicite; si l'un et l'autre nous laissent quelques moments de repos, le monde nous attaque; nous ne sommes jamais dans une si grande tranquillité qu'il n'y en ait quelqu'un des trois qui ne nous soit incommode; et quelquefois ils se joignent tous ensemble pour nous vaincre plus aisément; c'est pour lors que nous avons tout à craindre, et que nous avons besoin d'un puissant protecteur; mais où le trouverons-nous? Je puis vous dire qu'il n'y en a point qui puisse mieux vous défendre de tous vos ennemis que le divin nom de Jésus; il a une force avec laquelle rien ne vous résistera; c'est à ce sujet que saint Pierre vous dit : *Quiconque invoquera le nom du Seigdeur sera sauvé* (*Act.*, II, 21); n'est-ce pas vous dire que vous ne sauriez mettre votre salut en assurance, qu'en vous mettant sous la protection de ce divin nom; c'est donc à lui à qui vous devez avoir recours dans toutes les tentations, dans toutes les occasions, dans tous les périls de votre salut; regardez cette tentation, cette occasion, ce péril comme une tempête qui s'élève, vous craignez de périr. Imitez les apôtres, adressez-vous à votre Seigneur, et dites-lui : *Seigneur, nous craignons de périr, sauvez-nous;* mais demandez cette protection au nom de Jésus-Christ, afin que vous l'obteniez; c'est lui-même qui vous donne ce conseil, et pour vous engager de le suivre, il vous promet (*Joan.*, XIV, 13) que tout ce que vous demanderez à son Père en son nom il vous l'accordera; cela ne vous doit-il pas donner beaucoup de confiance pour un nom que vous connaissez avoir tant de puissance qu'il est capable de vous faire obtenir tout ce qui vous sera nécessaire.

Cependant, ou vous vous souciez peu de vos intérêts spirituels, ou vous ne croyez pas ce que notre Seigneur vous a dit lui-même; car, vous ne voulez pas éprouver quel est le pouvoir du saint nom de Jésus; et une marque que vous le laissez autant inutile que s'il n'avait aucun crédit, c'est que vous ne demandez rien par la vertu de ce divin nom; et on peut faire à la plus grande partie des chrétiens le même reproche que Notre-Seigneur a fait à ses apôtres: *Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom* (*Joan.*, XVI, 24). Que de chrétiens qui demandent en leur nom, croyant avoir assez de mérites, ou que les services qu'ils ont rendus à la religion sont assez considérables pour obtenir de Dieu ce qu'ils prétendent avoir! Que de chrétiens qui demandent au nom de leur propre volonté, n'ayant que des dévotions mal réglées! Quelques autres demandent au nom des créatures, ne voulant pas se donner la peine de rien, mais se fiant sur les mérites de ceux qu'ils ont engagé à prier pour eux. Mettez toute votre confiance au nom de Jésus-Christ; invoquez-le, priez en son nom, et pour faire connaître qu'il n'y a rien de téméraire ni de présomptueux dans votre confiance, faites tout ce qui est de votre devoir en son nom, comme vous demandez tout en son nom, afin que vous soyez du nombre de ceux qui espèrent solidement en lui. Saint Matthieu nous dit que *les nations espèreront en son nom* (*Matth.*, XII, 21); il serait à souhaiter que cela s'accomplît à la lettre; que toutes les nations en général, et non-seulement quelques-unes de toutes les nations, missent leur espérance en son nom, mais une espérance solide, établie sur des œuvres agréables à ce divin Sauveur; car, vous ne pouvez espérer en son nom qu'autant que vous attendez qu'il sera uni avec vous pour vous éclairer, pour vous fortifier. Vous savez qu'il ne s'unit pas non-seulement avec toutes les nations, non pas même avec tous les chétiens; il nous apprend ce qui est nécessaire pour mériter cette union, nous disant que lorsque deux ou trois personnes sont assemblées en son nom, il est au milieu d'elles. Vous êtes bien persuadés que ceux avec lesquels Jésus-Christ se trouve ont de justes sujets de tout espérer de lui; mais vous savez aussi qu'il ne se trouve pas

avec tous ceux qui sont assemblés: combien qui s'assemblent pour le jeu, pour la volupté, pour la débauche, pour l'ambition, pour l'avarice, pour la vengeance ; le Seigneur n'est pas avec eux, ils n'ont donc pas sujet d'espérer en son nom. Et pourquoi le Seigneur ne se trouve-t-il pas avec eux, si ce n'est par la raison qu'il en donne lui-même, parce qu'ils ne sont pas assemblés en son nom, et qu'ils n'agissent pas en son nom. Ceux qui ne s'assemblent que pour parler de lui, que pour exhorter à le servir fidèlement, que pour chercher les moyens de faire ce qui lui peut-être agréable, il est au milieu d'eux, ils ont l'avantage de le posséder, et ils peuvent tout espérer de lui; car, s'il nous assure que *celui qui reçoit le prophète au nom du prophète, aura la récompense du prophète; et celui qui recevra le juste au nom du juste, aura la récompense du juste* (*Matth.*, X, 41). C'est nous dire si ce que l'on fait au nom des prophètes, des justes et des disciples en qualité de prophètes, de justes et de disciples, n'est pas sans récompense, à plus forte raison ce que l'on fera au nom de Jésus-Christ ne sera-t-il pas perdu ; il ne le sera pas même sur la terre, puisque, outre la vie éternelle que ce divin Sauveur promet à ceux qui quittent quelque chose en son nom, ils ont encore une autre récompense à espérer ici-bas, exprimée dans le centuple. Mettez donc toute votre confiance dans le puissant nom de Jésus-Christ, mais une confiance respectueuse; craignez de le profaner et de l'offenser, car il est terrible pour tous les faux chrétiens ; c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous pouvons dire du nom de Jésus, Fils de Dieu, ce que les saintes Ecritures nous apprennent du nom de Dieu ; elles nous disent que sa sainteté est si grande qu'elle doit faire trembler tous ceux qui le prononcent. Disons de même de l'adorable nom de notre Sauveur : *il est saint et il est terrible;* il est saint, et c'est par sa vertu que nous sommes sanctifiés ; il est terrible, puisqu'il punira très-rigoureusement ceux qui n'auront pas conservé la sainteté qu'ils auront reçue en leur communiquant ce divin nom ; de sorte qu'il n'est terrible que parce qu'il est saint, et plus il aura été saint pour vous, c'est-à-dire, plus il vous aura communiqué de sa sainteté, vous sanctifiant par son Saint-Esprit, par ses grâces et par ses sacrements, et plus il sera terrible pour vous. Ces vérités me font regarder tous les hommes séparés en deux bandes, comme ils seront au jour du jugement : les uns prédestinés, les autres réprouvés ; c'est-à-dire les uns fidèles, et les autres infidèles; les fidèles ce sont ceux qui ont cru en son nom, et c'est ce que l'évangéliste saint Jean nous apprend quand il dit : *Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom* (*Joan.*, I, 12); il est donc vrai que les prédestinés, que les enfants de Dieu sont ceux qui croient au nom de Jésus-Christ; mais parce que tous ceux qui sont baptisés quoique hérétiques, libertins, impies, scélérats, prétendent croire au nom de Jésus-Christ, et par conséquent être enfants de Dieu. L'évangéliste donne des qualités à ceux qui croient en ce divin nom, qui font bien connaître quels sont ceux qui sont les vrais enfants de Dieu, ou qui se vantent faussement de l'être, quand il dit *qu'ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même* (*Ibid.*, 13). N'est-ce pas nous dire que tous les sensuels, que tous les charnels, que tous les mondains, que tous ceux qui suivent les opinions erronées des hommes, ne croient point au nom de Jésus-Christ, et par conséquent ne sont point les enfants de Dieu, parce que l'on ne saurait pas croire qu'un chrétien croie au nom de Jésus-Christ, à moins qu'on ne fasse les actions dont ce divin Sauveur a donné la loi et l'exemple.

Je vous demande si l'on peut se persuader que vous portez justement le nom de Jésus-Christ, en prenant la qualité de chrétiens par d'autres raisons que par celle que Jésus-Christ lui même a voulu que nous connussions qu'il était Fils de Dieu ; il ne s'est pas contenté de dire : Je suis Fils de Dieu, je suis envoyé de mon Père, sachant que ces paroles n'étaient pas toujours assez puissantes pour trouver du crédit dans les esprits; il y ajoute des preuves auxquelles on ne saurait résister, lesquelles sont tirées de ses œuvres; il dit aux Juifs : *Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et mon Pere dans moi ; croyez-le au moins à cause des œuvres que je fais* (*Joan.*, XIV, 11). Il parle de la même manière aux disciples de saint Jean-Baptiste, qui lui viennent demander de la part de leur maître s'il est celui qui doit venir, ou s'ils en attendront un autre ; il leur répond : *Rapportez à votre maître ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, et les morts ressuscitent;* n'est-ce pas leur dire : Croyez à mes œuvres que je suis le Fils de Dieu ? Si donc Jésus-Christ nous donne ses œuvres pour les preuves de sa divinité, devons-nous prétendre que l'on croie que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire que nous avons droit de porter le nom adorable de Jésus-Christ, parce que nous nous disons chrétiens, et parce que nous nous vantons de croire en son nom, ce serait une témérité ; il faut que de même que les actions de Jésus-Christ ont été capables de faire connaître qu'il était le Fils de Dieu, envoyé de son Père pour le salut des hommes ; que toutes vos actions aussi montrent que vous êtes enfants de Dieu, et que vous avez le droit de porter le nom du divin Christ, parce que vous croyez véritablement en lui.

Pouvons-nous douter de cette vérité quand nous lisons dans l'Evangile que le Seigneur

a dit : *En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais* (*Joan.*, XIV, 12) ; ces paroles sont avantageuses pour les justes, elles font voir la grande conformité qu'il y a entre le Christ et le chrétien, elles sont terribles pour les libertins et les impies ; elles leur disent qu'ils sont des infidèles, qu'ils ne croient pas au nom du Seigneur, puisque leurs actions sont directement contraires aux siennes. Mais ce qu'il y a de funeste pour ces faux chrétiens, c'est que leur condamnation est toute prête, leur jugement étant déjà porté, et c'est de la part de ce divin Jésus le juge des vivants et des morts, lequel dit formellement : *Celui qui ne croit pas est déjà damné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu* (*Joan.*, III, 18). Peut-on penser à ces paroles sans trembler ? ne nous disent-elles pas qu'il y a un prodigieux nombre de chrétiens qui sont déjà condamnés, puisque la plus grande partie ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu ; car, comme nous ne devons juger de leur foi que par leurs œuvres, et qu'il ne paraît rien en eux que de païen, nous pouvons dire qu'ils ne croient pas qu'ils ne sont pas enfants de Dieu, et que c'est faussement qu'ils prennent le nom de chrétiens, puisqu'ils sont déjà condamnés comme des idolâtres.

Saint Augustin, expliquant ces belles paroles de l'apôtre saint Jean : *Considérez quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu* (*I Joan.*, III, 1), nous fait connaître que l'amour du Père ne s'est pas seulement terminé à consentir que nous portions un si beau nom ; il a voulu de plus que nous fussions tels qu'on disait que nous étions, et ceux qui sont appelés chrétiens enfants de Dieu et qui ne le sont pas, ne tirent aucun avantage de ce beau nom qui est vide, et qui ne renferme pas la chose qu'il doit contenir ; c'est saint Augustin qui parle (tract. 4, *in epist.* I *Joan.*, *c.* III) et qui distingue le nom de la chose signifiée par le nom de Jésus : voilà le nom du Fils de Dieu, Sauveur ; voilà la chose signifiée par le nom chrétien ; voilà le nom, disciple observant l'Evangile ; voilà la chose signifiée par le nom. N'est-il pas vrai qu'il n'aurait servi de rien au Fils de Dieu, de venir au monde, de prendre le nom de Jésus, s'il n'avait fait aucun acte qui fût propre à sauver les hommes, et s'il n'avait fait voir en quoi que ce soit qu'il fût ce que son nom disait ? A plus forte raison il est fort inutile de porter le nom de Christ en se disant chrétien, et ne montrer par aucune action qu'on soit disciple observant l'Evangile, vivant selon les maximes du saint Evangile. Saint Augustin dit (*loc. ci.*) qu'il en est de ces faux chrétiens, comme des médecins ignorants, et comme des hypocrites : plusieurs, dit-il, sont appelés médecins qui n'ont pas l'art de guérir les malades (vous voyez qu'il y a plus de douze cents ans que l'on se plaint de ces professeurs de médecine) ; plusieurs se vantent de veiller longtemps à prier, à étudier, à travailler, et cependant ils dorment toute la nuit ; de même, plusieurs sont appelés chrétiens, qui ne se trouvent pas tels dans la chose signifiée par ce nom de chrétien, parce qu'ils ne sont pas tels qu'on les nomme ; ils ne le sont pas dans la vie, dans les mœurs, dans la foi, dans l'espérance, dans la charité. Ce qui oblige ce grand docteur de dire une parole terrible : Tout le monde se dit chrétien, et tout le monde est dans l'impiété.

C'est donc par vous, mes frères, que le nom de Jésus-Christ est blasphémé, qu'il est déshonoré parmi toutes les nations ; c'est vous qui prenez le nom du Seigneur en vain, il vous a donné son nom en vous faisant appeler chrétiens, et il vous l'a donné afin que vous l'honoriez par vos actions, par vos paroles, par toutes vos mœurs ; il vous l'a donné afin que vous le portiez parmi tous ceux que vous fréquentez, et que vous leur fassiez naître le désir de l'honorer et de le servir. Voilà ce que Jésus-Christ a prétendu en vous donnant son nom, puisqu'il est très-vrai que l'on devrait connaître tous ceux qui le portent à leurs paroles et à leurs actions ; ce qui fait dire à saint Paul écrivant à son disciple Timothée : *Que quiconque invoque le nom de Jésus-Christ s'éloigne de l'iniquité* (*II Tim.*, II, 19). Si pour invoquer efficacement le nom adorable du Seigneur il faut être pur et sans aucune tache de péché, parce que si l'on ne saurait prononcer efficacement ce nom divin sans un secours particulier du Saint-Esprit ; et le Saint-Esprit ne se trouve pas dans les âmes esclaves des péchés, il est constant que ces âmes criminelles ne sont pas en état de le prononcer efficacement quand l'Apôtre vous dit que personne ne saurait dire, *Seigneur Jésus sans la grâce du Saint-Esprit.* Il ne faut pas que vous vous persuadiez, vous dit saint Augustin, que l'Apôtre ait voulu parler d'une prononciation sensible, qui doute que tout ce qu'il y a d'idolâtres, d'impies, de scélérats au monde, ne puissent dire de la bouche cette parole : Jésus ! mais saint Paul entend qu'on prononce ce divin nom de l'esprit et du cœur, qu'on ait toute la foi qu'on y doit avoir, qu'on l'aime et qu'on le respecte comme on y est obligé, et qu'en regardant celui qui le porte comme Fils de Dieu notre Sauveur ; qu'on le considère aussi comme notre modèle, et qu'on tâche de l'imiter ; c'est pour cela qu'il faut avoir l'esprit de Dieu pour le prononcer comme la plupart des chrétiens le prononcent cent fois le jour, et autant de fois sans penser à ce qu'ils disent ; car ils le prononcent quand ils admirent les vanités du monde et les beautés de la terre. Jésus ! qu'elle est belle ! ils le prononcent quand ils murmurent et qu'ils se plaignent de quelqu'un ; Jésus ! que cette personne est incommode et fâcheuse ! Ils le prononcent quand ils s'impatientent ou qu'ils s'ennuient de tant souffrir. Jésus ! que cette incommodité est longue ! que ce mal me chagrine ! Enfin on met ce nom divin par-

tout où il ne devrait pas être, puisqu'on le met dans le jeu, dans la vanité, dans la volupté, dans l'impatience et la colère, dans les desseins du monde, enfin dans tous les mouvements déréglés de notre cœur et dans la plupart des paroles inutiles que notre bouche prononce; mais si le Seigneur nous assure qu'il nous fera rendre compte au jour de son jugement de toutes les paroles oiseuses; ne pensons-nous point rendre compte d'avoir tant de fois prononcé sans respect le saint nom de Jésus, de l'avoir tant de fois prononcé inutilement, et de nous être tant de fois servi de ce nom adorable, pour exprimer les mouvements déréglés de notre cœur; oui en vérité nous en rendrons compte, et un compte très-rigoureux.

Si ceux qui se vantent d'avoir prophétisé au nom du Seigneur d'avoir chassé les démons en son nom, et d'avoir fait plusieurs miracles en son nom, ne trouvent aucun accès auprès de ce divin Sauveur, qui leur répond hautement : *Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité* (*Matth.*, VII, 23). Il ne leur dit pas qu'ils ont menti, qu'il n'est pas vrai qu'ils aient prophétisé, qu'ils aient chassé les démons, qu'ils aient fait des miracles en son nom; mais il leur dit qu'il ne les a jamais connus, parce qu'ils ont vécu dans l'iniquité; c'est-à-dire que faisant ces actions miraculeuses, qui sont des grâces gratuites qui ne sont pas incompatibles avec le crime, et qui ne supposent pas de nécessité la charité, ils ne faisaient pas des actions saintes et vertueuses, telles qu'en doivent faire ceux qui invoquent et qui portent le nom de Jésus-Christ. Vous entendez aussi ce qu'il répond aux soixante-douze disciples qui s'en revinrent avec joie, lui disant : *Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis par votre nom. Ne mettez point votre joie*, leur répond-il, *en ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (*Luc.*, X, 17, 20). N'est-ce pas comme s'il leur disait : L'avantage que vous devez tirer de mon nom ne consiste pas à faire des miracles, que vous prévoyez l'avenir par la vertu de mon nom. Quel avantage pour vous si par la vertu de ce même nom vous ne prévoyez pas une mort inévitable, un jugement dans lequel il faudra rendre compte de ces mêmes actions miraculeuses que vous faites, un enfer auquel vous vous exposez, et dont les peines sont horribles et éternelles, un ciel pour lequel seul vous devez travailler, afin que vous y possédiez ce Dieu au nom duquel vous avez prophétisé; voilà les seules prévoyances qui sont avantageuses.

Que vous chassiez les démons par la force de mon nom, quelle utilité pour vous, si vous ne modérez pas vos passions qui sont autant de démons, si votre intérieur est dans le trouble et dans la confusion; et si comme dans l'enfer on n'y voit point d'ordre, mais une horreur éternelle, ce serait connaître la force de mon nom que de s'en servir à enchaîner des passions, et à les soumettre à la raison; enfin, que vous guérissiez les malades en mon nom, cela ne vous sert de rien si votre âme est toujours sujette à tant d'infirmités, et si elle languit et se trouve en danger de mort, à cause des différentes maladies dont elle est tourmentée; c est là où il faut appliquer la vertu du nom de Jésus à purifier votre âme, à la guérir, à la fortifier, afin que vous la mettiez en état de faire son salut; je vous dis ces choses dans le même esprit que saint Jean proteste avoir écrit son évangile, *afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu; et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom* (*Joan.*, XX, 31). Ne vous exposez donc pas à être de faux christs, ce ne seront pas seulement ceux qui voudront passer pour être les Messies promis dans les saintes Ecritures; mais ce sont tous les faux chrétiens, qui sont de faux christs, puisqu'ils portent faussement son nom, ne faisant rien qui lui convienne; c'est pourquoi il n'y aura qu'un jugement terrible et une mort éternelle pour ces faux christs qui n'ont eu ni foi, ni charité : la vie sera pour les vrais chrétiens, ces fidèles disciples du Sauveur, ces parfaits observateurs de son Evangile; ce sera pour eux que l'adorable nom de Jésus sera glorieux : voilà ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ses éloges

TROISIÈME PARTIE.

Nous ne pouvons rendre ce que nous devons de respect à un grand nom, si nous ne le traitons selon ses qualités : le nom de Jésus est saint, il est glorieux; s'il est saint, il faut le sanctifier, et c'est ce que Notre-Seigneur nous recommande; s'il est glorieux, nous devons le glorifier; mais quand on nous dit de prier que le nom de Dieu soit sanctifié, on ne prétend pas que nous souhaitions que la sainteté augmente à ce divin nom; il est la source de la sainteté, il ne peut y avoir ni accroissement, ni diminution; mais nous le sanctifions lorsque par rapport à lui nous faisons des actions saintes, ce qui est conforme à ce que nous dit le Seigneur : *Soyez saints, parce que je suis saint, et que je vous sanctifie.* Si le nom du Seigneur est glorieux, nous le devons glorifier, et nous le glorifions en le défendant contre les attaques des impies et des libertins; en le prêchant hautement devant tous les hommes, en souffrant généreusement toutes sortes de peines à son sujet; c'est de cette manière que les apôtres et que les professeurs de l'Evangile ont glorifié le nom de Jésus-Christ, qui par conséquent a été glorieux pour eux, quoique le nom de Dieu soit saint par essence; il est très-vrai qu'il est encore plus saint pour ceux qui le sanctifient par les actes de vertu, que pour ceux qui l'offensent par les péchés.

Je dis de même, quoique le nom de Jésus-Christ soit glorieux en lui-même; il est néanmoins plus glorieux pour ceux qui le glorifient dans les persécutions et dans les prédications que pour ceux qui le déshonorent en abandonnant lâchement son parti,

soit par crainte, soit par intérêt, comme il est saint en lui-même, et à l'égard de ceux qui font ces actions saintes, et qu'il n'est saint qu'en lui-même et non pas à l'égard de ceux qui l'offensent, puisqu'ils n'en reconnaissent pas la sainteté, et qu'ils ne le sanctifient pas. Aussi est-il glorieux seulement en lui-même à l'égard de ceux qui le déshonorent par leur lâcheté, puisqu'ils ne le glorifient pas, et il est glorieux en lui-même, et à l'égard de ces chrétiens généreux, qui, connaissant sa grandeur, le glorifient devant tous les hommes, sans rien craindre de tout ce qui leur peut arriver; au contraire, ils se sont fait honneur de glorifier le nom de Jésus-Christ par leurs souffrances; et nous voyons aussi que Dieu permet qu'ils en aient souvent l'occasion; et depuis qu'il leur a dit lui-même : *Vous serez haïs de tous les hommes à cause de mon nom* (*Matth.*, X, 22), et c'est ce qu'il leur a répété plusieurs fois, ne se contentant pas de leur dire qu'ils seraient haïs, mais leur prédisant qu'ils seraient exposés à tous les effets de la haine : *On vous livrera aux magistrats pour être tourmentés, et on vous fera mourir, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom* (*Matth.*, XXIV, 9). Remarquez que les disciples ne sont tourmentés et ne perdent la vie que parce qu'ils sont haïs et qu'ils ne sont haïs qu'à cause du respect et de l'amour qu'ils ont pour le nom de Jésus-Christ.

Cette persécution et cette haine m'ont quelquefois obligé de faire cette réflexion, que depuis que Jésus-Christ est au monde, il y a toujours eu un très-grand nombre de personnes tourmentées à cause de son nom. A peine est-il né qu'à cause de lui on massacre plusieurs milliers de petits innocents, et qu'on afflige leurs parents ; à peine est-il mort qu'on poursuit ses disciples, on les emprisonne, on les tourmente, et on les fait mourir ; mais ce ne sont pas seulement ses élus qui sont persécutés à cause de son nom, ses ennemis le sont aussi. Les Juifs sont haïs de toutes les nations ; ils sont opprimés partout, et on peut dire que c'est à cause du nom de Jésus-Christ qu'ils ont blasphémé, à cause de son sang qu'ils ont répandu, et par conséquent que c'est à cause de son nom. La différence est très-grande : il est vrai que notre divin Sauveur tire de la gloire de toutes ces persécutions, et fait éclater la grandeur de son nom dans l'oppression des Juifs, comme dans la mort des innocents, et dans le martyre des chrétiens. Mais ceux qui sont opprimés ne sont pas également glorieux ; les innocents et les martyrs reçoivent une grande gloire d'être haïs et massacrés à cause du nom de Jésus-Christ, et comme ils le glorifient par leurs tourments et par leur mort, ils en sont glorifiés. Les Juifs au contraire, si malgré eux ils glorifient le nom de Jésus, portant partout la marque de ses vengeances, il n'y a pour eux que de la honte dans leur supplice ; c'est pourquoi ils souffrent comme les démons en se désespérant et blasphémant ce nom adorable dont ils ressentent le pouvoir, et dont ils ne peuvent éviter la colère. Les disciples du Seigneur sont les antipodes des Juifs ; ils font leur gloire de souffrir à cause de son divin nom, parce que c'est en cela qu'ils ont l'honneur de lui ressembler plus parfaitement. L'adorable Sauveur leur a dit d'une manière qui les console : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï devant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que le maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi, mais ils vous feront tous ces mauvais traitements à cause de mon nom* (*Joan.*, XV, 18-21).

C'était une grande consolation à un disciple de se voir persécuté, puisqu'il pouvait dire : Les mondains me traitent comme ils ont traité mon maître ; ils m'affligent, ils me tourmentent, parce que je porte son nom et qu'en le portant je fais connaître que je l'aime, et que je le révère, et ce qui augmente la joie des chrétiens haïs et persécutés à cause du nom de Jésus-Christ, c'est qu'ils le glorifient en rendant témoignage à la vérité, en souffrant avec beaucoup de constance ; c'est ce que le Seigneur leur a dit : *Ils se saisiront de vous et vous persécuteront, vous entraînant dans les synagogues et dans les prisons, et vous serez amenés devant les rois et devant les gouverneurs à cause de mon nom, et cela vous servira pour rendre témoignage à la vérité* (*Luc.*, XXI, 13). Il est donc vrai que c'est une gloire à ces chrétiens d'être emprisonnés, ou d'être exilés, ou d'être dépouillés de leurs biens, puisque toutes les différentes persécutions qu'ils souffrent sont autant de différents témoignages qu'ils rendent à la vérité qu'ils ont eu la générosité de dire et de soutenir pour l'honneur de Jésus-Christ, qui est la première vérité. C'est pourquoi on ne saurait rien dire qui soit plus à la louange d'un chrétien que d'assurer qu'il a souffert pour le nom du Seigneur, et c'est la recommandation la plus authentique que les apôtres donnent en faveur de ceux qu'ils envoient aux Eglises des gentils. *Après nous être assemblés dans un même esprit, nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies avec nos chers frères Barnabé et Paul, qui sont des hommes qui ont livré leurs âmes pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (*Act.*, XV, 26).

Quand les rois envoient des ambassadeurs dans les provinces éloignées chez les princes étrangers ils ne manquent point de marquer toutes leurs bonnes qualités dans les lettres de recommandation dont ils les chargent. Les apôtres font de même, ils envoient des disciples aux gentils convertis, et ils sont persuadés qu'ils ne sauraient les rendre plus recommandables qu'en disant qu'ils se sont exposés à tous les affronts, à toutes les per-

sécutions et à la mort même pour le nom de Jésus-Christ. Si donc il est glorieux à ce divin Seigneur d'avoir un grand nombre de disciples qui soient toujours disposés à mourir pour lui donner des marques de leur amour, il est encore plus glorieux à ces mêmes disciples de mourir pour soutenir la grandeur du nom de leur maître. Qu'il est beau de voir un chrétien qui regarde les occasions de souffrir pour le nom de son Seigneur comme le plus grand avantage qui lui puisse arriver! De sorte que ni les parents, ni les amis, ni les richesses, ni les charges, ni la patrie, ni la liberté, ni la vie même ne sont point capables de le retenir. Nous lisons dans les Actes des apôtres que le prophète Agabus ayant prédit que saint Paul serait lié par les Juifs dans Jérusalem, et livré entre les mains des gentils, tous ceux qui étaient présents le prièrent de ne point aller à Jérusalem; mais Paul répondit : Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? *Je vous déclare que je suis tout près de souffrir à Jérusalem non-seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus* (*Act.*, XXI, 13). Qui oblige l'Apôtre de parler de la sorte, sinon le désir de glorifier par sa mort le nom de son divin maître, et de se procurer à lui-même une gloire éternelle?

Qu'il y a peu de chrétiens qui soient animés d'une semblable générosité! qu'il y en a peu qui aiment le nom adorable de Jésus! car ce n'est pas l'aimer que de ne le rechercher que pour son propre intérêt et pour quelques avantages temporels; ce que le Seigneur a reproché aux Juifs qui le cherchaient, non pas pour les miracles qu'ils lui avaient vu faire, mais à cause qu'ils avaient été rassasiés des pains et des poissons qu'il avait multipliés, se peut reprocher à un grand nombre de chrétiens, qui, comme dit saint Augustin (*in Joan. Evang.*, *cap.* VI, tract. 25, n. 10), parlant au nom du Seigneur, vous me cherchez pour la chair et non pour l'esprit; qu'il y en a, dit ce grand docteur, qui ne cherchent Jésus qu'afin qu'il leur fasse du bien selon le temps présent! et à peine s'en trouve-t-il quelqu'un qui cherche Jésus pour l'amour de Jésus même; c'est ce que saint Augustin, c'est ce que les évangélistes et les apôtres nous apprennent Rendons donc à la puissance du nom de Jésus ce que nous lui devons de respect; craignons ce nom terrible, procurons toute la gloire à ce nom glorieux, et il nous procurera une gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*

SERMON XXXIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT MAUR

(15 *janvier.*)

Pars mea Dominus, dixit anima mea; propterea exspectabo eum, etc. (*Thren.*, III, 24-29).

Le Seigneur est mon partage, dit mon âme en elle-même; c'est pour cela que je l'attendrai.

Cette leçon est très-propre pour nous donner une juste idée des vertus et de toutes les bonnes qualités du saint abbé dont nous solennisons la fête, et elle est très-juste pour faire les éloges de saint Maur, et en même temps pour nous exhorter et même pour nous engager à l'imiter. Je sais bien que Jérémie dans tout ce chapitre et dans ceux encore qui composent ce que nous appelons les Lamentations, déplore sa propre misère, et celle de tout le peuple juif, après la ruine de Jérusalem et après la mort ou l'enlèvement de la plus grande partie des citoyens; il nous représente en même temps sous cette figure l'état funeste où se trouve une âme qui, étant tout environnée des ténèbres du péché où l'a plongée l'éloignement de la vraie lumière qui est Dieu, commence à voir quelle est sa misère et à gémir sous la verge de l'indignation du Seigneur, en reconnaissant que ses crimes en sont la cause; il se voit donc enfermé comme les morts dans les ténèbres d'un tombeau bâti de pierres, ayant les os tout brisés, se trouvant accablé de chaînes très-pesantes, ce qui nous marque ses plaies mortelles, ses habitudes invétérées, et les malheureuses nécessités où il s'est réduit à force de tomber et de retomber dans le péché. Que lui reste-t-il lorsqu'il commence à sentir comme les Juifs, et à voir sa propre misère, sinon de jeter les yeux sur le portrait que l'Église lui présente aujourd'hui dans la personne de saint Maur; voir ce qu'il a fait pour s'exempter des malheurs auxquels presque tous les hommes se trouvent exposés par malice ou par négligence, et dont ils ne sauraient se délivrer qu'en imitant saint Maur qui s'était donné de très-bonne heure à Dieu sous la conduite de saint Benoît, qui s'étant consacré à lui l'a servi avec une ferveur qui l'a rendu le parfait disciple de son maître et le fidèle imitateur des vertus de son père; qui l'ayant imité parfaitement est devenu le maître, le père et le modèle des fidèles et de ses frères. Voilà ce que nous avons à considérer et à imiter; se donner à Dieu promptement comme saint Maur, et s'y donner sous la conduite des plus spirituels et des plus saints, devenir comme notre saint de parfaits disciples et de fidèles imitateurs de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, devenir ensuite comme ce saint abbé les maîtres et les modèles de tous les chrétiens, c'est ce que je vous apprendrai en vous expliquant les paroles du saint prophète Jérémie.

PREMIÈRE PARTIE

Le Seigneur est mon partage, dit mon âme en elle-même; c'est pour cela que je l'attendrai. Pouvons-nous lire ces paroles et les méditer avec attention, sans nous représenter en même temps un homme à qui Dieu a donné de la sagesse, qui se conduit avec prudence, ne se laissant point aller ni aux mouvements de ces passions, ni aux sollicitations de sa chair, ni aux maximes du monde, qui voudrait bien prendre une voie sûre, et qui, craignant de s'engager témérairement, ne veut rien précipiter pour ne

point hasarder son salut; il sait que c'est la plus importante de toutes les affaires; il est même persuadé que c'est l'unique nécessaire, que pourvu qu'elle se fasse, que tout est fait, et que, supposé que l'on ne réussît pas dans toutes les autres entreprises, si on était assez heureux pour réussir dans celle-ci, non-seulement il n'y aurait rien de perdu, mais tout serait gagné. Quoique convaincu de ces vérités, il voit la plus grande partie des chrétiens passionnément amoureux, les uns des richesses, les autres des plaisirs ou des honneurs; ils ne pensent qu'à cela, ils ne travaillent que pour se mettre en possession de ce qu'ils désirent, que pour augmenter, ou du moins pour conserver ce qu'ils en possèdent, comme s'il n'y avait pas d'autre bien à espérer, et que ce fût là leur unique héritage.

Un chrétien qui réfléchit là-dessus demeure quelques moments comme dans une certaine suspension d'esprit, disant en lui-même : Quel aveuglement de mettre son bonheur dans ce qui n'est pas capable de rendre heureux, de chercher comme des biens ce qui ne saurait enrichir et qui fait la pauvreté de ceux qui ont le plus d'empressement de les acquérir. Le Prophète royal nous représente le souverain Seigneur dans un étonnement qui a du rapport à ce que je viens de dire, après nous avoir fait le portrait des impies, qu'il appelle des insensés, parce qu'ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu, et parce qu'ils se sont tellement corrompus, qu'ils sont devenus abominables dans toutes leurs affections et leurs désirs; il ajoute : *Il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a point un seul* (*Psal.* XXXII, 13); en même temps il nous représente Dieu comme surpris de cette impiété si universelle et de cette corruption si générale : *Le Seigneur*, dit-il, *a regardé du haut du ciel sur les enfants des hommes, afin de voir s'il en trouvera quelqu'un qui ait l'intelligence, ou qui cherche Dieu;* il finit en disant que Dieu n'a pas trouvé ce qu'il cherchait; mais *tous se sont détournés de la* vraie *voie et sont devenus inutiles; il n'y en a point qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul.*

On peut dire que David en parlant ainsi envisageait un peuple d'impies, qui voulaient toujours demeurer enfants des hommes, et ne point devenir enfants de Dieu par la grâce de celui qui fait que l'homme devient bon, afin qu'il puisse faire le bien qui consiste dans cette intelligence et dans cette recherche de Dieu. Cependant nul ne s'appliquait à ce bien unique de l'homme, nul de ces hommes réprouvés et absolument impies; car c'était contre ceux-là que le Seigneur souverainement irrité prononçait cette terrible sentence, voyant que et parmi son peuple et parmi les gentils il ne se trouvait presque plus de fidèles serviteurs; ainsi la plus grande partie était devenue inutile devant Dieu, ressemblant en quelque façon au bois de la vigne, qui séparé de son cep n'est plus propre à rien qu'à être jeté au feu.

Saint Paul, écrivant aux Romains, se sert de ces mêmes paroles de David pour humilier et confondre les Juifs, leur faisant connaître qu'elles s'adressent autant à eux qu'aux gentils, afin que la connaissance de leur misère les porte à avoir recours à la grâce de Dieu. Mais que tous les chrétiens tremblent, et qu'ils considèrent avec combien de vérité on pourrait encore aujourd'hui leur appliquer ces paroles; car où sont ces justes, où sont ces personnes intelligentes, où sont ces vrais fidèles qui ne cherchent que Dieu dans toutes leurs actions, et qui ne travaillent que pour Dieu, afin d'avoir l'avantage de lui être utiles en quelque chose, qui agissent dans tout ce qu'ils font par l'impression et par le mouvement de la foi? Où sont ceux qui ne jugent des choses que selon ce que le Fils de Dieu leur apprend à en juger? Qui ne voit que ce siècle est semblable à celui que David décrit ici, et qu'il est déjà presque vrai de ce temps, ce que le Fils de Dieu dit devoir arriver à la fin de tous les siècles. Croyez-vous que lorsque le Fils de l'homme viendra, il trouve encore de la foi sur la terre? Que nous avons sujet de craindre que cela ne soit déjà! Nous ne le voyons que trop sensiblement. Dieu dit que les richesses sont maudites. Qui est l'homme qui ne rejette et qui ne méprise la pauvreté? Dieu l'aime, les hommes la fuient; les voluptés sont condamnées. Qui est l'homme qui ne cherche les plaisirs? Dieu s'est chargé volontairement de la croix, et il nous la propose comme un moyen absolument nécessaire pour le suivre, et elle est l'objet de la crainte, et même de la haine des hommes; de sorte que si nous réfléchissons sur tous les points de l'Evangile, nous serons obligés de nous condamner nous-mêmes, connaissant que nous n'entrons point véritablement dans les sentiments du Fils de Dieu; ce qui fait voir que nous sommes presque tous sans la lumière et sans l'intelligence de la foi; ce qui est cause que nous nous égarons du chemin de la vérité, ne pensant point à chercher Dieu, et de cette sorte nous lui devenons inutiles, et nous sommes peu en état de servir les hommes.

Ce furent de semblables réflexions qui engagèrent saint Maur à se récrier : *Le Seigneur est mon partage, dit mon âme en elle-même;* que les hommes se fatiguent le jour et la nuit pour amasser des richesses, la pauvreté de mon Seigneur est mon partage; que tous les hommes risquent tous leurs biens, sacrifient leur repos, exposent leur vie pour s'élever jusqu'aux honneurs les plus considérables, l'humilité de mon Seigneur est mon partage. Enfin, les hommes cherchent avec ardeur les plaisirs les plus délicats; qu'ils raffinent sur tout ce que l'on peut inventer de plus sensuel et de plus voluptueux; la mortification et la croix de mon Seigneur sont mon partage. Voilà ce que l'âme de notre saint disait en elle-même, pénétrée de toutes les grandes vérités qu'elle méditait souvent en chantant les louanges du Seigneur et en lisant la sainte Ecriture,

et particulièrement dans ce psaume que l'Eglise répète tous les jours : *Vous êtes, Seigneur, mon partage, j'ai résolu de garder votre loi.* Qu'un homme est heureux quand, dans une sainte confiance et sans aucun reproche de sa conscience, il peut dire que Dieu est son partage ! C'est lui dire : Seigneur, ni l'amour des honneurs, ni des richesses, ni des plaisirs ne me possède en aucune façon; c'est pourquoi j'ai pris une forte résolution de garder votre loi.

Ce sont deux choses qui sont inséparables, garder la loi de Dieu et ne vouloir point d'autre partage que Dieu seul. Dès qu'un homme est content du Seigneur et qu'il ne veut rien autre chose que lui seul, il fait tout ce qui peut le mettre en possession de cet unique bien et tout ce qui est capable de lui en conserver la jouissance, et il évite avec soin tout ce qui pourrait lui faire perdre, et même ce qui serait capable d'en diminuer l'abondance, et par conséquent il garde la loi de Dieu dans toute sa perfection. Voilà la disposition de l'âme de saint Maur dès sa plus grande jeunesse ; fort éloigné en cela des sentiments de ce jeune homme dont le Seigneur nous fait lui-même le portrait dans son Evangile, qui, souhaitant avec ardeur de se rendre digne de la vie éternelle, demanda à Jésus-Christ ce qu'il ferait pour cela, le Seigneur lui dit : *Observez exactement tous les commandements de la loi;* il répondit qu'il les avait gardés dès sa jeunesse; le Seigneur ajouta : *Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens et distribuez-en le prix aux pauvres; venez et me suivez.* L'Evangile remarque qu'il se retira fort triste, parce que, possédant de grands biens, son cœur y était attaché et il ne pouvait se résoudre à les abandonner. Notre saint se trouvait semblable à ce jeune homme en deux choses : la première, dans l'observance de la loi qu'il avait gardée avec beaucoup d'exactitude dès sa plus grande jeunesse; la seconde, qu'il avait un vrai désir de s'avancer dans la perfection; mais ce qu'il avait de plus, que celui dont on nous fait le portrait dans l'Evangile, c'est qu'il n'y avait pas de moyen qu'il ne fût résolu de prendre pour s'avancer dans la vertu sans consulter ni la chair, ni le sang, et sans avoir aucun égard à ses propres intérêts, parce que son cœur ne tenait à rien, n'ayant point d'autre volonté que de se rendre agréable à Dieu; c'est ce qui l'obligeait de dire : *J'ai crié vers vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants* (*Psal.* CXLI, 7). C'est dire : c'est en vous que j'espère uniquement ; ce n'est ni dans les richesses ni dans la noblesse de mes parents ; ce n'est ni dans ma jeunesse ni dans tous les avantages de la nature que vous m'avez donnés, c'est en vous seul, Seigneur, que j'espère, parce que vous êtes mon unique partage dans la terre des vivants; vous êtes mon tout et mon unique trésor, soit en ce monde qui est quelquefois nommé la terre des vivants, soit en l'autre qui est la vraie terre des hommes vivants, c'est-à-dire de ceux qui, ne voulant pas d'autres biens que ceux de la grâce, ont ici-bas mis en Dieu toutes leurs richesses.

Quelle consolation pour un jeune homme qui, se trouvant comme à l'entrée du monde, et se sentant attiré par un grand nombre d'objets tous capables de flatter les sens les uns plus que les autres, est sourd et insensibles à toutes ces voix si délicieuses, pour la plus grande partie, et n'entend que la voix du Saint-Esprit qui l'appelle à renoncer à toutes choses et à ne vouloir que Dieu seul; que ce saint avait sujet de parler comme David, et de dire avec ce saint roi : *Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage. et la portion qui m'est destinée; c'est vous, Seigneur, qui me rendez l'héritage qui m'est propre ; le sort m'est échu d'une manière très-avantageuse: car mon héritage est excellent* (*Psal.* XXV, 5, 6). Que le monde raille, qu'il méprise, qu'il outrage un serviteur de Dieu, qu'il noircisse sa réputation par les calomnies les plus malicieuses, qu'il le dépouille de ses biens par les injustices les plus violentes, il ne lui fera jamais rien perdre; son honneur n'est pas d'être estimé des hommes, ni leur mépris n'est pas pour lui un sujet de honte ; ses richesses ne consistent pas dans la possession de l'or et de l'argent, et ce n'est pas pour lui une pauvreté que d'en être dépouillé ; la gloire du ciel à laquelle il aspire fait tout son honneur et le péché qu'il craint plus que l'enfer est seul capable de le couvrir de confusion ; la grâce de Dieu fait sa richesse et il ne conçoit pas de plus honteuse pauvreté que d'en être privé. Voilà ce qui engage l'Eglise à lui appliquer ces paroles de Jérémie : *Le Seigneur est mon partage.*

Les plus grands saints ont été dans ce sentiment, et je puis dire que c'est par là que tous ont commencé à travailler à leur perfection ; il est vrai même que c'en est le premier degré, et nous n'en saurions douter si nous faisons réflexion que c'est par là même que nous commençons à être chrétiens, puisque dans les cérémonies du baptême on nous oblige de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. En qualité de chrétiens nous sommes obligés à ne rien épargner pour être des saints; cette obligation commence dès notre baptême. C'est donc par un renoncement d'esprit et de cœur au monde et à tout ce qui est dans le monde que nous commençons à nous appliquer à être saints. N'allons point nous effrayer par les difficultés que les démons, que les amateurs du monde, que ce vieil homme qui est toujours vivant en nous, nous peuvent représenter ; soyons persuadés de notre faiblesse et de notre impuissance ; mais d'autre part soyons convaincus que Dieu n'abandonne pas ceux qui veulent être à lui et qu'il nous donnera tous les secours qui nous sont nécessaires. C'est ce qui fortifiait saint Maur, et c'est ce qui, malgré sa jeunesse, malgré le monde, malgré Satan, lui donnait lieu d'espérer que rien ne le séparerait de son Dieu ; il avait donc les mêmes

sentiments que Jérémie, et il pouvait dire comme ce saint prophète : *Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui, il est bon à l'âme qui le cherche. Il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu nous promet.* Cette répétition de la bonté de Dieu nous fait connaître la joie et la confiance d'une âme qui, ayant renoncé à tous les plaisirs des sens, à toutes les richesses de la terre et à tous les honneurs du monde, n'espère plus rien de la part de toutes les créatures, ne cherche pas même ni leur protection, ni leurs secours ; elle espère en Dieu, elle cherche Dieu, elle attend tout de Dieu. Ces paroles sont admirables et ils ont une grande liaison les unes avec les autres. Dès le moment qu'un homme cherche un bien qu'il regarde comme son principal bien, qui doit faire son bonheur et sa gloire, il le recherche avec soin et avec empressement; il se sert avec plaisir de tous les moyens qui se présentent pour l'acquérir, il prend ceux qu'il connaît être les plus propres, il ne se rebute pas de la difficulté qu'ils peuvent avoir, il ne se lasse pas de faire souvent la même chose quand il l'a jugée propre à l'exécution de son dessein, et ensuite il attend avec patience que Dieu lui donne la vertu qui lui est nécessaire et le conduise au degré de sainteté où il souhaite d'arriver.

Méditez donc souvent la bonté de Dieu, rien n'étant plus capable de nous consoler, de nous fortifier, de nous aider dans toutes les difficultés de la vie, dans nos faiblesses et dans nos misères, que cette pensée : Dieu est bon, il est souverainement, il est infiniment bon, il n'y a rien au-dessus de sa bonté, elle remplit toute la terre. Mais comme il arrive souvent que l'homme fait un poison de ce qui est excellent, de ce qui est le meilleur, il se peut faire qu'il abuse de la bonté de Dieu, en s'y confiant d'une manière téméraire et présomptueuse, et se flattant que, quoiqu'il ait mis toute son espérance dans les richesses et les honneurs du monde, quoiqu'il n'ait cherché qu'à satisfaire ses sens et ses passions, il a toujours droit d'attendre que Dieu le sauve. C'est pour vous détromper que saint Maur par son exemple, et Jérémie par ses paroles et par toute la conduite de sa vie, vous disent qu'il est vrai que le Seigneur est bon et qu'il n'y a rien de plus vrai, mais que sa bonté est pour ceux qui espèrent en lui, et pour ceux qui le cherchent; que ce sont ceux-là qui peuvent avec toute sorte de confiance attendre que Dieu les sauve comme il leur a promis.

Si donc les méchants se plaignent que Dieu ne leur est pas bon: c'est parce qu'ils n'espèrent pas en lui ; c'est parce que leur âme ne le cherche pas lui-même, mais quelque autre chose au lieu de lui; car étant la vérité essentielle il ne peut pas nous tromper, lorsqu'il assure par la bouche de son prophète qu'il est bon à ceux qui espèrent en lui et qui le cherchent; la raison en est évidente, il n'y a que l'amour qui nous puisse faire attendre et espérer le salut de Dieu; car on n'espère que ce qu'on désire et ce qu'on aime, et on attend par la patience ce qu'on espère par la charité; l'esprit est d'autant plus en repos en l'attendant, qu'il attend un Dieu qui est incapable de tromper ceux qui n'attendent que lui, ayant mis toute leur espérance en lui, et ne cherchant que lui ; il faut que vous conceviez qu'il y a une grande différence entre espérer en Dieu et chercher Dieu; presque tous les hommes espèrent en Dieu, mais très-peu le cherchent. C'est pourquoi la plus grande partie de ceux qui espèrent en lui l'attendent avec trouble, avec inquiétude, avec crainte, ne sachant s'il viendra pour les sauver ou pour les condamner, leur conscience leur reprochant que très-souvent ils ont cherché autre chose que lui.

Que saint Maur a été heureux de n'avoir jamais espéré qu'en son Dieu, de n'avoir cherché que lui, et de l'avoir attendu toute sa vie dans un repos intérieur qui est comme un silence duquel une âme ne sort jamais ! C'est dans cet état qu'il a connu parfaitement que Dieu était bon, qu'il en a même fait l'épreuve, et cette divine bonté pour ce jeune saint a paru en lui donnant un maître, un guide, un père aussi éclairé, aussi vertueux et aussi charitable que saint Benoît, qui le reçut dans le joug du Seigneur; il avait été prévenu de la grâce de Dieu en venant au monde, ayant été sanctifié dans le sein de sa mère, et en cela il avait été la figure de Jésus-Christ, qui a véritablement porté le joug de son père dès sa jeunesse, puisque dès l'instant de son incarnation il a commencé à devenir la victime de sa justice et à opérer, par son humble obéissance, la réconciliation de l'univers; si vous voulez savoir ce que c'est de porter ce joug dès sa jeunesse, on vous dira que c'est renoncer de bonne heure aux délices de la vie, et fuir tous les attraits de la volupté, parce que si l'on attend trop tard à porter ce joug, il devient beaucoup plus pesant en apparence; il est bien plus difficile de s'en décharger, et par conséquent il est moins à l'homme, parce qu'insensiblement et sans y faire beaucoup de réflexion, on s'est chargé du joug du monde, le cœur a contracté de l'attachement pour ses plaisirs, pour ses vanités, pour ses pompes et ses spectacles; l'esprit se trouve rempli de toutes ses maximes et de tous ses sentiments; l'on a donc deux choses à faire : la première de se décharger du joug du monde que l'on a commencé de porter, la seconde de prendre sur soi le joug du Seigneur que l'on ne connaît presque pas, dont on ignore les agréments et les avantages, et que l'on se figure beaucoup plus difficile qu'il n'est; au lieu que celui qui n'a jamais porté que le joug du Seigneur, comme saint Maur qui n'avait eu aucun engagement avec le monde, il ne pense qu'à croître de plus en plus en grâce et en charité, et à ajouter une nouvelle vigueur à son âme.

Il n'en est pas de même de ceux qui ont porté le joug du monde, et qui, par un effet de la miséricorde du Seigneur, travaillent à se charger de ce divin joug; ils commencent

seulement alors à pleurer par la pénitence les péchés passés, ils sont appliqués plutôt à chercher des remèdes pour leurs plaies qu'à acquérir de nouvelles grâces, et agités continuellement dans l'âme par les suites malheureuses de leurs mauvaises habitudes, ils se voient dans un péril continuel, tandis qu'ils sont obligés de combattre fort longtemps pour détruire en eux le mal qui s'y est enraciné depuis tant d'années. Souvenez-vous de ce que le Seigneur vous dit lui-même : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai; prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est leger* (*Matth.*, XI, 28, 29, 30). Jésus-Christ par ces paroles appelle à lui généralement tous ceux qui sont accablés de soins et d'inquiétudes ; il les assure qu'au lieu de ces embarras et de ces soins sous la pesanteur desquels ils gémissent, ils trouveront un fardeau léger. Croyez un Dieu lorsqu'il vous parle, éprouvez et goûtez combien le Seigneur est doux, et combien sa loi est légère. Son joug n'est pesant que pour les lâches qui sont sans amour. Vous accomplirez aisément ce que le Seigneur vous commande si vous l'aimez, et si vous êtes humbles et doux ; c'est l'humilité qui fait proprement que nous trouvons le repos de nos âmes, comme l'orgueil fait que nous ne sommes jamais en paix. Elle nous donne dès ce monde ce que Dieu nous prépare en l'autre, et elle nous fait goûter par avance la tranquillité du ciel. Allons donc tous, humiliés dans l'âme, à Jésus-Christ qui nous appelle. Imitons saint Maur qui a imité son père saint Benoît; la foi et l'amour l'un de l'autre leur a fait connaître par expérience combien le joug du Seigneur est doux.

Il faut que vous considériez que le Seigneur a parlé de la sorte après avoir déclaré qui il était, et le pouvoir souverain qu'il avait de toute éternité comme Dieu, et qui lui avait été donné comme homme; il invite donc ensuite tous ceux qui étaient chargés et fatigués, les uns par les suites funestes du péché originel, les autres par le poids de leurs péchés, de leurs méchantes habitudes, de leurs passions et de leur concupiscence, c'est-à-dire qui se sentaient comme accablés sous le poids de leur misère, ou qui craignaient que ce malheur ne leur arrivât dans la suite du temps; il les invite à venir à lui afin d'être soulagés : remarquez néanmoins qu'il ne leur promet de les soulager qu'à condition qu'ils se chargeront de son joug, c'est-à-dire qu'ils se soumettront à ses saints préceptes et s'uniront à lui en se chargeant de sa croix. *Prenez* donc *sur vous mon joug*, leur dit-il, et ne tremblez point quand vous entendrez parler de joug. Pensez quelquefois en vous-mêmes combien le joug du monde est pénible, et combien le fardeau du péché est accablant. *Mes iniquités*, disait autrefois le roi David, *se sont appesanties sur moi comme un joug insupportable*. Que craignons-nous donc quand le Seigneur nous parle de son joug et de son fardeau, puisqu'il ne veut nous en charger que pour nous décharger en même temps de celui qui nous accable? Mais dans le moment qu'il nous invite à venir à lui, il faut que nous nous mettions en état de le trouver, il nous en donne le moyen en nous disant : *Apprenez de moi*, avant toutes choses, *que je suis doux et humble de cœur;* car si vous m'imitez en devenant doux comme moi au milieu de vos souffrances et vraiment humbles d'une humilité qui vienne du fond du cœur, *vous trouverez le repos de vos âmes*, au lieu du travail et de la fatigue extrême que vous souffrez en portant le joug du monde et du démon. C'est de ce repos délicieux que saint Maur a joui toute sa vie au milieu de toutes les contradictions du monde, parmi toutes les mortifications de son esprit, de ses sens et de tout son corps, parce qu'il n'y avait rien de plus humble que lui, ne croyant avoir aucune vertu, aucun mérite, ni même aucun pouvoir auprès de Dieu ; de sorte que se voyant fortement sollicité de rendre la santé à quelques malades, il regardait cela comme étant fort au-dessus de son pouvoir ; et comme il arrivait presque toujours que ses prières étaient efficaces en faveur de ceux qui y avaient recours, il attribuait cela aux mérites de son père saint Benoît; il avait autant de douceur que d'humilité, de sorte que, quelque injustice qu'on lui fît et quelque mauvais traitement qu'il reçût, il ne faisait jamais paraître ni aigreur ni ressentiment.

Ne soyons pas surpris qu'il y ait si peu de personnes qui comprennent ces paroles du prophète : *Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse;* et celles du Seigneur : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger;* cela vient de ce que c'est l'orgueil qui rend toutes choses pénibles à supporter, que cet orgueil est la racine de la cupidité, et par conséquent le principe de tous les troubles parmi les hommes. Rien au contraire n'adoucit plus toutes les peines de cette vie que l'humilité, qui, en abaissant notre âme sous la main de Dieu, semble s'élever en même temps au-dessus de toutes les contradictions et les mortifications du siècle. Il n'y a donc que les disciples du Seigneur qui puissent faire l'heureuse expérience de la vérité de ses paroles, et qui soient en état de goûter ce délicieux repos; c'est pourquoi il leur dit : *Apprenez de moi*, parce qu'il n'appartient qu'à celui qui étant Dieu s'est fait homme, et a paru au milieu des hommes vraiment doux et humble de cœur, à nous inspirer par la lumière intérieure de la grâce cette humilité et cette douceur qui nous sont si nécessaires pour procurer à nos âmes le repos que nous souhaitons. Mais ne vous y trompez pas, ce repos n'est pas un état de lâcheté et de paresse, mais une paix et une patience vraiment chrétiennes au milieu de toutes les croix de la vie présente, et c'est encore un repos éternel qui en est la récompense; c'est pourquoi Jérémie con-

tinuant à faire le portrait de l'homme qui a porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse, il dit : *Il s'assiéra, il se tiendra solitaire et il se taira.*

La grâce de porter le joug dès sa jeunesse est une grâce si singulière, qu'elle engage l'homme qui l'a reçue à demeurer seul et dans le silence, en s'appliquant à la connaissance des divins oracles, que Dieu découvre ordinairement à ceux qui vivent dans ce saint repos, éloignés du monde ; car n'étant pas encore autant parfaits qu'ils connaissent qu'ils devraient être, ils se séparent selon qu'ils le peuvent des entretiens des jeunes hommes qui les pourraient engager dans le péché, et ils se tiennent à l'écart par la crainte que leur donne la fragilité de leur âge ; c'est se procurer un saint repos que de se mettre ainsi à couvert de tout le tumulte du siècle ; c'est pourquoi le prophète dit qu'*il s'assiéra* dans sa solitude *et il se taira*, pour marquer la paix dont son âme jouit en se soumettant aux ordres de Dieu auxquels il ne contredit jamais ; c'est le moyen d'imiter non-seulement les plus grands saints, mais Jésus-Christ lui-même, l'original de tous les saints, qui nous dit par son prophète : *Je suis dans la pauvreté et dans les travaux depuis ma jeunesse.* Nous ne saurions douter de cette vérité quand nous voyons ce divin Fils de Dieu prendre naissance dans une étable, fuir en Égypte, vivre avec des parents qui se nourrissaient du travail de leurs mains, dépendre de toutes les créatures pour sa nourriture et pour son logement, et mourir dans les tourments les plus cruels.

Voilà l'original que tous les saints ont voulu imiter ; c'est pourquoi la plupart se sont donnés à Dieu de bonne heure, et ces saints sont les modèles que l'on nous présente, sur lesquels nous sommes obligés de nous former, parce que vous ne serez vertueux qu'à proportion que vous serez conformes à l'image du Fils de Dieu ; vous ne serez les copies de cette divine image qu'à proportion que vous imiterez les saints qui ont tous droit de vous dire comme saint Paul : Soyez mes imitateurs comme j'ai été l'imitateur de Jésus-Christ. Saint Benoît a pu parler de la sorte à son disciple saint Maur ; ce saint patriarche était un parfait modèle de notre divin Seigneur, et c'était se conformer à cet original de tous les hommes que de se rendre semblable à lui. Saint Maur devient donc conforme à l'image du Fils de Dieu en imitant son maître et son père saint Benoît, et vous de même vous deviendrez conformes au Sauveur des hommes, si vous avez assez de fidélité pour imiter le saint dont nous solennisons aujourd'hui la fête.

Remarquez qu'il ne suffit pas pour cela de porter de bonne heure le joug du Seigneur, il faut de plus aimer la solitude et le silence, parce qu'ayant pris sur soi ce joug si délicieux, il est nécessaire de prendre tous les moyens les plus sûrs pour le porter toujours et le porter avec complaisance. Si l'on aimait le bruit et le tumulte du monde, si l'on se plaisait dans le commerce et l'embarras des créatures, si l'on s'engageait dans toutes sortes d'affaires et d'intrigues ; que pour cela il fallût à tout moment parler à ceux-ci, écouter ceux-là, répondre à ces autres, le moyen que l'on ne se trouvât dans une dissipation perpétuelle ? Tout hors de soi-même, l'esprit rempli de cent idées différentes qui mettent une âme dans une agitation continuelle, et qui ne vous laissent aucun repos, dans cet état, l'on ne saurait entendre la voix intérieure de Dieu, le cœur est trop occupé à penser à ce qui est du monde ; il n'est pas en état de donner aucune attention à ce que le Saint-Esprit lui veut faire entendre, ce qui est cause qu'il ne connaît pas la volonté de Dieu ; ne la connaissant point, il ne l'exécute pas, ne l'exécutant point, il ne porte plus le joug du Seigneur, puisque ce joug consiste à observer la loi de Dieu en toutes choses, et à ne faire que la seule volonté de Dieu, sans aucun égard à la volonté des hommes, et sans aucun retour sur sa propre volonté. Mais dès le moment que l'on s'engage dans le grand commerce des hommes, et que l'on ne connaît plus ni la solitude, ni le silence, il faut dès ce moment une complaisance perpétuelle pour ceux avec qui l'on s'engage ; il faut entrer dans tous leurs sentiments, épouser tous leurs intérêts, se charger de toutes leurs affaires, c'est-à-dire prendre sur soi le joug des hommes, et ne plus porter celui de Dieu, car il est impossible de porter l'un et l'autre en même temps ; le Seigneur nous l'a dit lui-même, nous assurant que nous ne pouvions servir deux maîtres. Imitons notre saint, qui pour ne servir qu'un seul maître a voulu suivre en toutes choses son père saint Benoît, et par ce moyen il est devenu le maître et le modèle de ses frères et de tous les chrétiens ; c'est le sujet de la seconde partie de ses éloges, comme nous verrons en vous expliquant le dernier verset de notre leçon.

DEUXIÈME PARTIE.

Il mettra la bouche dans la poussière, pour concevoir ainsi quelque espérance. Voilà une chose étonnante qu'il faille se rabaisser et se rabaisser très-profondément quand il est question d'établir une espérance ferme et solide. Il n'y a pas de vertu qui soit d'une plus grande étendue que l'espérance ; tous les hommes la possèdent, il n'y a point de malheureux qui y renonce, elle accompagne les criminels jusqu'au gibet, elle ne se sépare des agonisants qu'à la mort, et nous voyons souvent que les plus scélérats en ont plus que les justes, parce que malgré tous leurs désordres ils espèrent toujours être sauvés, et tous les crimes qu'ils commettent ne diminuent rien du droit qu'ils prétendent avoir à la félicité éternelle. Il n'en est pas de même des plus vertueux et des plus saints, quoiqu'ils mortifient à tout moment leur chair avec tous ses mauvais désirs,

quoiqu'ils renoncent tous les jours à eux-mêmes, et qu'ils soient tous les jours chargés de la croix pour suivre leur divin Seigneur; cependant ils ne travaillent à leur salut qu'avec crainte et tremblement, et toute leur espérance n'est fondée que sur la grâce et sur la miséricorde de Jésus-Christ; voilà pourquoi ils s'abaissent jusque dans la poussière. C'est ce que le prophète nous veut dire quand il nous assure qu'*il mettra sa bouche dans la poussière*, c'est-à-dire que pour donner une marque de sa profonde humilité en adorant Dieu, il mettra son visage sur la terre, et sa bouche dans la poussière, pour dire à Dieu ce que lui disait le patriarche Abraham, qu'en présence de sa divine majesté il n'est que poussière et que cendre. Les superbes en usent d'une manière tout opposée; ils élèvent leur bouche jusque dans le ciel, c'est-à-dire que lorsqu'ils parlent des saints, des anges et de Dieu même, ils n'en parlent pas avec le respect qu'ils leur doivent, et il semble vouloir leur insulter, comme s'ils n'avaient aucun besoin ni du souverain Maître, ni de ses plus fidèles serviteurs, et comme s'ils se croyaient au-dessus de tout cela. Ce fut là l'orgueil de Lucifer, et c'est ce qui le précipita dans l'abîme de l'enfer; et l'humilité profonde de tous les saints est ce qui affermit leur espérance, et ce qui les élève dans le ciel lorsqu'ils se jugent indignes de vivre sur la terre comme des hommes raisonnables, et qu'ils croient devoir ramper dans la poussière comme des insectes.

Saint Maur a passé toute sa vie dans de pareils sentiments et dans de semblables pratiques : il se sépare de son père saint Benoît pour venir fonder des monastères en France, qui, par reconnaissance pour celui qui les a établis et pour se souvenir de l'obligation dans laquelle ils sont de vivre selon la pureté de la règle de leur saint patriarche, que notre saint avait apportée écrite de la main de leur bienheureux Père, retiennent toujours le nom de la Congrégation de Saint-Maur, nom même qui leur est très-glorieux, parce qu'il les distingue de tous ceux qui suivent les relâches introduites dans cette sainte règle.

C'est en France que saint Maur, non plus comme enfant et comme disciple, mais comme père et comme maître, sert de modèle à tous ceux qui le voient, et à ceux mêmes qui en entendent parler; sa lumière éclaire tous les hommes, et les engage à glorifier Dieu. Qu'il y a de différence entre porter le nom d'abbé et l'être effectivement! Présentement on trouve partout de ces abbés de nom, on en voit dans toutes les parties, dans tous les divertissements, dans toutes les promenades; on en rencontre même à l'opéra et à la comédie, ce qui est un très-grand scandale pour l'Eglise; mais il y en a peu de ceux de qui l'on peut dire ce que l'Église applique aux saints abbés : Il est chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Ces paroles ne conviennent qu'à ceux qui, comme saint Maur, sont capables par leur exemple et par leurs discours de convertir ceux qui sont les plus engagés dans le monde, et qui ont lieu d'y être retenus par de plus forts engagements, comme Flore, l'un des plus considérables seigneurs de France, en qui le roi Théodebert avait plus de confiance, et qui était chargé des plus importantes affaires du royaume. Il fut tellement animé par la vie et les paroles de saint Maur, qu'il ne se contenta pas de lui faire bâtir un grand monastère, de lui assigner de bons revenus, mais de plus il résolut de se faire religieux pour être une des pierres vives de ce saint édifice; il pria le roi avec beaucoup d'instances de lui permettre de se retirer dans ce monastère, persuadé qu'il ne devait point en cela suivre les seuls mouvements de sa volonté, quoiqu'il n'y eût rien que de très-bon et très-édifiant; mais les principaux ministres du royaume savent bien qu'ils ne sont point tant à eux-mêmes qu'à l'État, et qu'ils dépendent plus de la volonté du roi que les autres; c'est pourquoi ils ne doivent jamais contracter aucun engagment sans l'agrément de leur maître.

Théodebert, qui était vraiment très-chrétien, consentit à ce que Flore lui demandait, il voulut même assister à la cérémonie le jour qu'il prit l'habit; il vint au monastère avec toute sa cour, et s'étant jeté aux pieds du saint abbé d'une manière très-humble et très-édifiante, il le pria de recommander à Dieu ses enfants et son royaume, et de le rendre participant de tous les mérites de ses bonnes œuvres. Il coupa les cheveux à Flore et le consacra à Dieu; mais ce que ce prince chrétien lui dit ne doit jamais être oublié, et il est bon d'en renouveler la mémoire : « Flore, lui dit le roi Théodebert, vous m'avez servi très-fidèlement pendant que vous avez été dans le monde; continuez encore à me servir devant Dieu présentement que vous êtes dans cette sainte maison; vous avez passé une partie de votre vie à défendre mon royaume l'épée à la main; défendez-le le reste de vos jours par vos prières. » Toutes ces paroles renferment en elles-mêmes un caractère de grandeur, de noblesse et de christianisme. Ce prince témoigne avoir de la reconnaissance pour les services que son serviteur lui a rendus, et marque être très-satisfait de sa conduite; il fait connaître que présentement il attend plus des prières de Flore qu'il n'a attendu de son esprit et de son courage, et il est persuadé qu'on le sert mieux en priant pour lui qu'en combattant seulement pour lui. L'exemple d'un seigneur si considérable et si distingué fut très-puissant; il engagea un grand nombre de personnes de qualité de renoncer au monde et de se consacrer à Dieu, devenant les disciples de saint Maur, et s'engageant le reste de leurs jours de vivre selon la règle de Saint-Benoît.

Cela nous fait connaître que l'humilité, la mortification, la piété, l'amour de la pauvreté, de la retraite, du silence, auront toujours plus de pouvoir sur l'esprit des hom-

mes, que tout le faste, l'éclat, la grandeur des richesses, des pompes et des vanités du monde, et que toutes les paroles seront inutiles et n'auront pas plus de vertu que le bruit d'un airain sonnant et d'une cymbale retentissante, à moins qu'elles ne soient soutenues d'une solide piété, et accompagnées des pratiques les plus essentielles de la religion chrétienne; sans cela tout l'extérieur, tous les plus beaux discours ne seront que des lampes semblables à celles des vierges folles, qui auront de la propreté et de l'éclat, mais qui seront sujettes à s'éteindre, n'ayant pas l'huile de la charité, qui seule est capable d'entretenir la lumière et le feu; mais pour faire provision de cette huile que les créatures ne vous sauraient donner, n'en ayant pas trop pour elles, il faut vous donner de bonne heure à Dieu avant que le monde vous ait corrompu, avant que vos passions soient trop fortes et aient pris trop d'empire dans votre cœur; et les parents ne doivent rien épargner pour cela en faveur de leurs enfants. Vous étant donnés à Dieu, suivez avec soumission et docilité les conseils des plus vertueux; appliquez-vous à imiter ceux dont les mœurs sont plus réglées, dont la conduite est plus chrétienne, afin que, devenant les imitateurs des saints, vous serviez de modèle à tous ceux qui auront quelque commerce avec vous, et que par votre exemple, encore plus que par vos paroles, vous les engagiez tous à vivre comme de parfaits chrétiens. C'est l'exemple que saint Maur vous donne, il s'est consacré à Dieu dès sa plus grande jeunesse, sous la conduite de saint Benoît; il s'est rendu le parfait disciple de son maître, et le fidèle imitateur de son père, et il est devenu le maître et le modèle de ses frères et de tous les chrétiens, et par ce moyen il a mérité la félicité éternelle dont il jouit présentement, et dont vous jouirez comme ses imitateurs pendant une heureuse éternité que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXIV

POUR LA FÊTE DE SAINT ANTOINE, ABBÉ.

(27 *janvier.*)

Ait illi Jesus : Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, etc. (*Matth.*, XIX, 21-26).

Jésus lui dit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; après cela venez et me suivez.

Jésus lui dit. C'est à un homme que le Seigneur parle, mais à un jeune homme qui dès sa jeunesse avait gardé fort exactement tous les préceptes de la loi de Dieu, qui se sentait appelé à une plus haute perfection, et qui désirait d'y arriver; il ne suit pas ses saints mouvements, parce que les moyens que le divin Maître de tous les hommes lui propose sont directement opposés à l'affection qu'il avait pour les grandes richesses qu'il possédait. L'exemple de ce jeune homme et les paroles du Fils de Dieu sont terribles pour les riches ou pour ceux qui désirent de l'être; car il faut toujours se souvenir que l'Evangile juge les hommes pauvres ou riches selon leur affection pour le bien, comme la plupart des pauvres sont riches et mauvais riches devant Dieu; il peut y avoir aussi des riches qui sont pauvres en sa présence. Les disciples parurent avoir parfaitement bien compris cette vérité, lorsqu'ils s'écrièrent : *Qui donc pourra être sauvé?* car ils voyaient le désir qu'ont presque tous les hommes d'être riches.

Pour notre consolation, l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple d'un autre jeune homme à qui le Seigneur a fait entendre les paroles de son Evangile d'une manière beaucoup plus efficace qu'au premier; c'est à notre saint Antoine, dont nous solennisons aujourd'hui la fête; il désire de s'avancer de plus en plus dans la perfection, il ne trouve aucun moyen difficile de tous ceux qu'on lui propose pour se perfectionner, et il mérite d'éprouver en lui-même combien la grâce a de pouvoir sur l'esprit de l'homme, et qu'il est capable de tout quand il en est une fois animé. Voilà ce que saint Antoine nous apprend aujourd'hui par son exemple, conformément à ce que nous lisons dans l'Evangile dont l'Eglise de Paris se sert aujourd'hui, dans lequel nous apprenons trois vérités; la première, quels sont les moyens les plus propres pour avancer dans la perfection du christianisme; la seconde, que le monde et la nature trouvent ces moyens très-difficiles; la troisième, que la grâce du Seigneur rend tout facile et possible. Voilà ce que vous apprendrez aujourd'hui en écoutant l'explication de l'Evangile, et en réfléchissant sur les principaux endroits de la vie de notre saint Antoine. Demandons les lumières de ce divin Esprit sans lequel nous ne pouvons rien faire, et prions la sainte Vierge de nous en obtenir les grâces. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si vous voulez être parfait. Cette parole du Seigneur nous fait connaître que la chose la plus nécessaire à l'homme, c'est une bonne volonté, que c'est ce qui lui manque le plus souvent, et ce défaut est cause qu'il demeure toujours dans le péché, où qu'il est toujours dans un état de langueur sans faire aucun progrès dans la vertu, ce que nous connaissons par des questions que le Seigneur a faites souvent à des hommes, ou qui étaient dans l'engagement du péché, ou qui étaient la figure des pécheurs. Il dit à cet aveugle, qui criait sans discontinuer : *Jésus Fils de David, ayez pitié de moi. Que voulez-vous que je vous fasse?* Il savait fort bien qu'il ne criait de la sorte que pour être guéri de son aveuglement; cependant il voulait que sa volonté fût connue de tous; c'est pourquoi il lui dit : *Que voulez-vous?* et il l'oblige de faire connaître sa volonté en disant : *Seigneur, faites que je voie.* Il parle de la même manière à cet homme qui était malade depuis trente-huit ans; il lui de-

mande : *Voulez-vous être guéri?* Il semble que ce malade lui réponde : Je ne manque pas de bonne volonté, mais je n'ai pas un homme pour me jeter dans la piscine après que l'ange en a troublé l'eau.

Il parle de la même manière à ce jeune homme : *Si vous voulez être parfait*, comme s'il lui disait, tous mes serviteurs, tous mes disciples sont obligés de tendre à la perfection ; vous ne sauriez avoir cet avantage à moins que vous n'ayez une volonté sincère et effective de prendre tous les moyens propres pour avancer dans la perfection. La suite nous a fait connaître que c'était avec beaucoup de raison que le Seigneur lui demandait : *Voulez-vous être parfait?*

Les hommes sont forts différents les uns des autres au sujet de la perfection ; les uns y renoncent, les autres croient la vouloir, et quelques-uns la veulent et la désirent effectivement : les premiers, ce sont ceux qui sont esclaves de leur humeur, de leurs passions, de leur mauvaise habitude, et qui se plaisent dans cette servitude, quoique les suites en soient très-dangereuses ; les seconds, ce sont ceux qui, n'ayant jamais été dans aucune épreuve, ni de la part de leur chair dont ils n'ont pas encore ressenti les révoltes, ni de la part du monde qui ne les a point sollicités au mal, et qui ne les a point encore persécutés, observent ce que la Loi leur commande d'une manière commode et aisée, jouissant de leurs biens sans que personne les leur dispute, goûtant tous les plaisirs permis sans aucune contradiction ; dans ce repos extérieur et intérieur ils se flattent d'avoir de la dévotion et ils croient vouloir être parfaits ; les troisièmes, ce sont ceux qui sont toujours appliqués à renoncer à eux-mêmes pour ne faire que la volonté de Dieu en toutes choses, qui mortifient leurs sens, qui soumettent leur chair à l'esprit et l'esprit à Dieu, et qui portent volontiers leur croix ; ce sont ceux-là qui veulent sincèrement la perfection.

Saint Antoine a été un des plus considérables parmi ceux qui ont voulu être parfaits; on ne saurait le vouloir avec plus d'ardeur qu'il l'a voulu : dès sa plus grande jeunesse il renonce à sa patrie, à ses parents, à ses biens et à lui-même, pour se mettre en état de pouvoir acquérir la perfection chrétienne; il croit que c'est à lui que le Seigneur parle quand il dit : *Voulez-vous être parfait ;* il entend qu'on lit tout haut ces paroles dans l'Église, et il demeure persuadé que c'est à lui qu'elles s'adressent. Que les hommes seraient heureux s'ils écoutaient de la même manière la parole de Dieu, soit ce qu'on lit à l'autel, soit ce qu'on explique dans les chairs; si chaque chrétien pensait : C'est à moi que l'on parle, et je dois écouter ce qui se lit et ce qui se dit comme si j'étais seul, il y aurait beaucoup moins de libertins et de pécheurs qu'il n'y en a ; il se trouverait plus de chrétiens qui sauraient leur religion et moins qui l'ignoreraient, et par conséquent le nombre des vrais chrétiens serait beaucoup plus grand qu'il n'est; mais la plus grande partie de ceux qui se disent chrétiens n'entendent point la parole de Dieu, et parmi ceux qui l'entendent, presque tous l'écoutent comme si l'on ne parlait pas à eux ; c'est pourquoi il y en a si peu qui en fassent le même profit que tous les saints. Le Docteur séraphique, qui a écrit la Vie de saint François, dit que le premier compagnon de ce bienheureux patriarche étant en peine de la vie qu'il devait mener pour arriver à la perfection à laquelle il se sentait appelé, consulta celui qu'il avait choisi pour son père ; ils s'en allèrent l'un et l'autre dans une église, et ayant prié Dieu de leur faire connaître sa volonté, ils ouvrirent trois fois le livre des saints Evangiles ; la première fois ils trouvèrent ces paroles : *Voulez-vous être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres ;* la seconde fois ils rencontrèrent ces autres paroles : *Lorsque vous vous mettrez en chemin, ne portez aucune provision avec vous ;* et la troisième fois ils lurent ces autres paroles : *Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même et porte sa croix.* Saint François ayant reçu ces vérités comme un oracle prononcé de la bouche de Dieu même, dit à son disciple : Voilà la vie que nous devons mener et la règle que nous devons suivre, et ce sera aussi la vie et la règle de tous ceux qui voudront s'associer avec nous ; si donc vous voulez être parfait, allez et pratiquez exactement ce que vous venez d'entendre.

Saint Athanase nous a écrit la même chose de notre saint Antoine ; il nous apprend que ce jeune homme faisant un jour réflexion sur la conduite des premiers chrétiens, qui, voulant être en état de suivre le Seigneur sans aucun empêchement, vendaient tout ce qu'ils avaient et en portaient le prix aux pieds des apôtres, occupé de cette pensée, il entra dans une église, lorsqu'on lisait cet endroit de l'Evangile que je viens de vous réciter : *Voulez-vous être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres.* Ces paroles firent autant d'impression sur son cœur que si le Seigneur les avait dites pour lui seul ; il retourne en sa maison, il partage son héritage entre sa sœur et lui, il donne aux pauvres la part qui lui appartenait, il quitte les villes et la société des hommes du monde pour vivre dans la solitude et n'avoir plus de commerce qu'avec ceux qui ne soupiraient qu'après la perfection d'une vie évangélique.

Si je demandais à la plus grande partie des chrétiens ce que le Seigneur demande à ce jeune homme : *Voulez-vous être parfait?* je ne dis pas à des libertins, ni même à des hypocrites, mais à ceux qui font profession de quelque dévotion, que me répondraient-ils? Il est aisé de dire d'abord : Nous le voulons, et il arrive souvent qu'on le dit sans faire aucune réflexion, comme si, pour être parfaits, il n'y avait qu'à dire des paroles, qu'à former des desseins, qu'à prendre des résolutions; il en est de la perfection comme de la pénitence, ce sont des fruits que l'on

demande et des fruits dignes de la perfection à laquelle on dit que l'on prétend arriver j'avoue que ces fruits ne sont point agréables selon le monde, ni délicieux à la nature; puisqu'il est question de vendre tout ce que l'on a et de le distribuer aux pauvres, ce qui fait connaître qu'il y a une grande différence entre la perfection des Juifs et la perfection des chrétiens; les Juifs mettaient toute leur perfection dans l'observance extérieure de la loi, et ils croyaient qu'elle suffisait quand elle leur aurait suffi : Dieu ne demandant pas d'eux ce qu'il exige des chrétiens, elle ne vous suffisait pas. Avez-vous oublié ce que le Seigneur vous dit : *Si votre justice n'est plus pleine que celle des docteurs et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume du ciel.* Si, à l'égard de ces hommes, il y avait du vide dans leur justice, il y en aura encore beaucoup plus à l'égard des chrétiens; ce qui nous donne sujet de dire qu'il y en a peu dont la dévotion soit parfaite, et dont la justice soit remplie, parce que l'on n'écoute point avec assez d'attention, et l'on ne fait point assez de réflexion sur les paroles du Seigneur.

Saint Bernard paraît comme enlevé quand il y pense. Mes frères, dit ce dévot abbé, ce sont ces paroles qui ont persuadé aux hommes de mépriser le monde et d'embrasser une pauvreté volontaire; ce sont ces paroles qui ont rempli les cloîtres de saints moines et qui ont peuplé les déserts d'anachorètes; enfin ce sont ces paroles qui ont dépouillé l'Egypte, et qui lui ont enlevé tout ce qu'elle avait de plus précieux. Ce discours du Seigneur a été vif et efficace, et, en pénétrant les cœurs, a su convertir les âmes. C'est pourquoi saint Jérôme s'en est souvent servi dans les lettres qu'il a écrites à plusieurs personnes, et particulièrement à un certain Julien pour lequel il emploie toute la force de son éloquence en lui disant : *Si vous voulez être parfait,* si vous désirez de monter jusqu'au plus haut degré de la gloire des apôtres; si vous prétendez suivre le Seigneur en portant votre croix; si ayant mis une fois la main à la charrue vous êtes résolu de ne pas regarder derrière vous; si vous trouvant élevé sur le toit de la maison vous ne voulez pas descendre en bas pour y prendre aucune chose; si enfin vous prétendez échapper des mains d'une maîtresse égyptienne sans qu'elle trouve en vous ni manteau, ni vêtement par où elle vous puisse retenir; souvenez-vous que le prophète Elie ne saurait monter dans le ciel qu'il n'ait auparavant laissé tomber son manteau, étant comme obligé d'abandonner au monde ce qui paraissait grossier et impur. Vous me direz peut-être ce renoncement général est la gloire des apôtres qui ont pu dire à leur divin maître : *Seigneur, nous avons quitté toutes choses et nous vous avons suivi,* et par conséquent cela n'est que pour ceux qui veulent être parfaits. Et pourquoi ne voulez-vous pas être parfait, lui replique saint Jérôme (ep. 34 *ad Julian.*); pourquoi vous qui êtes des premiers dans le monde ne voulez-vous pas être des premiers dans la famille de Jésus-Christ. Ce savant et sage directeur voulait imiter le Seigneur lui-même, qui dans des occasions a voulu piquer les Juifs de jalousie, leur disant que les gentils, et même les publicains et les femmes débauchées les précéderaient dans le royaume de Dieu, comme s'il leur disait : Serez-vous assez lâches, aurez-vous si peu de cœur de souffrir que les personnes pour qui vous n'avez eu que du mépris, avec qui vous n'avez voulu avoir aucun commerce, aient plus de foi et plus de charité que vous, et l'emportent par-dessus vous dans la pratique des bonnes œuvres et dans les exercices de la pénitence. Saint Jérôme fait la même chose à l'égard de Julien, il le veut piquer de jalousie : Votre naissance et votre charge vous rendent considérable dans le monde; vous êtes distingué de la plus grande partie des hommes, vous marchez devant eux, vous avez soin de conserver votre rang, et vous voulez que l'on vous rende ce qui vous est dû; n'y aura-t-il que dans la famille de Jésus-Christ que vous ne voudrez pas vous distinguer, que vous ne vous soucierez pas d'être des derniers; ce serait une bassesse de cœur qui déplairait au Seigneur : il aime ceux qui ont de l'empressement à s'approcher de lui, qui souhaitent d'avoir les premières places de son royaume, et qui pour s'en rendre dignes sont disposés à boire le calice le plus amer, et à renoncer aux choses pour lesquelles ils ont plus d'attachement, qui leur sont plus agréables, et qui leur paraissent même nécessaires; c'est pour cette raison que notre divin Maître dit à ce jeune homme ce qu'il a dit depuis à saint Antoine : *Vous aurez un trésor dans le ciel.*

C'était leur dire : Ne croyez pas perdre les biens auxquels vous renoncerez, et que vous distribuerez aux pauvres; au contraire, vous y gagnerez beaucoup, car ceux dont vous jouirez seront autant élevés au-dessus de ceux que vous aurez quittés que le ciel l'est au-dessus de la terre; ce que vous quittez est très-borné et corruptible, et de plus vous serez forcés de l'abandonner à la mort; mais ce que vous recevrez pour récompense est infini, est incorruptible, et vous le posséderez éternellement, c'est ce qu'il a voulu leur dire en se servant du terme de trésor, et d'un trésor qui est *dans le ciel,* et par conséquent à couvert de la malice, de l'injustice et de la violence des hommes. Que si vous me demandez pourquoi ce renoncement est nécessaire pour arriver à la perfection évangélique, et pourquoi ce jeune homme à qui le Seigneur parle, et pourquoi depuis saint Antoine, saint François, et tout ce grand nombre de solitaires, de moines, de religieux et de religieuses, n'ont pu se rendre parfaits au sens du Seigneur qu'en renonçant à tout ce qu'ils possédaient. Saint Bonaventure, dans l'Apologie des pauvres évangéliques, dit que la cupidité étant la racine de tous les maux, elle est comme le fondement de la ville de Babylone, que c'est d'elle que l'orgueil, la gourmandise et tous les autres vices prennent naissance; que le

Seigneur n'a pas trouvé de meilleur moyen pour arracher cette dangereuse racine que de nous exhorter à embrasser la pauvreté, parce que cette vertu retranchant les richesses, les honneurs et les plaisirs, qui sont comme la matière de tous les vices, et qui servent à les entretenir, elle met l'homme dans la pratique de la mortification et de l'humilité, qui est le fondement de la sainteté. C'est pourquoi saint François étant interrogé par ses frères sur la vertu qui nous pouvait rendre plus agréables à Dieu, répondit dans un grand transport d'esprit : C'est la pauvreté, parce qu'elle est la voie qui nous conduit sûrement au terme de notre salut; elle est la source de l'humilité et la racine de la perfection, qui produit un grand nombre d'excellents fruits qui sont à la vérité cachés et connus de très-peu. Le Séraphin de l'école en apporte une bonne raison; il dit que celui qui est un pauvre volontaire n'étant occupé d'aucun soin des choses du monde, il est appliqué à faire une bonne provision de vertus; il est comme une abeille qui voltige sur toutes les fleurs pour y amasser de quoi composer son miel, et il nous donne l'exemple de notre saint Antoine qui, ayant renoncé à tout ce qu'il possédait, avait un désir comme insatiable de toutes les vertus, et s'il fréquentait les plus saints de tous les solitaires, c'était pour apprendre la patience de l'un et le silence de l'autre, pour imiter l'humilité de celui-ci et l'abstinence de celui-là; enfin pour pratiquer tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus parfait dans chacun de ceux qui travaillaient à la plus haute perfection, ce qui ne se peut faire sans un parfait dégagement de toutes les choses du monde; car l'on peut dire d'un riche ce que saint Paul dit d'une femme engagée dans le mariage : elle pense à ce qui regarde le monde, et à tout ce qu'elle pourra faire pour plaire à son mari, ce qui partage son cœur; il en est de même du riche, il pense aux moyens de conserver son argent, ce qu'il pourra faire pour l'augmenter, et à quoi il l'emploiera, ce qui occupe son esprit et partage son cœur; mais celui qui a renoncé à tous les biens du monde, et qui volontairement s'est engagé à vivre dans la pauvreté, est comme la vierge dont parle saint Paul, qui n'est occupée que de tout ce qui regarde le Seigneur, et qui ne pense qu'à être sainte dans le corps et dans l'esprit; c'est la seule pensée et la seule occupation du pauvre volontaire, qui n'est pauvre que pour être plus en état de suivre le Seigneur, conformément à son dessein; ce qu'il nous fait connaître en disant à ce jeune homme : *Venez et me suivez.*

Voilà ce que saint Pierre proteste, au nom de tous les autres apôtres, avoir accompli : *Nous avons tout quitté*, dit-il à son maître, *et nous vous avons suivi.* Saint Antoine, homme vraiment apostolique, s'est conformé aux apôtres, et ayant tout quitté, il a suivi le Seigneur. Il ne faut pas se persuader qu'il suffirait pour être parfait de renoncer à ses biens et de les distribuer aux pauvres; il faut de plus suivre le Seigneur, et cela est essentiel pour la perfection. Aussi tous ceux qui ont renoncé à leurs richesses n'ont pas été parfaits pour cela, n'ayant pas suivi le Seigneur; il est vrai qu'ils ont quitté leur argent, mais ils ne se sont pas quittés eux-mêmes; ils ont renoncé à leurs richesses, ils n'ont pas renoncé à leur propre volonté; ceux-là suivent ce divin Sauveur qui se rendent ses imitateurs et qui marchent sur ses traces : *Celui qui prétend*, dit saint Jean, *demeurer en Jésus-Christ*, et être son vrai disciple, *doit marcher comme il a marché* (I, *Joan.*, II, 6). Ce n'est donc pas proprement dans la vente et dans la distribution charitable de tous vos biens que consiste la perfection dont vous parle ici le Seigneur, puisqu'il faut encore le suivre fidèlement jusqu'à la mort, dans l'exercice des vertus qu'il a pratiquées, dans la charité et dans l'union parfaite de votre volonté avec la sienne; de sorte que ce renoncement à tous les biens de la terre et à tous les établissements du monde, est comme une voie et un moyen plus facile pour arriver à ce degré de perfection auquel notre divin Sauveur vous appelle. Heureux par conséquent ceux qui, à l'exemple de saint Antoine, écoutent la parole de Dieu, qui la conservent dans leur cœur, et qui pratiquent fidèlement ce qu'elle leur ordonne sans écouter les répugnances de la nature et les oppositions du monde, qui trouvent les moyens proposés par Jésus-Christ très-difficiles, comme nous verrons en vous expliquant la seconde partie de notre évangile.

SECONDE PARTIE.

Ce jeune homme entendant ces paroles s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens. Que les maximes de l'Evangile sont opposées à celles du monde! et qu'il y a de différence entre suivre le monde et servir Dieu! Ce jeune homme a des qualités avantageuses et telles qu'il mérite que le Seigneur le juge digne de son amour, puisque saint Marc nous dit que *Jésus le regardant l'aima*, et il le veut mettre au nombre de ses disciples; il y avait un obstacle qui le pouvait empêcher de jouir de ce bonheur, et notre divin Maître lui dit : *Il vous manque encore une chose*, qui était de dégager tellement son cœur qu'il fût dans une entière liberté, et ce dégagement ne se pouvait faire qu'en renonçant à tout ce qu'il possédait, et en le donnant aux pauvres. Ce n'est pas une chose aisée : de tous les conseils évangéliques, on peut dire que c'est celui pour lequel la nature a le plus de répugnance; elle se regarde par ce dépouillement privée de tous les secours les plus nécessaires; elle se voit dans la dépendance des créatures, contrainte de se contenter du pur nécessaire, exposée souvent à ne le pas trouver, et sans goûter jamais aucun des plaisirs de la vie; toutes ces idées qui se représentent d'abord à un esprit lui font concevoir qu'il n'y aura que de la peine à suivre ce conseil de l'Evangile, ce qui lui

cause une grande tristesse. De là nous pouvons juger que le nombre sera très-petit de ceux qui arriveront à la perfection de l'Evangile, parce que si ce jeune homme ne pouvait seulement ouïr cette vérité sans être accablé de tristesse, à cause qu'il possédait de grands biens, il était encore moins capable de la pratiquer, et ce n'était que pour ne pas bien entendre les paroles de ce divin maître qui lui parlait.

Ce divin Sauveur ne lui conseillait pas une pauvreté triste et chagrine, puisque ce n'est pas une pauvreté vide et indigente; Jésus-Christ la joignait en même temps avec un trésor, le dessein du Fils de Dieu n'ayant pas été de rendre ses disciples malheureux en les rendant pauvres. Ce serait manquer de foi que d'avoir cette pensée, et je puis dire encore que ce serait regarder la pauvreté évangélique avec des yeux de païens, et non de chrétiens. Soyons donc persuadés que notre aimable Sauveur a voulu nous enrichir en nous appauvrissant; que c'est pour cela que, lui-même étant riche, il a voulu être pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté, regardant nos cœurs comme des vases qu'il voulait rendre vides des faux biens pour les remplir des véritables. Ne nous étonnons donc pas si saint Antoine, et si depuis lui tant de saints et de saintes n'ont eu aucune part à la tristesse de ce jeune homme de l'Evangile; et si même sans attendre ces trésors que Jésus-Christ promet dans le ciel, ils considéraient dès à présent tous les pauvres évangéliques, dans la privation même de tous les biens et dans le dépouillement de toutes choses, comme étant pleins de Dieu, comme étant riches de ses dons, et comme ayant dans le cœur un trésor de grâce qui leur inspire le mépris de toutes les choses de la terre, qui les élève sans cesse à Dieu, par de saints désirs, par de ferventes prières et par de vives affections. C'est de cette manière que saint Antoine a regardé la pauvreté que le Seigneur lui conseillait; il était persuadé qu'il n'y avait qu'elle seule qui fût capable de mettre dans son cœur un trésor de grâce, qui le pouvait rendre riche sur la terre, et qui lui assurait un trésor dans le ciel. C'est pourquoi il lui fut aisé de l'embrasser sans être triste; car ayant mis tout son trésor en Dieu, il ne trouvait aucune peine à mettre en lui toute son affection et tout son cœur. Il n'en est pas de même des amateurs du monde et de ceux qui sont esclaves de la cupidité. La parole de Dieu est une semence précieuse, comme il le dit lui-même, qui tombe quelquefois au milieu de beaucoup d'épines qui l'étouffent; ceux qui ont beaucoup de bien sont accablés par le poids de leurs richesses : l'avarice les tyrannise fortement, la cupidité s'enflamme à mesure que les biens augmentent; de sorte qu'il arrive souvent qu'à proportion qu'on devient riche, on devient en quelque façon plus pauvre, en ce qu'on se persuade avoir plus de besoins, ce que l'on doit regarder comme un effet de la malédiction des richesses; il est vrai que les riches ne sont jamais contents, ils ne disent jamais qu'ils en ont assez; il paraît qu'il leur manque toujours quelque chose, ils se plaignent à tout moment; ils sont donc fort éloignés de vendre ce qu'ils ont pour le distribuer aux pauvres, puisqu'ils voudraient encore en avoir plus qu'ils n'en possèdent.

Ce qui donna sujet de dire que ces riches n'ont pas droit de se vanter d'observer la loi de Dieu, puisqu'un des principaux préceptes de cette divine loi, c'est d'aimer son prochain comme soi-même. Combien parmi ceux que l'on doit regarder comme son prochain qui manquent de nourriture, de vêtement, de logement, de remèdes dans leurs maladies, et de toutes les choses nécessaires à la vie, pendant que vous avez tout cela en abondance, et vous ne leur en faites aucune part; appelez-vous cela observer la Loi et les Prophètes? Cette observance demande un parfait dégagement du cœur, un mépris de tous les biens du monde, une parfaite charité pour son prochain, un désir ardent des biens éternels, et cela ne se trouve que dans la pauvreté d'esprit, qui rend un chrétien un fidèle observateur de la loi et des prophètes, qui le rend disciple du Seigneur et un vrai imitateur des apôtres.

Ce sont les avantages qu'une pauvreté universelle ont procurés à saint Antoine. Voyez-le enfermé dans un vieux château, privé de tout ce qui peut flatter les sens et la chair, sans aucun commerce avec pas un homme du monde, ne prenant pour sa nourriture que ce qui était suffisant pour l'empêcher de mourir, étant exposé aux insultes, aux violences et aux cruautés de ce lion rugissant qui cherche toujours à dévorer quelque homme de bien, et qui, n'ayant pu souffrir la vertu de Job, qui, dans l'abondance des richesses, était un modèle de perfection, et qui se persuada que, le dépouillant de tous ses biens, le privant de ses enfants et couvrant son corps d'un puant ulcère depuis la tête jusqu'aux pieds, il le porterait à l'impatience, et même au désespoir; il ne saurait non plus souffrir la vertu de saint Antoine : qu'un jeune homme renonce à tous ses biens, qu'il se retire dans un lieu très-solitaire, qu'il entreprenne de le chasser d'un lieu dont il avait toujours été le maître, voilà ce qui est insupportable à son orgueil; c'est pourquoi il n'y a point de figures qu'il ne prenne, et même celles qui sont plus capables d'épouvanter; il n'y a point de bruits qu'il n'excite, et particulièrement ceux qui sont plus propres à effrayer; enfin, il n'y a point de coups qu'il ne donne jusqu'à faire croire que celui qu'il avait si cruellement outragé était mort. Vous voyez que, depuis le commencement du monde, le diable s'est toujours déclaré l'ennemi des gens de bien, et que dès que l'on forme le dessein de servir Dieu selon toutes les règles d'une vraie piété, il faut se préparer à souffrir tous ses mauvais traitements; voilà ce qui en épouvante plusieurs, et ce qui leur donne sujet de croire que la perfection évangélique est très-difficile, puisque non-seulement il faut renoncer à tous les biens extérieurs, mais en-

core plus à soi-même; sur cela *Jésus dit à ses disciples: Je vous dis en vérité qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. Je vous le dis encore une fois: Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume cieux.*

Ce n'est pas que le Fils de Dieu condamne les richesses en elles-mêmes; c'est plutôt ceux dont le cœur y est attaché, qui mettent toute leur confiance et toute leur espérance dans leurs richesses, et qui se croient heureux, parce que, comme le malheureux riche, ils peuvent se vêtir de pourpre et de lin, et faire tous les jours bonne chère. Ce ne furent pas les richesses par elles-mêmes qui le précipitèrent en enfer, mais son orgueil, sa sensualité et le mépris qu'il faisait d'un pauvre couché à sa porte, couvert d'ulcères et languissant de faim. Les riches ne sont donc pas criminels seulement parce qu'ils sont riches, mais parce qu'ils ne sont pas riches comme ils le doivent être, en n'usant pas des richesses selon les règles de l'Evangile; c'est donc l'amour et la recherche des richesses, sa confiance aux richesses, l'inquiétude qui accompagne les richesses, et l'orgueil secret qui en est presque inséparable, qui fait la difficulté qu'ont les riches à entrer dans le royaume des cieux. Nous nous consolerions si nous ne trouvions que de la difficulté; mais si nous nous arrêtons à la comparaison que le Seigneur nous fait, il nous paraîtra une espèce d'impossibilité : *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un riche entre dans le royaume des cieux.*

Ne semble-t-il pas que ce soit nous dire : De même qu'un chameau ne peut passer par le trou d'une aiguille, un riche ne saurait entrer aussi dans le royaume des cieux. Nous lisons dans Isaïe, parlant à Jérusalem : *Vous serez inondée par une foule de chameaux, par les dromadaires de Madian et d'Epha: tous viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens, et publier les louanges du Seigneur* (*Isai.*, LX, 6). Vous voyez donc comment les chameaux viennent à Jérusalem avec des dons et des présents, et comment ceux qui étaient auparavant comme tout courbés et tout difformes par l'énormité de leurs crimes entrent par les portes de la cité sainte; et nous comprendrons alors de quelle sorte ces chameaux-ci auxquels les riches sont comparés peuvent bien aussi entrer par la porte très-étroite, qui conduit à la vraie vie, s'ils ont soin de se décharger du pesant fardeau de leurs péchés et de tout ce qu'il y a de vicieux dans leur chair; que s'il arrive donc quelquefois que vous vous trouviez frappés et comme éblouis par la vue de la magnificence et de l'éclat qui accompagne les richesses, et que votre âme s'en sente attaquée tout d'un coup avec violence, souvenez-vous en même temps de cette parole étonnante de Jésus-Christ, qu'elle repasse dans votre mémoire, et que votre esprit y fasse réflexion : qu'il est comme impossible qu'un riche entre dans le royaume des cieux. Opposez à de si terribles paroles des montagnes d'or, une terre d'or, une mer avec tout un monde d'or, et vous jugerez vous-même si tout ce que votre imagination est capable de vous représenter de plus riche, peut-être en quelque façon que ce soit comparé avec la perte que vous feriez en perdant le ciel; et croyez que si le Seigneur n'a pas voulu nous dire que le salut d'un riche était absolument impossible, son dessein a été de nous apprendre qu'il était très-difficile, et qu'il arrivait rarement qu'un riche se sauvât. Je ne m'étonne pas si saint Antoine veut être très-pauvre, et s'il fait son plaisir de dépendre de toutes les créatures pour avoir ce qui est nécessaire à la vie; c'est qu'il veut assurer son salut, et n'avoir pas besoin qu'il se fasse un miracle en lui, n'y ayant que la grâce du Seigneur qui puisse rendre le salut d'un riche possible; c'est lui-même qui nous le dit, comme nous verrons dans la dernière partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Les disciples, entendant cela, étaient fort étonnés et disaient: Qui donc pourra être sauvé? Les apôtres comprennent aisément qu'il est très-difficile que les riches se sauvent, et c'est une conséquence qu'ils tirent aisément de ce que le Fils de Dieu vient de leur dire, et non-seulement les riches, mais encore les pauvres; car ils disent en général : *Qui donc pourra être sauvé?* Cela vient de l'expérience, qui fait voir tous les jours que cela n'est guère moins difficile dans les pauvres que dans les riches; et quoiqu'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe souffrent de grandes incommodités dans le monde, ils ne sauraient néanmoins se résoudre à y renoncer, et l'on a souvent plus de peine à persuader de se donner à Dieu un homme pauvre et misérable qu'un autre qui est riche et heureux selon le monde; et cette différence dans les conversions fait voir la vérité de ce que dit le Seigneur, qu'il n'y a que Dieu qui puisse opérer ce miracle dans les âmes, et que de semblables conversions sont de vrais miracles, conformément à la parole de notre divin maître : *Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu.*

Voilà une grande vérité que les disciples ne comprenaient point encore, et que leur divin maître a la bonté de leur apprendre que ce qui est impossible à l'homme est très-possible à Dieu; c'est leur dire que ce que l'homme ne saurait pas par lui-même, il le peut avec le secours de Dieu, et par ce moyen il leur fait connaître la nécessité de sa grâce; car il ne dit pas : Ce qui paraît impossible aux hommes leur est facile s'ils le veulent; mais il dit absolument : Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Il faut donc être persuadé que lorsque les riches s'acquittent bien de tous les devoirs que l'Apôtre leur prescrit, c'est un effet non de la puissance de l'homme, mais de la grâce de Dieu; les riches ont donc grand

besoin d'écouter et de retenir ce que dit ici le Sauveur, et soit qu'ils demeurent dans la possession de leurs richesses, ne s'en servant que selon la loi de Dieu, soit qu'ils les vendent et qu'ils les distribuent aux pauvres, qu'ils attribuent à la grâce du Seigneur, et non à leurs propres forces le bien qu'ils font.

Vous pourriez ici me demander d'où vient que les apôtres, qui étaient si pauvres qu'ils avaient renoncé à toutes choses pour suivre leur divin maître, se troublent de ce qu'ils venaient d'entendre touchant la grande difficulté du salut des riches. Nous en pouvons trouver deux raisons : la première, que ce pouvait être un effet d'un amour plein de tendresse qu'ils commençaient à avoir pour tant de personnes riches, dont ils voyaient le salut en grand danger, et dont le Seigneur les avait déjà établis comme les maîtres et les pasteurs; de sorte qu'ils tremblaient pour tout le monde, en entendant cet arrêt que le Fils de Dieu venait de prononcer contre l'amour des richesses; la seconde pouvait venir de la connaissance qu'ils avaient de ce penchant furieux de tous les hommes, pauvres et riches, pour les biens de la terre; ce qui leur faisait concevoir par les paroles du Fils de Dieu qu'il fallait que le salut fût exposé à de terribles dangers; et cette frayeur fut telle, qu'ils eurent besoin que notre divin Sauveur les consolât promptement; c'est ce qu'il fit, premièrement en les regardant, et ce regard favorable et plein de bonté calma leur trouble et dissipa leur frayeur, et ensuite il leur parla, les assurant que sa grâce rendait possible aux hommes ce qu'ils ne pouvaient par eux-mêmes.

C'est cette même grâce qui a rendu saint Antoine victorieux du monde, en renonçant à toutes ses richesses et à ses honneurs, à ses pompes et à ses spectacles; de la chair, en la mortifiant par les pénitences les plus rudes et les plus austères, ne lui accordant aucune satisfaction et ne lui donnant aucun plaisir; et à peine lui laissait-il prendre un peu de repos, et c'était toujours d'une manière à la mortifier encore davantage; enfin il a triomphé du démon, souffrant avec beaucoup de générosité toutes les persécutions qu'il lui faisait, le méprisant, l'insultant même dans le temps qu'il le tourmentait plus cruellement. Des victoires si considérables et si continuelles ont servi à le rendre le maître et le père d'un nombre presque infini de solitaires; nous le pouvons regarder pour l'Evangile ce qu'Abraham a été pour l'Ancien Testament; Dieu lui dit qu'il l'établira le père d'une nombreuse postérité, que, s'il ne peut compter les étoiles du ciel et les sablons de la mer, l'on ne pourra aussi compter le nombre de ses enfants. Disons la même chose de saint Antoine : il eut des disciples de toutes les parties de la terre, à qui il apprenait à mépriser le monde, et tout ce qui est dans le monde, à renoncer à toutes choses pour suivre le divin Sauveur, surtout à se haïr et à se renoncer soi-même, afin de parvenir à ce degré de perfection auquel Dieu les appelait; c'est pourquoi il voulait qu'ils fussent persuadés qu'ils commençaient toujours et qu'ils n'avaient fait encore aucun progrès; et pour les consoler dans les difficultés qu'ils trouvaient dans les pratiques des différentes vertus, il les assurait que le paradis se peut trouver en tout lieu, pourvu que le cœur soit uni à Dieu; et parce qu'il y en avait plusieurs qui, sachant combien il avait été maltraité par les diables, qui, de son propre aveu, lui avaient fait sentir des douleurs si cruelles, que naturellement il était impossible de les pouvoir souffrir, ils pouvaient être tellement intimidés qu'il y avait sujet de craindre qu'ils n'abandonnassent ce qu'ils avaient si saintement entrepris. Pour les animer, il leur disait que les diables craignent les oraisons, les veilles et les mortifications des serviteurs de Dieu, surtout la pauvreté d'esprit, l'humilité du cœur, le mépris du monde et la charité du prochain; que ce sont ces vertus-là qui brisent la tête du serpent, et que, quelque fort et puissant qu'il paraisse, il ne saurait résister à une vie pure et à une foi animée de la charité. De semblables discours soutenus d'un exemple admirable faisaient de puissantes impressions sur le cœur de ses bons solitaires, qui avaient un ardent désir de s'avancer dans la perfection; ce qui fait connaître combien la parole du Seigneur est véritable, que tout est possible à Dieu.

Si Zachée donne la moitié de son bien aux pauvres, et s'il satisfait si abondamment tous ceux à qui il peut devoir quelque chose, qu'il leur rende quatre fois plus qu'il ne leur a fait de tort, un homme aussi riche que Zachée, qui étant gros fermier avait amassé beaucoup de bien, pouvait-il naturellement en donner la moitié aux pauvres, et rendre quatre fois plus qu'il ne devait? n'était-ce pas un des plus puissants effets de la grâce de Dieu. Si Matthieu, qui était un autre fermier, sort de son bureau et abandonne tout ce qu'il a déjà acquis, renonçant à l'espérance d'en amasser davantage, et cela pour suivre le Seigneur, aurait-il fait une action si considérable sans le secours de la grâce? C'est pourquoi, quand nous voyons tous ces publicains qui quittent tout pour suivre le Seigneur, quand depuis la publication de l'Evangile nous avons vu saint Antoine et tant de solitaires, saint François et tant de religieux, abandonner tous leurs biens et renoncer à toutes leurs espérances, ne devons-nous pas être persuadés que tout est possible à Dieu.

Fasse le ciel, mes frères, que l'exemple du saint dont nous solennisons aujourd'hui la fête, ait autant de pouvoir sur nos esprits qu'il en a eu autrefois sur ceux de ces courtisans de l'empereur, qui furent conduits par la Providence dans un lieu où la vie de ce Père de tant de solitaires était écrite; l'ayant lue ils se trouvèrent si changés, qu'après quelques réflexions sur l'état présent de leur vie, sur leurs engagements, sur leurs prétentions, après avoir dit sérieusement : Que faisons-nous? pourquoi travaillons-nous?

quand nous arriverions au terme de notre ambition, qui serait de devenir les favoris de l'empereur, à quoi tout cela nous servira-t-il? quel avantage en recevrions-nous pour l'autre vie; et à la mort que nous resterait-il? De semblables réflexions furent suivis d'une ferme résolution de renoncer au service du prince du monde pour ne servir que Dieu seul, le roi de tous les siècles, seul immortel et invisible, à qui tout l'honneur et toute la gloire sont dûs; de mépriser le monde et tout ce qu'il renferme de plus riche, de plus précieux et de plus agréable, pour ne travailler qu'à se rendre dignes des biens éternels; ce qu'ils exécutèrentsur-le-champ. Le récit d'une conversion si prompte et si généreuse au sujet de la lecture de la Vie de saint Antoine fit une impression admirable sur l'esprit de saint Augustin, et ne servit pas peu à le déterminer à se donner à Dieu. Quoi! se récrie-t-il, les ignorants ravissent le ciel, et nous qui nous piquons de science, et qui passons toute notre vie à nous donner la connaissance de toutes choses, nous rampons toujours sur la terre; est-ce parce qu'ils nous ont devancé que nous avons honte de les suivre, nous qui devrions marcher devant les autres!

La conversion des courtisans de l'empereur, les paroles de saint Augustin nous font connaître qu'il est très-avantageux de lire avec attention la Vie des saints, d'écouter ce que l'on nous dit de leurs principales actions, de faire de sérieuses réflexions sur les vertus qu'ils ont pratiquées, sur les combats qu'ils ont soutenus contre le diable, sur le mépris qu'ils ont eu pour le monde, sur la manière dure avec laquelle ils ont traité leur chair, ne perdant point d'occasion de la mortifier; enfin sur tout ce qu'ils ont souffert pour observer la parole de Dieu et pour suivre les maximes de l'Evangile. C'est pourquoi les pères et mères doivent engager leurs enfants à lire la Vie des saints; que les maîtres et maîtresses fassent la même chose à l'égard de leurs domestiques; que tous les précepteurs suivent cette pratique pour bien élever les enfants que l'on confie à leurs soins, afin que tous, se sentant animés de l'exemple des saints, soient portés à les suivre, et qu'en les imitant ils deviennent tous des saints, et soient tous dignes de la gloire éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*

SERMON XXXV.

POUR LA MÉMOIRE DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ROME.

(18 *janvier.*)

Cum introisset Petrus Cæsaream obvius venit ei Cornelius, etc. (*Act.*, X, 25-36).

Lorsque Pierre était près d'entrer dans Césarée, Corneille alla au-devant de lui, et se jetant à ses pieds l'adora.

Que le même esprit qui a conduit saint Pierre à Césarée et ensuite à Rome pour la conversion des gentils, nous donne les lumières et les grâces nécessaires pour faire un bon usage des instructions de ce Prince des apôtres, et que nous qui descendons des gentils convertis par la doctrine des apôtres, nous suivions toutes les maximes qu'il a prêchées dans Rome; prions la sainte Vierge de nous obtenir ces lumières et ces grâces, et disons-lui pour ce sujet : *Ave*, etc.

La solennité qui occupe aujourd'hui l'Eglise est une de ces fêtes de reconnaissance dont nous trouvons plusieurs exemples et dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, comme la fête de Judith pour avoir délivré Béthulie en coupant la tête à Holopherne, comme la fête d'Esther pour avoir sauvé tous les Juifs condamnés à mort par la malice d'Aman; comme la fête de la dédicace de l'autel que Judas Machabée avait élevé au vrai Dieu après avoir vaincu ses ennemis, et plusieurs autres de même qui étaient toutes fêtes de reconnaissance, puisque c'était pour conserver la mémoire de la grâce que Dieu leur avait faite en pareil jour, et l'en remercier. Il en est de même dans le Nouveau; il y a plusieurs fêtes que l'Eglise n'a établie que pour rendre des actions de grâces à Dieu, et entre les autres, celle que nous appelons aujourd'hui la Chaire de saint Pierre, c'est-à-dire le jour que l'Eglise de Jésus-Christ a été établie dans Rome par le Prince des apôtres qui en a été le premier évêque. C'est pourquoi l'Eglise de Paris qui a fait un choix si juste des morceaux de la sainte Ecriture pour les appliquer aux différentes solennités, et nous en donner une parfaite idée, a choisi l'endroit des Actes des apôtres où il est parlé de l'entrée de saint Pierre dans Césarée pour y prêcher l'Evangile à Corneille et à tous ceux qui étaient assemblés avec lui, et y établir une nouvelle Eglise, ce qui a un très-grand rapport à l'entrée de cet apôtre dans Rome; puisqu'il y vient par le même mouvement par lequel il a été à Césarée, puisqu'il y est reçu de quelques-uns comme il a été reçu de Corneille et de ceux de sa maison, puisqu'enfin il y prêche les mêmes vérités qu'il a prêchées dans Césarée. Apprenez donc par quel mouvement saint Pierre a été à Rome, de quelle manière il a été reçu de quelques-uns, et quelles sont les vérités qu'il leur a prêchées. Vous apprendrez par ce moyen : 1° que la Chaire de saint Pierre a un fondement solide et inébranlable; 2° que vous devez y être très-soumis; 3° qu'il faut écouter avec attention tout ce qui vous est dit de sa part.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous devons considérer deux fondements de l'Eglise en général, et de toutes les Eglises particulières qui n'en font toutes ensemble qu'une seule, composant entre elles l'Eglise universelle; toutes ont les mêmes fondements : le premier, c'est Jésus-Christ; il est cette pierre vive sur laquelle on doit poser le fondement d'une maison afin qu'elle résiste aux orages et aux tempêtes, et que malgré les violences des vents et de la pluie, elle demeure toujours ferme. Le second fon-

dement, ce sont les apôtres sur qui le divin Fils de Dieu a voulu bâtir son Eglise. Nous n'en saurions douter, puisque le Seigneur lui-même nous en assure en disant à saint Pierre : *Je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (*Matth.*, XVI, 18). Ces paroles de notre divin Maître ont été comme la reconnaissance de la foi de ce Prince des apôtres qui avait dit au Seigneur : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant;* considérez cette admirable relation qui est entre le maître et le disciple. Pierre ne veut point d'autre fondement de sa foi et de toute sa religion que Jésus-Christ, et ce divin Sauveur voyant son apôtre fondé sur lui-même qui est le premier et le plus solide de tous les fondements, il l'établit en même temps pour être le fondement de toute l'Eglise, et il lui fait connaître de quelle conséquence il était que ses fondements fussent solides, lui promettant que *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ;* c'est une manière de s'exprimer pour signifier la puissance de l'enfer par rapport aux portes bien fortifiées qui font la défense d'une ville.

Nous devons entendre par ces portes la cruauté des idolâtres, la malice des Juifs, la doctrine empoisonnée des hérétiques, le libertinage des impies, parce que toutes les forces des démons consistent particulièrement dans ces choses dont ils se servent pour attirer et faire entrer dans l'enfer ceux dont ils se rendent maîtres; mais toutes ces entreprises, bien loin de ruiner l'Eglise, serviront à sa gloire et à sa fécondité. La raison de cela, c'est que cette Eglise est fondée premièrement sur Jésus-Christ, et secondement sur saint Pierre et sur les autres apôtres, ce qui est de telle manière que cela ne peut être autrement ; c'est pourquoi saint Paul apprenant aux Corinthiens comment il s'était comporté dans l'établissement de quelques Eglises, il dit : *Pour moi, selon la grâce que Dieu m'a donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte; car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est déjà posé qui est Jésus-Christ* (I *Cor.*, III,10, 11).

Vous voyez que c'est le partage des apôtres et de leurs successeurs des Eglises; mais ils les fondent tous sur la foi de Jésus-Christ et sur les vérités de l'Evangile. Et tous les hérésiarques qui ont voulu établir des églises sur d'autres fondements n'ont bâti que des synagogues de Satan. Vous voyez aussi que saint Pierre n'entreprend point de lui-même d'aller fonder une Eglise dans Césarée, et la conduite qu'il a tenue dans ce nouvel établissement nous apprend comment il s'est comporté quand il a été établir son siége dans Rome. Nous lisons dans les Actes des apôtres que lorsque les envoyés de Corneille étaient en chemin, et qu'ils approchaient de la ville de Joppé, où le Prince des apôtres faisait sa demeure, *Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure, pour prier.*

Nous avons vu dans un autre endroit que Pierre et Jean montaient au temple pour y assister à la prière qui se faisait à la neuvième heure. Nous devons nous souvenir en voyant ces différentes heures de prières, que toute la vie d'un chrétien n'est qu'un saint désir vers Dieu, et c'est ce qui rend notre prière continuelle, parce que le mouvement de notre foi, de notre espérance et de notre amour nous doit faire désirer sans cesse la possession de Dieu, et par ce moyen nous prions sans cesse, puisque nous désirons sans cesse Dieu et sa grâce, ce qui est la vraie prière. Mais parce que les soins du monde sont cause que ce désir se rallentit, nous sommes obligés de prendre de certaines heures pour rappeler notre esprit et l'appliquer à la prière, afin que les paroles dont nous nous servons nous avertissent d'élever notre âme vers le ciel, de peur que ce qui commençait à devenir tiède ne devienne entièrement froid, et que n'ayant pas soin de le rallumer souvent, il ne s'éteigne tout à fait. Ce qu'il y a de plus considérable, c'est que le temps de la prière est un temps de communication avec Dieu ; c'est là que Dieu découvre ses desseins à ses ministres, qu'il éclaire leur esprit de ses divines lumières, qu'il remplit leur âme de ses grâces, et qu'il dégage leur cœur des choses de la terre. Vous savez ce qui arriva à saint Pierre pendant qu'il priait :

Il vit le ciel ouvert et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, où il y avait de toutes sortes d'animaux terrestres à quatre pieds, de reptiles et d'oiseaux du ciel. Voilà une admirable figure qui nous apprend que toutes les nations des quatre coins du monde sont appelées pour former l'Eglise. Mais en quel état étaient ces nations? On les voyait abandonnées aux passions les plus brutales et aux désordres les plus honteux, parce que l'on devient en quelque façon semblable à ce que l'on adore. Et comme les idolâtres adoraient toutes sortes de bêtes, ils en avaient le nom dans l'Ecriture, la ressemblance et les inclinations dans leurs mœurs. Souvenons-nous donc de ce que nos pères ont été avant qu'ils eussent été appelés à la foi, à la connaissance de l'Evangile et à l'obéissance de la loi du vrai Dieu. Humilions-nous de l'état où étaient nos pères et où nous serions nous autres encore sans une grande miséricorde. Mais prenons garde de ne pas rentrer de nouveau dans ce rang des animaux immondes, que la loi de Moïse ordonnait d'avoir en horreur, ce qui vous pourrait arriver, non-seulement par l'impureté grossière d'une vie déréglée, mais en tombant dans ce mal qui faisait la distinction des animaux impurs d'avec ceux qui ne l'étaient pas : ceux qui étaient purs ruminaient, et ceux qui étaient immondes ne ruminaient pas. Il se trouve la même différence parmi les chrétiens; il y en a qui ayant écouté les paroles de la Sagesse n'y pensent plus ensuite, et tout s'évanouit de leur cœur comme si rien n'y était entré. Que l'on voit encore aujourd'hui parmi les chrétiens de

ces animaux impurs! de ces hommes ou qui n'entendent point la parole, ou qui l'ayant entendue ne la conservent pas dans leur cœur, n'y font aucune réflexion, et ne s'en servent pas pour la conduite de leur vie et pour la nourriture de leur âme, et c'est ce qui les rend impurs.

Dieu commande à saint Pierre de se lever, de tuer tous ces animaux et de les manger. Que ce meurtre est saint! que nous devons désirer qu'il se commette! car ce ne sont pas les pécheurs que l'on tue, mais les péchés, afin que les pécheurs entrent dans le corps de l'Eglise, et qu'ils vivent en Jésus-Christ de la vie de la grâce, de la foi et de la charité; mais il faut qu'ils meurent auparavant à eux-mêmes et au monde. Saint Pierre est donc regardé ici comme un lion dont le propre est de tuer et de manger les animaux. Celui qui est tué perd la vie: celui qui est mangé passe dans la substance du corps de celui qui le mange. Les pécheurs sont tués afin qu'ils perdent cette mauvaise vie qui est une vraie mort, et ils sont mangés afin qu'ils passent dans le corps de l'Eglise, et qu'ils en deviennent les membres.

Un pasteur, un prédicateur doit être un vrai lion pour tuer tous les crimes, toutes les impiétés, toutes les erreurs, et il a besoin d'avoir un estomac de lion pour digérer les bêtes les plus féroces, les plus cruelles et les plus dures, les serpents et les dragons, les pierres mêmes, les rochers et les marbres, et les changer en de bonnes substances pour en faire des enfants de l'Eglise et des saints; c'est donc à ce pasteur et à ce prédicateur que le Seigneur dit, comme à saint Pierre: *Tuez et mangez;* mais ce saint apôtre ne voulant rien faire de lui-même et sachant que la volonté de son maître était la seule règle qu'il devait suivre dans l'établissement et le fondement de l'Eglise, répondit avec une respectueuse humilité: *Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur et souillé.*

Remarquez le changement qui s'est fait dans cet apôtre: il était auparavant très-hardi, et maintenant il est réservé jusque dans l'excès; nous voyons cela tous les jours: les plus gens de bien, malgré leur science et leur sainteté, sont fort timides et fort réservés, et ceux au contraire qui sont très-ignorants et très-imparfaits ont une présomption prodigieuse; ils décident de tout, ils se mêlent de tout et ils croient pouvoir tout entreprendre, se flattant qu'ils réussiront en toutes choses, de sorte qu'ils ne disent jamais comme saint Pierre: *Je n'ai garde, Seigneur.* Ce qui est cause que non-seulement ils n'avancent jamais dans la perfection, mais qu'ils font des fautes considérables, et ils ne sont d'aucune utilité à l'Eglise, et même ils nuisent souvent à plusieurs. Saint Pierre, qui fait paraître une grande fidélité à sa loi, mérite de monter dans le plus haut état de perfection, lorsque pour l'amour de Dieu il s'attache à son devoir dans un état moins parfait. Vous voyez aussi que Dieu le retire de son doute en lui disant: *Levez-vous donc, descendez et ne faites point difficulté d'aller avec ces trois hommes qui vous demandent, car c'est moi qui les ai envoyés.*

Si la crainte d'offenser Dieu tient quelquefois les plus savants et les plus saints en suspens, ils ont cette consolation que Dieu les rassure par sa parole, qu'il leur donne les lumières qui leur sont nécessaires; il est vrai que c'est avec mesure et par degrés pour les tenir toujours dans la dépendance, mais il ne laisse pas de leur apprendre tout ce qu'ils sont obligés de faire, ce qui est cause que toutes leurs entreprises ont un fondement fort solide, n'étant établies que sur la volonté de Dieu. Le prince des apôtres partit donc de Joppé avec les trois hommes que Corneille lui avait envoyés. *Le jour d'après ils arrivèrent à Césarée, où Corneille les attendait avec ses parents et ses plus intimes amis qu'il avait assemblés chez lui.*

Voilà une nouvelle Eglise qui se prépare dans Césarée, dans la maison d'un capitaine, comme Dieu en disposait encore une autre dans la ville de Rome, et saint Pierre devait être le fondement de l'une et de l'autre; la foi, les bonnes œuvres, la charité concourent à ce nouvel établissement; on voit dans Corneille une parfaite amitié pour ses parents et pour ses amis, qui consiste à leur procurer les vrais biens; il n'y en a pas de meilleurs et de plus solides que ceux qui sont propres à nous faire connaître Dieu, et à nous donner les moyens de jouir d'un bonheur éternel; c'est ce qui nous fait connaître la grande différence qu'il y a entre les biens naturels et les spirituels, entre ceux du monde et ceux de la grâce. Les naturels qui sont du monde se diminuent étant partagés, et un excès de libéralités peut appauvrir un prodigue; mais les spirituels qui viennent de la grâce se multiplient à proportion qu'ils se communiquent, et plus les gens de bien, les apôtres et les hommes apostoliques font part des lumières et des grâces qu'ils ont reçues de Dieu, et plus ils s'enrichissent; c'est ce que fait Corneille en faveur de ses parents et de ses amis, c'est ce que fait saint Pierre dans Césarée et dans Rome. *Lorsqu'il était près d'entrer* dans la première de ces villes, *Corneille alla au-devant de lui, et se jetant à ses pieds il l'adora. Mais Pierre le releva, lui disant: Levez-vous, je ne suis qu'un homme non plus que vous.*

Une Eglise trouve un solide établissement et un fondement inébranlable dans la soumission et l'obéissance des nouveaux fidèles, dans l'humilité et la charité des pasteurs dont Dieu veut se servir pour une si sainte entreprise; il faut que les fidèles aient un vrai respect et une parfaite estime pour ceux que Dieu leur envoie pour les instruire et pour les conduire, qu'ils les regardent comme leurs pères et leurs maîtres, et même comme des anges que Dieu a choisis pour leur annoncer l'Evangile du royaume de Dieu, qui est un Evangile de paix. La pauvreté et la simplicité du Prince des apôtres,

n'empêche pas le centenier de reconnaître dans celui qui le vient trouver l'esprit et l'autorité de Dieu qui l'envoie ; cet homme, quoique gentil, est déjà prévenu de la vérité de ce que nous a dit le prophète : Qu'il y a de beauté dans les pieds de ceux qui viennent nous apprendre les moyens de nous mettre en possession des vrais biens, qui viennent nous annoncer la paix ! que ces pieds sont dignes de vénération ! C'est de cette manière que Corneille regarde saint Pierre, et c'est pour cela qu'il se prosterne à ses pieds; mais que ceux qui tiennent la place des apôtres et des hommes apostoliques, et qui sont engagés à en faire les fonctions, apprennent à paraître si rarement en public et à demeurer tellement dans le secret de leur retraite, qu'ils n'en sortent que pour prêcher, que pour administrer les sacrements, que pour instruire, fortifier et consoler les fidèles; ce sera pour lors que les hommes les reverront d'autant plus qu'ils les verront moins, et qu'ils les considèreront comme des hommes envoyés du ciel, parce que plus ils se seront entretenus avec Dieu dans la lecture de sa parole, dans la prière et dans la méditation de ses vérités, plus on les croira capables de répandre sur les âmes les richesses de la grâce et les lumières de la vérité.

Mais que les sacrés ministres, quelque rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, quelque service qu'ils rendent aux fidèles, quelques bonnes œuvres qu'ils fassent, se souviennent toujours qu'ils ne sont que des hommes ; que les respects qu'on leur rend, que l'estime que l'on fait d'eux, que les reconnaissances qu'on leur marque ne les élèvent point au-dessus de la condition humaine. La parole du Prince des apôtres, la pierre fondamentale de l'Eglise, le père et le maître des fidèles, doit être gravée dans le cœur de tous les ministres de l'Eglise, et particulièrement dans celui des pasteurs et des prélats. *Je ne suis qu'un homme non plus que vous ;* je ne suis ni un Dieu, ni un ange, mais le ministre de Jésus-Christ, et le dispensateur des mystères de Dieu; c'est de cette manière que l'on doit nous regarder, comme dit saint Paul, et c'est dans cette qualité que les fidèles doivent être soumis à la chaire de saint Pierre, comme nous verrons dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pierre s'entretenant avec Corneille entra dans la maison, où il trouva plusieurs personnes qui s'y étaient assemblées. Alors il leur dit : Vous savez que les Juifs ont en grande horreur d'avoir quelque liaison avec un étranger, ou de l'aller trouver chez lui ; mais Dieu m'a fait voir que je ne devais estimer aucun homme impur et souillé. Que la charité est admirable ! elle se soumet afin de soumettre les autres; elle évite avec soin toutes sortes d'occasions de scandale, afin d'édifier un chacun; elle veut éviter jusqu'aux moindres sujets et aux seules apparences de murmure ; c'est pour cette raison que le Prince des apôtres, entrant dans la maison de Corneille, commence par justifier sa conduite. Son action était extraordinaire, et même elle n'avait pas encore d'exemple, aller dans la maison d'un gentil où plusieurs autres y étaient assemblés, et là entrer en conversation avec eux, et là se disposer à leur faire part des mystères de notre religion ; il était surprenant que cela se fît par un apôtre que l'on regardait comme le chef des autres, et qui avait entendu dire à son divin Maître : N'entrez point dans les villes des Samaritains, et n'ayez aucun commerce avec les gentils. Nous pouvons dire assurément que cette défense était entièrement levée, et que le temps était venu que les deux murailles devaient être réunies ensemble, et que Jésus-Christ, la pierre angulaire, en devait faire l'union. Ce qui nous fait connaître que le propre des apôtres et de tous les hommes apostoliques est de vivre dans une parfaite soumission aux ordres du Seigneur, n'avoir aucun commerce avec ceux dont il leur interdit la société, ne leur point rendre de visite, et ne les point entretenir, et aussi les voir, leur parler, les instruire et communiquer avec eux dès le moment que cela leur est ordonné ; c'est pourquoi saint Pierre ne dit rien autre chose pour justifier sa conduite, sinon : *Dieu m'a fait voir que je ne devais estimer aucun homme impur et souillé :* de sorte que la parole de Dieu et sa volonté sont la règle de la conduite des saints, et une règle dont il ne leur est pas permis de se dispenser. Le Prince des apôtres ne le dit-il pas aux fidèles circoncis, qui trouvaient à redire, et qui étaient scandalisés de ce qu'il avait été dans la maison de Corneille, qu'il avait prêché l'Evangile à tous ceux qui y étaient, et qu'il les avait baptisés ; il se justifie en leur rapportant la vision qu'il avait eue dans Joppé, ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait répliqué, ce qui était arrivé dans Césarée, comment le Saint-Esprit était descendu sur ceux qui avaient entendu la parole de Dieu, ce qui l'avait obligé de les baptiser ; enfin, il conclut en leur disant : *Qui étais-je moi pour m'opposer à Dieu ?* Comme s'il leur disait : Dieu est le maître des grâces, il n'appartient pas aux ministres d'en régler l'économie et la distribution ; ce qu'il doit faire, c'est de s'appliquer à connaître les desseins de Dieu sur les âmes, les dispositions dans lesquelles elles se trouvent, le bon usage qu'elles font des dons spirituels, et ensuite les aider conformément à cette connaissance; mais non entreprendre de vouloir changer quelque chose aux desseins de Dieu, et prétendre conduire des âmes d'une manière opposée aux volontés du Seigneur. Je puis dire que c'est dans quelques-uns une dangereuse ignorance, n'ayant pas le discernement des esprits ; dans quelques autres c'est orgueil, voulant que son opinion soit préférée à toutes les lumières que Dieu communique à une âme ; dans ceux-ci c'est envie, ne pouvant souffrir que des personnes que l'on croit au-dessous de soi, jouissent

les mêmes grâces, et aient les mêmes privilèges, et dans tous c'est un effort inutile, étant impossible aux hommes, quels qu'ils pussent être, d'empêcher que les desseins de Dieu ne s'accomplissent.

Car si c'est Dieu que les fidèles et les ministres du Seigneur aiment, et non pas eux-mêmes, si c'est la gloire de Dieu qu'ils recherchent, et non pas leur propre intérêt et leur propre honneur, ils se réjouiront de ce qu'il est honoré dans les autres comme dans eux-mêmes, étant disposés à donner leur propre vie pour procurer les biens spirituels à leurs frères; c'est donc le véritable esprit du christianisme, non-seulement de n'avoir point d'envie, ni de jalousie contre ceux qui ont eu part aux mêmes dons et aux mêmes grâces de Dieu, ils le bénissent, et ils en témoignent de la joie, et ils le font, parce qu'ils souhaitent avec ardeur que la bonté et la miséricorde de Dieu soit autant louée et reconnue par les autres, qu'ils la louent et la reconnaissent eux-mêmes. Et le zèle apostolique ne se contente pas de désirer aux autres les grâces que l'on a reçues, il faut leur en souhaiter encore de plus grandes, afin que Dieu en soit plus honoré. C'est ce que les Juifs religieux et craignant Dieu firent, après que saint Pierre leur eut appris tout ce qui s'était passé dans la maison de Corneille, et le motif qui l'avait engagé d'y aller..... Ah! mes frères, que ces premiers pasteurs étaient simples, qu'ils avaient d'humilité, qu'ils étaient éloignés de ce faste, de cette grandeur, de cette fierté que plusieurs d'un rang beaucoup inférieur à celui du Prince des apôtres, affectent de montrer et à leurs sujets et même à leurs égaux. Ils sont bien éloignés de vouloir rendre aucun compte ni de leur doctrine, ni de leurs mœurs, ni de toute leur conduite, puisqu'ils prétendent que toutes leurs paroles soient écoutées comme des oracles, puisqu'ils veulent qu'on les loue même dans leurs dérèglements, et qu'ils prétendent que l'on ne voie en eux que de la vertu et de la sainteté, quoiqu'ils ne vivent que selon la chair, les sens et le monde, que cela est opposé à l'exemple que saint Pierre leur donne, et au commandement qu'il leur fait quand il leur dit : *Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par contrainte, mais de bon cœur et selon Dieu; non par un honteux désir du gain, mais par affection; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant avec sincérité les modèles de votre troupeau* (I *Petr.*, V, 2, 3).

Que tous les prélats écoutent ceci, et qu'ils apprennent à n'avoir jamais l'esprit de domination : ce n'a pas été celui des apôtres, ni même celui du Prince des apôtres, qui, bien loin de dominer sur l'Eglise, a pu dire au contraire comme son collègue saint Paul, qu'il s'est rendu le dernier et le serviteur de tous, car il ne faut être élevé en dignité que pour servir les autres, et non pour les commander, que pour leur être utile, et non pour régner sur eux, vous souvenant que vous êtes homme comme ceux sur lesquels vous voudriez dominer. Il n'y a donc pas de poison plus dangereux que celui de la domination, et tous ceux qui ont une vraie sagesse dans leur élévation doivent se réjouir non de la primauté qu'ils ont sur les autres, mais du fruit qu'elle produira et qui viendra plutôt des saintes actions du supérieur que de ses paroles; c'est à quoi saint Pierre s'est principalement appliqué pendant sa vie, il a cru qu'il ne lui était pas nécessaire d'écrire l'Evangile, qu'il lui devait suffire comme à Jésus-Christ son maître, de se proposer pour modèle, et d'être comme un tableau vivant qui traçât aux yeux des hommes tout ce qu'ils avaient à faire. Ce grand apôtre souhaite donc que, dans la suite des siècles, le Sauveur soit dépeint parmi les enfants de l'Eglise dans les actions et dans la vie de ceux qui auraient soin de leur conduite.

Une des principales vertus que vous avez à imiter dans saint Pierre, c'est son humilité, la docilité de son esprit, sa soumission à l'égard même de ses inférieurs. Vous voyez avec quelle complaisance il dit à Corneille : *Dès que vous m'avez mandé, je n'ai fait aucune difficulté de venir.*

Il continue à parler de la même manière, et toujours dans le même esprit d'humilité : *Je vous supplie*, dit-il à ce centenier, *de me dire pourquoi vous m'avez envoyé quérir.* Voilà un apôtre et un pasteur bien éloigné de vouloir se conduire avec orgueil et fierté, puisqu'il ne tarde point de venir dès qu'on le mande, et qu'il ne parle qu'en suppliant : mais il trouve dans Corneille un homme aussi soumis que lui, car à peine l'a-t-il supplié de lui faire savoir pour quelle raison il l'a envoyé quérir, en même temps il lui récite simplement la vision qu'il a eue, ce que l'ange lui a dit, et ce qu'il lui a commandé en lui disant : *Envoyez à Joppé, et faites venir de là un nommé Simon, surnommé Pierre. J'ai envoyé à l'heure même vers vous, et vous m'avez fait la grâce de venir.*

Connaissons par là que de toutes les préparations que nous pouvons apporter pour recevoir les grâces de Dieu, la meilleure et la plus efficace, c'est la soumission d'esprit. La mission des apôtres a une si grande vertu qu'ils font de vrais chrétiens de ceux qui étaient idolâtres, et des saints de ceux qui étaient esclaves du péché, c'est qu'ils sont soumis à Dieu, et qu'ils vont partout où il les envoie, sans aucune vue de leur intérêt, sans aucune crainte de la peine. Ceux aussi à qui ils sont envoyés ne profitent de cette mission toute divine qu'autant qu'ils ont l'esprit disposé à se soumettre aux serviteurs de Dieu. Parce que pour avoir cette soumission parfaite aux ministres du Seigneur, il est nécessaire de l'avoir auparavant au Seigneur lui-même, par la même raison que ceux qui se révoltent contre les prophètes, se révoltent aussi contre le Dieu des prophètes; de même ceux qui se soumettent aux ministres de Jésus-Christ se soumettent par conséquent à celui dont ils sont les mi-

nistres, et par ce moyen ils deviennent très-agréables au maître et aux serviteurs.

Saint Jacques voulant nous apprendre la différence qu'il y a entre les orgueilleux et les humbles, dit : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles* (*Jacob.*, IV, 6). Voilà une grande différence qui ne vient pas de la part de Dieu, mais de la bonne ou de la mauvaise disposition qui se trouve dans le cœur de l'homme qui se présente devant Dieu. S'il est soumis, et que, comme un véritable disciple, il observe ponctuellement ce que son divin Maître lui a enseigné quand il lui a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, cette leçon, qu'il a eu l'avantage d'apprendre, que l'ayant apprise il a retenue, que l'ayant retenue il a pratiquée, le rend digne de toutes les grâces de son Dieu; mais si c'est un esprit rebelle qui, étant idolâtre de ses propres sentiments, entêté de ses opinions, attaché à ses intérêts et à ses plaisirs, comme il ne veut suivre que les mouvements de sa propre volonté, il demeure opposé à la volonté de Dieu, et en même temps Dieu, qui est toujours le maître, s'oppose à sa volonté, lui résiste dans toutes ses entreprises, ruine tous ses desseins et résiste à toutes ses volontés : il n'obtient rien de ce qu'il demande, il ne réussit point dans tout ce qu'il entreprend, et il se trouve souvent pauvre et humilié, n'étant riche que dans ses idées, et grand que dans son imagination. Il n'en est pas de même de ce cœur humble et de cet esprit soumis : Dieu le favorise dans toutes ses entreprises et lui accorde tout ce qu'il demande, ce qui est conforme à ce que Judith dit à Dieu : *Seigneur, la prière de ceux qui sont humbles et de ceux qui sont doux vous a toujours été fort agréable* (*Judith*, IX, 16); et par conséquent rien ne lui déplaît davantage que la prière de ces esprits superbes et de ces cœurs aigres et colères qui, en voulant s'élever au-dessus de tous les autres, ne peuvent se résoudre à se soumettre à Dieu. Ne vous étonnez donc pas si Corneille, encore gentil, priant dans sa maison à la neuvième heure du jour, voit un homme vêtu d'une robe blanche, qui lui dit : *Corneille, votre prière a été exaucée, et Dieu s'est souvenu de vos aumônes.*

Si vous voulez que votre prière soit efficace, il faut qu'elle soit soutenue de l'humilité, qui en est le solide fondement, et sans laquelle elle tomberait en ruine comme une maison bâtie sur le sable, et que, de plus, elle soit accompagnée de la charité. Les plus grands saints de l'Ancien Testament, et ceux pour qui Dieu avait plus de complaisance, étaient persuadés qu'ils ne pourraient jamais obtenir aucun secours de Dieu dans tous leurs besoins, aucune consolation dans leurs peines, aucune grâce pour éviter le mal et pour faire le bien, s'ils ne s'humiliaient sincèrement et profondément. Moïse ayant prié Dieu pour tout son peuple, qui était accablé de maux, et voyant l'effet de sa prière, il dit : *Le Seigneur nous a écoutés, et il a regardé notre abaissement* (*Deut.*, XXVI, 7). Cet homme si admirable attribue l'effet de sa prière à son humiliation, qui a été telle, qu'elle a mérité d'être regardée de Dieu. Il ne suffit pas d'être humilié : il faut être humble, être soumis à Dieu, être conforme à sa volonté dans son humiliation; car sans cela on serait du rang des démons et des impies qui sont humiliés, et qui cependant ne sont regardés de Dieu qu'avec indignation, parce qu'ils ne sont point humbles dans leur humiliation. Il faut donc que tous les fidèles puissent dire comme Judith, et dans la même disposition de son cœur : *Seigneur, qui êtes le Dieu du ciel et de la terre, jetez les yeux sur notre abaissement* (*Judith*, VI, 15). Comme si elle disait que l'humilité de notre cœur étant jointe avec notre humiliation extérieure, elle vous engage à nous faire miséricorde et à nous délivrer de la malice et du pouvoir de nos ennemis.

Mais si l'humilité sert à soutenir notre prière, il faut encore que la charité l'accompagne : car celui qui fait miséricorde aux hommes, comme Corneille la faisait, a droit d'espérer que Dieu lui fera aussi miséricorde, étant impossible que Dieu oublie ce qu'il a lui-même reçu par la main du pauvre. Ne nous a-t-il pas dit lui-même que ce que l'on avait fait aux plus petits des siens, on l'avait fait à sa propre personne? Et ne nous a-t-il pas assuré que nous serions mesurés à la même mesure que nous aurons mesuré les autres? que ceux qui auront fait miséricorde seront bienheureux, parce qu'on leur fera miséricorde? et, d'autre part, qu'il jugera sans miséricorde ceux qui n'ont point été miséricordieux à l'égard de leurs frères? Soumettez-vous donc à saint Pierre, à ses successeurs, à vos pasteurs, comme saint Pierre s'est soumis à Dieu, et comme Corneille s'est soumis et à Dieu et au Prince des apôtres; et, afin que nous ne manquions en rien à cette soumission, écoutons avec attention tout ce qui nous sera dit de la part de cette chaire. C'est la troisième instruction que nous recevons de la fête que nous solennisons aujourd'hui, et que nous trouvons dans les derniers versets de la leçon que l'on a récitée à la messe, ce que j'achève de vous expliquer.

TROISIÈME PARTIE

Nous voilà maintenant tous assemblés devant vous, dit Corneille, *pour ouïr de votre bouche tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire de sa part.* Cette manière de s'exprimer fait bien connaître la disposition dans laquelle étaient tous ces gentils d'entendre avec respect la parole de Dieu, et de faire exactement tout ce qu'elle ordonne, et pour cela il faut s'adresser aux ministres de Jésus-Christ, comme aux dispensateurs des mystères de Dieu, et par conséquent s'adresser à eux non comme à des hommes, mais comme à Dieu même, parce qu'il faut écouter les pasteurs de l'Eglise comme des envoyés qui ont ordre de vous annoncer la parole de Dieu, et c'est le moyen d'en profiter que d'être persuadé de cette vérité. Le Sei-

gneur qui souhaitait le salut de tous les hommes, et qui savait combien il leur était nécessaire d'être instruits par leurs supérieurs, et sachant que l'orgueil de l'esprit de l'homme est tel, que pour se dispenser d'écouter ceux qui leur sont donnés pour les instruire, ils s'appliquent à examiner leur conduite, afin d'y trouver quelque chose que l'on y puisse condamner, et par là se flatter qu'ils ne sont plus obligés de les écouter : c'est pour empêcher les mauvaises suites de ces sortes de réflexions que le Seigneur dit aux Juifs et à ses disciples : *Les docteurs de la loi et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse : observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent : mais ne faites pas ce qu'ils font; car ils disent* ce qu'il faut faire, *et ne le font pas* (*Matth.*, XXIII, 2, 3).

Quelle douceur et quelle admirable bonté dans la conduite du Fils de Dieu! Il est sans cesse attaqué par les pharisiens, et il se voit obligé à tous moments de repousser contre eux-mêmes les coups qu'ils lui portaient inutilement. Cependant à cause de la dignité du sacerdoce qu'ils possédaient, il exhorte tous les peuples à les écouter avec respect et avec attention, ne faisant aucune réflexion sur leurs œuvres qui pouvaient être mauvaises, mais recevant leur doctrine qui n'avait rien que de divin; et la raison qu'il en rend lui-même est *qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse*, c'est-à-dire qu'ils ont par leur dignité l'autorité légitime pour enseigner et interpréter la loi. Ainsi, faites tout ce qu'ils vous disent, parce qu'ils ne disent rien d'eux-mêmes, mais seulement ce que Dieu a ordonné par Moïse. Cela suppose néanmoins que tout ce qu'ils disent est conforme à ce que Moïse a publié, et à ce que Jésus-Christ a enseigné : mais ne faites pas ce qu'ils font. Notre divin Sauveur ne pouvait pas honorer ces prêtres, ni les rendre vénérables par la sainteté de leur vie; mais il veut au moins qu'on les respecte à cause de ce siége d'honneur sur lequel ils sont assis, et de cette doctrine sainte qu'ils enseignent. Ainsi il ôtait par là aux particuliers la liberté de s'élever contre les ministres du Seigneur qui leur annonçaient sa loi, il ne voulait pas qu'ils pussent dire : Le maître qui nous enseigne est tout corrompu lui-même, et je ne puis me résoudre de l'écouter, ni d'obéir à ce qu'il me dit; il commande donc qu'on leur obéisse, quels qu'ils soient, sans avoir aucun égard à leurs mœurs.

Ces paroles de notre divin Maître ont condamné les hérétiques plusieurs années avant leur naissance; ils ont eu l'insolence de calomnier l'Eglise, de condamner sa doctrine, de décrier sa conduite, même d'usurper son ministère, et par conséquent, de rompre son unité sous prétexte des abus dans la discipline, de quelques pratiques superstitieuses, du déréglement des ecclésiastiques et des religieux, comme si la foi et la religion étaient uniquement fondées sur la vie des pasteurs et de tous les ministres de l'Eglise, et non pas sur l'autorité visible de l'Eglise qui est cette chaire de saint Pierre qui ne garantit que ce qu'elle a reçu de Jésus-Christ par sa divine parole, par la tradition des apôtres et de leurs successeurs. Regardez donc l'autorité de Jésus-Christ dans ses vicaires et dans ses ministres, et même dans les plus imparfaits, et soyez persuadés que, quelles que soient leurs mœurs, leur autorité n'en souffre aucun préjudice, parce que la doctrine de la vérité que Dieu a mise dans la chaire de l'unité ne perd rien par la mauvaise vie des ministres. J'avoue qu'ils en sont plus criminels en exposant les simples à de grandes tentations, mais ils n'en sont pas moins croyables quand ils enseignent la doctrine de l'Eglise, pour la raison qu'ils ne sont pas la source de la foi et de cette divine doctrine; ils n'en sont que les canaux et les dépositaires. C'est donc une étrange illusion de rejeter la bonne doctrine, de refuser l'obéissance, et de ne pas profiter des instructions que l'on entend, sous prétexte de la mauvaise conduite de ceux qui sont destinés pour instruire.

Que tous les fidèles disent donc à leurs pasteurs et à leurs prédicateurs, particulièrement les jours de dimanche et de fêtes, ce que Corneille dit à saint Pierre : *Nous voilà maintenant tous assemblés devant vous, pour ouïr de votre bouche tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire de sa part.* Nous sommes persuadés que vous tenez ici la place de Jésus-Christ, que c'est sur sa chaire que vous êtes assis, que c'est sa parole que vous nous expliquerez, et que vous ne nous direz rien de vous-mêmes, c'est pourquoi nous sommes bien disposés à vous écouter; mais aussi il faut que tous les successeurs et les disciples des apôtres qui, comme eux, sont assis sur la chaire de Jésus-Christ, se trouvent dans la même disposition de saint Pierre, qu'ils ne refusent jamais et même qu'ils ne retardent pas d'expliquer la parole de Dieu à ceux qui désirent de l'entendre. C'est pourquoi saint Luc nous dit : *Alors Pierre prenant la parole, dit : En vérité je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes.*

Je ne sache pas de vérité qui ait été plus souvent répétée que celle-là : depuis Moïse, les patriarches, les rois et les prophètes ont voulu nous l'apprendre; depuis Jésus-Christ, plusieurs des apôtres nous l'ont apprise, et cela pour deux raisons : la première regarde Dieu, qui prétend que nous soyons persuadés que toutes sortes de personnes sont appelées au salut, et c'est ce que Moïse veut apprendre aux Israélites quand il leur dit : *Le Seigneur votre Dieu est lui-même le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant et terrible, qui n'a point d'égard à la qualité des personnes, qu'on ne gagne point par les présents, qui fait justice à l'orphelin et à la veuve, qui aime l'étranger, et qui lui donne de quoi vivre et se vêtir* (*Deut.*, X, 17, 18).

Peut-on vous faire une description plus consolante de la bonté et de la miséricorde du Seigneur, qui a autant de soin des pau-

vres comme des riches, des petits et des faibles comme des grands et des puissants, des gentils comme des Juifs? Il en donne la raison, c'est qu'il est lui-même grand, puissant et terrible, de sorte qu'il fait justice à tous, et il donne à un chacun ce qui lui est nécessaire. Voilà une vérité qui regarde particulièrement les prélats et les pasteurs de l'Eglise, les grands, les puissants, les riches du royaume; et le saint roi Josaphat crut qu'il fallait l'imprimer dans l'esprit de ceux qu'il envoyait pour gouverner et pour juger les peuples des différentes villes de son royaume. C'est pourquoi il leur dit: *Prenez bien garde à tout ce que vous ferez: car ce n'est pas la justice des hommes que vous exercez, c'est la justice du Seigneur, et tout ce que vous jugerez tombera sur vous. Que la crainte du Seigneur soit avec vous, et apportez tous les soins imaginables à vous bien acquitter de votre devoir. Car il n'y a point d'injustice dans le Seigneur notre Dieu, et d'acception de personnes, ni aucun désir de présents* (II *Paral.*, XIX, 6, 7).

Qu'il serait à souhaiter que les avis que ce saint roi donnait aux gouverneurs et aux juges en même temps qu'il les établissait dans les villes, fussent gravés encore aujourd'hui dans le fond des cœurs de tous ceux qui sont établis dans l'Eglise et dans l'Etat pour juger les peuples. S'ils se regardaient sérieusement les uns et les autres comme exerçant la justice de Dieu même à l'égard des hommes, soit pour le spirituel ou pour le temporel, ils auraient soin de peser exactement dans les divines balances de ses Ecritures leurs jugements, pour les rendre, autant qu'ils pourraient, conformes à la vérité de sa parole, qui seule est capable de délivrer ceux qui sont jugés aussi bien que ceux qui jugent: mais il faut pour cela que la crainte du Seigneur soit avec eux, car si elle n'y est pas, ils n'agiront point comme les ministres de celui en qui il n'y a ni injustice, ni acception de personnes, mais comme des hommes intéressés et emportés par le désir des présents, par l'amour de la vanité, ou par d'autres considérations humaines. Il est donc très-nécessaire que les pasteurs et les brebis, que les maîtres et les disciples aient la crainte de Dieu; c'est la seconde parole de l'exhortation de saint Pierre, se trouvant persuadé que Dieu n'a point d'acception de personnes: il veut nous faire connaître qui sont ceux qui auront le bonheur de lui plaire, il dit: *En toute nation celui qui le craint, et dont les œuvres sont justes, lui est agréable.*

Nous apprenons par ces paroles que ce n'est ni la naissance, ni les charges, ni les richesses, ni les qualités extérieures qui plaisent à Dieu, mais la bonne disposition du cœur et la sainteté de la vie, ce qui consiste à craindre Dieu et à l'aimer, c'est-à-dire, le craindre comme des enfants qui craignent leur père parce qu'ils l'aiment: le craignant et l'aimant, ils s'appliquent à écouter tout ce qu'on leur dit de sa part pour le mettre en pratique, parce que leur amour ne consiste pas en paroles; saint Pierre nous en avertit quand il nous dit: *En toute nation, celui dont les œuvres sont justes lui est agréable;* et les œuvres ne peuvent être justes que lorsqu'elles sont faites pour l'amour du Seigneur. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël en leur annonçant la paix en Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous..... Que ces paroles sont consolantes! la Chaire de saint Pierre, dont le fondement est inébranlable, est pour tous les hommes, ils doivent tous s'y soumettre, ils sont obligés d'écouter ce qui leur est dit de sa part pour l'exécuter. La religion chrétienne est la seule qui soit établie pour tous, parce qu'elle est établie par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vivons donc comme de fidèles disciples du Sauveur des âmes. Observons exactement les maximes de son Evangile, et acquittons-nous de tous les devoirs de sa religion. Demeurons unis à la Chaire de saint Pierre comme au chef visible de son Eglise, afin que cette union de foi et de charité à celui qui est établi le pasteur de nos âmes, nous fasse être du nombre des agneaux et des brebis qu'il a reçu ordre de paître, ce qui nous rendra dignes d'être aussi du nombre de ces brebis à qui notre divin Sauveur donnera une place dans le royaume éternel. Je vous le souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXVI.

POUR LA FÊTE DE SAINT SÉBASTIEN.

(20 *janvier.*)

Tu ergo, fili mi, confortare in gratia, quæ est in Christo Jesu, etc. (II *Tim.*, II, 1).

Fortifiez-vous donc, ô mon fils, par la grâce qui est en Jésus-Christ...

Une des plus cruelles persécutions que l'Eglise ait soufferte est celle qui a été excitée par l'empereur Dioclétien et par ses collègues: elle était furieusement allumée dans toutes les provinces de l'empire, il n'y avait pas un endroit où les chrétiens pussent être à couvert de l'orage; tous les idolâtres étaient à leur égard comme des bêtes féroces qui se faisaient un jeu de leur faire souffrir les plus cruels tourments, et ce qui augmentait encore la fureur de ces loups contre ces brebis simples et innocentes, c'est que c'était pour eux un acte d'une grande religion et d'une parfaite piété que de les déchirer et de les brûler, et que plus ils les tourmentaient et plus ils croyaient rendre de grands services à leurs dieux. Les fidèles pour lors avaient besoin de secours extraordinaires, sans lesquels ils étaient en danger de se laisser emporter à la violence de la persécution; c'est à quoi Dieu ne manque jamais; ayant une parfaite connaissance de la faiblesse de ses serviteurs, non-seulement il les fortifie par les grâces qu'il répand dans leurs cœurs, mais sachant que les instructions et les exemples des autres chrétiens sont très-capables de les animer, il en suscite quelques-uns qui ayant une force et un

courage extraordinaire, sont capables de soutenir et d'encourager tous les autres. C'est pour ce sujet que Dieu a donné à son Eglise le généreux saint Sébastien qui en est justement appelé le défenseur; il le choisit parmi les principaux officiers de ce cruel tyran, et il veut que celui qui était destiné pour garder la personne de l'empereur soit occupé à conserver la loi dans le cœur des fidèles. Cet emploi avait quelque chose de grand dans le temps principalement d'une furieuse persécution, et par conséquent celui à qui Dieu le donnait avait besoin d'une force singulière. L'Eglise a donc raison de lui appliquer ce que saint Paul dit à son disciple Timothée, qu'il se doit fortifier lui-même pour être plus en état de fortifier les autres; il doit combattre généreusement pour animer les autres au combat.

Saint Sébastien est dans l'Eglise comme un maître et comme un capitaine, il les instruit et il les conduit au combat. Mais il ne saurait les bien instruire, s'il n'est lui-même rempli de la vérité qui lui donne de la force et du courage, comme il ne saurait les conduire au combat qu'en combattant lui-même. Ce sont ces deux qualités et ces deux emplois conformément aux cinq versets qui nous ont servi aujourd'hui d'épître; dans les deux premiers nous croyons que saint Sébastien s'étant bien affermi dans les vérités de la religion chrétienne, a été en état d'y affermir tous les autres fidèles; dans les trois autres nous remarquons qu'ayant combattu très-généreusement, il a été très-propre pour animer tous les chrétiens au combat, et leur faire remporter la victoire comme il en a triomphé lui-même. C'est ce qui fera le sujet des deux parties de ses éloges. Nous avons besoin pour cela des grâces du Saint-Esprit, prions la sainte Vierge de nous les obtenir, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Fortifiez-vous donc, ô mon fils, par la grâce qui est en Jésus-Christ. Saint Paul ne dit point à son cher disciple qu'il souhaite que Dieu le préserve de tout péril, et qu'il le priera de l'en délivrer; mais il l'encourage à soutenir généreusement la vérité, et à se fortifier par la grâce de Jésus-Christ; c'est par là que tous les ministres du Seigneur, que tous les vrais chrétiens, que tous ceux à qui Dieu a donné quelque autorité sur son peuple, sont obligés de commencer, ils doivent apprendre la vérité pour la savoir et pour l'enseigner aux autres; il faut qu'ils la sachent, car comment en suivraient-ils les règles s'ils l'ignoraient; leur obligation ne consiste pas seulement à la savoir pour en avoir la connaissance, mais encore pour la communiquer aux autres; vous entendez aussi comment Dieu parle à tous les supérieurs par la bouche du roi-prophète : *Et maintenant, ô rois, ouvrez votre cœur à l'intelligence, recevez les instructions de la vérité, vous qui jugez la terre* (*Psal.* II, 10).

Vous devez remarquer deux choses dans ces paroles, la première que tous ceux que Dieu a élevés au-dessus des autres, et à qui il a donné un caractère de supériorité et d'autorité, doivent avoir l'intelligence de toutes les vérités de la religion, non-seulement les savoir, mais de plus les posséder, les comprendre, ce qui ne se peut faire qu'en les méditant attentivement, et en y faisant de sérieuses réflexions. La seconde, c'est de les savoir pour instruire, pour corriger, et pour juger les autres, étant persuadés que l'on est destiné à cela, et qu'il ne suffit pas d'en avoir l'intelligence pour soi, mais qu'il faut de plus la communiquer aux autres; qu'ils écoutent donc ce que Moïse dit aux espions qu'il envoya dans la terre promise, comme si Dieu leur parlait à eux-mêmes. Ce législateur dit à ceux qu'il a choisis pour faire cette découverte : *Soyez fermes et résolus, et apportez-nous des fruits de la terre* (*Num.*, XIII, 21). La fermeté et la résolution regardait la disposition de leur esprit et de leur cœur, et ces qualités étaient nécessaires pour bien exécuter l'ordre que Moïse leur avait donné; mais pour les fruits de la terre qu'ils allaient découvrir, dont ils devaient apporter des échantillons, cela regardait le peuple, puisque c'était pour les animer à poursuivre l'entreprise qu'ils avaient commencée, et à entrer avec joie dans une terre qui leur fournirait en abondance les choses nécessaires à la vie.

Nous pouvons dire que Dieu avait choisi saint Sébastien pour affermir les chrétiens dans la foi et dans toutes les vérités de la religion, pour les fortifier dans la violence de la persécution contre la cruauté des empereurs et de leurs ministres, et pour cela il devait être lui-même très-affermi dans la foi, savoir parfaitement la religion, et être pénétré de toutes les vérités de l'Evangile. Je regarde ce généreux confesseur de Jésus-Christ comme Josué à l'égard du peuple d'Israël : Dieu dit par trois fois à ce digne successeur de Moïse de se fortifier, afin qu'il soit toujours bien affermi, et cela pour trois raisons, la première est de la part de Dieu, parce qu'il doit être persuadé que ce divin Seigneur est toujours avec lui pour le secourir; la seconde le regarde, se trouvant obligé d'être dans une disposition continuelle d'observer exactement la loi de Dieu; la troisième est pour le peuple, étant destiné de Dieu pour conduire Israël et pour l'introduire dans la terre promise. Pour être convaincus de cette vérité, vous n'avez qu'à écouter ce que le Seigneur lui-même dit à Josué. Voilà comme il lui parle : *Soyez ferme et courageux; car vous partagerez au sort à tout ce peuple la terre que j'ai promis avec serment à leurs pères de leur donner. Affermissez-vous donc, et vous remplissez d'une grande force, afin que vous observiez et que vous fassiez tout ce qu'ordonne la loi que Moïse, mon serviteur, vous a prescrite. Ne vous en détournez point ni à droite, ni à gauche, afin que vous agissiez avec intelligence dans tout ce que vous faites. C'est moi qui vous l'ordonne. Soyez ferme et courageux, ne*

craignez point, ne vous épouvantez point, car, en quelque lieu que vous alliez, le Seigneur votre Dieu sera avec vous (*Josue*, I, 6). Vous pouvez apprendre par ces paroles tout ce qui est capable de fortifier un cœur.

Le premier et le principal motif pour vous bien affermir dans l'Evangile contre toutes les tentations et les persécutions du monde, c'est d'être bien persuadés que Dieu est avec vous, et qu'il ne manque jamais de vous donner les secours qui vous sont nécessaires. C'est pourquoi Ezéchias, roi de Juda, voyant que Sennachérib, roi des Assyriens, entrait sur ses terres avec une grosse armée, et que tout l'effort de la guerre allait tomber sur Jérusalem, après avoir pris toutes les précautions que la prudence veut que l'on prenne, il s'appliqua à rassurer le peuple et à le fortifier, et il crut très-sagement qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de leur promettre que Dieu ne les abandonnerait pas; il leur fit donc ce discours pour les animer : *Soyez braves et conduisez-vous en gens de cœur : ne craignez rien, et n'ayez point de peur du roi des Assyriens, ni de toute cette multitude qui l'accompagne; car il y a beaucoup plus de monde avec nous qu'avec lui* (II *Paral.*, XXXII, 7). Ce prince, qui avait autant de prudence que de religion, qui connaissait que le nombre prodigieux des soldats de Sennachérib était capable de jeter l'épouvante dans le cœur des Juifs, n'ayant de leur part qu'un fort petit nombre de soldats pour les défendre, il veut leur ôter ce sujet de crainte en les assurant que leur armée est beaucoup plus forte que celle des ennemis, et comme cela paraissait opposé à la vérité, il leur apprend comment il l'entend. *Tout ce qui est avec lui n'est qu'un bras de chair*, leur dit-il, *mais nous avons avec nous le Seigneur notre Dieu, qui nous secoure et combat pour nous* (*Ibid.*, 8). C'est nous dire que des millions d'hommes ne font qu'un bras de chair étant unis ensemble, que toutes les armes et les munitions ne sont qu'un bras de chair, enfin que toute la sagesse et le raffinement de la politique mondaine n'est que comme un bras de chair, et par conséquent nous n'avons pas sujet de les craindre. Craignons Dieu, et demeurons fermes dans son service : ceux pour qui il se déclare sont toujours les plus forts; c'est sur ce fondement que le roi Ezéchias dit à ses sujets qu'il y avait beaucoup plus de monde avec eux qu'il n'y en avait avec le roi d'Assyrie; il est vrai que Sennachérib avait plus de soldats, plus d'armes et plus de munitions, mais ce n'étaient que des hommes; les habitants de Jérusalem avaient des anges et le Dieu des armées avec eux, et par conséquent ils avaient tout sujet de demeurer fermes dans l'exercice de leur religion, étant assurés de la protection de Dieu. Saint Paul nous l'apprend par son propre exemple quand il nous dit : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (*Philip.*, IV, 13). Ce n'est pas en nous que nous pouvons tout, ce n'est pas en nous que nous trouvons de quoi nous affermir dans la vérité, c'est dans la grâce de Jésus-Christ; c'est elle seule qui peut nous y rendre si fermes, que tous les ennemis de la religion ne sont pas capables de nous en détourner; c'est pourquoi l'Apôtre, écrivant aux Hébreux, leur dit : *Ne vous laissez point emporter à une diversité d'opinions et à des doctrines étrangères; car il est bien mieux d'affermir son cœur par la grâce* (*Hebr.*, XIII, 9). L'Apôtre regarde l'inconstance et la légèreté d'esprit comme une chose préjudiciable à la religion, étant vrai que tous ceux qui sont faciles à séduire sont dans un danger continuel de perdre la foi.

Saint Sébastien étant persuadé de cette vérité, se trouvant dans la cour d'un prince idolâtre, et l'un des plus cruels ennemis que les chrétiens aient eu, et se voyant tous les jours environné d'impies et de blasphémateurs, demandait tous les jours à Dieu qu'il le fortifiât, parce qu'il savait bien qu'il ne le pouvait être que par la grâce de Jésus-Christ, et pour mériter cette grâce, non-seulement il priait jour et nuit, il jeûnait et il se mortifiait; mais de plus il avait une grande exactitude pour observer la loi de Dieu dans toute sa perfection, se souvenant de ce que Josué dit au peuple d'Israel de la part du Seigneur : *Fortifiez-vous seulement* de plus en plus, *et gardez avec grand soin tout ce qui est écrit dans le livre de Moïse, sans vous en détourner ni à droite, ni à gauche* (*Josue*, XIII, 6).

Ce qui vous fait connaître que l'observance de la loi de Dieu est un moyen très-propre et même très-nécessaire pour demeurer fermes dans la religion et pour en conserver la foi, étant impossible de croire ce que les saints ont cru, et de la manière qu'ils l'ont cru, et vivre comme les impies ont vécu : c'est une grande disposition à perdre la foi que de perdre l'innocence des mœurs et la pureté de sa vie, comme c'est un moyen très-propre et très-sure pour persévérer dans la foi de la religion que de vivre selon les maximes de l'Evangile; ç'a été le sentiment de tous les gens de bien, et Joakim, grand pontife des Juifs, étant venu à Béthulie pour y voir Judith, et la congratuler de la victoire qu'elle avait remportée sur Nabuchodonosor en coupant la tête à Holopherne, le général de ses armées, après plusieurs paroles fort obligeantes, et qui marquaient sa reconnaissance, il ajoute : *Votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée* (*Judith.*, XV, 11). Il faut remarquer deux choses dans les paroles que le grand prêtre et les anciens dirent à Judith. 1° Ils attribuent la force et la fermeté de son cœur au mérite de sa chasteté, ce qui fait connaître que non-seulement la pureté virginale, mais encore la chasteté des saintes veuves est d'un grand mérite devant Dieu. 2° Ils la louent de ce qu'après avoir perdu son mari, elle n'avait point voulu en épouser d'autre, ce qui fait voir que ce n'est pas seulement au temps de la loi nouvelle qu'on loue les veuves qui ne pensent point aux secondes noces, mais qu'anciennement et du temps

des Juifs, dont la religion était grossière et charnelle, on honorait et on respectait ces veuves comme étant dignes de louanges, et l'on attribuait la fermeté qu'elles avaient à conserver leur religion et à en défendre la vérité, à la pureté de leur vie et à la sainteté de leurs mœurs.

Saint Sébastien, persuadé de ces vérités, vivait comme un ange au milieu d'une troupe de démons; car quel nom peut-on donner à ceux qui rendent à Satan un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul? Et il était comme l'ange dans la fournaise de Babylone : toutes les impuretés de ceux qui louaient les débauches de leurs dieux, et qui par conséquent se faisaient honneur de les imiter, n'étaient pas capables de le souiller en aucune façon, bien loin de le pouvoir corrompre, parce qu'il s'appliquait les paroles du prince des apôtres, qui avertit les fidèles de ne pas avoir de complaisance pour les faux prophètes. *Vous donc, mes frères*, leur dit-il, *qui êtes avertis de ces choses, prenez garde à vous, de peur que, vous laissant aller à l'erreur de ces insensés, vous ne veniez à déchoir de l'état solide de votre foi; mais croissez de plus en plus dans la grâce de notre Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ* (II *Petr.*, III, 17, 18).

Ce que saint Pierre appelle un état solide ne peut être qu'une vie conforme à la religion dont l'on fait profession, car sans une semblable pratique il n'y a que de l'illusion et de la tromperie dans ce que l'on croit, puisque non-seulement on ne croît pas dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur, mais de plus cette grâce se perd, ayant été reçue inutilement, et la connaissance de notre Sauveur s'affaiblit. Saint Sébastien a suivi exactement un conseil de si grande importance; il a toujours vécu avec une si grande attention, qu'il prenait garde non-seulement à ce qui flattait les sens et ce qui pouvait satisfaire la chair, mais encore plus à tout ce qui pouvait corrompre l'esprit, comme sont les idolâtres et les hérétiques, les libertins et les impies, ayant grand soin de ne se jamais laisser aller à leurs erreurs. Voilà ce qui l'a rendu si ferme dans sa foi, et ce qui l'a fait croître à ce degré de vertu qui augmentait toujours la grâce en lui et qui perfectionnait la connaissance qu'il avait de notre Seigneur et notre Sauveur Jésus-Christ. Vertu et connaissance qui n'étaient pas seulement pour lui-même, elles n'étaient si solidement établies en lui que parce que Dieu l'avait choisi pour affermir tous les fidèles dans la religion chrétienne. C'est la troisième raison pour laquelle Dieu avait communiqué tant de fermeté à Josué.

Le Seigneur dit à Moïse : *Instruisez Josué, affermissez-le et fortifiez-le, parce que c'est lui qui marchera devant ce peuple, et qui lui doit partager la terre que vous verrez* (*Deuter.*, III, 28). Remarquez les paroles de Dieu même : il veut que Josué soit instruit de tout ce qui regarde le service de Dieu, qu'il soit affermi dans la religion, qu'il soit fortifié dans la piété, parce qu'il est choisi pour être le guide et le conducteur du peuple d'Israel, et l'ayant introduit dans la terre que Dieu a promise à leurs pères, ce sera à lui à en faire le partage. Notre saint doit être regardé comme le Josué du peuple chrétien ; il était destiné pour conduire les chrétiens, pour être toujours à leur tête et pour les introduire dans la terre des vivants : c'est pourquoi Dieu avait pris plaisir de l'instruire, de l'affermir et de le fortifier, afin qu'étant ainsi instruit, affermi et fortifié, il fît ce que saint Paul ordonne à son disciple Timothée, comme nous avons lu aujourd'hui : *Communiquez ce que vous avez appris de moi en présence de plusieurs témoins, à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres.*

On voit aussi qu'un fidèle ministre de Dieu n'a point de plus grand soin, en disposant les talents qu'il a reçus, que de laisser des enfants héritiers du dépôt de la vérité qu'il leur a commis, et qu'il avait lui-même reçu de ses pères. Saint Paul, qui avait eu ce soin en formant Timothée, veut que Timothée pense aussi à en former d'autres qui lui succèdent. Il faut remarquer que saint Paul veut qu'un des soins de Timothée soit de former des disciples, non pas philosophes, raisonneurs, éloquents, mais fidèles, et qu'il apprenne aux autres non ce qui s'agite dans les disputes des écoles, mais ce qu'il a ouï de son maître. Saint Sébastien était un parfait disciple des apôtres, il n'ignorait rien de ce qu'ils avaient dit, de ce qu'ils avaient écrit et de ce qu'ils avaient fait; de sorte que l'on devait dire de lui comme des premiers chrétiens, qu'il persévérait avec beaucoup de zèle dans la doctrine des apôtres : ce qui n'était pas seulement pour lui, c'était encore pour en faire part à des hommes fidèles. C'est pour s'acquitter de ce devoir qu'il allait dans les prisons où il savait qu'il y avait des chrétiens enchaînés pour la religion de Jésus-Christ, et là il instruisait ceux qui n'étaient encore que catéchumènes, et les préparait à recevoir le baptême de l'eau pour être mieux disposés à recevoir le baptême de leur sang. Ces instructions s'étendaient sur les idolâtres, tâchant de leur faire connaître leurs erreurs d'adorer une multitude de dieux opposés les uns aux autres, dont la plupart avaient été des hommes fort déréglés; il avait une ardeur extrême de communiquer à tous ce qu'il avait appris de Jésus-Christ dans son Evangile, et des apôtres dans leurs Epîtres, et dans les traditions que l'Eglise en conserve; c'est pourquoi saint Paul lui pouvait dire : *Pour vous, vous savez quelle est ma doctrine, ma conduite, la fin que je me propose* (II *Tim.*, III, 10). Il le savait comme Timothée, et quoiqu'il ne fût point évêque ni prêtre, il avait néanmoins la science et le zèle d'un homme apostolique ; il avait appris la science des apôtres, il en suivait la doctrine dans toute la conduite de sa vie; ce qui ne le contentait pas, il aurait souhaité que tous les autres eussent été comme lui, et pour la connaissance et pour les mœurs, et en cela il ne se proposait point

d'autre fin que celle que l'apôtre s'était proposée lui-même, qui était la gloire de Dieu et le salut du prochain.

L'intention des apôtres instruisant les fidèles, le devoir des fidèles instruits par les apôtres, nous font connaître qu'il y a peu de chrétiens dans tous les états, dans toutes les conditions, de qui on puisse dire qu'ils persévèrent dans la doctrine des apôtres; les uns ne la savent pas, les autres se contentent de la savoir et ne la pratiquent pas, et plusieurs de ceux qui la savent et qui la pratiquent croient que c'est tout, et qu'ils ne sont obligés à rien davantage; de sorte qu'ils négligent de communiquer aux autres ce qu'ils savent, et d'exhorter les fidèles à suivre les règles que les apôtres leur ont données: ce qui est directement opposé à ce que saint Paul ordonne à son disciple Titus, après lui avoir parlé de la naissance de Jésus-Christ, de son avénement dernier, de sa gloire, de sa passion et de la rédemption des hommes; il conclut en lui disant : *Prêchez ces vérités, exhortez et reprenez avec toute autorité; vivez de telle sorte que personne ne vous méprise* (*Tit.*, II, 15). Vous voyez qu'il ne suffit pas que le disciple d'un apôtre soit savant et saint : ayant retenu ce que son maître lui a appris, il est devenu savant, et se conformant à la vie de son maître, il devient un saint; ce qui n'est pas encore assez : il est obligé de prêcher les vérités qu'il a apprises des apôtres, d'exhorter à la pratique de la vertu, et de reprendre ceux qui s'abandonnent au péché, non-seulement par des paroles, mais par une vie que les plus libertins sont obligés d'estimer et de respecter.

Tous les hommes apostoliques sont obligés à ces deux choses à instruire, et comme ils n'ont dû se remplir que de la doctrine des apôtres, ils ne doivent apprendre aux autres que ce qui y est conforme. Saint Paul en avertit son disciple : *Mais pour vous*, lui dit-il, *enseignez des choses qui soient dignes de la saine doctrine* (*Ibid.*, 1). Par ces paroles l'Apôtre ne nous défend pas seulement d'enseigner des erreurs qui corrompent l'esprit, de plus il nous interdit tout ce qui peut porter les chrétiens à des pratiques ou trop humaines, ou trop sensibles, ou trop conformes aux sentiments du monde, comme n'étant pas dignes de la saine doctrine. Ces hommes apostoliques sont encore obligés à édifier par leur bon exemple : saint Paul joint ordinairement l'un et l'autre ensemble; il dit à ce même disciple, après lui avoir appris ce qu'il doit enseigner aux vieillards, aux femmes âgées, aux jeunes femmes, aux jeunes hommes : *Rendez-vous vous-même en toutes choses un modèle de bonnes œuvres dans la doctrine, dans l'intégrité de vie et dans la gravité. Que vos paroles soient saines et irrépréhensibles* (*Ibid.*, 7, 8).

C'est ici la principale obligation d'un homme apostolique : sa bonne vie sans ses exhortations ferait plus d'effet que ses prédications sans sa bonne vie, les actions font plus de bruit que les paroles; c'est pourquoi l'exemple de nos maîtres est un grand secours, et dont Dieu nous redemandera bien compte. Mais quand il nous manquerait, nous ne serions pas excusables pour cela, puisque Jésus-Christ est le maître des maîtres et le pasteur des pasteurs, c'est lui qui a donné l'exemple à toute l'Eglise. Un vrai disciple du Fils de Dieu n'attend point d'autre modèle; quand il n'en trouve point, il s'arrête à celui-là, et il tâche de l'imiter.

Saint Sébastien a eu grand besoin de suivre cette maxime, de regarder Jésus-Christ comme son unique original. Il vivait dans une cour la plus idolâtre, la plus impie et par conséquent la plus corrompue qu'il y ait jamais eu; il n'avait de toutes parts que de très-mauvais exemples. Son maître n'était pas seulement païen et comme tel ennemi déclaré de Jésus-Christ et de ses disciples, mais de plus il était cruel, colère et furieux, et il se plaisait à inventer les tourments les plus capables de donner de la terreur et de faire horreur à toute la nature; tous ses officiers et tous ses courtisans, soit par inclination, soit dans le seul désir de plaire à leur maître et de gagner ses bonnes grâces, tâchaient d'enchérir sur son impiété et sur sa cruauté. Notre saint pouvait donc dire avec un prophète qu'il se trouvait obligé de vivre avec des autruches et des dragons. Dans une disposition si dangereuse, il ne pouvait mieux faire que de jeter les yeux sur Jésus-Christ et le regarder comme son modèle; il le considérait dans tous les différents états de la vie, et particulièrement devant ses juges, entre les mains des soldats et des bourreaux, et sur le Calvaire. De semblables considérations l'animent à vouloir devenir la copie de ce divin original, et non-seulement il souhaite de lui ressembler et il travaille à cela, mais de plus il voudrait que tous les hommes eussent l'avantage de l'imiter, et il n'épargne rien pour cela, et autant par son exemple que par ses paroles; il croit que c'est à lui que saint Paul a parlé quand il a dit à son disciple Timothée : *Soyez l'exemple des fidèles dans vos paroles, dans la manière d'agir, dans la charité, dans la foi et dans la chasteté. Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres, demeurez ferme dans ces exercices; car agissant de la sorte, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent* (I *Tim.*, IV, 12, 16).

Voilà ce que saint Sébastien souhaitait avec ardeur, se sauver et sauver les autres; c'est pour cela seul qu'il parle et qu'il agit : aussi a-t-il eu la consolation de contribuer au salut d'un fort grand nombre de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition; il s'est fait voir, et il a parlé à tous, à des hommes fort avancés en âge et à des femmes fort vieilles, à de jeunes hommes, à de jeunes femmes et à des enfants, à des riches et à des pauvres, à des maîtres et à des esclaves, à des prisonniers innocents et à d'autres qui étaient coupables; il les convertit tous, il leur fait naître le désir du baptême par la ferveur de ses exhortations, et Dieu se sert de lui pour rendre chrétiens ceux qui étaient idolâtres. L'Apôtre a donc

grande raison de dire qu'il n'y a rien de plus avantageux et pour ceux qui enseignent, et pour ceux qui sont instruits, que d'enseigner une bonne doctrine. *Enseignant ceci aux frères*, dit-il à son disciple Timothée, *vous serez un bon ministre de Jésus-Christ, vous nourrissant des paroles de la foi et de la bonne doctrine que vous avez apprise* (I *Tim.*, IV, 6). L'on est donc un bon ministre du Seigneur quand on ne se nourrit que de la parole de Dieu et de la doctrine de l'Eglise, et qu'après s'en être rassasié, on travaille à communiquer cette divine nourriture à tous les autres, et pour cela on fuit les fables impertinentes et puériles, on fuit même ceux qui les débitent, parce que leur compagnie est fort dangereuse; ce qui oblige l'apôtre saint Jean de vous dire : *Si quelqu'un vient vers vous et n'enseigne pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, ni même ne le saluez pas. Car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres* (II *Joan.*, 10, 11).

Ce disciple que le Seigneur aimait, était si jaloux de l'intégrité de la foi et des bonnes mœurs des fidèles, qu'il leur défend ici toute communication avec ceux qui semaient de mauvaises doctrines, et qui par leur vie corrompue infectaient celle des autres. Saint Jean ne veut pas même qu'on les salue, de peur que ce signe d'amitié ne les attire dans les maisons. Tous ceux qui sont soigneux de leur salut doivent se souvenir tous les jours de cet avis si nécessaire de ce saint apôtre, car ordinairement on est tel que ceux que l'on fréquente et que l'on aime. Fréquentez-donc, aimez des hommes semblables à saint Sébastien, des hommes animés de zèle pour la gloire de Dieu et pour la religion de Jésus-Christ, des hommes embrasés de charité pour la conversion des idolâtres, des Juifs, des hérétiques et des pécheurs, et pour le salut et la perfection de tous les hommes; que j'aurais de joie si vous n'aviez commerce qu'avec de tels ministres du Seigneur, vous seriez instruits, exhortés, corrigés dans toutes les occasions, jamais erreur ni morale corrompue, ni mauvaise doctrine n'entrerait dans votre esprit, et vous demeureriez toujours dans la doctrine de Jésus-Christ, malgré les plus violentes persécutions, vous seriez à l'égard de vos ennemis comme un généreux soldat, et vous imiteriez saint Sébastien, qui, ayant combattu généreusement, a été en état d'animer tous les chrétiens au combat. C'est le sujet de la seconde partie de ses éloges, comme nous verrons en vous expliquant le reste de l'épître.

SECONDE PARTIE

Souffrez toutes les peines de votre ministère comme un bon soldat de Jésus-Christ. L'Eglise applique ces paroles à saint Sébastien, parce qu'il a été soldat et bon soldat, et soldat de Jésus-Christ. Saint Paul donne ces qualités à son disciple Timothée, pour marquer qu'il était ministre de Jésus-Christ, et pour apprendre à ces sortes de personnes qu'il faut qu'elles aient une vertu mâle et généreuse, et qu'un homme pourrait être innocent et vertueux, et faire beaucoup de bien dans une vie particulière, qui serait néanmoins incapable de ces grands emplois, comme une femme qui pourrait gouverner parfaitement sa maison serait néanmoins incapable de porter les armes : ce qui fait connaître que ceux qui ont encore une vertu faible, et dont le cœur est timide, ne sont pas capables de ces grands emplois qui consistent à gouverner et à conduire les autres.

Chaque chrétien doit être soldat, puisque la vie de l'homme est une guerre perpétuelle qui nous engage dans des combats journaliers et très-différents; c'est la pensée du saint homme Job; et quelques-uns ne disent pas que c'est une guerre, mais une tentation continuelle, qui signifie un combat contre les malins esprits. Comme le nom de guerre signifie l'exercice où sont des troupes qui ont à combattre des ennemis, c'est donc une guerre que cette tentation, parce que, lorsqu'on s'occupe à veiller pour se défendre contre les piéges de ses ennemis, l'on est engagé dans l'exercice d'une guerre véritable; et il faut bien remarquer que Job ne dit pas seulement que la vie de l'homme est remplie de tentations, mais qu'elle est une tentation elle-même. Car depuis que l'homme est tombé volontairement de l'état d'innocence dans lequel il avait été créé, il est devenu par sa propre corruption comme une source de tentation et de misère à lui-même; c'est pourquoi les saints ont regardé la mort comme leur devant être très-avantageuse, étant le terme de leur course et la fin non-seulement de leurs maux, mais des périls dans lesquels ils sont toujours exposés tant qu'ils vivent dans cette tentation et cette guerre continuelle, qui ne peut finir que par la mort, parce qu'il n'est pas permis de faire ni paix ni trêve, l'homme se trouvant toute sa vie dans une nécessité inévitable d'attaquer ou de résister, portant ses ennemis en lui-même, comme nous le dit l'apôtre saint Jacques : *D'où viennent les guerres et les procès entre vous? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans votre chair* (*Jac.*, IV, 1)?

Voilà une chose étonnante, que si nous ne nous laissions point aller à nos passions d'avarice, d'ambition, d'amour, de haine, d'envie, de jalousie, il n'y aurait ni guerre, ni procès entre les chrétiens; mais comme ces passions s'élèvent dans le cœur, et qu'elles combattent contre les lumières de la droite raison et contre les maximes de la religion, aussitôt les guerres et les procès s'excitent entre vous, et la paix ne s'y trouve plus. C'est que, pour avoir la paix avec les hommes, même avec les hommes les plus opposés à votre repos, comme l'étaient ceux qui s'étaient déclarés les ennemis de saint Sébastien, entre autres un Dioclétien et tous ses satellites, il faut auparavant que la paix soit en vous, que les passions ne combattent point dans votre chair, qu'elles soient soumises et réglées. Ecoutez donc ce que vous dit saint Pierre : *Je vous conjure, mes frères bien-aimés, de vous abstenir, comme étant étrangers et*

voyageurs en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre l'esprit (I *Petr.*, II, 11).

Le prince des apôtres parlant à des enfants de lumière, selon qu'il vient de les appeler, les exhorte à rejeter les désirs charnels comme appartenant aux ténèbres. Il dit que ces désirs combattent contre l'âme, et lui font la guerre, parce qu'ils obscurcissent toute la raison et la rendent misérablement esclave. Voilà quel a été l'exercice des vrais chrétiens, toujours résister à ces passions charnelles qui combattent contre l'esprit, s'opposer à tous leurs mouvements dès leur commencement, et les attaquer jusque dans leur source et jusque dans les objets qui les excitent et qui les entretiennent. Comment saint Sébastien aurait-il pu vaincre les idolâtres, les uns par sa patience en souffrant avec beaucoup de douceur les maux qu'ils lui faisaient, les autres par ses exhortations et ses miracles en détruisant l'idolâtrie de leur cœur, leur faisant mépriser ce qu'ils avaient adoré, et les engageant à reconnaître pour Fils de Dieu et sauveur du monde ce divin Jésus pour qui ils n'avaient auparavant que du mépris, si lui-même n'avait été le maître de ses sens et de ses passions, et s'il n'avait tellement vaincu sa chair, qu'il l'eût rendue à l'égard de son esprit comme un esclave à l'égard de son maître; c'est ce qu'il a fait toute sa vie, ayant toujours été un vrai soldat, mais de plus un bon soldat, comme saint Paul voulait que son disciple Timothée fût; c'est ce qu'il lui dit dès le commencement de la première Epître qu'il lui écrit : *Ce que je vous recommande donc, mon fils Timothée, est que vous vous acquittiez des devoirs de la milice sainte selon les prophéties qui ont été faites de vous* (I *Tim.*, I, 18).

Saint Paul exhortant son disciple au combat, lui représente qu'il faut toujours poursuivre ses ennemis, en ne perdant point de vue les prophéties de la parole de Dieu, et pratiquant toutes les vertus, les jeûnes, les veilles, les prières, qui sont comme les armes dont on se sert dans ce combat plus intérieur qu'extérieur, plus spirituel que sensible; notre apôtre veut nous persuader cette vérité quand il dit aux fidèles de Corinthe : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les remparts* qu'on lui oppose, *et pour détruire les desseins* des ennemis de l'Evangile (II *Cor.*, X, 5). Vous voyez que cet apôtre invincible ne s'appuyait sur rien de ce qui n'était qu'humain, mais qu'il ne se proposait que Dieu, comme il nous le témoigne lui-même. Il ne paraissait en lui au dehors que de la faiblesse en prêchant la foi; il était frappé, il était battu de verges; mais Dieu se servait de cette apparente faiblesse de son serviteur comme d'une arme terrible pour exercer sa puissance et pour remporter la victoire sur ses ennemis. Tout cède aux souffrances de saint Paul persécuté, le monde et l'enfer est forcé de se rendre à la force de ses paroles. Nous avons vu depuis que tout a cédé aux souffrances de saint Sébastien persécuté, les empereurs, les sacrificateurs, les idolâtres ont été vaincus, les démons malgré leur superbe ont été soumis, voyant leurs idoles brisées, leurs autels renversés, leurs sacrifices cessés, et leurs temples ruinés, de sorte que le culte sacrilége et profane qu'on leur rendait dans le monde allait entièrement cesser.

La bonté d'un soldat de Jésus-Christ consiste donc, 1° à connaître qu'il a plus à combattre les démons, ses passions et sa chair que les hommes mêmes, et que les hommes ne l'attaquent qu'en faveur des démons, et que pour nous rendre les esclaves de nos passions et de notre chair; 2° que les armes dont il se doit servir pour vaincre ses ennemis sont spirituelles, et que c'est de Dieu seul qu'il doit les recevoir. C'était le sentiment du saint homme Job, et c'est ce qu'il nous apprend quand il dit : *Qui me pourra procurer cette grâce que vous me mettiez à couvert, et me cachiez dans l'enfer*, c'est-à-dire le sépulcre, *jusqu'à ce que votre fureur soit entièrement passée, et que vous me marquiez un temps auquel vous vous souviendrez de moi? L'homme étant mort une fois*, continue ce saint homme, *pourrait-il bien vivre de nouveau? Dans cette guerre où je me trouve maintenant, j'attends tous les jours que mon changement arrive* (*Job*, XIV, 13, 14).

Ces paroles, quant à la lettre, ne signifient autre chose sinon que les souffrances de Job étaient telles, qu'il eût regardé comme une faveur d'être privé de la vie, et mis au tombeau. Il appelle cette épreuve si terrible, qu'il souffrait du nom de la colère et de la fureur de Dieu, et il demande au Seigneur qu'il daigne lui faire la grâce de le mettre comme à couvert des effets de cette fureur dans le tombeau, en attendant qu'il lui plût de se souvenir de lui; et cette prière de Job peut s'appliquer encore à saint Sébastien et à tous ces généreux martyrs qui ont sujet d'espérer la miséricorde du Seigneur, après avoir passé une vie pleine de fatigues et de travaux, exposée aux tentations des démons et aux persécutions des hommes; ce sont ces soldats intrépides et invincibles qui, pour se consoler et se fortifier, se font à eux-mêmes cette demande : *L'homme étant mort une fois, pourrait-il bien vivre de nouveau?* Ils entendent parler de leur résurrection, ils avouent qu'elle est au-dessus de la nature, et qu'elle paraît même incroyable, mais la foi leur fait croire très-certainement, et c'est l'unique pensée qui les occupe dans tout le temps de leur vie, et particulièrement de cette guerre où ils se trouvent, attendant toujours que leur changement arrive, premièrement par la mort, et ensuite par la résurrection que la mort du médiateur leur doit mériter, ce qui fait leur consolation.

Disons donc comme le saint homme Job, disons comme saint Sébastien, et disons-le aussi vivement pénétrés qu'eux de cette guerre continuelle où nous nous trouvons à tous moments en danger de notre salut, nous vivons dans l'attente du changement qui doit arriver en nous, par le mérite du médiateur

qui est déjà mort pour nos péchés, et qui est ressuscité pour notre justification. C'est la consolation que saint Paul donne aux fidèles de Corinthe : *Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine, et vous êtes encore dans vos péchés. Ceux qui sont morts en Jésus-Christ sont donc perdus. Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes* (I *Cor.*, XV, 17-19). L'Apôtre a dessein de nous apprendre ce que c'est proprement que la vie du chrétien, car il doit la passer toute dans les peines et dans les afflictions, mais il faut néanmoins qu'il ait toujours dans l'esprit la gloire de Jésus-Christ, pour se fortifier dans ses faiblesses et se souvenir que s'il souffre avec Jésus-Christ, il sera glorifié avec lui. Ainsi souffrons ici d'être les plus misérables d'entre les hommes, afin d'être un jour les plus heureux de tous les hommes. Cependant il y en a peu qui, en souffrant quelque chose pour Dieu, mettent toute leur espérance dans les biens de l'autre vie, et presque tous recherchent quelque récompense dès cette vie même contre la défense que nous en fait ici saint Paul, nous apprenant que tous ceux qui dans leurs maux, dans leurs austérités, dans leurs pénitences recherchent l'estime des hommes, ou les biens de la terre, mettent leur espérance en ce monde. Et ce sont ceux-là qui sont vraiment misérables, et même les plus misérables de tous les hommes, et d'autant plus qu'ils se persuadent que leurs complaisances pour tous ceux qui ont du crédit dans le monde leur fera éviter les peines qu'ils appréhendent, et les mettra en état de triompher des ennemis dont ils craignent la colère; c'est une erreur grossière de croire qu'on puisse être un bon soldat de Jésus-Christ en ne se servant que d'armes charnelles, ce que saint Paul condamne quand il vous dit : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu pour renverser les remparts qu'on lui oppose, et pour détruire les desseins des ennemis de l'Evangile* (II *Cor.*, X, 4).

Ainsi cet apôtre invincible témoigne lui-même qu'il ne s'appuyait sur rien de tout ce qui était humain ; je vous l'ai déjà dit, et je ne saurais trop vous le dire, car on peut dire que Dieu est extrêmement en colère quand il permet que ceux qui devraient combattre pour conserver leur liberté et celle des hommes, tombent eux-mêmes dans la servitude en flattant les puissances sous prétexte de ne les pas irriter. Saint Sébastien n'a jamais su se servir de ces sortes de moyens qui n'ont rien que d'humain, ce sont des armes toutes charnelles qui ne conviennent point à un soldat de Jésus-Christ, il n'a pas ménagé l'empereur Dioclétien, il lui a reproché les injustices, les violences et les cruautés qu'il exerçait contre les chrétiens, il a soutenu l'innocence et la pureté de leurs mœurs, il a défendu la vérité de la religion qu'ils professaient, et dont lui-même faisait profession, il a prouvé avec fermeté la divinité de Jésus-Christ, et tout cela sans craindre ni la violence de sa colère, ni la privation de tous les biens qu'il possédait, ni la rigueur des tourments. Ce bon soldat de Jésus-Christ avait cette généreuse fermeté, parce qu'il ne se mêlait en aucune façon de toutes les affaires temporelles, ni de celles des autres, ni même des siennes propres, ayant pour elles une parfaite indifférence, parce qu'il se regardait plus engagé dans la milice de Jésus-Christ que dans celle de l'empereur, suivant en cela avec beaucoup d'exactitude ce que saint Paul dit à son disciple Timothée : *Quiconque est enrôlé au service de Dieu ne s'embarrasse point dans les emplois de la vie civile, pour ne s'occuper qu'à satisfaire celui qui l'a enrôlé.*

Tout ce raisonnement de saint Paul est terrible contre les ministres de l'Eglise, et même contre tous les chrétiens qui se laissent dissiper par les affaires du monde. Ils devraient considérer avec soin ce que leur dit ici ce saint apôtre, et d'autant plus, que Jésus-Christ lui-même défend ces embarras, non-seulement à ses ministres, à tous les religieux et les religieuses, mais en général à tous les fidèles, leur disant : *Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par les soins* des affaires *de cette vie* (*Luc.*, XXI, 34); faites réflexion sur ces deux avis de Jésus-Christ et de saint Paul, qui sont conformes l'un à l'autre, et mettez-vous dans l'esprit qu'ils ne regardent pas seulement ceux qui sont tout possédés et comme remplis des affaires, des occupations, des intrigues et des inquiétudes du siècle ; ils regardent encore ceux qui sont consacrés à Dieu par des engagements et des vœux particuliers, puisque tout soin qui ne tend pas à nous rendre dignes du royaume de Dieu, se doit appeler un soin de cette vie, un soin qui est tout humain et terrestre, et par conséquent indigne d'un soldat de Jésus-Christ, qui ne doit plus s'occuper qu'au service de celui qui l'a enrôlé. Nous avons une preuve convaincante de cette vérité dans le sage conseil que Jéthro donna à son gendre Moïse : *Ayant vu la manière dont il se conduisait envers le peuple, il lui dit : D'où vient que vous agissez ainsi à l'égard du peuple ? Pourquoi êtes-vous seul assis* comme juge, *et que tout le peuple attend depuis le matin jusqu'au soir? Vous ne faites pas bien : il y a en cela de l'imprudence? Vous vous consumez inutilement vous et le peuple qui est avec vous. Ce travail est au-dessus de vos forces, et vous n'y pourrez pas suffire vous seul. Mais écoutez mes paroles et mon conseil, et Dieu sera avec vous. Donnez-vous au peuple pour ce qui regarde Dieu, pour rapporter à Dieu les demandes et les besoins du peuple, et pour apprendre au peuple les cérémonies, la manière d'honorer Dieu, la voie par laquelle ils doivent marcher et ce qu'ils doivent faire* (*Exod.*, XVIII, 14-20.)

Le conseil que Jéthro donne à Moïse est tout rempli de sagesse, et n'a rien que de divin, il lui conseille de ne se donner point d'autre emploi que d'être comme le médiateur entre Dieu et le peuple, portant au

peuple les ordres de Dieu, et représentant à Dieu les besoins du peuple ; et pour ce qui regarde la justice que les particuliers se devaient les uns aux autres, il lui témoigne qu'il devait choisir des personnes capables d'un emploi si important, qui jugeraient des affaires ordinaires et moins considérables, et qui lui rapporteraient les plus difficiles, et pour lors Dieu sera avec vous, dit Jéthro ; ce qui nous fait connaître que lorsque le cœur est très-occupé des soins extérieurs et des services qu'il rend aux hommes, il se dissipe, et il se vide en quelque façon de l'esprit de Dieu, dont il se remplit d'autant plus qu'il s'applique avec plus de liberté à la considération des choses célestes et éternelles, afin de conduire les âmes dans le chemin du ciel, et leur apprendre la voie de Dieu dans la vérité. Plût à Dieu que tous les ministres de Jésus-Christ et tous les supérieurs voulussent suivre ce conseil ! Il serait même très-avantageux pour tous les fidèles, puisque les uns et les autres, soit pour eux-mêmes, soit pour leur prochain, chercheraient premièrement la justice et le royaume de Dieu, et en cela ils seraient les disciples de Jésus-Christ et les imitateurs de saint Sébastien, qui ne s'est jamais embarrassé des affaires du siècle, aimant mieux renoncer aux honneurs, aux richesses et à sa propre vie, que de renoncer à sa religion, et il s est toujours appliqué à inspirer les mêmes sentiments aux idolâtres qu'il voulait convertir, et aux chrétiens qu'il animait au martyre ; ce n'était que pour cela seul qu'il avait quelque commerce avec eux, ce parfait dégagement le rendait un véritable disciple des apôtres, et le mettait en état d'être un bon soldat de Jésus-Christ, qui a su si bien animer tous les chrétiens à qui il parlait, qu'il les faisait triompher des bourreaux, des tourments et de la mort, comme lui même en a été victorieux, parce qu'il a combattu jusqu'à la mort, selon le conseil de saint Paul, quand il dit à son disciple Timothée : *Celui qui combat dans les jeux publics n'est couronné qu'après avoir combattu selon la loi de ces combats.*

Tous les chrétiens, et principalement les hommes apostoliques, doivent considérer dans ces paroles de saint Paul, qu'étant comme Timothée dans une lutte toute sainte, il ne leur suffit pas d'y être bien entrés, d avoir lutté une ou deux fois, et d'avoir remporté quelque léger avantage, mais qu'il faut combattre jusqu'au bout, et contre autant d'ennemis qu'il s'en présente. C'est ce que l'Ecclésiastique vous dit : *Prenez la défense de la justice pour sauver votre âme, combattez jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra pour vous, et renversera vos ennemis* (*Eccli.*, IV, 33). Apprenez quelles sont vos obligations en qualité de chrétiens : elles sont beaucoup plus grandes que vous ne pensez, puisqu'il ne vous suffit pas de faire ces œuvres justes ; ce n'est point assez pour vous sauver, il faut encore que vous preniez la défense de la justice, soit par rapport à Dieu, quand son Evangile est méprisé, que son nom est blasphémé, que sa loi est violée, que sa religion est persécutée, que ses autels sont profanés ; soit par rapport au prochain quand il est sollicité de renoncer à sa foi, et que les sollicitations étant fortes et dangereuses, il se trouve dans le péril d'y succomber : mais une chose à laquelle il faut que vous pensiez, c'est que vous devez combattre jusqu'à la mort pour la justice : voilà ce que saint Sébastien a observé avec beaucoup d'exactitude, la grandeur de son âme et la générosité de son cœur ont paru jusqu'à sa mort, et l'on peut dire même jusqu'à une double mort, ayant été la première fois tellement percé de flèches, que, pendant un temps considérable on l'avait cru mort, et Dieu ne lui avait conservé la vie que pour instruire et animer davantage les chrétiens, pour reprocher encore à Dioclétien ses violences et ses cruautés, et pour avoir une nouvelle occasion de donner encore sa vie pour Jésus-Christ, et mériter par ce moyen une double couronne. Imitez donc ce généreux martyr, *soyez* comme lui *forts et courageux dans le saint combat de la foi, travaillez à son exemple à acquérir la vie éternelle à laquelle vous avez été appelés, afin qu'ayant si excellemment confessé la foi en présence de plusieurs témoins*, vous jouissiez avec lui de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXVII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

(21 *janvier.*)

Dedit mihi Dominus linguam mercedem meam, et in ipsa laudabo eum, etc. (*Eccli.*, LI, 30-38).

Le Seigneur m'a donné pour récompense une langue qui me servira à le louer.

Cette prière de l'Ecclésiastique, fils de Sirach, qui fait le dernier chapitre du livre qui porte son nom, ayant été expliquée au sujet de la fête de sainte Cécile, de sainte Catherine et de la Présentation de la Vierge, pour éviter les répétitions ou ennuyeuses ou inutiles, j'ai cru que je devais aujourd'hui vous expliquer les neuf derniers versets de ce même chapitre, dans lesquels nous trouverons de solides matières pour faire les éloges de sainte Agnès, et non-seulement pour la louer, mais encore pour nous instruire, conformément au dessein que l'Eglise a eu en établissant la fête des Saints, et en nous obligeant de la solemniser ; demandons les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir. *Ave*, etc.

Le Seigneur m'a donné pour récompense une langue. Nous avons tous obligation à Dieu de nous avoir donné une âme et un corps, mais une âme qu'il a créée lui-même, et qu'il a formée à son image, une âme que le Fils de Dieu a rachetée de son sang, a marquée de son sceau, en lui imprimant les caractères du baptême, en la purifiant dans la pénitence, en la nourrissant de son corps et de son sang ; une âme qu'il a rendue ca

pable de le voir et de l'aimer, et par conséquent de jouir de sa gloire; il ne pouvait pas nous faire un présent plus considérable, ni nous favoriser davantage, puisque non-seulement il nous a élevés au-dessus de tous les animaux de la terre, mais ce qui est beaucoup plus, il nous a rendus presque semblables aux anges.

Nous sommes encore très-redevables à Dieu de nous avoir donné un corps, par le moyen duquel nous pouvons voir les objets qui, quoique sensibles, sont néanmoins très-propres à nous faciliter la connaissance de tout ce qu'il y a de plus spirituel. Par ce même corps nous entendons toutes les vérités qu'en qualité de chrétiens nous sommes obligés de croire, nous recevons les instructions nécessaires, soit pour la vie civile, soit pour la vie spirituelle. Par ce même corps nous sommes en état de louer, de prier et de remercier Dieu; de nous adresser aux hommes savants, riches et puissants, et leur demander tous les soulagements dont nous avons besoin; enfin de nous acquitter de ce que nous devons à nos frères en les instruisant, en les corrigeant et en les consolant.

Sainte Agnès remercie donc Dieu de lui avoir donné une langue, et elle considère la liberté qu'elle a de parler comme une récompense de toutes les bonnes œuvres qu'elle peut avoir faites, dans cette vue elle ne s'en sert jamais ni pour offenser son Dieu, ni pour rien dire qui puisse faire quelque tort à son prochain, mais elle ne s'en sert que pour louer le Seigneur, et pour assister ses frères, et elle nous apprend que c'est pour cela que Dieu nous a donné une langue, afin que d'une part nous le bénissions, et que de l'autre nous donnions à notre prochain des preuves de notre charité; ce sont deux vérités que sainte Agnès nous apprend par son exemple, et que nous trouvons dans les paroles de l'Ecclésiastique, comme je vous le ferai voir en vous les expliquant.

PREMIÈRE PARTIE

Réfléchissons, mes frères, sur le sujet des actions de grâces que sainte Agnès rend au Seigneur; elle n'a que douze ans, et elle est si parfaitement instruite des principales obligations de la religion chrétienne, qu'elle sait que les richesses de la terre, les honneurs du monde, les avantages du corps, de l'esprit et de la naissance, quoique biens de Dieu dont on peut faire un bon usage, et en faire des pratiques de vertu qui servent à mériter le ciel, ne sont pas les plus considérables de ceux qui nous engagent à rendre nos actions de grâces au Seigneur; il n'y a que les amateurs du monde qui les regardent de la sorte, les vrais chrétiens les considèrent comme les moins importants, parce que l'on peut absolument s'en passer, par conséquent ce sont les biens spirituels qui les obligent à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces.

Parmi toutes les grâces que Dieu fait à ses serviteurs et à ses épouses, nous pouvons assurer qu'une langue bien réglée, une langue dont l'esprit et le cœur sont les maîtres, une une langue dont le principal emploi est de bénir Dieu, est une des plus considérables, parce que rien n'est plus rare, et qu'il faut que nous confessions que rien n'est plus difficile; nous en serons aisément persuadés, si nous nous appliquons à lire et à méditer ce que saint Jacques nous dit sur ce sujet: *Combien peu de feu faut-il pour brûler une forêt? La langue est un feu et un monde d'iniquité, la langue est un de nos membres qui infecte tout notre corps; elle enflamme tout le cours de notre vie, étant elle-même enflammée du feu d'enfer. Toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, de serpents, et d'autres bêtes se domptent et ont été domptés par les hommes, mais nul homme ne peut dompter la langue, c'est un mal inquiet, elle est pleine d'un venin mortel* (*Jac.*, III, 5-8).

N'est-ce pas une chose bien surprenante que l'on puisse dompter les lions et les bêtes les plus farouches et les plus cruelles, et que l'on ne puisse pas dompter un aussi petit membre qu'est la langue, mais qu'on le rende l'organe beaucoup plus souvent du mal que du bien; si quelquefois nous nous en servons pour prier et pour chanter à Dieu des cantiques de louanges, presque toujours nous nous servons de cette même langue pour parler contre la charité, contre la vérité, contre la modestie, et ce membre, qui a l'honneur de recevoir le premier le plus sacré de nos mystères, se répand ensuite en des paroles d'aigreur et d'amertume, d'envie et de jalousie, de railleries et de médisances, de mensonges et de blasphèmes; c'est pourquoi saint Jacques a grand sujet de dire que la langue est *un monde d'iniquité*, que c'est *un mal inquiet*, parce qu'elle est toujours agissante, et qu'elle ne se donne presque jamais de repos; il est donc bien vrai que quand Dieu nous donne le pouvoir de la dompter, il nous fait une grâce toute particulière; c'est pourquoi sainte Agnès avait raison de regarder le pouvoir que Dieu lui avait donné sur la langue comme la récompense de toutes les bonnes œuvres qu'elle avait faites depuis qu'elle était au monde. La raison de cela, c'est que selon l'Evangile, la langue parle de la plénitude du cœur, il faut donc que le cœur soit plein avant qu'elle parle, afin que le feu de l'amour qui a passé du cœur sur la langue ne fasse entendre que les louanges de celui qu'elle aime uniquement.... Sainte Agnès a passé presque toute sa vie dans le silence, lisant et méditant l'Evangile, et quand elle se trouve obligée de parler, ce n'est ni pour donner des malédictions, ni pour dire des injures, ni pour faire des menaces; il est vrai qu'elle parle fort durement à celui qui l'aimait d'une manière toute charnelle, et qu'elle l'appelle *la proie de la mort;* mais c'est dans le même esprit que le Seigneur appelle son apôtre *Satan*, il n'y avait que de la douceur et de la miséri-

corde dans le cœur de ce divin Maître, mais ce disciple lui devenait une occasion de chute et de scandale, voulant l'empêcher d'aller à Jérusalem, où il devait être sacrifié, ce qui était s'opposer au salut des hommes et à l'accomplissement de la volonté de son Père.

Notre sainte est de même, elle a une vraie charité pour le jeune homme qui lui parle, mais il est pour elle une occasion de chute et de scandale, il veut lui faire rompre la résolution qu'elle a prise de n'avoir pas d'autre époux que Jésus-Christ, il tâche de la détourner du culte du vrai Dieu pour rendre aux démons ce qui n'appartient qu'au Créateur du ciel et de la terre, il est donc pour elle un Satan. Il est la proie de la mort, parce qu'elle le regarde comme une malheureuse victime destinée à brûler éternellement dans l'enfer, et c'est de ces malheureux réprouvés dont le prophète royal dit : *Ils sont dans l'enfer comme des brebis, la mort les dévorera.* Dans toutes les autres occasions elle ne sait ce que c'est que de parler d'une manière contraire à la charité.

Il y a longtemps que Dieu nous a défendu de rien dire qui puisse blesser le prochain, puisque nous lisons dans le Lévitique : *Vous ne serez point dans votre peuple ni un inventeur de crimes, ni un médisant secret* (*Levit.*, XIX, 16). Ceux qui agissent contre cette loi ne peuvent pas remercier Dieu de leur avoir donné une langue, ni dire que leur langue leur a été donnée comme une récompense de leurs bonnes actions ; au contraire on pourrait dire en un sens qu'elle leur a été donnée pour leur malheur, puisqu'elle sera cause de leur condamnation, comme aussi elle sera la cause du bonheur de ceux contre qui ils ont inventé des crimes qu'ils leur ont imposé, et dont ils ont fait des médisances, ayant souffert ces outrages et ces injustices comme s'ils étaient sourds, ayant fait voir une patience et une douceur si édifiante, qu'il a paru qu'ils n'avaient pas entendu ce que l'on avait dit contre eux.

Dieu dit dans le Lévitique : *Vous ne parlerez point mal du sourd* (*Ibid.*, 14). Selon la lettre Dieu condamne une malignité qui n'est que trop ordinaire aux hommes, qui se font un jeu de parler mal d'un sourd devant lui-même, parce qu'il n'entend point, sans considérer qu'il faut avoir un esprit méchant et inhumain pour se moquer ainsi de la misère des autres, au lieu qu'elle devrait attirer notre compassion, en considérant qu'ils sont hommes comme nous, et que nous avons pu être ce qu'ils sont. Le grand saint Grégoire, expliquant ces paroles dans un sens plus élevé, dit que ce sourd dont Dieu défend de parler mal, est celui qui par vertu se rend sourd à tout le mal qu'on dit de lui, qui ne se défend que par sa douceur, et qui n'oppose à la manière injurieuse dont on le traite que les prières qu'il fait pour ceux qui le déshonorent.

Sainte Agnès a été vraiment sourde à toutes les calomnies qu'on lui a imposées, les idolâtres l'ayant faussement accusée d'être une sorcière et une magicienne, parce que l'esprit de Dieu, qui est un esprit de pureté, avait puni de mort celui qui avait eu l'insolence de vouloir souiller la chasteté de son épouse; elle n'entendait point ces calomnies, et pour cela elle ne rendait point injure pour injure, ni outrage pour outrage, et comme elle était persuadée que Dieu lui avait donné l'usage de sa langue comme une récompense de ses bonnes œuvres, elle ne s'en servait que pour le louer, et se voyant accablée de calomnies, de médisances, de fausses accusations, étant pressée, sollicitée de renoncer à son Dieu, et de violer sa foi qu'elle avait promise à Jésus-Christ, étant menacée des affronts les plus honteux et des tourments les plus cruels, se défiant d'elle-même comme les saints s'en sont toujours défié, elle s'adressait à Dieu, et lui parlait dans le même esprit, la même foi, la même confiance que David, lui disant : *Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant : délivrez-moi de l'homme injuste. Ceux qui ne pensent dans leur cœur qu'à commettre des injustices me livrent tous les jours des combats. Ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, le venin des aspics est sous leurs lèvres. Seigneur, préservez-moi de la main du pécheur, et délivrez-moi des hommes injustes qui ne pensent qu'à me faire tomber. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu. Exaucez, Seigneur, la voix de mon humble supplication. Seigneur, Seigneur, qui êtes toute la force d'où dépend mon salut, vous avez mis ma tête à couvert au jour de la guerre* (*Psal.* CXXXIX, 2-8). Ces paroles ne sont pas seulement de David qui demande à Dieu du secours contre la mauvaise volonté que Saül a pour lui, et pour éviter les piéges que ce roi lui tendait de toutes parts, elles sont plus proprement une prière que Jésus-Christ fait à Dieu comme homme, et comme revêtu de l'infirmité de notre nature, et elle convient aussi à tous ses membres, lorsqu'ils se voient exposés à tant de périls, et qu'ils se trouvent au milieu de tant d'ennemis de leur salut. Mais il faut toujours remarquer que sainte Agnès, et tous les justes avec elle, ne demandent dans leurs prières que d'être principalement délivrés du péché, qui est le seul mal qui blesse l'homme ; car lorsque les méchants attaquent les bons, ils se font un mal sans comparaison plus grand qu'à eux; il est vrai qu'ils dépouillent les uns de leurs biens, et qu'ils blessent les autres dans leur chair, mais ils donnent la mort à leur propre âme. Il faut donc que les justes se disposent à soutenir toutes les attaques, et à souffrir toutes les persécutions des méchants, et à les souffrir de la même manière que notre sainte les a souffertes ; car le bouclier impénétrable que cette généreuse vierge opposait à tous les traits de ses ennemis était la confiance pleine de foi qu'elle avait dans le Seigneur ; elle lui disait non-seulement des lèvres et de la langue, mais encore plus du fond du cœur : *Vous êtes mon Dieu* ; c'est-à-dire, je ne

connais point, et je n'aime point d'autre Dieu que vous, et c'est sur vous seul que je m'appuie. Exaucez-moi donc lorsque je vous offre ma prière avec ardeur; exaucez celle qui n'espère son salut que de la force de votre bras tout-puissant, et qui reconnaît que dans les combats qu'elle a eus à soutenir, c'est vous qui avez couvert ma tête, et qui l'avez protégée contre tous mes ennemis.

Une prière si fervente, si humble, et si pleine de confiance, ne peut être que l'ouvrage d'une langue qui a été donnée de Dieu pour récompense des bonnes actions. C'est louer le Seigneur que de lui parler de la sorte, parce qu'une âme ne s'adresse à lui que dans le sentiment de David : *Parce que*, comme il dit, *le Seigneur est grand, et infiniment louable : il est*, sans comparaison, *plus redoutable que tous les Dieux, parce que tous les dieux des nations sont des démons; mais le Seigneur est le Créateur des cieux* (*Psal.* XCV, 4, 5), c'est pourquoi j'espère tout de lui, et je mets toute ma confiance en lui, et je n'ai que du mépris pour tout ce que les nations estiment, puisque leurs dieux ne sont que des démons. Ce qui rend notre divin Sauveur très-grand et infiniment louable, et par conséquent ce qui le rend l'unique objet de nos louanges, est qu'étant si grand par lui-même, il a bien voulu se proportionner en quelque façon à nous, et s'est fait petit pour l'amour de nous. Bien loin donc que l'on ait dû mépriser l'abaissement et la petitesse de ce Dieu devenu homme par son incarnation, rien ne nous doit plus engager à relever sa grandeur, puisqu'en s'abaissant de cette sorte par un excès de bonté, il s'est élevé et est devenu grand aux yeux de tout l'univers, et sa grandeur l'a mis au-dessus de tous les faux dieux qui étaient auparavant adorés dans toute la terre; il est donc infiniment louable, et il mérite par conséquent que nous le louions infiniment; mais toutes nos bénédictions, nos actions de grâces et nos louanges sont très-bornées, rien n'est plus faible et plus petit, et par conséquent plus indigne de sa grandeur. David a donc grand sujet de s'écrier : *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges* (*Psal.* CV, 2).

Ce roi a parlé de la sorte, étant persuadé que pour louer le Seigneur autant qu'il mérite d'être loué dans les œuvres mêmes extérieures de sa puissance, il faudrait pouvoir comprendre cette sagesse infinie qui les lui fait faire, il faudrait entrer dans ses conseils éternels : *Or, qui est celui*, dit saint Paul, *qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils?* Ainsi, lorsque le Prophète exhorte les peuples à le louer, et qu'il ajoute aussitôt : *Qui fera entendre toutes ses louanges?* il leur fait connaître que tout ce qu'ils pourront dire pour le louer, n'approchera jamais des louanges qu'il mérite, et que tous aussi ne sont pas capables de faire entendre ses louanges, car ceux-là seuls en sont indignes, dont la vie même est une louange continuelle de sa miséricorde.

Sainte Agnès a été très-capable de louer son divin Époux, et autant qu'une créature le peut faire, soit par rapport à la connaissance qu'elle avait de Dieu, méditant sans cesse sa parole, pensant toujours à toutes ses actions, étant transportée d'amour pour toutes ses perfections, soit par rapport à la pureté de sa vie et à la sainteté de ses mœurs; dans ces dispositions elle suivait exactement ce que saint Paul lui avait recommandé : *Que la parole de Jésus-Christ habite en vous avec plénitude et vous comble de sagesse. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des Psaumes, des Hymnes et des Cantiques spirituels, chantant de cœur et avec la grâce de Dieu ses louanges* (*Coloss.*, III, 16).

Voilà quelle a été l'occupation de notre sainte pendant le peu d'années qu'elle a vécu sur la terre, et elle a connu par une heureuse expérience que rien n'est plus capable d'encourager une âme que la parole de Dieu, et que saint Paul a eu grande raison de recommander aux fidèles de l'avoir toujours présente dans le cœur, et de s'en revêtir comme de leurs armes. Le démon au contraire, lorsqu'il tient des âmes captives, les empêche autant qu'il peut de s'appliquer à la parole de Dieu, qui serait comme un puissant bouclier qui les mettrait à couvert contre toutes ses attaques : l'assiduité de lire, d'entendre, de méditer la parole de Dieu, étant ce qui règle mieux nos pensées, et qui est plus capable de bannir de nous les mauvaises et les inutiles. Sainte Agnès ayant suivi exactement le conseil de l'Apôtre, s'étant nourrie et engraissée, pour ainsi dire, de cette divine parole, elle continue à être à son égard une disciple très-soumise. Il veut que les fidèles s'excitent les uns les autres, parce qu'il n'y a rien qui porte plus à la vertu que l'exemple d'un homme de bien. C'est pourquoi comme l'esprit du démon est de faire tout le contraire de ce que fait l'esprit de Dieu, il empêche autant qu'il peut qu'il n'y ait personne qui puisse par sa lumière, par sa ferveur et par sa sainte vie, donner les exemples de piété qui animent les autres, et où sa malice paraît encore davantage, c'est que lorsqu'il s'en trouve quelques-uns qui travaillent à édifier leurs frères, il tâche aussitôt de les rendre suspects par des médisances qu'il excite à faire d'eux, afin que l'on n'ait aucun égard à ce qu'ils disent ni à ce qu'ils font.

Notre sainte a toujours eu un fort grand mépris de toutes les calomnies qui lui ont été imposées, et comme elle connaissait que c'était sa qualité de chrétienne et d'épouse de Jésus-Christ qui les lui avait attirées, elle en faisait sa gloire, et elle continuait toujours à louer son Dieu, et à exhorter un chacun, et même ses plus grands ennemis, à le reconnaître pour le seul Dieu Créateur du ciel et de la terre; c'est le second usage qu'elle a fait de la langue que Dieu lui avait donnée pour récompense de

ses bonnes œuvres, comme nous verrons dans les paroles de l'Ecclésiastique, qui nous fourniront les sujets nécessaires pour faire la seconde partie des éloges de cette sainte.

SECONDE PARTIE.

Approchez-vous de moi, vous qui n'êtes pas savants, et assemblez-vous dans la maison de règlement et de discipline. Sainte Agnès avait un zèle ardent de faire connaître le vrai Dieu à tous les idolâtres, de leur faire aimer Jésus-Christ; c'est pour cela qu'elle les appelle des ignorants, qu'elle leur reproche qu'ils sont dans un déréglement continuel, qu'elle les exhorte à ne pas retarder à se faire instruire, qu'elle les oblige enfin à faire réflexion sur le triste état dans lequel leurs âmes sont réduites, étant toujours languissantes de soif, et ne trouvant rien dans le monde qui soit capable de les désaltérer; peut-on faire un meilleur usage de sa langue, et qui est d'autant plus excellent, que c'est le malheureux état des idolâtres qui oblige notre sainte de prendre la hardiesse, quoique vierge et quoique fort jeune, d'ouvrir la bouche et de parler, et de dire avec l'Ecclésiastique : *J'ai ouvert ma bouche et j'ai parlé.*

Le propre des vierges est d'être dans la retraite et le silence, c'est ce que les apôtres et tous les Pères de l'Eglise, c'est ce que les plus saints et les plus savants d'entre les maîtres de la vie spirituelle leur ont souvent répété, et on leur donne l'exemple de la première des vierges, mère de Jésus-Christ; elle a écouté avec beaucoup d'attention, elle a médité fort sérieusement tout ce qu'elle avait entendu et tout ce qu'elle avait vu de son divin Fils, mais elle a dit très-peu de chose. Si donc tous les chrétiens ne doivent parler que par une vraie nécessité dans ce qui les regarde, ou par un motif de charité dans tout ce qui a du rapport à leur prochain, ou enfin pour satisfaire aux obligations de la religion dans tout ce qui est de Dieu, à plus forte raison les vierges, qui ne semblent être sur la terre que pour méditer les perfections de leur divin Epoux, que pour chanter ses louanges et pour le prier. C'était l'exercice continuel de sainte Agnès, elle sortait rarement de sa maison, où elle ne s'occupait que de ce qui était pour le service de Dieu, ou pour la charité du prochain.

Il ne faut pas vous étonner si dans ces premiers siècles il n'y avait point encore de monastères ni pour les hommes, ni pour les filles, parce que toutes les maisons des vrais chrétiens étaient des monastères : l'on y vivait selon la règle de l'Evangile, l'on y pratiquait les vertus chrétiennes, l'on y observait ponctuellement les vœux de son baptême; les vices de la chair, les désordres du monde n'y avaient aucune entrée, et l'on y avait peu de commerce avec les créatures; c'est pourquoi sainte Agnès s'étant trouvée dans la nécessité de parler à des idolâtres, elle dit avec quelque sorte de surprise : *J'ai ouvert ma bouche et j'ai parlé.* Mais que dit-elle à ces païens ? *Approchez-vous de moi, vous qui n'êtes pas savants.*

Cette sainte a grande raison de les appeler des ignorants, n'y ayant pas de plus funeste ignorance que celle de ne point connaître le vrai Dieu, premièrement par rapport à la religion, l'ignorance du vrai Dieu étant cause que l'on adore pour Dieu ce qui ne l'est pas; c'est ce que saint Paul reproche aux Galates, et il croit qu'il est nécessaire qu'ils s'en souviennent; il leur dit donc : *Autrefois, lorsque vous ne connaissiez pas Dieu, vous étiez assujettis à ceux qui par leur nature ne sont pas des dieux* (*Galat.*, IV, 8). De sorte que si presque toute la terre a été infectée de l'idolâtrie, et s'il n'y a eu qu'un petit nombre d'hommes qui n'ont pas été corrompus par ce que l'on peut appeler le principal crime du genre humain, il faut s'en prendre à l'ignorance universelle du vrai Dieu, il est de si grande conséquence de ne pas oublier cette vérité, que Dieu permet que l'ignorance des idolâtres dure aussi longtemps que le monde. Le Sage nous le dit : *Ceux qui ne se sont pas mis en peine d'acquérir la sagesse non-seulement sont tombés dans l'ignorance du bien, mais ils ont encore laissé aux hommes des marques de leur folie, sans que leurs fautes aient pu demeurer cachées* (*Sap.*, X, 8).

Toutes les histoires sont pleines des impiétés, des blasphèmes, des cruautés, des extravagances des idolâtres, qui adoraient comme dieux les créatures les plus dangereuses et les plus viles; les sculpteurs et les peintres ne nous représentent autre chose dans leurs ouvrages; et Dieu le permet de la sorte, afin qu'ayant horreur de leur folie, nous condamnions en même temps ce que nous savons en être la cause; car, puisque le Sage nous assure que l'indifférence que l'on a pour acquérir la sagesse est cause que l'on tombe dans l'ignorance du vrai bien, et si Dieu est le vrai et le principal bien, et que la vraie sagesse consiste à le connaître, il ne faut pas vous étonner que ceux-là aient ignoré Dieu, qui ne se sont pas mis en peine d'acquérir cette sagesse par le moyen de laquelle on le connaît; mais ce qui doit augmenter la confusion des idolâtres, c'est que leur folie est connue de tous les hommes, et quelque soin qu'ils aient pris de cacher les abominations de leurs sacrifices et de tous leurs mystères, Dieu a toujours permis qu'ils aient été découverts.

Que de chrétiens qui ont sujet de craindre cette même confusion ! Que le nombre est grand de ceux qui ne se mettent point en peine d'acquérir la vraie sagesse, et qui sont contents pourvu qu'ils paraissent avoir celle du monde! De sorte qu'ils ne sont savants que pour tout ce qui regarde les biens de la terre, et ils sont dans une entière ignorance du vrai bien, ce qui est cause que l'on ne voit partout que des marques de leur volupté ou de leur vanité, c'est-à-

dire qu'ils n'ont laissé aux hommes que des marques de leur folie. Que le jeune Tobie avait raison de dire à son épouse : *Ne nous comportons pas comme les nations qui n'ont aucune connaissance du vrai Dieu* (*Tob.*, VIII, 5). C'est ce que je vous dis, mes frères, avec toute la force de la charité de Jésus-Christ, et d'une charité qui me presse de travailler à votre salut; c'est ce que sainte Agnès vous dit et par ses paroles et par son exemple, ne vous comportez pas comme ces gentils qui ignorent Dieu ; mais que j'ai sujet d'être affligé en voyant mes exhortations si inutiles ! Que de chrétiens, ou du moins qui se disent tels, qui vivent comme des païens, qui sont de vrais idolâtres ! L'un l'est de son argent, l'autre l'est de sa vanité, celui-là l'est de sa maison, celui-ci de quelque créature, et plusieurs de l'amour d'eux-mêmes ; ils ne pensent qu'à l'objet de leur idolâtrie, ils ne travaillent qu'à le posséder ou à le satisfaire, et ils ne sont que très-peu occupés de Dieu, parce qu'ils ne le connaissent pas. Y avait-il rien de plus douloureux pour notre sainte que de voir que la plus grande partie des habitants de la terre ignoraient Dieu, ce qui était cause qu'ils se faisaient autant de dieux que leur fantaisie, leur intérêt, leur crainte, leur plaisir leur en suggérait ?

Cette généreuse vierge aurait encore plus sujet d'être présentement affligée, si elle vivait parmi nous, puisque ce ne serait plus parmi des idolâtres de profession qu'elle trouverait des hommes qui n'ont aucune connaissance du vrai Dieu, ce serait parmi ceux qui se disent chrétiens et dont les mœurs sont toutes païennes, le désordre de la vie étant l'effet du peu de connaissance que l'on a de Dieu. Le prophète Baruch s'est appliqué à vous prouver cette vérité, quand il nous dit : *On a vu des jeunes gens dans la lumière* du siècle, *ils ont habité sur la terre* avec honneur, *mais ils ont ignoré la voie de la vraie science. Ils n'en ont point compris les sentiers, on n'a point ouï parler d'elle dans la terre de Chanaan. C'est là qu'ont été ces gens si célèbres, qui étaient dès le commencement. Le Seigneur ne les a point choisis : Ils n'ont point trouvé la voie de la sagesse, et c'est pour cela qu'ils se sont perdus. Et comme ils n'ont point eu de sagesse, leur propre folie les a précipités dans la mort* (*Baruch*, III, 20, 28).

Que nous devrions bien faire réflexion sur ces paroles, que dans toute l'étendue de la terre, Dieu n'a point choisi ces gens si célèbres, si savants dans la guerre, pour leur faire part des trésors de sa sagesse, et qu'ils se sont misérablement perdus avec toute leur fausse science et leur vaine force, leur propre folie les ayant précipités dans leur perte. Quelle reconnaissance Israël ne devait-il point à Dieu, de ce qu'il avait eu la bonté de communiquer à un peuple qu'il avait choisi, comme le plus petit entre les peuples, ce qu'il avait caché aux grands et aux gens de la terre ! C'est sans doute ce qui devait être le sujet de l'étonnement du peuple de Dieu, et en même temps de son extrême confusion d'avoir négligé et même méprisé un si grand trésor que le Seigneur avait refusé à toutes les nations. Mais si cela est vrai des Juifs, qui, pour ainsi dire, n'avaient reçu que l'ombre de la vraie sagesse dans les figures de l'ancienne Loi, quelle doit être notre frayeur en considérant que leur infidélité n'a été que l'ombre et le crayon de celle de la plupart des chrétiens, puisque la sagesse incréée étant descendue elle-même pour habiter parmi nous avec ses trésors, plusieurs ne craignent pas d'abandonner cette source de la sagesse éternelle, et de marcher par une voie toute opposée à celle qu'il lui a plu de nous tracer par son exemple et par ses paroles, et ensuite par l'exemple et les paroles de ses serviteurs fidèles et de ses épouses.

Dieu, dont les bontés sont infinies, a un soin tout miséricordieux du salut des hommes, même des plus méchants et des plus corrompus, et pour cela il a permis qu'il y eût toujours quelque saint parmi eux pour les instruire et pour les édifier. Abraham est dans la terre de Chanaan, Loth dans la ville de Sodome, Tobie dans Ninive. Ce dernier, dont le Saint-Esprit fait lui-même les éloges dans le livre qui porte son nom, dit à tous ceux de sa nation qui étaient captifs avec lui : *Rendez grâces au Seigneur, enfants d'Israël, et louez-le devant les nations, parce qu'il vous a ainsi dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point, afin que vous publiiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il n'y en a point d'autre que lui qui soit le vrai Dieu tout-puissant* (*Tob.*, XIII, 3, 4).

Cette instruction n'est-elle pas admirable ! Rendre grâces à Dieu et le louer au milieu de toutes les incommodités d'une longue captivité, c'est nous dire que la perte des biens et de la liberté, que les chaînes et la prison, que la faim et le travail, que les mauvais traitements d'un maître impitoyable ne doivent pas empêcher un serviteur de Dieu de louer et de remercier son Seigneur, et de le louer en présence de ceux qui le traitent avec plus d'injustice et de cruauté; c'est ce que tous les martyrs et tous les confesseurs ont fait en présence de leurs tyrans, et nous le voyons dans sainte Agnès, qui, malgré son sexe et sa grande jeunesse, a été si peu effrayée des menaces de ses juges et des tourments de ses bourreaux, qu'elle n'a jamais cessé, étant en leur présence, de rendre grâces à son Seigneur et de le louer. Mais il faut que nous remarquions la raison pour laquelle Tobie veut que nous soyons dans ce saint exercice, sans que rien soit capable de nous en empêcher, c'est à cause qu'il a permis que nous fussions comme abandonnés au pouvoir de ceux qui ne le connaissent point, afin qu'étant contraints de demeurer parmi eux, nous leur apprenions à le connaître ; c'est donc le dessein de Dieu quand il permet qu'une personne innocente et vertueuse soit enfermée dans une prison avec des scélérats, qu'elle

soit exilée parmi des barbares, c'est afin que par ses paroles et son exemple elle contribue à la conversion de ceux avec qui elle se trouve contrainte de demeurer; vous savez aussi combien d'idolâtres, de geôliers et de bourreaux se sont convertis, et ont eu l'avantage de connaître le vrai Dieu par les instructions et les bonnes œuvres des confesseurs et des martyrs.

On pourrait néanmoins demander comment les Juifs, dispersés parmi les infidèles, à cause de leurs péchés, pouvaient leur faire connaître la puissance de leur Dieu, puisqu'il semblait que rien n'était plus capable de les convaincre du contraire, que de voir ces peuples qui se vantaient d'avoir Dieu pour protecteur abandonnés entre leurs mains, et devenus leurs esclaves? Cependant il est très-vrai, comme dit Tobie, que c'était pour faire connaître aux païens le Dieu des Israélites, que ces mêmes Israélites avaient été dispersés au milieu d'eux, premièrement parce que Dieu, les dispersant ainsi à cause de leurs iniquités, avait accompli les menaces et les prédictions qu'il leur avait faites par la bouche de ses prophètes : secondement parce que ce peuple ainsi dispersé parmi les nations était obligé, en se convertissant au Seigneur, de leur faire connaître, et par sa conduite et par ses paroles, la sainteté et la grandeur de son Dieu, selon ce qu'a dit depuis saint Paul, lorsqu'il disait aux Philippiens : *Faites toutes choses sans murmurer et sans hésiter, afin que vous soyez sans reproche, simples comme des enfants de Dieu, et sans tache au milieu d'une nation dépravée, parmi lesquels vous brillez comme des astres dans le monde* (*Philip.*, II, 14, 15).

Saint Paul donne ici une admirable idée de l'état de notre sainte Agnès, et où sont les gens de bien parmi les méchants, lorsqu'il les compare aux étoiles qui brillent toute la nuit, plus la nuit est obscure, plus les étoiles paraissent brillantes. Ainsi plus les hommes qui environnent les chrétiens vivent mal, plus les chrétiens doivent éclater par leur bonne vie. Mais l'Apôtre appelant les vrais chrétiens des astres, et les appelant ainsi non par flatterie, mais dans la vérité, suppose en eux une grande pureté, une grande sainteté, et une vie non-seulement irrépréhensible, comme il le vient de souhaiter, mais encore exemplaire; il ne pouvait pas porter plus loin la perfection de leur vie qu'en les comparant aux étoiles, il semble qu'il ne les regarde plus comme des hommes charnels qui portent encore un corps, mais comme des anges qui en quelque façon sont déjà établis dans le ciel; c'est ainsi que Jésus-Christ appelait ses disciples la lumière du monde et des enfants de lumière, qui ne prennent aucune part à la nuit de ce siècle corrompu, car le siècle est une nuit en comparaison du ciel. Les Juifs, les païens, les hérétiques, encore plus les mauvais catholiques, et généralement tous les pécheurs, quelque profession qu'ils fassent, et de quelque condition qu'ils soient, en forment les ténèbres, dont les bons se séparent toujours; allant leur cours ordinaire nonobstant le déréglement du monde, le torrent du siècle ne les peut emporter, et leur lumière est toujours pure et tranquille aux yeux de Dieu. Il faut avoir une vertu à l'épreuve pour vivre avec des hommes dont l'esprit, le cœur, et toutes les mœurs sont corrompus, et non-seulement ne prendre aucune part à leur corruption, mais de plus avoir un zèle ardent pour souhaiter de les convertir, et leur dire : *Assemblez-vous dans la maison de règlement et de discipline.*

L'Eglise est la maison de règlement et de discipline; c'est là où sainte Agnès désirait avec ardeur que tous les hommes idolâtres et infidèles s'assemblassent, parce qu'elle savait que c'était là seulement où ils pouvaient apprendre à reconnaître leurs erreurs et leurs égarements, à n'être plus esclaves de leurs passions, et à devenir les disciples de Dieu et les imitateurs de Jésus-Christ; c'était dans cette sainte maison où elle-même goûtait un si délicieux repos, et où elle faisait cette agréable expérience, qu'un jour dans la maison de son Dieu valait mieux que mille dans les palais les plus riches et les plus magnifiques, aussi aimait-elle mieux y être la dernière et la plus pauvre et la plus méprisée, que d'être la première et la plus considérée dans le monde, comme les présidents lui offraient. Je puis dire qu'elle donnait une grande marque de sa charité en reprochant aux idolâtres le déréglement de leur vie, et en les invitant d'entrer dans l'Eglise, qui est cette maison réglée, car Dieu punit très-rigoureusement ceux qui vivent dans le désordre, et plus encore les chrétiens que les idolâtres; nous n'avons qu'à écouter de quelle manière il parle aux Israélites dans le Lévitique : *Que si vous ne m'écoutez point, si vous n'exécutez point tous mes commandements, et si vous rendez mon alliance vaine et inutile, voici la manière dont je vous traiterai : je vous punirai bientôt par la plaie de l'indigence, et par une ardeur qui desséchera vos yeux et vous consumera. J'arrêterai sur vous l'œil de ma colère. Que si après cela même vous ne m'obéissez point, je vous châtierai encore sept fois davantage à cause de vos péchés, et je briserai la dureté de votre orgueil. Je ferai que le ciel sera pour vous un ciel de fer, et la terre une terre d'airain. Que si vous vous opposez encore à moi, et si vous ne voulez point m'écouter, je multiplierai vos plaies sept fois davantage à cause de vos péchés. Que si vous ne voulez point encore vous corriger, et si vous continuez à marcher contre moi, je marcherai aussi moi-même contre vous, et je vous frapperai sept fois à cause de vos péchés. Que si après cela vous ne m'écoutez pas encore, si vous continuez à marcher contre moi, je marcherai aussi contre vous, j'opposerai ma fureur à la vôtre, et je vous châtierai de sept plaies à cause de vos péchés, jusqu'à vous réduire à manger la chair de vos fils et de vos filles* (*Levit.*, XXVI, 14, 29).

Un pécheur peut-il être insensible quand

il lit ou qu'il entend réciter ces paroles? son âme trouvera-t-elle du repos étant dans la désobéissance contre son Dieu? Toutes les malédictions dont Dieu proteste qu'il punira les révoltes et les infidélités de son peuple, sont claires à la lettre, et le sens spirituel n'en paraît pas encore fort caché : s'il dit au pécheur qu'il brisera la dureté de son orgueil, c'est pour lui apprendre que c'est là l'origine de tous les maux. Le superbe résiste à Dieu, et Dieu lui résiste, il a le Tout-Puissant pour ennemi; qui sera son ami, et qui le défendra de ses ennemis? Et il ne trouvera aucune consolation ni dans le ciel, ni sur la terre, puisque le ciel même sera de fer pour lui, et la terre d'airain. Cette expression est divine et terrible, elle renferme en une parole tous les maux qui sont marqués ensuite. Comment la pluie de la grâce tombera-t-elle du ciel pour une âme à l'égard de laquelle le ciel est de fer? et comment le cœur de ce pécheur produira-t-il les fruits de la foi, de l'amour et des bonnes œuvres, s'il s'est rendu lui-même volontairement aussi dur que la pierre et que l'airain? L'homme se peut aisément donner ce cœur de pierre, mais il n'y a que Dieu seul qui soit assez puissant pour le lui ôter et pour lui en donner un qui ait de la vie et du mouvement. Car Jésus-Christ étant infiniment miséricordieux, il se souvient encore de ceux qui semblent l'avoir entièrement oublié. Il change quand il lui plaît le ciel de fer en un ciel de rosées et de pluies fécondes, et le cœur de pierre en un cœur de chair, et il est tout-puissant pour faire que cette âme s'étant rendue esclave du péché et du mensonge, ainsi que du démon qui en est le père, sa vérité, selon qu'il l'a promis, la guérisse par une profonde et sincère pénitence, et qu'elle la rende vraiment libre. Mais tous ces miracles de la miséricorde de Dieu ne se peuvent faire que dans sa maison, qui est l'Eglise, puisqu'il n'y a point de salut pour ceux qui ont le malheur d'en être dehors.

Sainte Agnès, connaissant par expérience combien il lui était avantageux d'être enfant de l'Eglise et domestique de la foi, souffrait avec douleur qu'un si grand nombre d'idolâtres en fussent séparés : après leur avoir fait les éloges de son divin Epoux, leur avoir raconté tous les présents qu'elle avait reçus de lui, et leur avoir protesté qu'elle l'aimait si fortement, que la mort la plus cruelle ne serait jamais capable de l'en séparer; comme elle ne leur parle que pour les exhorter à l'imiter, et qu'elle a un grand empressement de voir ce changement en eux, elle leur dit : *Pourquoi tardez-vous encore? et que dites-vous à ceci? vos âmes sont pressées d'une extrême soif. Achetez la sagesse sans argent; recevez l'instruction comme une grande quantité d'argent, et vous posséderez en elle une grande abondance d'or.*

La sagesse dont l'Ecclésiastique nous parle ici, que sainte Agnès a possédée et qu'elle a désiré de communiquer à tous ceux qui l'approchaient, n'avait rien d'humain ni de terrestre, elle était toute divine; c'est pourquoi elle se donne gratuitement, mais ne vous flattez pas qu'elle se communique indifféremment à toutes sortes de personnes; il est vrai qu'elle méprise tout ce que le monde estime, que l'argent, l'or et les pierres précieuses sont pour elle moins que le sable, c'est qu'elle veut quelque chose infiniment plus précieux; si vous voulez savoir ce qu'elle veut pour se donner à vous, elle vous dira que c'est vous-mêmes qu'elle souhaite; elle ne se donne donc qu'à celui qui se donne à elle, et lorsqu'elle refuse votre argent, elle vous demande votre cœur, et ce qui fait paraître sa générosité, c'est qu'elle ne vous le demande pas pour son avantage, mais uniquement pour le vôtre; ce sera pour lors que vous ne serez plus tourmentés de la soif qui vous dévore. Qu'il y a de différence entre une épouse de Jésus-Christ qui n'aime et qui ne désire que son Dieu, comme sainte Agnès, et un cœur qui n'aime que le monde, qui n'en désire que les biens! Notre sainte a toujours été pleinement satisfaite, toujours rassasiée et désaltérée, parce que c'est Dieu qui rassasie, c'est lui qui désaltère; et ne nous le dit-il pas lui-même : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* C'est tout le contraire des amateurs du monde : quand ils posséderaient toutes les richesses, quand ils goûteraient tous les plaisirs, quand ils seraient élevés au comble de l'honneur, ils seront toujours affamés, toujours altérés; c'est ce que le Seigneur leur dit par la bouche de son prophète Isaïe : *Mes serviteurs mangeront, et vous serez dans la faim; mes serviteurs boiront, et vous serez dans la soif; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez couverts de confusion; mes serviteurs éclateront en des cantiques de louanges dans le ravissement de leur cœur, et vous éclaterez en de grands cris dans l'amertume de votre cœur, et en de tristes hurlements dans le déchirement de votre esprit* (*Isa.*, LXV, 13, 14).

Cela ne paraît pas de la sorte sur la terre; quand on voit notre jeune sainte abandonnée au pouvoir des plus brutaux et des plus cruels d'entre les hommes, et que l'on voit ces mêmes hommes donner à leurs passions tout ce qu'elles demandent, on a peine à croire que la sainte soit rassasiée et désaltérée, et que les idolâtres soient affamés et altérés; cependant cela est de la sorte dès cette vie même, et cela le sera encore d'une manière plus abondante après la mort; ceux-là seuls auront l'avantage d'en faire l'expérience, qui soumettront leur cou au joug que sainte Agnès a porté avec tant de plaisir, et qui ont rendu leurs âmes susceptibles des instructions qu'elle leur a données; et comme avec le travail de peu d'années elle s'est acquis un repos qui ne finira jamais, si vous l'imitez, il n'y aura point de confusion pour vos âmes, elles trouveront leur joie dans la miséricorde du Seigneur, et elles publieront éternellement ses louanges dans la compagnie des anges et des saints. C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXVIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT, MARTYR.

(22 *janvier*.)

Charissimi, nolite peregrinari in fervore, qui ad tentationem vobis fit, etc. (I *Petr.*, IV, 12-19).

Mes bien-aimés, ne trouvez point étrange que le feu de la persécution vous éprouve, comme si c'était quelque accident extraordinaire.

Ces paroles du prince des apôtres sont très-justement appliquées par l'Eglise à saint Vincent, que nous devons regarder comme un de ses plus généreux défenseurs et un de ses plus glorieux martyrs; il est du nombre de ceux que saint Pierre appelle ses très-chers; tous les hommes lui sont chers, parce qu'ils sont créés à l'image de Dieu; les chrétiens lui sont plus chers, parce qu'ils ont été régénérés dans les eaux du baptême; parmi ceux-là, quelques-uns lui sont très-chers, parce qu'ils sont destinés pour jouir de l'héritage de la vie éternelle, c'est saint Thomas qui fait cette distinction. Saint Vincent n'est donc pas seulement cher à saint Pierre en qualité d'un homme raisonnable qui a toujours été le maître de ses passions, ni même plus cher en qualité de chrétien qui a conservé l'innocence de son baptême et qui a toujours vécu selon les engagements qu'il avait contractés en recevant ce premier sacrement, mais il lui a été très-cher étant un des principaux héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ; mais comme nous ne saurions jouir d'un si grand avantage si nous ne souffrons avec ce divin Sauveur, saint Pierre parlant à ceux que la religion et la vertu lui rendent très-chers, leur apprend de quelle manière ils doivent souffrir, et combien les souffrances leur sont avantageuses. Profitons des bons avis de cet apôtre comme saint Vincent en a profité, prions le Saint-Esprit qu'il nous éclaire et qu'il nous fortifie, et demandons à la sainte Vierge qu'elle nous obtienne cette lumière et cette force; disons-lui pour ce sujet, *Ave*, etc.

Quoique nous soyons tous comme des pèlerins et des étrangers, ce n'est qu'à l'égard du monde, de ses biens et de ses maximes; mais nous devons prendre garde de ne le pas être à l'égard de Jésus-Christ qui est notre chef, ni à l'égard de la société des membres de l'Eglise, dont nous faisons une partie, et auxquels, par conséquent, nous devons être toujours unis. Celui qui est pèlerin et étranger s'éloigne de son lieu; le ciel est notre patrie, Dieu est notre lieu, c'est en lui que nous devons toujours être, et non pas dans le monde, tout ce qu'il y a de plus agréable et de plus avantageux n'étant point pour les chrétiens, et ce serait vouloir trouver sa patrie dans une terre étrangère, que d'entreprendre de s'y établir en fuyant toutes les peines et ne cherchant que les plaisirs; c'est pour cette raison que saint Pierre dit à ses très-chers : *Ne trouvez point étrange que le feu de la persécution vous éprouve, comme si c'était quelque accident extraordinaire.*

La persécution est comparée à une fournaise ardente, c'est ce que nous apprenons de l'Ecclésiastique, qui nous dit : *La fournaise éprouve les vases du potier, et l'épreuve de l'affliction les hommes justes* (*Eccli.*, XXVII, 6). Ces paroles du Saint-Esprit ont donné sujet à saint Grégoire, Pape, de dire que la persécution est pour un homme juste ce qu'est le feu pour l'or et le fléau pour le froment; le feu purifie l'or, le fléau sépare le froment de la paille, la persécution éprouve l'homme juste, et donne un plus grand éclat à sa vertu et la rend plus méritoire, comme les vases du potier deviennent plus solides et plus beaux dans la fournaise. Ne nous étonnons donc pas si Dieu a exposé ses plus fidèles serviteurs aux plus cruelles persécutions, comme nous pouvons le remarquer dans saint Vincent, qui, ayant toujours vécu dans l'innocence et ayant servi Dieu avec beaucoup de fidélité, de foi et d'amour, est néanmoins tombé entre les mains des plus cruels persécuteurs de l'Eglise; Dieu nous a voulu faire voir par là qu'il était un digne ministre de son Eglise, et que c'était avec beaucoup de raison qu'il avait été choisi pour annoncer sa parole et pour servir à l'autel. Nous apprenons par son exemple qu'il faut se réjouir d'être persécuté, parce que la persécution est un moyen très-sûr pour rendre les chrétiens heureux, pourvu qu'ils souffrent en vrais chrétiens. Voilà trois vérités que saint Pierre nous apprend : souffrir avec joie, souffrir pour être heureux, souffrir en vrais chrétiens. Saint Vincent a fait exactement ce que saint Pierre ordonne : il s'est réjoui dans la persécution, il l'a regardée comme devant faire son bonheur, il l'a soufferte comme un chrétien très-parfait, étant persuadé que c'était à lui à qui saint Pierre parlait; c'est ce que je vais vous faire voir en vous expliquant ses paroles qui ont servi aujourd'hui d'Epître.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Pierre ne veut pas que les chrétiens regardent toutes les persécutions qu'ils ont à soutenir, toutes les peines qu'on leur fait et tous les tourments qu'il endurent, *comme si c'était quelque accident extraordinaire* auquel les autres hommes n'eussent pas été exposés; cet apôtre a dessein de vous faire connaître que les épreuves et les persécutions n'ont rien de nouveau, qu'elles sont aussi anciennes que le monde, que le premier juste, qui a été Abel, a eu un persécuteur qui a été Caïn, il n'y a donc rien d'extraordinaire, comme si cela n'était que pour vous, et que cela ne fût pas arrivé aux autres, n'y ayant point de juste depuis le commencement du monde qui n'y ait été exposé; c'est ce que saint Paul a voulu apprendre à son disciple Timothée, lui ayant dit : *Vous savez quelles ont été mes persécutions et*

mes afflictions, et combien ont été grandes ces persécutions. Il ajoute : *Aussi tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés* (II *Tim.*, III, 11, 12). Cette parole s'est vérifiée et se vérifiera dans tous les siècles. Tous ceux qui veulent vivre saintement, selon les règles de l'Evangile, souffriront des persécutions de la part de ceux dont la piété n'est qu'apparente, qui ne consiste que dans les habits et dans les paroles, et dans quelque extérieur. Dieu permet cela pour le bien des élus, qui, après l'exemple de leur chef, ne doivent point refuser de marcher dans la voie étroite, ni de souffrir ces afflictions pressantes que Jésus-Christ leur a prédites dans le monde ; ne soyez donc point surpris quand cela vous arrive, et ne vous plaignez pas de ce que personne ne vous persécutait lorsque vous viviez selon le monde, et que ce n'est que depuis que vous avez entrepris de faire pénitence, d'observer la loi de Dieu et de suivre les maximes de l'Evangile ; ne savez-vous pas que le diable laisse en repos ceux dont il sait être le maître, et qu'il n'attaque par lui-même et par les hommes qui sont à lui que ceux qui sont résolus à ne servir et à n'aimer que Dieu seul ? Faites réflexion sur la manière dont Holopherne parle à Judith : *Je n'ai jamais fait de mal*, lui dit-il, *à qui que ce soit qui ait voulu servir le roi Nabuchodonosor* (*Judith*, XI, 1). C'est de cette manière que le diable parle à ses esclaves, il n'entreprend pas de lui-même de les tourmenter ; s'il leur arrive du mal, comme cela leur est immanquable, c'est la justice de Dieu qui s'exerce sur eux, à laquelle le diable est soumis lui-même.

Saint Vincent n'a jamais regardé la persécution du président Dacien et la cruauté de ses ministres comme un accident extraordinaire ; bien loin de cela, elles lui paraissent comme naturelles, parce qu'il était disciple de celui qui, s'étant chargé des iniquités des hommes, a voulu mourir dans la compagnie des scélérats, et par le même supplice auquel ils avaient été condamnés ; c'est pourquoi il avait de la joie d'être tourmenté, puisque en cela il paraissait mieux être chrétien et professeur de l'Evangile, ce qui donne sujet à saint Pierre de vous dire que vous ne devez pas trouver étrange de sentir le feu de la persécution ; il ajoute : *mais réjouissez-vous plutôt d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ.*

On ne pense guère dans les afflictions à les considérer avec la joie que saint Pierre nous recommande, et à rendre grâces à Dieu alors de ce qu'il nous juge dignes de participer aux souffrances du Sauveur. Ceux mêmes qui font profession de dévotion oublient aisément alors la reconnaissance qu'ils lui doivent. Ils ne pensent souvent qu'à demander à Dieu la grâce d'être délivrés de leurs maux, ou tout au plus de les souffrir avec patience et sans murmure ; mais ils ne passent guère jusqu'à la joie et aux actions de grâces. Ce qui nous fait connaître que c'est peu, et que ce n'est que l'effet d'une vertu médiocre que de faire un bon usage des biens de la terre et d'en rendre grâces à Dieu ; tout l'Ancien Testament est plein de semblables exemples, mais la grâce de l'Evangile nous porte à le faire dans les maux, et même dans les plus sensibles et les plus cruels, et même dans ceux qui vont jusqu'à nous faire perdre la vie, qui est l'extrémité de la souffrance.

C'est cette même grâce qui donnait tant de joie à saint Vincent lorsqu'on le déchirait jusqu'à enlever toute la chair qui couvrait ses os, lorsqu'on le brûlait sur des charbons qui étaient d'autant plus sensibles que le feu avait plus de lenteur, ce qui faisait connaître que ses bourreaux avaient plutôt résolu de cuire sa chair que de la réduire en cendre ; sa joie consistait en ce qu'il avait part aux souffrances de Jésus-Christ : c'est pourquoi saint Pierre se sert du terme de communiquer, c'est-à-dire de se rendre semblables à ce divin Sauveur dans la patience avec laquelle il a souffert les douleurs de sa passion et les tourments de sa croix. Communiquer veut dire encore participer aux souffrances du Fils de Dieu, ce qui est notre plus grande gloire ; car, si étant des hommes nous ne pouvons pas entrer dans la part de sa divinité, qui est incommuniquable, comme tels nous pouvons entrer dans la part de ses souffrances : le prince des apôtres en parle au pluriel, parce que toute la vie de ce divin Sauveur a été une suite de peines.

Saint Vincent se réjouissait donc de se voir pendant sa vie semblable à son adorable maître, se souvenant de ce que saint Jacques lui a dit, et à tous les autres chrétiens : *Mes frères, regardez comme un grand sujet de joie les diverses afflictions qui vous arrivent* (*Jacob.*, I, 2). Ce bienheureux apôtre, parlant par sa propre expérience, veut que les chrétiens, jugeant des choses selon la foi et par conséquent d'une autre manière que tous les hommes, trouvent leur joie dans les maux, parce qu'il n'y a rien qui soit plus propre à les affermir dans l'amour de Dieu, ni qui les entretienne mieux dans les sentiments d'une humble componction. Ne vous étonnez donc pas si Jésus-Christ, qui pouvait exempter ses disciples des souffrances de cette vie, leur a prédit au contraire qu'ils n'y trouveraient que des afflictions. Mais bien loin de se laisser abattre de ces maux, il veut qu'ils leur soient un sujet de confiance, ayant témoigné d'abord qu'il ne préparait pas son royaume pour les lâches, mais pour ceux qui combattraient généreusement ; c'est pour cette raison que les vrais chrétiens ont toujours considéré les maux comme un sujet de joie, parce qu'ils leur étaient comme un gage des biens que Dieu leur réservait dans le ciel ; mais ne croyons pas que la nature ait aucune part à cette joie : elle vient toute de Dieu, il n'y a que l'Esprit consolateur qui puisse imprimer dans le fond de vos cœurs une joie céleste et divine, qui soit capable de subsister au milieu des maux les plus cruels ; les apôtres et les hommes apostoliques, notre saint Vincent, l'ont ressentie

lorsqu'ils étaient maltraités des juifs et des gentils, et ils éprouvaient la vérité de ce que le Seigneur a dit : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ;* de sorte que si leurs pleurs marquaient la tristesse dans laquelle, en apparence, ils avaient sujet d'être, la consolation qu'ils ressentaient marquait aussi la joie qu'ils goûtaient, et ces deux choses si contraires font voir la vérité de ce que dit saint Paul : *Nous paraissons être dans la tristesse, et néanmoins nous sommes dans la joie.* Y avait-il un homme qui parût avoir plus de sujet d'être triste que saint Vincent, lorsque ses bourreaux le tourmentaient jusqu'à se lasser, jusqu'à être maltraités par le tyran, parce qu'ils ne déchiraient pas le saint avec autant de cruauté qu'il le souhaitait? Cependant, malgré cet excès de fureur que l'on exerçait contre lui, il ne laissait pas d'être pénétré de joie, dont son âme était tellement remplie et pénétrée, qu'il était comme enivré de ce torrent de volupté que le Seigneur fait boire à ses serviteurs dans le temps qu'on les tourmente, ce qui est cause que les plus cruels martyres leur paraissent si indifférents. Il y a plaisir d'apprendre de l'angélique saint Thomas toutes les causes de la joie d'un martyr.

La première vient de la pureté de sa conscience. Un homme est calomnié, il est condamné, il est puni comme s'il avait commis les crimes qu'on lui impute, cependant sa conscience ne lui reproche rien de tout ce dont on l'accuse, et c'est très-injustement qu'on l'accuse et qu'on le persécute ; ce témoignage de sa bonne conscience lui fait goûter une joie secrète, ce qui fait dire à Salomon : *La joie du cœur se répand sur le visage, la tristesse de l'âme abat l'esprit* (*Prov.*, XV, 13). La seule joie que le chrétien doit avoir, comme la seule qu'il doit aimer, parce que c'est celle qui peut faire l'ornement de son visage, c'est la joie du cœur, que le Fils de Dieu appelle une joie pleine, parce qu'elle vient de la présence de Dieu dans l'âme, qui est seule capable de la remplir. Que cette joie est glorieuse dans sa source ! qu'elle est avantageuse dans ses effets ! Le monde ne saurait ni nous la donner, ni nous la ravir. Elle subsiste parmi les afflictions ou intérieures ou extérieures de cette vie, et c'est par elle que le chrétien doit bannir de lui la tristesse, qui ne peut que le troubler et l'abattre, c'est à quoi nous exhorte cette parole d'Esdras : *Ne vous attristez point, car la joie du Seigneur est notre force* (II *Esdras*, VIII, 10) ; il faut que vous remarquiez que c'est la joie du Seigneur, et que ce n'est pas celle du monde, qui d'elle-même n'est pas capable de fortifier l'esprit, et qui, au contraire, est plus propre à l'affaiblir, et qui par conséquent n'est pas une vraie joie, n'en ayant que le nom et l'apparence ; c'est pourquoi l'Ecclésiastique ayant dit : *Il n'y a point de richesses plus grandes que celles de la santé du corps*, il ajoute, *ni de joie plus grande que celle du cœur*, comme s'il nous disait que parmi tous les biens de cette vie, il n'y en a point de comparable à celui de la santé du corps, et c'est un si grand bien que les plus riches de la terre ne sauraient l'acheter avec tous leurs trésors, ce qui fait dire à l'Ecclésiastique : *Un pauvre qui est sain et qui a des forces, vaut mieux qu'un riche languissant et affligé de maladies.* Mais la sainteté de la justice qui est la santé de l'âme, et qui fait la joie du cœur, vaut mieux infiniment et que la santé et que tous les autres biens de l'esprit et du corps ; mais quand est-ce qu'un cœur peut goûter une joie si parfaite, sinon lorsque sa conscience ne lui reproche aucun crime, parce qu'il se trouve en état d'avancer dans la vertu ? ce qui est, selon saint Thomas, le second sujet de la vraie joie.

Nous apprenons cette vérité de Salomon, qui dit dans ses Proverbes : *La joie du juste est de faire la justice* (*Prov.*, XXI, 15), parce que le propre de l'amour est de donner de la joie ; le juste suit la justice parce qu'il l'aime, et en l'aimant il y trouve son plaisir : ce plaisir divin, qui est le plus grand effet de la grâce, dégoûte l'âme de tout ce qui tient de la terre et des sens, et lui fait trouver sa joie dans ce que Dieu lui commande ; c'est pourquoi le Sage ajoute que ceux qui commettent l'iniquité appréhendent la justice, parce qu'étant empoisonnés de l'amour des choses sensibles, ils ne trouvent que de l'amertume dans les biens de l'esprit, jusqu'à ce que Dieu les tire de cette langueur mortelle, et qu'il change leur joie en changeant leur cœur ; c'est pour lors qu'ils se récrient tous en particulier : *Je me réjouirai avec une effusion de joie dans le Seigneur, et mon âme sera ravie d'allégresse dans mon Dieu, parce qu'il m'a revêtue des vêtements du salut, et qu'il m'a parée des ornements de la justice* (*Isa.*, LXI, 10). Voilà les sujets de joie de saint Vincent : Dieu l'ayant prévenu dans l'abondance de ses bénédictions, ayant toujours conservé cette grâce, réglant toute sa vie selon la loi de Dieu, sa conscience n'a jamais eu rien à lui reprocher, et d'autant plus que cette divine grâce n'a pas été vaine en lui, et qu'il s'en est toujours servi pour rendre ses actions méritoires, pour multiplier ses bonnes œuvres, et pour avancer dans la vertu ; il ne paraissait donc vêtu que des vêtements du salut, et jamais des vêtements du vieil homme ; il n'était paré que des ornements de la justice, sans se mettre en peine de tous ceux que la vanité du siècle a inventés, et ce qui augmentait sa joie, c'est qu'il était persuadé que c'était la grâce de Jésus-Christ qui l'avait entièrement dépouillé du vieil homme pour le revêtir des vêtements de salut, comme c'était elle qui lui avait donné du mépris pour tout ce que le monde a de riche et de précieux, pour le parer des ornements de la justice, dont le plus éclatant était de souffrir pour Jésus-Christ ; car si saint Luc dit : *Les apôtres sortirent du conseil remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (*Act.*, V, 41), ce sacré historien ne dit pas que les apôtres ne souffraient point, mais qu'ils souffraient avec joie ; c'est pourquoi plus ils

souffraient et plus ils étaient assidus à la prédication qui leur attirait ces souffrances ; ils étaient ravis de voir multiplier leurs maux, pourvu que les disciples du Fils de Dieu se multipliassent, et ils aimaient mieux faire voir la puissance de Dieu dans eux-mêmes par la joie qu'il leur donnait dans les tourments que par les miracles qu'il leur faisait faire; aussi cette joie que témoignaient les apôtres au milieu des outrages, et depuis eux tous les hommes apostoliques et les martyrs comme saint Vincent, a été l'admiration de tous les saints; ils ont admiré cette abondance du Saint-Esprit qui remplissait leurs cœurs, qui les faisait subsister, non-seulement au milieu des injures, mais au milieu même des tourments; car ce n'était ni par stupidité, ni par insensibilité qu'ils demeuraient comme immobiles quand on les frappait, qu'on les déchirait, qu'on les brûlait, c'était par la grandeur de leur foi et par la force de leur amour qui soumettait la chair à l'esprit, et qui se rendait la maîtresse de tous les sens, et qui leur faisait mépriser tous les maux de cette vie dans l'espérance de jouir des délices du paradis, ce qui est conforme à ce que saint Pierre leur dit : *Réjouissez-vous d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie au jour de la manifestation de sa gloire.*

Les paroles de l'Apôtre sont conformes à celle du Seigneur, qui a dit à ses disciples et à tous les chrétiens, qu'ils seraient heureux lorsqu'on les chargerait de malédictions et qu'on les persécuterait, et qu'on dirait faussement toute sorte de mal contre eux; il ajoute : *Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux* (*Matth.*, V, 12). C'est vous dire que votre patience dans les tourments ne vous fait pas seulement goûter une joie et un repos dans le temps que les hommes du monde vous estiment malheureux, mais de plus elle vous prépare une félicité qui ne finira jamais : c'est celle dont saint Vincent jouit présentement, qui nous donne sujet de le louer et de le prier comme un bienheureux, selon la promesse que saint Pierre lui a faite; et c'est ce qui fera la seconde partie des éloges de notre saint.

SECONDE PARTIE.

Vous êtes bienheureux si vous êtes chargés d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ, parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son esprit reposent sur vous. Que les maximes du monde sont différentes de celles de l'Evangile! Que le Seigneur avait raison de dire aux juifs et à tous ceux qui ne croient pas en lui, et qui ne font pas profession de vivre selon les règles de sa religion : Pour vous, *vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde*, vous en cherchez les biens, parce que vous prétendez y établir votre bonheur; pour moi, j'en méprise tous les avantages, parce que je sais qu'il n'a rien qui me puisse rendre heureux, vous en craignez toutes les peines, et vous les évitez avec soin, parce que vous vous persuadez qu'elles sont capables de vous rendre malheureux; pour moi, je ne les crains pas; au contraire je les reçois avec soumission, je les souffre avec patience, parce que j'y trouve les moyens de me rendre heureux; c'est ce que les disciples de Jésus-Christ répondent aux amateurs du monde. Mais ils ne le sauraient comprendre : rien n'est plus opposé à l'inclination naturelle de l'homme que les opprobres et les tourments; ceux qui passent pour les plus vertueux ont peine à concevoir qu'il soient capables de faire le bonheur de l'homme.

Le Seigneur ayant dit à ses disciples qu'il s'en allait à Jérusalem, et que là il serait livré aux gentils, qui se moqueraient de lui, qui le fouetteraient, qui le feraient mourir, l'évangéliste saint Luc ajoute : *Mais ils ne comprirent rien à tout ceci, c'était un discours caché pour eux, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait* (*Luc.*, XVIII, 34). Voilà le portrait de la plus grande partie des hommes, et même de ceux qui font profession de dévotion : ils conçoivent aisément que Jésus-Christ étant Fils de Dieu, il a le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies, de chasser les démons, de ressusciter les morts; ils méditent avec plaisir la gloire de sa transfiguration, de sa résurrection, de son ascension, ils comprennent bien qu'il est digne de tout honneur; mais ce qu'ils ne sauraient bien comprendre, ce sont les profonds abaissements, les cruels tourments et la mort honteuse de ce divin Fils de Dieu; c'est avec plaisir qu'ils l'adorent glorieux dans le ciel, et c'est avec répugnance qu'ils pensent qu'il a été méprisé et humilié si profondément sur la terre; c'est la nature, c'est l'amour-propre qui est cause que l'on a tant de peine à comprendre ce que l'on nous dit de la passion du Seigneur, et que le discours de ses humiliations et de ses souffrances est comme caché, et qu'on ne l'entend point; je vous dis que c'est l'amour-propre qui bouche l'esprit et qui obscurcit l'entendement; il est naturel à l'homme de souhaiter d'être heureux, mais il voudrait un bonheur qui ne fût pas interrompu, de sorte qu'il souhaite une félicité pendant sa vie, et un bonheur après sa mort, c'est-à-dire qu'il désirerait acquérir le bonheur éternel par une félicité temporelle; quand il pense que Jésus-Christ est monté dans le ciel, et qu'en y montant il dit à ses disciples : Je m'en vais vous préparer une place, il comprend bien qu'il peut être éternellement heureux avec ce divin Sauveur; mais quand il dit lui-même tout ce qu'il doit souffrir sur la terre, et qu'on lui dit absolument, N'a-t-il pas fallu que le Christ ait souffert, et qu'ainsi il soit entré dans la gloire, cela l'oblige de croire qu'il doit souffrir aussi pendant sa vie s'il veut être heureux après sa mort, et c'est ce discours qui lui est caché, et qu'il ne saurait comprendre.

Un entendement aussi rempli des lumières du Saint-Esprit un cœur aussi embrasé

de charité que saint Vincent, était seul capable de comprendre cette surprenante vérité : Vous êtes bienheureux si vous êtes chargés d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ! Cette parole, pour le nom du Christ, se doit entendre de deux manières : ou elle signifie que vous êtes heureux, parce que vous persévérez constamment dans la confession de ce divin nom, et que votre persévérance est cause que l'on vous outrage et que l'on vous accable d'injures, ou elle signifie que vous êtes heureux d'être chargés d'opprobres à cause que vous faites votre gloire de porter le nom de ce divin Christ, et que vous êtes appelés chrétiens. Saint Vincent était donc heureux dans la persécution, puisqu'il n'était outragé, calomnié, condamné à la mort que parce qu'il persévérait constamment dans la confession du nom de Jésus-Christ, et qu'il faisait sa gloire de porter le nom de son divin Maître; il était donc du nombre de ceux à qui le Seigneur a dit lui-même : *Vous serez heureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous traiteront injurieusement, qu'ils rejeteront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme* (*Luc.*, VI, 22).

Remarquez que notre divin Maître veut deux choses pour nous rendre les médisances des hommes salutaires : la première qu'elles soient fausses, et la seconde que l'on nous en noircisse pour son nom, c'est-à-dire uniquement à cause que vous faites profession de l'Evangile, que vous n'adorez qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, que vous détestez les idoles comme l'on déteste les démons, et que vous renoncez à l'idolâtrie comme à un culte qui n'a rien que de sacrilége et de profane. Saint Vincent était donc heureux, puisque les païens ne le haïssaient, ne le traitaient injurieusement, et ne rejetaient son nom que parce qu'il était un fidèle disciple de Jésus-Christ, et il avait sujet de prendre pour lui la consolation que le Seigneur donne lui-même à ses fidèles disciples, en leur montrant l'union et la conformité qu'ils ont avec les prophètes qui ont souffert avant eux ces traitements si injustes. Tous les siècles rendront témoignage à leur innocence contre l'injustice de leurs persécuteurs, et ils rendent ce même témoignage en faveur de la vertu des disciples du Seigneur, et c'est pour cela que malgré toutes les calomnies dont on a déchiré leur réputation, et tous les mauvais traitements qu'on leur a faits, nous les honorons comme des saints et nous en solennisons la fête. Mais il faut que vous considériez que saint Luc n'a pas seulement dit que ceux dont on médirait à cause du Fils de l'homme seraient heureux, mais il marque encore que ceux qui seraient bénis du monde seraient malheureux, en vous disant : *Malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous, car leurs pères en usaient ainsi envers les faux prophètes.*

Ne nous étonnons donc pas si les apôtres et les hommes apostoliques n'ont trouvé que du mépris dans le monde, il est comme impossible que ceux qui sont véritablement vertueux, qui sont animés de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain, soient loués de tous les hommes, ils ont même ordinairement plus d'ennemis et de persécuteurs que d'amis, et il arrive souvent que leurs ennemis les persécutent avec éclat, et font gloire de les maltraiter, cependant que leurs amis se cachent, et n'osent se déclarer ouvertement en leur faveur. Vous voyez cela dans saint Vincent : la plus grande partie des hommes est contre lui; les empereurs, les magistrats, les prêtres des idoles, les idolâtres et les bourreaux se font honneur de se déclarer ses ennemis; il n'a d'amis qu'un petit nombre de chrétiens, encore la plupart se tiennent cachés, mais il en fait son bonheur, étant en cela plus semblable à Jésus-Christ, et c'est avec raison qu'il s'en glorifie, puisque saint Pierre dit de lui : *L'honneur, la gloire, la vertu de Dieu reposent sur vous.*

Voilà trois choses : la première, qui est l'honneur, vient des bonnes œuvres que l'on fait, un homme ne méritant jamais d'être honoré que par la sainteté de ses actions; qu'il ait autant de richesses que la cupidité en peut désirer et que l'avarice en peut amasser, qu'il trouve les moyens de s'élever aussi haut que l'ambition le prétend, jusqu'à voir et ses égaux et ses supérieurs mêmes au-dessus de lui, enfin qu'il soit dans un état où chacun a besoin de lui sans qu'il paraisse qu'il ait besoin de personne, si avec tout cela il est l'esclave de ses passions, il se laisse aller aux sollicitations de sa chair et à tous les mouvements de son humeur, sans consulter ni les lumières de la raison, ni les engagements de sa religion, ni ce que la loi de Dieu lui défend ou lui ordonne; il est indigne de tout honneur, et celui que les hommes lui rendent est faux, n'ayant qu'une simple apparence sans avoir rien de solide; le vrai honneur ne repose donc point sur eux, puisqu'il ne consiste pas à n'avoir que ce qui peut faire l'avantage des brutes, mais à ce qui peut le rendre semblable aux anges. Mais si le premier de ces esprits immortels est devenu un diable, et est regardé dans la sainte Ecriture comme un serpent et un dragon, pour avoir mis son honneur non-seulement à se soumettre à Dieu, et à le reconnaître pour son souverain, mais à vouloir s'asseoir sur son trône et à se rendre semblable à lui, son orgueil l'a précipité dans les enfers, où il se trouve dans l'état le plus honteux où une créature puisse être réduite, et où il éprouve la vérité de ce que le Seigneur a dit lui-même, qu'il honorera ceux qui lui obéiront et qui le serviront fidèlement, et qu'il chargera de honte et de confusion ceux qui mépriseront sa loi; il n'y a qu'à lire dans l'Evangile de quelle manière il les traite : tantôt il proteste qu'il ne les connaît point, et même qu'il ne les a jamais connus; tantôt il les appelle des serviteurs paresseux, inutiles et méchants, qui ne font que des œuvres de ténèbres, et qui ne sont que des ouvriers d'iniquité; enfin il les chasse de sa

présence, il leur commande de s'éloigner de lui, parce qu'ils sont les objets de sa malédiction, et qu'il les a condamnés à brûler éternellement dans l'enfer, dans la compagnie des diables. Peut-il y avoir quelque ombre d'honneur pour ceux que le Seigneur traite de la sorte ? ne nous flattons pas de cela, et disons que le vrai honneur ne repose que sur ceux qui observent la loi de Dieu, qui suivent les maximes de l'Evangile, et qui travaillent à croître de plus en plus dans la vertu, et à s'avancer de degré en degré dans la perfection, ce qui les rend dignes de la gloire.

L'honneur que nous rendons à saint Vincent est une marque de la gloire dont il jouit présentement dans le ciel, et il s'est rendu digne de cette gloire céleste, parce qu'il a mérité d'être honoré sur la terre, et il s'est acquis cet honneur en ne rougissant point de l'Evangile, en regardant comme le plus considérable de tous les biens d'être enchaîné pour Jésus-Christ, de voir sa chair toute brûlée, de n'avoir presque plus l'apparence d'un homme, semblable en cela à son divin Maître, qui disait de lui-même : Je suis comme un ver, et non pas comme un homme, l'opprobre de tous les hommes et le rebut de toute la populace; il faisait son bonheur de voir que ses ennemis l'avaient réduit en cet état, faisant sa gloire de se voir la copie de son divin original, sachant qu'il avait été appelé pour être conforme à l'image du Fils de Dieu, et de ce divin Fils non pas transfiguré sur le Thabor, mais crucifié sur le Calvaire; car s'il n'avait prétendu s'associer à lui que dans la gloire de sa transfiguration, on lui aurait dit qu'il ne savait ce qu'il prétendait: c'était donc à l'ignominie et à la douleur de sa croix que saint Vincent prétendait, et c'est à quoi nous devons tous prétendre, si nous connaissons ce qui peut faire notre véritable bonheur, et en quoi consiste notre gloire; ce sera pour lors que le divin Fils de Dieu, dont nous avons voulu imiter les souffrances et les humiliations, *changera notre corps, tout vil et corruptible qu'il est, en un corps glorieux et conforme à la clarté du sien* (*Philip.*, III, 21); c'est lui seul qui peut faire un changement si surprenant; tous les hommes du monde, quelque riches et puissants qu'ils soient, ne sauraient rien faire de semblable, soit en se le procurant à eux-mêmes, soit en le communiquant à d'autres, ce qui leur est également impossible; c'est pourquoi saint Paul dit que ce changement ne se fera que *par cette puissance par laquelle il peut s'assujettir toutes choses ;* et saint Pierre, qui est dans le même sentiment que saint Paul, parce qu'il écrit dans le même esprit, joint la vertu et l'esprit de Dieu avec l'honneur et la gloire que reçoivent ceux qui sont chargés d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ; il faut donc avoir cette vertu que Dieu seul peut donner; il faut être conduit et animé par cet Esprit qui est celui de Dieu même, et un Esprit qui s'est tellement rendu le maître de vous-mêmes, de tout votre cœur et de toute votre âme, que les offres les plus avantageuses, que les tourments les plus cruels ne sauraient faire aucune impression sur vous, et ne sont pas capables de vous détourner de votre devoir, et de vous éloigner de Dieu. L'esprit du monde et votre propre esprit ne vous donneront jamais cette fermeté ; l'homme, de lui-même, est sujet à mille inconstances, et son propre est de n'être jamais dans un même état, et le monde n'a pas plus de stabilité; ceux qui s'engagent à le servir n'éprouvent que des variations et des inégalités qui les empêchent de jouir d'un véritable bonheur, puisque dans le temps qu'ils semblent jouir de quelque apparente félicité, ils sont dans l'inquiétude, craignant de la perdre et prévoyant une peine dont ils sont menacés; il n'y a donc que ceux qui sont autant unis à Dieu que saint Vincent y était uni, qui se trouvent dans un état de stabilité que le diable et le monde ne leur sauraient faire perdre; notre saint est dans un aussi délicieux repos, quoiqu'il n'y ait pas dans tout son corps une seule partie qui soit saine, quoiqu'il soit couché sur des têts de pots cassés qui ne sont propres qu'à augmenter ses plaies, et à continuer ses douleurs, que lorsque Dieu guérit tout son corps, et que le président le fait coucher sur un lit fort délicieux : que cela ne vous surprenne pas, partout il est chrétien, partout il fait profession de l'Evangile, et partout il souffre comme un fidèle serviteur de Jésus-Christ; c'est ce qui consomme son bonheur, comme nous verrons en vous expliquant la fin de l'Epître qui servira de matière à la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Mais que nul de vous ne souffre comme homicide, ou comme larron, ou comme médisant, ou comme faisant des desseins sur le bien d'autrui. Saint Pierre parle ici à des fidèles, c'est pourquoi il dit : *Nul de vous* qui faites profession d'être chrétiens, de suivre les maximes de l'Evangile, et de vivre selon les lois de la religion de Jésus-Christ, enfin *que nul de vous*, qui êtes du nombre de ceux qui composent la nation sainte, qui font ce peuple que Jésus-Christ s'est acquis par son sang et qui ont eu le bonheur d'être élevés à la dignité d'un sacerdoce tout royal : *que nul de vous*, dis-je encore, ne souffre comme un criminel, parce que celui-là seul est bienheureux qui souffre au nom de Jésus-Christ, pour la raison que nous en donnent les Pères de l'Eglise, que la gloire du martyre ne consiste pas seulement dans les tourments que l'on endure, mais essentiellement dans la cause pour laquelle on est tourmenté, de sorte que ce ne sont pas les fouets, les bêtes féroces, les chevalets, les feux qui rendent un homme digne de la couronne du martyre, c'est parce qu'il souffre ces peines en haine de la foi, et parce qu'il fait profession d'être disciple de Jésus-Christ et de suivre son Evangile.

Les peines auxquelles la justice humaine condamne les criminels sont quelquefois le commencement des peines éternelles, et

c'est lorsqu'ils souffrent malgré eux et avec impatience, sans aucune volonté de se convertir, sans aucun regret d'avoir commis les crimes dont ils sont convaincus ; elles peuvent être le commencement de leur bonheur, lorsqu'ils souffrent comme le bon larron, et qu'ils confessent que c'est avec justice qu'ils sont condamnés aux peines qu'ils endurent. Il y a peu de ces scélérats qui meurent de la sorte, c'est un effet de la puissance de la grâce, qui attire qui elle veut. Un apôtre trahit le Sauveur, les autres s'enfuient et l'abandonnent; saint Pierre le renonce, et un scélérat le reconnaît pour son Dieu et pour son roi, mais un roi de l'autre monde. La conversion de ce larron est admirable; il confesse publiquement son crime, il prend sa croix à laquelle il est condamné pour ses crimes en esprit de pénitence, il la regarde comme une juste satisfaction pour ses péchés, et il fait tout ce qu'il peut en l'état où il est pour témoigner par des effets la véritable conversion de son cœur ; n'ayant plus rien de libre que la langue, il l'emploie pour faire une charitable correction à son frère, pour défendre l'innocence du Seigneur calomniée par les juifs, et cela sans craindre ni Pilate, ni les sénateurs, ni les prêtres; ensuite il donne des marques de l'humilité profonde qui accompagnait sa pénitence, en demandant à Jésus-Christ, non pas de le délivrer de la mort, ni même de le rendre participant de son royaume, mais de se souvenir de lui. Il est vrai qu'il fait voir en cet état que l'on n'a jamais recours à Dieu trop tard, quand c'est sincèrement et de bonne foi qu'on y a recours; mais craignons que ce voleur ne soit, comme il est dit de Jésus-Christ, *pour la ruine de plusieurs*, comme il est pour la consolation de ceux qui se convertissent à la mort. Car cet exemple de la miséricorde du Sauveur, qui prend pour lui un scélérat au moment qu'il va expirer, est accompagné d'un exemple terrible de sa justice, puisque dans le jour de la plus grande charité de ce divin Sauveur, et lorsqu'il versait tout son sang pour les péchés des hommes, de deux voleurs néanmoins qui l'accompagnent, il n'en sauve qu'un et laisse l'autre, ce qui nous fait connaître qu'il n'est pas toujours avantageux, ni trop sûr de souffrir comme criminel et qu'il y a du péril dans cet état.

Saint Pierre nous parle de quatre sortes de criminels, et il ne veut pas que nous souffrions comme eux lorsqu'ils sont condamnés aux peines qu'ils méritent. Les premiers sont des homicides, les seconds des voleurs, les troisièmes des médisants, les derniers sont ceux qui forment les desseins de ravir le bien d'autrui. Les homicides attaquent la vie de leur prochain, les voleurs enlèvent ses richesses, les médisants déchirent sa réputation et les derniers en veulent à tout ce qu'il possède. Le prince des apôtres a parlé seulement des péchés qui étaient contre le prochain, parce que ce sont ordinairement ceux-là que la justice humaine punit, et il ne dit rien de ceux qui sont uniquement contre Dieu ou contre nous-mêmes, parce qu'il est rare qu'ils soient soumis à son tribunal.

Il faut que vous remarquiez que pour souffrir comme un médisant, il n'est pas nécessaire d'avoir la malice d'attaquer l'honneur de ceux qui ne vous font aucun mal, mais qu'ils suffit, selon saint Grégoire, Pape (*in Job*, lib. XII), de parler mal dans le temps de la persécution contre ceux mêmes qui vous persécutent; on voit donc par ces paroles de l'Apôtre, qu'il y a des souffrances qui arrivent à des chrétiens qui sont pour eux de grands maux, parce qu'ils se les sont attirées par leur faute, et qu'elles ne sont proprement des biens que pour ceux qui n'y ont pas donné lieu, car alors ce sont les instruments de leur salut, la matière de leur couronne et les semences de leur gloire.

Saint Vincent a souffert les tourments les plus cruels, et jamais ses persécuteurs n'ont été plus inventifs que lorsqu'il a fallu imaginer ce qui était le plus capable de faire souffrir un corps; de sorte que les douleurs que les bourreaux lui faisaient endurer étaient au delà de ce qu'un homme peut endurer naturellement. Cependant il n'y avait rien de plus innocent, rien de plus juste et de plus vertueux; il ne se trouvait pas un seul homme au monde qui eût le moindre sujet de se plaindre de lui, néanmoins, jamais les homicides, les voleurs, les calomniateurs et les ravisseurs du bien des autres n'ont été punis avec tant de rigueur, ni tourmentés avec tant de cruauté ; ce n'était donc pas qu'on l'accusât d'être coupable de quelqu'un de ces crimes, mais seulement de ce qu'il était chrétien, et il en faisait sa gloire conformément à ce que nous dit le prince des apôtres.

Que s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point de honte, mais qu'il glorifie Dieu d'être affligé en ce nom-là. Saint Pierre combat par ce mot l'erreur de ceux qui croyaient que l'on ne se faisait chrétien que pour être heureux en ce monde; il exhorte au contraire les fidèles à se préparer aux maux et à les regarder comme une suite essentielle à la profession qu'ils embrassent, ils ne sont chrétiens que pour être conformes à Jésus-Christ, dont ils ont l'honneur de porter le nom, et ils ne lui sont conformes qu'en l'imitant dans ses souffrances. Les chrétiens ne souffrent donc ordinairement que parce qu'ils sont chrétiens : s'ils étaient demeurés dans l'aveuglement du paganisme et dans le déréglement du monde, ils n'auraient eu ni juges pour les condamner, ni bourreaux pour les tourmenter, ni ennemis pour les persécuter, et par conséquent c'est leur gloire d'être affligés non pas à cause des crimes qu'ils ont commis, mais pour le nom de Jésus-Christ, dont ils se font honneur d'être les disciples. C'était en cela que saint Vincent mettait toute sa gloire, et il se faisait plus d'honneur d'être déchiré et brûlé en haine de son Seigneur, que de porter les marques des premières dignités de l'empire; il refusait avec mépris tous les avantages

qu'on lui proposait de la part des empereurs, et il se soumettait avec joie à souffrir tous les tourments qu'ils lui faisaient endurer, conforme en cela aux apôtres dont il faisait profession d'être le disciple. Saint Luc nous dit dans les Actes des apôtres : Qu'ils *sortirent du conseil remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (*Act.*, V, 41).

Voilà de ces hommes qui glorifient Dieu parce qu'ils ont mérité d'être affligés au nom de leur maître et de leur Sauveur; mais il faut que vous sachiez le principal motif pour lequel saint Vincent et les vrais chrétiens faisaient leur joie et leur bonheur d'être tourmentés pour le nom de Jésus-Christ. Saint Pierre veut bien nous l'apprendre quand il nous dit : *Voici le temps auquel Dieu doit commencer son jugement par sa propre maison.* Il n'y a rien d'impuni devant Dieu; et puisque pas un homme ne se peut dire innocent, si quelqu'un se vantait de l'être et se glorifiait de n'être coupable d'aucun péché, il ne parlerait pas selon la vérité. Il faut conclure qu'il n'y en a pas un qui n'ait mérité d'être puni, les uns plus et les autres moins, selon qu'ils sont plus ou moins coupables; et parce que les fidèles serviteurs de Dieu sont moins redevables à la divine justice que les autres, le jugement commencera par eux qui composent la maison de Dieu et qui sont de sa famille. Sur cela saint Pierre fait deux réflexions : la première, *si* Dieu *commence* son jugement *par nous, quelle sera la fin de ceux qui ne croient point à l'Evangile de Dieu?* la seconde, *si le juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs?*

Ces paroles ont étonné tous les saints, et ils ont appréhendé, non les châtiments dont la main de Dieu les frappait, mais la cause qui les attirait; ils se sont dit souvent à eux-mêmes : Si un juste comme saint Vincent, comme les apôtres, comme les martyrs sont sauvés avec tant de peine, s'ils souffrent tant de tourments pendant leur vie, s'ils sont réduits dans une si grande humiliation, que deviendra le pécheur? Si le royaume de Dieu ne s'acquiert qu'avec tant de peine, s'il faut se faire tant de violences pour s'en rendre dignes, que feront les lâches et les paresseux? où paraîtront ceux qui passent leur vie dans les plaisirs, dans la mollesse et dans l'oisiveté? Ne vous étonnez donc pas si Dieu permet que saint Vincent, pour qui il avait tant de complaisance et d'amour, à qui il avait fait tant de grâces, qu'il avait prévenu dans l'abondance de ses bénédictions, soit abandonné à toute la fureur et à toute la cruauté de ses ennemis, il avait résolu de le couronner de gloire et d'honneur, et il ne pouvait mériter un si grand avantage qu'en buvant le même calice que son maître avait bu; ce ne sont pas les premières places du ciel qui font le plus considérable de tous les avantages d'un chrétien, mais c'est de boire son calice. C'est pour cette raison que saint Vincent a fait toute sa joie de boire ce calice, quelque amer qu'il fût, et qu'il a mis tout son bonheur à le prendre jusqu'à la dernière goutte, et ce qui a fait la consommation de sa gloire, c'est qu'il s'est humilié dans son martyre, se jugeant indigne de souffrir pour le Seigneur, et c'est le conseil que saint Pierre donne dans son dernier verset, en disant : *C'est pourquoi que ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, remettent leurs âmes entre les mains de leur Créateur,* qui leur sera *fidèle* s'ils persévèrent *dans les bonnes œuvres.*

Remarquez deux choses : la première, que saint Pierre exhorte les chrétiens qui souffrent à remettre leurs âmes entre les mains de leur Créateur; la seconde, qu'il leur recommande de persévérer toujours dans les bonnes œuvres, par où il leur ordonne de garder toujours l'humilité du cœur, et de ne se point élever de ce qu'ils souffrent, mais au contraire de s'attacher alors plus humblement et plus fortement à Dieu, en disant toujours qu'ils sont des serviteurs inutiles; c'est ce que saint Vincent a pratiqué jusqu'à la mort; il a remercié Dieu de ses tourments, il s'est estimé indigne d'être du nombre de ses martyrs, il a persévéré constamment dans la confession de sa foi et il a remis son âme entre les mains de son Dieu. Soyez ses imitateurs, ayez de la joie de souffrir, faites votre bonheur de vos peines, souffrez comme de vrais chrétiens, afin qu'étant associés avec les martyrs, vous jouissiez avec eux de la gloire éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XXXIX.

POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(25 *janvier.*)

Saulus adhuc spirans minarum et cædis in discipulos Domini, etc. (*Act.*, IX, 1-22).

Saul étant encore plein de menaces, et ne respirant que le sang des disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre.

Le Saint-Esprit ayant voulu que saint Luc nous laisse par écrit tout ce qui s'était passé dans la conversion de saint Paul, nous n'avons plus besoin que de ses lumières pour en recevoir les instructions nécessaires; prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet, *Ave, Maria*, etc.

Vous venez d'entendre tout ce qui est écrit dans les Actes des apôtres, et l'on vous a appris le changement admirable qui s'est fait dans saint Paul, qui de persécuteur des chrétiens est devenu le prédicateur de Jésus-Christ; c'est de cette manière que saint Augustin (serm. 278, n. 1, cap. 1) parle à son peuple sur notre sujet, et ce grand docteur nous dit en même temps la raison pour laquelle l'Eglise solennise cette fête. Il dit que notre apôtre nous en a parlé lui-même dans ses Epîtres, nous disant que Dieu lui a pardonné tous ses péchés, et particulièrement la fureur avec laquelle il conduisait les chrétiens à la mort, s'étant rendu le mi-

nistre de la cruauté des juifs, soit pour lapider saint Etienne, soit pour en mettre d'autres en prison et les exposer à la mort; il a reçu le pardon de tous ses crimes, on nous le lit et on nous le prêche aujourd'hui, afin que personne ne se désespère, dans quelques péchés qu'il se trouve enveloppé, et dans quelques crimes qu'il soit attaché, comme s'il n'y avait plus de pardon à recevoir pour lui, lorsqu'il se convertirait à celui qui étant attaché à la croix a prié pour ses persécuteurs. L'exemple de celui qui confesse qu'il a blasphémé Jésus-Christ, et qu'il a été un cruel persécuteur de l'Eglise, et qui cependant a reçu le pardon de ses péchés, et est devenu un grand saint, est pour tous les pécheurs le sujet d'une véritable consolation; mais afin qu'il n'y ait ni témérité, ni présomption dans l'espérance de recevoir le pardon de nos péchés, il est à propos que notre conversion ait du rapport à la conversion de saint Paul; ce rapport ne saurait se trouver, si nous ne considérons que Saul était, avant sa conversion, ce qu'il est dans le moment de sa conversion, ce qu'il a été après sa conversion; avant sa conversion il était l'ennemi de Jésus-Christ et de tous ses serviteurs; dans le moment de sa conversion il est humilié et soumis à tout ce que le Seigneur demande de lui; après sa conversion il a été un zélé et un fervent prédicateur de l'Evangile. Voilà, mes frères, le modèle, appliquez-vous à le considérer, afin que vous soyez assez heureux pour l'imiter.

PREMIÈRE PARTIE.

Saul étant encore plein de menaces et ne respirant que le sang des disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que s'il trouvait quelques personnes de cette secte, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Voilà le portrait de Saul avant sa conversion, il est plein de menaces, il ne respire que le sang et le carnage, et ne demande de l'autorité que pour traîner en prison ceux qui ont des sentiments contraires aux siens. Saint Augustin, raisonnant sur ce caractère de Saul, prétend qu'il a été désigné par Jacob dans la bénédiction qu'il donna au plus jeune de ses enfants nommé Benjamin, chef de la dernière tribu des Israélites; ce saint vieillard, prophétisait en bénissant ses enfants; il dit donc : *Benjamin sera un loup ravissant, il dévorera la proie le matin, et le soir il partagera les dépouilles* (*Gen.*, XLIX, 27). Ces paroles s'expliquent à la lettre des hommes de cette tribu, qui semblent avoir été d'un naturel hardi et superbe, comme il paraît par cette guerre si injuste et si opiniâtre qu'ils entreprirent pour soutenir le crime que ceux de la même tribu avaient commis à l'égard de la femme de ce lévite dont il est parlé dans le livre des Juges qui fut cause de la défaite sanglante et presque de la ruine entière de cette tribu. Saint Paul en était, comme il le dit lui-même en écrivant aux Philippiens (III, 5), et saint Augustin dit (serm. 279, n. 1) que la bénédiction de Jacob s'est trouvée accomplie dans notre apôtre, c'est lui qui est ce loup ravissant qui dévorera; mais s'il est un loup ravissant, demande saint Augustin (*Ibid.*), ravira-t-il toujours? non assurément, ce ne sera que le matin qu'il dévorera sa proie; le matin, dans le commencement de sa vie, dans sa plus forte jeunesse, dans le temps où les passions sont plus ardentes, voilà ce qu'on appelle le matin, ce loup dévorera dès le matin; il était plein de menaces; il ne respirait que sang et que carnage, il ne cherchait qu'à emprisonner, voilà ce qu'on appelle dévorer. Mais il dévorait sa proie; qui était-elle? Les hommes, les femmes qui faisaient profession de l'Evangile, et, comme dit Ananie, les saints de Jésus-Christ qui demeuraient dans Jérusalem, et il cherchait encore actuellement ceux qui étaient à Damas, et il allait partout où, comme un loup ravissant, il savait qu'il pouvait y avoir de la proie à dévorer.

Ce fut dans cette humeur carnassière, et dans ce désir de dévorer qu'il assista au martyre de saint Etienne, et il y était tellement présent, dit saint Augustin (*loc. cit.*), qu'il ne pouvait être pleinement satisfait à moins qu'il ne le lapidât par les mains de tous ceux qui lui jetaient des pierres. Ce qui fait parler notre grand docteur de la sorte, c'est qu'il est rapporté dans les Actes des apôtres qu'un jeune homme nommé Saul gardait les manteaux de ceux qui lapidaient ce généreux diacre; il est constant que ces malheureux juifs ne s'étaient débarrassés d'une partie de leurs vêtements que pour jeter des pierres avec plus de liberté et de force; Saul était par conséquent comme dans les mains de tous ces bourreaux en gardant les habits de tous, puisqu'il était cause que tous agissaient avec plus de fureur; ce que saint Augustin dit nous fait connaître la pureté de la morale chrétienne, qui ne condamne pas seulement ceux qui commettent les péchés, mais aussi tous ceux qui les conseillent ou qui aident à les commettre, qui sont devant Dieu aussi coupables les uns que les autres; et quand ce sont des péchés qui engagent à restitution ou à réparation, ceux qui les conseillent ou qui aident y sont obligés, puisque, selon saint Augustin, Saul faisait plus paraître de cruauté en assistant tous les autres qu'en lapidant de ses propres mains.

Ce qui me fait dire que le nombre des criminels, et par conséquent de ceux qui ont besoin de conversion, est beaucoup plus grand qu'on ne le pense, et que ceux mêmes qui en ont besoin ne le croient, on s'arrête à considérer : Je n'ai volé personne, je n'ai calomnié personne, je n'ai outragé personne, je ne suis donc point coupable ni de larcin, ni de calomnie ou de médisance, ni d'homicide, ou de tout ce qui peut y avoir du rapport; mais n'avez-vous jamais donné conseil de faire tort au bien, à l'honneur ou à la vie de quelqu'un, de quelque manière que ce soit? n'avez-vous jamais aidé ceux qui ont

fait tort? il y en a plusieurs qui, s'ils s'examinaient bien, se trouveraient dans le même état que Saul, puisque s'il est plus cruel contre saint Etienne que les juifs, quoiqu'il ne lui eût jeté aucune pierre, parce qu'il les avaient aidés tous à le lapider, de même quoique plusieurs n'aient rien pris, n'aient ni calomnié, ni médit, ni outragé, ils sont néanmoins plus coupables par leurs conseils, par leurs secours, par leur crédit, que tous ceux qui ont fait quelque tort par eux-mêmes; d'autres n'ont rien pris effectivement, ils n'ont fait tort à personne, mais ils se sont fait tort à eux-mêmes, et se faisant tort à eux-mêmes, ils ont fait tort à Dieu; car il y a deux sortes de péchés, les uns sont contre Dieu et les autres contre le prochain; l'on pèche contre Dieu en corrompant et profanant son temple qui est en vous, car Dieu vous a rachetés du sang de son Fils, quoique, avant qu'il vous rachetât, vous ne pouviez pas être le serviteur d'un autre que de celui qui a créé toutes choses; il a voulu vous engager à lui d'une manière encore plus particulière en vous rachetant par le sang de son Fils, c'est pourquoi notre apôtre vous a dit : *Vous n'êtes point à vous, car vous êtes rachetés d'un grand prix; glorifiez donc Dieu, et portez-le dans votre corps;* vous êtes donc devenus la maison de celui qui vous a rachetés, et comme vous ne souffririez pas que l'on ruinât votre maison, Dieu aussi ne veut pas souffrir que l'on renverse la sienne. Si donc, dit saint Augustin (serm. 278, n. 7), vous ne vous souciez pas de vous épargner vous-mêmes pour l'amour de vous-mêmes en vous abstenant de commettre le péché, épargnez-vous par rapport à Dieu, dont vous êtes devenus le temple et la maison; cependant plusieurs chrétiens se flattent qu'ils ne sont coupables d'aucun péché, quoiqu'ils profanent ce temple vivant, parce qu'ils ne font aucun tort à pas un homme du monde.

C'est le sentiment de tous ceux qui dépensent leur argent en sensualités, en vanités, en curiosités, en pompes, en spectacles, en jeux; ils vous disent hardiment : Quel péché est-ce que je commets? A qui est-ce que je fais tort? De quelle injustice suis-je coupable? Je ne retiens rien de ce que je dois rendre ou payer, j'ai de l'argent, je le possède légitimement, j'en use comme d'un bien qui m'appartient, et que Dieu m'a donné, j'en dispose à ma volonté; de quoi peut-on m'accuser? Cet homme, dit saint Augustin (serm. 279), prétend être innocent, qui passe sa vie dans la sensualité, dans la volupté, dans le luxe et la vanité, et il fonde son innocence sur ce qu'il ne fait aucun tort à personne; et comment celui-là peut-il être innocent qui se fait tort à lui-même? Comment peut-il dire qu'il ne fait rien contre la loi de la charité, qui lui commande d'aimer son prochain comme soi-même, et comment l'aimera-t-il comme soi-même, ne s'aimant pas soi-même? s'il s'aimait, il vivrait selon la modestie, la tempérance, qui lui sont commandées par les règles du christianisme, il se conserverait dans la pureté dans laquelle doit être celui qui est destiné pour servir de temple et de maison au Saint-Esprit; et ce Dieu d'amour lui dira : Vous vous vantez d'être innocent, et vous avez souillé, vous avez ruiné ma maison, je ne trouve pas de quoi m'y retirer; de plus, pensez-vous que votre vie ne soit point criminelle, parce que vous ne vous servez que de votre bien dans tout ce que vous dépensez pour votre sensualité, pour votre luxe, votre vanité, votre jeu? ne serez-vous pas condamné pour avoir fait un mauvais usage de ce que Dieu vous avait donné pour en faire de bons?

Ce qui me donne sujet de vous représenter trois sortes de criminels sur le sujet de l'argent : les premiers, ce sont ceux qui dépensent plus qu'ils n'ont, et qui devant Dieu sont au nombre des voleurs, car de se loger, de se vêtir, de se nourrir, et de se faire servir aux dépens des autres avec une fort méchante volonté de payer leurs dettes, je dis une très-méchante volonté, la plus grande partie de ceux-là étant résolus, dans le secret de leur cœur, de se servir de toutes les chicanes, de toutes les adresses, de toutes les subtilités pour payer le plus tard, ou pour donner le moins qu'ils pourront, ou pour ne rien payer s'ils peuvent; ils ont donc une forte méchante volonté, c'est pourquoi Dieu les met au nombre des voleurs. Les seconds, ce sont ceux qui ne dépensent que ce qu'ils ont, sans rien devoir à personne, et qui le dépensent tout en choses qui ne regardent que la chair et le monde; tout ce qu'ils ont d'argent est pour satisfaire une vaine curiosité d'esprit, ou par le luxe et la vanité des meubles, des habits, des équipages, ou par la sensualité de la chair en satisfaisant tous les sens, sans être touchés de la misère des pauvres, et sans penser à les soulager, et sans vouloir en rien contribuer à l'ornement des autels; ceux-là seront regardés de Dieu comme le mauvais riche, qui n'est point accusé d'avoir fait tort à personne, seulement d'avoir employé son argent à se vêtir de pourpre et de lin, et à faire tous les jours bonne chère. Les troisièmes sont des hommes qui amassent leur argent, qui l'enferment et qui le gardent avec soin, ne voulant point le dépenser pour eux dans les choses même nécessaires, ni pour les pauvres, ni pour les autels; ceux-là seront condamnés par l'ordure qui s'amassera sur leur trésor, et qui s'élèvera en jugement contre eux.

Ce qui vous fait connaître combien de pécheurs dans le monde qui ne croient point l'être, non plus que Saul qui se persuadait que ses menaces, que ses meurtres, que la persécution qu'il faisait à tous les disciples de Jésus-Christ ne le rendaient point coupable, au contraire cela passait dans son esprit pour une grandeur d'âme, pour un zèle très-généreux, qui était cause qu'il ne regardait ni ses parents, ni ses compatriotes; il était disposé à les faire tous périr pour soutenir la loi de Moïse, pour la conserver dans sa perfection, parce que c'était la loi de Dieu,

et que l'Evangile semblait y être opposé et la détruire; qu'il y a encore sur la terre de ces zélés furieux comme Saul, qui blasphèment contre tout ce qu'ils ignorent, comme dit saint Jude, qui déchirent, qui calomnient ceux qui ne sont pas dans leurs sentiments, qui leur souhaitent du mal, qui leur en procurent autant qu'ils peuvent; on peut dire d'eux ce que les juifs de Damas disaient de Saul : *N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom?* Ne sont-ce pas là ceux qui persécutent si cruellement ceux qui les veulent faire vivre selon les principes du christianisme, et les faire marcher dans la voie étroite du ciel? Que des hommes sont heureux quand Dieu entreprend de les convertir dans un état si dangereux! Celui dans lequel Saul se trouvait l'était au souverain degré, n'agissant que par un faux zèle de religion; il n'y a point d'injustices, point de violences dont il ne fût capable, l'on a donc raison de regarder sa conversion comme un prodige de la grâce de Jésus-Christ. Qu'un homme se convertisse après une longue maladie, ou après la perte de son honneur, de son crédit, de ses richesses, il a éprouvé l'inconstance, la lâcheté, la perfidie du monde, il en est degoûté, il est capable de faire de sérieuses réflexions, d'entendre les vérités, de recevoir les bons avis, et de se soumettre à la grâce ; mais qu'un homme se convertisse dans le feu et la violence de sa passion, et une passion excitée par un faux zèle de la religion, je le dis encore, il faut un prodige de la grâce.

Saint Jean Chrysostome dit (hom. 19 *in cap.* IX *Act. apost.*) que le Seigneur fait dans cette rencontre l'office d'un médecin, qui a autant de bonté que de science, qui entreprend la guérison d'un malade, et qui lui donne des remèdes dans le temps que sa fièvre est la plus ardente; s'il le guérit, on regarde cela comme un miracle, parce que ce n'est pas l'ordre de la médecine de donner des remèdes dans la violence d'un accès; la grâce a ses temps de prodiges, l'esprit de Dieu, qui la répand dans nos cœurs, est le maître, il la donne quand il veut. Il est vrai qu'il y a des temps plus favorables les uns que les autres; quand il plaît au Seigneur de faire éclater sa puissance, il la donne dans des moments dans lesquels l'homme paraît peu disposé à la recevoir. Ne vous en étonnez pas; celui qui est le maître de la grâce est aussi le maître du cœur de l'homme, et s'il donne sa grâce dans le temps qu'il veut, il prépare aussi le cœur à la recevoir; c'est pourquoi nous avons deux faveurs à lui demander : la première de nous donner sa grâce, sans laquelle nous ne saurions rien faire, et que nous ne pouvons recevoir que de sa seule bonté; la seconde de préparer notre cœur à la recevoir, et à en faire un excellent usage. Pour nous y animer, considérons ce qui se passe dans la conversion de Saul, et voyons ce qu'il est dans ce moment; c'est ce que nous apprendra la seconde partie de la lecture des Actes des apôtres.

SECONDE PARTIE.

Mais lorsqu'il s'avançait dans son chemin, et qu'il était proche de Damas, il fut environné et frappé tout d'un coup d'une lumière du ciel. Donnons-nous la consolation de considérer la conduite de Dieu dans la conversion d'une âme dont le salut paraît presque désespéré, n'y ayant rien de plus opposé à devenir professeur de l'Evangile, que de se déclarer le persécuteur et le bourreau de ceux qui vivent selon l'Evangile ; mais rien n'est impossible à la grâce : elle fait d'une pierre un enfant d'Abraham, et d'un homme mondain un disciple de Jésus-Christ; elle commence par éclairer ce pécheur, c'est la première chose qui lui est absolument nécessaire, parce qu'il faut détruire dans l'homme mondain une fausse lumière de laquelle il s'est ébloui; cette fausse lumière est composée de maximes de libertinage sur le sujet de la religion, et d'opinions dangereuses sur la morale du christianisme; on s'est laissé corrompre par d'autres libertins, on a trouvé un chemin tout tracé, fort battu, large et commode, et fréquenté par un grand nombre de personnes de tout état, de toute condition, de tout âge, de tout sexe, l'on a tâché de se persuader que l'on n'avait qu'à suivre ces traces, et qu'on ne se perdrait pas; il faut que la lumière de la grâce dissipe cette fausse lumière, comme le soleil rend inutile la lumière d'une petite bougie qui lui est exposée, et pour lors cette âme connaît que ce qu'elle a cru une lumière n'était que des ténèbres, que ce qu'elle se flattait être un chemin sûr n'était qu'un égarement, que ce qu'elle croyait être bon était mauvais; c'est ce qui arrive à saint Paul : ayant été environné et frappé tout d'un coup d'une lumière du ciel, il connaît qu'il n'a été éclairé que d'une lumière de la terre, qu'il n'a suivi que son imagination, que ce qu'il a cru être un zèle de religion n'était qu'une ignorance causée par un manque de foi; et comme il n'y a rien dont l'homme soit plus amoureux que de ses propres lumières, il est aussi très-difficile de l'en dépouiller; c'est pourquoi nous avons besoin que la lumière du ciel nous environne, qu'elle ne laisse pas en nous un seul endroit qui ne soit éclairé, afin que l'amour-propre ne trouve pas une seule place sur laquelle il puisse répandre ses fausses lueurs; aussi avez-vous entendu que *Saul ayant les yeux ouverts ne voyait rien* (*Act.*, IX, 8); la grâce ne voulait pas que dans ce premier moment il se servît d'autres lumières que de celles dont elle l'éclairait; elle l'aveugla même, afin qu'il ne vît plus que par elle, et que les yeux de son corps lui devinssent inutiles, ce qui était très-avantageux à son âme, lui donnant plus de liberté de réfléchir sur les lumières intérieures dont il se sentait pénétré; elles le frappaient, parce qu'elles s'imprimaient si vivement qu'il semblait qu'elles lui donnassent de vives atteintes pour enlever tout ce qu'il y avait de mauvais en lui; son orgueil était extrême, il croyait avoir plus de

science et plus de lumière que tous les autres; la grâce l'ayant éclairé, elle le renverse.

Etant tombé par terre. Voilà cet homme qui courait avec tant de précipitation, qui allait de tous côtés, qui entrait dans les villes et dans les maisons, qui en arrachait tous ceux qui confessaient le nom de Jésus-Christ, qui les traînait en prison, le voilà arrêté, renversé par terre! Que la grâce a de pouvoir! elle brise les cèdres les plus élevés, elle fend les pierres, elle fait trembler les déserts. Saul voulait se distinguer parmi les pharisiens par son zèle furieux; son cœur avait pour les professeurs de l'Evangile la dureté d'une pierre, la grâce le brise, le renverse, elle l'humilie jusqu'à terre; c'est dans ce moment qu'il peut dire avec le Prophète royal : *Mon âme a été attachée à la terre : rendez-moi la vie selon votre parole* (*Psal.* CXVIII, 27). J'ai voulu m'élever au-dessus des autres, et même au-dessus de celui qui est Fils de Dieu, et que je ne connaissais pas, et que je ne voulais pas que l'on connût, vous m'humiliez, mon Dieu, vous me faites connaître mon impuissance et ma faiblesse; ceux qui viennent dans le jardin des Oliviers pour vous prendre ne peuvent entendre votre parole, qu'ils ne soient en même temps renversés contre terre; je suis venu ici pour vous prendre en voulant me saisir de vos serviteurs, et à peine avez-vous fait briller votre lumière dans mes yeux, que je suis renversé sur la poussière; vous voulez que je connaisse le principe duquel j'ai été formé, afin que je me dise à moi-même : De quoi te glorifies-tu, toi qui n'es que poussière et que cendre; le divin Seigneur nous renverse souvent à terre par les contradictions et les humiliations de la vie, et nous n'en sommes pas moins orgueilleux pour cela, c'est que nous n'entendons point la parole de Dieu comme Saul l'a entendue.

Il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? La grâce continue ses conquêtes, elle arrête ce persécuteur et l'oblige d'écouter une voix qu'il ne voulait pas que les autres entendissent; le Seigneur l'appelle deux fois, et l'appelle par son nom, c'était un sourd qui jusqu'à présent avait refusé d'entendre, qui avait été de la compagnie de ceux qui s'étaient bouché les oreilles pour ne pas entendre ce que saint Etienne leur disait, et il était aussi du nombre de ceux à qui ce généreux diacre reprochait qu'ils avaient les oreilles incirconcises, et qu'ils résistaient continuellement au Saint-Esprit; cet homme donc qui avait bouché ses oreilles, cet homme qui était incirconcis des oreilles, cet homme qui jusque-là avait résisté au Saint-Esprit, et qui par conséquent avait été comme un aspic sourd, qui avait bouché ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur; les apôtres avaient prêché en public après avoir reçu le Saint-Esprit, ils avaient converti plusieurs milliers de Juifs; Saul n'avait pas voulu les écouter, il avait grincé les dents contre eux, il avait cherché à les faire périr, et tous ceux qui les suivaient

La conversion de Saul étant un prodige, les apôtres n'étaient pas destinés pour y travailler, Jésus-Christ lui seul avait résolu de parler à ce persécuteur et de le convertir. Que l'entretien qui se fait entre ce miséricordieux Seigneur et cet homme renversé à terre est admirable! Le maître dit : *Pourquoi me persécutez-vous?* Le serviteur répond : *Qui êtes-vous, Seigneur?* Le maître réplique : *Je suis Jésus que vous persécutez, il vous est dur de regimber contre l'éperon;* le serviteur poursuit tout tremblant et effrayé : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le Seigneur termine l'entretien qu'il avait commencé en lui disant : *Levez-vous et entrez dans la ville, on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez.*

La condition des chrétiens n'est-elle pas déplorable de ne se point mettre en peine de savoir tant de vérités, ne les vouloir point lire, ne les vouloir point entendre, ou les lire et les entendre sans aucune application d'esprit, sans aucune réflexion de cœur? Je voudrais que vous sussiez ce que saint Jean Chrysostome disait à son peuple (hom. 19), après leur avoir expliqué ce chapitre des Actes des apôtres que je vous explique présentement; il leur dit : Si vous mettiez la main sur la bouche d'un homme qui vous parlerait pour vous reprendre ou pour vous instruire, ne lui feriez-vous pas une injure? ce que vous faites, leur dit-il, est beaucoup plus outrageant; j'ai horreur de le dire, vous fermez la bouche à Dieu même; vous avez horreur de m'entendre, mais apprenez comment cela se fait : la bouche par laquelle Dieu vous parle est la bouche de Dieu, car de même que cette bouche est la bouche de mon âme, qui d'elle-même n'en a point, de même la bouche des prophètes est la bouche de Dieu; écoutez et ayez horreur : le ministre paraît en chair, ce ministre public, il crie à haute voix, et il dit : Soyons attentifs; il répète souvent la même parole, c'est la voix commune de l'Eglise qu'il fait entendre, et pas un ne l'écoute; mais que disent plusieurs pour s'excuser? poursuit saint Jean Chrysostome (*loc. cit.*) : On répète souvent les mêmes choses dans l'Eglise : voilà ce qui fait votre condamnation; car quand vous sauriez parfaitement tout ce qu'on dit tous les ans dans l'Eglise, vous ne devriez pas vous dispenser de venir les entendre, puisque souvent on répète les mêmes choses sur les théâtres, et vous ne pouvez vous en rassasier. Mais comment pouvez-vous dire que l'on répète la même chose, vous qui ne savez pas le nom des prophètes, outre qu'il est impossible d'épuiser les saintes Ecritures? c'est une source dans laquelle on puisera jusqu'à la fin du monde, et que l'on ne tarira point; ce saint docteur parlait de la sorte dans le zèle qu'il avait de la conversion de tous les hommes, et il savait qu'ils ne pouvaient se convertir à moins qu'ils n'écoutassent la voix de Jésus-Christ, comme saint Paul l'avait écoutée.

Il ne se justifie point du reproche qu'il lui

fait de ce qu'il le persécute, il comprend déjà qu'il parle de ses disciples, et il est vrai que cette parole du Seigneur est bien glorieuse pour ses serviteurs : *Je suis Jésus que vous persécutez*. Les membres sont encore sur la terre, le chef est déjà dans le ciel, et il criait, et il ne disait pas : Pourquoi persécutez-vous mes serviteurs, mais pourquoi me persécutez-vous? pour nous apprendre qu'on l'honore et qu'on le sert quand on honore et que l'on sert ses serviteurs; et aussi que c'est l'outrager et le persécuter que de leur faire des outrages et des mauvais traitements. Saint Paul ne répondant point à cela, avoue par son silence qu'il se reconnaît coupable de cette persécution, il lui demande seulement à savoir ce qu'il veut qu'il fasse, comme s'il lui disait : Je ne prétends point regimber contre l'aiguillon, je sais que vous êtes le maître, et que vous disposez de toutes les créatures en souverain, et que vous en faites tout ce que vous voulez, il m'est seulement nécessaire de savoir à quoi vous voulez m'employer, et ce que vous prétendez que je fasse. Voilà l'état où la grâce voulait réduire saint Paul, une soumission entière et parfaite, sans raisonnement et sans distinction.

C'est une marque à laquelle nous pouvons connaître si nous sommes convertis, si nous ne désirons plus, si nous ne recherchons plus à faire notre propre volonté; si nous ne demandons et si nous ne nous appliquons qu'à connaître la volonté de Dieu, notre conversion sera véritable, puisque tout le dérèglement de notre vie vient de notre propre volonté, et toute notre perfection consiste à faire la volonté de Dieu, et la faire avec la même exactitude que Saul a commencé de la faire dès le premier moment de sa conversion; ayant demandé au Seigneur : Que voulez-vous que je fasse, il lui répondit : *Levez-vous et entrez dans la ville, on vous dira là ce qu'il faut que vous fassiez; Saul se leva de terre, et ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ils le conduisirent donc par la main, et ils le menèrent à Damas*. Remarquez à quoi la grâce réduit un homme : il se croit fort éclairé, elle l'aveugle selon le monde; il prétend s'élever au-dessus de tous les autres, elle le renverse contre terre; il n'avait point voulu entendre parler de Jésus-Christ, elle le contraint de l'écouter lui-même, de lui demander à connaître sa divine volonté et à l'exécuter à la lettre. Ce divin Seigneur lui dit : *Levez-vous*, il se lève; *Allez dans la ville*, il y va; il ne s'excuse point, il ne dit point : Je suis aveugle; on lui dit d'aller, il va; il est vrai que ceux qui étaient avec lui le conduisirent par la main; c'était comme la fin du triomphe de la grâce. Saint Jean Chrysostome appelle saint Paul la dépouille du diable, que Jésus-Christ a enlevée; vous le voyez en ce que le voilà réduit à l'état des petits enfants; on les porte, on les conduit, on les mène où l'on veut; Saul rempli de son propre esprit et faisant sa propre volonté, était grand devant ses yeux; se trouvant dépouillé de son propre esprit, et ne pensant plus qu'à faire la volonté du Seigneur, il est pris devant les yeux de sa divine majesté, et il est comme un enfant, on le conduit par la main, on le mène dans la ville. Voilà cet homme qui était plein de menaces, qui ne respirait que sang et carnage, qui avait obtenu des lettres des princes des prêtres pour emmener en prison ceux qui invoqueraient le nom du Seigneur, et le voilà si soumis et si humilié, que c'est lui-même que l'on conduit par la main, et que l'on mène où l'on veut.

N'est-ce pas nous dire que nous ne nous convertirons jamais si nous ne renonçons à nos propres lumières, à notre orgueil, à notre propre volonté, et si nous ne nous laissons conduire comme de petits enfants? Le renoncement à nous-mêmes étant la marque essentielle de notre conversion, dès que l'on a fait ce renoncement, l'on n'a plus de peine à mortifier sa chair et ses sens, comme fait Saul, qui *s'étant laissé mener à Damas, est trois jours sans voir, sans boire ni manger*. Saint Jean Chrysostome (hom. 19) demandant pourquoi il n'a pris aucune nourriture, dit que c'est par la douleur qu'il ressentait de tout ce qu'il avait fait. Le pécheur doit commencer par se punir soi-même de tous les crimes qu'il a commis, prendre le parti de la divine justice, parce que le péché devant de nécessité être puni, il est plus avantageux au pécheur de le faire lui-même que de s'exposer à la peine que Dieu ne manquera pas de lui imposer, et qui sera infiniment plus rigoureuse que celle qu'il s'imposera lui-même. Ne pensons donc plus à voir les beautés, les pompes, les spectacles du monde, ne pensons plus à goûter les plaisirs et les délices de la terre; souvenons-nous qu'ayant été pécheurs, tout cela nous est interdit, que nous ne devons plus penser qu'à notre conversion, qu'elle ne doit pas consister dans des paroles ou dans quelque apparence extérieure, mais que comme celle de saint Paul, elle doit être véritable, et pour cela il faut que nous soyons tout différents de ce que nous avons été; c'est ce que nous appendrons en considérant ce que notre apôtre a été après sa conversion, c'est la dernière partie de notre leçon.

TROISIÈME PARTIE.

Or il y avait un disciple à Damas nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision: Ananie! et il répondit : Me voici, Seigneur. Le Seigneur lui dit : Levez-vous, et vous en allez dans la rue qu'on appelle Droite, et cherchez en la maison de Judas un nommé Saul de Tarse, car il y est en prières. C'est l'exercice de tous les chrétiens que de prier, ils doivent s'y appliquer tous les jours, il ne faut pas même qu'ils l'interrompent, c'est par conséquent la preuve la plus convaincante que l'on est sincèrement converti à Dieu; ceux qui vivent selon le monde ne savent ce que c'est que de prier : ou ils disent qu'ils n'en ont pas le temps, ou ils s'excusent sur ce qu'ils n'en ont pas la pratique, qu'ils y

sont tout remplis de distractions, qu'ils n'y font rien, qu'ils s'y ennuient, et ils font si bien qu'ils ne prient jamais. Dès que l'on est touché de Dieu et que l'on a dessein de s'y donner entièrement, dès ce moment la prière devient agréable, on en connaît la nécessité, on en a bientôt appris l'usage, parce que l'on sait que la prière la plus simple est celle qui plaît davantage au Seigneur, et bien loin de s'y ennuyer, on s'ennuie de ce qu'on n'a pas assez de temps pour s'y appliquer, et de ce que les nécessités de la vie, l'obligation de penser à ses affaires, les engagements de la société humaine enlèvent la meilleure partie du temps, c'est ce qu'ils tâchent de réparer en faisant une prière continuelle. Ne vous étonnez donc point de voir Saul trois jours en prières, sans penser ni à boire, ni à manger; c'est ce que tous les autres saints ont fait quand Dieu leur a fait la grâce de les appeler; ils pouvaient dire pour lors à tous ceux qu'ils laissaient engagés dans le commerce du monde : *J'ai une nourriture à prendre que vous ne connaissez pas.*

Hélas! qu'il y a peu de chrétiens qui la connaissent! on est savant pour tout ce qui regarde le corps, et on ignore tout ce qui est pour l'âme; non-seulement on l'ignore, mais on s'en raille, comme si tout ce que l'on fait pour l'âme était une folie, ce sont les sentiments des hommes du monde. Que ceux-là sont heureux à qui Dieu donne les mêmes lumières qu'à saint Paul! j'avoue que ce bonheur n'est pas selon les sens, au contraire ils paraissent malheureux de ce côté-là, ce que nous connaissons dans saint Paul; car Ananie ayant été effrayé de ce nom de Saul, et ayant répondu : *Seigneur, j'ai entendu dire à plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem, le Seigneur lui repartit : Allez le trouver, parce que cet homme est un vase que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et les enfants d'Israël. Car je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.*

Que Dieu est admirable dans le changement qu'il fait du cœur de ses saints! Le diable prétendait que Saul serait un instrument dont il se servirait pour empêcher le progrès de l'Evangile, et pour faire périr tous ceux qui avaient commencé d'en faire profession, et il arrive tout le contraire : Saul devient un instrument entre les mains de Dieu dont il se sert pour aller publier l'Evangile et aux Juifs et aux gentils, cela était nécessaire pour nous donner un modèle parfait d'une bonne conversion; saint Paul avait voulu empêcher que l'Evangile ne fût publié, il fallait qu'il le publiât lui-même; il avait regardé ceux qui faisaient profession de la religion de Jésus-Christ comme des hommes indignes de la liberté et de la vie, il fallait qu'il prêchât hautement que tous ceux qui n'invoqueraient point ce nom divin ne seraient jamais du nombre des enfants de Dieu, ne jouiraient jamais d'une divine liberté, seraient toujours les esclaves de la chair, et n'auraient jamais de part à la vie éternelle. Mais comme il avait fait mettre en prison plusieurs serviteurs de Jésus-Christ, il devait être chargé de chaînes et mis en prison; comme il avait fait plusieurs maux aux saints du Seigneur qui étaient dans Jérusalem, il devait souffrir toutes sortes de maux dans les villes et dans les campagnes, sur l'eau et sur la terre, par les Juifs et par les gentils; enfin, comme il avait contribué à la mort de plusieurs fidèles, il devait lui-même perdre la vie ; et pour achever l'équité de sa conversion, comme c'était en haine du nom de Jésus-Christ qu'il avait emprisonné, tourmenté, massacré plusieurs saints, ce devait être aussi pour le nom de Jésus-Christ, dont il publiait l'Evangile, dont il prêchait la divinité, qu'il devait être emprisonné, tourmenté, décapité ; qu'une semblable conversion est bien digne de nos louanges et de nos vénérations!

Que nous serions heureux si nous pouvions imiter cette conversion! Cependant qui est-ce qui l'imite? qui est-ce qui se convertit de la sorte? ce qui me donne encore sujet de vous demander : Combien trouve-t-on de vraies conversions parmi les chrétiens? Rien n'est plus multiplié que le nombre des vrais pécheurs, rien n'est plus rare que le nombre des vrais convertis, nous le connaîtrons en comparant la conversion des pécheurs de ce siècle avec la conversion de saint Paul. Ce grand apôtre, après avoir travaillé à confondre les fidèles de ce qu'ils reconnaissaient pour Fils de Dieu, pour le Messie et le Sauveur du monde, celui que leurs pères avaient condamné à mourir en croix comme un séditieux, un impie et un blasphémateur, pour réparer cela, ayant été baptisé, *il prêche Jésus dans les synagogues, assurant qu'il était le Fils de Dieu. Il confondait les Juifs qui étaient à Damas, leur montrant que Jésus était le Christ.* Qui en use de la sorte? Pendant que l'on est dans le péché, que l'on vit selon le monde, on est occasion de chute et de scandale aux autres ; on les retire souvent de leur devoir, on les porte à plusieurs déréglements, on raille la dévotion, on se moque des livres spirituels, on méprise la parole de Dieu et le service divin, on ne va dans les églises que pour les profaner, enfin on se lasse du péché, il vous quitte, ou vous le quittez, vous croyez être convertis, parce que vous ne le commettez plus. Croyez-vous que cela suffise? Non, l'exemple de saint Paul vous le dit : il faut que vous répariez tout le mauvais exemple que vous avez donné, il faut que vous vous appliquiez à édifier votre prochain, du moins autant que vous l'avez scandalisé, vous devez faire paraître autant d'amour pour les maximes de l'Evangile, que vous en avez montré d'éloignement, il faut que vous travailliez avec soin au salut des âmes dans toutes les occasions qui se présenteront, selon toute l'étendue de votre pouvoir; tout doit être simple, tout doit être modeste, tout doit sentir la pénitence dans un chrétien qui se veut convertir véritablement. Ecoutez ce

que vous dit saint Augustin (serm. 278, n. 12) : Il y a de certains péchés griefs et mortels qui ne peuvent être remis que par une très-véhémente douleur d'un cœur humilié, d'un esprit contrit et d'une pénitence affligeante.

Remarquez que saint Augustin a parlé de la sorte au sujet de la conversion de saint Paul, pour apprendre à ses auditeurs et à ceux qui liraient son sermon, qu'une conversion légère n'était point une vraie pénitence, et particulièrement ces conversions dans lesquelles vous ne voyez aucun changement. On dit bien que l'on a renoncé aux péchés, je le crois comme cela ; mais s'applique-t-on à mortifier ses sens, à modérer ses passions, à régler ses dépenses, à payer exactement ses dettes, à faire des aumônes, à sacrifier un grand nombre de choses superflues et inutiles? travaille-t-on à mettre la douceur à la place de l'aigreur, la patience à la place de l'impatience, l'amour des souffrances et des contradictions à la place de l'amour des plaisirs et des louanges, la retraite à la place du grand monde, le travail à la place de l'oisiveté, les bons livres à la place des mauvais ? Voilà ce qu'on appelle une conversion parfaite sur le modèle de celle de saint Paul, dans lequel nous voyons un homme tout différent de celui qu'il était avant sa conversion, jusque-là que celui qui regardait les disciples de Jésus-Christ comme des sujets dignes d'être anathématisés aurait souhaité depuis être lui-même anathème pour ses frères ; et dans l'amour qu'il avait pour ce divin Sauveur dont il avait tant de fois blasphémé le saint nom, il fulminait anathème contre ceux qui seraient assez malheureux pour ne pas aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'était pour engager tous les hommes à l'aimer qu'il a fait tant de voyages, qu'il a souffert tant de travaux, qu'il s'est exposé à tant de périls ; c'était pour en faire des professeurs de l'Evangile et des disciples de Jésus-Christ qu'il se faisait tout à tous avec tant de douceur, tant de charité, tant de patience et tant de zèle.

Souhaitons, mes frères, de nous convertir de la sorte, demandons à Dieu une semblable conversion, demandons-la-lui, parce que lui seul la peut donner, mais demandons-la-lui d'une manière à l'engager de nous l'accorder ; l'Eglise ne passe point un jour sans lui crier : *Convertissez-nous, ô Dieu, qui êtes notre Sauveur*, et le Seigneur nous dit : *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur.* Nous demandons à Dieu ce qu'il nous demande : il nous ordonne de nous convertir à lui, et nous le prions qu'il nous convertisse ; c'est comme si nous lui disions : Seigneur, nous voulons bien nous convertir à vous, être vos disciples et vos enfants ; mais notre volonté est si faible, que de nous-mêmes nous ne sommes pas capables d'une si grande entreprise : *Faites-moi la grâce de me convertir, et je me convertirai ;* parlez-nous, Seigneur, comme vous avez parlé à Saul persécuteur, faites-nous entendre cette voix puissante qui pénètre jusque dans le plus profond du cœur, que cette voix nous arrête dans le chemin large, et qu'elle nous empêche d'y courir davantage, que cette voix nous renverse à terre, nous humilie, et nous fasse rentrer dans notre néant, que cette voix détruise notre propre volonté, et que nous ne disions plus autre chose, sinon : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse, apprenez-moi à faire votre volonté*, que je ne fasse jamais la mienne, mais que j'exécute toujours la vôtre avec respect, avec soumission et avec amour, afin qu'étant véritablement converti, je sois votre enfant et votre disciple, et comme tel digne d'avoir une place dans votre royaume ; je vous le souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XL.

POUR LA FÊTE DE SAINT POLYCARPE, MARTYR.

(26 *janvier.*)

Charissimi, omnis qui non est justus non est ex Deo, etc. (I *Joan.*, III, 10-16).

Mes très-chers, tout homme qui n'est point juste, n'est pas de Dieu, non plus que celui qui n'aime point son frère.

L'Eglise est aujourd'hui occupée à solenniser la mémoire du martyre de saint Polycarpe, ce qu'elle appelle sa naissance, parce que c'est dans ce jour qu'il est né pour entrer dans cette véritable vie qui n'est sujette à pas une peine, ni à la mort, et qui sera éternellement heureuse. Quand nous entrons dans cette vie, nous commençons à mourir, c'est pourquoi ce premier jour ne mérite pas le nom de naissance, puisqu'on le doit compter pour le premier de notre mort, étant certain que nous mourons tous les jours ; c'est donc le jour que les saints sont sortis de ce monde pour entrer dans le ciel qui est vraiment celui de leur naissance. C'est pour ce sujet que l'Eglise, voulant les honorer, et en même temps nous engager à les imiter, nous propose l'exemple de saint Polycarpe, dont elle nous fait le portrait dans l'épître que l'on a récitée aujourd'hui à la messe, qui a été offerte à Dieu en l'honneur de ce saint martyr, selon le romain. Appliquons-nous à le considérer, demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir.

Si la Providence a soin des corps, si elle leur fournit dans le temps tout ce qui est nécessaire, nous devons être persuadés qu'elle n'abandonne pas les âmes ; si le Père éternel a envoyé son Fils dans le monde pour sauver le monde par lui, Jésus-Christ nous a envoyé ses apôtres, leur commandant d'aller par tout le monde et de prêcher l'Evangile à toutes les créatures. Les apôtres ayant exécuté l'ordre qu'ils avaient reçu de leur divin Maître, le Saint-Esprit a voulu qu'ils nous laissassent des successeurs animés de leur même zèle, remplis de leurs mêmes maximes, qui fissent après la mort de leurs maîtres en faveur des fidèles et pour la conversion des Juifs et des gentils, ce que leurs maîtres avaient fait, c'est une vérité que nous reconnaissons dans saint Polycarpe ; cette Providence ayant établi saint

Jean dans Ephèse pour avoir soin non-seulement de cette Eglise, mais de toutes celles de la Grèce, et même de tout le monde, il lui fallait des successeurs qui eussent son esprit, son zèle, sa doctrine et sa religion, il choisit saint Polycarpe, et il l'ordonna évêque de Smyrne; saint Jérôme l'appelle le chef des églises d'Asie, c'est-à-dire qu'il fut l'évêque le plus considéré, et qu'il succéda, pour ainsi dire, à l'autorité de saint Jean, et il ne prit sa place que par le mérite extraordinaire de son zèle, de sa vertu et de sa foi; toutes ces excellentes qualités se trouvent renfermées dans ce morceau de l'Epître de saint Jean que je vous ai récité, qui se réduisent à deux, qui sont les sources et les causes de toutes les autres. La première, c'est la justice; la seconde, c'est la charité : ce sont les vertus que notre saint a pratiquées toute sa vie, et elles ont fait l'ornement et le mérite de toutes ses actions; c'est pourquoi il a été justement appelé un homme de Dieu, premièrement parce qu'il était juste, secondement parce qu'il était charitable : c'est ce que nous voyons dans les principaux actes de sa vie, conformément aux paroles de saint Jean, qui ne parle que de la justice et de la charité, qui feront les deux parties de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes très-chers, tout homme qui n'est point juste n'est point de Dieu. Saint Jean veut que nous ayons une si parfaite connaissance des enfants de Dieu et des enfants du diable, que nous ne puissions pas nous méprendre, et pour cela il nous donne des marques si claires, qu'il est impossible que nous nous trompions; il le fait, parce qu'il savait de quelle conséquence il était de ne pas donner aux enfants du diable la qualité d'enfants de Dieu, et qu'il serait très-injurieux d'appeler enfants du diable ceux qui étaient vraiment enfants de Dieu, et pour cela il fallait les connaître, et à quoi? à la justice et au péché. Ecoutons saint Jean : *Mes petits enfants*, vous dit-il, *que personne ne vous séduise. Celui qui fait les œuvres de justice est juste comme Jésus-Christ est juste;* ce *comme* est de très-grande conséquence, et il nous fait connaître que tous ceux qui font des œuvres de justice ne sont pas justes pour cela; les païens observaient la loi des empereurs, ils étaient soumis à leurs magistrats, ils ne s'abandonnaient pas aux débauches, ils ne faisaient aucun tort ni au bien, ni à l'honneur de leur prochain, ils avaient compassion des misérables, de l'amour pour leur patrie, du zèle pour leur religion, c'étaient des actions de justice, cependant ils n'étaient pas justes pour cela; il est vrai qu'ils étaient justes comme des païens sont justes, mais ne l'étant pas comme Jésus-Christ, ils n'avaient pas la vraie justice. Les pharisiens jeûnaient souvent, ils priaient longtemps, ils avaient un extérieur parfaitement bien composé, ils payaient exactement la dîme des moindres choses, tout cela passait pour des actions de justice, et cependant ils n'étaient pas justes, ils l'étaient comme des pharisiens, mais ils ne l'étaient pas comme Jésus-Christ, et par conséquent leur justice n'était pas capable de rendre dignes du royaume du ciel ceux qui se contentaient de l'observer.

Si c'est donc une nécessité de faire des actions de justice pour être juste, c'est une nécessité, pour être vraiment juste, d'être juste comme Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'avoir pour modèle, ne se contentant pas de faire des actions de justice, mais les faisant comme Jésus-Christ les a faites, et dans son même esprit, et cela est si vrai, que saint Jean vous dit : *Que personne ne vous séduise;* comme s'il vous disait : Quiconque vous assurera que l'on peut être juste en vivant comme ceux que l'on appelle honnêtes gens parmi le monde, ou en suivant la régularité des pharisiens, et que l'on n'est pas obligé de suivre les règles et les maximes de l'Evangile, et d'imiter Jésus-Christ pour se rendre conforme à son image, c'est un séducteur. Il y a plusieurs de ces séducteurs présentement qui, considérant que cette justice de Jésus-Christ était trop difficile à acquérir, qu'il en coûtait trop à la nature, qu'il fallait renoncer entièrement à soi-même, et crucifier tout son vieil homme, ont prétendu trouver des moyens de devenir justes sans se conformer à la justice de Jésus-Christ. C'est pourquoi ces séducteurs sont appelés des antechrists, et saint Jean vous dit qu'il y en a déjà un grand nombre, et nous avons sujet de craindre que ce nombre ne soit augmenté, et qu'il ne s'augmente tous les jours, c'est pourquoi nous avons à prendre garde à nous pour ne nous pas laisser séduire par tout ce qui flatte les sens, par toutes les maximes et les morales qui flattent la cupidité et la vanité du monde, et nous devons nous souvenir souvent de cet avertissement paternel de saint Jean : *Mes petits enfants, que personne ne vous séduise.*

Saint Polycarpe n'a jamais oublié cette instruction, il avait toujours regardé le disciple que Jésus aimait comme son maître et comme son modèle, de sorte que la principale application et la plus ordinaire occupation de son esprit était de penser aux paroles et aux actions de ce disciple que le Seigneur aimait, et il n'avait pas plus de joie que lorsqu'il en faisait le récit aux autres, et c'était le sujet de la plus grande partie de ses entretiens; c'est pourquoi sachant en quoi consistait la vraie justice, il travaillait à l'acquérir, ne se laissant jamais séduire par ceux qui entreprendraient d'établir la justice sur d'autres fondements que sur ceux que son maître l'avait établie, et par ceux qui enseignaient que les bonnes œuvres n'étaient pas nécessaires au salut, que la foi seule suffisait, ce qui était favoriser tous les désordres de quelque espèce qu'ils pussent être. Saint Jean, dans son Apocalypse, appelle cette opinion la doctrine de Balaam et la doctrine des nicolaïtes; cette erreur s'est renouvelée dans les derniers temps, et les nouveaux hérétiques ont travaillé à séduire les hommes, en tâchant de leur prouver que les bonnes œu-

vres ne les rendaient pas justes devant Dieu, cependant nous lisons le contraire dans le prophète Ézéchiel, où il est dit : *Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité de la justice, s'il marche dans la voie de mes préceptes, et garde mes ordonnances pour agir selon la vérité, celui-là est juste et il vivra très-certainement, dit le Seigneur notre Dieu* (*Ezech.*, XVIII, 5, 9).

C'est donc se tromper que de prétendre trouver la vie où elle n'est pas, puisque Dieu assure que ceux-là vivront qui marcheront dans la voie de ses préceptes; on peut conclure très-certainement que ceux-là mourront au contraire d'une mort funeste qui marcheront dans une autre voie, puisqu'on ne peut être juste qu'en pratiquant la vérité. Tout ce qui n'est point conforme à cette vérité adorable ne peut que nous rendre injustes et nous éloigner de la vraie vie, qui ne se trouve que dans la justice, non des hommes, mais de Dieu. Que les hommes s'efforcent tant qu'ils voudront de changer ou d'adoucir cette voie des divins préceptes, la parole du Seigneur qui l'a tracée subsiste éternellement, et n'est point sujette au caprice au relâchement et à l'orgueil de l'esprit humain. Ne cherchons donc point d'autre justice que dans la pratique de la vérité, n'espérons point d'autre vie que celle qu'on trouve très-certainement dans la voie des préceptes du Seigneur, nul ne sera juste qu'autant que la vérité sera la règle de sa conduite.

Apprenons donc que la justice dont saint Jean parle ici, et qui nous rend enfants de Dieu, n'est pas seulement une justice habituelle, ce n'est pas de celle-là dont cet apôtre nous parle ici, c'est de celle qui consiste dans les bonnes œuvres, qui sont appelées des œuvres de justice, d'où il faut conclure que la justice chrétienne ne consiste pas seulement dans le pardon des péchés, elle consiste encore dans la pratique des vertus, et que les œuvres de justice ne sont pas seulement des signes extérieurs qui font connaître que l'homme est juste devant Dieu, mais qu'ils sont en quelque façon la cause formelle de la justice; il faut donc distinguer entre l'habitude et l'acte quand les péchés sont remis à un homme, il est habituellement juste lorsqu'il fait des œuvres de justice; il est actuellement juste; un homme a l'âme souillée des crimes qu'il a commis, il est pécheur, il commet actuellement quelque crime, il pèche, il faut donc unir ensemble, et le pardon des péchés que l'on a obtenu dans le sacrement de pénitence, et la pratique des bonnes œuvres, c'est le moyen de nous rendre des justes, et des justes imitateurs de Jésus-Christ et par conséquent enfants de Dieu. Voilà ce que saint Polycarpe a été dès sa jeunesse, un juste par la justice habituelle, s'éloignant de tout péché, et conservant toujours son âme dans une grande pureté, un juste par la pratique des vertus les plus héroïques, car ayant souvent entendu son maître, saint Jean, lui faire le récit des paroles, des miracles, des vertus et de toutes les actions du Seigneur, il avait toujours eu un ardent désir de l'imiter dans tout ce qu'il y a de plus parfait; ce qui lui avait donné une horreur extrême du péché et de tout ce qui en avait quelque apparence, ayant appris de son maître *Que celui qui commet le péché est enfant du diable, parce que le diable pèche dès le commencement; le Fils de Dieu est venu au monde pour détruire les œuvres du diable* Voilà deux portraits bien différents, le second ne sert qu'à relever l'éclat de la beauté du premier. Considérez l'opposition que saint Jean met entre Jésus-Christ et le diable, entre ceux qui font les œuvres de justice et ceux qui commettent le péché; Jésus-Christ est pour les hommes justes l'auteur de la justice qu'ils pratiquent; le diable est pour les pécheurs l'auteur du péché qu'ils commettent, de sorte que les uns ont Jésus-Christ pour leur chef, et les autres le diable, mais le diable n'est pas l'auteur du péché, de la même manière que Jésus-Christ est l'auteur de la justice; ce divin Sauveur est l'auteur de notre justice, soit parce que nous ayant été donné de Dieu le Père, il nous a mérité par sa mort et par sa résurrection le pardon de nos péchés et notre justification, étant mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, soit parce que c'est lui qui nous a donné les véritables exemples et les meilleurs préceptes de la justice; pour ce qui est du diable, il est l'auteur du péché que les hommes commettent, soit parce qu'il est le premier qui a péché, et qu'il est le premier qui a persuadé aux hommes de pécher, soit parce qu'il ne cesse point d'exciter les hommes à s'abandonner à toutes sortes de crimes; celui donc qui commet le péché est l'enfant du diable, qui est le prince, le chef, le modèle des pécheurs, celui qui pèche se range de son côté, devient son imitateur, et entre dans sa famille; c'est ce qui a obligé le Seigneur de dire aux Juifs : *Vous faites les œuvres de votre père;* et ensuite il leur dit : *Vous êtes les enfants du diable, et vous cherchez à consommer les desseins de votre père.*

Notre saint Polycarpe était si fortement persuadé de cette vérité, qu'il avait horreur de tous les hérétiques, ce qu'il avait hérité de son maître saint Jean; il racontait sur ce sujet que ce saint apôtre ayant vu entrer l'hérétique Cérinthe dans un bain, s'enfuit sans se laver, dans la crainte qu'il avait que le bain ne tombât à cause que Cérinthe, ennemi de la vérité, s'y trouvait; ce fut à cet exemple que lui-même ayant été rencontré par Marcion, qui le pria de le reconnaître, il lui fit réponse : Je te reconnais pour le fils aîné du diable; parce qu'il était persuadé que les enfants de Dieu croient et suivent la vérité, et que les enfants du diable croient et suivent le mensonge, le diable étant menteur et père du mensonge; les hérétiques aiment tous le mensonge, et par conséquent ils sont tous les enfants de ce malheureux ennemi de la vérité, et non-seulement les hérétiques, mais tous les pécheurs, de quelque

crime qu'ils soient coupables. Qui ne frémit point à une telle parole, qui n'a point horreur d'un tel engagement, comme saint Polycarpe en a eu horreur, doit craindre d'avoir déjà pris ce malheureux parti de composer et d'augmenter la famille de Satan; ce parti est d'autant plus funeste, qu'il arrête le progrès du règne de Dieu, et qu'il travaille à étendre celui du démon en devenant le promoteur de ses œuvres. Parmi ceux-là, il y en a que l'on peut regarder avec plus d'horreur que les autres, et ce sont ceux qui aiment le péché, qui se font un plaisir de s'y habituer, et qui y persévèrent volontairement; nous pouvons leur dire, avec saint Polycarpe, que nous les connaissons pour les fils aînés du diable. Saint Jean parlant de ce malin esprit dit *qu'il pèche dès le commencement*, parce qu'il est le premier qui a péché. Notre apôtre ne nous dit pas seulement qu'il a péché, mais qu'il pèche, n'ayant jamais cessé de pécher depuis qu'il a une fois commencé, non-seulement par sa superbe, qui est son crime, dans laquelle il persévère et dans laquelle il persévérera toujours, de plus par un nombre presque infini de crimes qu'il commet en sollicitant les hommes et en leur faisant tout le mal qu'il a le pouvoir de leur faire, en ayant la volonté, à quoi il est toujours appliqué; de sorte que si le Prophète royal dit du Seigneur que celui qui a soin d'Israël ne sommeillera pas et ne dormira pas, on peut dire que celui qui attaque Israël, qu'il veillera toujours; il est ce lion rugissant qui a toujours les yeux ouverts,etqui tourne sans cesse pour surprendre sa proie et la dévorer. Que de pécheurs qui font de même, et ils sont toujours éveillés pour faire le mal, et ils dorment sans cesse quand il faut faire le bien! Ils ne peuvent se résoudre à quitter leur péché depuis qu'ils ont commencé de le commettre, ils y persévèrent toujours, tout ce qui s'appelle conversion, pénitence, leur est insupportable, ils ne peuvent même en entendre parler, bien loin de l'entreprendre, et de cette manière ils sont les vrais enfants de Satan.

Voilà une grande différence, être enfant de Dieu, être enfant du diable : nous concevons plus aisément comment nous sommes les enfants de Dieu, que de quelle manière les pécheurs sont les enfants de ce malin esprit; Dieu nous a créés, il nous a faits à son image, il nous a rachetés; le diable ne nous a pas créés, il ne nous a pas engendrés, il ne nous a pas faits à son image; nous concevons bien comment nous sommes les enfants de Dieu; mais comment les pécheurs sont-ils les enfants du diable, c'est par l'imitation, nous dit saint Augustin (*in cap.* III I *Epist. Joan.*, tract. 4, n. 10), car de la même manière que ceux qui n'étaient point de la race d'Abraham sont néanmoins devenus ses enfants en imitant la foi et les autres vertus de ce saint patriarche, et ceux qui étaient ses enfants selon la chair ont cessé d'être ses vrais enfants, ne l'ayant pas voulu imiter, et sont devenus les enfants du diable en l'imitant; c'est pourquoi saint Polycarpe s'étant toujours appliqué à se conformer au disciple que le Seigneur aimait, qui avait été un parfait imitateur de Jésus-Christ, il avait toujours été, et l'enfant de saint Jean, et l'enfant de Dieu par cette parfaite imitation dans laquelle il a persévéré toute sa vie : de sorte qu'on lui peut appliquer les paroles de son maître : *Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu.* Notre apôtre parle de la sorte pour établir plus fortement la différence qu'il y a entre les enfants de Dieu et les enfants du diable, que la justice est dans les premiers, que l'iniquité est dans les seconds, et c'est comme il avait dit auparavant : *Quiconque demeure en Dieu ne pèche point.* Il ne faut pas conclure de là ce que Jovinien et Pélage ont voulu conclure, que les justes ne péchaient jamais, ce que l'Eglise a condamné. Nous pouvons dire que saint Jean a établi la différence qu'il y a entre les justes et les pécheurs, en ce que les justes ne pèchent point, et que les pécheurs pèchent, ce qui se doit entendre des péchés mortels dont les justes ont tant d'horreur, qu'il n'y a point de tourments, quelque affreux qu'ils puissent être, qu'ils ne soient disposés à souffrir plutôt que d'offenser Dieu. C'est ce que nous remarquons dans saint Polycarpe; les bêtes féroces, les feux et tous les supplices ne sont pas capables de lui faire changer de sentiment : Faites venir vos bêtes, dit-il au proconsul, me voilà prêt, allumez votre feu, il passera bien vite, mais il y en a un autre qui ne passera jamais, et que vous ne connaissez pas; je ne renoncerai jamais Jésus-Christ; il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, sans qu'il m'ait jamais fait le moindre mal, pourquoi le renoncerais-je? Je ne jurerai point par la fortune de César, je sais ce que je dois de respect et d'obéissance aux empereurs, mais je suis chrétien, et la religion que je professe défend de semblables jurements.

Voilà de ces justes qui demeurant toujours en Dieu ne pèchent point, parce que pour pécher, il faut de nécessité s'éloigner de Dieu, puisque c'est en cela que consiste le péché, se détourner de Dieu, et s'attacher à la créature; quand il arrive donc qu'une âme demeure toujours unie avec son Dieu, et qu'il n'y a point de créature qu'elle ne soit disposée à sacrifier et même sa propre vie, elle ne pèche point; c'est pourquoi saint Jean nous disant : *Quiconque demeure en Dieu ne pèche point*, nous pouvons prendre cela pour un moyen que saint Jean nous propose pour ne point pécher, comme s'il nous disait : Demeurez toujours unis avec Dieu, que rien de tout ce qui est sur la terre ne soit capable de vous en séparer, et vous ne pécherez jamais. Nous ne saurions pas douter que ce ne soit son sentiment, puisqu'il nous dit lui-même : *Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas.* Si les justes pèchent, en étant capables par la corruption de la nature humaine, ils ne persé-

vèrent pas dans le péché, Dieu ayant soin de les soutenir et de les fortifier contre toutes les attaques des ennemis visibles et invisibles, extérieurs et intérieurs, ayant protesté que personne ne les ravirait de sa main, parce que la semence de Dieu demeure en lui; les uns entendent par cette semence le Saint-Esprit, les autres la grâce de Jésus-Christ; quelques-uns croient que c'est la parole de Dieu qui a été reçue dans un bon cœur; tous ces sentiments se rapportent à une même idée, c'est nous dire que tant que cette grâce, que cet esprit par lequel nous sommes devenus enfants de Dieu, se conserve en nous, cette précieuse semence ne produit rien que de bon, que de saint, et par conséquent nous sommes toujours de Dieu, tout ce que nous faisons étant juste.

Ne pouvons-nous pas dire assurément que cette précieuse semence a toujours demeuré dans le cœur de saint Polycarpe. Que de bons fruits elle a produits pendant plus de quatre-vingts années, combien ces fruits se sont-ils multipliés? Sa foi a été une précieuse semence, la parole de Dieu qu'il prêchait, les bons exemples qu'il donnait, toutes les vertus qu'il pratiquait ont produit au centuple, et ont enrichi l'Eglise. Hélas! qu'il y a peu de chrétiens dans lesquels la semence de Dieu demeure toujours! Elle tombe dans leur cœur lorsqu'ils sont baptisés, et elle est étouffée par la chair et le monde dès qu'ils commencent à avoir l'usage de la raison; elle y tombe lorsqu'ils entendent la parole de Dieu, et elle est aussitôt enlevée par les démons; elle y tombe dans le sacrement de pénitence, et l'amour de la créature la dessèche, et de cette sorte elle ne porte pas de fruit, parce qu'elle ne demeure point dans les cœurs; et ce qui est encore plus déplorable, c'est que la semence du diable y est presque toujours, ce qui se voit par tous les péchés qu'ils font, qui sont des fruits d'iniquité qui servent souvent à en corrompre plusieurs, après avoir corrompu ceux qui les produisent; comme les fruits des bonnes œuvres que cette divine semence qui se conservait dans le cœur de notre saint, produisait très-souvent, ne servaient pas seulement à perfectionner sa justice, mais contribuaient encore à justifier les autres en contribuant à leur conversion, ce qui fait connaître que notre saint n'avait pas seulement de la justice, qu'il avait encore de la charité; ce qui était une preuve infaillible qu'il était parfaitement de Dieu, comme nous verrons dans la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Celui qui n'aime point son frère n'est point de Dieu. Ce n'est donc pas seulement la justice qui distingue les enfants de Dieu d'avec les enfants du diable, c'est encore la charité, et il faut l'un et l'autre, car de restituer ce qui ne vous appartient pas, de payer ce que vous devez, de soulager ceux qui sont dans la nécessité, ce sont des actes de justice; mais si on ne les fait pas dans la vue de Dieu et pour son amour, ce ne sera pas une justice d'enfants de Dieu. Nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades et les prisonniers, sont des actes de charité; que si la justice ne les précède pas, ne restituant pas, ne payant pas, abandonnant de pauvres domestiques ou de pauvres parents, votre charité n'est point celle d'un enfant de Dieu, parce qu'il faut premièrement faire des actions de justice par rapport à Dieu et par rapport au prochain, ensuite il faut exercer la charité, qui est le caractère des enfants de Dieu, puisque c'est elle qui fait le discernement entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Que tous fassent le signe de la croix, nous dit saint Augustin, que tous répondent *Amen*, que tous chantent *Alleluia*, que tous soient baptisés, que tous remplissent nos églises, toutes ces marques ne distingueront pas les enfants de Dieu d'avec les enfants du diable, ce sera toujours la charité; ceux qui l'ont, sont nés de Dieu, et ceux qui ne l'ont pas, n'en sont pas nés.

Voilà une preuve bien convaincante, voilà une remarque bien évidente, nous dit saint Augustin (tract. 5 *in cap.* III I *Epist. Joan.*, n. 7), ayez toutes les belles qualités que vous voudrez avoir, et pratiquez toutes les vertus que vous désirez de pratiquer, et n'ayez pas la charité, cela ne vous est d'aucune utilité; si d'ailleurs vous n'aviez aucun de ces dons gratuits qui rendent les hommes considérables, et que vous eussiez la charité, vous auriez tout, rien ne vous manquerait, et vous auriez accompli la loi, puisque l'on trouve dans la charité l'accomplissement de la loi. Saint Augustin dit que c'est cette perle précieuse qu'un marchand trouve; il est tellement charmé de sa beauté, qu'il vend tout ce qu'il a et l'achète, comme s'il disait : Quelques richesses que j'aie, je ne serai point riche tant que je n'aurai pas cette perle, et quand je n'aurai plus aucune chose, si je suis assez heureux pour la posséder, je serai vraiment riche. Il faut que nous fassions le même raisonnement au sujet de la charité; nous en voyons dans l'Eglise qui ont des qualités admirables, de l'éloquence pour parler en public, de l'ardeur pour exhorter à la fuite du vice et à la pratique de la vertu, de la science pour pénétrer et résoudre les plus importantes vérités, de la prudence pour gouverner les esprits et les conduire au point où l'on souhaite de les faire venir : voilà de grandes richesses, cependant sans la charité il n'y a rien de plus pauvre.

Un homme a tous les avantages que l'on peut souhaiter, il sait dans les occasions en sacrifier quelques-uns, et même plusieurs pour la gloire de Dieu et le salut du prochain, c'est ce marchand qui vend tout ce qu'il possède pour avoir la perle précieuse de la charité, parce qu'il est persuadé qu'elle seule est capable de faire toutes les richesses de son âme et dans le temps présent et dans l'éternité, ce que nous pouvons connaître dans une circonstance de la vie et du martyre de saint Polycarpe. Nous lisons dans la lettre de l'Eglise de Smyrne aux

Églises de Pont, qu'un nommé Quintus persuada à plusieurs chrétiens de s'aller présenter eux-mêmes au tribunal du juge, et lui déclarer qu'ils étaient chrétiens; que Polycarpe au contraire se retira dans une petite maison de campagne à la sollicitation de ses amis, où il priait Dieu jour et nuit pour toutes les Églises et pour tous les hommes; voilà deux conduites bien différentes en apparence; celle de Quintus et de ses compagnons paraît plus fervente que celle de Polycarpe, il semble qu'ils aient plus d'amour de Dieu, plus d'ardeur de mourir pour Jésus-Christ, ils se présentent au juge, et notre saint va se cacher, ils s'exposent aux tourments, et ce saint se retire. Ne jugeons point sur ces apparences, nos jugements seraient mal fondés et deviendraient téméraires; il y a beaucoup plus de charité, de courage, de zèle, d'ardeur du martyre, d'amour pour Jésus-Christ dans le cœur de Polycarpe que dans celui de Quintus, quoique le saint se retire et que l'autre s'expose. Ceci a donné sujet à une belle réflexion que nous trouvons dans la lettre de l'Église de Smyrne, ce qui fait voir, disent-ils, que quoique l'on doive admirer la constance de ceux qui ont souffert généreusement, après s'être eux-mêmes présentés, on ne doit pas toutefois faire une règle de leur conduite, puisque l'Évangile ne l'enseigne pas, le Seigneur vous disant : *S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre;* et pour justifier cette conduite dans quelques martyrs qui se sont exposés, l'Église l'attribue au mouvement intérieur du Saint-Esprit qui les a emportés; la raison de cela, c'est que le chrétien doit être dans une défiance perpétuelle de lui-même, craignant sa faiblesse, son inconstance et ce secret amour de soi-même. Voilà pourquoi les saints se sont cachés quand on a voulu les élever au-dessus des autres, et leur donner le soin de conduire les peuples; ils se sont retirés dans le temps de la persécution, toujours avec cette disposition de cœur de mourir de la mort la plus honteuse et la plus cruelle, plutôt non-seulement que de renoncer, mais même de dissimuler ou de déguiser leur religion; ils en usaient de la sorte, parce qu'ils étaient persuadés que s'ils s'exposaient d'eux-mêmes, Dieu pouvait punir leur témérité, et la vaine confiance qu'ils avaient en leur propre force, en les abandonnant à leur faiblesse, et que dès qu'ils y seraient abandonnés, ils succomberaient à la persécution, et ils donneraient de l'encens aux idoles, comme il est malheureusement arrivé à Quintus et à ses compagnons. Si, au contraire, s'étant cachés et retirés dans une humble défiance d'eux-mêmes, Dieu permet qu'ils soient découverts, que des archers les conduisent devant les juges, qu'ils soient livrés aux bourreaux, Dieu ne manquerait pas de les fortifier de sa grâce, de les animer de son Esprit, selon la promesse qu'il leur en a faite, et de leur donner une force capable de souffrir les plus cruels tourments, ne craignant point ceux qui ne pouvaient faire mourir que le corps, et qui après cela ne pouvaient plus rien contre eux, et craignant seulement celui qui peut envoyer le corps et l'âme dans le feu de l'enfer

Ce fut la sage et la généreuse conduite de saint Polycarpe; il se retire, dans sa retraite il prie, Dieu permet qu'il soit découvert, il reçoit les archers comme ses meilleurs amis, il leur fait donner à manger, observant en cela ce qu'il avait appris de l'apôtre saint Paul, qui dit : *Si votre ennemi a faim, donnez lui à manger, s'il a soif, donnez lui à boire, et par ce moyen vous amasserez des charbons de feu sur sa tête.* Notre saint a donc pratiqué cela fort exactement, et il est arrivé ce que saint Paul a dit, car ces soldats étaient si étonnés de la générosité et de la fermeté de ce vénérable vieillard, de sa douceur et de sa bonté, qu'ils ne pouvaient comprendre pourquoi l'on se mettait si en peine de se saisir de lui; voilà ce que l'on appelle une véritable et parfaite charité.

Elle n'entend pas par ce mot de frères, que l'on ne doive aimer que ses parents ou ses amis, qui s'appellent quelquefois frères, ou ceux qui font profession de vivre selon l'Évangile, comme les premiers chrétiens s'appelaient frères; elle l'entend de tous les hommes du monde, comme s'ils étaient tous frères, de quelque condition, de quelque nation, de quelque religion qu'ils fussent, et quand même ils seraient leurs plus cruels et leurs plus opiniâtres persécuteurs, et c'est en cela qu'ils font connaître qu'ils sont les disciples du Seigneur.

Ceux qui se disent chrétiens ne seront-ils jamais convaincus de cette vérité, que sans la charité, et cette charité qui s'étend jusque sur ceux qui vous sont les plus incommodes, sur ceux qui vous persécutent et vous tourmentent : ni le Baptême, ni l'usage extérieur des autres sacrements, ni la prière, ni la mortification ne vous feront pas connaître pour être disciples de Jésus-Christ, et professeurs de son Évangile; c'est la charité qui en est le caractère, et c'est par les œuvres que cette charité se fait connaître. Il y a donc peu de ces vrais chrétiens; saint Polycarpe a peu d'imitateurs, il y en a peu qui comme lui persévèrent dans la doctrine des apôtres, il y en a peu qui comme lui soient disciples de Jésus-Christ; on se dit chrétien, et l'on n'a point de charité pour ses frères; on aime ou l'on fait semblant d'aimer cet homme agréable qui nous fait du bien, ou de qui l'on espère quelque avantage; en l'aimant, on ne fait pas réflexion que l'on n'a pas de charité pour ses frères : j'appelle frères ces personnes fâcheuses qui vous chagrinent et qui vous contrarient; j'appelle frères ces personnes injustes qui vous retiennent votre bien, qui vous chicanent et qui plaident pour ne vous pas satisfaire; j'appelle frères ces envieux qui parlent toujours mal de vous, et qui ne cherchent qu'à vous humilier, et qui ne travaillent qu'à diminuer votre crédit; enfin j'appelle frères ceux qui souhaitent votre mort, et qui voudraient vous l'avoir procu-

rée. Ce sont ces frères-là que saint Jean vous commande d'aimer, conformément au précepte du Seigneur, et, selon l'exemple que saint Polycarpe vous en a donné, il faut leur parler avec douceur et avec complaisance, les nourrir quand ils ont faim, en parler avantageusement quand on en parle, être dans la disposition de leur rendre service quand l'occasion s'en présentera, car de haïr ceux qui vous aiment, de faire du mal à ceux de qui vous recevez du bien, et de persécuter les fidèles serviteurs qui ne cherchent que les occasions de vous rendre service, c'est quelque chose de monstrueux, et c'est le crime de Caïn, dont saint Jean nous parle quand il dit : *Ce qui vous a été annoncé, et que vous avez ouï dès le commencement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, ne faisant pas comme Caïn qui était enfant du malin esprit, et qui tua son frère.*

L'amour du prochain est le premier commandement que le Seigneur nous ait fait, sur lequel il établit la perfection du christianisme; il l'appelle son commandement, et un commandement nouveau, et il regarde comme des Caïns tous ceux qui ne l'observent pas; il est le premier qui a haï et persécuté son frère, il est le chef et le modèle de tous ceux qui haïssent et qui persécutent leurs frères, et il est le premier qui a commencé d'établir la famille de Satan; c'est pourquoi saint Jean dit qu'il était enfant du malin esprit; le diable est appelé le malin, parce qu'il est dans une malice consommée, comme la peste est appelée la maladie, parce que c'est la plus mortelle et la plus dangereuse. Caïn en était devenu l'enfant et le premier-né, et comme tel il fait mourir son frère; voilà le premier fruit de la haine, un homicide qui est en même temps un fratricide; c'est pourquoi le Seigneur a dit que le diable a été homicide dès le commencement du monde, parce qu'ayant mis dans le cœur de Caïn de la haine pour son frère Abel, il l'a excité à lui donner la mort; ce meurtre ayant donc été commis à son instigation, il lui est attribué, et on le regarde comme le premier meurtrier du monde, et avec d'autant plus d'horreur, que c'est l'envie qui en a été la cause, comme saint Jean nous l'apprend, quand il fait une demande à laquelle il répond aussitôt : *Et pourquoi le tua-t-il? Parce que ses actions étaient méchantes, et que celles de son frère étaient justes.* Quoique la demande fasse horreur, puisqu'il est question d'un frère qui tue son propre frère, la réponse donne encore plus d'indignation contre celui qui a commis le meurtre, puisque ce n'est que parce que le meurtrier est méchant, et que celui que l'on fait mourir est juste; c'est une chose surprenante que la justice des gens de bien offense la malice des scélérats, parce qu'elle est la condamnation de tous leurs désordres, le Seigneur le dit lui-même, le monde le hait parce que ses œuvres condamnent celles du monde, et font connaître qu'elles ne valent rien; de sorte que si vous demandez pourquoi les principaux d'entre les Juifs ont sollicité la mort de Jésus-Christ, c'est que leurs actions étaient méchantes, et celles de ce divin Seigneur étaient justes. Demandons encore pourquoi le proconsul et tout le peuple idolâtre crient avec tant de fureur que l'on brûle Polycarpe, que chacun s'empresse d'apporter du bois; ce sont des Caïns qui cherchent à faire mourir Abel, parce que leurs actions étaient méchantes, et que celles de ce saint étaient justes. Voilà ce qui arrive souvent dans le monde, l'on y persécute les gens de bien pour la seule raison qu'ils sont gens de bien, qu'ils sont justes, qu'ils sont sincères, qu'ils disent la vérité sans aucun déguisement; c'est néanmoins une grande consolation pour les innocents et les justes Abels de n'avoir des Caïns qui les persécutent qu'à cause de leur justice, et il est bien honteux pour tous ceux qui tiennent la place de Caïn, de ne persécuter les gens de bien, quelque couleur qu'ils donnent à leur persécution, que parce qu'ils sont gens de bien, que parce qu'ils vivent selon l'Evangile, et qu'ils souhaitent que tous les hommes le suivent, que parce qu'ils travaillent à réformer les mœurs déréglées des chrétiens.

Je dis quelque prétexte qu'ils prennent, car les plus scélérats n'en manquent jamais; les Juifs en ont-ils manqué pour procurer la mort à Jésus-Christ, n'ont-ils pas dit que c'était un séditieux, qui empêchait qu'on ne payât le tribut à César, et qui voulait s'établir roi des Juifs; n'ont-ils pas dit qu'il n'avait point de religion, qu'il ne gardait pas le sabbat, et qu'il voulait détruire le temple. Les païens en ont-ils manqué quand ils demandaient la mort des chrétiens, quand ils sollicitaient le proconsul de faire brûler saint Polycarpe, ne criaient-ils pas : Perdez les impies; ils appelaient impies ceux qui adoraient le seul vrai Dieu, qui faisaient profession de la seule religion sainte et sans tache, et dont la piété était la plus solide et la plus parfaite. Ne vous étonnez donc plus si l'on cherche des prétextes pour perdre les gens de bien, cela a commencé avec le monde, et cela ne finira qu'avec lui. Saint Augustin (tract. 5 *in c.* III I *Epist. Joan.*, n. 8), dit que c'est l'envie qui est cause de cette persécution, l'amour fraternel ne pouvant pas subsister avec ce vice, étant impossible que celui qui a de l'envie puisse aimer; le péché du diable est en lui, parce que ç'a été par envie que le diable a fait tomber le premier homme, étant tombé lui-même, il a envié celui qui était encore debout; s'il a travaillé à le renverser, ce n'a pas été dans le dessein de se relever, mais pour n'être pas seul dans sa chute, et pour avoir un compagnon dans son malheur; il n'y a donc rien de plus opposé à la charité que l'envie. C'est pourquoi saint Paul nous assure qu'elle en est tout à fait incapable; il n'y avait donc point de charité dans Caïn, et s'il n'y en avait pas eu dans Abel, son sacrifice n'aurait pas été agréable au Seigneur, ayant l'un et l'autre fait leurs offrandes au Seigneur, le premier des fruits de la terre, le second des

agneaux de ses brebis; Dieu méprisa les fruits, et il reçut avec complaisance les agneaux : ce n'est pas que Dieu fît aucune distinction des choses qui lui étaient présentées, mais il regardait le cœur de ceux qui lui offraient. Il ne voyait point de charité dans celui de Caïn, il rebutait ses fruits, il en voyait beaucoup dans celui d'Abel, il en recevait les agneaux.

Nous pouvons dire la même chose du sacrifice de saint Polycarpe; il est une victime qui se sacrifie comme un holocauste, il est sur son bûcher comme sur un autel, il y est égorgé par la main d'un bourreau, les flammes consument son corps après sa mort, l'ayant respecté pendant sa vie; il est nécessaire pour notre instruction de savoir pourquoi les païens firent ce qu'ils purent pour détruire même tout le corps de ce saint martyr, c'est, disaient-ils, de peur que les chrétiens ne l'adorassent au lieu de Jésus-Christ, insensés qu'ils étaient; ce sont les paroles de la lettre de l'Eglise de Smyrne, ils ignoraient que les chrétiens n'adorent que Jésus-Christ, parce qu'il est le Fils de Dieu, qu'ils aiment seulement les martyrs, qui sont ses disciples et ses imitateurs, à cause de l'amour qu'ils témoignent avoir pour leur roi et pour leur maître; que le centenier ayant fait brûler le corps de ce saint martyr, les chrétiens emportèrent ses os plus précieux que les pierres les plus rares, et plus purs que l'or, qu'ils ensevelirent dans un lieu où ils s'assemblaient pour célébrer avec joie et avec allégresse le jour de son martyre, honorant ainsi la mémoire de ceux qui avaient combattu glorieusement pour la religion, et pour affermir et pour instruire les autres par ces exemples. Ces paroles de l'Eglise de Smyrne condamnent les hérétiques qui ne veulent pas que l'on honore les martyrs, que l'on célèbre leurs fêtes, et que l'on respecte leurs reliques, et elles leur apprennent, et à tous les fidèles, quel a toujours été le sentiment de l'Eglise sur ce sujet. Aimons donc le martyre de saint Polycarpe, célébrons sa fête avec joie, honorons ses reliques, et surtout imitons ses vertus, faisons comme lui des œuvres de justice et de charité, rendons à Dieu et à notre prochain ce que nous lui devons, voilà la justice, aimons Dieu et notre prochain, voilà la charité; et pour cela sacrifions nos biens et nos plaisirs, sacrifions même notre propre vie, nous serons les enfants de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ, et nous serons glorifiés, et nous règnerons avec lui pendant toute l'éternité; c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLI.

POUR LA SOLENNITÉ DES GRANDEURS DE JÉSUS.

(28 *Janvier.*)

Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi etc. (*Joan.*, XVII, 11 26).

Père saint, gardez en notre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme vous.

Je n'explique que les six derniers versets de l'évangile de ce jour, et ils me suffisent pour y prendre les matières propres à vous faire connaître les grandeurs de Jésus, parce que les dix premiers ont été expliqués la veille de l'Ascension de ce divin Seigneur, et nous trouvons dans le reste de ce chapitre ce qui est nécessaire pour vous découvrir ce qu'il y a de plus grand dans le Sauveur des âmes. Au commencement, le Fils rend compte à son Père de sa mission; il lui proteste qu'il n'a rien épargné pour lui procurer de la gloire, que l'ouvrage qu'il lui avait donné à faire étant consommé, il lui demande qu'il le glorifie à son tour; après avoir parlé d'une manière qui nous fait connaître ce qu'il est comme Fils de Dieu et comme Fils de l'homme, il pense à ses disciples, et dans leurs personnes à tous ses élus, et il prie pour eux. Il nous a fait connaître les raisons qui l'engageaient à prier pour eux : la première, c'est qu'ils sont un présent de son Père, qui a eu la bonté de les donner à son Fils, et ils lui sont devenus chers, venant d'un Père qu'il aime par-dessus tout; la seconde, c'est qu'ils ont eu soin de garder la parole qu'il leur a prêchée, et de la suivre; la troisième, c'est qu'ils ont eu une véritable connaissance de cet adorable Fils de Dieu, qui a été glorifié en eux, voilà pourquoi il prie pour eux. Il prie donc pour ceux que son Père lui a donnés, qui ont entendu et gardé sa parole, qui le connaissent et qui le glorifient. Apprenons aujourd'hui ce qu'il demande pour eux à son Père; il le prie de leur faire trois grâces, la première de les conserver, la seconde de les sanctifier, la troisième de les unir entre eux, et avec son Père et lui; entre eux d'une union de charité, avec son Père et lui d'une union de gloire. Avant que nous nous appliquions à connaître ce que Jésus-Christ demande à son Père pour nous, demandons-lui les lumières qui nous sont nécessaires, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, disons-lui pour cela, *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés. Nous avons quatre choses à remarquer dans cette prière de notre adorable Jésus : la première, qui est celui à qui il s'adresse? c'est à son Père. Et il n'y a rien de plus juste que de s'adresser à lui, comme saint Jacques nous le dit, lorsqu'il nous apprend qu'il est le principe de tout bien : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières* (*Jac.*, I, 17). Ce saint apôtre l'appelle le Père des lumières, et ce nom lui appartient essentiellement; car si les justes éclairent les autres, ce n'est que parce qu'ils sont éclairés eux-mêmes, toute leur lumière venant de Dieu, qui est la source, l'origine, le Père des lumières, de sorte que tout ce qui est bon, tout ce qui est meilleur, tout ce qui est très-excellent vient de Dieu : les biens temporels et naturels sont bons, ils viennent de Dieu, qui nous donne l'être et la vie; tous les dons que la divine miséri-

corde répand sur nous sont encore meilleurs, parce qu'ils servent à nous délivrer de nos péchés; enfin les dons de la grâce sont très-excellents, parce que c'est par leur secours que nous pratiquons la vertu, et que nous avançons dans la perfection : mais en même temps que Jésus adresse sa prière à son Père, comme à la source de tous les biens, il fait mémoire de sa sainteté en l'appelant *Père saint*.

Ce divin Sauveur nous apprend par son exemple qu'il faut nous appliquer aux diverses perfections de Dieu, selon les différentes occasions qui y ont du rapport; il faut avoir recours à la toute-puissance de son nom, quand on lui demande sa protection contre la puissance du siècle et de l'enfer; il faut adorer son unité contre cette multiplicité d'objets qui partagent nos cœurs, et qui dissipent nos esprits ; enfin il faut invoquer sa sainteté dans le besoin continuel où nous nous trouvons d'être préservés de la corruption du monde, et par l'engagement que nous avons contracté dans notre baptême, de travailler à être des saints, ce qui nous est impossible sans la grâce de celui qui est le principe de toute sainteté. Car si Dieu a dit à Moïse : *Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur : Soyez saints parce que je suis saint, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu* (*Levit.*, XIX, 2), vous apprenez par ces paroles que c'est une obligation à tous les chrétiens d'être des saints, et une preuve que ce n'est pas seulement un conseil qu'on leur donne, mais un commandement qu'on leur fait de travailler à leur sanctification, c'est la raison que Moïse leur en donne de la part de celui qui lui ordonne de parler : *Soyez saints*, voilà le commandement, *parce que je suis saint, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu;* en voilà la raison, nous sommes obligés d'imiter celui dont nous sommes les créatures et les sujets, ce Dieu, ce Seigneur est saint, et nous devons être dans les mêmes sentiments qu'Anne, mère de Samuel, qui disait : *Le Seigneur est l'unique saint ; il n'y en a point*, Seigneur, *d'autre que vous* (I *Reg.*, II, 2). Puisqu'il est l'unique saint, et qu'à son exemple nous devons aussi être des saints, nous sommes dans une nécessité indispensable d'avoir recours à lui, premièrement pour nous éloigner de tout ce qui est contraire à la sainteté, secondement pour faire avec exactitude tout ce qui peut contribuer à nous sanctifier, et lui dire pour nous-mêmes ce que Jésus-Christ lui dit pour nous : *Père saint*, *sanctifiez-nous*, c'est la grâce qu'il lui demande en lui disant : *Conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.*

Que ce soin de la divine miséricorde nous est nécessaire et avantageux : c'est un grand bien pour nous d'avoir été créés à l'image de Dieu, d'avoir été appelés à la religion chrétienne; mais cela ne suffit pas, il faut que nous soyons conservés dans ce même bien, afin que nous vivions toujours et comme des hommes raisonnables et comme de vrais chrétiens, étant certains que toutes les créatures retourneraient dans le néant duquel elles ont été tirées, si la même puissance qui les a créées n'avait la bonté de les conserver, et tous les soins que les hommes peuvent prendre, toutes les fatigues qu'ils se donnent pour cela, et toutes les dépenses qu'ils peuvent faire seraient inutiles, si Dieu lui-même n'en prenait le soin. C'est ce que le Prophète royal a voulu nous apprendre quand il a dit : *Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde* (*Psal.* CXXVI, 1, 2). N'est-ce pas nous dire bien clairement que tant que les hommes travailleront sans le secours de Dieu, ils ne travailleront qu'en vain. Les Juifs se glorifiaient de la beauté de leur temple, et se confiaient en la force des murailles de leur ville : mais parce que leur orgueil et leur ingratitude les rendit indignes de l'assistance de Dieu, toutes leurs veilles furent inutiles pour garder Jérusalem, lorsque le Seigneur ne la gardait point lui-même. Travaillez donc à l'édifice de la maison du Seigneur, et souvenez-vous toujours que sans lui tout votre travail sera inutile. Veillez pour garder Jérusalem, pour en fermer toutes les entrées aux ennemis de votre salut; mais étant bien convaincus que toute votre vigilance sera vaine sans la sienne, puisque, selon saint Paul, *il soutient tout par la puissance de sa parole* (*Hebr.*, I, 3).

C'est pour cela que David, ou plutôt le divin Jésus, fils de David, disait par la bouche de ce saint roi : *Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en vous* (*Psal.* XV, 1). Cet adorable Sauveur parle dans ce psaume comme homme, et non comme Dieu ; mais il parle aussi au nom du corps dont il est le chef, il demande comme homme qu'il soit conservé, et il se conserve lui-même comme Dieu ; sa prière regarde aussi tous ses élus, que Dieu seul a la puissance de conserver au milieu de tant de périls dont ils sont environnés durant cette vie, et qui ne sont conservés que par l'humble et la ferme espérance qu'ils ont en lui seul ; c'est pourquoi notre unique médiateur demande que ce soit en son nom que son Père nous conserve, puisque c'est par la vertu de ce nom tout-puissant que nous pouvons être conservés. David était persuadé de cette vérité quand il disait à Dieu : *Ceux-là se confient dans leurs chariots, et ceux-ci dans leurs chevaux : mais pour nous, nous aurons recours à l'invocation du nom du Seigneur notre Dieu* (*Psal.* XIX, 8).

Les Ammonites s'étant joints avec les Syriens pour faire la guerre à David, on comptait dans l'armée des ennemis jusqu'à trente-deux mille chariots, et quarante mille chevaux, ils se confiaient donc dans cette grande multitude de chevaux et de chariots, mais leur confiance se trouva vaine, Dieu permettant que la force même des superbes qui s'élèvent contre lui et contre son peuple leur devienne un piége, et qu'ils soient

comme enveloppés dans leurs propres liens. L'humble foi de David le rend victorieux de ses ennemis, il ne craint rien, étant appuyé sur le nom redoutable du Seigneur son Dieu, qui saura bien le relever et lui donner l'avantage sur ceux qui méprisent sa faiblesse. Tel a été Jésus-Christ tant en sa personne comme chef de son Eglise, que dans tous ses membres. Le démon et tous les impies croyaient avoir triomphé de lui par sa mort, et ils se glorifiaient en leur puissance, lorsque après sa mort ils persécutaient l'Eglise naissante, espérant de la pouvoir étouffer; mais Dieu exauça le chef et les membres au jour de l'affliction, et le nom du Dieu de Jacob les protégea puissamment, en anéantissant tous les noms des autres dieux. Nous avons une troisième chose à considérer dans la prière de notre adorable Jésus, c'est en faveur de qui il prie, c'est pour ceux qui sont à lui : *Conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés.*

Il avait dit auparavant : *C'est pour eux que je prie. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* (*Joan.*, XVII, 9), de sorte que le Père a donné à son Fils ceux qui étaient déjà à lui. Quelle consolation pour les élus d'être autant au Fils qu'ils étaient auparavant au Père, et de ne point cesser d'être au Père en devenant les disciples du Fils. Mais quelle confusion et quel malheur de n'être point au Père, de ne le point adorer comme leur Dieu, de ne lui point rendre ce que des créatures doivent à leur Créateur, de ne le point louer, et ne le point bénir comme elles y sont obligées, de semblables hommes ne sont point au Fils, car n'étant point au Père, il ne les donne point à son Fils, et n'appartenant pas au Fils, ne sont-ils point de ce monde pour qui Jésus-Christ ne prie point : qui les conservera donc, si Jésus-Christ, Fils de Dieu, ne prend aucune part à leur conservation, et ne prie pas son Père de les conserver, leur perte n'est-elle pas inévitable?

L'Ecclésiaste nous dit : *Considérez les œuvres de Dieu, et que nul ne peut corriger celui qu'il méprise* (*Eccle.*, VII, 14). Cette parole est assez claire, et elle mérite d'être plutôt considérée avec tremblement que d'être expliquée avec plus de soin. Vous savez que la correction du cœur est l'ouvrage de Dieu, c'est à lui de dire : *Convertissez-vous, enfants des hommes* (*Psal.* LXXXIX, 4). Il ne faut pas s'étonner, dit saint Grégoire (*in Job*, lib. II, c. 5), s'il arrive souvent qu'un pasteur plein de charité parle souvent à des pécheurs sans les toucher. Dieu même reprend Caïn après le meurtre de son frère, et Caïn ne l'écoute point, parce qu'en même temps que Dieu par sa parole frappait son oreille au dehors, il avait quitté le cœur de ce meurtrier par une très-juste punition de sa malice. Il est donc vrai que si Dieu ne parle lui-même au cœur, il demeure sourd, et sa dureté ne s'amollit point, et de là vous devez conclure que personne ne saurait être préservé du mal sans une bonté particulière de Dieu, qui nous a appelés pour être des saints, ce qui nous paraît par ces paroles du divin Sauveur : Ceux que vous m'avez donnés, afin que par le don de votre bonté ils me fussent toujours unis, comme l'explique saint Thomas, et ceux qui sont donnés de la sorte à Jésus-Christ sont préservés du mal, et c'est ce que le divin Fils de Dieu demande à son Père pour eux. Il n'y a rien de plus nécessaire que cette prière, et la nécessité en est la quatrième circonstance.

Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les conservais en votre nom. Ces paroles nous font parfaitement connaître que rien ne nous est plus nécessaire, que Jésus-Christ prie pour nous son Père, qu'il ait la bonté de nous conserver, parce que, s'éloignant de nous, il semble que nous soyons en quelque façon comme abandonnés à notre propre faiblesse et à la malice de nos ennemis ; il nous fait souvenir du soin qu'il avait de nous lorsqu'il était dans le monde, il était persuadé qu'il n'y était que pour y chercher et y conserver les élus de Dieu, il le dit lui-même : Je ne suis venu que pour chercher les brebis égarées du troupeau d'Israël, c'est l'ouvrage que mon Père m'a donné à faire, et se voyant près de la mort, il dit : J'ai consommé l'ouvrage que vous m'avez donné ; il rend compte à son Père de sa mission, et il lui proteste qu'il s'en est parfaitement acquitté, et que, sortant du monde, il les remet à son soin et sous sa conduite. Que tous les pasteurs, quelque rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, que tous les supérieurs, de quelque condition qu'ils soient, demeurent persuadés qu'à l'exemple de Jésus-Christ, ils ne sont dans le monde que pour y chercher et y conserver les élus de Dieu. Ce divin Sauveur leur dit : *Lorsque j'étais avec eux*, c'est-à-dire par ma présence corporelle, selon qu'il nous avait été prédit par le prophète Baruch, qui nous fait un portrait admirable de ce divin Seigneur : *C'est lui*, dit-il, *qui est notre Dieu, et nul autre ne subsistera devant lui, si on le compare avec ce qu'il est. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes* (*Baruch*, III, 36-38).

Ces paroles nous marquent clairement l'incarnation du Fils de Dieu, qui a été vu comme homme parmi les hommes, et qui a été adoré comme Dieu ; sa chair, dit saint Ambroise (*De fide*), était enveloppée de langes, et sa divinité était servie par le ministère des anges. Ainsi il ne perdait point l'honneur dû à son éternelle majesté dans le temps même qu'il prouvait la vérité de la chair dont il était revêtu. C'est lui qui a donné la vraie science au peuple juif, sur la montage de Sinaï, lorsqu'au milieu des tonnerres et des feux, il y descendit, comme parle l'Ecriture, et déclara ses ordonnances pleines de sagesse. Ce fut donc alors qu'il la communiqua à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé, comme le prophète le témoigne ici. Mais il nous l'a enfin donnée avec

plénitude, lorsque par l'excès de son amour pour le monde il nous a donné son propre Fils pour être la source de notre salut, et le principe de la vie éternelle en nous; c'est pourquoi il a raison de nous dire : *Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les conservais*, je les préservais de tous les maux spirituels qui leur pouvaient arriver, et de tous les péchés qu'ils pouvaient commettre, car c'est en cela principalement que nous avons besoin de la puissance et de l'amour de Jésus-Christ, et non pas seulement pour ce qui n'est que naturel et temporel; c'est pourquoi il ne les conservait pas seulement par une vertu divine, mais par un pouvoir tout divin, comme il nous le dit lui-même en parlant à son Père : *Je les conservais en votre nom;* ce nom adorable est commun au Père, au Fils et au Saint-Esprit; c'est pourquoi apprenant à ses disciples quels pouvaient être leurs principaux emplois, il leur dit que c'est d'aller par le monde instruire les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : de sorte que conserver au nom du Père, c'est aussi conserver au nom du Fils et au nom du Saint-Esprit; ce qui est admirable dans ce divin Seigneur, c'est qu'il nous veut faire connaître qu'il a été comme obligé de prendre ce soin de ses élus, en nous disant : *J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés.*

Ces paroles du Seigneur sont conformes à ce qui nous a été dit par un prophète : *Je me tiendrai en sentinelle au lieu où j'ai été mis, je demeurerai ferme sur les remparts, et je regarderai attentivement pour voir ce que l'on me pourra dire, et ce que je pourrai répondre à celui qui me reprendra* (*Habacuc*, II, 2). C'est la disposition dans laquelle le Seigneur s'est trouvé pendant toute sa vie; il était comme une sentinelle placée pour voir de quel côté l'ennemi pouvait venir, aussi a-t-il voulu qu'en venant au monde les bergers fussent à la campagne veillant à la garde de leurs troupeaux. C'est une grande consolation à tous les pasteurs et les supérieurs quand ils peuvent dire qu'ils ont conservé avec beaucoup de soin tous ceux, non pas qui leur ont été donnés, mais confiés, et que si quelqu'un s'est perdu, que ce soit comme Judas, au sujet de qui le Seigneur a dit : *Nul d'eux ne s'est perdu; mais celui-là seulement qui était enfant de perdition.*

Ce divin Sauveur avait dit auparavant : *Mes brebis entendent ma voix, et nul ne les ravira d'entre mes mains* (*Jean*, X, 27, 28). Sur quoi je dois me récrier : Malheur à la présomption humaine, si elle prétend être plus sûrement dans ses propres mains que dans celles de son Sauveur; mais malheur aussi à la présomption humaine, si elle prétend que le Sauveur la gardera et la préservera, sans qu'elle veille et qu'elle travaille elle-même à se défendre des piéges du démon, du monde, et de sa propre volonté. L'exception que le Seigneur fait est bien triste : Nul ne s'est perdu; mais celui-là seulement qui était enfant de perdition, c'est-à-dire celui qui par son crime se rendra l'enfant d'une perdition éternelle. On appelle dans la sainte Ecriture ceux qui sont destinés à la mort des enfants de mort; c'est la manière dont Saül parle de David, à qui il avait résolu de faire perdre la vie (I *Reg.*, XXVI, 31) : C'est, dit-il, un enfant de mort. Et David lui-même n'appelle-t-il pas Abner et les gardes de Saül des enfants de mort, pour avoir si mal gardé leur roi (*I Reg.*, XXVI, 16). Je suis assuré que notre miséricordieux Sauveur ne parle de la perte de son disciple qu'avec douleur, parce qu'il voudrait que tous les hommes fussent sauvés; mais cela était ainsi dans l'Ecriture, qui devait être accomplie. Saint Pierre a cité la même Ecriture quand il a été question d'élire un autre apôtre à la place du malheureux Judas, cet enfant de perdition. La perte des impies afflige toujours un homme de Dieu, et en même temps il s'humilie sous la puissance de sa main, en adorant ses jugements et ses conseils impénétrables; il y remarque l'accomplissement de la sainte Ecriture, puisqu'elle dit si souvent qu'il perdra ceux qui violent sa loi, et qu'il exercera sa justice contre les calomniateurs et les perfides.

Il était impossible que les apôtres entendant leur bon maître parler d'un enfant de perdition qui serait tiré du milieu d'eux, n'en ressentissent de la crainte et de la douleur; c'est pourquoi le miséricordieux Jésus les console en disant à son Père : *Maintenant je viens à vous, et je dis ceci étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.* Ce n'est pas en leur donnant la joie du monde qu'il console ses apôtres, c'est en les faisant participer à la sienne. Il y a une fort grande différence entre la joie du monde et la joie de Jésus-Christ. La première est vide, et vide le cœur pour ne le remplir que de vanité. La seconde est pleine de l'onction divine, elle remplit, soutient et console le cœur; si elle a sa plénitude dès cette vie, que sera-ce dans l'autre, quand la parfaite charité aura donné à notre cœur toute son étendue ?

Ce n'est pas seulement la mort de Jésus-Christ qui l'oblige de prier son Père de conserver ceux qu'il a conservés pendant sa vie, c'est encore parce qu'ils sont haïs du monde, et cette haine les met en état d'avoir un fort grand besoin du secours de Dieu. *Je leur ai donné votre parole*, leur dit-il, *et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont point du monde, comme je ne suis point moi-même du monde.*

Voilà une chose digne de réflexion, que la fidélité à prêcher et à écouter, à lire et à suivre la parole de Dieu dans sa pureté, soit incompatible avec l'amour du monde. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs; il parle ici à ceux qui ont reçu cette divine parole, qui l'ont prêchée et pratiquée, car tous ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et qui l'ont rejetée et méprisée, ne sont pas haïs du monde, puisqu'on ne saurait être haï du monde, lorsque

par la crainte de lui déplaire on s'abstient ou de suivre la voie de la vérité, ou de l'enseigner, dès là on devient de soi-même du monde. C'est donc une bonne marque que d'être haï du monde, puisque c'est une preuve que dans toute la conduite de sa vie on a rien qui soit du monde; au contraire, que l'on tâche en toutes choses de se rendre conforme à l'image du Fils de Dieu, qui n'était pas lui-même du monde, comme il le répète encore une fois, afin d'engager tous ceux qui font profession de sa religion à n'en être non plus que lui, et c'est ce que veut dire ce *comme* qui est ici une parole essentielle : *Ils ne sont point du monde*, *comme je ne suis point moi-même du monde.* Ce *comme* signifie qu'il faut haïr le monde, comme Jésus-Christ l'a haï, faire la guerre à ses vanités, à ses cupidités, à ses voluptés, et à être toujours prêts à en être crucifiés comme Jésus-Christ, cela ne va pas jusqu'à faire prendre résolution de quitter le monde. Ceux qui aiment l'Eglise, et qui sont appelés à la servir, doivent demeurer dans le monde, quoiqu'il soit si contraire à Jésus-Christ, il il faut qu'ils s'y soutiennent par soumission à la volonté de leur divin Seigneur, soit pour y travailler à la gloire de Dieu, soit pour contribuer de tout ce qu'ils pourront au salut de ce même monde, soit enfin pour y mériter le bonheur d'y être crucifiés à l'exemple de leur divin Sauveur; c'est pourquoi il dit à son Père : *Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal.*

Il est nécessaire pour bien entendre ces paroles, que nous comprenions qu'il y a deux sortes de chrétiens : les uns sont faibles, ils ont contracté de mauvaises habitudes, mais ils n'ont aucun engagement dans le monde, soit par le mariage, soit par un bénéfice, soit par une charge, où il est tel, qu'il se peut rompre aisément et sans aucune mauvaise suite. Ceux-là doivent demander à Dieu, et même le presser par la ferveur de leurs prières, et par tout ce qui peut rendre les prières efficaces, qu'il les ôte du monde, pour faire pénitence et être à couvert de la corruption du siècle, dans la retraite de quelque sainte solitude, ou d'un monastère parfaitement bien réglé. Les autres, quoique exposés aux faiblesses inséparables de la nature humaine, se trouvent néanmoins dans des engagements très-forts et nécessaires de servir l'Eglise ou l'Etat; ce qu'ils doivent faire, c'est de demander à Dieu la grâce de demeurer dans le monde sans en être corrompus, afin que les uns et les autres, et ceux qui se retirent et ceux qui demeurent fermes se sanctifient; c'est la seconde grâce que Jésus-Christ demande à son Père pour eux, comme vous verrez en vous expliquant la seconde partie de mon évangile.

SECONDE PARTIE.

Mon Père, *sanctifiez-les dans la vérité.* Saint Augustin fait ici une question qui lui donne lieu d'expliquer ces paroles à son peuple : il demande donc comment le Seigneur a pu dire qu'ils n'étaient pas du monde, s'ils n'étaient pas sanctifiés, n'y ayant que ceux qui sont sanctifiés qui ne soient pas du monde; que si d'ailleurs ils sont santifiés, pourquoi Jésus-Christ prie-t-il son Père de les sanctifier? Saint Augustin qui n'a proposé cette difficulté que pour avoir lieu d'instruire les fidèles, dit (tract. 108 *in Evang. Joan.*, cap. XVII, 17) que le divin Seigneur priait pour ses disciples, quoique déjà purifiés et sanctifiés, comme il leur avait dit lui-même, afin qu'ils augmentassent en sainteté, et qu'ils devinssent plus saints, ce qui ne pouvait être sans le secours de la grâce de Dieu, celui-là seul qui avait sanctifié le commencement de leur vocation, pouvant sanctifier le progrès de leur perfection, conformément à ce que nous dit l'Apôtre, écrivant aux Philippiens : *J'ai une ferme confiance que celui qui a commencé en vous ce saint ouvrage, le perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ* (*Philip.*, I, 6). Saint Paul, parlant de la sorte, avait plus la grâce de Dieu dans l'esprit que les bonnes œuvres des nouveaux fidèles, parce qu'il savait qu'ils ne pouvaient persévérer dans les exercices de charité, s'ils ne persévéraient dans la grâce; ils avaient donc été sanctifiés lorsque Dieu avait commencé en eux le saint ouvrage de leur salut, et ils se perfectionnaient tous les jours dans la même sainteté par le même secours de la grâce. Sur cela saint Augustin dit (*loc. cit.*), qu'il y a une grande différence entre les chrétiens et les Juifs, puisque les chrétiens qui sont les héritiers de la nouvelle alliance sont sanctifiés dans la vérité; et à l'égard de ceux qui vivaient sous l'ancienne alliance, ils n'ont été sanctifiés que par les ombres de la vérité. Pour ce qui est de ceux qui ont l'avantage d'être sanctifiés dans la vérité, ils sont sanctifiés en Jésus-Christ, qui a dit de lui-même : *Je suis la voie, la vérité et la vie;* lors donc qu'il prie son Père de sanctifier ses élus dans la vérité, c'est comme s'il lui demandait qu'il les sanctifiât en lui. Sachez donc que la sainteté que Jésus-Christ demande pour tous ses élus à son Père, n'est pas seulement une sainteté charnelle, judaïque, et purement extérieure, mais une sainteté chrétienne, spirituelle, intérieure, et conforme à l'esprit de sa religion; c'est pourquoi il nous assure que ce n'est qu'en lui et que par lui que nous pouvons être sanctifiés, ce qu'il nous prouve davantage quand il dit à son Père : *Votre parole est la vérité même.*

Saint Augustin dit (*loc. sup. cit.*) qu'il y a des manuscrits dans lesquels on lit : Votre Verbe est la vérité, comme il y en a dans lesquels on lit : Au commencement était le Verbe, et dans quelques autres : Au commencement était la parole; et par conséquent le Père sanctifie les héritiers et les cohéritiers de son Fils dans la vérité, c'est-à-dire dans son Verbe, dans son Fils unique; et afin que nous n'ayons aucun doute

que Jésus-Christ prie ici pour ses apôtres, pour ses disciples, pour les hommes apostoliques, et pour les hommes élus à ces ministères, c'est qu'il dit ensuite : *Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai de même envoyés dans le monde.*

Il prie donc pour ceux qu'il a envoyés dans le monde; et qui sont ceux-là, sinon les apôtres et les hommes apostoliques? Puisque leur nom même signifie envoyé. Dieu donc a envoyé son Fils, non pas dans la chair du péché, mais dans la ressemblance de la chair du péché, et le Fils a envoyé ceux qui, étant nés dans la chair du péché, ont été sanctifiés de la tache du péché. Mais disons encore qu'il y a beaucoup de vertu dans cette parole, *comme*, Comme vous m'avez envoyé, je les ai de même envoyés; c'est nous dire qu'il doit y avoir un très-grand rapport entre Jésus-Christ que le Père éternel envoie, et les ministres que ce divin Seigneur envoie; le Père éternel envoie son Fils dans le monde pour sauver le monde; le Fils de Dieu envoie ses disciples dans le monde pour travailler au salut du monde. Si celui que le Père envoie pour sauver le monde est saint, innocent, sans tache, séparé de tous les pécheurs, et plus élevé que les cieux, je dis de même que ceux que le Fils de Dieu envoie dans le monde pour travailler au salut des hommes, doivent être très-opposés au monde, véritablement et solidement saints, étant impossible qu'ils puissent travailler à la sanctification des âmes, si eux-mêmes n'ont été sanctifiés auparavant, et n'ont travaillé à leur propre sanctification. Nous ne devons donc pas être surpris de voir que parmi le grand nombre de ceux qui sont employés dans les différentes fonctions des ministères de l'Eglise, il y en a si peu de saints; c'est que la plus grande partie n'ont pas été envoyés par Jésus-Christ, *comme* il a été envoyé par son Père; ils se sont envoyés eux-mêmes, ou le monde les a envoyés, c'est-à-dire l'ambition, l'intérêt, l'oisiveté, de sorte qu'ils ont été envoyés dans le monde avant que d'avoir cessé d'être du monde, et par conséquent avant que d'avoir travaillé à leur propre sanctification ; mais qu'arrivera-t-il de ces sortes d'envoyés ? Qu'en peut-on espérer de bon et pour eux et pour les autres, si ceux que la grâce a sanctifiés, et qui ont travaillé à leur propre sanctification par de longs exercices de vertu se sont quelquefois corrompus et perdus dans le monde ; ceux qui y entrent étant déjà corrompus, n'achèveront-ils pas aisément de s'y corrompre ?

Qu'il y a de tristes réflexions à faire sur de semblables vérités, et que l'on doit plaindre, dans tous les ministères de l'Eglise et dans tous les emplois de l'Etat, ceux qui s'envoient eux-mêmes, ou qui, ayant été envoyés selon l'ordre établi de Dieu, n'y ont pas travaillé à se sanctifier eux-mêmes, afin d'être en état d'avoir les qualités propres à travailler à la sanctification des autres. Qu'ils ne prennent pas tout ce que je dis pour un simple conseil, c'est une des plus importantes vérités du christianisme, et je dis assurément qu'il aurait été très-avantageux à un fort grand nombre d'avoir toujours été les derniers de l'Eglise et de l'Etat. Que les supérieurs et les maîtres des autres, sans vocation, ou sans fidélité à remplir tous les devoirs de leur vocation, afin qu'ils ne doutent pas que mes paroles ne soient très-véritables, écoutent la vérité, qui leur dit : *Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité.*

L'adorable Jésus s'était tellement uni avec nous en devenant notre médiateur, notre Sauveur et notre chef, qu'il nous regardait comme ses membres, ne faisant avec nous qu'un même corps, et un corps qu'il souhaite avec ardeur être saint; c'est pourquoi il se sanctifie pour eux. Jésus-Christ qui est la sainteté même se sanctifie pour tous ses élus, parce qu'il veut qu'ils soient saints, ils ne le sauraient être d'eux-mêmes, ils ont besoin de la grâce de Dieu pour les fortifier dans une si grande entreprise, ils ont encore besoin d'un modèle parfait pour être animés à travailler, et pour savoir régler leurs travaux et les conduire jusqu'au degré de perfection auquel Dieu les appelle. Tous les pasteurs de l'Eglise, tous les supérieurs, tous les pères et mères, maîtres et maîtresses devraient dire à leurs brebis, à leurs inférieurs, à leurs enfants et à leurs domestiques : Je me sanctifie moi-même pour vous; c'est là leur principale et leur plus importante obligation, se sanctifier pour les âmes que Dieu leur a confiées, se purifier de plus en plus, non-seulement pour eux-mêmes, mais pour contribuer à la sainteté de ceux qu'ils doivent aimer comme eux-mêmes ; mais pour cela il faudrait que tous les chrétiens, de quelque condition et de quelque état qu'ils soient, fussent bien persuadés qu'ils sont obligés d'être saints, que c'est l'obligation des pasteurs et des brebis, des pères et des enfants, des maîtres et des domestiques ; et saint Paul l'a répété dans la plus grande partie de ses Epîtres, quand il écrit aux Romains, il dit : *A vous tous qui êtes à Rome, qui êtes les bien-aimés de Dieu, appelés à être saints* (*Rom.*, I, 7). Il s'adresse donc à tous ceux qui, étant dans Rome, font profession de la religion chrétienne, Juifs ou gentils, sans aucune distinction de nation, d'âge, de sexe, d'état, ni de condition; c'est pourquoi l'Apôtre ne donne à tous les chrétiens qu'un même nom, car Dieu ayant par sa grâce égalé le libre et l'esclave, le riche et le pauvre, par l'union des mêmes grâces spirituelles, comment saint Paul aurait-il pu faire quelque discernement entre eux, puisque tous sont *les biens-aimés de Dieu* en qualité de chrétiens, tous les autres hommes étant les objets de sa haine en qualité d'idolâtres, l'Apôtre ne voulant pas dire que les chrétiens de l'Eglise de Rome aient le privilége d'être plus aimés de Dieu que les autres fidèles, mais qu'ils sont aimés de Dieu parce qu'ils sont fidèles, et comme tels appelés à être saints; c'est-à-dire, étant obligés

par leur vocation au christianisme à mener une vie toute sainte, et c'est à quoi tout ce qui leur arrive dans cette vie doit contribuer et contribue effectivement, comme l'Apôtre le dit en écrivant aux Romains : *Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, qui sont appelés, selon son décret, pour être saints* (*Rom.*, VIII, 28).

C'est une grande consolation pour les fidèles chrétiens qui aiment Dieu, que, quelque chose qui leur puisse arriver, tout contribue, par un ordre et une dispensation admirable de la Providence, au bien, et particulièrement au bien souverain qui est le salut éternel; c'est que ceux qui aiment Dieu sont soumis à ses ordres, et conformes à sa volonté en toutes choses, soit pour faire un bon usage des biens qu'il leur donne, soit pour souffrir généreusement les maux qu'il permet leur arriver; et la raison pour laquelle tout contribue à leur avantage, c'est qu'ils sont appelés pour être saints; il faut donc qu'ils se sanctifient et dans les biens et dans les maux, dans les plaisirs et dans les peines, et que tout ce qui peut arriver sur la terre, soit agréable, soit fâcheux, contribue à leur sainteté. Jésus-Christ a prié pour eux, afin qu'ils eussent les grâces nécessaires pour devenir des saints, il leur en a donné l'exemple en se sanctifiant lui-même pour eux, afin que cela servît à les sanctifier aussi en vérité : mais en quoi nous devons admirer l'extrême bonté de notre adorable Jésus, c'est que craignant que ceux qui dans la suite des siècles seraient convertis par la prédication de ses apôtres et de leurs disciples, crussent n'avoir aucune part à sa prière, il continue de dire à son Père : *Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole.* Notre adorable Seigneur se voyant près de sa mort, ayant fait sa cène avec ses disciples, leur ayant lavé les pieds, et donné son corps à manger et son sang à boire, Judas s'étant retiré pour consommer sa trahison, il prie son Père en faveur de ses apôtres; mais envoyant ses disciples dans le monde pour prêcher l'Evangile à toutes les créatures, et prévoyant que leur parole en convertirait un grand nombre qui croiraient en lui, et que par ce moyen il arriverait ce qu'il avait dit lui-même : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau, il faut les amener, et il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur;* il prie aussi pour ceux-là; sur quoi nous avons deux choses à considérer : la première, que le succès de la prédication et la foi de ceux qui l'écoutent sont l'effet de la prière de Jésus-Christ et de son sacrifice, n'y ayant pas une grâce, pas un degré de foi qui ne soit le fruit de cette prière la plus sainte et la plus efficace de toutes, et du sacrifice de Jésus-Christ le plus abondant et le plus méritoire de tous. La seconde, qu'il n'y a pas un fidèle, et qu'il n'y en aura pas un dans la suite des siècles qui ne doive sa foi à la parole des apôtres; tous les pasteurs, tous les prédicateurs étant les apôtres de ceux qui sont aujourd'hui convertis à la foi, parce que la parole des pasteurs et des prédicateurs d'à-présent est la même parole des apôtres, disciples de Jésus-Christ; elle a passé d'eux jusqu'à nous par le canal des ministres sacrés, et elle coulera de même jusqu'à la fin du monde : c'est une nécessité que ce soit la même parole, afin que ce soit toujours la même Eglise qui est fondée sur la parole de Jésus-Christ et des apôtres.

Concluez de là qu'il est absolument nécessaire que tous ceux qui veulent avoir une parfaite connaissance de toutes les vérités de la religion, croient ce que Jésus-Christ a révélé à son Eglise, vivent selon les maximes de la foi catholique, et persévèrent jusqu'à la mort dans cette foi, qu'ils aiment la parole de Dieu prêchée par les apôtres, et annoncée par leurs successeurs, qu'ils l'écoutent avec attention, qu'ils la gardent avec soin, et qu'ils la pratiquent en observant jusqu'à la mort tout ce qu'elle leur enseigne; c'est le moyen d'avoir part à la prière de Jésus-Christ, de se sanctifier de plus en plus, et de se conserver dans l'union que notre divin Sauveur demande à son Père pour ses élus; c'est la troisième grâce qu'il veut leur obtenir avant sa mort, comme nous verrons en vous expliquant la dernière partie de notre évangile.

TROISIÈME PARTIE

Je prie, mon Père, *afin qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* Ne nous étonnons pas si la prière que Jésus-Christ fait à son Père en faveur de ses élus se termine à demander pour eux qu'ils soient si parfaitement unis, que leur union ait du rapport avec celle qui est entre les trois divines personnes de l'adorable Trinité; c'est que nous ne sommes proprement chrétiens, et nous n'appartenons à ce divin Fils de Dieu qu'à proportion que nous entrons dans cette unité qu'il nous à tant recommandée, et qu'il a tant demandée pour nous à son Père, ayant commencé et fini sa prière par cette demande; vous avez entendu qu'il l'a commencée en disant : *Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.*

Il n'y a rien de plus juste que cette prière, les termes mêmes en sont si parfaitement liés, que l'on ne saurait les séparer; il prie son Père de conserver ses élus; mais ils ne peuvent être conservés s'ils ne sont unis; la division et la destruction étant inséparables, l'union et la conservation sont de même. Le Seigneur nous le dit en répondant à ceux qui l'accusaient de chasser les démons par la vertu de Béelzébuth : *Tout royaume divisé contre lui-même ne subsistera pas, et toute maison divisée en elle-même tombera en ruine.* Si le règne de Satan, qui est un royaume de trouble et de confusion; où le bon ordre ne se trouve pas, ne saurait subsister, s'il n'y a

aucune union entre les malheureux esprits qui le composent, et si un démon chasse l'autre, à plus forte raison les chrétiens ne se conserveront-ils jamais, s'ils ne sont parfaitement unis entre eux par la charité, et avec Dieu par l'amour; de sorte que si les royaumes se ruinent par les guerres civiles, si les familles se perdent par les procès, les hérétiques et les schismatiques perdent leurs âmes et ruinent l'affaire de leur salut en se séparant de l'Eglise, de même tous les chrétiens se damnent, parce qu'ils n'ont point entre eux cette union de charité; c'est pourquoi l'Apôtre exhorte les nouveaux fidèles à s'appliquer avec soin à conserver l'union de l'esprit par le lien de la paix, et c'est ce qui oblige le Prophète royal de se récrier : *Ah! que c'est une chose bonne et agréable de voir les frères parfaitement unis les uns avec les autres!*

Cette union ne devant avoir rien que de spirituel et de saint, notre divin Jésus demande à son Père que ses élus soient unis entre eux, comme les adorables personnes de la très-sainte Trinité sont unies entre elles, pour la raison que saint Thomas nous en donne (*in Joan.*, cap. XVII, v. 11), qui est que la perfection de chaque créature raisonnable consiste à approcher de la ressemblance à la divinité; car il dit : Nous sommes autant bons que nous ressemblons à Dieu, et par conséquent notre union est autant parfaite qu'elle approche de l'union divine. Il est donc vrai que dès le moment que nous devenons chrétiens, nous sommes obligés de vivre dans une union parfaite les uns à l'égard des autres, car l'unité de la foi tend à l'unité de charité: c'est pourquoi peu de jours après la glorieuse ascension de Jésus-Christ, le Saint-Esprit ne fit qu'un cœur et qu'une âme de tous les chrétiens qui composaient l'Église. Cette union se doit continuer jusqu'à la fin des siècles. Quelque différence qui se rencontre dans les hommes qu'il allie, il fait de ces inégalités et de ces disproportions qu'il réunit par l'amour, comme un feu qu'il compose de différents bois; et ce qui est admirable, c'est que cette union est l'effet le plus avantageux, et une des plus fortes preuves de la mission de Jésus-Christ; c'est pourquoi en priant son Père, il lui dit : *Qu'ils soient un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.*

Ceux-là sont donc des infidèles qui manquent de charité, et l'on a raison de dire d'eux qu'ils confessent de bouche qu'ils connaissent Dieu, mais qu'ils le nient par leurs actions, et par conséquent qu'ils sont devant Dieu pires que les idolâtres, car il ne suffit pas de croire que Jésus est venu dans le monde non pas pour le condamner, mais pour le sauver, il faut de plus que toutes leurs actions soient conformes à la foi dont ils font profession; sachez ce que vous demande ce divin Seigneur, afin que l'on connaisse que vous croyez véritablement que le Père a envoyé son Fils pour sauver le monde? Il souhaite de vous que vous vous aimiez les uns les autres, et pour ce sujet il vous dit : *C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* C'est donc en cela, dans cet amour réciproque, que tous connaîtront que vous croyez en Jésus-Christ, que vous le reconnaissez pour celui que le Père a envoyé dans le monde, et que vous êtes persuadés que c'est par lui que le monde doit être sauvé, comme c'est par lui que nous devons être unis dans la gloire, après avoir été unis dans la charité. *Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un*

Il y a une parfaite relation entre la charité et la gloire: tous ceux qui ont une vraie charité pour Dieu et pour leur prochain sont dignes de la gloire, et tous ceux qui jouissent de la gloire ont une charité parfaite entre eux et pour Dieu, et une charité qui ne finira jamais, comme la gloire dont ils jouissent est éternelle. Remarquez que c'est par le moyen de ce don de gloire que les chrétiens seront unis ensemble de cette union qui a du rapport avec l'union qui est entre le Père et le Fils : Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un; comme s'il disait : Il est très-difficile que sur la terre les hommes puissent avoir une union parfaite les uns entre les autres, l'intérêt, l'ambition, l'amour de la créature les divisent et les séparent souvent, ce que la nature et la grâce ont entrepris d'unir; s'il n'y a pas de division, ce n'est souvent que la chair qui les unit, et cette union n'ayant qu'un mauvais fondement, n'a rien de solide, et se rompt très-facilement; il nous est donc absolument nécessaire que Dieu nous donne sa gloire, afin que nous ayons le bonheur de nous trouver dans cette union qui a du rapport avec l'union qui est entre le Père et le Fils; c'est pourquoi il dit : *Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en l'unité.*

Y a-t-il rien de plus admirable que toute la religion! Tous les desseins de Dieu tendent à l'unité, et l'amour que Dieu nous porte comme à ses enfants, en nous adoptant en Jésus et par Jésus, en est la source. Que devons-nous demander à Dieu et pour nos frères et pour nous, sinon ce que Jésus-Christ a demandé à son Père et pour eux et pour nous. Que tous nos désirs et nos pensées, que toutes nos paroles et nos actions tendent toujours à l'unité avec Dieu et à la charité avec nos frères, ce sera le moyen de rendre la prière de notre divin Jésus très-efficace : *Mon Père*, dit-il, *je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi.*

Que cette prière est consolante, et pour les apôtres affligés et pour tous les chrétiens! Mais considérez que cette confiance avec laquelle Jésus demande à son Père comme médiateur, en vertu du sang qu'il va répandre, que les siens soient où il est lui-même, pour les rendre heureux par la vue de la gloire de sa divinité et de son humanité, est une suite de l'unité dont il vient de parler. Cependant une prière faite par le Fils de Dieu, par un

sauveur et un médiateur dont les mérites sont infinis, qui donne volontairement son sang et sa vie pour les hommes qu'il veut sauver, n'est pas efficace pour tous les hommes; et ne le dit-il pas lui-même en finissant cette admirable prière : *Père juste, le monde ne vous a pas connu.*

Ce monde, abandonné à ses ténèbres et à son ignorance, est abandonné justement par un père qui est très-juste, parce que ce monde a préféré les ténèbres à la lumière; cette divine lumière est venue dans le monde, elle a voulu dissiper les ténèbres et faire un jour très-clair de l'obscurité la plus épaisse; mais ces mêmes ténèbres n'ont pas voulu la recevoir, ils l'ont même rejetée comme leur étant fort opposée, comme si elle n'avait rien que d'incommode pour elles, de sorte que l'obscurité la plus épaisse leur a été beaucoup plus agréable. Voilà le funeste état où ont été ceux que l'on appelle le monde, ce corps de libertins, d'impies, de réprouvés; ce sont ceux-là qui n'ont point connu Dieu, qui n'ont point su sa loi, qui ne se sont point soumis à ses ordres, qui n'ont point été conformes à la divine volonté, ignorant tout ce qui était de Dieu, tout ce qui était capable de les éloigner du péché et de les engager dans la pratique de la vertu. Il est vrai de dire que ce monde n'a pas connu Dieu : ce sont les apôtres, les hommes apostoliques, les fidèles professeurs de l'Evangile qui ont connu le Père et le Fils; ils ont connu le Fils, puisqu'il dit lui-même : *Ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé*, et en le connaissant il leur a fait connaître son Père, c'est par où il conclut sa prière : *Je leur ai fait connaître votre nom et le leur ferai connaître encore, afin qu'ils aient en eux ce même amour dont vous m'avez aimé, et que je sois moi-même en eux.*

Voyez d'où vient la connaissance de Dieu : ce n'est point de vous-mêmes, ce n'est point de la lumière des hommes, c'est de l'instruction de Jésus-Christ. Sa parole nous fait donc connaître Dieu, nous ne le connaissons que pour l'aimer et d'un amour le plus saint et le plus parfait de tous les amours, puisqu'il a du rapport à celui dont le Père et le Fils s'aiment l'un l'autre, et cet amour divin établit Jésus-Christ en nous et nous unit parfaitement avec lui.

Souhaitons avec ardeur que la prière de Jésus-Christ ait son effet, que nous soyons toujours sous la protection de notre Père céleste, que sa grâce nous sanctifie, et que son amour nous unisse avec lui et avec tous les fidèles pendant une heureuse éternité; c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLII

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

(29 *janvier.*)

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos (*Matth.*, II 28 30).

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.

Nous trouvons dans ce passage beaucoup plus de matière qu'il ne nous en faut pour faire un abrégé des éloges de saint François de Sales. Il est vraiment la lampe que Dieu a allumée pour éclairer la France et l'Italie et une grande partie du monde. C'était une lampe qui avait autant d'ardeur que de lumière, de sorte qu'il n'éclairait pas seulement pour enseigner la vérité, mais il échauffait pour la faire aimer; il ne se contentait pas de montrer le chemin à ceux qui s'égaraient ou par l'hérésie ou par le péché, mais il les contraignait amoureusement de le suivre. De sorte qu'il a toujours exécuté ce que vous venez d'entendre de l'Evangile, dans lequel nous remarquons que le Seigneur invite les hommes fatigués et chargés de le venir trouver, leur promettant de les soulager en délassant ceux qui étaient fatigués et en déchargeant ceux qui étaient chargés; il les invite de se charger de sa foi et de ses conseils, et il les assure que c'est en cela qu'ils trouveront leur repos; et il leur en donne la raison, qui est que tout est doux et que tout est léger dans sa loi et dans ses conseils.

Que ces paroles sont justes pour saint François de Sales, cette parfaite copie de ce divin original! Comme il s'est appliqué toute sa vie à imiter ce miséricordieux Sauveur, qui est le maître et l'original des hommes! Il a droit de nous parler comme lui-même nous parle dans son Evangile, de nous inviter 1° de venir à lui pour être délassés de nos fatigues et déchargés de nos fardeaux; 2° de nous inviter à nous charger de son joug avec lequel nous trouverons notre repos; 3° de nous dire la raison pour laquelle nous trouverons notre repos en nous chargeant de son joug.

Mes sœurs, ces paroles vous regardent particulièrement; c'est vous, plus que tous les autres, qui avez été invitées par Jésus-Christ et par saint François de Sales à venir vous délasser et vous décharger; c'est vous encore qui avez été invitées plus que les autres à vous charger du joug de l'Evangile pour y trouver votre repos; c'est vous enfin qui faites une délicieuse expérience, combien il est vrai que l'on goûte un parfait repos en portant ce joug. Voilà trois excellentes vérités que nous apprendrons dans les trois versets qui ont servi aujourd'hui d'évangile dans l'Eglise de Paris; demandons auparavant les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, disons pour cela : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Ecoutez cette voix d'amour, cette voix de miséricorde, cette voix qui est l'effet d'une grâce toute gratuite, car il nous invite de venir à lui sans qu'il ait aucun besoin ni de nos louanges, ni de nos services, ni de nos biens, ni de notre amour; il vous invite présentement, afin de n'être pas obligé de nous rejeter au moment de notre mort et au jour du jugement, car il y en a qu'il invite et d'au-

tres qu'il rejette. Ne proteste-t-il pas qu'il dira hautement à ceux qui se glorifieront d'avoir prophétisé en son nom, d'avoir chassé les démons en son nom, d'avoir fait plusieurs miracles en son nom : *Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité* (*Matth.*, VII, 23). Séparation épouvantable, à laquelle on ne pense point, parce que l'on est trop attaché au monde et à soi-même, et que l'on ne craint que de s'en séparer, et que l'on craint peu d'être séparé de Dieu, parce que l'on n'en prévoit pas la peine, que ces malheureux ne ressentiront que trop lorsqu'ils seront contraints d'entendre ce funeste arrêt qui sera prononcé contre eux : *Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges* (*Matth.*, XXV, 41). Ces paroles sont plus capables de nous faire trembler que de nous donner sujet de parler, car elles renferment un exil funeste et sans retour, une excommunication et une éternelle séparation du corps de Jésus-Christ, une relégation dans les enfers, où l'on sera contraint par la force de la condamnation d'être dans une société de supplice avec les diables : car quiconque sera trouvé sans charité sera traité comme ces malheureux esprits et aura le même sort qu'eux dans l'éternité. C'est donc pour prévenir un si terrible malheur que le Seigneur vous dit : *Venez à moi.*

Considérez qu'il est venu à vous avant que de vous inviter à venir à lui, car il vous serait impossible d'aller à lui s'il n'était pas venu auparavant à vous; il nous le dit lui-même : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne le tire à lui* (*Joan.*, VI, 44). C'est qu'on ne vient à Jésus-Christ que par la foi et la charité; mais l'un et l'autre est un don de Dieu singulier et gratuit. Que ce ne soit pas pour vous un sujet de découragement, mais que cela vous engage à prier et à gémir pour demander à ce Dieu plein de miséricorde que s'il a eu la bonté de vous inviter de venir à lui, qu'il vous fasse encore la grâce de vous tirer à lui. Que cette grâce est importante ! qu'elle est nécessaire ! Ceux-là seuls ne seront point rejetés au jour du jugement, qui auront entendu cette voix qui les invitait et qui seront venus à lui. Saint François de Sales l'a entendue dès sa plus grande jeunesse ; dans le temps que tous les autres n'entendent que la voix du monde et la voix de la chair, il n'entendait que la voix de Jésus-Christ, il était une de ces fidèles brebis qui n'entendent que la voix du pasteur, et qui ne connaissent point celle ni du mercenaire ni de l'étranger, et qui, bien loin de les suivre, fuient dès qu'ils les entendent parler. La voix des jeunes gens trop libres et trop mondains était pour lui une voix d'étranger qui lui donnait lieu de fuir, et qui n'a jamais été capable de le faire approcher. Je le regarde dans sa jeunesse comme Samuël lorsqu'il dormait dans le temple du Seigneur où était l'arche de Dieu, entendant cette divine voix qui l'appelait pour la quatrième fois ; il lui répondit: *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute* (I *Reg.*, III, 10). Voilà le portrait de notre saint : le monde l'appelait, il avait toutes les qualités propres pour en acquérir l'estime, l'honneur et les richesses ; ses parents secondaient le monde et souhaitaient qu'il s'y engageât; mais pour lui il entendait à tout moment la voix de son Dieu qui lui disait : *Venez à moi*, et en l'invitant il le tirait à lui ; c'est ce qui le porta à s'engager dans l'état ecclésiastique. Sa vocation fut toute divine, la chair, le sang, le monde, n'y eurent aucune part. Ce ne fut ni la vue des bénéfices, ni l'amour du repos, ni une aveugle disposition des parents, qui l'engagèrent dans cet état, qui, étant tout saint de lui-même, ne veut que ceux que Dieu a choisis, et qu'en suite de ce choix il a appelés.

Nous devons être persuadés de cette vérité par la pureté, par l'innocence, par la sainteté avec laquelle il a vécu dans cet état, qui demande plutôt des anges que des hommes; car si au commencement de l'Eglise on donnait aux chrétiens le nom de saints, et saint Paul les désigne souvent par cette qualité, saint Jean, dans son Apocalypse, appelle les évêques des anges, concluez de là ce que doivent être les ecclésiastiques, qui sont chrétiens et qui ont un caractère qui approche de celui des évêques : ils doivent donc être des saints, mais des saints qui approchent de la sainteté des anges. Ce qu'ils doivent être, notre saint François l'a été toute sa vie; il entendait à tout moment la voix de son Dieu qui l'appelait, et il a eu pour elle toute sa vie la même fidélité qu'il avait eue au commencement, n'entreprenant jamais rien sans avoir auparavant consulté celui sans lequel il savait qu'il ne pouvait rien faire, et pour lequel il voulait faire toutes choses. C'est ce qu'il nous a souvent recommandé, de ne rien faire de nous-mêmes, de ne point consulter notre propre volonté, et de ne point suivre nos lumières, arrivant très-souvent que ce que nous croyons en nous être lumières ne sont que des ténèbres. Plût à Dieu que les chrétiens entendissent de même la voix de ce divin Seigneur; il parle à tous : *Venez à moi, vous tous.*

Tous sont invités, tous sont pressés d'aller à lui; il n'appelle pas seulement celui-ci ou celui-là, il les appelle tous. Notre saint, comme un parfait disciple de Jésus-Christ, a invité tout ce qu'il a pu de personnes de tout âge, de tout état, de toute condition, de tout sexe, de venir à lui ; il les invitait par la douceur de sa charité, par la ferveur de son zèle, par la fermeté de son courage, et par la patience héroïque avec laquelle il souffrait tous les travaux et toutes les persécutions, qui étaient comme inséparables de son ministère. Nous lisons dans l'Evangile que le père de famille ayant envoyé plusieurs de ses serviteurs pour demander aux vignerons du fruit de la vigne qu'il leur avait louée, ils outragèrent les uns, ils blessèrent les autres, et en tuèrent quelques autres, et même qu'ils n'eurent aucun respect pour le fils de leur maître : ils lui donnèrent la mort, dans la

pensée de s'emparer de l'héritage qui lui appartenait. Les hérétiques ont été semblables à ces vignerons : ils ont voulu se rendre les maîtres de l'héritage de Jésus-Christ, et pour cela ils ont outragé, calomnié, tourmenté, massacré les fidèles serviteurs de ce divin Seigneur, regardant comme leurs ennemis tous ceux qui les invitaient à ne se point séparer de l'Église leur mère, à ne point déchirer la robe de Jésus-Christ, à persévérer dans la religion dans laquelle ils avaient été élevés. Saint François n'a pas seulement invité les hérétiques pour se soumettre à la foi de l'Eglise, il a encore invité les pécheurs à la pénitence, et les pénitents à la vertu. Mes sœurs, vous avez entendu la voix de ce saint fondateur, qui, vous parlant au nom de Jésus-Christ, vous disait : *Venez à moi, vous tous.* Tous ceux qui veulent vivre selon les règles d'une dévotion solide et d'une piété chrétienne doivent entendre cette même voix, ce que nous connaîtrons si nous pensons qui sont ceux qu'elle invite : *Vous tous qui êtes fatigués et chargés.* Comme s'il vous disait : Pécheurs fatigués dans la voie de l'iniquité, jetez-vous dans le sein de cet aimable pasteur, qui s'est fatigué durant sa vie pour vous chercher et pour vous ramener à son bercail. Pénitents, humiliez-vous sous le poids de vos crimes; que les pratiques de la pénitence ne vous effrayent pas; que cette nécessaire mortification de vos sens, ce renoncement à votre propre volonté, cette haine de vous-mêmes, et cette obligation de vivre chargés de la croix, ne vous rebutent pas; unissez-vous à cette divine victime, à cette hostie sanctifiante, qui s'est chargée de vos péchés sur la croix. Chrétiens, qui gémissez en vous voyant accablés de la multitude de vos défauts et de la grandeur de toutes vos obligations, dont vous craignez ne pouvoir vous acquitter, élevez-vous à ce souverain pontife, dont le sacerdoce est éternel, à ce puissant médiateur, qui se présente continuellement pour vous devant la face de Dieu son Père. Car ce n'est pas pour vous punir de vos désobéissances, pour se venger de vos ingratitudes, qu'il vous invite à venir à lui; c'est, au contraire, pour vous faire tout le bien dont vous avez besoin; car ce sont des hommes fatigués de leurs travaux et des courses qu'ils ont faites, ce sont des hommes accablés sous le poids des fardeaux dont ils sont chargés, qu'il invite de venir à lui.

Nous aurions sujet de faire ici deux questions : la première, pourquoi les hommes se fatiguent-ils et sont-ils comme accablés sous la pesanteur des fardeaux qu'ils portent? Saint Augustin vous répondra : C'est que ce sont des hommes mortels, fragiles, sujets à plusieurs infirmités, qui portent des vases de terre. Cela est cause que le chemin du ciel est si rude et si difficile pour eux, qu'ils ne sauraient y faire quelques pas sans beaucoup se fatiguer, et que la loi de Dieu est un fardeau qui les fait gémir. Il est vrai que si l'on considère les hommes abandonnés à leur propre faiblesse, le chemin du ciel est impraticable pour eux, et la loi de Dieu est un fardeau qu'ils ne sauraient supporter. Il y a une autre raison qui est cause que les hommes sont toujours fatigués et chargés : c'est qu'ils ne courent que dans la voie de l'iniquité, dans la voie qu'ils croient propre à les conduire aux richesses, à les mener aux honneurs, dans la voie des voluptés; et quoique les sens trouvent leur satisfaction dans ces voies, et que les passions y soient en liberté, on ne laisse pas de s'y fatiguer. Et ne les entendez-vous pas, lorsque par la bouche du Sage ils se plaignent en disant : *Nous avons marché par des voies fort difficiles, et nous nous sommes lassés dans ce chemin d'iniquité, qui nous conduisait à notre perte?* C'était, selon le monde, le chemin des richesses, des honneurs et des plaisirs; c'était, selon le monde, un chemin large, un chemin aisé; les sens étaient satisfaits, les passions étaient en liberté, et l'on donnait tout à son humeur; on ne laissait pas de s'y lasser, et même, après toutes ces fatigues, de s'y perdre.

La seconde question est de savoir pourquoi Dieu invite de venir à lui ceux qui sont fatigués et chargés, soit dans le chemin du ciel et dans l'observance de la loi, soit dans la voie du monde et dans les emplois du siècle. Nous sommes persuadés que ce n'est pas pour les fatiguer davantage, ni pour les condamner à porter des fardeaux encore plus pesants; il nous dit lui-même pourquoi il les invite : *Je vous soulagerai.*

Le Seigneur nous a donné une figure de ce miséricordieux soulagement quand il a parlé à Job, et que, parmi le grand nombre de questions qu'il lui a faites, il lui a demandé : *Savez-vous qui a laissé aller libre l'âne sauvage, et qui lui a rompu ses liens? Je lui ai donné une maison dans la solitude, et des lieux de retraite dans une terre stérile. Il méprise toutes les assemblées des villes, il n'entend point la voix d'un maître dur et impérieux, il regarde de tous côtés les montagnes où il trouvera ses pâturages, et il cherche partout des pâturages verts* (*Job*, XXXIX, 5-8). Que cette figure nous représente bien ceux que le Seigneur a retirés de la voie d'iniquité et a déchargés des fardeaux du monde, pour leur donner la liberté des enfants de Dieu! C'est lui seul qui nous soulage; car nous ayant demandé : *Qui a laissé aller libre l'âne sauvage?* il nous fait connaître que c'est lui. Et comme Dieu semble s'arrêter plus particulièrement à décrire ces animaux et la liberté qu'il leur avait procurée, leur attribuant même des sentiments de mépris, comme s'ils avaient été raisonnables, nous pouvons dire, avec le grand saint Grégoire (*Mor.* lib. XXX, in c. XXXIX Job), qu'ils nous figurent ceux qui, ayant été autrefois engagés dans le monde, en ont été dégoûtés par la conduite que Dieu a tenue à leur égard, et les a engagés, par les attraits de sa grâce, à s'éloigner de tous les troubles du siècle, pour vivre dans une sainte liberté. Car, selon ce saint pontife, c'est une grande servitude que d'être engagé dans les affaires du monde, dont le poids est si pesant, qu'il acca-

ble ceux qui en sont chargés, quoique ce soit volontairement qu'ils s'y attachent. Et ceux-là s'en dégagent qui ne désirent plus rien dans le siècle; et si quelqu'un a pu une fois secouer le joug et la domination de tous les désirs temporels, il jouit dès cette vie d'un commencement d'une heureuse liberté. Mais qui est celui qui rompt ces liens, sinon Dieu même? Or ils sont rompus lorsqu'avec son divin secours les désirs encore charnels d'une âme sont étouffés : ces personnes *méprisent* donc alors véritablement *toutes les assemblées des villes, et n'entendent point la voix d'un maître dur et impérieux*, ou, selon la lettre, la voix de l'exacteur qui exige d'eux un grand travail.

Cet exacteur n'est autre que le prince du monde et le monde même, dont la servitude est encore plus rude pour les chrétiens que celle de Pharaon n'était pour les Israélites. Dieu leur donne des maisons et des tentes dans une terre solitaire et stérile, parce que c'est lui qui par sa grâce les fait habiter comme étrangers sous des tentes durant cette vie mortelle, où ils ne trouvent de consolation véritable que dans le désir qu'ils ont de pouvoir un jour rassasier leur soif dans leur vraie patrie; et en attendant *ils envisagent de tous côtés les montagnes, et ils cherchent partout des pâturages verts*, parce qu'ils portent continuellement leur cœur vers les biens célestes, en se soutenant cependant par la nourriture qu'ils trouvent dans les divins pâturages de son Eglise. Saint François de Sales est cet homme de Dieu, ce serviteur fidèle de la divine majesté, qui n'a jamais partagé son cœur. Toute sa haine a été pour la voie des pécheurs, cette voie injuste dans laquelle on trouve sa perte et sa mort; tout son amour a été pour la voie de la vérité, qu'il avait choisie dès sa plus tendre jeunesse, afin de ne se trouver jamais dans la malheureuse occasion d'oublier la loi de son Dieu; c'est pour cela qu'il ne s'est jamais laissé aller au conseil des impies, ni de ceux qui, suivant les maximes du monde, ne regardent que les emplois où l'on peut acquérir plus d'honneur ou amasser plus d'argent; ce n'était point pour cela qu'il se fatiguait ni qu'il se chargeait de différents emplois. Il est vrai que sa vie a été une fatigue continuelle, mais ce n'était que pour augmenter le royaume de Dieu et diminuer l'empire de Satan, en travaillant à la conversion des hérétiques et des pécheurs; c'est la différence qu'il y a entre les saints et les fidèles ministres de Jésus-Christ, et ceux qui n'en ont que le nom et l'apparence. Les premiers ne travaillent que pour la gloire de leur Dieu; ils travaillent sans crainte de se fatiguer, sans se mettre en peine de leur propre vie, et ils disent toujours, avec le saint évêque de Tours : Je ne refuse point le travail; que votre volonté s'accomplisse. Ils se chargent pour cela de tous les fardeaux les plus pesants et les plus pénibles; mais ce n'est que pour cela seulement qu'ils s'en chargent, ne s'engageant jamais dans les intrigues et dans les affaires du monde, ce qui est conforme au conseil de l'Apôtre, qui ne veut pas que celui qui est engagé dans la milice de Dieu s'embarrasse dans les affaires du siècle. Ç'a été la pratique de notre saint évêque. Etait-il question de la gloire de Dieu, y allait-il du salut de quelque âme, il n'y avait point de fatigues, point de peines auxquelles il ne s'exposât volontiers; mais dès qu'on lui parlait des affaires du monde, des intrigues de la cour, de solliciter des charges et des bénéfices, il semblait qu'il n'y entendait rien; il promettait ses prières auprès de Dieu, et rien autre chose. Voilà ceux que le Seigneur soulage.

Que je plains les amateurs du monde! ils travaillent, et leur fatigue ne cessera pas, et même ne diminuera pas; elle augmente toujours de plus en plus. Ils se chargent de mille occupations vaines et inutiles, et ce sont des fardeaux qui, dans la suite du temps, deviennent plus pesants, jusqu'à ce qu'ils en soient comme accablés, parce qu'ils ne trouvent jamais aucun soulagement. Ce ne sera pas le Seigneur qui les soulagera, puisqu'ils ne travaillent pas pour lui; ce ne sera pas le monde, quoiqu'ils ne se fatiguent que pour lui plaire : il augmentera plutôt leurs peines que de les diminuer. Les Israélites, esclaves dans l'Egypte, ne travaillaient que pour Pharaon, et cependant, bien loin que ce prince voulût les soulager en quelque chose, il augmentait encore leurs travaux, et les faisait traiter avec beaucoup de dureté par ceux qui avaient l'intendance de ses ouvrages. Ce qui est étonnant, c'est que ces hommes ne commençaient qu'à goûter la liberté, qu'ils se repentent d'être sortis de l'Egypte, et qu'ils forment le dessein d'y retourner. C'est le portrait des amateurs du monde : quelques fatigues qu'ils essuient, quelques peines qu'ils endurent, de quelques fardeaux qu'ils soient accablés, ils aiment le monde; leur servitude leur plaît, et ils ne sauraient y renoncer.

Que le saint homme Job les a bien représentés, quand il a dit : Ce sont des hommes *qui faisaient leurs délices d'être sous les ronces et sous les épines* (*Job*, XXX, 7). Il avait expliqué ce qu'il voulait dire par ces ronces et par ces épines, en disant : *Qu'ils mangeaient l'herbe et les écorces des arbres, et qu'ils se nourrissaient de racines de genièvres; qu'ils allaient ravir ces choses dans le fond des vallées, et qu'en ayant trouvé quelqu'une, ils y accouraient avec de grands cris* (*Ibid.*, 4, 5). Ces personnes affamées dont Job nous parle, qui étaient réduites à aller dans les déserts se nourrir comme les bêtes de quelques herbes, d'écorces d'arbres, de racines de genièvre, et par conséquent se trouvaient dans une extrême misère, puisqu'elles étaient forcées par la faim à manger dans les déserts ce qui paraissait le moins propre à nourrir l'homme; ce qui peut mettre le comble à l'aveuglement de leur esprit, c'est qu'elles trouvaient leurs délices à demeurer dans les cavernes, dans les rochers et au milieu des épines, sans

trouver aucun secours ni le moindre soulagement dans leurs peines.

Que vous êtes heureuses, mes sœurs, d'avoir entendu Jésus-Christ, qui s'est servi de la voix de votre saint fondateur pour vous inviter de venir à lui! parce que s'il y a quelques fatigues pour la nature dans les exercices de la religion, si la chair se trouve trop chargée dans les pratiques de vertu, vous entendez à tout moment cette divine parole : *Je vous soulagerai;* c'est ce qui adoucit toutes les peines, c'est ce qui diminue tous les fardeaux, et c'est ce qui vous donne la force et le courage de faire ce que le Seigneur vous commande, ce que notre saint François a pratiqué très-exactement, et ce à quoi il vous invite, quand il vous dit : *Portez mon joug sur vous.* C'est ce qui servira de sujet pour faire la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Il semble qu'il y ait peu de rapport entre les paroles que je viens de vous expliquer et celles-ci, le Seigneur nous a dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai;* et ensuite il nous dit : *Prenez mon joug sur vous.* Soulage-t-on celui que l'on engage dans de nouvelles fatigues ? Soulage-t-on celui que l'on charge d'un nouveau fardeau ? Ces paroles du Seigneur renferment plusieurs vérités.

La première sert à détromper ceux qui croient que l'on s'engage dans l'état ecclésiastique pour ne rien faire; que c'est pour la même raison que l'on entre en religion, ou que l'on fait profession d'une dévotion plus exacte et plus réglée; les amateurs du monde appellent ne rien faire que de donner tous ses soins, appliquer tout son esprit, employer tout son temps à prier et à louer Dieu, à lire, à entendre, à méditer sa divine parole, à renoncer à sa propre volonté, à soumettre son esprit, à mortifier ses sens et à modérer ses passions. Voilà de ces gens qui selon le monde n'ont rien à faire : veiller une grande partie de la nuit, travailler pendant tout le jour pour instruire les fidèles, pour les retirer du péché, pour les exhorter à la pénitence, pour les conserver dans la pratique de la vertu, ils appellent encore cela ne rien faire. Je ne m'étonne pas s'ils sont dans cette erreur : tout ce que je viens de dire ne regarde que la perfection de l'âme, ne sert que pour acquérir des biens spirituels, et n'a pour fin que la gloire éternelle; mais, selon eux, tout ce qui n'est que pour l'âme, que pour des biens spirituels, que pour un bonheur futur, est comme rien. C'est pourquoi ils regardent comme des oisifs ceux qui ne s'occupent qu'à cela, et ils croient que c'est beaucoup travailler que de se donner tout entier soit pour amasser de l'argent, soit pour acquérir de l'honneur; c'est la seconde vérité que le Seigneur nous apprend en nous disant : *Prenez mon joug sur vous.*

Notre divin Maître, voulant convaincre les amateurs du monde d'erreur et d'ignorance, ne se contente pas de leur faire connaître que c'est en observant sa loi, en suivant les maximes de son Évangile, en contribuant au salut des âmes que consiste le véritable et le parfait travail; de plus, il veut leur apprendre que tous les travaux et toutes les fatigues du monde ne sont que des oisivetés; car si l'on dit du paresseux qu'il tombera dans la pauvreté, qu'il sera réduit à mendier son pain, et qu'il aura peine à trouver quelqu'un qui lui en donne, celui-là ne méritant pas de manger, qui n'a pas voulu travailler. Mais que dit-on de ceux qui ne se sont fatigués que pour le monde ? Si c'est pour devenir riches, on dit que les hommes de richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorsqu'au moment de la mort ils se sont éveillés de ce long assoupissement dans lequel ils ont passé leur vie; si c'est pour acquérir de l'honneur, nous les entendons dire dans un vrai désespoir : De quoi nous a servi notre superbe? Enfin, ne dit-on pas des uns et des autres qu'ils ont travaillé inutilement? et par conséquent il n'y a que ceux qui prennent le joug de Jésus-Christ sur eux qui soient vraiment et utilement occupés, n'y ayant que ceux-là qui aient droit d'attendre des récompenses.

Que saint François de Sales a bien entendu et parfaitement observé la parole du Seigneur : *Prenez mon joug sur vous.* Il n'a jamais voulu se charger de celui du monde, le regardant comme indigne d'une âme chrétienne, qui devient semblable aux bêtes de charge dès le moment qu'elle s'y soumet, ne pouvant pas s'avilir davantage que de devenir esclave du monde. Qu'une âme est élevée, quand elle n'est chargée que du joug du Seigneur! elle ignore ces lâches complaisances et ces flatteries indignes d'un ministre de Jésus-Christ; elle ne craint ni les calomnies, ni les suites des médisances, non plus que notre saint, quand on décriait sa conduite auprès des rois et des princes, et qu'on le menaçait de saisir son temporel; bien loin de regarder cela comme une peine, il n'y remarquait qu'un grand avantage, puisque par ce moyen il se trouverait déchargé du soin de s'en servir, selon la règle des conciles qu'il suivait avec beaucoup d'exactitude. Mais si ce joug paraît fâcheux au vieil homme, s'il est rude à la nature, ou si, par délicatesse de conscience, vous craignez de ne le pas bien porter, le Seigneur vous prescrit une règle, selon laquelle vous vous acquitterez parfaitement de votre devoir; elle consiste dans ces paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Il semble qu'une âme, s'adressant confidemment à son Seigneur, lui témoigne la crainte qu'elle a de ne pas bien porter son joug, et qu'on lui réponde : Mais comment, me direz-vous, pourrai-je accomplir ce que Jésus-Christ me commande? Vous l'accomplirez si vous êtes doux, modeste et humble, car l'humilité est la mère de toutes les vertus; c'est pour ce sujet que lorsque

ce divin Maître prêchant sur la montagne veut apprendre aux hommes la loi de Dieu, et en quoi consiste la béatitude, il commence par l'humilité, car bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire bienheureux les humbles. Il confirme encore ici ce qu'il dit ailleurs; mais pour vous rendre cette douceur et cette humilité encore plus agréables, il se propose lui-même pour exemple en leur disant : *Apprenez de moi;* comme s'il leur disait : Que craignez-vous ? appréhendez-vous de paraître méprisables en vous humiliant? Regardez-moi, considérez en combien de manières je me suis humilié, et vous connaîtrez quel bien c'est que l'humilité. Ce divin Seigneur, qui nous a été donné pour notre original et pour notre maître, a commencé de s'humilier en commençant de vivre, non-seulement en ce qu'il devient semblable aux hommes, ce qui est une grande humiliation pour un Dieu, mais en ce qu'il a choisi dès le premier moment de sa naissance de ressembler aux plus petits et aux plus pauvres; toute sa vie s'est passée dans des pratiques de pauvreté, de dépendance et d'humilité, et pour consommer ces humiliations qu'il vous exhortait à apprendre de lui, il a voulu mourir dans la compagnie des scélérats. C'est ce qui nous donne sujet de dire que Jésus-Christ est l'unique docteur de l'humilité; avant lui cette vertu n'avait été enseignée que d'une manière fort sèche. Tous les philosophes, tous les sages du monde n'avaient instruit leurs disciples qu'à rechercher la gloire, à s'élever au-dessus de leurs égaux, et à se rendre considérables devant les hommes; comme ils n'agissaient eux-mêmes que par ce seul motif, ils croyaient beaucoup gagner sur l'esprit de ceux qui les avaient choisis pour leurs maîtres en leurs communiquant cet amour de la gloire, se flattant que cela les engagerait à ne faire que des actions propres à s'en rendre dignes; ils pouvaient donc dire à tous leurs disciples : Apprenez de nous à être superbes, à ne souffrir jamais que personne vous humilie, sans en témoigner aussitôt un vif ressentiment, et sans chercher tous les moyens de vous en venger.

Saint François de Sales vous dit à vous, mes sœurs, il le dit à tous les chrétiens de l'un et de l'autre sexe : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Que la douceur de la charité de ce saint est admirable ! elle l'a rendu tranquille au milieu des injustices, des injures, des médisances, des insultes et des persécutions; la colère n'a jamais pu ni altérer son esprit, ni troubler son cœur; la douceur le conservait dans une paix que l'on ne pouvait pas lui ôter, car elle était cause qu'il vivait sans envie contre ceux qui s'élevaient au-dessus de lui, sans ressentiment de toutes les injustices qu'on lui faisait, et sans aucun désir de vengeance contre ceux qui le persécutaient; et cette douceur était tellement maîtresse de son cœur, que comme nous savons que la bouche parle de l'abondance du cœur, on ne lui a jamais entendu dire aucune parole d'aigreur et de dureté à ceux-mêmes qui le contrariaient davantage; de sorte qu'on peut lui appliquer ces paroles qui ont été dites par le Seigneur : Le lait et le miel étaient sur sa langue. Mais considérez que la douceur de notre saint n'était ni la douceur de ces philosophes stoïciens qui affectaient d'être sourds à toutes les injures, d'être insensibles à tous les maux; ce n'était pas non plus une douceur d'humeur; elle n'avait pas d'autre principe que la charité, elle n'avait pas d'autre fin que de se rendre semblable à Jésus-Christ, son maître et son original.

Une preuve de cette vérité, c'est qu'elle était jointe à une humilité de cœur, une humilité éloignée de toutes les cupidités du siècle, dont l'orgueil se nourrit, une humilité qui ne s'attribuait jamais rien de tout le bien qu'il faisait, rapportant tout à la grâce de Jésus-Christ, voulant que toute la gloire fût pour lui seul, et lui en témoignant de continuelles reconnaissances; une humilité selon laquelle il ne désirait rien de toutes les richesses, de tous les honneurs, de toutes les dignités, rien de tout ce qui nous peut élever selon le monde; disons encore une humilité qui était disposée à se priver de tout pour être dans une pratique plus sensible de la pauvreté du corps et de l'esprit, à se mettre au-dessous de tous les hommes pour vivre dans la soumission et même dans la dépendance; enfin, une humilité qui se plaisait à se tenir dans le silence, et qui aurait voulu être dans l'oubli à l'égard de toutes les créatures, comme ces généreux confesseurs dont le monde n'était pas digne, ce que nous apprenons de saint Paul. Jésus-Christ étant venu au monde pour être notre original et notre maître, et nous ayant appris par son exemple et par ses paroles à être doux et humbles de cœur, il a eu la bonté dans ce dernier siècle de nous envoyer un maître, qui, ayant été sa parfaite copie et son fidèle disciple, a pu devenir notre modèle et notre docteur, ayant droit de nous dire : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Oui, mes sœurs, oui, mes frères, saint François de Sales a été en droit de nous dire : Apprenez de moi la douceur et l'humilité de cœur. Le maître et le disciple ne nous ont parlé de la sorte que pour nous apprendre quelles sont les principales maximes du christianisme, et quelles leçons on enseigne dans l'école de Jésus-Christ. Vous savez que dans les écoles du monde les uns étudient en philosophie, les autres en médecine, ceux-ci en droit, ceux-là en mathématiques, chacun selon son inclination ou le dessein qu'il a; mais dans l'école de Jésus-Christ il n'y a point de partage, personne n'a droit de consulter ni son inclination, ni son intérêt, il faut que tout le monde y étudie en douceur et en humilité; c'est à quoi se doit réduire toute leur science, et sans celle-là on peut dire que l'on est très-ignorant; c'est la pensée de saint Bernard, qui dit (*De off. episc.*, cap. 5, n.18):

Que peut pretendre celui qui est l'auteur et le dispensateur des vertus, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, en qui aussi habite toute la plénitude de la Divinité unie à son humanité? cependant, n'a-t-il pas fait sa gloire de l'humilité, comme étant l'abrégé de sa doctrine et la consommation de ses vertus, en vous disant : *Apprenez de moi*, non pas que je suis sobre, que je suis chaste, que je suis prudent, ou quelque autre vertu semblable; mais, *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* c'est de moi que je veux que vous l'appreniez, je ne vous renvoie point à la doctrine des patriarches et aux livres des prophètes, mais je me donne moi-même à vous comme l'exemple et comme la forme de l'humilité, parce que ce n'est pas une vertu extérieure et apparente, une vertu qui ne consiste que dans les paroles, ou dans les habits, ou dans des actions qui d'elles-mêmes sont viles et basses, mais une vertu intérieure, et qui est l'ouvrage du cœur; c'est ce que saint Bernard nous a voulu apprendre dans un de ses sermons (serm. 4, n. 4) de l'Avent, nous disant que Jésus-Christ venant au monde, réformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, et le rendra conforme à son corps lumineux, pourvu, ajoute-t-il, que notre cœur ait été auparavant réformé et rendu conforme à l'humilité de son cœur; et c'est pour cela qu'il nous a dit étant sur la terre : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, comme s'il nous disait : Vous ne pourrez jamais avoir quelque ressemblance avec moi dans l'éclat de la gloire, si auparavant vous n'avez été semblables à moi dans une sincère humilité; c'est pourquoi il veut qu'elle soit dans le cœur.

Considérez donc, vous dit saint Bernard, qu'il y a deux sortes d'humilité, l'une qui est dans la connaissance, et l'autre dans l'affection, qui est celle du cœur; par la première nous connaissons que nous ne sommes rien, et celle-là nous pouvons l'apprendre de nous-mêmes, et de notre propre faiblesse; par la seconde nous méprisons la gloire du monde, et celle-là nous l'apprenons de celui qui s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur, qui, étant recherché pour être établi roi de ce peuple qu'il avait nourri, s'est enfui sur la montagne, qui, étant recherché pour être accablé d'outrages et d'injures, et être condamné au supplice honteux de la croix, s'est offert volontairement lui-même. Voilà celui que nous devons imiter, si nous prétendons avoir part à sa gloire; c'est lui que notre saint François a si parfaitement imité, s'exposant de bon cœur à toute la malice des hérétiques, des libertins et des envieux de sa gloire, et c'est dans cet abaissement qu'il a trouvé le repos de son âme, conformément à la parole du Seigneur : *Et vous trouverez le repos de vos âmes.*

Remarquez par combien de raisons le Seigneur veut engager ses disciples à être humbles : premièrement, il leur promet de les assister, *je vous soulagerai;* secondement, il leur propose son exemple; troisièmement, il leur fait espérer une grande récompense, qui est le repos de leurs âmes. Quelle opposition entre le joug du monde et le joug de Jésus-Christ ! le premier accable et fatigue ceux qui s'en chargent, le second procure du repos et du soulagement à ceux qui le prennent sur eux; la raison de cette différence, c'est qu'ordinairement les hommes se trouvent chargés du joug du monde malgré eux : ils en aiment la mode, les honneurs, les richesses et les plaisirs, mais ils voudraient qu'il n'y eût rien d'incommode, rien de fatigant dans la recherche ou dans la jouissance de ces sortes de biens; c'est donc malgré eux qu'ils en sentent la pesanteur et l'incommodité. Il n'en est pas de même de ceux qui portent le joug de Jésus-Christ; c'est volontairement, c'est de bon cœur qu'ils y sont soumis, ce qui est si nécessaire, que sans cette bonne et libre volonté, ils ne trouveraient pas de repos; c'est pourquoi le Seigneur en use d'une manière tout opposée à celle des pharisiens et des docteurs de la loi; ces hommes tout remplis d'amour d'eux-mêmes, sans aucune compassion pour leur prochain, liaient des fardeaux très-lourds, et que l'on ne pouvait porter, et les chargeaient sur les épaules des autres, cependant qu'ils n'auraient pas voulu les toucher du bout du doigt. Ce divin Sauveur au contraire ne force personne à prendre son joug, il se contente d'inviter à le porter, en leur disant : *Prenez mon joug sur vous.* Et pour les y engager, il leur fait connaître l'avantage qu'ils en recevront : *Vous trouverez le repos de vos âmes.* C'est comme s'il leur disait, selon la pensée de saint Bernard : (epist. 11, n. 6) : Je ne vous contrains pas à porter mon joug, prenez-le sur vous si vous voulez, je vous avertis seulement que si vous ne vous en chargez pas volontairement, vos âmes seront dans une fatigue perpétuelle et ne jouiront jamais du repos. Sur cela vous pourriez me dire que l'on voit sur la terre des esclaves du monde, qui sont comme accablés de son joug et qui paraissent néanmoins dans un fort grand repos; il semble que le Seigneur ait voulu parler de ces hommes, quand il dit : *Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix.* Nous pouvons dire que ce fort armé qui obsède l'âme, c'est le péché qui fait l'établissement du démon, et que ses vases, ses armes, ses dépouilles, marquent les honneurs, les voluptés, les biens et les richesses du monde, aussi bien que toutes les occasions d'offenser Dieu; car on peut bien les lier en cette vie, mais on ne saurait les faire mourir; c'est pourquoi, lorsque ce fort armé, c'est-à-dire lorsque le démon et le péché occupent tout une âme, et qu'ils en ferment l'entrée à tous les remords de la conscience, tout y paraît à la vérité en repos, et c'est aussi proprement ce qui forme la fausse paix des impies; mais c'est ce qui prouve évidemment que ce repos d'esprit

où se trouvent quelquefois de grands pécheurs n'est point du tout une preuve de leur innocence; c'est même plutôt une marque qu'il n'y a plus de sentiment ni de mouvement dans leurs âmes qui ne soit entièrement soumis au démon, qui s'en est rendu le maître absolu.

A proprement parler, il n'y a donc point de paix dans le cœur des impies, et il est justement comparé à une mer toujours agitée par la violence des vents ; le repos de l'âme n'est que pour ceux qui aiment la loi de Dieu, ceux-là courent beaucoup moins de péril que les autres et ne sont pas tant exposés aux occasions de chute et de scandale : il est aisé d'en comprendre la raison : ils sont dégagés du joug du monde et ils ne sont chargés que du joug de Jésus-Christ ; ils vivent selon sa loi, ils se conforment à son exemple, ils suivent les règles de son Evangile; c'est un état dans lequel ils n'ont rien à se reprocher à soi-même, rien à craindre de la part des hommes et des démons et où même ils sont en assurance de la part de la divine justice, n'attendant que les effets de sa divine miséricorde et les marques de son amour.

C'est de ce délicieux repos dont vous jouissez dès à présent, mes sœurs, en suivant la règle de Saint-Augustin et les constitutions de votre saint fondateur; vous voulez, comme eux, prendre le joug de Jésus-Christ sur vous, vous voulez comme eux apprendre de ce divin maître à être douces et humbles de cœur, afin que vos âmes trouvent avec eux un délicieux repos ; tous les fidèles s'uniraient avec vous, s'ils étaient assez heureux pour entendre cette voix divine qui ne se fait entendre qu'aux cœurs dégagés du monde, des créatures et d'eux-mêmes; bien loin de craindre le joug du Seigneur, ils auraient de l'empressement de s'en charger, parce qu'ils seraient persuadés qu'il n'a rien que de délicieux. Saint François de Sales ne s'est pas contenté d'en être convaincu, il a voulu encore vous le persuader, vous apprenant par ses paroles et par toute la conduite de sa vie la vérité de la parole de Jésus-Christ, qui nous dit : *Car mon joug est doux et mon fardeau est léger*. C'est ce que nous avons à considérer dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

N'avez-vous point dessein de me demander comment on peut appeler un fardeau léger, lorsqu'on nous ordonne d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haïssent et de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient? Vous auriez encore sujet de me dire, comment un joug peut être doux, quand on nous déclare que *si quelqu'un ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple; et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple* (*Luc*, XIV, 26, 27). Ce n'est pas en leur voulant du mal que le Seigneur veut que nous haïssions nos parents, c'est en consentant de les perdre plutôt que de perdre le souverain bien ; ce joug est-il doux qui veut que nous soyons dans cette disposition d'abandonner plutôt notre vie et tout ce que nous avons de plus cher que de quitter Dieu en désobéissant à sa loi? Encore une fois, ce joug peut-il être doux, ce fardeau peut-il être léger, quand on nous déclare que nous sommes des téméraires, si nous osons nous dire chrétiens, vivant dans la délicatesse, au lieu de porter sa croix, et suivant le monde ennemi de Jésus-Christ, et s'accommodant à ses modes et à ses opinions, au lieu de suivre Jésus-Christ et de pratiquer son Evangile. Saint Paul a voulu nous apprendre comment ces deux choses peuvent s'allier, et il le fait, en comparant ce que nous sommes obligés de porter pendant que nous sommes sur la terre, avec ce que nous porterons quand nous serons dans le ciel, et il nous assure que tout ce qu'il y a de plus pénible et de plus mortifiant en ce monde n'est rien en comparaison de ce que nous possèderons en l'autre. *Car le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire. Ainsi nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont corporelles, mais les invisibles sont éternelles* (II *Cor.*, IV, 17, 18).

C'est nous dire que nous aurons une éternité pour un moment, un repos sans fin pour un travail passager, et une communion éternelle à la vie sainte, bienheureuse et éternelle de Dieu, pour le sacrifice d'une vie criminelle, misérable et corruptible. Soyons donc persuadés que tout ce que les yeux de la chair peuvent apercevoir n'est pas digne d'une âme capable de posséder Dieu et que rien de tout ce qui peut périr ne peut être le bien d'un cœur fait pour l'éternité. Que notre saint a été persuadé de cette vérité ; qu'il a eu de mépris pour tout ce que le monde a de plus éclatant, de plus précieux et de plus délicieux ; qu'il s'est mis peu en peine de toutes les fatigues qu'il prenait dans ses missions, dans ses visites et dans toutes ses pratiques de charité! Tout lui a paru doux, parce que c'était pour Jésus-Christ qu'il travaillait, qu'il se fatiguait et qu'il souffrait; tout lui a paru léger dans la vue de cette couronne de justice que son juste juge lui réservait ; nous ne pouvons donc pas douter qu'étant rempli des mêmes sentiments que l'Apôtre, il n'ait dit souvent comme lui : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence?* (*Rom.*, VIII, 35.) Nous ne doutons pas que celui qui a vaincu la mort et l'enfer n'ait pu délivrer ses élus des maux de cette vie ; mais il lui est plus glorieux et à nous plus utile d'en triompher par sa grâce en les souffrant généreusement, puisque c'est en lui que nous trouverons et l'a-

sile assuré contre tous les maux, et l'assemblage de tous les biens ; c'est pourquoi les élus de Dieu nous paraissent invincibles et même invulnérables, ce qui leur donne une sainte hardiesse de dire : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur* (*Rom.*, VIII, 38, 39).

Un homme qui parle de la sorte, un esprit qui se sent animé de cette force, un cœur tout embrasé de ce divin amour n'éprouve-t-il pas que le joug de Jésus-Christ n'a rien que de doux, et que son fardeau n'a rien que de léger ? qu'une âme est heureuse qui, suivant les exemples, les conseils et les maximes de saint François de Sales, ne trouve que de la douceur à vivre selon les maximes de l'Evangile, et qui ne sent pas que la religion chrétienne, selon tous ses engagements, ait rien de lourd, ni d'incommode ! Il faut une âme qui ait le même courage que les apôtres dont on dit qu'*ils sortirent du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (*Act.*, V, 41). Cela nous fait connaître que le goût de la foi est bien différent de celui de la raison corrompue ; car celle-ci se révolte contre tout ce qui humilie, et celle-là en fait ses délices et sa gloire ; mais il faut aimer pour comprendre ces vérités, puisqu'il s'agit de recevoir la confusion avec Jésus-Christ et en son nom, comme un honneur dont l'homme n'est pas digne, c'est une grâce apostolique ; il n'y a donc qu'un successeur des apôtres, et ceux qui sont conformes à lui qui le puissent pratiquer ; tous ceux qui aiment le monde. et qui, par conséquent n'aiment pas Jésus-Christ, ne comprendront jamais qu'on puisse aimer ses humiliations, ses mortifications et ses souffrances. Que si après cela vous tremblez encore en entendant ce mot de fardeau et de joug, vous n'en devez accuser que l'amour que vous avez pour le monde, l'affection que vous avez pour vous-mêmes et votre propre paresse ; quand vous serez prêts à tout et que vous vous offrirez de bon cœur à ce qui vous arrivera, tout vous paraîtra facile.

C'est pourquoi Jésus-Christ, voulant nous montrer que nous devons nous efforcer de nous-mêmes à nous faire violence, évite également ou de ne nous dire que des choses douces et agréables, ou de ne nous en dire aussi que de pénibles et de sévères ; il tempère les unes par les autres, il appelle sa loi un joug, mais un joug agréable, et un fardeau, mais un fardeau léger, afin que vous n'en ayez ni de l'horreur comme étant trop pénible, ni du mépris comme étant trop léger et trop aisé. Le joug est inséparable de la douceur, le fardeau de la légèreté ; quoique doux il est joug, quoique léger il est fardeau, et sa douceur ne vient que de ce que Jésus-Christ prend ce joug avec nous, ce qui empêche qu'il ne soit incommode, et sa légèreté vient de ce que ce divin Sauveur porte en nous ce fardeau par son esprit; c'est pourquoi il ne saurait être pesant. Venez donc, goûtez et éprouvez combien le Seigneur est doux; et vous demeurerez persuadés que ce que la grâce donne de douceur, de paix et de consolation, dédommage bien un chrétien de toute la peine qu'il trouve à dompter ses passions et à s'opposer au monde, ajoutant à cela tous les biens que l'espérance nous fait attendre dans le ciel ; il est donc de notre obligation, comme enfants de Dieu, comme disciples de Jésus-Christ, comme imitateurs de saint François, de croire et de croire fermement qu'il n'y a que de la douceur à servir Jésus-Christ, même en portant sa croix, et qu'il n'y a que de l'amertume et de la peine à servir le monde et ses propres passions, même au milieu de toutes leurs fausses douceurs. Si donc la vertu vous paraît encore rude et austère, jetez les yeux sur les peines encore plus fâcheuses qui accompagnent la mauvaise vie. Jésus-Christ les marque assez lorsqu'avant de parler de son joug, il vous dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et qui êtes chargés.* C'est pour vous montrer combien le péché est pénible, et que c'est un fardeau accablant et insupportable ; il ne dit pas seulement *qui êtes travaillés*, il ajoute, *qui êtes chargés.* David confesse qu'il en avait fait une malheureuse expérience, ce qui lui fait dire : *A la vue de mes péchés, il n'y a plus aucune paix dans mes os ; parce que mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, et qu'elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable* (*Psal.* XXXVII, 3, 4).

On ne peut voir une peinture plus affreuse de l'extrémité où le péché nous réduit, ni un aveu plus sincère que celui que fait ce roi pénitent, des suites funestes de son crime. Vous voyez un homme accablé sous un fardeau insupportable ; vous le voyez tout couvert de plaies comme un autre Job, et de plaies remplies de pourriture et de puanteur ; vous le voyez dans le dernier abattement, marcher comme un homme tout courbé, ainsi que cette femme de l'Evangile que le Seigneur redressa par un effet de sa grâce, et vous l'entendez déclarer hautement que la cause de tout ce désordre était la folie extrême à laquelle il s'était abandonné. Mais qu'heureuse est la folie à qui Dieu donne des yeux pour voir ses plaies, et combien est-elle préférable à la sagesse du siècle qui est aveugle ! La manière dont David s'exprime en ce lieu n'est donc nullement une exagération, puisque son péché renfermait tant de circonstances criminelles, qu'il avait raison de regarder ses iniquités comme une mer élevée par-dessus sa tête, ou comme un fardeau dont la pesanteur l'accable ; ainsi c'était avec très-grande justice qu'il s'affligeait devant Dieu, qu'il déplorait sa misère, qu'il lui présentait ses plaies comme au médecin tout puissant, et que bien loin d'en diminuer

l'énormité, il en déclarait avec une humilité très-profonde toute la corruption et la pourriture ; de sorte que plus David sentait le poids de ses crimes et plus il était proche de sa guérison ; étant affligé et courbé sous leur pesanteur, il était fort éloigné d'y trouver quelque plaisir comme ceux dont le prophète Zacharie nous fait le portrait quand il dit, que l'ange qui l'instruisait lui ayant commandé de lever les yeux, *il vit un vase, et cet ange lui dit : Ce vase est la figure de ceux qui sont dans toute la terre. Je vis ensuite que l'on portait une masse de plomb, et j'aperçus une femme assise au milieu du vase. Alors l'ange me dit : C'est là l'impiété; et il jeta la femme au fond du vase et en ferma l'entrée avec une masse de plomb* (*Zach.*, V, 6, 7, 8).

Ce vase est la figure de ceux qui sont dans toute la terre : considérez que le mot hébreu ne signifie pas seulement un vase, mais il marque aussi une certaine mesure ; c'est ce qui donne lieu d'entendre par ce vase la mesure des péchés des Juifs qui étaient montés à leur comble, en sorte que ce peuple ayant lassé la patience de Dieu ne devait plus éprouver que sa justice, et cette femme assise sur ce vase, est, selon que l'ange l'explique lui-même, l'impiété du peuple juif, laquelle, étant accompagnée d'insolence et d'une assurance présomptueuse, laissait goûter à ce peuple malheureux un faux repos au milieu de ses plus grands déréglements; la posture de cette femme assise sur la mesure qu'elle comblait, marquait fort bien l'insensibilité des Juifs, et l'abus qu'ils faisaient de la longue patience qui les avait supportés si longtemps pour les inviter à recourir à lui par la pénitence ; mais ils s'amassaient au contraire, par la dureté de leur cœur, un trésor de colère et de vengeance, et ils se reposaient en paix sur ce trésor sans penser qu'il s'emplissait, et qu'étant une fois plein il ne resterait plus qu'un effroyable jugement de Dieu qui était prêt à éclater sur eux.

Ce jugement éclata en effet par l'ordre que Dieu donna à cet ange comme à l'exécuteur de sa justice, de jeter cette femme dans un vase et d'en fermer l'entrée avec une masse de plomb, pour représenter l'état des Juifs qui, par un juste abandon de Dieu, devaient demeurer enfoncés dans l'abîme qu'ils s'étaient creusé eux-mêmes, et accablés sous le poids de leurs péchés, n'y ayant rien qui rende l'âme si pesante et qui l'accable davantage que le poids du péché et la mauvaise conscience. Comme il n'y a rien au contraire qui la rende plus légère et qui l'élève plus à Dieu que la vertu, il est difficile d'exprimer par des paroles le bonheur de cet état, qu'on ne le ressente par expérience ; il faut de nécessité que vous jetiez les yeux sur notre saint François : il était doux, il était humble, il jouissait d'un repos que pas un des accidents de la vie et qu'aucune créature n'était capable de troubler, et cela seulement parce qu'il n'était chargé que du joug de Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour la gloire de son Dieu, que pour le salut de son prochain et que pour sa perfection ; c'est pourquoi il trouvait tant de douceur à être sous ce joug, qu'il avait une fort grande compassion pour ceux qui se chargeaient du joug du monde, et il trouvait de même tant de facilité dans son travail, qu'il gémissait de voir tant de chrétiens qui jour et nuit se fatiguaient pour le monde, sans vouloir rien faire pour Dieu ni pour leur salut. Unissons nos gémissements avec ceux de ce grand saint, approchons-nous avec lui de Jésus-Christ, en qui seul nous trouverons du soulagement. Prenons sur nous, comme lui le joug de ce divin Seigneur, et apprenons de lui la douceur et l'humilité de cœur, afin que, ne trouvant que de l'agrément et de la facilité dans l'observance de la loi de Dieu, nous jouissions dans le ciel d'un repos éternel que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT IGNACE, MARTYR.

(1er *février.*)

Fratres, quis nos separabit a charitate Christi, etc. (*Rom.*, VIII, 35-39).

Mes frères, qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou l'épée.

C'est un apôtre qui parle, et en son nom et au nom des autres apôtres, de leurs disciples et des siens, et par conséquent ces paroles conviennent très-justement à saint Ignace, cet homme apostolique, ce successeur de saint Pierre dans la chaire d'Antioche, ce disciple des apôtres ; étant animé du même zèle, rempli de la même foi, embrasé de la même charité que ses maîtres, il peut parler comme eux, puisqu'il n'a pas d'autres sentiments et qu'il suit les mêmes maximes. Comme il n'y a rien que nous devions souhaiter avec plus d'ardeur que de persévérer dans la doctrine des apôtres, puisque c'était la pratique des premiers chrétiens, et que c'est un des principaux éloges que saint Luc leur donne, il n'y a rien aussi à quoi tous les pasteurs et tous les prédicateurs doivent s'appliquer avec plus de soin, et pour quoi ils doivent avoir plus de zèle, que de faire en sorte que tous les fidèles soient de parfaits disciples des apôtres ; c'est pour réussir dans une entreprise si glorieuse aux ministres du Seigneur, si avantageuse aux chrétiens, que l'Eglise vous propose aujourd'hui l'exemple du généreux martyr saint Ignace, et qu'elle lui fait dire les mêmes paroles que saint Paul a dites toute la suite de sa vie, et sa mort même faisant connaître que ce saint patriarche a pu parler comme les apôtres, puisqu'il a vécu et qu'il est mort comme ces zélés disciples du Seigneur. Ecoutez comment il parle, animez-vous de ses mêmes sentiments, c'est ce que l'Église souhaite de vous. Demandez au Saint-Esprit qu'il vous donne les lumières et les ardeurs qui vous sont

nécessaires pour cela, et priez la sainte Vierge de vous les obtenir.

Il serait très-difficile de bien entendre les paroles de saint Paul, et d'en faire une juste application au saint martyr dont nous solennisons la fête, si auparavant nous ne vous faisions souvenir de ce que l'Apôtre nous a dit dans ce huitième chapitre, puisque nous n'en prenons que les cinq derniers versets pour en faire les éloges de saint Ignace. Tout ce qui les précède ne sert qu'à nous faire connaître combien il nous est avantageux d'être engagés dans la religion du Fils de Dieu, d'obéir à sa loi et de suivre les maximes de son Evangile, puisque cela est cause qu'il n'y a plus maintenant de condamnation pour tous ses disciples, parce qu'ils ne marchent plus selon la chair, la loi de l'esprit de vie qui est spirituelle et divine les ayant délivrés de la loi du péché et de la mort. Cependant, quelque consolation que nous trouvions dans ces paroles, nous ne devons pas laisser de craindre toujours, parce que nous portons sans cesse en nous-mêmes les restes de la concupiscence que Dieu permet que nous ressentions, afin que nous reconnaissions le besoin que nous avons de sa grâce; mais pour conserver le trésor précieux de cette grâce, il ne faut plus vivre selon la chair, afin que Jésus-Christ ne se sépare jamais de nous, et que nous ne nous séparions jamais de lui. C'est pourquoi il faut que nous considérions que les paroles de saint Paul : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* ne sont pas une question qu'il nous fait, mais une conclusion qu'il tire de tout ce qu'il vient de nous dire; et parce que cette conclusion paraît comme incroyable à ceux qui ne sont pas encore expérimentés dans l'amour de Jésus-Christ, dans les combats que les fidèles ont à soutenir contre le monde, saint Thomas se sert de cette conclusion de saint Paul pour en faire une question, en demandant : Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? et il établit la nécessité de cette question sur l'autorité de la sainte Ecriture, en disant : *Ainsi qu'il est écrit.* Et il donne la solution de la question qu'il a proposée, par une fermeté qui est une preuve convaincante de l'amour : *Car*, pour moi, *je suis sûr.*

Ecoutez tout ceci comme si saint Ignace vous parlait lui-même, et s'il vous faisait la question que saint Paul vous propose : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* comme s'il vous protestait qu'il est nécessaire que cela soit de la sorte, à cause de ce qui est écrit dans les livres divins, enfin comme si lui-même vous donnait la solution de la question qu'il vous a proposée, en vous soutenant avec fermeté qu'il était sûr que rien ne le pourrait jamais séparer de l'amour de Jésus-Christ. Voilà les sentiments d'un fidèle disciple des apôtres et d'un homme tout apostolique, comme vous verrez en vous expliquant les paroles de saint Paul, qui ont servi aujourd'hui d'Epître.

PREMIÈRE PARTIE.

Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? Les Pères ont entendu cela de deux manières différentes. La première, comme s'il était question de l'amour que le Seigneur a pour nous, en disant : Qui donc aura assez de pouvoir pour empêcher que Jésus-Christ ne nous aime et qu'il ne continue à nous aimer jusque dans l'éternité, en nous faisant jouir du salut éternel, qui est la consommation et l'accomplissement de l'amour qu'il a pour nous? Ne vous en étonnez pas : l'amour que Jésus-Christ a pour ses élus est éternel, immuable et invincible; rien de tout ce qui est dans le monde, quelque grand ou quelque puissant, quelque agréable ou quelque fâcheux qu'il puisse être, ne peut lui enlever ceux qu'il aime pour l'éternité.

La seconde manière d'entendre les paroles que l'Eglise met dans la bouche de saint Ignace regardent l'amour qu'il avait lui-même pour son adorable Sauveur, comme s'il disait : Qui pourra nous détacher de l'amour que nous avons pour Jésus-Christ, après les étroites obligations que nous lui avons? Ne croyons pas que saint Paul ait voulu dire que les fidèles ne puissent nullement déchoir de l'amour qu'ils ont pour le Seigneur, ni que la charité soit inamissible pendant cette vie; mais ce qu'un apôtre et un homme apostolique veulent dire, c'est qu'ils se sentent si fortement obligés d'aimer leur divin Sauveur, que c'est pour eux une chose moralement impossible que de cesser de l'aimer, parce que cela ne pourrait arriver que par un excès effroyable d'une criminelle ingratitude.

La question de saint Paul et de son disciple saint Ignace est fondée sur les obligations qu'ils ont au Seigneur, sur les grâces qu'ils en ont reçues, enfin sur les biens de toutes sortes qu'il leur a faits; mais toutes ces faveurs, de quelque espèce qu'elles puissent être, n'ont point d'autre fin que de nous enraciner et nous fonder dans la charité, comme saint Paul le désire; il parle de la sorte, parce qu'on peut avoir la charité sans y être enraciné et fondé. C'est ce que le Seigneur nous représente dans la parabole des semences, nous disant qu'il y en a une partie qui tombe sur les pierres; elle germe et elle pousse promptement, parce qu'il n'y a pas beaucoup de terre sur elle; aussi elle se dessèche au premier rayon du soleil, parce qu'elle n'a pas la liberté de jeter de profondes racines; mais toute la vie de l'arbre dépend de la racine, et toute la solidité de l'édifice du fondement; c'est pourquoi, si nous voulons être de bons arbres qui portent de bons fruits dans leur temps, et des édifices qui puissent résister à la violence des vents, à l'abondance des pluies et au débordement des rivières, il faut être enracinés et fondés dans la charité. Cette racine et ce fondement seront cause qu'il n'y aura jamais rien qui le puisse séparer de l'amour de Jésus-Christ. C'est dans le cœur de saint Ignace que l'a-

mour avait jeté de profondes racines, c'était le cœur de ce saint qui était fondé dans la charité, et qui par conséquent ne pouvait se séparer de son Dieu, ni en être séparé par tous les maux qu'on lui pouvait faire, ni par toutes les autres afflictions de la vie ; il y en a de plusieurs sortes : les unes regardent ce qui est contraire à la conservation de la vie, les autres ce qui est capable de procurer la mort ; il y en a donc de trois espèces : les premières sont pour l'esprit et le cœur, les secondes consistent dans la privation des choses nécessaires à la vie, les troisièmes dans tout ce qui tourmente l'homme et le peut faire mourir.

Saint Ignace ayant donc demandé : *Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* ajoute: *Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs?* Nous ne devons pas douter que celui qui a vaincu la mort, l'enfer et le monde, pouvait bien nous délivrer des maux de cette vie, mais il permet que ses élus en soient environnés et même pénétrés, parce qu'il lui est infiniment plus glorieux et à nous beaucoup plus utile, que nous en triomphions par sa grâce en les souffrant avec joie, que d'en être délivrés par une assistance miraculeuse. Ce ne seront donc point, ni les afflictions, ni les déplaisirs qui nous sépareront de l'amour de Jésus-Christ. Les afflictions regardent les peines extérieures, c'est pourquoi elles sont appelées des tribulations, comme qui dirait des ronces et des orties, qui sont des herbes que l'on ne saurait toucher sans en ressentir de la douleur ; et depuis que Dieu a dit à Adam, que pour le punir de sa désobéissance, la terre ne porterait plus d'elle-même que des épines et des orties, tous les hommes, et plus les justes que les autres, se sont trouvés dans le monde comme dans une terre maudite, et il n'y a eu pour eux que des épines et des orties; le Prophète royal nous en assure, soit en parlant de lui-même, soit en parlant de tous les justes en général. Quand il parle de lui, il dit : *Ce pauvre a crié et le Seigneur l'a exaucé, il l'a sauvé de toutes ses différentes afflictions* (*Psal.* XXXIII, 6).

David, échappé d'entre les mains du roi de Geth par l'innocent artifice dont il se servit en contrefaisant l'insensé, demeure persuadé que c'était Dieu seul qui l'avait sauvé, que toute sa prudence ne lui eût servi de rien sans son secours ; c'est pourquoi il parle de lui-même comme d'un pauvre qui n'a ni force, ni puissance, ni richesse pour se délivrer des afflictions qui lui arrivent, et par ce moyen, il donne du courage à tous ceux qui se trouvent dans un état semblable à celui dans lequel il a été, leur apprenant à ne se point laisser abattre dans les afflictions, mais de s'adresser au Seigneur comme il l'a fait, et qu'il leur arrivera le même bonheur dont il a été favorisé, c'est-à-dire que dès le moment qu'ils crieront, le Seigneur les exaucera et il les sauvera de toutes leurs différentes afflictions ; cela ne regarde pas seulement un juste en particulier, comme David dans l'Ancien Testament, comme saint Ignace dans le premier siècle de l'Eglise, mais encore tous les justes en général, tant de l'ancienne que de la nouvelle alliance ; c'est ce que David continue de dire dans le même psaume : *Les justes ont crié et le Seigneur les a exaucés, et il les a délivrés de toutes leurs peines* (*Psal.* XXXIII, 17). C'est une preuve qu'ils en étaient tellement environnés, qu'ils avaient un raisonnable sujet de craindre d'en être accablés ; ce saint roi qui, parlait par expérience, nous en assure lui-même, quand il dit : *Les justes sont exposés à beaucoup d'afflictions, et le Seigneur les délivrera de toutes ces peines* (*Psal.* XXXIII, 19).

Ils ne doivent pas s'attendre à un secours temporel et sensible, il n'a pas été pour tous les justes : les compagnons de Daniel sont préservés des flammes de la fournaise de Babylone, les Machabées ne sont pas sauvés des tourments que le tyran Antiochus leur a fait souffrir ; Daniel lui-même est délivré de la cruauté des lions, saint Ignace en devient la proie, et cela pour le délivrer de tous les maux de cette vie et lui donner lieu de faire paraître la force de son amour pour Jésus-Christ, *les déplaisirs* les plus cuisants ne pouvant pas en diminuer l'ardeur.

Par ces déplaisirs, saint Paul entend toutes les peines intérieures, et particulièrement celles qui causent plus de douleur et qui serrent davantage le cœur, ce qui arrive lorsque l'on est tellement environné et comme affligé de la peine, que l'on n'aperçoit aucun lieu de la pouvoir éviter. C'est l'état où se trouva la chaste Susanne étant entre les mains de ces juges criminels; ils la menacent au cas qu'elle ne veuille pas consentir à leur détestable proposition, de porter témoignage contre elle, et de l'accuser de l'avoir surprise avec un jeune homme. Susanne jeta un profond soupir, et leur dit : *Je ne vois que péril et qu'angoisses de toutes parts, car si je fais ce que vous désirez, je suis morte* devant Dieu, *et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains* (*Dan.*, XIII, 22). Susanne se trouvait alors seule au milieu de deux lions qui voulaient la dévorer, sans que personne se présentât pour la secourir, et il n'y avait que Dieu qui regardait du haut du ciel ce qui se passait. Il aurait pu empêcher ce grand combat, mais il le permit exprès pour découvrir le secret des cœurs, et faire paraître en public la chasteté si courageuse de Susanne et la honteuse brutalité de ces deux juges. Cette sainte, fille d'Abraham, méprisa également et les caresses et les menaces de ceux qui voulaient la perdre, parce que la crainte de celui qui la regardait, quoiqu'elle ne le vît pas, avait pénétré son cœur, et elle craignit plus de mourir dans l'âme, étant séparée éternellement de son Dieu, que de mourir pour un temps de la mort du corps, par la malice de ces faux témoins.

Ce que Susanne a fait dans le temps de la plus grande corruption des Juifs, saint Ignace l'a fait dans le temps où l'idôlatrie

régnait encore dans toutes les parties du monde ; il ne voit qu'angoisses de toutes parts : les empereurs, les gouverneurs, les juges idolâtres le sollicitaient de renoncer Jésus-Christ et d'adorer leurs dieux, ils lui faisaient les offres les plus obligeantes ; ils tâchaient de l'attirer en lui promettant les honneurs et les biens les plus considérables. Ils travaillaient à l'épouvanter en le menaçant de lui faire souffrir les tourments les plus cruels ; c'était pour lors que ce saint patriarche pouvait parler comme la chaste et fidèle Susanne : *Je ne vois qu'angoisses de toutes parts, car si je fais ce que vous désirez, je suis mort* devant Dieu, *et si je ne le fais point, je n'échapperai pas de vos mains ; mais il m'est meilleur de tomber entre vos mains sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur* (*Dan.*, XIII, 22, 23). Voilà le parti que toutes les âmes généreuses sont résolues de prendre quand elles se trouvent entre ces deux précipices, entre la mort de l'âme et la mort du corps ; elles ne balancent point, parce qu'elles savent combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ; et comparant la mort de l'âme avec celle du corps, elles y trouvent si peu de proportion qu'elles concluent aussitôt qu'il leur est beaucoup plus avantageux de tomber entre les mains de leurs plus cruels ennemis et conserver sa foi et son innocence : il n'y a donc point de déplaisirs qui puissent les séparer de l'amour de Jésus-Christ, pas même *la faim ou la nudité*.

Remarquez que saint Paul demandant : *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* ne continue pas sa question par nous dire : Sera-ce l'amour des richesses, des plaisirs ou de la gloire du monde ; il est vrai que ces biens passagers et corruptibles ont souvent beaucoup de pouvoir sur les esprits et les cœurs des hommes, et ont fait un grand nombre d'infidèles et d'apostats ; mais les maux qui nous privent des choses les plus essentielles et les plus nécessaires à la conservation de la vie, comme la faim et la nudité, ont souvent plus de force pour ébranler la constance et pour abattre le courage d'un grand nombre de chrétiens ; combien tous les jours qui consentent à commettre les crimes les plus énormes pour avoir de quoi se nourrir et se vêtir, et combien de riches, mille fois plus abominables devant Dieu, que les princes idolâtres, qui se servent de la pauvreté de ceux qu'ils attaquent pour les engager à commettre le péché en leur promettant de satisfaire abondamment à tous leurs besoins ! que c'est une dangereuse persécution que la faim et la nudité ! elle ne l'est pas seulement pour le corps qui en est tourmenté d'une manière cruelle et sensible ; elle l'est encore pour l'âme qui se trouve dans un grand péril de succomber aux tentations du diable et aux sollicitations des hommes. Saint Paul a placé la faim et la nudité entre la persécution et les périls, parce que c'est une persécution bien cruelle de vouloir faire mourir des hommes de faim et de froid, en ne leur donnant pas les choses absolument nécessaires pour se vêtir et se nourrir, et c'est les mettre dans un grand péril, de ne leur vouloir donner ces soulagements qu'à condition de renoncer à sa foi, à sa religion et à l'Evangile du Seigneur. C'est une grande malice aux riches que d'en user de la sorte ; j'ai raison de dire qu'ils sont plus abominables devant Dieu que les princes idolâtres ; ils étaient aveuglés d'un faux zèle de leur religion, ils croyaient rendre un service considérable à leurs dieux que de se servir de tous les moyens imaginables, même des plus cruels, pour obliger les chrétiens à renoncer Jésus-Christ et à devenir idolâtres ; mais que des hommes qui ont le caractère de chrétiens par le baptême, et qui font à l'extérieur profession de la même religion que nous, se servent de la pauvreté de quelques personnes pour les engager dans le crime et qu'ils aiment mieux les laisser mourir de faim et de froid que de les assister par le motif d'une pure charité, c'est une abomination que nous voyons tous les jours, et c'est pour cela que ceux ou celles qui sont persécutés par la faim et la nudité sont dans un manifeste danger de succomber, et succombent très-souvent, se séparant de l'amour de Jésus-Christ, et s'abandonnant aux créatures de qui elles espèrent quelque soulagement. Il n'y a que des apôtres et des hommes apostoliques, comme saint Ignace, qui puissent dire : *Jusqu'à cette heure nous avons souffert la faim, et la soif, et la nudité, et les mauvais traitements* (*I Cor.*, IV, 11).

Il est impossible d'être animé du même zèle et de la même charité que les apôtres, comme notre saint l'était, et n'être pas en même temps exposé à toutes sortes de persécutions, non-seulement à la faim, à la soif, à la nudité, mais encore au fer et à la violence ; mais saint Ignace ayant protesté que la persécution, la faim et la nudité ne le sépareraient jamais de l'amour de son Dieu, il ajoute que le fer et la violence n'auront jamais ce pouvoir, parce que, bien loin que la crainte des maux et l'amour des biens puissent nous séparer de Jésus-Christ, ces mêmes maux nous font aller à lui, puisque c'est en lui que nous trouverons un asile assuré contre toutes les persécutions et les tourments ; de sorte que ce qui sert ordinairement à éloigner les réprouvés de notre divin Sauveur est le moyen par lequel il s'unit plus intimement avec ses élus ; ce qui est conforme à ce que nous dit saint Paul, quand, dans son Epître aux Hébreux, parlant de la foi des patriarches, des juges et des prophètes, il dit : *Les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières, ils sont morts par le tranchant de l'épée* (*Hebr.*, XI, 36, 37).

Que les chrétiens rougissent quand ils voient ici la manière dont tous les saints ont vécu, qu'ils se souviennent que s'ils prétendent avoir quelque part avec eux, ils

doivent vivre comme eux, et souffrir comme eux; ceux dont saint Paul parle ici, et celui dont nous solennisons la fête, étaient ou actuellement dans les souffrances et dans les persécutions, ou dans la préparation à ces souffrances par une vie que l'on pouvait appeler un continuel martyre. Imitons-les, mes frères, et si nous sommes déjà dans les maux, endurons-les avec la même patience, et si nous n'y sommes pas encore, travaillons comme eux à nous y préparer avec soin; car ceux qui ne se préparent pas à la tentation sont dans un grand danger de tomber lorsqu'elle arrive. La persécution fait un juste discernement de ceux qui sont fidèles d'avec ceux qui ne le sont pas, mais ce discernement commence à se faire invisiblement par la manière dont on s'y prépare : c'est ce qui nous doit donner un grand éloignement pour toutes sortes de relâchements, d'inutilités et de vains amusements de la vie; car puisque le salut des chrétiens dépend d'ordinaire de la manière dont ils se préparent aux maux, ce qui est contraire à cette préparation est contraire à notre salut, et peut être la source de notre perte. Ces vérités ne sont point fondées sur des raisonnements humains, mais sur les paroles de la sainte Ecriture qui nous font connaître la nécessité de la question que saint Paul nous fait, quand il demande s'il y a quelque mal qui soit capable de nous séparer de l'amour de Jésus-Christ. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie de cette Epître, et c'est aussi ce qui nous servira de sujet pour la seconde partie des éloges de saint Ignace.

SECONDE PARTIE.

Selon qu'il est écrit : *On nous égorge tous les jours pour l'amour de vous, Seigneur; on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.* C'est du psaume XLIII que saint Paul a tiré ces paroles; il paraît que David a voulu parler du temps de la persécution des Machabées sous le règne d'Antiochus pendant lequel on outrageait par toutes sortes de supplices ceux qui étaient attachés au culte du vrai Dieu, ce qui était une figure de la captivité de l'Eglise naissante sous le règne cruel des empereurs païens, qui ne cessaient pas de tourmenter les chrétiens, et qui tous les jours inventaient de nouveaux supplices pour les tourmenter; les bêtes féroces, le plomb fondu, les huiles bouillantes, les roues, les chevalets, les feux et les épées, ils mettaient tout en usage pour affliger les martyrs, et cela sans donner aucun relâche à cette cruelle persécution; ce qui fait dire à saint Paul : *On nous égorge tous les jours.* Mais ce que nous avons à considérer, c'est la cause d'une semblable persécution. L'Apôtre nous l'apprend quand ayant dit : *On nous égorge tous les jours*, il ajoute : *pour l'amour de vous;* cette parole est essentielle, car ce ne sont ni les maux les plus sensibles, ni les tourments les plus cruels qui font la gloire du martyre, c'est la cause pour laquelle on est tourmenté. Le Seigneur nous l'a appris à nous-mêmes en instruisant ses disciples; il leur dit premièrement : *Vous serez menés à cause de moi devant les gouverneurs et devant les rois;* il ajoute : *Vous serez haïs de tout le monde à cause de mon nom;* enfin il conclut : *Celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, la trouvera* (*Matth.*, X, 18, 22, 39).

Voilà trois choses : La première, être présenté devant les tribunaux des gouverneurs et des rois; la seconde, être accusé par toutes les nations, comme si l'on était les plus scélérats de tous les hommes; la troisième, être condamné à la mort par l'injustice des juges et par la haine des peuples. Notre divin Seigneur a bien voulu se soumettre à ces trois maux différents. On l'a mené devant Anne, Caïphe, Pilate, Hérode, prêtres, gouverneurs, rois, qui tous n'ont eu que de l'injustice pour lui. Les peuples, excités par les magistrats, animés de haine, souhaitant avec ardeur sa mort, l'ont accusé faussement de plusieurs crimes différents, et ils n'ont point eu de repos qu'ils ne lui aient donné la mort. Comme il veut que ses disciples soient unis avec lui dans la gloire, et qu'il a prié son Père de leur faire cette grâce, il veut aussi qu'ils soient unis avec lui dans les affronts, dans les tourments et dans la mort; qu'à cause de lui, ils soient menés devant des juges prévenus contre eux, et qui n'auront que de l'injustice pour eux; qu'à cause de lui ils soient exposés aux railleries, aux insultes et aux calomnies des amateurs du monde, enfin que pour l'amour de lui ils perdent la vie pour en trouver une meilleure.

Il ne suffisait pas que le Fils de Dieu nous eût exhortés à souffrir la guerre de nos proches parents et les soulèvements de notre propre maison, il fallait encore, pour nous établir dans une parfaite paix, qu'il nous encourageât à mépriser notre propre vie. Ainsi, c'est peu d'être détaché des biens du monde, et de mépriser toutes les choses visibles, il faut se détacher aussi de soi-même et mépriser la mort, afin que de quelque côté qu'elle se fasse voir à nous, elle nous trouve préparés à tout événement.

C'est la disposition dans laquelle l'esprit et le cœur de saint Ignace ont toujours été pendant toute sa vie : il n'aimait que Dieu, il ne pensait qu'à lui, et il ne travaillait que pour lui; et souhaitant avec ardeur de le faire connaître et de le faire aimer de toutes les nations, c'était pour lui le sujet d'une vraie joie, lorsqu'il se trouvait des occasions de soutenir la cause de Dieu et de Jésus-Christ devant les puissances de la terre; il se consolait quand on le présentait devant eux afin d'avoir le moyen de leur annoncer la vérité qu'ils entendent si rarement, tous ceux qui les approchent ne pensant qu'à les flatter, sans considérer qu'ils se rendent par là complices de leurs crimes. Les hommes apostoliques ont évité ce mal avec beaucoup de soin : ils disaient la vérité en tout temps, en tous lieux et devant toutes sortes de personnes, sans aucune distinction, et c'est ce

qui les exposait à la haine des grands, des puissants et des riches, qui n'aiment pas la vérité, parce qu'elle les condamne ; mais ils s'en mettaient peu en peine, ils aimaient à souffrir de la part du monde, et même à vivre et à persévérer dans la souffrance. Il est vrai qu'il paraissait dur à la nature de se voir toujours en butte aux hommes mondains et charnels ; mais quand c'est pour le nom de Dieu, pour sa vérité, pour lui être fidèle, que cette haine est aimable ! qu'elle est avantageuse ! puisqu'elle est cause que nous aimons Dieu parfaitement, et que nous nous rendons dignes d'une vie délicieuse et éternelle. J'avoue que de toutes les tentations la plus vive et la plus violente c'est l'amour de la vie, et qu'il faut extrêmement et parfaitement aimer Dieu pour être toujours disposé à la sacrifier, soit par la pénitence et la mortification des sens, soit par les travaux de l'état dans lequel il a plu à Dieu de nous engager, soit enfin, par la malice et la haine des hommes ennemis de l'Evangile ; mais pensons à une vérité dont saint Ignace était fortement persuadé, que tout ce qu'on sacrifie à Dieu n'est jamais perdu, puisqu'on le retrouve abondamment en Dieu même.

Le prince des apôtres connaissant de quelle importance il était de se regarder comme une victime qui était toujours sur le point d'être immolée et de faire sa joie et sa gloire de ce sacrifice, comme saint Ignace mettait tout son bonheur et son plaisir à être une hostie vivante, sainte, agréable aux yeux de Dieu, ce qui lui faisait dire : Je suis le froment de Jésus-Christ, je serai moulu par les dents des bêtes, afin que je puisse être présenté devant lui comme un pain très-pur ; ce qui est conforme à ce que saint Pierre a écrit aux fidèles dispersés dans le monde, leur ayant dit qu'ils devaient s'estimer heureux d'être chargés d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ, et qu'ils devaient se réjouir d'avoir part aux souffrances de ce divin Sauveur, il ajoute : *Que nul de vous ne souffre comme un homicide, ou comme un larron, ou comme un médisant, ou comme faisant des desseins sur le bien d'autrui. Que s'il souffre comme un chrétien, qu'il n'en ait point de honte, mais qu'il glorifie Dieu d'être affligé en ce nom-là* (I *Petr.*, IV, 15, 16). N'est-ce pas nous dire que si c'est beaucoup de souffrir avec Jésus-Christ, c'est beaucoup plus de souffrir pour lui et pour ses intérêts, de sorte que nulle gloire du monde n'égale ni l'honneur d'être méprisé comme membres de Jésus-Christ, ni la gloire de porter sa croix, d'y être attaché et d'y finir sa vie ; c'est en cela que consiste le vrai caractère d'un chrétien, car souffrir avec patience, avec humilité et avec joie pour la vérité de la religion, des mystères et de la morale de Jésus-Christ, et pour les intérêts de l'Eglise et de ses ministres, pour la justice et la vérité, c'est souffrir comme un vrai chrétien ; mais pour cela, il faut une force extraordinaire et un courage tout divin, ce qui est une preuve que la grâce de souffrir pour Dieu ne peut venir que de Dieu seul, et c'est à lui uniquement à qui la gloire en est due. Selon ce principe, saint Ignace louait le Seigneur de toute l'étendue de son cœur, de ce qu'il lui faisait la grâce de le mettre du nombre de ses martyrs, et c'était pour lui une faveur si considérable, qu'il appréhendait que les lions ne l'épargnassent, comme il savait qu'ils avaient respecté et épargné d'autres martyrs. Voilà pourquoi il disait : Je leur ferai violence pour les animer contre moi ; et craignant que de semblables sentiments ne fissent beaucoup de peine à tous les chrétiens qui avaient pour lui autant de respect que d'amour, il leur dit : Pardonnez-moi, mes frères, si je parle de la sorte, je sais combien il me sera avantageux d'être dévoré par les bêtes féroces. Il se considérait donc comme étant du nombre de ceux qui disaient : *On nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie.*

Comme s'il disait : On ne nous met plus au nombre des vivants, mais on nous considère comme des gens qui vont à chaque moment recevoir le coup de la mort ; ce qui fait qu'on nous traite avec le dernier mépris, et que l'on exerce sur nous toutes sortes de violences et d'indignités. N'est-ce pas de cette manière qu'en usaient à l'égard de saint Ignace ces dix soldats qui le conduisaient à Rome ? Il les appelle lui-même des léopards dont rien ne pouvait adoucir la férocité, et dont la cruauté même augmentait à proportion que les chrétiens leur faisaient du bien pour les engager à traiter notre saint d'une manière plus humaine.

Ces violences, ces injustices, ces cruautés qui s'exerçaient avec art, avec étude et de propos délibéré, avaient été prédites par le Seigneur, quand il avait dit à ses disciples : *Le temps vient que quiconque vous fera mourir croira rendre un grand service à Dieu.* Ce qui nous fait connaître que c'est Dieu lui-même qui a abandonné saint Ignace, et qui abandonne ses plus fidèles serviteurs entre les mains de leurs ennemis, comme lui-même s'est livré au pouvoir de ses persécuteurs, et pour cela il leur dit : *C'est maintenant votre heure, et la puissance des ténèbres.* Ç'a été pour notre salut que ce divin Sauveur s'est abandonné à la malice et à la fureur de ses bourreaux, ç'a été aussi pour la gloire de saint Ignace qu'il l'abandonne à la haine de ses ennemis, afin qu'au milieu de la plus cruelle persécution il fasse connaître toute la grandeur de son courage et toute la force de l'amour qu'il a pour son Seigneur, et qu'il puisse dire avec autant de vérité que de justice : *Mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés.*

Qu'il y a de consolation à lire et à méditer ces paroles ! et qu'elles font bien connaître l'esprit des apôtres et des hommes apostoliques, qui étaient persuadés que, bien loin que Jésus-Christ les abandonnât, et qu'il renonçât à l'amour qu'il avait pour eux, lorsque les païens les regardaient comme des brebis destinées à la boucherie, et qu'ils n'avaient non

plus d'égards pour eux que les bouchers en ont pour ces animaux qu'ils vont égorger; au contraire, c'était pour lors qu'il leur marquait plus fortement son amour en leur donnant des secours et des forces propres à les faire triompher et de la cruauté des tourments et de la malice des bourreaux; de sorte que, bien loin que tous ces maux soient capables de nous détacher de l'amour que nous avons pour lui, et de la fidélité que nous lui devons, cet amour que nous lui portons nous fait demeurer victorieux de tous ces maux que nous souffrons avec une patience invincible, et même avec une vraie joie.

Le Sage, faisant le portrait des plus saints patriarches qui l'avaient précédé, dit de Jacob: qu'ayant aimé la sagesse, qui est le Fils de Dieu, *elle l'a protégé contre ses ennemis, elle l'a défendu des séducteurs, et elle l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses* (*Sap.*, X, 12). Ces paroles ont consolé et fortifié tous les saints, ils ont connu que la protection que Dieu donna à Jacob contre Laban qui le voulait tromper, et lui ravir un bien qu'il avait acquis avec tant de peine, figurait celle que Dieu donne à ses serviteurs contre les amis du siècle, qui tâchent de les séduire et de leur ravir leur justice et leur simplicité qui est le fruit de tous leurs travaux, et lorsqu'il les expose à de fortes épreuves et à de rudes combats, c'est afin qu'ils apprennent par l'expérience de leur faiblesse et de son secours, que c'est lui seul qui les rend victorieux et que celui qu'ils ont préféré au monde est plus puissant que le monde, sa sagesse étant plus puissante que toutes choses, et que comme c'est cette divine sagesse qui les a pris en sa protection, c'est elle aussi qui les rend plus forts que tous ceux qui s'efforceraient de leur nuire. Et par ce moyen saint Ignace et les autres hommes apostoliques demeurent victorieux, et même plus que victorieux; puisqu'ils ne surmontent pas seulement la violence des maux avec un courage intrépide, mais ils peuvent même dire qu'ils en triomphent, tant ils ont de joie et de plaisir lorsqu'ils en sont le plus accablés, et qu'ils se voient entre les mains des bourreaux et au milieu des bêtes féroces.

Mais notre saint était bien persuadé de ce qu'il avait appris de saint Paul, que ce n'était point par lui-même ni par ses propres forces qu'il triomphait des plus grands maux, mais par le secours tout-puissant de la grâce de Dieu, comme parle l'Apôtre, *Nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés*. Non pas comme une reconnaissance de l'amour que nous avons eu les premiers pour lui, mais parce que c'est lui qui nous a aimés le premier. *C'est pourquoi rendons grâces à Dieu qui nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (I *Cor.*, XV, 57). Ah! mon Dieu, se récrient les saints, y a-t-il rien qui soit plus digne du caractère d'un chrétien, rien qui soit plus juste et plus équitable, rien enfin qui soit plus propre à nous sauver, que de vous rendre grâces et de vous raporter toute la gloire de la victoire que nous remportons sur nos plus grands ennemis, puisque c'est un don de votre grâce, et de le faire par Jésus-Christ, puisque c'est par lui qu'il vous l'a donné!

Animez-vous, mes frères, par un si noble exemple; si ç'a été beaucoup à saint Ignace d'avoir été victorieux des tourments et des bourreaux, vous n'avez présentement ni païens, ni supplices à craindre; mais souvenez-vous que c'est encore plus pour vous de triompher du péché et de vous-mêmes au milieu de toutes les tentations du siècle et de toutes les occasions de chute et de scandale qui sont répandues dans la vie; c'est ce que la grâce de Jésus-Christ fait en vous, si vous êtes fidèles à la recevoir, si vous vous y abandonnez avec confiance, si vous lui en rapportez toute la gloire, étant fortement persuadés que c'est l'amour éternel de Dieu pour vous, qui sera la source de votre persévérance et de toutes les autres grâces qui vous feront vaincre le péché, et de cette manière vous pourrez répondre à la demande que saint Paul a faite, et protester que vous êtes sûrs que rien ne pourra jamais vous séparer de l'amour de Dieu : c'est la réponse qu'a faite saint Ignace, comme vous verrez en vous expliquant les deux derniers versets de notre épître.

TROISIÈME PARTIE.

Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie. Rien n'est plus important à l'homme que la mort ou la vie; parmi tous les maux les plus terribles qui peuvent attaquer l'homme, le plus terrible de tous c'est la mort, et parmi les biens les plus désirables, celui que l'homme désire avec plus d'ardeur, c'est la vie; mais ce plus terrible de tous les maux, et ce plus chéri et plus désiré de tous les biens n'auront jamais la force de nous séparer de l'amour de Dieu, que l'on nous menace de la mort la plus cruelle, que l'on nous promette la vie la plus délicieuse, ni les menaces, ni les promesses ne pourront pas nous engager à faire la moindre chose contraire à l'amour que nous avons pour Dieu : que l'on aiguise les épées, que l'on allume les feux, que l'on irrite les bêtes féroces, nous ne cesserons pas d'aimer Dieu : que l'on nous promette les emplois les plus honorables, que l'on nous donne de l'or et de l'argent en abondance, pour nous mettre en état de passer délicieusement la vie, nous ne cesserons pas d'aimer Dieu, pour la raison que nous en donne saint Paul : *Soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons; soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur* (*Rom.*, XIV, 8).

Et plût à Dieu que ces paroles fussent bien gravées dans nos cœurs, comme elles l'étaient dans celui de saint Ignace! Nous n'oublierions jamais que tous les moments

de notre vie sont à Dieu, que nous ne devons rien faire soit en vivant, soit en mourant que pour lui; car nous pouvons honorer Dieu en toutes sortes d'états et par toutes sortes de voies; c'est pourquoi la vie et la mort nous doivent être indifférentes en elles-mêmes; les vrais chrétiens n'y regardent que la volonté de Dieu, ils savent qu'il peut tirer sa gloire et de nous et par nous, comme il lui plaît, aussi bien par notre mort que par notre vie. Qu'un saint est heureux quand il meurt au Seigneur et pour le Seigneur! quand il édifie le prochain, qu'il condamne l'erreur, qu'il soutient la vérité, qu'il glorifie Dieu dans sa mort et par sa mort! Je veux que leur mort paraisse honteuse et cruelle aux yeux des hommes : ce sont des insensés, nous dit le Sage, comme tels ils ne font qu'un faux jugement de la vie et de la mort des justes, ils croient que leur vie est une folie continuelle, et que leur mort sera sans honneur, et au contraire rien n'est plus sage que la vie de ceux qui ne vivent que pour Dieu, et rien n'est plus glorieux que la mort de ceux qui meurent en Dieu, car soit qu'ils vivent ou qu'ils meurent, ils sont toujours au Seigneur, et par conséquent ni la mort ni la vie ne les sépareront pas de l'amour de Dieu, *ni les anges, ni les principautés, ni les puissances.*

Si vous entendez cela des principaux d'entre les démons à qui l'Apôtre donne ces noms, quand il écrit aux Corinthiens, et qu'il leur parle de la résurrection générale, il dit : *Et alors viendra la consommation de toutes choses, lorsqu'il aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance* (I *Cor.*, XV, 24). Comme s'il nous voulait dire : On a beau travailler à s'établir sur la terre, la fin de toutes choses viendra bientôt, tous les desseins des hommes seront renversés, tous leurs ouvrages seront ruinés. Le royaume de Satan et de tous les malheureux esprits qui lui sont associés, et de tous les suppôts qui lui sont soumis prendra fin sans qu'il leur reste aucune autorité; mais, pendant toute notre vie, nous aurons à soutenir la guerre qu'ils nous font; c'est pourquoi saint Paul écrit aux Ephésiens : *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air* (*Ephes.*, VI, 12).

N'est-ce pas nous dire que nous avons les plus dangereux de tous les ennemis, qui, outre que leur nature est spirituelle, leur nombre prodigieux, leur pouvoir terrible, leur règne fort étendu, leurs artifices très-subtils; leur malice étant consommée, ils nous assiégent et nous attaquent en tout temps, en tous lieux et en toutes manières. Et cependant ils n'ont jamais été capables d'empêcher saint Ignace de prêcher l'Evangile, de confesser la divinité de Jésus-Christ, et d'aimer son Seigneur et avec tant de fermeté, que *ni les choses présentes, ni les futures* n'avaient pas le pouvoir de l'en séparer. Par les choses présentes, il entend ce que les saints souffrent tous les jours, soit par les infirmités de leurs corps, soit par les fatigues de leurs emplois, soit par la haine des hommes, soit enfin par la malice des démons, et par les futures il entend les peines les plus cruelles et les maux les plus terribles dont ils sont menacés, comme les croix, les feux, les bêtes féroces. C'était dans cette assurance que saint Paul disait : Je suis disposé à aller à Jérusalem, j'ignore ce qui m'y doit arriver, mais par tous les endroits où je passe, l'esprit de Dieu me fait connaître que je dois m'attendre à y être chargé de chaînes et accablé de maux. Cet apôtre avait raison de dire que *ni les choses présentes ni les futures* ne seraient capables de le séparer de l'amour de son Dieu. Saint Ignace a eu un juste sujet de parler de la sorte, après avoir été cruellement tourmenté à Antioche. Dix soldats, qu'il appelle des léopards à cause de leur cruauté, le conduisent à Rome où il sait bien qu'il doit être dévoré par les lions; cependant ni les maux présents, ni les maux futurs ne l'épouvantent et ne lui abattent l'esprit; au contraire, ils ne servent qu'à le fortifier davantage et à le mieux établir dans l'amour de son Dieu, de sorte qu'il ne se soucie ni de ce que les hommes estiment davantage, ni de ce qu'ils craignent le plus, et c'est ce que saint Paul veut dire par ces deux paroles : *Ni tout ce qu'il y a de plus haut, ou de plus profond.* On pourrait entendre par cette hauteur tous ces différents météores qui se forment dans l'air; comme la grêle, le tonnerre, les vents impétueux, les pluies extraordinaires et généralement tous les fléaux qui arrivent aux hommes par les divers effets des différentes constellations et influences des astres, comme par la profondeur, ils entendent tout ce qu'il y a de plus funeste et de plus dangereux dans les deux éléments inférieurs, la mer et la terre, les tempêtes et les naufrages de la mer, les gouffres et les tremblements de la terre. Mais ce sens ne me paraît pas le plus naturel, parce que tous ces grands accidents de la vie, soit qu'ils viennent du ciel ou de la mer ou de la terre, ne sont pas capables de faire une telle impression sur le cœur des gens de bien, que cela puisse affaiblir ou diminuer l'amour qu'ils ont pour Dieu; c'est pourquoi il vaut mieux entendre par *la hauteur et la profondeur* les choses du monde qui ont ordinairement plus de pouvoir sur l'esprit des hommes, et qui sont plus capables de les remuer et de les faire changer.

Entendons par conséquent par *la hauteur* l'espérance des honneurs et des dignités que l'on promet aux chrétiens, pourvu qu'ils veuillent renoncer à leur foi, et par *la profondeur* les plus fâcheux abaissements, le dernier mépris et l'infamie dont ils sont menacés, s'ils persévèrent dans la religion de Jésus-Christ; mais ni cette hauteur dans tout ce qui flatte l'orgueil si naturel à l'homme, ni cette profondeur dans tout ce qui est capable de l'humilier le plus honteusement, ne l'empêcheront jamais d'aimer Dieu, parce

qu'il met toute sa gloire dans cet amour, et toute sa honte à aimer le monde et ce qui est dans le monde; c'est pourquoi notre saint Ignace dit avec saint Paul et dans le même esprit de ce grand apôtre : *Toute autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

Quelle consolation pour un chrétien, quand par la grâce de Jésus-Christ il se trouve dans cette disposition de cœur, qu'il n'y a ni biens, ni maux en ce monde qui le puissent empêcher d'aimer Dieu, qui se sert de tout pour lui donner des marques de son amour, qui ne vit que pour lui faire connaître qu'il l'aime, et qui ne meurt de même que pour lui témoigner son amour! C'est ce que saint Ignace a fait et en vivant et en mourant. Imitons-le, mes frères, n'ayons que du mépris et de la haine pour le monde et pour tout ce qui est dans le monde, n'ayons point d'autre exercice que celui d'aimer Dieu, n'ayons point d'autre désir que celui de marquer à Dieu que nous l'aimons, afin que notre vie n'étant occupée qu'à aimer Dieu comme saint Ignace, nous mourions comme lui en aimant Dieu, et que nous ayons le bonheur de l'aimer pendant toute l'éternité : c'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLIV.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

(2 *février.*)

Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam, etc. (*Malach.*, III, 1-4).

Je vais vous envoyer mon ange, qui préparera ma voie devant ma face; et aussitôt le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées.

Sire, il y a trois ans que j'ai eu l'honneur de vous expliquer l'Evangile dont l'Eglise se sert aujourd'hui, et qui renferme les principales circonstances du mystère que nous solennisons. La première obligation d'un roi, et d'un roi qui se distingue de tous les autres souverains par sa qualité de très-chrétien, c'est-à-dire de très-vertueux, très-parfait et très-saint, car être chrétien et être saint, ce sont des termes réciproques, selon saint Paul : il adresse ses lettres aux saints, c'est-à-dire aux chrétiens qui composent l'Eglise à qui il écrit, il conclut ses lettres en disant, les saints vous saluent, il entend les chrétiens qui sont avec lui : si donc c'est une obligation d'être saint quand on est chrétien, il faut être très-saint quand on est très-chrétien, pour ne pas porter en vain et le nom et la qualité de roi très-chrétien, et pour cela votre première obligation est de savoir parfaitement votre religion. Dieu se sert d'un roi pour vous persuader cette vérité. David vous parle, Sire, quand il vous dit : *Ayez de l'intelligence, vous qui êtes rois; faites-vous instruire, vous qui êtes appelés à juger la terre, afin que vous serviez le Seigneur avec une crainte salutaire.* C'est afin qu'il ne manque rien à l'instruction qui doit contribuer à votre sainteté, et vous rendre vraiment très-chrétien, que je vais vous expliquer la leçon dont l'Eglise s'est servie aujourd'hui à la messe. Je prie le Saint-Esprit de nous remplir de ses lumières et de ses grâces; demandons à la sainte Vierge qu'elle nous les obtienne, et disons-lui : *Ave, Maria, gratia*, etc.

Sire, nous voyons aujourd'hui l'accomplissement de la prophétie de Malachie dans la Purification de la sainte Vierge et dans la présentation au temple de ce souverain dominateur que les Juifs cherchaient avec tant d'empressement, et dans le premier avénement de cet ange de l'alliance qu'ils désiraient avec tant d'ardeur; c'est lui que la sainte Vierge porte au temple, pour faire ce que la loi en ordonnait; mais il y en a eu peu à qui ce premier avénement ait été avantageux, les uns n'ayant pas voulu y penser pour ne le pas reconnaître, et ceux qui y ont pensé n'ayant pu en soutenir la vue, à cause que la religion qu'il venait établir ne les accommodait pas; cet avénement sera donc avantageux à ceux qui le reconnaîtront et qui se soumettront à lui, ils seront purifiés et embrasés, ce qui les mettra en état d'offrir des sacrifices très-agréables au Seigneur. Que ces quatre versets sont propres à donner à tous les chrétiens de justes idées du mystère dont l'Eglise solennise aujourd'hui la mémoire! Qu'il y a d'instructions renfermées dans les paroles de ce prophète! elles consolent, elles épouvantent, elles animent. Elles consolent ceux qui cherchent et qui désirent l'avénement de ce divin Sauveur, elles épouvantent ceux qui n'y veulent point penser ou qui ne sauraient en soutenir la vue, elles animent ceux qui souhaitent d'en recevoir les avantages. Voilà les idées que vous devez avoir du mystère que nous solennisons aujourd'hui, comme vous verrez en vous expliquant les quatre versets de Malachie qui nous ont servi d'épître au saint sacrifice de la messe.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous pouvons dire que la principale occupation de l'esprit et du cœur de tous les hommes est de désirer. Il est vrai qu'il y a une grande différence entre les objets de leurs désirs, puisqu'ils sont autant opposés que leurs inclinations sont contraires. Les gens de bien, les fidèles serviteurs de Dieu, les vrais chrétiens ne désirent que de plaire au Seigneur, et ne souhaitent que le bonheur de le posséder; c'est pourquoi Dieu leur dit par son prophète Malachie : *Je vais vous envoyer mon ange, qui préparera ma voie devant ma face.* Jésus-Christ a expliqué lui-même ces paroles dans l'Evangile, lorsqu'il a dit que cet ange qu'il avait envoyé pour lui préparer la voie était saint Jean-Baptiste, dont l'office de précurseur et la mission ont été autorisés par les Ecritures, non point par les miracles, car l'on ne dit pas qu'il en ait fait aucun; mais comme tous les pasteurs du premier et du second ordre,

tous les directeurs sont obligés de préparer la voie à Jésus-Christ dans les âmes qui sont sous leur conduite, il faut pour cela qu'ils soient envoyés de Dieu par une vocation et une mission légitime, afin qu'ils soient des prophètes éclairés de la lumière de Dieu, remplis de sa parole, parfaitement instruits de toutes les vérités de sa religion; il serait même très-avantageux pour eux et pour les autres qu'ils fussent plus que prophètes, ayant une foi si vive, qu'ils parussent toucher au doigt notre divin Sauveur, ne parlant que son langage, et le représentant dans toutes leurs actions, comme s'ils en étaient la copie, et par ce moyen ils seraient des anges que Dieu enverrait à son peuple; leur pureté, leur lumière, leur zèle pour la gloire de Dieu, leur activité charitable pour le salut des âmes, les rendraient des anges qui, n'ayant aucun intérêt dans le monde que celui de l'Eglise, s'abaisseraient jusqu'en terre par leur humilité et par le zèle du salut des âmes, et s'élèveraient jusqu'au ciel par leur prière et par leur amour pour les biens célestes, ne désirant rien autre chose et apprenant aux chrétiens à n'avoir pas d'autres désirs, ne voulant que Dieu et tout ce qui nous y conduit.

C'était ce que les saints patriarches, ce que les zélés prophètes et tous les bons Israélites ont désiré, comme nous l'apprend Malachie, qui en était du nombre; il dit donc, en servant d'interprète à Dieu : *Aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son temple.* Ce dominateur que les Juifs attendaient depuis si longtemps n'est autre que Jésus-Christ même qui devait venir dans son temple, qui est sa chair sainte qu'il a appelée lui-même son temple, comme lorsqu'il dit à tout le peuple : *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rétablirai*, ce qu'il entendait du temple de son corps, qui devait être comme détruit par la mort à laquelle il serait condamné et ressusciter trois jours après; il pouvait encore parler du temple de Jérusalem dans lequel il a été porté par ses parents pour y être présenté à Dieu selon la loi de Moïse, et dans lequel il a souvent enseigné pendant sa vie, et c'était là particulièrement où il faisait l'office de l'ange de l'alliance, étant envoyé de Dieu pour annoncer aux hommes cette alliance que Dieu devait faire avec eux, et dont il devait être lui-même le médiateur par son sang. Ceux-là ont été heureux qui n'ont cherché que ce dominateur, et qui n'ont désiré que cet ange de l'alliance, qui, suivant le saint roi David, disaient : *Comme le cerf soupire après les eaux, de même mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu. Mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu*, pour le Dieu *fort et vivant* (*Psal.* XLI, 1-2).

Saint Jean Chrysostome, expliquant ces paroles, dit que c'est la coutume de ceux qui aiment de ne pas cacher leur amour, mais d'en faire part aux autres, parce que l'amour étant plein d'ardeur, il ne peut être caché. Ainsi ce saint roi, les patriarches et les prophètes, aimant Dieu d'un amour ardent, ne pouvaient se contenir, et ayant peine d'exprimer comme ils auraient voulu cet amour divin, ils cherchent des comparaisons pour nous en donner l'intelligence, et faire en sorte de nous rendre participants du feu sacré dont ils brûlaient. Remarquez que le roi-prophète ne se contente pas de dire que son âme a aimé le Dieu fort et vivant, mais qu'elle a une soif ardente pour lui, ce qui marque davantage l'ardeur de l'amour dont il brûlait, et avec quel empressement il souhaitait de le posséder, car cette soif si ardente ne durait pas seulement un seul jour, mais pendant toute sa vie et la nuit comme le jour, l'amour de Dieu étant persévérant et accompagné d'une piété constante.

Ce saint et éloquent docteur souhaiterait que tous les hommes fussent embrasés du même amour pour être animés du même désir. Ce saint roi, sachant qu'au sortir de cette vie il verra Dieu, ne peut souffrir de retardement, et il a peine à attendre le temps auquel il en doit sortir pour voir un objet infiniment aimable; mais que les chrétiens ne se flattent pas qu'il leur suffise d'entrer aujourd'hui dans l'église pour prononcer simplement ces paroles du Prophète. Songez qu'en les chantant vous faites vous-mêmes comme une espèce de pacte divin avec le Seigneur; en disant à Dieu que votre âme soupire vers lui, comme le cerf soupire après les fontaines, par là vous vous engagez à l'aimer véritablement plus que toutes choses, et à brûler tellement de son amour, qu'il n'y ait rien dans le monde à qui vous donniez la préférence dans votre cœur, ni que vous désiriez plus que lui, ni même autant que lui. Si donc en sortant de cette église il se présente devant vos yeux un objet qui vous sollicite à l'aimer, dites-lui à l'heure même : J'ai fait en présence de mes frères, de tous les ministres sacrés et de mon pasteur, un accord avec mon Dieu, et je lui ai promis par une déclaration solennelle de l'aimer et de soupirer vers lui avec toute l'ardeur de mon âme, comme le cerf altéré soupire après les fontaines.

C'est un semblable amour, c'est un pareil désir qui fait dire aujourd'hui au saint vieillard Siméon, dont l'Évangile nous fait le portrait : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez* (*Luc.*, II, 29, 30). Qu'un homme est heureux qui porte Jésus-Christ dans son cœur, il ne soupire plus qu'après la vie du siècle à venir, de ce siècle qui n'aura jamais de fin; il souffre cette vie présente avec patience, quoiqu'elle n'ait rien d'agréable pour lui, et il la supporte, parce qu'il y trouve souvent des moyens d'avancer dans la possession de Dieu, c'est tout ce que cette vie peut avoir d'avantageux pour un saint qui a un ardent désir de voir son Dieu et de le posséder sans le pouvoir perdre. La privation de ce souverain et de cet unique bien lui coûte des larmes, mais ces larmes font sa consolation. David disait: *Mes*

larmes m'ont servi de pain le jour et la nuit, lorsqu'on me dit tous les jours : Où est ton Dieu? (*Psal.* XLI, 3.)

Que pouvait faire ce saint roi, dans cette soif si ardente qu'il sentait pour son Seigneur, sinon de pleurer, lorsqu'il s'en voyait encore éloigné? Mais que ces larmes sont délicieuses et sont avantageuses, puisqu'elles tiennent lieu de consolation et de nourriture aux personnes affligées! C'est pourquoi il dit qu'elles lui servaient de pain le jour et la nuit, quoiqu'il y eût des occasions où son affliction augmentait, et c'était lorsque plusieurs insultaient à ses souffrances, et lui disaient avec un esprit semblable à celui de la femme du saint homme Job. Où est ton Dieu que tu sers avec tant de soin, et comment t'abandonne-t-il dans cet état, s'il est vrai qu'il soit tout-puissant et que tu le serves fidèlement? Car il était ordinaire en ces temps de l'ancienne loi de ne reconnaître la grandeur de Dieu, que lorsqu'il faisait du bien à ses serviteurs. Que de chrétiens qui sont de vrais Juifs, qui n'adorent Dieu et qui ne l'aiment que parce qu'il leur fait du bien en ce monde! étant très-vrai qu'il y en a peu qui aiment, qui désirent et qui cherchent Dieu pour Dieu, peu qui soient semblables à Siméon, lequel était un parfait imitateur de David, qui disait : *Mon âme a désiré en tout temps avec une grande ardeur vos ordonnances, qui sont pleines de justice* (*Psal.* CXVIII, 20).

Que ces paroles sont admirables! Sentir à toute heure une soif ardente pour la justice des ordonnances divines; en effet, une âme peut-elle désirer un bien qui lui soit plus nécessaire dans tous les travaux de la vie présente, qui n'a rien que de misérable. Qui la soutiendra pour l'empêcher de tomber dans la langueur? Qui la fortifiera pour s'opposer avec courage aux ennemis de son salut? Qui lui fournira des nourritures convenables à sa substance? Ce n'est que la parole de Dieu qui la fera vivre conformément à ses divines ordonnances. Voilà ce que tous les chrétiens doivent désirer, et les plus vertueux d'entre les fidèles craignent de ne pas autant désirer cette divine loi qu'ils savent qu'on la doit désirer, c'est pourquoi ils demandent souvent à Dieu d'éteindre dans leur âme tous les autres désirs, soit de la chair, soit du monde, qui se peuvent opposer à ce désir uniquement nécessaire, et de les détacher de plus en plus de la terre, parce qu'ils sont persuadés que plus ils y seront étrangers en n'y désirant aucune chose qui soit contraire à la loi de Dieu, plus ils seront dignes que ce divin Sauveur ne leur cache aucun des commandements qui sont nécessaires pour leur salut. C'est pourquoi nous devrions souvent lui faire la même prière que l'Ecclésiastique lui a faite : *Seigneur, qui êtes mon Père et le Dieu de ma vie, ne me donnez point des yeux altiers, et détournez de moi tous les désirs déréglés.* (*Eccli.*, XIII, 5.)

Il demande premièrement à Dieu l'humilité devant que de prier qu'on le délivre de tous les désirs déréglés; il a raison, parce que c'est l'orgueil qui est cause que l'on a le cœur rempli de tant de mauvais désirs. Pourquoi celui-là est-il tout occupé du désir d'une charge, d'un emploi qui le doit rendre plus considérable, qui l'élèvera au-dessus de tous les autres, qui lui donnera un rang distingué, un crédit très-puissant dans l'Eglise et dans l'Etat? N'est-ce pas l'orgueil qui est dans son cœur, cet esprit de superbe qui le pousse à s'élever au-dessus de ses égaux, et à se rendre semblable aux plus puissants? Pourquoi celui-là a-t-il une si grande avidité de s'enrichir, de grossir ses revenus, de joindre des terres à ses terres et des maisons à ses maisons? Ce n'est que l'orgueil qui fait naître cette cupidité dans son cœur, étant persuadé que dès qu'il aura autant de richesses qu'il souhaite d'en avoir, il aura le moyen de se distinguer et par ses meubles, et par ses habits, et par son équipage, et par sa table. L'Ecclésiastique a donc raison de dire : *Seigneur, qui êtes mon Père et le Dieu de ma vie, ne me donnez point des yeux altiers, et détournez de moi tous les désirs déréglés*; comme s'il disait : Qu'il n'y ait que l'humilité en moi, et tous mes désirs seront conformes aux ordonnances de votre loi et aux maximes de votre Evangile, et par conséquent ils n'auront rien que de fort réglé. C'est donc l'ambition, c'est l'orgueil, c'est le luxe et la vanité qui sont cause que le cœur de l'homme ne forme que des désirs déréglés; c'est de lui que Salomon parle dans ses proverbes, quand il dit : *L'âme du méchant désire le mal, et il n'aura point de compassion pour son prochain* (*Prov.*, XXI, 10).

Celui-là est vraiment méchant, qui non-seulement fait le mal, mais qui l'aime et qui le désire, comme s'il ne pouvait jamais être dans un plus grand repos qu'en le commettant ou en le faisant commettre aux autres, à quoi il les porte de tout son pouvoir, ce qui est le vrai caractère du démon, aimer le mal et le désirer, souhaiter que les autres le commettent et se réjouir quand ils le font. Lorsqu'un homme est dans ce malheureux état, il a une dureté pour son prochain qui naît de la corruption de son cœur, et il est cruel envers les autres comme il l'est envers lui-même. Peut-on se faire plus de mal que de ne désirer que ce qui est mauvais, et ce qui peut nuire et perdre pour toute l'éternité? Que le Sage a raison de dire dans le même chapitre : *Les désirs tuent le paresseux, il passe toute la journée à faire des souhaits!* (*Ibid.*, 25, 26.)

Ces vérités sont terribles quand on fait de sérieuses réflexions, on connaît combien les bons désirs sont opposés aux mauvais : les bons sont la vie de l'âme, parce qu'ils sont la source des bonnes œuvres, étant vrai que, dès que l'on désire efficacement de faire le bien, on demande à Dieu avec ardeur la grâce de le faire; la demandant avec cette ferveur on l'obtient, et quand on l'a obtenue on se met en état d'exécuter ce que l'on a désiré de faire : c'est ce que David a voulu nous apprendre, quand il dit : *Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres, votre oreille a*

entendu la preparation de leur cœur (*Psal.* IX, 41). Le désir des pauvres est le cri du cœur des pauvres, car celui qui désire avec ferveur crie très-fortement aux oreilles de Dieu, et c'est ce désir ardent qui le rend digne d'être exaucé du Seigneur ; ce n'est pas celui des riches qui vivent dans l'abondance et qui, étant remplis de l'amour des biens de ce monde, passent tout le jour à faire des souhaits tantôt sur un sujet et tantôt sur un autre ; et comme ils sont tout imaginaires, sans avoir rien de véritable, ils font le tourment de leur esprit, ne leur donnant que de l'inquiétude et du chagrin, parce qu'ils ne désirent que comme des paresseux qui ne veulent rien faire pour se combattre eux-mêmes et pour vaincre leurs passions ; c'est donc en vain qu'ils désirent la vertu, la gloire du paradis, la félicité éternelle, la possession de Dieu, ou, pour mieux dire, ils s'imaginent désirer ces sortes de biens qu'ils ne veulent jamais effectivement, ne voulant rien faire de tout ce qui est nécessaire pour s'en rendre dignes ; c'est pourquoi le Sage dit que *le paresseux veut et ne veut point*. Il veut tout ce qu'il sait lui être très-avantageux et en ce monde et en l'autre, et cependant il ne veut point effectivement ce qu'il semble vouloir, puisqu'il ne veut pas entreprendre tout ce qui est absolument nécessaire pour obtenir ce qu'il veut, de sorte qu'il se trompe lui-même dans cette fausse volonté qu'il a de bien faire et qu'il prétend être bonne; c'est en ce sens que l'on dit d'ordinaire, avec beaucoup de vérité, que l'enfer est plein de ces prétendus bons désirs. Cette vérité nous paraîtrait terrible, si nous la considérions avec les réflexions qu'elle mérite, et elles nous engageraient à ne former que des désirs semblables à ceux des saints Israélites, à ceux de la mère de Dieu et de son époux saint Joseph, à ceux du juste Siméon et d'Anne la prophétesse, qui ne cherchaient que le Dominateur et qui ne désiraient que l'Ange de l'alliance. C'est pour leur consolation, comme pour celle de tous les justes, qu'il vient aujourd'hui dans son temple, rien n'étant capable de réjouir une âme que la possession de Dieu, et de Dieu que l'on a longtemps désiré, comme étant l'unique bien et le seul capable de faire notre bonheur; c'est pourquoi Salomon nous dit que le *désir qui s'accomplit est un arbre de vie, et que l'accomplissement du désir est la joie de l'âme* (*Prov.*, XIII, 12-19). C'est nous assurer que nous trouvons notre nourriture, notre vie, notre joie et notre félicité éternelle en Dieu, quand il a été l'unique objet de nos désirs, et que toutes nos actions n'ont point eu d'autre fin que de nous rendre dignes de le posséder. Voilà ce qui console les vrais chrétiens, mais aussi c'est ce qui épouvante ceux qui ne veulent point penser à ce divin Sauveur, ni se préparer à le recevoir, comme nous le dit Malachie dans le second verset de la leçon de ce jour.

SECONDE PARTIE.

Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Tous les justes d'entre les Israélites, tous les vrais enfants du patriarche Abraham, ayant souvent demandé à Dieu de toute l'ardeur de leur cœur celui qu'il avait eu la bonté de leur promettre, ayant souvent dit et dans leurs prières et dans leurs sacrifices : *Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps* (*Isa.*, XLV, 8). Vous voyez comme les patriarches et les prophètes soupirent après la naissance du Messie, ils nous apprennent par là à imiter les désirs ardents de ces saints hommes qui ont demandé à Dieu avec tant d'instance et durant tant de siècles, qu'il envoyât celui qui devait être le salut du monde et l'attente de toutes les nations ; mais si les justes le désirent, les pécheurs le craignent; les uns se réjouissent quand ils entendent dire : *Le voici qui vient*, les autres tremblent quand on les assure qu'il est proche. Ce souverain Maître du monde nous l'a dit lui-même par son prophète Isaïe : *Le Seigneur montera sur un nuage léger et il entrera dans l'Egypte, et les idoles d'Egypte seront ébranlées devant sa face, et le cœur de l'Egypte séchera de crainte au milieu d'elle* (*Isa.*, XXXIX, 1).

Ces paroles s'entendent du premier avénement du Seigneur qui a paru revêtu d'un corps comme d'un nuage, et qui en entrant dans l'Egypte y a fait un changement admirable. Ce peuple avait une folle confiance dans ses idoles, elles sont ébranlées, elles sont même renversées et brisées ; quelques-uns en ont de la joie, reconnaissant le vrai Dieu, et plusieurs autres en ont de la douleur et ils en sont épouvantés ; c'est la figure de ce qui se passe dans le monde et de ce que nous remarquons parmi les chrétiens ; la présence de ce divin Seigneur réjouit et console les gens de bien, elle épouvante et afflige ceux qui se plaisent dans le monde. Les serviteurs de Dieu savent que pour mériter les grâces du premier avénement de leur Sauveur, il faut renoncer à soi-même et à toutes les choses de la terre, mortifier ses sens, dompter ses passions, soumettre sa chair, humilier son esprit, et ils y sont disposés ; ils ne veulent point aimer le monde, ni tout ce qui est dans le monde, ils se souviennent de ce qu'ils ont promis dans leur baptême et ils le veulent observer ; non-seulement ils ébranleront, mais ils mettront en poudre toutes les idoles à qui ils avaient rendu tant de respects, qu'ils avaient même adorées en leur sacrifiant ce qu'ils avaient de plus cher. Il n'en sera pas de même de ceux qui sont toujours attachés au monde, ils aiment leurs idoles d'or et d'argent, leurs idoles de vanité, leurs idoles de volupté, ils voudraient qu'elles se soutinssent toujours de la même manière ; c'est pour les conserver dans tout leur entier qu'ils leur donnent leurs soins et leurs affections, elles ont

tous leurs respects et leur encens, et pour peu qu'ils voient qu'elles s'ébranlent et qu'elles sont en quelque danger de tomber, c'est pour lors que leur cœur se trouble, qu'il s'effraie et qu'il sèche de crainte.

Que le saint homme Siméon a eu raison de dire en tenant ce divin Sauveur entre ses mains : *Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël!* Ce mélange n'est-il pas terrible, et qui est-ce qui ne doit pas craindre que celui qui est aujourd'hui présenté au temple pour être la résurrection de plusieurs ne soit sa ruine, s'il ne mène pas une vie conforme à Jésus-Christ dont il a fait profession dans son baptême? Si les idoles du monde sont toujours élevées dans son cœur, s'il leur sacrifie ses pensées, ses désirs, ses affections, si tous ses soins se terminent à les conserver et empêcher qu'elles ne se ruinent, il ne trouvera dans l'avénement de ce divin Fils de Dieu que sa propre ruine. Il ne faut pas vous en étonner, puisque *l'enfer même s'est vu tout en trouble à son arrivée* (*Isa.*, XIV, 9); les diables ne lui disent-ils pas, quand il veut les chasser des corps qu'ils possédaient : *Pourquoi êtes-vous venu nous tourmenter avant le temps?* Les démons paraissent en repos lorsqu'ils possèdent les corps et les âmes des hommes, ils sont représentés sous la figure de ce fort armé qui garde sa maison et qui jouit en paix de tout ce qu'il possède, jusqu'à ce qu'il en vienne un plus fort que lui qui le lie, qui lui ôte ses armes et qui lui enlève toutes les dépouilles qu'il avait tant de soin de conserver; si ce fort armé est le démon, Jésus-Christ est infiniment plus fort que lui; les armes du démon sont les différentes idoles du monde dont il s'est servi pour vaincre les hommes, et toutes les âmes dont il s'était rendu le maître étaient autant de dépouilles qu'il avait enlevées, et qu'il avait grand soin de se conserver; mais le Seigneur, le Dieu des armées, dont la force est toute-puissante, se saisit de ses armes, il ébranle ses idoles, il les renverse et il les brise, il ruine les autels sur lesquels on leur brûlait de l'encens et leur offrait des sacrifices, il fait cesser le culte sacrilége et impie qu'on leur rendait, et par ce moyen il lui enlève ses esclaves qui étaient ses dépouilles, il les soumet à sa loi et il les rend de fidèles serviteurs.

Mais parmi ceux-là il y en a plusieurs qui ne veulent point changer de maîtres, ils ne peuvent se résoudre à renoncer à leurs idoles, elles leur sont ou trop agréables ou trop avantageuses; leur cœur se trouble quand ils pensent que ce divin Seigneur vient pour les obliger à les abandonner; ils regardent cela comme un tourment fort sensible, il n'est jamais encore temps pour eux de faire ce renoncement, et ils craignent si fort de le faire qu'ils ne veulent pas seulement y penser, ce qui fait dire au prophète Malachie : *Qui pourra seulement penser au jour de son avénement, ou qui en pourra soutenir la vue?* Je sais que plusieurs entendent ces paroles du second avénement du Fils de Dieu, mais la suite nous fait connaître qu'il faut nécessairement l'entendre du premier, car l'on peut dire, ce qui est vrai à la lettre, que ces Juifs à qui Malachie parle n'ont pu supporter la vue et la présence de ce divin Messie qu'ils attendaient depuis si longtemps, puisque, en effet, ils ne l'ont crucifié que parce qu'ils ne pouvaient supporter la pureté de sa vie et de sa doctrine, qui était une condamnation perpétuelle de leurs déréglements et de leurs excès, comme il le dit lui-même. Le monde me hait, parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises; le vieillard Siméon a donc eu bonne raison de dire qu'il était né *pour être en butte à la contradiction* de plusieurs.

Tous les superbes n'ont-ils pas contrarié son humilité? Tous les avares ne se sont-ils pas opposés à sa pauvreté? Tous les voluptueux et les sensuels n'ont-ils pas eu horreur de sa croix? Enfin tous les savants et les sages du monde n'ont-ils pas contredit les maximes de son Evangile et les règles de sa religion, préférant les sentiments d'un monde superbe et voluptueux, d'un monde trompeur et menteur à tout ce que Jésus-Christ est venu nous apprendre par sa parole et par son exemple? Ne nous plaignons donc pas si nous sommes contredits, puisque Jésus-Christ, la sagesse et la sainteté même, est exposé à la contradiction de plusieurs. Il proteste, en parlant de lui-même, et en se donnant la qualité de Fils de l'homme, pour nous faire connaître que s'il s'est rendu semblable à nous, c'est à dessein que nous nous rendions semblables à lui. *Le Fils de l'homme*, dit-il, *est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu* (*Luc.*, XIX, 10). Cette parole est consolante pour les pécheurs et pour les justes: pour les pécheurs, puisque, quelque égarés qu'ils soient, ils ne se doivent pas désespérer, Dieu voulant bien les venir chercher; pour les justes, puisque, quelques progrès qu'ils aient faits, ils ont leurs égarements comme les pécheurs. et ils en portent toujours le principe dans leur propre cœur; c'est pourquoi ils ne doivent pas se flatter qu'ils n'aient plus besoin d'être cherchés; au contraire, ils doivent être convaincus qu'ils en ont un besoin continuel; et dans cette pensée, qui ne les doit jamais quitter, qu'ils disent souvent avec David : *Je me suis égaré comme une brebis perdue, cherchez votre serviteur, parce que je n'ai pas oublié vos commandements* (*Psal.* CXVIII, 176).

Ce saint roi, qui au milieu d'une pénitence très-austère dont il nous parle lui-même, avait toujours son péché devant les yeux, quoiqu'il connût bien que par la grâce de Dieu il n'oublierait jamais les commandements qu'il était obligé d'observer, se souvenait aussi qu'il avait été autrefois une brebis perdue, qu'il pouvait tous les jours s'égarer, et, par conséquent, qu'il avait besoin que le souverain Pasteur des âmes eût la bonté de la chercher souvent. Voilà ce que les vrais justes pensent, voilà ce qu'ils disent tous les jours au Seigneur, dans la défiance qu'ils ont d'eux-mêmes, et dans la connaissance de

leurs misères passées, et dans l'expérience qu'ils font journellement de leur propre faiblesse. Les vrais justes, qui ne se fient en aucune façon sur leur justice, mais sur la seule miséricorde du Seigneur, sont toujours dans ces sentiments. Il n'en est pas de même des mondains et des libertins, ils ne peuvent pas seulement penser au jour de son avénement, soit à celui dans lequel il est venu pour les racheter, soit à celui dans lequel il viendra pour les juger; il est certain que ce dernier sera terrible, il est aisé d'en être persuadés: nous n'avons pour cela qu'à lire ce que les prophètes en ont écrit, et principalement ce que le prophète Isaïe nous en a dit : *Les yeux altiers de l'homme seront humiliés, la hautesse des grands sera abaissée : et le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là. Car le jour du Seigneur va éclater sur tous les superbes, sur les hautains et sur tous les insolents, et ils seront humiliés, et l'élévation de l'homme sera abaissée, la hautesse des grands sera humiliée, le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là. Les hommes fuiront au fond des cavernes, des rochers et dans les antres les plus creux de la terre, pour se mettre à couvert de la frayeur du Seigneur et de la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour frapper la terre* (*Isa.*, II, 11-17). Nous ne doutons pas que la colère de Dieu ne tombe sur tous les pécheurs, mais Isaïe ne marque ici que les superbes, parce que l'orgueil est la source de tous les péchés, ce qui fait dire à saint Augustin (tract. 25 *in evang. Joan.*) : Guérissez l'orgueil, et il n'y aura plus d'iniquité. La raison de cela est que les hommes ne seront dans la honte et dans la confusion au jour de l'avénement dernier, ils ne seront exposés à la colère et à la vengeance de ce souverain juge qu'à proportion du mauvais usage qu'ils ont fait de son premier avénement. Nous savons qu'il a paru dans une profonde humilité, et que son abaissement a duré jusqu'à la mort, voulant être le maître et le modèle des vrais humbles. Nous savons encore qu'il est né dans une extrême pauvreté, une étable lui ayant servi de retraite en venant au monde, et une crèche fut son premier berceau, afin de nous enrichir tous par sa pauvreté et nous apprendre par son exemple ce qu'il nous a dit depuis : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux.* Malgré ces maximes et ces exemples, les hommes ont méprisé tout ce qui pouvait les abaisser, la pauvreté leur a été insupportable, ils ont eu non-seulement du mépris, mais de l'aversion pour les pauvres, ils n'ont cherché qu'à s'élever et qu'à s'enrichir, et s'ils ne l'ont pas fait autant qu'ils l'auraient voulu, l'orgueil et la cupidité ont été les continuels et les seuls objets de leurs désirs, de sorte qu'ils ont toujours été superbes et avares, lors même qu'ils étaient dans l'abaissement et la pauvreté; c'est que le Seigneur seul ne leur paraissait pas grand, les honneurs et les richesses avaient pour eux, selon l'opinion de leur esprit et l'affection de leur cœur, quelque chose de plus grand que Dieu même. Que nous serions heureux, si, nous attachant aux qualités du Seigneur dans son premier avénement, nous pouvions prévenir le second, et nous mettre dans une telle disposition, que lui seul nous parût grand, et que nous n'eussions plus que du mépris pour tout le reste! Sa grandeur au jour du jugement ne nous épouvanterait point si nous avions eu de l'amour et du respect pour l'abaissement et la pauvreté de sa naissance, et si pendant toute notre vie rien ne nous avait paru grand que lui seul.

En vérité, en vérité, y a-t-il quelque chose de grand dans le monde en comparaison de Dieu qui est la grandeur même, et qui est seul capable de faire notre grandeur sur la terre et dans le ciel, et même pour toute l'éternité? Que nous sommes ignorants! que nous sommes aveugles! je dis encore que nous sommes insensés, si nous estimons quelque chose plus que Dieu, si nous aimons quelque créature préférablement à lui, qui est le seul digne de notre estime et de notre amour! La plus grande partie des chrétiens ne veulent point se laisser persuader de ces vérités, les choses sensibles et matérielles trouvent toujours de la préférence dans leur esprit par l'estime, et dans leur cœur par l'amour, et ils sont tellement entêtés de ces erreurs, qu'ils ne peuvent pas seulement soutenir la vue du Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, ni de son Evangile, parce qu'ils ne voient en lui et dans tout ce qu'il nous a enseigné que la condamnation de leur estime et de leur amour. Ce sera pour lors qu'ils trembleront à la vue de celui qu'ils ont méprisé, ils connaîtront cette grandeur qu'ils n'ont pas voulu connaître, et ne pouvant pas apaiser sa colère, ils tâcheront de l'éviter. Ce sera pour lors qu'*ils fuiront au fond des cavernes, des rochers et dans les antres les plus creux de la terre pour se mettre à couvert de la frayeur du Seigneur et de la gloire de sa majesté;* mais leurs entreprises seront vaines, ils paraîtront malgré qu'ils en aient, et tels qu'ils sont, pour recevoir le funeste arrêt d'une condamnation éternelle. Tout l'avantage sera donc pour ceux qui ont désiré de se rendre dignes des grâces de son premier avénement, c'est à quoi le prophète Malachie nous anime, comme nous verrons en vous expliquant les dernières paroles qui ont aujourd'hui servi d'Epître.

TROISIÈME PARTIE.

Car il sera comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. Le prophète marque ici par le feu le premier avénement du Fils de Dieu, comme a fait depuis son précurseur Jean-Baptiste, lors qu'il nous a appris que Jésus-Christ baptiserait les âmes dans le Saint-Esprit et dans le feu ; et ce divin Sauveur le témoigne lui-même, lorsqu'il nous assure qu'il est venu pour apporter sur la terre le feu du ciel ; il ne se contente pas de nous dire qu'il apportera le feu, mais il nous assure ici qu'il est lui-même le feu et l'herbe qui les purifie, soit parce qu'il est cet amour

par lequel il épure les âmes selon cette parole de l'apôtre saint Jean, ce disciple d'amour : *Dieu est charité;* soit parce qu'il ne s'est point servi de quelque chose qui lui fût étrangère, mais de son propre sang et de son esprit pour purifier et laver les âmes. Ce n'est donc que pour dégager les cœurs de toutes les affections de la terre, qu'il est venu apporter le feu de l'amour, ou, si vous voulez, qu'il s'est donné lui-même, afin d'être à notre égard comme le feu matériel qui purifie les métaux de tout ce qui s'y trouve d'impur, et comme l'herbe des foulons ôte toutes les taches des étoffes qu'ils dégraissent et leur rend leur première propreté.

Le second avénement de Jésus-Christ sera aussi dans le feu, puisqu'il viendra, selon la parole de David, environné de flammes, de foudres et de tempêtes, avec cette différence, que si le premier a été un feu d'amour qui a purifié les pécheurs, le second sera un feu de vengeance pour les consumer. Si donc les Juifs n'ont pu souffrir la vérité souveraine, lorsqu'elle s'est revêtue d'un corps, et qu'elle leur a parlé avec tant de force et de douceur pour les convertir, comment la souffriront-ils lorsqu'elle paraîtra en Dieu accompagnée de toute sa majesté, pour les juger et les condamner, et leur dire, comme il nous en assure lui-même : *Retirez-vous, maudits, allez dans le feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges?*

Prenons garde à nous, mes frères, veillons sur notre conduite, afin que celui qui doit être pour la résurrection de plusieurs ne soit pas pour notre ruine; souvenons-nous de ce que nous a dit le prophète Isaïe : *Le Seigneur va paraître dans les feux, et son char* viendra fondre *comme la tempête pour répandre son indignation et sa fureur et* pour exercer *sa vengeance au milieu des flammes; le Seigneur viendra environné de feux et armé de son épée pour juger toute chair, le nombre de ceux que le Seigneur tuera se multipliera à l'infini* (*Isa.*, LXVI, 15, 16). Isaïe, qui a toujours passé pour un cinquième évangéliste, finit sa prophétie en menaçant les hommes de ce redoutable jour où Dieu paraîtra comme un juge sévère pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Que les réflexions que nous ferons sur les paroles des prophètes servent à nous préserver d'imiter la dureté des Juifs, ce peuple si ingrat et si incrédule, afin que, craignant avec justice le second avénement de cette vérité suprême, lorsqu'elle viendra au milieu des feux pour juger le monde, nous l'aimions présentement, et nous l'embrassions de tout notre cœur, lorsqu'elle vient en nous pour nous éclairer et pour nous guérir, en faisant ce qu'il nous a promis par le prophète Malachie.

Il sera comme un homme qui s'assied pour faire fondre et pour épurer l'argent; il purifiera les enfants de Lévi, et les rendra purs comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu, et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice. Tous les chrétiens savent que Jésus-Christ est venu au monde pour accomplir ce qu'il avait promis par ses prophètes, qui était de contracter une nouvelle alliance avec les hommes qui ne serait pas semblable à celle qu'il avait contractée avec leurs pères, qui ne consistait que dans des cérémonies et des sacrifices extérieurs qui n'étaient que des figures; mais cette alliance serait gravée dans leurs entrailles et dans leur cœur, parce qu'elle consisterait dans une loi d'amour. Ce divin Sauveur paraît donc aujourd'hui dans le monde pour établir dans Juda et dans Jérusalem, c'est-à-dire dans l'Eglise, un nouveau sacrifice figuré par tous les sacrifices anciens qui avaient été agréables à Dieu : voilà pourquoi on le présente aujourd'hui au Seigneur, l'on n'offre point avec lui d'agneau, parce qu'il devait être l'Agneau sans tache qui serait offert pour les péchés des hommes. Le prophète Malachie nous donne lieu de faire ici une réflexion, qu'un des principaux emplois de celui qui vient comme victime et comme sacrificateur, comme offrande et comme prêtre, mais un prêtre dont le sacerdoce est éternel, a été de préparer les ministres de ce divin sacrifice, qui était la consommation de l'alliance qu'il est venu contracter avec nous; c'est pourquoi il dit qu'*il purifiera les enfants de Lévi*, c'est-à-dire les prêtres de la Loi nouvelle, figurés par les lévites de l'Ancien Testament, et généralement tous les chrétiens qui sont en leur manière participants de son sacerdoce royal, et qu'il les purifiera comme on épure l'or et l'argent par ce feu qu'il dit lui-même qu'il est venu apporter sur la terre, c'est-à-dire par le feu de son amour. Il est vrai que, selon les paroles des prophètes, le Saint-Esprit ne marque l'effet de ce feu divin que dans les ministres de l'Eglise, et non dans ceux qu'ils gouvernent, ce n'est pas que les brebis n'y aient part aussi bien que les pasteurs, parce que la sainteté du chef passe dans les membres, et les peuples participent à la pureté des prêtres, et vous voyez que lorsque Dieu a voulu convertir toutes les nations il a allumé dans le cœur des apôtres et de leurs disciples un feu qui les embrasant a embrasé toute la terre. Que tous les ministres sacrés fassent donc réflexion que notre divin Seigneur a plus à cœur de les rendre purs comme l'or et l'argent qui a passé par le feu, que les lévites et les prêtres de l'Ancien Testament, et par conséquent qu'ils doivent souvent méditer ce que le Seigneur ordonne à ces anciens sacrificateurs, puisque cela les touche encore de plus près; il leur dit donc : *Les prêtres se conserveront saints et purs pour leur Dieu, et ils ne souilleront point son nom; car ils présentent l'encens au Seigneur, et ils offrent les pains de leur Dieu, c'est pourquoi ils seront saints.* Et il répète : *Qu'ils soient donc saints, parce que je suis saint moi-même qui suis le Seigneur qui les sanctifie* (*Levit.*, XXI, 6, 8). Ces paroles nous feront connaître que tous les ministres sacrés doivent être saints dès le moment qu'ils se consacrent au Seigneur, et que leur première obligation est de se conserver toute leur vie dans cette sainteté. Mais comment s'y conserveraient-

ils, s'ils n'y étaient pas? on ne saurait conserver que ce que l'on possède; il faut donc être saint pour se conserver dans la sainteté. Mais qu'ils prennent garde que ce ne soit point par aucun retour sur eux-mêmes, comme des philosophes qui ne voulaient pas avoir rien à se reprocher; ni par aucune vue des hommes, pour attirer leur estime ou pour en mériter les récompenses: mais c'est pour leur Dieu qu'ils doivent se conserver saints, parce qu'en qualité de ministres du Seigneur ils en tiennent la place, ils en représentent la personne, ils en font les fonctions, et par conséquent ils profanent le nom de Dieu dès le moment qu'ils s'abandonnent à des actions impures, et, comme dit Moïse, ils souillent son divin nom, ce qui les rend très-criminels.

Les fonctions de leur ministère les obligent encore de se conserver dans la sainteté; *car ils présentent l'encens du Seigneur, et ils offrent les pains de leur Dieu, c'est pourquoi ils seront saints*, et le prophète Isaïe leur dit : *Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur* (*Isa.*, LII, 11). S'il faut être pur, s'il faut être saint, parce que l'on est destiné à porter les vases qui servaient au culte divin, et s'il faut s'appliquer tous les jours à se purifier et à se sanctifier de plus en plus, quoique l'on ne dût offrir que des pains qui n'étaient qu'une figure vide de notre adorable sacrement, que doivent être les ministres sacrés de la nouvelle alliance, eux qui non-seulement portent les vases du Seigneur, lui présentent de l'encens, lui offrent des pains, mais qui prêchent sa parole, qui administrent ses sacrements, qui consacrent son corps et son sang pour les distribuer au peuple après s'en être nourris eux-mêmes ; cette sainteté à laquelle Dieu les oblige sera cause que les sacrifices qu'ils lui offriront lui seront très-agréables; c'est ce que le prophète Malachie nous dit, que les enfants de Lévi ayant été purifiés comme l'or et l'argent qui ont passé par le feu, *le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme l'ont été autrefois ceux des premiers temps.*

Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu qui lui ait été plus agréable que celui que la sainte Vierge offre aujourd'hui en présentant son divin Fils au temple, rien de plus pur et de plus saint que celle qui se présente, et quoiqu'elle se purifie avec les autres femmes, ce n'est point par aucun besoin qu'elle en ait, n'ayant contracté aucune souillure, mais c'est seulement pour obéir à la Loi ; rien aussi de plus pur et de plus saint que celui qui est présenté, étant la source dans laquelle nous sommes tous lavés et purifiés.

Faisons en sorte, tous tant que nous sommes, et les pasteurs et les brebis, et les ministres et les peuples, que nous n'offrions que des sacrifices très-agréables au Seigneur semblables à ceux des anciens patriarches, à ceux des saints prophètes, à celui du divin enfant Jésus et de Marie sa sainte mère, parce que Dieu ne regarde pas seulement la victime offerte, mais il considère particulièrement la piété, l'humilité intérieure de celui qui la lui offre.

Sire, Votre Majesté fait un grand nombre de présents, elle offre des sacrifices, elle répand des aumônes par tout son royaume, dans les paroisses, dans les hôpitaux et dans les monastères, mais ne vous flattez pas que ce soit le premier objet qui arrête la vue de Dieu : il regarde premièrement votre cœur, et il juge des qualités de vos présents, de vos sacrifices et de vos aumônes par les dispositions dans lesquelles il se trouve. Ne lisez-vous pas la Genèse qu'il regarda Abel et ses présents, et il ne regarda point Caïn ni ce qu'il lui offrait. C'est d'abord Abel qu'il regarde et ensuite ses présents. Qu'il ne voie donc rien dans le cœur de Votre Majesté qui ne soit capable de lui plaire; que tous ses désirs en soient justes, que toutes ses affections en soient pures, que tous ses mouvements en soient saints, afin qu'ensuite vos présents, vos offrandes et vos aumônes lui plaisent aussi. L'Eglise n'est-elle pas très-assurée que l'hostie agréable qu'elle offre à Dieu lui est toujours très-agréable par elle-même, puisque c'est son divin Fils? elle ne laisse pas de lui demander, dans les prières du saint sacrifice de la messe, qu'il ait la bonté de l'agréer, comme il agréa autrefois le sacrifice d'Abel et celui du patriarche Abraham, parce qu'elle souhaite à tous les ministres et à tous les fidèles la même foi et la même ardeur de charité qu'ont eues ces anciens patriarches dans les sacrifices qu'ils ont offerts, afin que les paroles de notre prophète ne servent qu'à les consoler, qu'elles ne les épouvantent en aucune façon, au contraire qu'elles les animent à s'éloigner de tout ce qui serait capable de les souiller dans le monde, qu'ils soient purs comme l'or et l'argent le plus épurés, que la sainteté de leur cœur les rende agréables à Dieu, et fasse recevoir leurs offrandes et leurs sacrifices avec beaucoup de complaisance, et que par ce moyen ils aient part à cette divine miséricorde que nous recevons aujourd'hui dans son temple, et dont tous les précieux avantages nous seront accordés dans le temple de sa gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLV.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

(2 *février*.)

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, etc. (*Luc.*, II, 22-32).

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Sire, cette fête renferme plusieurs mystères : la purification de la Vierge, la présention du Seigneur au temple, la rencontre dans le temple de Joseph et de Marie, de Siméon et d'Anne la prophétesse, et la cérémonie de l'Eglise qui met des cierges bénits et allumés entre les mains des fidèles, qui marquent, par la procession qu'ils font, qu'ils

ont de l'empressement d'aller au devant du Seigneur, qu'ils le souhaitent, qu'ils le cherchent, comme étant la lumière de leur entendement et le feu de leur volonté. Ces différents mystères sont renfermés dans l'évangile que je viens de vous réciter, ce qui fait connaître de quelle conséquence il est pour les chrétiens de savoir l'Evangile, puisque l'ignorer c'est ignorer sa religion; ils ne peuvent donc être de vrais chrétiens s'ils ne possèdent la science de l'Evangile, par lequel ils apprendront qu'en qualité de chrétiens ils sont obligés de travailler à être des saints; si tous y sont obligés, un roi, et un roi très-chrétien, y est encore plus obligé que tous les autres; en qualité de roi il doit être plus élevé au-dessus de tous les hommes par sa vertu qu'il ne l'est par sa naissance et par sa dignité; comme très-chrétien, qualité qui le distingue de tous les princes du monde, et qui l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, il doit être très-saint, et par conséquent il est obligé de savoir très-parfaitement l'Evangile; c'est ce qui m'engage, Sire, à vous l'expliquer avec toute la simplicité et la vérité que le Saint-Esprit m'a communiquées; demandons-lui ses lumières et ses ardeurs, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, *Ave*, etc.

Sire, nous trouvons dans notre évangile trois personnes qui n'ont rien que de saint, et qui sont propres à nous donner un grand exemple de vertu, mais d'une vertu héroïque. La première, c'est Marie pleine de grace; elle est la mère du Sauveur du monde, elle est remplie du Saint-Esprit, elle est la plus pure de toutes les créatures, cependant elle se purifie : quelle humilité dans une personne qui n'a rien que de saint! Cela ne nous apprend-il pas que nous devons nous purifier toute notre vie, et qu'après nous être purifiés par la pratique des bonnes œuvres et par les exercices de la pénitence, il ne faut point nous croire assez purs, et travailler encore à nous purifier devant Dieu, puisque rien n'est absolument pur en sa présence?

La seconde personne de mon évangile, c'est Jésus-Christ, Fils du Père éternel en qualité de Dieu, fils de Marie en qualité d'homme. Marie et Joseph le portèrent au temple pour obéir à la Loi, lui qui étant l'auteur de la Loi était au-dessus de la Loi; il s'y soumet néanmoins, et il l'observe dans toutes ses circonstances, ce qui nous apprend qu'il n'y a point d'état ni de condition dans laquelle nous devions nous dispenser des lois du christianisme, que nous devons les observer selon que le Seigneur l'ordonne, et cela dès notre plus grande jeunesse, et que les parents doivent présenter à Dieu leurs enfants, et les élever dans l'observance de la loi, leur apprenant de bonne heure à porter le joug du Seigneur.

La troisième personne de mon évangile est le vieillard Siméon, qui est disposé à mourir avec beaucoup de joie, ayant vu le Sauveur du monde, l'ayant porté entre ses bras et ayant béni Dieu; ce qui nous fait connaître la différence qu'il y a entre la mort des pécheurs et la mort des justes : les pécheurs meurent avec chagrin, avec inquiétude, avec les remords d'une conscience troublée, parce qu'ils n'ont point souhaité de voir Dieu, ils ne l'ont point porté entre leurs bras, ils ne l'ont point béni; Siméon meurt avec une joie extrême : 1° parce qu'il était juste et craignant Dieu; 2° il vivait dans l'attente de la consolation d'Israël; 3° le Saint-Esprit était en lui; 4° il a vu le Christ du Seigneur, il l'a porté entre ses bras, il l'a béni. Si nous vivons comme les pécheurs, nous mourrons comme les pécheurs; si nous vivons comme Siméon, nous mourrons comme ce juste, avec beaucoup de joie. Suivons donc aujourd'hui l'exemple de la sainte Vierge qui va au temple pour s'y purifier, et purifions-nous toujours; de notre divin enfant qui est présenté au temple pour y observer la loi du Seigneur, accomplissons-la toujours; du vieillard Siméon qui attend la mort avec joie, vivons comme lui afin de mourir comme lui : voilà les trois vérités de mon évangile, qui seront les trois parties de ce sermon.

PREMIÈRE PARTIE.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse. Cette loi est dans le douzième chapitre du Lévitique, où il est dit : *Si une femme met au monde un enfant mâle, elle sera quarante jours sans oser toucher à rien qui soit saint, et sans entrer dans le sanctuaire, jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis* (*Levit.*, XII, 2, 4). Il est visible, selon les termes de la loi, que la sainte Vierge ne s'y trouvait point engagée; elle avait conçu par la toute puissance du Saint-Esprit, en devenant mère sans cesser d'être vierge; car de qui le Fils de Dieu, en se faisant homme, pouvait-il devenir le fils sinon d'une vierge? C'est la pensée de saint Bernard (Hom. 2, sup. *missus est*), qui ajoute que si une vierge pouvait devenir mère, que ce n'était que d'un Dieu, et comme toute l'Eglise croit que Marie est demeurée vierge en concevant et en enfantant son fils, et que comme il est la splendeur du Père éternel, il est sorti du sein de sa mère comme l'éclat d'une lumière; et lui qui ne se faisait homme que pour purifier toutes les âmes, n'avait garde de commencer son entrée dans le monde en souillant celle qu'il avait choisie pour sa mère; il est donc impossible de trouver la moindre impureté dans celle qui, sans cesser d'être vierge, est devenue mère, ou de trouver la moindre tache dans celle qui a enfanté Jésus-Christ sans douleur, parce qu'elle avait conçu par le Saint-Esprit; il n'y a donc pas moyen de trouver l'ombre de la moindre tache dans cette maison où le Fils de Dieu est entré seul, il s'y est revêtu d'une chair humaine comme d'un vêtement qu'il n'avait pas, il l'a trouvée fermée et très-pure, et il l'a laissée fermée et encore plus pure qu'elle n'était quand il est entré. La Loi n'était donc point pour elle; c'est sur cela que saint

Bernard lui fait dire : Qu'ai-je besoin de purification, pourquoi m'abstiendrai-je de l'entrée du temple, puisque mon sein est devenu le temple du Saint-Esprit, lorsque je ne connaissais aucun homme? pourquoi n'entrerai-je pas dans le sanctuaire, ayant enfanté le Temple du Seigneur? il n'y a rien eu dans la conception, rien eu dans l'enfantement qui fût impur ou qui fût illicite, et, par conséquent, il n'y a rien à purger, puisque celui que j'ai mis au monde est la source de la pureté.

Saint Bernard ayant fait parler Marie de la sorte (*in Purif. B. M. V.*, serm. 3, n. 2), il lui répond : Il est vrai, ô bienheureuse Vierge ! que vous n'avez rien en vous à purifier, et que la purification ne vous est point nécessaire; mais la circoncision était-elle nécessaire à votre divin Fils? il est constant qu'il n'en avait aucun besoin; trouvez-vous donc parmi toutes les autres femmes comme s'il n'y avait aucune différence entre elles et vous, puisque votre divin Fils veut bien se mêler parmi les autres enfants, et paraître comme l'un deux. Le divin Fils de Dieu pouvait-il s'humilier davantage que de se soumettre à une loi qui n'était que pour les pécheurs; il paraît donc tel lorsqu'il veut bien être circoncis; nous admirons son abaissement quand il obéit jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; qu'il veut bien mourir condamné, comme un criminel, du supplice des criminels et dans la compagnie des scélérats, et nous n'admirons point assez comme il s'est soumis à la circoncision. Cependant on peut dire que toutes les humiliations de sa vie ont pris leur source dans celle-là. Il était donc à propos que Marie, qui devait être la plus parfaite copie de ce divin original, se soumît à la cérémonie la plus opposée à la gloire de sa maternité. Rien de plus saint que le Fils de Dieu, et par conséquent rien de plus opposé à la sainteté que de prendre dans la circoncision le remède du péché; rien de plus pur que la Mère du Fils de Dieu, et, par conséquent, rien de plus humiliant pour sa pureté que de se purifier avec toutes les autres femmes, et c'est en cela que Marie nous instruit d'une manière bien avantageuse, elle nous apprend que de quelque manière que nous nous regardions, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à nous-mêmes, soit par rapport au prochain, il faut toujous nous purifier.

Je crois que vous n'en doutez point lorsque vous vous regardez par rapport à Dieu; vous ne sauriez vous dispenser de vous voir comme un abîme de ténèbres, lorsque vous le regardez comme une source de lumières; vous ne voyez qu'ordures et qu'impuretés en vous si vous contemplez la pureté de son essence; enfin, vous n'y voyez qu'un néant en comparaison de son être; vous ne vous étonnez point que les étoiles, qui nous paraissent si éclatantes, ne soient point pures en sa présence, et vous avouez que Job avait raison de dire qu'il avait honte de toutes ses actions. La sainte Vierge, à qui l'Église donne le titre d'étoile de la mer, ne croit voir en elle que des ténèbres et des taches lorsqu'elle contemple l'éclat et la pureté de l'essence divine; elle ne saurait prendre d'autre qualité que celle de sa très-humble servante, et elle se fait un plaisir de se purifier, et on peut dire qu'elle s'est purifiée toute sa vie par la soumission de son esprit et de sa volonté. Que ferons-nous si nous nous regardons par rapport à nous-mêmes? que verrons-nous en nous, sinon une infinité de misères, de faiblesses, d'ordures et de péchés? nos meilleures actions ne nous paraîtront que comme un linge souillé, nous serons tellement persuadés que nous avons besoin de nous purifier que toute notre vie ne saurait être assez longue pour laver toutes les taches et pour ôter toutes les difformités de notre âme; nous penserons que le prophète nous dit tous les jours : *Levez-vous, soyez purs et nets, retranchez tout le mal que vos pensées vous font connaître* (*Isa.*, I, 16). Ne pensons pas que cela doive se faire une fois, ou même cinq ou six fois dans une année, cela se doit renouveler tous les jours; car n'y en ayant pas un seul dans lequel nous n'amassions quelque ordure, par conséquent il n'y en a pas un dans lequel nous ne devions nous purifier par les œuvres de charité, par les exercices de mortification, par les pratiques de pénitence, par les prières et par les aumônes, et, après tout cela, disons encore que nous sommes fort éloignés de la pureté nécessaire pour approcher de Dieu.

Nous en serons persuadés si nous nous considérons par rapport à notre prochain, j'entends parler des plus saints, comme de la sainte Vierge et de saint Jean-Baptiste, qui se sont toujours conservés dans une si grande innocence, qui ont vécu d'une manière si pure; cependant Marie se purifie dans le temple, Jean-Baptiste demeure trente années dans le désert, vivant si austèrement que l'on ne saurait y rien ajouter. Que nous sommes éloignés de la pureté de Marie, de l'innocence de Jean-Baptiste, et nous craignons de paraître pécheurs ! Nous avons honte de nous purifier et de faire pénitence; nous refusons tout ce qui serait capable de nous humilier, tout ce qui pourrait nous confondre; nous ne pouvons souffrir qu'on nous corrige ou qu'on nous fasse quelque reproche; nous nous irritons, nous nous emportons, et souvent même nous rendons injure pour injure, parce que nous ne voulons point consentir à être humiliés. Nous sommes donc bien éloignés de nous purifier, puisque nous ne voulons pas être regardés comme des pécheurs, et que nous sommes toujours dans le chagrin et l'impatience quand on nous reproche nos fautes; nous avons du déplaisir de nous connaître nous-mêmes ou que d'autres nous connaissent tels que nous sommes.

Il ne faut pas vous étonner s'il y a si peu de chrétiens qui travaillent à se purifier, ils ne se regardent point ni par rapport à Dieu, ni par rapport aux saints, ni par rapport à eux-mêmes. Pour peu qu'ils fassent de bon-

nes œuvres, ils croient être assez vertueux, et ils se persuadent n'être pas obligés à faire plus, cependant que le Saint-Esprit vous dit que *celui qui est juste doit travailler à se justifier davantage, et que celui qui est saint n'en doit pas demeurer là* (*Apocal.*, XXII, 11); mais il est obligé de faire tous ses efforts pour se sanctifier davantage. L'on est bien éloigné de suivre cette pratique, puisque l'on ne veut pas même entrer dans l'ordre des pénitents, et commencer à se purifier des ordures les plus grossières; c'est vouloir être tout opposé à la sainte Vierge, et protester par ses œuvres que l'on n'a ni respect, ni dévotion, ni amour pour elle, que l'on aime son ordure et qu'on s'y laisse pourrir comme ces misérables animaux dont parle le prophète. Rendons-nous les imitateurs de Marie, considérons que pour s'humilier plus profondément en se purifiant, elle n'est pas seulement confondue avec toutes les femmes, comme si elle avait besoin de se purifier, mais elle se met encore avec les plus pauvres, n'offrant comme elles que deux pigeonneaux; ne nous étonnons point de cette conduite, elle a deux devoirs à remplir, le premier regarde son Fils, et le second nous regarde : à l'égard de son Fils, elle en doit être une parfaite imitatrice; à l'égard du prochain, elle lui doit servir de modèle; Jésus-Christ étant très-riche s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté; il faut que la sainte Vierge se rende semblable à lui, elle doit se mettre au nombre des pauvres, et n'offrir que ce que les pauvres offraient; pour nous, elle nous devait apprendre à mépriser le faste et l'éclat du monde, à ne point rechercher à se faire considérer et à se distinguer

Voilà l'inclination de la plus grande partie des chrétiens, je dis même de plusieurs chrétiens qui disent avoir de la dévotion à la sainte Vierge, ils aiment à paraître, soit dans les habits, soit dans la manière de se vêtir, soit dans les meubles, et dans les équipages, souvent même dans une certaine propreté qui se trouve dans la modestie des habits, mais qui est conservée avec tant d'inquiétude, qui est recherchée avec tant d'étude, qu'elle vaut bien une vanité; cela se trouve encore dans les conversations où l'on cherche à briller, à faire paraître que l'on a de l'esprit par les reparties, et par les questions que l'on fait; dans toute cette conduite il n'y a rien qui ait du rapport avec la sainte Vierge qui se mêle avec les pauvres femmes, et qui veut bien paraître comme une d'entre elles; imitons-la comme elle a imité son divin Fils; demeurons, comme elle, éloignés pour quelque temps de la participation des sacrements pour nous en rendre plus dignes; n'approchons du sanctuaire qu'après nous être purifiés par la pénitence, mais rendons à la divine majesté tout ce que nous lui devons de respect et d'honneur, étant persadés que nous nous rendrons d'autant plus dignes de la posséder, que nous nous en estimerons indignes; humilions-nous donc en sa présence, mettons-nous au nombre des plus pauvres du peuple, puisque, selon le prophète, ce sont eux qui ont plus droit d'espérer en lui, parce que ce sont eux qui se fient plus à sa bonté et à sa miséricorde. Ceux qui se croient riches ou des biens extérieurs, ou des biens intérieurs et qui veulent paraître tels, ont peu de confiance en Dieu, et beaucoup en eux-mêmes, et on peut dire qu'ils s'attendent plus aux biens qu'ils prétendent avoir qu'à la bonté de Dieu; c'est pourquoi ils n'en reçoivent rien, et ils en sont rebutés; mais ceux qui se regardent comme des pauvres, particulièrement pour le spirituel, et qui veulent bien paraître tels, ils en reçoivent des grâces abondantes du Seigneur, parce qu'ils attendent tout de lui, et ils lui offrent tout ce qu'ils font de bonnes œuvres, comme venant de lui, et comme des effets dont il est la cause. C'est un exemple que la sainte Vierge nous donne aujourd'hui, le Saint-Esprit l'a rendue mère, c'est de lui qu'elle a reçu son divin Fils, elle le porte dans le temple pour le présenter à Dieu, ce divin enfant y consent pour accomplir la loi, et pour nous apprendre à y obéir pendant toute notre vie. C'est la seconde instruction que nous devons retirer de notre évangile, et le sujet de la seconde partie de ce sermon.

SECONDE PARTIE.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur. Cette loi est dans le treizième chapitre de l'Exode, où il est rapporté que le Seigneur parla aussi à Moïse, et lui dit : *Consacrez-moi tous les premiers-nés parmi les enfants d'Israël, tant dans les hommes que dans les bêtes, car tout est à moi.* Le divin Sauveur est donc porté aujourd'hui au temple pour y être sacrifié au Seigneur selon le terme de la loi, c'est-à-dire pour être offert à Dieu et destiné à un usage saint, comme il avait commandé qu'on lui destinât pour les emplois du temple la tribu de Lévi, il dit : Sanctifiez-moi cette tribu. Le Sauveur du monde est le Fils unique du Père éternel, et ce Dieu, d'une bonté infinie, nous offre son Fils unique; *c'est ainsi qu'il a aimé le le monde, en nous donnant son Fils unique*, nous dit l'évangéliste. Il est de plus en qualité d'homme le fils unique de la sainte Vierge, elle l'offre elle-même au Père éternel, et l'on peut dire assurément que c'est l'offrande la plus sainte et la plus agréable, et la plus précieuse qu'on lui ait offerte depuis le commencement du monde; c'est véritablement une hostie vivante, une hostie sainte, une hostie agréable; elle n'est pas seulement vivante d'une vie naturelle comme les animaux que l'on offrait en sacrifice, mais elle est vivante d'une vie spirituelle et d'une vie divine; elle est sainte et la plénitude de la sainteté, et de plus la source de la sainteté de tous les hommes saints; elle est agréable à Dieu, puisque c'est celui-là même de qui il dira, au bord du Jourdain et sur le Thabor :

C'est ici mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances.

Ce divin enfant s'offre lui-même, il veut accomplir ce que la loi ordonnait d'offrir à Dieu, deux sacrifices, un le matin et un autre le soir, sa naissance est comme le matin de sa vie, sa mort en est comme le soir; il est présenté au temple quarante jours après sa naissance, voilà le sacrifice du matin; il est attaché à une croix le dernier jour de sa vie, voilà le sacrifice du soir; c'est sa mère qui le porte au temple, ce sont les Juifs qui l'attachent à la croix, mais dans l'un et l'autre de ces sacrifices, c'est lui-même qui s'offre pour être sacrifié, et il est vrai de dire de sa naissance comme de sa mort qu'*il a été offert parce qu'il l'a voulu.* Remarquez donc, je vous prie, que le Père éternel offre son Fils unique aux hommes, que la sainte Vierge offre son même Fils unique au Père éternel, et que ce divin Fils s'offre lui-même à son Père pour le salut des hommes. Il y a une différence considérable entre le sacrifice du matin et le sacrifice du soir: le divin Sauveur étant offert au commencement de sa vie, il est racheté : selon la Loi, étant offert à la fin de sa vie, il n'est point racheté; mais il nous rachète tous par son sang : ne croyons pas, mes frères, que la loi de l'Evangile ne nous commande rien de semblable à ce que la loi de la Synagogue demandait des Juifs; soyons persuadés que cette divine loi commande aux pères et mères d'offrir leurs enfants au Seigneur, qu'elle commande à tous les hommes d'offrir à Dieu tout ce qu'ils ont, qu'elle commande à tous les enfants de s'offrir eux-mêmes au Seigneur.

Pères et mères, jetez les yeux sur la sainte Vierge, et considérez son action; dès qu'il lui est permis de sortir elle va au temple, elle porte son enfant, et elle le présente à Dieu; voilà ce que toutes les mères chrétiennes devraient faire : dès qu'elles sont relevées de leurs couches, aller au temple offrir l'adorable sacrifice de la messe pour remercier Dieu de leur avoir donné un enfant, de ce que leur enfant a reçu le sacrement du baptême, de ce qu'elles ont été conservées contre les peines et les douleurs de l'enfantement ; ensuite présenter à Dieu leur enfant, le sanctifier, le consacrer au Seigneur, lui demandant pour lui les grâces qui lui sont nécessaires pour être un vrai chrétien et un fidèle serviteur de sa divine majesté, lui protestant qu'elles n'épargneront rien pour empêcher que le monde ne le corrompe, qu'elles n'ont aucune vue sur lui, mais seulement de s'appliquer à se rendre dignes d'accomplir sa divine volonté, afin qu'elles demandent à Dieu avec ferveur et avec larmes qu'il donne présentement la mort à leur enfant pendant qu'il est en grâce plutôt que de le laisser vivre dans le libertinage et dans la débauche, et de mourir dans le péché ; qu'elles conjurent la divine Majesté de leur accorder toutes les lumières et toutes les forces nécessaires pour élever saintement leur enfant : voilà ce que les mères chrétiennes doivent faire; je me persuade que c'était ce qu'elles faisaient quand il y avait encore quelques restes de la simplicité du christianisme : la première sortie qu'elles faisaient était pour aller à l'Eglise où elles offraient le divin sacrifice de la Messe , elles allaient à l'offrande, le pain et la lumière qu'elles présentaient était la figure de Jésus-Christ, notre pain et notre lumière, présenté par la sainte Vierge : le prêtre priait pour elle et pour l'enfant que Dieu leur avait donné; elles faisaient la même chose de leur part, et elles retournaient dans leur maison avec la bénédiction de Dieu qu'elles communiquaient à leur enfant. Cette pieuse cérémonie que les femmes chrétiennes observaient n'était que pour imiter la sainte Vierge; elle est presque abolie présentement; les femmes de qualité ont commencé, d'abord elles se faisaient relever chez elles, le respect humain et peut-être un peu d'intérêt engageaient les ecclésiastiques d'avoir cette complaisance pour elles, ensuite elles ne l'ont fait ni à l'église ni à leurs maisons; les bourgeoises ont cru qu'il était de leur honneur de les imiter, et qu'elles se rendraient ridicules si elles imitaient la Mère du Fils de Dieu, de sorte que cela est demeuré en partage à quelques femmes du dernier rang et à celles de la campagne, heureuses en cela si elles imitent la sainte Vierge, qui dans le temple se rendit semblable aux pauvres femmes.

Permettez-moi de moi de développer sur ce sujet les secrets du cœur humain. Comment une femme irait-elle à l'église pour remercier Dieu de lui avoir donné un enfant? Il faudrait pour cela qu'elle fût persuadée que c'est Dieu qui lui a donné cet enfant; pour en être persuadée, il faudrait quelle regardât Dieu comme l'auteur de son mariage, l'ayant consulté avant que de s'y engager; mais ce n'est que la cupidité, que la vanité, que la volupté qui ont été consultées : son enfant est donc le fruit ou de la cupidité, ou de la vanité, ou de la volupté, comment donc remercierait-elle Dieu de le lui avoir donné, puisqu'il n'a point présidé à son mariage, et qu'il n'y a point été invité? La seconde raison qui empêche les femmes de venir à l'église pour remercier Dieu de leur avoir donné des enfants, c'est qu'elles sont fâchées d'en avoir, elles ne les regardent point comme un bien, mais comme un mal, elles sont de mauvaise humeur de ce qu'elles sont fécondes, et elles ont du chagrin de se voir plusieurs fois mères, pourvu qu'elles n'aient pas commis un grand nombre de crimes pour ne le pas devenir; les unes par ambition, craignant que, le bien étant partagé, leurs enfants ne soient pas si considérables dans le monde qu'elles voudraient qu'ils fussent; les autres par amour d'elles-mêmes, craignant que cela ne diminue quelque chose ou de leur santé ou de leurs agréments et qu'elles n'en paraissent plus vieilles. Elles sont donc fort éloignées de remercier Dieu, puisqu'elles murmurent contre lui, ou qu'elles se défient de sa providence. Je trouve une troisième raison qui les empêche d'imi-

ter la sainte Vierge, c'est qu'elles ne prétendent point offrir à Dieu leurs enfants pour lui en laisser la disposition, elles veulent en être les maîtresses absolues, elles destinent celui-là et celle-là pour le mariage, celui-ci pour l'Eglise, celle-ci pour le cloître; que Dieu veuille autrement, elles n'épargneront rien pour faire réussir leurs propres desseins et renverser ceux de Dieu; voilà les trois raisons qui sont cause qu'il y a peu de femmes qui suivent l'exemple de la sainte Vierge, en présentant leurs enfants au temple.

La Loi ne parlait pas seulement des enfants, mais encore des animaux et de tous les biens de la terre, dont il voulait qu'on lui fît part, et il en donne la raison; *car*, dit-il, *tout est à moi* (*Exod.*, XIII, 2). Hommes et femmes, de quelque condition que vous soyez, cette loi vous regarde, l'observez-vous ? Présentez-vous au Seigneur une partie du bien qu'il vous a donné ? Il vous nourrit délicatement, il vous loge commodément, il vous revêt agréablement, que lui offrez-vous pour tout ce qu'il vous a donné ? Contribuez-vous en quelque chose à le nourrir, à le loger, à le vêtir ? Combien de ceux qui se disent chrétiens qui ne présentent rien au Seigneur, parce qu'ils n'ont jamais pensé que tout ce qu'ils ont vient du Seigneur et lui appartient, comme en étant le maître absolu, et par conséquent que tout doit retourner à lui comme à son principe, ne s'en servir que pour l'amour de lui, et de plus lui faire part de ce que vous avez, en soulageant les pauvres et en contribuant à l'entretien et à l'ornement des temples.

Il faut encore que les enfants se présentent devant Dieu, et qu'ils s'offrent volontairement à lui comme le divin Fils de Dieu s'est offert lui-même à son Père dès le quarantième jour de sa naissance, qu'ils se donnent à Dieu dès qu'ils sont capables de le faire, lui protestant qu'ils ne veulent vivre que pour le servir et l'aimer; qu'ils lui donnent leur entendement, renonçant à toutes les pensées contraires à la vertu; qu'ils lui donnent leur volonté, renonçant à toutes les affections déréglées; qu'ils lui donnent leur mémoire, ne s'en servant que pour se souvenir de toutes les maximes propres à fuir le vice et à pratiquer la vertu; qu'ils lui donnent leur cœur pour n'aimer et ne désirer que lui; enfin qu'ils lui donnent toutes leurs actions, lui promettant de ne jamais rien faire que pour sa plus grande gloire et conformément à sa divine volonté, pour affermir plus fortement l'offrande des pères et mères qui donnent leurs enfants, des hommes et des femmes qui donnent une partie de ce qu'elles possèdent, des enfants qui se donnent eux-mêmes; il faut que ces dons soient accompagnés de quelque sacrifice, comme fait la sainte Vierge, qui en présentant son Fils donne encore, selon mon Évangile, *ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes*, Cette loi est dans le Lévitique, où il est dit que *la femme qui n'aura pas le moyen d'offrir un agneau prendra deux tourterelles ou deux petits de colombes, l'un pour être offert en holocauste, et l'autre pour le péché* (*Levit.*, XII, 8). Ce n'est pas sans raison que la sainte Vierge en use de la sorte, son Fils et elle veulent honorer la pauvreté, puisqu'un des signes de sa venue devait être que l'Évangile serait annoncé aux pauvres; mais de plus il y a du mystère dans ce qu'elle n'offre point et dans ce qu'elle offre en présentant son Fils; si elle n'offre point un agneau, c'est que le signe et la figure ne devaient point se trouver là où était la chose signifiée et figurée; l'agneau que les femmes offraient en présentant leurs premiers-nés était le signe et la figure de Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, l'Agneau sans tache, qui devait naître pour ôter les péchés du monde; puisque Marie portait ce divin Agneau, et qu'elle le présentait, il n'était pas nécessaire d'en offrir un autre, qui n'en aurait été que la représentation.

La sainte Vierge offre deux tourterelles pour apprendre à tous les chrétiens que quelques choses qu'ils offrent au Seigneur, quand ils s'offriraient eux-mêmes, ils doivent le faire avec douleur et avec amour : avec douleur de ne lui avoir point offert tout ce qu'on avait à lui présenter, de l'avoir donné au monde ou à la créature, ou de l'avoir gardé pour soi-même; avec douleur d'avoir trop retardé à lui offrir ce qu'on lui présente, l'ayant pu faire plus tôt, enfin avec douleur de lui offrir si peu de chose. Voilà la première colombe, mais comme cette douleur doit être une marque de tendresse, il faut offrir avec amour pour témoigner à Dieu qu'on l'aime plus que le monde, plus que toutes les créatures et plus que soi-même; c'est pourquoi on ne veut rien donner au monde ni aux créatures, ni rien retenir pour soi-même, mais on veut tout sacrifier à sa divine Majesté. Une preuve que l'amour et la douleur doivent accompagner nos offrandes, c'est qu'on nous dit dans le Lévitique qu'une des tourterelles doit être offerte en holocauste, et l'autre pour le péché; l'holocauste est un sacrifice d'amour, puisque toute la victime est consumée, et que pas une créature n'y a aucune part; la victime offerte pour le péché doit être une victime de douleur, puisque les péchés ne peuvent être effacés que par la véritable douleur que l'on conçoit de les avoir commis; mais remarquez qu'il est d'obligation d'offrir deux tourterelles, et qu'une seule ne suffirait pas; car il ne peut y avoir d'amour véritable sans une douleur sincère, et une douleur ne saurait être sincère sans l'amour. Le moyen d'aimer véritablement sans ressentir de la douleur d'avoir offensé ce que l'on aime ! Et comment une douleur serait-elle sincère si l'on n'aimait ce que l'on est fâché d'avoir offensé? Pères et mères, offrez donc vos enfants à Dieu; hommes et femmes, offrez tout ce que vous avez à Dieu; chrétiens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, offrez-vous vous-même à Dieu; mais que vos offrandes soient

accompagnées de deux tourterelles, l'une pour l'holocauste et l'autre pour le péché, c'est-à-dire que l'amour et la douleur accompagnent vos offrandes; par ce moyen vous accomplirez la loi et vous participerez à la joie du vieillard Siméon, qui après la sainte Vierge et son divin enfant nous donne un exemple qu'il nous sera très-avantageux de suivre. C'est ce que nous trouvons dans la troisième partie de notre évangile, et le sujet de la dernière partie de ce sermon.

TROISIÈME PARTIE.

Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël; et le Saint-Esprit était en lui. Peut-on rien dire de plus avantageux et de plus glorieux pour un homme que ce que l'on dit de Siméon? et ce qui est de plus honorable pour lui, c'est que son panégyrique est prononcé par la Vérité même, qui remarque quatre différentes qualités dans ce saint homme : la première c'est qu'il est juste, la seconde qu'il craint Dieu, la troisième qu'il vit dans l'attente de la consolation d'Israël, et la quatrième que le Saint-Esprit est en lui; c'est nous dire que par rapport à Dieu, par rapport au prochain et par rapport à soi-même, il est très-parfait. La justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. *Rendez le tribut à qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous devez l'impôt, l'honneur à qui vous devez l'honneur, et mettez-vous en état de ne rien devoir à personne, si ce n'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Voilà ce que nous dit l'Apôtre, et c'est ce que Siméon pratiquait; il était juste, il ne faisait aucun tort à personne, il ne rendait point le mal pour le mal, il faisait du bien à ceux mêmes de qui il n'en recevait point; car, pour mériter la qualité de juste de la manière qu'on la donne à Siméon, ce n'est point assez de ne rien prendre ou de ne rien retenir à personne, restituant exactement et payant fidèlement, il faut de plus faire part de son bien à ceux qui en ont besoin; celui qui n'assisterait point les pauvres ne serait point juste, il ne suffit point encore pour l'être de ne point railler, de ne point médire de personne, il faut excuser ceux que l'on accuse en votre présence, et, autant que l'on peut, justifier ceux que l'on condamne, et défendre ceux que la médisance attaque; celui-là n'est pas juste qui ne se rend point le défenseur de la réputation du prochain. Il ne suffit point encore pour l'être de ne point haïr ceux qui nous haïssent, et de ne point faire de mal à ceux de qui on en a reçu, il faut de plus aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui vous maltraitent et prier pour ceux qui vous persécutent : celui-là n'est pas juste qui n'aime pas ses ennemis, puisque pour être juste il faut observer l'Evangile. Cela me donne sujet de dire qu'il y a peu d'hommes justes, et saint Luc remarque avec quelque sorte de surprise qu'il y en avait un dans Jérusalem. Cette ville était d'une corruption extrême; depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'y avait rien de sain en elle; le roi était un usurpateur, les princes des prêtres étaient des envieux et des orgueilleux, les prêtres étaient avares, les docteurs étaient flatteurs, tout le peuple était dans l'aveuglement et le désordre; parmi tout cela *il y avait un homme juste;* c'est quelque chose de rare d'en trouver un semblable parmi un si grand nombre de criminels. Abraham n'en put trouver dans les cinq villes condamnées au feu, Loth était un prodige dans Sodome, Job dans la terre de Hus. Prenons garde que cette justice doit être divine et non pas païenne; il y avait des païens qui étaient fort équitables à l'égard du prochain, mais outre qu'il manquait beaucoup de choses à leur justice, c'est qu'ils ne cherchaient qu'à se satisfaire eux-mêmes, et ils ne recherchaient que la gloire des hommes; la justice des docteurs et des pharisiens ne valait pas mieux, c'est pourquoi elle est vide aux yeux de Dieu, et il nous proteste, dans l'Evangile, que si nous n'en avions pas plus qu'eux, nous ne serions pas dignes d'entrer dans le royaume du ciel.

La justice de Siméon est pleine et abondante, parce qu'elle est jointe à la crainte de Dieu, c'est la seconde qualité qui le rend parfait par rapport à Dieu : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur, parce qu'il a un zèle ardent d'observer ses commandements* (*Psal.* CXI, 1); il est constant que dès qu'on craint Dieu, l'on a beaucoup d'exactitude à lui obéir, cela se voit dans les serviteurs qui craignent leur maître, dans des enfants qui craignent leur père; les uns et les autres sont très-obéissants. Disons la même chose des hommes qui craignent Dieu, ils ne voudraient pas avoir rien omis de tout ce qu'il leur ordonne. Notre divin Sauveur nous dit aussi : Ne craignez pas les hommes; quel mal peuvent-ils vous faire? Ils vous feront mourir, et après cela ils ne pourront plus rien? Craignez donc celui qui peut condamner votre corps et votre âme au feu éternel, c'est-à-dire qui peut vous faire mourir éternellement, je vous le dis, c'est celui-là seul que vous devez craindre, c'est donc celui-là que Siméon craignait; la tyrannie d'Hérode, la malice des pontifes et des prêtres, l'hypocrisie des pharisiens, la corruption du peuple ne lui donnait point de crainte, c'était Dieu seul qu'il craignait, ce n'était point pour ses richesses, ni pour son honneur, ni pour sa vie même, qu'il craignait, mais seulement d'offenser Dieu, c'est seulement ce qui lui donnait une piété si solide, puisque rien ne saurait manquer à ceux qui craignent Dieu; ce qui oblige le Prophète royal de dire : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes saints, parce que ceux qui le craignent ne seront jamais dans l'indigence* (*Psal.* XXXIII, 10); cela marque qu'il parle à ceux qui n'ont point une crainte servile, parce qu'ils ne seraient pas des saints s'ils n'avaient qu'une crainte si basse et si imparfaite; il parle à ceux qui ont une crainte filiale, une

crainte accompagnée d'amour; Siméon était de ces saints qui craignent le Seigneur, rien ne lui manquait pour sa perfection, parce qu'il craignait Dieu comme son enfant, le regardant comme son Père; ce n'était donc point pour l'enfer qu'il craignait, il est aisé de le connaître par la troisième qualité que lui donne l'Evangile.

Il vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, ce n'était pas même le ciel qu'il attendait, c'était le Messie, le Fils de Dieu, il jugeait de tout Israël comme de lui-même, il ne pouvait être consolé que par la possession de Dieu, tout autre que Dieu ne lui aurait pas donné de joie : qu'un homme est heureux qui n'attend point les richesses du monde, les plaisirs de la terre et les honneurs du siècle! Encore une fois, qu'un homme est heureux qui n'attend rien de la faveur et de l'amour des hommes, mais qui attend tout de son Dieu, et qui l'attend aussi pour les autres! C'est ce qui fait connaître, dit saint Ambroise (*In Luc.* cap. II, n. 58), que la justice de Siméon était consommée, puisqu'il ne recherchait que la grâce de Dieu pour lui seul, mais qu'il la souhaitait encore pour tout son peuple. N'attendons que cela, ne désirons que cela, et ne travaillons que pour cela, Dieu seul étant capable de nous enrichir, de nous glorifier et de nous consoler; pour être dans cet état, que Dieu seul soit l'objet de notre espérance, de notre désir et de notre travail, il ne faut pas être rempli, ni de notre propre esprit, ni de l'esprit du monde.

Pour cela, il est absolument nécessaire que le Saint-Esprit soit en nous comme il était en Siméon : c'est la quatrième qualité qui le rendait parfait par rapport à lui-même, parce que cela était cause qu'il n'agissait que d'une manière toute spirituelle dans ses pensées, dans ses paroles et dans ses actions, ce que l'Evangile nous fait connaître en nous disant qu'*il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple par un mouvement de l'esprit du Seigneur.* Remarquez que ses pensées, que ses espérances, que ses désirs, viennent du Saint-Esprit; que sa vie ne se conservait que par un ordre exprès de ce divin Esprit, ses pratiques de piété étaient réglées par les mouvements de ce même Esprit, de sorte que l'on parle de Siméon comme du Sauveur. Nous dirons, le premier dimanche de carême, en expliquant l'Evangile, que le Saint-Esprit a conduit le Fils de Dieu dans le désert pour être tenté par le diable, et nous disons aujourd'hui que Siméon a été conduit par le Saint-Esprit dans le temple; ce n'est pas un homme qui l'a excité d'y aller, ce n'est point son propre esprit qui l'y a porté, c'est l'Esprit de Dieu qui était en lui. Pouvez-vous douter qu'un homme ne soit tout spirituel, en qui l'Esprit de Dieu demeure comme dans son temple? il y rendait des réponses, comme dit l'Evangile, il y était comme l'oracle que l'on consulte, parce que ce saint homme ne consultait que le Saint-Esprit pour tout ce qu'il avait à espérer, à dire et à faire, et il ne se conduisait que selon les réponses que ce divin Esprit lui donnait intérieurement, ce qui nous donne sujet de regarder Siméon comme le temple vivant du Saint-Esprit, dans lequel il rend des oracles qui sont suivis avec beaucoup de soumission, ayant été consulté avec beaucoup de ferveur et d'humilité, l'Evangile nous disant qu'*il avait reçu réponse du Saint-Esprit:* c'est une marque qu'il l'avait consulté auparavant, et qu'il le consultait dans tout ce qu'il avait à faire.

Ames chrétiennes qui faites profession de dévotion, voilà un beau modèle que l'Evangile vous donne d'un homme en qui le Saint-Esprit demeure, qui consulte le Saint-Esprit, à qui le Saint-Esprit fait des réponses, et qui se laisse conduire aux mouvements du Saint-Esprit; jetez les yeux sur ce modèle, je vous en conjure, et considérez premièrement si l'esprit de Dieu est en vous comme dans son temple, si vous l'y consultez, s'il y rend des oracles, et si vous les suivez; ce sont quatre circonstances qui sont inséparables, et pas une ne saurait manquer que tout ne soit détruit; la première est fondamentale, le Saint-Esprit doit être dans une âme, il y serait inutilement si vous ne le consultiez, car pourquoi est-il là sinon pour vous éclairer, et comment vous éclairera-t-il si vous ne lui demandez des lumières? La seconde circonstance est donc absolument nécessaire : il faut le consulter. La troisième dépend de sa bonté : il doit rendre ses oracles; mais si nous sommes dignes de le posséder, si nous le consultons avec ferveur et avec humilité, il ne refusera pas de nous instruire. La dernière dépend de notre fidélité, sans laquelle les trois autres ne nous seront d'aucun avantage; que le Saint-Esprit soit en nous, que nous le consultions, qu'il nous réponde; si nous ne nous soumettons pas à ses oracles, les autres circonstances seront à notre condamnation, et nous serons au nombre de ceux qui contristent le Saint-Esprit; le nombre en est grand, et parmi ceux qui font profession de dévotion, cela est cause qu'on se rend indigne de recevoir son Dieu; combien qui ne consultent point le Saint-Esprit, mais qui ne consultent que leur propre esprit ou l'esprit du monde? Combien de ceux qui le consultent qui n'en reçoivent aucune réponse, parce qu'ils le consultent mal? Combien enfin qui ne veulent point suivre les réponses qu'il leur donne, parce qu'elles vont à la mortification de leurs sens, à la destruction de l'amour d'eux-mêmes ou de leur propre volonté? Concluez que le nombre sera très-petit de ceux qui recevront Jésus-Christ, comme le vieillard Siméon dont mon évangile dit que *comme le père et la mère de l'enfant Jésus le portaient au temple, afin d'accomplir pour lui ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras et bénit Dieu.* Quelle joie, quelle consolation pour ce saint homme de tenir entre ses bras celui que le Saint-Esprit lui fait connaître être le Messie, Fils de Dieu,

sauveur du monde! Nous pouvons dire que ce bon vieillard n'a travaillé toute sa vie que pour se rendre digne de cette faveur; il a été juste, il a craint Dieu, il a mis toute son espérance et toute sa confiance en lui, et il ne s'est conduit que par les mouvements du Saint-Esprit; après avoir passé toute sa vie dans les pratiques de la vertu, il se trouve heureusement récompensé par la grâce qu'on lui apporte de voir le Fils de Dieu, et de le prendre entre ses bras.

Vous le recevez souvent sur votre langue, il passe jusque dans votre cœur; qu'avez-vous fait pour vous rendre dignes de cette faveur? Siméon est toute sa vie dans la pratique de la vertu pour avoir la consolation de voir son Dieu devant que de mourir: quand vous ne devriez communier qu'une fois, il serait avantageux de passer toute votre vie à vous préparer et être persuadés que toutes les préparations que vous apporteriez ne seraient point encore proportionnées à la grandeur du bien que l'on a dessein de vous donner; cependant vous recevez souvent ce même bien, et vous vous préparez très-mal, si même ce que vous faites peut s'appeler préparation; votre négligence est cause que vous ne goûtez point les douceurs, et que vous ne ressentez point les consolations dont notre bon vieillard est comme extasié, ce qui lui fait dire: *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.* Ces paroles nous font connaître que Siméon n'était demeuré au monde qu'avec quelque répugnance, et que la vie avait été une mortification pour lui, se trouvant obligé de voir tous les déréglements de son peuple, toutes ses impiétés, tous ses crimes; la mort lui aurait été fort agréable, mais le Saint-Esprit lui avait déclaré qu'il ne voulait pas qu'il mourut qu'il n'eût vu auparavant le Sauveur du monde; mais dès qu'il a joui de cette consolation, il demande au Saint-Esprit, le conducteur de sa vie, que sa parole s'accomplisse, qu'il n'y a plus aucun sujet de le retenir en ce monde et de prolonger sa vie, qu'il doit laisser mourir son serviteur en paix.

Quelle extrême différence il y a entre un homme pécheur et un homme juste! le pécheur voudrait toujours vivre, le juste souhaiterait que ce fût la volonté de son Dieu de lui envoyer la mort: c'est que le pécheur ne conçoit point d'autre bien que de vivre de cette vie sensible semblable à celle des animaux; le juste ne conçoit point de plus grande mortification que d'être ici l'esclave de son corps; le pécheur ne meurt qu'avec peine, parce qu'il regarde la mort comme la fin de tous ses plaisirs, et qu'il a sujet d'appréhender qu'elle ne soit le commencement de ses plus cruelles douleurs, ce qui est cause que la seule pensée de la mort lui est insupportable, et le Sage nous assure qu'il n'y a rien de plus amer à un homme qui vit dans les délices; le juste meurt avec joie, parce qu'il regarde la mort comme le terme de son exil, et la fin de toutes ses peines, et qu'il espère qu'elle sera le commencement de son bonheur, c'est pourquoi il y pense avec plaisir, il en fait souvent le sujet de ses méditations, et au lieu que pour les pécheurs elle est la punition de leurs péchés comme elle l'a été de la désobéissance d'Adam, pour les justes elle est la récompense de leurs vertus comme elle l'a été de la justice de Siméon. Quel est le chrétien en général, qui est celui d'entre vous qui m'écoutez, qui sachant que ce lui est une nécessité de mourir, ne souhaite de mourir comme Siméon dans la paix et dans la joie, et dans la possession de celui que Dieu a destiné *pour être exposé à la vue de tous les peuples, et pour être*, comme le dit Siméon, *la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël?* Je suis assuré qu'il n'y en a pas un seul; mais si cela est, que ne vous purifiez-vous comme la sainte Vierge, que ne vous présentez-vous à Dieu tous les jours comme le divin enfant Jésus, et que ne vivez-vous comme Siméon dans la justice à l'égard du prochain, dans la crainte de Dieu et dans l'attente de la consolation d'Israël à l'égard de Dieu, et dans la possession du Saint-Esprit, afin que portant votre Dieu, non-seulement dans votre bouche pour en parler, mais dans votre cœur pour l'aimer et n'aimer que lui, mais entre vos bras pour ne travailler que pour lui, vous mourriez dans la paix et dans la joie, et que vous soyez dignes de voir votre Sauveur, et d'être éclairés de la lumière de gloire qui fera votre félicité pendant toute l'éternité? C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLVI.

POUR LA FÊTE DE SAINT BLAISE.

(3 *février*.)

Dixit Jesus discipulis suis: Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam, etc. (*Matth.*, X, 23-33).

Jésus dit à ses disciples: Lorsqu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. Je vous dis en vérité que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël que le Fils de l'Homme ne soit venu.

Nous trouvons dans ces onze versets des matières abondantes pour faire les éloges de saint Blaise. Comme il était persuadé que le Seigneur lui avait parlé en parlant à ses Apôtres, étant lui-même un des plus fidèles disciples de ce divin maître, c'est pourquoi ayant médité avec attention les paroles du Fils de Dieu, il les a observées fidèlement; c'est ce qui m'oblige à m'en servir pour honorer notre Saint, et en même temps pour vous instruire. Prions le Saint-Esprit de nous donner les grâces qui nous sont nécessaires, et demandons à la bienheureuse vierge Marie qu'elle nous les obtienne. *Ave*, etc.

Le Seigneur ayant dit à ses disciples qu'ils étaient ses brebis et qu'il était leur pasteur, qu'ils les appelaient par leur nom et qu'ils entendaient sa voix, qu'il marchait devant

eux pour les conduire, et qu'ils le suivaient; il les avertit en même temps qu'il les a choisis pour les envoyer par le monde prêcher son Evangile à toutes les créatures; que la plus grande partie de ceux qu'ils entreprendraient de convertir et d'instruire seraient à leur égard comme des loups, et par conséquent qu'il les envoyait comme des brebis parmi les loups; mais de crainte que la vue de toutes les peines dont ils étaient menacés ne leur abattît le courage, il leur conseille de se retirer d'une ville dans laquelle ils seraient persécutés, et de s'enfuir dans une autre. Il appuie ce conseil d'une consolation qui est que tous les maux qu'on leur fera souffrir ne seront point comparables aux maux qu'il a soufferts lui-même, et ne serviront qu'à les rendre plus semblables à lui; après les avoir consolés, il les rassure en leur disant qu'ils n'ont rien à craindre, parce que tous ces maux ne se termineront qu'à les priver de biens qui d'eux-mêmes sont périssables, et que leurs plus grands ennemis ne sauraient leur faire perdre les biens éternels. Saint Blaise a suivi le conseil que son divin maître lui a donné comme à un de ses disciples. Il s'est consolé de se voir semblable à cet adorable Seigneur. Enfin il s'est rassuré en connaissant que ses ennemis ne lui pouvaient faire perdre qu'une vie temporelle, ce qui le mettait en état de jouir d'une vie éternelle, et de cette sorte ce généreux martyr a été un parfait disciple de Jésus-Christ, comme nous verrons dans les trois parties de son panégyrique.

PREMIÈRE PARTIE

Jésus dit à ses disciples : *Lors donc qu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre.* Cette fuite, selon les Pères de l'Eglise, n'est pas seulement permise, elle est même commandée, et il n'y a jamais eu que des hérétiques ou des partisans de l'hérésie qui aient osé la condamner. Les ariens crurent avoir trouvé un juste sujet de calomnier saint Athanase, à cause qu'il s'était exilé lui-même, pour éviter la persécution de ses ennemis; ce généreux défenseur de la divinité de Jésus-Christ se trouva obligé de faire l'apologie de sa fuite, qu'il adressa à l'empereur Constance, ce fameux protecteur des ariens. Après que ce saint leur a reproché toutes les cruautés qu'ils ont exercées contre les orthodoxes de tout état et de tout sexe, sans épargner ni les vierges, ni les prêtres, ni les évêques, dont il y en a plus de trente qu'ils ont chassés de leurs siéges, ne faisant point paraître de plus violent désir que d'imiter ce roi d'Israël, Achab, et, comme lui, d'ôter la vérité du monde : « N'étant pas encore satisfaits de ces violences et de ces cruautés, leur insolence est montée jusqu'à un point que de me vouloir faire un crime de ce que je me suis retiré pour me mettre à couvert de leur malice; ils se plaignent de moi de ce que j'ai voulu éviter la fureur de leurs mains parricides, et ils m'accusent d'être un lâche et un timide, parce que j'ai cherché un lieu où ma vie fût en assurance. Mes ennemis, poursuit ce saint (*Apolog. de fuga*), ne prennent pas garde que les calomnies qu'ils m'imposent retombent sur eux, et que les reproches qu'ils me font donnent lieu de les accuser. » Car si c'est un mal de fuir la persécution, c'est un crime beaucoup plus énorme de persécuter; celui qui se cache n'a point d'autre vue que de conserver sa vie, celui qui persécute ne cherche qu'à faire mourir; mais celui qui cherche à donner la mort agit contre la loi, et met ceux qu'il persécute dans la nécessité de fuir pour conserver leur vie.

Qui est plus criminel de David ou de Saül? David fuit, il cherche un asile sur les montagnes et dans les cavernes, il se retire chez ses plus grands ennemis, où il croit être en assurance. Saül le poursuivit partout, voulant lui faire perdre la vie. Qui est-ce qui dira que David est criminel en fuyant? Le crime est pour Saül, qui persécute un innocent. Si vous osez dire que c'est une chose honteuse de fuir, je vous dirai qu'il est bien plus honteux de poursuivre cruellement ceux qui ne se retirent que pour ne pas s'exposer à la mort. Lisez ce que saint Paul écrit de l'état où se trouvèrent les premiers disciples de l'Evangile par la malice et la violence de leurs persécuteurs. les consolant et les animant par l'exemple de tout ce que les saints prophètes avaient souffert : *Ils ont été vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne; ils ont erré dans les déserts et dans les montagnes, se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre* (*Hebr.*, XI, 37, 38). Si donc les plus saints de l'Ancien Testament n'ont pas cru faire une action indigne de leur zèle, de leur piété et de leur ministère, de fuir la persécution; si David, si Elie, si d'autres saints l'ont fait; si saint Paul même n'a pas cru devoir s'exposer dans Damas à la puissance du gouverneur qui voulait se saisir de lui, et s'il se fait descendre dans une corbeille le long de la muraille pour éviter de tomber entre ses mains, l'on ne pourra pas faire aucun reproche à saint Blaise de s'être retiré sur le haut d'une montagne déserte, pour laisser passer la violence de la persécution qui était excitée contre les chrétiens.

Il faut néanmoins une sagesse toute divine et une prudence qui vient d'en haut pour connaître quand l'on doit fuir la persécution, ou quand l'on doit demeurer ferme et tenir tête aux persécuteurs. Parce que, selon le Seigneur, il y a douze heures au jour, il y avait des heures pendant lesquelles il se cachait, il se retirait dans un lieu désert pour ne pas se faire voir à ses ennemis, il y en avait d'autres pendant lesquelles il se présentait à eux, et leur faisait tous les reproches que leur malice méritait. Que les prélats, que les pasteurs sachent qu'il y a des temps où ils sont obligés de se retirer, et c'est lorsque la persécution les attaque personnellement, et qu'à leur occasion le

clergé et le peuple sont exposés à de grands maux, pour lors il est nécessaire qu'ils se retirent, qu'ils s'absentent, afin que leur éloignement serve à calmer l'esprit de leurs persécuteurs, et procure la paix à leur clergé et à leur peuple.

Saint Cyprien nous assure lui-même (epist. 14) que ç'a été pour cette raison qu'il a suivi ce qui est écrit dans l'Evangile : *S'ils vous persécutent dans une ville, fuyez dans une autre;* le peuple idolâtre lui en voulait particulièrement, et la persécution s'étant excitée dans Carthage, il demandait sa mort avec de grands cris. Il se retire donc, non tant pour lui-même que pour ses frères, dans la crainte qu'il avait de contribuer témérairement par sa présence à augmenter le tumulte. Il en était de même du temps de saint Blaise, les idolâtres et maîtres et sujets tournaient toute leur fureur contre les évêques, sachant bien que c'étaient eux qui animaient le peuple chrétien à demeurer ferme dans la religion, et à n'avoir jamais aucune complaisance pour leurs fausses divinités. Ces zélés pasteurs savaient aussi combien il était nécessaire qu'ils se conservassent pour instruire et pour exhorter les fidèles ; ils ne se retiraient pas de telle manière qu'ils abandonnassent leur troupeau, ils en avaient toujours soin, ils entretenaient un commerce continuel de lettres, d'ordonnances et de règlements, ils s'informaient de tous ses besoins, ils s'opposaient avec vigueur à tous les désordres qui auraient pu le corrompre, et de cette sorte, quelque éloignés qu'ils pussent être par la violence de la persécution, ils ne laissaient pas d'être présents: si les ennemis attaquaient indifféremment tous ceux qui faisaient profession de la religion de Jésus-Christ sans aucune distinction du pasteur et des brebis, de l'évêque et des clercs, et des prêtres et des laïques, pour lors, l'éloignement du pasteur pouvant être préjudiciable à son troupeau, qui, se voyant abandonné de ceux qui sont établis pour l'encourager par leurs exhortations et leurs exemples, pourrait manquer de courage et succomber à la violence de ses persécuteurs, dans ces rencontres il lui est défendu de fuir, il faut qu'il demeure ferme, et qu'il s'expose à la mort, se souvenant de ce que firent les apôtres dans la persécution qui s'éleva à Jérusalem après le martyre de saint Etienne, tous les disciples se dispersèrent dans les villes de Samarie et de la Judée; les apôtres demeurèrent dans cette grande ville, continuant leurs mêmes exercices, malgré la haine de leurs persécuteurs.

Les paroles du Seigneur ne doivent donc pas être tellement prises à la lettre que l'on croie être obligé de fuir toutes les fois que l'on est persécuté. Tous les excès sont également à craindre: dire que l'on ne doit jamais se retirer quand on est persécuté, ou que l'on doit toujours se retirer, sont deux excès. Tertullien a donné dans le premier, mais ce fut lorsqu'il eut abandonné la foi, et qu'il se fut séparé de l'Eglise; il n'était plus animé que d'un zèle amer qui lui faisait porter toutes choses jusqu'aux dernières extrémités: il condamnait les secondes noces comme des adultères, il ne pouvait souffrir que l'on réconciliât à l'Eglise les apostats et les homicides, et il regardait comme des lâches ceux qui fuyaient dans la persécution, jusque-là qu'il estimait plus ceux qui s'exposaient témérairement, et qui se mettaient en danger de renoncer Jésus-Christ, que ceux qui, en se retirant avec humilité, mettaient leur foi en assurance ; et ceux-là imitant la présomption de saint Pierre qui, ayant protesté que, quand tous ses autres compagnons abandonneraient leur divin maître, que pour lui il ne l'abandonnerait jamais, et qu'il le suivrait dans la prison et jusqu'à la mort. Sa témérité fut punie, car il le renonça plus lâchement que les autres; c'est pourquoi il est plus avantageux pour les fidèles qui n'ont aucun caractère de supériorité, qui ne sont ni évêques ni curés, de fuir avec une humble défiance d'eux-mêmes, que de s'exposer témérairement sous prétexte d'un grand zèle qui souvent n'est pas soutenu dans la violence du mal.

Pour ce qui est d'un généreux évêque, comme notre saint Blaise, quand il fuit et qu'il se cache, ce n'est ni par l'amour de la vie présente, ni par la crainte de la perte des biens temporels, ou des tourments, ou de la mort, c'est qu'ils connaissent qu'en se retirant et en se cachant à leurs persécuteurs, ils travailleront plus à la gloire de Dieu, au bien de l'Eglise et au salut des fidèles, qu'en s'exposant à la violence et à la malice de leurs ennemis.

Voilà quels étaient les sentiments de saint Blaise, il savait bien que son divin maître avait dit que *celui qui aime la vie la perdra, et que celui qui la hait en ce monde la conservera pour la vie éternelle.* Il est question ici de cet amour qui nous porte à renoncer notre religion, à donner de l'encens aux idoles, à violer la loi de Dieu, à mépriser les ordonnances de l'Eglise dans la crainte de la mort; ces timides qui craignent une mort temporelle s'exposent à une mort éternelle. Notre généreux évêque a bien fait connaître qu'il ne se retirait que par charité, et que la crainte n'avait aucune part à sa retraite, puisque, dès que les soldats idolâtres viennent pour le prendre et le conduire devant le président, il les suit avec joie et ne fait rien pour s'opposer à leur mauvais dessein. Ce n'est point comme un esclave timide qu'il se retire sur le haut d'une montagne, ce n'est point comme un mercenaire intéressé qu'il se cache; il n'a que du dégoût pour le monde et pour tout ce qui est dans le monde, il n'est occupé que de Dieu, que d'étendre son royaume, et de contribuer au salut des âmes, à quoi les saints ont souvent travaillé en fuyant la persécution, parce qu'allant de province en province, et se trouvant obligés de changer de retraite à cause de la puissance et de la malice de leurs persécuteurs, ce leur était une occasion de prêcher l'Evangile à des peuples qui n'en avaient aucune connais-

sance, et par ce moyen ils rendaient chrétiens ceux qui auparavant étaient idolâtres, et plusieurs de ceux qui avaient passé la plus grande partie de leur vie dans les dérèglements des péchés s'engageaient de bon cœur dans les exercices de la pénitence, et le divin Sauveur des hommes avait cette vue quand il a ordonné à ses disciples de fuir de ville en ville, et ce qu'il ajoute le fait bien connaître. *Je vous dis en vérité que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël, que le Fils de l'homme ne soit venu.* Ces paroles nous font connaître qu'après que la multitude des nations sera entrée dans l'Eglise, les restes d'Israël destinés pour remplir le nombre des saints seront appelés à la même Eglise aux approches du second avénement du Fils de Dieu. Que la crainte et l'intérêt ne s'emparent jamais de nos cœurs, afin que nous ne soyons ni de ces lâches, ni de ces mercenaires qui fuient dès qu'ils voient venir le loup, et qui abandonnent le troupeau de Jésus-Christ; retirons-nous quand la justice et la charité n'exigent pas de nous que nous nous exposions, retirons-nous par un esprit de charité, pour ne pas irriter nos persécuteurs par une présence qui semble les mépriser et même les insulter. Retirons-nous, dans une humble défiance de nous-mêmes, craignant de succomber si nous nous exposions témérairement et sans une vraie nécessité, la chute de plusieurs ayant été la punition de leur témérité. Mais retirons-nous avec la même foi et la charité avec lesquelles saint Blaise s'est retiré, disposés à souffrir toutes les injustices, toutes les violences, toutes les cruautés que nos persécuteurs nous voudront faire endurer, et de les souffrir dans la pensée de s'unir plus parfaitement à notre divin Sauveur, et d'avoir l'avantage de se rendre semblables à lui. C'est ce qui consolait saint Blaise étant entre les mains des bourreaux, sa consolation doit être la nôtre, elle servira de sujet à la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que son seigneur. Nous savons tous que cette vie est mêlée de peines et d'afflictions; si pendant quelques moments nous jouissons du calme, il est suivi d'orages et de tempêtes, c'est pourquoi l'Ecriture nous compare tantôt à des ouvriers qui ne sont nés que pour la fatigue, et qui ne méritent de manger du pain qu'à proportion qu'ils l'ont gagné par leur travail; tantôt à des soldats qui doivent avoir toujours les armes à la main, soit pour se défendre, soit pour attaquer, parce qu'ils ont affaire à des ennemis avec qui il n'y a jamais ni paix ni trêve à faire, des ennemis qui ne dorment point et qui ne se reposent pas; des ennemis qui se servent de tout ce qui nous arrive, soit dans la prospérité, soit dans l'affliction, pour tâcher de nous vaincre, et il faut que nous nous défendions de telle manière, ou que nous les attaquions avec tant de force que nous puissions dire à la mort: *J'ai combattu un bon combat*, c'est-à-dire, j'ai combattu de telle manière que non-seulement je n'ai pas été vaincu, mais j'ai remporté la victoire sur tous mes ennemis.

Pour être des ouvriers qui ne se rebutent point du travail et des soldats qui sont toujours animés du désir de la victoire, il faut que nous ayons sans cesse deux grandes vérités dans l'esprit: la première, que Jésus-Christ est le grand maître de l'humilité, de la souffrance et de la patience; la seconde, que nous sommes ses disciples, et que nous devons faire connaître à un chacun que nous le sommes. Lorsque ces deux vérités seront profondément gravées dans notre esprit, comme elles l'étaient dans celui de saint Blaise, nous dirons comme ce saint martyr: Jésus-Christ est mon maître, et je suis son disciple. Il n'y a rien de plus avantageux pour moi que d'avoir un tel maître, et je ne trouverai jamais dans le monde de qualité plus glorieuse que celle de son disciple; s'il est mon maître et que je sois son disciple, s'il est mon Seigneur et que je sois son esclave, je dois toujours avoir dans la pensée que *le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que son seigneur.*

Combien de pensées tristes et affligeantes, de sentiments, de troubles et d'inquiétudes, de mouvements déréglés, cette maxime bien imprimée dans l'esprit est-elle capable de réprimer! Celui qui a cette parole dans le cœur ne se plaint jamais de ce qu'il souffre, parce qu'il ne cherche point d'autre voie pour se sauver que les souffrances et les humiliations de son Seigneur, qui est le grand maître de la souffrance et de l'humilité. Ne nous étonnons donc pas si les apôtres sortaient des synagogues et des assemblées des Juifs si pénétrés de joie, si remplis de consolations, quand ils avaient été trouvés dignes d'être outragés et maltraités pour le nom de Jésus-Christ, puisque c'était en cela qu'ils devenaient semblables à lui, et cette ressemblance est la principale qualité qui peut faire leur perfection et leur bonheur; il vous le dit lui-même au rapport de saint Luc: *Le disciple n'est pas plus que le maître; mais il sera parfait lorsqu'il sera semblable à son maître* (*Luc.*, VI, 40), puisque pour lors il aura acquis la fin pour laquelle Dieu l'a élu, qui est d'être conforme à l'image du Fils de Dieu. Connaissons donc quelle peut être la cause de la joie de saint Blaise au milieu des plus cruels tourments. Le président Agricole, irrité de la fermeté de ce saint évêque, voyant que ses caresses, que ses promesses, que ses menaces étaient inutiles, et qu'elles n'avaient pas la force d'ébranler le courage de ce généreux chrétien, l'abandonne à la fureur de ses plus cruels bourreaux qui, l'ayant lié sur un chevalet, lui déchirent les côtés avec des peignes de fer; vous le voyez dans ce tourment armé d'une patience héroïque, et de plus rempli d'une joie qui le console intérieurement, parce qu'il pense, *le disciple n'est pas plus que le maître; c'est*

assez au disciple d'être traité comme son maître. Mon maître a été attaché à une croix, et moi je suis attaché à un chevalet; mon Seigneur a été déchiré de fouets et d'épines, et moi je suis déchiré de peignes de fer; il a eu les pieds et les mains percés lorsqu'il a été cloué à la croix, et moi je ne suis lié qu'avec des cordes; n'aurais-je pas tort de me plaindre? Au contraire n'ai-je pas sujet de me réjouir d'avoir l'avantage d'être traité comme mon maître l'a été, et ne faut-il pas que je conserve dans ma mémoire sa parole, me commandant lui-même de la conserver? Il est très-nécessaire de nous en souvenir dans tous les maux qui nous peuvent arriver et dans toutes les peines que les hommes nous peuvent faire, c'est pourquoi il nous dit: *Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: le serviteur n'est pas plus grand que le maître, s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* (*Joan.*, XV, 20). L'expérience a toujours fait voir dans tous les siècles de l'Eglise, depuis son établissement jusqu'à présent, que l'on ne pouvait se consacrer au service de Dieu, se déclarer disciple de Jésus-Christ et professeur de son Evangile, sans être en même temps exposé à plusieurs sortes de persécutions, et que l'on peut dire être en quelque façon nécessaires: si l'on ne peut servir les rois de la terre dans la cour ou dans les armées sans de grands périls, combien plus ceux qui servent Dieu dans l'Eglise et dans la profession de l'Evangile doivent-ils mépriser ces sortes de peines, puisque Jésus-Christ même, qui a établi cette religion et fondé cette Eglise, a été exposé à la haine et à la persécution des hommes pour leur avoir dit la vérité! Saint Blaise, tous ces généreux évêques, tous ces fidèles disciples de Jésus-Christ ont été haïs et persécutés des hommes, parce qu'ils ont dit la vérité. Quelle vérité? Qu'il n'y avait qu'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, qu'il était le seul qu'il fallait adorer, aimer et servir, que tous les dieux des gentils n'étaient que des démons, pour qui nous ne devions avoir que de l'horreur. Quelle vérité? Qu'il n'y avait qu'un seul Jésus-Christ par le nom duquel nous puissions être sauvés, et qu'il n'y avait que ceux qui vivaient selon son Evangile qui pouvaient espérer d'avoir part à son royaume; que tous ceux qui vivaient selon les maximes du monde, qui mettaient leur félicité dans les honneurs, les richesses et les plaisirs, étaient de misérables esclaves que le Roi des rois livrerait à ses bourreaux, qui leur lieraient les pieds et les mains et les jetteraient dans les ténèbres de l'enfer, où ils n'auraient point d'autre occupation que de répandre des larmes et de grincer les dents.

Voilà ces terribles vérités qui ont fait haïr les apôtres et les hommes apostoliques, les saints pontifes et les Pères de l'Eglise, notre saint Blaise et ceux qui comme lui ont fait leur gloire d'être les disciples de ce divin maître et les esclaves de cet adorable Seigneur. Ce qui nous fait connaître qu'il y a deux choses inévitables, ou n'être point serviteur de Jésus-Christ, ou être haï et persécuté du monde; il faut choisir et ne pas se flatter que l'on puisse trouver le moyen d'accommoder si parfaitement l'un avec l'autre que sans cesser d'être disciple de Jésus-Christ et professeur de l'Evangile, on évitera d'être haï et persécuté du monde. La raison de cette impossibilité est très-claire. C'est la qualité de disciple de Jésus-Christ et de professeur de la vérité qui est la cause des persécutions du monde contre les ministres de l'Evangile. Ou vous êtes sincèrement disciples de Jésus-Christ, et vous prêchez la vérité sans aucun déguisement; ou il n'y a en vous que de la dissimulation, du déguisement et de l'apparence. Si vous êtes sincères dans la pratique des vertus chrétiennes et dans la publication de l'Evangile, ne prétendez pas l'annoncer sans choquer le monde et sans l'irriter contre vous: ce serait vouloir être plus sage et plus puissant que votre divin Maître, qui a été haï du monde parce qu'il a rendu témoignage que ses œuvres étaient mauvaises, puisqu'il doit suffire au disciple d'être semblable à son maître. Il faut donc que vous souffriez avec tranquillité, et en adorant en secret les jugements de Dieu, tous les mauvais traitements que l'on peut vous faire, le mépris même et le rebut de la parole de l'Evangile annoncée par votre bouche, et les orages qui s'élèvent contre la vérité.

Voilà quelle a été la conduite de saint Blaise: il a conservé soigneusement dans son cœur les maximes de Jésus-Christ, il a toujours été attentif aux règles de sa conduite. L'impatience, le murmure, le dépit, n'ont jamais eu de place dans son âme; ce sont des mouvements qui ne viennent que de l'esprit humain; notre saint martyr ne s'y laissait pas aller, n'étant conduit que par l'esprit de Dieu en qualité d'enfant de Dieu; de sorte que tous les reproches qu'on lui pouvait faire d'être l'ennemi des dieux, des empereurs et de l'empire, toutes les injures qu'on lui disait et toutes les calomnies qu'on lui imposait, n'étaient pas capables de l'attrister, se souvenant toujours de la parole de son maître: *S'ils ont appelé le père de famille Belzébuth, ne feront-ils pas encore plutôt le même traitement à ses domestiques?*

Le raisonnement du Seigneur est fort naturel et très-conforme à ce qui arrive ordinairement. Les enfants et les domestiques du père de famille participent à sa gloire ou à son infamie, à son élévation ou à son abaissement: quand il est dans le pouvoir, chacun s'empresse de leur faire honneur et de leur rendre service, s'estimant heureux d'avoir quelque part dans leur amitié, croyant que cela leur pourra procurer quelque accès auprès de leur père ou de leur maître; mais s'il arrive qu'il perde son crédit et qu'il tombe, sa ruine se fait sentir à tous ceux de sa maison, on les abandonne, souvent on les méprise et quelquefois même on les outrage. Notre divin Sauveur se regarde comme un père de famille: il a des enfants, il a des domestiques; il est vrai

qu'ils auront quelque jour part à la gloire de leur père et de leur Seigneur, qu'ils entreront en possession du royaume qui leur a été préparé dès le commencement du monde; cela surprendra les impies, les mondains, les idolâtres qui n'ont eu que du mépris pour eux; ils diront, la rage dans le cœur et le désespoir dans l'âme : *Ils diront, étant touchés de regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont ceux-là qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints.*

Que ces paroles expriment bien quel sera le sentiment de tous les persécuteurs de Jésus-Christ et de ses disciples au jour du jugement! Tout est renversé dans la conduite comme dans l'esprit des méchants. Dieu les a invités à se convertir, et pour cela il leur a envoyé son propre Fils et grand nombre de ses plus fidèles serviteurs; ils les ont rebutés, outragés, et les ont fait mourir, méprisant toutes les grâces de Dieu, ne voulant point penser à lui pendant toute leur vie; mais lorsqu'ils se sentiront accablés sous le poids de sa justice, dans ce moment ils se trouveront contraints de penser à lui. Quand Dieu les a consolés par la jouissance des biens de cette vie, par l'abondance des richesses, par la puissance sur les autres hommes, par un grand crédit dans le monde, ils ne lui ont témoigné que de l'ingratitude pour ses bienfaits, ne se servant de tous ces avantages que pour l'offenser en humiliant, en outrageant, en tourmentant ses plus fidèles serviteurs.

Saint Blaise nous a fait voir pendant toute sa vie le caractère particulier des vrais domestiques de Jésus-Christ, ce grand Père de famille; de porter non-seulement ses stigmates dans leur corps par leurs souffrances, mais encore de souffrir dans leur réputation les flétrissures les plus atroces, comme on n'a pas craint de noircir celui qui est la sainteté même en le nommant du nom exécrable de Belzébuth, et en l'accusant de ne chasser les démons que par la vertu de ce prince des démons. Notre saint ne s'est pas flatté d'être traité plus favorablement, il s'est toujours attendu que, lorsque l'on se saisirait de lui, on lui imposerait les crimes les plus énormes, on le traiterait comme le plus scélérat, et qu'on le condamnerait à la peine des plus impies; il considérait son divin maître attaché à la croix au milieu de deux voleurs pour accomplir la parole du prophète, qui avait dit : *Il sera mis dans la compagnie des scélérats.*

Consolons-nous donc, mes frères, quand il arrivera que des hommes pleins de jalousie, d'envie et de haine, nous outrageront, nous accableront d'injures, nous imposeront les plus atroces calomnies, et nous persécuteront jusqu'à nous vouloir faire mourir; regardons-nous en cela comme semblables à notre divin Sauveur, et puisque nous avons l'honneur d'être ses serviteurs et ses disciples, mettons notre gloire et faisons notre joie d'être traités comme il l'a été, pensant que ce serait une notable injustice de vouloir être bien traités du monde, étant disciples d'un maître qui en a été si maltraité, et même que ce serait une confusion pour nous de ne pouvoir souffrir quelque parole de mépris, après toutes les calomnies que ce divin Seigneur a souffertes. Que saint Blaise était bien persuadé de cette vérité! C'est pourquoi il se met peu en peine des injures que le peuple idolâtre lui dit, des calomnies qu'on lui impose, des cruautés que les bourreaux exercent sur son corps et de la mort qu'on lui prépare; la joie qu'il a de se voir honoré du martyre, et en cela d'être semblable à son divin Maître, le fortifie si fort qu'il n'est capable d'aucune crainte : c'est ce qui fera la matière de la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Ne les craignez point, car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Cette parole est admirable, *ne les craignez point*, rien ne peut être plus capable de rassurer les esprits et d'affermir les cœurs! Notre divin Sauveur ne veut que des âmes grandes et généreuses pour ses disciples, les lâches et les timides ne sont pas propres à sa suite; il veut qu'ils soient tels qu'ils puissent avoir place dans son royaume : mais *son royaume souffre violence, et il n'y a que les violents qui le ravissent*, parce qu'il n'est donné qu'à ceux qui peuvent boire son calice, c'est-à-dire qu'il n'est que pour ceux qui sont disposés à souffrir avec patience et même avec joie toutes les violences que les plus méchants, les plus impies et les plus cruels de tous les hommes, voudront leur faire, et qui, dans la plus grande paix et lorsqu'ils n'auront point d'ennemis qui les persécutent, se feront violence à eux-mêmes, mortifiant leurs sens, soumettant leur chair à l'esprit, réglant leur humeur, modérant leurs passions et renonçant à leur propre volonté. Cet aimable Sauveur leur apprend les raisons pour lesquelles ils ne doivent pas craindre leurs plus cruels persécuteurs.

La première, c'est qu'*il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu.* Comme s'il leur disait : Dieu voit tout ce que vos ennemis emploient, toutes les ruses, tous les artifices que la malice la plus raffinée peut inventer pour vous noircir, pour vous calomnier, pour avoir un prétexte de vous opprimer; Dieu permettra que tout soit découvert, votre vertu et la malignité du cœur de vos ennemis seront connues : on verra par vos actions que vous êtes non ce que vos ennemis publiaient de vous, mais des fidèles serviteurs de Dieu. Vos ennemis passeront publiquement pour des imposteurs, et votre réputation se répandra avec éclat dans toute la terre. Pour peu que nous fassions réflexion sur tout ce

qui est arrivé aux disciples de Jésus-Christ et aux professeurs de l'Evangile, nous serons convaincus de cette vérité. Vous le voyez dans saint Blaise. Quel respect les peuples ne lui rendent-ils pas! Quel honneur ne lui font-ils pas! Avec quelle confiance ne s'adressent-ils pas à lui pour lui demander sa protection et pour le prier de leur obtenir de Dieu les grâces qui leur sont nécessaires! Ce qui serait à souhaiter, c'est que les respects, les honneurs, les confiances, les prières des peuples pour saint Blaise fussent plus pour l'avantage de leurs âmes que pour le bien de leurs corps, et qu'ils eussent plus de désirs d'obtenir une vie spirituelle quand ils ont été assez malheureux pour la perdre par un péché mortel, ou de la conserver et de se la perfectionner quand ils sont assez heureux de la posséder, que de demander la guérison de leurs maladies et la santé de leurs corps. Cette confiance que les chrétiens ont aux mérites de saint Blaise est une preuve que tous les mauvais discours que ses ennemis ont tenus de lui, et toutes les calomnies qu'ils lui ont imposées n'ont rien diminué de sa gloire; c'est pourquoi nous devons observer ce que notre divin Maître nous ordonne quand il nous demande une preuve de notre fermeté.

Dites dans la lumière ce que je vous dis dans l'obscurité, et prêchez sur le haut des maisons ce qui vous aura été dit à l'oreille. Ces paroles ont un sens d'une si vaste étendue qu'il est comme impossible de l'exposer dans tout son entier à la connaissance des hommes, parce qu'il faudrait pour cela grand nombre de discours et même fort longs. Si je parle aux pasteurs et à tous ceux que Dieu a destinés pour instruire les fidèles, je leur dirai: Ne prêchez que ce que vous avez appris de Dieu dans le secret de la prière, de la méditation des saintes Ecritures et de l'étude des conciles et des Pères de l'Eglise. Je leur dirai encore : C'est le temps de faire connaître tout ce que Jésus-Christ vous a confié de lumières et de grâces; vous feriez injure à la religion, si vous croyiez qu'elle renferme des vérités ou des mystères qu'on doive cacher à ses enfants. Par exemple, y a-t-il rien qui lui soit plus contraire que de n'oser publier la honte, l'humiliation, la douleur de la croix, craindre de prêcher que c'est par elle que le Fils de Dieu a satisfait pour nos péchés, et que c'est par elle aussi que nous devons être sauvés? Enfin je continuerai à leur dire que c'est faire tort aux chrétiens de leur dérober ce qui est fait pour leur sanctification et leur salut, comme la lecture de l'Evangile et la connaissance de la parole de Dieu, puisque ce serait s'opposer au Saint-Esprit qui est donné à l'Eglise pour y enseigner toute vérité.

Ces paroles, pour être bien entendues, doivent se rapporter à celles-ci : *Ne les craignez donc point*, et pour marque que vous ne les craignez pas, *dites dans la lumière ce que je vous dis dans l'obscurité*. Prêchez la vérité et ne vous excusez point sur ce que vous craignez la mort, et que c'est cette crainte qui vous fait appréhender de prêcher. C'est au contraire parce que vous craignez la mort que vous devez prêcher hardiment, puisqu'il n'y a que cette sainte hardiesse qui puisse vous délivrer de la véritable mort. Saint Blaise n'a point appréhendé la mort, il a dit dans la lumière ce que son divin Maître lui avait appris dans l'obscurité de sa retraite; il a prêché sur le haut des maisons, dans les amphithéâtres, au milieu des places publiques, ce que le Saint-Esprit lui avait dit à l'oreille de son cœur, et quoiqu'il fût élevé sur un chevalet où on le tourmentait cruellement, il ne laissait pas du haut de ce gibet de prêcher la divinité de Jésus-Christ et la nécessité d'être chrétien et de vivre selon les règles du christianisme. Le divin Sauveur lui avait donné une seconde raison de cette fermeté qui ôte toute la crainte, c'est que les plus puissants et les plus cruels de leurs persécuteurs ne sauraient attaquer que vos corps et ne peuvent vous faire perdre qu'une vie temporelle.

Ne craignez point ceux qui tuent le corps, leur dit-il, *et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme.* Nous devons être persuadés par notre propre expérience que la timidité est une mauvaise conseillère, et que l'esprit de Dieu est fort éloigné de ces frayeurs, voulant que ceux qui sont à lui se tiennent toujours prêts à tout, et tout cela pour nous persuader que c'est Dieu que l'on doit craindre et non pas les hommes; et que c'est dans la vue de sa grandeur et de sa puissance qu'il veut que nous tremblions, et non pas dans la vue de la puissance des plus grands de la terre. Mais en nous disant : Craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et le corps et l'âme, n'est-ce pas nous dire qu'on ne doit plus craindre les hommes, quelque puissants, quelque violents, quelque colères qu'ils soient? Ils ne sauraient nous menacer de l'enfer, et c'est tout ce que nous avons à craindre. Cependant ce n'est point ce que les hommes appréhendent; s'ils voient quelqu'un en état ou en disposition de leur enlever quelque partie de leur bien, ou même de les empêcher d'acquérir ou d'obtenir ce qu'ils souhaitent d'avoir, c'est celui-là qu'ils craignent; s'il y en a quelque autre qui, porté d'envie ou de haine, s'acharne à déchirer leur réputation, à leur imposer des calomnies et à leur ôter tout leur crédit, c'est celui-là qu'ils craignent, parce que n'ayant de l'amour que pour les choses temporelles, ils n'en appréhendent que la perte, et ils ne craignent que ceux qui leur peuvent enlever ce qu'ils regardent comme devant faire leur bonheur, comme étant par conséquent l'objet de leur amour.

Les sentiments de saint Blaise et des fidèles disciples du Seigneur sont bien opposés à ceux des ces amateurs du monde, ils ont la prudence du serpent qui expose tout son corps pour garantir sa tête; ils abandonnent aussi leur corps pour sauver leur âme, parce qu'ils sont persuadés que c'est le plus funeste de tous les aveuglements que d'expo-

ser cette partie de nous-mêmes, qui doit jouir de Dieu éternellement pour sauver celle par laquelle nous ne jouissons que de la créature, et cela même pour un moment. Ceux qui se conduisent d'une manière si contraire à celle des saints ne s'appliquent point assez à connaître la grande différence qu'il y a en nous entre ce qui est visible et mortel, et ce qui est invisible et immortel. Ce qui est visible en nous peut être au pouvoir des hommes; mais quel désavantage nous en peut-il arriver, puisque ce n'est point par là que nous sommes ce que nous sommes? quand ils auraient eu la force de détruire tout ce qui est visible et sensible, nous auraient-ils détruits pour cela? la mort le fera nécessairement quelque jour, quand même nous jouirions de la vie la plus longue et la plus délicieuse, et cependant elle ne nous détruira pas; nous ne devons donc craindre que celui qui peut faire périr ce que nous avons d'invisible et d'immortel, pour la raison que Dieu étant notre vie, nous ne mourons que lorsque nous le perdons. Ce n'est donc pas l'enfer que nous craignons, c'est celui qui peut perdre dans l'enfer; les esclaves craignent l'enfer, et s'ils s'abstiennent de commettre un péché, ou s'ils observent une loi, ce n'est point pour l'amour de celui qui a le pouvoir de punir pendant toute l'éternité, c'est dans la seule crainte de la peine à laquelle ils peuvent être condamnés, ne faisant pas réflexion qu'il punit ceux qui, n'étant occupés que de la crainte des hommes, n'ont point pensé à aimer leur Dieu pendant leur vie, n'étant remplis que de l'amour d'eux-mêmes.

Saint Blaise n'a jamais eu peur des hommes ni des plus cruels, ni des plus violents; s'il s'est caché, ce n'était point par crainte, mais par une humble défiance de soi-même, ne craignant que d'offenser son Dieu et de ne le point aimer assez purement et assez fortement. Pourquoi aurait-il eu peur des hommes, avait-il oublié ce que son divin Maître lui avait dit en parlant à ses disciples : *N'est-il pas vrai qu'on a deux passereaux pour une obole, et néanmoins il n'en tombe aucun sur la terre sans la volonté de votre Père. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés, ainsi ne craignez point, vous valez beaucoup mieux qu'un grand nombre de passereaux.*

Le Fils de Dieu pouvait-il nous donner des raisons plus fortes pour nous assurer que nous n'avions rien à craindre, que de nous dire qu'il connaît parfaitement tout ce qui se passe sur la terre, que même il n'arrive rien qu'il ne le veuille ou qu'il ne le permette, non pas seulement à l'égard de ces grands événements, mais encore à l'égard des moindres choses sur lesquelles on ne fait aucune réflexion, comme ce qui arrive aux petits oiseaux et ce que deviennent vos cheveux? Y a-t-il rien qui soit plus capable de nous empêcher de craindre ceux qui nous affligent? Qui se troublera lorsqu'il sera bien persuadé que Dieu fait tout, qu'il permet tout, et qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête sans sa volonté?

Voilà ce qui a donné de la force à tous les martyrs, c'est ce qui a affermi le courage de tous les généreux confesseurs exposés aux plus violentes persécutions, c'est par conséquent ce qui a rassuré saint Blaise; il est tranquille dans sa caverne du mont Argée, il ne s'y inquiète point si on le découvrira, si on se saisira de lui, il sait qu'il ne lui arrivera que ce que Dieu voudra. Quand il arrive que des soldats le découvrent, qu'ils se saisissent de lui, qu'ils le conduisent devant le président, il ne se trouble point de ce qui lui arrivera, des tourments qu'on lui fera endurer; il est persuadé que tout ce que l'on exécutera contre lui sera selon la volonté de Dieu, qui le permettra pour sa sanctification; de sorte que son cœur et sa chair tressaillent de joie en Dieu, de se voir en état de le glorifier par le martyre, et tous ses os étant découverts et déboîtés se préparent à dire : Qui est semblable au Seigneur? Il ne pense donc qu'à confesser hautement et généreusement le nom de Dieu en présence de tous les idolâtres, ayant dans le cœur cette parole du Seigneur consolante pour les généreux chrétiens, affligeante pour les lâches et les timides.

Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père qui est dans le ciel, et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi devant mon Père qui est dans le ciel.

Ah! mes frères, quelle confusion pour ceux qui, enchantés de l'amour des richesses, des honneurs, des plaisirs, n'auront pas confessé Jésus-Christ devant les hommes! Ils se verront eux-mêmes renoncés devant Dieu, devant les saints anges et devant toutes les créatures raisonnables qui ont été depuis le commencement du monde, et renoncés par Jésus-Christ! si vous conceviez bien ce que c'est d'être renoncé de Jésus-Christ, ni le respect humain, ni l'amour des créatures, ni la jouissance de tout ce qu'il y a de plus avantageux et de plus délicieux sur la terre, ni la crainte des hommes ne pourraient rien sur vous, comme ils n'ont eu aucun pouvoir sur le cœur de saint Blaise, parce que vous concevriez que d'être renoncé du Fils de Dieu, c'est ne l'avoir ni pour médiateur, ni pour Sauveur, c'est paraître devant son tribunal sans l'avoir pour avocat, et l'y avoir au contraire pour partie, parce que c'est lui que l'on a offensé en méprisant son Evangile; pour témoin, parce que c'est lui qui voit tout et qui entend tout, n'ayant pas besoin qu'on lui rende témoignage de l'homme, sachant par lui-même tout ce qui se passe dans l'homme; pour juge, étant établi de Dieu pour juger les vivants et les morts; enfin être renoncé, c'est être traité en réprouvé; mais quelle gloire d'être reconnu par Jésus-Christ pour son disciple, puisque c'est être du nombre de ceux qui sont bénis de son Père, et qui auront part à son royaume! Je vous souhaite cette gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLVII.

POUR LA FÊTE DE SAINTE AGATHE.

(5 *février.*)

Jesus migravit a Galilæa et venit in fines Judææ trans Jordanem (*Matth.*, XIX, 1-11).
Jésus partit de la Galilée et vint aux confins de la Judée, et au delà du Jourdain.

La fête de sainte Agathe, mes frères, me donne lieu de vous expliquer un évangile dont la plus grande partie de ceux qui m'écoutent n'ont point entendu parler, le sens en est obscur et caché, mais l'intelligence en est très-avantageuse, c'est pourquoi adressons-nous avec ferveur et avec foi au Saint-Esprit pour lui demander ses lumières et ses grâces, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, etc.

L'Eglise voulant relever la gloire de sainte Agathe, qui fait un de ses plus beaux ornements, et prétendant nous donner une noble idée de la grandeur de sa vertu et de la force de son courage, nous parle de la fidélité de son amour pour Jésus-Christ, et de l'attachement inviolable qu'elle a eu toute sa vie à son divin époux, sous la figure de la parfaite union et de la fidélité qui doit être entre un époux et une épouse qui doivent vivre ensemble comme s'ils n'étaient qu'une seule personne; mais comme ce n'est pas une chose facile, il nous apprend qu'il serait beaucoup plus avantageux de ne contracter d'alliance qu'avec Dieu, ce qui étant au-dessus des forces de la nature, et même ce qui se trouvant assez ordinairement exposé à la persécution des hommes, il faut que cela ait été donné d'en haut comme il est arrivé à sainte Agathe, qui n'ayant pas voulu d'autre époux que Jésus-Christ, a été cruellement tourmentée sans avoir voulu recevoir de soulagement que de Dieu seul dont elle a suivi exactement tous les conseils. L'intelligence de l'Evangile nous donnera une parfaite connaissance de ces vérités. Nous y remarquerons trois choses : la première, que le Seigneur guérit les malades; la seconde, qu'il confond les orgueilleux; la troisième, il instruit les ignorants, il guérit les malades qui le suivent, il confond les orgueilleux qui le tentent, tâchant de le surprendre dans ses paroles, il instruit les ignorants simples, les dégageant de l'affection des choses sensibles, et les élevant à l'amour des plus spirituelles. Sainte Agathe est malade et blessée, ce céleste médecin la guérit. Les prêtres des idoles et les juges païens sont superbes, Dieu les confond par les paroles et le courage de sainte Agathe. Les hommes sont presque tous charnels, esclaves de leurs sens, ce divin Maître les instruit et les spiritualise par l'exemple de cette généreuse vierge, qui est pure comme les anges. Voilà selon l'Evangile de quoi faire les éloges de notre sainte.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus partit de Galilée et vint aux confins de la Judée au delà du Jourdain. La lecture de l'Evangile nous donne sujet de remarquer que le Fils de Dieu sortait souvent de la Judée, il avait plusieurs raisons qui l'obligeaient à changer de demeure; la malignité du cœur des principaux d'entre les Juifs avait beaucoup de part à ces changements, les prédications et les miracles de ce divin Fils de Dieu excitaient leur envie et étaient un sujet de s'animer contre lui de plus en plus. Soit donc par une condescendance de charité pour ne leur pas donner occasion de commettre de plus grands crimes, soit pour les punir du mauvais usage qu'ils faisaient de tous les soins qu'il prenait de leur salut, soit pour faire l'office d'un véritable soleil qui est venu pour éclairer les hommes, et qui doit par conséquent porter sa lumière dans tous les endroits, il ne demeure pas toujours dans la Judée, il passe dans la Samarie, il va dans la Galilée, il approche des villes de Tyr et de Sidon, il marche le long de la mer et du Jourdain, il entre dans les villes et dans les villages, voulant partout travailler à l'ouvrage pour lequel son Père l'a envoyé en ce monde. Ce divin Sauveur cherche donc partout des pécheurs pour contribuer à leur salut. Il est comme impossible aux hommes de comprendre la faim du salut des âmes, il n'y a que ceux à qui Dieu l'a donnée qui la puissent concevoir, et parmi les ministres de l'Eglise peu en sont favorisés. Cette faim qui n'est jamais rassasiée en cette vie, tous les travaux que l'on entreprend, toutes les fatigues que l'on se donne, toutes les contradictions que l'on essuye, toutes les peines que l'on souffre, cela ne satisfait pas ce ministre du Seigneur qui a une faim insatiable du salut des âmes, il entreprend aussitôt de nouveaux travaux, il se donne de nouvelles fatigues, soit dans les missions, soit dans les prédications, soit dans les confessions et dans des instructions particulières, et, comme son divin Maître, il ne prend point de repos, n'en voulant point d'autre que celui qu'il espère dans le ciel. Il semble que ce zélé ministre et ce parfait disciple du Seigneur ne se lasse point de travailler à la conversion des pécheurs et à la perfection des pénitents. Ne vous en étonnez pas, une source ne se lasse pas de répandre ses eaux, parce qu'étant toujours pleine, et en ayant toujours trop pour elle, on pourrait dire qu'elle se fait un plaisir de les communiquer, étant comme soulagée en les répandant. Jésus-Christ est la source de la grâce et une source toujours pleine, et c'est de sa plénitude que les hommes reçoivent celles qu'ils sont assez heureux de posséder; il n'y a rien de plus vrai que ce divin Sauveur se fait un plaisir de communiquer ses grâces, et il les répand avec abondance dans les cœurs bien disposés à les recevoir.

Un zélé ministre de l'Eglise est la copie de ce divin original; son cœur étant toujours plein des maximes de l'Evangile et des vérités de la religion de son Seigneur, il est toujours prêt à se répandre sans considérer ce qui lui en peut coûter et ce qu'il en doit

souffrir; mais sa charité, ne pouvant plus être cachée et devenant comme publique, fait qu'on le cherche et qu'on s'adresse à lui de toutes parts; cette recherche et ce concours, bien loin de le rebuter, sont comme une matière qui entretient et même qui augmente le feu de son zèle. Il serait à souhaiter et il faudrait demander au Seigneur qu'il allumât le feu de ce double zèle dans tous les pasteurs, dans les ministres de l'Eglise et dans les brebis mêmes.

Sainte Agathe, cette parfaite brebis du divin pasteur, a eu ce zèle de la gloire de son Seigneur et du salut des âmes dans un très-haut degré. Où n'aurait-elle point été? Que n'aurait-elle point donné? Que n'aurait-elle pas souffert pour cela? Ses paroles, ses actions, ses tourments en sont des preuves convaincantes : aussi, comme fidèle brebis, elle suit partout ce bon pasteur, et en le suivant elle mérite qu'il soit son médecin et qu'il la guérisse de ses plaies, car l'Evangile nous apprend en plusieurs endroits qu'il guérit ceux qui le suivent. Nous lisons donc: *De grandes troupes le suivirent et il les guérit au même lieu.* Saint Marc dit que *le peuple s'étant encore assemblé auprès de lui, il recommença aussi à les instruire selon sa coutume* (*Marc.*, X, 1).

Sa charité fait deux choses, elle guérit et elle instruit, afin que sa doctrine soit autorisée par ses miracles et que ses miracles produisent un plus grand fruit, étant appuyés par la sainteté de sa doctrine; car l'un et l'autre ne tendaient qu'à la connaissance du vrai Dieu et à engager les hommes à se donner tout au Seigneur et à ne suivre que lui seul, demeurant persuadés par leur propre expérience qu'il est le seul roi, le seul maître, le seul riche, le seul puissant que l'on ne suit pas inutilement. Combien de tous ceux qui ont suivi les rois de la terre, leur faisant assidûment leur cour, ou qui se sont attachés à un maître riche et puissant, n'en voulant jamais changer, épousant tous leurs intérêts, les servant avec chaleur au péril de leur honneur, de leur vie et souvent même de leur salut, et cependant qui sont morts n'ayant pas de quoi se soulager dans leurs maladies, ni de s'assister dans tous les autres besoins de la vie. Il n'en sera pas de même de ceux qui suivent le Seigneur, rien ne leur manquera lors même que tous les autres seront abandonnés, c'est ce que Moïse vous veut apprendre en instruisant les Israélites.

Nul des hommes de cette race criminelle ne verra l'excellente terre que j'avais juré de donner un jour à vos pères, excepté Caleb, fils de Jephoné; car celui-là verra, et je lui donnerai à lui et à ses enfants la terre par où il a passé, parce qu'il a suivi le Seigneur (*Deuter.*, I, 35, 36). Vous voyez par ces paroles combien il est avantageux à un chrétien de suivre notre divin Sauveur; on s'éloigne du chemin large où l'on se trouve dans la compagnie de tous les scélérats et de tous les réprouvés, et l'on périt malheureusement avec eux, comme il est arrivé à tous les Israélites qui étaient sortis de l'Egypte; de six cent mille il n'y en eut que deux, Josué et Caleb, tout le reste demeura étendu mort dans le désert, et la raison, c'est que la multitude s'est révoltée contre le Seigneur et ne l'a pas suivi, et ces deux justes l'ont toujours suivi avec fidélité. Si vous me demandez pourquoi du temps de sainte Agathe presque tous les habitants de la Sicile périssaient et devenaient la proie des démons, c'est que presque tous suivaient les dieux étrangers, qui ne sont pas des dieux, et qu'il n'y avait que cette sainte vierge et peu de fidèles avec elle qui suivaient le Seigneur. Cette suite donne une confiance et un courage que l'on ne saurait avoir quand même on serait à la suite du plus riche et du plus puissant de tous les hommes : si vous voulez en être persuadés, écoutez ce que dit Josué. *J'avais quarante ans lorsque Moïse, serviteur du Seigneur, m'envoya pour reconnaître la terre, et je lui fis mon rapport tel que je le croyais véritable. Mais mes frères, qui étaient allés avec moi, jetèrent l'épouvante dans le cœur du peuple, et je ne laissai pas néanmoins de suivre le Seigneur mon Dieu. En ce jour-là Moïse me jura et me dit : La terre où vous avez mis le pied sera votre héritage, et l'héritage de vos enfants pour jamais, parce que vous avez suivi le Seigneur mon Dieu. Le Seigneur m'a donc conservé la vie jusqu'aujourd'hui comme il le promit. Il y a quarante-cinq ans que Dieu dit cette parole à Moïse, j'ai maintenant quatre-vingt-cinq ans, et je suis aussi fort que j'étais lorsque je fus envoyé pour reconnaître le pays : la même vigueur que j'avais pour lors m'est demeurée jusqu'aujourd'hui, soit pour combattre, ou pour marcher* (*Josue*, XIV, 7-11).

Qu'il y a de plaisir à lire dans la sainte Ecriture ces avantages même pour le corps et pour le temps présent que reçoivent ceux qui ne suivent ni le monde, ni la chair, et qui ne s'attachent point à d'autre maître qu'à Dieu seul! Que de faiblesses, que d'infirmités dans ceux qui se sont rendus les esclaves de la chair et du monde! faiblesses dans l'esprit, infirmités dans le corps, ils sont vieux à cinquante ans, ayant à cet âge toutes les incommodités de la vieillesse, pendant que les serviteurs de Dieu ont à quatre-vingts ans toute la force de la jeunesse, c'est ce qui oblige l'Ecclésiastique de dire : *C'est une grande gloire que de suivre le Seigneur; car c'est lui qui donne des jours sans fin* (*Eccli.*, XXIII, 38). En vérité, est-ce vivre que de passer ses jours dans une langueur perpétuelle, toujours dans quelque maladie, toujours quelque nouvelle incommodité, cela ne doit pas s'appeler une vie, mais une mort lente; j'estime plus l'état de saint Agathe, quoique traitée cruellement par des bourreaux impitoyables, quoique liée sur un chevalet, déchirée avec des ongles de fer, quoique son persécuteur plus inhumain que les brutes lui fasse arracher une mamelle; son sang coule de toutes parts, son corps est tout couvert de plaies, il n'y a aucune partie de saine depuis la tête jusqu'aux pieds. Des

plaies si profondes, tant de sang répandu, des douleurs si sensibles ne l'affaiblissent pas, elle a la même force, la même vigueur, le même courage, parce qu'elle est toujours également attachée à son Seigneur qui a un si grand soin d'elle, que sans aucun secours des médecins du monde et sans la vertu des remèdes naturels, il veut lui rendre la santé, et il lui fait éprouver par sa propre expérience la vérité des paroles qu'il avait dites aux Israélites qui étaient dans le désert, privés de tous secours humains, leur disant : *Si vous écoutez la voix du Seigneur votre Dieu, et si vous faites ce qui est juste devant ses yeux; si vous obéissez à ses commandements et si vous gardez ses préceptes, je ne vous frapperai point de toutes les langueurs dont j'ai frappé l'Egypte, parce que je suis le Seigneur et le Seigneur qui vous guérit* (*Exod.*, XV, 6).

Notre sainte a toujours écouté la voix du Seigneur et l'a écoutée avec toute l'attention et la soumission que l'on peut désirer dans une épouse de Jésus-Christ; toutes ses actions étaient justes et faites avec tant de justice qu'elles servaient toutes à la justifier; elle obéissait exactement à tous ses commandements, elle gardait tous ses préceptes avec une grande fidélité, c'est pourquoi elle n'avait eu aucune part aux langueurs et aux infirmités dont il punissait ses ennemis, permettant seulement qu'elle fût blessée comme il l'avait été lui-même, voulant aussi la guérir, comme il s'était guéri par sa propre vertu, et c'est ce que Salomon nous apprend dans son livre de la Sagesse, où il nous fait connaître que la conduite de Dieu est fort différente entre ses ennemis et ses enfants. Quand il parle des premiers, il dit : *Pour eux ils ont été tués par les morsures des sauterelles et des mouches, sans qu'ils aient trouvé de remèdes pour sauver leur vie, parce qu'ils étaient dignes d'être ainsi exterminés.* Quand il parle des seconds, il dit : *Mais pour vos enfants, les dents mêmes empoisonnées des dragons ne les ont pu vaincre; parce que votre miséricorde survenant les a guéris. Ils étaient mordus de ces bêtes, afin qu'ils se souvinssent de vos préceptes, et ils étaient guéris à l'heure même, de peur que tombant dans un profond oubli de votre loi, ils se rendissent incapables de votre secours. Aussi ce n'est point une herbe ou quelque chose appliquée sur leur mal qui les a guéris, mais c'est votre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choses. Car c'est vous, Seigneur, qui avez la puissance de la vie et de la mort, et qui menez jusqu'au bord du sépulcre et qui en ramenez* (*Sap.*, XVI, 9-13).

Toutes ces paroles ne conviennent-elles pas justement à nos saints martyrs que les bêtes les plus féroces ont épargnés, que les feux les plus violents ont respectés, et qui se sont tout d'un coup trouvés guéris des plaies les plus profondes et les plus mortelles, les médecins les plus expérimentés et les remèdes les plus efficaces n'auraient eu aucune vertu dans ces sortes d'occasions, les idolâtres même en étaient surpris, ils regardaient comme le plus surprenant de tous les prodiges de trouver dans un cachot une jeune fille vivante et guérie, l'y ayant enfermée comme morte par les horribles plaies qu'ils lui avaient faites; mais ne voulant pas reconnaître la puissance du vrai Dieu que sainte Agathe confessait et adorait, ils aimaient mieux l'accuser d'être magicienne, afin d'avoir un prétexte de renouveler contre elle toutes leurs cruautés.

Les vrais chrétiens ont des sentiments tout opposés : ils savent que *c'est par la sagesse, ô Seigneur, que tous ceux qui vous ont plu dès le commencement ont été guéris*, c'est pourquoi ils ne pensent qu'à suivre Jésus-Christ dans l'affliction et dans la joie, dans la maladie et dans la santé, pendant leur vie et jusqu'à la mort, persuadés qu'il ne leur arrivera rien, pendant qu'ils seront attachés à son service, qui ne leur soit très-avantageux, et que leurs plus cruels ennemis ne seront jamais capables de le séparer de lui; animés de cette sainte confiance, ils pensent peu à leur corps, ils disent comme sainte Agathe : Jusqu'à présent je me suis peu soucié de toutes les médecines qui ne sont propres qu'à guérir le corps, je mets toute ma confiance en celui qui, ayant créé toutes choses par sa seule parole, les répare de même par sa seule parole. Soyez dans des sentiments semblables à ceux de notre sainte, pensez qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse rendre la santé à votre âme, si vous l'avez perdue par le péché, qu'il n'y a que lui qui vous la puisse conserver, si vous en jouissez par sa grâce, dites-lui donc avec le prophète Jérémie : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri; sauvez-moi, et je serai sauvé, parce que vous êtes l'unique objet de mes louanges* (*Jer.*, XVII, 14). Soupirons après cette santé spirituelle, ne demandons à Dieu que cette santé, ne travaillons que pour la conserver et pour l'augmenter, cela sera cause que demeurant dans une profonde humilité, nous ne serons jamais confondus comme les prêtres des idoles et les présidents idolâtres, qui étant superbes sont confondus par les paroles et le courage de sainte Agathe, ce qui fera la seconde partie de ses éloges, comme nous verrons dans la seconde partie de l'Évangile,

SECONDE PARTIE.

Les pharisiens vinrent aussi à lui pour le tenter. Voilà le caractère de ceux qui n'ont qu'une fausse dévotion, et qui ne se servent de la religion que comme d'un masque pour couvrir le désordre de leurs passions et pour satisfaire leur humeur. Les pharisiens ont excellé en cela; leur envie contre le divin Sauveur augmentait toujours, les miracles qu'il faisait ne servaient qu'à les aigrir et à les irriter de plus contre lui, et ne trouvant rien à blâmer ni à condamner dans tout ce qu'ils lui voyaient faire, ils lui proposent des questions pleines d'artifice, dans le dessein de le surprendre. Il faut que l'envie soit une passion bien impudente et bien audacieuse! Combien de fois le Seigneur a-t-il fermé la bouche aux pharisiens et aux doc-

teurs? Combien de fois a-t-il humilié leur superbe, confondu leur fausse sagesse, et fait connaître leur ignorance? Cependant leur envie est cause qu'ils ne se rebutent pas, et qu'ils reviennent toujours de nouveau attaquer ce divin maître du monde. Cela nous apprend ce que l'expérience nous fait connaître, qu'il est très-dangereux de se déclarer contre la vérité, parce qu'il est fort rare que ceux-là reviennent qui se sont une fois engagés dans le parti de l'erreur; bien loin de penser de bonne foi à quelque retour vers elle, ils cherchent toutes les occasions de lui tendre des piéges et de les tendre avec une adresse qui n'a rien que de grossier; car souvent on prétexte un faux amour de la vérité pour couvrir la haine qu'on lui porte, et pour cacher l'injustice de la persécution qu'on lui fait, nous n'avons qu'à lire l'Évangile pour être persuadés de ce que je vous dis : la conduite des pharisiens, des docteurs de la loi, des princes des prêtres et des sénateurs des Juifs dans la haine qu'ils ont eue contre notre divin Sauveur, dans l'envie qu'ils lui ont portée, dans les persécutions qu'ils lui ont faites, qui n'ont pas même fini avec sa mort, n'a point eu d'autre prétexte que le zèle de la loi de Moïse, que la fidélité à l'empereur qu'ils reconnaissaient comme leur unique souverain, ne voulant point d'autre roi que César, comme ils l'ont crié avec fureur devant Pilate.

Les prêtres et les juges idolâtres ne se servaient-ils pas de ce même prétexte pour attaquer la divinité de Jésus-Christ, la sainteté de sa religion, la vérité de son Evangile ; n'accusaient-ils pas les chrétiens d'être des impies et des sacriléges, des révoltés et des séditieux ennemis des dieux et des empereurs, et sur cela ne les chargeaient-ils pas des crimes les plus énormes ? Ce qui nous paraît clairement dans les Actes du martyre de sainte Agathe. Le gouverneur de la Sicile pour l'empereur Décius n'épargne rien pour corrompre le cœur et l'esprit de cette vierge chrétienne, la pureté des filles chrétiennes était insupportable aux païens ; ils connaissaient par expérience qu'il leur était impossible de les engager à renoncer à leur religion et à blasphémer contre Jésus-Christ, si auparavant ils ne trouvaient les moyens de leur faire perdre l'amour qu'elles avaient pour la chasteté, et les engager dans tous les désordres qu'un amour criminel et que la volupté tirent après eux.

Je ne m'étonne pas si le Saint-Esprit, voulant faire les éloges de Simon, souverain pontife des Juifs, dit qu'ayant entrepris de relever la gloire de sa nation et de rétablir le culte de Dieu, *il a chassé les étrangers de la ville de David, et de la forteresse de Jérusalem, ceux qui y étaient en garnison, qui faisaient des sorties, profanaient tout aux environs du sanctuaire et faisaient une grande plaie à la chasteté* (I *Machab.*, XIV, 36). Que ces paroles sont dignes de vos réflexions ! Il n'y a point de gloire pour une nation, la religion n'est point en assurance, la piété n'est ni solide, ni véritable, à moins que l'on n'éloigne tous ceux qui peuvent souiller la chasteté des âmes, et que l'on n'interdise tout ce qui est contraire à la pureté. C'est pour cette raison que le gouverneur de Sicile, voulant rendre sainte Agathe et voluptueuse et idolâtre, commence par lui vouloir faire perdre l'amour qu'elle avait pour la chasteté, et cette sainte, étant résolue de mourir plutôt que de rien faire contre sa religion et contre son Dieu, demeure ferme dans la résolution qu'elle a prise de conserver sa virginité jusqu'à la mort, et cette fermeté la rend victorieuse de ses ennemis.

Joachim, grand pontife, étant venu de Jérusalem à Béthulie avec tous ses anciens pour voir Judith, ils la bénirent tous d'une voix en lui disant : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple; car, vous avez agi avec un courage mâle, et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté, c'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée (*Judith.*, XV, 9-11). Vous voyez que le grand prêtre et tous les anciens du peuple juif attribuent la victoire insigne que Judith venait de remporter sur Holopherne au mérite de sa chasteté ; si donc la chasteté des saintes veuves est d'un si grand mérite devant Dieu, à plus forte raison la pureté virginale qui est beaucoup plus excellente que l'autre; et si nous lisons dans le livre qui porte le nom de cette sainte veuve que *Judith devint célèbre dans Béthulie, et la personne la plus considérée de tout Israël; car, la chasteté était jointe à sa vertu* (*Judith.*, XVI, 25, 26). L'Eglise est dans les mêmes sentiments à l'égard de sainte Agathe; elle la considère comme contribuant à sa gloire, à sa joie et à son honneur, et elle veut que nous soyons persuadés que si les pernicieuses maximes et les dangereux artifices de la malheureuse Aphrodite, si les promesses et les menaces, si les caresses et les tourments du gouverneur n'ont eu aucun pouvoir sur son esprit, si sa fermeté les a confondus, c'est que la chasteté était jointe à sa vertu, c'est parce qu'elle avait eu toujours beaucoup d'amour pour la chasteté; c'est ce qui l'avait rendue si forte que tous ses plus cruels ennemis n'avaient que de la faiblesse pour elle.

L'infâme Aphrodite en est surprise; elle, qui avait triomphé de la simplicité de tant de filles, ne saurait rien gagner auprès de sainte Agathe; elle en donne la raison en disant que sa fermeté, qu'elle nomme opiniâtreté, vient de ce qu'elle est chrétienne. C'est donc un grand avantage que d'être vraiment chrétienne, que d'être attachée à sa religion, que d'avoir la foi de Jésus-Christ enracinée dans le cœur; toutes les sollicitations, toutes les promesses, toutes les menaces, tous les tourments ne sauraient avoir aucun pouvoir sur un cœur, il demeure ferme comme un rocher, et l'amour qu'il a pour la chasteté fait qu'il résiste à tout ce qui est le plus capable d'en-

gager, qu'il refuse tout ce qui est le plus agréable, et qu'il souffre volontiers tout ce qu'il y a de plus cruel. Voilà un grand exemple que sainte Agathe donne à toutes les filles chrétiennes, elle leur apprend comment elles doivent confondre les plus riches et les plus puissants qui les solliciteraient à renoncer à la pureté de l'Evangile pour s'abandonner au péché.

L'entretien de notre sainte avec Quintian est admirable; il nous fait connaître qu'une fille chrétienne fortifiée par la foi de Jésus-Christ, embrasée de l'amour de son Dieu, peut pour quelques moments parler à un méchant homme pour lui faire connaître ce que peuvent les personnes les plus faibles, quand elles sont animées du Saint-Esprit. Nous l'avons vu le mois dernier dans sainte Agnès à l'égard du fils du préfet de Rome, nous le voyons aujourd'hui dans sainte Agathe à l'égard du gouverneur de Sicile. Cet idolâtre entreprend de confondre cette généreuse vierge par les reproches qu'il a médité de lui faire en lui disant : N'avez-vous point de honte, vous dont la naissance est si noble et si illustre, de vous rabaisser jusqu'à suivre la vie des chrétiens, vie qui n'a rien que de vil et de bas ? Cet idolâtre parlait comme Salomon fait parler les impies dans l'enfer. *Ils diront en eux-mêmes étant touchés de regret et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs : Ce sont ceux-là qui ont été autrefois l'objet de nos railleries et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres. Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie et leur mort honteuse, et cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, et leur partage est avec les saints* (*Sap.*, V, 3, 4, 5). Les princes, les juges, les prêtres idolâtres parleront de la sorte, lorsque la sentence de leur condamnation s'exécutera dans l'enfer; on sait quels sentiments de mépris ils ont eus pour les chrétiens, les regardant comme les plus viles de toutes les créatures et les jugeant indignes de vivre; mais Dieu honorera ses serviteurs à proportion que les hommes les ont méprisés. Sainte Agathe, pénétrée de cette vérité, répond généreusement au gouverneur que l'humilité chrétienne a plus d'éclat et de gloire que la grandeur et les richesses des rois du monde, et qu'il est beaucoup plus glorieux d'être serviteur de Jésus-Christ que de servir les empereurs de la terre; c'est pourquoi cette sainte est résolue de s'exposer à toute la cruauté des officiers des empereurs idolâtres plutôt que de se séparer de Jésus-Christ, son roi et son époux, c'est pour avoir lieu de nous faire entendre cette vérité que le Saint-Esprit permet que les pharisiens demandent au Seigneur : *Est-il permis à un homme de quitter sa femme pour quelque cause que ce soit? Jésus leur répondit : N'avez-vous point lu que celui qui a créé l'homme créa au commencement un homme et une femme, et qu'il est dit pour cette raison, l'homme abandonnera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme et ils ne seront tous deux qu'une seule chair, ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair.*

On peut apprendre ici à répondre aux cas de conscience qui nous sont proposés, et la conduite de notre divin maître doit servir d'exemple et de règle à tous les docteurs et à tous les directeurs. Quand on a donc à décider si une chose est permise, ou si elle est défendue, il ne faut pas regarder ce que la corruption des mœurs, le relâchement des hommes, les maximes du monde, le luxe, la vanité, l'intérêt ont introduit, mais remonter à la source de la vérité, qui est la volonté de Dieu, en instituant tel mystère, tel sacrement, telle cérémonie qui est le dessein de Dieu, en commandant ou en défendant telle chose; vous voyez que Jésus-Christ suit cette règle, il ne sait ce que c'est que d'accommoder sa morale au temps ni à l'inclination, ni au pouvoir des hommes qui lui parlent; il remonte d'abord à la source, parce qu'il sait bien que ce qui s'est fait au commencement est ce que Dieu a jugé plus digne de sa gloire, plus utile à l'homme et plus convenable à la nature, et pour en convaincre les pharisiens, il les fait souvenir de ce qui est écrit dans la Genèse, et saint Augustin remarque que le Fils de Dieu, rapportant dans l'Evangile ces mêmes paroles que Moïse fait dire à Adam, les cite comme Dieu lui-même les ayant dites, pour nous montrer qu'Adam les a dites comme un prophète, après les avoir apprises de Dieu même, dans cette extase où il lui révéla cette vérité sans qu'il la pût pénétrer. Pénétrons-la par le secours des lumières du Saint-Esprit, et apprenons que si la société de l'homme et de la femme par le mariage est plus intime et plus inséparable que celle des pères et mères avec leurs enfants, que si c'est une société d'âme et de corps, de vie et de biens, de consolation et de support, de desseins et d'inclinations; que si c'est un fort grand péché que de semer de la division dans une société que Dieu a instituée dès le commencement du monde, et qu'il a si à cœur; que si c'est un crime très-énorme que de la violer en s'attachant à une autre femme, parce que ce n'est pas une invention humaine, mais l'ouvrage de Dieu qui a fait cette union dans toute la suite des siècles, comme il l'a faite au commencement, et par conséquent que c'est une union digne d'honneur, de respect, de reconnaissance et d'une circonspection particulière, et d'autant plus qu'elle est la figure de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, et de ce divin Sauveur avec chaque âme chrétienne.

C'est selon cette figure que ces paroles conviennent à notre sainte; elle se regarde comme l'épouse de Jésus-Christ, et elle est fortement résolue de n'en point avoir d'autre que lui, ce divin Sauveur a comme quitté son père en descendant du ciel et en se faisant homme, il a renoncé à sa mère la Synagogue, étant né parmi les Juifs, ayant été circoncis, et depuis il a contracté une

étroite alliance avec l'Eglise. Sainte Agathe le veut imiter en cela, elle renonce à toutes les créatures de la terre, à tous les biens, à tous les honneurs, à tous les plaisirs du monde et à sa propre vie pour ne se jamais séparer de son divin Epoux. Quintian est donc très-criminel d'entreprendre de désunir ce qui était si saintement uni. Le Seigneur voulant confondre l'orgueil des pharisiens, condamner leur malice et les convaincre d'ignorance, il leur dit : *Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.* C'est comme s'il disait : C'est Dieu qui a fait cette union en faisant une seule chair de l'homme et de la femme. Que l'homme ne s'ingère donc pas de la rompre ; il prouve de la sorte aux pharisiens que le divorce dont ils parlaient était contre la nature et contre la loi ; contre la nature, parce qu'il divisait une même chair, et contre la loi, parce que Dieu ayant lié si étroitement l'homme avec la femme pour demeurer attachés inséparablement l'un à l'autre, ils entreprenaient contre cet ordre divin de les séparer. Mais si dans la création de l'homme il s'est formé entre l'homme et la femme une union qui, bien que charnelle, doit être inviolablement conservée, combien plus dans la régénération, soit par le baptême, soit par la pénitence le lien sacré qui unit l'âme avec son Dieu par la foi et la charité doit-il être inviolable! Et ne serait-ce pas un crime très-énorme, si une âme qui est devenue une nouvelle créature en Jésus-Christ, se séparait par un divorce spirituel de cet adorable époux qui a bien voulu contracter une alliance toute céleste avec elle ? Ce n'est pas un moindre crime que d'entreprendre ou par promesses, ou par menaces, ou par caresses, ou par tourments une semblable séparation. Voilà le crime de Quintian à l'égard de sainte Agathe, il lui dit résolument et avec fierté qu'elle n'a qu'à choisir, ou d'adorer les Dieux des empereurs, ou de s'attendre à souffrir tout ce qu'il y a de plus inhumain dans les supplices que les hommes les plus cruels sont capables d'inventer ; mais notre sainte est trop ferme dans la foi qu'elle a jurée à son divin Epoux pour pouvoir être ébranlée de ces menaces. On lui donne mille soufflets avec toute la violence dont les hommes les plus forts sont capables, on l'enferme dans un cachot noir et puant, on l'attache nue sur un chevalet, on lui applique sur la chair des lames de fer toutes rouges, enfin, par un excès de cruauté dont les barbares auraient horreur, on lui arrache une mamelle. A quel excès de fureur la haine pour le nom de Jésus-Christ peut-elle porter les hommes, les dépouiller de tout sentiment d'humanité, et les rendre plus cruels que les bêtes les plus féroces !

Mais quelle force et quel courage l'amour pour Jésus-Christ ne peut-il pas communiquer à une jeune fille naturellement faible et timide? De quoi n'est point capable celle qui est animée de la foi? Bien loin de craindre ceux qui ne peuvent tourmenter que le corps, elle les méprise en leur faisant de généreux reproches qui marquent la fermeté de son esprit. N'as-tu pas de honte, tyran cruel et inhumain, d'arracher à une fille ce qu'étant enfant tu as sucé à ta mère pour ta nourriture ? Ces paroles couvraient de honte un juge idolâtre, qui voyait qu'une jeune fille délicate, de qualité, avait plus de courage pour souffrir les tourments les plus horribles, qu'il n'avait de cruauté pour la tourmenter. Il ne faut donc que de l'amour et de la foi pour être capables de souffrir tous les maux du monde, plutôt que de se séparer de son Dieu, et de manquer de fidélité à son divin Epoux ; aimons donc et croyons, mais aimons et croyons comme sainte Agathe. Après cela, que les hommes les plus puissants, les plus violents et les plus cruels se déclarent contre nous, ils ne nous ébranleront jamais, et nous demeurerons toujours fermes comme des colonnes dans le temple de Dieu ; notre fermeté les ébranlera, notre courage les intimidera, et ils se trouveront confondus par les mêmes moyens dont ils se sont servis pour nous perdre, c'est ce qui arrive au gouverneur Quintian et à ses meilleurs amis par le courage de notre sainte. Imitons cette sainte qui, étant pure comme les anges, s'élève au-dessus de tout ce qui est de la chair et des sens, et travaille par son exemple et ses instructions à nous spiritualiser, comme nous verrons dans la dernière partie de ses éloges, en vous expliquant le reste de l'Evangile.

TROISIÈME PARTIE.

Les pharisiens répliquèrent au Seigneur : *Pourquoi Moïse a-t-il ordonné qu'un homme peut quitter sa femme en lui donnant un écrit par lequel il déclare qu'il la répudie.* Il est souvent dangereux de tolérer le mal, quoiqu'il y ait des occasions où la prudence y oblige, parce que nous voyons qu'insensiblement une tolérance s'érige en permission, et que la permission passe à la fin pour la loi ; vous le voyez dans le divorce que les Juifs faisaient avec leurs femmes : ils s'appuyaient sur ce que Moïse leur avait permis de donner un écrit par lequel ils déclaraient qu'ils les répudiaient; ils ne faisaient pas réflexion sur ce que le Seigneur leur dit : *C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de quitter vos femmes; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement.*

Moïse n'avait donc pas commandé le divorce, mais seulement permis, dans la crainte que les Juifs violents et brutaux ne se portassent aux dernières extrémités contre leurs femmes en les faisant mourir. Ainsi, selon saint Jérome, c'était le conseil d'un homme et non pas le commandement de Dieu; il est vrai que Moïse en pareille rencontre avait ordonné de donner un écrit; mais c'était plutôt pour empêcher les divorces que pour les faciliter, car les maris étant obligés de faire écrire ce billet par les docteurs de la Loi, qui seuls le pouvaient écrire afin qu'il fût valide, ils avaient du temps pour penser à cette action, et les docteurs avaient moyen de les en dissuader. Pensons, mes frè-

res, que nous voyons présentement dans l'Eglise, ce que l'Evangile nous apprend être arrivé à la Synagogue; la dureté des cœurs des Juifs, la corruption des esprits avait obligé leurs supérieurs à avoir pour eux des condescendances qui n'étaient pas conformes à ce que Dieu avait établi dès le commencement, et qui étaient contraires à son intention et à l'esprit de sa loi. N'est-ce pas ce que nous remarquons présentement avec douleur? L'Eglise, dans la suite des temps, ne s'est-elle pas vue obligée par une prudence charitable de faire des lois d'accommodement et de condescendance bien différentes des premières, qui, comme celles de Dieu, n'étaient formées que sur le modèle de la vérité, étant comme les premiers rayons de cette divine sagesse? Il n'en est pas de même des secondes: il est vrai que cette même sagesse les permet, mais c'est toujours dans le dessein de redresser la faiblesse des hommes, car ce qu'elle permet n'est qu'une suite de leur corruption qui gâte peu à peu aussi bien les meilleures règles que les meilleures œuvres de Dieu. Souvenons-nous donc des paroles de notre Sauveur: *Cela n'a pas été ainsi dès le commencement*, quand vous considérez de quelle manière les chrétiens jeûnent présentement, et comment ils passent le carême, vous dites aussitôt : *Cela n'a pas été ainsi dès le commencement.* Quand vous faites réflexion sur la facilité avec laquelle les confesseurs donnent présentement l'absolution, aux pénitences que l'on impose, aux satisfactions que les pécheurs font des péchés qu'ils ont commis, vous dites aussitôt: *Cela n'a pas été ainsi dès le commencement.*

Unissons-nous avec l'Eglise, et soupirons vers les premiers siècles en disant comme elle dans le concile : Nous souhaiterions, s'il était possible, de garder en nos jours, avec tous les peuples qui nous sont soumis, la foi apostolique et les règles de l'Eglise, et d'assoupir toutes les nouvelles doctrines qui y sont contraires, c'est-à-dire que nous devrions désirer d'être animés de l'esprit des premiers chrétiens qui étaient toujours disposés au martyre, qui se regardaient comme des victimes que l'on était près d'immoler; avoir cette foi, cette ferveur pour Jésus-Christ et pour sa religion que nous voyons dans sainte Agathe; avoir comme elle un mépris pour le monde et pour tout ce qui est du monde ; avoir un zèle ardent pour demeurer unis avec Jésus-Christ, son unique Epoux, étant persuadés qu'il n'y a jamais sujet de s'en séparer, que s'il n'est pas permis à un homme de se séparer de sa femme pour en épouser une autre, et si le Seigneur vous dit, parlant d'un ton de maître : *Je vous déclare que quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère, et que celui qui épouse celle qu'un autre a quittée commet aussi un adultère.* Voilà une décision que l'Eglise a toujours suivie et qu'elle suivra toujours, qu'il n'est jamais permis à un homme de se séparer de sa femme que dans le cas d'adultère, et qu'une femme séparée, même pour cette cause, ne se peut marier à un autre du vivant de son premier mari. Il n'est donc jamais permis de se séparer de Jésus-Christ. Que, pour nous y engager, on nous dépouille de nos biens, on nous exile dans les lieux les plus déserts, on nous charge de chaînes, on nous enferme dans des cachots, et qu'après les tourments les plus cruels, nous soyons sur le point de perdre la vie, pour tout cela il ne nous est jamais permis de nous séparer de Jésus-Christ; au contraire, toutes ces persécutions et toutes ces violences nous obligent à nous y attacher plus fortement, faisant notre gloire de souffrir et de mourir pour lui. Voilà quels ont été les sentiments de sainte Agathe : réglant sa vie selon les maximes des apôtres, elle disait généreusement avec saint Paul : *Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ?* Elle parlait pour lors avec plus de foi et de charité que saint Pierre, ce prince des apôtres, disant à son Maître : *Quand tous vous abandonneraient, pour moi je ne vous abandonnerais pas*, je vous suivrai dans la prison et jusqu'à la mort. Il ne connaissait pas sa propre faiblesse; il y avait beaucoup de l'homme dans les sentiments de son cœur, il croyait pouvoir exécuter par ses propres forces ce qu'il sentait vouloir accomplir.

Sainte Agathe dit aux idolâtres que rien ne la séparera jamais de son divin Epoux, qu'elle souffrira plutôt les tourments les plus cruels, et qu'elle donnera sa vie de bon cœur plutôt que de lui manquer de fidélité; mais elle le dit, persuadée qu'elle ne le peut pas d'elle-même, que ce ne saurait être l'ouvrage de la nature, qu'il faut de nécessité s'élever au-dessus d'elle pour être capable d'une telle entreprise. Si les apôtres entendant leur Maître qui leur disait qu'il n'était jamais permis à un homme de se séparer de sa femme, et quand même il s'en séparerait pour cause d'adultère, il ne lui serait pas permis d'en épouser une autre : *Ils lui dirent : Si la condition d'un homme est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas avantageux de se marier; le divin Jésus leur dit : Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais ceux-là seulement qui en ont reçu le don.*

La continence est donc une grâce qui vient de Dieu, c'est lui seul qui la donne, c'est à lui qu'il faut s'adresser pour l'obtenir, mais quand on a été assez heureux de la recevoir, il ne faut rien épargner pour la bien conserver, et elle ne se conserve que par l'humilité, la vigilance, la prière, le jeûne et la mortification des sens. Les apôtres disent qu'il est plus avantageux à un homme de ne se point marier que d'être obligé à demeurer toute sa vie avec une femme fière, superbe, colère, avare, de mauvaise humeur; je dis la même chose d'une fille, il lui est plus avantageux de passer toute sa vie dans le célibat que de s'engager par le mariage à passer ses jours avec un homme qui est plutôt une bête féroce qu'un homme raisonnable; mais notre divin Sauveur répond que tous ne sont pas capa-

bles de cette résolution, qu'elle n'est que pour ceux-là seulement à qui cette grâce a été donnée d'en haut. Notre sainte était fortement résolue de ne contracter jamais d'alliance par le mariage avec aucun homme du monde, quoique très-riche et très-puissant, ne voulant point d'autre époux que Jésus-Christ; c'était un don qui lui avait été donné d'en haut, qu'elle regardait comme une grâce très-particulière dont elle avait beaucoup de reconnaissance, la conservant avec plus de soin que tout ce qu'il y a de plus précieux au monde et que sa propre vie, c'est ce qui nous fait connaître que son cœur était au-dessus de tout ce qui est sensible et humain, qu'elle vivait sur la terre comme les anges dans le ciel, ne mettant son plaisir et sa gloire que dans les mêmes choses que les anges les mettent.

Nous devrions être de même en qualité de chrétiens; nous avons renoncé au monde dans le baptême, nous ne devons pas contracter d'alliance avec lui. Nous disons souvent à Dieu que nous appelons notre Père, que sa volonté se fasse sur la terre comme elle se fait dans le ciel, c'est-à-dire que nous vivions sur la terre, autant qu'il est en nous, comme les anges vivent dans le ciel. La vie des anges, c'est de voir Dieu et de l'aimer, et d'être toujours disposés à faire sa volonté et à exécuter ses ordres en qualité de ses fidèles ministres. La vie des vrais chrétiens doit être de même sur la terre : contempler Dieu dans toutes les créatures, dans tous les divers événements de la vie, dans tout ce qui se passe dans le monde; l'aimer de l'amour le plus pur dont l'on peut être capable, l'aimer plus que toutes les autres créatures, plus que soi-même, plus que sa propre vie, renoncer à toutes les affections et aux aversions de sa propre volonté pour ne faire jamais que la volonté de Dieu, non-seulement dans ce qui peut être agréable, mais dans les choses pour lesquelles l'on a plus de répugnance, et lui rendre des actions de grâces continuelles, soit pour les biens que sa grâce nous communique, soit pour les maux qu'il nous donne la force d'éviter, c'est ce que dit sainte Agathe quelques moments avant que de remettre son esprit entre les mains de celui qui l'avait créée; son corps est tout couvert de plaies, ses veines sont épuisées de sang, elle s'adresse avec confiance et avec amour à son Dieu pour qui elle avait souffert de si cruels tourments : Seigneur, qui avez eu la bonté de me conserver pure et innocente dès ma jeunesse, qui avez ôté de mon cœur l'amour de ce monde, qui m'avez fait triompher de la cruauté des bourreaux, recevez mon âme, afin que n'ayant jamais aimé que vous, elle jouisse éternellement de vous. Ce fut en priant de la sorte qu'elle entra en possession du royaume qui lui avait été préparé dès le commencement du monde. Vivons comme cette sainte, ayons autant de foi et d'amour qu'elle, nous aurons autant de courage et de force, nous triompherons de toutes les peines de cette vie et de tous les persécuteurs, et nous nous rendrons dignes de jouir avec elle d'un bonheur éternel que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLVIII.

ÉLOGES DU COEUR DE LA VIERGE, SA SIMPLICITÉ.

8 *février.*

Probasti cor meum et visitasti, etc. (*Psal.* XVI, 3.)

La sainte Vierge peut s'appliquer plus justement ces paroles que son aïeul David, jamais cœur n'a été si soigneusement éprouvé, ni de tant de manières différentes; si les afflictions sont des épreuves, quel cœur a été plus sensiblement affligé que celui de Marie, puisque, selon la prophétie de Siméon, il a été percé d'un couteau de douleur depuis la circoncision de son divin Fils jusqu'à sa mort? mais quel est le cœur qui a été aussi généreux que le sien et dans des peines aussi cruelles que celles qu'elle a endurées? Si les grâces sont des épreuves, et si la manière dont on en use fait connaître le caractère du cœur qui les a reçues, qui a jamais reçu plus de grâces que Marie, qui en a été abondamment remplie? Si enfin les faveurs spirituelles sont des épreuves pour un cœur qui ne se conserve pas toujours dans l'humilité au moment que Dieu l'élève, Marie a été la plus favorisée, comme étant bénie plus que toutes les femmes; mais si elle a été très-fidèle à se servir de la plénitude de la grâce, elle s'est profondément humiliée à mesure que Dieu l'a élevée, de sorte que toutes les épreuves ont été glorieuses à son cœur, et lui ont mérité une visite toute divine, parce que jamais le plus léger péché n'a souillé ce cœur, qui n'a été qu'à Dieu, comme il n'était que pour Dieu; le feu de l'amour l'avait tellement purifié, la grâce l'avait si parfaitement spiritualisé, que c'était un cœur divin; il avait la principale qualité de Dieu qui est la simplicité, cette perfection qui élève un cœur au-dessus de tout ce qui est terrestre et sensible, qui le dégage de toutes les créatures, l'approche de Dieu en le rendant semblable à cette divine majesté qui est un être très-simple, faisons donc les éloges de la simplicité du cœur de Marie, pour dire ce qui peut être le plus à son avantage; mais demandons-lui qu'elle nous obtienne du Saint-Esprit les lumières qui nous sont nécessaires, et disons-lui. *Ave*, etc

C'est avec beaucoup de justice que je regarde la simplicité comme la qualité la plus avantageuse du cœur de la sainte Vierge, parce qu'elle fait l'ornement et la beauté de toutes les vertus de ce cœur céleste : il était embrasé d'amour, il s'anéantissait dans l'humilité, la sagesse était son partage, la pureté l'égalait aux anges, toutes ses perfections étaient consommées, mais il y avait de la simplicité, partout un amour simple qui ne regardait que Dieu, une humilité simple sans aucune affectation, une sagesse simple qui n'avait rien de celle du monde, une pureté simple qui était tout angélique, enfin des perfections simples, conformes à celles

de son divin Fils Jésus-Christ, et je suis persuadé que l'on ne peut bien louer le cœur de Marie que par la simplicité, comme l'on ne peut se dire vrai chrétien, si l'on n'est simple. Ecoutez ce que disent les saintes Ecritures quand elles font la description du misérable état où Jérusalem se trouvait réduit du temps des Machabées : après avoir parlé des profanations, des sacriléges et des abominations qui étaient dans le Temple, il ajoute que l'on ne gardait plus le sabbat, que les lois de la patrie n'étaient plus observées, et il conclut par ces tristes paroles, *et il ne se trouvait plus personne qui voulût simplement confesser qu'il était Juif* (II *Machab.*, VI, 6), c'est-à-dire que les uns se soumettaient à la volonté du tyran, renonçant à leur religion, et les autres dissimulaient ce qu'ils étaient, et l'on trouvait peu de ces cœurs sincères qui confessassent simplement qu'ils étaient juifs, il faut donc de la simplicité pour faire connaître la religion que l'on professe, il en faut donc aussi pour se dire chrétien, et les cœurs doubles, les dissimulés sont sujets à n'avoir aucune religion. On ne saurait donc mieux connaître la vertu du cœur de la sainte Vierge qu'à la simplicité qui la fait aimer de Dieu, estimer des hommes, et qui lui est avantageuse; la simplicité du cœur est aimée de Dieu, parce qu'il y trouve de la conformité, étant un esprit très-simple ; elle est estimée des hommes, parce qu'elle les met en repos ; elle est avantageuse au cœur qui la possède, parce qu'elle le conserve dans l'innocence; la sainte Vierge a donc mérité par la simplicité de son cœur d'être aimée de Dieu, d'être estimée des hommes, d'être précieuse à elle-même, c'est ce qui fera le sujet des éloges de ce cœur divin.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est peu nécessaire de se mettre en peine de vouloir prouver que Dieu a eu un amour particulier pour le cœur de la sainte Vierge, il n'y a pas de chrétien qui ne soit persuadé de cette vérité, l'avoir rempli de grâce, l'avoir mis sous une protection particulière du Saint-Esprit, avoir contracté avec lui la plus sublime de toutes les alliances, ce sont des preuves très-convaincantes de son amour ; mais si un Dieu aime toutes ses créatures, et qu'il ne hait rien de ce qu'il a fait, il aime beaucoup plus ce qui lui ressemble plus parfaitement, jamais copie a-t-elle mieux ressemblé à son original que le cœur de Marie au cœur de Jésus-Christ, que l'intérieur de cette sainte Vierge à l'intérieur de ce divin Sauveur des hommes? Ce cœur n'avait qu'un seul désir qui était de plaire à Dieu, il n'avait qu'un seul mouvement qui était d'aller à Dieu, il n'avait qu'une seule occupation qui était d'aimer son Dieu, et comme son divin Fils avait protesté tant de fois qu'il n'était venu sur la terre que pour faire la volonté de son Père, Marie, semblable à son original, ne voulait que son Dieu, et par conséquent il n'y avait rien de plus simple que toutes les opérations de l'intérieur de la Vierge ; rien ne la partageait, rien ne la dissipait, rien ne la détournait; ce cœur simple n'avait qu'un objet très-simple, et n'y allait que par un mouvement très-simple, c'est ce qui lui méritait cet amour extraordinaire qu'un Dieu avait pour elle. David parlant confidemment à son Dieu, lui disait : *Je sais, mon Dieu, que vous éprouvez les cœurs, et que vous en aimez la simplicité, c'est pour cela que dans la simplicité de mon cœur je vous ai offert toutes ces choses* (I *Paral.*, XXIX, 17).

Considérez deux vérités que David nous fait remarquer : la première, c'est que Dieu examine un cœur avant que d'avoir pour lui cette tendresse de père et d'époux, et que ce qu'il recherche dans le cœur, c'est la simplicité, parce que c'est ce qu'il aime ; la seconde, c'est que ce roi offre à Dieu pour bâtir son temple tout ce qu'il a de plus précieux, il le donne avec joie, mais suivant ses lumières il le donne dans la simplicité de son cœur; il prétend que toutes ses richesses soient agréables à Dieu, c'est pourquoi il les présente avec joie, il sait que Dieu aime celui qui donne agréablement, parce que c'est une preuve que l'on donne de bon cœur, de plus il souhaite que son Dieu ne reçoive pas seulement ses présents, mais de plus son âme et toute sa personne; c'est pourquoi il proteste que c'est dans une grande simplicité de cœur qu'il a fait son offrande, et sans doute que cette simplicité a mérité que Dieu dît de lui qu'il était un homme selon son cœur, un homme conforme à ses inclinations, et par conséquent un homme pour lequel il avait beaucoup d'amour. Vous savez que Marie , fille de David, s'est consacrée à Dieu dès son enfance, qu'elle lui a donné son extérieur et son intérieur, son corps et son âme, son esprit et son cœur; vous savez encore de quelle manière elle a fait son offrande, la joie avec laquelle elle est sortie de la maison de son père, avec laquelle elle a quitté ses parents pour aller se consacrer à Dieu en se présentant à lui dans son temple ; cette joie était accompagnée d'une simplicité de cœur la plus pure et la plus dégagée que l'on se puisse imaginer, son offrande ne pouvait être que très-agréable à Dieu. C'est donc cette sainte Vierge beaucoup plus que son aïeul qui était selon le cœur de Dieu , cette divine Majesté la regardant avec complaisance et l'aimant avec tendresse. Salomon dans ses Proverbes nous exprime bien cette vérité, quand il dit que *le Seigneur a en abomination le cœur corrompu, et qu'il met son affection en ceux qui marchent simplement.* (*Prov.*, II, 20.)

Ces paroles semblent marquer proprement ceux qui paraissent dans un grand éclat de piété , lorsqu'en même temps Dieu voit que leur cœur est corrompu par une secrète complaisance ; car encore qu'ils puissent louer Dieu et lui rendre grâce, qu'ils fassent un grand nombre de bonnes œuvres, ils ne font qu'imiter le pharisien de l'Evangile qui était fort éloigné d'avoir de la simplicité; à l'extérieur il paraissait être tout à Dieu, il

jeûnait deux fois la semaine, il payait la dîme de tout le bien qu'il possédait, il n'avait aucun commerce avec les pécheurs, mais son intérieur était tout à lui-même par la complaisance qu'il avait de ses bonnes œuvres, de sorte qu'il ne vous faut pas étonner s'il sort du temple réprouvé de son Dieu, sa duplicité l'ayant rendu un sujet d'abomination. Jésus-Christ était un objet de complaisance au Père éternel, à cause de la simplicité de son cœur qui lui rapportait toutes ses actions, qui le remerciait de tout, et qui lui faisait honneur de tout. La sainte Vierge était aussi un objet de complaisance à son Dieu, parce qu'elle n'avait pas d'autre volonté que celle de la divine Majesté, parce que son intérieur était autant à Dieu que son extérieur, c'est-à-dire que si par son extérieur elle donnait un grand exemple à tous ceux qui étaient témoins de ses vertus par son intérieur, elle ne pensait qu'à plaire à son Dieu sans aucun retour sur elle-même.

Que cette simplicité du cœur de Marie, qui la rend aimable à Dieu, est nécessaire à tous les chrétiens, et particulièremenl aux personnes consacrées à Dieu et à tous ceux qui font profession de dévotion. Parce que leur extérieur ayant de l'apparence, et toutes leurs actions ayant de l'éclat par la modestie de leurs habits, par des jeûnes, par des mortifications, par des vœux, par une solitude, par une vie opposée aux vanités du monde et aux plaisirs des sens, par les œuvres de charité, par la fréquentation des sacrements; si ces beaux dehors sont accompagnés d'un intérieur qui a de la complaisance pour soi-même, qui se glorifie de ce qui est bon, et qui s'estime plus que les autres, la corruption sera dans le cœur, il n'y aura plus de simplicité, et par conséquent Dieu vous aura en abomination, et les paroles de l'Evangile se vérifieront en vous, que *ce qui est grand devant les hommes est abominable devant Dieu.* Ces paroles doivent imprimer la terreur dans l'esprit des prêtres, des religieux et des religieuses, et de ceux qui sont dans l'exercice de la dévotion, tout ce qu'ils font à l'extérieur est grand devant les hommes. Consacrer le corps adorable de Jésus-Christ, absoudre les péchés, prêcher la parole de Dieu, voilà l'emploi des prêtres, y a-t-il rien de plus grand? Renoncer à tous ses biens, s'enfermer pour toute sa vie, se soumettre à la volonté d'une supérieure, être dans une continuelle mortification du corps; voilà l'engagement des religieuses, cela n'est-il pas grand? Fréquenter les sacrements, visiter les hôpitaux, aller dans les prisons, chercher les pauvres honteux, s'opposer au mal, mépriser le monde, être exact à l'observance extérieure des vœux de son baptême, voilà ce que font les personnes dévotes; cela n'est-il pas grand? Mais tremblez, prêtres; tremblez, religieuses, tremblez, dévots chrétiens, de crainte que ce qui est grand devant les hommes ne soit abominable devant Dieu, ce qui arrivera si vous avez de la duplicité, si, vous contentant de l'extérieur, votre intérieur n'est pas simplement à Dieu comme celui de la sainte Vierge.

Le Seigneur fait un grand reproche aux Juifs, et il les assure qu'Isaïe a justement prophétisé d'eux, quand il a dit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort loin de moi.* Prenez garde que l'on ne fasse cette prophétie de vous autres; la divine Marie ne s'est jamais éloignée de son Dieu, elle n'a aimé que lui, et elle en a été plus aimée que toutes les créatures, l'ange l'assurant qu'elle était pleine de grâce, et sa cousine lui disant qu'elle était plus bénie que toutes les femmes. Ce n'était point la grandeur du monde, ni l'éclat des richesses qui avaient engagé Dieu à la choisir; elle était peu considérable selon le monde, elle ne possédait que très-peu de richesses de la terre, son mari était un artisan, elle travaillait pour gagner sa vie, Dieu accomplit en elle ce que le Sage a dit que *le pauvre qui marche dans la simplicité vaut mieux que le riche qui va dans des chemins égarés* (*Prov.*, XVIII, 6). Dieu ne juge pas de nous par nos connaissances, par nos richesses, par nos grandeurs, et par tout ce que le monde aime le plus; ce n'est rien que d'être riche en science, en bien et en honneur du monde et être pauvre en vertu; le diable a plus de science et possède plus de trésors que tous les docteurs et tous les rois du monde; Dieu préfère donc ce pauvre qui marche simplement, il est éclairé par les lumières de la grâce, et il se conduit selon ces lumières, il n'a point d'autre science que celle de l'Evangile, et il en suit toutes les maximes, sa connaissance vient de sa foi, et l'amour le fait agir.

Marie est ce pauvre dont je parle; la simplicité de son cœur qui ne sait que Dieu et qui n'agit que pour Dieu la rend meilleure que toutes les créatures; la science des docteurs du monde, les richesses et les honneurs des grands de la terre ne servent qu'à les perdre, parce qu'à force de vouloir trop bien savoir le monde, l'on ne sait plus Dieu, et l'on s'égare. Je sais que tous les jours l'on se moque de ces simples, et vous entendez souvent dire : C'est un homme simple, il ne sait point son monde, et au contraire, vous entendrez dire de cet autre : C'est un homme d'esprit, il sait bien son monde. Hélas! que cette science est souvent funeste! Combien fait-elle faire de mensonges! A combien de basses complaisances et de honteuses flatteries engage-t-elle! Tantôt il faut louer ce que l'on condamne, et condamner ce qui est digne de louange et que l'on connaît être tel, tantôt il faut flatter le vice et maltraiter la vertu, quand le vice est puissant et que la vertu est faible; dans d'autres occasions il faut faire semblant d'estimer ce que l'on méprise, et mépriser ce que l'on estime, être dans un déguisement et une dissimulation perpétuelle : c'est ce que l'on appelle savoir son monde.

Apprenons ce que c'est que savoir son Dieu : c'est être comme le cœur de la sainte Vierge, c'est être ce pauvre qui marche simplement, et qui vaut mieux que le riche qui

s'égare; Marie ne savait que son Dieu, elle ne pensait qu'à lui plaire, elle ne travaillait qu'à mériter son amour et à lui donner des preuves de sa tendresse, ne sachant que son Dieu, elle ne louait que lui, elle n'approuvait que ses actions, elle n'avait de la complaisance que pour lui; qu'un cœur est heureux quand il a cette simplicité de Marie! Savoir parfaitement son Dieu, et ne savoir que son Dieu: ah! mes sœurs, ah! chrétiens! comprenez, je vous prie, ce que je dis, savoir son Dieu et savoir uniquement son Dieu, c'est être dans un état le plus avantageux où l'on se puisse trouver, parce que c'est devenir comme Marie l'objet des complaisances de Dieu, parce que c'est comme Marie mériter tout l'amour de son Dieu; on le cherche, on le trouve et on le possède : *Cherchez-le avec un cœur simple* (*Sap.*, I, 1), vous dit le Sage, la sainte Vierge le cherchait de cette manière, puisque, selon saint Bernard, chercher Dieu avec un cœur simple, c'est le chercher avec un cœur qui ne soit point partagé entre lui et le monde. Ne cherchez rien, dit ce dévot abbé, plus que lui ou autant que lui, parce qu'il est au-dessus de tout, ne cherchez rien avec lui, ni après lui, parce que lui seul vous suffit pour tout, il est l'essence, unique et indivisible, il veut être cherché uniquement et indivisiblement, c'est de cette manière que la divine Marie le cherchait, de sorte qu'elle le trouvait toujours et le possédait sans le perdre, sa simplicité méritant que Dieu se communiquât à elle.

Le Sage nous apprend que *le Seigneur communique ses secrets aux simples* (*Prov.*, III, 32), et c'est une des choses qui engage Jésus-Christ à louer son Père de ce qu'il avait caché ses secrets aux sages du monde, et qu'il les avait découverts aux simples; cette confiance est une des plus fortes preuves de l'amour qu'il a pour eux; si elle en est une entre les hommes qui s'aiment, à plus forte raison en sera-t-elle une entre une âme et Dieu; l'on peut dire assurément que jamais Dieu ne s'est tant confié à pas une créature, je n'en excepte pas les esprits immortels, qu'il s'est confié à la sainte Vierge, cette confidence ayant été jusqu'à la faire dépositaire de son Verbe, et de plus ayant continué tout le temps de sa vie, jusqu'à ce qu'elle fût en possession de ce lieu où l'on contemple l'essence divine, et par conséquent où il n'y a rien de caché. Que je plains ceux qui se contentent de posséder le monde! ils ne cherchent que le monde, et ils ne connaissent que le monde, et cependant le monde ne se fie pas à eux, parce qu'il sait qu'ils sont doubles et trompeurs. Dieu se confie à la sainte Vierge et à ceux qui, comme elle, ne souhaitent que de le connaître, et ne cherchent qu'à le posséder, parce qu'il sait que leur cœur est simple et sincère; le monde même, quoiqu'il se moque de la simplicité du juste, ne laisse pas de l'estimer, parce qu'il s'y fie; j'ai donc sujet de dire que la simplicité du cœur de Marie la fait estimer des hommes; c'est le sujet de la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Nous possédons des vérités que les déguisements, les malices et les fourberies du monde ne nous sauraient jamais ôter, elles ne peuvent pas même les éclipser; parmi elles je trouve celle dont je traite : la simplicité du cœur est aimée de tous les hommes, je ne dis pas même des gens de bien; il est naturel que celui qui est vertueux aime la vertu; je dis encore des plus menteurs, des plus perfides et des plus fourbes, parce que chacun croit ce qu'il dit, parce que l'on se fie à ses paroles, parce que l'on est assuré que ses promesses auront leur effet, enfin parce que l'on est persuadé que sa bouche ne dit que ce que son cœur a pensé, de sorte que l'on demeure en assurance, ce qui fait dire à Salomon : *Le pauvre qui marche dans sa simplicité vaut mieux que le riche qui a les lèvres doubles et est insensé* (*Prov.*, XIX, 1). Ce riche n'est capable que de vous tromper, il ne cherche qu'à vous surprendre par ses flatteries et par ses déguisements, et vous engager à prendre ses intérêts et à flatter sa passion sous prétexte des avantages qu'il vous fait voir. Il n'y a donc que de la duplicité dans ces paroles, comme il n'y a que de la folie dans ses entreprises. C'est pourquoi l'on ne saurait s'y fier, et l'on est toujours en crainte avec eux. Y avait-il une personne qui pût être plus exposée à la persécution des Juifs que la sainte Vierge? La haine qu'ils avaient pour son Fils ne permettait pas qu'elle fût en repos; néanmoins elle suit ce cher fils jusque sur le Calvaire, elle est debout proche de sa croix, elle l'écoute, elle verse des larmes, elle soupire, elle le reçoit mort, elle l'accompagne à la sépulture, et nous ne voyons pas que les Juifs lui aient fait aucun mauvais traitement; ils l'avaient assez tourmentée en crucifiant son Fils et son Dieu, mais ils ne s'attaquent point à sa personne; c'est une preuve convaincante de l'estime que les Juifs avaient de la sainte Vierge.

Il y avait tant de solidité dans sa vertu, tant de sincérité dans ses paroles, tant de bonne foi dons toutes ses actions qui regardaient le prochain, que ses plus grands ennemis avaient de l'estime pour elle; cette solidité, cette sincérité, cette bonne foi, venaient de la parfaite simplicité de son cœur. Quel avantage pour ceux qui avaient quelque commerce avec cette sainte Vierge! La paix, la douceur, la charité, en étaient inséparables. L'Apôtre écrit aux Philippiens : *Faites toutes choses sans murmures et sans disputes, afin que vous soyez sans querelles et de simples enfants de Dieu* (*Philip.*, II, 15). La simplicité doit être le caractère des enfants de Dieu, non-seulement dans les opérations qui regardent uniquement la divine majesté, comme dans l'amour que l'on doit avoir pour lui, mais aussi dans celles qui regardent le prochain et la charité, nous obligeant de nous conserver dans la paix

avec lui : un cœur simple est toujours pacifique; il mérite donc la qualité d'enfant de Dieu : qui les hommes estiment-ils davantage, sinon ceux qui sont toujours en paix avec eux? Mais comme la simplicité rend enfant de Dieu, elle rend aussi pacifique, elle est donc cause que l'on est toujours en paix avec son prochain, et par conséquent que l'on est toujours estimé.

Marie, dans la parfaite simplicité de son cœur, était recherchée et estimée d'un chacun, je dis une parfaite et une vraie simplicité, car c'est celle-là qui est dans le cœur de Marie, toutes les actions et toutes les paroles qui paraissent simples ne le sont pas; c'est ce que le Sage nous apprend, quand il dit : *Les paroles de sa langue double paraissent simples, mais elles pénètrent jusqu'au fond des entrailles* (*Prov.*, XVIII, 8). Il y en a un grand nombre de cette sorte, les unes découvrent les fautes les plus cachées d'une personne; il semble que ce soit sans affectation, cependant cela pénètre l'esprit de ceux qui l'écoutent et qui ne l'oublient pas, les autres établissent le libertinage; on dirait que c'est sans aucun dessein d'avancer et de soutenir une opinion dangereuse, mais comme elle est favorable aux sens, aux passions et à l'intérêt, on la reçoit et on l'écoute. Quand est-ce donc que les paroles sont simples et que l'on peut les écouter, les croire et s'y fier? quand elles sont semblables à celles de la sainte Vierge, et qu'elles prennent leur origine d'une même source que la sienne; ses paroles étaient simples, parce qu'elles prenaient leur origine d'un cœur simple, c'est un avantage dont un des amis de Job se vantait; Marie elle seule peut s'en glorifier plus que tous les hommes du monde, parce que ne parlant que selon son cœur, et ce cœur étant très-simple, il n'y avait que de la simplicité dans ses paroles; elle n'a donc jamais parlé pour surprendre son prochain, mais toujours pour l'instruire ou pour le consoler, et de cette sorte la simplicité de son cœur avait le même effet à l'égard des créatures qu'à l'égard du Créateur; elle la rendait aimable à Dieu et aux hommes, conformément à ce que dit le Prince des apôtres *que l'affection sincère que vous aurez pour tous vos frères vous donne une attention continuelle à vous témoigner, les uns aux autres, une tendresse qui naisse du fond du cœur* (I *Petr.*, I, 22).

L'apôtre saint Pierre, pour exprimer la sincérité de cette affection, dit qu'elle doit venir d'un cœur simple; il n'y a rien de plus véritable : partout où il y a de la duplicité, il y a de la fausseté et du mensonge; partout où il y a de la simplicité, il y a de la vérité; une chose ne peut être sincère si elle n'est véritable, elle ne saurait être véritable si elle n'est simple; elle n'est donc sincère qu'autant qu'il y a de la simplicité, et par conséquent la charité, la vraie affection, une union parfaite, une paix sincère, ne se peuvent trouver que dans un cœur simple. Tous ces précieux avantages se trouvent donc dans le cœur de Marie, et par conséquent c'est un cœur précieux à tous les chrétiens. Ah! plût à Dieu que le cœur de Marie fût dans toutes les communautés de prêtres, de religieux, de religieuses, de personnes dévotes! plût à Dieu que le cœur de Marie fût dans toutes les différentes familles des chrétiens. Concevez-vous comme moi l'avantage du bien que je vous souhaite? je suis persuadé que je ne vous saurais rien souhaiter, ni de plus précieux ni de plus délicieux. Saint Paul, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur dit *que leur profonde pauvreté s'est trouvée abondante dans les richesses de leur simplicité* (II *Cor.*, VIII, 2); c'est donc ce qui les enrichit, c'est ce qui les console, c'est ce qui les conserve.

Il est certain que si les cœurs des chrétiens avaient la simplicité du cœur de Marie, ils vivraient les uns avec les autres comme les anges et comme les saints dans le ciel; l'on ne saurait ce que c'est que l'envie et la jalousie, on ignorerait tout ce qui s'appelle haine, division, guerre, querelle; on ne susciterait jamais de procès à personne; l'honneur serait hors des atteintes de la médisance, de la calomnie et des faux rapports; le bien ne craindrait point les mensonges, les parjures et les tromperies; on suivrait en toutes choses les règles de la charité, et comme l'on parlerait et l'on agirait avec beaucoup de simplicité, on éviterait avec soin tout ce qui serait capable d'altérer la charité; au contraire, dans cette simplicité de cœur comme chacun ne se rechercherait point lui-même, chaque particulier ne s'occuperait qu'à rechercher le bien, l'honneur et le plaisir de son prochain. Dans cet état la terre ne serait-elle pas semblable au ciel, et tous les chrétiens ne seraient-ils pas comme des anges, faisant ce que dit l'Apôtre : *Notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience de nous être conduits en ce monde, et surtout à votre égard, avec une simplicité et une sincérité de Dieu, non dans la sagesse de la chair, mais dans la grâce de l'esprit de Dieu* (II *Cor.*, I, 12).

La gloire des chrétiens, ce qui leur doit attirer le respect et l'estime des hommes, c'est la simplicité de leur cœur; je fais donc pour vous le plus avantageux de tous les souhaits, en désirant que vous soyez tous animés du cœur de Marie. L'on dit du cœur qu'il vit le premier et qu'il meurt le dernier, la nature finissant la destruction de l'homme par où elle a commencé sa formation; je voudrais que l'on pût dire la même chose de tous les chrétiens en particulier, que chaque chrétien commençât de vivre par le cœur de Marie, qu'il fût animé de ses mêmes sentiments, de ses mêmes mouvements, que chaque chrétien terminât sa vie, animé encore du cœur de Marie, qu'il expirât comme elle dans les ardeurs et les empressements de voir son Dieu; je voudrais encore que chaque communauté commençât de vivre, c'est-à-dire, commençât son établissement animée de ce cœur de Marie, ne recherchant, ni l'honneur du monde, ni l'intérêt de la terre, mais simplement la gloire de Dieu et

le salut des âmes; que chaque communauté se conservât animée toujours du cœur de Marie, chaque membre de la communauté ayant une parfaite union et une vraie charité l'un pour l'autre, et se procurant l'un à l'autre avec une grande simplicité, tout le bien dont on est capable; enfin que chaque communauté ne finît qu'avec le cœur de Marie, dans une grande soumission aux ordres de la Providence. Je dis la même chose des familles des chrétiens; qu'elles commencent, qu'elles continuent et qu'elles finissent plus animées du cœur de Marie que du cœur de ceux qui les composent; il faudrait pour cela avoir la simplicité de ce cœur céleste, simplicité dans ses pensées, n'ayant que des pensées utiles, des pensées de Dieu, des pensées favorables au prochain; simplicité dans ses paroles, ne parlant qu'avec vérité et que pour la charité ou pour la nécessité; simplicité dans ses actions, n'agissant que pour obéir à Dieu, pour servir le prochain, pour se perfectionner soi-même. Il n'y aurait rien de trop dans les pensées, dans les paroles et dans les actions, et par conséquent il n'y aurait rien de double, ce qui serait cause qu'une parfaite simplicité s'y trouverait, laquelle vous rendant aimable à Dieu, et vous faisant estimer des hommes, vous serait très-avantageuse, puisqu'elle vous conserverait dans l'innocence; le cœur de Marie nous en est un excellent modèle, sa simplicité ayant contribué à son innocence lui a été très-glorieuse; c'est le sujet de la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Peut-on s'imaginer un avantage plus solide pour un chrétien, que d'être toujours dans l'innocence, n'avoir rien à craindre de la colère de son Dieu, avoir tout à espérer de sa bonté, se trouver toujours éclairé de la grâce et embrasé de la charité, avoir nuit et jour les ornements propres pour assister aux noces du divin époux, pour être introduit dans son palais, se trouver dans la compagnie des vierges sages, et avoir comme elles une bonne provision d'huile; c'est assurément l'état le plus glorieux et le plus avantageux où un chrétien se puisse trouver, c'était l'état de la divine Marie toujours pleine de grâces, toujours pleine du Saint-Esprit, ce qui était un effet de la simplicité de son cœur. *Celui qui marche simplement*, dit le Sage, *marche en assurance, mais celui qui pervertit ses voies sera découvert* (*Prov.*, X, 9). Celui qui marche simplement a le cœur droit, l'œil simple, l'intention pure; il marche confidemment, parce qu'il ne manque jamais de réussir selon le dessein principal qu'il a dans le cœur; son désir est de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté qui, d'une façon ou d'une autre, s'accomplit toujours; ainsi quand on croit qu'il est trompé, il ne l'est point, ce sont ceux qui s'imaginent l'avoir surpris qui le sont eux-mêmes. Les sages du monde s'applaudiront souvent de ce qu'ils auront trompé une personne vertueuse; ils l'auront engagée à signer un papier, à donner son consentement pour une affaire qui ne lui sera pas favorable; ce n'est pas ce cœur simple qui est trompé, il ne veut que ce que son Dieu veut, Dieu permet que cette disgrâce lui arrive, il le veut bien aussi, il n'est donc pas trompé; mais ce cœur double, c'est celui-là qui, en trompant les autres, se trouve trompé lui-même, il croit avoir fait une bonne action, et il a commis un péché; il se flatte avoir réussi, et il se trouve engagé dans un malheur éternel, à moins qu'il ne se repente et qu'il ne restitue le tort qu'il a fait, et qu'il ne le répare entièrement; c'est pourquoi l'Ecclésiastique fulmine malédiction contre celui qui a le cœur double et les lèvres criminelles, l'un est inséparable de l'autre : dès le moment que l'on a le cœur double, toutes les paroles sont méchantes, parce qu'elles ne tendent qu'à tromper, qu'à surprendre les autres, et par conséquent ces cœurs doubles sont exposés à toutes les malédictions que le Seigneur lançait autrefois sur la tête des pharisiens qui étaient de ces cœurs doubles. Ils ne parlaient au Seigneur, ils ne lui proposaient des difficultés, ils ne lui présentaient une femme surprise en adultère, que pour le surprendre dans ses réponses et avoir lieu de l'accuser; ils étaient encore des cœurs doubles, puisqu'ils commettaient un grand nombre de péchés, et néanmoins ils voulaient passer pour vertueux; leur avarice était insatiable, leur orgueil ne voulait ni égaux ni supérieurs, leur mortification n'avait qu'une légère apparence, ils n'observaient la Loi que dans les moindres choses, seulement pour paraître exacts; enfin ils avaient plusieurs défauts très-notables, et pas une seule vertu, et la meilleure raison que l'on en puisse donner, c'est qu'ils avaient des cœurs doubles.

Si l'Ecclésiastique dit que l'*on connaît le pécheur dans sa double langue* (*Eccli.*, V, 11), on le connaît aussi dans son double cœur, et selon la raison des contraires on connaît le vertueux et l'innocent à la simplicité de sa langue qui est un effet de la simplicité de son cœur; Marie reçoit donc toutes les bénédictions du ciel et toutes les grâces de son Dieu, elle se conserve dans la plus parfaite innocence, toute la malice des démons, toute la cruauté des Juifs et des gentils, toute l'envie et la persécution des prêtres et des docteurs de sa religion ne sont pas capables de l'altérer même très-légèrement; elle éprouve ce qu'a dit Salomon, que *la voie du Seigneur est la force du simple, ceux qui font le mal sont dans l'effroi* (*Prov.*, X, 29). Il est constant que le cœur simple de Marie prenait sa force de sa soumission à la volonté de son Dieu, de sa fidèle coopération à la grâce, de son exacte observance de sa loi, de sorte qu'elle ne s'engageait à rien que par son ordre, et elle ne faisait pas une démarche que sous sa conduite. Cette voie du Seigneur était toute sa force, parce qu'elle se trouvait toujours sous sa protection, et on pouvait lui répéter continuellement ce

que l'ange lui avait dit une fois : *Le Seigneur est avec vous;* le moyen que l'innocence ne se conserve pas dans une âme, quand on ne donne pas sujet au Seigneur de s'en éloigner? Il a dit autrefois aux Juifs : *Je m'en vais, vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, parce que vous ne sauriez venir où je vais.*

La sagesse du monde et la prudence de la chair ne sont pas capables ni d'aller où Dieu est, ni de se conserver avec lui, parce qu'étant un être très-simple, et n'y ayant que de la duplicité dans cette prétendue sagesse, cela ne saurait compatir ensemble; mais où Dieu n'est pas, l'innocence ne saurait s'y trouver, puisque Dieu n'abandonne une âme que lorsqu'elle cesse d'être innocente. Quand on dit à un cœur : Le monde est avec vous, vous n'en aimez que les vanités, et vous en suivez les maximes; quand on dit à un cœur : La créature est avec vous, elle occupe vos pensées, elle partage vos affections; quand on dit à un cœur: La chair est avec vous, vous en recherchez les plaisirs et vous en flattez tous les mouvements ; enfin quand on dit à un cœur : Le diable est avec vous, vous consentez à ses tentations et vous êtes l'esclave de sa tyrannie; si l'on ne saurait pas dire à un cœur : Le Seigneur est avec vous, il n'y a donc point d'innocence; si le Seigneur était avec ce cœur, la simplicité y serait parfaite, et il n'y aurait pas un péché. Ne nous étonnons pas si l'Église appelle la sainte Vierge la reine des anges, des patriarches et des prophètes, la reine des apôtres et des martyrs, des confesseurs et des vierges; la sublimité de sa grâce et de sa vertu lui a mérité ces éloges. Si vous voulez être dans quelqu'un de ces ordres de bienheureux, si vous souhaitez que la divine Marie règne sur vous, aimez son cœur, il est aimable à Dieu même, respectez son cœur, il est estimé de tous les hommes, mais imitez la simplicité de son cœur afin de recouvrer l'innocence si vous l'avez perdue, afin de vous y conserver si vous êtes assez heureux de la posséder : le Sage vous dit que *celui qui va simplement sera sauvé* (*Prov.*, XXVIII, 18).

Je vous ai dit ce que c'était que de marcher simplement, c'est n'avoir qu'un cœur qui aime uniquement Dieu et tout en Dieu et tout pour Dieu, c'est n'avoir qu'un désir de plaire à Dieu seul, c'est de n'observer qu'une loi qui est celle de Dieu, parce qu'il faut prendre garde de ne vous pas tromper en croyant marcher dans cette simplicité dont vous parle le Sage; parce qu'une personne a quelque crainte de Dieu, et qu'elle s'abstient de ce qui est visiblement criminel, elle s'imagine qu'elle va simplement dans la voie de Dieu, et elle ne prend pas garde qu'elle ne fait que suivre son humeur et son naturel qui ne la porte pas au mal. Il faut que vous considériez que le Sage après avoir dit que celui qui va simplement sera sauvé, ajoute que *celui qui laboure la terre sera rassasié de pains, et que celui qui aime l'oisiveté sera toujours pauvre* (*Prov.*, XXVIII, 19), et par là il nous apprend qu'il faut travailler à détruire dans notre cœur tout ce qui s'oppose à cette simplicité que Dieu demande et dont la divine Marie nous donne l'exemple ; il faut combattre sans cesse nos mauvaises inclinations par la prière et les bonnes œuvres ; enfin il faut cultiver la terre de notre cœur, afin qu'elle ne produise plus d'épines (ce qui en fait la duplicité), et qu'elle ne porte que le blé qui nous doit nourrir (en quoi consiste sa simplicité); une terre pouvant être appelée très-simple quand elle ne porte que du bon grain sans aucun mélange d'ivraie ni d'aucune autre méchante herbe, ce sera le moyen de vous faire aimer de Dieu et des hommes et d'imiter la sainte Vierge, vivant dans une innocence digne des vrais chrétiens et de ces âmes épouses de Jésus-Christ. C'est un état dans lequel je désire avec ardeur que vous soyez.

Je ne saurais mieux vous exprimer les sentiments de mon cœur qu'en vous disant les paroles que saint Paul a écrites aux fidèles de Corinthe : *Plût à Dieu que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence, et supportez-la, je vous en prie; car j'ai pour vous un amour de jalousie et une jalousie de Dieu, parce que je vous ai préparés pour vous présenter comme une vierge chaste à cet unique époux qui est Jésus-Christ; mais j'appréhende qu'ainsi que le serpent séduisit Ève par ses artifices, vos esprits aussi ne se corrompent et ne dégénèrent de cette simplicité que doivent avoir ceux qui sont à Jésus-Christ* (II *Cor.*, XI, 1-3). Ces paroles de l'Apôtre expriment bien mes désirs et mes craintes; je voudrais que chacun de vous eût une âme qui eût les qualités du cœur de Marie, et qu'elle fût par ce moyen digne d'être l'épouse du Seigneur. Voilà mes désirs; mais les fausses opinions de ceux qui flattent les sens et les passions, l'intérêt et la vanité, peuvent vous corrompre et vous faire perdre votre simplicité; voilà mes craintes. Évitez avec soin tout ce qui vous peut séduire, fuyez le monde et ceux qui l'aiment; la simplicité est amie de la retraite, elle s'y conserve. Esaü était habile à la chasse, mais *Jacob était un homme simple et il demeurait retiré à la maison* (*Gen.*, XXV, 27). La divine Marie passe toute sa vie dans la retraite, c'est là où l'on conserve la simplicité de son cœur si nécessaire pour vivre dans l'innocence, pour avancer dans la perfection, pour mériter la gloire éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON XLIX.

POUR LA FÊTE DE SAINTE APOLLINE

(9 *février.*)

Nunc autem oppressit me dolor meus et in nihilum redacti sunt omnes artus mei, etc. (*Job.*, XVI, 8-13).

Ma douleur me presse et m'accable maintenant, et tous les membres de mon corps sont réduits à rien.

Ces paroles de Job peuvent être justement

mises dans la bouche de sainte Apolline; car Job parle comme étant abandonné à toute la malice de Satan, excepté qu'il ne lui est pas permis de lui ôter la vie; jusque-là il lui pouvait faire tous les maux imaginables, soit en lui ôtant les biens, soit en le privant de ses enfants, soit en le tourmentant dans toutes les parties de son corps, soit en suscitant contre lui de faux amis, qui, sous prétexte de le consoler, ne s'appliquaient par leurs méchants raisonnements qu'à tâcher de le chagriner, et cela sans avoir aucun égard ni à son âge, ni à la faiblesse dans laquelle il se trouvait, ni à la justice de la vie. L'Église de Paris a donc raison de faire dire à sainte Apolline en parlant à ses bourreaux, ce que Job dit à ses faux amis; elle se plaint avec justice de ce qu'ils n'ont eu aucun égard, ni à sa vieillesse, ni à la faiblesse de son sexe, ni à l'innocence de sa vie. Malgré sa vieillesse le juge idolâtre n'a rien épargné pour la porter à renoncer Jésus-Christ; malgré sa faiblesse, son ennemi s'est armé de toute sa fureur contre elle, et malgré l'innocence de sa vie, ils l'ont accablée de calomnies, et ils l'ont tourmentée jusqu'à la faire mourir; mais cette sainte a fait voir dans sa vieillesse toute la force et la vigueur de la jeunesse; dans la faiblesse de son sexe, elle a montré tout le courage des hommes les plus généreux et l'innocence de sa vie a servi à soutenir les tourments les plus horribles avec une patience héroïque, jusqu'à insulter à ses bourreaux et à mépriser la mort; c'est ce que vous verrez en vous expliquant les paroles de Job qui ont servi aujourd'hui de leçon à la messe. Demandons les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Job paraît en peine du parti qu'il doit prendre, ou de parler, ou de garder le silence. *Que ferai-je?* dit-il*; si je parle, ma douleur ne s'apaisera point, et si je demeure dans le silence, elle ne me quittera point.* Il veut nous faire connaître que sa douleur est telle qu'elle ne peut recevoir aucune consolation; cet exemple de patience est, comme on l'a dit plusieurs fois, la figure de Jésus-Christ qui déclare par la bouche de son prophète que nulle douleur n'était semblable à la sienne; il ne faut pas s'étonner s'il n'a pu recevoir aucune consolation de la part des hommes, et c'est ainsi qu'il est arrivé plusieurs fois que Dieu a abandonné en apparence ceux qui étaient à lui, comme nous l'avons vu dans plusieurs martyrs et particulièrement dans sainte Apolline, afin que ne pouvant s'assurer sur aucun appui humain, elle fût obligée, ainsi que Job, d'avoir recours à lui seul Les idolâtres, la voyant dans la puissance des juges et entre les mains des bourreaux, voulaient la soulager en lui suggérant de sacrifier aux idoles et s'exempter par ce moyen de tous les maux qui lui étaient préparés; c'est pourquoi ils étaient à son égard, comme Eliphaz et les autres à l'égard de Job, des consolateurs importuns, puisque ce n'était qu'en renonçant à son Dieu qu'ils lui conseillaient de s'exempter des maux dont elle était menacée, lui représentant qu'étant déjà fort avancée en âge, elle n'en pourrait pas supporter la douleur, et qu'elle serait comme forcée de succomber à la violence des tourments.

Que les hommes du monde raisonnent mal! Ils jugent des âmes comme des corps; ils croient que comme la vieillesse affaiblit les corps qu'elle affaiblit aussi les âmes; ils ignorent que c'est la foi et la charité qui font la force des âmes, et qu'un vrai chrétien à cent ans est plus capable de soutenir les fatigues de la pénitence et les tourments du martyre que celui qui n'a que vingt ans et qui, s'aimant beaucoup soi-même, est fort attaché à la vie présente. Nous en avons une preuve dans sainte Apolline: quoique vieille, elle a néanmoins plus de force pour rebuter les promesses des païens, pour mépriser leurs menaces, pour souffrir les tourments qu'ils lui faisaient endurer, que mille et mille hommes des plus jeunes et des plus vigoureux. Comme les premiers chrétiens s'instruisaient et se consolaient dans la lecture des saintes Écritures, elle se faisait un plaisir de suivre l'exemple d'Éléazar qui était un vieillard d'un visage vénérable et un des principaux des docteurs de la Loi. Les ministres du tyran Antiochus le voulant contraindre de manger de la chair de pourceau, il résolut de ne rien faire contre la Loi pour l'amour de la vie présente, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, de sorte qu'il allait volontairement et de lui-même au supplice; mais de dangereux amis, touchés d'une injuste compassion, lui conseillaient de manger des viandes permises, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Ces dangereux conseils ne firent aucune impression sur son esprit, non plus que ceux que les idolâtres donnaient à sainte Apolline de sacrifier aux dieux des empereurs.

L'un et l'autre considérant ce que demandaient d'eux un âge et une vieillesse si vénérable, ces cheveux blancs qui accompagnaient la grandeur de cœur qui leur était naturelle, et cette vie innocente et sans tache qu'ils avaient menée depuis leur enfance, répondirent aussitôt selon les ordonnances de la Loi sainte établie de Dieu qu'ils aimaient mieux mourir que de consentir à ce qu'on leur demandait; car ils étaient persuadés que non-seulement ils ne devaient pas prendre aucune part aux impiétés des idolâtres; mais de plus qu'il était indigne de leur âge d'user d'aucune fiction. Ce généreux vieillard de l'Ancien Testament en donne une excellente raison: *Cette fiction*, dit-il, *serait cause que plusieurs jeunes hommes, s'imaginant qu'Éléazar à l'âge de quatre-vingt-dix ans aurait passé de la vie des Juifs*

à celle des païens, seraient eux-mêmes trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour conserver un petit reste de cette vie corruptible, et ainsi j'attirerais une tache honteuse sur moi et l'exécration des hommes sur ma vieillesse; car encore que je me délivrasse présentement des supplices des hommes, je ne pourrais néanmoins fuir la main du Tout-Puissant, ni pendant ma vie, ni après ma mort; c'est pourquoi, mourant courageusement, je paraîtrai digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté en souffrant avec constance et avec joie une mort honorable pour le sacré culte de nos lois très-saintes (II *Mach.*, VI, 24-28).

Nous ne saurions douter que sainte Apolline n'ait été pénétrée des mêmes sentiments et animée du même zèle, et qu'elle n'ait désiré avec ardeur de donner à tous ceux qui étaient présents, et de laisser à ceux qui viendraient après elle, un grand exemple de la fermeté que les chrétiens doivent avoir quand il est question de paraître disciples de Jésus-Christ et professeurs de son Evangile, quoiqu'elle pût dire avec Job : *Ma douleur me presse et m'accable maintenant, et tous les membres de mon corps sont réduits à rien. Les rides qui paraissent sur ma peau rendent témoignage de l'extrémité où je suis.*

Elle avait raison de parler de la sorte; la violence dont on usait contre elle, la cruauté avec laquelle on la traitait paraissait la devoir accabler, d'autant plus qu'étant déjà fort avancée en âge, elle paraissait privée de cette force du corps qui semble nécessaire pour supporter les douleurs; mais celle de l'âme est incomparablement plus nécessaire, puisque sans elle toute la vigueur du corps est inutile; elle a sujet de dire que *les rides qui paraissent sur sa peau rendent témoignage de l'extrémité où elle est*, parce que la violence des tourments exercée contre une personne affaiblie par son grand âge est plus que suffisante pour la réduire à l'extrémité; et cependant cela ne l'affaiblit point et ne l'empêche point de dire hautement qu'elle est chrétienne; elle sait que l'Evangile condamne et les timides et les dissimulés, que le Seigneur ne veut pas que l'on craigne les hommes les plus puissants et les plus cruels; mais que c'est lui seul que l'on doit craindre, par la raison que tout ce qu'il y a de puissance et de cruauté ne saurait se terminer qu'à faire périr les corps, mais que le pouvoir qu'il a sur les vivants et les morts va jusqu'à condamner les âmes à une mort éternelle; c'est pourquoi il est celui que l'on doit véritablement craindre.

Elle sait encore que toutes les dissimulations sont très-opposées à celui qui, étant la vérité même, veut que tous ses disciples soient sincères et véritables, et particulièrement quand il est question de faire profession de la religion chrétienne que l'on ne doit pas refuser de déclarer que l'on est chrétien, de crainte que l'on ne soit exposé à être rejeté de ce divin Fils de Dieu qui ne voudra pas vous reconnaître pour être du nombre de ses disciples, ni devant son Père, ni devant les anges. Conformément à ces vérités, l'Eglise a regardé comme de vrais apostats ceux qui, emportés par l'amour des richesses et de la vie présente, donnaient leur nom aux magistrats, comme s'ils avaient renoncé au christianisme, et ils en recevaient un écrit pour n'être plus inquiétés dans la suite pour la cause de sa religion; on les appelait des libellatiques, et ils ne purent être réconciliés à l'Eglise qu'après avoir fait des pénitences publiques.

La fiction n'est donc digne d'aucun âge, puisque tous les hommes, de quelque âge qu'ils puissent être, sont obligés de donner aux autres l'exemple d'une foi sincère et d'une piété sans déguisement; mais il est vrai que le scandale que cause la chute d'une personne chargée d'années et consommée dans les exercices de la piété est d'une autre conséquence, sans comparaison, que celui que causerait la chute d'une personne ordinaire. La grande estime que l'on a conçue pour la vertu, pour la lumière, pour l'expérience du premier donne un poids particulier à toutes ses actions. Il ne fait rien qui ne soit non-seulement un fruit, mais une semence de vie ou de mort pour plusieurs personnes, qui le regardent comme un modèle que l'on doit suivre. Ainsi le saint homme Eléazar, et depuis lui sainte Apolline, raisonnaient fort juste quand ils répondirent à ceux qui voulaient leur inspirer ou une fiction ou une complaisance qu'elle aurait été indigne de leur grand âge, non qu'elle eût pu convenir à un âge moins avancé, mais parce que leur vieillesse aurait rendu leur exemple plus dangereux pour plusieurs jeunes personnes qu'ils auraient trompées par ce déguisement ou cette complaisance dont on voulait qu'ils usassent et à qui ils seraient ainsi devenus un grand sujet de scandale.

C'est pourquoi leur résolution fut sainte et chrétienne de préférer de laisser plutôt aux jeunes gens un exemple de fermeté que de conserver un petit reste de cette vie corruptible par une complaisance si pernicieuse à leur salut et à celui de tous les frères, et nous trouvons souvent dans les Actes des martyrs et des confesseurs que l'exemple de ce saint vieillard a été suivi de plusieurs, et particulièrement de notre sainte qui, se trouvant devant les juges, ont répondu avec autant de simplicité que de fermeté qu'ils étaient chrétiens, qu'ils ne juraient point par le génie de l'empereur, qu'ils ne donnaient point d'encens et qu'ils n'offraient point de sacrifices aux idoles; qu'ils n'adoraient qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il n'y avait point d'autre nom par lequel les hommes dussent être sauvés que le nom de Jésus-Christ, et qu'ils faisaient leur gloire d'être chrétiens. C'est pour mieux suivre les règles de cette simplicité évangélique que notre divin Maître leur a dit et à tous ceux qui se trouveraient dans de semblables occasions : *Lorsque l'on vous mènera dans les Synagogues,*

ou devant les magistrats et les puissances, ne vous mettez point en peine de la manière dont vous leur répondrez, ni des paroles que vous leur direz; car le Saint-Esprit vous enseignera, à cette heure-là même, ce qu'il faudra que vous disiez (*Luc.*, XII, 11, 12).

Jésus-Christ console ses disciples en leur promettant l'assistance du Saint-Esprit, lorsqu'ils seront obligés de parler, les égalant ainsi aux prophètes qui parlaient par l'esprit de Dieu. Quand nous n'avons à raisonner et à disputer qu'avec ceux qui paraissent nos amis et avec qui nous avons quelque espèce de société, il semble que Jésus-Christ nous laisse à nous-mêmes, et nous pensons à ce que nous avons à dire, nous craignons d'être surpris, nous appréhendons de trop parler, parce que nous avons peur de découvrir nos vrais sentiments, ce qui nous pourrait être désavantageux ; mais quand les chrétiens sont devant un tribunal où tout est capable de les frapper de terreur, il les assiste alors de sa force pour être forts d'esprit et de corps sans blesser la vérité ni la justice; car, qu'eussent pu faire des hommes simples, ignorants en paraissant tout d'un coup devant des juges sévères, environnés d'une foule de gens furieux, sans avoir la même liberté de se justifier, parce qu'on les regardait comme des impies et des séditieux? Mais comme ils ne devaient ni déguiser, ni s'excuser, les raisonnements de leur propre esprit et les paroles suggérées par l'esprit du monde leur étaient inutiles ; étant interrogés pour rendre témoignage à la vérité, il n'y avait que l'esprit de vérité qui devait leur suggérer ce qu'ils avaient à dire, parce que le Saint-Esprit est toujours dans le cœur, dans l'esprit et sur la langue de ceux qui doivent parler pour Jésus-Crist et qui sont à lui, et l'on a point à craindre ni la surprise de la part des hommes, ni le défaut de talent, ou l'ignorance de la part de nous-mêmes, rien de tout cela ne peut nuire à la cause de Dieu quand le cœur est prêt à la soutenir; c'est donc le divin Esprit qui parle dans les confesseurs et dans les martyrs, et dans ces occasions une prévoyance trop humaine les rendrait indignes de ce que Dieu a dessein de faire en eux, parce qu'ordinairement cette prévoyance ne s'accommode pas avec la simplicité qui doit être inséparable de la vérité, et particulièrement quand il est question de déclarer que l'on est chrétien, et qu'on le veut être jusqu'à la mort.

Il ne faut donc ni raffinement, ni déguisement, ni présomption pour bien confesser le nom de Dieu, étant persuadés que ce n'est ni par nos lumières ni par nos forces que nous déclarons que nous sommes serviteurs de Jésus-Christ et professeurs de son Evangile. Il est très-certain que le premier et le principal fondement de l'espérance de sainte Apolline était de ne point mettre sa confiance en elle-même, et de bien connaître son impuissance, sans que cette impuissance servît à la désespérer, s'appuyant sur la promesse que Jésus-Christ lui avait faite que son esprit suppléerait à tout et ferait tout en elle, étant le maître parfait qui éclaire l'entendement, qui embrase le cœur et qui forme la parole dans la bouche de ses ministres et de ses épouses. Combien de fois cette sainte vierge s'adressait-elle à ce divin maître, lui disant avec une humble confiance : O Esprit saint, vous êtes toute mon espérance; ne me manquez point dans le besoin, soutenez-moi à l'heure de la tentation, mettez-moi dans le cœur les mouvements que je dois avoir, enseignez moi les paroles que je dois dire quand il faudra que je fasse connaître que je suis chrétienne, et que les années que j'ai passées sur la terre n'ont servi qu'à fortifier ma foi et à m'affermir dans la religion de Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu.

Que les chrétiens de l'un et de l'autre sexe seraient heureux si, lorsqu'ils sont déjà avancés en âge, ils se trouvaient dans les mêmes sentiments et dans les mêmes dispositions de l'esprit et du cœur que sainte Apolline, et que leur vieillesse fût accompagnée de la même vigueur que cette sainte a fait paraître en faisant profession de sa foi, afin qu'ayant commencé dès leur enfance à vivre en chrétiens, ils fussent assez heureux de finir leur vie en observant toutes les règles du christianisme, afin que la prophétie de Moïse en faveur d'Azer, un des enfants de Jacob, s'accomplisse en eux : *Les jours de votre vieillesse seront comme ceux de votre jeunesse* (*Deuter.*, XXXIII, 25). Quand vous avez commencé à servir Dieu, il y avait en vous une ferveur admirable et dont chacun était édifié; vos sens étaient mortifiés, votre chair était soumise à l'esprit, votre volonté était conforme à celle de Dieu; tous les exercices spirituels, toutes les pratiques de pénitence, toutes les œuvres de miséricorde faisaient vos délices : à proportion que vos années se sont multipliées, votre vertu s'est fortifiée, vous avez avancé dans la perfection, et vous trouvant à la fin de votre vie, vous avez mérité que l'on ait dit de vous que les jours de votre vieillesse étaient comme ceux de votre jeunesse; la même ferveur à servir Dieu, le même zèle pour le salut de votre prochain, la même foi pour toutes les vérités de la religion, la même confiance en la bonté de Dieu, et le même amour pour ce divin Sauveur. C'est pour lors que, comme sainte Apolline, on est digne d'être couronné de gloire et d'honneur, ce qui est conforme à ce que dit le Sage : *La vieillesse est une couronne d'honneur lorsqu'elle se trouve dans la voie de la justice* (*Prov.*, XVI, 31).

Salomon vous dit que la vieillesse mérite d'être honorée, pourvu qu'elle ne se déshonore pas elle-même. Car ce serait une extrême folie de se persuader que c'est un avantage d'avoir vieilli dans le crime, et d'allier la maturité de l'âge avec les déréglements de la jeunesse. Mais lorsque l'on est devenu vieux dans la voie de la justice, que les vertus ont cru avec l'âge, et le nombre des mérites avec celui des années, c'est

alors proprement que la vieillesse est une couronne d'honneur, et c'est en cette manière que les vieillards ont toujours été révérés dans l'Eglise, ou pour conduire les âmes par la lumière d'une sagesse consommée, ou pour servir de modèle aux autres par l'exemple de leur vertu; c'est pour ce sujet que l'Eglise solennise aujourd'hui la fête de sainte Apolline, qui, dans la faiblesse de son sexe, a eu tout le courage des hommes les plus généreux, c'est ce que nous trouvons dans les paroles de Job, et c'est ce qui fera la seconde partie des éloges de notre sainte.

SECONDE PARTIE.

Un homme s'élève en même temps contre moi, pour me contredire et me résister en face par de faux discours. Il s'est armé contre moi de toute sa fureur; il a grincé les dents en me menaçant, mon ennemi m'a envisagé avec un regard terrible. Ils ont ouvert leurs bouches contre moi, et en me couvrant d'opprobres ils m'ont frappé sur la joue, et se sont soûlés de mes peines. Ce saint homme a voulu nous faire le détail de toutes les peines que l'on est capable de souffrir quand Dieu nous veut abandonner au pouvoir de nos ennemis pour nous éprouver dans le dessein de nous couronner; ils commencent à s'élever contre la religion dont nous faisons profession, à contredire toutes les raisons dont nous nous servons pour leur prouver qu'il n'y en a point d'autre véritable que celle de Jésus-Christ, et ils se servent de tous les plus faux raisonnements pour soutenir leur mauvaise opinion. Tous les prêtres des idoles, tous les orateurs et les philosophes païens, tous les juges et les magistrats idolâtres commençaient de la sorte à persécuter les chrétiens, ils s'élevaient contre eux, les regardant comme des ignorants, les contredisant dans tout ce qu'ils disaient pour leur prouver que l'on ne doit adorer qu'un seul Dieu, leur résistant avec une hardiesse que leur pouvoir leur donnait et qui les rendait insolents, quoique tous leurs discours n'eussent rien de vrai, ce qui était impossible, puisque tous leurs raisonnements ne servaient qu'à soutenir le mensonge.

Sainte Apolline a été obligée de soutenir ces premiers efforts de ses ennemis qui, la regardant avec mépris, croyaient qu'il n'y avait qu'à la contredire avec hardiesse, à lui résister avec beaucoup de fermeté, et à lui alléguer quelques raisons belles en apparence, quoique fausses dans le fond, et qu'elle serait aussitôt persuadée de renoncer à la religion de Jésus-Christ, et d'embrasser celle des empereurs; mais ils étaient beaucoup plus ignorants que celles qu'ils croyaient ne rien savoir, puisqu'ils ignoraient que les vrais chrétiens hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, avaient un maître intérieur qui leur apprenait tout ce qu'ils devaient savoir, leur enseignant toutes les vérités et leur suggérant ce qu'ils étaient obligés de répondre. Nous en avons un exem le dans les Actes des apôtres au sujet de saint Etienne, ce diacre plein de grâces et de forces et qui faisait de grands miracles et de grands prodiges parmi le peuple; ce qui excita la haine et l'envie des Juifs contre lui, de sorte que saint Luc remarque que quelques-uns de toutes les différentes synagogues *s'élevèrent contre Etienne et disputaient contre lui; mais ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui* (*Act.*, VI, 9, 10).

Cela n'est-il pas conforme à ce que Job a dit de lui-même: *Un homme s'élève en même temps contre moi pour me contredire et me résister;* il n'y en a pas seulement pour un, ils sont trois; le nombre est plus grand de ceux qui s'élèvent contre saint Etienne, puisqu'il y en a quelques-uns de cinq synagogues différentes; le nombre n'est pas moins grand des ennemis de sainte Apolline; mais quoique fille et nullement instruite des vérités de l'école, elle ne laisse pas de répondre avec la fermeté des plus savants, et fait paraître dans ses discours une sagesse et un esprit auquel ils ne pouvaient résister; ne vous en étonnez pas, le seul esprit de mensonge parlait dans les Juifs contre saint Etienne, et dans les païens contre sainte Apolline, l'esprit de vérité parlait dans le diacre et dans la vierge; la sagesse mondaine qui est diabolique conduisait les raisonnements des Juifs et des païens, la sagesse divine qui est du Saint-Esprit réglait les discours des saints martyrs, le moyen que l'esprit de mensonge puisse l'emporter sur l'esprit de vérité! que la sagesse d'en bas soit capable de résister à la sagesse d'en haut! Que des chrétiens sont heureux quand il n'y a que le Saint-Esprit qui parle en eux, et que la seule sagesse divine agit par eux! Ils sont victorieux des fausses maximes du monde, des dangereux raisonnements des libertins, de l'erreur et du mensonge, et les raisons qu'ils apportent pour soutenir la vérité sont si puissantes qu'ils ne sauraient y résister; et une preuve de leur faiblesse, c'est qu'ils ont recours aux injures, aux médisances et aux calomnies. N'en ont-ils pas usé de la sorte à l'égard de Jésus-Christ dans lequel sont tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu? Ne l'ont-ils pas accusé d'être un imposteur, un séditieux, un débauché, et que s'il faisait quelques prodiges, ce n'était que par le pouvoir de Béelzébuth? Pourquoi se sont-ils laissés aller à de si terribles emportements, sinon parce que la vérité qui sortait de la bouche de ce divin Sauveur était si puissante qu'ils demeuraient confus, ne lui pouvant rien répondre? Ça été pour la même raison que les Juifs ont imposé tant de calomnies à saint Etienne, suscitant des personnes qui disaient lui avoir entendu dire des paroles de blasphèms contre Moïse et contre Dieu, et même qu'il ne cessait pas de proférer de ces paroles contre ce lieu saint et contre la Loi.

Il est beaucoup plus aisé à ceux qui n'ont que la puissance de leur côté sans avoir ni la raison, ni la justice, de tâcher d'accabler d'injures et de calomnies ceux

qu'ils ne sauraient attirer à leur parti par leurs mauvaises raisons, que de tâcher de réfuter leurs discours, parce que ce serait inutilement qu'ils l'entreprendraient; c'est ce que les païens font à l'égard de sainte Apolline, ne pouvant lui persuader que ce sont les dieux de l'empire qu'il faut adorer, et que la religion des empereurs est la seule que l'on doit suivre, et de plus ne pouvant résister à la sagesse par laquelle elle tâchait de leur persuader que ce n'est que par Jésus-Christ lui seul que nous pouvons être sauvés, ils croient qu'ils auront plutôt fait de l'accabler d'injures, lui imputant les crimes les plus énormes, et ils se flattent que ce sera le plus sûr moyen de la faire taire, de l'intimider et de la contraindre à se ranger de leur parti, et ils s'en flattent d'autant plus qu'elle est une fille qui, avec la faiblesse de son sexe, peut être aisément vaincue; il est souvent arrivé aux païens de voir leurs fausses espérances trompées, et ils se sont trouvés vaincus par celles qu'ils croyaient très-faciles à vaincre; c'est dans ce sentiment qu'ils croyaient que sainte Apolline ne leur résisterait pas, qu'ils n'avaient qu'à lui faire paraître une colère extraordinaire, qu'à la menacer des tourments les plus cruels, et même qu'à la regarder avec des yeux de fureur, que cela l'épouvanterait et la ferait succomber; c'est pourquoi on lui applique les paroles de Job : *Il s'est armé contre moi de toute sa fureur; il a grincé les dents en me menaçant, mon ennemi m'a envisagé avec un regard terrible.*

Ce que Job dit de son ennemi, saint Etienne l'a pu dire des Juifs, selon le récit que saint Luc nous en a fait. Ce généreux diacre leur ayant reproché toutes les grâces qu'ils avaient reçues de Dieu et dont ils avaient fait un fort mauvais usage, tous les crimes qu'ils avaient commis contre les prophètes et contre le maître des prophètes, son saint historien ajoute : *Ces paroles les faisaient crever de rage dans leur cœur, et grincer les dents contre lui* (*Act.*, VII, 54). Les païens ne faisaient-ils pas la même chose à l'égard de sainte Apolline? La voyant si généreuse à mépriser toutes leurs menaces, si ferme à persévérer dans sa religion, si libre à donner des preuves de sa foi et des marques de son amour pour Jésus-Christ, c'est pour lors qu'ils s'armaient contre elle de toute leur fureur, qu'ils grinçaient les dents en la menaçant, et qu'ils l'envisageaient avec un regard terrible, et tout cela sans la pouvoir ébranler en aucune façon; au contraire, son courage augmentait à proportion que la fureur de ses ennemis s'allumait davantage contre elle, et plus ils s'acharnaient à la vouloir faire changer de religion, et plus elle se donnait de liberté de leur reprocher l'impiété et la cruauté de leur idolâtrie; ce qui fait connaître qu'un style fort et mordant n'est pas incompatible avec l'esprit de Dieu, la charité et le zèle de la vérité ayant leur aiguillon soit pour réveiller ses disciples, soit pour humilier l'orgueil de ses ennemis. C'est pourquoi les martyrs parlaient d'une manière si ferme et si haute, quand ils répondaient aux juges et aux gouverneurs païens pour leur faire connaître qu'ils ne craignaient point les tourments dont ils les menaçaient, et qu'ils se souciaient peu de toutes les calomnies qu'ils leur imposaient. Il est vrai qu'ils ne leur parlaient que pour leur reprocher les crimes les plus énormes, et dont ils n'avaient jamais eu la pensée; c'est au sujet de ces médisances que sainte Apolline peut dire : *Ils ont ouvert leur bouche contre moi, et en me couvrant d'opprobres ils m'ont frappé sur la joue.*

C'était la pratique ordinaire des idolâtres de justifier toutes les injustices, toutes les violences et toutes les cruautés qu'ils faisaient aux chrétiens en les chargeant des crimes les plus énormes; ils les accusaient d'être des empoisonneurs et des homicides, des magiciens et des impies, et ils les traitaient comme les plus scélérats de tous les hommes; c'est en cela que les professeurs de l'Evangile faisaient voir la grandeur de leur courage parmi les malédictions dont Moïse menace les Israélites qui abandonneront la loi du Seigneur; il y en a une qui regarde la perte de leur honneur et de leur réputation : *Vous serez noirci en tout temps par des calomnies et opprimé par des violences, sans que vous ayez personne pour vous délivrer* (*Deuter.*, XXVIII, 29); et il dit ensuite : *Vous serez abandonné à la calomnie et à l'oppression tous les jours de votre vie* (*Ibid.*, 33). Ces paroles nous font connaître que la médisance et la calomnie sont les maux les plus sensibles qui puissent arriver aux hommes, et que souvent Dieu s'en sert pour punir leur révolte et pour humilier leur orgueil; néanmoins il ne faut pas conclure de là que tous ceux qui sont noircis par des calomnies et opprimés par la malice des faux rapports soient criminels, cela serait contraire à ce que le Seigneur dit à ses disciples : *Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, et qu'ils vous persécuterons et qu'ils diront faussement toutes sortes de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous* alors *et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux* (*Matth.*, V, 11-12).

Il n'est pas ordinaire que des criminels se réjouissent de ce que l'on punit leurs crimes, mais les justes peuvent avoir de la joie de l'injustice que les hommes leur font en les traitant comme si effectivement ils étaient criminels, et en leur reprochant des crimes qu'ils n'ont jamais commis. Les reproches que l'on fait aux vrais pécheurs ne sont pas pour eux un sujet de se glorifier, et ne leur donnent pas de joie; ils ne servent qu'à les couvrir de confusion et à leur causer de la tristesse, parce que les reproches que leur conscience leur fait au dedans d'eux-mêmes sont encore plus forts et plus sensibles que tous ceux que les hommes leur peuvent faire, parce qu'il faut que la béatitude soit établie au dedans de nous-mêmes avant que de pouvoir goûter celle qui est au dehors; il ne faut pas aussi que notre conscience nous puisse faire

des reproches secrets si nous voulons nous réjouir de ceux que les hommes nous font au dehors; c'est pourquoi le Seigneur nous dit que l'on est heureux lorsque l'on souffre la persécution pour la justice, c'est-à-dire qu'on la souffre injustement et pour le nom de Jésus-Christ, que le mal que l'on dit de nous est faux, et que si on nous persécute sur ces faussetés, nous le supportions non-seulement avec patience, mais avec joie, considérant que celui pour lequel on nous fait souffrir est lui-même la justice et la vérité.

Cette pratique est assez rare, voir un homme noirci de calomnies et déchiré dans sa réputation, qui se réjouit en même temps au Seigneur; il ne saurait être dans une disposition si parfaite si auparavant il ne renonce à toute vaine gloire, ce qui est une prérogative particulière des saints martyrs, et par conséquent de notre sainte Apolline qui était bien persuadée que si Dieu permettait que les hommes la chargeassent de malédictions, et qu'ils disent faussement toute sorte de mal contre elle, à cause qu'elle n'avait jamais voulu d'autre époux que Jésus-Christ, que ce même Dieu qu'elle adorait ne l'abandonnerait pas au pouvoir des langues criminelles et injustes; c'est pourquoi lui parlant avec la même foi et la même confiance qui fortifiait le cœur du saint homme Job, elle lui disait: *Pourriez-vous vous plaire*, ô mon Dieu, *à me livrer à la calomnie et à m'accabler*, *moi qui suis l'ouvrage de vos mains? Pourriez-vous favoriser les mauvais desseins des impies?* (*Job.* X, 3.) Job parlait de la sorte à cause de la conduite que ses faux amis tenaient à son égard, qui l'insultaient avec d'autant plus de hardiesse qu'ils se persuadaient que Dieu approuvait lui-même leur dessein, et qu'il donnait occasion à leurs calomnies en permettant qu'il fût privé de tous ses biens, de ses enfants et de sa santé. Les païens insultaient de même sainte Apolline, et ils croyaient que le pouvoir qu'ils avaient de la tourmenter leur était donné de leurs dieux qui les avaient établis pour punir les crimes des chrétiens et pour exterminer de dessus la terre ceux qu'ils regardaient comme des pestes publiques, et c'est l'accomplissement de la parole du Sage dans ses proverbes: *Un prince imprudent opprimera plusieurs par la calomnie* (*Prov.*, XXVIII, 16); comme s'il voulait dire que la facilité avec laquelle il écoutera les calomnies, les recevant avec complaisance et les croyant comme des vérités, sera cause de toutes les injustices qu'il exercera contre les plus innocents, qu'il opprimera sur le faux rapport de leurs ennemis. C'était de cette manière que les princes et les magistrats idolâtres se conduisaient à l'égard des chrétiens; chacun était bien venu à les calomnier, on les écoutait avec complaisance, on les croyait avec facilité, et sur leurs rapports, quelque mal fondés et quelque faux qu'ils pussent être, on jugeait les chrétiens et on les condamnait comme de vrais scélérats.

De semblables injustices affligeaient sensiblement le Sage, quand il dit dans son Ecclésiaste : *J'ai vu les oppressions qui se font sous le soleil, les larmes des innocents, sans qu'ils aient personne pour les consoler, et l'impuissance où ils sont de résister à la violence, étant abandonnés du secours de tout le monde* (*Eccle.*, IV, 1). Nous voyons une excellente image de ces oppressions injustes dans la manière dont on a traité les chrétiens dans les premiers siècles de l'Eglise; on avait résolu de perdre des personnes innocentes, et dans ce dessein on dissimulait leur vertu qui était très-connue, et on tâchait de les noircir par des crimes cachés que personne n'a jamais pu prouver; ceux qui étaient irréprochables dans leur conduite étaient traités comme des criminels; on ne leur opposait que des violences et des calomnies, et on leur ôtait tous les moyens de les repousser. Non-seulement les hommes ne leur permettaient pas de se défendre des crimes qu'on leur imposait, ni de se justifier des calomnies dont on les noircissait; mais la puissance et la cruauté des princes et des magistrats qui leur étaient contraires, jetait une si grande terreur dans les esprits, que toutes les bouches devenaient muettes quand il était question de parler en leur faveur, et tout ce que pouvaient faire ceux qui avaient quelque sentiment de pitié pour eux, c'était de les plaindre en secret, quoiqu'ils les abandonnassent effectivement sans leur donner ni secours ni consolation. Notre sainte Apolline a fait connaître que, malgré la faiblesse de son sexe, elle avait le courage des hommes les plus généreux; que, quoique les moins cruels l'abandonnassent et que les plus méchants lui fissent tous les maux imaginables, rien n'était capable de l'abattre, l'innocence de sa vie servant à soutenir les tourments avec une patience héroïque, jusqu'à insulter à ses bourreaux et à mépriser la mort. C'est ce que nous verrons dans la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Ils m'ont frappé sur la joue et se sont soûlés de mes peines. Rien ne convient mieux à notre sainte, puisque ses bourreaux étaient si fort acharnés contre elle, ils la frappaient sur le visage avec une violence si barbare, qu'ils lui brisèrent les mâchoires et lui firent tomber toutes les dents. Je ne sais ce que l'on doit plus admirer, ou l'excès de fureur qu'une fausse religion est capable d'inspirer à des hommes, sans aucun respect ni de l'âge, ni du sexe, ni de la naissance, ni même du sang et de l'alliance, ou la patience héroïque avec laquelle les personnes qui paraissent les plus faibles et les plus délicates soutenaient des tourments très-cruels. Cela nous fait connaître que l'on trouve dans l'innocence de sa vie, dans la pureté de sa religion, dans le motif pour lequel on souffre, des forces que toutes les réflexions et les sentiments des philosophes ne sauraient communiquer.

Lisez dans l'histoire sainte des Machabées, ce que l'on dit de ce généreux vieillard Eléazar : *Lorqu'il était près de mourir des coups dont on l'accablait, il jeta un grand soupir, et il dit : Seigneur, qui avez une science toute sainte, vous connaissez clairement qu'ayant pu me délivrer de la mort, je souffre dans mon corps de très-sensibles douleurs, mais dans l'âme je sens de la joie de les souffrir pour votre crainte* (II *Mach.*, VI, 30).

Quelle consolation pour ce saint de l'Ancien Testament et pour notre sainte Apolline d'être persuadés que la science de Dieu est universelle, qu'elle est sainte et parfaite, que non-seulement il connaît tout, mais de plus qu'il le connaît comme il est, sans s'arrêter à ce qui paraît à l'extérieur, sans avoir aucun besoin du secours des hommes ; c'est ce qui rend sa science très-pure, sans aucun mélange d'erreur, et très-sainte en ce qu'elle est elle-même la source de la sainteté, n'étant point semblable à la nôtre que quelque levain d'enflure et d'orgueil secret, quelque intérêt et quelque engagement particulier souille presque toujours, rien n'étant plus rare en cette vie qu'une science humble et fondée sur la charité. C'est donc avec beaucoup de justice que nos saints martyrs s'adressent à Dieu même au milieu de leurs plus grandes souffrances, comme à celui qui connaît seul clairement le fond de leur âme et dont la science ne peut être suspecte, ils le prennent donc à témoin de la véritable disposition de leur cœur, en lui disant : Nous avons pu, Seigneur, et vous le savez, nous délivrer de la mort présente, c'est donc volontairement que nous nous exposons à mourir ; mais si nous mourons, ce n'est point par entêtement, ni par vaine gloire, ni par aucune considération humaine, c'est par le seul mouvement de votre crainte, c'est par le seul désir de ne vous point offenser; enfin, c'est par le seul motif de vous marquer que nous vous aimons plus que tous les biens du monde et plus que notre propre vie, et quoique nous souffrions dans notre corps de très-sensibles douleurs, notre esprit et notre âme sont dans la joie de les souffrir, puisque ce nous est une occasion de vous donner des preuves de notre amour.

Une semblable déclaration était plus en faveur des fidèles que pour faire connaître à Dieu leurs sentiments, parce qu'ayant une science sainte et une parfaite connaissance du fond de leur cœur, il n'ignorait rien de tout ce qui s'y passait ; leurs paroles étaient donc pour tous ceux qui étaient présents, afin que leur mort ne devînt pas un sujet d'affaiblissement et de scandale, mais plutôt une occasion de s'affermir dans la piété et dans la crainte de Dieu, dont ils leur donnaient un si bel exemple par la généreuse patience qu'ils faisaient paraître au milieu des plus cruels tourments.

Il est vrai que l'action de sainte Apolline est toute extraordinaire et du nombre de celles que l'on ne propose pas pour être imitées, mais seulement pour être admirées en voyant ce que l'amour de Dieu, la force de la foi, le désir ardent de s'offrir en sacrifice sont capables de produire dans un cœur, et comment sans raisonner une épouse de Jésus-Christ fait connaître que non-seulement elle ne craint pas la mort dont on la menace, mais qu'elle a plus d'empressement de mourir pour s'unir à son divin époux, que ses bourreaux n'ont de fureur pour lui ôter la vie. C'est pourquoi notre sainte entendant que les païens, après avoir allumé un grand feu, la menaçaient de la brûler vive si elle ne sacrifiait aux idoles et ne renonçait à Jésus-Christ, son cœur ayant horreur d'une semblable proposition, elle ne balance point à faire connaître que le feu lui est mille fois plus agréable que la seule pensée de l'apostasie ; c'est pourquoi s'échappant des mains de ses bourreaux elle s'élance dans le bûcher où elle s'offre au Seigneur en sacrifice d'holocauste comme une victime très-pure. Ce n'est que la force de l'ardeur du Saint-Esprit qui se rend si absolument le maître d'un cœur, qu'il l'emporte où il veut, qui rend de semblables actions justes, méritoires et saintes ; ce que l'on a vu encore dans quelques vierges qui se sont précipitées pour éviter la brutalité des hommes qui voulaient leur faire violence. Que d'amour dans un cœur semblable à celui de notre sainte, et que cet amour la rend constante et généreuse ! C'est à elle à qui l'on peut appliquer les paroles de saint Jean : *La crainte ne se trouve point avec la charité; mais la charité parfaite chasse la crainte, car la crainte est accompagnée de peine, et celui qui craint n'est point parfait dans la charité* (I *Joan.*, I, 18).

Il est dangereux de prendre mal les instructions de saint Jean qui pourraient servir à tromper ceux qui les appliqueraient mal, croyant que c'est un défaut de s'entretenir dans la crainte qui nous est si nécessaire, et qui pour cela nous est tant recommandée dans la sainte Ecriture; cette illusion est fondée sur l'idée que l'on se fait qu'il est beaucoup plus parfait de servir Dieu par l'amour que par la crainte, conformément à ce que dit le disciple d'amour, que la charité parfaite chasse la crainte ; mais il faut considérer qu'il ne parle ici que de la crainte servile et non pas de la crainte filiale. C'est pourquoi saint Augustin, parlant de cette double crainte, dit que la charité chasse au dehors cette crainte servile, mais elle retient la crainte filiale avec laquelle elle court dans la voie de Dieu. Nous devons donc nous entretenir dans cette crainte respectueuse qui n'est point accompagnée de peine et qui n'a que de la joie, qui n'est point servile, étant le propre des enfants de Dieu ; c'est pourquoi cette crainte amoureuse n'est opposée qu'à la négligence dans l'affaire de notre salut, et à la présomption que nous pourrions avoir en nos propres mérites, et elle se trouve inséparable de la confiance que nous avons en la bonté de Dieu et en sa miséricorde infinie. La

raison de cela c'est que les principes de cette double crainte sont fort différents; la crainte servile ne craint que le châtiment et ne vient que de l'amour de nous-mêmes ; la crainte chaste et filiale ne craint que de déplaire à Dieu, et prend naissance de la charité, étant inséparable de l'amour.

Ne soyez donc pas surpris si sainte Apolline se livre si volontairement à la mort; elle ne craint ni la cruauté des bourreaux, ni la violence du feu, ni la perte de sa vie, elle craint uniquement de ne pas paraître assez pure devant son unique époux, et de ne lui pas assez marquer toute la force de son amour ; c'est dans ce sentiment, sans aucune vue et sans la moindre réflexion qu'elle se jette elle-même au milieu des flammes : c'est ce qui a donné lieu à notre Eglise de la faire parler comme le saint homme Job : *Dieu m'a tenue liée sous la puissance de l'injuste; il m'a livrée entre les mains des impies. J'ai été tout d'un coup réduite en poudre, moi qui étais si puissante autrefois; le Seigneur m'a fait plier le cou* sous sa violence, *il m'a brisée, et il m'a mise comme en butte* à tous ses traits. Tel est le discours et tels sont les sentiments de notre généreuse martyre, comme étaient ceux de Job ; quelque douleur qu'ils ressentent, quelque injure qu'on leur dise, et à quelque extrémité qu'ils soient réduits, ils envisagent Dieu seul comme l'auteur principal de ce qu'ils souffrent, et comme celui qui les a livrés entre les mains des impies. Ce n'est pas que Dieu soit l'auteur de la mauvaise volonté des méchants ; mais c'est qu'il en est le souverain et le modérateur ; en sorte que le démon, quelque emporté de fureur qu'il soit, et par conséquent tous ses ministres les plus furieux, peuvent bien former et concevoir dans leurs cœurs les plus grands crimes; mais ils ne peuvent, si Dieu ne leur permet, en faire sentir les effets à ses serviteurs, qu'il éprouve et qu'il purifie selon les conseils impénétrables de sa sagesse par la haine même et la violence des méchants. C'est donc la consolation de sainte Apolline et de toutes les âmes innocentes qui sont opprimées par les ministres de Satan, de penser et de se dire à elles-mêmes avec une foi vive et généreuse. *C'est Dieu qui m'a tenue liée sous la puissance de l'injuste, et qui m'a livrée entre les mains des impies.*

De si saintes réflexions ont tellement animé et soutenu notre sainte, qu'elle a fait voir dans sa vieillesse toute la vigueur de la jeunesse ; dans la faiblesse de son sexe toute la force et le courage des hommes les plus généreux, et l'innocence de sa vie lui a servi à soutenir les tourments les plus horribles avec une patience héroïque : Imitez cette sainte, afin qu'à son exemple, vous trouvant attaqués des tentations les plus dangereuses et des persécutions les plus violentes, vous puissiez vous servir des paroles de David et dire à Dieu : Seigneur, *j'ai connu quel a été votre amour pour moi en ce que mon ennemi ne se réjouira point sur mon sujet* (*Psal.* XL, 12), comme s'il m'avait vaincu et qu'il m'eût fait tomber dans les piéges qu'il m'avait tendus : *Mais vous m'avez pris en votre protection à cause de mon innocence; et vous m'avez établi et affermi pour toujours devant vous* (*Ibid.*, 13). Que cette grâce vous soit communiquée avec abondance et plénitude, *afin que le Seigneur, le Dieu d'Israël soit béni* en vous et par vous *dans tous les siècles. Ainsi soit-il* (*Ibid.*, 14). — Ainsi soit-il.

SERMON L

POUR LA FÊTE DE SAINTE SCHOLASTIQUE.

(10 *février.*)

En dilectus meus loquitur mihi, surge, propera, amica mea (*Cantic.*, II, 10).

Voilà mon bien-aimé qui me parle et qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez.

Si nous nous arrêtons à la lettre, en considérant l'entretien de l'époux et de l'épouse, nous serons persuadés que c'est l'Eglise qui se fait un délicieux plaisir de nous rapporter toutes les paroles obligeantes que Jésus-Christ, le Verbe incarné et son divin époux, a eu la complaisance de lui dire D'abord elle paraît comme extasiée seulement de ce que l'amour qu'il a pour elle l'engage à lui vouloir bien parler; elle se récrie comme surprise : *Voilà mon bien-aimé qui me parle*, l'amour qu'il a pour moi est beaucoup plus fort et plus tendre que celui qu'il a eu pour la Synagogue; il ne lui parlait que par la bouche de ses prophètes. Il est vrai qu'ils disaient : Le Seigneur a dit, c'est la bouche du Seigneur qui a parlé, parce qu'ils ne disaient rien d'eux-mêmes, et ils étaient comme les organes du Seigneur, le Dieu des armées; cependant ce n'était pas lui-même. Mais, depuis qu'il nous a tellement aimés que de nous donner son Fils unique, c'est lui-même qui nous parle; l'Eglise, son épouse, a donc raison de dire : *Voici mon bien-aimé qui me parle.* L'Eglise de Paris a jugé sagement que ces paroles pouvaient être justement appliquées à sainte Scholastique, et qu'en qualité de fidèle épouse de Jésus-Christ elle pouvait parler en particulier de la même manière que l'Eglise, et dire : *Voici mon bien-aimé qui me parle.* Elle a raison de l'appeler son bien-aimé, nous dit saint Bernard (serm. 57 *in Cantic.*, n. 1), puisqu'il n'est pas venu pour lui dire des paroles de reproches et de menaces, mais des paroles toutes pleines de tendresse et d'amour. C'est pourquoi nous avons trois choses à considérer dans les paroles qui ont servi aujourd'hui d'épître à la messe : la première, de quelle manière le Seigneur parle à sainte Scholastique, son épouse; la seconde, pour quelle raison il lui parle de la manière qu'il fait; la troisième, quelle est sa fin en lui parlant si tendrement. Demandons au Saint-Esprit les lumières nécessaires pour bien comprendre des vérités si spirituelles et si avantageuses, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir; c'est à ce sujet que nous lui dirons : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le propre d'une âme chrétienne, épouse de Jésus-Christ, c'est d'être extrêmement attentive à tous les divers mouvements de son époux. Tantôt il s'approche et tantôt il s'éloigne, quelquefois il se fait voir et quelquefois il se cache, il parle et il se tait; il ne laisse pas d'être toujours époux et d'avoir le cœur tout plein d'amour pour son épouse, mais il en use de la sorte afin de la retenir dans son devoir, qu'elle ne s'assoupisse pas, bien loin de s'endormir, et qu'elle veille toujours. Sainte Scholastique ayant été prévenue de la grâce dès sa plus grande jeunesse, ayant commencé à goûter la douceur des dons célestes dans le temps que les autres filles ne pensent qu'à goûter les délices des sens et les plaisirs du monde, elle a toujours été du nombre de ces vierges sages qui vont au-devant de l'époux avec des lampes allumées et une bonne provision d'huile dans leur vase : c'est pourquoi elle a observé fidèlement tout ce que son divin époux demandait d'elle, et elle a écouté avec beaucoup d'attention tout ce qu'il lui disait. Il est vrai que les paroles de ce divin époux sont dignes d'être remarquées. Ecoutez comment il lui parle : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez.*

Vous ne sauriez plus douter que l'épouse ne soit en extase et qu'elle ne croie entendre son époux qui l'appelle et qui lui parle en des termes très-pressants, pour l'engager à sortir d'où elle est et à venir à lui. Ces éloges qu'il lui donne en l'appelant sa bien-aimée, sa colombe, son unique beauté, étaient très-réels et très-solides, puisqu'elle n'était la bien-aimée de l'époux que depuis qu'il l'avait rendue digne d'être aimée de lui, qu'elle n'était sa colombe que parce qu'il lui avait inspiré la chasteté, figurée par cet oiseau, l'ayant remplie de son Esprit, qui a bien voulu paraître lui-même sous la figure de la colombe, et qu'enfin il ne pouvait la trouver belle que parce qu'il lui avait ôté son ancienne difformité par sa grâce. C'est à cause de toutes les perfections qu'il lui a communiquées qu'il lui dit :

Levez-vous, c'est-à-dire, levez-vous d'entre les morts, qui sont les amateurs du monde; ce qui donne sujet au Seigneur de dire à ce jeune homme qui avait dessein d'être de ses disciples, mais qui auparavant souhaitait d'avoir la permission d'aller ensevelir son père : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; pour vous, suivez-moi.* C'était lui dire : Levez-vous d'entre les morts, laissez-les là, n'ayez aucun commerce avec eux; levez-vous du milieu de vos liens, dans lesquels tous les hommes se trouvent embarrassés dès le moment de leur naissance par la corruption d'une nature infectée du péché originel; rompez les chaînes de l'iniquité, parce que je les ai déjà rompues pour vous; levez-vous, enfin, parce que je me suis levé moi-même et que je suis ressuscité pour l'amour de vous; quittez les plaisirs du monde et les objets de la terre, et venez à moi en vous élevant au-dessus du monde, à moi, qui ai vaincu le monde; venez près de moi, vous qui êtes déjà belle d'une beauté toute céleste, vous qui êtes devenue une colombe par votre simplicité et votre douceur, et qui avez paru sous la figure d'une colombe en quittant la terre pour vous élever au ciel; venez donc en assurance vers celui qui vous appelle avec tant d'amour.

Hâtez-vous. Le divin époux, qui venait de défendre aux filles de Jérusalem d'éveiller sa bien-aimée jusqu'à ce qu'elle voulût s'éveiller, lui dit présentement qu'il ne faut pas qu'elle tarde un moment à se lever : c'est qu'il y a le temps de se reposer et le temps de travailler; il y a le temps de la contemplation et le temps de l'action. Une âme goûte un délicieux repos lorsqu'elle contemple les perfections et les beautés de son Dieu, lorsque, dans une parfaite tranquillité, elle écoute au dedans d'elle-même la voix de son Dieu, qui en lui parlant l'éclaire et l'échauffe, l'instruit et la console; mais il faut que vous sachiez, mes sœurs, qu'il y a une grande différence entre le repos et l'oisiveté dans ce qui regarde Dieu, comme c'est la même chose dans ce qui regarde le monde : ceux qui ne sont occupés le jour et la nuit qu'à penser comment ils amasseront de l'argent, les uns comment ils se vengeront d'un ennemi, les autres comment ils pourront satisfaire leur passion, ceux-ci ce qu'ils feront pour humilier ceux qui sont au-dessus d'eux, afin de s'emparer de leur place. Les hommes occupés à ces sortes de réflexions paraissent dans le repos, mais ils sont aussi dans l'oisiveté, parce que toutes leurs pensées ne se terminent à rien de bon, et Dieu, pour qui toutes choses doivent être faites, n'y a aucune part : de sorte qu'ils se trouvent dans cette oisiveté qui est la maîtresse de toute la malice.

Il n'en est pas de même du repos qui regarde Dieu : l'esprit est tranquille, l'âme jouit de la paix; elle pense au Seigneur et aux moyens de lui plaire, mais, quoique tout occupée de ces pensées, elle ne laisse pas d'agir, parce que la fin de cette contemplation c'est de connaître Dieu, c'est de l'aimer, c'est de faire sa volonté; car plus on le connaît et plus on l'aime, plus on l'aime et plus on a de complaisance pour lui, plus on a de complaisance pour lui et plus on est exact à faire sa volonté : de sorte que l'on est fort éloigné de vivre dans l'oisiveté. Il est vrai qu'il y a des temps où il y a plus de repos que de travail, et d'autres où il y a plus de travail; l'un et l'autre sont toujours dans une âme épouse de Jésus-Christ, mais non pas également. Quand elle est tout occupée dans la contemplation des perfections de son divin époux, elle ne travaille que par un renoncement à soi-même, par le sacrifice de sa volonté propre, et que par une entière conformité à la volonté de son Seigneur. Quand, pour exécuter cette divine volonté, il faut qu'elle travaille pour la gloire de son Dieu, pour l'instruction, pour la consolation,

pour le soulagement de son prochain, pour lors elle travaille plus qu'elle ne se repose; il est vrai qu'elle fait l'un et l'autre: elle travaille pour exécuter la volonté de son Seigneur; en travaillant elle se repose, ne perdant point de vue ce divin Seigneur pour qui seul elle fait toutes choses. C'est pourquoi il ne veut pas que l'on éveille son épouse jusqu'à ce qu'elle le veuille, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle connaisse qu'elle doit s'éveiller; c'est pour cela qu'il lui dit aujourd'hui : *Levez-vous, hâtez-vous*. Le moindre retardement est insupportable à ce divin époux : à peine a-t-on entendu sa loi qu'il faut l'observer, à peine a-t-on connu sa volonté qu'il faut s'y conformer, et dès qu'il appelle il veut qu'on se lève et qu'on le suive; car ou il vous appelle pour renoncer au monde, dans lequel votre salut court risque, ou pour quitter le péché, qui serait la cause de votre damnation, ou pour pratiquer la vertu, de laquelle dépend votre perfection, ou enfin pour travailler à la conversion des âmes, qui sont en danger de se perdre pour toutes ces choses. Le retardement est fort dangereux : s'il vous appelle à renoncer au monde, comme il appelle sainte Scholastique dès sa plus grande jeunesse, il vous dit comme à elle : *Hâtez-vous*. Le monde a des charmes; il pourrait vous tromper comme il en a trompé tant d'autres qui se sont laissé surprendre à ses pompes et à ses spectacles, à ses vanités et à ses richesses, à ses plaisirs et à ses divertissements; et ce malheur ne leur est arrivé que pour ne s'être pas hâtés d'y renoncer quand Dieu leur a fait entendre sa voix. Notre sainte n'a pu en être trompée; car dès qu'elle a entendu la voix de son divin époux, elle s'est hâtée de lui obéir.

La retraite de son frère saint Benoît aurait été pour une autre un piége capable de la retenir, puisqu'en se consacrant à Dieu il la laissait seule héritière de tous les biens de sa famille, et par conséquent en état d'entrer dans quelque alliance considérable; mais, bien loin que cette retraite lui fût une occasion de la retenir dans le monde, elle servit au contraire à l'animer à y renoncer avec plus de promptitude et de ferveur, ne voulant point le céder à son frère dans l'ardeur et le zèle de se consacrer au Seigneur. En se hâtant de renoncer au monde, elle se hâte aussi de quitter non pas le péché, puisqu'elle avait toujours vécu dans une grande innocence, mais tout ce qui peut être occasion de péché.

Malheur au monde à cause des scandales, nous dit le Seigneur, c'est-à-dire à cause qu'il est tout rempli des occasions de chute et de péché, qu'il est difficile d'y vivre sans être en danger de s'y corrompre, et à moins que l'on ne fasse profession d'aimer la retraite, de mortifier ses sens, de modérer ses passions, d'humilier son esprit, on sera toujours dans le péril de commettre le péché, et par conséquent en danger de se perdre; c'est pourquoi l'on ne saurait trop se hâter de s'éloigner de tout ce qui peut être la cause de quelque péché; cependant que de retardements, que de négligence sur ce sujet, que de vaines excuses, que de faux prétextes pour retarder à s'éloigner du lieu ou de la personne qui nous peut être occasion de péché! Que Loth fut heureux non-seulement de ce que des anges le vinrent avertir de sortir de Sodome, dont Dieu avait résolu la ruine, mais de plus de ce qu'ils le pressèrent de s'éloigner de cette malheureuse ville dans laquelle il aurait péri! Que de chrétiens qui sont devenus les complices des pécheurs et les compagnons de leur malheur, pour ne s'être pas éloignés de leur compagnie avec autant d'empressement que Dieu le demandait d'eux! Quand cela ne servirait qu'à nous empêcher d'avancer dans la perfection de la manière que vous y êtes obligés en qualité de chrétiens, ce serait toujours un grand mal pour vous.

Il ne faut pas vous étonner si la vierge Scholastique est arrivée à un si haut degré de sainteté; elle a eu d'abord un grand empressement de se donner à Dieu, elle a continué avec beaucoup de ferveur, et elle a persévéré avec ce même zèle jusqu'à la fin de sa vie, de sorte qu'elle a été cette épouse qui a toujours couru après l'odeur des parfums de son divin époux, parce qu'elle se persuadait à tout moment entendre sa divine voix qui lui disait : *Hâtez-vous*, et elle était persuadée qu'il ne lui parlait pas de la sorte seulement pour elle-même, mais beaucoup plus pour ce grand nombre de saintes vierges, qui, à son exemple, devaient embrasser la règle de son frère saint Benoît. Il lui disait donc : Levez-vous du repos de la contemplation dans lequel vous ne travaillez que pour vous-même, et venez réveiller dans le cœur des filles l'amour de la virginité, le désir de se consacrer au Seigneur et de devenir ses épouses, la haine du monde et de tout ce qui est dans le monde; mais pour cela il faut se hâter. Quand le prophète envoie son serviteur pour ressusciter l'enfant de la veuve, il lui commande de prendre son bâton et de se ceindre les reins, afin d'aller plus vite; et il lui défend de saluer personne en chemin, afin de ne se pas arrêter; et l'Apôtre instruit son disciple, et lui dit : *Prêchez la parole, pressez à temps et à contretemps, reprenez, conjurez, menacez* (II *Tim.*, IV, 2), tout cela veut dire: hâtez-vous de travailler au salut des âmes; c'est par ce moyen que nos âmes auront part aux paroles obligeantes que le divin époux dit à son épouse; mais il faut pour notre instruction que nous sachions pour quelle raison il lui parle de la sorte, c'est la seconde vérité que nous apprendrons en vous expliquant la suite des paroles des Cantiques.

SECONDE PARTIE.

Car l'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées et ont cessé entièrement; les fleurs ont commencé à paraître dans notre terre, le temps de tailler la vigne *est venu: la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre*. Celui qui a créé toutes les saisons

prend plaisir ici à nous décrire d'une manière fort agréable les beautés du printemps, et cette description se fait entendre à l'épouse pendant son extase, afin qu'elle connaisse les raisons qui ont engagé son divin époux à l'appeler aussi amoureusement qu'il le fait; c'est d'une manière figurée qu'il lui représente le changement admirable qui doit se faire dans l'univers, lorsque la plénitude des temps étant arrivée, comme dit saint Paul, Dieu envoya son Fils unique pour changer la face du monde et faire passer les hommes d'un temps aussi rigoureux qu'est celui de la servitude du démon, figuré ici par l'hiver, à un temps aussi agréable qu'a été celui de la délivrance, marqué encore par le printemps; il ne faut donc pas s'arrêter à la simple description littérale de ce temps si agréable, mais passer jusqu'aux mystères qui sont enfermés comme un trésor sous la lettre de ces paroles.

Nous savons tous que les hommes étaient comme dans l'hiver et comme glacés par un froid très-rigoureux, lorsque par un changement très-criminel ils avaient passé du culte du vrai Dieu à celui des choses inanimées, et étaient ainsi devenus eux-mêmes par l'idolâtrie, comme inanimés et insensibles selon cette parole du Roi-Prophète : *Que ceux qui font les idoles leur deviennent semblables et tous ceux aussi qui se confient en elles* (*Psal.* CXXXIV, 18). Ces idoles ont des yeux et elles ne voient point, des oreilles et elles n'entendent point, des bouches et elles ne parlent point, des mains et elles ne touchent point, des pieds et elles ne marchent point; ceux qui les font et qui mettent leur confiance en elles leur deviennent semblables par cette stupidité qu'ils font paraître. Lorsqu'ils se forgent des dieux aveugles, sourds, muets, insensibles, immobiles, inanimés, et qu'au lieu de révérer leur créateur, ils adorent les ouvrages de leurs mains, ne peut-on pas dire que ces hommes sont comme glacés par un froid très-rigoureux. Mais qui osera nous condamner si nous disons la même chose d'un grand nombre de chrétiens idolâtres des richesses, des plaisirs du monde et d'eux-mêmes, qui, très-éclairés et très-actifs pour tout ce qui peut satisfaire leurs différentes passions, semblent être sans lumière et sans mouvement pour toutes les choses de la religion et du salut? Voilà l'état où se trouvait l'Occident quand saint Benoît et sainte Scholastique ont paru dans le monde; l'idolâtrie y avait encore beaucoup de pouvoir, le démon s'y faisait adorer dans un grand nombre d'endroits; l'hiver de l'infidélité gelait tous les cœurs, fermait les yeux, bouchait les oreilles et les bouches, engourdissait les mains et les pieds; la grâce d'un Dieu incarné ayant été seule capable de rétablir dans les hommes l'usage de cette bouche, pour publier ses louanges et confesser leur misère; de guérir leurs yeux pour leur faire voir la vérité et leur propre égarement; d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour leur faire entendre la voix intérieure de leur Dieu; de redonner le mouvement à leurs mains et à leurs pieds, pour les faire agir et marcher conformément à sa volonté.

Saint Benoît et sainte Scholastique ont été appelés de Dieu pour ressusciter cette grâce dans toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui auraient assez de bonheur pour les suivre, et cet ordre a fait paraître comme un nouveau printemps sur la terre; c'est pour lors que l'on a vu les semences de la loi nouvelle, de la grâce et de l'Evangile, pousser avec force et s'étendre de toutes parts et les pluies se dissiper, c'est-à-dire le débordement funeste de l'impureté et de la concupiscence s'arrêter. Nous savons que les pluies froides empêchent les fleurs de pousser. Qu'est-ce que l'attachement aux richesses de la terre, aux vanités du monde, aux plaisirs des sens? des pluies froides. Jamais les fleurs des vertus ni les fruits de la pénitence ne pousseront tant que les cœurs seront pénétrés de ces pluies. Notre sainte a beaucoup contribué à les faire cesser; depuis elle, on a vu naître des fleurs de toutes parts, et même dans les endroits où il n'y avait auparavant que des épines. Ce temps de pluies était un temps de ténèbres et de nuages; ténèbres de l'ignorance, nuages de l'erreur, tout s'est dissipé par la connaissance du vrai Dieu, par l'amour de Jésus-Christ, par l'observance de l'Evangile dans une vie pauvre, solitaire, silencieuse, pure et mortifiée, c'est pour lors qu'une autre pluie s'est répandue sur la terre, ces pluies douces et chaudes qui font germer les grains, qui les multiplient et qui les font mûrir, de sorte qu'elles portent la fécondité partout où elles tombent.

Il y a donc plusieurs sortes de pluies, et c'est la pensée de saint Bernard : il y en a de mauvaises, il y en a de bonnes; les mauvaises sont froides, elles empêchent les fruits de germer, de croître et de mûrir, elles les gâtent et les pourrissent, et elles portent la stérilité avec elles; les bonnes sont douces et chaudes, elles conservent et multiplient les fruits et nous donnent l'abondance. Nos âmes, que saint Paul appelle le champ de Dieu, ont besoin d'être cultivées, afin qu'elles portent des fruits dignes de pénitence; la pluie leur est nécessaire, mais ce sont les bonnes; car les méchantes leur sont très-contraires; les dangereuses maximes, les fausses raisons, les mauvais exemples des impies et des libertins sont de méchantes pluies qui gâtent et qui corrompent tout ce qu'il peut y avoir de bon dans une âme, et qui ne la remplissent que de ronces et d'épines, la rendant semblable à ces arbres stériles qui occupent inutilement la terre, et qui ne sont propres qu'à être jetés au feu : des pluies si dangereuses ne sauraient sortir que d'une très-mauvaise nuée; ces pluies douces et favorables ne viennent que d'une bonne nuée. Les bons Juifs disaient souvent : *Cieux, envoyez-nous la rosée, et que les nuées fassent descendre le juste comme une pluie.* Quand Dieu était en colère contre son peuple, il ne les écoutait pas; au contraire,

il leur faisait dire par son prophète Isaïe des choses qui doivent faire trembler toutes les âmes infidèles : *Je vous montrerai maintenant ce que je m'en vais faire à ma vigne: J'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage ; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds ; je la rendrai toute déserte, et elle ne sera point taillée ni labourée; les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle.* Peut-on s'imaginer un état plus triste que celui d'une âme que Dieu abandonne de la sorte, et qu'il abandonne jusqu'à défendre aux nuées de pleuvoir sur elle, aux prophètes de lui enseigner le chemin de la vérité, de l'exhorter à quitter le péché et à faire pénitence, aux gens de bien de lui donner de bons avis; c'est vouloir qu'elle dessèche jusqu'à la racine. Ce divin Seigneur n'avait que des sentiments d'amour et de miséricorde, quand il envoya sur la terre saint Benoît et sainte Scholastique qui, comme des nuées fécondes, venaient porter l'abondance dans toutes les âmes : ne vous en étonnez pas, *le temps de tailler* la vigne et les autres arbres *était venu.*

Le Seigneur, parlant de cette vigne réprouvée et condamnée au feu, dit : Elle ne sera plus taillée ; comme s'il disait : Je la laisserai croître en liberté, je ne lui retrancherai rien de ses excès et de ses superfluités, ce qui occupera toute sa force, lui ôtera sa vigueur et la rendra stérile ; mais présentement voici le temps de tailler la vigne, c'est ce que le Seigneur dit à son épouse ; et pourquoi la tailler , sinon pour la faire mieux pousser et la mettre en état de porter plus de fruits ? Il se sert de notre sainte pour cela, elle a commencé la première à retrancher d'elle tout ce que le monde aime le plus, tout ce qu'il estime davantage, tout ce qu'il croit capable de lui donner plus de plaisir; son exemple a eu tant de pouvoir, que non-seulement pendant sa vie, mais jusqu'à présent il y a eu un très-grand nombre de filles de tout état et de toute condition qui ont voulu l'imiter, et j'espère qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde qui, comme elle, renonceront à tout, afin qu'étant comme des vignes bien taillées, elles puissent porter toujours de bons fruits, et croître de plus en plus en grâces et en charité ; c'est donc à votre égard la voix de la tourterelle qui a été entendue dans votre terre.

La tourterelle est un oiseau fort solitaire, qui demeure ordinairement dans les rochers, qui se repose sur le haut des arbres, et qui se retire dans les forêts les plus écartées; elle nous représente ces âmes détachées de toutes les affections mondaines, dégagées des créatures et d'elles-mêmes, qui nous font entendre leur voix pour nous faire connaître combien il est avantageux à une âme de jouir de cette heureuse liberté des enfants de Dieu pour n'aimer et ne servir que lui. De plus, cet oiseau étant le symbole de la fidélité et de la chasteté, il nous représente ces chastes et fidèles épouses du Seigneur, dont la voix est d'une grande édification pour toutes les personnes qui veulent bien l'écouter. Il me paraît, mes sœurs, que vous êtes de ce nombre ; sainte Scholastique est une colombe, dont la fidélité et la chasteté ont été dans un degré très-parfait; vous avez entendu sa voix dans votre terre, et vous vous êtes senties attirées à l'imiter ; mais avez-vous remarqué que la voix de la colombe est toute différente de celle des autres oiseaux? elle n'a pas comme eux un ramage particulier, sa voix ne consiste qu'en soupirs et en gémissements, ce qui est le propre des âmes solitaires ; elles gémissent continuellement pour tous les péchés qui se commettent sur la terre, et elles soupirent sans cesse vers Jésus-Christ qui est l'unique objet de leur amour et de leurs désirs ; elles ne se contentent pas de gémir et de soupirer, elles tâchent par leurs paroles et par leur exemple à engager les autres à pousser des gémissements et des soupirs. Saint Jean-Baptiste est la voix de celui qui crie dans le désert, il est donc la voix de la colombe, parce que Jésus-Christ est la colombe, et saint Jean, en qualité de son précurseur, est sa voix ; mais c'est une voix qui n'est occupée qu'à nous faire gémir et soupirer, c'est ce qu'il prétend quand il nous dit : La cognée est déjà à la racine des arbres ; faites donc des fruits dignes de pénitence ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Que peuvent produire en nous de semblables paroles, sinon nous faire gémir de nos péchés et soupirer dans le désir d'en faire pénitence ; ce qui faisait dire à saint Bernard (*in Cantic.*, serm. 59, n. 3) qu'il écoutait volontiers la voix d'un prédicateur, qui ne parlait pas pour s'attirer l'applaudissement de ses auditeurs, mais pour l'exciter à pleurer et à gémir. C'est pour lors que ce prédicateur est une vraie tourterelle, quand il est capable de bien apprendre à gémir. Ensuite, s'adressant à lui, il l'assure que s'il a un vrai dessein de persuader à ses auditeurs les vérités chrétiennes, il doit savoir que ce sera plutôt en gémissant qu'en déclamant qu'il en viendra à bout. Ne faisons donc entendre que la voix de la tourterelle pendant que nous sommes dans notre terre, regardons-nous comme des pèlerins, comme des étrangers et comme des bannis ; gémissons, soupirons, pleurons jusqu'à ce que nous soyons dans notre patrie, c'est ce que sainte Scholastique a fait toute sa vie; elle était comme la colombe hors de l'arche, il n'y avait point d'endroit où elle pût trouver un vrai repos, ce n'était qu'en Jésus-Christ; c'est pourquoi elle ne souhaitait pas avec moins d'ardeur que l'Apôtre de se voir dégagée des liens qui la retenaient sur la terre, pour s'aller unir avec son divin Epoux, c'est ce qui l'engageait à écouter avec beaucoup d'attention toutes les paroles de son divin maître, qui lui dit encore une autre raison pour laquelle il l'appelle de la manière qu'il fait. *Le figuier a commencé à*

pousser ses premières figues, les vignes sont en fleur et on sent la bonne odeur qui en sort; levez-vous, ma bien-aimée, mon unique beauté, et venez. Comme s'il lui disait : Il faut que vous vous leviez, vous que j'aime avec tant de tendresse et d'un amour de préférence, et que vous veniez me trouver; car le figuier a déjà commencé à pousser ses premières figues. Le Fils de Dieu s'est servi dans l'Evangile de la comparaison du figuier, pour marquer le temps de son second avénement, lorsqu'il dit à ses disciples : *Apprenez de la parabole du figuier* ce que je veux vous faire comprendre : *quand ses branches sont déjà tendres et qu'il pousse ses feuilles, vous savez que l'été est proche; de même, lorsque vous verrez toutes ces choses,* que je vous prédis, *sachez que le Fils de l'homme est près et à la porte.* L'Ecriture emploie ici la même comparaison du figuier, pour vous faire connaître, au temps de l'ancienne Loi, que le premier avénement de Jésus-Christ, figuré par le printemps, approchait. Pour bien comprendre cette vérité, et pour être persuadé qu'il est très-nécessaire que l'âme, épouse du Seigneur, se hâte de se lever pour venir trouver son divin époux, il faut savoir ce qu'il entend par ces premières figues qui tombent avant la maturité; c'est sans doute de ces figues dont a parlé Jérémie, lorsqu'il témoigne que le Seigneur lui fit voir un jour dans une vision deux paniers pleins de figues, dont les unes étaient très-méchantes et les autres excellentes. Les méchantes, selon qu'il l'explique ensuite, figuraient ceux d'entre les Juifs qui, par un orgueil, pour le dire ainsi, plein d'amertume, se révoltaient contre Dieu, et méprisaient les avis qu'il leur donnait pour leur salut; au lieu que les bonnes figues étaient l'image de l'humble douceur des autres Juifs qui écoutèrent sa voix et qui se soumirent à ses ordres; il faut donc nous représenter tous les fruits des anciens Juifs, comme les premiers exercices de la synagogue stérile qui sont tombés ainsi que les fruits avortés du figuier, pour faire place aux autres fruits que les chrétiens doivent produire pour l'éternité; c'est pour produire de semblables fruits que l'épouse est invitée à se lever et à s'approcher de son époux ; car il arrive souvent que dans le monde les actions que l'on croit les meilleures sont très-imparfaites, parce que si elles ont un bon commencement, elles ne finissent pas de même, ce qui est cause qu'elles sont comme ces fruits qui tombent avant que de mûrir. On se trouve dans une plus grande assurance dans la religion, c'est là où l'on a toutes sortes de moyens pour bien commencer, pour mieux continuer et pour finir parfaitement, c'est là aussi où notre sainte se retire pour être comme ces vignes en fleur qui ont répandu leur odeur.

Il n'y a rien de plus agréable que l'odeur de la vigne, c'est pourquoi elle nous représente les bonnes œuvres d'une âme solitaire toute consacrée à Dieu; elle ne travaille pas seulement pour elle-même, mais pour toutes les personnes d'une même communauté et pour tous les fidèles. L'Eglise n'est-elle pas toujours parfumée de l'odeur des vertus de sainte Scholastique ? et ce parfum se conserve et se multiplie dans toutes ses filles et dans toutes ses sœurs. Levez-vous donc et venez travailler à cette vigne, afin que la bonne odeur continue à se répandre, ce que vous ne manquerez pas de faire, lorsque vous connaîtrez la fin pour laquelle le divin époux appelle son épouse; c'est ce que vous apprendrez en vous expliquant la dernière partie des paroles de notre Cantique.

TROISIÈME PARTIE.

Vous qui êtes ma colombe, vous vous retirez dans les trous de la pierre, dans les enfoncements de la muraille, montrez-moi votre visage, que votre voix se fasse entendre à mes oreilles; car votre voix est douce, et votre visage est agréable. Que ces paroles ont de douceur ! mais que sous un sens figuré elles nous représentent bien le caractère d'une épouse de Jésus-Christ, qu'il a appelée afin qu'elle soit uniquement à lui, et qu'elle n'ait point d'autre demeure qu'en lui, pour la raison qu'elle ne saurait être son épouse, si elle ne l'aime uniquement ; mais Dieu est amour, et celui qui demeure en amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui ; il faut donc que la colombe fidèle demeure dans les trous de la pierre : Jésus-Christ était la pierre, et les trous, ce sont les plaies de ses pieds et de ses mains, et la plaie de son côté beaucoup plus grande que les autres, est comme l'enfoncement de la muraille ; c'est là où la colombe, épouse de ce divin Sauveur, se retire, parce que c'est là seulement où elle se trouve en assurance. A peine saint Thomas a-t-il jeté les yeux sur ces divines plaies que son âme, qui, comme une colombe aisée à séduire, s'était laissé tromper à son propre raisonnement, et avait dit : *Si je ne vois dans ses mains les trous des clous, et si je ne mets les doigts dans les trous et la main dans son côté;* cette même âme ayant vu ces trous et ces enfoncements, devint aussitôt une colombe docile et fidèle. Sainte Scholastique ne devait point avoir d'autre retraite, toute sa vie, que les plaies de son divin Sauveur, il faut pour cela qu'elle abandonne le monde et qu'il n'y ait aucune place pour elle. Ce qui oblige une âme à cette retraite, c'est qu'elle ne peut être en repos et en assurance que dans les trous de la pierre.

Voilà deux choses qui sont nécessaires à l'âme, épouse du Seigneur, le repos et l'assurance ; comment contemplera-t-elle la beauté de son époux ? comment méditera-t-elle toutes les vérités qu'il lui a enseignées, si elle n'est en repos ? la contemplation et la méditation ne se font point dans le trouble et la confusion, il est nécessaire qu'elle se retire dans la solitude, afin qu'elle soit en état d'entendre Dieu quand il veut lui faire la grâce de lui parler, et afin aussi qu'elle puisse lui parler quand elle a quelque grâce à lui demander ; Dieu ne le dit-il pas lui-

même par son prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur?* Remarquez ici une parole très-importante pour nous faire connaître que toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui se retirent dans des cloîtres et dans l'Eglise, ne sont pas des colombes qui se retirent dans les trous de sa pierre, parce que ce n'est pas le Seigneur qui les conduit lui-même dans la solitude, c'est le monde, c'est l'intérêt, c'est l'humeur, c'est le respect humain ; aussi ils y passent toute leur vie sans que Dieu leur parle au cœur, et souvent sans que leur cœur parle à Dieu ; il faut que ce soit lui qui les conduise : je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur ; c'est lui qui y a conduit notre sainte, c'est pourquoi elle a passé toute sa vie, retirée dans les trous de la pierre et dans les enfoncements de la muraille, et c'est là où elle goûtait un délicieux repos que le monde n'a jamais été capable de troubler, c'est là aussi où elle était en assurance.

Les âmes les plus saintes ne sont point sans ennemis, soit de la part de leur chair et de leurs passions, soit de la part des hommes, soit enfin de la part des démons, et plus elles ont de douceur et de simplicité, et plus elles se trouvent en danger. Ce sont de ces colombes qu'un grand nombre d'oiseaux de proie de différentes espèces cherchent à dévorer ; c'est pourquoi elles se cachent dans les trous des murailles et des rochers où elles se trouvent en assurance, elles voient ces animaux carnassiers voltiger autour de leur retraite sans les craindre : il en est de même des épouses du Seigneur : elles se cachent dans les plaies de leur divin époux, et là elles ne craignent point ce lion rugissant et cet oiseau carnassier qui les cherche pour les dévorer. Après avoir demeuré quelque temps dans cette délicieuse retraite, son visage y acquiert une beauté et sa voix une douceur qui sont tellement capables de plaire à ce divin époux, qu'il lui demande à voir son visage et à entendre sa voix : *Montrez-moi votre visage, que votre voix se fasse entendre à mes oreilles ; car votre voix est douce et votre visage est agréable.* Saint Bernard (*in Cantic.*, serm. 62, n. 2) entend spirituellement par la face de l'épouse la pureté de son cœur et par sa voix la confession de son propre néant et de la grandeur de Dieu; il n'y a donc qu'une grande pureté et une parfaite humilité qui rendent l'épouse digne de montrer son visage à son époux sans en recevoir de la confusion. *Approchez-vous de lui*, dit le Roi-Prophète, *afin que vous en soyez éclairés et vos visages ne seront point confondus.* Comment celle qui est humble pourrait-elle être confondue par un époux qui est le modèle souverain de l'humilité ? Comment celle qui est sainte recevrait-elle de la confusion de se montrer à l'original d'une sainteté parfaite ? Comment celle enfin qui est pleine de douceur rougirait-elle de paraître devant celui qui nous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ?* Que ceux-là donc rougissent de paraître devant cet époux, qui sont superbes, impurs et colères ; mais quant à l'épouse, c'est l'époux même qui assure que son visage lui est agréable, parce qu'il trouve dans ce visage sa divine ressemblance, marquée par les traits des différentes vertus qu'il y a lui-même gravées; mais disons que la principale raison pour laquelle le visage de l'épouse sainte Scholastique est agréable à son époux, et que sa voix lui est douce, c'est parce qu'auparavant l'épouse a trouvé la voix de son divin époux très-douce, et son visage fort agréable ; lors donc que son époux lui a fait entendre sa voix dans l'Evangile, en lui disant que les pauvres et les affligés sont heureux, et que cette voix au lieu de la choquer lui a paru douce, lorsqu'il lui a montré un visage couvert d'opprobres et tout meurtri de blessures, et que ce visage tout défiguré qu'il est ne l'a point scandalisée ; c'est alors que le visage et la voix de l'épouse se conformant à l'un et à l'autre de l'époux, lui agréent parfaitement comme étant remplis de charmes et de douceur ; ce divin époux, ne l'appellant pas seulement pour elle, mais encore pour les autres, lui dit : *Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes ; car notre vigne est en fleur.* Ces paroles s'adressent à tous les fidèles ministres de l'Eglise, à toutes les âmes qui ont du zèle pour la gloire de leur divin époux et pour le salut de leurs frères ; ces renards ce sont les pécheurs, les impies, les libertins, et particulièrement les hérétiques. Ces animaux sont fins et pleins d'artifices ; aussi ces hommes artificieux se cachent dans les différents détours de leur malice, comme dans les sentiers souterrains des tanières des renards, et, trompant leurs frères par leur pernicieuse doctrine, les infectent par l'odeur mortelle de l'impiété de leur erreur. Il les faut prendre quand ils sont encore jeunes, c'est-à-dire dès qu'ils commencencent à publier leurs dangereuses maximes ; car si on leur permet de croître et de vieillir, ils se fortifieront et se multiplieront de telle sorte qu'il sera très-difficile de les pouvoir exterminer. Remarquez que l'époux ordonne à son épouse de prendre ces petits renards, il ne lui dit pas de les tuer ; qu'on les prenne donc non avec les armes, mais par la force de la vérité qui réfute leurs erreurs, que l'on tâche de les réconcilier à l'Eglise catholique, et de les rappeler à la vraie foi, c'est la volonté de celui qui veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité ; aussi ne dit-il pas simplement : Prenez les petits renards, mais prenez-nous, c'est-à-dire prenez-les pour nous les soumettre, pour les rendre mes serviteurs et les enfants de l'Eglise ; c'est dans ce sentiment que sainte Scholastique priait avec tant de ferveur pour le salut des pécheurs, pour la conversion des païens et des hérétiques, qu'elle voyait avec une extrême douleur la perte de tant d'âmes ;

elle aurait voulu prendre tous les renards, petits et grands, et en faire des brebis de Jésus-Christ. Ce qui lui donnait de si charitables sentiments, c'est que tout ce qui était à elle était à son divin époux, et tout ce qui le regardait la regardait aussi; ce qui lui fait dire : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui, et il se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que le jour commence à paraître, et que les ombres se dissipent peu à peu.* Que notre sainte a eu raison de prononcer et de s'appliquer ces paroles ! Mon bien-aimé est pour moi et je suis pour lui, il m'a aimée le premier et m'a fait la grâce que je l'aimasse de tout mon cœur, parce que, me voyant pressée par des témoignages si tendres de la charité de celui qui m'a aimée le premier, je me donne tout entière à lui comme il se donne tout entier à moi. Pour marquer que cet amour réciproque qu'ils se portaient était parfaitement chaste et véritablement saint, elle ajoute dans l'instant que son époux se nourrissait ; c'est-à-dire, qu'il trouvait ses délices parmi les lis, qui par leur blancheur figurent la pureté, et par leur bonne odeur représentent combien cet amour et cette pureté servent à édifier les fidèles, et cela sera de la sorte *jusqu'à ce que les ombres se dissipent peu à peu.* Les fausses opinions des hommes, cette figure du monde, ce sont des ombres qui ne se dissipent entièrement que lorsqu'une âme qui a toujours aimé Dieu se voit sur le point de le posséder sans le pouvoir jamais perdre ; ce sera pour lors que le vrai jour commencera à paraître, et qu'il paraîtra sans finir jamais. Soyez donc à ce divin époux, comme sainte Scholastique y a été, aimez-le comme elle l'a aimé, afin qu'il soit à vous comme il a été à cette sainte, qu'il vous aime comme il l'a aimée ; que cela soit de la sorte pendant les ombres de cette vie, afin que vous jouissiez de ce jour heureux, de ce jour éternel que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LI.

POUR LA FÊTE DE SAINT SÉVERIN.

(11 février.)

Fratres, quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta, etc. (*Philipp.*, III, 7-15).

Mes frères, ce que je considérais alors comme un gain et un avantage m'a paru depuis, en regardant Jésus-Christ, une perte et un désavantage.

L'Apôtre ayant dessein de se proposer aux fidèles comme un modèle qu'ils devaient suivre, et voulant avoir un juste fondement pour leur pouvoir dire : *Soyez mes imitateurs*, pour cela il faut qu'il leur apprenne ce qu'il a été avant sa conversion, et ce qu'il a été depuis ; afin que les fidèles l'imitent non pas dans son zèle pour le judaïsme, mais dans sa ferveur pour l'établissement de l'Evangile et pour la perfection du christianisme ; c'est pour cette même raison que nous devons aussi imiter saint Séverin, dont nous solennisons aujourd'hui la fête; demandons au Saint-Esprit les grâces qui nous sont nécessaires pour cela, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir : *Ave, Maria, gratia,* etc.

L'Apôtre, mes frères, nous fait connaître, dans les paroles qui ont servi aujourd'hui d'Epître à la messe, qu'il y a grande différence entre une dévotion qui est selon les sentiments de la nature, conforme à son humeur, et qui ne regarde que les hommes à qui l'on a dessein de plaire, et celle qui n'a point d'autre objet que Dieu, et qui n'est appliquée qu'à le connaître et à l'aimer. Il prouve cela par lui-même : il avoue qu'il a cru qu'une vie charnelle et humaine lui était très-avantageuse, et qu'il pouvait y profiter beaucoup ; mais le Saint-Esprit lui ayant été communiqué, ses lumières s'étant augmentées, il a connu que ce n'était qu'une perte et un désavantage. Sa lumière a été encore plus loin, ayant découvert que tout ce qu'il avait acquis de science et de réputation n'était rien au prix de la connaissance et de l'amour de Jésus-Christ; et depuis qu'il a été éclairé de la sorte, il n'a travaillé qu'à se perfectionner pour acquérir ce degré de sainteté auquel Dieu lui avait fait la grâce de l'appeler et auquel il souhaite que tous les chrétiens arrivent à son exemple en se rendant ses imitateurs.

Ces paroles sont très-justes pour faire les éloges de saint Séverin ; il a été un parfait disciple de saint Paul et un homme vraiment apostolique, du nombre de ceux dont il veut que nous nous proposions l'exemple; comme tel, il a regardé toutes les richesses et tous les honneurs du monde comme des choses désavantageuses, il a été persuadé que tout le temps que l'on employait à acquérir les sciences du monde était une perte, et qu'il n'y avait rien d'utile que de connaître Jésus-Christ, afin de l'aimer. Selon ces sentiments il a travaillé toute sa vie à se sanctifier, pour tâcher d'arriver au degré de perfection auquel Dieu l'appelait, et pour servir de modèle à tous les fidèles, les excitant par son exemple à y arriver aussi. Voilà ce que nous trouvons dans la vie de saint Séverin, conformément aux maximes de saint Paul. Le mépris des honneurs et des richesses du monde comme désavantageuses ; l'éloignement des sciences du monde, se contentant de connaître Jésus-Christ pour l'aimer; l'application continuelle à sa sanctification, pour arriver au degré de perfection auquel Dieu l'appelait : voilà l'exemple que ce saint nous donne, qu'il souhaite que nous imitions, et que nous sommes obligés de suivre, comme nous verrons dans les trois parties de ces éloges.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes frères, ce que je regardais alors comme un avantage m'a paru depuis, en regardant Jésus-Christ, une perte. Que les yeux de la foi sont différents de ceux de la chair ! Les premiers ne voient que ce qui est spirituel et ce qui peut conduire une âme à Dieu ;

les seconds ne discernent que ce qui est matériel et ce qui peut flatter les sens ; c'est pourquoi les premiers sont les yeux de ceux qui voient, qui marchent dans le sentier de la justice et qui vont droit à Dieu, qui est la dernière fin ; les seconds sont des yeux d'aveugles qui sont toujours dans l'obscurité, et qui s'égarent en plein midi, et c'est ce que Salomon nous a voulu apprendre dans son Ecclésiaste, quand il dit : *Les yeux du sage sont à sa tête ; l'insensé marche dans les ténèbres* (*Eccle.*, II, 14). Le sage ne marche point à l'aventure, il sait où il doit aller et quelle est la fin de son voyage, la route qu'il doit tenir et les moyens dont il faut qu'il se serve pour y arriver ; l'insensé au contraire marche dans les ténèbres, parce que c'est sa passion, ou son humeur, ou son intérêt, ou ses sens qui l'emportent, et il ne suit que ces guides aveugles, qui le conduisent immanquablement dans le précipice.

Le Seigneur s'est appliqué particulièrement, dans cet admirable sermon qu'il a fait sur la montagne, à faire connaître à ses disciples et à tous ceux qui feraient profession de son Evangile qu'il n'y avait rien qui fût plus capable de les aveugler que la cupidité des biens de la terre. C'est pourquoi il leur dit : *Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent ; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les mangent, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent ; car où est votre trésor, là aussi est votre cœur* (*Matth.*, VI, 19-21).

Par ces trésors que Jésus-Christ nous interdit, entendons, non-seulement l'or et l'argent, sur lesquels la rouille et les vers ne peuvent rien, mais encore les habits et les meubles précieux et toutes les autres choses qui servent à satisfaire l'avarice ou l'ambition des hommes du siècle. Comme donc ce divin Sauveur combattait l'orgueil et la vaine gloire, il combat aussi l'avarice, parce que rien n'est si capable de l'entretenir que les richesses; et n'est-ce pas en effet pour s'attirer l'estime des hommes, que l'on veut avoir plusieurs domestiques, un équipage magnifique, des meubles précieux qu'on ne recherche ni pour la nécessité ni même pour le plaisir, mais seulement pour l'éclat et afin de se distinguer des autres ? et dans le dessein que notre divin maître a de nous détacher des biens de la terre, il nous fait voir que notre trésor entraîne notre cœur où nous le mettons, et il suivra ce trésor dans le lieu où nous aurons eu soin de le mettre, de sorte que nos âmes seront ou éternellement malheureuses avec tous les avantages du monde, si elles ne les ont aimés que pour la terre, ou éternellement heureuses avec Dieu, si elles lui ont sacrifié tout ce qu'elles possédaient en ce monde.

C'est conformément aux vérités que le Seigneur nous a enseignées, que saint Paul, instruisant son disciple Timothée, lui apprend ce qu'il doit prêcher aux riches du siècle : *Ordonnez*, lui dit-il, *aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux, de ne point mettre leur confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant qui nous fournit avec abondance ce qui est nécessaire à la vie ; d'être charitables et bienfaisants, de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner l'aumône de bon cœur, de faire part de leurs biens, de s'acquérir un trésor et de s'établir un fondement solide pour l'avenir, afin de pouvoir arriver à la véritable vie* (I *Tim.*, VI, 17-19).

Cette exhortation n'a-t-elle pas un fort grand rapport avec celle que Jésus-Christ fait à ses disciples ? Saint Séverin aurait-il eu la gloire d'en être du nombre, s'il n'avait pratiqué très-exactement toutes ces règles que le Seigneur, que l'Apôtre, que le disciple lui avaient prescrites ? Ses parents, qui étaient vrais chrétiens et qui faisaient plus d'état de la pureté de la religion et d'une solide vertu que de la noblesse du sang et de la chair et des richesses les plus abondantes, avaient élevé leur fils d'une manière qui faisait connaître que leur principal dessein était qu'il fût un parfait chrétien ; ce n'était donc pas, ni de lui procurer les honneurs du monde, ni de lui amasser des trésors sur la terre, mais de l'orner et de l'enrichir de toutes les vertus qui le pouvaient rendre plus agréable à Dieu. Il profita de toutes ses bonnes instructions, et il fut l'honneur et la gloire de sa famille ; et sa réputation devint si éclatante, qu'on le jugea digne de gouverner l'Eglise de Tornate, en qualité d'abbé ; chacun croyant avec raison que celui qui avait tant de science et de vertu, et qui possédait autant de lumière que d'amour, était capable, en se sanctifiant soi-même, de contribuer à la sanctification de tous ceux qui seraient sous sa conduite ; c'était encore plus dans cet état que dans celui d'auparavant qu'il faisait paraître que tout ce que les hommes du monde estimaient un avantage était pour lui, en regardant Jésus-Christ, une perte ; il observait donc exactement tout ce que saint Paul avait ordonné à son disciple Timothée d'enseigner aux riches. Il savait que, comme l'orgueil est un ver qui tire assez souvent sa source des richesses les richesses sont assez ordinairement la source d'une confiance aveugle et téméraire en soi-même, parce que dès que l'on est riche, on oublie aisément que tout vient de Dieu, on regarde son argent comme son Dieu, à cause qu'il tient lieu de tout, et qu'avec lui on se donne tout ce que l'on peut désirer, et qu'on est en pouvoir de se satisfaire pleinement, et de s'élever au-dessus des autres.

Que l'on est heureux quand les lumières de la grâce de Jésus-Christ et les ardeurs de la charité du Saint-Esprit nous font connaître et nous persuadent que ce que les amateurs du monde regardent comme un avantage considérable, nous le considérons comme une perte très-désavantageuse, étant appuyés sur cette maxime, que celui qui fait fonds sur des biens incertains et périssables périra

avec eux, et, au contraire, que celui qui fait fonds sur un Dieu vivant et immortel vivra de sa vie, et sera immortel comme lui. Les riches ont donc un double avantage : le premier est de pouvoir faire du bien aux autres dans le temps, en se privant d'une partie de ce qu'ils pourraient s'appliquer à eux-mêmes, le second est de s'enrichir eux-mêmes pour l'éternité. Si les enfants du vieil Adam, si les amateurs du monde, nous voulaient dire sincèrement ce qu'ils cherchent dans les richesses temporelles, ils avoueraient qu'ils ne cherchent autre chose que le plaisir de posséder des trésors, d'avoir des maisons et des terres, et de mener une vie délicieuse sur la terre; mais pensent-ils à quoi tout cela se terminera? font-ils réflexion sur ce que le juge des vivants et des morts dit à un de leurs semblables? Insensé que vous êtes, dès cette nuit même ils reprendront votre âme, et pour lors que deviendront ces trésors, ces maisons, ces terres, ces charges, ces emplois et tous ces plaisirs que vous preniez dans ce que vous croyez vous être si avantageux? Mais que trouve ce généreux solitaire, ce saint abbé, cet homme apostolique, en renonçant aux richesses de la terre, en les répandant sur les pauvres, en leur conservant la vie, sinon un trésor de biens immortels, le fondement d'une maison céleste et éternelle, et le prix d'une vie heureuse et divine? voilà ce que saint Séverin a prétendu en méprisant les honneurs et les richesses du monde, et en les regardant comme une perte.

Nous serions aussi heureux, nous autres, si nous avions des yeux semblables à ceux de saint Séverin, et si nous regardions avec mépris tout ce que les aveugles mondains considèrent avec estime; nous marcherions sûrement dans la voie de notre salut, nous avancerions toujours du côté de notre patrie et nous ne serions pas exposés à nous perdre par de dangereux égarements; nous jouirions de l'avantage que le Seigneur promet à ceux qui sont en état de faire un juste discernement des biens du monde et de tous les avantages de la terre, quand il leur dit : *Votre œil est la lampe de votre corps; si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux; mais si votre œil est mauvais tout votre corps sera ténébreux* (*Matth.*, VI, 22, 23).

Notre divin maître ayant une parfaite connaissance de la disposition de l'esprit des hommes, et sachant que plusieurs de ceux qui entendraient sa parole auraient peine à concevoir ce qu'il avait dessein de leur apprendre, se sert d'une comparaison sensible pour leur représenter plus vivement l'état déplorable d'une âme devenue l'esclave de sa propre cupidité, et c'est comme s'il leur disait : La plupart de vous autres ne conçoivent pas ce que l'on vient de leur dire de ma part; qu'ils en jugent donc par ce qui se passe dans leur corps. Votre œil est à l'égard de votre corps comme une lampe qui l'éclaire et qui fait que tous ses membres sont en état de s'acquitter sûrement de leurs fonctions; les pieds portent le corps droit au lieu où nous voulons aller, ils ne se heurtent pas contre des pierres, ils ne nous jettent pas dans un précipice; ils ne prennent pas une route pour une autre. Les mains font les ouvrages que nous avons entrepris; la bouche connaît ce qu'elle doit demander, et les personnes à qui elle est obligée de parler; mais cela ne se fait bien que lorsque cet œil est simple, c'est-à-dire que lorsqu'il est pur et sain, n'étant point troublé par le mélange d'aucunes mauvaises humeurs, et c'est pour lors qu'il sert de lumière à tous les membres du corps; mais s'il est mauvais par quelque fluxion ou quelque autre maladie, en sorte qu'il ne puisse voir, ou qu'il ne voie que fort imparfaitement, votre corps sera dans les ténèbres, exposé à mille funestes accidents.

Raisonnez de même pour ce qui regarde votre âme : si la lumière est obscurcie elle se trouve nécessairement engagée dans toutes sortes de maux; et qui est plus capable de l'obscurcir et même de l'aveugler que l'ambition et la cupidité, que ce désir de s'élever au-dessus des autres et de s'enrichir par quelques moyens que ce puisse être sans s'assujettir à pas une règle, ni à celles de la justice, ni à celles de la charité, sans se prescrire aucunes bornes, soit pour les terres, soit pour les maisons, soit pour les revenus, comme il n'y avait point d'autre félicité à espérer que de jouir des biens du monde? Que ces sentiments sont opposés à ceux de saint Séverin, qui, étant né de parents nobles et riches, a eu tant d'amour pour l'humilité et pour la pauvreté, que bien loin *de mettre sa confiance dans les richesses incertaines et périssables*, comme si elles étaient capables de faire la gloire et le bonheur des hommes sur la terre, il n'avait que du mépris pour elles, mettant toute sa confiance *dans le Dieu vivant, qui nous donne toutes choses avec abondance pour nous en servir*, et qui nous les donne afin que nous soyons plus en état d'imiter son divin Fils qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté; il est vrai qu'en se faisant pauvre, il n'a pas obligé généralement tous les hommes à se faire pauvres et à quitter leurs richesses pour le suivre; on peut retenir les richesses qui sont proportionnées à notre condition et qui sont légitimement acquises, cela est sans doute; mais selon ce que saint Paul commande à son disciple de nous enseigner, on ne peut retenir en soi l'amour, l'attachement et la confiance dans ces richesses; c'est pourquoi nous sommes persuadés qu'il y a dans le ciel beaucoup de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui ont été riches sur la terre et à qui les richesses n'ont causé aucun dommage, parce qu'ils regardaient toutes leurs richesses, en comparaison de celles qu'ils attendaient dans le ciel, comme de petits grains de sable.

On trouve quelques riches dans le monde qui, faisant profession de piété, se flattent d'être dans ce sentiment; mais je ne sais si leurs actions sont conformes à cette belle

idée qu'ils ont de leur dégagement. Quand il faut assister les pauvres, donnent-ils avec joie et avec abondance, afin de les soulager dans leur misère? Quand il leur arrive quelque perte, la souffrent-ils avec soumission et avec patience? Sont-ils prêts à sacrifier tout ce qu'ils possèdent pour soutenir la foi et la vérité de la religion de Jésus-Christ? C'est par de semblables marques qu'ils connaîtront que tout *ce qu'ils considéraient autrefois comme un gain et un avantage leur a paru depuis, en regardant Jésus-Christ, une perte et un désavantage.*

Voilà les vrais sentiments que saint Séverin a eus et qu'il a tâché d'inspirer à tous les chrétiens et par son exemple, et par ses paroles, de sorte que non-seulement il ne souhaitait pas d'être plus riche qu'il était, sachant que cela l'exposerait à de dangereuses tentations, et pourrait le mettre en danger de tomber dans le piége du diable; de plus il renonçait de bon cœur à celles qu'il possédait, et refusait généreusement celles qui lui étaient offertes par son roi, après l'avoir guéri d'une fièvre violente à laquelle on ne trouvait point de remèdes, et ayant fait à son égard ce que le Seigneur fit en faveur de la belle-mère de Simon. Plusieurs seigneurs de la cour de Clovis et grand nombre de bourgeois de la ville de Paris, l'évêque de Nevers et même un pauvre lépreux qu'il baisa avec affection, éprouvèrent combien la foi de ce saint avait de pouvoir; cependant il ne se retira pas de la cour, il ne sortit pas de Paris plus riche qu'il n'y était venu, se contentant de prêcher l'Evangile avec plus de crédit et de procurer la liberté aux prisonniers, afin d'en faire de vrais chrétiens et de fidèles serviteurs de Jésus-Christ, le gain des âmes étant le seul avantage que les saints connaissent; notre saint n'ayant aucun désir d'acquérir la sagesse du monde et la science des choses de la terre, ne voulant connaître que Jésus-Christ pour l'aimer parfaitement : c'est ce qui fera le sujet de la seconde partie de ces éloges.

SECONDE PARTIE.

Je dis plus, tout me semble une perte au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ. Toute l'application des chrétiens doit être de faire en sorte qu'il y ait du rapport entre la vie qu'ils mènent présentement, et celle qu'ils espèrent posséder pendant l'éternité; la vie future consiste à voir Dieu, et, en le voyant, à l'aimer; la vie présente doit donc être occupée à connaître Dieu afin de l'aimer plus que soi-même et plus que toutes les créatures, c'est une instruction que nous donne saint Augustin, en nous disant que notre plus grand soin pendant que nous vivons est de guérir l'œil de notre cœur de toutes les taches et de toutes les ordures qui le pourraient gâter, parce que c'est par lui que nous pouvons voir Dieu; pourquoi n'en userions-nous pas de la sorte? Ne doit-il pas y avoir du rapport entre Dieu et nous? Ne sommes-nous pas persuadés que Dieu a une parfaite connaissance de toutes les créatures, des actions et des pensées mêmes des créatures, non-seulement de ce qui est bon, mais encore de ce qui est mauvais? Cela nous paraît dans la manière dont Dieu parle au roi des Assyriens, qui assiégeait Jérusalem et qui ne parlait du vrai Dieu, le Seigneur des armées, qu'en blasphémant, il lui dit donc par son prophète Isaïe : *J'ai su où vous étiez, d'où vous sortiez, et où vous êtes venu, et cette fureur extravagante que vous avez conçue contre moi, lorsque votre rage s'est déclarée contre moi; votre orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. C'est pourquoi je vous mettrai un cercle aux narines et un mors à la bouche, et je vous ramènerai par le même chemin par lequel vous êtes venu.* (*Isa.*, XXXVIII, 28-29).

Ces paroles vous font connaître qu'il n'y a eu rien de caché à Dieu dans toute la conduite du roi des Assyriens, que toutes les résolutions qu'il avait prises dans son conseil, que tous les moyens dont il voulait se servir pour réussir dans ses desseins, que le chemin qu'il devait tenir, et même que cette orgueilleuse confiance qu'il avait dans la force et dans la puissance de son armée ne lui étaient pas inconnus, et comme ce prince superbe et ennemi de la vraie religion avait porté son impiété jusqu'à son comble, Dieu le traite aussi de la manière du monde la plus humiliante et la plus digne de la grandeur et de la majesté du Créateur d'une part, et de l'autre, la plus conforme à la bassesse et au néant de la créature, comme s'il lui disait : Je sais quelle est cette fureur extravagante dont vous êtes possédé; vous voulez faire croire à tout le monde que vous ne craignez ni Dieu ni les hommes. Vous vous considérez comme le conquérant des provinces et le dominateur des peuples, et moi je vous traiterai comme les chevaux et les mulets qui sont sans entendement. Je vous mettrai un cercle aux narines et un mors à la bouche. Je vous dompterai comme on dompte ces animaux lorsqu'ils sont fougueux et intraitables; je rendrai vains et ridicules tous vos grands efforts. Je vous ramènerai en votre pays par le chemin par lequel vous êtes venu, et lorsque vous vous croirez en sûreté, la fureur de vos propres enfants armera leurs mains parricides contre vous, et vous périrez d'une mort sanglante.

Ce que le prophète Isaïe nous dit de Sennachérib, roi des Assyriens, nous fait bien connaître que tout ce qu'il y a de plus secret dans la politique des princes du monde, de plus caché dans les desseins des ambitieux et dans la malice des hommes, est vu de Dieu dans toutes ses circonstances, et qu'il pénètre même ce que ces politiques, ces ambitieux et ces scélérats n'ont pu apercevoir; c'est ce qui leur arrivera dans la suite. Cette pensée servit à consoler l'innocente Suzanne lorsqu'elle se vit condamnée à mort : *Elle jeta un grand cri, et elle dit : Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est le plus caché, et qui*

connaissez toutes choses avant même qu'elles soient faites, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi (*Dan.*, XXXIII, 42-43). C'est comme si cette innocente disait : Il n'y a aucun témoin de la vérité que vous seul, c'est ce qui fait mon unique consolation dans une si grande extrémité ; rien ne vous peut être caché, et vous connaissez les raisons pour lesquelles vous permettez que l'imposture triomphe, pour un temps, de mon innocence.

Puisque tout est si parfaitement connu de Dieu, et le bien, et le mal, et l'extérieur, et l'intérieur, et le public, et le secret, nous devons nous appliquer aussi à le connaître autant que nous en sommes capables. Saint Paul a voulu nous l'apprendre par ses exemples et par ses paroles ; saint Séverin, qui avait entrepris d'être le disciple des apôtres, a pratiqué la même chose, et est devenu notre maître et notre modèle, tout lui paraissant une perte, au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ. Nous devons bien nous persuader que c'est l'esprit de Dieu qui a donné ces sentiments à saint Paul et à tous les saints qui l'ont imité ; car y a-t-il rien de plus vrai que la connaissance de Jésus-Christ est une haute connaissance? ce qui est conforme à ce que nous dit le Sage en s'adressant à Dieu même : *Vous connaître, est la parfaite justice* (*Sap.*, XV, 3) ; comme s'il disait : On est vraiment juste, Seigneur, lorsqu'on vous connaît comme des enfants doivent connaître leur père, c'est-à-dire, lorsqu'on vous connaît par la connaissance de la foi qui agit par amour ; mais on est dans le crime et dans le danger manifeste d'une damnation éternelle, lorsqu'on ne connaît point Dieu, et que l'on ne cherche point à le connaître ; n'est-ce pas ce que Salomon a voulu nous apprendre en parlant de ce peuple qui s'était révolté contre Dieu? *C'est pourquoi*, nous dit-il dans son livre de la Sagesse, *lorsque les impies ont déclaré qu'ils ne vous connaissaient point, ils ont été frappés par la force de votre bras, et ils ont été tourmentés par des plaies extraordinaires, par des grêles et des orages, et consumés par le feu* (*Sap.*, XVI, 16). Le Sage nous fait ici un petit abrégé des vengeances que Dieu a prises de ce roi et de ce peuple qui ont fait gloire de ne le point connaître, lorsque Moïse et Aaron le vinrent trouver et lui dirent : Le Seigneur, le Dieu d'Israël, vous commande de donner la liberté à son peuple, afin qu'il lui sacrifie dans le désert. Ce prince idolâtre répondit avec toute l'insolence d'un homme qui croit n'avoir rien au-dessus de lui : *Qui est le Seigneur, pour m'obliger à entendre sa voix et à laisser sortir Israël? Je ne connais point le Seigneur, et je ne laisserai point sortir Israël* (*Exod.*, V, 2).

Rien ne peut être plus insolent ni plus impie que la réponse de ce roi, ce n'est que par mépris qu'il répète les mêmes paroles que Moïse lui avait dites, pour lui témoigner qu'il ne connaît ni ne veut connaître ce Dieu dont il lui parle, ni rien faire de ce qu'il lui demande de sa part. Qu'il serait à souhaiter pour le salut, je ne dis pas seulement pour le salut des idolâtres, des Juifs, des Turcs, des hérétiques, mais encore d'un grand nombre de chrétiens, qu'ils fissent réflexion sur les blasphèmes de Pharaon et sur les peines qu'il a endurées pendant sa vie, et qu'il souffrira toute l'éternité ! Il y en a un grand nombre parmi eux qui ne connaissent point le Seigneur et qui ne le veulent point connaître, et même qui se glorifient de cette ignorance, afin de ne rendre justice à personne, pour satisfaire leur ambition, leur vanité, leur cupidité et leur volupté ; et comme Pharaon, en se glorifiant de ne point connaître le Seigneur, proteste qu'il ne fera rien de tout ce qu'on lui ordonne de sa part, aussi tous ces malheureux chrétiens ne voulant point connaître Dieu, ni Jésus-Christ, son Fils, notre unique Sauveur, ne veulent ni observer sa loi, ni suivre les maximes de son Évangile, et ils sont résolus de vivre dans cette ignorance, afin d'être plus en liberté de ne rien refuser à leur humeur et à leurs passions.

Pour vous persuader que ce ne sont pas seulement les infidèles qui font leur gloire de ne pas connaître le vrai Dieu, et que l'on peut faire ce reproche à ceux qui se mettent du nombre des fidèles, lisez les premières paroles du prophète Isaïe, il commence de la sorte : *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille; car c'est le Seigneur qui a parlé : J'ai nourri des enfants et je les ai élevés, et, après cela, ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement* (*Isa.*, I, 1, 2). C'est Israël, c'est le peuple de Dieu qui ne connaît point son Seigneur, et qui, par conséquent, a moins d'entendement que les brutes ; non-seulement on est devenu semblable à elles par l'attachement à la terre et aux sens, mais l'on a été plus ingrat qu'elles par le mépris et l'oubli de celui qui donne tout.

Parmi ceux qui se disent fidèles, Dieu distingue le commun du peuple d'avec les prêtres et les docteurs, et il nous apprend qu'il y en a eu grand nombre des uns et des autres qui ne l'ont point voulu connaître ; en parlant du peuple, il fait la description de tous les malheurs qui doivent fondre sur lui, et il dit, par son prophète Jérémie : Tous ces maux sont venus, *parce que mon peuple est insensé et qu'il ne m'a point connu ; comme ce sont des enfants qui n'ont point de sens ni de raison, ils sont sages pour faire le mal, et ils n'ont point d'intelligence pour faire le bien* (*Jer.*, IV, 22). Dieu se venge des hommes en diverses manières ; mais les différentes afflictions dont il les punit prennent leur source dans l'ignorance volontaire de celui qui les a créés, et qui, seul, les peut sauver ; voilà ce que le peuple ne connaît point ; il sent les maux, il n'en découvre point l'origine, il voudrait en être exempt, et il ne remédie point à la cause, ne pensant point que les péchés qu'il commet viennent de ce

qu'il ne connaît pas Dieu de la manière qu'il devrait le connaître.

Les prêtres, les docteurs ont eu part à ces malheurs, parce qu'ils ont aussi eu part à cette ignorance. Jérémie nous l'apprend : *Les prêtres n'ont point dit : Où est le Seigneur? les dépositaires de la loi ne m'ont point connu* (*Jer.*, II, 8), et il en donne la raison en disant : *Les pasteurs ont été les violateurs de mes préceptes, les prophètes ont prophétisé au nom de Baal, et ils ont adoré et suivi les idoles* (*Ibid.*). Comme s'il disait : Ceux qui devaient servir de guide aux autres les ont égarés ; au lieu de leur apprendre les vérités de la religion, ils ne leur enseignaient que les fausses maximes du monde, et ils ne pensaient qu'à les flatter : comment les auraient-ils conduits dans le vrai chemin du salut, puisqu'ils n'y marchaient pas eux-mêmes, et qu'ils ne suivaient que des routes détournées ? comment leur auraient-ils enseigné la vérité, ne se plaisant que dans le mensonge ? Ceux-là étaient heureux, qui avaient saint Séverin pour guide et pour maître; n'ayant voulu connaître que Jésus-Christ, il souhaitait avec ardeur que tous les hommes en eussent une parfaite connaissance ; ce n'était que pour cela qu'il allait dans la cour des rois, qu'il entretenait les personnes de qualité, et qu'il se communiquait au peuple ; c'est qu'il était si persuadé qu'il n'y avait rien de plus précieux que cette haute connaissance en comparaison de laquelle tout ne lui paraissait que de l'ordure, tout lui paraissait et si petit et si méprisable après avoir bien connu et goûté Jésus-Christ, qu'il aurait souhaité que tous les hommes du monde n'eussent pas d'autre connaissance, ni d'autre goût.

Le nombre est petit de ceux qui ont les mêmes sentiments que saint Séverin, parce qu'il faut qu'il en coûte tout pour les avoir ; mais si l'on était aussi pénétré du désir d'aimer le Seigneur que notre saint, on serait persuadé que tout n'est rien, parce que, quelque bien que l'on quitte pour connaître et pour aimer plus parfaitement Jésus-Christ, on ne perd rien, puisque tout se retrouve en ce divin Seigneur, et, bien loin de perdre, on fait des gains considérables, puisque à proportion qu'on travaille à se détacher de tous les biens de la terre, et à perdre le goût des faux plaisirs du monde, plus on fait de progrès dans la connaissance de Jésus-Christ, dans l'amour de sa loi et de sa religion, dans le goût de son Évangile et de ses mystères ; on a donc un juste sujet d'appliquer à saint Séverin les paroles de saint Paul : *Pour l'amour* du Seigneur *je me suis privé de toutes choses, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ*. Que de vérités renfermées dans ces paroles ! que nous serions heureux si Dieu nous donnait à l'égard du monde, de ses vanités, de ses cupidités et de ses plaisirs, les mêmes dispositions qu'il a données à notre saint ! nous aurions tous les degrés de détachement que l'on devrait avoir et qu'il a eus véritablement. Le premier est de rejeter toutes les choses du monde comme inutiles ; c'est par là que les apôtres ont commencé à se rendre les dignes disciples du Seigneur, et qu'ils se sont mis en état de le suivre, afin de lui pouvoir dire, avec autant de justice que de vérité : Seigneur, vous voyez que nous avons quitté toutes choses et que nous vous avons suivi ; mais ces prétendus biens ne doivent-ils pas être regardés comme inutiles, puisque les plus sages, les plus justes et les plus parfaits d'entre les hommes s'en passent si aisément pendant toute leur vie, et que saint Séverin a eu de la joie d'y avoir renoncé, comme on se réjouit de s'être déchargé d'un fardeau incommode, et qui n'est d'aucune utilité !

Il n'en est pas demeuré là, il s'est élevé au second degré de détachement, qui consiste à mépriser ces sortes de biens, les regardant comme vils et indignes d'un chrétien, ne méritant ni ses soins ni ses affections. Peut-on travailler pour acquérir ce que souvent l'on ne saurait conserver après toutes les fatigues qu'il a fallu essuyer pour s'en rendre le maître? Peut-on estimer ce qui ne nous rend ni plus honnêtes devant les hommes, ni plus vertueux devant Dieu, et ce qui ne contribue point à nous rendre meilleurs chrétiens? Nous venons de Dieu et nous retournons à Dieu; il n'y a donc de digne de nous que ce qui nous fait vivre selon l'excellence de notre origine et ce qui nous conduit sûrement à notre fin, tout le reste est dangereux.

C'est le troisième degré de détachement de saint Séverin : il fuit les biens du monde comme dommageables. Il est vrai que tout ce qui n'est propre qu'à nous faire estimer des hommes met notre perfection chrétienne, et par conséquent notre salut, dans un danger manifeste ; mais à quoi se peut terminer la sagesse du monde, la prudence du siècle, la connaissance de toutes les choses de la terre ? à nous faire estimer des hommes? A quoi se terminera cette estime? A nous enfler d'orgueil, nous élevant au-dessus des autres pour lesquels nous n'aurons que du mépris; à nourrir et à fortifier l'amour-propre, attribuant à notre sagesse, à notre prudence, à notre connaissance tout ce que nous faisons de bien, ce qui est cause que nous sommes sans vraie vertu devant les hommes et sans aucun mérite devant Dieu, et qu'il n'y a rien de plus pauvre que notre âme; c'est pourquoi notre saint, ne voyant rien que de dangereux dans ces sortes d'avantages du monde, a de l'empressement à les fuir.

Pour mettre le comble à la perfection de son détachement, il en a de l'horreur, les regardant comme des choses sales et honteuses, c'est-à-dire, selon saint Paul, comme des ordures. Vous voyez comme ces degrés de détachement vont toujours en s'élevant : d'abord il juge la sagesse et la science des choses du monde inutiles, à moins qu'elles ne contribuent à faire connaître et aimer Dieu; les jugeant inutiles, il les méprise comme indignes d'occuper les puissances de son âme, qui n'est créée que pour connaître et aimer

Dieu ; les méprisant, il les fuit comme dangereuses, parce qu'elles sont propres à nourrir l'orgueil et à fortifier l'amour-propre, ce qui affaiblit la connaissance et l'amour de Dieu ; les fuyant, il en a horreur, ne les regardant que comme des ordures, et tout cela pour gagner Jésus-Christ ; c'est pour faire un gain si précieux qu'il a travaillé toute sa vie à se sanctifier, afin d'arriver au degré de perfection auquel Dieu l'appelait; c'est ce qui servira à consommer les éloges de saint Séverin, selon ce que nous avons vu dans les paroles de saint Paul qui feront la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Afin que je sois trouvé en lui, n'ayant point une justice qui me soit propre, et qui me soit venue de la loi; mais ayant celle qui naît de la foi en Jésus-Christ, cette justice qui vient de Dieu par la foi. Ces paroles nous font connaître qu'il y a une fort grande différence entre la justice de la loi et la justice chrétienne. La première est une justice extérieure, humaine, fondée sur les œuvres de l'homme, c'était celle dont saint Paul se glorifiait autrefois, et qu'il regardait comme le fondement du mérite qu'il prétendait avoir, ce qui lui donnait sujet de dire qu'il avait fait plus de progrès dans tout ce qui regarde le judaïsme que tous ceux de son âge et de son temps, et qu'il avait un zèle très-ardent de conserver et de faire observer cette loi dont il croyait avoir une si parfaite connaissance, ce qui était cause qu'il regardait comme des impies et des sacriléges ceux qui faisaient profession d'être disciples de Jésus-Christ, qu'il croyait rendre un grand service à Dieu en les persécutant, les jugeant dignes de toutes sortes de peines et même du dernier supplice. Sa conduite était conforme à ce que le Seigneur avait dit à ses disciples : *Il viendra un temps que quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu.* Saint Paul était dans ce sentiment, lorsqu'il mettait toute sa justice dans la loi extérieure des Juifs et dans les cérémonies de Moïse.

Que de chrétiens qui se contentent d'une semblable justice, ne s'attachant qu'aux choses extérieures de la religion, se donnant à eux-mêmes de certaines pratiques dont ils font le fondement de leur piété ! On peut dire qu'ils n'ont qu'une justice qui leur est propre, parce qu'elle est de leur choix, de leur humeur, de leur volonté propre; mais si saint Paul nous assure qu'il n'a pu être trouvé en Jésus-Christ lorsqu'il n'avait que cette justice qui lui était propre, et qui ne lui était venue que de la loi, ces chrétiens ne sont-ils pas à plaindre qui sont dans la religion chrétienne comme Saul était dans la religion des Juifs? puisqu'ils ne seront jamais trouvés en Jésus-Christ, ils n'auront point l'avantage d'être unis avec lui? Saint Séverin, parfait disciple des apôtres, n'a point voulu d'une justice qui lui fût propre, ne consultant point sa volonté, ne se laissant point aller à son humeur, ne s'arrêtant pas à ce qui n'était qu'extérieur, mais, comme saint Paul, voulant avoir la justice *qui vient de la foi en Jésus-Christ, cette justice qui vient de Dieu par la foi.*

C'est ce que nous appelons une justice chrétienne, qui est intérieure, toute divine, ne subsistant que par rapport à Jésus-Christ par notre union avec lui, devenant un même corps en lui par la foi et la charité qui sont en nous par sa grâce. Saint Paul nous fait connaître que la justice qui nous est propre est acquise par notre force et notre travail, qu'elle ne sert qu'à nous faire paraître justes aux yeux des hommes, qu'à mériter leur estime et nous attirer leurs louanges, ce qui ne nous sera d'aucun mérite devant Dieu, qui ne s'arrête pas à ce qui paraît au dehors, mais qui juge de tout par la disposition du cœur, dont il a une parfaite connaissance. Nous sommes bien persuadés que notre saint Séverin ne voulait point d'autre justice que celle que saint Paul souhaitait d'avoir; il voulait celle qui vient de Dieu par la foi, parce qu'il ne voulait plaire qu'à Dieu, ne faisant aucun cas ni de l'estime, ni de la louange des hommes, se contentant de les édifier en tout, et les porter, par le bon exemple qu'il leur donnait, à glorifier notre Père qui est dans le ciel; c'est pour cette raison qu'il ne veut point demeurer dans la cour du roi. Quand il a satisfait à son désir il s'en éloigne, et va trouver de vertueux solitaires avec qui il aime mieux passer le peu de jours qui lui restent à demeurer sur la terre, et c'est là qu'il s'applique à se remplir de cette justice qui vient de Dieu par la foi, *s'efforçant de parvenir en quelque manière que ce soit à la bienheureuse résurrection des morts.*

Quoique la résurrection soit générale pour tous les hommes qui ont été depuis Adam, elle n'est pas heureuse pour tous, puisque les uns ressuscitent pour la mort éternelle, et c'est le plus grand nombre, et les autres pour la vie éternelle, et c'est la plus petite partie ; c'est pourquoi nous voyons que tous les saints s'efforcent de nous rendre dignes de cette bienheureuse résurrection, pas un pendant cette vie ne se tenant assuré d'un si grand bien, quelque service qu'il ait rendu à l'Eglise, quelques fatigues qu'il ait essuyées, quelques peines qu'il ait endurées ; ils ne se tiennent point en assurance, étant persuadés qu'il n'y a point d'état où il ne se faille faire violence pour se rendre digne du bonheur éternel ; c'est pourquoi ils travaillent continuellement sans rien épargner, et cela dans la vue de la résurrection bienheureuse qui achèvera en nous l'image de cet homme céleste que nous devons porter éternellement. Ne nous étonnons donc pas si saint Séverin et tous les autres disciples des apôtres ont été de si continuels ennemis d'eux-mêmes, s'ils n'ont jamais cherché ni repos, ni plaisirs sur la terre, c'est qu'ils s'efforçaient, et quand on s'efforce on se fait violence pour obtenir ce que l'on souhaite, parce que l'on se trouve toujours éloigné de ce que l'on sait devoir

faire sa parfaite béatitude; ce qui est conforme à ce que dit saint Paul : *Ce n'est pas que j'aie déjà reçu ce que j'espère, ou que je sois parfait ; mais je poursuis ma course pour tâcher d'atteindre où le Seigneur Jésus-Christ m'a destiné en me prenant.* Remarquez ici en quoi consiste la perfection de la vie chrétienne et de cette justice qui vient de Dieu : c'est de se croire encore fort éloigné de cette perfection et de cette justice; nous devons en être persuadés par l'exemple de l'Apôtre et de notre saint; car qui oserait se flatter d'y avoir beaucoup avancé après que tant de fidèles disciples de Jésus-Christ, consumés de travaux pour Dieu et pour son Eglise, croient ne faire que commencer? Ce serait une témérité à nous que de nous flatter d'avoir déjà fait quelques progrès. Bien loin d'avoir des pensées si orgueilleuses, nous avons sujet de trembler lorsque nous voyons ces saints, après avoir tant souffert pour le Sauveur, et après s'être rendus si conformes à ses souffrances, déclarer néanmoins qu'ils n'ont point encore atteint le but de leur course, et qu'ils craignent toujours de ne pouvoir arriver à cette bienheureuse résurrection des morts qui les joindra pour jamais à Jésus-Christ, lequel était tout leur amour et l'objet de leurs désirs.

Je sais que vous me direz pour vous excuser que personne n'a la présomption de dire et même de croire qu'il ait atteint le but de sa course, et qu'il soit arrivé à la perfection à laquelle Dieu l'appelle. Vous ne le dites pas de bouche, ni peut-être même de cœur, j'y consens; mais ce que vous ne sauriez nier pour peu que vous y vouliez faire réflexion, c'est que vous vivez comme si vous le croyiez; en effet, cette oisiveté dans laquelle vous passez la plus grande partie de votre temps; cette négligence à vous acquitter des exercices de religion, cet amour de vous-mêmes, cette facilité avec laquelle vous vous dispensez de ce qui est rude et mortifiant, cette recherche de vos aises et de vos commodités, cet attachement à vos intérêts, ne sont-ce pas des marques que vous croyez que rien ne vous manque, et que vous avez acquis autant de vertu que Dieu en demande de vous? Que de personnes consacrées au Seigneur, et faisant profession de dévotion, qui sont dans les défauts dont je viens de vous faire le détail, et qui par conséquent ne diront pas aussi sincèrement que saint Paul et que saint Séverin, quand même ils diraient comme eux : *Mes frères, je ne pense point avoir encore atteint où je tends; mais tout ce que fais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le bout de la carrière pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par Jésus-Christ.* Que ces instructions sont admirables! et d'autant plus qu'elles sont soutenues de l'exemple de ceux qui les donnent; car si l'Eglise fait parler saint Séverin comme saint Paul a parlé, c'est parce que ce saint confesseur s'est rendu la copie de ce saint modèle, et par ce moyen il nous sert de maître et d'exemple; et tout cela consiste à ne point regarder le chemin que l'on a fait, mais celui que l'on a à faire, à ne point considérer les vertus que l'on a pratiquées, mais celles que Dieu demande encore de nous; c'est le moyen le plus sûr, et je puis dire le plus nécessaire pour arriver au degré de perfection auquel Dieu nous appelle, et pour cela il faut courir, courir sans relâche, courir vers le bout de la carrière, courir pour emporter le prix, et pour remporter le prix que la vocation de Dieu nous propose. N'ai-je pas raison de vous dire que saint Séverin nous sert en cela de maître et d'exemple ? N'a-t-il pas couru toute sa vie, n'y ayant rien eu de plus ardent que son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, rien de plus fervent dans la pratique des bonnes œuvres ? Il a couru sans relâche, n'ayant jamais pris aucun repos, ne s'étant jamais relâché dans aucun de ses exercices, demeurant persuadé que l'on n'avançait dans la perfection qu'à proportion que l'on allait fort vite dans la pratique de la vertu; c'est pourquoi il courait toujours vers le bout de la carrière pour remporter le prix. Ce sont deux choses qui occupent l'esprit de ceux qui sont dans la course : l'une d'aller au bout de la carrière, l'autre de remporter le prix de la course, de sorte qu'ils ne comptent jamais ce qu'ils ont fait, ils ne pensent qu'à avancer, parce que ce ne sont point ceux qui ont beaucoup couru qui ont le prix, mais ceux qui vont jusqu'au bout. C'est ainsi qu'agissait saint Séverin : il regardait sa vie comme une course continuelle dans laquelle il allait toujours vers son but sans s'arrêter à rien de tout ce qui se présentait à ses yeux à droite et à gauche. Saint Séverin courait avec rapidité pour aller à Jésus-Christ, et nous courons avec la même vitesse pour nous en éloigner. Saint Séverin regardait avec mépris tout ce qui ne l'approchait pas de Jésus-Christ, et nous regardons avec amour et avec complaisance tout ce qui nous en éloigne. Soupirons donc vers le ciel et vers l'éternité à l'exemple de notre saint; ne soyons point du nombre de ceux qui prennent le change dans la course du salut, et qui se détournent de la voie qui y conduit en s'embarrassant de mille soins qui les mènent ailleurs qu'au ciel ; n'ayons comme saint Séverin qu'un seul but, qui est de nous sauver en faisant ce que Dieu demande de nous, en le faisant continuellement et jusqu'à la mort, afin qu'arrivant à la fin de notre course, nous remportions le prix et nous soyons jugés dignes de la vie éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LII.

POUR LA MÉMOIRE DE LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE.

(22 *février.*)

Seniores ergo qui in vobis sunt, obsecro consenior et testis Christi passionum, etc. (I *Petr.*, V, 1-4).

Je vous prie, vous qui êtes prêtres, étant prêtre comme

vous, et témoin des souffrances de Jésus-Christ; et devant participer à sa gloire, qui sera un jour découverte.

L'Eglise a eu tant de joie de voir le règne de son époux Jésus-Christ s'établir parmi les nations et dans les villes où l'idolâtrie avait plus de crédit, qu'elle a cru être obligée de conserver la mémoire de ces glorieux établissements; nous avons vu dans le mois de janvier qu'elle fait une fête de la fondation de l'Eglise de Rome par saint Pierre, Eglise qu'il a gouvernée pendant vingt-cinq années; c'est dans ce même esprit qu'elle fait aujourd'hui une fête de la fondation de l'Eglise d'Antioche, dont le prince des apôtres a été le premier évêque, et dont il a eu un soin particulier pendant sept années. Ces différentes Eglises, Rome, Antioche et les autres ne sont point divisées entre elles, puisque toutes ensemble n'en composent qu'une seule qui est l'Eglise de Jésus-Christ, qui est le souverain pasteur dans lequel tous les autres pasteurs sont réunis; saint Pierre en est le chef visible, et après lui tous ceux qui lui ont succédé; il parle donc à tous les évêques et à tous les prêtres, et il leur apprend comment ils se doivent conduire à l'égard des brebis dont on leur a confié le gouvernement. Ces paroles dont l'Eglise de Paris se sert aujourd'hui sont très-propres pour la fête que nous solennisons; considérons-les avec attention et demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit et la protection de la sainte Vierge que nous saluerons, etc. *Ave, Maria*, etc.

Saint Pierre parle ici en supérieur, et non-seulement comme pasteur de l'Eglise d'Antioche, mais comme chef de toute l'Eglise universelle, c'est pourquoi il s'adresse à tous les pasteurs en général et à tous les supérieurs; enfin à tous les différents ministres de l'Eglise, et il leur apprend quelles sont leurs obligations à l'égard de leurs brebis et de leurs inférieurs, et il les instruit non-seulement par les paroles qu'il leur a écrites; mais encore plus par son exemple et par la conduite qu'il a tenue depuis qu'il a été rempli du Saint-Esprit jusqu'à sa mort, ayant voulu accomplir la parole de son divin maître qui lui avait dit et aux autres apôtres : *Vous me servirez de témoins dans Jérusalem, dans la Samarie, dans tous les endroits de la Judée et de la Galilée, et jusqu'aux extrémités de la terre.* Ce grand apôtre a servi de témoin fidèle pour soutenir la divinité de son maître, et la vérité de l'Evangile dans les lieux dont le Seigneur a parlé, et dans Antioche, et dans Rome; mais souhaitant avec ardeur que tous les ministres de l'Eglise fussent comme lui des témoins fidèles de la divinité et de la vérité, il leur dit à tous que leur première obligation est de paître le troupeau du Seigneur, et il le leur dit de manière à leur faire connaître qu'étant ministres de Jésus-Christ, il ne doit y avoir rien que de saint dans le soin qu'ils sont obligés de prendre pour paître le troupeau du Seigneur. Il faut donc que leur conduite soit sans défaut, et que de plus elle ait toutes les perfections que l'on peut désirer dans un saint supérieur. Il leur dit encore que leur seconde obligation est de servir de modèle au troupeau qui leur a été commis et à tous les fidèles, non-seulement par une conduite extérieure qui soit bien réglée, mais de plus par la pratique des vertus les plus solides et les plus chrétiennes, qui ont le principe dans le cœur et qui méritent les récompenses éternelles; voilà ce que saint Pierre a fait lorsqu'il a gouverné l'Eglise d'Antioche : son gouvernement n'a eu rien que de saint, sa conduite a été très-édifiante, et il s'est rendu digne de cette couronne de gloire qui ne flétrira jamais, et c'est ce qu'il ordonne à tous les pasteurs dans la première de ses lettres, et c'est ce que tous les ministres de l'Eglise doivent faire, comme vous verrez en vous expliquant cette partie qui a servi aujourd'hui d'Epître.

PREMIÈRE PARTIE.

Je vous prie, vous, qui êtes prêtres, étant prêtre comme vous et témoin des souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire qui sera un jour découverte. Saint Pierre parle ici en chef de l'Eglise, en premier évêque; il se souvient que son divin Seigneur l'a établi le pasteur universel de tous les agneaux et de toutes les brebis de son troupeau en lui disant : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux* (*Matth.*, XVI, 18-19). Notre divin Sauveur nous veut faire connaître que la vertu, la force et la grâce apostolique nécessaires pour fonder l'Eglise sont renfermées dans le nom de son premier apôtre, qui a été choisi pour être la pierre vive d'un édifice tout spirituel; mais comme c'est du Fils de Dieu qu'il a reçu son nom, c'est aussi de lui qu'il a reçu tout son pouvoir et les qualités propres pour l'exercer; c'est donc pour s'acquitter des obligations de son ministère, qu'il s'adresse à tous les pasteurs de l'Eglise universelle : ce n'est pas seulement à ceux des provinces de Pont, de Galatie, de Cappadoce, d'Asie, et de Bithynie, dont les noms se lisent à la tête de sa lettre, c'est encore à tous les autres; son divin maître lui ayant dit à lui-même : *Lors donc que vous aurez été converti, ayez soin d'affermir vos frères* (*Luc.*, XXII, 32).

Il est nécessaire d'avoir pleuré ses propres péchés avant que d'entreprendre à exhorter les autres à pleurer leurs désordres. Si le Seigneur dit aux femmes qui marquaient une sensible douleur de le voir aller sur le Calvaire, accablé du poids de sa croix : *Pleurez sur vous et sur vos enfants*, il veut qu'avant de compatir à ses souffrances, elles compatissent auparavant à leurs faiblesses, et ensuite qu'elles aient compassion de la misère de leurs enfants; c'est ce que le pasteur et tous les ministres de l'Eglise doivent pratiquer : qu'ils commencent par faire pénitence des péchés qu'ils ont commis, et ensuite ils auront grâce pour exciter les autres à la pénitence de leurs péchés; qu'ils se convertissent parfaitement eux-mêmes

avant que de prendre soin d'affermir leurs frères; car s'ils ne suivaient pas cet ordre que le Seigneur lui-même a établi, ils s'occuperaient à pleurer sur leurs enfants, sur leurs brebis, sur leurs inférieurs, sans penser à pleurer sur eux-mêmes, quoiqu'ils soient souvent dans un état digne de compassion et par conséquent digne de larmes.

Le Seigneur disant à son premier apôtre: *Lorsque vous aurez été converti, ayez soin d'affermir vos frères*, veut que celui qu'il établissait le pasteur universel de son Eglise, se souvienne toujours de son infidélité, afin qu'il ne perde jamais de vue sa propre faiblesse, parce que l'expérience de son infirmité et la reconnaissance du secours qui l'a soutenu seront à un pasteur un double engagement de compatir à la faiblesse des autres, et de s'appliquer à les soutenir quand ils s'affaiblissent.

Ne soyez-donc pas surpris si saint Pierre, quoique chef de l'Eglise, parle à tous ceux qui travaillent au salut des âmes avec tant de modestie et d'humilité; il s'égale à eux et ne prend que le même nom qu'eux, il use de prière et non d'empire, il ne commande pas, mais il conjure, et il leur recommande avec une tendresse de père d'avoir soin de leur troupeau. Cette manière de parler est plus propre à établir l'autorité et la supériorité de saint Pierre qu'à l'affaiblir; c'est de cette manière que les plus saints et les plus savants docteurs de l'Eglise en ont usé. Il n'y a qu'un Calvin et des hérétiques semblables à lui qui ont voulu se servir de ce passage pour nier la supériorité de saint Pierre, et lui ôter la qualité de chef de l'Eglise, à cause que lui-même s'égale aux autres, en disant : Je suis prêtre comme eux. Ne sait-on pas que le caractère essentiel de l'hérésie, c'est l'orgueil, que tous ceux qui en sont malheureusement infectés n'affectent que l'indépendance, qu'ils ne veulent ni supérieurs ecclésiastiques, ni maîtres temporels, qu'ils prétendent avoir droit de s'établir eux-mêmes et prêtres et ministres, de déposer les rois et les magistrats, et de s'en choisir d'autres à leur fantaisie, qu'ils déposeront ensuite à leur tour? c'est pourquoi ils ne veulent point reconnaître de chef visible de l'Eglise, ni confesser que saint Pierre ait été le vicaire de Jésus-Christ, et que cette qualité soit communiquée à ses successeurs, et ils se servent de la modestie et de l'humilité de cet apôtre pour nier sa supériorité.

Ayons compassion de l'orgueil qui aveugle les libertins et les hérétiques; cet aveuglement qui naît de leur superbe est cause de leurs mauvais raisonnements; ils disent que saint Pierre n'est point le supérieur des autres évêques et des ministres de Jésus-Christ, parce que s'adressant à eux, il se dit prêtre comme eux, et par conséquent il reconnaît qu'ils lui sont égaux, et qu'ainsi il n'est point leur supérieur. Si le raisonnement de Calvin et des autres hérétiques était bon, il s'ensuivrait que ni saint Pierre, ni saint Paul n'auraient aucune autorité de supériorité sur tous les fidèles, puisque souvent dans leurs Epîtres ils les appellent leurs frères; Jésus-Christ lui-même leur donne cette qualité, disant aux saintes femmes auxquelles il s'était fait voir après sa résurrection : *Ne craignez point, allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée* (*Matth*, XXVIII, 10). Cette parole, *mes frères*, est d'une grande consolation pour tous les fidèles qui deviennent les héritiers de Dieu et les cohéritiers de leur divin Seigneur; les apôtres ont donc imité la charité et l'humilité de leur maître, en se regardant non-seulement comme égaux à tous les fidèles, mais encore comme leurs serviteurs, ce qui ne diminue rien de leur supériorité.

Saint Pierre se sert encore d'un autre motif pour rendre son exhortation plus puissante: c'est de dire : *Témoins des souffrances de Jésus-Christ*. Ce témoignage ne consiste pas seulement en ce qu'il a vu son divin maître entre les mains de ses ennemis qui l'outrageaient en lui disant des injures, en lui crachant au visage, en lui arrachant les cheveux et la barbe, en lui donnant des soufflets et en lui faisant souffrir toutes sortes de maux; ce témoignage ne consiste pas encore en ce qu'il a prêché dans toutes les rencontres avec beaucoup de fermeté les tourments, la croix, la mort et la résurrection du Seigneur; il consiste donc dans toutes les afflictions, et les persécutions, dans les outrages et les supplices qu'il a soufferts lui-même pour la gloire de son maître, pour la vérité de sa religion et pour l'édification des fidèles; et ce témoignage qui consiste plus dans ce qu'il a souffert que dans ce qu'il a vu et dans ce qu'il a prêché, est un motif très-puissant pour animer tous les pasteurs, les ministres de l'Eglise et les supérieurs à être disposés à souffrir tous les maux les plus fâcheux plutôt que de manquer de rendre aux fidèles qui leur sont confiés les secours et les assistances qu'ils ont droit d'attendre d'eux. C'est pour ce sujet que les évêques portent une croix sur la poitrine, pour les faire souvenir que l'amour des souffrances doit être tellement imprimé dans leurs cœurs, qu'il n'y a point de maux qu'ils ne soient prêts de souffrir pour la gloire de celui dont ils tiennent la place, pour le salut des âmes qui sont sous leur conduite, pour leur propre gloire à eux-mêmes; ce qui fait dire à saint Pierre : *Devant participer à sa gloire, qui sera un jour découverte*. C'est le troisième motif dont il se sert pour engager tous les supérieurs à rendre à leurs inférieurs tout ce qu'ils leur doivent de soins nécessaires à leur salut.

On nous a souvent dit que nous avons de justes sujets d'espérer d'avoir part à la gloire de Jésus-Christ, si nous avons été assez généreux pour prendre part à ses souffrances, de sorte qu'il y a une relation parfaite entre les délices de la gloire et les tourments de la croix: autant que l'on a eu de part en cette vie à tout ce que la croix a de plus humiliant et de plus douloureux, autant aura-t-on de part en l'autre vie à tout ce que

la gloire a de plus éclatant et de plus délicieux ; on est donc heureux et vraiment heureux, quand on peut dire que l'on souffre dans l'ordre de Dieu, que l'on est humilié, que l'on est tourmenté pour s'acquitter des engagements de son ministère, et pour remplir parfaitement tous ses devoirs.

Saint Pierre ayant conjuré tous les ministres du Seigneur avec une humilité toute parfaite, comme participant aux souffrances de son maître et comme espérant d'avoir part à sa gloire, leur dit ensuite ce qu'il souhaite d'eux avec tant d'ardeur, et ce qu'il leur demande par des motifs si pressants : c'est que *vous paissiez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite.* Voilà ce qu'il leur demande, comme s'il leur disait : Vous n'êtes pas évêques, vous n'êtes pas curés, vous n'êtes pas ministres de l'Eglise, vous n'êtes pas supérieurs pour vivre dans l'oisiveté, mais pour paître le troupeau. Saint Pierre ne recommande à tous les ministres sacrés que ce que son divin maître lui avait ordonné à lui-même, en lui demandant s'il l'aimait plus que les autres, et cet apôtre lui ayant répondu avec la même modestie et la même humilité dont il se sert aujourd'hui pour conjurer les pasteurs, ne disant pas qu'il avait plus d'amour pour lui que les autres, ne voulant pas se préférer aux autres disciples, n'osant pas même dire absolument : Je vous aime ; mais s'appuyant sur la connaissance que Jésus-Christ a de son cœur, et non comme auparavant sur son propre sentiment, il se contente de lui dire : *Seigneur, vous savez bien que je vous aime;* et ce divin maître ne lui demande point d'autre preuve de cet amour, sinon qu'il paisse ses agneaux et ses brebis; de sorte que si la primauté a été donnée à Pierre pour récompenser sa foi, quand ayant dit : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant,* son Seigneur lui répondit : *Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et je vous donnerai les clés du royaume du ciel;* la sollicitude et le travail pour le salut des agneaux et des brebis sont donnés à son amour pour Jésus-Christ. Ce divin Sauveur ne demande donc aux pasteurs que de l'amour, et ne leur recommande que le soin de ses brebis, et par conséquent c'est une extrême témérité que de prendre sur soi la charge pastorale, sans avoir ni amour pour Jésus-Christ, ni la volonté de servir son troupeau, c'est être mercenaire et même voleur, et non pas pasteur; c'est donc une obligation de le paître de trois différentes manières : en le nourrissant de la parole de Dieu, des sacrements et du bon exemple ; c'est pourquoi notre Seigneur répète par trois fois à saint Pierre : *Paissez mes agneaux, paissez mes agneaux, paissez mes brebis.*

Il y a une parfaite conformité entre la parole du disciple et la parole du maître ; le Seigneur dit : *Mes agneaux, mes brebis;* et le disciple dit : *Le troupeau de Dieu.* Pour dire à tous les pasteurs que les agneaux, que les brebis, que le troupeau n'est point à eux, qu'il appartient à Dieu, qu'ils ne doivent point le paître, comme s'ils en étaient les maîtres absolus, mais comme appartenant au souverain pasteur de nos âmes, de qui ils sont eux-mêmes les agneaux et les brebis, ce qui fait leur gloire et leur bonheur.

Ce troupeau de Dieu qu'ils doivent paître est celui qui leur est commis, ou si vous voulez qui est en eux, c'est celui dont on leur a confié la conduite, sans rien entreprendre de leur propre autorité sur le troupeau des autres; car ce serait un désordre si quelque pasteur voulait se donner la liberté ou prétendait avoir l'autorité de paître le troupeau d'un autre, ce qui serait souvent au préjudice du sien propre qu'il abandonnerait pour avoir soin de celui de son voisin. Saint Pierre, voulant établir un bon ordre dans l'Eglise, veut que chaque pasteur regarde son troupeau comme étant en lui-même, par la parfaite union qui doit être entre les brebis et le pasteur, comme elle est entre les chefs et les membres; c'est ce que nous lisons dans le prophète Osée, et avant lui dans l'Ecclésiastique qui vous dit : *Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? Ne vous en élevez point, vivez parmi eux comme l'un d'entre eux. Ayez soin d'eux et après cela asseyez-vous, prenez votre place, après que vous vous serez acquitté de tous vos devoirs* (*Eccli.*, XXXII, 1, 2). Le Sage suppose ce que saint Paul a dit depuis, que le propre d'un bon pasteur est de ne se point attribuer à lui-même la dignité pastorale, mais qu'il la doit recevoir par la vocation de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ même l'a reçue de son Père ; et s'il doit être humble pour ne point s'élever en cette charge, il doit s'humilier encore sans cesse parmi ceux qui lui sont soumis, et vivre avec eux comme l'un d'entre eux, mais y vivre en prenant un très-grand soin du salut de leurs âmes, ne pensant qu'à travailler à leur sanctification en se sanctifiant soi-même ; c'est pourquoi le prince des apôtres vous avertit d'éviter trois défauts : le premier, c'est la contrainte; le second, c'est la cupidité; le troisième, c'est l'ambition, et à la place de ces trois défauts, il faut avoir une affection toute volontaire, une charité désintéressée et une humilité profonde.

A l'égard du premier défaut, saint Pierre ayant dit : *Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis*, il ajoute : *veillant sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection volontaire qui soit selon Dieu.* L'on ne saurait paître le troupeau de Dieu si l'on ne veille, c'est-à-dire si l'on ne travaille, si l'on ne fatigue; une brebis s'est égarée, il la faut chercher dans les déserts et sur les montagnes, et la chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée; il la faut porter sur ses épaules pour la réunir au troupeau, et par conséquent on doit renoncer à ses aises et à ses commodités, sans faire paraître ni chagrin, ni mauvaise humeur, selon l'exemple que le patriarche Jacob vous en donne, qui, parlant à son beau-père Laban, apprend aux pasteurs tout ce qu'ils doivent souffrir pour leurs

brebis, il lui dit donc : *Je ne vous ai point montré ce qui avait été tué par les bêtes. Je prenais sur moi tout ce qui avait été perdu; et vous exigiez de moi tout ce qui avait été dérobé. J'étais pénétré de chaleur pendant le jour et de froid pendant la nuit, et le sommeil fuyait de mes yeux. Je vous ai servi ainsi dans votre maison pendant vingt ans, quatorze pour vos filles, et six pour vos troupeaux* (*Gen.*, XXXI, 39-41). Nous pouvons faire ici une réflexion semblable à celle de saint Jean Chrysostome qui dit que, si on est si exact à redemander à un berger le compte des bêtes, que sera-ce quand Jésus-Christ redemandera aux pasteurs le compte des âmes? si une brebis a été prise, ou si elle est morte, on peut en remettre une antre à la place; un peu d'argent réparera cette perte. Mais qui recouvrera une âme perdue? L'or ni l'argent n'en est point le prix. Elle a coûté à Jésus-Christ son propre sang: qui lui rendra ce qu'il a donné pour elle? cela paraît impossible; on ne doit donc rien épargner pour empêcher que cette perte n'arrive par notre faute, quand nous devrions être pénétrés de chaud durant le jour et de froid durant la nuit, et n'avoir pas le temps de prendre quelque repos, selon que Jacob le dit de lui-même, ne faisant que nous exprimer en d'autres termes, ce que saint Paul a dit de lui-même : *J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues : les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité.* Ce que Jacob ajoute est encore digne de réflexion, qu'il a servi ainsi dans la maison de Laban pendant vingt années, pour montrer que le travail des vrais pasteurs n'est point inégal, ni passager, mais qu'il est toujours le même et qu'il doit durer tout le temps que Dieu les appliquera à la conduite des âmes, et toutes leurs fatigues doivent avoir le caractère de celles de Jacob, qui a servi sept ans pour Rachel de la manière dont il nous le décrit. Moïse ajoute: *Ce temps ne lui paraissait que peu de jours, tant l'affection qu'il avait pour elle était grande* (*Gen.*, XXIX, 20). Il en sera de même dans tous les supérieurs: à proportion qu'ils auront de la charité pour leurs inférieurs, ils travailleront à les instruire, à les conduire dans la voie de leur salut, à les éloigner du péché, à les porter à la vertu, et quelque longs et pénibles que puissent être leurs travaux, ils ne leur paraîtront que peu de chose à cause de la charité qu'ils ont pour la perfection et la sainteté de leurs âmes. Mais cette charité est désintéressée, la cupidité n'y ayant aucune part.

Cette cupidité est le second défaut que les ministres sacrés doivent éviter, et cette charité désintéressée est la seconde perfection qu'ils doivent avoir; c'est ce que saint Pierre leur commande quand il dit : *Paissez le troupeau de Dieu, non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée.*

Ce prince des apôtres, ne dit-il pas à tous ceux à qui il écrit, que dans toutes leurs fonctions ils sont obligés de chercher, non leur intérêt propre, mais celui de Jésus-Christ et de toutes les âmes qu'il a rachetées de son sang et qu'il a confiées à leurs soins? Car celui qui cherche l'argent et les autres avantages temporels dans les fonctions ecclésiastiques n'a rien autre chose à attendre que cette vaine récompense, et au contraire celui qui ne désire rien sur la terre et dans le temps aura tout dans le ciel pour l'éternité. Que tous les ministres sacrés fassent réflexion sur la parole de saint Pierre, qui appelle cet intérêt *un gain honteux.* Il n'est pas honteux par rapport à ce qui le produit, puisque ce sont des fonctions qui n'ont rien que de pur et de saint en elles-mêmes; mais il est honteux par rapport à l'esprit et à l'intention avec laquelle elles s'exercent, puisque ce n'est que par un motif d'avarice et par un désir d'amasser de l'argent, et c'est ce désir qui est honteux. Ce vice n'est pas pour ceux qui sont humbles et modestes, l'intérêt et l'avarice ne les dominent point; ceux qui ont de l'avidité pour recevoir de l'argent le font ordinairement pour satisfaire leur ambition, leur vanité ou leur sensualité. Voulant donc être magnifiques dans leurs habits, dans leurs meubles, dans leurs équipages, et avoir une table où le luxe et la sensualité règnent, ils se trouvent obligés, pour satisfaire à ces dépenses, d'être attentifs à tirer tout ce qu'ils peuvent des peuples dont ils ont la conduite; c'est pourquoi saint Pierre leur prescrit l'humilité comme la troisième vertu qu'ils doivent avoir pour détruire en eux tout esprit d'ambition ; il leur dit donc encore : *Paissez le troupeau de Dieu, non en dominant sur l'héritage du Seigneur.*

Le prince des apôtres voulait nous apprendre qu'il y a une grande différence entre les rois de la terre et les ministres de l'Eglise: que les rois peuvent regarder les peuples qu'ils gouvernent comme leurs sujets, et par conséquent dominer sur eux et les conduire avec empire; qu'au contraire les supérieurs ecclésiastiques doivent considérer les peuples qui leur sont commis comme leurs frères, et les conduire avec une autorité pleine de douceur et de modération. C'est pourquoi qu'ils écoutent avec attention ce que saint Pierre leur dit; qu'ils apprennent de ce chef visible de l'Eglise à n'user point de domination ni d'empire sur leurs peuples; qu'ils se souviennent que c'est le premier des pasteurs et le chef de l'Eglise qui leur prescrit cette règle et qui la soutient par son propre exemple, puisque jamais personne n'a moins dominé sur l'Eglise que saint Pierre, afin que l'on soit persuadé que l'on n'est élevé en autorité que pour servir les autres et non pour les commander, pour leur être utile et non pour régner sur eux, et si l'on se réjouit de la primauté que l'on a sur les autres, c'est seulement à cause du fruit qu'elle produira. Imitez donc l'exemple que saint Pierre vous donne. Paissez le troupeau que Dieu vous a commis, paissez-le volontairement et de bon cœur, dans le motif d'une charité fort désintéressée et avec une profonde humilité, ce qui rendra votre conduite très-édifiante.

comme l'a été celle de saint Pierre dans Antioche. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Mais en vous rendant les modèles du troupeau par une vertu qui naisse du fond du cœur. Nous devons être persuadés que saint Pierre n'a pas ordonné aux pasteurs d'être les modèles de leur troupeau, sans que lui-même se soit appliqué à donner à tous les fidèles l'exemple d'une vertu chrétienne; quoique chef du collége apostolique, il n'a pas écrit l'Evangile comme deux autres apôtres et deux disciples l'ont fait, parce qu'il savait que le dessein de son maître était de graver sa loi plus dans les cœurs que sur le papier, et par conséquent que l'exemple était plus nécessaire que la parole. Notre divin maître dit à ses disciples et à tous ceux qui feront profession de son Evangile : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que vous voyez que j'ai fait moi-même.* Saint Pierre, voulant que tous les pasteurs puissent parler comme le Seigneur, leur ordonne de vivre de telle manière qu'ils puissent dire à ceux de qui ils ont la conduite : Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que vous m'avez vu faire. Ce prince des apôtres se conduit dans Antioche, dans Rome et partout ailleurs, de la manière qu'il veut que tous les pasteurs et tous les supérieurs se conduisent, ayant servi de modèle à son troupeau et même à toute l'Eglise.

N'est-ce pas ce que saint Paul recommande à ses disciples Tite et Timothée? Ne dit-il pas au premier : *Rendez-vous vous-même un modèle de bonnes œuvres en toutes choses, dans la manière d'instruire, dans la pureté des mœurs, dans la gravité de la conduite; que vos paroles soient saines et irrépréhensibles, afin que nos adversaires rougissent, n'ayant aucun mal à dire de nous* (*Tit.*, II, 7, 8). C'est dire à tous les pasteurs et à ceux à qui on a confié le ministère de la parole de Dieu, que, si ce qu'ils disent n'est soutenu par l'exemple de leurs bonnes œuvres, toutes leurs instructions, et secrètes, et publiques, seront sans fruit, parce que tout doit prêcher dans un pasteur et dans un ministre sacré, sa langue dans la chaire, son innocence dans les mœurs, sa sagesse et sa modération dans son ministère et dans toute la conduite de sa vie, son désintéressement dans les choses mêmes qui lui sont les plus nécessaires. Quand Dieu vous donne de semblables ministres, pensez que le bon exemple qu'ils vous donnent est un grand secours dont Dieu vous redemandera compte, puisque c'est pour votre perfection et pour votre salut qu'il vous donne des ministres auxquels on n'a rien à reprocher. C'est ce qu'il souhaite encore de son disciple Timothée, qu'il avait ordonné évêque étant encore fort jeune : *Que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse,* lui dit-il, *mais soyez l'exemple des fidèles dans vos paroles, dans la manière d'agir* avec les autres, *dans la charité, dans la foi et dans la chasteté* (I *Tim.*, IV, 12). Remarquez les paroles de saint Paul et combien elles sont conformes à celle de saint Pierre; il veut que son disciple, et par conséquent tous ceux qui lui ressemblent, soutiennent leur caractère et leur jeunesse par une telle modestie, une telle piété, une telle gravité, que personne ne soit tenté de les mépriser, c'est-à-dire qu'ils ne donnent jamais à personne aucune occasion de les mépriser, ce qui se fait lorsqu'il s'agit de la discipline, du règlement des mœurs et du salut des âmes. Il faut donc que la sainteté de la vie suppléo au défaut de l'âge; car si vous voulez y faire réflexion, vous trouverez qu'un ministre de Jésus-Christ n'est jamais méprisé pour la seule raison qu'il est jeune, mais parce qu'il a les défauts qui sont ordinairement attachés à la jeunesse; et s'il pouvait n'avoir pas un de ces défauts et que l'on vît dans toute sa conduite la discrétion, la tempérance, l'expérience, la lumière d'un vieillard, on l'estimerait encore plus que s'il était déjà fort avancé en âge. Ce grand apôtre veut donc que tous les pasteurs soient le modèle de leur troupeau, et pour les y mieux engager il veut lui-même servir de modèle aux autres; ne le dit-il pas en écrivant pour la seconde fois aux Thessaloniciens? *Vous savez vous-mêmes ce qu'il faut faire pour nous imiter, puisqu'il n'y a rien eu de déréglé dans la manière dont nous avons vécu parmi vous, et nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, mais nous avons travaillé jour et nuit avec peine et fatigue pour n'être à charge à personne. Ce n'est pas que nous n'en eussions le pouvoir; mais c'est que nous avons voulu nous donner nous-même pour modèle, afin que vous nous imitassiez* (II *Thess.*, III, 7-9).

Qu'un pasteur, qu'un supérieur est puissant, qu'il est éloquent quand sa conduite, sa foi, sa charité, son travail, son désintéressement lui donnent une juste confiance de se proposer pour exemple aux pasteurs et aux fidèles, aux brebis et aux agneaux! Et comme il n'y a rien de plus pernicieux qu'une vie molle, oisive et déréglée dans un pasteur, c'est aussi un bien très-avantageux qu'une vie laborieuse et pénitente, semblable à celle de nos saints apôtres, qui n'ont jamais rien voulu recevoir de qui que ce soit, afin de ne se rendre esclave de personne, et par ce moyen être toujours en liberté d'annoncer les vérités, de reprendre les vices, de refuser des grâces injustes, de n'avoir point d'acception de personne, et de garder les règles de l'Eglise avec cette sainte et charitable sévérité que l'Evangile nous ordonne. Cela n'aurait pu être de la sorte si les apôtres n'avaient mené une vie laborieuse, pour apprendre à tous ceux qui leur succéderaient dans le ministère de l'Eglise à travailler pour le salut des âmes, plus par l'exemple de leurs bonnes œuvres que par leurs paroles et par toutes les cérémonies extérieures.

C'est pourquoi il faut que vous remarquiez que saint Pierre veut que les pasteurs se rendent les modèles de leur troupeau, *par une vertu qui naisse du fond du cœur;* qu'il

n'y ait pas seulement un dehors bien composé comme les pharisiens, ce qui sent l'hypocrisie, dont le propre est de se faire voir aux hommes pour s'attirer leurs louanges et en mériter l'estime. Ces belles apparences, n'ayant rien de solide, ne sauraient faire l'effet que saint Pierre demande, parce qu'elles ne subsistent pas longtemps et qu'elles sont bientôt découvertes; ce qui est cause que tout ce qu'elles ont de bon à l'extérieur n'a pas la force de retirer les autres du vice et de les porter à la vertu. Voilà l'effet que le prince des apôtres voudrait que le bon exemple de tous les pasteurs et de tous les ecclésiastiques produisît dans l'esprit de tous les fidèles, et c'est l'admirable effet que la vertu de ce saint apôtre a produit dans Antioche, et qui a été tel que ses disciples ont été les premiers qui ont mérité de porter le nom de Christ, d'où ils ont été appelés chrétiens, et c'est d'eux que nous avons hérité ce glorieux nom. Car nous lisons dans les Actes des apôtres que Barnabé ayant vu dans Antioche les merveilles de la grâce de Dieu, s'en réjouit, et il exhortait tous les habitants à demeurer fermes dans la volonté de servir le Seigneur; *il s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul, et l'ayant trouvé il le mena à Antioche; ils demeurèrent un an entier dans cette Eglise, où ils instruisirent un grand nombre de personnes, de sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens* (*Act.*, XI, 26).

Dans le commencement de l'Eglise, ceux qui faisaient profession de l'Evangile ont eu plusieurs noms : le premier, par lequel ils se reconnaissaient les uns les autres, et qu'ils avaient reçu du Seigneur lui-même, était celui de *frères;* les apôtres s'en servaient souvent pour désigner ceux qui étaient unis avec eux dans la foi et dans la charité. Tertullien fait connaître dans son *Apologie* que ce sont eux qui méritent plus justement le nom de frères, puisqu'ils n'ont tous qu'un même père, et que ce père est Dieu; qu'ils prétendent tous au même héritage, et que leurs prétentions ne causent ni envie, ni jalousie entre eux, et que les richesses, qui parmi les idolâtres excitent tant de querelles et de procès entre les enfants d'une même famille, ne servent qu'à unir plus parfaitement les disciples de Jésus-Christ, et par conséquent ils sont véritablement frères.

Le second nom qu'on leur a donné a été celui de *saints*, les apôtres s'en servent souvent. Saint Paul le met au commencement de la lettre qu'il écrit aux Romains. *A vous tous qui êtes à Rome, qui êtes les bien-aimés de Dieu et appelés saints* (*Rom.*, I, 7). L'Apôtre donne à tous le même nom, car Dieu ayant par sa grâce égalé le libre et l'esclave, le riche et le pauvre par l'union des mêmes grâces spirituelles, comment aurait-il pu faire quelque discernement entre eux, étant tous l'objet des complaisances de Dieu et tous devant être saints? Car être appelé au christianisme et à la sainteté, c'est la même chose. Si les Israélites étaient obligés par les engagements de la religion dont ils faisaient profession, et par toutes les cérémonies qu'ils étaient obligés d'observer, d'être des saints, comme Dieu leur dit lui-même : *Vous serez saints et consacrés particulièrement à mon service* (*Exod.*, XXII, 31), à plus forte raison ceux qui sont engagés dans la nouvelle alliance, qui est toute spirituelle, doivent-ils être des saints. Dieu en a fait le commandement aux Israélites, et il le leur a répété plusieurs fois en leur disant : *Je suis le Seigneur et votre Dieu : soyez saints parce que je suis saint. Ne souillez point vos âmes par tout ce qui rampe sur la terre. Car je suis le Seigneur qui vous ai tirés de l'Egypte, pour être votre Dieu* (*Levit.*, XI, 44-45). Dieu hait des âmes qui ne vivent que selon les sens, qui ne font que ramper sur la terre, et qui, ayant été créées semblables à Dieu, se rendent volontairement semblables aux bêtes. Il veut qu'elles vivent d'une manière toute spirituelle, parce que sa volonté est qu'elles soient saintes; il donne la raison de cette volonté: c'est qu'il est votre Seigneur et votre Dieu, et un Seigneur et un Dieu qui, étant souverainement saint et la sainteté même, veut que ceux qui se disent ses serviteurs et ses disciples soient ses imitateurs et qu'ils lui ressemblent en sainteté autant qu'ils en sont capables; c'est pourquoi il leur dit et il leur répète : *Soyez saints parce que je suis saint.* Le prince des apôtres était si persuadé que cette parole du Seigneur engageait tous les fidèles à travailler pour devenir des saints, qu'il leur dit : *Soyez saints en toute votre conduite, comme celui qui vous a appelés est saint, selon qu'il est écrit : Soyez saints, parce que je suis saint* (I *Petr.*, I, 15-16). Il ne veut donc pas que les chrétiens vivent comme les Juifs, qui mettaient toute leur vertu dans l'extérieur, et qu'au contraire ils s'appliquent à régler leur intérieur. C'est dans ce règlement du cœur que nous devons pratiquer ce qu'il dit, et vivre comme il l'ordonne, dans une continuelle vigilance, afin d'acquérir cette sainteté que Dieu même nous ordonne d'avoir, parce que ce n'est qu'en qualité de saints que nous portons dignement le glorieux nom de chrétiens, c'est-à-dire de disciples de Jésus-Christ.

Cependant, rien n'est plus rare qu'un homme saint, et par conséquent, il est rare de trouver des hommes qui méritent qu'on les appelle chrétiens. Lisons ce que le prophète Michée nous a laissé par écrit, et soyons persuadés qu'il n'a pas seulement parlé aux Israélites qui vivaient de son temps, et qui ne méritaient pas la qualité d'Israélites à cause de leurs péchés; mais qu'il adresse sa parole aux chrétiens de tous les siècles, dont la plus grande partie ne sont pas dignes d'être appelés chrétiens à cause de leurs désordres. Il dit donc : *Malheur à moi, parce que je suis réduit à cueillir des raisins à la fin de l'automne, après que la vendange* a été faite. *Je ne trouve pas à manger une* seule *grappe, et j'ai désiré en vain quelques-unes de ces figues, les premières mûres. On ne trouve plus de saint sur la terre; il n'y a personne qui ait le cœur droit.*

Tous tendent des piéges pour verser le sang; le frère cherche la mort de son frère. Ils appellent bien le mal qu'ils font. Le prince exige; le juge est à vendre; un grand fait éclater dans ses paroles la passion de son cœur, et ceux qui l'approchent *la fortifient. Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste est comme l'épine d'une haie* (*Mich.*, VII, 1-4).

Le prophète figure par les raisins et les figues les premières mûres qui sont les plus excellentes, les personnes les plus vertueuses, et il en marque la rareté en disant qu'il n'a trouvé ni raisins ni figues; et il en donne la raison, c'est qu'il n'y a personne qui ait le cœur droit, c'est-à-dire, qu'il y en a très-peu, et que ce peu même d'hommes de bien ne paraît point parmi la multitude des méchants; et pour nous persuader cette triste vérité, il considère les hommes qui sont le plus exposés à notre vue comme les princes, les juges, les grands du monde, et il y remarque une corruption scandaleuse. Les princes exigent en demandant des arrêts injustes pour retenir ce qui ne leur appartient pas, pour ne pas payer ce qu'ils doivent, pour enlever ce qui les accommode, le juge est prêt à lui accorder cette injustice pour celles dont il lui est redevable : et ce grand fait paraître dans ses paroles la passion qui domine dans son cœur et le porte à opprimer et à perdre les autres, et ceux qui l'approchent la fortifient, en le flattant que la raison et la justice sont de son côté. Le nombre des saints et des vrais chrétiens étant si rares, le nombre sera très-petit de ceux qui participeront à cette couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. Saint Pierre s'en est rendu digne, et il voudrait que tous les pasteurs, tous les ministres sacrés et tous les fidèles la méritassent; c'est ce que nous verrons dans le dernier verset de notre Epître qui fera la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Et lorsque le Prince des pasteurs paraîtra vous remporterez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. Cet apôtre ne parle pas de lui-même sous ce titre de prince des pasteurs, il est vrai qu'il est le chef du Collége apostolique; mais cependant il n'est que le vicaire de Jésus-Christ qui est lui-même le Prince des pasteurs; tous les prélats, tous les pasteurs sont aussi bien ses brebis comme le commun des fidèles; mais tous ceux à qui la Providence a confié la conduite des âmes doivent penser que si Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur des hommes, juge des vivants et des morts est leur prince, ils ne doivent rien faire qu'en suivant ses ordres, ses maximes et son esprit.

Nous voyons dans le monde que plus les sujets ont de relation avec leur prince, soit par leur naissance ou par leur charge, ou par leur emploi, et plus ils s'appliquent à entrer dans son esprit et dans ses sentiments, et à exécuter avec plus d'empressement ses ordres, pour lui donner des preuves plus sensibles de leur attachement et de leur fidélité, à plus forte raison en doit-il être de même dans l'Eglise; tous les ministres sacrés, quelque rang qu'ils tiennent, quelques fonctions qu'ils fassent, doivent se regarder comme les courtisans de celui que saint Pierre appelle le Prince des pasteurs. Tous leurs soins doivent donc se terminer à lui plaire, à se rendre dignes de ses grâces, ce qui ne peut-être que par un grand zèle pour sa gloire et par une ardente charité pour le salut des âmes de leurs frères; en vérité, si tous ceux qui sont consacrés au service des autels étaient persuadés que c'est Jésus-Christ qui est notre prince, s'engageraient-ils dans mille affaires temporelles qui ne sont point de leur état; s'attacheraient-ils avec tant d'avidité, ou à s'enrichir des biens de la terre, ou à s'élever dans les honneurs du monde; passeraient-ils leur vie dans la mollesse et l'oisiveté, ne voulant que les plaisirs et fuyant toutes les fatigues? On peut dire assurément que leur cœur et leur esprit ne s'attacheraient pas à des choses si basses et si indignes d'eux; mais ils ne pensent jamais que ce divin Fils de Dieu est leur prince, c'est ce qui fait qu'ils n'agissent pas avec cette grandeur d'âme, ce dégagement, cette générosité digne d'un ministre de Jésus-Christ; *lors donc que ce Prince des pasteurs paraîtra*, c'est-à-dire, lorsqu'il viendra dans l'éclat de sa gloire, et qu'il s'assoiera sur le trône de sa majesté pour juger toutes les nations, et ce même Apôtre nous dit qu'il doit commencer son jugement par sa propre maison. Qu'entend ce chef divisible de l'Eglise par la propre maison du Seigneur, sinon les prélats, les pasteurs et tous les ministres sacrés qui sont des lampes allumées posées sur le chandelier pour éclairer ceux qui sont dans la maison, et ceux qui doivent y entrer; et une preuve que saint Pierre a principalement entendu par cette maison ses propres ministres, c'est que cet Apôtre ajoute : *Et s'il commence par nous*, qui sommes envoyés pour prêcher sa parole, pour annoncer son Evangile, pour administrer ses sacrements; *quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent point à l'Evangile de Dieu?* qui ne veulent point nous écouter, ni exécuter ce que nous leur commandons de la part de celui qui est le juge des vivants et des morts; leur fin ne sera-t-elle pas une sentence funeste selon laquelle ils seront condamnés au feu éternel dans la compagnie des diables.

Une si terrible vérité oblige le premier des apôtres à tirer une conclusion qui n'est pas moins effrayante. *Si le juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs?* S'il en doit tant coûter aux pasteurs et aux supérieurs pour avoir part à la gloire de celui dont ils tiennent la place, et dont ils dispensent les mystères, ne coûtera-t-il rien aux brebis, aux agneaux et aux inférieurs? C'est une

erreur grossière et très-préjudiciable que de croire que l'on puisse se sauver sans qu'il en coûte beaucoup, et je puis dire qu'il n'y a pas un plus grand sujet de craindre sa perte, que de ne craindre point quand on voit tous les saints trembler. Il faut donc travailler à son salut avec crainte et tremblement, comme nous dit saint Paul, et par ce moyen *vous remporterez une couronne de gloire.* Notre apôtre parle ici à tous ceux qui, ne se contentant pas de travailler à leur propre salut, n'ont rien épargné pour contribuer au salut des autres; leur récompense ne sera pas seulement la vie éternelle qui est donnée à tous les justes, mais ce qui est beaucoup plus, ils auront une couronne de gloire, c'est-à-dire qu'ils jouiront d'un degré de gloire qui les élèvera au-dessus des autres; c'est ce que nous lisons dans le livre du prophète Daniel: *Toute cette multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre éternel qu'ils auront toujours devant les yeux. Or, ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité* (*Dan.*, XII, 2, 3).

Vous voyez que le prophète met une grande différence entre ceux qui ressusciteront pour la vie éternelle, selon ce que saint Paul nous apprend lui-même quand il dit : Que comme *le soleil a son éclat, la lune le sien, et les étoiles le leur; et entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre, il en arrivera de même dans la résurrection des morts* (*I Cor.*, XV, 41, 42), il se trouvera une grande différence, et ceux qui se sont appliqués à instruire les autres et qui ont travaillé à les sauver, pourvu qu'ils aient joint la pratique de la vertu à l'instruction, seront plus éclatants dans la lumière et dans la gloire que tous les autres, conformément à ce que le Seigneur dit lui-même que celui qui fera et qui enseignera, sera grand dans le royaume du ciel. Vous voyez que ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament l'on n'attribue point cette éminence de gloire à la science destituée des bonnes œuvres, ou à la science d'une sagesse qui demeure enfermée et cachée dans l'homme, sans servir à l'instruction et à l'édification des autres; de sorte qu'il y a une aussi grande différence entre la sainteté d'un ministre de Jésus-Christ qui instruit les autres pour leur salut et la sainteté d'un homme simple qui sait seulement se sauver soi-même, qu'il y en a entre le ciel tout brillant de lumière et une étoile; mais il faut que vous remarquiez que l'on parle d'une doctrine accompagnée de sainteté, et employée pour l'édification et le salut du prochain; car, qui doute qu'une sainteté rustique et ignorante, comme l'appelle saint Jérôme, ne soit préférable sans comparaison à une science enflée et superbe et accompagnée de l'esprit du monde. Saint Pierre est dans l'Eglise d'Antioche et ensuite dans toute l'Eglise comme un ciel éclatant de lumières, et ceux qui l'imiteront et qui suivront les conseils qu'il leur donne, brilleront comme lui, les uns plus, les autres moins, et tous recevront *cette couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.*

Le Prince des apôtres donne cette qualité à la couronne dont les pasteurs et les prédicateurs et tous les ministres sacrés seront couronnés dans le ciel, pour nous faire connaître combien elle est différente de celle que les plus superbes et les plus ambitieux recherchent avec tant d'empressement, n'y ayant point de couronne sur la terre qui ne soit sujette ou à se flétrir, si elle est de fleurs, ou à tomber de dessus la tête de celui qui la porte, si elle est trop pesante, ou enfin à être volée par d'autres ambitieux qui sont attirés par son prix et par son éclat à commettre les plus grands crimes pour s'en rendre les maîtres; il n'y a rien à craindre de tout cela pour ceux qui sont assez heureux de posséder la couronne de gloire, elle ne se flétrira jamais : elle ne tombera point de dessus la tête de ceux qui la portent, elle ne leur sera jamais enlevée, parce que leur vie ayant été sainte, leur conduite très-édifiante, leur gloire sera éternelle : je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT MATTHIAS.

(25 *février*.)

In diebus illis exsurgens Petrus in medio fratrum, etc. (*Act.*, I, 15-26).

Pendant ces jours là, Pierre se leva au milieu des frères qui étaient tous ensemble environ cent vingt, et il leur dit.

Nous n'avons pas besoin de consulter d'autres auteurs pour y trouver des matières propres à nous instruire et à nous édifier, aujourd'hui que l'historien sacré, qui nous a décrit tout ce qui s'est passé dans l'élection de saint Matthias, saint Luc nous ayant décrit dans son Evangile toutes les paroles et toutes les actions de Jésus-Christ, nous a encore laissé par écrit les paroles et les actions des apôtres, ce qui est d'une grande instruction pour tous les fidèles; et comme il n'a écrit cette histoire que par le mouvement du Saint-Esprit, nous avons besoin qu'il nous communique ses lumières pour en avoir l'intelligence; prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet : *Ave*, etc.

Pendant ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères qui étaient tous ensemble environ cent vingt. Il est nécessaire que vous sachiez ce qu'étaient ces jours. Ce furent ceux qui se passèrent depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à la Pentecôte, lorsque le Saint-Esprit descendit sur les disciples. Saint Luc nous dit qu'étant partis de la montagne appelée des Oliviers, qui est éloignée de Jérusalem de l'espace du chemin qu'on peut faire le jour du sabbat, *Ils s'en retournèrent*

à Jérusalem. Et étant entrés en une maison, ils montèrent à une chambre haute, où demeuraient les onze apôtres (qu'il nomme tous par leur nom), *qui persévéraient tous dans un même esprit en prières avec les femmes et Marie, mère de Jésus et ses frères.* Ce fut donc dans l'intervalle de ces jours de retraite, d'union, de prières, que se fit l'élection de saint Matthias, le Seigneur voulant que le nombre de ses apôtres fût rempli lorsque le Saint-Esprit viendrait, le vide funeste que la trahison et l'apostasie de Judas avait laissé devant être réparé. Il y a beaucoup de différence entre les assemblées des saints et celles des pécheurs ; les premiers ne s'unissent que pour la gloire de Dieu et la charité du prochain, et tous leurs entretiens comme leurs entreprises ne regardent que l'un ou l'autre de ces objets ; il n'en est pas de même des pécheurs : souvent et ordinairement, ils ne s'assemblent que contre le Seigneur et son Christ, puisque la plus grande partie de leurs assemblées sont pour des actions et pour des paroles contraires à la loi de Dieu et à la charité du prochain. Ne perdons rien de ce qui se passe dans l'assemblée de ces cent vingt personnes qui étaient tous des saints ; considérons tout ce qui concourt à l'élection de saint Matthias ; nous y remarquons trois choses, comme nous le rapporte saint Luc dans le premier chapitre des Actes des apôtres que je viens de vous réciter : la première, c'est le discours de saint Pierre à toute l'assemblée ; la seconde, c'est la prière des apôtres et des disciples ; la troisième, c'est la volonté du divin Seigneur ; Pierre parle en public, les apôtres et les disciples prient, le Seigneur fait connaître sa volonté, voilà ce qui concourt à l'élection de saint Matthias, comme nous verrons dans les trois parties de la leçon que je vous ai récitée.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Ecriture par la bouche de David, touchant Judas, qui a été le chef et le guide de ceux qui ont pris Jésus, soit accompli.

Il semble que saint Pierre, comme chef du Collége apostolique et supérieur de tous les disciples, pouvait de son autorité choisir quelqu'un de l'assemblée pour remplir la place du malheureux Judas ; mais saint Jean Chrysostome, expliquant ces paroles à son peuple (hom. 3, *in cap.* I, *Act. apost.*), dit qu'il s'était fait un grand changement dans cet apôtre, et qu'il était devenu beaucoup plus parfait qu'il n'était auparavant ; c'est pourquoi il n'entreprend rien de lui-même ; il veut avoir le consentement de tous les autres disciples qu'il appelle ses frères, se regardant comme égal à eux, c'est-à-dire comme enfant d'un même père, comme disciple d'un même maître, comme prédicateur d'un même Evangile, comme dispensateur des mêmes mystères, comme professeur d'une même religion ; c'est pourquoi il ne fait rien de sa propre autorité, rien avec empire ; il veut réunir tous les sentiments comme les esprits et les cœurs sont réunis, et comme les corps sont assemblés ; saint Jean Chrysostome (*loc. cit.*) est comme extasié quand il fait réflexion sur cette union parfaite, quand il pense que saint Pierre appelle tous les apôtres, tous les disciples et tous les fidèles, *mes frères.* Pierre imite son divin Maître, qui appelait ses disciples mes frères : voilà, se récrie notre bouche d'or (*loc. cit.*), la dignité de l'Eglise ; voilà un état angélique : que les supérieurs et les inférieurs, que les maîtres et les disciples, que les pères et les enfants, que les hommes et les femmes soient si saintement unis, qu'ils aient les uns pour les autres un amour de frères, que pas un ne soit divisé, ne soit séparé de l'autre.

Je souhaiterais, dit notre saint docteur (*loc. cit.*), que toutes les congrégations fussent semblables à cette sainte assemblée. Pensez au souhait que ce zélé pasteur fait en faveur de ses brebis ; il souhaiterait que toutes les familles, que toutes les communautés fussent sur le modèle de la première assemblée des fidèles : il y avait un chef et des membres, il y avait des hommes et des femmes ; mais tout y était saint, ils étaient assemblés par l'ordre du Seigneur, et ils étaient unis par la charité que je fais bien volontiers ce même souhait pour vous, que dans toutes vos familles vous fussiez unis au nom du Seigneur et par la charité ; elle est si grande dans saint Pierre, qu'il tâche de consoler ses frères affligés sensiblement du malheur qui était arrivé à Judas, en leur disant qu'il n'est arrivé que ce qui avait été prédit ; le Prophète royal dit : *L'homme avec qui je vivais en paix, en qui je me suis même confié et qui mangeait de mon pain, a fait éclater sa trahison contre moi* (*Psal.* XL, 10). Nous ne saurions pas douter que ces paroles n'aient été dites de Jésus-Christ se plaignant de Judas, puisque le même Seigneur emploie ces paroles pour désigner ce traître, en disant, il faut que cette parole de l'Ecriture soit accomplie : *Celui qui mange du pain avec moi lèvera le pied contre moi* (*Joan.*, XIII, 18). Saint Pierre ne fait que suivre l'application de son maître ; Judas était donc cet homme qui vivait en paix avec le Seigneur, et même il avait reçu la paix de son divin Maître, lorsqu'il fut choisi pour être l'un des douze qui devaient former l'Eglise. Le Fils de Dieu s'était confié en lui, c'est-à-dire, qu'il donnait lieu à tous ses disciples de croire qu'il se fiait particulièrement à celui qu'il avait chargé du soin de garder les aumônes qu'on lui faisait ; il mangeait des pains de son divin Maître, étant nourri à sa table non-seulement du pain de la terre mais encore du pain du ciel qui est sa parole, et de celui de son corps qu'il reçut au dernier souper avec ses autres disciples ; mais quelle honte ! Mais quelle douleur d'être obligé de dire qu'il y a un grand nombre de chrétiens à qui l'on est obligé d'appliquer les paroles de David, de ces hommes de paix qui feignent d'être les amis de Jésus-Christ,

qui participent aux pains tout divins de sa parole et de son corps, en qui il semble qu'il met sa confiance, lorsqu'il leur confie effectivement des choses dont le prix est infini, et qui cependant font éclater leur trahison et leur infidélité, en se livrant à ses ennemis, c'est-à-dire et au monde et au démon, pour l'intérêt très-léger de quelque plaisir ou de quelque gain, leur propre Sauveur qu'ils ont reçu, comme Judas le livra aux Juifs pour un peu d'argent. Mais ce Judas *était dans le même rang que nous*, poursuit saint Pierre, *et il avait été appelé aux fonctions du même ministère.*

Ces paroles doivent bien faire trembler tous les hommes, et nous engager à faire notre salut avec crainte. Un homme choisi pour être disciple du Fils de Dieu, et choisi par ce divin Seigneur lui-même, et dans une seconde élection choisi encore pour être un des douze apôtres, qui, comme tel, demeure avec le Messie, entend ses admirables instructions, est témoin de ses actions, qui toutes étaient édifiantes, voit ses miracles, à qui on lave les pieds, qui participe au redoutable mystère de son corps et de son sang; et tant d'avantages n'empêchent point sa perte! Où serons-nous donc en assurance : dans le ciel? Lucifer y devient orgueilleux, dans le paradis terrestre? Adam et Eve y deviennent désobéissants; dans le Collége apostolique? Judas y devient un traître; nous avons donc à trembler partout; dans les communautés les plus saintes, dans les emplois les plus ecclésiastiques, dans les pratiques les plus religieuses, nous avons à trembler, parce que nous nous portons partout nous-mêmes, nos sens, nos passions, nos humeurs, notre chair et notre concupiscence, à qui le monde et le diable venant à se joindre, ruinent en nous tout ce qu'il y avait de meilleur, nous dépouillent de ce que nous avions de plus précieux, et nous jettent dans le dernier malheur : *que celui qui est debout* ne se fie point à ses propres forces, mais *qu'il prenne garde qu'il ne tombe*, qu'il ait peur de lui-même comme de son plus dangereux ennemi, qu'il ne s'appuie que sur la bonté de son Dieu, et qu'il le prie à tout moment de le soutenir dans toutes les occasions, afin que le malheur de Judas ne lui arrive point. N'est-ce pas un grand malheur, qu'après avoir *acquis un champ de la récompense de son péché, il s'est pendu et a crevé par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles se sont répandues.*

Saint Grégoire expliquant ces paroles : *Il a possédé un champ de la récompense de son péché*, dit (*Mor.*, l. IX, c. 19) que Judas n'a pu posséder le champ du potier, puisqu'il n'a été acheté qu'après qu'il eut jeté dans le temple les trente deniers qu'il avait reçus comme le prix de sa trahison. Les Juifs, qui n'avaient pas scrupule de faire mourir un innocent, avaient scrupule de mettre dans le trésor du temple qu'ils estimaient sacré, une somme qui avait servi à livrer un homme à la mort; ils en achetèrent le champ du potier pour servir d'un cimetière destiné à y enterrer les pèlerins; *ce qui a été si connu de tous les habitants*, dit saint Pierre, *que ceux de Jérusalem ont nommé ce champ en leur langue* Haceldama, *c'est-à-dire le champ du sang.* Si donc le prince des apôtres dit que Judas a possédé ce champ, il parle au sens des saintes Ecritures qui appliquent souvent à la personne ce qu'il a fait pour les autres, et comme Judas avait été cause que les Juifs avaient acquis et possédé ce champ, on dit qu'il l'a possédé lui-même, et ce champ a été jusqu'à présent une preuve convaincante de la trahison de ce misérable apostat et de la cruauté des Juifs, Dieu ayant permis qu'en leur propre langue il fût appelé *le champ du sang*, du sang qui avait été répandu par la cruauté de leurs pères, et du sang que ce divin Sauveur avait bien voulu répandre pour le salut des hommes.

Il ne faudrait pas faire de longs voyages pour trouver des champs que l'on pourrait appeler le champ du sang ou la maison du sang; toutes ces terres, toutes ces maisons acquises par des usures, par des chicanes, par des prolongations de procès, par des injustices, par des violences, ne sont-ce pas des terres de sang? ne sont-ce pas des maisons de sang et des terres et des maisons qui sont la récompense du péché, comme le champ du potier est appelé la récompense de l'iniquité de Judas? Si les chrétiens voulaient souvent faire réflexion sur la parole de Dieu, ils y trouveraient et leurs instructions et leurs condamnations; ils verraient leur propre portrait dans tout ce qu'on leur dit des autres; mais ils ne veulent ni lire, ni entendre, ou s'ils le font, c'est si légèrement que cela ne leur est d'aucun profit; que tous ceux qui ont des terres et des maisons de sang, ne voulant ni payer ni restituer, que tous ceux qui ont des terres et des maisons qui sont la récompense de leur péché, que tous prennent garde qu'ils n'aient part à la punition de Judas. Non-seulement il n'eût aucun plaisir de son argent, n'en ayant point profité; il ne posséda pas même le champ que l'on en acheta, ni pas un de ses héritiers; de plus, il mourut misérablement, s'étant pendu, ayant crevé par le milieu du ventre, et toutes ses entrailles s'étant répandues. Saint Jean Chrysostome (*loc. sup. cit.*) dit que saint Pierre, ayant passé assez légèrement en parlant du crime de Judas, pour ne pas trop affliger ses frères, parle avec plus de force de la punition de son crime; car, que peut-on dire de plus fort, sinon il s'est pendu, il est devenu le bourreau de soi-même, non point en faisant pénitence, comme ceux qui en vivant prennent le parti de Dieu contre eux-mêmes, afin de prévenir la divine justice, et empêcher par ce moyen qu'elle ne leur en impose jamais. Judas n'a été transporté que d'un furieux désespoir, et, comme dit saint Grégoire (*ut supra*), il a puni en lui le crime de sa trahison par une mort encore plus criminelle, son désespoir étant plus énorme devant Dieu que sa trahison, étant impossi-

ble de plus offenser la divine majesté que de se défier de sa miséricorde, et croire qu'il ne saurait jamais avoir de bonté pour nous. Caïn et Judas sont pour cela regardés comme les plus criminels de tous les hommes; il ne faut pas aussi, sous prétexte d'espérer en la miséricorde de Dieu, avoir de la témérité et de la présomption : les deux excès sont également capables de perdre les âmes, et de les rendre semblables à ces déserts où la rosée et la pluie ne servent de rien, n'y faisant produire ni fleurs ni fruits. *Car il est écrit dans le livre des Psaumes : Que sa demeure devienne déserte, qu'il n'y ait personne qui l'habite.*

Cette imprécation est terrible; une âme devient comme les montagnes de Gelboé sur lesquelles ni la pluie ni la rosée de la grâce ne tombent plus; elle est déserte, Dieu s'en étant éloigné. Qui pourrait rendre une âme féconde, si ce n'est la présence de Dieu? Et comment la possédera-t-elle, lorsqu'elle l'a renoncé et qu'elle l'a même trahi, lui préférant le diable et le monde? C'est pour lors que ni Jésus-Christ par sa grâce, ni le Saint-Esprit par sa charité ne demeurent point en elle, *un autre prend sa place dans l'épiscopat.*

Le serviteur méchant, paresseux et inutile, perd le marc d'argent que son maître lui avait donné pour le faire profiter ; il s'en est rendu indigne par sa paresse, et il passe entre les mains de celui qui en avait dix. Judas est un méchant serviteur, le talent que son bon maître lui avait donné n'était pas seulement demeuré inutile entre ses mains, mais il en avait abusé; il lui est donc ôté, et on le donne à saint Matthias, qui s'était déjà dignement acquitté de tous les emplois qu'on lui avait commis. David, de qui saint Pierre a tiré ses paroles, a prédit comme un prophète rempli de l'esprit de Dieu le mal qui doit arriver à ceux qui persécutent les serviteurs du Seigneur et particulièrement ceux qui sont consacrés par l'onction sacerdotale ou royale, de sorte que ce Roi-Prophète a parlé dans ce psaume ou de Doëg, le premier des officiers de Saül, ou d'Achitophel, le premier de son conseil, qui le trahit si lâchement : *Donnez*, dit David, *au pécheur l'empire sur lui* (*Psal.* CVIII, 6), c'est-à-dire comme il a eu le pouvoir d'exercer sa mauvaise volonté et son injustice à l'égard de l'innocent, assujettissez-le lui-même à la violence et à la fureur d'un plus méchant que lui, *et que le diable soit toujours à ses côtés* (*Ibid.*) pour le tourmenter et pour le porter à tout ce qu'il y a de plus injuste, de plus violent et de plus furieux, *s'il est appelé en jugement*, *qu'il soit condamné* (*Ibid.*, 7) comme un scélérat, et que toutes les prières qu'il pourra faire pour être absous ne servent qu'à le rendre plus criminel; qu'au lieu d'une longue vie ses jours soient abrégés comme ceux d'un homme qui est indigne de vivre; *qu'il soit déchu de sa dignité*, *et qu'un autre en soit revêtu* (*Ibid.*, 8). Nous ne pouvons point douter que le Saint-Esprit n'ait entendu de Judas ces paroles de David, puisque saint Pierre nous en assure; saint Matthias, qui était véritablement tout autre que lui, à cause de sa piété et de son humilité, fut en effet reçu en sa place; les jours de cet apostat furent abrégés en ce qu'il se condamna lui-même par un effet de son désespoir à mourir avant Jésus-Christ qu'il avait trahi. Il fit à la vérité une espèce de prière, lorsqu'il déclara qu'il avait péché en livrant le sang innocent, mais cette prière et cette confession apparente ne tourna qu'à l'accroissement de son péché, n'ayant produit autre chose en lui que le désespoir. La prière des apôtres et des disciples fut efficace pour l'élection de saint Matthias; c'est la seconde chose qui y a contribué, comme nous verrons dans la seconde partie de notre leçon des Actes des apôtres.

SECONDE PARTIE.

Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, *depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel*, *on en choisisse un qui soit comme nous*, *témoin de sa résurrection.* Remarquez qu'une qualité à un apôtre, c'était d'avoir vu les principales actions du Sauveur des hommes et d'avoir entendu les plus importantes de ses paroles, parce qu'étant choisis pour aller par le monde prêcher que Jésus était le Christ, Fils de Dieu Sauveur des hommes, il fallait qu'ils eussent vu et qu'ils eussent entendu, afin de prêcher avec plus de fermeté, et pouvoir dire comme saint Pierre aux principaux des Juifs . *Comment pouvons-nous ne pas dire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu ?* La conduite de saint Pierre est admirable; il ne veut pas qu'il y ait aucun soupçon, aucune défiance , aucune envie entre les frères; il leur fait connaître d'abord que c'est une nécessité de faire une élection, ensuite il leur montre que tout ce qui est arrivé a été prédit par le Saint-Esprit, et que tout ce qui s'est fait est conforme à ce qu'on lit dans les saintes Ecritures; enfin il leur apprend où ils chercheront celui qu'ils doivent élire, et quelles qualités il doit avoir; mais il ne nomme point des qualités d'esprit, supposant qu'ils ont tous la sagesse, la vertu, la force, le zèle nécessaire pour cela ; il ne parle que d'avoir été témoin de tout ce que le divin Seigneur a fait depuis son baptême jusqu'à son Ascension qui est tout le temps de sa mission; saint Pierre leur ayant parlé de la sorte, il continue à leur montrer un parfait dégagement, ne marquant en aucune façon avoir plus d'estime et plus d'affection pour celui-ci que pour celui-là. Saint Luc dit aussi : *Ils en présentèrent deux*, *Joseph*, *appelé Barsabas*, *surnommé le Juste*, *et Matthias.*

Voyez toujours la conduite de ce chef de l'Eglise, pour conserver la paix, l'union, la charité; ce n'est pas lui qui présente ces deux disciples, afin qu'on ne dise point qu'il

les préfère aux autres, et qu'il panche plus de leur côté : c'est l'assemblée qui les présente, pour lui il demeure toujours dans une parfaite égalité, conservant parfaitement ce caractère de père et de maître qui estime et qui aime également tous ses enfants et tous ses disciples. Plût à Dieu que dans toutes les élections on y remarquât cette sage et charitable égalité dans ceux qui y président, la paix et l'union se conserveraient parmi ceux qui ont droit d'élire et qui peuvent être élus; au contraire, l'on n'y voit souvent que du trouble et de la confusion, que de l'animosité et de l'envie ; cela vient souvent de la faute des supérieurs qui font paraître beaucoup d'aversion pour les uns, beaucoup d'inclination pour les autres : ceux qui connaissent cette aversion, et qui remarquent par là qu'on les exclut, s'estimant quelquefois plus que ceux pour qui on a de l'inclination, ce sont des plaintes et des murmures, des railleries et des médisances, enfin ce sont plusieurs péchés qui bannissent la paix et qui ruinent la charité. L'égalité que saint Pierre témoigne à l'égard d'environ cent personnes qui pouvaient être élues est la vertu la plus nécessaire à un supérieur pour conserver ses inférieurs dans la paix et dans l'union; si les pères et les mères n'ont de l'égalité pour leurs enfants, il n'y aura jamais ni paix ni union entre eux ; celui qu'ils préféreront sera envié, sera même haï de tous les autres. Je dis la même chose des maîtres et maîtresses à l'égard des domestiques : qu'ils conservent de l'égalité, s'ils veulent que la paix soit dans leur maison; s'ils en préfèrent quelqu'un, celui-là méprisera les autres et les autres le persécuteront, et il n'y aura que du désordre et de la confusion; le même malheur sera dans toutes les compagnies et dans toutes les communautés dès le moment que celui qui en sera le chef ne s'appliquera pas à faire voir une égalité semblable à celle de saint Pierre à l'égard de tous les fidèles; mais comme il était nécessaire d'en élire un, *tous se mettant en prières, ils dirent : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi.*

Pas un, saint Pierre non plus que les autres, n'entreprend de dire son sentiment, ni de donner son suffrage, mais il se mettent en prières; ils ne demandent point à être élus, ils ne briguent, ils ne sollicitent point, ni pour eux, ni pour leurs parents, ni pour leurs amis, chacun veut être à la dernière place, et chacun estime plus son frère que lui-même ; pas un ne prie afin que le sort tombe sur lui ou sur celui qu'ils estiment ; ils prient afin que Dieu leur communique ses lumières, et qu'ils connaissent celui qu'il veut qu'ils élisent; ils ne prient pas, ayant déjà mis dans leur tête celui qu'ils ont dessein d'élire, résolus de ne point changer de sentiment; ils prient, n'ayant pas plus l'un que l'autre dans leur esprit et dans leur cœur; c'est dans cette disposition qu'ils font cette belle prière : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, qui en êtes absolument le maître, qui en disposez comme vous voulez, leur donnant les mouvements et les sentiments qu'ils doivent avoir, faites-nous élire celui que vous avez choisi. Voilà ce qu'ils demandent au Seigneur : ils ne se contentent pas de dire qu'ils ont une volonté droite, une intention pure d'élire sans aucune vue humaine celui qu'ils croient le plus digne de ce grand emploi, et qui y est le plus propre, et que le Seigneur, qui connaît les cœurs de tous les hommes, sait que cela est comme ils le disent, cela paraîtrait fort bon de cette manière, et il serait à souhaiter que tous les hommes eussent de semblables sentiments dans toutes les élections et dans tous les choix qu'ils font.

Mais qui, à l'égard des bénéfices à donner, des emplois à distribuer, des biens à partager, peut dire : *Seigneur, vous connaissez les cœurs de tous les hommes*, vous voyez que dans le mien il n'y a rien que de pur, que de simple, que de droit; que ni la chair, ni le sang, ni l'intérêt, ni la considération des créatures, ni les brigues, les sollicitations, les recommandations n'ont aucune place dans ce choix; je n'ai consulté que la justice, que la charité, que votre divine volonté; vous le connaissez Seigneur. Qui est-ce qui peut parler de la sorte? qui est-ce qui peut exposer son cœur aux yeux de Dieu? Qui est-ce qui ose lui exposer? Ceux qui composent notre sainte assemblée étaient simples; ils étaient si persuadés qu'il n'y avait rien dans leur cœur qui déplût à leur divin Seigneur, et dont il pût leur faire des reproches, qu'ils lui exposent volontiers leur cœur.

Les hommes de ce siècle sont bien éloignés de cette simplicité ; ils promettent ce qu'ils ont résolu de ne point donner, ils paraissent favorables à ceux à qui ils ont dessein d'être contraires; ils veulent que l'on croie qu'ils ne sont point intéressés, et ce n'est que l'argent et tout ce qui tient lieu d'argent qui les fait pencher plutôt d'un côté que d'un autre ; ils souhaitent qu'on les croie fort équitables, et il n'y a que la chair et le sang qui les fait agir. Dans ces dispositions, comment oseront-ils exposer leurs cœurs à Dieu, et lui dire : Seigneur, vous les connaissez. Pour parler de la sorte, il faut avoir un cœur de disciple simple, pur, droit; mais qu'ils cachent leurs cœurs avec tout le soin et toute l'adresse dont ils sont capables, s'il leur est très-difficile de le si bien déguiser que les hommes ne s'aperçoivent de tous leurs détours, il leur sera absolument impossible de le cacher à Dieu ; qu'ils lui disent : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, ou qu'ils ne le lui disent pas; qu'ils lui exposent volontairement leurs cœurs, ou qu'ils tâchent de les lui cacher, ils lui seront toujours découverts, il en verra tous les déguisements, toutes les dissimulations, tous les détours, toutes les finesses ; il en connaîtra toutes les partialités, toutes les injustices, toutes les mauvaises intentions; rien ne lui sera caché, et c'est en voyant tout que Dieu condamne tant de choix et tant d'élections;

que de patrons et de collateurs de bénéfices, damnés pour le mauvais choix qu'ils ont fait de ceux à qui ils les ont conférés! ils ont suivi les mouvements de la chair et du sang, ils ont écouté les sollicitations de quelques personnes qu'ils aimaient, de quelques personnes de qui ils espéraient quelque bien, ou de qui ils craignaient quelque mal. Que de juges damnés pour le mauvais choix qu'ils ont fait de ceux à qui ils ont voulu être favorables, parce qu'ils en ont été priés, ou parce qu'un puissant intérêt les y a engagés! Pourquoi s'expose-t-on à des malheurs éternels, sinon parce que l'on ne se met point en prières avant que de choisir; on ne consulte point Dieu, on ne lui demande point ses lumières, on ne lui dit point comme les disciples: Faites-nous connaître lequel vous avez choisi, c'est lui dire: Seigneur, vous avez déjà résolu que tel ou tel serait votre apôtre; nous ne sommes ici que pour suivre vos ordres, et que pour nous conformer à votre volonté; ce n'est point à nous à faire le choix d'un apôtre, c'est à vous seulement; montrez-nous donc celui que vous avez choisi. Si dans tous les bénéfices, si dans tous les emplois, si pour tous les états différents, pour toutes les actions, nous allions simplement à Dieu, et si nous lui disions avec un cœur pur, dégagé de tout intérêt et de toute affection particulière: Seigneur, faites-nous connaître lequel vous avez choisi pour ce bénéfice, pour cet emploi; faites-moi connaître dans quel état vous voulez que je vous serve, ou dans quel état vous souhaitez que mes enfants vous servent: faites-moi connaître laquelle de ces actions vous est la plus agréable: si nous avions pris cette sainte habitude de ne jamais rien résoudre sans avoir auparavant consulté Dieu dans la prière, nous ne ferions rien que de saint, rien que de conforme à sa divine volonté, et nous lui serions agréables par toutes nos actions. Les disciples demandent à connaître celui qui doit occuper la place de l'apostat, et comme ils disent: *afin qu'il entre dans ce ministère et dans l'apostolat dont Judas est déchu par son crime pour s'en aller en son lieu.*

Ils parlent ici du malheur qui est arrivé à ce traître, parce qu'ils n'ont point dessein d'augmenter le nombre des apôtres; mais seulement de le remplir, parce que ce discours était mystérieux devant Dieu. Saint Augustin réfléchissant sur ces paroles: Judas est déchu de l'apostolat par son crime pour s'en aller en son lieu, ne croyons pas, dit saint Augustin (serm. 125, n. 5), que cela se soit exécuté par un commandement de la divine majesté, que ce lieu ait été déterminé à Judas par un ordre absolu: lui-même par sa propre volonté s'est déterminé ce lieu, ce que saint Augustin nous explique par la comparaison d'un voleur qui est condamné à fouiller les mines: Un voleur, dit-il, a voulu d'un propos délibéré voler, la loi du juge a connu qu'il avait agi contre la loi, la loi du juge connaît ce qu'elle doit faire de ce voleur; elle ordonne qu'il fouille les mines, elle a très-bien ordonné; cette ordonnance ne vient que de la mauvaise volonté du voleur à laquelle le juge ne l'a point forcé. Judas est allé en son lieu; direz-vous que c'est par un ordre de la divine Providence? Dites que cet homme, suivant sa mauvaise volonté, a voulu être méchant, et que ce n'est pas Dieu qui par son ordre l'a fait méchant; mais parce que ce pécheur a voulu être méchant il a fait ce qu'il a voulu; mais aussi il a souffert ce qu'il n'a pas voulu. Remarquez ces paroles: il a fait ce qu'il a voulu, Dieu n'a point fait de violence à sa mauvaise volonté; il a préféré un peu d'argent à la vie de son maître, il a été aveuglé par la cupidité, il s'est de propos délibéré abandonné au plus énorme de tous les crimes, Dieu a souffert cela, il l'a laissé faire, et comme il leur a dit: *C'est là votre heure et la puissance des ténèbres;* mais l'heure de Dieu est venue à son tour, la puissance de sa lumière a éclaté; il condamne le criminel à des peines qu'il voudrait bien ne pas souffrir, il l'envoie dans un lieu où il voudrait bien ne pas être, et où il faudra qu'il soit pendant toute l'éternité; de sorte qu'en faisant ce qu'il a voulu, il s'est abandonné au péché, et en souffrant ce qu'il ne veut pas, l'ordre de Dieu doit être loué. Judas est donc en son lieu; il y est contre sa propre volonté, il y est par l'ordre de la divine justice, et il y est parce qu'il a voulu être pécheur. C'est donc notre volonté que nous avons à craindre, c'est elle qui nous rend malheureux, c'est elle qui engage Dieu à nous précipiter dans ce misérable lieu qui nous devient propre dès que nous y sommes condamnés; l'enfer est le lieu de tous les misérables réprouvés compagnons de Judas, et ce n'est que par leur propre volonté que ce lieu qui n'était préparé que pour le diable et pour ses anges, est devenu le lieu des hommes. Renoncez à cette propre volonté qui est si mauvaise, et qui fait commettre tant de péchés: ne consultez plus, ne suivez plus que la volonté de Dieu; imitez les disciples qui ne veulent point suivre leur volonté dans l'élection de Judas, mais qui demandent à connaître celle de leur bon maître; ç'a été aussi cette divine volonté qui a consommé l'élection de cet apôtre, comme nous verrons dans la dernière partie de notre leçon.

TROISIÈME PARTIE.

Aussitôt ils les tirèrent au sort et le sort tomba sur Matthias, et il fut associé aux onze apôtres.

Saint Augustin expliquant cette parole de David, *vous êtes mon Dieu, tout mon sort est entre vos mains*, demande quels sont ces sorts? Pourquoi parler de sorts? Ne vous trompez pas: quand vous entendez parler de sorts, n'allez pas croire qu'il y ait des sortiléges; car le sort n'a rien de mauvais, nous dit saint Augustin (enar. 3, n. 13), c'est une chose qui, étant douteuse à la connaissance des hommes, nous fait connaître la volonté de Dieu: ce que notre saint docteur nous prouve par la conduite des apôtres qui tirèrent au sort quand il fut question de subs-

tituer quelqu'un à la place de Judas; on en choisit deux selon le jugement humain, et un fut élu selon le jugement divin; Dieu fut consulté sur les deux, *et le sort tomba sur Matthias*, ce qui donne sujet à saint Augustin de dire (*loc. cit.*), qu'il croit que le sort n'est autre chose que la grâce de Dieu par laquelle nous sommes sauvés. Il demande pourquoi cette grâce de Dieu est appelée un sort? C'est, dit-il, que dans le sort il n'y a point de choix, on prend celui sur qui le sort tombe, c'est la seule volonté de Dieu qui détermine; car lorsque l'on dit celui-ci fait telles actions, celui-là ne les fait pas, on considère les mérites; mais quand on considère les mérites, il y a un choix, ce n'est pas un sort, puisqu'on prend celui qui a du mérite et qu'on rejette celui qui n'en a pas; mais quand Dieu ne trouve en nous aucun mérite il nous a sauvés par le sort de sa volonté, parce qu'il l'a voulu, non pas parce que nous en avons été dignes : voilà ce qu'on appelle un sort; et il nous donne la comparaison de la robe du Seigneur qui était tout d'une pièce sans aucune couture, et qui représentait la perpétuité de la charité : les persécuteurs ne la divisèrent point, mais ils jetèrent au sort à qui l'aurait; ceux sur qui le sort tomba nous représentent ceux qui ont reçu le sort des saints sur qui la grâce de Dieu est tombée, ce qui est conforme à ce que nous dit l'Apôtre.

Par la grâce vous êtes sauvés par la foi (*Ephes.*, II, 8), c'est ce que saint Paul écrit aux Ephésiens. *Par la grâce vous êtes sauvés par la foi, et cela ne vient pas de vous;* voyez le sort, reprend saint Augustin (*loc. sup. cit.*), *et cela ne vient pas de vous.* C'est un don de Dieu, cela ne vient pas de vos œuvres, comme si vous aviez fait de bonnes actions par lesquelles vous vous seriez rendus dignes de participer à ce bonheur. Cela ne vient point de vos œuvres, afin que nul ne se glorifie; car nous sommes son ouvrage étant créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres : ce sort, dit saint Augustin', est une secrète volonté de Dieu; à l'égard des hommes, c'est un sort, mais un sort qui vient de la secrète volonté de Dieu, chez qui il n'y a point d'injustice, parce qu'il n'y a point d'acception de personne, et ce qui vous paraît un sort est l'effet de sa justice secrète. Soumettons-nous donc à cette divine conduite, et adorons tous les effets de sa justice et de sa volonté, soit lorsqu'il laisse tomber saint Pierre et qu'il le relève, soit lorsqu'il laisse tomber Judas et qu'il ne le relève pas, soit lorsqu'il choisit saint Matthias pour remplir sa place; ne nous donnons point la liberté de vouloir pénétrer dans les secrets de cette justice et de cette volonté si cachées à nos esprits; disons lui avec David : *Vous êtes mon Dieu, et mon sort est entre vos mains.* Parlons lui de la sorte, et pour le temporel et pour le spirituel.

David au milieu de tant d'ennemis qui s'assemblaient et qui conspiraient contre sa vie, étant affermi par l'espérance très-forte qu'il avait en Dieu, lui disait non des lèvres seulement, mais du cœur : *Vous êtes mon Dieu*, et cette parole que l'esprit de Dieu même prononçait au fond de son cœur le rendait inébranlable, en l'assurant que son sort, bon ou mauvais, c'est-à-dire sa mort ou sa vie, ne dépendait point des hommes, mais de celui qui était véritablement son Dieu. Tous sans doute ne peuvent pas lui dire comme David, *vous êtes mon Dieu;* car celui qui met sa confiance dans ses richesses, dit dans son cœur à l'or qu'il possède et dont il est possédé lui-même : c'est vous qui êtes mon Dieu, selon cet oracle de saint Paul, que l'avarice rend l'homme idolâtre. Ceux-là seuls peuvent dire ce que dit David : *Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains*, qui aiment Dieu, comme ce roi l'aimait, préférablement à toutes choses. Que ce soit principalement pour ce qui regarde notre âme que nous lui disions : *Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains; arrachez-moi des mains de mes ennemis et de mes persécuteurs; répandez sur votre serviteur la lumière de votre visage, sauvez-moi selon votre miséricorde. Que je ne sois point confondu, Seigneur, parce que je vous ai invoqué.* Arrachez-moi des mains de mes ennemis; parlons comme ce prince, car si David sentait alors qu'il avait besoin d'un secours puissant pour être comme arraché à ceux qui se tenaient assurés de sa perte, nous devons sentir beaucoup davantage le besoin encore plus grand que nous en avons pour nous sauver de la fureur des ennemis de notre âme, des ennemis pour qui nous ne devons point prier; mais contre qui, dit saint Augustin (enar. 4, n. 4), il faut que nous priions; ces ennemis sont le diable et ses anges qui nous envient le royaume du ciel, et qui ne veulent pas que nous montions dans le lieu duquel ils ont été précipités; c'est du pouvoir de ces dangereux ennemis que nous prions Dieu d'arracher notre âme, et que pour cela il répande sur nous cette lumière de son visage qui n'est autre chose que son regard favorable qui a la force de dissiper toutes les ténèbres de la malice de nos ennemis, puisqu'il ne peut y avoir aucune union entre ces ténèbres et cette lumière ineffable.

Que l'élection de saint Matthias et que la réprobation de Judas vous donnent les sentiments de religion que vous devez avoir, une confiance amoureuse en la miséricorde de Dieu et une crainte respectueuse pour la justice; c'est ce que l'Apôtre a eu dessein de vous apprendre, quand il dit, écrivant aux Romains : *Considérez donc la bonté et la sévérité de Dieu : sa sévérité envers ceux qui sont tombés, et sa bonté envers vous; si toutefois vous demeurez fermes dans l'état où sa bonté vous a mis, autrement vous serez aussi retranchés* (*Rom.*, XI, 22). Saint Jean Chrysostome nous fait remarquer (Hom. 9, *in Epist. ad Rom.*, XI) que saint Paul ne dit point aux gentils, considérez votre application et les travaux que vous avez faits, considérez les vertus que vous avez pratiquées, mais considérez la bonté de Dieu,

il leur fait connaître que c'est la grâce et la miséricorde de Dieu qui a tout fait, et il apprend à ceux qui ont embrassé la foi, à être toujours dans la crainte, car l'abus que l'on fait des grâces de Dieu est le sujet d'un grand tremblement. C'est à cause de cette bonté même de Dieu, leur dit-il (*ubi sup.*), que vous devez trembler davantage : si vous ne correspondez à ses grâces, il révoquera tous ses dons; si vous tombez dans la paresse, toutes ses faveurs vous échapperont : comme au contraire, si les Juifs changent et se convertissent, sa main ne sera pas toujours sur eux ; si donc vous ne demeurez fermes dans la foi, vous serez aussi retranchés.

Saint Matthias a eu toute sa vie un grand sujet d'être dans la crainte et dans l'humilité, pensant qu'il occupait la place d'un homme appelé à l'apostolat, instruit dans l'école de Jésus-Christ, nourri à sa table, témoin de ses miracles, participant de ses mystères, et qui cependant a trahi son maître, s'est désespéré, et est damné. Voilà cette justice rigoureuse de Dieu que l'Apôtre veut que nous considérions, afin que, travaillant à notre salut avec crainte et tremblement, nous persévérions dans la foi, et que nous n'attirions jamais la colère de Dieu contre nous, jusqu'au point de nous séparer de la compagnie de ses élus. Pensons que nous tenons la place des Juifs qui se sont rendus indignes de la grâce de Dieu, n'ayant pas voulu recevoir son divin Fils ; mais pensons qu'il nous rejettera de même si nous ne marchons dignement selon la vocation à laquelle il nous a fait la grâce de nous appeler. Si nous pouvons dire à saint Matthias : Le Seigneur vous a choisi aujourd'hui, afin que vous soyez son apôtre, que vous prêchiez son Evangile, et que vous donniez votre vie pour lui, je puis vous dire de même, mes frères ; *Le Seigneur vous a choisis aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier, et afin que vous observiez ses préceptes* (*Deuter.*, XXVI, 18). C'est ce que Moïse disait au peuple d'Israël, et c'est ce que nous devons dire aux peuples chrétiens, qui sont les vrais Israélites; ce choix de Dieu les regarde, ils sont ces vases de miséricorde, comme l'Apôtre les appelle, sur qui Dieu a fait éclater les richesses de sa gloire : lorsque, selon le prophète Osée, ceux à qui Dieu avait dit qu'ils n'étaient point son peuple, ont été enfin appelés les enfants du Dieu vivant : c'est-à-dire lorsqu'Israël ayant mérité que Dieu le rejetât, ceux qu'il avait réprouvés jusqu'alors ont été substitués en sa place, et sont devenus le peuple choisi. Souvenez-vous que Moïse vous dit que vous avez été choisis pour observer tous les commandements de celui qui vous a élus : vous connaissez vous-mêmes qu'il n'y a rien de plus juste ; un maître ne choisit des serviteurs que pour faire tout ce qu'il leur commandera, et s'ils ne voulaient point lui obéir, il les chasserait et il en prendrait d'autres : au moins devons-nous dire la même chose de Dieu, qui est le roi des rois et le souverain de l'univers : il vous a choisis vous autres, et que peut-il prétendre dans cette élection, sinon que vous le serviez, que vous lui obéissiez, que vous l'aimiez ; si vous ne le faites pas, si vous devenez des serviteurs inutiles, paresseux, désobéissants, ne vous chassera-t-il pas ? ne vous réprouvera-t-il pas? et pourrez-vous vous en plaindre ? Y a-t-il rien de plus juste? Il a eu la bonté de vous choisir, et vous ne voulez pas vivre conformément à votre vocation, vous prétendez être dans un libertinage perpétuel, donner à vos sens et à vos passions ce qu'ils souhaitent ; suivre les maximes du monde, mépriser la loi de Dieu et l'Evangile de Jésus-Christ, et qu'il vous regarde toujours comme ses serviteurs, qu'il vous traite comme ses amis? Si vous vivez comme des libertins, il vous traitera comme des Judas, votre sort sera d'être les malheureux compagnons de cet apostat désespéré, et l'on dira éternellement de vous comme de ce traître qu'il aurait été très-avantageux pour vous de ne jamais prendre naissance. Pour éviter ce malheur, remerciez tous les jours Dieu de la grâce qu'il vous a faite de vous avoir choisis pour être du nombre des chrétiens; demandez-lui qu'il vous continue ses bontés en vous faisant la grâce de vivre selon les obligations de votre vocation, et travaillez de toutes vos forces à suivre le conseil de saint Pierre qui vous dit : Travaillez à affermir votre vocation et votre élection par toutes vos bonnes œuvres, afin que cette fidélité et la grâce de Dieu, vous préservant des péchés, vous faisant pratiquer la vertu, vous rendent dignes de la vie éternelle que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LIV.

POUR LA FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

(*7 mars.*)

Optavi et datus est mihi sensus, et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ, etc. (*Sap.*, VII, 7-16).

J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée ; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de la sagesse est venu en moi.

L'Eglise applique à saint Thomas d'Aquin ce que Salomon a dit de lui-même, après que ce grand roi s'est humilié en parlant de sa naissance et de sa mort, qu'il compare à celle du moindre des hommes, en nous disant qu'il a été conçu comme tous les autres, et qu'étant né, il a respiré l'air commun à tous, qu'il est tombé dans la même terre et qu'il s'est fait entendre d'abord en pleurant comme tous les autres, qu'il a été enveloppé de langes, et élevé avec de grands soins ; car il n'y a point de roi qui soit né autrement, il n'y a pour tous qu'une manière d'entrer dans la vie, et qu'une manière d'en sortir. Ces paroles étaient dignes de l'âme d'un prince que Dieu voulait favoriser de ses plus grandes grâces, et elles servaient de préparation à celles qu'il avait résolu de lui faire, et qu'il a faites depuis à notre saint Thomas, comme vous verrez en vous expliquant les paroles de ce sage prince, qui ont servi aujourd'hui de leçon à la messe. De-

mandons les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir; c'est pourquoi nous lui dirons : *Ave, Maria*, etc.

Salomon nous apprenant ce qu'il a désiré avec plus d'ardeur, ce qu'il a demandé à Dieu avec plus de ferveur, et nous ayant dit que c'était l'intelligence et la sagesse, il prétend que nous sachions la raison de son désir. C'est, dit-il, de ce qu'il l'a préférée à tout ce que les hommes estiment davantage, et à ce qu'ils recherchent avec plus d'empressement; ensuite il nous veut faire savoir l'usage qu'il a fait de ce qu'il avait demandé à Dieu, et de ce qu'il avait obtenu de sa bonté. On peut dire sans flatterie, et sans donner dans l'excès dans lequel se portent quelquefois les panégyristes, que saint Thomas d'Aquin a été le Salomon non-seulement de son siècle, mais encore du nôtre et de ceux qui suivront, et cela pour les mêmes raisons que ce roi d'Israël nous a dites en parlant de lui-même : 1° parce qu'il n'a demandé à Dieu que l'intelligence et l'esprit de la sagesse; 2° parce qu'il l'a préférée à tout ce que les hommes estiment davantage, et recherchent avec plus d'empressement; 3° à cause du bon usage qu'il a fait de la grâce que Dieu lui a accordée. Voilà de quoi faire les éloges de notre saint et angélique docteur, en vous expliquant et lui appliquant les paroles du Sage qui ont servi aujourd'hui de leçon à la messe.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. Salomon commence ce verset en disant : *C'est pourquoi*, et cette parole sert à faire l'union de ce qu'il nous a dit avec ce qu'il va nous dire, pour nous apprendre ce qui l'engage à désirer l'intelligence et à demander l'esprit de sagesse; sa raison, c'est la parfaite connaissance qu'il a eue des misères de sa naissance et de toutes les faiblesses de sa vie, qui lui étaient communes avec celles de tous les autres hommes; de sorte que sa seule qualité de roi n'était pas capable de le distinguer ni de l'élever au-dessus de tous les autres, il lui fallait quelque chose de plus, sans quoi il serait demeuré dans la même faiblesse et la même ignorance de tous les hommes.

Ce qui nous fait voir combien il est avantageux de connaître sa misère, sa faiblesse, son ignorance en qualité d'homme, afin de ne se point laisser aveugler ni à la noblesse de sa naissance, ni à l'éclat et à la dignité de son emploi, ni enfin à l'abondance de ses richesses, et que malgré tout cela l'on pense souvent que l'on n'est homme qu'en naissant, l'on a eu les mêmes besoins que les autres, et même que les plus pauvres, que pendant sa vie l'on a été sujet aux mêmes faiblesses et aux mêmes misères, et que l'on mourra de même; de sorte que si l'on veut se distinguer, ce ne peut être que par l'intelligence et l'esprit de sagesse. Saint Thomas a été prévenu de ces sentiments dès sa plus grande jeunesse; il était choisi de Dieu pour être un ange parmi les hommes, et avoir un caractère angélique qui le distinguât des autres; il ne s'arrête donc point ni à la noblesse de sa naissance, ni aux dignités qu'il pouvait avoir, ni enfin aux richesses qu'il avait droit d'attendre de ses parents, il était persuadé que ces seuls avantages n'étaient pas capables de le distinguer du moindre des hommes, et qu'il n'y avait que cette intelligence et cet esprit de sagesse qui vient d'en haut et qui nous est donné du Père des lumières, qui fût capable de l'élever au-dessus de ce qui est sensible et animal. C'est pour cela que, malgré ses plus proches parents, et sans avoir aucune complaisance pour la chair et pour le sang, il renonce au monde, et demande l'habit de saint Dominique pour vivre selon sa règle. Si on lui demande ce qui l'engage à une vie si pauvre, si humble, si mortifiée, il vous répondra : *J'ai désiré l'intelligence, et j'ai souhaité l'esprit de sagesse.*

Salomon nous fait connaître les degrés par lesquels l'homme est capable de s'élever à la sagesse. Il faut, premièrement, que l'homme la désire : *J'ai désiré*, dit le Sage; ce qui fait connaître le mouvement de l'esprit qui a une ardeur extrême de posséder ce qu'il croit être le plus excellent et le plus nécessaire de tous les biens; et il nous avait dit dans le chapitre précédent : *Le commencement donc de la sagesse est le désir sincère de l'instruction; le désir de l'instruction est l'amour; l'amour est l'observation de ses lois; l'attention à observer ses lois est l'affermissement de la parfaite pureté de l'âme* (*Sap.*, VI, 18, 19). Remarquez cette gradation; elle commence par le désir, et elle finit par une parfaite pureté à laquelle une âme ne saurait parvenir que par une attention continuelle à observer tout ce que la sagesse lui commande; il la regarde comme sa maîtresse, il est persuadé que tout ce qu'elle défend est mauvais, et que cela lui est interdit; que tout ce qu'elle commande est bon, et par conséquent qu'il doit être très-exact à fuir tout ce qu'elle défend, et à observer tout ce qu'elle ordonne; mais il est impossible d'être dans cette continuelle exactitude des lois de la sagesse, si l'on n'a dans le cœur l'amour de l'observation de ces mêmes lois, parce qu'il faut aimer pour être fidèle à faire ce que l'on nous commande, et à fuir ce que l'on nous défend. Si l'on n'avait que de l'indifférence, on se soucierait peu d'obéir ou de désobéir; et cet amour, sans lequel il n'y a ni fidélité, ni obéissance, prend son origine du désir sincère d'être instruit, pour ne rien ignorer de tout ce qui peut contribuer à la perfection, ce qui est le commencement de la sagesse.

Connaissons maintenant pourquoi Salomon et aussi pourquoi saint Thomas d'Aquin ont désiré l'intelligence et l'esprit de sagesse; c'est que l'un et l'autre avaient un désir sincère d'être instruits de tout ce qui était capable de les élever au-dessus de la chair et du sang, au-dessus de l'homme ani-

mal, pour les rendre presque semblables aux anges; ce désir de l'instruction leur donnait un amour ardent pour observer toutes les lois que la sagesse leur prescrivait, et cet amour affermissant la pureté de leur âme, les approchait des anges : il est donc vrai que le commencement de la sagesse est un désir sincère de la posséder, parce que dès le moment qu'on la désire sincèrement, on la demande avec ferveur ; et c'est ce que Salomon a fait, et nous savons que ç'a été la pratique continuelle de notre saint Thomas, qui la demandait tous les jours de sa vie, ne la possédant jamais dans un aussi haut degré qu'il la désirait; on a donc sujet de lui faire dire cette parole : *J'ai invoqué le Seigneur.*

Nous ne doutons pas que ce n'ait été la pratique la plus ordinaire de tous les saints : d'une part ils connaissaient leur faiblesse et leur impuissance, de l'autre ils étaient persuadés de la bonté de Dieu, et ils mettaient toute leur confiance en sa miséricorde ; c'est pourquoi ils ne cessaient point de le prier, ne pouvant rien sans le secours de sa grâce, espérant tout de sa bonté. Nous savons aussi que notre saint ne s'appliquait jamais à l'étude de la sainte Ecriture et de la théologie, sans avoir prié auparavant; il était bien persuadé qu'il ne serait jamais capable d'enseigner les autres, si Dieu ne lui faisait la grâce de l'instruire, qu'il serait une nuée sans eau, qu'il n'aurait que des mamelles sèches, incapables de fournir aucune nourriture aux fidèles, n'ayant pas été nourri lui-même; pénétré de ces vérités, il priait autant qu'il étudiait, et il étudiait autant qu'il priait, c'est-à-dire qu'il priait en étudiant, et qu'il étudiait en priant, ce qu'il avait appris des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, du prophète Daniel qui disait : *J'arrêtai mes yeux et mon visage sur le Seigneur mon Dieu, pour le prier et le conjurer dans les jeûnes, le sac et la cendre. Je priai le Seigneur mon Dieu, je lui confessai mes fautes, et je lui dis : Ecoutez ma prière, ô Seigneur Dieu, grand et terrible, qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment et qui observent vos commandements* (*Daniel*, IX, 3, 4). On ne saurait s'humilier plus que ne le fait ce saint prophète, et c'est cette profonde humiliation qui le rend digne de toutes les grâces que Dieu lui communique, et de toutes les lumières dont il éclaire son esprit, lui faisant connaître le temps de l'accomplissement du plus grand de nos mystères, qui est le fondement de notre salut et la rédemption des hommes dans la naissance du Messie.

Si notre saint a eu une science si sublime de tous les mystères de notre religion, si son esprit a été éclairé d'une lumière capable de pénétrer toutes les difficultés, de les résoudre, de les expliquer d'une manière si claire qu'il ne restait aucun doute, ni la moindre obscurité dans les esprits de ceux qui l'écoutaient, et qui avaient l'avantage d'être du nombre de ses écoliers, cela ne venait que de la ferveur et de la continuité de sa prière ; il arrêtait à tout moment ses yeux et son visage sur le Seigneur son Dieu, il le priait et il le conjurait dans les jeûnes, le sac et la cendre, et lui parlant avec la confiance d'un enfant soumis et d'un serviteur fidèle, il lui disait comme Daniel : *Ecoutez ma prière, ô Seigneur Dieu, grand et terrible, qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment, et qui observent vos commandements.*

Il s'adressait toujours à son Seigneur, le regardant comme le maître absolu de sa personne, comme le souverain de l'univers, mais un maître et un souverain qui n'a que de la grandeur, qui regarde avec complaisance les plus petits, qui se fait un plaisir d'enrichir et de combler de biens les plus pauvres; mais sa grandeur dans les effets de sa miséricorde n'empêche pas qu'il ne soit terrible pour ceux qui ne gardent point son alliance, qui abusent de sa miséricorde, et qui, n'ayant point d'amour pour lui, n'observent point ses commandements. Il est terrible à l'égard de ses amis par le profit qu'il prétend qu'ils fassent de toutes les grâces qu'il leur donne, et par le compte exact et rigoureux qu'il leur en fera rendre, ce qui les fait tous trembler. Sa grandeur donnait une grande confiance à notre saint Thomas, mais il était pénétré de crainte et humilié jusque dans le néant en ce qu'il avait de terrible; cette confiance et cette crainte rendaient sa prière efficace ; c'est pourquoi nous lui faisons dire : *J'ai désiré l'intelligence;* il ajoute, *et elle m'a été donnée;* et ayant dit : *J'ai invoqué le Seigneur*, il continue en disant : *Et l'esprit de sagesse est venu en moi.* Il est d'un grand avantage de faire réflexion sur toutes ces paroles : Il a désiré et il a demandé, on lui a donné ce qu'il a désiré, et il a été rempli de ce qu'il a demandé ; mais qu'a-t-il désiré, l'intelligence? Pourquoi a-t-il invoqué le Seigneur, pour avoir la sagesse? Il faut bien qu'il y ait quelque différence entre l'intelligence et la sagesse, puisque Salomon désire l'une et demande l'autre; ce grand roi se regardait de deux manières différentes, et comme un particulier et comme une personne publique : se regardant comme un particulier il pense à la misère, à la faiblesse, à l'ignorance dans laquelle il est né, et comme tel il désire l'intelligence afin de se conduire prudemment dans tous les divers événements de la vie, soit en prévoyant les maux qui peuvent arriver et tâchant de les éviter autant que l'on connaît que c'est la volonté de Dieu, soit en les supportant avec beaucoup de patience et de générosité. Cette intelligence, que l'on peut appeler un bon sens, une droite raison, est encore nécessaire pour modérer les désordres des passions, pour régler les saillies d'une humeur trop vive et trop forte, et pour contraindre la chair de se soumettre aux lois de l'esprit, et l'esprit aux desseins de Dieu, afin qu'il n'ait que du dégoût et du mépris pour les plaisirs de cette vie, et qu'il ne soupire et ne travaille que pour la félicité éternelle. Voilà quelle doit être la fin, et, si vous voulez, l'effet de

cette intelligence, de ce bon sens, de cette droite raison que saint Thomas a désiré avec tant d'ardeur, et que Dieu lui a donné avec tant d'abondance; mais comme la Providence ne l'avait pas destiné non plus que Salomon pour être un homme particulier, et qu'elle l'avait choisi pour instruire les ignorants, pour exhorter les pécheurs à la pénitence, pour régler les mœurs des fidèles, il avait besoin d'une sagesse qui le distinguât du commun des hommes, celui qui enseigne devant être plus savant que ceux qu'il instruit; celui qui travaille à la conversion des pécheurs devant être exempt des désordres qu'il condamne et qu'il veut corriger dans les autres; enfin celui qui est choisi pour régler les mœurs des fidèles ne doit être sujet à aucun déréglement, afin qu'on ne lui dise pas : *Médecin, guérissez-vous vous-même.*

Il ne suffisait donc pas que notre saint eût ce don d'intelligence qui servît à régler toutes choses en lui, comme un homme particulier qui n'a aucune relation avec personne, qui n'est chargé d'aucun emploi, et qui n'a point de compte à rendre de quoi que ce puisse être, qui ne doit penser qu'à se purifier et à se sanctifier. Il avait de plus besoin de l'esprit de sagesse pour instruire, pour reprendre, pour corriger et pour régler les autres. C'est donc pour lui qu'il désire l'intelligence, cette droite raison, c'est pour le prochain qu'il demande la sagesse. Dieu lui accorde ce qu'il désire pour lui, en lui donnant le don d'intelligence; il lui accorde ce qu'il demande pour son prochain en le remplissant de l'esprit de sagesse. Il n'y a rien de plus aisé à comprendre : nous savons que Dieu distribue ses talents aux hommes aux uns plus, aux autres moins, à celui-ci cinq, à celui-là deux, à cet autre un; qu'il les leur distribue selon qu'il connaît leur capacité, voulant qu'ils les fassent profiter, étant résolu un jour de leur en demander compte, si étant infiniment juste et ayant une parfaite connaissance de la capacité de chacun des hommes il ne leur donne autant de talents qu'autant qu'il connaît qu'ils en peuvent faire profiter; il ne manque pas en même temps, selon sa justice, de leur donner les grâces nécessaires pour les faire profiter, car si d'eux-mêmes ils ne peuvent pas se donner aucun talent, d'eux-mêmes ils ne sauraient pas faire profiter celui qu'ils ont reçu, soit qu'ils l'aient reçu pour se sanctifier eux-mêmes, soit qu'ils l'aient reçu pour travailler au salut des autres; c'est pourquoi ils doivent imiter saint Thomas, demander le don d'intelligence pour eux, et s'en contenter, s'ils sont particuliers et qu'ils n'aient à travailler que pour eux-mêmes; et avec ce don d'intelligence l'esprit de sagesse, si la Providence les a choisis pour contribuer de tout ce qui dépendra d'eux à la perfection et au salut de leurs frères; mais qu'en même temps ils aient les mêmes sentiments de saint Thomas, qu'ils demandent ces dons comme les plus précieux de tous les biens, qu'ils les estiment au delà de tout ce que l'on peut estimer sur la terre; c'est ce que nous verrons en vous expliquant la seconde partie des paroles du Sage.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or au prix d'elle n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue. Il est impossible de désirer un bien d'une manière qui nous oblige à le demander à Dieu avec toute la ferveur propre à l'obtenir, si nous ne l'estimons plus que tous les autres biens, étant certains que si nous le demandons à proportion que nous le désirons, nous le désirerons à proportion que nous l'estimerons. Celui donc qui préfère la sagesse aux royaumes et aux trônes, pour qui toutes les richesses du monde ne sont rien au prix d'elle, et qui croirait lui faire une injustice que de la comparer aux pierres précieuses, ne regardant l'or au prix d'elle que comme du sable et l'argent comme de la boue, on peut dire qu'il estime la sagesse plus que tout ce que les ambitieux, les avares, les curieux considèrent le plus et recherchent avec plus d'empressement. Si donc il l'estime plus que tout ce que les hommes croient le plus digne de leur estime, il la désire avec plus d'ardeur et il la cherche avec plus d'empressement, parce qu'on ne saurait rendre à la Sagesse éternelle l'honneur qui lui est dû sans la connaître; et on ne peut pas la connaître sans en concevoir une idée qui soit digne d'elle, en l'estimant sans comparaison plus que toutes choses, puisque autrement c'est la méconnaître et la mépriser. Par exemple, une couronne est l'idole des ambitieux, l'or est le dieu des avares, les pierres précieuses sont l'objet de l'amour de ceux qui sont esclaves du luxe et de la vanité : n'est-il pas très-juste que la Sagesse qui est Dieu même, et qui dans les hommes est le plus excellent don de Dieu, soit plus honorée que ces idoles, et d'autant plus, qu'elle dit elle-même dans les Proverbes : *Les rois règnent par moi, et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce qui est juste. Les princes commandent par moi, et c'est par moi que ceux qui sont puissants rendent la justice. Les richesses et la gloire sont avec moi, la magnificence et la justice* (*Prov.*, VIII, 15, 16, 18).

Comment n'estimera-t-on pas la sagesse plus que tous les royaumes et les trônes, puisqu'elle est le principe de l'autorité des rois et des princes, ce qui est conforme à ce que dit saint Paul : *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu* (*Rom.*, XIII, 1), de quelque nature et de quelque espèce qu'elle puisse être, d'empereur, de roi, de prince ou de magistrat; car l'Apôtre parle ici des puissances considérées en général et selon leur espèce, et non pas des puissances particulières, comme de telle ou de telle personne constituée dans la dignité d'empe-

reur, de roi, de prince ou de magistrat : de sorte que l'autorité de commander aux peuples n'est pas, comme les libertins se le persuadent, une invention purement humaine, ou un effet de l'ambition et de la violence des hommes, mais une participation véritable de l'autorité et de la puissance de Dieu, quoiqu'il arrive assez souvent aux personnes particulières qui sont revêtues de cette puissance d'en faire un usage contraire à sa loi et à l'institution qu'il en a faite, ce qui n'arriverait pas si les rois régnaient par la sagesse, et si les législateurs ordonnaient ce que la sagesse leur prescrit. Qu'ils écoutent donc ce qu'elle leur dit elle-même : Les rois règnent par moi, et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce qui est juste : c'est donc aussi pour moi qu'ils doivent régner. Je les ai établis les législateurs des hommes : ils doivent donc m'honorer, moi qui suis la justice souveraine, en n'ordonnant que ce qui est juste et en vivant eux-mêmes selon les règles de la justice; car les rois règnent proprement par la sagesse, lorsque toutes leurs actions sont réglées par son esprit et que la passion n'y a point de part, étant impossible de bien conduire et gouverner les autres quand on n'a pas la force et le courage de se conduire et de se gouverner soi-même selon les règles de la vertu. Comment celui-là commandera-t-il à ceux qui lui sont sujets, s'il est l'esclave de son humeur, de ses sens et de ses passions? La sagesse est donc préférable aux royaumes et aux trônes.

Il n'y a donc point de flatterie à regarder saint Thomas, ce fidèle serviteur de Dieu, comme un roi, non-seulement parce que servir Dieu avec toute la fidélité possible c'est régner, mais de plus, parce que d'être le maître absolu de soi-même, c'est le plus glorieux de tous les règnes. La sagesse de notre saint était donc préférable aux royaumes et aux trônes, puisqu'il n'y avait rien de plus soumis à Dieu et à l'Eglise que son esprit, rien de plus mortifié que sa chair, rien de plus réglé que ses passions, et rien de plus commode que son humeur; c'était donc avec beaucoup de justice qu'il était le maître des autres, puisqu'il était si parfaitement le maître de soi-même; c'est donc très-justement qu'on lui fait dire avec Salomon : *J'ai cru que les richesses n'étaient rien au prix d'elle. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or au prix d'elle n'est qu'un peu de sable, et que l'argent devant elle sera considéré comme de la boue.*

Jésus-Christ, la sagesse même, s'est fait homme pour nous persuader cette vérité; il a préféré la pauvreté aux richesses; étant très-riche, il a voulu être pauvre, et lui-même s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté. Ses premiers disciples ont été de fidèles imitateurs de leur divin maître, ils ont renoncé à tout ce qu'ils possédaient et à tout ce qu'ils pouvaient espérer dans le monde, et ils ont eu droit de dire : *Pour nous, nous avons quitté toutes choses, et nous vous avons suivi.* La récompense qu'ils en ont reçue est d'autant plus considérable qu'elle surpasse infiniment ce qu'ils ont abandonné, puisque leur divin Maître leur promet le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre; c'est-à-dire que la divine sagesse se communique à eux, et qu'ils trouvent avec elle toutes sortes de biens, comme elle le dit elle-même : *Les richesses et la gloire sont avec moi;* ils n'avaient donc que du mépris pour les pierres précieuses, pour l'or et pour l'argent, et tout cela n'était pour eux que du sable et de la boue. Salomon parlant de la sorte, nous a donné une excellente marque pour connaître si on a véritablement l'esprit de sagesse et l'esprit de Dieu, qui est de voir si on estime Dieu incomparablement plus que tout ce qu'il y a de plus précieux au monde, si on ne désire que lui, si on met sa joie et son espérance en lui, et si étant privé de tout le reste, on se trouve heureux de le posséder lui seul : car autrement il arrivera l'un de ces deux malheurs, que l'on peut dire les plus funestes qui puissent arriver à un chrétien : ou l'on ne méritera pas d'acquérir un si grand bien si on ne l'a pas encore, ou on le perdra bientôt si on le possède.

La crainte de ces malheurs avait engagé saint Thomas à renoncer à tout ce qu'il pouvait espérer dans le monde, et à ne vouloir point d'autre partage que celui des apôtres, ni d'autre héritage que celui des saints; la sagesse était pour lui ce trésor caché dans un champ, et cette perle précieuse ; non-seulement il vend tout, mais encore il renonce à tout pour posséder ce champ, et se rendre le maître de ce trésor et de cette perle qu'il regardait comme étant seuls capables de l'enrichir, parce qu'il savait ce que dit l'Apôtre, que *c'est dans Jésus-Christ que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* (*Colos.*, II, 3). Il nous apprend lui-même la différence qu'il y a entre la sagesse et la science : il dit que la sagesse regarde la connaissance des choses divines, et que la science a pour objet la connaissance des créatures; mais ces trésors sont cachés en Jésus-Christ. Ce saint, parlant de lui-même (*Epist. ad Colos.*, cap. 2, lect. 1), dit: Une chose m'est cachée de deux manières, ou par la faiblesse de mon entendement, ou par le voile qui est entre moi et la chose que je veux voir, comme il arrive à celui qui ne saurait voir une chandelle, ou parce qu'il est aveugle, ou parce qu'il y a un corps épais entre lui et la lumière. Cela vous fait connaître avec quelle ardeur ce saint souhaitait d'être dégagé de toutes choses corporelles et sensibles, et combien il était éloigné de l'affection de toutes les richesses du monde, afin de jouir de tous les avantages de la sagesse qu'il avait résolu de prendre pour sa lumière, ce qui lui donne sujet de dire avec Salomon : *Je l'ai plus aimée que la santé et que la beauté.* Tous les hommes savent que la santé est le fondement de tous les biens dont on jouit dans la vie; que l'on soit élevé dans la plus haute puissance, que l'on ait droit de commander à tous les hom-

mes de l'univers, que l'on possède les richesses les plus abondantes, si l'on est languissant, couché dans un lit, quel avantage recevra-t-on de ce souverain pouvoir et de ses grands trésors, étant incapable de goûter aucun plaisir : d'autre part, à quoi servira la santé la plus vigoureuse, si elle n'est employée qu'à donner à la chair tous les plaisirs qu'elle demande, à satisfaire ses sens, et à se laisser entraîner à l'appétit de ses passions. Cette santé se terminera à le rendre plus semblable aux brutes. La sagesse doit donc être préférée à la santé, puisque la maladie n'est pas incompatible avec ce don de Dieu, et que souvent la santé et la beauté jointes ensemble lui font beaucoup de tort, étant beaucoup plus favorables à la chair qu'à l'esprit.

Nous savons par expérience que ceux qui ont grand soin de conserver leur santé et leur beauté sont idolâtres de leur chair, ennemis de la croix, et qu'ils font un Dieu de leur ventre; ils ne veulent jamais entendre parler ni de mortifications, ni d'abstinence, ni de jeûnes; tout ce qu'ils croient pouvoir contribuer à les rendre ou plus maigres, ou plus pâles, ou plus faibles, est l'objet de leur aversion, et ils s'en dispensent sans se soucier ni des lois de Dieu, ni des commandements de l'Eglise, et sans craindre ni les menaces, ni les châtiments, et pourvu qu'ils conservent leur santé et ce qu'ils appellent beauté, ils sont contents; ils vivent donc toujours dans une espèce d'idolâtrie, qui est la plus grossière et la plus criminelle de toutes, puisqu'elle n'a point d'autre objet que leur chair. Ce sont des aveugles qui, ne se conduisant que par une sagesse animale, terrestre et diabolique, sont toujours dans les ténèbres; au contraire, ceux qui préfèrent la sagesse divine à la santé et à la beauté, sont toujours éclairés, parce *qu'ils ont résolu de la prendre pour la lumière* qui les éclaire, *sa clarté ne pouvant jamais être éteinte*.

Salomon parle de la sagesse comme le Seigneur nous a parlé de lui-même dans son Evangile : *Je suis la lumière du monde; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie*. Il en est de même de la sagesse, elle a une clarté qui ne saurait jamais s'éteindre; celui qui la suivra ne s'égarera jamais, il n'y aura point de ténèbres pour lui, ni de la part du monde, parce qu'il connaîtra la fausseté de ses maximes, ni de la part du démon, parce qu'il découvrira toute la malice de ses suggestions, ni enfin de la part de la chair, parce qu'il aura de l'aversion de devenir l'esclave de ses désirs. Qu'un serviteur de Dieu est heureux de conduire tous ses pas, de régler toutes ses actions selon les lumières de la sagesse, qui est *cette grâce excellente et ce don parfait qui vient d'en haut, et descend du Père des lumières, qui ne peut recevoir ni de changement, ni d'ombre par aucune révolution* (*Jac.*, I, 17). L'esprit de sagesse est cette grâce excellente et ce don parfait, qualité que l'on ne saurait donner aux trônes et aux couronnes, à l'or et à l'argent, parce que ces biens sont sujets à beaucoup d'imperfections; aussi, quoique Dieu en soit l'auteur, n'y ayant rien qui ne vienne de lui, il ne les donne pas à ses élus avec la même abondance qu'il leur donne les biens spirituels, parce que d'eux-mêmes ils sont sujets à des changements continuels, étant du nombre de ceux qui n'ont aucune solidité; si l'homme même, qui de tous les ouvrages qui paraissent sur la terre est le plus parfait, ne peut néanmoins demeurer longtemps dans un même état, à plus forte raison les autres biens du monde n'auront-ils rien de solide; et de plus, c'est que souvent ils contribuent à aveugler l'homme, remplissant son cœur et son esprit de nuages fort épais, par l'estime qu'il a de lui-même, par le mépris qu'il fait des autres, et par l'oubli de la loi de Dieu. C'est donc la sagesse qui est le véritable bien, c'est elle qui vient d'en haut, et qui descend du Père des lumières, de sorte qu'elle est lumière de lumière, sans être sujette à recevoir ni changement, ni ombre par aucune révolution.

Ne nous étonnons donc pas si saint Thomas a été un docteur des plus savants, des plus profonds et des plus éclairés, si sa vertu a édifié toute l'Eglise, s'il est présentement un des plus heureux et des plus glorieux saints du paradis; il n'a pas voulu d'autre lumière, d'autre science, d'autres richesses que celles qui lui pouvaient venir de la sagesse; ce qui lui donnait une si grande consolation, qu'il ne pouvait s'empêcher de dire avec Salomon : *Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables : et je me suis réjoui en toutes ces choses, parce que cette sagesse marchait devant moi*.

Notre saint nous fait connaître par ces paroles qui lui conviennent si justement, qu'il a été dans l'état véritable où l'homme doit être pour posséder sans se perdre, beaucoup de crédit sur l'esprit des hommes, une science extraordinaire, et une grande réputation, car il n'avait désiré et demandé à Dieu que la sagesse, et Dieu en la lui donnant y ajouta encore tout le reste; de sorte qu'il paraissait comme un ange dans l'école, et qu'il en a conservé le nom comme il en avait la qualité; c'est ce qui vérifie la parole de Jésus-Christ : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné comme par surcroît*. Saint Thomas n'a pas cherché autre chose, et n'a travaillé que pour cela, et connaissant que c'était le plus grand avantage qui pût arriver à un chrétien, il n'a rien épargné pour leur faire part de ses sentiments et pour les engager à s'appliquer à la recherche des mêmes biens, et c'était la charité qui lui faisait faire un bon usage de sa sagesse, comme vous verrez en vous expliquant le reste de notre leçon, qui fera la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Je l'ai apprise sans déguisement, j'en fais part aux autres sans envie, et je ne cache

point les richesses qu'elle renferme. Cette parole me paraît surprenante : *Je l'ai apprise sans déguisement;* on pourrait demander s'il y a de la tromperie dans un homme qui souhaite d'acquérir de la science et de l'intelligence. Cela n'arrive que trop souvent : si un homme souhaite d'avoir de la sagesse, non pas pour l'amour de la sagesse, mais pour se faire une réputation dans le monde, pour satisfaire son ambition en s'élevant à quelque dignité, pour amasser des richesses, on peut dire de celui-là qu'il apprend la sagesse avec déguisement, car on a sujet de croire qu'il l'apprend pour s'instruire et se perfectionner lui-même, et ensuite pour instruire et perfectionner les autres : voilà en quoi consiste la sincérité de celui qui apprend la sagesse; que s'il a des sentiments opposés, c'est un trompeur et un dissimulé; il devient le disciple de ce fameux Simon qui souhaitait d'avoir le Saint-Esprit, et même de le pouvoir communiquer aux autres, non pas pour être plus saint et plus spirituel, ni pour contribuer à la sainteté et à la spiritualité de son prochain, mais pour s'acquérir la réputation d'un homme miraculeux, et être regardé comme un prodige. Rien n'est plus opposé à la véritable sagesse qu'une semblable intention : *Car l'Esprit saint*, dit Salomon, *qui est l'esprit de la science, fuit le déguisement, il se retire des pensées qui sont sans intelligence, et l'iniquité survenant la bannit de l'âme* (*Sap.*, I, 5).

Ces paroles nous font connaître qu'il y a de prétendus sages et de prétendus spirituels qui se vantent et qui se flattent en eux-mêmes d'être simples et sincères, et qui cependant n'ont point appris la sagesse, et n'en suivent pas les règles sans déguisement, et le Saint-Esprit n'habite point dans leurs âmes, car non-seulement il est banni de celles qui s'abandonnent aux iniquités les plus sensibles et les plus grossières, mais il fuit encore celles qui semblent user avec lui de dissimulation et d'artifice, quoique ce déguisement soit plutôt dans la corruption de leur cœur que dans la pensée de leur esprit. Ces âmes étant déguisées non-seulement à Dieu et aux hommes, mais à elles-mêmes, par un jugement de Dieu, qui est terrible et très-équitable (car ces personnes dissimulent avec Dieu, et Dieu dissimule avec elles), elles se déguisent à lui, et il se déguise à elles. En vérité, n'est-ce pas un déguisement et une fiction exécrable que de retrancher les branches et les feuilles du péché, et d'en entretenir la racine au fond de son âme, de garder exactement toutes les apparences extérieures de la vertu, et tout ce qui peut attirer l'estime des hommes, et de nourrir en même temps dans son cœur une secrète complaisance de soi-même, un mépris des autres, une jalousie et une envie imperceptible contre ceux dont la piété, la science, le mérite sont reconnus de Dieu et des hommes? C'est dans notre saint qu'il y a eu une sagesse éloignée de tout déguisement, soit par rapport à lui, soit par rapport au prochain ; il l'a désirée, il l'a demandée à Dieu, il s'est appliqué à en apprendre toutes les règles, mais uniquement pour se perfectionner et se sanctifier devant Dieu, et pour y contribuer de tout ce qui pourrait aider à la perfection et à la sanctification du prochain; c'est pourquoi nous ayant dit qu'il avait appris cette divine sagesse sans déguisement, il ajoute : *J'en fais part aux autres sans envie, et je ne cache point les richesses qu'elle renferme.*

Voilà quelles sont les belles qualités d'un homme qui possède la sagesse divine : il n'est ni envieux, ni avare, il se fait un plaisir de communiquer aux autres ce que Dieu a eu la bonté de lui donner ; il n'est pas comme ce mauvais serviteur, qui, bien loin de faire profiter le talent que son maître lui a donné, fait un trou dans la terre et le cache, et par ce moyen le rend inutile non-seulement pour les autres mais encore pour lui-même, parce que n'ayant pas fait profiter le don que Dieu lui avait donné, il est maltraité, on l'appelle serviteur méchant et paresseux, et on lui ôte son talent. Saint Thomas, expliquant ces paroles de saint Paul dans la première épître qu'il écrit aux Corinthiens : *Puisqu'il y a entre vous de l'envie et de la dispute, n'êtes-vous pas charnels?* dit que l'envie et la dispute ne se trouvent que parmi les hommes charnels, qui, étant attachés aux biens de la terre, voudraient que les autres n'en eussent point ou très-peu, et ne sauraient se résoudre d'en faire part aux autres : voulant tout garder pour eux, par la raison que les biens de la terre sont de telle nature, que plus l'un en a, et moins l'autre en possède, ayant des bornes très-étroites ; et c'est cette diminution dans le partage qui cause l'envie et qui excite les disputes, les querelles et les procès. Il n'en est pas de même des biens spirituels : plus on en donne et plus on en reçoit, et ils s'augmentent à proportion que l'on en fait meilleure part aux autres. Ne lisez-vous pas dans l'Evangile que cet homme de haute naissance, faisant ôter au serviteur paresseux le marc d'argent qu'il lui avait prêté, commande qu'on le donne à celui qui en avait déjà dix, et répond à ceux qui s'en étonnaient, que l'on donnera toujours à celui qui en a davantage et qu'il en recevra avec abondance. C'est selon cette vérité que saint Thomas, qui a été si libéral de tous les talents que Dieu lui avait donnés, et qui en a fait une si bonne part à tous ceux qui en avaient besoin, est devenu très-riche devant Dieu : il s'éclairait en éclairant les autres, il augmentait en science en leur faisant part de ce qu'il savait, et il se perfectionnait en contribuant autant qu'il pouvait à perfectionner les autres; il nous apprend ce qui le portait à faire à son prochain la meilleure part qu'il pouvait de la sagesse que Dieu lui avait donnée : C'est, dit-il, que la sagesse *est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu, et se sont rendus recommandables par les dons de la science.*

Voilà trois grands avantages de la sagesse;

le premier, elle est un trésor et un trésor infini, et qui par conséquent enrichit infiniment; le second, c'est qu'elle est un trésor dont le bon usage rend ami de Dieu; et le troisième, c'est que ceux qui le possèdent deviennent recommandables par les dons de la science. Saint Thomas, qui brûlait continuellement du zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes, souhaitait avec ardeur de les enrichir, de les rendre amis de Dieu, et de faire en sorte que leur science les fît considérer; il pouvait dire à tous ce que saint Pierre et saint Jean dirent au boiteux qui demandait l'aumône : *Nous n'avons ni or, ni argent, mais nous vous donnons ce que nous possédons.* Notre saint avait tout quitté comme les apôtres pour suivre le Seigneur ; il avait beaucoup d'amour pour la pauvreté, de sorte qu'il était vrai qu'il ne possédait ni or ni argent; il aimait à donner, il se faisait un plaisir d'enrichir, il ne pouvait donner que ce qu'il avait; Dieu l'avait rempli de l'esprit de sagesse, c'est un trésor infini ; il n'épargnait rien ni par ses prédications, ni par ses leçons, ni par ses écrits, ni par ses prières pour en enrichir tous les hommes, et il le faisait pour deux raisons : la première le regardait, pour devenir l'ami de Dieu; la seconde regardait le prochain, pour le rendre aussi ami de Dieu. Salomon, ayant dit que la sagesse est un trésor infini, ajoute : Que *ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu.* Peut-on en faire un meilleur usage que de l'employer à convertir et à perfectionner les autres, afin qu'eux-mêmes ayant reçu cette divine sagesse, deviennent aussi les amis de Dieu par le bon usage qu'ils feront de ce trésor en s'éloignant du péché, en méprisant le monde, en pratiquant la vertu, en donnant des marques de charité à leurs frères, ce qui dans la suite les rend recommandables par la sincérité de leur pénitence, par l'éclat de leur vertu, et par le soin qu'ils se donnent d'instruire et de perfectionner les autres : parce que l'on n'est jamais plus recommandable que lorsque l'on préfère Dieu à tout, et que l'on n'a point d'autre application que de faire sa volonté sainte en la préférant à la sienne propre.

Que l'on est donc heureux quand on sait que l'on fait la volonté de Dieu, soit à l'égard de soi-même, soit à l'égard de son prochain, que l'on ne pense, que l'on ne parle, que l'on ne se conduit que selon cette divine volonté. Nous n'aurions aucun doute du salut de Salomon, s'il avait eu le bonheur de finir ainsi sa vie, ayant eu l'avantage de la commencer de la sorte; c'est ce qui a fait et ce qui fera éternellement la gloire et la félicité de notre saint, parce qu'il a pu dire pendant toute sa vie jusqu'à sa mort : *Dieu m'a fait la grâce de parler selon ce que je sens dans mon cœur, et d'avoir des pensées dignes des dons que j'ai reçus, parce qu'il est lui-même le guide de la sagesse, et que c'est lui qui redresse les sages*

Admirez l'ordre que Dieu garde dans ses dons : premièrement il donne la sagesse, secondement il éclaire l'esprit, afin qu'il n'ait que des sentiments dignes de sa bonté; troisièmement il donne le pouvoir de parler aux autres de la sagesse, que l'on connaît et par la lumière que l'on en a reçue, et par l'expérience qu'on en a faite. Un homme n'est-il pas vraiment sage et parfaitement saint, qui n'a que des pensées dignes de la sagesse de Dieu, et qui, toutes les fois qu'il parle soit en public, soit en particulier, ne parle que selon ce qu'il sent dans son cœur, qui ne sait ce que c'est ni de déguisement, ni de détour, qui ne cache, ni n'affaiblit jamais la vérité, et qui se conduit comme il pense et comme il parle. Cela ne pourrait pas être autrement, puisque saint Thomas, dont je viens de vous faire un portrait fort naturel, nous assure, en parlant comme Salomon, que Dieu qui *est lui-même le guide de la sagesse, et que c'est lui qui redresse les sages*, ne souffrirait pas qu'ils s'égarassent dans leurs pensées, dans leurs paroles et dans leurs actions, ou que s'il le permettait pour leur faire connaître leur faiblesse, il aurait la bonté de les redresser. Saint Thomas nous en donne la raison en lui appliquant les paroles du Sage, qui lui conviennent depuis la première jusqu'à la dernière parole de notre leçon : *Nous sommes dans sa main, nous et nos discours, avec toute la sagesse, la science d'agir, et le règlement de la vie.*

Soyez autant persuadés de cette vérité que notre saint en a été convaincu; souvenez-vous toujours que c'est Dieu qui vous donne la bonne volonté, qui forme vos actions et vos paroles; que c'est Dieu qui vous donne le don de la sagesse pour entrer dans ses secrets et dans ses mystères, le don de la science qui vous apprend ce qui est nécessaire pour le règlement de votre vie et pour pratiquer toutes les règles de la vertu, afin qu'à l'exemple de notre saint vous ne désiriez que l'intelligence, et vous ne demandiez à Dieu que l'esprit de sagesse; que vous la préfériez à tout ce que les hommes estiment davantage et recherchent avec plus d'empressement, et que vous fassiez un bon usage de cette sagesse divine, vous en servant pour glorifier Dieu, pour édifier votre prochain, et pour vous rendre dignes de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LV.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH.

(19 *mars.*)

Intrans in domum meam conquiescam cum illa, etc. (*Sap.*, VIII, 16-18).

Entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle; car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux, mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la joie.

Ces trois versets que l'Eglise de Paris a choisis pour servir aujourd'hui de leçon à la messe, et pour faire les éloges de saint Joseph dont elle solennise la mémoire en ce jour avec d'autant plus de vénération et

d'amour, qu'elle se glorifie d'être sous la protection de sa sainte épouse, paraissent renfermer les vrais caractères de ce saint, dont la plus grande gloire est d'avoir été élu de Dieu pour être l'époux de celle qui a été elle-même choisie pour être la mère de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde, et comme tel il a passé pour père de ce divin Messie, ce qui supposait en lui une justice parfaite, qui dans l'Evangile lui a mérité la qualité de juste.

Il est vrai, selon le sens littéral, que les paroles de Salomon regardent la sagesse, qui fait le bonheur de ceux qui la possèdent et pour le temps présent et pour l'éternité; c'est pourquoi ceux qui la connaissent la recherchent avec empressement, et ne cessent point de la chercher qu'ils ne l'aient trouvée; mais dans un sens spirituel et allégorique, les paroles de ces trois versets sont très-propres pour nous faire connaître combien il a été avantageux à saint Joseph d'épouser la sainte Vierge, qui peut être regardée comme la sagesse; c'est pourquoi on peut dire que ce mariage fait son bonheur et sur la terre et dans le ciel; il le rend heureux sur la terre, puisqu'il est cause qu'il passe sa vie dans le repos délicieux, et que de plus il lui procure la félicité dans le ciel, contribuant à conserver et à perfectionner sa justice; c'est pourquoi il désire avec tant d'ardeur de la posséder et de l'avoir pour compagne en ce monde, afin d'être uni avec elle dans l'autre vie. Voilà le modèle de toutes les alliances, ils doivent contribuer à rendre heureux ceux qui s'y engagent, mais à les rendre heureux premièrement sur la terre, secondement dans le ciel, et c'est dans ce seul motif qu'ils doivent contracter ces alliances; c'est ce que vous apprendrez par les paroles de Salomon, et par l'exemple de saint Joseph et de la sainte Vierge son épouse, dont nous implorons la protection, en lui disant : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise, voulant faire les éloges de la sainte Vierge, se sert ordinairement des paroles que Salomon a dites en faveur de la Sagesse, et les sentiments qu'il a eus pour elle peuvent aussi être les sentiments que saint Joseph a eus pour celle que Dieu lui préparait pour être son épouse. Ce sage roi dit : *Je l'ai aimée, je l'ai recherchée dès ma jeunesse, et j'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu l'amateur de sa beauté* (*Sap.*, VIII, 2). Il ne suffit pas de connaître, il faut aimer; je dis plus, cette connaissance est inutile si elle n'est accompagnée d'amour; quel avantage aurait une âme de connaître Dieu, d'être en état d'expliquer ses mystères, de raisonner sur ses perfections, sur ses ouvrages, sur la conduite qu'il tient dans l'univers, si elle ne l'aimait pas? cette connaissance ne lui serait pas plus avantageuse que l'a été à plusieurs le pouvoir de faire des miracles; ils ont été inconnus à celui au nom de qui ils faisaient des actions si prodigieuses, il en sera de même de ceux qui tâchent par de longs et beaux discours de faire croire qu'ils connaissent Dieu. Dieu ne les connaîtra pas, parce qu'il ne connaît que ceux qui sont à lui, et il n'y a que ceux qui l'aiment qui soient véritablement à lui; ce sont donc ceux-là qu'il connaît de cette connaissance qui le porte à leur faire tout le bien qui leur est le plus nécessaire et le plus avantageux, de sorte qu'il les connaît et qu'il les aime, comme ils le connaissent et qu'ils l'aiment; et une preuve convaincante de cette connaissance jointe à l'amour, c'est qu'ils recherchent avec empressement de posséder ce qu'ils connaissent si parfait et par conséquent si aimable, et ils disent avec Salomon : *Je l'ai recherchée dès ma jeunesse.*

C'est pour cette raison que saint Joseph est appelé un homme juste; la justice est une vertu générale qui accompagne toutes les autres vertus, puisque sans elle il n'y aurait pas de vertu chrétienne, comme il n'y aurait pas de justice si quelqu'une des vertus venait à manquer, parce que la justice a deux objets : Dieu et le prochain; elle rend à Dieu tout ce qu'elle lui doit, soit en obéissant à ses lois, soit en se soumettant à ses ordres, soit en se conformant à sa volonté, soit enfin en l'aimant plus que soi-même et plus que toutes les créatures; elle rend de même au prochain tout ce qu'elle lui doit en ce qui regarde son bien, son honneur, sa consolation et son salut; c'est en suivant des règles si saintes, si charitables, que saint Joseph a mérité le nom de juste, et sa justice l'avait engagé à rechercher la sagesse dès sa jeunesse. Que ceux à qui l'on donne la qualité de créatures raisonnables sont différents les uns des autres! il y en a qui sont des hommes parfaits dès qu'ils commencent à se servir de leur raison, et ce sont de vrais hommes, qui, joignant la vertu avec la raison, sont des hommes justes : et il y en a qui sont toujours des enfants, quelque âge qu'ils aient, ils ne sortent jamais de l'enfance; de sorte que si les philosophes appellent les hommes des animaux raisonnables, les uns sont toujours animaux et les autres toujours raisonnables.

Saint Joseph a été un homme raisonnable, un homme juste dès le commencement de sa vie, puisque dès sa jeunesse il a aimé la sagesse, et il l'a recherchée et avec tant d'ardeur que pour l'amour d'elle il a méprisé tous les autres biens, et a renoncé à toutes les alliances de la terre, ne voulant s'unir qu'avec elle, il peut dire aussi comme Salomon : *J'ai tâché de l'avoir pour épouse, et je suis devenu amateur de sa beauté.* Le Sage se sert de l'amour de l'époux et de l'épouse qui est le plus parfait, pour nous faire voir que nous devons rechercher la beauté de la sagesse avec une ardeur toute spirituelle et toute divine, pour la raison qu'étant déjà prévenus d'une affection corrompue qui nous entraîne vers nous-mêmes et vers la créature, par une pente si naturelle et si violente, nous ne pourrons jamais résister aux

impressions de ce dangereux amour, qu'en lui substituant cette divine ardeur qui transporte notre cœur de la terre au ciel, qui nous fait mépriser la sagesse du monde pour nous unir avec celle qui vient d'en haut et qui nous est donnée du Père des lumières.

L'amour que saint Joseph a eu pour la Sagesse, l'ardeur avec laquelle il l'a recherchée dans sa jeunesse, et le désir de contracter avec elle une alliance semblable à celle d'un époux et d'une épouse, l'a rendu digne d'être choisi de Dieu pour être l'époux de la sainte Vierge, et en cette qualité contracter la plus sainte, la plus pure et la plus glorieuse de toutes les alliances. Ce que Salomon nous exprime bien sous la figure de la Sagesse : *Entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle ; car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux, mais on n'y trouve que de la satisfaction et de la joie.* Si nous prenons ces paroles dans le sens littéral qui nous font connaître combien il est avantageux de contracter une sainte alliance avec la Sagesse, et de la prendre pour son épouse, nous apprenons que si le propre de l'amour du monde et de la sagesse de la terre est de dissiper l'homme et le faire sortir hors de lui-même, l'amour de la sagesse du ciel le fait rentrer en lui pour trouver en Dieu un saint repos, car le royaume de Dieu, comme dit saint Paul, est la justice, la sagesse et la joie dans le Saint-Esprit. La sagesse imprime la joie dans le cœur, parce qu'assujettissant la chair à l'esprit et apaisant le trouble des passions, elle réconcilie l'homme avec lui-même, et lui fait goûter cette paix qui s'élève au-dessus des sens, qui est le partage des bons, et que les méchants ne peuvent jamais trouver.

Dans un sens allégorique et d'application, l'Eglise de Paris nous veut faire connaître que saint Joseph, épousant la sainte Vierge, est devenu le plus heureux de tous les hommes. Dieu ayant établi le mariage comme un sacrement qui n'a rien que de grand en soi, puisqu'il nous représente l'union qui est entre Jésus-Christ et son Eglise, il a prétendu que l'époux et l'épouse seraient unis ensemble pour s'aider, pour se servir, pour se consoler l'un l'autre, et même pour contribuer réciproquement à leur salut, et pour cela il a voulu que l'union fût si forte et si parfaite, que pour la conserver on sacrifiât tous les autres amours, et qu'on renonçât à toutes les autres alliances; c'est une loi qu'il a établie dès le commencement du monde, ayant dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui* (*Gen.*, II, 18). La femme a donc été formée du côté de l'homme; ce n'est pas de sa tête, parce qu'elle ne devait pas être sa maîtresse, ni de ses pieds, ne devant pas être son esclave, mais de son côté, puisqu'il la destinait pour être sa compagne et pour l'aider dans toutes ses entreprises, le soulageant dans ses travaux, le consolant dans ses peines ; il veut donc qu'ils soient parfaitement unis, et il ne leur permet pas de se séparer, leur disant : *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une seule chair* (*Ibid.*, 24).

Ces paroles sont si essentielles pour établir la perfection de l'alliance entre l'homme et la femme et la nécessité de la conserver sans qu'il leur soit permis de la rompre, que le Fils de Dieu s'en est servi lui-même dans l'Evangile, lorsqu'il dit aux pharisiens : *N'avez-vous point lu que celui qui a créé l'homme, créa au commencement un homme et une femme, et qu'il dit pour cette raison : L'homme abandonnera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une seule chair.* Et le Fils de Dieu ajoute encore : *Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair; que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a joint* (*Matth.*, XIX, 4-6). Nous voyons trois choses dans cette réponse que le Seigneur fait aux pharisiens ; la première, la sainteté du mariage qui produit l'union des cœurs par une affection si sincère et si forte, que les deux personnes que Dieu unit par ce lien sacré abandonnent pour vivre ensemble leur père et leur mère, sans manquer néanmoins au respect et à l'amour qui est toujours dû à ceux qui nous ont donné la vie. La seconde, l'union d'une société indivisible et indissoluble que Dieu a faite, et que l'homme ne peut rompre, car ce n'est pas une invention humaine, mais l'ouvrage de Dieu; c'est lui qui fait cette union dans la suite des siècles comme il l'a faite au commencement, c'est une union qui est digne d'honneur et de respect; que si elle est moins honorée et respectée qu'elle devrait être, la volupté et la cupidité de l'homme en sont la cause. La troisième chose à remarquer dans les paroles du Seigneur, est qu'il dit que le mari et la femme étant devenus un même esprit deviennent aussi un même corps; ce qui nous fait connaître que c'est un très-grand crime que de semer de la division dans une société que Dieu a si à cœur, et que c'est comme si on séparait un corps en deux, ce qui ferait horreur ; mais ces réflexions nous apprennent combien il est avantageux à l'homme d'avoir une femme sage et vertueuse, et que c'est un vrai bonheur pour une femme d'avoir un mari honnête selon le monde et selon Dieu; c'est pour lors qu'il n'y a que de la satisfaction et de la joie dans la maison, n'y ayant rien de désagréable dans la conversation d'un semblable mari, ni rien d'ennuyant dans la compagnie d'une semblable épouse, et par conséquent l'un et l'autre trouvent leur repos à demeurer ensemble.

C'est ce qui arrive à saint Joseph et à la sainte Vierge, un époux juste comme celui dont nous solennisons la fête pouvait-il épouser une fille plus vertueuse que Marie pleine de grâce, remplie du Saint-Esprit, accompagnée de la vertu du Très-Haut, bénie plus que toutes les femmes : et une fille aussi sainte que Marie, mère de Dieu, pouvait-elle épouser un mari plus parfait et plus digne d'elle que saint Joseph. Tout ce que

l'on dit dans la sainte Ecriture des bons mariages, se trouve excellemment dans celui dont nous parlons. Tobie nous a donné sur ce sujet des instructions qui, étant soutenues de l'exemple de Marie et de Joseph, doivent faire de grandes impressions sur l'esprit de ceux que Dieu appelle au mariage, ou qui y sont déjà engagés. L'ange Raphaël instruisant le jeune Tobie dont il s'était rendu le conducteur, lui dit : *Ecoutez-moi, et je vous apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir : lorsque des personnes s'engagent tellement dans le mariage, qu'elles bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'elles ne pensent qu'à satisfaire leur volupté, le démon a pouvoir sur eux. Mais pour vous, vous prendrez cette fille dans la crainte du Seigneur* (*Tob.*, VI, 16, 17, 22).

Si l'on consultait les lumières de la foi et de la piété, l'on serait très-convaincu de tout ce que l'ange Raphaël dit au jeune Tobie ; on saurait que lorsque l'on veut se marier chrétiennement, on doit penser à se rendre digne de donner des saints à l'Eglise, qui servent Dieu en esprit et en vérité. On peut dire cependant qu'il n'y a rien de si rare que ces sortes de mariages, et qu'il n'est rien au contraire de si commun que de voir des gens qui se marient en la manière que le Saint-Esprit le représente en ce lieu par la bouche de son saint ange, des gens qui au lieu d'invoquer Dieu et de le prier d'être présent à leur mariage pour le rendre vraiment saint, le bannissent au contraire de leur cœur et de leur esprit, et se portent par le seul motif de la volupté à recevoir un sacrement dont toutes les suites doivent être saintes, pour la raison que Tobie en donne à son épouse : *Nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les païens qui ne connaissent point Dieu* (*Tob.*, VIII, 5).

Que si des Juifs parlaient et agissaient de la sorte avant la naissance du Fils de Dieu, et avant l'établissement de la loi nouvelle, combien sont inexcusables des chrétiens qui parlent encore et qui agissent, même après la prédication de l'Evangile, comme agissaient les païens lorsqu'ils n'avaient point la connaissance du Fils de Dieu, ce qui est cause que l'on ne trouve ni repos, ni joie dans sa famille, le monde et la chair étant les seuls que l'on consulte dans toutes les alliances que l'on fait. La religion, la piété, la foi sont peu consultées dans tous les mariages, les uns veulent de l'honneur, les autres cherchent de l'argent, et peu désirent la vertu. L'Ecclésiastique condamne ceux qui se conduisent selon de semblables maximes : *Mariez votre fille*, dit-il aux pères et mères, *et vous aurez fait une grande affaire, et donnez-la à un homme de bon sens* (*Eccli.*, VII, 27) ; il ne vous dit pas de la marier à un homme riche et puissant, mais à un homme de bon sens qui est sage et vertueux, qui se conduit selon la loi de Dieu, et qui n'a point d'autre dessein que de se sauver et de contribuer au salut de la personne qu'il épouse.

Que prétend saint Joseph en épousant la sainte Vierge ? Se conformer à la volonté de Dieu, se soumettre à ses ordres, observer sa loi, sans se regarder soi-même, ni son plaisir, ni son intérêt ; c'est pourquoi il passe sa vie dans le plus délicieux de tous les repos, ne se troublant point, et ne s'inquiétant point. Quoique d'abord la grossesse de la sainte Vierge soit pour lui un mystère impénétrable, il ne condamne point son épouse, il ne la soupçonne pas même, il forme seulement le dessein de se retirer, et pour lors un ange l'instruit, il lui apprend qu'il ne doit pas craindre de prendre Marie pour son épouse, parce que l'enfant qu'elle a conçu est l'ouvrage du Saint-Esprit, et que ce sera lui qui sera le Sauveur des hommes, c'est pourquoi il s'appellera Jésus. C'est pour lors que notre saint jouit d'un parfait repos, connaissant que son épouse est choisie de Dieu pour être la mère du Messie ; c'est pour lors que la conversation de la sainte Vierge n'a rien de désagréable pour lui, et que sa compagnie n'a rien d'ennuyeux ; comment est-ce que celle qui est pleine de grâce, environnée du Saint-Esprit, couverte de la vertu du Très-Haut, pourrait avoir une conversation désagréable et une compagnie ennuyeuse ; j'y trouve de l'impossibilité, cela est bon pour celles qui sont pleines de l'amour d'elles-mêmes, qui ne se conduisent que selon l'esprit du monde, qui ne pensent qu'à plaire aux créatures, qui ne cherchent que les honneurs, les richesses, les plaisirs de la terre ; il arrive souvent que l'on est dans le trouble avec elles, que leur conversation est désagréable, et que leur compagnie est ennuyeuse.

Le Sage nous a voulu apprendre ces vérités dans ses Proverbes, en nous disant deux choses opposées ; la première, que *celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, et il a reçu du Seigneur une source de joie.* La seconde, *celui qui chasse une femme vertueuse rejette un grand bien ; mais celui qui retient une adultère est insensé et méchant* (*Prov.*, XVIII, 22, 23). Faites réflexion sur ces deux vérités qui rendraient la vie des hommes plus tranquille et plus agréable, et qui, au contraire, est ordinairement dans le trouble, dans l'ennui et le chagrin, parce qu'elles ne sont ni écoutées, ni suivies ; pensez donc que la femme, selon l'Ecriture, est pour celui à qui elle est destinée, un grand bien ou un grand mal ; si elle est mauvaise, elle est un grand mal ; si elle est bonne, elle est non-seulement un grand bien, mais une source de biens et de joie ; cela étant, que devez-vous conclure, sinon qu'un bien si considérable qui fait les délices de la vie présente, ne peut venir que de celui qui est l'auteur de tous les biens, et c'est ce que Salomon nous apprend, quand il dit que *le père et la mère donnent les maisons et les richesses ; mais c'est proprement le Seigneur qui donne à l'homme une femme sage* (*Prov.*, XIX, 14). Il y a peu de paroles dans l'Ecriture aussi importantes que celles-ci, pour apprendre

aux hommes de quelle manière ils doivent entrer dans l'état du mariage; car c'est tout dire que de nous assurer que c'est proprement Dieu qui donne à l'homme une femme sage, comme c'est lui qui donne à la femme un homme sage et craignant Dieu, puisque la vraie sagesse et la piété sont inséparables dans l'Ecriture. Les parents de la sainte Vierge n'avaient ni richesses, ni maisons à lui donner, ils se trouvaient sans crédit et sans autorité. Saint Joseph de même, quoique du sang royal de David, n'attendait rien de son père et de sa mère; il n'était revêtu d'aucune charge, il n'avait aucun emploi qui le pût distinguer, ou qui fût capable de l'enrichir, il gagnait sa vie du travail de ses mains; cependant il est le plus heureux de tous les hommes, ayant l'avantage de posséder la femme la plus parfaite et la plus vertueuse qu'il y eût sur la terre, étant plus remplie de bénédictions que pas une d'entre elles. Marie aussi est heureuse d'avoir l'époux le plus juste et le plus sage qu'il y eût parmi les hommes; c'est ici où il faut dire, avec le Sage, que c'est proprement le Seigneur qui a donné à saint Joseph une épouse si sage, et que c'est le même Seigneur qui a donné à Marie un époux si vertueux; ce mariage est un ouvrage de Dieu.

Plût au Seigneur que cela fût de même aujourd'hui; mais l'on en est bien éloigné: la passion, l'avarice, l'ambition font presque tous les mariages, et on s'y engage sans penser à rien moins qu'à son salut et à son Dieu, auquel seul néanmoins on devrait penser; ne nous étonnons donc pas s'il s'y trouve tant de désordres, et si Dieu y répand tant d'amertume, y sème tant d'épines, et y mêle tant de châtiments. Y a-t-il rien de plus juste et même de plus nécessaire pour ceux qui se trouvent engagés ou par leur condition, ou par ceux de qui ils dépendent, ou par quelque nécessité de la vie humaine, à entrer dans cet état, et qui ne se trouvent pas assez forts pour en choisir un plus saint et plus heureux, suivent au moins avec beaucoup de piété cet avis du Sage, afin que Dieu unisse lui-même ce que l'homme après ne pourra plus séparer, comme c'est lui qui a uni saint Joseph et la sainte Vierge, et qui leur a fait trouver une source de joie dans leur mariage.

Quand on n'aurait que la lumière des Juifs, et qu'on ne porterait point ses espérances au delà de la terre, on devrait néanmoins être touché d'une si grande promesse de Dieu; mais lorsqu'on pense à s'engager dans le mariage, et qu'on se souvient que l'on est chrétien, il est bien juste de demander à Dieu un bien qui en produit tant d'autres, et qui peut avoir des suites si avantageuses dans toute la vie; c'est pourquoi Salomon ajoute: Que *celui qui chasse une femme vertueuse rejette un grand bien.* Il n'est pas sans exemple que des personnes à qui le vice a renversé la raison, chassent de leurs maisons des femmes très-vertueuses, et se privent ainsi d'un très-grand bien, parce qu'ils ont résolu de vivre d'une manière digne de la haine de Dieu et des hommes. Mais il y en a qui, sans aller dans ces excès qui font un grand scandale, ne laissent pas de rejetter le plus grand de tous les biens, en chassant une femme vertueuse, lorsqu'ils refusent d'épouser celle qui est très-sage et qui a beaucoup de piété, parce qu'elle a moins de richesses, ou que ses parents sont moins en crédit, et ils en prennent une qui a toutes les manières du monde, peu de dévotion, et un grand penchant au libertinage, et cela seulement parce qu'elle est plus riche, et que ses parents ont du crédit à la cour, au parlement, dans les finances. Mais qu'arrive-t-il avec ces richesses et ce crédit? Ce que nous ne voyons que trop souvent; c'est que cet homme qui a rejeté la sagesse et la vertu, et qui lui a préféré les richesses et l'ambition, ne trouve point de repos avec cette femme; sa conversation n'a rien que de désagréable pour lui, et sa compagnie lui devient très-ennuyeuse, comme celle du mari est insupportable à la femme; ce qui oblige Salomon de nous dire que *la femme querelleuse est comme un toit d'où l'eau dégoutte toujours* (*Prov.*, XVII, 13).

La femme, selon le dessein que Dieu a eu en la formant, et selon sa première et sa plus essentielle obligation, doit, autant qu'elle peut, soulager son mari et lui complaire en toutes choses; si elle fait le contraire et si elle se rend pénible et fâcheuse par son humeur querelleuse, c'est un mal d'autant plus grand que celui auquel le sage le compare. Il est vrai qu'il est très-incommode de demeurer dans une chambre où il pleut de tous les côtés, mais c'est une incommodité à laquelle il est aisé de remédier, car il est très-facile d'empêcher qu'il ne pleuve dans une maison; mais s'il est extrêmement fâcheux de demeurer avec une femme contrariante et querelleuse, il n'est pas si aisé de remédier à ce désordre et de trouver les moyens de vivre en paix avec elle; c'est pourquoi il est beaucoup plus avantageux d'en avoir une qui ait la douceur et l'humilité de cœur, et qui se conduise dans sa maison selon les règles de la charité, parce que l'on est persuadé que l'on ne trouvera avec elle que de la satisfaction et de la joie, et que par ce moyen on passera sa vie dans un agréable repos, sans ennui ni chagrin, ce qui contribuera beaucoup à se procurer un repos et un bonheur éternel, comme il est arrivé à saint Joseph, époux de la sainte Vierge; c'est ce que nous trouverons dans la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Ayant donc pensé à ces choses et les ayant méditées dans mon cœur. Voilà le propre d'un homme sage de penser et de méditer dans son cœur, c'est ce que l'on dit de la sainte Vierge: elle écoutait avec beaucoup d'attention tout ce qu'elle entendait dire de son divin Fils, soit aux bergers, soit aux mages,

soit au vieillard Siméon et à ceux qui se trouvèrent avec lui dans le temple; elle avait soin de retenir tout ce qu'elle avait entendu, réfléchissant dans son cœur sur tant de merveilles que ces diverses personnes avaient dites; son époux saint Joseph fait de même, lui et son épouse sont en admiration de tout ce qu'ils voient et de tout ce qu'ils entendent; c'est donc avec bien du sujet qu'on lui applique ces paroles de Salomon: qu'il a pensé à ces choses, et qu'il les a méditées dans son cœur; mais si vous voulez savoir quelles sont ces choses auxquelles il a pensé et qu'il a méditées dans son cœur, vous n'avez qu'à faire réflexion sur ce que nous venons de vous dire, qu'il a connu que la conversation de la sagesse n'a rien de désagréable, et sa compagnie rien d'ennuyeux, au contraire qu'on ne trouve avec elle que de la satisfaction, de la joie et du repos. Voilà à quoi saint Joseph a pensé et ce qu'il a médité dans son cœur.

Que l'amour du monde est opposé à l'amour de la sagesse! Ce mauvais amour qui est autant dangereux qu'il est déréglé, dissipe l'homme et le fait sortir hors de lui-même; ce saint amour qui ne procure que du bien à celui qui en est possédé, le fait rentrer en lui-même; il est néanmoins très-nécessaire de voir à quoi se termineront ces pensées et ces méditations: *C'est*, dit-il, *de considérer que je trouverais l'immortalité dans l'union avec la sagesse.* La sainte Vierge étant regardée dans un sens allégorique sous le nom de la sagesse, il est vrai de dire que celui qui s'unit avec elle par un saint mariage, trouve l'immortalité. Si nous sommes persuadés qu'il n'y a point eu de créature plus sage que celle qui a été choisie pour concevoir et pour enfanter la Sagesse incarnée, c'est s'unir avec la Sagesse que de s'unir avec elle: et d'autant plus que cette union n'a aucun rapport avec la chair, et c'est en celle-là plus excellement que dans toutes les autres, que la parole de saint Paul est accomplie, quand il demande: *Que le mariage soit traité de tous avec honneur* (*Hebr.*, XIII, 4); il n'y en a jamais eu où il se soit trouvé tant d'honnêteté, tant de pureté, tant de sainteté, de sorte que si le *mariage est honorable entre tous* ceux qui le contractent en chrétiens, il l'est beaucoup plus pour saint Joseph épousant la sainte Vierge, que pour pas un autre, quelque saint qu'il ait pu être. Si donc saint Jean, dans son Apocalypse, se récrie: *Heureux ceux qui sont invités au souper des noces de l'Agneau* (*Apoc.*, XIX, 9).

L'Epoux est un agneau doux et humble qui nous dit: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* c'est un agneau qui a voulu être une victime sacrifiée avant que d'être glorifiée: l'Eglise est son épouse, tous les fidèles qui la composent sont invités au souper des noces, c'est-à-dire à la félicité éternelle; mais souvenez-vous qu'il est dit dans l'Evangile que ceux qui avaient été invités à ce céleste festin n'en ont pas été trouvés dignes, les uns ayant préféré leur intérêt temporel, les autres l'honneur du monde, ceux-ci leur propre plaisir, et tous ayant cherché de vaines excuses, de sorte que la porte leur a été fermée, et lorsque venant à changer de sentiment ils s'aviseront de venir frapper à la porte, on leur répondra qu'on ne les connaît pas, car quoiqu'ils aient eu l'avantage d'être invités au souper des noces de l'Agneau, ils ne se sont pas rendus dignes d'y avoir place. Mais si ceux-là sont heureux qui sont invités au souper des noces de l'Agneau, celui-là n'est-il pas le plus heureux de tous les hommes d'avoir été choisi pour être l'époux de la plus sage et de la plus sainte de toutes les créatures, puisque, selon Salomon, l'on trouve l'immortalité dans l'union que l'on contracte avec elle.

Saint Paul nous dit: *Si un fidèle a une femme qui soit infidèle, laquelle consente de demeurer avec lui, qu'il ne se sépare point d'avec elle. Et de même si une femme fidèle a un mari qui soit infidèle, lequel consente de demeurer avec elle, qu'elle ne se sépare point d'avec lui. Car le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle* (I *Cor.*, VII, 12-14). Cela nous apprend que la vie des simples fidèles, même des femmes mariées, est une prédication véritable qui est capable de convertir les païens, et qui dans quelques occasions, s'est trouvée aussi efficace que celle des hommes apostoliques; car il arrive quelquefois que cette prédication, renfermée dans le bon exemple, est si puissante, qu'après elle il n'en faut point d'autre; c'est qu'il y a une voix secrète du Saint-Esprit cachée dans les actions saintes des simples fidèles, qui n'est pas moins forte pour convertir les âmes que la parole des prédicateurs: c'est une instruction et tout en semble une grande consolation pour une femme qui a un mari peu réglé, ou pour un mari qui a une femmme qui, faisant profession d'être chrétienne, mène néanmoins une vie toute païenne, de penser que leur exemple est une voix puissante capable de retirer du mal celui qui s'y trouve engagé, et d'exciter au bien celle qui ne l'a pas encore pratiqué. Nous avons donc raison de dire, selon les sentiments de saint Paul, que la vie chrétienne d'un mari ou d'une femme est pour sa maison une mission continuelle dont le fruit est presque infaillible; mais si le bon exemple d'une femme fidèle a tant de pouvoir pour contribuer à la perfection et à la conversion d'un mari infidèle, ou si la piété d'un mari fidèle est si capable de contribuer au salut d'une femme infidèle, à plus forte raison une femme sainte se trouvant unie par le mariage avec un mari vertueux, l'un et l'autre s'animeront à persévérer dans la vertu, ils s'aideront à se perfectionner, et ils contribueront à se rendre dignes d'une heureuse immortalité. C'est pour cette raison que saint Paul ne voulait pas qu'il n'y eût qu'un amour charnel entre l'époux et l'épouse; au contraire, il les exhorte à s'aimer réciproquement, mais d'un amour pur et spirituel, et pour cela il leur dit, écri-

vant aux Ephésiens : *Hommes, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise* (*Ephes.*, V, 25); c'était leur donner le modèle de l'amour le plus parfait : ce divin Seigneur n'a rien épargné pour faire connaître l'amour qu'il avait pour l'Eglise, ayant souffert les tourments les plus cruels, ayant répandu tout son sang, étant mort pour la purifier, pour l'embellir, pour l'enrichir et pour la rendre digne de la gloire éternelle ; de sorte que c'est l'amour le plus désintéressé, le plus généreux et le plus pur que l'on puisse nous proposer, c'est de cette manière que l'on doit s'aimer dans le mariage, contribuer à la sainteté et à la bienheureuse immortalité de l'un de l'autre.

Si saint Paul vous a donné l'exemple de l'amour que Jésus-Christ a eu pour l'Eglise, il pouvait encore vous donner l'exemple de l'amour que saint Joseph avait pour la sainte Vierge son épouse, et réciproquement l'amour que la sainte Vierge avait pour saint Joseph son époux, tous deux ne s'aimant que pour croître en justice et en sainteté, et que pour trouver l'immortalité des Anges dans la plus parfaite et la plus pure de toutes les unions. Salomon s'adressant à Dieu, lui disait : *Vous connaître est la parfaite justice, et comprendre votre équité et votre puissance est la racine de l'immortalité* (*Sap.*, XV, 3). C'est nous dire que quelque emploi que nous ayons, dans quelque engagement que nous nous trouvions, nous devons fuir avec soin tout ce qui est capable non-seulement d'aveugler l'esprit, ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un chrétien, parce que cela contribue à son endurcissement et à sa mort éternelle, mais aussi de l'obscurcir, en sorte que l'on ne soit pas capable de connaître les objets tels qu'ils sont ; il faut donc craindre tous les engagements, toutes les alliances, toutes les affections qui pourraient nous empêcher de connaître Dieu comme nous sommes obligés de le connaître. Une affection charnelle, un amour déréglé, un attachement tout sensible, voilà ce qui aveugle l'esprit, ou du moins qui l'obscurcit tellement, qu'il n'est plus capable de connaître Dieu ; il ne pense point à Dieu, il néglige sa loi et il ne met plus son bonheur à le posséder, parce qu'il pense trop à la créature qu'il aime, qu'il est trop occupé du désir de lui plaire, et qu'il croit faussement que son bonheur consiste à la posséder, bien loin qu'une parfaite justice se trouve dans un semblable déréglement, qu'il y a une souveraine injustice, rien n'étant plus injuste que de donner à la créature ce qui ne doit être que pour le Créateur, et c'est avoir en soi une racine de mort, étant éloigné de Dieu qui est la vie et le principe de la vie.

Ne nous étonnons pas si Salomon nous a dit que le nombre des fous est infini, toute la terre étant remplie d'hommes qui ne connaissent point Dieu, et qui par conséquent ne l'aiment point, et ne désirent point de le posséder; qui ne se servent de ce qu'ils croient avoir de lumières que pour connaître la créature, qui lui donnent toutes leurs affections et, qui n'en désirent que la possession ; cette folie est suivie de la mort, puisque c'est la sagesse *qui me donnera l'immortalité*, comme dit Salomon, *et c'est par elle que je rendrai la mémoire de mon nom éternelle parmi ceux qui me doivent suivre* (*Sap.*, VIII, 13). Ce roi d'Israël apprend à tous les hommes du monde à mettre leur gloire en ce qui peut les rendre véritablement recommandables, et à considérer que leur réputation ne doit point s'établir sur le vain éclat d'une puissance et d'une grandeur humaine, mais sur l'autorité que leur sagesse et leur justice leur doivent acquérir dans l'esprit des peuples. Voilà ce qui rend saint Joseph si considérable dans l'Eglise, et si glorieux dans le ciel ; il ne s'est engagé à prendre Marie pour son épouse, selon l'ordre que l'Ange lui en a donné, que parce qu'il connaissait que cette alliance servirait à l'unir plus étroitement avec la sagesse, et, par conséquent, à lui procurer une gloire immortelle non-seulement devant les hommes, mais encore plus devant Dieu. Nous connaissons cela dans la généalogie de notre divin Sauveur, dont la première partie est composée de patriarches, la seconde de rois, et la troisième, qui commence au rétablissement des Juifs en Judée après avoir été transportés en Babylone, n'a rien de recommandable, sinon le second qui est ce fameux Zorobabel qui rebâtit le temple de Jérusalem ; de tous ses descendants l'on n'en sait que le nom, la famille de David, si illustre et si glorieuse, étant tombée dans l'obscurité et dans la pauvreté jusqu'à saint Joseph, qui était un ouvrier gagnant sa vie du travail de ses mains. Le Saint-Esprit voulant le relever et lui donner un lustre plus éclatant que celui des patriarches, des rois et des pontifes qui l'avaient précédé, dit qu'il est l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ; toute la gloire de la sainte Vierge, c'est d'être la mère du Fils de Dieu ; et de même la gloire de saint Joseph, c'est d'être l'époux de Marie. Cette vierge si pure et si sainte étant choisie de Dieu pour être la mère de son Fils, avait toutes les qualités propres pour une faveur si particulière : elle est pleine de grâce, remplie du Saint-Esprit, la vertu du Très-Haut l'accompagne partout, elle est plus bénie que toutes les femmes, et tout ce qu'il y a de grand en elle est l'ouvrage du Tout-Puissant. Disons de même de saint Joseph, étant choisi de Dieu pour être l'époux d'une vierge mère du Sauveur des hommes, et d'une vierge qui devenant mère, ne laissait pas d'être vierge et qui devait conserver sa virginité toute sa vie, il fallait qu'il fût très-pur, qu'il eût une foi très-vive et une charité très-désintéressée, de sorte que l'on pût dire de lui qu'il était juste, et comme tel, quoique vraiment époux de la sainte Vierge, il la regardait comme sa sœur et son amie, une sœur très-sage et une amie fort prudente, conformément à ce que Salomon nous dit dans ses Proverbes : *Dites à*

la sagesse, vous êtes ma sœur, et appelez la prudence votre amie (*Prov.*, VII, 4).

Si nous regardons Jésus-Christ comme la sagesse du Père éternel, et une sagesse qui s'est incarnée pour le salut des hommes, nous apprenons par ces paroles que nous devons approcher de ce divin Sauveur avec plus de confiance que nous ne faisons, puisqu'il veut lui-même que nous nous familiarisions en quelque façon avec lui, si nous osons nous exprimer de la sorte, puisque non-seulement il ne rougit pas de nous appeler ses frères, comme il paraît dans son Evangile, mais il nous ordonne encore de l'appeler de ce même nom. La Sagesse éternelle, qui était notre souveraine, est devenue notre sœur en se revêtant de notre chair; c'est là le fondement de notre gloire et de notre confiance, et ce devrait être en même temps le sujet d'une action de grâces continuelle; en ce sens, saint Joseph peut appeler la sagesse sa sœur, et la prudence son amie, comme étant allié au Fils de Dieu par sa foi et par sa justice.

Si nous considérons la sainte Vierge figurée par la sagesse et par la prudence, comme ayant toujours eu la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, c'est à cette sagesse que notre saint a droit de dire : Vous êtes ma sœur; et c'est cette prudence qu'il peut appeler son amie, ayant toujours vécu avec elle dans une union et dans un amour semblable à celui qui est entre les anges, leur alliance étant celle d'un frère et d'une sœur, et leur amour étant accompagné d'une pureté tout angélique, c'est ce qui le rendait plus ferme et plus constant; dans toutes les affections où la chair a beaucoup de part, il est difficile qu'une trop grande familiarité ne fasse naître quelque mépris, qui diminuant le respect et l'estime qui doivent être le fondement d'un amour parfait, dès que ce fondement commence à être ébranlé, l'amour tombe en ruine, ou il devient si languissant, qu'il ne donne plus ce vrai plaisir qui se trouve toujours entre les personnes qui s'estiment et qui se respectent. La raison en est claire, c'est qu'un amour et une alliance qui ne sont fondés que sur l'estime que l'on a l'un pour l'autre, cette estime est cause que l'on se respecte toujours, et quoique la confiance soit parfaite, elle ne va jamais jusqu'à une familiarité si libre que l'on puisse manquer de respect; cette affection est donc un commerce du cœur et de l'esprit, où la chair n'a aucune part, et où par conséquent l'on n'a jamais aucun vrai sujet de se plaindre l'un de l'autre, ou de se faire quelque reproche. Voilà le portrait de l'amour qui était entre saint Joseph et la sainte Vierge son épouse, et plût à Dieu que ce fût aussi un semblable amour qui fût entre toutes les personnes qui sont unies ensemble par quelque alliance, ils trouveraient ce que saint Joseph a trouvé dans son mariage avec Marie : *Un saint plaisir dans son amitié, des richesses inépuisables dans les ouvrages de ses mains, l'intelligence dans ses conférences et ses entretiens, et une grande gloire dans la communication de ses discours.*

Le plaisir est toujours conforme à l'objet qui le cause, si c'est l'amour qui le produit; vous connaissez la qualité du plaisir par la qualité de l'amour : une affection toute sensible et toute charnelle ne saurait causer qu'un plaisir animal et sensuel, une affection pure et spirituelle produit un plaisir saint et innocent; c'est pourquoi Salomon étant jeune, ayant donné tout son amour à la Sagesse, et ayant obtenu de Dieu la grâce de la posséder et d'être aimé d'elle, une semblable amitié étant toute spirituelle, il a raison de dire qu'il a trouvé *un saint plaisir dans son amitié*. Notre saint Joseph, qui pouvait regarder sa vertueuse épouse comme Salomon regardait la sagesse; qui l'aimait, et qui en était aimé de même, avait autant de raison que ce prince de dire qu'il avait trouvé un saint plaisir dans son amitié. Mais cet amour ne consistant pas en paroles seulement, selon le conseil que saint Jean nous donne, quand il nous dit : *Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue seulement, mais par les œuvres et en vérité*, comme s'il voulait nous dire qu'un amour n'est véritable que lorsque nous en donnons des preuves par nos actions, et que nous ne nous contentons pas de le témoigner par des paroles; un semblable amour ne cause pas un plaisir inutile, jamais amour n'a été plus sincère et plus véritable que celui de saint Joseph pour sa sainte épouse, et réciproquement celui de Marie pour son saint époux; ils n'étaient occupés qu'à se rendre service l'un à l'autre, et ils ne perdaient jamais aucune occasion de se donner des preuves d'un amour réciproque, et, par conséquent, le saint plaisir qu'une si parfaite amitié produisait avait des effets très-avantageux; il avait donc raison de dire qu'il trouverait *des richesses inépuisables dans les ouvrages de ses mains* (*Sap.*, VIII, 18).

Salomon avait dit auparavant : *Les grandes vertus sont encore son ouvrage.* Car *si l'esprit* de l'homme *fait quelques ouvrages, qui a plus de part qu'elle dans cet art* avec lequel toutes choses ont été faites? C'est nous apprendre que comme l'on ne doit aimer que la sagesse, c'est d'elle aussi qu'on doit tout attendre. *Si on souhaite les richesses de cette vie, qu'y a-t-il de plus riche que la sagesse qui fait toutes choses*, les biens du monde sont dans sa main, elle les donne à qui lui plaît; si on désire de l'esprit pour gagner ce qui est nécessaire à la vie, ou pour faire quelques ouvrages, les hommes n'en peuvent donner, mais c'est la sagesse qui fait toutes ces choses, et qui éclaire notre âme par la communication de son esprit.

Joseph et Marie aimaient trop leur état pauvre et humble pour souhaiter des richesses; ils travaillaient, et la sagesse accompagnant les ouvrages de leurs mains; ils trouvaient dans leurs travaux tout ce qui était nécessaire pour l'entretien de la vie, et dans le temps de leur repos, ils n'étaient pas inutiles l'un à l'autre, leurs entretiens étant

très-profitables ; c'est pourquoi on faisait dire à saint Joseph, parlant des discours qu'il avait avec son épouse : *J'ai trouvé l'intelligence dans ses conférences et ses entretiens, et une grande gloire dans la communication de ses discours.*

Nous ne doutons pas que les entretiens de deux personnes si sages, si vertueuses, si saintes, n'aient été très-avantageux pour éclairer leur esprit, pour lui donner l'intelligence des plus grandes vérités et des plus profonds mystères ; il serait à souhaiter que tous les chrétiens qui sont unis ensemble dans quelque alliance, dans quelque société, dans quelque communauté que ce puisse être, fussent unis comme Marie et Joseph étaient unis, qu'ils travaillassent ensemble comme ils travaillaient, et qu'ils s'entretinssent comme ils s'entretenaient; mais pour cela il faudrait que la sagesse se trouvât dans toutes les alliances, dans toutes les sociétés, et dans toutes les communautés, comme elle a toujours été avec saint Joseph et la sainte Vierge, les accompagnant dans toutes leurs actions et dans tous leurs discours; c'est pourquoi on lui fait dire : *J'allais la chercher de tous côtés, afin de la prendre pour ma compagne.* Pour acquérir la sagesse, il faut la chercher avec un extrême soin, être prêt à tout quitter, à tout souffrir, et à tout faire pour la posséder; il y en peu qui soient assez heureux pour la trouver, parce qu'il y en a peu qui la cherchent d'une manière qui soit digne d'elle, souvent même l'on ne se cherche que soi-même lorsque l'on fait semblant de la chercher, et on lui attribue tout ce qui vient de nous comme s'il venait d'elle, pour autoriser de son nom ce qui n'a point été fait de son esprit. Cherchons-la donc comme notre saint l'a cherchée, afin que nous la trouvions, et que nous la possédions comme lui, et qu'elle nous rende heureux sur la terre et dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON LVI.

SUR LE MÊME SUJET

Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph, etc. (*Matth.*, I, 18-21).

Marie, mère de Jésus, ayant épousé Joseph, elle fut reconnue grosse, ayant conçu par le Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été ensemble.

Si le royaume du ciel est semblable à un trésor caché, il y en a dans la nature, il y en a aussi dans la grâce; les hommes ont un désir ardent et une avidité extrême de découvrir et de posséder ceux de la nature, ils se flattent qu'ils feraient leur bonheur, parce que les rendant fort riches, ils leur fourniraient les moyens de satisfaire toutes leurs inclinations; c'est pourquoi ils seraient tous du sentiment de celui dont il est parlé dans l'Evangile, qui ayant découvert un trésor dans un champ, donne tout ce qu'il a pour se rendre maître du champ, et posséder le trésor; mais ils ont autant d'indifférence pour les trésors cachés de la grâce, qu'ils ont d'empressement pour ceux de la nature, parce qu'ils n'en connaissent ni le prix, ni l'utilité. Saint Joseph est un trésor caché, inconnu de tous les hommes, connu de Dieu seul; il est inconnu, parce qu'il est pauvre, qu'il est d'une condition basse, et qu'il se trouve réduit à travailler de ses mains pour gagner sa vie. Les hommes ne jugeant que selon ce qui leur paraît à l'extérieur, et Dieu voyant ce qui est dans l'intérieur, il aime donc Joseph, il le choisit pour être l'époux de la plus parfaite de toutes les femmes, de celle qu'il a choisie pour être la mère de son Fils, et il l'aime de la sorte, parce qu'il est juste; c'est la qualité que le Saint-Esprit lui donne, nous avons besoin des lumières de ce même Esprit pour connaître cette justice, et en quoi elle consiste, prions la sainte Vierge de nous les obtenir, et disons-lui pour ce sujet avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

La justice, au sens de l'Evangile et de toute la sainte Ecriture, n'est pas une vertu particulière qui consiste à rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est de plus une union de toutes les vertus, selon l'état et l'engagement dans lequel on se trouve ; de sorte que l'on ne saurait rien dire de plus glorieux, ni de plus avantageux pour un homme, que de dire qu'il est juste, c'est-à-dire qu'il s'acquitte de tout ce qu'il doit à Dieu et au prochain ; c'est nous le représenter dans l'état dans lequel Adam se trouvait avant son péché, comme s'il avait recouvré sa première innocence, puisque Dieu l'avait créé droit; c'est enfin nous dire qu'il remplit parfaitement ses devoirs selon toutes ses obligations ; c'est pourquoi la Vérité même voulant faire l'éloge de saint Joseph, dit qu'il était juste, et en même temps elle nous donne des marques de cette justice. La première regarde la charité ; la seconde vient de la pureté de sa conscience; la troisième consiste dans le soin que Dieu a de lui; il est juste, il a de la charité, il ne veut pas déshonorer son épouse; il est juste, il a une conscience délicate, il est résolu de quitter secrètement sa femme; enfin il est juste, Dieu prend soin de l'instruire. Ces trois preuves de la justice de saint Joseph font les sujets de ses éloges, et les trois parties de ce sermon

PREMIÈRE PARTIE.

Marie, mère de Jésus, ayant épousé Joseph, elle fut reconnue grosse, ayant conçu par le Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été ensemble. Quelques-uns faisant une différence entre épouser et marier, soutiennent que Marie n'était pas encore mariée à saint Joseph lorsque l'ange Gabriel lui vint annoncer que Dieu l'avait choisie pour être la mère de son fils, mais qu'elle lui était seulement promise, ce que nous appelons fiancer; ce qui n'est pas croyable, Marie n'ayant été mariée à Joseph que pour une plus grande sûreté de son honneur et de sa vie, car si les Juifs, qui n'étaient pas dignes d'avoir connaissance d'un mystère si surprenant, l'avaient vue grosse, ils auraient jugé qu'elle aurait eu un commerce criminel, et sur ce jugement ils l'auraient condamnée à être la-

pidée; elle n'était donc pas seulement son épouse par une simple promesse de devenir sa femme et de le prendre pour son mari, mais la cérémonie du mariage avait été faite, elle était sa vraie femme, et il était son vrai mari; ils demeuraient dans la même maison, et l'enfant qui devait naître, quoique d'une manière toute miraculeuse, pouvait passer pour fils de Joseph, comme effectivement il y a passé, ce que nous lisons dans plusieurs endroits de l'Evangile; ce qui devait être de la sorte, étant très-nécessaire que les saints soient en bonne odeur à tous ceux qui les approchent, et qu'ils ne donnent jamais aucun légitime sujet de les soupçonner de quelque mal, l'Apôtre voulant même qu'ils s'abstiennent de l'apparence du mal. Le Seigneur n'a donc pas voulu permettre que sa mère fût exposée aux mauvais soupçons et aux jugements désavantageux que l'on aurait fait d'elle, si elle avait paru grosse avant que la cérémonie de son mariage avec saint Joseph eût été faite. Cette conduite de Dieu à l'égard de celle qui le mettait au monde par la seule opération du Saint-Esprit, apprend à tous les chrétiens, et particulièrement aux filles et aux femmes, qu'elles ne sauraient être trop délicates sur le sujet de leur réputation, qu'elles ne doivent pas se contenter du témoignage de leur bonne conscience en disant : Je n'ai rien à me reprocher, Dieu connaît mes intentions, et il sait que je ne fais rien contre sa loi; cela ne leur suffit pas, il faut encore que tous ceux du dehors soient obligés de rendre un bon témoignage d'elles, et pour cela elles doivent aimer la modestie dans les paroles, dans les habits, dans toutes leurs actions, aimer la retraite et le silence, éviter avec soin tout ce qu'il y a de trop libre et de trop familier, enfin imiter la sainte Vierge qui leur a été donnée pour modèle. Cette créature plus pure que les anges est reconnue grosse, ce n'est d'abord que par la seule vigilance de saint Joseph, qui, étant destiné du ciel pour être le gardien de la virginité de son épouse, avait plus de lumière qu'un autre, voyant tous les jours la sainte Vierge, demeurant et conversant avec elle; cependant il ignorait ce mystère, dont le Saint-Esprit était l'auteur.

C'est par la vertu de ce divin Esprit qu'elle a conçu, parce que l'incarnation étant l'effet le plus admirable, et la preuve la plus convaincante de l'amour de Dieu pour les hommes, comme nous l'apprenons de l'évangéliste : *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique*, comme s'il nous disait : Il ne pouvait pas l'aimer davantage; car si l'on juge de l'amour par le bien que l'on fait à celui que l'on aime, et si plus le bien est considérable, et plus l'amour est grand, n'y ayant rien de semblable au Fils de Dieu, qui est Dieu de Dieu, lumière de lumière, consubstantiel à son Père; rien de semblable à la fin pour laquelle il nous est donné, puisque c'est pour satisfaire à la divine justice pour les péchés que nous avons commis, et pour nous mériter les grâces nécessaires pour nous sauver, il faut conclure qu'il n'y a pas eu d'amour ni plus parfait, ni plus grand; c'est pour cette raison que le mystère de l'Incarnation est approprié au Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils, ou, si vous voulez, le terme de leur amour, comme le Fils est le terme de la connaissance du Père. Mais si Jésus-Christ, notre chef, est conçu par l'opération de cet Esprit d'amour, nous, ses membres, nous devons aussi être formés par ce même Esprit, lui comme Fils par nature, nous comme ses frères par adoption. Comprenons de là que la vie d'un chrétien doit être amour et sainteté, et spiritualité.

C'est le Saint-Esprit, et un Esprit d'amour, qui, ayant formé Jésus-Christ dans le sein de Marie, nous forme dans le sein de l'Église, et nous fait enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ; nous ne saurions conserver la gloire et la noblesse de notre naissance que par des qualités qui aient du rapport à celui qui en est l'auteur; il est saint, nous devons par conséquent être saints, travailler à nous sanctifier, nous éloigner de tout ce qui nous peut souiller; et parce que celui qui est juste doit s'appliquer à se justifier davantage, celui aussi qui est saint doit faire en sorte de se sanctifier de plus en plus, et cela en se spiritualisant; puisque l'auteur de notre adoption est esprit, il ne faut pas qu'il y ait rien de charnel et d'animal en nous, ce qui nous empêcherait de comprendre ce qui est de Dieu, et ce qui nous ferait perdre la gloire et la noblesse de notre adoption, et l'on aurait sujet de nous appliquer les paroles de David : L'homme étant dans l'honneur, n'a pas compris l'avantage qu'il possédait, et ce qu'il devait faire pour le conserver, ce qui a donné sujet de le comparer à des animaux sans raison, et ce qui l'a rendu semblable à eux; notre adoption étant quelque chose de si considérable, il faut encore quelque qualité pour sa perfection : c'est l'amour pour Dieu et la charité pour le prochain, afin que tout ait du rapport à celui qui vous a faits ce que vous êtes, qui, étant tout amour, prétend aussi que vous ne soyez qu'amour; c'est ce que nous voyons dans Joseph, il est saint, il est spirituel, il est plein d'amour, il a une épouse, et il vit avec elle comme s'il était son frère, il est marié comme s'il ne l'était pas, ce qui fait dire à l'évangéliste que Marie se trouva grosse *avant qu'ils eussent été ensemble.*

Il ne faut pas conclure de là qu'ils y aient été depuis, dit saint Jérôme; saint Luc se contente de nous dire ce qui ne s'était pas encore fait, pour nous apprendre que la fécondité de la sainte Vierge n'était que l'ouvrage du Saint-Esprit, et par là il a voulu nous faire connaître la justice de saint Joseph, qui n'a jamais rien conclu au désavantage de son épouse, *ne voulant pas la déshonorer.*

Saint Luc donne deux qualités à notre saint : la première, il était mari de la Vierge; la seconde, il était juste; par la première l'homme a une pleine et entière autorité sur

la femme, il peut lui commander comme chef, elle doit lui obéir : quand cette autorité se trouve seule, et qu'elle n'est point accompagnée ni de l'amour, ni de la justice, elle est fort dangereuse, et il y a fort à craindre qu'elle ne dégénère en tyrannie ; mais quand elle se trouve avec l'une de ces deux qualités, ou avec l'une et l'autre, cela la tempère, et elle n'a plus rien que d'agréable. Vous le voyez dans saint Joseph : il est mari, et comme tel il a toute l'autorité que la nature, la raison et la loi lui donnent sur sa femme ; il s'aperçoit qu'elle est grosse : et il sait n'y avoir en rien contribué, il ignore le mystère qui s'est accompli en elle, et il n'a rien su de la visite que l'ange lui a rendue, de ce qu'il lui a dit, et de ce qu'elle lui a répondu. Gabriel n'avait pas ordonné à Marie d'en faire confidence à son époux, et elle ne lui en avait pas parlé ; c'est une preuve de la vérité et de la solidité de sa dévotion ; quand une âme est remplie du Saint-Esprit, et que tout ce qui se passe en elle en est l'ouvrage, elle ne parle point, elle ne se vante point des faveurs qu'elle reçoit, elle ne publie point les bonnes œuvres qu'elle fait, elle accomplit exactement ce que le Seigneur dit à ses disciples en descendant de dessus le Thabor : *Ne parlez à personne de ce que vous avez vu.* Quand cette âme n'est animée que de son propre esprit, elle se communique indiscrètement, elle se répand de toutes parts, et elle fait confidence à plusieurs de ce qu'elle a pensé et de ce qu'elle a dit, ce qui est une preuve qu'elle n'a qu'une fausse et apparente dévotion.

La sainte Vierge ayant gardé le secret de ce mystère qui ne devait être connu qu'à ceux à qui Dieu avait résolu de le découvrir et dans le temps qu'il l'avait déterminé, se serait exposée aux cruels soupçons d'un mari, si celui que le ciel lui avait donné n'avait été autant juste qu'il l'était, il lui était impossible de faire aucun jugement à son désavantage : il n'avait remarqué en elle que de la modestie, de la pudeur, de la sainteté ; il savait qu'elle n'aimait rien davantage que la retraite et le silence, qui sont les gardiens de la chasteté ; il connaissait qu'elle était très-humble et très-soumise, enfin il remarquait tous les jours combien elle craignait Dieu ; tant de vertus réunies dans son épouse l'empêchaient, quoiqu'il la vît grosse, de rien conclure à son désavantage. Il n'y a rien qui puisse rendre un témoignage plus avantageux d'une femme comme sa bonne conduite et une vie parfaite réglée dans toutes ses circonstances ; ce ne sont point les paroles, ni les éloges que l'on se donne, ni les serments que l'on fait, ni les fruits des emportements auxquels on se laisse aller, tout cela est suspect, et par conséquent plus capable de confirmer un soupçon que de l'effacer. L'Évangile ne dit pas que la sainte Vierge ait prononcé une seule parole pour se justifier : sa vertu était sa justification, et une preuve incontestable de son innocence ; nous voyons ordinairement que les coupables ont plus d'ardeur et d'empressement, disent plus de choses pour se justifier que les innocents ; c'est que les coupables se persuadent qu'ils ne sauraient trop dire pour paraître ce qu'ils ne sont pas, et les innocents croient se faire tort en disant beaucoup, ayant une grande confiance en Dieu, qu'ils aiment et qu'ils craignent ; c'était le sentiment de la sainte Vierge, elle ne parlait point, parce qu'elle savait que ce qui s'était fait en elle était l'ouvrage de Dieu seul, elle le craignait, et, par conséquent, elle ne pouvait pas l'offenser. La pureté est inséparable de la crainte de Dieu ; où cette crainte ne se trouve pas, la chasteté ne saurait s'y rencontrer : parce qu'une personne qui craint Dieu, et qui se défie de soi-même, résiste à toutes les tentations intérieures et à toutes les sollicitations extérieures, elle fuit toutes les occasions, et elle évite tous les périls ; celle qui ne craint pas Dieu et qui se fie à soi-même, est aisément vaincue, parce qu'elle s'expose facilement. Rien n'est donc plus glorieux à la sainte Vierge que d'avoir pu engager son mari à s'en rapporter plutôt à sa chasteté qu'à sa grossesse, et il était plus disposé à croire, dit un ancien auteur, qu'une femme pouvait concevoir sans un homme, que de se persuader que son épouse eût commis un péché ; c'est pour cela qu'il ne la condamne pas en lui-même, et qu'il ne veut pas la déshonorer en le publiant, ce qui est une preuve qu'il ne la croyait nullement coupable. S'il en avait été persuadé, il aurait cru être obligé de l'accuser devant les juges destinés à punir les adultères, et étant juste, il n'y aurait eu aucune considération capable de l'empêcher d'observer la Loi ; mais il est juste, il ne se laisse point aller à la violence de sa passion, et il ne donne point dans les simples apparences.

Ce qui nous apprend à suspendre notre jugement et à ne nous point laisser aller à ce qui nous paraît, parce qu'il est aisé de se tromper et de commettre des péchés de conséquence par la précipitation de notre jugement, et c'est à quoi les hommes du monde et ceux qui n'ont qu'une fausse dévotion, sont fort sujets ; ils blâment souvent les actions les plus innocentes, et ils les blâment sur de légères conjonctures et sur de simples apparences, à cause que ce qu'ils voient n'est pas conforme à leur opinion et se trouve contraire à leur pratique, comme s'il n'y avait que leurs seules opinions qui fussent justes, et que tout ce qui n'est pas selon leur pratique fût un dérèglement, ce qui fait qu'ils condamnent sur-le-champ, et que la précipitation maligne de leur esprit les porte à donner un mauvais sens aux meilleures intentions. Que ces hommes du monde, que ces prétendus dévots sont opposés à la justice de saint Joseph ! S'ils avaient été à sa place, ils auraient fait un jugement fort désavantageux de la sainte Vierge, ils l'auraient condamnée, ils l'auraient déshonorée en la publiant telle qu'ils l'auraient jugée, et ils ne se seraient point arrêtés qu'ils ne l'eussent fait lapider ; cela n'arrive que trop souvent, et nous avons la douleur de le voir, dès qu'un homme n'est

pas de notre même sentiment, quelque vertu qu'il ait, quelque service qu'il rende ou à l'État, ou à l'Église, on le juge, on le condamne comme un scélérat, et on croit que c'est un acte de religion de ne rien épargner pour le faire périr. D'où vient cette iniquité, sinon de ce qu'il n'y a point de justice dans l'esprit et dans le cœur de ces personnes.

Les hommes de Dieu qui sont justes et charitables ne se donnent jamais la liberté de juger et de condamner; ils laissent au Seigneur le droit et l'autorité de sonder le cœur et les reins, et ils s'appliquent à suivre les règles de la charité, qui est l'âme de leur âme, et dont le propre est de ne point penser le mal, afin que, s'affermissant dans l'amour de la pureté et travaillant à arracher toute sorte de haine et d'aversion jusqu'à la racine, ils évitent avec soin de s'occuper d'aucune pensée qui soit capable de les souiller ; de plus, les justes n'ayant que le bien dans leur cœur, ils ont peine à croire que le mal soit dans celui des autres. Les pécheurs qui ont le mal en eux-mêmes, croient aisément que tous les autres sont de même, comme ce fou dont parle Salomon, qui se persuade que tous ceux qu'il rencontre en son chemin sont insensés comme lui. Les justes sont sages, ils considèrent qu'ils ont été souvent trompés par les apparences, c'est pourquoi ils ne précipitent jamais leur jugement, particulièrement dans les occasions importantes, et quand il arrive qu'ils ne peuvent excuser le mal, ils ne le publient pas, ils ne déshonorent pas ceux ou celles qui l'ont commis, ils en cherchent le remède avec toute la modération et la prudence que la charité demande, et par ce moyen ils imitent la justice de saint Joseph.

On trouve peu de ces justes parmi les chrétiens et parmi ceux mêmes qui font profession d'un christianisme plus réglé ; de sorte que les plus gens de bien et qui travaillent davantage à la plus grande gloire de Dieu et au salut du prochain, sont souvent exposés aux soupçons, aux censures, aux jugements désavantageux, et à voir leurs meilleures actions condamnées comme mauvaises ; ils doivent se consoler en faisant réflexion sur cette grande vérité, qu'ils sont infiniment éloignés de la sainteté de Marie, mère de Jésus-Christ, pour laquelle, Dieu le permettant de la sorte, un homme aussi juste que l'a été saint Joseph n'a pas laissé d'avoir, durant quelques moments, de la peine de demeurer avec elle. Nous serions heureux s'ils en demeuraient là, ils vont encore plus loin, puisqu'ils jugent et qu'ils condamnent ; et, en cela, nous avons encore un sujet de consolation en regardant Jésus-Christ, la sainteté même, et la source de la sainteté, que personne ne pouvait convaincre du plus léger péché, cependant on l'a calomnié jusque dans ses intentions, quoiqu'il ne recherchât en toutes choses que la gloire de son Père; on l'a accusé devant des juges, il a été condamné et il est mort dans la compagnie des scélérats. Ne jugeons donc personne, ne déshonorons et ne condamnons personne, souffrons que les autres nous jugent, nous déshonorent et nous condamnent, ce sera la première marque de notre justice, comme ç'a été celle de saint Joseph ; que si nous croyons que notre conscience ne fût pas en sûreté avec des personnes dont la conduite nous ferait de la peine, il serait plus à propos de nous retirer quand cela se peut, mais de la manière que saint Joseph l'avait projeté ; c'est la seconde marque de sa justice et la seconde partie de ses éloges.

SECONDE PARTIE.

Joseph résolut de quitter secrètement son épouse. Que la charité est admirable, et que saint Paul a bien dit que son principal caractère c'est la prudence ! Elle sait trouver un certain milieu entre la jalousie et l'insensibilité. La jalousie est violente et emportée, elle est quelquefois cruelle et furieuse, elle ne médite que les moyens, elle ne cherche que les occasions de se venger; c'est ce que le Sage nous apprend dans ses Proverbes : *La jalousie et la fureur du mari ne pardonneront point dans le jour de sa vengeance, il ne se rendra aux prières de personne; et il ne recevra point pour satisfaction tous les présents qu'on lui pourra faire.* (*Prov.*, VI, 34, 35). Les justes ne sont pas propres à ces sortes de violences, et elles ne s'accommodent pas avec la disposition de leur cœur plein de douceur et de charité ; d'autre part l'insensibilité, qui est directement opposée à la jalousie, ne saurait être leur caractère ; ces hommes qui ne prennent aucun intérêt à la gloire de Dieu, qu'on le serve ou qu'on l'offense, que l'on suive son Evangile ou que l'on se déclare l'esclave du monde, tout cela leur est égal, ils s'accommodent autant du mal que du bien, du désordre comme de tout ce qui est réglé selon la loi de Dieu, qui ne se soucient en aucune façon du salut des hommes ou de leur damnation, ayant une fort grande indifférence pour leurs âmes; peut-être ne s'opposeront-ils pas à ce qu'ils pratiquent la vertu, aussi ils ne les empêcheront pas de s'abandonner au péché. Ces insensibles ne sont bons à rien, et l'on peut dire qu'ils n'ont pas de religion, et qu'ils ne suivent que leur humeur; il faut éviter également les deux extrémités: une passion trop crédule qui porte jusqu'à la violence, qui pousse jusqu'à la fureur un faux zèle de la loi, qui ne laissant voir que ce qu'elle permet de vengeance et que ce qu'elle a de rigoureux, fait souvent qu'on la viole sous prétexte de l'observer fort exactement; l'insensibilité pour le crime ou pour la loi de Dieu, est une léthargie mortelle qui fait périr ceux qui en sont attaqués.

Le juste évite tous ces excès; il sait mettre à couvert sa propre réputation, sans flétrir celle d'autrui en découvrant ses défauts ; cette vraie justice qui donne à saint Joseph une sage patience, le rend attentif à connaître non pas ce que la loi a de rigoureux, mais ce qu'elle a d'indulgence ; et voyant qu'elle ne l'oblige point à être l'accusateur

de son épouse, il ne le veut point être; aussi craignant qu'on lui reproche d'avoir eu quelque complaisance pour le mal, il prend la résolution de la quitter secrètement. Je sais que plusieurs Pères de l'Eglise, comme Origène, saint Basile, Théophilacte et saint Bernard, ont dit que la résolution de saint Joseph ne venait pas d'aucun soupçon qu'il eût de la pureté de son épouse, mais de ce que connaissant qu'il n'y avait rien que de divin en elle, il avait un si profond respect pour cette Vierge, qu'il s'estimait indigne de demeurer avec elle, dans le sentiment de saint Pierre, qui disait à son divin maître : *Retirez-vous de moi, Seigneur, je suis un homme pécheur;* du centenier, qui lui disait : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison;* d'Elisabeth, qui se récrie avec une surprise que son humilité lui cause : *D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur me rende visite?* Saint Joseph, disent-ils, était prévenu des mêmes sentiments; il reconnaissait tant de vertu, tant de sainteté, tant de mérites dans son épouse, qu'il se croyait tout à fait indigne de demeurer avec elle. Ces sentiments qui sont avantageux à la gloire de la sainte Vierge et de son époux, ont plus de piété que de solidité; on les suivrait volontiers s'ils se trouvaient conformes aux paroles de l'Evangile, qui nous fait connaître que l'esprit de saint Joseph se trouvait dans une grande incertitude, et qu'il avait peine à se déterminer. Dieu permet que ses plus fidèles serviteurs manquent quelquefois des lumières qui leur sont nécessaires, pour éprouver leur foi et leur patience.

Après avoir élevé saint Joseph à ce haut comble d'honneur et de gloire, où ne sont jamais arrivés ni les patriarches, ni les rois ses prédécesseurs, il permet qu'il soit troublé en remarquant la grossesse de son épouse, et cette épreuve lui est d'autant plus sensible, que la cause en est secrète et inconnue, et que Dieu n'a pas voulu que ni l'ange, ni la Vierge lui aient rien dit de ce mystère. Il y en a dont l'événement paraît si extraordinaire et si prodigieux, que l'on a peine à les croire avant qu'ils arrivent, et que l'on croit plus aisément quand ils sont accomplis; on peut dire que l'Incarnation du Verbe est de ce nombre : dire qu'une vierge concevra et enfantera un fils et qu'elle demeurera vierge, parce que cette fécondité ne sera que le pur ouvrage du Saint-Esprit, cela était très-difficile à croire. Joseph aurait eu peine à se persuader que ce prodige fût arrivé dans son épouse; on ne lui en dit rien, Dieu voulant qu'il fût quelque temps dans l'incertitude, ce qui le disposait à croire ce mystère, et en même temps faire éclater sa justice, et par rapport à sa conscience, et par rapport à son épouse. Il la veut quitter, parce qu'il craint de faire quelque faute contre la loi en demeurant avec elle, ne sachant point ce qui se passait.

Que cette délicatesse de conscience est avantageuse à un homme! cela est cause qu'il travaille à son salut avec crainte et tremblement, qu'il ne s'engage jamais témérairement dans pas une affaire, qu'il examine toutes ses entreprises, qu'il pèse toutes ses paroles, qu'il réfléchit sur toutes ses pensées, qu'il considère toutes les personnes avec qui il doit avoir quelque commerce, et dès qu'il s'aperçoit qu'il peut y avoir du mal dans une affaire, dans une entreprise, dans une parole, dans une pensée, il l'abandonne aussitôt; et dès qu'il connaît que la société, les visites, les commerces de quelques personnes peuvent apporter quelque préjudice à son salut, aussitôt il forme le dessein de les quitter et de s'en séparer; cela vient de ce qu'un homme juste est persuadé que toutes les richesses, tous les honneurs, tous les plaisirs, toutes les créatures du monde ne lui sont point si précieuses que son âme; qu'il n'a qu'une seule chose à faire pendant qu'il est sur la terre, qui est de la sauver; que s'il est assez heureux pour venir à bout de cette entreprise, quand il ne réussirait pas dans pas une autre de toutes celles à quoi l'on travaille sur la terre, qu'il aurait tout fait; et que s'il était assez malheureux pour ne pas achever celle-là, quoiqu'il eût fini avantageusement toutes les autres, il n'aurait rien fait. Si donc le Seigneur vous dit d'arracher votre œil, de couper votre main, et de retrancher votre pied, les jetant loin de vous, s'il arrivait qu'ils vous fussent une occasion de chute et de scandale, c'est-à-dire qu'ils fussent capables de vous empêcher de faire votre salut, quoiqu'il n'y ait rien qui vous soit plus nécessaire que votre œil, que votre main et que votre pied, et qu'il n'y a rien que vous deviez aimer davantage, puisque pour dire combien l'on aime une personne on dit qu'on l'aime comme ses yeux : Dieu même se sert de cette expression, protestant que ceux qui persécutent ses élus le blessent dans la prunelle de l'œil; malgré ce besoin, malgré cet amour, il faut s'en priver dès qu'ils sont des empêchements au salut, parce que c'est un bien qui est encore plus nécessaire, et que l'on doit aimer davantage, et à qui, par conséquent, il faut sacrifier toutes choses.

Nous pouvons dire que Marie était à l'égard de Joseph comme son œil, sa main et son pied; il l'estimait et il l'aimait, et cette estime et cet amour étaient d'autant plus véritables, qu'ils étaient fondés sur le mérite et la vertu de cette sainte Vierge; mais parce que dans son doute et son ignorance, il craint qu'elle ne puisse être un obstacle à son salut, il forme le dessein de la quitter. Si saint Joseph, parce qu'il est juste, et qu'il souhaite avec ardeur de conserver sa justice, et même de l'augmenter, en use de la sorte à l'égard d'une personne aussi parfaite que Marie, mère de Jésus, et cela sur un simple soupçon, comment un grand nombre de chrétiens doivent-ils se comporter à l'égard des personnes qui sont véritablement pour eux des occasions de scandale et de chute, dont ils n'ont pas seulement quelques soupçons ou quelques doutes, mais des convic-

tions manifestes de leur désordre, et de qui ils n'ont pas seulement à craindre qu'on les accuse de trop de complaisance et de facilité, mais ce qui est le plus funeste, d'être entraînés par eux dans le précipice, puisque, selon le Sage, il en est du vicieux comme de la poix : on ne saurait toucher la poix, quelque précaution que l'on prenne, sans se gâter les doigts, de même il est impossible d'avoir commerce avec un vicieux sans souiller son âme, parce qu'insensiblement on se revêtira du vice dont il est infecté : s'il est superbe, on se revêtira de son orgueil ; s'il est avare, on se revêtira de son avarice ; s'il est voluptueux, on se revêtira de sa volupté. Ce terme du Sage : *il se revêtira*, signifie beaucoup ; un vêtement nous couvre de toutes parts et empêche que l'on ne voie aucune des parties du corps qui ne doivent pas rester nues ; il en sera de même du vice que l'on contractera en conversant avec celui qui en est infecté, il corrompra tellement toutes les puissances de votre âme, tous les mouvements de votre cœur, et même toutes les opérations de vos sens, qu'il n'y aura rien dans votre intérieur et dans votre extérieur, rien dans vos désirs et dans vos actions, rien dans vos pensées et dans vos paroles qui ne se sente de ce vice, et qui ne fasse paraître que vous en êtes infecté ; un semblable vêtement est quelque chose de bien funeste. Si celui qui n'a pas la robe nuptiale est abandonné au pouvoir des bourreaux, qui lui ayant lié les mains et les pieds, le jettent dans les ténèbres extérieures, comment traitera-t-on celui qui non seulement n'a pas la robe nuptiale, mais qui de plus a un vêtement tout souillé qui fait horreur, la punition que l'on en fera ne sera-t-elle pas plus terrible ? Cela vous fait connaître de quelle importance il vous est de prendre une ferme et généreuse résolution de quitter tout ce qui est capable de vous corrompre, et même d'empêcher votre perfection ; si la justice vous oblige à cette séparation, que cette même justice vous fasse prendre les mesures que saint Joseph, homme juste, avait résolu de garder en se séparant de son épouse. L'évangéliste dit qu'*il résolut de la quitter secrètement.*

La prudence et la charité n'abandonnent jamais ce saint, il ne comprend rien au mystère de la grossesse de son épouse, il se croit obligé en conscience de s'en séparer, il en forme le dessein, mais sans bruit et sans éclat ; il ne lui dit point d'injures, il ne lui fait point de longs et d'ennuyeux reproches, il ne la menace point de la mettre entre les mains de la justice, il n'entreprend point par un grand nombre de mauvais traitements de la contraindre à lui faire confiance de ce qu'il ignore, il n'en va point avertir ses parents, tout se termine à se retirer doucement et secrètement, parce que ce n'est que par un principe de conscience qu'il se retire, et quand cela est de la sorte, on évite avec soin de publier ce que l'on voudrait qui fût toujours secret. Où sont les maris qui en usent à l'égard de leurs femmes, où sont les femmes qui en usent à l'égard de leurs maris, comme saint Joseph à l'égard de son épouse ? Où sont les parents à l'égard des parents, les amis à l'égard de leurs amis, qui imitent ce saint ? Je veux bien que l'on ait de bonnes raisons pour se séparer ; je veux même que l'on y soit obligé par principe de conscience, pourquoi ne le pas faire avec prudence et avec charité ? Pourquoi ces éclats et ces bruits ; pourquoi ces plaintes tant de fois répétées ; pourquoi publier les sujets de votre séparation, et les publier à des personnes qui n'ont nul intérêt de les savoir, et qui même les doivent ignorer ? Voulez-vous apprendre pourquoi ? C'est que la justice n'est ni dans les uns, ni dans les autres, ni dans ceux qui quittent, ni dans ceux dont l'on se se sépare ; il n'y a que de l'intérêt, que de la haine, que de l'humeur, que de la passion ; voilà pourquoi on demeure ensemble quand on devrait se séparer, on se sépare quand on devrait demeurer ensemble, et on fait beaucoup de bruit quand on devrait garder le silence ; l'on n'imite point saint Joseph, ce qui est cause que l'on ne mérite point d'être instruits par un ange comme ce saint l'a été ; c'est la troisième marque de sa justice, et la dernière partie de ses éloges.

TROISIÈME PARTIE.

Mais lorsqu'il était dans cette pensée, un ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie votre femme, car ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit. Que Dieu est bon ! qu'il est miséricordieux ! et qu'il est avantageux de mettre toute sa confiance en lui ! Il n'abandonnera jamais ceux qui s'abandonnent à lui ; Marie souffre à cause de l'inquiétude dans laquelle elle voit son époux ; Joseph souffre à cause de l'inquiétude que lui donne la grossesse de son épouse, cependant Marie demeure dans le silence, et ne dit pas une seule parole pour se justifier, se confiant en celui qui l'a choisie pour être la mère de son fils ; Joseph garde toutes les règles de la charité, et ne s'en écarte de pas une, se confiant en la bonté de Dieu, qui ne manquera pas de lui faire connaître ce qu'il est nécessaire qu'il sache, et dans le temps que sa divine Majesté le jugera à propos ; ce qui ne manque point d'arriver, *lorsqu'il était dans cette pensée.* Quelle pensée ? De ne point déshonorer son épouse, mais de la quitter, et de la quitter secrètement ; dans ce même temps Dieu l'assiste, il le console dans son affliction, il le tranquillise dans son inquiétude, il le rassure dans son doute ; et c'est dans une semblable rencontre que l'on peut dire que *les yeux de Dieu sont sur les justes*, il les regarde avec plus de complaisance et plus d'attention qu'une mère ne regarde son enfant dans sa jeunesse : elle a peur qu'il ne tombe, qu'il ne se blesse, qu'il ne s'égare, elle a toujours les yeux sur lui pour prévenir le mal qui lui peut arriver, ou pour lui donner ce qui lui est nécessaire.

Dieu fait la même chose à l'égard des justes qui sont ses chers enfants, et il le fait avec plus d'amour et plus de soin; il voit Joseph troublé par un grand nombre de pensées, il voit les desseins qu'il forme et les résolutions qu'il prend, il ne permet pas qu'il les exécute, il le laisse aller jusque-là : il permet son trouble, son inquiétude, son dessein, sa résolution, il n'en permet pas l'exécution, il lui envoie un ange. Que le Prophète royal avait raison de dire que le Seigneur est devenu le refuge du pauvre, et il vient à son secours lorsqu'il en a besoin et qu'il est dans l'affliction ! Dans quel moment a-t-il envoyé Daniel pour secourir Suzanne? N'était-ce pas lorsqu'elle en avait le plus grand besoin. Quand est-ce qu'il s'est déclaré le protecteur de l'ancien Joseph? lorsque, chargé de chaînes, il est en danger d'être opprimé par la puissance de ceux qui l'avaient fait mettre en prison. Enfin, quand envoie-t-il un ange pour mettre saint Pierre en liberté? C'est la nuit qui précédait le jour que l'on avait pris pour le faire mourir en présence de tout le peuple. Il en use de la sorte, afin que l'on sente mieux la grâce qu'il nous fait, ayant connu, par l'extrémité dans laquelle nous nous sommes trouvés, combien elle nous était nécessaire, et que nous en ayons plus de reconnaissance pour le secours que nous en avons reçu, et plus de confiance en sa bonté, persuadés qu'il ne nous abandonnera pas dans le besoin.

Voilà les deux dispositions dans lesquelles Dieu veut que nous soyons : de la confiance et de la reconnaissance; et sachez que vous devez être toute votre vie dans ces deux dispositions, pour la raison que nous sommes souvent exposés à des peines, et que nous nous trouvons fréquemment dans le péril ; toute notre confiance doit être dans la protection de Dieu, qui ne manquera pas de nous secourir dans le besoin ; ayant reçu ce secours, nous devons rendre nos actions de grâces, et comme nous sommes toute notre vie dans le besoin, et que nous recevons toujours de Dieu la protection qui nous est nécessaire, il faut aussi que toute notre vie se passe dans la confiance en sa bonté, et dans la reconnaissance des grâces que nous en recevons, et dès que nous cessons d'être dans ces dispositions, nous tombons dans les deux vices les plus dangereux, qui sont la défiance et l'ingratitude; et ce qui arrive aujourd'hui à saint Joseph nous doit persuader que Dieu enverra un ange, plutôt que de laisser dans la peine jusqu'à la fin ceux qui conservent la charité dans tous les maux qu'on leur peut faire, et qui mettent leur confiance en son amour et en sa bonté; et, au contraire, qu'il abandonnera dans le dernier malheur ceux qui ne pensent pas à lui, mais qui attendent tout d'eux-mêmes ou de la puissance des hommes. Et ne dit-il pas : *Maudit soit l'homme qui met sa confiance dans un homme, et qui s'appuie sur un bras de chair.* Saint Joseph avait mis toute sa confiance en Dieu, c'est pourquoi mérite d'en être instruit, et d'en recevoir une instruction qui le console en le rassurant, l'Ange lui disant de la part de Dieu : *Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie votre femme.*

Ce bienheureux Esprit envoyé de la part de Dieu l'appelle par son nom, et le fait souvenir qu'il est de la famille royale et de la race de David, pour réveiller en lui le souvenir des promesses que Dieu avait faites à son aïeul, lui promettant que le Messie descendrait de sa famille, le préparant par là à la foi de leur accomplissement dans son épouse, et par conséquent qu'il n'a pas lieu de craindre, au contraire qu'il se doit réjouir; cette parole de l'ange : *Ne craignez point*, est une marque qu'il craignait; mais parce que sa crainte n'avait été que de faire quelque faute contre la loi, et d'offenser Dieu s'il demeurait avec une personne dont il ignorait le mystère, sa justice était par conséquent la seule cause de sa crainte, c'est pourquoi il mérite qu'un ange lui dise de la part de Dieu : *Ne craignez point;* et pour qu'il ne doute pas que cet avis vient du ciel, on lui fait connaître que l'on sait ses pensées, ses craintes et ses résolutions, ce qui ne peut être connu que de Dieu seul; car lui dire : *Ne craignez point*, c'est lui dire: Vous avez craint de prendre avec vous Marie votre femme; c'est lui dire qu'il avait résolu de la quitter secrètement; et l'ange ne se contentant pas de dire le nom de celle qu'il avait épousée, il ajoute : *votre femme*, pour marquer qu'elle l'était effectivement, et par conséquent qu'il ne devait pas s'en séparer, puisque c'était Dieu qui les avait mis ensemble; et pour ôter de son esprit tout le soupçon et tout le doute qu'il pouvait avoir eu, ce bienheureux Esprit lui révèle ce grand mystère de l'Incarnation du Verbe, et lui en donne la première connaissance, lui disant : *Ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit.*

Lorsque vous entendez dire que le Sauveur du monde enfermé dans le sein de sa mère, a été formé par le Saint-Esprit, il ne faut pas que vous conceviez qu'il ait été formé de la substance du Saint-Esprit, mais par sa vertu. Cette manière de parler, dit saint Jean Chrysostome, est toute nouvelle et toute admirable, c'est l'accomplissement de ce que Dieu a dit par son prophète : *Dieu fera quelque chose de fort nouveau sur la terre;* cette surprenante nouveauté surpasse tout ce que les hommes peuvent penser, et est au-dessus de toutes les lois de la nature; il était donc nécessaire que l'ange découvrît à saint Joseph qu'il connaissait ce qu'il avait pensé, ce qu'il avait appréhendé, ce qu'il avait résolu, afin qu'il eût plus de disposition à croire un mystère si admirable et si extraordinaire qui n'était encore que commencé dans le sein de son épouse, et qui est consommé lorsqu'elle met ce divin enfant au monde, l'ange ajoutant : *Elle enfantera un Fils, que vous appellerez Jésus.*

Voilà deux naissances du divin Sauveur : l'une dans le sein de sa mère, l'autre quand

il est mis au monde. A l'égard de la première, l'ange dit *ce qui est né dans elle*, il parle de cette manière de sa divine conception, parce que dans ce moment son corps se trouva parfaitement organisé, uni à son âme, et la divinité unie à l'âme et au corps; à l'égard de la seconde, elle le met au monde d'une manière toute miraculeuse, puisqu'elle demeure vierge. Remarquez que cet Esprit immortel ne parle pas à saint Joseph comme il a parlé à Zacharie; il a dit à Zacharie : *Votre femme vous enfantera un fils*, parce qu'il en était le véritable père, et que c'était principalement pour lui que Jean-Baptiste venait au monde; il dit simplement à Joseph : *Votre femme enfantera un fils*, parce qu'il n'était pas son vrai père, il était seulement réputé tel, et ce divin enfant ne venait pas au monde particulièrement pour lui, mais pour tout le monde, selon ce que le Seigneur nous dit par son prophète Isaïe : *Un petit enfant est né pour nous, un enfant nous a été donné.* Cependant, dit saint Jean Chrysostome, s'adressant à saint Joseph, quoique ce divin enfant soit l'ouvrage du Saint-Esprit et que vous n'ayez aucune part ni à sa conception, ni à sa naissance, on vous accorde ce qui ne convient qu'à un père, qui est de lui donner son nom, parce que cela n'est d'aucun préjudice à la virginité de sa mère, cela vous engage seulement à prendre un grand soin de l'enfant et de la mère, comme père de l'un et époux de l'autre. Saint Joseph reçoit dans ce moment une double consolation de se voir assuré de la fidélité de son épouse, et de la sainteté de son fruit, un fruit béni, comme l'appelle Elisabeth, un fruit qui est pour le bien de tous les hommes : *il s'appellera Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple de ses péchés.*

Voilà un grand avantage, cette naissance nous est bien glorieuse, il sauvera son peuple, ce ne seront pas seulement les Juifs qui composeront son peuple, mais ceux de toutes les nations qui croiront en lui, et qui se soumettront à son Evangile; il sauvera ce peuple; ce ne sera ni par les richesses, ni par des armées, ce sera par sa grâce et par son sang; il le sauvera non des ennemis visibles, ni des maux de cette vie, mais de ses péchés, ce qui fait connaître qu'il est vraiment Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse remettre les péchés : Qui est capable de faire quelque chose de pur d'un sujet formé d'une matière impure, sinon vous seul, mon Dieu? Comme si Job disait : L'homme est souillé dans sa naissance par le péché orignel, il est souillé pendant sa vie par un grand nombre de péchés actuels; qui le peut rendre pur, sinon la grâce de Jésus-Christ. C'est moi, dit-il par son prophète Isaïe, c'est moi qui efface les péchés, et il n'y en a point d'autre qui ait ce pouvoir, pour la raison que l'ange donne à saint Joseph : *Vous l'appellerez Jésus*, c'est-à-dire Sauveur, et par conséquent il n'y a rien de si propre à Jésus-Christ que de sauver en détruisant le péché par la grâce; et plût à Dieu que chacun remplît aussi fidèlement la signification de son nom de chrétien, de pasteur, de prêtre, de religieux, son nom de magistrat, de maître, de père, que Jésus-Christ celle du nom de Sauveur; cela serait cause qu'il n'y aurait que des justes parmi les chrétiens, des justes qui n'auraient que de la charité et qui ne déshonoreraient personne, des justes qui n'auraient que de la prudence et de la patience, et qui ne feraient rien avec précipitation et avec éclat, enfin des justes qui seraient dignes que Dieu les instruisît, les consolât, les fortifiât, et qu'il les sauvât de leurs péchés, pour leur faire part de la gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LVII.

POUR LA FÊTE DE SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

(20 *mars.*)

Apparuit ei Dominus, et ait : Ne descendas in Ægyptum, etc. (*Gen.*, XXVI, 2-4).

Le Seigneur lui apparut, et lui dit : Ne descendez point en Egypte, mais demeurez dans la terre que je vous montrerai.

Ce que le Seigneur dit à Isaac, fils d'Abraham et père de Jacob, se peut appliquer à Joachim époux de sainte Anne, et père de la sainte Vierge, selon la tradition reçue communément dans l'Eglise. Il lui défend d'aller en Egypte, il lui commande de demeurer chez Abimélech, roi des Philistins, et d'y demeurer comme étranger; il lui promet de le bénir, lui et ses enfants, dans la multiplication de ses biens, et particulièrement dans celui qui sortira de lui, c'est-à-dire dans le Messie qui devait naître de sa famille, et être la bénédiction de toutes les nations. Ces paroles me paraissent encore plus justes pour saint Joachim : le Seigneur ne veut point qu'il aille dans l'Egypte, qu'il ait aucun commerce avec les idolâtres et avec ceux qui vivent selon le monde ; il lui commande d'aller dans le lieu dont il l'a mis en possession, et d'y demeurer comme étranger, et il lui promet de le bénir beaucoup plus dans la communication des biens spirituels que dans les temporels, et particulièrement dans celle dont il serait le père et dans celui dont il serait l'aïeul, devant être le père de la sainte Vierge, et l'aïeul de Jésus-Christ, et l'un et l'autre devant être la bénédiction de toutes les nations.

Voilà ce que l'Eglise de Paris dit de saint Joachim, père de sa glorieuse protectrice. Selon la défense du Seigneur il n'est point descendu en Egypte; selon son commandement il a demeuré comme étranger dans le pays de Juda; il a été béni en toutes les nations avec lui dans sa race. C'est ce qui servira de fondement aux éloges de ce saint que Dieu a voulu nous cacher, ne permettant pas que la sainte Ecriture nous dît aucune circonstance de sa vie ; c'est pourquoi nous avons besoin que le Saint-Esprit nous éclaire, et nous prions la très-sainte fille de ce digne patriarche de nous obtenir les lumières qui nous sont nécessaires : c'est pour cela que

nous la saluons, et que nous lui disons : *Ave, Maria*, etc

PREMIERE PARTIE,

Le Seigneur lui apparut, et lui dit : N'allez point en Egypte. C'est à Isaac que Dieu a parlé de la sorte, et à qui il a fait cette défense ; ces anciens patriarches étaient si agréables à Dieu par leur foi et par leur obéissance, que ce souverain Créateur de l'univers les regardait comme ses amis et comme ses enfants; il avait toujours les yeux sur eux, soit pour les défendre contre leurs ennemis, soit pour leur fournir tout ce qui leur était nécessaire, soit pour les conduire dans toutes leurs entreprises, soit enfin pour leur apprendre ce qu'ils devaient savoir : aussi ces saints de l'Ancien Testament étaient dans un renoncement perpétuel de leur propre volonté ; il n'avaient de l'attachement à pas une de toutes les choses que les hommes du monde désirent: ni aux richesses, ni aux honneurs, ni aux plaisirs, ni à demeurer dans un tel ou dans un tel lieu, ni même à la vie et à la mort des personnes qui leur devaient être les plus chères. C'est pourquoi Dieu avait soin de leur faire connaître sa volonté, comme nous le voyons souvent dans la sainte Ecriture, il dit à Abraham : *Sortez de votre terre, de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai. Il sortit pour aller en la terre de Chanaan* (*Gen.*, XII, 1, 5).

Ce patriarche est un modèle de sainteté que nous ne saurions assez révérer : il est le premier dont Dieu a bien voulu prendre le nom, s'appellant le Dieu d'Abraham; il a été choisi pour être le père du Messie, le chef et le père de tous les fidèles, n'y ayant point de véritables que ceux qui par leurs bonnes œuvres ont droit de se dire ses enfants; tous les Juifs, quoique ses enfants selon la chair, n'avaient pas droit de prendre cette glorieuse qualité, parce qu'ils ne l'étaient pas selon la foi et la charité. Saint Joachim était vraiment fils d'Abraham, et il l'était selon la chair et l'esprit, ce qui est sa première et sa plus glorieuse qualité, comme à nous d'être chrétiens Dieu traita d'abord Abraham comme parfait et comme l'exemple de tous les parfaits: il lui dit de quitter son père, ses parents et sa maison, et de le suivre, qui est le même conseil que Jésus-Christ donne à ceux qui voudraient être parfaits. La raison en est évidente; nous devons tout à Dieu, et par conséquent nous lui devons une affection et une obéissance au-dessus de tout, et nous ne saurions mieux lui faire connaître que nous le reconnaissons pour Dieu, que lorsque nous quittons tout pour lui, et que nous le préférons à ce que nous aimons le plus. Rien n'attache plus fortement les hommes que le lieu de leur naissance, les parents, les amis, les biens, et tout ce qui peut rendre la vie agréable. Quelle obéissance donc de la part d'Abraham de quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'en aller dans un pays étranger, sans savoir même où Dieu le menait! car il ne lui marque point la terre où il veut qu'il aille, mais il lui promet de la lui montrer, et Abraham ne s'inquiète point de cette incertitude, parce que c'est la foi qui est simple et ennemie de la curiosité qui le fait agir.

Que nous serions heureux si nous pouvions reconnaître la voix de Dieu qui nous commande de quitter le monde et tout ce que nous y avons de plus cher, il faudrait l'écouter comme Abraham l'écouta, et après lui Isaac son fils, quand Dieu lui défendit d'aller en Egypte; quand il commande au père de sortir de sa terre, c'est comme s'il lui disait : N'aimez point le monde et tout ce qui est dans le monde; quand il défend au fils d'aller en Egypte, c'est comme s'il lui défendait de s'engager dans les commerces, les sentiments et les affections du monde. Il dit la même chose à notre saint Joachim ; il lui parle comme à un vrai fils d'Abraham : il veut que s'il s'éloigne de tout ce qui pourrait corrompre son cœur par l'attachement qu'il y aurait, et il ne veut pas qu'il s'engage d'affection pour pas une des choses qui pourraient lui être un obstacle à la perfection à laquelle Dieu l'appelait, c'est ce que nous lisons souvent dans les instructions que le Saint-Esprit nous a données dans les divines Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il y a quelques-uns de ces livres que l'Eglise a rejetés comme apocryphes, entre autres le troisième et le quatrième qui portent le nom d'Esdras, quoique le second soit de Néhémias; ces deux derniers livres, quoiqu'ils ne soient pas canoniques, ne laissent pas de contenir des maximes très-avantageuses et fort propres à régler les mœurs. Que de belles vérités dans ce quatrième qui sont très-propres pour nous dégoûter du monde et nous empêcher de descendre dans cette Egypte, où nous sommes toujours en danger de perdre la liberté des enfants de Dieu, et de devenir idolâtres des extravagantes opinions du monde ; il nous dit donc : *Fuyez l'ombre du siècle et goûtez la joie que votre gloire vous peut procurer* (IV *Esdras*, II, 36) ; il prétend nous apprendre plusieurs vérités : la première, que nous ne saurions goûter une vraie joie que lorsque, sans présomption ni témérité, nous nous trouvions dans une disposition intérieure, selon laquelle nous pouvons espérer la gloire éternelle ; mais il y a une seconde vérité qui nous dit que nous n'aurons jamais la joie de nous trouver dans cette heureuse disposition, si nous n'avons autant d'indifférence pour tout ce qu'il y a de plus riche, de plus magnifique, de plus délicieux dans ce siècle, que l'on en a ordinairement pour l'ombre d'un corps? peut-on avoir de l'amour pour l'ombre d'un corps, peut-on courir après, peut-on en désirer la possession ? Qu'aimerait-on, quand on aimerait une ombre? De quoi jouirait-on, quand on aurait attrapé cette ombre? Et que posséderait-on ? Saint Paul l'appelle une figure, et une figure qui passe, et cet auteur veut que ce soit une ombre que nous devons fuir avec empressement, comme si elle était semblable à l'ombre de certains arbres qui

causent des étourdissements et des maladies. Il en est de même du monde, tout y est imaginaire, tout y est figure et apparence, tout y est ombre, mais une ombre qui aveugle l'esprit et qui empoisonne le cœur. Fuyez donc cette ombre, et ceux qui l'auront fuie mériteront de recevoir du Seigneur des vêtements tout éclatants de lumière, poursuit le même auteur.

Dans le moment de la Transfiguration, non-seulement le visage du Fils de l'homme parut éclatant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige, mais encore Moïse et Elie furent vus tout éclatants de gloire. L'on dit aussi des justes qu'ils brilleront comme le soleil. Ceux qui ont eu le courage de se transporter du milieu de l'ombre de ce siècle, jouiront du même bien, ils auront des vêtements éclatants de lumière; c'est nous dire qu'il se fera en eux une vraie transfiguration, il n'y aura rien ni de sale, ni d'obscur, tout sera pur, tout sera lumineux; ils se conduiront sûrement, parce que voulant arriver à leur patrie, qui est le terme du voyage de tous les chrétiens, ils marcheront droit par le chemin qui y conduit; il est vrai qu'ils trouveront souvent de grandes difficultés dans ce chemin, il faudra se faire de grandes violences pour avancer, ils fatigueront beaucoup par toutes les peines qu'ils seront obligés d'essuyer, mais ils auront cette consolation qu'ils marchent sûrement, et qu'ils vont droit à leur patrie, qui est cette terre des vivants que Dieu leur a promise, et dans laquelle il est impossible d'entrer, si l'on ne renonce à l'Egypte, où les ténèbres sont si épaisses, que l'on ne saurait remuer de sa place; on y est comme enchaîné, le frère ne voit point son frère, ne pouvant changer de place, on ne se procure aucun soulagement à soi-même, l'on n'évite point les maux dont l'on est menacé, l'on n'avance point au lieu où l'on peut être en assurance, le frère ne voyant point son frère, l'on ne pense point à se soulager l'un l'autre, et quand on en aurait quelquefois la pensée, les ténèbres dont l'on est environné étant si épaisses l'on n'en sait pas les moyens; au contraire on se heurte, on se pousse, et souvent même on s'entraîne dans le précipice.

Je ne m'étonne pas que Dieu défende à Isaac, à tous les saints de l'Ancien Testament, à Joachim dont nous solennisons la fête, de descendre en Egypte et que l'on commande à ceux que la nécessité avaient contraints d'y aller et de s'y habituer, d'en sortir promptement. Remarquez qu'il est beaucoup plus aisé de s'empêcher d'y aller, que d'en sortir quand on s'y est une fois engagé. Pharaon et ses courtisans, et les prêtres de ses idoles, et ses magiciens, et tous ses soldats s'opposent à la liberté des Israélites, et n'épargnent rien pour les empêcher de sortir de l'Egypte, et si Dieu ne s'en était jamais mêlé, leurs chaînes ne se seraient pas rompues, et leur esclavage n'aurait pas cessé. Pensons encore de quelle manière Dieu s'en est mêlé, que de prodiges n'a-t-il pas faits, il a excité les vents, les orages, les éclairs et les foudres, il a fait des armées terribles des insectes de l'air et de la terre ; il a changé les eaux en sang, il a fait mourir tous les aînés des Egyptiens, et il dit lui-même qu'il a employé toute la force de son bras pour vaincre la dureté du cœur de Pharaon, pour humilier l'orgueil de son esprit, et pour le contraindre à mettre son peuple en liberté; et après tout cela il a fallu noyer ce prince rebelle et toute son armée dans les eaux de la mer Rouge. Que de prodiges, que de combats, que de violences pour sortir de l'Egypte, et pour être en liberté d'aller dans la terre promise.

Nous apprenons par là combien il est difficile de sortir du monde quand on s'y est une fois engagé, qu'il faut que Dieu fasse des miracles pour nous en retirer ; l'ambition retient ceux-ci, que de peines à se résoudre de mener une vie cachée, quand on s'est accoutumé à commander à un grand nombre de personnes, et que l'on s'est vu l'arbitre du bonheur et du malheur de plusieurs! l'intérêt attache ceux-là, on a des emplois, des charges qui rapportent de gros profits; quand ils seraient tous légitimes, quand tous les acquêts en seraient justes, on ne peut se résoudre à renoncer à ses pensions, à ses gages, à ses revenus sans se faire de grandes violences ; la cupidité qui est dans le cœur de l'homme étant comme le feu, comme la mer, qui ne disent jamais : C'est assez ; et quand il arriverait que par un effet de la grâce il aurait de l'indifférence et même du dégoût pour les richesses, il faudrait encore soutenir un grand nombre d'assauts de la part des enfants, des parents, des amis, qui voient périr toutes leurs espérances par cette retraite ; enfin une vie molle et voluptueuse est encore un grand obstacle pour plusieurs, se retirer du monde, c'est renoncer aux spectacles, aux jeux, aux divertissements, à la bonne chère, et à tous les plaisirs de la vie présente, pour vivre selon les maximes de l'Évangile et les règles de l'Eglise, qui nous ordonnent de mortifier nos sens, d'enchaîner nos passions, de modérer notre humeur, de soumettre la chair à l'esprit, et l'esprit à la loi de Dieu. Tant de difficultés nous apprennent pourquoi de tous ceux qui se sont engagés dans le monde, il y en a si peu qui le quittent. Les hommes y tiennent par tant d'endroits, leurs liens se multiplient et se fortifient tous les jours, de sorte que presque tous meurent et dans l'esclavage et dans l'obscurité, les uns sans avoir jamais pensé à jouir de la liberté et à recevoir la lumière, les autres s'étant contentés dans de vains projets de retraite et de liberté, et parmi ceux qui ont exécuté la résolution qu'ils avaient prise de se retirer du monde, plusieurs ne l'ont quitté qu'en partie, ayant toujours gardé dans leur cœur une secrète inclination pour quelque objet, qui les y attachait.

Nous voyons cette vérité bien exprimée dans ce grand nombre d'Israélites qui sortent de l'Egypte pour aller dans le désert

offrir des sacrifices à Dieu, et ensuite marcher vers la terre promise; que de murmures, que de révoltes contre Moïse et Aaron leurs conducteurs; combien qui se sont repentis d'être sortis de l'Egypte, se voyant privés de la viande, des oignons et des poreaux de ce pays, où ils étaient néanmoins traités comme de malheureux esclaves; de sorte que de six cent mille sortis de l'Egypte au-dessus de vingt ans, il n'y en eut que deux seuls qui furent trouvés dignes d'entrer dans la terre promise. Cette figure est terrible, et cependant l'expérience que nous avons de la conduite des chrétiens nous en fait connaître la vérité; l'on a beaucoup de peine à convaincre les chrétiens qu'ils doivent renoncer au monde, s'ils veulent assurer leur salut, et avoir une place dans le ciel, plusieurs ne le veulent point absolument quitter, préférant les biens de ce monde à tous les biens du ciel; ils voient ces biens du monde, ils les goûtent, ils y trouvent du plaisir, ils ne voient point ceux du ciel; ils les regardent comme s'ils n'étaient qu'imaginaires et qu'ils n'eussent rien de réel; ceux-là veulent toujours descendre dans l'Egypte, ils s'engagent toujours dans le monde, il semble qu'ils ne soient jamais descendus assez bas, ils s'engagent le plus qu'ils peuvent dans le monde, faisant leur plaisir et leur gloire de cet engagement.

Il y en a d'autres qui voudraient jouir de tous les biens de la terre promise, sans rien perdre des avantages de l'Egypte, c'est-à-dire manger la chair et les oignons de l'Egypte, et recueillir la manne du désert et boire l'eau du rocher; ce sont ceux qui veulent faire un accommodement des maximes de l'Evangile avec les opinions du monde, et qui voudraient, sans rien perdre des biens que Dieu promet à ceux qui observeront sa loi, ne rien perdre aussi des plaisirs, des honneurs et des richesses que le monde offre à ceux qui sont esclaves de ses modes et de ses opinions: mais cet accommodement étant autant impossible que celui de joindre ensemble la lumière et les ténèbres, il arrive que ceux qui veulent suivre Jésus-Christ sans quitter le monde, ne sont point à ce divin Seigneur, et demeurent toujours dans l'esclavage de l'Egypte puisque, selon la parole du Sauveur de nos âmes, l'on ne saurait servir deux maîtres, l'on ne peut être en même temps et à Dieu et au monde. Saint Paul nous le fait connaître quand il parle de son disciple Démas, qui s'était retiré de lui: *Démas*, dit-il, *m'a abandonné, s'étant laissé emporter à l'amour du siècle* (II *Tim.*, IV, 9). Soyons donc persuadés que la tentation de l'amour du monde est extrêmement à craindre, et quand nous serions disciples de saint Paul, que nous aurions été plusieurs années dans la compagnie de cet apôtre, que nous aurions entendu ses prédications, que nous aurions été témoins de ses miracles, nous ne serions pas assurés pour cela de demeurer fidèles à Dieu et à notre vocation, à moins que nous ne renoncions entièrement au monde, selon l'ordre que nous en avons reçu de Dieu, comme saint Paul nous l'apprend; écoutez ce qu'il dit aux Galates: *Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nos péchés, et pour nous retirer de la corruption du siècle présent, selon la volonté de Dieu notre père* (*Galat.*, I, 4).

Que ceux qui se livrent au monde, à ses cupidités, à ses vanités, à ses voluptés, se souviennent que ce divin Sauveur est mort pour les en délivrer. Saint Joachim a suivi cette méthode, et a renoncé au monde et à tout ce qui est dans le monde avant que Jésus-Christ, dont il devait être l'aïeul, nous en eût fait une loi établie par sa parole et par son exemple, et qu'il nous eût donné son sang, pour nous mériter la grâce nécessaire pour être toujours victorieux du monde; et c'est en cela que Joachim est le vrai fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob: ce ne sont point ses richesses, ni ses emplois qui l'ont rendu considérable parmi les Juifs; la famille du Seigneur, et de la part de celui qui était réputé son père, et de la part de sa mère, quoique de la race royale de David, était pauvre, les Juifs mêmes lui en ont fait reproche; ils n'étaient donc considérables que par leur vertu, par leur fidélité à observer la loi de Dieu, par le mépris pour tout ce que les hommes du monde estiment, aiment et recherchent, préférant la justice à tout ce qui paraît le plus grand et le plus précieux sur la terre; et nous ne saurions rien dire qui soit plus à la gloire de ce saint patriarche, que d'assurer qu'il était juste devant Dieu, car ayant été choisi de ce souverain Créateur du monde pour être le père de la plus sainte de toutes les créatures, il est fort probable qu'il était saint lui-même, qu'il n'avait aucun amour pour le monde, qu'il regardait comme l'Egypte dans laquelle il n'était pas descendu, vivant comme étranger sur la terre, selon le commandement que Dieu en avait fait à son aïeul Isaac, ce que nous trouvons dans la seconde partie de la leçon qui a servi d'épître à la messe, et qui servira aussi de sujet pour la seconde partie de ses éloges et pour notre instruction

SECONDE PARTIE.

Demeurez dans la terre que je vous montrerai, passez-y quelque temps comme étranger. Dieu avait résolu de donner cette terre aux enfants des patriarches Abraham et Isaac, dont saint Joachim était du nombre; il leur ordonne d'y aller demeurer; mais le temps de la possession n'étant pas encore venu, il ne veut pas qu'ils s'y établissent comme s'ils en étaient les maîtres, il leur commande d'y demeurer comme en passant, et non pas pour toujours, et dans ce temps-là d'y être comme des étrangers: il a parlé de la sorte aux pères, pour apprendre aux enfants qu'en quelque lieu qu'ils soient, ils doivent penser à deux choses: la première, qu'ils n'y sont qu'en passant et pour quelque temps; la se-

conde, que quoiqu'ils n'y soient que de la sorte, ils n'y sont pas même comme des maîtres et des propriétaires, mais comme des étrangers. Cette pensée est très-avantageuse, et même très-nécessaire pour ne rien faire contre la défense de Dieu, qui ne veut pas que nous descendions en Egypte, c'est-à-dire que nous nous engagions dans le monde. Il est certain que celui qui se regarde comme un pèlerin et un étranger qui ne doit demeurer que peu de temps dans le lieu où il est, ne pense pas à y faire aucun établissement, à y planter des vignes, à y bâtir des maisons, à y acheter des charges, il ne prend aucun intérêt à tout ce qui s'y passe, ni au commerce, ni à la guerre, ni à la paix.

Voilà la disposition du cœur et de l'esprit que Dieu a demandée aux vrais enfants d'Abraham, et dans laquelle saint Joachim a toujours été, ne se souciant ni des honneurs, ni des plaisirs, ni des richesses du monde, se contentant du simple nécessaire, comme un étranger qui est satisfait quand il a de quoi se nourrir et de quoi se vêtir pour continuer son voyage; cela est conforme à la règle que saint Paul donne à son disciple Timothée : *Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir, nous devons être contents* (I *Tim.*, VI, 8). L'Apôtre parle d'une manière qui a beaucoup de rapport à la prière que Salomon faisait à Dieu quand il lui disait : *Ne me donnez ni la pauvreté, ni les richesses; donnez-moi seulement ce qui me sera nécessaire pour vivre, de peur qu'étant rassasié, je ne sois tenté de vous renoncer et de dire : Qui est le Seigneur?* (*Prov.*, XXX, 8, 9.) Voilà pourquoi il ne demande point les richesses; et cela est conforme à ce que saint Paul dit à son disciple Timothée : Contentez-vous comme étranger en ce monde d'avoir de quoi vous nourrir et vous couvrir, *car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans le piége du diable, et en divers désirs inutiles et pernicieux qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la damnatioon, car l'amour du bien est la racine de tous les maux : et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la fo i et se sont embarrassés dans une infinité d'afflictions et de peines* (I *Tim.*, VI, 9, 10). Le Sage et l'Apôtre nous apprennent les raisons pour lesquelles ils ne veulent point de richesses, et Salomon nous fait connaître pourquoi il craint la pauvreté : C'est, dit-il, *de peur qu'étant contraint par la pauvreté, je ne dérobe et je ne viole par un par jure le nom de mon Dieu.* Le Sage se considérait entre l'excès des richesses et l'excès de l'indigence, comme entre deux précipices dont il souhaite que Dieu le délivre, car si d'une part l'abondance des richesses tente l'homme, et le porte à oublier Dieu, de l'autre les extrémités où la mendicité réduit un homme sont cause qu'il perd la honte avec la crainte de Dieu et des hommes. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que saint Paul avait la mort dans l'esprit lorsqu'il a donné à son disciple Timothée et en même temps à tous les hommes cette instruction que je viens de vous répéter. Salomon aussi était occupé de cette même pensée, c'est pourquoi il dit à Dieu : *Je vous ai demandé deux choses avant que je meure*, ils avaient l'un et l'autre grande raison, car il n'y a que la vue de la mort qui nous puisse resserrer dans les bornes étroites du seul nécessaire pendant une vie qui est si courte, et qui n'est qu'un passage à une meilleure; c'est pourquoi saint Paul, pour nous préparer à nous contenter de ce qui est nécessaire pour le vêtement et la nourriture, nous dit : *Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est sans doute que nous n'en pouvons aussi rien emporter* (I *Tim.*, VI, 7).

Ces paroles nous font connaître que nous devons vivre sur la terre comme des étrangers, et que dans ce passage d'une vie temporelle à une mort naturelle, pour passer à une vie éternelle, il faut que nous nous contentions de ce dont les étrangers se contentent quand ils passent dans une province pour se rendre dans leur patrie. Si les chrétiens ne se conduisent pas comme les anciens patriarches et comme notre saint Joachim, s'ils ne vivent pas dans ce parfait dégagement dont ils leur ont donné l'exemple, c'est ce qu'ils ne pensent point au commandement que Dieu a fait à Isaac, de passer quelque temps comme étranger dans la terre qu'il lui montrera, c'est qu'ils ne font aucune réflexion à l'instruction que l'Apôtre donne à son disciple et à tous les chrétiens. Cet avis néanmoins est d'autant plus nécessaire, qu'il est incroyable; combien le désir du superflu dans les habits ou dans la table fait de désordres parmi les hommes, et les empêche de vivre en chrétiens, ignorant à quoi l'esprit du christianisme les oblige; ce n'est pas seulement à user des biens de cette vie avec beaucoup de tempérance, ce qui retranche jusqu'aux moindres excès, mais de plus à vouloir bien souffrir quelque retranchement ou volontaire ou nécessaire dans les choses dont nous croirions avoir un véritable besoin; c'est à quoi l'on ne pense point, l'on donne presque toujours dans l'excès du luxe, de la vanité et de la sensualité, et bien loin de vouloir se retrancher quelque chose, on va toujours bien au-delà du nécessaire, et l'on ne serait pas content sans cela. Cependant ce sont là les fautes qui sont maintenant les plus honnêtes, et qui paraissent les plus permises, de sorte qu'il n'est presque pas permis de les reprendre et de les condamner, parce qu'elles se trouvent autant dans les ecclésiastiques que dans les personnes du monde, les uns et les autres s'étant faussement mis dans l'esprit que la règle la plus juste de la dépense qu'ils pouvaient faire, était ou leur naissance, ou le bien qu'ils possédaient, et que l'on n'avait rien à reprendre en eux quand ils suivaient exactement cette règle.

Un désordre si général, et qui a pénétré jusque dans le sanctuaire, vient de ce que les hommes, de quelque condition qu'ils soient, se regardent comme les habitants de

ce monde, dans lequel ils ne pensent qu'à se bien établir, et ils ne se considèrent jamais comme des étrangers qui ne font que passer, et qui, n'ayant rien apporté quand ils sont entrés dans le monde, n'en pourront rien emporter quand ils en sortiront. En vérité pourrait-on s'abandonner à la cupidité des richesses, au luxe et à la vanité du monde, à la sensualité de la chair, quand on fait réflexion sur l'état dans lequel on est né et dans lequel on mourra. Hier quand vous avez commencé de vivre, vous n'aviez rien de toutes ces choses : demain quand vous cesserez de vivre, vous ne les aurez plus; quelle folie donc de les rechercher avec tant de soin et de fatigues, de vous y attacher avec tant d'amour, puisque ce n'est que pour un moment dont vous n'êtes point le maître, que vous ne sauriez multiplier, et que vous ne pouvez retenir quand il s'envole. Que ne vivez-vous sur la terre comme des étrangers qui cherchent leur patrie, étant persuadés qu'il n'y en a point dans le monde pour eux, et que ce ne sera que dans la terre des vivants où ils pourront en trouver une. C'est de cette manière que les saints patriarches vivaient, ces saints de la famille de la bienheureuse Vierge mère du Sauveur, saint Joachim son père, saint Joseph son époux, satisfaits de leur état médiocre, et même plus pauvres que riches; se procurant par le travail de leurs mains les choses nécessaires à la vie, ils ne pensaient ni aux richesses, ni aux honneurs du monde, trop heureux de s'enrichir de vertus et de mérites, et d'acquérir une justice pleine et parfaite pour être les vrais enfants d'Abraham, et devenir par avance les disciples de celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté.

J'ai raison de dire que les chrétiens qui demeurent sur la terre comme des étrangers, sont les vrais enfants d'Abraham, puisque ce patriarche avoue lui-même qu'il était tel dans le pays de Chanaan. Sa femme étant morte, il vint parler aux enfants de Her, et il leur dit : *Je suis parmi vous comme un étranger et un voyageur, donnez-moi droit de sépulture au milieu de vous, afin que j'enterre la personne qui m'est morte* (*Gen.*, XXIII, 3, 4). Peut-on s'imaginer un plus grand dégagement que d'être dans un pays sans y avoir aucun héritage, et sans y posséder aucun morceau de terre, quoique Dieu lui eût promis de le rendre maître de tout ce grand pays qui serait pour lui et pour tous ses descendants, et ce n'est que la charité qui l'engage d'y acheter un champ où il puisse avoir un sépulcre pour sa femme, pour lui et pour ses enfants; c'est ce que saint Paul nous a si divinement exprimé en écrivant aux Hébreux : *C'est par la foi qu'Abraham demeura dans la terre qui lui avait été promise comme dans une terre étrangère, habitant sous les tentes avec Isaac et Jacob, qui devaient être héritiers avec lui de cette promesse* (*Hebr.*, XI, 9). Il faut de la foi et une foi vive, pour être comme un étranger sur la terre, et n'avoir point d'autre patrie que le ciel; que cette foi est rare, pensez-vous que le Fils de l'homme la trouvera sur la terre? avoir à vivre beaucoup plus d'un siècle, et ne pas daigner y bâtir ni villes, ni maisons, c'est porter le mépris de la vie présente tout aussi loin qu'il peut aller, et être dans une disposition continuelle à la quitter à tout moment; et par conséquent ceux qui passent toute leur vie à amasser des richesses, à augmenter leurs revenus, à acheter des charges, à bâtir des maisons, ceux-là sont fort éloignés de la foi d'Abraham. *Car il attendait cette cité bâtie sur un ferme fondement, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte* (*Ibid.*, 10). Saint Paul a parlé de la sorte, pour nous apprendre que ce qui n'est que l'ouvrage de l'homme n'est pas digne de l'homme, et qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner une demeure à celui en qui il veut demeurer éternellement, et par conséquent il n'y a rien de solide que ce qui vient de l'Eternel, et ce qui peut être éternel; on peut donc appliquer à tous les amateurs du monde ce que Dieu dit aux Israélites par la bouche de Moïse : *L'étranger qui est avec vous dans votre pays s'élèvera au-dessus de vous, et il deviendra tout-puissant : et pour vous, vous descendrez, et vous serez au-dessous de lui* (*Deut.*, XXVIII, 43). Quelques Pères ont regardé ces paroles comme une prédiction obscure de la vocation des gentils et de la réprobation des Juifs; les gentils pour qui les Juifs avaient un très-grand mépris comme pour des étrangers, s'étant enfin élevés par un effet de la miséricorde de Jésus-Christ envers les uns, et de sa justice envers les autres, au-dessus de ceux qui les méprisaient, ils sont devenus tout-puissants par la grâce de celui qui a eu la bonté de les appeler à la foi, en même temps que les autres sont descendus par leur infidélité de cet état si relevé où ils s'étaient vus auparavant, et il est enfin arrivé selon la parole de Jésus-Christ que les premiers sont devenus les derniers, et les derniers les premiers.

Soyons de ce nombre, mes frères; à l'exemple de saint Joachim, préférons la qualité d'étrangers à celle des citoyens de cette Babylone, où il n'y a que désordres et confusion, qui seront suivis des plus honteux abaissements. David nous l'apprend, quand il nous dit : *Le Seigneur défend les étrangers, et il détruira les voies des pécheurs* (*Psal* CXLV, 8). Il arrive souvent que l'on dépouille, que l'on méprise, que l'on outrage les étrangers, ne craignant point de leur faire toutes sortes d'injustices, parce qu'ils sont sans défense et sans protection, et ce sont des citoyens du monde que l'on appelle les pécheurs, qui les maltraitent de la sorte, parce qu'ils ont du pouvoir et de l'autorité sur la terre : mais Dieu détruira les voies des pécheurs, il les humiliera, et les mettra beaucoup au-dessous des étrangers dont il se déclarera le protecteur, comme il dit à Isaac, comme il dit à saint Joachim : *Je serai avec vous, je vous bénirai, et je vous donnerai à vous et à votre race tous ces pays-ci, pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham votre*

père. C'est le commencement de la bénédiction que Dieu donne à notre saint, qui servira de sujet à la troisième partie de ses éloges, en vous expliquant le reste de la leçon.

TROISIÈME PARTIE.

Cette parole de Dieu à une simple créature : *Je serai avec vous*, est d'une grande consolation ; que peut-elle craindre de la part des hommes les plus cruels et les plus méchants? quand ils auraient une puissance souveraine, que peut-elle appréhender de la part des démons mêmes, quand Dieu est avec elle ? Toute la force du monde n'est que faiblesse, toute la grandeur n'est que bassesse, toute la puissance n'est qu'une feuille que le vent emporte, et Dieu ruine tous les desseins des hommes, et confond leur malice avec plus de facilité que nous ne ruinons des toiles d'araignées; c'est ce que le Prophète royal exprime d'une manière si admirable et si consolante dans le psaume dont l'Eglise se sert pour finir les prières de la journée : *Celui qui demeure ferme sous l'assistance du Très-Haut, se reposera* sûrement *sous la protection du Dieu du ciel; il dira au Seigneur : Vous êtes mon défenseur et mon refuge. Il est mon Dieu, et j'espérerai en lui. Ni la flèche qui vole durant le jour, ni les maux que l'on prépare dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi ne pourront rien contre vous, parce que vous avez dit au Seigneur : Vous êtes mon espérance, et que vous avez choisi le Très-Haut pour votre refuge* (*Psal.* XC, 1, 2, 6, 9).

Que ceux-là sont heureux qui demeurent dans l'assistance du Seigneur, le Très-Haut est toujours avec eux; ceux-là, comme David, désirent uniquement le secours de Dieu, et craignent uniquement de le perdre, et ceux-là seuls sont assurés sous sa divine protection, puisque n'espérant qu'au Dieu du ciel qui est avec eux, et espérant tout de lui, ils n'ont rien à craindre de tout ce qui est sous le ciel et de tout ce qui est dans l'enfer. Pour lors les saints sont en état de ne pas craindre tous ces sujets de crainte qui viennent des différentes tentations exprimées par ces terreurs de la nuit, cette flèche qui vole durant le jour, cet ouvrage qui se passe durant les ténèbres, cette attaque et ce démon du midi, car tout ce que le démon fait pour perdre les âmes, il le fait ou comme ange de ténèbres qui est son propre caractère, ou comme se transfigurant en un ange de lumière, et empruntant, pour le dire ainsi, l'éclat brillant du midi pour mieux surprendre ceux qu'il veut tromper : tantôt il attaque à force ouverte, et tantôt en tirant de loin des flèches. Mais quelque impuissant que soit l'homme pour résister par lui-même à toutes ces différentes tentations, il se tient en sûreté sous la protection du Seigneur, qui lui promet de ne le point abandonner, et d'être toujours avec lui ; ç'a été la consolation de notre saint Joachim, qui se voyait exposé à la puissance et à la malice des hommes qui, pour s'emparer plus sûrement du gouvernement de la Judée, persécutaient tous ceux qui restaient de la famille de David, et tâchaient à les faire périr, et il n'y avait que leur impuissance, leur pauvreté, leur état obscur qui les mît à couvert de la tyrannie ; il ne craignait rien dans cette faiblesse et dans cette obscurité, parce qu'il savait que Dieu était avec lui, et que comme il n'avait rien à craindre, rien aussi ne lui pouvait manquer, puisque non-seulement le Seigneur avait dit à son aïeul Isaac : *Je serai avec vous*, mais il avait encore ajouté : *Je vous bénirai, et je vous donnerai à vous et à votre race tous ces pays-ci.* Il est dit encore ensuite qu'*il sema et recueillit l'année même le centuple, et le Seigneur le bénit; ainsi son bien s'augmenta beaucoup, il s'enrichissait et croissait de plus en plus, jusqu'à ce qu'il devint extrêmement puissant* (*Gen.*, XXVI, 12-13).

Ce notable accroissement de biens donna de la jalousie au roi des Philistins Abimélech, qui commanda à Isaac de se retirer de dessus ses terres, parce qu'il était devenu plus puissant que lui. Dieu a voulu faire voir dans tous les temps qu'il était le maître de tous les biens du monde, qu'il les donnait quelquefois en abondance à ses plus fidèles serviteurs, jusqu'à rendre jaloux de leur grandeur et de leur prospérité les rois et les princes de la terre; que quelquefois aussi il en dépouillait ceux qui les possédaient légitimement, et même qui en faisaient un bon usage, pour les sanctifier dans la pauvreté et dans la dépendance, comme il a fait à Job et aux descendants de David dans les derniers temps de sa race.

Cette conduite de Dieu est une grande instruction pour les chrétiens, et particulièrement pour ceux qui ont la faiblesse de désirer d'acquérir les biens temporels, quoique par des voies légitimes, et néanmoins avec plus d'affection et d'empressement qu'il ne convient à des chrétiens, qui devraient avoir appris du Dieu qu'ils adorent à mettre tout leur cœur et leur trésor dans le ciel : qu'ils sachent au moins que c'est de Dieu seul qu'ils doivent attendre ces biens temporels, et que s'ils imitent la foi, l'obéissance, la justice et la charité de ces patriarches, Dieu peut ou les rendre riches, comme quelques-uns de ces saints l'ont été, ou leur donner un mépris de ces richesses passagères, et une joie dans ce mépris, qui les rendra infiniment plus heureux que s'ils possédaient tous les biens du monde : l'accroissement des richesses extérieures d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'étant que l'image du progrès qu'ils faisaient, et que leurs vrais enfants devaient faire dans la vertu, s'attachant à Dieu de plus en plus par une foi ferme et humble, et par la sincérité d'un amour très-pur; de sorte que l'on pouvait dire de saint Joachim et de ses semblables, ce que l'on a dit de Jésus-Christ, dont il a été l'aïeul, qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant les hommes, c'est-à-dire qu'ils avançaient sans cesse dans la voie de Dieu. C'est le principal effet des bénédictions du Seigneur, et c'est à quoi premièrement se terminent ses promesses; quand il parle

de bénir, il dit : *C'est pour accomplir le serment que j'ai fait à Abraham votre père;* et pour nous faire connaître qu'une promesse si solennellement jurée ne consistait pas à donner des biens temporels, ayant dit : *Je multiplierai vos enfants comme les étoiles du ciel; je donnerai à votre postérité tous ces pays que vous voyez*, ce qui n'était que temporel, il ajoute : *Et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de vous.*

Ce ne seront pas seulement les Juifs qui auront part à cette abondante bénédiction, les gentils y participeront aussi; c'est ce que le Prophète royal a voulu nous apprendre quand il a dit : *Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe des gouttières sur la terre* (*Psal.* LXXI, 16). L'Incarnation du Verbe, et la descente du Fils de Dieu sur la terre est décrite ici d'une manière figurée et semblable à celle dont il est parlé dans l'histoire des Juges, où Gédéon dit à Dieu : *Si vous voulez vous servir de ma main pour sauver Israël, je mettrai dans l'aire cette toison, et si toute la terre demeurant sèche, la rosée ne tombe que sur la toison, je reconnaîtrai par là que vous vous servirez de ma main, selon que vous me l'avez promis, pour délivrer Israël. Ce que Gédéon avait proposé arriva, et s'étant levé de grand matin, il pressa la toison, et il remplit une tasse de la rosée qui en sortit.* Il demanda un second signe à Dieu, qui fut *que toute la terre soit trempée de la rosée, et que la toison seule demeure sèche. Le Seigneur fit cette nuit-là même ce que Gédéon avait demandé* (*Judic.*, VI, 36-40). La sainte Vierge doit être regardée comme cette toison mystérieuse où le Verbe est descendu ainsi qu'une divine rosée par son incarnation pour sauver les hommes; mais nous pouvons ajouter que la toison de Gédéon sur laquelle la rosée tomba lorsque la terre d'alentour demeura sèche, nous figurait la nation des Juifs, abreuvée, pour le dire ainsi, des grâces du ciel, au milieu de toutes les nations qui étaient dans la sécheresse et dans l'ignorance du vrai Dieu; ce qui est conforme à ce que nous dit David, qu'il descendra comme une pluie sur la toison. La terre qui fut ensuite arrosée lorsque la seule toison parut sèche, nous marquait cet étrange changement, par lequel la nation des Juifs a été dans la sécheresse et dans l'oubli du Seigneur, lorsque tous les peuples de la terre qui l'environnaient ont été heureusement inondés des grâces du ciel par la prédication et les miracles des apôtres; ce qui a encore du rapport à la parole de David, qui dit du Verbe éternel : Qu'*il descendra comme l'eau qui tombe des gouttières sur la terre.* L'eau qui tombe de ces gouttières avec grand bruit, et qui est comme la suite de la première pluie, marque fort bien la grâce du Verbe incarné, qui, étant tombée premièrement sur les Juifs, a coulé ensuite avec impétuosité sur les nations et en a formé l'Eglise de Jésus-Christ, qui est l'effet de cette abondante bénédiction, qui, selon la promesse de Dieu même, vient de celui qui est sorti d'Abraham, d'Isaac et de Joachim comme père de la sainte Vierge. Ces saints patriarches ont eu par avance une très-bonne part aux bénédictions de celui qui devait sortir de leur race, ils ont cru en lui, ils ont été sauvés en lui, c'est pourquoi ils le désiraient avec ardeur, ils le demandaient avec ferveur, toutes leurs prières, tous leurs sacrifices se terminaient à demander à Dieu qu'il leur envoyât cette divine rosée, et que celui qu'ils appelaient le Juste par excellence descendît sur la terre comme une pluie très-féconde qui sort du sein des nues; ces saints savaient que leur propre salut, et le salut de tous les hommes dépendait absolument de la grâce de ce divin Messie, que le ciel était fermé, et qu'il ne s'ouvrirait pas si la justice de Dieu n'était satisfaite pour le péché d'Adam, qu'il n'y avait pas un homme sur la terre, quelque saint, quelque juste qu'il pût être, qui fût capable de satisfaire ni pour lui, ni pour les autres. La malédiction fulminée dans le paradis terrestre contre le premier des hommes ne pouvait être ôtée que par la bénédiction d'un Homme-Dieu, tous avaient été maudits dans Adam, tous ne pouvaient être bénis que dans Jésus-Christ.

Rendez-vous dignes, mes frères, d'avoir part à cette bénédiction, qu'il n'y ait rien en vous du vieil Adam, obéissez à la voix de Dieu, évitez avec soin de manger aucun de ces fruits défendus, faites en sorte de ne vous nourrir que des fruits de vie; mais pour cela imitez saint Joachim, ne vous engagez point dans les commerces du monde, n'en suivez point les fausses maximes, ne vous attachez point à tous ces dangereux biens, mais demeurez-y comme des étrangers, ne prenant sur la terre que le simple nécessaire, et ne voulant rien de tout ce qui est superflu, n'y étant que comme en passant, ce sera le moyen d'avoir part aux bénédictions de celui qui est sorti de la race de saint Joachim, dont les principales sont la grâce et la gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il*

SERMON LVIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT BENOIT.

(21 *mars.*)

Charissimi, nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt (I *Joan.*, II, 15-17).

Mes très-chers, n'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui

L'Eglise de Paris a voulu faire connaître l'estime qu'elle avait pour saint Benoît, et donner des marques de sa reconnaissance pour les secours continuels qu'elle reçoit des enfants et des disciples de ce saint patriarche, soit par le bon exemple d'une vie silencieuse et solitaire qui est très-édifiante, soit par leurs prières du jour et de la nuit, soit par les fruits de leurs études qui l'enrichissent d'un grand nombre de bons livres si utiles aux pasteurs, aux prédicateurs et à tous les fidèles. C'est pourquoi elle a choisi une épître qui lui fût particulière, et qui lui convînt si justement, qu'elle pourrait servir de sujet aux éloges que l'on voudrait

faire de lui : aussi rien ne lui est plus propre que les trois versets que je viens de réciter, dans lesquels l'apôtre saint Jean nous défend d'aimer le monde; il nous y donne la raison de cette défense : c'est que l'on ne saurait aimer Dieu et le monde en même temps; et pour nous convaincre de cette vérité, il nous fait le portrait du monde, qui n'a rien de stable et de solide, toute la stabilité et la solidité étant en Dieu. Saint Benoît a suivi très-exactement ce que saint Jean lui a ordonné, faisant sa gloire d'être son disciple, et comme tel de lui obéir et de l'imiter. C'est pourquoi il n'a point aimé le monde, ni tout ce qui est dans le monde, il s'est appliqué à aimer Dieu, et à l'aimer uniquement et parfaitement, il a méprisé le monde qui passe pour se procurer un établissement solide et perpétuel; c'est ce que nous remarquons dans toute la vie de saint Benoît, comme nous verrons dans les trois versets de l'apôtre saint Jean. Demandons pour cela au Saint-Esprit les grâces qui nous sont nécessaires, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Mes bien-aimés, n'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Nous nous trompons, mes frères, si nous croyons ici que ce n'est qu'un simple conseil que nous pouvons suivre si nous voulons, ou que nous pouvons abandonner sans courir aucun risque; nous nous trompons, dis-je, encore une fois, si nous prenons les paroles de saint Jean comme un simple avis propre à nous faire avancer dans la voie d'une plus haute perfection, et qui n'est point absolument nécessaire pour le salut. Je vous dis que ces paroles : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde*, ne sont point ûn simple conseil, mais un précepte, qu'elles ne renferment pas seulement un avis propre à nous faire avancer dans la perfection, mais une pratique nécessaire pour le salut. Je parle de la sorte, parce que mon discours ne s'adresse pas à des idolâtres et à des Turcs qui ont l'esprit du monde, et qui par conséquent aiment le monde et ce qui est dans le monde, parce qu'ils sont du monde; mais il est pour des chrétiens, qui, en qualité d'enfants de Jésus-Christ et de disciples des apôtres, ont renoncé à l'esprit du monde, et ne sont point du monde. C'est saint Jean qui fait lui-même cette distinction, quand il parle des antechrists et des vrais chrétiens; il dit de ces malheureux : *Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent selon l'esprit du monde, et le monde les écoute* (I *Joan.*, IV, 5).

Voilà le portrait de tous les ennemis de Jésus-Christ et de son Evangile, et un portrait bien désavantageux pour des âmes créées à l'image de Dieu, et marquées du caractère du baptême; c'est dire que ces hommes n'appartiennent pas au Seigneur, et qu'ils ne sont point conformes à l'image de ce divin Fils de Dieu; c'est dire qu'ils ne suivent pas la doctrine des apôtres, et qu'ils n'en sont pas les imitateurs. Le divin Seigneur ne leur dit-il pas lui-même en parlant aux Juifs, et leur parlant de sa divine personne : *Pour vous autres, vous êtes d'ici-bas, et moi, je suis d'en haut; vous êtes de ce monde, et moi, je ne suis pas de ce monde* (*Joan.*, VIII, 23). Souvenons-nous que dans le baptême nous avons reçu une nouvelle vie qui nous rend les membres de cet homme céleste, et que comme tels nous devons être d'en haut avec lui, et par conséquent n'être point de la terre, n'en point aimer les biens, ne les point désirer, ne les point rechercher, et ne point faire son bonheur de les posséder, et n'avoir des inclinations que pour le ciel, puisque la vie dont nous jouissons et l'esprit qui nous anime viennent du ciel. Les apôtres, comme leur divin Maître, étaient d'en haut, ayant renoncé à tout ce qui est d'en bas, et comme lui ils n'étaient point de ce monde, et il les en fait souvenir pour les fortifier contre toutes les persécutions qu'on leur ferait, et pour les consoler dans toutes les peines qu'ils endureraient; il leur dit donc : *Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis,* et séparés *du monde, c'est pour cela que le monde vous hait* (*Joan.*, XV, 19).

Que saint Benoît a été pénétré de ces vérités! qu'il a eu peur d'être du monde, d'aimer le monde et d'en être aimé! Il avait de très-grands avantages pour cela, de la naissance, une belle éducation, et l'espérance d'une riche succession, et cela soutenu d'un bon naturel, d'un esprit capable de toutes les sciences, et d'un solide jugement; il entre dans le monde avec toutes ces excellentes qualités, il a donc tout ce qui est propre à s'en faire aimer : mais comme il est presque impossible d'être aimé du monde sans en même temps avoir de la complaisance pour lui, et lui donner son affection pour reconnaissance de son estime, notre saint, éclairé par le Père des lumières, découvre tous les piéges dont le monde est rempli, et que l'on ne saurait y établir sa demeure sans en même temps s'embarrasser dans mille filets très-difficiles à rompre. C'est pourquoi il forme tout d'un coup cette généreuse résolution de ne point aimer le monde, ni rien de ce qui est dans le monde, ni sa science, ni sa sagesse, ni ses honneurs, ni ses richesses, rien de ce qui est l'objet des affections et des désirs des hommes qui vivent sur la terre, et ce qu'ils recherchent avec plus de soin et plus d'empressement.

Je vous avoue qu'une prudence commune et un courage ordinaire ne sont pas suffisants pour cela; que les amateurs du monde raisonnent mal! ils croient qu'il faut beaucoup de prudence et un grand courage pour savoir prendre les moyens les plus propres pour s'enrichir et pour s'élever, et pour rompre tous les obstacles qui se peuvent présenter, et ils ne connaissent pas qu'il faut beaucoup plus de prudence pour découvrir tous les périls que l'on court, quand on veut

posséder les richesses et les honneurs du monde, et à combien de dangereuses occasions on s'expose, c'est pourquoi il faut une prudence céleste et une force héroïque pour éviter de donner dans ces piéges qui n'ont rien que d'agréable et d'éclatant, et se mettre tout d'un coup dans un état où l'on puisse jouir en paix de la liberté des enfants de Dieu. C'est ce que saint Benoît a fait, il a connu que le monde était rempli d'occasions de chutes et de scandales, ce qui a obligé le Seigneur de dire : *Malheur au monde à cause des scandales* où l'on y est toujours exposé. Saint Benoît, quoique fort jeune, est persuadé de cette vérité, ce qui l'engage à se retirer dans une affreuse solitude, à s'ensevelir tout vivant dans le fond d'une caverne, et là il préfère la pauvreté à toutes les richesses, une vie humble et méprisée à la gloire la plus éclatante, et une connaissance médiocre à la science de tous les hommes les plus savants. Une semblable préférence ne peut être que l'effet d'une grâce très-abondante. Qu'une âme est sage, qu'elle est savante, qu'elle est éclairée quand elle est persuadée que toute la gloire de l'homme est en Dieu, et vient de Dieu, que c'est là uniquement où l'on trouve ces richesses que les voleurs ne sauraient enlever, et que la rouille ne saurait gâter, et que partout autre part il n'y a que des sujets de confusion et de mépris, et des occasions d'une pauvreté honteuse!

Notre saint faisait une agréable expérience de ces vérités dans le fond de sa grotte, où, inconnu des hommes et connu de Dieu seul, il goûtait le plaisir qu'il y a de mépriser le monde, et même de le haïr, se préparant d'en être méprisé à son tour, et même d'en être haï dans toutes les occasions qui se présenteront; la chose est souvent réciproque, le monde n'étant pas toujours injuste : il est vrai qu'il y a un grand nombre de ses amateurs et de ses esclaves qu'il rebute, et qui ne remportent ni honneur, ni profit de tous les services qu'ils lui ont rendus, et de toutes les complaisances qu'ils ont eues pour lui pendant plusieurs années, pourvu que la fin de ces services et de ces complaisances ne soit pas la honte et la pauvreté, ce qui n'est pas sans expérience, et c'est en cela que consiste son injustice, qui est la cause de toutes les plaintes que l'on fait de lui; quelques-uns en ont fait un bon usage, abandonnant celui qui les rebutait, et concevant une haine salutaire pour celui qui les méprisait; d'autres ont fini leurs jours dans des plaintes et des murmures continuels, sans pouvoir se repentir de leur inutile esclavage, et toujours disposés à s'y rengager s'ils pouvaient espérer d'en être mieux traités qu'auparavant, Ces malheureux aveugles ne voient pas que Dieu permet que le monde ait tant d'injustice pour eux, afin de les en dégoûter, comme il permet que la tyrannie de Pharaon s'augmente contre les Israélites, qu'il les traite avec une dureté insupportable, afin de les détacher de l'Egypte, et de leur donner de l'empressement de passer dans le désert, et d'aller dans la terre promise.

Le monde, qui est souvent injuste pour ses esclaves et ses amateurs, garde quelque sorte de justice pour les fidèles serviteurs de Dieu, ils le méprisent et ils le haïssent, et lui fait tous ses efforts et ne perd jamais d'occasion de leur donner des marques de son mépris et de sa haine, et c'est l'accomplissement de la parole du Seigneur : *Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, c'est pour cela que le monde vous hait* (*Joan.*, XV, 19). Le Seigneur ayant commandé à ses disciples de s'aimer les uns les autres et de conserver entre eux une charité parfaite, il leur prédit en même temps que le monde les haïra, et il leur en donne la raison, c'est qu'ils ne sont pas du monde, et qu'ils n'en sont pas, parce que lui-même les a choisis et les a séparés du monde. Ce divin Maître, en parlant de la sorte, a prétendu disposer ses disciples au mépris et à la haine du monde, afin qu'ils ne fussent pas surpris quand il leur arriverait d'en être maltraités; au contraire, tous les vrais chrétiens doivent craindre quand il leur arrive d'être estimés et caressés du monde, de peur que cette affection que les esclaves et les amateurs du monde leur portent ne soit une marque qu'il y a encore en eux quelque chose qui sente le monde, n'étant point capable d'estimer et d'aimer que ce qui a du rapport avec lui; mais l'on ne saurait être conforme au monde et conforme à l'image du Fils de Dieu, car être chrétien et être du monde sont deux propositions que l'on ne peut jamais unir ensemble selon l'Evangile.

Que le nombre est petit de ceux qui sont persuadés de cette vérité! Les apôtres et les hommes apostoliques en ont été convaincus : c'est pourquoi ils ont renoncé à tout ce qui est dans le monde, et ils ont suivi leur divin Maître. Saint Benoît et tous ses vrais enfants ont été de ce sentiment, et ils l'ont fait connaître par une vie éloignée de tout commerce du monde, vivant dans la solitude, aimant la retraite et le silence, et ne paraissant parmi les hommes que pour leur inspirer, et par leur exemple et par leur parole, ce même mépris pour le monde. Ils n'ont été écoutés que par ceux que Dieu, par une prédilection toute gratuite, avait déjà choisis et séparés du monde : les autres, qui *sont du monde, parlent selon l'esprit du monde, et le monde les écoute*. Voilà trois circonstances qui doivent être remarquées : la première, *ils sont du monde*, ce qui ne se doit pas entendre en qualité d'hommes mortels qui vivent sur la terre, que l'on appelle le monde, mais en qualité d'hommes qui aiment et qui suivent les maximes du monde, qui estiment tout ce qu'il estime et qui condamnent tout ce qu'il condamne, sans considérer si ce sont des choses qui méritent d'être estimées, ou si ce sont des pratiques et des actions que l'on doive justement condamner; la seconde, *ils parlent selon l'esprit du monde*. C'est l'ordinaire de tous les hommes de parler selon l'esprit qui les anime, ce qu'il est aisé de remarquer quand on prend garde à

tout ce que les hommes disent; et à la manière dont ils parlent, on connaît quel est l'esprit qui les anime pour lors, si c'est l'intérêt, ou la vengeance, ou l'ambition, ou le plaisir, car ils parleront selon l'esprit qui règnera pour lors en eux. Ceux qui ont l'esprit de piété ne tiennent que des discours justes, sincères, édifiants; ceux qui ont l'esprit de libertinage ne disent que des paroles contraires aux devoirs de la religion chrétienne, opposées aux maximes de l'Evangile, et qui ne sont propres qu'à scandaliser les gens de bien et à corrompre les faibles. Mais le Seigneur nous disant que ceux qui sont du monde parlent selon l'esprit du monde, il ajoute : *Et le monde les écoute.* Il nous apprend qu'il y a une grande différence entre les hommes : les uns écoutent volontiers et avec attention ceux qui leur parlent de Dieu, et cette parole est la nourriture de leur âme; les autres écoutent avec plaisir ceux qui leur parlent du monde et qui les entretiennent selon cet esprit du monde. Il vous est aisé de connaître d'où vient cette différence : il n'y a qu'à écouter ce que notre divin Maître nous dit dans son Evangile : *Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu, et vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.* Et saint Jean nous disant que *ceux qui sont du monde parlent selon l'esprit du monde*, il ajoute : *Et le monde les écoute.* En voilà qui écoutent la parole de Dieu, et d'autres qui entendent la parole du monde, parce que les uns sont de Dieu, et les autres du monde.

Saint Benoît, qui était de Dieu, ne parlait que selon l'esprit de Dieu, qui l'animait et qui le poussait à tout ce qu'il entreprenait. Quoiqu'il tînt le même langage à tous, sa parole n'était pas également reçue de tous : plusieurs l'ont écoutée avec tant de soumission, que, pénétrés des vérités qu'elle leur annonçait, ils ont renoncé au monde, à ses pompes, à ses richesses, à ses honneurs et à ses plaisirs, pour se rendre ses disciples et le suivre dans une vie pauvre, humble et mortifiée; mais quand notre saint fait entendre cette même parole à des solitaires relâchés, ils bouchent volontairement leurs oreilles comme des aspics sourds, et ils ne veulent point entendre ce qu'ils ne veulent point pratiquer; le monde est dans leur cœur, quoique cela ne paraisse pas de la sorte à l'extérieur; et ayant résolu de passer leurs jours dans une vie molle et oisive, tout ce qu'on leur dit au contraire leur est insupportable, et ils aiment mieux former le dessein de donner la mort à celui qui voudrait les préserver de la mort éternelle, que de recevoir les remèdes que sa charité souhaite d'appliquer sur les plaies de leurs âmes.

Saint Benoît ne s'est donc pas contenté d'entendre et de pratiquer cette parole de saint Jean : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde*, il a souhaité avec ardeur que tous les chrétiens l'entendissent et la pratiquassent comme lui; il ne cessait pas de crier et d'élever sa voix pour leur faire entendre ces paroles que le prophète Isaïe disait aux Juifs captifs dans Babylone : *Sortez de Babylone, fuyez de Chaldée. Il n'y a point de paix pour les impies, dit le Seigneur* (*Isa.*, XLVIII, 20, 22). Tous ceux qui cherchent la paix autre part que dans J sus-Christ, qui prétendent la trouver dans le monde, représenté par Babylone, ce lieu de troubles et de confusion, figuré par la Chaldée, ce pays de désordres et d'impiétés, ne la trouveront jamais; et si vous voulez connaître la parfaite ressemblance qu'il y a entre le monde et Babylone, lisez ce que saint Jean nous a laissé écrit de cette ville dans son Apocalypse. Il dit qu'un ange tout éclatant de gloire *cria à haute voix : Elle est tombée, cette grande Babylone; elle est tombée, et elle est devenue la demeure des démons, la prison de tous les esprits impurs, et la prison de tous les oiseaux impurs et haïs des hommes, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa prostitution; et les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de sa magnificence et de son luxe. Alors j'entendis du ciel une autre voix qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies; car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités* (*Apoc.*, XVIII, 2-5).

Voilà un portrait bien terrible, et des désordres du monde, et de la vengeance que Dieu en prendra, et de la nécessité dans laquelle tous les chrétiens se trouvent d'y renoncer. Qu'y a-t-il dans le monde, sinon empoisonnement, corruption, commerce continuel de luxe, de plaisirs, de vanité, d'ambition et de crimes? Voilà ce que l'on appelle le monde. Le chrétien est un marchand du ciel qui ne cherche que des biens éternels et incorruptibles; les mondains sont les marchands de la terre qui passent leur vie à amasser des richesses périssables et corruptibles, sans faire réflexion que plus on se rend maître de la terre, et plus on est en danger d'être infecté de sa corruption, et par conséquent exposé à la vengeance que Dieu en prendra et qu'il en prend tous les jours, quand il permet que le monde et la puissance de ses esclaves tombent tout d'un coup. Ecoutez donc cette voix salutaire qu'un prophète et un ange vous font entendre en vous criant : Sortez de Babylone. Saint Benoît est heureux de l'avoir entendue, et vous ne serez heureux qu'autant que vous l'écouterez, que vous sortirez de Babylone, que vous renoncerez au monde en ne suivant que les maximes de l'Evangile, parce que cela vous mettra en état d'aimer Dieu parfaitement; ce qui a fait le bonheur de saint Benoît, comme nous verrons dans la seconde partie de ses éloges, selon la suite de notre épître.

SECONDE PARTIE.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. Ces paroles paraissent renfermer quelque chose de bien terrible,

car elles nous font connaître que c'est un précepte indispensable de renoncer de cœur au monde, de le mépriser et de le haïr. Peut-on y faire quelque réflexion sans être convaincu de cette vérité, et peut-on en être persuadé sans trembler de trouver dans son cœur tant d'affection et tant d'attache pour le monde, tant de soins, tant de dépenses, tant de complaisances pour lui plaire? Que de détours et de déguisements, que de fausses raisons et de vaines excuses, pour dérober à la connaissance des autres et pour se cacher à soi-même cet amour du monde, que vous ne cacherez jamais à Dieu, qui pénètre votre cœur, qui en découvre tous les secrets et qui en développe tous les plis! Il le voit, ce funeste amour qui corrompt tout ce qu'il y a de meilleur en vous et qui ruine le mérite de vos bonnes œuvres, puisqu'il n'y a rien de juste, rien de saint, rien de méritoire, si l'amour de Dieu n'accompagne toutes les actions. Mais si d'une part notre divin Maître nous dit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force, et s'il nous assure que c'est le premier et le plus grand commandement de la loi; et si d'une autre part les apôtres, que le Seigneur nous a donnés pour nous instruire et nous apprendre toutes les vérités de la religion, nous disent que l'affection pour le monde et pour ce qui est dans le monde renferme en soi-même la haine de Dieu, étant impossible que l'amour de Dieu se trouve dans un cœur qui est possédé de l'amour du monde, c'est nous dire que ces deux amours ne sauraient jamais s'unir ensemble dans un même cœur. Si l'amour de Dieu en est le maître, il n'y aura que du mépris et de la haine pour le monde; si l'amour du monde y domine, il n'y aura que de l'indifférence et de l'aversion pour Dieu. Voilà une vérité qu'il est très-nécessaire de bien savoir, qui devrait être profondément gravée dans vos esprits, et sur laquelle il faudrait que vous fissiez de sérieuses et de fréquentes méditations que ces deux amours sont incompatibles, qu'à proportion que vous viderez votre cœur de l'amour du monde, vous le remplirez de l'amour de Dieu, et plus vous aurez d'amour pour le monde, et moins vous en aurez pour Dieu. J'ai raison de vous dire que c'est la plus importante de toutes les vérités, ne parlant ni à des Turcs, ni à des Juifs, ni à des impies et à des libertins, mais à des chrétiens qui ont des règles de dévotion et des pratiques de piété, et qui cependant sont dans l'erreur et dans l'illusion, parce qu'ils veulent unir ensemble l'amour du monde avec l'amour de Dieu.

Quelle extravagance, quel aveuglement d'entreprendre d'allier ce que Jésus-Christ, ce que les apôtres, ce que tous les hommes apostoliques vous ont dit être incompatible! Considérez tous les saints, considérez votre saint Benoît, que la Providence vous a donné pour patron, c'est-à-dire comme un modèle qu'il faut que vous imitiez, et comme un protecteur à qui il faut que vous vous adressiez dans vos prières pour obtenir de Dieu, par ses mérites, ce que vous n'êtes pas dignes de recevoir; voyez-le dans tous les divers états, dans tous les différents lieux; voyez-le avec les grands du monde et avec les médiocres, avec les laïques de toutes conditions, et avec ses religieux, quand il est en société avec les hommes ou quand il est seul dans sa solitude; considérez ses actions et ses paroles, et voyez si l'amour du monde a aucune part à tout ce qu'il fait, à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il entreprend; si dans ses exhortations, dans ses corrections, dans les fondations des monastères et dans toutes ses pratiques de piété et de mortification, il y paraît d'autres motifs que l'amour et la gloire de Dieu, le salut du prochain et sa propre perfection. Il est donc vrai que toute la beauté ou toute la laideur de l'âme vient de son amour : si elle aime Dieu, il n'y a rien de plus pur et rien de plus agréable aux yeux de sa divine Majesté; de sorte qu'elle mérite d'en être aimée, et il le dit lui-même : *J'aime ceux qui m'aiment* (*Prov.*, VIII, 17); mais si au contraire elle aime le monde, il n'y aura rien de plus impur, rien de plus souillé, et par conséquent rien de plus insupportable aux yeux de Dieu; et plus cette affection qu'ils ont pour le monde fait qu'il leur est favorable par l'abondance des biens et par les degrés d'honneur où ils sont élevés, et plus ils sont désagréables au Seigneur, conformément à cette vérité, que *ce qui est grand devant les hommes est en abomination devant Dieu.* Ce qui fait dire à saint Augustin que toute l'impureté de l'âme vient de l'affection qu'elle a pour les choses temporelles. Ce saint nous en apprend la raison, qu'il a lui-même apprise des saintes Ecritures; il nous dit que l'amour nous rend semblables à ce que nous aimons, et quand le Saint-Esprit parle des idolâtres, des impies, des dissolus, il dit : *Ils sont devenus abominables comme les choses qu'ils ont aimées.* Sur cela saint Augustin vous dit : Vous aimez la terre, vous deviendrez terre; vous aimez Dieu, j'ose vous le dire, vous deviendrez Dieu.

Tous les hommes sont également persuadés de cette vérité, que la cause la plus puissante pour faire naître l'amour dans un cœur, c'est la ressemblance, parce que naturellement nous aimons ce qui nous ressemble davantage, et nous n'avons jamais plus de joie que lorsque nous sommes en société avec notre semblable. Cela est en Dieu comme dans les hommes; ce souverain Créateur ayant fait l'homme pour en être parfaitement aimé et pour l'aimer réciproquement, il a imprimé son image sur lui, afin que cette ressemblance l'obligeât toujours de l'aimer; mais s'il n'y a rien de plus avantageux et de plus glorieux à l'homme que d'être aimé de son Dieu, et si la ressemblance est le fondement de cet amour, la première et la principale obligation de l'homme est de conserver en lui cette divine image, c'est de la perfectionner et ne rien épargner pour en augmenter la beauté. Mais

si, malheureusement pour un homme, Dieu voyait en lui les traits et les caractères du monde, pourrait-il aimer celui qui ressemblerait à son plus grand ennemi et qui se plairait dans cette ressemblance? Mais comment celui-là pourra-t-il aimer Dieu, qui par sa complaisance pour le monde s'est rendu indigne d'en être aimé? Il est certain que si nous avons l'avantage d'aimer Dieu, c'est parce qu'il a eu la bonté de nous prévenir de son amour ; ce qui donne sujet à saint Jean de nous dire : *Aimons donc Dieu, puisque c'est lui qui nous a aimés le premier* (I *Joan.*, IV, 19). C'est nous dire que quoique Dieu soit toujours infiniment aimable en lui-même, il l'est encore davantage par rapport à nous, à cause qu'il nous a prévenus de son amour, et nous n'en pouvons avoir pour lui qui ne soit un effet de cette prédilection, et par conséquent notre principale obligation est de faire qu'il ne voie en nous que son image, afin que nous aimant toujours nous ne cessions jamais de l'aimer, la constance étant essentielle à l'amour, celui qui peut finir n'étant pas véritable ; c'est pourquoi il n'y a que Dieu seul qui doive être l'objet de notre amour, n'y ayant que lui qui ne soit pas sujet au changement, ayant toutes les perfections qui peuvent engager nos cœurs, et n'ayant aucune des imperfections qui peuvent lui donner du dégoût.

Ne nous étonnons donc pas si saint Benoît a passé toute sa vie occupé uniquement à aimer son Dieu, n'étant jamais satisfait de la manière qu'il l'aimait, désirant de toute l'ardeur de son cœur de l'aimer encore plus fortement; c'est que, méditant jour et nuit les perfections de son Dieu, soit en chantant ses louanges, soit en réfléchissant sur ses admirables qualités, soit en repassant dans son esprit toutes les grâces qu'il en avait reçues, cela lui donnait de si hautes idées de son souverain Seigneur, qu'il ne connaissait que lui seul qui fût digne d'être aimé, s'écriant dans les transports de son amour : O Seigneur, qui êtes notre Seigneur, que votre nom est admirable dans toute l'étendue de la terre ! La nuit lui paraissait trop longue pour la passer sans chanter les louanges de son Dieu ; c'est pourquoi, malgré ses infirmités et ses fatigues, il se levait avec ses religieux au milieu de la nuit pour rendre gloire au nom de son Seigneur, et il avait une sainte impatience que le jour parût pour recommencer ce saint exercice, pendant lequel il donnait une pleine satisfaction à l'amour dont son cœur était embrasé.

Ah ! mes frères, qu'une âme est heureuse qui n'est occupée que de l'amour de son Dieu, qui ne désire que de l'aimer davantage, qui ne craint que de ne le pas aimer assez, sachant qu'étant infiniment aimable elle ne l'aimera jamais autant qu'il est digne d'être aimé. Remplie de ce désir et de cette crainte, elle est persuadée que tout le monde est indigne de son estime et de son affection, pour la raison que saint Jean nous en donne : *Tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou l'orgueil de la vie; ce qui ne vient point du Père, mais du monde.*

Cet apôtre, que l'on appelle par excellence *le disciple que Jésus-Christ aimait*, parce qu'il n'avait de l'amour que pour lui seul, nous fait un portrait du monde qui est très-propre à nous en donner du mépris, de l'aversion et même de l'horreur. Il faut premièrement considérer qu'il ne fait aucune exception, qu'il ne se contente pas de parler d'une partie du monde, ni même de la plus grande partie, mais il dit en général : *Tout ce qui est dans le monde* est mauvais, et, comme il a dit dans un autre endroit, est sous l'empire du malin ; et nous savons qu'il n'y a que ce qui est mal, ce qui est péché, qui soit sous son empire, comme ce qui est juste, ce qui est méritoire et ce qui est saint prend son principe dans la grâce de Jésus-Christ. Aussi que trouve-t-on dans ce monde, qui est sous l'empire du malin? C'est ou *la concupiscence de la chair*, c'est-à-dire tous les plaisirs des sens et tout ce qui flatte la volupté ; ou *la concupiscence des yeux*, ce qui renferme la cupidité des richesses, les pompes et les spectacles, et toutes les curiosités vaines ou criminelles ; ou *l'orgueil de la vie*, ce qui regarde l'ambition, l'amour des honneurs et des grandeurs humaines ; mais ce qui flatte la volupté, ce qui satisfait les yeux dans les pompes et les spectacles, ce qui contente l'ambition et l'orgueil, tout cela est mauvais, et par conséquent le monde n'a rien que de méchant. Saint Jean nous en donne la raison : c'est, dit-il, que *cela ne vient point du Père*, qui est le principe de tous les biens. Ne nous étonnons donc pas si saint Benoît a donné toute son aversion et tout son mépris au monde, et s'il a réservé tout son amour et tout son respect pour le Père éternel et pour Jésus-Christ son Fils ; c'est que, comme disciple des apôtres, il savait qu'il n'y avait rien que de mauvais dans le monde, que tout ce qui y était nous portait ou à la volupté, ou à la cupidité, ou à la vanité. Ce saint, qui fuyait les moindres péchés comme l'on fuit à la vue d'un serpent, et qui, pour assurer son salut, voulait passer sa vie dans la mortification, dans la pauvreté et dans l'humilité, haïssait tout ce qui était opposé à ces vertus, et par conséquent il n'aimait que son Dieu, qui s'était fait homme pour lui donner l'exemple de la mortification, de la pauvreté et de l'humilité, étant persuadé d'une grande vérité, que, devenant la copie de ce divin original, il se rendait digne de ces biens qu'on ne saurait perdre, et se préparait un établissement perpétuel en méprisant le monde qui passe. C'est le sujet de la dernière partie de ses éloges, comme vous verrez en vous expliquant le dernier verset de notre épître.

TROISIÈME PARTIE

Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. La foi, l'Evangile, la doctrine des apôtres, l'exemple

de saint Benoît, votre propre expérience ne vous persuaderont-ils jamais cette importante vérité : *Le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui.* Qu'est-ce que cette concupiscence du monde? Les plaisirs, les richesses, les honneurs. Y a-t-il quelque chose de stable et de solide en cela? Que reste-t-il aux plus sensuels et aux plus voluptueux de tous les plaisirs qu'ils ont donnés à leurs sens? Que reste-t-il aux plus avares de tous les trésors qu'ils ont amassés, de tous les revenus qu'ils ont grossis, de toutes les terres qu'ils ont achetées, de toutes les maisons qu'ils ont bâties? Ces hommes de richesses n'ont rien trouvé dans leurs mains quand ils se sont réveillés de ce dangereux sommeil dans lequel la cupidité les avait plongés. Que reste-t-il à tous les ambitieux de ces vains titres d'honneur qu'ils ont cherchés avec tant de soin, de toutes ces éclatantes dignités dont ils ont été revêtus? Ne diront-ils pas un jour : De quoi nous a servi notre orgueil? Ils le diront, lorsque cette concupiscence du monde sera passée. Ce sera pour lors qu'ils connaîtront combien le Sage a eu raison de leur dire : *Que l'espérance des méchants est comme ces petites pailles que le vent emporte, ou comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête, ou comme la fumée que le vent dissipe, ou comme le souvenir d'un hôte qui passe et qui n'est qu'un jour en un même lieu* (*Sap.*, V, 15).

Que ces comparaisons sont justes, et qu'il est avantageux d'y bien faire réflexion, et de les repasser souvent dans son esprit, afin d'être fortement persuadé que ces grandes actions que les méchants font souvent dans le monde avec tant de bruit et tant d'éclat, que ces meubles, ces équipages si riches et si magnifiques ne sont que comme ces petites pailles, ou comme l'écume, ou comme la fumée que le vent emporte; qui oserait dire que cette gloire imaginaire qu'ils se proposent après leur mort pour leurs enfants et pour toute leur famille, et qu'ils se flattent devoir être la récompense de tous les services qu'ils prétendent avoir rendus à l'Eglise ou à l'Etat, est souvent comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui ne demeure qu'un jour dans un même lieu. Vous savez que dans les hôtelleries qui servent à loger les passants, l'on s'y souvient peu de ceux qui y prennent leur repas ou leur repos, étant comme impossible d'en conserver la mémoire. Ce monde doit être considéré comme une hôtellerie, tous les hommes y passent, les uns avec éclat, les autres dans l'obscurité, ceux-ci avec beaucoup de bruit, et ceux-là dans le silence ; mais de qui se souvient-on? Que de monarques, que de princes, que de favoris des rois, que de ministres d'Etat qui ont passé dans ce monde avec éclat et avec bruit, et dont l'on a perdu la mémoire; il ne faut avoir qu'une très-légère connaissance de l'histoire des royaumes et des empires, et même de l'Eglise, pour être persuadé de cette vérité, et par conséquent pour être convaincu que le monde passe, et que la concupiscence du monde passe avec lui : Nous ne devons donc regarder tout ce que le monde a de plus beau que comme un songe, puisque *notre propre vie n'est qu'une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et qui disparaît ensuite*, comme nous dit saint Jacques.

Cependant que de desseins l'on bâtit sur cette vapeur et sur ce songe! que d'espérances l'on établit sur ce souffle d'un moment! Que saint Benoît était heureux d'être persuadé que cette vapeur, que ce souffle, que ce moment ne lui était point dû! qui ne recevait le temps que comme une miséricorde de Dieu, et qui dans ce sentiment n'en disposait que selon sa divine volonté, ne comptant que sur l'espérance de l'éternité, étant du nombre de ceux dont le Sage nous parle, quand, ayant fait le portrait de l'espérance des impies, il dit: *Mais les justes vivront éternellement, le Seigneur leur réserve la récompense, et le Très-Haut a soin d'eux* (*Sap.*, V, 16). Leur vie ne sera pas un songe, ni une vapeur, elle subsistera pendant toute l'éternité, sans être sujette à aucun changement, puisqu'elle leur sera donnée par le Père des lumières, qui est toujours le même, et qui ne change jamais, et ils participeront à cette stabilité, parce que nous devenons semblables à ce que nous aimons, et nous sommes tels nous-mêmes qu'est notre amour; si nous aimons le monde qui passe, et si nous nous attachons à sa concupiscence qui passe avec lui, il n'y aura en nous que de l'inconstance et de la légèreté, parce que nous mettrons tout notre bonheur dans des biens passagers et corruptibles; mais si, à l'exemple de saint Benoît, nous n'aimons que Dieu, et nous faisons notre bonheur de posséder un Dieu qui est toujours le même, et qui n'est sujet à aucun changement, nous acquerrons une égalité et une stabilité toute divine, et par ce moyen nous nous procurerons un établissement solide, que l'on ne peut avoir sur la terre, et que l'on ne possède que dans le ciel, conformément à la parole de saint Jean: *Mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement.*

Il est aisé de connaître quel est le parfait bien de l'homme, ou ce qui fait son véritable malheur; tout son bien, je parle du plus avantageux, consiste à s'unir et à s'attacher à Dieu, et tout son malheur c'est d'en être séparé, parce que celui qui s'attache à Dieu participe à son heureuse éternité, et celui qui s'en sépare est du nombre de ces maudits qui gémiront dans le feu de l'enfer, compagnons du diable et de ses anges ; voilà ce qui fait le bonheur ou le malheur des hommes ; il faut savoir présentement ce qui nous attache à Dieu ou ce qui nous en sépare. L'accomplissement de sa divine volonté nous unit parfaitement à lui, il nous l'apprend lui-même, quand, ayant demandé : *Quelle est ma mère, et qui sont mes frères? Etendant sa main vers ses disciples, il dit: Voilà ma mère et voilà mes frères, car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est dans le ciel, il est ma mère, il est mon frère, il est ma sœur.* Nous entrons donc dans la plus

proche alliance que nous puissions contracter avec Jésus-Christ, en faisant la volonté de Dieu son Père, puisque cette alliance a du rapport avec celle qui est entre la sainte Vierge et son divin Fils. Si l'on juge dans le monde de l'avantage d'un établissement par la gloire ou les richesses qu'il procure, cependant il arrive souvent que ce que l'on croyait mieux fondé se renverse, et que l'on ne trouve que du mépris et de la pauvreté où l'on se flattait ne rencontrer que de l'honneur et des richesses; que le jugement est véritable par lequel nous sommes persuadés qu'il n'y a pas d'établissement plus solide que celui d'entrer dans l'alliance de Jésus-Christ en faisant la volonté de Dieu ; c'est là où nous trouvons cette couronne de gloire et d'honneur dont nos têtes seront ornées pendant toute l'éternité; c'est en cela que nous posséderons des trésors qui ne seront jamais rouillés, et dont les plus subtils voleurs ne pourront s'emparer; c'est par cette divine alliance que notre établissement sera solide, et que nous demeurerons éternellement, et c'est par la propre volonté que nous nous séparons de Dieu, c'est elle qui nous entretient dans la révolte et la désobéissance, c'est elle qui est cause que nous nous abandonnons au péché, c'est elle qui nous rend esclaves de la chair, du monde et du diable, c'est elle enfin qui est cause de la damnation des hommes. C'est pour cette raison que saint Benoît a établi sa perfection et a fondé son Ordre sur le renoncement à sa propre volonté; il n'a jamais consulté que Dieu dans tous ses desseins et dans toutes ses entreprises, il n'a suivi que sa divine volonté dans toutes ses actions, et la première règle qu'il a donnée à ses religieux, ç'a été de ne jamais rien faire d'eux-mêmes, et dans toutes leurs pratiques d'être soumis à ceux que Dieu a destinés pour les conduire pour éviter le mal dont le Sage nous parle dans ses Proverbes, quand il dit que *l'enfant qui est abandonné à sa propre volonté devient la honte de sa mère* (*Prov.*, XXIX, 15).

Nous savons que rien n'est plus honorable pour des parents que d'avoir des enfants dont les mœurs soient réglées, dont les actions soient vertueuses et dont toute la vie soit selon la justice; mais pour cela il faut qu'ils ne fassent que la volonté de Dieu, et qu'ils ne s'en écartent jamais. Saint Benoît ne se contentait pas que ses disciples et ses enfants fussent bons pour eux, il souhaitait avec ardeur qu'ils servissent d'exemple à tous les autres, et qu'ils fussent en bonne odeur à toute l'Eglise, afin de contribuer à la gloire de leur mère; et pour réussir dans un si louable dessein, il leur a ôté tous les moyens de faire leur propre volonté, connaissant par une lumière divine que le relâchement et la confusion ne s'introduiraient dans son Ordre que lorsque les particuliers entreprendraient de se conduire eux-mêmes, et de ne suivre que leurs propres idées, et que la réforme n'y rentrerait que par le renoncement à leur propre volonté. Je dis la même chose à tous les chrétiens; ils ne seront jamais les vrais enfants de Dieu et les parfaits disciples de Jésus-Christ, s'ils ne sont fidèles à suivre la volonté du Seigneur en toutes choses, et s'ils ne renoncent à leur propre volonté; qu'ils se souviennent donc de ce que l'Ecclésiastique leur dit : *Ne vous laissez point aller à vos désirs déréglés, et renoncez à votre volonté* (*Eccli.*, XVIII, 30); c'est un moyen très-sûr pour ne point aimer le monde, pour aimer Dieu uniquement, et pour nous procurer un établissement solide pendant une heureuse éternité, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LIX.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, etc (*Luc.*, I, 26-38).

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth.

Sire, nous avons besoin présentement que le même Esprit qui a travaillé à ce grand mystère, qui est le premier de tous ceux qui regardent le salut des hommes, survienne en nous pour nous communiquer ses lumières et nous donner l'intelligence de tout ce que nous venons de voir dans l'Evangile; prions la sainte Vierge de nous l'obtenir, et disons-lui pour ce sujet avec l'ange Gabriel : *Ave, Maria*, etc.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth. Sire, le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu étant le fondement et le principe de notre salut, il devait être cru de tous les hommes, mais cru avec tant de certitude, que l'on n'en aurait pas le moindre doute; c'est pour cela que l'Evangile nous rapporte tout ce qui s'est passé dans l'accomplissement de ce divin mystère, avec tant d'exactitude, qu'il n'oublie pas la moindre circonstance; il nous dit premièrement que Dieu s'est servi d'un ange pour en porter la nouvelle, et le nom de cet ange, pour nous apprendre que la divine Majesté voulait qu'il y eût du rapport entre la réparation de l'homme et sa perte, paraissant très-juste que la vie entrât dans le monde par les mêmes moyens par lesquels la mort y était entrée; que la mort y étant entrée par un entretien que le mauvais ange avait eu avec la première femme, la vie y devait entrer par un entretien qu'un bon ange aurait avec une sainte Vierge; une partie de ce que je vous dis est conforme à ce que nous lisons dans l'Ecclésiastique : *La femme*, dit-il, *a été le principe du péché, et c'est par elle que nous mourons tous* (*Eccli.*, XXV, 33). Ce prédicateur de l'Ancien Testament découvre ici l'origine de ce déréglement si étrange qui se trouve dans tous les hommes, et l'on peut dire particulièrement dans les femmes, parce que l'une d'elles ayant été le premier instrument du démon, il a fait dans leurs âmes une impression toute particulière de cette mali-

gnité du serpent, dont il était revêtu lorsqu'il trompa Eve, et que l'ayant fait tomber dans l'orgueil et la désobéissance, il la rendit la meurtrière d'elle-même, de son mari, et de la race des hommes qui devaient naître d'elle dans tous les siècles. Pour réparer ce mal, un ange confirmé en grâce, en possession de la gloire, rempli de charité, devait venir trouver une femme vierge, une femme sainte et très-conforme à la volonté du Seigneur, afin qu'elle contribuât à faire vivre ceux qu'Eve avait fait mourir; et les anges ayant intérêt à cette réparation, afin que les hommes fussent en état de réparer les ruines que Lucifer et ses adhérents avaient faites dans les neuf chœurs des anges, comme nous le dit le Prophète royal : *Il exercera son jugement au milieu des nations, il remplira les ruines* (*Psal.* CIX, 7), ils devaient contribuer à cette réparation qui leur devait être très-avantageuse. Cet ange est envoyé *en une ville de Galilée nommée Nazareth;* il faut que nous sachions le lieu où le Verbe incarné a été conçu, comme l'on nous a appris le lieu où il est né; mais remarquez l'humilité du Fils de Dieu et dans sa conception et dans sa naissance : il choisit deux bourgs fort communs et de peu de réputation, il meurt à la porte de la capitale de la Judée, et d'une des plus fameuses villes du monde, il est conçu, il est né dans les plus médiocres, il veut dès sa conception nous faire connaître qu'il accomplit ce que David a écrit de lui : *Le Seigneur est très-élevé, il regarde les choses basses, et ne voit que de loin les choses hautes* (*Psal.* CXXXVII, 7). Il fait le même jugement des hommes, il regarde les orgueilleux avec mépris, et il n'a que de la complaisance pour les petits; comment parle-t-il aux villes les plus superbes : *Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel? Tu seras abaissée jusqu'au fond des enfers* (*Matth.*, XI, 23). De quelle manière l'Esprit du Seigneur a-t-il permis que les prophètes aient parlé des petites villes de Bethléem et de Nazareth : *Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la dernière parmi les principales villes de Juda, car c'est de vous que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël* (*Matth.*, II, 6). C'est ce que nous lisons dans le prophète Michée, comme les docteurs de la Loi le dirent à Hérode, au rapport de saint Matthieu. Le Seigneur a ordonné cela pour avoir sujet de confondre ceux qui se font vanité d'être nés dans une ville illustre.

L'évangéliste poursuit sa description en nous disant que l'ange Gabriel a été envoyé *à une vierge qu'un homme de la maison de David nommé Joseph avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie.*

Après que saint Luc nous a dit le nom de l'ange qui est envoyé, le nom de la ville dans laquelle il est envoyé, il ajoute le nom de la vierge à qui il est envoyé, il marque même le nom de l'époux de cette vierge, et de cette manière l'on ne saurait plus avoir aucun doute de ce mystère, le récit que l'on nous en fait étant si bien circonstancié. Remarquez que l'on vous dit que l'épouse de Joseph était vierge, elle l'est avant que d'avoir conçu le Verbe incarné, elle l'est encore après l'avoir conçu, et elle demeure vierge après l'avoir enfanté; cette vierge choisie pour être mère du Fils de Dieu a un époux, ce qui était nécessaire pour sa réputation; ce mystère n'étant connu que de Marie et de Joseph, tous ceux qui l'auraient vue grosse sans être mariée auraient fait des jugements désavantageux à sa réputation, et si Dieu a soin de celle de Marie, nous devons aussi avoir soin de la nôtre, et ne rien faire qui puisse l'exposer. Tout ce que saint Luc nous vient de dire n'est que comme un prélude pour entrer dans la connaissance de ce qu'il y a de plus important dans le mystère de l'Incarnation, dans laquelle nous avons à considérer la Mère, le Fils et le Saint-Esprit, les qualités de la Mère, les propriétés du Fils, les opérations du Saint-Esprit : les qualités de la Mère qui est choisie pour concevoir le Fils, les propriétés du Fils qui se fait homme pour sauver les hommes, les opérations du Saint-Esprit qui concourt à cette miraculeuse conception du Fils de Dieu qui devient Fils de l'homme.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ange étant entré où elle était, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes. Nous trouvons dans ce verset toutes les qualités de celle qui est choisie pour être la mère du Fils de Dieu, elle est solitaire, elle est pleine de grâce, le Seigneur est avec elle, elle est bénie entre toutes les femmes.

L'ange étant entré où elle était. Ces paroles nous marquent l'état dans lequel Gabriel trouva la sainte Vierge seule dans le secret de sa maison, comme dit saint Ambroise (*in Luc.*, lib. II, n. 8), afin qu'étant dans un lieu où pas un des hommes ne la pouvait voir, un ange seulement la pût rencontrer. Ce grand docteur a voulu nous apprendre que les lieux où les hommes fréquentent ne sont pas destinés à y jouir de l'entretien des anges, ne sont pas propres aux opérations spirituelles, à la méditation des vérités éternelles, à la contemplation des choses célestes. Marie étant seule est trouvée par un ange, seule sans compagnie, seule sans témoin, comme dit saint Ambroise (*loc. sup. cit.*), de peur qu'elle ne pût être corrompue par quelque entretien indigne d'elle; il faut donc aimer la solitude quand on aime la pureté, et que l'on veut s'appliquer à la méditation; rien n'est plus contraire à l'un et à l'autre que le commerce du monde, tout ce que l'on y voit, tout ce que l'on y entend est propre à souiller le lustre de la pureté, et quand même il ne la détruirait pas absolument, il est comme impossible qu'il n'en ternisse l'éclat, et qu'il n'en diminue le prix, et cette vertu est si délicate, que souvent elle se perd

tout à fait lorsque l'on se flatte qu'elle n'a souffert que de légères atteintes, parce qu'il y a peu de choses légères de toutes celles qui la gâtent; c'est pourquoi les âmes qui l'ont aimée ont connu qu'ils ne la pouvaient conserver avec tout le soin qu'elle demande que dans la solitude; c'est pour cette raison que la sainte Vierge, dont la pureté surpasse celle des anges, est toujours dans la retraite, et se fait une solitude de sa maison. Que les femmes, se récrie saint Ambroise (*loc. cit.*), apprennent le moyen d'être fidèles à garder la résolution qu'elles ont prises de conserver leur pureté, qu'elles imitent la sainte Vierge, et que comme Marie elles aiment la retraite, ce sera là où elles pourront communiquer avec Dieu, où elles seront en état de l'entendre, où elles apprendront ses vérités, où elles connaîtront ses volontés. Tous les saints qui ont précédé la sainte Vierge, Abraham, Jacob, Moïse, tous les prophètes n'ont joui de ces divins entretiens que dans la solitude; tous ceux qui ont suivi la sainte Vierge, que l'Eglise appelle un jardin fermé, qui est un des titres de l'épouse, ont comme elle aimé la retraite, ils ont été de ces bons arbres dont les fruits mûrissent en assurance, parce qu'ils sont enfermés; ceux qui sont le long des grands chemins ne portent point de fruit, ou s'ils en ont, il n'a pas le temps de mûrir, il est jeté à bas. Marie dans sa retraite augmente tous les jours en vertu, et se rend digne d'être reconnue et saluée par l'ange comme étant pleine de grâce.

Je vous salue, ô pleine de grâce, comme s'il lui disait : Je vous salue, vous qui êtes toute belle, et en qui il n'y a aucune tache; je vous salue, ô vous qui avez toujours eu l'avantage de plaire au Seigneur, et qui ne lui avez jamais déplu ni dans pas une pensée, ni dans la plus légère parole, ni dans la moindre action, parce que vous avez été toute possédée de la grâce. Nous trouvons dans les livres sacrés du Nouveau Testament trois plénitudes de grâces, saint Etienne est plein de grâces, Marie est pleine de grâces, le Verbe incarné est plein de grâces; il doit de nécessité y avoir de la différence entre ces trois plénitudes; le Verbe incarné est plein de grâces, mais d'une plénitude de source qui ne diminue jamais, et qui remplit tous les autres; c'est de cette divine plénitude que nous avons reçu et que nous recevons tous les jours ce que nous avons de grâces, elles coulent de cette source avec plus ou moins d'abondance. La sainte Vierge l'a reçue avec tant d'amour et de miséricorde, qu'il s'en est fait comme une profusion dans son cœur, ce qui l'a rendue la plus sainte et la plus puissante des créatures; elle n'est pas la source de la grâce, elle n'a pas une plénitude de principe, elle ne saurait pas donner la grâce, mais elle la demande, elle l'obtient pour nous, elle n'est pas la source d'où elle coule, elle est seulement le canal par où elle passe. Saint Etienne est plein de grâce, cette plénitude de suffisance pour soutenir toutes les contradictions, pour défendre l'Evangile, pour pratiquer les vertus les plus héroïques, pour souffrir les injures, les tourments et la mort. Qu'un chrétien est heureux quand il se trouve dans cette plénitude de grâces! Son esprit plein de grâces ne pense qu'à Dieu, toutes ses lumières étant des lumières de la grâce, ne le portent qu'à Dieu, sa volonté étant pleine de grâces, ne veut que ce que Dieu veut, n'ayant point d'autres mouvements que ceux que la grâce lui donne, qui ne le poussent qu'à suivre la volonté de son Dieu, son cœur est plein de grâces, ses désirs sont de plaire à Dieu, et de lui faire connaître qu'il l'aime, et qu'il n'aime que lui, et il n'a ni désir de plaire à la créature, ni amour pour le monde: c'est dans cet état que l'on peut dire : *Je suis tout ce que je suis par la grâce de mon Dieu*, je pense, je veux, je désire, j'aime selon la grâce de mon Dieu, laquelle s'étant rendue maîtresse de tout l'intérieur, va se répandre et se communiquer à l'extérieur, de sorte que les sens du corps se trouvent réglés par la grâce comme les puissances de l'âme.; c'est l'état heureux où se trouvait la sainte Vierge, remplie, possédée de la grâce, qui lui aurait donné sujet de dire comme saint Paul, et d'une manière encore plus excellente : *Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est la grâce de Jésus-Christ qui vit en moi*, parce que c'est elle qui m'anime et qui me conduit dans tout ce que je fais. Demandons à Dieu que sa grâce nous possède tellement, que nous ne vivions que par elle; demandons à Dieu que nous soyons si fidèles à sa grâce, que toutes nos actions intérieures et extérieures soient selon elle; mais pour cela il faut que le Seigneur soit toujours avec nous, comme il est toujours avec la sainte Vierge.

Le Seigneur est avec vous. Il se trouve avec tous les hommes de plusieurs manières différentes, il est avec tous, bons et méchants, idolâtres ou chrétiens, hérétiques ou catholiques, par son essence, par sa puissance et par sa présence, puisque c'est lui qui les a créés, qui les conserve et qui, comme cause première, concourt à toutes leurs actions; il est avec les bons catholiques par sa grâce, il leur donne la volonté de faire le bien et la force de le consommer; il est de toutes ces manières dans la sainte Vierge comme créature raisonnable et sainte, mais il y est encore d'une façon qui lui est toute particulière, c'est par l'Incarnation du Verbe divin, dont l'humanité unie à la divinité, est formée du plus pur de la substance de cette Vierge, à laquelle on peut dire plus qu'à pas un autre : *Le Seigneur est avec vous.* Le prophète Nathan parlant à David, lui dit : *Allez, faites tout ce que vous avez dans l'esprit, parce que le Seigneur est avec vous* (II *Reg.*, VII, 3), comme si ce prophète avait dit au roi : Vous ne saurez rien faire de mal, Dieu étant avec vous, il vous conduira, soit que vous entriez, soit que vous sortiez, soit que vous parliez, soit que vous agissiez, soit que vous fassiez la

guerre, soit que vous jouissiez de la paix, *faites tout ce que vous avez dans l'esprit, le Seigneur est avec vous.* L'ange qui vint trouver Gédéon ne lui dit-il pas la même chose : *Le Seigneur est avec vous* (*Judic.*, VI, 12). Cet homme est surpris d'entendre parler l'Ange de la sorte, parce qu'il y avait déjà sept années qu'ils étaient tellement opprimés par les Madianites, que dès qu'ils avaient semé, les Madianites, les Amalécites et les autres peuples de l'Orient venaient sur leurs terres et dressaient leurs tentes dans leur pays, ils ruinaient tous les grains en herbe jusqu'à l'entrée de Gaza, et ne laissaient aux Israélites rien de tout ce qui avait vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. C'est au sujet de cette oppression que Gédéon répond à l'ange qui lui dit, *Le Seigneur est avec vous : D'où vient donc, mon seigneur, je vous prie, que tous ces maux sont tombés sur nous, si le Seigneur est avec vous ? Où sont ces merveilles que le Seigneur a faites* (*Ibid.*, 13). Gédéon est étonné qu'un ange lui dise : *Le Seigneur est avec vous et avec votre peuple*, et cependant, que lui et son peuple soient les esclaves de leurs ennemis; il savait que la marque qui faisait connaître que Dieu était avec Israël, était la victoire qu'ils remportaient sur leurs ennemis; ce n'est donc point par défiance, ni par murmure que Gédéon fait cette réponse à l'ange, c'est que jugeant des choses comme il en devait juger, il ne pouvait pas comprendre comment Dieu était avec Israël lorsqu'il le livrait à ses ennemis, lui qui, étant autrefois avec leurs pères, avait fait en leur faveur tant de merveilles pour les tirer de l'Egypte. Disons comme Gédéon, Comment est-ce que des chrétiens pourront se flatter que Dieu est avec eux lorsqu'ils seront les esclaves du monde, ou de la chair, ou de Satan? Celui que nous aimons, que nous servons est avec nous ; si donc vous aimez le monde, si vous le servez, le monde est avec vous ; si vous aimez la chair, si vous en êtes l'esclave, la chair est avec vous ; si enfin vous aimez les pompes de Satan, si vous travaillez pour en jouir, Satan est avec vous. Je voudrais que l'on pût dire à un grand nombre de chrétiens, et même à tous, ce que l'ange dit à la sainte Vierge : *Le Seigneur est avec vous;* mais il faudrait pour cela que comme elle vous n'aimassiez que Dieu seul, que comme elle vous ne voulussiez servir que Dieu seul, et que comme elle vous fussiez dignes de ses bénédictions; c'est ce que l'ange lui dit : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Il faut entendre ce que signifie ce bienheureux Esprit par cette parole, *vous êtes bénie*, c'est-à-dire Dieu vous a fait plus de biens, il vous a comblée de plus de faveurs que pas une autre créature; et nous trouvons souvent dans la sainte Ecriture le mot de bénédiction pour le mot de présent : quand la prudente Abigaïl va trouver David pour apaiser sa colère, elle lui offrit du pain, du vin, de la viande, des fruits en abondance, et elle dit à ce prince : *Recevez, je vous prie, ce présent que votre servante vous apporte à vous, mon seigneur* (I *Reg.*, XXV, 27), et dans le latin il y a : *Recevez cette bénédiction.* Vous trouverez la même chose dans un grand nombre d'autres endroits. Marie est donc bénie *entre toutes les femmes*, parce que Dieu lui a fait plus de faveurs qu'à pas une autre femme, et quand ce ne serait que celle de l'avoir choisie pour être la mère du Fils de Dieu, ce serait assez pour dire qu'elle est plus bénie que toutes les femmes, d'autant plus que Dieu choisissant une personne pour un emploi qu'il lui a destiné, ne manque jamais de lui donner toutes les grâces nécessaires pour réussir dans cet emploi, et pour s'en acquitter dignement ; ce qui fait dire à saint Paul : *Dieu nous a faits de dignes ministres du Nouveau Testament*, des ministres très-capables de l'emploi qui leur a été donné, car, dans le moment qu'il nous a choisis pour être des ministres, il nous a donné toutes les qualités propres pour être de dignes ministres. Disons de même que Dieu ayant choisi Marie pour être la mère de son Fils, il lui a donné en même temps toutes les qualités et toutes les perfections pour être une digne mère d'un fils qui était Dieu, et comme il n'y a jamais eu d'élection plus glorieuse, plus élevée, plus miraculeuse que celle d'être choisie pour être la mère du Verbe incarné, l'on peut dire aussi qu'il n'y a jamais eu de créature à qui Dieu ait donné tant de biens, et à qui il ait fait tant de faveurs, supposé, comme cela est incontestable, qu'il lui en ait donné à proportion de sa dignité de Mère de Dieu, ce qui donne sujet à l'Eglise de la regarder comme la plus pure, la plus humble, la plus sainte et la plus vertueuse de toutes les créatures; sur cela, on peut dire à tous les chrétiens : Vous êtes bénis entre toutes les nations, étant certain que si les Juifs disaient que Dieu les avait favorisés plus que pas une autre nation, et qu'il n'y en avait pas une à qui il eût fait tant de grâces, les chrétiens peuvent dire la même chose, puisqu'ils ont été plus bénis que les idolâtres, que les Turcs, que les Juifs. Parmi les chrétiens il y en a quelques-uns qui peuvent encore dire qu'ils sont plus bénis que les autres, parce qu'ils ont reçu plus de faveurs, et qu'ils ont eu un plus grand nombre de talents : mais qu'ils se souviennent en même temps qu'ils ont sujet de craindre d'être maudits à proportion qu'ils ont été bénis, parce qu'étant obligés de rendre compte à Dieu de toutes les bénédictions qu'ils en ont reçues, s'ils en ont abusé ou s'ils les ont laissées inutiles, ils s'attireront un grand nombre de malédictions. Que je crains ce malheur, pour plusieurs chrétiens qui ont eu des lumières et des instructions, qui ont connu, goûté, aimé la vérité, et qui cependant n'ont point vécu selon la vérité; au contraire, leur cœur s'est si fort appesanti par le plaisir ou par l'intérêt, qu'ils ont aimé la vanité et recherché le mensonge. Cette conduite est tout opposée à celle de la sainte Vierge, qui, ayant été bénie entre

toutes les femmes, a toujours augmenté en grâce, a été unie à Dieu non-seulement en le concevant dans son sein, mais encore plus par une foi très-vive, par une charité fort embrasée, et par ce moyen elle s'est rendue digne d'un grand nombre de bénédictions qui se sont multipliées jusques à la mort, et qui ont obligé toutes les nations de l'estimer heureuse, comme elle le dit elle-même. Remercions Dieu de toutes les bénédictions dont il nous a fait part, demandons-lui qu'il nous les augmente, en nous faisant la grâce d'en user d'une manière glorieuse pour lui, et avantageuse pour nous, afin que nous soyons dignes de ce divin Fils, dont l'Evangile nous représente les propriétés; c'est ce que nous verrons en vous expliquant la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Marie ayant entendu l'ange, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. La divine Majesté ayant résolu de sauver les hommes en leur donnant son Fils, comme c'était la plus grande marque d'amour qu'ils pouvaient recevoir de lui, elle a voulu qu'ils fussent instruits, et qu'ils sussent toutes les perfections du présent qu'il leur faisait, c'est pourquoi il permet que la sainte Vierge se trouble, voyant un ange sous la figure d'un homme, et lui entendant dire des choses si admirables et si extraordinaires. Saint Ambroise réfléchissant sur ce trouble de la sainte Vierge, dit (*in Luc.*, lib. II, n. 8) que la pudeur étant naturelle à toutes les vierges, et que devant être très-pures dans leurs mœurs, leur caractère est de trembler et de craindre dès le moment qu'un homme entre chez elles, et de rougir dès qu'un homme leur parle; c'est l'exemple que la sainte Vierge leur donne, c'est en cela particulièrement qu'elles la doivent imiter, et c'est par cette imitation qu'elles feront paraître qu'elles l'aiment, et qu'elles ont de la dévotion pour elle. Nous sommes dans un siècle où l'on ne met pas la dévotion à imiter les saints, et la première de tous, la mère du Seigneur; on se contente de dire quelques paroles des lèvres seulement, et on croit que cela suffit; pendant que les filles se font une vanité d'être hardies, d'entendre tout, de parler de tout, de se faire voir, et pour cela, de rejeter tous les voiles, dans les églises mêmes, au mépris des ordonnances des apôtres, de regarder de toutes parts avec la même fermeté qu'elles s'exposent à être vues; malgré tout cela elles ne laissent pas de dire et de croire même qu'elles ont de la dévotion à la sainte Vierge, à cause de quelques paroles qu'elles disent, quoiqu'elles n'aient rien de sa pudeur et de sa modestie; cela est cause que ce qu'on leur dit ne fait aucune impression sur leur esprit, elles n'y font point la même réflexion que la sainte Vierge fait sur ce que l'ange lui a dit, *elle pensait en elle-même*, parce que sa pudeur et son humilité étant accompagnées de prudence, elle craignait d'autant plus que cette manière de saluer et de bénir était tout extraordinaire, et n'en trouvait point d'exemples dans la sainte Ecriture, comme nous dit saint Ambroise (*loc. cit.*), et elle savait qu'il ne faut pas croire indiscrètement à toutes sortes d'esprits, que celui de ténèbres peut prendre pour un temps les apparences de celui de lumières. L'ange la rassure en l'instruisant, et afin qu'elle soit plus capable de l'écouter, il lui dit qu'elle n'a point jugé de craindre, qu'elle a trouvé grâce devant Dieu, comme s'il lui disait, que les criminels craignent, qu'ils tremblent, ils en ont sujet; les Caïns peuvent dire : Nous ne sommes point en assurance, tous les hommes nous font peur; quiconque nous trouvera, nous fera perdre la vie. Mais les âmes innocentes qui ont Dieu avec elles, n'ont pas sujet d'avoir ces sortes de craintes : *L'impie fuit, quoique personne ne le poursuive*, nous dit le Sage; *mais le juste est en assurance comme un lion, et il ne craint rien* (*Prov.*, XXVIII, 1). La sainte Vierge n'avait donc aucun sujet de craindre, étant juste, et comme telle la grâce de Dieu étant en elle; ajoutez qu'elle avait d'autant plus de raison d'avoir l'assurance du lion, qu'elle était choisie pour être la mère de celui qui était appelé le lion de la tribu de Juda. Pour la rendre encore plus assurée, l'ange lui parle clairement, et lui dit toutes les perfections de celui dont elle devait être la mère.

Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. L'ange apprend à la sainte Vierge et à tous les hommes du monde les propriétés du Messie; il est Sauveur, il est Fils de Dieu, il est un roi éternel.

Marie reçoit dès aujourd'hui l'ordre de nommer Jésus le fils qu'elle doit concevoir, pour lui apprendre qu'elle n'a aucun sujet de craindre; s'il avait pris un nom terrible qui ne signifiât que jugements, que punitions, que vengeances, elle aurait quelque sujet de craindre, n'étant pas agréable d'être la mère de celui qui aurait dû être le destructeur du monde, mais lui apprenant qu'elle devait le nommer Jésus, ce nom de douceur, ce nom de consolation, ce nom d'amour, ce nom par lequel nous devons tous être sauvés, sans qu'il soit possible à aucun homme de se sauver par un autre nom, comme nous le disent les apôtres, nous assurant lui-même qu'il n'est venu au monde que pour chercher et pour sauver ce qui était perdu; un semblable nom n'est capable que de donner de la joie, et d'autant plus, que l'ange assure la sainte Vierge qu'elle concevra ce divin Fils dans son sein, pour lui marquer que tout se passerait au-dedans d'elle-même, sa virginité étant conservée dans toute sa pureté; une semblable fécon-

dité est autant glorieuse qu'elle est miraculeuse; la gloire est d'avoir un Fils à qui Dieu a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, devant lequel tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans les enfers doivent se prosterner, parce que ce nom consolera les anges, sauvera les hommes, et fera trembler les démons; le miracle est que tout s'accomplisse d'une manière digne de la majesté de celui qui est conçu, et de la sainteté de celle qui conçoit, ce qui ne pouvait être autrement, ce divin enfant étant le Fils du Très-Haut.

Il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut. Il semble, dit saint Ambroise, que l'on ait parlé de la même manière de saint Jean-Baptiste, puisque l'on a dit à sa naissance : *Il sera grand devant le Seigneur;* mais il y a beaucoup de différence entre la grandeur de l'un et de l'autre; Jean-Baptiste est grand en qualité d'homme (Ambr., *in Luc.*, lib. II, n. 10), c'est pourquoi l'on dit qu'il n'a point eu son semblable parmi tous les enfants des femmes. Jésus-Christ est grand en qualité de Dieu, c'est pourquoi l'on dit qu'*il sera appelé le Fils du Très-Haut*, ce qui fait dire au Prophète royal : Que *le Seigneur est grand, et que l'on ne saurait trop le louer, et sa grandeur n'a point de bornes;* car quoique l'on dise de saint Jean-Baptiste qu'il n'y en a point de plus grand que lui parmi tous les enfants des femmes; cependant celui qui est le plus petit dans le ciel est plus grand que lui; ce qui ne doit pas vous étonner, parce que Jean-Baptiste n'est grand qu'en qualité de fils d'un homme, et que Jésus-Christ est grand en qualité de Fils du Très-Haut; de plus, ajoute saint Ambroise (*loc. cit.*, n. 11), la grandeur de Jean-Baptiste a commencé et a fini sur la terre; la grandeur de Jésus-Christ n'a eu ni commencement, ni fin; il est lui-même le commencement et la fin, il est le premier et le dernier, rien avant le premier, rien après le dernier, il est celui qui est véritablement grand, étant Fils du Très-Haut, Fils de celui au-dessus duquel il n'y a rien, et au-dessous duquel sont toutes choses, mais Fils consubstantiel et coéternel à son Père; sa grandeur n'a donc point de bornes, ce qui fait dire à saint Paul écrivant aux Colossiens : *Il est l'image du Dieu invisible qui est né avant toutes les créatures. Car tout a été créé en lui dans le ciel et dans la terre, les choses visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances, tout a été créé par lui et en lui. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui* (*Coloss.*, I, 15-17). Saint Ambroise, réfléchissant sur ces paroles qui expriment si bien la grandeur du Fils du Très-Haut, dit qu'il est partout. Regardez le ciel, Jésus y est, considérez la terre, Jésus y est présent, montez de la pensée dans le ciel, descendez de la pensée dans l'enfer, vous y trouverez Jésus; présentement que je parle, il est avec moi, dans cet instant, dans ce moment, et si présentement un chrétien parle en Arménie, Jésus lui est présent, parce que personne ne saurait prononcer ce divin nom sans le secours du Saint-Esprit, car où pourrait ne pas être celui qui a rempli le ciel, l'enfer et la terre? Celui-là est donc véritablement grand, conclut saint Ambroise (*loc. cit.*, n. 13), dont la vertu a rempli tout le monde, qui est partout, et qui sera toujours, ce qui se doit entendre en qualité de Fils de Dieu, parce qu'en qualité de Fils de l'Homme, son humanité n'est point partout. Qu'il soit donc avec nous, ce divin Fils du Très-Haut, qu'il soit dans nos cœurs, que sa grandeur s'étende jusque sur nous, que nous lui soyons soumis comme à notre souverain, puisque, selon l'ange Gabriel, sa troisième propriété est d'être un Roi éternel.

Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. C'est le règne de tous les siècles; tous les prophètes nous en ont parlé de la sorte, ce qui nous fait connaître qu'il n'est point ici question d'un royaume temporel qui ne s'étend que sur les choses extérieures et sensibles, parce que ces sortes de royaumes ne sauraient être éternels, il faut de nécessité qu'ils aient une fin; mais l'on nous parle ici d'un royaume spirituel, dont la juridiction est principalement sur les âmes et sur tout ce qui est intérieur, c'est celui-là qui subsistera éternellement; que les idolâtres, que les Turcs, que les Juifs, que les hérétiques s'unissent ensemble, ils pourront attaquer les dehors de ce royaume, ils tourmenteront, ils détruiront les corps, mais cela ne servira qu'à l'établir, qu'à l'affermir davantage, cela lui donnera plus d'éclat et plus de gloire, et même cela l'augmentera, lui donnant un plus grand nombre de sujets, puisque nous savons que le sang des martyrs a servi à donner plus de solidité, plus de lustre et plus de fécondité à l'Eglise qu'elle n'en aurait eu sans cela. Nous appartenons donc tous au Fils de Dieu comme des sujets appartiennent à leur roi, et non-seulement nous sommes de son royaume, mais de plus nous composons son royaume; c'est une gloire, c'est une consolation pour nous, c'est en même temps un sujet de crainte. Le Seigneur nous dit dans son Evangile qu'il viendra des hommes de toutes les parties du monde *qui mangeront à la table d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, et que *les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, et là il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents* (*Matth.*, VIII, 11, 12). Qui seront ces étrangers qui auront place à la table des patriarches, sinon les infidèles qui reconnaîtront Jésus-Christ pour leur roi, et qui seront associés à son royaume? Qui seront ces enfants du royaume qui seront chassés dehors, sinon les mauvais chrétiens qui n'ont point voulu obéir à ce Roi immortel et invisible? ces chrétiens qui n'ont recherché qu'un royaume temporel, et qui comme les Juifs, auraient voulu un Messie qui les eût mis en possession des biens et des honneurs du monde, et qui, n'ayant vu

dans ce divin Roi que de la pauvreté, de l'humilité, des souffrances, n'ont point voulu le reconnaître, étant très-mal satisfaits de ce qu'il disait que son royaume n'était pas de ce monde. Ne nous exposons pas à un semblable malheur, reconnaissons pour notre roi celui qui est le Fils du Très-Haut, que Marie conçoit aujourd'hui, et à qui elle doit donner le nom de Jésus; soumettons-nous à lui, et lui obéissons en toutes choses, et admirons les opérations du Saint-Esprit, qui concourt à cette miraculeuse conception du Fils de Dieu, qui devient Fils de l'Homme.

TROISIÈME PARTIE.

Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme. La sainte Vierge ne doute point en parlant de la sorte; Zacharie douta lorsque l'ange lui promit qu'il aurait un fils, et il fut puni d'un silence de neuf mois. Cette punition serait bien avantageuse à un grand nombre de personnes qui ne sont criminelles que parce qu'elles ont la liberté de parler, et qu'elles se servent trop souvent et indiscrètement de cette liberté. Jamais Marie n'a été digne d'aucune punition; elle parlait peu, et elle ne parlait que pour édifier le prochain, ou pour se faire instruire; c'est dans cet esprit qu'elle dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il?* Elle ne doutait pas de l'effet, nous dit saint Ambroise (*in Luc.*, lib. II, n. 14), elle demandait seulement comment cet effet s'accomplirait, ne connaissant point d'homme. Celle qui demande comment une chose s'accomplira ne doute point qu'elle ne s'accomplisse; rien ne paraissait plus incroyable, comme rien ne paraissait plus surprenant qu'une vierge conçut; il fallait en avoir ouï parler pour être disposé à le croire; Dieu l'avait donné pour signe à la maison de David, quand il fait dire au roi Achaz par le prophète Isaïe : *Demandez un signe au Seigneur*, que ce prince infidèle répond : *Je ne le demanderai pas;* le prophète s'irrite contre lui, et lui dit : *N'est-ce pas assez que vous soyez fâcheux aux hommes, il faut encore que vous deveniez insupportable à Dieu même? Je vous donnerai un signe, une vierge concevra et enfantera un Fils.* Marie avait lu ces paroles, nous dit saint Ambroise (*Ibid.*, n. 15), et par conséquent elle ne doutait pas que cela ne se fît, elle en était bien persuadée; mais elle n'avait pas lu auparavant comment cela se ferait, c'est pourquoi elle ne demande pas si cela se fera, mais *comment cela se fera.* Le prophète n'en avait point parlé, Dieu ne lui ayant point révélé, un homme ne devait pas nous apprendre comment un si grand mystère devait s'accomplir, cela était réservé à un ange qui répondit à Marie : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.*

Remarquez que l'Incarnation du Verbe divin, la conception de Jésus-Christ est attribuée au Saint-Esprit, afin que toutes les trois personnes de l'adorable Trinité concourussent à la réparation du genre humain, le Père nous envoyant et nous donnant son Fils, le Fils s'offrant lui-même, le Saint-Esprit formant son humanité. Il serait à souhaiter que les chrétiens se fissent instruire avec la même soumission que la sainte Vierge fait paraître en interrogeant l'ange Gabriel, qu'ils fussent persuadés qu'il y a un grand nombre de vérités qu'ils ignorent sur le sujet de la religion, sur les obligations de leur état, sur la conduite de leur vie; pour se faire instruire, il faut être persuadé que l'on ignore, car ce qu'il y a de plus dangereux et de plus capable de perdre une âme pour toute l'éternité, c'est la pensée que l'on n'ignore rien, cela étant cause que l'on ne se fait point instruire, et que l'on commet un grand nombre de fautes dont l'on ne sera point excusable devant Dieu, l'ignorance des choses de notre religion et de notre état ne nous excusant point, Dieu nous ayant donné les moyens de nous faire instruire, et l'on est d'autant moins excusable, que c'est ordinairement l'orgueil qui est cause que l'on ne demande point d'instruction. Les uns croient tout savoir, voilà des téméraires; les autres savent qu'ils ignorent, mais ils ne le veulent pas faire connaître, c'est pourquoi ils ne demandent point qu'on les instruise, voilà des superbes; quelques autres se persuadent qu'il n'est pas nécessaire de savoir toutes ces vérités, qu'on peut les ignorer, sans qu'il en arrive aucun mal, qu'il est même avantageux de les ignorer, parce que l'on passe sa vie plus agréablement; ce sont des aveugles volontaires qui préfèrent les ténèbres à la lumière, qui craignent d'être éclairés de peur d'être convaincus que leurs œuvres ne valent rien, et qui, ne voulant point renoncer à leurs mauvaises pratiques, ne veulent point d'instructions; quelques-uns semblent en chercher, mais ils n'imitent point la sainte Vierge en tout, ils disent bien comme elle : *Comment cela se fera-t-il?* comment ferai-je dans telles ou telles occasions? et ils ne s'adressent pas comme elle à un ange, ils cherchent des hommes, ils veulent que l'on ait de la complaisance pour eux, et qu'on les laisse vivre humainement, ne s'accommodant point d'une vie spirituelle. Renoncer à soi-même, mortifier ses sens, enchaîner ses passions, aimer la retraite, se nourrir de la parole de Dieu, ils n'entendent point cela, c'est le langage d'un ange, ils veulent le discours d'un homme, aussi ne leur dira-t-on jamais : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Ils seront toujours remplis de leur propre esprit, et ils se trouveront couverts et environnés d'une ombre grossière et terrestre, n'y ayant rien que d'humain et de sensible en eux, toutes les réflexions de leur esprit, tous les mouvements de leur volonté, tous les désirs de leur cœur, tout cela ne regardant que la terre et les sens, ils ne conçoivent donc rien de saint, ils ne produisent rien de saint. C'est une âme comme

la sainte Vierge qui se fait instruire par un ange, qui avoue qu'elle ignore plusieurs choses, et qu'elle a souvent péché, parce qu'elle a ignoré ce qu'elle devait savoir; cette âme a un désir sincère de se faire instruire, c'est pourquoi elle cherche un ange. Elle ne veut rien de sensible, elle souhaite de s'élever au-dessus de tout ce qui est terrestre, pour ne plus vivre que selon l'Esprit de Dieu, en sorte que l'on puisse dire d'elle comme de la sainte Vierge, tout ce qui est conçu en elle est conçu par l'opération du Saint-Esprit, tout ce qui est produit par elle est produit par le mouvement du Saint-Esprit, et par conséquent il n'y a rien que de saint ni dans ses désirs, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, parce que c'est le Saint-Esprit qui est l'auteur de tout. Que vous seriez heureux si la fécondité divine et miraculeuse de Marie se communiquait à vous! si vous n'étiez plus conduits, plus animés que par le Saint-Esprit! Plusieurs me diront: Comment cela se pourrait-il faire, ayant contracté une vieille habitude de vivre selon l'esprit du monde, et de suivre son esprit? je vous répondrai ce que l'ange a répondu à la sainte Vierge: *Il n'y a rien d'impossible à Dieu.* Voulant la persuader plus fortement de la vérité de ce grand mystère auquel Dieu voulait qu'elle donnât son consentement, il lui donne l'exemple de sa parente: *Je vous annonce*, lui dit-il, *qu'Elisabeth votre cousine a conçu un fils en sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu.*

Quand Dieu le veut, les vieilles personnes conçoivent comme les jeunes, les vieilles ont la même ferveur, le même zèle que les jeunes; quand Dieu le veut, les personnes stériles deviennent fécondes; celles qui ne concevaient ni bonnes pensées, ni saints désirs, celles qui ne produisaient ni fruits dignes de pénitence, ni bonnes œuvres, quand Dieu le veut; elles n'ont plus rien que de saint et dans leur esprit, et dans leur volonté, et dans leur cœur; rien n'est impossible à l'Esprit du Seigneur, elles n'ont plus rien que de saint dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs actions: Que cette parole, *rien n'est impossible à Dieu*, est d'une grande consolation pour une âme! elle ne doit jamais non-seulement se désespérer, mais pas même se défier en aucune façon; tout ce que nous avons à faire, c'est de prier le Seigneur qu'il exerce en nous son pouvoir, dire amoureusement et confidemment à Dieu: Seigneur, il y a en moi une malheureuse vieillesse, car quelque jeune que l'on soit, on ne laisse pas d'avoir une fâcheuse vieillesse dans le cœur par la mauvaise habitude que l'on a contractée, et cette vieillesse empêche que l'on ne conçoive rien de saint. Seigneur, rien ne vous est impossible, vous pouvez rajeunir ce qui est vieux, exercez donc votre pouvoir sur moi; j'ai été stérile jusqu'à présent, ne faire que du mal, c'est une honteuse stérilité, et qu'ai-je fait autre chose que du mal, rien ne vous est impossible, rendez mon âme féconde, qu'elle ne conçoive et qu'elle ne produise rien que de saint; mais pour mériter d'être le sujet de cette divine puissance, il faut se mettre comme un néant devant Dieu, qu'il ne trouve en vous ni opposition, ni répugnance, et que vous lui disiez comme la sainte Vierge: *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

A peine Marie a-t-elle consenti que l'humanité de Jésus-Christ fût formée dans son sein de la plus pure substance de cette vierge, que l'âme du Seigneur fut créée de rien, que cette âme fut unie à son corps, que la divinité s'unit à cette humanité; que de prodiges qui ont suivi ce consentement, que de prodiges se passeraient dans vos cœurs, si comme Marie vous donniez votre consentement à tout ce que Dieu demande de vous, et par les mouvements de son Esprit et par la voix de ses ministres, que de changements qui se feraient en vous! C'est pour vous y engager que saint Ambroise vous dit: Voyez l'humilité, voyez la dévotion, celle qui est choisie pour être la mère du Seigneur s'en dit la servante (*in Luc.* lib. II, n. 16), une promesse si surprenante n'est point capable de lui élever le cœur; ne vous en étonnez pas, celle qui était destinée pour être la mère de celui qui nous a dit: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, devait donner une grande preuve de son humilité; elle ne pouvait donc dire autre chose sinon: *Voici la servante du Seigneur;* c'est ce que nous devrions dire tous les jours, et à tout moment, toutes les fois que l'occasion se présente d'observer quelqu'un des commandements de la loi, dire: *Voici la servante du Seigneur*, que sa parole soit exécutée; toutes les fois qu'il y a quelque peine à souffrir, quelque contradiction à soutenir, dire aussitôt: *Voici la servante du Seigneur*, qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra, dans la santé et dans la maladie, dans la vie et dans la mort. Vivons et mourons dans cette soumission, que nos âmes soient toujours les servantes du Seigneur, elles seront dignes par ce moyen de la protection de la sainte Vierge, elles participeront aux mérites de l'incarnation du Verbe, elles se trouveront remplies du Saint-Esprit, ce qui les rendra dignes de la gloire éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LX.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

(2 *avril.*)

Fratres, si qua ergo consolatio in Christo, si quod solatium charitatis, etc. (*Philip.*, II, 1-4).

Mes frères, si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque douceur dans la charité, s'il y a quelque union dans la participation du même esprit, s'il y a quelque tendresse parmi vous.

Saint Paul écrivant aux Philippiens nouvellement engendrés à l'Evangile, et convertis à la foi de Jésus-Christ, ne prétend pas que les règles qu'il leur prescrit, et les maximes qu'il leur donne, soient uniquement pour eux, son dessein est qu'elles servent à

tous les fidèles jusqu'à la fin du monde, c'est pour cela que l'Eglise les fait lire, et qu'elle veut que les pasteurs et les prédicateurs les expliquent à leurs peuples; c'est conformément à cette vérité que je dis que saint François de Paule, voulant fonder une congrégation qui ne serait composée que d'hommes propres à édifier et à sanctifier les fidèles, veut les établir sur la charité, comme un fondement sans lequel tout édifice sera ruiné, comme une âme sans laquelle le corps de toutes les vertus, quelles qu'elles puissent être, abstinences, jeûnes, retraites, silences, et les autres ne sont que des espèces de cadavres sans vie et sans mouvement, enfin comme un caractère sans lequel toutes les bonnes œuvres sont sans mérite, et tous les travaux sans récompense; voilà pourquoi saint Paul, suivant l'Esprit de Jésus-Christ, établit la religion chrétienne sur la charité, et saint François de Paule, l'exemple de son Seigneur et de l'Apôtre, établit sa congrégation sur la charité; c'est pourquoi rien n'est plus propre pour faire les éloges de ce saint fondateur que l'Epître dont l'Eglise de Paris s'est servie aujourd'hui, dans laquelle nous voyons les avantages d'une union conforme aux règles de la charité, les oppositions à la perfection de cette union de charité, et le remède pour empêcher et pour arrêter, et même pour détruire ces oppositions. Voilà ce que saint François de Paule, disciple des apôtres, a voulu imprimer dans l'esprit et dans le cœur non-seulement de ses enfants, mais encore de tous les chrétiens, comme nous verrons en vous expliquant les cinq versets qui ont servi aujourd'hui d'Epître à la messe. Demandons au Saint-Esprit les grâces qui nous sont nécessaires, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir, disons-lui pour cela : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ. L'Apôtre ayant dit aux Philippiens que tous les maux que leurs ennemis leur faisaient endurer étaient autant avantageux pour eux, que préjudiciables à leurs persécuteurs, parce que pour eux ils étaient le sujet de leur salut, et pour leurs adversaires, c'était la cause de leur perte, et par conséquent ils devaient regarder les persécutions qu'ils souffraient comme un avantage qui leur venait de la part de Dieu, qui ne s'était pas contenté de leur faire la grâce de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui, leur apprenant par là que toute la perfection de la vie chrétienne consiste à croire et à souffrir, mais que l'un et l'autre est l'ouvrage de la grâce en nous, et que l'on peut dire que la grâce de la souffrance est plus excellente que celle de la foi, parce qu'elle nous y affermit, et qu'elle en est le mérite. Saint Paul ayant prouvé à ces nouveaux chrétiens qu'ils étaient obligés à Dieu de permettre qu'on les persécutât, et qu'ils devaient lui en rendre des actions de grâces, il leur dit ensuite que ces souffrances ne sont point sans consolation.

Il me semble que j'entends saint François de Paule parler à ses disciples et à tous les fidèles; il dit aux uns que la règle qu'il leur prescrit, et que la vie qu'ils embrassent est dure; que l'esprit et la chair n'y trouvent que des contradictions et des mortifications. Il ne flatte point les autres, de quelque condition qu'ils soient, et rois et sujets, il leur dit à tous que l'Evangile dont ils font profession en qualité de chrétiens, est une croix perpétuelle, et que sans elle l'on ne saurait suivre le Seigneur : mais en même temps il leur promet que la vie religieuse et la vie chrétienne, malgré tout ce qu'elles peuvent avoir de rude et de difficile, ne sont point sans consolation, mais ce n'est pas de la part des créatures, ni dans les choses sensibles qu'il faut prétendre trouver cette consolation, ce n'est qu'en Dieu et dans son divin Fils; l'Apôtre ne vous le dit-il pas : *S'il y a quelque consolation en Jésus-Christ*, ce qui suppose qu'elle ne se trouve qu'en lui? Il a dit la même chose en écrivant aux fidèles de Corinthe : *Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation* (II *Cor.*, I, 3). Saint Paul témoigne sa reconnaissance, et rend ses actions de grâces, et c'est au milieu des peines et des mortifications qu'il bénit Dieu, et il le bénit pour deux raisons : la première, parce qu'il permet qu'il passe sa vie dans les maux, ce qu'il regarde comme une miséricorde, et il l'appelle le Père des miséricordes dans le temps qu'il est le plus accablé d'afflictions, et telles qu'il les regarde comme étant au-dessus de ses forces, ce qui lui rend la vie ennuyeuse; mais comme il assure que Dieu l'a permis de la sorte, afin qu'il mette toute sa confiance en lui, il l'appelle le Dieu de toute consolation; cela seul nous doit animer dans les exercices de la pénitence, et dans les pratiques continuelles de la mortification, et nous faire fuir avec horreur la vie molle des mondains, et les consolations du siècle. C'est à quoi saint François nous exhorte et par ses paroles et par son exemple, puisque, malgré son abstinence et son jeûne continuel, et toutes les autres austérités d'une vie très-laborieuse, on remarquait toujours dans son entretien et sur son visage un air serein et constant, qui était la marque de la joie que son âme goûtait, de sorte qu'il pouvait dire avec saint Paul : *A mesure que les souffrances de Jésus-Christ se multiplient en nous, nos consolations se multiplient aussi par Jésus-Christ.*

Cela nous fait bien connaître la grande différence qu'il y a entre les croix des esclaves du monde, car ils n'en sont pas exempts, et celles des serviteurs de Dieu. Ce Père des miséricordes laisse souffrir les premiers sans leur communiquer aucune de ces douceurs dont il est le dispensateur, pour la raison qu'ils se sont engagés d'eux-mêmes dans ces peines, et qu'ils ne les souffrent que pour l'ambition, ou pour la

cupidité, ou pour la volupté; il n'en est pas de même des professeurs de l'Evangile, ils sont crucifiés, il est vrai, mais c'est pour Jésus-Christ qu'ils sont attachés à la croix, et on peut dire que c'est ce divin Sauveur qui les souffre lui-même, de sorte qu'elles sont accompagnées de l'onction de son esprit, et de cette huile de joie que la grâce répand dans les cœurs. Ce n'est donc qu'en Jésus-Christ qu'il y a de vraies consolations, elles ne sont que pour ceux qui vivent avec lui dans l'alliance de la charité, soit par rapport à lui comme leur chef, leur pasteur et leur Sauveur, soit par rapport à l'Eglise comme leur mère, soit enfin par rapport à tous les fidèles comme leurs frères, les consolations n'étant point pour tous ceux qui vivent dans le schisme et dans la division. Pour être persuadés de cette vérité, écoutez ce que vous dit le prophète Isaïe : *Réjouissez-vous avec Jérusalem, soyez dans l'allégresse avec elle, vous tous qui l'aimez : joignez les transports de votre joie à la sienne, vous tous qui pleurez sur elle, afin que vous suciez et que vous tiriez de ses mamelles le lait de ses consolations, et que vous trouviez une abondance de délices dans la gloire qui l'environne de toutes parts* (*Isa.*, LXVI, 10, 11).

Le prophète exhorte les vrais enfants de Jérusalem à se réjouir avec leur mère, mais il faut bien considérer de quelle source il fait naître cette joie. Les âmes sont devant Dieu comme des enfants, Dieu qui les aime veut qu'on les soutienne et qu'on les console, mais il faut que ce soit en leur faisant sucer le lait des mamelles de l'Eglise. Saint Augustin nous apprend que ces mamelles spirituelles et divines sont les deux Testaments, qui renferment tous les mystères et toutes les vérités, où l'on trouve le pain du ciel pour nourrir les âmes, la lumière pour les éclairer, les remèdes pour les guérir, et les douceurs propres à les consoler. Ce n'est donc pas en les entretenant dans leur faiblesse et dans une vie molle et oisive, en les laissant courir après les faux biens et les trompeurs plaisirs du monde, que nous pouvons consoler les enfants de Dieu, c'est en les conduisant comme saint François de Paule a fait, selon les règles de l'Evangile et des saints, qui les portent toutes à se convertir sérieusement à Dieu, et à satisfaire sa divine justice par les fruits d'une sincère et continuelle pénitence. C'est ainsi que la joie et la consolation que saint François promettait à ses enfants et à tous les fidèles étaient véritables, comme étant l'effet de la charité et de la présence du Saint-Esprit dans leur cœur, qui ne pouvait trouver de la douceur et du soulagement que dans la charité, comme dit saint Paul : *S'il y a quelque douceur et quelque soulagement dans la charité*, nous voulant dire que, sans elle, il n'y a que de l'amertume et de la fatigue, et que ce n'est qu'avec elle que l'on peut goûter une vraie joie, parce que c'est elle seule qui est capable d'unir les chrétiens le plus parfaitement et le plus saintement; c'est le second avantage de la charité, selon saint Paul : *S'il y a quelque union dans la participation du même Esprit.*

Quand l'Apôtre parle de l'esprit auquel nous devons tous participer pour établir une parfaite union en nous, il n'entend point cet esprit humain et naturel qui anime chaque créature raisonnable, l'esprit de la plus grande partie des hommes concevant les choses d'une manière fort différente, et souvent fort opposée, il n'est pas propre par lui-même à faire une union parfaite; au contraire, souvent il la détruit après l'avoir affaiblie par des contradictions, des disputes et des contestations, et il n'y a plus que de l'aigreur et de la division où l'on voyait auparavant de la charité et de l'union. Il faut donc un autre esprit auquel nous participions pour rendre notre union sainte et parfaite. Le Seigneur est venu au monde pour nous apprendre cette vérité, c'est pourquoi il a travaillé à détruire en nous l'esprit du monde; saint Paul nous l'apprend quand il nous dit : *Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais celui de Dieu* (*I Cor.*, II, 12).

Quel est l'esprit du monde, sinon l'esprit d'orgueil, qui ne consiste pas seulement à désirer le premier rang dans les assemblées, et à être respecté de tout le monde, mais de plus à être entêté de ses propres opinions, à aimer ses propres sentiments jusqu'à l'idolâtrie, ce qui est cause qu'on les soutient avec opiniâtreté, que l'on veut que chacun les reçoive et s'y soumette, et que l'on regarde comme ses ennemis ceux qui s'y opposent et qui les combattent? Cet esprit se glisse dans les meilleures actions, et il se mêle parmi les maximes qui paraissent les plus justes, et même de celles qui ne traitent que de la charité et de l'humilité; c'est pourquoi on ne doit pas croire aisément que l'on n'ait pas l'esprit du monde, ceux mêmes qui ont quitté le monde n'en sont pas toujours exempts, ils trouvent souvent le monde étant hors du monde, parce qu'ils ont dans eux l'esprit du monde, et c'est pour cette raison qu'il arrive quelquefois que cette union sainte et parfaite ne se trouve pas parmi eux, parce qu'ils ne sont pas tous en même temps dans la participation de ce même esprit de charité. Jésus-Christ n'a rien plus recommandé à ses apôtres, c'était le sujet de ses prières les plus ferventes, jusqu'à demander qu'il y eût entre tous ses disciples une union qui eût du rapport avec celle qui était entre son Père et lui. L'Apôtre a souhaité la même chose pour tous les fidèles, et saint François de Paule a établi sa congrégation sur cette union de charité, voulant que tous ses enfants participassent à ce même esprit, qu'ils en fussent tous animés, et qu'ils ne se conduisissent que par ce même esprit. C'était pour cela seulement qu'il les avait assemblés, il voulait renouveler l'esprit du christianisme qui s'était beaucoup affaibli par le refroidissement de la charité, et il prétendait que tous ceux qui embrasseraient sa règle devinssent des disciples de Jésus-

Christ, étant tous unis par la charité dans la participation de son même Esprit, selon lequel ils se conduiraient dans toutes leurs actions, et par ce moyen ils deviendraient parfaits et saints comme des enfants de Dieu.

C'est ce que saint Paul nous apprend dans son Épître aux Romains : *Tous ceux*, dit-il, *qui sont poussés et conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu* (*Rom.*, VIII, 14). Remarquez que ce n'est pas assez de vivre par l'esprit de Dieu, pour être dans cette sainte union que la charité demande, il faut que ce divin Esprit vous pousse dans tous vos desseins, dans toutes vos entreprises, dans toutes vos actions, et qu'il conduise votre vie comme le pilote conduit son vaisseau, de sorte que ni l'esprit du monde, ni votre propre esprit n'aient aucune part à tout ce que vous faites; et sachez que l'on n'est proprement enfant de Dieu que lorsque l'on est en cet état, et remarquez qu'il ne suffit pas d'avoir reçu autrefois l'Esprit de Dieu dans le baptême, que l'on peut avoir perdu, pour être enfant de Dieu, mais il faut être actuellement conduit par son divin Esprit; et il ne nous conduit pas seulement par sa lumière, il pousse notre cœur par son feu et son amour, et nous trouvant tous conduits et poussés de la sorte, nous sommes unis dans la participation du même esprit, et nous vivons comme frères en qualité d'enfants du Père céleste, ayant les uns pour les autres cette tendresse de frères que les apôtres nous recommandent d'avoir, conformément à ce que dit saint Paul : *S'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi nous.*

C'est le propre des élus et des bien-aimés de Dieu, de ceux qui travaillent à la perfection et à la sainteté de leurs âmes, de se revêtir d'entrailles de miséricorde; les impies, qui sont toujours dans la haine et dans la division n'ont que des entrailles cruelles, ils ne pensent et ils ne désirent que le mal de leurs frères, ils ne se réjouissent que de celui qui leur peut arriver, et ils font leur supplice du bien dont ils jouissent : c'est ce qui afflige les pasteurs et les supérieurs, ne pouvant avoir de joie que lorsqu'ils voient ceux au salut de qui ils prennent intérêt parfaitement unis ensemble; c'est le troisième avantage de la charité.

Rendez ma joie parfaite, vous tenant tous unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme, et les mêmes sentiments. Quand vous entendez l'Apôtre parler de la sorte, ne vous persuadez-vous point entendre saint François de Paule qui vous parle lui-même? Si ceux qui vivaient de son temps, soit à la cour de Louis XI, soit parmi le peuple, soit dans les monastères, étaient là présents, ils nous diraient que c'était là son langage le plus ordinaire, qu'il n'avait jamais plus de joie que lorsqu'il pouvait contribuer à rétablir, à conserver et à perfectionner la charité dans les cœurs. Comment le cœur de ce saint homme n'aurait-il pas été tendre, puisque c'était de la tendresse et de la charité même de Jésus-Christ qu'il était rempli? Si on ne peut, voir sans en être tout enflammé, cette ardente affection de saint Paul pour ce peuple à qui il écrit, et s'il fait bien voir qu'il n'y a rien de si tendre qu'un vrai pasteur, les pères charnels n'approchant point de cette charité, personne n'étant si véritablement père que celui que Dieu a établi le pasteur et le supérieur des âmes; peut-on faire réflexion à l'amour tendre que saint François de Paule avait pour les âmes, au zèle ardent avec lequel il désirait leur salut, aux prières ferventes qu'il faisait jour et nuit pour elles, aux austérités et aux pénitences dont il affligeait son corps, s'offrant à la divine justice comme une victime vivante pour apaiser la colère de Dieu, justement irrité contre les péchés des hommes? Et pour cela que voulait-il des hommes les plus puissants et les plus riches? Ce n'étaient ni leur or, ni leurs dignités, il ne voulait rien de tout ce que les hommes du monde recherchent avec plus d'empressement, tout son désir se terminait à pouvoir obtenir que les hommes aimassent Dieu de tout leur cœur, et leur prochain comme eux-mêmes, qu'ils fussent unis avec Dieu et avec leurs frères du lien d'une charité parfaite.

L'union des brebis, des enfants et des disciples, est la plénitude et le comble de la joie du pasteur, du père et du maître; pourvu qu'ils s'entre-aiment, ils les quittent de tout ce qu'ils ont droit d'en attendre de consolation, de douceur, de compassion et de tendresse. Je vous demande si les sages, si les savants, si les héros du monde dont on a fait tant d'éloges, ont jamais eu une générosité pareille à celle de saint Paul et de son disciple saint François. Je dirais en même temps : Pourrait-on trouver des brebis, des enfants et des disciples qui refuseraient à leur pasteur, à leur père, à leur maître, une chose qui doit faire toute sa joie, et une chose si juste? Car lorsque l'on n'a qu'un même chef qui est Jésus-Christ, une même vie qui est la charité, une même âme qui est le Saint-Esprit, les mêmes entrailles qui sont la compassion, on a nécessairement les mêmes maximes, les mêmes sentiments et le même cœur, et par conséquent il n'y a rien de plus juste; ajoutez qu'il n'y a rien de plus nécessaire, car l'on sait dans quel péril se trouveront les brebis, les enfants et les disciples si cette charité leur manque. C'est pourquoi l'on ne saurait trop les exhorter, les conjurer, les presser d'avoir ce parfait amour les uns pour les autres.

Il nous paraît que Salomon, dans son Ecclésiaste, a pris plaisir de nous faire la description d'une communauté, dont ceux qui la composent sont unis selon les règles de la charité, et de nous en faire connaître les avantages. Il commence par nous faire le portrait de celui qui est seul : *En considérant toutes choses*, dit-il, *j'ai trouvé encore une autre vanité sous le soleil. Tel est seul, et n'a personne avec lui, ni enfant, ni frère, et néanmoins il travaille sans cesse. Ses yeux sont insatiables de richesses, et il ne lui vient point*

dans l'esprit de se dire à lui-même : Pour qui travaillé-je, et pourquoi me privé-je moi-même de l'usage de mes biens ; cela est encore une vanité et une affliction bien malheureuse (*Eccle.*, IV, 7, 8). Le Sage ne nous représente pas seulement un avare qui travaille sans cesse pour amasser de l'argent, qui ne s'en sert point ni pour se donner les choses agréables, ni même les nécessaires, et qui, outre cela, ne connaît point d'héritiers à qui il puisse laisser ses richesses ; les paroles de Salomon s'adressent encore à des savants qui sont jour et nuit sur les livres, qui veulent tout connaître, qui se fatiguent pour pénétrer les difficultés les plus obscures, et qui, en éclairant leur esprit, laissent leur volonté dans la sécheresse et leur cœur dans l'obscurité, ne se servant pas de leurs lumières pour s'éloigner du péché, pour pratiquer la vertu et pour aimer Dieu plus parfaitement ; et ce qui augmente encore cette vanité et cette malheureuse affliction, c'est qu'ils ne veulent pas se donner la peine d'instruire et de conseiller les chrétiens, comme s'ils n'avaient ni frères, ni enfants, à qui ils pensent faire part de leur science et de toutes les connaissances qu'ils ont acquises ; ce qui oblige Salomon de conclure : *Il vaut donc mieux que deux soient ensemble qu'un homme soit seul, car ils tirent de l'avantage de leur compagnie. Si l'un tombe, l'autre le soutient* (*Ibid.*, 9), si l'un a froid, l'autre l'échauffe, et ils s'échauffent l'un l'autre ; si l'un est attaqué, l'autre le défend. Voilà les avantages d'une communauté unie selon les règles de la charité, c'est là où l'on goûte les douceurs les plus pures et les plus délicieuses, c'est là où l'union ne sert qu'à se perfectionner et à se sanctifier, enfin c'est là où les pasteurs, les supérieurs, et tous ceux qui prennent intérêt à notre salut sont dans une vraie joie. Pour conserver ces avantages, il faut éviter avec soin tout ce qui s'oppose à la perfection de cette union de charité : c'est ce que l'Apôtre et saint François de Paule ont voulu nous apprendre, comme nous verrons dans la seconde partie des éloges de ce saint patriarche.

SECONDE PARTIE.

Ne faites rien par un esprit de contention ou de vaine gloire, mais que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi : que chacun ait égard non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres. Ceux qui méditeront ces deux versets y trouveront ce qui est le plus opposé à la charité et ce qui est plus capable d'empêcher l'union qui doit être entre les chrétiens. La première, c'est l'attachement à nos propres sentiments et le désir de les faire prévaloir ; la seconde, l'amour de la gloire et de l'élévation du monde ; la troisième, la recherche de ses propres intérêts ; c'est ce que saint Paul nous apprend en écrivant aux Philippiens, et c'est ce que saint François de Paule veut que vous évitiez pour conserver la charité.

Ne faites rien par un esprit de contention. L'esprit du christianisme étant un esprit de paix, puisque les enfants de Dieu doivent tous être pacifiques, et que, sans cela, ils ne pourraient pas être du nombre des bienheureux, il faut que tous les chrétiens s'éloignent de tout ce qui peut rompre la paix, qui est un don du Saint-Esprit et un des fruits de la charité. C'est pourquoi Jésus-Christ, dans son Évangile, le Sage dans l'Ancien Testament, les apôtres dans leurs Épîtres nous ont expressément recommandé de fuir les disputes, les procès et les contentions, et notre divin Maître nous parle de cela si clairement dans cette admirable prédication qu'il fit à ses disciples sur la montagne, quand il leur dit : *Vous avez appris qu'il a été dit œil pour œil, et dent pour dent, et moi je vous dis de ne point résister à celui qui vous traite mal. Mais si quelqu'un veut vous donner un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre* (*Matth.*, V, 38, 39). Peut-on plus éloigner les professeurs de l'Évangile de tout esprit de contention, que de leur défendre de résister à leurs plus grands ennemis, et les exhorter à s'abandonner à leurs mauvais traitements et à leurs outrages ; et parce qu'il y en a qui pourraient avoir le courage de souffrir avec patience les emportements d'un homme violent et colère, et qui auraient peine à souffrir qu'on leur fît quelque injustice en leur ravissant ce qui leur appartient légitimement, le Seigneur ne voulant pas que ce soit un sujet de procès, il leur dit : *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, laissez-lui encore emporter votre manteau* (*Ibid.*, 40). Vous voyez, par l'expérience que chacun peut avoir de ce qui se passe dans le monde, combien de procès et de disputes seraient terminés. J'avoue que ces paroles ne contiennent qu'un conseil, il faut considérer le fondement de ce conseil et le fruit que l'on en peut retirer, qui est d'avoir le cœur éloigné des procès, et de préférer la paix, la charité et l'union chrétienne à tous les biens temporels, et pour lors les paroles de notre divin Maître, que l'on ne regarde que comme un conseil, deviennent un précepte, puisque l'on est obligé de sacrifier les biens temporels pour la paix et l'union, et l'on ne gagne jamais autant que lorsque l'on perd de l'argent, qui est sujet à se perdre par tant de divers événements, pour ne pas risquer de perdre son âme en perdant la charité. Mais comme il y a des contentions qui ne regardent que les sentiments que l'on a embrassés, et les opinions que l'on a épousées, et auxquelles on s'attache avec tant d'opiniâtreté, que l'on ne saurait se résoudre de les abandonner, et même d'y rien changer, ce qui est cause que pour les soutenir on dispute et fortement et vivement sans prendre garde que l'on blesse la charité en beaucoup de manières ; c'est pour empêcher ce désordre qui est toujours scandaleux, que le Seigneur dit encore à ses disciples : *Si quelqu'un veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille* (*Ibid.*, 41).

Voilà le moyen de retrancher tout sujet de dispute, et de ne rien faire par un esprit de con-

tention. L'humilité de saint François de Paule le mettait à couvert de ces périls, il aimait à vivre dans la dépendance et à être dans la soumission, et il prétendait que ce fût le caractère de ses enfants; et, pour cela, il leur a donné un nom qui les met au-dessous de tous les hommes, voulant qu'ils se regardassent toujours comme les plus petits d'entre les fidèles, étant bien persuadé que cette pensée ruinerait en eux tout esprit de dispute et de contention; celui qui se croit plus petit qu'un autre en sagesse, en prudence, en science et en mérite, n'a garde de disputer contre ceux qu'il croit plus éclairés et plus capables que lui, et par ce moyen il conserve la charité dans son cœur, et, d'autant plus, qu'il n'est point animé de la fausse gloire du monde, qui est un grand obstacle à conserver l'union, et saint Paul nous la donne comme la seconde opposition à la charité.

Ne faites rien par un esprit de vaine gloire. L'amour de la gloire est tellement naturel à l'homme, qu'il semble qu'il ne puisse rien entreprendre s'il n'est animé de ce motif; mais comme il y en a une vraie et une fausse, une vaine et une solide, il est de très-grande conséquence de prendre garde qui est celle que l'on recherche, et même d'y regarder avec attention, de peur de se méprendre, ce qui est très-aisé à cause de ce fond d'orgueil que l'homme porte en lui-même. Dieu, pour nous détromper, et en même temps pour nous instruire, nous dit : *Prenez bien garde de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés, autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père, qui est dans le ciel* (*Matth.*, VI, 1). Nous voyons par là combien Jésus-Christ et Bélial sont opposés; notre divin maître veut que nous fassions toutes nos bonnes œuvres en secret, autant que notre devoir et les engagements de notre état le peuvent permettre. Satan, au contraire, porte les méchants à s'abandonner au mal avec plaisir; à se glorifier de leurs désordres, et il porte les bons à faire le bien par vanité, et dans le désir d'être estimés des hommes. Notre divin maître veut nous engager à suivre le conseil salutaire qu'il nous donne par le motif de cette gloire que les hommes désirent avec tant d'ardeur, et qu'ils recherchent avec tant d'empressement, mais qu'ils ne recherchent pas ni de la manière qu'il faut pour la trouver, ni où elle se peut trouver, ils la cherchent sur la terre, et ils veulent la recevoir des hommes, qui ne peuvent se la procurer à eux-mêmes, ce qui est cause qu'ils ne jouissent jamais de celle qui est vraie et solide, et qu'ils n'en trouvent qu'une fausse et vaine; aussi le Seigneur leur dit : *Vous n'en recevrez point la récompense de votre Père, qui est dans le ciel;* vous en pourrez recevoir des hommes qui sont sur la terre. Mais qu'est-ce que cette récompense, un encens de mauvaise odeur, une fumée propre à aveugler, et, pour parler comme saint Pierre, une petite fleur qui sèche et qui tombe; c'est de cette manière que ce prince des apôtres s'exprime, quand il dit : *Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe, l'herbe se sèche, et la fleur tombe* (*I Petr.*, I, 24). Voilà ce que c'est que cette fausse gloire du monde, qui fait tourner la tête, et qui enfle le cœur de l'homme, l'éclat et la beauté d'un jour; c'est *la parole du Seigneur qui demeure éternellement* (*Ibid.*, 25), c'est par elle qu'il faut juger de la vérité et de la solidité des biens, et non pas par ce qu'ils ont d'éclatant, et par ce qui flatte et séduit les sens, et ce qu'il y a de plus dangereux dans cet amour de la vaine gloire, c'est qu'elle est incompatible avec la charité, elle rompt l'union qui doit être entre les enfants d'un même père et les disciples d'un même maître, et les professeurs d'une même règle, ils ne sont unis que lorsqu'ils ne travaillent que pour la plus grande gloire de Dieu, ils ne s'aiment parfaitement d'un amour de charité que lorsqu'ils ne désirent qu'une place dans le royaume de leur Père, parce que pour lors ils ne pensent qu'à être les derniers et les serviteurs des autres; c'est pour cette raison que saint Paul nous dit en écrivant aux Galates : *Ne désirons point la vaine gloire, en nous piquant les uns les autres, et étant envieux les uns des autres* (*Gal.*, V, 26). Ce qui nous fait connaître qu'il n'y a ni la paix du cœur, ni l'union de la charité, quand on est animé et que l'on se conduit par l'esprit de la vaine gloire, et, par conséquent, il était impossible que saint François de Paule pût établir l'une et l'autre, et la paix du cœur, et l'union de la charité en lui-même, dans ses disciples, dans tous ceux qu'il fréquentait, sans avoir acquis et sans exhorter tous les autres à ce zèle ardent de la gloire de Dieu, et sans cet amour d'être regardé comme le dernier de tous les hommes, et de n'occuper que la dernière place, conformément à ce que dit saint Paul : *Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi.* Cette pensée, qui est le fruit d'une humilité chrétienne, est d'autant plus propre à conserver et à perfectionner la charité, qu'elle ruine cet amour de nos propres intérêts, qui est la troisième opposition à la parfaite union.

L'Apôtre, ne voulant rien oublier de tout ce qui peut unir ceux qu'il a engendrés à Jésus-Christ par l'Évangile, travaille à détruire tout ce qui peut empêcher cette union; nous ne savons que trop que, si l'ambition de dominer au-dessus des autres ne s'accommode point avec la charité, l'attachement à son propre intérêt est tout à fait incompatible avec cette vertu, dont un des principaux caractères est d'être fort désintéressée, puisqu'elle ne cherche pas même ce qui lui appartient; c'est pourquoi notre divin Sauveur, s'étant fait homme pour établir une parfaite union entre tous ceux qui feraient profession de son Évangile, l'a établie en détruisant les sources de la division; et comme l'amour des biens de la terre était une des principales et des plus funestes pour la dessécher entièrement, étant riche, puisque tous les biens du monde lui apparte-

naient, il s'est fait pauvre, il nous a dit que ceux-là seraient bienheureux qui seraient pauvres d'esprit, et que, dans cette qualité, ils avaient droit à son royaume, ils n'avaient ce droit qu'en qualité de ses enfants, les étrangers, les esclaves n'y ayant pas de droit, il faut être pacifique pour prendre le titre d'enfants de Dieu, concluons qu'il n'y a que les pauvres d'esprit qui soient pacifiques, qui soient enfants de Dieu, et qui, comme tels, aient droit au royaume de leur Père, les avares, les esclaves de la cupidité, les amateurs des biens du monde n'y auront aucune part, parce qu'il est impossible de vivre en paix avec eux ce qui fait dire à Salomon. *L'avare met le trouble dans sa maison* (*Prov.*, XV, 27), soit au dehors, soit au dedans : au dehors, parce qu'il est dur envers tout le monde; au dedans, parce qu'il est déchiré de soins et d'inquiétudes, il n'est donc point en paix avec les autres, ni avec lui-même. C'est pour cette raison que notre divin Maître a mis la pauvreté d'esprit comme un des fondements de sa religion, tous les premiers chrétiens n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, parce qu'ils étaient tous pauvres d'esprit, pas un d'eux n'appelant sien ce qu'il possédait, tout était commun entre eux ; c'est sur ce modèle que saint François de Paule a fondé sa congrégation, il a voulu que la charité en fût l'âme et le caractère, que tous ses enfants, comme les premiers chrétiens, ne fussent qu'un cœur et qu'une âme, ce qui ne pouvait être que par une pauvreté d'esprit et de cœur, pas un n'ayant rien en propre, et n'osant même appeler siennes les choses dont on lui accordait l'usage, ce qui est très-propre à conserver l'union dans toutes les communautés, parce que cela met tous ceux qui font profession de vivre selon l'Évangile dans les mêmes sentiments de Jésus-Christ, c'est le remède le plus efficace pour empêcher et pour arrêter, et même pour détruire ce qui est opposé à la charité ; c'est ce que nous verrons en vous expliquant le dernier verset de notre Epître.

TROISIÈME PARTIE.

L'Apôtre ayant exhorté les Philippiens à vivre les uns avec les autres dans l'union d'une parfaite charité, leur ayant fait connaître les avantages qu'ils en recevraient, la joie qu'il en ressentirait lui-même, leur ayant appris ce qu'ils avaient à éviter pour conserver et même pour perfectionner cette union de charité, est persuadé qu'il ne saurait conclure plus efficacement son exhortation qu'en leur disant : *Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ.*

En vérité demande-t-on trop à des membres, à des disciples, à des pécheurs, quand on exige d'eux qu'ils entrent dans les dispositions de leur chef, de leur maître, et de leur Sauveur? considérez ce qu'il est et ce qu'il a fait pour vous, il est Dieu de Dieu, et consubstantiel à son Père, cependant sa divinité ne l'empêche point de s'anéantir, de se rendre semblable à l'homme, d'entrer dans un état de servitude, et de s'exposer à une vie souffrante qui se termine à une mort cruelle et honteuse. Voilà votre modèle, dont vous voyez une copie dans saint François de Paule. Ce saint ne se contente pas d'avoir été formé à l'image de Dieu, comme nous lisons dans la Genèse, où il est écrit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Dieu créa donc l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu* (*Gen.*, I, 26, 27). Les autres créatures ne sont que des traces de Dieu, l'homme seul sur la terre est son image qui lui resemble, mais avec inégalité et fort imparfaitement, il n'appartient qu'au Verbe éternel d'être l'image parfaite du Père, le caractère et l'expression de sa substance, comme lui étant consubstantiel et égal en tout; c'est pourquoi Dieu n'a pas dit : Faisons l'homme pour être notre image, mais faisons l'homme à notre image, c'est-à-dire, formons-le de telle manière, qu'il nous ressemble, autant qu'il est capable de nous ressembler. Il est nécessaire que nous sachions comment l'homme est l'image de Dieu, et pour cela il faut que nous sachions, autant qu'on le peut savoir, ce que c'est que Dieu. C'est une substance incompréhensible dans sa grandeur et dans sa sainteté, qui se connaît et qui s'aime, et qui trouve en soi-même sa parfaite béatitude par sa connaissance et par son amour ; l'homme est donc à l'image de Dieu, parce qu'il peut connaître et aimer cette même bonté et cette même beauté de Dieu, comme ayant été capable de s'attacher au bien souverain et immuable qui est Dieu, en lui disant : Tout mon bien est de demeurer attaché à Dieu. L'homme vivra donc selon cette divine image, lorsqu'il reconnaîtra qu'il n'a de lui-même que le néant d'où Dieu l'a tiré, et le péché auquel il s'est abandonné volontairement, et trouvant en Dieu toute sa joie, toute sa justice, toute sa force et tout son bonheur, il deviendra par la grâce de Jésus-Christ, autant qu'il le peut, tout ce que Dieu est par sa propre essence, il s'abaissera en s'anéantissant lui-même, il s'élèvera en connaissant la bonté de Dieu et en aimant sa beauté ; à quoi saint François s'est-il appliqué toute sa vie? à conserver et à perfectionner l'image de Dieu en lui, sachant que Dieu l'avait appelé pour être conforme à l'image de son divin Fils, et c'est ce qui devait consommer sa sainteté, et le rendre digne de la place qu'il possède dans le ciel, et de l'honneur que les fidèles lui rendent sur la terre ; il a donc suivi le conseil que saint Paul lui a donné, étant entré dans la disposition et dans le sentiment du Fils de Dieu en s'appauvrissant et s'anéantissant autant qu'il le pouvait faire; c'est la consommation de la sainteté d'un serviteur de Dieu, c'est sa plus grande gloire, n'y ayant rien de plus grand, de plus noble, de plus glorieux pour lui que d'entrer dans ce ravissement, et d'imiter un Dieu humble.

Notre divin Sauveur s'étant donné lui-

même pour modèle de l'humilité en nous disant : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, saint Paul fait la même chose, il nous exhorte à être dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, parce que nous pouvons dire qu'il n'y a point de vraie humilité qu'en Jésus-Christ, n'y ayant que celle qui ressemble à la sienne qui soit parfaite et sainte. Considérez que ce divin Sauveur ne s'est pas humilié par la vue de ses défauts, puisqu'il était impossible de le pouvoir convaincre du plus léger péché, c'est par l'amour qu'il avait pour nous qu'il s'est humilié comme il a fait, c'est l'exemple que saint François de Paule nous a donné toute sa vie, sans se relâcher, quelque progrès qu'il eût fait dans la vertu, quelque mérite qu'il eût acquis, de sorte qu'après avoir passé grand nombre d'années dans les exercices laborieux d'une vie très-austère et très-pauvre, dans toutes les pratiques de la vie spirituelle et intérieure, la prière, la méditation, la psalmodie, et dans toutes les œuvres de charité, il s'humilie, il s'abaisse, il s'anéantit encore davantage, et par ce moyen il est dans le même sentiment où a été Jésus-Christ. C'est pourquoi voyant notre saint près d'aller recevoir la récompense de ses travaux, la gloire promise à son humilité, et la couronne de sa charité, il me semble qu'il dit à ses enfants, et à tous les chrétiens, ce que saint Paul dit aux Philippiens : *Mes frères, que tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut vous rendre aimables, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux et tout ce qui est louable dans le reglement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées* (*Philip.*, IV, 8) Je ne doute point qu'il n'ait parlé de la sorte, il avait un zèle ardent de la perfection et du salut de tous les fidèles, il les exhorte à pratiquer toutes les vertus qui les peuvent rendre agréables à Dieu et aux hommes, il règle jusqu'à leurs pensées, il ne veut pas qu'ils en souffrent de mauvaises, ni même d'inutiles, parce qu'il savait que les actions prenaient leur origine des pensées, que les mauvaises en produisaient de méchantes. Après avoir marqué plusieurs choses en particulier, il dit tout en un seul mot : *Pratiquez ce que vous avez appris et reçu de moi, et ce que vous avez ouï dire de moi, et ce que vous avez vu en moi, et le Dieu de paix sera avec vous* (*Ibid.*, 9).

Il n'y a rien qui soit si puissant dans toutes les exhortations que de se donner pour modèle. ce ne sont pas seulement les instructions de saint François de Paule qu'il faut que nous retenions pour mettre en pratique ce qu'il nous a enseigné de toutes les différentes vertus, et particulièrement de la charité et de l'humilité. Ce n'est pas seulement ce que nous avons ouï dire de lui, de ses miracles, de sa foi, de sa constance, de son désintéressement, c'est particulièrement ce que nous avons vu en lui, l'exemple qu'il nous a donné de toutes les vertus les plus chrétiennes et les plus héroïques. Pratiquons ces instructions, conformons-nous à ce que nous avons ouï dire de lui, suivons l'exemple qu'il nous a donné, et le Dieu de paix et de charité sera avec vous et avec nous, et tous ensemble nous serons unis dans le ciel, où nous jouirons de la béatitude éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LXI.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE.

(*9 avril.*)

Dixit Jesus principibus sacerdotum, et senioribus populi : Homo quidam habebat duos filios, etc. (*Matth.*, XXI, 28-32).

Jésus dit aux princes des prêtres et aux sénateurs du peuple qui étaient venus le trouver dans le temple : Que vous semble de ce que je vas vous dire? Il y avait un homme qui avait deux fils, et s'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne.

Nous trouvons deux vérités dans les cinq versets de saint Matthieu qui ont servi aujourd'hui d'Evangile à la messe que l'on a offerte à Dieu en l'honneur de sainte Marie Egyptienne. La première de ces vérités que Dieu commande à tous les hommes de travailler, et que cependant il y en a peu qui lui obéissent; la seconde, que parmi ceux qui lui obéissent, il y en a peu qui se convertissent et qui fassent des fruits dignes de pénitence. Sainte Marie Egyptienne a été dans le premier de ces états, ayant passé sa jeunesse dans la volupté et l'oisiveté, qui sont la source de tous les crimes ; mais heureusement pour elle la grâce s'étant rendue victorieuse de son cœur, elle s'est convertie, et elle a fait le reste de ces jours des fruits dignes de pénitence. Voyons cette femme qui, ayant été une grande pécheresse, est devenue une parfaite pénitente, regardons-nous dans le premier de ces états, puisqu'il se peut faire que nous ayons été plus désobéissants à Dieu qu'elle. Souhaitons de l'imiter dans le second en nous convertissant sincèrement à Dieu, et faisant des fruits dignes de pénitence ; c'est à quoi se doivent terminer les éloges de sainte Marie Egyptienne, comme vous verrez en vous expliquant les cinq versets de notre Evangile. Demandons au Saint-Esprit les lumières qui nous sont nécessaires, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir : *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus dit aux pharisiens et aux docteurs de la Loi : *Que vous semble de ce que je m'en vais vous dire? Il y avait un homme qui avait deux fils.* La manière dont le Seigneur parle aux principaux d'entre les Juifs, est pour les obliger à se condamner eux-mêmes ; ils veulent savoir de lui par quelle autorité il chasse du temple ceux qui vendaient et achetaient des animaux propres à être offerts en sacrifice, et qu'il renverse les bureaux des changeurs ; il promet de satisfaire leur curiosité, pourvu qu'ils répondent à la question qu'il a dessein de leur faire, qui est de

lui dire ce qu'ils pensent du baptême de Jean, s'ils le croient du ciel ou de la terre; une semblable question les embarrasse, s'ils disent qu'il vient du ciel, ils se condamneront eux-mêmes, puisque l'on aura droit de leur dire : Pourquoi ne vous y soumettez-vous pas ; d'ailleurs ils n'osaient dire qu'il venait des hommes, de crainte que le peuple, qui regardait Jean comme un prophète, ne les lapidât. Que la vérité est puissante, et que les âmes simples et sincères sont heureuses, elles la reçoivent avec joie, elles s'y soumettent avec plaisir; c'est tout le contraire des cœurs doubles et superbes, ils sentent la force de la vérité, ils ne peuvent lui résister, mais parce qu'elle condamne ou leurs plaisirs ou leurs intérêts, ils ne sauraient se résoudre à la recevoir, et pour cela, ils cherchent mille détours pour n'être pas forcés à s'y soumettre, et en même temps se priver de leurs plaisirs, ou renoncer à leurs intérêts, et ils aiment mieux paraître ignorants que confesser une vérité qui serait leur condamnation.

Tous les amateurs du monde, tous les esclaves de la chair, tous les libertins en usent de la sorte, la vérité fait de fortes impressions sur leur esprit, ils la connaissent, ils la sentent malgré qu'ils en aient, ils ne veulent pas néanmoins qu'elle règne sur eux, étant résolus de n'en pas suivre les lumières; c'est pourquoi ils se retranchent dans le doute, et souvent même ils nient ce dont ils sont persuadés dans leur âme, de sorte que les pharisiens ont toujours eu des disciples qui ont mieux aimé dire : *Nous ne savons pas*, que confesser la vérité, ou se soumettre à ce qu'on leur commandait, quoiqu'ils connussent être obligés de le faire. Ç'a été la pratique de notre Egyptienne, pendant qu'elle a été l'esclave du monde, de la chair et du diable, ce qu'elle a commencé dès sa plus grande jeunesse, confessant elle-même à l'abbé Zozime, qu'elle n'avait que douze ans lorsqu'elle s'était abandonnée à tous les désordres d'une vie criminelle. Le prophète Jérémie nous dit qu'il n'y a rien de plus avantageux à l'homme que de se charger du joug du Seigneur dès sa plus grande jeunesse, parce que l'on s'accoutume au bien, l'on prend de bonnes habitudes, la vertu devient comme naturelle, et on la pratique avec d'autant plus de facilité que le cœur n'est point corrompu ; mais quand on est assez malheureux de porter le joug de Satan, dès que l'on est en état de faire le discernement du bien et du mal, et que de propos délibéré on choisit le mal avant même que l'on y soit sollicité par la violence des tentations et par la force des passions, on s'y accoutume tellement, que l'on se trouve dans une espèce de nécessité de le commettre, et c'est pour lors que l'on avale l'iniquité comme l'eau.

Voilà le triste état de notre pécheresse, à peine commence-t-elle de vivre qu'elle renonce aux lumières d'une droite raison, aux règles de l'honnêteté et à toutes les lois de la religion chrétienne ; ne soyez donc pas surpris si, selon sa confession, elle passe la plus grande partie de sa vie, ayant près de quarante ans avant qu'elle fasse aucun retour sur elle-même, qu'elle ait quelque confusion de ses désordres, et qu'elle forme aucune résolution de quitter le péché; bien loin d'avoir de semblables pensées qui pourraient être des dispositions à sa conversion, il semble qu'elle ne soit au monde que pour pécher et que pour engager les autres au crime ; c'est à quoi son esprit s'occupe, et toutes ses paroles aussi bien que ses actions n'on pas d'autre fin ; elle est donc comme le premier des enfants de cet homme à qui son père s'adressant, lui dit : *Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne. Je n'y veux pas aller*, lui dit-il. Cette réponse est insolente, elle est contraire à la nature, à la raison et à la religion ; il faut qu'il y ait un étrange aveuglement dans un esprit, et une surprenante corruption dans un cœur pour répondre de la sorte à un père qui ne commande rien que de très-juste. Considérez tous les termes du commandement qu'il fait, premièrement il appelle son fils, ce terme contient un grand nombre de bonnes qualités, c'est Dieu qui parle à une de ces créatures, qui ne veut pas la traiter comme une esclave, qui lui fait l'honneur de se dire son père et de lui donner le titre glorieux de son enfant, et c'est conformément à cela que le Seigneur nous apprenant à prier veut que nous appelions Dieu, *notre Père*, afin que connaissant la dignité de notre être nous ne lui demandions rien qui ne soit conforme à la gloire de cette divine adoption, et qu'en même temps nous nous sentions disposés à vivre comme des enfants de Dieu, et à rendre à ce Père céleste ce que nous lui devons de respect et d'obéissance. En vérité, pouvons-nous vivre dans la rébellion et entretenir en nous un esprit de révolte, quand nous entendons Dieu qui nous dit : *Mon fils*, ce terme n'étant pas seulement glorieux pour nous, mais renfermant en soi une certaine tendresse qui nous marque que Dieu nous aime véritablement, qu'il veut nous faire part de ses biens, et qu'il nous regarde comme ses héritiers. Un amour si tendre doit-il pas engager chaque créature à aimer Dieu comme son père, et à se faire un plaisir de trouver des occasions de lui donner des marques d'un amour réciproque en obéissant avec joie à un père si plein d'amour et de bonté, et qui nous fait l'honneur de nous appeler ses enfants. C'est pourquoi nous sommes très-coupables si nous n'écoutons pas Dieu qui nous dit : *Mon fils*, et l'on est d'autant plus coupable, que le commandement de ce divin Père est très-juste.

Allez-vous-en aujourd'hui travailler. En quelque état que l'homme soit, il ne lui est jamais permis d'être dans l'oisiveté, ce n'est pas seulement comme coupable qu'il est obligé de travailler, je sais bien que le travail est la pénitence universelle imposée au premier homme et à tous ses enfants dès

qu'il eut mangé du fruit auquel Dieu lui avait défendu de toucher, le souverain Maître du monde le condamna à la peine du travail en lui disant : *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de manger, la terre sera maudite à cause de vous, et vous n'en tirerez votre nourriture toute votre vie qu'avec beaucoup de travail. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage* (*Gen.*, III, 17, 19). Vous auriez dû écouter ma voix et non celle de votre femme qui se trouvait dans l'obligation d'écouter la vôtre, comme vous deviez vous appliquer de votre part à me plaire en faisant ce que je vous commandais, et en corrigeant celle qui, ayant écouté la voix du serpent, vous portait à me désobéir, c'est pour vous punir que la terre sera maudite à cause de vous, comme si Dieu disait à Adam : Je la rendrai stérile en sorte qu'elle ne portera des fruits nécessaires pour votre nourriture qu'après que vous l'aurez cultivée par un long travail, et souvent même elle ne vous produira que des ronces et des épines; elle n'aurait pas laissé d'en porter en certains lieux avant le péché d'Adam, mais elles n'auraient fait aucune peine à l'homme, ou elles auraient servi de nourriture à quelques animaux, ou elles auraient tenu lieu de quelque embellissement dans la variété des œuvres de la nature? de sorte que Dieu disant à l'homme : La terre vous produira des ronces, c'est dire qu'elle en produira pour vous punir en vous incommodant, en étouffant les bons fruits, et vous contraignant d'avoir soin de les arracher avec un travail continuel.

Mais soyons persuadés que ce n'est pas seulement l'homme criminel, l'homme pauvre des biens spirituels et temporels qui est obligé de travailler, c'est l'homme juste et riche dans la possession de toutes sortes de biens. Nous lisons dans la Genèse : *Le Seigneur Dieu prit donc l'homme et le mit dans le paradis de délices, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât* (*Gen.*, XXIX, 15). Vous voyez que l'homme n'a pas été créé dans le paradis terrestre, mais Dieu l'y a mis après l'avoir formé, et remarquez que tout innocent qu'il est, quoique maître des oiseaux du ciel, des bêtes de la terre, et des poissons de la mer, et quoique la terre soit arrosée par une source qui sortait de son sein, et qu'elle produise d'elle-même les herbes, les fleurs et les fruits, Dieu ne l'a pas mis dans ce paradis pour y vivre dans l'oisiveté, c'est afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât; il est vrai que cette culture n'aurait pas été laborieuse comme celle d'un homme qui bêche la terre, ou qui travaille à la vigne avec une fatigue qui est la juste peine du péché, mais par une culture pleine de délices, comme nous lisons dans les histoires que des rois et des empereurs ont mis quelquefois leur plaisir à cultiver les fleurs et les fruits de leurs jardins. De quelque manière que ce soit, il faut que l'homme travaille, soit pour expier les crimes dont il est coupable, soit pour ne pas récidiver dans les péchés qu'il a commis, soit pour se conserver dans l'innocence; c'est pourquoi le commandement que Dieu lui fait n'est pas pour un seul jour, et quand il lui dit : *Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler*, par cette parole *aujourd'hui*, il faut entendre tous les jours de notre vie, il nous l'a dit dans une autre occasion : *Il faut travailler pendant qu'il est jour, la nuit vient, et pour lors on ne saurait plus travailler* (*Joan.*, IX, 4). Ce jour est le temps de notre vie, la nuit est celui de la mort, s'il faut travailler pendant qu'il est jour, nous sommes obligés de travailler pendant toute notre vie, parce que dès le moment que la nuit, c'est-à-dire la mort, sera venue, il ne sera plus en notre pouvoir de travailler, et tels que nous serons trouvés à la mort, tels nous seront pendant toute l'éternité. Si nous sommes pauvres des biens spirituels, parce que nous n'aurons pas travaillé à faire de bonnes œuvres, nous nous trouverons dans l'impossibilité de pouvoir jamais rien gagner; car le commandement que le Seigneur infiniment bon, infiniment juste, nous fait comme à des enfants qu'il voudrait être dignes de son héritage éternel, n'est pas de travailler simplement à tout ce qui sera selon notre caprice, conformément à notre humeur, soit pour notre plaisir, soit pour notre intérêt, mais c'est de travailler à sa vigne.

L'on entend par la vigne du Seigneur ou l'Eglise composée de tous ses fidèles, ou l'âme de chaque chrétien en particulier. Ce souverain Maître de l'univers vous ordonne donc deux choses en vous commandant d'aller travailler à sa vigne : la première, de contribuer de tout ce que vous pourrez à la conversion des infidèles et des pécheurs, afin qu'ils deviennent des branches unies à cette vigne, et par ce moyen capables de porter du fruit; la seconde, de ne rien épargner pour votre propre salut, soit en vous éloignant du péché, soit en pratiquant la vertu. Voilà quelles sont nos obligations pendant toute notre vie, nous travaillons à la vigne du Seigneur en général, quand par nos conseils et nos exhortations, par nos prières et le bon exemple, nous faisons tout ce que nous pouvons pour engager les autres à quitter le péché, à faire pénitence, à pratiquer la vertu; et nous travaillons à cette même vigne en particulier, quand renonçant à nos intérêts et à nos plaisirs, quand réglant nos passions et mortifiant nos sens, quand soumettant notre esprit et renonçant à notre volonté, nous fuyons le mal comme l'on fuit un serpent, et nous ne perdons point d'occasions de faire de bonnes œuvres. Qu'il y en a peu qui obéissent à la voix du Seigneur, et qui s'en aillent travailler à sa vigne! que le nombre est grand de ceux qui refusent de faire ce qu'il leur ordonne! Notre Egyptienne a été de ce nombre, c'est elle qui répond hardiment : *Je n'y veux pas aller.*

Je me soucie peu du salut des autres, et non-seulement il m'est indifférent, au contraire je me regarde comme un pensionnaire de Satan, et comme l'agent de ce malheureux esprit, ne travaillant qu'à étendre son

empire et à multiplier le nombre de ses esclaves, de sorte que l'on me pouvait regarder pour lors comme ce cruel sanglier qui désolait la vigne que le père de famille avait plantée, qui en mangeait les fruits, qui ruinait la haie dont elle était environnée, qui en arrachait le plan. Combien de crimes a-t-elle fait commettre par ses regards, par ses paroles, par ses artifices, et par toutes ses sollicitations, et combien en a-t-elle commis elle-même! Qu'une femme débauchée est abominable devant Dieu! si celui qui contribue au salut des autres par ses paroles et par son exemple, travaille à son propre salut et le met en assurance, celui au contraire qui s'applique à perdre les âmes en les excitant au péché, se met dans un manifeste danger d'une damnation éternelle.

Ce sont ceux-là qui répondent insolemment à Dieu : Je ne veux point aller travailler à votre vigne, je ne me soucie point du salut des autres, et je ne pense point à mon propre salut, je ne suis occupé que de mon plaisir, et je ne cherche que ce qui peut faire mon divertissement, je prétends donner une pleine satisfaction à mes sens, sans me faire jamais aucune violence, sans me refuser aucun plaisir. Qu'il y en a qui sont dans ces pratiques et dans ces sentiments! qu'il y en a qui refusent absolument d'aller travailler à la vigne du Seigneur! Le nombre est beaucoup plus grand que l'on ne pense, et plusieurs de ceux qui en sont ne connaissent pas le malheur de leur funeste engagement, parce que leur débauche ne va pas jusqu'à vouloir engager les autres à commettre les vices les plus grossiers, et c'est souvent ce qui fait leur plus grand malheur, parce que cela les empêche de faire un vrai retour du côté de Dieu.

Ces désobéissants de l'un et de l'autre sexe ne pensent point à cette oisiveté dans laquelle ils passent leur vie, n'être occupé que de son plaisir, ne penser qu'à donner à ses sens tout ce qui est capable de les satisfaire, ne chercher que ce qui peut plaire au monde, ne désirer que de se rendre agréable aux yeux des hommes, sans faire aucune réflexion que l'on a une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu, immortelle, et qui dans le moment qu'elle se séparera de son corps, sera éternellement ou pour l'enfer, ou pour le ciel; ne vous étonnez pas si leurs esprits ne s'occupent point de ces réflexions, il leur en coûterait trop, ils se trouveraient obligés de renoncer à un grand nombre de plaisirs, de sacrifier plusieurs attachements, de s'éloigner de quelques créatures qui leur sont fort agréables, et de se mortifier dans beaucoup d'occasions, outre ces pratiques qui ne sont que pour éviter le péché, de semblables réflexions les obligeraient aux exercices de la vie chrétienne, à lire les bons livres, à donner des aumônes, à entendre la parole de Dieu, à fréquenter les sacrements, et toutes ces choses les ennuient, et même leur sont insupportables; demandez à notre sainte comment elle regardait tous ces exercices pendant les quarante années de ses désordres, elle vous avouera que c'est ce qu'elle fuyait avec plus de soin, ayant pour cela une aversion insurmontable, regardant comme des fous ceux qui s'y appliquaient, les considérant comme des malheureux pour qui elle avait beaucoup de compassion, ne pensant pas que c'était sa vie oisive, voluptueuse et criminelle qui était digne de pitié, et que c'était elle que tous les gens de bien et tous les hommes raisonnables regardaient comme une insensée; ce qui est conforme à ce que dit le Sage dans ses Proverbes : *Celui qui aime l'oisiveté est très-insensé;* il avait dit auparavant que *celui qui laboure sa terre sera rassasié de pain* (*Prov.*, XII, 11).

On peut dire que le cœur de l'homme est semblable à cette terre maudite de Dieu qui ne porte que des ronces et des épines : si donc il a soin de le labourer et de le cultiver par la mortification de l'esprit et des sens, il portera les fruits des bonnes œuvres qui le nourriront du pain du ciel; mais s'il aime l'oisiveté, et s'il ne veut se faire aucune violence, *il sera un très-grand fou*, car il ne perdra pas seulement les biens temporels, comme celui qui n'a pas voulu labourer sa terre, mais les éternels, et il souffrira éternellement cette faim pleine de rage et de désespoir où tomberont les âmes qui ne se sont pas mises en peine en ce monde de travailler pour leur salut, et de se nourrir du pain de Dieu. Salomon a jugé cette vérité de si grande importance, qu'il nous l'a encore répétée : *Celui qui laboure sa terre sera rassasié de pain; mais celui qui aime l'oisiveté sera dans une profonde indigence* (*Prov.*, XXVIII, 19).

Il faut donc travailler à détruire dans nous tout ce qui s'oppose à cette simplicité que Dieu demande, à cette pureté, à cette innocence qui lui sont si agréables, il faut combattre sans cesse ce qu'il y a de mauvaises inclinations en nous, et les combattre par la prière et les bonnes œuvres, enfin il faut cultiver la terre de notre cœur, afin qu'elle ne produise plus d'épines, qui, selon le Seigneur, sont les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, et les autres crimes qui ont leur racine dans le cœur, et qui sont cause qu'une âme est pour jamais dans une honteuse pauvreté, car plus il commet de péchés, et plus il s'éloigne de Dieu, qui est la source des biens spirituels et éternels; mais l'oisiveté l'engage dans un grand nombre de péchés, comme nous dit l'Ecclésiastique : *L'oisiveté enseigne beaucoup de mal;* il est vrai que si vous recherchez la source de toutes les sensualités dans les excès du boire et du manger, de tous les raffinements dans la politique, de toutes les chicanes dans les procès, de toutes les modes dans le luxe des habits et des meubles, de tous les désordres dans la volupté, enfin de tout ce que l'on a inventé pour satisfaire les différentes passions des hommes, à quoi vous pouvez ajouter les illusions et les hypocrisies dans la dévotion, les erreurs et les hérésies dans la religion,

vous trouverez que tous ces maux qui ont corrompu la foi, la piété, la justice, la tempérance, la pureté, la droiture du cœur, l'innocence des mœurs, viennent de l'oisiveté. Dieu lui-même nous l'a voulu apprendre, quand il a fait dire à Jérusalem par son prophète Ezéchiel : *Ce qui a rendu criminelle Sodome, votre sœur, a été l'orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, et l'oisiveté où elle était elle et ses filles. Elles ne tendaient point la main au pauvre et à l'indigent* (*Ezech.*, XVI, 49).

Remarquez que l'oisiveté est la principale cause de tous les crimes de Sodome, ayant produit dans l'esprit de ces peuples l'oubli de Dieu, regardant toutes les délices de la vie présente comme si elles devaient être éternelles, et par conséquent s'y attachant comme à l'idole de leur cœur. Cependant autant que l'on a d'horreur des abominations pour lesquelles les habitants de Sodome furent consumés par le feu du ciel, autant on néglige d'éviter les choses qui sont capables d'y conduire peu à peu. Car qui regarde présentement la bonne chère, le jeu, les spectacles, le luxe, l'oisiveté, l'indifférence à l'égard des pauvres, comme les degrés par lesquels ces peuples si abominables descendirent à la fin jusqu'au fond de l'abîme? L'on passe souvent toute la vie sans en avoir une juste crainte, et même sans y faire aucune réflexion; l'on se contente de détester en général tout ce qu'il y a de grossier dans ces désordres, et de former quelques résolutions que l'on n'exécute point; on imite ce second fils du père de famille, auquel ayant fait le même commandement qu'au premier, il lui répondit : *Je m'y en vas, Seigneur, et il n'y alla point.* Voilà deux frères bien opposés dans la manière de répondre à leur père, et dans l'exécution de sa volonté. Le premier dit avec insolence : *Je ne veux point aller travailler à votre vigne;* le second parle avec respect et soumission : *Je m'y en vas, Seigneur.* Le premier nous représente ceux qui comme notre pécheresse font gloire de leurs débauches, rendent leurs désordres publics, ne se souciant pas que chacun soit scandalisé de leur conduite. Voilà comment vivait Marie l'Egyptienne dans Alexandrie et dans le vaisseau qui la passait à Jérusalem. Le second est le portrait de ceux qui mettent leur confiance en eux-mêmes, comme s'ils étaient justes, et qui ne sont pleins que d'une vaine présomption, toute leur justice consiste à promettre beaucoup, et à ne rien exécuter de ce qu'ils ont promis, à faire ostentation d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et pour l'observance de sa loi; ils paraissent en toutes rencontres appliqués à exciter les autres à faire le bien, et ils semblent toujours disposés à le pratiquer, de sorte que vous les entendez toujours dire comme ce second fils : Je m'y en vas, Seigneur, travailler à votre vigne; cependant ils n'y vont pas, leur dévotion n'est qu'en paroles, en cérémonies, en extérieur, sans avoir rien de réel et de solide. Que de tromperies dans la dévotion ! que de faux amateurs de l'Evangile ! la piété ne consiste pas dans le discours et dans l'apparence : mais à accomplir les préceptes de la loi et les maximes de l'Evangile, et les accomplir avec humilité, avec exactitude et avec persévérance, sans quoi l'on sera du nombre des hypocrites, dont un des amis de Job nous a fait le portrait quand il a dit que l'*espérance de l'hypocrite périra, il sera forcé à la fin de condamner lui-même sa folie : Et toute sa confiance se dissipera comme des toiles d'araignées. Il se voudra appuyer sur sa maison, et elle n'aura point de fermeté* (*Job*, VIII, 13-15).

C'est de cette manière que Baldad de Suth parlait à Job, comparant l'hypocrisie au jonc qui se dessèche manque d'humidité; il en est de même de ceux qui n'ont pas au fond du cœur une piété solide et véritable, ils jettent ce faux masque de dévotion dès le moment qu'ils sont déchus de ce prétendu bonheur qu'ils attendaient, ils ont travaillé comme des araignées, ils ont bâti sur le sable, comme des insensés, la ruine de leur édifice a fait un grand éclat, et il ne leur reste rien pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger; car, aveuglés de la fausse lueur de leur dévotion, ils ne pensent point à retourner à Dieu, et ils périssent avec leur présomption. Il n'en a pas été de même de notre pécheresse, il est vrai que pendant sa jeunesse elle a refusé d'obéir à Dieu, et elle n'a pas voulu travailler à son salut : *Mais après, étant touchée de repentir, elle s'y en est allée*, se convertissant sincèrement, et faisant des fruits dignes de pénitence, comme nous verrons en vous expliquant la seconde partie de l'Evangile.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise nous propose de temps en temps de merveilleux modèles de conversion et de pénitence, soit pour nous donner une grande confiance en la miséricorde de Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, soit pour nous animer et nous soutenir contre notre propre faiblesse en nous faisant voir des personnes aussi faibles et aussi engagées que nous le sommes, et qui cependant fortifiées de la grâce ont rompu leurs chaînes, ont renoncé au monde, et ont fait des fruits dignes de pénitence; vous l'avez vu dans la pécheresse dont saint Luc vous a fait le portrait; vous le pouvez voir aujourd'hui dans sainte Marie Egyptienne, dont l'Eglise solennise la fête. L'une et l'autre ont refusé d'abord d'aller travailler à la vigne du père de famille, l'une et l'autre ont passé une bonne partie de leur vie dans l'oisiveté, qui a été suivie de plusieurs crimes scandaleux; l'une et l'autre se sont repenties de leur désobéissance, de leurs désordres et de leur scandale; leur pénitence a été véritable, parce que leur conversion a été sincère. Il faut que nous sachions ce qui peut engager une âme à se repentir de son péché, ce ne peut être premièrement que la connaissance qu'elle a de l'énormité de ses fautes, plus

elle les connaît et plus elle les déteste, plus elle en a horreur et plus elle a en elle-même de regret de les avoir commises.

Ne nous étonnons donc pas si parmi ce prodigieux nombre de pécheurs qui souillent la terre, qui scandalisent les faibles, qui affligent les justes, il y en a si peu qui soient touchés d'un vrai repentir, c'est qu'il y en a peu qui s'appliquent à connaître leurs désordres, ils sont dans un aveuglement continuel, et ils se plaisent dans leurs ténèbres, sans former le dessein de retourner à Dieu. Le prophète Jérémie en est pénétré de douleur, écoutez comment Dieu lui commande de parler à ces opiniâtres et à ces aveugles. *Vous leur direz donc : Voici ce que dit le Seigneur : Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas ? Et quand on s'est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus? Pourquoi donc ce peuple de Jérusalem s'est-il détourné de moi avec une aversion si opiniâtre? Ils se sont attachés au mensonge, et ils ne veulent point revenir. Je les ai considérés, je les ai observés, il n'y en a pas un qui parle selon la justice, il n'y en a pas un qui fasse pénitence de son péché, en disant : Qu'ai-je fait?* (*Jer.*, VIII, 4-6.)

Dieu parle avec quelque sorte de surprise de l'opiniâtreté de ces âmes qui, s'étant abandonnées au péché, ne veulent pas s'en repentir, il n'y a rien de plus déplorable, car au lieu que ceux qui tombent d'une chute corporelle, songent aussitôt à se relever, et que celui qui s'est égaré de son chemin se met en peine d'y revenir promptement; ces âmes, au contraire, étant tombées devant Dieu, et comme brisées par toutes sortes de crimes, et s'étant infiniment détournées de la voie divine de ses préceptes, elles paraissent insensibles à leur chute et à leur égarement; c'est pourquoi Dieu leur fait parler comme s'il leur disait : Ceux qui sont tombés ne se relèvent-ils pas aussitôt? Et celui qui s'est égaré de son chemin ne se met-il pas en peine d'y revenir? Pourquoi donc mon peuple, s'étant détourné de moi, fait-il paraître une aversion si opiniâtre pour ne retourner plus à son Dieu. Jérémie nous donne la raison de cette opiniâtreté à persévérer dans le péché; c'est qu'il n'y en a pas un qui dise : *Qu'ai-je fait?* pas un ne réfléchit sur la cause, sur l'énormité, sur la suite funeste de son péché, on n'en a point d'horreur, on ne le déteste point, et on ne s'en repent pas, ce qui est cause que toutes les prières que les plus gens de bien font pour ces rebelles et ces opiniâtres, pour ces aveugles et ces endurcis, ne seront point reçues du Seigneur.

Ecoutez comment Salomon parle dans le temple qu'il a consacré au vrai Dieu, il est devant l'autel, et tenant ses mains étendues vers le ciel, il dit : *Lorsque votre peuple d'Israël fuira devant ses ennemis, parce qu'il péchera contre vous, et que faisant pénitence, et rendant gloire à votre nom, ils viendront vous prier, et qu'ils imploreront votre miséricorde dans cette maison, exaucez-les du ciel, et pardonnez le péché de votre peuple d'Israël. Lorsque le ciel sera fermé, et qu'il n'en tombera point de pluies à cause de leurs péchés, et que priant en ce lieu, ils feront pénitence pour honorer votre nom, et se convertiront, et quitteront leurs péchés à cause de l'affliction où ils seront, exaucez-les du ciel, et pardonnez les péchés de vos serviteurs et de votre peuple d'Israël* (III *Reg.*, VIII, 33-36).

Salomon suppose que le peuple péchera, parce qu'il en connaît la faiblesse, l'inconstance, et le penchant qu'il avait à l'idolâtrie, dont lui-même a fait une funeste expérience; il suppose encore que Dieu ne manquera pas de les punir, soit en les abandonnant au pouvoir de leurs ennemis, soit en leur fermant le ciel quand ils auraient besoin de pluie, soit en ruinant les fruits de la terre, par tous les divers accidents capables de les faire périr, soit enfin en corrompant l'air qu'ils respirent, et les frappant de plusieurs maladies mortelles, connaissant que, dès le moment qu'ils sentiraient la main de Dieu sur eux, ils courraient au temple, ils feraient des prières, ils offriraient des sacrifices, ils brûleraient de l'encens, et ils conjureraient le souverain Seigneur d'avoir pitié d'eux, et de leur faire miséricorde. Salomon conjure le Seigneur Dieu d'Israël, qu'il confesse n'avoir point de Dieu qui lui soit semblable ni au plus haut du ciel, ni sur toute la face de la terre, de leur être favorable, et de les exaucer, mais c'est à condition qu'ils feront pénitence pour honorer son divin nom, qu'ils se convertiront, et qu'ils quitteront leurs péchés, parce que l'on ne saurait honorer Dieu d'une manière qui lui soit agréable, si l'on ne fait une pénitence sincère, et il n'y a point de pénitence sincère qu'en se convertissant et en quittant le péché, sans cela Dieu vous accablera de sa colère et de tous les effets de son indignation; inutilement, pendant votre vie, étendrez-vous vos mains vers lui, il ne vous regardera pas; en vain élèverez-vous votre voix pour lui demander du secours, il ne vous écoutera pas, et ce qu'il y a de plus funeste pour vous, c'est qu'au moment de votre mort il se moquera de vous, parce que vous n'avez pas voulu vous convertir en quittant vos péchés et en faisant pénitence; n'alléguez donc point pour excuse que vous avez dit tous les jours quelques prières, que vous avez fait quelques aumônes, que vous avez reçu les sacrements, ce n'est point cela qui vous sauvera, parce que cela n'est pas suffisant pour vous rendre agréables à Dieu, il faut une conversion parfaite, entière et persévérante; c'est pourquoi le Seigneur voulant qu'une instruction si nécessaire s'imprime dans votre cœur, il vous parle de son ton absolu : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes débauchées vous devanceront dans le royaume de Dieu.* Que ces paroles soutenues de l'exemple de sainte Marie Egyptienne, nous disent de vérités! qu'elles sont tristes pour ceux qui se flattent n'avoir rien à se reprocher à eux-mêmes, et par conséquent peu à craindre de la part de la divine justice! qu'elles sont consolantes pour ceux qui se laissant aller à la

violence de leurs passions, aux sollicitations des hommes, aux tentations des démons, ont commis plusieurs péchés mortels. Ces paroles, et l'exemple de notre sainte pénitente, nous apprennent que l'on revient plus facilement des désordres grossiers et publics, que d'une fausse justice et d'un orgueil secret qui corrompt toute la vie et endort les pécheurs qui, se contentant de l'estime des hommes et de la réputation de gens d'honneur, ne pensent point à être de vrais chrétiens en se mettant au nombre des pénitents. Le Seigneur vous disant donc que *les publicains et les femmes débauchées vous précéderont dans le royaume de Dieu*, vous jure par sa vérité, qui est lui-même, que la vraie pénitence aura le pouvoir de sauver les plus grands pécheurs, parce que Dieu oublie les infidélités des hommes, lorsque, animés et fortifiés de la grâce, ils les réparent par un retour sincère et une satisfaction équitable. Cependant qu'une fausse justice qui aveugle et qui endurcit de plus en plus les sages du siècle, est cause que ce même Dieu oublie les premières faveurs qui sont suivies d'une vie lâche, molle et oisive, et qui ne sont point réparées par la pénitence; c'est pourquoi que ceux qui se croient debout prennent garde de ne pas tomber, et que ceux qui sont tombés ne désespèrent pas de se relever et d'obtenir une place avantageuse dans le ciel par une véritable conversion

David ne saurait penser à cette infinie miséricorde, qu'il ne soit transporté de joie et ravi d'admiration, c'est ce qui l'oblige de s'écrier : *On a dit de vous des choses glorieuses, ô cité de Dieu* (*Psal.* LXXXVI, 2); ce Roi-Prophète ne parle pas seulement de la Jérusalem terrestre que le Seigneur choisissait pour le lieu de sa demeure et pour le centre de sa religion, mais de la céleste, et s'adressant à elle-même, il lui témoigne la profonde admiration où il était de toutes les grandes choses que la lumière de Dieu présentait à son esprit sur son sujet; parmi toutes ces choses admirables et glorieuses que l'on aura sujet de dire de cette sainte cité, une des principales, c'est ce que ce bon roi nous dit : *Je me souviendrai de Rahab et de Babylone, qui me connaîtront : les étrangers, ceux de Tyr, et le peuple d'Éthiopie s'y sont trouvés* (*Ibid.*, 3, 4).

Les Pères ont cru que Dieu parlait ici de Rahab, cette femme de mauvaise vie qui reçut dans sa maison, et qui cacha les espions de Josué, et qui eut ensuite l'avantage d'être réunie au peuple de Dieu et d'épouser un de leurs princes, jusqu'à avoir l'honneur d'être nommée dans la généalogie du Fils de Dieu, dont l'infinie miséricorde le porte à se souvenir des femmes pécheresses, et à faire entrer dans la sainte société de ses élus les nations mêmes qui paraissaient les plus éloignées de la foi, soit par leur impiété, comme les Babyloniens, soit par leurs vaines superstitions, comme les Philistins nommés ici étrangers, soit par leurs dérèglements comme ceux de Tyr, soit enfin par tous les autres crimes, figurés par la noirceur des Ethiopiens; parmi tous ces peuples infidèles il y en aurait plusieurs qui auraient la connaissance du vrai Dieu, et qui le posséderaient dans la Jérusalem céleste, et même par préférence à un grand nombre qui ont été élevés avec soin dans la religion chrétienne, et qui ont paru mener une vie très-réglée ; c'est ce que le Seigneur vous a voulu dire, vous assurant que ces pécheresses *vous devanceront dans le royaume de Dieu.*

Ils iront et plus sûrement et plus promptement que vous, parce qu'ils prendront le chemin le plus droit et le plus court; il est vrai que ce sera le plus étroit, et par conséquent le plus difficile, selon les maximes du monde, et conformément aux inclinations de la nature, mais aussi ce sera le plus sûr ; cependant que celui que vous tenez est très-incertain, quoiqu'il soit plus large et plus facile; car le Seigneur en vous disant que les publicains et les pécheresses vous devanceront, ne vous promet pas que vous les suivrez, et je suis assuré qu'un grand nombre de ceux que l'on appelle honnêtes gens selon le monde, dont toute la conduite a toujours paru fort réglée , non-seulement seront devancés par les publicains et les pécheresses, mais de plus ils ne seront pas assez heureux pour les suivre, parce qu'ils ne voudront pas prendre le même chemin qu'ils ont tenu, soit que, aveuglés par quelques bonnes œuvres qu'ils ont faites, ils se persuadent que ce n'est pas une obligation pour eux, soit que, retenus par l'amour d'eux-mêmes, ils ne puissent se résoudre à prendre une voie si difficile, se flatant qu'elle n'est pas absolument nécessaire, et que sans cela on peut avoir une place dans le royaume de Dieu.

Vous avez appris quels ont été les désordres des premières années de notre sainte, et vous savez dans quelles pratiques de pénitence elle a passé les dernières. Cette retraite affreuse, sans avoir aucun commerce avec les hommes, pour se punir d'avoir recherché leurs entretiens et d'avoir conversé trop librement avec eux ; ce jeûne si rigoureux, que l'on peut dire d'elle comme du modèle des pénitents, saint Jean-Baptiste, qu'elle ne mangeait point et qu'elle ne buvait point, c'est-à-dire si peu, et des choses si désagréables, que ce n'était pas manger, et cela parce qu'elle avait aimé les viandes les plus délicates et les liqueurs les plus délicieuses. Ce corps, qui n'a point d'habits pour se couvrir, ni aucune retraite pour se garantir des ardeurs du soleil et de toutes les autres incommodités des différentes saisons, il faut que nous regardions ce corps brûlé, desséché, privé de tout ce qu'on peut appeler soulagement ou commodité, comme une victime vivante qui était à tout moment offerte à la divine justice pour satisfaction de toutes les voluptés qu'elle avait recherchées avec tant d'empressement, et pour réparation de tous les plaisirs criminels qu'elle avait donnés à son corps.

Le monde est plein de pécheurs, la terre en est infectée; combien qui sont plus criminels que notre sainte? Combien qui le sont autant qu'elle? Où sont ceux qui font une pénitence qui ait quelque rapport avec la sienne? Qui est-ce qui aime la retraite et le silence pour s'éloigner des occasions où le commerce du monde l'engage? Qui est-ce qui mortifie ses sens, après leur avoir donné tout ce qui pouvait les satisfaire? Qui est-ce qui se condamne au travail après avoir passé une vie molle et oisive? Très-peu, et encore moins qu'on ne pense. Le Seigneur vous dira : *Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez point cru.*

Cette voie de la justice est celle dans laquelle ce divin prédicateur a passé sa vie, vêtu d'une peau de chameau, toujours dans un désert, ne se nourrissant que de ce qu'il trouvait dans sa solitude; cette voie de la justice est celle qu'il a prêchée en disant à tous : Faites des fruits dignes de pénitence; la cognée est proche de la racine de l'arbre; tout arbre qui ne portera point de fruit sera coupé et jeté au feu. Voilà cette voie de la justice, par laquelle ce saint prédicateur a passé lui-même jusqu'à l'âge de trente ans, avant que de la montrer aux autres; *et vous ne l'avez pas cru*, son exemple ne vous a point touché, quoiqu'il fût très-juste; sa parole n'a fait aucune impression sur vos cœurs, et ce qui vous condamne, c'est ce que le Seigneur vous dit ensuite : *Les publicains, au contraire et les femmes débauchées l'ont cru, et vous qui avez vu leur exemple vous n'avez point été touchés ensuite de repentir, ni portés à le croire.*

L'orgueil de l'esprit, l'amour de soi-même, les dangereuses maximes du monde, les conseils favorables de ceux qui s'accommodent à notre humeur, à notre intérêt, à notre satisfaction, sont de grands obstacles au salut· on ne veut pas croire Jean-Baptiste qui prêche la nécessité de faire pénitence, mais non pas une pénitence arbitraire, voulant que chacun fasse des fruits dignes de pénitence, c'est-à-dire qu'ils aient du rapport au nombre et à l'énormité des péchés. Les publicains, les femmes débauchées, sainte Marie Egyptienne, ont cru Jean-Baptiste; ils ont fait des fruits dignes de pénitence : *et vous*, peut-être plus criminels que les publicains et les femmes débauchées, *et vous*, aussi criminels, quand ce serait par de différents crimes, *vous qui avez vu leur exemple, vous n'avez point été touchés de repentir, ni portés à le croire.*

Que l'on est digne de compassion, que l'on se trouve réduit dans un déplorable état, quand on n'est touché ni de l'innocence des justes, ni de la pénitence des pécheurs! Quelle espérance peut-on avoir du salut de ces âmes? Elles sont condamnées par la parole de Dieu qu'elles ne veulent ni écouter, ni croire, elles périssent au milieu de toutes sortes de bons exemples : celui de notre sainte pénitente les épouvante et les décourage; elles ont honte de suivre l'exemple d'une ... le pécheresse convertie si parfaitement, et elles ne sont ni frappées, ni touchées de ce que les justes ordinaires font, soit dans la pratique de la vertu, soit dans les exercices de la pénitence; c'est pourquoi elles ont besoin d'une grâce extraordinaire, de cette grâce qui triompha du cœur de notre sainte Egyptienne, qui lui fit renoncer au monde et à tout ce qui est dans le monde, à elle-même, à ses plaisirs et à tous ses intérêts, qui lui donna le courage de passer le reste de ses jours dans une mortification continuelle, afin qu'après avoir été une pécheresse très-scandaleuse, elle devînt une pénitente propre à édifier les pécheurs et les justes, ce qui lui a mérité une place dans le royaume de Dieu, où elle jouit de cette félicité éternelle, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LXII.

POUR LA FÊTE DE SAINT GEORGES.

(23 *avril.*)

Dixit Jesus discipulis suis : Oportet Filium hominis multa pati, etc. (*Luc.*, IX, 22-26).

Jésus dit à ses disciples : Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres, et par les docteurs de la loi, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour.

L'Eglise ne voulant donner à ses enfants qu'une doctrine très-pure, et ne leur proposer aussi que des exemples très-certains, afin que sans crainte de s'égarer et même de se perdre, s'ils prenaient de fausses lueurs pour de véritables lumières, ils suivent des routes très-assurées, soit dans les dogmes de la foi, soit dans les maximes de la morale, soit dans l'imitation des saints; les hérétiques, et même quelques catholiques ignorants, aveuglés d'un faux zèle, ayant glissé dans les Actes des martyrs plusieurs choses apocryphes, douteuses, incertaines : l'Eglise, éclairée du Saint-Esprit qui a soin de la conduire, a trouvé à propos de retrancher ces Actes, afin de n'exposer à ses enfants que des faits très-certains, capables de les instruire, de les consoler et de les animer à la fuite du mal et à la pratique du bien; c'est pourquoi elle nous a donné peu de choses de saint Georges, martyrisé en Cappadoce, au commencement du IVᵉ siècle; nous ne laisserons pas d'en faire les éloges en vous expliquant l'Evangile. Demandons pour cela les lumières du Saint-Esprit, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir : *Ave, Maria*, etc.

Nous ne doutons point de la vérité du martyre de saint Georges, quoique plusieurs circonstances mêlées parmi ses Actes nous soient suspectes; nous sommes persuadés que sa mort a été précieuse devant Dieu, et nous savons que dès les premiers siècles l'Eglise l'a reconnu pour un de ses plus puissants protecteurs, et qu'elle l'a proposé aux fidèles comme un modèle à imiter; et le grand saint Grégoire (lib. IX, indict. 4, epist. 68), voulant donner des marques de la dévotion qu'il avait à la mémoire de ce saint martyr, écrit à l'abbé Martinien qu'ayant appris que l'on travaillait fort lentement à réparer l'église de Saint-Georges, sachant

qu'elle était située dans le voisinage de son monastère, il avait jugé à propos de lui en commettre le soin, et pour avancer l'ouvrage, il lui permettait de prendre tout ce qu'il jugerait propre à cette réparation qu'il savait être nécessaire, et il lui ordonnait d'y établir l'office divin, et il chargeait de ce même soin tous ses successeurs abbés, établis de la part de Dieu. Toutes ces précautions de ce saint pontife étaient de fortes preuves de la vénération qu'il avait pour saint Georges, qu'il regardait comme un parfait disciple de Jésus-Christ, qu'il avait suivi et imité pendant sa vie et à sa mort, pratiquant exactement ce que vous venez d'entendre de l'Evangile, dans lequel le Seigneur parle à ses disciples en particulier et à tous les hommes en général. Il dit à ses disciples qu'il faut qu'ils souffrent les affronts les plus honteux et les tourments les plus cruels; il dit à tous les hommes qu'ils doivent être toujours disposés à endurer toutes les peines qu'il plaira à Dieu de leur envoyer, et il leur apprend que cela leur est si nécessaire, que sans cette disposition ils n'auront jamais de place dans son royaume. Saint Georges, étant persuadé des vérités de l'Evangile, savait qu'il avait fallu que le Christ souffrît et les affronts et les tourments, qu'il était nécessaire qu'il endurât aussi lui-même tout ce qu'on lui voudrait faire souffrir, que c'était un moyen efficace pour être digne de la gloire et de la félicité du paradis. Considérons ces trois vérités qui nous regardent autant que saint Georges, et que nous devons suivre avec la même exactitude qu'il les a pratiquées. La première, que nous soyons bien persuadés qu'il a fallu que le Christ ait souffert; la seconde, que nous soyons convaincus qu'il faut que nous souffrions aussi; la troisième, que sans ces souffrances nous n'aurons point de part au bonheur éternel. Voilà ce que le Seigneur nous a appris par les paroles de son Evangile, et ce que saint Georges nous a enseigné par l'exemple de sa vie et de sa mort, ce qui servira de matière pour faire ses éloges.

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus dit à ses disciples : Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup. Ce que nous devons remarquer dans ces paroles, c'est le temps, c'est l'occasion qui oblige le Seigneur de parler de la sorte à ses disciples : il venait de leur demander s'ils savaient ce que les hommes pensaient de lui, et après avoir appris pour qui on le prenait dans le monde, il leur demande ce qu'ils en pensent eux-mêmes. Simon Pierre prenant la parole et répondant pour tous les autres disciples, lui dit : *Vous êtes le Christ, Fils de Dieu vivant;* après une confession de foi, la plus excellente qu'un homme puisse faire, que son divin maître approuve, lui disant que ce n'était point la chair et le sang qui lui avaient révélé une si grande vérité, que son Père qui était dans le ciel la lui avait apprise, ensuite *il leur défendit très-expressément de parler de cela à personne.* Pourquoi cette défense de publier qu'il était le Christ, le Sauveur? Non-seulement pour nous apprendre qu'il n'est pas toujours temps de dire toutes sortes de vérités, même les plus capitales, et à toutes sortes de personnes, et qu'il faut que ceux à qui nous les découvrons soient capables de les entendre et de les supporter; de plus, parce que c'était aux Juifs à le reconnaître pour le Messie à sa doctrine, à sa vertu et à ses miracles, sans qu'il fût nécessaire que ses apôtres le publiassent; mais de plus encore afin que cela ne mît aucun obstacle à ses souffrances, à sa passion et à sa mort, par laquelle il était absolument nécessaire qu'il passât pour sauver les hommes, pour arriver à sa résurrection, et pour entrer dans sa gloire; ce n'est pas que Dieu n'eût pu par d'autres moyens sauver le genre humain, mais celui des affronts, des tourments et de la mort était le plus convenable pour nous donner de plus puissantes marques de son amour, pour nous mériter des grâces plus abondantes, et pour nous fournir des exemples à imiter les plus propres à nous porter à la perfection; disons encore qu'il était nécessaire que le Christ souffrît et fût condamné à mort, afin que tout ce que Moïse, David et les prophètes avaient écrit de lui dans les saintes Ecritures fût accompli.

Les disciples ne devaient donc point prêcher la divinité de leur Maître pendant sa vie, de peur que les Juifs, étant persuadés qu'il était le roi de gloire, ne fussent retenus de le crucifier, ce que saint Paul nous assure qu'ils auraient fait, s'ils en eussent été persuadés; il suffisait que ceux qu'il avait choisis pour être les prédicateurs de sa divinité en fussent persuadés; et afin que tout ce qu'on allait lui faire d'affronts, les tourments qu'il devait endurer et la mort à laquelle on allait le condamner ne fussent pas capables d'affaiblir cette foi, il les avertit plusieurs fois de tout ce qui devait lui arriver dans Jérusalem, afin que, connaissant qu'il n'avait souffert que ce qu'il leur avait prédit, ils connussent qu'il était Dieu, puisqu'il n'avait enduré d'affronts, de tourments et la mort même qu'autant qu'il avait permis aux hommes de lui faire sentir, comme il leur dit lui-même dans le jardin des Oliviers : *C'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres;* cependant les apôtres ne pouvaient comprendre ce qu'il leur disait sur ce sujet, ils entendaient bien qu'il les assurait qu'il souffrirait beaucoup de maux, et même qu'il mourrait; mais ce qu'ils ne pouvaient comprendre, c'est qu'étant le Christ, le Messie attendu depuis si longtemps, au lieu de rétablir le royaume d'Israël, comme les Juifs l'avaient toujours espéré du Messie, il ne leur parlait que de ses souffrances et de sa mort, jusqu'à leur faire le détail de ses peines.

Ce divin Sauveur parlant de la sorte nous instruit d'une manière fort extraordinaire, mais très-avantageuse; il nous paraît toujours occupé de ses affronts, de ses souf-

frances et de sa mort; cette occupation n'a aucun défaut, au contraire elle a toute la perfection que l'on peut désirer. La pensée des maux que l'on prévoit cause ordinairement deux défauts : le premier, c'est une inquiétude continuelle qui ôte le repos et qui empêche que l'on ne goûte aucun plaisir, cette prévoyance étant souvent cause que l'on se trouve dans le trouble dans lequel on serait, si on souffrait effectivement les maux que l'on prévoit. Le second, c'est un désir de les éviter, et ce désir est cause que l'on a l'esprit tout rempli des moyens que l'on pourra trouver pour n'y être pas exposé, des personnes dont on se servira pour cela, et parmi toutes ces réflexions il se trouve souvent des circonstances opposées à la vertu et contraires à la justice; ces défauts ne se trouvent point dans les prévoyances que Jésus-Christ a de tout ce qu'il doit endurer à Jérusalem; les prédictions qu'il en fait souvent nous marquent deux excellentes perfections : la première, un saint empressement d'honorer son Père par son sacrifice; la seconde, l'amour qu'il avait pour la sanctification de ses disciples, souhaitant que son exemple servît à les disposer à aimer les souffrances et la croix. Ce sont de semblables prédictions, si souvent réitérées, qui ont animé le cœur de saint Georges. Naturellement il était hardi et généreux, capable des entreprises les plus difficiles et les plus périlleuses, mais Dieu ne l'avait point appelé à la conquête des villes ni des provinces du monde, mais à se rendre maître du royaume du ciel, que l'on ne saurait acquérir qu'en renonçant à soi-même, qu'en mortifiant sa chair et ses sens, qu'en faisant violence à ses passions. Voilà ce que notre saint prévoyait, considérant la fureur de la persécution contre tous ceux qui comme lui faisaient profession d'être disciples de Jésus-Christ; il pensait souvent, et même tous les jours, que peut-être aujourd'hui, ou du moins dans la semaine, il serait exposé aux bêtes féroces, ou jeté dans le feu, ou déchiré dans toutes les parties de son corps, et que peut-être il souffrirait tous ces divers tourments les uns après les autres; ces prévoyances ne faisaient pas sur son esprit, ni dans son cœur, d'autre impression que sur l'esprit et dans le cœur de Jésus-Christ, le modèle des martyrs; il n'en était point inquiété, il ne désirait point d'éviter ces supplices, au contraire, il y avait en lui un saint empressement d'honorer Dieu par son sacrifice, et d'animer tous les autres fidèles par son exemple. Ce divin Seigneur ne se contente pas de dire en général à ses disciples qu'il doit souffrir beaucoup, il leur fait ensuite le détail de tout ce qu'il doit endurer.

Il continue de leur dire : Il faut *qu'il soit rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres, et par les docteurs de la loi, qu'il soit mis à mort*. C'est dans cette occasion que l'on trouve l'accomplissement des paroles que nous lisons dans le livre de Daniel, sans nous dire de quel prophète elles sont tirées, ou si elles ont été seulement prononcées de vive voix, sans dire où elles ont été écrites : *On avait établi pour juges cette année-là deux vieillards d'entre le peuple, dont le Seigneur a parlé lorsqu'il a dit : Que l'iniquité est sortie de Babylone par des vieillards qui étaient juges, et qui semblaient conduire le peuple* (*Daniel*, XIII, 5). Le Saint-Esprit déclarait par avance, non-seulement ce qui arriva dans l'injuste accusation de l'innocente Susanne, mais encore dans les calomnies que l'on imposerait au Sauveur des hommes, qui seraient cause qu'on le condamnerait à mourir dans la compagnie des voleurs, et ensuite ce qui devait arriver dans tous les autres siècles, lorsque des hommes établis pour juges au milieu des peuples, soit dans l'Etat ou dans l'Eglise, et engagés tant par leur âge que par leur caractère et le devoir de leur charge, à les conduire avec sagesse et avec justice, ne sont néanmoins que comme des ombres et des fantômes de conducteurs, et des loups et des voleurs plutôt que des pasteurs. C'est pour cette raison que la sainte Ecriture, parlant de ces vieillards injustes et déréglés, ne dit pas qu'ils conduisaient Israël, mais qu'ils semblaient le conduire; car il y a une grande différence entre conduire effectivement un peuple, ou paraître le conduire. Ceux qui s'acquittent bien de leurs devoirs dans la conduite des peuples, ne suivant que les règles de la charité, de la piété, de la justice, conduisent effectivement; au lieu que ceux qui ont seulement le nom de juges, et qui gouvernent les peuples qui leur sont soumis selon leurs passions, par des motifs d'intérêt, pour satisfaire leur volupté, et qui pour cela font de continuelles injustices, ces mauvais juges semblent plutôt conduire les peuples qu'ils ne les conduisent en effet.

Tels étaient ces deux vieillards, qui, bien éloignés d'affermir le peuple de Dieu dans la fidèle observation de la loi, s'efforcèrent de corrompre la chasteté de Susanne, et qui, n'ayant pu en venir à bout, devinrent ses accusateurs, et déposèrent contre elle pour la condamner comme une adultère, et la faire lapider par le peuple assemblé. Tels furent les sénateurs, les princes des prêtres et les docteurs de la loi, qui cherchaient de faux témoins contre Jésus-Christ, qui recevaient comme des vérités, qui écoutaient avec complaisance toutes les calomnies qu'on lui imposait, et qui en conséquence de ces fausses accusations le condamnèrent à la mort la plus honteuse. Tels ont été les empereurs, les présidents, les juges idolâtres à l'égard de saint Georges et des autres chrétiens; ils les accusaient d'être rebelles à leurs souverains, ennemis de leur patrie, impies pour la religion, et outre tout cela d'être des sacriléges et des magiciens, et par conséquent dignes des plus cruels supplices; ils les rejetaient donc et ils les condamnaient à mort, et à la mort la plus ignominieuse et la plus affligeante. Si Susanne, environ six siècles avant Jésus-Christ, a eu l'avantage d'être traitée comme ce divin Sauveur, étant condamnée comme une adultère par des juges criminels quoiqu'elle fût très-

chaste, saint Georges, trois siècles après ce divin Sauveur, a eu le bonheur d'être tourmenté et condamné à la mort pour la religion chrétienne, par des juges idolâtres. Mais ce divin Sauveur voulant faire connaître à ses disciples que sa mort et ses tourments n'empêchaient point qu'on ne le reconnût pour Fils de Dieu et Sauveur des hommes, puisqu'il ne souffrait que ce qu'il voulait bien endurer, et qu'il ne mourait que parce qu'il voulait bien mourir, personne n'étant capable de lui ôter la vie malgré lui, et qu'il la donnait volontairement lui-même; il conclut la prédiction de ses affronts, de ses tourments et de sa mort en disant : Il faut *qu'il ressuscite le troisième jour.*

Les apôtres ne pouvant comprendre comment celui qu'ils reconnaissaient pour le Christ Fils de Dieu, pour le Messie Sauveur des hommes, pouvait être rejeté avec mépris, traité avec tant de cruauté et condamné à mourir comme un scélérat, ne peuvent non plus comprendre qu'il doive ressusciter le troisième jour, et cette résurrection dont il leur parlait était pour eux un mystère où ils ne pouvaient atteindre, leur esprit ne pouvant faire une si surprenante alliance des humiliations dans les souffrances et de la mort sur la croix, avec la gloire d'une résurrection triomphante accompagnée d'un grand nombre de prodiges; c'est néanmoins cette foi de la résurrection qui, confirmant la divinité de Jésus-Christ, a tellement fortifié tous les martyrs, qu'ils n'ont jamais manqué de charité pour les plus cruels bourreaux, et qu'ils ont tous eu de l'indifférence pour les plus horribles tourments. Si dans l'Ancien Testament les jeunes Machabées se sont animés eux-mêmes dans les cruels supplices que le tyran Antiochus leur faisait endurer, dans l'espérance d'une vie future et d'une résurrection certaine, eux qui n'avaient point encore l'exemple du Christ Fils de Dieu mort pour eux, à plus forte raison saint Georges et les autres martyrs, étant encouragés par l'exemple et par les paroles de leur chef et de leur Sauveur, ont-ils souffert tous les tourments avec beaucoup de courage, étant persuadés que puisqu'ils mouraient pour lui, ils auraient aussi la gloire de ressusciter comme lui; c'est ce qui a convaincu saint Georges qu'il devait souffrir en qualité de chrétien; c'est ce que nous connaîtrons en vous expliquant le second verset de l'Evangile.

SECONDE PARTIE.

Jésus disait aussi à tout le monde : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. Cette parole si opposée aux maximes du monde, si contraire aux inclinations de la chair, l'un et l'autre n'étant occupés qu'à ce qui est capable de satisfaire les sens, ne cherchant que les moyens de les contenter, c'est de quoi l'on s'entretient ordinairement, c'est à quoi l'on pense, c'est pourquoi l'on fait la plus grande partie de toutes les dépenses; cette parole que le monde et la chair rebutent et condamnent comme une vraie folie, ou du moins qu'ils croient ne devoir être entendue que des solitaires et des religieux, s'adresse néanmoins à tous les hommes. Quand le Seigneur parle de ses affronts, de ses tourments, de sa mort, de sa résurrection, ce sont des mystères que ses seuls apôtres sont capables d'entendre ; mais il faut dire à tous ce qui est absolument nécessaire au salut; renoncer à soi-même, porter sa croix, suivre le Seigneur, ce ne sont point de simples conseils qui soient pour les uns, et non pas pour les autres : qui obligent les uns et non pas les autres; les puissants, les nobles, les riches, les sages du monde n'en sont pas exempts, tous doivent renoncer à eux-mêmes, tous doivent porter leur croix, tous doivent suivre le Seigneur, ou renoncer à leur salut et ne rien espérer des récompenses promises aux professeurs de l'Evangile et aux disciples du Seigneur, comme n'ayant point voulu avoir de part à ses affronts, à ses souffrances, à sa croix et à sa mort.

Pour être persuadés de cette vérité il faut que nous considérions la forte liaison des paroles de ce verset, qui s'adressent à tous, avec celles du verset précédent, qui ne s'adressent qu'aux seuls apôtres, et nous connaîtrons qu'il faut que les mystères du chef s'accomplissent aussi dans ses membres, et que ceux qui par le baptême sont faits participants de la grâce du Saint-Esprit, et reçoivent le glorieux nom de chrétiens qui vient du divin Christ, ce qui les met en droit de participer un jour à sa résurrection et à sa gloire, après avoir participé aux ignominies et aux douleurs de ses souffrances et de sa mort, car tous doivent être les disciples de son école, les professeurs de sa religion, et les imitateurs de sa vie et de sa mort; et pour cela il faut trois conditions que saint Georges a exécutées avec toute la fidélité et l'exactitude possibles, voulant paraître pendant toute sa vie et à sa mort un disciple soumis de l'école de Jésus-Christ, un professeur fidèle de sa religion, et un imitateur exact de sa vie et de sa mort, et pour cela il a accompli les trois conditions que son divin Maître lui a ordonné d'exécuter.

La première de ces conditions est de renoncer à soi-même, ce qui renferme un grand nombre d'obligations soit pour l'intérieur ou pour l'extérieur, et encore plus pour l'intérieur : c'est renoncer aux lumières, aux réflexions, aux raisonnements, à la sagesse de son propre entendement, dès qu'elles ne sont pas conformes aux maximes de l'Evangile, aux lois du christianisme et aux articles de la foi, qu'elles peuvent en affaiblir la force, en corrompre la pureté, en diminuer la vérité; c'est renoncer aux mouvements, aux inclinations et aux aversions de sa propre volonté, en tout ce qu'elle est contraire à la volonté de Dieu, et même en ce qu'elle n'y est pas conforme. Je vous avoue qu'il en coûte quand il faut faire un semblable renoncement : l'homme est naturellement amoureux de ses propres sentiments, et son atta-

chement est si fort qu'il en est en quelque façon idolâtre, de sorte qu'il regarde comme ses ennemis tous ceux qui s'y opposent et qui les combattent, et il croit n'avoir pas de plus cruels persécuteurs que ceux qui s'appliquent à lui faire aimer ce qu'il a toujours haï, et qui veulent l'obliger d'abandonner ce qu'il a fait son plaisir de posséder. Combien qui ont renoncé à leur salut pour n'avoir pas le courage de faire un tel renoncement!

Il ne suffit donc pas de renoncer au diable, au monde, à toutes ses pompes et à toutes ses œuvres, comme l'Eglise nous y oblige dans notre baptême, il faut encore se renoncer soi-même, c'est-à-dire se dépouiller du vieil homme, et cesser d'être ce qu'on était en qualité d'enfants d'Adam, pour devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ, c'est la première disposition pour vivre chrétiennement, et cet oubli de soi-même est le commencement de la perfection. N'est-ce pas de cette manière que saint Georges a commencé à faire paraître qu'il était disciple de Jésus-Christ, et professeur de son Evangile, ne faisant aucun cas de sa personne, de son corps, de sa santé, de sa liberté, de son repos, ne comptant pour rien ni ses biens, ni son honneur, ni sa propre vie? et dans toutes les occasions où il y allait du service de Dieu, il se regardait avec indifférence, même avec mépris et l'on peut dire avec haine. Que ce renoncement est rare, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur! Qu'il y en a peu qui veulent être les disciples du Seigneur, les imitateurs des apôtres et des martyrs, et qui, à l'exemple de saint Georges, entendent la voix de ce divin Maître, qui dit à tous : *Si quelqu'un veut venir après moi!*

Il ne vous contraint pas, il ne vous violente pas, il dit : *Si quelqu'un veut;* il prétend que nous nous donnions à lui volontairement et de bon cœur; il s'est offert en sacrifice à son Père, parce qu'il l'a voulu, il demande aussi que nous nous offrions à lui de la même manière, rejetant les victimes qui se font traîner aux pieds des autels. Le Prophète royal disait : *Seigneur, c'est volontairement que je vous offrirai mon sacrifice.* Si donc quelqu'un a bonne volonté de venir après moi, après avoir renoncé à soi-même, qu'il porte sa croix; c'est la seconde condition pour être disciple de Jésus-Crist.

Qu'il porte sa croix tous les jours. Soyons persuadés que si, en qualité de chrétiens, nous devons être conformes à l'image du Fils de Dieu, que cette conformité consiste dans l'amour des souffrances et dans l'union à la croix de notre divin Sauveur; mais comment la porter, si nous ne sommes parfaitement détachés du monde, de tout ce qui est dans le monde, et de nous-mêmes? Regardons celui qui est détaché des biens extérieurs, comme un homme qui, se trouvant obligé de traverser une rivière à la nage, n'a encore fait que dépouiller ses vêtements, il faut ensuite qu'il agisse vigoureusement des mains et des pieds; en se dépouillant de ses habits, il n'a fait simplement que de se décharger de ce qui le pouvait empêcher, en agissant des mains et des pieds il se soutient sur l'eau, et il avance vers l'autre bord. Cette vie est une navigation continuelle, nous avons une mer à traverser, nous commençons par nous défaire de tout ce qui nous pourrait charger et embarrasser, et cela par un renoncement universel, n'ayant aucun attachement à quoi que ce puisse être; ensuite il faut nous exercer dans les souffrances et les mortifications, regardant comme un vrai bien de porter notre croix, qui est une provision pour faire sûrement notre voyage et pour arriver à notre terme.

Notre divin Sauveur, voulant nous faire connaître combien cette pratique est nécessaire, nous ordonne de porter notre croix *tous les jours.* Remarquez qu'il parle *à tout le monde*, et que c'est *tous les jours;* personne n'en est donc dispensé, nul jour n'en doit être exempt. Cela étant, je m'adresse aux puissants et aux riches de tout âge et de tout sexe, et je leur demande : A quoi pensez-vous? A quoi aspirez-vous? Tous vos jours sont des jours de délices, de mollesse, de jeux et de divertissement, un plaisir ne finit que pour faire place à un autre, et de crainte d'en manquer, vous en méditez de nouveaux avant que ceux que vous vous êtes préparés auparavant soient exécutés. Dites-moi : Par quel droit prétendez-vous vous délivrer de l'obligation de porter la croix, et d'en secouer le joug qu'il a plu au Seigneur d'imposer à tous les hommes? Ce droit, chrétiens sensuels et voluptueux qui vous déclarez les ennemis de la croix de Jésus-Christ, consiste-t-il dans votre charge, dans votre dignité, dans votre noblesse, dans vos richesses? Y a-t-il rien dans tous ces prétendus biens du monde qui ait le pouvoir de vous exempter de la croix? Demandez-le à saint Georges et à tous les martyrs, demandez-le à Jésus-Christ et à tous ses apôtres; il y en a eu plusieurs riches, puissants, nobles, ils ont tous été persuadés qu'ils devaient porter leur croix tous les jours, et ils l'ont portée effectivement, et ils sont morts y étant attachés, c'est-à-dire qu'ayant vécu en portant la croix, ils sont morts avec cette même croix, ce qui leur a procuré le bonheur de ne jamais abandonner leur divin Maître et de le suivre partout, qui est la troisième condition d'un parfait disciple de Jésus-Christ.

Et qu'il me suive, etc. Ceux qui prétendent avoir droit de ne point porter la croix, doivent se regarder comme ayant droit à l'enfer, parce que ceux qui fuient, qui méprisent, qui haïssent la croix sont les esclaves ou du monde, ou de la chair, ou du diable, ils suivent les maximes du monde, ils cherchent les voluptés de la chair, ils écoutent les sollicitations du diable : ceux qui ont entièrement renoncé à eux-mêmes, qui se font une gloire et un bonheur de porter tous les jours leur croix, ceux-là sont de parfaits disciples du Seigneur, et ils le suivent. Je suis obligé de vous dire que cette suite est absolument nécessaire. De quoi aurait servi à saint Georges, à tous les apô-

tres, à tous les martyrs, et généralement à tous les saints, de renoncer à eux-mêmes et de porter leur croix, s'ils n'avaient suivi le Seigneur, c'est l'union avec ce divin Fils de Dieu outragé, tourmenté, crucifié qui fait la douceur de ce renoncement et de cette croix. Combien d'hommes dans le monde qui, pour satisfaire leur ambition et leur vanité, pour amasser des richesses, pour contenter leur amour, renoncent à eux-mêmes, et portent des croix très-lourdes! N'y a-t-il point de croix pour les ambitieux? N'y en a-t-il pas pour les avares? N'y en a-t-il pas pour l'esclave d'une créature? L'expérience nous fait assez connaître qu'il y en a de très-pesantes et en grand nombre, et elles sont d'autant plus fâcheuses, que ceux qui en sont chargés ne trouvent rien ni dans les réflexions de leur esprit, ni dans les idées de l'avenir, ni dans l'espérance des récompenses futures qui les puisse adoucir. Concluons, mes frères, qu'il faut être à la suite de Jésus-Christ, être dans une parfaite union avec lui pour porter sa croix avec joie, pour en faire son plaisir et sa gloire.

Soyons persuadés d'une très-importante vérité, que tous les hommes qui vivent sur la terre porteront tous les jours leur croix, avec cette différence que les uns la porteront à la suite du monde, et les autres à la suite de Jésus-Christ, que ceux qui la porteront à la suite du monde ne goûteront aucune douceur, et ne trouveront point de repos, et que ceux qui la porteront à la suite de Jésus-Christ posséderont une paix et une joie continuelles. C'est pour nous procurer un si délicieux avantage que le Seigneur nous dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai.* Vous vous fatiguez sur la terre, comme les Israélites dans l'Egypte, à chercher de la paille, à amasser de la boue, à cuire des briques. *Venez à moi,* ne travaillez plus que pour amasser un trésor dans le ciel, que pour avoir une place dans le royaume de Dieu, que pour jouir des délices du paradis, et pour mériter une gloire éternelle, ce sera dans de semblables travaux que vous trouverez un soulagement très-agréable. *Venez à moi,* jetez loin de vous les fardeaux incommodes de vos dangereuses richesses et de vos faux honneurs, et ne vous chargez que des pratiques de vertu, des fruits dignes de pénitence, et de toutes les bonnes œuvres, et vous ne sentirez aucune peine, car, quoique ce joug que je vous commande de porter ne soit composé que de ma croix, cependant ce joug n'a que de la suavité, et ce fardeau est très-léger.

Demandons à saint Georges si ce joug lui a été fâcheux; on lui a déchiré la chair, on l'a brûlé, on l'a couvert de plaies, on a employé contre lui tout ce qui est capable d'affliger, de mortifier, et de tourmenter un homme, on a tâché de l'effrayer par la vue des bêtes féroces, des chaudières bouillantes, des machines les plus infernales, et rien de tout cela n'a été capable de lui donner aucune crainte, ni d'amollir son cœur, ni de lui faire changer de religion, d'être tout et toujours à Jésus-Christ; ce qui animait son courage, c'est qu'il regardait toujours ce divin Sauveur marchant devant lui, portant sa croix, montant sur le Calvaire, et permettant qu'on le clouât sur ce bois, de sorte qu'il le suivait comme son guide, et il l'imitait comme son modèle, sachant que le véritable moyen de le suivre était de se rendre semblable à lui et dans la vie et à la mort, sans se mettre en peine de tout ce que le monde estime, et même de cette vie présente et passagère, et de la mort du corps, étant fortement persuadé de la vérité de ces paroles :

Celui qui se voudra sauver soi-même se perdra ; et celui qui se perdra pour l'amour de moi, se sauvera. Il y a beaucoup plus de réflexions à faire sur ces paroles que l'on ne pense ; ce sont deux maximes qui font toute cette grande différence de la vie des vrais chrétiens et de celle que nous remarquons dans les mondains, les uns et les autres veulent se sauver, les uns et les autres veulent vivre heureux, mais les moyens qu'ils prennent pour cela sont très-opposés. Les vrais chrétiens achètent la vie et l'éternité bienheureuse par la soumission de leur esprit, par le renoncement à leur volonté, par la mortification de leurs sens, et par la croix qu'ils portent tous les jours de leur vie, qui n'est pour eux qu'un moment et un passage. Les autres achètent une ombre de félicité passagère, qui n'est félicité que selon l'opinion du monde et selon leur imagination, ce qu'ils croient devoir faire leur prétendu bonheur n'ayant rien ni de solide, ni de réel, et souvent on n'y arrive et on ne le possède que par des travaux et des peines qui peuvent passer pour de vrais malheurs, et d'autant plus grands qu'ils sont souvent accompagnés de plusieurs injustices et d'un grand nombre de péchés, ce qui fait la perte d'une âme qui a voulu se sauver en ce monde pour s'y rendre heureux; il arrive toujours que ceux qui ne s'aiment que pour cette vie se haïssent pour l'éternité. Le nombre est donc bien grand de ceux qui se perdent; nous ne voyons partout que des hommes vouloir se rendre heureux sur la terre, sans penser à se procurer une véritable félicité dans le ciel. Pourquoi les uns sont-ils si assidus à faire leur cour à un homme qui a du pouvoir et du crédit? Pourquoi les autres entreprennent-ils de si longs et de si périlleux voyages? Pourquoi ceux-ci travaillent-ils sans relâche le jour et la nuit? pourquoi ceux-là sont-ils toujours enfermés dans un cabinet à réfléchir et à méditer? Ils vous répondront tous que c'est pour tâcher de se faire un bonheur sur la terre. S'en trouve-t-il parmi ceux-là qui pensent au royaume de Dieu? Très-peu; de sorte que tous se perdent. Si l'on cherche des prétextes pour ne point faire abstinence, pour ne point jeûner, pour s'exempter les dimanches et les fêtes des assemblées où les fidèles se doivent trouver, pour ne point payer des dettes, pour ne point restituer un

dépôt, pour ne point voir une personne qui déplaît, c'est pour ne se faire aucune peine, et pour se procurer tout ce que l'on peut de plaisir. Quand ils réussiraient dans leurs desseins, n'auraient-ils pas sujet de craindre l'accomplissement de la malédiction du Seigneur : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez réduits aux pleurs et aux larmes* (*Luc.*, VI, 24, 26).

Peut-on lire avec foi cette parole, et se faire un bonheur sur la terre, et ne chercher que les plaisirs de ce monde? Quoique le Seigneur crie : *Malheur aux riches*, vous osez dire : Malheur à la pauvreté; le souverain Juge des vivants et des morts vous dit : *Malheur à vous qui êtes rassasiés*, et tous vos repas seront de grands festins, et vous ferez profession d'une vie de bonne chère et de sensualité, vous ne refuserez rien à votre ventre et à votre goût, et vous mépriserez la loi de l'Eglise pour le jeûne et l'abstinence. Celui qui est le maître de la vie et de la mort continue à vous dire : Malheur à vous qui riez maintenant : et vous ne pensez pas que cela signifie qu'une vie toute de joie et de divertissement est la vie d'un réprouvé, et vous ne faites pas réflexion que votre juge vous regarde comme des criminels, qu'il instruit votre procès; cependant vous insultez à sa justice en faisant de votre prison un lieu de délices et de débauches.

Notre saint martyr est dans un cachot chargé de chaînes, où il ne saurait prendre aucun repos, à moins que ce ne soit sur des pierres et des morceaux de pots cassés, où il n'a ni pain pour se fortifier un peu, ni eau pour se désaltérer. Les idolâtres aveugles et insensés le regardent comme un homme mourant, et cependant son cœur goûte la douceur d'une paix intérieure, et il préfère ce repos au milieu des cruelles incommodités de son cachot, aux richesses, aux honneurs et aux plaisirs que les empereurs lui promettent; il sait bien que selon le monde il se perdra en demeurant ferme dans sa foi; mais il est fortement persuadé que son salut est immanquable en se perdant de la sorte pour l'amour de Jésus-Christ, son unique Sauveur. Combien de fois tous ces fidèles confesseurs, tous ces généreux martyrs étant sollicités de dire anathème au Fils de Dieu, de renoncer à la religion chrétienne, de donner de l'encens, d'offrir des sacrifices aux idoles des païens, quand d'une part on leur offrait les biens les plus avantageux, et que de l'autre on les menaçait des plus affreux supplices, se disaient-ils à eux-mêmes : *Que servirait à un homme de gagner tout le monde aux dépens de lui-même, et en se perdant lui-même?* C'est qu'au milieu des persécutions, ils faisaient ce que tous les chrétiens doivent faire dans les tentations; ils pesaient le gain et la perte qu'il y a à suivre ou à ne pas suivre la religion de Jésus-Christ; ils raisonnaient de la sorte : Si je suis ferme à suivre cette religion, la seule véritable, la seule propre pour être éternellement heureux, je suis assuré que les païens m'enlèveront toutes mes richesses, qu'ils me priveront de ma liberté, m'enfermant dans un cachot, qu'ils tourmenteront mon corps par tous les supplices que la cruauté la plus ingénieuse peut inventer, enfin qu'ils me feront mourir en me prolongeant la vie autant qu'ils pourront pour tâcher de lasser ma patience par la longueur du martyre, de sorte qu'en persévérant dans la foi, je perdrai les biens de la terre, la liberté, mon propre corps et cette vie temporelle; mais en récompense j'amasserai dans le ciel des trésors que les voleurs ne pourront jamais enlever, je me procurerai la liberté des enfants de Dieu; mon corps deviendra impassible et lumineux, et je jouirai d'une vie, c'est ce que je gagnerai en mourant disciple de Jésus-Christ; que si je suis assez lâche et assez faible pour renoncer ma religion et adorer les dieux des gentils qui ne sont que des démons, je gagnerai la faveur des princes, ils m'élèveront dans des emplois considérables; les hommes me considéreront, j'amasserai des richesses, et je serai en état de goûter les plaisirs les plus délicieux; voilà ce que je gagnerai devant les païens par mon apostasie; mais devant Dieu je serai en horreur aux anges et aux saints, je deviendrai l'esclave des démons, je serai privé des grâces du Seigneur et condamné pour toute l'éternité aux peines de l'enfer. De semblables comparaisons obligeaient les vrais chrétiens à conclure qu'il valait mieux renoncer à tout le monde, et persévérer jusqu'à la mort dans la religion de Jésus-Christ, puisqu'en suivant fidèlement toutes les maximes de l'Evangile, on ne pouvait tout au plus perdre que ce qu'il faudra perdre dans quelques années, et peut-être dans quelques mois, et même des choses qu'un philosophe et qu'un honnête homme ont jugées indignes de leur attachement, et en ne persévérant pas dans cette sainte religion et ne suivant pas l'Evangile, on perd ce qui est sensible et ce qui est spirituel, le naturel et le surnaturel, et on le perd pour l'éternité. Je sais que les libertins se moquent de ces réflexions, et qu'ils raillent ceux qui les font et qui les pratiquent. Le propre des serviteurs de Dieu c'est d'avoir une grandeur d'âme qui les met au-dessus de ces insultes et de ces railleries, c'est en cela que saint Georges a fait voir son courage, se souvenant toujours de ce que son divin Maître a dit : *Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire, et dans celle de son Père et des saints anges.* Ces paroles sont bien à considérer dans un temps où tous les hommes, et principalement ceux qui sont distingués par leur dignité, par leur caractère, par leur science, et par une apparente piété dont ils font profession, se piquent de prudence et de discrétion dans ce qui regarde la morale de l'Evangile, les maximes de la religion, les engagements de leur baptême; on croit que pour la foi et pour la vérité on peut s'ac

commoder au temps, et que pour défendre l'une et l'autre, il ne faut pas s'attirer des ennemis, ni s'exposer à déplaire à ceux de qui on dépend, et l'on appelle cela prudence. En vérité, est-ce une discrétion que de craindre de déplaire aux hommes en ne craignant pas de déplaire à Dieu? Y pensez-vous? Avez-vous les mêmes sentiments quand il y va de votre intérêt, et qu'il est question de l'avancement de votre famille, ne vous moquez-vous pas pour lors de tous les respects humains, et vous vous glorifiez de n'y avoir eu aucun égard. Ce ne sera donc que dans l'affaire de votre salut, la plus importante de toutes, et la seule nécessaire, ce ne sera que, lorsqu'il s'agit d'obéir à la loi de Dieu et de l'Eglise et d'accomplir les vœux de votre baptême, que vous vous conduirez par des respects humains, et que vous craindrez de déplaire aux hommes; ce ne sera que dans les seules occasions où il faudra montrer que vous êtes disciples de Jésus-Christ et professeurs de l'Evangile, que vous rougirez, et que dans la crainte d'être raillés des libertins, vous ne vous acquitterez pas de votre devoir. Vous ne pensez pas que c'est l'esprit des Juifs, que de se scandaliser de la croix de Jésus-Christ, et c'est l'esprit des impies de s'en moquer, et vous ne considérez pas que ces hommes qui se raillent des pratiques de la religion chrétienne, et qui méprisent toutes les maximes de l'Evangile, sont des libertins et des impies, que leurs libertinages et leurs impiétés doivent vous donner de la compassion, et vous les rendre méprisables, puisqu'ils seront méprisés eux-mêmes et couverts de confusion au jugement dernier, lorsqu'ils seront tout à fait séparés des justes, et qu'ils se verront l'objet de la malédiction du souverain Juge des hommes, qui rendra à chacun selon ses œuvres.

Ne donnez donc point dans le piége de Satan; ce malheureux esprit, ne pouvant détourner les fidèles serviteurs de Dieu de la voie de la justice dans laquelle ils ont commencé de marcher avec courage, a recours à ce moyen comme au plus puissant qu'il ait pour renverser, ou du moins pour ébranler leur piété, si à l'exemple de saint Georges ils ne sont enracinés très-fortement dans la foi et dans l'amour de Jésus-Christ; il oppose donc sans cesse à la race des hommes justes une autre race qui est celle des méchants, que le Fils de Dieu appelle dans son Evangile une *race adultère et pécheresse;* elle est *adultère* à cause de sa prostitution à toutes sortes de désordres et de son éloignement de Dieu, à qui elle aurait dû se tenir inviolablement attachée comme à son véritable époux; elle est *pécheresse*, parce qu'elle fait comme une profession publique d'offenser Dieu, se réjouissant du mal qu'ils font et se glorifiant de leurs débauches. Cette race des méchants, qui est toute possédée de l'esprit du démon, n'aspire non plus que lui qu'à pervertir les voies du Seigneur dans ses serviteurs, et ils emploient pour cela les railleries les plus piquantes, et tout ce qui est plus propre à mortifier et à humilier les serviteurs de Dieu. Les idolâtres en usaient de la sorte à l'égard des chrétiens, ne s'attachant qu'à leur faire de la honte de reconnaître pour leur Dieu et pour leur Sauveur celui qu'ils confessaient avoir été crucifié dans la compagnie des voleurs Saint Georges et tous les martyrs, étant disciples des apôtres et parfaits imitateurs de Jésus-Christ, vous apprennent à ne jamais rougir de votre divin Sauveur et de sa parole, c'est-à-dire de son Evangile, au milieu de ces libertins et de ces impies, à n'avoir jamais honte de pratiquer ses préceptes et de suivre son exemple, afin qu'il vous reconnaisse pour ses disciples en présence des saints anges, et qu'il vous fasse part de sa gloire, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

SERMON LXIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT MARC.

(25 *avril.*)

Designavit Dominus et alios septuaginta duos et misit illos binos ante faciem suam, etc. (*Luc*, X, 1-9).

Le Seigneur choisit soixante et douze autres disciples qu'il envoya devant lui deux à deux dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller.

Saint Marc n'étant pas du nombre des soixante-douze disciples, était néanmoins disciple de Jésus-Christ, ayant été converti par saint Pierre, auquel il s'attacha, qu'il suivit à Rome, où il écrivit l'Evangile par une inspiration particulière du Saint-Esprit, recueillant ce qu'il entendait dire à saint Pierre, son maître et son père spirituel. Saint Marc peut donc être regardé comme étant du nombre de ceux qui ont été choisis par le Seigneur pour aller prêcher l'Evangile, et pour être comme ses précurseurs qui devaient disposer les hommes à le recevoir, non-seulement en qualité de Sauveur qui venait leur annoncer le royaume de Dieu, mais encore en qualité de juge, son père lui ayant donné le pouvoir de juger les vivants et les morts, de leur faire rendre compte de toutes leurs actions, de condamner les uns à être les malheureux compagnons des démons, et de faire part aux autres du bonheur des anges. C'est à quoi notre saint a travaillé toute sa vie, soit en écrivant, soit en parlant, soit en agissant, toutes ses actions étant des exhortations puissantes qui engageaient les hommes qui les voyaient à glorifier Dieu, et à se soumettre à sa loi, et particulièrement dans Alexandrie, où il a fondé une Eglise très-florissante qui a multiplié le nombre des fidèles, et qui a augmenté celui des saints. Nous devons le considérer comme le prédicateur de l'Eglise universelle et de tous les siècles par l'Evangile qu'il a écrit, ce qui nous donne sujet de le regarder comme un de ces excellents ouvriers que le père de famille a choisis pour l'envoyer cultiver son champ, et pour y préparer une bonne moisson. Selon notre évangile rien n'est plus avantageux qu'un bon ouvrier, aussi rien n'est plus rare, et nous devons tous les jours prier le père de famille d'en envoyer qui aient toutes les qua-

lités propres pour bien cultiver les âmes et leur faire porter de bons fruits. Saint Marc est cet excellent ouvrier, il a toutes les qualités propres pour bien cultiver les âmes; c'est ce que nous trouverons dans l'Evangile, dont toutes les circonstances serviront de sujet à faire les éloges de notre saint évangéliste ; dans la première partie nous verrons qu'il est un ouvrier très-avantageux; dans la seconde, qu'il a toutes les qualités d'un bon ouvrier. Demandons au Saint-Esprit les grâces qui nous sont nécessaires, et prions la sainte Vierge de nous les obtenir : *Ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE

Le Seigneur choisit encore soixante-douze autres disciples, qu'il envoya devant lui deux à deux dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. Ces paroles et les suivantes nous font connaître combien les bons ouvriers sont nécessaires, combien ils sont rares, et que le père de famille ne saurait faire une plus grande grâce aux hommes que de leur en envoyer; c'est pourquoi il faut employer tout notre zèle et toute notre ferveur pour l'en prier.

Nous savons que Dieu n'a aucun besoin du ministère des hommes pour travailler au salut des âmes, il les peut éclairer par ses lumières, puisque c'est lui qui éclaire tout homme qui vient dans le monde ; il les peut instruire par l'onction de son divin Esprit, ayant promis qu'il l'enverrait pour nous apprendre toute vérité, il les peut convertir, et de pécheurs en faire des saints, puisque d'une pierre il fait un enfant d'Abraham, et que par sa grâce une âme toute souillée peut devenir plus blanche que la plus belle laine, parce que c'est lui qui prépare la volonté des pécheurs, et qui les tourne comme il lui plaît avec une volonté toute-puissante, et par conséquent il n'a pas besoin du ministère de ses serviteurs; mais étant tous les membres d'un même corps, dont il est le chef, il a voulu les mettre tous dans la dépendance les uns des autres, afin de les unir et de les lier plus étroitement, et d'autant plus, qu'il est question de la vie spirituelle et éternelle, pour lesquelles ils avaient absolument besoin d'être aidés.

Le Fils de Dieu ayant passé la nuit en prières, le jour commençant à paraître, il appela à soi tous ses disciples, parmi lesquels il en choisit douze qu'il nomma apôtres, pour être les premiers ministres de son Evangile et du royaume tout spirituel de son Eglise; ce nombre ne suffisant pas, il choisit encore soixante-douze autres disciples. Les évêques ont succédé aux apôtres, ils en ont l'autorité, ils en doivent avoir la vertu. Les prêtres, comme ministres du second ordre, tiennent la place des disciples, et il faut qu'ils en fassent les fonctions, et aussi qu'ils en aient le zèle et la piété, en qualité de ministres de Jésus-Christ et de dispensateurs des mystères de Dieu, dont la principale obligation est d'être fidèles, les peuples ayant besoin d'eux pour se désaltérer dans leur soif, pour se rafraîchir dans leur sécheresse, pour se nourrir dans leur faim, et pour trouver du secours quand ils sont attaqués, et de la force dans leur faiblesse.

Nous lisons dans les saintes Ecritures que tout ce qui arrivait aux Israélites n'était que des figures qui dans la suite devaient servir à nous instruire et à nous consoler; comme ce que nous trouvons dans l'Exode, que *les enfants d'Israel vinrent ensuite en Elim, où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers, et ils campèrent auprès des eaux* (*Exod.*, XV, 27). Ce peuple s'avance dans le désert sous la conduite de Moïse, pour s'éloigner de plus en plus de Pharaon, leur cruel persécuteur, et pour approcher de la terre que Dieu avait promise à leurs pères. Dans ce voyage aux travers des sables secs et brûlants, ils manquent souvent d'eau, et n'ayant pas en la Providence toute la confiance qu'ils devraient avoir, ils sont en danger de périr; cependant combien de fois ont-ils éprouvé que Dieu avait pour eux la miséricorde d'un vrai père! Cela paraît encore dans cette occasion, les conduisant dans un lieu où ils trouvent douze fontaines et soixante-dix palmiers, de quoi les rafraîchir et les désaltérer, de quoi les nourrir et les récréer. Regardons-nous tous comme les Israélites, pensons que nous avons deux choses à faire : la première, de nous éloigner de l'Egypte, dans laquelle il y a tant de Pharaons qui ne cherchent qu'à nous rendre esclaves et qui ne s'appliquent qu'à nous entretenir dans la servitude, et à rendre nos chaînes plus pesantes; la seconde, de nous approcher de la terre des vivants, dans laquelle nous jouirons de la liberté des enfants de Dieu, où nous trouverons les vrais biens, et où nous goûterons les solides plaisirs; mais pour cela il faut traverser ce désert du monde, et le traverser sans s'égarer, sans manquer d'eau ni de nourriture; nous avons donc besoin de trouver les douze fontaines et les soixante-dix palmiers : les maximes des apôtres, les instructions des disciples nous sont absolument nécessaires ; si nous nous conduisons nous-mêmes, il est certain que nous nous égarerons, nous sommes de vrais aveugles, et nous avons d'autant plus sujet de craindre notre aveuglement, que nous n'en avons pas une parfaite connaissance ; nous nous flattons qu'il y a des lumières en nous, et ce que nous croyons être des lumières ne sont que des ténèbres, et par conséquent rien ne nous est plus nécessaire que d'avoir de bons guides, qui possèdent la science de Dieu, qui aient acquis de l'expérience, ayant été eux mêmes conduits par les apôtres et les disciples, dont ils étaient devenus les disciples, n'étant animés que de l'esprit de charité. c'est pourquoi le Seigneur les envoie deux à deux, afin que marchant ensemble dans une parfaite union, et agissant conjointement par l'ordre de leur divin Maître, ils fissent connaître à tous que le règne qu'il était

venu établir parmi les hommes était tout fondé sur la charité, et de plus cette union servait encore à fortifier la vérité de leur prédication, selon que notre divin maître le dit ailleurs, qu'il fallait que tout fût confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins; et de plus, comme il n'y a personne sur la terre qui soit si sage et si éclairé, si fort et si expérimenté, qu'il n'ait besoin dans des occasions d'être conseillé et fortifié, le Seigneur envoie ses disciples deux à deux, afin de veiller charitablement les uns sur les autres, de s'entr'aider mutuellement par tous les secours qu'ils seraient capables de se donner, pour la raison que dans toutes leurs entreprises ils tendent à la même fin, ils agissent par le même esprit et ils travaillent à un même ouvrage, qui est de publier l'Evangile, afin que Dieu soit glorifié et que les hommes se puissent sauver, ce qui fait connaître combien ils sont nécessaires; car s'ils ont besoin les uns des autres pour se soutenir et se perfectionner, saint Marc ayant eu un fort grand besoin de saint Pierre pour s'affermir dans la foi et pour avancer dans la vertu, les Egyptiens, pour qui la Providence avait destiné notre saint, n'ont pu se passer de ses instructions, du bon exemple de ses vertus et de ses miracles, pour sortir des ténèbres de l'idolâtrie, pour quitter les désordres d'une vie licencieuse, pour vivre selon les règles de la religion chrétienne, et pour suivre les maximes de l'Evangile de Jésus-Christ. Ce qui est déplorable, c'est que, encore bien que ces bons ouvriers soient absolument nécessaires et que l'on ne puisse s'en passer, ils sont néanmoins très-rares.

C'est ce que Jésus-Christ disait à ses disciples : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* Cette parole s'adressait aux pontifes, aux prêtres, aux docteurs des Juifs, qui, au lieu d'être les pasteurs des brebis, s'en étaient rendus les loups, ne cherchant qu'à les dévorer, et qu'à s'engraisser à leurs dépens, les éloignant du chemin de la vérité, leur fermant la porte du ciel, et ne travaillant pas eux-mêmes à y entrer, ils ne se mettent pas en peine que les autres y trouvent place. C'était donc avec beaucoup de justice que le Seigneur regardait le peuple juif avec une grande compassion, le considérant comme des brebis égarées qui n'avaient point de pasteur, et dont par conséquent la perte paraissait comme immanquable. Et rien n'était caché à ce divin Sauveur, il connaît tous ceux qui doivent un jour entrer dans son Eglise, ce qui lui fait dire : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce troupeau, il faut les amener, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau, comme il n'y a qu'un pasteur*, voulant nous dire : Si toutes mes brebis étaient renfermées dans la Judée, ma seule prédication, animée de l'exemple de mes actions, soutenue de mes prodiges, suffirait pour les convertir; mais j'ai encore des brebis dispersées dans le monde parmi les gentils de tous les royaumes et de toutes les provinces, je n'irai pas les trouver pour me faire voir à eux, et pour les prêcher, c'est pourquoi il faut leur envoyer de bons ouvriers; par un effet de ma providence j'enverrai saint Marc dans Alexandrie, pour rassembler dans cette ville et dans ce royaume ce que j'ai de brebis.

Remarquez que notre divin Maître compare son Eglise à une moisson; le sujet de cette comparaison est que dans la moisson il n'y a pas seulement des grains de blé, il y a encore des épis et de la paille, tout est transporté dans la grange; quand on vient à battre le blé, on sépare les grains de froment d'avec la paille : le grain est porté dans le grenier, où on le garde pour servir de nourriture aux hommes; la paille est brûlée ou pourrie. L'Evangile est prêché à tous dans l'Eglise de Dieu; il y a des méchants, il y a des bons, ils sont séparés les uns des autres par les différentes épreuves que Dieu permet qui arrivent; quand on crible le blé, le vent emporte la paille, parce qu'elle est fort légère, et le blé tombe et s'amasse en un monceau, parce qu'il a de la pesanteur et de la solidité. Il se fait la même chose dans l'Eglise : les uns et les autres sont éprouvés par de différentes tentations; ceux qui ont la légèreté de la paille sont emportés où l'humeur et la passion les portent, où l'homme et le démon les poussent; ceux qui ont le poids et la solidité du froment demeurent unis ensemble par la charité, et ne s'éloignent jamais de leur devoir, et les tentations ne servent qu'à les attacher davantage à Dieu, dans qui ils mettent toute leur confiance, et de qui ils attendent tout leur secours, disant avec David : *J'ai crié vers le Seigneur lorsque j'étais dans l'accablement de l'affliction, et il m'a exaucé* (*Psal.* CXIX, 1).

Vous voyez quel est l'avantage des diverses épreuves, puisqu'elles portent à offrir à Dieu une prière fervente que le prophète nous marque ici par ce cri qu'il a poussé vers le Seigneur, et qu'ensuite elles nous attirent sa divine miséricorde, comme il le témoigne lorsqu'il ajoute qu'ayant crié dans l'extrémité où il était, le Seigneur l'a exaucé. Le temps de la tentation n'est donc pas pour les justes un temps de relâchement, ni un sujet de désespoir, c'est plutôt une occasion de nous réveiller, un sujet de nous attacher plus fortement à Dieu, nos prières devenant plus pures et plus ferventes, et la bonté du Seigneur paraissant davantage à notre égard. Si tous les chrétiens qui composent la moisson de l'Eglise sont tous exposés au vent des tentations, sont tous sous le fléau des différentes afflictions, ils ont besoin d'ouvriers qui les soutiennent, qui les fortifient, qui les purifient, les éloignant de toute inconstance et légèreté, les préservant de toute corruption et pourriture.

Ce sont ces ouvriers qui sont rares. Je sais qu'il y en a plusieurs qui en portent le nom et qui en ont même le caractère; mais nous ne savons que trop, et c'est une forte douleur pour nous d'en avoir une si grande

connaissance, qu'il y en a peu qui travaillent, que parmi ceux qui travaillent, peu le font au nom du Seigneur ; c'est pourquoi le nombre est fort petit de ceux qu'il reconnaîtra pour ses ministres, et le nombre est fort grand de ceux qu'il traitera comme des ouvriers d'iniquité, et qui pour cette mauvaise qualité seront chassés de sa présence. Il serait très-nécessaire pour le salut de la plus grande partie de ceux qui sont consacrés aux autels, qu'ils fissent une sérieuse réflexion sur ces paroles : *La moisson est grande, mais il y a bien peu d'ouvriers.* Si les besoins de la France sont grands, si ceux de l'Europe sont extrêmes, combien plus ceux des autres pays, où plusieurs provinces n'ont qu'un seul ministre ! Ecoutez donc, vous qui vivez commodément des biens que la piété des fidèles vous a laissés, Jésus-Christ vous exposant les besoins de son Eglise, vous invite au travail; il condamne la mollesse et l'oisiveté de plusieurs de vous autres, et il rejette les inutiles occupations de ceux qui font toute autre chose que ce qu'ils doivent faire.

Saint Paul disant à son disciple Timothée qu'il était sur le point d'être sacrifié et que le temps de son départ s'approchait, l'avertit de ce qu'il sait qu'il est plus obligé de faire, et l'Eglise a jugé cet avertissement si avantageux qu'elle le publie le jour qu'elle solennise la fête d'un saint docteur, pour nous apprendre qu'étant savants, ils n'ont été saints, et qu'étant ministres, ils ont été les fidèles dispensateurs des mystères de Dieu, que parce qu'ils ont suivi exactement les avis que saint Paul a donnés à Timothée, et que saint Marc a suivis de même que si l'Apôtre lui avait parlé. Je le dis donc à tous les ministres sacrés : *Faites la charge d'un évangéliste, remplissez tous les devoirs de votre ministère* (II *Tim.*, IV, 5). Je ne parle pas seulement à ceux qui malgré leur caractère, leur engagement, leur bénéfice, sont lâches, oisifs, endormis, je m'adresse à ceux qui font une partie de leur devoir, et qui croient que pour cela on n'a rien à leur reprocher. Ecoutez les paroles d'un apôtre qui va sceller de son sang sa vigilance, ses travaux et sa fidélité à tous ses devoirs ; vous me demandez si ce n'est pas assez de veiller de temps en temps sur le troupeau de Dieu, de souffrir dans des occasions plutôt que de l'abandonner, de prêcher quelquefois la vérité avec courage ? Je vous réponds hardiment que cela ne suffit pas, qu'il faut remplir toutes les obligations de votre charge, que si vous manquez à une seule essentielle, vous manquez à votre salut ; prenez donc garde de ne vous pas endormir au bruit agréable d'un monde flatteur, qui loue ordinairement un pasteur, parce qu'il fait une partie de son devoir, cependant que Dieu le condamne pour l'autre partie qu'il ne fait pas. Ayons compassion de ces ministres qui ne font rien, ou qui ne font qu'une partie de ce qu'ils doivent, gémissons d'en trouver si peu qui, en suivant l'exemple de saint Marc, fassent la charge d'un évangéliste, et qui comme lui remplissent tous les devoirs de leur ministère, sans se dispenser de pas un de ceux qui sont nécessaires et essentiels. Demandons à Dieu, avec toute la ferveur de notre esprit, qu'il nous en envoie qui soient semblables à ses disciples, il nous ordonne lui-même de lui faire cette prière, nous disant : *Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson.* Les chrétiens ne comprennent point assez l'intérêt et l'obligation qu'ils ont de prier pour obtenir de saints, de savants, de zélés pasteurs, prédicateurs et confesseurs ; ils ne font pas même réflexion sur ce que l'on appelle les Quatre-Temps, qui sont des jours que l'Eglise destine au jeûne et à la prière, parce que c'est dans ces jours que les évêques choisissent et ordonnent des ministres, et elle prétend que tous ses enfants emploient toute l'ardeur de leur foi pour prier Dieu que les évêques fassent un bon choix de ceux qu'ils doivent ordonner, et qu'il donne son Esprit à ceux qui seront ordonnés ; et pour rendre leurs prières efficaces, elle leur commande d'y joindre le jeûne. Il faut que nous soyons persuadés de deux vérités à l'égard de ces divins ouvriers : la première, que c'est à Dieu de les donner ; la seconde, que c'est à nous de les demander, pour la raison que si le Seigneur vous dit : *Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson.*

C'est : 1° que Jésus-Christ ne veut point pour ses ouvriers ceux qui se donnent à eux-mêmes la mission, mais qui la reçoivent de Dieu ; le Fils de Dieu ayant dit à ses disciples : *La moisson est grande, et il y a bien peu d'ouvriers*, il n'ajoute pas qu'ils doivent s'empresser d'aller travailler à cette moisson, mais seulement de prier le maître d'y envoyer des ouvriers. Il est vrai qu'il semble que ce soit une chose superflue de prier un laboureur d'envoyer moissonner ses terres, puisque son propre intérêt l'y porte assez ; néanmoins la prière que nous faisons à Dieu sur ce sujet n'a rien d'inutile, on peut dire que nous avons plus d'intérêt au choix des bons ouvriers que Dieu même, il tire sa gloire de tout ce qui arrive dans le monde, mais notre salut est souvent attaché aux bons ouvriers : si vous avez des aveugles qui vous conduisent, vous tomberez avec eux dans la fosse. Que les fidèles rentrent donc en eux-mêmes, quand il arrive des occasions où ils se plaignent d'un pasteur, ou du scandale d'un ministre, et qu'ils pensent : Nous aurions peut-être détourné ce fléau de dessus l'Eglise, si nous avions prié comme nous étions obligés de le faire ; il faut donc que nous nous en prenions à notre négligence et à nos péchés, et que nous pensions que Dieu les veut punir en permettant que nous ayons des ministres négligents, aveugles et déréglés. Prions donc avec ferveur.

2° Parce que le Seigneur ne veut point des ouvriers qui n'entrent dans la moisson que par des brigues, des sollicitations, des

prières humaines, il en veut qui soient le fruit des prières de l'Eglise. Tels doivent être les pasteurs du premier et du second ordre, tels doivent être les prédicateurs et les confesseurs; qu'il n'y ait rien d'eux-mêmes dans les places qu'ils occupent, dans les chaires et les tribunaux qu'ils remplissent; qu'ils n'aient jamais à se reprocher qu'ils les doivent aux soins qu'ils ont eus de faire leur cour à celui qui avait le pouvoir de les placer, et ils ne seront pas excusables de dire qu'ils avaient toutes les qualités nécessaires pour ce ministère, cela ne suffit pas, il faut de plus y être appelés ; ce n'est point encore assez de dire que c'est le zèle du salut des âmes, la compassion que vous avez de leur abandon et de leur perte qui vous a obligés de solliciter tel bénéfice et tel emploi ; si vous avez un véritable zèle de leur conversion et de leur salut, vous ferez de ferventes prières pour ces chrétiens, et vous serez toujours préparés à les aider dès que vous y serez véritablement appelés ; mais vous ne vous ingérerez pas de vous-mêmes de les servir dans tel et tel ministère, de crainte que l'on ne vous reproche que vous faites injure à Dieu, imitant ces serviteurs insolents qui se veulent mêler de la conduite de la maison, des enfants et des domestiques de leur maître, sans son autorité, sans son ordre et sans sa commission, ce qui est un effet de l'orgueil de l'homme, et souvent même de la cupidité, ne pensant pas que le Seigneur ne veut pas des ouvriers qui entrent dans la moisson pour s'en rendre les maîtres, et pour en tirer tout le profit.

C'est une troisième réflexion que nous sommes obligés de faire pour être persuadés que si c'est à Dieu de choisir et d'envoyer les ouvriers, c'est parce que ceux qui entrent d'eux-mêmes dans la moisson n'y entrent souvent que pour leur propre intérêt, pour s'y enrichir, pour y être honorés et estimés des hommes, que pour y vivre dans un plus grand repos ; il faut des ouvriers qui travaillent, et qui travaillent en ouvriers, selon le dessein et la volonté de celui qui leur a donné l'ouvrage à faire, se contentant pour leur part des récompenses que leur donnera le maître de la moisson, sans aucun retour sur les avantages temporels qu'ils peuvent retirer de leur ministère ; c'est pour lors qu'ils deviennent des ministres comme saint Marc, et qu'ils en sont les parfaites copies, et comme tels ils sont des hommes vraiment apostoliques, qui ne sont jamais dans l'oisiveté, qui travaillent toujours à la gloire de Jésus-Christ, qui contribuent à la fécondité de l'Eglise, et qui aident les fidèles à se sauver, et par ce moyen ils ressemblent à saint Marc, ils ont toutes les qualités d'un bon ouvrier ; c'est ce que nous verrons dans la seconde partie de notre évangile, qui nous servira de sujet pour continuer et pour achever les éloges de notre saint.

SECONDE PARTIE.

Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Le Seigneur parlant à ses apôtres, leur dit : *Je vous envoie comme des brebis*, et, parlant à ses disciples, il leur dit : *Je vous envoie comme des agneaux.* Vous savez que les brebis sont les mères des agneaux ; les apôtres aussi sont choisis pour engendrer par l'Evangile des enfants à Jésus-Christ, et ces agneaux deviennent souvent brebis, et ayant été engendrés par le zèle de ceux qui ont été envoyés pour leur annoncer l'Evangile du royaume de Dieu, ils en engendrent d'autres dans la suite par ce même zèle avec lequel ils leur prêchent les vérités du christianisme ; qu'ils soient brebis ou agneaux, ils doivent avoir une grande douceur, c'est la première qualité des ouvriers évangéliques.

Cette vertu est d'autant plus nécessaire aux ouvriers de l'Evangile, que leur emploi est d'enlever au diable, au monde, à la chair, une proie qu'ils possèdent il y a longtemps; non-seulement ces trois puissants ennemis font ce qu'ils peuvent pour ne pas souffrir que l'on diminue le nombre de leurs esclaves, mais les esclaves mêmes font tous leurs efforts pour ne pas changer de maître ; cela demande beaucoup de travail, et sans violence, sans aigreur, sans colère, se souvenant qu'ils sont envoyés comme des agneaux, et des agneaux choisis de Dieu pour vaincre des loups, et en faire leur proie. Que la conduite de Dieu est opposée à celle des hommes ! Quand ils se veulent rendre maîtres d'une ville et de tout le peuple enfermé dedans, ils assemblent un grand nombre de soldats armés de différentes manières ; quand le Seigneur veut se soumettre des hommes qui, par la conduite de leur vie, peuvent être regardés comme des loups, il assemble des agneaux, et il les envoie parmi ces loups, avec ordre de ne rien épargner pour les soumettre et pour les vaincre. Je vous demande si ces idolâtres, si ces Juifs opiniâtres n'étaient pas de vrais loups à l'égard des fidèles, et particulièrement à l'égard des pasteurs ; Saul n'était-il pas un loup ravissant, quand, après avoir obtenu des lettres des princes des prêtres et des sénateurs de sa nation, il se saisissait de tous ceux qui invoquaient le nom de Jésus-Christ? hommes et femmes, il les enchaînait, et il les conduisait ainsi enchaînés dans Jérusalem, pour les y tourmenter et les y faire mourir. Ces juges païens qui condamnaient les chrétiens, ces bourreaux qui les tourmentaient n'étaient-ils pas des loups, puisqu'ils se faisaient un malin plaisir de les affliger, cherchant dans leur esprit tout ce qu'ils croyaient plus propre à leur causer beaucoup de douleur? La volonté du Seigneur était de se rendre le maître de ces loups, de les convertir, de les changer, et d'en faire des agneaux ; Saul n'est-il pas devenu un agneau quand le Seigneur l'a arrêté dans le chemin, qu'il lui a commandé d'aller à Damas, de s'adresser à Ananie, d'écouter tout ce qu'il lui dirait, et de s'y soumettre? C'est celui de qui l'on a dit: *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les*

péchés du monde, et que les prophètes ont comparé à un agneau que l'on porte pour être offert en sacrifice, sans qu'il fasse aucune résistance, ni même sans qu'il se plaigne de ceux qui se mettent en devoir de l'égorger ; il veut aussi que tous ses ministres soient des agneaux, qu'ils en aient la douceur, la patience et la simplicité, afin que comme tels ils puissent vaincre les loups, et en faire des agneaux.

Les Egyptiens n'étaient-ils pas des loups ravissants, cruels, violents, se laissant aller au désordre de leurs passions? Saint Marc n'est-il pas un agneau doux, simple et patient? Il fait des conquêtes admirables parmi ces loups, il leur fait connaître le vrai Dieu, il les engage à recevoir la religion de Jésus-Christ, il leur donne de l'amour pour l'Evangile. Pour lors ceux qui étaient cruels deviennent doux, ceux qui ravissaient le bien des autres renoncent à celui qu'ils possédaient, et le distribuent aux pauvres; les plus fiers, les plus violents, les plus emportés souffrent avec humilité tout le mal que l'on veut leur faire, sont disposés à donner leur vie pour Jésus-Christ et pour leurs frères; enfin les plus sensuels et les plus voluptueux, qui jusque-là avaient été les esclaves de leur chair, s'étaient déclarés ennemis de la croix de Jésus-Christ et avaient fait un Dieu de leur ventre, ont embrassé toutes les rigueurs de la pénitence, faisant leur gloire de vivre comme des hommes crucifiés. Saint Marc ayant fondé dans Alexandrie une Eglise si florissante, quoiqu'un agneau fort simple, n'avait-il pas fait la conquête d'un grand nombre de loups, et n'en avait-il pas fait des agneaux? Mais, de crainte que les disciples du Seigneur ne fussent effrayés entendant leur maître qui leur disait : *Vous serez comme des agneaux parmi les loups*, il a voulu les rassurer en leur disant auparavant: *Allez, je vous envoie*. Les apôtres et les disciples auraient pu répondre à leur divin Maître : Vous nous envoyez parmi les loups, et vous prétendez que nous en fassions des agneaux et des brebis comme nous, ou que nous en souffrions avec douceur et avec patience toutes les cruautés; nous prévoyons que l'un et l'autre arrivera, qu'une partie de ces loups se convertira et se changera en agneaux, et qu'une autre partie persévérera dans sa férocité et nous déchirera ; mais qui sommes-nous, pour faire un changement si prodigieux, que par notre travail un loup devienne une brebis? Qui sommes-nous, pour soutenir avec une généreuse intrépidité les tourments les plus cruels? Ecoutez, hommes apostoliques, disciples du Seigneur, pasteurs, prédicateurs, confesseurs, ministres de Jésus-Christ, quelque rang que vous teniez dans l'Eglise, quelque emploi que vous y ayez, qui pouvez faire de semblables objections, écoutez ce que le Seigneur vous dit lui-même : *Allez, je vous envoie;* vous n'avez rien à craindre ni de la part de ce qui vous peut manquer, ni de la part de l'opiniâtreté, ou de la puissance, ou de la malice des hommes; c'est moi qui vous envoie, j'ai précipité du haut du ciel Lucifer accompagné de la troisième partie des anges, j'ai noyé dans les eaux de la mer Rouge Pharaon et toute son armée, j'ai détruit toutes les nations qui voulaient empêcher mon peuple de se mettre en possession de la terre que je lui avais promise, j'ai fait périr toute la nombreuse armée de Sennachérib, mon bras n'est point raccourci, ma puissance n'est point diminuée, ma force n'est point affaiblie ; pensez donc que c'est moi qui vous envoie, par conséquent allez avec courage, avec confiance, et pour augmenter la fermeté de votre résolution dans la pensée que c'est moi qui vous envoie, ne vous appuyez point sur pas une des choses humaines, ne pensez pas même à faire provision de ce qui paraît le plus nécessaire à la vie, pour faire connaître que vous attendez tout de moi, que vous avez mis tous vos soins dans mon sein, toute votre confiance étant en moi ; c'est la seconde qualité d'un bon ouvrier.

Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers, et ne saluez personne dans le chemin. Nous pouvons dire que Dieu ne pouvait pas demander un plus parfait dégagement à ses disciples, ni les obliger à porter leur confiance plus loin, que de les envoyer par le monde prêcher l'Evangile à toutes les créatures, sans penser à se charger de ce qui n'est propre qu'à conserver la vie présente pour laquelle un homme apostolique doit avoir une grande indifférence, ne voulant dépendre que de Dieu seul pour tout ce qui regarde son ministère, et ne faire fonds que sur sa sagesse, sur sa bonté, sur sa providence; c'est le caractère d'un ministre vraiment évangélique qui ne tient à rien, qui non-seulement néglige toutes les choses de cette vie, qui est toujours disposé à y renoncer, même à les sacrifier dès qu'il y va de la gloire de Dieu et du salut du prochain. Ce dégagement est si nécessaire aux ouvriers évangéliques, que, l'ayant ordonné à ses apôtres, il le commande encore à ses disciples; envoyant les premiers prêcher le royaume de Dieu, il leur dit, au rapport de saint Luc : *Ne portez rien dans le chemin, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent et n'ayez point deux habits* (*Luc.*, IX, 3).

Remarquez comment ce divin Seigneur dresse ses apôtres; il les envoie prêcher le royaume de Dieu, c'est-à-dire établir l'amour et le désir de ce divin royaume dans le cœur des fidèles, de sorte qu'ils ne prient que pour l'obtenir, et qu'ils ne travaillent que pour s'en rendre dignes. On n'établira jamais ce royaume de Dieu dans le cœur des peuples, si l'on ne paraît pas persuadé des vérités que l'on annonce; celui-là en paraît-il persuadé, qui n'est occupé qu'à s'établir un royaume en ce monde, qui ne travaille que pour amasser des richesses, qui ne brigue et ne sollicite que des honneurs, de sorte que l'on ne remarque en lui que l'amour des biens de ce monde, et l'attachement à tout ce qui est temporel et périssable? De quoi servira tout ce qu'il pourra dire de l'amour des biens éternels et du détachement des

biens corruptibles? il faut donc qu'une sainte indifférence pour tous les avantages du monde prêche le royaume de Dieu et engage tous les fidèles à le rechercher, n'aimant point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; c'est pour lors qu'un ministre de l'Evangile a bonne grâce de condamner tout ce qui peut approcher du superflu, quand on ne voit en lui que ce qui est absolument nécessaire; pour lors son discours a beaucoup de force pour persuader aux autres à se détacher de tout ce qui est superflu, quand il paraît vraiment détaché, même de ce qui est nécessaire. Que si un ouvrier apostolique doit être dans ce dégagement qui le dégage de son propre bien, à plus forte raison le doit-il être du bien de son prochain, ne le point désirer, ne rien faire pour s'en procurer quelque part, soit par des testaments, soit par d'autres manières, ce qui tourne souvent au scandale de l'Eglise et ce qui rend les travaux apostoliques fort inutiles.

Saint Matthieu, rapportant les ordres que le Seigneur donne à ses apôtres, dit : *Ne préparez pour le chemin ni sac, ni deux habits, ni souliers, ni bâton* (*Matth.*, X, 10); et avait dit auparavant (verset 9) : *Ne vous mettez point en peine d'avoir de l'or, de l'argent, ou d'autre monnaie dans votre bourse.* Le Seigneur leur dit : *Allez;* il n'y a donc rien qui les doive arrêter, il faut qu'ils soient toujours prêts à partir. Les ambassadeurs des rois de la terre sont longtemps avant que de se mettre en chemin et de faire leur entrée, parce qu'il leur faut beaucoup de jours pour préparer leur équipage. Il n'en est pas de même d'un envoyé du Fils de Dieu; quoique Roi des rois et Seigneur universel du monde, ses ambassadeurs doivent être toujours disposés à partir, parce que leur équipage c'est la pauvreté, et leurs provisions c'est la confiance en la providence de Dieu et dans la charité des fidèles. Si, d'une part, le Seigneur ne veut pas que ses apôtres et ses disciples, allant exercer le ministère de la prédication, marquent quelque défiance de manquer des choses nécessaires à la vie, voulant avoir de l'or et de l'argent dans leurs bourses, faisant provision de pain, d'habits, de souliers, comme s'ils avaient peur d'en manquer; de l'autre, il ordonne à tous les fidèles d'avoir soin des ministres sacrés, qu'ils pensent qu'ils sont obligés de fournir à leurs pasteurs et à leurs prédicateurs ce qui leur est nécessaire; mais ce divin Maître voulant un parfait dégagement dans ceux qu'il avait choisis pour ses ministres, prévoyant que la bonne volonté des fidèles pourrait être cause que l'on s'attacherait plus aux uns qu'aux autres, que l'on s'arrêterait davantage à les servir, pour prévenir ce défaut, qui est contraire à la perfection évangélique, le Seigneur leur dit : *Ne saluez personne dans le chemin.*

Cette parole vient de l'Ancien Testament. La Sunamite ayant fait connaître à Elisée que l'enfant qu'il lui avait obtenu de Dieu était mort, le prophète dit : son serviteur Giesi : *Ceignez vos reins, prenez mon bâton à votre main et allez-vous-en. Si vous rencontrez quelqu'un, ne le saluez point, et si quelqu'un vous salue, ne lui répondez point* (IV *Reg.*, IV, 29). Les saints Pères ont entendu par cette défense d'Elisée un ordre qu'il donnait à son serviteur de se hâter, sans s'amuser à discourir inutilement dans le chemin avec ceux qu'il rencontrerait; ce qui a rapport avec ce que Jésus-Christ a ordonné depuis à ses disciples en les envoyant travailler à la conversion des peuples. Il leur dit de ne saluer personne dans le chemin; ce n'est pas le dessein de Dieu de rendre ses serviteurs incivils et indifférents envers leurs frères, puisqu'il les oblige même dans l'Evangile de saluer leurs ennemis; mais il veut par là seulement leur faire entendre que lorsqu'ils sont appliqués à travailler au salut du prochain ils le doivent faire avec ardeur, n'ayant dans l'esprit et dans le cœur que l'affaire qui leur est commandée, sans s'arrêter à lier quelque partie avec les hommes, à s'engager de société avec eux, sous prétexte de se faire des amis et des patrons, dont ils pourraient retirer quelque avantage dans leurs besoins, ce qui était contraire au dégagement dans lequel le Seigneur prenait plaisir d'élever ses disciples, ne les ayant pas choisis pour eux, mais pour ceux à qui il avait résolu de les envoyer. Il serait à souhaiter que tous les ministres de Jésus-Christ fussent autant persuadés de cette vérité que ses premiers disciples en étaient convaincus; ils ne seraient point empressés de faire leur cour aux grands et aux puissants, ils ne les flatteraient jamais dans leurs défauts, ils paraîtraient devant eux comme les prophètes, les apôtres, les disciples et saint Marc ont paru devant les rois, les gouverneurs et les juges, uniquement pour leur dire la vérité en condamnant leurs désordres, en leur faisant connaître leurs devoirs. Ce n'est que pour cela que ce divin Seigneur permet à ses disciples d'entrer dans la maison des puissants et des riches, qu'il consent qu'ils y demeurent, et qu'ils y mangent, car il les envoie comme des ambassadeurs de paix, et de cette paix que le monde ne saurait donner, parce qu'elle n'est pas seulement extérieure, elle est encore plus intérieure; la paix que le monde donne n'est que pour réconcilier les hommes ensemble, elle n'est souvent que dans l'apparence, elle se rompt aisément, ce n'est pas une semblable paix que les disciples vont porter dans le monde, conformément à l'ordre que leur maître leur donne, quand il leur dit : *En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison.*

Que ces paroles font bien connaître quels sont les caractères des vrais chrétiens, et les qualités des ministres du Seigneur! portez la paix partout sans en exclure personne, *en quelque maison que vous entriez*, soit ami ou ennemi, offrez-lui d'abord la paix, lui faisant connaître que vous ne lui rendez visite, que

vous ne choisissez sa maison pour y passer quelque temps, pour vous y reposer, pour y prendre un peu de nourriture, que dans le dessein de leur procurer la paix, qui est le plus grand, le plus nécessaire et le plus précieux de tous les biens que l'on puisse désirer à son prochain; c'est un bien qui est presque toujours inséparable de la pauvreté évangélique, et ce sont les vrais pauvres de Jésus-Christ qui le répandent partout. Vous remarquerez aussi que le Seigneur commence par dépouiller ses apôtres, ses disciples, tous les hommes apostoliques, ne voulant pas qu'ils amassent de l'or et de l'argent, qu'ils se chargent de provisions, qu'ils aient des équipages, afin qu'ils soient en état de porter la paix partout. Le détachement de tous les biens du monde étant absolument nécessaire pour faire l'office d'ambassadeur de la paix chrétienne, il est très-difficile que ceux qui ont de gros biens, qui possèdent des revenus considérables, qui sont élevés dans de grandes dignités, puissent donner la paix à tous; ces possessions seront souvent cause de divisions et de procès; il faut que les ministres du Seigneur puissent dire, comme saint Pierre et saint Jean : *Nous n'avons ni argent, ni or, nous ne saurions vous en donner, mais notre divin Maître nous a dit : Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, nous avons reçu ce bien comme un précieux héritage, nous vous donnons ce que nous avons.*

Il est donc bien indigne d'un chrétien, encore plus d'un ministre de Jésus-Christ, de n'entrer dans des maisons, de ne se fourrer dans des familles que pour y mettre la division, en suscitant des procès pour en profiter; comment ces plaideurs, ces hommes processifs pourront-ils, dans quelque maison qu'ils entrent, dire d'abord : *La paix soit dans cette maison*, puisqu'ils n'y entrent que pour y déclarer la guerre? S'il n'y a que des enfants de paix qui soient capables de recevoir la paix qu'on leur désire, il n'y aura aussi que des enfants de paix qui seront capables de la donner, personne ne pouvant donner ce qu'il n'a pas; un homme de guerre et de procès est un ennemi de la paix, il ne la saurait donc donner, puisqu'il ne peut point la recevoir, conformément à ce que le Seigneur dit : *S'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui, sinon elle retournera sur vous.*

Remarquez comment le Seigneur parle, les bons ouvriers n'y peuvent faire d'attention sans une grande consolation pour eux; mais ceux en faveur de qui ils travaillent doivent trembler; ce qui console les bons ouvriers, c'est qu'ils profitent de tout, aussi bien de la dureté et de l'impénitence des libertins et des impies de profession, comme de la soumission et de l'obéissance des vrais chrétiens. Ceux qui par opiniâtreté refusent la paix que l'on veut leur donner se plaisent à vivre ennemis de Dieu et de ses serviteurs, contribuent au mérite des ministres sacrés qui reçoivent cette paix que les pécheurs endurcis ont refusée; ceux qui comme des enfants de paix se soumettent à tout ce qu'on leur ordonne pour leur salut, contribuent de même à la gloire de leurs pasteurs et de leurs prédicateurs qui peuvent leur dire avec saint Paul : *Vous êtes ma joie et ma couronne.* Mais apprenons que Dieu veut que l'Évangile de paix soit annoncé à tous les hommes, quoique tous ne soient pas des enfants de paix : c'est qu'il n'appartient pas aux hommes d'entreprendre de faire le discernement de ceux qui sont enfants de la paix, ou de ceux qui ne le sont pas; c'est un secret qui est caché en Dieu de toute éternité, et qui ne se manifestera entièrement qu'à la fin des siècles, et qu'au jour du jugement, lorsque les livres seront ouverts. Ce n'est donc pas à nous à priver de l'Evangile de la paix quelques villes, quelques communautés, quelques familles, comme s'ils ne devaient pas la recevoir, n'étant pas des enfants de la paix; il faut l'annoncer à tous, et en laisser le progrès à Dieu. Saint Marc n'a-t-il pas été dans un grand nombre d'endroits, villes et maisons, dans lesquelles il y avait très-peu d'enfants de la paix? il ne laissait pas néanmoins de l'annoncer à tous, souffrant avec patience et avec douceur les maux que les enfants de la guerre lui voulaient faire; se consolant avec ceux qui, par une grâce de Dieu particulière, recevaient la paix, il demeurait volontiers avec eux, selon l'ordre qu'il en avait reçu de son divin maître, lui disant : *Demeurez en la même maison, mangeant et buvant de ce qu'on vous servira, car celui qui travaille mérite sa récompense. Ne passez point de maison en maison.*

Le Seigneur, qui ne veut pas que ses disciples soient sujets à aucun reproche, veut qu'ils évitent celui qu'on pourrait leur faire, si, étant entrés dans une ville pour y répandre la paix, ils allaient de maison en maison; car ou on les accuserait d'inconstance et de légèreté, ou on leur reprocherait qu'ils ne trouvent point de maison qui soit à leur goût, où ils soient à leur aise, que dans toutes celles où ils entrent il y a toujours quelque chose qui les choque, et qu'ils y sont incommodés, soit pour le logement, soit pour le repos, soit pour la nourriture, ce qui est cause qu'on leur imputerait ou une bizarrerie d'esprit insupportable, ou beaucoup d'amour de soi-même, ou une extrême sensualité, ce qui serait un grand obstacle à l'Évangile, parce qu'il arriverait souvent l'un de ces deux inconvénients, ou que le prédicateur ne voudrait pas prêcher, ne trouvant point de maison qui l'accommodât, ou que les peuples refuseraient de l'entendre, étant choqués d'une conduite si déréglée; il est donc de très-grande conséquence aux ministres du Seigneur de suivre l'ordre qu'il leur prescrit : Ne passez point de maison en maison. Et pour arrêter cette inconstance, et pour leur donner cette stabilité qu'il a lui-même louée dans saint Jean-Baptiste, en leur demandant : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau agité par le vent? Non, je vous le dis, un prophète et plus que prophète, car *c'est de lui qu'il est*

écrit : J'envoie mon ange devant vous, et c'est lui qui vous préparera la voie.

Ce divin Seigneur veut donc que tous ses disciples aient la même stabilité que son précurseur, qu'ils soient semblables aux prophètes, et même aux anges, qu'ils ne travaillent que pour la gloire de Dieu, qu'ils ne soient occupés que de contribuer de tout ce qui dépendra d'eux au salut de leur prochain, et afin qu'ils y demeurent autant qu'ils le jugeront à propos pour de semblables motifs, sans que ni l'intérêt, ni la vanité, ni la sensualité soient capables de les en faire sortir, il leur ordonne de se contenter de ce qu'ils y trouveront, de ce qu'on leur y présentera, *mangeant et buvant de ce qu'on vous servira;* et il ajoute encore, *et en quelque ville que vous vous trouviez, où l'on vous aura reçu, mangez ce que l'on vous présentera.*

C'est le moyen de faire voir un vrai détachement pour tout ce qui regarde les besoins du corps: en user avec une grande indifférence et beaucoup de simplicité, sans recherche, sans désir, et sans affectation, et se servir de ces repas et de ces régales pour travailler au salut des personnes avec qui l'on se trouve en compagnie, comme dit le Seigneur : *Guérissez les malades qui s'y trouveront; et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche de vous.* C'est là rendre le centuple que de guérir les malades qui sont dans une ville, dans une maison où l'on a eu la charité de vous recevoir, et pour reconnaissance de vous avoir donné de quoi vous reposer et de quoi vous nourrir, vous leur appreniez les moyens de se rendre dignes du royaume de Dieu, qui est proche d'eux. C'est ce que saint Marc a pratiqué depuis que Dieu lui a fait la grâce de le choisir pour être le disciple et le compagnon de ses apôtres, pour être le prédicateur et l'écrivain de son Évangile. Dieu a donné ce saint homme à son Église comme il avait donné Moïse au peuple d'Israël. Ce saint législateur entre dans une si grande indignation, voyant que ceux de la conduite desquels il était chargé, s'abandonnaient à l'idolâtrie et à tous les désordres qui suivent l'idolâtrie, qu'il brise les tables de pierre sur lesquelles Dieu avait gravé sa loi, étant persuadé qu'elle serait inutile à ceux qui contre la foi et la raison rendaient à la figure d'un veau ce qui n'était dû qu'à Dieu seul. Craignez que saint Marc ne fasse la même chose, qu'il ne vous reproche l'Évangile qu'il vous a écrit par l'inspiration du Saint-Esprit, que vous ne soyez rigoureusement punis de n'avoir retiré aucun avantage d'un si excellent ouvrier, de n'avoir pas voulu suivre aucune de toutes ses bonnes qualités. Remerciez Dieu de vous avoir donné un si bon ouvrier, et faites un bon usage de son évangile, afin de vous rendre dignes du royaume de Dieu, que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

NOTICE SUR LE P. HONORE GAILLARD.

Le P. Gaillard (Honoré), jésuite, naquit à Aix en 1641, et mourut à Paris le 11 juin 1727, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Sur la fin de sa vie, il avait mis en ordre ses *Sermons*, qui ne furent pas publiés; on ignore même ce que ce recueil est devenu. Ce qui nous reste de cet éminent orateur fait regarder cette perte comme une des plus regrettables qui aient jamais pu être faites. Il avait prêché trois fois l'Avent et onze fois le carême à la cour. Nous publions ses *Oraisons funèbres :* 1° celle de Louis de La Tour d'Auvergne, prince de Turenne; 2° celle de Mgr de Harlay, archevêque de Paris; 3° celle de Louis, dauphin, et de Marie-Adélaïde de Savoie; 4° et celle de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé. Tous ces discours sont écrits avec beaucoup de délicatesse, et l'auteur y fait preuve d'esprit et de talent oratoire. Antoine Albert, auteur du *Dictionnaire portatif des prédicateurs français* (Lyon, Bruyset Ponthus, 1757), apprécie de la manière suivante l'effet produit par le P. Gaillard : « S'il est nécessaire pour les éloges funèbres que le prédicateur soit lui-même un héros dans son art, et que l'auditeur ait quelque peine à décider quel est le plus grand, ou de celui qu'il entend louer, ou de celui qui le loue, le P. Gaillard a joui de ce privilége. Il ne faut pour en convenir que lire le passage de l'oraison funèbre du prince de Turenne, où cet orateur, après avoir dit que ce jeune prince fut blessé mortellement à la bataille de Steinkerque, décrit de la manière la plus touchante la douleur de ses parents à cette triste nouvelle. » Nos lecteurs pourront juger de la justesse de cette appréciation. Toutefois nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce passage : « Mais quelle nouvelle à porter à toute sa maison! Hélas! il n'était déjà plus, quand on apprend qu'il était dangereusement blessé! Quel trait mortel dans le cœur du père! quel glaive de douleur dans l'âme de la mère! Ils partent en trouble et avec précipitation, pressés par les mouvements de leur tendresse, pour se rendre auprès d'un fils qui faisait tout le bonheur de leur vie. Où courez-vous, père infortuné, mère désolée? Vous entrez dans Mons par une porte, tandis que son cercueil passera par l'autre, et vous apprendrez des gémissements publics qu'il n'y a plus pour vous de Turenne. Puis-je exprimer ici ce que me fit voir alors la plus sensible douleur d'un père qui s'abîme dans la désolation, et d'une mère qui se noie dans ses larmes? Tout ce que l'amour paternel conçoit dans une affliction profonde, et qu'il veut produire au dehors, est étouffé par des sanglots qui ne laissent point sortir d'autres paroles de sa bouche que celles que David réitérait sans cesse sur la mort d'un fils qui ne méri-

tait pas d'être regretté autant que celui-ci : *Fili mi, heu! fili mi!.....* » Du mouvement, de l'émotion, le sentiment des convenances de la chaire, tout cela se retrouve à la fois dans le P. Gaillard : pourquoi faut-il que l'ensemble de sa parole inspirée soit à jamais perdu!

ORAISONS FUNÈBRES

DU

P. HONORÉ GAILLARD,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE LOUIS DE LA TOUR D'AUVERGNE, PRINCE DE TURENNE,

Prononcée le 12 octobre 1693, en l'église de l'abbaye de Cluny, où est la sépulture de sa maison, en présence de Monseigneur le cardinal de Bouillon.

Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens (*Psal.* XXXVIII, 6).

Vous avez mis, Seigneur, des bornes fort courtes à mes jours : tout ce que je suis n'est qu'un néant devant vous : et tout homme qui vit sur la terre, n'est que vanité.

Monseigneur,

Quel triste témoignage viens-je rendre ici à la vérité de ces saintes paroles, par lesquelles le Prophète-roi, rempli de l'Esprit divin, a voulu nous marquer la vanité et le néant de toutes les grandeurs humaines? Quelle image présente à mes yeux tout ce lugubre appareil? le deuil de ces autels, ces lumières mêlées avec les ombres de la mort, ce morne silence, enfin ce tombeau que je ne puis regarder sans frémir.

Etes-vous donc ici, prince, que nous ne cessons de pleurer depuis que nous vous avons perdu? Et comment y êtes-vous? Non plus, tel que vous avez paru dans vos glorieuses campagnes, nouveau Turenne, renaissant des cendres du héros dont vous faisiez revivre et le nom et la valeur, ni tel qu'on vous a vu dans le commerce du monde parer les assemblées dont vous étiez l'ornement et les délices: mais hélas! frappé et abattu du coup fatal qui a mis de si courtes bornes à votre vie, il ne reste ici de vous que la moindre partie de vous-même, qui va se perdre bientôt dans la poussière du tombeau.

Sujet lamentable, dont l'idée seule me trouble, et où j'aurais besoin d'être consolé moi-même, bien loin de pouvoir consoler les autres. *Quis me consolabitur, a quo alii petunt consolationis officium?* C'est ainsi que parlait saint Ambroise (*in consolatione de obitu Valentiniani*) dans une occasion presque semblable à celle où je me trouve : et je n'aurai qu'à emprunter ses pensées pour expliquer mes sentiments. Ce digne ministre de la divine parole, pénétré de douleur sur la mort du jeune Valentinien, qu'il chérissait comme son fils, ne crut pas blesser la sainteté de la chaire chrétienne, en y célébrant les vertus d'un prince, qui, n'ayant pas été exempt des défauts d'une vive jeunesse, et ayant eu même le malheur de mourir sans être baptisé, avait pourtant donné des marques de sa religion et des espérances de son salut, par le désir du sacrement de régénération, qu'une mort inopinée ne lui permit pas de recevoir. *Hunc sua pietas abluit et voluntas.*

Autorisé par un tel exemple qu'il m'est avantageux d'avoir à suivre et touché des sentiments que ce Père exprime dans l'oraison funèbre de son prince, je ne croirai point violer les droits de la chaire, en y parlant d'un chrétien mort non-seulement dans la foi de son baptême, mais dans le désir de la pénitence, et dans le regret de n'avoir point eu le temps d'expier ses fautes, ayant été surpris par la mort. Je ne ferai pas même difficulté de confesser ma douleur, à l'exemple de saint Ambroise, qui n'a pu retenir ses larmes dans la sienne. *Quid habeo quod melius faciam, quam tibi lacrymas pro tanto tuo in me affectu rependam?*

Je pleure comme lui un jeune prince, qui, sans pouvoir être comparé du côté de la naissance et de la dignité à celui dont saint Ambroise faisait l'éloge, aurait de quoi soutenir la comparaison que je ferais de leurs qualités personnelles. Comme lui, je regrette un prince que j'avais eu l'honneur d'élever dès son enfance, et dont la perte m'a causé d'autant plus de tristesse, que son éducation m'avait donné plus de joie. *Ego te suscepi parvulum.*

Dès lors que ne lisais-je point sur son front, et dans le fond de son âme? Que ne démêlais-je point dans les défauts mêmes d'un naturel vif et ardent, mais noble et docile? Que ne me promettais-je point de ses belles inclinations, et de ses sentiments généreux? J'ai vu tout ce que j'avais attendu, et je l'ai vu avec un plaisir sensible. Je m'en suis, hélas! peut-être trop réjoui en moi-même. Mais je viens aujourd'hui, Seigneur, tout expier devant vos autels, en rendant ce devoir funèbre à très-haut et très-puissant prince Louis de La Tour d'Auvergne, prince

de Turenne, reçu en survivance de la charge de grand chambellan de France.

Grandeurs éclatantes, qualités magnifiques, éminentes dignités, dont il ne reste que l'ombre, et qui disparaissent dans le néant! *Substantia mea tanquam nihilum.*

De ce néant, Seigneur, vous qui avez tout créé de rien, apprenez-moi à faire aujourd'hui quelque chose à la gloire de votre nom et pour l'instruction de ceux qui m'écoutent : mais apprenez-le moi en me remplissant de l'esprit du roi-prophète, auquel vous avez fait connaître dans sa propre personne, le néant de tout ce qu'il y a de plus élevé parmi les hommes qui vivent sur la terre. *Universa vanitas, omnis homo vivens.*

Guidé par le même esprit, je vais m'ouvrir une route nouvelle dans ce genre de discours, n'y suivant point d'autre ordre que celui qui m'est tracé dans le psaume où j'ai pris les paroles de mon texte, et dont la seule paraphrase fera le plan de cette homélie funèbre. J'y recueillerai avec soin tous les sentiments que David a tirés du fond de son cœur, dans le souvenir de ses grandeurs passées, dans la circonstance de ses afflictions présentes, et dans la vue de sa mort prochaine. Il parle de ses grandeurs comme d'une image qui s'efface, et d'une ombre qui s'évanouit. *In imagine pertransit homo.* C'est ce qui lui en fait connaître l'illusion. Il sent dans son affliction ses forces défaillir. *Ego defeci in increpationibus.* C'est ce qui lui fait chercher son appui et sa consolation en Dieu seul. *Et nunc quæ est exspectatio mea? nonne Dominus?* Il envisage la mort, pour compter avec lui-même sur ce qui manque à sa préparation. *Notam fac mihi finem meum, ut sciam quid desit mihi.* C'est ce qui lui fait redoubler ses prières, et implorer avec plus d'instance la divine miséricorde. *Exaudi orationem meam : remitte mihi, ut refrigerer priusquam abeam, et amplius non ero.* Pieux sentiments que son cœur a conçus, et qui renferment ces paroles qui font toute la force de mon discours. Ah! Seigneur, vous avez mis des bornes fort courtes à mes jours : et tout ce que je suis n'est qu'un néant. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos : et substantia mea tanquam nihilum ante te.* C'est ce même néant, chrétiens auditeurs, qui occupe aujourd'hui tout mon esprit : c'est la seule idée qui me reste de la personne de M. le prince de Turenne. Je n'ai point d'autre titre à donner à toutes ses grandeurs, que celui d'un néant spécieux, dont il se serait ébloui, si Dieu ne lui en eût bientôt fait connaître l'illusion : je n'ai point d'autre image sous laquelle je puisse vous peindre ses adversités, que celle d'un triste néant, où il se serait abîmé, si Dieu ne l'eût soutenu par une puissante protection; je ne puis enfin vous représenter sa mort que comme un affreux néant, où il aurait eu tout à craindre, si Dieu ne lui eût fait espérer en ses miséricordes.

Ouvrez, Seigneur, à toutes les personnes qui m'écoutent le fond de leur propre néant, qui leur est caché sous les apparences des vanités du siècle, et faites-leur sentir par de profondes réflexions que tout ce qui paraît grand et élevé à leurs yeux n'est qu'un néant, tandis que je vais tâcher de le leur faire connaître par mes instructions.

PREMIÈRE PARTIE.

Ayant vu dès l'entrée de ce discours les piéges où pourrait m'engager un éloge dans lequel le ministère évangélique m'oblige de ne point passer les bornes de l'exacte vérité et de suivre les règles de la modération chrétienne, j'ai compris aussitôt que je devais prendre la précaution par laquelle David commence le psaume dont je fais la paraphrase, d'observer avec soin toutes mes voies, de mettre une garde à ma bouche, et de mesurer tellement mes paroles que je ne pèche point par ma langue en mêlant les flatteries profanes des orateurs du monde parmi les saintes prières des ministres de l'autel. *Dixi : Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea. Posui ori meo custodiam.* Fidèle à cette règle que je me suis proposée, je ne parlerai des grandeurs de M. le prince de Turenne que dans l'esprit du même psaume, où David reconnaît la vanité de tout homme qui vit sur la terre, quelque grand qu'il soit. C'est ainsi que ce saint homme, du point de son humiliation, regardait la gloire dont il s'était vu environné dans les beaux jours de sa prospérité : toutes les grandeurs lui repassent devant les yeux.

Fils d'Abraham par tant d'illustres générations qui lui avaient donné des ancêtres dont le Fils du Très-Haut n'a pas dédaigné de descendre, il n'en voit plus que les ombres qui fuient avec le temps dont elles ont suivi le cours. *In imagine pertransit homo.* Distingué entre tous les grands d'Israël par l'excellence de son esprit, par la sagesse de sa conduite, par des actions d'une valeur invincible qui l'ont rendu digne du trône, bien loin de s'enorgueillir de toutes ses prérogatives, il ne se considère que comme un néant devant Dieu. *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* Heureux dans la possession des grands biens dont il jouissait avec d'autant plus d'agrément que son bonheur, n'étant plus troublé par la malignité de l'envie, croissait tous les jours par l'amour de ses peuples, il reconnaît la fragilité de tous ces biens dans un subit renversement qui les fait passer en d'autres mains. *Thesaurizat et ignorat cui congregabit ea. Frustra conturbatur.*

Plût à Dieu que de si salutaires réflexions eussent prévenu dans M. de Turenne les premières saillies d'une jeunesse séduite par les enchantements du siècle. Plût à Dieu qu'il n'eût vu la suite éclatante de ses aïeux, qui, comme autant d'astres de la première grandeur, avaient présidé à sa glorieuse naissance, que pour en reconnaître la vanité dans l'ombre où ils se sont éclipsés. Plût à Dieu qu'il n'eût senti son mérite personnel, qui donnait un nouveau lustre à l'ancienne noblesse de son sang, que pour en rendre à Dieu tout l'hommage, et qu'étant entré dans le monde avec tous les avantages qui peu-

vent flatter une cupidité naissante de donner des ailes à une jeune ambition, il eût tempéré les vivacités de l'âge par la modération que doivent inspirer l'instabilité de la faveur et la fragilité des fortunes les mieux établies. Mais comment attendre de la dissipation du siècle la solidité de ces réflexions, où David n'est entré que par la profonde méditation des vérités éternelles. *Concaluit cor meum intra me : et in meditatione mea exardescet ignis.* Et c'est en quoi je reconnais une miséricorde spéciale de Dieu envers M. de Turenne, de lui avoir, parmi toutes les illusions du monde, donné lieu de faire les plus solides réflexions. Voyons donc d'abord tout l'éclat de ces illusions dont il s'est laissé éblouir, pour mieux pénétrer ensuite la grâce de la réflexion qui l'en a détrompé.

M. le prince de Turenne se voyait l'aîné de la maison de La Tour d'Auvergne, relevée dans ses commencements par la haute dignité de comtes d'Auvergne et ducs d'Aquitaine, alliée aux premières couronnes et aux principales maisons souveraines de l'Europe, soutenue dans la splendeur de son origine par les souverainetés de Bouillon et de Sedan, dont les princes ont rendu à leurs ancêtres la gloire qu'ils en avaient reçue : gloire bien vaine et bien fragile, qui vient ici perdre son éclat parmi les ombres, et dont le néant ne peut être mieux connu que par leurs noms et leurs titres, qui, dans ce temple où leur piété les a gravés, semblaient depuis plusieurs siècles marquer le tombeau de leurs neveux.

Vous l'avez ainsi reconnu, saints religieux devant qui je parle, et vous vous en êtes expliqués par la voix commune de tout votre Ordre assemblé dans le dernier chapitre général (an. 1685), les justes sentiments de reconnaissance que vos prédécesseurs avaient conçus pour le pieux Guillaume, comte d'Auvergne, duc d'Aquitaine, fondateur de l'abbaye de Cluny, vous ayant portés à supplier l'illustre chef de la maison de La Tour d'Auvergne, seule branche qui s'est conservée de la tige de votre magnifique bienfaiteur, de vouloir bien choisir la sépulture de sa maison dans cette église, où vivra éternellement la mémoire de ses pères.

Vos vœux sont accomplis, hélas! trop tôt pour le jeune prince, dont les cendres viennent ici se réunir à celles de son illustre aïeul, le grand Frédéric-Maurice, premier du nom, duc de Bouillon; et aux plus précieux restes du magnanime Turenne, dont le cœur vient ennoblir ce tombeau et y faire comme rejaillir quelque rayon du glorieux monument qui lui a été dressé dans l'auguste temple où sont les tombeaux de nos rois.

Mais l'honneur que vous fait cette reconnaissance est en même temps une preuve sensible de la vanité de toutes les choses humaines, et surtout de la gloire des grandes maisons.

M. le prince de Turenne avait un bel exemple de cette vanité devant les yeux dans la personne de M. le duc de Bouillon, son grand-père; exemple qu'un sage de ce siècle, en qui la beauté du génie répondait à la grandeur de sa naissance, a pris soin de nous tracer, en rapportant les circonstances de la mort de ce grand homme avec des réflexions bien propres à persuader le néant des grandeurs du monde.

« Cette mort, dit-il, devrait elle seule guérir les hommes de l'ambition, et les dégoûter de tant de plans divers qu'ils font pour leur élévation? L'ambition de M. le duc de Bouillon était soutenue de toutes les grandes qualités qui pouvaient la rendre heureuse; il était vaillant et savait parfaitement les ordres de la guerre; il avait une éloquence facile, naturelle et insinuante; il avait l'esprit net, fertile en expédients et propre à soutenir les affaires les plus difficiles. Outre qu'il avait un discernement admirable, il écoutait les conseils qu'on lui donnait avec douceur, avec affection et avec un certain égard obligeant avec lequel il faisait valoir les raisons des autres et semblait en tirer ses résolutions. Ces avantages pourtant lui furent presque inutiles par l'opiniâtreté de sa fortune, qui s'opposa toujours à sa prudence; et il mourut précisément dans le temps que cette même prudence et le besoin qu'on en avait à la cour avaient apparemment surmonté son malheur. » (La Rochefoucauld, *Mémoires*.)

La destinée du petit-fils n'a pas été moins fatale; car ayant, après bien des combats, pris le dessus de la fortune, et se voyant dans un état où il pouvait tout espérer, il meurt au milieu de ses espérances, et il apprend trop tard que l'éclat du siècle n'est qu'un spécieux néant dont il est d'autant moins permis de se laisser enchanter qu'on a par tant d'exemples plus de moyens de s'en défendre.

Malheureux enchantement qui cache ces vérités à une jeunesse aveuglée, en la remplissant des illusions du monde, qui ne plaît qu'autant qu'il séduit! L'homme sage, dit Job, ira l'étudier, ce monde, proche des tombeaux qui en font les véritables leçons, et il tiendra longtemps les yeux ouverts sur ce tas de morts dont ils sont remplis avant que d'en augmenter lui-même le nombre.

Mais l'éclat des vivants ne laisse guère voir les ombres des morts : et on songe peu au néant de ceux qui ne sont plus, quand on est environné des dignités de ceux qui en font revivre la grandeur. Au milieu de cette grandeur naquit notre prince, et il se sentit bientôt né pour la soutenir. La noblesse et de l'esprit et du cœur, qui relevait en lui celle du sang, lui inspira d'abord des sentiments où commençait à se former un Turenne, auquel il n'a manqué que la durée du temps, pour remplir toute la mesure de ce nom, et pour nous faire admirer le prodige d'en voir deux dans un siècle. Aussi ne devait-on rien attendre de moins de tant d'éminentes qualités dont le Seigneur l'avait orné. A quoi ne se serait-il pas élevé par la sublimité de son esprit si universel, et qui renfermait en quelque manière toutes sortes

d'esprits. Ce n'est point la gloire de l'homme, mais le don du ciel qui descend du Père des lumières, que je prétends exalter dans le caractère de l'esprit de M. de Turenne; caractère qui le dépeindra au naturel, et le retracera tout entier à ceux qui, dans une liaison plus étroite et dans un commerce plus intime en ont pénétré toute l'excellence, et qui, par la suite de ses actions que j'exposerai dans ce discours, se développera à ceux qui ne l'ont pas assez connu pour s'en former une idée juste et fidèle. C'était un esprit élevé, perçant, subtile dans les siences, qui, dans la plus tendre jeunesse, où les autres ne brillent que par la facilité d'une heureuse mémoire, pénétra si avant dans les plus grandes difficultés de la philosophie et des mathématiques, et les sut expliquer avec tant de lumière et de netteté dans une auguste assemblée, qu'il s'y fit admirer des plus savants, entre lesquels l'un des plus doctes prélats du royaume s'écria qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'un si rare génie pour les siences ne fût consacré à l'Église, où il aurait paru avec beaucoup d'éclat, tant il lui voyait de disposition pour les études les plus profondes; un esprit insinuant, aisé, vif dans la conversation, si plein d'agréments, qu'il ne fallait que l'écouter pour l'aimer, donnant aux choses les plus simples et les plus communes un sel qui les relevait, et un tour qui les rendait toutes nouvelles; sachant s'amuser sur les plus petits sujets, et traiter les plus grands avec une noblesse et une dignité toute gracieuse : un esprit doux, humain, bienfaisant dans le commerce du monde, recevant avec une politesse naturelle et un air affable tout ce qui se présentait à lui, prévenant par ses honnêtetés ceux que la discrétion ou la timidité aurait rendus plus réservés à son égard, et faisant sentir jusque dans le fond des cœurs l'inclination qu'il avait à faire plaisir par un certain art d'obliger, qui donnait un prix tout particulier à ses bienfaits : un esprit éclairé, prévoyant, ferme, constant dans les affaires, sachant prendre son parti par des résolutions précises, et le soutenir malgré les contre-temps; toujours présent à lui-même dans la confusion des difficultés, et conservant au milieu du mouvement et de l'agitation tout le sang-froid de la réflexion; enfin un esprit d'un ordre supérieur qui se rendait d'autant plus aisément le maître des autres, qu'on ne s'en sentait point maîtrisé; ayant toutes les grâces pour plaire, tous les attraits pour se faire suivre, toutes les complaisances pour gagner, toute la souplesse pour s'accommoder, tous les égards pour ménager, tout l'ascendant pour dominer, toute l'ingénuité pour se communiquer, toute la profondeur pour se cacher, toute la docilité pour écouter, toute la force pour persuader; grand dans l'air et la dignité de toute sa personne, simple dans ses manières et dans ses procédés, vif et lumineux dans ses productions, mesuré dans ses discours, exquis dans ses goûts, populaire dans ses familiarités, inébranlable dans ses entreprises, facile dans ses condescendances; se faisant tout à tous, et par l'étendue d'un génie qui pouvait atteindre aux deux extrémités, sachant fort bien allier toute la gaieté des plus vives conversations, avec les vues sérieuses de la plus mûre délibération.

Ainsi aviez-vous formé, Seigneur, celui qui, ayant reçu de ses aïeux une grande naissance, tenait uniquement de vous toutes les perfections de son esprit. Il ne fut pas longtemps sans donner toutes les espérances des fruits qu'on pouvait attendre d'un si riche fonds, ni sans recevoir les avantages qui pouvaient l'engager à le cultiver. L'approbation, l'estime, les louanges, la faveur, les dignités, sont les premières fleurs dont son enfance fut pour ainsi dire couronnée. A peine commence-t-il à en sortir, que le roi, qui par son juste discernement sait juger du mérite sans attendre le nombre des années, daigne l'approcher de sa sacrée personne, l'honorant de la survivance de la charge de grand chambellan de France, dont M. le duc de Bouillon son père est revêtu, et voulant qu'il commençât dès lors à en partager les glorieuses fonctions avec un père, dont le zèle et la fidélité répondaient à Sa Majesté de l'attachement d'un fils qu'il rendait héritier de sa grandeur. Aussi ne met-il point d'autre condition à la grâce qu'il lui fait, que celle de le servir comme le faisait M. le duc de Bouillon, dont la personne ne lui était pas moins chère, que ses services lui avaient toujours été agréables. Digne parole d'un prince devant qui la seule vertu peut trouver grâce, et qui sait mieux que personne lui rendre justice. Pouvait-il le mieux graver dans le cœur de M. de Turenne, qu'en y retraçant l'image d'un père si plein d'honneur, de probité et de religion, mais du vrai honneur qui ne ressemble en rien à la fausse gloire, de l'inviolable probité que nul intérêt ne peut entamer, de la pure religion qui est ennemie de toute ostentation : homme franc, sincère, droit, juste, noble, généreux, et l'un de ces hommes en qui la vérité, la fidélité, la rectitude des premiers temps trouvent un asile contre la corruption, l'artifice et l'hypocrisie qui de tous côtés se répandent dans le siècle.

Il ne fallait pas un modèle moins parfait à M. de Turenne pour achever de former en lui tout le bien auquel il avait tant de disposition, et pour remplir les espérances que le roi en avait conçues, en l'élevant à des honneurs qui lui avançaient la récompense de ses services. Aussi, pressé par sa reconnaissance, et animé par son courage, il ne cherche plus qu'à se rendre digne des grâces de son prince, ne se bornant pas aux services qu'il pouvait dans sa charge rendre à l'auguste personne du monarque, mais n'aspirant qu'à s'immoler à la gloire de Louis le Grand. La voix de son sang l'appelle aux armes, il y court; le voilà au siége de Courtrai, jeune lion, pour parler dans les termes de l'Ecriture, qui, dans la compagnie des autres exercés au combat et nour-

ris de sang, apprit bientôt à remporter de sanglantes victoires. La valeur naturelle à tous ceux de sa maison, comme il est dit de la famille de Ruben, lui fit rechercher au milieu des périls les plus périlleuses occasions, et faire dans l'essai de ses premières armes des coups qui auraient fait honneur à un courage plus exercé. Excité par ce qu'il avait fait et instruit par ce qu'il avait vu faire, il va devant Luxembourg s'exposer à de nouveaux dangers, et satisfaire dans une nouvelle ardeur les nobles désirs d'un cœur, qu'une première expérience avait commencé à dresser aux lois de la guerre. La Hongrie le voit bientôt après faire devant Neuhausel et à la bataille de Gran, tout ce que peut inspirer le plus vif désir de la gloire. De quelle émulation ne dut-il pas être touché dans cette campagne où, avec de renommés capitaines et de jeunes souverains se trouvaient les augustes princes du sang royal, qui ne s'y distinguaient pas moins par leur valeur que par leur nom ; sachant fort bien leur rendre les respects qu'il devait à leur haute naissance, mais ne perdant point l'occasion de partager leur gloire. Je pourrais pourtant bien dire en me servant des termes de Cassiodore (lib. v, ep. 3), qu'il n'avait pas besoin d'être animé par tous les prodiges de valeur qu'il avait devant les yeux, ayant l'esprit et le cœur rempli de toute la gloire militaire de sa maison. *Non extranea secteris exempla, cui domestica tam magna suppetunt præconia.*

Mais que fais-je ici ? Est-ce à moi d'exalter tous ces triomphes du monde ? Quelque grands qu'ils paraissent à mes yeux, ne dois-je pas, comme m'en avertit saint Grégoire de Nazianze (*In laud. Cæsaris*), en détourner mes admirations, pour suivre des réflexions chrétiennes ? Un grand fond de ces saintes réflexions se présente à moi dans le cours des prospérités du jeune Turenne, que je vois tout d'un coup interrompu par une subite disgrâce, qui lui fait connaître toute l'illusion de la fidélité du siècle. Trop de bonheur, trop de succès et d'agréments le conduisaient au précipice, s'il n'en eût été repoussé par une main forte et secourable. Les yeux du roi, qui veillaient sur lui, découvraient depuis quelque temps tous les écueils où une bouillante jeunesse, affranchie de toute crainte, exposée à tous les vents de la cour, errante au gré de sa liberté, emportée par la rapidité des passions, entraînée par le torrent des mauvais exemples, allait le faire échouer ; et sa bonté toute paternelle se hâta de le préserver de tant de malheurs qu'une plus longue indulgence aurait pu rendre irréparables. Plus il avait connu en lui un fond d'honnête homme, de sujet fidèle, serviteur inviolablement attaché à sa personne, plus il jugea nécessaire de le corriger des défauts, qui, n'étant pas d'une nature à être punis par toute l'indignation de sa justice, demandaient pourtant toute la sévérité de sa bienveillance.

Combien furent sensibles au prince de Turenne les ordres qu'il reçut au retour de sa campagne de Hongrie, de s'éloigner de la présence de Sa Majesté, de sortir du royaume et d'aller attendre dans les pays étrangers un temps de paix et de sérénité. Quel sombre nuage couvrit alors tout l'éclat de sa gloire ? Son maître irrité, sa maison disgraciée, son état incertain, sa dignité humiliée, ses résolutions flottantes, ses joies éteintes, son affliction inconsolable ! Mais plutôt quel rayon du ciel perça la nuée, et fit reluire dans son esprit le jour de la vérité, que les grossières vapeurs de l'illusion du siècle avaient obscurci ? Que ne vous dites-vous point à vous-même, prince, dans cette chute imprévue, en vous voyant humilié sous la main puissante de celui qui vous en faisait sentir tout le poids ? Quel jugement fîtes-vous pour lors des joies et des plaisirs de l'âge florissant ? de ces joies si vaines, de ces plaisirs si frivoles, qu'une soudaine tempête vous enlève tout à coup, sans vous en laisser autre chose que le regret de n'en avoir plutôt connu la vanité ? Comment regardâtes-vous toute cette prospérité qui vous avait toujours suivi, la réputation que votre esprit et votre courage vous avaient acquise dans le monde, ce nombre d'amis qui vous applaudissaient, les flatteuses espérances d'une haute fortune, dont l'image s'efface et s'évanouit en un instant : *In imagine pertransit homo.* Quel appui et quelle ressource crûtes-vous pouvoir trouver dans une illustre famille, qui suivait votre malheureuse destinée, et dont la triste résolution ne pouvait vous être qu'un surcroît de douleur ? Quel avantage ressentîtes-vous de tous les mouvements que votre ambition vous avait donnés, pour surpasser par des actions éclatantes les personnes que la naissance vous égalait, ou mettait au-dessus de vous : pour accroître même par les récompenses de vos services, la gloire et l'élévation de votre maison, qui vous paraissait comme tomber en décadence? Vains projets, vues trompeuses, agitations inutiles, d'un esprit que le monde aveugle ! *Frustra conturbatur.*

Ainsi Dieu, par ce prompt changement de la fortune de Turenne, rompit le bandeau que la vanité avait mis sur ses yeux, et l'éclairant en même temps des plus pures lumières de la vérité, lui fit faire de sérieuses réflexions. Dieu de miséricorde, qui, ayant réglé ses jours par un temps fort court, lui avança des connaissances qu'on n'acquiert que par une longue expérience, et le prévint dans la fleur de son âge d'une sagesse qu'il aurait en vain attendue dans le retour d'une vieillesse, où il ne devait point arriver. C'est par là qu'il voulut l'engager à profiter d'un temps dont il n'avait rien à perdre, et dont les moments étaient plus précieux, qu'ils étaient plus bornés.

Mais de quoi lui aurait servi de connaître les illusions du siècle dont il avait été ébloui, si la miséricorde, qui l'avait détrompé du spécieux néant de ses grandeurs, ne l'eût soutenu dans le triste néant où l'avait réduit

son affliction, où il commence comme David à ressentir sa faiblesse, et où il ne pouvait non plus que lui avoir d'autre ressource que celle de la protection du Seigneur? Ce fidèle protecteur ne lui a pas manqué dans son humiliation, comme nous l'allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un homme tout nouveau que je vais vous produire, dont l'esprit rappelé à lui-même par le malheur de sa disgrâce, fit des réflexions qui le changèrent de telle sorte, qu'il passe en peu de temps, comme l'admire saint Ambroise dans le jeune Valentinien, de la dissipation et de la légèreté d'une vive jeunesse, aux règles d'une prudence formée par l'expérience de plusieurs années: *Ita emendatus, quasi senioris cujusdam ætatis mores induisset.* Rien de si commun, dit ce Père, que de s'égarer par ces sentiers, où court avec précipitation l'âge ardent et inconsidéré: mais rien de si rare que de donner un frein à l'impétuosité de ces mouvements, et de se ramener dans les voies de la sagesse. *Error in pluribus est, in paucis correctio.* Je ne donne pourtant point la gloire d'un si prompt et si surprenant retour de M. de Turenne, à la force de son esprit, mais je la rends tout entière à la puissance du Très-Haut, dont la seule droite peut opérer de tels changements, et qui, prenant ce jeune infortuné dans le triste néant où son malheur l'avait comme abîmé, l'en releva avec d'autant plus de gloire qu'il le rendit capable des plus grandes résolutions. Ne comptons donc point sur les grandes qualités de l'esprit et du cœur de M. de Turenne: le coup qui le frappa lui fut si sensible, qu'il n'aurait pu se soutenir, s'il eût été abandonné à lui-même. Je vois succomber l'esprit et le cœur de David dans une tribulation imprévue, où chassé de son palais, séparé de ses amis, abandonné de ses serviteurs, dénué de tout secours dans une terre étrangère, il expose à Dieu sa défaillance, et réclame sa protection dans le psaume dont j'ai fait le fond de mon discours. Me voici, dit-il, exilé, errant dans un pays inconnu; de tout ce que j'ai été dans ma prospérité et dans mon élévation, je ne suis plus rien. La confusion qui me couvre le visage m'attire les insultes de mes ennemis. Je vois bien, Seigneur, que vous avez voulu me châtier: mais je sens que je ne puis soutenir la force de votre bras; mon esprit s'abat, mon âme se consume et se dessèche comme l'araignée.

Le prince de Turenne, chassé de sa maison, relégué dans un pays étranger, séparé de sa famille, délaissé de ses amis, privé de tout secours, et presque anéanti, aurait pu tenir ce même langage, et son affliction l'aurait accablé, si Dieu ne lui eût créé un esprit et un cœur nouveaux, non-seulement pour le soutenir au fort de ses malheurs, mais même pour l'en faire sortir avec plus de gloire.

Et voici où je reconnais la visible protection de Dieu: 1° dans le parti qui lui inspira d'aller signaler sa foi au service d'une république, qui s'est élevée comme un rempart contre les invasions du plus grand ennemi de la loi chrétienne; 2° dans toutes les bénédictions qu'il donna à ses illustres emplois; 3° dans la constance avec laquelle il lui fit supporter sans nulle faiblesse tous les désagréments d'un long exil, et dans la conduite sage et réglée qu'il lui fit prendre, jusqu'à le faire admirer de ces graves sénateurs et de ces grands politiques, qui n'admirent presque rien.

Qu'un jeune homme que l'éloignement de la cour et la liberté des pays étrangers livraient à la licence de ses passions, et rendaient entièrement maître de lui-même, prenne le parti de vaincre sa mauvaise fortune par des actions glorieuses, et de consacrer sa vie à sa religion, sous le saint étendard que la république de Venise avait levé dans la Morée contre l'empire ottoman, n'est-ce pas une preuve bien sensible que le Seigneur l'assista de ses lumières dans les premiers troubles que cause une grande disgrâce aux esprits les plus fermes et les plus solides? Qu'eût-il fait s'il eût suivi les mouvements d'une cupidité enflammée par la jeunesse, et comme émancipée de l'autorité des lois et de la servitude des bienséances? Ne fût-il pas aussitôt entré dans toutes les voies de perdition où les jeunes insensés, dont parle l'Écriture, disent les uns aux autres: Venez, jouissons de tous les plaisirs que la jeunesse nous présente, profitons des moments de joie qui s'échappent si rapidement, puisque c'est là tout le privilége de notre âge et tout le bonheur de notre vie. Mais le Seigneur préserva le jeune Turenne de ces pernicieux sentiments, et lui fit préférer le plaisir pur et délicat d'une conduite régulière dans la fleur de l'âge, à tous les plaisirs criminels d'une jeunesse licencieuse. Notre prince aima mieux, comme le dit saint Ambroise du jeune Valentinien, se captiver sous le joug d'une discipline sévère, que de se soumettre à celui de la volupté, si doux et si délicieux. *Jugum maluit portare emendatioris propositi, quam molle illud plenum deliciarum vivida mentis cervice portare.*

Echappé d'un tel écueil, il en avait un autre à craindre qui était moins agréable, mais qui n'était pas moins dangereux. Il pouvait s'abandonner à son chagrin et se consumer lui-même dans une triste oisiveté. Dieu l'élevant au-dessus de sa malheureuse destinée, lui ouvrit une carrière d'honneur, capable d'occuper une âme si grande que la sienne. Son cœur animé du désir de combattre les infidèles le porte jusqu'à la Morée, où il trouve de quoi sanctifier son courage dans les combats du Seigneur, et où le Seigneur le protégea lui-même visiblement, en le tirant des plus grands périls et des plus difficiles affaires, d'où toute la valeur ni toute la prudence humaine n'auraient jamais pu le tirer.

Que n'osa-t-il point alors? Prodigue d'une vie qu'il exposait à mille morts, il se sert de la qualité de volontaire pour suivre avec liberté tous les mouvements d'un cœur ar-

dent et intrépide, et pour s'exempter de tous les ménagements, où la prudence des commandants aurait pu l'assujettir. On le voyait à la tête des débarquements quand il fallait faire descendre les troupes et les conduire devant les places qu'on devait assiéger ; à la tête des travailleurs, quand il fallait avancer la tranchée ; à la tête des Esclavons, soit à pied, soit à cheval, quand il fallait faire quelque action de vigueur; à la tête du bataillon de Malte, quand il fallait attaquer quelque poste difficile. La vivacité de son esprit redoublait en lui une activité militaire qui le faisait trouver partout; grandes affaires ou petites, combats, assauts, escarmouches, visites de postes, siéges, batailles, tout lui était bon, pourvu qu'il donnât quelque exercice à sa valeur. Son seul repos était dans la tranchée, dont il avait fait son réduit; c'était là où les généraux l'envoyaient chercher quand il survenait quelque affaire que l'on n'avait pu prévoir, et où l'on jugeait sa présence nécessaire. Aussi ne se passait-il rien où le nom de Turenne ne fût toujours nommé et toujours distingué.

Mais j'avoue que je ne pourrais m'empêcher de l'accuser de quelque témérité, si je n'étais persuadé qu'il suivait l'attrait de confiance que le Seigneur lui avait donné en sa protection, quand je le vois devant le nouveau Navarin, se dérober pour aller à la demi-portée du mousquet reconnaître un poste, dont il ne fallait pas, sans quelque précaution, hasarder l'attaque; quand je le vois devant Négrepont, marcher d'un pas assuré entre les deux feux que faisaient la place assiégée et le secours des assiégés; quand je le vois à la bataille d'Argos, après avoir fait à pied d'un côté tout ce qu'il fallait pour repousser les ennemis, et avoir couru aussitôt à cheval à un autre endroit, où il prévoyait un choc plus violent, blessé à la jambe, son cheval tué sous lui, au lieu de s'aller délasser après la victoire, se transporter tout couvert de sang et de poudre dans la tranchée, y encourager les soldats à avancer les travaux, pour profiter de l'avantage qu'on venait de remporter sur le Séraskier; quand je le vois tout tremblant d'une grosse fièvre, se relever pour se trouver au premier assaut qu'on devait donner à Négrepont, que la prudence des généraux, qui le voyaient hors d'état de combattre, avait voulu lui cacher et qu'il apprit par un avis secret dont il fit un si prompt usage que, malgré la violence de son mal, il se rendit à la tranchée pour y attendre le temps de l'assaut dont il n'avait pu savoir l'heure précise; quand je le vois dans l'extrême faiblesse où le déclin de la fièvre l'avait laissé, se faire porter au haut du retranchement où devait se faire l'attaque, s'appuyer sur une embrasure, y recevoir un grand coup dans le bras, s'y attacher de l'autre, et perdant à ses côtés presque tous ceux qui l'avaient suivi, rappeler ceux que le grand feu faisait reculer, les ranimer d'une voix que la seule indignation pouvait alors élever, et par le sang qu'on voyait couler de son bras ; et ne point quitter prise que l'affaire ne fût achevée.

Tant de prodiges de valeur lui font une si haute réputation parmi les troupes, que n'ayant pas le caractère de commandant, il en avait toute l'autorité. Les volontaires le cherchent et le suivent partout; les Esclavons se rangent toujours autour de lui, et croient avoir la victoire entre les mains, quand ils ont Turenne à leur tête; les dragons ont plus d'une fois éprouvé qu'il était seul capable de les rallier dans des désordres qui les auraient couverts d'opprobre, si le vaillant prince ne leur eût fait expier leur fuite et réparer leur gloire par des actions où ils sentaient en eux-mêmes toute la valeur de celui qui les animait.

Où en était-on à la bataille de Navarin, quand la cavalerie turque ayant passé une ravine qu'on croyait impraticable, donna si vigoureusement sur les dragons, qu'elle rompit leur ordre, et déjà les poussait errants et épars dans leur frayeur, dont toute l'armée commençait à s'ébranler, si M. de Turenne ne fût accouru à leur défaite, leur reprochant leur honte, menaçant les uns, frappant les autres, les encourageant tous, mêlant, comme le vaillant Machabée, à son courroux guerrier la douceur et la force des plus vives exhortations, leur criant : Venez à moi, je suis soldat comme vous, et je m'appelle Turenne ; et par la vénération et la terreur de ce nom, commençant à relever le cœur de quelques-uns, qui rappellent les autres; enfin, leur inspirant à tous une nouvelle ardeur, qui les ramène vers la ravine, qui en repousse les Turcs jusque dans leur camp, et qui sauve l'affaire.

L'envie n'a point pensé à flétrir tant de belles actions; M. de Turenne en reçoit de publics et de continuels applaudissements, les généraux et les officiers ne parlent point autrement sur son sujet que les soldats; il semble qu'il ne soit venu dans un pays nouveau que pour y faire connaître, par les plus belles actions, le nom de Turenne, dont on n'avait connu que la réputation dans celui dont il l'avait hérité, et pour en porter dans les terres éloignées la gloire qui avait si longtemps éclaté à nos yeux. Les deux Navarins, Modon, Argos, Nopali de Romaine, Patras, Lépante, les deux châteaux des Dardanelles, Négrepont et toute la Morée ont vu dans le jeune Turenne les beaux commencements d'un héros, que le grand Turenne avait fait voir dans sa perfection à la France, à l'Italie, à la Flandre et à l'Allemagne ; et fasse le ciel que la religion puisse longtemps conserver la gloire de ce nom dans les fameuses villes de Grèce, Athènes, Corinthe, Lacédémone, où notre prince l'a gravé, et d'où la barbarie des temps a effacé ceux de leurs anciens capitaines. Au moins, tant que subsistera la florissante république de Venise, dont la grandeur, qui se soutient depuis tant de siècles, semble ne pouvoir être bornée dans les temps à venir que par la fin des siècles, le grand nom

de Turenne, consacré dans leurs fastes à l'immortalité, conservera toute sa gloire; l'histoire de ses guerres, ou plutôt de ses triomphes, qui ont assujetti l'orgueil ottoman à la puissance de cet État, instruira la postérité de ses nobles, de tout ce que le succès de ses armes a dû à la grandeur du génie et à la valeur de notre prince. Et comme j'ai dit que l'envie n'a pas attaqué le mérite de ses belles actions, je puis bien aussi soutenir que la flatterie ne l'a pas exagéré, puisqu'il n'a pas été moins exalté par les grandes relations que l'illustre doge et capitaine général Morosini, et les officiers généraux en ont fait au sénat, que par les acclamations publiques.

J'en appelle donc à ces précieux témoignages de la vérité, que la brièveté de ce discours ne me permet pas d'étaler, pour confirmer tout ce qui a si justement établi et relevé la réputation de M. de Turenne. J'en appelle à témoin la république de Venise, qui déclara solennellement, par son ambassadeur, à toute l'illustre maison de ce prince, la grande satisfaction qu'elle avait reçue de ses services. J'en appelle enfin aux marques éclatantes d'estime et de reconnaissance, dont cet auguste sénat a personnellement honoré le généreux défenseur de sa gloire. Ce sage conseil qui n'a point d'autre règle de ses délibérations et de ses jugements que celle de l'équité la plus éclairée, ne put apprendre tout ce qu'il avait fait pour le service de la république, sans en relever le mérite par quelque insigne distinction. Il s'assemble pour délibérer sur les honneurs dus à tant de magnanimes actions, que tout le public semblait demander à sa justice; et il se forme aussitôt parmi ces vénérables sénateurs une voix commune, qui élit pour un des généraux de leurs armées, celui qui dans l'état de volontaire avait montré toutes les qualités d'un grand général; et pour orner ce caractère dont on le trouvait si digne, il est résolu qu'on lui mettra entre les mains une épée enrichie de diamants, symbole de la valeur qu'il avait si noblement exercée et gage du commandement qu'il avait si justement mérité.

Ce n'était pourtant pas la volonté du ciel qu'il s'engageât tellement dans un service étranger, qu'il ne fût toujours libre pour venir s'immoler à la gloire de la même religion contre d'autres ennemis alliés sous l'étendard de l'hérésie, au premier signe que lui en ferait son roi, seul vengeur de la foi catholique attaquée par la fatale conjuration des puissances des ténèbres. Et ainsi content d'avoir mérité le commandement, il n'en reçut pas le caractère, mais il n'en perdit pas pour cela la dignité: se trouvant toujours dans un rang supérieur, que son courage lui avait acquis dans les armées, et que sa vertu soutint avec une égale noblesse dans la vie privée. Aussi Venise ne le révéra pas moins de près dans le délassement de ses campagnes, qu'elle ne l'avait admiré de loin dans les champs de bataille, et la sage conduite qu'il tint avec les nobles Vénitiens, ne put que rehausser la réputation qu'il s'était faite parmi les officiers de l'armée.

C'est ici une marque bien sensible de la protection de Dieu, qui l'assista des conseils de sa sagesse dans les dangers du plaisir, comme il l'avait assisté du secours de son bras dans tous les périls de la guerre. Rien n'était plus à craindre pour lui que le retour de ses campagnes, où il venait recueillir et goûter les fruits de sa gloire dans les douceurs du repos. Les agréments d'une ville polie et magnifique, dont les riches habitants savent si bien faire les honneurs aux étrangers, le concours des princes qui de tous côtés se rendent à ses divertissements, la pleine liberté qu'elle donne à ceux qui n'ont point d'entrée dans le ministère de son gouvernement, les spectacles et les assemblées qui en font les délices, et surtout la haute considération où se voyait M. de Turenne, les applaudissements publics, les empressements des nobles autour de sa personne, étaient sans doute des piéges fort dangereux, où il eût pu faire de grandes chutes, si la main du Seigneur ne l'eût soutenu en des pas si glissants. On lui vit entre tous ces sentiers de mollesse et de liberté, tenir toujours un milieu de sagesse et de conduite réglée, et se servir si bien de cet art délicat, qui apprend à concilier le rang et la dignité avec les douceurs de l'affabilité, qu'il ne charma pas moins tous les cœurs par sa bonté populaire, qu'il avait ravi tous les esprits par ses vertus militaires. Aussi se fit-il un si grand crédit dans ce politique sénat, qu'on voulut bien se relâcher quelquefois en sa faveur de certains usages, que la majesté vénitienne conserve toujours avec beaucoup de sévérité, et il en obtint pour les Français qu'il y présentait, et même pour des sujets de la république, des grâces et des emplois que sa seule sollicitation pouvait leur faire accorder.

Mais un théâtre plus élevé était préparé à sa vertu. Rome, la sage et grande Rome devait voir le petit-fils de celui à qui elle avait rendu les premiers honneurs, et confié la haute dignité de général des armées de l'Église. Elle devait voir le fils de celle qui avait fait passer dans son esprit la grandeur romaine, avec le plus pur sang de la noblesse du Capitole, dont elle l'avait formé. Elle devait voir le premier neveu de celui qu'elle avait revêtu dès la jeunesse de l'éclat de la pourpre, dont elle admire tous les jours les nobles et religieuses vertus, supérieures à son éminente élévation. Rome l'a vu, le digne héritier de toute cette gloire, et elle l'a admiré, peu accoutumée à voir dans la liberté de cet âge tant de règle et de modération jointes avec tant de vivacité; elle a respecté dans l'ordre de la jeunesse l'exemple des sages les plus avancés. Qu'il est beau à M. de Turenne de paraître ainsi aux yeux de la capitale du monde chrétien, dans la fleur de son âge, orné et riche de tant de fruits de sagesse! S'il a eu le malheur de commencer comme les plus jeunes, son mérite en est plus grand, d'avoir su par de

sérieuses réflexions, comme saint Ambroise le dit de son empereur, réformer sitôt les premiers mouvements de sa jeunesse. *Magnum est eam in ipso juventutis vestibulo derelinquere, et ad seriora converti.*

Aussi sa récompense lui en fut fidèlement rendue par tous les éloges dont sa conduite fut honorée. S'il dut jamais y être plus sensible, ce fut dans les distinctions qu'il reçut sous le pontificat d'Alexandre VIII, où l'on vit la première couronne de l'Eglise sur l'une des plus sages têtes du monde. Je ne parle pas des distinctions dues à sa naissance que tout le monde connaît, et qui lui furent marquées par le sacré collége et par le Souverain Pontife, lequel renouvela en sa personne les honneurs qu'Urbain VIII avait déférés à son illustre aïeul : je parle des distinctions que fit de son mérite Alexandre VIII, plus capable qu'un autre d'en connaître tout le prix. A peine ce prince lui eut-il rendu ses premiers respects, que le Saint-Père, touché de la dignité et de la bonne grâce qui reluisait dans tout son air, et qui s'insinuait par ses paroles, changea l'audience de cérémonie en une conversation de confiance; s'informant de lui, de tout ce qui s'était passé dans la Morée, et se trouvant si satisfait du compte net et exact qu'il lui en rendit et des desseins qu'il lui proposa pour la gloire des armes vénitiennes, que le sage Pontife crut, comme il le dit ensuite, avoir entendu sur ce sujet le grand Morosini, et donna à celui qu'il écoutait avec tant d'admiration les marques les plus singulières de son estime et de sa bienveillance.

Cependant sous les beaux dehors de toute cette faveur, et de ces continuels applaudissements, le cœur de M. de Turenne était toujours en souffrance par la longueur de son exil, et par le peu d'apparence qu'il voyait à son retour. Ce devait être le coup subit de la divine Providence, qui, l'ayant toujours soutenu dans son malheur, s'était réservé le temps et le moment de le terminer : n'ayant voulu par ses délais que l'engager à lui demander, comme le fait David dans notre psaume, de mettre fin à ses rigueurs : *Amove a me plagas tuas* ; et de lui faire connaître qu'il ne pouvait avoir d'espérance qu'en sa seule bonté. *Et nunc quæ est exspectatio mea? nonne Dominus?* Le voici enfin, ce Dieu propice, qui, tenant entre ses mains le cœur des rois, tourna bientôt à la clémence celui du plus grand des rois, dans ce temps favorable où l'Église ouvre à tous les fidèles les trésors de ses indulgences pour la rémission de leurs péchés. Le sage et pieux monarque jugea que ceux de la jeunesse du prince de Turenne étaient assez expiés par cinq années d'éloignement, et laissant, dans ce temps de grâce et de réconciliation pour tous les chrétiens, agir en lui-même sa bonté naturelle, qui n'avait fait que suspendre ses inclinations bienfaisantes, il rappelle auprès de sa sacrée personne ce glorieux exilé, à qui l'exil avait fait changer entièrement de conduite. Vous courez, prince, dans le transport de votre joie aux pieds de votre auguste consolateur. Mais hélas! que la tristesse est proche de la joie, et qu'un si beau jour va être bientôt suivi d'une nuit affreuse. Turenne, sorti du néant de l'adversité par la puissante protection du ciel, va se perdre dans le néant de la mort, où il a besoin des miséricordes infinies de Dieu. Que ne puis-je me dispenser de renouveler ici le souvenir d'un événement qui nous a coûté tant de larmes. Mais puis-je me dispenser d'implorer dans ce sacrifice la divine miséricorde pour le prince que nous avons perdu, et de vous exciter à joindre vos prières aux miennes, pour dire tous ensemble ces paroles de notre psaume : *Exaudi orationem meam, ne despexeris deprecationem, auribus percipe lacrymas meas.* Achevons donc le plus brièvement qu'il se pourra cette dernière et douloureuse partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

O joies trompeuses! ô vaines espérances! ô destinées incertaines des hommes! s'écrie saint Ambroise sur le trépas précipité du jeune Valentinien, qui revenu des plus hasardeuses expéditions, sauvé de tant de périls, échappé même du naufrage, semblait être dans une situation où l'on n'avait plus rien à craindre pour lui. *O fallax lætitia! o incerta rerum humanarum curricula! ex Africa reditum, ex mari restitutum, ex naufragio servatum, putabamus jam nobis non posse eripi.* Nous nous abusions, hélas! par les mêmes espérances : nous nous séduisions par les mêmes joies dont la tromperie et la fausseté nous étaient cachées : lorsque M. le prince de Turenne, après avoir couru tant de hasards sur la mer et sur la terre revenait rempli de toute la gloire d'une jeunesse triomphante, nous rassurer de toutes nos craintes, et rendre par sa présence la tranquillité à nos cœurs. Mais qui l'aurait cru, que ce doux calme, qui succédait à tant d'orages, eût sitôt amené la tempête qui devait nous l'enlever? Ah! s'il eût pu prévoir une mort si peu attendue, dans un temps où tout lui promettait une longue suite de beaux jours, avec quels sentiments de piété aurait-il supplié le Seigneur, comme le fait David dans notre psaume, que donnant quelque relâche à ses afflictions, il lui donnât aussi les moyens de se préparer à ce terrible passage, et qu'abrégeant même ses jours, il le mît en état de profiter du peu de temps qu'il lui laissait avant que de les finir. *Remitte mihi ut refrigerer priusquam abeam, et amplius non ero.* Heureux ceux qui préviennent ces derniers moments par de si salutaires réflexions, et qui, ne se fiant ni à une vie si incertaine, ni à une santé toujours fragile, quelque forte qu'elle soit, demandent sans cesse à Dieu comme David, qu'il leur fasse connaître le temps de leur fin, et le terme de leurs jours, afin qu'ils puissent suppléer par une prompte pénitence à ce qui manque dans les comptes de leur vie! Mais combien toutes ces idées de fin, de mort, de néant, s'éloignaient-elles de l'esprit d'un jeune prince, qui voyait re-

luire ses jours avec plus d'éclat par la fin de sa disgrâce, et par les nouvelles espérances que lui donnait la bonté de son maître? Tout contribuait à lui cacher son tombeau et à orner le triomphe de son retour.

Il revenait à la cour précédé de la renommée qui avait déjà fait entendre ses grandes actions à toute la France. Chacun s'empresse de voir cet homme, que sa haute réputation et la sagesse de sa conduite dans les pays éloignés avaient rendu tout nouveau; chacun admire dans la prudence de ses discours, dans le règlement de ses mœurs, le changement qu'avaient opéré quelques années d'absence : sans qu'une guerre étrangère lui ait rien fait perdre de sa politesse et de ses agréments, on lui voit un air plus composé, des manières plus nobles, une vertu plus épurée; tous conspirent à relever son mérite par des éloges qui rendent témoignage à la vérité des relations qui en ont été faites. L'ancienne et illustre maison de Ventadour lui donne une épouse, héritière de tous ses biens et de toute sa grandeur. Le roi, dont les faveurs sont toujours réglées sur le mérite des personnes, le choisit pour son aide de camp dans les siéges de Mons et de Namur : il le voit avec complaisance d'autant plus capable de profiter des lumières de ce génie et de cette haute intelligence qui donne tant de succès à nos armes, qu'il le trouve plus avancé dans la science de la guerre : il l'entend avec plaisir lui rendre un compte si clair et si précis de tous les détails du siége, qu'il semble au roi voir de ses yeux tout ce que son aide de camp rapporte, et être présent à tout ce qu'il lui expose. Ce monarque si entendu et si éclairé, connut bien d'abord par l'habileté du jeune Turenne à juger de ce qu'il voyait, que tout jeune qu'il était, il avait déjà beaucoup vu. Mais si le roi est si satisfait de la sagesse de ses discours, il ne l'est pas moins de la grandeur de ses actions. Car sa valeur exercée avec tant de gloire dans les siéges de la Morée, se trouvant devant Mons et Namur animée par la présence de son maître, se surpassa en quelque façon elle-même, et tout ce que son grand courage y fit voir de près, ne confirma pas seulement ce qu'on en avait appris de loin, mais donna lieu de croire qu'on n'en avait pas assez dit. Agir sans relâche, courir aux plus pressants dangers, avancer les ouvrages à la tête des travailleurs, se mettre dans les actions de la plus grande vigueur à la tête des grenadiers, essuyer à découvert le plus grand feu, s'élever sur les plus hauts retranchements, faire les descentes les plus hasardeuses, emporter l'épée à la main ce qui aurait pu résister à une plus lente attaque : c'étaient les exercices continuels de son courage, moins sensible à tous les reproches qu'il s'attirait d'en trop faire, qu'à l'ardeur qui le portait à faire tout.

Mais que j'ai peu de goût à parler ici de ses faits glorieux, qui m'approchent de son malheureux triomphe! Que je suis peu touché des acclamations qu'il reçut au combat de Leuze, de l'honneur qu'il eut de venir chargé des dépouilles de la victoire, en présenter au roi les étendards! Que j'aime à me taire sur les dernières actions où toute sa valeur s'est recueillie, et à en laisser le souvenir et l'éloge à ceux qui en furent témoins! Que je crains de prononcer le nom fatal de Steinkerque! Et de quel frémissement suis-je saisi à la première vue de cette bataille, où notre prince, emporté par l'ardeur qui le faisait aller à tout, quitte la brigade qu'il commandait, et va au travers des feux, l'épée à la main, affronter la mort et finir sa destinée par le coup funeste dont il fut renversé en retournant à son poste.

C'en est fait : je ne parle plus ni de courage, ni de valeur, ni de triomphe. Je n'écoute point ces applaudissements du monde, qui relèvent avec tant d'admiration la fin d'un guerrier enseveli dans le champ de la victoire. Je ne m'arrête point à ces réflexions, qui font remarquer un dernier trait de ressemblance entre le jeune et le grand Turenne, par ce genre de mort commun à l'un et à l'autre, et qui, sur un rapport si avantageux à notre prince, font observer qu'ayant été grand selon le nom qu'il portait, il ne devait point mourir autrement que le héros dont il portait le nom. Ce sont des discours du monde, des louanges du siècle que la religion fait aussitôt évanouir de mon esprit, en me remplissant de sentiments de crainte sur une mort si subite et si imprévue, et me représentant Turenne transporté des mains de la victoire entre les mains du juge redoutable, devant qui les princes et les conquérants ne sont pas plus distingués que les derniers des hommes.

Ce n'est pas à moi, Seigneur, d'entrer dans les secrets conseils de vos jugements, mais je ne puis désespérer de votre miséricorde à l'égard de celui qui l'a réclamée dans le temps qu'il vient de s'immoler à son devoir, et qu'il vous fait le sacrifice de sa vie. Pouvait-il mourir pour une meilleure cause que celle où la gloire de la religion n'a pas moins de part que la grandeur de l'Etat. Mourir pour la conservation des saints autels que la conspiration de l'hérésie entreprend de renverser; mourir en combattant les ennemis de la foi, en répandant le sang impie dans le champ de bataille; mourir d'un coup porté par une main levée contre le Seigneur et armée de toute la fureur du schisme, c'est une cause de mort, comme le disait saint Ambroise au regard de son prince, pleine de piété et de gloire. *Hæc causa mortis, quæ plena laudis.* Mais après avoir épuisé son sang dans un combat où la religion était si intéressée, et avoir reçu la plaie mortelle de la main des ennemis de Dieu même, souffrir avec une patience invincible les plus vives douleurs, les plus cruelles incisions et tous les tourments de l'art impitoyable qui déchire les membres pour sauver le corps : c'est purifier son âme à la mort par le mérite des souffrances qui surpasse celui des grandes actions; enfin consommer cette patience dans l'humiliation de

la pénitence et dans les derniers gémissements de la contrition, c'est offrir à Dieu un sacrifice que sa bonté n'aura pas rejeté. C'est avec ces signes d'un cœur prévenu par la miséricorde divine que M. de Turenne a passé dans une autre vie; toute la violence des douleurs les plus aiguës ne put jamais donner la moindre atteinte à sa patience; les sanglots, les gémissements de tous ceux qui commençaient à pleurer sa mort, n'affaiblirent pas un seul moment la fermeté de son esprit et la constance de son âme. Mais qu'on ne le soupçonne point de cette insensée constance, que l'incrédulité semble raffermir contre toutes les terreurs de la religion : je l'ai connu, et je sais qu'ayant été nourri d'un lait chrétien, comme parle Tertullien, son âme s'en est assez remplie pour conserver toujours les principes de sa foi, si elle n'en a pas toujours fait les fruits. Je sais que dans la licence même de ses mœurs, le libertinage n'a jamais pu prendre de racines dans son cœur. Que si dans les saillies d'une jeunesse emportée, il a été quelquefois assez malheureux pour se faire honneur, comme s'en accusait saint Augustin, du langage des libertins, il a toujours senti et écouté les reproches que lui en faisait la voix de sa conscience. Je sais qu'il a toujours regardé avec une extrême horreur la sacrilége hypocrisie qui couvre la corruption des mœurs sous la profanation des sacrements, et que lorsqu'il était le plus esclave de ses passions, il a souvent dans le fond de l'âme soupiré vers la liberté de la grâce.

J'adore ici, mon Dieu, la sévérité de vos jugements, de l'avoir enlevé comme tout vivant dans la fleur de son âge, sans attendre le retour d'une conversion plus formée et d'une pénitence plus certaine : mais je bénis en même temps votre miséricorde, de lui en avoir inspiré les sentiments et la volonté dans les derniers moments de sa vie. Grâce d'où saint Ambroise tire d'heureux augures du salut de son prince, par la sincère volonté qu'il marqua de recevoir le baptême, dont il ne fut frustré que par la surprise du temps. M. de Turenne étant averti dans le fort de son mal par un véritable ami qu'il était temps de recourir aux sacrements, et de se préparer par les derniers devoirs du chrétien à la fin qui s'approchait, répondit qu'il se sentait fort obligé d'un avis si salutaire, et qu'il allait se disposer à faire son devoir. Le témoignage que rend là-dessus celui même qui l'avertit est incontestable. C'est un homme plein de vérité et d'honneur, et aussi illustre par son propre mérite que par toute la gloire qu'il s'est acquise dans la profession des armes. Le ministre du Seigneur est aussitôt appelé. Mais, ô malheur d'une prévoyance trompée et d'une pénitence trop différée ! O surprise toujours annoncée, et jamais crue! Tandis qu'on flatte le malade d'une certitude de huit jours de vie, durant lesquels il espérait satisfaire plus amplement aux obligations de sa conscience, hélas! il n'avait plus que quelques heures d'agonie ! Tout à coup la parole lui manque, mais la miséricorde de Dieu lui conserve encore une pleine connaissance, et l'entière liberté de son esprit. Le ministre de Jésus-Christ accourt à lui, et ne trouvant plus que sur son visage et dans ses yeux les marques de sa contrition, il lui demande des signes de marquer au regard de sa confession. Le mourant, pour faire sentir son désir sincère d'une prompte réconciliation, serre plusieurs fois la main de celui qui se présentait pour le réconcilier, et son cœur ne pouvant plus se déclarer que par ses yeux, qui faisaient l'office de sa langue, les lui fait lever au ciel à chaque acte de religion qui lui était prononcé; ainsi dans un cœur pénitent et contrit il reçoit l'absolution de ses péchés, et rend peu après l'esprit à son Créateur. Son dernier soupir fut suivi des cris, des sanglots, des gémissements et des larmes de tout le monde. Les uns regrettent le meilleur maître qui fut jamais; les autres le meilleur ami; celui-ci le meilleur frère ; et tous l'un des hommes les plus accomplis de son âge, et qui donnait les plus grandes espérances. Avec la nouvelle de sa mort, la tristesse se répand dans le camp, le général le pleure, les officiers et les soldats font éclater leur douleur sur une perte si grande ; les ennemis leur répondent par de vifs ressentiments de sa mort, et par de glorieux éloges de sa vertu. Enfin il est universellement regretté, selon toute l'étendue de son mérite.

Mais quelle nouvelle à porter à toute sa maison ! Hélas! il n'était déjà plus, quand on y apprend qu'il est dangereusement blessé. Quel trait mortel dans le cœur du père ! quel glaive de douleur dans l'âme de la mère! Ils partent en trouble et avec précipitation, pressés par les mouvements de leur tendresse, pour se rendre auprès d'un fils qui faisait tout le bonheur de leur vie. Où courez-vous, père infortuné, mère désolée? Vous entrerez dans Mons par une porte, tandis que son cercueil passera par l'autre, et vous apprendrez des gémissements publics, qu'il n'y a plus pour vous de Turenne. Puis-je exprimer ici ce que me fit voir alors la plus sensible douleur d'un père qui s'abîme dans sa désolation, et d'une mère qui se noie dans ses larmes ! Tout ce que l'amour paternel conçoit dans une affliction profonde, et qu'il veut produire au dehors, est étouffé par des sanglots qui ne laissent point sortir d'autres paroles de sa bouche, que celles que David réitérait sans cesse sur la mort d'un fils qui ne méritait pas d'être regretté autant que celui-ci : *Fili mi! Heu! fili mi!* La gloire qu'un tel fils faisait à tout moment rejaillir sur sa maison ; les grandes espérances qu'un père si sage avait fondées sur un fils si digne de son nom ; l'appui qu'il en attendait à l'avenir pour ses autres enfants ; les nouvelles marques d'attachement et de tendresse qu'il en avait reçues depuis son retour ; la manière respectueuse et pleine d'affection dont ce fils vivait avec lui ; la mémoire encore toute fraîche de ce qu'il venait de lui faire voir à Namur ; les soins tout particu-

liers qu'il y avait pris, comme dans un pressentiment de sa fin, de lui plaire et de mériter ses bontés; toutes ces idées confondues dans sa douleur ne peuvent trouver d'autres expressions que ces cris redoublés de David : *Ah! mon fils!* (II *Reg.*, XXXIX, 4.) De l'autre côté la mère abandonnée à ses gémissements et à ses lamentations, comme si dans la mort de ce seul fils elle avait perdu tous ses enfants, ne s'explique que par la voix de Rachel, *qui ne veut point recevoir de consolation, parce que ce qu'elle aimait uniquement n'est plus* (*Jerem.*, XXXI, 15). Que cette douleur sera longue! que la source de ces pleurs sera abondante! que la consolation du temps qui émousse peu à peu les plus vives afflictions lui sera inutile! Tout lui retrace ce fils, tout lui renouvelle sa douleur, et donne un nouveau cours à ses larmes; rien ne peut lui faire oublier qu'elle a perdu dans un fils d'une telle considération tout ce qui pouvait flatter et la tendresse et la gloire. Le goût mutuel qu'ils avaient pour l'esprit l'un de l'autre, et qui faisait tant d'honneur à leur discernement délicat; c'est ce qu'elle ne peut plus retrouver, et c'est aussi de quoi elle ne se consolera jamais. Mais que peuvent pour le soulagement et le repos d'un mort toutes ces larmes où les vivants se pleurent eux-mêmes? on en a assez donné à M. de Turenne pour accomplir la parole du Sage, de pleurer la mort comme si on avait été frappé en soi-même d'un coup mortel. C'est ainsi qu'on l'a pleuré. Venise n'a pas pris moins de part à sa perte qu'elle en avait pris à sa gloire; elle a rendu par son ambassadeur à toute sa maison les témoignages d'une douleur dont sa mémoire sera éternellement honorée; chacun selon la mesure de son estime, de sa reconnaissance et de son affection, lui a payé le tribut de ces larmes, que saint Ambroise appelle *lacrymas stipendiarias;* il lui faut d'autres larmes que ce même père nomme *lacrymas redemptrices*, des larmes de rédemption et de salut que la pénitence offre au Seigneur.

C'est à vous, mes révérends Pères, que je les demande, et c'est de vous que les attend ce mort pour la pleine satisfaction de ses péchés que sa pénitence trop courte n'a pu expier. Le précieux dépôt que vous en conservez, et qui sera toujours présent à vos yeux, vous avertira sans cesse tous ensemble dans la commune ferveur de vos prières publiques, et chacun en particulier dans la pratique de ses jeûnes et de ses pénitences, de travailler à épuiser ce grand fond de dettes qu'il a contracté envers la justice divine, et qu'elle exigera de lui avec toutes ses rigueurs jusqu'à ce qu'elle soit entièrement satisfaite. Il ne se peut faire que les entrailles de la miséricorde de Jésus-Christ n'aient été émues, comme parle saint Ambroise, par les premières larmes que votre piété a répandues sur ces cendres, quand vous les avez reçues dans le sein de votre église. Le sacrifice du pur Agneau qui ôte les péchés du monde, que vous allez offrir pour Turenne pécheur, lui attirera la propitiation qu'il ne peut espérer que des mérites du Rédempteur. Que si, par des jugements secrets de la divine justice où nous ne saurions pénétrer, le temps de son châtiment est encore prolongé, l'ancienne et spéciale dévotion de votre Ordre pour le soulagement des âmes fidèles, à laquelle votre saint abbé Odilon, fils d'une princesse de la maison d'Auvergne, a donné une forme et une solennité qui s'est étendue dans toute l'Eglise, vous sollicitera encore plus fortement à redoubler vos prières en faveur d'un prince de cette maison, pour hâter le temps de son repos. Que ne devons-nous pas espérer sur ce sujet de la sainte conspiration de vos suffrages, par lesquels, selon l'expression de Tertullien (*Apol.*), vous ferez à la justice de Dieu comme une espèce de violence qui ne sera pas désagréable à sa miséricorde.

C'est, Monseigneur, la plus sainte et la plus solide consolation que je viens offrir à votre douleur, qui m'a toujours été présente dans tout ce discours, et à laquelle je n'ai encore osé m'adresser, tandis que par le récit des grandes actions de M. de Turenne, je ne pouvais qu'exciter en vous de plus vifs regrets de sa mort. Mais ayant maintenant à vous consoler d'une manière si pure et si chrétienne, je ne crains point d'émouvoir toute votre tendresse, en vous rendant des actions de grâces au nom de ce neveu si illustre, qui nous doit les prières et les sacrifices que vous faites offrir pour lui au Seigneur dans cette église. Vous l'avez tendrement aimé, ce cher neveu, dès son enfance, et vous lui avez marqué votre tendresse par tout l'intérêt que je vous ai vu prendre à son éducation; vous l'avez aimé constamment dans les divers changements de sa fortune, et vous lui avez marqué cette constante amitié, par les sages conseils que vous avez donnés à sa jeunesse, et par tous les effets d'une libérale bonté, qui ne lui a jamais manqué en quelque état qu'il se soit trouvé. Vous l'avez d'autant plus aimé, qu'il vous avait donné toute sa confiance, et que vous aviez pénétré plus avant dans le fond de son âme, où vous aviez connu des sentiments dignes de toute votre estime. Que ces sentiments relèveraient bien ce que j'en ai dit jusqu'à cette heure, s'il m'était permis de révéler tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'en dire : mais votre affection continuant à le suivre au-delà même du tombeau, vous fait sentir aujourd'hui ce que disait saint Ambroise (*De obitu Theodosii*) d'un prince auquel il avait donné tout son cœur : Je l'ai aimé, et je ne l'abandonnerai point dans son exil de la céleste patrie, jusqu'à ce que par toute l'efficace des prières j'aie obtenu du Seigneur qu'il le reçoive dans les saints tabernacles. Dignes sentiments d'un cœur aussi généreux et aussi religieux que le vôtre; précieux à ses amis par une inviolable fidélité, et consacré à Dieu par une piété sincère. Elle éclate ici à nos yeux, cette piété, par tous les soins que Votre Altesse y vient prendre pour le bien et la perfection de cette maison, et de tout cet Ordre que la

divine Providence a soumis à votre juridiction. Capable des plus grandes choses, vous ne trouvez rien de petit dans tout ce qui regarde le service de Dieu ; la noblesse d'âme qui vous est naturelle, fait que vous donnez à tout ce que vous traitez, un caractère de grandeur qui, dans les plus simples fonctions d'abbé de Cluny, retrace tout ce que vous êtes ; l'élévation du prince par un air de dignité et par une supériorité d'esprit qui vous rend maître des affaires ; l'autorité de cardinal par toute la fermeté avec laquelle vous maintenez la discipline régulière ; le zèle de l'évêque, par la sollicitude pastorale qui vous fait veiller sur ce troupeau ; la piété de grand aumônier de France, par les attraits d'une charité qui vous concilie tous les cœurs et les gagne à Jésus-Christ. Ainsi, Monseigneur, vous laissez dans cette sainte maison, par une si parfaite conduite, un monument éternel de votre religion, plus durable que la magnificence du tombeau que vous érigez dans cette église, où les cendres de M. le prince de Turenne avec celles de ses oères attendront le jour de la résurrection.

Mais, tandis que ces cendres jouissent de la paix du tombeau, mon cœur ne peut cesser de s'émouvoir pour le repos de cette âme, dont la mienne n'a pu se séparer depuis que le Seigneur me l'avait confiée. Je sensiciseranimer tout mon zèle, qui me remplissant à la fin de ce discours des sentiments par où saint Ambroise a terminé le sien, m'excite, chrétiens auditeurs, à vous faire de nouvelles instances pour nous réunir tous ensemble dans le même esprit de charité au soulagement de cette âme, que sa contrition n'a pu exempter de la rigueur et de la durée des peines dues à ses péchés. Elevez donc avec moi, peuple chrétien, vos mains vers le sanctuaire du Seigneur, pour avancer le temps de consolation à celui qu'une trop courte pénitence n'a pu acquitter de tout ce qu'il devait à la souveraine justice : *Extollite, populi, mecum manus in sancta.* Ministres du Seigneur, chargés de ces vœux du peuple vers les saints autels, pour y offrir dans la célébration des sacrés mystères, la victime de propitiation en faveur d'un pécheur qui attend d'elle la rédemption de la paix de son âme : *Date manibus sancta mysteria, pio requiem ejus poscamus affectu.* Et vous, Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, accordez à ce fidèle ce que sa langue n'a pu vous expliquer, mais ce qu'il vous a demandé par les derniers regards de ses yeux mourants, ce qu'il a recherché par les derniers mouvements de ses mains tremblantes, ce qu'il a désiré par les derniers gémissements de son cœur contrit : *Solve, Pater sancte, munus servo tuo quod concupivit, munus quod poposcit.* C'est l'entière rémission de tous ses péchés et l'éternel repos de son âme. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNEBRE

DE MONSEIGNEUR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME FRANÇOIS DE HARLAY, ARCHEVÊQUE DE PARIS, DUC ET PAIR DE FRANCE, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, PROVISEUR DE SORBONNE, ET SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE NAVARRE,

Prononcée dans l'église de Paris, le 23 novembre 1695.

Quid est homo, quia magnificas eum? aut quid apponis erga eum cor tuum? visitas eum diluculo et subito probas illum (*Job*, VII, 17, 18).

Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose de grand, et pourquoi daignez-vous appliquer vos soins sur lui? vous le visitez le matin, et subitement vous l'examinez.

Par combien d'exemples la Sagesse divine prend-elle soin tous les jours de nous faire connaître ce que c'est que l'homme qui, pendant le cours d'une longue et heureuse vie, ayant été comblé de biens et de dignités, perd en un moment avec la vie toutes ses grandeurs, et passe aussitôt par l'épreuve des jugements de Dieu, qui met à la balance toutes ses œuvres ! *Magnificas et subito probas illum.* Il arrive souvent que l'homme, parvenu au faîte des honneurs, oublie sa bassesse et se méconnaît lui-même (*Ps.* XLVIII). Ebloui par la splendeur qui l'environne, il se regarde avec complaisance et devient l'admirateur de sa gloire (*Ezech.*, XXVII). Enflé de sa puissance, il veut dominer partout, et son cœur orgueilleux s'élève, dit le prophète (*Ezech.*, XXVIII), comme si c'était le cœur d'un Dieu. Mais quand le Dieu des dieux a parlé, et qu'il a ordonné à la mort, qui, selon la vision du Prophète, marche devant sa face, de renverser l'idole et de la briser, que devient l'homme, dont tout l'éclat est éteint, et qui entre dans le tombeau, dépouillé de tous ses titres? (*Ps.* XLVIII.)

Où est-il, demande Job, lorsque, tous les liens de la vie étant rompus, l'esprit s'est séparé du corps, et que toute sa force est consumée? (*Job*, XIV.) Nos yeux ne voient plus que les restes d'une chair corruptible ; triste image de la misère humaine! Notre foi le suit jusque devant le tribunal de Dieu, où il va comparaître ; juste objet de nos craintes! *Ubi, quæso, est?* Où est celui que la mort a arraché de la terre des vivants? Il n'est plus, il est entre les mains de Dieu.

Ce sont les premières réflexions qui frappent nos esprits sur l'état de ceux qui ont cessé de vivre : réflexions qui se font encore mieux sentir à la mort des puissants du siècle, égalés aux plus petits par la condition mortelle, mais plus sévèrement jugés devant Dieu, pour les grands comptes qu'ils ont à lui rendre de tous les biens qu'ils en ont reçus. C'est là où toute l'élévation qu'ils ont eue dans le monde ne nous paraît plus que vanité, et où ce qui n'est que vanité à nos yeux devient un sujet de frayeur à notre foi.

Je viens aujourd'hui, Messieurs, vous les renouveler, ces sages et chrétiennes réflexions, dans cette cérémonie des obsèques

de Mgr François de Harlay, archevêque de Paris, duc et pair de France, commandeur des ordres du roi. Tout ce qui se présente ici nous les retrace.

D'un côté, ce deuil de son Eglise, cette décoration de son tombeau, ces symboles de la mort mêlés aux marques de sa noblesse et de ses dignités, la célébrité de ses funérailles, honorées par l'assistance des premières compagnies de ce royaume; tout cela ne nous fait-il pas souvenir qu'il n'est plus, et n'est-ce pas une leçon bien persuasive de la vanité du siècle? D'un autre côté, les cris lugubres que les ministres sacrés poussent jusqu'au trône du Seigneur, pour attirer sa miséricorde sur celui qui est redevable à sa justice; les princes de l'Eglise suppliants ici devant la majesté du Dieu vivant, pour l'un de leurs premiers confrères dans l'épiscopat; l'adorable Victime qui s'immole encore sur ces autels pour l'expiation des péchés de cette âme, qu'elle a rachetée sur la croix; tous ces saints mystères, qui sont les dernières ressources de notre espérance, ne rappellent-ils pas aussi à nos esprits les redoutables jugements de Dieu, qui ne reçoit nos suffrages pour les morts que selon les impénétrables décrets de sa volonté?

Voilà donc tout ce qui s'offre à ma vue dans cette triste solennité : autour de ce tombeau, le débris de la gloire humaine; sur cet autel, un sacrifice pour les péchés : ici la vanité du monde se peint dans ce spectacle, là la crainte des jugements de Dieu nous fait prosterner devant ce sanctuaire. Touché de ces objets, frappé de ces vérités, pénétré de ces sentiments, je ne puis vous parler que de ce qui occupe tout mon esprit. Et de quoi pourrais-je mieux vous entretenir que de ce qui fait le sujet de nos communes réflexions? *Quid est homo, quia magnificas eum?* Voyez ce que c'est que l'homme arrivé au comble des grandeurs! Il n'est plus. *Subito probas illum :* d'une vie longue et éclatante, la fin a été subite, et le Seigneur, en un instant, l'a appelé à son jugement.

Que de réflexions sur le néant des choses périssables et sur la rigoureuse discussion que le souverain juge fera de toutes nos œuvres! Vanité du monde! jugement de Dieu! Ces réflexions ne sont que des éclairs, qui nous étonnent plutôt qu'ils ne nous ébranlent dans le moment de la mort des grands. Ne les perdons pas, ces réflexions; elles nous viennent souvent, mais elles s'évanouissent trop tôt. Donnons-leur aujourd'hui tout le poids qu'elles méritent, et apprenons à en faire un saint usage, par l'application que nous nous en ferons à nous-mêmes.

C'est à quoi je destine ce discours, que je partage en deux points. Dans le premier, je vous ferai voir que toutes nos réflexions sur la vanité du monde ne peuvent que nous confondre, si nos cœurs y demeurent toujours attachés. Dans le second, je vous montrerai que toutes nos réflexions sur les jugements de Dieu ne peuvent que nous condamner, si elles ne produisent dans nous des fruits de pénitence.

Je suis persuadé, chrétiens, que vous n'attendez pas aujourd'hui autre chose de moi, que ce que je viens de vous exposer. L'honneur que j'ai d'annoncer la parole de Dieu, et le respect que je dois à mon ministère, ne me permettent de l'employer qu'à l'édification de ceux auxquels je suis redevable des vérités évangéliques. Il me semble même que cet illustre mort qui me donne occasion de parler, feu Mgr notre archevêque, de qui j'ai reçu ma première mission, que j'ai exercée sous ses ordres; il me semble, dis-je, qu'il s'élèverait contre moi devant le jugement de Dieu, si je venais avec une éloquence flatteuse abuser de la sainteté de la chaire, n'y célébrant que ses louanges, tandis que de son tombeau il ne nous demande que des prières, et si je donnais au peuple qu'il a gouverné d'autre nourriture que celle d'une instruction chrétienne, dont il nous fournira lui-même la matière dans ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Si un homme, dit l'Ecclésiaste, vit beaucoup d'années, et s'il jouit durant tout ce temps-là d'un bonheur constant, il doit se souvenir de ce temps couvert de ténèbres et de cette multitude de jours qui, étant venus, convaincront de vanité tout le passé (*Eccle.*, XI). Plût à Dieu que nous pussions les rapprocher de nos esprits, ces temps de conviction, où la vanité de tout ce qui nous séduit aujourd'hui se présentera avec tant d'évidence, que nous serons parfaitement détrompés de toutes nos erreurs. Tôt ou tard les prestiges de la gloire du siècle seront dissipés : si elle éclate dans son midi, et qu'au travers de ses rayons les yeux faibles n'en puissent découvrir les taches, attendez jusqu'à son couchant, vous verrez sa lumière défaillir, et se perdre enfin dans les ténèbres.

Alors nous dirons avec le prophète : *Cui assimilatus es, o inclyte?* (*Ezech.*, XXXI.) A qui ressemblez-vous, vous qui nous avez paru si grand et si élevé? Vous voilà enfin descendu dans la dernière terre, qui est celle du tombeau.

C'est à vous, prélat, si longtemps honoré par tant de hautes dignités, que ces paroles peuvent être adressées, dans la seule vue de la chute de toutes vos grandeurs. *O inclyte!* vous appellerai-je encore par ces titres glorieux? Mais à qui les appliquerai-je? Qu'êtes-vous de tout ce que vous avez été? Combien peu ressemblez-vous à vous-même! *Cui assimilatus es?* Cendre et poussière, c'est tout ce que vous allez devenir; et l'appareil funèbre qui vous environne n'est que le triomphe de la mort, qui vous a détruit et qui va vous réduire à votre dernière terre: *ad terram ultimam* (*Ezech.*, XXXI).

Dans cette dernière terre se perdent toutes les qualités, et dès qu'on y est entré, dit Tertullien (*De resur. carnis*, cap. 4), on n'a plus d'autre nom ni d'autre titre que celui

d'un homme mort. Là sont dégradés ceux que le siècle avait élevés; et tout ce que l'ambition faisait regarder comme solide y est convaincu de vanité. Le souvenir de la première terre, dont nous avons été tirés, nous rappelle la bassesse de l'homme; et la vue de la dernière terre, qui est la fin de toute chair, nous fait voir le néant de ses grandeurs.

De la première terre, il a plu au Seigneur de former des ouvrages d'un prix et d'une beauté différente; mais dans la dernière terre, tout est confondu dans une humiliante égalité. D'un côté, dit Job, celui-ci meurt dans les biens et dans la prospérité; de l'autre, celui-là meurt dans l'adversité et dans l'indigence : riche ou pauvre, heureux ou malheureux, tout se ressemble dans la région des morts, et le riche sous un magnifique tombeau ne sera pas moins la proie des vers que le pauvre dans sa fosse (*Job*, XXI).

Que sert alors aux grands, disons-nous dans nos réflexions, cette affluence de biens et d'honneurs dont ils ont été comblés? Non certainement il ne sert de rien aux grands, ravilis avec le peuple dans la même poussière, d'avoir été exaltés sur la tête des autres; mais combien peut nous servir la vue de cette exaltation, pour connaître parfaitement la vanité de leurs grandeurs? Plus il y a eu d'éclat dans leur vie, plus leur mort découvre la fausseté de ce qui brille à nos yeux, et l'on ne peut mieux s'instruire du néant des hautes fortunes, qu'en les regardant dans leur ascendant.

C'est ainsi que j'envisage le portrait qui m'est proposé. Le premier coup d'œil en est grand. Illustre naissance, belles et rares qualités, dignités éminentes, emplois glorieux. Je n'en détournerai point mes regards, et même je ne craindrai pas de mettre le tableau dans son plus beau jour. Mais, esprits orgueilleux du siècle, il n'y aura rien ici de commun entre votre admiration et nos réflexions : ce qui vous éblouit nous éclairera, et tout ce qui peut exciter vos passions deviendra le fond de nos instructions.

Par un art contraire à celui de la peinture, la lumière nous servira d'ombres, et plus les couleurs qui peindront la gloire mortelle seront vives, mieux elles feront sortir du tableau la figure de la vanité mondaine, plus elles lui donneront de force. La manière m'en a été enseignée par la divine Ecriture. Quand les prophètes veulent nous y représenter le néant de la puissance humaine, ils en déploient avec pompe tous les avantages, pour nous en mieux marquer la ruine. Ils nous font considérer sous diverses figures toute l'élévation de ceux que la naissance ou la faveur ont placés dans les premiers rangs, et que la mort précipite dans le fond de la terre, où ils sont confondus avec le vulgaire (*Ezech.*, XXXI).

Joignons ces idées, que l'orgueil veut toujours séparer, de l'homme distingué entre les grands et confondu avec les plus petits, environné de lumière et plongé dans les ténèbres, astre du matin et ombre de la nuit; c'est le sort de celui à qui vous rendez les derniers honneurs et l'image présente de la vanité du monde qui s'offre à vos yeux.

François de Harlay portait un nom que la Bourgogne a honoré et que la France a rehaussé. Il se fit voir dès ses premières années, digne de la noblesse qu'il avait tirée de ses aïeux. Quand l'histoire ne rendrait pas un témoignage authentique à cette noblesse, il était lui-même né si noble, que les titres, pour ainsi dire, en étaient comme renouvelés dans sa personne, et toutes les preuves marquées dans ses manières.

Avec des dispositions si heureuses, que ne pouvait-il pas envisager? Il voyait dans sa maison ce qui aurait pu satisfaire une âme plus ambitieuse que n'était la sienne, des places supérieures dans tous les ordres de l'Etat, de hautes dignités, des ambassades, des gouvernements, des alliances éclatantes. Il voyait, pour piquer sa louable émulation, des hommes de son sang, signalés par les vertus militaires, politiques, civiles et chrétiennes. La perfection de la probité, l'intégrité de la justice, le don de la sagesse, la sublimité de la science, la dextérité de la négociation, la distinction de la valeur, l'élévation aux premières dignités de l'Eglise, étaient les vestiges que ses prédécesseurs lui avaient laissés dans les divers chemins de la vertu qu'ils avaient pris, et par où ils étaient parvenus à la gloire de leurs professions.

Quelque choix qu'il eût voulu faire, entre toutes celles où ces grands hommes avaient excellé, il n'avait pour ainsi dire rien à envahir; il n'avait qu'à recueillir l'héritage qu'ils lui avaient acquis : sans chercher des étrangers pour le conduire, il n'avait qu'à suivre ses guides domestiques.

Nulle part il ne se fût trouvé nouveau et dépaysé. Dans la cour, les Sancy avaient accrédité son nom, et semblaient lui avoir préparé les voies par les importants services qu'ils avaient rendus à nos rois, dont ils s'étaient attiré l'estime et la faveur au prix même de leur fortune. Dans les armées, les Champvalon lui montraient, et de loin et de près, les honneurs que leur valeur avait mérités, et qui les avaient rendus dignes des hautes alliances dont leur noblesse avait reçu beaucoup d'ornement. Dans la robe, se présentaient à lui plusieurs de la branche aînée de sa maison, laquelle n'étant pas moins illustrée que les autres par les emplois militaires, par les ambassades et par ces marques d'honneur que nos rois, dans l'institution de leurs ordres, ne donnent qu'à la noblesse jointe au mérite, laquelle, dis-je, sans rien perdre de tout cet éclat, a produit, soit aux conseils du roi, soit aux exercices du parquet, soit à la tête du parlement des hommes du premier ordre. Quels oracles de la justice! quels protecteurs des lois! quels appuis de l'État! quels pères du peuple!

Vous ne les oublierez pas, auguste sénat,

qui voyez dans ces mêmes places revivre ceux que vos pères y ont admirés. Le nom de Harlay, consacré dans vos fastes, ne pourra jamais s'effacer de votre esprit; et jusqu'où n'ira point votre vénération pour ce nom, par le nouvel éclat que lui donne tous les jours le chef de cette maison et de votre cour? Sang de l'illustre Achille, mêlé avec celui des de Thou, des Sillery, des Bellièvre, des Lamoignon, dont il vous retrace encore mieux les traits par l'expression de leurs grandes âmes, que par l'origine ou par l'alliance qui l'unit à ces parfaits magistrats.

Ainsi un nom, mis en réputation par tant de célèbres personnages, donnait au jeune Harlay de grandes entrées dans quelque état de vie qu'il eût voulu embrasser, et prévenait extrêmement en sa faveur. L'Eglise attira ses regards et ses vœux. La pieuse éducation qu'il avait reçue d'un oncle autant révéré par son zèle et par sa doctrine que par l'élévation du premier siége de Normandie, où le Seigneur l'avait placé, fit pencher le digne neveu vers le sacerdoce. Tous les talents dont Dieu l'avait doué répondaient à l'excellence de cette vocation; et l'usage qu'il en sut faire dans les saintes études en avança l'accomplissement, et le rendit capable de la soutenir. La facilité de son esprit ne lui fit point négliger le travail où Dieu, dit saint Augustin (lib. II *De doctr. christiana*), a voulu nous captiver pour dompter la vivacité présomptueuse de notre esprit, qui croit aisément pénétrer ce qu'il n'a que superficiellement effleuré. Quelque ouverture qu'eût ce nouveau docteur pour les sciences, il ne se laissa point séduire par sa facilité, et ne s'en servit que pour faire de plus profondes recherches dans toute l'érudition sacrée, et pour se rendre maître de ce qu'on ne possède jamais bien, dit le même Père (*Ibid.*), si l'on ne s'est d'abord fortement appliqué à le comprendre.

Enrichi de ce précieux trésor d'une doctrine solide et éclatante, qu'il avait amassé par la lecture des anciens et des modernes, il donna à ses discours, remplis de la savante antiquité, les ornements et la grâce de la nouveauté (*Matth.*, XIII). Dans la chaire, devant le peuple et devant les grands, qui accouraient à ses sermons, il enseignait avec magnificence, comme parle l'Ecriture (II *Machab.*, II), la sagesse de la religion. Aux conférences publiques qu'il avait établies dans son palais, assisté de docteurs consommés dans la science de la morale, qu'il faisait parler avant lui, et qui semblaient avoir épuisé la matière, il découvrait par de nouvelles lumières des fonds cachés où ils n'étaient point entrés; il persuadait par l'insinuation de ses raisons ce qu'il décidait avec autorité, et faisait l'admiration des maîtres qui s'étaient eux-mêmes rendus admirables par tout ce qu'ils avaient produit. Dans le tribunal où il rendit ses jugements, combien parut-il versé dans la science de l'ancienne et nouvelle discipline, des canons, des lois et des usages ecclésiastiques, dont les lèvres du prêtre, comme dit l'Ecriture (*Malac.*, II), doivent être dépositaires, et qu'il ne peut ignorer sans se rendre criminel, et être du nombre des aveugles qui en conduisent d'autres dans le précipice!

Celui qui a gouverné cette Eglise fut éclairé de toutes ces connaissances; placé sur le haut de la sainte montagne, il a répandu de tous côtés la lumière de la doctrine qu'il avait puisée dans les pures sources: lumière dont la fidélité de sa mémoire ne laissa perdre aucun rayon dans les nuages des soins et des affaires dont il a toujours été environné. La succession des années n'a point emporté les fruits de sa studieuse jeunesse; tout ce que sa vive intelligence avait enlevé par la rapide lecture d'une infinité de livres, et qu'elle avait donné en garde à sa mémoire, tout, dis-je, y trouva sa place, et lui fut rendu à point nommé, dès qu'il vint à le redemander (Aug., l. X *Confess.*, c. 8).

Quelles heureuses épreuves en fit notre prélat, dans des occasions où il eût paru téméraire, s'il n'eût bien senti ses forces, et s'il n'eût cru pouvoir compter sur un fonds de doctrine qu'il s'était fait de longue main, et qu'il était sûr de retrouver dans sa mémoire, entreprenant de fournir sur-le-champ de grands discours dans des matières imprévues. La parole manque en sa présence à un prédicateur qu'une subite défaillance oblige de sortir de la chaire. Une conférence ne peut se tenir par l'absence de celui qui devait la commencer, sur un sujet de difficile discussion. A l'ouverture d'une assemblée du clergé, l'orateur sacré qui était attendu est surpris de maladie. Rien ne manque où Harlay se trouve; toutes ces pertes sont aussitôt avantageusement réparées. Deux ou trois heures de préparation le mettent en état d'ouvrir l'assemblée par une éloquente prédication; un peu de temps de recueillement lui suffit pour établir et pour discuter le sujet de la conférence. En un instant on le voit passer de son trône épiscopal dans la chaire du prédicateur, où, reprenant la même division qui venait d'être proposée, il la remplit des plus belles instructions, et suspendit dans ses auditeurs l'étonnement que leur devait causer une telle entreprise, par l'admiration qu'il leur donna de l'excellence de son discours, et par la grâce de la parole, qui lui était naturelle.

Des talents si relevés n'ont pu être ensevelis dans l'obscurité, et il n'y a pas eu lieu de demander d'où est venue la grandeur à celui qui était né si grand. La faveur n'a point eu l'honneur de cette exaltation. Quelque noble et considérée que fût sa maison, elle ne se trouvait pas alors dans la situation de ces maisons fortunées où l'étoile des pères vivants envoie de bénignes influences sur les enfants; où les enfants, nés avec du mérite, ont par-dessus les autres l'avantage de le faire plus tôt connaître, et d'en être plus dignement récompensés, et où ceux qui sont moins favorisés de la nature que

de la fortune, n'ont qu'à ne rien gâter par leur conduite pour recevoir les grâces qui leur sont assurées par le crédit de leur famille. Mais les accroissements successifs de celui dont nous parlons ne doivent rien à ces heureuses préventions. Plus animé par l'exemple de ses parents à mériter les dignités qu'aidé par leur crédit à s'y avancer, il a dû lui-même devenir l'ouvrier de sa fortune. Sur quels fondements l'a-t-il bâtie, et jusqu'à quel point l'a-t-il élevée? Je ne dirais rien qui ne lui fût commun avec beaucoup d'autres, si je ne faisais qu'étaler les honneurs qui se sont accumulés sur sa tête; sa gloire est d'avoir, pour ainsi dire, illustré ces honneurs par des circonstances singulières, qui leur ont donné plus de prix et plus d'éclat dans sa personne.

Il entre dans l'épiscopat, successeur d'un oncle encore vivant, qui demande à se démettre en sa faveur de l'archevêché de Rouen. Le projet en est proposé par ce vénérable prélat à l'assemblée du clergé, qui se tenait alors. Il prie ses confrères de se rendre juges de son dessein, et de vouloir bien le conduire à sa fin, s'il leur paraît avantageux au service de l'Eglise. Toute l'assemblée, d'une commune voix, applaudit au choix de l'abbé de Champvalon, qui dans le second ordre se montrait digne de tenir un jour la principale place. Les présidents sont députés vers le roi et la reine régente, pour demander leur agrément; il est accordé avec éloge sur les témoignages qu'ils rendent au mérite d'un tel sujet. Ainsi, par une sollicitation d'autant plus singulière qu'elle fut plus solennelle, et d'autant plus autorisée qu'elle fut plus canonique, François est nommé archevêque, et sa nomination fut reçue comme une grâce faite au clergé de France, au nom duquel elle avait été demandée.

De ces commencements heureux quelle suite n'a-t-on pas dû attendre. Après avoir fait éclater ses talents dans le diocèse de Rouen, devenu l'arbitre de la plupart des différends de la noblesse, et choisi quelquefois par le parlement pour juge de certaines causes où la variété des opinions rendait la décision difficile, après avoir rempli pendant vingt années avec tant de dignité le siége métropolitain de cette province, il est élevé plus haut, et appelé au gouvernement de l'Eglise de Paris; il emploie tous ses soins non-seulement à conserver, mais encore à augmenter le dépôt qui lui est confié, donnant à son archevêché un nouveau lustre par les honneurs de duché-pairie qu'il lui a procurés. Est-il député pour les assemblées du clergé, tout concourt à le mettre à la tête. Peut-on demander s'il a paru digne de cette place? Il a été choisi pour présider à neuf assemblées, et dans les dernières il a été élu seul président, moins distingué par ces emplois honorables que par les singulières prérogatives qui les ont accompagnés.

Que fallait-il encore pour couronner toutes ces grandeurs, si ce n'est l'ornement de la pourpre romaine : c'est ce que le temps seul a pu lui ravir. S'il n'est pas parvenu à l'éminence de ce rang, il a joui de l'avantage d'y avoir été nommé par le roi, et quand on a été honoré par un tel choix, l'accomplissement n'est plus que le bonheur des conjonctures. Ainsi on ne pourra pas dire que cette haute dignité ait manqué à son mérite, mais seulement que sa vie a manqué à la dignité. Ne l'en plaignons pas pour cela davantage. Qu'a-t-il perdu par la privation de cet honneur? que ce qu'il devait nécessairement perdre par la mort. Quand il eût brillé de l'éclat de cette pourpre, en serait-il aujourd'hui moins enseveli dans la poussière? Ce ne serait qu'un rayon de plus qui se fût éclipsé avec tous les autres, dont tout ce qui reste n'est qu'ombre et que vanité.

C'est l'unique objet qui se présente ici à nos yeux aux funérailles du prélat, qui du trône de cette église est tombé dans l'humiliation de ce cercueil. Tout a coucouru à l'élever pendant sa vie; et combien cette élévation soutenue de toutes parts a-t-elle trouvé d'adulateurs! combien d'empressement à rechercher sa faveur! combien d'assiduités rendues! quelle cour! quels hommages! quels éloges! Mais à quoi tout cela vient-il aboutir? Où est aujourd'hui, pourrais-je lui dire avec saint Chrysostome (*Homil. in Eutrop.*), où est tout cet appareil de gloire dont vous vous êtes vu environné? *Ubi inclytus ille splendor?* Où sont ces applaudissements que vous avez reçus? *Ubi applausus illi et faustæ acclamationes?* Où sont ces amis de votre fortune? *Ubi fucati illi amici?* Où sont ceux qui se faisaient honneur de célébrer vos louanges? *Ubi qui tuas laudes passim deprædicabant?* Ce saint prédicateur le disait à un homme malheureux qui survivait à sa prospérité, et duquel il était entendu dans le même temple où il faisait ce touchant discours sur la vanité du monde. Mais en vain le dirais-je ici à un mort qui ne peut m'entendre; je le dirai donc aux vivants dont je suis écouté, ou plutôt sans employer l'art de la parole, je leur montrerai le tombeau où sont ensevelies les grandeurs qu'ils ont honorées.

De là vous reviendra cette instruction, qu'il faudrait, comme dit saint Chrysostome (*Ibid.*), graver sur tous les monuments de l'orgueil humain : Que tout n'est que vanité. Puisse-t-elle, cette instruction, trouver des cœurs dociles et y faire de profondes et durables impressions. Combien de fois n'a-t-elle fait qu'effleurer l'esprit sans y laisser aucune trace. J'ai vu, disait Salomon, qui avait cherché à tout voir, j'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et j'ai trouvé que tout était vanité. Mais sans avoir ni la sagesse de Salomon, ni l'étendue de son expérience, combien de fois a-t-on eu la même lumière?

Quand après avoir épuisé notre industrie à la pénible et opiniâtre recherche d'un bien qui s'est toujours dérobé à nos poursuites, et que le hasard le fait tomber entre les mains de ceux qui ne l'ont ni gagné par leurs soins, ni attiré par leur mérite; quand l'ambition, parvenue à ce qu'elle avait dé-

siré, ne peut en être satisfaite, et que des personnes heureuses par la fortune sont toujours mécontentes par le cœur; quand une tranquille prospérité vient à être troublée par des revers imprévus; quand par de bizarres vicissitudes, on voit les uns précipités du sommet de la gloire jusque dans le fond de l'abîme, les autres sortis de la terre s'élever jusqu'aux nues; quand la mort vient menacer de près un homme encore tout vivant, ou que, proche de nous, elle abat la plus florissante jeunesse, alors, les yeux dessillés, on reconnaît la vanité de tous les attraits du monde : *Vidi quod esset vanitas* (*Eccle.*, II). Mais par l'ensorcellement de cette même vanité, on retombe aussitôt dans ses premières erreurs, et, à la honte de notre raison et de toutes nos réflexions, on abandonne son cœur à la séduction du monde, toujours vainqueur par ses enchantements.

Il paraît, dit saint Augustin (serm. 302, *in solemn. sancti Laur.*), qu'on est tout à fait détrompé du faux bonheur de la vie, lorsque l'on conduit au sépulcre un homme que la mort a enlevé comme du centre des richesses et du sein de la grandeur. L'appareil de ses obsèques forme dans nos esprits une noire et fâcheuse image de la nature mortelle. Nous regardons avec tristesse dans ce qu'il a été ce que nous sommes, et dans ce qu'il est ce que nous devons être ; et ces affligeantes réflexions sur notre propre destinée font couler alors un poison de chagrin dans nos cœurs : *Deducitur homo ad sepulcrum, redeunt tristes.* Mais sortis de la triste cérémonie, nous quittons aussitôt nos sombres pensées, et nous reprenons l'esprit mondain. En un moment se perd le souvenir de ce que nous avons vu, et nos réflexions s'évanouissent : *Redeunt tristes, cito obliviscentes.* Tandis que la funèbre représentation offusque nos yeux, chacun, poursuit saint Augustin, se dit à soi-même : Hélas! qu'est-ce que c'est que l'homme : *Dicitur quam nihil est homo!* Que deviennent sa magnificence, son crédit, sa faveur, son pouvoir; à quoi se terminent ses projets et ses espérances; où se réduit son élévation? que remporte-t-il de toute sa gloire? Volages, passagères, inefficaces réflexions qui ne pénètrent point dans le cœur, qui n'arrêtent point les passions, qui ne déracinent point les mauvaises habitudes, qui ne corrigent rien dans les mœurs! *Dicitur quam nihil est homo, et non se corrigit homo!* L'ambition n'en est pas moins vive, la cupidité moins allumée. Ce qui échappe aux uns est avidement ravi par les autres. Il semble même que l'amour du monde, qui vient de s'éteindre dans la mort, passe dans ceux qui lui survivent, et qu'il excite dans leurs cœurs de nouveaux empressements, lorsqu'il devrait les avertir du peu de temps qu'ils ont à jouir de ces biens fragiles. Enfants des hommes, s'écrie le Prophète-Roi, pourquoi aimez-vous toujours la vanité, que vos réflexions vous font mépriser? *Ut quid diligitis vanitatem?* (*Psalm.* IV.) Appelés par votre religion à de si grandes choses, pourquoi vous abaissez-vous à des choses si vaines? Ne cesserez-vous point de vous remplir de ce qui ne saurait vous rassasier, et d'amasser avec tant de soin ce qui sera sitôt dissipé? On entend fort bien ce que je dis, et mieux encore par sa propre expérience que par mon discours; la vanité du siècle se découvre par trop d'endroits pour pouvoir être méconnue; son fard, pour ainsi dire, est usé, et ses attraits ne peuvent pas longtems se soutenir. Plus on la considère, plus on s'en désabuse. Regardée dans ses pompes, elle a quelques moments d'éclat, mais rapprochée du tombeau, elle est entièrement effacée. Tout cela pourtant ne corrige pas : *Et non se corrigit homo.* Que si par la vue du tombeau, où la figure du monde perd ses charmes, on ne peut être corrigé des attachements et des passions qui corrompent les cœurs chrétiens, tournons donc la vue vers ces autels; qu'y voyez-vous? Les saints ministres appliqués à offrir le sacrifice d'expiation pour purifier une âme des souillures qu'elle a pu contracter dans le siècle. Que venez-vous d'y entendre? La voix gémissante de l'Eglise, qui a supplié le roi de gloire d'épargner à cette âme des peines dues à ses péchés, de la sauver de l'abîme infernal, et de lui ouvrir la région de lumière promise à Abraham et à sa postérité. Autour de cet autel viennent de retentir les sons lugubres qui portent jusque dans le fond des cœurs la crainte du jour de colère et la terreur des jugements de Dieu. C'est ce que vos réflexions auront pu prévenir; mais si par la nouvelle force que je vais leur donner elles ne produisent des fruits de pénitence, que pourront-elles si ce n'est achever votre condamnation.

SECONDE PARTIE.

Moment affreux où l'âme, chargée des comptes de sa vie mortelle, passe de cette habitation terrestre au tribunal du Dieu vivant, entre les mains duquel, dit saint Paul (*Hebr.*, X), il est horrible de tomber! Moment inévitable par la loi imposée à tous les hommes de comparaître devant ce divin tribunal! (II *Cor.*, V.) moment décisif de notre sort éternel, où chacun recevra ce qui est dû aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il aura faites, tandis qu'il était revêtu de son corps! (*Ibid.*) Craignez encore plus que les autres, vous qui gouvernez les peuples; craignez ce redoutable moment, où le Très-Haut, dit le Sage, se fera voir à tous d'une manière effroyable (*Sap.*, VI), et vous jugera avec une extrême rigueur. On aura, poursuit le Sage (*Ibid.*), plus de compassion pour les petits, et on leur pardonnera plus aisément; mais aux grands du siècle sont réservés de grands tourments. Plus vive encore doit être la crainte des princes de l'Eglise de Jésus-Christ, maîtres de la céleste science que le peuple chrétien doit apprendre de leur bouche; car ils ont à subir un jugement beaucoup plus rigoureux (*Jac.*, III). Chargés d'un fardeau que les anges, dit le concile de Trente, après les Pères, ne por-

teraient qu'avec tremblement, responsables à Jésus-Christ des âmes qu'il s'est acquises par son sang; économes de ses grâces, dépositaires de sa doctrine, dispensateurs des mystères divins, exemples, modèles du troupeau commis à leurs soins, sur combien d'articles leur faudra-t-il rendre raison au suprême juge, et de leur propre conduite et du sacré ministère? Qu'il est difficile de satisfaire tellement à tout qu'on puisse recevoir de Jésus-Christ la louange donnée au fidèle et prudent dispensateur, qui ayant été établi sur tous les autres serviteurs, s'est rendu digne des premières récompenses (*Luc.*, XII). Mais où pensez-vous, disait Jésus-Christ, que se trouvera ce fidèle et prudent dispensateur (*Ibid.*), et qui peut se glorifier d'un tel titre jusqu'à ce qu'il ait compté avec son maître, lequel, dans un jugement définitif, déclarera la fidélité de ceux qui se sont acquittés de tout ce qu'ils lui doivent, et prononcera sur la fraude de ceux qui sont demeurés reliquataires envers sa justice? Mais quelle idée pourrions-nous maintenant nous former de cette dernière sentence, qui ne sera publiée qu'au jour de la révélation? Je ne présumerai donc pas de pénétrer par de téméraires conjectures dans les obscurs et profonds secrets du divin tribunal, devant lequel a comparu celui pour qui nous demandons grâce au pied des autels. Tout ce que j'en puis savoir, est qu'il a eu de grands comptes à rendre de l'importante administration dont il a été chargé. Quelle portion de l'héritage de Jésus-Christ lui a été confiée; quel avantage lui a été fait dans la distribution des talents que le Seigneur a partagés entre ses serviteurs pour en retirer un intérêt proportionné à ses dons? Le seul gouvernement de l'éminente Eglise de Paris, mère de nos rois, bercail du plus illustre troupeau de la France chrétienne, quel dépôt! mais quel fonds et quel poids d'obligations!

A cette pastorale sollicitude combien d'autres soins furent ajoutés, soit dans l'enceinte de cette savante ville, où notre archevêque, juge naturel de la doctrine, est devenu dans la maison de Sorbonne et dans celle de Navarre le supérieur des docteurs; soit au delà des bornes de son diocèse et de sa province! Car quoique sa juridiction fût renfermée dans ces limites canoniques, son attention n'a pas laissé de s'étendre plus loin, par la confiance que le roi prenait en lui sur divers intérêts ecclésiastiques.

Ce grand et très-chrétien monarque, moins jaloux encore de l'honneur de sa couronne que de la gloire du royaume de Jésus-Christ, a porté l'activité de sa vigilance et de son zèle dans toutes les Eglises de son empire; défenseur de leurs autels, tuteur de leurs immunités, conservateur des saintes règles, restaurateur des droits de Dieu. Sur tous ces points, combien a-t-il attiré de sortes d'affaires à son sanctuaire royal? C'est là où il a fait entrer celui que Dieu lui avait donné pour pasteur, avec qui il a tenu un secret et religieux conseil, sur les vues qui lui étaient inspirées, et sur les moyens que sa puissance lui mettait en main, pour l'avancement de la religion, pour l'extirpation de l'erreur, pour le maintien du bon ordre, et pour le bien de la paix. Mais plus je considère l'honneur où l'auguste ministère de prêtre du Seigneur l'a élevé près du trône de la majesté royale; plus, dirai-je avec saint Bernard (epist. 238), qui parlait ainsi à un grand Pape : *J'en appréhende les périls.* Plus je vois ce qu'il a pu pour l'Eglise, par ce favorable accès auprès d'un roi si puissant et si chrétien, plus je crains les comptes qu'il en a dû rendre au Dieu vivant?

J'en serais encore bien plus effrayé, si, par un désintéressement reconnu de tous, il ne s'était distingué de ces vils mercenaires dont parle saint Paul (*Philipp.*, II), qui, abusant de leur pouvoir, font tout pour leur fortune, et ne font rien pour Jésus-Christ; de ces pasteurs odieux dont parle Ezéchiel (XXXIV), qui s'enrichissent des dépouilles de leur troupeau, et ne paissent qu'eux-mêmes.

Mais d'un tel reproche nous espérons, Seigneur, que le pasteur qui nous a gouvernés n'aura pas été chargé à votre jugement, comme sa mémoire n'est souillée parmi nous d'aucune tache d'intérêt. Les occasions de satisfaire l'avidité de cette passion ne lui eussent pas manqué, si son cœur y eût eu quelque penchant. Il s'est trouvé à la source des grâces, à portée de demander, dans une situation à obtenir; par son canal beaucoup de bienfaits ont passé jusqu'aux autres; mais à l'égard de lui-même, il s'est contenu dans ses bornes : tel qu'il est entré dans l'archevêché de Paris, tel en est-il sorti. Ne diminuons point ici le mérite de sa modération par la plénitude de sa fortune. Car nous voyons que la cupidité, qui n'est pas gouvernée par la raison, ne sait jamais dire : C'est assez. Et quand cette cupidité, ou honteuse de ses nouveaux désirs, ou fatiguée par ses propres inquiétudes, voudrait se réduire à jouir en repos de ce qu'elle possède, combien d'autres passions reprennent aussitôt l'intérêt qu'elle avait abandonné, et s'attachent à le poursuivre avec le même empressement! Tantôt l'esprit de faste, qui par d'excessives dépenses appauvrit les plus riches, les enhardit à toujours demander, pour fournir toujours à leurs prodigues vanités. Tantôt la maligne envie du bien qui se répand ailleurs réveille toute l'ardeur d'avoir dans celui qui est déjà rempli et même comblé. Tantôt une ostentation de faveur fait solliciter de nouveaux dons, pour la seule gloire d'avoir reçu, et d'être bien traité. Tantôt une pieuse avarice se fait des prétextes d'acquérir, pour être plus en état de faire de saintes largesses. Tantôt un servile attachement à sa famille l'emporte tellement sur la noblesse du cœur, que celui qui par son propre penchant ne se sent point porté à l'amour du gain, est entraîné par les liens de la chair et du sang dans toutes les bassesses et les importunités des âmes intéressées.

Le désintéressement de notre prélat n'a été altéré par aucune de ces faiblesses. La vraie gloire qu'on ne peut lui refuser, c'est que, même au plus haut point de son crédit, il a toujours été au-dessus de l'intérêt; et la fausse gloire qu'on ne peut lui reprocher, est qu'il ait usé de son crédit avec fierté et avec empire. Ce vice cependant est fort proche du vertueux dédain des biens, et quand on est parvenu à dominer sur sa propre cupidité, on exerce volontiers sur les autres une domination superbe. C'est un autre défaut dans le ministère pastoral, qui, selon le caractère qu'en fait saint Pierre, doit être également éloigné des deux extrémités, et des bassesses d'un gain sordide, et des hauteurs d'un gouvernement impérieux : *Neque turpis lucri gratia, neque ut dominantes in cleris* (I *Petr.*, V).

Mais qu'il est difficile, disait saint Bernard (*De officio episc.*, cap. 8), dans des places élevées, de ne point élever son cœur ! A qui est-ce, disait ce Père, que la dignité, l'éminence, les prérogatives d'un grand siége, ne sont pas une dangereuse tentation de s'enorgueillir ? (*Ibid.*, c. 7.) C'est ce que le prophète reprochait sévèrement aux mauvais pasteurs d'Israël, qui dominaient sur le peuple avec une puissance altière (*Ezech.*, XXXIV). C'est sur quoi saint Paul formant à l'épiscopat ses deux disciples, Tite et Timothée, leur recommande de tempérer par la mansuétude ce que l'autorité a de sévère (*Tit.*, III).

Heureux celui qui par la douceur de son humeur est préparé à cette douceur pastorale, et qui dans son affabilité naturelle trouve des dispositions favorables à la bénignité chrétienne. On ne me désavouera pas, quand je dirai que cette douceur et cette affabilité a été le caractère de notre prélat. Son seul aspect assurait de sa bonté, et inspirait la confiance à ceux auxquels l'impression de ses grandeurs pouvait faire appréhender son abord. Souvent, dit saint Grégoire (cap. 9 1 part. *Pastor. curæ*), les soins attachés à la puissance forment dans l'esprit un tourbillon de chagrin qui rend les dehors sombres et rebutants. Mais le calme régna toujours sur le front du prélat; et la multitude, l'embarras, la difficulté des affaires, n'y mirent jamais les plus légers nuages de ce chagrin qui écarte ceux qui voudraient s'approcher, ou qui intimide ceux qui sont appelés. La sérénité de son visage promettait un accueil favorable à ceux qui avaient à lui parler, et par les grâces dont il savait assaisonner son entretien, on recevait encore plus qu'on ne s'était promis. Si par la seule obligation de lui rendre des respects, on se présentait à lui, ce qu'on faisait par devoir devenait un agrément par toutes ses honnêtetés. Si le saffaires demandaient une audience, sa patience à tout écouter avait même un air de complaisance; son inclination à obliger prévenait la sollicitation, et dans la nécessité de refuser ce qu'il ne devait pas accorder, il savait rendre son refus gracieux; tellement que qui n'aurait pas voulu se contenter de la justice de ses raisons, ne pouvait s'empêcher d'être content de la politesse de ses manières.

C'est par les attraits de cette douceur avec laquelle il a gouverné, que tout a été soumis. *Per benevolentiam subigens*, dit saint Grégoire de Nazianze (orat. 20). C'est par là qu'il a toujours fait dominer la paix dans cette Eglise; grand ouvrage dont on connaît peu le prix, quand on n'entre point dans tous les ménagements dont il faut user pour le conserver et pour l'avancer.

Jetez les yeux sur ce qui compose cette grande ville, partagée en autant de divers intérêts qu'il s'y trouve de différents états. Laissons au gouvernement politique à régir tout en telle sorte que tout conspire au bien public. L'office de la religion, dans la conduite spirituelle des âmes, est encore d'une plus grande importance, et n'est pas d'une moindre étendue. Un chef est préposé sur tous, pour les ranger tous sous la loi de Jésus-Christ et sous l'autorité de l'Eglise; tous ont rapport à lui, et tous veulent en être contents; mais aucun ne veut l'être qu'autant qu'il y trouve de l'appui, dans la bizarrerie ou dans l'injustice de ses désirs; voulant ainsi aveugler son conducteur, assujettir son maître, corrompre son juge, et faire de l'arbitre de la foi et de son salut le fauteur et le complice de ses passions. Que de semences de discorde, qui couvriraient bientôt d'ivraie le champ du Seigneur, si l'on ne prenait soin de l'étouffer dans son germe ! Que d'étincelles du feu de la cupidité, qui causeraient un grand incendie dans la sainte cité, si l'on ne hâtait de les éteindre ! D'un côté les hardies prétentions des grands attentent à toutes les règles, et vont à renverser la discipline; de l'autre les murmures confus et les plaintes importunes des petits soulèvent tout contre l'autorité qui les presse. Ici les différentes opinions de la doctrine font de leurs divers sectateurs autant de corps ennemis, qui ne respirent que le combat; là les partialités de la dévotion érigent autel contre autel. Les droits des uns sont poursuivis avec éclat, les priviléges des autres sont soutenus avec chaleur. L'inquiétude des esprits vifs suscite partout des affaires, la paresse des âmes molles laisse tout aller au déréglement. Le zèle outré veut tout porter à l'extrémité; le relâchement ne tend qu'à affaiblir la vigueur des saintes lois. Parmi ses contrariétés on se fait des protecteurs et des patrons, et tous à l'envi ne travaillent qu'à se détruire les uns les autres. Malheureux esprit de schisme, qui dès les premiers temps a troublé la paix des Eglises, faisant dire à l'un : *Je suis à Paul;* à l'autre : *Je suis à Apollon;* à l'autre : *Je suis à Céphas* (I *Cor.*, I).

Mais l'homme de paix a toujours su préserver notre Eglise de toutes les suites de ces factieux entêtements. Par le sage et doux maniement de tant d'esprits différents, il les a tous fait concourir au repos et à la concorde. Pendant un pontificat de plus de vingt-quatre ans, l'esprit de discorde n'a pu remuer, où il a perdu ses forces dans ses pre-

miers mouvements; et le peuple heureux a été non-seulement exempt du trouble des divisions, mais il s'est reposé, comme dit le prophète, *dans la beauté de la paix, et dans des tabernacles de confiance* (*Isa.*, XXXII).

Nous ne pourrions pourtant nous louer de cette paix, si la douceur qui l'a entretenue eût molli dans la défense de la vérité. Malheur à ceux, dit le prophète, qui ne pensent qu'à *enduire la muraille, sans y mêler ce qui doit l'affermir* (*Ezech.*, XIII). Il faut aimer la paix, dit le Seigneur par un autre prophète, mais jamais aux dépens de la vérité : *Veritatem et pacem diligite* (*Zach.*, VIII). Et il vaut encore mieux, dit saint Bernard (ep. 78), en citant saint Grégoire, que le tumulte s'élève de tous côtés, que si les droits de la vérité étaient abandonnés; il vaut encore mieux tolérer le scandale du trouble que de souffrir le scandale de l'erreur.

Dans cette cause de la vérité combattue par tant d'endroits, je vois la douceur de notre Prélat s'armer de sévérité. Avec des entrailles de miséricorde il a su, comme dit l'Ecriture, se rendre une *colonne de fer* (*Jerem.*, I). Tel se montra-t-il dès le commencement de son premier archiépiscopat, dans une occasion mémorable que l'éloignement des temps n'aura pas effacée de l'esprit de ceux qui sont zélés pour l'honneur et pour les droits de l'Eglise. L'affaire était grande par l'importance du sujet dans lequel l'autorité métropolitaine était intervenue, sur une injure faite aux saints canons; l'épreuve était délicate par la qualité et le caractère des personnes intéressées; la fermeté fut entière, et ne put être ébranlée par les plus fortes considérations qui peuvent intimider la prudence mondaine; et la gloire fut complète dans la défense de l'ordre hiérarchique. En combien d'autres occasions la pure et sainte doctrine trouva-t-elle en lui une puissante protection contre l'erreur? Il paraît, dans tout le cours de sa vie que l'erreur est le seul ennemi auquel il n'a jamais pardonné, et qu'il a persécuté par une haine irréconciliable.

Quelque part qu'il ait aperçu cet ennemi, soit dans la nouveauté des dogmes, soit dans les captieux déguisements d'une doctrine suspecte, soit dans l'altération des anciennes traditions, soit dans l'illusion des méthodes de piété et de prière, il ne l'a point épargné, ménageant autant qu'il le pouvait les personnes, mais foudroyant toujours l'erreur; rappelant les brebis égarées avec la voix du pasteur, mais les frappant du bâton pastoral quand elles ne voulaient pas se rendre à cette voix; et à force de menaces et de censures, réduisant à de sincères désaveux, à d'humbles confessions, à de publiques rétractations, ou l'ignorance qui se méprend, ou l'iniquité qui ment à elle-même.

Mais quand du côté de la paix et de la vérité il n'aurait rien eu à se reprocher, est-il pour cela entièrement justifié? L'étendue des devoirs d'un pasteur est si vaste, que la conscience des plus saints évêques en a été effrayée (Greg., lib. I, indict. 9, cap. 6); juste frayeur, car si ce n'est que par l'exact accomplissement de cette infinité de devoirs, qu'on peut éviter les châtiments de l'infidèle administration; si l'infraction d'une seule loi peut contrebalancer toutes nos bonnes œuvres, et que par ce seul manquement on soit coupable, dit l'apôtre (*Jac.*, II), comme si l'on avait manqué à tout, qui pourra se sauver de la rigueur d'un jugement où rien ne nous sera pardonné? Que si par une soudaine citation on est appelé à ce jugement, et que le juge vienne tout d'un coup à interroger, qui pourra lui répondre, dit Job : *Si repente interroget quis respondebit ei?* (*Job.*, IX.) Mystères terribles de la justice de Dieu, profonds abîmes de ses jugements, ce n'est pas à nous à vous pénétrer, mais nous ne saurions assez vous redouter. Malheur à nous, qui étant témoins de tant de subits ajournements devant le tribunal divin, vivons avec tant de sécurité sur la périlleuse espérance d'un temps de préparation, que nous remettons de jour en jour, et qui peut-être ne nous sera pas donné. Avertis par l'Evangile de tenir nos comptes prêts, parce que nous ne savons pas quand il plaira au Maître de nous les faire rendre, combien peu d'attention avons-nous à les régler? Cependant le Maître appelle subitement, à l'heure, au moment que nous ne pensons pas : *Subito probas illum* (*Luc.*, XII). Alors il n'est plus temps de se préparer; il faut être prêt. Et qui de nous n'aurait pas tout à craindre, s'il était ainsi frappé par un coup subit; mais qui de nous peut s'assurer qu'il ne le sera pas?

Ce sont des réflexions que notre sujet nous présente, et que le Seigneur nous a si souvent inspirées, par le grand nombre des morts promptes et inopinées, que les plus hauts rangs ont encore rendues plus éclatantes. Réflexions salutaires, quand nous savons nous les appliquer, mais téméraires, quand nous les portons hors de nous-mêmes; car alors nous jugeons ce que nous ne connaissons pas, au lieu que nous devrions être uniquement attentifs à juger ce que nous connaissons. Ce que nous ne connaissons pas sont les dispositions intérieures où Dieu a pris ceux qu'il a subitement enlevés; grande témérité de juger de leur destinée sur les préventions de nos esprits. Ce que nous connaissons sont nos propres dispositions qui nous rendraient la mort bien funeste, si elle nous y surprenait; grande nécessité de juger de notre péril sur l'état de nos consciences. Par ces retours sur nous-mêmes se forment dans nos cœurs de vives craintes des jugements de Dieu; mais ces reflux de nos pensées sur les autres ne produisent que de vains discours sur ces divins jugements.

Ce sont ces vagues et inutiles discours que Job reprochait à ceux qui voulaient raisonner sur le malheur de son sort. Ils le voient terriblement frappé de la main de Dieu, et ils s'en font une preuve pour assurer qu'il est tombé dans son indignation, et

que par ses iniquités il s'est attiré les fléaux de sa colère. Eh ! leur dit-il, vous ne vous étudiez dans vos discours qu'à trouver des moyens d'accuser les autres, et vous vous jetez sur un homme accablé (*Job*, VI). Cessez donc de parler ainsi en l'air. Contentez-vous de voir l'état où je suis réduit, et mettez le doigt sur votre bouche (*Job.*, XXI). Considérez-moi, et soyez saisis d'étonnement : *Attendite me et obstupescite.* N'oubliez pas qu'il y a pour vous un jugement (*Job.*, XIX), et hâtez-vous de fuir devant le glaive qui vous menace des mêmes plaies qu'il m'a faites.

Sages avertissements, qui imposèrent enfin silence à ceux qui ne s'étaient répandus qu'en paroles (*Job*, XVI) sur la sévérité des jugements du Seigneur. Je vais moi-même abréger mes paroles par ce seul avertissement qui doit faire tout le fruit de mon discours. *Attendite et obstupescite.* Voyez et craignez, et que chacun, se mettant le doigt sur la bouche, entre dans le fond de sa conscience pour y reconnaître les sujets qu'il a de craindre les jugements de Dieu, et la nécessité de recourir à une prompte pénitence, en telle sorte qu'il se rende digne, comme dit Jésus-Christ, d'éviter les maux qui lui sont préparés, et de comparaître avec confiance devant le Fils de l'homme (*Luc.*, XXI). Car plus on est instruit de la sévérité de ses vengeances plus doit-on se hâter de recourir à l'asile de la pénitence.

Autrement notre condamnation ne serait-elle pas marquée dans le jugement rendu contre le méchant serviteur? *Sciebas quod ego homo austerus sum* (*Luc.*, XIX). Vous saviez que je suis un juge sévère, qui ne pardonne rien; que sans avoir nul égard à la qualité des personnes, je lance également les traits de mon indignation contre tout ce qui a été rebelle à mes lois. *Sciebas*, vous le saviez. Et comment auriez-vous pu ignorer que j'arrive au moment qu'on ne pense pas, que je parais tout d'un coup comme un éclair, que l'on me sent tout proche, quand on me croit fort éloigné? *Quare ergo?* Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas préparés à cette soudaine arrivée, et que ne vous êtes-vous mis en état d'être justifiés quand je viendrais vous juger?

Mais, Seigneur, qui peut être justifié à la face de votre justice? Quand il y aurait, disait Job, quelque trace de sainteté dans mon âme et quelque fruit de bonnes œuvres dans ma vie : *Etiamsi habuero quidpiam justum* (*Job*,. IX), je ne présumerais pas pour cela de répondre au redoutable juge, mais je le conjurerais de me pardonner : *Non respondebo, sed judicem meum deprecabor.*

Non, Seigneur, pour toucher votre clémence en faveur du prélat dont nous célébrons les funérailles, nous ne vous présenterons point tout ce qu'il a pu faire pour la gloire de la religion pendant quarante-quatre ans d'épiscopat ; mais nous vous conjurerons seulement de lui tout pardonner, *judicem meum deprecabor.* Ce sont les prières que vous font ici son peuple et son clergé, et que vous offre le digne chef de son chapitre, dont il s'était acquis tous les cœurs. Consolez, Seigneur, cette Eglise, en remettant les dettes à celui qui en a soutenu si lontemps le poids. Vous l'avez déjà bien consolée en lui rendant un pasteur qui est selon votre cœur; ce prêtre fidèle, qui s'est toujours conduit selon vos volontés, et qui a marché dans vos voies tous les jours de sa vie ; cet évêque formé sur le parfait modèle de l'épiscopat; cet ange de paix, qui vient répandre sur nous les bénédictions dont vous le remplissez lui-même. Achevez, Seigneur, notre consolation, en donnant l'éternel repos à celui qui l'a précédé, pour qui nous allons continuer de vous offrir le sacrifice de l'autel.

III. — ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE, MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN ; ET DE TRÈS-HAUTE, TRÈS-PUISSANTE ET EXCELLENTE PRINCESSE, MADAME MARIE-ADÉLAÏDE DE SAVOIE, SON ÉPOUSE ;

Prononcée dans l'égl se de Notre-Dame de Paris, le 10 *mai* 1712, *en présence du duc de Berry.*

Amabiles et decori in vita sua, in morte quoque sunt divisi (II *Reg.*, I).

L'un et l'autre dignes d'être aimés et couverts de gloire pendant l ur vie, n'ont pas même été séparés à la mort.

Monseigneur,

Fatal événement et si singulier, que depuis le commencement de la monarchie d'Israël, où en a paru le premier exemple, jusqu'à ces derniers temps où il a été réitéré, on peut dire, selon l'expression du prophète, qu'on n'a rien entendu de tel, ni rien vu de semblable. *Quis audivit unquam tale, et quis vidit huic simile* (*Isa.*, LXVI).

Dans la monarchie d'Israël, deux princes d'une aimable majesté furent tellement inséparables, que la mort même, qui cause toutes les séparations, ne fit que mettre le dernier sceau à leur union. Dans les deux personnes royales, l'égale majesté a perdu en même temps ses grâces et son éclat, et les cœurs unis par un nœud sacré n'ont pas rompu même à la mort l'alliance qu'ils avaient contractée pendant leur vie.

Mais si la douleur de se survivre l'un à l'autre leur a été épargnée, combien la nôtre est-elle augmentée, d'avoir tout à la fois perdu l'un et l'autre? Combien cette double perte a-t-elle consterné d'esprits et abattu de cœurs? Combien a-t-elle ravi d'espérances et multiplié de malheurs?

Il faut avouer que c'est ici l'un de ces coups du Tout-Puissant où il déploie la force de son bras, et dont il répand l'effroi par ces menaçantes paroles : Je vais faire une chose en Israël que nul ne pourra entendre, sans être comme frappé d'étourdissement : *Tinnient ambæ aures ejus* (I *Reg.*, III). Je commencerai et j'achèverai : *Incipiam et complebo* (*Ibid.*) C'est par tous les

maux du peuple que commence la colère du Seigneur, pour exciter les premiers mouvements de la conversion : *Incipiam;* et c'est pour en forcer toutes les résistances que se consomme son indignation par la mort des princes qu'il a donnés dans sa bonté, et qu'il retire avec justice : *complebo.* L'indignation est consommée : la conversion en suivra-t-elle? Nullement, si la douleur de ce que nous avons perdu n'a point d'autre suite que des soupirs et des pleurs, et qu'il n'en reste pas un fond de considération, qui, en nous faisant gémir sur nos pertes, redouble les gémissements de notre pénitence.

Pleurez, dit David aux filles d'Israël, sur les deux princes qu'une mort si cruelle vient de vous ravir: *Filiæ Israel, flete* (II *Reg.*, I). Mais considérez aussi, peuples d'Israël, ce qu'une telle mort vous met devant les yeux: *Considera, Israel, pro his qui mortui sunt* (*Ibid.*).

Ainsi désolés par la perte des deux premiers successeurs du trône, dont la mort n'a fait qu'une même proie, et qu'elle nous réduit à pleurer ensemble, donnons un libre cours à nos larmes : *Filiæ Israel, flete.* Mais par un tel signe de la colère de Dieu, avertis de craindre et d'apaiser la justice qui nous frappe, mêlons avec ces larmes des réflexions sur nos plus essentiels intérêts: *Considera, Israel.* Pleurons sur l'un et sur l'autre; tous les sujets de nos larmes vont être rappelés dans les trois points de ce discours. Mais en même temps faisons des réflexions sur nous-mêmes, elles seront suggérées dans les moralités de chaque point.

Premier sujet de nos larmes sur l'un et sur l'autre: une vie précieuse à l'Etat par les espérances qu'elle avait données et qu'une mort fatale a détruites. Second sujet de nos larmes : une vie aimable dans la société, par la douceur qu'elle y avait répandue, et qu'une mort amère en a retranchée. Troisième sujet de nos larmes : une vie conforme à la religion par les vertus dont elle était ornée, et qu'une mort avancée s'est hâtée de nous dérober.

Voilà ce que, dans les trois points de ce discours, vous aurez à pleurer; et voici les justes réflexions qui en prépareront tout le fruit.

Par la fragilité de ces espérances que vous aviez conçues, vous connaîtrez qu'il ne faut les mettre qu'en Dieu seul; par la privation de ces douceurs que vous aviez goûtées, vous apprendrez à vous détacher de toutes les choses de la terre; par l'estime des vertus dont vous aviez été édifiés, vous serez portés à vous en appliquer les exemples.

Ainsi, aux sentiments naturels s'uniront les sentiments chrétiens, et tout ensemble concourra à former et des regrets et des instructions sur la mort de très-haut, très-puissant et excellent prince, Mgr Louis Dauphin; et sur celle de très-haute, très-puissante et excellente princesse, Mme Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse.

L'un et l'autre, tellement liés ensemble pendant leur vie, qu'ils n'ont pas même été séparés dans leur mort, ne le seront pas non plus dans cet éloge commun, où la gloire du Dauphin n'offusquera point celle de la Dauphine, et où ces deux lumières rapprochées ne feront qu'un même éclat.

PREMIER POINT.

Que les prévoyances humaines sont incertaines et trompeuses! *Incertæ providentiæ nostræ* (*Sap.*, IX). Ebranlés par une suite trop constante de malheureux événements qui de tous côtés ont attaqué le corps de l'Etat, et qui semblaient concourir à sa ruine, nous nous étions toujours rassurés sur les appuis que la Providence lui conservait dans la personne des princes destinés à en tenir successivement le gouvernail, et à perpétuer, dans un long avenir, la gloire que le monarque régnant lui avait acquise, et qui s'était plutôt éclipsée pour quelques moments, qu'elle ne s'était éteinte.

Mais, contre toutes nos prévoyances, l'ordre de la succession royale, base de nos espérances, s'est inopinément affaibli par la perte de son auguste chef, fils unique et bien-aimé du roi, dont la naissance, arrivée avec le commencement de nos prospérités, avait été regardée comme le premier gage de la stabilité d'un empire florissant, et dont la mort prématurée a été la première source de nos larmes, qu'une inondation de maux ensuite a bien enflées. Mais quoique le fond n'en puisse pas sitôt être tari, le cours pourtant en a été suspendu dans un renouvellement d'espérances qui semblaient, comme parle l'Ecriture, nous rendre la vie du père dans la personne du fils, et qui nous reprochait en quelque sorte notre découragement, en nous rappelant ces paroles du Sage: *Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus* (*Eccli.*, XXX). Le père est mort, mais il ne l'est pas tout à fait pour nous, parce qu'il nous a laissé après lui un autre lui-même : *Similem enim reliquit sibi post se* (*Ibid.*). Tout commence à se rétablir, l'Etat reprend sa première forme; le titre de Dauphin est transmis à Mgr le duc de Bourgogne; le nom de Dauphine, éteint dans Victoire de Bavière, revit dans Adélaïde de Savoie.

Sous les auspices de ces deux génies tutélaires, de quelles espérances n'avions-nous pas droit de nous flatter? La tranquillité publique fondée sur l'union mutuelle de leurs cœurs; un parfait gouvernement fondé sur le caractère supérieur de leurs esprits; le bonheur de l'Etat, fondé sur l'unanimité de leur amour pour le bien commun.

Avec de telles dispositions si convenables à la félicité de ce royaume, le Seigneur les avait formés; on les y voyait croître par les degrés de l'âge, et avec eux croissaient nos espérances.

Espérances de la tranquillité publique : saint Paul nous fait entendre combien elle dépend du caractère de ceux qui sont dans le plus haut rang, quand il ordonne qu'on offre pour eux des prières (I *Tim.*, II), afin,

dit-il, que nous puissions mener une vie paisible et tranquille. Car si la discorde s'est une fois emparée de cette partie supérieure de l'Etat, les différents intérêts, les sourdes intrigues, les partialités et les divisions se répandront bientôt de là dans la région inférieure : la terre ne peut manquer d'être inondée par les orages qui se forment dans le ciel.

Ainsi, par le premier éclat que fit la reine, épouse d'Assuérus, au mépris de ses ordres, la tranquillité publique parut en danger. Ce qui, parmi des particuliers, eût pu n'être pris que pour une humeur, un chagrin, pour un caprice du sexe, fut regardé, par rapport à la dignité du rang et aux conséquences d'un tel exemple, comme la cause d'un trouble universel, le signal des séditions domestiques et l'appui des divisions entre les chefs des familles : *Hoc exemplo principum conjuges parvipendent imperia maritorum* (*Esther.* I).

A couvert de telles craintes, le peuple français voyait les heureux présages d'une longue et ferme tranquillité dans l'intime union de ceux que la Providence destinait au souverain gouvernement. Tout ce qui peut unir deux cœurs faits selon les desseins de Dieu l'un pour l'autre, l'estime, la complaisance, les égards, les confidences, la douceur et la familiarité des entretiens, tout conspirait à l'accord de Louis et d'Adélaïde. La raison et le devoir en ont formé les premiers liens, l'affection et l'attachement les ont serrés, la sympathie des vertus propres à l'un et à l'autre les ont perfectionnés.

Entre des personnes vertueuses, la seule vertu a bientôt fait l'alliance : la probité se trouve bien avec la probité, la justice se plaît avec la justice, et la droiture avec la droiture ; ce sont comme des aimants qui s'attirent également, et qui s'unissent par leur qualité mutuelle. Au contraire, par la ressemblance des vices se fait l'aliénation des personnes vicieuses : une ambition, une envie, une avarice mutuelle ne peuvent que s'entrechoquer ; et dans l'unanimité de leurs désirs se trouve leur opposition. Jamais, dit saint Bernard, la rectitude et l'obliquité des esprits ne pourront s'ajuster ensemble ; mais par l'affinité qui se trouve entre les âmes droites, sincères et vertueuses, l'union des cœurs sera aisée et deviendra indissoluble. Telle a été celle dont je fais le portrait, et qui, par l'éminence du rang, devenait le principe aussi bien que l'exemple de l'union qui doit s'entretenir dans les conditions privées, et faire concourir le repos des familles à la tranquillité publique.

Avions-nous moins à espérer du caractère de leurs esprits que de la concorde de leurs cœurs? Si, d'un côté, se découvrait la face d'un Etat tranquille, de l'autre se présentait l'image d'un parfait gouvernement, c'est là l'ouvrage d'une haute intelligence et fort au-dessus de la portée des esprits vulgaires : celui du Dauphin était d'un ordre supérieur. Génie heureux par sa facilité à percer les difficultés des sciences les plus abstraites ! Lire et concevoir, écouter et comprendre, s'appliquer et savoir n'étaient pour lui qu'un même exercice. *Legi solus, et intellexi* (lib. IV *Confess.*, c. 16), pouvait-il dire comme Augustin, sur des sciences qui coûtent aux autres de pénibles méditations : *J'ai lu tout seul et j'ai tout compris.* Etendue de génie qui ne trouve point de bornes dans le vaste champ des sciences humaines. Elles ne sont pas toutes à la portée de toute sorte de personnes. Dieu, dit saint Paul, entre divers esprits a distribué divers dons d'intelligence : les plus brillants ne sont pas toujours les plus solides ; les plus profonds ne sont pas les plus clairs ; les plus aisés ne sont pas les plus justes ; chacun est distingué par son propre caractère, et borné au genre de science qui convient à sa capacité. Celle de Mgr le Dauphin pouvait se mesurer à tout ; et par son caractère d'esprit qui, selon l'expression du Sage, était tellement unique, qu'il était aussi multiplié, *unicus multiplex :* de quelque côté qu'il ait voulu porter son désir de savoir, il n'a rien trouvé d'inaccessible à sa pénétration.

De combien de choses eut-il à s'instruire pour se remplir de la science du gouvernement? Détails d'affaires, de partis, de traités d'administration, de commerce, de finances, ce fut là d'abord pour lui une langue étrangère comme celle de l'Egypte le fut à Joseph, *Linguam quam non noverat, audivit* (*Psal.* LXXX) ; mais il l'entendit bientôt, et assez pour la parler avec les plus habiles. Ce fut par une continuelle application qu'il en pénétra tous les mystères ; et cela avec d'autant plus de mérite, qu'il sacrifia à cette épineuse occupation des études qui étaient plus de son goût ; mais ce fut aussi avec tout le fruit que promet la Sagesse à ceux qui l'étudient de bonne heure, et qui ne négligent rien pour la trouver : *Qui mane vigilant ad me, invenient me* (*Prov.*, VIII).

Quelquefois pourtant elle prévient ceux qui la désirent, et se montre à eux la première. *Ut illis se prior ostendat* (*Sap.*, VI). Ainsi, dans le travail de l'étude, Mme la Dauphine se trouvait prévenue des lumières d'un sens droit et naturel, juste et précis, clairvoyant et élevé, qui en plusieurs rencontres est d'un bien meilleur usage qu'un profond savoir. Parmi les divertissements d'une jeune cour dont elle faisait l'agrément et l'harmonie, souvent rappelée aux vues sérieuses et aux judicieuses réflexions, elle pensait, elle parlait sur les conjonctures du temps et des affaires, sur les principes du gouvernement, comme apprennent à le faire une longue méditation et l'expérience consommée. D'un seul regard porté sur l'objet qui lui était présenté, elle apercevait tout ce qu'aurait pu découvrir la plus exacte recherche. Sa manière de penser était comme un art sûr de deviner ; sa première inspection, une parfaite compréhension.

Sous la conduite de ces esprits lumineux, les destinées de l'Etat ne pouvaient être que très-heureuses, et les pronostics en étaient d'autant plus sûrs, que l'unanimité de leur zèle pour le bien du royaume se joignait au

concours de leurs lumières. Dans le cœur du prince, chef du gouvernement, est la source de cette affection, qui se répand sur tous les bons citoyens, dont tous les vœux doivent tendre à l'unité du bien commun, par préférence à tous les intérêts particuliers, qui sont un schisme dans cette unité. M. le Dauphin eut-il jamais d'autre intérêt en vue que l'intérêt universel? Fit-il jamais en ce genre aucun partage entre l'Etat et sa personne? Lui-même n'était pour ainsi dire qu'un tout naturellement composé de l'un et de l'autre.

Ce qu'il était par des principes naturels, Mme la Dauphine l'était devenue par des qualités acquises. Sortie d'un sang si souvent mêlé avec le sang de France, elle se fit aisément un cœur français. Elle ne laissa pas, dans la concurrence des intérêts de son sang, opposés à ceux que l'alliance lui rendait propres, d'en ressentir le combat en elle-même. Elle portait dans son sein deux peuples divisés, comme le dit l'Ecriture de la mère de deux enfants dont l'intestine dissension lui causait de si vives douleurs : *Duæ gentes sunt in utero tuo* (*Gen.*, XXV). Mais comme la mère de ces deux jumeaux donna, par l'inspiration de Dieu, la préférence à celui qui était venu le second, et le rendit par ses conseils héritier des plus précieuses bénédictions, aussi notre princesse, réglant ses affections sur le devoir, sans oublier jamais ce qu'elle devait à celui dont elle tenait le jour, pencha autant par la raison du côté de celui auquel des liens sacrés avaient attaché son sort, qu'elle s'y sentit inclinée par la pente d'un cœur qui le portait à son centre, et qui sans aucun préjudice des droits de la nature, s'était lui-même tout à fait naturalisé dans une terre nouvelle.

Quel augure plus assuré du bonheur de la France, que cette unanimité de zèle pour ses intérêts! L'augure touchait presque à l'événement, par les premiers succès de l'application de M. le Dauphin à tout ce qui peut maintenir le bon ordre d'un Etat.

La protection des lois qui en sont le fondement, la discipline de l'armée, où réside toute sa force, le règlement des finances, par où il se soutient, partageaient, selon les occurrences, son attention, attention qui nous était un abri contre toutes nos inquiétudes. Dans le sanctuaire des conseils, où sa capacité, bien au-dessus de son âge, l'avait rendu digne d'entrer, la loi brillait par ses lumières, parlant par sa bouche, s'autorisait par ses avis. Avec un esprit aussi éclairé qu'inspiré dans ses jugements, il y représenta le jeune Daniel, auquel les anciens du peuple dirent, dans l'admiration où ils étaient de sa sagesse : Venez, prenez place au milieu de nous, instruisez-nous, car Dieu vous a donné dans votre jeunesse la gloire d'une vieillesse expérimentée : *Tibi Deus dedit honorem senectutis* (*Dan.*, XIII).

Partout cet esprit l'accompagne, jusqu'à la tête des armées, où la sagesse n'est pas moins nécessaire pour maintenir les lois militaires, que dans le conseil pour appuyer les lois civiles. Car qu'est-ce qu'une armée dont la discipline est négligée? Un corps effroyable par sa multitude, et inutile par ses dérèglements; un corps réuni par l'intérêt commun, divisé par les passions particulières; la ruine de l'Etat, dont il doit être le bouclier. Sous le commandement de Mgr le duc de Bourgogne, toute licence a été bannie de l'armée : par sa vigilance, par sa justice, par sa fermeté, l'ordre et la règle y ont régné. Si le succès n'y a pas toujours également répondu, la conduite n'en a pas été moins uniforme; si la destinée a quelquefois varié, l'âme n'a point changé d'assiette : et par une magnanimité supérieure à toute fortune, le cœur a été aussi peu abattu par les contre-temps de la Flandre, qu'il s'était peu enflé par les triomphes de l'Alsace.

Le cœur du Dauphin s'était bien moins défendu contre tant de misères, que l'épuisement des finances semblait rendre irrémédiable; mais la sensibilité lui a fait tourner toute l'activité de son esprit à la recherche des expédients propres à les soulager.

Infatigablement appliqué à pénétrer ces fonds desséchés et stériles, où, selon l'expression du texte sacré, il ne tombe presque ni pluie ni rosée (II *Reg.*, I), à ramener à la source presque tarie tant de ruisseaux détournés, à y dresser des canaux d'une conduite plus abrégée et plus sûre, pour rapporter aux particuliers avec économie quelque partie de ce que la nécessité du bien public en a tiré; le Dauphin, dis-je, dans cette fructueuse et continuelle méditation, recueillit l'esprit et acquit la gloire de Joseph, qui ayant pris soin des trésors du prince pour en faire une sage distribution au peuple, fut proclamé le sauveur de tout l'empire : *Vocavit Salvatorem mundi* (*Gen.* IV).

Voilà l'homme, Seigneur, que vous nous aviez montré, pour relever nos cœurs abattus, et que vous venez d'enlever à nos espérances. Que nous reste-t-il, si ce n'est le regret de voir ces espérances trompées? Regret qui nous fait dire, quoique dans un sens et sur un sujet bien différents, ce que la tristesse suggéra aux deux disciples qui, dans leurs craintifs préjugés, avaient perdu tout espoir de la rédemption d'Israël : *Nos sperabamus quia ipse esset redempturus Israël* (*Luc.*, XXIV). Leurs espérances furent bientôt ranimées, les nôtres n'ont plus de retour. Nous espérions pourtant avec toute assurance que le désordre où le malheur des conjonctures, la nécessité des temps mauvais, la conspiration de tant de forces ennemies nous avaient jetés, et d'où les meilleures intentions n'avaient encore pu nous tirer, seraient enfin réparés par le prince qui du bien public avait toujours paru faire son propre bonheur. Nous espérions, non pas dans une de ces flatteuses illusions où des simples désirs on se forge des espérances certaines, et l'on se promet légèrement tout ce qu'on imagine vraiment; nous espérions, par la

juste connaissance des dispositions qui répondent du succès des événements. Nous espérions sur l'entière confiance que le roi avait prise dans la sagesse et dans l'équité du Dauphin, dont la droiture et la capacité éprouvée par les plus difficiles affaires, mettaient Sa Majesté dans un parfait repos, et avaient mérité le solennel témoignage qu'elle en rendit devant son illustre clergé. Enfin nous espérions, selon ce que nous voyions et ce que nous entendions, selon ce qui nous était tous les jours, confirmé par de nouveaux traits, qui marquaient l'intelligence des deux esprits destinés à nous gouverner, et portés à nous rendre heureux. Combien de telles espérances avaient-elles déjà adouci de mauvaises nouvelles? Combien avaient-elles dissipé de nuages, calmé d'agitations, facilité d'affaires, fait tolérer de maux, promis de douceurs?

Espérances anéanties par une mort fatale, qui tranche en même temps la trame de deux vies si précieuses à l'Etat : peut-être, mon Dieu, parce que nous y avions mis trop de confiance, et que séduits par des prévoyances humaines, nous avions assuré, comme parle votre prophète, sur le néant des créatures la joie d'un bonheur dont vous êtes l'unique auteur : *Qui lætamini in nihilo* (*Amos.*, VI). Voyez maintenant, nous dites-vous, par la chute précipitée de vos mortels appuis, que je suis le seul sur qui vous puissiez vous reposer : *Videte quod ego sim solus* (*Deut.*, XXXII). Nous l'avions appris, et nous le savions; mais voyons-le encore de plus près, et d'une vue bien persuasive, dans ce nouveau coup de la puissance divine, qui par le ministère de la mort, brise aussi facilement les colonnes de l'Etat que les roseaux des simples familles. N'est-ce pas effectivement le Tout-Puissant, dit le prophète, qui a mis en poudre ce qui soutenait notre confiance, pour ne nous laisser point d'autre ressource que lui seul? Oui, ressource de protection, oui, défaut des espérances que nous avons perdues, en perdant le prince et la princesse qui conjointement devaient faire le bonheur de l'Etat.

Mais encore, ressource de consolation dans la privation des douceurs que leur vie tout aimable dans la société y avaient répandues, et qu'une mort amère en a retranchées. C'est le sujet de ce second point.

SECOND POINT.

Quand l'intérêt de l'Etat n'aurait pas été aussi étroitement lié avec la conservation de M. le Dauphin et de Mme la Dauphine que nous en étions universellement persuadés, la seule perte particulière de leurs augustes personnes, indépendamment du bien commun, nous serait d'autant plus douloureuse, que leur présence nous était plus aimable, par les attraits d'une gracieuse affabilité, et par la douceur qui s'en répandait de toutes parts : *Amabiles et decori.*

Du haut du rang où ils étaient élevés, jusque même aux premiers degrés des conditions privées, il y avait tant de distance, qu'il n'eût pu s'y établir d'autre commerce que celui des respects et des hommages, si la facilité de les approcher, la politesse de leurs manières, leur accueil obligeant, n'avaient favorisé une libre communication de confiance et d'affection, qui ne se forme qu'à mesure que la dignité prévient ou engage par des traits de bonté.

Ainsi, ils étaient véritablement aimés, parce qu'ils se rendaient effectivement aimables; ils plaisaient (comme il convient dans l'éminence du rang, et avec ce discernement des personnes auxquelles il convient d'y plaire), parce qu'ils en avaient le talent, et qu'ils portaient là leurs soins et leur attention. Avec ces sages égards et ces justes convenances, ils voulaient plaire selon leurs devoirs, ils savaient plaire par leurs manières gracieuses, ils méritaient de plaire par leur bonté. Trait pour trait, n'est-ce pas là leur naturelle ressemblance; et qui ne les y reconnaît pas? Vouloir plaire selon son devoir est une vertu aussi estimable, que condamnable est le vice de vouloir plaire de ses affections déréglées. Heureux ceux dont les affections s'allient si bien avec leur devoir, que c'est un mérite pour eux de suivre leur penchant! Car tout devoir n'est point accompagné de répugnance : il en est de si naturels et tellement sympathiques, qu'il est également doux et raisonnable de les remplir. L'exemple s'en offre aussitôt que se renouvelle le souvenir de l'attachement de M. le Dauphin et de son illustre épouse à tout ce qui avait droit sur leurs affections; où se trouva leur devoir, là s'inclina le cœur de l'un et de l'autre.

Le roi, le peuple, c'est ce qui partageait leurs soins aussi bien que leurs affections, ou plutôt c'est ce qui les réunissait, parce qu'ils composent ensemble le même Etat, et qu'ils ne font qu'un. Y faire des séparations, c'est renverser tout l'ordre, et se rendre coupable, ou de la majesté lésée en se partialisant pour le peuple, ou de la ruine du peuple en le rendant odieux à la majesté. Mais, dans des cœurs bien nés, ces deux intérêts sont aisés à concilier : Voyons-le dans un modèle parfait.

S'il était besoin d'être instruit des simples et naturels devoirs envers le roi, que l'instinct français persuade encore plus intimement que ne le pourrait faire une morale politique, on n'aurait eu qu'à observer les inclinations, et suivre pas à pas les mouvements de ces deux premiers sujets du royaume. Ils nous ont donné les exemples les plus pénétrants et les leçons les plus vives du plus fidèle attachement à la personne du roi, dont ils ont été aussi inséparables par l'assiduité de leurs soins et de leurs respects, que par l'affection de leurs cœurs. Leur assujettissement à lui rendre le continuel hommage de leur obéissance et de leur tendresse n'étant point pour eux un poids d'obligations, ni une contrainte de cérémonie, ne leur en laissant point aussi souhaiter aucun délassement, ni aucune di-

version de liberté, hors de la vue et de la présence du prince ; et préférant la satisfaction de lui faire leur cour, à la distinction d'une cour particulière, ils s'estimaient heureux (ainsi que cette reine si pénétrée d'admiration pour Salomon), d'être sans cesse devant lui, et de jouir de ses favorables regards : *Beati qui stant coram te semper* (III *Reg.*, X).

Ils n'avaient pas moins les yeux attachés sur le peuple qu'ils étaient eux-mêmes attachés aux yeux du roi ; et de leurs affections, dont ils offraient les prémices au souverain, ils faisaient une sage distribution dans les rangs inférieurs. C'est par ces liens d'affection que Dieu a voulu unir tous les hommes, établissant entre eux des dépendances qui ne les rendent pas moins nécessaires les uns aux autres, dit saint Paul, que le sont les divers membres au même corps. Et comme l'œil, poursuit cet apôtre, ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vous, aussi dans les dignités les plus éclatantes et dans les premières places de l'Etat ne peut-on point mépriser les conditions vulgaires. Princes et peuples s'entretiennent ensemble par une mutuelle correspondance de respect et d'affection ; et rien même ne peut mieux assurer aux princes les respects du peuple que le retour de leur royale bienveillance.

Ainsi les sages du conseil de Salomon instruisirent-ils son fils Roboam, successeur de son empire. Si vous voulez, lui dirent-ils, attacher pour toujours ce peuple à votre service, il est nécessaire que vous lui marquiez de la bonté, que vous l'écoutiez avec modération, que vous lui parliez avec douceur : *Verba lenia* (III *Reg.*, XII). L'avis fut rejeté par ce jeune prince, que l'Ecriture appelle *la folie de sa nation* (*Eccli.*, XLVII) ; le conseil a été suivi par le prince, qui peut être appelé *la sagesse de la nation française.*

Né pour le peuple, il se fit un devoir de se montrer populaire et de plaire à ceux qui s'estimaient heureux de lui plaire. De là cette facilité à se communiquer, et à donner un libre accès à toutes les personnes qu'une respectueuse timidité aurait tenues éloignées de lui ; forçant son inclination naturelle à la retraite et à la lecture, pour s'acquitter envers le public de ce dont il lui était redevable par la dignité de sa personne et de sa place. De là cette attention aussi particulière aux intérêts de chacun que s'il n'avait eu qu'une seule personne à écouter et une seule affaire à entendre ; entrant si bien dans toutes les raisons qui lui étaient exposées, qu'il les pénétrait encore mieux par la vivacité de son esprit qu'on ne pouvait les lui expliquer par un discours préparé. De là ces manières honnêtes et prévenantes qui suppléaient au défaut du pouvoir d'obliger, et qui faisaient bien sentir ce que dit l'Ecclésiastique, que des paroles douces valent quelquefois mieux que le don qu'on aurait voulu et qu'on n'aurait pas pu faire : *Verbum melius quam datum* (*Eccli.*, XVIII).

Avec ce même esprit, Mme la Dauphine faisait l'ornement de la société par le charme de ses paroles et de ses entretiens. Parler et plaire, c'est un don si naturel que l'art et l'affectation ne peuvent guère l'exprimer parfaitement, ni en former dans une seule personne tous les traits, qui se diversifient dans plusieurs autres, soit par le choix et la noblesse ou par la douce insinuation des paroles, soit par la naïveté ou par la finesse des discours, soit par des tours ingénieux ou par la justesse des expressions, soit par les brillants de la vivacité ou par les agréments de la politesse, soit enfin par les convictions de la raison ou par l'efficace de la persuasion. Réunissez tous ces traits, rassemblez tous ces caractères, vous croirez entendre parler Mme la Dauphine, en qui toutes ces perfections réunies s'accordaient si bien que la familiarité de ses entretiens ne prenait rien sur la dignité de son état, que la finesse n'ôtait rien à la naïveté, que la justesse ne perdait rien dans la vivacité, que la politesse ornait la simplicité, que la raison accompagnait la persuasion.

Mais tout ce savoir, plaire par les grâces de la parole et de l'esprit, ne serait tout au plus qu'un brillant ornement et ne ferait pas le bien solide de la société, si l'on ne méritait aussi de plaire par la bonté du cœur et par les offices de l'amitié ; mérite rare dans la grandeur, qui reçoit bien plus d'hommages qu'elle ne rend de complaisances. Non, nous ne les avons pas reconnus tels, ceux dont nous avons autant ressenti la douceur et la bonté que nous en avons honoré le rang et l'élévation : *Amabiles et decori.* Qu'ils étaient grands dans leurs dignités, *decori!* mais qu'ils étaient aimables par leur affabilité, *amabiles!* Qu'ils étaient loin de nous par la distance des conditions ! mais qu'ils en étaient proches par les communications de l'amitié ! Qu'ils étaient dignes de commander ! mais qu'il était doux de leur obéir ! Qu'ils étaient nobles et généreux dans leurs procédés ! mais qu'ils étaient gracieux dans leurs manières ! Qu'ils étaient capables de prendre l'empire sur tous les esprits ! mais qu'ils étaient propres à gagner tous les cœurs ! Qu'ils étaient exacts et appliqués à maintenir l'ordre et la justice ! mais qu'ils étaient portés à faire des grâces ! Qu'ils étaient... Triste éloge ! affligeant souvenir ! Ils étaient dans leur vie, qui nous comblait de joie, *in vita sua ;* ils ne le sont plus par une mort qui a fait la désolation publique. Cruelle mort, qui, tirant en même temps ses traits sur l'un et sur l'autre, a fait à l'Etat une plaie universelle ! Nous vous pleurions, princesse, avec une telle effusion de larmes, qu'elles semblaient devoir toutes s'épuiser sur votre perte. Vous venez aussitôt, prince, en ouvrir dans nos cœurs une nouvelle source qui les fait tous se fondre en amertume. Larmes publiques et particulières, des grands et des petits, de la cour et de la ville, du roi et du peuple, tout mêlé ensemble, enfle ce torrent de douleur qui entraîne tout à la fois et les joies du passé, et les espérances de l'avenir. Dans l'intervalle de six jours, tout est emporté ; et il ne nous reste

qu'un vide affreux et l'horreur d'un ravage irréparable.

De tous côtés gémissements, lamentations, clameurs; vous auriez dit que l'ange exterminateur ayant frappé, comme autrefois, dans le palais du roi, l'héritier de la couronne, avait aussi porté le glaive encore tout sanglant dans toutes les maisons particulières, et laissé dans chaque famille un mort à pleurer : *Neque erat domus, in qua non jaceret mortuus* (*Exod.*, XII). Ainsi, par le même coup qui abat au pied du trône les deux premières têtes, lesquelles dans l'ordre des temps devaient y être couronnées, tous les cœurs se sentent mortellement blessés, comme parle saint Ambroise : *Sua omnes funera dolent.* (*De obitu Valentiniani.*)

Tous pleurent, tous gémissent; mais qui est-ce qui pense, qui réfléchit, qui médite? Ce n'est qu'une même voix, qu'une plainte unanime sur une si grande perte, sur un événement si funeste, si imprévu, si inouï, si pernicieux à l'Etat? Mais n'en reviendra-t-il point de raisonnement et de moralité sur l'incertitude des prévoyances humaines, sur la vanité des espérances mortelles et sur l'imprudence des attachements aux choses de la terre? Et quand on en aurait bien raisonné, en serait-t-on plus désabusé, en serait-on plus détaché? Il semble au contraire que de toutes ces idées de mort naissent de plus vifs mouvements de l'ambition, et que tout ce qui déconcerte ses projets ne serve qu'à lui faire prendre de nouvelles mesures. La protection ménagée de longue main auprès du premier Dauphin tombe-t-elle avec sa vie? On se reprend aussitôt à celui qui succède à ses droits et à celle qui partage son autorité; nouvelle cour, nouveaux empressements, nouvelles intrigues. L'un et l'autre sont-ils précipitamment enlevés aux yeux qui s'y étaient attachés, et dérobés à leurs espérances? La prévoyante ambition commence déjà à travailler sur d'autres plans; et cette mort, bien loin de faire mourir tous les désirs, contribue à en ranimer toute l'ardeur.

Mais quelles ombres poursuivez-vous, esprits guidés par l'illusion et par l'erreur? Vous pensez fort au delà de tout ce qui se peut prévoir, et vous ne réfléchissez pas sur ce que vous voyez. Quand vous pourriez approcher de tous les avantages qui environnaient le Dauphin et qui rendaient la Dauphine la plus heureuse personne du monde, voyez ce que tout devient et à quoi tout aboutit. Contemplez-les l'un et l'autre sur ce trône lugubre, orné de leurs superbes dépouilles, et dressé dans le même lieu où ils avaient paru avec tant de splendeur. Suivez ce char pompeux d'une mort triomphante, où, par des chemins de larmes, comme parle le prophète (*Thren.*, I), et au travers d'une ville aussi remplie de désolation que de peuple, ils sont ensemble portés à leur triste sépulcre. Voyez-y arriver presque au même moment le tendre orphelin, peu auparavant objet de leur tendresse et ensuite de nos espérances, aussitôt héritier de la destinée que du titre de Dauphin.

Hélas! dira encore pour nous saint Ambroise, que toutes ces morts sont pressées! *Quam proxima mortis confinia!* Que ces cercueils sont proches! *Quam vicina sepulcra!* Qu'il a été court, ce bonheur d'une vie qui n'avait pas encore rempli l'espace de la jeunesse! *Quam angusto fine vitam clausistis!* (*De obitu Valentiniani.*) Plus fortuné sera le destin de cette même vie toute conforme à la religion par des vertus exemplaires; mais non moins déplorable à notre égard par la prompte mort qui s'est si fort hâtée de nous les dérober. C'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME POINT.

Une vie conforme à la religion par des vertus, qui, dans les voies aplanies du salut, et loin des piéges du siècle, n'ont pas de grandes difficultés à combattre, nous montre plutôt un bonheur digne d'envie qu'elle n'excite par les exemples d'une piété exercée dans les combats et signalée par des victoires. Combien s'en est-il présenté d'occasions, par tous les obstacles que la religion de Monsieur le Dauphin et de Madame la Dauphine a rencontrés dans l'élévation du rang, dans l'abondance du bien, dans le séjour des délices, dans le centre des plaisirs et des divertissements? Plus fort encore et plus difficile à surmonter était celui de la jeunesse, par le pouvoir et l'efficace qu'elle donne à tous les autres. Mais ni ces présomptions d'un âge qui se promet toujours un temps de conversion dont on abuse toujours; ni ces vivacités qui font abandonner tout à fait les voies de Dieu; ni ces légèretés qui font de continuelles alternatives de dévotion et de relâchement, n'ont pu rendre leur piété ou tardive, ou infidèle, ou inconstante. Contre toutes les présomptions de la jeunesse, cette piété s'est d'abord formée dans leur cœur par une éducation chrétienne; contre ses vivacités, elle s'est captivée sous le joug de la loi de Dieu; contre les inconstances, elle s'est maintenue jusqu'à la consommation d'une sainte mort.

Entre ce dernier terme de leur vie et le premier, il y a eu si peu de distance, qu'il leur a été très-avantageux, comme parle le prophète, d'avoir commmencé dès leur jeunesse à porter le joug, sous lequel plient les passions rebelles à la loi de Dieu. Tout pesant qu'est ce joug en lui-même, il leur a été, selon la parole du Sauveur, bien adouci par la grâce et par l'onction que Dieu a donnée aux sages instructions qu'ils ont reçues, avec une parfaite docilité, de maîtres aussi propres à enseigner la vertu par leurs leçons qu'à la persuader par leurs exemples. La terre où les semences de cette heureuse éducation ont été jetées n'a pas été ingrate; les fleurs des espérances y ont bientôt paru, les fruits des vertus y ont succédé. Quelles vertus? Différentes, je ne le désavoue pas, par les degrés de perfection, mais comparables par les bonnes dispositions. Qui n'a pas connu dans la princesse un fonds de religion, un esprit de justice et un penchant de charité,

une préparation de cœur à tout bien, des œuvres et des pratiques qui ont prouvé la sincérité de ses bonnes résolutions, des désirs et même quelquefois des renouvellements de ferveur, qui marquaient les approches d'un état de dévotion ?

Mais qui a pu connaître dans le prince toute l'étendue et tous les accroissements de sa sainteté ? Et de ceux qu'on en a connu qui peut en former d'assez justes expressions ? Comment, dans ce sujet d'une immense perfection, tracer par des paroles d'innombrables vertus, qui ne peuvent que confusément entrer dans l'idée ? Si je veux tout réduire au plan général de la sainteté la plus accomplie, me pardonnera-t-on d'avoir retranché tant de traits singuliers qui en rendent la beauté plus sensible ? Si je m'attache à ce qui, dans le détail, nous y a paru d'admirable, ne laisserai-je pas le regret de n'avoir rien entendu du fond d'une piété intérieure, plus digne encore d'être connue par ses principes que par ses dehors ? Et si j'ose entrer jusque dans le sanctuaire d'un cœur dont il a plu à Dieu de faire sa demeure particulière, ne serai-je pas, comme dit l'Écriture, ébloui par la gloire qui en rejaillit, accablé par la grandeur de la majesté ? Ainsi, par une trop ample matière de louanges, manquent toutes les manières de louer. Une méthode peu usitée vient s'offrir ; je ne la refuserai pas, et ce que je ne pouvais tout à fait accomplir par la simple louange, je veux bien le devoir à la censure. La vérité, sortie de cette bouche, sera d'autant plus sûre qu'elle ne pourra être suspecte de flatterie ; d'autant plus exacte qu'elle aura été rigoureusement examinée.

C'est cette vérité que le dernier et le plus fameux juge d'Israël ne craignit point d'appeler en témoignage, pour lui faire rendre toute la justice qui lui était due. Parlez, dit-il à toute l'assemblée du peuple, parlez sincèrement devant le Seigneur et devant son Christ ; déclarez librement si, depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, je vous ai donné aucun sujet de plainte : *Loquimini de me coram Domino, et coram Christo ejus* (I *Reg.*, XII). Avec la même sécurité ne puis-je pas attester non-seulement tout ce qui est ici présent à la majesté de Dieu et de ses autels, mais encore tout ce qui est dispersé dans les tabernacles du siècle, sur l'idée qu'on s'est faite de la piété de Monsieur le Dauphin, et sur ce que la plus exacte censure aurait pu y remarquer ?

Loquimini, parlez sur cela, prudents du siècle ; parlez, mondains ; parlez, courtisans ; parlez, envieux (je ne craindrai pas de le dire) ; parlez vous-mêmes, libertins. Je n'exposerais pas facilement toute dévotion à de tels jugements ; mais celle-ci est à toute épreuve, et peut impunément essuyer la plus rigoureuse critique. Examinez-en le plan, la conduite ; pesez toutes les vertus dont elle est composée : qu'y trouverez-vous à redire ? Quoi ? ce que vous avez coutume d'imaginer sur celles qui accordent la sagesse naturelle avec la sagesse chrétienne ; que ce ne sont que vertus de tempérament? Vous ne pourriez pas le soutenir, puisqu'à celles-ci le tempérament, bien loin d'y avoir quelque part, s'est trouvé tout à fait contraire. Un fond de passions et des plus vives ; un empire d'humeur dans toute sa force, c'est le champ où la piété de Monsieur le Dauphin s'est exercée avec tant de succès, que les fruits de ses victoires ont paru des dons de la nature ; et qu'ayant toujours pris soin d'enter de saintes habitudes sur des inclinations contraires, il est devenu tout vertueux, autant selon la morale que selon l'Évangile, par les seuls efforts de la religion.

Comment envisagerez-vous cette piété qui a éclaté aux yeux de tout le public ? N'y verrez-vous que de ces vertus d'appareil et de bienséance, qui méritent peu d'estime ?

Non, vous ne sauriez ainsi juger des vertus du prince, qui les a plutôt fait servir à l'édification qu'à l'ostentation, et qui, n'ayant jamais rougi des publiques observances de la loi, a su cacher dans le secret de son cœur et de sa conduite ce qui devait être réservé aux yeux de Dieu seul, et dont même le monde n'était pas digne.

Voudrait-on trouver quelque disconvenance dans une dévotion pratiquée au milieu de la cour où il semblerait qu'elle fût déplacée? Mais celle-ci ne s'est-elle pas bien justifiée par le soin d'y *remplir toute justice?* (*Matth.*, XV); car auquel des devoirs du premier rang a-t-elle manqué ? Que si dans ce royaume de la cupidité, elle a été quelquefois trouvée trop exacte et trop rigoureuse, n'est-ce pas parce que le relâchement y est trop commun, la dissipation trop ordinaire, la piété trop affaiblie ; et si l'on a jugé que le prince religieux en faisait trop, n'est-ce pas parce que selon les règles de la religion, la plupart n'en font certainement pas assez ?

Aura-t-on à blâmer ces vertus qui séparent de la société civile ceux que la Providence y a engagés, et qu'elle en a faits les chefs? Vertus qui font au prince un défaut de ce qui pourrait donner quelque mérite à un particulier. Exempt d'un tel défaut, notre prince est d'autant plus louable, qu'il aurait pu y donner, par le sérieux de son esprit et par son goût pour la retraite. Mais voyez-le sortir de ses importantes études avec un air tout serein, et faire par une respectable familiarité tout agrément de la société, la rendre d'autant plus douce, qu'il la délivre de toutes les gênes qu'imposent la grandeur ; d'autant plus franche qu'elle n'y peut souffrir nul discours de flatterie ; d'autant plus aimable, qu'il en proscrit les vices odieux de la piquante raillerie et de la maligne médisance.

Que reste-t-il enfin de prise à la censure sur la défectuosité des vertus? Beaucoup sur ces vertus d'amour-propre, qui inspirent une présomptueuse satisfaction de soi-même, et une chagrine indignation contre les vices des autres. Mais qu'on examine celles-ci,

Monsieur le Dauphin, c'est le contre-pie!. Jamais content de lui-même, parce qu'il mesure toutes ses actions par les grands dons de la grâce; toujours favorable aux autres, parce qu'il excuse leurs fautes par les faiblesses de la nature.

Parlez maintenant, censure, sur cette éclatante piété que nous avons soumise à la rigueur de vos jugements, n'en déclarerez-vous pas toutes ces vertus exemptes de toutes les sortes de reproches, dont bien p u d'autres peuvent entièrement se sauver! C'est assez: votre esprit sévère n'aime pas les grandes louanges; on est pourtant bien loué et reconnu bien parfait, quand on a évité tous vos blâmes? Mais non, ce n'est point encore assez; la vérité ne peut être tout à fait contente du silence forcé de la nature; elle rend disertes les langues justes, par des louanges dues au mérité éclatant et universellement reconnu. Si la censure n'a rien ici à dire, que la justice parle par autant de bouches que l'amour de la vertu en rend dignes d'en faire l'éloge.

Loquimini, loquimini : Parlez donc sans crainte d'être contredits, panégyristes sincères; parlez d'une vraie piété, que les vœux de la terre ont canonisée avant même qu'elle fût couronnée dans le ciel.

Parlez, respectables oints du Seigneur, sacrés dispensateurs des divins mystères, parlez sur la religion d'un prince, qui par sa profonde vénération pour les autels, par ses anéantissements devant la majesté de Dieu, par sa fréquente et toujours fervente participation des sacrements, par sa docilité à la voix des pasteurs, par sa soumission aux oracles de l'Eglise, par son filial et authentique attachement au Saint-Siége, par son exactitude à se montrer irrépréhensible sur tous les points de la croyance catholique, par sa délicatesse à n'en pas souffrir sur un seul les plus légers soupçons, par son zèle à en donner les meilleures preuves, a mérité et souvent reçu de votre bouche sacrée l'éloge que fit Jésus-Christ de la foi du religieux centenier : *Non inveni tantam fidem in Israel* (*Matth.*, VIII).

Parlez aussi, précieux membres de Jésus-Christ, pauvres de toutes les sortes, ou connus par la manifestation de votre misère ou cachés par la honte de votre mendicité; inportunés dans le service de la guerre, accablés du poids des besoins de l'Etat, dégradés sous les livrées de la noblesse par l'objection de l'indigence, rongés sous un a r naturel d'un dévorant désespoir, condamnés à un lent supplice et à une mort certaine, sans oser demander grâce; parlez de cette bonté qui vous a prévenus, qui vous a cherchés, qui vous a devinés, qui vous a accueillis, qui vous a ranimés : parlez du prince compatissant, secourable, généreux, immense en libéralités, qui pour vous tout donner s'est tout refusé à lui-même; qui de tous ses goûts et de tous ses plaisirs ne s'est réservé que le seul goût et l'unique plaisir de vous soulager, et y a sacrifié tous les autres; qui par la multiplicité de ses aumônes, et par une infinité de traits qui les ont rendues mémorables, a fait, pour ainsi dire, de sa vie l'histoire universelle de la charité chrétienne.

Parlez enfin tous, bons citoyens, amateurs de la patrie, fidèles sujets de tous les ordres et de toutes les professions; apprenez-vous mutuellement les exemples d'une vertu dont on est si fort persuadé et si touché, que ni la nouveauté de ce que l'on commencera à en savoir ne pourra surprendre, ni la répétition de ce que l'on a souvent entendu ne pourra ennuyer. Plus on parlera d'un prince si estimé et si chéri, plus on aimera à en parler; et par l'enchantement que forment ses louanges, oubliant qu'il n'est plus, toutes les voix se réuniront par le cri public qui suit partout les bons princes : *Vivat*, *vivat*, qu'il vive, et qu'il puisse vivre toujours!

Ah! qu'il vive! Seigneur, vous l'avez trop aimé pour le laisser vivre longtemps dans cette vallée de larmes; et venant de lui ravir celle qui y faisait sa joie et sa consolation, vous vous êtes hâté de les réunir ensemble, de ces deux victimes vous n'avez voulu faire qu'un même sacrifice.

Quel sacrifice que celui de madame la Dauphine! Toutes sortes de biens dont l'assemblage est aussi difficile que la possession en est rare, grandeurs, richesses, jeunesse, santé, faveur, présent tout agréable, avenir tout glorieux, douceurs toutes pures, espérances toutes brillantes; c'est ce qui composait le bonheur de sa vie, c'est ce qui fait la matière de son sacrifice. Venez à ce spectacle d'un entier dépérissement, vous qui, épris des charmes d'une fortune riante, faites à vos esprits et à vos cœurs abusés une solide félicité de ce qui n'en est qu'une image trompeuse. Voyez cet air serein, couvert tout d'un coup du plus sombre nuage, cette couleur de santé et de vie ternie par la pâleur de la mort, ce visage défiguré par de violentes convulsions, ce parler agréable changé en tristes plaintes et en douloureux gémissements; voyez, et détrompez-vous. Considérez de tous côtés la scène tragique, la consternation répandue dans toute l'assistance, tous les regards troublés, tous les yeux baignés de larmes, tous les cœurs serrés d'affliction, chacun devenu comme une portion de la personne mourante; spectateurs interdits, domestiques éplorés, princes et princesses distingués par leur extrême saisissement; le monarque désolé qui préside à toute cette cour de deuil, et qui par ses larmes et ses gémissements redouble la douleur et en cause une nouvelle.

Ainsi la pitoyable victime a-t-elle été préparée à recevoir le coup mortel qui doit l'immoler, heureuse d'avoir auparavant reçu le coup favorable de la grâce divine, d'avoir reconnu la main du Seigneur dont elle est frappée, d'avoir senti une vive impression de sa miséricorde, de s'être purifiée par le

renouvellement de sa conscience, de l'avoir exprimée dans l'humble accusation de ses péchés, de l'avoir augmentée par les regrets d'une trop courte expiation, d'avoir reçu par les derniers sacrements le sceau de son salut, et avec ces salutaires dispositions d'avoir été présentée à l'Epoux céleste, auquel elle doit être parfaitement unie.

Celui qu'elle a laissé sur la terre n'en sera pas longtemps séparé. La mort, à qui l'on pourrait dire, selon l'expression du prophète, que Dieu avait commandé d'enlever promptement ses dépouilles royales, et de se saisir sans délai de tout ce précieux butin : *Velociter spolia detrahe, cito prædare*, se presse d'exécuter ses ordres, elle court au Dauphin.

La voici sur un différent théâtre. Ce n'est pas ici l'image de l'herbe qui se dessèche, et de la fleur qui se fane du matin au soir, c'est la figure d'une vive flamme qui jette en haut ses étincelles et qui monte à la région supérieure. Ce n'est point la victoire de la mort, c'est le triomphe du mourant. O mort du genre humain, dit l'Apôtre, premièrement vaincue par la mort de Jésus-Christ sur la croix, et ensuite par celle des vrais enfants de la croix ! O mort, où est ici ta victoire ? Où sont ici tes puissantes armes? *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* Tu enlèveras d'ici les dépouilles périssables; mais tu ne donneras pas d'atteinte à ce cœur immortel. En effet, par quelques endroits que la mort ait pu l'attaquer, et quelques armes qu'elle y ait employées, n'a-t-elle pas, en toutes manières, été vaincue ? Vient-elle, ainsi que le Sauveur l'a annoncé, à pas de voleur pour surprendre? Le prince est sur ses gardes, et ne pourra être surpris à aucune des veilles de la nuit. Se cache-t-elle sous de flatteuses espérances, et sous ces trompeuses promesses? *Sanaberis*, vous serez guéri. Il n'y sera pas crédule jusqu'à différer les soins d'une préparation nécessaire; mais par ses vifs et presque impatients empressements pour recevoir le sacré corps de Jésus-Christ, il tranchera tous les retardements que pourrait suggérer la prudence humaine. Se couvre-t-elle de toutes les horreurs qui rendent ses approches affreuses ? Il n'en sera pas troublé ; le ciel ouvert à ses yeux ne lui inspire que des pensées douces, que d'affectueux désirs de la parfaite soumission de son Dieu. Aiguise-t-elle ses flèches pour percer par de plus cuisantes douleurs? Il se parera d'un bouclier de fermeté et de patience contre tous les traits les plus acérés. Fait-elle éclater autour de lui les regrets et les sanglots? Tout, dans son cœur, se tourne en bénédictions et en louanges pour son Dieu, qui vient le délivrer des piéges de la royauté et du risque de lui être infidèle.

Ainsi, dans la douceur, dans la paix, dans le goût des biens invisibles, ce citoyen du ciel se dégage peu à peu de l'habitation terrestre. S'il est encore sensible à quelque chose ici-bas, ce ne peut-être qu'à l'affliction que ce nouveau coup va redoubler dans le cœur du roi, et à la crainte qu'une santé si chère et si nécessaire à l'Etat n'en soit altérée. Il venait tout récemment de le marquer, lorsque saisi à la première nouvelle de la mort de madame la Dauphine, il ne put ouvrir la bouche que pour cette parole : Eh ! Seigneur, sauvez le roi; suspendant dans ces premiers moments les épanchements de sa tendre douleur, par les craintes et les inquiétudes de l'amour filial, dont sa religion et sa piété forme ces prières instantes et redoublées, Seigneur, conservez le roi. Il est allé, Seigneur, porter lui-même au pied de votre trône l'ardeur de ses vœux pour la conservation du roi; et, dépositaire de tous les nôtres, il les rendra dignes d'être exaucés. Conservation du roi, ressource nécessaire dans ces temps de tribulation, consolation efficace dans les pertes que nous avons faites !

Vous êtes aussi, Monseigneur, un grand sujet de consolation pour nous. Votre vie, qui nous est infiniment précieuse, nous adoucit la mort des princes que nous pleurons; et votre auguste présence nous retrace l'image de celui que les droits de sa naissance font régner sur une autre nation.

Comment nous consoler de tout ce que la mort et l'absence ont ainsi dérobé à nos yeux, si vous ne nous faisiez sentir qu'en perdant ces princes de votre sang, nous n'en avons pas perdu toutes les vertus? Oui, dans ce caractère de bonté qui vous est si propre, nous retrouvons celle du Dauphin votre père, dont vous êtes la vive image; de vos vertueuses inclinations nous verrons renaître les exemples de l'éminente piété dont le Dauphin votre aîné vous a laissé un si parfait modèle, et dans toute la sagesse de votre conduite, vous nous rendrez celle du roi votre frère toujours présente.

Tous ensemble d'une commune voix vous animent à vous surpasser encore vous-même. Vous êtes notre sang, vous disent-ils, croissez en mille vertus et en mille bénédictions: *Crescas in mille millia* (*Gen.*, XXIV).Croissez en mérites, autant qu'une longue vie pourra vous en acquérir; croissez en prospérités autant que nous vous en souhaitons.

Croissez en même temps, illustre rejeton de la plus noble race de tous les rois de la terre. Un jour vous apprendrez quels exemples vous avez à suivre, quel ouvrage vous avez à achever, à quel père vous devez ressembler, de quelle mère vous devez vous montrer le digne fils. Aujourd'hui nous prévenons, par les plus amers regrets, ceux qu'une plus parfaite connaissance vous fera souvent renouveler ; et, par les prières que nous joignons au divin sacrifice qui est offert sur ces autels, par les mains pures du sacré pontife, pasteur de nos âmes, pour les auteurs de votre naissance, nous demandons au Dieu des miséricordes votre conservation et leur éternel repos.

IV. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-MAGNANIME PRINCE HENRI-JULES DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée dans l'Eglise de Paris, le 29 août 1709, en présence du duc de Bourbon.

Ego dixi, dii estis vos et filii excelsi omnes; vos autem sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis. (*Ps.* LXXXI.)

J'ai dit : Vous êtes des dieux, et les enfants du Très-Haut ; mais pourtant vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez comme l'un des princes.

Monseigneur,

Combien l'orgueil des grands du siècle serait-il flatté par le glorieux titre de dieux, et d'enfants du Très-Haut que leur donne David, s'il n'était rabaissé par l'humiliation de leur mort, qu'il leur met devant les yeux, pour leur faire connaître qu'ils ne sont que des dieux de nom, d'apparence, et d'opinion, dont toute la grandeur est dégradée dans le tombeau, où la pompe des honneurs funèbres qui leur sont rendus, semble n'être qu'une plus solennelle cérémonie de leur dégradation.

Puis-je la faire plus sensiblement remarquer que dans cet auguste temple, où la gloire des princes et des héros français, célébrée devant ces autels, par les chants sacrés de la joie et de la reconnaissance publique, et relevée par les enseignes de leurs victoires, qui rendent ici hommage au Dieu des armées, perd ensuite tout son lustre par leur mort, qui change ces cantiques de joie en chants lugubres et qui dans ce lieu saint orné des dépouilles des vaincus, vient encore apporter les dernières dépouilles des victorieux.

Après tant d'éclatants renversements de la puissance humaine, dont la mort, sous le même appareil, qui est ici exposé à notre vue, nous a souvent donné le triste spectacle ; vous venez à votre tour représenter sur cette scène fatale, prince qui tombe de la haute dignité de premier prince du sang, dans la dernière abjection de la condition mortelle, vous devenez un mémorable exemple de la vanité et du néant des grandeurs mondaines, que vous nous exprimez encore mieux dans cet état d'anéantissement, que ne le faisait entendre Job ravili dans sa misère, par ces paroles pitoyables : *Exemplum sum coram eis.*

Cet exemple présent à nos yeux porte son instruction, et il nous retrace la leçon que fait David aux grands de la terre par les paroles de mon texte : *Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme des hommes;* paroles qu'une partie du monde tourne en flatterie, et l'autre en mépris pour les grands. Car d'un côté, des esprits bas et serviles semblent aller à l'adoration des divinités du siècle, dont la splendeur les éblouit ; et faisant dépendre leur fortune de la protection, leur offre sans cesse l'encens de leurs adulations intéressées, en leur disant : *Vous êtes des dieux* ; mais d'ailleurs des esprits malins et envieux, blessés d'une élévation qui leur est odieuse, considèrent, par des vues anticipées, la fin de ces dieux mortels, qui doit les rapprocher d'eux, disant en eux-mêmes pour se consoler du chagrin de leur supériorité : tels qu'ils sont *ils mourront comme les autres hommes.*

Mauvaises applications qui profanent la sainteté de ces paroles inspirées au prophète par l'esprit divin. Pour moi, qui ne viens ici ni flatter la grandeur, ni la blesser, mais seulement l'instruire, j'y emploierai l'énergie de ces mêmes paroles prises dans leur propre sens, où par les lumières des savants interprètes, je découvre deux points de moralité, qui peuvent être partagés entre ceux des grands, qui n'envisagent dans les grandeurs humaines que la gloire du siècle, dont ils nourrissent leur orgueil ; et ceux qui dans ces mêmes grandeurs cherchent des routes droites et sûres, pour s'y conduire au travers des périls du salut dont ils se voient environnés. Aux uns et aux autres David présente l'objet de la mort, bien propre à dompter l'orgueil des uns, et à diriger la conduite des autres ; à dompter, dis-je, l'orgueil des uns : en leur démontrant la vanité et le néant de leurs grandeurs par la mort certaine qui les rendra semblables aux derniers des hommes, *Sicut homines moriemini :* à diriger la conduite des autres ; en leur faisant craindre le danger de leurs grandeurs, par la mort malheureuse des grands qui en ont abusé : *Sicut unus de principibus cadetis.*

Ecoutez l'instruction, dieux de la terre ; apprenez à ne point trop estimer vos grandeurs, et à ne pas vous en glorifier, puisque vous devez mourir comme tous les autres hommes : cherchez dans vos grandeurs les moyens d'en faire un usage convenable à votre salut, de peur que vous ne tombiez dans les maux extrêmes dont vous y êtes menacés. Mais cette instruction générale, rendons-la encore plus particulière, par l'exemple du Prince qui nous est proposé au milieu de ce pompeux et funèbre appareil : *Exemplum sum coram eis.*

Déployons d'abord toute la magnificence des grandeurs dont la mort l'a dépouillé, pour montrer dans le premier point, la vanité et le néant de tout ce qu'il y a de plus grand dans le siècle. Faisons ensuite remarquer les avantages du salut qu'il a trouvé dans ces mêmes grandeurs, pour apprendre, dans le second point, le saint usage qu'en prescrit la religion. C'est ainsi que, par le respect dû aux saints autels, et à la célébration de ces divins mystères ; que par le devoir de mon ministère, depuis trop longtemps exercé dans l'instruction évangélique, pour en changer la méthode, en changeant de sujet; et que même, au gré des auditeurs, d'un goût judicieux et chrétien pour les discours consacrés par la religion, je tâcherai d'en observer les règles et les convenances dans l'éloge que je fais de très-haut, très-puissant et très-magnanime prince

Henri-Jules de Bourbon, premier prince du sang.

PREMIER POINT.

Tout ce qui porte le nom et le titre de grandeur ne mérite pas l'estime et la vénération que l'opinion du monde y a attachée. Il est des grandeurs de fortune, de hasard, de faveur, de flatterie, d'honneurs, de qualités, de faste et d'ostentation : grandeurs étrangères, empruntées, apparentes, fausses, qui ne rendent point grands ceux qui les possèdent, et qui font quelquefois, dit saint Bernard, une monstrueuse composition d'un haut rang, et d'un petit mérite : *Gradus summus, et animus infimus.* (Lib. II *De consideratione*, cap. 7.)

Ce n'est point par ces faux ornements que vous verrez briller la gloire du prince dont j'entreprends l'éloge. Tout est vrai, tout est solide, tout est intime et personnel dans la grandeur qui en fait le prix. C'est une grandeur respectable par une auguste naissance, une grandeur admirable par un esprit sublime, une grandeur éclatante par un courage héroïque; reprenez-moi, si dans cette première exposition je vous en fais un portrait flatté. La vérité ne vous en est-elle pas encore mieux connue qu'à moi-même; mais c'est à moi, à vous en montrer la vanité; et quand j'en aurai porté l'impression jusque dans le fond des cœurs, en prêtant ma voix à cette muette, mais instructive représentation, et en me rendant l'organe des sentiments qu'elle inspire sur ces tristes restes de la grandeur du prince que la mort a détruit, je croirai avoir rempli mon sujet, par la sensible conviction de la vanité et du néant de tout ce qu'il y a de plus grand dans le siècle.

Quoi de plus grand dans l'opinion de tous les peuples que la haute extraction qui, par une longue succession de siècles, transmet la noblesse d'un grand nombre d'illustres aïeux au rejeton de leur race, et à l'héritier de leur nom, où leur image est empreinte, et où toute leur gloire est ranimée. De cette grandeur, dont la vanité des fausses généalogies ne peut tirer que l'ombre et la chimère, et dont la fidélité des plus exactes et mieux prouvées, ne peut donner à la haute noblesse qu'une mesure proportionnée à son illustration et à son ancienneté; de cette grandeur, dis-je, toute la plénitude est apportée à Henri-Jules de Bourbon, par un long ordre d'aïeux augustes et couronnés, qui lui apprennent à dire dès sa naissance avec vérité, ce que l'Écriture reproche aux flatteurs d'un roi d'Egypte, de l'avoir instruit à dire par un orgueilleux mensonge : *Je suis le fils des sages, je suis le fils des anciens rois.*

Je m'en tiendrais-là, ne voyant rien au-dessus, ni même d'égal, si dans cette haute naissance de notre prince je ne découvrais une distinction personnelle qui entre les princes du sang royal, lui donne une prérogative singulière et unique. Quoi ! fils du grand Condé. A ce nom mémorable, l'ornement des princes, l'honneur des Français, la terreur des ennemis, la gloire de notre siècle, l'admiration des siècles à venir, l'expression naturelle de la valeur, de la magnanimité, de l'héroïsme; combien d'idées de grandeur et de gloire se réveillent dans vos esprits, et y font une confusion de lumières qu'on ne peut envisager sans éblouissement. Ne les suivez pourtant pas ces idées de grandeur et de gloire, jusqu'où elles pourraient vous conduire, ne les dispersez pas dans tous les endroits où a éclaté le nom du grand Condé; mais ramenez-les à celui qui occupe ici notre attention, et avouez qu'à ce seul titre du fils de grand Condé il pourrait être réputé grand; ainsi que le céleste conducteur du jeune Tobie crut donner un assez suffisant témoignage de sa grandeur, lorsque, interrogé sur sa race et sur sa famille, il ne répondit autre chose, si ce n'est : *Je suis le fils du grand Ananias*, nom respectable parmi les Juifs, qui tourna aussitôt la curiosité en vénération, et qui, sur la haute réputation du père, fit rendre de grands honneurs à celui qui, par un ordre mystérieux, prenait la qualité de son fils.

J'en aurais donc assez dit pour glorifier notre prince, par cette première sorte de grandeur qui vient de la naissance, en le nommant le fils du grand Condé; mais disons plus; digne fils du grand Condé, qui l'a uniquement chéri, qui l'a singulièrement estimé, et qui lui a reconnu une grandeur d'âme, égale à celle de sa naissance. Nous ne le soupçonnerons pas ce grand homme, dont la vive pénétration et le discernement exquis ont fait respecter les jugements, et recevoir les décisions comme des oracles : nous ne le soupçonnerons pas, dis-je, de ces vulgaires préventions de l'amour paternel, qui trouve aux enfants un mérite que la seule complaisance a formé, et que l'imagination y a placé, surprenant ainsi l'approbation par l'affection, et entraînant les suffrages de l'esprit avec les inclinations du cœur. Comme l'esprit du grand Condé, non moins juste qu'étendu dans ses connaissances, voyait aussi clairement les perfections de ses ennemis que les défauts de ses amis ; et que ne refusant pas aux uns, par une basse envie la louange qui leur était due, il ne la donnait pas aussi par une aveugle préoccupation aux autres qui ne l'avaient pas méritée; on peut bien prendre la haute opinion qu'il avait conçue de son digne fils pour une seule décision de l'excellence de sa personne.

Recevons-en l'illustre témoignage avec d'autant plus de confiance, qu'il n'a été rendu qu'après d'exactes et profondes considérations; car quoique la vue perçante de ce juge éclairé démêlât aussitôt dans chacun ce qu'il y avait d'enveloppé au fond de son âme, il ne s'en est pas pour cela tenu à ce que ses premières lumières lui ont d'abord rapporté du noble caractère de son fils; il l'a suivi dans toutes ses démarches, il s'est fait une étude de le connaître, il a sondé son esprit et son cœur, il se l'est associé dans

ses glorieuses campagnes, il l'a éprouvé dans les grandes occasions, comme l'aigle éprouve ses petits par le regard fixe du soleil; il ne l'a point perdu de vue dans ses diverses situations d'âge et de fortune, de fatigue et de repos, d'exercices militaires et de savantes conversations, de la dignité du prince et de la familiarité d'un ami, de la docilité du disciple et de l'habileté du maître, du tumulte de la cour et de la tranquillité de la retraite, de l'homme public dans les grandes affaires et de l'homme particulier dans l'enceinte de son domestique; partout il l'a examiné, il l'a observé, il l'a pénétré, et partout il l'a estimé. Je n'en suis pas surpris, le dirai-je? C'était lui-même en quelque façon qu'il admirait, sans s'en apercevoir, dans sa propre image; c'était l'élévation de son esprit, la magnanimité de son cœur, l'éminence de son savoir qu'il contemplait librement dans un objet comme étranger et substitué au naturel, sans être en garde contre les surprises de l'amour-propre, dont il se serait défié, si toutes ces grandes qualités se fussent présentées à lui, comme ses qualités personnelles. Ne semble-t-il pas que sur cela la vérité, sans le tromper, lui ait fait prendre le change, et que ne pouvant gagner sur sa modestie, de s'estimer lui-même autant qu'il valait; elle ait voulu forcer sa trop sage résistance, en lui faisant connaître tout son prix dans un autre lui-même.

Mais plus j'exalte ici la grandeur de l'un et de l'autre, plus dois-je vous faire sentir la vanité et le néant de toutes les grandeurs humaines, qui dans l'un et dans l'autre ont été successivement anéanties. Ce sont des réflexions qui frappent assez fortement par le spectacle de la mort des grands; mais elles ont le sort de ce qui est violent, de n'être point durables : car dès que le spectacle a disparu, la réflexion s'évanouit, et bientôt l'éclat des grandeurs vivantes vient ranimer l'estime qu'en avaient fait perdre les grandeurs ensevelies.

Mais apprenons-le de David; vaines sont aussi elles-mêmes ces grandeurs vivantes, parce qu'elles sont toutes du domaine de la mort : *Vanitas omnis homo vivens* (*Ps.* XXXVIII, 6). Apprenons-le encore plus sensiblement par la figure tracée dans les saintes Ecritures, de l'arbre d'un grand feuillage, dont l'ombre passagère ne donna au prophète qu'une courte joie, parce que dans la moelle de cet arbre le Seigneur avait produit un ver qui en piqua la racine, qui le dessécha, qui le fit tomber, et n'en laissa qu'un mauvais tronc, bientôt pourri : *Paravit Deus vermem* (*Jon.*, IV, 7). Ce ver est la figure du principe de mort que Dieu a mis dans l'homme dès sa naissance; ver qui travaille toujours au dedans; qui dans chacun avance ou plus ou moins son ouvrage, selon le temps que Dieu y a prescrit, et qui de l'homme le plus florissant par toutes les grandeurs dont il est paré ne fait qu'un tronc informe et dépouillé. Dans sa plus belle fleur, le ver de la mortalité en consume chaque jour quelque partie, et dans son dernier dépouillement il devient la proie des vers. Voilà le sort de nos superbes divinités, qui n'est point autre que celui de toute l'humanité; et c'est la dernière résolution de tout homme, en la terre dont il a été formé et au néant d'où il a été tiré.

Quoi donc! est-ce là tout l'homme? et toutes les fois qu'il s'agira d'en faire le portrait, n'entendrons-nous jamais parler que de terre, de poussière, de cendre et de néant? termes humiliants qui choquent le sentiment naturel que l'homme a de sa propre excellence. Non, ne lui cachons pas sa véritable excellence du côté de l'esprit, qui non-seulement l'élève au-dessus de ce qui est dépourvu de raison et d'intelligence, mais lui donne encore de singulières prééminences entre ceux qui formés de la même terre n'ont pas reçu avec autant d'abondance le souffle de l'esprit.

Grandeur de l'esprit bien supérieure à toutes celles de la naissance, de la fortune, des dignités, qui sont ravilies dans quelques-uns par la petitesse de leur esprit, qui sont remplacées dans les autres par la beauté de leur génie, et qui acquièrent un nouveau lustre dans ceux des grands qui sont doués d'une sublime intelligence.

Grand esprit, beau génie, intelligence sublime, c'est la grandeur que le monde a admirée dans le prince dont nous faisons l'éloge, et dans lequel ont été rassemblées les différentes qualités, qui, partagées à divers esprits, font à chacun son propre caractère et son mérite singulier; et, qui réunies toutes ensemble, ont fait, dans ce seul et même esprit, un merveilleux contraste de grand et de noble, jusque dans les plus petites choses, de simple, d'aisé et de naturel dans les plus grandes et les plus difficiles : c'est son vrai caractère, vous allez le reconnaître. Qu'aurait-on pensé de cet esprit qui a pénétré les sciences les plus abstraites, depuis les subtilités de la logique jusqu'aux profondeurs de la théologie? N'aurait-on pas craint encore plus d'aborder le savant que le prince? et aurait-on cru qu'il eût pu accorder avec l'austère érudition et l'exacte précision, les agréments de la politesse, le goût de la délicatesse, les traits et les éclairs d'une belle imagination, les charmes des entretiens vifs, piquants et légers? c'est où il a brillé, au-dessus de ceux qui se font honneur d'un esprit que les livres n'ont point gâté, et auquel l'usage d'un monde spirituel tient lieu de toute science. Entendez-le parler dans ses conseils, dans les audiences des ambassadeurs, dans les états de son gouvernement, partout où il faut représenter; quelle dignité de discours? Prêtez-lui ensuite votre attention dans les entretiens familiers qu'il veut conduire à une douce persuasion; quels tours d'insinuation? Voulez-vous voir cet esprit dans les affaires les plus embrouillées, les plus épineuses et les plus insurmontables? c'est son talent; il semble n'être né que pour s'y exercer : les difficultés ne ser-

vent qu'à lui faire trouver des ouvertures et des expédients; de l'obscurité et de l'embarras, il tire la lumière et la netteté; l'ordre est établi dans la maison du roi, dans sa propre maison, dans toute la province qu'il gouverne. Mais voyez ce même esprit se délasser ingénieusement dans les amusements qui lui sont convenables; tout ce qu'il imagine est nouveauté, tout ce qu'il produit est esprit. Un trait singulier vient s'en présenter : je ne le rejetterai pas en faveur de la moralité, qui instruit autant par la droiture du sentiment qu'elle plaît par l'invention de l'esprit; ayant trouvé le moyen de placer avec décence et avec sagesse, parmi les peintures des diverses campagnes du grand Condé, celles mêmes dont la gloire avait fait tort à son devoir; moyen nouveau par une décoration toute particulière, où l'on voit, aux pieds du prince, l'Histoire déchirer du livre de ses exploits les feuilles de ses fatales conquêtes; ses yeux irrités contre la renommée qui va les publier; son bras menaçant en arrêter la course; le chagrin, le repentir tracé sur son visage, et énoncé par ces termes : *Quantum pœnituit.* Ainsi l'habile peintre savait si bien dispenser les ombres et les jours, que de ces malheureuses victoires il fait l'ombre, et du repentir le jour de son tableau.

Suivez-le, cet esprit, dans tous les autres ouvrages de sa façon, dans toutes les productions de son génie, dans toutes les élévations de son intelligence, ce n'est que beauté, que grandeur et que perfection; mais suivez-le jusqu'au jour de sa mort, ce n'est plus que vanité : *in illa die*, dit le Prophète; dans ce jour funeste toutes les prééminences de l'esprit, les grandes vues, les belles connaissances, les pensées qui s'élèvent le plus haut, qui portent le plus loin, qui pénètrent le plus avant, seront tranchées du même coup qui tranchera la vie, et avec le fil des pensées sera coupée la trame de la gloire d'un esprit éminent. *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Ps.* XLV, 4). Grands esprits, savants, politiques, qui avez pensé avec tant d'élévation, de lumière et de prudence, que sont devenues l'estime, la distinction, la louange, l'admiration que vous vous en êtes attirées? Qu'en avez-vous jugé vous-mêmes, lorsque vous avez été à la mort, qu'en avez-vous dit? si ce n'est que tout cet éclat n'est que vanité.

N'en dirais-je pas de même de la réputation d'un grand courage, et de la gloire des exploits où il s'est signalé! Assurément, s'il y a dans la grandeur humaine un point de gloire plus éclatant que les autres, c'est, par le consentement unanime des peuples, celui d'un courage héroïque. Mais si cette gloire-là même se réduit à rien, que deviendra toute la grandeur humaine.

Voulez-vous voir cette gloire par l'un de ses plus beaux endroits? considérez-la du côté de notre prince, où elle a brillé dans toute sa splendeur. Car tout ce que peut faire la première ardeur d'un jeune courage dans l'apprentissage des armes; tout ce que peut un cœur belliqueux et enflammé d'un noble désir de la gloire militaire; tout ce que peut une valeur consommée dans les attaques les plus vives, et dans les plus belles défenses; c'est ce qu'a fait voir le grand et magnanime Jules de Bourbon, s'étant toujours signalé partout où il s'est montré, soit dans des siéges importants où il a eu part à la gloire du succès, et qu'il a mérité tout entière dans celui de Limbourg, qu'il a seul heureusement et promptement terminé; soit dans des campagnes renommées, où il a beaucoup contribué à l'honneur de la victoire; soit dans la qualité de général, dont le roi l'avait honoré dans son armée, sur le point d'une bataille qu'il avait toute ordonnée, et qui, ayant été refusée par les ennemis, ne fit que retarder la gloire du prince, jusqu'à d'autres occasions où il se montra digne du choix de Sa Majesté; soit dans les divers commandements des troupes que lui a souvent confiés le prince son père, dont il a toujours rempli les hautes espérances; soit dans la visite des postes les plus exposés qu'il allait reconnaître en plein jour, et sans aucune précaution; soit à l'ouverture des tranchées, où, sous la grêle des coups, il faisait travailler avec autant de sang-froid que s'il avait conduit un ouvrage indifférent; soit à la tête des plus hardies entreprises, l'épée à la main, au travers d'un grand feu, et parmi les tonnerres d'une artillerie foudroyante. Mais pourquoi m'étendre sur ce sujet? Il était Condé, n'est-ce pas tout dire? Qui ne sait pas ce que comporte ce grand nom, qui siérait si bien à la valeur même? Il avait été dressé par le grand Condé, toujours à ses côtés dans ses exploits militaires; agissant, ou avec lui, ou même pour lui, quand par quelque incommodité il lui en donnait la place : animé du même esprit qui des deux Condé n'en faisait voir qu'un seul. Avec de tels avantages, quelle occasion a pu se présenter qui n'ait ajouté quelque chose à sa gloire? Mais attendait-il que l'occasion vînt lui offrir cette matière de gloire; ne la cherchait-il pas en toute rencontre? ne s'en faisait-il pas même où il ne s'en trouvait point? Non, ce n'en devait pas être une dans les règles, que celle que lui fit sa noble émulation, après le fameux passage du Rhin, où la présence du roi, inspirant à tous par une majesté martiale des esprits guerriers, ils cherchaient à l'envi la gloire par la découverte de nouveaux périls.

Dans ces temps fortunés, où la présence et l'exemple du roi avaient rendu la valeur française aussi commune que le nom français, Jules de Bourbon trouve le moyen et se fait une occasion de distinguer la sienne. Que fera-t-il? Les ennemis qui nous attendaient à l'autre bord du Rhin sont aussitôt poussés avec une vigueur invincible. La voix du grand Condé a tonné, et a fait mettre les armes bas et demander quartier à ceux qui restaient. Non loin de là, des troupes retranchées dans une forte barrière semblent ne pas mériter l'honneur de la mort

par le combat; mais, soit que ces infortunés n'eussent pas encore appris la destinée des vaincus, soit que dans une si honteuse défaite ils voulussent recueillir quelques débris de gloire, ils donnent, par des cris confus et par des coups de désespoir, une soudaine alarme. C'est là où se transporte rapidement le duc d'Enghien; il rompt, il perce la barrière, il pénètre les ennemis, il se livre à la fureur. Que vois-je? Le grand Condé saisi d'un trouble paternel; il accourt aussitôt pour modérer son ardeur et pour le sauver d'un danger imminent. Mais comment y vient-il, quel étonnement? Ce grand capitaine, aussi mesuré que vif dans toutes ses entreprises, ne garde ici nulle mesure : sans escorte pour le défendre, sans troupes pour le soutenir, oubliant en lui-même le général, il ne pense que comme le père du duc d'Enghien. Mais pourquoi m'étonner? Quelle faute ai-je à reprocher à l'un et à l'autre? S'il y avait eu de la faute, oserai-je le dire? elle viendrait de plus haut. Le génie souverain qui gouvernait ce redoutable corps d'armée l'avait mis tout à fait au-dessus des règles; par son heureux ascendant, l'ordre de la guerre était entièrement changé : parcourir les villes, c'était les conquérir, se présenter aux provinces, c'était les rendre tributaires; ce qu'on appelait auparavant capituler, c'était pour lors ordonner; les ruses et les adresses n'étaient plus de saison, tout s'avançait à découvert; ce qui aurait été repris de témérité recevait alors la pure louange de la bravoure; la valeur était affranchie de la gêne des ménagements; et sous Louis le Grand, qui conduisait tout, qui animait tout et qui se présentait à tout, il n'était pas étonnant que nos généraux devinssent des soldats. C'est ainsi que combattait le grand Condé, faisant tomber à droite et à gauche tout ce qui s'opposait au passage qu'il voulait s'ouvrir jusqu'à son illustre fils, engagé dans la mêlée. Un coup fatal l'arrêta; son noble sang fut versé : généreux témoignage de l'amour paternel, qui lui fût ensuite bien rendu, à la journée de Sénef, par l'amour filial.

Là, au milieu du sang et de la poussière, le grand Condé, sous le troisième cheval qui lui fut tué, est renversé dans un fossé. Son défenseur n'est pas loin : avec quelle activité se rend-il auprès de lui pour le relever! Le fils se fait le bouclier du père, prêt à recevoir les coups qui lui seraient destinés. Dans le moment il se sentit blessé; que dis-je? ce fut le père seul qui en ressentit le coup; le grand Condé en pâlit, et le jeune Condé n'en fit pas plus de cas que d'un coup perdu. Cependant les coups redoublent, les blessures se multiplient : rien n'interrompt ses soins, trop satisfait de payer ainsi par le prix de son sang ce qu'il devait à l'amour d'un père qui avait perdu le sien à son occasion, dans le choc de la barrière. Il le retire du péril; il assure la victoire en sauvant le général : il renouvelle ainsi sur le piéton ce que l'histoire ancienne fait remarquer sur le Tessin, où le vaillant fils d'un chef renommé de l'armée romaine, faisant au général, son père, un rempart de sa personne contre les traits mortels auxquels il était en butte, sauva par ses propres blessures, avec la vie du commandant, la fortune de l'empire.

Les voilà donc, les deux Condé, en état de poursuivre la victoire. Avec quelle ardeur s'y portèrent-ils! L'un et l'autre, comme le dit l'Ecriture, d'un père, vigilant général, et d'un fils, actif capitaine de la même armée, l'un et l'autre, plus vites que les aigles, plus courageux que les lions, achevèrent la déroute de la prodigieuse armée, où trois fières puissances semblaient ne s'être réunies que pour immortaliser le grand nom de Condé par leur entière défaite. Que veux-je dire, immortaliser? Ai-je bien parlé? Je me reprends; car ces immortels sont morts, ces victorieux sont vaincus, et ces chefs des armées triomphantes sont confondus avec les prisonniers et les esclaves des armées battues et ruinées.

C'est ainsi que nous les représente la divine Ecriture, par un discours figuré qu'elle fait tenir à des malheureux que le glaive sanglant de la guerre avait fait tomber en foule dans la région des morts, où ils voient arriver parmi eux le vainqueur qui par leur carnage s'était acquis l'honneur du triomphe. Quoi donc! lui disent-ils par une sorte d'insulte à la grandeur guerrière, quoi! vous aussi, vous-même, avez donc été frappé et blessé comme nous par le trait de la mort? *Et tu vulneratus es sicut et nos?* (*Isai.*, XIV, 10.) Comment, si élevé autrefois au-dessus de nos têtes, aujourd'hui semblable à nous, venez-vous ainsi subir notre misérable destinée?

Et comment? Quittons la figure, et revenons à la simple vérité : c'est par l'ordre suprême du Dieu des cieux, qui, pour humilier ces dieux de la terre, les fait tomber de la plus haute gloire des victorieux dans la dernière humiliation des vaincus, et vaincus par la mort, où l'humiliation est complète. Car à celui qui par un ennemi supérieur est vaincu et asservi sous son joug, il peut encore rester une sorte de grandeur personnelle, qui vaut mieux que celle de la fortune, du rang et des honneurs dont il est dépouillé, et qui se soutient, ou par l'élévation de la naissance, ou par la force de l'esprit, ou par la hauteur du courage : c'est ce qui n'est point sujet à la victoire, c'est ce qu'elle ne peut enlever. Non, rien ne peut ravir la majesté à un roi, quand même il serait détrôné; rien ne peut humilier un esprit fort, quand même il serait insulté; rien ne peut dompter un grand courage, quand même il serait dans les fers. Ainsi on peut être vaincu par l'homme, et être encore grand et plus grand même que son vainqueur, qui ne doit quelquefois son avantage qu'au hasard, au bonheur, ou à la témérité. Mais être vaincu par la mort, c'est perdre absolument, avec toute la pompe des grandeurs mondaines, toute autre ressource des grandeurs personnelles. Car qu'est-ce, pour

celui qui n'est plus, que la grandeur de sa naissance? un titre aboli; la grandeur de son esprit? un brillant éteint; la grandeur de son courage? une vapeur exhalée.

Donc, quand j'ai dit : Vous êtes des dieux, mais vous mourrez comme des hommes, j'ai bien fait voir que toute l'élévation des grandeurs humaines n'est qu'une gloire vaine et imaginaire; et, l'ayant fait voir par l'exemple du prince qui les avait toutes possédées dans le plus haut degré, j'ai bien montré le néant de tout ce qu'il y a de plus grand dans le siècle. Mais de ce même exemple, bien propre à humilier ceux qui s'enorgueillissent des grandeurs du monde, je puis tirer une instruction salutaire pour ceux qui cherchent à s'y conduire selon l'esprit de la religion, et à faire, par un usage chrétien, servir leurs grandeurs à leur salut. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Si David n'avait fait que signifier aux dieux de la terre l'arrêt de leur mort, dans laquelle toute leur gloire, par la même condamnation, doit périr avec leur vie, disant : *Vous mourrez comme les autres hommes*, peut-être par un tel avis n'aurait-il fait sur eux que de légères impressions, touchant la fragilité des grandeurs humaines : car la plupart des grands, tout occupés du bonheur et de la gloire de cette vie, se contenteraient fort aisément de demeurer dieux tandis qu'ils sont hommes, très-indifférents à cesser de l'être quand ils cesseront de vivre, et fort consolés de perdre des grandeurs lorsqu'ils n'en pourront plus jouir. Mais quant à cet avertissement de la mort, qui montre la vanité et le néant de toutes les grandeurs humaines, le Prophète inspiré d'en haut en ajoute un autre qui en marque le danger par l'abus qu'on en peut faire et qu'en avaient fait de mauvais princes frappés de la malédiction de Dieu, dont l'Histoire sacrée lui avait appris plusieurs exemples, et dont la mort de Saül lui en présentait un tout récent, et que sur ces exemples il dit : Vous tomberez comme l'un de ces princes, *sicut unus de principibus cadetis*, alors il accomplit l'instruction des grands, en leur faisant sentir l'obligation de faire de leurs grandeurs un saint usage pour leur salut, et le malheur d'en abuser, par la terrible punition des princes prévaricateurs : voulant ainsi, par une crainte salutaire, faire servir le châtiment des uns à la sage précaution des autres.

De cette crainte salutaire, qui est le frein des grandeurs humaines, et de cette précaution, qui en est le bon conseil, ne puis-je pas assurer que le prince dont j'achève l'éloge s'est fait une règle de sa conduite, puisque la preuve m'en est toute présente, par le témoignage qu'il en rend lui-même? Quand, au temps de la mort, qui est le temps de la vérité, averti qu'elle est toute proche et inévitable, il paraît ne pas la craindre de près, parce qu'il l'avait observée de loin. Je l'ai appris, dit-il, du prince mon père, qu'il faut craindre les ennemis quand ils sont encore éloignés, et n'en avoir plus nulle crainte quand on est aux prises avec eux. C'était la maxime d'un sage général, dont il s'était fait la maxime d'un sage chrétien; ainsi avait-il préparé sa fermeté dans les derniers combats par la crainte anticipée des ennemis de son salut, dont il avait depuis longtemps prévu les entreprises, et redouté les forces qui sont réunies dans l'état des grandeurs.

De quelles sortes de grandeurs veux-je parler? de celles mêmes dont je vous ai déjà entretenu, pour ne donner à mon sujet et dans mon discours qu'une simple et unique idée, qui conduise tout au même but. Je parle donc encore du prince, de celle de son esprit et de celle de son courage; mais j'en parle pour vous montrer les abus qu'il en faut craindre, et que le prince a évités; l'usage qu'il en faut faire, et que le prince a suivi.

Abus d'une grande naissance, dont par un orgueilleux mépris des assujettissements à la loi, on se fait une grandeur indépendante; abus d'un grand esprit, dont par la préoccupation de ses vues et de ses lumières on se fait une grandeur présomptueuse; abus d'un grand courage, dont par la confiance en ses propres forces on se fait une grandeur païenne : voilà où s'égarent ceux qui, se regardant comme des dieux sur la terre, ne pensent pas qu'ils doivent mourir comme des hommes, et qu'à la mort ils se trouveront plus redevables que les autres à la justice de Dieu, par les obligations de leur naissance, des dons de leur esprit, et de l'emploi de leur courage. Mais voici comment se conduisent ceux qui, ne perdant pas le souvenir de la mort, et en ayant prévu toutes les suites, s'appliquent à tirer de leurs grandeurs des avantages pour leur salut : plus ils sont distingués par leur naissance, plus ils la rendent tributaire du souverain domaine de Dieu, par l'exacte obéissance à toutes ses lois, et ils s'en font une grandeur réglée et fidèle à ses devoirs; plus ils sont élevés par leur esprit, plus ils le captivent sous le joug de la Foi et de ses mystères impénétrables, et ils s'en font une grandeur humble et docile à l'Evangile; plus ils sont supérieurs par le courage, plus ils se gardent de rien espérer d'eux-mêmes, mettant toute leur ressource dans la protection du Très-Haut, et ils s'en font une grandeur chrétienne, et soutenue par les motifs de la religion.

Quel plan fais-je ici sur l'usage de ces grandeurs? est-ce simplement pour votre instruction; ou pour l'éloge du prince, et trouverai-je de quoi le soutenir par toute la conduite de sa vie? Examinons ce qu'elle nous offre sur ce sujet, employons tout ce qu'elle nous fournit; je ne ferai que le déclarer dans l'exacte vérité, vous en serez les juges, et je m'en promets un jugement favorable. Ce qui se présente d'abord, c'est l'usage de la grande naissance et des dignités dont elle est ornée : premier sujet de la con-

sidération des grands, dit saint Bernard au pape Eugène, et grand fonds d'obligations qui sont établies par la morale de la raison et sanctifiées par l'esprit de la religion.

Voyons donc ce que rend à sa naissance le prince qui ne lui a pas fait moins d'honneur qu'il en a reçu, et considérons en lui la qualité de prince du sang royal, de fils du grand Condé, de père d'une auguste famille. Prince du sang royal, il doit au roi un respectueux attachement; fils du grand Condé, il lui doit la tendresse et la vivacité de son amour; père d'une auguste famille, il lui doit tous les soins de son affection. Voilà ce qu'exigent de lui la loi naturelle et la loi divine, qui concourent également à l'observation de tous ces devoirs, où l'une fournit la matière, et l'autre donne la forme du salut. Les a-t-il remplis de tous ces devoirs? Oui, dans tous leurs points et dans toute leur étendue. Car qu'a-t-il manqué à son fidèle et respectueux attachement pour le roi, que la nature et le penchant du sang avaient formé dans son cœur, et que l'éducation et les instructions paternelles avaient perfectionné? C'est, pour ainsi dire, le premier lait dont il fut nourri.

Elevé dans une terre ennemie, parmi les malheureux triomphes d'un père dont chaque victoire coûtait plus de regrets à son cœur qu'elle n'acquérait de gloire à son nom, combien de fois a-t-il appris de sa bouche que l'obéissance à son roi vaut mieux que les plus hauts faits d'armes, et que le sujet infidèle dégrade entièrement le plus grand héros! C'est par de telles leçons, dont le cœur du grand Condé était pénétré, qu'il forma son fils à une meilleure destinée, et que, comme dans une table d'attente bien préparée, il ébaucha le prince fidèle, qui de lui-même, dans ce caractère d'une inviolable fidélité, s'est rendu un prince parfait. Il serait inutile d'en rapporter ici toutes les preuves. Qui ne les a pas connues? Mais ce qui échappe à nos connaissances, et qui n'a pu être intimement connu qu'au prince lui-même, c'est le principe qui a produit tous ces fruits de la plus saine et plus incorruptible fidélité; c'est l'entier dévouement de son cœur, tellement attaché au roi, qu'il semblait n'avoir de vie et de mouvement que pour chercher à lui plaire en toutes choses, toujours attentif à étudier ses volontés, à les deviner, à les prévenir, à s'y conformer, à les accomplir, à se rendre en tout digne de sa bienveillance, sans lui avoir jamais donné aucun sujet d'exercer sa clémence; heureux d'y avoir si bien réussi, qu'il en a mérité le témoignage d'une parfaite satisfaction dont le roi a couronné sa fidélité.

Celui que lui a rendu le grand Condé de sa pleine confiance en l'amour sincère et généreux d'un tel fils, abrége toutes les louanges qu'on pourrait lui donner sur la pratique d'un autre devoir, dont les sentiments inspirés par la piété naturelle sont consacrés par la piété chrétienne. Ecoutez sur ce sujet le témoignage d'un père, glorieux témoignage qui tint lieu à son fils d'un éloge accompli. C'est en lui qu'il met sa ressource, lorsqu'aux approches du divin tribunal, donnant quelques derniers ordres pour l'entière sûreté de sa conscience, on lui représente qu'ils avaient besoin de formes pour être exécutés; c'était la difficulté; car les formes étaient longues, et le temps était court: l'expédient est bientôt trouvé; il n'y a, dit-il, qu'à expliquer mes intentions à mon fils, sa fidélité suppléera bien aux formalités : *Je connais son cœur*, ajoute-t-il; *il l'a bon*, *il l'a grand*, *il m'aime*, *il fera tout pour moi*, *il ira même au delà de ce qu'on pourrait lui prescrire*. Dans cette confiance se repose l'esprit d'un père, non moins chéri que révéré; il n'y a pas été trompé; l'exécution suit l'ordre de fort près. Eglise bâtie, paroisse fondée, argent distribué, justice satisfaite, tout de point en point a été accompli.

Ce n'est pas assez pour l'amour fidèle de ce généreux fils, il va effectivement au delà de ce qui lui avait été prescrit. Je l'avance avec assurance, sur la foi d'un témoignage si bien garanti par la probité reconnue, qu'il ne peut rien perdre de sa certitude, pour avoir été rendu par l'affection conjugale. C'est la vérité qui parle par cette bouche fidèle, et dont j'ai appris que le prince non content d'avoir entièrement acquitté tout ce qui avait été laissé à ses soins, porta l'amour religieux pour son père, et la vive sollicitude de son salut, jusqu'à faire la révision des comptes tout finis avec ses créanciers, sans que nulle voix de plainte et de murmure lui en vînt donner aucune inquiétude; mais par la seule crainte que quelques-uns plus vifs sur l'intérêt présent, que patients sur des espérances reculées, n'en eussent peut-être souffert quelque lésion (scrupule ou devoir, exactitude ou abondance de justice); il rend pleinement satisfaits ceux qui étaient déjà contents. Il fait plus. Peut-on aller au delà? Mais un amour pieux et généreux se donne-t-il des bornes?

De la revue des dettes réglées, il vient à la recherche de celles qui peuvent avoir été oubliées, il repasse sur tout, il voit quelques livres chargés de noms inconnus et de dettes, pour ainsi dire, mortes, sans poursuite et sans demande, il s'informe s'il reste des enfants ou des héritiers; il en fait venir quelques-uns de loin pour recevoir des payements, sur quoi ils ne comptaient nullement. Comment vous paraissent de tels soins? Les donnez-vous tous à la vertu morale, sans en faire part à l'intérêt de la religion. Pour moi, j'y découvre des traits de l'une et de l'autre, j'y vois dans la piété d'un fils celle d'un chrétien, dans le désir du salut d'un père qu'il a aimé, l'attention à son propre salut, et dans le même sujet qui pourrait fournir ici d'importantes leçons pour les grands, je trouve la juste matière de l'éloge d'un prince, encore plus exact sur des dettes qu'il n'avait pas contractées, qu'on avait jugées acquittées, qui n'é

taient presque plus connues, que ne le sont plusieurs sur leurs dettes propres et personnelles, dont ils craignent moins de porter, pendant toute leur vie, la criante injustice et le reproche public, que de mortifier leur orgueil et l'amour de leurs commodités, par de justes retranchements, qui rendraient avantageusement à leur probité et à leur salut ce qu'ils auraient généreusement attaché à leur inique cupidité. Conduite autant odieuse qu'est louable celle du prince, qui, par l'amour fidèle et généreux de son père, s'en fait comme la caution auprès du divin juge, et jusqu'à la plus exacte rigueur accomplit l'équité de ses intentions qui lui étaient bien connues.

Facile à prendre sur son bien, et en consacrer les fruits au zèle du parfait bonheur de celui dont il avait hérité, il se fait un devoir d'équité et d'affection paternelle envers son auguste famille (contre tant de mauvais exemples qui ont causé la ruine de beaucoup d'autres), de ne pas dissiper l'héritage qui lui était destiné, et même de rendre par l'application de tous ses soins le bien qu'il avait recueilli, seul, assez abondant pour être partagé à tant d'illustres têtes. Dans tout ce long travail employé au bon ordre des affaires de sa maison, au moins on ne peut pas lui reprocher ce que la divine Ecriture condamne dans celui qui étant seul, et n'ayant personne avec lui, ni enfants, ni proches, s'accable de peines pour sa fortune, sans qu'il lui vienne en l'esprit de se dire à soi-même, mais pour qui donc est-ce que je travaille? *Nec recogitat, dicens, cui laboro* (*Eccle.*, IV, 8). Grande vanité, dit le Sage, et cruelle affliction de l'esprit: non pour notre prince, car ce n'est plus vanité, mais solidité d'occupation, ce n'est plus affliction, mais consolation de l'esprit, quand il venait à penser pour qui il travaillait, et à qui il devait laisser son ample héritage.

Quel objet capable d'exciter toute la vivacité de ses mouvements, avait-il sans cesse devant les yeux? Quelle auguste famille! Mais quel chef que le ciel après lui y avait destiné! Il vous connaissait, Monseigneur, et c'était assez pour s'employer tout entier à votre agrandissement : il vous connaissait, dis-je, parfaitement; témoin lui-même au siége de Namur, où il commandait sous les ordres du roi; témoin d'un mérite héroïque, et déjà tout formé sans rien attendre de l'expérience des années; avec quelle satisfaction en apprit-il ensuite les merveilleux progrès dans la journée de Steinkerque, encore surpassés dans celle de Nerwinde, où la grandeur de ce mérite, avec l'extrême et même tendre admiration du général, s'était déployée d'une manière à donner de l'émulation aux plus braves, et des lumières aux plus expérimentés? Avec quelle complaisance voyait-il reluire en vous la gloire ancienne et moderne des magnanimes Condé, autant par la fermeté de l'âme, par l'intrépidité du courage, par l'éclat de la valeur, que par la sagesse des conseils, et par la générosité du cœur, qui font souvenir de tous les illustres princes de votre branche, et qui dans Votre Altesse Sérénissime les rendent tous présents. Mais aussi avec quelle consolation voyait-il multiplier leur gloire dans les jeunes princes ses descendants, et dans toute la succession de sa famille, liée plus particulièrement avec la personne du roi, par la princesse, l'un des plus précieux ornements de la cour, qui par tout l'agrément des grâces, joint au sérieux des devoirs, à la dignité du rang, et à la supériorité du génie, s'attire une douce admiration, et accorde dans ceux qu'elle honore de sa bienveillance, les complaisances les plus polies, avec les plus profonds respects. Quoi de plus digne des soins d'un tel père, que tout ce que lui présentait une telle famille, environnée de trois princesses qui en font une portion éclatante; dont l'une, digne épouse d'un des plus signalés et des plus applaudis princes de son sang, qui a fait son unique passion, s'en est acquis, par la perfection de sa conduite, toute l'estime et la tendresse; et a montré combien justement elle a mérité l'amour du prince, qu'elle a si amèrement regretté; dont l'autre, unie à un prince qui puise dans son sang l'élévation de ses sentiments, se révèle elle-même, par l'excellence de son caractère, et par les plus rares dons de l'esprit, qui font voir en sa personne quelque chose encore de plus éminent que la dignité d'une grande princesse; et dont la troisième, élevée dans le sein maternel, y a été formée à ces solides et tranquilles vertus, qui, sans être exposées aux combats du siècle ennemi de Dieu, n'en méritent pas moins de couronnes. A tout ce mérite composé de divers caractères, et répandu dans la nombreuse famille d'un père si heureux, il s'est senti redevable de tous les soins nécessaires pour la maintenir dans la splendeur d'une fortune convenable.

Il ne les a pas plus épargnés ces soins, dans tous les autres devoirs dépendants de sa naissance, et liés avec les dignités dont elle était ornée. Soigneux et fidèle à s'acquitter de toutes les obligations attachées à son autorité dans la prévoyance du compte qu'il aurait à en rendre à celui qui juge les justices. S'il faut demander des témoignages de sa fidèle administration, combien en recevrions-nous de toute la province de Bourgogne qu'il a gouvernée avec tant de sagesse, de justice, et de bonté, qu'elle peut dans ses annales transmettre son nom à la postérité, avec les mêmes éloges que donne l'Ecriture à l'un des plus renommés gouverneurs de quelques provinces de Juda, dont il est écrit : *Qu'il ne chercha qu'à leur faire du bien; qu'il y établit l'union et la concorde; qu'il y conserva une justice, et une exacte fidélité envers tous; qu'il y protégea les pauvres; qu'il empêcha le désespoir d'une cruelle famine; qu'il y fit distribuer de l'argent et des vivres: qu'il obtint la conservation des priviléges et des immunités; et que sa gloire et sa puissance furent agréables à tout le peuple.* Ici que de faits bien connus et bien attestés se

présentent à mon esprit, pour faire de chacun de ces articles la juste application des bienfaits qu'a reçus la Bourgogne du prince son gouverneur.

Mais quel moyen de resserrer dans les bornes d'un discours des infinis détails. Abrégeons tout, en donnant à notre prince le mérite, qui dans un prince chrétien, n'a pas moins de rapport à son salut qu'à sa gloire, d'avoir rempli tous les devoirs, ou propres, ou attachés à sa grande naissance, et puisqu'il faut se régler par la mesure d'un discours; abrégeons encore les avantages qu'il a tirés de la grandeur de son esprit, et de celle de son courage, pour préparer et pour consommer son salut.

La grandeur de son esprit, vous l'avez admirée dans toute sa sublimité et son étendue; admirez encore plus l'usage qu'il en a fait au sujet de la religion qui doit le gouverner. C'est être heureux, dit saint Augustin, que d'être né avec beaucoup d'esprit : *Ingeniosum nasci felicitatis est.* (*De civ. Dei*, lib. IV, c. 21.) Mais, selon l'expression du même Père, c'est être bien malheureusement heureux d'avoir de l'esprit contre sa religion, et de le faire triompher aux dépens de sa foi. Rien de si dangereux pour notre prince par le caractère de son esprit; c'était un esprit subtil, qui perçait les difficultés, et fort capable par ses subtilités de s'imposer à soi-même, aussi bien qu'aux autres; un esprit curieux qui voulait savoir de tout, et savoir tout à fond; un esprit vaste qui embrassait tout, et qui ne trouvait point de bornes à sa pénétration; un esprit de raisonnement et d'ordre, qui réduisait tout à des principes, dont il se faisait un plan pour toutes ses décisions; un esprit actif, qui cherchait jusqu'à ce qu'il eût trouvé, et qui ne se rendait qu'à une entière conviction. Par la force et la vivacité de semblables esprits, la vigueur des hérésies a toujours été animée, dit Tertullien : *De quorum ingeniis omnis hæresis animatur.* (Lib. I *adversus Marcion.*) Mais d'un tel écueil, l'esprit éclairé de notre prince, s'est fort éloigné, par des qualités prédominantes qui lui servaient comme de gouvernail dans l'étude et les connaissances de la religion. C'était une mesure et une règle de prudence, qui lui marquait jusqu'où l'esprit humain peut aller, et où il doit s'arrêter; c'était une sobriété de sagesse dont parle saint Paul, qui ne permet rien à l'intempérance du savoir, et qui ne laisse rien entreprendre sur des mystères dont la révélation est réservée au grand jour du Seigneur; c'était une plus abondante lumière de raison, et une vue plus claire de l'esprit, qui lui découvrait mieux qu'à un autre, dans le plan de la religion, les traits gravés d'une sagesse toute divine, et l'empreinte d'une intelligence incompréhensible. C'est l'avantage que le prince a trouvé dans son esprit, pour ne point le laisser flotter entre les opinions incertaines des esprits volages, et pour le fixer dans la persuasion invariable d'un fond de vérité caché sous les voiles impénétrables des mystères.

Dans de tels esprits du premier rang, la foi triomphe aussi facilement que dans ceux du dernier ordre, où elle entre sans opposition; dans ceux-ci, parce qu'ils ne voient rien qui les empêche de se soumettre; dans ceux-là, parce qu'ils voient tout ce qu'il faut pour les déterminer à se soumettre; et c'est proprement dans ces deux extrémités, ou de très-grands esprits, ou d'esprits vulgaires, que la foi est la plus sûre ; rabaissant la sublimité des uns jusqu'à la simplicité, et élevant la simplicité des autres jusqu'à la sublimité. C'est ainsi que l'entend saint Augustin, quand il pose comme les deux termes de la barrière de la foi, l'un d'un esprit sublime, tel qu'était Cyprien, grand orateur; l'autre d'un esprit populaire, tel qu'était Pierre, pauvre pêcheur : *Petrus piscator, Cyprianus orator* (serm. 197). Mais où se forme la téméraire contestation sur les points de la foi, et l'audacieuse incrédulité; c'est dans une autre sphère d'esprits, qui entre les confins de la lumière des savants, et des ténèbres des ignorants, en voient assez pour discuter et trop peu pour résoudre les difficultés. Esprits vagues, légers, inquiets, incertains, qui dans une confusion de vues, apercevant en même temps les vérités et les vraisemblances, les préjugés et les raisons, les preuves et les objections, les bons et les mauvais arguments, n'ont pas, dit saint Augustin, une juste balance pour les contrepeser, ni des principes assez formés pour fonder un solide jugement : *Non habes stateram unde appendas.* (tract. 40 *in Joan.*, c. 8.)

Astres errants, dit l'Apôtre, *sidera errantia* (*Epist. Jud.*, 13), brillants de quelques lumières, mais fort irréguliers dans leurs mouvements; ne faisant effectivement qu'errer de pensée en pensée, d'opinion en opinion, changeant de foi selon le changement des années, ou de la fortune, ou de la santé ; licencieux dans la jeunesse et dans les prospérités ; dévots forcés sur le déclin de l'âge et dans les adversités : tremblants et consternés à la mort sur ce qu'ils avaient traité avec beaucoup d'indifférence et de fermeté pendant leur vie. Misérable indifférence, pitoyable fermeté sur ce que la religion a de plus terrible. C'est ce qui a été aussi éloigné de l'esprit fidèle du prince pendant toute sa vie, que le tremblement et la consternation a été loin de son cœur, au temps de la mort, où il a fait éclater un courage tout chrétien.

C'est le saint usage que la grâce du Seigneur lui a fait faire pour son salut, de ce courage magnanime, dont la vertu naturelle et la haute réputation n'aurait pu lui acquérir qu'une gloire périssable. La force de ce mourant est entre les mains de Dieu auquel il l'a confiée tout entière, en lui disant avec David : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (*Psal.* LVIII.) Averti qu'il est du progrès rapide d'un mal sans remède, on ne le voit ni frappé de crainte, et consterné comme le parut le premier roi d'Israël, au moment qu'il apprit que le lendemain il serait dans le tombeau ; ni désolé et livré aux plain-

tes et aux regrets d'une faible tristesse, comme le fut le roi Ezéchias, jusqu'à en répandre beaucoup de larmes; ni blessé et irrité par l'avis franc et libre de sa mort certaine et fort proche, et comme s'indigna le roi Ochozias contre le prophète qui lui ôtait toute espérance de vie, mais, ferme et déterminé, il demeure dans son assiette naturelle. Rien ne s'ébranle dans son cœur, rien ne se trouble dans son âme, rien ne se confond dans ses mouvements. L'un des premiers fut d'appeler aussitôt Madame la princesse. C'était appeler la sagesse, le conseil, la fermeté, la droiture, la piété, vertus nécessaires à son état, dont il voulait comme se rapprocher l'image sensible par la présence de sa digne épouse, en qui toutes ces vertus, rehaussées par la grandeur palatine, qu'il suffit de nommer pour la faire révérer, en qui, dis-je, ces vertus éprouvées dans tous les temps et dans toutes les occasions, nourries dans la retraite, produites à la cour, pratiquées dans tous leurs devoirs, soutenues par une simple et toute unie persévérance, ont formé le modèle encore plus solide qu'éclatant, mais plus admiré qu'imité, d'une très-grande et très-chrétienne princesse.

Avec quel dégagement d'esprit et quelle liberté d'âme, le prince tout à lui-même, s'adressant à cette sage dépositaire de ses sentiments, lui dit-il : « L'heure est venue, elle m'est annoncée ; il n'y a point de temps à perdre, disposons des affaires de notre maison. » Avec quelles réflexions reposées, comme s'il n'était point pressé par la mort, ou qu'il l'eût oubliée, règle-t-il avec ses prudents conseils quelques projets d'ordre, de piété, de charité, qui devaient orner le sacrifice qu'il faisait à Dieu de sa vie.

Que vois-je dans l'extrémité de cette vie qui touche à l'éternité ; tout ce que saint Cyprien exalte dans ces généreux chrétiens, qui de la mort s'étaient fait un exercice de constance et de religion, par la grandeur, dit-il, et la solidité de leur esprit, par l'assurance et la fermeté de leur foi, par la piété et la dévotion de leur âme : *Mens solida, fides firma, anima devota* (*De mortalitate*). L'esprit grand et solide de notre prince n'est pas accessible à la basse peur qu'une faible imagination se fait à elle-même du fantôme de la mort; non, elle n'a pas assez de pouvoir sur lui pour le faire tomber dans cette rêveuse tristesse qui se déclare par un morne silence; mais aussi il ne la juge pas digne de cette vaine ostentation d'un mépris philosophique, qui en fait extraordinairement discourir, dit Tertullien, ceux qui en sont plus vivement émus, comme pour étourdir de lâches craintes par l'effusion de grandes et sentencieuses paroles : *Extraordinaria loquacitate* (*Lib. de anima*). Le prince, supérieur à ces petitesses, meurt dignement et sans nulle affectation ; comme il s'est toujours attaché aux devoirs de la vie, ainsi sans se déranger s'applique-t-il aux devoirs de la mort; une famille éplorée touche son cœur, mais elle ne l'affaiblit pas, il la console par la bénédiction paternelle, il l'instruit par les derniers avis d'un père mourant : *mens solida*. Ce qui fortifie cette assurance, c'est l'esprit de la foi, qui dans le temps de la santé, et bien loin encore des avertissements de la mort, lui en ayant fait prévenir les surprises par la confession générale de ses péchés, et par l'usage des confessions réitérées, le sauva dans ces derniers moments des frayeurs d'une conscience alarmée, et des troubles d'une pénitence précipitée, tempérant la juste crainte d'un Dieu juge par la ferme confiance en un Dieu sauveur : *fides firma*. Muni de cette confiance, il s'avance doucement vers la mort; on peut sans l'art des détours, et sans le timide ménagement des sollicitations insinuées, lui parler des derniers sacrements, il les demande avec religion, il les reçoit avec toute la dévotion d'une âme qui ranime par sa ferveur les restes d'une vie défaillante : *anima devota*.

Le voilà sous le sceau de la miséricorde de Dieu, que les puissances des ténèbres ne pourront pas rompre. Doutes, défiances, incertitudes terreurs, tentations, rien ne pénétrera. Cette âme sur l'appui de la miséricorde du Très-Haut, soutient sa fermeté, et jusqu'au dernier moment, dans sa force et dans sa tranquillié, elle demeurera invariable : *Et in misericordia altissimi non commovebitur* (*Psal.* XX).

Divine miséricorde, vous n'aurez pas été moins invariable à l'égard de cette âme, lorsqu'au sortir de ce monde elle est allée se réfugier dans votre sein. C'est pour elle que nous vous offrons l'Agneau immaculé, qui, l'ayant déjà dans son sang lavé de ses péchés, achèvera par ce sacrifice son entière expiation. Accomplissez votre ouvrage, Dieu de miséricorde; mais Dieu des vivants et des morts, répandez-la sur les uns et sur les autres, par la vertu de ce sacrifice qui leur est commun. Sortiront-ils de ce saint temple sans aucun secours de votre miséricorde? les uns aussi peu touchés des sentiments de piété, les autres aussi coupables et impénitents qu'ils y sont entrés.

Cet exemple que vous leur mettez devant les yeux ne leur fera-t-il pas penser qu'ils doivent un jour, et peut-être bientôt, servir eux-mêmes d'un tel exemple aux autres? Le visible anéantissement de tant de grandeurs du prince qui n'est plus, ne rompra-t-il pas le charme de celles qu'ils ne peuvent posséder encore longtemps? Les immenses obligations de l'état des grands, dont a eu à répondre le prince jugé à votre tribunal, ne les rendront-elles pas plus exacts sur les comptes de leurs grandeurs? Plus attentifs à en craindre les abus et à en détourner les malheurs; surtout en ce temps de calamités publiques, qui étant bien plus ordinairement attirées par les péchés des grands que par ceux du peuple, auraient déjà, Seigneur, trouvé leur fin dans votre compassion, si à tant de prières et de vœux de l'Eglise, si à tant de larmes et de gémissements des pauvres, avaient été jointes la charité, l'humilité, la pénitence des grands, qui dans toutes les

nations, et dans tous les siècles, par leur dureté et leur orgueil, par le luxe, la mollesse, la corruption, ont été les principaux objets de votre colère, et sont devenus les plus terribles exemples de votre justice.

C'est sur quoi, Dieu des vivants et des morts, nous implorons votre miséricorde, pour préserver ces dieux de la terre, non pas de mourir comme les autres hommes, mais de tomber comme les malheureux princes frappés de votre indignation; et pour achever l'heureuse destinée du prince fidèle, dont nous demandons le saint repos, vous priant d'accomplir les abondantes bénédictions de sa vie, et les précieuses bénédictions de sa mort, par les glorieuses bénédictions de l'éternité.

NOTICE SUR LE P. POISSON.

Poisson (Pierre), né à Saint-Lô en Normandie, cordelier, ensuite définiteur de tout l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier Père de la grande province de France, se fit remarquer par son talent supérieur pour la prédication. L'éclat et la force étaient les caractères distinctifs de son éloquence. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. Il a prononcé deux oraisons funèbres, celle de Monseigneur Louis Dauphin, dans l'église des Cordeliers de Paris, le 18 août 1711 (Paris, J.-B. Cagnard, in-4°); et celle du duc de Boufflers, maréchal de France. L'auteur des *Fragments choisis d'éloquence* rapporte plusieurs endroits des oraisons funèbres du Dauphin qu'il propose comme des modèles. Le P. Poisson a encore publié un *Panégyrique de saint François d'Assise*, prononcé par lui en 1732 dans la même église des Cordeliers. Comme dans tous ses autres discours, Poisson qui citait volontiers, en homme érudit, d'abord les Pères de l'Eglise et les apologistes, multipliait les citations de Tacite, d'Horace, de Sénèque, de Plutarque, de Tite-Live, de Cornélius Népos, de Diodore, de Sicile, d'Eusèbe, de Pline, de Justin, d'Hérodote, et mettait même à contribution nos vieux historiens, Monstrelet, Belleforest, Loysel, etc. Cette manière de procéder, tout à fait en dehors des habitudes de la chaire de son temps, cette assimilation de l'orateur aux vieux sermonnaires, lui valurent une critique assez vive de la part d'Andry, dans le *Journal des Savants* de 1733 (p. 342). Nous n'avons pas cru devoir reproduire ces nombreuses notes dont l'érudition pouvait être admise au temps de l'orateur, mais qui en réalité détournent l'attention du lecteur au détriment de l'œuvre elle-même. Le P. Poisson répondit à cette critique et tenta de justifier cette manière de prêcher; « mais, dit l'auteur du *Dictionnaire portatif des prédicateurs français* (Lyon, Bruyset-Ponthus, 1757, in-12) il n'y a pas apparence qu'on veuille l'introduire de nouveau dans la chaire, après qu'elle a été bannie depuis près d'un siècle. » Le P. Poisson, qui aux talents de la chaire joignait une grande connaissance du droit canon, joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre; mais des raisons de diverse nature lui firent perdre son autorité, et il fut obligé de quitter Paris pour aller mourir en exil à Tanecy, en 1744.

ORAISONS FUNÈBRES

DU

PÈRE POISSON.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN,

Prononcée dans l'église des Cordeliers du grand couvent de Paris, le 18 août 1711, en psésence de monseigneur l'évêque de Coutances.

Dominus dedit illi gloriam regni. (I *Paral.*, XXIX, 25.)

Le Seigneur lui donna la gloire de la royauté.

Monseigneur,

Telles sont les nobles expressions de l'Ecriture pour louer les premières années de Salomon, et pour décrire sa sagesse et ses vertus, avant qu'il fût monté sur le trône. Ce prince, qu'une mère tendre et pieuse avait formé pour être un jour les délices du peuple fidèle; que les sages d'Israël avaient instruit à gouverner l'Etat et à servir le Seigneur; qui condamnait par sa soumission et par ses exemples les entreprises d'Adonias; qui réjouissait David par son attachement et par ses tendresses; qui ne s'insinuait dans l'affection des peuples que pour leur faire respecter le sceptre, et qui, chéri de tout Jérusalem, ne s'écria jamais comme Absalon, *qui m'établira roi sur Israël pour juger les hommes?*

Ce prince qui, rappelant toute la vie de

son père, ses victoires, ses conquêtes, ses desseins, ses exploits, sa bonté et sa justice, son zèle et sa piété, comme l'histoire d'un règne semé des plus beaux événements, ne recueillait tous les mouvements du cœur et de l'âme de ce héros, que pour en former au dedans de soi-même la plus vive image et la ressemblance la plus exacte; qui partageait avec lui les risques des combats et la gloire des succès; qui l'admirait à l'âge de plus de soixante et dix ans, remplissant encore avec tant de majesté le trône de la Judée; rendant inutiles les efforts des rois ligués, déconcertant les Philistins et les Moabites, brisant leurs idoles, détruisant les restes de la maison de Saül, extirpant le profane et l'impie, et préparant avec ses mains triomphantes les matériaux du temple.

Ce prince, qui dans les jours défaillants de David, et les nombreuses années qui le courbaient insensiblement vers le tombeau, conjurait le ciel de rendre éternel ce règne glorieux, n'envisageait qu'avec frayeur le sceptre qui s'approchait, préférait les doux liens de la nature à la pourpre embarrassante des souverains, et sentant toujours croître son estime et son amour, ne demandait pour toute félicité, pour toute grandeur, que de vivre sous le meilleur des pères et le plus parfait des rois.

Ce grand prince, après tant de modération, tant de vertu, eut enfin tout l'honneur des monarques avant que d'arriver au trône. Il fut comparé à ces maîtres du monde avant qu'il possédât l'autorité suprême : et lorsqu'il n'avait pas encore l'éclat du diadème, l'Esprit-Saint lui donna cette gloire de la royauté qui passe de mémoire en mémoire, pour se perpétuer par tous les climats et dans tous les siècles : *Dominus dedit illi gloriam regni.*

Je n'ai pas confondu les temps, Messieurs. Si vous avez mis d'abord le fils de Louis le Grand à la place du fils de David, je parlais d'après l'historien sacré : pouvais-je montrer le vrai héros sans représenter celui que nous pleurons? Les grands hommes se ressemblent, et on les peint tous à la fois. Mais si les vertus des deux princes furent semblables, les malheurs des deux peuples ont été différents. Le sceptre s'avilit dans les mains de Salomon, et il ne passera jamais dans celles de Monseigneur : la couronne se flétrit sur la tête de l'un, et elle n'ornera jamais celle de l'autre. Le trône amollit le premier, et il a disparu pour jamais aux yeux du second. La pourpre défigura le roi d'Israël, et celle qui semblait destinée au dauphin, est changée par la mort en ses ornements lugubres.

Grand Dieu! nous méritions de perdre, comme Jérusalem, pour nos infidélités, le prince ou le monarque; et vous nous avez conservé le plus cher : déjà plus heureux qu'Israël, ne pouvions-nous pas encore posséder David et Salomon ensemble?

Ne réformons pas les jugements du Seigneur, Messieurs; n'entrons pas dans les profondeurs de l'Eternel. Il fut plus glorieux à notre prince de mourir sans diadème avec l'honneur de la royauté, qu'à Salomon de vivre pour le perdre sur le trône. La majesté des souverains, le brillant de leur couronne, le nombre de leurs sujets, la supériorité de leur nation, la puissance de leur monarchie, souvent les déshonorent. Après avoir affermi de superbes dominations, reculé leurs frontières, porté leurs armes dans le sein des provinces ennemies, dompté l'orgueil et la fierté des têtes couronnées, leur vie s'échappe enfin quelquefois, sans qu'ils emportent avec eux la gloire de la royauté; cette gloire qui est à la mort l'avantage solide et toute la réalité du diadème; cette gloire qui suit les bons rois jusque dans l'éternité; cette gloire qui n'est point liée à l'éclat du trône, et que la raison aussi bien que la foi ne donnent qu'aux vertus de ceux qui le remplissent, ou que la haute naissance y doit placer.

L'illustre mort, digne objet de nos anciennes tendresses, et maintenant de nos regrets, l'aurait conservée sous la pourpre. A l'âge où Salomon se corrompit, il travaillait à se sanctifier; et il s'exerçait à la pénitence dans des jours où le prince de Juda essayait des plus honteux plaisirs. Tout le passé assurait la beauté de l'avenir, et sa vie privée annonçait pour nos neveux un de ces règnes, que le Seigneur réserve à une nation favorite, chez laquelle il veut renouveler les temps les plus heureux.

France, aussi désolée que coupable, de quelles tristes idées vais-je te remplir? mais en rouvrant tes plaies, je justifie mes louanges; la mémoire des grands princes ne doit pas se perdre dans leurs tombeaux, l'empire de la mort ne s'étend point sur leurs vertus. La valeur, la sagesse, la bonté, qui donnent la gloire de la royauté devant les hommes; l'attachement à ses devoirs, la charité, la foi, la piété, qui la procurent devant Dieu, rappelleront notre prince dans le souvenir de toutes les races futures. Si les yeux ne le trouvent pas dans nos annales, tous les cœurs l'y placeront. S'il n'est point dans la tradition de nos rois, pour n'être pas monté sur le trône, il sera comparé aux Clovis, aux Charlemagne, presque à Louis le Grand, pour l'avoir mérité. Et pour me recueillir en peu de mots, soit que les lumières de la raison nous guident, soit que les jugements de la foi nous fixent, très-haut, très-puissant, très-excellent prince, Mgr Louis Dauphin, a eu toute la gloire de la royauté : *Dominus dedit illi gloriam regni.*

PREMIER POINT.

C'est Dieu qui a formé les créatures avec ce vaste univers, il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, dit saint Paul, il a séparé ces différentes générations, qui, après l'écoulement de quelques siècles, devaient composer de grands peuples et des nations nombreuses; il a marqué dans ses conseils *les bornes de leur habitation*, continue l'Apôtre, et les jours de leur élévation, de leur décadence, de leur puissance, de

leur ruine, de leur gloire, de leur honte. Il n'y eut d'abord que des tentes grossières ou de frêles cabanes éparses dans les campagnes; les titres pompeux de souverain, de prince, de monarque, étaient inconnus; l'autorité se cachait sous des noms simples et tendres; les pères tenaient lieu de rois à nos premiers ancêtres, et le sceptre était pour ainsi dire dans chaque famille. Bientôt les hommes se multiplièrent; la cupidité s'alluma, les passions ébranlèrent les plus douces lois de la nature, pour renverser l'égalité des conditions; l'ambition, qui porte à la tyrannie et à la violence, se fit sentir. Enfin un peuple traita l'autre comme ennemi, et opposa aux entreprises de ses voisins ces tours orgueilleuses et menaçantes que les géants de Babel avaient tenté d'élever contre les punitions du ciel.

Mais pour soutenir l'harmonie de tant d'États, et balancer les puissances, le Seigneur a donné des ressorts à ces corps immenses, il a désigné seules dans ses Écritures, dit saint Augustin, et conservé dans les régions diverses ces maisons illustres *qui furent comme la tige et l'origine de chaque peuple*, et qui, ayant vu successivement croître leurs descendants, leurs sujets, se trouvent toujours à la tête des nations pour leur imposer des lois et pour en faire la destinée. Les villes florissantes, les provinces fécondes, les monarchies redoutables, sont ainsi devenues la possession de ces races antiques; et pour atteindre à la gloire de la royauté, il faut tout à la fois un miracle de naissance et un prodige de vertu; d'un côté, la pureté du sang et l'éclat des ancêtres; de l'autre, la distinction du mérite et la supériorité de l'âme.

Ne quittons pas cependant le tombeau du prince pour admirer les mausolées de ses aïeux; oublions plus de sept siècles d'une royauté constante; ne mettons point parmi ces titres domestiques l'histoire de notre empire, et ne faisons pas pour Monseigneur une matière d'éloge de l'ancienneté de sa race: naître de Louis le Grand et de Marie-Thérèse est une gloire supérieure à toute autre. Ce sera-là, sans doute, l'époque de la postérité; et comme l'Écriture, parlant des grands hommes de Juda, les appelle d'abord *Fils de David*, et semble oublier les premières généalogies pour se fixer à ce prince; les races futures ne tireront toute la noblesse de leurs rois que du sang du nôtre, et un règne qui a donné tant de lustre à la monarchie sera regardé comme son principe et sa source. Si on trouve de grands princes dans la tradition de nos rois, ils ne brillèrent sur le trône que pendant l'obscurité de la France, l'État était comme enseveli dans les ombres, le Seigneur méditait une image plus sensible de sa grandeur et un seul monarque devait enfin les effacer: comme ces astres toujours attachés au ciel, et qui font sans cesse leur course, mais qui n'éclatent que pendant l'espace ténébreux où la nature repose, et que la lumière du soleil vient éclipser.

Ne remontons donc qu'à ce mariage fortuné qui devait mettre un jour le comble au bonheur du roi et illustrer la France. L'élite des deux plus belliqueuses nations de l'univers, rivales l'une de l'autre, s'avançait vers le lieu fameux où deux grands ministres venaient d'éteindre les querelles des princes, et conclure le traité des Pyrénées. Jamais appareil ne mérita plus l'attention des mortels. Tout ce que la politesse inspire de délicat et de curieux dans les contrées différentes, tout ce que la puissance montre de magnifique; tout ce que la majesté étale d'éblouissant; tout ce que la nature fournit d'abondance et de délices; tout ce que l'art invente de surprenant et de prodigieux; tout ce que la tendresse a de touchant et d'aimable, se découvrait dans l'île pacifique. Les deux rois parurent avec cette grandeur qui frappe, qui étonne, qui enlève les humains: et tandis que les charmes de l'infante allumaient dans le cœur du jeune héros les feux les plus purs et les plus doux, les deux peuples versaient ensemble des larmes d'admiration et de joie.

En vain la politique arrachait-elle à Marie-Thérèse un renoncement injuste à tant de couronnes, Jacob ne devait rien souffrir des entreprises de Laban, et la pieuse *Rachel emportait avec elle toutes les idoles de ses pères*. Les décrets éternels étaient impénétrables, mais Louis n'en était pas moins l'objet. La fécondité de la reine ne dissipait pas encore les ténèbres de l'avenir, mais vous le saviez, Seigneur, qu'elle portait comme Rébecca deux nations dans ses entrailles, et que par un seul prince elle réunissait deux peuples dans son sein: *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo* (*Genes.*, XXV, 23). Ferdinand joignait par une alliance heureuse les deux Castilles à l'Aragon, usurpait le royaume de Naples, enlevait la Navarre; Ximénès réduisait Grenade sous l'obéissance de son maître; Colomb lui découvrait un nouveau monde; Charles-Quint s'emparait du Milanais, et faisait gémir nos pères sous sa puissance énorme. Du haut du ciel, ô mon Dieu, vous prononciez sur la destinée de cette monarchie. C'était à la France que tendaient tant de victoires, tant de conquêtes; vous lui prépariez, Seigneur, et vous accordâtes bientôt aux vœux d'une religieuse princesse, aux prières du fils aîné de votre Église, aux demandes d'un peuple humilié devant vous, le Dauphin, héritier de tant de diadèmes: *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo*. L'Autriche, toujours inquiète et soupçonneuse, annonçait de toutes parts ses transports de joie et ses chants d'allégresse pour la naissance de Charles II; mais le Tout-Puissant écrivait de lui dans ses conseils, comme de Jechonias: Ce prince sera stérile, rien ne lui réussira pendant sa vie. Le père de celui qui portera sa couronne lui enlèvera par avance ses provinces; il ne sortira point d'homme de sa race qui soit assis sur son trône, et qui exerce à l'avenir la puissance souveraine dans Juda: *Hæc dicit Dominus: Scribe virum istum sterilem, virum qui in*

diebus suis non prosperabitur; nec enim erit de semine ejus vir, qui sedeat super solium David, et potestatem habeat ultra in Juda. (*Jerem.*, XXII, 30.) Que vos voies étaient cachées, ô mon Dieu! vous ne donniez un héritier à Philippe IV que pour rétablir l'infante dans tous ses droits; cette nouvelle Rébecca vous avait déjà présenté son fils bien-aimé, et vous lui aviez accordé toutes vos bénédictions; l'harmonie de nos cantiques était montée jusqu'à votre trône, les voûtes de nos temples s'étaient ébranlées, tout retentissait de nos actions de grâces, et ces machines terribles, qui avaient tant de fois foudroyé les remparts de nos ennemis, apprenaient de nos frontières à tous les lieux d'alentour la naissance d'un nouveau héros: *Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo.*

Epargnons à Monseigneur la honte de cet âge, où les grands princes comme les vils esclaves ont leurs petitesses, et tiennent par tant de misères à la nature humaine; où la joie et la grandeur les environnent sans entrer au milieu d'eux; où ils pleurent, ils souffrent, ils gémissent, tandis que le monde les reconnaît pour les maîtres de la terre, et où Moïse, qui doit diviser les mers, exposé sur le Nil, n'a de ressource, pour ne pas périr, que dans ses cris innocents.

Ces nuages de l'enfance furent bientôt dissipés; le temps est un tourbillon qui transporte rapidement les hommes dans des jours différents. On admira dans le prince, avec les grâces tendres de la jeunesse, le plus riche fonds de la nature; je ne dirai pas la valeur, Messieurs, elle lui avait été transmise avec le sang, mais une sagesse, une bonté qui n'avaient pu encore lui être inspirées.

Quelle préparation heureuse à recevoir une éducation royale! Les amusements du premier âge s'étaient évanouis comme un songe, et pour cultiver tant de vertu, il fallait déjà ce que la cour avait de plus poli, de plus sincère, de plus désintéressé, de plus sage, ce que l'Eglise avait de plus éclairé, de plus éloquent de plus saint. Donnons ici au choix du monarque la même supériorité qu'à sa puissance et à ses armes. On vit autour du Dauphin, d'un côté ce Joseph, élevé aux plus hautes dignités, sans artifice, sans bassesse, par sa seule vertu, et que Dieu semblait avoir formé pour donner des conseils aux princes, et leur enseigner la prudence; de l'autre ce respectable pontife Joïada qui savait les conduire au trône par les routes les plus brillantes, briser toutes leurs idoles, et *leur mettre en main la loi du Seigneur.* Les deux maîtres remuaient tour à tour ces ressorts puissants qui font agir les grands hommes, et qui ont formé dans tous les siècles les politiques et les chrétiens, les saints et les héros.

Tantôt ils offraient l'histoire à ses yeux comme une peinture instructive, qui découvre les piéges, les égarements, les chutes; exacte, qui représente tous les traits des princes; scrupuleuse, qui n'adoucit point les portraits, et qui fait ressembler; immortelle, qui passe dans toutes les générations. Tantôt ils l'effrayaient par les châtiments d'un Dieu, qui arrache les sceptres, qui ébranle les trônes, qui précipite ceux qui les remplissent, et qui rentre, tôt ou tard, dans les droits de sa puissance et de sa justice. Voilà, lui disaient-ils, en lui montrant un jour les tombeaux de ses ancêtres, voilà où aboutissent toutes les grandeurs, où s'évanouissent la force, les plaisirs, la santé, la joie, où les lauriers se flétrissent, où les courtisans lâches ne flattent plus, où les peuples regrettent inutilement les bons rois, et détestent audacieusement les tyrans. Lisez, Monseigneur, les titres de vos aïeux: Robert le Dévôt et le Sage, Charles VI le bien-aimé, Louis XII le père du peuple, François Ier le protecteur des sciences, Louis XIII, surnommé le Juste. Craignez d'être comparé à d'autres dans le jugement rigoureux de la postérité, lorsque vous serez enfin dégradé par *la victoire et l'aiguillon de la mort.* Ils épuraient ainsi sa raison, ils soutenaient sa foi; l'un l'intéressait par sa naissance, l'autre par son baptême; le premier lui remontrait ce que la France attendait de lui, le second ce que le ciel en exigeait, et ils lui inspiraient tout ensemble de l'horreur pour la vanité, de la sensibilité pour la réputation, et du goût pour la vertu.

Grand roi, vous lui montrâtes ces hommes rares comme ses seuls guides, et vous fûtes attentif à le conduire, comme s'il n'en avait point eu. Vous lui développâtes les mystères de la royauté, et vous jetâtes dans cette âme élevée les principes héroïques qui devaient la porter un jour à certains excès glorieux d'une vertu magnanime. Le Dauphin était semblable à un tendre arbrisseau, qu'une main habile redresse sans cesse, que la douce rosée nourrit dans le sein de la terre, qui pousse de jeunes boutons, qui montre des feuilles naissantes, qui épanouit des fleurs délicieuses, et que les rayons du soleil viennent embellir. Vous l'eussiez déjà regardé comme un prince parfait, Messieurs, si accoutumé à l'éclat du père qui remplit le trône, vous n'aviez encore demandé du fils le succès des combats et la gloire des triomphes.

Les nations se préparaient alors à la guerre: l'Espagne irritée de devoir à un héros au-dessus des conquêtes, cette province voisine dont il avait renversé les forteresses, venait de rompre un traité fameux après avoir relevé les superbes murailles de Dôle. Louis voulut enfin venger la France de sa première modération; nos troupes formidables s'avançaient, l'ennemi consterné derrière ses remparts craignait de subir encore les lois du vainqueur, et le Dauphin dans sa treizième année, *courant*, comme le jeune David, *au lieu du combat*, allait apprendre à punir des présomptueux. La terre couverte de guerriers, et d'une artillerie prodigieuse, les armes, les chariots, cet appareil meurtrier d'un grand siége, le rend attentif; le roi à

la tête d'une armée, donnant des ordres, commandant aux attaques, semant la valeur et l'audace jusque dans la tranchée, enlève son admiration; il le suit au travers des dangers comme un homme qui sent naître son courage, et à qui l'imagination n'a jamais fourni un si grand objet : le bruit confus de ces foudres qui ne vomissent leurs feux et ne tonnent que pour appeler le carnage et la mort, remuent tout le fond de son cœur; il respecte les soldats couverts de poussière, on dirait qu'il envie leurs blessures, et que le sang de leurs plaies glorieuses l'anime encore. Que veux-je peindre, Messieurs? L'éloquence exprime faiblement les mouvements des héros. Tout le camp regardait avec étonnement les deux princes, leurs actions nobles et hardies se ressemblaient, on commençait à les confondre, et la victoire qui couronne également les mêmes vertus, n'employa qu'un même laurier pour orner leur tête.

Frontières d'Israël, vous ne tremblerez donc plus devant l'armée des Ammonites. La renommée si prompte à publier les grands exploits va vous instruire; nos provinces, comme autrefois *la terre de Galaad*, retentissent déjà du son de ces consolantes paroles. *Cras erit vobis salus, cum incaluerit sol* (I *Reg.*, II, 9). Vous serez hors de péril dès que le Soleil sera dans sa force. La France aura bientôt plus d'un héros : laissez croître le Dauphin, il n'y aura plus de remparts contre sa valeur, plus de surprise contre sa vigilance. Louis le Grand surpassera toujours nos idées, nos espérances : il vient de former son semblable. Vous verrez encore les saisons vaincues, et nos armées nombreuses voler comme les aigles pour couvrir nos places : *Cras erit vobis salus, cum incaluerit sol.*

Est-ce ici le commencement de la vie du prince, Messieurs? Toutes les cours de l'Europe étaient remplies du récit de ses vertus, et la pieuse Henriette, qui portait dans ses veines le sang de nos rois, et qui avait tant désiré de s'asseoir avec Louis le Grand sur le trône, occupée alors de la réputation du Dauphin, recueillait un reste d'espérance et cultivait avec soin les jeunes ans d'une princesse plus heureuse que celle de Saba, et qui devait non-seulement admirer Salomon dans sa gloire, mais encore la partager avec lui. La Bavière la voyait croître, et la France la méritait. La raison, la prudence, la politesse, la retenue, la pudeur, la religion, mûrissaient dans la jeune Victoire; un courage sans témérité, une sagesse sans orgueil, une foi sans incertitude, une piété sans ostentation, augmentaient dans Monseigneur. Le prince fortifiait nos espérances; la princesse allait *de vertu en vertu*. Le Dauphin captivait de plus en plus tous les cœurs; Victoire se montrait chaque jour avec de nouvelles grâces. L'un, comme David, essayait des armes pour les combats; l'autre, comme Judith, se fixait à la prière pour les succès. Le Seigneur formait ces liens secrets de mérite; et tous deux par une fécondité réitérée devaient procurer un jour à la France le seul bonheur qu'elle n'avait pas. Les feux sacrés du mariage n'étaient pas encore allumés aux pieds des autels, les chastes nœuds de cette belle alliance n'étaient point encore serrés sur la terre, mais tout était conclu dans le ciel. Le créateur qui, selon l'expression de l'Ecriture, avait fait *pour l'homme une aide semblable à lui*, unissait déjà ces âmes d'un ordre supérieur. Les drapeaux, les étendards, qui paraient nos temples, n'attiraient plus nos regards, nous voulions voir dans le sanctuaire le voile nuptial et le sacrifice de l'alliance. Enfin nos désirs furent accomplis, nous arrivâmes au jour du Seigneur, il commanda *aux vents et à la tempête*, et les fureurs de la guerre se calmèrent, le roi appela la paix et par ses triomphes et par sa générosité; peut-être la jeune princesse, pour couronner ses espérances, l'avait-elle obtenue du ciel par ses vœux. Elle *entra dans la terre promise :* la bénédiction du sacrement descendit du trône de Dieu; et Victoire nous rendit ce cœur noble, cet esprit vif et délicat, cette bonté, cette candeur, ces mœurs sages, disons ces inclinations françaises, que Christine son aïeule lui avait transmises, et que Dieu, qui apaise les passions des souverains, et *qui tient leurs cœurs entre ses mains*, a encore inspirées aux deux princes ses frères contre les projets injustes et les jalousies de l'Autriche.

Rappellerai-je au milieu de cette pompe funèbre le beau spectacle dont le ciel décorait alors notre France? Confondrai-je *des jours si favorables*, ces fêtes sacrées, *avec cette saison de larmes*, et la respectable union qui nous donna les plus grands princes de l'univers, avec les trophées de la mort qui vient de nous enlever leur père? *Vanité des vanités*, s'écriait l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, et tout est vanité.* O néant des hommes, vains dans leurs pensées, vains dans leurs désirs, vains dans leurs espérances et dans leurs craintes, plus vains encore, disait saint Prosper, lorsqu'ils deviennent par leur présomption *des vers insolents et une poussière superbe!* O mortels, ô princes, vous tombez si rapidement, et l'antiquité de votre race ne sert qu'à vous faire remonter, pour ainsi dire, plus près que les autres hommes, du limon qui en fut la première source! ô impitoyable mort! être précipité en six jours, en une heure, en un clin-d'œil des côtés du trône dans l'humiliation du tombeau! Ce cœur qui ressentait les plus doux mouvements de la tendresse et les plus pures ardeurs de la gloire : ce cœur où Dieu, le roi, les princes, les grands, le peuple étaient placés dans un si bel ordre; ce grand cœur n'est plus que cendre. Le fils de Louis le Grand et de Marie-Thérèse, l'époux de Victoire de Bavière, le père des augustes princes que nous admirons, n'a plus d'alliance, comme parle Job, *qu'avec la poussière et les vers.* Dites après cela que la grandeur est une réalité, que le sceptre est un appui solide, que la pourpre est un bouclier contre

la mortalité, que la vie, la santé, la jeunesse sont des fonds inépuisables, et que la vertu toute seule est une chimère et un fantôme.

Affermissons-nous ici contre la douleur, Messieurs, et parmi les flatteuses idées du passé, essayons de suspendre de justes, mais inutiles regrets sur le présent. Repassons, du moins sur ces temps fortunés, où tout était si riant pour nous, où le Seigneur *versait ses bénédictions avec une main libérale*, où les fruits précieux de l'alliance royale se multipliaient, où l'Europe entière semblait devoir demander un jour des rois à Louis le Grand, et recevoir des souverains de son choix, et où Monseigneur voyait ouvrir à son courage et à sa sagesse la carrière la plus brillante par les entreprises du prince d'Orange, habile à mouvoir à son gré l'univers, à s'accréditer chez les peuples, à disposer des nations, et à faire des souverains même les ministres de son orgueil ; prince encore redoutable, quoique toujours vaincu dans les combats ; que notre siècle eût élevé parmi ses plus grands hommes, s'il n'eût point appuyé dans les Etats de son beau-père la rébellion et la perfidie, si son ambition déguisée sous un faux zèle de liberté et de religion n'eût corrompu les dons excellents qu'il possédait, s'il n'eût terni le mérite de sa vaste capacité par le crime d'une odieuse usurpation, et qu'il ne se fût pas rendu indigne du trône en voulant y monter. Il venait de liguer tous les rois contre la France : l'hérésie (irréconciliable ennemie de Louis le Grand) s'armait de toutes parts, l'envie frémissait de rage autour de nous, et Augsbourg, comme autrefois la terre de Sennaar, était le lieu des projets insensés. Mais *le Seigneur y descendit pour voir la ville, et la tour que bâtissaient* les princes superbes : *ils n'avaient tous qu'un même langage*, ils voulaient entamer les Etats de Louis, *et ne devaient quitter leur dessein* qu'après avoir opprimé le juste. Semblables aux impies de l'Ecriture, *ils regardaient leurs forces comme leur loi et leur justice. Mais le ciel les confondit* et renversa l'édifice de leur orgueil. L'empire, cet assemblage de nations belliqueuses ; cette puissance formidable, qui compte des souverains presque dans tous ses corps de cavalerie et d'infanterie ; l'Angleterre aussi fameuse par ses bizarreries et ses inconstances que les mers qui l'environnent le sont par les tempêtes et les naufrages ; cette nation plus agitée et plus changeante que la surface de l'Océan, qui semble lui laisser à regret l'espace autour duquel il brise ses flots ; cette nation qui déchire quelquefois son propre sein, qui fait vaquer le trône au premier mouvement de sa fureur ; plus redoutable à ses princes qu'à ses ennemis, et qui souffre si peu de bons rois ; la Hollande, cette république défiante qui étend ses ressorts et ses intrigues dans tout l'univers, et qui, établie par la révolte, se soutient par la dissimulation et l'ingratitude, allaient faire gronder leurs foudres ; mais la prudence du roi les prévint et le Dauphin à la tête d'une armée florissante était prêt d'emporter les frontières de l'Allemagne. Dans quelle saison, Messieurs ? aux approches de l'hiver, lorsque le ciel commençait à couvrir la terre de noirs frimats, et à inonder les campagnes pour suspendre les opérations de la guerre ; lorsque le Rhin, ce fleuve impétueux, enflé par les pluies et les neiges, défendait le pied des murailles, et que la ligue semblait disposer souverainement des éléments. Philipsbourg, le plus sûr rempart des alliés, enveloppé d'une variété surprenante de fortifications ; affreux par les marais qui l'environnent, muni avec abondance, si fier de sa formidable artillerie, d'un gouverneur aussi expérimenté que vaillant, de ces soldats accoutumés au carnage, altérés de sang, que les blessures ne font qu'irriter et qui attendent avec intrépidité la mort au milieu des plus grandes déroutes ; cette place, la terreur des plus mémorables héros, et qui après un long blocus avait encore coûté plus de quatre mois de siége au grand Charles de Lorraine ; Philipsbourg, que l'Europe croyait non-seulement imprenable alors, mais inaccessible, est assiégé, et avec quarante bataillon et treize mille chevaux, qui formaient toute notre armée, Monseigneur fait ouvrir ses portes superbes. Après combien de temps ? pour le croire vraisemblable, Messieurs, réfléchissez que le vainqueur est fils et élève de Louis le Grand : Ce fut après vingt-deux jours de tranchée ouverte.

Mais que ces jours nous parurent longs par les hasards que le prince y courut ! le grenadier qui tomba à ses côtés, la foudre qui en frappa deux et qui fuma quelque temps à ses pieds, nous remplissent d'horreur. On le crut, que ce David allait *éteindre la lampe d'Israël*, que ce Machabée serait enseveli dans son triomphe ; il ne tint pas à son intrépidité que *la victoire ne fût changée en deuil* pour toute la France, et que Louis le Grand ne versât dès lors un torrent de larmes. Manheim, Frenkendal, vingt autres places, le Palatinat entier fut soumis au vainqueur, et le Dauphin aurait eu la gloire de trente siéges, si la renommée ne travaillait pas tant pour les héros, et si le bruit de leurs exploits ne faisait pas ouvrir les forteresses qu'ils auraient foudroyées.

Rassure-toi, Alsace, chère province, fruit précieux de nos victoires, illustre tombeau de tant d'ennemis, contrée sanglante, où nous avons tant de fois ébranlé l'empire ; les armées de la Ligue ne peuvent plus te dévorer. Villes fidèles qui respectez les lis que nous avons arborés sur vos remparts, l'aigle cruel, qui allait prendre son essor pour fondre sur vous, est effrayé, et ces peuples innombrables, que le Rhin ne sépare plus, tremblent derrière leurs forêts et leurs neiges.

Je ne crains pas de faire retentir ces voûtes saintes de la valeur du Dauphin, et d'être dans le temple sacré le panégyriste d'un héros chrétien ; le Prophète bénissait le Seigneur de l'avoir *instruit dans les combats*, et de lui avoir *appris à manier l'épée ; les rois*

ne portent pas le glaive en vain, dit l'Apôtre : la grandeur d'âme est le partage du christianisme, le vrai courage est une production de la foi, et l'arche sainte était toujours placée au milieu des troupes d'Israël. La religion n'approuve pas les princes qui se glorifient de désoler la société et de détruire la nature : mais le Dieu des armées couronne le guerrier qui sait défendre ses peuples et ses autels : et tandis que devant Philipsbourg où brillent trois princes du sang du roi et la fleur de toute la noblesse française, le camp élève jusqu'au ciel la bravoure, la vigilance, la libéralité, la prudence de Monseigneur ; tandis que l'univers s'étonne et de la hardiesse du dessein, et de la gloire du succès, je puis admirer un vainqueur qui fléchit le genou pour renvoyer au Seigneur la victoire, et qui en s'humiliant s'élève lui-même au-dessus des triomphes ; un vainqueur que l'on voyait il y a un moment aux pieds des remparts, ardent, infatigable, intrépide dans les plus périlleuses actions, et que l'on trouve maintenant prosterné et recueilli dans sa tente, remontant à la source de la gloire, s'en dépouillant devant Dieu, se ressouvenant, comme le vainqueur des Madianites, au milieu des victoires d'Israël, que l'honneur et le triomphe appartiennent au Seigneur, et sous un tas de lauriers fragiles rendant hommage à celui qui distribue les couronnes éternelles. *Domino et Gedeoni* (*Judic.*, VII, 18). Périsse pour jamais la mémoire du superbe Alexandre, qui ne s'aperçoit qu'il est dépendant et *mortel que sur le lit même de la mort*, dit l'Ecriture, qui n'y pensait pas quand il *vainquit Darius*, *quand il s'emparait de l'empire des Perses et des Mèdes ; quand il livrait tant de combats*, *qu'il renversait toutes les forteresses des nations*, *qu'il s'enrichissait des dépouilles des royaumes*, *qu'il tuait les rois*, *que toute la terre gardait le silence devant lui*, qu'il voyait les vastes campagnes teintes du sang des vaincus, et couvertes des amas monstrueux de mourants et de morts. Mais je puis louer à la face des autels un héros qui sut *sanctifier les combats*, comme parle l'Ecriture, qui n'oublia jamais que le temps des batailles, des victoires, des conquêtes, s'écoulerait; que le règne de la créature s'évanouirait, que le domaine du Créateur se ferait sentir, et qui, voyant tomber autour de lui les victimes infortunées de la guerre, s'effrayait, non pas à la vue des armes qui renversent sur la poussière, mais du péché qui précipite dans les enfers; qui joignait la crainte qui opère le salut au courage qui brave la mort; qui, sous les dehors pompeux d'un guerrier, conservait toute la modestie d'un chrétien fidèle, et reconnaissait, comme Gédéon, que l'épée du Seigneur avait bien plus percé d'ennemis que celle du héros : *Gladius Domini et Gedeonis* (*Judic.*, VII, 20).

Je vous représenterais Monseigneur parmi les feux et le carnage aux siéges de Mons et de Namur, si sa vaillance ne nous eût pas fait tant acheter ses lauriers; je vous décrirais ici des retraites, des marches, des postes occupés, qui lui feront plus d'honneur dans nos annales que des victoires : mais il faut vous le montrer encore une fois en Allemagne. Il cherche à combattre, Messieurs, et Louis de Bade si régulier dans les campements, si intrépide dans les batailles, si entendu à ménager les moments favorables; Bade enflé de tant de succès, et dont l'Autriche s'était servie pour faire lutter la fortune de Vienne contre celle de Constantinople et de l'Asie, est réduit par le Dauphin à se retrancher derrière les arbres abattus, les terres élevées, les larges ruisseaux, les ravines profondes, et les puits multipliés qui forment autant de précipices. Monseigneur s'avance, il s'engage dans ces chemins fortifiés et affreux; il examine le camp de l'ennemi, et il le trouve inaccessible. Anges tutélaires de la France, préservez encore une fois son Dauphin! s'il craint pour le soldat, il est trop hardi pour lui-même; il marche jusqu'au pied de ces hauteurs où les tonnerres nombreux menacent de toutes parts. Qu'admirez-vous, Messieurs? Est-ce le prince qui s'expose? Est-ce le général ennemi qui défend au canonier de le renverser, et qui écrit respectueusement à Monseigneur de modérer son courage? Quel héros! L'un ne craint pas la mort en cherchant la victoire, l'autre épargne une vie qu'il estime plus que le triomphe.

Vous me prévenez, Messieurs, et vous rappelez une dernière campagne, plus glorieuse à notre prince que la bataille d'Arbelles pour Alexandre, que la victoire de Cannes pour Annibal, que la journée d'Allia pour les Gaulois, et le succès de Pharsale pour César. Ce fut là qu'il développa toute sa capacité pour la guerre, et que la Flandre l'admira, tantôt cotoyant l'armée du prince d'Orange, lui prêtant le flanc de la sienne pour l'attirer au combat, et la couvrant pour éviter la surprise : tantôt renforçant les troupes qui défendaient nos frontières. Là faisant trembler le Hollandais aux portes de Maestricht, ici portant dans le camp ennemi la consternation et l'affreuse disette ; enfin réduisant le prince opiniâtre et superbe, et à la honte de décamper, et au désespoir de retrouver notre armée au lieu important qu'il voulait surprendre. Avouons-le cependant, Messieurs, lorsque l'ennemi regardait comme une conquête assurée Courtray et ces terres fertiles que l'Escaut et la Lys arrosent, lorsqu'avec deux journées d'avance, dans un chemin plus court et moins embarrassé, il croyait s'emparer du pont d'Epierres, emporter nos ports qu'il faisait déjà menacer par sa flotte, et réduire notre armée ou à la nécessité d'être vaincue, ou à la honte d'être inutile; rendons lui justice, il pensait, selon les règles de la guerre, et il ne savait pas encore que le fils, par des exploits semblables à ceux du père, ôterait aussi aux plus beaux traits de nos histoires jusques aux moindres apparences de la vérité. Oui, Messieurs, nos neveux le regarderont comme un miracle, ou ne croiront jamais que soixante

mille hommes avec de riches bagages, une artillerie prodigieuse, aient passé huit défilés, cinq grandes rivières, et traversé quarante lieues de pays, en quatre jours. Quelquefois la postérité s'irritera contre nos exagérations; d'autres fois elle s'imaginera *qu'une brillante colonne éclairait encore l'armée d'Israël pendant la nuit, et qu'une nuée raffraîchissante la couvrait durant le jour;* que nos soldats étaient transportés par un ange, comme un prophète le fut *de Jérusalem à Babylone:* ou bien, Messieurs, que semblable à Ezéchiel dans les campagnes de la Judée, le Dauphin avait trouvé dans la Flandre (ce théâtre de tant de combats) *une multitude d'ossements secs et arides*, et que comme le prophète, rempli de l'esprit de Dieu, *il avait formé en un instant* sur les bords de l'Escaut, *une armée nombreuse.* Nous seuls le pouvons penser que, comme au temps des victoires de Debbora, *les astres demeurèrent dans leur rang et dans leur cours ordinaire;* que la seule ardeur du prince, cette activité surprenante, et qui tenait du prodige, cette vigilance que lui avait inspirée un roi, le restaurateur de la discipline militaire, répandirent dans une armée toute l'agilité d'un voyageur robuste et léger qui traverse les contrées les plus unies. Certes le spectacle ne fut pas si beau dans les jours de Saül et de Jonathas, lorsque David s'écriait de ces princes qu'ils étaient *plus vites que les aigles, et plus courageux que les lions.* Le Dauphin parut semblable à un torrent qui entraîne impétueusement tout ce dont il est chargé: mais à ce torrent de l'Ecriture *qui se changea en soleil;* jamais fils ne fut plus fidèle imitateur de son père: *Crevit in fluvium, et in lucem, solemque conversus est* (*Esther.*, X, 6).

N'ai-je point touché trop longtemps aux lauriers de Monseigneur? La raison ne donne pas l'honneur des monarques à ces seules qualités de héros, qui semblent dominer la fortune et maîtriser les destinées. La vaillance qui peut défendre les empires doit être accompagnée d'une sagesse qui sait les régler. Combien faut-il de ressorts pour donner à une monarchie ces mouvements réguliers qui contribuent à l'harmonie de l'univers? Disons combien faut-il de vertus pour acquérir toute la gloire de la royauté? Que ne vous ai-je donc montré le prince établissant la discipline dans un camp, rendant les troupes aussi modérées qu'intrépides, leur inspirant l'amour de l'humanité avant l'ambition pour la gloire? Quel ordre, quelle exactitude dans ces grandes armées! On n'y voit plus de téméraires qui ne soient réprimés, plus de rebelles qui ne soient punis, plus de libertins qui dégradent la vaillance par les crimes. Les villes les plus policées, les familles les plus paisibles ne donnent pas une image plus charmante de la douce société que les tentes de nos soldats; semblables aux pavillons d'Israël où régnait une morale militaire, où les saintes lois étaient respectées comme au milieu de Jérusalem, où l'arche sacrée était honorée comme dans le sanctuaire, et où les guerriers se regardaient comme frères.

Ne nous flattons pas, Messieurs; ce n'est point ici le mérite universel de la nation: chaque soldat qui partage la victoire avec le héros n'a point ici de droits à reprendre; le bon ordre est l'ouvrage du seul chef, et il n'y a point de troupes qui ne montrassent la même régularité, si on mettait à leur tête le même capitaine. Loin d'ici ceux qui ne cherchent que le spectacle, qui veulent toujours voir le général d'armée couvert de sang et de poussière, livrer des combats, enfoncer des escadrons, qui le réduisent à être éternellement vainqueur, qui mesurent le héros par le nombre des batailles gagnées et des provinces conquises. La sagesse a sur la victoire une préférence délicate; il fut encore plus glorieux à Monseigneur de contenir tant d'hommes différents, que de vaincre des ennemis fiers et courageux; je le trouve plus admirable mille fois dans la discipline de son armée que Salomon *dans le bel ordre de ses officiers;* j'aime à le voir ajuster son âme aux caractères divers des guerriers, commander avec bonté à ceux qui obéissaient avec joie, joindre à sa douceur naturelle une sévérité concertée pour intimider le soldat mercenaire, encourager, retenir, soumettre par les châtiments et par les récompenses; tantôt méprisant la faiblesse de ces âmes molles qui se laissent toucher par les larmes des méchants, qui voudraient, dit un ancien, *renverser les prisons et briser les chaînes des coupables*; tantôt ayant horreur de ces généraux cruels qui comptent pour rien leurs soldats, qui appesantissent par leur dureté et leur avarice le joug d'une condition déjà si pénible, et qui sont quelquefois aussi redoutables à leur armée que la défaite et la déroute. Vous eussiez dit de Josué au milieu des tribus du Seigneur, qui punissait le vol d'Achan, qui couronnait la valeur et la fidélité de Caleb, et qui savait tout à la fois se faire aimer comme un père et craindre comme un maître.

Que ne vous ai-je fait entendre le Dauphin dans les conseils où nos disgrâces et nos pertes multipliées rendaient les décisions plus sérieuses et plus difficiles? Dans ces assemblées augustes où les politiques du siècle forment leurs projets, méditent des ressources, démêlent les intérêts de l'Etat, où chacun propose ses pensées et ses réflexions, où les autres monarques puisent dans la sagesse de leurs sujets, où le nôtre sait toujours rectifier leurs idées, redresser leurs jugements, et dans le concours des lumières différentes reconnaître la justesse de ses premières vues? Monseigneur y parlait comme le plus éclairé; on trouvait en lui ce doux ascendant que donne la sagesse. On crut mille fois que le roi lui développait par avance les mystères, et que, dépositaire de ses plus grands desseins, le fils prononçait toujours d'après le père. Renouvelons nos alarmes, Messieurs, pour rehausser sa prudence.

Le trône de Philippe était ébranlé (ce trône qu'il doit à la générosité de notre prince), l'Espagne n'était plus qu'une terre infortunée que l'infidèle et l'impie couvraient de prostitutions et de sacriléges. L'usurpateur faisait consumer par le feu les peuples fidèles; l'Anglais renversait les autels, profanait l'image adorable du Crucifié; l'Allemand dépouillait le sanctuaire, déshonorait les vierges. La Castille, *cette reine des provinces, était assujettie au tribut par le tyran; les prêtres ne faisaient plus que gémir. Tout ce que la fille de Sion avait de plus beau lui était enlevé; les fêtes et les jours de sabbat étaient oubliés; le roi et le prince étaient bannis par les nations; le cœur des citoyens était répandu en terre, et le trouble saisissait leurs entrailles, parce qu'ils voyaient leur ruine; l'ennemi cruel s'écriait de toutes parts : Nous dévorerons ces villes; la paix en était bannie, elles avaient perdu le souvenir de leur joie*, et le monarque légitime n'avait plus de soldats, de forteresses, de capitale, que dans l'amour héroïque de ses sujets effrayés. Monseigneur parut entraîner tout le conseil; il montra encore plus de lumière que de tendresse; il découvrit toute la profondeur d'une plaie que nous pouvions encore et qu'il était temps de guérir. Avec quelles couleurs peignit-il que l'Espagne était l'héritage de ses enfants, l'objet de nos vœux, la seule cause d'une guerre dont nous n'allions avoir pour tout fruit que l'effusion de tant de sang français! Louis le Grand, qui se retrouvait toujours dans ce prince, l'admira, sollicitant avec ardeur un secours puissant qu'il jugeait lui-même indispensable, et rendant avec solidité, comme Chusaï, toutes les opinions favorables à l'homme de Dieu.

Nos guerriers s'avancèrent, on pensa revoir le temps des Romains, qui traversaient rapidement une partie du monde pour secourir leurs alliés sur le Tage et sur l'Ebre. On se représenta ces légions chrétiennes, surnommées *les foudroyantes*, qui se rendaient le ciel favorable; les victoires se succédèrent comme les jours. Le monarque, auparavant fugitif, arracha aux nations leurs drapeaux, leurs étendards, et l'aigle éperdu fut attaché aux voûtes des temples qu'il avait dépouillés. Vous pleurerez pourtant encore, peuples fidèles; si vous revoyez votre roi, si vos provinces sont tranquilles, si les trésors du sanctuaire ne sont plus dispersés, si l'ennemi confus tremble dans l'enceinte d'une ville rebelle, vous apprendrez que la France a perdu son cher Dauphin, et l'Espagne son second protecteur. La source de vos victoires sera pour vous un motif d'amertume, votre douleur s'aigrira parmi vos triomphes, vous n'oublierez jamais l'ami généreux et tendre qui contribua tant à vos succès, qui forma tant de vœux pour voir votre prince affermi et la Catalogne soumise, mais qui est mort, comme Moïse, *sur la montagne*, et à qui le Seigneur a seulement montré de loin la terre promise. Sa sagesse sera éternelle dans vos annales, parce que vous seriez la proie de l'hom e injuste; dans les fastes de vos provinces, qui seraient *solitaires et désolées;* dans le souvenir des anges tutélaires des deux nations, qui verraient avec douleur plus d'un roi sans sceptre, et plus d'un usurpateur sur le trône. Vous graverez sur le bronze et sur vos marbres précieux ces oracles de l'Esprit-Saint : *La prudence l'emporte sur la force, et la sagesse est supérieure aux armes du guerrier.*

Les cendres augustes de notre prince ne seront pas insensibles à votre reconnaissance et à vos larmes : vous lui serez aussi chers dans la société des anges que vous l'avez été parmi les grands de sa cour; aussi occupé de vous qu'Ezéchiel l'était du peuple d'Israël, il parlera au Seigneur du pied du trône éternel. Ses vœux sont peut-être exaucés : peut-être vous crie-t-il du haut du ciel que bientôt il n'y aura plus qu'un seul roi qui vous commandera tous : ***Rex unus erit omnibus imperans*** (***Ezechiel***, XXXVII, 22). Peut-être a-t-il obtenu la réunion prochaine de tous vos Etats : *Non erunt ultra duæ gentes.* Peut-être a-t-il fait ôter à vos ennemis la puissance de diviser votre monarchie : *Nec dividentur amplius in duo regna.* Souvenez-vous, peuples généreux, des tendresses de toute la France; l'amitié des deux nations cimentée par le sang de nos frères doit être éternelle. Tout est maintenant immortel pour le prince qui fut le lien des deux peuples. Ce nœud respectable ne peut plus se rompre. Nos deux rois n'en formeront qu'un seul, par l'attachement et la volonté : *Rex unus erit omnibus imperans.* Les deux nations n'en composeront qu'une seule par l'affection et la charité : *Non erunt ultra duæ gentes.* Les deux monarchies seront regardées comme une seule, par l'amour des deux princes : *Nec dividentur amplius in duo regna.*

Que ne puis-je vous faire goûter ici tous les fruits de la sagesse de Monseigneur? Que n'ai-je l'art, Messieurs, de vous faire une histoire raccourcie de ce qui s'est passé de mémorable depuis les jours de sa raison? Je vous dirais en suivant les conjonctures et les temps. Il donna l'idée de ce projet; il remontra les risques de cette entreprise; là il fit valoir sans opiniâtreté ses conseils; ici il profita sans dédain de ceux des autres. Dans cette occasion il fit évanouir des difficultés qui n'étaient qu'apparentes; dans cette autre il surmonta celles qui étaient réelles. Il suivit ce dessein, il évita cette surprise, tantôt il donna cette ressource, tantôt il prévit cet obstacle. Toutes ses œuvres furent marquées au coin de la sagesse : il l'avait préférée, comme Salomon, *à la puissance et aux richesses*, et le Seigneur la lui avait accordée, mais elle ne l'abandonna pas, comme le prince de Juda; elle le guida toujours. Sage, selon le conseil de l'Ecriture, dans l'examen *de ceux qui l'approchaient*, ses amis les plus éprouvés ne le pénétrèrent jamais sur les mystères de l'Etat; ce ne fut point un de ces princes vains qui laissent répandre les résolutions les plus secrètes et les plus importantes; il ne se

livra point sans réserve; son cœur, rempli des grands desseins du monarque, ne put être dévoilé, et il n'accorda jamais que les degrés précis d'une confiance prudente. Habile surtout dans l'art de connaître les hommes, il savait combien ils sont embarrassés d'un dépôt qu'il faut garder, et il crut, selon l'oracle du Saint-Esprit, qu'il était indispensable *de cacher les secrets des rois.*

La raison ne demande plus que le tableau de la bonté du Dauphin pour lui donner toute la gloire de la royauté; et comme si vous n'aviez pas encore versé assez de larmes, il faut vous peindre le meilleur prince que le ciel ait jamais fait naître, vous le rappeler au milieu de cette ville royale qui ne pouvait rassasier ses yeux en le voyant, vous représenter ces tendres regards qu'il jetait sur le peuple, cette bouche auguste qui ne prononça jamais que des paroles de consolation et de douceur, ces mains triomphantes qu'il tendait aux malheureux. Les pères le montraient à leurs enfants; tous le regardaient comme leur ami, leur protecteur, leur appui, leur défense; son image se gravait dans tous les cœurs; le pauvre s'approchait avec confiance comme le favori, et *les femmes de Thecua* entretenaient David avec autant de liberté que les princesses de Jérusalem. La distinction de son rang s'évanouissait parmi l'éclat des vertus qui enlevaient le respect et l'amour, et au milieu des courtisans qui l'environnaient, chaque famille croyait voir son fils unique. Il oubliait lui-même qu'il était prince, pour ne laisser apercevoir en lui que la douce humanité et la simple nature; ou plutôt il se ressouvenait que si les dieux de la terre sont les images du Dieu du ciel, c'est plus par leur bonté que par leur élévation et leur puissance; que si les peuples sont soumis, les princes doivent être affables; que si chaque sujet contribue à leur gloire, ils doivent s'occuper de son bonheur; que les souverains sont établis pour la félicité, et non pas pour la terreur des peuples; que pouvant se dispenser de conquérir des provinces, de soumettre des nations, ils doivent s'assujettir les cœurs; que la première raison d'État est de rendre heureux tous ceux qui le composent, et *que le trône est plus affermi par la clémence*, qui charme les hommes, dit le Saint-Esprit, que par les foudres qui les alarment. Ce n'était pas assez pour Monseigneur de répandre des richesses sur l'indigence du peuple, il croyait qu'un prince était obligé de verser son sang pour le défendre. *S'il me fallait quitter un royaume, je n'en sortirais que le dernier*, disait-il un jour, apprenant les malheurs de l'Espagne, et pensant à un grand roi fugitif. Ce héros magnanime semblait aimer mieux mourir que déchoir, et périr au milieu de ses sujets que d'en être arraché. La France, hélas! lui rendit bien ses tendresses dans cette maladie cruelle où elle trembla de le perdre. La mort d'Ozias ne causa jamais un si grand deuil dans la Judée. Tout le royaume fut dans les larmes; une famille à part, et une autre à part: *Et planget terra: familiæ et familiæ seorsum* (*Zach.*, XII, 1, 13); dans le Louvre, les princes et les princesses de la maison de David: *familiæ domus David seorsum et mulieres eorum seorsum;* dans le sanctuaire, les pontifes et les prêtres à part: *familiæ domus Levi seorsum;* dans tous les lieux, le peuple et les familles de la maison de Séméi: *familiæ Semei seorsum;* dans les places publiques, des femmes dures et impitoyables furent attendries, elles sentirent au milieu d'elles un reste d'humanité, et montrèrent que la bonté d'un prince peut amollir des cœurs de bronze: *et mulieres eorum seorsum.*

Un sage païen se figurait un tel prince quand il s'écriait *qu'il fallait renverser les remparts et les forteresses: que pour le garder il n'était pas besoin de l'entourer de murailles: que sa bonté le mettrait en assurance au milieu des villes et des campagnes. Si les dieux se montraient*, disait-il, *avec quelle vénération seraient-ils regardés? Un prince doux et bienfaisant tient ici-bas leur place; il ne doit craindre qu'autant qu'il a voulu se faire redouter.* Qu'on le voie sans gardes, sans courtisans, on comptera autour de lui sa tendresse, sa bonté, sa clémence: toute la nation lui formera une cour fidèle, il se verra environné, chéri, respecté de tous les peuples, *il vivra dans les vœux de tous les hommes; il n'y aura rien de si cher qu'on ne donne pour le conserver. Les cœurs des sujets sont des places imprenables;* et chaque citoyen deviendra *un soldat semblable à un fils armé pour défendre son père.*

C'est sans m'écarter, Messieurs, que je décris en louant le prince mort tout ce que nous sentons pour les vivants. Vous le savez, ce ne sont point ici les exagérations de l'éloquence, la matière est au-dessus des ornements, l'histoire surpasse toute fiction, et je ne suis pas réduit à cacher les réalités sous les bienséances. Trop heureux si ne pouvant faire de couronnes pour le vainqueur, pour le sage, pour le bon prince, je laisse à Monseigneur tous les lauriers qu'il a cueillis, si je pénètre tout le fond de son grand cœur, si j'en exprime tous les mouvements, et si je vous montre que les jugements de la foi lui donnent encore toute la gloire de la royauté: *Dominus dedit illi gloriam regni.*

SECOND POINT.

Dieu par qui règnent tous les rois, et qui distribue tous les empires, donne presque toujours aux souverains des vertus qui s'assortissent avec le caractère des nations qu'il leur soumet. Les Syriens regardaient tous les rois d'Israël comme doux et cléments. La France est le domaine du fils aîné de l'Église. Ses monarques doivent être très-chrétiens; et accoutumée maintenant aux plus riches présents du ciel, occupée de Louis le Grand, elle se fixe aux jugements de la foi pour donner la gloire de la royauté, et elle demande aux princes que la nature destine

à l'éclat de son diadème, les mêmes vertus qu'elle admire aujourd'hui sur son trône. Suivons donc les pas du fils, et recueillons encore un inviolable attachement à ses devoirs, une charité, une foi, une piété qui lui donnèrent une gloire semblable à celle de son père.

Il y a des devoirs, Messieurs, dont la pratique exacte et régulière cause une judicieuse admiration. Le prophète même se plaignait au nom d'Israël qu'il y eût des puissances sur sa tête; et si l'obéissance est un mérite dans tous les hommes, elles devient dans les princes un miracle de vertu. Nés pour commander, ils voudraient pour ainsi dire précipiter les jours de leur dépendance. La fortune et la grandeur quoique entées sur la nature lui disputent souvent leurs droits; et Jonathas qui se flatte de manier un jour le sceptre, se sert déjà *de sa baguette pour atteindre* contre les ordres de son père *au miel des Philistins* On a détesté dans les temps passés les Absalon, les Adonias; et si je m'approche des derniers siècles, si j'envisage notre trône; quels coups de renversement n'y ont pas porté ceux qui étaient destinés à l'affermir et à le défendre? Il fallait que Louis le Grand y fût assis pour former de ses mains un prince tendre et respectueux dont tout Israël a dit qu'il se conduisait selon l'ordre prescrit par David son père : *Juxta dispositionem David patris sui* (II *Paralip.*, VIII, 14).

Au milieu d'une vie si féconde en merveilles, c'est donc louer Monseigneur que de vous le représenter soumis au roi, et comme un fils obéissant, et comme un sujet fidèle, serrant chaque jour les nœuds que la nature avait formés, et démêlant parmi l'éclat de sa naissance les hommages qu'il devait au trône. Ouvrons les yeux, et dans ces jours de révolutions et de désordres, regardons autour de nous. Dans les familles privées on n'écoute plus la voix de la nature; les plus belles alliances ne sont plus, comme celles des Gabaonites avec Josué, que des unions d'intérêts. La tendresse et l'estime ne sont plus que des noms vides que la politesse prodigue indifféremment. Parmi les rois, l'Europe entière est armée pour les usurpateurs : *le sang touche le sang*, comme parle l'Ecriture, la sœur est assise sur le trône du frère, l'étranger envahit l'héritage du monarque, la force arrache les sceptres, les princes font mandier des rebelles dans les Etats de leurs voisins, la justice et la fidélité sont punies comme des crimes, les premières lois des empires sont méprisées, les plus violents dépouillent les souverains qu'ils n'ont pu assujettir à leurs passions, *leurs enfants sont comme en captivité* dans la cour du persécuteur, leurs villes sont en proie à ses soldats, chaque prince dérobe des alliés à son ennemi, et veut associer des puissances à son ambition; c'est par le fer et la flamme que les rois légitimes sont obligés de se frayer une route à leurs trônes; leurs peuples qui les demandent sont égorgés, et leurs couronnes sont devenues le jouet des vicissitudes de la guerre. Spectacle prodigieux! Ce fut dans ces temps de désolation et de révolte que le Dauphin montra pour obéir encore plus d'ardeur que les autres pour commander; il sentait chaque jour redoubler ses tendresses, et comme s'il eut dû dédommager notre siècle de l'ambition de tant de princes, et donner seul à l'univers l'exemple d'une modération héroïque, tranquille dans l'ordre où le Seigneur l'avait placé, il rendit par son obéissance la fidélité des peuples et indispensable et glorieuse, il illustra par son respect le domaine du monarque, et contribua plus à la paix de l'Etat par l'innocence de ses mœurs que par les victoires qui avaient effrayé l'Autriche et déconcerté la Ligue.

Les princes sont des modèles publics, leurs mouvements sont comme les ressorts des nôtres, leurs vertus et leurs vices sont ici-bas comme la source de nos mœurs. Si nos villes et nos provinces jouissent du repos et de la paix, si les sujets sont étroitement unis au souverain, si le monarque est encore plus aimé que craint : France, tu le dois aux rares qualités de Louis le Grand; mais Louis Dauphin ne te guida-t-il pas dans ces *voies toutes belles, et dans ces routes pacifiques?* Ne fut-il pas le premier sujet, moins par son rang que par son obéissance? Ne porta-t-il pas parmi les grands de la cour, au milieu des armées, dans cette ville royale, la soumission et le respect qui sont dus au sceptre? Ne tourna-t-il pas à l'obéissance de son père l'amour qu'on avait pour sa personne, et ne préféra-t-il pas dans ses courtisans, dans ses amis, l'attachement qui se rapportait au roi, à la tendresse et à la considération qu'on montrait pour lui-même?

C'est vous, mon Dieu, qui unissez quand il vous plaît *vos richesses anciennes et nouvelles*, pour former ces grandes âmes qui sont comme le lien des peuples et des souverains, qui établissent le calme et la subordination dans les Etats, qui, élevées aux côtés du trône, en sont comme les appuis et soutiennent toute l'harmonie des empires. C'est vous, Seigneur, qui, pour couronner les vertus des bons rois, *les rendez chers et vénérables à leurs enfants, qui affermissez sur les générations l'autorité de la nature*, et animez la sensibilité et la tendresse d'un prince, jusqu'à lui faire craindre de porter bientôt la couronne de son père.

Que vais-je dire? ô ciel! Puis-je rappeler le temps où le roi était environné des ombres de la mort, où il ne possédait plus son âme que sur le bord des lèvres; où ses mains défaillantes ne pouvaient plus soutenir le sceptre; où ses yeux se fermaient sur son diadème; où les courtisans, qui voyaient expirer leur fortune et leur maître, poussaient tant de soupirs, formaient tant de vœux; où le royaume commençait à se couvrir de sa tristesse et de son deuil, où cet art qui se flatte de conserver la santé et de suspendre la mort ne pouvait rassurer les grands et le peuple; où les provinces qui retentissaient du sourd murmure de cette perte étaient ar-

rosées de pleurs? Monseigneur fut encore plus alarmé, à la vue du trône qu'il allait remplir, qu'il n'a été généreux en cédant les couronnes que l'Espagne est venue depuis mettre à ses pieds; il répandit son âme devant Dieu, ses entrailles s'émurent : les inquiétudes cruelles, les craintes s'élevèrent dans son cœur ; un fleuve d'amertume y coulait sans cesse, il portait partout ses frayeurs; et le Seigneur ne pouvait nous conserver le fils qu'en ajoutant de nouvelles années à la vie du père.

Le trouble se dissipa, les ennuis s'évanouirent, mais le temps n'usa jamais les tendresses du Dauphin. Semblable à Isaac, *l'affection qu'il eut pour une sage épouse fut si forte, qu'elle tempéra la douleur que la mort d'une vertueuse mère lui avait causée;* mais elle ne diminua jamais l'amour qu'il avait éprouvé dans son cœur pour Louis le Grand, à peu près comme ces fleurs attachées à la terre par des canaux déliés et des fibres nombreuses, mais qui se tournent vers le soleil, et qui suivent, en penchant leur tête, la course de cet astre ; le monarque fut toujours le grand objet de notre prince : il marchait après ce guide pour éviter les égarements et les chutes, il était docile sous ce maître pour devenir parfait, il puisait l'héroïsme dans cette source, content de suivre tout à la fois le goût de la vertu et les inclinations de la nature.

Je dis de la nature, Messieurs; le Dauphin fut bien différent de ces princes dont parle l'Ecriture, qui, ayant honoré leur père dans les victoires et les triomphes, lui ôtèrent la couronne et la vie, après la déroute de ses armées. Que la mer ne soit plus couverte des flottes de Louis le Grand, que l'Europe ne soit plus inondée de ses troupes, que nous soyons tantôt vaincus dans les batailles, tantôt réduits dans nos villes assiégées ; ce n'est pas la victoire que Monseigneur aime dans le roi, c'est la vertu; ce n'est pas la grandeur et la fortune, c'est la nature ; toujours respectueux, toujours tendre, après avoir révéré le monarque, il chérit le père, et ne pouvant plus admirer le vainqueur, il s'attache au grand homme. Dans les succès l'éclat du père diminuait la gloire de la soumission du fils; dans leurs disgrâces l'obéissance du fils relève la grandeur du père.

N'attendez pas, Messieurs, que j'insiste pour l'honneur du Dauphin, sur cet attachement à l'épreuve des révolutions ; le soleil n'est éclipsé que pour la terre, il est toujours également lumineux au-dessus des astres qui se placent entre lui et nous. La gloire de Louis le Grand ne paraît obcurcie qu'aux insensés qui bornent la gloire des rois à être toujours heureux dans la guerre. Josué n'était-il plus héros, lorsque ses troupes prirent la fuite devant les Amorrhéens et furent enfoncées par les peuples de Haï ; David, lorsque le premier de ses généraux fut battu devant Rabbath par les Ammonites ; Jonathas Machabée, lorsqu'il fut vaincu par l'armée de Démétrius? Annibal, lorsqu'il fut défait par Scipion, et Pompée par César? Le Dieu des batailles n'en juge pas ainsi. *Les événements de la guerre sont journaliers*, dit l'Ecriture, *et tantôt l'un, tantôt l'autre périt par l'épée.* Le vrai héros est au-dessus des succès, il s'ajuste à tous les événements, et sûr de son âme, il ne la laisse échapper ni dans la déroute, ni dans le triomphe. Monseigneur trouvait le roi toujours également grand, également glorieux, et s'il ne l'aima jamais plus que dans les derniers temps, c'est que jamais il ne l'avait connu plus aimable.

Et certes, Messieurs, on dirait que le Seigneur n'humilie la France, que pour rehausser les vertus de son roi; on le voit rendre grâces au ciel des défaites comme des succès: quelle égalité ! comment a-t-il soutenu tant de malheurs ! Fait-il la guerre, Messieurs? je puis vous le demander, si vous avez examiné la sérénité de son auguste front. Peut-être s'est-on trompé il y a quelque temps ; c'est maintenant que l'*homme est en lui plus grand que le roi.* Sa gloire éblouissait alors les yeux des hommes, maintenant il est un spectacle pour les anges ; alors toute la terre retentissait de ses exploits, maintenant le ciel est admirateur de sa foi, de sa religion.

Je ne fais donc pas valoir l'amour du Dauphin par sa constance, je ne l'admire que par le degré où il l'a porté. *Je demande à Dieu*, disait-il, en versant des larmes sur le départ de Philippe V, *je demande à Dieu de dire toute ma vie : Le roi mon père, et le roi mon fils.* Pénétrons tout le fond de ce grand cœur ; c'est dire : Je préfère la vie du roi au sceptre et au trône ; c'est plus, Messieurs, c'est dire : Je préfère la vie de mon père à la mienne, et peu content de l'avoir exposée pour sa gloire dans les combats, je souhaite qu'elle se termine avant celle du monarque. Votre sacrifice a été accepté, grand prince ; le ciel a exaucé vos vœux : la mort est enfin venue et elle n'a pu vous abattre, mais l'Evangile semble nous répondre ici de votre couronne. C'est *le cœur que le Seigneur regarde*, dit le Saint-Esprit : *personne ne peut montrer plus d'amour qu'en donnant sa vie pour ses amis*, s'exprime Jésus-Christ ; vous êtes devenu comme le martyr d'une tendresse légitime, et appuyés sur les miséricordes infinies de notre Dieu, ne pourrions-nous pas penser que vous régnez maintenant parmi ces âmes pures, *qui portent des vêtements précieux, lavés et blanchis dans le sang de l'Agneau.* Si vous êtes encore touché des mouvements des mortels parmi les transports de cette joie céleste qui coule comme un torrent dans le sein des bienheureux : vous avez éprouvé une douce sensibilité du trouble de la cour, du deuil de la France, des soupirs et des sanglots de Louis le Grand ; ses regrets vous immortaliseront dans nos histoires ; tranquille, tandis que l'Univers est conjuré contre lui, il a gémi sous le poids de votre perte ; votre seule mort pouvait porter au milieu de ce héros l'amertume et la douleur ; vous l'aviez préféré au diadème et à la vie, il a montré que vous lui étiez plus cher que son sceptre et ses provinces.

Eloignerai-je encore votre esprit de ces tristes idées, Messieurs ? répéterai-je ces paroles à jamais mémorables : *Je demande à Dieu de dire toute ma vie, le roi mon père, et le roi mon fils?* Vous représenterai-je Monseigneur au milieu de ses enfants, leur distribuant ses innocentes caresses, s'associant pour ainsi dire aux grands hommes chargés de leur éducation, pour leur inspirer des sentiments de grandeur et d'humanité, de probité et de prudence, leur portant les leçons et les tendresses qu'il recevait du roi, les aimant comme il était aimé de son père, les formant à leurs devoirs par ses exemples, leur donnant les instructions éternelles de ce qu'ils devaient pratiquer ou craindre, élevant ainsi non-seulement de grands princes, mais tous les monarques des générations futures?

L'Ecriture parle d'un Israélite dénaturé et superbe, qui pour répandre son nom oublia son propre sang, et rebâtit Jéricho, quoique, selon la prédiction de Josué, celui qui en relèverait les murailles *dût perdre tous ses enfants.* Voici la générosité d'un prince qui sut céder aux siens : des villes ? non; des provinces ? non ; mais le plus vaste des royaumes, la seconde monarchie de l'univers. Oh ! si les enfants sont dans l'expression de l'Ecriture *la couronne et la gloire de leur père*, quelle a été celle du Dauphin !

Après lui s'est élevé un fils rempli de sagesse, qui dresee au Seigneur un sanctuaire éternel au milieu de son âme, *dont les vertus se répandent comme les eaux d'un fleuve, dont le nom* et la piété *se sont rendus célèbres jusqu'aux îles les plus reculées : Toute la terre admire ses maximes, et les connaissances qu'il a acquises des choses les plus obscures.* Est-ce le plus éclairé des princes d'Israël, que l'Ecriture loue par ces paroles? Est-ce le premier fils de Louis Dauphin? Nous pouvons les confondre. Il nous fait rappeler le temps des prodiges : Israël ne doit plus sortir d'Egypte pour *sacrifier au Seigneur.* C'est au milieu des objets séduisants de la cour que l'on voit un prince se fixer au Dieu vivant, et que l'on trouve des exemples de recueillement, de pénitence, de prières, de pureté, d'innocence. C'est là où l'on est instruit à méditer la justice, et où le courtisan profane, qui ose compter parmi les lois celle du plus fort, apprend de l'héritier de notre couronne que *cette loi est une vraie tyrannie, qu'il faut lui ôter le nom respectable de loi, et la rayer du nombre des règles qui doivent guider les princes.* Quels présages, Messieurs ! Quels motifs d'espérance pour nos arrière-neveux ! Il a déjà comme son père toute la gloire de la royauté, sans avoir encore l'éclat du diadème.

Que dirai-je de l'auguste princesse qui nous a donné les gages de l'éternité de notre monarchie, deux princes qui feront passer à la postérité les miracles de Louis le Grand. Adélaïde, dont la noblesse d'âme, la droiture, la vertu, les grâces font les délices du monarque, la consolation du nouveau Dauphin : princesse qui fit la joie de Monseigneur, et qui fera longtemps le bonheur de la cour, les charmes de notre empire? Je vous la défigurerais, Messieurs; l'estime et l'amour de son royal époux vous en donneront de plus nobles idées : *Le lien sacré est pour eux un joug de dilection et de paix.* Si dignes tous deux de la couronne, suivons leurs inclinations, et souhaitons que les enfants de nos neveux puissent seuls, *dans la plénitude de leurs jours*, la voir sur leur tête auguste.

C'est aux sujets de Philippe à publier ses vertus, et à faire retentir parmi le bruit de ses armes victorieuses ces paroles qu'Israël adressait à Gédéon : *Dominare nostri tu, et filius tuus, et filius filii tui, quia liberasti nos de manu Madian* (*Judic.*, VIII, 22) : soyez notre prince et conduisez-nous, vous, votre fils et le fils de votre fils, parce que vous nous avez délivré de la main des impies Madianites. Que votre règne dure autant que la monarchie; que le sang des Bourbons soit éternel sur notre trône : *Dominare nostri tu et filius tuus, et filius filii tui.* Vous êtes le prince légitime, c'est assez pour une nation fidèle ; vous êtes notre libérateur et notre héros, c'est encore plus à une nation belliqueuse. La vertu vous donne autant de droits sur notre sceptre que la nature. La couronne est devenue le fruit de vos victoires, et vous commandez pour avoir extirpé les Madianites : *quia liberasti nos de manu Madian.* Ainsi parle l'Espagne, Messieurs, tandis que la France admire le troisième héritier des vertus du Dauphin, un prince qui en paraît la plus vive image, et qui nous représente aussi exactement ses vertus que ses traits augustes.

Quelle matière d'éloge fut jamais plus ample que la vie de Monseigneur? Glorieux dans son père, glorieux dans ses enfants, glorieux par sa valeur, sa sagesse, sa bonté; en quel autre prince vit-on jamais plus de vertus? Amour de la vérité, modestie, douceur (vertus si rares dans les grands) et que Monseigneur fit briller aux yeux de ses courtisans, de ses domestiques, et de toute la France. Les flatteurs que saint Jérôme appelle *des ennemis déclarés*, saint Augustin *des amis cruels*, et qu'un ancien a dit être *la peste des cours et des princes*, ne passèrent pas auprès du nôtre pour des courtisans habiles. Il les regarda comme des âmes viles et mercenaires qui, selon l'expression d'un prophète, *sont prêts à justifier les crimes pour des présents, et qui ravissent au juste sa propre justice;* comme des traîtres qui fléchissent le genou devant *le veau d'or*, l'idole de la fortune, et qui, semblables à Israël, souffrent tranquillement après l'avoir adoré qu'on le réduise en poudre. Le médisant, l'indiscret, le railleur cruel (plus à craindre, dit saint Thomas, que l'ennemi colère), ces hommes contagieux étaient bannis de sa présence. Il savait, comme Salomon, que *le prince du peuple attire l'estime par la sagesse de ses discours.* Il n'admit dans son commerce que ceux que la France compte pour ses plus grands hommes. Aussi constant que vrai, *il ne quitta jamais ses premiers amis.*

Après le temps des conseils et des entretiens du roi, il s'occupait au milieu d'eux dans une société nourrie de sincérité et de candeur; il y rappelait la pureté des anciennes mœurs; on y reconnaissait les vues droites d'un esprit poli et agréable; la fidélité scrupuleuse d'une âme haute, qui le rendait le confident de ses propres courtisans. Que je rouvre de plaies! Que je ne renouvelle de douleurs! Que n'avez-vous à le représenter, ô vous qu'il honora de son amitié? vous développeriez cet assemblage heureux de vertus qui ont élevé le Dauphin au-dessus des princes les plus vantés; vous rappelleriez ces grâces naturelles, ce cœur plus sensible à l'amitié et à la gloire qu'à son rang et à sa fortune; ce cœur, où le plus grand mérite avait la première place. Vous diriez, qu'humble et modeste, il ne se laissa point aller au bruit et à la vanité; qu'on ne le vit point se mesurer ambitieusement avec les autres guerriers; qu'il ne montra jamais un seul mouvement de rivalité; que toujours en garde contre les suggestions de l'envie et les mensonges de l'amour-propre, au retour de ses campagnes, on n'apprit sa valeur, sa capacité, que par le bruit de la renommée; qu'il fallut toujours une main étrangère pour le couronner, qu'il ne mit point sur sa tête les lauriers qu'il avait cueillis; que dans les conjonctures délicates le héros ne put l'emporter sur le chrétien, et que si on ne fit jamais de plus grandes choses, jamais on ne sut s'en moins prévaloir. Vous nous peindriez ensuite sa douceur aimable et engageante; vous attendririez les domestiques d'un si bon maître; vous nous apprendriez que pour le servir à son gré il fallait seulement le servir avec joie; que les dégoûts, les caprices, les impétuosités, lui étaient inconnus; qu'on n'a point encore trouvé dans un prince plus d'égalité dans la conduite, plus de modération, plus de patience; qu'il ne fut point de ces âmes fières, qui font toujours sentir leur pouvoir dans la rigueur de l'obéissance, qui veulent qu'on soit exact et soumis malgré soi; qu'il ne lui est jamais échappé une parole dure, et qu'il regarda comme une assez grande punition dans ceux qui le servaient le regret d'avoir été quelquefois négligents ou surpris.

Voilà jusqu'où les princes peuvent porter la solide gloire. Plus on était lié à Monseigneur, plus on l'admirait : le commerce intime, qui est l'écueil des plus belles réputations, lui était avantageux. Il ne nous en a point imposé, Messieurs, à la tête des armées, dans les conseils, dans les occasions éclatantes : il était aussi grand dans le secret de son palais; toujours prince. On eût dit qu'il était aux côtés du trône, non par sa naissance, mais par sa vertu, comme le sujet le plus fidèle, le courtisan le plus accompli, le confident le plus sûr, l'ami le plus réel, et le meilleur maître.

Il est temps, Messieurs, de mettre dans tout son jour la charité de ce prince. Qu'il fut beau de le voir porter un cœur tendre sous un bouclier couvert de poussière et de sang, tenir dans son camp l'épée d'une main, et répandre ses trésors de l'autre : plus magnifique encore, plus charitable que brave et intrépide! Généreux guerriers, qui dans une profession hasardeuse, ne recueillez souvent pour tous lauriers que des blessures, qui gémissez quelquefois de votre courage, qui vous plaignez des prodiges de votre valeur, et qui êtes les jouets de la fortune après avoir été les boucliers de l'Etat, notre prince fut votre consolation et votre ressource; semblable au Samaritain compatissant, *il versa l'huile et le vin* dans vos plaies, il sollicita vos récompenses, et comme il partageait vos dangers, il vous associait à son abondance. Vous ne fûtes pas bornés selon l'oracle de l'Écriture *à vous contenter de votre paye*, son quartier fut votre refuge; il n'y eut point de soldat dont le général ne devînt le bienfaiteur. Admirez le héros chrétien, Messieurs, il n'y eut point d'ennemi vaincu qui n'éprouvât sa tendresse et sa clémence. Manheim est réduit à sa discrétion.

Représentez-vous une de ces conjonctures où les portes ouvertes au vainqueur ne paraissent souvent qu'un triomphe ébauché, où les assiégés soumis, après une résistance téméraire et opiniâtre, deviennent par leur imprudence les victimes d'une mort funeste; où les mères tremblantes et percées du glaive voient déshonorer leurs filles; où le vieillard comme l'enfant tombent sous la main barbare; où le soldat effréné se nourrit de carnage; où l'on ne voit plus que massacre et fureur; et où la victoire, quelquefois si farouche, se donne des spectacles meurtriers. C'est alors que Monseigneur recueille toute son humanité, toute sa tendresse; on voit un vainqueur sage et mesuré, qui veut soumettre des peuples sans les détruire, les assujettir et non pas les égorger, leur ôter les armes et non pas la fortune, et qui, pour épargner leur vie, menace celle du soldat injuste ou cruel. Qu'ai-je dit? un vainqueur? on croit voir un prince qui conserve ses sujets, et qui les arrache lui-même des bras de l'ennemi.

J'interroge ici l'Allemagne et la Flandre : Où s'est-on plaint des ravages de son armée? où est le laurier qu'il ait trempé dans un sang inutilement répandu? où est le guerrier qu'il n'ait pas chéri, en chrétien, comme frère? où est le vaincu qu'il ait traité comme ennemi? Voilà, Seigneur, les héros que vous formez, les Josué que vous guidez dans les batailles, les David qui sont selon votre cœur, les Machabées que vous faites passer des victoires d'ici-bas à un triomphe éternel; qui ne combattent que pour la religion et la patrie; qui savent donner de justes bornes aux violences de la guerre; qui se ressouviennent que, le tonnerre à la main, vous êtes sur la tête des princes qui se font ici-bas justice avec leurs foudres, et que vous frapperez un jour le vainqueur inhumain qui pousse trop loin la force et la vengeance.

Quelle idée vous donnerai-je de la charité de Monseigneur, si je compte tantôt la noblesse nécessiteuse soulagée et rétablie; tantôt

les vierges dotées par ses bienfaits ; les pécheresses auxquelles sa libéralité a ouvert l'asile de la pénitence ; tantôt les monastères indigents, où il faisait porter l'abondance ; les savants (quelquefois si peu fortunés) qu'il honorait de ses pensions ; le pauvre et l'orphelin auxquels il tenait lieu de patrimoine et de père? Vous vous souvenez bien, Messieurs, de nos malheurs récents; le palais du Dauphin devint le refuge des affligés ; vous eussiez dit que l'or et l'argent se multipliaient entre ses mains pour les répandre : Meudon était le lieu où tombait la manne pour les Israélites affamés, *on y en recueillait pour pluieurs jours ;* les aumônes étaient aussi abondantes que nombreuses, et le prince donnait à sa charité la jouissance délicieuse de ce qu'il dérobait à ses plaisirs et aux bienséances de sa grandeur. En se montrant il rendait les peuples dociles avant la fin de leurs misères ; chacun lisait dans ses yeux la douleur des maux publics, son cœur les partageait; France, il ne parut tranquille que lorsque tu n'eus plus à souffrir ou à craindre.

Mais, hélas ! où se terminerait tant de grandeur, si la foi et la piété n'en avaient été la base, si cette charité n'était devant Dieu qu'une sensibilité humaine? J'aurais laissé graver sur les marbres précieux les titres de héros, de sage, de bon prince, de fils respectueux, de père tendre, d'ami généreux, de maître bienfaisant. La langue d'un religieux dévoué au ministère apostolique ne doit élever que Jésus-Christ et ses élus. Je retournerais maintenant sur mes pas, je laisserais le siècle profane parer ses héros de ces qualités superbes, qui ne seraient aux yeux du Seigneur que des vices magnanimes, je gémirais, *entre le vestibule et l'autel*, sur la perte d'une âme rachetée par la mort d'un Dieu, et je n'apporterais pas dans le temple sacré l'histoire des pécheurs. Mais après avoir vu dans les livres saints les éloges raccourcis des princes vertueux, et des patriarches fidèles, j'ose louer les dons du Seigneur et les productions de sa grâce; une foi vive, qui embrassa toutes les vérités de la religion, et qui perça l'obscurité sacrée de nos mystères pour y adorer Jésus-Christ, une piété solide qui ne se démentit jamais, aussi exacte parmi le tumulte des armées que dans la tranquillité de la cour; aussi sincère au milieu du Louvre que dans les dangers des combats; scrupuleuse jusqu'à la moindre observance des lois saintes, et aussi étendue que les maximes de l'Evangile. Je publie une assiduité respectueuse au sacrifice adorable, une attention docile aux oracles des saints ministres, un jeûne régulier, un anéantissement profond dans le lieu sacré, et des prières ferventes.

Enfin les tristes jours s'approchent; tout passe sur la terre; les maîtres de l'univers comme les esclaves, les conquérants comme les vaincus disparaissent. Le monde est une scène, les hommes n'y sont que pour représenter quelque temps, et s'évanouir : la vertu même, descendue du ciel, remonte tôt ou tard à son principe et à sa source. Le Dauphin semblable à Josias vient de faire la dernière pâque; elle a été, comme celle du prince de Juda, plus solennelle que les précédentes : *non fuit Phase simile huic in Israel* (II *Paral.*, XXXV, 18). Ses aumônes y ont été plus abondantes, ses larmes plus amères, sa pénitence plus effective et plus douloureuse. Il est étendu sur le lit d'infirmité; déjà on s'interroge sur la maladie du prince; le monarque quitte sa cour pour lui prodiguer ses tendresses : les lois du sang et de l'amour sont plus fortes que la crainte de la mort et des soupirs contagieux; l'espérance succède aux alarmes, et de nouvelles craintes à l'espérance. Quelle révolution! Le prince n'exprime plus que par des signes sa componction et sa douleur : *Dieu me fera-t-il miséricorde?* dernière parole qu'il adresse au ministre qui lui donne l'absolution, et qui par l'onction sainte que le concile de Trente appelle *la consommation de la pénitence et de la vie chrétienne*, efface les restes des fragilités humaines. Son cœur est partagé entre la crainte d'un pécheur et l'espérance d'un chrétien; entre la crainte qui opère le salut et l'espérance qui *rend gloire* à la miséricorde infinie de notre Dieu. Il ne s'appuie pas sur ses œuvres, il se fixe aux mérites de Jésus-Christ. Peut-être rappelle-t-il la sainteté de ses ancêtres, l'innocence d'un saint Louis, les vertus d'une pieuse mère; peut-être s'adresse-t-il à son épouse, qu'il compte parmi les bienheureux, après avoir été purifiée sur la terre par les maladies et les langueurs, comme l'or dans la fournaise; peut-être lui tient-il le même langage qu'Abraham tenait à la sienne : *Dic, obsecro te, quod soror mea sis, ut bene sit mihi propter te, et vivat anima mea ob gratiam tui* (*Genes.*, XII, 13): Dites que vous êtes ma sœur, afin d'assurer mon salut par votre intercession, et que mon âme puisse vivre dans le séjour de la paix; dites que je suis de la race des saints, et si vous ne pouvez présenter au Seigneur que de faibles vertus, sollicitez pour moi sa grande miséricorde : *Dic quod soror mea sis.*

Mais je n'entends plus que des sanglots et des soupirs, je ne vois plus que du trouble et des larmes : la contagion s'empare du cœur et le Dauphin expire.

Puis-je vous le demander, Seigneur? Pourquoi le perdons-nous dans les jours de sa sagesse, dans la plénitude de ses vertus? N'étions-nous plus dignes de ce grand prince? Nos crimes sont-ils encore montés au pied de votre trône parmi les afflictions qui nous accablent? Nous adorons vos jugements, ô mon Dieu! vous êtes irrité contre nous, vous n'écoutez pas les pécheurs et vous mesurez les châtiments à leurs désordres.

Grand roi, était-ce là la victime de votre peuple? Pensiez-vous perdre si tôt l'héritier de votre trône, le vainqueur de vos ennemis, le dépositaire de vos desseins, l'appui de votre France?

Cette mort sera-t-elle pour nous, Messieurs, un spectacle infructueux, et cette pompe lugubre, une cérémonie stérile? Ne

puis-je plus vous adresser ces touchantes paroles de nos Ecritures : *Nous passons nos jours dans les plaisirs, et en un moment nous descendons dans le tombeau. Nous disons à Dieu, retirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies. Qui est le Tout-Puissant pour nous obliger à le servir, et quel bien nous en reviendra-t-il quand nous le prierons?* Cependant *nous devenons comme la paille que le vent dissipe, et comme la poussière qui est enlevée par un tourbillon. Nous verrons de nos propres yeux notre ruine entière, et nous boirons de la fureur du Tout-Puissant. L'un meurt étant fort de corps, sain, riche et heureux : l'autre meurt dans l'amertume de son âme et sans aucun bien, mais nous dormirons tous dans la poussière du sépulcre, nous serons tous mangés des vers ; nous serons portés*, comme le prince, *au tombeau, et nous demeurerons enfin parmi la foule des morts.*

Grand Dieu, donnez à notre prince le fruit de ses vertus : si vous l'avez enlevé rapidement, vous l'aviez rendu un objet de miséricorde ; mettez devant vos yeux sa droiture, sa douceur, sa foi, sa piété ; changez en diadème immortel la couronne fragile dont vous l'avez privé sur la terre, et qu'il obtienne du pied de votre trône *que vous marquiez la paix pour nos frontières. Alors, vous vous lèverez, Seigneur, vous aurez pitié de Sion, parce que le temps est venu, le temps d'avoir pitié d'elle. Vous regarderez la prière de ceux qui sont dans l'humiliation, et vous ne mépriserez pas leurs demandes.* Ces miracles de votre bonté *seront écrits pour les autres races ;* elles apprendront par nos châtiments passés à ne pas vous offenser, *et le peuple qui viendra après nous vous louera à jamais.* Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR LOUIS-FRANÇOIS DUC DE BOUFFLERS, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Prononcée dans l'église des PP. Cordeliers de Beauvais, le 12 *août* 1712, *pour l'anniversaire.*

Narraverunt ei prælia et virtutes quas ipse fecit et labores... et magnificavit eum rex et scripsit eum inter primos amicos, et posuit eum ducem et participem principatus... et misit ei fibulam auream, sicut consuetudo est dari cognatis regum (I *Mach.*, X, 15, 65, 89).

On raconta au roi les combats qu'il avait donnés, ses exploits, ses victoires et les grands travaux qu'il avait soufferts... Il l'éleva en honneur, il le mit au nombre de ses principaux amis : il l'établit général de ses armées et gouverneur de ses provinces, et ne pouvant l'élever plus haut dans sa patrie..., il lui fit porter une figure d'or, telle qu'on en donnait d'ordinaire aux princes du sang royal et aux grands du royaume d'Asie.

Je ne viens pas ici, Messieurs, lutter contre la mort pour étaler à vos yeux des grandeurs qu'elle a couvertes de cendre et qu'elle renferma, il y a un an, dans le tombeau. Les plus fiers généraux y entrent enfin pour combattre avec la poussière et les vers. Il n'y a que l'éclat de leurs actions et la sainteté de leurs mœurs au-dessus de la fatalité des temps ; et comme tout ce qui forme les héros doit être éternel, j'envisage, non pas leurs titres, mais leurs exploits ; leurs vertus, non pas leurs grandeurs ; leur courage, non pas leur rang ; leur foi, non pas leur puissance ; les services rendus à l'Etat, non pas les bienfaits reçus du prince ; les exemples qui ont honoré l'humanité, et non pas les récompenses qui pouvaient irriter l'ambition.

Apprenons de l'Esprit-Saint à louer les guerriers ; et pour honorer ces noms fameux que la renommée doit porter jusque dans l'avenir le plus reculé, employons ces traits nobles et magnifiques avec lesquels l'Ecriture a décrit ce vaillant capitaine, qu'elle montre dès la tendre jeunesse, tantôt essayant son épée contre les enfants d'orgueil, rehaussant chaque jour son courage par des succès, et trouvant dans des exemples domestiques ces qualités rares qui font les grands hommes. Tantôt ranimant, par la vengeance, des guerriers presque abattus par la mort d'un général invincible, et recueillant, pour ainsi dire, sur le corps pâle et sanglant du héros les impressions de force, d'intrépidité, de prudence que cette grande âme y avait laissées. Tantôt avancé par degrés, et général lui-même, conduisant le peuple de Dieu dans ses guerres ; traversant le Jourdain devant l'armée de Bacchide, et couvrant ses rivages d'un monceau de morts ; déconcertant Odaren et Phaseron dans leurs tentes, taillant en pièces ses ennemis, et devenant célèbre par ses grandes actions ; là traitant de la paix avec le ministre de Syrie à la vue des deux camps, et assurant à sa patrie de glorieuses conquêtes. Ici infatigable dans les combats, soutenant les plus grands travaux, et si connu par la vigilance et la droiture, qu'il put présider à la garde même de la personne *du grand roi.* Quelquefois défendant les frontières, lassant les plus habiles généraux de Démétrius, et assujettissant à Antiochus les restes de sa monarchie. D'autres fois dissipant les troubles d'une ville royale, étouffant la sédition et les plaintes que la misère et l'intérêt avaient excitées dans Antioche, faisant des courses dans tout le pays, enrichissant Jérusalem des dépouilles de Damas ; et si redoutable à un usurpateur, que sur de vains prétextes on l'arrête à Ptolémaïde contre la foi publique ; enfin paré des premières distinctions de deux grands royaumes, toujours au-dessus des honneurs par ses services, et des passions par ses vertus.

N'attendez point l'application, Messieurs, les deux guerriers sont trop semblables ; vous compariez en secret le Français à l'Israélite, et sous l'emblème de Jonathas Machabée, vous suiviez toute l'histoire de très-haut et très-puissant seigneur, Louis-François duc de Boufflers, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or ; gouverneur général des provinces de Flandre et de Hainault ; gouverneur particulier de la ville et citadelle de Lille ; gouverneur héréditaire et grand bailli de

Beauvais et du Beauvoisis; capitaine des gardes du corps de Sa Majesté, et général de ses armées.

A la plus légère idée de ce guerrier, périls affrontés, marches surprenantes, ordres prévenus, attaques audacieuses, obstacles surmontés, siéges, résistances glorieuses, postes occupés, provinces conquises, batailles gagnées, capitulations honorables, retraites prudentes, travaux immenses se présentent à l'esprit, et rappellent un capitaine aussi modeste que grand, aussi sage qu'intrépide, aussi libéral que puissant, aussi recommandable par la bonté, la tendresse, la charité, la droiture, la politesse, que par des qualités militaires, plus fidèle encore à sa religion qu'à sa naissance.

C'est par là, noblesse française, que je veux exciter votre émulation dans les routes glorieuses de l'honneur et de la vertu; et pour vous donner les plus beaux exemples, je vais raconter les plus grandes actions. Que ces ornements lugubres, triste spectacle des vanités humaines, ne vous en imposent pas, les lauriers qu'on arrose de sang pour les moissonner, doivent être les objets de notre ardeur: la mort même ne peut les flétrir sur le tombeau. *Tout ce que nous avons aimé* dans les guerriers, *tout ce que nous y avons admiré: le bruit de leurs prodiges et ces récits glorieux qui ont rempli l'univers passeront dans toute la durée des siècles.* Les héros *ne périssent jamais tout entiers. Si les statues qu'on leur élève sont fragiles, elles ne représentent que leurs corps. Les traits de leur âme, malgré la caducité du marbre et de l'airain, ne seront point arrachés du souvenir des peuples.* Ils survivent en quelque façon à eux-mêmes, nos histoires semblent les ressusciter, toute la postérité pense être de leur siècle, elle est comme transportée dans leurs tentes, elle s'intéresse dans les siéges, dans les combats, elle suit tous les mouvements de leur armée, et le détail de leurs exploits répand tant de séduction, qu'on croit les voir toujours ordonnant des campements, passant des rivières, prenant des villes et gagnant des batailles.

Mais n'en dis-je point trop, Messieurs? la gloire des armes a-t-elle tant de solidité? sans la vertu trouve-t-on dans les plus hauts faits une immortalité véritable? Instruisez-nous, grand général: que vos cendres prennent la parole pour nous dire que *la gloire des pécheurs n'est qu'un songe;* qu'après avoir été couronnés dans nos camps, ils seront un jour dégradés à la vue des nations; que leur courage sera changé en désespoir; que leur mémoire périra *avec le bruit éclatant de leurs actions*; que ces hommes fameux seront précipités dans les ténèbres, et que la religion toute seule peut éterniser les exploits.

Grâce à Jésus-Christ, je parle aujourd'hui d'un capitaine qui *sanctifia les guerres*, qui pour être héros ne cessa pas d'être chrétien, dont la mort fut aussi précieuse devant Dieu que sa vie avait été brillante devant des hommes, et à qui l'Europe entière a rendu ces deux beaux témoignages qui vont partager son éloge

Il mérita tous ses honneurs par ses services.

Il soutint toutes ses grandeurs par ses vertus.

Ecoutez, guerriers, et apprenez à vous affranchir de l'oubli des siècles. Le maréchal de Boufflers crut que, pour se rendre immortel, les vertus étaient encore plus essentielles que les exploits. La renommée, qui travaille tant pour vous, rampe toujours sur la terre; elle n'écrit vos noms et vos faits que sur la poussière. Soutenez-la par vos vertus, elle s'élèvera jusque dans le ciel, elle y transportera le spectacle de vos combats, elle fera au pied du trône éternel l'histoire de vos conquêtes, de vos victoires; elle rendra les anges admirateurs d'un guerrier intrépide dans les dangers, mesuré dans le carnage, humble dans le triomphe; et après avoir pu vous louer dans l'assemblée des justes, elle viendra graver dans tous les cœurs des exploits qu'elle aura vu consacrer par le Dieu même des armées.

PREMIER POINT.

C'est avec raison que les armes ont été regardées dans tous les siècles comme la carrière la plus belle et la plus féconde en tout genre de gloire. Toutes les espèces différentes du mérite semblent réunies dans l'art militaire. On voit dans un héros une âme universelle, et les talents divers qui soutiennent toute l'harmonie des empires. Un général est, pour ainsi dire, un homme multiplié qui exerce seul les emplois de plusieurs grands hommes. C'est un ministre chargé des intérêts de l'Etat, instruit des volontés, et revêtu de l'autorité du prince. C'est un politique habile qui forme des projets, qui découvre des piéges, qui laisse mûrir des entreprises, qui attend des conjonctures, qui cherche des ressources, qui démêle des desseins, qui cache des résolutions, et qui se réduit souvent à vaincre par la patience et l'adresse. C'est un magistrat qui, au milieu du conflit tumultueux des passions d'une armée, réprime la licence, assujettit l'audace, punit l'injustice, et maintient dans son camp les lois et la police de la guerre. Si nous nous élevons jusque dans le ciel, le héros chrétien est la plus vive et la plus exacte ressemblance du souverain Etre; il représente seul le Dieu fort, le Dieu des vengeances; sa valeur est comme nécessaire à la gloire de son Dieu; et comme toutes les vertus subsisteront dans les élus pour honorer les perfections divines, les actions des guerriers seront éternelles pour glorifier le Dieu des armées, et on lira dans la divinité même toute l'histoire de leurs exploits.

Ne pensez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une libre carrière à l'ambition, et que je cherche à irriter une ardeur présomptueuse par le récit flatteur des avantages militaires. Il y a une vocation pour la guerre comme pour le sanctuaire. Dieu choisit et

forme ses héros; il trouve dans toute la Judée des braves et des forts pour le combat; mais il distingue dans chaque tribu *des maisons guerrières*, *des hommes sages*, *capables de discerner, de remarquer les temps*, *d'ordonner les entreprises*, *et de commander à son peuple.* C'est pour humilier les empires, s'il permet quelquefois que la faveur ou les richesses élèvent aux premiers rangs de la milice ceux qui se jettent sans talent dans les armes. Ils paraissent, selon les expressions de Tertullien, *comme des lions dans la paix*, *et on les voit comme des cerfs dans les batailles.* Semblables à deux guerriers de Juda, *ils pensent répandre le bruit de leur nom*, *et vaincre les nations;* mais leur lâcheté donne plus d'épouvante à leur patrie que l'épée de l'ennemi : *ils attirent la déroute*, *et s'enfuient jusqu'à la frontière*, dit l'Ecriture, *parce qu'ils ne sont pas de la race de ces hommes par qui le Seigneur veut sauver Israël.*

Peut-on naître pour les armes avec plus d'avantages que Boufflers? Il apportait la vaillance et la bravoure dans les veines; il ne comptait pour aïeux que des guerriers dont la réputation avait été semée dans toute l'Europe, qui s'étaient fait par leurs travaux une route glorieuse aux plus hautes dignités de l'Espagne et de la France, et qui avaient mêlé leur sang à celui d'Estouteville, de Montmorency et de Beauveau. Il trouvait dans sa famille un Guillaume si utile, à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, dans la conquête de Naples et de Sicile; Aleaume, si redoutable aux Flamands sous Philippe le Bel; Jacques de Bouffiers, si fameux sous Louis XI, un autre Samson, qui fut la terreur et l'admiration du XVIe siècle. Que veux-je décrire, Messieurs? Sa maison, si distinguée dans nos histoires il y a près de six cents ans, avait donné des héros à ce royaume du moins sous vingt-deux de nos rois : héros fidèles, à qui l'amour du prince et de la patrie a coûté plus d'une fois l'incendie et les ravages de leurs terres; héros désintéressés, qui n'exigeaient de l'Etat que la gloire de le servir, et qui ont été tous successivement les artisans de leur fortune. Il sentit bientôt tous les engagements de sa naissance; cette longue tradition de grands hommes l'anima, l'encouragea; il comprit qu'il ne pouvait se couronner des lauriers qu'ils avaient cueillis, *et se glorifier de tant de belles actions faites avant lui ;* que ces guerriers avaient vécu pour son exemple, et non pas pour sa gloire : qu'il ne pouvait se dire leur descendant, s'il n'égalait leurs talents : *que pour leur appartenir il fallait leur ressembler*, et que c'était à la renommée toute seule à légitimer les enfants des héros.

Sa plus tendre jeunesse ne fut pas inculte, il se ressouvint que parmi ses ancêtres on voyait des savants et des braves, de grands génies comme de grands capitaines. Les lettres humaines le préparèrent à la guerre; l'histoire (que l'on peut appeler la philosophie des armes) lui avait donné avant sa dix-huitième année toute l'expérience d'un âge avancé : elle lui avait mis devant les yeux toute la vertu de Rome, de Carthage, d'Athènes, et pour imiter plus exactement les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, il avait envisagé les Scipion, les Germanicus, les Phocion, les Annibal; il s'exerçait dans les détails de leurs combats; il s'animait par les représentations de leurs victoires; il s'instruisait par les délibérations de leurs conseils; il apprenait quand un général devait se ménager pour la défense, ou intimider l'ennemi par des attaques; quand il fallait vaincre par la force, ou lasser et consumer par la patience. Il tirait de ces grands hommes comme un plan de la guerre; on trouvait en lui la vivacité du courage, la solidité du génie, le sérieux des réflexions, les ressources de la capacité, le sang-froid de la prudence, et il se remplissait de ces systèmes militaires que la victoire ne désavoue presque jamais.

Ce fut avec ce riche fonds de la nature et de l'éducation qu'il chercha les occasions de signaler sa vaillance. Nous jouissions encore de la paix que le traité des Pyrénées avait donnée presque à toute l'Europe. Louis le Grand faisait seulement punir en Afrique l'insolence de l'Algérien. Boufflers traversa les mers : simple volontaire, il lui sembla que son nom, son sang, sa noblesse, ses pères l'engageaient plus étroitement que le reste de l'armée; mais s'il commence comme soldat, pour se rendre par l'application et l'expérience, digne de commander, on le distingua bientôt dans ce dernier ordre de la milice, et l'entreprise de Gigery, peu avantageuse à la nation, laissa du moins à notre jeune guerrier la gloire de n'y avoir évité aucuns travaux et craint aucuns périls. Vous le voulûtes, ô mon Dieu, qu'un capitaine si chrétien fît ses premières armes contre les déserteurs et les ennemis de vos lois; que ce fût là la première époque d'une vie, qui pendant quarante-sept années devait être si glorieuse et si utile à la France, afin que désormais il vous renvoyât l'honneur de la victoire, se ressouvenant qu'il vous avait consacré son épée, en l'essayant contre l'infidèle et l'impie.

A peine nos troupes eurent-elles repassé la mer, que la guerre s'alluma dans les Pays-Bas, et que Louis, la foudre à la main, fut appuyer les prétentions que son mariage lui donnait sur quelques-unes de ces provinces. Tournay, Douai, Courtrai, Oudenarde, Ath, Alost, Lille : théâtres de tant de hauts faits! vous vîtes la renommée recueillir exactement les actions de Boufflers et la victoire qui couronnait nos guerriers sur vos remparts, laisser déjà tomber quelques lauriers sur sa tête, et solliciter pour ainsi dire elle-même les regards et l'estime du roi pour un sous-lieutenant de ses gardes françaises.

Je n'ose, Messieurs, passer rapidement à des conditions plus brillantes; je n'ai point à décrire ici les élévations soudaines du crédit et de la brigue; j'ôterais des ex-

ploits à l'histoire, si j'anticipais le temps des récompenses. Y a-t-il donc quelque chose de honteux dans les emplois de la guerre, pour craindre de suivre un héros des plus petits aux médiocres, et des grands au suprême? Respectons cette espèce de religion que Boufflers se fit d'être successivement aussi attaché et aussi fidèle aux moindres postes, qu'il l'a paru depuis aux dignités éminentes. J'aime à le voir aide-major, *ne trouvant point comme tant d'autres dans la qualité de simple officier, un droit d'oisiveté, de mollesse, d'inapplication, de libertinage;* choisissant pour amusement et pour exercice ce qui leur paraissait pénible et dégoûtant, s'endurcissant insensiblement à la vertu, *s'appliquant à se faire estimer des troupes, à connaître les frontières*, et ces contrées sanglantes qui ont si souvent décidé de la fortune des royaumes; *suivant les plus sages, écoutant les plus expérimentés; ne souhaitant rien par ostentation; ne refusant rien par crainte;* se rendant digne de tout par sa conduite, et faisant comprendre dans chacune de ses fonctions qu'il en méritait de plus nobles. Je l'admire colonel, animant le régiment royal des dragons, se faisant distinguer dans toute l'armée, lui acquérant, comme la cavalerie des Thessaliens l'avait parmi les troupes de Pyrrhus, une supériorité de réputation et de services, qui a porté le roi à multiplier un corps où ce guerrier avait répandu son esprit, son activité, son audace, et qui s'est montré tant de fois si utile pour la défense de l'Etat, et pour la gloire de la patrie. Enfin représentons Boufflers tout entier, rappelons-le sous ces nobles traits; les exploits et les travaux l'élevèrent par degrés au commandement; le zèle et la capacité le firent admirer dans le commandement.

Le beau spectacle, Messieurs, si je savais tracer à vos yeux des images fidèles de la Lorraine et de la Hollande! Pour vous dire par ordre: Ici il mit une embuscade, et surprit un parti nombreux. Là il franchit un marais, et força des retranchements. Il garda cette rivière, il s'empara de ce bois, il défendit ce poste. Dans ce lieu il enleva un escadron. Dans cet autre il battit un convoi. Là il eut tout l'honneur d'une escarmouche. Ici il défit l'escorte d'un fourrage. A cet endroit du Rhin il se rendit maître des bateaux, et fit abandonner à l'ennemi la défense du passage. Burik, Arnhem, Knotzembourg, Nimègue, Bommel, Skink; voilà où il monta à l'assaut d'un bastion l'épée à la main, où il attaqua si vaillamment la contrescarpe, où tout couvert de poussière et de sang, il courut de si grands périls en repoussant l'audace et les efforts de Weldren; mais tant de faits se confondraient dans vos pensées; ne suivons pas toute la chaîne de sa gloire, et considérons-le seulement depuis ces mémorables jours, où des batailles le signalèrent parmi nos plus fameux guerriers, où Condé, Turenne, Luxembourg, de Lorges, Créqui, le virent à leurs côtés affronter la mort pour hâter la victoire, et où sa réputation vola aux deux bouts de l'Europe à la suite de ces noms immortels.

A Wœrdes, où le prince d'Orange, qui par son malheureux destin devait avoir si souvent Luxembourg en tête, voulant essayer l'audace de ce général, fut réduit à la honte de la défaite et de la fuite, et où la France lui montrait déjà le vainqueur de Bodengrave et de Nerwinde. Jamais la valeur de la nation s'est-elle fait sentir avec plus d'éclat? trois mille hommes forcent l'ennemi retranché deux fois sur leur passage : Boufflers avec une profonde blessure brise encore la palissade, et anime ses dragons de l'exemple et de la voix; le brave Zuilesteim enfermé dans son fort tombe sous leurs coups, et tandis que le bruit de la déroute va troubler toute la Hollande, l'Europe entière admire Luxembourg, et Luxembourg écrit au roi qu'il vient d'admirer Boufflers.

A Ensheim où les ordres du général devinrent inutiles, où le système du combat fut changé dans le moment de l'attaque, où Boufflers fut réduit à suivre son génie, et à lire dans la pensée de Turenne. Montra-t-on quelquefois plus de capacité et de vaillance, plus d'habileté et de hardiesse? Il observe de son poste les deux armées, et découvrant les impériaux retranchés dans un bois sur notre flanc, il vint de lui-même s'opposer à leur dessein. Avec quelle gloire! disons, avec quelle audace! Leur résistance égalait sa valeur. On voyait le courage invincible lutter contre l'opiniâtreté prodigieuse. Deux heures de carnage réciproque, et la victoire trop meurtrière chancelait encore entre les deux partis. L'ennemi secouru et fortifié, nos dragons découragés, Boufflers trempé de son sang, ce fut alors que ce vaillant homme ranima nos troupes en les surprenant; il se jette dans le bois, il force l'Allemand, le pousse, le renverse, tourne contre lui sa propre artillerie; et ce qui est plus glorieux que dix batailles, fait reculer Charles de Lorraine les armes à la main. Mais ce prince n'eut point à rougir de sa défaite : notre cavalerie deux fois rompue dans la plaine nous fit comprendre que Boufflers avait triomphé de la bravoure même. L'honneur du combat fut partagé entre les deux armées. Je le sais, Messieurs, le nom de Turenne ôterait ici à la vérité la vraisemblance, si toutes nos histoires ne disaient, d'après ce grand capitaine, qu'il n'eut pour preuve de la victoire que le bois dont Boufflers s'était emparé, et le canon qu'il avait pris.

Elevé par là au rang de brigadier, cette marque des actions passées est un gage assuré des services qu'il va rendre; les honneurs, loin d'entretenir dans son esprit le souvenir des anciens exploits, excitent dans son cœur les mouvements de la reconnaissance. Le roi couronne son mérite; il croit que ce prince veut seulement réchauffer son courage. Turenne lui applaudit; il pense que c'est pour redoubler sa valeur. Chéri et admiré dans notre armée, loué et craint chez l'ennemi, peut-être doute-t-il encore s'il est connu. Loin d'ici ces guerriers impatients

qui comptent leurs années, et non pas leurs actions; qui sont remplis de la confiance qu'inspirent l'ambition et l'amour-propre, et non pas la capacité et les services; qui se font si peu remarquer dans le temps des combats, et qui se plaignent si haut d'être oubliés le jour des récompenses; qui n'ont été que simples spectateurs de la victoire d'Israël, et qui, semblables à Saül, démentiraient la renommée, si elle publiait *qu'ils n'en ont vaincu que mille.*

Par quels degrés notre guerrier monta-t-il à de nouveaux honneurs? triste conjoncture pour sa valeur! Turenne, la campagne d'après, tombé presque au moment de la victoire. Sous quel coup! Hélas! Si on ne peut l'oublier, ose-t-on s'en souvenir? Nos troupes en larmes, l'ennemi se flattant du succès, une marche lugubre où la mort nous guidait, un cercueil devenu, pour ainsi dire, l'étendard de la France. J'éloignerais de vos yeux ces tragiques objets, si Boufflers n'eût augmenté la gloire de notre armée, lorsque nous craignions d'en apprendre la défaite. Spectacle nouveau! Si on voit dans les livres saints une multitude innombrabe d'infidèles marcher contre le peuple de Dieu, et s'assurant de la victoire, choisir avant le combat des marchands pour acheter les esclaves qu'ils allaient faire; n'admira-t-on pas les Juifs qui, conduits par un général habile, dissipèrent les nations, et s'enrichirent de leurs dépouilles? Si on trouve dans l'antiquité profane les peuples d'Allemagne armer contre les Romains, et se promettant l'avantage, faire porter dans leur camp des chaînes pour les légions; Rome n'éleva-t-elle pas jusqu'au ciel Germanicus qui avait su les tailler en pièces, et faire proclamer Tibère empereur sur le champ de bataille? Que dira donc la postérité lorsqu'elle apprendra que cette même Allemagne avec des troupes plus nombreuses que les nôtres, et guidées par un capitaine que Turenne envisagea toujours comme son rival illustre, n'a pu nous couper le passage de deux rivières après avoir perdu notre chef? Dis-je tout, Messieurs? qu'elle nous a vus maîtres de son canon, faire des prisonniers, enlever ses drapeaux, et couvrir, dans notre retraite, les rivages du Kitking et de la Cheutre de cinq ou six mille morts. La France n'en ôtera pas l'honneur au général, de Lorges sera éternel dans les fastes de ce royaume; mais nos neveux béniront à jamais le généreux Boufflers, qui, placé *à l'arrière-garde*, comme un autre Machabée, *rallia les troupes*, ranima ses dragons, couvrit notre armée de boucliers *jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au pays de Juda*, et la défendit si courageusement avec l'épée, qu'après avoir rompu trois fois la cavalerie de l'ennemi, il fit peut-être douter à Montécuculli que la mort de Turenne fût véritable. Vous ne l'aviez pas permis autrefois, mon Dieu, qu'Israël fût vaincu, tandis qu'il avait dans son camp les os de Joseph, et vous aviez encore destiné Boufflers à forcer la victoire d'accompagner jusqu'au tombeau des cendres aussi respectables.

Cependant, Messieurs, la victoire n'égalait pas notre valeur; nous aurions souhaité avoir à choisir pour perte celle d'une bataille; et par un balancement cruel, l'ennemi défait n'aurait pas été si à plaindre que nous, si la France n'eût pu remplacer Turenne. L'aigle auparavant éperdu commençait à s'enhardir, et allait d'un vol assuré fondre sur nos provinces. Mais on le vit bientôt se troubler aux approches d'un guerrier, qui, semblable à Josué, devait, selon les expressions de l'Ecriture, être vainqueur partout où il marquerait les vestiges de ses pas, et qui par la journée de Seneff, venait de rappeler l'épouvante et l'horreur de Rocroy, de Fribourg, de Nortlingue et de Lens. Condé paraît à la tête de l'armée, c'est-à-dire que le Français devient un lion; que les nouveaux soldats sont aguerris; que les anciens redoublent leur audace et leur vigueur; que chaque officier se montre un héros; que Strasbourg se repent de son infidélité; que Montécuculli lève deux siéges, et avec des forces supérieures refuse une bataille. Quel maître pour les guerriers! quel disciple dans le nôtre; quel ouvrage que celui que Turenne a commencé, que Condé achève et embellit! A quels exemples, à quelles instructions étaient attachées les hautes destinées de Boufflers! Il entre dans le génie des deux héros; il compare dans son esprit deux capitaines, qui sans se ressembler sont montés au faîte de la gloire; il rappelle non-seulement leurs exploits, mais leurs maximes; il voit l'un prendre des mesures presque infaillibles, l'autre donner quelque chose à la fortune des combats; l'un se dégager des périls par la prudence et l'adresse, l'autre surmonter tout par la vaillance et l'audace: l'un s'assurer la confiance de ses troupes, l'autre leur inspirer sa fierté; l'un mesurer ses forces et soutenir son ancienne réputation par la sagesse, l'autre s'en faire chaque jour une nouvelle par des coups éclatants: l'un conserver une province, l'autre gagner une bataille: l'un profiter de ses succès, l'autre se relever de ses malheurs; Turenne contenir l'impatience du Français, Condé saisir le moment de son ardeur; celui-là se préparer les occasions d'un combat avantageux, celui-ci s'animer dans le combat même à l'instant qui doit décider de la victoire: celui-là rétablir le désordre et éviter la déroute, celui-ci s'abandonner au péril plutôt que de survivre à la défaite. Et de l'assemblage de tant de vertus, Boufflers se forme une valeur hasardeuse, mais retenue; un courage ardent, mais réglé, qui ose audacieusement dans l'embarras, qui ne tente pas témérairement dans les dangers; une bravoure vive, mais sage, qui peut également vaincre par la vigueur, ou réussir par la conduite. En changeant de général, il ne change pas de vertus: mais il entre dans chaque caractère; tous trouvent en lui les qualités qui les touchent davantage. Il s'était montré à la lenteur du premier, seulement disposé à exécuter; il se fait connaître à

l'ardeur du second, toujours prêt à entreprendre. Enfin, il mérita l'estime et la confiance des deux héros; Turenne dans le récit de ses combats partagea quelquefois avec lui ses lauriers; Condé le chargea de son arrière-garde, et prêta souvent sa bouche à la renommée pour raconter sa capacité et ses talents.

Quel détail, Messieurs, si je vous montrais ici Boufflers tantôt secondant les désirs de ce prince dans une marche précipitée, servant de bouclier à notre armée, étonnant l'ennemi par la hardiesse, l'arrêtant par la force, l'ébranlant dans l'attaque, le pressant dans la fuite, et ramenant nos troupes comme en triomphe à Chastenois; tantôt à Kaukelberg, payant au maréchal de Luxembourg le tribut de ses anciens exemples, enfonçant les plus fiers bataillons sous la main de Charles de Lorraine, et ne pouvant être forcé dans un poste désavantageux; tantôt dans une retraite, ralliant ses dragons, chargeant à leur tête, toujours près de Luxembourg, c'est-à-dire au centre du carnage, vengeant la mort du vaillant Hamilton tombé à ses côtés, et méritant avec la dignité de maréchal de camp les louanges de son roi par des faits aussi éclatants que nombreux; tantôt dans Fribourg resserrant l'ennemi, lui enlevant ses quartiers, et semant la terreur jusque dans les montagnes de la Souabe!

Mais ne dérobons pas à sa gloire une campagne qui remplit l'esprit de tant de prodiges. On voit la victoire qui peut à peine suivre l'activité de Créqui : trois combats qui furent comme les derniers éclats du flambeau de la guerre, et qui réduisirent l'empire à accepter les articles de Nimègue. On voit Starembergi retranché à la tête du pont de Rhinfeld, et Boufflers qui le force dans son camp après l'avoir forcé aux défilés, qui s'empare de son canon par le tranchant de l'épée, qui s'ouvre un passage jusqu'au pont, où tout tombe sous ses coups, et qui par une intrépidité prudente et supérieure à toute la bravoure de l'ancienne Rome, accumule ces corps ensanglantés, et s'établit au milieu des morts un fort contre les vivants. On voit l'Allemand fugitif qui se précipite et se renverse sans pouvoir se dérober au feu de nos armes; et le Français vainqueur qui ne se retire que lorsque la foudre des murailles a brisé les cadavres et détruit le rempart horrible que Boufflers s'en était fait. Est-il moins terrible à Sekinghen, tandis que la garnison fuit sous ses regards, et que les habitants infortunés ne peuvent arrêter son bras qu'en embrasant leur pont; à Offembourg, où à la suite de Créqui il traverse le Kintkin à la vue de l'ennemi, jette la confusion et le désordre dans son armée, l'oblige de sacrifier ses meilleures troupes à une retraite, et va du même pas investir le fort de Kehl, commander à l'attaque, et l'emporter en plein jour dans un assaut? Exploits mémorables! qui l'élevèrent à la charge de colonel général des dragons, qu'une vaillance héroïque, mais malheureuse, venait de rendre vacante. En vain la voix de l'ambition et de la brigue se fit-elle entendre au milieu de la cour, Boufflers eut une préférence honorable; et moins occupé de son élévation que de ses devoirs, il apprit du fond de l'Alsace que la renommée, en publiant exactement ses actions, avait sollicité efficacement sa fortune.

Voici, Messieurs, le moment d'ouvrir une nouvelle scène, et de décrire des travaux immenses. En quel temps Boufflers n'a-t-il pas été utile à la France? Dans la paix il passe aux Alpes pour prendre possession de Cazal; et ajoutant ce service à tant d'exploits, il devient lieutenant général. Des Alpes il court au pied des Pyrénées, pour soumettre Fontarabie à des satisfactions et à des dédommagements avantageux. Dans la guerre, en quel endroit des frontières n'a-t-il pas illustré son nom? Des Pyrénées il vient investir Courtrai, se distinguer à ce siége, couvrir celui de Luxembourg avec son armée, et serrer l'ennemi jusque sous les remparts de Namur. Rappelé dans la Guyenne, il rassure cette province; et dans cette contrée, plus charmante que le climat de Capoue, vit-on son armée s'amollir, comme celle des Carthaginois, par la volupté et les plaisirs? Vit-on les guerriers insulter au peuple, et lui faire acheter par des violences la protection des armes? Vit-on des troupes redoutables indifféremment à la patrie et à l'ennemi? S'aperçut-on que la guerre traîne après soi des malheurs nécessaires? Trouva-t-on un général fier de sa puissance, ou occupé de ses divertissements, qui ôtait aux opprimés par une austérité chagrine, ou par une oisiveté languissante, la confiance de s'adresser à lui? Un général qui, joignant à la sévérité de sa condition la rudesse des manières, affligeait de nouveau ceux qui venaient se plaindre? Né dans les armes, avait-il quelque chose de formidable pour d'autres que pour l'ennemi? Quelle attention pour empêcher les dommages qu'il pouvait craindre, pour réparer ceux qu'il n'avait pu prévoir! Le soldat, selon le langage de l'Ecriture, *se serait contenté de sa paye*, si le citoyen n'eût voulu adoucir une tempérance si sèche et si triste. On ne distinguait pas les troupes d'avec les habitants : vous eussiez dit que c'étaient des familles partagées, où tandis que les uns entretenaient la justice, le commerce, l'agriculture, les autres étaient armés pour la défense. On vit pour la première fois pleurer dans tout un pays le départ d'une armée; les regrets retentirent dans les villes et dans les campagnes; chacun crut se séparer de son frère, et Boufflers goûta le plaisir touchant d'être béni comme le père commun. Est-il surprenant qu'une si louable conduite ait porté le plus équitable et le meilleur des rois à confier à ce capitaine le gouvernement de ses plus chères provinces?

J'avoue, Messieurs, qu'il faut retourner sur mes pas, je mêlais ses vertus avec ses travaux; mais on se trouble aisément, par l'abondance du sujet : le nombre des actions m'a conduit au désordre du discours, et la variété de la matière rendra

peut-être encore inévitable la confusion des pensées. Rappelons le soin qu'il prit de former nos guerriers.

Quels soldats le Dieu des armées demandait-il pour délivrer son peuple et vaincre les Madianites? Ceux qui prenant l'eau avec la main la portaient à leur bouche sans poser le genou à terre; des hommes endurcis par les marches et les fatigues; des hommes généreux qui, avant d'essayer leur courage contre le feu et le glaive, l'avaient montré contre les sueurs, la soif, la faim, les travaux. *Qui manu ad os projiciente lambuerant aquas* (*Judic.*, VII, 6). Quel est le héros? Est-ce celui qui sait seulement camper une armée, et ranger des bataillons? insuffisante capacité pour être vainqueur. Est-ce celui qui compte le nombre de ses guerriers, et qui avec des troupes inconnues s'engage fièrement dans le combat, se livre au danger, et abandonne tout au hazard? Inutile ressource à un roi suivi d'un million de soldats dans les campagnes de Perse : il fut vaincu trois fois par Alexandre; et la victoire préféra une poignée de Macédoniens, robustes, vaillants, audacieux, à cette multitude, qui dans une vie lâche et voluptueuse ne savait pas mépriser la mort. Le héros s'assure de ses troupes, il les exerce, il les forme, il les assujettit à ne point se rebuter du travail, s'étonner des obstacles, s'épouvanter du péril. Dans les marches il fait mouvoir plusieurs fois ces grands corps, pour préparer tous les membres à être utiles dans les combats : il sépare, comme Gédéon, non-seulement les lâches et les timides, mais encore ceux qui n'ont pu s'endurcir aux atteintes des fatigues militaires, et on ne lui trouve que des soldats éprouvés : *Qui manu ad os projiciente lambuerant aquas.* (*Judic.*, VII, 3.)

Tel fut le caractère de Boufflers, et ces traits sont trops singuliers, pour ne l'avoir pas reconnu. Peut-on lui reprocher qu'il laissait languir les courages dans l'oisiveté d'un camp; que la vigueur était consumée par l'inaction; que les soldats au milieu de l'indolence se décourageaient mutuellement en se montrant leurs blessures, leurs coups et les cicatrices de leurs plaies? Il fit des marches, *il inventa*, comme Germanicus, *des travaux et des factions contre la paresse des troupes.* On vit sous sa main le Français sans légèreté, sans délicatesse, sans impatience; pour être obéi, il n'eut besoin ni de l'autorité des menaces : il n'employa que l'exemple. Qu'auraient pu refuser les troupes à un capitaine infatigable, toujours à leur tête? Il rendait leurs peines glorieuses en les partageant; il rehaussait leur courage en leur montrant dans la route les lieux où l'ennemi qu'ils allaient chercher avait déjà été vaincu. Semblable à un grand Romain, au milieu des marais, en traversant les rivières et les montagnes, il faisait soupirer ses soldats pour le combat; comme ceux de Judas Machabée, fatigués des courses et du jeûne, ils se ranimaient à la seule pensée de l'ennemi : et il avait accoutumé des hommes vils et grossiers à suspendre leur sommeil et leurs besoins, pour courir à la victoire. *Qui manu ad os projiciente, lambuerant aquas.* (I *Mach.*, VI, 3, 17, 23). Les plus belliqueuses nations ont le moins épargné à leurs troupes l'exercice et les travaux. Il faudrait effacer l'histoire des héros, si on attribuait encore, comme autrefois le vulgaire le donna à Pison, le titre de père des légions, à un général efféminé qui répand l'oisiveté et la licence parmi les guerriers. Rend-on donc une armée invincible en la mettant dans le repos et l'abondance? Le soldat désire-t-il l'ennemi lorsqu'il est campé dans une pleine délicieuse, et que sa tente est dressée le long d'un beau fleuve? Le vainqueur d'Arbelles faisait succéder aux batailles les marches et les fatigues. Annibal, si formidable aux Romains, croyait essayer ses soldats pour le combat lorsqu'il leur faisait couper les Alpes avec le fer, qu'il les conduisait au travers des forêts et des neiges, et qu'ils parcouraient des régions jusqu'alors impénétrables. Dirai-je trop, Messieurs, si j'ajoute que Boufflers aussi laborieux rendit les siens prêts à tout surmonter, et capables de tout vaincre?

Vous ressouvient-il du renouvellement de la guerre? La Hollande excitait des trahisons chez ses voisins; elle y mandiait des rebelles de ville en ville; elle portait à si grands frais un usurpateur dans les ports d'Angleterre; elle répandait la crainte et la défiance dans toute l'Allemagne. Que méditait-on parmi les princes? Des ligues et des complots. On armait de toutes parts, et l'Europe entière menaçait la France : bientôt la désolation et le carnage : où, Messieurs? dans le fond des provinces de l'empire. Les remparts de leurs frontières tombent à la vue de Monseigneur. Le roi confie son armée à Boufflers; et quatre places emportées, tout le Palatinat soumis, nos troupes entrées dans Mayence; ce fut l'amusement de quelques jours. On vit un torrent de prospérités : deux autres ville prises, Coblentz réduit en poudre, le pays de Liége assujetti, Cochem après un assaut servant de tombeau à quinze cents Allemands, l'ennemi chassé de ses quartiers à l'entour de Trèves, une retraite avantageuse avec six mille hommes sous les yeux de vingt mille impériaux, Luxembourg renforcé si à propos à Fleurus, le nombre des troupes devenu inutile, quatre généraux consumés dans leur camp sans oser enreprendre : tout cela, Messieurs, l'ouvrage de notre guerrier, et en moins d'une année. Oubliera-t-on des rivières passées devant l'ennemi, les alarmes du Hollandais aux portes de Maestricht, toutes les terres de l'Espagnol chargées de contributions, le sang dont il arrosa devant Mons les lauriers de Louis le Grand, l'armée de Brandebourg prête à fondre dans le Luxembourg, et repoussée au delà d'Hui et de Liége, son arrière-garde enfoncée, et Boufflers campé lui-même chez l'ennemi? Où m'arrêterai-je, Messieurs? Vous seriez plus touchés de le voir sur les bords de la Sam-

bre, s'opposant au prince d'Orange, contribuant à assurer la conquête de Namur, ou faisant admirer sa vigilance et sa capacité à Steinkerke.

A ce nom, Messieurs, que de nobles pensées! Ce fut là que l'ennemi défait put tenir ce langage de l'Ecriture: *Notre persécuteur a été plus vite que les aigles du ciel, il nous a poursuivis sur les montagnes, il nous a dressé des piéges dans le désert.* Vous vouliez donc une bataille, prince aveugle? Trois funestes essais n'avaient-ils pu vous remplir de la juste idée de Luxembourg? vous crûtes le surprendre dans un camp sans défense, et il se fit un abri de vos soldats expirants: vous pensiez l'affronter, et il vous enleva jusqu'aux moindres lauriers. Que de charges impétueuses, mais repoussées! que d'efforts innouis, mais inutiles! Luxembourg avait-il pu être vaincu? Achevons l'histoire de l'exploit, Messieurs: Boufflers accourut au premier bruit avec son corps d'armée, rompit la droite de l'ennemi, et alors Luxembourg fut couronné vainqueur.

Je pourrais ajouter ici des places conservées, des troupes fugitives, Furne emporté au milieu de l'hiver, quatre mille Anglais assaillis et défaits dans leurs retranchements, à la vue d'une armée. Je devrais vous décrire un capitaine infatigable, qui donna aux guerriers l'exemple d'oublier la cour, de n'y paraître que pour recevoir les ordres du prince, et non pas pour solliciter ses bienfaits; un capitaine qui jusqu'alors n'avait connu d'autre occupation que les armées, d'autre demeure que les tentes ou les frontières, d'autre variété de vie que celle des siéges, des marches, des combats; un capitaine qui dut tout à son mérite, à l'équité du prince, et rien à la fortune. Voilà les exploits et les travaux: voici les honneurs: Après s'être vu presque en même temps chevalier des ordres du roi et colonel des gardes françaises, il arriva enfin par de nouveaux services au poste éminent de maréchal de France, et nous admirerons tour à tour son zèle et sa capacité dans le commandement

Vous me prévenez, Messieurs, et quand je parle tout à la fois de capacité et de zèle, vous pensez à ces jours où le bruit d'un grand siége commença à se répandre. L'ancienne Rome aurait élevé jusqu'au ciel un général qui préféra la solidité du service à l'éclat des exploits, la défense d'une place au commandement d'une armée, et qui chercha moins dans ses actions la gloire qu'il devait recevoir, que l'utilité que la patrie pourrait recueillir. Puis-je vous raconter ici de plus grandes choses? une vigilance incroyable, une marche prodigieuse et dérobée à la pénétration de l'ennemi, les feintes d'un capitaine consommé dans l'art militaire, une conduite qui s'assortirait avec les plus grands noms: il fallut toute cette capacité à Boufflers pour se jeter dans Namur. Lui en fallut-il moins pour le faire acheter si cher à une armée formidable? Quels miracles de valeur parmi la noblesse française! elle crut devoir tout à l'intrépidité et à l'exemple du maréchal. Nos plus braves guerriers, trempés de leur sang, allaient encore briguer de nouvelles blessures dans les postes hasardeux. Soixante-trois jours de résistance; quatre assauts repoussés; le maréchal encore fier et audacieux au milieu de la cendre des bastions et des murailles; une garnison entourée de ruines, levant courageusement la tête, et répandant partout le carnage et la mort: une défense qui n'aurait peut-être jamais eu d'égale, si Boufflers se fût plongé ensuite dans les douceurs du repos. Etait-ce là ce qui devait porter le prince d'Orange à ternir la gloire de sa conquête par le violement des lois les plus sacrées? mais la postérité ne sera pas surprise que l'usurpateur des Etats d'un beau-père ait pu manquer à la foi publique, et ôter, contre les articles de la capitulation, la liberté à un capitaine respectable. Monde flatteur, siècle sans foi, souffre tant que tu voudras des vices dans tes héros, tu n'es pas le dispensateur légitime de la gloire. L'infidèle Joab, après tant de belles actions, n'a point été compté parmi les vaillants hommes du siècle de David. Ce fut là votre jugement, ô Dieu des armées! à qui il appartient de dégrader les guerriers; et je tremble en nommant devant ces autels un autre Joab, qui, après avoir persécuté un prince plus cher à vos yeux qu'Abner, insulte encore à un général plus courageux qu'Amasa. Ne formons pas cependant de parallèles odieux: la barbarie du second ne fut pas jusqu'à porter lâchement le coup de la mort. Mais tint-il à la constance et à la fidélité de Boufflers? Il écrivit au roi *qu'avec plaisir il lui dévouerait sa vie.* On lui offrit sa liberté à certaines conditions; s'engagea-t-il contre les intentions de son maître? Il aurait eu à son tour des prétextes plus plausibles que l'ennemi pour oublier ses promesses: crut-il qu'il pouvait employer la mauvaise foi contre la perfidie et le parjure? il était prêt de rapprocher par des exemples semblables des siècles reculés, et de montrer encore une fois à l'univers la fermeté de Miltiade, le courage de Phocion, et le zèle de Thémistocle, plutôt que de manquer à l'honneur et à la patrie. Le prince injuste reconnut qu'il y avait des cœurs d'un autre trempe que le sien. Boufflers semblait redoubler sa fierté dans la prison, tout y affermissait sa grande âme; et peu touché de la liberté que son zèle et sa droiture ne l'empêchèrent pas de recouvrer, il comprit, selon l'expression de saint Ambroise, qu'il y a pour les cœurs magnanimes quelque chose au-dessus de la liberté même; c'est de la trouver dans les liens dont on est chargé pour les intérêts du prince et de la nation. Vous servirez donc désormais de modèle à la postérité, grand maréchal; elle ne remontera que jusqu'à votre siècle, pour trouver des exemples héroïques; elle oubliera le Romain et l'Athénien, pour se souvenir du Français; votre nom retentira par tous les climats où l'on

compte pour quelque chose la fidélité des sujets et l'amour de la patrie ; on vous rappellera chez tous les peuples comme une victime de l'honneur et de l'Etat : il fallait votre zèle pour mettre le comble à la gloire de ce règne, et pour faire trouver toutes les espèces de miracle sous Louis le Grand.

Un heureux traité allait pacifier les nations. Vous savez, Messieurs, la main habile à laquelle il était réservé de détruire le mur de séparation et de haine qui s'était élevé entre les rois : Boufflers rendait inutiles les projets de la Ligue ; le prince d'Orange n'avait osé faire à ses yeux les siéges tant vantés de Dinan et de Charleroy ; il venait d'apprendre avec honte la perte d'Ath, et, se trouvant ensuite comme assiégé par le maréchal sous le canon de Bruxelles, il fit éclater ses désirs pour la paix. Le capitaine, qui avait soutenu la guerre avec tant de succès, eut encore la gloire de la finir ; Guillaume le demanda au roi pour traiter avec son ministre, et jugea qu'un homme, si maître de ses passions, pourrait apaiser celles de tant de princes. Vous l'aviez choisi, Seigneur, pour rétablir le repos, pour ramener le calme après une si longue tempête : votre justice était satisfaite ; vous montriez un réconciliateur aux souverains, et la sagesse de Boufflers fut aussi avantageuse à l'Europe que sa valeur avait été glorieuse à la France.

Avec le nouveau siècle commence une nouvelle guerre, j'ai presque dit une nouvelle vie de Boufflers ; mais c'est toujours la même capacité et le même zèle qui se montrent dans toute leur l'étendue. Faut-il, comme le Seigneur l'avait écrit dans ses conseils, *qu'un* grand *royaume soit transféré de la maison de Saül dans celle de David ?* Boufflers est le sage Abner, qui fait régner le jeune roi *depuis Dan jusqu'à Bersabée*, qui soumet à sa puissance, dans la même heure, huit des plus importantes places de l'Europe, qui en relève les murailles, qui y rétablit l'autorité souveraine presque anéantie sous l'ancienne domination, qui ranime ces provinces, qui y fait renaître la fidélité et le courage, qui y dissipe les défiances et les jalousies, qui les assujettit au respect et à l'obéissance, et qui, n'y ayant trouvé pour tous guerriers qu'une poignée éparse de lâches ou de libertins, forme des troupes, les exerce, inspire aux plus vils soldats de la vaillance et de l'audace, et montre à la Flandre quarante mille hommes armés pour la défendre. Faut-il prévenir l'ennemi, et donner des batailles ? On se souviendra longtemps de la journée d'Eckeren, où Obdam perdit son artillerie, ses drapeaux, ses étendards, et tout l'appareil du siége d'Anvers. Mémorable événement ! Le spectacle fut-il plus beau depuis les Condé et les Turenne ? Des retranchements forcés, des forts emportés d'assaut, des marches, plusieurs combats dans la même bataille : le Hollandais tantôt fugitif, tantôt rallié derrière des marais et des digues, toujours vaincu : la terre arrosée du sang de six mille ennemis, la victoire prodigue de ses lauriers, Boufflers qui les recueille à pleines mains. Que ce souvenir est flatteur, Messieurs ! Mais, grand Dieu, vous étiez prêt de conduire ailleurs la fortune des batailles ; vous couronniez un sage Français, et vous méditiez de corriger la France ; vous donniez des récompenses à la vertu, mais vous prépariez des châtimens à nos crimes. Vous êtes admirable dans vos jugements, Seigneur ; vous ne permîtes pas que la défaite et la déroute entrassent dans nos armées sous un de vos plus fidèles serviteurs ; vous vouliez que la gloire fût encore répandue sur le reste d'une si belle vie, et qu'un général, dont la mémoire devait être en bénédiction, ne pût jamais rappeler à ce royaume l'idée de ses malheurs et de ses pertes.

Après tant de merveilles brillèrent encore des jours qui seuls pourraient éterniser notre guerrier. Ce nouveau Caleb, qui comptait déjà quarante-cinq années de travaux militaires, tint au roi le langage que l'ancien avait déjà adressé à Josué : ***Je suis aussi fort que j'étais au temps que je fus envoyé pour reconnaître le pays : la même vigueur que j'avais alors m'est demeurée jusqu'aujourd'hui, soit pour combattre ou pour marcher ; laissez-moi secourir contre les géants les villes grandes et fortes situées dans la terre que je dois défendre.*** Ici, Messieurs, un plan invisible de Lille se grave dans vos esprits : la plus belle représentation de la guerre vient frapper vos sens. Vous parcourez en vous-mêmes une foule confuse d'exploits pendant quatre mois de siége : vous ne sauriez compter tant d'attaques repoussées, tant de sorties glorieuses, des cadavres plus nombreux dans le camp de l'ennemi, que s'il avait perdu trois batailles sanglantes. Vous admirez un nouveau genre de défense ; l'image de la mer qui se retrouve au pied des murailles, des vaisseaux armés qui rendent inaccessibles le fossé et le rempart ; un seul ouvrage qui fait livrer sept combats, et qui coûte enfin la perte de douze mille hommes à des généraux fiers et enflés d'une victoire ; les ponts de l'ennemi achevés jusqu'au pied des brèches, et Boufflers prêt à soutenir un assaut au corps de la place, si les ordres réitérés du roi ne l'obligaient de capituler. Ce dernier terme m'est échappé, Messieurs : on vit le conquérant céder tout au courage et à la capacité du vaincu. Boufflers prononça seul sur l'honneur du prince et de ses troupes, l'ennemi reçut ses articles, et fut trop touché de sa gloire pour balancer un moment à respecter toutes ses volontés.

Je me trouve insensiblement au comble de la fortune de Boufflers. Mais suis-je au terme de son zèle ? Duc, après la défense de Namur, chevalier de la Toison d'or après la victoire d'Eckeren, pair de France après la glorieuse résistance de Lille, l'État n'a plus de nouveaux honneurs pour lui ; mais n'est-il plus rempli d'amour et de zèle pour l'Etat ? Dans un siége il vient de dévouer ses biens pour soutenir par ses largesses la valeur du soldat : dans une bataille il va se dépouiller de ses titres, et les rendre, pour ainsi dire, à la patrie, comme s'il lui fallait encore un der-

nier exploit pour les mériter, et pour en jouir. Etes-vous instruits avant que je parle, Messieurs ? l'action est unique depuis que le ciel éclaire des combats. J'ai assez décrit un capitaine qui hasardait sa vie pour l'Etat; Boufflers veut désormais renoncer à son rang, et lui sacrifier sa gloire. Ce sacrifice vous a été inconnu, héros antiques si vantés dans les histoires des nations. Voici enfin après tant de siècles écoulés quelque chose de nouveau sous le soleil; un guerrier chargé d'années, qui veut pousser le dernier soupir en défendant la patrie? Ce n'est pas assez, Messieurs. Un guerrier au faîte des honneurs, qui n'attend plus de récompense, et qui montre une valeur plus vive que jamais, un courage plus hasardeux à entreprendre et à se commettre? C'est encore plus. Rome, Cartharge, Athènes, en avaient vu de cette espèce. Voici un guerrier qui oublie les droits de son âge et de son rang, qui court au lieu du combat pour partager le péril, mais sous le général qui commandait l'armée. Tous les peuples et toutes les générations vous béniront à jamais, grand maréchal ; vous avez enfin tari la source des divisions et des jalousies pour les héros qui viendront après vous; vous avez consacré d'autres exemples que la fierté et la délicatesse, quand il s'agit de la gloire du prince et des intérêts de l'Etat. On ne trouvera plus rien dans les armées au-dessous d'un sujet fidèle; les rois qui commanderont à nos derniers neveux vous seront encore redevables; et on vous citera dans les camps, lorsque les plus fameux guerriers s'abaisseront à tous les devoirs militaires.

N'y louera-t-on point, Messieurs, le général qui rendit, autant qu'il lui fut possible, à Boufflers, le rang qu'il oubliait? N'admirera-t-on point les deux guerriers? L'un qui s'était dépouillé de l'autorité, l'autre qui l'exerçait avec déférence; tous deux au plus haut degré de la gloire, pleins d'une estime réciproque, et incapables tous deux d'estimer autre chose que l'honneur, la bravoure, la capacité et la vertu.

Il ne fallut que cette union des deux guerriers pour répandre dans les troupes la confiance et l'audace. Quel combat pourrait être plus glorieux à la nation? quelles troupes purent tenir contre les charges impétueuses de Boufflers? vingt mille soldats et quatre mille officiers de l'ennemi étendus sur la poussière ! cinquante étendards ou drapeaux enlevés ! nous n'avions pas perdu dix mille hommes. La Ligue, avec plus de raison que Pyrrhus après la journée d'Héraclée, a tremblé plus d'une fois d'avoir jamais un pareil avantage. Nos Français ayant emporté l'honneur de ce combat sanglant, Boufflers sut encore se ménager celui d'une retraite glorieuse : et la victoire, qui ne montra jamais plus de caprice, après avoir demeuré sept heures parmi nos troupes, retourna chez l'ennemi, non pas, Messieurs, pour couronner un grand courage, mais pour corriger le désespoir d'une perte énorme.

Eh bien, Messieurs, n'aurais-je pas lieu de penser que l'Esprit de Dieu avait en vue, dans les paroles de mon texte, l'illustre mort que je loue, et qu'il décrivait tout à la fois le général français et le héros israélite ! *On raconta au roi les combats qu'il avait donnés, ses exploits, ses victoires, et les grands travaux qu'il avait soufferts : il l'éleva en honneur, il le mit au nombre de ses principaux amis; il l'établit général de ses armées et gouverneur de ses provinces, et ne pouvant l'élever plus haut dans sa patrie, il lui fit porter une figure d'or, telle que l'on en donnait d'ordinaire aux princes du sang royal et aux grands du royaume d'Asie*

Pourquoi donc tant d'objets profanes : des récits de meurtres et de combats à la vue de ces autels ! Ah ! Seigneur, tout cela est du ressort de votre justice; ce sont de faibles ébauches de votre jugement. Vous donnerez bien un autre spectacle à l'univers, lorsque vous viendrez sur la nue; les foudres de la guerre sont bien moins affreux que les tonnerres qui sortiront de votre bouche; l'épée du héros n'est pas si terrible que ce glaive à deux tranchants que vous aiguiserez comme les éclairs; vous essayez pour ainsi dire maintenant votre colère, vous n'employez pour punir que le bras des nations; alors vous appellerez vos anges exterminateurs. Mais serons-nous traités, Seigneur, dans la réalité, comme nous l'avons été dans la figure? O mon Dieu ! si la guerre est le tableau de vos jugements, que nous sommes à plaindre! Nous nous trompons, Messieurs, Dieu ne punit pas deux fois. Ne devons-nous pas craindre, grand Dieu, que vous ne nous ayez renvoyé trop tôt la victoire ! Etions-nous assez purifiés par les disgrâces ? la prospérité ne nous fera-t-elle point encore oublier que vous êtes le Seigneur? Heureux ceux qui adorent également vos rigueurs et vos bontés; votre bras qui ravage les provinces, et votre main qui épanche les trésors. Hélas ! ce caractère me représente un guerrier qui est maintenant au-dessus de la loi des changements et des vicissitudes, mais qui bénissait le Seigneur dans les victoires, qui le louait dans les pertes : qui se sanctifia toujours dans la guerre, et qui non-seulement mérita tous ses honneurs par ses services, mais encore qui soutint toutes ses grandeurs par ses vertus.

SECOND POINT.

Il n'est pas surprenant que le paganisme, si aveugle sur la Divinité, se soit trompé sur l'héroïsme, et, qu'après avoir élevé parmi ses dieux des voluptueux et des impies, il ait mis au nombre de ses héros des hommes féroces, habiles seulement à désoler les nations, à ravager les provinces et à détruire la nature : mais la raison épurée par la foi a réformé des jugements insensés; loin de placer aujourd'hui des guerriers de cette trempe entre les héros, à peine les compterait-on pour des hommes; et, comme nous foulons maintenant sous nos pas des pierres qui ont été les dieux d'une trop crédule antiquité, nous pouvons dégrader dans no-

tre esprit des héros inhumains, injustes et barbares. La postérité voudrait les effacer des fastes des royaumes, ou n'y lire du moins que leur défaite, leur supplice et leur mort : elle voudrait les voir dans les chaînes des peuples qu'ils ont assujettis; toutes leurs victoires sont des spectacles détestés; on se venge sur leur mémoire de leur tyrannie et de leurs violences; on flétrit, autant qu'il est possible, une réputation qu'ils n'avaient recueillie que sur les ruines des empires, sur du sang, des cadavres et des morts; il semble qu'ils ne soient devenus fameux par tous les climats, que pour être dévoués à l'horreur de toutes les générations. Leur histoire, comme un livre dont parle Ezéchiel, ne contient *que des plaintes lugubres, des cantiques et des malédictions*, c'est-à-dire, les cris affreux des nations qu'ils allaient vaincre, les anathèmes dont on les chargeait pendant leur vie, la joie et les actions de grâces qui retentissaient à leur mort. Et la renommée dans ses récits ne leur donne qu'un héroïsme semblable à celui de ces insectes que Dieu envoyait *pour être comme les avant-coureurs de son armée*, et qui ont affligé tant de villes et de provinces.

Que veux-je dire, Messieurs? Les armes sont-elles condamnées? l'épée du soldat ne doit-elle point répandre de sang? n'est-il plus permis de repousser la violence, d'arrêter l'injustice, de protéger et de défendre la patrie? Ce n'est pas la guerre que je viens réprouver, c'est le déréglement et la fureur des guerriers; j'aime le brave, mais je hais le cruel; j'admire le vainqueur, mais j'ai horreur du tyran; s'il y a une dureté nécessaire, il ne doit pas y en avoir une naturelle, et après s'être fait justice à soi-même par la vaillance et la force, il faut la rendre aux autres par la nature et par l'équité.

Elevons-nous encore par la foi à de plus hautes idées. Qu'est-ce qu'un guerrier avec ces simples vertus de la morale? qu'est-ce que Germanicus avec son humanité, son désintéressement, sa libéralité, sa droiture? Faibles vertus qui ont été payées par le vain éclat de quelques victoires! Héros imparfait! héros de quelques moments! héros selon le monde, esclave devant Dieu! Son nom est révéré dans les Histoires; mais les Histoires périront. Il a couvert de morts les terres d'Allemagne, de Cappadoce et d'Arménie; mais ces morts ressusciteront invincibles. Où seront alors les marques de son héroïsme? Quel rang aura-t-il dans cette guerre où Dieu paraîtra à la tête de tant de légions, où la croix de Jésus-Christ sera l'étendard de cette milice céleste, et où l'*univers armé combattra pour le Seigneur contre les pécheurs et les insensés?* Les superbes Romains reconnaîtront-ils leurs généraux chargés de chaînes éternelles? les nations trembleront-elles encore devant ces fiers tyrans? Etaient-ce là, dira-t-on, ces grands courages? une lâcheté de désespoir leur fait souhaiter la mort.

Guerriers si vantés du siècle, il faut des vertus chrétiennes pour l'éternité : alors on mettra le sceau à votre réputation; là commencera une nouvelle économie d'objets; vous soutiendrez enfin la censure de Celui qui préside aux batailles, et si vous avez négligé d'être des saints, vous cesserez d'être des héros. Maintenant, images sensibles du Dieu des armées, s'il ne retrouve pas un jour tous ses traits et sa ressemblance dans votre âme, vous serez méconnaissables. Vous représentez sa puissance; faites-vous ressentir sa bonté? Vous êtes les ministres de sa justice; êtes-vous les dispensateurs de sa miséricorde? *La terreur et la mort qui marchent devant lui* vous précèdent; sa douceur et sa tendresse se trouvent-elles à vos côtés? Tandis que vous punissez les créatures, tremblez-vous devant le Créateur? et des triomphes passagers vous reprochent-ils une splendeur et des couronnes immortelles.

Heureusement, Messieurs, en donnant des instructions je forme un éloge : lorsque je peins le vrai héros, je rappelle le guerrier que nous pleurons; et j'aurais tremblé de faire retentir ces voûtes sacrées des exploits de Boufflers, si je n'avais pu corriger ces idées de meurtre et de carnage, non-seulement par des vertus morales qui l'ont fait respecter des hommes; mais encore par des vertus chrétiennes qui l'ont sanctifié devant Dieu.

Je puis le dire, et attester ici la foi publique; ses triomphes et ses lauriers coûtèrent-ils quelque chose à son humanité et à sa modération? tant d'expéditions et de batailles purent-elles endurcir son grand courage contre les ravages et les malheurs de la guerre? Fier et intrépide pour lui-même dans les périls, n'était-il pas inquiet et alarmé pour les autres? lorsqu'il allait, à l'exemple d'un fameux guerrier, visiter les blessés, qu'il se faisait montrer leurs plaies, leur donnait à chacun les louanges que méritaient leurs exploits, ou les secours qu'exigeaient leurs misères : se trouvait-il la même fermeté que pour ses propres blessures? Tandis que son épée était meurtrière, son cœur était-il impitoyable? couvert de poussière et de sang au milieu du massacre et de l'ardeur des guerriers, le général se nourrissait-il de carnage? donna-t-il jamais à la victoire de ces spectacles cruels qu'elle ne demande plus? Sitôt qu'elle s'était déclarée pour nos armes, Boufflers penchait pour la clémence : après avoir rempli l'air d'un cri belliqueux pour animer les courages, il faisait entendre une voix de miséricorde pour modérer la violence : après avoir inspiré la bravoure, il arrêtait la férocité; et le soldat vainqueur n'osait s'acharner au meurtre, dès que l'ennemi défait n'était plus opiniâtre au combat.

Que vous seriez touchés, Messieurs, de le voir sur le champ de bataille, faisant séparer les vivants d'avec les morts; mettant lui-même, comme un ancien capitaine, le premier gazon sur le tombeau commun de

ceux-ci; recueillant les derniers soupirs de ceux-là; les élevant de la gloire mondaine à la gloire éternelle; faisant appeler de toute part les pasteurs et les ministres secourables, qui, après s'être attendris sur une valeur infortunée, parlent du courage salutaire de la pénitence, et qui, à la vue des plaies du corps, essayent d'inspirer le brisement du cœur. C'était-là, Messieurs, que Boufflers, compatissant, ne distinguait pas les plaintes et les tristes accents de ses soldats et de ceux de l'ennemi; la qualité d'homme et de chrétien remplaçait le nom de Français, et lui rendait chères toutes ces victimes malheureuses de la vaillance et de l'honneur. Il savait que s'il y a des ennemis pour le guerrier, pour le général, pour le sujet, il ne doit pas y en avoir pour le chrétien. C'est après l'extinction de la charité que l'on a donné le nom d'ennemis à des hommes comme nous : l'Esprit de Dieu et nos ancêtres, dit saint Ambroise, les appelaient seulement des étrangers. Boufflers après les avoir vaincus se croyait obligé de les soulager : le bienfaiteur succédait au héros. Après s'être livré à l'ardeur impétueuse du courage, il se prêtait aux tendres mouvements de l'humanité. Si les ennemis de la France avaient brisé tous les liens de la justice et de la société, il rappelait des nœuds éternels qui attachent tous les hommes; il se ressouvenait que nous allons tous ensemble à un centre d'union, qui est le Créateur : que ces ennemis de la terre seront peut-être un jour à nos côtés dans le ciel, et seront ainsi une portion de la société que nous aurons avec Dieu et avec les anges. Incapable de les aimer jamais d'un amour de sentiment contre les intérêts du prince et de l'Etat, il sut les aimer d'un amour de raison pour satisfaire à la nature et à la conscience. Si son nom fut gravé, comme celui de Germanicus, sur des cadavres et des os à demi brûlés, il le fut aussi dans des cœurs reconnaissants de sa tendresse et de ses bienfaits. Lorsque la renommée allait compter aux nations le nombre des morts qu'il avait étendus sur le champ de bataille, et qu'il y gémissait de ce désastre des passions, on voyait des ennemis mourants recueillir les restes de leurs forces pour le bénir, soupirer sur sa compassion, et non pas sur leurs blessures, être sensibles à sa pitié, et non pas à leur malheur; croire parmi les soins du vainqueur que la victoire leur avait été favorable en demeurant dans son armée, et demander par leur sang et leurs larmes le salut de celui qui était si attentif à les sauver.

Non, Messieurs, ce ne sont pas seulement des cadavres dispersés par toutes nos frontières qui honorent ces cendres et ce tombeau; ce sont ou des guerriers encore répandus dans toute l'Europe qui lui doivent les restes d'une vie, peut-être triste et languissante, mais toujours glorieuse, ou des morts auxquels il ménagea les moments précieux des grâces et des miséricordes, et qui, après avoir été ses admirateurs sur la terre, sont devenus ses intercesseurs dans le ciel : c'est le champ du pauvre et de la veuve indéfendue qu'il a conservé parmi les dégâts des armes.

Vous êtes-vous quelquefois formé une image des ruines de la guerre? rien n'y est sacré pour les passions : Le plus fort se repaît de sang; le lâche et celui qui ne sait pas mourir pour la patrie, dit un ancien, s'occupe du pillage : on voit des toits embrasés, des villes réduites en cendre, les campagnes où le laboureur, qui évite l'épée, perd ses moissons et son espérance : on voit des hommes qui trouvent la cruelle mort au milieu de leurs familles, des mères égorgées sous les yeux de leurs enfants, des enfants ensanglantés entre les bras de leurs mères : on n'entend que des voix plaintives et des cris douloureux. Aussi, grand Dieu! c'est dans votre colère que vous armez les nations. Mais avez-vous entendu contre notre guerrier le cri d'une seule goutte de sang inutilement répandu? Etait-ce pour son intérêt, ou pour le prince : pour sa gloire, ou pour la patrie qu'il exerçait vos vengeances? Mêla-t-il jamais aux querelles des souverains le chagrin de ses passions? Quelqu'un désarmé ou soumis a-t-il gémi sous son glaive? Dissimula-t-il des violences qu'il fallut punir? Souffrit-il des maux qu'il put arrêter ou suspendre? s'il fut réduit, comme le généreux Machabée, à employer la flamme, *et à brûler les terres de ceux qui troublaient son peuple;* avec quels ménagements, avec quelle horreur laissa-t-il tomber la foudre, dont on avait armé ses mains? S'il exigeait des contributions, c'était, comme David, du riche et de l'opulent Nabal. Si la fortune des combats livrait des prisonniers à sa puissance; avec quel affabilité, quelle politesse, quelle générosité traitait-il ces guerriers? Ils retrouvaient dans sa tente leur rang, leur commodité, leur abondance : vous eussiez dit qu'ils venaient ménager une paix dans son camp, et il les recevait comme les officiers de son armée au retour d'un exploit glorieux.

Tant d'humanité ne vous surprendrait pas, Messieurs, si je vous avais d'abord développé son grand cœur; si je vous avais dit qu'il méprisait même les injures et les offenses personnelles; que du moins il les oubliait; qu'il ne s'en vengea jamais que par des offices et des bienfaits; que non-seulement l'indignation n'entra point dans cette belle âme, mais encore que l'indifférence et les froideurs ne parurent pas sur son visage; que, pour étouffer la haine, il n'employa que la pitié, jamais le ressentiment; et qu'il força le courtisan de reconnaître qu'être son ennemi c'était se déclarer tout à la fois contre l'honneur et la vertu. L'envie, cette lâche et maligne passion, cette noire vapeur qui s'élève du fond des âmes viles et rampantes pour défigurer tous les grands hommes, Boufflers la dissipa, l'anéantit. De quelle manière, Messieurs? Ah! que cette modération n'est-elle moins rare dans notre siècle! Il ajouta chaque jour à

ses exploits : le prince redoubla ses récompenses; sa réputation et sa gloire travaillèrent à sa fortune; sa fortune rehaussa sa réputation et sa gloire. Toujours semblable au généreux Machabée, *le roi le fit asseoir près de lui; il fut revêtu de pourpre : ceux qui aurait voulu l'accuser, voyant ce qu'on publiait de lui, l'éclat dans lequel il paraissait, la pourpre dont il était revêtu, s'éloignèrent et s'enfuirent.* Mais sa générosité les rappela. Il voulut hâter la fortune de ceux qui avaient essayé d'empêcher son élévation; il crut qu'il était d'une grande âme de rechercher des ennemis et des envieux impuissants. Et avec tant de vertus il força les uns à devenir ses amis véritables, et les autres à être du moins des ingrats politiques.

De ce fond d'humanité et de modération sortirent comme de leur source le désintéressement et la libéralité de Boufflers. Il est important, s'écrie saint Ambroise, de savoir si le guerrier combat pour la gloire ou pour les richesses. Voilà, dit ce Père, ce qui différencie le héros et l'homme mercenaire. L'avarice, ajoute-t-il, efféminе les courages, et rien n'est plus opposé à la bravoure que d'être vaincu par l'intérêt. C'est à la force et à la vaillance à étouffer ces basses passions; il veut qu'un capitaine ne soit pas plus tenté par ces honteuses cupidités que surmonté et abattu par la crainte, et il ne relève la victoire d'Abraham que parce qu'il ne conserva rien des dépouilles des vaincus. J'ose le dire, Messieurs, on ne remonterait plus au siècle d'Abraham pour donner des exemples aux guerriers, si j'avais la vertu et la réputation de saint Ambroise pour donner du poids à l'éloge de Boufflers; il servirait désormais de modèle aux capitaines et aux courtisans d'un prince aussi grand et aussi pieux que Théodose. Abraham, au milieu de ses grands biens, avec son désintéressement, n'a rien qui surprenne. Mais Boufflers se voyait-il dans la même opulence? Qu'aurait dit saint Ambroise d'un guerrier qui, après tant de services et de travaux, n'a presque laissé à ses enfants que les effets de la magnificence de son roi et les fruits de ses exploits, soit qu'il ait regardé ces bienfaits comme les seules possessions glorieuses, soit qu'il ait voulu conserver par là à ses descendants la mémoire des actions qui avaient mérité leur élévation, ou les attacher par des sentiments de gratitude et par les liens d'une nouvelle dépendance au service du prince et à la défense de la patrie. On ne reconnut pas dans sa maison la règle d'or et la pourpre emportées de Jéricho, et il ne voulut jamais se parer, comme David, des armes du Philistin qu'il avait terrassé. Ne lui en faisons pas un mérite particulier, Messieurs, il le partageait avec ses ancêtres; cette vertu était pour lui un bien héréditaire. La France avait déjà vu parmi ses aïeux des capitaines que l'autorité militaire n'avait point enrichis, qui n'avaient dévoué leur sang dans les combats que par estime pour leurs princes, par zèle pour l'Etat, et qui ne prétendaient recueillir que de la réputation dans les victoires.

Vous donnerez du moins un éloge personnel à Boufflers, guerriers qui trouvâtes tant de ressources dans ses libéralités, à Steinkerque, à Namur, à Lille. Il renonça à ses commodités pour vous procurer l'abondance; quand il n'eut plus que le nécessaire, vous le partageâtes avec lui; il prévint par ses bienfaits jusqu'à vos désirs. Vous crûtes revoir la guerre d'Abraham, où le capitaine et le père de famille étaient confondus, et où le général n'avait pour officiers et pour soldats que des amis et des domestiques.

Qu'il fut donc éloigné d'affliger par des exactions les peuples qu'il dérobait à l'outrage et à l'insulte par ses soins; de ne conserver leurs terres que pour en recueillir les fruits, de ne les protéger que pour profiter seul de leur faiblesse et de leur malheur, et d'avoir le secret barbare de ruiner les familles sous prétexte de les défendre! Je m'aperçois que je toucherais à un endroit trop sensible, si j'interrogeais les citoyens de cette ville et les vassaux de Boufflers. Ah! vos sanglots, vos soupirs et vos larmes sont des réponses éloquentes et sincères. Est-ce aujourd'hui que vous l'avez perdu, Messieurs, ou si ces mots de désintéressement et de libéralité raniment ses cendres glorieuses et vous le représentent encore un moment tel qu'il parut parmi vous?

Ne mêlons pas ici à l'admiration de ce guerrier désintéressé et libéral les plus légers soupçons d'orgueil et de vanité. Il est vrai qu'il aurait préféré, selon le conseil de l'Esprit de Dieu, *une réputation sans tache à mille trésors grands et précieux.* Il était convaincu que deux choses sont nécessaires au chrétien : la conscience pure pour Dieu, et un nom sans reproche devant les hommes, dit saint Augustin. Mais il n'avait pas en vue une vaine gloire dans ses largesses; il ne l'envisagea pas dans les profusions et la magnificence qu'il fit éclater quelquefois aux pompes et aux fêtes où il essayait de répondre à la majesté de son roi. Dût ici sa modestie confondre les guerriers fiers et superbes; il ne la chercha pas, cette fausse gloire, même dans ses services et dans ses exploits. Semblable à ce vainqueur dont parle saint Ambroise, le triomphe le rendait plus humble. Dans cette profession injuste des armes, où chacun, dit un ancien, s'attribue l'honneur du succès, et où l'on impute à un seul la honte de la défaite, Boufflers ne vanta jamais sa capacité ou sa valeur. Dans le récit des combats on ne s'apercevait pas, à l'entendre, qu'il y eût seulement tiré l'épée. Ses plus hauts faits nous seraient cachés sans les soins de la renommée, et par un genre de conduite inconnu à tant de héros, sa modestie, peut-être trop sévère, l'a quelquefois démentie. A Steinkerque il ne se ressouvenait plus de Woerdes, d'Ensheim, ni de Reinfeld. A Lille il avait oublié Mons, Namur, Eckeren; et dans sa dernière bataille il pensait qu'il moissonnait les premiers lauriers et la première fleur de répu-

tation. Après ses glorieuses campagnes il venait se confondre sans affectation parmi les citoyens de la ville ou dans la foule des courtisans. Notre siècle a vu un général d'armée rougir des louanges comme les autres hommes rougissent des reproches. Mais insensiblement je m'écarte. Qu'ai-je dit? Des louanges? Exceptons-en le monarque, personne n'osa lui en donner. Ce fut la seule mortification qu'il reçut de son roi. Avec quelle sévérité rejetait-il les plus sincères et les plus délicates? Grand maréchal, ce n'est qu'à la vue de vos cendres inanimées que je publie vos exploits et vos vertus. Il fallait ce tombeau pour m'enhardir; c'était à la mort à dissiper les frayeurs qu'avait inspirées votre inflexible modestie, et il devait vous en coûter la vie avant que nous pussions vous adresser un seul éloge.

Pensez-vous, Messieurs, qu'ayant ici la liberté de louer Boufflers, il soit aisé d'y réussir? Je commence à mesurer les disproportions de mes louanges et de ses vertus, et à sentir tout le poids de mon sujet. J'ai marché dans une carrière toute semée de lauriers : la beauté m'en cachait l'étendue. Quel nouveau champ est encore ouvert à mon entreprise! Un guerrier qui fuit la gloire et qui la cherche, qui ne la désira jamais et qui en fut passionné; c'est-à-dire un guerrier aussi peu touché de sa gloire personnelle qu'il était sensible à celle de son roi et de sa nation; qui ne combattit pas pour être cru vaillant; qui entreprit tout pour devenir utile; qui, semblable à ce Romain modeste, ne fit jamais graver son nom sur les trophées qu'il dressa au prince, et qui eut autant de joie du succès de nos armes dans les batailles où il n'était pas que dans celles où il commandait. Un guerrier équitable! Il suivit la conduite de ce héros qui punissait les soldats désignés par les tribuns pour la sédition et la révolte, mais qui déposait les tribuns accusés unanimement par les soldats de cruauté ou d'avarice. La bonté n'ôta rien à sa justice, et la sévérité ne diminua point sa tendresse. Il distinguait dans l'officier les services éclatants et le mérite supérieur, mais il ne dédaignait pas dans le soldat l'assiduité aux exercices, la patience dans les travaux, ou l'ardeur dans les combats. Tous avaient en lui un témoin incorruptible de leur exactitude, de leur valeur; il distribuait à tous une réputation proportionnée, et leur sollicitait avec zèle de justes récompenses.

Un guerrier doux et affable. Il ne fallait pas surprendre des moments de grâce, et des heures favorables pour l'aborder. Toujours accessible : la douceur et l'affabilité faisaient comme le fond de son âme. Après avoir porté ses yeux à ses côtés sur la noblesse de l'armée, il allait avec plaisir les abaisser sur les troupes; une politesse militaire, un air obligeant, je ne sais quelle dignité, entraînaient après lui tous les cœurs, et lui gagnaient toutes les volontés. C'était une certaine autorité naturelle qui le faisait respecter. Plus estimé que craint, il était obéi, moins par le pouvoir dont il était revêtu, que par l'estime et la vénération qu'il avait méritée. Combien de fois sa vigilance le fit-elle jouir de sa réputation, et lui apprit-elle la vénération où il était dans son armée? Lorsqu'il allait pendant la nuit, comme Germanicus, dans les rues de son camp, qu'il s'arrêtait à toutes les tentes; je n'oublie point sa modestie; mais je n'ose dire qu'il ne goûtait pas la satisfaction innocente d'entendre chaque soldat raconter une de ses vertus.

Un guerrier sincère, rempli de droiture et de candeur. Oui, Messieurs, à la cour où la dissimulation passe pour politique, où l'hypocrisie est une prudence, le mensonge une ressource, l'adulation une politesse. Boufflers ne se déguisa jamais dans ses actions ni dans ses discours. Comme son cœur n'était ouvert qu'à l'honneur et à la vérité, il le montra sans réserve. Son âme, incapable de feindre, se répandait dans la société telle qu'elle était au dedans de lui-même. Prenons garde de nous méprendre; peut-être ne faut-il pas l'en louer devant Dieu, puisque rien ne pouvait lui être plus avantageux que d'être connu tout entier du monde.

Un guerrier fidèle dans ses amitiés. Eloignez de vos esprits, Messieurs, l'idée des grands dont l'âme est soumise à tant de revers, qui se livrent tantôt aux froideurs de l'indifférence, tantôt aux saillies de la tendresse, et qui montrent le contraste dans la même heure. Le cœur de Boufflers n'était pas d'un facile accès, le mérite seul y donnait entrée; mais qu'avez-vous trouvé dans ce cœur, amis illustres? Toute la sensibilité et tout l'empressement, toute la délicatesse et toute la solidité; jamais d'inégalité, jamais d'indiscrétion, jamais de préférence injuste.

Un guerrier aussi grand dans l'enceinte de sa famille qu'à la tête des armées, et dans les plus hauts emplois de la cour. Quel glorieux loisir! Quelles instructions domestiques! Quelle vie paisible! Quelle noble union! Hélas! tout ce que je décris n'est plus que dans le fond de ma mémoire et dans le souvenir de sa maison désolée. Voilà donc, grand Dieu, comme finissent les plus douces et les plus belles liaisons! Vous venez quand il vous plaît, porter votre glaive de séparation dans les nœuds les plus serrés. Ainsi nous échappent les amis les plus tendres et les plus fidèles. *Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne manqueront jamais.*

Il nous reste pour soulager notre douleur, l'espérance de la foi, et pour suspendre nos regrets, l'idée des vertus qui l'ont uni étroitement au Seigneur pendant la vie, et qui l'ont fait entrer à la mort dans cette société des saints, qui surpassent tous les enchantements de la terre. Une charité qui s'étendit à toute espèce d'indigence, qui embrassa le riche et le noble par les offices, le pauvre et le famélique par les aumônes. Fallut-il excuser des fautes? il les faisait passer pour des malheurs, il donnait une

nouvelle marque de sa confiance pour rassurer, pour encourager; lorsque la punition n'était pas absolument nécessaire, il se contentait toujours du repentir; il tempérait la rigueur de la justice, et, au hazard de se relâcher sur la sévérité des lois de la guerre, il ne donnait point de bornes à celles de la compassion. Fallut-il dissiper les ténèbres de l'oubli, répandues si souvent sur les services des guerriers? avec quel zèle produisait-il ces hommes négligés! Il allait au pied du trône mettre comme un dépôt sacré leurs travaux et leurs exploits; il y comptait leurs blessures; il rappelait à un prince plus magnifique et plus libéral qu'Assuérus, *les annales des années précédentes*, et disait avec une noble hardiesse, *Mardochée n'a point reçu de récompense.* Ecoutez, prudents du siècle, il demandait pour les autres en un lieu où votre habileté est de ne solliciter que pour vous. C'était en ces occasions que Boufflers se montrait éloquent et touchant; s'il ne se fût pas adressé à un maître comme le nôtre, Messieurs, j'aurais dit qu'il se montrait importun.

Laissons ces sollicitations charitables pour passer à ces assistances effectives, et, pour louer ce grand homme en particulier, décrivons une calamité publique. Il n'y a pas longtemps, Messieurs, que selon l'expression de l'Ecriture, *le ciel qui est sur nos têtes était d'airain, et que la terre sur laquelle nous marchons était pour nous une terre de fer.* La misère arracha aux plus patients les plaintes et les murmures; l'esprit de révolte et un chagrin audacieux s'élevèrent dans la ville royale; le feu de la sédition s'allumait dans les rues et dans les places publiques, les cris confus d'une foule nécessiteuse excitaient autant la crainte que la pitié; le libertin et le paresseux étaient joints aux pauvres, l'avarice augmentait le malheur de la famine et de la stérilité, une multitude indigente semblait plutôt menacer avec insolence, que demander avec humilité. Ne vous imaginez pas, Messieurs, de ces remèdes violents et fâcheux que la faiblesse et l'impuissance ont inventés; on ne perdit pas les pauvres pour conserver les riches. Un homme semblable au fameux Razias, *que l'on savait zélé pour la ville, dont la réputation était connue du moindre citoyen, et qu'on appelait le père du peuple, à cause de l'affection qu'il lui portait.* Boufflers, avec son autorité naturelle, sut retenir ces troupes de mendiants. *Vir amator civitatis, et bene audiens : qui pro affectu pater Judæorum appellabatur* (II *Mach.*, XIV, 37). Il ramena au respect et à l'obéissance cette populace mutinée; il rassura par l'espérance, il toucha par les largesses; on vit se répandre tout à coup cette douceur qui calme et qui apaise. Au lieu de plaintes on entendit bientôt des bénédictions, l'idée de la misère s'évanouit, on ne s'empressa plus qu'à voir le bon citoyen; il était presque sans suite, et chacun se le représentait conduisant nos troupes victorieuses; on se figurait sur sa tête tous ses lauriers; on se remplissait l'esprit de sa gloire, tandis que son cœur était occupé de la charité : *bene audiens.* Il manquait un genre de triomphe à ce capitaine, c'était d'avoir vaincu des cœurs; il soumit des concitoyens par le respect et l'amour, comme il avait terrassé des ennemis par la vaillance et la force : *vir amator civitatis.* Il sut attendrir les âmes les plus dures, et le peuple regarda comme son père un homme si désintéressé, si charitable, si modeste après tant de victoires, si simple et si compatissant avec tant de grandeur : *qui pro affectu pater Judæorum appellabatur.*

Qu'attendez-vous encore de Boufflers, Messieurs? une foi qui, selon les termes de saint Ambroise, le rendit aussi courageux contre la mollesse et la volupté qu'intrépide dans les périls, aussi ferme contre l'oisiveté et les plaisirs que brave dans les combats; une foi égale à celle d'Abraham; l'événement fut différent, la soumission fut semblable. Ceci n'est peut-être pas encore sorti de la bouche de la renommée. Il fallait une voix dévouée à la religion pour raconter une si haute vertu. Quel sacrifice! Anges du premier ordre, vous en portâtes l'encens et les parfums au plus haut des cieux. La perte d'un fils, dont il avait formé l'esprit et le cœur, ne peut lui arracher une seule plainte, un seul murmure; *le Seigneur le veut*, s'écrie-t-il, en le voyant mourir. Grands de la terre, le Seigneur veut quelquefois votre humiliation, vos amertumes, et vous ne les voulez pas; elles arrivent malgré vous, elles viennent fondre sur vos têtes, et vous perdez le mérite de la soumission. Boufflers n'était point accoutumé à ces coups de la justice, parlons plus correctement à ces coups de la miséricorde de Dieu. Il courait depuis tant d'années dans les routes de la gloire et de la fortune; mais le Seigneur frappe du moins une fois pour le salut; il sentit un coup terrible, il partait de la main du Très-Haut, ce fut assez pour le calmer.

La mort qui venait de ravir le fils ne put surprendre le père; loin du tombeau il s'y était préparé; le trait qui avait percé le premier fut le même qui ouvrit le cœur du second à la pénitence. Qui l'ouvrit? Non, Messieurs, mais qui redoubla sa ferveur. Dès ce jour il ne porta plus ses regards que vers le ciel; il mourut à toutes ses passions; *il repassa*, comme Ezéchias, *devant Dieu toutes les années*, c'est-à-dire, toutes les faiblesses *de sa vie dans l'amertume de son âme.* L'aveu qu'il en fit à vos ministres, Seigneur, ne fut ni forcé, ni tardif; il craignit vos jugements, il espéra vos miséricordes; la France, qui lui a reconnu cette multiplicité de dons excellents, qui font les justes, ne peut-elle pas penser que vous les avez couronnés de la gloire qui fait les bienheureux?

Interrompez cet éloge, Messieurs, si je couvre une conduite profane sous le voile d'une conversion ambiguë; et si toutes les actions de Boufflers n'ont pas concouru à former cette odeur de vertu que j'ai répandue sur le lit de son infirmité. Interrogez les guerriers témoins de cette piété que

saint Augustin trouvait si louable et si admirable dans les camps. Là, il adorait chaque jour avec frayeur nos saints mystères ; là, il se déclara l'implacable ennemi des impies ; là, il éloigna du sanctuaire les profanations et l'incendie. Durez au milieu des ruines et des dégâts de la guerre, temples sacrés dont il écarta la flamme. Chaque cantique dont vos voûtes ont depuis retenti a été pour lui un cri et une sollicitation de miséricorde. Durez jusqu'à ce que vos fondements soient ébranlés par la secousse du monde entier ; rappelez votre conservateur à toutes les générations, et soyez des monuments authentiques de sa piété et de sa religion.

Mais, Seigneur, pour le service de l'Etat que reste-t-il de ce capitaine et d'une si longue suite de guerriers? Un enfant de six ans. Il porte déja par la magnificence du prince ces beaux titres qui furent les récompenses du sang et des travaux de son père. Lui accorderez-vous, mon Dieu, des années pour les mériter et les transmettre? Seront-ils ensevelis dans son cercueil? Grande âme, maintenant dépouillée de la matière, vous percez bien plus aisément que nous les sombres voiles de l'avenir ; lisez son histoire dans le livre de tous les temps, c'est-à-dire dans la Divinité que vous contemplez. Quand il approchera du tombeau, faites ajouter, comme un prophète le fit pour Ezéchias, de nouvelles années à sa vie. L'immortalité a dévoré en nous vos anciennes affections, il ne vous reste plus de pente que vers le Seigneur, mais la charité dure dans les saints. Vous êtes sans doute encore sensible aux intérêts de ce royaume ; vous avez vu rappeler des portes de la mort un prince de deux ans, héritier de la couronne ; obtenez du Tout-Puissant qu'il laisse croître le tendre rejeton de tant de capitaines, pour la soutenir et la défendre. Après tant de services, rendez encore ce dernier à la France ; vous ne sauriez lui en rendre de plus grand, si le fils doit ressembler au père. On lui mettra bientôt devant les yeux, non pas le portrait de votre visage, il ne vous ressemble plus, la pourriture et les vers ont déjà défiguré le corps. On lui montrera l'image éternelle de votre âme, vos exploits et vos vertus ; la renommée impatiente n'attend plus que l'écoulement de peu d'années pour lui raconter votre histoire ; elle lui parlera successivement de sainteté et de vaillance, de l'éclat de vos faits, et de l'innocence de vos mœurs Il apprendra que s'il est glorieux de vivre pour la postérité, il est indispensable de vivre pour soi-même, et qu'au milieu des victoires de la terre, il faut penser à la conquête du ciel. *Ainsi soit-il.*

III. PANÉGYRIQUE,

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Est homo marcidus egens recuperatione, plus deficiens virtute, et abundans paupertate : et oculus Dei respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus : et mirati sunt in illo multi et honoraverunt Deum. (*Eccli*, II, 12, 13.)

On voit un homme languissant dans un besoin de toutes choses, dans la défaillance et dans l'extrême pauvreté : cependant l'œil de Dieu regarde ce pauvre avec complaisance, le tire de son humiliation, l'élève en honneur ; plusieurs sont surpris d'admiration en le voyant, et en rendent gloire à Dieu.

La Synagogue n'eut que la peinture prophétique d'un si beau spectacle. Un pauvre, un homme de douleurs, qui devait décorer la nouvelle Alliance, ne devait être formé que d'après les mystères consommés de la crèche et de la croix ; il fallait que l'étendard de la pauvreté fût arboré dans l'étable, et celui des souffrances sur le Calvaire. Tout ce qui avait précédé n'était qu'un temps *de figures.*

La création même de l'homme ne fut, selon Tertullien, qu'une esquisse de l'incarnation du Verbe. Les plus saints personnages, montrés de loin en loin à Israël, n'étaient que des ébauches imparfaites de son libérateur : et si l'ange, qui marchait devant sa face, parut avoir tant de rapport avec lui, que la Judée fut sur le point de s'y méprendre, d'adorer comme la lumière celui qui rendait seulement témoignage à la lumière, et de préférer la voix qui criait dans le désert, au Messie qu'elle annonçait ; on lisait dans ses prophètes les marques insignes qui différencieraient l'Homme-Dieu de son précurseur ; les grands traits qui caractériseraient leur naissance, leur mission, leur mort ; et l'on ne pouvait, sans aveuglement, prendre l'ébauche pour l'ouvrage, le crayon pour le chef-d'œuvre, une légère conformité pour la ressemblance parfaite.

Mais lorsque le voile du temple fut déchiré et que le règne de la vérité eut dissipé toutes ces ombres ; lorsque les siècles de la grâce, étant peut-être, au milieu de leur course, le feu de la charité se ralentissait, qu'il fallait rallumer le zèle de la foi, réveiller les désirs de l'espérance, ranimer la ferveur du christianisme, faire refleurir la gloire de l'Eglise, et renouveler la jeunesse de ses enfants comme celle de l'aigle. Le dirai-je, Messieurs? Lorsque deux hérésies sérieuses s'étaient comme partagé la crèche et la croix pour les briser : que les *Vaudois*, rangés en apparence sous le drapeau de la pauvreté évangélique, la dégradaient du rang de la vertu, en la souillant de mille erreurs et de mille vices ; que les *Albigeois*, restes contagieux des manichéens, s'élevaient contre les mystères de l'adorable Crucifié ; le ciel donna à la terre une image vivante du Sauveur naissant, et du Sauveur immolé. Les traits sensibles et frappants de l'original furent exprimés dans la copie ; François d'Assise, choisi pour accréditer dans l'univers par son exemple, et par ses travaux, la pauvreté de l'étable et la mortification du Calvaire, réunit en lui l'indigence du Dieu couché dans la crèche, et les plaies du Dieu expirant sur la croix. L'écrivain inspiré l'envisagea à travers l'obscurité des temps futurs, quand il s'écria : « On voit un homme languissant dans un besoin de toutes choses, dans la défaillance et dans

l'extrême pauvreté : cependant l'œil de Dieu regarde ce pauvre avec complaisance, le tire de son humiliation l'élève en honneur; plusieurs sont surpris d'admiration en le voyant en rendent gloire à Dieu : *Est homo marcidus,* » etc.

Ce tableau vous détrompe, riches et grands de la terre. Vous regardiez le mérite et l'éclat de la pauvreté comme une illusion, le bonheur et la puissance de la pauvreté comme une chimère.

Vous ignoriez que la pénitence a ses prodiges; que l'on arrive à la grandeur, à la félicité, par la croix aussi bien que par la politique et par les armes; qu'au centre de l'humiliation on trouve quelquefois la source de la gloire, et que l'on monte à l'héroïsme par la route du Calvaire. Il vous paraissait, comme à Salomon, que les jours du nécessiteux étaient infortunés. A ces oracles mêmes : Bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux; faites pénitence, parce que le royaume de Dieu est proche, vous ne vous figuriez pas qu'il y eût des consolations pour l'indigence, des douceurs pour la mortification, dans les royaumes de la terre. Vous vous disiez bien depuis l'Evangile que la honte n'accompagnait plus la pauvreté, que le mepris n'était point le partage de la pénitence; mais vous les soupçonniez remplies de tristesse et d'amertume. Il fallait leur ôter cet air sombre d'affliction et de disgrâce, que leur prêtent votre cupidité et votre mollesse. Il fallait que vos passions, roidies contre l'exemple d'un Dieu, comme s'il eût été inimitable, se rendissent à l'exemple d'un homme qui trouverait les délices, l'abondance, la splendeur dans la pauvreté; l'éclat, la force, la grandeur dans la pénitence.

Ouvrons l'histoire de François d'Assise, pour montrer cette nouvelle économie d'objets. Ici, Messieurs, une pauvreté opulente, une pénitence glorieuse. Au centre de la pauvreté un homme plus révéré que les riches, plus heureux que les riches, plus distingué et plus puissant que les riches. Dans le sens de la pénitence, un homme plus recherché que les grands, plus élevé en honneur que les grands; qui se montre avec plus d'autorité sur la cendre, que les princes sur le trône; qui est plus respecté, couvert d'un cilice, que les rois parés de leur pourpre; qui étonne l'étranger comme le concitoyen, les barbares comme les chrétiens, le successeur de Mahomet comme le vicaire de Jésus-Christ, qui réveille toute la terre au bruit de sa vertu, qui étouffe le cri du libertinage par sa seule présence, et qui force l'impie même à rendre gloire au Seigneur. Voilà ce que l'œil de Dieu découvre dans notre saint ou plutôt ce que la main de Dieu opère par notre saint : *Est homo marcidus,* etc.

Venez donc, riches, et voyez avec quelle complaisance Dieu regarde la pauvreté de François, premier trait de son éloge. Venez donc, grands, et voyez avec quelle distinction Dieu illustre la pénitence de François, second trait de son éloge. Puisses-tu, siècle pervers, être surpris d'admiration à la vue de ce grand saint, et en rendre gloire à Dieu : *Et mirati sunt in illo multi, et honoraverunt Deum.*

Vierge sainte, vous le regardâtes favorablement ce pauvre, si ressemblant à votre Fils; accordez-moi, pour le récit de ses vertus, et pour l'efficace de ses exemples, l'intercession que vous employâtes pour son salut, et pour sa gloire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La pauvreté ni l'opulence ne sont en elles-mêmes ni des vertus ni des vices. La séve qui n'est encore que dans le tronc des arbres est indifférente à tous les fruits, et ne choisit les espèces qu'en entrant dans les canaux déliés des entes et des greffes, à peu près comme une eau docile, qui suit la pente qu'elle trouve, et qui est limpide ou limoneuse, selon le terroir qu'elle arrose. S'il est écrit : *Le Seigneur est le refuge du pauvre;* le Saint-Esprit ajoute : *Je hais un pauvre superbe;* et quand il dit : *Heureux est le riche;* il parle du riche qui est sans tache, *et qui n'a point mis son espérance dans les trésors.* Ainsi l'indigence et les richesses deviennent, selon le penchant qu'elles trouvent dans notre cœur et selon le rang qu'elles y prennent, un des grands biens ou un des grands maux des hommes. Là, elles sont ennoblies ou dégradées; elles s'attirent les regards favorables ou les regards terribles du ciel, elles se livrent à la honte ou à la gloire, à la souillure ou à la sainteté. Il n'y a que le double esprit d'Elie, l'esprit de pauvreté et la pauvreté d'esprit (vertus différenciées avec justesse par les saints Pères) qui puissent les tourner en mérite. Esprit de pauvreté qui consiste ou à accepter des mains de la Providence une pauvreté réelle ou à prendre volontairement pour Jésus-Christ une pauvreté effective ou à se détacher des biens pour en user comme n'en usant pas : pauvreté d'esprit qui consiste dans l'aveu sincère de notre indigence spirituelle, dans le ressentiment de notre misère intérieure, et, pour tout dire, dans l'humilité profonde du cœur; esprit de pauvreté qui ôte tout désir, toute estime, tout amour pour l'opulence; pauvreté d'esprit qui ôte tout orgueil, toute enflure, tout amour-propre. Voilà, Messieurs, ce qui donne seul du prix à l'indigence et aux richesses.

Eclatez encore, foi sainte du christianisme. Le pélagien fermait le ciel aux riches qui n'abandonnent pas leurs possessions; c'est prendre pour un précepte ce simple conseil : Si vous voulez être parfaits, allez vendre vos biens, et les distribuez aux pauvres. Le mondain se promet le ciel en s'attachant aux richesses; c'est prendre pour un simple conseil ce grand précepte : Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, c'est-à-dire, ne s'en détache pas, ne saurait être mon disciple. Abandonner ses biens c'est

courir vers la perfection : s'en détacher c'est marcher dans le chemin de la vertu. L'esprit de pauvreté nécessaire pour le salut, est dans celui qui se déprend de ses possessions, comme dans celui qui s'en dépouille. L'un choisit un sentier que Jésus-Christ a frayé : l'autre marche dans celui que l'Evangile montre. La voie du premier est plus sûre, disait saint Bernard, d'après Tertullien ; celle du second n'est pas moins droite ; elles aboutissent toutes deux à une récompense éternelle. On voit dans la route du salut des riches comme Abraham, des nécessiteux comme Lazare, des pauvres comme François d'Assise : celui-là seul s'égare, qui aime les richesses ou qui les désire.

Après des principes si lumineux, je puis humilier les riches sans les désespérer, et faire l'éloge de la pauvreté sans alarmer l'opulence ; dire avec l'Ecriture que le riche et l'indigent se sont rencontrés et que c'est la même main qui les a faits, remarquer que la pauvreté contribue à la beauté et à l'harmonie de l'univers comme les richesses ; qu'on lui doit des sages, des héros, des rois comme aux conditions brillantes ; que David et Mardochée étaient nés dans l'indigence ; qu'elle disputa mille fois de prééminence avec les richesses dans la Grèce et dans Rome ; que le Verbe incarné l'a consacrée ; qu'elle donne maintenant de la ressemblance avec un Dieu, et que la préférence a été décidée par cet oracle du Saint-Esprit : Sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre, qui a le cœur humble et brisé, et qui écoute mes paroles avec tremblement ? Dispensez-moi, Messieurs, de pousser ici plus loin les avantages de la pauvreté : à la vue de François, les richesses céderont d'elles-mêmes à l'indigence la grandeur et la gloire.

Le ciel combat pour lui contre l'opulence avant qu'il la connaisse, et la pauvreté préside à sa naissance. Est-ce un ange du Seigneur ? est-ce un homme inspiré qui annonce son berceau ? Les savants historiens sont partagés, mais ils s'occupent tous de cet enfant, qui dès l'entrée de la vie ressemble à son Sauveur. Passez de votre maison opulente dans une étable, mère tout à la fois triste et heureuse, vous souffrez comme Rébecca des douleurs mortelles, non pas en portant comme elle deux enfants qui s'entrechoquent, mais en portant dans le même enfant le fils d'un riche et le patriarche des pauvres ; vous aurez la joie de l'enfanter, quand la main de la pauvreté pourra recueillir le fruit de vos entrailles ; en quittant le sein où il a été conçu, il entrera dans le sein de la pauvreté où il doit vivre : sorti du néant au milieu des richesses, il ne verra la lumière qu'au milieu de l'indigence.

De si beaux commencements présageaient assez les merveilles de la pauvreté de François. Il sort des eaux du baptême, et tout présage encore les prodiges de sa pénitence. Ici l'ange, ou si vous le voulez, l'étranger qui avait décidé sur sa naissance, le prend entre ses bras, admire, en louant le Seigneur, cette lumière qui éclairera les nations, bénit cet enfant qui est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, en prédit, comme un autre Siméon, la future grandeur, lui imprime sur l'épaule droite une croix bien formée, et disparaît aux yeux des spectateurs. Ah ! les images de l'étable et du Calvaire ne sont donc pas séparées ; François est marqué au coin de la croix, comme au coin de la crèche : également consacré à la pauvreté comme à la pénitence.

Laissons couler sous des prêtres vertueux, dans la culture de la piété et des bonnes lettres, son âge tendre et son âge de puberté. Voyons croître avec lui son affection pour les pauvres, et son respect pour les choses saintes. Ne craignons pas de heurter dans notre siècle une jeunesse corrompue, de dire que s'il prêta à la dissipation les prémices de ses beaux jours, il en écarta le libertinage ; qu'étant aimable comme Joseph, il fut aussi chaste que lui. Se refusant à toutes les sollicitations et se dérobant à tous les dangers : né tendre et complaisant, libéral et officieux, vif et pénétrant, doux et humain, poli et enjoué, affable et mesuré, libre et modeste, il essaya quelque temps d'un luxe curieux et approuvé du siècle, d'une volupté reçue et délicate : mais il n'en franchit jamais les barrières ; le monde l'appelait le modèle, la fleur de la jeunesse, lorsque le ciel, qui connaissait la trempe de son cœur, se hâtait de le préparer à réformer le monde. Qu'il se remplisse d'idées ambitieuses, que dégoûté du commerce il se tourne vers les armes, et pense à offrir son épée au comte de Brienne : ce sont les cendres du vieil homme qui fument encore, et qui donnent au siècle leurs dernières étincelles. La grâce le rappellera bientôt ; une maladie, une apparition de Jésus-Christ crucifié, développent en lui tout l'homme nouveau. Il monte de l'amour tendre pour les pauvres à l'amour sensible pour la pauvreté. Cet arbitre des jeux, des spectacles, des fêtes dans sa patrie, ne cherche plus que la solitude, la cime des rochers, les antres, les grottes sauvages, il ne se montre que parmi les nécessiteux, et dans la foule des mendiants. Au fond des hôpitaux est son séjour délicieux et l'apprentissage de la haute perfection à laquelle il aspire.

Entrons avec lui, Messieurs, dans ces vastes édifices que les rois et les riches ont élevés, comme les palais des pauvres, comme des remparts contre les tempêtes de la faim, contre les assauts de l'indigence et des infirmités humaines. Quels objets me présentez-vous, asiles sacrés ? Toute espèce de miséricorde et toute espèce de misère. L'arbre de vie transplanté dans vos enceintes, y dégénère bientôt ; l'air qu'on y respire et celui qu'on y exhale le dépouillent de ses feuilles, *l'ombre de la mort l'offusque de toute part*, ses fruits tombent aux souffles qui empestent, et son tronc sec et aride est tout environné de sépulcres. Ce n'est plus la vision d'Ezéchiel, où des os séparés se rapprochent chacun dans sa jointure ; ici, après avoir versé l'huile et le vin dans les blessures, on inter-

roge les plaies avec le fer et le feu; les portiques lamentables de ces piscines rassemblent toutes les calamités du genre humain, et toutes les images de la nature éplorée. Celui-ci y périt par la satiété, celui-là par la défaillance; des infortunés y partagent leur désespoir entre les membres qu'ils ont perdus, et les membres qu'ils ont encore; on y voit des spectres mutilés, des corps couverts d'ulcères, des bustes vivants qui n'osent se croire ou du moins se dire des hommes, craignant de déshonorer l'humanité, s'exprimait un Père. L'un y pleure ceux qui expirent à ses côtés, et va être pleuré lui-même par ceux qui remplacent les cadavres ; l'autre communique ses souffrances en les publiant, et rouvre toutes les plaies de ses voisins. L'appareil des opérations, semblable à la torture qui précède le supplice, y frappe d'horreur autant que les opérations mêmes. Là les gémissements lugubres, les soupirs profonds, les plaintes amères, le cri des funérailles, l'humanité sans cesse en deuil, la mort qui la foule aux pieds. Les plus grands courages y sont abattus, et choisissent seulement à leur douleur et à leurs larmes les traits les plus touchants.

Quelle académie pour François! Quel lycée! La lumière sortait pour lui de tous ces déplorables objets. Là il brisait son cœur en considérant les ravages du péché et les tristes accompagnements de cet arrêt : *Vous êtes poudre et vous retournerez en poudre.* Là il s'occupait du néant de l'homme, démontré avec tant d'évidence, et confondu par tant de disgrâces. Là il se disait qu'il n'y aura point de santé véritable pour ce corps que vous idolâtrez, jusqu'à ce qu'il soit revêtu de l'immortalité, et que la mort soit absorbée par la victoire. Là il se figurait déjà être dans le tombeau, chargé de liens funèbres, remué et réveillé par les vers, attentif dans la pourriture au son de la dernière trompette. Là, partagé entre la méditation sur le temps et la méditation sur l'éternité, entre la prière et les macérations, le jeûne et la contemplation, le soin de son salut et le soin de tant de malheureux, il punissait les vanités de sa jeunesse ; il expiait ses anciennes répugnances, portant ses lèvres sur les lépreux, nettoyant leurs plaies, se dévouant à des offices également abjects et rebutants. Là, en consolant les pauvres, il briguait auprès de Dieu leurs infirmités, il leur enviait leurs souffrances ; il aurait accepté les pertes qu'ils avaient faites dans la nature avec la même ardeur qu'il s'associait à leurs misères dans la fortune. Là, en voyant le fer qui sonde des membres languissants, et en faisant couler son sang avec les instruments de la pénitence, il examinait s'il se présenterait volontiers au glaive qui fait couler le sang des martyrs, et il dressait tout le plan de sa sainteté. J'ajoute qu'il y traçait aussi le plan de sa gloire ; que ce fut parce qu'il se renferma dans ces tristes demeures, que le ciel le choisit pour réparer des temples; que ce fut parce qu'il y versait des pleurs, qu'il eut ensuite le don des larmes; que parce qu'il aima la société des nécessiteux, il devint le patriarche des pauvres; que parce qu'il ambitionnait les souffrances, il guérit miraculeusement toutes les maladies ; que parce qu'il collait sa bouche contre des ulcères, Jésus-Christ lui imprima ses plaies sacrées; que parce qu'il ensevelissait les cadavres, il reçut la puissance de ressusciter les morts ; que parce qu'il était rempli de compassion pour des infortunés, il fut intrépide au milieu des barbares; et, qu'étant descendu au fond des humiliations, il mérita d'être honoré par les rois et par les royaumes.

Lorsque je crayonnais ensemble la pauvreté et la pénitence, et que je mettais les récompenses à côté des vertus, François se montrait tout entier à ma pensée. Mais l'ordre de son éloge veut que je décrive uniquement ici une pauvreté que Dieu rendit sainte et éclatante, consolatante et heureuse, glorieuse et puissante, héroïque et privilégiée.

Lazare, sanctifié dans l'obscurité, nous dit assez qu'une pauvreté sainte n'est pas toujours une pauvreté éclatante : le héros des Thébains qui voulut vivre et mourir dans l'indigence ; ces illustres Romains, Fabius et Fabricius, comptés parmi les pauvres ; un Quintius, rappelé au consulat lorsqu'il conduit sa charrue, lorsqu'il n'a pour abattre la poussière et la sueur dont il est couvert que la robe bordée de pourpre, dont on le revêt au milieu des licteurs et des faisceaux, et qui revient de la dictature au labourage, nous avertissent assez qu'une pauvreté éclatante n'est pas toujours une pauvreté sainte, glorieuse et une pauvreté puissante : *Vir ditissimæ paupertatis.*

Bientôt s'ouvre à François une carrière plus noble. J'oublie les temples matériels pour lui voir poser la première pierre de cet édifice spirituel, qui est au milieu du christianisme comme une tour imprenable d'où pendent mille boucliers pour défendre, et les armes du plus vaillant pour attaquer. J'aime à lui voir jeter les fondements d'un ordre qui, comme la petite fontaine de l'Écriture, devint un fleuve multiplié en plusieurs bras par l'abondance de ses eaux, ordre varié pour tous les états et pour tous les sexes. Il n'admet d'abord que des hommes dépouillés de leurs biens, et dévoués à la pénitence; il présente ensuite au ciel des vierges toutes pures, fiancées à cet unique époux, qui a voulu y sanctifier les filles des empereurs et des rois, les sœurs des princes et des pontifes; enfin il embrasse toutes les conditions, et engage à la piété, à l'humilité, à la mortification le monarque sur son trône, le guerrier dans les armes, le magistrat sur le tribunal, l'ecclésiastique dans ses fonctions, le négociant dans son commerce, l'un dans la liberté du célibat, l'autre dans les liens du mariage. Entreprise digne des apôtres, qui avaient médité la réformation de l'univers ; entreprise au-dessus de toute la gloire et de toute la puissance mondaine;

entreprise sortie du sein de l'indigence, et exécutée par le zèle de la pauvreté : c'est-à-dire entreprise mesurée à l'amour de François pour le salut des peuples, et soutenue par le courage de ce premier ordre, qui, semblable au fleuve de Mardochée, après avoir coulé quelque temps, *se changea en lumière, et devint un astre dans l'Eglise de Jésus-Christ.*

Déjà notre saint est au pied du siége apostolique. Protégé dans la cour romaine, il se promet un accueil favorable; mais rebuté par un pontife d'une sagesse profonde, il comprend que Dieu veut achever seul son ouvrage. La beauté de la mer semble augmenter après une tempête, et la sérénité du ciel après un orage : ainsi les difficultés qui précèdent l'approbation d'un ordre religieux ne font que redoubler l'éclat de sa naissance. Innocent III admirera dans son sommeil une palme, qui croissant à ses pieds, devient un grand arbre; il frémira en voyant le temple de Latran penché et appuyé sur un pauvre : *et revenu à lui-même, comme Pierre, dès que l'ange l'eut quitté*, il s'écriera : *ah! c'est ce pauvre qui va être un soutien de l'Eglise par son exemple et par sa doctrine.* François, victorieux, est honoré d'une ample mission pour toutes les religions du monde; ses enfants se multiplient chaque jour; et cinq mille disciples dans un chapitre général sont le riche échantillon d'un ordre qui doit se répandre sur toute la terre. Les possessions de saint Paulin étaient si grandes, lorsqu'il embrassa la pauvreté, qu'on les appelait des royaumes, *Paulini regna.* Les acquisitions de la pauvreté de mon saint sont si étendues, que je puis dire : l'Asie de François, l'Afrique de François, l'Europe de François; et maintenant que son ordre compte plus de dix-sept provinces dans l'Amérique; je dois m'écrier les mondes de François. Bâtir à ses enfants des maisons dans tous les climats, les y maintenir à des frais que la Providence garantit depuis plus de six siècles, pouvait-on pousser plus loin l'opulence de la pauvreté? *Vir ditissimæ paupertatis.* Je ne vous montre encore que la base et que l'étendue de l'ordre de François. Un prince mahométan (Soliman II) en fut si frappé qu'il aima le portrait du saint fondateur, comme l'image d'un des plus grands hommes; et la fécondité de son indigence a rendu vénérable aux infidèles la foi des chrétiens. Que penserez-vous donc quand je décrirai l'éclat et la grandeur de cet ordre? Je puis vous le demander ici : que faites-vous de durable et de glorieux avec votre or et votre argent? Vous n'affermissez pas la plus riante fortune contre la fatalité des temps : le même siècle la voit naître et périr, lorsque les fondements de l'ordre de saint François sont inébranlables. Pourquoi? C'est que votre attachement aux richesses leur laisse toute leur caducité; et que le ciel assure à l'amour constant de François, pour la pauvreté, une protection perpétuelle : *Vir ditissimæ paupertatis.*

Oui, Messieurs, la persévérance de François dans l'indigence mérita pour son ordre une perpétuité de bénédictions, et rendit sa pauvreté héroïque et privilégiée : dernier coup de pinceau au premier trait de son éloge. Ce ne fut pas un de ces hommes qui sont pauvres avec modestie et sans réserve, pour puiser dans l'opulence de l'Eglise avec éclat et sans mesure; qui semblent s'humilier dans la poussière, pour poser dans la vile cendre qui les couvre les fondements de la fortune qu'ils méditent : et qui sont tranquilles, comme Joseph, jusque dans l'obscurité, parce qu'ils s'y occupent de leur grandeur future. François est héroïquement pauvre, parce qu'il veut être toujours pauvre. On admirera Zénon, qui, dans un vaisseau menacé du naufrage, tandis qu'on jetait tout à la mer pour alléger son navire, qu'il voyait flotter çà et là ses richesses perdues, et que les vagues cruelles lui remontraient de loin les ballots précieux qu'elles allaient engloutir, rendait grâce à la fortune de ce qu'elle le réduisait au manteau de la philosophie. Baissez vos têtes, Stoïciens tant vantés : le disciple de la crèche l'emporte sur le maître du *Portique.* Zénon remerciait fastueusement la fortune qui lui enlevait ses biens; François la repousse héroïquement quand elle lui offre des possessions. C'est un pauvre aussi magnanime que le prophète Elie, qui, selon l'expression de saint Chrysostome, avait choisi la pauvreté par la richesse de son esprit, par l'opulence, la grandeur, l'étendue de son cœur : *Ipsam vero paupertatem ex mentis opulentia elegit.* Richesse d'esprit par laquelle François déteste l'opulence et la cupidité, mises autrefois au rang des divinités. Richesse d'esprit, qui lui fait respecter les pauvres comme les amis de Dieu, et penser qu'ils ont pour père celui qui nourrit les oiseaux, et qui cultive les fleurs. Richesse d'esprit, qui lui fait envisager l'opulent et le pauvre comme des mendiants qui ont reçu jusqu'au fond de leur être. Richesse d'esprit, qui lui dit que la nature méconnaît les riches quand elle les met au monde, et quand elle les reçoit dans le tombeau. Richesse d'esprit qui lui montre qu'il y a eu des pauvres par goût, des hommes dédaigneux pour l'opulence, qui méprisaient les richesses de la terre sans attendre que le ciel leur tînt compte de ce mépris. François montre une pauvreté tout à la fois sainte et éclatante. Sainte, parce qu'elle est encore plus le choix de la vertu que celui de l'inclination : éclatante, parce qu'il en fait un vœu solennel, et un état marqué; sainte, parce qu'il l'embrasse plus par amour pour la perfection, que par dédain pour les richesses : éclatante, parce qu'elle le dépouille avec célébrité; sainte, parce qu'elle est inspirée par l'Evangile : éclatante, parce qu'elle est accompagnée de merveilles; sainte, parce qu'elle mérite la complaisance du ciel : éclatante, parce qu'elle est révérée sur la terre; sainte, parce qu'elle est humble et modeste : éclatante, parce qu'elle est ferme et invin-

cible; sainte, parce qu'elle est l'ouvrage de la grâce : éclatante, parce qu'elle va triompher de la nature.

Vous pénétrez, dans ma pensée, Messieurs; la cruauté du père servira d'ombres pour rehausser l'éclat de la sainteté du fils. Qu'importe que le cri de l'avarice étouffe la voix du sang, puisque l'esprit de pauvreté subjugue à son tour le sang et l'avarice? Effrayons un monde rempli de pères et d'enfants divisés par l'avarice; d'esprits enchaînés par les richesses; d'âmes fermées à toute autre affection qu'à celle de l'opulence, et qui disent avec Salomon : *Le pauvre sera odieux à ses proches mêmes.* Un père qui se prêtait aux dépenses de son fils, pour le siècle, le prive de son héritage dès que le fils veut en faire l'héritage de Jésus-Christ! Un fils qui, voulant fournir à ses plaisirs, s'affligeait sur la sèche économie de son père, renonce avec joie à tous ses biens pour la perfection de l'Evangile! Grand Dieu, votre main est bien marquée sur tous les deux! La main de votre justice sur le père : celle de votre miséricorde sur le fils. Arrêtez, père insensé, vous serez l'horreur de toutes les races; vous allez tarir une source de bénédiction dans votre famille; vous rejetez un fils qui fera l'admiration des peuples : que sa soumission vous attendrisse, si sa sainteté ne vous touche pas. Ah! je fais trop attendre la vérité de la gloire de François. Traîné devant son évêque, il signe d'une main ferme l'acte ignominieux qui le prive de ses espérances, qui le bannit de sa famille, et le renvoie parmi les pauvres. Il se rappelle que la pauvreté l'a reçu au sortir du sein de sa mère; il se dit qu'un chrétien est déshérité du siècle sur les fonds du baptême; que le premier degré de la sagesse est de connaître son véritable père; *que le principe de toute paternité est dans le ciel;* que toute créature relève de son domaine, et qu'il est bien au-dessus d'un homme mortel. Mais il ne lui échappe pas une seule plainte. Loin de dire comme Esaü : *Les jours du deuil de mon père viendront*, ou de réclamer contre une renonciation odieuse et nulle : il se dépouille de ses habits, dès que son père se dépouille de l'humanité en les demandant. Je ne vois plus que le cilice qui couvre son chaste corps : la douleur et la compassion étouffent toutes les voix; sa vertueuse mère ne peut exprimer toutes ses tendresses; on pousse de toute part des cris pitoyables ou des sanglots, et l'indignation publique vient fondre sur un père si barbare. Le seul François l'envisage avec respect, et lui dit avec douceur : *je vous ai appelé mon père sur la terre, je dirai désormais uniquement : notre père qui êtes dans les cieux.* Le pieux évêque soupire à cette haute vertu; et le saint, qui en reçoit un manteau rustique, y forme une croix, et annonce à sa patrie par ce vêtement, que, *déjà crucifié au monde, il va crucifier le monde en lui.*

Votre frémissement passager, sur la cruauté d'un père, n'arrêtera point mes reproches, Messieurs; si votre conduite n'est pas aussi scandaleuse que la sienne, elle est souvent aussi barbare. Combien de pères rejettent des enfants qu'ils ne jugent pas propres pour le monde; bannissent de leur famille ceux qui ne peuvent pas courir vers la fortune; les sacrifient à l'élévation d'un aîné, ou à des passions honteuses? Combien qui laissent allumer dans ces cœurs tendres des cupidités naissantes, et qui sont attentifs à y resserrer ou à y éteindre la charité qui veut éclore; qui ne leur laissent de la compassion pour les pauvres, qu'en leur inspirant de la haine et du mépris pour la pauvreté? Ecoutez donc, enfants des hommes, et apprenez à être enfants de Dieu. Si le bras de vos pères vous repousse et vous dépouille, vous trouverez dans votre Père céleste un tuteur puissant, qui est la source de tous les biens; cultivez toutes les vertus, celles mêmes qui irritent vos proches; souvenez-vous qu'un chrétien ne reconnaît aucun droit dans son père qui puisse altérer les droits du ciel. Alors la pauvreté sera pour vous, comme pour François, consolante et heureuse; elle vous fera entrer dans l'abondance de Dieu même.

Si une pauvreté consolante et heureuse vous paraissait un paradoxe, Messieurs, le paganisme même vous dirait avant les saints docteurs : tantôt que le pauvre rit plus souvent et plus sincèrement que le riche que ses soins passent comme le nuage le plus léger, et que sa joie n'est point détrompée par les revers; tantôt qu'une pauvreté contente n'est point une pauvreté réelle; parce que c'est être riche que de vivre en paix avec l'indigence; tantôt qu'il n'y a point de pauvres selon la nature, et qu'il n'y a point de riches selon la cupidité; tantôt que le comble de la volupté est de la mettre dans ce que les événements ne peuvent ôter, et que le plus haut point de la grandeur d'âme est de se placer dans un état où il n'y a plus à descendre.

François trouva les mêmes vérités, mais plus respectables dans les sources pures de nos livres sacrés. Sorti du tribunal où il s'est jeté dans le sein de la Providence : un torrent de consolations le pénètre jusque dans les moelles. Il conjure la pauvreté de ne l'abandonner jamais : il lui donne les noms que la cupidité prodigue à ses idoles : il l'appelle son amante, ses délices; il l'aime, comme les mondains adorent les objets de leurs passions, avec vivacité, avec transport Chère pauvreté, lui dit-il, comme saint Basile, voyez avec quelle tendresse je vous embrasse; vous seule pouviez remplir mes vœux. Il s'occupe d'elle comme les avares s'occupent de leurs trésors; il s'applique à la cultiver, comme l'ambitieux s'étudie à étendre ses honneurs et sa gloire. Combien de fois une sainte jalousie s'empara-t-elle de son cœur, quand il voyait des hommes plus pauvres que lui? Combien de fois, les couvrant de ses vêtements, s'enveloppa-t-il de leurs haillons, pour descendre plus bas qu'eux dans l'indigence? Saint Augustin s'é-

criait : Toute opulence qui n'est pas mon Dieu est une véritable misère; François s'écrie : Mon Dieu, et mon tout : *Deus meus, et omnia.* Mon Dieu, puisque c'est le Dieu de tous les hommes : *Deus meus;* et mon tout, puisque je retrouve en lui le domaine de l'univers, *et omnia.* Mon Dieu, puisqu'il m'a fait tout ce que je suis; et mon tout, puisqu'il est seul mon père et mon patrimoine. Mon Dieu, puisqu'il a soin de moi, comme si j'étais seul sur la terre : et mon tout, puisqu'il a fermé mon cœur *à toute la figure du siècle : Deus meus, et omnia.* Mon Dieu, puisque je dois le servir d'une manière spéciale : et mon tout, puisque je n'aime que lui. Mon Dieu, puisqu'il me montre des richesses immenses, des richesses éternelles : et mon tout, puisque je ne porterai plus de regards que vers le ciel : *Deus meus, et omnia.* Joie sensible. Il est seul, avec Dieu seul; il converse avec son Créateur, comme avec un père. Joie ravissante! il possède son Dieu, parce qu'il ne possède rien avec lui; et il possède tout, parce qu'il ne possède que son Dieu : *Deus meus, et omnia.*

Fantômes de l'imagination, dites-vous : imbécillité d'esprit! je le sais, Messieurs, et j'en gémis. Fantômes de votre imagination! Imbécillité de votre esprit! Fantômes de votre imagination, qui veut rendre misérables ceux que le sentiment de leur cœur rend très-heureux. Ils sont dans l'humiliation, mais par choix; ils n'arrivent pas aux honneurs, mais ils ne sont pas ambitieux; ils pleurent, ils sont infirmes, mais ils aiment leurs larmes et leurs infirmités. Est-ce que vous regardez comme malheureux ces grands Romains qui jugeaient indigne d'entrer dans le sénat celui dont les possessions montaient à dix livres d'argent, se rendant pauvres pour enrichir la république? Est-ce que l'Apôtre ne disait pas : *Je ne suis jamais plus fort que quand je parais faible?* Est-ce que la pauvreté chrétienne croit pouvoir posséder quelque chose de plus riche et de plus grand que Dieu? Est-ce que le pauvre n'est pas *opulent dans la foi, et héritier du royaume promis?* Est-ce qu'il désire autre chose que le ciel, et qu'il ne foule pas aux pieds toute l'abondance et toute la grandeur d'ici-bas? Est-ce qu'il ne renonce pas à lui-même, comme Jésus-Christ : et peut-il manquer d'être heureux dans ce renoncement? Imbécillité de votre esprit, qui veut ôter la réalité à un bonheur que vous ne trouvez ni dans votre cœur, ni dans l'aveu des nécessiteux. Montrez-moi des pauvres comme François, qui puissent dire : *Mon Dieu, et mon tout.* Ah! doivent-ils ressentir les consolations de la pauvreté, tandis qu'ils forment des vœux pour les richesses? Avez-vous oublié quels sont les indigents que Dieu remplit de joie? Ce n'était pas une pauvreté ordinaire qui faisait le bonheur de François, c'était une pauvreté universelle. Il n'aurait pas possédé toutes choses en Dieu, s'il avait désiré de posséder quelque chose avec Dieu. Ce bonheur n'est donc pas pour vous, qui dites : Mon Dieu et mes richesses. Votre cœur n'est pas seul avec Dieu seul; il admet des possessions caduques avec le souverain bien. Vous ne serez heureux que quand vous oserez dire, comme François, du moins par détachement : Mon Dieu, et mon tout : *Deus meus, et omnia.*

Faux sages, vous reprendrez un jour les titres déplacés que vous donnez aux saints, quand vous direz dans votre désespoir éternel : *Insensés que nous étions, leur vie nous paraissait une folie.* Egarés jusqu'ici en courant après la félicité, que ne suivez-vous François, qui l'a trouvée? L'opulence n'a pu vous satisfaire : que n'essayiez-vous si Dieu seul ne saurait vous rendre heureux? Puisque vous savez que ce n'est rien posséder que de ne pas posséder Dieu et qu'on ne saurait le posséder sans se détacher de tout, que n'éprouvez-vous si vous ne posséderiez pas toutes choses en possédant Dieu? Sont-ce des richesses, que ce qui vous laisse tant de désirs et qui vous donne tant d'inquiétude? Quel aveuglement de vous figurer qu'il n'y a point de bonheur pour les pauvres! Ils ont comme vous le grand spectacle de l'univers : y a-t-il quelque chose de plus beau dans vos parcs, dans vos palais? Ils ressentent plus de volupté en donnant aux besoins de la nature leurs aliments grossiers, que vous n'en trouvez dans l'abondance de vos tables. Le prophète disait : *Il les a rassasiés du miel sorti de la pierre.* Nous ne lisons point que Dieu ait tiré du miel de la pierre; mais, dit saint Chrysostome, Israël trouva dans son besoin plus de plaisir à boire une eau pure que les riches n'en ont à goûter un miel délicieux; et dans nos Ecritures : *L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel, l'âme pressée de la faim trouve doux ce qui est amer.* Le bonheur était déjà sur la terre lorsqu'il n'y avait pas encore de riches, et que les fruits sauvages faisaient la nourriture des premiers citoyens du monde. Les saints ne possèdent que Dieu, et sont dans la félicité parfaite. *L'espérance salue de loin les biens futurs;* la grâce et la foi commencent sur la terre, pour un pauvre comme François, le bonheur que la gloire et la charité mettront au comble dans le ciel. Donnez-moi, disait saint Augustin, un homme qui aime, qui désire avec ardeur les richesses éternelles, qui en soit altéré, et qui regarde le monde comme un voyageur regarde un désert aride, il entendra ce que je dis. Il n'y a que l'homme insensible aux choses de Dieu qui écoute sans comprendre. Souffrez que j'interroge votre raison, Messieurs. Une pauvreté consolante et heureuse tient-elle plus du merveilleux qu'une pauvreté glorieuse et puissante? La gloire et la puissance de François sont aussi évidentes que la lumière. On retrouve dans son histoire l'éloge que saint Jérôme faisait du saint Pape Anastase : c'était un homme d'une pauvreté très-riche, d'une indigence très-opulente : *Viritissimæ paupertatis.* Pauvreté glorieuse! j'entends l'ordre du ciel pour réparer un temple ruineux; est-ce à des riches qu'il

s'adresse? Non, Messieurs; la dépense les aurait rebutés. Le luxe, le jeu, l'ambition, la mollesse, sont en possession de les épuiser; mais la piété ne les fait pas consentir à de si grands frais. Les richesses de plusieurs n'auraient pu même y suffire : peut-être d'ailleurs étaient-elles, comme celles de notre siècle, odieuses par l'iniquité de l'acquisition, souillées par l'attachement des possesseurs ou par l'usage criminel qu'ils en faisaient. Ces riches aveugles occupés de leurs meubles précieux et de leurs maisons superbes, regardaient froidement les débris du sanctuaire, les pitoyables restes des autels abattus; et, à la honte de leur opulence, le choix du ciel, pour une entreprise honorable, tombe sur la pauvreté. C'est à François que la voix sortie du Crucifix a commandé de rétablir le temple; c'est à lui à dire avec le prophète : *Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez pas besoin de mes biens;* c'est lui qui, n'ayant pu exécuter l'ordre du ciel, lorsqu'il était riche, va redresser les autels et relever le sanctuaire. Par quels ressorts? Par ceux de l'indigence. Pauvreté puissante! Il est encore sans disciples, sans ouvriers : Hé bien, il travaillera seul; il n'a point de matériaux : Il les mandira de porte en porte. Admirons un pauvre qui s'encourage à la vue du vaste édifice de saint Damien; qui en considère les ruines, qui en sonde les fondements; qui tient en main la truelle pour réparer, ou le pic pour abattre. Nouvel Amphion! Non, Messieurs, il n'y a rien ici de la fable. Unique Amphion, qui remue les pierres, qui les élève, qui les conduit et les place à son gré, bien plus par la vertu de ses prières ferventes, que par la force de ses bras endurcis! L'ouvrage commence à briller et à surprendre. J'emprunte le langage du Saint-Esprit : *Les pierres,* nouvellement *rangées dans les ruptures des murailles, crient* contre l'opulence, *et le bois qui sert à lier l'édifice rend témoignage* contre elle. O grand objet! la crainte saisit les riches, le succès d'un pauvre les couvre de honte, l'exemple d'un saint les anime. Assise et toute la contrée se joignent à lui; l'édifice est réparé; deux autres temples rétablis par les mêmes soins sont les monuments de l'indigence de François, et redisent sans cesse à toute l'Ombrie, qu'elle fut la gloire et la puissance de la pauvreté, dans leur réparateur : *Vir ditissimæ paupertatis.*

Quand David déclare *qu'il a préparé dans sa pauvreté tout ce qu'il faut pour la bâtisse et pour la richesse du temple :* ses expressions n'assortissent point aux grands amas d'or et d'argent qu'il a faits. Ces termes dans sa pauvreté sont un langage humble et modeste, par lequel il se reconnaît pauvre devant Dieu : où, par lequel il rappelle l'indigence dont Dieu l'a tiré, pour le placer sur le trône. Mais François pouvait le dire à la lettre . *Vous voyez que dans ma pauvreté j'ai tout préparé pour rétablir les temples.* David envisage avec complaisance son épargne et encore plus la destination qu'il en faisait : il y avait là en effet de la gloire pour un prince. François n'a puisé que dans le fond de sa misère; ils ne commande point à des sujets opulents, il n'a point rendu tributaires les nations qui l'environnent, il n'a trouvé de richesses que dans sa pauvreté, et il ne s'en glorifie pas : est-ce aux trésors de David ? est-ce à l'indigence de François que vous donnez la préférence? Salomon réussit dans tout ce qu'il s'était proposé pour le temple : *Complevitque Salomon domum Domini et prosperatus est* (I *Paralip.*, VII, 11). On ne s'en étonnait pas, en rappelant les sommes immenses, les matériaux sans nombre, les ouvriers habiles, et le secours des chefs d'Isaël que David lui avait laissés. Mais la gloire d'un pauvre est singulière, lorsque trois temples, réparés et embellis, annoncent qu'il a réussi dans tout ce qu'il s'était proposé pour la maison du Seigneur ? *Complevitque.... domum Domini.... et prosperatus est.* C'est là véritablement l'homme d'une pauvreté très-riche, d'une indigence très-opulente; l'homme d'une pauvreté qui l'avertit que l'âme vient du ciel, et que l'or est sorti de la terre ; par conséquent qu'il ne faut pas emprisonner son âme dans le sépulcre de l'or: *Ipsam vero paupertatem ex mentis opulentia elegit.* Opulence, grandeur, étendue de cœur, avec laquelle il méprise les trésors de l'Italie, quand sa vertu et sa réputation les lui ouvrent. Opulence, grandeur, étendue de cœur, qui ne lui laissent accepter dans le monde que le nom de pauvre: *Franciscus pauper ;* et qui le tient à la mendicité par un vœu solennel, lorsqu'il peut entrer dans l'abondance de l'univers ; dans les biens des riches qui le respectent, dans la puissance des rois qui le revèrent. Opulence, grandeur, étendue de cœur, qui lui font armer un corps de mendiants, pour combattre à jamais les désirs, l'attachement, l'avidité des riches ; et qui le rendent lui-même un prodige de désintéressement, et un miracle d'indigence : *Ipsam vero paupertatem ex mentis opulentia elegit.*

Une pauvreté aussi héroïque que celle d'Elie fut encore aussi privilégiée dans François, que celle de ce Prophète. On dirait que toute puissance lui avait été donnée sur la nature, et que le ciel voulait renouveler pour lui, ou par lui, les anciens prodiges. Toutes les infirmités disparaissent à sa voix; sa parole chasse les démons, rend la vue aux aveugles, redresse les boiteux, ressuscite les morts, commande aux éléments, fait sortir des rochers les eaux qui désaltèrent. Ici il est nourri miraculeusement dans sa route ; là une colonne de lumière l'éclaire pendant la nuit, et une croix brillante le précède pendant le jour. Sur la mer, son pain se multiplie, et rassasie longtemps tout un vaisseau ; sur la terre, il fait trouver par aumône, pour les magistrats d'Assise, la nourriture qu'ils avaient inutilement cherchée avec des offres excessives, et l'Ecriture est vérifiée : *Venez acheter sans argent, et sans aucun échange, le vin et le lait.* Il lit dans les pensées, et pénètre dans l'ave-

nir ; il fait annoncer à l'empereur Othon IV, qu'il ne jouira pas longtemps de sa prospérité : prédisant ainsi les querelles futures de ce prince avec le Saint-Siége, et surtout la fameuse bataille de Bouvines, où Philippe-Auguste vainqueur le précipita dans une ruine entière. Mais je crains d'entamer ici le lustre de la pénitence de François, qui est le second trait de son éloge.

SECONDE PARTIE

Quand saint Paul m'avertit que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes; que ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes; qu'il a choisi les moins sages, selon le monde, pour confondre les puissants, et qu'il se sert de ce qui n'était rien, pour détruire ce qu'il y a de plus grand : je me rappelle d'abord les apôtres subjuguant les synagogues florissantes de la Judée, brisant les idoles chéries des nations, changeant malgré les philosophes et les rois toute la face du monde. J'envisage ensuite François d'Assise, lorsque Dieu en fait respecter, aux mondains mêmes, la folie apparente, comme la plus haute sagesse; lorsqu'il le montre plus terrible et plus vénérable avec les seules marques de la pénitence, que les monarques avec tous les dehors de la majesté et de la puissance; lorsqu'il rend sa faiblesse plus utile à l'Église que la force des princes; lorsqu'il donne à ses mortifications une préférence authentique sur les austérités des plus grands pénitents. Et j'adore un Dieu qui aime à se copier lui-même; à faire pour la religion ce qu'il a fait pour la nature : un Dieu qui se plaît à développer de temps en temps sa toute-puissance, et à puiser plusieurs fois dans le néant.

Arriver à la gloire par le gouvernement des empires, comme un Joseph, cela ne me surprend pas. La gloire touche, pour ainsi dire, aux places brillantes, et est toujours de niveau avec l'usage raisonnable de la grandeur. Y arriver par les armes comme David, par la sagesse comme Salomon, par les succès et les victoires, comme Ézéchias : événements ordinaires, je ne saurais les admirer. Est-ce là un privilége de David sur les héros; de Salomon, sur les sages; d'Ézéchias, sur les vainqueurs et sur les monarques puissants? Y arriver par la pauvreté, par la faiblesse, par une folie apparente : s'envelopper dans les humiliations, et se trouver au comble des honneurs, voilà ce qui tient du merveilleux; et ce fut la prérogative de François. David ôte l'opprobre d'Israël par la défaite de Goliath et on l'admire : je ne m'en étonne pas. François veut introduire dans le monde l'amour des opprobres, et toutes les bouches de la renommée publient ses louanges : n'en êtes-vous pas surpris comme moi, Messieurs? Salomon surpasse en gloire tous les rois du monde, mais il les surpassait aussi en opulence et en sagesse; il connaissait depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille. François est exalté parmi les nations, et il ne connaît que Jésus-Christ crucifié. Il monte comme Salomon au faîte de la gloire, mais par une route opposée; ce qui paraît en Dieu une folie est donc plus sage que la sagesse de tous les hommes : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus*. Ezéchias excite la curiosité des étrangers. Pourquoi? Parce que le ciel l'a protégé contre les Assyriens, et que l'ombre du soleil a reculé de dix degrés sur le cadran d'Achaz. François fait l'étonnement des royaumes, par le seul récit de sa pénitence, ou par le simple spectacle de sa personne; ce qui paraît en Dieu une faiblesse est donc plus fort que la force de tous les hommes : *Quod infirmum est Dei, fortius est hominibus*. Joseph jouit des acclamations de toute l'Égypte, par ses talents et sa capacité. François est respecté dans l'univers, par sa mortification, et par une simplicité chrétienne; ce qui n'est rien en Dieu l'emporte donc sur ce qu'il y a de plus grand, selon le monde : *Elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret*. Quelle image de pénitence! un homme qui se déchire le corps; qui se couche dans les neiges tout hérissé des épines sur lesquelles il s'est roulé; qui se fait traîner dans les rues d'Assise comme le plus criminel de tous les pécheurs; un homme exténué par un jeûne continuel, et par tous les genres d'austérités; n'ayant plus que des yeux éteints par l'abondance des larmes, que des os couverts d'une peau défigurée par les meurtrissures; et qui ordonne qu'on le traite publiquement d'oisif, de sensuel, de voluptueux! Je tremble pour votre salut et pour le mien. Un saint qui se présente la corde au cou dans le lieu patibulaire, et qui voudrait y être exécuté comme un voleur, comme un meurtrier! François, chaste comme les vierges, aussi ressemblant à Jésus-Christ que les apôtres, pur comme les anges, pénétré de la charité comme les séraphins, craint encore de ne pouvoir expier ses péchés que par le martyre, de ne pouvoir monter au ciel que de dessus l'échafaud! Croix adorable, *scandale aux Juifs, et folie aux gentils, mais qui êtes la force de Dieu et la sagesse de Dieu à ceux qui sont appelés*, est-ce en vous voyant que les dévots de notre siècle osent appeler affectation, bassesse, fureur, cet héroïsme de la foi; ennemis qu'ils sont du Calvaire? Affectation pour eux, qui n'auraient cherché que l'estime du monde : noble simplicité pour François qui en mendiait le mépris. Bassesse pour eux qui auraient craint de s'avilir devant les hommes par la mortification : grandeur d'âme pour François qui aimait la sainte confusion de la pénitence. Fureur pour ceux qui se flattent du salut parmi les aises et les ménagements de la chair, sans honte de leurs péchés, sans humiliation sur leurs désordres : sagesse pour François, qui comprenait que la vie la plus mortifiée ne l'est pas trop pour un pécheur, et que *les souffrances de la terre n'ont aucune proportion avec la gloire du ciel*. Ah! le gibet du Calvaire fait l'apologie de François. Le

système de la foi *nous ensevelit avec le crucifié:* et ne nous sanctifie *que par la folie de la prédication.* Les solitaires de l'Orient avaient marché dans cette route; les saints pénitents portaient comme en triomphe le cilice et la haire dans les beaux siècles de l'Église, et si un Dieu n'avait pas été rassasié d'opprobre, Moïse, qui préféra l'ignominie de Jésus-Christ à toute la grandeur de l'Égypte; Ézéchias couvert d'un sac pour entrer dans le temple; Jérémie qui porte pendant onze ans des liens et des chaînes à son cou pour annoncer la captivité de Babylone, seraient les modèles de François. Étouffons pour jamais la voix de l'impie. Le principe le plus sûr et le jugement le mieux fondé, est de regarder comme des péchés que Dieu nous remet tous ceux dont sa grâce et sa miséricorde nous ont préservés, dit saint Augustin. La sublimité du chrétien, dit saint Fulgence, pense au salut avec frayeur, et mesure l'accroissement de la grâce sur la profondeur de l'humilité. C'est à la vive lumière de ces flambeaux, Messieurs, qu'on voit la sagesse de François au travers de son apparente folie.

Ce fut aussi à la clarté de ces principes radieux, que le siècle où il vécut tourna vers lui toute son admiration; honora la sainte ivresse de sa pénitence; respecta tous les emportements de son austérité, et tous les transports de sa ferveur; démêla qu'il n'y avait point d'autres ressorts que ceux de la grâce et de la vertu, dans un homme qui portait si loin, avec courage, l'amour de la pauvreté, des opprobres, des souffrances. Plus il courut vers la pénitence, plus il fut comblé de gloire. Le jeûne qu'il soutint quarante jours dans le désert du lac de Pérouse, ou de *Trasimène*, en rendit les bords plus célèbres qu'ils ne l'étaient par la défaite de Flaminius. Toute l'Italie voulut entrer dans l'île pour y révérer la cabane du saint; les miracles y furent nombreux; il s'y forma une ville et un établissement pour l'ordre de François. Chaque instant voyait croître une réputation si pure. On pourrait dire de lui ce que saint Jérôme écrit de saint Hilarion et de saint Antoine. Il paraissait, et tous les regards se confondaient sur lui, toutes les bouches s'ouvraient pour publier ses louanges; les amphithéâtres pliaient sous le nombre des spectateurs; les pères le montraient à leurs enfants, et les enfants montraient tout à coup une joie innocente. On distinguait les maisons où il était entré, les arbres à l'ombre desquels il s'était prosterné pour ses méditations et pour ses prières, les plaines et les rivages où il avait annoncé la parole sainte; on préférait aux vins délicieux, ces fontaines où il se désaltérait; on mangeait avec dévotion aux tables des princes et des cardinaux, quand il y était invité, le pain grossier qu'il y portait pour les honorer, disait-il, par la pauvreté royale de Jésus-Christ. On visitait avec componction les retraites sauvages, les grottes rustiques où il avait été vu dans des ravissements, dans des extases; on cherchait ses vestiges dans les campagnes, avec la même ardeur que les guerriers se remplissent des marches et des campements des grands capitaines; on le recevait dans les villes et dans les temples au bruit des acclamations et des cantiques; son passage était jonché de rameaux et de fleurs; la pourpre romaine s'abaissait devant lui; le vicaire de Jésus-Christ révérait dans sa personne la plus vive image de Jésus-Christ même; et tous ceux qui le voyaient rapportaient, pour échange de leur vénération et de leur respect, des impressions de toutes les vertus.

Eh bien, chrétiens, n'est-ce pas avec sagesse que l'humilité de François, attaquée par tant de gloire, employa d'innocents artifices pour se défendre; qu'elle chercha un asile dans l'humiliation profonde, et qu'elle se livra à de pieux excès? Eh bien! mondains, n'est-ce pas avec folie que vous redoutez la censure du siècle, sur votre conversion, lorsque le siècle lui-même couronne la pénitence de François?

Sa sagesse ne fut guère moins admirable dans le gouvernement de son ordre que dans l'étendue de ses austérités. Qu'est-ce qu'un ordre religieux, Messieurs? c'est une milice spirituelle et auxiliaire dans l'armée de Dieu. Ce sont des troupes de réserve, et rangées sur la dernière ligne de bataille, pour soutenir les prêtres catholiques et pour voler, contre les mœurs corrompues et contre les doctrines perverses, au secours et à la voix des évêques, que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Jésus-Christ. Ce sont ces guerriers de Gabaa qui combattent de la gauche comme de la droite; qui défendent d'une main l'autel, et de l'autre le trône: aussi fidèles sujets des princes qu'ils sont fidèles ministres du Dieu, dont la puissance du prince est émanée. Ce sont ces anges forts et puissants qui tiennent ouvert dans leur main le livre de leurs obligations sur l'Etat et sur la religion, et qui mettent leur pied gauche sur la terre, pour s'attacher à leur roi et à leur patrie, *et le pied droit sur la mer*, pour ne pas perdre de vue la barque de Pierre ni le salut des peuples. C'est une multitude d'hommes liés indissolublement par la même règle et par les mêmes observances, mais dans la dépendance des puissances légitimes, et sans pouvoir heurter ni les lois de l'Eglise, ni les maximes et la police des empires: à peu près comme ces chaloupes et ces esquifs qui sont attachés au vaisseau, et qui, malgré leur mouvement particulier, suivent nécessairement le navire. C'est une société où l'obéissance apprend à tous les membres, mieux que la vanité ne l'apprenait aux philosophes, à se considérer comme des citoyens du monde, à se disperser pour le salut des nations, et à regarder comme la patrie les lieux les plus reculés et les plus sauvages. C'est une famille nombreuse où *Joseph est* quelquefois *jeté dans la citerne par ses frères*, qui ne *s'effrayent qu'au spectacle de sa grandeur;* où *les deux fils de Zébédée demandent les premières places*, avant de les mériter; où l'on trouve des enfants de tout carac-

tère, de toute humeur, de tout talent; où l'acception des personnes est odieuse, et où la préférence ne doit tomber que sur la capacité et sur la vertu; où la religion et l'État puisent également dans leurs besoins; où les rois ont trouvé des ministres, des hommes de conseil, comme Joseph; où l'Église a pris des apôtres, comme les fils de Zébédée.

Qu'est-ce qu'un ordre religieux? C'est un corps où il entre, comme dans les autres, des braves et des lâches, des nobles et des roturiers; où *une étoile est moins éclatante que l'autre;* où tous ne sont *pas apôtres, ni prophètes, ni docteurs:* mais ils ont tous, sans servitude, une destination utile; et où, comme dans l'armée de Gédéon, *on peut confier* au moins *à trois cents* l'honneur du combat, les *trompettes* de la parole et les *lampes* de la doctrine. C'est un corps que l'Église forme pour son utilité et pour sa gloire, et que les princes appellent dans leurs États pour y être un spectacle de vertu et de pénitence, pour y multiplier les ministres qui apprennent à leurs sujets à bien vivre et qui les préparent à bien mourir. C'est un corps que les libertins ne maudissent que comme l'impie Balac *voulait qu'on maudît l'armée d'Israël, en se plaçant dans le lieu d'où l'on n'en découvre qu'une faible partie, et d'où ils ne sauraient voir le camp tout entier.*

A ces traits, Messieurs, quelle serait votre injustice, en regardant comme inutiles des ordres aussi respectables, ou en méprisant ces corps nombreux, pour la chute de quelques particuliers? De pareils jugements ne sont plus que ceux de la populace. Vous savez respecter et regarder avec gratitude des hommes qui vous ont laissé, ou à vos pères, le patrimoine, les places, les honneurs dont vous jouissez : des hommes dont le mérite vous aurait peut-être enlevé les postes, les emplois, la réputation où vous êtes arrivés, s'ils eussent été vos concurrents.

Mais je suis impatient de vous demander quelle est la sagesse d'un fondateur, d'un général qui fait mouvoir ces grands corps pour la gloire du christianisme et pour leur propre honneur; quelle est la capacité, la prudence, la sainteté d'un chef qui lie ensemble tant d'inclinations différentes; qui fait servir sans confusion tant de talents divers; qui tient dans le calme tant d'humeurs opposées; qui leur fait respecter ses commandements, comme les meilleurs guides de leurs volontés; qui leur apprend à ne pas mépriser les petites choses, à donner toute leur attention aux grandes, à détester la désobéissance comme une défection, à se tenir unis par les liens d'une charité qui doit s'étendre jusqu'au delà des mers; qui est compatissant comme le bon Pasteur, rapportant chez lui sa brebis, fût-elle à moitié dévorée, disait saint Basile; qui est sévère comme le maître de l'Évangile, punissant le serviteur paresseux ou superbe; se faisant craindre sans dureté qui rende odieux; se faisant aimer sans relâchement qui rende méprisable; tremblant sur le compte que Dieu lui demandera d'un troupeau qui se forme presque toujours sur les mœurs de celui qui le conduit; élevant tous ses disciples à la piété par son exemple, et leur montrant que la mortification de la chair et le mépris pour le monde sont les deux ailes qui doivent porter vers le ciel les prières d'un citoyen des cloîtres?

Jamais fondateur n'alla plus loin que François dans les tempéraments de la sagesse. Son ordre l'aima avec respect, le révéra avec affection, et fut attaché à lui par l'estime et par la tendresse. Tout pliait à sa voix, n'eût-il donné que des conseils. Voyez comme il dispose de ses disciples pour les répandre. On dirait que *ce sont les enfants de Noé, qui divisent entre eux la terre et les îles des nations;* que ce sont *les apôtres, qui se partagent le monde.* Les missions les plus pénibles et les plus hasardeuses sont embrassées avec promptitude et avec joie. Les uns partent pour le fond de l'Asie, pour les îles, pour les royaumes de l'Afrique; les autres courent vers le Nord et vers la Grèce, pénètrent sur les rives du Danube et du Rhin, dans les Pays-Bas et dans l'Angleterre, se dispersent dans la France et dans les Espagnes; et le saint patriarche, effrayé des honneurs qu'on lui rend en Italie, y laisse des ouvriers évangéliques, s'embarque avec douze disciples pour la Syrie et pour l'Égypte, et porte sa gloire, sans y penser, des bords du Tibre et du Pô, au delà du Jourdain et de l'Euphrate.

C'est ici où Dieu montre François plus terrible et plus vénérable, avec les seules marques de la pénitence, que les monarques avec tous les dehors de la majesté et de la puissance. Les rives du Nil, si menaçantes pour les chrétiens, l'empire de Mahomet, sont le théâtre de son héroïsme. Arrivé au camp des princes croisés, où il s'oppose en vain à la résolution d'une bataille mal concertée, et dont il leur prédit la perte, le désir du martyre s'allume de plus en plus dans son cœur; il cherche les gibets et les roues, et passe dans le camp des infidèles. Non pas avec l'épée, Messieurs : ces formidables cohortes venaient d'humilier nos troupes, et depuis plus d'un siècle les héros chrétiens pliaient sous les efforts et sous les succès des barbares. François n'a pour armes que son crucifix, pour bouclier que son cilice. Est-ce là de quoi éviter les fers ou le glaive d'un Mahomet victorieux, qui rend les rois fugitifs ou esclaves, malgré leurs nombreuses et puissantes armées? Le saint pénètre jusque dans la tente de Meledin, soudan de Babylone : et c'est là où il prétend arborer la croix. Les princes les plus fiers, et les plus braves guerriers, n'y étaient entrés que chargés de chaînes : il y entre en réformateur, en conquérant, en maître; il affronte le monarque infidèle, environné de piques, d'étendards, de javelots. Que l'homme humble a de grandeur d'âme! Que l'humilité est courageuse, quand elle cherche une vie ignominieuse ou une mort cruelle! François donne au ciel un spectacle digne de son

attention : il offre au soudan de montrer la vérité de l'Evangile par l'épreuve du feu ; et le prince n'osant accepter la chose à la vue des ministres du Koran, l'homme de Dieu lui prouve l'extravagance de sa religion, nomme Mahomet *impie et séducteur*, veut mettre le croissant aux pieds de la croix, annonce Jésus-Christ crucifié, et enseigne dans le centre de la superstition la philosophie du Calvaire. Efforcez-vous, François; appelez le glaive et la mort, la confusion et le mépris : vous ne trouverez que l'admiration des hommes ; vous verrez votre bure plus respectée que la pourpre *des Frédéric et des Othon;* vous serez plus chargé de gloire que les empereurs qui ont couvert les mers de leurs flottes, et conduit dans ces régions toutes les forces de l'Occident.

Vous savez comme moi, Messieurs, ce miracle de la pénitence. On voit, pour ainsi dire, lutter ensemble la grâce et les passions, l'apôtre et l'infidèle, le martyr et le tyran, François et le soudan ; le soudan, à la tête d'une armée, et François, seul au milieu des barbares ; le soudan, qui est le plus puissant monarque de l'Orient, et François, qui est le pauvre le plus indigent de l'univers ; le soudan, qui craint plus les regards de François que l'épée des chrétiens, et François, qui voudrait expirer sous l'épée du soudan ; le soudan, qui redoute plus les menaces de François que toutes les forces de l'Europe, et François, qui méprise toutes les forces du soudan et qui étonne toute son armée ; le soudan, prince majestueux et vaillant, qui sent que ses entrailles se bouleversent, que son courage l'abandonne à l'aspect d'un homme desséché par les mortifications, hideux par son vêtement, effrayant par son maintien, terrible par ses discours, et François, ce spectre façonné par les austérités, ce fantôme travaillé par la pénitence, qui trouble encore le soudan par *la majesté de l'Evangile*, par *la majesté de la foi*, par *la majesté de l'Eglise.* De quel côté sera la victoire, Messieurs ? Ne regardons pas comme la conquête de François celui qui admira la foi chrétienne sans l'embrasser, qui l'honora sans la confesser, et qui, craignant ses sujets pour sa couronne, n'osa suivre la vérité pour son salut. Revenu peu à peu de l'émotion violente que l'apôtre du Seigneur lui a donnée, il se contente de lui manifester tous les mouvements de son affection et de son estime ; le camp infidèle retentit des louanges et du nom de François. L'humilité du saint est trompée, aussi bien que son ardeur pour le martyre : il trouve des admirateurs où il aurait voulu faire des prosélytes ou rencontrer des bourreaux. Au lieu de lui montrer des supplices, on lui offre des richesses ; lorsqu'il ne cherche que les couronnes du ciel, on le sollicite d'accepter les fortunes de la terre. Sa gloire croît en les refusant ; et la vénération des barbares redouble pour un homme qui ne veut d'autre récompense que le salut qu'il annonce, et qui attend tout du Dieu qu'il veut faire adorer.

S'il ne rend pas le soudan chrétien, il le rend du moins l'ami des chrétiens ; il en obtient la liberté d'annoncer Jésus-Christ dans l'Egypte et dans la Syrie. Meledin, auparavant si avide du sang de nos croisés, les traite avec humanité, se prête aux trèves et aux traités de paix, enrichit les hôpitaux des chrétiens, et, par un ménagement qu'on admirerait même dans nos grands rois, sauve notre armée, témérairement avancée entre deux bras du Nil, où sa perte était inévitable.

Voilà ce que François fait pour le christianisme, avec sa haire et sa croix. Il marche en vainqueur dans la Palestine, dans l'Egypte et dans la Syrie ; tous ses jours y sont marqués par des succès. Il ne va dans les climats différents, comme Jésus-Christ, que pour le salut des nations. Il convertit des pécheurs, il instruit et baptise des Sarrasins. Ici, il reçoit des croisés au nombre de ses disciples ; là, des monastères entiers embrassent son institut, et remettent leurs possessions au patriarche d'Antioche. Il ne fait que parcourir les contrées, pour se dérober à la gloire qui le suit ; et, s'apercevant que ceux qu'il voit les derniers sont ceux qui le révèrent davantage, il repasse en Europe, gémissant sans cesse, dans son vaisseau, de n'avoir pu cueillir au delà des mers la palme du martyre. Est-ce donc, grand patriarche, que votre pauvreté héroïque n'est pas un surprenant martyre ? Est-ce que le martyre est autre chose qu'un témoin qui dépose pour la foi, à la vue de la mort ? Et les excès de votre pénitence, presque meurtriers, ne déposent-ils pas sans cesse pour l'Evangile ? Un martyre plus merveilleux que les autres vous sera accordé, lorsque Dieu aura rendu votre faiblesse apparente plus utile à l'Eglise que la force des princes.

Respectons à jamais la protection que les princes donnent à l'Epouse de Jésus-Christ. Les autels soutiennent solidement leurs trônes, et leurs trônes appuient magnifiquement les autels. *Ministres de Dieu pour punir le vice, et pour récompenser la vertu, ils ne portent pas le glaive en vain.* L'Eglise, *contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais*, conservera toujours précieusement dans ses fastes les noms d'un Théodose, d'un Charlemagne, d'un Louis le Grand ; et ne crut pas qu'il y eût aucune adulation dans ses louanges, quand elle nomma le pieux Constantin *un homme égal aux apôtres.* Mais la pauvreté de François donna plus de disciples à Jésus-Christ que les richesses des rois ; les humiliations de François convertirent plus de pécheurs que la pompe des rois ; la croix entre les mains de François, changea plus de libertins que le sceptre des rois. Il bannit le luxe des palais des grands ; il arrache aux dames mondaines leurs folles parures ; il étouffe dans l'impudique les passions honteuses ; il soumet l'incrédule à l'autorité de la foi, et le publicain à la règle de l'équité ; il tourne le voluptueux à la tempérance, l'avare à la libéralité, le vindicatif à la miséricorde, le maître à la modération et à la dou-

cœur, le domestique à la soumission et au respect, le riche à la charité, le pauvre à la patience, le sexe à la modestie, la jeunesse au recueillement : toute la terre à la vertu. Sont-ce là des ouvrages où puisse atteindre la puissance des rois? Force-t-on à l'amour de Dieu? Non : il faut y conduire. Contraint-on à la conversion? Non : il faut la persuader. Ce ne fut pas un prince, ce fut un pauvre, un pénitent, ce fut François qu'Innocent III vit en songe, appuyant de ses épaules l'Eglise de Latran. Laissons-lui un honneur qu'il s'est acquis par ses entreprises et par ses succès, que son ordre a mérité par tant d'endroits ; et reconnaissons qu'avant même qu'il portât les plaies de Jésus-Christ sur son corps, il participa dans son cœur, et dans ses travaux, à la soif ardente qu'eut Jésus-Christ pour le salut du monde. S'il établit des ordres religieux, vous avez vu qu'il embrasse tous les Etats, tous les sexes; s'il députe des missionnaires, je vous ai montré que c'est pour toute la terre ; s'il obtient de Jésus-Christ l'indulgence de Portioncule, il l'a demandée pour tous les pécheurs contrits et humiliés. Sa charité s'étend à tous les peuples, à toutes les générations : ses bienfaits sont pour toutes les nations; pour toutes les races.

Il touche enfin, Messieurs, à la préférence authentique donnée à ses mortifications sur les austérités des plus grands pénitents. Il regardait comme un devoir de s'occuper sans cesse de la croix ; il la considérait comme le mât du vaisseau dans lequel nous sommes embarqués sur les flots du siècle; il pensait avec saint Hilaire, qu'elle avait été élevée au milieu du monde, afin que toutes les nations connussent et adorassent le Dieu qui y avait été attaché; il se disait qu'elle précédera le Fils de l'homme sur les nuées du ciel, et qu'elle fut son marche-pied pour monter à la droite de son Père, quelquefois il en formait la figure par son attitude pénitente ; d'autres fois prosterné devant elle, il la montrait au ciel : il conjurait le Père Eternel d'envisager l'hostie sainte, qui lui est offerte par le grand pontife : et il donnait à son âme toutes les images du mystère douloureux.

Montez, François, montez sur le mont *Alverne :* vous y verrez un autre Calvaire. Le berceau de votre ordre, déjà trempé du sang de douze disciples, le sera bientôt du vôtre. C'est sous la propre main d'un roi que sont tombés vos premiers martyrs : mais une gloire singulière vous est préparée. Méditez bien le sacrifice de la croix : le peintre qui veut copier un tableau regarde attentivement les traits de l'original, pour les exprimer dans toute la copie. Que votre chair devienne *comme une cire* amollie *par la présence du Seigneur, devant lequel les montagnes se fondent*, élevez-vous jusqu'au Crucifié par la ferveur séraphique de vos désirs. Prodige nouveau! C'est le Crucifié lui-même qui descend vers François! Sa palme est donc plus belle que celle des autres martyrs. Attaché à la croix par le ministère des bourreaux, François y est cloué : jusque-là, martyr comme eux; mais c'est par l'opération de Jésus-Christ, sous la figure d'un esprit céleste : en cela martyr plus distingué qu'eux. On lui perce les pieds, les mains et le côté : le sang coule de toutes ses plaies saintes; mais c'est le ciel qui lui imprime le sceau du Calvaire. Les hommes ne portent point le glaive sur son chaste corps : c'est une vertu divine qui y fait l'ouverture de la lance, et qui y laisse les clous, formés de chair, dont les pointes sont recourbées, et dont les têtes surmontent. Genre de martyre tout merveilleux! Dans les autres on frappe la victime : ici on la couronne; dans les autres la charité du martyr est alarmée sur le crime du tyran qui lui ôte la vie : ici la charité de François est tranquille, par la sainteté de Dieu qui le crucifie; dans les autres le martyr est abattu sous les pieds de la mort; ici le martyr triomphe de la mort. On voit un martyr vivant! Les apôtres ont fini par le martyre ; François exerce encore son apostolat après le martyre. Un crucifié prêche la pénitence! Un crucifié redouble ses austérités! Un crucifié, peu content de répandre son sang par ses plaies, en tire de tout son corps avec les armes de sa pénitence! Un crucifié habitant de la terre! Ah! il sera bientôt citoyen du ciel.

En effet, Messieurs, depuis que François fut percé des traits de flamme, sortis de l'homme crucifié qui parut entre les ailes du séraphin, il tomba dans la défaillance; et les moindres agitations de son zèle apostolique lui faisant répandre une abondance de sang, avec des torrents de larmes, on le vit au bout de deux ans agonisant sur la cendre. Il bénit plusieurs fois ses chers disciples sur ce lit de sa pauvreté et de sa pénitence : bénédiction féconde pour un ordre qui a reçu dans son sein tant de grands hommes, et vu parmi ses membres un prince du sang de nos rois. Bénédiction abondante pour un ordre qui compte quatre souverains pontifes, des électeurs de l'empire, plus de cinquante cardinaux, un grand nombre de patriarches et d'archevêques; plus d'évêques, plus de martyrs, et de saints confesseurs, qu'il n'y a de maisons qui le composent. Un Waddingue, un Sixte V, un Ximenès, un Lysa, un Scot, un Bonaventure, un Alexandre d'Halès, un Antoine de Padoue : quels noms! Messieurs, quels noms! Bénédiction glorieuse pour un ordre que la Providence a établi dans le Capitole et dans Jérusalem; dans le lieu que la grandeur des Romains a rendu le plus célèbre de la terre, et dans le lieu que les mystères de l'Homme-Dieu ont rendu le plus auguste de l'univers : là pour décorer l'humilité de François pauvre, ici pour distinguer la pénitence de François crucifié.

Mais le saint Patriarche est sur le point d'expirer. C'est au pied de l'autel *de Portiuncule*, où il a déjà fléchi la justice du Seigneur; c'est au récit de la passion de Jésus-Christ; c'est sous un vil drapeau de

mandé par aumône, qu'il remettra son âme entre les mains du Père céleste. Il veut que la pauvreté qui a présidé à sa naissance, préside à sa mort et à ses funérailles; il rappelle ses forces pour élever sa voix vers le Seigneur : *Tirez mon âme de la prison où elle est*, s'écrie cet autre Hilarion, *afin que je bénisse votre nom* dans le ciel, *où les justes m'attendent.* Ainsi s'effaça pour le monde l'image la plus ressemblante à Jésus-Christ; ainsi mourut François d'Assise dans une pauvreté héroïque, et dans une pénitence prodigieuse.

Quelle mort, Messieurs! Mais, quelle vie! vous voudriez mourir ainsi : que ne vivez-vous donc de même? Vous dites comme l'impie Balaam : *Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur.* Que ne vivez-vous donc comme les justes? Que votre vie n'est-elle semblable à celle des saints? Quelle mort! Mais quelle pauvreté! Quelle pénitence! Quelle vie, dois-je m'écrier sur les riches, sur les grands! Mais, quelle mort, quand je vois finir les riches et les grands! Quelle vie, quand je considère les voluptueux! Mais quelle mort, quand je les envisage sur le lit d'infirmité! Telle vie : telle mort. Quelle mort que celle de François! Riches, l'œil de Dieu a donc regardé sa pauvreté avec complaisance : grands, la main de Dieu a donc illustré sa pénitence. Grand saint, faites par votre entremise qu'ils en rendent gloire au Seigneur; et que pour mourir comme vous, de la mort des justes, ils s'occupent, comme vous pendant leur vie, de la gloire éternelle. *Ainsi soit-il : au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.*

NOTICE SUR QUIQUERAN DE BEAUJEU.

Quiqueran de Beaujeu (Honoré de) naquit à Arles en 1655; après avoir brillé dans le cours de ses études, il entra à l'âge de dix-sept ans dans la congrégation de l'Oratoire et professa la théologie peu de temps après dans sa ville natale, puis à Saumur. Après la révocation de l'édit de Nantes, on l'envoya dans les missions du Poitou et d'Aunis. La réputation qu'il acquit alors lui valut de Fléchier, évêque de Nîmes, un canonicat dans sa cathédrale, et la dignité de grand vicaire. Dans le Languedoc il justifia par ses prédications la renommée qu'il avait déjà dans le Poitou. Il improvisait et argumentait avec la plus grande facilité. Il se distingua surtout aux assemblées du clergé de 1693 à 1700, où il fut député de second ordre. Le roi, informé des conversions que l'abbé de Beaujeu opérait dans le diocèse de Nîmes, le nomma en 1705 à l'évêché d'Oléron, puis à celui de Castres; à peu près en même temps il avait reçu le titre d'associé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour l'engager à se fixer à Paris. Dans le temps qu'il n'était que simple chanoine de Nîmes, le maréchal de Montrevel qui commandait dans le Languedoc, ayant été informé que le dimanche des Rameaux les protestants devaient tenir leur assemblée dans un moulin des faubourgs de Nîmes, fit investir ce moulin avec ordre de le brûler. Les habitants effrayés crurent que c'était à leur vie et à leur ville qu'on en voulait; ils prirent les armes et se réfugièrent dans l'église, avec la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'abbé de Beaujeu monta aussitôt en chaire et parla avec tant de foi et d'onction, que le calme ayant succédé au tumulte, le service se fit comme à l'ordinaire, et chacun retourna chez soi rassuré et en paix. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps des assemblées du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denis l'oraison funèbre de ce monarque. Il s'en acquitta avec succès. Elle fut imprimée in-4° à Paris, la même année. La comparaison de Louis XIV à un arbre élevé sur le sommet du Liban est remarquée par tous les critiques. On a de Quiqueran de Beaujeu 1 vol. in-4° de *mandements*, de *lettres* et d'*Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de la Provence et du Languedoc, sur l'incendie de Castres, sur les abus de la mendicité, sur la légende de Grégoire VII, sur le fameux concile d'Embrun, auquel il n'était pas favorable, et sur plusieurs points de doctrine et de discipline. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, le 26 juillet 1736, vivement regretté de tous ceux qui avaient eu l'avantage de le connaître et d'apprécier ses qualités et ses vertus.

AVERTISSEMENT.

Il faut avoir travaillé sur ce grand sujet pour en sentir toutes les difficultés. Une des principales, parmi une infinité d'autres, c'est de donner une juste idée du plus grand de tous les rois et du plus beau de tous les règnes; c'est de lier, dans un seul discours, l'éloge des rares talents et des vertus éminentes d'un prince inimitable avec l'histoire de près d'un siècle, et d'un siècle si fécond en événements aussi incroyables que singuliers. L'auditeur, fatigué d'une longue cérémonie, nous prescrit un temps fort court, et il ne veut pas qu'on le passe; il veut pourtant qu'on lui parle de tout, et il ne peut souffrir qu'on passe sous silence aucun des beaux endroits d'un long règne, où tout est beau, où tout est grand, et dont chaque année mériterait un discours entier. Ce que la brièveté du temps nous force de supprimer, c'est justement ce que l'on aurait voulu entendre, et si nous en avions parlé pour retrancher le reste, on

se plaindrait de même du choix et de l'omission : d'ailleurs, les goûts, dans un auditoire si mêlé, sont aussi différents qu'ils sont tous respectables. Qui oserait prétendre à les satisfaire? C'est un discours chrétien, et il faut de la morale; c'est l'éloge d'un grand monarque, il ne s'agit pas d'un sermon; c'est un évêque qui parle, il doit soutenir son caractère et remplir ses obligations; ceux qui appuient le plus sur le principe sont souvent les premiers à n'en pouvoir souffrir les applications et les conséquences. Les réflexions les plus légitimes, les plus nécessaires, qui coulent de source et qui naissent sous la plume, sont blâmées du public; et ce même public, qui accuse les évêques de n'oser parler, se plaint quand un évêque parle pour ne dire que ce qu'il entend partout où il se trouve, et que ce qu'il voit partout où il passe. Ces difficultés, qui paraîtront très-grandes aux premiers maîtres de l'art, étaient invincibles et insurmontables pour moi : je devais me taire, et renfermer encore dans mon cœur cet amour vif et respectueux dont j'ai toujours été pénétré pour le feu roi, et que j'ai été fort aise de ne faire paraître que quand il ne pouvait plus m'entendre; je ne devais pas me flatter qu'il suppléerait au génie et au talent qui me manquent. Je sais que ce discours ne mérite pas l'impression; j'en suis si persuadé que je me prive de l'honneur de l'offrir au roi, à monseigneur le régent et à la cour, parce que je ne le crois pas même digne de mes amis. Je ne puis néanmoins me dispenser de le laisser imprimer : j'aime mieux le livrer et le soumettre à la juste critique de ceux qui prendront la peine de le lire, que de laisser croire au public tout ce que ceux qui ne m'ont pas assez entendu ont jugé à propos de m'imputer. J'ajouterai encore que plusieurs personnes éclairées m'avaient conseillé de ne rien dire des affaires du temps. Je n'ai pas cru pouvoir tout à fait me rendre à cet avis; mais je les ai touchées d'une manière qui persuadera les personnes équitables et désintéressées que c'est très-sérieusement que je souhaite la paix de l'Eglise, et que je n'ai rien dit qui pût blesser ceux qui la désirent autant que moi.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XIV, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée en présence du duc d'Orléans, régent.

Vous m'avez élevé au-dessus des autres hommes, ô mon Dieu, pour m'exposer à leurs yeux comme un spectacle digne de leur admiration (I *Paral*, XVII, 17).

Monseigneur,

C'est ainsi que s'exprimait le plus vrai et le plus modeste de tous les rois, dans une de ces heureuses saillies de sa fidèle reconnaissance. C'est ainsi que s'exprime notre respectueuse admiration pour le feu roi, dans le premier transport de notre juste douleur : et c'est ainsi qu'il aurait pu s'exprimer lui-même à la vue de cette haute élévation, dont il savait mieux que personne qu'il n'était redevable qu'à son Dieu. Pendant plus d'un demi-siècle toute la France, toute l'Europe, tout l'univers, n'a cessé d'admirer le grand prince que nous pleurons si amèrement aujourd'hui; et dans ce moment fatal où les rois, confondus avec les autres hommes, ne peuvent éviter de se montrer tels qu'ils sont. Louis paraît plus grand que le roi; cet œil intrépide qu'il jette sur le cercueil où il faut entrer s'élève au-dessus de son trône et de toute sa gloire, et la mort par sa lenteur ne semble le respecter pendant huit jours que pour réunir tous les suffrages à publier qu'il est véritablement supérieur aux autres hommes. Gloire vous soit rendue, ô mon Dieu, à vous qui avez daigné élever ce prince au-dessus des autres, pour en faire un spectacle digne de l'admiration de l'univers et de tous les siècles. Ce n'est donc point ici un de ces éloges injustement arrachés à la complaisance des ministres de l'autel, c'est un tribut, et un tribut indispensable que doit la religion, et que les Ambroise s'empresseraient de rendre à la majesté, à la piété et à la religion d'un roi digne de porter le nom de fils aîné de l'Eglise, et véritablement très-chrétien. Loin d'ici donc ces langues si longtemps et si servilement prostituées à la flatterie; la nôtre toujours consacrée à la vérité et à la justice, n'a besoin ni de leurs artifices, ni de leurs mensonges pour louer, à la face des autels, un prince, dont la félicité, la sagesse et la religion vous convaincront que ce n'est que de la crainte de Dieu qu'on peut espérer une gloire solide et une félicité parfaite.

Quel spectacle en effet fut jamais plus propre à nous en convaincre? Quel spectacle fut jamais plus propre à nous détromper? O vous, que votre naissance, vos emplois, votre dignité, votre ministère destinent à régir, à gouverner, à juger, à instruire les peuples, venez, venez au pied de ce tombeau, et par l'état humiliant où vous voyez enfin un homme plus élevé au-dessus de vous que vous ne l'êtes au-dessus des peuples, venez apprendre ce que vous devez être et ce que vous serez plutôt que vous ne pensez.

Où en serait le roi, si la crainte de Dieu n'avait été profondément gravée dans son cœur? Où en serait le roi? Ce trône renversé, ces trophées abattus, ces lauriers flétris, ce sceptre brisé, cette couronne mise en pièces, ce diadème arraché d'un front plus affreux désormais qu'il n'était auguste; ces arcs triomphaux changés en appareils lugubres, ces statues éplorées et gémissantes, ces vains quoique justes applaudissements terminés par des éloges funèbres; ces louanges peut-être autrefois trop chantées, négligées aujourd'hui par l'ingratitude des uns, ternies par la malignité des autres; cette gloire éclipsée, cette majesté anéantie; que reste-t-il à Louis qu'une place plus honorable pour ses cendres dans le centre de la corruption, mais plus terrible pour son âme au tribunal de ce Dieu qui juge si sévèrement les justices, qui punit si puissamment les puissances; au tribunal de ce roi du ciel qui décide sans appel du sort des rois de la terre. Dépouillé de tout, seul devant son Dieu, suivi seulement de ses œuvres, bonnes ou mauvaises, livré aux témoignages ou aux reproches de sa conscience, chargé de rendre compte d'un règne dont l'autorité et la durée sont sans exemple, responsable de tout le bien qu'il au-

rait pu faire, responsable de tout le mal qu'il aurait pu prévenir, responsable....... et accusé, peut-être, par les flatteurs qui l'ont trompé; certainement par un ennemi plus avide de son sang et de son âme que les courtisans ne l'étaient de ses regards et de ses grâces. Où en serait le roi, si, comme ce héros du paganisme, il avait attendu au lit de la mort à reconnaître qu'il était mortel, s'il ne s'était armé de toute sa puissance pour faire respecter celle de Dieu, si la crainte de Dieu n'avait point été profondément gravée dans son cœur; où en serait-il avec toute sa naissance, avec toutes ses victoires, avec toute sa renommée? Où en serions-nous nous-mêmes ? Avec quelle crainte ne répandrions-nous pas ici nos cœurs et nos prières pour le salut de son âme? si nous n'avions été témoins de la solidité de sa foi, comme de la félicité de son règne ; de la sincérité de sa conversion comme de la sagesse de son gouvernement ; de la persévérance de ses vertus, comme des circonstances édifiantes de sa mort; mort précieuse qui achève de nous convaincre que Dieu a voulu élever le roi au-dessus des autres hommes pour nous le proposer comme un spectacle digne de notre admiration :

Digne de notre admiration, par le bon usage qu'il a fait de la félicité de son règne ;

Digne de notre admiration, par la sagesse de son gouvernement ;

Digne de notre admiration, par son amour pour la religion.

Vous allez donc voir dans les trois parties de ce discours que Dieu, en élevant le roi au-dessus des autres hommes, a voulu l'exposer à nos yeux comme un spectacle pour le monde, comme un spectacle pour les hommes, comme un spectacle pour les anges.

Spectacle pour le monde, et pour le monde le plus corrompu, par le bon usage qu'il a fait de la félicité de son règne; spectacle pour les hommes et pour les plus grands hommes, par la sagesse de son gouvernement; spectacle pour les anges et pour les gens de bien, par son amour pour la religion.

C'est l'abrégé de l'éloge que je consacre à la triomphante mémoire de très-haut, très-puissant, très-excellent prince Louis, quatorzième du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. C'est votre ouvrage que je viens louer, ô mon Dieu, et ce n'est que vous que je veux louer en louant votre ouvrage.

PREMIER POINT.

Ce qui frappe le plus dans le beau règne qui vient de finir, et dont aucun de nous ne se souvient d'avoir vu le commencement, ce qui frappe le plus et qui le distingue de tous les autres règnes, c'est cette longue suite de prospérités qui l'ont rendu si digne de notre admiration, et qui le rendront si fameux dans l'histoire. Ne dirait-on pas que c'est le roi que David avait en vue quand il promettait de la part de Dieu une prospérité constante à l'homme de bien, qui ne se laisse point aller aux conseils des impies, qui ne s'arrête point dans le sentier des pécheurs, qui ne prête point l'oreille aux doctrines contagieuses des ennemis de la vérité; qui met toute son affection dans la loi du Seigneur, et qui s'applique nuit et jour à chercher les moyens, ou de la pratiquer lui-même, ou de la faire respecter par les autres? Tel a été le roi pendant le cours de sa vie : ennemi déclaré de l'impiété et de l'impie, incapable d'entrer dans leurs conseils, ou de les admettre dans les siens, engagé pour un temps dans les routes des pécheurs, il est vrai, mais bientôt délivré de la servitude du péché; zélé défenseur de la loi de son Dieu, toujours attentif ou à la faire respecter dans ses Etats, ou à la préserver du poison de l'hérésie, ou à détruire la chaire empoisonnée des hérétiques. Il n'a presque rien entrepris qui n'ait heureusement réussi, et ses malheurs mêmes n'ont servi qu'à rehausser sa gloire. Semblable à cet arbre nourri des plus belles eaux de la nature, qui du sommet du Liban pousse une tige droite, et élève jusques aux nues une tête superbe que les oiseaux du ciel respectent, que les arbustes ne sauraient atteindre, que l'impétuosité des vents ne saurait ébranler, que l'inondation des rivières ne saurait entraîner, que les ardeurs du soleil ne sauraient endommager, que l'inconstance des saisons ne saurait flétrir, dont la fécondité ne peut être retardée, et dont les feuilles, par la fraîcheur et par l'utilité qu'elles procurent, aussi bien que par l'odeur qu'elles répandent, surpassent les fruits délicieux des autres espèces : tel a toujours paru le roi, supérieur aux autres hommes, comme aux événements de la bonne et de la mauvaise fortune, plus heureux d'avoir su faire un bon usage d'une si rare félicité que de l'avoir méritée.

Parcourez, Messieurs, parcourez tous les événements de ce beau règne, si votre imagination est assez vaste pour les réunir sous un seul point de vue, et vous admirerez avec moi à quel degré de félicité la protection et la crainte de Dieu ont élevé ce grand prince. En effet, que faut-il à un homme, à un particulier, à un père de famille, à un héros, à un conquérant, à un prince, à un souverain, à un roi, à un mortel? que lui faut-il pour le rendre heureux et satisfait en cette vie? Que lui faut-il qu'une Providence libérale et magnifique n'ait abondamment versé dans l'âme, dans l'esprit, dans le cœur, sur la personne, sur le corps, sur la santé, sur le tempérament, sur la jeunesse, sur la vieillesse, sur le mariage, sur les alliances, sur la famille, sur les enfants, et pendant très-longtemps sur les desseins, sur les conseils, sur les entreprises, sur les désirs, sur la vie, sur la mort : que dirai-je davantage? sur les égarements même et sur les malheurs du roi, pour faire abonder la grâce où avait abondé le péché, et pour l'élever au faîte de

la gloire, lorsque ses ennemis se flattaient de l'avoir conduit au bord du précipice.

Parmi ce grand nombre de bénédictions éblouissantes, bornons-nous à quelques-unes, et commençons par celles qui ont été répandues dans la personne sacrée du roi. Cent et cent fois vous l'avez avoué, Messieurs; et qui ne l'aurait avoué comme vous : quand il n'eût été qu'un particulier, toujours il aurait été avec plus de fondement que Saül l'homme de son temps le plus remarquable. Ne dirait-on pas que la nature et les grâces s'étaient épuisées pour en faire un homme accompli ? Hélas! il ne l'était que trop : plus capable d'éblouir et de plaire que ces demi-dieux qu'on faisait présider aux jeux et au Parnasse, au plaisir et à la guerre ; tel que les peintres et les poëtes auraient voulu pouvoir représenter leurs plus redoutables et leurs plus séduisantes divinités, il ne tenait qu'à lui d'intimider et de séduire; mais ce n'est pas ce qui fait, c'est plutôt ce qui pourrait troubler la félicité de son règne; rien ne l'affermit mieux que cette subordination de la famille royale, d'autant plus admirable qu'elle est plus rare chez les particuliers.

Que la haine et la discorde établissent leur centre, et fassent éclater leur fureur dans ces familles bizarres, d'où la crainte du Seigneur est bannie; l'homme qui ne craint que son Dieu jouira des biens de la pacifique Jérusalem et verra la paix du Seigneur affermie parmi ses enfants. L'habileté et la tendresse d'une mère qui eut le bonheur de verser des inclinations si nobles dans un cœur si magnanime; l'amour et la piété d'une épouse qui, n'ayant que les mêmes aïeux et les mêmes aïeules, n'a aussi que les mêmes sentiments, comme le même sang avec son royal époux; la soumission d'un fils, et des petits-fils, qui s'estiment plus heureux par la nécessité d'obéir à un si bon père, que par le droit de succéder à un si grand roi; l'esprit, les agréments, la prudence des dauphines plus dignes de posséder les cœurs que de partager les couronnes des maîtres du monde; les services et l'amitié d'un frère et d'un neveu qui s'oublient si sagement, et qui s'exposent si utilement pour le bien de l'Etat; l'émulation des princes et des princesses de son sang, qui ne s'étudient qu'à lui obéir, et à lui plaire; tout conspire à la félicité de Louis; et Louis, lui seul, fait toute la félicité de la mère qu'il respecte, de l'épouse qui l'aime, du fils et des petits-fils qu'il admire, des dauphines qu'il adopte, du frère et du neveu qu'il chérit, des princes et des princesses qu'il porte dans son cœur.

Quelle était notre joie et notre satisfaction, quand nous avions le bonheur de voir cette table royale mieux ornée par la concorde que par les grâces qui l'environnent! Oh! que le roi nous paraissait alors admirable au milieu de tant d'objets dignes d'admiration ! N'était-il point plus admirable encore sous ce nuage brillant qui de temps en temps le dérobait à nos yeux ; au milieu d'une cour plus choisie que nombreuse, où son âme se montrait toute entière, où son cœur se développait tout entier à ceux qu'il en jugeait dignes, où la majesté et la complaisance, l'esprit et les grâces, l'enjouement et la liberté se prêtaient des liens et des charmes pour former cette auguste société qui paraissait toujours plus engageante à ceux qui en avaient goûté les douceurs, et plus désirables à ceux qui n'en pouvaient juger par eux-mêmes. Rien que la mort ne pouvait troubler une aussi belle harmonie: éloignons encore cette triste idée, et pour tromper notre douleur, rappelons le souvenir de nos prospérités.

Elles commencent avec le règne du roi : à peine est-il sorti du sein d'une mère dont la fécondité, comme celle de Rachel, n'avait été retardée que pour être plus heureuse par la naissance d'un Joseph et d'un Benjamin ; à peine est-il sorti du sein de sa mère que je le vois entre les bras de la Providence qui le protége et qui lui prépare des triomphes; à peine a-t-il fait le premier pas du berceau sur le trône, que les armes françaises célèbrent de toutes parts son avénement à la couronne par des conquêtes importantes ; il ne se nourrit encore que de lait et de miel, et déjà le Dieu d'Israël se déclare pour nous; il ne sait pas encore discerner le bien d'avec le mal, et déjà comme s'il portait le nom de cet enfant prophétique, il se hâte de vaincre et de dépouiller ses ennemis vaincus, et déjà ces tisons fumants qui menaçaient nos provinces sont forcés de s'éloigner de nos frontières, et déjà le jeune Mars de l'autre siècle signale le cinquième jour du règne des prodiges, par cette victoire éclatante (la bataille de Rocroy), présage infaillible de tant de merveilles dont elle a été suivie.

Ne craignez pas, Messieurs, qu'après avoir protégé Louis dès les premières années de son règne, la Providence l'abandonne dans les troubles de sa minorité, troubles dont il ne faut se souvenir ici que pour bénir le ciel de nous avoir mis à couvert des mêmes armes et des mêmes malheurs par la prompte, heureuse et louable unanimité des peuples, des magistrats et des princes à reconnaître et à chérir le droit incontestable du grand prince qui nous gouverne, qui nous rassure et qui nous console : oui, Monseigneur, Votre Altesse Royale nous rassure, elle nous console ; et dans quelle conjoncture nous rassurez-vous ? et de quelle perte nous consolez-vous? Déjà les effets surprenants de la haute estime qui vous est due, passent nos justes espérances et renversent celles des ennemis de notre tranquillité ; quelles grandes maximes n'allez-vous pas graver dans le cœur du jeune monarque, vous qui déjà vous êtes saisi de tous ceux de la monarchie.

Dispensez-moi, Messieurs, en revenant à nos prospérités, dispensez-moi d'entrer dans un détail qui surpasse mes forces et mes connaissances; après tout je ne pourrais rappeler le souvenir des victoires générales

sans y joindre celui de vos pertes particulières, je rouvrirais vos plaies en vous parlant des triomphes dus à la valeur de vos pères et je ne saurais vous présenter des palmes qui ne fussent teintes du sang de vos proches. J'ouvrirais plutôt une fontaine de larmes si je l'avais dans la tête, à la vue des guerres et des combats, des siéges et des batailles, des calamités et des horreurs qui ont coûté tant de sang et tant de victimes, tant de richesses et tant de gémissements à la France, à nos voisins, à nos alliés, à nos amis et à nos ennemis, et tant de regrets à Louis. Laissons, laissons à des historiens exacts et infatigables le soin d'informer la postérité de ce qu'elle se lassera de lire, si elle se lasse d'admirer, et contentons-nous d'admirer la protection divine qui ne cesse de conduire les armes du roi plus sûrement que les flèches de Jonathas, qui n'étaient jamais décochées en vain, et que le glaive de Saül qui ne manquait jamais d'humilier les Philistins.

Vous n'avez pas oublié et pourrait-on jamais oublier ces temps presque fabuleux, où investir des places et les emporter, ouvrir des campagnes et moissonner des couronnes, se présenter devant les rivières et les passer, regarder des remparts et les renverser, sortir de leurs faibles retranchements et forcer ceux que l'art et la nature rendaient impénétrables, attaquer et vaincre n'étaient que la même chose pour les troupes du roi? Que nos armées soient égales ou inférieures, préparées ou surprises, séparées par la prévoyance de leurs chefs, ou intimidées par leur mort, obligées de sortir de leurs tentes ou d'accourir à celles des assiégeants, de hâter ou de retarder leur marche, de s'opposer à la retraite des alliés ou de couvrir la nôtre, de prévenir le temps propre aux expéditions militaires ou de le prolonger, de profiter des saisons ou d'en supporter les rigueurs, de se saisir des conjonctures ou de les faire naître, rien n'est impossible, rien n'est difficile, rien ne coûte, tout réussit à nos généraux, à nos capitaines, à nos subalternes; ils combattent sous les yeux ou sous les ordres de Louis; ils se croient et ils se rendent invincibles; on ne sait ce qu'il faut le plus admirer ou la capacité des chefs, ou l'activité du ministre, ou la bravoure des soldats, ou la supériorité de génie et de courage dans l'âme et dans le cœur de celui qui donne l'impression et le mouvement à tout.

Vous diriez que le roi dispose, à son gré, de ce rasoir tranchant dont parle un prophète, qui emporte sans résistance toutes les superfluités de nos têtes, et qui renverse les fortifications et les palissades avec plus de facilité qu'on ne fauche l'herbe dans nos campagnes. Ce génie suprême qui le premier a trouvé l'art de renverser les trônes sans répandre de sang; de régner dans une république sans lui déplaire; de se faire obéir par des souverains en les flattant d'un triomphe imaginaire : ce génie suprême ne s'avance avec des légions formidables que pour sentir par lui-même (la bataille de Cassel), ou pour être le timide spectateur de la supériorité des nôtres, (siéges de Mons et de Namur), tandis que le roi d'un œil aussi méprisant pour les armées qui le menacent, que menaçant pour les places qui lui résistent, malgré les obstacles de l'art, de la valeur et des éléments en exécutant des projets que lui seul juge possibles, déconcerte ceux que l'Europe confédérée croyait inévitables.

Les eaux ne virent pas moins de prodiges que la terre, nos flottes disputent de la valeur et de la gloire avec nos armées; les ailes rapides de ces anges maritimes, comme les appelle un prophète, portent avec nos ambassadeurs la terreur et la réputation de nos armes au delà des fleuves de l'Ethiopie; et les nations qui doivent tout à la mer, ne sachant ou chercher des asiles à leurs vaisseaux se voient à la veille de nous en céder l'empire.

Faut-il s'étonner si la France se laisse emporter aux transports de la joie? Nos temples n'étaient pas assez vastes pour contenir nos trophées; leurs voûtes retentissaient des fréquentes répétitions de nos cantiques; chaque jour il en fallait de nouveaux, parce que chaque jour éclataient de nouveaux prodiges; nos murs et nos places publiques ne s'élargissaient que pour laisser à la postérité des monuments plus authentiques de nos triomphes; vos théâtres renonçaient à la fable et à la fiction pour enchérir sur elles par la vérité de l'histoire. Dans ses justes applaudissements, la ville ne voulait pas céder à la cour; les provinces le disputaient à la ville; vous eussiez dit que toute la nature prenait part à notre allégresse, et nos cris de joie, bien mieux que ceux des Israélites fugitifs, auraient pu faire tressaillir les troupeaux qui paissaient dans nos vallées, ou qui s'égaraient dans nos montagnes.

D'une joie immodérée, quoique légitime, nous passons bientôt à des excès condamnables, chacun de nous s'attribue l'honneur et les droits prétendus de la victoire; comme si la valeur de nos soldats, comme si la défaite de nos ennemis, comme si la gloire de notre nation, comme si la puissance de notre prince étaient des titres suffisants pour autoriser le luxe, la licence, le libertinage, la débauche et l'irréligion; nous lassons la divine miséricorde, nous irritons sa justice, et nous attirons sur nous des châtiments proportionnés à nos dissolutions et à notre ingratitude.

Le roi, pour qui l'orgueil et l'ingratitude étaient plus à craindre que pour tout autre, est le seul qui mette à profit les dons de Dieu, et il en fait un usage bien contraire à l'expérience et à nos justes frayeurs. Je vois bien peu de souverains, et même peu de particuliers, qui n'aient abusé de leur fortune, qui n'en abusent tous les jours, et à qui il n'ait fallu des revers pour les rappeler à Dieu. Salomon ne se laissa-t-il pas enivrer à sa trop grande félicité? ne fut-elle pas

l'occasion de sa déplorable chute? Ne le dissimulons point ici, mes chers auditeurs, l'Eglise n'a jamais plus tremblé pour le salut du roi, que quand elle l'a vu au plus haut degré de sa puissance. Je vois un prince à la fleur de son âge, victorieux, conquérant, chéri de ses sujets, redouté de ses voisins, supérieur à ses ennemis, tendre, faible, complaisant, sensible, engagé, maître de ses actions, esclave de ses désirs, encore plus esclave de ses désirs que maître de ses actions, autorisé par les détestables flatteries des uns, par la timide complaisance des autres, par les exemples du plus grand nombre; sûr d'être applaudi quoi qu'il fasse, quelle main charitable pourra l'empêcher de périr dans le précipice, au milieu de tant de mains séduisantes qui se présentent ou pour le retenir ou pour l'y replonger? *Malheur à vous*, dit un prophète, *qui tenez à l'iniquité par les liens de la vanité, et qui vous précipitez dans l'abîme sur le char orgueilleux de vos triomphes : qui pourra vous arrêter dans une course si périlleuse?* Je vois un David pécheur, et Dieu ne suscite point de prophète intrépide; je vois un Théodose coupable, et je ne m'attends point à des Ambroise. Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu, pour sauver ce prince plus infortuné par ses faiblesses que redoutable par ses victoires, plaise à votre miséricorde de suspendre vos bienfaits, et de lui faire sentir..... Que dis-je, Messieurs, c'est à nous, cœurs endurcis, c'est à nous à qui il faut des châtiments pour nous convertir; mais pour convertir le roi, il ne faut que des bénédictions abondantes : ce qui endurcit les cœurs lâches et perfides pénètre ce cœur plein de gratitude et de reconnaissance; s'il résiste aux premières grâces, il ne résistera pas aux secondes, il fera un meilleur usage des troisièmes; s'il retombe après les troisièmes, quand il s'aperçoit enfin que loin de se lasser et de s'irriter de tant de rechutes, Dieu multiplie sur lui ses faveurs et ses bénédictions; quand il considère que son Créateur, qu'il offense chaque jour, ne donne pourtant d'autres bornes à sa libéralité que celles des désirs même du pécheur qui lui résiste; quand il se voit au comble de ses vœux, quand il voit ses ennemis terrassés, et toute l'Europe réduite devant lui au respect, à l'admiration et au silence, c'est alors qu'il rentre en lui-même, c'est alors qu'il a honte de son péché, c'est alors qu'il prend la généreuse résolution de briser toutes ses chaînes; il n'écoute plus que les sages conseils de ces âmes ingénieuses et éclairées qui savent profiter des heureuses dispositions d'un cœur pénitent pour l'élever à la perfection de l'amour et de la justice.

Ce furent les plaies redoublées sur l'Egypte qui achevèrent d'endurcir Pharaon, et de le précipiter dans les abîmes de la mer avec toute son armée. Ce sont les prospérités accumulées sur la France qui déterminent le roi à venir laver tous ses péchés dans le bain salutaire du sang de Jésus-Christ, pour travailler pendant tout le reste de sa vie à y attirer toute sa cour et tout son royaume avec lui. Et si saint Paul a eu raison de dire que Dieu suscita Pharaon pour faire voir jusqu'où peut aller l'endurcissement volontaire d'un pécheur que des châtiments redoublés précipitent dans des rechutes inexcusables; ne pouvons-nous pas dire que Louis a été choisi de Dieu dans ces derniers temps pour nous apprendre ce que peut la fidèle coopération de la volonté, éclairée par de sages conseils, dirigée par de prudentes lumières, supportée avec patience, conduite avec ménagement, mais prévenue, soutenue et déterminée par la grâce, pour renoncer à ses habitudes, et pour profiter des grâces qu'une miséricorde ineffable ne cesse jamais de répandre, même sur nos égarements, pour les terminer par une conversion sincère.

Après un tel exemple, dites, dites, si vous l'osez, que Dieu vous commande des choses impossibles; dites que vous ne pouvez résister à vos passions; pour vous rassurer dans le libertinage, mettez-vous sous le rempart de l'hérésie; vous ne laisserez pourtant pas, dans le secret de votre cœur, d'être frappé d'un spectacle aussi nouveau que celui d'un grand roi qui fait un si bon usage de la félicité de son règne : vous allez voir un second spectacle digne de l'admiration des hommes, et des plus grands hommes, par la profonde sagesse de son gouvernement.

SECOND POINT.

L'Ecriture sainte, le bien public et l'expérience nous apprennent que la sagesse l'emporte sur la valeur, que le sage est plus estimable que le héros, et qu'il vaut infiniment mieux obéir à un prince qui sait gouverner ses peuples avec douceur, avec modération, avec justice, qu'à celui qui ne songe qu'à soumettre ses voisins; mais jamais il ne fut moins nécessaire d'entrer dans cette comparaison, puisque le roi n'était pas moins recommandable par les vertus politiques que par les talents militaires, ni moins supérieur à ses ministres dans ses conseils qu'à ses généraux dans ses armées; et que s'il a été la terreur de ses ennemis par la force de ses armes, il n'en a eu que plus d'attention à procurer le repos, la tranquillité de ses sujets par la profonde sagesse de son gouvernement, qui le rendra bien plus célèbre encore que le nombre de ses victoires.

En lui étaient éminemment réunis tous les dons nécessaires pour concilier les esprits, pour juger des talents, pour gagner les cœurs dociles, pour soumettre les rebelles, pour se faire aimer des uns, pour se faire craindre des autres, pour se faire estimer de tous, pour régner avec empire, et pour gouverner avec cette sagesse qui brillait, non-seulement sur son visage, mais dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, et jusque dans son auguste maintien.

Quelle majesté quand il se montre! quelle

force quand il s'exprime! quelle pénétration quand il écoute! quelle justesse quand il répond! quelle précision quand il décide! quel discernement quand il juge! quelle justice quand il punit! quelle grandeur d'âme quand il pardonne! quelle libéralité quand il récompense! quelle assiduité quand il travaille! quelles grâces quand il s'abaisse! quelle dignité quand il se délasse! quels agréments quand il se communique! quelle cordialité quand il aime! quelle confiance quand il estime! quelle patience quand il souffre! quelle fermeté quand il succombe! quelle magnanimité, quelle supériorité quoi qu'il fasse! Rien ne lui manque de ce qu'il faut pour tenir les peuples dans le devoir, les grands dans le respect, les ministres en haleine, les affaires en mouvement, la justice en équilibre, les magistrats en crédit, les lois en vigueur; le libertinage en crainte, l'impiété dans le silence, le blasphème en horreur, les pasteurs en autorité, la religion dans tout son éclat, et la majesté de l'empire dans tout son lustre.

Je ne m'étonne plus si, par une pénétration toujours sûre, beaucoup mieux encore que par une application toujours invariable, il éblouit et surpasse d'abord des ministres d'une expérience et d'une capacité consommée, s'il sait se passer, sans qu'il y paraisse, de ceux que la mort lui enlève; s'il aime mieux former de ses mains au ministère les enfants de ceux qui l'ont bien servi, que de laisser de si grands services sans récompense; et si, par des vues supérieures, il porte en peu de temps à une élévation étonnante cet édifice d'une puissance absolue, dont le grand Richelieu avait jeté les fondements, dont il n'avait pu prévoir les progrès, et dont le roi seul était capable d'exécuter, d'adoucir et de perfectionner le projet.

Je ne m'étonne plus s'il vient si facilement à bout de réformer les abus, de redresser les lois, de prévenir les violences, d'intimider le vice, d'humilier les superbes, de s'attacher les grands, de leur faire sentir qu'ils doivent se regarder comme les pères et les protecteurs, et non pas comme les souverains de leurs vassaux, d'arracher du cœur des plus mal intentionnés jusqu'au désir de troubler la tranquillité publique, d'éteindre jusqu'aux étincelles de cette folle rébellion enfantée par l'hérésie, fomentée par le fanatisme, qui n'allumait tant de flammes au dedans du royaume que pour les joindre à celles qui le menaçaient au dehors; et ce qui est plus digne d'admiration, non-seulement de réprimer, mais de rendre odieuse et méprisable, par l'inflexibilité de ses édits, cette brutale fureur qui désolait la France, et de renfermer la bouillante valeur de sa noblesse dans les légitimes bornes de cette belle émulation qui ne cherche et qui ne trouve de gloire que dans les occasions de prodiguer son sang et sa vie pour le service du prince et pour le bien de la patrie.

Je ne m'étonne plus si, par la multitude et par la variété des beaux établissements qu'il protége, qu'il autorise et qu'il ordonne, aussi bien que par les grandes récompenses qu'il accorde à ceux dont les talents sublimes et les vastes connaissances méritent son attention et son estime, il nous procure de si grands avantages, non-seulement pour l'augmentation du commerce, pour la facilité de la navigation, pour la sûreté des voyageurs, pour la commodité du public, pour l'embellissement des villes, mais encore pour perfectionner les arts, pour enrichir les sciences, pour approfondir les secrets de la nature, pour exciter l'émulation des bons esprits en tout genre de profession et de littérature, et pour porter la gloire de notre nation et son siècle à un degré de réputation capable de balancer celle des anciens, et de donner des règles immuables à la postérité. Postérité qui ne pourra penser sans étonnement que la France ait toujours été si florissante et si paisible, chacun de nous ayant vécu tranquillement et sans trouble sous sa vigne et sous son figuier, comme parle l'Ecriture, tandis que le reste de l'Europe était dans une agitation continuelle; nos voisins se voyant sans cesse exposés à toutes les suites déplorables de la guerre, tandis que nous avons été les seuls qui n'en avons porté que les charges et les contributions, sans en éprouver jamais les rigueurs.

Je ne m'étonne plus si, pour soutenir avec autant de justice, de dignité que de hauteur les droits de sa couronne et de ses ambassadeurs, ou pour empêcher qu'on ne viole impunément le respect dû à sa personne sacrée, tantôt par la crainte, tantôt par la force de ses armes, il sait réduire les plus fières comme les plus respectables puissances, les plus barbares comme les plus jalouses de leur liberté, ou à abandonner des prétentions injustes par des déclarations précises, ou à réparer des outrages inexcusables par des monuments authentiques, ou à subir des lois aussi nouvelles qu'impérieuses, pour se mettre à couvert du ressentiment d'une majesté justement irritée, ou pour en faire promptement cesser les effets redoutables.

Je ne m'étonne plus si, dans ces fréquentes et délicates occasions où les besoins de l'Etat le forçaient malgré lui d'exiger des secours peu proportionnés à nos facultés, le roi a toujours eu la satisfaction de voir le clergé et la noblesse, les magistrats et les peuples, les corps et les particuliers, les communautés et les compagnies, les villes et les provinces, tous les membres de l'Etat s'envier la gloire d'être les premiers à lui donner des marques de soumission et de zèle, jusqu'à lui ôter, par l'impatience de lui obéir ou même de le prévenir, les moyens de juger d'un épuisement auquel il aurait remédié, s'il en eût eu connaissance. Disons la vérité, Messieurs; éblouis par l'éclat de sa majesté, séduits par notre amour, et Dieu veuille que ce ne fût que par notre amour, ne lui avons-nous point fait l'injustice, n'avons-nous point eu la faiblesse de

croire qu'une mâle, sincère et respectueuse liberté ne lui serait pas agréable? Ne nous en prenons donc qu'à nous-mêmes s'il n'a pas toujours suivi les mouvements de son inclination bienfaisante; il connaissait les besoins de l'Etat et la nécessité de le soutenir, et nous ne voulions pas lui en découvrir toute la faiblesse; que dis-je? par notre luxe, par nos excès, par notre profusion; par ce luxe, par cette profusion qui croissait toujours à la cour et à la ville à mesure que les gémissements redoublaient dans les provinces, nous lui donnions lieu de juger et de croire que nos dons n'approchaient pas de nos forces; nous empêchions ces cris et ces gémissements lamentables de parvenir jusqu'à ses oreilles, et en ne lui parlant que de l'amour des peuples, et de leur désir de mieux faire, nous lui en cachions l'impossibilité.

Après tout, ce ne sont pas les forces qui nous ont manqué, l'événement l'a fait voir; ce ne sont pas les forces qui nous manquent; le luxe qui surpasse toujours les plaintes ne le justifie que trop; ce ne sont pas les richesses qui manquent à la France, c'est la juste dispensation de ces richesses qui lui manque; ce n'est pas le roi qui a trop exigé, ce sont les exacteurs qui ont usurpé pour eux-mêmes plus qu'ils n'ont porté dans les coffres du roi. Que la moitié de ces hommes avides qui se sont prévalus des malheurs des temps pour élever audacieusement à nos yeux les monuments incontestables de leurs usures et de leurs rapines, et y étaler fièrement les dépouilles des peuples opprimés et de la noblesse outragée; que la moitié de ces hommes avides rentre, je ne dis pas dans l'obscurité d'où ils sont sortis, ce serait trop, mais dans un état plus convenable et plus proportionné aux services qu'ils ont rendus, et la couronne sera bientôt dégagée, et l'Etat sera bientôt délivré de ses dettes, et les plaintes des malheureux ne rejailliront pas sur la respectable mémoire de mon prince.

Ce n'est pas que je veuille, ni que je puisse dissimuler ici les maux et les misères que de trop fréquentes guerres ont attirés sur la France : mais toutes ces guerres dont on se plaint, ne faut-il point les regarder comme des fléaux dont la divine justice a voulu se servir pour châtier nos péchés, plutôt que comme des suites de l'ambition d'un prince qui, quelque belliqueux qu'on le suppose, n'a pourtant jamais pris les armes sans y être contraint ou par l'injustice, ou par la jalousie de ses ennemis, et qui a été le premier tantôt à offrir, tantôt à imposer, une fois à rechercher, et toujours à désirer la paix? Ce n'est pas à moi, et ce n'est pas ici le lieu de faire l'apologie de nos armes; mais ceux qui l'entreprendront pourront vous dire que s'il n'avait dépendu que du roi, les infidèles et les barbares auraient été les seuls comme ils furent les premiers à sentir la force de son bras; que le boulevard de la chrétienté n'aurait jamais été enlevé à une grande république, si elle avait voulu concerter avec lui les moyens d'y faire échouer toutes les forces de l'Empire ottoman; que s'il ne s'était cru obligé de soutenir des droits qu'il croyait incontestables, jamais on n'aurait pu rompre cette paix que l'Espagne avait achetée par un présent inestimable; que si le plus proche comme le plus inquiet de nos voisins n'était venu solliciter lui-même des traités qu'il avait dessein de violer, il ne se serait pas attiré ces malheurs qui n'ont servi qu'à faire briller le mérite de ce prince qui les a soutenus avec tant de dignité, et de celui qui en a recueilli les débris avec tant de prudence. Que si quelques téméraires républicains n'avaient donné lieu de croire que leur patrie portait jusqu'au mépris l'oubli de tant de bienfaits tout récents, ils n'auraient pas excité cette indignation dont les effets surprenants, pour m'exprimer avec l'Ecriture, feront retentir les oreilles de ceux qui en entendront parler jusqu'à la fin des siècles : ils pourront ajouter enfin que de toutes les autres guerres qui ont été entraînées par celle-ci, il ne s'en faut prendre qu'aux desseins cachés et ambitieux de ce prince si jaloux de la gloire, et si digne de l'estime du roi; de ce prince qui aurait mérité tant de couronnes s'il n'en eût jamais porté; de ce prince dont toute l'Europe suivait l'impression, et dont l'Angleterre n'aurait jamais subi les lois, si pour s'ouvrir le chemin d'une usurpation manifeste, il n'avait eu l'art de faire craindre une monarchie imaginaire.

On fait craindre à l'Angleterre que les sages maximes du gouvernement de Louis n'aillent renfermer dans de justes bornes cette liberté mal entendue, source intarissable de discorde, qui fermente des divisions intestines, qui porte à des crimes énormes, et qui ne se termine qu'à des révolutions déplorables, et l'Angleterre ne craint pas ce qu'elle aurait dû craindre, et ce qu'elle aura toujours à craindre tant qu'elle ne sera pas aussi jalouse de la fidélité que de la gloire de notre nation.

On fait craindre à l'Europe qu'elle ne soit enfin soumise à un seul monarque, et l'Europe aveugle ne voit pas que c'est la jalousie de la maison de Saül, qui, ne pouvant souffrir l'accroissement de celle de David, s'efforce de la rendre suspecte parce qu'elle lui est odieuse. Et l'Europe injuste ne voit pas que si le roi avait eu le dessein qu'on lui impute, rien n'était plus facile que de l'exécuter sans obstacle, lorsque les infidèles menaçaient la capitale de l'empire. Si cette religieuse modération d'un prince qui peut tout envahir n'étouffe pas de nos jours la calomnie, elle convaincra du moins la postérité plus équitable que ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre, si contre l'avis du plus magnanime de leurs chefs, nos ennemis firent perdre aux chrétiens l'espérance de repousser les infidèles au delà du Bosphore, pour tourner des armes victorieuses contre un prince qui ne pensait point à les attaquer, et qu'il n'était pas si facile de vaincre.

Osera-t-on encore après cela imputer au roi des calamités dont il est plus touché que personne? Je ne les impute à personne, mais je ne puis oublier que pour les faire cesser, par une modération dont nous murmurions nous-mêmes, le roi voulut, malgré nous, restituer ce grand nombre de places qu'on n'aurait jamais pu lui enlever, puisque ce fameux général, dont la valeur fut toujours aussi heureuse que brillante, enlevait sans peine celles que nos troupes ne pouvaient investir.

La paix (de Riswik) ne fit alors que se montrer : je la vois qui s'éloigne plus que jamais, et elle ne s'éloigne que pour donner un nouveau lustre à la sagesse du roi; non, Messieurs, nous n'aurions ici qu'une trop faible idée de l'élévation de cette âme royale si la Providence lui avait toujours été favorable, il nous fallait des revers et des revers redoublés, et des revers pareils à ceux qui nous ont si souvent consternés pour nous convaincre que la constance du roi ne pouvait être ébranlée.

Ressorts de la divine providence, que vous êtes impénétrables ! sagesse des hommes, que vous êtes aveugle! projets des politiques, que vous êtes frivoles ! L'auriez-vous jamais pu penser, Messieurs, que l'Espagne réconciliée pût se résoudre à venir demander un maître au petit-fils du grand Henri? L'auriez-vous jamais pu penser? Philippe le Sage (Philippe II), le profond, l'impénétrable Philippe, se vit à la veille d'envahir les Etats du grand Henri, et de détruire la monarchie française, et c'est au petit-fils de Henri le Grand que le dernier des descendants de Philippe vient offrir toutes ses couronnes ; tant il est vrai que le Roi des rois veut élever Louis au-dessus des autres rois !

L'Espagne le reconnaît; les autres nations l'avoueront à leur tour; mais avant que de leur arracher cet aveu, il faut qu'il leur en coûte, il faut qu'il nous en coûte à nous-mêmes : le glaive du Seigneur n'est pas encore rassasié! Parce que l'Espagne renonce à son ancienne animosité, parce que le roi néglige les intérêts de la France, pour affermir la tranquillité de l'Europe ; parce qu'il prend de sages mesures pour prévenir l'union des deux monarchies sur une même tête; parce que les légitimes héritiers de tant de couronnes renoncent à leurs droits pour rassurer leurs voisins; parce que le roi préfère l'exécution d'un testament plein de justice à un partage artificieux qui aurait été aussi utile pour nous que suspect à l'Europe; l'Europe se détermine à une guerre implacable. Du débris des ligues tant de fois terrassées s'en forme une plus formidable, et mieux concertée que toutes les autres ; Ephraïm et Manassès s'unissent contre Juda; les Iduméens, les Ismaélites, les enfants d'Agar et de Moab, ceux d'Ammon et d'Amalec conspirent avec les habitants de la nouvelle Tyr, résolus de ne plus poser les armes qu'ils n'aient abaissé, qu'ils n'aient humilié, qu'ils n'aient anéanti, s'ils le peuvent, celui que le Seigneur veut exalter, ils n'ont qu'un même esprit, ils n'ont qu'un même dessein, ils n'ont qu'une même volonté, ils n'ont qu'une même âme, ils n'ont qu'un même but, ils ne reçoivent qu'une même impression, ils n'ont qu'un même chef, et quel chef, ô mon Dieu ! ou s'ils en ont deux, ils n'en sont que plus redoutables par leur étroite union et par leur parfaite intelligence. Nos premiers exploits, en redoublant leur crainte, ne font qu'irriter leur vengeance, nous gagnons des batailles, nous emportons des places, nous leur arrachons la proie, (Crémone) qu'ils ont surprise dans le moment même qu'ils se flattaient de nous l'avoir enlevée, nous pénétrons jusque dans le cœur de leurs Etats, nous portons nos étendards plus loin que nos désirs; mais enfin il est temps que nous succombions : il est temps que Dieu favorise les Philistins pour châtier les Israélites, il est temps qu'une nation enflée par ses conquêtes soit humiliée par de fréquentes déroutes.

Ici, Messieurs, faut-il que je me rappelle ces jours de trouble, ces jours de tribulation, ces jours de désolation et d'amertume? Faut-il que j'oppose moi-même des ombres si obscures à des couleurs si brillantes ? Faut-il que nous nous reprochions à nous-mêmes la faiblesse de nos troupes, la consternation de nos armées, le dérangement de nos conseils, la décadence de nos affaires, l'épouvante répandue dans toutes nos provinces aux approches de ces mouches innombrables de l'Egypte, qui se joignent aux abeilles piquantes de l'Assyrie, dans l'espérance de dévorer nos arbres et nos fruits, de désoler nos campagnes, de pénétrer jusque dans l'intérieur de nos maisons, et de laisser de funestes traces de leur fureur et de leur malignité partout où nous en voyons de si gracieuses et de si riantes de la prospérité de David, de la magnificence de Salomon, et de la piété d'Ezéchias. Dans l'accès de ma douleur me sera-t-il permis d'entrer dans les sentiments et d'emprunter le langage de cet homme si affligé et si soumis dans ses afflictions? Périssent les journées, périssent les années qui ont été si fatales à la France, qu'elles soient effacées de nos fastes, qu'il n'en soit fait aucune mention dans nos annales; non, Messieurs, ils ne périront point, ces jours infortunés, ils tiendront une place remarquable dans notre histoire, et s'ils font voir à la postérité que la France a été vaincue et humiliée et qu'elle a mérité de l'être; ils lui apprendront aussi que l'âme de Louis n'a jamais pu être ébranlée ; s'ils font voir à la postérité que les Français n'ont su garder ni modération dans la bonne, ni fermeté dans la mauvaise fortune, ils lui apprendront aussi que le roi n'a jamais paru si grand que quand ses sujets ont paru si faibles. Les prospérités l'avaient converti, les disgrâces le purifient ; les prospérités l'avaient détaché des créatures, les disgrâces l'attachent à son Dieu; les prospérités l'avaient engagé à renoncer au péché, les disgrâces lui en font espérer le pardon; il se console de ses malheurs par le désir d'en

profiter pour expier ses fautes. Ne craignez pas qu'incapable de s'humilier et de fléchir, il veuille tout risquer et exposer ses Etats pour sauver sa réputation, ou pour éviter de subir la loi du vainqueur; touché des calamités de son peuple, et soumis aux ordres de la Providence, il demande la paix, et comment la demande-t-il? Il demande la paix, et à quelles conditions offre-t-il de l'accepter? C'est ici que l'orgueil de Moab se montre dans toute son étendue. *Audivimus superbiam Moab; superbus est valde, arrogantia ejus plusquam fortitudo ejus* (*Isa.*, XVI, 6) : Moab est superbe, et son arrogance surpasse ses forces; fier d'avoir pu apprendre de Louis l'art de le vaincre, incapable d'atteindre à sa modération après avoir vaincu : par son orgueil il perd tout le fruit de sa victoire. Lorsque tout semble désespéré, c'est alors que la sagesse de Louis forme un de ces projets impénétrables à toute la curiosité publique, incompréhensibles à une sagesse vulgaire : sûr de la droiture de ses intentions et de la protection de son Dieu, il ne rougit pas de recevoir ses bienfaits de la main d'une femme; il s'arrache une partie de ses héritiers, la mort lui enlève les autres : par la sagesse de ses conseils, il vient à bout d'affaiblir la ligue; par sa résignation, il engage le ciel à la confondre, vous diriez qu'il fait à Dieu la même prière avec le même succès que David : *Pone illos ut rotam.* Semblable à ces roues brûlantes par la vitesse qui les emporte, qui, après avoir écrasé tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage, viennent éclater en mille pièces contre le premier obstacle qu'elles rencontrent, le corps énorme de la ligue n'est pas plutôt privé de l'appui d'une grande reine, qui en faisait tout l'ornement et toute la liaison, qu'il se brise contre la plus faible de nos places : terme fatal des flots impétueux qui ont osé menacer la France. Le même héros qui, le premier, avait pénétré dans l'Allemagne, qui aurait abrégé nos malheurs si son sang ne lui eût arraché la victoire, le même héros en un jour renverse tout l'édifice de plusieurs campagnes; vous diriez qu'on n'a fait des conquêtes sur nous que pour lui en préparer de nouvelles, et il faut enfin que la paix soit gravée sur l'airain par les mêmes pointes qui pouvaient rendre la guerre immortelle. C'est ainsi que Dieu force les nations de passer de cette haine injuste et invétérée qu'elles avaient conçue contre le roi, à une admiration sincère de ce pilote inébranlable que rien ne peut intimider ni surprendre; fixé à son gouvernail, il le tourne, il le manie, il le conduit avec dextérité au milieu des écueils des ennemis et de la tempête; ni les vagues qui le tourmentent, ni les abîmes qui s'ouvrent sous ses pieds, ni les foudres qui percent son navire, ni les morts qui tombent à ses côtés ne peuvent le troubler et le distraire; par ses yeux, par ses regards, par sa voix, par son geste, par tous ses mouvements, par tous ses efforts, il rassure le voyageur timide, il ranime le matelot éperdu, il encourage le soldat consterné, il profite du premier coup de vent qui le favorise, il écarte les assaillants qui l'attaquent avec avantage, il navigue avec fierté, il se dédommage, par de nouvelles prises, de celles qui lui ont été enlevées; comblé d'honneur et de gloire, il entre au port avec assurance, aux acclamations des spectateurs et des peuples qui ne sauraient se lasser d'admirer ce spectacle de force et de sagesse. Voyons encore un spectacle de religion digne des anges et de l'admiration des gens de bien.

TROISIÈME POINT.

Après avoir jeté les fondements de la sainte Sion sur les hautes montagnes de Judée, David surpris du concours des peuples qui accouraient de toutes parts de Tyr et de Babylone, du Septentrion et du Midi, des extrémités de l'Orient, et du fond de l'Ethiopie, attirés par le seul désir d'admirer un roi si fameux par ses combats et par sa prudence; comme s'il eût appréhendé qu'on ne le crût plus sensible à cet empressement des infidèles qu'à la gloire du Tabernacle, il s'écrie, dans un de ses enthousiasmes prophétiques : *Numquid Sion dicet : Homo, et homo natus est in ea.* Sion ne doit-elle pas être persuadée qu'elle possède en moi seul un homme et un homme; un homme vainqueur de Goliath, et un homme soumis à Moïse, un homme élevé sur le trône de Saül et un homme toujours humblement prosterné devant l'arche du Dieu d'Israël; un homme dont les étrangers viennent admirer la valeur et la puissance; et un homme dont les Israélites doivent plus estimer la piété et la religion.

Grande et superbe ville, princesse de nos provinces, digne d'être la maîtresse des nations, dis-nous combien de peuples divers sont venus se presser dans ton sein pour contempler ton maître? Les rois des îles éloignées, les souverains des terres inconnues ont envoyé des présents et des ambassadeurs; les reines du Nord n'ont pas été moins frappées d'admiration que ne le fut celle de Saba, les peuples accourent en foule de toutes les parties de l'univers, les uns ne peuvent s'arracher du pied du trône, les autres ne se hâtent de retourner dans leur patrie que pour y publier que la renommée ne peut approcher de la vérité. Au milieu de ces justes et vives acclamations, l'Eglise gallicane, l'Eglise universelle, la nouvelle Sion n'est-elle point en droit de s'applaudir sur ce qu'elle possède *un homme et un homme* dans la personne du roi; un grand roi et un parfait chrétien; un homme souvent victorieux de ses ennemis, mais un homme qui triomphe plus souvent encore de ses passions; un homme élevé au-dessus des autres hommes, mais toujours soumis à Jésus-Christ; un homme ferme, absolu, impérieux, inflexible quand il s'agit des droits de sa couronne, de l'intérêt de ses alliés, et de la soumission qu'on doit à ses ordres, mais un homme soumis, humble

et docile, quand il s'agit des intérêts de la foi et de la religion ; un homme à qui le peuple donne avec moins de précipitation que de justice le nom de Grand ; mais un homme qui n'ignore pas combien il est petit, et peu de chose devant Dieu ; un homme enfin devant qui toute la terre tremble, mais un homme qui tremble toujours devant son Dieu; oui, mes chers auditeurs, qui tremble toujours devant son Dieu.

Que l'impiété, que le libertinage, que l'athéisme se réunissent ici pour tâcher d'obscurcir les vertus du roi, en lui reprochant le principe salutaire qui en est le plus solide fondement, nous n'estimerons sa félicité et sa sagesse, dignes d'admiration et d'envie, qu'autant qu'elles sont l'effet ou la récompense de cette crainte religieuse qui ne pénètre pas moins ses chairs que celles de David. Il fallait bien que la crainte de Dieu fût profondément gravée dans le cœur du roi, puisqu'elle n'a pu être affaiblie ni par les propérités qui lui sont si nuisibles, ni par les maximes de la politique qui lui sont si contraires, ni par les impies adulations et les flatteuses bassesses de ces hommes oisifs, inquiets, avides et inutiles dont toute l'habileté consiste à savoir ou haïr, ou nuire, ou flatter ou se taire : dont tout la vie se passe à s'affermir dans le désir de la fortune, dans l'étude de la dissimulation, dans la pratique de la mauvaise foi, dans la haine du prochain, dans le mépris des jugements de Dieu, et dans la crainte de l'indifférence d'un homme ; tremblants et circonspects et timides devant leur roi ; que dis-je tremblants, circonspects et timides, prêts à baiser les pas ou à fuir le commerce de quiconque peut ou favoriser ou traverser leur ambition ; après avoir vécu sans honneur et sans religion ils meurent sans courage : bien opposés au roi qui n'a paru si grand et si ferme à l'heure de la mort que parce que la crainte de Dieu lui avait inspiré beaucoup d'amour pour la religion pendant sa vie.

Dignes pontifes du Très-Haut, vous qui n'êtes entrés dans le sanctuaire que par le choix d'un prince qui ne tremblait jamais tant devant Dieu que quand il s'agissait de lui donner des ministres, dites-nous, dites-nous, l'avez-vous jamais trouvé froid ou indifférent, inaccessible ou difficile quand il a fallu seconder vo re zèle et faire fleurir la religion dans vos diocèses? Que ne nous a-t-il pas accordé à tous en général et en particulier pour procurer la majesté du culte, la décence des autels, le rétablissement de la discipline, la réforme du clergé, la régularité des cloîtres, la correction des mœurs, la punition des scandales, l'instruction de la jeunesse, l'établissement des séminaires, la subsistance des prêtres, le soulagement des pauvres. Les somptueux monuments de la religieuse et martiale magnificence de Louis parleront bien mieux à la postérité que je ne le puis faire à mes auditeurs. Ici des hommes belliqueux qui étalent les tristes et respectables marques des importants services qu'ils n'ont cessé de rendre à l'Etat, béniront le protecteur auguste qui leur assure une asile si honorable pour finir leurs jours en paix, et pour expier leurs péchés dans les exercices de la pénitence. Là, ces illustres familles à qui il ne reste pour tout bien que leur antique origine, auront la consolation de voir des vierges chrétiennes noblement élevées soit pour orner le sanctuaire, soit pour répandre dans le ciel la bonne odeur de Jésus-Christ, et les pères et les enfants ne se lasseront jamais de bénir la sage prévoyance d'un prince aussi chrétien que magnifique.

Si le roi procure de tels avantages à la religion, quels sentiments intérieurs ne doit-il pas avoir pour elle? qui pourrait vous représenter ici jusqu'où il porte sa foi pour nos mystères, son amour pour nos sacrements, son zèle pour les intérêts, son attention pour la gloire, sa fidélité pour les usages, son exactitude pour les pratiques, sa soumission pour les lois, ses égards pour les ministres, sa déférence pour les pasteurs, sa vénération pour le chef, sa docilité pour les décisions, son estime pour les défenseurs de l'Eglise, et son éloignement pour tous ceux qui la déshonorent par leur conduite? Qui pourrait le représenter ici tel que nous l'avons vu à ces heures si fidèlement employées à offrir à Dieu les prémices et les actions de la journée ; tel que nous l'avons vu dans ces jours si religieusement consacrés à rappeler le souvenir de nos divins mystères ; tels que nous l'avons vu dans ces moments destinés, ou à la participation ou à l'adoration de la Victime sainte, pour laquelle il aurait si volontiers sacrifié son sceptre, sa couronne, ses Etats et sa vie? témoin de ce qu'il ose entreprendre, exécuter et finir pour empêcher le temple de Garizim d'insulter celui de Sion, pour ramener les Samaritains à Jérusalem, pour réunir le royaume d'Israël à celui de Juda, pour soumettre à un même chef ceux qui, ayant reçu le même baptême adorent le même Dieu, et invoquent le même Médiateur. Que n'a-t-il pas fait? à quoi ne s'est-il pas exposé pour soutenir ce grand ouvrage? qu'a-t-il en plus à cœur dans les différentes négociations de paix que de n'y souffrir aucune atteinte, toujours prêt à tout risquer plutôt que d'accorder le moindre asile à l'hérésie dans ses Etats, prêt à tout risquer plutôt que de ne pas maintenir les temples de la vérité dans les lieux dont il abandonne la jouissance.

Que ne fait-il pas? à quoi ne s'expose-t-il pas en faveur de ces augustes et royales victimes de la foi dont il est le défenseur? Ici, Messieurs, vous vous rappelez cet étonnant spectacle que Dieu avait réservé pour le plus incrédule de tous les siècles, spectacle de deux rois qui se sanctifient l'un et l'autre par leur attachement inviolable à la religion, et cependant par des routes bien contraires : l'un par le comble des afflictions et des disgrâces, l'autre par le comble de la gloire et de la prospérité ; l'un par le bon usage qu'il fait de ses afflictions, l'au-

tre par le bon usage qu'il fait de la félicité de son règne; l'un par sa patience au milieu de la conspiration presque unanime de ses peuples contre sa personne sacrée, l'autre par sa fidélité à n'employer une autorité sans contradiction et sans borne, que pour faire régner Dieu sur ses sujets; l'un par son aveugle abandon à la Providence, l'autre par sa continuelle attention à seconder les desseins de cette Providence sur un roi si soumis; et pour consoler ce grand roi par les royales et magnifiques effusions de son cœur. Josaphat parlait-il si tendrement à ce roi d'Israël son allié, quand il lui disait : *Vous n'êtes pas moins le maître que moi-même dans mon royaume;* mon sceptre ma couronne, mon trône, mes sujets, mes trésors, mes flottes, mes armées, tout est à vous; je veux tout partager avec vous : partagez mes prospérités, je partagerai vos disgrâces. Que l'hérésie nous fournisse de tels exemples avant que de nous disputer l'honneur de former le corps respectable de l'Epouse sainte de Jésus-Christ; que l'hérésie nous fournisse de tels exemples, et nous lui en fournirons du mépris qu'elle s'attire quand il faut aspirer à des couronnes. Illustre nation destinée de Dieu pour disposer de nos malheurs et de nos ressources, illustre nation, que je te plains de n'avoir pu apprendre de la magnanimité de mon roi la fidélité que tu devais au tien! Secte aveugle et indocile, que je te plains de t'obstiner à ne pas comprendre que c'est la révolte contre l'Eglise qui t'engage à t'élever si souvent contre tes rois.

L'amour du roi pour l'Eglise nous répond de son éloignement pour toutes les nouveautés qui pourraient en altérer la doctrine ou en troubler la subordination. Faut-il s'étonner si le spécieux prétexte d'une dévotion plus pure et d'une spiritualité plus parfaite ne l'empêche pas de seconder le zèle éclairé de ces pasteurs vigilants qui s'opposent à des maximes d'autant plus dangereuses qu'elles sont imputées aux saints par une main aussi propre à persuader que docile à se soumettre? Faut-il s'étonner si, depuis le commencement de son règne jusqu'à la fin, il a témoigné tant de zèle et tant de vivacité pour procurer, pour obtenir, pour autoriser les différentes et réitérées condamnations de cette hérésie qui, pour se mettre à couvert des foudres qui ne tombent que sur l'erreur, tâche de confondre ses intérêts avec ceux des écoles catholiques, et de se prévaloir de l'opposition des théologiens qui ne cherchent que la vérité; de cette hérésie qui s'enveloppe sous l'obscurité des plus grands mystères et sous l'autorité des plus grands noms, dont elle abuse pour enseigner ou pour insinuer les plus grandes erreurs : erreurs souvent et solennellement condamnées par le chef de l'Eglise, par le consentement unanime de tous les pasteurs. Oui, mes chers auditeurs, je le dis avec confiance, vos pasteurs, unanimes dans la substance de la foi, fussent-ils séparés par le Jourdain comme les tribus de Gad et de Ruben, vos pasteurs n'ont toujours et n'auront jamais que la même arche, le même tabernacle, la même victime, le même pontife. Veuille le ciel qu'ils n'aient bientôt que le même langage comme ils ont le même zèle pour serrer plus étroitement que jamais les nœuds sacrés d'une alliance sainte, et d'une parfaite union contre les anciens et les nouveaux ennemis d'Israël, avec le même désir de faire enfin cesser ces troubles qui affligent les fidèles, qui relèvent les espérances des Chananéens, et que le roi a eu tant de regret de ne pouvoir finir avant sa mort.

Qu'ai-je dit, Messieurs, quel nouveau spectacle se présente à mes yeux et aux vôtres? la mort du roi! Oubliez donc tout ce que j'ai pu vous dire, oubliez tout ce que vous avez vu, oubliez tout ce que vous savez de la vie de ce grand prince, pour ne pas vous souvenir, pour ne vous occuper que de sa mort. Ne jugez de sa félicité et de sa sagesse, ne jugez de sa piété et de sa religion, ne jugez de son cœur et de son âme, n'en jugez que par les derniers jours de sa vie, j'y consens. Et vous, lâches et injustes ennemis de la réputation et de la gloire de mon prince, venez, venez le contempler, venez l'examiner au lit de la mort, et je suis prêt à effacer tout ce que j'ai dit à sa louange, si vous n'êtes forcés de vous écrier vous-mêmes que même en mourant Louis est supérieur aux autres hommes : *Fecisti me spectabilem super omnes homines* Il est vrai, dites-vous froidement, il est mort en grand homme, il a paru grand au lit de la mort. Et aurait-il paru si grand s'il ne l'avait été pendant sa vie? et aurait-il quitté le monde avec tant de fermeté s'il l'avait autant aimé que vous faites? Et cette crainte de Dieu que vous lui aviez tant reprochée, et qui a fait le plus solide honneur de son règne, n'est-elle pas la source de ce courage auquel vous ne sauriez atteindre? n'est-elle pas le fondement de cette confiance, et de ces consolations que vous ne sauriez vous promettre? Avouez-donc, et que tout le monde convienne avec nous, qu'il ne meurt en grand homme que parce qu'il a vécu en grand homme et en bon chrétien; c'est par là qu'il est supérieur à ces conquérants qu'on a vus mourir dans le sein de la débauche, et ne s'aviser qu'en expirant de reconnaître qu'ils étaient mortels; à ces héros qui, ayant eu assez de courage pour affronter les périls, n'en avaient pas assez pour en envisager le terme; à ces monarques qui tremblaient en voyant leur condamnation écrite devant leurs yeux; à ces tyrans, qui, après avoir profané le sanctuaire demandaient la miséricorde qu'ils ne pouvaient obtenir; à ces rois si fameux par leur piété, à qui il fallait des miracles pour les rassurer contre les frayeurs qui leur faisaient répandre tant de larmes; à ces premiers empereurs chrétiens qui ne différaient de recevoir le sacrement de la régénération jusqu'au moment de leur vie, que pour balancer, par la juste confiance qu'il donne, la terreur que les autres inspirent. Le roi, supérieur à tout ce que la valeur, la piété et la religion avaient élevé de plus grand sur le trône, le roi quitte tout sans regret, et il voit approcher la mort sans frayeur. Depuis longtemps il se plaisait, ou il se plaisait à se familiariser avec elle, et regardait celle de ses enfants et de ses proches comme des avertissements bien clairs et bien précis de la proximité de la sienne; il ne craignait rien tant qu'une mort soudaine et imprévue, unique et funeste ressource de ces prétendus esprits forts, de ces cœurs véritablement lâches, qui ne diffèrent de craindre Dieu que pour le craindre trop tard; il rappelait avec confusion et avec humilité le souvenir de ses crimes pour implorer avec confiance la grande miséricorde de son Juge; aussi, bien éloigné de désirer et de demander comme Ezéchias la prolongation de ses jours, il a moins d'empressement pour les remèdes qu'on lui propose que pour les sacrements qu'il désire; il ne faut ni détour ni précaution pour lui en faire sentir la nécessité; il prévient et il encourage ceux qui lui annoncent qu'il faut mourir; il se prépare à l'onction qui va le confondre avec les autres mortels, comme s'il s'agissait de recevoir celle qui l'avait élevé au-dessus des peuples; il apprend les approches de la mort, comme il avait appris celles de la victoire; déjà la mort s'empare d'une partie de ses membres; déjà la moitié de son corps entraîne l'autre dans le sépulcre, et sa belle âme, comme suspendue entre le ciel et la terre, parle un langage plus sublime que celui des mortels.

Palais superbes, somptueux édifices, lieux enchantés, charmes des sens, prodiges de l'art, délices de la nature, ouvrage de ses mains, il ne pense plus à vous, il vous quitte sans regret; peuples soumis, provinces fidèles, puissant royaume, par la sagesse de ses derniers ordres il vous donne les dernières marques de son amour et de son affection; courtisans assidus, ministres intelligents, serviteurs affectionnés, vaillants appuis de la couronne, tendres amis, sages pontifes, fidèles dépositaires de ses plus intimes pensées, n'êtes-vous pas éblouis du nouvel éclat que jette ce soleil pour vous éclairer au moment même qu'il s'éclipse; princes affligés, princesses éplorées, respectables princesses, enfants bien-aimés, auguste enfant, quelque cher que vous lui soyez, quelque impression que vos gémissements et vos larmes puissent faire sur son cœur attendri, quelle grandeur, quelle constance ne trouvez-vous pas dans cette âme chrétienne? quels conseils, quels avis, quelles leçons ne vous laisse-t-il point, pour gages de sa tendresse? Il n'annonce pas comme Jacob à ses enfants, il n'annonce pas aux princes de sa famille et de son sang ce qui doit leur arriver dans la suite des siècles; mais il leur enseigne, et comment leur enseigne-t-il? il leur enseigne et enseigne à ses ministres ce qu'ils doivent éviter et ce qu'ils doivent faire, et ils n'ont qu'à s'en bien souvenir pour ne jamais s'égarer. Plus humble que ce patriarche qui voulut avant que d'expirer adorer le sceptre de ce cher fils qui régnait en Egypte, le roi dépose lui-même son sceptre et sa couronne entre les mains de ce royal enfant, seul rejeton d'une tige si féconde; il veut cesser de régner avant que de cesser de vivre; il vit encore quelques jours, mais ce n'est plus que Jésus-Christ qui vit en lui; il cède son sceptre à son fils, et il rend son âme à son Dieu. Insatiable sépulcre, qui ne veux te nourrir que des cendres de nos princes! tu n'avais donc sitôt englouti ses augustes enfants, que pour attirer plus promptement à toi leur auguste père! Puisses-tu te contenter des trésors que tu nous enlèves! puisses-tu ne pas nous envier ceux que nous possédons encore! puisses-tu te fermer pour un siècle! qu'il s'ouvre ou qu'il se ferme, le nôtre s'ouvrira bientôt; le glaive de l'ange exterminateur brille sur nos têtes chaque jour, il choisit parmi nous de nouvelles victimes. Qu'attendons-nous pour prévenir le coup qui nous menace? aspirons-nous à la même félicité?

prétendons-nous nous élever au même degré de puissance? nous flattons-nous d'acquérir la même réputation de sagesse? et quand tout cela se pourrait, et quand même nous en jouirions aussi longtemps que Louis, à quoi tout cela se terminerait-il? vous le voyez, à la mort, au sépulcre, à la pourriture, au jugement de Dieu, à l'oubli, à l'indifférence des hommes. Si cet exemple ne suffit pas pour nous ouvrir les yeux, à quel autre pouvons nous nous attendre!

Mon Dieu, nos pères vous avaient demandé un prince digne de succéder à un souverain rempli de justice, vous leur aviez accordé pour nous un roi qu'il vous a plu d'élever au-dessus des autres hommes, et que nous avons admiré comme un spectacle de félicité, comme un spectacle de sagesse, comme un spectacle de religion : n'en faites pas, ô mon Dieu, n'en faites pas un spectacle de justice; faites-en plutôt un spectacle de miséricorde; il croyait en vous, il espérait en vous, il ne craignait que vous; accordez-nous pour lui un jugement favorable; répandez l'amour de votre justice dans l'âme de son successeur; gravez dans l'esprit et dans le cœur du fils les sages maximes et les dernières paroles du père, afin qu'il puisse éviter ses fautes, imiter ses exemples, profiter de ses leçons; gravez aussi dans nos cœurs la même crainte de vos jugements, afin que nous puissions passer au même amour pour notre sainte religion, et parvenir à la même fermeté et au même bonheur à l'heure de la mort. Ainsi soit-il.

TABLE

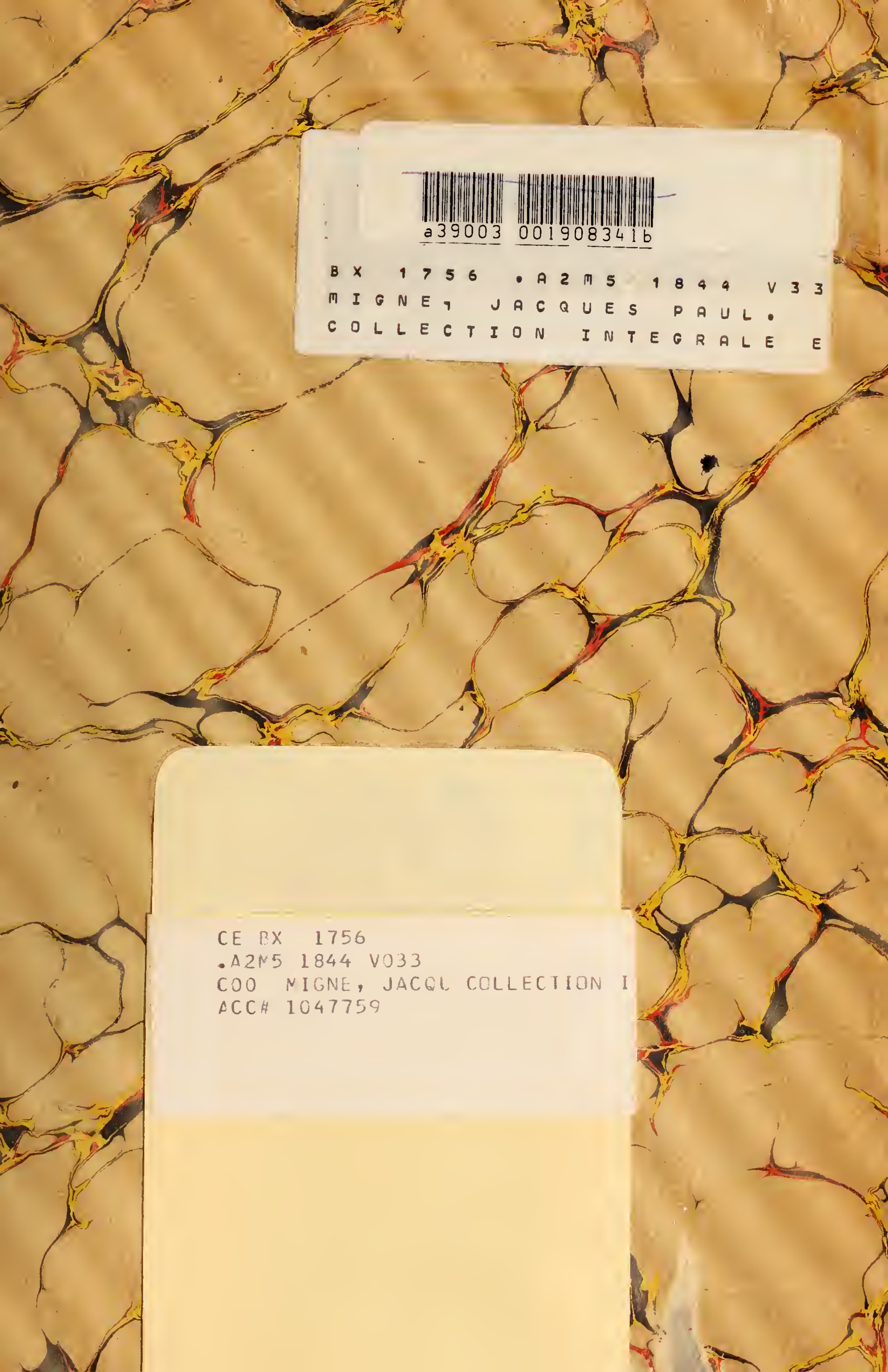
DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

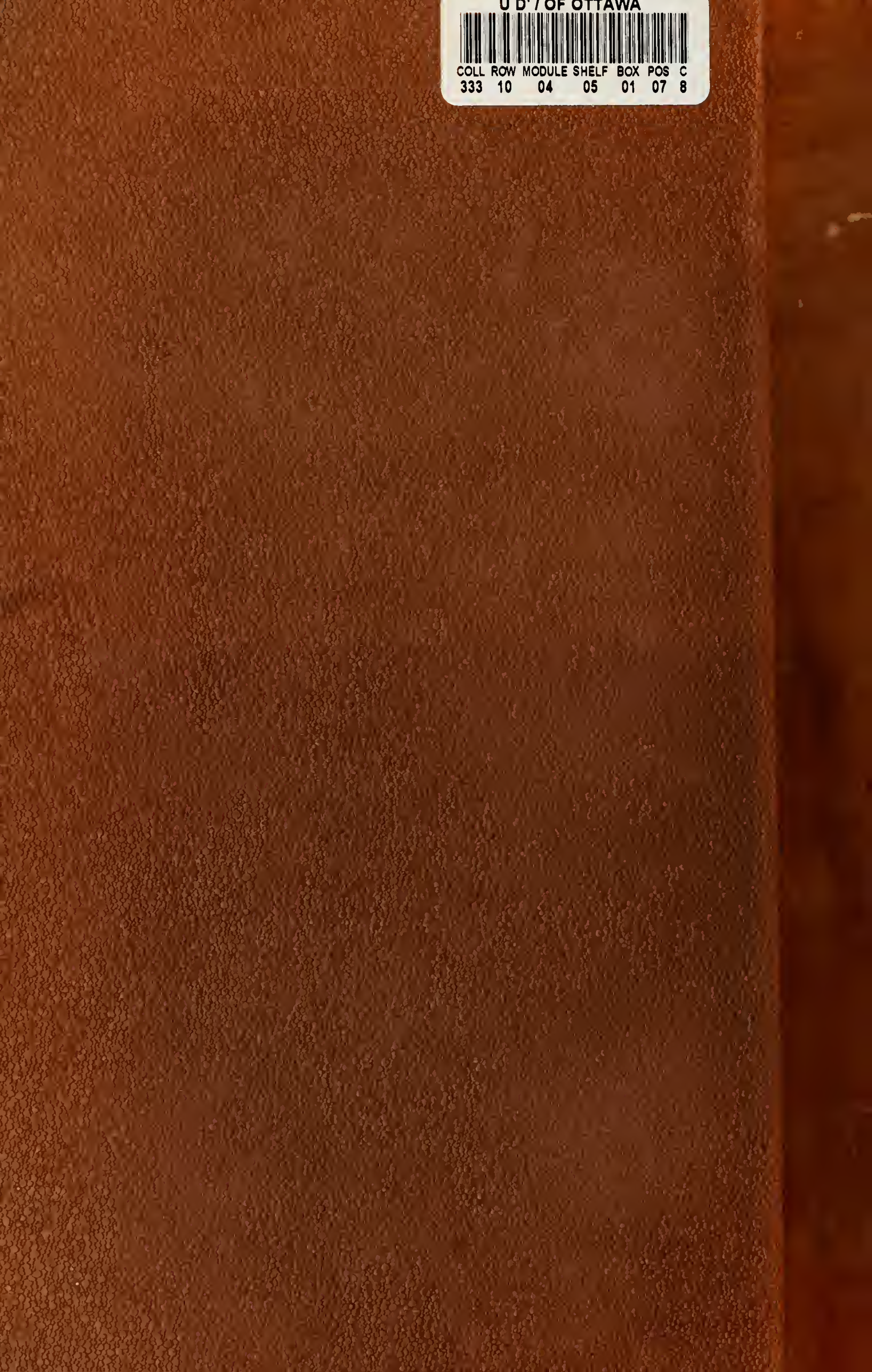
FIN DU TOME TRENTE-TROISIÈME.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908341b
BX 1756 .A2M5 1844 V33
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V033
COO MIGNE, JACQL COLLECTION I
ACC# 1047759


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 01 07 8